Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti47pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

Paris. — May & Motteroz, L.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

Fr. Lit
R.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

TOME XLVII

28e ANNEE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1891

197186
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES

111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111

1891

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 TOME XLVII 3 JANVIER 1891

La Chambre du 22 septembre 1889 a amplement terminé sa première année : elle a voté son premier budget; il lui en reste trois à voter, et elle a pris dans celui-ci des engagements pour dix ans au moins, ne serait-ce que par cette motion, unanimement acclamée un certain soir, quand elle s'est engagée à « réformer l'assiette de l'impôt dans un sens démocratique ». Voilà un vote qui doit ôter, à qui l'a émis avec réflexion, le goût de dormir et du reste.

Ce quart de l'existence de la Chambre accompli, ces aspirations illimitées, pour l'avenir, jointes à un certain manque de politique dans le présent, nous laissent incertains sur ce qui suivra. Ce sont effets de jeunesse sans doute; la jeunesse est charmante et féconde, on peut tout en attendre, pourvu qu'elle vienne à mûrir : c'est là le point. La maturité, pour une assemblée politique, c'est d'avoir une majorité, et, vraiment, après un an et quatre mois, le temps en serait venu, mais on cherche encore cette majorité sans la trouver.

Il ne m'est point permis d'oublier que mon ami M. Dionys Ordinaire disait ici même que la Chambre avait une majorité faite, une majorité assise et disciplinée, presque à miracle. Il connait le Parlement comme personne, et personne ne porte comme lui un clair regard dans les choses de la politique. Mais peut-être est-il bon quelquefois de ne pas être mêlé à la pièce pour en apprécier le jeu.

*
* *

Cette Chambre a une majorité inébranlable, sur le fond même de la république parlementaire; cette majorité est de feu contre toute réminiscence césarienne, ardemment jalouse de ses prérogatives; elle aspire à montrer tout ce qu'elle est capable de faire pour le bien du pays et de la république et pour la réalisation des réformes. Mais comment elle s'y prendra, dans quel sens et par quel moyen, quelle conduite elle adoptera, elle ne nous l'a pas encore dit, et c'est pourtant en cela même et en cela seul qu'on peut voir si l'on a une majorité de gouvernement.

La Chambre de 1889 a puisé dans les périls de sa naissance l'horreur de la dictature. Elle est née du scrutin d'arrondissement, par fractions et par morceaux; elle n'a entendu parler en naissant que des misères et des hontes où la Chambre précédente avait été entraînée par les passions de groupes et les fureurs de partis. Trois motifs, trois causes, qui l'ont empêchée de se constituer, qui lui ont inspiré une répugnance instinctive pour toute organisation méthodique.

On peut maudire la peste des groupes, l'idolâtrie des petites chapelles parlementaires; mais, sans une organisation des partis, sans une majorité fortement constituée, ayant des chefs, un programme, une politique, surtout en présence de deux ou trois minorités impatientes, le régime parlementaire tout entier devient extrêmement difficile.

Les anciens partis étaient bien usés, effrités; ils ne se maintenaient plus depuis longtemps que par des distinctions vagues et flottantes; ils ont perdu dans les bagarres électorales des hommes qui passaient pour leurs chefs. Comme l'organisation ancienne tombait d'elle-même, à ce moment et beaucoup à cause de cela, un coup de vent a passé à travers les fenêtres mal jointes et les portes disloquées. Tout a été mêlé et confondu, les meubles bousculés, la vaisselle cassée, et on n'a plus vu autour de soi qu'un amoncellement de choses informes, dont il est bien difficile de distinguer et de rejoindre les fragments. Qui est de la Droite? Qui est de la Gauche? Qui, du Centre? Qui, des Extrêmes? A quel siège ce dossier? A quel pot cette anse?

Cependant, lorsque tout est défait, c'est une bonne occasion pour refaire et, quand il n'y a plus rien, c'est le moment ou jamais de reconstruire.

I P.

*
* *

L'année a été employée tout entière à la discussion du budget; de mai à décembre, on a agencé, démonté et remonté ce budget par trois fois, en sorte que ceux qui l'avaient conçu ne peuvent plus qu'à peine le reconnaître et s'y reconnaître.

La commission nommée par la majorité dans les conditions les plus régulières devait, semble-t-il, être tout naturellement d'accord avec elle sur la façon générale et fondamentale d'entendre notre politique financière. Le désaccord a été de tous les jours, le conflit permanent.

La majorité, quelle qu'elle fût, avec ses nuances diverses et changeantes, était tout animée d'un vif désir de faire mieux ou autrement qu'on n'avait fait jusqu'alors. Elle portait dans son flanc l'aiguillon électoral; elle roulait en son esprit tout ce que le pays lui avait demandé et ce qu'elle lui avait promis. Notre système budgétaire est toujours calqué sur le budget de l'ancien régime, pour la facilité et la sûreté de celui qui perçoit et gouverne, plus que pour le bien-être et le libre mouvement des gouvernés. Dans cet édifice solide et régulier, aux larges contreforts, ordonné selon les règles d'une architecture très imposante, notre peuple d'aujourd'hui ne trouve pas ses aises, auxquelles il est de plus en plus enclin, ni la satisfaction de ses idées d'égalité.

La Chambre voulait commencer la réforme; elle cherchait d'instinct à introduire dans le budget quelques principes nouveaux, par exemple la quotité à la place de la répartition, la quotité équitable, flexible et vivante, au lieu de la répartition aveugle et morte.

Et ce n'était pas seulement la Gauche, ce n'était pas seulement le parti républicain, mais la Droite, les monarchistes, les conservateurs, tous étaient empressés à faire pénétrer dans le budget un peu plus d'air et de vie. On sentait bien qu'il le fallait, que c'était hier et que ce sera demain la plus pressante des nécessités, non seulement pour la conservation de la santé et de l'énergie dans le peuple des contribuables, mais pour la conservation même du budget. On voyait alors se former des majorités nouvelles, où se mariaient les bulletins en apparence les plus inconciliables : MM. de Soubeyran, Léon Say, Germain votaient sans surprise avec MM. Peytral et Camille Pelletan.

Un phénomène s'est produit, qui est naturel, bien qu'il étonne toujours : la commission issue de cette assemblée, qui devait être animée de son esprit, de ses sentiments et de ses idées, changea complètement dès qu'elle fut réunie dans un bureau de la Chambre, et en quelque sorte sous le manteau de la cheminée. Elle était pleine des talents les plus jeunes et les plus vigoureux, de nobles ambitions germaient en elle, et cependant elle devint en quelques jours la commission la plus froide et la plus compassée. Il s'agissait surtout de ne rien déranger dans le budget, de conserver à chaque chose sa place séculaire. La Chambre ne parvint à lui arracher la moindre des réformes qu'à force de tiraillements et de disputes, et la pauvre commission, éperdue, houspillée tous les jours, ne sachant où donner de la tête, au milieu des débris de son budget, fut dix fois sur le point de remettre sa démission.

Quant au ministre des finances, il ne réussissait à se tenir debout qu'en s'appuyant tantôt sur la commission, tantôt sur la Chambre. Devant la commission, il était obligé d'abandonner ses projets de réforme, et devant l'assemblée réunie en séance publique, il était obligé de les reprendre à la hâte, bravant ses propres contradictions pour le salut du budget. Un jour vainqueur, le lendemain vaincu, acceptant ses échecs d'aussi bon cœur que ses victoires, neutralisant l'une par l'autre deux oppositions, M. Rouvier a touché le but; mais pendant trois semaines nous avons pu nous demander chaque matin si nous aurions le même gouvernement le soir; et le ministère, tout blessé, lardé et déchiqueté, n'a dû de garder la vie qu'à cinq ou six voix de majorité.

*
* *

On ne songe pas à analyser ici le budget de 1891; il vaut autant qu'un autre; il est, pour le moment, en équilibre, suivant la formule consacrée, et même il offre une marge où le ministre pourra évoluer et prendre ses coudées franches, autant qu'il le faut. Voilà qui va bien.

Ce budget contient en lui des semences de réformes considérables, qui vont pousser toutes seules d'ici à l'année prochaine, et l'on aura fort à faire pour les régler et les diriger. La quotité, la conversion, l'impôt sur les divers revenus, la réforme des tarifs de transport, la fameuse formule générale sur la modification de l'impôt dans « un sens démocratique » : tout cela a été jeté à poignées dans le budget actuel; et quand tout cela sortira, c'est alors que je voudrais bien une majorité et une commission sachant au juste ce qu'elles font et ce qu'elles veulent.

Ce serait une illusion de penser, après les événements qui ont marqué ces deux dernières années, qu'on peut reprendre la politique budgétaire et généralement la politique au point où on les avait laissées, et qu'il n'y a qu'à continuer mieux, avec plus d'adresse ou d'énergie, ce que l'on faisait.

Cette Chambre a sa tâche propre à remplir, dont elle ne paraît pas encore avoir exactement conscience. Il est permis de se demander si elle prendra possession d'elle-même, si elle saura s'affranchir assez des luttes anciennes, pour faire son œuvre. Que le doute soit encore permis là-dessus après un an passé, c'est ce qui nous tourmente.

Dans les rencontres de la guerre, ceux qui se trouvent aux prises ignorent longtemps, et jusqu'à l'heure même où tout est fini et consommé, s'ils avancent ou s'ils reculent, où ils tirent et qui tire sur eux, s'ils ont le dessus ou le dessous. Un ou deux hommes exceptés, le reste combat dans les ténèbres, en plein soleil d'Austerlitz. Il n'en est guère différemment dans les luttes de la politique. Là aussi on peut se demander souvent et longtemps : Qui gagne? qui perd? qui avance et qui rétrograde? Et quand on le sait, il est généralement trop tard pour rien corriger.

Le grand acte de cette Chambre est qu'elle se soit poussée à la lumière, les 22 septembre et 6 octobre 1889, en renversant tous les obstacles de la plus dangereuse coalition. Cela est acquis et définitif. Ce fut un coup de salut. Mais il n'est pas certain que la majorité ait puisé dans ces conditions de sa naissance les qualités les plus propres au gouvernement de la paix. L'éducation des combats n'est pas toujours la meilleure dans le calme qui suit la victoire. Vous avez toute l'année prochaine pour trouver et faire voir votre politique ; mais, de grâce, faites-le, car on ne l'a pas encore vue.

HECTOR DEPASSE.

EFFET DE NEIGE

Conte d'hiver.

La neige tombait à flots. Le cocher et le valet de pied, déguisés en Lapons, grelottaient sous leurs peaux de renard, et les deux lanternes du coupé perçaient à peine d'une lueur rougeâtre sans éclat l'épaisse vapeur qui s'ajoutait aux ténèbres. Pas une étoile, bien entendu.

Elle descendit, en attachant le douzième bouton de son gant gauche, le grand escalier de pierre sur lequel, depuis qu'il fait très froid, on a jeté un tapis, et alla coller son front aux vitres de la porte.

— Brr ! fit-elle.

Un frisson courut sur son petit dos velouté qui sortait d'une guirlande de lierre naturel, semblable à un joli fruit bien servi dans la mousse.

Vous voulez connaître le reste de sa toilette ? D'autant que ce n'est pas chose aussi facile de composer une toilette de bal d'hiver à la campagne qu'une toilette de bal parisien ou de fête champêtre. Il faut un peu des deux et je ne sais quoi encore de tout différent.

Trop tard pour le linon ou la mousseline, trop tôt pour les plumes et le satin. Mot d'ordre : élégance et simplicité. La marquise porte donc sur le fourreau de rigueur, ajusté à l'excès, des nuages superposés de tulle blanc, où mille et mille brins de cygne tissés dans l'étoffe aérienne tremblent comme autant de flocons de neige. Des gouttes de rosée, peut-être, à coup sûr de très gros diamants, scintillent çà et là, mêlés à quelques baies sauvages, dans le cordon de lierre qui, partant de l'épaule, traîne à mi-jupe, selon la mode inventée par notre grand'mère Ève et suivie depuis par les Bacchantes. Ce n'est pas ainsi que les couturières posent leurs fleurs aujourd'hui, mais demain elles auront renoncé aux demi-cercles étriqués genre Empire, car le goût de la marquise fait loi. Même feuillage, piqué des mêmes étincelles, autour du corsage et dans le chignon haut relevé à la paysanne. Croix et boucles de souliers à la Jeannette. Voilà tout ; et comme la marquise est jeune, avec le teint frais, le nez gentiment retroussé, la bouche en cœur et des yeux noirs qui n'en finissent plus, c'était fort bien.

Un jeune homme artistement tondu et frisotté, décolleté presque autant qu'elle et la boutonnière fleurie d'une pâle rose du Bengale, venait de descendre derrière Madame, avec les précautions les plus respectueuses, afin de n'pas froisser ses jupes qui s'étageaient sur les marches. Il approcha d'un air à la fois timide et ravi pour lui dire qu'elle était charmante, vérité que l'aimable femme savait sans doute mieux que lui, car elle ne répondit que par un regard en dessous et un sourire moqueur, tout en passant du vestibule au salon, où aussitôt un cri de désappointement lui échappa. Sa fidèle amie, Pauline, son inséparable, était étendue là en robe de chambre, les pieds sur les chenets, les paupières closes, un roman à la main.

— Comment ! tu n'es pas habillée ?

— A moitié, répondit-elle, entr'ouvrant son peignoir ; mais je n'ai pas eu le courage d'achever.

— Paresseuse !

— Il fait décidément trop froid.

— Poltronne !

— Et six lieues pour aller, six lieues pour revenir, en tête à tête avec toi, c'est trop long.

La marquise aurait pu objecter, si l'idée lui en fût venue, qu'elles n'eussent pas été en tête à tête, puisque Adhémar les accompagnait ; mais pas plus que pour Pauline, dont il était frère, Adhémar ne comptait pour elle ; on le vit bien à l'insouciance avec laquelle ils partirent, bras dessus bras dessous, après avoir épuisé un vocabulaire de reproches et d'instances qui eût décidé tout autre que Pauline à renoncer au coin du feu.

— Bon voyage ! leur cria-t-elle, en s'étirant sur sa chauffeuse.

La porte du vestibule, quand on l'ouvrit, laissa entrer une rafale de vent et de pluie telle, que la marquise, bien qu'hermétiquement encapuchonnée et intrépide de sa nature, recula.

— Ces flaques d'eau sur le perron ?... Comment faire ?

Elle enviait tout bas Pauline.

Le manteau de sir Walter Raleigh ne lui eût pas assuré un passage à pied sec. Jean offrit bien de la porter, mais Jean était si maladroit ! On donna la préférence à Adhémar, qui s'acquitta sans doute passablement de la besogne, car il reçut un : « Je ne vous croyais pas si fort, » qui équivalait à des remerciements.

Il ne trouva rien à répondre.

Comme il s'asseyait discrètement sur le strapontin :

— Je ne tiens pas tant de place, lui dit la marquise du ton le plus bourru. Ne dirait-on pas que vous avez vécu sous le règne des défuntes crinolines ? Mettez-vous ici... Vous ne gênez personne.

Elle lui désigna une place à côté d'elle, où il disparut aussitôt, enfoui sous le tulle parfumé de la traîne. Les flocons de cygne se prenaient, doux et tenaces, à ses vêtements... il ne se plaignait pas.

*
* *

A l'heure où la voiture tournait l'angle de la longue avenue, sans qu'ils eussent échangé un mot, tout était en mouvement à la Grande-Écuyère. La Grande-Écuyère, vous ne le croiriez pas, est un nom de terre, et la résidence qui a reçu, on ne sait pourquoi, cette désignation équestre, est la plus agréable qui se puisse imaginer, une partie de l'année du moins ; car, en la saison où nous sommes, les eaux ont débordé, les

routes se défoncent, et le vallon, verdoyant l'été, devient un lac de boue. Or, durant les six mois où la Grande-Écuyère est toute riante et toute fleurie, ses maîtres désertent pour se conformer à l'usage qui veut que l'on grille à Paris. En septembre seulement, au retour des eaux, ils viennent y jouir des premières pluies, et jusqu'à ce que la nature renaisse, sous forme de bourgeons et de violettes, signal du départ, ils s'y enrhument, ils s'y ennuient, ils y mènent vie de château. C'est étrange, sans doute, mais tous les propriétaires qui se respectent et qui ne vont pas à Nice font de même.

Les châteaux sont à grande distance les uns des autres, la plupart des chemins impraticables; l'échange n'en est pas moins incessant, entre voisins, de bals, de galas, de concerts, de raouts et de comédies. Mais il faut apparemment, pour que le brouhaha commence, beaucoup de difficultés à vaincre et même de dangers à courir, sans parler de l'embarras d'avoir chez soi, deux jours à l'avance, des tapissiers venus de la ville la plus proche, qui est encore fort éloignée, d'offrir table et gîte à l'orchestre péniblement recruté, sans parler de certaines déconvenues dont une maison de notre connaissance fut le théâtre, les rafraîchissements commandés pour le soir n'étant arrivés que le lendemain. Déjà la maîtresse de céans commençait à perdre la tête, son mari maugréait contre les dépenses folles, on manquait de tout, et seules les jeunes filles (il y en a encore) trouvaient cela charmant. Dans aucune fête vous ne rencontrerez pareille collection de jeunes filles *vraies*, resplendissantes de santé, de bonne humeur et d'entrain. Le hâle, la robuste fraîcheur, résultat du grand air et de l'exercice, écueil des femmes, passé trente ans, ne les dépare pas, au contraire; la simplicité des toilettes blanches et des bijoux rustiques leur donne une mine piquante d'accordées de village; il ne s'agit pas encore de poser pour les épouseurs; elles ne les épouseront pas, ces fringants officiers de F... qui représentent l'un des plus beaux régiments de France au point de vue de l'uniforme, et c'est sans arrière-pensée aucune qu'elles flirtent avec leurs danseurs, tous amoureux, bien entendu, et tous adorés pour un soir.

*
* *

— Que c'est long! gémissait la marquise, blottie au fond de son coupé. Ces maudites bêtes n'avancent pas!

— C'est que nous glissons, répondait Adhémar, et qu'il fait assez noir pour se perdre.

— Je vois cela aussi bien que vous, mon pauvre ami; vous n'avez jamais rien de nouveau à dire. Distrayez-moi... Amusez-moi... Contez-moi quelque chose.

— Je ne conte jamais que ce que je pense.

— Bah! vous pensez?... C'est un tort. Enfin, faute de mieux, voyons vos pensées.

— Hélas! elles ne vous paraîtront pas bien nouvelles.

— Le ton pleureur? Vous avez raison, taisez-vous!

Adhémar borna donc son récit à un profond soupir. Il avait dit à la marquise qu'il l'aimait, plus de six mois auparavant. Mais on était maussade, l'habilleur ordinaire ayant par hasard manqué une robe sur l'effet de laquelle on comptait beaucoup; on l'avait donc interrompu au premier mot — ce qui ne serait peut-être pas arrivé, si ce maudit corsage n'eût été trop large ou trop étroit — interrompu si rudement que le pauvre garçon n'avait pas eu le courage de revenir à la charge. Lui en savait-on mauvais gré, ou bien le souvenir de sa déclaration restait-il associé au souvenir d'un événement fâcheux qui le rendait importun? Nul n'aurait pu le dire, mais il est certain que depuis lors la marquise malmenait Adhémar avec une liberté d'esprit et un sans-gêne désespérants. Quand il s'en plaignait à Pauline :

— Elle en reviendra, disait celle-ci, mais choisis mieux ton moment.

Pour la seconde fois, le moment était mal choisi. Elle ne pensait qu'à ses chevaux qui ne marchaient pas, elle ne se préoccupait que d'arriver trop tard, et tout autre sujet devait lui être indifférent.

Tandis qu'Adhémar soupirait, le cocher, aveuglé par un tourbillon de neige, prit le chemin de Villecroix, au lieu du chemin des Noisetiers qui bifurquent à cet endroit, c'est-à-dire qu'il s'engagea dans des ornières funestes aux plus solides charrettes. Qu'y pouvaient devenir des chevaux de sang et un léger brougham?

*
* *

La situation des hôtes de la Grande-Écuyère forme un pénible contraste avec celle des malheureux voyageurs, encore inconscients de leur désastre, mais suffisamment inquiets et morfondus.

Les voitures sont entrées successivement au port, sous le péristyle à l'italienne (ô ironie par cette température!) illuminé de verres de couleur. Les pelisses, les toisons de toute sorte s'entassent dans le grand vestibule, s'accrochent aux panneaux et transforment en hospodars deux armures de la Renaissance.

Les salons, la bibliothèque, la chambre des jeux resplendissent de lumières et de fleurs; volets et rideaux bien fermés protestent contre la tempête du dehors dont le fracas ajoute au sentiment de confort égoïste qu'éprouve chacun de nous lorsqu'il est à l'abri tandis que son prochain gèle. De grands feux flambants dans les grandes cheminées leur donnent un caractère d'hospitalité irrésistible, et les valses de Lecocq ou de Métra se mêlent aux mugissements de la bise.

Les plateaux circulent sans relâche, abondamment et solidement chargés. On danse partout, jusque dans

la serre; ce sont des ouragans de gaze et de tarlatane, des tourbillons d'habits rouges. Les dames mûres qui font tapisserie auront à peine fini demain de se raconter leurs odyssées respectives avec amplifications. Les hommes qui ne dansent pas encombrent les portes, faisant à demi-voix leurs réflexions en langue chevaline sur telles ou telles épaules.

La jolie femme du receveur particulier est très demandée... Elle a eu le tort cependant de mettre une magnifique toilette défraîchie de l'hiver précédent. Ce n'est pas la marquise qui commettrait de pareilles fautes!

— La marquise est en retard, disent quelques amateurs.

— Elle viendra!

— Elle ne viendra pas!

Les paris s'engagent.

*
* *

Si l'on eût dit à la marquise, perdue dans les neiges, que des femmes s'éventaient là-bas, elle n'en aurait pas cru un mot. Bien que les doubles glaces fussent levées, ses dents claquaient, son cou et ses bras se marbraient de rouge, car elle n'avait pas voulu écraser sa vaporeuse toilette sous de trop lourdes fourrures. Adhémar, avec abnégation, se dépouilla de sa pelisse pour l'en couvrir encore.

— Mais vous aurez froid, lui dit-elle, non sans une ombre de sollicitude.

— Au contraire, j'ai trop chaud, répondit le jeune homme.

Il prit et garda une petite main entre ses mains brûlantes pour lui prouver qu'il ne mentait pas. Sans doute, elle croyait lui devoir cette récompense, car elle ne se défendit guère. Dans le but seulement d'enrayer des ambitions excessives, elle eut soin de parler plus qu'il n'était nécessaire d'un M. de Langeron, qu'Adhémar détestait parce qu'il le redoutait un peu et parce qu'on devait le retrouver à la Grande-Écuyère. Ce qui la rendait méchante, c'était l'impatience, exaspérée jusqu'à l'attaque de nerfs.

Il était près de minuit, et chaque fois qu'elle demandait à Adhémar : — Où sommes-nous? — le même silence lui répondait.

En effet, il était impossible de reconnaître cette plaine grise, toujours uniforme, véritable steppe, à laquelle le brouillard donnait des proportions infinies. Aucune lumière, si petite qu'elle fût, ne brillait de près ou de loin.

— Mais on dirait que vous en prenez votre parti! lui reprochait-elle.

Il n'osait avouer qu'il le prenait de bon cœur, fermant l'oreille à ses doléances et bénissant les cahots qui la jetaient à chaque instant contre lui. Son corps suivait ce roulis d'un mouvement si souple, le crépuscule lui prêtait un tel charme d'apparition prête à s'évanouir, le coupé enfin était si petit qu'il eût été impossible au plus indifférent de n'être pas troublé. Or Adhémar n'était pas indifférent et le trouble se communique. Aussi la marquise semblait-elle mal à l'aise.

— Bon! voilà qu'ils s'arrêtent, à présent!

Adhémar baissa une glace et, le visage fouetté par le grésil, s'informa de ce qui arrivait.

— Nous sommes embourbés, répondit le cocher anglais avec calme.

Le valet de pied, qui n'était pas Anglais, jurait et se démenait comme un bouvier en colère, tout en rudoyant les chevaux qui ruisselaient de sueur, saignaient de la bouche, mais qui n'avançaient pas.

Adhémar sauta sur la route, releva son pantalon et se mit à déblayer la neige et les cailloux avec énergie. A travers les glaces, elle le regardait faire. Ce n'était plus une poupée de salon, le monocle à l'œil, immobile par *genre :* c'était un beau garçon qui s'évertuait vigoureusement à une rude besogne et goûtait le plaisir d'être utile pour la première fois de sa vie. Dans ce rôle improvisé, il ne lui déplaisait pas.

« Allons, pensait-elle, il est bon à quelque chose. »

Les femmes sont bizarres. Celle-ci, qui ne se fût pas consolée d'avoir un pli à sa robe ou une tache d'encre au doigt, nourrissait le plus profond mépris pour les hommes tirés à quatre épingles, et peut-être avait-elle raison, car l'habit noir, hostile à tout ce qui n'est pas cérémonies et conventions, ne met jamais en veine d'éloquence l'homme le plus habitué à le porter. Lorsque Adhémar remonta, il était trempé, ses cheveux ne frisaient plus, mais le sauvetage était accompli.

— Dans quel état vous êtes! s'écria la marquise à demi apitoyée, à demi railleuse. Vous ne pourrez plus vous montrer!

— Bah! un coup de brosse! Ce sont, après tout, de glorieux états de service.

Il arracha ses gants maculés de boue et les jeta dehors.

— Mais vous ignorez le pire. Ma boule d'eau chaude s'est glacée durant cet affreux *statu quo*, tandis que vous vous agitiez comme la mouche du coche.

— Et vous n'avez pas assez de vos bas de soie? Attendez, je suis encore bon à ce métier-là.

Adhémar s'agenouilla au fond de la voiture pour réchauffer les deux petits souliers. La marquise jetait les hauts cris :

— Quelle inconvenance! Vous abusez de la position! C'est absurde!

Au fait, bien loin d'abuser, il remplissait consciencieusement les fonctions passives de chaufferette. Ce n'était pas sa faute, si elle sentait son cœur battre un peu trop fort.

La marquise abhorrait les fats et elle n'avait guère rencontré que cela, Adhémar ne lui ayant donné jusque-là aucun sujet de croire que sur ce chapitre il

valût mieux que ses contemporains; elle n'était point fâchée de l'éprouver.

— Comme certaines gens se moqueraient de vous! dit-elle avec audace.

— Je le crois. Tant pis pour eux. Je ne céderais ma place à personne.

— Vous n'êtes pas difficile si vous vous en contentez.

— Je suis persuadé qu'elle est sans conséquence. D'un mot vous auriez pu la rendre enviable, mais ce mot vous ne l'avez pas dit.

— Peu m'importerait donc, si j'étais vous, qu'un autre l'occupât.

— Pardonnez-moi, un autre pourrait se méprendre et aller trop loin.

— Ah! ah! le chien du jardinier... Vous avez la prétention d'être plus modeste et plus discret que personne?

— J'ai simplement celle de vous trouver digne de respect dans toutes les situations et dans toutes les attitudes possibles.

— Il faut avouer pourtant que celle-ci manque un peu de décorum, dit la marquise en lui retirant ses pieds.

— Bah! répliquait Adhémar, M. de Langeron n'en saura rien.

Décidément, il était à cent lieues de la fatuité. Elle se mit à rire et, pour le coup, la glace fut rompue.

— Vous avez un excellent caractère, déclara-t-elle, et vous gagnez à être connu dans les cas difficiles.

***

Le valet de pied frappa doucement.

— Madame la marquise, je m'oriente très bien. Nous avons roulé une heure pour revenir au même endroit.

— Et vous osez m'en avertir?

— Si madame la marquise croit que nous sommes sur le siège pour notre agrément... On n'y voit goutte à deux pas de soi.

— Eh bien, puisque vous vous orientez, rentrons, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Mais madame la marquise est bien plus près de la Grande-Écuyère que du château.

— Allez donc à la Grande-Écuyère; ce qu'il me faut en ce moment, c'est un bon feu. — Vous tremblez, dit-elle à Adhémar. Je veux que vous repreniez votre manteau.

— Jamais...

Elle eut beau insister :

— Eh bien, s'écria la jeune femme après réflexion, il est assez grand pour deux.

Et elle lui en jeta un bout. S'il eût demandé pareille faveur, elle ne l'eût jamais accordée assurément, et elle l'atténua de son mieux par des railleries.

— Groupe classique... Paul et Virginie!... Mon Dieu, que nous sommes ridicules!

— Je ne trouve pas, répondit gravement Adhémar, et c'est dans des conditions semblables que j'ai toujours souhaité de voyager avec vous.

— J'ai horreur de la poussière et des auberges, je n'ai jamais pu voir l'aurore se lever, je serais une compagne de voyage détestable.

— Non pas, car vous vous résignez de la meilleure grâce aux accidents.

Elle semblait, en effet, beaucoup moins en colère.

— Vous ne sauriez croire combien j'ai admiré cette nuit votre philosophie.

Le regard de la marquise, fixé sur Adhémar pour s'assurer qu'il ne se moquait pas, rencontra, dans la demi-obscurité produite par les lanternes, deux yeux très sincères et très tendres.

— Vous n'avez pas eu un moment d'humeur.

— Parlez pour vous; j'enrageais, j'enrage encore.

— Oh! pour moi, ce ne serait pas assez dire. J'ai vécu la plus belle nuit de ma vie.

— Eh bien, je le répète, vous n'êtes pas exigeant.

— Croyez-vous? fit Adhémar en s'enveloppant plus étroitement dans le manteau, sans préméditation peut-être de se rapprocher de sa voisine. Vous ne savez donc pas, madame, tout ce que j'ai d'imagination? Rien ne m'empêchera de croire demain que j'ai enlevé au milieu d'une fête la plus belle de toutes et la plus désirable pour courir avec elle des aventures divines. Je me rappellerai avoir respiré de très près le parfum de ses cheveux. Un rêve, soit! Au lieu de vous emporter loin du monde, je vous y conduis...

— Pauline, qui dévore le dernier roman d'Octave Feuillet, est bien heureuse! interrompit la marquise en haussant les épaules. Encore une ornière!

— Bravo! Restons-y. Dans quelques instants vous n'aimerez plus que le bal et, si vous daignez m'y voir sans déplaisir, je pourrai vous dire comme je ne sais qui à sa maîtresse : « Votre amant, c'est le bal; je n'en suis qu'une décimale. »

— Serions-nous par hasard dans la situation où *je ne sais qui* a le droit de parler ainsi *à sa maîtresse?* souligna fièrement la marquise avec un effort brusque pour se dégager.

— Je vous raconte mon rêve de demain, reprit en toute humilité Adhémar. Jamais je ne suis monté en voiture avec vous sans imaginer que nous nous en allions au bout du monde et sans souffrir horriblement d'être contraint à descendre dès le premier relai. Vous ne pouvez m'empêcher de trouver que mon illusion ait une apparence de réalité aujourd'hui.

— Et vous n'empêcherez pas non plus que je ne donne toujours la préférence au bal sur le plus beau voyage sentimental.

— Je sais bien cela, et c'est ce qui m'empêche de tomber amoureux de vous.

— Ah!... Vous en êtes à tomber? Je croyais la chute faite depuis longtemps.

— Entendons-nous, dit Adhémar, qui sentit aussitôt qu'elle lui donnait beau jeu. Tout le monde est amoureux de la marquise, pour lui dire que sa taille est fine, que ses épaules sont incomparables, que...

— Avez-vous fini? J'ai pris les hommes en grippe sur ces compliments-là.

— Il faut bien se conformer à l'usage! Mais j'aurais été, moi, suffisamment amoureux pour vous rendre très malheureuse.

— Bien obligée!

— Pour contrarier vos goûts, déranger vos plaisirs...

— De quel étrange amour me parlez-vous donc?

— Du vrai. Je n'endurerai jamais que la femme que j'aime dépense en œillades, en sourires, en escarmouches de toute sorte le trésor qu'elle m'a confié. Vous parliez de bal... Eh bien, selon moi, la valse n'est qu'une manière de conversation criminelle à deux temps et en musique, d'autant plus piquante qu'elle se produit sous les yeux du mari.

— Le mien aimait tant à me voir valser!

— Moi, madame, qui n'ai pas l'honneur d'être votre mari, je vous interdirais...

— Vous êtes jaloux?... Quel bonheur!

— Comment, quel bonheur?... Oui, comme un tigre... Qu'avez-vous encore à rire?...

— C'est qu'à vous voir au milieu de nous tous, gens civilisés, on vous croirait blasé, indifférent... tranchons le mot, empaillé, comme les autres.

— Les tigres bien élevés portent une muselière dehors et font patte de velours. Ils n'en sont pas moins féroces dans le tête-à-tête.

— Pourquoi ne m'avoir jamais dit cela?

— Parce que cela ne vous eût pas intéressée.

— Et vous vous figurez que cela m'intéresse aujourd'hui?

— Pas davantage, mais je craindrais de manquer d'à-propos en vous parlant du beau temps, et d'ailleurs vous m'avez demandé des contes à dormir debout.

— Que ne me faites-vous la cour plutôt?

— Parce que vous auriez, vu cette neige et l'éloignement de tout refuge, l'âme trop bonne pour me mettre à la porte.

— Tant mieux pour vous; je serais forcée de vous entendre.

— Et je serais honteux de vous forcer.

Il se fit un silence.

— Je suis fâchée, dit la marquise, que ce soient des contes à dormir debout, car les tyrans et les bourreaux m'ont toujours plu.

— Vraiment? Alors, pourquoi criez-vous si haut vos goûts d'indépendance et de coquetterie?

— Ne disiez-vous pas qu'il fallait faire comme tout le monde? Nous ne risquons rien à afficher les travers à la mode, tandis que la plus louable originalité pourrait nous perdre.

— Et puis, dit Adhémar répondant à sa propre pensée — avant de jouer le rôle de tyran, il faut y avoir acquis des droits en prouvant une grande passion.

— Et c'est difficile.

— Non, mais c'est grave. Je ne vois pas d'autre moyen, pour y faire croire une femme d'esprit, que de se brûler la cervelle.

— Ma foi, je n'en demanderais pas tant. Oublier d'être fat et affronter de bonne humeur un peu de ridicule suffirait. Mais nous sommes sur la grand'route. Pourquoi ne pas marcher plus vite?

La neige avait cessé peu à peu de tomber; le temps tournait à la gelée; on pouvait maintenant apercevoir les accidents du chemin.

— Madame la marquise, dit le cocher, interpellé avec véhémence, Stop est déferré de deux pieds.

Là-dessus, elle fit un appel à la protection d'Adhémar, qui se rapprocha encore. A son tour, elle tremblait un peu et il ne semblait plus que ce fût de froid; le chemin, uni désormais, ne justifiait pas non plus la peur. Pour dissiper ses craintes cependant, Adhémar se mit à lui énumérer tous les périls qu'elle courait dans leur fameux voyage imaginaire et comment, grâce à lui, elle en sortait toujours triomphante. De son côté, elle avoua que souvent, en écoutant une opérette, elle entendait Beethoven ou Mozart, et qu'il lui arrivait de puiser dans Gyp des aspirations à l'idéal dignes de George Sand. Tous deux convinrent qu'il n'y a de douce que la rêverie qui vous prend malgré vous et de forte que l'émotion contre laquelle on se défend. Les charmes de l'imprévu furent célébrés sur tous les tons; bref, la marquise reconnut que « le monde » n'était pour elle qu'un pis-aller, un moyen de tuer le temps, moyen assez piteux en somme, et dont elle était lasse; elle alla jusqu'à déclarer qu'elle y renoncerait sans peine, et finit par promettre de ne valser ce soir-là avec personne.

Elle le promit tout bas, en voilant de son éventail la flamme nouvelle de ses yeux.

Quand le coupé atteignit cahin-caha, vers deux heures du matin, le péristyle de la Grande-Écuyère, tous les deux s'écrièrent : — Déjà!

*
* *

Le salon était jonché de lambeaux de tulle et de rubans; on avait fini de danser; l'orchestre se reposait, rompu. Dans la salle à manger immense, sous le plafond en coupole qui, peint à fresque, représente un mauvais enlèvement de Proserpine, noirci par la fumée, fort écaillé par l'humidité, on soupait. Ce souper auquel faisaient honneur de jeunes officiers *creusés* par un cotillon frénétique, et tous les chasseurs d'alentour mis en appétit depuis deux mois par des steeple-chases à outrance et des massacres quoti-

diens de sangliers, ce souper élégant, somptueux même, avait la gaieté bruyante d'un repas de noces. On se sentait bien à cent lieues de Paris, au fond des bois.

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait fit événement. Un cri éclata, et les convives, très animés, se portèrent en masse à la rencontre des nouveaux venus.

Arriver transie dans un pareil milieu, chez des gens parvenus au degré d'entrain que produisent à-la campagne cinq ou six heures de danses et de libations variées, c'est assurément une épreuve. Pour la marquise, elle fut plus rude qu'on ne peut l'imaginer.

A peine l'aperçut-on, suivie d'Adhémar, qu'un éclat de rire inextinguible partit comme une fusée. Leur projet de faire bonne contenance échouait du premier coup.

La marquise regarda son compagnon en pleine lumière et ne put s'empêcher de rire elle-même. Avec ses bottines souillées de boue, son pantalon retroussé le plus haut possible, sa chevelure larmoyante comme celle d'un ondin et sa rose du Bengale dont il ne restait plus que la tige, il avait une mine franchement comique, mais ce n'était pas de lui seulement qu'on s'amusait. D'instinct elle leva les yeux vers la grande glace du vestibule. Elle était irrémédiablement décoiffée.

— J'ai dormi, dit-elle avec une rougeur qui l'embellit beaucoup.

Par bonheur, la saison des fêtes élégantes sous la neige est aussi celle des mariages.

TH. BENTZON.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

II.

C'était dans le dernier mois de l'année 1866. L'Opéra n'était encore qu'un vaste chantier fermé de planches; le quartier somptueux qui l'entoure aujourd'hui achevait à peine de sortir de terre. Le bruit se répandit à Paris qu'à travers les décombres de la rue Scribe, alors en construction, allait s'ouvrir une manière de théâtre, que son propriétaire destinait à être une salle de conférences en même temps qu'une salle de concert. On contait qu'un riche banquier, M. Bischoffsheim, le père de celui-là même qui a bâti l'Observatoire de Nice et mérité d'être élu membre correspondant de l'Académie des sciences, avait mis ce théâtre à la disposition d'une Société qui se proposait d'y relever l'institution des conférences, d'y organiser, sous la direction de M. Pasdeloup, des concerts de musique classique, s'engageant à verser les bénéfices, si l'on en faisait par aventure, aux mains de Mme Lemonnier, directrice de la Société pour l'enseignement professionnel des femmes. Tout était gratuit dans cette affaire : M. Bischoffsheim avait gracieusement déclaré aux sociétaires qu'il ne voulait d'autre loyer de son immeuble que le plaisir d'y avoir ses entrées; les sociétaires, de leur côté, avaient dit en souriant, par la bouche de leur président, qu'ils ressemblaient à tous les actionnaires du monde, en ce sens qu'ils comptaient obtenir de gros dividendes, mais qu'ils ressemblaient à beaucoup d'autres, en ce sens qu'ils n'en toucheraient aucun. Cette plaisanterie facile avait eu beaucoup de succès.

Le reportage n'existait pas en ce temps-là comme il se pratique aujourd'hui. Cependant la nouveauté de la chose avait piqué la curiosité des journalistes, qui étaient allés visiter cette salle avant l'ouverture. Elle était fort extraordinaire, et les descriptions qu'on en fit dans les feuilles amusèrent tout Paris. Comme le théâtre était enclavé dans un hôtel dont le premier étage était réservé aux voyageurs, il avait fallu, pour lui garder la hauteur nécessaire, l'enfoncer en quelque sorte dans de profonds dessous. De la rue, on entrait de plain-pied aux secondes loges; il fallait descendre par des escaliers interminables, dont l'enchevêtrement paraissait fort compliqué, aux premières loges d'abord, puis à l'orchestre. Il n'y eut qu'un cri : « Mais c'est une cave! » et les Parisiens, tant que dura cette salle, qui devint plus tard l'Athénée-Comique, ne la connurent que sous cette appellation familière : la cave à Bischoffsheim.

Elle était fort coquette, cette prétendue cave; Cambon l'avait décorée avec un goût exquis d'artiste. La scène, qui a toujours été trop petite pour un théâtre, était bien assez large pour la table d'un conférencier ou même pour les quatre ou cinq rangées de pupitres d'un orchestre. La conférence était enfin dans ses meubles; l'austère amphithéâtre de la Sorbonne était merveilleusement approprié aux graves leçons qu'y devaient débiter, pour un auditoire de jeunes gens recueillis, les professeurs de l'antique Université; ce théâtre si pimpant s'harmonisait mieux avec l'idée qu'on pouvait se faire d'une conférence adressée aux gens du monde; on voyait par avance, dans ces loges tapissées de velours rouge, des femmes en toilette de bal; des mains aristocratiques ne pouvaient manquer de traîner sur le rebord de ces balcons, où l'or se relevait en bosse.

La cérémonie d'inauguration fut très brillante : conférence et concert, pour cette fois seulement; car le programme des organisateurs portait que trois jours seraient exclusivement réservés à la parole, quatre autres à la musique. J'assistai à cette séance; j'y avais été spécialement convié par Eugène Yung, un de mes anciens camarades d'école, publiciste au *Journal des*

(1) Suite. — Voy. la *Revue* du 13 décembre 1890.

Débats, qui, en qualité de secrétaire de la Société, avait été chargé de la mise en train et de la direction de l'entreprise. C'est lui qui avait ouvert la séance, dans un fort joli discours, où, après avoir payé aux musiciens le tribut qu'il devait à ces brillants collaborateurs, il avait marqué un goût plus vif pour la conférence, qu'il s'agissait d'acclimater chez nous. Il dit avec des grâces infinies de langage ce qu'il attendait de l'institution nouvelle, qu'il compara à l'institution royale de Londres :

« Les hommes distingués, dit-il, qui voudront parler au lieu d'écrire, pourront se mettre dans ce fauteuil, au milieu de cette salle. Ceux qui auront fait de grandes découvertes, et qui n'auront pas de chaires officielles pour en faire part au monde savant, pourront venir ici. De temps en temps arrive du fond de l'Afrique ou de quelque autre extrémité de l'univers un voyageur, qui, au péril de sa vie, à travers mille souffrances, a pénétré en des régions que jamais pied d'Européen n'avait foulées. Il a vu des peuples aux mœurs étranges, professant les croyances les plus singulières : « Venez ici, monsieur, lui dirons-nous; vous écrirez « sans doute le récit de vos explorations; mais vous « nous feriez grand plaisir en nous les racontant de « vive voix... Et croyez-le, monsieur, ce que nous ap- « prendrons ainsi, ce que nous recueillerons de votre « bouche, notre mémoire en gardera sans peine la du- « rable impression... »

Quand le public se fut écoulé, je m'en allai derrière la scène serrer la main d'Eugène Yung, qui était dans toute la joie de son succès, et le féliciter. Je ne pus m'empêcher de lui exprimer mes inquiétudes sur les difficultés que rencontrerait le recrutement des conférenciers :

— Il n'arrive pas toutes les semaines, lui dis-je, un voyageur du fond de l'Afrique; les grands inventeurs, qui savent parler de leur découverte, sont fort rares, et quant aux gens distingués sur qui tu comptes, je crois qu'ils se distingueront surtout par leur empressement à refuser tes offres. Tu auras bien vite épuisé le stock des conférenciers connus.

— J'en trouverai d'autres, me dit-il.

Et comme j'esquissais un geste de doute :

— Tu verras que j'en trouverai d'autres, reprit-il avec un air d'allusion si directe et si transparente que je m'écriai impétueusement :

— Ah! non, non; pas moi, jamais, entends-tu, jamais!

Et je m'en retournai à la maison, en répétant à moi-même le *jamais* péremptoire et définitif. J'avais juré qu'on ne m'y reprendrait plus. J'étais résolu de me tenir à mon serment.

Cinq ou six jours après, Eugène Yung entrait chez moi : je dois dire que j'attendais sa visite, et je m'étais armé de défiance, car je savais par expérience qu'il n'y avait pas d'homme au monde à qui il fût plus difficile de ne pas se rendre.

Ce n'était pas seulement qu'il eût l'éloquence très persuasive. Oui, sans doute, les bonnes raisons et les flatteries délicates abondaient sur ses lèvres; et l'on se sentait lentement enveloppé de sa logique, à la fois souple et forte, sans pouvoir marquer d'une façon précise sur quel point on était le plus sérieusement pressé. Il avait le charmant, l'irrésistible don de la séduction.

Mais ce qui faisait de lui un des plus rares manieurs d'hommes que j'aie connus, c'est qu'il possédait un sixième sens qui l'avertissait du caractère particulier de la personne à qui il avait affaire et en ouvrait ce que Virgile appelait : *faciles aditus et mollia tempora fandi*. Il avait de même le flair du public, un flair subtil et délicat, d'une sûreté qui passait toute imagination. Il pressentait juste la chose qui pourrait le mieux lui plaire, et combien de temps elle lui plairait. C'est grâce à ces qualités merveilleuses qu'il a mené à bien toutes les entreprises auxquelles il s'est appliqué. Il a été un directeur de revue incomparable; c'est lui qui a tiré celle où j'écris ces souvenirs de l'état misérable où elle végétait et qui l'a doucement, sans avoir l'air d'y prendre peine, conduite au degré de prospérité où nous la voyons aujourd'hui. Il excellait à dénicher parmi les jeunes écrivains ceux dont le talent était approprié au goût de ses lecteurs; il leur indiquait des sujets; il les corrigeait d'une main discrète. Il avait un art singulier à éveiller la curiosité de la foule autour de l'œuvre dont il s'occupait; il ne pratiquait point la grosse et bruyante réclame; il ne soldait point, pour battre la caisse, les tambours de la publicité. Ces procédés trop faciles et trop vulgaires répugnaient à son goût d'art.

Vous rappelez-vous ce que disait Figaro, qui était un artiste en intrigue : d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme et d'y recevoir cent coups de bâton pour la peine, il n'est rien de plus aisé. Mille sots coquins l'ont fait; mais entreprendre une chose dangereuse et la mener à bien en échappant au péril, voilà le fin du fin... Ces mots me remontaient à la mémoire quand je voyais opérer Eugène Yung. Avoir de la réclame en la payant, la belle affaire, en vérité! Il se plaisait, en causant avec les chroniqueurs de tout ordre, à leur suggérer des articles dont il leur donnait les grandes lignes et qu'il leur mettait pour ainsi dire dans la main. Il connaissait à merveille le clavier de la publicité parisienne, et chaque touche sur laquelle il posait le doigt, sans trop l'appuyer, rendait le son qu'il en attendait. C'était un dilettante, un virtuose de la publicité. On était tout surpris de voir tout à coup dans le journalisme sourdre et bouillonner les articles autour d'une question à laquelle personne ne pensait la veille. C'est lui qui, s'enveloppant de silence et de mystère, avait, sans paraître y toucher, mis en mouvement la presse et le public.

Je me souviens, comme si c'était hier, de la façon

dont il organisa les conférences que fit au Cirque d'Hiver le Père Hyacinthe, devenu M. Loyson, et lui ménagea un triomphe. Ce n'était pas chose commode d'emplir cette vaste salle, avec un orateur qui était à ce moment-là en exécration aux catholiques et en grand discrédit chez les libres penseurs. Toute la presse donna à la fois, sans bruit ni scandale, sur un ton de gravité émue. Eugène Yung avait eu l'habileté de grouper autour de l'ancien prédicateur de Notre-Dame les hommes les plus marquants dans la politique et dans les lettres; toutes les belles dames étaient venues à ce spectacle; le succès fut énorme.

Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que le Père Hyacinthe s'en attribua innocemment tout le mérite. Eugène Yung l'avait doucement prévenu que la curiosité de ce public ne pousserait pas plus loin que la troisième représentation. « Je vous réponds de trois salles, » lui avait-il dit. L'excellent homme n'en voulut rien croire; il se dit qu'il serait tout aussi éloquent le quatrième dimanche que les trois autres, et il fut ce jour-là la voix de celui qui crie dans le désert.

J'ai bien souvent chez Eugène Yung constaté la justesse de ce flair. Il savait son Paris et connaissait les hommes. Il s'était mis dans la tête de faire prendre les conférences de la rue Scribe; je ne doutais pas qu'il ne réussît là comme partout, mais j'étais bien décidé à ne point m'embarquer dans cette galère. Elle arriverait assurément à bon port, mais la belle avance pour moi si je tombais à l'eau !

J'étais allé entendre les premières conférences qui avaient inauguré la série. L'auditoire m'avait effrayé: c'était un public très mêlé, très composite, difficile à émouvoir, parce qu'il n'avait pas de points communs d'idées et de sensations. Au balcon et dans les loges des femmes très habillées, quelques-unes mêmes en toilette de bal, qui venaient là en attendant l'heure de se rendre, soit à l'Opéra, soit dans un salon; à l'orchestre et au parterre, quelques professeurs, quelques étudiants et nombre de bons bourgeois de toutes professions et sans profession, pour qui le théâtre était un plaisir trop cher. Le café-concert n'avait pas encore accaparé cette clientèle. Comment plaire à des gens d'origines si diverses?

Taine ni Weiss n'y avaient complètement réussi. Dieu sait pourtant si l'un parlait avec autorité et conviction, l'autre avec élégance et vivacité! Ils avaient fait tous deux d'excellentes leçons, qui eussent enlevé l'auditoire à l'École des beaux-arts ou à la Sorbonne; on avait écouté, on avait applaudi, mais il était évident qu'on n'avait pas été pris par les entrailles. Ni l'un ni l'autre de ces deux orateurs, rompus cependant au métier, n'avait à un seul instant rassemblé toutes les âmes en sa main, ne les avait tenues attentives, excitées, charmées. Il m'avait semblé que ce public accomplissait, en leur prêtant une oreille indifférente, un devoir de bienséance mondaine. Il était à la mode de passer une ou deux heures de sa soirée à la salle Scribe; on y allait par genre, mais en bâillant à bouche close, piquant un bon sommeil de petits ah! de satisfaction feinte, comme on fait à un proverbe joué par des amateurs dans un salon.

— Et tu veux, m'écriai-je aux premières ouvertures d'Eugène Yung, que j'aille devant ce public d'ennuyés et de blasés jouer un solo de violon, moi qui ne sais pas le violon? Je n'ai pas même l'excuse du Sosthène des *Saltimbanques*. Il n'avait jamais essayé. J'ai essayé, moi, pour mon malheur, et j'ai été sifflé.

Eugène Yung laissa passer le torrent. Il me connaissait à fond, m'ayant pratiqué à l'École normale et plus tard dans le journalisme. Il n'ignorait pas que je suis d'humeur primesautière et impétueuse, mais qu'on me ramène aisément avec un peu de patience, car je suis faible de caractère, et je vous en ai déjà averti : je n'ai de ma vie su dire *non*. Il me remontra que ce public prendrait jour à jour l'homogénéité dont il manquait encore; que ce serait précisément pour les conférenciers une besogne intéressante de le fondre et de le former; qu'il était animé des meilleures intentions et apportait à ces séances une bienveillance et une curiosité dont je ne me doutais pas. Il me fit sonner l'avantage de conquérir par la parole un monde où mes feuilletons n'avaient pas encore pénétré; il m'énuméra les noms des hommes illustres qui lui avaient promis leur concours; est-ce que je ne serais pas bien aise de me trouver en si bonne compagnie? Il flatta mes instincts de polémiste; il me dit que je pourrais porter devant cet auditoire quelques-unes des querelles que j'avais soulevées dans le journal et gagner une seconde fois la bataille. Il me tourna et retourna en cent façons, et moi je ne savais que répondre : « Non, ce n'est pas possible!... Je n'oserai jamais... n'insiste pas... »

Et il insistait de plus belle; car évidemment je faiblissais :

— Écoute ! dit-il, essaye au moins une fois. Tu sais si je m'entends à composer une salle; eh bien, je te ferai la tienne.

— Ah ! oui, je les connais, les salles faites d'avance; les salles d'amis. Ce sont les plus terribles pour les pièces qui tombent.

— Mais non... Je donnerai le mot à ces dames.

Bref, il fut si insinuant, si pressant, que je ne pus résister davantage. Je fis un geste d'acquiescement :

— Puisque tu le veux !

— C'est juré? demanda-t-il.

— C'est juré.

Il ne s'agissait plus que de trouver un sujet. La recherche ne fut ni longue ni difficile. Il allait de soi que je parlerais du théâtre, puisque le théâtre est le plus ordinaire objet de mes préoccupations et que le meilleur de ma petite renommée me venait de l'étude que j'en faisais dans *le Temps*, semaine à semaine. Je

travaillais depuis longtemps à ramasser les éléments d'une théorie de l'art dramatique, que j'ai toujours dû écrire et que je n'ai jamais écrite. Mais le bonheur, en ce monde, n'est-ce pas d'avoir en perspective un bel ouvrage que l'on pourrait faire et que l'on ne fait pas; car le jour où on l'aurait achevé, on n'aurait plus de goût à rien? J'avais beaucoup réfléchi sur le rôle de la convention au théâtre, et j'avais sur ce sujet un certain nombre d'idées qui me paraissaient assez neuves. Elles ne le sont plus aujourd'hui; car je les ai mises en circulation, et tout le monde s'en est emparé depuis, pour les réfuter ou pour les confirmer par d'autres arguments. Entre nous, elles ne l'étaient pas non plus en ce temps-là; car je les ai retrouvées, plus tard, là où l'on retrouve toutes les idées que l'on croit neuves, chez Aristote. Mais enfin je les avais repensées par moi-même, je leur avais donné le tour de mon esprit, je leur avais imaginé des applications imprévues aux pièces contemporaines. Il me sembla qu'en les exposant, j'intéresserais au moins une partie de ce public, celle qui se piquait de philosophie.

— La convention au théâtre! s'écria Eugène Yung, admirable sujet! Tu vas être affiché demain, et tu verras quel succès!

Et il me serra les mains avec effusion. Lui parti, je retombai dans toutes mes terreurs. Je me reprochai ma faiblesse, je me traitai de lâche et d'imbécile. Mais le vin était tiré.

C'est alors qu'il me passa par la tête une idée extravagante, folle, absurde, une idée dont je frémis encore quand j'y pense, car elle n'allait à rien moins qu'à me faire piquer une tête dans le trou noir d'un irréparable four, mais qui me parut la plus raisonnable et la plus spirituelle du monde.

Quel a été ton but, me dis-je, en acceptant de hasarder cette conférence? C'est de voir si tu as reçu de la nature le don de la parole. Car sans le don, dans tout art, quel qu'il soit, on ne fait rien ou on n'arrive à rien. Si tu apprends ta conférence par cœur, ou si tu l'écris pour la lire, ou même si tu la prépares trop exactement, tu pourras bien être applaudi comme les camarades, mais tu ne seras pas renseigné sur la question qui s'est posée pour toi. Le mieux est de ne pas songer d'avance à ce que tu diras. Tu connais à fond le sujet dont tu vas parler : fixe l'ordre des points sur lesquels portera le développement; mais, une fois les grandes divisions de la leçon bien arrêtées, fie-toi pour le reste à l'improvisation. Si ça marche, c'est que tu as le don; si tu patauges, c'est que tu ne l'as pas; l'épreuve sera concluante, tu ne recommenceras plus, et on te laissera tranquille.

Ce raisonnement était des plus saugrenus. Car les hommes mêmes qui ont, comme disait le vieux Boileau, reçu du ciel l'influence secrète, que leur astre, en naissant, a formés orateurs, ces hommes-là sentent, quand ils ont un discours à prononcer, le besoin d'une longue et forte préparation. M. Thiers, avant de porter un discours à la tribune, le faisait et refaisait dix fois, vingt fois, devant un auditoire d'amis. Ajoutez qu'il était entraîné de longue date et qu'il savait le métier. Moi, je ne m'étais jamais exercé à l'art de la parole, et voilà que je prétendais discourir sur un thème d'esthétique, sans avoir prévu ni aménagé les développements dont je devrais l'entourer, sans m'être inquiété de la façon dont je les présenterais au public! Il s'agissait pour moi de jouer toute ma fortune sur une partie d'écarté, et j'écartais les atouts. C'était insensé.

Oui, c'était insensé; mais j'y gagnai de passer les huit jours qui me séparaient de cette conférence dans une merveilleuse tranquillité d'esprit. Il me semblait que c'était un autre que moi qui allait tenter cette aventure, et que je le regardais faire, me disant qu'il pourrait bien se casser le cou, mais qu'après tout, cela m'était fort égal.

Le cœur ne commença sérieusement à me battre que le matin du grand jour. Je fus pris d'une inquiétude qui alla jusqu'au malaise. La peur me galopait plus furieusement à mesure que s'avançait l'heure. Je sentais toute l'impertinence de ma conduite; j'en voyais le danger qui était là, ouvert, béant sous mes yeux. J'avais à peine touché au déjeuner le matin; il me fut impossible de rien manger le soir; mon estomac se serrait, et les morceaux me croissaient à la bouche : j'étais dans un état pitoyable. A la maison, on me suppliait d'envoyer un mot pour prévenir que j'étais malade, que j'avais été pris d'un enrouement subit. Je rejetai ces propositions avec horreur. J'avais pour principe en journalisme qu'il n'y a d'autre excuse à ne pas « faire son article » que d'être mort la veille; et encore... ajoutais-je. J'estimais qu'un conférencier était tenu des mêmes obligations. Quand on est sur l'affiche, il faut marcher, coûte que coûte; on n'a pas le droit de se dérober. Mais de quelle ardeur j'eusse souhaité que les cataractes du ciel s'ouvrissent et qu'il en tombât une épouvantable averse ou même cette neige propice qui m'avait sauvé déjà d'un premier échec. Mais non; la nuit s'annonçait sereine. J'avais voulu me rendre à pied au théâtre; les rues étaient pleines de monde, et à chaque voiture qui passait, filant du côté où je me dirigeais moi-même, je pensais avec tremblement qu'il y avait peut-être derrière ces vitres fermées un de ceux devant qui j'allais tomber : *Ave, Cæsar, morituri te salutant.*

La soirée se partageait en deux conférences. C'est moi qui étais le second sur le programme. J'avais donc une bonne heure à attendre dans le salon du foyer où m'avait mené Eugène Yung. J'étais si pâle, si défait, qu'il avait pensé que tout encouragement serait inutile. Il m'avait, après quelques mots sur les bonnes dispositions que manifestait le public, laissé seul à mes réflexions. Elles étaient fort tristes. J'imagine que le condamné à mort que l'on va conduire à la guillo-

tine n'éprouve pas d'autres sentiments que ceux dont j'étais agité : c'était tour à tour un accablement sans pensée, comme un tournoiement dans le vide, et tout de suite après un pétillement de sang et une inquiétude qui ne me permettaient pas de rester en place. Je tirais ma montre à chaque instant : finissons-en vite, pour l'amour de Dieu! C'était un supplice intolérable.

Je ramassai toutes mes forces pour faire bonne contenance quand l'appariteur me vint chercher; mais j'étais si troublé, que je commis, en entrant, la plus sotte des méprises. Derrière la scène, où se tenait l'orateur, les jours de conférences, et qu'occupait l'orchestre les soirs de concert, il y avait tout en haut un orgue, où l'on arrivait par une galerie. Je n'ai pas de fort bons yeux, j'étais fort ému; je m'imaginai, je ne sais comment, que c'était de cette galerie que je devais parler; j'y montai vivement, et je n'y eus pas plutôt fait mon apparition, que j'entendis, dans un lointain vaguement entrevu, un bruit énorme de rire. Je restai interdit; et déjà Yung, courant après moi, me rattrapait sur mon perchoir, et me ramenait, riant lui-même de tout son cœur, à la table où m'attendait le verre d'eau traditionnel.

Tout le monde riait à se tordre ; Yung riait également ; ma foi, la bévue était si plaisante que je me mis à rire aussi. C'était un effet de vaudeville, et j'allais parler théâtre. Je tire de cet incident un exorde très gai ; on rit davantage. Me voilà parti, toute ma frayeur avait disparu comme par enchantement.

Je savais fort bien ce que je voulais dire, si je ne savais pas comment je le dirais; et ce que je voulais dire valait la peine d'être dit, je vous assure. C'étaient des idées absolument personnelles, et que je pouvais confirmer par une foule de faits, empruntés au répertoire courant. Une fois embarqué dans mes démonstrations, j'oublie absolument que j'ai un public devant moi ; il me semble que je cause avec un ami. J'y mets la chaleur et la verve que je porte dans la conversation ordinaire ; je hasarde... ou plutôt non... je ne hasarde pas, le mot n'est pas juste, toutes les familiarités de l'entretien le plus débridé me coulent naturellement de la bouche; quand le mot ne m'arrive pas, je le demande, on me le souffle de l'auditoire; je remercie, et l'on éclate de rire. Je ne peux pas finir une seule phrase, mais le public n'y prend pas garde ; il a l'air de s'amuser énormément ; il croyait voir un conférencier, il avait, comme dit l'autre, trouvé un homme.

Un gros homme, de visage bon enfant, de gestes exubérants, mais sans façon, parlant à la bonne franquette, un peu vulgaire de tournure et de langage, mais si convaincu, si impétueux!... Et puis, dame! il y avait cela encore, c'est que j'avais quelque chose à dire, c'est que je disais quelque chose. L'auditoire se sentait emporté dans ce torrent de phrases mal faites et inachevées vers une idée juste, et j'en reviens là, neuve ou tout au moins curieuse.

Le succès de cette première conférence fut, comme il arrive à Paris, dans tout ce qui touche au théâtre, prodigieux et hors de toute proportion avec la réalité. Yung me tomba dans les bras, ravi :

— Eh bien! avais-je raison ? Tu es des nôtres. A quand la seconde?

Ce n'était que poignées de mains et félicitations. Pour moi, j'étais comme étourdi et ivre. Il me semblait marcher dans un rêve.

Je m'en retournai bras dessus bras dessous avec mon ami Laurier, qui était, comme on sait, un des plus brillants avocats du barreau de Paris :

— Tu viens, me dit-il, de parler comme une corneille qui abat des noix. Il s'agit maintenant de refaire par art ce que tu as fait sans t'en douter aujourd'hui : tu as inventé, comme se font les trois quarts des inventions, par hasard, une manière. Il faut que tu en fasses ta manière. Ce ne sera peut-être pas aussi facile que tu crois.

Oh! non, ce n'était pas facile! et je ne tardai pas à m'en apercevoir.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

LE RÉVEIL DE L'IDÉE RELIGIEUSE EN FRANCE

Les chrétiens de lettres.

« Ce siècle fera l'expérience de Dieu, » prophétisait, il y a trente ans, un grand orateur chrétien. « Cette expérience a commencé, » disent aujourd'hui quelques écrivains, dont on ne peut récuser la sincérité et la perspicacité ordinaires. Les vigies qui signalent l'approche d'un port de ravitaillement ne sont-elles pas les dupes d'un mirage? Le courant qui nous saisit n'est-il pas un simple remous, et le vent qui donne une insignifiante risée? M. Paul Desjardins affirmait dernièrement que le Christianisme était dans l'air. Qu'en arrive-t-il à nos poumons, et comment le distinguer des éléments inférieurs? Je sais que rien n'est plus délicat ni plus dangereux que l'interprétation des phénomènes subtils et mobiles qui ont pour théâtre le fond agité des consciences. Il faut se garder d'activer le mouvement pour le décrire, de lui donner une impulsion furtive pour le démontrer, comme les amateurs de tables tournantes. Puis, autre chance d'erreur, chacun, enfermé dans son « bateau », se figure trop aisément que la brise ne souffle que pour gonfler sa voile. Le catholicisme prétend qu'il l'emporte, la philosophie spiritualiste que la faveur lui revient, le protestantisme que la France va devenir calviniste : la peau de l'ours est fort disputée. Je voudrais me tenir au-dessus de ces questions de clochers. L'essentiel est de savoir en

quoi consiste et ce que vaut l'évolution annoncée, en résistant à la tentation d'en grossir les effets et d'en prédire la direction. Peu importe l'église ou l'école appelée à en profiter. Il ne s'agit pas de jeter l'ancre, mais de relever le point. C'est ce que je désire essayer, en étudiant le réveil de l'idée religieuse dans ses *manifestations*, ses *causes*, ses *précurseurs* et sa *formule*.

I

LES MANIFESTATIONS.

Les sceptiques contestent ou raillent la révolution qui s'accomplit dans les esprits. Il n'est donc pas inutile d'en marquer, tout d'abord, les grandes lignes, pour répondre aux critiques comme aux défiances qui l'ont accueillie.

Cette conversion, a-t-on dit, n'est qu'une perversion. Notre temps, malade et se faisant vieux, devient dévot, comme les folles amoureuses d'autrefois se rangeaient sur le retour, comme cet ataxique de la pièce de M. Duruy appelant un confesseur pour exorciser la mort. Nos nerfs trop tendus répugnent de plus en plus à la souffrance; nos âmes, trop actives, à l'anéantissement; on prend de la religion comme on prend de la morphine, pour changer la douleur en extase et l'épouvantement en délices. Dilettantisme, recherche d'une sensation nouvelle, orientalisme de bazar! Notre siècle, qui est un grand brocanteur d'idées, veut avoir un peu de mysticisme dans sa collection. C'est une mode, un caprice d'éclectisme, analogue à celui qui remplit nos maisons des bibelots et des meubles de tous les styles: on en reviendra, car notre pays est la patrie de Voltaire, notre peuple celui du bon sens.

Je reconnais que ces considérations portent avec justesse sur un certain nombre de cas; je constate également que le peuple est resté voltairien, et je l'explique. Les hommes qui, il y a vingt ans, ont fait son éducation politique, l'ont pénétré de leur esprit hostile à toute idée religieuse; il s'en est tenu aux leçons des maîtres d'alors, remplacés maintenant sans qu'il s'en doute. Dans une armée, les têtes de colonnes ont depuis longtemps changé de route, quand le gros de la troupe suit encore la première direction. La masse arrivera à la bifurcation à son tour, dans quelques années. Eh bien, les têtes de colonnes actuelles ne sont pas voltairiennes; cet aveu a été arraché à M. Anatole France qui s'en afflige : son regret est une garantie de sa clairvoyance. Quant au nervosisme, s'il a pu favoriser le réveil de l'idée religieuse, il ne l'a pas déterminé : les causes, nous le verrons, en sont autrement profondes. Et, du reste, il ne s'agit point ici d'une vieillesse agonisante qui, dans l'abaissement de sa force vitale, essaye de se défendre contre l'angoisse de la dernière heure, mais d'une jeunesse bien portante, qui n'est atteinte d'aucune névrose et qui ne peut se résigner à s'appeler « fin de siècle », puisqu'elle est l'aube d'un siècle nouveau. Or cette jeunesse cherche dans la religion le levain de son courage et l'aliment d'une vie qu'elle prend au sérieux. M. Lavisse, qui s'est institué le confesseur laïque des étudiants avec une bienveillance toujours égalée par la haute portée de ses instructions, a déclaré, pour en avoir reçu les confidences, qu'ils étaient « tourmentés de la nostalgie du divin (1) ». On s'en aperçut bien aux applaudissements dont ils soulignèrent les paroles de M. de Vogüé, leur disant dans une séance mémorable : « Vous sentez le besoin de l'action, c'est une vertu! Mais il faut à l'action un principe : lequel? C'est la foi; la foi est mère de l'action. »

Mais ce ne sont pas seulement des néophytes qui témoignent en faveur de l'orientation nouvelle des esprits; quelques aînés partagent les mêmes aspirations, et leurs tentatives, comme l'accueil qui leur a été fait, sont des signes des temps. Sans parler de l'ouvrage du comte Guy de Brémond d'Ars, dont le parti pris trop évident, le souci de prêcher pour sa paroisse diminuent l'autorité et font suspecter la compétence, citons, en première ligne, *le Problème religieux au* XIXe *siècle*, par M. Alaux. Se plaçant sur le terrain philosophique, l'auteur résout le problème posé par un élargissement du dogme catholique, une transformation de la foi qui rétablirait *l'esprit* du credo traditionnel et laisserait *ad libitum* l'interprétation littérale réservée à ceux qui ne pourraient saisir cette conception passablement germanique du *vrai* séparé du *réel*.

Rappelons ensuite un travail analogue de M. Édouard Schuré, *les Grands Initiés*, qui est un essai de conciliation entre la science et la religion. Cette conciliation se ferait à la faveur de l'*ésotérisme* dégagé de l'Évangile. Le christianisme serait ainsi rattaché par ce lien secret que Leibniz appelait *perennis quædam philosophia* à toutes les croyances antérieures.

Notons enfin, pour rassembler en un groupe des entreprises similaires, la préface que M. Maurice Bouchor a mise en tête de son livre : *les Symboles*. Il y bâtit une sorte de Panthéon, reprenant à son compte le plan du polythéisme romain qui multipliait les divinités, tout en leur gardant leurs formes indécises (*numina*), pour être plus certain d'étreindre le Dieu unique : « Je résolus, dit-il, d'exprimer mon adoration de l'Être inconnu en me servant des plus belles paroles qui, dans tous les temps, eussent jailli de l'âme humaine. J'admettais les dogmes les plus différents, pourvu que je ressentisse l'émotion des siècles et des races qui les avaient consacrés. Chacun des systèmes religieux, pensai-je, altère la vérité, mais elle ne fait défaut à aucun d'eux, et tous doivent se concilier dans l'absolu. »

A côté des philosophes qui s'appliquent à spiritualiser la religion, il faut placer toute une pléiade de

(1) *La Génération de* 1890, *Journal des Débats* du 19 avril.

poètes et d'artistes qui s'efforcent de l'idéaliser. C'est Verlaine, par exemple, avec ses cantiques à la Vierge d'une mysticité suave; c'est Fragerolle avec cette *Marche à l'étoile* qui fit courir tout Paris, et dont M. Lemaître était « édifié »; c'est Haraucourt avec sa *Passion;* ce sont (et pourquoi pas?) des symbolistes obscurs qui cherchent du surnaturel sentimental en toutes choses, et trahissent à leur manière cette soif vague de l'au delà qui tourmente nos âmes modernes.

J'ai parlé d'écrivains, pour rester fidèle au titre de cette étude, mais il est impossible de passer sous silence les manifestations anonymes et collectives. Je néglige celles qui sont suspectes ou peu concluantes, comme le succès de *la Vie de Jésus* du père Didon; je songe plutôt aux excentricités qui démontrent, par leur étrangeté même, le besoin d'une foi réelle. Quand l'instinct religieux ne peut suivre son cours normal, il s'accumule longtemps dans les cœurs, y bouillonne, fermente, et s'épanche tout à coup en des voies détournées et inattendues. C'est ainsi qu'on a vu des savants authentiques sortir du matérialisme pour se jeter dans le spiritisme, et des positivistes ressusciter le bouddhisme en plein Paris. Les premiers surtout font beaucoup de bruit; la violence avec laquelle ils ont été attaqués par la science officielle leur a révélé leur importance. Ils se sont groupés, comptés, et c'est avec une ardeur que la contestation renouvelle sans cesse que leur chef, le docteur Gibier, émule du physicien anglais Crooks, mène devant cent mille disciples la sarabande des tables inspirées, commande aux esprits, écrit des articles et des livres (1), et promet ses dernières et plus décisives révélations pour le jour où l'on voudra bien le prendre au sérieux. Le moment n'est pas venu d'apprécier les phénomènes énumérés par la physiologie transcendantale, mais du nombre et de la qualité de ses adeptes, lesquels se recrutent parmi les esprits les plus cultivés, on peut tout au moins conclure qu'il y a là un symptôme nouveau de cet appétit de croyance que nous avons constaté dans le cercle plus restreint des penseurs de profession. Comme au sortir d'un long jeûne le convalescent se précipite sans discernement sur n'importe quel aliment, ainsi l'homme moderne, après avoir rompu la diète d'idéal que l'athéisme lui avait imposée, trompe sa faim quand il ne peut la satisfaire et se nourrit au hasard de tout ce qui peut remplir le vide immense qui l'a creusé.

Ainsi, d'une part, des tentatives réfléchies qui s'efforcent de *reconcevoir* la religion, soit en la débarrassant de l'écorce scolastique qui blessait la raison, soit en la sublimisant dans une espèce de transmutation esthétique; d'autre part, des déviations du sentiment religieux qui révèlent d'autant mieux sa persistance qu'elles sont plus extraordinaires; ce sont là, il nous semble, des documents assez significatifs pour justifier l'attention de ceux qui les interrogent. Aussi bien, reconnaîtrons-nous à l'importance de ses causes l'intensité du mouvement qu'elles ont déterminé. C'est par la hauteur d'une source qu'on calcule la puissance de son débit et la portée de son jet : remontons dans l'histoire de ce temps, nous n'aurons pas de peine à retrouver l'origine psychologique d'où procède le jaillissement actuel de l'idée religieuse, l'épanchement de cette eau vive qui, après s'être longtemps cachée sous le roc, affleure, s'éparpille et court le risque, si on ne la canalise, de se perdre, inutile pour l'action, ou de croupir dans les fondrières.

II.

LES CAUSES.

La première est la débâcle du matérialisme entraînant celle du positivisme et du déterminisme, les ruinant tout au moins dans leurs conclusions tranchantes et leurs applications abusives. Pour juger la décadence de ces systèmes par leur succès, reportons-nous à la période qui s'étend de l'année 1850 environ jusqu'à 1870. Le romantisme se meurt : Musset noie son génie dans l'ivresse, Lamartine et Gautier épuisent le leur dans le journalisme. La littérature a sombré; ce n'est plus elle qui porte les esprits, mais la science. Forte du mutuel appui de ses membres enfin coordonnés, la science prend tout à coup une extension si prodigieuse, elle s'élance d'un essor si puissant à la recherche du dernier mot des choses qu'elle est excusable de s'en exagérer la portée. Pour ne point s'égarer dans le labyrinthe des mystères, elle ne veut connaître que les faits visibles, ceux qui laissent une trace sur les instruments perfectionnés dont elle dispose. Cette méthode lui réussit à merveille; alors on la lui emprunte sans discernement dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. Le Fait triomphe; Morny en tire une morale politique, Flaubert et les Goncourt une esthétique, Taine une philosophie et une histoire. C'est l'apogée de la doctrine matérialiste. Comme elle simplifie tout, elle semble tout expliquer.

La physiologie devient l'arbitre infaillible de toutes les connaissances depuis que Moleschott, Cotta, Drossbach et Buchner ont défini la vie et la pensée : *des propriétés de la matière.* Cette unité séduit la raison parce qu'elle a un faux air d'absolu, et l'imagination, dont elle favorise la paresse et absout la stérilité. L'analyse supprimant l'hypothèse, l'observation substituée à l'inspiration, l'historien n'aura, pour expliquer un caractère, celui de Napoléon par exemple, qu'à pratiquer sur lui une vivisection rétrospective, interroger son cuisinier et son médecin; le romancier sera délivré du soin délicat de deviner les résistances morales de ses personnages, les interventions spontanées de leur

(1) *Analyse des choses, essai sur la science future.*

liberté : il lui suffira de rattacher leurs sentiments et leurs actions à l'influence du milieu et de l'hérédité ; de même la critique se contentera, pour se rendre compte du génie d'un écrivain, d'étudier le climat du pays dans lequel il est né, le terrain qui l'a nourri et l'arbre généalogique dont il est la fleur. La patience remplace l'art, et la minutie le talent. Il est vrai qu'il reste encore quelques énigmes qui paraissent irréductibles à l'expérience, l'en deçà et l'au delà de la destinée terrestre; mais ces questions appartiennent au monde de « l'inconnaissable » qu'il faut laisser en blanc sur la carte des explorations scientifiques. Ce sont des terrains vagues et incultes où seuls les esprits d'un autre temps peuvent songer à bâtir. La métaphysique est proscrite. Quant à la religion, la science la traite du haut de sa grandeur en sœur un peu folle, qui ne compte pas, jusqu'au jour où, la trouvant dangereuse, elle cherchera à l'expulser de la maison.

Trente ans se sont passés depuis que la science adolescente triomphait dans l'orgueil de sa jeune énergie, et voici qu'aujourd'hui, plus mûre, sans renier une méthode qui lui a valu dans le domaine physique des succès définitifs, elle n'ose plus en faire la mesure et le lit de Procuste des problèmes de la vie. Ce qu'elle avait élevé, elle l'abaisse. Avec Pasteur, la théorie des générations spontanées a été convaincue d'imposture; avec Hirn (1), entre beaucoup d'autres, les manifestations caloriques, luminiques, électriques de la force ont cessé d'être les propriétés de la matière. On a prouvé, par exemple, que l'attraction cosmique n'était point due à la vibration d'une matière diluée lui servant de conducteur; qu'il n'existait pas dans l'espace interstellaire d'atomes « poussés » les uns contre les autres, de façon à « rapprocher » les astres qu'ils rencontreraient dans leurs oppositions, comme on l'avait imprudemment affirmé; que l'astronomie n'a jamais rien trouvé dans les perturbations des planètes et de leurs satellites qui pût être attribué à une résistance de cette nature ; que la lumière et la gravitation sidérales sont des énergies « transcendantes ». La même observation a été faite pour les agents dynamiques dont nous disposons. On a été obligé de reconnaître qu'ils étaient des intermédiaires, mais distincts, se substituant les uns aux autres sans aucune déperdition, constants dans leurs métamorphoses, entre la matière et l'élément animique, ce qui autorisait de nouveau toutes les espérances relatives à la survivance de cet élément dont ils étaient les serviteurs et les messagers. Plus de confusion possible de l'esprit avec l'organisme, désormais séparés et reliés tout ensemble par ces fils immatériels de communication : le mouvement, la chaleur, l'électricité (2). On ne peut donc plus affirmer que la pensée est une sécrétion, que les molécules du cerveau en se déplaçant produisent la conscience et la vie: un changement de rapports entre tous ces petits cadavres ne pourrait déterminer le sentiment que s'il y avait en eux autre chose qu'étendue, impénétrabilité et mobilité.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la fatalité et la stabilité de l'ordre physique qui ne soient remises en question, et par suite l'impossibilité si longtemps affirmée d'une intervention du Créateur dans la création. On a trouvé une brèche au déterminisme universel. M. Fouillée ne s'en est-il pas dégagé en montrant que toute idée tend à se réaliser, qu'il y a des *idées-forces*, que la liberté se conquiert dans la mesure où on la veut, ce qui, soit dit en passant, donnerait à la religion ou à Dieu le pouvoir de la créer en vertu de sa puissance suggestive?

Darwin, en instituant une progression, un déroulement continu depuis le protoplasma jeté sur le sable des mers primitives jusqu'à l'homme, n'a-t-il pas institué du même coup une sorte de surnaturel successif, chaque degré auquel la vie parvient dans son évolution pouvant être regardé comme un état surnaturel par rapport au degré inférieur, et n'est-on pas en droit de conclure que cette transformation ascendante ne s'arrête ni à l'homme ni à la terre, qu'elle est la loi d'une transfiguration éternelle des êtres, dont la mort ne serait qu'une appropriation à des conditions nouvelles et meilleures?

Quoi qu'il en soit des inductions auxquelles les découvertes contemporaines donnent carrière, il reste acquis qu'il n'est plus possible à l'heure actuelle d'invoquer un antagonisme irréductible entre la religion et la science. Elles sont à la veille de s'entendre. L'une promet ce que l'autre permet.

L'Espérance laissée pour morte a donc redressé la tête : les détrousseurs de croyances sont partis ; elle respire et se sent libre. Elle est vivante, mais affaiblie ; et si les prêtres et les lévites engoncés dans leurs dogmatisme ne se penchent pas vers elle pour la soutenir, de peur de déranger les plis de leurs robes, elle appellera, soyez-en sûrs, le premier Samaritain compatissant qui passera sur sa route.

Tandis que la Religion trouvait des alliés dans la place, les conséquences pratiques des négations philosophiques faisaient réfléchir les moralistes. Deux types d'hommes sans Dieu ni maître sortaient des écoles où la conscience est traitée d'illusion et le devoir dépouillé de toute sanction supérieure : de pareils élèves n'étaient pas faits pour démontrer l'excellence et la vérité de l'enseignement.

Le premier est l'exploiteur féroce que Daudet a si justement nommé le *struggle-for-lifeur*. Athée, non par conviction, mais pour être plus libre de vivre sans scrupules; imparfaitement instruit, darwiniste pour être dans le mouvement, mais interprétant le système

(1) *Conséquences philosophiques et métaphysiques de la thermo dynamique*, par G.-A. Hirn.

(2) Les travaux de M. Du Bois-Reymond ont mis hors de doute que c'est bien l'électricité qui est l'agent nerveux.

à contre-sens, ne se doutant pas que la loi de la concurrence vitale s'applique seulement au règne animal, et que Darwin n'a jamais enseigné que pour être sorti du singe l'homme doit y revenir; franc, mais sans noblesse; énergique, mais sans caractère, un trait le résume dans un domaine où se révèle le fond des cœurs : il peut subordonner son amour à un calcul, mais ne sait pas le sacrifier à son devoir. Il n'a qu'une loi : son intérêt; qu'un dieu : l'argent. Pour lui, la force ne prime pas le droit, elle le crée. Il veut être craint, c'est plus sûr que d'être estimé; il veut être obéi, c'est plus sûr que d'être aimé. Il passe dans la vie en conquérant, les mains fermées, prêt à faire le coup de poing, avide, cynique et jovial. N'essayez pas de le détourner de son chemin pour lui montrer une misère à protéger, une faiblesse à secourir, il vous répondrait : « Les vieillards et les infirmes vivent aux dépens des adultes et constituent le poids mort de la société. » Gardez-vous de le contrecarrer ou ne vous étonnez pas s'il rugit et s'il mord. A force de se dire que l'homme est un animal, il en a pris la cruauté, comme il en a l'inconscience. Ce n'est pas un être civilisé, c'est un troglodyte du temps des cavernes.

Ce barbare a un frère plus jeune de quelques années. Il est difficile de trouver un nom à ce cadet. On dirait que l'honnête langue française se refuse à définir des individualités étrangères à la race vaillante et généreuse qui l'a formée. Je l'appellerai donc le *solipsiste*, pour ne pas toujours emprunter aux Anglais, ce qui les fâche. Comme le terme l'indique, il ne voit que lui dans la création. Il a érigé son égoïsme en doctrine. Persuadé que l'âme est « intransmissible », autrement dit qu'il n'a pas de semblables, il se réfugie dans son moi hypertrophié. Très instruit, merveilleusement doué pour sentir, il tend sa toile, ses fibres nerveuses, invisibles et vibrantes, et, pelotonné sur lui-même, il attend sa proie. Il ne s'agit pas pour lui de se donner aux choses et aux êtres, mais de leur prendre ce qu'ils ont de meilleur. Voilà ce qu'il demande à la science, aux beaux paysages, à la femme surtout, parce qu'elle offre un champ d'expériences plus vaste et plus accidenté. Mais, sur ce terrain, il ne s'avance que prudemment. Satisfait du rajeunissement que la femme lui procure en quelques semaines, ne cherchant dans l'amour qu'un dérivatif à la sécheresse qu'engendre l'observation intérieure, il interrompt très vite la cure sentimentale et rentre dans son univers fermé avec le butin de ses souvenirs, les larmes et l'honneur de ses victimes. Cependant, malgré toutes ses précautions, un malheur peut lui arriver : la passion. Si bien défendu qu'il soit contre l'emballement, un orage peut venir rompre ses fils, briser ses instruments trop délicats d'analyse, alors il devient terrible comme son aîné. Son raffinement disparaît, et derrière le lettré, par un brusque recul atavique, la bête qui sommeillait en lui se dresse, rageuse et cruelle. Dès qu'il n'est plus retenu par la prudence de son égoïsme, il s'emporte, s'oublie, voit rouge et commet un de ces crimes inouïs dont ses apologistes, car il en trouve, disent avec calme qu'il a eu seulement tort, en le commettant, de sortir de l'impassibilité ironique de son système et de ne pas sacrifier aux dieux de l'empire. Cet être dangereux tient de la mouche charbonneuse par le venin, de l'araignée par l'avidité, du termite par la persévérance à détruire sournoisement. Dans le roman, il s'appelle Julien Sorel, Robert Greslou ou *l'Homme libre* de M. Maurice Barrès.

Ces deux produits logiques des doctrines qui, après avoir nié la religion, étaient entraînées à nier la morale, ont effrayé dès leur apparition ceux qui s'inquiètent des destinées sociales. Ils se sont demandé ce que deviendrait l'humanité si leur race venait à se multiplier, et ils n'ont pas tardé à s'apercevoir que le sort des générations confié à leur garde réaliserait la sombre vision de Byron : une poignée d'hommes revenus à la barbarie des temps préhistoriques s'entre-tuant autour d'un foyer mort, sous un ciel livide.

Sans doute, pour se rassurer, les optimistes disaient : — Il y a d'heureuses inconséquences; on peut vivre honnêtement tout en professant des principes destructifs. La religion n'exclut pas toujours chez ceux qui la pratiquent les vices qu'elle condamne; elle n'est pour quelques-uns que le pavillon sous lequel ils font passer en contrebande les sentiments les plus frauduleux; de même les négations les plus radicales peuvent se concilier ou du moins se mêler aux vertus qui sembleraient devoir être le monopole des croyants. L'idée n'est rien, la vie est tout. Mais à ces raisons bienveillantes, les moralistes répondaient : — L'idée et la vie doivent tôt ou tard s'équilibrer, c'est une question de temps; l'acte n'est qu'une pensée développée. Les fils des hommes qui avaient reçu une éducation religieuse ont vécu sans s'en douter sur l'héritage paternel. Ils en rejetaient les doctrines, mais en pratiquaient les principes. La foi n'était plus capable de diriger leur intelligence révoltée, mais elle dirigeait encore leur volonté sans défiance, en vertu de cette loi de l'hérédité qui donne aux habitudes suivies par les générations antérieures plus de persistance qu'aux croyances dont elles étaient à l'origine la conséquence directe. La roue du rémouleur tourne encore quand le pied de l'artisan s'en est retiré. Mais les descendants de ceux qui n'avaient plus que l'ombre de la foi, que leur restera-t-il? L'ombre de cette ombre : ce sera peu, ce ne sera pas assez, en tout cas, pour les préserver de l'ardeur desséchante de la passion et de l'intérêt. Pour eux, il ne se produira pas ce divorce salutaire entre les traditions reçues et les opinions acquises qui permettait à leurs devanciers d'unir la droiture de la conduite à la hardiesse de la spéculation. Quant à la morale sans obligation ni sanction, celle de Stuart Mill par exemple, elle n'opposerait qu'une faible barrière au déchaînement des convoi-

tises modernes. On ne fera pas aisément comprendre aux adeptes du « Tout-pour-moi » qu'en voulant le bien universel ils réalisent plus sûrement leur propre bien. Il faut donc chercher un frein très puissant, celui-là précisément qui a fait ses preuves dans des siècles plus barbares que le nôtre. Nous aurions besoin d'une nouvelle Chevalerie dont la religion, une religion modernisée, forgerait et bénirait les armes. C'est l'idée que M. Renan exprimait dans un *interview* où son avis lui était demandé sur la direction à donner à la jeunesse, à propos d'un crime célèbre. Il préconisait une sorte de religion laïque : « Je regrette, disait-il, qu'on néglige d'inculquer à nos jeunes gens tout sentiment religieux. On ne peut pas leur demander, je le sais bien, d'aller à la messe ; ils y entendraient des inepties et des misères; mais il faudrait, pour y suppléer, que de grandes voix se fissent entendre à la Sorbonne et dans toutes nos grandes écoles pour relever les âmes. » Aujourd'hui, ce regret est devenu un désir, et le désir est assez intense pour travailler à sa propre réalisation.

Une dernière influence va l'y aider : le *pessimisme*. On a souvent décrit les origines de cette dyspepsie morale : l'abus de l'analyse, le libertinage précoce, le surmenage intellectuel, l'instabilité politique; mais après toutes ces causes secondes, il a bien fallu découvrir la cause première, l'absence de toute foi, l'*incertitude*. Voici ce que M. Bourget, qui a étudié le mal du siècle avec d'autant plus de compétence et de sagacité qu'il en ressentait lui-même les atteintes, a dit des Obermann et des René modernes : « En s'en allant, la foi a laissé dans ces sortes d'âmes une fissure par où s'écoulent tous les plaisirs. » Et ailleurs : « A une époque pour nous bien lointaine, quoiqu'elle soit toute voisine, le monde apparaissait comme l'œuvre d'un père. Une âme, non pas semblable à la nôtre, mais la comprenant, faisait flotter son souffle à l'horizon de notre existence. C'est parce que ce souffle ne passe plus sur nos fronts que la fleur de notre pensée se fane mélancoliquement dans la vanité de sa grâce et de sa force. » M. Bourget a touché le fond de la plaie. Pour les esprits nobles, c'est bien l'épuisement de ce suc vital qu'entretenait dans les cœurs l'idéal religieux qui a déterminé l'abominable nausée. En veut-on une preuve ?

Remarquons, en effet, que, pour beaucoup, le pessimisme consiste à redouter la mort plutôt qu'à maudire la vie. La joie d'être au monde leur est gâtée par l'horreur du néant futur. L'obsession de cette pensée revient sans cesse chez Guy de Maupassant, Zola, Édouard Rod, Pierre Loti. C'est le vieux pessimisme de l'Ecclésiaste : *Unus est interitus hominis et jumentorum, et æqua utriusque conditio.* Puisque nous mourons comme les animaux, ce n'est pas la peine de vivre autrement qu'eux, et malheureusement nous sommes condamnés à en différer par cette terrible pensée qui nous en sépare... Pascal se redressait devant la brutalité des lois physiques; il leur lançait cette apostrophe vaillante : « L'avantage que l'univers a sur nous, l'univers n'en sait rien, » et il concluait à la supériorité de l'homme. Cette supériorité n'est plus pour le pessimiste qu'une misère nouvelle, la plus cruelle et la plus injuste, depuis qu'il doit cesser d'en faire le pressentiment de son immortalité.

On objecte, je le sais, que nos pères portaient plus allégrement le poids de leur incrédulité. Cela est vrai, mais cette légèreté ou ce courage s'explique par un motif qui nous manque. Quand les pionniers de l'ordre politique actuel s'attaquaient à une Église dont ils ne voyaient que les erreurs, et, confondant la religion avec elle, déclaraient que la foi est hostile au progrès, à la science et à la liberté, ils étaient soutenus par l'emportement de leur réaction, par cette joie quasi musculaire qui s'attache au déploiement de la force quels qu'en soient les résultats, par l'illusion de faire justice. Cette génération de défricheurs qui a passé sa vie à couper l'arbre sous prétexte qu'il portait des fruits véreux ou pourris, sans penser que la sève n'était point coupable, mais seulement le ver et l'oiseau maraudeur, n'a pas connu le pessimisme dont nous souffrons. Mais, quand nous sommes venus, après ces déboiseurs obstinés, n'ayant plus rien à détruire, nous avons eu le temps de réfléchir. La terre était nue, sèche et sans eau; il n'y poussait que les orties et les chardons des sables; plus d'ombrage et plus d'abri. Alors nous avons regretté la verdure et les fleurs d'autrefois. Que n'avait-on ménagé quelques clairières, éclairci quelques fourrés, greffé ce qui était sauvage, retranché ce qui était mort, taillé ce qui était encore sain dans la forêt des croyances! Mais non, la cognée des négateurs avait tout abattu; le paradis qu'ils nous préparaient, c'était le désert. De là, le déplaisir et l'ennui de vivre.

Certes, le mal est profond, il paraît incurable. Eh bien, voici que son excès en sera le remède. Disons plutôt que le pessimisme n'est pas un état, mais une crise qui doit amener le recouvrement de nos forces. Le pessimisme n'a-t-il pas toujours été le stimulant du progrès? Sont-ce les satisfaits qui ont le mieux travaillé à la civilisation? Non, ce sont les mécontents. La souffrance a du bon : elle est un frein, elle est aussi un aiguillon. L'homme a eu froid, et il a inventé le feu; il a aimé, et il a inventé le langage; il a perdu sa foi, il va en chercher une nouvelle.

On dit : C'est aujourd'hui l'automne du siècle. Je l'accorde. Oui, la bise siffle, la neige tombe, les arbres se dépouillent, les chanteurs ailés sont partis depuis longtemps en longues files, le ciel s'est voilé, et toute une génération s'est couchée saisie par le froid, le cœur gelé. Sous les nuées mornes se réalise la vision d'Ezéchiel : des odeurs de corruption qui traînent pesamment, des volontés paralysées qui pendent inertes,

des âmes en morceaux, des pensées et des actions qui ne s'enchaînent plus comme les vertèbres disloquées d'un squelette! Cela est vrai; mais dira-t-on que, pour s'être endormie, la nature soit morte, que, pour s'être caché, le soleil s'est éteint! Pour nous, nous croyons au printemps. Qu'il vienne quelques messagers de bonne nouvelle, qu'un mot soit murmuré par eux à l'oreille de ces prétendus cadavres, comme il y a vingt-cinq siècles en plein brahmanisme la parole de Çakya-Mouni, et vous le verrez, ce champ de mort, se lever à leurs voix et redevenir un peuple vivant!

JEAN HONCEY.

LA PEUR D'UN MOT

Le « budget spécial » de l'Algérie.

Il y a quinze jours, en résumant ici le très curieux rapport de M. le sénateur Pauliat sur le budget de l'Algérie, nous prédisions que ce document ne passerait pas sans troubler de quelque orage l'atmosphère ordinairement si calme du Luxembourg... L'événement n'a pas démenti nos prévisions. Dès le lendemain — quarante-huit heures après la distribution du rapport — la question venait en discussion devant notre haute assemblée, et un sénateur d'Alger, M. Mauguin, montant à la tribune, y déclarait ceci (je copie l'*Officiel*) :

« Les déclarations de M. Louis Pauliat sont un véritable appel à l'insurrection. (*Protestations à gauche.*) Les indigènes, avec ce rapport à la main, peuvent considérer que l'insurrection est un droit pour eux et un devoir. »

M. Pauliat, prévoyant l'attaque, s'était tenu prêt à la riposte, et demandait la discussion immédiate de son rapport; la Droite, toujours friande d'incidents, l'encourageait du geste et de la voix : tout cela aurait pu finir assez mal si, brusquement, M. le ministre de l'intérieur n'avait coupé court au débat et « douché », en quelques observations polies et ironiques, le zèle des combattants :

« Le Sénat, messieurs, se trouve en présence de deux orateurs qui désirent ouvrir un débat sur le régime général de l'Algérie; mais ces explications ne peuvent avoir aucune portée sur les conclusions de la Commission des finances, présentées et défendues par M. Pauliat lui-même, et qui, seules, nous doivent occuper pour l'instant. Votons le budget, d'abord; et plus tard, dans quinze jours ou un mois, s'il plaît à l'honorable rapporteur d'engager une controverse sur des doctrines qui lui sont personnelles et n'engagent au surplus que sa responsabilité, le gouvernement sera très heureux d'y prendre part... »

Ainsi a parlé — en substance — M. le ministre de l'intérieur, et grâce à ce petit discours l'incident a été clos. La question algérienne n'en demeure pas moins ouverte, et il paraît difficile qu'elle soit désormais très retardée.

Elle mettra en présence deux partis :

Les *coloniaux*, qui demandent pour l'Algérie plus de liberté et plus d'argent; et les *métropolitains*, de l'école de M. Louis Pauliat, qui estiment que « plus d'argent » serait une duperie, et que « plus de liberté » serait un péril.

De l'un à l'autre camp, il me semble que des paroles bien injustes ont été échangées depuis quelques jours. M. Mauguin affirme que la constatation des « erreurs » de notre administration algérienne est un appel à l'insurrection... En vérité, il n'y a pas une seule revendication, d'ordre politique ou social, à laquelle on ne pût appliquer le même langage. Elles sont innombrables les réformes, grandes ou petites, possibles ou chimériques, bonnes ou mauvaises, auxquelles la foi des classes populaires s'est attachée depuis cent ans, et dont on pourrait, chez nous aussi, redouter que l'irréalisation ne soulevât quelque jour les colères des malheureux. Chaque fois qu'un homme d'État monte à la tribune ou prend la plume pour signaler un abus, défendre une aspiration populaire méconnue ou un intérêt public sacrifié, il est clair qu'il encourage ceux qui souffrent à espérer la fin de leur mal et à maudire l'état social qui le perpétue. Toute critique des institutions existantes est donc, de façon plus ou moins directe, « un appel à l'insurrection » contre quelque chose ou contre quelqu'un; ce qui nous amènerait à cette conclusion que le plus sûr moyen d'assurer la paix des consciences et la tranquillité des rues est de fermer la bouche à quiconque ose, dans une société, ne pas se dire absolument content de tout.

Est-ce là l'idéal politique de M. Mauguin, sénateur?

M. Pauliat, lui aussi, a eu un mot malheureux — en sens inverse. Il a qualifié d'exotiques certains arguments de son adversaire, ce qui est dur. Il a accusé l'administration algérienne de méconnaître en trop de choses les intérêts de la métropole — de n'être pas aussi « française » qu'elle devrait.

C'est là un reproche qu'on pourrait adresser, en France même, aux plus chauvines de nos assemblées locales. Tout corps constitué a une tendance naturelle à se préférer aux corps voisins et à s'accommoder, fût-ce aux dépens de l'État, des injustices qui lui profitent. Il en va de même des individus. C'est évidemment léser les intérêts de la patrie que de passer l'octroi avec un perdreau clandestinement emballé et qu'on ne déclare point; et cependant le crime est de ceux que les patriotes les plus authentiques commettent tous les jours. Il ne faut rien exagérer. Il est possible que les Algériens soient un peu prompts à demander des sub-

ventions et ne le soient pas assez à accepter des augmentations d'impôt; mais je sais plus d'une municipalité métropolitaine à laquelle on pourrait reprocher des appétits et des répugnances toutes pareilles, et dont personne ne songerait cependant à suspecter le dévouement à la patrie...

Aussi bien les plus sévères critiques du régime actuel s'accordent-ils à reconnaître impossible, dans l'état actuel des choses, une aggravation des charges fiscales qui pèsent — assez peu lourdement, certes ! — sur les 430 000 occupants européens de l'Algérie : ce serait l'œuvre de la colonisation compromise, perdue peut-être à jamais sur quelques points.

Cette colonisation s'effectue, en somme, et sans qu'on en ait pu encore démêler clairement les raisons, d'une façon assez lente. M. le gouverneur général de l'Algérie a fait remarquer, dans un document récent, que « sur 15 000 Français qui ont émigré de 1878 à 1881, 2012 seulement sont allés s'établir dans nos départements algériens ». Il est probable (aucun renseignement officiel ne nous fixant à cet égard) que pour les années suivantes la proportion ne s'est pas modifiée sensiblement. A quels chiffres misérables tomberions-nous, si l'État s'avisait demain de gratifier l'Algérie d'impôts nouveaux?... Il y a là un danger auquel nul gouvernement ne s'exposera.

Par contre, on doit reconnaître, avec M. Pauliat, qu'il est temps d'apporter dans la gestion des finances algériennes un souci d'économie qu'on n'a pas suffisamment eu jusqu'ici ; nous avons fait pendant soixante ans, en Algérie, ce que j'appellerai de l'administration héroïque et sentimentale. Cela a coûté très cher; on estime que l'heure est venue de changer de méthode et d'éclaircir cette comptabilité. On a raison. Il serait bon qu'une règle financière fût instituée qui nous permît de supputer exactement les ressources de l'Algérie et ses besoins, de mesurer les crédits qu'on lui alloue aux emplois utiles qu'elle est capable d'en faire ; — de mettre en balance ce qu'elle reçoit et ce qu'elle donne — en un mot, DE COMPTER.

Or remarquez ceci : les Algériens ne réclament pas autre chose. Ils ont une foi absolue dans le développement de leurs ressources, et ce qu'ils demandent à la métropole — depuis huit ans — ce n'est pas un surcroît de libéralités conquises sur la bourse du contribuable français, c'est simplement une règle budgétaire qui établisse à la fois l'existence de ces ressources et leur droit d'en tirer régulièrement parti.

Ils veulent un BUDGET SPÉCIAL.

On sait de quelle façon sont administrées, depuis neuf ans, les finances de l'Algérie. Par décret du 26 août 1881, les divers services algériens ont été rattachés aux ministères correspondants de la métropole, et ce n'est qu'en vertu de délégations spéciales que le gouverneur général est investi d'un pouvoir supérieur de gestion sur une partie seulement des finances de la colonie — celles qui sont d'intérêt *colonial* proprement dit. Le reste lui échappe absolument.

Exemples :

Il y a en Algérie des tribunaux français et des tribunaux musulmans; il y a des écoles françaises et des écoles musulmanes : le magistrat et l'instituteur français se rattachent directement aux ministères de la métropole, dans les budgets particuliers desquels figurent les crédits qui leur sont alloués. Le droit de contrôle budgétaire n'est délégué au gouvernement civil qu'à l'égard du maître d'école et du magistrat musulmans.

Ainsi du reste. Le Conseil supérieur donne son avis sur la seule partie des travaux publics d'Algérie qui est réputée « d'intérêt algérien » ; tout ce qui ne ressortit pas à cette catégorie est du domaine de l'administration centrale.

Le Conseil supérieur délibère sur les crédits afférents à l'enregistrement et aux contributions indirectes de la colonie, mais tout ce qui touche au service des douanes regarde exclusivement le ministère des finances : autant de services, autant de divisions.

Le budget de 1891 est de 38 millions : sur cette somme, 15 millions sont directement proposés et répartis par les soins de l'administration métropolitaine; en sorte que le gouvernement civil n'exerce son droit de contrôle ou, plus exactement, son pouvoir d'appréciation, que sur 23 millions de crédits.

Et encore n'est-ce là qu'un pouvoir purement fictif et qui ne peut s'exercer que de façon assez incohérente.

Les services « algériens » proprement dits sont en effet groupés en un budget unique, annexé à celui du ministère de l'intérieur. Pour que ce groupement eût un sens, il faudrait qu'en face des dépenses proposées figurassent les recettes perçues, et qu'on se préoccupât au moins de mesurer l'importance des uns au développement des autres. C'est, en matière commerciale, le principe des comptabilités les plus élémentaires... En réalité, voici comment on procède :

Les revenus d'Algérie tombent en bloc dans les caisses de l'État où ils viennent grossir le budget général des « voies et moyens » ; à partir de ce moment, leur identité, si je puis dire, est effacée : c'est un fleuve à la mer... Les pouvoirs publics ne cherchent pas à établir ce qu'a produit l'Algérie avant de décider ce qu'elle recevra. Les recettes encaissées, on laisse aux bureaux de chaque ministère le soin de préparer le bilan particulier des dépenses *algériennes* qui correspondent à leur spécialité, et de mesurer le chiffre de ces allocations à celui des crédits généraux dont ils disposent... C'est après coup que ces budgets particuliers sont agrégés les uns aux autres, et présentés, sous une apparence trompeuse d'homogénéité, par le ministre de l'intérieur, aux délibérations du Parlement.

Il est bien évident qu'aucune unité de vues n'a pu présider à la confection de ce budget.

Ainsi que le faisait naguère remarquer M. Tirman, « il résulte de cet état de choses que, suivant qu'ils sont classés dans des budgets ministériels plus ou moins bien dotés, tels crédits qui pourraient à la rigueur être ajournés sont intégralement alloués, alors que d'autres, destinés à faire face à des dépenses urgentes, sont réduits ou supprimés. Cette situation présente en outre l'inconvénient grave de ne pas permettre de tenir un compte suffisant, dans la dotation des services algériens, de l'accroissement normal des besoins, ni de la progression des produits de la colonie ».

Ainsi, les recettes ordinaires d'Algérie ont présenté, depuis 1881, des augmentations successives s'élevant en totalité à près de 10 millions; et cependant la dotation des services d'intérêt colonial a été en sept années diminuée de près de 7 millions.

J'ai dit que cette dotation s'élevait, pour 1891, à 23 millions; elle était, en 1884, de 26 354 000 francs, et elle a, depuis cette époque, régulièrement décru.

Les prévisions du budget, laborieusement établies, chaque année, par le Conseil supérieur, n'ont dans ces conditions qu'un intérêt fort platonique, et c'est précisément de quoi se plaignent les « coloniaux ».

Les recouvrements du Trésor en Algérie étaient, il y a vingt ans, de 16 millions. Ils approchent, à cette heure, de 40 millions. Cette progression s'est opérée de façon régulière et ininterrompue; toutefois, « pour prévenir des mécomptes improbables et pour ne pas être taxé d'un optimisme qui serait pourtant justifié par les faits (1) », M. Tirman n'estime qu'à 1 200 000 francs par an la majoration moyenne des recettes annuelles à venir.

C'est d'une partie de cet excédent que les Algériens voudraient que le gouvernement central leur permît de disposer régulièrement chaque année. Je dis : régulièrement; je ne dis pas : librement; car il demeure entendu (2) que l'adoption du budget spécial « n'affaiblirait en rien le droit de contrôle et d'initiative qui appartient aux pouvoirs publics.

« Le budget de l'Algérie, préparé par le gouverneur général, discuté par le Conseil supérieur, délibéré en Conseil des ministres, serait soumis au Parlement en même temps que le budget général de l'État, dans lequel il figurerait sous forme de budget annexe — comme y figurent les budgets des chemins de fer de l'État, de l'Imprimerie nationale, de la grande-chancellerie de la Légion d'honneur, etc.; » mais les Algériens n'en conserveraient pas moins l'assurance de pouvoir bénéficier régulièrement du développement de leur propre richesse, et c'est là pour eux le point essentiel de la réforme qu'ils réclament.

(1) Projet de création d'un budget spécial, p. 30.
(2) *Ibid.*, p. 36.

L'Algérie a de grands besoins. La colonisation n'en pourra être menée à bien tant que certains travaux n'y auront pas été entrepris. Le bilan de ces travaux a été récemment arrêté : l'agrandissement des ports, le percement de routes nouvelles, le reboisement des forêts, la création d'un outillage d'hydraulique agricole adapté aux besoins nouveaux, nécessiteraient une dépense de plus de 300 millions. L'État en affecte chaque année cinq ou six à ces dépenses essentielles. Il est clair que, réduite à d'aussi faibles resssources, l'œuvre de colonisation ne saurait être achevée avant plusieurs siècles...

« Il n'y a, nous disent les Algériens, qu'un remède possible à cette situation. Donnez à l'Algérie un budget spécial. Établissez en un bilan homogène, année par année, la balance de ce qu'elle produit et de ce qu'elle coûte. Une fois l'excédent de ses recettes établi, prélevez-en une moitié, qui sera la part de la métropole et qui constituera le fonds régulier d'amortissement des avances multiples faites depuis soixante ans par elle à sa colonie — et abandonnez l'autre moitié de cet excédent à l'Algérie elle-même. Ainsi vous lui permettrez de créer et d'arrondir progressivement, sans qu'il en coûte rien à vos finances, le capital nécessaire à sa mise en valeur. Vous donnerez une impulsion définitive à son activité, vous augmenterez sa richesse, vous assurerez la sécurité de son avenir.

« Et, en faisant cela, vous travaillerez pour vous autant que pour elle... »

Les adversaires du système nouveau soulèvent ici deux objections.

La première est une objection pratique. Ils disent : « L'utilité du budget spécial est fondée, dans l'esprit des Algériens, sur l'hypothèse d'un accroissement indéfini de recettes. Dans l'état actuel des choses, la comptabilité du budget spécial servirait à prouver qu'ils produisent un peu plus qu'ils ne coûtent... Mais si le contraire se produisait? Si l'excédent se transformait en déficit?... »

Il me semble que la réponse est facile :

Si l'excédent se transformait en déficit, la forme nouvelle donnée à la comptabilité des finances algériennes ne servirait qu'à donner au désastre plus d'éclat et à en accuser plus nettement l'évidence... Et ici même il y aurait intérêt, pour les partisans de la politique d'économie à outrance, à ce que le budget spécial, qu'ils redoutent, existât...

Le budget spécial n'a pas, au fond, d'autre objet que de condenser en un bilan précis, clair et complet, le *Doit* et l'*Avoir* des finances algériennes. Quels que soient les résultats de ce bilan, il est indispensable qu'on y voie clair. Un négociant n'a pas moins d'intérêt à avoir une comptabilité bien tenue, s'il perd de l'argent, que s'il en gagne.

C'est pourquoi je m'étonne infiniment de l'hostilité

que témoignent certains « métropolitains » à l'idée du budget spécial. C'est une innovation d'intérêt purement technique, si je puis dire, et qui ne modifie en rien la nature ni l'étendue des droits de la métropole sur sa colonie.

Je sais que ce n'est point l'avis de M. Pauliat; et ici se place la deuxième objection dont j'ai parlé — l'objection philosophique.

M. Pauliat pense que, même à l'insu de ses partisans, et en dépit de leurs intentions, qu'il reconnaît excellentes, le budget spécial instituerait en Algérie une *simili* autonomie budgétaire extrêmement dangereuse, parce qu'elle serait un acheminement à l'autonomie administrative et politique — que personne au surplus n'admet chez nous. Et à supposer même que l'innovation projetée ne présentât point le danger lointain que signale le distingué rapporteur du Sénat, est-il admissible que le droit d'avoir « un budget à elle » soit laissé à une province française?

Voit-on, s'écrie M. Pauliat, les départements composant chacune de nos anciennes provinces, la Bretagne, la Normandie, l'Ile-de-France, le Berry, la Bourgogne, le Languedoc, etc., se fédérant sur le modèle que l'on demande pour nos trois départements algériens, arrêtant leurs comptes avec la métropole d'une façon aussi fantaisiste, affichant la prétention de s'organiser, chaque groupe de son côté, de la manière qu'ils estimeraient la plus économique et la plus utile à leurs intérêts? Ce serait d'abord la banqueroute, et peu après le morcellement et la disparition de la France. Du jour au lendemain, administrativement et politiquement, nous serions ramenés à cinq siècles en arrière.

Voilà de bien gros mots. Mais la comparaison est-elle exacte? Je ne le pense pas. Les provinces dont se compose la France continentale sont les fragments d'un même peuple et d'une même histoire; elles se continuent et se complètent logiquement; ce sont les parties d'un même tout, placées non pas seulement géographiquement, mais politiquement et moralement, dans le prolongement les unes des autres. Il serait aussi insensé de rêver un budget spécial de la Bourgogne à côté d'un budget du Languedoc que d'imaginer, dans Paris, des lois municipales différentes pour Batignolles et pour Passy.

Mais, en Afrique, ce raisonnement cesse d'être juste. Un pays neuf ne s'administre pas de la même façon qu'un pays vieux. Un cerveau musulman ne ressemble point à nos cerveaux... Il y a là des distinctions qu'une longue expérience seule indique, et que toute la science administrative et juridique du plus avisé des préfets ne suffit point à deviner. M. Labussière l'a dit fort judicieusement en son rapport (1) : « L'assimilation absolue est l'idéal auquel il faut tendre et que l'avenir tient en réserve; mais il y aurait danger à l'admettre tant qu'il y aura en Algérie une question *indigène*, une question *étrangère* et une question de *colonisation*. »

(1) *Chambre des députés.* — Budget de l'Algérie, p. 15.

Le projet de création du budget spécial d'Algérie a été présenté par M. Tirman, le 24 novembre dernier, au Conseil supérieur de la colonie. Il concerne naturellement l'exercice 1892, et ne sera soumis que dans quelques mois aux délibérations du Parlement. Le cabinet, par qui M. Tirman a été autorisé à le préparer, en défendra évidemment le principe; mais les Algériens ne doivent point s'illusionner : il est probable que le projet comptera d'ardents adversaires dans les deux Chambres. « Budget spécial » est un mot qui fait peur; on ne s'inquiétera pas de savoir ce qu'il signifie, on s'effrayera de ce qu'il a l'air de signifier... Il n'en faut pas plus pour enterrer une réforme.

ÉMILE BERR.

CHRONIQUE THÉATRALE

Gymnase.

L'Obstacle, pièce en quatre actes, par Alphonse Daudet.

Le triomphant succès de M. Alphonse Daudet sur la scène du Gymnase est une leçon pour les routiniers et les maladroits qui crient à la stupidité du spectateur de théâtre et qui le déclarent incapable de supporter certaines vérités.

Entre toutes les forces mauvaises qui nous menacent, l'hérédité des maladies nous apparaît comme un épouvantail. C'est proprement l'épée suspendue sur cette génération; c'est aussi la foi qui a remplacé toutes les anciennes fois. On ne voit plus, dans le vieux dogme du péché originel, qu'un symbole de cette loi physiologique. Elle empoisonne la vie, car elle a sur les autres maux cette supériorité cruelle qu'elle n'est point une surprise, un coup foudroyant du hasard. On la prévoit, on la guette. On sait d'avance de quels ravages elle est capable. C'est vraiment le fruit amer de la science, le secret qu'il ne fallait pas découvrir, si l'on voulait garder l'espérance. Lequel d'entre nous consentirait à vivre, si un magicien lui faisait lire d'avance l'histoire de ses deuils? L'hérédité est cette mauvaise sorcière qui déchire le voile, qui dit l'avenir, tous les maux, toutes les catastrophes. Et ceci la rend particulièrement haïssable : elle nous oblige à voir en nous-mêmes les bourreaux de ceux que nous aimons le plus, de ceux qui sont sortis de nous. Elle nous fait les messagers conscients de la condamnation qui les frappe.

Voilà le sujet que M. Alphonse Daudet vient d'aborder de front dans *l'Obstacle*. Voilà le monstre qu'il a traîné sur la scène. Et dans les applaudissements qui ont éclaté, quand on a vu qu'il l'avait mené là pour le fouler sous ses pieds, pour le frapper de la lance de l'archange, il y avait sûrement une explosion de reconnaissance.

Je ferai tout d'abord remarquer aux auteurs du Théâtre-Libre qui, depuis deux ans, nous ont fait voir tant de phtisiques que M. Alphonse Daudet voulant porter à la scène la question du mal héréditaire, a choisi la folie. On ne saurait trop l'en louer. La quinte de toux et les suffocations d'un cacochyme sont des spectacles insoutenables. Ils ne nous apprennent rien que la douleur physique, la désagrégation corporelle. Pour la folie, elle siège dans la personnalité. Elle bouleverse les idées et les passions. C'est une maladie de l'âme. A ce titre, elle est une source d'effets vraiment dramatiques.

Dans la fiction de M. Alphonse Daudet, il s'agit d'un fils de fou, le jeune marquis Didier d'Alein, que sa mère, aidée du vieux précepteur Hornus, a élevé dans l'ignorance du mal paternel. Didier est devenu un homme. Il aime une charmante jeune fille, une orpheline, Mlle de Rémondy, qui a pour tous parents son tuteur, M. de Castillan, et sa tante Estelle, une vieille demoiselle, gourmande et sotte.

Didier entre en scène avec beaucoup d'originalité et de pittoresque, par le balcon. Il a un loup sur la figure. Il porte, lui et ses amis, le costume de l'estudiantina. Il a voulu profiter de la liberté du carnaval niçois pour donner, comme Roméo, une aubade à celle qu'il aime.

Et dès cette première rencontre, le caractère des deux jeunes gens est habilement indiqué : la fiancée, un peu sérieuse et recueillie, le fiancé exubérant, débordant de bonheur et de vie. — « Un vrai jeune homme! » dit le vieil Hornus. Et il semble que M. Daudet ait peint cette jeunesse joyeuse et chaude avec plaisir, comme s'il avait eu, en écrivant, son modèle sous les yeux.

La folie du père de Didier a éclaté deux ans après la naissance de l'enfant, à la suite d'une insolation gagnée en Afrique. Aussi, dans l'angoisse de ce souvenir, la marquise d'Alein n'a pas cru qu'il était indispensable d'informer de cette triste aventure les parents de sa future bru. Ce secret de famille est révélé au tuteur de Mlle de Rémondy, par l'indiscrétion d'un domestique. Aussitôt M. de Castillan, qui n'a jamais vu d'un bon œil le mariage de sa pupille, rompt avec la marquise. La seule concession qu'on puisse lui arracher, c'est qu'il taira au malheureux Didier le vrai motif de la brouille.

La tante de Mlle de Rémondy est chargée de cette mission délicate. Elle s'en acquitte avec une férocité naïve, une inconscience cruelle qui jette Didier dans le désespoir. La visite de la tante Estelle le surprend dans la chambre qu'il est en train d'embellir pour recevoir sa fiancée. L'explosion de son amour trahi s'échappe en cris violents où un esprit prévenu comme la tante Estelle peut voir des marques de démence.

— Hé! Mademoiselle, s'écrie le vieil Hornus, c'est la folie de l'amour, un mal qui est ancien comme le monde!

Retombé aux bras de sa mère après le départ d'Estelle, Didier se recueille, se redresse. Sa raison se refuse de croire au motif de rupture qu'on lui a donné. Celle qu'il aime est incapable d'un aussi odieux caprice. Il interroge ardemment sa mère :

— Voyons! la cause... la vraie cause? Est-ce que mon père... ce pauvre homme dont vous ne m'avez presque pas parlé, aurait...?

— Ton père était un homme d'honneur. Tu peux porter fièrement le nom qu'il t'a laissé.

Mme Pasca a prononcé ces paroles avec une magnifique explosion de voix, une illumination subite du visage au milieu de sa douleur, qui a enlevé la salle. Et les applaudissements ont redoublé sur ce cri :

— Il ne m'a rien demandé à moi!

Puisqu'il peut revoir sa fiancée la tête haute, Didier exige une dernière entrevue. En vain, le tuteur de la jeune fille qui a des vues personnelles sur sa dot essaye de s'opposer à cette rencontre : Didier a déclaré qu'il ne rendrait les lettres et le portrait au bas duquel sa fiancée avait écrit : *A Didier; pour la vie!* qu'après avoir reçu son congé de Mlle de Rémondy elle-même.

L'entrevue a lieu dans le décor charmant d'un cloître de sœurs bleues, avec des fleurs, des voix de jeunes filles, des chants d'orgue, des arcs d'ogives, des blancheurs de cornettes autour de ce suprême duo.

Cette scène est conduite avec un art merveilleux. Chez Mlle de Rémondy, c'est la terreur sous laquelle on l'a écrasée, la persistance d'un amour intact qui se désespère d'avoir la bouche close. Chez Didier, l'affolement de se heurter à cette résistance tendre, à ce « je ne vous aime pas » qu'on lui laisse tomber sur le cœur avec des lèvres passionnées. Et voici, pour achever le malheureux, que M. de Castillan lui jette à la face le secret de cette tare mystérieuse sous laquelle on veut l'écraser :

— Les gens comme vous, monsieur, on les enferme et on les douche.

Didier n'a pas menti quand il s'est écrié à ce moment-là : « Eh bien! j'aime mieux savoir. » Et pourtant de quelles angoisses cette révélation est suivie! Le fils du fou vit, penché sur les livres de médecine où son cas est scientifiquement décrit. Dans l'inquiétude où il est, il semble que le souvenir même de Mlle de Rémondy ait péri. La marquise, effrayée de ses silences, de ses gaietés factices, le voit avec épouvante se pencher tous les jours davantage vers son vertige. Au point où en est Didier, elle n'a plus à choisir entre les

moyens de le sauver. Et voici ce qu'elle imagine pour lui donner confiance : elle lui dira qu'elle est une mère coupable, qu'il n'est point le fils du marquis d'Alein.

— Mais, madame, demande Hornus, où trouverez-vous le complice d'une pareille infamie?

— Je l'ai trouvé.

— Qui donc?

— Vous.

Je n'ai pu réserver dans ce récit des faits autant de place que je l'aurais souhaité, pour l'analyse des caractères. Il est sûr que ce personnage du précepteur, qui, toute sa vie, a aimé en secret, sans une parole, la mère de son élève, est une des plus délicates créations de M. Daudet. Il m'a fait penser au Balthazar de l'*Arlésienne*, à l'Élisée des *Rois en exil*, à tous ces simples au cœur pur, à l'âme vaillante, dont M. Alphonse Daudet a été le peintre attendri. Et sûrement l'excellent acteur Lafontaine est entré dans ce rôle comme dans l'enveloppe qui convenait le mieux à sa bonté naturelle, à cette droiture de cœur que l'on sent sous tous ses gestes, dans le tremblement de sa voix.

Ce n'est pas l'héroïque mensonge de la marquise qui sauvera Didier. Le jeune homme ne permet point à sa mère d'achever un mensonge. C'est lui-même, par un effort de sa volonté, qui s'arrache à la folie. Il regarde le mal dans les yeux. Il le dompte. Il fait partager sa foi à Mlle de Rémondy qui, au couvent, se disposait à prendre le voile. Encore une fois, l'amour aura été plus fort que la mort...

Était-il possible de donner un peu plus de développement à cette reconquête d'une âme par son propre vouloir? Je retiens seulement que la conclusion de M. Daudet a été accueillie par le public comme la proclamation d'une vérité réconfortante, et qu'à ce moment-là nous étions tous avec lui, nous en appelions de la science à la justice.

Je n'ai encore rien dit de Mlle Sisos, de M. Duflos, qui jouaient, l'un Didier, l'autre Madeleine de Rémondy. L'espèce de réserve, dans la tendresse qui est un des caractères du talent de Mlle Sisos a été très bien servie par le rôle de Madeleine.

Pour M. Raphaël Duflos, il a mérité tous les suffrages. Impossible de dire plus juste dans les éclats de la passion, comme dans l'expression de l'amour heureux.

D'ailleurs, l'art est ici partout, dans les détails du décor et de la mise en scène, dans les rôles du second plan où, pour ne parler que des femmes, Mme Declauzas dans la spirituelle caricature de Tante Estelle, Mlle Darlaud en sœur bleue et la charmante Mlle Lécuyer sous un petit bonnet d'Arlésienne, nous ont charmés.

HUGUES LE ROUX.

COURRIER LITTÉRAIRE

Lorsque M. de Talleyrand prescrivait à ses exécuteurs testamentaires de laisser passer trente ans avant de publier ses *Mémoires* — et l'on sait comme ce délai a été largement dépassé! — la pensée de l'illustre menteur était facile à deviner. Il voulait parler après tout le monde, après les calomniateurs et les médisants, après que le dernier témoin de sa vie aurait disparu. Il se flattait de pouvoir alors tromper l'histoire à son aise et « mettre dedans » la postérité comme une puissance de second ordre. Il avait compté sans les événements qui ont ouvert à d'intelligents chercheurs les archives, autrefois si bien closes, de notre ministère des affaires étrangères, sans le développement qu'a pris de nos jours l'histoire diplomatique la plus exigeante et la plus consciencieuse de toutes. Grâce aux récentes publications de M. Bertrand et de M. G. Pallain, tout la correspondance de Talleyrand est devant le public. Les *Mémoires* peuvent maintenant paraître et dire tout ce qu'ils voudront : nous avons en main ce qu'il faut pour les contrôler et, au besoin, pour les confondre.

Le dernier venu des volumes dont je parle a pour titre : *le Ministère de Talleyrand sous le Directoire* (1). On y trouve deux ou trois pièces se rapportant à la mission de Talleyrand à Londres en 1792, qui a déjà fait l'objet d'une publication antérieure. Une introduction de M. G. Pallain nous donne une vue d'ensemble sur le rôle joué par Talleyrand comme ministre du Directoire. Cette introduction est utile et intéressante; en l'écrivant, M. G. Pallain a fait œuvre d'historien. Oserai-je cependant lui dire que j'aurais aimé à le voir interpréter avec plus d'indépendance les vastes documents placés à sa disposition, et que je m'attendais à des conclusions moins exclusivement admiratives?

Ce serait peut-être un paradoxe un peu fort que d'aller jusqu'à dire que Talleyrand n'a jamais réussi à tromper personne; mais enfin, dans cette première période qui comprend l'été et l'automne de 1792, et dans la seconde, qui s'étend du 16 juillet 1797 au 20 juillet 1798, je cherche un succès, je n'en trouve que l'ombre.

Envoyé à Londres au printemps de l'année 1792 avec un caractère officieux (sa situation d'ancien constituant lui défendait d'en recevoir aucun autre), il devait déplaire et déplut, d'abord par sa qualité de prêtre renégat, ensuite par la mielleuse insolence qui lui était propre. L'idée qu'il apportait à Londres était celle-ci : la France, qui venait de se pourvoir d'institutions représentatives, devenait l'alliée naturelle de l'An-

(1) *Le Ministère de Talleyrand sous le Directoire*, avec notes et introduction, par G. Pallain. — Plon-Nourrit.

gleterre qui les avait toujours possédées et qui les avait restaurées, cent ans auparavant, par une autre révolution. En présence des monarchies absolues, elles formaient la famille des monarchies constitutionnelles. Conception enfantine : c'est sur des raisons géographiques et commerciales, sur des intérêts communs, non sur des affinités politiques et sur de vagues maximes de droit parlementaire que devaient s'asseoir les alliances des peuples modernes. Talleyrand resta fidèle à sa théorie (qui semble naïve pour un tel homme), comme on reste fidèle à son idée quand on n'en a qu'une : « Une république, disait-il en 1797, n'est pas obligée de faire la guerre aux monarchies, mais ne peut être l'alliée que des républiques. Le principe de l'intimité de la France et de l'Angleterre, fondé sur la similitude des dogmes constitutionnels, reparaît encore au lendemain de 1830 dans une lettre de Talleyrand au maréchal Sébastiani : ce qui prouve, soit dit en passant, qu'une longue vie d'intrigues n'avait pas ajouté grand'chose à la philosophie politique du prince.

Mais revenons à l'ambassade de 1792. Venu pour nouer une alliance offensive et défensive et négocier un emprunt, Talleyrand n'obtint ni l'une ni l'autre ; à son échec personnel, il faut ajouter celui de son acolyte Chauvelin, qui était l'ambassadeur en titre et qui devait recevoir de lui ses inspirations. Celui-là entassa les folies sur les maladresses. Dira-t-on que Talleyrand obtint du moins la déclaration de neutralité par laquelle le ministère anglais se sépara nettement de la coalition formée contre la France? Mais cette déclaration ne faisait que constater un fait, et cette neutralité était trop dans les intérêts du peuple britannique et dans les vues de Pitt pour qu'on puisse faire un mérite à l'ex-évêque d'Autun de l'avoir décidée. Le fils de Chatham avait conclu des traités de commerce avantageux, presque léonins, en 1786, avec la France, en 1788, avec la Hollande ; il avait entamé l'application, à longue échéance, d'un vaste système économique et financier qui devait aboutir à l'extinction de la dette. Il ne se souciait ni de Dumouriez ni de Talleyrand, mais il voulait la paix, il avait besoin de la paix. Il la voulait encore après le 10 août, n'étant guère sensible aux raisons de sentiment, et ceux qui prendront la peine de lire les instructions de Grenville à lord Gower, en le rappelant, verront avec quels ménagements le cabinet anglais traitait la nouvelle république.

On peut voir aussi dans l'opuscule de Miles, publié à Londres en 1797 et qui se trouve au *British Museum*, quelles étaient les dispositions de Pitt d'août à décembre 1792. Ni Talleyrand revenu à Londres avec une nouvelle mission secrète, ni Chauvelin, qui s'obstinait à jouer l'ambassadeur et qui représentait la République française auprès du petit groupe libéral dirigé par Fox, ni Noël, autre défroqué, agent de Danton, sorti de l'église pour entrer dans la diplomatie et depuis retombé de la diplomatie dans la grammaire au grand détriment de nos écoliers, ni aucun des diplomates de fantaisie dont M. Lecky a raconté les burlesques agissements et qui appelèrent sur leur tête les sévérités de l'*Alien bill*, personne ne sut profiter de ces bonnes dispositions de Pitt. Un seul homme, Maret, venu à Londres pour les affaires du duc d'Orléans, frappa le ministre anglais par sa simplicité, sa sincérité, son esprit pratique, l'honnêteté et la clarté de son langage (voir l'*Histoire du premier duc de Bassano*, par le baron Ernouf). Et les éloges qu'on lui donne sur tous ces chefs sont autant de critiques déguisées contre les Talleyrand, les Chauvelin et les nullités qui les entouraient. Malheureusement, les événements se précipitaient sur le continent. La Belgique était conquise, la liberté des bouches de l'Escaut était proclamée ; la Convention nationale, par un de ces décrets délirants dont elle a emporté le secret dans sa tombe, appelait tous les peuples à la révolte. Vaincue, envahie, la France aurait pu trouver dans l'Angleterre un médiateur intéressé. Envahissante elle-même et provocante, elle ne pouvait compter que sur l'hostilité passionnée de l'Angleterre. L'honnête habileté de Maret n'y pouvait pas plus que l'impertinence raisonneuse de Talleyrand ou les déclamations échevelées de Chauvelin : les destins devaient s'accomplir.

Aussi je suis loin d'accuser Talleyrand. *Persona grata*, il ne pouvait l'être. Mais son insuccès n'a eu aucune conséquence. J'en dirai autant de son ministère de 1797-1798. D'abord, on ne saurait se figurer, avant d'avoir lu ces lettres, ce que c'était qu'un ministre des relations extérieures sous le Directoire. Rien de plus qu'un commis, un simple rédacteur, qui mettait un peu d'ordre et beaucoup de rhétorique dans les résolutions souvent contradictoires, parfois brutales, de cinq maîtres irritables, jaloux, aussi inégaux d'intelligence que divisés d'opinion. A son entrée au ministère, Talleyrand trouvait des négociations engagées à Lille pour la paix avec l'Angleterre, et fort mal engagées. Le Directoire avait déclaré que l'Espagne et la Hollande rentreraient intégralement dans leurs anciennes possessions coloniales, et que la France ferait plutôt des concessions à ses dépens qu'à ceux de ses alliés.

Talleyrand dut se faire l'écho de ces beaux sentiments, mais il eût voulu faire naître dans l'esprit des gouvernements batave et espagnol l'idée de proposer eux-mêmes des concessions. On voit d'ici la comédie que jouaient aux conférences de Lille le donquichottisme des directeurs et le machiavélisme du ministre. « *Talleyrand* (haut à lord Malmesbury) : La France n'abandonnera pas une parcelle du territoire de ses alliés, pas un pouce de terre, entendez-vous, milord? (Bas à la Hollande et à l'Espagne) : Allons, un bon mouvement! Lâchez quelque chose ou la paix est manquée. — *La République batave :* Qu'on me rende les Indes orientales et la colonie du Cap, sinon je rappelle mon stathouder et je jette dans le Zuyderzée la con-

stitution républicaine que vous m'avez donnée. — *L'Espagne :* Je veux mes colonies d'Amérique et, pendant que nous y sommes, je réclame Gibraltar. » Rendre Gibraltar! Rendre le Cap, alors si important pour la Grande-Bretagne que l'est aujourd'hui le canal de Suez! Lord Malmesbury n'avait garde. D'ailleurs, il faut le dire, en 1797, l'Angleterre ne voulait pas plus la paix qu'en 1792 elle ne voulait la guerre. Ou plutôt, le peuple anglais souhaitait ardemment la paix et le ministre anglais désirait non moins ardemment la guerre, où il avait mis désormais tous les enjeux de sa politique personnelle. Dans les négociations de Lille, lord Malmesbury n'avait qu'un but, amener une rupture et nous en faire les auteurs responsables.

Il ne faut donc pas imputer à Talleyrand l'échec de ces négociations, pas plus que le succès de celles qui aboutissent au traité de Campo-Formio, lequel, d'ailleurs, n'est pas un chef-d'œuvre. Je n'accuse même pas le ministre d'avoir laissé se nouer contre la France la seconde coalition, pendant qu'il était au pouvoir. Auprès des hommes et des événements de ce temps-là, il était vraiment trop petit. Mais je suis obligé de constater que, s'il a tout prévu, il n'a rien prévenu : que, s'il a eu une politique à lui, il ne l'a pas fait prévaloir; que son ministère a été absolument nul en résultats heureux. Sa correspondance est banale, raisonnable, résume avec une certaine clarté des situations ou des séries de faits politiques; elle remplace la phraséologie révolutionnaire par une langue plus sage; on y trouve peu de vues et moins de finesse qu'on ne s'y attendait.

Ce n'est pas sous Napoléon que Talleyrand put déployer son initiative; mais c'est là qu'il apprit à connaître, comme disait son maître, « le monde et le siècle, les cabinets et les peuples ». Son heure d'éclat fut au Congrès de Vienne, et je ne sais s'il faut le maudire pour n'avoir été grand que dans notre abaissement ou lui savoir gré d'avoir fait de sa froide insolence comme un manteau à notre dignité humiliée. La politique redevint pour quinze ans cette compliquée et ténébreuse partie d'échecs qu'elle avait été pendant des siècles et qu'elle n'est plus. Talleyrand fut maître passé à ce jeu où l'expérience bat le génie. Certes, lorsque M. l'évêque d'Autun descendait de l'autel de la Fédération après avoir mâchonné son dernier *Dominus vobiscum*, lorsqu'il ébauchait l'esquisse d'une pédagogie démocratique ou d'une diplomatie républicaine, on l'eût étonné si on lui avait dit qu'il appartenait à l'ancien ordre de choses bien plus qu'au nouveau. Pourtant, c'eût été vrai. Il n'était pas de notre siècle où il a vécu la plus longue moitié de sa vie. En dépit des exécrations dont le chargeaient les partisans de l'absolutisme, en dépit de tout ce qu'il avait dit, écrit et cru penser, il est de l'ancien régime qu'il a renversé, et son heure de domination réelle fut le retour passager de ce régime. Il en demeure, malgré lui, une des personnifications les plus séduisantes et les plus haïssables.

*
* *

La *Revue bleue* a parlé à ses lecteurs, et copieusement parlé, des livres d'étrennes. Il en est quelques-uns que je revendique, parce qu'ils sont du domaine de ce *Courrier* et qu'ils doivent survivre aux fondants et aux pralinés de la saison. Les deux volumes dont je veux dire un mot, ont entre eux un point commun : ils sont inspirés par une même pensée relative à l'éducation actuelle de la femme, et je crois que cette pensée est juste.

Le premier est un roman écrit et illustré par M. Fernand Calmette (1); comme nos dramaturges, nos conteurs mettent souvent en scène des peintres, mais je n'ai jamais trouvé la vie d'artiste peinte avec plus de sincérité, plus d'émotion et de charme que dans *Simplette*. C'est du réalisme noble et pur comme nous en demandons à tous les échos. Deux femmes, la mère et la fille, remplissent le livre de leur dévouement, toutes deux charmantes, quoique très diverses. L'auteur ne cache pas, du reste, sa pensée sur ce point, et son dernier mot est celui-ci : « Croyez-moi, c'est la femme qui fait la maison. » Parfaitement dit! Mais qui fait la femme? Dieu, répondrait, je pense, M. Calmette. En tout cas, il importe que l'éducation ne nous la gâte pas trop, celle qui doit être l'architecte de notre bonheur. Sur cette question, très à l'ordre du jour, M. Fernand Calmette nous donne sa manière de voir dans une préface adressée à M. Anatole France. Les lettres se ressentent toujours un peu des tendances du destinataire. Quand on écrit à M. France, on doit philosopher un brin et envelopper d'humour sa philosophie. C'est sur ce ton, en effet, qu'est écrite la jolie préface de *Simplette*. A l'en croire, la prépondérance exclusive de la science dans l'éducation féminine est un mal dont les conséquences ne tarderont pas à se faire sentir : « La science est souvent utile et parfois amusante, mais il est aussi des natures de cerveau qu'elle surcharge et qu'elle gêne. Elle les asservit à l'erreur commune, les uniformise sous l'autorité de la pédagogie courante; elle entrave les aspirations de leurs libres curiosités, leurs instincts originels ; surtout elle emprisonne, elle enchaîne, elle tue leur imagination. »

Tuer l'imagination de la femme me semble un plus grand crime que d'étrangler un huissier. Et cependant les honorables dames qui président à l'éducation de nos filles et de nos nièces s'en rendent coupables tous les jours avec préméditation, car elles s'en vantent, elles s'en glorifient. « Un jour, disait une dame à M. Legouvé, en causant avec la maîtresse de ma fille, je m'étonnais de la part considérable qu'elle donne à

(1) *Simplette*, par Fernand Calmette. — Charavay.

l'arithmétique, aux mathématiques : « Oh! c'est très « important, me répondit-elle vivement, c'est pour « étouffer l'imagination. »

Vous voyez que M. Calmette ne s'hypnotisait pas lui-même et que sa préface, un peu paradoxale dans la forme, avait au fond parfaitement raison. Ce mot d'institutrice « moderne » serait horrible s'il n'était stupide. Tel qu'il est, il reste acquis au dossier, comme on dit au Palais. Pour moi, si je l'avais entendu, j'en aurais fait une maladie. M. Legouvé en a fait un livre, un livre charmant et un livre nécessaire. Si toutes les mères et toutes les jeunes filles de France le lisent, notre enseignement féminin sera sauvé du péril très grave qui le menace à ses débuts. Car je ne crois pas qu'on puisse lire M. Legouvé sans être convaincu, sans avoir envie de lui plaire, sans être décidé à faire tout ce qu'il veut. Jamais le bon sens n'a été plus spirituel, jamais la raison n'a eu plus de grâce.

En consentant à devenir le précepteur de l'*Élève de seize ans* (1), M. Legouvé disait à la mère : « La maîtresse de ta fille avait pour règle de combattre l'imagination; mon principe sera de la cultiver, de la développer, de lui ouvrir pleine carrière, mais en la canalisant. Les sources refoulées font les torrents qui dévastent; les sources bien dirigées font les fleuves qui fertilisent. Mon plan sera de n'en pas avoir. Rien de didactique, rien de dogmatique, rien de continu; je passerai d'un siècle à l'autre, d'un genre d'étude à l'autre. Tout me sera bon : l'histoire, la géographie, la psychologie, l'art théâtral, la poésie. Un de mes grands moyens d'enseignement sera la comparaison... Enfin, mes leçons se résumeront en ces deux mots : tâcher de lui apprendre à admirer et à penser. Cela te va-t-il? »

Vous devinez ce que la mère a répondu. Hé bien, nous aussi, « cela nous va », et quoique nous n'ayons plus seize ans nous ferons notre profit de ces délicieuses causeries littéraires. Que de pages libres et familières qu'on voudrait citer et commenter! Quelle vigueur d'âme! Quelle fraîcheur d'esprit! Quelle aimable finesse! Ce qu'on lit pour la première fois avec ce guide excellent, on croit l'avoir toujours goûté; ce qu'on relit en sa compagnie pour la centième fois, on s'imagine le découvrir. Merci, maître, des étrennes que vous nous donnez. Au nom de tous ceux qui vous lisent et qui vous aiment, je vous souhaite une bonne année, c'est-à-dire une année de santé, de force, de travail.

AUGUSTIN FILON.

(1) *Une élève de seize ans*, par Ernest Legouvé. — Hetzel.

ESSAIS ET NOTICES

Scènes et épisodes de l'histoire nationale (1).

J'adore les livres d'histoire illustrés; je les crois très utiles. Je me souviens qu'autrefois, dans mon enfance, comme on ne cherchait point à rendre l'instruction si aimable, il était bien rare que les livres eussent des images. Le texte pouvait être excellent, mais il ne pouvait donner que la moitié de l'enseignement; on ne *voyait* pas les personnages dont on lisait les hauts faits. Ce n'étaient pas seulement les enfants, mais aussi les grandes personnes qui risquaient de se les mal représenter. Quel aspect, quel costume avaient un soldat de Clovis, un ministre de Louis le Gros, un bourgeois d'Étienne Marcel, un général de François Ier, ce n'est pas du premier coup qu'on arrive à se le figurer. Les mots mêmes de soldat, de ministre, de bourgeois, de général, suggéraient des idées fausses; pour un peu on se serait imaginé ces gens accoutrés comme ceux de Louis-Philippe : de là à se laisser persuader qu'ils n'agissaient et ne pensaient pas très différemment, il n'y avait qu'un pas. Ne croyez pas que j'exagère : je vous citerai des historiens en renom, auteurs de très doctes et très gros volumes, qui n'ont jamais rien compris à l'histoire, précisément parce qu'ils en ont laissé de côté l'iconographie. Quand ils vous parlent de l'*administration* de saint Louis, soyez bien persuadés qu'ils ont dans les yeux une vision de cartons, de vert, de ronds de cuir et d'abat-jour verts sur des lampes à gaz.

Il faut voir les hommes dont on vous parle, et quand ils vous apparaissent les jambes enveloppées de lanières et les biceps nus; ou avec des souliers pointus, longs de deux pieds; ou avec des maillots collants; ou avec des perruques in-quarto sur le crâne, vous comprenez tout de suite qu'ils ne pouvaient pas penser et sentir comme vous. Vous cherchez donc quelles pensées pouvaient bien agiter une tête emboîtée dans un cône de fer ou dans une boîte en acier grillagée par devant. C'est seulement alors que vous avez l'intelligence nette des hommes et des choses d'autrefois.

Aussi est-ce avec le plus vif intérêt que j'ai ouvert l'ouvrage de luxe — un livre d'étrennes, mais pas rien que cela — que vient d'éditer la maison Colin, coutumière des hardies innovations et des œuvres artistiques.

C'est une histoire de France, ou si vous voulez un grand drame historique en soixante tableaux. Cela débute par nos ancêtres préhistoriques — pêcheurs de la Vézère ou sculpteurs sur corne de renne — et à travers les âges romain, gallo-romain, franc, par la royauté primitive, la chevalerie, la Renaissance, les siècles à perruque, cela nous conduit à la prise de la Bastille, pour se terminer à la charge des cuirassiers de Waterloo.

(1) *Scènes et épisodes de l'histoire nationale*, illustrés de 60 compositions inédites. — 1 vol. in-4°, 311 pages. Paris, Armand Colin.

Quelque remarquable que soit le texte de M. Charles Seignobos, l'œil ira d'abord aux images. Ce sont de vrais tableaux, avec d'illustres signatures : Cormon, l'auteur du fameux Caïn et qui n'a pas son égal pour les âges où la légende tient la place de l'histoire; Luminais, le peintre attitré des siècles épiques; Rochegrosse, dont la rétine voit plus grand et plus coloré que nature; Frémiet, le statuaire si consciencieux de Jeanne d'Arc et qui se contente ici de la dessiner; Tattegrain, qui reproduit dans ce livre quelques-uns des effets les plus saisissants de son tableau du dernier Salon (Louis XIV visitant le champ de bataille des Dunes); Tony Robert-Fleury, au nom glorifié déjà par deux générations de peintres et deux générations de chefs-d'œuvre; François Flameng, dont les grandes toiles révolutionnaires sont dans toutes les mémoires; J. Le Blant, qui a passé sa vie dans la contemplation des « combats de géants » entre les Chouans et les Bleus; Morot, qui connaît comme personne l'art de faire se cabrer les chevaux et se ruer les charges de cavaliers. Pas un de ceux qui ont été admis à cette collaboration qui ne soit connu ou par quelque éclatant succès au Salon ou par quelque toile déjà consignée au musée du Luxembourg, ce vestibule du musée du Louvre, cette salle d'attente pour les vivants promis à l'immortalité.

On voit bien qu'ici ce sont les artistes qui ont guidé l'écrivain, et que, pour cette merveilleuse lanterne magique, M. Charles Seignobos s'est réservé surtout le rôle de tenir allumée la lanterne. Les artistes ont naturellement choisi les épisodes les plus pittoresques, et naturellement aussi ce sont les scènes sanglantes et atroces qui dominent. — Il n'y a pas moins de six meurtres : celui des enfants de Clodomir, celui de l'évêque de Laon, celui d'Étienne Marcel, celui d'Henri IV, celui du maréchal d'Ancre, celui de Lepelletier de Saint-Fargeau — sans compter le massacre des Vêpres siciliennes et les excès des Maillotins. Il n'y a pas moins de six scènes de supplices : les chrétiens de la Gaule livrés aux bêtes, Brunehaut attachée à la queue d'un cheval, les prisonniers français aveuglés par Richard Cœur-de-Lion, les templiers sur le bûcher, les bourgeois de Calais la corde au cou, Cinq-Mars et de Thou marchant à l'échafaud. Je renonce à compter les batailles : Roland à Roncevaux, Philippe-Auguste à Bouvines, Duguesclin à Fougeray, Charles le Téméraire à Granson, Bayard sur le pont du Garigliano, Gaston de Foix à l'assaut de Brescia, le duc de Guise aux barricades, Henri IV à Ivry, Richelieu à la Rochelle, Montcalm à Québec, etc. Évidemment l'histoire de France n'est pas uniquement une succession d'assassinats, de massacres, d'exécutions, de batailles, etc. Mais, quoi! c'est le pinceau ici qui a mené la plume; ce sont les coloristes qui ont dicté les choix, et la plus belle couleur, c'est le rouge; ne vous étonnez pas si elle coule à flots dans tant de pages. Du moins, vous avez ici les faits de France en un seul volume, un texte excellent illustré par des chefs-d'œuvre, et, outre l'histoire des grands faits du passé, la meilleure histoire, celle qui parle aux yeux, de la peinture contemporaine.

A.-N. R.

*
* *

Les Origines de notre poésie lyrique.

On a écrit naguère en Allemagne un livre très intéressant, malgré certaines imperfections que nous n'avons pas à relever ici, sur le sujet suivant : « De l'influence de l'Allemagne sur la France. » La réponse à cet ouvrage pourrait remplir plusieurs volumes et s'intituler : « De l'influence politique, littéraire, philosophique et pédagogique de la France sur l'Allemagne. » Un aussi vaste sujet n'a jamais été traité qu'en partie et accidentellement. En attendant, voici pour ce grand ouvrage, qui tentera peut-être un jour le patriotisme de quelque savant écrivain, un chapitre nouveau, et non des moins ardus, que vient d'écrire M. Jeanroy (1), tandis qu'il recherchait les origines de notre vieille poésie lyrique.

On admet généralement en Allemagne que les plus anciens *Minnesinger* ne doivent rien à l'influence française, et cette opinion a, chez nos voisins, l'inviolabilité d'un article de foi. Ce n'est que plus tard, suivant cette doctrine, dans la seconde période de la lyrique allemande, qu'on pourrait retrouver des traces de l'imitation des modèles français; mais dans la période primitive, il y aurait eu une poésie populaire, absolument originale, fleur naturelle du vieux sol allemand. C'est cette doctrine qu'on a combattue récemment en essayant de démontrer que même la plus ancienne lyrique allemande aurait subi l'affreux contact de *refrains* français, et qu'elle ne serait ainsi, par suite de transformations qu'il serait trop long d'énumérer et de discuter ici, « qu'une phase obscurcie de la lyrique française ». M. Jeanroy n'ignore sans doute pas à quelles terribles représailles, voire à quels savants anathèmes, il a exposé sa tête altière pour avoir surpris et dénoncé l'accent gaulois dans les plus vieilles chansons de l'irascible Lorelei. Que *Montjoie et Saint-Denis* le protègent donc contre ses futurs ennemis d'outre-Rhin! En attendant, nous voudrions lui conquérir en France les amis que mérite son savant et ingénieux travail.

*
* *

A quelle époque, où et sous quelle forme, se sont fait entendre les premiers accents de notre poésie lyrique ? On distingue généralement, à l'origine de notre littérature, deux sortes de poésies lyriques : l'une, la poésie *courtoise*, naquit, on le sait, en Provence et s'épanouit, comme son nom l'indique, dans l'atmosphère des cours. L'autre, venue, semble-t-il, la première, est appelée la poésie *populaire :* non pas qu'elle ait, ainsi qu'on l'a souvent répété sans trop s'entendre, jailli des entrailles du peuple, car on ne s'explique guère cette conception, en quelque sorte anonyme et impersonnelle, dont notre siècle a un peu abusé pour expliquer l'origine des épopées et des chants lyriques, comme on avait abusé inversement, au siècle passé, des explications purement rationnelles et d'ailleurs parfaitement déraisonnables. La poésie populaire aurait simplement pour auteurs

(1) *Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*, par M. Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

des poètes qui seraient restés avec le peuple dans une union assez intime pour traduire fidèlement sa pensée et faire battre son cœur. Mais, ainsi entendue, la poésie, qu'on appelle *populaire,* mérite-t-elle vraiment son nom ?

Y eut-il, en d'autres termes, à l'aurore de notre littérature, des poésies, *romances* et *pastourelles,* qu'on pourrait regarder comme indépendantes et spontanées, et qui auraient été faites, sinon par le peuple, du moins pour le peuple? C'est l'opinion courante : on peut être d'un autre avis. On découvre, en effet, même dans ces romances et pastourelles dites primitives, des traces de *courtoisie,* et on peut leur refuser dès lors, avec le droit à une parfaite originalité, le titre de premiers-nés de nos chants lyriques. Faudra-t-il donc conclure que les seigneurs ou leurs clients, qui charmaient de leurs poésies savantes et artistiques les longs loisirs des cours de Provence, ont été vraiment nos premiers chanteurs? Nullement, car ils ont dû s'inspirer eux-mêmes, se souvenir d'airs anciens, ou, comme disent les philologues, de « thèmes élémentaires », que d'autres chanteurs, plus naïfs et plus humbles, ont inventés. Mais alors qui retrouvera ces premiers bégayements de notre muse lyrique et, cette fois, vraiment populaire? M. Jeanroy aura du moins l'honneur de l'avoir entrepris, et tous les stratagèmes, j'allais dire toutes les ruses de son habile philologie et de sa souple dialectique, n'étaient pas de trop pour cette chasse à l'insaisissable, tout au moins à une chose très ancienne qui ne vit plus, pour ainsi dire, que d'une vie dispersée et comme exténuée par les remaniements et les altérations qui l'ont tant et tant de fois défigurée et amoindrie. Voici comment on peut tenter d'arriver à ce premier germe de nos productions lyriques : à force d'élaguer et les frondaisons qui se sont succédé les unes aux autres et les greffes étrangères qui se sont ajoutées à la tige première, on retrouve d'antiques mélodies, espèces de vocalises où, suivant l'explication de M. Gaston Paris, la voix, s'arrêtant pour reprendre aussitôt, passe brusquement d'une note à l'autre et se brise, *frangitur;* d'où le nom de *refrains* donné à ces modulations primitives. Or ces refrains, nos ancêtres les chantaient en dansant, et comme la danse était alors un divertissement exclusivement féminin, les jeunes garçons ne prenant point part aux *caroles,* il est assez probable que c'est à des femmes qu'il faut faire remonter les plus anciens essais lyriques en pays roman. Maintenant où se trouvent ces refrains?

Où sont, hélas! les neiges d'antan? Ce n'est pas chez nous où ils ont laissé trop peu de traces, étant dédaignés par la société polie du temps, qu'on peut essayer de reconstituer ces textes primitifs; — c'est à l'étranger, en Italie, en Allemagne, en Portugal même, qu'on peut réussir, avec beaucoup de patience et encore plus d'ingéniosité, à les saisir ou à les deviner à travers les imitations à peu près certaines qu'en firent alors presque tous nos voisins. Et ainsi on est amené à rechercher ce que doit à nos vieux trouvères la poésie des plus anciens *Minnesinger* allemands, ce qui est un sujet délicat entre tous : en effet, dans ces questions d'influence d'un peuple sur un autre peuple, il faut bien se garder d'être trop précis et trop affirmatif, et ne pas se presser de conclure d'un rapprochement peut-être fortuit à un emprunt même inconscient. Par exemple, et pour parler d'auteurs plus connus du grand public que nos trouvères du moyen âge, quelle a été la véritable influence de Gœthe et de Schiller sur le romantisme français? L'auteur de l'ouvrage que nous citions au début même de cette étude, M. Süpfle, a fait minutieusement le compte de toutes les traductions françaises de Werther et de *Faust* qui ont précédé *Hernani,* et il en conclut tout de suite l'influence profonde, indéniable, de Gœthe sur Victor Hugo, comme s'il suffisait à un poète étranger d'être traduit pour qu'il soit aussitôt lu et surtout compris des autres nations. Justement on demandait un jour à Hugo s'il avait lu Gœthe : « Non, répondit-il avec tranquillité, mais j'ai lu Schiller, c'est la même chose. » Et qu'on vienne, après cela, nous parler de la grande influence de Gœtz de Berlichingen sur les drames historiques de Vitet, de Dumas père et de Hugo! Que sera-ce donc s'il s'agit, non plus d'œuvres réfléchies et artistiques, comme les drames dont nous parlons, mais de chants populaires qui furent comme le son naturel d'âmes primitives, trop simples pour se distinguer les unes des autres, même d'une nation à une autre? C'est ce qu'a très bien vu et très bien dit M. Jeanroy : « On est souvent tenté d'attribuer à un seul pays la paternité d'œuvres qui ont pu germer spontanément comme s'épanouissent les fleurs des champs et des buissons. »

*
* *

Nous entrons donc ici dans le royaume des hypothèses; c'est la faute d'un sujet où les matériaux, je veux dire les textes primitifs, échappent aux prises et veulent être devinés et reconstruits par des inductions hardies et de lointains rapprochements; mais ne serait-ce pas aussi la faute des auteurs, qui ont parfois le tort de s'appuyer çà et là sur des rapprochements tout fortuits et des inductions assez téméraires? Ainsi, en cherchant bien, on trouverait peut-être, dans le livre même de M. Jeanroy, de quoi ébranler la thèse principale qu'il veut établir. Ces poésies étrangères, en effet, allemandes ou autres, à l'aide desquelles pourtant il va reconstituer nos vieux thèmes poétiques, qu'ont-elles en définitive de vraiment français? Non pas le sujet, nous déclare-t-on, car « si notre poésie a trouvé tant de succès à l'étranger, c'est qu'elle y rencontrait des sujets analogues aux siens ». C'est la « forme » seule qu'on nous aurait, en partie du moins, empruntée. Mais, d'abord, comment séparer le fond de la forme dans des poésies populaires où la forme apparaît toujours si simple qu'elle est, suivant un mot de Gœthe appliqué justement au *lied,* la chose même? Et puis quelle est donc la forme vraiment caractéristique de notre vieille poésie populaire? le *drame.* Mais ne nous dit-on pas ailleurs que « la poésie du peuple (entendez : de tout peuple, est essentiellement imaginative et *dramatique* »? Dès lors, si nous rencontrons, à l'étranger, une poésie qui ait la forme dramatique, nous serons en droit de conclure, non pas qu'elle a une origine française, mais simplement qu'elle est populaire au même titre que nos vieilles chansons. C'est ainsi

que certaines hypothèses de nos ingénieux philologues ne sont peut-être pas absolument conformes à toutes les règles d'une sévère méthode scientifique (si toutefois nous les avons bien lus). Mais la meilleure des règles, en fait d'hypothèses, même scientifiques, et dès qu'il s'agit de littérature, c'est d'avoir de l'esprit et du goût. M. Jeanroy se calomnie quand il regrette, à la dernière page de son livre, de « n'avoir pu donner au lecteur, à la place des œuvres vivantes et souriantes de nos premiers poètes lyriques, que de laborieuses et froides analyses ». Il est bien loin, en effet, d'être un froid analyste; des aperçus ingénieux, de fins et spirituels commentaires se glissent, pour le plus grand plaisir du lecteur, dans les discussions les plus savantes et les plus arides en apparence. Ce sont même parfois des pages entières où le philologue, oubliant ses formules un peu rébarbatives, parle de la poésie en poète, comme il en faut toujours parler, et ne se sert de sa science que pour mieux entrer et nous faire entrer avec lui dans l'âme ingénue de nos vieux troubadours. Par exemple, ayant à expliquer comment nos premiers poètes lyriques ont pu faire de l'amour d'aussi grossières peintures que celles qu'on nous cite (et que ces poètes ont d'ailleurs puisées dans nos chansons de gestes), on nous fait remarquer que pour les auteurs de ces chansons :

Les épisodes de l'amour ne sont qu'un moyen de répandre un nouveau lustre sur leur héros qui doit avoir toutes les gloires, tous les prestiges. A l'origine, ils croyaient assez faire pour lui en le montrant le premier au tournoi et au combat; mais, dès que la femme eut pris quelque place dans la société, ils songèrent à le parer aussi de l'éclat des succès amoureux :

Beau, glorieux, traînant tous les cœurs après soi,

terrassant tous ses adversaires et éblouissant toutes les femmes, tel doit être le héros épique. Mais si, tout en excitant la passion, il y reste insensible, il n'en sera que plus grand aux yeux du poète. De là ces monotones et fastidieux épisodes qui déparent tant de chansons de gestes et où nous voyons non seulement de jeunes Sarrasines (la fausseté de leur religion n'explique-t-elle pas toutes les faiblesses?), mais de très chrétiennes jeunes filles s'enflammer à la vue d'un inconnu, lui déclarer leur passion et même user de moyens dont notre pudeur s'étonne pour arracher à ses sens un consentement que son cœur refuse. Le chevalier, en effet, même quand il consent à cueillir de faciles triomphes, ne se laisse pas enchaîner. Que la trompette sonne, il remonte à cheval, sans même que son épouse d'un jour essaye de le retenir, pour courir à des victoires nouvelles ou à de nouvelles amours : candide et involontaire Don Juan, il passe, superbe, laissant derrière lui une troupe d'amantes trop heureuses d'avoir été successivement honorées de ses faveurs. »

*
* *

M. Jeanroy nous permettra-t-il de regretter qu'il n'ait pas cru devoir intercaler un peu plus de ces pages charmantes et, pour ainsi dire, de ces coins de ciel bleu dans la forêt, parfois un peu touffue, un peu hérissée de formules et de discussions, à travers laquelle nous promène son savant ouvrage? Mais quoi! de l'entendre discuter et ferrailler contre les Wilhelm Scherer, les Burdach et autres savants germaniques sur un domaine qui leur avait été si longtemps réservé, cela même a bien son charme pour des lecteurs français. L'auteur nous apprend, dans sa préface, à qui il doit de pouvoir se mesurer aujourd'hui avec de tels adversaires. Qu'il nous permette donc de résumer notre impression sur ses belles recherches en le félicitant de s'être si heureusement souvenu des leçons d'un maître qui a souvent montré, et à d'autres encore qu'à ses élèves, que d'être savant et très savant, cela ne dispense pas d'avoir du goût et de savoir écrire.

Louis Ducros.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LE JOURNAL DE WALTER SCOTT.

Quel est celui d'entre nous pour qui le nom de Walter Scott n'évoque pas les meilleurs souvenirs de sa jeunesse? N'avons-nous pas tous été épris de Die Vernon? Quentin Durward et Rob-Roy n'ont-ils pas été nos modèles d'héroïsme chevaleresque; et ces récits si vivants, pleins d'une poésie saine et vivifiante, comme la brise des montagnes d'Écosse, n'ont-ils pas formé notre imagination ?

Aujourd'hui Walter Scott n'est plus à la mode, et dans son œuvre d'une abondance un peu prolixe le moment est venu de faire un choix; il y a certainement plus d'un roman du fécond auteur dont nos neveux ignoreront jusqu'au titre. Walter Scott lui-même était d'une modestie exagérée, bien que parfaitement sincère; il n'attachait qu'un prix médiocre à des œuvres qui lui coûtaient en général si peu d'efforts. On trouve dans son journal cette réflexion sur le poète Burns qui montre dans quelle petite estime il tenait son propre talent : « Que ta gloire vive éternellement, et paix à ton âme, Rob Burns ! Quand je désire exprimer un sentiment que je ressens très vivement, j'emprunte ma phrase à Shakespeare ou à toi. Les imbéciles me comparent à Shakespeare... je ne suis pas digne d'attacher ses souliers. »

Non seulement l'auteur d'*Ivanhoe* ne parlait jamais de ses travaux littéraires, mais il ne pouvait souffrir d'être interrogé là-dessus : un de ses amis lui ayant demandé, alors qu'il était à l'apogée de sa gloire, ce qu'il pensait du sort que l'avenir réserverait à sa réputation, il répondit avec un peu d'humeur pour clore la conversation : « Mais, quelle valeur peut avoir une réputation qui ne durera probablement pas plus d'une ou deux générations ? »

Ce sentiment n'est pas partagé aujourd'hui par la presse anglaise qui fête la publication du *Journal de Walter Scott*. Lorsque la *Quarterly Review* annonça l'apparition de cette œuvre posthume du grand romancier, cette nouvelle fut accueillie comme l'événement littéraire le plus important de l'année.

« Sir Walter Scott, dit la revue anglaise, ressemble aux meilleurs d'entre les preux des temps de la chevalerie, qui enflammaient les imaginations et inspiraient les poètes. Comme eux il vécut sans peur et mourut sans reproche; son honneur lui était plus cher que la vie. En parcourant les pages si vivantes et instructives de son journal, nous croyons

le voir devant nous, tel qu'il était pendant sa vie, et nous oublions presque que ses cendres vénérées ont été mêlées déjà à celles de ses ancêtres à Dryburgh Abbey. Bien que plus d'un passage de ce journal soit plein de détails douloureux, il est dans son ensemble palpitant d'intérêt, et nous pouvons dire que c'est la plus précieuse relique que nous ait laissée sir Walter Scott. »

On se demandera peut-être comment il se fait qu'un homme d'une si grande modestie et si peu porté à concentrer sa vie dans la contemplation de lui-même ait été amené à écrire un journal intime, comme les victimes de l'analyse à outrance, les inquisiteurs du *Moi*. C'est que le romancier écossais ne songe qu'aux autres en enregistrant jour par jour, lorsqu'il en a le temps, les événements auxquels il se trouve mêlé. Le 20 novembre 1825, il écrit : « J'ai regretté toute ma vie de n'avoir pas tenu un journal. J'ai oublié ainsi bien des choses intéressantes, et privé ma famille *et le public* de renseignements curieux, en ne donnant pas suite à ce projet. »

C'est le *Diary* de lord Byron, écrit à Ravennes, qui suggéra à Walter Scott l'idée de suivre son exemple. Sur la première page du livre fermé à clef il écrivit :

Sir Walter Scott d'Abbotsford,

SON GURNAL.

Cette orthographe originale du mot journal est due à l'initiative de sa petite fille Sophie, qui écrivit « son Gurnal » pendant une excursion qu'elle fit en famille dans les Highlands.

Walter Scott cacha pendant longtemps à sa famille qu'il était l'auteur des romans dont tout le monde parlait. Un ministre des États-Unis, Edward Everett étant en visite chez Walter Scott en 1818, dit un jour en plaisantant à la fille ainée du romancier :

— Savez-vous à qui l'Amérique attribue les nouveaux romans qui font fureur maintenant?... A votre oncle Thomas de Quebec.

Elle répondit avec vivacité :

— Ceux qui disent cela se trompent.

— Ah! cette fois vous vous êtes vendue, répliqua le ministre; c'est votre père qui en est l'auteur.

Un peu confuse elle reprit :

— Votre conclusion semble justifiée par la vivacité de ma réponse: pourtant je dois vous avouer en toute franchise que tous nous soupçonnons mon père d'en être l'auteur, mais nous n'en savons rien. Comme il n'en parle pas, nous nous taisons aussi.

La fine mouche avait depuis longtemps deviné le secret paternel, et profitait de l'occasion pour donner à son interlocuteur une leçon de discrétion.

Walter Scott se révèle dans son journal comme un excellent père de famille, un gentilhomme campagnard qui aimait par-dessus tout son *home*, les arbres qu'il avait plantés lui-même, ses chiens. Peu après avoir fait l'acquisition de sa propriété, il écrivait à son beau-père : « Nous sommes très fiers d'être appelés *laird* et *lady* d'Abbotsford. »

George Ticknor a décrit en quelques lignes cet intérieur uni et hospitalier : « Il y avait beaucoup de franchise, dit-il, dans les rapports de tous les membres de la famille et dans la manière dont ils parlaient les uns des autres. M. Scott disait que sa grande préoccupation en élevant ses enfants avait été de ne pas raffiner, mais de suivre les inclinations naturelles de leurs caractères plutôt que de chercher à les façonner à son idée... Sophie, l'enfant terrible, trouvait à redire au système d'éducation paternel : « Il est toujours à nous dire quels sont nos défauts, sans nous montrer comment nous pouvons nous en corriger. Je me dis quelquefois qu'il aimerait nous voir *différents* des autres garçons et filles, même si nous devions être pires. »

Walter Scott était un causeur qu'on ne se lassait pas d'écouter; Carlisle, qui n'était pas toujours tendre pour lui, n'a pu lui refuser cet éloge :

« Il est certain que depuis l'époque de Shakespeare, il n'y a pas eu de grand orateur aussi inconscient de son éloquence que Walter Scott. »

Le grand romancier appartenait au parti conservateur, mais il aimait la controverse; il parle dans son journal d'un dîner où il a rencontré des libéraux : « Très agréable, très bonne chère et vin excellent : on a beaucoup ri et plaisanté. » Et il ajoute le lendemain : « Je ne sais pourquoi, quand je trouve dans le monde des amis de l'opposition, la soirée passe plus gaiement que lorsque nous sommes tous du même bord. Est-ce parce que les libéraux ont plus d'esprit? Jeffrey et Parry Cockburn sont certainement des hommes extraordinaires; cependant je crois que là n'est pas la raison. Je pense que l'attrait vient de ce que des deux côtés on se rencontre dans l'attente de quelque chose de nouveau. Nos bons mots ne se sont pas usés au frottement d'un contact journalier. Il y a aussi en ces jours-là une disposition à se montrer courtois et, naturellement, à se laisser amuser. »

Walter Scott avait une passion qui devait le perdre, l'amour de la terre : pour étendre ses possessions, il compromit sa fortune personnelle, qui était considérable, dans des entreprises commerciales. Il entre dans une association avec un imprimeur-éditeur, M. Balantyne, puis avec un autre éditeur, Constable. Il n'eut pas, en ces sortes d'affaires, toute la clairvoyance désirable. Le 5 septembre 1827, il écrit : « Les dettes dont je suis légalement responsable, bien qu'elles aient été contractées sans ma participation, montent à 30 000 livres sterling (750 000 francs). » Mais les éditeurs Constable, Hurst et Robinson avaient abusé de la confiance du poète, et Walter Scott découvrit un jour qu'il répondait d'une somme de 130 000 livres sterling (plus de 3 millions). C'était la ruine. Après plusieurs semaines d'incertitudes, le 18 décembre 1825, Walter Scott apprit la faillite de Hurst et Robinson, qui entraînait celle de Constable, et à sa suite James Balantyne et le romancier. Sous le coup de cette nouvelle, Walter Scott écrit dans son journal : « Ma perte est consommée... Mais je crois que personne d'autre ne perdra un penny; c'est ma seule consolation. On dira que l'orgueil marche devant l'écrasement; laissons les hommes se glorifier dans leur orgueil, si ma chute les grandit ou semble les grandir. J'ai la satisfaction de reconnaître que ma prospérité a été bienfaisante pour un grand nombre de gens, et que quelques-uns au moins me pardonneront ma richesse passagère en raison de l'innocence de mes intentions et de mon désir sincère de faire du bien aux pauvres. Cette nouvelle attristera bien des cœurs à Darwick et dans les cottages d'Abbotsford, dont je ne puis espérer de conserver la possession. Cette terre a été ma Dalila, comme je l'appelais souvent; maintenant, le souvenir de ces grands bois que j'ai plantés, des sentiers que j'ai tracés et dont des étrangers auront bientôt la jouissance et le profit, excitera en moi des sentiments qui assombriront mes meilleurs moments. J'ai résolu de ne jamais revoir ces lieux. Comment pourrais-je traverser mon *hall* avec un front humilié? Comment pourrais-je vivre en pauvre homme endetté là où j'ai vécu opulent et honoré?... Le sort de mes enfants est assuré, Dieu merci! Je devais retourner là, dans la joie et la prospérité, pour recevoir mes amis. Mes chiens m'attendront en vain. C'est bête... mais la pensée de me séparer de ces créatures muettes me remue plus profondément que toutes les autres réflexions pénibles que je viens de faire. Pauvres bêtes, il faudra leur

trouver de bons maîtres; il y aura peut-être des gens qui m'aiment et qui aimeront mes chiens parce qu'ils m'ont appartenu. Il faut que je m'arrête, ou je perdrais ce courage avec lequel tout homme devrait envisager le malheur... Je sens les pattes de mon chien sur mes genoux. Je l'entends gémir en me cherchant partout... C'est de l'enfantillage, mais c'est pourtant ce qu'ils feraient tous, s'ils pouvaient comprendre ce qui m'arrive. »

Après ce premier moment d'abattement, Walter Scott cherche à remonter son courage en cherchant les bons côtés de sa nouvelle situation : « Je n'ai plus l'embarras de faire des provisions pécuniaires, et je crois vraiment, maintenant, que le choc de la découverte est passé, qu'après tout je me trouve mieux ainsi. Je me sens comme un homme qui a fait tomber de ses épaules une quantité de vêtements, somptueux mais encombrants, et qui ont toujours été plutôt un fardeau qu'un agrément. Je suis délivré d'une centaine de petites obligations, qui m'étaient imposées comme à un homme de considération, et des frais d'une large hospitalité — et, ce qui vaut encore mieux, de la grande perte de temps qui en résulte. »

Les créanciers de Walter Scott seraient volontiers entrés dans des arrangements qui auraient laissé la réputation du poète intacte et auraient diminué ses charges. Il ne voulut pas en entendre parler ; il résolut de gagner par sa plume de quoi payer jusqu'au dernier sou. Il apprit la différence qu'il y a entre le travail, si assidu qu'il soit, de l'amateur riche qui écrit pour son plaisir et celui de l'écrivain pauvre qui sait le matin en s'éveillant qu'il a devant lui une tâche à remplir, et qu'il ne pourra souffler sa lampe que lorsque « ses 150 pages » seront terminées.

« J'ai écrit ma tâche ce matin, note Walter Scott, maintenant je peux me promener. Je dinerai en ville aujourd'hui, demain j'aurai du monde.

« Comment, mais c'est de la dissipation. »

— Eh! qu'est-ce que cela peut vous faire, Mr Devoir, puisque ma tâche est finie? »

La *Vie de Bonaparte*, que Walter Scott publia tout de suite après ses revers de fortune, lui occasionna beaucoup de recherches et fut pour le romancier un travail pénible et fatigant; pendant qu'il était attelé à cette besogne, il écrivit dans son journal : « Après tout, j'ai abattu six pages... et ma pauvre tête me fait mal... Mes yeux me font mal... le dos me fait mal, la poitrine aussi...et je sens que mon cœur aussi me fait mal... Le Devoir peut-il exiger de moi davantage? »

Walter Scott fit son devoir et bien au delà, au détriment de sa santé toujours chancelante ; il eut la satisfaction de remplir toutes ses obligations et de reconquérir la position qu'il avait perdue. Mais il n'eut pas le loisir de jouir de sa prospérité : sa santé était irrémédiablement brisée ; en 1830, il vint en Italie demander des forces au soleil. Il tint son journal jusqu'au mois d'avril 1832, et la plume tomba de sa main au milieu d'une phrase inachevée.

Ce journal, où il a consigné toutes ses pensées de 1825 à 1832, nous le montre, quelques mois avant sa mort, selon l'expression qu'emploie la *Quarterly Review* : « grand dans la prospérité, mais sublime dans l'adversité ». Miss Edgeworth a fidèlement résumé l'impression que laisse le journal de Walter Scott en ces mots : « Beaucoup d'hommes sont grands ou semblent tels tant qu'on ne les connait pas, mais il en est peu qui semblent, comme Walter Scott, plus grands à mesure qu'on les connait mieux. »

M. D.

*
* *

Le 6/18 décembre est mort, à Saint-Pétersbourg, un des personnages les plus considérables du monde littéraire russe, Grégoire Pétrovitch Danilewsky, poète, critique, romancier, rédacteur en chef du *Journal officiel* de l'Empire (*Pravitelstviennyi Viestnik*). C'était, avec Ivan Gontcharof et le comte Tolstoï, le dernier survivant de la brillante génération des successeurs de Gogol.

Il était né le 14 avril 1829, au village de Danilowka, propriété de sa famille, dans le gouvernement de Charkof. Après de sérieuses études faites à l'Institut impérial de Moscou et à l'Université de Saint-Pétersbourg, il était entré au ministère de l'instruction publique, avait été chargé de diverses missions en Finlande, en Crimée et en Petite-Russie, puis avait exploré et décrit les régions de la mer d'Azof et du Don. En 1877, il avait pris sa retraite, avait parcouru l'Europe et s'était, au retour, plongé dans l'étude des archives de son pays. C'est en 1869 que, après de nouvelles missions brillamment remplies, les unes géographiques, les autres pédagogiques, il était entré à la rédaction du *Journal officiel*, dont il était devenu rédacteur en chef en 1881.

Il laisse une œuvre des plus variées. Depuis sa thèse de doctorat, une remarquable étude sur *Pouchkine et le fabuliste Krylof*, il a publié de nombreux volumes de géographie et de récits de voyages, des traductions en vers et en prose des poètes romantiques étrangers, des recherches sur la littérature petite-russienne, etc. Mais c'est à ses romans historiques qu'il doit la plus belle partie de sa renommée : encore ses compatriotes n'ont-ils pas apprécié comme ils auraient dû le faire la somme prodigieuse de science et de travail qu'il a dépensée dans ce genre un temps démodé. Bien plus justement que des romans historiques de Dumas père ou de ceux du Polonais Kraszewski, on peut dire des romans de Danilewski qu'ils sont une restitution complète des vieilles mœurs d'un pays. L'histoire de la Russie y est présentée d'une façon pittoresque, mais toujours conforme à l'exactitude des faits : à ce point de vue de l'érudition et de la conscience, aucun romancier n'a surpassé l'écrivain russe qui vient de mourir. Ceux de ses romans, surtout, où il décrit les mémorables époques de Pierre le Grand et de Catherine, ne peuvent être comparés qu'aux beaux romans écossais de Walter Scott : mais au contraire de celui-ci, Danilewsky s'y montre un scrupuleux réaliste, traitant les mœurs d'autrefois avec la minutie qu'avait mise Gogol à décrire les mœurs de son temps. Il en résulte souvent un peu d'ennui, d'autant que l'intrigue est peu mouvementée et le récit peu varié ; mais il y a sans cesse des détails d'une fine et charmante vérité. Citons seulement *le Récit d'une arrière-grand'mère*, *Mirovitch*, *l'Année noire*, etc. Les romans de Danilewsky ont été traduits en allemand, en anglais et en polonais.

*
* *

Le journal turc *Terjiman Hakikat* vient d'être interdit par le sultan pour avoir publié un article critique sur le christianisme. L'article développait avec le plus grand sérieux et un énorme renfort de documents historiques ce paradoxe : que la religion mahométane a toujours eu une influence salutaire sur le progrès de la civilisation, tandis que l'influence morale et sociale du christianisme a toujours été pernicieuse, quand elle n'a pas été nulle. L'auteur dresse une liste des plus grands hommes de l'Europe, liste formée uniquement de Voltaire, de Buchner, de Flammarion et de Victor Hugo, et oppose à la façon haineuse dont ces grands hommes ont été traités par les chrétiens la façon encourageante et respectueuse dont les eussent traités les mahométans : « Si le christianisme avait encore quelque autorité aujourd'hui, ajoute-t-il, M. Pasteur et M. Koch seraient brûlés et M. Edison empalé. »

*
* *

L'Opéra de Vienne vient de jouer avec un grand succès

un ballet de MM. Gaul et Hassreiter, *Tanzmarchen,* qui est une histoire complète de la danse. On y voit danser tour à tour les Faunes et les Dryades sur le mont Parnasse, les guerriers celtes et gaulois, les prêtresses égyptiennes, les baladins et les gladiateurs de Pompéi, les derviches. Une esclave favorite d'Haroun-al-Raschid exécute devant son maître la danse de l'abeille, qui est proprement une façon de danse du ventre. Le *minnesinger* Walter de Vogelveide conduit un ballet galant du moyen âge. Puis viennent les délicieuses inventions de la Renaissance, qui a tant fait, comme on sait, pour la dignité et la beauté de l'art chorégraphique : ce sont tour à tour le branle, la volte, la courante, la pavane, la sarabande, le menuet, la danse des torches. Les derniers tableaux sont une revue ethnographique des danses préférées aujourd'hui dans les divers pays.

*
* *

On sait que le réalisme français a déterminé en Allemagne la formation d'une littérature réaliste qui est, à l'heure présente, la seule manifestation littéraire allemande offrant un intérêt artistique ; voici maintenant que l'Allemagne est menacée d'une littérature symboliste et décadente. Un jeune homme, M. Hermann Bahr, après avoir passé plusieurs années à Paris, vient de commencer la publication d'une série d'études sur le mouvement littéraire français, où il exalte un peu pêle-mêle MM. Bourget et Verlaine, Barrès et Baju, etc. En même temps, M. Bahr a tenté lui-même l'application des nouveaux procédés littéraires rapportés de chez nous : un volume de nouvelles à demi psychologiques, à demi galantes, sous le titre français de *Fin de siècle*, est en train d'exaspérer les bons critiques allemands. Il est probable d'ailleurs que M. Hermann Bahr leur ménage une surprise encore plus forte avec un grand drame que va jouer, le mois prochain, la *Deutsche Bühne.*

*
* *

Les dames anglaises sont en train d'adopter un costume nouveau, inventé par Mme Charles Hancock, dans un but tout philanthropique. Ce costume est à la fois une simplification du costume moderne et une adaptation aux principes de l'hygiène tels qu'ils ont été formulés par la fameuse Société du costume rationnel. Il se compose de cinq parties indépendantes, toutes faites de la même étoffe brune et épaisse, et représente quelque chose d'analogue à ce costume de flanelle que le docteur Jæger a si longtemps mis à la mode en Allemagne.

*
* *

Une nouvelle Revue mensuelle vient de paraître, à Londres, sous le titre de *the Ladder* (l'Échelle). Elle promet d'être plus spécialement littéraire que les autres revues anglaises. La livraison de janvier contient en effet divers articles fort intéressants, notamment une étude historique et critique de M. J.-P. Nichol sur l'influence exercée en France par la littérature anglaise.

*
* *

L'Angleterre vient de perdre un de ses écrivains les plus éminents, M. Church, doyen de l'église de Saint-Paul. M. Church s'est assez peu occupé de théologie : un ouvrage récent sur saint Anselme était encore plutôt une étude littéraire qu'un écrit religieux. Mais ses livres et essais sur Dante, sur Spencer, sur Bacon, sont, au point de vue de l'originalité des idées et de l'élégance naturelle du style, des œuvres de premier ordre, et compteront parmi les meilleures productions de la critique littéraire anglaise.

*
* *

M. Max Grube, qui vient d'être chargé par l'empereur de remplacer M. Devrient à la tête du Schauspielhaus de Berlin, est un des comédiens les plus distingués de l'Allemagne. Il est né en 1853, à Dorpat, où son père était professeur de zoologie à l'Université. Il fit partie, dès l'âge de dix-huit ans, de la troupe des Meiningen, et fut engagé en 1889 au Théâtre-Impérial de Berlin. Il a écrit lui-même diverses pièces dont une, *Hans im Gluck*, est restée populaire sur les scènes allemandes. C'est un fin lettré et un praticien remarquable, l'homme du monde le plus apte à tenter un effort pour faire rentrer le Schauspielhaus dans la faveur du public berlinois.

*
* *

Sur sa demande expresse, l'empereur d'Allemagne a obtenu de l'empereur d'Autriche la permission pour le ténor Van Dyck de venir chanter cet hiver, à l'Opéra de Berlin, les principaux rôles wagnériens.

*
* *

Un des amis et élèves les plus renommés de Schopenhauer, le docteur David Asher, vient de mourir en Allemagne.

*
* *

Le prince héritier de Meiningen vient de louer pour l'hiver le théâtre grec de Constantinople, avec le projet d'y donner des représentations des drames de Schiller, de Gœthe et de Lessing, traduits par lui-même en grec moderne. Si son entreprise réussit, il a l'intention de traduire ensuite en grec et de faire jouer les chefs-d'œuvre des théâtres classiques anglais et français.

Chronique de la semaine.

Intérieur. — M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, a présidé la distribution annuelle des récompenses des chambres syndicales patronales de l'industrie du bâtiment.

Faits divers. — Inauguration solennelle, à Saint-Pétersbourg, de l'Institut de médecine expérimentale, fondé par le prince d'Oldenbourg, en présence de M. Chamberland, délégué de l'Institut Pasteur. — Une grève générale des employés de chemins de fer a lieu en Écosse. — La 9e chambre correctionnelle a condamné, comme coupables d'avoir favorisé l'évasion de Padlewski, M. de Labruyère à treize mois de prison, M. Grégoire (par défaut) à huit mois, et Mme Duc-Quercy à deux mois.

Nécrologie. — Mort du général de division Osmont, ancien commandant de l'armée d'Algérie ; — du général de brigade comte de Brauer, l'un des survivants de Reischoffen ; — du romancier et auteur dramatique Adolphe Belot ; — du docteur César de Paepe, célèbre socialiste belge ; — de M. Grégoire Danilewsky, directeur du *Messager officiel* de Russie ; — du peintre Eugène Lami ; — de M. Reynaud, conseiller à la Cour d'appel de Nîmes ; — de Mlle Zénaïde Fleuriot, auteur de nombreux romans et ouvrages pour la jeunesse ; — de M. Revilliod, le célèbre bibliophile belge ; — de M. Eugène Anspach, gouverneur de la Banque nationale de Belgique ; — du général de division Lecointe, sénateur de l'Eure, ancien gouverneur de Paris ; — de M. Octave Feuillet, de l'Académie française ; — de M. Émile Durier, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de la justice, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats ; — de M. Émile Richard, président du Conseil municipal de Paris ; — du docteur Wieger, professeur de pathologie générale à l'Université de Strasbourg ; — du célèbre archéologue allemand Schliemann.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1314)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 TOME XLVII 10 JANVIER 1891

Paris, 10 janvier 1891.

Il fut un temps où l'année s'achevait dans des crises politiques violentes et répétées, dans le vacarme d'un Palais-Bourbon en délire, parmi les conflits des deux Chambres, sous le tonnerre des interpellations, au fracas des chutes ministérielles. En ce temps-là le commerce parisien, joignant les deux mains, larmoyant des deux yeux, la face tournée vers le monument qui s'élève près du pont de la Concorde, s'écriait :

— Messieurs! messieurs! accordez-nous au moins la trêve des confiseurs!

On ne l'entendait même pas, tant il se faisait de bruit dans cette maison. Et, depuis le grand Boissier et le grand Barbedienne jusqu'au petit forain en sa petite baraque provisoire, jusqu'au camelot colportant sur l'asphalte la dernière invention de l'année, tous, en songeant aux bénéfices qui s'envolaient et à la grosse échéance qui s'approchait, maudissaient la politique et les politiciens.

Aux étalages, les pantins agitaient des bras désespérés, comme s'ils eussent parlé à quelque tribune. Les poupées auraient voulu, comme les Sabines de la toile de David, se jeter entre les furieux et de leurs bras articulés séparer les combattants. Des bruits de guerre sortaient des boîtes à soldats de plomb et jetaient la terreur dans tout le pays. Les *questions* les plus ingénieuses proposées par les nomades du boulevard n'arrêtaient plus le passant, inquiet des problèmes, bien autrement compliqués et brûlants, qui s'agitaient là-bas. Les pralines prenaient des airs de projectiles et, dans l'arrière-boutique des confiseurs, on voyait trembler les gélatines.

Comment risquer ses capitaux en achats de marrons glacés, quand les journaux annonçaient une conflagration européenne pour le printemps et une crise gouvernementale pour tout de suite?

Cette année-ci, quel changement! Plus heureux que sages, le ciel nous a gratifiés d'une Chambre bonne personne, qui fait peu de bruit et beaucoup de besogne; qui a expédié dans le moins de temps possible le meilleur budget que nous ayons eu depuis vingt ans; qui a conservé son gouvernement de l'autre année comme un enfant bien sage conserve ses jouets d'un premier janvier à l'autre; qui n'a pas fait de tapage diurne ou nocturne avec ses tambours, pas fait crier les voisins en soufflant dans ses trompettes, pas sorti ses soldats de leurs boîtes pour les répandre sur les parquets de grand'maman l'Europe, pas cassé les cristaux alignés sur cette étagère qu'on appelle le banc des ministres. Elle n'a même pas éventré M. de Freycynet, pour voir ce qu'il y a dedans, encore qu'il soit vêtu d'un bel habit tout neuf, à palmes vertes.

A l'approche de la redoutable échéance, respectueuse des intérêts de Siraudin, elle s'est séparée paisiblement. Ceux des députés qui vont passer leurs vacances en province ont même acheté beaucoup de bonbons chez les confiseurs, beaucoup de polichinelles dans les bazars, beaucoup de *questions* aux camelots, ceux-là pour les distribuer à leur famille et aux enfants des électeurs influents, celles-ci pour les étudier à loisir.

C'est une fin d'année très douce, toute sucrée, toute en fondants. Nous n'avons plus seulement la trêve des confiseurs : cette Chambre a inventé la paix des confiseurs.

N'empêche pas qu'il se trouvera des gens pour trouver que l'idylle dure trop longtemps ; ils ne tarderont guère à rééditer le mot fameux : « La France s'ennuie. » C'est une espèce qui n'est jamais contente ; elle conçoit la politique comme un drame de la Porte-Saint-Martin ; elle ne sait s'amuser que quand il y a des crimes bien noirs ou des Parlements bien méchants. Elle a consenti à faire crédit au gouvernement à cause d'Eyraud et de Gabrielle ; mais aujourd'hui que la pièce est finie...

Certains mêmes ont déjà commencé à se plaindre : « Donnez-nous, disent-ils aux dieux, donnez-nous une Chambre qui se remue. »

Il ne faudrait pas s'étonner, parmi les ingrats envers cette législature modèle, de rencontrer ceux qui ont le plus profité de cette bienheureuse accalmie.

Il y aurait parmi eux des confiseurs que je n'en serais point surpris. Le commerçant parisien est volontiers aventureux à ses moments perdus ; le sang des anciens gardes nationaux coule dans ses veines Quand il a mis les volets à sa boutique, il ne hait point les spectacles de la rue ; son bénéfice encaissé, il se plaît toujours à voir donner « une leçon au gouvernement ». Plus d'un, aux débuts de la Commune, a estimé que « c'était bien fait » ; et Boulanger n'aurait pas eu tant de suffrages en janvier 1889 s'il ne s'y était mêlé des bulletins de confiseurs.

Ces gens si doux, habitués à vivre parmi les douceurs, sont à l'occasion terribles. Ils fabriquent des papillotes, mais de l'air dont leurs pères, le bonnet à poil du soldat-citoyen enfoncé sur l'occiput, fabriquaient des cartouches,

Vous verrez qu'un de ces jours ce seront les députés et les journalistes qui supplieront les confiseurs de leur accorder « la trêve des politiques ».

***

En attendant, les élections sénatoriales du 4 janvier nous sont un nouveau gage de la sagesse future du Parlement — et aussi de la sagesse actuelle du pays.

De seize sièges que détenaient, en se décorant du beau nom de conservateurs, les amateurs de révolutions nouvelles, la majorité républicaine du Sénat en a gagné dix.

Cette fois encore le pays est allé aux opinions modérées, en écartant de parti pris les intransigeants de gauche et les intransigeants de droite.

Le trait le plus saillant de cette journée a été la nomination de M. Jules Ferry. Les électeurs sénatoriaux n'ont pas jugé à propos de confirmer l'ostracisme dont l'avait frappé, en septembre 1889, une coalition de radicaux, de socialistes et de cléricaux, sous la raison sociale Boulanger et Cie. Ils n'ont pas pensé que le fait d'avoir reconstitué notre empire colonial fût un vice absolument rédhibitoire, ni que la Tunisie, Madagascar et l'Indo-Chine dussent former à leur conquérant tout accès dans un parlement français.

L'effet de ce verdict électoral a produit grand effet, non seulement en France, mais chez les nations étrangères, à commencer par la Russie (n'en déplaise au *Matin*). Celles-ci ne comprenaient pas notre empressement à nous priver d'une capacité reconnue et d'une grande expérience, fût-elle chèrement acquise.

Elles n'ont pas cru, même un instant, que c'était parce que nous avions des hommes d'État à revendre.

L'exclusion de M. Ferry avait été une erreur judiciaire ou de judiciaire, une sorte d'affaire Lesurques électorale. Heureusement que les terroristes d'aujourd'hui n'emploient pas, pour supprimer leurs adversaires, des procédés aussi tranchants qu'en 1793. La réhabilitation, qui ne s'est pas fait trop attendre, a trouvé le condamné en très bon état. Les favoris seuls — ces favoris légendaires, qui donnèrent du pain à des légations de caricaturistes — ont été un peu rognés.

***

A propos des élections sénatoriales, j'entends faire l'éloge de ce mode de scrutin. On dit : « Le vote à deux degrés a du bon. » — Mais le suffrage sénatorial n'est pas seulement un suffrage à deux degrés. C'est tout autre chose, et c'est mieux.

Le suffrage à deux degrés, proprement dit, ne donnerait pas les mêmes garanties. Supposez un département pris du *delirium boulangistum*, comme il y en eut quelques-uns en 1889 : est-ce que des électeurs du premier degré ne nommeraient pas des électeurs au second degré qui penseraient et voteraient exactement comme eux ? Ils choisiraient même les plus fous pour faire plus sûrement cette mauvaise besogne.

Au contraire, ceux qui désignent les électeurs sénatoriaux, ce sont les membres du Conseil municipal. Or ceux-ci — sauf peut-être à Paris — sont choisis nécessairement parmi les plus sages, les plus réfléchis et les plus honnêtes.

Songez donc : il s'agit de ce qu'on a le plus à cœur dans nos villages : la bonne gestion des deniers municipaux !

L'intérêt même des électeurs, leur intérêt le plus proche et le plus immédiat, nous garantit la sagesse de leurs choix ; et ces municipaux, nommés pour leurs aptitudes d'administrateurs, exercent aussi en bons pères de famille leur droit de concourir à l'élection des sénateurs.

C'est un mode de votation non seulement excellent, mais exquis, comme le disait l'autre jour Reinach du résultat des élections.

M. Wallon se doutait-il lui-même de la portée de son ingénieuse invention ? — S'il s'en doutait, je vote pour qu'on lui érige une statue devant l'Institut — ou en face du bronze de Voltaire : le Père de la République et le Père de la Révolution auront sans doute beaucoup de choses aimables à se dire.

A. R.

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS (1)

Définitions.

Si la langue est devenue élastique, si le vocabulaire s'est déformé, si la logique parlementaire s'est peu à peu réduite à n'être plus qu'un raisonnement verbal, fait de sons et point d'idées, il faut s'en prendre surtout à ce que, depuis cent ans, il s'est établi dans l'usage un certain nombre de mots dont on ne s'est jamais mis en peine de donner une définition exacte. Voilà une première cause d'erreur qui, développée et exploitée, se transformera facilement en moyen de tromperie, qui engendrera des erreurs et des tromperies à l'infini, longtemps après que, par l'habitude et l'indifférence, l'inertie, la passivité d'esprit qu'elle amène, on aura cessé de l'apercevoir.

Un arbre pousse, maigre et sans force: il ne produit que des fruits noués ou gâtés; cherchez au pied : il y a un trou; les racines ne tiennent nulle part; la mince couche de terre qui les recouvre ne peut porter qu'une vaine écorce. — L'absence de définition ou l'oubli des définitions, c'est le trou au pied de l'arbre; il est nécessaire de le combler, nécessaire de définir et de définir toujours. Il est d'utilité publique de faire une bonne fois la police, au bas de la tribune, et de n'y point laisser monter un adjectif, sans en dresser le signalement. Le régime parlementaire étant, de sa nature, oratoire et par suite un peu théâtral, il en résulte — ainsi l'exige l'acoustique du théâtre — que les mots doivent être enflés dans les bouches pour arriver gros encore dans les oreilles. Mais il y a en toutes choses une proportion et une mesure; de temps en temps le besoin s'impose d'accorder l'instrument et de remettre au point. — « Démocratie, messieurs, démocratie! » — Certainement, monsieur, démocratie. Mais, s'il vous plaît, définissons.

Ce petit travail n'a pas d'autre but : définir. Il ne veut être qu'un inventaire, qu'un catalogue, qu'une analyse patiente et complète, s'il se peut, qu'une sorte de *Syllabus* laïque et philosophique, qu'un examen de conscience fait par nous-mêmes sur nous-mêmes, par un républicain pour des républicains. Il sera essentiellement critique et négatif, parce qu'il veut l'être, afin de ne pas ajouter des sources nouvelles aux vieilles sources de confusion. Désordre pour démolir, désordre pour reconstruire, deux désordres et non point un ordre. Le plus pressé est de déblayer, de faire place nette. Nous nous efforcerons de poursuivre l'erreur jusqu'en ses origines; nous tâcherons, en tout cas, de l'arrêter, à son second degré, lorsque d'erreur elle se change en cause d'erreur ou en moyen de tromperie, lorsque déjà elle n'est plus seulement une erreur, mais un *sophisme*.

Qu'est-ce qu'un *sophisme?*

D'après Littré, c'est « un faux raisonnement qui a quelque apparence de vérité ». Par extension : « Sophismes d'amour-propre, d'intérêt, de passions, faux raisonnements que suggèrent l'amour-propre, l'intérêt, les passions. » D'après Bentham, « on donne en général le nom de sophisme à tout argument employé dans un but de déception, à toute théorie destinée à produire des opinions erronées. »

Cette définition de Bentham nous suffit : elle justifie le titre que nous avons choisi : *Sophismes politiques de ce temps;* c'est-à-dire : *Théories politiques de ce temps destinées à produire des opinions erronées.*

Bentham, qui ne se proposait de traiter que des sophismes *parlementaires*, eût pu se contenter de la première partie : « arguments employés dans un but de déception »; la deuxième partie s'étend et s'applique à tous les sophismes politiques, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient. La distinction entre les sophismes parlementaires et les sophismes politiques est sans nul doute un peu arbitraire et subtile, la théorie erronée finissant par prendre corps et vie dans l'argument captieux. Mais il nous a semblé que le sophisme politique était plutôt *de fond*, le sophisme parlementaire, plutôt *de forme;* comme on voudrait toucher le fond, on n'a pas craint d'écrire : *sophismes politiques.*

Non content d'énumérer et de classer les principales variétés du sophisme, Bentham en a étudié les caractères communs et les causes communes. Parmi ces caractères, il relève deux traits : « 1° chez ceux qui les emploient, les sophismes indiquent ou l'improbité ou l'inintelligence, ou un grand mépris pour les facultés morales de ceux auxquels ils s'adressent; 2° chez ceux qui les acceptent, ils indiquent une profonde faiblesse intellectuelle. » Quant aux causes communes à tous les sophismes, Bentham en compte quatre : il y en a sûrement davantage.

Il y a les préjugés fondés sur le respect idolâtrique des prétendus principes et de la prétendue discipline; à côté de la « faiblesse intellectuelle », il y a la « paresse intellectuelle »; pour les conséquences, c'est tout un.

Il y a les préjugés fondés sur *l'esprit simpliste*, autrement dit sur la disposition naturelle chez la plupart des hommes à n'envisager les choses que sous un seul angle, dans un seul jour et par une seule face. Et derrière *l'esprit simpliste*, il y a encore *l'esprit classique*, dont les ravages sont incalculables, né de l'enseignement universitaire qui, superposé à l'enseignement des Jésuites, lui-même superposé à l'enseignement du Moyen-Age, et se corrompant au long des siècles, distribué par égales portions à des cervelles inégales, a laissé après lui, dans des millions de têtes, comme des dépôts de fausse science ou de demi-science.

(1) Voy. la *Revue* du 27 décembre 1890.

Ces préjugés, tirés de l'esprit simpliste et de l'esprit classique, on les rencontre tout de suite, dès que l'on commence à passer en revue les idées données, reçues, échangées comme monnaie courante, en politique.

I.

Des formes de gouvernement

a) Sophisme de la *monarchie pure*.
b) Sophisme de la *démocratie pure*.

La première question qui se pose, celle qui nous divise le plus, est la question des *formes de gouvernement*. Quel est le meilleur gouvernement, et d'abord, combien y a-t-il de formes de gouvernement? Neuf cent quatre-vingt-dix personnes sur mille répondent immédiatement : « Il y en a trois. » Vous croyez qu'elles vont nommer la royauté constitutionnelle, l'empire et la république! Et l'*esprit classique*, qu'en faites-vous? On remonte aux Grecs et aux Romains. On vous nomme la monarchie, l'aristocratie, la démocratie. On vous renvoie, par Montesquieu, à Aristote. Et ici se montre *l'esprit simpliste*, à un Aristote écourté, simplifié. Car, s'il est vrai qu'Aristote reconnaissait trois formes normales : la *basilie* ou royauté, l'*aristocratie* et la *politie*, il citait aussi trois formes anormales : la *tyrannie* ou *despotie*, *l'oligarchie* et *la démocratie* (1).

Montesquieu en demeure là, avec cette différence qu'il fait du *despotisme* une forme normale; au lieu de trois formes, nous en avons quatre : le despotisme, la monarchie, l'aristocratie et la démocratie.

Aristote, soit; pendant plus de deux mille ans, le monde a vécu sur son système (avec quelles méprises et quelles fautes dans le classement!), tenant pour article de foi que l'aristocratique Sparte était une démocratie, ne parlant pas d'Athènes qui, elle, était vraiment démocratique, proclamant la république romaine, la meilleure, la plus parfaite des démocraties, la proposant en exemple à toutes les générations.

La révolution a vécu de ce système; nous en vivons. Ce sont des républicains, des démocrates, des sans-culotte romains que les révolutionnaires français ont voulu imiter; c'est d'eux qu'ils ont reçu la plus étrange des suggestions historiques; c'est la république romaine, avec ses lois et son verbe, avec ses faisceaux et ses toges, qui a hypnotisé ces bons bourgeois de France, tout chaud sortis de l'*Encyclopédie*.

Sous le coup de cette suggestion — la plus curieuse assurément de toutes les suggestions à distance — on a vu renaître des Brutus, des Gracchus, des Mucius Scævola : on a rêvé de belles actions primitives et de dévouements civiques d'une barbarie grandiose; les âmes, du moins en paroles, sont redevenues de la vieille roche. On eût bien étonné le citoyen Babeuf ou le citoyen Clootz (qui, d'ailleurs, préférait la Grèce) si on leur eût prouvé, ainsi que l'a fait plus tard Herbert Spencer, « qu'il y a moins de ressemblance entre les institutions des Romains et les véritables institutions libres qu'entre un requin et un marsouin ».

Prendre la république romaine pour une démocratie, c'est commettre une bévue pareille à celle du naturaliste qui prendrait également pour des poissons le requin et le marsouin, sous prétexte que tous deux vivent dans l'eau. Tout de même, sous prétexte que Rome était une république, on en a vite conclu que c'était une démocratie. Préjugé fondé sur l'esprit simpliste. Sous prétexte qu'elle avait été grande, on s'est ingénié à la copier, à la singer. Préjugé fondé sur l'esprit classique.

Ainsi, pour le vulgaire, trois ou quatre formes, pas une de plus, pas une de moins. Des formes pures, intactes, tranchées, jamais combinées, jamais mêlées. L'esprit simpliste ne se fût pas accommodé de la moindre complication. Toutefois, Cicéron (qui cependant est un classique) avait bien soupçonné que ces catégories si nettes n'étaient que dans l'intelligence et n'étaient point dans les faits, et, comme il avait mis la main à la besogne, il avait vu que les formes se pénétraient les unes les autres, qu'il pouvait y avoir, qu'il y avait une forme combinée, une forme mixte :

« Il existe, dit-il, un quatrième genre d'État, que je recommande fort; il est composé et mêlé des trois précédents... Il convient, en effet, qu'il y ait, dans l'État, quelque chose de souverain, de royal, que quelque chose y soit accordé à l'autorité des grands, que quelque chose y soit réservé au jugement et à la volonté du peuple (1). » Mais on s'était sans peine débarrassé de ce texte importun, en répliquant que, dans toute nation et toute cité, il faut que ce soit le peuple, ou les grands, ou le prince qui gouvernent; qu'il est plus facile de louer l'État mixte que de le réaliser; que si, par hasard, il se réalise, il ne saurait se maintenir longtemps.

Du coup, les politiques de cabinet ont enterré la remarque, profonde et féconde, de Cicéron. Mirabeau lui-même ne réussit pas à la ressusciter, quand il s'écria, en 1790, au cours des débats sur la constitution : « Dans un certain sens, les républiques sont des monarchies, et, dans un certain sens, les monarchies sont des républiques. »

Mais, en dépit de toutes les classifications et de

(1) La *démocratie*, une forme anormale! Elle a bien changé sur la route! De peur de heurter trop violemment la convention, nous ne l'appellerons pas par démocratie, mais par *demagogie* ou par *ochlocratie* — dénomination de la foule pauvre et grossière.

(1) Cicéron, *de Rep.*, I, 29 : *Quartum quoddam genus reipublicæ maxime probandum esse censeo, quod est ex his, quæ prima dixi, moderatum et permixtum tribus;* et I, 45 : *Placet enim esse quiddam in republica præstans et regale, esse aliud auctoritati principum partitum ac tributum, esse quasdam res servatas judicio voluntatique multitudinis.*

toutes les répugnances inspirées par l'esprit simpliste, c'est la vérité qu'il existe une forme de gouvernement mixte, combinée, mêlée de toutes les formes de gouvernement possibles. Ou plutôt, c'est une partie de la vérité. La vérité tout entière, c'est qu'il n'a jamais existé, c'est qu'il n'existe pas, c'est qu'il n'existera jamais d'autres gouvernements que cette forme mixte; c'est que la monarchie pure est une chimère, comme l'aristocratie pure, comme la démocratie pure. C'est qu'un raisonnement, basé sur cette théorie erronée, ne peut produire que des opinions erronées, ne peut aboutir qu'à des fautes de pensée et de conduite, est vicieux et mène droit à des conclusions, à des résolutions vicieuses, n'est, en un mot, qu'un sophisme.

Remontez aussi loin que vous voudrez. Où trouvez-vous le gouvernement d'un seul? Louis XIV a beau dire : « L'État, c'est moi. » L'État, c'est lui et quelques autres; l'État, c'est lui et Colbert. Allez aussi loin en sens opposé. Où trouvez-vous le gouvernement de tous? De même qu'il n'est point de monarchie si absolue qu'elle se passe de ministres, de conseillers, de secrétaires; de même il n'est pas de démocratie directe qui ne délègue quelques-uns de ses pouvoirs à des représentants, à des fonctionnaires.

Il n'est pas de monarchie absolue où la puissance du roi, pas d'aristocratie absolue où la puissance des princes, pas de démocratie absolue où la puissance du peuple ne soit limitée par rien. L'idée d'un gouvernement absolu, monarchique ou démocratique, est un concept logique, sans correspondant dans la réalité.

Heureusement. Car, dans ce cas, le monarque gouvernerait contre les grands et le peuple; les grands, contre la foule; la foule, contre tout ce qui serait au-dessus d'elle. On aurait le gouvernement d'une classe contre les autres classes ou le gouvernement de toutes ces classes contre l'une d'entre elles, le contraire même d'un bon gouvernement.

Encore une fois, le gouvernement du pays par le pays est une jolie formule, mais, prise à la lettre, c'est une absurdité épaisse, puisqu'on n'imagine pas, ou si on l'imagine, on ne l'a vu nulle part, le peuple tout entier, également souverain, gouvernant le peuple tout entier, également sujet. Le plus qu'on puisse dire, c'est que personne ne sera privé de tout droit et que personne n'aura tous les droits. Et c'est à peu près tout, mais il suffit.

Il suffit, si les garanties sont sérieuses, si le contrôle est efficace, si la machine marche bien, pour que le gouvernement établi ait la qualité essentielle, indispensable à tout gouvernement, pour qu'il soit un gouvernement national, pour que, plus ou moins grande, plus ou moins petite, tout le monde, grands et petits, toute la nation y ait sa part.

Cette part, qui la déterminera? Quelle sera la meilleure forme? Il n'y a qu'une réponse. Celle qui s'adaptera le mieux aux conditions actuelles de la vie nationale; celle qui donnera le mieux l'image de la nation.

Mais sera-ce la monarchie ou la démocratie, la royauté ou la république? Ce sera tantôt une forme, tantôt l'autre, selon que, dans la vie nationale, une classe ou l'autre déploiera plus d'activité, prouvera plus d'aptitude ou occupera plus de place.

Comme il ne peut y avoir ni monarchie pure ni démocratie pure, cela revient à dire que le gouvernement contiendra tantôt plus, tantôt moins d'éléments monarchiques ou aristocratiques, tantôt plus, tantôt moins d'éléments démocratiques. Cela revient à dire que les formes en elles-mêmes sont presque indifférentes, que ce qui n'est pas indifférent, c'est le dosage, la proportion dans laquelle les éléments s'y associent.

La règle, pour que le dosage soit juste, par conséquent pour que le gouvernement soit bon, c'est qu'il embrasse, sans en exclure aucun, sans en exagérer aucun, les multiples facteurs de la vie nationale, qu'il soit, en quelque sorte, à un moment donné, la fidèle et frappante photographie de tout ce qui est, devient, demeure, se crée et se conserve dans la nation.

*
* *

c) Sophisme de la *légitimité monarchique*.

d) Sophisme de la *légitimité démocratique*.

A quels signes reconnaîtra-t-on qu'un gouvernement s'adapte aux conditions actuelles de la vie nationale? 1° A son institution ; 2° à sa durée. L'un de ces faits est une présomption, l'autre une preuve de son excellence (prenez excellence dans un sens relatif). Plus il durera, et, tandis qu'il dure, moins il sera contesté — moins il aura négligé ou froissé d'éléments de la nation, plus il se sera approché de la fin, de l'objet du gouvernement, plus il aura été un bon gouvernement.

Ce n'est pas tout. Tant qu'il durera, il acquerra de la légitimité, il absorbera en lui toute légitimité, il sera le seul gouvernement légitime. Il sera comme le complément, comme le couronnement, comme l'aboutissement de la vie nationale : contre ce gouvernement, il ne saurait y avoir de gouvernement; contre sa légitimité de fait, il ne saurait y avoir de légitimité supérieure. D'où tire-t-il son droit? De ceci, *du fait;* de son existence et de sa durée.

J'entends bien qu'à l'extrême droite et à l'extrême gauche, on murmure que c'est peu. Je répète que c'est assez. J'entends que les uns parlent de Dieu et les autres du peuple. Pour les uns, le pouvoir légitime descend des cieux comme d'une fontaine toujours coulante, mais dont les eaux canalisées ne passent, en minces filets, que dans le jardin d'une seule famille. Pour les autres, le pouvoir légitime monte du sol en une large nappe, par une poussée irrésistible : il n'y aurait qu'à presser pour le faire jaillir. Les uns et les autres font là, qu'ils le sachent ou ne le sachent pas, de la métaphysique politique. Les uns disent : « Dieu »,

mais Dieu, en politique, n'est qu'une hypothèse. Les autres disent : « le peuple ». Mais qu'est-ce que « le peuple »? Est-ce « la masse »?

On n'en est plus à apprendre comment s'est formée et s'est accréditée la superstition d'une légitimité monarchique. Ce n'est pas Dieu qui s'est fait empereur romain, ce sont les empereurs romains qui se sont déclarés dieux. Un peu de théocratie dans les temps très lointains, les chefs à la fois prêtres et rois, et puis de la théocratie au rebours, le maître à la fois prêtre et dieu : joint à cela, le besoin de sentir son héritier consacré; quoi de plus? la légitimité est faite. Elle est faite, mais ce n'est pas l'Esprit Saint, la colombe mystique, volant, la tête basse, des hauteurs inaccessibles; c'est l'orgueilleux géant, dressé, tendu sur la pointe des pieds, essayant de se baigner, de se purifier dans les nuages, de se ceindre le front d'une couronne d'étoiles.

Pour la seconde théorie, qui fait dériver le pouvoir du peuple, de la foule, elle n'est ni moins fausse ni moins dangereuse. S'il n'y a qu'à presser pour le faire jaillir, prenez garde à qui posera le doigt. Droit populaire, démocratie sans frein, démagogie, dictature, césarisme, c'est l'échelle fatale : vous n'y échapperez pas. Où donc est la source du pouvoir? Dans la nation, non dans le peuple, non dans la foule qui est la majorité, mais qui n'est qu'une partie de la nation, dans la nation agissant, vivant de tous ses membres et de tous ses organes, les plus nobles et les plus humbles, non pas la tête seulement, non pas les pieds seulement, toute l'âme, tout le corps, la tête et les pieds. Et maintenant, quel sera le gouvernement légitime? La monarchie? Peut-être. La démocratie? Peut-être. Celui qui ne sacrifiera aucun organe, qui donnera à chacun toute sa valeur; appelons-le, si vous voulez, le gouvernement *organique*.

Mais enfin, quelle forme revêtira-t-il, ce gouvernement organique? Il a pu les revêtir toutes. Il a pu être jadis une monarchie dite absolue, lorsque les seigneuries furent brisées et que le peuple, le nombre, ne comptait pas, politiquement n'existait pas encore. Aujourd'hui le peuple existe; ce régime de légende, on ne le reverra plus. L'idée est morte, du *dominium terræ*, du roi propriétaire de la terre et des hommes. Gravement atteinte dans Louis XVI, galvanisée à grand' peine par Louis XVIII et Charles X, elle a été achevée par Louis-Philippe, *roi des Français*. La monarchie, sortie d'elle, insuffisamment organique, pouvait convenir à une nation à demi inorganique encore. Mais à présent? Autant vaudrait songer à ramener l'âge fabuleux de l'arquebuse à rouet. Du reste, c'est discourir dans le vide, puisque cette monarchie de droit divin est tombée, que le comte de Chambord n'a pas régné, qu'il n'a pas eu d'enfants et que la grâce de Dieu est vacante.

Par la disparition de cette forme surannée et devenue caduque longtemps avant sa chute, le champ des compétitions se resserre. Il n'y a plus en présence que la monarchie constitutionnelle et la démocratie représentative. L'aristocratie, elle aussi, est une forme surannée. Elle est partout subordonnée aux monarchies ou aux démocraties. Le césarisme, l'empire, est une forme anormale, comme disait Aristote, la nation peut être contrainte de le subir; il l'empêche de vivre et l'étouffe en se chargeant de vivre pour elle.

Qu'est-ce, par contre, que la monarchie constitutionnelle? Un État national, un État public, une *république*—qu'on se rappelle la phrase de Mirabeau.— Mais pourquoi serait-ce la meilleure des républiques? A cause de l'hérédité? Ses inconvénients compensent, et au delà, ses avantages. A cause de la royauté même? En somme, « si le roi règne et ne gouverne pas, si tout le gouvernement effectif est attribué aux ministres, l'autorité est républicaine », le gouvernement est républicain. Si le roi règne et ne gouverne pas, « le plus médiocre des hommes sera le plus désirable des rois » (1). Pour employer l'expression du parti radical prussien de 1848, tenez-vous beaucoup à « ce chapeau sans tête »?

Le plus clair mérite de la monarchie constitutionnelle, c'est d'avoir un prince qui protège les minorités contre les usurpations de la majorité. Mais, ce mérite, est-ce qu'une démocratie sagement réglée ne peut pas l'avoir ou l'acquérir?

Regardons plus aux choses et moins aux mots. Sous quel régime sommes-nous à l'heure qu'il est? Sous un régime mixte. Une république avec un président qui, M. Jules Simon l'observait l'autre jour, est plus roi que Louis-Philippe. Et M. Jules Simon n'est pas tout seul de cet avis. M. Goblet, M. Clémenceau, M. Banc, M. Sigismond Lacroix ne se lassent pas de gémir, parce que « la Constitution est monarchique ». Il est vrai, elle est monarchique ou tout au moins *monarchisante*; elle contient quelque chose de monarchique. Et, d'autre part, elle contient quelque chose d'aristocratique, ne fût-ce que par le prestige qui s'attache aux sénateurs et députés élus, mais, par l'élection, élevés au-dessus de la foule.

S'imaginerait-on d'aventure que la démocratie contemporaine n'a gardé nulle trace d'aristocratie? Une aristocratie! Mais, sans sortir du Parlement, il s'en est formé une, chez nous, depuis la Constituante et la Convention : la liste serait curieuse à dresser des fils, petits-fils ou petits neveux de constituants et de conventionnels qui, de 1800 à 1890, ont été ou sont investis de fonctions électives.

Je n'en dis point de mal : je le constate et, l'ayant constaté, ayant constaté que notre vie nationale comporte un reste de mœurs monarchiques et qu'un de ses facteurs importants est une sorte d'aristocratie hour-

(1) Bluntschli, *Théorie générale de l'État*, p. 380.

geoise, je loue grandement la constitution de 1875 d'être « monarchisante » et « aristocratisante »; ce n'est pas un motif pour que j'en demande, c'est un motif pour que j'en combatte la revision.

Il faut conclure. Voilà un gouvernement qui satisfait pleinement aux conditions de la vie nationale. C'est donc un bon gouvernement. Il est mixte, mêlé d'un sixième de monarchie, d'un sixième d'aristocratie et de quatre sixièmes de démocratie. La combinaison est donc équitable.

Vous, monarchistes intransigeants, vous voudriez les six sixièmes de monarchie; vous, démocrates intransigeants, les six sixièmes de démocratie. Mais, si l'on vous cédait, il ne s'adapterait plus à la nation; il ne se moulerait sur rien, il serait en l'air. Vous, monarchistes du bon vieux temps, vous voulez l'orienter vers la monarchie pure. Sophisme, puisqu'il n'y a jamais eu de monarchie pure; vous, démocrates de l'avenir, vous voulez l'orienter vers la démocratie pure. Sophisme, puisqu'il n'y aura jamais de démocratie pure. Vous, monarchistes du trône et de l'autel, vous contestez son origine. Sophisme, puisqu'il n'y a pas de légitimité monarchique supérieure. Vous, démocrates jacobins, au nom d'une soi-disant divinité du nombre, vous voulez le pousser hors de toute limite. Sophisme, puisqu'il n'y a pas de légitimité démocratique supérieure.

Vous, monarchistes constitutionnels, votre légitimité est la même que la sienne; c'est la légitimité de fait. La lui contesteriez-vous? Sophisme, puisqu'il dure, sans trouble et sans oppression, depuis vingt ans. La réclameriez-vous à votre profit? Sophisme, puisque, depuis quarante-deux ans, vous n'avez plus la possession d'état et que la diplomatie internationale qui, avant tout, reconnaît le fait, vous témoigne des égards, mais ne vous reconnaît plus. Contestez-vous sa qualité? Sophisme. Il vaut précisément ce que vous vaudriez : vous seriez un peu moins république que lui, il est un peu moins monarchie que vous.

Refusez-vous d'y entrer, parce qu'il n'est pas héréditaire et confié en telles ou telles mains? Sophisme, et de la plus laide espèce, basé sur un intérêt personnel. Vous plaignez-vous qu'on vous en chasse? Sophisme, puisqu'il vous est ouvert et que c'est vous qui vous en exilez vous-mêmes. Mais vous, farouches démocrates, vous plaignez-vous qu'on vous fasse la guerre? Sophisme, puisque vous traitez en ennemis toute une partie de la nation qui, dans le gouvernement national, dans le seul gouvernement viable, dans le seul gouvernement légitime, possède, au même titre que vous, les mêmes droits que vous.

CHARLES BENOIST.
(*Sybil*).

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

III.

A L'ATHÉNÉE.

Dans le premier enivrement de ce succès inespéré, j'avais accepté de faire une conférence tous les huit jours. Comment mon tour pouvait-il revenir si souvent? Mon Dieu! l'explication est fort simple. Eugène Yung avait besoin de trouver six conférenciers par semaine, puisqu'il y avait chez lui trois soirs consacrés à la conférence, et que chaque soir en consommait deux. Or les conférenciers étaient rares. Les plus illustres parmi ceux sur qui il avait cru pouvoir compter n'avaient pas obtenu d'un gouvernement inquiet et jaloux l'autorisation de parler à cette tribune : ainsi MM. de Saint-Marc Girardin, Jules Simon, Laboulaye, Albert de Broglie et Augustin Cochin s'étaient vu refuser l'accès de l'Athénée : d'autres membres de l'Institut, qui avaient accepté en principe d'y faire des conférences, s'étaient récusés en apprenant l'interdiction qui frappait leurs collègues, et n'avaient pas voulu user d'une faveur qui semblait être un privilège. Je me souviens qu'un soir j'étais affiché avec M. Léon Say, dont le nom pourtant avait été agréé par le pouvoir. Mais le sujet choisi par lui ne plut pas en haut lieu. Signification lui fut faite, au moment où il entrait en scène, d'avoir à le changer. M. Léon Say, au lieu de bouder contre cet ukase, l'accueillit d'un sourire bienveillant, s'assit sur la chaise préparée pour lui, conta avec infiniment de grâce et d'esprit sa mésaventure à ses auditeurs, improvisa un joli développement sur le Paris nouveau de M. Haussmann, et se retira, plus chaudement applaudi que s'il avait débité la conférence promise. Ces histoires n'en avaient pas moins eu un fâcheux retentissement.

« Parmi les hommes de grand renom et de grand talent sur qui nous avions compté, écrivait Eugène Yung, quinze jours après l'ouverture, dans la *Revue des cours littéraires* qui est devenue la *Revue bleue*, beaucoup se sont mis sur la réserve dès qu'ils ont su quelles pertes avait subies la liste des conférenciers, préférant attendre pour voir quels noms viendraient y remplacer les noms prohibés. Quel que soit le mérite des orateurs qui ont comblé le vide causé par cette interdiction, on remarquera que les conférenciers que l'Athénée a ainsi perdus malgré lui étaient précisément au nombre de ceux qui devaient porter tout d'abord à un niveau élevé les conférences nouvelles, et leur donner un caractère propre à attirer sur elles l'attention et l'estime publiques. Nous avions donc raison quand

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890 et 3 janvier 1891.

nous avons signalé, comme un des principaux obstacles au succès des conférences, les ombrages de l'autorité. »

Cette abstention volontaire ou forcée de tant d'hommes de talent me faisait la partie belle, à moi qui n'étais qu'un débutant et ne donnais que des espérances. Vous savez, ou peut-être ne savez-vous pas, de quelle ardeur on bouillonne après un premier succès. Je ne doutais plus de rien. Il me semblait qu'une foule de sujets de conférence se levaient de l'amas déjà considérable de mes feuilletons et me dansaient devant les yeux. Je les saisissais au vol :

— Des sujets, disais-je à Yung, avec une joie et une infatuation de parvenu, j'en ai pour jusqu'au jugement dernier.

J'en avais bien toujours pour quelques mois d'hiver, à une par semaine. Je ne sais guère d'exercice qui m'ait été plus utile, même pour mon métier d'écrivain, que celui auquel je me livrai durant cette saison avec une extraordinaire ferveur de néophyte. Je me proposais d'exposer à l'auditoire de l'Athénée toutes mes vues théoriques sur le théâtre. Je fus naturellement obligé de les débrouiller, et de me les rendre claires à moi-même ; je les éprouvai ensuite à cette infaillible pierre de touche du public, et je dus en rejeter quelques-unes. Il va sans dire que je ne veux point entrer ici dans le détail des idées émises et des thèmes soutenus par moi ; je n'ai d'autre but que de vous conter mes impressions et les progrès que je fis jour à jour dans cet art qui m'était tout nouveau.

Vous croyez peut-être que je pris plus d'assurance à mesure que je me familiarisai davantage avec le public. Il n'en fut rien ; tout au contraire. Si vous causez avec les artistes dramatiques de leurs débuts, tous ou presque tous vous diront qu'ils n'ont commencé à sentir sérieusement la peur que lorsqu'ils ont pu mesurer mieux la difficulté de leur art. Sans doute on éprouve, la première fois que l'on paraît sur les planches, cette sensation particulière que les comédiens ont appelée le *trac;* mais on est jeune, on ignore le péril ; on va de l'avant, avec la fougue irréfléchie d'un casse-cou. On ressemble à ces enfants qui, en courant d'une haleine, ont franchi sur une planche étroite jetée de l'un à l'autre bord l'abîme d'un torrent ; qui se retournent ensuite, regardent éperdus de terreur le chemin qu'ils ont suivi, et se disent tout pâles : « Jamais je ne pourrai repasser par là. »

Je parlais tous les jeudis : avec quelle émotion je voyais revenir ce jour fatal ! J'avais toute la semaine roulé dans ma tête cette malheureuse conférence, et quand je touchais à l'heure de la produire devant le public, c'étaient des transes et des affres dont je sens encore le frisson, rien que d'y penser. J'étais tourmenté de toutes les angoisses de l'incertitude, ne sachant jamais si je réussirais à empaumer le public, ou si je tomberais à plat devant lui. C'est qu'avec mon système, qui s'aggravait de mon inexpérience, il n'y avait pas de milieu : c'était un succès à tout casser ou une chute sans fond. Et je ne pouvais rien en prévoir. Succès ou chute dépendait... de quoi ? Je ne saurais le dire au juste ; de tout et de rien, d'une première phrase froidement accueillie, d'une dame qui se levait pour s'en aller, d'un vent coulis me soufflant à l'improviste sur la nuque, du moindre incident qui, les jours où j'étais mal disposé, les jours marqués d'un caillou noir, suffisait à me démonter et me frappait le cerveau d'une sorte de paralysie. Je continuais de parler, car il n'y avait pas moyen de s'arrêter, ni de fuir ; mais j'entendais des mots se dévider et tomber de mes lèvres sans que j'y eusse part, et il me semblait qu'ils n'avaient point de sens, et je suais, à en voir l'écoulement, de honte et de pitié.

Ces soirs-là, je rentrais chez moi, désespéré et furieux. Je me couchais et ne pouvais dormir. Jamais je n'ai mieux compris qu'en ces occasions la force de cette locution populaire : son sang n'a fait qu'un tour. Je sentais, en effet, le mien tourbillonner dans tout mon être, avec une sorte de grondement sourd, et battre impétueusement, à larges coups, mes artères. La fièvre me tenait éveillé jusqu'au jour : cette conférence manquée se levait du fond de l'aube, et tous les développements s'en présentaient à mon esprit, qui jouissait alors d'une lucidité merveilleuse. Les mots accouraient abondants, justes et pittoresques : c'était ça qu'il fallait dire ! Où avais-je la tête ? Et justement il y avait toujours, — les soirs de désastres, — des auditeurs de marque dans la salle, des auditeurs qui avaient été attirés par le bruit de ma réputation naissante ; que vont-ils penser de moi ? J'avais des envies folles de leur crier : « Ça ne compte pas ! revenez jeudi prochain ».

Je me levais, après ces nuits d'insomnie, horriblement fatigué, les yeux battus, aussi moulu de tout le corps que si j'eusse reçu vingt coups de bâton... Et je me remettais à préparer la conférence suivante.

— Je ne vous comprends pas, me disait une dame du monde, qui me faisait l'honneur de s'intéresser à mes essais ; je ne vous comprends pas de vous donner des émotions pareilles. La conférence ne vous rapporte ni argent, puisqu'on ne vous paye pour ainsi dire pas ; ni gloire, puisqu'aucun journal n'en parle, si ce n'est quelquefois pour vous blaguer. A supposer que vous vous fassiez une réputation dans ce genre, où vous mènera-t-elle, puisqu'il ne s'acclimatera jamais à Paris. Voilà bien du temps et du travail perdus !

Je sentais la force de ces raisons ; mais j'ai été doué par la nature de la ténacité du bouledogue, qui ne lâche jamais la proie qu'il a une fois serrée dans sa terrible mâchoire. Les insuccès m'irritaient sans me décourager. Je n'en revenais à la charge qu'avec plus de passion et d'énergie. La *Revue des Cours* me faisait presque toutes les semaines l'honneur, qu'elle accordait

très rarement à mes collègues, de donner un compte rendu de ma conférence.

C'était un jeune homme, M. Léon Terrier, aujourd'hui professeur distingué de notre Université, qu'Eugène Yung avait chargé de cette besogne. Ces analyses, écrites avec un soin infini par un esprit judicieux qui savait faire tomber la lumière sur les points essentiels, qui discutait mes idées après les avoir exposées, ranimaient à chaque fois mon ardeur. J'étais enchanté de me voir si bien compris et souvent même réfuté de façon si spirituelle.

Nous avons eu vraiment quelques belles soirées à l'Athénée. Je m'en rappelle deux qui firent en ce temps-là leur petit bruit. J'avais été amené, je ne sais plus trop à propos de quelle comédie de Dumas fils, à parler de Molière, et comme, à cette époque, j'étais nourri de Stendhal, j'avais émis cette idée, qui revient sans cesse dans le *Racine et Shakespeare* du grand romancier, c'est que Molière avait, pour complaire à Louis XIV, daubé sur ceux qui vivent de leur intelligence et de leur travail, qu'il les avait livrés aux risées de la cour du grand roi.

J'avais senti, au moment où je parlais ainsi, une certaine résistance dans mon public ; je m'étais piqué au jeu, et, plantant là tout d'un coup la leçon préparée, je m'étais jeté à corps perdu dans le développement de ce paradoxe. J'eus beaucoup de succès; car, quand j'entrais en verve, j'aurais pu m'appliquer ce que Piron disait de lui-même dans *la Métromanie :*

Il part de moi des traits, des éclats et des foudres.

Je retrouve dans le compte rendu de Terrier un écho de cette soirée. Le chroniqueur de la Revue y parlait des applaudissements que j'avais enlevés : « Ils étaient provoqués, ajoutait-il, par la vivacité familière de sa parole, par l'abondance et le tour ingénieux de ses idées, par les souvenirs curieux et piquants dont il appuyait ses arguments, par des mots même hardiment et spirituellement profonds, surtout par la chaleur avec laquelle il exprimait, à propos de son paradoxe, d'honnêtes et sincères convictions. Mais... »

Il y avait un *mais;* il y en avait même beaucoup. Mon collègue, M. Deschanel, avait assisté à cette leçon. Yung le pressa d'y répondre; il promit de le faire la semaine suivante, à son jour de parole, et vous pensez quelle affluence attira l'annonce de ce tournoi oratoire. Je fus battu, d'abord parce que j'avais tort au fond. Je m'étais laissé emporter au plaisir d'étonner et de dompter un auditoire rebelle, et j'avais donné barre sur moi en poussant à bout une idée qui ne pouvait paraître juste que si on la présentait avec toutes sortes d'atténuations et de correctifs. Je le fus encore, parce que M. Deschanel était un des maîtres de la conférence et que la séance fut ce jour-là des plus brillantes.

« Ce que je ne saurais rendre, disait Terrier après l'avoir succinctement analysé, c'est la franchise courtoise que M. Deschanel a apportée dans cette discussion ; c'est cette parole sûre et souple, naturelle et élégante; c'est cette aisance sans affectation, cette connaissance de son public, cet esprit toujours doublé de bon sens, cette malice voilée de bonhomie; c'est l'art d'amener des citations heureuses, qui jettent sur le sujet de la lumière et de l'éclat; c'est une lecture animée et fine, qui conserve aux chefs-d'œuvre la fraîcheur et la vie, qui nous fait voir des intentions et des nuances nouvelles jusque dans Molière; ce sont enfin toutes les qualités qui font de M. Deschanel un des conférenciers les plus écoutés et les plus goûtés du public. »

Il n'y a pas un mot de trop dans cet éloge. Il a passé à l'Athénée un grand nombre de conférenciers dont je n'ai pu apprécier le mérite, car le soir j'étais le plus souvent appelé au théâtre par mes fonctions de critique. Mais j'ai eu souvent l'occasion d'entendre et d'admirer Deschanel.

Il était charmant, il était exquis. Dès son entrée en scène il séduisait le public, tant il y avait d'élégance dans sa démarche, de bonne grâce dans sa façon de saluer et de s'asseoir. Il tirait longuement, avec une aimable nonchalance, des gants gris perle de ses mains qu'il avait petites et potelées; il remuait d'un geste coquet le sucre dans son verre, il promenait sur l'auditoire un regard clair et chargé de sympathie; il commençait d'une voix faible, qui s'élevait peu à peu, on était tout oreilles.

Lisait-il? récitait-il? improvisait-il? Je crois bien qu'il usait tour à tour de ces trois procédés, qu'il savait fondre dans un ensemble harmonieux. La phrase coulait sans effort de ses lèvres, toujours correcte, fleurie parfois de métaphores, se terminant de temps à autre par un trait qu'il lançait avec un fin sourire, à moins qu'il n'affectât de le dissimuler sous un air d'indifférence qui ne faisait qu'en aviver la malice. Où il était merveilleux, c'était dans sa façon de préparer et d'amener les citations, que faisaient valoir ensuite sa voix nette et vibrante, sa diction colorée. Il était en pleine possession du métier, qu'il avait appris à Bruxelles ; il y avait dans son débit une telle certitude que jamais, en l'écoutant, le public ne sentait l'inquiétude du résultat. On s'abandonnait au plaisir de suivre cette parole si sûre, si élégante, si harmonieuse; de voir se répandre sur le sujet traité une lumière toujours égale. Quand par hasard l'orateur hasardait une digression, on était d'avance certain qu'il ne s'y perdrait point; qu'après avoir battu les buissons et en avoir fait lever des idées ingénieuses et des mots spirituels il reviendrait, par un détour de lui connu, à son thème principal, où il se jouerait avec une aisance enjouée et pleine d'agrément.

Cette manière formait avec la mienne un contraste parfait. La différence, qui était tout à son avantage, c'est qu'il avait porté la sienne au dernier point de

perfection dont elle était susceptible, c'est qu'il en jouait avec la sûreté de main d'un virtuose consommé, c'est qu'il était un maître; tandis que moi, je n'étais toujours qu'un écolier, à qui manquait encore le doigté de son instrument, qui déconcertait sans cesse le public par ses incohérences et ses défaillances d'exécution :

— Vous êtes insupportable, me disait la dame dont je vous parlais tout à l'heure. Vous avez l'air si peu sûr de vous, quand vous commencez, qu'on ne respire plus; on a peur de quelque horrible couac; on souffre du malaise dont vous semblez tourmenté.

Avec tout cela, j'avais mes partisans, et je crois que je ne blesserai aucun de ceux qui ont occupé tour à tour avec nous la tribune de l'Athénée en disant que, de tous les orateurs produits par Yung, ce fut Deschanel et moi qui eûmes le privilège de piquer plus vivement la curiosité du public. Au reste, il faut dire que les autres ne firent que passer; ainsi Hément, Lapommeraye, Gasperini et d'autres ne parlèrent point avec la même assiduité que nous. Les succès qu'ils obtinrent furent des succès d'un soir et ne se renouvelèrent que rarement. Tous deux, nous restâmes constamment sur la brèche.

Yung s'avisa même, sur la demande de son public, de nous mettre tous les deux ensemble, le même soir, sur l'affiche. Nous nous étions prêtés complaisamment à cette combinaison, car il n'y a jamais eu ombre de jalousie entre nous, et nous vivions ensemble sur un pied de bonne camaraderie; différente chez moi, qui avais été à l'École normale l'élève de Deschanel, et qui le tenais pour un maître en l'art de la conférence; bienveillante et aimable, du côté de Deschanel, qui sentait bien que mon genre d'éloquence (pardon du mot; je n'en ai pas d'autre sous la main), avec ses familiarités et ses soubresauts, ne pouvait que mieux faire valoir l'élégance continue du sien.

Il avait été convenu entre nous que ce serait tantôt l'un et tantôt l'autre qui commencerait. Il se produisit alors un phénomène qu'Eugène Yung n'avait pas prévu, non plus que nous, et qui se répéta trop souvent pour que je puisse l'attribuer au seul hasard. Quand l'un de nous deux avait, dans la première leçon, un succès brillant, quand il avait enlevé l'auditoire, l'autre, qui arrivait après lui, le trouvait mal disposé et presque grincheux. Il est bien probable que le contraste entre ces deux manières était trop violent pour que le public pût aisément passer de l'une à l'autre.

Je n'ai jamais vu Deschanel démonté qu'une fois. Mais il le fut sérieusement. J'avais parlé de verve; il commença et ne tarda pas, grâce à ce sixième sens dont sont doués les vrais orateurs et les vieux comédiens, à sentir qu'il n'avait pas son public dans la main. Il se dépita; le hasard fit que ce jour là la température au dehors était froide et que la scène, par un accident arrivé au calorifère, était insuffisamment chauffée.

— Mon Dieu, messieurs, dit-il moitié figue moitié raisin, je vous avouerai que je gèle; vous voyez que ma voix se prend. Voulez-vous me permettre de me couvrir la tête.

Il mit son chapeau, et continua de parler. Mais son agacement était visible.

— Ma foi, messieurs, dit-il en souriant. J'en suis bien fâché, et vous demande pardon. Mais il m'est impossible de réunir deux idées qui aient le sens commun, quand j'ai froid aux pieds. Je suis obligé d'en rester là et de vous présenter toutes mes excuses.

Il rassembla ses papiers et ses livres, et se leva sans émotion ni trouble, en homme du monde qui prend congé d'une maîtresse de maison et de sa compagnie. On rit beaucoup et on l'applaudit. Il s'était tiré en homme d'esprit d'un mauvais pas.

Nous aurions souhaité que Yung nous séparât l'un de l'autre; mais la saison des conférences tirait à sa fin; l'inconvénient, s'il y en avait un, ne serait plus de longue durée, et il était imprudent de rompre avec une habitude prise. Le public, habitué à voir nos deux noms sur l'affiche, ne viendrait peut-être plus pour un seul. Nous allâmes ainsi jusqu'au bout et terminâmes la campagne, une campagne qui devait être et qui fut unique.

Yung avait pu constater la difficulté de l'entreprise et le refroidissement progressif du public mondain. Je vous l'ai dit : il n'était pas homme à s'entêter contre l'opinion. Il avait déployé, pour mener l'expérience jusqu'au bout de l'année, beaucoup d'activité, d'adresse et de tact. Il avait sauvé l'honneur; il annonça que M. Bischoffsheim reprenait sa salle pour en faire un théâtre, et que les conférences ne rouvriraient non plus que les concerts.

C'était une croyance fort répandue en ce temps-là que la conférence n'avait pu vivre qu'à l'ombre du concert; elle mangeait l'argent qu'il avait gagné. Rien de plus faux. C'est la conférence qui faisait des recettes et qui comblait dans la caisse les vides creusés par le concert. J'ai eu jadis en mains les chiffres exacts que j'ai oubliés. Mais je trouve dans *la Revue des cours littéraires* une note signée d'Eugène Yung lui-même, et qui est bien significative. Elle date du mois d'avril, à l'heure où conférences et concerts battaient leur plein :

« Veut-on une preuve que le public s'intéresse aux conférences et qu'il commence à les mettre au rang des plaisirs qu'il daigne payer? Prenons le côté financier, le fait brutal que voici : les conférences rapportent des bénéfices à l'administration de l'Athénée, et l'on n'en peut dire autant des concerts. Oui, malgré le soin que prend l'autorité de couper les ailes aux conférences, ce qui les empêche de prendre leur essor; malgré le tort que leur cause l'opinion erronée du

monde sur la prétendue subordination de la littérature et de la science à la musique; malgré tout cela, et malgré la nouveauté de l'entreprise, les conférences, soutenues par le goût croissant du public, contribuent à la prospérité de l'Athénée, que compromettent, au contraire, les frais énormes des concerts. »

Je ne vis pas sans chagrin disparaître l'institution. J'avais pris goût à la conférence, j'avais fini par aimer les émotions qu'elle me donnait chaque semaine, je commençais à me blaser sur le journalisme; j'étais devenu à peu près indifférent aux louanges ou aux blâmes que m'attirait le feuilleton. Je savais si bien que dans le nombre il devait nécessairement y en avoir de réussis et d'autres manqués :

Sunt mala, sunt bona, sunt mediocria plura.

aurais-je pu dire avec Martial. Et puis, un article de journal, qu'il plaise au public ou l'ennuie, on n'en est pas averti tout de suite; on n'en a pas la sensation instantanée et brûlante, tandis que la conférence..., la conférence, c'est l'acteur en scène; il ne réussit ni ne tombe à demi; il sort couvert de bravos ou conspué. Ce sont des émotions, douloureuses sans doute à force d'être vives, mais après tout des émotions; et les émotions, c'est la vie. Faire le lendemain ce qu'on a fait la veille, ce qu'on est sûr de toujours bien faire ou à peu près bien, la belle avance, en vérité. Autant vaudrait être rond de cuir à dix-huit cents francs dans une administration. Il n'y a d'amusant que la lutte; se prendre corps à corps avec un aléa quelconque, le tomber ou être tombé par lui, c'est le vrai bonheur. Les joueurs le savent bien, qui sacrifient à ce bonheur leur fortune, leur santé et souvent même leur honneur; la passion de la politique, qu'est-ce autre chose le plus souvent que le besoin de la lutte et le goût des émotions fortes? S'il y a tant de vieillards à la Chambre, au Sénat, et partout, qui en sont enragés, c'est qu'ils n'ont plus à leur âge d'autre moyen de se donner les affres charmants de l'espoir et de la crainte.

Ces affres, je les regrettais.

— Allons, c'est fini, me dis-je, quand j'appris la fermeture de l'Athénée. C'est dommage.

Je ne me doutais guère que j'allais reparaître sur un plus grand théâtre, et reprendre, avec un éclat plus retentissant, une nouvelle série de conférences.

FRANCISQUE SARCEY

(*A suivre.*)

CRITIQUES CONTEMPORAINS

M. Émile Faguet (1).

On se plaignait, il y a quelque dix ans, que la critique littéraire fût en train de disparaître. C'est aujourd'hui l'un des genres où se produit le mouvement le plus intéressant. Écrivain de grand savoir, d'intelligence très pénétrante, d'esprit libre à un rare degré, M. Émile Faguet est parmi ceux qui auront le plus contribué à ce relèvement de la critique. Des belles études qu'il a publiées et qui ont fixé sur lui l'attention se dégage une physionomie d'une très vive originalité.

M. Faguet avait trente-cinq ans lorsqu'il publia ses premiers livres, vers 1883. Il ne s'était point hâté. Et c'est ce qu'auront peine à comprendre les jeunes gens d'aujourd'hui, si avides de publicité précoce. Une étude sur la *Tragédie au XVIe siècle* lui servit de thèse pour le doctorat. Le livre sur les *Grands maîtres du XVIIe siècle* est encore un livre de début et d'essai. C'est avec les *Études sur le XIXe siècle* que M. Faguet a pris rang.

Entre temps il donnait des chroniques, qui valaient ce que valent les chroniques; des comptes rendus de théâtre paraissant au lendemain de la représentation, travail rebutant, forcément hâtif et superficiel, où il fit preuve néanmoins d'une sûreté de jugement très remarquée. Enfin, pendant trois années, il a été chargé du feuilleton dramatique au *Soleil*. D'ailleurs il vient d'être « invité » à résigner ses fonctions de critique théâtral, considérées comme incompatibles avec la situation nouvelle qu'il occupe à la Sorbonne. — Ici je demande la permission d'avouer humblement que je ne comprends pas très bien. Pourquoi M. Faguet devra-t-il désormais ignorer ce qui se passe dans les théâtres? Pense-t-on sérieusement qu'il y ait intérêt pour notre haut enseignement à ce que les hommes qui le représentent se tiennent à l'écart du mouvement des lettres contemporaines? Notez d'ailleurs que M. Faguet n'a jamais cessé de faire partie de l'Université. En même temps qu'il était un de nos meilleurs lundistes, il était un très consciencieux professeur de lycée. Le métier de critique dramatique n'est donc pas par lui-même et en tout état de cause inconciliable avec celui de professeur. On l'abandonne à ceux de l'enseignement secondaire; on l'interdit à ceux de l'enseignement supérieur. Il y a là quelque chose qui ressemble à de l'incohérence.

(1) M. Emile Faguet : *la Tragédie en France au XVIe siècle* (Hachette). *Les Grands maîtres du XVIIe siècle.* — *Études littéraires sur le XIXe siècle.* — *Le XVIIIe siècle.* — *Politiques et moralistes au XIXe siècle*, 1re série. — *Notes sur le théâtre contemporain*, 2 vol. (Lecène et Oudin).

Dans ses travaux de critique dramatique, M. Faguet apportait une qualité qui se fait aujourd'hui de plus en plus rare. Il aime le théâtre. De là un parti pris de bienveillance qui marquait surtout le désir de découvrir partout où ils pouvaient se rencontrer les germes de talent. De là un vaste éclectisme : M. Faguet écoute avec aussi peu de préventions un drame réaliste ou un vaudeville de la vieille école ; il admire franchement *les Revenants* d'Ibsen, après avoir, lui seul à peu près, échappé à l'engouement auquel a cédé presque toute la critique pour *la Puissance des ténèbres* de Tolstoï. D'ailleurs, à ses yeux, l'éclectisme est aujourd'hui le premier devoir d'un critique de théâtre : car, dans une période de transformation, et quand on ne peut encore prévoir quelle sera la formule vraiment féconde, il est nécessaire du moins de ne rien exclure *a priori*. De là encore cette belle humeur qui éclatait dans les feuilletons de M. Faguet. Ils étaient écrits de verve, sur le ton d'un entretien familier, d'une conversation qui ne se surveille pas. Ils seront regrettés de tous ceux qui s'intéressent aux choses du théâtre.

Aussi bien les deux volumes où M. Faguet a réuni ses *Notes sur le théâtre contemporain* ne sont que la moindre partie de son œuvre. C'est dans ses études sur l'histoire de notre littérature que nous irons chercher les traits qui caractérisent son talent.

*
* *

Celui qui frappe d'abord, c'est l'indépendance, l'absolue indépendance de la pensée. « Ce livre a été écrit avec une sincérité et une franchise de critique dont je compte ne jamais me départir. » « Il n'est que de tout voir et de ne rien dissimuler. » Tels sont les engagements que M. Faguet ne craint pas de prendre vis-à-vis de son lecteur, et qu'il réussit à tenir.

La première forme de l'indépendance consiste à ne mêler dans ses jugements aucune considération prise en dehors des lettres elles-mêmes, à ne dépendre d'aucun dogme politique ou religieux. C'est la forme la plus élémentaire et le plus bas degré de l'indépendance. Que si en en effet vous jugez d'après un *credo* politique ou religieux, vous pouvez bien être un admirable polémiste ; vous ne méritez en aucune manière le nom de critique. Aussi est-ce un point sur lequel je m'abstiendrais d'insister ; mais on n'a pas oublié la sotte querelle que firent à M. Faguet, lors de la publication de son *XVIIIe siècle*, des personnes d'ailleurs étrangères à la littérature. Au cours de son étude sur Voltaire, M. Faguet exprimait cette idée fort simple, que le temps est venu de soustraire la gloire du grand écrivain à certaines admirations compromettantes et de le louer désormais pour ses vrais mérites et non pour la partie la plus contestable de son œuvre. « Le prince des hommes d'esprit, disait-il, est devenu le dieu des imbéciles. » Mais on ne dépossède pas les gens sans les faire crier. Ce fut un beau tapage. Et on put voir en cette circonstance l'absolue opposition qui existe entre l'état d'esprit du politicien et celui de l'homme de lettres ou du savant. Le politicien dont c'est le rôle, et presque le devoir de tout subordonner aux intérêts de parti, n'a pas même la notion du désintéressement, de la docilité et de la soumission au vrai, qui sont pour un critique ou pour un historien les qualités essentielles. Par bonheur, l'opinion des politiciens, en pareilles matières, est chose négligeable. Les maîtres de la Sorbonne en appelant à eux M. Faguet, et M. le ministre de l'instruction publique en ratifiant leur choix, ont assez montré qu'à l'heure actuelle on n'est plus contraint à découvrir dans les livres ce qui n'y est pas, et qu'en littérature il n'y a pas de doctrine d'État. — Au surplus, pendant que M. Faguet passait pour un pamphlétaire auprès de ceux qui croient servir la cause de la liberté en décrétant le culte d'un Voltaire de fantaisie, une *Revue* dirigée par les Jésuites publiait un article tout exprès pour interdire au livre de M. Faguet l'entrée des maisons ecclésiastiques. Être mis à l'index par les deux partis, n'est-ce pas un joli succès pour qui se pique avant tout d'impartialité ?

Il est d'autres dépendances auxquelles on ne se soustrait pas aussi facilement. Celle d'abord des dogmes littéraires. M. Faguet s'est expliqué maintes fois sur ce sujet. Il n'est d'aucune école. Il se peut bien que par éducation, et aussi par profession, il incline vers le goût classique. Mais tous ceux qui ont approfondi l'histoire de notre littérature ne font-ils pas de même? Du moins M. Faguet est-il très éloigné de croire qu'il n'y ait qu'une forme du beau valable pour tous les temps ; il pense bien plutôt que la littérature est dans une continuelle évolution, et que le changement, à défaut du progrès, en est la loi. Il reconnaît que les règles de l'art ne sont que formules inventées par les écrivains de chaque génération pour traduire leurs penchants et leur goût ; et encore, que « les mêmes règles sont vraies ou fausses, selon les artistes qui s'y soumettent ou s'y dérobent ». Il estime qu'un système est de deux choses l'une. C'est « une passion chez ceux qui, incapables de penser autre chose que ce qu'ils sentent, d'un penchant de leur tempérament font une idée, et y font comme inconsciemment rentrer tout ce que l'expérience ou la réflexion leur présente ». C'est « une idée chez ceux qui ne sont pas très capables d'en avoir deux, et qui, en ayant conçu ou emprunté une, y accommodent toutes les observations de détail qu'ils font sur les routes ». Pour lui, il répugne à toute conception systématique, et il ne lui arrive pas de chercher dans les livres la confirmation de théories préconçues. — En ce sens et dans cette mesure, il serait exact de dire qu'il est un critique « personnel ».

Faut-il conclure qu'il se rapproche des « impression-

nistes? » Nullement. Car s'il ne peut ignorer que nous sommes toujours pour une forte part dans l'impression que nous recevons des choses, il est persuadé surtout que le plus grand effort du critique doit tendre à sortir de soi. Le critique impressionniste est, pour tout dire, celui qui, soucieux avant tout de sa personnalité, ne cherche à travers les livres que lui-même. C'est, dans l'ordre intellectuel, un égoïste. Or, si le principal objet de la critique est de comprendre, n'est-il pas évident que, pour comprendre l'œuvre d'autrui, il faut commencer par s'oublier soi-même? M. Faguet définit la critique « un don de vivre d'une infinité de vies étrangères, quelquefois d'une manière plus pleine et plus intense que ceux qui les ont vécues, et avec cette clarté de conscience que ne peut avoir que celui qui est assez fort pour se détacher et s'abstraire, et regarder en étranger sa propre âme, ou assez fort, en sens inverse, pour entrer dans une âme étrangère et la contempler de près comme chose à la fois familière et dont on sait ne pas dépendre ». Pour sa part, il a poussé jusqu'aux extrêmes limites cet effort de détachement.

Ne dépendre d'aucun dogme, dépendre aussi peu que possible de ses impressions, se mettre directement en face de l'œuvre qu'on étudie, en sorte que rien ne vienne altérer et brouiller la vue, c'est le moyen, et le seul connu, pour « tout voir ». — Reste à « ne rien dissimuler », c'est-à-dire à exprimer son opinion en son entier, dans toute sa force et sa netteté.

Mais avons-nous le droit de présenter sous forme catégorique et tranchée les résultats auxquels nous ont conduits nos recherches? S'il est admis, et aujourd'hui personne n'en doute, que toute opinion soit fausse justement en tant qu'elle ne fait pas acception de son contraire, avons-nous le droit « d'être de notre opinion »? Peut-on être tout à la fois un esprit libre et un critique affirmatif? Je le pense et M. Faguet avec moi. Un exemple fera comprendre comment il concilie cette apparente contradiction. Edmond Scherer lui reprocha jadis avec quelque vivacité d'avoir, en tête de son *XIXe siècle*, recommandé le *Victor Hugo* de M. Dupuy, qui est précisément la contrepartie de l'étude qu'il a consacrée au grand poète. En faisant l'éloge de ce livre, ne se donnait-il pas un démenti à lui-même, et ne renonçait-il pas à ses propres idées? Voici, j'imagine, ce que M. Faguet aurait pu répondre : « Je n'abandonne nullement mes idées. Je m'y tiens, au contraire, et j'y tiens. Mais j'admets qu'un autre pense autrement que moi. Au point de vue où il se place, il se peut que M. Dupuy ait raison. Seulement c'est avec mes yeux que j'ai regardé, non avec ceux d'un autre. J'espère d'ailleurs avoir bien vu ce que j'ai vu. Que si je n'ai pu atteindre toute la vérité, du moins en ai-je atteint une partie. A d'autres de compléter mon étude, fût-ce en la contredisant. Pour moi, je n'ai qu'un moyen de faire œuvre utile, c'est de mettre en tout son jour cette part de vérité que je crois posséder. » L'opinion chez M. Faguet devient conviction. Et c'est peu de dire qu'il ait le courage de ses convictions : il en a l'audace et l'intrépidité. Il met une sorte de coquetterie à ne laisser planer aucun doute sur sa pensée. Il n'a que faire des réticences, des réserves et des retraites prudentes. Aux teintes atténuées, il préfère les couleurs vives et crues. Chacun des portraits qu'il a tracés s'enlève en plein relief. Au besoin il insiste, accentue le trait, force la note. Veut-il nous laisser cette impression que Balzac a manqué totalement d'esprit et tact? Il le compare à un commis voyageur, à M. Homais, à un clerc de notaire de province, et encore à un étudiant de brasserie, à un vétérinaire, à un basochien de petite ville. Ce sont là de bien gros mots. Mais il n'est que de frapper fort, quand on sait d'ailleurs qu'on frappe juste. La franchise, M. Faguet la pousse jusqu'à la brutalité.

*
* *

Sincérité et franchise sont des traits du caractère. Parmi les qualités de l'esprit, celle qui, chez M. Faguet, est dominante, c'est le goût de la précision, le besoin et la passion de l'exactitude. — De là une sorte de défiance à l'égard des idées générales. Certes les idées générales, en critique littéraire, sont d'une incontestable utilité. Elles servent à diriger les recherches. Elles sont fécondes en aperçus. Mais encore ne sont-elles que des hypothèses, forcément incomplètes, fausses en partie, destinées à céder la place à d'autres qui à leur tour disparaîtront. M. Faguet ne manque pas d'idées générales. Mais il ne les applique qu'avec infiniment de circonspection. De même il s'interdit les vues d'ensemble. Car à mesure qu'on embrasse de plus vastes ensembles, plus il faut négliger de détails, et oublier de vérités particulières. Tout juste se permet-il, au début de ses livres, quelques considérations qui ne sont que le résumé, fait après coup, des études contenues dans le volume. Il néglige les questions d'origines, si curieuses pourtant, mais dont c'est la nature de ne pouvoir jamais être entièrement débrouillées. Il évite de traiter les questions d'influences qui ne comportent pas davantage une solution précise. Dans quelle mesure une littérature est-elle l'expression d'une société? Et inversement, dans quelle mesure les œuvres écrites façonnent-elles la société? Et qu'est-ce au juste qui d'un écrivain a passé chez un autre? On peut le conjecturer, non le déterminer. — En éliminant tous ces sujets de recherches, on en arrive, sans doute, à restreindre beaucoup le champ d'études. Dans ce champ qu'on a restreint volontairement, il s'agira de creuser et d'aller jusqu'au fond.

On voit assez qu'avec cette tournure d'un esprit très positif, M. Faguet devait se borner à étudier les individus et leurs œuvres.

C'est un peintre de portraits. Il s'applique à mettre chaque œuvre à son plan et à faire ressembler les figures. C'est à quoi lui servent l'étude du milieu, l'analyse des tendances de l'époque, la connaissance des entours du sujet. La biographie lui fournit quelques particularités significatives : le plus souvent il la réduit à quelques lignes, quand il ne la relègue pas dans une note. Il insiste davantage sur le caractère de l'homme, les idées n'étant de coutume qu'une autre forme des sentiments : « Un philosophe, même grand, qui expose son système n'est qu'un homme qui explique son caractère, et peut-être son tempérament. » Encore ne retient-il du caractère que les traits qui ont influé sur l'œuvre. S'il lui arrive de relever les défauts du caractère de Victor Hugo, ce n'est en aucune manière par plaisir de dénigrement, mais c'est parce que les facultés du poète ont presque constamment souffert du voisinage de ces défauts. S'il insiste sur la vulgarité de nature d'un Balzac, c'est qu'il ne parviendrait pas sans cela à expliquer certaines parties de son œuvre. S'il s'applique à montrer dans Michelet le bourgeois libéral de 1840, c'est que, « de la politique retournant à l'histoire, Michelet y rapporte ses préoccupations du forum, des passions qui altèrent sa vue, un esprit rétréci par les petitesses de l'homme de parti ». — C'est le tort des philosophes, quand ils traitent de littérature, de ramener une œuvre tout entière à une seule idée et d'absorber toutes les facultés d'un homme dans une seule faculté maîtresse. La nature humaine est infiniment plus complexe. Ce penseur d'une si vigoureuse intelligence et d'esprit si moderne, Montesquieu, est encore un bel esprit qui ne se gardera jamais complètement de la préciosité, un petit esprit qui cède à la vanité nobiliaire, un libertin du temps de la Régence, l'amateur d'une antiquité de convention, le curieux de voyages et de mœurs singulières. André Chénier apparaît au premier abord comme un isolé au XVIIIe siècle et semble un paradoxe au milieu de ses contemporains; et tout de même, par un autre côté, il est un homme de son siècle, dont il a les idées, les préjugés et les colères. Il n'est pas jusqu'au *Contrat social* où l'on ne trouve des traces de libéralisme. Au critique de les y apercevoir et de les signaler, s'il veut être « complet et consciencieux ». Il reste qu'il y a chez tout écrivain de génie ou de talent une qualité maîtresse petite ou grande, qui fait son originalité, et par où il s'impose au souvenir de la postérité. Et on ne nie pas que ce ne soit celle qu'il faille en fin de compte faire ressortir et émerger par-dessus les autres. — Telle est la méthode que M. Faguet a appliquée uniformément, mais avec une sûreté toujours croissante. Relisez les études sur Buffon, Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau (*XVIIIe siècle*), les portraits de Chateaubriand et de Victor Hugo (*XIXe siècle*), de Joseph de Maistre et de Guizot et encore de Mme de Staël et de Benjamin Constant (*Politiques et moralistes*). Ce sont des études dont on ne saurait dire qu'elles soient définitives, puisqu'aussi bien, quand il s'agit de travaux historiques ou littéraires, ce mot n'a pas de sens. Du moins faudra-t-il attendre un peu de temps avant d'y vouloir ajouter. Et il y aurait de la présomption à essayer dès aujourd'hui de les refaire.

*
* *

« Le critique explique toutes choses, mais au plaisir qu'il prend à en expliquer quelques-unes, sa secrète inclination se révèle. On peut comprendre toutes choses et en préférer une. » Il n'est pas sans intérêt de connaître les préférences d'un critique. Ce sont elles qui nous donnent la mesure de son esprit. Or il semble bien que M. Faguet réserve toutes ses complaisances pour ceux que Mme de Staël appelait « les écrivains penseurs ». A ceux-là mêmes qui n'ont voulu être que des poètes et des artistes il ne pardonne guère d'avoir cru qu'ils pourraient aisément se passer d'avoir des idées. Il est féroce pour Théophile Gautier. Mais quoi ! Dans les pièces les plus merveilleusement ouvrées de Gautier il n'y a rien, ce qui s'appelle rien. « Il ne part de rien, et c'est là aussi qu'il arrive. » M. Faguet place un peu plus haut peut-être qu'il ne convient le « chantre d'Eloa ». C'est qu'il l'estime pour la force et l'étendue de son esprit philosophique; il lui sait gré d'avoir « promené sur les choses un regard désolé, mais d'une pénétration, d'une étendue et d'une sûreté qui ne le cède à aucun autre ». Si les écrivains du XVIIIe siècle restent à ses yeux les « grands maîtres », c'est pour avoir été psychologues et moralistes si pénétrants, pour avoir lu si clairement dans l'âme humaine. Si notre XIXe siècle lui semble si intéressant, c'est pour avoir soulevé tant de questions et remué tant d'idées. Les hommes du XVIIIe siècle sont pour la plupart superficiels et légers. Ils pouvaient fonder une littérature philosophique admirable. Ils n'y ont pas réussi. Aussi « le XVIIIe siècle, au regard de la postérité, s'obscurcira, s'offusquera et semblera peu à peu s'amincir entre les deux grands siècles dont il est précédé et suivi ». Dans le XVIIIe siècle même, M. Faguet relègue au second plan ceux dont on a fait jusqu'ici les grands premiers rôles. Diderot : « Il faut savoir dire qu'il est décidément de second ordre. » Voltaire : « Un esprit léger et peu puissant, qui ne pénètre en leur fond ni les grandes questions, ni les grandes doctrines, ni les grands hommes, qui n'entend rien à l'antiquité, au moyen âge, au christianisme, ni à aucune religion, à la politique moderne, à la science moderne naissante, ni à Pascal, ni à Montesquieu, ni à Buffon, ni à Rousseau, et dont le grand homme est John Locke, peut bien être une vive et amusante pluie d'étincelles, ce n'est pas un grand flambeau sur le chemin de l'humanité. » Et je crois bien, en effet, démêler dans la façon dont est conduite cette étude sur Voltaire un peu d'im-

patience et de mauvaise humeur. C'est la sorte d'irritation qu'on emporte du commerce avec un esprit fuyant et toujours se dérobant, du spectacle d'un « grand esprit qui est un chaos d'idées claires ». En revanche, c'est, pour ainsi dire, d'abondance de cœur que M. Faguet parle de Buffon et de Montesquieu : les études qu'il leur consacre sont parmi les plus neuves qu'il ait écrites. Au portrait convenu d'un Buffon en manchettes de dentelles, il substitue celui, infiniment plus vrai, de Buffon « penché et la loupe à son œil de myope... homme du laboratoire, de l'observation cent fois reprise et de l'expérience cent fois répétée ». Il lui rend ses véritables titres de gloire, qui sont d'avoir fait lever toutes les idées dont la science moderne a fait des systèmes et des explications de la nature. Et voici en quels termes, quasiment lyriques, il célèbre cette aptitude qu'a eue Montesquieu de pénétrer dans tous les mystères de la vie intellectuelle :

On sent qu'il n'y a pas eu de vie intellectuelle plus forte, plus intense et, avec cela, plus libre ni plus sérieuse. Personne n'a plus délicieusement que lui, à l'abri des passions, joui des idées. Voir les idées sourdre, jaillir, abonder, s'associer, se concerter, conspirer, former des groupes et des systèmes, et comme des mondes; voir « tout céder à ses principes », « poser les principes et voir tout le reste suivre sans effort » ; et aussi n'être point esclave de ses principes, et savoir s'y soustraire, et en aborder d'autres, et dans un ordre d'idées qui n'est point celui qu'il préfère, ouvrir des voies que ce sera une gloire à ses successeurs seulement de suivre; ce jeu agile et sûr de l'intelligence est pour lui comme une sorte de délice, une ivresse calme et subtile.

Dans les *Politiques et moralistes*, M. Faguet excelle à dégager et à résumer les idées de chaque auteur, à exposer ses théories en y introduisant une suite, une dialectique serrée qui n'était probablement pas dans l'auteur lui-même. On devine que le jeu lui plaît : et c'est pourquoi il y réussit. — Ce goût pour les idées, cette admiration pour les écrivains qui ne se sont pas contentés d'être des virtuoses, mais qui se sont servis de la parole pour la pensée, et qui ont mis dans leur œuvre une conception nouvelle de l'homme, de la vie, de la société; c'est, je crois bien, le fond même de la critique de M. Faguet.

*
* *

Le style de l'écrivain est, comme il arrive toujours, en complet accord avec son tour d'esprit. C'est un style vigoureux et simple, et loyal. Point de longueries, point d'apprêt et d'ornements. Rien qui sente sa rhétorique et qui dénote le désir de plaire. Mais la clarté absolue et la propriété de l'expression. Le mot juste, frappant à force de justesse. Une allure rapide. Une phrase courte et saccadée. Un style qui se hâte, précipité, haletant. Ce style manque de souffle, il est sautillant : c'en est le défaut. Il risquerait en outre de paraître tendu et pénible. Mais c'est un danger que M. Faguet réussit à éviter, parce qu'il a de l'esprit, beaucoup d'esprit, de celui-là même qui convient à un critique et qui consiste dans le tour ingénieux, dans la forme saisissante donnée à une idée. Les bonheurs d'expression sont fréquents sous la plume de M. Faguet. Lamartine est « un génie qui a dédaigné d'avoir du talent ». Michelet, « un homme de cœur profond et tendre, un poète d'imagination puissante et exquise, et aussi un garde national des trois glorieuses ». Balzac : « a des intuitions de génie et des réflexions d'imbécile ». Guizot : « un grand esprit rétréci par une grande volonté; un penseur réprimé par un homme d'État ». Mme de Staël a « un esprit européen dans une âme française ». Benjamin Constant « avait en lui une intelligence claire, droite, et vigoureuse et rigoureuse, en face de passions désordonnées, une pensée froide témoin d'une âme trouble, et un homme qui regardait un enfant ». Toutes formules qui ne font qu'accuser le relief de la pensée. En sorte que ce style vaut encore par les mêmes qualités qui sont celles de l'intelligence de M. Faguet : il est clair et vigoureux.

C'est aux « étudiants de lettres » que M. Faguet dédie ses livres. Il semble qu'il y ait de la modestie à s'adresser spécialement aux jeunes gens qui sont encore sur les bancs de l'école et à leurs frères aînés. Prenez garde. En fait, les étudiants forment le plus exigeant des publics, celui qu'il est le plus difficile et le plus honorable de satisfaire. Ils ont peu de temps et n'en ont pas à perdre. Une erreur de direction serait funeste pour eux. Ils n'accordent pas aisément leur confiance. Ce n'est pas un mince honneur pour M. Faguet que d'avoir conquis ce public des « étudiants de lettres », d'être devenu pour ceux-ci un guide qu'ils suivent en toute assurance, et de mettre ainsi chaque jour un peu de sa pensée dans la pensée des jeunes gens qui apprennent dans ses livres à goûter et à aimer notre littérature nationale.

René Doumic.

LUCETTE

Nouvelle.

De la fenêtre de ma chambre, je regarde depuis un moment Patte-Cassée suivre l'arête très longue du mur de notre enclos. Le soleil baisse, et, sur la mer en feu, cette ombre chinoise trébuchante se détache avec une extrême netteté. Par moments, un platane, un poirier touffu me cachent mon ami — je ne crains pas de nommer ce pauvre chat mon ami — puis je le re-

vois de nouveau qui continue, dans un équilibre parfait, sa marche saccadée.

Mon amitié date de loin déjà, d'un séjour singulièrement doux que j'ai fait ici, chez tante Albert, il y a des années. Patte-Cassée était un chaton ayant ses quatre membres en bon état; ce fut moi qui, jeune, étourdi, maladroit — amoureux... — lui pris la patte dans une porte et le rendis infirme pour toujours. Dès lors je me suis attaché à lui de toute la force de mon repentir, et aussi de toute la grandeur de mon admiration. Car cette médiocre bête, laide, avec une tête ronde sans finesse et un vulgaire pelage tigré, ce chat plébéien a une âme indépendante. L'accident qui le priva d'un membre n'était pas plutôt arrivé qu'il faisait preuve d'une fierté farouche, semblable en cela aux grands caractères qui se redressent sous le malheur. Il fut impossible de le traiter; il repoussait à coups de griffes et de dents les soins les plus délicats. Et pendant que sa patte, au lieu de se souder tranquillement dans un appareil, s'ankylosait tout de travers, le privant pour toujours du jeu des articulations, que pensez-vous qu'il faisait?...

Il faisait la guerre, le brigandage et l'amour! Il envoyait des cartels aux plus redoutables matous du voisinage, il pillait les maisons et séduisait les chattes par douzaines, depuis les plus mûres jusqu'aux petites miauleuses à peine âgées de quelques mois. Il disparaissait des journées, des nuits entières, pour rentrer l'oreille en sang, le poil arraché, le ventre creux, mais la moustache haute, une flamme d'orgueil au fond de ses yeux verts. Puis, le lendemain, ou le soir même, il désertait à nouveau, et ma tante indignée constatait la disparition d'une volaille, d'un gigot d'agneau, d'un poisson, suivant le jour...

Les visites de Patte-Cassée devinrent de plus en plus rares, ses séjours de plus en plus courts. Finalement, chargé de crimes, mis à l'index dans tout le village, considérant qu'il ne pouvait plus faire partie de la société, et tenté sans doute aussi par ses goûts, il se jeta dans le maquis.

Dans sa vie de brigand, il n'a pas oublié la maison. Il revient de temps en temps, mais se tient à distance. On lui met une pâtée sous un arbre; il la dévore, consent parfois à dormir sur un banc, sur une chaise du jardin, entr'ouvrant un œil au moindre bruit et se sauvant dès qu'on l'approche. Au bout d'une heure ou deux, reposé et repu, il tire ses grègues et de huit jours on ne le revoit.

***

Que ce grand village de Saint-Nazaire-du-Var est donc joli! Je l'aperçois, en me penchant un peu, s'arrondissant là-bas, tout à ma droite, autour de son petit port, où les barques des pêcheurs, deux tartanes et un mauvais brick italien balancent leurs mâts inégaux.

La maison de ma tante, « le château », est un peu à l'écart, comme il convient à l'habitation seigneuriale de l'endroit. La vue n'y est que plus dégagée, et des trois côtés s'étend à l'aise. A peine si les platanes me cachent, de-ci de-là, un morceau de mer ou une « thèse » d'oliviers; le mur de clôture, que, des étages, on domine, ne gêne aucunement. Sur la gauche, vers Reynier, je vois d'abord le moulin à vent sur sa butte rouge, pelée, puis le fort de Six-Fours en haut de sa montagne verte, et, tout au fond, les énormes contreforts crayeux de Toulon, très éclairés en ce moment par le soleil qui se couche, au flanc desquels la route militaire trace des Z éclatants. En face, de l'autre côté du mur où Patte-Cassée s'avance par secousses, c'est la mer à demi fermée par les îles des Embiez, enserrée à l'est par le cap Nègre, une tête de dogue en granit noir, à l'ouest par la pointe de Portisol que Saint-Nazaire envoie comme un bras rose en pleine eau.

C'est à ce cap de Portisol que nous sommes allés tout à l'heure, après notre bain de mer; c'est là que ma tante m'a fait, sur ses chats, des confidences qui m'ont infiniment plus ému que je ne pouvais m'y attendre.

Mais reprenons la journée du commencement.

Ce matin, en descendant, au lever du jour, pour aller voir le retour de la Madrague, l'arrivée des thons qu'on éventre sur la plage et dont le sang clair empourpre l'eau limpide jusqu'au bout du môle, j'ai trouvé, dans la salle à manger, tante Albert affairée comme une souris avec trois noix. La cause de son agitation devait être sérieuse, car elle ne songea nullement à m'esquiver, bien qu'elle fût en jupon court, pet en l'air et plat béguin de nuit; elle me tendit son front qui sentait l'eau de Cologne, puis se mit à prendre des coussins, réfléchit, les reposa pour grimper lestement sur une chaise et attraper une grande balle à linge juchée au sommet d'un bahut.

— Ma tante, si je puis vous aider?...

— Chut! fit-elle, toujours debout sur sa chaise et retenant sa respiration. Tu ne l'entends pas?

— Qui?

— Finée... Elle est venue miauler à ma porte d'une certaine façon... Je ne sais pas si tu as remarqué que cette bête va faire des petits. Et moi qui ai oublié de lui préparer une place! Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard!...

Nous ne sommes pas « arrivés trop tard ». Finée était inquiète, mais encore très ostensiblement garnie de son précieux fardeau. Par exemple, quand je suis rentré pour déjeuner, je l'ai trouvée étalée dans sa balle, avec quatre petits êtres bariolés qui vacillaient entre ses pattes, lui donnaient des coups de tête dans le ventre à qui mieux mieux.

A regarder de près, il y en a un tout noir comme elle; mais le pelage des trois autres ne laisse aucun doute sur leur filiation. Leur père, le voici : c'est le dé-

bauché qui est devant moi, que je vois suivre la crête du mur en tanguant toujours.

Ce tangage de mon ami le boiteux, du « Goï », comme on le nomme ici sans respect, doit être bien fatigant. Sa patte s'étant soudée horizontalement, il ne peut l'appuyer; et pendant qu'il va par saccades, elle demeure tendue en avant comme pour jurer ou pour maudire. C'est majestueux, mais incommode. L'incroyable est que cet estropié se soit fait dans son monde une situation militaire et amoureuse aussi prépondérante. Les duels heureux se conçoivent encore; c'est affaire d'escrime : tel, avec un seul bras, est un redoutable adversaire. Mais le problème d'amour, comment l'expliquer?... Tout au plus on peut constater qu'il n'est pas nouveau. Elles sont toutes ainsi, de par le monde : peu leur importe que l'amoureux soit beau, jeune, vertueux... le moindre grain de fantaisie fait bien mieux leur affaire. Il s'agit des chattes, naturellement.

Ainsi Finée, la chatte de ma tante, pouvait prétendre aux plus beaux partis. Brune, souple, élégante et soyeuse, attachée à une maison noble, elle s'est éprise de ce loqueteux!... Le cas de Finée, il est vrai, est un peu spécial. Ma tante assure que le dévergondage de ses goûts vient de son éducation, des fâcheux exemples qu'elle a eus sous les yeux dès son plus jeune âge. « Car elle vient de la même maison que le Goï, et tu comprends... » Voilà ce qu'elle m'a déduit au long, il y a une heure, à Portisol.

C'est à cette longue explication que je repense, à certains détails singulièrement intéressants pour moi, à certains souvenirs troublants que la vue de ce pays ravive et que ma tante, sans s'en douter, a suscités dans ma mémoire...

*
* *

Nous venions donc de prendre notre bain de mer dans l'eau tiède, si limpide qu'on distingue les minuscules gradins de sable sous ses pieds. — Entre parenthèse, ces bains de mer, les leçons de natation que je donne à ma tante me seront comptés, j'imagine, au nombre de mes bonnes œuvres, non de mes œuvres de péché. — Après chaque bain nous faisons la réaction, c'est-à-dire une bonne promenade. Ma tante, sèche comme un porte-plume, est une marcheuse intrépide.

— Veux-tu que nous allions à Portisol? m'a-t-elle dit.

— Volontiers.

Nous nous sommes dirigés vers le village qu'on est obligé de traverser d'abord. En passant sur la place, tante Albert m'a montré une maison blanche, d'aspect confortable.

— Tu connais cette maison?

— Si je la connais! c'est-à-dire, il me semble...

Ma voix n'a pas été très ferme. Toute à son idée, l'excellente femme ne s'en est pas aperçue, et je me suis promis de surveiller mes intonations.

— Eh bien, c'est la maison des Cadier, la maison natale du Goï et de Finée. Comprends-tu maintenant?

Je comprenais, mais j'aimais mieux la laisser dire, et je fis le geste de quelqu'un qui n'y entend goutte.

— Nous nous assoirons tout à l'heure au bout de la pointe et je t'expliquerai. Parler en marchant m'essouffle un peu.

Au train dont nous allions, la route ne fut pas longue. Pendant le trajet, je regardais ma tante vêtue d'une robe noire toute droite, coiffée d'un grand chapeau de soleil, noir aussi, et j'étais émerveillé de la légèreté de sa démarche, surtout de la jeunesse, de la pureté de ses yeux bleus, sous le front ridé que les cheveux très fins bordent de deux minces lisérés d'argent. Restée veuve de bonne heure, n'ayant jamais eu d'enfant, souvent naïve, elle me fait l'effet de ces vieilles filles dont l'âme est demeurée toute jeune, toute blonde à travers les années.

Si la digne femme pouvait lire en moi, si elle voyait quelles images peu édifiantes occupent ma pensée!... Rien que d'y songer j'en rougis pour elle. Aussi pourquoi être allé me parler des Cadier!...

Nous ne nous sommes pas arrêtés à la grosse tour. A travers les pierrailles nous avons dégringolé jusqu'au fin bout du petit cap, et nous nous sommes assis dans le recoin d'un roc, laissant nos pieds baller à fleur d'eau. Tante Albert a commencé aussitôt :

— Tu te rappelles M. Cadier, ce brave officier retraité qui pêchait sans cesse ni trêve, et tu te rappelles Mme Cadier, cette jolie brune au teint blanc, toujours assise à son comptoir? C'était un bon ménage, très uni, malgré une disproportion d'âge assez forte. Car Mme Cadier, à l'époque où tu es venu, pouvait avoir tout au plus vingt-neuf ans, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, ma tante, je ne me souviens pas très bien, je vous avoue... J'étais si jeune... Vous êtes sûre que j'ai connu...

— Mme Cadier! Mais, voyons, cherche dans ta tête. Pendant ton séjour elle venait constamment à la maison passer un moment. Et, au fait, tiens, elle avait sa cabine à côté de la nôtre et tu lui apprenais à nager, comme à moi... Grande, une jolie taille, un visage de sainte vierge, une bouche à ne pouvoir manger une cerise d'un coup...

— Oui, oui, il me semble, en effet... les leçons de natation... Et?...

— Mon petit, tu seras un bon mari, comme ton oncle, qui ne s'apercevait jamais d'aucune femme.

Après ce compliment à bout portant, devant lequel j'ai tâché de faire bonne contenance, ma tante est restée un moment muette, songeant sans doute à l'oncle Albert si peu attentionné aux jolies filles. Du bout de son doigt sec elle a essuyé une petite larme qui se sauvait, et, après deux ou trois battements de

paupière, elle a secoué la tête et repris son histoire.

— Lucie Cadier était bien un peu coquette, trop bien mise pour une femme qui, quoique riche, n'était qu'une marchande, après tout. Mais enfin elle se conduisait bien, elle était serviable, honnête dans son commerce, fidèle à ses devoirs religieux... Eh bien, mon petit, elle a fait le scandale de tout le pays, et son mari en est mort de chagrin...

— Est-ce possible!...

— Un jour, un petit navire turc ou égyptien, je ne sais pas trop, est venu ici. Ces gens du navire, avec leur bonnet pointu de drap rouge planté sur l'oreille, allaient constamment chez Cadier pour des affaires. On les recevait, on leur faisait bonne mine; il y en avait toujours un ou deux pour emmener M. Cadier, lui faire expliquer la pêche au poulpe, pendant que d'autres restaient au magasin avec madame... Bref, un matin, plus de navire et plus de Mme Cadier! Pendant la nuit elle était partie avec ces gens-là!

— Le capitaine, sans doute... Et on ne voyait pas le navire à l'horizon?

— Pas de trace du navire. Il avait tourné derrière les Embiez pour rentrer en Turquie. Pendant ce temps, le pauvre M. Cadier faisait peine à voir. Tout le monde venait le consoler, lui dire de ne pas regretter une femme pareille, déshonorée à jamais. On inventait même des histoires contre elle pour le dégoûter davantage. Tant plus on la décriait, tant plus il pleurait. Il répondait qu'elle s'était peut-être noyée, qu'il fallait faire des recherches... Mais un douanier de la promenade des Baux avait très bien vu la malheureuse passer vers une heure du matin avec les Turcs. Il le racontait sur la place où tout le monde faisait cercle autour de lui.

— Et cette... personne n'avait pas laissé un mot, un écrit?

— Non. Tu vas voir. Voilà qu'un matin, huit jours après son départ, une lettre arrive avec un timbre d'Italie. Tout le monde dans le pays connaissait l'écriture fort élégante de Mme Cadier, pour avoir reçu, qui une grosse facture, qui une petite note de drap ou de flanelle. C'était sa belle anglaise sur l'enveloppe, il n'y avait pas à en douter, de l'avis de tous ceux à qui le facteur la montra.

La suscription était ainsi conçue :

Monsieur Cadier,

Négociant à Saint-Nazaire-du-Var,

Var (France).

Le facteur Darenc la monta lui-même au pauvre homme, qui était couché, décidément malade. Darenc affirme même une chose fort grave : c'est que la ceinture de flanelle, que M. Cadier avait pris l'habitude de porter en Afrique à cause des fièvres, était attachée, déroulée de toute sa longueur, au plus haut de la fenêtre.

— L'infortuné aurait eu l'idée coupable d'attenter à ses jours?...

— Je ne puis le croire, et peut-être Darenc a-t-il mal vu. Il remet la lettre, que le malade saisit avec transport, et se retire par discrétion. Mais, tout de même, il jette un coup d'œil à travers la serrure, et il voit le mari délaissé embrasser la lettre après l'avoir lue et se redresser d'un air si content, si content, que lui, Darenc, descend vite apprendre la bonne nouvelle à tout le monde. Il n'eut pas à courir bien loin. Le bruit de la lettre s'était répandu; cinquante personnes au moins attendaient, rassemblées devant la maison, et il en arrivait d'autres par douzaines; car on aimait beaucoup ce brave M. Cadier, un homme très doux et sans morgue, bien qu'il eût appartenu à l'armée pendant longtemps. Dès qu'on sut qu'il avait ri à la lettre, que sans doute elle lui annonçait quelque chose d'heureux, on se mit à crier, à l'appeler, à l'acclamer tant et tant qu'il dut paraître à sa croisée et saluer le village réuni.

— Pauvre homme!

— M. Astruc, son concurrent commercial, a eu alors une idée qui fait honneur à son bon cœur et dont je l'ai plus d'une fois complimenté. Vice-président du Conseil municipal, il avisa quelques collègues et leur proposa de se réunir aussitôt. Dès qu'on fut en nombre, il prit la parole, dit que le maire, M. Bourgarel, étant mort la semaine dernière, on devait songer à le remplacer, et conseilla de nommer M. Cadier « séance tenante ». — « Pour ma part, ajouta-t-il, bien que plusieurs de mes amis veuillent m'élever à la première magistrature municipale, je déclare que je verrais avec joie leurs voix se reporter sur le candidat que j'indique, sur un homme que son honnêteté, ses beaux états de services et ses malheurs récents désignent à notre sympathie. Qui sait si un peu de gloire ne le consolera pas, ne lui fera pas du bien? » Tout le monde applaudit M. Astruc, qui avait parlé comme un député de Paris, non comme simple conseiller municipal de Saint-Nazaire, et M. Cadier fut élu par acclamation. Voilà comment ils sont, ces Méridionaux que tu railles quelquefois; ils ont le cœur sur la main.

— C'est très touchant, en effet. Et le bonhomme accepta?

— Il se fit un peu tirer l'oreille, bien flatté au fond, bien heureux de son succès, et, après s'être convenablement défendu, il consentit. Le soir même, malgré ses protestations, on l'a porté en triomphe tout le long de la plage; on avait allumé des torches, la fanfare du pays jouait des marches; de nos fenêtres c'était superbe... Il n'y a eu que le douanier qui n'a pas été content de se voir démenti : il protestait qu'il avait bien vu et la dame et les Turcs passer en riant ensemble... M. Cadier, devenu puissant, a aussitôt écrit pour le faire nommer brigadier à Toulon, et cette promesse

d'un avancement, qu'il a obtenu en effet par la suite, a calmé cet homme qui parlait, parlait...

— Et la lettre, ma tante, la lettre d'Italie, que disait-elle ?

— Toute une histoire, que les uns ont crue, que les autres ont discutée. Car le mari, pour réhabiliter sa femme, a fait lire la lettre à tous. Elle racontait que les Turcs — c'étaient bien des Turcs — l'avaient emmenée de force pour leur sultan : qu'elle s'était débattue ; qu'on l'avait bâillonnée... Enfin, une aventure à mettre dans les journaux, comme tu le vois. Elle ajoutait qu'en route elle les avait menacés des consuls, de la France qu'elle saurait bien avertir ; tant et tant qu'on l'avait laissée à la côte d'Italie avec une bourse pour son retour. En terminant, elle expliquait, avec des paroles fort touchantes, fort affectueuses vraiment pour son mari, qu'étant tout au bout de la botte, près de la Sicile, elle ne pouvait être rentrée avant cinq ou six jours, parce qu'il lui fallait revenir en bateau par Marseille...

— Par Paris...

— Comment, Paris ? Tu l'aurais vue à Paris, toi ?

— Je plaisante, ma bonne tante, c'est une simple plaisanterie... (Je souriais avec aisance.) C'est-à-dire qu'à peu près vers cette époque j'ai vu dans un théâtre de Paris une dame qui ressemblait beaucoup à Lucie Cadier... Mais ce n'était pas elle, ce n'était pas elle du tout... Ainsi elle demandait six jours ?...

— Moi, il me semble qu'elle aurait pu se rapatrier plus vite. Dans tout cela, tu comprends, on n'a jamais su le fond des choses. Elle est arrivée après une grande semaine. Mais il faut reconnaître qu'elle a soigné son mari avec un dévouement admirable. Le pauvre homme avait eu trop de chagrin ; il n'a vécu que trois mois, dorloté comme un coq en pâte jusqu'à son dernier souffle et bénissant sa femme sur son lit de mort. Après cette perte, elle est restée encore un an ici, édifiante par sa douleur, par la décence de ses manières et de sa tenue. Puis, un beau jour, elle a fermé boutique et s'en est allée. Il paraît qu'elle vit à Marseille. Le messager qui, deux fois par semaine, y va vendre les légumes, les fruits, et toucher l'argent des poissons qu'on envoie d'ici chaque jour, l'a rencontrée en grande toilette, et pense qu'elle ne se conduit pas bien... Tout cela pour te dire que les bêtes, je finis par le croire, prennent les mœurs des maisons où elles sont nées. Goï nous vient de Lucie Cadier. Finée aussi. Ce sont deux dévergondés. Je n'ai pas eu le courage de les faire jeter à l'eau ; je leur suis attachée malgré tout. Mais je ne garde jamais un seul de leurs petits. Je les donne à Six-Fours, à Reynier, à Bandol, aux gardiens du phare... Je n'ai pas voulu que Saint-Nazaire fût un jour, par mon fait, peuplé de chattes sans pudeur et de chats sauvages, voleurs et coureurs comme ton ami, qui est un véritable brigand !...

Du côté de Marseille, les îles de Maire et de Rion, plus près le sévère profil du Bec-de-l'Aigle, à la Ciotat, commençaient à s'atténuer, à s'éloigner dans une buée violette. Le soleil descendait vers le large, vers la pleine mer, où il s'enfonce chaque soir, vers le vaste horizon où je me représentais Lucie Cadier, plus amoureuse de sa fantaisie que du capitaine, accoudée à l'avant du petit navire turc, écoutant le murmure des voiles, de l'eau froissée au long du bordage, des paroles d'amour baragouinées à ses pieds.

Nous sommes rentrés, ma tante toute à ses chats, parfois branlant la tête et brandissant son ombrelle, moi tout à Lucette, de qui chaque pierre, chaque pin tordu par le mistral, même chaque petite lame argentée se brisant sur le sable, me semblait avoir gardé quelque chose — la pierre une trace de son pas léger, le pin un pli de sa taille pleine et souple, la mer embaumée et bruissante un parfum de son corps et un écho de sa voix.

*
* *

Voilà pourquoi je ne puis me décider à quitter ma fenêtre ; tout ce que je vois me rappelle Lucette, nos promenades nocturnes, nos rendez-vous furtifs, nos bains dans l'eau bleue...

Nos bains !... Elle avait un costume de flanelle blanche, court de manches, court de jambes, dégageant largement le cou ; et ce costume, qui lui seyait à ravir, scandalisait Saint-Nazaire, où pourtant les garçons, jusqu'à quinze et même dix-huit ans, se baignent sur la plage voilés d'un fallacieux mouchoir en corde autour des reins. Tous ces jeunes moricauds entrent à l'eau, en ressortent, se poursuivent sur le sable ou s'y reposent debout, vous tournant le dos ; le soleil qui les sèche fait luire leur peau bronzée, dessine à l'emporte-pièce leurs conteurs juvéniles, caresse leur modelé sobre et ferme ; volontiers on en emporterait un pour le placer dans une encoignure, sur un joli socle de porphyre.

Ce sont les mères, les tantes, les cousines de ces statuettes que le costume de Lucie offusquait. Tant qu'il n'était pas mouillé, cependant, il n'y avait pas grand'chose à dire. A peine avait-on, d'ailleurs, le temps de l'apercevoir : elle entrait à l'eau rondement, après quelques pas se sauçait d'un coup, avec un petit cri, puis la leçon commençait. Oh ! c'était fort simple : je restais debout, mon élève se couchait sur la mer comme sur un lit, des deux mains se retenait à mon bras tendu en travers au-dessus d'elle, et je marchais, la remorquant. Elle se laissait aller, les cheveux, le front, les oreilles, les joues noyés. Ses yeux, qu'elle fermait à cause de la lumière, son nez et sa bouche émergeaient seuls. L'eau glissant le long de son corps faisait un petit bruit de ruisseau, se divisait en deux ruisselets contre la pointe de ses seins, pour s'aller briser en volutes sur ses pieds blancs, veinés de bleu. Nonchalante, allongée et mincie par le courant qui la

pressait, elle avait l'air d'un grand poisson indolent. Nous parlions peu. Après un quart d'heure de navigation coupée de repos, je la ramenais au bord, et, pour rentrer à sa cabine, elle prenait pied. Dame! alors, il faut l'avouer, la flanelle avait perdu en chasteté ce qu'elle avait gagné en précision. Il n'était pas jusqu'au ton de la chair qui n'eût transpercé, teintant la laine blanche, aux plis rigides, du rose exquis d'un marbre de Paros. Rien n'était amusant comme le regard sérieux que parfois Lucette jetait sur elle-même.

— Je ne croyais pas que la flanelle produirait ce résultat, disait-elle; mais maintenant que le costume est fait?...

— Certainement, répondais-je avec assurance, maintenant que le costume est fait...

Les bons apôtres!

Quand je pense que tout à l'heure j'ai failli trahir son escapade à Paris, fin du voyage avec les Turcs — je le suppose, elle ne m'en a soufflé mot. — Qu'on imagine ma stupéfaction en me trouvant, vers cette époque, face à face avec elle au foyer d'un théâtre du boulevard, moi qui depuis trois ans ne l'avais vue, sans l'oublier pourtant, et qui la croyais tranquillement à Saint-Nazaire-du-Var occupée à aunner la batiste et à plier les dentelles de ses mains blanches. Son cavalier servant, qui avait l'air bien Marseillais pour un Turc, ne la quittait d'un pas; pourtant elle trouva le moyen de perdre un programme où elle avait pointé quelques lettres... Le lendemain, je la voyais une heure, une petite heure si vite passée! Elle me dit seulement : « J'avais le mal du pays! » et je me contentai de cette explication sommaire, songeant à toute autre chose qu'à l'interroger...

Cette apparition eut son charme, mais plus volontiers je me reporte au temps plus ancien de nos baignades, au commencement de nos amours dans cette baie riante, sous les platanes de tante Albert. Premières ivresses, premières folies, quel prestige vous gardez, quelle grâce presque pure, tant on était gauche et croyant! L'envie ne me prit pas alors de savoir pourquoi cette Parisienne coquette était venue échouer dans un bourg, mariée à un vieux capitaine. Il est un âge où l'on s'inquiète bien plus des sentiments d'une femme que de son histoire. Les sentiments de Lucette me furent vite connus, et par elle-même; elle pensa que septembre était court, courte aussi mon expérience, et qu'il ne fallait pas perdre de temps. Et voici comment elle brusqua gentiment les choses, quand moi j'eusse attendu au dernier jour pour risquer une déclaration maladroite. Souvent, la nuit venue, ce bon M. Cadier pêchait aux torches et à la « fouine ». A l'avant d'un bateau qui glissait sans bruit, dans la fumée rouge de la résine, sa maigre silhouette brandissait un trident, harponnait les mulets et les loups qui venaient à fleur d'eau regarder la flamme. Quel bonheur de voir ainsi l'excellent homme se distraire loin de la côte! Sa femme venait passer la soirée chez ma tante. Un soir, devant ce spectacle magique d'une pêche aux flambeaux, pendant que dans le lointain M. Cadier, la barbiche en avant, harponnait, harponnait sans relâche, la spirituelle créature, un moment seule avec moi, se laissa tomber comme par hasard sur mes genoux, et sa bouche, cette bouche si petite qu'elle devait se perdre, eut la distraction d'un baiser...

. . . . . .

J'ai tressailli. C'est ma tante qui, entrée dans ma chambre sans que je l'entende, vient de me poser la main sur l'épaule :

— Voilà plus d'une heure que tu restes planté à ta fenêtre. Je t'ai fait des signes...

— Ma tante, je regardais vos chats. Voyez plutôt.

Dans la verte lumière du crépuscule le verger s'allonge, très clair encore. Patte-Cassée est descendu, Finée est venue le rejoindre, puis un à un lui a apporté par la peau du cou ses quatre petits. Et maintenant tous les deux les lèchent à grands coups de langue. Les chatons, mécontents de cette toilette un peu rude, font entendre de faibles plaintes, semblables aux grincements de petits placards mal graissés.

— Vous voyez, ma tante, que leurs vices ne les empêchent pas d'être de bons parents.

— C'est vrai; l'inconduite peut s'allier avec le bon cœur. Lucie Cadier, par exemple, de qui je t'ai parlé, avait le cœur excellent.

— Vous ne parlez pas des Cadier, madame?

Maria la cuisinière, passant sous la fenêtre, a entendu quelques mots.

— Justement, Maria.

— Vous causez de la nouvelle, peut-être?

— Quelle nouvelle?

— Eh! vous avez la lettre de faire-part depuis huit jours sur le buffet.

— Montez-la vite.

Je la lui arrache des mains et l'ouvre d'un coup. « Madame veuve Cadier a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Monsieur de Lagorio, sous-inspecteur des finances au Tonkin... »

— Lucette!... Pauvre Lucette!... Mariée!... et à mille lieues de Paris!... Bah! elle a trente-six ans à peine, elle doit être encore bien jolie, elle trouvera le moyen de revenir sans payer son voyage...

— Depuis que c'est servi!...

Maria, les bras ballants, secoue la tête d'un air de reproche.

— Allons dîner.

AUGUSTE DUVIARD.

LES ROLES DE FEMMES DANS « LES MYSTÈRES DU MOYEN AGE »

Dans le cours des études que nous avons été appelé à faire sur le théâtre, nos recherches nous ont amené à constater que la présence des femmes sur le théâtre n'avait d'abord été qu'une exception dans les premières représentations des *Mystères*. Mais, avec le temps, les habitudes se sont modifiées; dès le début du XVIe siècle, des femmes et des jeunes filles jouèrent dans un certain nombre de drames liturgiques.

Ce sujet nous ayant paru d'un intérêt nouveau, nous avons cru devoir pousser plus loin nos investigations, et nous en apportons ici le résultat.

Au XIVe et au XVe siècle, dans la représentation de la « Passion ou des Actes des Apôtres », les rôles de femmes, tels que ceux de la Vierge, de Marie-Madeleine, de Marthe et de sa sœur, etc., étaient joués par des hommes. Au *Mystère de sainte Barbe*, représenté à Metz en 1485, « un jeune barbier, nommé Lyonard, ressemblant à une belle jeune fille, fist le personnaige de sainte Barbe si preudemment et si dévotement, que plusieurs personnes pleurèrent de compassion; car il tenait si bonne faconde et manière à chascun agréable et n'estoit possible de mieulx faire (1) ». A Angers, à *la Passion de saint Maurice*, en 1486, Laurent, chapelain de l'église Saint-Maurice, joua le rôle de la Vierge et Nicolas Piétant, celui de Madeleine (2).

Il importe de signaler que les prêtres et les laïques jouaient indifféremment les rôles de femmes. Ce fut seulement en 1468, à Metz, dans *le Mystère de sainte Catherine*, que les femmes parurent pour la première fois sur la scène. Les chroniques de Metz (3) nous racontent que « le personnaige de sainte Catherine était porté par une jonne fille aigée de environ dix-huit ans, laquelle estoit fille à Dédiet le vairier et fist merveilleusement son debvoir au gré et plaisir d'ung chescun ».

Il a été généralement admis que les femmes n'avaient paru qu'exceptionnellement sur la scène des *Mystères* parlés, tandis qu'on les avait vues figurer, dès la fin du XVe siècle, dans toutes les représentations mimées. Nous croyons cette opinion trop absolue. Les femmes devaient jouer, dans les *Mystères* de l'un et l'autre genre, les rôles que leur constitution plus faible que celle des hommes pouvait supporter (4), tandis que le rôle de la mère de Dieu, dans *le Mystère de la Passion*, ne pouvait être joué que par un homme, en raison de la fatigue considérable qu'il occasionnait. Telle est une des raisons de l'apparition plus fréquente des femmes dans les théâtres à tableaux vivants que dans les mystères à interminables récitations (1).

Avec le XVIe siècle, l'apparition des femmes sur la scène se multiplie. Ainsi, à Grenoble, en 1535, Françoise Buatier « joua le rôle de la mère du Christ et sut, par les gestes, la voix, la prononciation, le débit, charmer tous les spectateurs au point d'exciter une admiration générale; la grâce et la beauté s'ajoutaient chez elle au bien dire (2) ». Enfin, à Valenciennes (3), des jeunes filles jouèrent dans *le Mystère de la Passion* : ce furent Jennette Carahen figurant la Vierge, Jennotte Watiez, Jennette Tartelette, Checille Gérard, Cole Labequin, d'autres personnages moins impor-

(1) Petit de Julleville, t. II, p. 48, et *Memoires de Jacomin Husson*, p. 139.

(2) Petit de Julleville, t. II, p. 51.

(3) Huguenin, *Chroniques de Metz*. — *Jacomin Husson*, édition Michelant, p. 103. — *Journal d'Aubrion*, édition Larchey, p. 29. — Petit de Julleville, t. II, p. 32, *passim*.

(4) M. Boyer, archiviste du département du Cher, nous a communiqué l'acte d'engagement d'une actrice à Bourges en 1545, engagement qu'il a, du reste, publié dans les *Memoires de la Societé historique du Cher de* 1888. Cette pièce confirme encore notre raisonnement.

(1) M. l'abbé Battifol, membre de la Société des antiquaires de France, nous a communiqué la note suivante relative à l'interdiction faite aux femmes d'élever la voix en public.

« Cette interdiction est mentionnée, pour la première fois, par saint Paul : *Mulieres in ecclesiis taceant; non eis permittitur loqui* (I. Cor., XIV, 34). *Mulier cum silentio discat in omni subjectione* (*Epist. ad Timotheum*, II, 11).

« A l'origine, cela signifiait seulement que les femmes ne devaient point prendre la parole pour enseigner; plus tard, on donna à cette interdiction un sens plus large : les femmes ne devaient même pas prier à haute voix, leur voix étant capable de troubler par sa langueur la vertu de l'assemblée des fidèles. Dans un vieux recueil de canons ecclésiastiques égyptiens, attribués à saint Athanase, et qui sont sûrement du IVe siècle, nous trouvons que le prêtre doit enseigner aux femmes « à ne point parler a l'église, à ne pas même fredonner, non plus qu'à psalmodier à l'unisson des moines ou à répondre aux prières antiphonées ou à deux chants, mais qu'elles doivent se taire toujours. » (Cf. Migne, *Patr. gr.*, t. XXVIII, édition 1644.)

« La même interdiction semble avoir persisté très avant dans le moyen âge : on peut citer comme preuve un tableau sur bois, attribué à M. Kraus au XIVe siècle; ce tableau, qui se trouve actuellement au palais de Saint-Louis des Français à Rome, présente la disposition suivante : il est divisé en compartiments. Plusieurs de ces compartiments sont attribués aux damnés qui occupent des places en rapport avec la gravité de leurs crimes. Or, au plus bas degré et au plus profond de l'enfer, on aperçoit un groupe de femmes, et on lit au-dessus cette légende : *Mulieres quæ in ecclesia loquuntur.*

« L'Église d'ailleurs n'a jamais aimé que les femmes montrent leur image à découvert, ni, à plus forte raison, qu'elles se donnent en spectacle. *Si quis ante ecclesias saltationes fecerit, emendationem pollicitur, pœnitentiam agat tribus annis.* » Cette règle, qui ne s'applique ici qu'aux hommes, devait être plus sévère encore pour les femmes. On peut voir à ce sujet (Migne, *Patr. gr.*, t. XXXII, édition 1350) comment saint Basile traite les femmes qui « le jour de Pacques », dans les basiliques des martyrs ou sur les places publiques, agitant leurs cheveux, faisant traîner leurs tuniques, dansaient et provoquaient ainsi la passion des jeunes gens, et faisaient des lieux saints une officine d'obscénité! « Elles souillent l'air de leurs chants (*cantilinis meretricitis*) et la terre de leurs danses! »

(2) Du Rivail : *De Allobrogibus libri*, IX, p. 48. — Petit de Julleville, t. II, p. 127, *passim*.

(3) B. N. mss. F. Fr., n° 12546. — Petit de Julleville, p. 149, *passim*, Morice, p. 132, *passim*.

tants; le rôle de la mère du Christ avait été, sans doute, diminué à cette occasion, et la représentation du *Mystère* durait moins de temps.

La Réforme, en se développant, chercha à diminuer la vogue des *Mystères* et surtout à empêcher les femmes d'y figurer. Une anecdote curieuse, qui eut Genève pour théâtre, prouve que les *Mystères* étaient entrés dans les habitudes de la population, qu'ils en étaient fort goûtés et que, depuis longtemps, les femmes y jouaient des rôles.

Le Conseil de la ville avait, au mois de juin 1546, accordé la permission de représenter une moralité intitulée : *les Actes des Apôtres*. Les préparatifs se faisaient, lorsqu'un ministre protestant déclara, en chaire, que les femmes qui figuraient sur le théâtre étaient des effrontées, sans honneur, n'ayant d'autre dessein que de se montrer parées pour exciter « des désirs impurs ». Un autre pasteur, Abel Poupin, fit entendre que la grande dépense qu'occasionnerait la représentation accordée et préparée serait mieux employée à assister de pauvres frères persécutés pour cause de religion ; il ajouta aussi, mais avec plus de modération que son confrère, qu'il blâmait la présence des femmes sur les échafauds. Surexcités par ces deux grands sermons, comédiens et amateurs de théâtre commençaient à proférer des menaces contre Poupin, et ils l'auraient maltraité, si Calvin n'était intervenu. Le grand réformateur fut obligé de monter en chaire à son tour et de calmer l'agitation populaire par la modération de sa parole. Le Conseil ne se déjugea pas, mais crut prudent de retenir dans la maison de ville, pendant le jour suivant, Calvin et le pasteur Abel Poupin, pour leur éviter de mauvais traitements. La comédie fut représentée, et l'un des plus éminents et austères pasteurs de l'Église franco suisse, Viret, ne se fit aucun scrupule d'assister à ce spectacle et de se laisser ainsi tenter par la présence de femmes parées sur le théâtre (1). Quant aux seigneurs du Conseil de la ville, ils avaient des loges dressées exprès pour eux (2), à l'endroit reconnu le meilleur pour voir et entendre.

Sur le théâtre régulier, la femme n'apparut que bien longtemps après. On ne connaît guère, au XVIe siècle, que l'existence d'une seule comédienne de profession, suivant une troupe parcourant la province. M. Boyer, archiviste du Cher, a découvert l'engagement de cette actrice, signé par-devant notaire, à Bourges, en 1545. D'après cet acte, la femme Marie Perré, mariée au sieur Fairet, bastelleur de son état, s'engage à suivre l'Espéronnière, impresario qui organise des tournées: elle doit, pendant un an, jouer « des anticailles de Rome ou autres hystoires, farces ou soubresaults en présence du public, partout où l'Espéronnière le voudra. Marie Ferré promet de s'acquitter de sa promesse « de telle fasson que chacun qui y assistera y prendra joieuseté ». En échange, l'Espéronnnière promet de « nourrir, alymenter et hospitalizer » son actrice; elle recevra douze livres pour ce service : si elle reçoit des cadeaux à la suite des représentations organisées par l'Espéronnière, elle devra les partager avec Gaillarde, femme de ce dernier. Si, au contraire, ce sont des représentations privées données chez et pour des particuliers, Marie Fairet gardera pour elle tout ce qu'on lui donnera en cette occasion. Si ce marché n'était point approuvé de son mari, il serait de plein droit annulé. »

Il est possible que d'autres troupes nomades aient également possédé des comédiennes, mais nous n'en trouvons la preuve qu'au commencement du XVIIe siècle. Alors le Théâtre de la foire Saint-Germain et l'Hôtel de Bourgogne possédèrent quelques comédiennes. Le nom de Marie Vénier ou de la Valiotte est demeuré légendaire dans l'histoire de l'Hôtel de Bourgogne. Mais sous Henri IV et au commencement du règne de Louis XIII, les femmes ne jouaient guère que des rôles de souveraines. Ceux de soubrettes, de nourrices et de vieilles femmes, si fréquents dans les pièces de la première moitié du XVIIe siècle, étaient toujours tenus par des hommes. Ce n'est que dans la *Galerie du Palais* de Corneille que, pour la première fois, une femme joua un rôle de suivante.

Le théâtre de Shakespeare, de son vivant, n'eut jamais un seul interprète du sexe féminin. Du reste, le schisme avait produit parmi le peuple, en Angleterre, le même puritanisme que la Réforme chez ses docteurs en Suisse. En 1629, une troupe française entreprit une tournée à Londres et crut devoir obtenir un succès considérable en jouant quelques pièces où figuraient des actrices. Mais les puritains anglais se révoltèrent contre une pareille indécence et déclarèrent que ces « réjouissances dramatiques devaient être maudites comme étant une frivole imposture et une coupable parade ». Aussi les actrices françaises furent sifflées et grossièrement insultées, et leur début sur la scène condamné comme un manquement irréparable aux convenances.

On voit que l'hypocrisie anglaise n'est pas chose nouvelle. Le même peuple qui proclamait comme chef de sa religion le roi Henry VIII et qui déclarait sainte la reine Élisabeth trouvait impudique et immorale l'apparition de deux actrices sur une scène de théâtre populaire (1).

A la cour de Louis XIV, même dans les ballets, la plupart des rôles de femmes étaient tenus par des hommes. Ce ne fut qu'en 1682 que l'Opéra inaugura

(1) Lettres de Calvin (Correspondance latine). Genève, 1626, in-4°, p. 72. Lettre à Farel du 4 juin 1546.

(2) Grenus, *Fragments biographiques et historiques* extraits des registres du Conseil d'État de la république de Genève de 1535 à 1792. Genève, 1815, in-8°, *passim*, p. 13.

(1) Ferdinand Lotheissen, *Geschichte der französischen Literatur*. Vienne, 1877-1884, t. II, p. 379.

un corps de ballet de danseuses. Jusque-là, c'étaient des jeunes gens enjuponnés et couverts d'un masque qui les remplaçaient sur la grande scène lyrique française.

Enfin, pour montrer qu'aucune tradition ne se perd complètement, dans la représentation des *Mystères bretons* qui se jouent encore plusieurs fois par an aux environs de Morlaix, les rôles de femmes sont tenus par des hommes.

GERMAIN BAPST.

OCTAVE FEUILLET

L'usage veut qu'un homme ait tous les mérites le jour de ses obsèques. C'est là un des derniers rites funéraires; il s'observe rigoureusement dans tous les mondes, et par conséquent dans celui des lettres. Il est entendu qu'on ne débine pas un camarade à son enterrement : de la maison mortuaire au cimetière, les droits de la critique sont suspendus. Cela est admis partout, même chez les peintres; pour les comédiens, je n'en jurerais pas. Octave Feuillet, comme tant d'autres, a donc été enseveli dans les fleurs. Chose singulière pour celui-là, l'éloquence officielle ne mentait point; le romancier que nous venons de perdre était vraiment le plus galant homme qu'on puisse voir et l'honneur de notre profession.

De 1845 à 1890, Octave Feuillet a travaillé, sans bruit et sans pose, de son cher métier d'écrivain. Presque un demi-siècle de littérature ! Et, dans ce long espace, pas une faute de conduite, nulle interview à sensation, jamais de réclame. Il en a été de lui comme de ses émules, Jules Sandeau et Émile Augier. Tous trois ont passé à travers leur siècle en gens de bonne compagnie, ennemis du tapage, cherchant honnêtement à divertir de leur mieux leurs contemporains, ne se révélant au public que par leurs œuvres. Octave Feuillet représentait parmi nous une race qui se perd. Les nouvelles mœurs littéraires lui étaient inconnues. Son couvert n'était pas mis aux dîners « schopenhauerdants », comme dit si bien Scholl. Quand il préparait une comédie, il travaillait d'abord dans son cabinet, puis à l'avant-scène, jamais avec les reporters. Sa pièce réussissait-elle, après quelque temps de repos il en écrivait une autre, loin des importuns. Échouait-elle, il s'abstenait d'injurier ses juges et leur faisait grâce de toute préface. De sa vie privée, rien ne transpirait; nous savions seulement qu'elle s'écoulait parfaitement pure, attristée par des deuils intimes, torturée par la douleur physique, embellie par la tendresse et le dévouement d'une femme exemplaire. Feuillet ayant remporté ses plus beaux succès sous le second Empire, il était naturel que la cour des Tuileries lui fît des avances. N'ayant jamais signé de programme électoral, il était maître de ses amitiés; il fut l'hôte et l'obligé de Napoléon III. A la chute de ses protecteurs, il mit une coquetterie d'honnête homme à reprendre toute sa liberté, sans éprouver pour cela le besoin de renseigner la presse sur les délicatesses de sa conscience. Depuis, pas un mot de politique; il n'avait de bonapartiste que le cœur. Cependant, on tuait le veau gras pour nombre de ses confrères qui se ralliaient à la république et, sous prétexte de psychologie, venaient nous raconter, les bons apôtres ! que Napoléon III manquait de compétence littéraire et que les dîners de Compiègne étaient en carton. Il n'eût tenu qu'à Feuillet de les imiter ; il préféra rester dans son coin à faire des livres, estimant, si arriéré que soit ce point de vue, que c'est là le rôle principal d'un littérateur. Parler de son œuvre est donc la seule manière de parler de lui.

*
* *

« Il ne faut pas trop vieillir pour bien juger les romans de son temps; le roman est un genre essentiellement contemporain. Jeune, on en lit à tort et à travers, on lit tout : mûr, on peut ne pas perdre de vue et suivre encore avec intérêt ce genre agréable chez ceux qui mûrissent avec vous et qui ne font que continuer. Plus tard pourtant et peu à peu, tout ce qui est romans, nouvelles, commence à vous échapper, surtout venant d'auteurs jeunes, et, une fois le fil perdu, on ne le rattrape pas aisément. Ces productions légères veulent être saisies et goûtées au fur et à mesure, à l'heure où elles paraissent, non pas prises en bloc et soldées comme un arriéré. Le raccourci leur fait tort. »

Ainsi s'exprime Sainte-Beuve, l'homme de son siècle qui a su, tout en écrivant beaucoup, dire le moins de sottises. Le maître critique a raison ici comme presque partout. Mais si trop vieillir empêche d'aimer les romans de son temps, être trop jeune ne vaut guère mieux pour apprécier sainement les romans d'hier. L'heure où le succès d'Octave Feuillet tourna à la gloire fut celle où notre génération naquit à la vie des idées. Vis-à-vis de cet illustre de la veille, nous n'étions pas seulement d'aujourd'hui, nous étions de demain. On est toujours de demain au sortir de l'école. *Madame Bovary*, en nous révélant une nouvelle forme d'art, réalisait à nos yeux le chef-d'œuvre moderne. Bientôt après, un initiateur audacieux et puissant, M. Zola, nous en faisait voir bien d'autres et nous menait aussi loin que possible dans les labyrinthes de la vérité. Pour le roman, pour la poésie, nous estimions que notre siège était fait ; en quoi nous avions tort, mais en toute candeur, ainsi que l'on a tort à vingt ans. J'en appelle aux souvenirs de mes camarades d'illusions : ils savent tous combien il a été difficile à ceux qui avaient appris à lire dans les *Fleurs du mal* de goûter ensuite Lamartine et Musset. En ce qui me concerne, je me souviens d'avoir lu *Monsieur de Camors* et *la Petite comtesse*, à peu

près à la même époque que *l'Éducation sentimentale*. J'ai failli en avoir la nausée : j'aurais donné comtesse et marquise, avec leurs chiffons et leurs pâleurs, pour la trace du pied de Mme Arnoux. J'étais ainsi et je m'en vantais. Si je pense toujours de même, je ne tiens plus autant à le proclamer; j'ai appris depuis que rien, en art aussi bien qu'en toutes choses, ne change comme les formes du plaisir. Cela m'a donné le besoin de respecter l'opinion des autres, tout en gardant la mienne. Aussi m'expliqué-je aisément, par des raisons d'histoire littéraire, le grand succès du romanesque inventé par Feuillet ; j'accorde même qu'il vient de causes profondes. Quant à aimer cela, c'est une autre affaire. Si j'ai tort, comme on n'en sera sûr que dans une centaine d'années, je me résigne. Et puis, après tout, il n'y a pas de ma faute : ce n'est pas moi qui me suis fait mon goût.

C'est une touchante erreur que de se croire le maître de ses opinions, de son esthétique, de ses mille façons de comprendre ou de savourer la vie. Chacun de nous, pour la plus grande part de ses sentiments et de ses idées, est l'esclave-né de l'époque qu'il traverse. Pour prendre un exemple dans la politique, est-ce que dans dix ans un jeune homme monarchiste n'aura pas l'air d'un doux aliéné ? Cela ne voudra pas dire pourtant que Royer-Collard était un imbécile, mais tout simplement que le monde marche. Il a marché depuis Octave Feuillet, et nous avec lui. Les élégantes du second Empire, dont le romancier chanta la grâce, avaient le cœur et la crinoline fabriqués d'une certaine façon ; aujourd'hui, avec un dehors et un dedans pareils, une femme ne ferait pas dix pas dans la rue sans être huée.

Feuillet est tout entier dans ses héroïnes. Désespérément chlorotiques bien qu'avec mesure, toujours millionnaires et oisives, ainsi que l'exige le bon ton, tendres et douces quand elles ont la chance d'être blondes, impérieuses et perverses si leur mauvais génie les fit brunes, irréprochablement élégantes, chrétiennes entre leurs repas, maternelles à leurs heures, désirables, inutiles et absurdes, elles appartiennent à cette catégorie de l'humanité qui tiendrait tout entière dans une salle de première, mais à laquelle les romanciers de jadis accordaient le monopole des belles passions. Un certain idéal littéraire, dont nous pourrions nommer encore des représentants attardés, n'attribue le privilège du sublime qu'aux personnes qui possèdent une voiture. Le public du XVIIe siècle ne s'amusait que des reines et des rois morts depuis très longtemps; cela n'a pas empêché Racine d'être un poète divin, mais tout le monde ne s'appelle pas Racine. Balzac aussi a cru aux duchesses, sans que nous y perdions rien. Aussi ne parlé-je point des hommes de génie. Les admirateurs d'Octave Feuillet se sont-ils jamais demandé ce que deviendraient ses marquises si elles perdaient subitement leur apport dotal? Les imagine-t-on prenant l'omnibus? Les rêve-t-on privées de caméristes, coiffées à la diable et mal mises? Sans aller aussi loin, pourraient-elles garder la même âme immortelle si elles changeaient seulement de couturière? Et les messieurs! Des gaillards qui s'appellent de Bévallans, des Rameures, de Courteheuse, de La Roche-Jugan! Ne sent-on pas tout de suite que la noblesse de leur caractère dépend de la splendeur de leur état civil et de la magnificence de leurs vestons? S'ils n'étaient pas dans l'aisance, aimeraient-ils comme ils aiment? Quand on est pauvre, on va à son bureau, à ses affaires, on fait de la copie, on aligne des chiffres, on aune de la toile, on boit, on mange, on dort, on se reproduit et on meurt; mais pour aimer, il faut être du Jockey. Ne m'objectez pas le *Jeune homme pauvre*. Celui-là est pauvre assurément, comme son nom l'indique; mais c'est pour les besoins de la cause, et cela dure si peu! Sa misère s'encadre, en toute élégance, entre la fortune qu'il a perdue et celle dont il hérite à la fin du livre ; juste le temps d'être adoré pour lui-même. Six mois sans valet de chambre, et le ciel au bout : c'est à donner envie d'être ruiné!

*
* *

Cette petite humanité gentillette et factice répondait bien aux aspirations poétiques de la génération éprise de clinquant, blagueuse et crédule, noceuse et correcte, qui a légué à l'humanité la rue de Rivoli comme un témoignage impérissable de l'idée qu'elle conçut de la beauté. A ce point de vue, l'œuvre de Feuillet représente une date de l'esprit français. Comme toute cette aristocratie de romance est loin de nous! La révolution politique qui a balayé le régime impérial a retenti jusque dans les lettres; les nouvelles couches dont parlait Gambetta, brusquement admises à la vie publique, sont entrées du même coup dans le séjour éternel du rêve et de l'art. La postérité des Rougon-Macquart remplace les ducs et les baronnes des anciens romans. A cette révolution-là, comme aux autres, il siéra de ne point abuser de sa victoire. Les caudataires trop zélés de M. Zola, en murant l'humanité dans les cabarets comme les disciplinés de Feuillet l'emprisonnaient dans les boudoirs, ne montrent ni plus d'imagination ni plus d'intelligence philosophique que leurs devanciers. Le jour viendra où leurs grossières pochades sembleront incompréhensibles et dateront, aux yeux des connaisseurs, ni plus ni moins que les lithographies coloriées dont on raffolait il y a trente ans.

Bien qu'il se piquât, à ses heures, de moraliser, Octave Feuillet respectait trop les nerfs de son public pour lui donner des leçons cruelles. Homme d'esprit, modéré dans ses doctrines, il fuyait les thèses et les théories, et voulait de la distinction dans les catastrophes. Les dénouements tragiques gardent chez lui la tenue qui convient. Eût-il été capable de rêver l'atroce et vengeresse agonie d'Emma Bovary, vomissant un poison

aussi canaille que l'arsenic, entre un curé et un apothicaire de village, qu'il en aurait repoussé l'image comme vilaine et vulgaire? Une Julia de Trécœur, coupable d'avoir badiné avec l'inceste, meurt princièrement, entraînée au fond d'un précipice de keepsake par la chute d'un cheval de deux cents louis. Et cependant, en dépit des oripeaux et du décor, c'est de la passion, de la débauche, du vice et du crime que ce délicat entretenait ses lecteurs. Au fond de tous ces personnages, si bien nés et si bien vêtus, gronde la mauvaise bête humaine, non moins terrible dans les salons que dans les bouges. Feuillet fut hardi, à sa manière; plus d'une fois, sa réputation de Musset des familles s'arrange mal des sujets qu'il traite. Mais un style naturellement calme et l'usage d'un pittoresque luxueux lui permettaient de rendre les plus scabreuses histoires compatibles avec l'hypocrisie de son public. De nos jours, il eût osé davantage.

Quand on pense que telles des femmes de Feuillet, la marquise de Campvallon, par exemple, ont semblé d'une perversité excessive et paradoxale! Bonnes créatures, dont le plus gros crime était d'aimer d'amour, puissiez-vous revenir troubler nos fils! Elles étaient sensuelles, les innocentes; elles conservaient cette idée de nos grand'mères que l'on est bien à deux pour commettre une faute. Allez donc persuader cela aux morphinomanes, pourries de littérature et d'anatomie, névrosées et pessimistes, qui représentent maintenant l'éternel féminin, de cinq à sept, dans le quartier Monceau! Elles sont en train de supprimer de la vie humaine, oh! presque rien, une toute petite chose : la volupté. Ces dames pensent, à présent! A moi, Camors!...

Coterie pour coterie, poupées pour poupées, j'aime encore mieux les petites comtesses de Feuillet que les majestueuses rastaquouères d'aujourd'hui. Le malheur veut qu'elles nous paraissent aussi antédiluviennes que les Estelles de Florian. Celui qui essayera d'écrire une histoire de l'amour en France devra néanmoins consulter en Octave Feuillet le témoin d'un âge disparu où les jolies femmes désœuvrées cherchaient à plaire à des hommes qu'elles gratifiaient du don de leur personne, pour les distraire et pour se distraire. C'est à n'y pas croire; tout indique cependant qu'il en fut ainsi. Les romanciers de profession pourront aussi demander à l'écrivain qui a signé *Julia de Trécœur* quelques-uns des secrets d'un art qui se perd, celui de raconter une histoire et de composer un livre. Quant au style, je préfère n'en rien dire. Et cependant, à force de m'être brûlé les yeux aux fulgurances de l'écriture artiste, il m'arrive parfois de me reposer avec plaisir devant des grisailles. Les écrivains tels que Feuillet traitaient la langue française comme un dépôt, transmis par les maîtres, dont ils étaient comptables à leurs continuateurs. C'était peut-être un excès de candeur, mais cela ne faisait de mal à personne. Ils n'ont pas empêché le progrès, ces timides; tout au plus l'auront-ils retardé de quelques années. A voir la façon dont le progrès se comporte, il n'y a pas là de quoi honnir leur mémoire.

URSUS.

COURRIER LITTÉRAIRE

Dans la ravissante « Petite Bibliothèque littéraire », publiée par M. Lemerre, vient de paraître le premier volume des œuvres d'Hégésippe Moreau, avec une introduction de M. René Vallery-Radot. Impressions recueillies sur les lieux, de la bouche des derniers témoins oculaires ou de leurs héritiers; correspondance de Moreau avec les amis de sa jeunesse, y compris Louise Lebeau, qui fut une humble et bourgeoise Béatrice pour ce Dante de l'Enfer parisien; fragments autobiographiques, patiemment ramassés à travers l'œuvre du poète; enfin réminiscences très pénétrantes, très finement senties, de M. Vallery-Radot le père, qui fut un ami personnel du pauvre garçon, un de ces « protecteurs » dont il avait tant de peine à recevoir les bienfaits, tels sont les éléments habilement fondus ensemble dans cette introduction. C'est à la fois un portrait et une vie d'Hégésippe Moreau, avec une ébauche, un avant-goût, un pressentiment de critique où l'éloge s'affirme et où les réserves s'indiquent sous d'indulgentes atténuations. L'occasion est bonne pour essayer de comprendre cet infortuné, dont la carrière a été si triste, si caractéristique, et qui nous apparaît comme la figure centrale d'une pléiade de doux fantômes littéraires à demi effacés par un demi-siècle de distance. Ces ombres plaintives s'appellent Escousse, Dovalle, Élisa Mercœur, Gérard de Nerval : tous des vaincus de la vie, entrés dans la bataille littéraire sans cette « cuirasse d'impudence » qui était déjà nécessaire, paraît-il, du temps d'Homère, pour faire son chemin dans le monde. De tous, Hégésippe Moreau était déjà le moins crépusculaire. Grâce à M. Vallery-Radot, c'est en pleine lumière que nous le voyons à présent.

Je dirai d'un mot mon impression : je le plains, je ne puis l'aimer. Lui dont le visage se contractait d'une grimace douloureuse, haineuse presque, lorsqu'on lui infligeait l'intolérable fardeau de la reconnaissance, avec quelle vivacité il repousserait l'aumône d'une sympathie que j'offre à ses souffrances et que je ne puis accorder à son caractère!

Quand je le vois, isolé au milieu de ce grand Paris — alors beaucoup plus grand littérairement et intellectuellement qu'il ne l'est aujourd'hui! — quand je le vois sans pain, sans feu, sans habits, sans gîte, heureux pour dîner d'insérer des nouvelles dans un journal de petites filles, couchant dans un fourré du bois de Bon-

logne ou sur les marches de la Sorbonne, expirant enfin, à vingt-huit ans, sur un grabat d'hôpital, ma pitié s'émeut, je voudrais de tout mon cœur le trouver sincère, noble et grand; je suis navré de le trouver artificiel, mesquin, médiocre. Je lis ses lettres : elles me déconcertent par leur pâle rhétorique, par leur pose naïve et maladroite, par un manque absolu d'originalité et de passion. Ni brûlantes ni glacées : ces lettres sont tièdes. Dans les rêveries, dans les émotions artistiques qu'il confie à ses amis, je suis rebuté par une saveur douceâtre, désespérément anémique. Pour me consoler, je cherche en lui l'amant et ne puis m'empêcher de penser qu'il aimait surtout la plume à la main. « Je vous aime, écrit-il à Louise Lebeau, par raison, par reconnaissance, par sympathie. » Hélas! aimer avec tant de compléments, c'est bien moins qu'aimer tout court! A chaque instant, on le surprend occupé à se déguiser. Il ne s'appelle pas Hégésippe, il ne s'appelle pas Moreau, il n'est pas né à Provins. Au moment où il se plaint, dans ses lettres, de sa mauvaise santé, un contemporain nous parle de sa bonne mine et de sa force. Point de véracité, de consistance, de réelle virilité. Vous lui pardonnerez peut-être d'avoir mis, dans un moment de misère aiguë et de défaillance morale, sa muse républicaine aux gages du mémorable M. Gisquet. Mais lui pardonnerez-vous d'avoir écrit, à propos de Mme Favier, sa bienfaitrice, à laquelle il devait en partie son éducation : « Cette femme n'est pas bonne? » Lui pardonnerez-vous d'avoir galvaudé et compromis, dans une stupide et grossière querelle de café, dans un duel ridicule, le nom de l'excellente créature qui l'a si obstinément, si ardemment, si purement aimé?

Il m'en a coûté d'écrire ces lignes. Je les relis, je veux les effacer... et je ne les efface pas, car elles n'expriment qu'une rigoureuse vérité.

Lorsque mourut Hégésippe Moreau, sous le coup de l'émotion produite par un amer et sombre article du *National*, Paris eut un de ces emballements dont il est coutumier. Béranger en tête, la jeunesse libérale accourut aux funérailles du « grand poète ». On voulut l'embaumer. O ironie! l'embaumement des rois pour celui qui avait souvent manqué de pain! Ne recommençons pas cette lugubre plaisanterie et ne l'embaumons pas dans nos phrases. Nous risquerions d'abuser plusieurs douzaines d'Hégésippe Moreau qui battent, en ce froid hiver, de leurs semelles amincies, l'asphalte parisien, sans savoir au juste s'ils sont sur le chemin de la Morgue ou sur la route de l'Académie. Ne leur cachons pas que la société est devenue plus exigeante et plus dure aux débutants depuis un demi-siècle, que la loi du travail et de la concurrence s'est faite plus draconienne, que les fourmis sont de plus en plus décidées à ne pas nourrir les cigales...

M. Vallery-Radot s'est bien gardé de transformer en vertus les faiblesses d'Hégésippe Moreau. Il les a analysées avec une tendre indulgence qui était chez lui un héritage de famille et un devoir d'éditeur. Il n'a dissimulé aucune faute, mais en laissant à d'autres le soin de juger et de condamner ou d'absoudre. Après avoir cité une violente invective de Félix Pyat, qui accusait la société d'avoir tué Moreau, puis une plate et peu grammaticale réplique de M. Dessalles-Régis, l'écrivain ajoute, avec beaucoup de sentiment et de grâce :

« Passe maintenant, petit livre de contes à une sœur, passe entre ces exagérations de toute sorte, entre ces phrases de révolutionnaire flamboyant ou de bourgeois déclamateur. Cherche ton vrai public... »

Ces contes sont agréables, soignés de style, sages de pensée et d'allure; ils semblent écrits pour désarmer le terrible M. Dessalles-Régis, mais non pour nous faire connaître le véritable Hégésippe Moreau. Toutes les bonnes petites idées qu'il fallait inculquer à de bonnes petites bourgeoises de 1837 s'y trouvent en bon ordre, gentiment exprimées, avec cette pointe de mignardise qui convenait au *Journal des Demoiselles* et aux autres recueils du même genre où ces nouvelles parurent pour la première fois. *Thérèse Sureau* contient tout ce qu'il fallait dire à Hégésippe Moreau pour l'empêcher de quitter Provins : c'est l'obscur bonheur du foyer préféré aux creuses ambitions et aux agitations douloureuses de la vie littéraire. *La Souris blanche* est un joli conte qui me toucherait si la volonté de m'attendrir n'était trop visible chez l'auteur. Avec moins de fini, moins de préciosité, ce serait du Charles Nodier, et la Fée des pleurs vaudrait la Fée aux miettes. Que conclure à propos de ces contes? Rien, si ce n'est que j'attends *le Myosotis*.

*
* *

Sur ma table, à côté du carton à marges noires qui m'appelle aux funérailles d'Octave Feuillet, le hasard a placé un livre jaune sur lequel on lit *Madame Meuriot* (1). Hasard cruel, pénible voisinage pour le souvenir du maître disparu! Ou plutôt, hasard intelligent, rapprochement suggestif et prophétique! Ce sont les Paul Alexis qui se chargeront de faire bien comprendre et amèrement regretter les Octave Feuillet.

Le héros de M. Alexis, Gustave Honorat, est la dernière expression du « petit féroce »; c'est un Alphonse enfantin et bourgeois, qui n'a pas besoin de se corrompre, car il est né ignoble. Si ce garçon existe et s'il a des frères, si nous avons mis au monde et élevé de pareils êtres, il faut reconnaître que nous sommes bien coupables, et les théories qui président à l'éducation depuis vingt ans ne sont bonnes à rien.

A trente-trois ans et demi, Mme Meuriot se donne à Gustave qui en a dix-neuf. Pourquoi aime-t-elle cet horrible adolescent? Parce que son nom lui rappelle un petit garçon qu'elle a perdu. La petite maman de fan-

(1) *Madame Meuriot*, par Paul Alexis. — Charpentier.

taisie se change d'une minute à l'autre, sans lutte, sans objection, sans remords, en la plus complaisante des maîtresses. Il y a là une sorte d'inceste approximatif : c'est là sans doute « l'idée » qui est nécessaire à nos « cérébraux » pour aimer, comme le remarque M. Paul Bourget dans sa *Physiologie de l'amour moderne*. Ce n'est pas absolument neuf. Sans parler du roman, la maîtresse maternelle a déjà existé avant ce siècle. Les Charmettes en savent quelque chose. Mais, du moins, Rousseau pleurait de honte sur le sein de sa bienfaitrice, et Mme de Warens n'a probablement jamais entendu parler des turpitudes auxquelles se plie, dès le second tête-à-tête, Juliette Meuriot.

Ce qui me frappe dans les amours de ces deux bêtes humaines, c'est leur vulgarité. Juliette paye des bains à Gustave; elle lui coupe les cheveux, lui rogne les ongles, lui soigne les pieds qui, avant son règne, étaient dans un état honteux. Elle ne se borne pas là, elle lui apprend aussi « à causer, à avoir du tact et du goût ». Après les pieds, l'âme! Admirez cet ordre, et convenez qu'en sortant des mains d'une telle maîtresse, Gustave sera un jeune homme accompli.

Comme si ce n'était pas encore assez, cet amour a sa parodie, sa reproduction inférieure et caricaturale, dans celui que la portière, Mme Doucet, a voué au sculpteur norvégien Volknar. Ici, nous touchons, à ce qu'il semble, au dernier fond de la vase psychologique.

Sauf une échappée sur un monde prétendu artistique et galant, où les goujats parvenus de la politique viennent se frotter à de fausses grandes dames, le drame se passe dans ce milieu de petite bourgeoisie qui allie les vices parisiens à la torpeur hébétée des petites villes, où l'on dit à son oncle : « Bonjour, tontoncle! » et où l'on se lève en pleine table pour aller taper dans le dos des personnes qui ont avalé de travers. Avec de très légères modifications, ce sont les grotesques de Paul de Kock et d'Henry Monnier. La seule originalité de M. Paul Alexis et de ses camarades consiste à les prendre au sérieux et à les jeter dans une action dramatique.

Le dénouement est si sangreuu que je n'ai pas la force de m'en indigner. Le docteur Sylvy, qui est sur le point d'épouser la fille de Mme Meuriot et qui soigne sa belle-mère pour une maladie de cœur, est pris tout à coup d'une fantaisie amoureuse qu'il ne peut dominer. La surprise, très naturelle, de Mme Meuriot, amène la rupture d'un anévrisme, et le docteur, s'apercevant qu'il presse une morte dans ses bras, n'a plus qu'à rajuster sa cravate blanche et à appeler le mari. Ainsi finit la bonne amie à Gustave.

Je me reproche la place donnée ici à ces inventions de l'érotisme délirant, mais il est bon que vous sachiez où nous en sommes, ce qui s'écrit, ce qui s'imprime et aussi, hélas! ce qui se vend. La loi ne punit ces choses que sous forme d'images; la critique est parfaitement impuissante. C'est au public de décourager par son indifférence ceux qui écrivent et ceux qui éditent de pareils livres.

*
* *

J'ai plaisir, en ouvrant *Tantine*, par M. Henri Allais (1), à retrouver d'honnêtes figures se mouvant dans un agréable décor. Tantine est une vieille fille, mais une charmante vieille fille. A quarante-cinq ans sonnés, elle porte bravement, coquettement même, ses cheveux blancs qui lui donnent l'air d'une jolie marquise d'autrefois. Elle aurait pu aimer, être aimée, tout comme une autre et mieux qu'une autre; mais elle a préféré se vouer à l'éducation d'un neveu resté orphelin; elle a été mère par la volonté et le dévouement. Le neveu, devenu homme, comprend le sacrifice et entreprend de donner au moins à Tantine un bonheur d'arrière-saison. Justement se présente certain commandant quinquagénaire qui est très sensible au charme délicat de ce pastel légèrement effacé. Très timide, comme il sied à un amoureux de cet âge, il a besoin d'être encouragé et, surtout, d'être connu. Nous ignorerions à jamais qu'il a été un héros s'il ne s'avisait de traiter de voleuse, devant témoins, sa propriétaire, qui distribue à des lapins le fourrage destiné aux chevaux du commandant. De là un burlesque procès en police correctionnelle. Le neveu de Tantine s'est souvenu qu'il est avocat. Il profite de cette circonstance pour mettre en lumière toutes les belles actions du prévenu, qui est acquitté triomphalement. Cet habile avocat gagne aussi la cause du commandant auprès de sa tante. Il vient à bout des répugnances, des bouderies, des faux scrupules et des délicatesses exagérées. Voilà Tantine mariée et à la veille d'être heureuse. On dit que ces amours d'automne, entre compagnons bien assortis, ont parfois une grande douceur.

Sans avoir une grande portée, ce sujet est gracieux; l'auteur l'a traité comme il fallait, dans une gamme spirituelle et sentimentale. On le voudrait plus simple, plus occupé de son récit, moins disposé à s'amuser en route. Ses réminiscences, ses comparaisons, auxquelles il tient puisqu'il les répète, nous montrent qu'il a vu et senti beaucoup de choses; mais ce dilettantisme nous plairait davantage en d'autres circonstances. M. Allais ne possède pas encore tout à fait cet art difficile de mêler l'émotion et l'ironie; il y parviendra, je n'en doute pas, car il a des dons précieux, des intentions excellentes, et de bons modèles.

*
* *

Jean Rozel, le héros de *Risque-Tout* (2), possède pour toute fortune une petite maison au bord de la mer, vingt-cinq mille francs comptant, un tempérament solide, une ambition effrénée, et l'amitié d'un journa-

(1) *Tantine*, par Henri Allais. — Calmann Lévy.
(2) *Risque-Tout*, par Charles Foley. — Perrin.

liste. Il met la clef sous la porte de sa masure et vient trouver son ami, rue Montmartre, au bureau de *la Rumeur*, une feuille de potins et de chantage. Qu'espère-t-il? « Arriver » par la presse. Sait-il écrire? Non; est-ce que c'est vraiment nécessaire? Pas du tout; c'est même gênant. Au lieu de placer son modeste capital, il aura vingt-cinq mille francs de rente, il sera un demi-millionnaire pendant un an. Au bout de ces douze mois, s'il ne s'est pas fait une position, arrivé à son dernier billet de cent il se fera « sauter le caisson ».

Ce plan en vaut un autre. Jean Rozel est de ceux qui réussissent, seulement il s'est trompé sur le délai qu'il s'était accordé à lui-même. Comme certains généraux, il n'est pas loin de gagner la bataille quand les munitions lui manquent. Il va faire honneur à sa fatale échéance, lorsqu'une jeune fille, informée de son projet, s'attache à lui, le suit pas à pas pour lui rendre la mort impossible et lui faire aimer la vie. O l'inconcevable petite fille que cette Nelly Delmar, née d'un faiseur de journaux et d'une vieille cantatrice! Ses ongles rongés, ses mots de gavroche, les toilettes que sa mère lui fagote avec d'anciens costumes de théâtre, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle porte est baroque, incongru, cocasse. Malgré tout, elle est vraie, gentille et touchante, parce qu'il y a un esprit de démon et un cœur de femme dans ce clown en jupons.

L'auteur de *Risque-Tout* est M. Charles Foley, dont j'ai signalé ici, il y a deux ans, le premier roman. J'avais été charmé de sa verve et de sa gaieté. Je lui savais un gré infini de ne pas prendre au tragique la farce humaine, où il y a encore plus de queues-rouges que de coquins, et où les coquins eux-mêmes sont parfois risibles. Je lui reconnaissais un réel talent pour peindre ce milieu amusant où la bohème et le snobisme se rencontrent pour former la plus extravagante cacophonie sociale. Dans *Risque-Tout* encore plus que dans *la Course au mariage*, M. Foley déploie ces dons, et il y mêle cette fois quelque chose d'humain, d'indulgent, de « juste-milieu », qui remet les hommes et les questions à leur place et sous leur vrai jour. Après avoir lu ce livre essentiellement *bon garçon* et après avoir ri aux larmes, on garde cette impression dernière qu'il y a encore de braves gens ici-bas et du bien à faire dans le monde. Aussi bien, voici la morale du livre exprimée par Mlle Ménard, une excellente fille qui est en même temps une intelligente artiste :

« ... S'il est dans la nature de l'homme d'être dupe, autant l'être de son cœur que de son intérêt. Placez ce qu'il vous reste d'illusions dans le mariage, Rozel, c'est le trois pour cent de la vie : ça ne rapporte pas beaucoup, mais c'est encore le placement le plus sûr. Puis, voyez-vous, vous êtes remuant, intrigant, ambitieux, *votre désir d'arriver quand même vous fera peut-être faire des petites saletés*. Alors, autant mettre cette bonne action-là dans votre vie. Enfin, qui sait? Il faut s'attendre à tout par le temps qui court, peut-être qu'il y a tout de même une justice quelque part. Si bien qu'on peut toujours faire quelque chose d'honnête; c'est une précaution bonne à prendre pour un homme pratique. »

C'est sur cette homélie que Jean Rozel se résigne à être heureux. Elle est un peu drôle, l'éthique de Mlle Ménard, et nous avons du chemin à faire avant de retourner de là à l'optimisme de Vauvenargues. Telle qu'elle est, elle peut, en attendant mieux, servir de morale provisoire à ceux qui risquent de n'en point avoir du tout. Regardez-y de près, sans pharisaïsme, sans parti pris : elle contient tout le nécessaire.

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Revue de l'année.

I. — LA POLITIQUE.

L'année 1890 présente cette particularité remarquable qu'il n'y a pas eu de crise ministérielle et qu'il ne s'est fondé en France aucun parti politique nouveau. Il en est même disparu deux ou trois que les années précédentes nous avaient légués. La récente nomination de M. Déroulède au grade de chef du boulangisme ne peut être considérée comme une menace sérieuse : par le nombre actuel de ses adeptes, le boulangisme est moins un parti qu'un cercle fermé, sous la présidence d'honneur du général Boulanger.

Les séances parlementaires n'ont plus leur vogue d'autrefois. La foule semble avoir désappris le chemin de cet établissement du Palais-Bourbon, qui fut si achalandé au temps où il avait le droit de poser sur son fronton cette fière enseigne : *A la renommée des gifles*. A cette époque, il suffisait de rester cinq minutes dans la salle des Pas-Perdus pour assister, soit à une scène de pugilat, soit à une lutte à bras-le-corps entre deux ou plusieurs personnalités connues du monde de la politique. Ces spectacles passionnants attiraient les amateurs de tous les points du globe et ne contribuaient pas peu à la prospérité du Palais-Bourbon.

Aujourd'hui, les gifles y sont rares et bénignes. On en a perdu l'habitude et on les distribue d'une main nonchalante. Elles n'ont plus cette belle sonorité, cette maëstria des séances de jadis.

Comme tous les ans, on a fait beaucoup de réformes en 1890. Mais ces réformes n'ayant pas amené de changements appréciables, il serait puéril de les énumérer.

II. — L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

L'événement pédagogique le plus considérable a été certainement le discours de l'empereur d'Allemagne contre les études classiques. Il n'est pas de méfaits dont Guillaume II n'ait rendus responsables le latin et le grec. Il les a même accusés d'être cause de la myopie excessive qui affecte tant de jeunes élèves. D'ailleurs, cette question de la myopie a été également soulevée en ce qui concerne une autre classe de la société. Il s'agit des animaux du Jardin des Plantes. Un savant observateur a découvert en effet que la plupart de ces fauves avaient la vue basse. Diverses hypothèses ont été mises en avant pour expliquer ce curieux phénomène. On a tout d'abord recherché si, conformément aux théories de l'empereur d'Allemagne, cette myopie ne devait pas être attribuée à l'abus du grec et du latin ; mais un examen même superficiel a suffi pour démontrer que les fauves du Jardin des Plantes étaient d'une ignorance crasse.

Quelques semaines après la diatribe de Guillaume II, un magistrat à la cour de Rouen attaquait violemment à son tour les humanités. Ces symptômes ne tromperont personne. Il est à craindre que d'ici à la fin du siècle tous les dictionnaires latins et grecs ne soient brûlés sur l'autel du progrès.

Le latin qui dans ses mots bravait l'honnêteté n'a même plus ce privilège, qui le faisait encore admettre dans la bonne société. La simple langue française brave maintenant l'honnêteté au moins aussi bien que lui. On aurait de la difficulté à traduire en latin certaines pièces du Théâtre-Libre. Les études classiques n'ont donc plus de raison d'être.

III. — LE THÉATRE.

Nous avons attendu, en vain, de mois en mois, la grande révolution dramatique annoncée par les prophètes. Seul, le Théâtre-Libre nous a offert quelque chose d'un peu imprévu. On sait que de temps immémorial, le cochon joue dans l'alimentation humaine un rôle des plus intéressants. On l'absorbe sous mille formes différentes, et il n'a jamais songé à s'en plaindre. Il est la gloire du traditionnel repas de Noël. Un des élèves de M. Antoine a eu l'ingénieuse idée de modifier cet état de choses. Il a imaginé une idylle campagnarde, au cours de laquelle une mère, le soir de Noël, au lieu de servir des boudins sur la table de famille, donne au contraire son propre enfant à manger aux cochons, tout surpris de ce changement dans leur nourriture.

Malgré l'influence considérable du théâtre sur les mœurs, il n'est guère probable que cette mode finisse par s'acclimater en France.

M. Georges Ohnet a également donné un de ses enfants, *Dernier Amour*, à dévorer à la critique, dans la confortable salle à manger du Gymnase. La critique, qui n'avait probablement rien pris depuis longtemps, s'est montrée d'une voracité extraordinaire. M. Jules Lemaître a englouti près de deux actes pour sa part. On a généralement reconnu que, dans cette circonstance, la critique avait fait preuve d'une gloutonnerie dont on la croyait incapable.

A *Dernier Amour* a succédé *l'Obstacle* de M. Alphonse Daudet. Le lendemain de la première représentation, quatre ou cinq écrivains ont accusé l'auteur de plagiat. De nombreuses recherches effectuées dans tous les sens, il appert que l'idée de la pièce était déjà dans un vaudeville de Lormenil, joué vers 1836. On suppose aussi que ce Lormenil avait emprunté cette idée à un de ses confrères qui n'en avait même pas la primeur. Des procès sont imminents. Toutefois, on espère arriver à un arrangement, si M. Daudet consent à laisser mettre sur l'affiche du Gymnase :

L'OBSTACLE, par *MM. Lormenil, de Pontmartin, de Montépin, Montégut, Georges Prodel et Alphonse Daudet.*

Il va de soi que les droits d'auteur seraient partagés en portions égales entre les six associés. On offrirait un léger supplément à M. Alphonse Daudet pour avoir écrit la pièce et l'avoir portée à M. Koning.

Plusieurs vaudevilles, sans compter les drames et les comédies de mœurs, ont passionné les spectateurs en 1890. Comme nous reverrons ces vaudevilles, l'année prochaine, avec d'autres titres, il n'est pas nécessaire de les rappeler.

On s'est parfois demandé quelle différence sépare le vaudeville, le drame et la comédie de mœurs. Nul, jusqu'à ce jour, n'a pu trouver de réponse satisfaisante.

IV. — L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Les académiciens sont arrivés à la lettre A. Ils ont continué à se réunir tous les jeudis pour se communiquer les mots qu'ils avaient trouvés pendant la semaine. Ces *five o'clock* sont pleins d'animation. Des discussions s'engagent. On se compte pour voir combien on reste. Si l'on est moins de quarante, on cherche à deviner quels sont ceux qui sont morts. Ce jeu de société occupe l'après-midi et met tout le monde en belle humeur.

On propose des candidats pour les élections futures. Pingard soumet une liste, M. Sully-Prudhomme lit des vers. Ensuite on fait des charades, des mots carrés et l'on joue aux jeux innocents.

Il n'y a eu qu'une seule élection académique en 1890, mais elle a duré toute l'année. On ne s'est entendu que sur le nom de M. de Freycinet. Les immortels en étaient, en effet, au mot *Armée*, et ils ont pensé que le concours du ministre de la guerre leur serait précieux.

V. — LES CRIMES.

L'affaire Gouffé est, sans contestation possible, le

meilleur crime de l'année. Il est dû à la collaboration d'un homme dans toute la force de l'âge, d'une jeune fille de dix-neuf ans à peine et d'un huissier. Voilà plus qu'il n'en faut pour un succès de bon aloi.

Il est juste de mentionner encore l'assassinat de la petite Neut. La nuit du crime, un nommé Perrier ayant commis l'imprudence de découcher, la police l'arrêta et résolut de le garder sous les verrous jusqu'à ce qu'on ait découvert le véritable coupable. Cette façon de corriger les noctambules a été diversement appréciée.

VI. — Événements divers.

Beaucoup de duels en 1890. Issues satisfaisantes. On a calculé que si la même personne avait reçu dans la même journée toutes les blessures qui ont résulté de ces innombrables rencontres, elle n'en eût été aucunement incommodée. D'ailleurs, avec le nouveau système d'armes phéniquées, les coups d'épée sont plutôt hygiéniques. Il y a des docteurs qui ne traitent que comme cela.

Le duel a été ingénieusement utilisé pour l'évasion des criminels (affaire Padlewski).

Au mois de décembre, entrée du président Toutée dans la vie privée de M. de Labruyère. Indignation de toute la presse, à la suite de cette excursion.

— Le lendemain, entrée du reportage dans la vie privée de M. Toutée.

— Le surlendemain, oubli des injures réciproques.

31 décembre. — Repos général. A minuit juste, arrivée de l'année 1891. Étrennes. Puis des événements analogues recommencent.

Alfred Capus.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

« La Dame de pique », nouvel opéra de P. Tchaïkovski.

Cet été, Tchaïkovsky, occupé à mettre la dernière main à sa nouvelle œuvre, écrivait de Florence à un de ses amis à Paris : « Si je ne me trompe, *la Dame de pique* est ce que j'ai fait de mieux jusqu'à ce jour. » Après tant d'œuvres remarquables, les fervents admirateurs de Tchaïkovski se disaient que peut-être la sollicitude paternelle de l'artiste pour l'œuvre qu'il enfante, et qui ne se dégage complètement de sa propre personnalité que le jour où, sortie de l'atelier, il la voit en pleine lumière avec les yeux du public, le rendait un peu partial pour le nouvel opéra. Cette fois, Tchaïkovski a montré que la puissance créatrice n'exclut point l'esprit critique, et le jugement qu'il a porté sur la *Dame de pique* a été ratifié par le public et la presse de Saint-Pétersbourg.

On pourrait surnommer Pierre Tchaïkovski le Pouchkine de la musique : la plupart de ses opéras sont des illustrations musicales des poèmes et des romans du grand poète russe. N'y a-t-il pas déjà un grand mérite à savoir par la poésie des sons raviver et rajeunir, au point de les faire toutes modernes, des créations poétiques qui datent déjà de plus d'un siècle.

La Dame de pique de Pouchkine est une analyse psychologique du joueur : Hermann, un joueur passionné, apprend que la vieille comtesse, surnommée la *Dame de pique*, qui a fait un long séjour à la cour de Versailles, connaît trois cartes cabalistiques qui rendent toujours heureux le joueur qui les possède. Hermann est épris de la petite-fille de la comtesse, Lise; cependant la passion du jeu est beaucoup plus forte en lui que l'amour. Une nuit, il pénètre dans la chambre de *la Dame de pique* et la somme, sous peine de mort, de lui livrer son secret; la vieille femme, terrifiée, meurt de frayeur sans avoir révélé le nom des cartes mystérieuses. Lise accuse son fiancé d'avoir occasionné la mort de sa grand'mère et rompt avec lui. Le joueur malheureux va prendre un parti désespéré, lorsque *la Dame de pique* lui apparaît dans une vision et lui révèle que les trois cartes qui gagnent à tout coup en se succédant dans l'ordre suivant sont : le trois, le sept et l'as de pique. Lise est émue de la douleur de son fiancé; elle lui offre de partager sa vie, à condition qu'ils iront chercher une autre patrie où il commencera une vie nouvelle d'honnête travailleur. Hermann, qui tient enfin le secret de la fortune, refuse de renoncer au jeu; il abandonne sa fiancée et celle-ci se noie de chagrin, pendant qu'Hermann court essayer sur le tapis vert l'efficacité des trois cartes cabalistiques. On lui distribue le trois et le sept; il joue l'as de pique, mais en échange de l'as il reçoit la dame de pique. C'est la ruine, et, fou de douleur, il se perce le cœur d'un stylet.

Sur ce drame sombre, Tchaïkovski a brodé une musique d'une grâce captivante et d'une profondeur tragique. L'individualité de chaque personnage est dessinée par une phrase musicale très caractéristique et toujours d'une suprême élégance. Bien que le héros du drame soit peu sympathique dans le poème, le compositeur a su l'humaniser, en faisant planer sur lui la fatalité antique qui fait pardonner les égarements par compassion pour les souffrances endurées.

Le personnage de *la Dame de pique* est très attrayant. Tchaïkovski a ressuscité dans la vieille comtesse tout un côté de la vie mondaine à la fin du XVIIIe siècle. La comtesse évoque les souvenirs de sa jeunesse passée à la cour de Versailles, ses aventures, et s'endort en fredonnant l'air célèbre de *Richard Cœur-de-Lion* : « Je crains de lui parler la nuit !... » Tchaïkovski a su enchâsser ce tableau dans une orchestration toute moderne.

Certains critiques seraient peut-être tentés de reprocher à Tchaïkovski d'avoir eu recours pour cette résurrection du passé à un moyen quelque peu banal; mais les moyens les plus simples produisent souvent les plus grands effets, et les maîtres les plus estimés n'ont pas dédaigné d'y recourir. Voyez Schumann : chaque fois qu'il veut évoquer la France révolutionnaire, il reprend l'air de la *Marseillaise*. C'est par des variations sur ce thème qu'il décrit l'invasion française en Allemagne dans *Hermann et Dorothée*, et la résurrection des armées napoléoniennes dans *les Deux grenadiers*.

Comme je ne saurais entrer ici dans l'analyse détaillée de la partition de *la Dame de pique*, je résumerai mes impressions en disant que la plupart des scènes sont d'une ampleur grandiose, ou dramatiques jusqu'à susciter l'émotion la plus intense.

Le sujet de *la Dame de pique* n'étant pas essentiellement russe, le maître n'a pas donné à sa musique un cachet national; cet opéra, pris dans son ensemble, est une œuvre d'art qui, à part quelques détails, aurait pu éclore sur un autre sol que celui de la Russie.

Les Allemands, qui sont toujours à l'affût de toute nouveauté musicale, ont si bien compris que *la Dame de pique* est une œuvre internationale, que déjà M. Pollini, le directeur du théâtre de Hambourg, vient d'acquérir le droit de représenter *la Dame de pique* sur tous les théâtres d'Allemagne.

Malgré toutes nos sympathies pour la Russie, je doute beaucoup qu'on songe à monter ici un opéra russe. Il est vrai que nous pouvons admirer la troupe Ivanoff aux Folies-Bergère et applaudir le chant *Boje Tzariu Khram*. N'est-ce pas aussi de l'art russe ?

*
* *

Les lecteurs de la *Revue bleue* savent-ils que la mode des cafés littéraires est plus en vigueur que jamais à Paris ? Savent-ils qu'il y a au faubourg Montmartre une brasserie où l'on voit tous les jours attablés devant des verres de salvator des écrivains « au moins les égaux, pour le talent, des Voltaire et des Diderot » ? Savent-ils que Mlle du Minil, du Théâtre-Français, est une cliente assidue de cette brasserie, en compagnie de sa mère, et que la mère de Mlle du Minil est « le type de la mère d'actrice française » ? Savent-ils qu'on y rencontre M. Antoine, qui, lorsqu'il parle d'un ami avec M. Mévisto, prend aussitôt une expression de sarcasme ? Savent-ils que dans ce lieu mémorable on peut admirer tous les soirs M. Gandillot trinquant avec M. Becque ; qu'on peut y entendre M. Mendès comparer son collaborateur M. de Banville à « un fruit doré et vermeil, mais absolument vide au dedans » : qu'on peut y serrer les glorieuses mains de MM. Richepin, Armand Silvestre, Verlaine, Grosclaude, Paul et Emmanuel Arène ? Voilà, s'ils ne le savent point, ce que leur apprendra un grand article de la *Fortnightly Review* de janvier, intitulé : *Chez Pousset, une soirée littéraire*, l'exemple au monde le plus caractéristique de la façon dont les Anglais comprennent la vie parisienne et la littérature française.

*
* *

Voici maintenant comment les Anglais d'Amérique connaissent et comprennent les mœurs littéraires de leurs frères d'Europe. Il vient de paraître aux États-Unis un petit volume intitulé *les Auteurs anglais*, par M. Rutherford, qui habite Athènes, Athènes en Amérique naturellement. Il y est dit que feu le romancier Charles Read « aimait trop les gâteaux et portait d'énormes bottes », que feu Wilkie Collins « portait généralement des pantalons usés et rapiécés ». Le volume étant destiné aux écoles, M. Rutherford interrompt ici ses études littéraires pour poser et résoudre des questions dans ce genre : « Quels sont les maîtres actuels de l'Autriche et de l'Allemagne ? Nommez leurs femmes. » Puis il reprend, et ses informations, au lieu d'être simplement indiscrètes, deviennent tout à fait inexactes. Il dit que M. Browning n'allait jamais dans le monde, que M. Tennyson a été récemment nommé comte, « ce qui soulève en Angleterre de grands scandales vu ses opinions libérales », que M. Ruskin n'a jamais été marié, que M. Edwin Arnold, « qui a un très long nez », s'appelle sir Edwin Arnold, que M. Max Muller s'est retiré dans une humide bourgade allemande, que M. Rider Haggard prend le sujet de ses romans dans les contes de l'évêque Berkeley. Après quoi le questionnaire reprend : « Quels sont les gouvernements actuels de la Saxe, de la Bulgarie, de la Serbie et de la Roumanie ? » Et voilà les jeunes Athéniens d'Amérique dûment renseignés.

*
* *

Les États-Unis viennent de fêter le quatre-vingt-quatrième anniversaire du plus grand de leurs poètes vivants, M. Whittier, né en 1807, poète quaker, auteur de chants abolitionnistes et radicaux, *les Voix de la liberté*, et d'un très grand nombre de pièces lyriques d'un sentiment très délicat et d'une forme très pure. Il ne faut pas oublier pourtant que M. Whittier a un rival au moins aussi fameux, le plus extravagant des poètes du XIXe siècle, M. Walt Whitman, qu'ils sont quelques-uns, en Angleterre même, à mettre au-dessus de tous les poètes depuis Homère. Nous aurons d'ailleurs bientôt l'occasion de revenir sur ce poète, qui prépare la publication d'un nouveau volume de vers.

*
* *

La nouvelle pièce d'Ibsen, *Hedda Gabler*, va être représentée bientôt au Lessing Theater de Berlin et au Théâtre-Royal de Munich. C'est à Munich qu'Ibsen a été joué pour la première fois en Allemagne. Dès 1876, le Théâtre de Munich donnait sa *Conquête normande*, grand drame historique ; en 1878 étaient joués *les Soutiens de la société*, la plus ample et la plus vivante de ses œuvres, avec *Hedda Gabler*, et fort injustement dépréciée par les ibséniens d'aujourd'hui. Enfin, en 1880, le Théâtre de Munich donnait la première de *Nora*, avec, dans le rôle principal, la meilleure interprète d'Ibsen en Allemagne, Mme Conrad-Ramlo.

*
* *

Une invention américaine toute fraîche et des plus ingénieuses : les dames des principales villes des États-Unis se sont entendues pour fixer leur jour de réception à tel ou tel jour de la semaine, suivant le quartier de la ville qu'elles habitent. Ainsi, pour prendre un exemple très clair, et comme aussi bien cette mode ne peut tarder de s'établir à Paris, toutes les dames habitant le quartier Monceau pourraient recevoir le lundi, les dames habitant Passy pourraient avoir leur jour le mardi, etc. On comprend l'économie de temps et d'argent que peut procurer cette charmante innovation.

*
* *

Comme il est d'usage tous les ans, M. Frédéric Harrison, l'éminent écrivain positiviste — celui-là même qui vient d'indigner l'Angleterre en demandant le retour à Athènes des marbres du Parthénon — a lu samedi, à la Société positiviste de Londres, un rapport sur l'année écoulée. Il a, cette fois, parlé surtout du péril socialiste et de la différence entre le socialisme des agitateurs populaires, fondé uniquement sur le droit, et celui des positivistes, mettant en compte la considération des devoirs.

*
* *

Petite statistique annuelle de l'Opéra de Berlin : Wagner tient la tête, comme toujours, avec 66 représentations, 21 de *Lohengrin*, 20 de *Tannhäuser*. Puis viennent Verdi avec 36 représentations (dont 22 d'*Othello*), Weber avec 24, Mozart avec 18, Bizet avec 13 de *Carmen*, etc. *Fidelio* et l'*Orphée* de Gluck n'ont été joués que quatre fois ; enfin Bellini, Spontini, Spohr, Méhul et Chérubini ont, pour la première fois en 1890, quitté le répertoire.

*
* *

Quelques nouveaux détails sur le testament de Schliemann. Le défunt archéologue laisse à ses deux enfants du premier lit ses terrains de Paris ; ses terrains d'Athènes et sa bibliothèque reviennent à sa seconde femme, mais il y a aussi un legs important pour la première femme de Schliemann, depuis longtemps séparée de lui par un divorce.

*
* *

M. de Wildenbuch, l'auteur du grand drame patriotique hohenzollernien *les Quitzow*, vient de faire recevoir au

Schauspielhaus impérial de Berlin un drame qu'on dit de caractère analogue, *le Nouveau Maître*.

***

Le célèbre critique russe K. K. Arsenief vient de publier, dans la livraison de décembre du *Messager d'Europe*, une longue étude sur M. Brunetière, à propos de son livre récent, « *l'Évolution des genres*. M. Arsenief considère cet ouvrage comme devant être le point de départ d'une rénovation de la critique dans l'Europe entière ».

Bulletin politique.

Intérieur : *L'emprunt*. — Le *Journal officiel* du 3 janvier a publié : 1° un décret autorisant le ministre des finances à aliéner, par voie de souscription publique, la somme de rente 3 0/0 nécessaire pour réaliser (en exécution de la loi du 24 décembre 1890), un capital effectif de 869,488,000 fr., cette rente devant être émise au taux de 92 fr 55 ; — 2° un arrêté réglant les conditions de l'émission. Nous rappelons que l'objet de cette opération est de rembourser ou de remplacer diverses obligations du Trésor et un certain nombre de bons de liquidation.

Les élections sénatoriales. — Des élections sénatoriales ont eu lieu le dimanche 4 janvier, dans 29 départements, pour le renouvellement d'un tiers des membres du Sénat (série C). Deux départements n'appartenant pas à la série sortante (Côte-d'Or et Nord) étaient convoqués également, par suite de décès. Les républicains ont gagné dix sièges, de sorte que le Sénat renouvelé comprend 238 républicains et 55 réactionnaires. Le collège sénatorial de l'Inde française est convoqué pour le 11 janvier et six sièges sont encore à pourvoir par suite de décès : si ces sept élections ne modifient pas les résultats précédents, le Sénat comptera définitivement 244 républicains et 56 réactionnaires. M. Jules Ferry a été élu dans les Vosges.

Le même jour 4 janvier, M. Bory, républicain modéré, l'a emporté sur M. Andrieux, dans l'arrondissement de Saint-Flour, pour le siège devenu vacant par l'invalidation de M. Mary-Raynaud.

Commission du Rio Muni. — L'ambassadeur d'Espagne à Paris a présenté le 6 janvier à M. Ribot les délégués espagnols à la Commission de délimitation chargée de régler les difficultés pendantes au sujet des rivières Muni et Benito, au nord du Congo français. Depuis 1839, la France exerce son protectorat sur la partie de la côte comprise entre l'estuaire de Gabon et le cap Saint-Jean, par conséquent sur l'embouchure de la rivière Muni et ses dépendances. L'Espagne qui, depuis 1843, a des établissements dans l'île de Coriseo, revendiqua en 1860 les îles Elobey et y établit un sous-gouverneur. Comme les îles Elobey sont une dépendance de la rivière Muni, la France refuse de reconnaître la validité des traités conclus entre l'Espagne et les indigènes postérieurement au nôtre. Tel est le conflit sans grande importance qu'il s'agit de régler.

Étranger : *Le conflit entre la Porte et le Patriarcat grec*. — Le 5 janvier, le sultan a chargé le ministre de la justice, Riza-Pacha, du règlement de ce conflit, et le soir même un accord est intervenu. Le lendemain, jour de Noël (ancien style), Mgr Dyonisios a repris possession du siège patriarcal, et toutes les églises grecques ont été rouvertes. On sait que le différend survenu entre la Porte et le Patriarcat portait sur les privilèges de ce dernier.

Affaires de Bohême. — La Diète de Prague a repris ses séances le 3 janvier, pour continuer la discussion du compromis. Les jeunes Tchèques sont résolus à persister dans leurs procédés obstructionnistes, et il se pourrait qu'ils formassent un grand parti national en fusionnant avec les réalistes et les vieux Tchèques dissidents. Le maréchal de la Diète, prince Lobkovitz, a lu le 5 janvier un communiqué du comte de Thun gouverneur de la Bohême, déclarant que le gouvernement n'examinerait qu'après le vote complet du compromis la question de la langue judiciaire. C'est un échec piteux pour M. Rieger, qui n'a pu obtenir d'autre réponse à son interpellation sur ce sujet.

Les pêcheries de Terre-Neuve. — Les négociations engagées entre les cabinets de Paris et de Londres au sujet des pêcheries de Terre-Neuve n'ayant pas encore abouti, les deux gouvernements ont l'intention de renouveler le *modus vivendi* pour la durée de la prochaine campagne. Cette nouvelle a produit à Saint-Johns une vive agitation contre la métropole, qu'on accuse de sacrifier les intérêts vitaux de sa plus ancienne colonie. L'affaire serait peu inquiétante si l'agitation en faveur de l'incorporation aux États-Unis ne faisait de rapides progrès à Terre-Neuve, et ne coïncidait avec une aggravation du conflit survenu entre les cabinets de Washington et de Londres au sujet des pêcheries de la mer de Behring.

Nécrologie. — Le prince Chun, père de l'empereur régnant de la Chine, président du conseil d'amirauté et membre du secrétariat d'État (*Chun-chi-chu*). Il passait pour un esprit libéral. — Le vice-amiral Aube, né à Toulouse en 1826. Il seconda puissamment Faidherbe au Sénégal et se distingua à la prise de Guémou. En 1870-1871, il fit la seconde partie de la campagne de la Loire et toute la campagne de l'Est. Gouverneur de la Martinique en 1879. Ministre de la marine du 7 janvier 1886 au 30 mai 1887 (cabinets Freycinet et Goblet), il chercha à démontrer expérimentalement l'excellence des torpilleurs de petit tonnage et des petits croiseurs à grande vitesse. Il a écrit avec talent ses impressions de voyage. — M. Alphonse Peyrat, avocat, sénateur de la Seine, né à Toulouse en 1812. Ses polémiques de presse lui valurent sous le second Empire de nombreuses condamnations. Auteur d'ouvrages de critique religieuse ou politique. — M. Alexander-William Kinglake, homme politique anglais, né en 1811, auteur d'une grande *Histoire de la guerre de Crimée*. Il avait combattu la politique extérieure de Napoléon III, et en particulier la cession de Nice. — M. Pierre de Decker, homme d'État belge, né en 1811. Chef du cabinet clérical de 1855, il proposa la fameuse loi des couvents, qui entraîna la chute du ministère (1857). — M. Rittinghausen, démocrate-socialiste allemand, ami de Lassalle ; il fut avec Liebknecht l'un des premiers députés socialistes au Reichstag. — M. Joseph Brunet, né en 1829, magistrat sous l'Empire, ancien sénateur, ministre de l'instruction publique dans le cabinet du Seize-Mai, choisi il y a deux ans comme liquidateur de la Compagnie de Panama. — Mgr Labelle, né en 1834, curé de Saint-Jérôme de Québec, député, directeur au ministère de l'agriculture du Canada ; il fut l'un des promoteurs du chemin de fer du Pacifique ; il entreprit de coloniser les territoires inoccupés encore du bord du Saint-Laurent et se montra très favorable à l'élément français, qu'il vint, l'an dernier, recruter en France même. — Le duc Nicolas de Leuchtenberg, né en 1843, petit-fils du tsar Nicolas par sa mère la grande-duchesse Marie, et du prince Eugène de Beauharnais par son père Maximilien ; il avait épousé une sœur du général Annenkof. Il vécut presque constamment à Paris ou à Nice, où il était un des représentants les plus éminents de l'aristocratie étrangère.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. Lib.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1387)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 TOME XLVII 17 JANVIER 1891

SORBONNE

COURS DE M. ÉMILE FAGUET

Leçon d'ouverture.

L'HUMANISME FRANÇAIS AU XVIe SIÈCLE

Messieurs,

Je suis chargé du cours de poésie française pendant la durée du congé accordé à M. Lenient. Je remercie avec une profonde gratitude la Faculté qui en me désignant, le ministre qui en me nommant, m'ont confié une tâche aussi honorable que périlleuse. Je n'apporterai ici ni la verve brillante ni la parole entraînante et chaleureuse du maître (il fut le mien) que je dois momentanément suppléer, que vous reverrez dans cette chaire, et qu'en attendant il me semble que je suis chargé de faire regretter. A défaut et de son expérience, et de sa connaissance approfondie de toutes les parties (vous le savez) de la littérature française, et de cette puissance d'ardeur communicative, qui ne fut pas pour peu dans le goût que j'ai depuis longtemps conçu pour les lettres françaises, j'aurai ici une patiente et vigilante investigation, une curiosité très vive de toutes les questions qui intéressent les destinées de notre littérature, une bonne foi et une sincérité de critique que je sens en moi profondes jusqu'à en être quelquefois naïves, l'horreur de tout parti pris et de toute opinion préconçue, l'horreur aussi, croyez-le bien, de tout paradoxe et de toute opinion aventureuse, le goût des textes lus de près et des idées nées uniquement de la lecture des textes faite en conscience. Et, dans ces conditions, on peut se tromper, mais on a droit à l'indulgence, et, fût-on dans l'erreur, on reste utile. C'est ce que je tâcherai d'être ici, n'y ayant nul office que je tienne pour plus enviable et portant plus en lui-même sa récompense.

Je me propose d'étudier cette année les principaux poètes français qui ont écrit de 1549 à 1600.

Étudier les poètes français de la seconde moitié du XVIe siècle, c'est faire le premier chapitre d'une histoire de l'humanisme en France. Vous tous qui avez fait vos humanités, qui avez été nourris à l'école des Grecs, des Latins et des Français du XVIIe et du XVIIIe siècle, ce sont vos premiers maîtres, vos professeurs d'il y a trois cents ans, vos aïeux littéraires, les initiateurs du mouvement littéraire qui est à peine terminé, et qui, à vrai dire, ne l'est pas, que vous allez étudier avec moi. C'est l'humanisme en son germe ou plutôt en son premier développement, en sa première conscience, très nette et très claire, de lui-même, que nous allons considérer. Le moyen âge français, ou, pour parler plus précisément, la période littéraire qui va du XIe au XIVe siècle, a tout connu et tout tenté en littérature : épopée, lyrisme, élégie, drame, roman romanesque, roman réaliste (le roman réaliste du moyen âge, c'est le fabliau), il a tout connu, sauf l'humanisme; ou bien, si vous voulez que je me mette à l'abri de toute réclamation, il a tout connu, même l'humanisme, et nous aurons l'occasion dans ce cours de reconnaître et vérifier ce point; mais l'humanisme du moyen âge d'abord est peu considérable, comme influence sur les esprits; de plus il est vague, incon-

scient, légendaire, pour ainsi parler; il est une réminiscence indécise, et loin qu'il remonte à ses sources, et les fréquente, et les chérisse, très peu s'en faut qu'il les ignore. En d'autres termes, c'est un souvenir comme matériel et involontaire, ce n'est pas un souvenir reconnaissant, attendri et actif, c'est-à-dire un amour. Un amour rétrospectif de l'antiquité, au contraire, c'est la définition même de l'humanisme, et chez nous c'est au XVIe siècle que ce sentiment apparaît. C'est lui qui a enflammé, possédé, étourdi et enivré les Ronsard, les Du Bellay, les Baïf, les Jodelle, les Robert Garnier. C'est lui qui a été l'âme même de ces hommes qui ont fondé chez nous, avant Racine, avant Boileau, avant Malherbe, et beaucoup plus qu'eux, l'esprit classique français. La Pléiade est la première école d'humanistes consciente d'elle-même, sachant très assurément ce qu'elle veut, ce qu'elle enseigne et ce qu'elle fonde, prévoyant, puisqu'elle les sollicite, Malherbe, Racan, Corneille, Racine, Boileau, Molière, André Chénier. Un mouvement littéraire (surtout si l'on s'en tient à la poésie) qui va de 1550 à 1800, et qui, même en notre siècle, quelque original et grand par lui-même que notre siècle soit, se marque encore plus d'une fois, avec une singulière persistance et force de renouvellement, a pour promoteurs, et pour promoteurs qui savent ce qu'ils font et presque tout ce qu'ils feront, les poètes de la seconde moitié du XVIe siècle, les grands humanistes de la Renaissance française.

Qu'est-ce donc en son détail, et analysé le plus précisément possible, que l'humanisme? C'est d'abord le souci de bien connaître et d'imiter du mieux que l'on peut les grands artistes littéraires des siècles passés. A ce premier degré, et sous cette première forme, l'humanisme est un exercice d'école intelligent, et ingénieux, et profitable, mais non point très puissant ni très fécond. C'est, pour l'appeler de son vrai nom, l'alexandrinisme. Il a existé, trois cents ans environ avant Jésus-Christ, à Alexandrie, un groupe nombreux de beaux esprits, qui étudiaient avec passion les anciens poètes épiques et les anciens poètes lyriques grecs et qui s'efforçaient de leur dérober leur art, leur langue, leurs procédés de composition, de style, de versification. Ils furent très distingués, rarement grands, et quand ils furent grands ce fut par oubli, par distraction, par divertissement, quand ils redevenaient eux-mêmes, par une sorte de relâche ou de défaillance. Ils croyaient trop que l'art n'est qu'un art, s'apprend tout entier, se transmet, par conséquent, se communique, ou se dérobe. Il est chose moins matérielle; il tient à nous, au fond de nous-mêmes. Il est notre manière de penser et de sentir; il est l'allure et il est l'accent de notre esprit : on peut nous dérober nos paroles, non pas notre son de voix. L'alexandrinisme est une spirituelle erreur; c'est, en son fond, l'art du pastiche pris au sérieux. Il y a de l'alexandrinisme dans l'humanisme. Il y en a, par exemple, dans les poètes latins qui ont imité les Grecs; il y en a dans Catulle, dans Tibulle et dans Properce; il y en a même dans Horace et dans Virgile; il y en a dans nos poètes français du XVIIe siècle, dans Malherbe, dans Racine; il y en a, comme vous pouvez penser, dans Ronsard et dans toute son école.

Mais l'alexandrinisme n'est que la forme, je ne dirai point vulgaire, mais élémentaire, de l'humanisme. Plus profond, plus réfléchi, plus ardent aussi et plus fervent, plus pieux, l'humanisme est autre chose. Il est une manière d'atavisme artificiel. L'humaniste sent la vanité de l'alexandrin qu'il porte en lui; il sent la frivolité honorable, mais la frivolité cependant, de cet homme qui ne voit dans l'art que des procédés à bien surprendre et à bien prendre. Il se dit qu'à ces anciens si adorables, ce n'est pas leur art qu'il faudrait prendre, mais leur âme même; qu'il faudrait vivre de leur pensée, de leurs sentiments, de leurs croyances, de leurs tempéraments et de leurs complexions; qu'il faudrait être eux, tout simplement, puisqu'il n'y a qu'eux qui vaillent. Et ce n'est pas si mal raisonné. Si l'art est notre âme même, l'art antique c'est l'âme antique, et si l'art antique est toute perfection, c'est d'abord l'âme antique qu'il faut se donner. Mais ce n'est pas d'un raisonnement qu'il s'agit. Le vrai, le pur humaniste ne raisonne pas. Il s'arrange de manière à être possédé. Il s'excite et s'entraîne de manière à créer en lui une âme antique et à la substituer peu à peu à la sienne. « *Vetus fit animus*, » disait Tite-Live en retraçant les exploits et les vertus de ses grands ancêtres. C'est la devise de l'humaniste. Ce que Tite-Live faisait par piété patriotique, l'humaniste le fait par piété littéraire. Il se fait ancien par contemplation de l'antiquité. Il provoque en lui une sorte de suggestion à distance, à travers les siècles. Il arrive ainsi à ce que j'appelais l'atavisme artificiel. C'est un état d'esprit un peu ridicule et tout à fait délicieux. L'humaniste a vraiment des façons de sentir qui datent de plusieurs centaines d'années. Il n'est pas malheureux, au moins, il vit dans le siècle de son choix, ce qui n'est donné qu'à lui seul. Il vit dans le pays de son choix, ce qui n'est donné qu'à très peu d'entre nous. Voltaire disait : « Pour mon *Œdipe-Roi*, j'ai consulté M. Dacier, qui est du pays. » Oui, M. Dacier était du pays, et il était du « temps ». Rappelez-vous ce traducteur, ce dévot d'Horace, qui disait d'une dame à qui on venait de le présenter : « Elle est charmante; elle ressemble à Lalagé. » L'humaniste vit ainsi, vraiment ancien, autant que faire se peut, c'est-à-dire vivant comme nous, en ses actes et démarches; mais pour combien actes et démarches ne sont que des apparences! Pour combien il y a deux existences, l'une qu'on donne au monde, à ses exigences et à ses usages, l'autre, vie intérieure, secrète, profonde et minutieuse, la seule où l'on se saisisse soi-même, et qui est celle où l'on se réfugie avec une jalouse joie! La vie intérieure

de l'humaniste, c'est la vie antique. C'est la vie dont a vécu Ronsard, quand il s'évadait de la cour, et Du Bellay (quoique beaucoup moins), quand il échappait aux affaires très compliquées, qu'il avait à débrouiller, de son oncle le cardinal; c'est la vie dont tous les poètes de la seconde moitié du XVIe siècle ont plus ou moins vécu. Celle-là est peut-être étrange, elle n'est point frivole, elle n'est pas vaine. Elle est analogue à celle du savant à la recherche d'une loi scientifique, à celle de l'artiste rêvant à son tableau ou à sa statue. Ceux-là, non plus, n'habitent pas avec nous, si ce n'est en apparence. Ceux-là aussi ont acquis le don et la faculté de se déplacer, et d'envoyer, et de maintenir leur âme loin de leur corps. Ou l'humaniste ne sera pas, à proprement parler, ou il sera, au moins un peu, au moins souvent, dans l'état d'esprit et d'âme que je viens d'indiquer.

Cet état de l'âme comporte et entraîne, dans la vie littéraire, différents effets, dont les uns sont excellents et les autres dangereux. Comme je veux m'arrêter sur une conclusion favorable à l'humaniste, c'est par ces derniers que je commencerai, pour pouvoir finir par les autres. Cet état de l'âme comporte et entraîne une littérature qui, par définition, ne peut avoir rien de populaire. Le peuple n'est pas savant; il n'est pas humaniste, il ne peut pas l'être. S'il l'était un peu, il le serait de la mauvaise façon; il aurait une sorte d'alexandrinisme vulgaire; il répéterait des paroles anciennes sans les comprendre, pour je ne sais quel agrément de sonorité qu'il leur trouverait. Mais il n'est pas humaniste du tout, d'aucune façon. Il a un art à lui, spontané et naïf, souvent savoureux et charmant, qui, à son tour, sera plus tard matière d'admiration et d'imitation pour une classe particulière d'alexandrins; mais il est de son temps et de son pays, et son défaut, peut-être, est d'être même de son moment et de son village. Il n'entend rien à l'antiquité. Par conséquent ce que l'humaniste se refuse, c'est d'une part de pouvoir comprendre le peuple, d'autre part de pouvoir être compris par le peuple; il écarte la foule, il écarte les humbles et comme source d'art et comme auditoire. La double communication naturelle du peuple à lui, de lui au peuple, il la supprime. Ni il ne s'inspirera des chansons populaires, ni il ne fera des chants qui pourront devenir chansons populaires. Entre lui et le fond même de la nation, il dresse un rempart. Vous ne sauriez croire, à moins de sortir d'une lecture complète de Ronsard, de Du Bellay et de Belleau, combien de fois les poètes du XVIe siècle traduisent et commentent le vers d'Horace : *Odi profanum vulgus et arceo.* C'est leur refrain. Certes, cette exclusion, cet ostracisme d'un peuple entier par l'art humaniste, ils en ont bien conscience, dès le principe, et ne s'en cachent point, ni ne s'en inquiètent, et, tout au contraire, c'est à quoi presque ils tiennent le plus. L'art humaniste ne sera donc populaire, pour ainsi dire, en aucune façon. Il ne le sera que par accident, par rencontre, toujours involontaire. Par exemple, la morale étant éternelle, ce qui tient à ce que l'homme en a toujours besoin, les préceptes moraux, même traduits de Théognis, seront populaires ou pourront l'être par tout pays, dès qu'ils seront dans la langue du pays, et c'est ainsi que de toute notre littérature classique on peut tirer toute une morale par voie de morceaux choisis. Mais c'est toujours par extraits que notre littérature classique est populaire, non par œuvres complètes. Du temps de Ronsard, les poètes avaient l'habitude de mettre entre guillemets les préceptes moraux et les maximes. On dirait qu'ils avaient en vue le volume de morceaux choisis qu'on devait faire avec leurs œuvres et l'on s'attend à trouver quelque part cette note : « Ce qui est entre guillemets est pour tout le monde. » Il n'y a presque que cela qui soit pour tout le monde dans leurs ouvrages. L'art humaniste est essentiellement étranger à la foule.

L'inconvénient est-il grand? Il faut distinguer. A ce que l'art ne s'adresse pas à la foule, l'inconvénient, à mon avis, est faible. A ce que l'art ne veuille rien recevoir de la foule, l'inconvénient est, je crois, plus considérable. L'art humaniste n'est pas populaire; mais quelle est donc la littérature qui soit réellement populaire? Ne nous faisons point d'illusion à cet égard. Il est très rare qu'une littérature descende tout entière et tout intacte dans le peuple, qu'elle y descende sans s'altérer, qu'elle y descende en gardant vraiment son caractère de littérature. Que la chose ait eu lieu dans de très petites nations, et encore dans des nations où les esclaves tenaient la place qu'occupe le peuple dans les nations modernes, il est possible; mais, sans vouloir décourager personne, il est très probable qu'elle ne se verra plus. L'artiste, qu'il soit humaniste, ou qu'il ne le soit pas, est nécessairement un homme d'élite qui s'exprime lui-même en ses œuvres, et qui par conséquent parle plus haut que les têtes des hommes et dépasse le niveau commun. Et que dans ce qu'il imagine et ce qu'il crée il y ait des choses qui peuvent être, qui doivent être un excellent aliment à la pensée des humbles, c'est ma conviction, mais c'est à la condition que, ces choses, il se trouve des hommes placés entre lui et les simples pour les interpréter, les traduire et les accommoder à cette destination nouvelle. Et c'est pour cela que les critiques existent et les professeurs de littérature, et c'est le plus clair, et c'est le plus utile, et c'est le plus noble de leur mission.

Que l'art humaniste ne soit point populaire en son objet, en ses visées, je ne crois donc pas qu'on puisse lui en faire un très grand reproche. Mais qu'il ne soit point populaire, au moins un peu, en ses sources, voilà qui est peut-être plus regrettable. Cet art populaire, spontané et naïf, ces chants rustiques, ces rêveries de l'homme simple et primitif qui semblent être, et, mon Dieu, qui sont vraiment, les rêves de la nature

elle-même, de la montagne, de la mer, de la forêt mystérieuse ou de la grande plaine mélancolique, les connaître, les consulter, s'en inspirer serait très utile à l'artiste. C'est en ce sens que j'admets le reproche que l'on fait à l'art humaniste de n'avoir été populaire en aucune façon. Chose curieuse, vous verrez Ronsard, ce prétendu latiniseur, recommander d'enrichir la langue française par des emprunts faits au parler populaire, aux dialectes, aux patois de France. Comme tous les hommes de notre renaissance littéraire, Ronsard se trompe ici en attribuant à la forme l'importance qu'on doit attacher au fond. C'est leur erreur commune dans tous leurs procédés d'imitation, et d'adaptation, et de restauration. On la retrouve ici. Ce n'est pas le mot rustique qu'il fallait emprunter, c'est le chant rustique qu'il fallait savoir entendre.

La littérature humaniste était comme condamnée à n'être point populaire; il était dans sa destinée aussi de n'être point nationale. C'était chose presque forcée; l'atavisme s'y opposait. L'âme antique, dans un humaniste, combat l'âme nationale, l'âme paternelle, l'âme héritée, quelquefois jusqu'à la détruire, souvent jusqu'à l'écarter, presque toujours jusqu'à la faire taire. Elle la tient en suspicion, au moins, et n'aime pas à frayer avec elle. Et voici de bons Français, certes, qui, comme hommes, n'ont que de l'affection pour leur pays, et qui, comme artistes, se soucient peu de ses souvenirs, de ses traditions et de son histoire. Pour eux, les choses qui n'ont pas été chantées par un Grec ou un Latin ne sont pas dignes d'être chantées. Qu'elles soient belles, il est possible; mais ce sont beautés barbares; un humaniste peut les honorer dans son cœur; il doit à son art de les oublier. Grave défaut, celui là, je dis même au seul point de vue littéraire. Il prive l'imagination de ses voies les plus droites et les plus largement ouvertes. Il écarte l'artiste cette fois non seulement du « populaire », mais de son pays même, c'est-à-dire de ses sources d'art les plus naturelles; il le déracine. De quoi se nourrit notre imagination? Surtout des premières impressions que nous avons reçues quand notre sensibilité était tendre, facile notre créance, ouverte, et avide, et prenante toute notre âme. Ce sont ces premières impressions qui plus tard deviennent en nous des poèmes, quand nous avons du génie. Or ces impressions premières, qui toutes viennent du pays que nous habitons, de son histoire, de ses légendes, de ses croyances, de ses préjugés même et de ses superstitions, c'est là précisément ce que l'humaniste se refuse, à l'ordinaire. Il veut que son imagination ne procède que de ce qu'il a lu, et de ce qu'il a lu en latin ou en grec, c'est-à-dire déjà assez avancé dans la vie. C'est la part d'imagination que l'homme doit à l'enfant, que l'enfant a laissée dans l'homme, qu'il ne veut pas connaître, qu'il s'interdit et qu'il finit par abolir. Une certaine fraîcheur de fantaisie et de puissance créatrice, par cela seul, lui manquera toujours, ou, du moins, ne s'insinuera dans ses œuvres que par surprise, et malgré lui, contenue par conséquent et contrariée. Son imagination aura toujours quelque chose d'un peu « livresque », comme dirait Montaigne. Oui, c'est là, au seul point de vue de l'art, un défaut assez grave, et qui est à peu près inévitable, de l'art humaniste.

Enfin cette littérature aura un autre désavantage, ou plutôt sera exposée à un autre péril. Elle habituera la médiocrité à l'imitation indéfinie. S'il n'y avait que la médiocrité proprement dite qui dût prendre cette habitude, ce ne serait point pour nous inquiéter. La médiocrité imitera toujours, dans l'art humaniste comme dans tout autre. Mais il y a, comment dirai-je, une demi-médiocrité, une médiocrité honorable, une médiocrité très enviable et digne de nos respects, qu'on appelle le talent. Il est peut-être bon qu'il y ait des hommes de talent. Il est bon, nous disent les sociologues, qu'il y ait dans un État des corps intermédiaires; cela fait degré, et il n'y a point ainsi de discontinuité dans la nation. A Rome on distinguait, entre les patriciens et le peuple, les chevaliers. Les hommes de talent sont les chevaliers de la littérature. Eh bien, dans une littérature toute pénétrée d'humanisme, les hommes de talent se croient tenus à l'imitation. Dans toute autre ils chercheraient à mettre en lumière le grain d'originalité qu'ils sentent en eux. L'homme de talent humaniste se croit obligé d'imiter; et, comme les grands modèles de l'antiquité, encore qu'inépuisables, finissent par paraître épuisés, l'humaniste, homme de talent, imite ses devanciers, qui eux-mêmes imitaient l'antique, et l'on arrive ainsi à des imitations d'imitations, ce qui, sans doute, est la fin même d'une littérature. Je sais bien que l'homme de génie n'a rien à craindre, et est comme forcé d'être original; mais dans les conditions que je viens de dire, il se trouve trop seul; il n'est pas soutenu; et il est très intimidé, ce qui est mauvais. Il arrive même que l'homme de génie, après deux siècles de littérature d'imitation, se permet d'être original dans une partie de ses œuvres et reste imitateur dans une autre partie. Voltaire conteur, crée, presque un art nouveau; Voltaire, tragique, malgré tout son esprit d'initiative, reste imitateur très timide. Une certaine indiscrétion d'imitation, un penchant à l'emprunt, un trop grand instinct de discipline, en des choses qui plus que toutes veulent de la liberté et du mouvement spontané, sont comme contenus en germe dans les commencements et les premiers établissements de la littérature humaniste.

Voilà bien des défauts et bien des périls; où sont les avantages? Ils sont nombreux et considérables. Le premier, et qui frappe les yeux tout d'abord, c'est que l'art humaniste a un souci extrême, une curiosité diligente et scrupuleuse de la forme. Ce n'est pas son caractère essentiel; mais c'est son signe extérieur le plus frappant et où d'abord on le reconnaît. La raison

en est très simple. « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passent à la postérité », comme a dit Buffon. Le style conserve les écrits à travers les âges comme un vernis, ou comme un émail, non seulement brillant, mais qui défend, qui préserve et qui conserve. Les écrits que chérit et que vénère l'humaniste sont donc nécessairement ceux que le temps a respectés parce que le style les défendait contre le temps. L'humaniste ne peut avoir sous les yeux que des œuvres excellentes par la forme, des œuvres achevées et définitives. Les improvisations ont vécu un jour, les œuvres poussées jusqu'à leur point de perfection sont restées « amies de la mémoire », comme disait Sainte-Beuve, ont subsisté dans le souvenir des hommes, ont été indéfiniment reproduites et rééditées. Il y a, certes, une part de hasard dans la survivance jusqu'à nos jours des œuvres antiques; il y a là une part assez grande de hasard, comme dans toutes les choses humaines; mais il y a là, comme dans toutes les choses humaines encore, une part de juste raison aussi, et la plupart des œuvres antiques qui nous sont restées sont parvenues jusqu'à nous parce qu'il y avait une raison à cela, qui était qu'elles étaient exquises. C'est en présence des œuvres que nous a ainsi conservées la sélection par le temps que se trouve placé l'humaniste, et c'est ainsi qu'il s'éprend, quelquefois non sans excès; car, en cette affaire encore, il peut y avoir excès, mais avec piété, avec ferveur, avec dévotion de la perfection de la forme. Il ne se contente plus à bon marché; il veut, lui aussi, faire des œuvres que le temps puisse épargner; en face des choses immortelles, il veut écrire, lui aussi, des œuvres pour toujours, et c'est à ce travail minutieux du style, qui lui semble comme une garantie d'éternité, qu'il s'applique de tout son courage. Les hommes de la Renaissance ont eu cette glorieuse curiosité et quelquefois cette héroïque angoisse à un degré extraordinaire, et n'ont été dépassés en cela que par leurs successeurs, par les hommes du XVIIe siècle, humanistes aussi, mais humanistes plus avertis, plus informés, plus expérimentés, et qui, tout en suivant exactement la trace de leurs devanciers, savaient profiter de leurs erreurs mêmes.

A ce premier avantage joignez-en un autre beaucoup plus important à mon avis. L'humaniste a naturellement et comme par définition, non seulement le souci de la perfection, mais une tendance, un effort, un élan vers la grandeur. Il vise au grand en littérature et en art, du moins dans la première période de l'humanisme, dans celle où les grands chefs-d'œuvre antiques brusquement apparus attirent sur eux et concentrent toute l'attention des hommes. Et rien encore n'est plus naturel pour les mêmes raisons que tout à l'heure. Ce qui reste du passé et d'un passé très éloigné, c'est, je l'ai dit, ce qui est d'une forme achevée, mais c'est encore plus ce qui est grand, ce qui, une fois, dans des temps très anciens, a ébranlé très fortement les imaginations des hommes. Il n'importe pas du tout ici de savoir si les anciens avaient plus de génie et devaient avoir plus de génie que nous, et la question, toujours posée en ces termes dans la grande querelle des anciens et des modernes, est mal posée ainsi. Les anciens eussent-ils eu moins de génie que les modernes, ce qui reste de toute une antiquité, mis en balance avec ce qui peut être dans l'imagination d'une seule génération moderne, l'emporte infiniment. Le résumé, plus ou moins complet, de sept ou huit grands siècles littéraires, voilà ce que l'humaniste a sous les yeux. Qu'il y ait péril, qu'il en soit comme étourdi et qu'il veuille embrasser trop de choses avec une ardeur indiscrète, je ne le nie point; mais le goût du grand naît en lui nécessairement à ce spectacle, et c'est tout ce que je veux prouver pour le moment. Qui ne connaît que son temps, à moins qu'il n'ait le bonheur, comme nous, de naître peu de temps après une merveilleuse génération littéraire, a besoin des siècles passés pour avoir le sentiment de la grandeur. Qui naît après Marot et est contemporain de Saint-Gelais se reposerait dans une fausse sécurité, et n'aurait pas lieu de lever les yeux, et se croirait du génie trop facilement. Homère et Pindare le font réfléchir. J'ajoute que le seul fait d'être antique donne à une œuvre une autorité naturelle, qui, toute question de vraie perfection mise à part, inspire à l'artiste moderne un état d'esprit excellent, une disposition sérieuse et grave, encore une fois le sentiment du grand et une noble ambition d'y atteindre. *Major e longinquo reverentia.* Les horizons lointains élargissent l'esprit par cela seul qu'ils sont lointains. Quand il y aurait là une illusion, comme point de départ, elle est bonne; comme excitation, elle est salutaire; comme aliment des beaux rêves d'artiste, elle est féconde. Vous verrez que nos artistes littéraires du XVIe siècle ont tous eu ce sentiment, ont tous été dans cet état d'esprit au moins favorable à la production artistique. Ils n'ont rêvé que grandes œuvres et grands genres littéraires. De tout leur cœur ils ont voulu être grands plutôt qu'aimables, même ceux qui avaient plus de vocation naturelle pour la grâce que pour la grandeur. De tout leur cœur ils ont méprisé la gloire de second ordre, le charme, exquis pourtant, des *poetæ minores*. Je crois bien que nous y avons perdu quelques jolis sonnets et quelques mignonnes odelettes. Mais je ne puis en vouloir à ces hommes qui ont ainsi préparé un siècle de vraie grandeur et de vraie sublimité. « Qu'on dise : il osa trop; mais l'audace était belle », comme a dit Sainte-Beuve, de Ronsard.

Enfin, et c'est ici que le vrai et solide gain que nous ont valu nos premiers humanistes m'apparaît le plus clairement et me paraît le plus incontestable, enfin l'étude des grands écrivains très éloignés de nous a pour nous tous, en quelque temps que nous vivions, une utilité essentielle qui est celle-ci. Elle nous fait

sortir de nous. Elle donne à notre art, à la condition, comme il faut toujours le répéter, que nous ayons du génie, un certain degré nécessaire de généralité, et, si vous me permettez d'employer ce mot, d'objectivité. Être de son temps, cela est bon, cela est juste, cela est nécessaire du reste, et précisément parce que cela est inévitable, point n'est besoin de faire tant d'effort pour en être, et de mettre tant de scrupule à y rester. Mais, encore, être de son temps, c'est être soi-même, tout simplement, et il faut, en art, être soi-même, après avoir pris le soin d'être autre chose. Il faut, en art, être soi-même, après avoir beaucoup enrichi, beaucoup élargi, beaucoup agrandi, beaucoup augmenté son *moi*. Il faut, en art, être soi-même, après avoir ouvert en soi beaucoup de fenêtres donnant sur un très grand nombre d'horizons. Littérature personnelle, littérature impersonnelle, encore une question où il est impossible de prendre et de garder un parti et surtout un parti pris exclusif. Toute littérature sera personnelle à un certain degré, à moins de n'être qu'une forme de la statistique; toute littérature sera impersonnelle à un certain degré, dès qu'à l'expression pure et simple de votre sens intime vous aurez ajouté, ce qu'il vous est impossible d'éviter, quelque impression déposée en vous par le monde qui vous entoure. Ce qu'il faut dire, c'est que la littérature est plus ou moins impersonnelle, plus ou moins personnelle selon les temps, et ce qu'il faut se demander, c'est, selon le temps où l'on est, s'il est opportun, s'il est à souhaiter que la littérature tende davantage à l'impersonnel pour être plus riche de choses, ou se ramène un peu au personnel pour être plus sentie, plus spontanée, plus cordiale en quelque sorte et plus vivante. Il est telle époque où les artistes littéraires ont trop pris l'habitude de n'exprimer qu'eux-mêmes en leurs œuvres, eux, c'est-à-dire le très petit monde intellectuel de leur époque; et alors, il est très bon que la littérature sente le besoin de devenir impersonnelle, et croie devenir telle, ce que, du reste, elle ne devient jamais; elle devient seulement plus générale, plus universelle, c'est-à-dire plus humaine, mais c'est précisément ce qu'il fallait. Il est telle autre époque où les artistes littéraires ont trop pris l'habitude de s'oublier eux-mêmes, ou de vouloir s'oublier, de ne prétendre exprimer que les passions, les sentiments et les idées des autres, de s'abstraire et de se détacher de leur œuvre; ils sont alors, ou prétendent être uniquement des observateurs, des contemplateurs, des investigateurs du présent et du passé, des savants, et ils traitent la littérature personnelle de littérature ignorante; et il est très bon alors que quelqu'un s'avise qu'à se tenir si loin de son œuvre, et à s'efforcer de n'y mettre rien de soi-même, on risque de la refroidir. Ces choses sont donc, à mon avis, tout à fait choses de mesure et choses de moment. J'ajouterai peut-être, pour vous livrer toute ma pensée, qu'en tous temps, nonobstant ce que je viens de dire, et sans l'effacer, il vaut encore mieux que la littérature ait quelques tendances à l'impersonnel que non pas qu'elle ait le penchant contraire. Pourquoi? parce que, personnel, on l'est toujours, on l'est presque toujours trop. Tout y aide, et le plaisir qu'on éprouve à s'occuper de soi et la nonchalance à s'enquérir des choses plus ou moins éloignées. Personnel, on l'est toujours, même quand on croit le moins l'être, à plus forte raison, et cette fois trop, quand, par ferme propos, par conviction et par doctrine, on s'engage envers soi-même à ne se jamais quitter. Tout essai de littérature impersonnelle est donc, au moins, un effort très honorable pour élargir et les limites ordinaires de l'art, et ses horizons familiers. Or la littérature humaniste est essentiellement une littérature impersonnelle ou qui essaye de l'être; elle est cela fondamentalement, par principe, par doctrine propre, et avec énergie; et c'est là le très grand bienfait de la littérature humaniste là où elle apparaît. Point réaliste, dit-on, et, de plus, point populaire, et point nationale. Il est vrai, ou à peu près vrai, et à certains égards, je ne serai pas le dernier à le regretter. Mais si elle est trop peu tout cela, c'est qu'elle est impersonnelle, c'est qu'elle a une tendance au général et à l'universel.

Être réaliste, c'est peindre ce qui nous entoure, ce qui nous touche, ce que nous « coudoyons », ce que nous rencontrons à chaque pas, et, sans doute, ce n'est pas se peindre soi-même, mais souvent très peu s'en faut. Être populaire, c'est, sans doute, sortir de soi-même, mais c'est rester encore dans son temps, dans la petite période très bornée d'une ou deux générations, dont une est la nôtre, et l'autre nous ressemble fort. Être « national » en littérature, c'est être de son pays, et ici j'approuve fort, ici je me trouve suffisamment éloigné des étroitesses de l'art personnel; ce serait ici, volontiers, la limite où j'aimerais qu'on se tînt et qu'on restât, ou qu'on revînt. Mais encore, et à la condition qu'on y revienne, il n'est pas mauvais, il est salutaire pour l'artiste de passer les frontières de son pays, d'entendre le langage des hommes d'une autre race, et de comprendre, et pour mieux le comprendre, d'essayer de réaliser, le genre de beauté qu'ont conçu et imaginé ces hommes d'un autre sang et d'une autre complexion. C'est alors que l'art est aussi impersonnel que possible, c'est alors qu'il s'efforce d'être, non d'un homme, non d'une paroisse, non d'une province, non d'une nation même, mais humain. Il sera toujours bon, pour élargir un peu notre pauvre cerveau étroit, que cette tendance existe et que cet effort soit tenté. Or voilà le vrai caractère essentiel de la littérature humaniste. Les défauts, même les plus apparents, ne sont que l'envers, si j'ose dire, que le *verso*, de cette excellente, de cette rare qualité. Et il y a des époques, comme je l'ai dit moi-même, où cette qualité a grand besoin d'un correctif, où l'art devient décidément trop impersonnel, et en est comme glacé. Or, précisément à l'époque où ont paru

nos grands humanistes, c'était bien d'eux qu'on avait besoin, et non pas de leur contraire. Qu'en 1800, chez nous, on sentît le besoin d'artistes qui missent dans leurs œuvres un peu de leur âme et de leur *moi*, au risque même de l'étaler trop, oui, à cette époque, rien de plus vrai. Mais en 1550 c'était bien d'un élargissement que l'art avait besoin, c'était bien d'un certain effort vers le général et l'universel. Depuis deux siècles, la littérature, et particulièrement la poésie, n'étaient plus en France que des divertissements individuels, très frivoles le plus souvent, très vains, très dénués de toute substance et de toute force. La sève puissante du moyen âge depuis longtemps était tarie. Depuis deux siècles, plus de grandes épopées, plus de grande et énergique poésie lyrique, plus même de bons contes copieux et malins. Les poètes de la fin du XIVe siècle, du XVe siècle, de la première partie du XVIe siècle ne sont qu'ingénieux, à l'ordinaire, et agréablement spirituels. Les plus grands même, remarquez-le, et ceux qui sont vraiment doués d'imagination et de sensibilité, comme un Villon, sont exclusivement et étroitement personnels encore. Certes ils ne sortent pas d'eux-mêmes. Ils ne savent chanter que leurs joies, leurs tristesses, leurs aventures plaisantes ou fâcheuses. Souvent ils les chantent avec grâce ou avec une certaine profondeur de sentiment mélancolique. Mais, encore une fois, ne connaître que son âme, et encore une âme peu complexe, une âme du XVe siècle, s'il est vrai que c'est quelque chose à quoi bien des hommes ne savent pas atteindre, cependant c'est matière un peu courte et vite épuisée. On s'en aperçoit bien en les lisant. Ils se répètent; ils se répètent beaucoup. Ils se rééditent. C'est la richesse d'imagination qui leur manque. L'imagination, c'est l'imagination d'abord; mais c'est ensuite tout ce dont elle a su s'enrichir et qu'elle a renouvelé et vivifié en s'en emparant et en en faisant son entretien. L'imagination a pour auxiliaire nécessaire la curiosité; il suffit qu'elle ne se laisse pas dominer et peu à peu annuler par ce bon serviteur, parfois un peu indiscret.

Et si nous considérons les prédécesseurs immédiats de Ronsard et de Du Bellay, les Marot, les Saint-Gelais, bons écrivains et habiles versificateurs, la pauvreté, la pénurie du fond nous désoblige cette fois tout à fait. Or c'est contre ceux-là que les hommes de la Pléiade ont réagi. Ce n'est pas, on ne saurait trop le répéter, avec le moyen âge que la Pléiade a rompu; il avait depuis longtemps disparu par épuisement naturel; c'est avec les aimables poètes, légers de bagage, pauvres de richesses acquises, strictement réduits à eux-mêmes, de la cour de François Ier et de Henri II. Ronsard, si bien doué personnellement, n'a pas voulu se réduire à lui-même, et se contenter de soi. Il a fondé en France la littérature impersonnelle, c'est-à-dire la littérature difficile. Rien qu'à ce titre sa révolution est heureuse. Il a fait une révolution pour s'imposer des règles plus sévères et une discipline plus forte, et rien n'était plus opportun que cette révolution conservatrice.

Telle fut l'œuvre de Ronsard et de la Pléiade : créer une littérature aristocratique, une littérature visant au général et à l'universel, une littérature très soucieuse de la grandeur jusqu'à n'être pas ennemie d'une certaine pompe, une littérature très soucieuse de la forme et ardente à poursuivre la perfection de la forme, une littérature, enfin, qui croit à des *modèles* et qui s'efforce de les imiter pour les égaler; en un seul mot, une littérature classique, une littérature qui, dès ses commencements, a tous les caractères d'une littérature classique.

L'humanisme français a fondé le classicisme français, comme l'humanisme latin du second siècle avant Jésus-Christ a fondé la littérature classique latine. Dans les deux cas la marche est la même : admiration — imitation — émulation; et quand on en est à l'émulation, c'est partie gagnée ou en train de l'être. c'est le grand effort pour mettre toutes ses puissances à la poursuite et à la conquête d'un idéal qu'on désespère toujours d'atteindre et qu'on maudit en l'adorant, qu'on maudit d'être adorable; c'est la grande fièvre artistique, c'est un des états douloureux les plus exquis, et les plus nobles, et les plus féconds que l'humanité puisse connaître.

Tel fut l'humanisme en France, au XVIe siècle. Telles furent ses tendances, ses efforts, ses enivrements, ses belles visions de l'avenir. Ce qu'il a été en ses œuvres, vous le verrez dans la suite de ce cours. Comme il arrive toujours à ceux qui les premiers marchent dans cette voie, qui les premiers tentent ce rude ouvrage, il a établi des formes plus qu'il n'a créé des œuvres solides et vraiment vivantes; il a fait des moules plus qu'il n'y a versé une matière très pure, très ferme et très durable. Mais ces moules, d'autres devaient venir qui y verseraient l'art français, et l'humanisme devait alors devenir le vrai classicisme. Comme, à Rome, on avait d'abord, par une imitation trop respectueuse et trop servile, pris et adopté les cadres de la littérature grecque, sans savoir y faire entrer un art vraiment romain, mais ensuite à ces cadres, à bon droit et très judicieusement conservés, les grands artistes avaient ajusté leurs pensées romaines, leurs sentiments, leurs passions, leurs traditions, leurs préjugés, leur âme et leur esprit de Romains; de même, en France, le moule construit patiemment et laborieusement, et avec un scrupule infini, par Ronsard, Du Bellay, Robert Garnier, les artistes du XVIIe siècle l'ont gardé, mais ils y ont versé l'âme française et l'art français, l'âme française et sa manière particulière de sentir, l'imagination française et sa manière propre d'inventer. Par exemple, et pour prendre le trait le plus saillant, les artistes littéraires du XVIIe siècle sont avant tout des moralistes, des hommes qui ont beaucoup étudié et qui connaissent bien le cœur humain, ses démarches, ses mobiles secrets, ses intimes ressorts. Dans le moule

laissé un peu vide, si l'on veut, par Ronsard et ses disciples, ils ont versé cette connaissance sûre et minutieuse du cœur, et ils ont fait cette tragédie de moralistes pénétrants, impitoyables et inquiétants; cette comédie de moralistes exacts et profonds qui devait devenir très vite une véritable école de morale pratique, non sans quelque excès même en ce sens; cette épître ou satire, dissertation morale en vers, dissertation morale même quand elle porte sur un sujet littéraire, dissertation morale ingénieuse, élevée, sévère et piquante, dont vous verrez déjà dans Ronsard les premiers spécimens, les premiers exemples très curieux, et qui, au XVIIe siècle, se donne carrière pleinement et largement; cette poésie lyrique enfin, qui, elle aussi, admet en elle, installe en elle la dissertation morale, lui fait une place d'honneur et en arrive à lui laisser la prééminence et à lui céder le pas. Tout cela, c'est l'humanisme du XVIe siècle auquel s'ajuste et s'accommode une des qualités ou un des penchants les plus forts, les plus persistants, les plus invincibles de l'esprit français; c'est l'humanisme du XVIe siècle dans lequel pénètre, s'insinue, se mêle et se fait sa place l'originalité française.

Et certes, en ce XVIIe siècle, les instincts humanistes subsistent dans toute leur force, et même avec une nouvelle puissance et un renouvellement d'énergie; mais ils prennent une autre forme. Après la période d'imitation presque pure est venue la période d'émulation. Fort de ces solides qualités que j'indiquais tout à l'heure, les sentant en soi et en ayant la pleine conscience, l'esprit français n'imite plus l'antiquité qu'en cherchant à rivaliser avec elle. Il y voit moins des modèles que des lumières. Il dirait déjà, s'il était déclamateur, ce que Herder dira plus tard : « Les chefs-d'œuvre de l'antiquité ne sont que des phares sur la mer orageuse des âges. » L'antiquité est pour lui un modèle non à contrefaire, mais à imiter, et non pas tant même à imiter qu'à atteindre, et non pas tant même à atteindre qu'à surpasser. Au XVIe siècle on partait de l'imitation pour arriver à la ressemblance; au XVIIe siècle on part de l'imitation pour arriver à une rivalité généreuse et reconnaissante, et, si l'on peut, à une supériorité respectueuse de ses origines. Le XVIIe siècle se croit le fils de l'antiquité, mais il prendrait volontiers pour devise, en les supposant dites par l'antiquité elle-même, très prophétique comme vous savez, les paroles d'Hector songeant à son fils : « Qu'on dise un jour en le voyant revenir de la bataille, les bras chargés des dépouilles de l'ennemi : celui-là est meilleur encore et plus fort et de plus grand cœur que son père. » Vous pardonnerez cette figure poétique à un homme qui vient de relire Ronsard et la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay.

Et puis est venu, au XVIIIe siècle, un double affaiblissement de l'humanisme en France, affaiblissement par abandon, affaiblissement par dégénérescence. D'une part, on l'abandonne, on se défie de lui, on doute que l'antiquité ait quelque chose à nous enseigner, ait un aliment à nous fournir, ait un aiguillon pour nous dont la caresse impérieuse nous soit utile. On aime à penser, ce qui est le plus noble et le plus sublime but que l'homme se puisse assigner, mais on s'imagine que l'antiquité, maîtresse d'art, ne peut pas être maîtresse de méditation morale et d'investigation philosophique. C'est la plus grande erreur peut-être qui se puisse, et quand je dis peut-être, c'est, comme disait Chamfort, pour ne décourager personne. En un siècle de libre pensée, de libre recherche, n'eût-il pas été naturel, au contraire, d'aller interroger sur les problèmes philosophiques, et moraux, et politiques, sinon peut-être les Romains, du moins et assurément ces Grecs, ces Grecs curieux et pénétrants, qui, ce me semble, les ont tous posés, tous maniés, tous agités, avec quelle ardeur, et avec quelle verve, et avec quelle ténacité, qui s'allie à une légèreté et aisance merveilleuses, c'est ici, messieurs, qu'on le sait parce que c'est ici qu'on l'enseigne. Un humanisme philosophique au XVIIIe siècle, succédant, à cause de la tournure nouvelle des esprits, à l'humanisme littéraire et artistique du XVIIe siècle, rien ne me paraîtrait plus naturel, et je ne sais si cela n'aurait pas été très utile, très salutaire et très fécond. Tant y a que cela n'a pas été, ou a été fort peu. Je ne vois guère, parmi les grands noms, que cet infatigable curieux qu'on appelle Diderot qui se soit inquiété de Sénèque et de sa doctrine, dans un livre d'ailleurs qui n'est pas le meilleur qui soit sorti de sa main. Non, le XVIIIe siècle philosophique ne s'est que très peu mis en peine de l'antiquité. C'est ce que j'appelais l'affaiblissement de l'humanisme par abandon. D'autre part, l'humanisme s'est affaibli au XVIIIe siècle par dégénérescence. Si le XVIIIe siècle philosophique a peu prisé l'antiquité, le XVIIIe siècle littéraire est tombé dans ce défaut que je signalais d'avance comme étant une tendance de l'humanisme déclinant, il est tombé dans l'imitation de l'imitation. Il a, trop souvent, du moins, pris pour modèles non pas les antiques, mais les grands hommes du XVIIe siècle. C'est précisément cette imitation trop voisine qui ne permet pas l'émulation et ne laisse plus de place à l'originalité. C'est cette imitation trop voisine qui est si peu l'imitation classique qu'elle en est le contraire même; c'est cette imitation trop voisine, qui, en croyant être l'humanisme, ne l'est plus aucunement. Pourquoi? parce qu'elle n'est plus précédée d'une découverte; et c'est la découverte qui est excitante, qui est réveillante puisque, après tout, une découverte, c'est une invention.

Enfin, tout à la fin du XVIIIe siècle, un vrai humaniste se rencontra, qui, avec plus de goût, ayant derrière lui l'expérience de toute une littérature judicieusement et discrètement classique, recommença exactement la tentative de Ronsard, voulut remonter directement aux vraies sources antiques, et remit en honneur cette an-

tiquité un peu délaissée, mais dont il semble que toujours, nous autres Français, nous ayons eu le culte ou, après un court abandon, la nostalgie. Et de Chénier est venu, non point le romantisme, comme on l'a cru, et comme on ne le croit plus du tout, à ce point qu'il serait presque temps de recommencer à le croire quelque peu, mais, à travers le romantisme, et après lui, je ne dirai pas une école, je ne dirai pas même une suite d'œuvres poétiques, mais un certain nombre de préoccupations humanistes, de retours, quelquefois brusques, quelquefois inattendus, de regards en arrière jetés du côté de la Grèce ou de Rome. On en trouve dans Alfred de Vigny, dans Victor Hugo, et souvent, en vous lisant du Ronsard, et du Ronsard formellement antique, le rapprochement avec Victor Hugo, honorable pour tous deux, s'imposera à moi. On en trouve, quoique d'une qualité moins pure, si j'ose dire, dans Alfred de Musset. — Et c'est une chose à remarquer, qui confirme peut-être ce que je vous disais plus haut, que les auteurs qui, soit théorie, soit penchant personnel, sont partisans d'un art et d'une littérature impersonnels, comme Gustave Flaubert, comme M. Leconte de l'Isle, reviennent naturellement au poème antique en prose ou en vers, et nous donnent une dernière forme (dernière jusqu'à présent), raffinée et curieuse, d'humanisme.

Et ce que deviendra l'humanisme désormais, nous ne le savons point. Mais remarquez que l'humanisme se conserve nécessairement, au moins comme préoccupation littéraire et étude qui s'impose, par les œuvres même qu'il a inspirées. Qu'on n'imite plus désormais l'antiquité, ou qu'on ne rivalise plus avec elle, ou qu'on ne l'étudie plus pour s'en inspirer, comme l'on voudra, il est possible; mais en tous cas, trois siècles littéraires, et presque quatre, plus ou moins profondément pénétrés d'humanisme, ne pouvant désormais être bien compris qu'à la condition d'une étude préalable ou tout au moins parallèle de l'antiquité, l'antiquité doit plus que jamais être connue, et pénétrée en son esprit par tous ceux qui voudront connaître, pénétrer, et seulement lire correctement la littérature française, pour ne parler que de celle-ci. L'humanisme se maintiendra donc grâce à ce qu'il a produit; il se conserve dans son œuvre; il s'éternise dans ses enfants. Il est des fils, vous le savez, qui ont fait donner des lettres de noblesse à leurs pères. La littérature classique française a donné à l'antiquité des lettres de naturalisation sur notre sol.

Mais ce n'est pas de l'avenir de l'humanisme en France que nous avons à parler ici cette année; c'est de son premier établissement. J'ai tracé aujourd'hui, sommairement, l'histoire de son évolution en France; j'ai essayé de montrer en quoi il consistait essentiellement, ce qu'il comportait, ce qu'il supposait, ce qu'il était naturel qu'il dût devenir, puis ce qu'il est devenu réellement et quelles ont été ses destinées dans notre pays. Il nous reste à l'étudier en détail dans ses origines, et c'est ce que nous ferons dans toute la suite du cours qui commence aujourd'hui. C'est alors, ce que je n'avais pas à faire en cette première leçon, que, tout en conservant à la Pléiade son caractère d'école humaniste qui est sa marque essentielle, j'aurai à vous montrer combien, déjà, elle admet d'éléments divers qui dépassent cette définition, combien, tout en étant, en son fond, une école de classicisme et d'imitation de l'antique, et de résurrection de l'antiquité, elle est aussi, déjà, très française à plusieurs points de vue; et très chrétienne, nonobstant son néoplatonisme; et, aussi, très personnelle, ce qu'il est impossible qu'une littérature ne soit pas, en une grande mesure, quand elle est vivante. Les différentes parties de cette combinaison très délicate qui est la littérature de la fin du XVIe siècle se démêleront et se distingueront ainsi sous vos yeux; les différents plans de ce tableau se rangeront et se distribueront ainsi, si je réussis dans ma tâche, à leurs places justes; et vous verrez de quel mélange de forces diverses, prenant peu à peu leur équilibre et leur assiette, s'est formée cette littérature du XVIIe siècle qui reste, toute vérification faite, un des plus étonnants chefs-d'œuvre, si vous voulez, une des plus étonnantes « réussites » de l'esprit humain. De cette littérature du XVIIe siècle, la littérature de la fin du XVIe siècle est la véritable introduction, la véritable préface. Les préfaces les meilleures sont celles qui sont faites après que le livre a été écrit. Ce ne peut pas être ici le cas, et ici l'introduction n'est pas sans quelque incertitude, sans quelque confusion, et j'ajoute sans quelques longueurs. Elle reste infiniment intéressante à étudier; elle ne sera jamais trop connue. Je me promets de grands avantages, et même de vrais plaisirs, encore qu'un peu sévères, à l'étudier avec vous.

ÉMILE FAGUET.

JUSTICE MONDAINE

Nouvelle.

Au ministère des Relations-Extérieures, deux ou trois salons étaient ouverts pour les visites de l'après-midi. Des valets en grande livrée les parcouraient, jetant un dernier coup d'œil, attisant les feux de bois dans les froides et vastes cheminées de marbre blanc, reculant la caisse d'un camérops ou d'un latanier, soulevant dans une embrasse à crépines d'or une portière de velours grenat. Enfin tout fut en place. Et, dans le jour gris de décembre pénétrant par les fenêtres comme une fine bruine cendrée, s'épanouit cette élégance officielle, impersonnelle et banale comme un luxe d'hôtel terminus.

C'était le *jour* de Mme Rivière. On approchait du 1er janvier; il viendrait certainement beaucoup de monde. D'autant plus qu'on aurait à féliciter la maîtresse de la maison sur un récent triomphe du Gouvernement.

Cette pensée, précisément, tourmentait la femme du ministre, qui, dans son cabinet de toilette, achevait de s'habiller. Car les félicitations, à coup sûr, seraient fortement mélangées d'ironie, et celles qui seraient sincères la gêneraient peut-être encore davantage.

Clément Rivière, en effet, dans la victoire du Ministère, venait, avec ses collègues radicaux, de battre ses anciens amis du Centre gauche. Choisi par le chef du cabinet pour donner un gage aux modérés dont il était l'un des *leaders*, Rivière, par faiblesse, par ambition ou par entraînement, subissait le sort de tous ceux qui avant lui acceptèrent ce rôle. Hypnotisé par la contemplation de son bienheureux portefeuille, il se laissait dévorer par le minotaure de l'Extrême-Gauche. Rien dans toute sa conduite ne prouvait qu'il eût essayé seulement de se mettre en travers. Déjà il était absorbé, digéré, assimilé. Lorsque, tôt ou tard, il se trouverait rejeté dans la foule, il y retomberait converti, mais diminué, suivant le but et le vœu des gens habiles qui, pour neutraliser sa force, l'avaient appelé au pouvoir.

C'était cela que Mme Rivière n'osait pas se dire à elle-même tandis qu'elle attachait ses bracelets devant sa psyché — de gros bracelets démodés qui lui venaient de sa mère, une austère et riche Suissesse. Derrière elle, une femme de chambre agrafait les plis de sa jupe en satin prune. Aux épaules et sur la poitrine, qu'empâtait une maturité épaisse, le satin disparaissait sous le miroitement de passementeries en jais de même couleur. Un camée, large comme une pièce de cent sous, fixait le col et retenait une longue chaîne de montre. Le mauvais goût de cette toilette eût touché à la vulgarité, s'il n'avait été sauvé par l'expression sévère du visage, indiquant une simplicité voulue, pleine de préjugés, sans doute, mais non de prétention.

Mme Rivière avait dépassé la quarantaine. Jamais elle n'avait eu de beauté, ni même de charme, et l'on sentait, sans lui avoir parlé, que pour elle la beauté, le charme, étaient des dons quelque peu diaboliques, touchant plus à des vices qu'à des vertus. Les cultiver, les rehausser par la coquetterie, c'était marcher à la perdition. La grande intelligence de cette femme, que l'on citait dans le monde comme un esprit fort et fortement nourri, ne la préservait pas de ces aberrations d'antique dévote. A ses yeux, une jolie femme, vécût-elle en sœur de charité, traînait partout une atmosphère dangereuse, et, pour tout dire, était d'un mauvais exemple. Certes, Mme Rivière ne pouvait, sous ce rapport, se sentir reprise dans sa conscience tandis qu'elle examinait dans la glace son visage aux traits accusés, à la peau molle et épaisse, qu'estompait autour des joues un duvet grisâtre, au grand front dur encadré par de minces bandeaux d'un blond terne et comme lavé.

Mais on frappait à la porte, et une deuxième femme de chambre, avertie par l'un des huissiers, vint dire à Mme Rivière qu'une dame demandait à la voir.

— Déjà! dit la femme du ministre. Comment?... Il n'est pas une heure et demie!...

On lui tendait une carte sur un plateau. Elle y jeta les yeux. Ses gros sourcils impérieux se rapprochèrent :

— Bien, j'y vais.

Malgré le souci de sa dignité, elle se hâta. Car elle craignait que d'autres visites n'arrivassent tandis que cette personne était là. Son empressement ne tendait qu'à la congédier plus vite.

Comme elle traversait d'un pas précipité l'un des grands salons d'apparat pour se rendre à la pièce plus étroite où elle comptait se tenir cette après-midi, la visiteuse, qu'elle dépassait volontairement, se leva, très intimidée :

— Madame...

— Ah! c'est vous... Bonjour.

Mme Rivière ne lui tendit pas la main, et la dame, comprenant à un signe qu'elle devait suivre, passa dans l'autre salon, tout en s'expliquant :

— Je sais que je viens trop tôt. C'était pour ne rencontrer personne. J'ai quelque chose à vous dire, quelque chose de très important.

La personne qui parlait, d'une voix frémissante, troublée, appartenait à la catégorie antipathique à Mme Rivière : elle était toute jeune et ravissante. La fraîcheur de son teint éblouissait, avivée par le froid du dehors; ses grands yeux bruns étaient pleins d'une attirante douceur; sa bouche gracieuse ne pouvait s'empêcher de sourire, même en ce moment de tristesse et d'embarras; tout autour de sa petite capote frisaient de légers cheveux sombres, moussant à la surface d'une lourde chevelure énergiquement tordue et serrée sur la nuque. Cette jeune femme portait une toilette foncée, mais parfaitement élégante.

Tout en s'asseyant sur un pouf, à quelque distance de Mme Rivière, elle dit, en devenant rouge comme une cerise :

— Je vais probablement me remarier.

— Vous remarier!... Vous, Gilberte!...

Dans son étonnement scandalisé, Mme Rivière en arrivait enfin à prononcer ce petit nom familier, le nom qu'elle donnait depuis vingt-quatre ans à cette fille unique de sa meilleure amie de jeunesse.

— Mais, voyons, il n'y a pas dix-huit mois qu'on a prononcé votre divorce avec M. de Frécourt.

— Il y a deux ans, dit Gilberte, dont les vives couleurs s'évanouirent à ce nom.

— Et,.. après ce scandale?...

— Oh! madame, dit la jeune femme dont les cils battirent et se mouillèrent, ce n'est pas moi qui l'ai cherché, qui l'ai provoqué, ce scandale... Mais, d'ailleurs, toutes les convenances ont été respectées.

— N'est-ce pas vous qui avez demandé le divorce?

— Oui, dit-elle. J'en avais bien le droit. Et, d'ailleurs, il a été prononcé en ma faveur. C'est la preuve que j'avais raison.

— Une femme n'a jamais raison dans ce cas-là, prononça sévèrement l'épouse du ministre.

Gilberte ne répondit pas, mais, d'un mouvement involontaire, elle se redressa. Une expression de confiance, de fierté, passa sur sa physionomie presque enfantine. Elle sembla s'appuyer sur quelque mystérieux témoignage intérieur. Les larmes, prêtes à poindre, séchèrent au bord de ses beaux yeux.

— N'aviez-vous rien d'autre à me dire? demanda Mme Rivière, avec un regard vers la pendule.

— Oh! pardon, madame... Vous pouvez tant pour moi!... Justement — puisque vous trouvez que j'ai eu tort, que je suis dans une position fausse — vous pouvez m'aider à tout réparer.

Alors Gilberte expliqua que son fiancé était M. Roger d'Anthenet, consul de seconde classe, attaché pour le moment au cabinet du sous-secrétaire d'État aux Relations-Extérieures. Ce jeune homme était parfaitement résolu à l'épouser, affirmait-elle. Cependant quelques difficultés les séparaient encore. Ainsi, il était certain que le mariage serait facilité si M. d'Anthenet obtenait de M. Rivière un poste qui l'éloignât de Paris, une position, si modeste fût-elle, dans une ambassade ou dans un consulat — « de façon, disait-elle en rougissant de nouveau jusqu'à la nuque — de façon qu'il ne fût pas exposé à rencontrer jamais M. de Frécourt. »

A ce mot, qui évoquait toutes les délicatesses de la situation, Mme Rivière eut un plissement de dégoût, au coin de sa grosse lèvre pâle, dans le duvet gris des commissures.

Puis il y avait autre chose. Mme d'Anthenet, la mère, n'avait jamais vu Gilberte. Elle demeurait en province, dans son vieux château, près de Vannes. C'était une Bretonne d'une ancienne famille catholique. Son fils, à grand'peine, l'avait fait consentir...

— Mais que puis-je à tout cela?... demanda impatiemment Mme Rivière, avec un second coup d'œil vers la pendule.

— On m'a dit, madame, que vous connaissiez Mme d'Anthenet.

— Oui, un peu. Mais ne me demandez pas de lui écrire sur cette affaire.

— Lui écrire, non. Mais... Elle va venir à Paris. Ah! madame, si vous vouliez me patronner un peu auprès d'elle... nous réunir ici, par exemple... Je suis sûre qu'elle serait plus tranquille sur ce mariage de son fils, qui... je crois... pour tout dire... la trouble. En tout cas, elle viendra vous voir, elle vous en parlera... Chère madame... vous avez tant aimé ma mère!... pensez à elle, qui n'est plus, et, je vous en prie, aidez-moi!

Gilberte joignit ses mains fines, que la peau de Suède moulait; sa voix s'éleva un peu, puis se brisa, tremblante. Comme elle devait tenir à ce mariage! Et non par intérêt... N'était-elle pas dix fois plus riche que ce petit consul de seconde classe.

« Elle est folle de son Roger, c'est sûr », pensa la femme du ministre. « Créature passionnée!... Ah! l'on ne me fera jamais croire que ce pauvre Frécourt a eu tous les torts! »

Cependant des dames arrivaient. Un domestique jeta des noms d'une voix retentissante :

— Mme Vigneron!... Mme Paul Lambert!...

Eh quoi!... les femmes de ces deux énergumènes, de ces deux radicaux avancés dont son mari, tout récemment, lui imposait la fréquentation! Elles venaient hypocritement féliciter Mme Rivière pour ce succès de la veille, qui, somme toute, était le leur. C'était, de leur part, une prise de possession, une démarche pour enfoncer le grappin dans la chair de leurs alliés ou plutôt de leurs victimes. Ah! il ne manquait plus qu'elles trouvassent ici cette petite femme divorcée, pour aller ensuite publier partout que, décidément, les Rivière se convertissaient à fond, abdiquaient tout préjugé, renonçaient aux grands airs...

— Bien, bien, ma chère enfant... Comptez sur moi... Adieu, adieu...

Elle prenait la main de Gilberte, la soulevait presque du pouf, pour un peu l'eût poussée dehors. Et, dans la crainte qu'elle n'insistât, ne restât, elle lui chuchotait en hâte quelques bonnes paroles :

— J'inviterai un jour Mme d'Anthenet en même temps que vous. Et je lui parlerai... Adieu, adieu.

Comme ces dames de l'Extrême-Gauche approchaient, glissant des regards offusqués du côté de Gilberte, Mme Rivière s'écarta brusquement de la jeune femme, et répéta de son ton le plus sec un : « Adieu, » qui détruisit dans le cœur de la pauvre petite l'effet encourageant des paroles précédentes.

Elle s'en alla, le sang aux joues, les yeux brouillés, passa vite auprès des groupes d'huissiers, se trompa de chemin, puis, tout à coup, revenue sur ses pas, se sentit rafraîchie par une bouffée d'air vif... Elle descendait le large escalier de pierre.

Une femme le montait, venant au-devant d'elle — une femme un peu moins jeune et peut-être moins réellement jolie que Gilberte, mais qui, cependant, partout devait être remarquée la première. Sous son lourd manteau de velours myrte garni de renard argenté, on sentait l'ondulation de sa grande et svelte taille, sa démarche à la fois nerveuse et d'une lenteur fière. Sa tête petite émergeait, droite et haute, de son grand col Médicis, portée sur un cou que l'on devinait un peu

long. Le visage, d'une exquise finesse de traits, offrait une fraîcheur artificielle — des blancs et des roses trop délicats, trop vivement contrastés avec le rouge brûlant des lèvres et les lignes noires des sourcils. — Mais que tout ce fard était ingénieux! Comme il rehaussait la délicatesse du type et le mystère de l'expression! Comme les antennes de jais noir, palpitant sur la minuscule capote en velours myrte, couronnaient d'une jolie et provocante fantaisie ce petit front glacé ainsi que de l'émail, impénétrable, hautain, et cette chevelure, teinte au henné, qui se relevait, droite et lisse, sans une bouclette, sans une ondulation, avec une audace de coquetterie permise seulement à une beauté aussi sûre d'elle-même que l'était la beauté de la comtesse de Flers.

Elle aperçut Gilberte et Gilberte l'aperçut à la même seconde. Avant qu'ils eussent pu s'éviter, leurs regards se croisèrent. Celui de la comtesse ne vacilla pas Quant à l'autre jeune femme — déjà si troublée — elle parut sans force contre la surprise de cette rencontre. S'arrêtant sur la marche où elle se trouvait, et fléchissant comme si ses jambes se fussent brisées, elle dut chercher un appui contre la rampe de marbre. Mme de Flers, impassible, continua de monter; mais, quand elle parvint à la hauteur de Gilberte, elle fit de la tête un très lent salut, accentué, significatif, où il y avait comme une espèce de vénération triste.

Elle passa. Et, derrière elle, à peu de distance, venait un grand vieillard, robuste et presque massif sous une énorme pelisse garnie de fourrure, mais de physionomie très alerte, éclairée d'un regard aigu, et qui, plein de curiosité, avait observé cette petite scène.

A son tour, il croisa Gilberte. Leurs mains, vivement, chaudement, se tendirent et se pressèrent.

— Ah! général, quelle joie de vous voir!

De nouveau, les beaux yeux bruns s'éclairaient de confiance et de douceur; le frais visage presque enfantin reprenait le sourire, son expression naturelle, et une respiration profonde, ressemblant à un gros soupir de soulagement, entr'ouvrait les lèvres où courait un tremblement léger.

— Pas d'ennuis, j'espère?... Tout marche bien, belle petite madame?

— Mais oui... A peu près... Je le crois.

— Comment, à peu près!... Et ce Roger?... L'heureux coquin!... Est-il amoureux comme il le doit?

— Oh! lui... dit la jeune femme, avec un doux mouvement extasié de la tête et une profonde sécurité de regard et d'accent.

— Allons, c'est tout ce qu'il faut. Et le reste ira tout seul, vous verrez. Et vous serez heureux l'un et l'autre comme vous le méritez si bien.

Il lui dit encore quelques mots, pleins d'une galanterie bonhomme et paternelle, au fond de laquelle perçait une émotion de sympathie et d'estime sincères, puis il la quitta, la saluant d'un grand geste de respect, et monta présenter ses hommages à la femme du ministre.

***

Quand le général de Chauvignac entra dans le salon où Mme Rivière recevait, assise près de la cheminée, il se vit le seul homme au milieu d'un cercle de femmes.

Mme Vigneron et Mme Paul Lambert se trouvaient encore là; d'autres femmes de politiciens ou de fonctionnaires étalaient des physionomies et des toilettes bourgeoises, raidies sur leurs sièges et ne sonnant mot, suffoquées par l'émotion d'être chez un ministre. Et l'arrivée de la comtesse de Flers, si célèbre par sa beauté, par sa vogue mondaine, par la haute situation diplomatique de son mari, venait de causer un éblouissement.

Mme Rivière, charmée de cette visite, s'était levée, puis rassise. Et maintenant un silence de gêne se produisait, dont jouissait la comtesse — qui, seule, avec son parfait usage du monde et sa merveilleuse finesse, pouvait y mettre un terme dès que cela lui conviendrait.

— Eh bien, mesdames — dit le général, s'asseyant au milieu d'elles sur le pouf qu'avait occupé Gilberte — que disiez-vous donc?... Rien?... Ce n'est vraiment pas possible.

— Nous avons parlé du divorce, général, dit Mme Rivière.

— Ah! du divorce!... fit M. de Chauvignac d'un ton qui voulait dire: « Je m'en doutais bien. »

En effet, Gilberte quittait ces dames lorsqu'il l'avait aperçue, tout à l'heure, sur l'escalier. Les langues aussitôt avaient dû marcher sur son compte.

— Du divorce... Et qu'en disiez-vous?

— Mon Dieu, nous reconnaissions qu'il n'est pas entré véritablement dans nos mœurs. On se compromet un peu en recevant une femme divorcée... On se ridiculise en l'épousant. Mais enfin, il y a des cas... Ainsi je défendais une petite amie à moi, qui vraiment...

— Mme de Frécourt, dit l'une de ces dames.

— Pardon, Mme Ozaneuil, reprit une autre. Elle porte maintenant le nom de sa mère.

— Eh bien, continua Mme Rivière, je crois vraiment qu'on peut fréquenter cette jeune femme... Elle a eu tort, grand tort, certes...

— Tort de quoi? demanda le général, les sourcils ironiquement élevés.

— Tort de rompre son mariage, de faire du scandale... Et pourquoi, je vous le demande?... Pour une misère... Quelque souper de M. de Frécourt en cabinet particulier avec une danseuse... Il fallait être cette petite folle de vingt-deux ans pour prendre cela au tragique.

— C'est vrai, madame, et il n'a manqué qu'une chose pour que le divorce fût prononcé contre elle.

— Quoi donc ?

— Que le Code eût inscrit parmi les devoirs réciproques des époux l'obligation à la femme de tolérer les maîtresses de son mari.

Une telle phrase souleva, parmi ces dames, un léger murmure de révolte.

— Il est de fait, reprit tranquillement le général, que Mme Ozaneuil, la mère de Gilberte, au lieu de l'élever sévèrement et pieusement, dans l'ignorance absolue de nos mœurs modernes, lui aurait rendu un meilleur service en lui faisant lire la *Vie parisienne* et en la conduisant dans les petits théâtres. Sa fille serait restée Mme de Frécourt, se serait consolée... suivant ses caprices... Et, comme elle y aurait mis de la prudence et qu'elle portait un beau nom, elle serait aujourd'hui parfaitement reçue et fort bien vue partout.

— Bravo, monsieur de Chauvignac !

C'était la comtesse de Flers qui donnait cette marque d'approbation, mais d'un ton si singulier que cela jeta comme un froid.

Cependant une de ces dames, relevant une expression du général, fit remarquer que le mot « pieusement » ne pouvait s'appliquer à l'éducation de Gilberte, puisqu'elle avait demandé le divorce, qu'interdisent les dogmes catholiques.

— Ah ! soupira Mme Rivière, que ces préjugés religieux seront durs à déraciner !

— Ces préjugés religieux ! s'écria le général. Mais j'avais cru comprendre que c'étaient vous, mesdames, qui aviez des préjugés contre le divorce. En défendant Mme Ozaneuil, je n'ai été appuyé que par Mme la comtesse de Flers, la seule d'entre vous peut-être qui aille encore à la messe.

— Prenez garde, général, dit Mme de Flers, vous allez compromettre mon mari auprès du Gouvernement.

Ce fut dit avec un très fin sourire et sur le ton d'un badinage aimable. Mais, aussitôt, la comtesse se leva pour prendre congé. A peine fut-elle debout que plusieurs des visiteuses se dressèrent hors de leurs sièges, par un mouvement instinctif de respect envers une si grande dame. C'étaient des femmes de députés radicaux de province. Quelques Parisiennes, mieux au courant des usages, demeurèrent assises.

Mme Rivière accompagna la comtesse jusqu'à la porte du premier salon, où un laquais apporta toute déployée la grande pelisse de velours myrte garnie de renard argenté.

En regagnant sa place, la femme du ministre surprit un bout de dialogue entre deux Parisiennes :

— Oh ! on en dit bien d'autres sur son compte.

— Pensez-vous que cela soit vrai ?

— Qu'importe, elle fait ce qu'elle veut... Quand on s'appelle la comtesse de Flers...

Alors Mme Rivière, pour ne pas laisser se propager de tels propos, dit à haute voix :

— La comtesse nous a fait une trop courte visite. Quel dommage ! Elle a tant d'esprit !

— Son mari en a bien plus qu'elle — fit, de sa voix mordante, M. de Chauvignac, qui maintenant se tenait debout, adossé contre la cheminée.

— Vraiment !... Je le croyais un diplomate médiocre.

— Peut-être. Mais il tient à merveille son rôle de mari... hum !... mari d'une beauté célèbre.

— Oh ! la trouvez-vous si jolie que cela ?

— Elle a su se faire faire de la réclame.

— Moi, j'ai été désappointée... Après tout ce qu'on m'avait dit !

— C'est le triomphe du maquillage.

— Il paraît que c'est une espèce d'émail qui...

— Pas posible !

— Oui, madame... Et on le lui applique tous les quinze jours.

Ces dames parlaient toutes à la fois. Les provinciales qui, tout à l'heure, se levaient pour saluer Mme de Flers, oubliaient l'instinctive humilité de l'antique servage dès qu'il s'agissait de dénigrer la jolie figure de la comtesse. La femme du ministre, qui, secrètement, se plaisait à cet aigre concert, ne voulut pas toutefois qu'il se prolongeât dans son salon. Elle se tourna vers M. de Chauvignac :

— Ainsi, général, vous disiez que nous, les républicains libéraux, nous avons autant de préjugés que les réactionnaires ?

— Autant... et même mieux, madame, car vous avez les mêmes.

— Allons donc ! Nous regardons vers l'avenir, et eux regardent vers le passé.

— Le passé pèse autant sur vous que sur eux, chère madame, et de la même manière. Dans notre France, façonnée par de longs siècles de catholicisme et de monarchie, nous ne pouvons avoir que des rivalités d'intérêts et des querelles de mots. Les idées marchent, et on les discute à grand bruit ; mais les sentiments restent, et ce sont eux qui nous mènent.

— Les idées marchent... Ah ! je le crois bien. Tenez, vous défendiez le divorce... M. Rivière a contribué à le faire voter... Un progrès à vos yeux, n'est-ce pas ? A qui le devez-vous ?... A notre parti.

— Justement... L'exemple est parfait. M. Rivière, mené par l'idée rationaliste, fait voter le divorce à la Chambre, et Mme Rivière, guidée par le séculaire sentiment chrétien, le désapprouve dans son salon. Voilà où nous en sommes.

— Le désapprouve... Ah ! permettez... Mais pas du tout ! D'ailleurs, le sentiment chrétien... Voyons, je respecte la foi chez les autres, mais c'est une affaire de conscience personnelle. Notre organisation sociale ne peut plus avoir pour base une religion qui s'effondre...

— Hé! madame, vous avez dit le mot : « qui s'effondre », en entraînant le vieux monde avec elle. Les sociétés latines croient pouvoir guérir du catholicisme, mais il est dans leur sang... Elles en mourront... Elles ne s'en sépareront pas. Voyez comme nos penseurs, nos romanciers y reviennent avec une mélancolique et passionnée tendresse, comme vers une maîtresse quittée. Au point de vue de l'amour et du mariage, de la virginité, de la chasteté, nos lois et notre morale officielle suivent les rigoureux préceptes de l'Évangile : « Un seul homme à une seule femme. » Tenez, c'est la thèse du Dumas, qui nous dit : « Soyez donc logiques. » Et il a raison. Nos mœurs tolèrent autre chose, car la Nature et la Raison crient en nous contre notre catéchisme et nos codes. Mais où il y a tolérance, il y a vice. Votre divorce, tout voté qu'il est, n'est réellement pas *admis* par l'opinion, il est *toléré*. L'homme, la femme divorcés — la femme surtout — sentent qu'ils ont besoin d'une espèce d'indulgence. Pourquoi? L'adultère, que pourtant nos lois punissent, est mieux vu que le divorce...

A ces mots du général, quelques dames se récrièrent.

— Mieux vu, mesdames, je le répète, parce qu'il est accompagné d'hypocrisie. Le vieux péché d'amour de l'Évangile doit être commis en secret, parce que l'Évangile le condamne... Allez donc organiser une société rationaliste avec des préjugés pareils!...

Le général de Chauvignac s'emballait. D'autres visites, en arrivant, l'interrompirent à propos. En effet, Mme Rivière, gênée, malgré son esprit fort de libre penseuse, ne savait trop que lui répondre. Quant aux autres femmes, elles s'ennuyaient de cette discussion. Car leurs maris, parvenus du suffrage universel, les trompaient de toutes leurs forces, tout en fabriquant des lois contre les congrégations religieuses, ce qui semblait à ces excellentes créatures le dernier mot du progrès social et l'affranchissement des antiques préjugés.

*
* *

Quelques jours plus tard, vers deux heures, Gilberte, assise sur une bergère de son petit salon, causait avec son fiancé, Roger d'Anthenet.

— Oui, disait le jeune homme, vous avez plu à ma mère... infiniment plu. J'en étais bien sûr. Pourquoi vous tourmentez-vous encore?

— Ah! s'écria Gilberte, j'ai vu votre mère seule à seule, dès le lendemain de son arrivée à Paris. Elle n'avait encore parlé de moi à personne. J'ai peur des cancans, j'ai peur du monde!... Toute ma triste, triste histoire va grossir, se déformer, envahir ma vie, effacer mon vrai caractère... à passer par tant de bouches! Aujourd'hui, pour Mme d'Anthenet, je suis Gilberte... votre Gilberte... dont vous lui avez dit tant de bien, qui lui a semblé sympathique... Demain, je ne serai plus que la femme divorcée...

— Gilberte... n'ayez peur de rien... je vous aime...

Elle le regarda, et le vit si décidé, si loyal, si tendrement sincère, qu'elle sourit, tandis que dans ses yeux perlaient des larmes de joie. Et tous deux, pour un instant, se turent. Lui, se rapprochant, prit la main de la jeune femme. Rien qu'à ce geste, rien qu'à la façon respectueuse, presque suppliante dont il prit cette petite main, on eût deviné dans ce superbe et fier garçon de vingt-huit ans un dévot de la femme et de l'amour; on eût pressenti au fond de ce cœur mâle le culte — aujourd'hui bien démodé — de la mère et de l'épouse. Et l'on ne se fût pas étonné d'apprendre que la jeunesse de Roger s'était écoulée dans le château maternel, auprès de Mme d'Anthenet, restée veuve de bonne heure, et que l'influence de cette noble femme avait éveillé, dirigé les premiers sentiments, les premières pensées de son fils.

Gilberte le savait et surtout le sentait. Par une profonde similitude de nature, elle adorait cette âme haute, ardente et simple. Mais elle connaissait le péril en même temps que la beauté de ce caractère. Entre elle et sa mère, si la lutte s'ouvrait, Roger n'hésiterait pas: il sacrifierait son amour à ce qu'il croirait son devoir.

Mais pourquoi s'alarmer devant des obstacles imaginaires? L'entrevue d'hier avait été décisive. Son fiancé le lui répétait sur tous les tons, ravi d'affirmer, d'énumérer les perfections de la chère créature, en lui décrivant l'excellente impression produite sur Mme d'Anthenet.

— Ma mère vous aimera beaucoup... Elle vous aime déjà, je vous assure. Comment ne pas vous aimer?

Gilberte finissait par mettre un peu de malice dans ses dénégations, dans ses doutes, afin de se laisser si délicieusement rassurer.

Toutefois, de l'avis même du jeune homme, il ne fallait rien presser; on devait laisser à Mme d'Anthenet quelques jours au moins pour connaître mieux sa future belle-fille, pour s'habituer à l'idée de ce mariage, avant de rendre les fiançailles officielles. Il fallait aussi attendre que Clément Rivière, le ministre des Relations-Extérieures, eût assigné à Roger un poste hors de France. Car la situation devenait impossible si le jeune diplomate se voyait obligé de rester à Paris, dans le même ministère que M. de Frécourt.

— J'espère, dit Gilberte, que Mme Rivière obtiendra votre changement. Elle n'est pas tendre pour moi... Cependant elle a été si étroitement liée avec ma mère! Enfin, vous auriez toujours la ressource de donner votre démission. Nous irions à l'étranger...

— Ma démission, Gilberte!... Mais je n'ai pas de fortune, je n'ai que ma carrière. Et jamais... ah! jamais, je ne voudrais vivre à vos dépens.

— A mes dépens!... Fi, le vilain mot, dit la jeune femme en essayant de rire. Et vous aimeriez mieux me perdre?... Quelle cruelle fierté!

Encore une fois cependant ils écartèrent les pensées d'inquiétude, pour se parler de leur amour, à voix basse. Et la mignonne pendule de Saxe, au-dessus de leurs têtes, leur compta de douces minutes, dans cette petite pièce d'une si élégante intimité, où la rêveuse clarté d'un jour d'hiver, pénétrant sous la guipure et la soie rosâtre des rideaux, fondait si harmonieusement les ors éteints, les tons passés, les luisants cristallins des bibelots et des meubles.

Ils causaient encore, vers quatre heures, quand on vint annoncer M. de Chauvignac.

Le général avait l'air de quelqu'un qui a quelque chose à dire, bien qu'il affirmât venir en passant, pour prendre simplement des nouvelles de Gilberte, et qu'il s'excusât de troubler leur tête-à-tête.

En effet, à peine l'eût-on fait asseoir, malgré son apparente résistance, qu'il s'écria :

— Je viens de voir votre mère, Roger. Je sors de lui présenter mes devoirs. Vous lui avez choisi un excellent hôtel, là-bas, rue de la Paix. Son appartement m'a l'air très confortable.

Et après quelques mots sur le chauffage, si important par le grand froid qu'il faisait, il ajouta :

— Devinez qui j'ai trouvé dans son salon?... Mme de Flers!... Vous la connaissez donc?

— Mais certainement, dit Roger. Elle est presque notre parente.

— Comment!... s'écria Gilberte.

Le général ne fut pas étonné de la précipitation troublée que la jeune femme mit à prononcer ce mot, car depuis un instant il l'observait et, au nom de Mme de Flers, il l'avait vue pâlir.

Roger expliqua que la parenté, très lointaine, d'ailleurs, n'existait que par alliance.

— Vous n'en saviez donc rien, Gilberte? Je croyais vous l'avoir dit.

La jeune femme secoua la tête. Maintenant, à sa pâleur, succédait une rougeur brûlante, une rougeur tenace, qui resta, mettant une flamme dans ses grands yeux.

M. de Chauvignac détourna la conversation et, presque aussitôt, prit congé. Roger voulut sortir avec lui.

— Dites-moi, général, commença-t-il dès l'escalier, n'avez-vous pas l'impression que cette comtesse de Flers est très mauvaise langue? Je la crois méchante pour les autres femmes. Pourvu qu'elle n'ait pas dit du mal de Gilberte à ma mère!

— Ne craignez pas cela. Je viens de l'entendre faire l'éloge de Mme Ozaneuil. Et cela, incidemment, avec une volonté d'amener la conversation sur votre fiancée. Connaît-elle votre projet de mariage?

— Mais non, je ne crois pas. A moins que ce ne soit par ma mère elle-même.

— Mme d'Anthenet l'a laissée parler de Gilberte sans même relever ce nom, qui arrivait comme par hasard.

— Et que disait Mme de Flers?

— Oh! peu de chose. Elle ne s'emballe pas, cette jolie poupée... Une simple allusion au noble caractère de Mme Ozaneuil et à l'injustice du monde, qui distribue les réputations sans connaître les circonstances secrètes, les épreuves cachées de bien des existences...

— Mais elle n'a pas fait entendre, j'espère, que Gilberte est mal jugée, qu'elle a besoin d'être défendue?...

Les yeux de Roger étincelaient, sa voix tremblait en disant ces mots. Il avait la vague intuition que le monde était dur pour celle qu'il adorait avec tant de respectueuse ferveur, et il eût voulu qu'une fois quelque calomnie prît corps, s'énonçât... Il trouverait un homme pour en assumer la responsabilité. Et alors...

Le général, l'arrêtant au bord du trottoir, lui mit la main sur le bras.

— Gilberte... défendue?... répéta le vieillard. Mais, mon cher enfant, on ne défend pas la réputation d'une femme, car on ne peut que faire parler d'elle. Et croyez-vous qu'on parle jamais d'une femme pour en dire du bien, soit parmi son sexe, soit parmi le nôtre? Croyez-moi... Épousez Gilberte et quittez Paris le plus tôt possible. Surtout, tâchez que votre mère voie très peu nos aimables mondaines — très peu, très peu... — — tant que vos fiançailles ne seront pas officielles et que rien, par conséquent, ne réfrénera les bavardages autour de Mme d'Anthenet.

— Mais, dit Roger, Mme de Flers...

— Mme de Flers... Oui... Elle a dit du bien de Gilberte. Et cela m'a étonné... Car une petite rosse comme elle!... Et qui a rôti tant de balais!...

— Oh! général...

Le vieillard se mit à rire, d'un rire mystérieux et bon enfant.

— Vous avez raison... Ne disons pas de mal de la comtesse de Flers. Elle seule, peut-être, connaît un talisman qui nous tirera d'embarras si Mme d'Anthenet hésite à marier son fils avec Gilberte Ozaneuil.

Et comme Roger ouvrait des yeux pleins de stupéfaction.

— Mon ami, reprit le général, si le poison de calomnie que Mme d'Anthenet va respirer ces jours-ci de salon en salon change ses intentions favorables, si votre mère, finalement, s'oppose à votre mariage, venez donc me trouver... Et moi... Eh bien, j'irai parler à la comtesse de Flers.

*
* *

Il y avait eu réception intime, la veille, au ministère des Relations-Extérieures. Un dîner, d'une douzaine de couverts seulement, puis une soirée musicale pour deux cents personnes au plus. Rien d'officiel.

Mme Rivière, malgré son antipathie pour les jolies personnes et pour les situations fausses, avait tenu la

promesse, donnée de si mauvaise grâce, à Gilberte. Auprès de Mme d'Anthenet, elle avait couvert d'un froid patronage la fille de son ancienne amie, l'épouse divorcée de M. de Frécourt. Même elle avait consenti à cette chose énorme de recevoir à sa table, avec Roger et sa mère, cette petite femme si compromettante. Ah! cela lui avait paru difficile de grouper les autres convives. Mais M. Vigneron, le bruyant radical qui, disait-on, avait épousé sa maîtresse, ne devait pas être bien regardant. Mme Rivière avait donc invité ce couple, avec les Paul Lambert — des gens très influents, mais d'origine douteuse. Et, pour ne pas offusquer la fière Mme d'Anthenet, elle avait trouvé moyen d'avoir aussi le général de Chauvignac et les de Flers; le premier, venu par affection pour Gilberte; les autres, parce que le comte — un diplomate sans influence, tenu d'ailleurs en suspicion à cause de ses idées réactionnaires — craignait une disgrâce et n'osait rien refuser au ministre des Relations-Extérieures.

La soirée, comme le dîner, avait été fort mélangée.

Clément Rivière, homme fin — trop fin, et par suite irrésolu — encore étonné de se trouver au pouvoir, tourmenté en même temps par le désir de rester fidèle au parti modéré, et par la terreur de perdre son portefeuille, qu'il devait aux radicaux, s'efforçait à jouer le rôle de trait d'union, tâchait de se concilier tout le monde. La petite fête de famille organisée par sa femme lui donna l'occasion d'afficher son éclectisme politique, sa largeur de vues, sa générosité d'intentions. Il appela ses invités des quatre points cardinaux du monde parlementaire. On ne vit là que gens étonnés de se rencontrer, ne sachant s'ils devaient s'aborder ou feindre de ne pas se connaître: héritiers besoigneux de noms sonores, voulant se pousser dans *la carrière;* gros financiers avides de frayer avec la noblesse authentique; républicains expansifs, prodigues de poignées de mains, venus avec leurs *dames*, qui, d'un regard aigu, d'un coup de coude, les dirigeaient vers le personnage considérable, vers la connaissance utile à faire.

Et les maîtres de la maison, avec leur gaucherie de parvenus, leur facilité de relations corrigée par une morgue maladroite, leurs étranges dédains et leurs sympathies plus étranges encore, personnifiaient bien eux-mêmes cette société hétérogène — notre société contemporaine, qui, sous une apparence de fraternité, sous des promiscuités étonnantes, cache des jalousies d'une âpreté sans frein, des haines féroces de caste, de race et de religion.

Le lendemain de cette soirée, vers dix heures du matin, Roger d'Anthenet pénétrait sous la voûte de l'hôtel où sa mère était descendue. La vieille dame de province n'avait point voulu séjourner dans un des grands caravansérails modernes, dont les noms seuls de *Terminus* ou de *Continental* offraient à son esprit quelque chose de cosmopolite, de grouillant et d'affairé. Elle avait choisi une maison de renommée ancienne, de clientèle tranquille et aristocratique, où régnait la paisible ordonnance des coutumes surannées, des coutumes des temps où l'on avait le temps.

Ce matin, Roger n'y entrait pas sans inquiétude.

La femme de chambre de sa mère lui dit que madame était levée depuis longtemps. Elle fit entrer le jeune homme au salon et sortit pour l'annoncer. Lui, dans son impatience, marcha de long en large, à travers cette pièce d'entresol, assombrie et basse, mais bourgeoisement confortable, et montrant, à la vieille mode, des bandes de tapisserie sur le fond de velours des sièges. Décidément ce n'était pas un hôtel moderne; les douairières qui, depuis cinquante ans, y descendaient devaient y retrouver leurs habitudes.

— Bonjour, mon cher enfant.

Rien qu'à ce « bonjour », le fils pressentit chez sa mère une résolution nouvelle et douloureuse, car les deux syllades sonnèrent très graves, mais en même temps comme mouillées d'attendrissement et de pitié.

— Bonjour, mère, dit-il — en tendant au baiser maternel un front qui pâlissait, une lèvre qui tremblait sous la moustache.

— Assieds-toi.

Elle prit place à ses côtés, sur le divan de velours à bande de tapisserie, et alors il la vit toute blanche, les traits tirés, les yeux meurtris, sous ses cheveux noirs encore, ses cheveux dont les sombres ondulations lisses durcissaient un peu son visage rigide et fin.

Mme d'Anthenet avait dû être jolie; mais l'âge, en allongeant toutes les lignes de sa physionomie, ne lui avait laissé qu'un profil. De face, tous les traits s'étiraient en longueur; l'ovale de la figure semblait trop long pour le peu de chair qui représentait les joues; le nez trop long aussi pour sa mince arête; le front trop haut pour la petite distance qui séparait les tempes. De profil, au contraire, tout semblait proportionné. Mais de face ou de profil, l'expression restait la même: celle d'une créature de haute race et d'âme sans petitesse. Le regard de tendresse et d'angoisse intenses qu'elle posait en ce moment sur son fils la faisait ressembler à une *Mater Dolorosa* due au pinceau presque immatériel de quelque primitif.

— Roger, disait-elle, ce mariage est impossible. Aussi longtemps que je vivrai, ce mariage ne se fera pas.

Et comme le fils, avec des larmes dans sa voix mâle, lui rappelait, que, la veille encore, elle semblait sur le point de donner son consentement.

— Ah! s'écria-t-elle, j'étais aveugle, j'étais folle! Mon indulgence pour toi troublait tout à fait mon jugement. D'ailleurs je ne voyais pas la situation sous son vrai jour.

— Qu'y a-t-il donc de changé?

— Ce qu'il y a de changé!... Ah! tiens, vois-tu, il

faut que je me retienne pour ne pas te dire toute ma pensée, car le cœur me lève de dégoût !...

Roger, suppliant et câlin jusque-là, se redressa, se recula, avec un éclair dans les yeux. Sa mère crut qu'il la bravait, et violemment :

— Mais le mari !... Le mari qui vit encore !... Qui a un poste au ministère !.. — ce que je ne savais pas. — Mais hier, on ricanait autour de moi, on se demandait s'il n'était pas invité, s'il n'allait pas venir, lui aussi !.. On ne pensait qu'à M. de Frécourt tandis qu'on regardait sa femme. Car c'est sa femme, elle l'a été, elle l'est encore, elle le sera tant qu'il vivra ! Et je verrai le fils de ton père dans une situation pareille !... Ah ! jamais.. entends-tu bien, jamais !

— Soit, ma mère. Je tuerai M. de Frécourt.

— Non, mon fils, car cet homme n'a aucun tort envers toi. Comme femme chrétienne, je considèrerais que tu commets un crime ; comme mère, je ne veux pas que tu exposes ta vie dans une querelle indigne. Et je jure sur la mémoire de ton père que si tu le provoques, jamais tu n'obtiendras mon consentement à ton mariage.

— Je puis donc l'obtenir encore ! s'écria le jeune homme. O ma mère ! ajouta-t-il, sans laisser à Mme d'Anthenet le temps de répondre, est-ce vous... est-ce vous qui plierez votre résolution aux préjugés d'un monde sans vertu, sans honnêteté, sans logique ? Vous avez vu Gilberte... vous comprenez que je l'aime.. vous croyez qu'elle peut me rendre heureux, porter dignement notre nom. Parmi les femmes dont les propos brisaient sa vie et la mienne hier au soir, entre deux éclats de rire, combien y en avait-il dont la conduite pût être comparée à la sienne ?... Vous ne les connaissez pas, ces Parisiennes, dont la moindre faute est de tromper leur mari avec un seul amant, et qui jettent la pierre à une fière et noble créature parce qu'elle n'a pas voulu accepter les hontes, les bassesses et les compromis du mariage !...

— Que dis-tu ?... Qu'appelles-tu les hontes et les bassesses du mariage ?

— De certains mariages... Oui, ma mère. Quand une jeune fille se marie par convenance, au sortir du couvent — une jeune fille sans mère, une orpheline, songez-y ! — sait-elle ce qu'elle fait ? Est-elle préparée aux dégoûts, aux renoncements, aux complicités, que lui imposera peut-être l'union qu'elle contracte — sans la comprendre — devant Dieu et devant les hommes ? Doit-elle étouffer son cœur, avilir son âme et souiller son corps pour garder le nom d'un misérable ? Pourquoi la société lui donne-t-elle le divorce, si, par la voix toute-puissante de l'opinion, elle lui défend de s'en servir ?

— Il lui reste la solitude. Qu'elle y rentre !

— La solitude ! A vingt-cinq ans !... Belle et charmante, et sans avoir aimé !... Ah ! mère, ce n'est pas une parole humaine que vous prononcez là !

— Eh ! peu m'importe Gilberte !... C'est de toi seul qu'il s'agit.

— De moi seul ? Non, puisque j'aime et que je me suis fait aimer. Ma mère, vous si juste, vous si généreuse, vous mettrez-vous du côté de la société... de cette société française qui juge une femme, non pas sur son caractère et sur ses actes, mais sur sa situation... sur le nom qui la protège, sur le pavillon qui la couvre ? Vous ne savez pas — vous, qui dans votre noble vie avez pris à la lettre les obligations sacrées du mariage chrétien — vous ne savez pas quel pacte d'infamie peut devenir ce sacrement... Ce sacrement !... ce passeport... que la femme achète à tout prix, et que l'homme lui vend le plus cher possible, car avec lui elle peut être heureuse et considérée dans le vice, et sans lui elle ne peut être que malheureuse et méprisée, même dans la vertu !

— Un instant, mon fils !... Je n'entends rien à la marche actuelle de la société. Si elle va mal, je ne tiens pas à la redresser, ni moi-même, ni par les miens. Je n'ai aucune vocation réformatrice. Je crois seulement que, depuis soixante ans que j'existe, les mots d'honneur et de vertu n'ont pas tellement changé de sens. Puisque tu veux que je voie en Gilberte une héroïne méconnue, dis-moi ce qu'elle a fait de sublime. Si le mariage ne sanctifie pas la femme, est-ce donc le divorce qui, en lui-même, aura cette vertu magique ?

Roger crut que sa cause allait être sauvée lorsque Mme d'Anthenet, laissant de côté la situation, en fit une question de personne. Gilberte, à ses yeux, étant une créature d'exception, infiniment supérieure au reste de son sexe, il crut posséder en lui-même les preuves irréfutables d'un fait aussi évident. Mais lorsqu'il eut dit et répété qu'elle était digne de toutes les adorations, qu'elle avait le cœur le plus exquis, l'âme la plus fière et la plus simple, qu'il n'aimait qu'elle et ne pouvait être heureux que par elle, à sa grande surprise, il se vit à bout d'arguments.

— L'histoire de son divorce est obscure, reprit Mme d'Anthenet. Veux-tu savoir ce qu'on m'a dit, à moi ?... Qu'elle a fait surprendre son mari dans un restaurant du Boulevard, avec une danseuse... Mais que c'était une comédie arrangée entre eux !

— Jamais !... s'écria Roger. Quelle infamie !

— Qu'en sais-tu ?... Crois-tu qu'elle t'aurait raconté cela, avoué les véritables motifs ?... Que t'a-t-elle dit, à toi ?

— Rien... fit le jeune homme d'un air sombre.

Il y eut un silence. De nouveau la mère, les yeux fixés sur son fils, avait, en ses traits si démesurément affinés, en son regard d'une tristesse presque tragique, l'air d'une *Mater Dolorosa* de quelque musée italien. Roger baissait la tête, anéanti. Tout à coup il la releva.

— Tous les gens de notre monde n'ont pas votre sévérité, mère. Demandez au général de Chauvignac

ou à Mme de Flers ce qu'ils pensent de Gilberte Ozaneuil.

— Mme de Flers m'en a dit du bien, c'est vrai. Mais c'étaient d'aimables propos de mondaine auxquels je n'ai pas ajouté plus d'importance qu'il ne fallait. La comtesse ignore qu'il s'agit d'un mariage...

— Vous aimez beaucoup la comtesse, vous avez une haute opinion d'elle?... reprit Roger, qu'une idée fixe paraissait occuper à présent.

— C'est une vraie femme, du vrai monde, répondit Mme d'Anthenet, non sans une certaine emphase.

— Elle passe pourtant pour une coquette. Elle se farde comme une actrice.

— Elle se farde?... Vraiment?... dit la vieille dame de province avec une naïveté dont son fils ne put s'empêcher de sourire. N'importe... Elle a grand air, elle porte un beau nom. Dans les salons de ton ministre, hier soir, elle éclipsait toutes les autres, toutes ces bourgeoises parvenues qui remplacent la dignité par l'impertinence... Ah! Mme de Flers!... voilà une créature de race!... Elle a des défauts, sans doute... Qui n'en a pas?... Mais voilà une femme qui ne divorcerait pas pour une peccadille de son mari... Qui ne changerait pas son nom de de Flers pour retomber Ozaneuil, comme devant, si elle avait le malheur d'être née sous une pareille rubrique. — Et pourquoi!... Parce que le comte aurait soupé en cabinet particulier?... Est-ce qu'une honnête femme doit savoir s'il existe des cabinets particuliers?...

Roger eut un léger ricanement.

— Vous croyez alors que la belle comtesse de Flers ignore que dans les entresols de restaurant?...

— Elle veut l'ignorer, dit sévèrement Mme d'Anthenet. C'est la même chose. Mme de Flers n'a pas de scandale dans sa vie. Sa conduite extérieure est irréprochable. Qu'avons-nous besoin d'en savoir davantage?... Excuserez-vous une femme en jetant la pierre aux autres? Je ne vous reconnais pas, mon fils. Mme de Flers elle-même s'est montrée plus généreuse quand elle m'a parlé de Gilberte.

*
* *

Lorsque — après une lutte morale de deux heures qui brisa la mère et le fils — Roger sortit de chez Mme d'Anthenet, le malheureux jeune homme était désespéré.

« Jamais, pensait-il, jamais je ne romprai mon engagement avec Gilberte... Nous nous aimons trop!... Nous ne pourrions nous séparer. A quelle affreuse tentation je m'exposerais!... Car, devant un instant de généreuse faiblesse chez cette adorable créature, j'aurais la lâcheté de la prendre dans mes bras... Et alors?... Voilà donc à quel compromis nous pousseraient et les préjugés d'une mère pieuse, et mon propre respect filial!... »

Affolé par les révoltes éperdues de sa passion, terrassé par l'impitoyable frein des influences héréditaires, résolu à n'affliger ni Gilberte, ni Mme d'Anthenet, le pauvre garçon courut chez le général de Chauvignac.

— Je m'en remets à vous, général... Il m'est interdit d'épouser... interdit de me battre... Mourir serait un crime... Accepter l'amour de Gilberte en lui refusant mon nom serait pire encore... Est-il, je vous le demande, une situation plus affreuse que la mienne?

— Restez là, dit le général. Ne bougez pas de chez moi. Voilà des livres... des cigares... Voilà un divan pour dormir... Et, si vous ne tenez pas en place, tout ce que je vous permets, c'est de prendre un cheval dans mon écurie et de faire un temps de galop. Au revoir. Je vais faire ce que je peux. Je ne vous promets pas de réussir.

Un quart d'heure après le général était rue Barbet de Jouy, sonnait à la porte de la comtesse de Flers.

Cette porte — une grande arche de chêne massif, avec, quelques mètres plus loin, une seconde arche toute pareille — ouvrait dans un long mur, nu et monotone comme un mur de couvent.

Quand on entrait, les jardins soigneusement taillés, malgré la nudité de l'hiver, les balustres, les degrés de marbre, et, par-dessus tout, l'hôtel, de style pseudo-grec, avec sa colonnade et ses toitures basses, suggéraient des idées de grandeur ancienne et de splendeur défunte.

Toute une vie brillante s'était agitée là, dont le décor seul restait, paré de regret et d'attendrissement. Le passé, quand on arrivait, prenait si bien le cœur, que le bruit du gravier criant sous les pas semblait presque une profanation.

Le valet introduisit M. de Chauvignac dans un délicieux et glacial petit salon Louis XV — du vrai Louis XV, galant et sévère à la fois, sans rien du bric-à-brac moderne. Il fit flamber les grosses bûches dans la cheminée de marbre et s'en alla porter à la comtesse la carte du général.

Un instant après Mme de Flers entra, dans son grand manteau de velours myrte, et tout habillée pour sortir.

En même temps le bruit de sa voiture, qu'on avançait devant le perron, indiquait à l'importun visiteur qu'il tombait mal, que ce n'était pas un jour de réception.

— Madame, dit M. de Chauvignac, pardonnez-moi. Je vais vous dire des choses qui peut-être feront de vous mon ennemie mortelle...

La comtesse éleva ses fins sourcils, délicatement allongés au crayon magique.

— ... Mais il s'agit de sauver deux êtres auxquels je suis profondément attaché : Roger d'Anthenet et Gilberte Ozaneuil.

— Ils s'aiment, n'est-ce pas? dit la comtesse.

Le général inclina la tête.

— Je m'en doutais, murmura rêveusement la jeune femme.

— Mme d'Anthenet s'oppose à ce mariage.

Le général, après cette phrase, regarda profondément son interlocutrice, puis, comme elle attendait, il continua d'une voix basse et très grave :

— Mme d'Anthenet s'y oppose parce qu'on lui a dit que Gilberte et M. de Frécourt avaient combiné la scène du cabinet particulier, la scène de flagrant délit, qui permettait à la jeune femme de demander le divorce.

— Eh bien? dit Mme de Flers, très calme.

— Eh bien, je crois que si Mme d'Anthenet acquérait la certitude qu'en cette circonstance la conduite de Gilberte était droite, loyale et fière, n'avait aucun dessous honteux, Roger aurait bien des chances de gagner sa cause et d'obtenir le consentement de sa mère.

— Il ne peut donc pas s'en passer?

— Il le peut, sans doute, mais je sais qu'il ne le fera pas.

— Et... général... vous croyez qu'il existe une personne assez influente sur Mme d'Anthenet, et d'ailleurs assez bien informée pour lever les scrupules...

— J'en suis certain.

— Et... cette personne... c'est... moi?

— C'est vous, comtesse.

Mme de Flers eut un rire nerveux.

— Oh! oh!... c'est bien hasardeux, bien délicat, ce que vous êtes venu me demander!

— Je suis venu, dit le général, vous demander un acte de justice, et je vous crois capable de l'accomplir.

La grande dame s'inclina ironiquement, avec une admirable hauteur; puis elle se leva, et, devant la glace un peu verdâtre, ajusta son chapeau avec tranquillité.

— Madame, dit le général, en se levant à son tour et en s'approchant d'elle, je n'ai jamais parlé, à qui que ce fût au monde, et je ne parlerai jamais du 25 novembre 1886... Mais rappelez-vous que, ce soir-là, j'étais au château de Frécourt, pour les chasses, et que, avec M. de Flers et vous-même, j'habitai l'aile droite, près des appartements particuliers de nos hôtes. Nous étions les seuls invités logés dans cette partie de la maison, et M. de Flers, dans la journée, avait été rappelé à Paris par télégramme.

Mme de Flers s'était lentement tournée vers son interlocuteur et le regardait en face, les yeux mi-clos, un énigmatique sourire sur son ravissant et artificiel visage.

— Vous dites, fit-elle d'une voix musicale et paisible, que vous n'en avez jamais parlé à personne?

— Jamais, madame.

— Et que vous n'en parlerez jamais?

— Oh! comtesse... Je suis un homme d'honneur...

— Alors quelles conditions venez-vous donc m'imposer?... chez moi?...

— Aucune condition. J'en appelle à votre conscience.

— Vous croyez que je n'en ai pas.

— A votre cœur...

— Vous le supposez muet.

Devant le tranquille persiflage de la comtesse, M. de Chauvignac perdait contenance. Elle s'en aperçut et sembla satisfaite.

— Pauvre général! dit-elle, je suis cruelle envers vous... envers vous qui vous promettiez d'être un peu cruel envers moi. Voyons, causons tranquillement, franchement, sans réticences. Je ne sais pas ce que vous avez pu entendre dans la nuit du 25 novembre 1886 — et, tout en prononçant ces mots, elle imitait l'emphase mystérieuse qu'y avait mise le général — vous n'avez pas dû entendre grand'chose, car cette pauvre Gilberte n'a pas fait grand bruit, quand elle m'a trouvé en conversation... comment dirai-je?... Mme d'Anthenet dirait : criminelle — avec M. de Frécourt. Bref, je crois que vous êtes assez près de la vérité sur le divorce de notre petite amie. Et vous voulez que j'aille raconter cette piquante histoire à Mme d'Anthenet?

Le général, interdit par cette franchise, fit avec peine un signe affirmatif.

— Vous demandez, reprit la comtesse, que j'aille dire : Gilberte, ne voulant plus vivre avec son mari, s'est contentée du premier prétexte venu, s'est prêtée à une comédie de cabinet particulier, et, souhaitant seulement d'être libre, a refusé de se venger. Elle pouvait traîner dans la boue la comtesse de Flers — elle avait des preuves, elle avait des lettres; elle avait des témoins... si elle eût appelé. — Mais, par grandeur d'âme, elle a gardé le silence. On lui jette la pierre, à elle, la femme divorcée... On me respecte et l'on m'honore, moi, la femme doublement adultère... C'est cela, n'est-ce pas, que vous voulez que j'aille dire?...

— Mais pas comme cela, comtesse... Pas à tout le monde. A Mme d'Anthenet seulement. Je me porte garant qu'elle vous gardera le secret.

La comtesse qui, pas un instant, ne s'était animée, souriait toujours, d'un sourire hautain et amer.

— Ah! oui, fit-elle se parlant à elle-même, elle est bien drôle, leur société de la troisième République! On aime bien à lui jouer de ces tours.

Puis, très sérieusement, et comme parlant d'une négociation tout ordinaire.

— Mais, général, ma démarche serait parfaitement inutile. Mme d'Anthenet doit savoir tout cela... Roger a dû le lui dire.

— Roger n'en sait rien, madame.

— Allons donc!... Il aime Gilberte et Gilberte l'aime. Elle ne peut avoir de secret pour lui. Songez donc... au moment de l'épouser...

Le général secouait la tête.

— Oh! reprit la comtesse, cela me serait égal. Roger d'Anthenet est un galant homme. Autorisez-le de ma part à confier l'histoire à sa mère.

— Je vous donne ma parole d'honneur, comtesse, que Roger d'Anthenet ne sait rien, que Gilberte ne lui a rien dit.

— Comme c'est drôle!... s'écria simplement la comtesse.

Elle réfléchit quelques minutes — toujours debout devant la cheminée, tantôt lissant le bout de ses gants, tantôt relevant, sur M. de Chauvignac, des yeux pensifs, d'une clarté limpide et très dure. Puis, du même ton réfléchi de tout à l'heure :

— Vous me répondez que je n'accomplirai pas une corvée inutile?

— Ah! comtesse, dit le vieil officier, dont le visage s'illumina d'espoir, vous ferez une action admirable, et je suis certain...

— Allons, dit-elle en lui coupant la parole, c'est une dette d'honneur, et je dois bien à Gilberte...

La jeune femme s'interrompit... Une porte venait de s'ouvrir et le comte de Flers pénétrait dans la chambre.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie très noble et très morne, aux gestes las. Ce qu'il disait n'était jamais ni bête, ni spirituel, ni ingénieux, ni amer, car il avait des traditions au lieu de pensées et des ressouvenirs au lieu de sentiments. Sa conversation ressemblait à un écho — écho très subtil et très doux, aux résonnances étouffées — de choses qui avaient été conçues, souffertes et exprimées dans des âges à jamais finis, par une race disparue.

Ce grand seigneur vint tendre la main à M. de Chauvignac.

La comtesse le regardait avec ses yeux de sphinx, qui n'exprimèrent ni trouble, ni amour, ni dédain.

Elle dit seulement à demi-voix :

— Voilà ce que, dans le jargon du jour, on appellerait une coïncidence *fin de siecle*.

— Vous dites, ma chère amie?

— Peu de chose. Vous n'avez pas besoin du coupé, n'est-ce pas?... Vous ne voulez pas que je vous emmène?... Non?... Eh bien, je vous laisse avec le général. Adieu, général. Comptez sur moi... Je ferai votre commission à Mme d'Anthenet.

— D'Anthenet? répéta le comte. Rivière m'en parlait ce matin. Il paraît qu'on le nomme consul dans les îles Ioniennes. C'est un joli poste, un très joli poste... Il a de la chance, ce garçon-là.

***

Roger, vers cinq heures, se trouvait encore chez le général, qui, ne voulant rien lui dire, tâchait simplement de lui faire prendre patience, lorsque le domestique du jeune homme apporta une dépêche pour son maître à l'hôtel de M. de Chauvignac.

C'était un petit télégramme bleu, sur lequel Roger reconnut l'écriture de sa mère.

Il l'ouvrit, le parcourut, et, secoué par un grand sanglot de joie, tomba dans les bras du général.

— Ah! mon ami... mon vieil ami!... cria-t-il, quel pouvoir avez-vous donc?... Un miracle!... vous nous avez sauvés... sauvés!... Regardez ce que m'écrit ma mère.

Le général, dont les yeux se brouillaient un peu d'émotion, lut non sans peine :

Mon cher enfant,

Les jugements humains ne sont que témérité, présomption et injustice. Dieu seul connaît les cœurs. Il vient de me donner une leçon, qui accable mon orgueil et qui courbe ma volonté.

La femme que tu aimes est digne de ton amour. Je déplore toujours les circonstances de ton mariage, mais je ne m'y oppose plus.

Viens m'embrasser, et amène-moi notre chère Gilberte, afin que je l'appelle ma fille.

— Ah! j'y cours, général... j'y cours! s'écria le jeune homme tout hors de lui.

Quand Roger d'Anthenet se fut élancé hors de la chambre, M. de Chauvignac resta pensif :

« Cette comtesse de Flers, » songea-t-il, « c'est tout de même très bien ce qu'elle a fait là... Et c'est crânement fait, sans grandes phrases, sans crise de nerfs, sans comédie de repentir. Pourtant c'est une créature perverse, qui avait pris Frécourt comme elle en avait pris bien d'autres... par caprice, désœuvrement... que sais-je? Mais que peut-il y avoir au fond d'une femme comme celle-là?... Oui, qu'y a-t-il?... De la passion?... de la curiosité?... de la pitié?... de l'amour?... de la haine?... Vraiment il faudra que je le lui demande. Elle est si étrange qu'elle me le dira peut-être... si elle le sait. »

Et il le demanda, le bon général... Et la jolie comtesse, renversant un peu sa hautaine petite tête, si exquisement artificielle, lui répondit, avec son merveilleux sourire :

— Du mépris.

DANIEL LESUEUR.

LES ORIGINES DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Il était une fois une jeune princesse dont les parents avaient toujours vécu loin du monde. Le monde savait à peine leur nom et volontiers les traitait de barbares. Il prit un jour fantaisie à la princesse de connaître ce monde qu'ignoraient ses ancêtres, et comme, toute sauvage qu'elle fût, elle savait les préjugés à son endroit, qu'elle avait beaucoup d'amour-propre et qu'elle entendait faire figure, elle s'enquit d'un mari, beau, brillant, bien renté, surtout un mari du vieux monde.

L'on parlait souvent alors d'un jeune prince de très antique famille. A travers les âges on retrouvait son nom toujours illustre; on célébrait à l'envi son esprit, sa finesse, sa grâce, sa suprême élégance. Ajoutez à cela qu'il était brave et, ce qui ne gâtait rien, que sa maison passait pour des plus opulentes.

C'étaient bien là toutes les qualités que l'on pouvait demander d'un mari: aussi, la princesse, aux seuls récits qui couraient sur le prince, sentit son cœur s'émouvoir et se mit en tête de devenir sa femme.

Au temps où se passait cette histoire, de fées, bonnes ou méchantes, il n'était plus question. Pourtant, tout alla comme si quelqu'une, et des méchantes, fût à dessein revenue, pour contrarier les projets de la princesse. Elle avait des grâces, encore qu'un peu sauvages: elle les mit en jeu, mais vainement : l'on ne vit rien de son manège, l'on ne comprit rien de ses avances. Une autre plus policée se fût sans doute dépitée; mais pour si peu, la jeune barbare ne perdit point courage. C'est qu'elle tenait à son projet. Si l'on n'entendait pas les signes, l'on entendrait sans doute la parole, et, par ambassadeurs, la princesse offrit au prince son cœur et sa main.

Le prince ne la trouva pas d'assez pure noblesse. Savait-on à quelles aventurières, dans leur vie sauvage, avaient pu s'unir ses ancêtres? — L'on n'eut garde de donner tout haut ces raisons; mais tandis que le prince amusait les ambassadeurs, ouvertement il cherchait femme d'autre côté.

Ce fut un coup cruel pour la princesse : elle avait tant désiré son mariage qu'elle avait fini par le croire assuré, et ne pouvant admettre l'indifférence du prince, elle attendait quelque soudain retour. Elle espéra jusqu'à la dernière heure, et tandis qu'on la pressait de se venger en prenant vite un autre époux : « Le prince est-il marié? » demandait-elle sans cesse. Le lendemain du jour où le fiancé de son choix fut perdu pour elle, la princesse se mariait, par raison ; et depuis lors princesse et prince n'eurent jamais dans le monde que rapports tièdes et souvent hostiles.

Princesse et prince ont, paraît-il, des descendants. Seulement, à la Révolution, les neveux du prince jetèrent leur noblesse par-dessus les moulins. Le monde n'a pas cessé de les recevoir, parce que leur maison reste puissante encore; mais ils savent qu'on les y voit d'un mauvais œil, ils sentent que de secrètes coalitions se trament et qui les visent, et ce sont eux, à leur tour, qui par quelque brillante union voudraient forcer le respect et se garantir des exclusions possibles. Or, le choix de leurs conseillers s'est justement porté sur les descendants de la princesse, en ce jour les plus nobles des princes, les seuls qui ne se soient compromis d'aucune sorte avec les idées nouvelles. Cette fois, ce sont les petits-fils du prince qui coquettent, et d'aucuns pensent, avec apparence de raison, que semblable rôle ne sied guère à des hommes. Seront-ils plus heureux que ne le fut jadis la princesse? — Que si d'aventure vous aviez le dessus des lumières et de sûres prévisions, vous vous mériteriez, les faisant connaître, la reconnaissance de bien des Français. — Car vous avez deviné depuis longtemps, n'est-ce pas? que ce petit conte est, tout uniment, l'histoire de la France et de la Russie au cours des XVIIIe et XIXe siècles.

*
* *

Ce sera certainement, dans l'ouvrage que publie demain notre maître M. Alfred Rambaud (1), le fait qui frappera surtout le lecteur, que l'entêtement de la Russie, à ses débuts politiques, à poursuivre l'alliance française, et le perpétuel mauvais vouloir de la France. Un autre fait à relever, c'est la facilité de la diplomatie russe, presque byzantine au début, à s'assimiler les usages de la diplomatie européenne ; c'est la soudaineté de l'importance prise en Occident par une puissance hier encore presque asiatique.

Voulez-vous savoir ce qu'était une ambassade russe avant le tsar Pierre le Grand? Imaginez un groupe de quatre ou cinq personnes, l'ambassadeur — le *possol* — et ses secrétaires — les *diaks;* — autour d'eux une suite nombreuse, trois mille personnes quelquefois, laquais, tambours, trompettes, hallebardiers. Certaines instructions recommandent aux envoyés de se surveiller, d'avoir garde à leur intempérance, quand ils seront à la table du roi « de boire avec modération et non pas jusqu'à l'ivressse ». La recommandation n'est point de style! Pour se faire mieux entendre de ses subordonnés, l'ambassadeur a droit d'appeler à l'aide le bâton.

L'envoyé du tsar voyage à ses frais : aussi trouve-t-on dans ses bagages des lots de fourrures — pour l'un d'entre eux trois mille peaux d'écureuils — dont la vente devra l'indemniser de ses dépenses. — Ainsi voyageaient sans doute les ambassadeurs du roi Salomon. — Il y a là une première cause de difficultés,

(1) *Instructions aux ambassadeurs et ministres de France en Russie*, avec introduction et notices, par M. Rambaud. — 2 vol. grand in-8°. Alcan, 1890-1891. — Le tome II sera mis en vente demain.

dans les pays où s'en vont les missions. La douane, ne voulant point laisser entrer les fourrures en franchise, plombe les bagages. Le plus souvent les Russes brisent les sceaux, et si quelque infortuné douanier a la malencontreuse idée d'intervenir, les laquais s'arment de gourdins et l'ambassadeur parfois fait mine de tirer son poignard. — Nouvelle matière à contestations : l'ambassade prétend qu'on la défraye de tout au pays où on l'accrédite. Les négociations à ce sujet durent en certaines circonstances autant que la négociation principale : les trésoriers royaux défendent énergiquement les deniers de leurs maîtres, et Mazarin, dans toute sa puissance, en 1654, ne put arracher à Servien un sol en sus des 2 400 livres qu'il offrait à l'ambassadeur Matchekine.

Les carrosses de la cour étaient allés le prendre à Saint-Denis, à l'auberge de l'*Épée royale*. Les Parisiens avaient vu défiler, stupéfaits, l'ambassadeur et les secrétaires avec leurs costumes chamarrés et les laquais, aux longues robes vertes, juchés derrière les carrosses ou marchant aux portières. Quelqu'un, M. Jourdain sans doute, trouva que tous ces gens avaient l'air bien Turcs. Ils étaient installés aux frais du roi dans un hôtel garni de la rue Dauphine. Nos grands-pères, n'étant pas autres que leurs petits-fils — malgré les dires de nos vieilles gens — les badauds ne manquaient point rue Dauphine ; mais l'on n'y voyait rien que le piquet d'honneur, les Suisses de la garde, faisant les cent pas devant l'hôtel. Là-dedans, un vacarme des moins édifiants, bruits de pots et clameurs de gens qu'on étrille : « Car, dit un contemporain, il ne se passait guère de jour que l'ambassadeur ne battît quelqu'un des siens, jusqu'à leur faire porter des marques très dangereuses, ne se souciant pas de tuer ou d'estropier. »

Un après-midi, le vacarme devint tel que la garde se crut obligée d'aller voir. Quel ne fut pas l'ébahissement des braves Suisses, quand ils se trouvèrent en face de l'ambassadeur et du secrétaire qui se gourmaient à qui mieux mieux ! Les soldats séparèrent les adversaires, et même parvinrent à les réconcilier. La paix fut conclue verre en main. Selon toute justice, les médiateurs furent priés à la fête, et quand on se sépara, vers minuit, ambassadeurs et Suisses étaient ivres.

La langue populaire dit : « Entêtements d'ivrogne ». L'expression dut naître au temps des ambassades moscovites. Pour leur souverain, leur ténacité rachète sans doute leur intempérance ; pour les souverains étrangers, elle l'aggrave. C'est un spectacle vraiment plaisant que ces luttes de quelques hommes, isolés en plein pays étranger, mais obstinés d'une obstination sans égale contre la toute-puissance de rois comme Louis XIV.

En 1687 — nous sommes à la minorité de Pierre le Grand — deux ambassadeurs, deux princes, dont un Dolgorouki, débarquent à Dunkerque, suivis de cent cinquante personnes. Le Grand Roi, qui ne se soucie guère de nourrir si nombreuse compagnie, dès le débarquement, par courrier spécial, les invite discrètement à ne pas pousser jusqu'à Versailles. Quelques jours plus tard, nous trouvons les princes installés à Paris.

Le roi refuse de les recevoir ; le ministre des affaires étrangères leur signifie qu'il est inutile d'ouvrir une négociation et veut leur remettre, sans aucune cérémonie, une lettre de Louis XIV. Protestation violente, refus énergique de Dolgorouki : « la mort même ne lui ferait recevoir la lettre d'autre main que de la propre main du roi ». On lui envoie des présents : il les retourne. On menace de les mettre de force dans ses bagages : « J'abandonnerai mes voitures. »

La douceur ayant échoué, on essaye la coercition : on supprime la pension royale, on coupe les vivres à l'ambassade ; les officiers mis à son service sont rappelés ; on démeuble son hôtel. L'ambassade reste dans la maison vide, et c'est Louis XIV qui doit céder.

Si vous admirez qu'on puisse résister à tant d'ennuis, songez un peu quel stimulant doit être cette pensée, que pour un tsar mécontent la tête ne tient au corps que de l'épaisseur du col.

Quinze ans plus tard, en 1703, Pierre le Grand avait à poste fixe des ambassades à Varsovie, à Copenhague, à La Haye.

Il entretenait à Paris un agent qui, sans caractère diplomatique, n'en était pas moins en relations régulières avec Torcy, et savait déjà l'art de faire à propos donner la presse.

Il envoyait aux gazettes des extraits des ukases de réforme, parce qu'il était bon, disait-il, « que les glorieux faits de Sa Majesté fussent connus de cette glorieuse cour et d'une langue qui est parlée, ou peu s'en faut, par l'Europe entière ». En 1705, le comte Matvéef, dans ses entretiens avec Torcy, regrettait les défiances de la France à l'égard de la Russie ; il ajoutait « qu'il n'ignorait pas que le mal était venu en partie de la mauvaise conduite et du sordide intérêt de quelques ambassadeurs moscovites ». Juger de la sorte ses prédécesseurs, n'est-ce pas déjà n'en plus avoir les mœurs ?

*
* *

Quinze ans pour changer les habitudes des diplomates moscovites, c'est un temps bien court. Il a fallu moins encore, cinq ans à peine, pour que l'on comprît de quel poids pouvait peser l'épée russe dans les guerres européennes. En 1697, Pierre le Grand visita pour la première fois l'Occident, bien accueilli en tout pays. Seul Louis XIV craint si peu son ressentiment, qu'il lui fait cet affront de lui refuser l'entrée en France.

En 1702, on ne sait pas même exactement « la véritable étendue des États *du grand-duc de Moscovie* », et pourtant, sur le seul bruit que le tsar « demandait

instamment d'être reçu dans son amitié », Louis XIV pense à lui emprunter, soit des soldats, soit de l'argent. En 1710, la France, aux prises avec l'Europe presque entière, à propos de la succession d'Espagne, se sent près de succomber. Seule une diversion peut la sauver. Et c'est à la Russie que l'on pense, car « sa puissance est la plus grande de l'Europe »; elle est « formidable à ses voisins ».

Il s'en fallut de peu que l'alliance franco-russe ne se conclût alors. Dans le moment que Louis XIV, accablé, songeait à appeler le tsar à la rescousse, le tsar commençait de souhaiter l'amitié de Louis XIV, « la plus sûre, la plus avantageuse ». On négociait à Moscou, on négociait à Fontainebleau. On ne s'entendit pas plus à Fontainebleau qu'à Moscou : il fallait pour la France sacrifier à la Russie la Suède, une alliée inutile, déjà plus qu'à demi vaincue, mais l'alliée du vieux temps. Une fois de plus Louis XIV se montra vrai Français et chevaleresque : il refusa de sacrifier la Suède.

*
* *

Cette inutile négociation n'en est pas moins le premier symptôme de l'inclination de Pierre le Grand pour la France. De la mort de Louis XIV au mariage de Louis XV avec Marie Leszczinska, de 1715 à 1726, pendant onze années, sous le principat de Pierre, sous le gouvernement de Catherine Ire, c'est une patiente recherche, une constante poursuite de l'amitié et de l'alliance françaises. Malheureusement, de même que la fidélité à l'alliance suédoise à la fin du règne de Louis XIV, la fidélité à l'alliance anglaise, sous le Régent Philippe d'Orléans, rendit vains le bon vouloir et les efforts de la Russie. Notez au passage qu'un sentiment généreux guida Louis XIV et que seul l'intérêt personnel dicta les refus du duc d'Orléans. Il semble, au demeurant, que les successeurs de Torcy n'aient pas conscience de la puissance russe. Torcy la jugeait « la plus grande de l'Europe ». D'Huxelles estimait que l'on ne pouvait « faire fonds sur l'alliance d'un prince dont les États étaient aussi éloignés ». — « Le diable sait ce qu'ils disent! écrivait Postnikof chargé de recruter des chirurgiens-barbiers. A peine entendent-ils parler de Moscou, ils croient que c'est à la frontière des Indes! » D'Huxelles n'en savait pas plus que les barbiers.

Et tandis qu'à son second voyage en Europe, Pierre, sitôt arrivé en Hollande, s'abouchant avec les ministres de France, pressait l'ouverture des négociations d'alliance : « Agissez très lentement, écrivait-on à nos ministres; au lieu de donner et de demander des éclaircissements, laissez subsister les obscurités. » Et le refrain : « N'engagez rien qui puisse être préjudiciable au roi d'Angleterre; ne faites rien qui puisse seulement lui donner des soupçons. »

Cela ne rappelle-t-il pas invinciblement la scène, si gaie d'apparence, au fond d'une si amère tristesse, où Dorine rapporte à son maître, Orgon, l'histoire de la maison durant son absence :

> Madame eut avant hier la fièvre jusqu'au soir.
> — Et Tartuffe? — Tartuffe! il se porte à merveille,
> Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

« Le tsar demande à négocier, » écrit de Châteauneuf. — « Et l'Angleterre? » répond d'Huxelles. — « Il offre son alliance. » — « Et l'Angleterre? » — « L'alliance russe serait des plus avantageuses. » — « Et Tartuffe? » — Voilà bien un joli pendant et peu connu à l'alliance anglo-française de 1853. — Et tout cela pour que, aux champs de Fontenoy, quelque vingt ans plus tard, un major anglais nous dise, très poli : « Messieurs des gardes françaises, tirez les premiers. »

Le tsar eut vite fait de percer les finesses des diplomates français, et, résolu d'en finir, il partit pour Paris afin de négocier lui-même avec le duc d'Orléans. Le duc, à force de prévenances et d'amusements, espérait esquiver les questions politiques. Mais Pierre n'était pas homme à se laisser distraire de ses desseins, par des visites, si nombreuses qu'elles fussent, aux curiosités de la capitale. Le régent dut désigner un négociateur. L'Europe entière était en éveil, et tous les souverains aux écoutes attendaient quelque grave nouvelle. Naïve Europe!

Dès la première entrevue, les négociateurs russes offraient franchement une alliance; mais le régent n'avait d'autre intention que de voltiger et d'amuser le tsar : il voulait « éluder tout engagement précis ». Cela dura bien un mois : l'heure du départ approchait, Pierre tenta un suprême effort.

Le 17 juin 1717, la chaise de poste était prête. Le tsar venait, aux Champs-Élysées, de passer en revue la maison du roi : gardes françaises, mousquetaires suisses, chevau-légers, achevaient de défiler dans un nuage de poussière où chatoyaient les uniformes et luisaient les aciers. Pierre prenait congé du petit Louis XV et du Régent, quand soudain, posant sa main au bras du duc d'Orléans, il l'entraîna dans la loge du concierge des Tuileries. Ils eurent là un assez long entretien : la Suède vaincue, la France n'avait plus d'alliés dans le Nord; la Russie était là qui « pèserait pour nous sur les épaules de l'Allemagne ». Le tsar était pressant, persuasif, si bien que lorsqu'il monta dans sa chaise, il avait arraché au Régent la promesse que les négociations entamées se continueraient en Hollande. Le bon billet qu'avait le tsar!

Le 15 août 1717, à Amsterdam, Châteauneuf pour Louis XV, Golovkine pour Pierre signèrent un traité d'amitié, d'alliance défensive et de commerce, le premier traité franco-russe. Il faut dire que ce n'était pas à son gouvernement, mais à la ferme volonté du tsar, que la France devait les avantages assurés. On eût pu obtenir mieux encore, car le tsar « avait une passion extrême de s'unir à la France ». — « On ne peut nier,

ajoutait Saint-Simon, que la France n'eût infiniment profité d'une alliance étroite avec lui. On a eu lieu depuis d'un long repentir des funestes charmes de l'Angleterre et du fol mépris que nous avons fait de la Russie. »

Le traité d'Amsterdam n'avait pas satisfait le tsar. Il voulait mieux. Sa passion de s'unir à la France lui inspira bientôt un nouveau dessein. On le vit accabler de prévenances notre ambassadeur : fêtes, feux d'artifices, revues, offices, festins, rien ne manqua pour rendre la réception brillante. Le tsar fut lui-même chercher l'ambassadeur à bord de sa frégate. C'était simplement qu'il négociait l'union de sa fille Élisabeth avec le roi de France Louis XV.

***

C'est ici l'épisode romanesque des relations de la France et de la Russie. L'histoire est trop connue depuis le beau travail de M. Vandal, pour que nous y insistions. Rappelons seulement que les négociations durèrent quatre ans. Les seules objections sérieuses faites au mariage furent que, si le tsar était un grand homme, il était encore demi-barbare, et que la mère, l'impératrice Catherine, était de basse origine, fille à seigneurs peut-être avant qu'elle fût impératrice. Le plus incroyable de l'aventure, c'est que la cour de France, tout en reconnaissant l'importance du projet, communiquait candidement les dépêches du tsar au roi d'Angleterre, son ennemi.

Pierre meurt. Catherine poursuit ses projets. Mais, à Versailles, le duc de Bourbon et la de Prie fiancent Louis XV à Marie Leszczinska, la fille du roi de Pologne détrôné par Pierre le Grand. Catherine veut espérer quand même. Aux amis de l'Autriche qui la pressent de s'allier à la cour de Vienne, elle ne répond rien que ceci : « Le roi de France est-il marié ? »

Le 4 septembre 1725, tout était consommé. Eh bien, malgré le coup porté à son amour-propre, l'inclination pour la France était si forte chez Catherine, qu'il était toujours possible d'avoir son alliance. En février 1726, « la tsarine préférerait encore le parti de la France à celui de l'empereur ». Il fallut vraiment que le duc de Bourbon la jetât de force dans les bras de l'Autriche, en rappelant notre ambassadeur, en défendant aux légations de Suède, de Pologne, de Turquie, de jamais intervenir en faveur de la Russie, pour que Catherine se résignât, le 6 août 1726, une année presque après le mariage de Louis XV, à contracter l'alliance offensive et défensive de Vienne.

***

Louis XV ne fut pas plus russophile que ses tuteurs. Mais les plus décidés, les plus intransigeants des amis actuels de la Russie accorderont bien qu'outre les raisons générales d'éducation, de traditions politiques, Louis XV avait quelques motifs de ne pas témoigner une sympathie exagérée aux diverses Majestés tsariennes qui passèrent alors sur le trône de Saint-Pétersbourg. La Russie était l'alliée de l'Autriche, et quand, à cette époque, il y a quelque chaleur dans nos rapports avec l'Autriche, c'est que nos canons lui ont envoyé plus de boulets qu'à l'ordinaire. Louis XV, quand s'ouvre la succession de Pologne, a pensé donner une couronne à son beau-père Stanislas Leszczinski et les Russes fort brutalement chassent de Varsovie les partisans du nouveau roi, ils le bombardent à Dantzig, ils le contraignent à fuir en Prusse. L'Angleterre, cette fidèle et généreuse amie à laquelle nous avons sacrifié l'amitié chaudement offerte par Pierre le Grand, puis la couronne de Stanislas, l'Angleterre, en 1742, devient notre ennemie. La Russie signe aussitôt avec elle un traité stipulant subsides, contingents militaires, contingents maritimes.

C'est pourtant la tsarine Élisabeth qui règne, et la tsarine a gardé dans son cœur un tendre souvenir de ce roi de France dont on lui parla tant jeune fille qu'elle a fini par le croire un peu son fiancé. Son ambassadeur, La Chétardie, fut de ceux qui la portèrent au trône, et si l'ambassadeur lui fut cher, c'est qu'elle aima Louis XV en La Chétardie. La France est « en bénédiction » à Pétersbourg. N'empêche qu'autour d'Élisabeth le parti autrichien ne s'abandonne pas; son chef, le chancelier Bestoujef, décachette et *perlustre* les lettres de La Chétardie. L'ambassadeur, à l'abri du chiffre, a la plume cruelle pour l'impératrice. Il raille « son amour de la pure bagatelle, le délire d'une toilette répétée quatre et cinq fois par jour, le plaisir de se voir dans son intérieur environnée de valetaille ». Sa paresse, sa frivolité, sa dévotion outrée, ses superstitions grossières, rien n'échappe à l'esprit moqueur du marquis. Rien n'échappe non plus à la haine clairvoyante de Bestoujef, et soixante-neuf dépêches mises sous les yeux d'Élisabeth amènent l'expulsion sans phrase de l'ambassadeur de Louis XV.

Et puis il y avait les raisons de politique générale. La grandeur de la Russie veut la ruine de la Suède, de la Pologne, de la Turquie, nos alliées traditionnelles. Louis XV s'intéresse prodigieusement à cette malheureuse Pologne, dont il laissa cependant opérer le monstrueux partage. C'est spécialement pour elle qu'il crée cette diplomatie secrète, relevant de lui seul, et dont l'action, tant de fois, gêna le jeu de la diplomatie officielle.

En outre, l'équilibre européen, le plus instable que connaisse la statique, n'est déjà point tant commode à régler qu'on laisse bénévolement s'introduire dans l'enceinte du pesage — ce sont les chancelleries — des gens qui prétendront à coup sûr mettre la main aux balances. Vous vous expliquez bien ainsi que Louis XV puisse écrire de sa propre plume, en soulignant les mots : « *L'unique objet de ma politique avec la Russie est de l'éloigner autant qu'il sera possible des affaires de l'Europe.* » Et plus loin : « Tout ce qui peut la plonger dans le chaos et la faire rentrer dans l'obscurité est

avantageux à mes intérêts. » L'antipathie allait si loin, le croirez-vous, que s'il s'était alors trouvé en Russie un parti nihiliste, Louis XV eût été capable de se faire affilier au nihilisme. Jugez plutôt d'après ce fragment d'une instruction : « L'objet de votre attention doit être de donner de la consistance à tous les partis qui se formeront immanquablement dans cette cour... On assure que les seigneurs russes, commençant à connaître la différence qu'il y a entre les maximes de leur gouvernement et celles des autres États, ne seraient pas éloignés de s'affranchir du despotisme en formant une république ou du moins en bornant l'autorité du souverain. » Et voyez quel regret traduit la pensée finale : « Je sens qu'à moins d'un événement subit, ce ne peut être qu'un ouvrage long. »

***

Il y eut, paraît-il, aux temps anciens, un astrologue qui, trop préoccupé de lire aux cieux sa destinée, le nez aux étoiles, ne vit pas un puits sous ses pieds et s'y laissa déplorablement choir. L'histoire a été contée par La Fontaine avec un sage commentaire sur l'inutilité des prévisions de notre humaine ignorance. On avait négligé sans doute de mettre ce très court récit sous les yeux de Louis XV enfant, car il advint à Louis XV roi précisément l'histoire de l'astrologue.

Tandis qu'il veillait avec un soin jaloux à ce que la Russie ne se fît pas une place trop large en Europe, qu'il épiait ses gestes les plus indifférents et tâchait d'entraver ses moindres pas, il y avait plus près de nous quelqu'un qui se démenait fort, qui se tournait et retournait, homme à tout faire et à tout prendre — surtout à tout prendre — qui prenait en fait la seconde place en Allemagne, songeant déjà à la première. Il fallait mettre le holà si l'on ne voulait pas, à l'Autriche un peu vieillotte et rassise, laisser se substituer la Prusse, jeune, vigoureuse et turbulente. Ici, du moins, Louis XV vit clair. On avait soutenu la Prusse et combattu l'Autriche, il fallait combattre la Prusse et soutenir l'Autriche. Il y eut un complet renversement de notre système extérieur, et le 25 août 1756 Louis XV, de par le traité de Versailles, se trouva l'allié de Marie-Thérèse et, du même coup, l'allié de la fidèle amie de l'Autriche, de la tsarine Élisabeth.

Alliance de surprise s'il en fut, alliance par procuration et déplaisante à l'extrême pour Louis XV. Il ne prend même pas la peine de dissimuler son humeur. Il avait une occasion de se mériter les bonnes grâces de la tsarine : elle avait besoin de subsides pour faire la guerre à Frédéric; Louis XV était décidé à les fournir. Mais il ne veut pas les donner directement; il semble qu'il tienne à ce que la Russie ne lui ait aucune obligation, qu'il cherche à se garantir contre toute reconnaissance. Il verse l'argent à l'Autriche, laquelle à son tour le verse à la Russie. Vous pensez si à Vienne l'on acceptait de bon cœur la combinaison! Si nous passons aux opérations de guerre, des victoires ou des défaites des Russes, ce ne sont pas les défaites qui sont le moins agréables à Louis XV. Les généraux commettent-ils des fautes, on se demande s'il ne faut pas s'en féliciter : « Les Russes ne pourront dire qu'on leur devra la fin de la guerre; on tirera de leur immobilité des arguments contre leur jactance; la hauteur avec laquelle ils soutiendront leurs prétentions en diminuera d'autant. »

Car c'est le perpétuel souci de Louis XV : à quoi prétendront les Russes quand viendra l'heure des pacifications? Ne voudront-ils pas quelque morceau de Pologne, la Prusse orientale ne les tentera-t-elle pas? Et l'on se donnait un mal énorme pour garantir la Pologne des convoitises de la tsarine, pour empêcher même les plus raisonnables rectifications de frontière; ce qui est plus fort, on peinait pour sauver la Prusse, une province de ce Frédéric contre lequel depuis des années nous épuisions notre sang et notre or, au plus grand profit de la cour de Vienne.

A regarder de haut, rien ne différencie la politique russe de Louis XV de celle de ses prédécesseurs. Mais si vous descendez dans le détail, vous apercevrez bien vite que le roi a mis là sa marque propre — c'est personnelle que je veux dire — et la marque de son siècle. Il y a là-dedans des allures de mystère, des intrigues de boudoir, des relans d'alcôve. Il y a un docteur Poissonnier, premier médecin à l'armée de Westphalie, envoyé comme médecin consultant à Élisabeth, et dont la cour de France voudrait bien faire un politique consultant. Il y a la diplomatie occulte. La première chose qu'a vue Louis XV dans son alliance de hasard avec Élisabeth, ç'a été la possibilité « d'un petit commerce de correspondance secrète » avec sa bonne sœur la tsarine. La tsarine s'y prêta, et les deux Majestés, entre autres questions, traitèrent ainsi des affaires de cœur de la grande-duchesse Catherine.

La grande-duchesse, la future Catherine II, détestée de sa tante la tsarine, mal vue de Louis XV, parce qu'elle était favorable à l'Angleterre, avait pour amant l'ambassadeur du roi de Pologne, Poniatowski, l'ami intime de l'envoyé anglais. Élisabeth et Louis XV firent rappeler Poniatowski. Catherine, inconsolable, n'en fut que plus notre ennemie. Cela pouvant gêner nos affaires, Choiseul eut la bonne pensée de l'apaiser, de la consoler même en remplaçant à Saint-Pétersbourg le vieux marquis de l'Hôpital par un ambassadeur de vingt-sept ans, un colonel de dragons, spirituel, élégant et beau, le baron de Breteuil. « Sa commission sera d'aimer, » disait galamment Tercier. Pour que rien ne le gênât dans sa commission, Breteuil eut ordre de laisser sa femme en France. S'il échouait, il devait offrir de contribuer au retour de Poniatowski. Mais Choiseul ignorait qu'Élisabeth fût au courant de ses démarches, qu'elle eût prié le roi d'empêcher le retour de Poniatowski, que d'autre part Breteuil, ambassadeur officiel de Louis XV, fût en même temps

l'ambassadeur secret, et que les instructions du *Secret* annulaient les instructions officielles. « Séduisez, » insinuait Choiseul. — « Moralisez, écrivait Louis XV — sans doute sous la dictée de la Pompadour — ramenez la grande-duchesse à des principes plus convenables à ce qu'elle est. » La grande-duchesse ne se laissa pas séduire; elle ne se laissa pas davantage ramener.

Quand l'assassinat de son mari, Pierre III, eut mis au front de Catherine la couronne impériale, elle ne sut aucun gré à la France du soin que le ministre avait eu de ses plaisirs, le roi de son honneur. Elle le fit bien voir en Pologne lorsque, l'an 1772, elle coopéra de concert avec Frédéric et Marie-Thérèse au démembrement de ce malheureux pays, pour qui avait tant peiné Louis XV. Du reste, jamais nos amis, Suède, Turquie et Pologne, n'eurent autant à souffrir des ambitions russes que du jour où la France, alliée de l'Autriche, fut indirectement l'alliée de la Russie. Les amis de nos amis sont nos ennemis, pensait Catherine, et elle agissait en conséquence, profitant de ce que nous n'avions plus la ressource de l'arrêter en nous vengeant sur l'Autriche. Louis XV en était réduit à des vœux stériles pour « l'humiliation » ou tout au moins « l'épuisement de la Russie et son éloignement de l'Europe ». Il n'y eut d'humiliée que la France, d'exilée de l'Europe que la France. Cela valut et vaut encore aujourd'hui bien des malédictions à Louis XV. En y réfléchissant, il est cependant moins coupable que ne le disent les apparences. Au fond, il y a grande analogie entre la situation européenne en 1772 et en 1890. Dans les deux cas, une triple alliance pèse sur l'Europe; dans les deux cas, cette triple alliance n'existe que par la lâcheté d'une puissance, l'Autriche, alliée de la Prusse après la Silésie comme après Sadowa, dupe en 1772 comme en 1890, dupe de l'habileté de ses alliés, dupe surtout de ses appétits, de ses convoitises mal déguisées sous un désintéressement hypocrite.

Avec Louis XVI, la France reprit en Europe le rang qu'elle y doit tenir. Elle le dut à la politique droite du ministre des affaires étrangères Vergennes, au souci qu'il eut de nos intérêts et de notre honneur. Il avait réveillé les Suédois et les Turcs, humilié l'Angleterre, prouvé que la France n'était point à la discrétion de l'Autriche, en arrêtant celle-ci en Bavière. Catherine elle-même avait dû à son concours la fin d'un conflit sérieux avec le sultan. On nous savait forts, on nous rechercha. Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, Catherine gêna l'Angleterre en prenant la tête de la ligue des neutres — du reste *imaginée par Vergennes et point par la tsarine*. En 1787, elle signait, avec le comte de Ségur, un traité de commerce vainement négocié depuis près de cinquante ans; elle offrait même la constitution d'une quadruple alliance où la Russie, l'Autriche, la France et l'Espagne se seraient entendues pour mettre un frein aux ambitions de la Prusse et de l'Angleterre. Vergennes mourut sur ces entrefaites. L'incapacité de son successeur, le comte de Montmorin, les troubles de la Révolution naissante, découragèrent Catherine II, et la vieille monarchie s'écroula sans que l'alliance franco-russe, longtemps voulue par les tsars, toujours écartée par nos rois, presque faite par les circonstances, fût jamais devenue une réalité.

*
* *

Une instruction de Louis XV, datée de 1765, renferme une affirmation singulière pour qui aura suivi ce résumé : « Le temps n'est point propre à former des alliances avec la Russie, écrit le roi. C'est, de plus, aux Russes à faire les démarches à cet égard, et la France aurait toujours dû avoir pour politique de les y accoutumer; car ils sont trop avantageux dès qu'ils sont recherchés. » Historiquement, Louis XV se trompe : c'est nous qu'on a recherchés, nous qui avons été avantageux. L'idée n'en mérite pas moins qu'on la médite.

Que l'on médite aussi cette remarque de Pierre le Grand au duc d'Orléans : « Le roi de Prusse, disait Pierre, doit craindre le tsar qu'il a pour ainsi dire sur ses épaules, et la France à portée de tomber sur ses États du côté du Rhin. » La remarque est vieille de cent cinquante ans : le roi de Prusse est devenu depuis l'empereur d'Allemagne, et l'Allemagne a passé le Rhin. La remarque de Pierre Ier n'en est que plus juste : on ne l'a certainement pas oubliée à Saint-Pétersbourg, et si jamais France et Russie se donnent la main, ce sera bien que l'empereur Guillaume a le tsar sur ses épaules, ce sera bien aussi que nous savons la route du Rhin.

ALBERT MALET.

EUGÈNE DELAPLANCHE

La statuaire française vient de faire une perte cruelle. Eugène Delaplanche est mort, samedi dernier, dans sa cinquante-cinquième année, dans la maturité de l'âge, dans toute la plénitude du talent. Il avait eu pour maître le sculpteur Duret, et, tout jeune encore, ses succès lui avaient fait parmi ses camarades une précoce réputation. Quand il remporta le grand prix de Rome, il avait déjà, si je ne me trompe, obtenu une médaille au Salon. Un de ses envois, *l'Enfant monté sur une tortue*, lui en procura une seconde; son dernier envoi, *Ève*, qui est aujourd'hui au musée du Luxembourg, lui valut cette troisième médaille, qui plaçait alors les artistes hors concours. Il ne restait plus à Delaplanche à obtenir que la récompense suprême de la médaille d'honneur; il l'obtint en 1878, en même temps que son camarade Ernest Barrias. Le jury rencontrant ensemble, chose si rare, deux œuvres supérieures, également originales, quoique se recommandant par des mérites divers, n'avait pas voulu sacrifier l'une à

l'autre et avait associé les deux émules, les deux amis, dans une même récompense.

Eugène Delaplanche était un grand travailleur, et il avait le travail facile, la main prodigieusement habile. Il a beaucoup produit. Aucune année ne s'est passée sans qu'il envoyât au Salon une grande figure, et bien souvent deux. L'énumération en serait trop longue. Je me bornerai à citer parmi ses ouvrages les plus charmants sa *Musique,* sa *Danse,* sa *Sainte Agnès,* sa *Vierge au lis.* Le modèle féminin l'attirait surtout; ses qualités dominantes c'étaient la grâce, la délicatesse, un sentiment exquis de la forme, l'amour de la beauté dans l'harmonie et la mesure. Jamais il n'essaya de forcer en quelque sorte les effets de la sculpture par l'exagération des mouvements et la violence de l'expression. Par là, il était bien vraiment un classique, un continuateur de la tradition hellénique et des maîtres français.

Ce disciple de l'École était cependant bien de son temps. On put le voir lorsqu'il composa son groupe de l'*Éducation maternelle,* dont le bronze est au square Sainte-Clotilde. Il n'hésita pas ce jour-là à prendre pour modèle une femme du peuple, vêtue de pauvres habits, apprenant à lire à son enfant, et il sut montrer, aussi bien que l'avait fait Millet dans ses tableaux, comment on peut faire du grand art avec les plus vulgaires vêtements, avec les plus humbles réalités de la vie contemporaine. C'est qu'il avait mis dans cette œuvre, non seulement tout son art et toute son habileté, non seulement la vérité et la simplicité des attitudes, mais toute son âme et une noble pensée, une pensée qui ne visait point à la thèse philosophique et sociale, mais qui, cependant, se dégageait bien nettement et ennoblissait l'œuvre d'art elle-même. Pour le spectateur, cette mère, apprenant à lire à son enfant, devenait comme le symbole de la France elle-même, ouvrant partout des écoles et distribuant à tous ses enfants, avec l'instruction, le pain qui nourrit les intelligences.

Il n'est plus aujourd'hui, le consciencieux et sincère et grand sculpteur, mais son nom ne périra pas. Pour tous ceux qui l'ont connu et aimé, son souvenir demeurera infiniment cher. Il n'était pas de camarade plus aimable et plus charmant. Delaplanche était un enfant de Paris, un enfant du faubourg; il en avait la gaieté, l'entrain, la belle humeur, la gaminerie même, et, avec la belle humeur et l'entrain, l'esprit le plus fin comme le plus franc. Personne n'eut, plus que lui, la verve, la saillie, l'imprévu du trait, la réplique alerte, le mot vif et toujours prêt à sortir des lèvres. A Rome, à la Villa Médicis, il était le boute-en-train de l'Académie, la gaieté et la joie de nos dîners. Je me souviens d'un séjour que nous fîmes, à cinq ou six, à Naples, pendant un été, courant de tous côtés, de Pompéi à Sorente, de Sorente à Ischia, de Pouzzoles au cap Misène. Delaplanche fit de ce voyage un long éclat de rire pour tous. Ce Parisien avait plus de gaieté à lui seul que tous les Napolitains ensemble. Il saisissait tous les ridicules avec une étonnante finesse, et son esprit, toujours en éveil, avait cela de si rare qu'il ne blessait jamais. Jamais une observation cruelle; jamais une raillerie amère, un aiguillon qui laissât dans la plaie une goutte de venin.

Tel il était, à trente ans, aux belles années de l'insouciante jeunesse, et tel il était resté. La vie de Paris, avec ses luttes, ses ambitions, son conflit des amours-propres, si aiguisés d'ordinaire dans la vie des artistes, n'avait rien changé, ni de son esprit, ni de son caractère. Il était toujours aussi plein de verve, aussi fécond en anecdotes, en saillies, en mots drôles, en réflexions pleines de sens, auxquelles il donnait le tour le plus imprévu et le plus heureux. Il ne connut jamais l'ombre d'une jalousie. Il n'était point médisant. Je ne crois pas qu'il ait jamais volontairement affligé qui que se soit. Lorsqu'il paraissait dans une réunion de camarades, tous les yeux s'éclairaient, toutes les mains se tendaient vers lui bien franchement ouvertes. Il avait le don de la gaieté communicative.

Il a été le bon enfant par excellence, au meilleur sens du mot, mais un bon enfant qui était autre chose encore. Il n'était pas seulement facile, accueillant et bienveillant à tous, il était aussi un ami fidèle et sûr, il était capable des plus solides affections. Son âme était douce et tendre; il avait cette bonté qui vient du cœur, des sentiments nobles et généreux qu'un homme porte en soi. Pour ceux qui avaient pu pénétrer au fond de l'âme de Delaplanche, ceux qui avaient suivi sa vie, ceux qui avaient pu apprécier tout ce qu'il valait, c'est plus qu'un aimable compagnon qui disparaît, c'est, en même temps qu'un grand artiste, un de ces amis qu'on ne remplace pas.

CHARLES BIGOT.

ASSOCIATION
DES
ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE

SÉANCE ANNUELLE

M. GASTON BOISSIER

(De l'Académie française
Président.)

Mes chers camarades,

L'année, qui vient de finir, a été bonne pour nous. Nos pertes d'abord sont un peu moins considérables qu'à l'ordinaire. La liste funèbre qu'on va vous lire contient quinze noms. C'est trop, sans doute; mais l'an dernier nous en comptions vingt-six, et il y a trois ans, trente-trois. Parmi

ceux de nos camarades que nous avons perdus, il en est un auquel je dois ici un souvenir particulier. M. Hébert était le plus ancien membre de notre conseil d'administration. Je trouve déjà son nom parmi ceux qui, en 1840, proposèrent de réunir tous les ans, dans un banquet fraternel, aux *Vendanges de Bourgogne*, les normaliens de Paris et ceux de la province. Lorsque, cinq ans après, l'idée vint, à la suite d'un de ces banquets, de fonder l'Association des anciens élèves de l'École, M. Hébert en fut nommé vice-secrétaire, et, depuis cette époque, il n'a pas cessé de faire partie du bureau. Les services qu'il nous a rendus en cette qualité sont incalculables. Certes, notre Association n'a jamais manqué de noms illustres, sous le patronage desquels elle pouvait se mettre; mais ces grands personnages, occupés de science ou de politique, ne pouvaient guère lui donner que leur nom. Au-dessous de cette élite brillante, il nous fallait trouver un de ces hommes dévoués, qui consentent, ce qui est rare, à faire moins de bruit que de besogne, et se livrent tout entiers, corps et âme, aux œuvres qu'ils entreprennent. Les autres peuvent les faire naître, ceux-là les font vivre; ils travaillent courageusement dans l'ombre; ils se chargent de ces occupations obscures et nécessaires qui s'accomplissent sans éclat, mais qu'on ne néglige jamais sans péril. C'est ce qu'a fait M. Hébert, non seulement en ces premières années, où il était moins connu, plus libre de son temps, mais plus tard, quand il fut engagé dans de grandes recherches scientifiques, qu'il appartint à la Faculté des sciences de Paris et à l'Institut. Son zèle pour nous ne s'est jamais refroidi : pendant trente-six ans il a pris part à tous nos travaux, comme s'il n'avait pas eu d'autre chose à faire. C'est lui qui a contribué plus que personne à la confection de nos règlements; et, ce qui était plus difficile, il les a fait exécuter à la lettre. C'est à lui que nous devons cet esprit de suite, ces habitudes d'ordre et de régularité qui font la prospérité des associations charitables, comme de tout le reste. Votre conseil d'administration compte bien persister dans la voie qu'il lui a tracée : il nous semble, Messieurs, que le meilleur moyen pour nous d'honorer la mémoire de M. Hébert, c'est de rester fidèles à son exemple.

Cette année comme les autres, peut-être même plus que les autres, l'École est représentée avec honneur dans les concours des diverses classes de l'Institut. A l'Académie française, M. Salles a remporté l'un des prix d'éloquence; dans la liste des prix Montyon, pour les ouvrages utiles aux mœurs, les trois premiers noms nous appartiennent : ce sont MM. Paul Girard, Lacour-Gayet et David Sauvageot. M. Rabaud a obtenu l'un des prix Guizot, et M. de La Ville de Mirmont le prix Janin. A l'Académie des inscriptions, la première médaille des antiquités de la France est donnée à M. Salomon Reinach, le prix Bordin à M. Marcel Dubois, et le prix Fould, de 20 000 francs, à M. Georges Perrot et à son collaborateur pour leur belle histoire de l'art antique. L'Académie des sciences a décerné le grand prix de mathématiques à M. Painlevé, le prix Jecker à M. Isambert, pour l'ensemble de ses travaux de chimie. C'est une couronne sur une tombe : il y a deux mois à peine nous avons eu la douleur de perdre M. Isambert. L'Académie des sciences morales et politiques nous a comblés. Elle a accordé le prix du budget à M. Puech, le prix Bordin à M. P. Guiraud, le prix Gegner à M. Pierre Janet, le prix Stassart à MM. Hatzfeld et Mabilleau, le prix Thorel à M. Desdouit, le prix Audiffred à M. Charaux. La liste est fort longue, vous le voyez; et, pour ne pas vous prendre trop de temps, j'ai dû me borner à une sèche énumération, comme on fait dans les distributions de prix de collège.

Je vous demande la permission de m'étendre un peu plus sur les libéralités dont notre Association a été l'objet cette année. A tous ceux qui nous viennent en aide, nous devons au moins un mot de remerciement, et vous allez voir que le nombre en est beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire. Je commence par ceux qui se sont fait une habitude de nous apporter tous les ans leur offrande, Mme Juglar, M. Ernest Lamy, M. Bertrand; ce sont des amis fidèles, et nous ne devons pas plus les oublier qu'ils ne nous oublient. Le même donateur généreux, qui ne veut pas que je vous dise son nom, nous a envoyé 500 francs pour la quatrième fois. M. Hautefeuille, ancien maître de conférences à l'École, augmente de 200 francs la libéralité qu'il nous avait déjà faite. MM. Dybowski et Blondel ajoutent, l'un 50 francs, l'autre 150, à leur souscription perpétuelle. M. Couturat, élève de quatrième année, nous a donné 1000 francs pour la sienne. Mme Paulhian, de Toulouse, nous envoie 1000 francs aussi, à l'occasion du mariage de sa fille avec un normalien. Je vous annonçais, l'an dernier, que nous nous étions associés à nos jeunes camarades de l'École pour donner un bal de charité à l'hôtel Continental. Le bal a réussi au delà de toutes nos espérances; on s'y est beaucoup amusé, et les pauvres en ont tiré un bon profit : nous avons eu, pour notre part, 10 000 francs. Ce succès nous a naturellement rendus audacieux : nous recommençons cette année. C'est samedi prochain, 17 janvier, que le bal aura lieu, et je fais appel de nouveau à tous ceux qui sont heureux de joindre ensemble le plaisir et la charité.

Voici, Messieurs, d'autres libéralités, mais qui, malheureusement, nous rappellent des tristesses et des regrets. MM. Victor et Paul Glachant nous ont donné 1000 francs en mémoire de leur père, que nous avons eu la douleur de perdre l'an dernier. M. Mourier, l'ancien vice-recteur de Paris, qui s'est éteint au mois d'août dernier, après une longue carrière si honorable et si bien remplie, a écrit dans son testament « qu'il souhaitait laisser un souvenir à l'École normale supérieure, qui lui avait ouvert les portes de l'Université ». Ce souvenir, si modestement annoncé, est un don magnifique : il nous lègue 10 000 francs. Enfin, il nous est venu une somme encore plus considérable d'un étranger que nous ne connaissions pas, mais qui nous connaissait, et qui a voulu nous prouver l'estime qu'on fait partout de l'École. Un ami des bons livres et de ceux qui les font, M. Achille Née, avocat à Paris, après avoir vécu sans bruit dans une retraite studieuse, a disposé en mourant de presque toute sa fortune en faveur des lettres, auxquelles il devait ses plus agréables distractions; naturellement il a

fait la meilleure part à l'Académie française. Nous venons après : il nous a laissé 15 000 francs.

J'aurais fini tout ce que j'avais à vous dire, si cette abondance de dons et de legs, qui est tombée sur nous cette année comme une rosée bienfaisante et qui a considérablement grossi notre petite fortune, ne m'avait donné la pensée d'abord de chercher pour mon propre compte, puis de vous faire connaître en quelques mots de quelle manière notre épargne s'est formée. Il me semble qu'il n'est pas sans utilité, si nous voulons l'accroître, de savoir d'où elle vient, comment elle a grandi et par quels miracles d'économies elle est arrivée au point où nous la voyons.

Lorsque notre Association a commencé d'exister, en 1846, les misères à soulager étaient rares; et, comme les ressources paraissaient abondantes, on pouvait être tenté de ne pas les ménager. On ne songe pas toujours à l'avenir, quand le présent est prospère. Il devait sembler à quelques esprits imprévoyants que ce n'était pas la peine d'entasser et que l'Association suffirait toujours à ses besoins avec ses recettes ordinaires. Mais M. Hébert — je vous ai dit qu'il a toujours représenté chez nous la sagesse — fit entendre quelques avertissements utiles. Dans la réunion de 1849, il disait à nos camarades : « A mesure que nous avancerons, nos charges augmenteront; l'âge, les infirmités nous apporteront des devoirs plus rigoureux, en admettant même que des circonstances imprévues ne viennent pas les accroître. Il est donc de la plus haute importance de créer pour l'avenir des ressources efficaces. » L'expérience a prouvé qu'il avait bien raison; si nous ne l'avions pas écouté, nous serions aujourd'hui tout à fait au-dessous de nos affaires. Nous dépensons de 15 000 à 16 000 francs par an, et le produit des cotisations ne dépasse guère 11 000 francs. Heureusement, nous nous sommes fait d'autres ressources. Grâce à la bonne habitude que nous avons prise d'économiser, tous les ans notre épargne s'est arrondie. En 1883, c'est-à-dire après trente-sept ans d'existence, nous avions mis en réserve 140 000 francs. Je vois d'ici les gros financiers sourire. Pour des gens habitués à manier des millions, amasser 140 000 francs en trente-sept ans, ce n'est guère; mais nous, qui sommes pauvres et nous contentons de peu, nous trouvons que c'est beaucoup et nous sommes fiers de nous-mêmes. Je me souviens d'avoir lu, dans mes voyages, sur la tombe très modeste d'un affranchi romain, ces mots touchants : « Je l'ai faite avec mes ressources médiocres, *ex mediocritate mea feci.* » Nous aussi, c'est avec des ressources bien bornées, de très maigres traitements, et souvent des charges très lourdes, qu'écu par écu nous sommes parvenus à économiser cette petite aisance. Notre épargne n'est pas le superflu de la fortune; comme celle de l'affranchi, elle est faite de médiocrité; elle représente le dévouement, le sacrifice, l'oubli de soi-même, et je ne puis m'empêcher de la trouver considérable quand je songe à la situation de ceux qui, pendant trente-sept ans, nous ont fidèlement apporté leur aumône, et qui, pauvres eux-mêmes, ont songé à de plus pauvres qu'eux.

Cependant, quelque heureux que fût le résultat auquel nous étions arrivés, l'avenir restait sombre. Comme nos dépenses s'accroissaient encore plus vite que nos recettes, l'équilibre de notre budget était toujours menacé, et nous pouvions prévoir que, dans quelques années, il nous serait difficile de suffire à toutes les misères qui réclament nos secours. C'est alors qu'il vint à notre cher président, M. Havet, une idée heureuse, dont il nous entretint, avec sa bonhomie ordinaire, dans son allocution de 1883. Je veux lui laisser la parole; vous croirez l'entendre encore lui-même :

« Je vous parlais, l'année dernière, nous disait-il, d'une difficulté toujours présente à l'esprit des membres de votre conseil : celle de trouver des ressources qui soient en proportion de nos besoins; et, ainsi qu'il arrive quand on est fortement préoccupé d'une idée, je me laissais aller à rêver. « Chacun songe en veillant », comme dit La Fontaine. Je ne détrônais pas le sophi : mon rêve était celui qui convenait au président d'une Association fraternelle. J'imaginais, je croyais voir déjà un riche, un grand riche, qui, sous une inspiration heureuse, versait tout à coup une large donation dans notre caisse et nous mettait à l'aise pour toujours. Je me faisais bien une objection, car il faut des objections même dans le rêve, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de les résoudre. Je reconnais qu'il n'y a pas parmi nous de ces grands riches, et je répondais : Qu'à cela ne tienne ! nous accepterons même du dehors. »

Les gens du dehors ainsi directement provoqués répondirent à cet appel. Tous les ans, le nombre de ces bienfaiteurs étrangers s'est augmenté. Entre eux et les nôtres, une sorte de lutte de générosité s'est établie, dont notre caisse a profité. Je viens de vous dire que nous avions mis trente-sept ans à faire 140 000 francs d'économies; depuis 1884, c'est-à-dire en six ans, nous y avons ajouté près de 100 000 francs.

Nous voilà donc un peu moins pauvres; mais nous ne sommes pas encore devenus riches. C'est à peine si, avec cet accroissement inespéré de notre petite fortune, nous pouvons suffire à toutes nos charges. Jugez-en vous-mêmes, Messieurs. Nous secourons quarante-trois familles, composées le plus souvent de plusieurs membres. Ce sont des veuves, des mères, des filles de professeurs, sorties de familles honorables, ayant vécu dans l'aisance, et que la mort prématurée du chef de la maison a plongées tout d'un coup dans la misère. Que pouvons-nous faire pour chacune d'elles avec les faibles ressources dont nous disposons? Qu'est-ce, dans une si grande infortune, que les quatre ou cinq cents francs que nous pouvons leur donner? Mais, grâce à Dieu, j'entrevois le moment où nous pourrons apporter au mal des remèdes efficaces, si cet élan de charité, dont nous avons déjà si largement profité, ne s'arrête pas. C'est à vous, mes chers camarades, de nous aider à l'entretenir. Parlez de notre œuvre autour de vous; dites partout ce que nous faisons, ce que nous voudrions faire. Je suis sûr que vous serez écoutés : les libéralités que nous avons recueillies en ces six années sont la preuve évidente que le monde est plein de gens charitables qui, pour faire le bien, ne demandent qu'à être avertis.

GASTON BOISSIER.

CHRONIQUE PARISIENNE

ENTERREMENTS D'ARTISTES. — FATAL INTERVIEW.
L'IMPASSE JOFFRIN.

Il n'est pas encore d'usage qu'aux obsèques d'un artiste célèbre, ses camarades se mettent à réciter des monologues ou des pièces de circonstance ou des morceaux du répertoire; mais, à part ce léger détail, un enterrement d'artiste ne diffère pas sensiblement d'une représentation de retraite. Il y a à l'église des places réservées pour la critique et, autour de la tombe, ce sont les représentants des grands journaux qui sont le mieux placés pour entendre les discours. Les Suisses à tricorne connaissent admirablement le personnel du Tout-Paris et se font une question d'amour-propre de surveiller la bonne exécution des obsèques qui leur sont confiées. Ils ne toléreraient pas que le premier venu prît la place du critique de la *Revue des Deux Mondes*, par exemple.

Quant à la foule accourue, elle montre un recueillement admirable. Les Parisiens ont, entre autres prétentions, celle de respecter les morts. Ils ne transigent pas là-dessus. On peut leur reprocher impunément d'être vaniteux, puérils, ingrats, querelleurs : ces diverses imputations ne les blessent pas dans leur dignité. Mais ils ne supportent pas qu'on doute de leur respect pour les morts. Ce trait de mœurs est d'ailleurs consigné dans toutes les histoires de Paris, dans tous les récits des voyageurs français et étrangers, et même dans les guides. C'est une spécialité.

Il est vrai que pour saluer fort respectueusement les convois qui passent, nous n'avons pas nos pareils, et aucun autre peuple ne peut rivaliser avec nous dans l'art de faire des réflexions sentimentales sur le parcours d'un enterrement. Si le cercueil est entouré d'un drap blanc, il est rare qu'on n'entende pas murmurer : « Pauvre petite ! » ou « C'est navrant! » par des personnes attendries ; et si quelque parent pleure derrière le char mortuaire, il excite immédiatement la sympathie de tous les curieux. Les boutiquiers manifestent encore leur respect de la mort en se portant sur le seuil de leur magasin et en comptant combien de gens accompagnent le défunt jusqu'à sa dernière demeure ; les concierges aussi abandonnent momentanément leurs travaux pour échanger des paroles pitoyables.

Quand les obsèques sont de première classe, le respect de la mort prend des proportions magnifiques et il s'y mêle un sentiment d'admiration pour celui qui entraîne un tel déploiement de pompe; et lorsque, par surcroît, il y a un piquet d'infanterie qui indique que le défunt était chevalier de la Légion d'honneur, le respect devient de la prosternation.

Mais dans le cas où l'enterrement est celui d'une artiste célèbre et regrettée, comme l'autre jour, le respect des Parisiens est véritablement surprenant et unique. La foule bouscule respectueusement la famille et les amis pour contempler le spectacle de plus près. Des curieux se battent respectueusement et respectueusement s'injurient pour arriver au premier rang. Ils envahissent l'église et jouent respectueusement des coudes pour ne pas perdre un instant de la cérémonie, et si le suisse veut leur interdire l'entrée, ils forcent respectueusement la consigne.

Les gardiens de la paix qui sont au courant de ce respect inné de la foule parisienne pour les morts se gardent bien d'en entraver l'expansion. Ils s'y prêtent, au contraire, avec une bonne grâce exquise, et s'ils usent de leur autorité contre quelqu'un, c'est contre les parents et les amis qui empêchent les badauds de bien voir tous les détails et d'exercer leur respect.

Ce louable sentiment sera, dans la suite, rendu plus vif peut-être par cette originale création des omnibus funéraires dont le succès s'accentue tous les jours. Moyennant une modique rétribution, les oisifs qui ne savent à quoi occuper les longues heures des après-midi pourront se payer de petites promenades en voiture dans nos principaux cimetières et accompagner, tout en bavardant, les convois qui passeront.

Il n'est même pas impossible qu'avec le temps les bicycles et les tricycles soient utilisés par les amateurs de ce genre d'émotion ; et, certes, la création de tricycles funéraires serait favorablement accueillie par le public. Cette réforme hardie contribuerait encore à conserver et à agrandir parmi nous le respect de la mort, qui est le monopole exclusif et incontesté de la population parisienne.

*
* *

Une bien curieuse innovation dans le monde élégant, à propos des lettres de faire-part. Quelques arbitres de la mode, réunis en assemblée solennelle, ont décrété la suppression de la bande noire qui entoure les lettres et les enveloppes, et dont les héritiers conservent l'usage un certain temps après la mort de leurs parents. Dorénavant, pour les défunts chics, cette bande noire sera remplacée par une pyramide également noire dessinée en haut du papier à gauche. Une grande pyramide signifiera que le deuil est grand, et une moyenne qu'il ne s'agit que d'un parent de second ordre.

On s'occupe encore, dans les clubs, de la réforme des vêtements de deuil, et, entre autres, du crêpe, qui est d'un effet véritablement médiocre sur les chapeaux hauts de forme. Ce n'est pas parce qu'on est en proie à une vive douleur qu'il faut être habillé d'une façon ridicule, et l'élégance ne doit pas être incompatible avec le désespoir. Il est probable qu'on substituera aux crêpes et habits noirs une espèce de décoration mortuaire, qui, placée à la boutonnière, indiquera,

suivant sa couleur et ses dimensions, le genre de perle que vous avez faite.

Nous croyons que cette intéressante réforme obtiendra un succès durable auprès des personnes distinguées.

***

L'année 1891 serait-elle fatale aux interviewers? Un reporter américain s'étant présenté chez John Sullivan, le fameux boxeur, pour lui prendre une conversation, celui-ci lui décocha entre les deux yeux un de ces coups de poing après lesquels tout entretien est impossible à continuer. Notre confrère se hâta de regagner son journal et d'y écrire le récit fidèle de cet interview, qui fit monter le tirage de plusieurs milliers d'exemplaires.

Du temps de Balzac, il y avait un maître d'armes parmi les rédacteurs de toute feuille qui se respectait : les journaux américains vont être obligés de s'attacher un boxeur pour les interviews un peu délicats.

D'ailleurs, ce genre littéraire que l'Amérique a inventé, mais que la vieille Europe a porté à son plus haut point de perfectionnement, n'est pas loin de son déclin. Déjà, à New-York même, sa patrie, il s'est fondé une ligue contre l'abus du reportage et nombre de journalistes en font partie.

Peut-être que la rage de l'information à tout prix finira par se guérir naturellement, et qui sait si, plus tard, les gazettes qui aujourd'hui se disputent la moindre nouvelle ne se feront pas un honneur d'être mal informées?

On lira, en guise de réclame :

« Notre journal est le DERNIER qui ait donné la nouvelle de la mort de M. X..., de l'Académie française. Nos lecteurs voient que nous ne négligeons rien pour les satisfaire. »

***

M. le baron Haussmann s'est malheureusement achevé avant le boulevard qui porte son nom.

Le Conseil municipal de Paris a fait plusieurs tentatives pour donner au boulevard Haussmann un nom plus en rapport avec les traditions de l'Hôtel de Ville.

Son rêve serait, paraît-il, d'appeler cette magnifique voie : *impasse Joffrin*.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Toujours des ouvrages anglais sur la France. M. S. Baring Gould vient de publier à Londres, sous le titre de : *Au pays des Troubadours*, un récit de ses voyages en Provence, où il est allé dans l'expresse intention d'approfondir la littérature félibréenne. Il donne aux habitants d'Arles, ville que d'ailleurs il prend pour un chef-lieu de préfecture (il en décrit le *préfet* et le *sous-préfet*), le nom de « Arlois ». Il cite en français le discours d'un Marseillais qui lui dit entre autres choses : « C'est un vilain métier que *cet* de président. » Il démontre que les Français ont tort d'écrire *Nîmes* soit avec un *s* au milieu ou un accent circonflexe; et, mis en veine d'éliminer des accents, il élimine ensuite ceux de *Béziers* et de *Fréjus*. Il affirme qu'en France les catholiques pratiquants se distinguent des libres-penseurs en ce qu'ils ferment leurs boutiques le dimanche. Il ne cite jamais autrement qu'en français, entre guillemets, les « *courses aux taureaux* » de Nîmes et d'Arles. Mais surtout il raille avec un humour impitoyable la prétention des Anglais à s'occuper des choses de la France, et les fautes qu'ils commettent lorsqu'ils se mêlent de parler ou d'écrire des mots français.

***

L'excentricité est plus à la mode que jamais en Angleterre. A Saint-Léonards a eu lieu, la semaine passée, une partie d'échecs où les diverses pièces étaient représentées par des personnages vivants. Lord et lady Brassey, vêtus de somptueux costumes Tudor, remplissaient les rôles du roi et de la reine de l'une des armées; leurs enfants, divers membres de la famille et des amis du voisinage complétaient le jeu. Cette singulière partie s'est jouée en présence d'une foule nombreuse, et les bénéfices recueillis ont été consacrés à une œuvre de bienfaisance.

***

Dimanche prochain, l'office religieux protestant sera célébré dans un théâtre, le Theatre Shakespeare, de Liverpool, à l'usage spécial des acteurs, actrices et employés du théâtre. Il y sera prêché sur le *Christianisme et le métier d'acteur*, et l'office sera accompagné d'un concert où figurera le personnel musical de l'endroit.

***

M. Land, le professeur de l'Université de Leyde qui a donné, en 1882, une édition définitive des œuvres de Spinoza, prépare la publication en trois volumes des écrits philosophiques d'Arnold Geulincks, le métaphysicien et psychologue flamand contemporain de Spinoza.

***

M. Edmond Gosse, l'éminent critique anglais qui a l'un des premiers fait connaître, hors de leur pays, les littérateurs scandinaves de ce temps, vient de publier à Londres une traduction très élégante et très fidèle de *Hedda Gabler*, le nouveau drame d'Ibsen.

***

Il vient de se fonder à Munich une Société artistique nouvelle, *la Vie moderne*, qui se propose de grouper dans la capitale bavaroise tous les adhérents du mouvement réaliste, appartenant à toutes les branches de l'art. La Société aura un théâtre libre, des expositions, des conférences. Elle publiera un journal hebdomadaire. Parmi les fondateurs de cette Société, qui promet de faire bientôt parler d'elle, et d'être pour le mouvement berlinois une terrible concurrence, citons seulement M. Conrad, l'éminent romancier réaliste, et M. Julius Schaumberger, rédacteur en chef du journal *Münchner Kunst*, et le véritable initiateur de cette campagne de décentralisation artistique.

***

La presse littéraire et savante de l'Allemagne a été mise en grand émoi ces temps-ci par la découverte et la publication de *Méditations manuscrites de Luther*, dont les uns affirment, les autres contestent l'authenticité, avec accompagnement de preuves et d'injures.

*
* *

Le recueil de nouvelles réalistico-décadentes de M. Hermann Bahr, *Fin de siècle*, que nous signalions récemment, vient d'être interdit par la police de Berlin, et 150 exemplaires ont été saisis.

*
* *

M. Franchetti, le compositeur d'*Azraël*, dont les journaux italiens et français ont beaucoup parlé l'année dernière, vient d'être interné dans une maison de santé.

*
* *

La *Revue* du 10 janvier annonçait que les dames américaines s'étaient entendues pour fixer leur réception tel ou tel jour de la semaine, suivant le quartier de la ville qu'elles habitent. Un de nos lecteurs nous écrit que cette coutume existe déjà dans plusieurs villes de France. A Bernay, entre autres, les dames du quartier de la Couture reçoivent le lundi, celles du quartier de Menneval le mercredi, etc.

Bulletin politique.

Intérieur et Colonies : *L'emprunt* (10 janvier). — L'emprunt a été couvert près de dix-sept fois : l'État demandait 869 millions et demi, on a souscrit 14 milliards et demi; le premier versement appelé exigeait 141 millions, les versements effectués ont atteint 2 milliards 340 millions. C'est une manifestation d'autant plus éclatante de notre puissance financière que, pour la première fois, l'État a obtenu un taux aussi faible pour un emprunt en rente perpétuelle. La mobilisation en espèces de 2 milliards 340 millions n'a nullement troublé la circulation monétaire.

Le Parlement. — La session ordinaire s'est ouverte le mardi 13 janvier. A la Chambre, M. de Gasté présidait comme doyen d'âge, en l'absence de MM. Pierre Blanc et de Kermenguy. Au Sénat, M. de Lur-Saluces occupait le fauteuil présidentiel. M. de Gasté, dans le discours d'usage, a annoncé son intention de demander une modification des lois constitutionnelles, en vue de « leur donner plus de similitude avec la Constitution américaine qu'avec la Constitution anglaise ». Au contraire, M. de Lur-Saluces s'est contenté de prononcer l'éloge des sénateurs décédés, sans se livrer à aucune considération politique. La Chambre a, dès le premier jour, réélu M. Floquet comme président et MM. Casimir-Perier, Peytral et de Mahy comme vice-présidents. M. Spuller n'a pas obtenu la majorité relative. Les secrétaires appartenant à la gauche ont été tous maintenus. MM. de Kergorlay et Dufaure, représentant la droite, ont été remplacés par MM. de Montalembert et d'Espeuilles.

Les traités de commerce. — Le ministre des affaires étrangères a fait savoir à la Commission des douanes que le gouvernement dénoncerait, avant le 1er février prochain, les traités et conventions qui constituent notre tarif général. Quant aux clauses relatives à la navigation, à l'établissement de nos nationaux, à la propriété littéraire, aux attributions des consuls, le gouvernement se propose de les reprendre dans des arrangements provisoires. — Les conventions qui ne stipulent, en matière de tarif, que le traitement de la nation la plus favorisée, ne seront pas dénoncées dès maintenant.

Sénégal : Prise de Nioro. — Le colonel Archinard, après avoir défait les Toucouleurs à Koriga (29 et 30 décembre), est entré à Nioro le 1er janvier, s'emparant ainsi de la dernière forteresse de l'empire fondé par El-Hadj-Omar. — Le 8 janvier, le colonel Dodds est parti de Saint-Louis vers Matam, pour opérer contre Abdoul-Boubaker et le punir d'avoir prêté son concours à l'ex-sultan de Segou.

Étranger : *Allemagne.* — L'élection de Bochum (8 janvier) a présenté un intérêt particulier. Conformément aux ordres venus de Berlin, la plupart des socialistes se sont abstenus, et le candidat catholique n'a pu triompher cette fois du national-libéral. Il s'agissait de remplacer M. de Schorlemer-Alst, démissionnaire, l'un des principaux membres du Centre.

Suisse. — L'agitation tessinoise n'a pas dit son dernier mot. Les radicaux se sont abstenus de voter aux élections pour la Constituante chargée, en vertu du dernier vote populaire, de reviser la Constitution cantonale du Tessin (11 janvier). La Constituante se trouve composée de 110 membres, tous conservateurs.

Les pêcheries de la mer de Behring. — Les bruits qui ont couru la semaine dernière au sujet du conflit survenu entre les cabinets de Londres et de Washington étaient dénués de fondement. Le président Harrison a communiqué au Congrès la correspondance échangée entre M. Blaine et le ministre d'Angleterre aux États-Unis : M. Blaine a formulé, dans une note datée du 30 décembre dernier, les chefs principaux du débat en tant qu'ils pourraient être soumis à un arbitrage.

Chili. — Le conflit, depuis longtemps pendant, entre le président Balmaceda et la majorité des deux Chambres, est arrivé à l'état aigu. Après avoir congédié, le 9 août dernier, son ministère de résistance et pris un cabinet réformiste juste le temps d'obtenir le vote du budget des recettes, le président s'était empressé, une fois ce vote obtenu, de former un nouveau cabinet de combat. La majorité refusa le budget des dépenses, mais le président passa outre : le 1er janvier, il régla de son autorité les dépenses de l'État, malgré les observations de la Commission de permanence. Les présidents des deux Chambres quittèrent alors la capitale sur quelques bâtiments de la flotte passés à l'opposition.

Nécrologie. — M. le comte Foucher de Careil, sénateur, né à Paris en 1826, fils du général comte Foucher de Careil, mort en 1835. Entré dans l'administration départementale sous le gouvernement de M. Thiers, il fut révoqué après le 24 Mai, fut élu sénateur par le département de Seine-et-Marne en 1876, et siégea au Centre gauche. De 1883 à 1886, il représenta la France auprès de la cour de Vienne. Il avait fondé, en 1880, la Société nationale d'encouragement à l'agriculture. Il a publié divers travaux philosophiques, entre autres une édition précieuse des œuvres de Leibniz; — le Père Larroca, général des Frères prêcheurs de saint Dominique, né en 1813, à Saint-Sébastien (Espagne); — le baron Haussmann, né en 1809, préfet de la Seine sous l'Empire. Il attacha son nom aux multiples travaux qui transformèrent et embellirent Paris, mais grevèrent dans des proportions excessives les finances municipales. M. Jules Ferry publia, dans *le Temps*, et réunit en brochure, sous le titre *les Comptes fantastiques d'Haussmann*, ses critiques sur la gestion financière du préfet. Sous le gouvernement du 16 Mai, le baron Haussmann, candidat officiel, fut élu à Ajaccio contre le prince Napoléon; — M. Alonso Martinez, homme politique espagnol, membre de la fraction démocratique du parti libéral, ministre de la justice du 8 février 1881 au 9 janvier 1883, dans le cabinet Sagasta.

Le sculpteur Aimé Millet, né en 1816. Il avait été élève de David d'Angers et avait obtenu une première médaille au Salon de 1857. Son œuvre capitale est une statue colossale de *Vercingétorix*, qui a été érigée sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, L.-Imp. réunies, Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1386)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 TOME XLVII 24 JANVIER 1891

Paris, 23 janvier 1891.

Les deux faits saillants de la quinzaine, ce sont la rentrée des Chambres et le succès constaté de l'emprunt.

Au Palais-Bourbon, le président qui devait à sa longévité l'honneur d'ouvrir la première séance a parlé comme Nestor, non seulement parce qu'il a prononcé quelques paroles de sagesse, mais surtout parce que, comme cet ancien Grec, il n'a pu s'empêcher de reprendre des histoires un peu vieilles. En entendant parler de réformes constitutionnelles, les jeunes députés ont manifesté le même ennui résigné que les Achéens aux belles cnémides quand le centenaire roi de Pylos leur contait, pour la centième fois, la querelle des Centaures et des Lapithes aux noces d'Hippodamie.

Dans la Jungfrau de poils blancs qui couvre en presque totalité la face de M. de Gasté, un trou noir s'ouvrait, d'où sortaient les mots de constitution moins anglaise et de constitution plus américaine. Et les représentants du peuple se demandaient « ce que dit la Bouche d'Ombre ». C'étaient bien des oracles qui s'échappaient de cet orifice de Trophonius; mais on ne croit plus aux oracles.

***

Le président vrai, le président élu, M. Floquet, a été plus moderne. Il n'a guère parlé que de lois d'affaires, énumérant celles qu'on avait déjà votées, celles qu'on avait encore à discuter. La Chambre a décidé l'impression de son discours; les murailles de Paris en ont été habillées: cela les reposera des insanités qu'elles sont forcées de subir et d'étaler dans la période électorale.

M. Floquet est le président idéal. Figure aimable, mine avenante, beaucoup de bonne humeur et même d'*humour*. Outre qu'il a de la représentation, il possède l'esprit de repartie qui, mieux que la censure avec ou sans inscription, le fait redouter des turbulents; un esprit parisien qui, d'une pointe acérée, perce la baudruche de la rhétorique d'arrondissement et remet à leur place les grands hommes de chef-lieu de canton; des ripostes du tac au tac, qui inquiètent même les escrimeurs qui ont vingt ans de salle d'armes ou vingt ans de chronique. On ferait un *Floquetana* des mots heureux qu'il a prodigués, à 99 centimètres au-dessus du niveau de l'eau sucrée de la tribune.

S'il consent à se tenir dans son fauteuil, qui est excellent, bien rembourré et bien en vue, le troisième siège de l'État, il peut rendre de bons services à la République et échapper à la tentation de lui en rendre de mauvais.

***

M. Floquet a été applaudi parce qu'il disait des choses pratiques et sensées. Dans une autre enceinte, M. Goblet, qui avait éprouvé le besoin de ressasser les lieux communs sur la décentralisation, n'a pas eu le même succès. Il avait choisi un théâtre de faubourg, celui des Gobelins, où le public est habitué à mouiller son mouchoir pour de vieux mélos. Cependant cette salle, où *la Pie voleuse* et *Trente ans ou la vie d'un joueur* font encore recette, n'a pas été clémente à la pièce dont M. Goblet a essayé la reprise. Sa *Décentralisation* a été sifflée, même avant le lever du rideau. Il est permis d'insinuer que les spectateurs n'ont pas fait preuve d'une excellente éducation, mais il n'est pas défendu de croire que la pièce et les acteurs ont été pour quelque chose dans l'insuccès. La pièce avait été représentée pour la première fois en province dans les dernières années de l'Empire, et l'acteur principal, l'étoile de la troupe, avait déjà subi une série d'échecs dans les départements suburbains.

On peut en conclure que les habitués du théâtre des Go-

belins, comme ceux du Palais-Bourbon, ont, quoique n'étant pas du même monde, une manière assez semblable d'entendre la politique. Ici et là on applaudit M. Floquet, on siffle M. Goblet, exactement pour les mêmes raisons : on a horreur de la métaphysique constitutionnelle, des querelles de mots, du byzantinisme politique; aux phrases les mieux tournées, on préfère aujourd'hui des actes et des faits. Le moindre grain de mil est bien mieux notre affaire.

Gageons que M. Goblet, s'il eût emprunté sa représentation au répertoire actuel de la Chambre, s'il eût parlé traités de commerce ou simplement chauffage des wagons de troisième classe, eût été mieux accueilli.

Cette expérience lui profitera pour ses débuts, qui ne peuvent manquer d'être prochains, au Théâtre-Libre.

***

La République que, depuis vingt années, on ne cesse de dénoncer aux électeurs comme totalement ruinée de finances et de crédit, vient d'obtenir un succès de confiance auprès des gens les plus défiants du monde, ceux qui ont de l'argent. Elle a vu couvrir vingt fois son nouvel emprunt.

Ses adversaires s'étudient maintenant à présenter ce succès comme vulgaire, à la portée de toutes les bourses, et ne prouvant absolument rien. Ils font remarquer que parmi les preneurs d'emprunt, les Rothschild et autres gros bonnets figurent pour une forte somme. Cette constatation n'a pour nous rien de fâcheux; on savait de reste que la République est le gouvernement préféré des petites gens; si maintenant les hauts barons de la Banque, les rois des juifs et les juifs des rois se mettent à lui prêter des millions, elle n'a vraiment plus rien à désirer. Remarquez que cette prodigue, qui se serait ruinée en palais scolaires et en chemins de fer électoraux, trouve à emprunter à 3 pour 100 : ce qui ne s'est jamais vu sous aucun des gouvernements précédents. Quant aux gouvernements éventuels, je doute que ni don Carlos, ni Philippe VII, ni Ernest Ier, ni Napoléon V, même en engageant leur future liste civile, même en acceptant en déduction des sommes versées beaucoup de crocodiles empaillés, rencontrassent des bailleurs de fonds au denier cinq. De tout cela il faut conclure que la République n'est pas une si folle personne qu'on le prétendait, et que ses dépenses, dénoncées comme voluptuaires, pour les écoles, les chemins, les railways, la liquidation du passif laissé par ses prédécesseurs, la réfection de son empire colonial, furent souvent des actes de bonne administration. Parmi ceux qui, par habitude, continuent à voter contre elle, il en est peut-être qui, par calcul, souscrivent à ses emprunts.

***

Des profondeurs du Soudan, M. le colonel Archinard a envoyé ses étrennes à la France : une province de plus et tout le harem du sultan Ahmadou. C'est le Ier janvier qu'il a fait son entrée dans Nioro, la dernière forteresse de l'empire toucouleur; mais le sultan n'était plus là pour recevoir ses dragées. Comme depuis trois ans le colonel le comble de prévenances et de visites, il a pris l'habitude de se dérober à ses politesses.

***

Est-ce un canard? est-ce un ballon d'essai? Mais de temps à autre on lit dans quelque entrefilet que M. de Bismarck a l'intention de venir en France pour y jouir du soleil du Midi. Il aurait exprimé à un reporter l'espérance qu'un vieil homme d'État disgracié trouverait bon accueil chez les Français. Mais sans aucun doute, cher prince. Soyez le bienvenu. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, comme disait le pacha. C'est pure modestie si vous n'exigez pas des illuminations, les transports d'une foule idolâtre, et des arcs de triomphe, avec des inscriptions comme celles-ci : « A l'homme qui a tant fait pour l'humanité! Au fondateur de la paix et de la concorde européennes! Au bienfaiteur de la France! »

Qui donc aujourd'hui n'a oublié chez nous la série de traquenards où M. de Bismarck a successivement attiré ce malheureux Napoléon III, et le coup du projet d'annexion de la Belgique, et le coup de la candidature Hohenzollern, et le coup des télégrammes annonçant au monde entier le prétendu affront d'Ems? Qui pourrait bien se rappeler avec quelle férocité a été conduite la guerre d'invasion, le refus obstiné de toute paix acceptable pour nous, les humiliations dont Jules Favre et Thiers ont été abreuvés, Paris bombardé au moment psychologique; puis, après la rançon de Francfort, la menace d'une nouvelle invasion en 1875, la terreur policière en Alsace et le régime des passeports, les incidents de frontière et les provocations quotidiennes?

Tout cela, c'est l'œuvre de M. de Bismarck. On n'est un peu tranquille en Europe que depuis que son jeune empereur l'a remercié. Aujourd'hui c'est un nouveau Thémistocle qui viendrait s'asseoir à notre foyer? Mais Napoléon Ier aussi demandait à s'asseoir au foyer de la Grande-Bretagne : les Anglais se sont contentés de le « plonger dans une île », et personne sur la Sprée ne s'est ému de sa lente agonie. Disgracié, M. de Bismarck? mais on ne l'a seulement pas empalé. On l'a fait riche, et prince, et duc de Lauenbourg. Cela ne lui suffit pas : il voudrait voir ce qu'il a laissé subsister de Paris, ou nouer quelque intrigue italo-allemande sur notre frontière de Nice. Mieux vaudrait mille fois avoir à faire les honneurs de la France au jeune empereur, qui désire si ardemment y venir; au moins Guillaume II, personnellement, ne nous a fait aucun mal; il a ramené un peu de sécurité en Europe et un peu d'humanité dans le régime alsacien. Quant à M de Bismarck, s'il veut chauffer ses rhumatismes, qu'il aille donc un peu plus au sud, par exemple à Naples, chez son ami Crispi. Nous ne sommes pas de ceux qui estiment que le cadavre d'un ennemi sent bon; mais nous trouvons que Bismarck vivant sent mauvais.

A. R.

COUGOURDAN AU PARADIS

Apothéose philosophique.

Le capitaine Marius Cougourdan, commandant le trois-mâts *La Bonne-Mère*, du port de Marseille, était mort : absolument et irrémédiablement mort; mort de fond en comble; mort autant qu'on peut l'être; il ne restait de lui que les os, et si blancs, si secs, si reluisants d'un beau poli, que le ver le plus habile, la plus industrieuse des fourmis, n'aurait pu y trouver à glaner une fibre de l'épaisseur d'un cheveu de jeune fille. Toutes ses victimes, et il avait tué ou pris plus de trois mille Anglais, avaient disparu de ce monde; disparu aussi, les quelque dix mille nègres qu'il avait achetés ou pris pour les vendre; les quinze millions de valeurs de prises qu'il avait écumées au cours de ses campagnes s'étaient répartis, avec les nègres, entre d'honorables familles de colons, répandant sur les plus beaux pays de la terre le travail, la prospérité, la religion et le bonheur. La tempête avait emporté les cris des mourants, les flots avaient lavé leur sang, la mer avait englouti les corps morts; tout était consommé, réglé, fini, oublié; personne ne se plaignait plus. D'ailleurs, ce qui pouvait couper court à ces vaines récriminations où les esprits chagrins s'obstinent longtemps après la fin des choses, c'est que tout ce monde, un peu plus tôt, un peu plus tard, serait venu à décès : il n'y a pas d'autre heure de la mort que celle où la vie finit; « mourir avant l'heure » n'est qu'une métaphore funéraire. Et alors tout n'était-il pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles?

Hélas! non, car le capitaine Marius Cougourdan, commandant le trois-mâts *La Bonne-Mère*, du port de Marseille, avait une âme. C'est le diable, quand on a une âme et qu'on est mort.

Tout le monde n'en a pas.

Quand on voit les écarts de l'esprit humain sur cette question effroyable de l'immortalité de l'âme; quand on considère quelle opposition cette diversité met entre la façon de vivre et de penser de chacun selon qu'il croit ou ne croit pas à la vie future, on est tenté de penser qu'en fait d'âme, chacun a celle qu'il mérite; que si on a vécu avec élégance, on s'envole de la terre avec des ailes d'ange; que si on a vécu comme un pourceau, on meurt comme un pourceau, et que, la terre rabattue sur ce qui reste, tout est fini. « De bons esprits, » comme on appelle les gens dont on partage l'opinion, se bercent de cette dernière idée, la trouvant plus noble que celle d'une vie suprême.

Cougourdan, lui, étant matelot, était chrétien; chrétien de sac et de corde faute de mieux, mais chrétien à brûler la cervelle à quiconque aurait osé devant lui offenser la sainte Vierge : à quoi il n'avait pas manqué d'ailleurs, autant de fois que le cas s'était présenté.

Et voilà comment, après avoir vécu comme quatre, après avoir aimé, tué, joui, souffert, comme pas un, après s'être battu pendant un demi-siècle avec la mer et ses monstres, avec le ciel et ses ouragans, avec les Anglais et leurs canons, sans avoir une seule fois baissé la paupière, sans avoir un seul jour manqué de faire matin et soir sa prière à la vierge Marie, voilà comment, loin d'avoir trouvé dans la mort le repos auquel il aspirait, le capitaine Marius Cougourdan avait vu s'ouvrir devant lui une seconde vie bien autrement redoutable, puisqu'elle allait être éternelle.

*
* *

Le réveil fut donc terrible quand, au moment où les mâts fracassés de son navire venaient d'écraser son corps, Cougourdan sentit son âme saisie, enlevée dans une trombe, et emportée en pleine mer aux flancs d'un nuage noir où la foudre, avec des grondements épouvantables, éclatait sans un seul instant de relâche. C'est ainsi que l'éternité commençait pour lui. Son ombre formidable errait à travers l'Océan, volant parmi les tempêtes : « Lorsque, par un gros temps, disait son historien, vous verrez rouler entre le ciel et la mer un nuage sombre rougi de lueurs sanglantes, dites un *De profundis :* c'est l'âme en peine de Marius Cougourdan, qui passe... »

Cela durait depuis près de soixante ans. Or, si l'on considère au prix de quelles souffrances et de quels forfaits, hélas! Cougourdan avait dû acheter sa gloire, on aurait pu lui compter sa vie terrestre comme un bon commencement de purgatoire qui, joint à ces soixante ans de bourrasque, faisaient plus d'un siècle d'expiation.

Quoi qu'il en soit Cougourdan souffrait encore, il souffrait inexprimablement.

La condition d'une âme dissoute dans un nuage est digne de pitié. Les microbes psychiques dont elle se compose se trouvent précipités dans un état de dispersion, de dissociation, indescriptible et intolérable. Divisé en milliards de parcelles, le moi ne garde de sa conscience qu'une angoisse incohérente, et flotte éperdu dans un tourbillon de vide où, d'une poursuite désespérée, il se cherche lui-même sans pouvoir se ressaisir jamais. Ajoutez ce voyage éternel, toujours par temps exécrable, toujours par une mer totalement démontée, avec l'ouragan, la pluie, la neige, le tonnerre et les éclairs, pour compagnie, et vous n'aurez qu'une faible idée de ce qu'on pourrait justement appeler une vie de chien.

Quelques explications, pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire de notre pauvre héros, ne sont pas ici hors de propos.

*
* *

Au moment où l'âme de Marius Cougourdan allait comparaître devant Dieu, de grands événements se préparaient dans l'univers spirituel. Un siècle allait finir, et sur la terre comme dans les autres mondes habités par des êtres intelligents, un malaise universel, oppressant toutes les âmes, leur donnait le pressentiment qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir. On ne se trompait pas. Le Seigneur, qui tient dans ses mains le bien et le mal, l'erreur et la vérité, la raison des hommes aussi bien que leur folie, avait résolu d'inaugurer les premiers jours du siècle nouveau en faisant faire à l'humanité un pas de plus dans le chemin de la vérité et de la justice : pour affranchir les hommes de la politique, de la morale et de l'ignorance, il allait les guérir de l'analyse.

Au risque de me mettre à dos ceux de mes congénères qui se sont donné la mission de morigéner ou de bousculer leurs semblables sous forme de philanthropie bourrue ou de châtiments téméraires, je ne puis me dispenser de le déclarer : la justice de Dieu ne ressemble en rien à celle des hommes. Dieu n'a pas de morale : ce que nous appelons de ce nom, et qui n'est qu'une analyse chinoise du bien, faite, comme on fait une grammaire, par des pédants, il ne le connaît pas, et si on osait l'invoquer devant son tribunal auguste, il en hausserait les épaules. Non, il ne connaît que ce qu'il a fait, des hommes, aujourd'hui sublimes, demain misérables, parfois l'un et l'autre en même temps, et quand le jour de la justice est arrivé pour chacun d'eux, il prend l'homme, il le jette dans sa balance tel qu'il est, et il le pèse en bloc.

Mais il ne l'analyse pas. Il ne prend pas une seule de ses actions pour le condamner si, dûment macérée dans le réactif de l'analyse, cette action présente les caractères requis pour constituer un fait punissable.

Le propre de la justice des hommes, au contraire, et de leur morale aussi, c'est de désarticuler la synthèse humaine, de farfouiller dans le cœur, dans le cerveau et dans les entrailles du patient, de juger l'ensemble par un détail, la vie par une heure, la conscience par un acte.

Or, de tous les sujets qu'il aurait pu choisir pour donner un exemple et manifester sa miséricorde, Marius Cougourdan présentait comme à point nommé un des plus rares assemblages de bien et de mal dont l'espèce humaine pût fournir l'échantillon. Ce n'était pas, comme pourraient le penser des esprits prévenus, que Dieu entendît par là expérimenter *in animâ vili*, car il aime trop ses créatures pour les mépriser, mais au contraire parce que, parmi tous les pécheurs dont il avait eu à se plaindre, Cougourdan l'avait plus d'une fois attendri par un je ne sais quoi d'héroïque auquel un dieu, même dans ses plus justes colères, ne saurait rester insensible : car Dieu est généreux.

*
* *

Il y a une pensée qui me hante depuis longtemps et qui m'est venue à voir le cours des choses. Je l'ai cherchée dans tous les historiens et dans tous les philosophes, espérant pouvoir me cuirasser de leurs livres pour risquer une énormité sans m'exposer à ce qu'on me lapidât, mais j'ai cherché en vain ; soit qu'ils n'aient point compris, ou bien qu'ils n'aient point osé, pas un n'en souffle mot. Et pourtant cela crève les yeux.

Il est évident, il est manifeste, qu'au bout d'un temps très court, de tout le mal qui se commet en ce monde il ne reste rien, tandis que, si peu qu'il ait été fait de bien, jamais ce bien ne périt. Le bien est immortel, il forme une trame continue et indestructible se déroulant sans fin, et où l'on voit passer les âmes, brodées comme des fleurs par l'artisan qui tisse l'étoffe de la vie : le mal, on dirait qu'il n'est que l'envers de ce beau travail, le déchet inévitable de l'opération, et qu'ainsi peut s'expliquer ce que, faute d'un mot plus juste, nous appelons sa nécessité. On entrevoit alors un peu du mystère de cette pitié coupable dont nous nous sentons touchés malgré nous devant ceux de nos frères qui tombent ; on comprend comment la miséricorde d'un Dieu qui lit au fond des cœurs peut y trouver, dans une prière ou dans un soupir, de quoi racheter le mal de toute une vie ; et quand nous voyons tous les jours ces statues infâmes ou grotesques qu'on élève à des polissons ou à de simples assassins, uniquement parce qu'on a su attacher à leur nom une idée généreuse, n'est-ce pas là le témoignage de la vanité du mal et de l'immortalité du bien ?

Or le Seigneur aussi songeait à cela, et comme, ainsi que nous l'avons fait voir plus haut, il était résulté beaucoup de bien, hélas! de tout le mal que Cougourdan avait fait dans sa vie, comme ce digne capitaine était toujours resté inébranlable dans sa foi de chrétien, il y avait de grandes raisons pour faire de lui un candidat sortable à la représentation de l'idée qui allait être révélée aux pauvres humains.

*
* *

Le lecteur judicieux n'a pas manqué de s'apercevoir, d'après tout ce qui précède, que, mort depuis plus de soixante ans, Marius Cougourdan n'était cependant encore ni en enfer ni en paradis, et que, si à la vérité il végétait dans la triste condition d'âme en peine, il n'était pourtant pas non plus en purgatoire, puisque le purgatoire est, comme chacun sait, fort loin de la terre. Un mot suffira pour faire comprendre la raison de ce régime exceptionnel : Cougourdan était marin. Or les marins, vu l'énormité de leurs vertus aussi bien que de leurs défauts, sont placés, en ce qui regarde l'expiation de leurs péchés, dans une situation, je ne dirai pas de faveur, mais hors cadre, et les

exemples de cette espèce de châtiment suspensif, laissant une voie ouverte aux prières et aux espérances de ceux qui les pleurent, ne sont pas si rares qu'on pourrait le croire. La mer est peuplée de spectres, et on ne peut pas rêver la nuit sur le pont d'un navire sans voir des âmes miroiter dans le creux de la vague ou dans les remous du gouvernail, des âmes en peine de matelots morts sans confession; tandis qu'au bord de l'horizon, voilé par la brume ou se découpant sur une éclaircie lugubre, on aperçoit le Vaisseau Fantôme, avec son pavillon gris en lambeaux, ses voiles déchirées, ses flancs ouverts, qui lutte contre l'ouragan éternel. Il faut n'avoir jamais navigué pour ne pas avoir vu cela.

C'est donc parce qu'il les aime malgré leurs petits défauts que Dieu traite ainsi parfois les marins. Même cela est si vrai, qu'un moment très favorable pour implorer sa miséricorde est quand débarque au paradis quelque fort arrivage de matelots naufragés.

Or, précisément cette année-là, la marine avait été cruellement éprouvée. Une frégate anglaise, une frégate turque, deux torpilleurs, l'un français et l'autre italien, avaient sombré à pic, et des quelque mille hommes qui montaient ces bâtiments, il n'en avait échappé que trois; toute une flotte de pêcheurs de morue avait été broyée par les glaces dans les parages de l'Islande, sans compter les centaines de bateaux de pêche qui périssent régulièrement chaque année sur les bords de toutes les mers du globe. Les matelots arrivaient au paradis par grandes volées, et le Seigneur, à les voir si nombreux et si gaillards, se sentait attendri.

Le bonheur fit qu'à un de ces moments-là le nuage où l'âme de Cougourdan était captive vint à passer en vue du paradis, et la vierge Marie, qui depuis le jour où le capitaine était mort, n'avait cessé de prier pour lui au fond de son cœur, sans rien dire, comme font toutes les femmes, par modestie, eut un élan d'espérance : ses beaux yeux se baissèrent lentement, suivant du regard la course du nuage noir jusqu'à ce qu'il eût disparu dans l'ombre d'un autre hémisphère, puis elle les releva pleins de larmes et les tourna vers Dieu.

La face du Seigneur rayonna d'une lumière éblouissante, les anges et les bienheureux se prosternèrent en criant : Hosannah! C'était le sourire de miséricorde, Marius Cougourdan était sauvé, et la vierge Marie pleurait de joie.

Tout aussitôt deux anges, choisis parmi les plus intelligents et les plus résolus, vinrent s'agenouiller devant le trône céleste pour recevoir les ordres du Tout-Puissant sur la mission exceptionnelle dont il les honorait. En leur parlant, Dieu paraissait accentuer avec une énergie singulière chacune de ses prescriptions, et en finissant il conclut par un geste péremptoire qui indiquait clairement une condition faute de laquelle la grâce de Cougourdan serait comme non avenue.

A l'instant, non loin du pôle antarctique, sur la région du globe où la mer et le ciel sont le plus épouvantables, un prodige s'accomplit! L'ouragan cessa de souffler, la mer devint unie comme un miroir, le soleil brilla, et de la masse de vapeurs qui fuyait à l'horizon se détacha un nuage sombre, rougi de lueurs sanglantes. On aurait pu le voir, immobile au plus haut du ciel, s'éclaircir, diminuer, et, à sa place, debout sur une sorte d'îlot aérien, paraître la figure du capitaine Marius Cougourdan, avec sa casquette à grande visière, son veston de drap couleur poil-de-la-bête, les mains dans les poches, l'air tout surpris.

*
* *

Il commença par se tâter partout pour s'assurer de sa propre personnalité, et ayant retrouvé son compte de tête, de corps, de bras et de jambes, il poussa un : ha!... de satisfaction, et dit :

— Troôun de l'air! c'est bien toi.

Et plaçant sa main ouverte en abat-jour au-dessus de ses yeux, il explora l'espace qui s'étendait de toutes parts immense autour de lui, et il murmura :

— Où suis-je?

A une distance prodigieuse, et invisible à tous autres yeux qu'à ses yeux de loup de mer, un point lumineux paraissait grandir très vite; bientôt on put apercevoir vaguement des espèces de rayons qui s'y agitaient. Cougourdan redoubla d'attention, avançant la lèvre inférieure, retroussant les joues, clignant des yeux, et alors, fixé sur la nature de l'objet qu'il voyait venir, il laissa tomber sa main, hocha la tête de côté et dit :

— Té! d'oiseaux.

Mais tout aussitôt, ayant réfléchi sans doute à ce que pouvait présager cette apparition, il releva sa main gauche, et s'en caressant le menton :

— D'oiseaux... dit-il, d'oiseaux... Pas de vent pour les avoir emmenés jusqu'ici... Nous sommes près de terre.

Se baissant alors pour se rendre compte de la nature du support qu'il sentait sous ses pieds, il se mit à tâter partout :

— C'est drôle, murmurait-il, c'est comme de coton, le doigt y entre. Comment ça se fait que je n'enfonce pas? Diable m'emporte si j'y comprends quelque chose.

Il se redressa, tournant de tous côtés pour se rendre compte de sa situation.

— Marius, dit-il, que vas-tu faire?

Il se mit alors à mesurer ce que, faute de mieux, nous appellerons sa terrasse.

— Quatre pas de long, trois de large, pas d'arbres, pas d'eau... Tu ne peux pas rester ici...

Tout à coup, au moment où il venait de se retourner d'un autre côté, il voit, ô prodige! une embarcation accostée à sa terrasse, mais une embarcation d'un aspect si merveilleux que Cougourdan demeura un moment bouche béante à l'admirer, tout en ne pouvant se rendre compte ni de la substance éblouissante dont elle était faite, ni de l'élégance surnaturelle dont elle semblait rayonner. Mais il se remit promptement :

— Bonne Mère, dit-il en saluant jusqu'à terre et en faisant un signe de croix, y a que vous au monde pour avoir envoyé à votre serviteur en détresse une pareille embarcation, et qui est joliment bonne, car je m'y connais. Je suis sur une île où je ne peux pas rester : je vois une embarcation, je m'embarque, à la grâce de Dieu ; quoique je croyais qu'on ne peut pas naviguer sans eau, mais je me dis : Puisque ce canot est venu, il peut s'en aller, et à Dieu va-t'! Ah! si je n'étais pas mort, quel diadème de pierres précieuses je vous promettrais pour votre statue à Notre-Dame de la Garde! Mais je suis trop mort pour me permettre d'entrer dans votre église : je dois sentir si mauvais! Excusez-moi donc, mais croyez bien que je l'aurais fait de bon cœur sans ça.

Et ce disant, le capitaine Marius Cougourdan, avec toute l'aisance et toute la dignité d'un marin qui a commandé pendant un demi-siècle, s'assit au fond du canot et prit en main la barre du gouvernail.

***

— Bon, dit-il alors avec le plus grand calme, me voilà embarqué, c'est quelque chose : mais je ne vois ni avirons, ni gaffe, ni mâts, ni voiles, ni matelots. Tout ce que je pourrais faire, ce serait de godiller avec le gouvernail, mais à quoi ça me servirait, puisqu'il n'y a pas d'eau? C'est égal, j'ai confiance, puisque ça ne peut être que la bonne Mère qui m'ait envoyé ce canot. Allons toujours, après nous verrons!

Alors, à l'avant et à l'arrière de l'embarcation, deux anges parurent. Le premier mit une main sous la quille du bossoir, le second vint se placer à l'arrière en poussant d'un bras contre la poupe, et le canot, fendant l'espace avec une rapidité prodigieuse, partit comme un trait.

Cougourdan, immobile et quelque peu étonné, tenait toujours le gouvernail d'une main ferme. Il ne tarda pas à se remettre de sa légère émotion, et s'adressant à l'ange de l'avant, il lui dit, pour entrer en conversation :

— L'embarcation est bonne, je vois ça. Nous ne chavirerons pas. Et quand nous chavirerions, ajouta-t-il en lui-même, comme il n'y a pas d'eau, nous ne nous noierons pas, pardi! Allons toujours, quoique ce soit bien drôle, puis!

Quelques instants se passèrent, pendant lesquels le capitaine, absorbé en de profondes réflexions, cherchait à se rendre compte de sa situation. Les deux anges lui inspiraient un saint respect, il n'osait pas trop les interroger, de crainte de leur paraître mal élevé, et cependant, ne fût-ce que pour savoir dans quelle direction il devait gouverner, il désirait vivement sortir d'angoisse. Il se tourna à demi vers l'ange de l'arrière, et, sans lâcher le gouvernail, lui demanda :

— Vous êtes de ce pays-ci?

— Il n'y a pas de pays, ici, répondit l'ange d'une voix mélodieuse.

— Ah! et qu'est-ce qu'il y a donc là tout autour de nous?

— L'espace.

— Ah! Et... où allons-nous comme ça?

— Nous ne devons pas vous le dire, répliqua l'ange en souriant.

— Par exemple, se dit le capitaine tout en sentant monter à sa tête une bouffée de ses défuntes colères, voilà qui est fort! Décidément y a que moi de marin dans ce canot : c'est moi qui commande, ces deux volatiles qui le font aller, c'est pas comme qui dirait des matelots? Attends un peu, je vais te mettre au pas, toi! Depuis quand, dit-il en élevant la voix, est-ce qu'on refuse de répondre à un capitaine qui vous demande une chose? Est-ce que vous ne savez pas que le capitaine est, après Dieu, maître de son navire, et qu'à son bord tout le monde doit lui obéir, depuis le plus petit mousse jusqu'au plus gros passager?

L'ange baissa la tête et parut intimidé.

— Ha! ha! il a peur, se dit Cougourdan. Et d'un geste machinal, il chercha à sa ceinture le pistolet efficace avec lequel il avait tant de fois mis du plomb dans la tête aux matelots trop légers de caractère. Fort heureusement le pistolet était mort comme son maître, et Cougourdan n'en saisit que l'ombre, sans quoi peut-être l'espace infini aurait vu s'exécuter dans son sein une application inattendue de l'article 365 du code de justice militaire pour l'armée de mer, du 4 juin 1868!

Mais l'ange se fut vite remis de son premier mouvement, et relevant la tête avec une assurance marquée, il répondit :

— Vous ne commandez pas le canot. Vous êtes embarqué comme passager.

— Ah! c'est comme ça! dit Cougourdan en s'adossant au bordage et en lâchant le gouvernail, eh bien! je ne gouverne plus : le canot ira où il voudra.

— Oh! répliqua l'ange, vous pouvez bien vous dispenser de cette peine-là; ce que vous faites et rien, c'est la même chose. Nous-mêmes, vous croyez que nous poussons? Pas plus! Le canot va tout seul. On a mis une barre, c'était pour vous faire honneur; mais si ça vous ennuie...

— Que non pas, diable! répondit Cougourdan. Et reprenant la barre, il continua jusqu'à la fin de la

tenir d'un aussi grand sérieux que si le salut du canot en eût dépendu.

*
* *

Le reste du voyage s'acheva sans incident, comme on comprend bien que les choses peuvent se passer dans un espace où il n'y a rien contre quoi un canot puisse aller s'échouer, et Cougourdan venait à peine d'apercevoir, dans un lointain immense, une espèce de vapeur grise, que le canot accosta sur un nuage de couleur roussâtre dont le bord, taillé à pic, présentait un débarcadère formé d'une échelle de fer perpendiculaire de plus de cent pieds de haut. Les anges, ayant mis le canot à bord, firent signe à Cougourdan, qui se leva, empoigna le premier barreau, mit un pied sur l'échelle et, renversant la tête en arrière, dit aux deux canotiers célestes :

— Quoique je ne sache pas encore où vous m'avez mené, vous avez l'air trop brave pour que je vous croie capables de m'avoir fait quelque cochonnerie. N'importe, vous m'avez amené à bon port, c'est toujours autant. Si par cas je me trouve un jour à pouvoir vous être agréable pour l'avantage de vos affaires, comptez sur moi, et que la bonne Mère vous donne bon vent pour retourner à votre port d'attache.

Et mesurant de l'œil la hauteur effrayante de l'échelle :

— Troôun de l'air! dit-il, en voilà une qui est plus haute que les haubans d'un vaisseau de soixante et quatorze! Diable! au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, *Amen*.

Et s'élançant avec une vigueur superbe, quoique posthume, Marius Cougourdan commença de grimper à l'échelle.

Les deux anges, se balançant à côté du canot sur leurs ailes déployées, le regardaient d'un air de profond attendrissement, comme on regarde un homme qui part pour une dangereuse aventure. Quand il fut au milieu de son ascension, un des anges, celui avec lequel il avait tenu l'étrange dialogue qu'on sait, et comme s'il eût cédé à un mouvement plus fort que sa volonté, leva une main vers lui et lui cria :

— Mon capitaine! mon capitaine! Tiens bon! Je ne peux rien vous dire, mais votre salut éternel dépend de ce que vous allez faire!

Cougourdan tourna la tête pour voir qui lui parlait ainsi, mais tout avait disparu. Il continua de grimper avec une nouvelle ardeur, et ayant enfin atteint le dernier échelon, il s'appuya des mains et des genoux, et se trouva bientôt debout sur le bord.

*
* *

Il était attendu. Un personnage, qui de loin paraissait avoir l'air fort respectable, lui fit signe et vint à sa rencontre.

— Venez, dit-il à Cougourdan, je vais vous ouvrir.

Le personnage était vêtu d'une robe rouge si longue qu'elle ne laissait pas voir les pieds, à manches très longues aussi, qui cachaient les mains, et d'un manteau noir traînant jusqu'à terre. On ne voyait guère de son visage que le nez et les joues, assez vivement colorés en rouge. Une barbe grise, drue et frisée, lui montait presque aux yeux ; sa tête et son front disparaissaient sous une chevelure grise crépue qui descendait sur les épaules et qui, aux deux coins du front, formait deux touffes d'une hauteur considérable, et dont le développement faisait songer à la perruque de Louis XIV ; il portait une paire de lunettes vertes extrêmement larges : toutes choses qui laissaient peu d'expression à sa figure. Un trousseau de clefs énormes pendait à sa ceinture.

— Bonjour, Marius Cougourdan, dit-il au capitaine en lui tendant la main.

— Vous me connaissez? dit celui-ci.

— Hé! qui ne connaît un matelot tel que vous? Votre nom est célèbre sur toutes les mers du globe. Vous êtes un héros, mon ami. Vous avez tué tant d'Anglais!

— Ah! ce n'est pas le plus beau de mon histoire. J'en ai peut-être trop tué... Croyez bien que si c'était à refaire...

— Allons donc, allons donc! Vous recommenceriez, et vous feriez bien, c'est moi qui vous le dis.

— Il est bien flatteur pour moi, ce vieux, mais il n'est pas tendre, se dit en lui-même Cougourdan; et s'adressant au vieillard, il lui demanda :

— Vous êtes...?

— Saint Pierre, et je viens ici pour vous montrer le chemin du paradis.

— Saint Pierre! Le paradis! Ah! bonne Mère, je savais bien que vous ne me laisseriez pas dans la peine! s'écria le capitaine en se jetant à genoux ; *meâ culpâ, meâ culpâ,* vous m'avez pardonné mes péchés, ah! que je vous remercie et que je vous aime! Et vous, respectable saint Pierre, vous allez donc me mener au paradis?

— Je vais, répéta le saint, vous montrer le chemin du paradis.

Tous deux se mirent en marche sur une espèce de terrain vague et dénudé de couleur roussâtre, qui ressemblait à de la brique pilée, et où aucun chemin n'était marqué. Cougourdan regardait de côté et d'autre d'un air surpris.

— La terre est donc rouge comme ça, au paradis?

— Non, répondit saint Pierre, c'est ici des terrains vagues, abandonnés, qui ne servent plus. Autrefois il y a eu... mais maintenant... tout ça est brûlé...

Il se fit un silence. Ils marchaient toujours; peu à peu l'aspect du terrain changea, et sur une pente couverte d'une espèce de cendre grise, Cougourdan vit

épars des débris de marbre, de bronze, de bois à demi brûlé, qui jonchaient au loin la colline.

— C'est le cimetière des fausses religions, dit saint Pierre. Ah! ah! tous ces suppôts d'idolâtrie qui se carraient dans des temples où leurs prêtres se faisaient gorger de plaisir et de viandes, nous les avons mis à leur place, au feu, au feu! et nous sommes les maîtres du monde, maintenant! C'était ici l'Olympe des païens.

— Pourtant, objecta Cougourdan, sur qui les vestiges de cette exécution en masse faisaient une impression désagréable, il vaut encore mieux être païen que de n'avoir pas de religion du tout.

— Non, non, non, non, au feu, au feu les idolâtres, au feu les païens!

— Et alors, comme ça, on brûle donc des gens en paradis? Je croyais qu'on ne brûlait qu'en...

— Taisez-vous, interrompit saint Pierre en lui sautant sur le bras, ne parlez pas de choses que vous ne connaissez pas. Vous en verrez bien d'autres qui ne vous étonneront pas moins.

— En voilà un, se disait Cougourdan en regardant de côté son compagnon, qui me semble un peu drôle, lui aussi.

Ce disant, ils achevaient de monter la colline, et ils arrivèrent au pied d'une muraille très élevée qui s'étendait à droite et à gauche à perte de vue. Une porte basse, ressemblant assez au guichet d'une prison, était devant eux. Au-dessus était écrit en grosses lettres : SORTIE.

Saint Pierre prit à deux mains une des clefs de son trousseau, et ouvrit trois serrures qui, fermées à triple tour, grinçaient avec un bruit affreux. D'un coup d'épaule il poussa le battant de la porte, la faisant claquer violemment contre la baie où elle était attachée; il passa le premier, et prenant Cougourdan par la main, il le tira à lui et lui fit franchir le seuil en lui disant :

— N'ayez pas peur. Entrez. Puis il referma toutes les serrures, poussant en outre quatre gros verroux fermés au cadenas.

La porte, à l'intérieur, était bardée de fer. Au-dessus était écrit : PORTE DU PARADIS.

— Ces gens se sont trompés, il me semble, se disait en lui-même Cougourdan; ils mettent : SORTIE du côté où on entre au paradis, et : PORTE DU PARADIS du côté où on en devrait sortir. C'est peut-être le peintre qui aura fait erreur, mais c'est drôle...

Tout cela, joint aux autres remarques singulières qu'il avait déjà faites, lui donnait une espèce de malaise. Il avait beau interroger son cœur, il n'y sentait aucune joie.

*
* *

— Eh bien, nous y voilà! lui dit saint Pierre en se frottant les mains et en le regardant sous ses lunettes. Tous les plaisirs sont devant vous; je vais vous faire visiter tout... l'établissement, et vous n'aurez qu'à choisir. Vous ferez ce que vous voudrez : ici on n'a d'autre maître que soi, et de tous les côtés vous trouverez des gens aimables pour passer avec eux votre temps le plus gaiement possible. Que dites-vous de ça, hein? Hé! vous ne paraissez pas vous rendre compte de votre bonheur?

— Si fait... si fait, répondit Cougourdan, mais vous savez? je suis un peu... un peu...

— Oui, oui... il y en a beaucoup qui, en arrivant, sont un peu... un peu... mais on les remet vite! Venez, et nous allons voir à vous trouver... votre affaire.

Prenant le bras du capitaine, saint Pierre le fit entrer dans une allée assez étroite ombragée d'arbres épais. En passant, Cougourdan en attrapa une feuille, qu'à sa profonde stupéfaction il reconnut être aussi lourde et aussi dure que si elle eût été de métal.

— Té! on dirait du fer, dit-il en s'arrêtant court.

— Ce n'est pas du fer, répondit saint Pierre, c'est mieux que cela.

— Et quoi?

— Du bronze.

— Des feuilles de bronze!

— Et les arbres aussi. C'est plus beau. Et plus solide. Et ça va au feu. Ce sont des arbres immortels; une fois plantés, il y en a pour l'éternité.

En sortant de ce bois, ils arrivèrent à un espace immense dont la couleur rouge l'étonna profondément.

— C'est la grande prairie de la Joie, lui dit saint Pierre.

— Une prairie? Y a pas d'herbe.

— Que voulez-vous qu'on fasse d'herbe ici? Il n'y a pas de bestiaux. D'ailleurs c'est laid, l'herbe verte : le rouge est plus joli.

— Ça dépend des goûts, dit philosophiquement Cougourdan. Avez-vous des rivières?

— Non, des ruisseaux. En voilà un là-bas, mais c'est de l'eau sulfureuse chaude.

— Et l'eau pour boire?

— On ne boit pas d'eau ici.

Mais un autre objet vint occuper toute l'attention de Cougourdan; saint Pierre, hâtant le pas, le conduisit au milieu de la prairie et, l'ayant fait monter sur une colline qui s'y élevait, lui fit voir à ses pieds, sous une espèce d'immense verger entremêlé de bosquets et de tonnelles, une assemblée innombrable d'hommes et de femmes qui, vêtus de costumes appartenant à tous les pays et à tous les âges, se livraient à des plaisirs variés. Il y avait là des jeux de quilles, des escarpolettes, des tirs, des loteries, des bals champêtres; sous les tentes et les tonnelles, de vieux soldats prenaient l'absinthe ou buvaient de la bière en fumant leur pipe; des chevaux de bois tournaient, chargés de gens riant aux éclats : on aurait dit une foire.

Saint Pierre lui fit descendre la colline et, le menant de place en place, lui vantait le bonheur de ces gens, et le pressait à tout moment de prendre part à leurs plaisirs. Mais plus il insistait, plus Cougourdan devenait froid : un je ne sais quoi de forcé, d'équivoque, semblait percer sous cet étalage de joie.

— Tenez, lui disait saint Pierre en passant devant les tables immenses où des centaines de convives se gorgeaient avec voracité des mets les plus exquis, si vous m'en croyez, vous ne chercherez pas plus loin. Vous ne trouverez rien de mieux qu'un ordinaire comme celui-là, qui ferait envie à des empereurs et à des cardinaux : bien manger et bien boire est encore ce qu'il y a de plus heureux pour un homme, n'est-il pas vrai?

— Je vous remercie bien, répondit d'un air distrait Cougourdan, je n'ai jamais été gourmand, et manger du matin au soir ne suffirait pas à mon bonheur. Et puis, manger quand on est mort, cela n'a pas d'avenir.

— Au fait, dit saint Pierre, vous avez peut-être raison, et après les fatigues et l'agitation de votre vie, c'est le repos qui vous convient. Nous voici justement dans le vallon de la Paix. Ici le bonheur consiste à ne rien faire, ou, si on l'aime mieux, à n'avoir d'autre occupation que des travaux insignifiants.

*
* *

Ils parcoururent le vallon. On voyait, ici un pêcheur à la ligne immobile à la même place depuis peut-être six mille ans; là un berger idiot qui jouait, sur la flûte de Pan, un air d'une seule note; plus loin, un amateur tournant des petits barils en buis ou des ronds de serviette en coco; un pianiste, à longs cheveux cylindrés comme des chandelles, jouait deux concertos, un de chaque main; sur une place bien aplanie, un monsieur collectionnait des timbres-poste; un autre, armé d'un filet vert, courait après des papillons qu'il piquait sur des bouchons; un vieux maniaque examinait des tulipes à travers une loupe; un rentier en robe de chambre fumait une pipe inextinguible; un concierge, défunt depuis cent ans, ronflait, son cordon à la main.

— Voilà des gens heureux, n'est ce pas? dit saint Pierre à Cougourdan. Croyez-moi, faites comme eux.

— Comme eux! J'aimerais mieux retourner dans mon nuage que de mener une pareille vie de fainéant. Ah! pour ça non, par exemple, voyons autre chose. Qui sont ces gens là-bas sur la lisière de ce bois?

— Ah! ah! mon gaillard, lui dit son guide, vous flairez ça de loin! Je vois que c'est là ce que vous cherchez. Ce bois est rempli de bosquets les plus touffus du monde, et ces bosquets sont peuplés des femmes les plus jolies de la terre; tout ça cueilli dans sa fleur, pour la plus grande joie des élus. Seize à dix-huit ans.

Cougourdan jeta un coup d'œil circonspect à son compagnon et, se prenant le menton, il lui posa la question suivante :

— Y a-t-il de négresses?

— Des négresses? Allons donc! Nous n'avons ici que des gens comme il faut.

— De bayadères?

— Non.

— D'odalisques?

— Non.

— D'Indiennes?

— Non plus.

— Euh... Tenez, vous êtes bien aimable et je vous remercie de votre politesse, (quoique, se dit-il en lui-même, c'est une drôle de politesse de la part d'un saint... Enfin!) mais je vous dirai franchement que pour m'amuser, moi, il faut qu'une femme soit faite autrement que les autres. L'amour, j'y ai été pris deux fois pour des blanches, une brune et une blonde : j'ai mon compte. Au lieu qu'une femme noire, jaune, chocolat, ça peut amuser un moment; elle serait bleue ou verte, ah! je ne dis pas. Y en a pas, de femme bleue ou verte, là-bas?

— Oh! s'il ne tient qu'à ça, rien ne serait plus facile que de vous en teindre une ou deux.

— Merci! pour qu'elle me déteigne dessus!

— Ce que je vous en disais, murmura saint Pierre avec une nuance d'embarras, c'était pour l'acquit de ma conscience, car au fond je comprends bien qu'à votre âge...

— A mon âge? L'âge n'y fait rien, aux marins. Je ne suis pas si vieux, puis. Croyez bien que je saurais encore faire la différence d'une jolie femme et d'une vilaine. C'est égal, allons plus loin.

*
* *

Cougourdan, silencieux et rêveur, suivait son guide. Toutes ses idées sur le paradis étaient bouleversées. Et puis l'observation du saint l'avait blessé.

— C'est tout de même un drôle de saint que ce particulier-là. Qu'est-ce que ça veut dire, qu'il me propose de me goberger avec ces gourmands, ou de passer ma vie à rien faire avec ces paresseux, ou d'aller courir la prétantaine avec des femmes dans un bois? Hon, hon, tout ça n'est pas clair. Avec sa tignasse, sa barbe et ses lunettes, je ne peux voir que son nez rouge. Ce nez ne me va pas... J'ai vu ce nez-là quelque part... « Tiens bon! Je ne peux rien vous dire, mais votre salut éternel dépend de ce que vous allez faire : » si l'ange m'a dit ça, c'est qu'il faut que je veille au grain. Puisque je suis en paradis, pourtant? Mais, au fait, y suis-je bien? Pourquoi y a-t-il écrit « Porte du paradis » en dedans de la muraille et pas au dehors? C'est-il naturel, ça? Et quand je lui ai demandé s'il allait me mener au paradis, il n'a pas répondu franchement, il a dit : « Je vais *vous montrer le chemin* du paradis : » ce

qui n'est pas la même chose ... Mon pauvre Marius, té! tu as bien l'air que tu vas avoir encore une fois du fil à retordre! Qui sait? peut-être que tu n'es pas mort, et que tout ça n'est qu'une malice de ce b... de Satan pour te f... lanquer en enfer. Ah ben! si c'est ça, mon bon, tu ne le porteras pas en paradis, tu sais? Nous allons voir.

— Brave capitaine, commença saint Pierre.

— Il me flatte, pensa en lui-même Cougourdan; voilà la seconde fois... Voyons un peu.

— Un héros comme vous...

— Encore, se dit Cougourdan.

— ...qui n'a vécu que pour la gloire, doit être en effet dédaigneux des plaisirs et des jouissances où se complaisent les hommes de terre. Ce qu'il vous faut, c'est ce séjour glorieux des champs Élyséens, dont vous apercevez là-bas les ombrages et les colonnades, et où les âmes des héros, des guerriers, morts pour la patrie ou contre ses infâmes oppresseurs, réunis sous les lambris dorés des palais les plus magnifiques, respirent pour toujours l'encens qu'on prostituait jadis à de viles superstitions; ils écoutent en souriant les odes sublimes que des poètes, enflammés du plus pur patriotisme, chantent à leur louange aux sons d'instruments harmonieux. Là, assis sur des trônes d'or, entourés de tout ce que le faste et l'opulence peuvent offrir de plus désirable à l'orgueil et à l'envie d'un mortel, ils reçoivent la juste récompense de leur héroïsme. Par un hommage digne de leur grandeur, celui qui leur fait cette destinée a voulu, pour animer leur apothéose et garder à leur auguste visage toute sa majesté, leur laisser au cœur les colères dont ils ont tant de fois, dans l'exercice de leur mission, foudroyé les ennemis de la justice et de l'humanité. Vous, qui tant de fois aussi vous élanciez, enflammé d'une noble furie, contre les ennemis de la France, allez vous asseoir parmi ces grands citoyens.

— Citoyen... pensa Cougourdan en levant les yeux en l'air comme pour chercher un souvenir, citoyen... Où diable ai-je entendu ce mot-là? Et aussi je ne sais quoi qui ressemblait à ce qu'il vient de me dire?

— Allons! dit saint Pierre, j'espère que du coup vous allez vous décider. Ou j'y perds mon latin, ou voilà une tentation à laquelle un homme tel que vous ne peut pas résister.

— Eh bien, franchement, dit Cougourdan en balançant la tête d'un air bonasse, c'est ce qui vous trompe.

Saint Pierre frappa du pied en serrant les poings.

EUGÈNE MOUTON.

(La fin prochainement.)

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

IV.

LES MATINÉES BALLANDE.

En ce temps-là — c'est de l'an 1869 que je parle — il n'y avait point de matinées le dimanche dans les théâtres, et personne n'imaginait qu'il pût y en avoir. Je vis entrer un matin chez moi l'homme à qui revient l'honneur d'avoir tenté l'entreprise et qui m'en apportait tout chaud le projet qu'il venait d'enfanter. C'était M. Ballande. M. Ballande était à cette époque fort peu connu du grand public; il est même permis de dire qu'il ne l'était pas du tout. Il avait été, au sortir du Conservatoire, engagé à la Comédie française pour y jouer les héros ou les confidents de la tragédie, n'avait pu réussir à s'y faire la place dont il se croyait digne, et s'était enrôlé dans la troupe de Rachel, quand la grande tragédienne avait organisé sa première tournée à travers l'Europe et les deux Amériques.

Il n'avait pas tardé à se fâcher avec elle. Et quand on lui demandait pourquoi elle s'était séparée de lui, il n'avait aucun scrupule à dire les motifs de cette brouille. Mlle Rachel était jalouse de lui : lorsque, après un acte où il avait transporté l'auditoire, il était rappelé à grands cris par un public enthousiaste, Mlle Rachel voyait avec dépit, quand tous deux reparaissaient pour le saluer, que tous les applaudissements, au lieu d'aller à Chimène, s'adressaient au Cid. Elle n'avait pu supporter plus longtemps cet écrasant voisinage: elle l'avait éliminé de sa troupe. Elle s'en était souvent mordu les doigts; car c'était lui qui lui donnait pour ses rôles des indications précieuses, et il savait de source certaine que, plusieurs fois, voyant l'accueil glacé qu'on lui faisait, elle s'était écriée « : Ah! si Ballande était là! » Mais Ballande n'y était plus.

Il contait ces choses-là d'un ton posé et doux, avec un air de conviction tranquille, sans témoigner en rien qu'il aspirât à la présidence de la république. C'était un Gascon froid, madré et onctueux. Des cheveux gris, qui tombaient droits sur ses épaules, encadraient sa figure large et placide. Il avait le geste lent et majestueux. Souvent il s'oubliait à parler de lui à la troisième personne : c'était une marque de déférence qu'il devait à son talent.

Ce Gascon était dans la conversation un homme redoutable. Quand il avait commencé d'exposer son idée, le flot coulait avec la continuité d'une tirade d'alexandrins tragiques, et il fallait renoncer à tout espoir de l'arrêter ou de le suspendre. Il était de la race de ceux à qui l'on ne peut se soustraire, à moins de leur laisser

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3 et 10 janvier 1891.

aux mains le bouton d'habit par où ils vous retiennent.

Je frémis à son aspect. Je savais qu'il faisait des pieds et des mains pour rentrer à la Comédie-Française, et que la Comédie-Française ne voulait point de lui. Il m'avait plus d'une fois entretenu de la décadence des études tragiques en France; il ne m'avait pas laissé ignorer qu'il était le seul artiste au monde qui pût restaurer rue Richelieu le culte de Corneille et de Racine. Il avait été le maître de Rachel; il saurait former d'autres tragédiennes,

Et de David éteint rallumer le flambeau.

Il prononçait *éteingnt;* car il avait l'accent du Midi, mais si peu, si peu! C'était la gousse d'ail dans le manche du gigot. Cette pointe d'accent ne faisait que relever la saveur de la diction. Rachel la lui avait enviée; mais c'était là une de ces qualités qu'on n'acquiert pas plus tard, comme on veut. Il faut avoir été pris jeune; il faut être né au pays des truffes.

Je me mis en posture d'écouter l'éloge de la tragédie et le récit de la dernière tournée de Rachel; il ne disait point : la grande Rachel; il ne disait pas non plus : Rachel tout court; il disait : Mlle Rachel, avec une emphase où se sentait une nuance de protection paternelle et de dépit froissé; il fallait entendre là-dessous : Mlle Rachel, qui a été mon élève, et qui m'a payé de mes soins par une si noire ingratitude.

Mais non; il ne devait pas être question cette fois de ses démêlés avec l'ingrate Rachel. Il entra grave, mystérieux, recueilli, l'air d'un évêque qui présente sous le dais le Saint Sacrement aux fidèles; il m'apportait un projet grand comme le monde, un projet qu'il avait longuement médité et mûri, un projet qui allait révolutionner l'art dramatique et pour lequel il avait besoin de mon concours. J'écoutais ce préambule magnifique avec une certaine inquiétude. C'est que ces Méridionaux sont de terribles gens : on ne sait jamais avec eux si l'on va avoir affaire à un toqué ou à un fumiste.

— Je me suis entendu, me dit-il, avec le directeur de la Gaîté : il me loue la salle pour les après-midi des dimanches d'hiver, et j'ai l'intention d'y convier le public à des représentations où je donnerai les chefs-d'œuvre de la tragédie classique.

Je le regardai pour voir s'il ne se moquait pas de moi. Il était sérieux comme un pape.

— Pardon! lui dis-je, mais la tragédie n'attire déjà que peu de monde à la Comédie-Française, et même alors qu'elle y est jouée avec ensemble et par des artistes de talent. C'est folie d'espérer qu'avec une troupe raccolée au hasard sur le pavé de Paris, le dimanche, entre deux et cinq, vous amènerez la foule dans un théâtre voué aux féeries, pour y voir *le Cid* ou *Phèdre*.

Il sourit avec bienveillance :

— Je compte, me dit-il, pour attirer le public, sur deux innovations. La première, c'est la réduction du prix des places : l'orchestre et le balcon à quarante sous, les premières loges à trois francs, toutes les autres places à vingt sous; je veux démocratiser l'art.

Et il me servit une superbe tirade sur le goût du peuple pour les belles œuvres.

— Passons à la seconde, lui dis-je.

— C'est précisément pour la seconde que je viens réclamer votre aide. J'ai pensé à faire précéder la représentation d'une conférence où un orateur expliquerait à ce public tout neuf ce qu'on va lui montrer, et le mettrait au courant de ce qu'il doit savoir pour le goûter pleinement.

Cette proposition n'aurait rien d'hétéroclite aujourd'hui. Il faut vous reporter au temps pour comprendre à quel point j'en fus étonné. Tout cela était si en dehors des habitudes! Le théâtre classique transporté à la Gaîté! Un dimanche! en plein jour! une conférence avant le spectacle! Je ne me voyais pas parlant dans un théâtre et faisant le boniment de la lanterne magique.

— Ah bien! m'écriai-je, si vous croyez qu'en ajoutant une conférence à une tragédie vous avez plus de chance de séduire les Parisiens, vous êtes loin de compte. La tragédie n'est pas trop en faveur; mais la conférence est en plein discrédit. Nous venons d'en faire l'épreuve. Après une année de lutte, Yung a été forcé d'y renoncer, et son Athénée est devenu un théâtre de vaudevilles et d'opérettes. Vous aurez deux repoussoirs l'un par-dessus l'autre. La conférence fera fuir ceux qu'aurait attirés la tragédie; la tragédie écartera les amateurs de conférence, s'il en est encore. Vous n'aurez personne.

Ballande n'était pas de ceux qu'on démonte. Il me rappela les campagnes que j'avais si souvent menées dans le journalisme en faveur du grand art classique et surtout de la tragédie; il me fit sonner haut la gloire qu'il y aurait à la réinstaller, triomphante, dans un grand théâtre; à initier les jeunes générations aux chefs-d'œuvre du temps passé. S'il avait jeté les yeux sur moi, c'était que j'étais le seul qui fusse capable de cette besogne, moi qui étais à la fois professeur, journaliste et conférencier. Il ne comprenait rien à mon hésitation; il m'en faisait honte. Vraiment il parlait avec beaucoup de chaleur; et il y avait dans tout ce qu'il disait un air de sincérité dont je ne laissais pas que d'être touché au fond.

Vous avez pu voir par ces confidences où je me laisse aller sur moi-même que si je suis très prompt à voir les difficultés des choses et à mesurer les inconvénients, je suis assez facile à revenir à l'opinion opposée, si l'on me presse d'arguments qui me semblent justes et solides.

— Après tout, me disais-je, ce diable d'homme pourrait bien avoir raison! Au fond, la nation française a dans le sang le respect et le goût de la tragédie; qui

sait si elle n'attend pas en effet qu'on lui fournisse une occasion nouvelle de la voir autre part qu'à l'Odéon ou à la Comédie-Française, où il est de convention qu'elle ennuie son monde.

Plus Ballande me voyait faiblir, plus il me poussait l'épée dans les reins.

— Écoutez! lui dis-je enfin; donnez-moi trois ou quatre jours pour réfléchir et consulter. Vous n'avez pas besoin d'une réponse immédiate, puisque vous n'ouvrez que de dimanche en huit.

Il me serra la main et s'en fut, croyant avoir cause gagnée. Et, de fait, je me sentis tout d'abord un grand penchant à tenter l'épreuve.

Qu'est-ce que je risque? pensais-je à part moi. A supposer que nous ne réussissions pas — et c'est à quoi il faut s'attendre — l'entreprise n'en restera pas moins honorable. Il n'y a aucune honte à tomber, quand le but où l'on court est très noble. Ce sera un léger ennui; ce ne sera pas un gros ridicule.

J'étais presque décidé, quand j'eus l'idée fâcheuse d'en parler à mes amis. Voulez-vous un conseil, vous qui me lisez? quand vous croirez une chose bonne en soi, si vous avez envie de la faire, ne consultez jamais personne. On peut prédire à coup sûr qu'un général qui assemble son conseil de guerre ne se battra pas. J'avais pour amis des gens d'esprit, des Parisiens, et des Parisiens qui ont de l'esprit l'ont volontiers sceptique et, tranchons le mot, blagueur.

Tous les mardis, en ce temps-là, j'en avais à déjeuner de douze à vingt, tantôt plus, tantôt moins, qui avaient choisi mon petit appartement de la rue de La Tour-d'Auvergne comme lieu de rendez-vous. On y mangeait assez mal, mais fort gaiement. Il s'y disait mille folies et l'on n'y parlait point politique. C'est à ce docte aréopage que j'exposai la proposition de Ballande et que je demandai conseil.

Au nombre de mes habitués, j'avais un clubman, très connu dans les cercles et sur le turf; c'était Mosselman, qui est mort aujourd'hui. Mosselman était un fantaisiste, qui se piquait de connaître tous les mondes parisiens, mais qui ne se plaisait que dans ceux où l'on s'amuse. Il était fort bien vu, grâce à son énorme fortune, à ses illustres parentés, grâce aussi à son esprit caustique, dans le high-life parisien; il n'en courait pas moins, tout comme Hugues Leroux, les huttes des chiffonniers et les baraques des saltimbanques. J'ai trinqué en sa compagnie avec l'hercule de Neuilly. C'est Laurier qui l'avait un jour amené chez moi, un mardi matin, déjeuner; comme c'était à la maison un défilé toujours nouveau de gens de lettres, d'artistes et d'actrices, il y était revenu volontiers. C'était un des plus fidèles, et nous l'aimions tous pour sa simplicité d'allures et l'humour de sa conversation. Il avait le million aimable et gai. Nous le plaisantions sur ses immenses propriétés et sur son écurie de courses. Quand une nouvelle venue s'asseyait à ma table, on lui présentait toujours Mosselman comme le millionnaire de la maison; elle ouvrait de grands yeux, et tout le monde s'écriait en chœur : « Ah! que c'est beau la fortune! »

Je n'eus pas plutôt, au dessert, conté mon cas à mes convives, que Mosselman se leva, s'empara d'une canne qui flânait dans un coin de la salle à manger et la promenant sur le mur, de la voix d'un homme qui montre la lanterne magique :

— Messieurs, vous allez voir Phèdre, la personne la plus amoureuse de la société. Paraissez, Phèdre...

Une actrice, qui se trouvait là, se dressa en pied, pouffant de rire, et se colla contre la muraille, glissant à la façon des ombres qui passent projetées sur la nappe blanche.

— Admirez, messieurs, criait Mosselman, son visage accablé; elle aime Hippolyte. Levez-vous, Hippolyte...

Il continua quelque temps sur ce ton, émaillant ce boniment improvisé de saillies originales et de calembours sangrenus. Nous nous pâmions de rire, moi comme les autres.

Le jour même, Ballande venait chercher ma réponse :

— Décidément, non, lui dis-je d'un ton si tranchant qu'il vit bien que c'était une résolution définitive et qu'il n'y avait pas à insister.

Il parut surpris et chagrin :

— Vraiment, me dit-il, j'avais compté sur vous; je vous croyais plus d'esprit d'initiative et de courage.

Le fait est que je n'étais pas trop content de moi; j'avais cédé uniquement à la peur de la blague, et ma conscience m'en faisait tout bas un vif reproche. Pourquoi reculer devant ce hasard, moi qui en avais couru tant d'autres? Je ne me reconnaissais pas à cette défaillance. Mais que voulez-vous? je voyais encore se promener sur le mur la canne de Mosselman; j'avais dans l'oreille les rires qui avaient accueilli son boniment!... Et je m'étais pourtant juré plus d'une fois de n'avoir jamais égard à cette blague parisienne, que je savais être le pire dissolvant des initiatives hardies. Mais on ne tient pas toujours les serments que l'on a faits aux autres, ce n'est pas pour observer fidèlement ceux qu'on s'est faits à soi-même.

Je m'efforçai d'adoucir ce que mon refus devait avoir d'amer pour Ballande. Je lui promis d'annoncer à grand orchestre son entreprise; je lui dis que sans doute il ne serait pas obligé de renoncer à la conférence, qu'il trouverait pour porter la parole en ce jour d'ouverture un homme moins timoré.

— Oh! me dit-il avec une superbe confiance, je ne suis pas en peine. J'aurai, coûte que coûte, une conférence, dussé-je la faire moi-même.

Je le regardai avec admiration; je fus sur le point de lui crier : « Eh bien, non, je la ferai votre conférence! » Je ne sais quelle fausse honte me retint. Je

lui serrai la main avec une hésitation mêlée de reproche. J'entendais une voix intérieure qui me reprochait d'avoir commis un acte de pusillanimité.

C'est le 17 janvier 1869 que se donna cette première représentation. Je l'avais loyalement annoncée; j'avais comblé d'éloges et l'entreprise et l'impresario; j'avais de mon mieux cherché à piquer la curiosité du public. Je ne croyais pas beaucoup au grand effet de cette réclame. On avait affiché *le Cid*... *Le Cid* n'avait pas encore été remis à la scène par M. Perrin de la façon brillante que l'on sait; quand on le jouait à la Comédie-Française un soir d'été on faisait six cents francs de recette. Je doutais qu'on vînt le voir, monté comme il allait l'être. Parmi les artistes qui avaient promis de jouer, quelques-uns avaient pris peur, comme moi, et s'étaient dégagés au dernier moment. Mlle Debay avait été forcée d'apprendre en huit jours le rôle de Chimène, abandonné par l'actrice, à demi célèbre, qui l'avait accepté d'abord. Le Cid lui-même avait fui au dernier moment : « Soit, avait dit Ballande, c'est moi qui jouerai Rodrigue. » Et, entre nous, j'imagine qu'il avait été ravi de ce contre-temps : son ambition secrète était de montrer aux Parisiens, dans un des grands rôles tragiques, le maître de Rachel et d'enfoncer ce poignard au cœur de la Comédie-Française. D'autres artistes avaient fait mine de se dérober; c'était une entreprise si insolite, et qui paraissait si extravagante, de donner une représentation dans l'après-midi, et surtout une représentation tragique! Ballande demeurait ferme : lui seul, c'était assez!

Le ciel même semblait s'être conjuré contre lui : il faisait ce dimanche-là un froid abominable et la pluie tombait à seaux.

— Le malheureux n'aura pas un chat, me disais-je, en me rendant par devoir, plus que par goût, au théâtre de la Gaîté.

Je fus très surpris : la salle était presque pleine; une foule très animée et qui paraissait très sympathique. Le rideau se leva sur un spectacle avec lequel mes yeux se sont bien familiarisés depuis, mais qui était alors tout nouveau :

Une table, surmontée d'un verre d'eau sucrée, et, derrière cette table, un monsieur, debout, en habit noir.

Ballande avait fini par découvrir un conférencier de bonne volonté. C'était un prêtre défroqué, qui en avait bien d'ailleurs la tournure et la mine, M. Chavée, un savant linguiste, très versé dans l'étude du sanscrit, et qui avait fait, je crois, quelques conférences publiques sur l'objet particulier de ses études. Il est mort, à présent. Je puis donc dire, sans craindre de le contrister, qu'il était plus ferré sur les langues aryennes que sur le théâtre. Il ne parla guère du *Cid*, qu'il semblait connaître assez confusément; ce fut un sermon plutôt qu'une leçon ou une causerie; il ouvrait de grands bras, se penchait sur la table, comme il l'eût fait sur le rebord d'une chaire, citait en nasillant les Pères de l'Église, et mouillait sa voix aux passages qui exigeaient des trémolos.

On ne pouvait décemment le louer que du courage avec lequel il avait accepté d'essuyer les plâtres de l'institution nouvelle; il battit la campagne; il fut franchement exécrable. La représentation ne fut guère meilleure; je n'avais de ma vie entendu Ballande : c'était le vieux jeu dans toute son horreur. Il psalmodia *le Cid*, et toujours ce diable d'accent! Cette pauvre Debay, qui était d'ailleurs une charmante femme et, dans la comédie, une agréable actrice, n'avait mis que huit jours à apprendre le rôle de Chimène.

— Je crains qu'il n'y paraisse, m'avait-elle dit modestement.

S'il y paraissait!... Ah! grand Dieu! oui, il y paraissait! Et les autres, étaient-ils fagotés! On les avait habillés, sans doute, chez le costumier du coin, au rabais. Car Ballande visait à l'économie. Tout cela sentait la hâte et l'improvisation, et le souffleur avait eu fort à faire dans sa boîte.

J'avais rencontré à cette représentation un de mes vieux camarades d'école, fanatique, comme moi, du vieux répertoire, et comme je m'en retournais avec lui :

— C'est une affaire enterrée, me dit-il.

Ce n'était point mon avis. J'avais trop déjà l'habitude du public qui fréquente les théâtres pour me tromper à certains signes qui ne sont sensibles qu'aux gens du métier. Il était évident que toutes les défaillances d'exécution qui avaient pu choquer les beaux esprits et les juges sérieux n'avaient pas même été remarqués de la foule; elle ne s'était inquiétée ni de la misère du décor, ni de la pauvreté des costumes, ni de l'insuffisance des acteurs, ni des vers passés ou estropiés. Elle avait apporté à cette représentation une bonne volonté qui était des plus significatives. Elle avait écouté et la conférence et la tragédie avec une extraordinaire attention; à de certains moments même, elle avait été transportée, et les applaudissements avaient éclaté de toutes parts. C'était Dumaine qui avait été chargé du rôle de don Diègue. Dumaine, dont la diction a toujours tenu du bafouillement, ne disait pas trop correctement l'alexandrin; mais il avait une prestance magnifique, une voix superbe, de la sensibilité et de la chaleur. On lui avait battu des mains; on l'avait acclamé; jamais Maubant ne s'était vu à pareille fête. Il semblait que tous ces gens-là n'eussent jamais vu *le Cid* et qu'ils en découvrissent les beautés pour la première fois. C'était un public tout neuf, à qui l'on avait avoir affaire, dans ces matinées dominicales.

Quel public? des collégiens dont on était fort embarrassé le dimanche à la maison, entre deux et six, et que leurs parents menaient là, comme à une préparation au baccalauréat; de petits bourgeois, férus de respect pour le vieux répertoire, qu'attirait la modicité

du prix; d'ouvriers cherchant une occasion de s'instruire à bon compte; de jeunes gens studieux dévorés de l'amour du théâtre; de toute cette population flottante qui, le dimanche, quand le soleil se cache, ne sait que faire de son après-midi, dont la longueur lui paraît démesurée. Le clergé catholique, qui n'est pas sot, avait aux jours de foi empli des prières et des chants des vêpres ces longues heures des après-midi dominicales. Les vêpres avaient disparu de nos mœurs et rien n'était venu combler ce vide :

— Ce seront nos vêpres laïques, me dis-je.

C'est moi qui, le lundi suivant, dans le journal, lançai le mot qu'on répéta partout et qui fit fortune.

Ce nouveau public était peu difficile, par toutes sortes de raisons, dont la première était que tout valait mieux pour lui que l'ennui de rester à la maison; mais il y en avait bien d'autres : il apportait au théâtre, non l'idée de voir un spectacle amusant, mais un ferme propos de s'instruire, que dis-je? de s'édifier, de communier en Corneille ou en Racine; il n'arrivait point, comme on fait le soir, l'estomac chargé et dans le feu d'une digestion, quelquefois pesante. Il avait cette liberté et cette allégresse d'esprit que donne un corps dispos. Il n'était point, comme on l'est à la Comédie-Française ou même à l'Odéon, hanté du souvenir des grands artistes qui avaient marqué dans les rôles classiques; il n'était pas gêné, dans ses expansions de curiosité ou d'enthousiasme, par la majesté des traditions, par la superstition du grand art. Il avait l'admiration naturellement primesautière, il était bon enfant.

Je me rendis en un instant compte de toutes ces considérations qui ne m'avaient pas frappé la veille, et je sentis un amer regret de n'avoir pas attaché mon nom à la première manifestation de cette œuvre, dont j'entrevoyais le long et brillant avenir. J'éprouvai là une fois de plus la vérité de cette maxime, qu'on ne fait rien en ce monde avec le bon sens qui doute ou qui blague, et qu'il y n'a que la foi pour transporter les montagnes. Ballande, lui, avait écarté tous les motifs de craindre, si raisonnables qu'ils parussent à la logique ordinaire. Il avait cru, il avait marché de l'avant; c'est lui qui se trouvait être dans le vrai. Il avait convaincu les sages d'erreur.

Le lendemain de cette séance, je vis Ballande et lui tendis la main :

— Eh bien, c'est dit, je suis des vôtres. Quand vous voudrez. Voulez-vous que je vous fasse votre seconde conférence?

— J'accepte, me dit-il, et en retour je vous promets de ne plus jouer dans mes représentations.

Ce Gascon avait de l'esprit.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

LE RÉVEIL DE L'IDÉE RELIGIEUSE EN FRANCE

Les chrétiens de lettres.

III.

LES PRÉCURSEURS.

Les influences qui ont contribué au réveil de l'idée religieuse sont, nous l'avons vu (1), de trois sortes : *scientifiques*, c'est l'abandon du matérialisme comme explication rationnelle de l'univers; *morales*, c'est la conséquence pratique des négations philosophiques; *sentimentales*, c'est le pessimisme. Mais, avant de produire leurs derniers effets dans les tentatives récentes dont nous avons parlé au début de cette étude, ces influences agissaient déjà sur les œuvres de quelques hommes qu'on peut considérer à juste titre comme les promoteurs du mouvement actuel : nous essayerons de les y surprendre. L'horizon est encore enveloppé de brumes, la vallée obscure et silencieuse, mais à l'occident le faîte des montagnes se colore peu à peu, et le travailleur matinal, à les voir blanchir, se lève et dit : « Voici le jour qui vient. » Nous regarderons à trois sommets intellectuels où commence à briller la lumière mystique. Leurs bases restent plongées dans les ténèbres; leurs cimes elles-mêmes sont couronnées d'un cercle de nuages où traînent des lambeaux de nuit; c'est donc à l'extrémité de leur pensée qu'il faut aller chercher la clarté qui ne les éclaire pas tout entiers.

Le premier en date parmi les précurseurs des chrétiens de lettres contemporains est M. Renan. L'auteur de la *Vie de Jésus* et de *Caliban* offre à l'observation de la critique une double surface qui permet de porter à son sujet les jugements les plus opposés. C'est un sceptique, disent les uns; n'a-t-il pas érigé la contradiction en méthode de la connaissance? C'est un croyant disent les autres; il ne se contredit que pour embrasser plus de certitude. Les uns et les autres ont raison, à la condition d'imiter celui qu'ils définissent, d'user eux aussi de nuances et de restrictions, de se contredire à leur tour, ou de n'envisager qu'un des côtés de l'écrivain. A première vue, il est vrai, M. Renan réfléchit également les tendances les plus incompatibles; c'est le Janus de la pensée. Frivole, il dira que « le libertin pratique, peut-être, la véritable philosophie de la vie »; sérieux, que « l'existence est un grand et perpétuel devoir ». Raisonneur, il appellera Dieu « la catégorie de l'Idéal » et, mystique, il l'invoquera comme une personne vivante. Artiste, il écrira que « la beauté vaut la vertu »; moraliste, il s'agenouillera avec respect devant quelque ascète du passé. Dans la même phrase, il fera deux ou trois revirements inattendus, mais avec une telle sou-

(1) Suite et fin. — Voy. la *Revue* du 3 janvier.

plesse qu'on aura peine à s'en apercevoir, servi qu'il est par un style presque immatériel, élastique et brillant, comme un fil de la Vierge qui fuit sous le soleil. Cette dualité, M. Renan n'a pas été le dernier à la reconnaître ; il l'a analysée lui-même, dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, avec un art infini qui n'allait pas sans une certaine complaisance : « Je suis double ; quelquefois une partie de moi rit quand l'autre pleure. C'est là l'explication de ma gaieté. Comme il y a deux hommes en moi, il y en a toujours un qui a lieu d'être content. » Et ailleurs : « J'étais partagé et comme écartelé entre des forces contraires. Il y avait, dans la famille de ma mère, des éléments de sang basque et bordelais. Un Gascon, sans que je le susse, jouait en moi des tours incroyables au Breton et lui faisait des mines de singe. » Ainsi, deux influences en général ennemies présidaient de concert à la formation de son intelligence, une fée aux yeux bleus rêveurs, un lutin aux yeux noirs malicieux, la Bretagne et la Gascogne. Le lutin est enjoué, sensuel (il a poussé la plume qui écrivait *l'Abbesse de Jouarre* et y a fait quelques grosses fautes de goût), fumiste, un peu fat et très léger. Mais son ironie est bienveillante, sa fatuité trop élégante pour ne pas séduire ceux qu'elle n'a point choqués, et sa légèreté elle-même lui vaut de s'accorder avec sa commère armoricaine. Il prend intérêt à ses songes creux, et sans y regarder de trop près, ni leur demander leur certificat d'origine, leur donne la croix blanche du laissez-passer comme un bon douanier des bords de la Garonne.

Comment donc peut-on ranger M. Renan parmi les prophètes de l'avenir ? C'est qu'au fond, dans ce caractère instable, un élément persiste à travers toutes les fluctuations de la surface, un roc se dresse crevant les vagues mobiles. M. Renan est double, mais qui ne l'est pas ? On ne peut donc faire de ce phénomène tout humain le monopole ou la condamnation d'un écrivain qui ne doit qu'à son génie de l'avoir traduit et illustré. Mais, si partagé qu'on soit, un des principes qui se disputent l'esprit finit toujours par l'emporter ; on boite des deux côtés, mais on penche davantage d'un seul : M. Renan penche du côté religieux, c'est le Breton qui domine en lui ; le Breton, et peut-être aussi le séminariste, en vertu de cette obstination des influences exercées par l'éducation première, dont il serait facile de trouver des exemples analogues parmi les hommes de sa génération. Quoi qu'il en soit de sa raison psychologique, cette sentimentalité religieuse triomphe en lui de son propre scepticisme. Si je ne connais aucun historien qui ait abordé la personne de Jésus avec un parti pris plus évident de n'y rien trouver d'extraordinaire, et qui ait moins compris l'unité de son caractère, je connais aussi fort peu d'orateurs chrétiens qui en aient parlé avec une admiration plus profonde, une émotion plus émue. Devant lui, M. Renan est resté religieux, tout en cessant d'être croyant, plus religieux, à le bien prendre, que ces théologiens au cœur sec qui exposent les symboles les plus augustes ou les plus terribles avec l'impeccable correction d'un mathématicien démontrant un théorème, ou d'un chimiste décomposant un mélange. M. Renan ressemble à l'arbre abattu par le vent. Il ne tient plus à ses racines que par quelques fibres, et cependant son feuillage ne s'est point flétri, car c'est par ces fibres que passe encore la sève. L'incrédulité a pu abattre son esprit, couper en lui la foi jusqu'à la moelle, mais sa foi tient à sa source par le cœur, et de cette dernière et vivante attache lui viennent les fleurs et le parfum de sa poésie. Aussi est-il permis d'oublier les paradoxes mis à la marge de l'œuvre principale de M. Renan, comme des facéties d'écolier spirituel, les tours joués au Breton par le Gascon incorrigible, les incartades tapageuses, et nous dirons avec le Renan sérieux, celui du dessous : « L'homme est le plus religieux dans ses meilleurs moments. C'est quand il est bon qu'il veut que la vertu corresponde à un ordre éternel ; c'est quand il contemple les choses d'une manière désintéressée qu'il trouve la mort révoltante et absurde. Comment ne pas supposer que c'est dans ces moments-là que l'homme voit le mieux ? Il est le plus dans le vrai quand il est le plus religieux. »

C'est donc par cet esprit de mysticité indéracinable que M. Renan a participé à la renaissance de l'idée religieuse. Certes, il faut en convenir, il a scandalisé ou ébranlé bien des convictions ; il a desséché par son dilettantisme un grand nombre d'âmes qui n'avaient pas comme lui la force de se retourner à temps pour aller se rafraîchir dans l'idéalisme ; il a fait trop de mal pour qu'on en dise beaucoup de bien ; mais, d'autre part, il a fait assez de bien pour qu'on s'abstienne d'en dire trop de mal. Dans un monde, en effet, où ne pénétrait plus la parole du prêtre, dans une société d'esprits cultivés qui, après avoir renié leur foi d'origine, eussent été tentés, par une réaction naturelle, de la blasphémer, dans le cercle d'une élite où nous voyons précisément aujourd'hui reparaître l'idée religieuse, M. Renan a conservé je ne sais quel respect pour l'idéal chrétien, a institué une sorte de théologie laïque, de poésie et de littérature sacrées, un minimum de croyance dont il serait aussi injuste de ne pas tenir compte que dangereux de se contenter. Pendant trente ans, en pleine époque d'industrialisme et de philosophie positive, il s'est penché sur les restes engloutis de la cité d'Is pour écouter les cloches lointaines et nous en redire le chant mélancolique et suave ; il a prouvé qu'on pouvait être un libre esprit, un savant orientaliste et s'enivrer de l'éternel parfum échappé, pour embaumer le monde, au vase rompu de Madeleine ; il a constamment ramené l'attention sur les problèmes de l'histoire religieuse et démontré qu'ils en étaient dignes ; il leur a valu la curiosité et conquis la sympathie. En faisant descendre Jésus-Christ du

piédestal de nuages où l'Église l'avait élevé entre ciel et terre, il a commis de regrettables maladresses, endommagé la tête auguste, perdu l'auréole de sa divinité, égaré des morceaux essentiels, pratiqué des raccords impossibles, mais en l'abîmant il l'a fait vivre et rendu plus accessible; en le replaçant dans son milieu, il a satisfait ce goût de couleur locale, de pittoresque précis dont nous ne pouvons plus nous passer, et qui paraît en effet si indispensable à l'historien évangélique que le Père Didon lui-même a dû y sacrifier après lui pour assurer son succès.

En un mot, M. Renan a alimenté en certains esprits le lumignon qui fumait encore; et pour moi, qui n'adopte ni les principes ni les conclusions de sa critique, je suis obligé de le reconnaître et de le dire. Si des souffles plus purs font pétiller aujourd'hui le feu sacré qui couvait sous les cendres, il ne faut point oublier celui qui, d'une haleine légère, l'a entretenu si longtemps à lui seul.

M. Renan avait dégagé du christianisme l'élément poétique et sentimental, Tolstoï en a dégagé l'élément moral et social. Mais, avant de parler du grand Slave, il faut rappeler à qui nous devons de le connaître. M. de Vogüé a été son introducteur. L'ampleur de vues, l'éclat du style, l'enthousiasme contagieux de l'écrivain français pour l'écrivain russe, son imagination à la fois très chrétienne et très littéraire composaient une sorte de réflecteur aux facettes d'argent qui avivait pour le renvoyer le génie de Tolstoï. Cependant M. de Vogüé, voulant nous réserver une surprise ou craignant d'éveiller nos défiances, n'avait parlé que du romancier; et, en effet, les premiers lecteurs de Tolstoï ne s'attendaient pas à trouver autre chose qu'un roman dans *Anna Karénine* et dans *Guerre et Paix*. Mais voici que derrière le romancier et sans lui nuire apparaissait bientôt un philosophe, un réformateur chrétien, ou qui du moins se réclamait uniquement de l'Évangile pour moraliser. Le roman n'était pour lui qu'un moyen, ce qu'il sera peut-être un jour, l'illustration imagée, la mise en action d'une idée, une espèce de sermon laïque. C'était sur un texte de l'Évangile que Tolstoï construisait le plan de ses drames et de ses contes; c'était vers un texte de l'Évangile qu'il acheminait ses dénouements. L'innovation était hardie, le succès fut immense.

L'Évangile interprété par Tolstoï acquit une valeur artistique. On reconnut que les paraboles du Christ étaient d'admirables et parfois de très réalistes peintures de mœurs, et que, simplement pour s'en être inspiré, Tolstoï avait acquis cette sobriété, ce tour poignant du récit, cette grandeur de pensée qui faisaient de lui le plus remarquable écrivain de la fin du siècle. Mais ce n'est pas tout : Tolstoï apportait un mot que nous avions besoin d'entendre, un mot qui devait résonner joyeusement comme une volée de jour de fête après le glas du pessimisme, un mot connu pourtant, mais qui avait été si souvent profané qu'il en était devenu profane, si souvent prononcé par des bouches haineuses ou mêlé aux condamnations ecclésiastiques qu'il en avait perdu son sens consolateur et divin, le mot d'amour. La foi ne suffisait pas ou était impossible, mais il restait l'amour, et l'amour était la solution de toutes les questions sociales, la panacée de toutes les misères, la réponse à tous les doutes. « Il ne faut pas vivre pour soi, il faut vivre pour autrui, » s'écriait l'apôtre de Toula, c'est le secret du bonheur et la condition du salut. Voilà ce que Tolstoï a dit et redit. La bonne nouvelle nous venait de Russie, mais elle lui venait de l'Évangile.

Maintenant que nous avons rendu au christianisme ce qui, dans Tolstoï, appartient au christianisme, il faut signaler ce qui chez lui en diffère absolument. Sans qu'il s'en doute, Tolstoï a greffé le bouddhisme et le schopenhauerisme, sans oublier son propre nihilisme qu'il a professé trente ans sur l'enseignement du Christ; or celui-ci, bien qu'il ait répété le mot de charité prononcé pour la première fois par Çakya-Mouni et fourni des arguments au pessimiste de Francfort, a son originalité qui le met à part et hors de pair. Tolstoï, à l'exemple du réformateur indien et du philosophe allemand, a fait du dépouillement la condition de l'amour fraternel : il a mis la charrue avant les bœufs. Pour le chrétien, c'est l'amour qui doit inspirer et régler le sacrifice, et non le sacrifice qui doit produire l'amour. Le chrétien a raison : il faut être fort pour soutenir les faibles, et la force ne s'acquiert que par le déploiement d'une personnalité énergique et bien portante. Tolstoï invoque les textes, il est vrai. Mais on a quelque raison de se défier de son exégèse, quand on lui voit tirer de paroles très claires les conclusions les plus inattendues, traduire, « ne jugez pas », par « n'ayez pas de tribunaux », « celui qui convoite une femme commet adultère avec elle », par « même s'il désire sa propre femme », et le reste à l'avenant, mettant au pillage pour s'en servir les commentaires des plus obscurs parmi les Pères de l'Église ou des casuistes du XVIe siècle, comme cet Astexanus dont la *Théologie morale* de 1492 (j'ai fini par le découvrir) a fourni la conclusion saugrenue de la *Sonate à Kreutzer*. Tolstoï abuse de la parole de Jésus : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même. » Il oublie que, pour l'Évangile, il y a en chacun deux moi, le bon et le mauvais, et que « soi-même » désigne le mauvais. Ce n'est pas le fils de ses entrailles qu'Abraham devait égorger sur l'autel, mais le bouc stupide, et Jehovah le lui montra bien : Tolstoï eût égorgé Isaac. Mais, en vérité, il est superflu de relever plus longtemps les erreurs de ses interprétations. On en sait assez sur ce point pour réduire à sa véritable expression la part du christianisme chez l'auteur de *Ma religion*. Je le répète : un honneur lui revient, celui

d'avoir fait de l'amour fraternel le remède de toutes les souffrances, l'antidote du poison mortel que les fleurs du mal et de l'orgueil distillaient dans les cœurs; mais il s'est trompé sur les conditions propices à son application, en instituant un ascétisme inhumain qui, s'il était réalisable, serait la négation même des effets qu'il en attend. Le christianisme tolstoïen se résume en une formule admirable, mais qui restera platonique, tant qu'on en cherchera le secret là où il l'a vu, dans une mortification déréglée qui n'est qu'un suicide.

Idéaliste avec M. Renan, purement sociale avec Tolstoï, la religion des « chrétiens de lettres » devient sentimentale avec M. Bourget. Je me sens un peu embarrassé au moment de parler de ce dernier « précurseur ». Comme pour M. Renan, en effet, il faut opérer un triage entre les *moi* successifs ou concomitants qui s'agitent dans l'âme de M. Bourget. Supposons, au prix d'une sélection semblable à celle dont nous avons fait bénéficier l'auteur de *la Vie de Jésus* et de *l'Abbesse de Jouarre*, que le vrai Bourget n'est ni l'adorateur fanatique de Stendhal, ni le moraliste anglomane des *five o'clock* mondains, ni le rédacteur inquiétant de *la Vie parisienne*, mais le philosophe attristé du *Disciple* et des *Essais de psychologie contemporaine*. Ainsi ramené à sa meilleure incarnation, M. Bourget peut réclamer une part respectable dans le mouvement qui s'accomplit. Il y a coopéré tout d'abord, en attirant l'attention sur les questions de la psychologie, comme M. Renan l'attirait sur celles de l'histoire religieuse, mais en y mettant plus de solennité et d'angoisse. La crainte respectueuse, la gravité mélancolique avec lesquelles il posait les problèmes à résoudre se communiquaient à ses lecteurs et les pénétraient peu à peu. « Prendre au sérieux, disait-il, presque au tragique le drame qui se joue dans les intelligences et dans les cœurs de sa génération, n'est-ce pas affirmer que l'on croit à l'importance infinie de la vie morale? N'est-ce pas faire un acte de foi dans cette réalité obscure et douloureuse, adorable et inexplicable qui est l'âme humaine? » Cette foi, il en a été l'apologiste et la victime. Nul, mieux que lui, n'a compris le « prix de l'âme », ressenti la douleur de la perdre et pressenti la joie qu'il y aurait à la sauver. Quand il a quitté la plume du critique pour prendre celle du romancier, s'il a changé de méthode, il n'a pas changé de dessein. C'est toujours une énigme, et une énigme cruelle, qu'il a voulu déchiffrer. Aucun analyste n'a sondé le mal dont nous souffrons d'une main à la fois plus sûre et moins brutale.

Est-ce à dire qu'il en ait trouvé le remède? Il ne l'avait pas découvert en 1885 quand il publiait les *Nouveaux essais de psychologie*. Il écrivait dans la préface : « Quand le premier volume de ces *Essais* fut publié, les critiques me dirent : « Apportez-vous un remède « au mal que vous décrivez si complaisamment? Nous « voyons votre analyse, nous ne voyons pas votre con- « clusion. » Et j'avoue humblement que, de conclusion positive, je n'en saurais donner aucune à ces études. Balzac, qui s'appelait volontiers un docteur ès sciences sociales, cite quelque part ce mot d'un philosophe chrétien : « Les hommes n'ont pas besoin de maîtres « pour douter. » Cette superbe phrase serait la condamnation de ce livre qui est un livre de recherche anxieuse, s'il n'y avait pas dans le doute sincère un principe de foi, comme il y a un principe de vérité dans toute erreur ingénue. » Mais comme s'il ne se fût pas contenté de sa propre excuse, il s'écriait : « Qui prononcera la parole d'avenir et de fécond labeur nécessaire à cette jeunesse pour qu'elle se mette à l'œuvre, enfin guérie de *l'incertitude?* Qui nous rendra la divine vertu de la joie dans l'effort et de l'espérance dans la lutte? » L'appel restait sans réponse; mais il ne se lassait pas de chercher le mot sauveur.

En 1886, il écrivait *Crime d'amour*, et, se faisant l'écho de Dostoïevsky, lançait cette formule retentissante qui était tout un programme, mais de morale seulement : *la religion de la souffrance humaine*. Enfin, dans la préface du *Disciple*, il disait à la jeunesse : « Il y a une réalité dont tu ne peux pas douter, car tu la possèdes, tu la sens, tu la vis à chaque minute, c'est ton âme. Parmi les idées qui t'assaillent, il en est qui rendent cette âme moins capable d'aimer, moins capable de vouloir. Tiens pour assuré que ces idées sont fausses par un point, si subtiles te semblent-elles, soutenues par les plus beaux noms, parées de la magie des plus beaux talents. Exalte et cultive en toi ces deux grandes vertus, ces deux énergies en dehors desquelles il n'y a que flétrissure présente et qu'agonie finale : l'amour et la volonté. »

M. Bourget en est resté là. Il n'est pas allé, il n'ira pas plus loin. Déjà, il a rebroussé chemin dans les steppes de l'analyse sthendalesque. Il a vu la terre promise, il l'a contemplée de loin, mais il n'y est point entré. Encore n'est-il pas bien sûr qu'il l'ait vue. L'amour et la volonté qu'il nous propose, il ne nous indique pas en quoi ils consistent. Ce sont des vertus, prétend-il. Peut-être; mais il faut tout d'abord fixer l'objet de l'un et le but de l'autre. Sans principes, l'amour peut tomber dans la boue et la volonté dans le vide. L'amour préconisé par M. Bourget n'est certainement pas celui qu'il étudie à la loupe et au scalpel dans sa récente *Physiologie*. Mais alors, quel est-il? Il ne le dit point et serait fort empêché de le dire. C'est qu'en effet M. Bourget est un homme de transition, il tient tout ensemble au passé et à l'avenir, et cette situation anormale se reflète dans les indécisions de son œuvre et les tristesses de sa pensée. Il disait, en 1885 : « Il faut choisir entre la foi et les conclusions du pessimisme. » Il n'a point choisi, et continue à porter d'une main tremblante un flambeau fumeux qui ne l'éclaire pas. Peut-on lui en faire un crime? Non, à peine un reproche. Son malheur a été de naître

quelques années trop tôt. « Nous sommes entrés dans la vie, dit-il lui-même, par cette terrible année de la guerre et de la Commune, et cette année terrible n'a pas mutilé que la carte de notre cher pays, elle n'a pas incendié que les monuments de notre chère ville; quelque chose nous en est demeuré à tous, comme un premier empoisonnement qui nous a laissés plus dépourvus, plus incapables de résister à la maladie intellectuelle où il nous a fallu grandir. »

Voilà pourquoi M. Bourget marche à pas chancelants, et ne suit pas lui-même les sentiers qu'il découvre. Il a respiré de la poudre et du pétrole, et il lui en est resté une oppression dans la poitrine, un obscurcissement dans les yeux.

Mais, pour nous, il n'en est point ainsi. En 1870, nous lisions notre premier récit d'histoire, et l'imagination pleine des combats d'autrefois, insensible comme on l'est à cet âge au fracas des armes, trouvant seulement le chassepot bien vulgaire à côté de l'épée portée par Bayard, nous écoutions d'une oreille distraite le récit des grands désastres, tout en jouant au blessé avec des restes de charpie, étonnés peut-être par la défaite, mais point douloureusement frappés comme l'étaient nos pères. Nous n'avons pas vu les ruines de la patrie, mais nous avons assisté à son relèvement sans exemple dans les annales des autres peuples, et il nous en est venu une confiance inaltérable dans les destinées de notre race et de l'humanité elle-même dont la France est le cœur en attendant d'en redevenir la tête. Nous n'avons donc pas les mêmes raisons d'incertitude que nos aînés. Aussi, devançant nos devanciers, nous servant de ce qu'ils nous apportent et sachant ce qui leur manque, les considérant sinon comme des guides, du moins comme ces mains indicatrices qui montrent le chemin mais tiennent au mur, nous voulons aller plus loin, n'utilisant le passé que pour assurer un avenir meilleur.

IV.

LA FORMULE.

Avec M. Bourget nous rejoignons les écrivains récents dont je signalais les tentatives en commençant cette étude pour en justifier l'objet. Ces derniers venus mèneront-ils à bonne fin l'œuvre de leurs précurseurs? Nous l'espérons, mais leur succès dépend, à notre avis, de quelques conditions essentielles.

Ils doivent apercevoir, tout d'abord, ce qui fait défaut à la religion instinctive et latente qui se dessine aujourd'hui : c'est la *religion de l'amour*, ce n'est pas celle de la foi. Certes, mieux vaut l'amour sans la foi que la foi sans l'amour, dont nous savons trop à quel fanatisme cruel elle peut se porter. Mais il est dangereux, cependant, de négliger, comme M. Bourget, de chercher à l'amour un principe qui en soit, tout ensemble, l'aiguillon et la règle. Jusqu'ici on n'a rien trouvé de mieux pour fonder la fraternité des hommes que la paternité de Dieu, cette paternité que le philosophe du *Disciple* invoquait vaguement, mais sans oser en faire la clef de voûte de la morale. Au reste, si l'amour moderne a autant de profondeur que de bonne volonté, il ne pourra se passer longtemps de croire à quelque chose d'éternel. Pour se répandre sur la terre, il faut qu'il jaillisse au-dessus. S'épancher, c'est sa nature; mais aspirer, c'est sa loi. *Deo in hominibus.*

Les néo-chrétiens devraient ensuite cesser de voir dans le christianisme seulement une poésie, comme M. Renan, une morale sociale, comme Tolstoï, un sentiment mélancolique, comme M. Bourget, une idée philosophique, comme MM. Alaux, Schuré et Bouchor; mais encore un fait qui a laissé sa trace dans l'histoire et une personne dont l'enseignement est doué d'une telle vitalité qu'il peut toujours répondre aux besoins nouveaux pourvu qu'on sache en rajeunir la forme. Ce travail délicat d'appropriation appartiendrait à l'Église. N'est-elle pas l'éducatrice des peuples? Mais pour en remplir le rôle comme elle en réclame le privilège, il lui faudrait oublier beaucoup de choses et en apprendre quelques-unes. Elle devrait apprendre, entre autres leçons, que les dogmes évoluent et s'adaptent aux conditions extérieures quand la vie est en eux, qu'ils meurent quand ils l'ont perdue, et que bon nombre des siens tomberaient en poussière comme les cadavres calcinés arrachés aux cendres de Pompéi, si on les remuait du bout du doigt. Elle devrait reconnaître, et son histoire pourrait le lui rappeler, que l'élément intellectuel, qui constitue la partie extérieure du dogme, doit être incessamment remanié, pour rester en harmonie avec l'esprit de chaque époque, enfantin pour les âges barbares, viril pour les âges virils, scientifique pour les âges scientifiques. Elle devrait se souvenir, à cet égard, qu'en religion les hommes ont commencé par la poésie et l'image avant de raisonner en prose, que, plus tard, les Pères de l'Église nourris d'Aristote et de Platon ont reconstruit la théologie en philosophes, et qu'il serait temps de suivre cet exemple pour la relever au niveau des connaissances actuelles (1). L'Église catholique peut-

(1) Je trouve cette idée magistralement exposée par un théologien protestant, mais dont l'indépendance garantit le savoir, M. Sabatier, dans une brochure parue sous ce titre : *l'Évolution des dogmes*. D'après lui, le dogme est la langue que parle la foi; il subit la destinée de toute langue. La langue évolue de trois manières : 1° par désuétude, c'est-à-dire par la disparition des mots dont le contenu s'est évanoui; 2° par intussusception, par la faculté qu'ont les mots de changer de signification sans changer de forme; 3° par néologisme. Il en est de même pour les dogmes. Dans l'usage de la piété, les uns ne sont plus que des coquilles vides, des feuilles mortes, tels par exemple ceux qui étaient sortis jadis de la croyance aux possessions démoniaques, croyance si répandue aux premiers siècles qu'une classe de prêtres étaient chargés de les exorciser; d'autres dogmes ont été conservés, mais recouvrent un sens nouveau : le fleuve coule toujours, quand, à la surface, les eaux sont

elle admettre cette obligation? C'est beaucoup lui demander, quand on songe qu'une autre Église plus dégagée cependant des entraves traditionnelles — M. de Pressensé, qui n'est pas suspect, le disait ici même dans son article sur le P. Didon — est intraitable quand il s'agit d'accepter les lumières et l'appui de la libre critique.

Que fera donc l'Église?

Nous ne savons; mais de deux choses l'une: ou bien l'Église comprendra ce qu'elle doit au dernier enfant de ce siècle, et alors, tant mieux pour lui; ou elle ne le comprendra pas, et alors, tant pis pour elle. Il veut vivre, car il espère; il aime, donc qu'il croira. Il commence à s'apercevoir que l'Église n'est pas la religion, si la religion se trouve dans l'Église. Il remontera de l'embouchure boueuse du fleuve à sa source où l'eau est pure, et parvenu enfin à cette hauteur, il fondera une Religion indépendante où il n'aura pas de peine à concilier les aspirations de son cœur avec les besoins légitimes de sa pensée.

Laïciser le christianisme, ce serait, après tout, en lui rendant sa forme d'origine, lui rendre aussi sa force et sa vérité premières.

Jean Honcey.

UN CHEF DE PARTI

M. Parnell.

Celui qu'on avait surnommé le roi sans couronne de l'Irlande n'est plus momentanément qu'un leader sans parti.

Le verdict d'un procès à scandale — de ce que Napoléon appelait une affaire de canapé — vient de l'atteindre en pleine fortune politique. L'opinion publique, en Angleterre, savamment exploitée par les politiciens britanniques, a poussé un formidable haro contre l'imprudent qui s'était laissé prendre; et son parti l'a sacrifié.

Le vide qu'il laisse dans les rangs irlandais n'est pas près d'être comblé, et c'est un acteur considérable qui disparaît de la scène politique anglaise; par son rôle comme par sa physionomie, il s'impose à l'attention de l'histoire et à la curiosité des contemporains.

Avant de dégager les traits caractéristiques de cette figure, un coup d'œil sur la situation de l'Irlande avant 1874, époque à laquelle M. Parnell est entré dans la vie publique, nous aidera à comprendre toute la portée de son œuvre et la part prépondérante qu'il a prise dans la marche de son pays.

Depuis l'émancipation des catholiques, l'Irlande avait conçu de hautes espérances; mais cette victoire d'O'Connell n'avait pas eu de lendemain. Aucun progrès réel, aucune réforme ne fut réalisé ni dans l'ordre politique pour répondre aux aspirations autonomistes du pays, ni dans l'ordre économique pour améliorer la condition des tenanciers. A ces déceptions vint s'ajouter, en 1849, la terrible famine qui commença le dépeuplement de l'Irlande : la rigueur des lois devait l'achever. En moins de trente ans, le nombre des habitants était tombé de huit à cinq millions. Trois millions avaient disparu par la mort de misère, l'expatriation ou le bannissement. Depuis l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, 40 bills de coercition avaient été votés par les parlements successifs. Par contre, sur 27 bills agraires proposés pour venir en aide aux souffrances du pays, aucun n'avait été adopté.

Les réformes dues, en 1870, à l'initiative de M. Gladstone, étaient insuffisantes et demeurèrent sans résultat.

Rongés par la faim, exaspérés par l'oppression, les patriotes se jetèrent dans la folie et les complots du fenianisme; et la nuit de désespoir qui s'était étendue sur l'Irlande n'était éclairée que par les coups de feu des assassins.

Au Parlement, les Irlandais envoyaient des députés; ils n'avaient pas de représentants. Restreint comme nombre, et surtout ignorant de toute discipline, incapable de toute cohésion, le groupe irlandais était dénué d'influence et de considération. Il ne comptait pas, en tant que groupe politique, ayant des idées et un programme propres. Ses membres marchaient à la remorque des whigs ou des tories, selon le gré de leurs préférences ou de leurs intérêts individuels. Le premier depuis 1844, Isaac Butt releva, en 1871, le drapeau de l'indépendance (du *Home Rule*), que le grand agitateur avait laissé tomber de sa main défaillante; il ranima l'idée nationaliste, lui insuffla une apparence d'être et de mouvement, et son admirable éloquence rendit aux Irlandais l'espérance que la patrie n'était pas encore sans vie, puisqu'elle n'était déjà plus sans voix.

Mais de ses brillantes batailles oratoires où se consacrait son talent aucun résultat tangible ne sortait. Le grand orateur n'était pas un politique. Son action restait purement verbale; et dans un parti en proie aux divisions intestines, aux marchandages du pouvoir et de l'opposition, il apparaissait comme un chef sans

---

stagnantes; enfin il en est qui apparaissent d'une seule venue, comme celui de la justification par la foi dont le protestantisme est issu au XVIe siècle, ou celui de l'infaillibilité du pape, au XIXe. L'Église n'aurait donc, acceptant la nécessité des choses, qu'à mettre sa théologie d'accord avec la loi de cette évolution qui l'emporte malgré elle, et qui la détruira, si elle lui résiste. Cependant, malgré leur tendance naturelle à se renouveler, les dogmes sont nécessaires: ils sont à la foi ce que l'idée est au mot. Le mot ne saurait être identifié avec l'idée, mais il lui est indispensable. Le Numa Roumestan de Daudet ne pouvait bien penser qu'en parlant; c'est le cas de tout le monde. Pour vivre, la religion a besoin de se formuler.

armée, comme un champion acclamé, mais peu suivi, d'une cause désespérée, sinon perdue.

*
* *

C'est vers cette époque que Charles Stewart Parnell entra dans la mêlée. Son éducation, comme ses origines, l'avaient merveilleusement préparé pour les luttes qu'il allait entreprendre. D'une famille jadis anglaise, mais fixée en Irlande depuis plus de deux siècles, il est né en 1846 dans le comté de Wicklow. Son aïeul, sir John Parnell, avait rempli son devoir de patriote, à l'époque décisive où fut extorqué le vote de l'Union; avec Grattan il avait protesté contre le marché qui livrait son pays. Et sa fière résistance aux tentatives anglaises pour l'y faire souscrire lui avait mérité le surnom d'incorruptible. Outre l'exemple de sir John, Ch. Parnell reçut aussi de sa mère Américaine des leçons propres à développer encore ses sentiments héréditaires.

Au sortir de Cambridge où il avait surtout cultivé les sciences, il acheva son éducation par de nombreux voyages sur les deux continents.

Puis il revint faire valoir son domaine d'Avondale, et aux enseignements des études libérales vinrent s'ajouter ceux que donnent la pratique des affaires et l'expérience professionnelle.

Landlord, il eût tôt fait de sonder les plaies du landlordisme et de voir quels remèdes on pourrait apporter au régime déplorable de la propriété dualiste en Irlande.

A l'âge de vingt-huit ans, instruit, indépendant, plein de dévouement à la cause nationale, il se fit patronner par le poète patriote Sullivan et porter candidat à la première vacance législative dans le comté de Dublin. Il fut battu selon toutes les prévisions; mais quelques mois plus tard, on lui offrit la vacance de Meath, et cette fois il fut élu.

Entré au Parlement, Parnell ne fut pas longtemps à juger la situation des partis; l'amateur passionné de mécanique se révéla évaluateur exact des forces politiques, qu'il sut si bien disposer, créer, combiner et mettre en mouvement.

La puissance des deux partis anglais tenait à un double motif : leur organisation au dehors et leur discipline à l'intérieur du Parlement. Le premier devoir était donc de fonder un parti irlandais, compact, discipliné, et surtout complètement dégagé de toute attache avec les partis anglais, avec lesquels il pourrait un jour traiter d'égal à égal.

Où trouver les éléments de ce parti, sinon dans les masses irlandaises elles-mêmes? C'est elles qu'il fallait conquérir, et dans ce but prendre en main la défense de leurs sentiments et surtout de leurs besoins. A leurs yeux, en effet, la question sociale primait la question politique, et le *Home Rule* ne passait qu'après le pain. Être libre, certes, mais d'abord vivre.

Les prédécesseurs politiques de Parnell avaient disjoint les deux problèmes; ils se contentaient de réclamer le rappel de l'Union, sauf à laisser le problème agraire entre les mains des socialistes. Parnell, au contraire, fondit les deux questions, de telle sorte qu'elles ne firent plus qu'un seul et même article qu'il inscrivit en tête de son programme. Il prétendait assurer à son peuple misérable et asservi non pas seulement la vie, non pas seulement l'indépendance, mais l'indépendance et la vie.

Une fois pénétré de ces vues, il s'applique à les réaliser dans le pays et dans le Parlement, sans se laisser détourner de sa voie par aucune considération de personne ou de fait. Il voit son but, le voit exclusivement, et il y tend avec cette volonté intense, inflexible que décèlent ses yeux froids et résolus, son front large aux solides arêtes, son visage pâle et impassible.

Sa tactique ne sera point celle de Butt. Ce dernier combattait le gouvernement à armes courtoises, en véritable parlementaire.

Ses éloquentes déclamations en faveur de l'Irlande se heurtent à une invincible obstination; il parle devant des adversaires irréductibles qui dissimulent à peine leur indifférence et leur volonté de n'être pas convaincus.

Tous se retrouvent en face de l'Irlande, unis malgré leurs divisions, tous Anglais, rien qu'Anglais. Contre ce parti pris aveugle et sourd que pouvaient les plus admirables discours? il fallait des actes énergiques.

A cette attitude systématique on ferait une opposition systématique. On méconnaissait le droit de l'Irlande, on comprendrait peut-être les faits. L'Angleterre interdisait aux Irlandais de se gouverner; ils rendraient le gouvernement impossible aux Anglais. Sans sortir de la légalité, on irait jusqu'au terme de cette légalité.

Tel était le plan. Il n'y avait plus qu'à trouver les moyens d'exécution.

Un de ses compatriotes en suggéra l'idée à Parnell.

M. Biggar, membre pour Cavan, avait coutume d'user et d'abuser du droit illimité de parole, pour retarder le vote des propositions législatives auxquelles il était opposé.

D'ailleurs, lui-même n'était pas l'inventeur du procédé. On racontait que jadis un député irlandais, M. Vincent Scully (1), voulant empêcher le vote d'un bill à la fin d'une session, demanda la parole le matin et la garda jusqu'au soir. Quelques minutes avant la clôture, il ajouta plaisamment : « Ce court préambule terminé, je vais entrer, messieurs, dans le fond du

(1) V. Scully était le père de celui qui s'est présenté récemment à Kilkenny, sous le patronage de M. Parnell, et qui a été battu par sir J. Pope Hennesy.

sujet. » Et de continuer son discours. Au bout d'un quart d'heure, six heures sonnèrent. La session était close, le bill enterré. Le mérite de M. Parnell fut de reprendre le procédé, mais en l'élargissant et en l'élevant à la hauteur d'un système. Pour engager ces combats implacables, il avait l'arme nécessaire : l'obstruction.

Cette campagne était désavouée par les anciens du parti. Mais Parnell, sans répondre à leurs critiques, ne se départait pas de sa méthode et la préconisait devant ses compatriotes assemblés.

Les attitudes audacieuses plaisent naturellement aux foules; et cette fois l'audace était la sagesse. Aussi les sympathies et la confiance de l'Irlande venaient de jour en jour au jeune irréconciliable; et en 1879, à la mort de Butt, son crédit était tel qu'il fut, quatre ans à peine après son entrée aux Communes, désigné comme leader du parti.

***

C'est dans les quatre premières années de sa présidence que vont se livrer les batailles les plus ardentes entre le *Home Rule* et le gouvernement libéral, et que s'affirment en même temps, avec l'indomptable persévérance et la hardiesse habile de M. Parnell, la valeur pratique de sa méthode et la supériorité de sa direction. La misère était intense en Irlande, les fermages impayés, les évictions incessantes; les crimes se succédaient.

M. Parnell, dans son discours d'Ennis, avait de nouveau formulé son invariable programme, remarquable mélange d'intransigeance légale et d'agitation pacifique, où il adhérait au mouvement agraire et recommandait le boycottage, mais en flétrissant les meurtres; de la sorte, il parvenait à rallier sous son drapeau les modérés et les ardents, les tenanciers et les politiciens, les affamés et les patriotes, les sentiments et les intérêts.

Au Parlement il engageait une lutte sévère contre le ministère Gladstone, qui donnait en plein dans les idées de compression. Au mois de janvier 1881, M. Forster présentait un bill de coercition. C'est au cours des débats sur la mise en discussion de ce bill que brillèrent les beaux jours de l'obstruction. Les 24 et 25 janvier, M. Parnell et ses amis parlèrent pendant vingt-deux heures. La semaine suivante, ils obstruèrent du lundi soir quatre heures au mercredi matin neuf heures. L'exaspération de la Chambre était au comble, ainsi que sa fatigue. Les *Home Rulers* ne désemparaient pas. La première fois que M. Parnell avait voulu parler à la Chambre, un de ses collègues lui demanda s'il connaissait le règlement. « Je l'apprendrai en le violant, » avait répondu le député de Cork. En ce jour mémorable, il fit mieux : il força ses adversaires à le violer contre lui. Le règlement de la Chambre, ne prévoyant pas l'obstruction, n'édictait pas la clôture. Le *speaker* M. Brand leva la séance d'office et sans droit. Le surlendemain, M. Gladstone proposait un nouveau règlement, qui fut voté, malgré l'opposition du parti *Home Ruler*.

M. Parnell et ses amis eurent bientôt à en subir les rigueurs ; l'obstruction persistant, le sergent d'armes expulsa les Irlandais, qui partirent en criant : « Privilège, privilège (1) ! » et, du haut des tribunes, assistèrent au vote du bill de coercition dirigé contre leur pays.

Toutefois, les partis anglais comprenaient quelle force se levait contre eux ; ils s'en convainquirent davantage en constatant que, grâce à la prédication de Parnell et à la confiance qu'inspirait son action parlementaire, les crimes agraires diminuaient de jour en jour. Toute l'Irlande commençait à écouter cette voix.

D'autre part, le leader dénonçait l'insuffisance du *Land Act* proposé par M. Gladstone, et continuait sa propagande en faveur de la ligue agraire. M. Gladstone l'accusait de prêcher un évangile de meurtre et de pillage, et crut frapper un grand coup en décidant son arrestation.

M. Parnell fut conduit avec O'Kelly, Sexton et quelques autres, à la prison de Kilmainham. En s'y rendant, il recommanda stoïquement au peuple irlandais de faire son devoir sans s'inquiéter du sort de ses représentants. Pendant cette captivité, les crimes agraires qu'avait arrêtés sa parole recommencèrent à se multiplier. Mais la popularité des prisonniers devenait immense ; les élections locales furent un succès complet pour le *Home Rule*.

M. Gladstone se résigna à ouvrir les portes de Kilmainham. Ce fut le capitaine O'Shea qui servit d'intermédiaire dans ces négociations.

M. Parnell ne prenait qu'un engagement : celui de faire son possible pour apaiser les violences des tenanciers, parmi lesquels on compta, en douze mois, dix-sept mille évictions.

Parnell sortait grandi, sinon vainqueur, de cette lutte. M. Gladstone avait proposé la suspension des hostilités.

***

L'assassinat, à Phœnix Park, de lord Cavendish et de M. Burke, chargés d'une mission conciliatrice pour l'Irlande, rejeta les libéraux dans la voie de la répression.

M. Forster et sir W. Harcourt n'hésitèrent pas à inculper dans ce crime la complicité au moins morale de Parnell. Une campagne furieuse est menée contre lui dans la presse et dans le Parlement (2). Il y oppose un dédain glacial et dit qu'il choisira son heure pour confondre ses accusateurs.

---

(1) Ce cri, deux siècles auparavant, avait été le signal d'une revolution.

(2) *Le Times* n'a cessé de poursuivre Parnell de semblables imputations. On n'a pas oublié qu'elles ont coûté cher au grand journal, à la suite des fausses lettres qu'il publia et du suicide du faussaire Pigott.

L'Irlande tout entière applaudit à la réponse orgueilleuse de son leader, et elle organise une souscription nationale pour le venger de ces odieuses calomnies. Malgré les conseils du Vatican, le clergé catholique, l'archevêque Croke à sa tête — bien que Parnell appartienne à la religion réformée — prend une large part à cette souscription, qui produit près d'un million.

Il est alors le véritable dictateur de l'Irlande, non pas seulement le chef admiré et obéi de son groupe, mais encore l'idole de son peuple. Et la singularité de cette idolâtrie et de cette dictature, c'est moins leur ardeur et leur absolutisme indiscutés que leurs causes, uniques, dans les annales des pays parlementaires. C'est généralement à la puissance de leur talent oratoire, c'est au rayonnement de leurs facultés sympathiques que les hommes d'État et les leaders doivent, sinon le pouvoir, au moins leur influence et leur popularité.

Pour Parnell, rien de semblable. Il ne possède pas les qualités qui conquièrent les foules, ni la grande éloquence qui entraîne, ni le charme qui séduit.

Orateur, il l'était à peine.

Ses débuts furent médiocres ; il a acquis à la longue un talent de *debater*, plus solide que brillant ; et dans sa parole assez facile s'affirment surtout sa dextérité politique et la vigueur de sa pensée.

Charmeur et sympathique, il ne l'est pas davantage. Il tient de son éducation autant que de la nature des manières correctes, un flegme ultra-britannique, un abord presque hautain.

On rapporte qu'un jour, à la suite d'une discussion qui s'était terminée par un vote favorable au *Home Rule*, un député nationaliste, lui cria dans sa joie : « Parnell, nous l'emportons! — M. Parnell, je vous prie, » répliqua le leader.

Au Parlement, ses collègues, avec lesquels il ne communique guère que pour les affaires du parti, le voyaient se rendre silencieusement à son banc, presque toujours seul, fermé, sans que rien transpirât de son existence intime, et sans qu'on pût savoir où et comment il passait les instants dérobés aux sciences et à la politique.

Presque inaccessible en dehors des Communes, il faisait de rares apparitions dans certaines réunions privées ; même en ces occasions de cordialité et d'expansion, il arrivait, imposant par sa haute stature et sa grande prestance, au milieu des groupes de ses collègues, qui s'écartaient respectueusement sur son passage, et ce n'est qu'avec la plus réelle déférence que certains d'entre eux — les plus intimes — lui adressaient la parole.

Tout cela forme un saisissant contraste avec la chaleur de ses compatriotes, Celtes prompts à la colère ou à l'engouement, épris de ce qui brille et de ce qui enflamme, d'éloquence et de passion. Et pourtant rien n'égale l'enthousiasme et l'affection qu'il leur a inspirés par des qualités si différentes des leurs; et son prestige inouï l'affranchit de toutes les familiarités, de tous les contacts que font peser sur les chefs de parti le régime et les mœurs de la démocratie. « M. Parnell, disait M. Chauncey Depew, un des orateurs les plus éminents des États-Unis, laisse une empreinte ineffaçable sur tous ceux qui ont approché sa lumière. » — La vérité est qu'il domine son parti moins encore par ses éclatants services que par son don irrésistible et son génie de commandement. Tout en étant son élu, il en reste le maître. De W. Pitt, on avait dit qu'il était né ministre ; de M. Parnell, on peut dire qu'il est né leader.

***

Cependant, de 1883 à 1885, M. Gladstone flotte de la politique de concession à la politique de réaction. D'abord il consent à éloigner M. Trevelyan, le secrétaire d'État antipathique à l'Irlande ; puis il demande aux Communes le renouvellement du *Crime's Act*. Parnell se décide alors à lui faire sentir toute sa force. Il s'unit aux tories et le met en minorité.

Durant la période électorale, le parti *Home Ruler* reçoit des avances des deux côtés ; à présent, il peut faire ses conditions ; Parnell touche enfin le point qu'il a visé, il va devenir le Warwick parlementaire, et, s'il ne peut arriver lui-même au pouvoir, il peut y pousser ses protégés ou en renverser ses adversaires.

Les élections envoient au Parlement 333 libéraux et 251 conservateurs. Avec ses 86 *Home Rulers*, il est l'arbitre de la situation. Cette fois, M. Gladstone capitule. En le battant, Parnell l'a convaincu : il adhère au *Home Rule;* et, redevenu premier ministre, il propose un bill réparateur, le rachat des terres par les tenanciers irlandais, au moyen d'avances consenties par l'État.

Mais abandonné par Chamberlain, John Bright, Hartington et par cent libéraux qui s'allient aux conservateurs, il succombe sous cette coalition.

Il dissout la Chambre, fait campagne en faveur du *Home Rule* avec la vaillance et l'entrain d'un nouveau converti. Le pays n'est pas encore préparé à cette réforme, et les conservateurs l'emportent.

Mais l'alliance entre les parnellistes et les gladstoniens se cimente dans les luttes soutenues en commun. On continue de combattre ensemble. L'opinion, déjà gagnée en Écosse et dans le pays de Galles, commence à s'ébranler en Angleterre. Les élections partielles redeviennent toutes favorables à la cause de l'Irlande. Le succès paraît sûr et prochain, quand le malencontreux verdict de la cour des divorces éclate avec fracas.

***

Parnell fait face à l'orage avec son indomptable énergie; M. Gladstone, après un silence de quinze jours, a fini par se prononcer contre le maintien de M. Parnell à la direction du parti irlandais. S'il est maintenu, lui, Gladstone, se retirera de la vie publique.

Le leader libéral a-t-il voulu, comme le prétend Parnell, se délivrer d'un rival encombrant et surtout mettre la main sur l'indépendance du parti *Home Ruler?* N'a-t-il fait qu'obéir aux exigences des sectes non conformistes, qui lui fournissent de gros appoints électoraux? Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, Parnell a riposté droit, sans égard, sans scrupule. Son manifeste est un réquisitoire véhément autant qu'habile contre le *Grand Old Man*. Il l'accuse nettement de vouloir s'emparer de la direction du parti, sans doute afin de le leurrer. Parnell ne refuse pas de résigner ses pouvoirs, mais que d'abord Gladstone garantisse formellement le *Home Rule;* et qu'il fasse des déclarations plus complètes et moins vagues qu'en 1889, à l'entrevue d'Hawarden. Alors seulement Parnell se retirera.

Jusqu'à présent, il a gardé le secret sur ces négociations; mais en présence de la guerre que Gladstone lui déclare, il doit toute la vérité à l'Irlande.

Tel est le terrain sur lequel il se cantonnera pendant toute la durée de cette crise; au début, son parti le soutient, le réélit à l'unanimité. Mais la menace de Gladstone commence à l'inquiéter. Pendant une semaine, les nationalistes sont ballottés entre la gratitude et l'intérêt politique, entre les talents de leur leader et l'alliance indispensable des libéraux.

Parnell préside les séances; il dirige les débats où il est mis en cause; il y prend part à son tour; il demeure plein de sang-froid et de hauteur comme président, plein de vigueur et de ressources comme orateur. Il dévoile les ruses et les contradictions de M. Gladstone, il s'étonne ironiquement qu'il ait attendu si longtemps avant de se prononcer sur une question toute simple de moralité. Il l'accable sous ses réticences de Hawarden et le défie de formuler actuellement son programme de *Home Rule*. Il triomphe de son embarras: car Gladstone n'a pas répondu.

Il adjure son parti de ne pas écouter les conseils des Healy, des Sexton, des « tueurs de leaders », qui veulent le poignarder comme ils ont fait du vieux lion Isaac Butt, qu'il s'honore, lui Parnell, de n'avoir jamais attaqué et d'avoir laissé mourir en paix, malgré ses fautes et en raison de la reconnaissance que l'Irlande lui devait.

Que le parti garde son autonomie, qu'il ne se mette pas à la discrétion de l'Angleterre et ne livre pas l'Irlande à sa merci. « Si vous voulez me vendre, vendez-moi, mais recevez au moins le prix que je vaux. Ne me jetez pas pour rien en pâture aux loups saxons. »

Déjà rejeté par le clergé national, Parnell est enfin déposé. Il n'accepte pas la sentence, il fait appel à l'Irlande. A Dublin, à Cork, à Tipperary, à Limerick, on lui fait des ovations enthousiastes; la foule s'écrie : « Nous pendrons Judas Healy à un pommier sûr. »

A Kilkenny, où son candidat échoue, il reproche à Mac Carthy « de ne pas avoir un morceau d'acier dans le corps ». C'est que lui est tout d'acier, et de quelle trempe! rien ne le décourage, rien ne l'abat. « Il y a encore de la vie dans le vieux chien, » s'écrie-t-il à Cork, et le vieux dogue, en effet, mord cruellement ses anciens partisans.

Les ennemis du *Home Rule* marquent les coups en ricanant. Le retour d'O'Brien et les conférences de Boulogne ont seuls mis fin à ces lamentables querelles.

Parnell se résigne à la retraite si la présidence est confiée à un Irlandais énergique qui saura sauvegarder l'indépendance du parti et les droits de la patrie. La crise semble donc apaisée.

Faut-il accuser Parnell de l'ambition et de l'égoïsme que lui reprochent ses adversaires? Certes, la personnalité de tels hommes est parfois absorbante et redoutable autant qu'utile pour leur pays.

Ce qui pourtant, dans les circonstances actuelles, atténue la responsabilité de Parnell, c'est la crainte très sincère de voir son œuvre elle-même disparaître avec lui. Son ambition s'excuse de la conscience bien nette qu'il a d'incarner la patrie et d'être seul capable d'en diriger les destinées. Et les faits lui donnent raison.

C'est lui qui a rétabli l'union et la discipline, sans lesquelles la nation irlandaise n'était plus qu'un troupeau. C'est lui dont la ténacité a eu raison des rigueurs et des persécutions, dont la tactique a déjoué les ruses des partis et contraint Gladstone à passer, armes et bagages, au *Home Rule*. Lui écarté, qui le remplacera? On voit que si cette ambition a la violence d'une passion, elle a aussi la sincérité d'une foi.

L'Irlande a été une terre féconde en orateurs, en soldats, en patriotes, en martyrs. Elle a enfanté pour son compte des orateurs comme Grattan et O'Connell, et, pour celui de l'île sœur, comme Burke et Sheridan, des soldats comme Wellington; elle a des apôtres comme J. Dillon et O'Brien; mais jusqu'ici elle n'a eu qu'un leader, Parnell, qu'un homme d'État, Parnell! Et, s'il reste, la cause est compromise; mais, s'il part, est-elle, peut-elle être gagnée?

L'Irlande semble être l'éternel jouet d'une fatalité navrante, qui l'éloigne du port au moment même où elle croit l'atteindre. Quel sera cette fois le dénouement?

Certes, les conservateurs et M. Chamberlain ont eu de belles cartes dans leur jeu : des susceptibilités conjugales tardives, mais fort opportunément éveillées, et le respect que professe toute l'Angleterre pour le septième commandement. Mais, d'autre part, comme Parnell l'a dit de lui-même : « Il y a encore de la vie dans le vieux chien. »

ALFRED BERL.

VARIÉTÉS

L'entrevue de Napoléon Ier et de la reine Louise de Prusse, à Tilsit (1).

Pendant les pourparlers qui aboutirent au traité de Tilsit, la cour prussienne était tenue au courant par le tsar de toutes les phases de la négociation. Promptement remise de l'alarme que lui avait causée la demande de la Silésie, elle avait repris un peu de confiance et s'était rattachée obstinément à l'idée de recouvrer quelques possessions sur la rive gauche de l'Elbe, Magdebourg surtout, cette place qui valait une province. Quand la désolante vérité lui fut connue, sa douleur fut extrême et s'accrut d'une déception. Pour comble de disgrâce, elle n'était admise à plaider sa cause que par procuration; il lui fallait produire ses raisons et ses plaintes par l'intermédiaire d'Alexandre, dont l'obligeance commençait à se lasser. Avec Frédéric-Guillaume, Napoléon évitait toujours de parler affaires, et la tristesse taciturne du roi semblait de moins en moins propre à faciliter une explication.

Pour sortir à tout prix de cette situation désespérante, l'idée d'une tentative suprême traversa l'esprit des ministres prussiens. Quelque difficile qu'il parût d'approcher Napoléon, l'impérieux vainqueur refuserait-il d'écouter une personne auguste, qui viendrait l'implorer en s'armant d'un charme universellement reconnu?

Depuis quelque temps, la beauté, la grâce célèbre de la reine de Prusse entraient en compte dans les calculs de la diplomatie européenne. Son ascendant sur Alexandre avait contribué, disait-on, à attirer et à retenir ce monarque dans l'alliance prussienne. Avant Iéna, le parti de la guerre s'était abrité derrière le prestige de la reine pour entraîner la nation dans une désastreuse aventure, et c'était alors que Napoléon, déclarant une guerre personnelle à cette princesse, la lui avait faite dans le *Moniteur*, sans ménagements ni pitié. Aujourd'hui, après d'accablantes douleurs, retirée à Memel, Louise de Prusse suivait de ce morne séjour, avec une tristesse anxieuse, les débats qui devaient décider du sort de son peuple. Quand on lui demanda d'intercéder pour lui, de traiter avec le vainqueur qui avait frappé en elle la souveraine et la femme, elle eut d'abord un mouvement de révolte, puis comprit, se résigna, se déclara prête à l'épreuve qu'on exigeait d'elle. Sa visite à Tilsit fut officiellement annoncée : « La belle reine de Prusse, écrivait Napoléon à Joséphine le 6 juillet, doit venir dîner avec moi aujourd'hui. »

Elle fit son entrée à Tilsit en carrosse de cour et reçut les honneurs militaires. Deux dames l'accompagnaient, les comtesses Voss et Tauenzien. La première, grande-maîtresse à la cour pendant cinquante ans, personnifiait l'étiquette : elle offrait de plus le type complet des manières et du goût germaniques; ses toilettes « faisaient mal aux yeux ». Malgré l'émotion qui étreignait son cœur, la reine était divinement belle, avec la grâce un peu languissante de son maintien et l'élégance vaporeuse de sa toilette, en crêpe blanc brodé d'argent, au front un diadème de perles. Elle descendit à l'humble logis du roi Frédéric-Guillaume. Là, ministres, officiers, de s'empresser autour d'elle, chacun de lui prodiguer des avis, des encouragements, chacun de lui faire la leçon : « Ah! de grâce, disait la pauvre femme, laissez-moi un peu de calme, que je rassemble mes idées. » — « L'empereur vient, » cria-t-on tout à coup. Il arrivait en effet, en grand et bruyant appareil, à cheval, une courte cravache à la main, escorté de ses maréchaux et de tout son état-major; le roi et les princes s'avançaient pour le recevoir.

« La reine est là-haut, » dit-il après avoir salué, comme s'il eût voulu marquer par ces paroles que sa visite était uniquement pour elle, et il s'engagea dans l'étroit et incommode escalier menant à l'appartement de la souveraine. « Que ne ferait-on pour atteindre un tel but, » dit-il galamment quand la reine s'excusa de l'avoir obligé à cette ascension. Elle lui demanda comment il supportait le climat du Nord, puis, de suite, avec une hardiesse émue, aborda l'objet de son voyage, pleura les malheurs de la Prusse, cruellement punie d'avoir provoqué le dieu de la guerre, de s'être laissé aveugler par les souvenirs glorieux de Frédéric; elle s'efforçait de donner à la scène un caractère touchant, élevé, pathétique même : « On eût dit Mlle Duchesnois dans la tragédie, » a dit irrévérencieusement l'Empereur. Lui, par contre, faisait de son mieux pour ramener l'entretien au ton du badinage; à cette lutte, il ne fut pas le plus fort — c'est lui-même qui l'a reconnu. Il complimentait la reine sur sa toilette : « Est-ce du crêpe, de la gaze d'Italie? — Parlerons-nous de chiffons, répondit-elle, dans un moment aussi solennel? » Elle resta maîtresse de la conversation, exprima tout ce qu'elle voulait dire, demanda des restitutions en Westphalie, dans le Nord, surtout Magdebourg : « Vous demandez beaucoup, finit par dire l'empereur, mais je vous promets d'y songer. » Et il la quitta sur cette parole d'espérance.

La journée ne fut qu'une suite d'attentions à l'adresse de la reine. A tout instant, de grands personnages, des maréchaux, des princes, arrivaient en messagers à la maison du meunier : c'était Bessières apportant la grâce d'un prisonnier; c'était Berthier qui venait à l'heure du dîner chercher la reine et la conduire chez son maître. A table, elle fut placée entre les deux empereurs, à la droite de Napoléon, qui avait lui-même le roi de Prusse à sa gauche. Se tournant parfois vers ce monarque, le vainqueur lui adressait d'assez mauvaise grâce quelques consolations, repoussées avec dignité, puis, revenant à la reine, entamait avec elle d'amicales disputes : « Savez-vous que mes hussards ont été sur le point de vous prendre? — J'ai peine à le croire, Sire, puisque je n'ai pas vu de Français. — Mais pourquoi vous exposer ainsi? Que ne m'attendiez-vous à Weimar! — Vraiment, Sire, je n'en avais aucune envie. »

(1) Extrait de l'ouvrage de M. Albert Vandal, qui paraît aujourd'hui, à la librairie Plon, sous le titre de *Napoléon et Alexandre Ier. De Tilsit à Erfurt.*

Au reste, Napoléon demeurait d'une politesse raffinée et continuait de suivre son système; à défaut de concessions, il ne ménageait pas à la reine les prévenances, la payait de menus soins ; il lui offrit une rose au lieu de Magdebourg. Après le dîner, il poursuivit longuement la conversation et jugea tout à fait la reine femme d'esprit, de tête, d'une grande séduction. Parfaitement sûr de lui, certain qu'il ne se laisserait jamais gagner par cette impression, il ne résista pas à s'y abandonner. S'il mit un soin extrême à éviter toute parole qui pût lui être opposée comme un engagement, s'il ne promit rien, ses amabilités, qui permettaient de tout espérer, encouragèrent la reine à continuer, à redoubler ses frais, et de la sorte il se mit mieux à même de goûter les agréments de cette rencontre avec une femme belle, distinguée par l'esprit, attentive à lui plaire. En un mot, il se montra sous le charme et laissa la reine, qui avait déployé toute la puissance de ses attraits sans rien abdiquer de sa dignité, partir en croyant qu'elle avait cause gagnée. Puis, quand elle se fut retirée, l'impitoyable politique se retrouva tout entier : il manda tranquillement Talleyrand, exprima la volonté d'en finir, ordonna que le traité fût signé au plus vite, sans aucun adoucissement, ce qui ne l'empêchait point de se montrer enchanté de la reine et de rendre sur son compte le meilleur témoignage : « La reine de Prusse est réellement charmante, écrivait-il à Joséphine; elle est pleine de coquetterie pour moi, mais n'en sois point jalouse: je suis une toile cirée sur laquelle tout cela ne fait que glisser. Il m'en coûterait trop cher pour faire le galant. »

La pauvre reine était rentrée tout heureuse : « Venez, venez, disait-elle à ses dames, que je vous raconte. » Elle croyait si bien au bon effet de sa présence, qu'elle se déclarait prête à la prolonger. « Si on le juge nécessaire, disait-elle, je m'établirai tout à fait à Tilsit. » Elle revint pendant la nuit à Pictupoehnen, où ses récits jetèrent la joie, mais il avait été convenu qu'elle retournerait le lendemain à la ville, Napoléon ayant réitéré son invitation. Le lendemain, on allait partir, les équipages étaient avancés, on n'attendait plus que la reine, qui achevait de se parer, lorsqu'elle parut enfin, en costume splendide et théâtral, rouge et or, un turban de mousseline posé sur ses cheveux, mais les yeux rougis de larmes, le visage décomposé : un billet du roi, qui était demeuré à Tilsit, venait d'anéantir toutes ses espérances : « Les dispositions, disait l'infortuné monarque, sont bien changées, et les conditions effrayantes. » Le comte Goltz arrivait au même instant; l'Empereur l'avait enfin reçu dans la matinée, mais s'était montré inexorable, avait laissé entendre que son langage à la reine n'avait été « que phrases de politesse », que la maison de Prusse devait s'estimer heureuse de recouvrer une couronne, alors qu'elle avait failli tout perdre et ne devait son salut qu'à l'intercession d'Alexandre; après quoi il avait renvoyé Goltz à Talleyrand, et celui-ci, tirant de son portefeuille un projet de traité tout préparé, laissant à peine au ministre prussien le temps d'en prendre connaissance, le lui avait présenté comme un acte qu'il s'agissait de signer et non plus de discuter. L'Empereur, avait ajouté le prince de Bénévent, voulait reprendre prochainement le chemin de ses États, et son intention était qu'en deux jours tout fût terminé.

Révoltée de cet arrêt, la reine dut cependant revenir à Tilsit; il fallut qu'elle subît à nouveau les compliments de Berthier, les politesses de Talleyrand, qu'elle reprit sa place à table aux côtés de l'homme qu'elle haïssait. Lui se remit à causer « chiffons » : — « Comment donc, la reine de Prusse porte un turban? Ce n'est pas pour faire la cour à l'empereur de Russie, qui est en guerre avec les Turcs? — C'est plutôt, je crois, répondit Louise, pour faire ma cour à Roustam. » Et elle regardait le mamelouk de l'Empereur, droit derrière le siège de son maître. La soirée fut pour elle un supplice, avec la contrainte et les derniers efforts de séduction qu'elle dut s'imposer, quand son cœur débordait d'amertume. Par moments, elle ne fut pas maîtresse de ses sentiments. Le prince Murat s'empressait fort autour d'elle : « A quoi, disait-il, se distrait Votre Majesté à Memel? — A lire. — Que lit Votre Majesté? — L'histoire du passé. — Mais l'époque présente offre aussi des actions dignes de mémoire. — C'est déjà trop pour moi que d'y vivre. » Napoléon a raconté qu'au moment du départ, lorsqu'il descendait pour reconduire la reine, elle lui avait dit d'un ton sentimental et pénétré : « Est-il possible qu'ayant eu le bonheur de voir d'aussi près l'homme du siècle et de l'histoire, il ne me laisse pas la liberté et la satisfaction de pouvoir l'assurer qu'il m'a attachée pour la vie... — Madame, je suis à plaindre, répondit-il gravement, c'est un effet de ma mauvaise étoile. » Un récit prussien affirme que la reine se serait exprimée plus vivement : « Sire, eût-elle dit, vous m'avez cruellement trompée, » et un sourire « satanique » eût été la seule réponse à ce reproche. Il est certain que devant Duroc, qui la mit en voiture et la visita le lendemain, elle ne ménagea pas les expressions de son ressentiment. Elle se plaignit aussi à Alexandre d'avoir été victime d'un manque de foi, mais fut dans l'impossibilité de rappeler aucune parole positive de l'Empereur. Son erreur, commune à plusieurs de ses émules en grâce et en beauté, avait été de croire que de passagers hommages rendus à ses charmes répondaient à une impression irrésistible et profonde, emportaient soumission à son empire. Brusquement détrompée, elle se crut trahie, partit ulcérée, mesurant enfin toute l'étendue de son infortune, emportant l'ingnérissable blessure dont elle devait mourir : « Si l'on ouvrait mon cœur, disait-elle en s'appropriant un mot de Marie Tudor, on y lirait le nom de Magdebourg. »

COURRIER LITTÉRAIRE

Vous arrive-t-il, quand vous lisez, d'oublier vos affaires, votre repas, votre propre existence? J'ai peur que non. Nous ne dévorons plus les livres : nous les grignotons. Est-ce parce que nous n'avons plus d'estomac? Je crois bien que c'est surtout la faute de ceux qui nous font la cuisine.

Pour moi, je me souviens d'avoir passé de longues journées d'été, entre quinze et dix-neuf ans, couché à plat ventre sur de volumineuses collections de feuilletons découpés et grossièrement reliés. A certains moments, mon sang courait plus vif et plus chaud dans mes artères ; à d'autres, un brouillard humide me voilait la page, et je m'impatientais contre cette larme involontaire et importune qui arrêtait une seconde ma lecture. Ainsi, j'ai suivi d'Artagnan depuis son entrée à Paris sur le fameux cheval jaune jusqu'au moment où il serre, de sa main mourante, le bâton de maréchal que l'excellent cœur du père Dumas n'avait pu lui refuser. Ainsi, encore, j'ai parcouru l'épopée qui va de *Joseph Balsamo* à *Ange Pitou*. Je sortais de là les membres raidis, l'imagination saturée de coups de théâtre et de mots superbes, le cœur soûlé d'émotions, délicieusement fatigué et vaguement alangui, mais gardant en moi comme un parfum d'héroïsme, monté à croire les hommes meilleurs et plus grands qu'ils ne sont, avec un appétit étonnant de vivre et d'agir.

J'ai retrouvé quelque chose de ces impressions perdues en lisant *Puyjoli* (1), de M. Jules Claretie. Publié dans un journal, il y a dix ans, ce roman paraît pour la première fois en volume ; il vient à l'heure où le public, las des ennuyeux, même de ceux qui ont du talent, énervé des inventaires de sentiments et des descriptions de mobiliers, recommence à implorer des récits, dût-on les chercher dans le passé, si notre prosaïque époque n'en fournit plus la matière. Aussi *Puyjoli* est-il très lu, et j'ai plutôt à expliquer qu'à prédire le succès.

M. de Puyjoli est un gentilhomme, ou plutôt c'est le gentilhomme d'autrefois. Il est l'élégance et la gaieté de la vieille France aristocratique, comme son frère Monpazier en est l'intelligence. L'un traverse la Révolution sans la voir et sans la comprendre ; l'autre la voit et l'aime, mais se dévoue à sa caste menacée : car, dit-il, « là où est le péril, là est l'honneur ». Savez-vous quel est le malheur de Puyjoli ? Il est trop beau : c'est là ce qu'on chuchotait ironiquement lorsqu'il a débuté, à vingt ans, dans les salons de la société périgourdine ; on le murmure encore sur le passage de la charrette qui le conduit à l'échafaud. Quelqu'un l'a comparé à un fruit, à une jolie pomme. Berthe de Louverchal, dont il est amoureux et qui a envie de l'aimer, est arrêtée par le souvenir de ce mot fatal. Elle ne veut pas épouser la « jolie pomme ». Elle se décide trop tard : amer et éternel regret. Toute sa vie, elle demeurera la veuve de celui dont elle a refusé d'être la femme.

Je vous donnerais une bien fausse idée de ce livre si je vous laissais croire qu'il se borne à nous raconter les aventures de l'héroïque et charmant étourdi. Ces aventures se mêlent intimement à celles du giroudin André Thorel et de sa femme Clotilde. Nous pénétrons aussi dans l'intérieur de Nicolas Pluche, le souffleur du Théâtre-Français, et dans la boutique du drapier Vincent Leroux. Aucun type n'y manque, ni l'honnête exalté qui s'immole à ses chimères politiques, ni le bourgeois trembleur et jaloux que la peur a rendu féroce, ni le maniaque inoffensif qui traverse la Révolution en jouant de la flûte et qui n'en monte pas moins sur l'échafaud, victime d'un prénom qu'il partage avec le tyran tombé.

Les comédiens abondent dans ce récit. Évidemment l'auteur s'intéressait à eux et les aimait, même avant de gérer la maison de Molière. — Quelqu'un me conseille de biffer *même* et de le remplacer par *surtout*, mais je résiste à la suggestion. Quoi qu'il en soit, outre ce brave Pluche, le monde des théâtres est représenté par le généreux La Bussière et par l'adorable Sophie Clerval. Au pied de l'échafaud, elle donne à Puyjoli le dernier ou plutôt l'avant-dernier baiser, car leurs têtes se rencontreront peut-être encore dans le panier. En tout cas, il y a une infinie douceur dans ce baiser. Il répand sur cette fin, sur le drame entier, un charme indéfinissable de mélancolie, d'amour, de jeunesse et de grâce, où s'atténue l'horreur de la guillotine. Il symbolise en quelque façon l'intervention du romancier à l'imagination heureuse et souriante dans ces annales de la douleur et du désespoir. M. Claretie a, je ne dirai pas une larme — il n'est nullement pleurnicheur — mais un sentiment de tendre et vigoureuse pitié pour toutes les victimes, oui, pour toutes, pour celles de septembre, pour celles du 31 mai comme pour celles du 9 thermidor. Car ce jour-là, bien qu'il fût la revanche de l'humanité, a frappé aussi des innocents ou des égarés.

En ces jours affreux, la vie eut-elle des attitudes aussi fières et aussi nobles? La mort trouva-t-elle d'aussi poétiques consolations? L'extrême bonté se montra-t-elle à côté de la méchanceté extrême? L'amour osa-t-il chanter sa cantilène entre deux couplets du *Ça ira?* On me l'affirme, et je le crois. Mais quand bien même je n'aurais ici devant moi que la légende de la Révolution ressuscitée une fois de plus, au lieu de sa vérité définitive, je ne me plaindrais pas. Que l'histoire soit juste, que le roman soit charitable, et qu'ils se partagent ainsi les devoirs du cœur et de la raison !

*
* *

M. René Bazin (1) est allé en Italie. Là, dans un wagon de troisième classe, il a vu la France divisée en quatre morceaux par un racleur de violon italien et deux vélocipédistes hongrois. Cela l'édifiait déjà, mais ne lui suffisait pas. Le marquis B... a achevé de lui faire connaître les dispositions du peuple italien à notre égard. Personne, là-bas, ne songe à se rappro-

(1) *Puyjoli*, par Jules Claretie. Dentu.

(1) *A l'aventure*, par René Bazin. — Calmann Lévy.

cher de la France. On accepte la Triple alliance sans enthousiasme, mais on la maintiendra fermement. « Il n'y a pas en Italie de parti français », et les radicaux, qui feignent d'être nos amis, seraient, le cas échéant, nos plus irréconciliables adversaires. Nous leur avons fourni en temps utile une plate-forme, rien de plus. Telle est l'opinion du marquis B..., et il faut avouer que les dernières élections ne lui ont pas précisément donné un démenti.

Et la reconnaissance, demanderez-vous, qu'en fait le peuple italien? Ah! justement, la reconnaissance! Nous en avons, paraît-il, trop parlé; nous avons trop souvent rappelé à nos voisins le sang versé, les services rendus... que l'Italie estime avoir payés, et bien payés. La France a fait l'Italie : elle pourrait donc la défaire! C'est le vers de la *Médée* d'Ovide qui les hante :

Servare potui : perdere an possim rogas!

De plus, nous avons sans crier gare dérobé à l'Italie Tunis, qu'elle croyait tenir, qu'elle regardait comme son annexe, qu'elle occupait déjà par son commerce et par l'influx de sa population. Chassée de Tunis, elle est allée chercher fortune en Abyssinie. Là, vous savez ce qui lui est advenu. Autant de mécomptes, autant de griefs contre la France!

M. René Bazin a visité Trieste, où il n'a pas trouvé un seul *irrédentiste*. L'élément italien y lutte victorieusement contre l'élément allemand : simple question de races! En réalité, Trieste serait ruinée si elle se séparait de l'Autriche. Elle tomberait à rien, entre Venise qui se relève et Fiume, qui deviendrait aussitôt le port d'attache du *Lloyd*, le grand entrepôt du commerce austro-hongrois. M. Bazin n'est pas allé étudier sur les lieux la question de Massaouah ainsi que celle de Trieste. Mais il a lu, comme il sait lire, et parfaitement résumé les ouvrages les plus importants et les plus récents sur la colonie de la mer Rouge, notamment le livre du député Plebano. Ces deux chapitres ne sont pas les moins intéressants du volume.

Le jeune écrivain était à Rome lorsque se rendirent en pèlerinage au Vatican quatre à cinq mille ouvriers catholiques français. Il a assisté à leur réception par le pape, et a rendu ce spectacle avec une sincérité très suggestive. Lorsque Léon XIII apparaît, un typographe parisien murmure dans la foule : « C'est rien chic, un pape! » Et le Saint-Père bénit ce peuple, « d'un geste affaibli et qui semblait pourtant vouloir embrasser le monde ».

L'auteur d'*Une tache d'encre* se souvient qu'il est romancier lorsqu'il nous donne la psychologie des Tacconi, cette famille caractéristique de bourgeois romains. C'est encore le romancier qui met en scène le marquis B..., si courtois, mais si ombrageux, et parfois si amer, dont le patriotisme se dévore et dont l'ambition n'a point de place dans son pays, qui sait tout, sent tout, aspire à tout, ne peut rien faire et « se détend comme une mandoline après avoir vibré ». Quant à la marquise B..., voici son portrait. Il me semble impossible de faire mieux comprendre la nuance locale et individuelle, à côté du caractère général : en quoi elle est de son pays; en quoi, de sa province, de sa classe, de son temps :

La marquise B..., née dans la province de Tarente, avait ce teint de nacre blonde et cette finesse de traits des Grecques d'Italie, qui ont gardé du type classique l'extrême pureté des lignes, mais avec une ténuité, un effacement des angles, une ombre de morbidesse qui ne sont pas antiques. J'en juge au moins par celles que j'ai vues. Elle causait peu, mais pour dire des choses fines, très sensées, sans aucun éclat de voix. Le luxe délicat du service, les fleurs disposées par petits bouquets dans de minuscules vases d'argent ciselé, sans profusion, par leur arrangement et leur choix, témoignaient d'un goût supérieur. Pas une fois je ne la vis donner le moindre signe d'attention à l'ordonnance matérielle du repas, rappeler, de quelque façon que ce fût, qu'elle n'était pas une étrangère, toute au plaisir d'écouter et de suivre une conversation, dans cette maison dont les moindres ressorts dépendaient d'elle... Vingt sujets furent effleurés autour d'elle : voyages, livres, musique, Paris. Elle était informée sur tout, mais elle le laissait deviner : elle ne le montrait pas. Quand une éducation atteint ce degré d'affinement, il est plus difficile de distinguer une grande dame italienne d'une Française, d'une Suédoise ou d'une Russe. Cependant l'Italienne se révélait, malgré elle, à certains moments où la conversation l'intéressait davantage. Une lueur ardente dont ses yeux semblaient agrandis, une sorte d'éclair d'un esprit passionné passait dans son regard et disparaissait aussitôt sans aucun mouvement du visage, sans le moindre frémissement des sourcils minces et d'une courbe légère comme un arc au repos. Et je ne pouvais m'empêcher alors de songer aux figures délicates que peignaient les peintres de l'ancienne école, dont les joues s'ombraient de cheveux légers comme un souffle, et dont la bouche, à peine rose, souriait d'un sourire impénétrable et doux.

Je retrouve encore le romancier dans la jolie nouvelle, insérée à la fin du chapitre sur Venise, et qui se déguise en souvenir de voyage. A ce récit, je préfère l'idylle du peintre Dévastard. Elle n'a qu'une page, mais rien ne vous empêche de la relire dix fois si vous ne la trouvez pas assez longue. Qu'est-ce donc? Presque rien. « Mon ami Dévastard » a rencontré par hasard, dans une galerie de musée, lorsqu'il avait vingt ans, une jeune fille qui copiait, comme lui, un tableau. Ils causèrent, il lui donna des conseils, et comme elle n'avait plus de couleur rose, il lui en prêta. Quand elle fut partie, il s'aperçut qu'il l'aimait et qu'il avait oublié de le lui dire. Quelques années après, il la retrouva, et « elle lui emprunta du gris ou du noir », mais il était trop tard... Que dites-vous de

ce passage du rose au gris? N'est-ce pas toute la vie?

Maintenant, je vous le confesserai : où je me plais le plus avec M. Bazin, où je deviens tout à fait son ami et son complice, c'est dans l'église haute de Saint-François, dans cette vieille ville d'Assise, morte et pétrifiée, mais dans une si admirable attitude! Comme j'aime à errer à travers la basilique du « grand pauvre », « sous cette averse de rayons » qui éclaire les fresques du Giotto, de Cimabué et de Gaddo Gaddi! Que je voudrais méditer devant cette main percée d'un clou et bénissante, vrai symbole de la douleur bienfaisante, de la blessure par laquelle on guérit! François d'Assise a aimé, a contemplé, a dédaigné tout le reste. Qui sait si, de tous les hommes, il n'est pas celui qui a le mieux compris le sens de la vie? En tout cas, il a inspiré une page charmante à M. René Bazin : je ne vous donne pas cela pour un de ses miracles. Je la citerais bien volontiers, cette page, mais quoi! la marquise a, d'avance, pris la place du saint.

Pour parler de l'Italie, il faut être artiste. M. Bazin l'est à ce point que la retombée d'une draperie qui met en déroute les reflets épars sur le pavé de mosaïque et sur les murs de marbre d'un vieux salon lui donne un ébranlement, une sensation aussitôt traduite en termes d'une subtile justesse. Cette acuité des sens et de l'esprit, une raison claire et une imagination jeune, l'égale intelligence du présent et du passé, une rare possession de soi-même, de la sympathie et de l'esprit (l'esprit empêchant la sympathie de s'égarer et la sympathie gardant l'esprit de toute sécheresse), une expression très pure quoique très fine, qui rend les nuances et les sous-nuances avec les seules ressources de notre vraie langue, sans recherche comme sans brutalité, voilà, je crois, quelques-uns des mérites capables de faire rimer ce livre où tout me plaît, même les opinions adverses, où tout est harmonieux, même les contrastes!

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Protectionnisme.

Tout homme a deux pays, le sien et la France, dit un vieil air. Je ne méconnais pas ce que cette maxime a de flatteur pour notre amour-propre, je désirerais seulement qu'elle fût bien comprise. Beaucoup de gens semblent l'entendre ainsi : « J'ai deux pays, le mien avec lequel je me gêne, et la France avec qui je ne me gêne pas; quand le premier m'inonde, le second me subventionne; si l'un me déclare en faillite, l'autre m'adopte immédiatement comme riche étranger. Vive la France, la patrie à tout faire! »

O nos frères, vous nous rendez confus. Pourtant, nous ne voudrions pas abuser. Par égard pour notre modestie, témoignez-nous donc quelquefois un peu de froideur.

***

Je ne dis pas cela pour vous, nihilistes russes, et cependant, si j'osais, je déposerais à vos pieds une humble requête. Vous êtes les inventeurs d'une procédure judiciaire nouvelle; chacun de vous porte son tribunal avec lui. Vous arrive-t-il d'être en désaccord avec un de vos semblables sur un point de politique générale, vous descendez un instant dans l'intime local où siège ledit tribunal. Cette démarche accomplie, l'affaire de votre contradicteur est claire : il n'a plus qu'à tester. Quelques projectiles négligemment introduits dans son économie modifient du tout au tout ses conceptions sociologiques.

Crime? Jamais de la vie! Acte de justice.

Le procédé est ingénieux, commode, facile à suivre partout et même en voyage. Surtout en voyage, dirai-je, et cela me choque. De grâce, pratiquez donc cela chez vous, pas dans la patrie d'adoption — dans la vraie, dans celle que tout homme doit avoir d'abord! Que vous veniez ensuite jouir sous notre ciel de la satisfaction du devoir accompli, rien de plus légitime. Mais, quand il vous prend fantaisie « de peser une vie humaine dans les profondeurs de votre conscience », pesez-la, s'il vous plaît, sur votre territoire, avec votre système métrique national. On ne tue bien que chez soi.

Parbleu! je vous entends! Chez vous, il y a la troisième section, les officiers bleus, les canailles de gendarmes, un tas de gêneurs, sans compter le bourreau. « Mà l'onore! » comme disait l'italien, qu'en faites-vous? Si j'étais justicier de mon état, plus la besogne serait difficile, plus je m'y piquerais d'amour-propre. Je conviens qu'il est maussade d'être pendu; je me prive justement pour cette raison, entre quelques autres, du plaisir d'accomplir moi-même mes actes de justice. Seulement, moi, que suis-je? Un Occidental, un Latin trembleur. Si la grande névrose slave craint la potence, elle n'est plus ni grande, ni névrose, ni slave, et Dostoïevsky nous a trompés. Alors quoi?

Je ne voudrais pas avoir l'air de me vanter; cependant, il me semble parfois que, moi aussi, je possède une conscience. Médiocre et bornée, mais enfin j'y suis habitué depuis l'enfance et je m'en contente. Que faire d'une conscience à moins d'y descendre? Je remonte de la mienne à l'instant même. Je n'y ai rien trouvé de neuf; c'est plein de truismes, de préjugés et de jobardises! Des choses comme ceci, par exemple : qu'il faut respecter la vie humaine, même celle des fonctionnaires, et qu'un assassin est un assassin. Peu profonde, ma conscience. Allez donc peser quelque chose là-dedans!

Ceci dit pour le point de vue moral. Reste l'autre,

que j'appellerai le point de vue domestique, celui du maître de maison qui ne veut pas qu'on fasse du tapage dans son immeuble, ni qu'on salisse ses tapis. Tenons-nous en à celui-là pour aujourd'hui.

***

C'est comme nos frères d'Allemagne — car là-bas, ils ont, eux aussi, leurs petites crises de fraternité. Suis-je trop indiscret en leur demandant que, lorsque l'un d'entre eux invente une nouvelle façon de tuer les gens pour les guérir, il l'expérimente sur son *lupus* national et laisse le *lupus* du voisin tranquille? On m'affirme que le docteur Koch est le plus savant homme qu'on puisse voir, ennemi de toute réclame et modeste comme un *vergiss-mein-nicht*. Juge un peu s'il n'était pas modeste! Il ne voulait rien révéler, paraît-il; l'empereur lui a forcé la main. Alors, il est donc léger, leur empereur? Un défaut de Français, cela. Il appartenait à ce potentat de découvrir à la boîte de Pandore un double fond, qu'il me pardonne cette métaphore classique. Qu'on me ramène aux souverains d'autrefois, qui se contentaient de ne pas guérir les écrouelles! En voilà un qui les donne, et la tuberculose avec, par-dessus le marché. Que diable! inoculez-vous entre Allemands! on ne vous demande rien!...

Hélas! le malheur veut qu'on leur ait demandé. Quand nous avons appris à Paris que les Allemands mettaient dans une seringue une substance inconnue qui précipitait les agonies, nous avons voulu immédiatement en mettre aussi dans nos seringues à nous. Amour de l'exotisme, où nous mèneras-tu? Les braves chauvins, à qui leur patriotisme ne permet pas de laisser les autres entendre *Lohengrin*, ont été pris subitement d'un accès d'internationalisme délirant. « Pas de préjugés! criait-on partout La science n'a pas de patrie. Il s'agit de l'humanité! » Et la lymphe de Koch coulait toujours. Pauvre vieille humanité! à son âge, elle devrait bien avoir plus de plomb dans la tête qu'un Hohenzollern!

Vous savez ce que dit l'ancienne ronde :

> On a tant fait sauter la vieille (*bis*)
> Qu'elle est morte en sautillant.

A force de seringuer les malades, on les a guéris du mal de la vie. Délicat nirvânisme. Laissez-moi exprimer le regret que ce « tâtonnement », puisque tâtonnement il y a, ne se soit pas produit uniquement dans le pays de Schopenhauer et de Hartmann. Gardons-nous de discuter la question scientifique. Le résultat, pour incomplet qu'il soit, demeure énorme : il reste acquis qu'il existe un liquide susceptible au moins d'apporter dans l'organisme humain des troubles mortels. C'est déjà fort joli; mais, quand il s'agit d'une découverte de cet agrément-là, on peut voir venir. Ah! si l'idée avait pris naissance dans un de nos laboratoires, si ce four-là était un four français, quelles bonnes caricatures il y aurait dans le *Kladeratasch* de Berlin! Quelles gloses sur la frivolité des Welches! Notre engouement ridicule nous retire le droit de railler ces petites têtes folles d'Allemands. Nous voilà solidaires de Guillaume II. — Mais quel homme que ce souverain guérisseur! Docteur en médecine, comme en pédagogie; il abolit d'une main les humanités et désencombre l'humanité de l'autre. Où trouve-t-il du temps pour tout cela?

***

Un mot encore à l'adresse de nos amis les Anglais. Ceux-là surtout apprécient dans la France le pays où l'on ne se gêne pas. Ils viennent de le témoigner une fois de plus.

La pudeur britannique a subi récemment un terrible assaut. Il paraîtrait — est-ce croyable? — qu'un homme d'État du Royaume-Uni aurait contrevenu à l'un des articles du *Décalogue*. Hâtons-nous de dire qu'il ne s'agit pas d'un Saxon, mais d'un Celte; un Saxon ne convoite jamais ni le bœuf, ni l'âne, ni la femme du prochain. Enfin Parnell, Celte libidineux, passe pour avoir commis le péché de luxure et pour s'être livré, nouveau Samson, à une Dalila moderne qui répond au nom euphonique de Mrs O'Shea. Tandis qu'il trahissait la cause divine, les Philistins sont venus qui l'ont garrotté. Toute l'Angleterre a glapi d'horreur. Les partis politiques s'en sont disloqués. Voilà bien du tapage pour une coucherie! Mais ce ne sont pas nos affaires, et d'ailleurs des cervelles françaises ne peuvent pas comprendre la beauté de cette biblique levée d'éventails. Après quelques meetings courtois, agrémentés de membres cassés et d'yeux pochés à la chaux vive, le roi sans couronne de l'Irlande s'est senti en humeur de négocier. Nous avons tous lu dans les journaux la nouvelle de la rencontre de M. Parnell avec son compagnon de luttes, M. O'Brien, revenu en toute hâte d'Amérique. Les plus fins reporters avaient organisé contre eux un véritable blocus : ils en ont été pour leurs frais. Nous savons seulement que M. O'Brien, arrivé en ennemi implacable, est reparti métamorphosé en zélateur. Au cours de son entretien avec M. Parnell, ses idées sur l'adultère s'étaient modifiées. Ce revirement semblait aisément explicable : le grand leader est un rude charmeur. On supposait qu'en homme politique il avait plaidé la raison d'État et convaincu son antagoniste de l'absurdité du pharisaïsme en pareille matière... Vous n'y êtes pas du tout.

Une feuille anglaise, bien connue pour sa candeur, la *Pall Mall Gazette*, a trouvé l'explication vraie. Tout le mal vient de ce que l'entrevue des deux chefs du *Home rule* a eu lieu à Boulogne, sur le sol français. Telles sont les infectes fumées sataniques qu'exhale cette terre classique du péché, que la pudeur de M. O'Brien lui-même, une pudeur sérieuse pourtant, une de ces pudeurs qui ne blanchissent pas en vieillissant, a soudain perdu son incarnat. A peine était-il à Boulogne, que le vertueux *home ruler* transformait son innocence

en paillasson. Au début de l'entrevue, comme il semblait distrait et rêveur, M. Parnell lui demanda ce qu'il attendait.

— Je ne commence pas sans Salis, répondit M. O'Brien. Et de chanter tout le répertoire de Mlle Yvette Guilbert, sur des airs de psaume, en clef de *fa*. La lutte de l'hérédité et du milieu. Saisissez-vous?

Soit! mais qui donc a prié ces messieurs de venir laver leur linge sale dans les eaux françaises?

Pourquoi encombrez-vous perpétuellement nos tramways d'insulaires disgraciés de la nature, qui marchent sur les pieds de nos femmes et poussent des cris gutturaux en exhibant de déplorables dentitions? Ceux-là ne craignent donc pas pour leur fleur d'oranger qu'ils l'aventurent dans un air aussi insalubre que le nôtre? Restez chez vous! Dans votre patrie immaculée les distractions ne vous manqueront point. Occupez vos loisirs à rechercher où certains de vos lords passent leurs soirées. Relisez la biographie de ceux de vos explorateurs qui, par amour de l'aquarelle, font dévorer les négrillonnes par des cannibales. Puisque vous aimez les citations de la Bible, regardez donc si ce qu'il y a dans votre œil ne s'appelle pas une poutre! Parlez-nous un peu de Yambouya!

URSUS.

LÉO DELIBES

Il a passé dans son art et dans la vie, doux, modeste, joyeux — le cœur épanoui, le sourire à la bouche, la chanson aux lèvres. La carrière lui fut aisée, l'amitié loyale, la fortune fidèle, le métier facile, et clémente la mort même. Sur ses pas, jusqu'au dernier tournant du chemin, toujours des fleurs et toujours des couronnes; pour suprême escorte, l'Opéra, le Conservatoire, l'Institut, témoins de ses premiers succès; pour mener son deuil, ses fraîches mélodies, amies de nos mémoires, voilant mal sous les longs crêpes, leurs grâces agiles, et s'essayant, avec une gaucherie touchante, à l'allure des marches funèbres. Mais parmi toutes ces mondanités, cette pompe officielle, de vraies larmes, l'unanime regret. D'abordée pour ainsi dire, il avait trouvé sa route : un joli coin de parc anglais, demi-rustique, avec des sous-bois mystérieux, où l'imagination complaisante peut évoquer à la rigueur les nymphes du « père Corot », et la Parisienne risquer ses bottines sur la mousse avant dîner. S'y trouvant bien, il n'en bougeait guère. Nulle trace, dans son œuvre, de psychologie, de mythe, de symbole; d'amour à peine — et presque toujours en badinant. Nul tourment de l'au delà, nulle angoisse; pas d'autre frisson que celui des clairs ruisseaux et des feuillées printanières; nul souci, que, peut-être, l'innocente préoccupation, d'être du dernier train et de porter la mode nouvelle avec aisance; cela sans ombre d'affectation ou de pose. Français? assurément, et presque du dernier siècle, par ses élégances innées, par sa manière précieuse, un peu cassante, par le fini du bibelot; Français d'hier, par l'entrain, le laisser-aller, la joie de vivre; pas aussi simple pourtant qu'on l'a dit. L'héritier d'Auber tendait volontiers l'oreille du côté de Bayreuth, saisissant, au passage, les modulations inédites pour les fixer dans sa collection ; le successeur de Monsigny maniait l'orchestre en maître symphoniste; l'élève d'Adam avait cessé de croire à l'opéra-comique; le continuateur de Boïeldieu avait passé par les mains de Jacques Offenbach.

Le souvenir de ce premier début, qui n'eût pourtant rien de pénible, lui était à charge; ce respect humain fut sa seule faiblesse. Il n'aimait point qu'on rappelât son apprentissage d'enfant de chœur à Saint-Roch, sa carrière de timbalier à l'Opéra — où se forma sa rare expérience de sonoriste — ses farces de jeunesse des Folies-Marigny et des Bouffes : *l'Omelette à la Follembûche; l'Écossais de Chatou*, *le Bœuf Apis*, etc. Il y en a dans le nombre d'impayables, entre autres ce désopilant *Serpent à plumes* dont la vogue balança, pendant tout un hiver, celle de la *Belle Hélène*. Le ballet de la *Source*, en collaboration avec Minkous, l'arracha à l'opérette; la célébrité lui vint avec *Coppélia*. *Le Roi l'a dit*, *Sylvia*, *Jean de Nivelle*, *Lakmé*, le consacrèrent maître en son art. Peut-être notre sympathie a-t-elle alors un peu grossi son nom et son bagage. Lui-même se croyait plus riche. Depuis l'Institut, il semblait sommeiller dans sa gloire. Je lui ouvris un jour les yeux sans le savoir, en le consultant sur son œuvre pour ma Revue rétrospective des dix dernières années. Le billet charmant qu'il m'écrivit à ce propos est sur le ton confus d'un écolier pris en flagrant délit de paresse :

Mon cher voisin, vous connaissez mieux que moi mes faits et gestes. Vous aviez raison : la période décennale ne donne à mon actif que *Jean de Nivelle* (1880); la musique de scène pour *le Roi s'amuse* (1882), et *Lakmé* (1883). Cette date de 1883 m'effraye et me désole, en me faisant voir que depuis six ans, en dehors de petites publications isolées sans intérêt, je n'ai rien donné au théâtre. Mais ce n'est pas tout à fait de ma faute!..

Il achevait *Kassia*, son ouvrage préféré, quand la plume lui tomba des mains. Il emporte avec lui le sourire de la musique française; cette gaieté, faite d'heureux abandon, de bonne grâce et de santé, gardant jusque dans la charge la mesure et le ton de la bonne compagnie — qui n'est ni le rire nerveux, presque fébrile, de Camille Saint-Saëns, ni la turbulence ventripotente de M. Emmanuel Chabrier. Il nous laisse le dernier chef-d'œuvre de l'opéra-comique fran-

çais, *le Roi l'a dit* — et la route ouverte au ballet de l'avenir, à la pantomime symphonique, à laquelle *Coppèlia* aura donné son premier modèle.

René de Récy.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Il vient de se constituer, à Berlin, une *Association générale allemande* qui se propose, en dehors de toutes questions de politique ou de religion, de grouper les Allemands du monde entier et de soutenir partout les intérêts de la civilisation allemande. Dans ce but, l'Association organisera tous les ans une *Fête générale allemande*, un *Meeting général allemand;* elle publiera un journal, établira des conférences, créera une grande bibliothèque où elle essayera de recueillir tous les travaux relatifs à l'Allemagne. Cette Association, à la tête de laquelle se sont placés quelques-uns des plus hauts personnages de l'Empire, vient de lancer une circulaire contenant l'exposé de ses projets : ce qu'elle cherche surtout, à en juger par cette circulaire, c'est « à éveiller chez tous les Allemands la conscience de leur nationalité », et aussi à déterminer plus exactement qu'on ne l'a fait jusqu'ici en quoi consiste au juste le caractère allemand. C'est, en effet, une habitude séculaire, en Allemagne, de s'ingénier à découvrir *ce que c'est que d'être Allemand.* Depuis Lessing et Gœthe jusqu'à Wagner, tous les penseurs et tous les artistes de l'Allemagne se sont occupés de ce problème, sans que personne d'ailleurs y ait apporté une solution satisfaisante. Rien n'est à la fois attendrissant et un peu comique comme cet effort d'une nation à se définir elle-même, et l'impossibilité où elle est d'y parvenir, faute de se résigner d'abord à admettre certaines vérités trop évidentes. Espérons que l'Association générale allemande réussira où ont échoué ses devanciers, et que par elle nous saurons enfin bien au juste ce que c'est que d'être Allemand.

*
* *

M. Frédéric May Thomas vient de faire, à Londres, en présence d'un nombreux public, une conférence en français sur *le Misanthrope*, de Molière. Il s'est efforcé de prouver que Molière avait voulu mettre en relief l'impossibilité de la franchise absolue dans les relations sociales.

*
* *

Deux premières importantes à Berlin. C'est d'abord, au Théâtre-Libre, *les Solitaires,* grand drame naturaliste de M. Gérard Hauptmann : la pièce paraît avoir eu un succès considérable, car elle a été aussitôt reçue par le directeur du Deutsches Theater, le plus sérieux des théâtres de drame non subventionnés à Berlin. L'auteur, M. G. Hauptmann, est le véritable initiateur du naturalisme sur la scène allemande. C'est lui qui a créé, il y a deux ans, à Berlin, le premier Théâtre-Libre, c'est lui qui le premier a fait jouer un drame carrément naturaliste, un peu trop carrément peut-être, car les personnages de son *Au lever du soleil* se battaient, s'enivraient, accouchaient sur la scène. L'année dernière, une scission s'est faite dans le camp naturaliste : plusieurs des jeunes écrivains du parti, MM. Alberti, Bleibtreu, Hermann Bahr, ont trouvé que le naturalisme risquait de perdre plutôt que de gagner à se borner exclusivement aux peintures des bas-fonds de la société; et à côté du Théâtre-Libre (*Freie Bühne*) de M. Hautpmann, ils ont constitué une scène allemande (*Deutsche Bühne*) où ils se proposent de jouer toutes les œuvres dramatiques allemandes ayant une portée littéraire. Mais cette scission n'a pas entamé les convictions ni l'énergie de M. Hauptmann, qui, d'ailleurs, vers le même temps, se mettait en relations plus étroites avec le parti socialiste, et en outre de son Théâtre-Libre organisait une troisième imitation de l'entreprise de M. Antoine, un Théâtre-Populaire (*Volks Bühne*) destiné à faire connaître aux ouvriers les drames sociaux d'Ibsen et de l'école naturaliste. Ajoutons que, à en juger par son premier drame, le talent ne manque pas à M. Hauptmann ni le sens du théâtre. Nous attendons avec impatience la représentation de ses *Solitaires* au Deutsches Theater pour nous rendre compte des progrès qu'il a pu réaliser.

Au Berliner Theater, le 10 janvier, première représentation de *Dans les Marches*, drame en cinq actes, de M. Hans Hopfen. M. Hopfen est un de ces écrivains, assez nombreux en Allemagne, qui restent à mi-chemin entre la manière idéaliste et romanesque de M. Heyse et la manière toute réaliste des nouveaux venus. A côté de Mme Ebner Eschenbach, de MM. de Roberts, Hermann Heiberg, etc., il a su se faire dans ce genre moyen une belle situation, et c'est aujourd'hui, au théâtre comme dans le roman, un des écrivains préférés de la bourgeoisie allemande. Son nouveau drame paraît cependant n'avoir réussi qu'à demi, et de fait c'est une pièce assez incohérente, où l'imitation de Schiller et des romantiques se mélange à tout moment de l'imitation de nos livrets d'opérette. Il s'agit d'un jeune officier de Frédéric le Grand, qui nous est présenté tour à tour dans les situations les plus diverses, d'abord célibataire oisif dans son vieux château, puis mari besogneux d'une jeune femme de la cour, puis héros sur le champ de bataille, puis accusé d'espionnage, condamné à mort, et enfin délivré. La véritable intention de l'auteur paraît avoir été de flatter (le titre suffit à le faire croire) le goût croissant des Berlinois pour le souvenir des Marches du Brandebourg. C'est en effet une mode qui a surgi depuis quelques années à Berlin, et qui fait des progrès étonnants, d'affecter une passion profonde pour les Marches de Brandebourg et de réhabiliter pour ainsi dire ce pays, dont il est vrai que les historiens et les géographes avaient jusqu'ici négligé de faire l'éloge. On ne voit plus que romans historiques (quelques-uns, ceux notamment de Willibald Alexis, sont d'ailleurs fort remarquables), drames, voyages humoristiques, photographies, panoramas, musées, etc., spécialement consacrés aux souvenirs du berceau des Hohenzollern. Tous les banquiers de Berlin se croient tenus d'avoir une maison de campagne au bord d'un des lacs des environs, etc. Ce qui n'empêche pas les Berlinois de filer, dès qu'ils en ont le moyen, hors des Marches prussiennes, à Dresde, pour s'initier à la vie élégante; à Hambourg et à Brême, pour manger de bonne viande, mais surtout à Paris, pour voir la Tour Eiffel et s'*amusiren* dans les cafés-concerts des Champs-Élysées.

*
* *

Tous ceux qui, par admiration pour les œuvres de Beethoven, s'occupent des principales circonstances de sa vie connaissent au moins de nom la belle comtesse Thérèse Brunswick, à qui le maître a été, vers 1808, secrètement fiancé, et à qui il a dédié celle de ses sonates de piano qu'il a toujours considérée comme son chef-d'œuvre. Les musicographes allemands viennent de faire coup sur coup deux découvertes importantes au sujet de cette mystérieuse jeune femme. Ils ont établi d'abord par des preuves certaines un fait qui n'était jusqu'ici qu'une hypothèse : c'est bien à Thérèse Brunswick qu'était destinée cette fameuse lettre d'amour où Beethoven essayait de décrire à son *immortelle bien-aimée* les degrés successifs de sa passion. Et voici que quelques mois après cette découverte, on vient

de mettre la main sur un portrait authentique de Thérèse Brunswick, portant la dédicace autographe : « Au rare génie, au grand artiste, au meilleur des hommes, sa T. B. » C'est un portrait en buste, représentant la comtesse Brunswick à l'âge de vingt-huit ans. Il se trouve en possession du chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne, M. Hellmesberger, qui se propose de le faire nettoyer et d'en publier une photographie.

*
* *

Le 5 décembre 1891, l'Allemagne entière célébrera le centenaire de la mort de Mozart. A Londres aussi et à New-York, on parle déjà de solennités musicales organisées à cette occasion.

Bulletin politique.

Intérieur : *Chambre des députés.* — La Chambre a complété son bureau par l'élection de M. Spuller comme quatrième vice-président. M. Floquet, en prenant possession du fauteuil, a prononcé un discours dont la majorité a voté l'affichage.

Le 17 janvier, M. Laur a interpellé le ministre des finances « sur le drainage de l'or par les marchés étrangers ». Il s'agissait du prêt de 75 millions fait par la Banque de France à la Banque d'Angleterre, et, par 419 voix contre 29, la Chambre a accueilli favorablement les explications de M. Rouvier. — Le 19, M. Bourgeois, député du Jura, a interpellé le ministre des affaires étrangères sur la dénonciation des traités de commerce. M. Bourgeois veut la dénonciation de tous les traités, non seulement de ceux qui sont à tarifs incorporés, mais aussi de ceux qui stipulent la clause de la nation la plus favorisée. Par 458 voix contre 11, la Chambre a donné raison à M. Ribot. « Nous ne voulons pas, avait déclaré le ministre, que l'Europe s'imagine que nous avons cette prétention vraiment déraisonnable de nous isoler dans le monde entier, de nous suffire à nous-mêmes, d'élever des barrières infranchissables à nos frontières. »

Six millions ont été votés, en deux fois, pour soulager les misères urbaines et rurales.

Sénat. — Le Sénat a élu M. Le Royer, président; MM. Bardoux, Challemel-Lacour, Merlin et Demôle, vice-présidents.

Pays étrangers : *Allemagne.* — Le Reichstag a rejeté la proposition de MM. Auer et Rickert, en faveur de la suppression des taxes sur les céréales et les viandes importées (16 janvier).

Le gouvernement s'est décidé à déposer un projet sur la restitution aux diocèses des sommes confisquées pour contravention aux lois du Culturkampf. C'est un succès très caractéristique remporté par le Centre.

Italie. — Le Parlement italien a repris ses travaux le 20 janvier. MM. Bonghi et Martini ont déposé une proposition en faveur de l'abolition du scrutin de liste. Malgré M. Crispi, la Chambre a voté à une grande majorité la prise en considération de cette motion.

États-Unis. — Dans un ordre adressé aux troupes fédérales, le 19 janvier, le général Miles a annoncé formellement la fin des hostilités et la soumission définitive des Indiens.

Le Sénat de Washington a adopté, le 14 janvier, l'amendement Stewart, limitant la liberté du monnayage de l'argent au métal produit par les États-Unis et frappant d'un droit l'argent étranger. Le Comité exécutif du *Board of Trade* s'est prononcé à l'unanimité contre le vote du Sénat.

Les pêcheries de la mer de Behring. — La question des pêcheries vient d'être portée sur un nouveau terrain. D'accord avec le gouvernement anglais, le procureur général du Dominion du Canada a ouvert une action judiciaire près la cour suprême des États-Unis, au sujet d'un bateau saisi sur l'ordre des tribunaux de l'Alaska.

Chili. — Le président Balmaceda a publié un manifeste dans lequel il déclare que l'autorité constituée repousse les prétentions des insurgés, proclame l'état de siège et annonce qu'il assumera le pouvoir suprême jusqu'aux élections du mois de mars. Les troupes gouvernementales cherchent à isoler les insurgés de toute communication avec les localités restées fidèles au président. La flotte rebelle a établi le blocus de Valparaiso et d'Iquique ; le corps diplomatique a protesté.

Nécrologie.

M. Charles Laisné, ancien professeur d'architecture à l'École des beaux-arts, architecte diocésain et des bâtiments civils. On lui doit la restauration de la cathédrale de Sens et de Notre-Dame de Dijon, les plans de l'École de pharmacie de Paris, etc. Il avait remplacé M. Daumet comme architecte des travaux du Sacré-Cœur de Montmartre; — Francis-Charles Hastings Russell, neuvième duc de Bedford, né en 1819, neveu du célèbre homme d'État lord John Russell, et frère de lord Odo Russell, créé lord Ampthill, mort ambassadeur à Berlin, en 1884. Il était l'un des quatre ou cinq riches landlords qui se partagent la propriété de la ville de Londres presque tout entière; — Edward-Balduin Courtenay, treizième comte de Devon, né en 1834, représentant en ligne directe la grande famille des Courtenay, établie en Angleterre sous les Plantagenets, et qui descend de Robert, fils cadet de Louis le Gros; — M. George Bancroft, historien et homme politique américain, né à Worcester (Massachusetts) en 1800, auteur d'une célèbre *Histoire des États-Unis.* Démocrate avant la guerre de sécession, puis républicain, il représenta son pays auprès du gouvernement prussien, et il s'efforça, pendant la guerre de 1870-1871, d'empêcher le président Grant de proposer sa médiation aux belligérants; — le baron de Rochow-Plessow, premier vice-président de la Chambre des seigneurs de Prusse. Il avait tué en duel, en 1854, le baron Hinkeldey, l'un des principaux instruments de la réaction d'après 1848, et le confident intime de Frédéric-Guillaume IV; — Mme Edma Roger Des Genettes, née en 1817, petite-fille du girondin Valazé, nièce par alliance du célèbre Des Genettes, médecin en chef de la Grande armée. Pendant longtemps, son salon de Saint-Maur fut fréquenté par Musset, Hugo, Sainte-Beuve, le P. Lacordaire, Flaubert, etc. ; — M. le docteur Garrigat, né en 1839, sénateur de la Dordogne, l'un des 363; — Kalakaua, roi des îles Sandwich, né en 1836.

*
* *

Le 6 janvier est mort, à Naples, le romancier populaire Francesco Mastriani, qui s'était fait connaître dès 1852 avec sa touchante histoire de *la Jeune aveugle de Sorrente.* Il a écrit depuis plus de soixante-cinq romans sur la vie napolitaine, la plupart publiés en feuilletons dans le journal *Roma*, ce qui ne l'a pas empêché de passer toute sa vie dans une misère profonde, de mourir de faim, et d'être enterré aux frais de la charité publique. Mastriani était considéré par les ouvriers napolitains comme un des leurs. Ce sont les Associations ouvrières de Naples qui ont rédigé la lettre de faire part de sa mort, où ils ont mis entre autres choses la considération que voici : « Vous êtes prié de conduire à sa dernière demeure un honnête prolétaire que le travail de son esprit n'a pas davantage enrichi que ne nous enrichit le travail de nos mains. Il a souffert comme nous des misères qui sont le lot d'une caste spoliée de ses droits, et réclamant en vain sa rédemption. »

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies. Rt. D. 7, rue Saint-Benoît. (1463).

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 TOME XLVII 31 JANVIER 1891

LITTÉRATURE ET POLITIQUE

A propos d'une interdiction.

Quand ces lignes paraîtront, la Chambre se sera déjà prononcée sur l'interpellation que MM. Reinach, Charmes et Fouquier ont adressée au gouvernement « sur les mesures qu'il compte prendre pour assurer à la fois l'ordre public et la liberté de l'art dramatique ».

Nous espérons que nos représentants auront compris l'importance du débat : elle a encore grandi avec les derniers incidents. Il ne s'agit pas de savoir ce que vaut, littérairement, la pièce de M. Sardou. Même, il s'agit de bien plus que de « la liberté de l'art dramatique ». Il s'agit de la liberté. Tout simplement.

Thermidor peut être une pièce bonne ou mauvaise; mais nous avions le droit de l'écouter et de la juger, sans que des Béotiens fanatiques vinssent nous faire la leçon. Est-elle antirépublicaine, antirévolutionnaire? Certains en ont décidé avant de l'avoir ni lue ni entendue. Notez cet aveu d'un de ces étonnants patriotes — qui croit d'ailleurs que la victoire de Valmy a été gagnée sous la dictature de Robespierre : « *Thermidor* me paraît, d'après les récits des journaux et les on-dit de la ville, une méchante pièce et une œuvre de sotte rancune historique. » Et, sur ces on-dit, il part dans une charge à fond en deux colonnes. — Combien sont dans le même cas que lui ! Ils n'en ont sifflé que plus fort.

Ce qu'expriment les héros de M. Sardou, Martial et Labussière, d'un bout à l'autre de leur rôle, sans se démentir un seul instant, c'est l'amour ardent de la Liberté, de la Révolution, de la République. Mais quand ils voient la rue Saint-Honoré encombrée chaque jour par des files de charrettes qui mènent des vieillards, des femmes, des enfants à l'échafaud, quand la place Louis XV est rouge de sang et puante de carnage, ils s'écrient : « Ça, la République ! ça, la Révolution ! ça, la Liberté ! Jamais ! »

Martial, le soldat de Fleurus, est allé à la Convention. Il y a « cherché vainement les grands hommes de cette Assemblée nationale qui a sapé l'ancien régime, les héros de la Constituante qui a fondé le nouveau, les Girondins qui ont conquis la liberté, les Dantonistes qui nous ont conquis la République... Tous disparus, fugitifs, égorgés » !

Être dantoniste, c'est pourtant déjà quelque chose. Seulement il échappe à M. Sardou de maudire Robespierre qui envoyait à l'échafaud Bailly, les Girondins, Danton, Camille Desmoulins, qui laissait faire les noyades de Nantes et les mitraillades de Lyon. Il a même insinué que Robespierre était un mauvais rhéteur et qu'il portait des lunettes bleues (comme Boulanger).

Voilà son crime. — Mais, sans recourir aux « pamphlets » de M. Taine, lisons *la Révolution* d'Edgar Quinet. Un républicain, celui-là, un pur, un des plus fiers proscrits de Décembre. On a donné son nom à un boulevard et on lui a dressé une statue à Bourg. Si vous n'avez pas le temps de lire, parcourez la table des matières : « Le terrorisme français et le terrorisme hébraïque. — Comment le faux engendra l'atroce. — Les proconsuls de la Convention : la folie césarienne. » Le Martial ou le Labussière de M. Sardou ont-ils dit quelque chose de plus fort que ceci : « La Terreur démoralisait la Révolution... Si elle eût pu durer, elle eût formé de la nation la plus ouverte de la terre une nation de délateurs. — J'ai toujours été le premier à dénoncer mes amis, s'écrie Camille Desmoulins. »

Quel écrivain digne de ce nom a jamais osé faire l'apologie en règle de Robespierre? — Un seul, le doux M. Hamel. Et encore est-ce en soutenant (trois volumes in-8°) que ce n'est pas lui qui a commis les « atrocités », et en les rejetant sur Pierre, Paul ou Jacques.

Et c'est pour défendre non seulement Robespierre, mais la Terreur, pour venger non seulement Saint-Just, mais la guillotine offensée, que M. Pichon a menacé d'interpeller, que tous les amis de M. Clémenceau, tous leurs journaux, tout le parti radical, avec toute la presse pornographique, dans une levée en masse, ont apporté le concours, qui de

son éloquence, qui de son érudition, aux chevaliers du sifflet : si bien que M. Constans a désespéré de pouvoir maintenir l'ordre dans la rue.

Il paraît qu'on avait fait peur à M. Constans d'une descente d'étudiants. On s'était servi de leur nom pour justifier un attentat à la liberté de l'art. Ils ont protesté contre le mensonge, et on les a insultés. Ils se sont indignés et sont allés demander raison. La jeune génération a horreur des rêves sanguinaires où se délectent de vieux maniaques.

Alors, vrai? on n'a pas le droit de penser que Robespierre a fait du mal à la France, à la Révolution, à la République? Alors, vrai? on a bien fait de faire couper la tête à treize ou quatorze cents Français dans Paris, sans parler des exécutions en masse, tout à fait négligeables assurément puisqu'elles se passaient en province? Alors, vrai? on a bien fait de jeter dans le panier à son la tête de Danton et de Camille Desmoulins ? — Pourquoi donc alors avez-vous dressé une statue à Camille, et pourquoi une à Danton?

Pourquoi M. Clémenceau n'a-t-il pas encore proposé aux Chambres une loi de prairial? Pourquoi M. Camille Pelletan n'a-t-il pas organisé quelques charretées de jolies femmes pour la place de la Concorde redevenue place de la Révolution ? Pourquoi M. Pichon n'a-t-il pas demandé un crédit pour faire affiler sur la meule « le rasoir national » ? Les radicaux, si souvent brouillés avec le bon sens, se vantent du moins d'avoir pour eux la logique. Est-ce cela la thèse du parti, sa pensée de derrière la tête, le dernier mot de ses grandes réformes? Est-ce cela qu'il nous promet pour le jour de sa rentrée aux affaires? Si oui, ces messieurs ne devraient pas faire tant les dégoûtés devant ce que M. Sardou a étalé sur la scène. Si non, à quoi bon épouser des excès et des crimes, commis il y a cent ans, et dont leur bonne fortune les a jusqu'à ce jour préservés?

M. Pichon n'ose même pas aller jusqu'au bout de son argument. Ce qui le choque, c'est que *Thermidor* soit représenté sur un théâtre subventionné. Ah! s'il était représenté à l'Ambigu ou à la Porte-Saint-Martin, il n'aurait rien à dire. Pour sûr, les aimables citoyens de lundi dernier s'abstiendraient d'aller y jeter des sous à la tête des artistes.

Eh bien, je n'admets pas ce distinguo de jacobins. S'il a jamais pu être utile de répudier toute solidarité entre la Révolution et la Terreur, entre la République et l'échafaud, c'est précisément sur la scène d'un théâtre subventionné par l'État. Jamais l'argent des contribuables ne pourra être mieux employé qu'à faire haïr la tyrannie sévissant au nom de la liberté.

M. Claretie a fait preuve d'esprit en substituant, sur l'affiche de la Comédie-Française, *Tartuffe* à *Thermidor* interdit. — C'est la même leçon donnée, à deux siècles d'intervalle, par deux maîtres. — La Révolution a eu, elle a encore ses hypocrites, et Tartuffe annonce le vertueux Maximilien. Si encore elle n'avait que ses hypocrites! Mais tandis que dans le Conseil des ministres, dans les couloirs de la Chambre, dans les coulisses de la Comédie, on épluchait l'œuvre de M. Sardou — bonne pour les théâtres de boulevard, mauvaise pour les théâtres subventionnés — les violents étaient entrés en ligne. A la représentation de lundi, bravant une salle en immense majorité républicaine, c'est un ancien communard qui menait le concert des sifflets à roulette.

Ces instruments-là, nous les connaissons. On en retrouverait bien quelques-uns qui, à une certaine revue du 14 Juillet, sifflaient l'armée, la loi, la République, sifflaient le général Saussier, les drapeaux de nos régiments, le chef de l'État. Il existe, dans la faune humaine, une race de siffleurs et de hurleurs; ce n'est point question d'opinion politique, c'est question de tempérament. Et regardez comme ils s'exaspèrent à l'idée qu'on n'adore pas comme eux la sainte guillotine! Comme ils en lèchent jusqu'à l'ombre dans le drame de M. Sardou! Il y avait longtemps qu'ils n'avaient trouvé une occasion de manifester, de s'essayer, de tâter le gouvernement. *Thermidor* — qu'aucun de ces illettrés n'a lu et ne lira jamais — a servi de prétexte. M. Pichon, par son interpellation, leur a enseigné le chemin de la Comédie-Française, qu'ils ignoraient.

Ils étaient dix, et cela a suffi pour empêcher 1400 Français d'écouter — tout en la critiquant — une pièce intéressante à beaucoup d'égards. Cela a suffi pour que l'administration parût donner raison à dix bélitres. Puis, comme elle a craint que ces dix ne devinssent cinquante, elle a mis les pouces. Déclarer que les représentations de *Thermidor* n'auraient plus lieu à partir de mercredi, c'était simplement une retraite; se raviser et décider que l'affiche serait changée dans la soirée même de mardi, c'est cela qui a été une déroute. Et qu'y a-t-on gagné? Si l'on craignait l'interpellation de M. Pichon, on s'est trouvé en présence de celle de MM. Reinach, Charmes et Fouquier, et sur un bien plus mauvais terrain pour lui répondre. Pour avoir reculé devant dix individus qui, lundi, ne voulaient pas entendre *Thermidor*, on s'est trouvé, mardi, en présence de 1400 personnes qui voulaient entendre *Thermidor* parce qu'elles avaient payé pour l'entendre.

Vous me direz que ce sont des *mardistes*, c'est-à-dire des gens bien élevés, riches, versant de fortes contributions à l'État et souscrivant à ses emprunts. Si on commençait la petite fête par couper la tête à ceux-là? M. Lissagaray a déjà débuté par les traiter de *muscadins* : or qu'est-ce qu'on faisait des muscadins, je vous prie, en thermidor 1794?

A la représentation de lundi, Martial s'écriait : « C'est la tyrannie, et de toutes la pire : la tyrannie de la canaille! » Les spectateurs, déjà exaspérés par les sifflets, ont saisi au vol l'allusion, et, tournés vers les tapageurs, l'ont soulignée d'un tonnerre d'applaudissements et de bravos. Pour éviter les gros mots, à la place de « la canaille », mettons : « la bohème ». Bohème littéraire, bohème politique. Sa tyrannie, ce n'est pas la première fois qu'elle se produit : Paris l'a subie pendant la Terreur, pendant la Commune. Va-t-il la subir aujourd'hui dans le domaine des lettres et des arts?

C'est cette bohème qui brisait les vitres de l'Éden pour empêcher les représentations de *Lohengrin*. C'est elle qui brise nos tympans pour nous empêcher d'entendre *Thermidor*. C'est elle qui, à travers les discussions du Parlement sur notre régime commercial, égarant des députés dignes d'une meilleure société, jette tantôt l'interpellation Millerand et tantôt l'interpellation Pichon, transformant la Chambre en comité de lecture. C'est elle qui, d'une main, nous retire le drame historique, et, de l'autre, nous met sous la gorge la pièce pornographique. *Thermidor* interdit, c'est sa revanche de *la Fille Élisa*. Son esthétique relève de la police des mœurs; ses procédés de critique relèvent du Code pénal (article 480, *tapages injurieux ou nocturnes*).

Paris a horreur et dégoût de cette tyrannie de la bohème. Pour s'en délivrer, il a compté sur la fermeté du gouvernement; il compte sur celle de la Chambre.

A. R.

SYLVIANE

I.

LA MESSE DE MINUIT.

A la Noël de 1843, mon oncle Fulcran, curé de la paroisse de Camplong, aux monts d'Orb, dans les Cévennes méridionales, eut un gros chagrin. Il avait compté que M. Vincent Bassac, maire de la commune, « s'approcherait des sacrements, » communierait à la messe de minuit, et non seulement M. Vincent Bassac ne « s'approcha pas des sacrements », et non seulement M. Vincent Bassac ne communia pas à la messe de minuit, mais sa stalle de noyer — la stalle de la mairie — qu'il occupait assez régulièrement, les dimanches et les jours de fête, demeura vide à côté des stalles encombrées du lutrin...

Quel ennui! quel crève-cœur!... M. Vincent Bassac, pourtant, avait promis...

Depuis dix ans, mon oncle pressait le maire de son aiguillon de pasteur — peut-être trop flexible, trop doux, un peu émoussé, cet aiguillon. Mais, au courant de ces derniers mois, étant revenu à la charge sans relâche, il avait acquis la certitude consolante que, Dieu aidant, le pécheur se rabattrait vers « les droits sentiers », et il s'était complu dans l'espérance. La déception était d'autant plus cruelle aujourd'hui.

Mon Dieu! mon Dieu!...

Assurément, M. Vincent Bassac n'ayant pas paru au confessionnal dans la soirée pour y déplorer ses fautes, en recevoir l'absolution, il était naturel qu'il ne se présentât pas à la sainte table. Mais pourquoi n'était-il pas à sa place dans le chœur, ceint de l'écharpe, comme les années précédentes? L'écharpe de M. le maire ajoutait tant à la solennité!

Mon oncle, n'en croyant pas ses yeux, attendit M. Vincent Bassac au *Kyrie*, il l'attendit au *Credo*, et, tout le temps que, dans notre église, décorée de toute espèce de feuillages, ronflante du chant des cantiques, rayonnante de la lueur des cierges, dura la distribution du pain eucharistique, il le chercha parmi les fidèles prosternés.

Hélas! hélas! trois fois hélas!...

— Vois-tu, mon enfant, m'avait-il dit en descendant les marches du maître-autel après l'intonation du *Gloria*, vois-tu, le maire et moi nous vivons en grande familiarité, et une pudeur l'aura pris au moment de venir à mon tribunal. Sois-en sûr, il sera allé se confesser, soit à Graissessac, soit à Saint-Étienne-de-Mursan, soit peut-être à Bédarieux — à « M. le doyen » du canton. Un maire, tu comprends...

— Il aurait pu, dans tous les cas, communier ici, interrompis-je de fort méchante humeur.

— Cela aurait mieux valu pour l'édification de la paroisse... Toutefois, je n'en puis douter d'après ce que je sais de lui, ce qu'il m'a révélé de son âme, il aura reçu la sainte communion ou à Graissessac, ou à Saint-Étienne-de-Mursan, ou même à Bédarieux!

Mon pauvre oncle, qui avait la naïveté des saints, était-il aussi convaincu qu'il essayait de le paraître? Je n'ose l'affirmer. Quoi qu'il en soit, en lisant l'Évangile selon saint Jean, à la fin de la messe de minuit, pris d'un malaise subit, il dut faire une pause tout à coup. Un peu honteux, il reprit avec un effort et articula péniblement ces mots : *Fuit homo missus a Deo*... Il s'arrêta court; la voix lui manquait... Il put achever. Mais quand, après l'avoir baisé, pour se conformer à « la rubrique », il me rendit le carton que je lui avais tendu et sur lequel, encadré de filets d'or, était collé l'*In principio erat Verbum*... les caractères latins m'en semblèrent humides, en maints endroits effacés, et je crus découvrir par-ci par-là comme de petites larmes brillantes clairsemées.

— Ah! méchant M. Bassac! méchant M. Bassac! marmottai-je furieux et montrant le poing à la stalle de la mairie.

II.

LE TRICORNE DES CONFÉRENCES.

L'office enfin terminé — il est très long à Noël, car la troisième messe, *la messe du jour*, ne finit guère avant dix heures — nous nous acheminons vers la cure, tête basse, le pas traînant. Imaginez deux bêtes blessées. Prudence Ricard, la gouvernante de mon oncle, la mienne aussi — cette vieille de soixante-quinze ans nous gouverne tous les deux, « à la baguette et au bâton », pour rappeler les mots pittoresques de là-bas — Prudence Ricard nous attend au seuil de la maison. Elle, généralement refrognée, montre une mine vive, joyeuse, allumée d'aise. En nous regardant venir dans le couloir étroit, entre l'église et le presbytère, elle brosse avec des précautions infinies le tricorne neuf de M. le curé, le tricorne acheté quatorze francs chez le chapelier Biou, à Bédarieux, il y a trois ans à peine, le tricorne qui ne sort de son étui qu'aux jours marqués des Conférences ecclésiastiques au chef-lieu de canton — une fois par mois.

Que se passe-t-il, grand Dieu?

— Un peu plus vite! un peu plus vite! nous crie-t-elle.

Je laisse mon oncle, entravé dans sa soutane, entravé dans ses regrets, et je m'élance.

— Toi, tu es propre comme l'image de saint Louis de Gonzague du bréviaire de M. le curé, me dit Prudence; seulement, mon petiot, tu t'es sali les mains en mettant du charbon dans l'encensoir, et je veux que tu te les laves... Hardi!

Je saute à l'évier, recueille un fragment de savon de Marseille en permanence derrière la grosse cruche et

fais une écume d'enfer... Mes doigts noircis blanchissent à vue d'œil. Je ris sans savoir pourquoi.

— Quant à vous, monsieur le curé... continue Prudence.

— Oh! quant à moi, je commence par m'asseoir, soupire-t-il.

Il prend une chaise dans la cuisine, où nous nous trouvons, et y tombe accablé.

Notre gouvernante, vivement, me passe le tricorne et la brosse, ouvre notre placard, en retire une bouteille, et verse dans un verre un jet très court d'une liqueur que je connais pour l'avoir goûtée un jour de mal à l'estomac, une liqueur qu'elle fabrique elle-même avec de la cassonade rousse, de la cannelle, du cognac, une liqueur jaune comme l'or et réconfortante à vous ramener de l'autre vie.

— Avalez cette gorgée de « carthagène », balbutie-t-elle, tendant le verre d'une main tremblante.

Mon oncle avale... Il n'articule pas une parole... Nous sommes près de lui, moi à droite, Prudence à gauche de sa chaise... Son rabat a de légers frémissements... Nous le couvons des yeux, inquiets, palpitants... Notre gouvernante gesticule ; puis, sa langue prenant carrière :

— S'il y a du bon sens, sous prétexte qu'il faut dire trois messes à Noël, de rester dix-huit heures sans manger! Allez demander à Monseigneur ou à notre Saint-Père le Pape lui-même s'ils tiendraient à ce régime de pauvre! Moi, je suis bien sûre qu'ils battraient de l'aile à l'égal d'un simple curé de paroisse!

— Prudence!... murmure mon oncle.

Sa voix — une voix céleste — lui revenait.

— Bon! bon! dit la vieille, les couleurs vous remontent aux joues, et je vois que ma « carthagène » se conduit toujours selon les règles. Il faut avouer aussi que, lorsque je l'ai faite, je n'ai pas économisé la cassonade rousse, encore que l'épicier Carquet ne cesse de l'augmenter.

Mon oncle, qui se récupérait tout lui-même, a un mouvement de bras pour me prendre son tricorne et le replacer dans l'étui ; mais notre servante, d'un geste infiniment plus prompt, s'en empare :

— Non, monsieur le curé, dit-elle, vous ne pouvez sortir tout de suite, vous ne le pouvez pas...

— Sortir? demande-t-il, étonné... Pourquoi sortirais-je, je vous prie?

— Vous avez donc oublié?...

— Rappelez-moi, bonne Prudence... implore-t-il, se passant une main sur le front.

— Vous savez bien, voyons, qu'il y a grande réjouissance aujourd'hui chez les Bassac, et que, vous, notre petiot et moi, nous avons été invités, il y a tant et tant, à mordre à leurs croustades, à leurs poulets, à leurs tourtes, à leurs biscotins?

— Oui, Prudence, je sais... Cette année, au moment des châtaignes, comme je félicitais Vincent Bassac de sa récolte, la plus prospère assurément de la contrée, le maire, tout à la joie de son gousset garni à déborder, parla d'un festin qu'on célébrerait dans sa maison à la Noël, et nous pressa de nous joindre à ses convives, vous, mon neveu et moi. Encore qu'il n'entre guère dans mes habitudes de m'asseoir à la table de mes paroissiens, car, si j'allais chez les riches, je devrais, pour ne pas les humilier, aller chez les pauvres, ce qui leur causerait des dépenses troup lourdes, je me rendis à l'invitation de Bassac, je m'y rendis même avec empressement...

— Alors, que faisons-nous ici?

— Mais, vous devez vous en souvenir, Prudence, je fis mes conditions. J'adressais à Vincent Bassac l'instante prière de se présenter, la veille de Noël, au tribunal de la Pénitence et, en retour du repas que j'acceptais chez lui, de venir dans notre église pour y accepter de ma main la sainte communion. Or a-t-il paru au confessionnal? s'est-il agenouillé à la sainte-table? a-t-il assisté aux messes de Minuit, de l'Aurore, du Jour?...

— Ce n'est pas sa faute, monsieur le curé, ce n'est pas sa faute! Le pâtre Galibert a dû vous dire, à la sacristie...

— Le pâtre Galibert? interroge mon oncle, ouvrant de grands yeux.

— Le pâtre Galibert? m'écrié-je, le cœur subitement allégé par l'espoir que, du côté des croustades, des poulets, surtout des biscotins et des tourtes de M. le maire, tout n'était pas fini pour moi.

— Comment! glapit notre gouvernante, cherchant de l'œil son bâton d'épine, le saisissant en un coin, le levant par un geste de menace qui lui était familier, comment! monsieur le curé, Galibert, envoyé tout exprès vers vous par la femme de M. Vincent, ne vous a pas conté que M. le maire, hier soir, au moment juste où il se préparait à venir se confesser, a été pris de ses « douleurs » et a été obligé de se mettre au lit, où il a crié, crié!...

— Galibert ne m'a rien conté du tout. Je ne l'ai point vu... Mais Dieu soit béni, puisqu'il lui plaît de maintenir dans ses bonnes dispositions une ouaille qui m'est si chère! Doutant de Vincent Bassac, j'ai éprouvé quelque chose à l'âme de tellement douloureux, que la célébration des offices de cette nuit et de ce matin a dû se ressentir de mon trouble. — « Seigneur, ayez pitié de moi, *Miserere mei, Deus!* » — Aussi, pourquoi ce Galibert, des Bassac?...

— Ce Galibert, des Bassac, est le plus grand mauvais sujet de la paroisse, et puisque, à cette heure, vous tenez son maître dans le creux de la main comme un oisillon pris au nid, vous agirez sagement, en retour de l'absolution, d'exiger de lui qu'il chasse Galibert hors de ses bergeries du Jougla. La paroisse de Camplong serait un vrai paradis, si un de ces matins on donnait du champ à cette peste de Galibert, à cet em-

boiseur de filles, à ce garnement qui va devant lui plus vite que la bise, piétinant tout, cassant tout, brisant tout...

— Calmez-vous, Prudence, calmez-vous, je vous en supplie... Vous en êtes témoin, Dieu m'a permis de venir à bout de l'indifférence obstinée du maire. Ayons confiance, Dieu me permettra également, un jour, de saisir Galibert dans « le creux de la main », et de le précipiter, bon gré mal gré, sur la margelle du confessionnal.

— Faites attention, Galibert va dans les chemins plus fort, plus méchant qu'un loup, et il pourra bien vous allonger un coup de dent, si vous essayez de le retenir. La maîtresse d'école, Mlle Philippine Lureau, de Lodève, lui a échappé, l'autre semaine, du côté des châtaigneraies du Jougla; mais ça n'a pas été sans dommage pour elle, car il l'a mordue au bras... Songez donc, de la chair tendre d'institutrice pour cette bête affamée !...

— Et Vincent Bassac, comment va-t-il, à présent? s'empresse d'interrompre mon oncle, dont les joues pâles ont rougi légèrement à la morsure effroyable de Galibert sur la chair tendre de Mlle Philippine Lureau, de Lodève.

— Mieux, bien mieux ! C'est comme ça les douleurs: elles vous mettent à *quia*, vous allez mourir; puis, une minute après, vous vous retrouvez droit sur les ergots, prêt à boire et prêt à manger.

— Dieu a sondé les excellentes dispositions intérieures du maire et l'a pris en pitié, se murmure mon oncle à lui-même par le marmottement qui lui est habituel en récitant son bréviaire.

— C'est M. Vincent lui-même qui, tout à l'heure, a envoyé ici le garde champêtre, Jean Vigneron, de Tarrassac, pour vous prévenir qu'il avait pu descendre du lit, que la table était servie, que tout le monde était arrivé et qu'on vous attendait pour le bénédicité... Vigneron, à qui la sage femme de son pays a trop bien coupé le fil, voulait me conter du commencement à la fin la maladie de M. le maire; mais, comme il est toujours plus altéré qu'un moucheron de cave, qu'il ne quittait pas des yeux la bouteille de vin blanc entamée pour les trois messes et laissée là sur la table, j'ai eu peur pour notre frontignan et j'ai montré à l'ivrogne le chemin de la porte.

— Vigneron n'est pas un mauvais homme. S'il boit un coup dans l'occasion, n'oubliez pas qu'il fut soldat et qu'à l'armée... D'ailleurs, il n'est pas sans instruction...

— Oh ! puis, ajouté-je, quel esprit il a !... Il faut lui entendre conter une histoire... Il sait des histoires de brigands jusqu'à la fin du monde.

— Mon enfant, Vigneron a été jadis instituteur au hameau de Truscas.

— Allons, assez de paroles inutiles, conclut Prudence. Il ne conviendrait pas de faire trop tirer la langue aux invités des Bassac.

Elle prend notre brosse sur la table, à côté de la bouteille de vin blanc, et se met à brosser mon oncle, qui, docile au moindre contact du crin, se tourne, se retourne, présente un bras, puis un genou, puis l'autre bras, puis l'autre genou. Durant cet exercice, il ne cesse de pousser vers le ciel des oraisons jaculatoires:

« Seigneur, assistez-moi ! Saints et saintes du paradis, intercédez pour moi !...

— Vous voilà plus reluisant qu'un sou neuf, et tâchez au moins de pas vous salir à table, comme un enfant que vous êtes, dit-elle, lui restituant le tricorne des Conférences, aussi noir, aussi lustré que la robe noire et lustrée de notre chat de la cure : « Cascaret ».

En remontant la rue principale de la paroisse, au bout de laquelle est bâtie la maison de M. Vincent Bassac, je l'entends souffler à l'oreille de mon oncle :

— J'ai idée que si Galibert ne s'est pas acquitté de sa commission, c'est qu'il aura batifolé avec Mélie, la fille du marguillier Cornaz. A présent, c'est à Mélie qu'il en veut, et je vous conseille de veiller sur votre sacristine, qui, à la fin des fins, pourrait bien ne pas garder ses yeux dans sa poche et les tourner du côté des galants.

III.

« MONSIEUR » VINCENT BASSAC.

« Monsieur » Vincent Bassac — mon oncle, fort entiché d'autorité, lui donnait en public du « monsieur » gros comme le bras, pour relever aux yeux de tous sa haute fonction municipale — « monsieur » Vincent Bassac était bien le meilleur homme de la paroisse, franc, cordial, délibéré, tout rond. En dépit de sa haute situation de grand propriétaire terrien, de son écharpe de maire de la commune de Camplong, qui, à cette époque, enclavait Graissessac et Saint-Étienne-de-Mursan, avec les hameaux d'Estréchoux, du Castan, de Vérénoux, perdus depuis, ce paysan était demeuré modeste. Tandis que Constant Verdier, promu adjoint de simple conseiller, ne savait comment porter sa tête, de quel air aborder les gens sur la place du village; que le sabotier Bernard Cabanes, le maréchal ferrant Luc Valat, le cordonnier Thomas Cornaz, désignés dernièrement pour faire partie de la Fabrique, éprouvaient, par l'importance de leur titre de marguillier, une gêne, une raideur, un embarras de toute leur personne qui les empêchait de parler comme autrefois, de marcher comme autrefois, lui, « monsieur » Vincent Bassac — « M. Vincent » tout court dans le pays — dès longtemps bourré d'écus, farci d'honneurs, « gonflé de graisse », n'avait jamais songé à enfler sa voix, à magnifier sa démarche, à développer son geste, à se hisser d'un demi-pouce sur la pointe de ses orteils.

A notre entrée, nous le trouvons assis, engouffré serait plus juste, dans un fauteuil monumental en planches de châtaignier un peu dépaillé par-ci par-là.

Sa femme — « la Bassague », pour l'appeler du nom de chez nous — est là, lui arrangeant des oreillers dans le dos, puis sur le côté droit, puis sur le côté gauche. Une chose me frappe : la blancheur de ces oreillers de M. le maire, aussi blancs que ceux de M. le curé. Cette réflexion me vient : c'est bien agréable d'être riche tout de même, de posséder des châtaigneraies qui n'en finissent pas, des troupeaux de chèvres et de moutons qui n'en finissent pas...

Prudence, enchantée de trouver de l'occupation à ses dix doigts sans cesse agissants, me jette son bâton, sa mante de limousine à rayures bleues et s'évertue autour du malade.

— Mais non, Bassague, mais non ! dit-elle, commandant ici comme à la cure. J'en ai eu des douleurs aux reins et partout, moi, et je sais de quelle manière ça se comporte et comment ça se gouverne. Ces coussins sont placés en dépit du bon sens. En premier, avez-vous pensé à les faire chauffer devant une flambée de sarments secs?

— Je n'y ai pas pensé, Prudence, bredouille humblement la pauvre femme.

— Eh quoi! des coussins froids sur des douleurs vives! Vous ne savez donc pas que les douleurs, c'est tout uniment des « rhumatismes », et que, pour les guérir, il faut de la chaleur, toujours de la chaleur comme dans un four?

Elle arrache les oreillers du dos, des côtes de M. Vincent, qui se lamente, pousse un cri, et les présente à la flamme d'un fagot de sarments secs, allumé par le pâtre Galibert avec un paquet de brins de genêts.

— Ah ! te voilà, toi, mon garçon !... Je suis trop distraite de mes idées en ce moment pour t'entreprendre; mais, sois tranquille, je te ferai la barbe, et de la bonne façon, quand j'aurai replanté M. Vincent sur ses quilles... En vraie vérité d'Évangile, si je n'avais pas besoin de veiller sur la santé de M. le curé, qui n'est pas plus fort ni plus hardi au long de son existence qu'un roitelet de bruyères, je vois qu'il me faudrait soigner toute la paroisse avec ses quatre annexes, depuis le Jougla jusqu'au Roc de Bataillo... Allons, monsieur Vincent, un peu de courage pour souffrir! Puisque vous vous préparez à devenir un bon chrétien, pensez à Notre-Seigneur, qui, sans y être obligé, a tant souffert pour nous sur la croix...

Et, tout en poursuivant ses jérémiades, elle matelasse le maire de quatre coussins brûlants. Les planches épaisses du fauteuil gémissent sous les coups de notre gouvernante, tassant la plume des oreillers, comblant les vides, ne laissant pas un trou par où l'air pourrait s'introduire jusqu'aux douleurs de M. le maire et lui faire entrer des « pelottes d'aiguilles dans les chairs ».

— Eh bien? s'informe-t-elle, après ce rembourrage, qui lui a fait perler des gouttes de sueur au front.

— Eh bien, Prudence, le dos et les côtes deviennent moins sensibles, plus souples, me semble-t-il, répond le malade.

Il tourne sa belle figure pleine, un peu enflammée aux joues, vers mon oncle, immobile, muet de saisissement depuis notre entrée.

— Monsieur le curé, lui dit-il, je vous remercie d'être venu avec votre neveu, et je vous remercie surtout de nous avoir amené Prudence.

— Alors, mon ami, il vous a été impossible, comme vous en aviez pris l'engagement solennel?... questionne mon oncle, ouvrant la bouche par un effort très pénible.

— Pardonnez-moi, monsieur le curé... Il m'est arrivé une chose extraordinaire... Vous savez cela, après la récolte, il reste encore de la besogne pour nous dans les châtaigneraies de la montagne. Je suis parti hier matin avec trois journaliers, à cette fin de mettre un peu d'ordre dans nos séchoirs du Jougla et aussi de donner un coup d'œil au bétail. Galibert qui, pour venir s'égayer aux fêtes de Noël et du jour de l'An, m'a demandé la permission de laisser la garde du troupeau à ses deux aides, Julot et Milou, nous accompagnait, et il vous contera si nous nous amusions en route...

— Nous allions comme si le vent nous emportait d'une gueulée, dit le pâtre.

— Il est sûr que, dans le sentier vers Graissessac, la bise était forte à nous enlever de terre... Nous arrivons à mes séchoirs, contre les bergeries, et j'envoie chacun au travail avec sa hache pour débarrasser les arbres du bois mort. Moi, je me sens à ce point rompu, à ce point fatigué des quatre membres que, les journaliers partis, je tombe sur un tas de feuilles empilées dans un creux et m'endors les poings fermés... C'est quand il a fallu me relever que j'ai eu du mal ! Au bout du compte, aidé de Galibert et des autres, je me remets droit sur pied et finis par rentrer à la maison, pas fier de mon courage, je vous le jure... Il sonne cinq heures au clocher. Il fait noire nuit... La brave Bassague, au courant de mes intentions pour vous et le bon Dieu, m'avait préparé une chemise fraiche. J'entendais me produire au confessionnal en toute convenance et propreté. Je n'ai pas beaucoup de religion, mais je suis un honnête homme... Halte-là! J'éprouve un malaise qui me trouble la tête, et je me complains... Tout d'un coup, en essayant un mouvement pour me déshabiller, mes bras me refusent le service, et, sans rien comprendre à un pareil accident, en une minute je suis raide de tout le corps comme un baliveau. En voilà une affaire !...

— Pardi ! vous étiez en transpiration au Jougla et vous vous êtes refroidi parmi vos feuilles de châtaigniers, crie notre gouvernante. A-t-on jamais vu s'étendre et dormir en plein air, au mois de décembre, quand la neige couvre le Roc de Bataillo !

— Dieu vous a protégé, mon ami, car vous pouviez prendre beaucoup de mal.

— Le mal de la mort ! insiste Prudence.

— La Bassague m'a bassiné le lit et m'a couché, continue M. le maire. C'est alors, monsieur le curé, que je vous ai envoyé Galibert...

— Qui, au lieu de remplir sa commission, a batifolé avec Mélie de Cornaz, achève Prudence, montrant son bâton au pâtre des Bassac.

— Est-ce vrai cela, Galibert? interroge M. Vincent.

Le berger, un grand garçon de vingt ans, élancé, souple comme un surgeon de châtaignier sauvage, mais tout de même robuste comme un rouvre, les joues et les cheveux aussi rouges et brillants que nos casseroles de cuivre de la cure fourbies au son et au vinaigre, demeure à quelques pas, occupé du feu, qu'il tisonne, et ne souffle mot.

— Galibert! appelle M. Vincent, et cette fois avec colère.

— Voici ce qui s'est passé, notre maître, bredouille le pâtre... Moi, je galope à la cure pour vous obéir, et je rapporte votre maladie à Prudence, que je trouve bouclant ses sabots au moment où la messe de minuit va commencer... Mais Prudence me commande d'aller à la sacristie annoncer la mauvaise nouvelle à M. le curé... Bon! dans le passage de la cure, je rencontre Mélie de Cornaz... qui porte... qui porte un ornement à M. le curé pour l'office... Vous comprenez, je profite de l'occasion, et je charge Mélie...

— Alors, c'est Mélie qui est fautive?

— Je ne l'accuse pas, notre maître... Je dis tant seulement... que... que Mélie...

Une porte s'ouvre au fond de la vaste pièce où a lieu le débat, et une jolie fille, ronde et grassouillette, pas trop grande, les cheveux noirs partagés sur le front par une raie fine et blanche, un duvet de moustache à la lèvre supérieure, les yeux pétillants, entre tenant une soupière fumante des deux mains.

— Approche, Mélie, ordonne M. le maire.

Mais mon oncle, se précipitant entre elle et lui :

— Qu'il ne soit plus question de ces misères, dit-il non sans une nuance d'autorité.

Et, faisant face à M. Vincent, tandis que Mélie, la soupière déposée sur la table, s'esquive saisie d'épouvante :

— Puisque vos bonnes résolutions persistent, mon ami, cela me suffit, me suffit amplement. En ce jour glorieux de la nativité de son divin Fils, Dieu, qui désormais vous regarde et vous suit, a jugé à propos de vous éprouver par la maladie. Ne vous plaignez pas : les souffrances que vous endurez vous arrivent par une grâce qui vous aidera à consommer votre conversion... Maintenant, pensons que c'est aujourd'hui Noël et « réjouissons-nous dans le Seigneur, *Gaudeamus in Domino, diem festum celebrantes* ».

— Alors, monsieur le curé, on peut servir le repas? demande M. Vincent.

— On peut le servir, répond mon oncle. Il est près de midi, et, à quatre heures, sonnera le premier coup des vêpres.

M. le maire fait un signe; Galibert passe la tête à une fenêtre et crie :

— La fête commence!

— C'est cela : la fête! toujours la fête! grommelle notre Prudence.

Elle considère le jeune pâtre, puis murmure à l'oreille de mon oncle avec une sorte d'attendrissement :

— Mon Dieu, si cette Mélie de Cornaz lui convient, à ce garçon, qu'il vous le dise, et vous vous occuperez de les marier.

Les invités entrent pressés les uns contre les autres, pareils à quelque troupeau de bêtes se bousculant aux portes des bergeries pour s'élancer à la pâture.

IV.

LE RAISINÉ DE « LA BASSAGUE ».

La maison des Bassac était la plus hospitalière de ce coin de la montagne cévenole. Que, vers le soir, par le mauvais temps, Justin Rambal, du Jougla; Marc Lizier, de Fonjouve; Germaine Chapuzot, des Passettes, tous trois vieux, mendiant leur pain aux portes, se fussent attardés à remplir leur besace parmi le village ou les métairies éparpillées, ils étaient bien sûrs, quand ils viendraient marmotter leur « Notre Père » ou leur « Je vous salue, Marie » au seuil de M. Vincent, de trouver une écuellée de soupe à sa table et une botte de foin dans son pailler.

— Allons, Adélaïde, reçois-les, disait-il à la Bassague, moins donnante que lui. Si Lizier est un peu ivrogne, Germaine un peu sorcière, Rambal est un brave homme, qui fut vaillant à la terre quand il était en force, et ne mérite pas sa pauvreté. D'ailleurs, je suis maire, et les Passettes, Fonjouve, le Jougla, sont des dépendances de ma commune.

Pour moi, quand je n'étais pas au presbytère, défrichant à la sueur de mon front la *Vie d'Alexandre* par Quinte-Curce ou tel vers fort embarrassant de Virgile, on me trouvait immanquablement chez M. Vincent, tantôt en train d'escalader la barde de « Verjus », un mulet superbe, le plus beau, le plus vite de la paroisse, et de le lancer sur la route de Bédarieux, vers le moulin de Barthélemy; tantôt d'écouter en quelque réduit de la basse-cour, au milieu des pintades tambourinant du bec, le garde champêtre de Camplong, Jean Vigneron, gonflé de vin comme une outre pleine, ne tarissait pas, et ses histoires, aujourd'hui galantes, demain terribles, encore qu'un peu salées par-ci par-là, m'amusaient à me faire rire plusieurs jours à la file sans débrider.

Il est bien évident que, durant ces récréations, délicieuses à en perdre le boire et le manger, on ne me laissait pas mourir de faim chez les Bassac. A présent, c'était Galibert, lequel, descendu de ses bergeries du Jougla pour quelque commission ou quelque aventure amoureuse au village, m'apportait tout à coup une

magnifique tranche de fromage de chèvre, de « fromageon », roui en des feuilles de noyer, d'un goût très piquant, mais exquis; le lendemain, c'était Mélie de Cornaz, laquelle, faisant dans la maison sa journée de repassage, abandonnait ses fers brusquement et venait m'offrir une pomme de reinette cuite au four dans une croûte, ce qu'on appelle à Camplong un « poumpou »; une autre fois, c'était la Bassague elle-même, une large tartine de raisiné à la main... Ah! le raisiné d'Adélaïde Bassac, fait avec le moût des clairettes et des muscats, avec des fragments de poires, de figues, d'écorces d'oranges et de courges confits à même le chaudron, parsemé de noisettes et d'amandes, je m'en sens encore la bouche parfumée!

Les invités de M. le maire, après de respectueuses salutations à M. le curé, à M. le neveu, à Prudence, se plantèrent autour de la table, suivant de leurs yeux écarquillés le nuage de vapeurs qui montait en longues spirales transparentes de la soupière emplie jusqu'aux bords. Les nez ouverts de ce paquet de paysans, agréablement caressés par l'odeur savoureuse de la soupe, avaient des reniflements joyeux.

— Oh! oh! ne put s'empêcher de bredouiller le marguillier Cornaz, le plus robuste appétit de la paroisse — les dents toujours disposées à mordre, le gosier toujours prêt à avaler.

— Pour quelque chose qui sent bon, voilà quelque chose qui sent bon! dit l'adjoint Verdier se frottant les mains rudement.

— Si nous attaquions le bouillon avant qu'il se refroidisse? hasarda Luc Valat, les lèvres aiguisées d'envie.

— Moi — vous m'excuserez, monsieur le maire — j'aime moins cela que ceci! articula avec un rire énorme le garde champêtre Vigneron.

Et sa main, ayant montré la soupière par un geste dédaigneux, se rabattit sur le large ventre mordoré d'une dame-jeanne pleine, qu'elle caressa d'attouchements délicats et passionnés.

Cependant, mon oncle, recueilli en lui-même, demeurait debout vis-à-vis M. Vincent — à la place d'honneur — et ne songeait aucunement à s'asseoir. Peu habitué à prendre ses repas hors du presbytère, il paraissait intimidé, surpris de se trouver là, chez M. le maire, et ses regards, indécis, troublés, allaient tantôt à Cornaz, espèce de colosse membru, barbu, hérissé; tantôt à Valat, petit homme chafouin, rasé net comme une assiette vide; tantôt à Verdier, légèrement contrefait, légèrement bossu; tantôt à Vigneron, maigre et sec, aussi grand qu'un peuplier de la rivière d'Espaze, avec des yeux gris très intelligents, d'une vivacité de flamme, un front dénudé où brillaient, vers le sommet entièrement découvert, des taches blanches parfaitement rondes, pareilles à de gros écus de cinq francs.

Quand mon oncle, absorbé en Dieu, dont la présence l'obsédait partout, pour ainsi dire à chaque pas de sa vie, quand mon oncle reviendrait-il à lui-même, consentirait-il à bénir la table, à prendre une chaise, à s'installer? Enfin, il étendit un bras sur la soupière moins nuageuse et, dans le recueillement des convives, laissa tomber de sa bouche, un à un, les mots sacramentels du bénédicité.

Cette prière, d'ordinaire fort courte, allongée cette fois, enveloppée de textes tirés de la solennité du jour, parut interminable. Elle fut achevée à la satisfaction générale, et chacun s'étant secoué dans sa chemise et dans ses habits du dimanche, un peu apprêtés, un peu raides, occupa la place désignée par M. Vincent.

La fête commençait.

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

M. Émile Zola.

On n'a pas oublié l'indignation que soulevèrent, il y a quelque dix ans, les romans de M. Zola; ni les railleries qui accueillirent ses manifestes littéraires, surtout son *Roman expérimental;* et non plus la malice avec laquelle certains critiques, un peu plus tard, entreprirent de mettre le romancier en contradiction flagrante avec le théoricien. Aujourd'hui, ces batailles sont apaisées : chaque année, quand paraît le nouveau roman de M. Zola, qui revient aussi régulièrement que les saisons astronomiques, il se trouve encore quelques bonnes âmes pour pousser des cris éperdus; mais le public les lit, sans colère, un peu par curiosité, un peu par plaisir, un peu par habitude, et personne ne s'étonnera quand l'Académie se décidera à ouvrir ses portes au robuste écrivain. Il n'a cependant pas adouci son talent, il n'a pas modifié son genre, il ne s'est pas mis d'accord avec lui-même; quoiqu'il se soit une fois égaré dans des sentiers mystiques — l'on eût dit une figure de Rubens flottant dans une composition de Fra Angelico — il est demeuré le peintre brutal des grands désordres sociaux, et ses livres « réalistes » continuent à exhaler des odeurs d'épopée. S'est-on donc tout simplement lassé de s'indigner? La ténacité de ce laborieux, qui va son chemin sans écouter les bruits que soulèvent ses pas, a-t-elle imposé une sorte de respect à ceux-là mêmes que ses écrits avaient d'abord le plus exaspérés? Ou bien a-t-on fini par comprendre qu'il était arrivé à son heure? que lui, le déterministe invétéré, était plus qu'aucun de ses personnages le produit d'un ensemble de circonstances, et que par conséquent il fallait le comprendre, non l'injurier?

(1) Voy. la *Revue bleue* des 7 juin, 20 août, 1er et 29 novembre.

M. Zola avait trente ans en 1870. Il a donc été élevé sous l'Empire, à l'heure où régnait sur la scène intellectuelle cette génération dont M. Renan venait de tracer l'évangile dans son *Avenir de la science* et dont Edmond About, au moment de sa vogue, incarnait l'insouciance médiocre et voltairienne : une génération qui, en somme, et à part d'illustres exceptions, dont la plus brillante devait être M. Renan lui-même, s'intitulait « positive », parce qu'elle était matérialiste et bornée; qui crut pouvoir nier impunément toutes les réalités qui ne tombent pas sous les sens, celles de la conscience comme celles de l'au delà; qui plaça son idéal très près et très bas, à portée de main; qui, pour avoir supprimé des problèmes, crut les avoir résolus; qui se fit de la science une idée fausse, presque absurde, et la compromit pour avoir tenté de trop élargir son domaine; qui, enfin, a résumé ses aspirations limitées et ses aveugles certitudes dans cette phrase stupéfiante, échappée à l'un de ses représentants les plus autorisés : « Le monde est aujourd'hui sans mystère... »

Pendant ces premières années où se forme l'esprit, M. Zola vit éparse autour de lui la science ainsi comprise, tranchant toutes les questions, résolvant tous les problèmes, aussi facilement qu'un commis-voyageur qui dirige une conversation de table d'hôte. Sans doute si, comme M. Renan, il s'était consacré à l'étude attentive et persévérante d'une des disciplines de cette science dont il était prêt à faire une déesse, il en aurait reconnu les bornes et la vanité, car il est d'une intelligence souple, large et rapide. Mais ce ne fut pas le cas : il s'agenouilla devant la science sans devenir un savant, comme les foules prosternées sur les parvis qui ne voient pas le prêtre caché dans les flancs de l'idole et rendant des oracles en son nom. Aussi lui demanda-t-il davantage : la foi ne lui suffit plus, il tomba dans la superstition.

Les croyants les plus fervents imaginent volontiers qu'ils sont très renseignés sur ce qu'ils croient : Dieu se manifeste à eux, ils le sentent, ils le voient, ils le consultent pour les plus petites choses, et ils entendent ses réponses directes. Ils savent comment l'âme se détache du corps, comment elle monte au ciel; ils connaissent l'architecture du paradis et la minute du jugement dernier... Pareillement, M. Zola a été entraîné par son grand amour de la science à se figurer qu'il la possédait. Quelques livres de Claude Bernard ont éclairé sa religion : est-ce que la Bible ne suffit pas aux chrétiens? Il lui manquait, c'est vrai, d'avoir vivisecté des lapins et disséqué des grenouilles : mais on peut être savant sans scalpel et sans microscope. On peut observer et expérimenter en dehors du laboratoire : Balzac ne s'est-il pas proclamé docteur ès sciences humaines? M. Zola, dont le génie d'observation n'est d'ailleurs pas inférieur à celui du romancier de *la Comédie humaine*, revendiqua le même titre. Il se l'octroya après *l'Assommoir*, qui lui servit de thèse, et si jusqu'alors il avait douté de peu de chose, il ne douta plus de rien. C'est dans les articles qu'il publia vers cette époque qu'il faut chercher des exemples de la certitude naïve et sereine qu'il promenait sur toutes choses. En voici un choisi entre quelques autres. Il s'agit de déterminer les causes de l'adultère dans la bourgeoisie. M. Zola ouvre son Claude Bernard, pense à deux ménages, peut-être à trois, mettons à dix, qu'il a observés, et il écrit :

Oui, l'hystérie ravage la classe bourgeoise; seulement, il faut s'entendre sur ce mot d'hystérie, auquel on donne couramment un sens antiscientifique. D'après les derniers travaux des physiologistes et des médecins, l'hystérie est une névrose dont le siège serait dans l'encéphale, un diminutif de l'épilepsie, qui n'entraine pas forcément des crises de fureur sensuelle; ces crises sont le propre de la nymphomanie, distinction qui ne me paraît pas avoir été faite avec assez de netteté par les experts de ce procès de Bordeaux, dont je parlais tout à l'heure. L'hystérie, dans dix cas contre deux, n'est donc qu'une perturbation nerveuse qui se produit le plus souvent héréditairement chez des femmes de nature froide et qui pervertit surtout les sentiments et les passions.

Notre cas, dès lors, est parfaitement déterminé. La jeune femme a eu tous les bons exemples sous les yeux; en outre, elle est d'un sang pâle, qui ne la tourmente d'aucun désir. Seulement, si ses parents ont veillé à la préserver des spectacles corrupteurs, ils n'ont pu lui donner l'équilibre d'une santé forte. Elle porte en elle la déchéance de la race et du milieu, elle paye pour les générations qui se sont mal nourries, dans des rez-de-chaussée humides, et qui sont tombées au rachitisme en feuilletant des livres de compte-courant ou en passant des journées à gratter du papier. Ce n'est plus une plante de plein air, de plein soleil, c'est une créature abâtardie, dont les crises peuvent aussi bien tourner au vice qu'à la vertu.

N'est-ce pas charmant de naïveté, de conviction et de sûreté? Il y a même une statistique : « dix cas contre deux ». Et l'observation « clinique » de l'hystérie en corrobore la théorie avec une heureuse netteté. Mais je ne peux m'empêcher de croire qu'il est plus facile d'être « docteur ès sciences humaines » que d'être « docteur ès sciences » tout simplement.

Le procédé de M. Zola, dans ce petit morceau, est celui qu'il a appliqué à la composition de la plupart de ses romans, et à celle de l'ensemble de sa série. La théorie de l'hérédité le frappa : il pensa qu'on pouvait l'utiliser en littérature, et il conçut son histoire des Rougon-Macquart — c'est-à-dire qu'il se mit à étudier, comme il l'expose dans la préface de la *Fortune des Rougon*, « la lente succession des accidents nerveux et sanguins qui se déclarent dans une race, à la suite d'une première lésion organique, et qui déterminent, selon les milieux, chez chacun des individus de cette

race, les sentiments, les désirs, les passions, toutes les manifestations humaines, naturelles et instinctives, dont les produits prennent les noms convenus de vertus et de vices. » — Ce faisant, M. Zola est convaincu qu'il fait acte de savant. Moi, je reste rempli de doute : peut-être bien qu'une telle étude, poursuivie sur une famille authentique, par un physiologiste (un vrai, qui aurait disséqué des grenouilles) doublé d'un psychologue, pourrait donner quelques résultats, éclairer nos notions confuses sur l'hérédité et enrichir la science. Encore n'est-ce pas bien certain, car, sans parler des difficultés énormes que présenterait cet examen, on n'aurait observé qu'un cas isolé, celui d'une seule famille, et un cas isolé ne peut conduire à aucune conclusion générale. Mais comment oublier que les Rougon et les Macquart, ascendants et descendants, ceux qui tournent bien et ceux qui tournent mal, Aristide Saccard, Gervaise, Claude Lantier et Pauline Quenu, sont des personnages fictifs, créés par M. Zola? Il nous dira sans doute qu'il les a observés, qu'il n'a guère inventé que leurs noms, que tous les traits de leurs caractères lui ont été fournis par son expérience des hommes. Mais c'est une immense illusion : il a pris de droite et de gauche, chez des êtres différents, les traits dont il a composé ses personnages; et cela suffit à fausser son observation, dans le sens rigoureux du mot; il les a transposés de certains milieux dans d'autres; il a imaginé les intrigues auxquelles il les mêle, et qui, pour être simples, n'en sont cependant pas moins des intrigues. Quoiqu'il s'efforce de disparaître de ses romans, il en est toujours le protagoniste ; et la série des Rougon-Macquart nous renseigne beaucoup plus sur M. Zola que sur la famille qu'il y promène, et surtout que sur la théorie de l'hérédité.

Si l'on demandait à un lecteur d'intelligence moyenne, qui aurait lu les dix-sept volumes de *l'Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*, ce qu'il pense de la théorie de l'hérédité, il serait certainement dans un grand embarras : « J'ai vu, nous dirait-il, une vingtaine de personnages qui ne se ressemblent en rien, entre lesquels on m'affirme qu'il y a un fil commun, que je n'aperçois pas; dont les uns sont honnêtes, les autres intéressés, celui-ci criminel, celui-là ivrogne, par suite d'une même névrose originelle. En somme, cette famille m'intéresse fort, parce qu'elle reproduit en diminutif l'image du monde, infiniment diversifié; mais je ne parviens pas à me faire une idée à peu près claire de ce qu'elle est en tant que famille; et je ne vois pas beaucoup plus de rapports entre ses divers membres et les premiers Rougon-Macquart qu'on m'a présentés, qu'entre vous, moi, quelques autres et nos premiers parents, Adam et Ève. » Mais peut-être bien que si l'on poussait notre homme à la réflexion, on en tirerait autre chose, peut-être que, en procédant selon la méthode socratique, de question en question, on l'amènerait à dire : « Ah! je vois encore ceci, par exemple! C'est que tous ces gens sont ce qu'ils sont de par une force étrangère, sur laquelle ils ne peuvent rien, qui les gouverne et les dirige. Ils sont de simples marionnettes : je vois leurs mouvements, et je sais que ces mouvements ne dépendent pas d'eux, mais de la ficelle qui les agite et de la main qui tient la ficelle. Et je n'aperçois pas la ficelle, et je n'aperçois pas la main. Ils ne sont pas libres, j'en suis sûr; de quel tyran dépendent-ils? Je n'en sais rien. » — Et notre homme aurait résumé, au point de vue qui nous occupe (1), tout ce qu'on peut dire de l'œuvre de M. Zola : elle n'est pas scientifique et ne nous apporte aucun renseignement sur la doctrine de l'hérédité; mais elle est littéraire, et fait pénétrer en nous les conséquences de cette doctrine, qui sont la négation radicale de la liberté et de la responsabilité humaines. En sorte que M. Zola a détruit des croyances positives qui n'étaient peut-être que des préjugés, mais n'a aucunement justifié, ni expliqué, ni prouvé les croyances négatives qu'il s'applique à leur substituer. Le christianisme qu'il repousse, et la science qu'il prend pour religion, ont entre eux ce point de ressemblance, que leur base est également incertaine, en dehors de l'observation. Pour croire à l'hérédité de la famille Rougon-Macquart, il faudrait un acte de foi pour le moins égal à celui qu'exigent les dogmes de la Trinité ou de l'Immaculée Conception; et après l'avoir accompli, on serait peut-être moins avancé.

Il faut rendre à M. Zola cette justice, qu'il a conscience de l'insuffisance de son apport. Il aime à s'intituler « moraliste », et, de fait, dès son premier roman, *la Confession de Claude*, il s'intéressait à ce que les ignorants, ceux qui n'ont pas lu Claude Bernard, appellent obstinément le bien et le mal. Il se demandait, en ce temps-là : « Qu'est-ce donc que le mal? » Et au lieu d'affirmer, comme dans son nouveau catéchisme, que c'est une fonction involontaire, le résultat d'une déviation physiologique, le corollaire d'une névrose ancestrale, il répondait, avec un bel optimisme : « Le mal est une de nos inventions, une des plaies dont nous nous sommes couverts. » Cela n'était pas bien probant, mais, si l'on y regarde de près, c'était peut-être aussi significatif que la doctrine nouvelle. Quoi qu'il en soit, arrivé au terme de ses recherches, M. Zola s'est trouvé en face d'un dilemme pénible : moraliste d'instinct et de tempérament, il avait supprimé la morale. Résolu à accomplir une « besogne moralisatrice » (voir la *Lettre à la jeunesse*), il rêvait d'apporter « les documents nécessaires pour qu'on puisse, en les connaissant, dominer le bien et le mal »; mais sa doctrine démontrait clairement que nous poursuivons le

(1) Je rappelle ici que je n'étudie l'œuvre de M. Zola qu'au point de vue moral : je n'ai donc pas l'occasion d'exprimer, comme je l'ai fait ailleurs, l'admiration littéraire que j'ai toujours professée pour le plus puissant de nos romanciers contemporains.

bien et le mal selon que nous dirigent les prédispositions que nous ont léguées nos ancêtres, sur lesquelles nous ne pouvons rien. Il s'engageait ainsi dans un cercle vicieux où bien d'autres se seraient perdus : si le bien et le mal ne sont que des conceptions de notre esprit, qui donc se chargera de les fixer? Comment pourrions-nous agir sur les causes qui nous font bons ou mauvais, puisque nous en dépendons? On reconnaîtra que la situation était embarrassante. M. Zola en est sorti pourtant, d'une façon qui ne paraîtra pas satisfaisante aux esprits difficiles, mais qui est à la fois ingénieuse et simple : il a demandé au déterminisme l'antidote du poison qu'il lui devait, et il a construit toute son œuvre de manière à prouver jusqu'à l'évidence que le mal engendre le mal et que le bien engendre le bien. Et qu'on n'allègue plus l'incertitude de ces mots-là ! On pourra s'égarer à la recherche des causes dans les trames de la métaphysique, mais on sera forcé de reconnaître le caractère précis des effets.

Voyez plutôt : Coupeau est un ivrogne : ce n'est pas sa faute, puisque c'est un vice héréditaire; et il mourra du *delirium tremens*. Or si des dialecticiens peuvent ergoter qu'il est indifférent de boire ou de ne pas boire, personne ne prétendra que le *delirium tremens* soit une mort enviable. — Nana est une fille : ce n'est toujours pas sa faute, c'est celle de Gervaise, de Coupeau, du faubourg; même, elle a une raison d'être, elle remplit une fonction sociale : « Avec elle, la pourriture qu'on laissait fermenter dans le peuple remonte et pourrit l'aristocratie ; » n'importe, elle mourra de la petite vérole, et il est évident que la « petite vérole » est un euphémisme, une concession de l'auteur qui n'a pas osé rester dans la stricte logique des causes et des effets. Or, si des sophistes peuvent alléguer que la prostitution n'est pas un mal, puisque le mal est un mot vide de sens, tout le monde aura peur de la « petite vérole ». — Voyez, en sens inverse, la gentille petite Denise, dans *Au bonheur de dames :* elle est honnête, celle-là, et, certes, elle n'y a aucun mérite : elle est honnête comme Nana ne l'est pas, comme Coupeau est ivrogne, et, aussi un peu parce que le nommé Hutin n'a pas su profiter du moment psychologique, le seul où sa névrose de vertu aurait peut-être été faible. Eh bien, cela ne l'empêchera pas d'épouser son patron ; et si l'on conserve des doutes sur la nécessité de résister aux tentations de la chair, les plus sceptiques eux-mêmes reconnaîtront que cette idéal, épouser son patron, doit suffire à retenir les demoiselles de magasin sur le bord de toutes les cascades... — C'est qu'ainsi va le monde ; il y a, entre les effets et les causes, entre les causes et les effets, un enchaînement mathématique, qui veut que les ivrognes meurent du *delirium tremens*, que les filles meurent de la « petite vérole », et que les personnes honnêtes fassent de bons mariages. C'est là la vérité vraie, celle que les « docteurs ès sciences humaines » ont l'occasion d'observer tous les jours. C'est là « la haute et sévère philosophie de nos œuvres naturalistes ». Nous sommes bien dans la morale scientifique, dans la morale moderne, celle qui « recherche les causes, veut les expliquer et agir sur elles ». Nous sommes aux antipodes de cette vieille morale conventionnelle qui charpentait ses mélodrames et ses romans sur cet insoutenable lieu commun, que le vice est toujours puni et la vertu récompensée... N'est-ce pas?...

Il est bien entendu que ces vieux mots de bien et de mal, de vice et de vertu, qu'il faut bien employer pour éviter d'interminables périphrases, n'ont qu'un sens tout à fait relatif. Encore une fois, le vice et la vertu sont des fonctions. Ces fonctions sont dégagées de toute sanction surnaturelle; de plus, elles sont indépendantes de notre volonté. Nous les remplissons sans nous en douter, comme nous remplissons nos autres fonctions animales : Nana est fort étonnée des catastrophes qu'elle cause, et éprouve le besoin de s'en croire innocente, parce qu'au fond c'est une bonne fille; Denise ne sait pas pourquoi elle résiste à Octave Mouret, qu'elle aime : « Elle disait non, justement parce qu'elle l'aimait, sans expliquer cela. Certainement, c'était ridicule; mais elle sentait ainsi, elle ne pouvait « se refaire ». On est ce qu'on est, et l'on ne peut être autre chose : Coupeau ne pourrait cesser de boire, et Denise ne pourrait se donner à Mouret. Comme dit la chanson, c'est la nature qui est cause de tout. — Il importe d'avoir cette philosophie bien présente à l'esprit.

Mais alors, si c'est la nature qui est cause de tout ; si nous sommes ce que nous sommes et ne pouvons être autre chose ; si nos êtres, avec leurs facultés et leur chair, nos êtres moraux comme nos êtres physiques, ne sont que d'aveugles résultantes de forces qu'il est impossible de définir ; si chacun de nous est le dernier anneau d'une chaîne aux secousses de laquelle nul effort ne saurait le soustraire, — il est évident que le rôle du penseur, qui observe les jeux inutiles de l'humanité, ne peut être que tout à fait passif. La seule attitude qui lui convienne est celle du sage de Lucrèce: il est au sommet d'une colline, et, d'un œil tranquille, il suit les péripéties d'une bataille où il n'aurait garde d'entrer. Pourquoi dirait-il aux hommes qui s'agitent au-dessus de lui : « Allez à droite, » alors qu'il sait qu'ils vont, qu'ils iront, et que rien ne peut les empêcher d'aller dans le sens où les pousse la force mystérieuse qui les conduit? Pourquoi même les avertirait-il qu'en prenant à gauche, au bout de tant de pas, ils trouveront un précipice, puisqu'il sait aussi que s'ils ont pris à gauche, c'est qu'ils ne pouvaient pas prendre à droite ? Pourquoi surtout s'indignera-t-il contre eux, en les voyant cheminer dans la route dont il connaît les écueils? Est-ce qu'on se fâche contre de pauvres êtres passifs, contre des feuilles qui vont s'embourber dans la vase où le vent les pousse, contre des troupeaux qui ne

flairent pas l'approche du loup, contre l'araignée qui saigne la mouche sans penser à l'oiseau qui la happera ? On ne peut que les plaindre : ils sont tous des victimes ; et si l'on sort un instant de l'impassibilité philosophique où l'on se complaît, ce ne peut-être que pour répandre sa pitié, comme on verse un parfum dans un marais d'immondices, sur ce fleuve de misères dont le vice et le mal ne sont que des vagues, au même titre que la laideur et la douleur, aussi innocents, aussi émouvants, aussi tristes. Encore cette pitié ne sera-t-elle qu'un frémissement bientôt réprimé : à quoi bon s'affliger de ce qui ne saurait être changé ? L'inévitable renferme en soi-même sa consolation : on ne maudit pas la fatalité, on la subit ; et l'on a vite fait de s'apitoyer sur ceux qui la subissent à leur tour.

Eh bien, cette attitude n'est point celle de M. Zola. Quelquefois, c'est vrai, il paraît s'intéresser à ses personnages et souffrir avec eux : il est plein de tendresse pour cette pauvre petite Lalie de *l'Assommoir*, que le fouet brutal de son père fait tourner comme une toupie dans sa mansarde démeublée ; et dans *Germinal*, il laisse éclater sa compassion pour les mineurs épuisés par le travail et affamés par la grève. Mais ce sont là des cas exceptionnels : le plus souvent, il ne reste pas même impassible, il semble mépriser ou haïr les êtres qu'il a pourtant créés et dont il raconte avec une âpreté de satirique les turpitudes et les infamies. On le sent irrité contre eux, contre leur chair dont il a étalé les luxures, contre leur cœur qu'il a rempli de convoitises. N'est-ce pas un ascète, ennemi passionné du vice, qui déshabille l'adultère incestueux de Renée (*la Curée*), qui décrit en un style de feu les angoisses du prêtre infidèle à ses vœux et l'agonie de sa touchante complice (*la Faute de l'abbé Mouret*), qui nous montre Coupeau vautré dans son ordure ou Chanteau hurlant de douleur sous les attaques de la goutte qui punit sa gourmandise en lui dévorant les jointures ? Et quels tableaux saisissants des désastres accumulés autour de *Nana* : « Comme ces monstres antiques dont le domaine redouté était couvert d'ossements, elle posait des pieds sur des crânes... Son œuvre de ruine et de mort était faite, la mouche envolée de l'ordure des faubourgs, apportant le ferment des pourritures sociales, avait empoisonné ces hommes, rien qu'à se poser sur eux... » Et quelles colères contre ces filles qu'il se plaît à représenter au naturel ! Lisez plutôt, après *Nana*, l'article intitulé : *Comment elles poussent*. — Notez que ce moraliste, cet ascète, est en même temps un poète, un poète épris de la vie, l'adorant dans ses manifestations et dans ses sources : et dans cette contradiction, vous trouveriez peut-être la clef de son goût pour les peintures violentes ou lubriques, qu'on a si injustement attribué à de bas calculs de spéculateur.

Cependant, M. Zola ne se contente pas d'être inconséquent avec sa doctrine « scientifique » en haïssant les personnages vicieux, luxurieux ou infâmes, qu'il met en scène avec prédilection : il l'est encore par l'affection attendrie qu'il voue à ceux dont la névrose a tourné en honnêteté. Il oublie, dirait-on, que ce n'est pas leur faute, et il leur est reconnaissant de leur vertu comme d'un acte méritoire. Là, les exemples sont plus rares, car M. Zola ne s'est guère attardé avec les honnêtes gens. Mais enfin, sans parler du fameux *Gueule-d'Or* qui est par trop coquebin, nous avons *Au bonheur des Dames*, avec Mouret et quelques-uns de ses employés, avec Denise, avec presque tous les représentants du petit commerce : l'honnête Robineau, si désolé de compromettre la dot de sa femme, le père Bourras qui cache un si bon cœur sous ses dehors frustres, et les Baudu, et Deloche. Le livre, un des plus originaux et des mieux réussis de la série, dégage une impression bien inattendue d'attendrissement et même d'admiration : il est l'épopée de la bourgeoisie, et les bonnes qualités de la bourgeoisie française, l'amour du travail, la patience, la sagesse, la bonté prudente, ces qualités si souvent et si injustement raillées parce qu'elles sont plus solides que brillantes, plus honorables que séduisantes, s'y dégagent avec un relief charmant, avec une poésie affectueuse qu'aucun écrivain n'avait jamais songé à leur donner. Le satirique a rentré son fouet, le docteur ès sciences humaines s'est attendri, laissant deviner ses sympathies intimes, inconséquent une fois de plus avec sa doctrine qui devrait l'entourer d'une triple cuirasse d'impassibilité.

Je suis loin de blâmer cette inconséquence : car si, par bonheur, M. Zola n'avait pas été entraîné par son tempérament d'artiste très loin de ses prétentions de savant, ses livres n'auraient ni la puissance ni la saveur qui en font l'intérêt. Il n'en est pas moins vrai que cette inconséquence nous montre combien sa théorie est insuffisante. Elle l'est au point de vue littéraire, puisque ce n'est qu'en lui échappant que M. Zola a pu faire œuvre d'écrivain. Elle l'est davantage encore au point de vue moral, pour des raisons qu'il nous reste à indiquer.

Je comprends et j'admets parfaitement le littérateur artiste, qui, comme Théophile Gautier, ne songe guère qu'à la beauté des phrases et des mots dont l'harmonieux arrangement est le seul but qu'il se propose, ou qui, comme M. Anatole France, songe avant tout au charme des idées, observe leurs jeux capricieux comme un rêveur suit le vol des nuages et en compose de merveilleuses symphonies. Cet écrivain-là est un peintre ou un musicien : il écrit pour le charme de nos yeux ou de nos oreilles ; il s'adresse à un public délicat et par conséquent limité, à un public qu'une éducation spéciale et luxueuse a mis en état de le comprendre. Il est un virtuose de qualité extrêmement supérieure, et il a sa raison d'être comme toutes les belles choses qui décorent et ennoblissent la vie, comme les fleurs, comme les parfums, comme la musique. Il est inutile, si l'on veut, parce que son activité n'aboutit

à aucun résultat pratique, sensible, matériel. Sa fonction — sa mission, allais-je dire — c'est d'être la joie des esprits libres et désintéressés, c'est de perfectionner — non dans le sens du vrai et du bien, mais dans celui du beau — ce rare instrument qu'est l'âme humaine; c'est de conduire, comme un brillant chorège, une petite troupe d'élite à travers des paysages de choix, où des chants résonnent sous des ombrages de bois sacrés. Et je persiste à croire que cette mission, divine comme tout ce qui nous élève au-dessus de la vie animale, est aussi noble que celle des législateurs et des conducteurs de peuples. Le Chatterton d'Alfred de Vigny définit ainsi la fonction du poète : « Le poète montre aux étoiles la route que trace le doigt du Seigneur. »

Cela ne veut peut-être rien dire; mais c'est superbe quand même, parce que ces quelques mots suffisent à évoquer l'image d'une belle nuit sereine, où la pensée, dégagée de ses terrestres entraves, s'élève dans la paix du ciel étoilé, très vague, très pure, libre et souveraine. Je défendrai toujours les écrivains qui nous facilitent de tels voyages, soit qu'ils nous emportent sur les ailes des rythmes ou sur la musique des idées. — Mais le « savant ès sciences humaines », qui veut observer les hommes sans les aimer, sans les guider, sans se préoccuper de leur avenir, de leur BIEN, indifférent comme un collectionneur d'insectes ou de timbres-poste, impassible comme un physiologiste dans son laboratoire, c'est autre chose! Il aurait raison peut-être, si la matière sur laquelle il travaille était inerte, s'il pouvait expérimenter sur nos âmes comme on expérimente sur les organes des pauvres chiens des fourrières, si, avec un microscope, il pouvait voir, pour les transcrire ensuite sur des planches anatomiques, les fibres qui sont les mystérieux canaux de nos sentiments et de nos pensées. Mais ce n'est pas le cas. Il a beau nous crier qu'il est un savant, qu'il entend faire de la science positive, qu'il réclame les mêmes droits qu'ont les physiologistes, les embryologistes et les microbiologistes, nous savons ce qu'il en faut croire. Nous savons que la vivante matière impondérable, qu'il prétend manipuler librement, échappe à ses mains trop grossières. Nous savons qu'il ne peut pas nous enlever notre âme comme on enlève le cerveau d'une poule ou la rate d'un lapin. Nous savons qu'il ne la peut connaître que par ses manifestations. Et qu'il ne s'y trompe pas, les manifestations de nos âmes ne sont pas des actes indifférents : c'est la vie même de l'humanité, sa vie entière, son passé et son avenir.

Je n'ignore rien de ce qu'on peut répondre. J'entends les arguments, puisés dans l'*Ecclésiaste*, dans Schopenhauer et ailleurs, qui vont intervenir ici. Qu'importe la vie de l'homme, celle d'un peuple, et celle d'une race, et celle de l'humanité? Qu'est-ce que notre planète dans l'espace, et pour combien compte son histoire dans l'éternité?... Que savons-nous de la survivance de nos âmes personnelles ou de celle de notre âme collective, et de Dieu, et du bien, et du mal?... Pourquoi donc alors nous préoccuper de nos actes, insignifiants comme le mouvement d'une ruche ou d'une fourmilière?... Pourquoi nous orienter vers un idéal plutôt que vers un autre, puisqu'il n'y en a pas un de certain, pas plus qu'il n'y a de dessus et de dessous à notre globe roulant dans l'infini?...

Toutes ces choses-là, je les ai lues, je les ai pensées, je les ai répétées dans mes propres livres. Et combien nettement je vois aujourd'hui que, si elles sont vraies, elles sont aussi vaines! Oui, c'est entendu, nous ne sommes que des ombres passagères égarées dans l'éternité. Mais nous vivons, pourtant, et notre vie, tant qu'elle dure, est une chose importante, sinon pour l'univers, du moins pour nous. Selon la vieille formule des alchimistes, nous sommes des microcosmes : des mondes en diminutif, mais des mondes. Nous réfléchissons le temps et l'espace, et c'est précisément l'éternelle incertitude dont nous sommes enveloppés qui, à la fin, nous donne une consistance. Sommes-nous bien sûrs, après tout, de n'être pas la suprême réalité? Lorsque la mort nous emporte, est-ce nous qui cessons de voir les choses, ou sont-ce les choses qui s'abîment? L'univers a-t-il une existence à soi, indépendante de l'image que nous nous en faisons? Notre présomption l'affirme quelquefois, mais, au fond, nous n'en savons rien. Alors, si tout existe en nous, par nous, pour nous, nous ne sommes pas les insectes dont notre orgueil dévoyé aime à proclamer l'insignifiance : le bien et le mal sont des choses positives, puisqu'à l'occasion nous nous en faisons une idée positive; et notre conduite n'est pas plus frivole que l'infini, puisqu'elle nous préoccupe autant et plus que lui...

Et si l'on laisse ces subtilités, comme l'importance de ce que nous sommes et de ce que nous faisons apparaît plus clairement encore! Le ciel métaphysique, dont nous venons d'entrevoir les hypothétiques splendeurs, n'est ouvert qu'à un petit nombre d'élus. Derrière eux marche la foule aux horizons bornés, qui ne regarde pas voler les nuages, qui ne remonte pas l'échelle des causes, mais qui aime, qui lutte, qui souffre, qui travaille. Ces millions d'êtres obscurs, dont l'étude n'a pas hypertrophié le cerveau, n'auront jamais la vanité de leur petitesse, et hausseront les épaules quand on leur dira qu'ils ne comptent pour rien. Or ce qui importe pour eux, c'est qu'un œil bienveillant et sûr dirige leurs mouvements, c'est que ceux qui leur parlent ne les laissent pas s'égarer et se morfondre dans des doutes qui, pour eux, auraient de bien autres résultats que pour les philosophes et les dilettanti : le bon ordre de ces masses, dont l'ensemble confus forme la société, n'est pas un vain mot, les cris et le sang des époques de trouble et les sanglots de la misère l'attestent avec une brutale éloquence.

Peut-être M. Zola n'a-t-il pas assez songé à toutes ces choses, ou, s'il y a songé, les a-t-il repoussées avec le

beau dédain que les hommes de sa génération ont professé pour tout ce qui sortait du « positif ». Cela doit être, car autrement il aurait vu se dresser quelques problèmes devant sa conscience : il se serait demandé, par exemple, si les tableaux auxquels il se complaît souvent ne sont pas un dangereux spectacle pour les simples, esclaves de leurs impressions et gouvernés par des instincts trop facilement excités; il se serait demandé s'il est bon de montrer à tous les yeux les cadavres décomposés qui garnissent le laboratoire d'un docteur ès sciences humaines; il se serait demandé si, de même qu'il tirait des conséquences discutables d'une science peu approfondie, et tranchait sans scrupule, après lecture de Claude Bernard, les plus graves questions, d'autres ne tireraient pas des conclusions encore plus discutables à la fois et plus dogmatiques de la vulgarisation au deuxième degré qu'il leur servait; il se serait demandé si « l'odeur de la vérité » convient à toutes les narines; peut-être même qu'élargissant sans cesse le cercle de son observation et déposant tout parti pris, il serait arrivé à se demander si *sa* vérité est bien *la* vérité, s'il a serré de plus près qu'un autre cet absolu qu'il nie et dont il se réclame en même temps, si son « naturalisme », en faisant trop large la part de la laideur et des vices, ne tombe pas dans un excès parallèle à celui qu'il reproche si durement à « l'idéalisme » de George Sand et de M. Octave Feuillet; et il se serait demandé encore, je crois, si le déterminisme, tel qu'il l'a compris, peut fournir des règles de vie, à moins qu'il n'ait été amené à en reconnaître le caractère peu scientifique, l'expérience ayant forcément dû lui montrer que tous les ivrognes ne meurent pas du *delirium tremens*, et que toutes les demoiselles de magasin vertueuses n'épousent pas leur patron.

Mais M. Zola ne s'est rien demandé de tout cela. Il s'est proclamé savant, et cela l'a dispensé de ces réflexions, un savant ayant le droit de mépriser les autres hommes. Les moralistes peuvent déplorer une telle indifférence; les artistes s'en consoleront : c'est elle, après tout, qui a permis à M. Zola de trouver l'accord parfait entre son talent particulier et les sujets qu'il traitait; c'est à elle qu'il doit d'avoir pu marcher droit devant lui, en construisant pierre à pierre sa pyramide, sous laquelle il pourra s'endormir un jour dans la fière satisfaction d'un Pharaon d'Égypte. Car, si l'on peut attaquer les romans de M. Zola pendant la période même qui les produit, au moment où ils sont des facteurs de la société contemporaine, des forces actives, et non des œuvres mortes, on les jugera tout autrement plus tard, lorsqu'ils appartiendront à l'histoire. Alors on n'en verra plus que les hauts mérites littéraires, et l'on ne comprendra pas plus les indignations qu'ils ont soulevées que nous ne nous irritons aujourd'hui contre les crudités d'un Rabelais ou d'un Molière.

ÉDOUARD ROD.

COUGOURDAN AU PARADIS (1)

Apothéose philosophique.

— Ne vous impatientez pas, mon saint; si vous voulez entendre mes raisons, vous serez de mon avis. Ce que vous me montrez là, ça peut plaire à des messieurs de terre savants et riches qui aiment l'argent, les honneurs et la flatterie; mais nous autres matelots, c'est pas ça qui nous amuse. Ce qui nous amuse, c'est de naviguer et de nous battre : l'argent, quand nous en prenons, c'est pour le jeter par les fenêtres; huit jours après que nous sommes débarqués, il ne nous reste pas un liard, et alors nous sommes contents. La gloire, nous nous en fricassons, qui est-ce qui nous connaît? Nous pouvons nous noyer tant que nous voulons sans que personne s'en soucie; on ne le sait seulement pas! Une fois en mer, nous sommes nos maîtres, nous faisons ce qu'il nous plaît de faire, et comme, par les grands calmes, on s'ennuie plus souvent qu'à son tour, on sent l'envie de secouer quelqu'un ou quelque chose. Et alors, si le vent se lève, que la mer commence à s'agiter, que les lames se mettent à courir, à se choquer, à se rouler, à se briser les unes contre les autres, on se sent pris comme d'une rage, je ne sais pas, moi, de faire comme elles, de cogner, de déferler, n'importe comment, sur n'importe qui. C'est tout, mais, la main tournée, nous n'y pensons plus, et nous n'en sommes pas plus glorieux pour ça : croyez-le bien, nous n'avons pas d'orgueil, nous voyons trop de misère. Pensez que nous sommes, on peut dire, jour et nuit, à l'article de la mort, qu'à tout instant il nous faut faire un vœu ou une prière pour sauver notre peau, et que ça ne rend pas fier, ça, non! Si nous n'avions pas la foi et l'espérance pour nous soutenir, y aurait pas un navire où, au bout d'un mois de campagne, tout l'équipage ne se serait pas jeté par-dessus bord; sans compter que, sans la bonne Mère pour les protéger dans le péril, sur cent bâtiments qui partent au long cours ou même au grand cabotage, il n'en reviendrait pas trois!

— A merveille! lui dit saint Pierre en le regardant avec un air de satisfaction où l'on aurait pu voir je ne sais quoi de malicieux, voilà ce qui s'appelle une foi robuste. Ainsi vous croyez tout ça?

— Dur comme fer. Et ceux qui ne le croient pas, ajouta-t-il en fronçant les sourcils et en hochant la tête, je ne demande qu'à tomber dessus.

— C'est très bien, c'est très bien. Avec un cœur aussi candide, il ne doit pas être difficile de vous convaincre.

— Vous croyez?

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

— Je l'espère.

— Allez toujours.

— Mais oui! Voyez, vous êtes un homme raisonnable, vous avez commandé aux autres, vous savez que partout il faut de l'ordre et de l'obéissance.

— Ça c'est vrai, pardi.

— Même ici, il en faut. Avec tant de monde, jamais on ne pourrait se reconnaître si chacun n'avait pas son rang et sa place. Je vous ai fait voir tout ce qui peut faire le bonheur d'un homme : rien ne vous convient, vous refusez tout. Il faut pourtant absolument que vous vous décidiez, c'est l'ordre, et ici pas plus qu'à bord d'un navire nous ne souffrons de mutins.

— De mutins? répliqua Cougourdan, en faisant un pas, c'est pas pour moi que vous dites ça, je suppose?

— Hé! doucement, brave capitaine; non, non, ce n'est pas pour vous, c'est pour ceux qui seraient mutins.

— A la bonne heure.

— Ce que je vous demande, comprenez bien, c'est une formalité, une simple affaire de paperasses. Mais il faut absolument que vous choisissiez de votre plein consentement, et alors vous êtes bien tranquille, l'affaire est dans le sac.

— Dans le sac, se dit Cougourdan en lui-même, que vient là faire ce sac? Et s'adressant à saint Pierre : Et si je ne choisissais pas?

— Si vous ne choisissiez pas... si vous ne choisissiez pas... Eh bien! ce serait tant pis pour vous, je ne vous dis que ça, répondit saint Pierre d'un air presque furieux. Vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous-même de ce qui vous arrivera!

***

— Bonne Mère! murmurait en lui-même Cougourdan, les mains crispées dans ses cheveux, que faire! Ah! coquin de sort, moi qui me croyais paré, arrivé à bon port, et n'avoir plus qu'à me brosser le ventre en me reposant auprès de vous et du Père Éternel, faut-il donc qu'ici encore j'aie à défendre ma peau à la sueur de mon front comme je l'ai fait si longtemps à la mer et sur terre? Je suis dans un embarras terrible : il ne veut pas me le dire, mais c'est clair que je suis dans le cas de perdre le paradis si je fais une fausse manœuvre. Je ne peux pourtant pas demander moi-même à être inscrit avec les uns pas plus qu'avec les autres de ces gens-là, puisque tout ça me pue au nez! C'est comme si on voulait me forcer à m'engager à bord d'un navire comme gourmand, fainéant, libertin, avare, envieux, insolent ou mauvaise tête! Quel est le capitaine qui m'embarquerait? Pas de capitaine qui voudrait m'embarquer, pardi. Saint Pierre a beau me menacer, certainement qu'il me fait peur, puisque je ne sais pas où il faut que je tape pour me défendre, mais en tout cas il y a une chose sûre, c'est que je ne veux rien de tout ça, et je n'en veux pas, et je n'en veux pas, et je me ferai couper en quatre plutôt que de choisir! Tenez, dit-il à saint Pierre en élevant la voix, y a un moyen bien simple de nous arranger : menez-moi où vous mettez les matelots, et je me fais inscrire sur leur rôle d'équipage.

— Les matelots? Oh! dit saint Pierre d'un air un peu dédaigneux, nous n'en avons pas.

— Vous n'en avez pas? Et pourquoi?

— Ils sont trop superstitieux. Nous ne voulons pas de superstitieux ici. Nous aimons mieux un athée qu'un superstitieux.

— Superstitieux! C'est-à-dire qu'ils ont la foi. Enfin c'est bon. Mais ça me décide. Qu'il arrive ce qu'il voudra, je m'en fricasse : puisqu'il n'y a pas de matelots ici, je refuse tout. Et maintenant parlons peu et parlons bien. Voilà deux heures que vous me promenez sans m'avoir dit que nous sommes arrivés au paradis. Y sommes-nous ou n'y sommes-nous pas, que diable!

— Pschitt! pschitt! pschitt! éternua trois fois saint Pierre, vous ne vous rappelez donc pas que je vous ai dit : Je vais vous montrer le chemin du paradis. Il est là-bas, le paradis : voyez.

— Eh ben, alors, pourquoi vouliez-vous me forcer à m'en tenir à ce que vous m'avez montré?

— Mais... parce que je croyais que vous voudriez faire comme tout le monde. C'est le vieux paradis, là-bas, personne n'en veut, ce n'est pas gai, non! Ici, c'est comme qui dirait la banlieue, la campagne, le chemin du paradis, les nouveaux quartiers, enfin.

— Mais alors, si c'est là-bas le paradis et qu'ici ce n'en soit que le chemin, tous ces gens que vous m'avez fait voir sont restés en route?

— Euh, euh!... ils ont pris leur plaisir où ils l'ont trouvé, et ils ont bien fait.

— Ça les regarde. Moi aussi, ça me regarde. Moi je veux aller au paradis même, et non pas rester à la porte.

— Enfin, répondit saint Pierre d'un air pincé, puisque vous y tenez tant, je vais vous y conduire, mais je vous préviens d'une chose : c'est que très probablement vous le trouverez encore moins acceptable, et que si vous le refusez également, je me lave les mains des conséquences.

Cougourdan, à ces dernières paroles, eut un instant d'incertitude; mais ayant considéré le visage de saint Pierre, il fit de la main un geste de résolution, il dit :

— Très bien, c'est entendu. Allons! A Dieu va-t'!

***

Ils marchaient par un chemin très raide, semé de pierres rondes sur lesquelles ils trébuchaient, et de cailloux aigus qui leur meurtrissaient les pieds. Saint Pierre, qui paraissait surtout en souffrir, levait la jambe en maugréant.

— Vous avez les pieds sensibles? lui dit Cougourdan.

— Oh ! ne faites pas attention : où il n'y a pas de peine il n'y a pas de plaisir.

Et, riant d'un mauvais rire, il regarda Cougourdan comme un fin chasseur regarde une belle pièce de gibier.

Cougourdan vit ce regard :

— Va, va, je te vois, se dit-il en se caressant le bout de l'oreille. Mâtin ! ici pas plus qu'en mer, il ne faut pas s'embarquer sans biscuit. Mais nous sommes parés. Plus je vois ce saint, moins il me va. Allez donc vous méfier d'un saint ! En attendant, méfions-nous toujours. Si j'ai eu tort, je lui demanderai excuse, voilà !

Après une marche longue et pénible, où saint Pierre soufflait et tirait la langue pendant que Cougourdan s'épongeait le front avec la manche de son paletot, ils arrivèrent devant une haie touffue où s'ouvrait une barrière de bois brut telle qu'on en voit dans les campagnes. Ayant passé cette barrière, Cougourdan se trouva dans un immense jardin à plates-bandes carrées avec des lis, des roses bengale, des touffes de réséda, d'un aspect assez pauvre, et qui ne répandaient aucun parfum. Il voulut cueillir un lis, c'était un lis en papier; une rose, elle était artificielle et même de gaze très commune.

Saint Pierre, qui l'avait laissé faire sans le prévenir, lui dit avec un petit ricanement :

— Vous voyez, elles sont postiches. Que voulez-vous, on fait ce qu'on peut ! Tout est dans ce genre-là, ici, nous n'avons pas le moyen d'avoir des fleurs naturelles. Les temps sont durs. Ça dispense de jardiniers. Avec un coup de plumeau, tout ça est épousseté. Tout commun que ça paraisse, c'est très solide. Depuis Adam on n'en a pas renouvelé un brin.

— Si on fait ça par économie, observa Cougourdan avec un grand sérieux, ça n'a rien que d'honorable.

— Par économie... par économie... et puis aussi, peut-être, parce qu'on est un peu serré.

— Comment? Qui, serré?

— Hé ! vous m'entendez bien... Le... quand on devient vieux, on devient aussi... Et fermant son poing, saint Pierre fit le geste qui figure l'avarice.

— Qui? qui? reprit Cougourdan dont les yeux commençaient à flamboyer.

— Hé ! le... le... patron, donc !

— Le patron? Qui est-ce que vous appelez le patron ? Ce n'est pas le bon Dieu, peut-être?

— Pschitt ! pschitt ! pschitt ! A... à... à... psch ! Heuh ! heuh ! heuh ! pfouapch ! buah ! fit saint Pierre en éternuant, toussant, crachant, bavant, reniflant, pleurant, tapant du pied, et faisant signe à Cougourdan de se taire.

— Dieu vous bénisse ! lui dit celui-ci d'un air moitié respectueux et moitié narquois en le regardant entre les deux yeux.

A ces mots, le saint, repris d'un redoublement de quinte, se mit à éternuer de plus belle, à tousser, cracher, baver, pleurer, jusqu'à perdre haleine. Enfin, après être resté un long moment à haleter comme un cheval poussif :

— Taisez... vous... taisez... vous donc... malheureux ! Vous... ne savez donc pas qu'il est défendu de prononcer ce nom-là ici? Vous voyez de quoi vous êtes cause !

— Comment? c'est parce que j'ai dit ça? Cependant ça ne m'a pas fait éternuer, moi !

— Oui, pour une fois, parce que vous n'étiez pas averti : mais à la seconde fois ce sera pour vous, et vous étranglerez net, ni plus ni moins.

— Et alors comment faut-il dire quand on veut parler de lui?

— Le Seigneur, parce que c'est un nom commun.

— Un nom commun ! jamais je ne me permettrai de lui donner un nom commun.

— Le nommé Dieu, alors, si vous aimez mieux : c'est un nom propre.

— Pas si propre ! Vous pourriez au moins dire : Monsieur; ça ne vous écorcherait pas la bouche.

— Ce n'est pas possible : Monsieur, c'est un homme.

— Moi, dire : le nommé Dieu ! Jamais !

— Hé bien ! l'Être suprême : c'est un nom générique.

— Générique ? C'est comme qui dirait général, hein ?

— Précisément.

— A la bonne heure, quoique j'aimerais mieux amiral. C'est entendu. Mais c'est pas tout ça, vous me montrez des jardins, il y a autre chose. Qu'est-ce qu'on fait ici?

— On regarde l'Être suprême, on le loue, on chante, on dit des offices, on fait des processions...

— Que ça ?

— Euh !... que ça. Ce n'est pas très varié, mais cela suffit aux gens qui sont ici.

— Et qui sont-ils, ces gens?

— Peuh ! du petit monde, beaucoup de peuple.

— Y a-t-il des matelots?

— Des vrais matelots, non ; quelques petits pêcheurs de la côte, peut-être bien qu'il y en a...

— Y a des églises, alors?

— Des églises, non, nous n'avons pas de pierre.

— C'est juste.

— On se rassemble dans l'empyrée, une espèce de salle des fêtes au haut de laquelle est le trône de l'Être suprême : mais on ne le voit pas souvent. Venez, je vous y mène.

*
* *

Ils arrivèrent devant la façade d'une grande construction de couleur bleue ornée d'étoiles d'argent, et ayant franchi une porte battante, Cougourdan se trouva dans une salle immense où des panneaux découpés et coloriés représentaient des nuages, des bos-

quets fleuris, des fontaines, des autels. Le sol résonnait comme un plancher de théâtre. Au fond était tendue une toile peinte figurant le ciel avec le soleil, la lune et les étoiles, et à certains endroits étaient représentées des têtes de chérubins. En examinant attentivement ces têtes, Cougourdan put s'assurer que c'étaient des faces vivantes ajustées dans des trous de chaque côté desquels deux ailerons avaient été artistement collés sur la toile. Tout cela était vieux, détraqué, déteint : un air d'abandon et de solitude régnait partout : des traînées de poussière se remarquaient en maint endroit. Ayant voulu par curiosité regarder derrière un de ces décors, il vit que l'envers en était de grosse toile sur un châssis rafistolé à la hâte avec des bouts de corde : une souris partit sous ses pieds, et en revenant en face du décor, il vit sortir des coulisses un chat noir tenant à la gueule un rat énorme : le chat passa lentement, faisant le gros dos, levant la queue raide, et le considérant étrangement de ses yeux verts.

— Vous avez des rats? dit-il à saint Pierre.

— Des rats, et des puces, et des cancrelats, et autre chose encore. Que voulez-vous ! le bon temps est passé, tout ça est usé, délabré, la foi s'en va de la terre, et la décadence reflue jusqu'ici. Autrefois on aurait trouvé cela superbe, parce que la croyance en l'Être suprême embellissait tout. Mais le progrès des lumières a dissipé le voile que la superstition tenait devant les yeux des mortels, et ils apprécient à leur juste valeur ce clinquant et ces oripeaux que dans leur simplicité ils ont si longtemps vénérés comme les insignes d'une majesté divine. Cet or faux, ces fleurs de papier, ces lustres en bois doré, ces marbres à la détrempe, ne sont pas de meilleur aloi que les soldats de plomb ou les chevaux de bois qu'on fait aux enfants pour leur servir de joujoux ; les enfants sont des enfants, et ils croient encore à ces joujoux-là : mais pour l'humanité régénérée par la science, le temps des jouets d'enfants est passé.

***

Cougourdan ne répondait mot. Il le regardait entre les deux yeux d'un air profondément attentif, et tandis que l'autre croyait faire un grand effet sur « l'âme candide » du capitaine, voici ce que celui-ci se disait en lui-même :

— C'est extraordinaire, je ne comprends pas un mot de ce qu'il me dit là, et ça me fait aux oreilles un bruit désagréable comme un charivari... J'ai entendu un jour, à Smyrne, un commis-voyageur toulousain qui criait contre la religion dans une table d'hôte où il y avait deux prêtres; il parlait du bon Dieu et de la sainte Vierge comme un valet insolent qui dit du mal de ses maîtres. C'est la même chose. Celui-là, décidément, qu'est-ce qu'il est au paradis? Portier. Et puis il ne s'est pas déjà si bien conduit avec son maître, qu'il l'a renié trois fois avant que le coq ait chanté ! C'est-il une chose à faire, ça ? Et qu'il ne l'a même pas fait par malice, mais par lâcheté, ce qui est bien plus honteux...

— Hé bien ! dit saint Pierre en lui prenant le bras, dites-moi donc que vous êtes de mon avis, dites-le ! Vous, un homme éclairé et avisé, vous ne pouvez pas donner dans tous ces enfantillages? Dites-le donc ? Entre nous, ça n'ira pas plus loin.

— Éclairé, non : avisé, oui. Je ne suis qu'un gros matelot, je n'ai pas étudié, moi, mais je sais ma religion sur le bout du doigt, et toutes les fois que ma mauvaise tête ne m'a pas fait faire malgré moi des péchés, ça m'a suffi pour me conduire et mettre les insolents à la raison. Je ne sais pas pourquoi vous tenez tant à me faire dire que je suis de votre avis : que vous importe l'avis d'un pauvre homme comme moi ? D'ailleurs j'en serais bien embarrassé, je ne comprends pas ce que vous m'avez dit là ; ça entre par une oreille et ça sort par l'autre : pas plus. C'est pas des paroles que je vous demande : je demande le paradis. Tout à l'heure vous m'avez fait voir des troupes de gens de tous les côtés, et puis il s'est trouvé que nous n'étions que sur le chemin : ici vous me dites que nous sommes arrivés, et je ne vois personne.

— Vous ne voyez personne, vous ne voyez personne, dit saint Pierre, parce que, dans votre intérêt, cela vaut mieux. Croyez-moi, si cela vous plaît, restez-y et n'en demandez pas davantage. Les gens qui sont ici ne sont pas de votre rang, vous auriez peine à vous décider à rester avec eux, et alors je ne sais pas ce qui arriverait de vous.

— C'est égal, montrez-les-moi. Je ne prends pas chat en poche, moi; avant de faire une affaire, je veux voir la marchandise. Comment se fait-il que je n'aie pas encore aperçu un seul ange? Il devrait pourtant y en avoir sur tous les arbres, dans le paradis. Et les bienheureux, où diable sont-ils donc ?

Saint Pierre, ayant éternué trois fois, lui répondit :

— Aux offices, parbleu ! ils y passent tout leur temps. Mais puisque vous tenez tant à les voir, tenez, en voilà qui arrivent : entendez-vous le serpent qui ronfle, et les chantres qui hurlent, et les enfants de chœur qui piaillent ? Cette musique est-elle assez ridicule, hein ?

— Ridicule ? Je trouve ça très joli, moi. On chante comme on peut. L'essentiel est de chanter d'un cœur pur les louanges du bon Dieu.

A ce mot de bon Dieu, saint Pierre, sursautant comme si un pétard eût éclaté sous ses pieds, fut pris d'une telle quinte de toux et d'étranglement qu'il en paraissait prêt à rendre l'âme.

— Ah ! décidément, se dit Cougourdan, ce saint a quelque diablerie dans le ventre : chaque fois que je dis « Dieu » ou « diable », il éternue à éclater! Si ça recommence encore une fois, tant pis, je t'exorcise !

*
* *

Mais bientôt les chants religieux, se rapprochant, attirèrent les yeux de Cougourdan, et une procession, sortant par la porte d'une espèce de palais figuré au fond, s'avança faisant le tour de la salle.

C'était une procession absolument pareille à celles qu'on peut voir dans les pauvres villages de nos côtes. Des enfants de chœur en robes rouges, avec de grossières chemises de calicot blanc par-dessus, encensaient ou jetaient en l'air des feuilles de roses ; deux rangées de petits garçons et de petites filles, alignés par rang d'âge et conduits par des Frères et par des religieuses, marchaient en tête, les bras croisés, en récitant des prières ; puis venaient des hommes et des femmes, un cierge à la main, précédant un pauvre dais de damas jadis rouge, sous lequel un prêtre, parvenu au dernier terme de l'âge, portait de ses mains tremblantes, soutenues par deux diacres, un ostensoir que le vacillement des mains du vieux prêtre faisait scintiller d'un éclat surnaturel. En avant, quatre beaux gars en costume breton, la tête haute et presque menaçante, les reins cambrés, la jambe tendue, portaient sur un brancard la statue dorée de la Reine des Anges.

Cougourdan, à genoux et les mains jointes, priait.

Saint Pierre, debout, le visage de côté, le regardait d'un air sardonique. Au moment où passait le brancard portant la statue de la Vierge, il se pencha, et touchant du doigt l'épaule de Cougourdan :

— Voyez donc ces grands dadais, comme ils sont fiers de porter cette poupée grotesque !

*
* *

Un rugissement effroyable lui répondit, et Cougourdan, bondissant comme un lion sur saint Pierre, le prit à la gorge en lui criant :

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, b... de canaille d'enfer, je t'exorcise !

Et arrachant barbe, perruque et lunettes, déchirant et piétinant le manteau noir et la robe rouge du maudit, Cougourdan saisit le misérable à la gorge, le souleva tout brandi de terre et lui tint, en le secouant à chaque mot, le discours qui suit :

— Ah ! troôun de l'air ! tu ne t'attendais pas à celle-là, dis ? Tu t'imaginais qu'avec ta barbe et tes lunettes vertes tu me ferais gober des mensonges comme à un petit enfant, hé ? Mais nous en savons plus long que vous autres diables, nous autres de Marseille, va, gredin. Es-tu laid avec tes cornes, tes sales griffes et ta queue ! Tu n'es pas honteux ? Ah ! c'est toi que ce b... de Satan avait choisi pour me f... en enfer ? Eh bien, je ne lui en fais pas compliment, de son estafier, tu es aussi bête que laid. Tu devrais pourtant bien le savoir, que tu n'es pas de force. Je te l'avais fait voir, tu sais ? Si tu crois que je ne te reconnais pas ! Tu es le commissaire qui vint à mon bord le 15 février 1793, et à qui je fis donner la cale mouillée pour commencer. Tu en as avalé, hein, de l'eau de mer ? C'est bon, l'eau de mer ? Ah ! si j'en avais là !

Le diable, tremblant comme la feuille, fit un mouvement pour se dégager. Au même instant, à côté de Cougourdan, apparut un petit enfant de chœur, tout frais, tout rose, tout souriant, qui tenait à deux mains et lui présentait un bassin d'eau bénite avec son goupillon.

— Ah ! bonne Mère, que je vous remercie ! Voilà ce qu'il me fallait pour corriger ce macaque d'enfer ! Monstre d'impiété, ah ! quelle fessée d'eau bénite tu vas recevoir ! Attends, attends !

Et le remettant à terre, Cougourdan lui posa le pied sur la queue en disant : Amen, et alors, brandissant d'un air de triomphe le terrible goupillon, il commença d'asperger le diable, qui se tordait en poussant des hurlements, tandis qu'à chaque coup on voyait sa peau noire fumer avec des grésillements de chair rissolée.

— Tu vas dire : Je vous salue, Marie !

— Jamais ! rugissait le démon.

— Tu le diras, ou je te brûle jusqu'à la moelle !

Cent fois ces deux cris se répondirent, et à chaque fois on voyait, sous l'averse sacrée, se détacher des débris carbonisés de la chair du maudit. Enfin, au cent-unième coup, le scélérat tomba à genoux, les mains croisées, et murmura d'une voix mourante :

— Je... vous... salue... Marie.

— Tu mériterais que je te fasse dire encore le *Pater*, mais, vrai, tu me fais pitié. Maintenant que tu as fait tes excuses à la bonne Mère, va te faire pendre ailleurs !

Et lui donnant un effroyable coup de pied au derrière, Cougourdan l'envoya rouler dans l'abîme avec trois vertèbres de la queue cassées, tant le coup de pied avait été orthodoxe !

Tout cela n'avait duré que quelques secondes. Cougourdan se retrouva à la même place, à genoux, les mains jointes. La procession continuait à passer devant lui. Aussitôt après le dais, un chœur de jeunes filles vêtues et voilées de blanc, avec une bannière où brillait le chiffre de la sainte Vierge, chantait ce vieux cantique dont nul ne peut se souvenir sans attendrissement, car il nous reporte aux jours heureux où l'innocence et la simplicité de notre pauvre cœur n'étaient pas encore flétries par les rudes assauts de la vie :

Heureux le cœur fidèle
Où règne la ferveur ;
On possède avec elle
Tous les dons du Seigneur.

Les yeux de Cougourdan, pleins de larmes, se levèrent au ciel :

— Ah ! bonne Mère ! ah ! Père Éternel, le voilà, mon

paradis; c'est le paradis des pauvres gens, recevez-y ma pauvre âme, qui est si fatiguée!

*
* *

A ces mots apparut un personnage de grande mine que Cougourdan vit descendre d'en haut et se poser devant lui. C'était un vieillard d'aspect vénérable, avec une barbe et des cheveux gris, drus et frisés. Il était revêtu d'une longue robe bleue et d'un manteau brun; il tenait à la main un trousseau de clefs d'or merveilleusement ciselées, émaillées et enrichies de pierres fines. Il s'approcha en souriant et dit :

— Bonjour, capitaine Marius Cougourdan.

— Ah! par exemple, répondit Cougourdan, vous aussi vous me connaissez?

— Hé! qui ne connaît un matelot tel que vous? Vous êtes un héros, mon ami : vous avez tué tant d'Anglais!

Cougourdan sentit un frisson lui passer dans toute l'âme.

— A qui ai-je donc l'honneur de parler?

— Je suis saint Pierre, et je viens vous chercher pour vous présenter à Dieu.

— Encore un saint Pierre, se dit Cougourdan avec angoisse, et qui m'aborde juste avec les mêmes paroles : est-ce le bon, cette fois? Celui-là dit le nom de Dieu sans éternuer, que non pas l'autre, mais à part que ses clefs sont plus jolies et qu'il est habillé d'autres couleurs, il lui ressemble un peu, troôun de l'air! Ah! mon pauvre Marius, c'est-il pas malheureux qu'il soit dit que, même en paradis, même à quatre pas du bon Dieu, il te faudra suer des lames de rasoir avant d'être sûr que ce b... de Satan n'est pas encore derrière toi à te jeter des cordes dans les jambes pour t'empêcher d'arriver à bon port? Pas possible qu'on laisse cette canaille venir jusqu'ici faire ses malices! Ce saint Pierre a l'air d'un brave homme tout à fait. Voyons un peu. Eh bien, dit-il en élevant la voix, je vous suis, mon saint.

Et il se sentit s'enlever comme un bouchon dans l'eau, en compagnie de saint Pierre, qui le tenait par la main. Peu à peu la confiance lui revenait, et il se sentit tout honteux des réflexions aussi désagréables que sévères auxquelles il s'était laissé aller au cours de sa tentation par le faux saint Pierre. Inquiet, il voulut savoir si le vrai n'aurait pas eu vent de ce qui s'était passé dans son cœur.

— Alors, vous me connaissez donc? dit-il.

— Nous connaissons tous les hommes, et aussi leurs pensées les plus secrètes.

— Aïe! se dit Cougourdan, il a entendu la réflexion. Bah! dit-il tout haut, on pense tant de choses qu'on ne pense pas! Vous savez, il ne faut pas faire attention aux caucans que nos amis font en eux-mêmes contre nous.

— Oh Dieu! je crois bien, répondit doucement saint Pierre. Hélas! je n'ai que trop mérité ce que vous avez pensé tout à l'heure de moi. Et quoique cette pensée, insista-t-il en le regardant entre les deux yeux, vous ait été inspirée par le démon dans l'espoir que vous l'exprimeriez tout haut... Mais vous vous êtes bravement tiré de la tentation que Dieu avait ordonné de vous faire subir avant de vous admettre définitivement au nombre de ses élus.

— Ah! troôun de l'air! cria Marius Cougourdan, tu l'as échappé belle!

— ... non seulement je ne vous en veux pas, mais je vous remercie de m'avoir inspiré un nouveau motif de remords, quand vous avez remarqué que si j'avais trahi mon doux maître, c'était par lâcheté. Et c'est, ma foi, vrai, c'est par peur que je l'ai fait.

— Eh bien oui, eh bien oui, c'est moi qui ai eu tort, et je vous en demande pardon, de dire que c'était plus honteux : la peur ne se commande pas, pardi! Que voulez-vous, quand on parle d'une chose qu'on ne connaît pas... on dit des bêtises! A preuve que je me trompais, que le bon Dieu vous a fait saint : vous voyez qu'il n'est pas si sévère pour les poltrons. Après tout, vous n'avez butté qu'une fois, vous, mais moi! quand je pense combien de fois je suis tombé, mais là, à plat ventre, même ici, même en ce moment, je tremble encore à l'idée de la justice de Dieu.

— Cessez de craindre, brave capitaine, le crime que j'avais commis en trahissant Jésus est plus grand à lui seul que tous vos méfaits et tous vos péchés, et vous voyez comment Dieu s'est vengé de moi : ayez donc confiance, car à lui seul il appartient d'unir à la fois, dans le jugement qu'il fait des pécheurs, la miséricorde avec la justice.

*
* *

Les voilà devant Dieu.

Cougourdan, à genoux et les mains jointes, tient ses yeux baissés, et il sent toute son âme palpiter à la place où battait autrefois son cœur.

Le Seigneur parle :

— Levez les yeux, jouissez de votre bonheur et de votre gloire : regardez-moi.

Vous avez fait beaucoup de mal, je vous l'ai pardonné parce que le bien était au fond de votre âme : vous aviez conscience de votre misère, mais vous espériez toujours, parce que vous aviez la foi.

Ayant entendu faire de vous non pas un ange, mais un homme, j'ai pu voir sans trop de colère se réaliser les craintes que j'avais en vous formant, mais je me reposais de votre salut final sur la liberté que tout homme porte au fond de sa conscience, et dont les cœurs généreux comme le vôtre savent se servir dès qu'ils trouvent un moment pour souffler entre deux de ces batailles dont la vie est pleine.

Vous avez donc été tel que je vous avais voulu : je vous avais lancé comme un lion à travers les médiocri-

tés des hommes, et lion vous êtes resté jusqu'au dernier jour.

Vous avez obéi à votre Créateur en suivant sa loi, c'est bien, et vos péchés vous sont pardonnés, tous vos péchés.

Et quant à ceux qui vous ont maudit comme négrier, eux et tous ceux qui partagent leur criminelle erreur, sachez qu'ils auront à me rendre un compte terrible du mal qu'ils ont fait et cherchent à faire encore en arrachant les nègres esclaves au christianisme, à la civilisation et à l'humanité, qui les appellent, pour les rejeter dans l'idolâtrie, la misère, l'abjection, sous le couteau des bêtes féroces qu'on appelle leurs rois, et qui ne règnent sur eux que pour les abrutir, les égorger, les dévorer.

Et le Seigneur, descendant les marches de son trône, se pencha sur Cougourdan et le baisa au front en lui disant :

— Allez, mon fils, vous avez été un homme simple : c'est pourquoi je vous bénis.

*
* *

Le ciel s'ouvrit, et Cougourdan put contempler, dans sa magnificence et dans son immensité, ce paradis qu'en ses rêves il avait à peine osé imaginer, tant ses nombreux péchés l'obligeaient, de son vivant, à penser plus souvent, hélas! à l'enfer qu'au paradis.

Tout autre que le capitaine Marius Cougourdan, commandant le trois-mâts *La Bonne-Mère*, du port de Marseille, n'aurait pu retenir un cri d'admiration et de surprise devant un spectacle si solennel et si nouveau. Mais lui, qui n'avait jamais douté un instant ni de Dieu, ni de l'âme, ni de l'autre monde, et qui d'ailleurs, au cours de sa rude carrière, ne s'était jamais étonné de rien, ne s'étonna pas davantage devant la réalité de ce qu'il avait, depuis son premier jusqu'à son dernier jour, tenu pour aussi certain que sa propre existence.

C'était bien le paradis des chrétiens, et même de tous les honnêtes gens qui, restés fidèles à la religion où il les fit naître, ont servi Dieu en se conformant à sa loi. Tout ce que les sens, l'intelligence, le cœur, peuvent ressentir de délices à jouir de la beauté des choses, on le voyait concentré en un éblouissement de formes, de couleurs, de feux, de vapeurs, de lumière, où tous les êtres de la création, rayonnant d'une splendeur divine, brillaient comme autant de soleils. Et on les reconnaissait tous. C'était l'apothéose de la nature.

Au plus haut, et groupées en millions de cercles autour du point central où s'élevait le trône du Seigneur, les idées éternelles et absolues, celles qui n'ont jamais commencé et ne finiront jamais, tournaient en scintillant comme un firmament d'étoiles; non pas seulement celles qui ont animé les générations de l'homme depuis la création de notre globe, mais celles qui gouvernent tout l'univers.

Au-dessous, confondus et se ressemblant par un même air de gloire, les saints et les héros, les grands humbles, les grands pauvres, les grands malheureux : apôtres, martyrs, empereurs, prêtres, matelots, mendiants morts de misère, mères ou amantes mortes de douleur, tous ceux enfin qui ont souffert ou combattu sans cesser de croire à Dieu. Parmi ces âmes, et glorifiés sous des formes distinctes d'une majesté incomparable, la religion, la foi, l'honneur, la justice, la charité, la pitié, et la plus grande enfin de toutes les grandeurs, la simplicité, formaient autant de demi-dieux faits du plus pur de l'âme humaine.

Au-dessus de cette foule glorieuse, et la couvrant de ses ailes comme d'une nuée de lumière, planait le Saint-Esprit.

Enfin, au premier plan de cette merveilleuse ordonnance, Cougourdan reconnut son paradis, celui des pauvres gens, comme il l'avait appelé dans son cri de délivrance, et qui réalisait l'image que les humbles peuvent s'en former, n'ayant à leur disposition, pour y voir un peu plus loin dans leur misère, que la petite lueur des cierges. C'était, comme on oserait dire, le paradis humain, où les âmes, avec le souvenir charmant des biens et des affections de la vie, gardent, de ce qu'elles y ont souffert, assez d'impression pour sentir la béatitude d'en être délivrées.

Là, entourés d'archanges et de séraphins, Jésus et la vierge Marie tenaient leur cour, répandant d'un regard et d'un sourire d'ineffables ravissements parmi la foule des bienheureux. Des anges gardiens, qu'on reconnaissait à leurs ailes d'azur glacées d'argent, partaient ou arrivaient à tout instant, allant chercher ou rapportant des nouvelles de la terre; ils planaient un instant, cherchant dans la foule l'âme inquiète qu'ils venaient rassurer, puis, d'un large coup d'aile, ils plongeaient dans l'espace et, voletant tout près du bienheureux, lui murmuraient d'une voix tendre la nouvelle attendue.

Des visions plus précises, même, achevaient de donner à ce paradis une ressouvenance touchante de la terre : Cougourdan vit au loin la procession des Bretons continuant sa marche au son des cantiques, et aux premiers rangs de ceux qui se trouvaient près de l'entrée, il reconnut plusieurs de ses hommes, son second mort de la fièvre du Sénégal, et jusqu'au matelot auquel il avait brûlé la cervelle pour avoir manqué de respect à la bonne Mère.

— En voilà un, se dit-il en se signant, qui me doit une belle chandelle, j'espère! Sans moi, qui sait s'il serait jamais arrivé en paradis? Et qu'encore il y est arrivé avant moi, pécaïré! Mais c'était bien juste, puis!

EUGÈNE MOUTON.

LA
CARTE DE VISITE A TRAVERS DEUX SIÈCLES

Cham, en ses amusants croquis du *Charivari*, a représenté un brave bourgeois disparaissant sous le château de cartes que ses amis lui ont élevé le 1er janvier. Se plaindre des cartes dites de visite est plus que jamais à la mode; et cependant, tout le monde en envoie, chacun veut en recevoir. La carte n'est point morte, elle triomphe, gagnant les classes populaires, qui voient en elle comme un brevet d'embourgeoisement. Ce n'est plus sa carte de marchand que le fournisseur vous envoie; c'est sa carte de « bourgeois », de « particulier ». Si vous êtes marié, il traite avec vous d'égal : il joint à sa carte personnelle celle de « madame son épouse ». La carte de visite du premier de l'An ne disparaîtra donc pas, puisqu'elle représente la démocratisation des rapports sociaux, et qu'elle sous-entend toujours l'idée d'échange, de réciprocité.

Si vous voulez connaître ce qu'on est convenu d'appeler son « histoire », ouvrez une encyclopédie quelconque; vous trouverez qu'elle existe depuis plus de mille ans en Chine. Ce que je sais, c'est qu'on la voit figurer dans *le Roman des deux cousines* traduit par Albert Rémusat; qu'elle était de mode en France sous Louis XIII; qu'elle fut d'un usage général sous le Grand Roi. On vous parlera même des cartes de visite de Louis XIV, de Napoléon Ier : cela ne coûte rien. Mieux vaudrait les reproduire en fac-similé, pour que l'histoire puisse, au moins, conserver la physionomie de ces cartons illustres.

Ce qui est absolument certain, c'est que le mot ne se trouve ni dans Mme de Sévigné, ni dans aucun des mémoires du XVIIe siècle. Il apparaît, pour la première fois, au XVIIIe siècle. Je veux bien que les étudiants allemands de l'Université de Padoue aient, dès 1550, déposé une carte chez leurs professeurs, lorsqu'ils ne les trouvaient pas chez eux; je veux bien, également, que les cartes aient été à cette époque d'un usage général en Italie, ainsi qu'on peut le supposer en présence des nombreux spécimens gravés, [illegible] figures de hallebardiers ou de marchands, qui se trouvent au *Museo Civico* de Venise. Mais quant à croire qu'on y écrivait son nom, c'est une autre affaire. Bien au contraire, j'estime que ces cartes se gravaient tout spécialement à l'usage de ceux — et ils étaient nombreux alors — qui ne pouvaient signer que par des croix ou autres signes conventionnels de même espèce.

Et puis tout cela c'est pure hypothèse : parlons donc de réalités.

*
* *

La réalité, la voici. Très pratique, jadis, pour ceux qui ignoraient l'art si décoratif du paraphe, la carte de visite se popularisa au XVIIIe siècle, parce qu'elle ouvrit la porte à toutes les vanités, à tous les orgueils. Sans mandat, sans privilège et — c'était là grosse affaire à une époque où rien ne pouvait voir le jour sans le fameux permis — les bourgeois se mirent à faire imprimer leurs noms sur des carrés de hollande. Quelle chasse aux titres : jamais on ne vit tant de nobles! « Combien de gens, dit le personnage d'une comédie de 1760,

Carte de visite de 1770 environ.
(*Collection du docteur Piogey.*)

ne sont gentilshommes que sur les cartes qu'ils vous font parvenir! » En 1783, Mercier écrira dans son *Tableau de Paris*, sur un ton moitié sérieux, moitié gouailleur : « Eh! vite un censeur royal pour *approuver*, *examiner* toutes les cartes de visite qu'on glissera chez un portier ou dans la serrure. »

Chez un portier ou dans la serrure : retenez bien

Carte de visite avec encadrement rocaille, vers 1760 environ.
(Cette comtesse de Millessimo était de la célèbre famille des Hamilton.)

le procédé, car, dès ce moment, la carte de visite moderne a pris naissance; dès ce moment, elle va jouer son rôle de « porte-souhaits imprimé ».

Autrefois — je veux dire avant 1750 — les gens du bel air s'envoyaient porte à porte des salutations, des compliments par les laquais : « Monsieur le Marquis fait dire à madame la Comtesse. » — « Madame la Marquise fait prier monsieur le Duc. » Cela se passe encore ainsi sur la scène du Théâtre-Français. Les jours de grande cérémonie, à certaines dates, à certaines fêtes — et l'usage subsiste toujours — *on se faisait écrire aux portes*, suivant la pittoresque expression du moment;

si vous préférez, on allait « inscrire son nom chez les suisses ». On observait strictement la coutume des visites du jour de l'An. En 1783, Mercier écrira : « Il n'y a plus que les commis de bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs. » Je sais bien que l'*Espion anglais* de 1777 publie les « conversations du jour de l'An chez Mme du Deffand » ; mais il s'agit là d'un salon célèbre et d'une femme d'âge, d'un véritable cénacle littéraire dans lequel, pour employer les termes d'un contemporain, on va « prendre air et langue » ; car déjà alors l'antique usage de la présence réelle se trouve, entre égaux tout au moins, remplacé par l'usage des billets, des cartes.

Vers 1760, billets et cartes donnent lieu à tout un commerce spécial. Le sieur Croisey, graveur, rue Saint-André-des-Arcs, vis-à-vis la rue Gille-Cœur, annonce que l'on trouve chez lui « de jolie (*sic*) billets de mariage et diverse sorte de billets d'invitations, cartes pour visites. Il se charge de les remplir et faire porter ».

Carte de visite de 1765.

(Le comte Jean-Charles O'Donel appartient à la célèbre famille des O'Don(n)el.
Les mots *P. P. Congée* sont écrits à la plume.)
(*Collection du docteur Piogey.*)

Donc, en 1760, la carte « pour visites » — cette appellation, d'une scrupuleuse exactitude, me charme tout particulièrement — existe à l'état d'institution. Elle est organisée, elle fonctionne (1). Sur des cadres tout faits, gravés *ad hoc*, un industriel se charge d'écrire, ou de graver votre nom, au nombre d'exemplaires que vous désirez : il s'engage également à faire remettre les cartons au domicile des personnes indiquées.

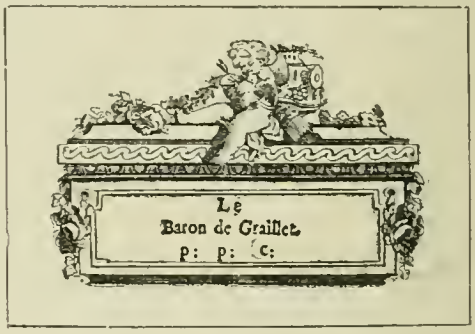
Vingt ans plus tard, on s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques. « En ce jour, dit un voyageur étranger parlant du 1er janvier, ce ne sont par les rues de la capitale que laquais portant sur des cartes ornées les souhaits de leurs maîtres ; et les laquais s'accostent, se saluent, et les laquais échangent leurs cartes. Monsieur le Comte reçoit ainsi en plein air les compliments de Monsieur le Chevalier. » Mercier va achever la physionomie générale de ce petit tableau si vivement croqué. Écoutez-le en son chapitre *S'écrire aux portes :*

La petite poste se charge aussi des visites (1). Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté et soulève le marteau des portes cochères ; elles bâillent et se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible ; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend partout le nom de celui dont il est le commettant.

Elle a pris pied, la carte de visite, elle se généralise ; bientôt elle vous noiera.

*
* *

Vous gémissez sur cette obligation. Bien d'autres ont gémi avant vous. Déjà les gazettes du XVIIIe siècle se plaignent : dans les feuilles publiques de 1800 à 1830, vous rencontrerez nombre d'articles dans lesquels les griefs ne sont pas moins vivement exposés. Usage ridicule, antidémocratique, suivant un journal de 1830 qui va jusqu'à dire : « Ce n'était pas assez du billet de confession, il faut encore la présence, l'hommage imposé sous forme du billet de respectueux égards. » Envoyer le 1er janvier sa carte à quelque gros bonnet clérical, c'était alors dure nécessité pour un libéral.



Carte de visite de 1760 environ.

(Le nom est imprimé dans un encadrement gravé.
(*Collection du docteur Piogey.*)

Du reste, dès le commencement du siècle, « on emploie concurremment les deux façons de procéder jadis en usage : l'on remet les cartes de visite chez les portiers et l'on s'inscrit chez les suisses et les concierges ; d'où il faut conclure, si *le Provincial à Paris* n'a point placé ses termes au hasard, que l'envoi de la carte est d'un ordre moins élevé. Pour employer le mot lancé dans la circulation par un humoriste, c'est *la politesse-omnibus*. L'envoi des cartons-souhaits a ses agences spéciales :

(1) Chaque année, les journaux rappellent la façon de procéder employée vers 1770 par un conseiller au Parlement de Paris qui avait fait installer devant sa porte deux boîtes, l'une vide, avec l'écriteau : *Mettez ;* l'autre, pleine de cartes à son nom, avec l'inscription : *Prenez.*

(1) Le créateur de la petite poste, M. de Chamousset, le philanthrope bien connu (1717-1773), avait eu l'idée de porter à forfait les cartes à domicile, et il avait organisé dans ce but tout un service de commissionnaires décemment vêtus qui déposaient chez les gens le petit carton gravé.

« Pour une somme assez modique, nous apprend encore *le Provincial à Paris,* une entreprise se charge de la remise à domicile des cartes de visite : on en viendra à se faire mutuellement des compliments qui seront transmis à un tarif convenu. »

Connaissez-vous l'épître de Viennet contre les « cartes glacées, emblème exact de nos pensées », contre ce « nouveau scandale » dont la destruction « intéresse les mœurs et la religion » ?

Vingt bureaux m'ont offert de me distribuer,
A deux sous par ami, je puis tout saluer.
Cent courriers s'éreintant, pour les uns, pour les autres,
Vous rendront mes billets, et me rendront les vôtres.
Le moyen est commode : il est reçu partout,
Et cette *impertinence* est déjà de bon goût.

Quoi! tant de courroux pour le petit carton! Du reste, *le Journal de Paris* avait déjà fulminé contre cette manière banale de traduire un sentiment tout per-

Carte de visite viennoise vers 1787.
(L'original est une gravure à la manière noire.)

sonnel : « Il ne manquerait plus qu'une chose, c'est que la poste fût chargée de cette transmission à domicile des souhaits de bonne année (1) ! »

*
* *

Quoi qu'ait pu dire Monselet, *la physiologie* de la carte de visite n'a jamais été faite, pas plus, du reste, que *la physionomie,* dont je vais essayer de tracer la légère silhouette.

Charles Joliet, lui au moins, dans ses *Scènes et croquis de la vie parisienne*, avait attiré l'attention sur l'utilité des cartes de visite : il nous avait montré le monsieur qui, dans un but purement personnel, soit de renseignements, soit de souvenirs, collectionne ces cartons, comme il en est qui conservent communications de mariages ou actes mortuaires. Une sorte d'état civil des siens, de ses proches, de ses intimes, de ses relations constitué à l'aide des « actes de faire-part ».

La carte de visite du 1er janvier, n'est-ce pas la boîte aux surprises? Que de réapparitions inattendues! Que d'oublis dont la poste sûrement endossera la responsabilité! Que de souvenirs attendris, que de rappels désagréables!

*
* *

La voici admirablement gravée, bien personnelle à celui qui vous l'envoie ou choisie suivant un des modèles que les graveurs de la rue Saint-Jacques, de la rue Saint-André-des-Arcs, ont dans leurs cartons. Ici,

Carte de visite de Grimod de la Reynière.

c'est un encadrement rocaille, du pur rococo de Nancy ; là, c'est une guirlande de fleurs ; ici, ce sont des motifs classiques ; là, ce sont des amours ou des colombes se becquetant ; tout cela sent les frontispices, les entêtes de Moreau, d'Eisen, de Saint-Aubin (1).

Voici des attributs militaires : casques, drapeaux,

Carte de visite de 1700 environ.
(L'abbé Le Blond fut consul de France à Venise.)

cuirasses pour les officiers de Sa Majesté ; des attributs maritimes pour les jeunes nobles servant dans les arsenaux ; des châteaux, des « fermes bien garnies » pour MM. les fermiers généraux ; des vues de ville qui serviront à quelque gouverneur de province ; des attri-

(1) Ce même *Journal de Paris* avait servi d'intermédiaire pour les souhaits du vicomte Dumon, exprimés à ses amis par la voie de la presse.

(1) Que de personnages illustres défilent ainsi dans la collection véritablement unique du Dr Piogey ! La Bibliothèque nationale et le Musée Carnavalet ne possèdent que trois ou quatre de ces cartons anciens. La Bibliothèque nationale a une carte de Grimod de la Reynière que nous reproduisons d'après le *Magasin pittoresque* (t. XIX).

buts judiciaires pour les robes du Parlement; des chars antiques et des chevaux pour un maître de poste.

Et, du reste, tout est prétexte à inscrire son nom. Déjà la fantaisie impose ses formes variées et amusantes. Sur une table, sur un bureau, sur une pierre, sur une glace, partout où il y a médaillon ou surface plane, les noms se succèdent. Quelquefois le person-

Carte de visite autrichienne du premier Empire.

nage est censé se représenter lui-même, écrivant la carte qu'il va envoyer. L'humour est de la partie : les singeries qui s'étalent sur les panneaux des petits appartements de Chantilly gambaderont également sur ces cartons ornés.

Et vous croyez peut-être qu'avec nos affreuses cartes

Carte de visite de 1780.
Femme du comte Wenceslas d'Ugarte.

(Cette comtesse de Windischgrätz fut la tante du célèbre prince Windischgrätz, gouverneur militaire de Vienne en 1848.)

blanches, ne différant que de grandeurs et de typographie, nous avons inventé quelque chose ! Détrompez-vous. Non seulement nos ancêtres ont le fameux P. P. C. (Pour prendre congé), ils ont encore en plus un P. P. E. (Pour prendre entrée) qui ne manque pas de logique. La princesse de Guéménée vient chez la comtesse de Duras; elle ne la trouve point; elle laisse une carte ainsi libellée : « Visite de Mme la princesse de Guéménée. » Autre part, dans la collection Piogey, je lis de même : « Visite du prince Grassalkovics, » « Le baron de Gumningen *p. p. congée.* »

Et partout il en est ainsi : à Paris, à Londres, à Vienne, à Rome, se fabriquent et se vendent des cartes ornées — cartes plus grandes que les nôtres, aux beaux hollande glacés, portant invariablement les noms en français.

Quand je dis : partout, je me trompe, car voici des cartes des provinces belges et des cantons suisses écrites sur... le dos de cartes à jouer. Est-ce rareté du papier, est-ce indifférence pour ce luxe de raffinés? Je ne sais; mais toujours est-il que ceux qui tracent leur nom sur le revers d'un as de pique ou d'un roi de carreau ne sont point uniquement de petites gens. A Bruxelles, il est jusqu'à de hauts personnages qui envoient ainsi leurs souhaits intimes sur les cartes banales d'un vulgaire jeu de tarots.

Et cette habitude ne disparaîtra point complètement : j'ai en main des cartes à jouer de 1830 qui avaient servi à cet usage.

*
* *

Après la carte « pour visites ordinaires », la carte pour nouvelle année. Tantôt ce sont de simples initiales : p. L. N. Année, — P. F. (éter) L. N. A.; tantôt les mots : *Premier janvier. — Je vous souhaite une heureuse année —*

Carte de nouvel an pour 1787.

(Le comte de Sinzendorf appartenait à une famille autrichienne qui s'est fait connaître dans l'armée et dans la diplomatie.)

gravés en un coin quelconque ou enlaçant les ornements. D'autres fois, on écrit à la main : « Pour présenter son hommage et ses vœux. » — « Pour présenter ses respects à l'occasion de la nouvelle année. » — « Pour féliciter au sujet de la nouvelle année. »

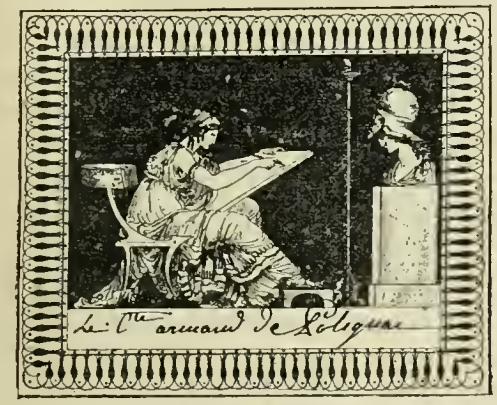
Même avec nos chromos, même avec nos félicitations se détachant en or ou à la sanguine sur des fonds opaques, nous n'apprendrions rien à nos ancêtres.

Nous pouvons être fiers de nos belles images, de nos cartes de *Christmas*, importation anglo-germanique, avec des toits chargés de givre, avec des chats aux rubans roses, avec des poésies au verso; les gens de 1760 avaient, eux aussi, leur imagerie de nouvelle année dans laquelle déjà excellaient les Allemands. Et c'était autrement typique, autrement pittoresque. Coloriées ou gouachées — quelques-unes imitent les papiers peints — ces cartes étaient à surprise. Je veux dire qu'une partie quelconque de l'image — une pierre, un pan de muraille, un médaillon, un fruit — découpée pour former porte, se levait et, dessous, imprimés ou tissés sur soie, apparaissaient les vœux de bonne

année. Là se lisaient, à n'en plus finir, des : *Prosit das neue Jahr!* des : *Zum Neun Jahr!* des : *A l'amitié et à l'amour pour la nouvelle année!* des compliments enguirlandés et des souhaits guindés. Toute une littérature qui accommodait aux nécessités du moment les poètes à la mode.

Laissons s'écouler quelques années; voici les ornements étrusques et gréco-romains : la décoration des vases passe sur les cartes. Tel financier du Directoire inscrit son nom aux côtés de souvenirs pompéiens. Ou bien ce sont des voitures filant, hautes et légères, au-dessous desquelles des Incroyables martyrisent l'orthographe, appliquant à l'écriture la barbarie de leur prononciation; ou bien de gentilles petites poupées au goût du jour, servant en quelque sorte de passeport graphique aux belles mondaines.

Voici, faisant l'exercice, des Amours peu vêtus, mais,



Carte de visite de 1802.

(Le comte Armand de Polignac (1771-1847), impliqué dans la conspiration de Cadoudal et condamné à mort, obtint sa grâce par l'intermédiaire de Joséphine.)

par contre, coiffés d'un shako gigantesque, des Amours médecin, notaire, orfèvre, des tambours-majors à la canne indicatrice, des sujets guerriers, toute la ferblanterie troubadouresque : c'est le premier Empire. Les noms s'alignent sur les tambours ; des élégantes — sans doute peu sensibles — mettent leur adresse sur une cuirasse. Mars tend à Vénus un boulet gigantesque; sur ce boulet, vous lirez : *Madame Herbertine de Saint-Hyacinthe.*

1814 voit des cartes de visite enguirlandées de violettes, d'abeilles, de fleurs de lis : *le Nain jaune* vous indiquera les marchands qui arborent ces cartons emblématiques, création du moment. Et ces fleurs, et ces attributs sur lesquels se lisent les noms des grandes et des petites « Girouettes » souvent sont à surprise. Violettes, abeilles, fleurs de lis se soulèvent et laissent apercevoir un Napoléon, un Louis XVI, un Louis XVIII, une Marie-Antoinette.

Peu à peu, la carte gravée et enluminée disparaît. On rencontre bien encore, aux approches de 1830, des gens qui se servent de cartons aux ornements lithographiques antédiluviens — les noms s'écrivent en lettres cursives blanches sur fond noir — mais ces cartons teintés, véritables étiquettes pour bouteilles, ne paraissent avoir obtenu un certain succès qu'en Allemagne, le pays par excellence des attributs et des allégories.

*
* *

Désormais, imprimée ou gravée, la carte de visite est blanche. En ce siècle qui a enlevé la couleur et la variété des formes, il ne faut plus que le carton banal : un nom sur fond blanc. Estimez-vous heureux de pouvoir conserver le choix des caractères. Rares et bien osés ceux qui se font imprimer en bistre ou à la sanguine, depuis que Barbey d'Aurevilly n'est plus là pour mélanger les encres (1); excentriques, les quelques artistes — comme Laguillermie ou Léopold Flameng — qui se gravent à eux-mêmes des cartes de bon goût! Il y a vingt ans, des dessinateurs, des caricaturistes illustraient leurs cartons; Philippon et le *Journal Amusant* cherchèrent ainsi à populariser des cartes de visite amusantes. Tout fut inutile. Plastrons blancs, cartes blanches, tel est l'idéal du jour.

Est-ce à dire qu'il ne reste rien d'original ou de fantaisiste? Détrompez-vous. Voici des cartes faites pour vous réjouir.

Ici, en 1859, c'est un M. C. Remlet qui indique ainsi sa profession : « Cuisinier de Mme la comtesse d'Auteroche et de Mme la marquise de Courtarvelle — Château de Lierville ; » là, c'est un poète de province qui écrit modestement en guise de profession : « Peintre-touriste de X... (Jura). » Du reste, les poètes-amateurs ne reculent devant rien. Voici, par exemple, un poète cafetier de Dijon, auteur d'un volume publié en 1864, qui envoyait des cartes ainsi libellées :

« Léon Bodier, ancien professeur d'hippiatrique et d'équitation, membre du Comité central d'agriculture, de la Société protectrice des animaux, correspondant de plusieurs *Académies savantes*, et maître d'hôtel à Dijon. »

Les amateurs de titres, de fonctions, famille nombreuse qui jamais n'est à court d'arguments! Je ne parle que pour mémoire de Gagne, le roi des excentriques, qui au-dessous de son nom et de sa profession :

M. GAGNE, AVOCAT

mentionnait tous les ouvrages dont il était l'heureux auteur, depuis *l'Unitéide*, poème en 12 chants et 60 actes, jusqu'à la *Comète de l'Antechrist*, jusqu'au *Journalophage*.

(1) Barbey d'Aurevilly, dont je possède une carte arc-en-ciel, mettait autrefois comme indication topographique : « Rue Rousselet, près la rue de Sèvres, faubourg Saint-Germain. »

Et je transcris textuellement la carte suivante, véritable modèle du genre cumulard :

MARQUIS DE RAGNY,
L'un des présidents-fondateurs inamovibles de l'Académie universelle
Des arts et manufactures, sciences, musique,
Belles-lettres et beaux-arts,
Instituée pour l'Exposition de 1855,
Membre de la Société royale universelle de Londres,
De l'Académie des arts et métiers, du Comité des archivistes de France,
De l'Académie flosalpine (*sic*) d'Embrun,
De la Société des amis chrétiens,
Membre de divers congrès scientifiques et autres.

Quoique cette académie « flosalpine » et ces congrès, *scientifiques et autres*, ne manquent pas de charme, il y a mieux encore, car voici un poète — les amants du Parnasse sont impitoyables — qui ne craignait pas de joindre dix-huit lignes à la simple énonciation de son nom. Et en ces dix-huit lignes défilaient successivement toutes les sociétés dont il avait l'honneur de faire partie, depuis l'Académie impériale de Reims — ceci date de 1865 — jusqu'à la Société des sauveteurs médaillés de la Gironde, jusqu'à la Société académique de Poligny (Jura). J'en ai compté ainsi 26.

Voici, plus variée, une carte non moins pittoresque que des raisons d'actualité ne me permettent de présenter aux lecteurs de la *Revue* que sous un nom supposé et avec quelques nécessaires transformations, mais en respectant scrupuleusement sa physionomie :

ÉMILE CHEVALIER,
Membre de la Société des gens de lettres,
PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE...
Directeur-fondateur du journal...
Honoré d'une médaille d'honneur de vermeil grand module,
Par l'Association universelle,
Pour l'expansion de la littérature française,
MEMBRE TITULAIRE NON RÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE...
Membre correspondant de l'Académie nationale de...
Et de la Société française d'archéologie,
AUTEUR DE DIVERS OUVRAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,
Ayant obtenu une médaille d'honneur grand module
A la Société nationale d'encouragement au bien.
DIJON.

Voilà, où je ne m'y connais pas, une réclame destinée à l'exercice d'un commerce littéraire. Du reste, le jeune et prolixe écrivain qui, le 1er janvier, envoie à ses amis et connaissances de tels bristols-pancartes, n'est point l'inventeur du genre, puisque feu Mollevaut, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, ajoutait à son nom les titres de ses ouvrages et des ouvrages traduits par lui ; or, il avait traduit Musée, Salluste, Tibulle, Catulle, Virgile, Properce, Tacite, Anacréon, Horace, Pétrarque, Thompson, Pope, Gessner ; tous les anciens et tous les modernes.

Dans ce vaste musée de la vanité, du besoin de réclame et de notoriété, de la nécessité de se faire remarquer par une particularité quelconque, on peut choisir ; les sujets ne manquent point. J'effeuille mes cartons et je transcris :

FÉLIX CORBINEAU, artiste littérateur ;

BERCHAT, aspirant au notariat ;

COSSON-LALANDE, ancien élève du lycée de Bourges ;

LE COMTE de ***, frère du général ***, blessé à la tour Malakoff ;

HALI-BEY, fils du colonel des Mamelucks de l'empereur Napoléon Ier ;

MINTENOIS, ancien coiffeur, hommes de lettres ;

ROUSSEAU, architecte, dont la famille ne descend aucunement du philosophe impie (*sic*) ;

COMTE DE MINTENET, des Carlovingiens d'Aquitaine.

Vers 1867, Villiers de l'Isle-Adam, qui s'occupait alors d'affaires et qui courait les maisons de banque à la recherche de capitaux pour la fameuse entreprise des « Galions de Vigo », avait une carte de visite ainsi conçue, que je retrouve dans les papiers de mon père :

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,
Candidat à la succession des rois de Chypre et de Jérusalem,
Publiciste.

Enfin, alors que les journaux fabriquent à prix réduit des cartes de visite pour leurs abonnés, il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler qu'en 1866 M. Polydore Milland avait trouvé mieux. Il venait de fonder le *Nouvel Illustré* à 5 centimes et, au bout de trois mois, les abonnés de ce périodique reçurent la circulaire suivante :

« Nous voulons faire richement illustrer les bandes portant les noms et les adresses de nos abonnés. Qu'ils envoient donc au plus tôt leur renouvellement.

P.-S. — En détachant de votre bande le carré entouré de fleurs qui contiendra votre nom, vous aurez une charmante carte de visite illustrée. »

Cette carte de visite illustrée, je la vois encore. J'étais alors malade, et mon père m'avait abonné au *Nouvel Illustré*. Jamais, je puis le dire, numéro ne fut plus impatiemment attendu que le fameux numéro porteur de la bande-carte. Hélas ! ce fut une désillusion. La poste avait maculé le cadre. Mon frère, pour me consoler, m'apporta *le Tintamarre*, qui m'apprit que désormais les abonnés de M. Milland feraient leurs visites *par bandes*.

Sur ce, n'osant point ajouter à mon nom, ce qui serait pourtant l'exacte vérité :

« Collectionneur de cartes de visite et de toutes autres curiosités, »

Je signe simplement, suivant mon habitude,

JOHN GRAND-CARTERET.

CHRONIQUE THÉATRALE

Comédie-Française.

Thermidor, drame en quatre actes de M. Victorien Sardou.

On a tant parlé de *Thermidor* depuis quelques jours que personne n'a plus le droit d'ignorer tout à fait le sujet de la pièce. Il suffira de le rappeler en quelques lignes.

Un officier d'artillerie, Martial, après deux ans de captivité militaire, revient à Paris pour y retrouver une jeune fille, Fabienne Lecoulteux, avec laquelle il a noué des fiançailles romanesques. Le hasard lui fait rencontrer coup sur coup un ancien camarade, Labussière, comédien de société et employé aux écritures du Salut public, et la jeune fille qu'il aime.

Labussière est un brave garçon, causeur, bavard, humain, courageux. Il profite du désordre des archives, dont il a la garde, pour faire disparaître des dossiers de condamnés à mort. Il les réduit en boules qu'il jette à la rivière.

C'est au bord de cette même rivière que Fabienne Lecoulteux vient laver le linge des Ursulines qui l'ont recueillie. Les mains blanches, l'honnêteté de propos de la jeune fille la rendent suspecte à ses compagnes de battoir. On va la jeter à l'eau, comme espionne, quand Labussière et Martial s'interposent fort à propos. Labussière sait une retraite où il pourra cacher la jeune fille et son ami. C'est la maison d'une bonne femme qui fabrique des costumes de théâtre. Dans cet asile; il laisse les amoureux en tête à tête. Il va leur chercher des places au coche de Lille pour qu'ils se hâtent de quitter Paris.

Mais Fabienne refuse de suivre Martial. Est-ce qu'elle ne l'aime plus? Non. Mais pendant cette longue captivité où elle a cru son fiancé mort, elle a perdu courage. Elle a prononcé ses vœux. Sous ses vêtements civils, elle est religieuse. « Tu étais liée à moi par un premier serment! répond Martial, le second ne vaut rien. Dieu même t'en dégage, puisque tu avoues que tu m'aimes. »

Martial court retrouver Labussière dans le bureau du pavillon de Flore où le comédien travaille seul. Tous les autres employés ont déserté leurs pupitres pour assister à l'orageuse séance d'où Robespierre va sortir plus fort ou vaincu. Les deux amis sont tout à la joie de la réussite de leurs projets, quand on leur annonce une nouvelle terrible : Fabienne est arrêtée. On l'accuse d'un assassinat imaginaire. Son dossier est prêt. Un patriote, à moitié ivre, l'apporte. On veut qu'elle soit jugée le jour même. Et il n'y a pas de doute sur la sentence : c'est la mort.

L'acte s'achève dans une grande clameur de peuple. Robespierre est tombé. La Terreur va finir. Si l'exécution de Fabienne peut être retardée jusqu'au lendemain, la jeune fille sera sauvée.

Labussière et Martial se précipitent à la prison où s'apprête le départ de la dernière charrette. Le comédien a quelques intelligences dans la place. Il use d'un suprême moyen. — « Votre prisonnière est enceinte! » dit-il — et, montrant Martial : — « Voilà son amant. » Là-dessus Fabienne sort de prison, on lui tend la déclaration de sa grossesse pour qu'elle la signe : — « Ah! ah! une religieuse enceinte! » crie la foule avec des ricanements. Fabienne recule d'horreur. Elle aime mieux la mort que cette infamie. Et, avec un dernier regard pour celui qu'elle aime, elle monte dans la charrette. Martial se précipite pour la délivrer par la force. Il est tué d'un coup de pique.

Ce simple exposé ne suffit pas à expliquer l'émotion dont les spectateurs de la première représentation ont été saisis. Tous les faits que M. Sardou a groupés ont une vérité historique, suffisante, parfois scrupuleuse. M. Sardou ne lève pas un rideau qui jusque-là avait été tenu abaissé. Nous savions tous que le pavé de Paris a été rougi de sang. C'est la résurrection de ces souvenirs à cette minute précise de notre vie politique, dans le cadre spécial de la Comédie-Française, qui a semblé choquer une partie du public.

Il est sûr que le domaine des Muses devrait être fermé à toutes ces passions contemporaines. Ce devrait être un monde supérieur au nôtre, un royaume d'apaisement où l'on n'entrerait qu'assagi, avec le goût de la vérité et de la justice, sans haine pour ceux qui les ont méconnues. Mais ce paradis-là est aussi lointain, aussi idéal, aussi chimérique que l'autre. Dans le fait, le théâtre est une arène de lutte, et il est tout naturel qu'on s'y batte.

Puisqu'on a fait à *Thermidor* un procès tout ensemble littéraire et politique, il me faut bien dire un mot de la pièce à ces deux points de vue. Aussi bien est-il difficile de rester cette fois sur le terrain de la critique pure. M. Sardou est sorti de l'art impartial. Sa pièce est, comme on dit en Russie pour indiquer ces nuances, une pièce *à tendance*.

J'indique tout de suite que le public peut découvrir dans les pièces des tendances que l'auteur lui-même n'avait point soupçonnées. J'en ai fait personnellement l'expérience, lorsque, il y a quelques années, j'accommodai pour la scène le roman de Dostoïewsky, *Crime et châtiment*, avec M. Paul Ginisty. M. de Mohrenheim, ambassadeur de Russie, avait bien voulu accepter la dédicace du drame. Cependant, lorsqu'il fut question de mettre la pièce en répétitions à Saint-Pétersbourg, nous apprîmes qu'elle était interdite. A propos de Rodion, on avait prononcé le mot de nihiliste dans beaucoup de journaux français qui ne sont pas trop bien renseignés sur le nihilisme, son histoire, ses nuances. Cette confusion nous fit du tort. On estima là-bas que nous avions sans doute dénaturé la physionomie du

personnage. Nous avions écrit une pièce à tendance sans nous en douter.

L'aventure de M. Sardou n'est peut-être pas très différente. Pour MM. Bourgeois, Claretie et Larroumet, qui avaient lu le drame sans y découvrir de malice, ils me paraissent s'être trouvés dans le même cas à peu près que M. de Mohrenheim. La lueur de la rampe ménage mille surprises. Elle déplace les effets d'ombre et de lumière. Une pièce est comme un plafond : on ne la voit au point qu'en sa place. Elle ne peut être sainement jugée que d'un fauteuil d'orchestre.

Cela dit, pour m'acquitter vis-à-vis d'hommes que j'estime et que j'aime, dont les intentions ne sauraient être suspectées sans ridicule et qui sortent tout à fait indemnes de cet incident, j'avoue que j'ai été choqué de ne voir montrer la Révolution que sous ses aspects les plus bas, du côté des lavoirs, de l'égout, du sang, de la crapule, sans qu'on nous rappelle nulle part que cette grande bataille payée de tant de sang était livrée pour des idées généreuses, au triomphe desquelles nous tous, les bourgeois qui sifflions ou qui applaudissions sur les bancs de la Comédie, nous avons largement profité. Les tirades du comédien Labussière ne suffisent pas à racheter tant d'horreurs accumulées. Labussière est trop obscur pour être ici le porte-parole. Nous attendions, nous n'avons pas vu venir un de ces grands hommes de la Révolution qui vécurent, qui moururent pour l'idée, qui n'ont sur eux d'autre sang que les gouttes qui tombèrent sur leurs mains quand on les décapita. Pourquoi M. Sardou ne nous a-t-il pas fait entendre une de ces voix éloquentes?

Est-ce, comme on l'a dit, parce qu'il est « réactionnaire »? Je ne sais pas trop ce que le mot veut dire. Aux définitions qu'on en donne parfois, je me demande s'il ne signifie pas pour quelques-uns le culte de la justice mise au-dessus des passions de parti. Mais, dans l'occasion, il ne s'agit qu'accidentellement de politique. Je m'étonne qu'on s'y soit trompé. Le cas de M. Sardou n'est pas « réactionnaire », il est morbide.

Nous l'avons déjà analysé ici même, à propos de la *Tosca* : c'est le sadisme littéraire. M. Sardou revient avec une obsession manifeste aux spectacles de cruauté, à ceux qui font crier la chair toute seule, aux douleurs où l'âme n'a presque point de part. Je n'oublierai jamais le frisson mauvais que Dumaine m'a donné autrefois dans *Patrie*, au seuil de la chambre de torture. Depuis, j'ai passé par une épreuve physique qui, elle aussi, est cruelle : la soif en juillet, dans le Sahara. Je n'aurais pas voulu à ce moment-là que l'on me tentât avec un verre d'eau fraiche en mettant cette faveur au prix de quelque sacrifice abominable, comme la mort de ceux que je chéris le plus. Je n'étais plus moi, un être conscient et qui raisonne, j'étais de la chair qui avait soif, en qui ne survivait guère que l'instinct animal de conservation. Mais ce sont là des souvenirs honteux que l'on se hâte d'oublier, qui vous font monter le rouge au front quand on y pense. Il faut les ensevelir dans le secret de son cœur. Il faut les taire par respect pour l'humanité, par pitié de soi-même. Ceux qui n'éprouvent point cette pudeur sont sûrement en rupture avec les lois de la sensibilité commune.

M. Sardou est du nombre de ces raffinés-là. Le frisson des supplices horribles, l'horreur des os qui craquent, du sang qui coule, l'hypnotisent si visiblement, que, dans la *Tosca*, il a mis la torture en scène, et le maquillage d'un acteur qui revenait au rideau, pâle et sanglant, les tempes crevées par des pointes de fer, a fait scandale en son temps.

C'est ce goût décadent de la souffrance charnelle, de l'horreur presque physique qu'elle impose aux nerfs des foules, qui a conduit M. Sardou à écrire *Thermidor*. Par le chemin des supplices où il se traîne depuis six ans, il devait nous amener fatalement au pied de la guillotine révolutionnaire pour nous faire recevoir sur les épaules la douche de sang qui en tombe. Mais voilà! cette fois nous sommes à bout. Nous reculons comme ces bœufs dont il est parlé dans *Thermidor* qui s'arrêtèrent devant la flaque rouge, à l'odeur fade des pavés.

Cela dit, on ne peut qu'imiter le public, qui, après le tumulte de la représentation, a rappelé les acteurs dans un applaudissement unanime. Ils mériteraient sans doute, surtout M. Coquelin, que l'on parlât plus longuement d'eux. Mais l'intérêt de l'interprétation s'efface devant cette question supérieure d'art : En sommes-nous au point que, pour nous arracher des larmes, il faille remplacer au théâtre les angoisses de la passion par les souffrances de la chair?

Le public a répondu à M. Sardou en se révoltant.

HUGUES LE ROUX.

CHRONIQUE PARISIENNE

« LA FILLE ÉLISA » ET « THERMIDOR ». — LES VINGT ANS DE WLADIMIROFF. — LES VICTIMES DE L'HIVER.

La Chambre des députés semble avoir renoncé momentanément à s'occuper de politique : elle ne travaille plus que dans la littérature. On a joué l'autre jour *la Fille Élisa* de M. de Goncourt à la tribune, et cette représentation a eu tant de succès qu'on songe à installer une petite scène dans l'intérieur du Palais-Bourbon. C'est M. Millerand, un grave jeune homme, qui exerce à ses moments perdus les fonctions de député de Paris, qui s'était chargé d'interpréter le principal rôle : de l'avis de la critique, ce garçon-là est né pour le théâtre.

MM. de Goncourt et Ajalbert se sont plaints amèrement que leur œuvre ait été interdite par la censure. Ils doivent être contents aujourd'hui. En faisant à la pièce les honneurs d'une lecture parlementaire, puis en l'imprimant presque intégralement dans *le Journal officiel*, le gouvernement leur a fourni une large compensation. Ainsi, la morale et la curiosité publique sont également satisfaites : personne ne verra jouer *la Fille Élisa* à la Porte-Saint-Martin, mais tout le monde l'aura lue.

Après *la Fille Élisa*, la Chambre a passé au *Thermidor* de M. Victorien Sardou. La représentation de ce drame a eu des conséquences fort inattendues. Le lendemain de la première, le bruit s'est répandu dans Paris que *Thermidor* était une pièce peu respectueuse pour la mémoire de Robespierre et que Coquelin y parlait de la Révolution française avec une certaine désinvolture. Il paraît que la mémoire de Robespierre préoccupe encore quelques personnes, car, à la seconde, il y a eu au Théâtre-Français un commencement de bagarre, des coups de sifflet et des cris. On a expulsé deux ou trois spectateurs, dont un avait commis le sacrilège de jeter des sous sur notre grande scène nationale, laquelle monnaie de billion était tombée aux pieds de M. Coquelin lui-même, qui en avait pâli de colère.

Quelques amateurs qui, depuis l'époque boulangiste, se trouvaient privés de manifestations, et qui ne savaient plus à quoi employer leurs soirées, n'ont pu laisser échapper cette superbe occasion de se livrer à leur divertissement favori.

Devant l'effervescence populaire, les artistes ont montré de l'héroïsme. Dans les coulisses, on était résigné au supplice : M. Coquelin avait déjà fait le sacrifice de sa tête et se déclarait prêt à monter sur l'échafaud révolutionnaire. Quant à Mlle Bartet, elle affirmait qu'elle n'hésiterait pas à boire un verre de sang si cela était nécessaire pour sauver les jours de son illustre collègue. Espérons que l'on n'en viendra pas à de pareilles extrémités.

Vous pensez bien qu'à la suite de l'interdiction, les Parisiens dignes de ce nom se sont immédiatement divisés en deux camps. Les uns tiennent pour *Thermidor* et M. Victorien Sardou, les autres, plus rares, pour Robespierre. Ceux-ci réclament la démission de M. Claretie et la mise en état de siège du Théâtre-Français. Ils voudraient même que, dorénavant, toute pièce, avant d'être jouée rue Richelieu, fût soumise au suffrage universel et discutée dans les réunions publiques.

Maintenant, il ne faudrait pas vous figurer que tout cela va finir par des catastrophes. Dans une huitaine, il n'en sera plus question, et M. Coquelin s'exagère le péril s'il s'imagine qu'il a compromis sa tête dans cette aventure. Les manifestants d'aujourd'hui ne sont pas très sanguinaires, et on laisserait seuls dans un cabinet particulier M. Lissagaray et M. Coquelin que ces deux gentlemen ne songeraient pas une minute à s'entr'égorger. Ils préféreraient commander un dîner confortable en partageant fraternellement l'addition.

De son côté, M. Victorien Sardou n'a pas eu l'intention d'insulter à la Révolution. L'auteur des *Pattes de mouche* a fait cette fois-ci des *Pattes de mouche* tragiques, mais ce sont toujours des pattes de mouche. Elles se passent pendant la Révolution française : c'est une simple coïncidence, et M. Victorien Sardou ne l'a peut-être même pas fait exprès.

*
* *

Le fait de tuer sa bonne amie à coups de revolver était jusqu'à présent considéré comme une plaisanterie sans importance. On en était quitte pour rester quelques heures devant un jury et pour se faire traiter de détraqué par son avocat. Un ou deux médecins venaient confirmer cette opinion, puis on s'en retournait vaquer tranquillement à ses affaires. Le verdict des jurés de Seine-et-Oise, qui a valu à Wladimiroff vingt ans de travaux forcés, changera vraisemblablement cette manière d'envisager les choses. Me Demange, l'avocat du jeune Slave, a plaidé le détraquement et la passion, ainsi que son devoir le lui ordonnait expressément; mais il a été démontré que, lorsque Wladimiroff eut tiré sur Mme Dida les six coups réglementaires, ce n'était pas lui qui était détraqué, mais son revolver. Aussi, il eut beau diriger l'arme meurtrière contre sa poitrine avec le courage du désespoir, l'arme se refusa à fonctionner. Wladimiroff en fut réduit à vivre. C'est à ce détail que l'on reconnaît que le crime est passionnel.

Le crime passionnel restera la meilleure invention des psychologues transcendants. A chaque instant on lit dans les journaux des drames dans le genre de ceux-ci : Un jeune homme et une jeune fille que leurs familles empêchent de s'unir s'asphyxient ensemble ou se noient; un homme jaloux tue sa femme et se tue ensuite : il y a deux cadavres, le parquet n'intervient pas, on ne dérange aucun jury. Ce sont de simples faits divers sur lesquels les philosophes ne perdraient pas leur temps à raisonner. Le mot de passion n'est pas le moins du monde prononcé là-dedans. Il en est de même dans les cas de flagrant délit, accidents classés, étiquetés, jugés d'avance. Mais, dès qu'un amant tue sa maîtresse sans aucune raison apparente, et qu'après l'avoir visée avec une adresse supérieure il se manque lui-même, tous les psychologues sortent de leurs repaires et découvrent dans la situation des merveilles de psychologie. Ils adjurent les magistrats de leur conserver pieusement ce curieux spécimen de l'espèce humaine, afin qu'ils puissent continuer leurs études. Ils voudraient s'enfermer avec lui, ne plus le quitter, en extraire la matière de dix volumes.

Quoi qu'il en soit et jusqu'à ce que la psychologie ait donné au contraire des preuves péremptoires, l'abus du revolver doit être regardé comme extrêmement

dangereux. Un homme à la rigueur peut être autorisé à s'en servir pour son propre compte, pour brûler sa propre cervelle, mais, dès qu'il s'agit de celle des autres, on ne saurait exiger de lui trop de circonspection.

Les femmes n'ont pas la cervelle aussi développée que nous, c'est fort possible : raison de plus pour ne pas la brûler à propos de rien.

*
* *

Il y a eu cette semaine à Paris un grand et soudain développement de charité. Tout à coup, presque à la même minute, le Conseil municipal, la Chambre, le Sénat, les mairies, les paroisses, la presse et les simples particuliers se sont aperçus qu'il faisait depuis deux mois un froid terrible et qu'il en résultait une misère épouvantable. Un immense courant de générosité a traversé la ville, l'argent a afflué de toutes parts. Des restaurateurs ont envoyé des milliers de soupes; les magasins de nouveautés ont expédié en masse les vêtements, la couverture, le linge. Les femmes du monde parcourent les galetas et les asiles du matin au soir. Il surgit des saint Vincent de Paul de tous les clubs de la capitale. La mode est à la charité.

Le ciel a cru devoir fournir sa part dans cette offrande générale et, lorsque tout a été prêt pour empêcher les pauvres diables de mourir de froid, il a enjoint aux thermomètres de remonter. Une douce chaleur s'est répandue sur la terre; neige et verglas ont fondu au soleil. Que ce petit incident n'entrave pas la charité parisienne. L'été fait autant de victimes que l'hiver. L'argent donné pour acheter des couvertures servira à acheter des rafraîchissements. En tout cas, il sera prudent d'en garder pour l'année prochaine.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

A PROPOS DE LA REPRÉSENTATION DES « CENCI » AU THÉATRE-D'ART.

Depuis un certain nombre d'années, presque tous les arts en France se sont transformés et rajeunis. De véritables révolutions se sont accomplies dans la peinture, dans le roman, dans la critique. Seul le théâtre « ce genre inférieur » était jusqu'ici demeuré stationnaire. Voici qu'à son tour il traverse une crise. Les vieilles formules sont épuisées : c'est à qui proposera une formule nouvelle pour les remplacer. Chaque saison voit éclore des *Théâtres-Libres*, des *Théâtres-Modernes*, des *Théâtres-d'Art*... qui tous prétendent relever l'art dramatique. On peut critiquer les efforts de tous ces novateurs qui souvent n'innovent rien. Mais il faut les féliciter d'avoir donné des traductions d'œuvres étrangères contemporaines. L'étude des littératures étrangères s'est considérablement développée en France, depuis plusieurs années. Sans doute, il y a beaucoup d'engouement et un peu de « snobisme » dans l'admiration que l'on a professée pour Tolstoï et Ibsen, par exemple. Il n'en reste pas moins que nous suivons avec plus d'attention le mouvement des idées à l'étranger; nous nous y intéressons davantage, parce que nous commençons à comprendre que rien n'élargit plus l'esprit que de regarder ce qui se fait chez les autres peuples. C'est pour cela que la représentation de *la Puissance des Ténèbres* au *Théâtre-Libre*, il y a trois ans, a certainement plus servi l'entreprise de M. Antoine que toutes les pièces plus ou moins libres qu'on y a jouées depuis. Il n'aurait tenu qu'aux directeurs du Théâtre-d'Art que la représentation des *Cenci* qu'ils ont donnée l'autre soir dans cette même salle du théâtre Montparnasse, où fut jouée *la Puissance des Ténèbres*, déterminât aussi le succès de leur théâtre. Sans doute, la pièce de Shelley remonte à un peu plus de soixante-dix ans, tandis que celle de Tolstoï est une œuvre toute récente; mais, à certains égards, la première est aussi moderne que la seconde.

*
* *

Quand on a lu *les Cenci*, on s'étonne que cette merveilleuse tragédie n'ait point encore tenté quelque acteur ou quelque actrice de génie. Une seule fois, elle fut jouée à Londres, en 1886, devant un public d'invités, sous les auspices de la Société shelléienne. Les dames anglaises qui assistaient à la représentation furent choquées du réalisme de certaines scènes. Et depuis, on n'a plus jamais joué *les Cenci* en Angleterre. Il est peu de tragédies pourtant d'un intérêt aussi puissant; il en est peu d'aussi humaines et d'aussi vivantes, malgré le caractère exceptionnel et hors nature des principaux personnages. C'est qu'une pensée maîtresse traverse l'œuvre et l'anime tout entière : « la lutte », comme a si bien dit de Quincey, « entre les ténèbres et la lumière ». La haine implacable de Francesco Cenci pour ses enfants, sa passion incestueuse pour sa fille, la terreur puis le mépris qu'il leur inspire, l'énergie avec laquelle Béatrix prépare et assure la mort du vieillard, et la lamentable fin à laquelle on la condamne; tout cela ne nous apparaît que comme les différentes phases de cette lutte entre la force, la fatalité du mal, et la faiblesse, la fragilité de l'innocence et de la justice. Cette idée est toujours présente à chaque page du drame. Dans certaines scènes mêmes, comme celle de la malédiction, l'une des plus belles de la tragédie, elle fait à vrai dire tout le ressort de l'action. Et, à examiner le drame dans son ensemble, le châtiment terrible qui frappe F. Cenci atténue à nos yeux ce qu'il y a de trop atroce dans son caractère, comme l'horreur de ses crimes excuse Béatrix et la transfigure en une sorte de divinité de la vengeance.

On a souvent représenté Shelley comme un poète incapable d'une vision concrète de la vie. Lui-même écrivait à propos d'un de ses plus délicieux poèmes : « Oui, mon *Epipsychidion* est un mystère. Pour de la chair réelle et du sang, vous savez que je ne tiens pas de ces articles. Vous pourriez aussi bien demander un gigot de mouton à une boutique de vin que d'attendre de moi quelque chose de terrestre et d'humain. » Ne sont-ils pas pourtant de chair et de sang, ces deux caractères de Cenci et de Béatrice? Cenci, ce vieillard raffiné et perverti, « avide surtout », dit la chronique, « d'événements bizarres qui puissent lui donner des *peripezie di nuova idea*, sensations nouvelles et inquiétantes », Il a toutes les audaces, tous les emportements de la passion. Il a tué en lui la conscience. Ce qui ne l'empêche pas de mêler la religion à toutes ses pensées, et de faire intervenir Dieu dans les horribles malédictions qu'il profère contre sa fille. « Il a parlé, dit Lucretia, de la mort et du jugement avec une étrange confiance pour un homme aussi pervers, comme quelqu'un qui croit en Dieu mais qui ne se soucie ni du bien ni du mal. » (Acte IV, scène II.) Béatrice, cette fille douce et triste dont la volonté et l'énergie se réveillent sous les tortures et les hontes qu'elle endure. Un moment il semble que la folie va la prendre,

Mais ce n'est que l'exaltation d'un moment de souffrance. La lucidité de son esprit revient, et l'idée de la vengeance, du parricide, lui apparaît désormais comme le devoir le plus sacré. Écoutez-la préparer avec Lucretia et Orsino la mort du vieillard, et décrire avec une netteté et une précision effroyables l'abîme où on devra le précipiter. Écoutez-la réchauffer l'ardeur des meurtriers qui hésitent. Écoutez-la, enfin, lorsque les aveux de ses complices ont entraîné les siens, que toutes les supplications ont été vaines et qu'il lui faut mourir. Elle sent alors son cœur fléchir et ses yeux se mouiller (c'est avec cette expression et dans cette attitude que la représente le tableau du Guide) en songeant que, « si jeune, elle devra s'en aller sous la terre obscure, froide, pourrissante, pleine de vers » — « qu'elle ne verra plus la douce lumière du soleil et qu'elle n'entendra plus la joyeuse voix d'un être vivant ». Elle se souvient des souffrances de sa vie. Et le doute la prend :

« Mais s'il n'y avait ni Dieu, ni ciel, ni terre dans le monde vide! le monde immense, gris, sans lumière, profond, inhabité! Si toutes choses alors devaient être l'esprit de mon père, son œil, sa voix, son attouchement m'enveloppant, comme l'atmosphère et le souffle de ma vie morte! Si quelquefois, sous une forme plus semblable encore à lui-même, la forme même qui m'a torturée sur la terre, il venait, masqué de rides et de cheveux gris, m'enlacer de ses bras d'enfer, fixer ses yeux sur les miens et m'entraîner en bas, en bas! Car n'était-il pas le seul tout-puissant sur terre et toujours présent? Même mort, son esprit ne vit-il pas dans tout ce qui respire, et ne fabrique-t-il pas toujours pour moi et pour les miens la même haine, le mépris, la douleur, le désespoir? Qui cependant est jamais revenu nous révéler les lois du royaume inexploré de la mort? Lois aussi injustes peut-être que celles qui nous entraînent maintenant... où? où? » (Acte V, scène IV.)

Mais la fermeté reprend le dessus dans cette âme que la douleur a si bien su tremper. Et elle marche à la mort en relevant le courage fléchissant de ses compagnons.

On devine quel attrait puissant pourrait exercer sur des esprits modernes la représentation consciencieuse d'une œuvre comme *les Cenci*. Brisant avec cette tradition néfaste qui consiste à donner des adaptations plus ou moins poétiques et plus ou moins inexactes des œuvres étrangères, on avait eu soin cette fois de nous donner une traduction en prose très exacte (c'est la première qualité de la traduction de M. Rabbe qui en a beaucoup d'autres) (1). On avait même poussé le scrupule jusqu'à donner la pièce intégralement sans la plus petite coupure. C'était fort bien. Mais il fallait aller plus loin, et puisque aussi bien on s'intitulait *Théâtre d'Art*, il fallait interpréter la tragédie de Shelley comme des artistes interprétant une œuvre d'art. Il ne fallait pas jouer le rôle de Cenci comme on eût fait d'un débauché vulgaire. Il ne fallait pas faire de Béatrice une fille indifférente et molle, recevant sans le moindre mouvement d'émotion la nouvelle de la mort de son père. Il ne fallait pas ajouter à l'insignifiance du personnage de Lucretia, ni transformer Orsino en un rôle comique, destiné à faire rire toute une salle. Il eût fallu, par contre, se préoccuper davantage de la mise en scène, et ce n'est pas seulement de tel ou tel détail d'ameublement ou de costume qu'il est ici question, mais bien de l'adaptation du décor aux sentiments et aux paroles des personnages. Il est vraiment bizarre qu'un public français accepte sans se plaindre des négligences et des oublis comme ceux qu'a commis le *Théâtre d'Art*. Pour ne prendre qu'un exemple, que ceux qui ont assisté à la représentation des *Cenci* relisent la scène merveilleuse du deuxième acte où Cenci, demeuré seul, médite l'achèvement de ses projets criminels, et qu'ils songent à l'impression grandiose qu'eût produite la fin de cette scène si on eût montré réellement « le brillant ciel à travers les panneaux des croisées », et si nous avions vu « ce jour éclatant, large et lumineux, bruyant, florissant, soupçonneux, plein d'yeux et d'oreilles, pénétrant les plus sombres recoins de son insolente lumière... » dont le vieillard demeure un instant effrayé!

GEORGES VIOLLAT.

(1) Shelley, *Œuvres poétiques complètes, traduction F. Rabbe.* Paris, Savine, 1887, 3 vol.

Nouvelles de l'étranger.

Le recueil d'articles contre le socialisme, dont nous avions annoncé la prochaine publication, vient de paraître à Londres, chez l'éditeur Murray, sous le titre de *Un plaidoyer pour la liberté*. L'ouvrage est précédé d'une introduction de M. Herbert Spencer, *De la liberté à la servitude*, où l'éminent philosophe exprime son indignation de ce fait que plus l'état des choses s'améliore dans le monde, plus on entend des plaintes et des réclamations. Encore pourrait-on faire observer à M. Spencer que l'état des choses ne s'améliore peut-être pas aussi facilement qu'il le croit, puisque aussi bien le voici qui lui-même se met à se plaindre et à réclamer. L'ensemble de la préface et les études qui la suivent exhalent d'ailleurs le plus singulier mélange d'optimisme et de pessimisme : M. Spencer et ses collaborateurs y font voir leur angoisse de ce que tout le monde ne partage pas leur intime satisfaction. Et cela est en vérité bien singulier. Nous aurions aimé à connaître l'opinion de Dickens sur cette manifestation collective des *très honorables gentlemen*, la plupart grands économistes et gros propriétaires.

*
* *

A Londres, le grand événement artistique de cette année paraît devoir être la première représentation, au théâtre d'opéra anglais, d'*Ivanhoe*, grand opéra en cinq actes de M. Sullivan, l'auteur du *Mikado* et des *Gondoliers*, un des hommes dont l'Angleterre se montre en ce moment la plus orgueilleuse. C'est le 31 janvier que sera donné ce grand opéra, dont les journaux assurent que la musique y est *essentiellement anglaise* (nous croyions que la seule musique essentiellement anglaise était celle des *nègres minstrels*, la même d'ailleurs qui s'épanouit dans le *Mikado* de M. Sullivan).

*
* *

Le théâtre de Broadway, à New-York, a donné récemment la première représentation d'un grand drame en vers de M. William Young, *Ganelon*. Le personnage principal, fils du traître qu'on sait, est un brave jeune homme qui s'est engagé au service de Colonna, comte de Corse. Il aime la fille de Colonna et en est aimé. Colonna lui promet la main de sa fille s'il bat les Sarrasins; mais, comme Ganelon ne manque pas de les battre aussitôt, le comte de Corse se dédit de sa promesse et oblige le jeune homme à s'enfuir du coup. Il est pris par les Sarrasins, devient leur chef contre Colonna, pénètre en vainqueur dans le camp de celui-ci, y rencontre sa jeune amante, se repent de sa trahison, tue le chef sarrasin, assure une fois de plus la victoire aux Corses, est blessé mortellement et rend l'âme dans les bras de celle qu'il aime. Ce drame, où l'on retrouve côte à côte le souvenir de lord Byron et celui de M. de Bornier, paraît n'avoir eu qu'un succès d'estime. Il est écrit dans une langue très soignée, mais avec un abus de formules archaïques.

*
* *

Une revue américaine a consulté diverses sommités médicales sur la question du vêtement. Mme Lucy Hale, docteur en médecine, proteste contre les cols de fourrure, qui rendent le cou et la gorge sensibles. Sa collègue, Mme Louise Bryson, dit que les Françaises sont dolichocéphales et les Anglaises brachycéphales, et qu'on ne tient pas assez compte de ce fait essentiel dans les coiffures infligées aux dames des deux pays.

*
* *

Sur vingt-trois élèves reçus cette année aux écoles de la Royal Academy, treize sont des élèves-femmes. La proportion des élèves-femmes croît d'ailleurs d'année en année, et il est question de prendre des mesures pour s'opposer à cet accaparement de l'art anglais par les dames. Quiconque a feuilleté les catalogues des expositions anglaises se sentira sans force pour protester contre cette mesure quelque peu arbitraire.

*
* *

Nous avons annoncé récemment la découverte en Allemagne d'un manuscrit inédit de Luther et les discussions soulevées par cette découverte dans la presse érudite allemande. Un graveur actuellement en prison, M. Heck, vient de trancher le problème en avouant qu'il est l'unique auteur du manuscrit; il a ajouté qu'il avait déjà *préparé* de la même façon divers manuscrits inédits, et que ce travail lui avait déjà rapporté de gros bénéfices.

Bulletin politique.

Intérieur : *Chambre des députés.* — M. Pichon a posé, le 22 janvier, une question au ministre des affaires étrangères au sujet des insinuations de la presse italienne, qui nous accuse de méditer la conquête de Tripoli et d'une partie du Maroc. M. Ribot a opposé un démenti formel à ces attaques malveillantes, et rendu un témoignage public à l'excellence de nos relations avec la Porte. — Le même jour, M. le prince d'Arenberg a appelé l'attention de la Chambre sur la situation internationale du Niger, à propos de la récente aventure de M. Mizon : la Compagnie royale du Niger n'émettra sans doute plus la prétention de se croire seule en droit d'atterrir ou de se ravitailler sur les bords du grand fleuve africain.

Le 24, M. Millerand a posé une question au ministre des beaux-arts sur l'interdiction de *la Fille Élisa;* M. Bourgeois a donné lecture de certains passages de la pièce interdite pour justifier la décision de la censure.

Le 26, M. Baïhaut a interpellé le ministre des travaux publics sur l'application de l'article 16 de la convention du 26 mai 1883 avec la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée (compte d'exploitation partielle). Par 359 voix contre 8, la Chambre a voté un ordre du jour de confiance à M. Yves-Guyot, qui s'est engagé à faire respecter les droits de l'État à l'égard des compagnies.

Le 27, M. Barthou a posé une question au ministre des affaires étrangères sur les incidents qui ont provoqué la révocation de l'abbé Pujol, supérieur de Saint-Louis-des-Français à Rome. Des explications fournies par M. Ribot, il résulte que Léon XIII a agi avec bonne foi, qu'il a été mal renseigné tout d'abord, et que, mis au courant des faits, il a exprimé ses regrets dans les termes les moins équivoques.

La manifestation de la place de l'Opéra. — La manifestation des ouvriers sans travail, annoncée par voie d'affiches, a eu lieu le 23 janvier. Plusieurs ouvriers, conduits au poste, ont été dirigés sur le dépôt de mendicité de Nanterre. Il y a eu environ cinq cents arrestations, mais les individus non porteurs d'armes prohibées ont été pour la plupart remis en liberté.

Pays étrangers : *Angleterre.* — Le Parlement a repris ses séances le 24 janvier 1891. M. Parnell a notifié son intention de présenter une motion relative à l'application du *Crime's Act* en Irlande.

Autriche. — L'écrasement du parti vieux-tchèque et la dislocation probable de sa majorité ont décidé le comte Taaffe à avancer la date du renouvellement du Reichsrath. Le décret de dissolution a paru dimanche et les élections auront lieu au mois de mars. Le point d'appui parlementaire du gouvernement cisleithan va certainement se déplacer.

Bulgarie. — Le consul général d'Allemagne à Sofia qui, depuis 1886, représente les intérêts russes en Bulgarie, a demandé, au nom du gouvernement du tsar, l'extradition de certains nihilistes résidant dans la principauté. Le gouvernement bulgare objecte que les réfugiés accusés de nihilisme sont des agents de la police russe.

Les pêcheries de la mer de Behring. — L'attorney général s'est prononcé pour l'incompétence de la cour suprême à reviser le jugement des tribunaux de l'Alaska concernant la saisie de bateaux de pêche canadiens dans la mer de Behring. Selon lui, les droits de juridiction des tribunaux de l'Alaska sont subordonnés aux droits de souveraineté des États-Unis dans la mer de Behring, question purement diplomatique.

Brésil. — Aussitôt après le vote de la Constitution, tous les ministres ont remis leur démission au maréchal Deodoro de Fonseca, en manifestant le désir de ne pas faire partie du nouveau cabinet, que M. Uchoa Barbalho a été chargé de constituer.

Nécrologie.

M. Benjamin-Constant Botelho de Magelhaes, ministre de l'instruction publique dans le premier cabinet constitué après la proclamation de la République et la constitution du gouvernement provisoire; — le prince Baudouin, fils du comte de Flandre, héritier du trône de Belgique, né en 1869. La succession masculine est assurée par l'existence d'un second fils du comte de Flandre, le prince Albert, né en 1875; — le cardinal Jean Sinsor, archevêque de Gran et primat de Hongrie, né en 1813. C'est lui qui, après l'adoption de la constitution dualiste, sacra François-Joseph comme roi de Hongrie; — M. Jacques-Eugène Armengaud aîné, ingénieur civil, l'un des fondateurs du premier cabinet pour la garantie de la propriété industrielle, né en 1810 à Ostende (ville alors française), auteur d'ouvrages scientifiques; — M. Gaetano Leopardi, de Florence, l'une des illustrations de la science médicale en Italie; — Sadullah-Pacha, ambassadeur de Turquie à Vienne, qui s'est suicidé pour des raisons demeurées inconnues jusqu'ici; — M. H. Verniers van der Loeff, avocat, député de Rotterdam, l'un des chefs influents du parti libéral à la seconde Chambre néerlandaise; — M. le baron de Schmidt, architecte viennois, d'origine wurtembergeoise; il a restauré la cathédrale de Saint-Étienne, élevé sur l'emplacement du Ring-Theatre la « Maison expiatoire » dont l'empereur consacre les revenus à des œuvres pies, et pris une part considérable à la création des monuments qui ont embelli le nouveau Vienne; — M. le baron Le Guay, sénateur monarchiste de Maine-et-Loire, ancien préfet; — M. Henri de Brouckère, homme politique belge, membre du Congrès national de 1830, chef du cabinet du 31 octobre 1852, libéral modéré.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, L.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1461)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 TOME XLVII 7 FÉVRIER 1891

« EN BLOC »

Une méthode historique.

On a gaspillé beaucoup de paroles, à la Chambre et ailleurs, à propos de *Thermidor*. Ce qui ne sera point perdu, ce sont celles de M. Clémenceau. Cette échauffourée politico-dramatique nous aura valu d'entendre formuler, « dans toute sa beauté », la thèse de la Révolution *intégrale*.

« La Révolution est un bloc, a dit l'orateur; un bloc dont on ne peut rien distraire ».

Il a parlé sévèrement des esprits faibles qui, comme M. Joseph Reinach, se permettent « d'éplucher à leur point de vue la Révolution française ».

Il n'a que dédain pour « cette vieille thèse d'école qui consiste à fixer souverainement ce qu'on peut accepter de la Révolution française et ce qu'on en doit retrancher ».

Ainsi la Révolution française, ce n'est pas un fait, c'est un dogme. Comme la doctrine de l'Église catholique, c'est à prendre ou à laisser. Hérétique qui prétend en retrancher un iota.

Après les Girondins qui ont détruit l'œuvre constitutionnelle de Bailly et de Lafayette, après Danton et Camille Desmoulins qui aidèrent à la chute des Girondins, je suis forcé d'accepter Robespierre et Saint-Just qui envoyèrent Danton et Desmoulins à l'échafaud.

Et même est-ce assez que d'accepter Robespierre et Saint-Just? Non, évidemment; il faut aller jusqu'à Lebon d'Arras, Carrier de Nantes, Fouché de Lyon; il faut adopter Héron, Fouquier-Tinville, Hermann et Sanson. — En bloc, vous dis-je.

A partir d'ici, je suis un peu embarrassé, et M. Clémenceau également, paraît-il; car il semble n'accepter pas volontiers le 9 Thermidor.

Cependant les robespierristes envoyés à l'échafaud par les thermidoriens, c'est aussi de la Révolution. Et Bonaparte, jetant par les fenêtres les thermidoriens des Cinq-Cents, — c'en est peut-être aussi.

Si j'admets Fouché mitraillant les Lyonnais, serai-je aussi forcé de le respecter en culottes et en bas de soie, comme préfet de police de Napoléon et comme ministre de Louis XVIII?

Puisque tous ces faits se sont engendrés logiquement, mon admiration aussi doit les suivre dans leur logique : ma dévotion ira fouiller dans le Sénat de Napoléon, y recueillir pieusement les reliques et détritus des hommes qui siégèrent d'abord à la Convention.

Où se termine la Révolution? Comment le savoir, puisque M. Clémenceau vient de décréter que « cette admirable Révolution, par qui nous sommes, n'est pas finie; qu'elle dure encore; que nous en sommes les acteurs; que ce sont toujours les mêmes hommes aux prises avec les mêmes ennemis ».

Jusques à quand peut-elle et doit-elle continuer? L'éminent docteur ès théologie révolutionnaire nous répond : « Jusqu'à ce que, pour l'un des deux partis en présence, la victoire soit complète. »

Mais quand sera-t-elle complète, puisqu'elle ne paraît pas l'être après cent années révolues? — Sans doute quand tous les Français, peut-être tous les bipèdes humains, de Nangasaki à Chicago, penseront comme M. Clémenceau sur Robespierre et sur *Thermidor*.

Ainsi la Révolution n'est pas seulement *intégrale* : elle est *perpétuelle*. On ne pourra pas plus, au XXe siècle, s'abriter derrière la mémoire de M. Clémenceau pour taquiner M. Floquet, qu'on ne peut aujourd'hui se couvrir du nom de Danton pour dire son fait à Robespierre. Ce serait encore, en 1991, de la *tartuferie*.

Voilà qui ne sera guère commode pour les Sardou de l'avenir, pas plus que pour les historiens soucieux de rester orthodoxes.

Car je cherche maintenant quel historien de la Révolution peut se prétendre orthodoxe. Pas Michelet, assurément, qui fait un crime à Robespierre du meurtre de Danton. Pas Louis Blanc, qui regrette l'exécution des socialistes. Pas Edgar Quinet, qui a osé dire que ce n'est pas la Terreur qui a sauvé la Révolution, que c'est elle qui a perdu la République, et qu'elle tendait à faire des Français « une nation de délateurs ». Pas même M. Hamel, qui ne défend Robes-

pierre qu'en rejetant la responsabilité des massacres sur Collot-d'Herbois ou Billaud-Varennes (1).

Où le trouver, l'historien qui enseignera la bonne doctrine à la jeunesse des écoles?

*
* *

Nous savons comment les sifflleurs du Théâtre-Français entendent la liberté de l'art dramatique. Le Maître lui-même s'est donné la peine de nous apprendre comme il entend la liberté de la critique historique.

Celle-ci se réduit à une adoration prosternée devant une collection de bons dieux, plus nombreux que ceux du panthéon hindou, et qui tous ont droit à notre encens. Les dévots n'ont pas à s'occuper de savoir si les uns ont envoyé les autres à l'échafaud. Cela ne les regarde pas. Ils n'ont pas à s'immiscer dans les querelles de famille des olympiens. Ce sont là des mystères au dessus de leur faible intellect.

Nous en sommes revenus au catéchisme, au *credo quia absurdum,* à la congrégation de l'Index. Il reste à mettre au pilon le livre d'Edgar Quinet, qui commence par ces lignes : « Le vrai moyen d'honorer la Révolution est de porter une âme libre dans son histoire ».

*
* *

Avec cette âpreté de la Doctrine, il devient trop difficile de faire son salut... révolutionnaire. Nous continuerons donc à « porter une âme libre dans cette histoire ».

Nous l'*éplucherons* avec le même soin que celle de Louis XIV, avec la même indépendance.

La méthode historique et la méthode démagogique sont peut-être deux choses différentes.

L'esprit français ne s'inclinera pas devant le *Syllabus* (mot latin qui veut dire *en bloc*) de la petite église dont M. Clémenceau vient de se proclamer le docteur et le grand prêtre.

Dieu sauve le député-prophète! Mais contre ses excommunications et ses anathèmes pontificaux, nous chercherons un appui auprès des Michelet et des Quinet, ceux qui ont le mieux aimé la Révolution, et qui l'ont le mieux châtiée.

Nous n'avons pas la prétention de « fixer souverainement » ce qu'on peut accepter ou rejeter d'elle. Nous laissons à d'autres, qui ne sont pas tous à Rome, le don d'infaillibilité.

En histoire, est-ce qu'on peut rien fixer souverainement? c'est là une idée qui ne peut entrer que dans des crânes de l'âge de la pierre.

L'histoire, comme la philosophie et toutes les sciences qui ont l'homme pour objet, est un perpétuel *devenir*. La vérité ne se laisse jamais conquérir tout entière, même par ses plus fervents adorateurs. Elle ne se laisse pas prendre à la taille.

C'est déjà bien assez des difficultés que nous opposent tantôt la rareté et tantôt l'abondance des documents, sans qu'on y joigne encore le souci d'obtenir l'approbation de M. Clémenceau ou le suffrage à roulette de M. Lissagaray.

Les erreurs que l'on commet en histoire, par enthousiasme ou engouement, engendrent les erreurs d'application pratique, c'est-à-dire les erreurs en politique.

Par exemple, M. Clémenceau s'est imaginé que Robespierre était le citoyen idéal; il s'est donc ingénié à se calquer sur lui; et il est devenu une sorte de Robespierre de notre génération.

Comme Robespierre, il se fait volontiers censeur sévère, accusateur public, dénonciateur des grands complots de la Chambre ou de la Comédie; comme lui, il nous apparaît en chef de secte et souverain pontife de la religion révolutionnaire.

Comme Robespierre, il est humain, philanthrope, sensible. Il « pleure avec nous les victimes innocentes » de la Terreur.

Comme Robespierre, quand le gouvernement « ne fait pas son devoir », il invite les citoyens à « faire le leur ». Et quels citoyens!

Comme Robespierre, il a la défiance des généraux, et quand il fait une exception, il n'a pas toujours la main heureuse. Maximilien n'avait pas seulement patronné Léchelle et Rossignol, mais aussi Bonaparte. Il n'a pu le diriger jusqu'au bout, et Bonaparte a été « Robespierre à cheval ». Nous avons failli assister à un phénomène analogue; seulement le cheval eût été noir.

Robespierre ne pouvait manquer de professer le « périssent les colonies! » C'est à M. Clémenceau principalement que nous devons d'avoir acheté le Tonkin trois fois plus cher qu'il n'aurait dû coûter, de n'avoir pris dans Madagascar qu'un pied incertain, de nous être laissé frustrer de tout un empire sur le bas Niger, d'avoir perdu la situation prépondérante que nous occupions en Égypte. — Les théories de M. Clémenceau nous ont coûté plus de territoires que les désastres de Napoléon Ier.

Robespierre exerçait le droit de couper le sifflet; M. Clémenceau ne réclame que « le droit au sifflet ». — Et c'est une preuve que tout a dégénéré depuis « les géants de 93 ».

*
* *

C'est pour éviter que certains de ces géants ne fassent des petits que nous revendiquons, nous, le droit d'*éplucher* l'histoire de la Révolution, d'admettre Mirabeau et même Danton, de faire des réserves sur Robespierre et Saint-Just, de rejeter Carrier et Fouquier-Tinville.

Notre république n'a pas besoin d'aller quémander des ancêtres parmi les juges de Bailly et de Danton : elle est fille de la Nécessité et de la Raison. Pratiquement, cela peut suffire.

La Révolution, un bloc! grand merci. Nous entendons réserver à nos petits-neveux, s'ils font des drames ou des livres d'histoire sur la troisième république, le droit d'accepter Gambetta et de faire des réserves sur M. Clémenceau.

ALFRED RAMBAUD.

(1) Dans l'*Événement* du 3 courant, M. Hamel a répondu longuement à trois lignes de mon précédent article. Démentant la « douceur » que je croyais être le fond de son caractère, il s'est même laissé aller à des personnalités inutiles. J'avais exprimé l'idée qu'il n'a défendu Robespierre qu'en « soutenant que ce n'est pas lui qui a commis les atrocités et en les rejetant sur Pierre, Paul ou Jacques ». M. Hamel n'avait qu'à démontrer que j'avais tort dans cette appréciation de son livre. Mais il ne l'a pas démontré, et il ne le pouvait pas. Donc je n'avais pas tort et je ne mérite pas ses rigueurs. Donc ce n'est pas encore lui l'historien orthodoxe, et il n'a pas qualité pour dire le dernier mot dans le débat soulevé par *Thermidor*.

LE BILAN INTELLECTUEL DE L'ALLEMAGNE

D'après un Allemand.

Voici un livre qui n'est ni amusant, ni remarquable, ni même bien fait; un livre plein d'idées bizarres et de jugements étroits, où la philosophie de Spinoza est comparée sérieusement à celle de Rembrandt, où l'auteur dénie à Darwin toute idée générale et reproche au gouvernement allemand d'avoir subventionné un recueil d'inscriptions latines, lorsqu'il aurait été plus utile de publier les chants populaires de la nation; un livre dont le titre : *Rembrandt comme éducateur, par un Allemand* (1), a un parfum pédagogique plus propre à effrayer qu'à attirer; un livre que le nom de son auteur ne recommandait pas au public, puisqu'il est anonyme et que les indiscrétions des journaux (2) ont démasqué un homme peu connu; un livre enfin de 329 grandes pages très compactes, sans une seule division par chapitres ou autrement. Ce livre vient d'atteindre, en quelques mois, sa cinquantième édition, et cela en Allemagne, c'est-à-dire dans un pays où les ouvrages sérieux ne se vendent guère en dehors du monde universitaire. Il est clair que les raisons d'un pareil succès, obtenu dans les conditions qu'on vient de voir, sont, pour ainsi dire, des raisons extra-littéraires, quel que soit d'ailleurs le talent d'écrivain de « l'Allemand » dont le volume est aujourd'hui sur toutes les tables, de la Vistule au Rhin, et de la Baltique à l'Adriatique.

Rembrandt comme éducateur est effectivement un de ces ouvrages qui visent plus haut qu'à un succès littéraire. L'auteur ne prétend à rien moins qu'à changer l'orientation intellectuelle de la nation germanique, pour des motifs longuement déduits et mis à la portée de tous dans une langue presque toujours simple et nette. Faute d'entendre l'avertissement qui lui est donné, l'Allemagne marche à la banqueroute intellectuelle, à un suicide moral d'autant plus inexcusable que le remède est plus évident; « l'Allemand » le lui indique d'ailleurs avec insistance.

Représentez-vous maintenant un livre de cette sorte tombant au milieu d'une nation au moment où elle commençait à s'interroger et à ne plus se sentir aussi sûre d'avoir pris en toutes choses la bonne route. Elle y trouve ses doutes précisés, ses secrètes inquiétudes devinées, ses déceptions expliquées, ses ambitions rassurées, et elle le dévore, parce qu'il est une action courageuse et qu'il exprime sans ménagement ce que beaucoup pensaient tout bas et n'osaient dire.

*
* *

A la suite de la dernière guerre, l'Allemagne victorieuse s'attendait à prendre un essor puissant dans tous les champs de l'activité humaine, et l'on sait si son attente a été largement remplie en politique, en industrie, en commerce, en force militaire, en richesse. Elle n'a été déçue que sur un seul point : « Après l'année 1870, écrit l'auteur de *Rembrandt*, l'essor intellectuel désiré et attendu par les Allemands ne s'est pas produit; il y a eu plutôt décadence à cet égard. » Le pays a répugné longtemps à se l'avouer, mais il a dû se rendre à l'évidence et reconnaître avec chagrin que, « moralement, Iéna a mieux valu jusqu'ici que Sedan pour les Allemands. » Les esprits clairvoyants et impartiaux n'essayent plus de nier la décadence intellectuelle de leur patrie; ils ne sont plus en désaccord que sur sa marche, qu'ils voudraient du moins croire lente, mais que quelques-uns d'entre eux « estiment rapide ».

Cet abaissement des esprits se manifeste par une stérilité générale de la faculté créatrice. L'Allemagne n'a plus d'idées, plus d'invention, ni en littérature, ni en philosophie, ni en art, ni en science : « La science se noie dans le spécialisme; il n'y a d'individualités faisant époque ni dans le domaine de la pensée, ni dans celui des belles-lettres; les arts plastiques, bien que représentés par des maîtres de valeur, manquent cependant de grandeur et sont privés par là de leur influence la plus salutaire; les musiciens sont rares, les exécutants innombrables. L'architecture est l'axe des arts plastiques, comme la philosophie est l'axe de toute la pensée scientifique; il n'existe, pour le moment, ni une architecture allemande, ni une philosophie allemande. Les grands coryphées disparaissent dans toutes les branches : les rois s'en vont. »

Voilà un tableau bien sombre. L'auteur le pousse encore plus au noir lorsqu'il passe aux détails et développe sa thèse. Il lui arrive d'exagérer, d'être injuste; mais il y a beaucoup de vrai dans ces pages amères. Personne ne peut nier qu'en littérature, l'Allemagne est actuellement un désert, où ne fleurit plus que le roman pour dames et où M. Paul Heyse est un grand homme. « — Et le pire est, ajoute spirituellement l'auteur, qu'il l'est à bon droit » — faute de mieux.

En poésie, l'Allemagne n'a même pas un faux grand homme. Elle est obligée de se contenter de commentaires sur les vers des autres ou sur ses poètes morts. Les Muses germaniques ne dansent plus. Le pays possède, en revanche, toute une armée de maîtres de danse très savants, qui ont appris à disséquer et savent admirablement la myologie, et c'est assurément une grande consolation; mais l'auteur regrette néanmoins le temps où les Muses dansaient.

(1) *Rembrandt als Erzieher*, par un Allemand. — Leipzig, Hirschfeld.

(2) Voici une note que j'emprunte à la *Gegenwart*, de Berlin : — L'auteur du *Rembrandt* est le docteur Julius Langhelm, d'Eckernfœrde (Slesvig), qui a été occupé pendant un certain temps à l'Institut archéologique de Rome, et qui vient de s'établir à Vienne, après avoir habité Dresde en simple particulier.

Morte aussi la philosophie, en ce sens « qu'il n'existe plus en Allemagne un système quelconque ayant vie ». Les conséquences s'en font lourdement sentir dans le domaine de la science, où l'absence de philosophie entraîne l'absence de synthèse. C'est parce que les savants ont perdu le sentiment des rapports qui existent entre les phénomènes isolés et l'ensemble de l'univers, entre la partie et le tout et, réciproquement, entre le tout et ses parties, que « la science d'aujourd'hui fait des débauches de détails à s'en gâter l'estomac. On réclame depuis longtemps des artistes qui pensent; on réclamait même, récemment, des *bonnes qui pensent;* n'aurait-on pas le droit d'exiger aussi des savants qui pensent? Les individualités intellectuelles, qui ne sont certainement pas inférieures en nombre et en qualité à ce qu'elles étaient autrefois, vont immédiatement se faire pulvériser dans le grand moulin du spécialisme... d'où l'envahissement de la science par des médiocrités; les personnalités disparaissent et sont remplacées par des numéros ».

Le spécialisme est en ce moment « la malédiction » de la science germanique. A force de regarder dans leur microscope, les savants allemands « ne savent plus voir le monde ». Les détails leur cachent l'ensemble et leur esprit devient myope comme leurs yeux. « L'Allemagne d'à présent est pleine de gens à lunettes, au moral aussi bien qu'au physique. » L'habitude d'enregistrer des faits a fini par déshabituer du maniement des idées, et l'on en est venu au point d'oublier que les faits sont subalternes, qu'une science uniquement composée de faits est, par cela même, subalterne; et que la science supérieure commence avec la divination des lois générales dont les faits nous fournissent les données. Jadis, on était trop porté à inventer des théories en l'air, qui ne reposaient pas sur des observations sérieuses. On verse maintenant dans l'excès opposé; on ne tire point parti des observations pour en déduire des théories. Il est temps de prendre un juste milieu, convenant mieux au génie de la nation, lequel n'est « ni de penser sans savoir, comme autrefois, ni de savoir sans penser, comme de nos jours ».

L'auteur de *Rembrandt* me semble trop dur pour la science germanique. Il ne me siérait pas d'avoir un avis touchant les sciences naturelles; mais les érudits allemands ont fait autre chose en histoire ou en philologie que de « cataloguer, inventorier, enregistrer », et il faut avoir du parti pris pour définir l'ensemble de leurs travaux « une littérature de manuels », où les faits sont accumulés sans aucune critique. Le passage que voici, très juste en soi et en tant que théorie, devient du pamphlet appliqué aux œuvres d'un Ranke ou d'un Mommsen, deux des historiens visés tout spécialement par l'auteur de *Rembrandt*.

« Faire des recherches historiques, c'est de la science; écrire l'histoire, c'est de l'art. Il ne faut pas confondre ces deux ordres d'activité intellectuelle. Quand on se borne, comme cela a lieu si souvent aujourd'hui, à passer au crible de menus faits, on n'a accompli que la moitié du travail, et non la meilleure. Il y a deux sortes de critique : l'une sépare le vrai du faux; l'autre discerne l'essentiel de l'insignifiant. La première est négative et éliminatrice, et par conséquent d'ordre inférieur; la seconde est positive et organisatrice, et par conséquent d'ordre supérieur. Aujourd'hui la science allemande, dans ses diverses branches historiques, s'occupe surtout de la première espèce de critique; elle met au jour des faits innombrables, sans s'inquiéter de leur valeur; aussi n'accomplit-elle que la moitié de sa vaste tâche. »

L'exagération gâte les meilleures thèses, et c'est dommage, car la leçon venait bien à propos. Nous nous sommes engoués en France de l'érudition allemande, au point d'en copier jusqu'aux défauts. Oubliant que les faits ne sont que les cailloux d'où doit jaillir l'idée-étincelle, nous nous sommes mis à bayer d'admiration devant les tas de pierres de nos voisins, et à tâcher d'en faire d'aussi gros, au lieu de les leur prendre pour en construire des édifices. Nous avons brouillé les rangs, nous aussi, et cessé de mettre une différence convenable entre l'homme qui se contente de savoir et celui qui invente et crée. Pour un peu, nous avouerions que nos pères ont fait fausse route, et que le génie n'est en effet qu'une longue patience. C'est aux disciples quand même et sans choix de l'érudition allemande que je dédie la citation suivante :

« La science des dix dernières années... a déjà beaucoup plus de matériaux que sa pensée ne pouvait en utiliser. Il y a maintenant un fort surplus de recherches. Il faut tout d'abord l'épuiser par un fort surplus de pensée. On ne peut donc que conseiller au spécialiste, pour le moment, de renoncer temporairement aux recherches, et de s'adonner à penser jusqu'à ce que l'équilibre se soit rétabli, dans son cerveau et dans la science en général, entre les deux systèmes intellectuels. Ce résultat une fois obtenu, le plus pressant souci de la science, comme de l'individu, devra être de conserver ce palladium. »

*
* *

La décadence constatée, il s'agissait d'en montrer les causes. Le *Rembrandt* en signale plusieurs, sur lesquelles il s'étend de façon très inégale. La première, au sujet de laquelle il est inépuisable, n'est autre que la mauvaise qualité de la culture intellectuelle en Allemagne. Un champ mal labouré et mal ensemencé donne une mauvaise récolte. C'est ici le cas, et la faute en est aux fermiers et aux laboureurs, c'est-à-dire aux universités et aux professeurs, qui ont méconnu leur mission et qui travaillent à stériliser la jeunesse par l'étroitesse et le terre-à-terre de l'enseignement. Des faits, des faits — ils ne voient que cela, n'entassent que cela dans les

jeunes esprits qui leur sont confiés, et n'opèrent même pas un triage : pourvu que les faits tiennent de la place, toute la place, qu'il ne reste pas un pauvre petit coin pour une pauvre petite idée, ils sont contents d'eux et de leur œuvre : « — Le professeur est la maladie nationale allemande. L'éducation allemande actuelle est une espèce de massacre des Innocents. Ce sont deux vérités qu'on ne peut assez répéter. »

Infortuné professeur allemand! Il ignorait, lui qui sait tant de choses, combien la roche tarpéienne est proche du Capitole, et ses réflexions doivent être bien amères, maintenant qu'il est en train de faire le saut. Recevoir sur la tête, dans la même année, les cinquante éditions de *Rembrandt* et le discours de l'empereur Guillaume sur la réforme de l'enseignement, c'est vraiment beaucoup. Il n'aura même pas la consolation d'être plaint comme le méritaient ses bons et loyaux services. Il commençait à ennuyer ses élèves, à qui le jeune empire a mis dans la tête toutes sortes d'ambitions sans aucun rapport avec les lettres. Les familles étaient ébranlées dans leur vénération traditionnelle pour le *Herr Doctor*, depuis qu'une voix auguste avait proclamé qu'il rendait les petits Allemands myopes et ne leur apprenait rien d'utile. Son prestige avait pâli auprès des femmes lors de l'avènement de l'irrésistible sous-lieutenant, à la taille cambrée et au regard vainqueur. Il avait froissé ses confrères de l'étranger par son mépris pour quiconque comprenait autrement que lui le but de l'enseignement. Sa disgrâce ne touchera profondément que lui-même, bien qu'elle soit réellement très cruelle. Il était, il y a vingt ans, le roi de l'Allemagne; ainsi que le rappelle l'auteur de *Rembrandt*, un professeur dans une petite ville universitaire était alors pour ses concitoyens « le cerveau du monde » ; mais où sont les neiges d'antan? Aujourd'hui il est traité couramment de fléau, et on le rend responsable du déclin intellectuel de son pays.

Le livre dont nous nous occupons s'en prend surtout aux méthodes d'enseignement appliquées dans les universités :

Un professeur a-t-il un cœur? demandait jadis Lessing. Un professeur a-t-il une tête? pourrait-on demander aujourd'hui en voyant combien le sens de la vie générale du monde fait défaut à la plupart des sommités de l'enseignement actuel. L'université allemande est une de ces choses qui sont devenues dans le cours des temps juste le contraire de ce qu'elles étaient à l'origine; le nom de *spécialité* lui conviendrait mieux, car elle ne contient que des spécialités. Chaque professeur en représente une, et il en est fier. Mais une collection de cent spécialités juxtaposées l'une à l'autre est bien loin d'être une université. Cent chevaux gris ne font pas un cheval blanc, disait énergiquement Gœthe. On n'arrive à l'universalité que par un développement intérieur; ce mot est étroitement lié à celui d'humanité. Si l'Ancien Testament ne se transforme pas au moment voulu en Nouveau Testament, il devient un Talmud; mais il n'est pas à souhaiter que la science allemande se fasse talmudique, elle penche déjà de ce côté-là. Pour que les universités refleurissent, il faut qu'elles fassent de nouveau honneur à leur nom: il faut que les spécialités reviennent à l'*universum* et s'y subordonnent.

Nous n'en avons pas encore fini avec les méfaits du professeur allemand. Néfaste pour l'intelligence, son enseignement est également pernicieux pour la beauté de la race. L'érudition a de tout temps enlaidi l'humanité, témoins les bustes d'Aristote. Elle enlaidit aujourd'hui les Allemands, témoins « la figure doctrinaire d'un Virchow à lunettes ou les traits hachés et critiques d'un Mommsen ». Si je comprends bien l'auteur de *Rembrandt*, à peine peut-on dire qu'un professeur allemand soit un homme, et quiconque se met à son école n'est aussi qu'un être inférieur, voué aux lunettes dès son berceau, ratatiné quant à l'entendement et affligé, comme Aristote, d'un visage « flasque ». Il est grand temps de prendre un parti énergique. « Après le moyen âge ou ère chevaleresque est venu l'âge moderne ou ère du professeur; place maintenant à l'ère de l'*homme*. L'Allemand actuel a à choisir entre les deux : être *homme* ou être *professeur*. »

Le professeur n'est cependant pas seul coupable de l'abêtissement de l'Allemagne. Il a des complices. L'un d'entre eux étant d'humeur fort chatouilleuse, l'auteur a dû le traiter avec les ménagements acquis aux caractères incommodes. On devine sans doute qu'il s'agit de l'officier prussien, dont l'influence littéraire a laissé à désirer. « Le lieutenant prussien... est assurément un bon modèle, mais il n'est pas suffisant, par son rang extérieur comme par ses lumières, pour diriger notre vie politique ou peut-être même notre vie intellectuelle; il est placé, en moyenne, à un point de vue subalterne. Cela ne lui ferait pas de mal, tout en gardant intactes ses qualités actuelles, d'apprendre quelque chose du bourgeois allemand. Depuis 1870, on l'a volontiers couronné de lauriers, mais il est connu que le laurier a une vertu narcotique. C'est une chose que personne ne doit oublier. »

On ne saurait avoir la main plus légère et indiquer plus discrètement que le lieutenant prussien n'est pas tout à fait un bienfaiteur des lettres. Reste à savoir s'il le regrette, et s'il n'en trouverait pas l'idée impertinente.

Le troisième coupable de l'anémie littéraire de l'Allemagne est la ville de Berlin, à qui les événements politiques ont assuré la suprématie sur le pays tout entier, et qui est justement la ville la moins allemande de l'empire. Berlin est berlinois, ce qui n'est pas la même chose que d'être allemand, puisque c'est le contraire : « L'esprit berlinois est l'opposé de la vraie nature allemande. Gœthe l'a souvent éprouvé et exprimé. Berlin est le seul lieu dont il se soit déclaré tout haut

l'antipode. » L'esprit berlinois est la quintessence de l'esprit prussien, lequel est froid, sec, fermé à l'enthousiasme et au sentiment. Il forme à la capitale politique de l'empire une atmosphère intellectuelle stérile, vide de pensée comme de sentiment, où l'on se contente de cataloguer et où l'on a presque peur des gens à idées. En un mot, le nouveau Berlin, qui a grandi si rapidement, n'est qu'une « ville américaine ». Le mot de Mirabeau sur la Prusse de Frédéric-Guillaume II n'est plus vrai appliqué au pays en général; il l'est plus que jamais appliqué à la culture prussienne. « La pourriture avant la maturité : » tel est le bilan intellectuel du royaume des Hohenzollern.

Par bonheur pour l'Allemagne, la guérison est entre ses mains, si elle se rend compte du mal et qu'elle le soigne avec énergie.

*
* *

Elle souffre, en ce moment, d'une erreur psychologique. Le fond du naturel germanique est l'individualisme. L'Allemand est individualiste dans les moelles. Aussi haut que puisse remonter l'historien, c'est là son don inné, sa faculté maîtresse. Il l'est, pour ainsi parler, par excellence, et ne peut se développer harmonieusement qu'en obéissant à cette loi primordiale de sa nature. Chaque fois qu'on gêne chez lui la libre expansion du génie individuel, on appauvrit du même coup toutes les facultés nobles de son âme, et c'est précisément ce qui s'est produit pour notre génération. Le génie germanique a été violenté, poussé hors de sa voie par les influences que nous avons essayé d'analyser, et il a compromis dans cette aventure son don le plus rare et le plus original. L'individualisme se meurt : il faut se hâter de le ressusciter, car le salut est là.

« Avoir de l'individualité, c'est avoir une âme. » Le principal est d'avoir une âme, disait Gœthe de l'artiste, et le mot est vrai de tous les hommes, aussi bien du savant que du poète, du chimiste que de l'ouvrier. De l'âme, et non de l'intelligence, viennent l'amour de la vérité, le sérieux des idées, la sérénité du cœur. C'est par elle que l'homme prend à la vie un plaisir sain, ce qui n'est point le cas, présentement, en Allemagne. Le spécialisme du XIXe siècle a glacé et engourdi l'âme allemande. Le XXe siècle a pour mission de la ranimer, afin que le règne du professeur finisse et que celui de l'Homme commence.

La nature avait destiné le peuple allemand à être « l'aristocratie du monde ». La direction intellectuelle de l'Europe lui revient de droit, et il la prendra, s'il a le courage de refaire son éducation et de revenir nettement à l'individualisme. « La culture allemande a besoin d'une renaissance. Une renaissance ne peut avoir lieu qu'en se conformant aux principes de la naissance, et cette dernière ne peut avoir lieu qu'en se conformant aux principes de la personnalité. Tout l'indique, tout y pousse, tout en dépend. »

Le réveil de la personnalité doit avoir lieu dans tous les domaines de l'activité humaine : « A *l'individualisation* en art et en science doit s'ajouter *l'individualisation* en politique. De même qu'à la fin du siècle dernier, une renaissance politique de l'Allemagne se préparait à sortir de la renaissance intellectuelle, de même une renaissance intellectuelle doit se préparer à sortir, dans notre fin de siècle, de la renaissance politique. » Le devoir de tout Allemand est de favoriser l'heureuse évolution qui remettra le génie national dans son vrai chemin : « Les dieux et les hommes, les poètes et les prophètes, l'homme et la femme crient à l'Allemand : sois Allemand! » Or, « être Allemand, » encore une fois, c'est être individualiste; et la première condition pour le devenir à nouveau, c'est de réformer l'éducation de fond en comble. D'où cette conclusion : « La nouvelle vie intellectuelle des Allemands n'est pas l'affaire des professeurs; elle est l'affaire de la jeunesse allemande. » Celle-ci n'aura qu'à étudier l'œuvre de Rembrandt, le plus individuel de tous les peintres, partant le plus allemand (bien qu'il soit Hollandais), pour retrouver la bonne piste en littérature, en science, en art, en philosophie, en politique, en sentiment, car il n'y a rien qu'on n'apprenne en regardant les tableaux et les eaux-fortes de Rembrandt. D'où le titre de l'ouvrage : *Rembrandt comme éducateur*.

Il ne restait à l'auteur qu'à indiquer le moyen d'appliquer le remède. L'Allemagne aura beau regarder les tableaux de Rembrandt aux siècles des siècles, ce n'est pas cela qui l'empêchera d'être myope de corps et d'esprit, si elle n'y ajoute des expédients plus pratiques. Comment faut-il s'y prendre pour remonter le courant et défaire l'œuvre des vingt dernières années? Comment empêcher que la suprématie de la Prusse ne porte ses fruits moraux aussi bien que ses fruits matériels? Comment réconcilier ensemble la discipline prussienne et l'individualisme, le militarisme et la haute culture? Comment concilier l'inconciliable?

Autant de questions que l'auteur de *Rembrandt* laisse sans réponse, et pour cause. Il a fort bien vu quel était le but à atteindre, et je ne jurerais pas qu'il ne se soit pas flatté d'avoir à demi gagné la bataille par ses exhortations, ce qui serait une preuve de naïveté; on ne vient pas à bout de l'esprit prussien par des exhortations, quelque éloquentes qu'elles puissent être. Quoi qu'il en soit, que pouvait-il faire de plus que de formuler des vœux? L'Allemagne d'à présent est dans la main de l'empereur Guillaume II. Il serait puéril, autant qu'imprudent, de donner des conseils au souverain du monde qui en accepte le moins.

La lutte à laquelle un simple écrivain convie la nation germanique n'est pas chose nouvelle. Elle se poursuit depuis les origines avec des chances diverses, et elle s'est produite ailleurs encore qu'en Allemagne. L'esprit prussien n'est ici que le représentant des tra-

ditions d'autorité, de discipline et de formalisme légnées à l'Occident par l'empire romain, et il y a vingt siècles que la guerre s'est engagée dans toute une moitié de l'Europe entre ces traditions et les goûts de liberté, d'indépendance intellectuelle, de fantaisie dans l'imagination et d'imprévu dans la conduite, dont l'ensemble constitue l'individualisme. La question agitée dans *Rembrandt* a été, depuis le commencement de l'ère chrétienne, la question centrale de l'histoire universelle.

On sait comment les pays latins ont été conquis par ce que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, le romanisme. La Germanie avait échappé à ce joug; mais l'Église en la convertissant, les successeurs de Charlemagne en y mettant le siège du Saint-Empire, y introduisirent la tradition romaine, et le combat s'engagea aussitôt entre celle-ci et l'individualisme. Ils eurent chacun leurs victoires, leurs heures de triomphe et de domination, puis vint la Réforme; le romanisme sembla vaincu en Allemagne, et il l'était peut-être sans la Prusse, qui le recueillit précieusement et s'en servit pour mâter le génie national. Elle eut une armée d'automates, une administration toute-puissante et touchant à tout, un gouvernement absolu, et elle dressa ses sujets à accepter tout cela. Depuis la dernière guerre, c'est l'Allemagne entière qu'elle dresse à ne pas avoir d'autres idées et d'autres volontés que celles qui sont compatibles avec une discipline forte et ombrageuse. Elle est en très grande partie responsable de la situation morale du pays.

Il est trop commode, en vérité, de tout rejeter sur l'enseignement, ainsi que le fait l'auteur de *Rembrandt*. Le professeur allemand joue dans son livre le rôle de l'âne de la fable :

> Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout *le* mal.

Je ne suis point suspect d'engouement pour les méthodes allemandes d'enseignement. Il me sera permis de rappeler qu'il y a plus de onze ans, alors qu'elles faisaient fureur en France, j'en ai signalé les dangers et prédit les fâcheuses conséquences dans ces mêmes colonnes (1). Mais il est pourtant trop injuste de leur attribuer entièrement, à elles seules, la décadence intellectuelle d'un pays soumis à la stupide férule du sous-officier, de les accuser de la mort de l'individualisme, quand l'univers entier sait que la Prusse travaille depuis deux cents ans à l'étrangler. C'est elle qui le tient à la gorge, et elle ne le lâchera pas, quand l'Allemagne dévorerait encore cinquante autres éditions de *Rembrandt comme éducateur*.

ARVÈDE BARINE.

(1) *Revue politique et littéraire* du 12 juillet 1879. — *Des méthodes allemandes dans l'enseignement.*

SYLVIANE (1)

V

L'OS DE THOMAS CORNAZ

Pas une parole dans « la salle », chez les Bassac. Sauf mon oncle, du plus misérable appétit; sauf M. Vincent, tourmenté par ses douleurs; sauf moi, plus friand des crèmes, des barquettes, des biscotins du dessert que des soupes et des viandes encombrant la table, chaque paysan dépêchait son assiettée violemment, avec une sorte de fureur, et se taisait. Ce silence avait quelque chose de solennel, presque de religieux.

Le seul bruit, pendant la première demi-heure fut celui des mâchoires lancées à toute vitesse, d'un élan enragé. L'adjoint, Constant Verdier, mâchait avec des ronrons, des halètements inexprimables; puis, à tout propos, déposant la fourchette, il portait à l'estomac sa main droite large étalée, s'étirait le cou, avalait. Son gosier était-il trop étroit pour le passage des morceaux qu'on lui imposait? Je ne sais. Le renflement anormal de sa poitrine, de son dos de bossu, lui procurait-il quelque gêne? Je ne sais. Le fait est qu'une fois, sous l'effort de la déglutition, ses joues se gonflèrent au point que je craignis de les voir éclater sous l'effort et que j'en fermai les yeux.

Par exemple, le maréchal ferrant Luc Valat et le sabotier Bernard Cabanes se montraient d'une retenue, d'une modération dignes d'éloge; l'un et l'autre, encore que Cévenols des monts d'Orb, me rappelaient les manières décentes, non sans distinction, de MM. les desservants des paroisses voisines, dont, sur le conseil de mon oncle, j'observais les façons à notre table, depuis le potage jusqu'au dessert... Quand je songe à l'art que savait mettre M. l'abbé de Massol, curé du Mas-Blanc, à déplier seulement sa serviette, à se l'accrocher au cou sans froisser son rabat! Et au café, quelle élégance! quelle finesse! quels jolis mouvements de ses doigts aux ongles rosés, étincelants d'une transparence d'agate! Il faut le dire, M. l'abbé de Massol était de noblesse, et les autres...

Il se produisit un scandale, un scandale abominable. Le cordonnier Cornaz, le père de Mélie, était un homme de quarante-cinq ans environ, rugueux et fort comme un châtaignier de Fontjouve, où poussent les plus beaux arbres de la contrée, poilu et râblé comme un loup du Roc de Bataillo, où naissent et vivent les loups les plus féroces du pays. J'ignore quel os effroyablement dur de mouton lui avait servi M. Vincent, lequel petit à petit recouvrait la liberté de ses bras, et en même temps le rire charmant de son visage très affable — vraiment un visage de riche.

(1) Suite. — Voy. le n° du 31 janvier.

— Eh bien, Cornaz, dit M. le maire, entendant le cordonnier faire autant de bruit à la table de la salle, que Verjus au râtelier de l'écurie.

— Soignez tranquille, monsieur Vincent, j'en viendrai à bout ou j'y perdrai mon tire-pied! mâchonne-t-il, travaillant de force.

— Lâchez donc cet os de gigot, intervient mon oncle; on n'entend que vous ici.

— Le lâcher!... Vous m'en direz des nouvelles, monsieur le curé.

Un long craquement éclate, un vrai craquement de carnassier, — le craquement de la mâchoire d'un loup sur le crâne dur d'une vieille brebis. L'effort a été si pénible, que le front de Cornaz, ses lèvres, son menton particulièrement, prennent des reflets de braise, et que ses yeux deviennent rouges comme s'il allait en jaillir du sang. Mélie qui, avec Galibert, aide la Bassague dans le service, — aux Cévennes, les femmes, plus servantes que maîtresses, s'assoient rarement à la table de famille — Mélie, honteuse, se sauve vers la cuisine en poussant un cri.

— Quand je vous le disais à tous!... bredouille le cordonnier, triomphant.

— C'est égal, Cornaz, il serait prudent de boire un coup là-dessus, dit le garde champêtre soulevant la dame-jeanne.

— Doucement, compère Vigneron, intervient M. Vincent, qui sourit.

— Oh! ça me connaît, le vin de vos vignes, monsieur le maire.

— Je ne vous interdis pas de « siffler un peu la linotte » en ce grand jour de Noël...

— Le plus grand jour de la terre et des cieux, interjette mon oncle.

Puis il ajoute d'élan :

« C'est aujourd'hui le jour de notre Rédemption, *Hodie illuxit nobis dies Redemptionis.* »

— Tâchez, Vigneron, de ne pas dépasser les bornes, insiste M. Vincent, faisant les gros yeux à l'ancien maître d'école de Truscas.

— Et d'autant plus, monsieur le maire, que j'ai l'intention, si vous voulez que je vous amuse un brin à l'habitude, de vous conter « l'Histoire du crucifix de Tarrassac-le-Haut, et l'Histoire aussi de M. l'abbé Victor Sylvian, de la métairie des Ormades». Vous comprenez, je dois laisser à ma tête toutes ses clartés, et je boirai tant seulement quand il le faudra pour donner du jeu à ma langue et à mon gosier.

— Une histoire! s'exclament ensemble Bassac, Verdier, Cabanes, Valat, Galibert, Mélie.

Cornaz, la gorge éraillée, saignante peut-être, n'articule un mot ni ne bouge, recueilli, effaré, penaud.

— Votre histoire est-elle convenable au moins? interroge mon oncle qui, avec son appétit de chardonneret, a été rassasié dès la première becquée, et ne serait pas fâché d'être un peu diverti.

A la voix de M. le curé, qu'elle entendrait du paradis, Prudence, accroupie sur le perron du foyer, où elle mange je ne sais quoi, à côté de la Bassague, saute jusqu'au garde champêtre.

— Je pense bien, lui corne-t-elle aux oreilles, que vous n'allez pas tirer de votre sac quelqu'une de ces sornettes malséantes, comme vous en servez tant, pour deux sous, aux mauvaises filles et aux mauvais garçons de la contrée. En premier, je commence par vous déclarer que, moi, je suis dure à la desserre, et que vous ne devez pas attendre un denier de ma poche. En second, je vous préviens que j'ai apporté ici mon bâton d'épine et que je vous remiserai la langue derrière les dents, si vous prenez le chemin de manquer de respect à M. le curé ou à M. le neveu...

— Mais, Prudence, c'est justement M. le neveu qui ne décesse de me tirer la manche et de me demander une histoire, balbutie Jean Vigneron, ébaubi.

— Ça, c'est différent, conclut-elle subitement calmée... Oh! si M. le neveu vous tire la manche!...

Elle regagne sa place, réinstalle son assiette sur ses genoux; puis, mes yeux ne la quittant pas, je la vois qui fait à M. le curé un signe accompagné d'un haussement d'épaules imperceptible qui équivaut à un acquiescement.

— Puisque mon neveu le désire, murmure mon oncle, cédant à son tour à son immense tendresse pour moi, puisque mon neveu le désire... Toutefois, Vigneron, vous me jurez qu'en tout ce que vous avez à nous raconter, il n'y aura pas un mot?...

— C'est deux miracles que je vais vous dire par le menu : un que je n'ai point vu, mais un autre auquel j'ai assisté comme je suis là. Vous entendez, n'est-ce pas, monsieur le curé, que des miracles du bon Dieu ne ressemblent pas à des amourettes pour amuser les gens?...

— Des miracles?... Vite! vite!

VI.

JEAN VIGNERON, DE TARRASSAC-LE-HAUT.

Pour se donner du ton, notre homme dépêcha son verre; puis il commença son récit d'une voix haute et vibrante. On aurait cru un merle parmi les genevriers du Jougla, non loin des bergeries des Bassac, où je tendais journellement des pièges, sous la direction de Galibert.

— Vous me connaissez depuis longtemps. Malgré ça, je veux agrandir vos connaissances sur ma personne. Moi, Jean Vigneron, je ne suis pas de Camplong, aux monts d'Orb; je suis de Tarrassac-le-Haut, dans l'Espinouze, une montagne qui en vaut une autre, je vous le promets. En quittant le régiment — il y a dix-huit ans de ça — l'idée me traversa de rentrer dans ma paroisse, comme font généralement les sol-

dats une fois leur congé en poche; mais je pensai que je n'avais plus que des tombes chez nous, que je ne possédais pas un pouce de terre en toute l'étendue du pays, et je tournai le dos à Tarrassac, où je n'ai plus bouté les pieds. D'ailleurs, je ne sais quelle humeur coureuse m'emportait à voir des villes et des villages, encore que j'en eusse vu à me remplir les yeux, particulièrement en Espagne, une contrée pas riche, mais qui ne va pas sans offrir beaucoup d'agrément au soldat, surtout du côté des femmes et du côté du vin.

— Vigneron, interrompit mon oncle, si vous tenez à m'être agréable, vous négligerez le chapitre des femmes et celui du vin...

— Et je le négligerai d'autant plus volontiers, ce chapitre, monsieur le curé, que ces femmes espagnoles, sans vouloir en dire du mal, car il s'en rencontre de jolies dans la bande, sont pour le général petites, maigrelettes, rabougries et noires comme des taupes. Pour le vin, quoique un peu épais d'ordinaire, les lèvres et l'estomac s'y accoutument à la longue, et je vous assure, monsieur le curé, qu'il vous a un esprit et un bouquet!...

— Passons, je vous en supplie, et sur cet esprit et sur ce bouquet.

— Je m'en allais donc à la débridée, tantôt par un chemin, tantôt par un autre, plus content que Baptiste, plus gai qu'un robinet ouvert, chantant à gorge pleine les refrains du régiment, celui-ci en premier :

« Le duc d'Angoulême
Est la valeur même :
Il prendra Madrid
Comme pie au nid. »

— Et de quoi viviez-vous, durant cette vie de vagabond sur les routes? lui demanda notre gouvernante, au moment où il finissait son couplet lancé à toute voix à travers la salle des Bassac.

— Vivre, Prudence! vivre! Est-ce qu'il est possible de mourir de faim, quand tout est neuf en nous : les dents, les jambes, les bras, et que nous avons au bout des ongles un courage d'enfer pour nous défendre contre les attaques des gens? J'aurais bien voulu, si mon estomac réclamait pitance, que quelqu'un se fût levé pour m'empêcher de prendre des raisins où il y en avait, des prunes, des figues, des pommes, des amandes, des sorbes où il y en avait!...

— Et où preniez-vous du pain pour ces repas qui ne me paraissent ni très substantiels ni très catholiques? interrogea mon oncle, ses beaux yeux candides démesurément ouverts.

— Et la charité, monsieur le curé? et la charité du brave monde?... Moi, dans les mille endroits de cette Espagne et de notre France, où j'ai sué des étapes à n'en plus finir, le bon cœur des gens m'a servi toujours de boulanger...

— Vous avez raison, mon ami, murmura mon oncle : l'homme trouve un frère dans son semblable. Dieu lui-même a prononcé ces paroles touchantes : « Soyez frères, *Fratres estote!* »

— C'est égal, Vigneron, intervint M. Vincent, à votre place, en quittant l'armée, je n'aurais pas mené cette vie de hasard qui vous exposait, chaque matin, à vous colleter avec les gendarmes. S'il vous déplaisait de retourner à Tarrassac-le-Haut pour vous y reprendre à la terre, qui vous aurait reconnu, car la terre natale nous aime, il fallait vous louer dans une métairie, soit pour la conduite des champs, soit pour la conduite des troupeaux.

— Et les femmes, monsieur le maire? et les femmes? Vous devez vous souvenir en quel état j'étais à mon arrivée ici... J'avais été bouvier au Pradal, maître d'école à Truscas... Ah! les femmes!... acheva-t-il douloureusement, les femmes!...

— Les femmes?... glapit notre gouvernante de la cure, subitement hérissée de toutes ses nippes, comme une poule couveuse de toutes ses plumes à l'approche du renard ou du loup.

— N'ayez peur, bonne Prudence, il ne sortira pas de ma bouche un mot pour offenser soit M. le curé, soit M. le neveu. Laissez-moi vous certifier tant seulement que toutes les femmes de la création ne vous ressemblent pas, qu'il en existe de méchantes qui prennent un homme à leurs manigances pareillement à un oisillon au trébuchet, pour le plumer d'abord et le manger après. Encore que j'aie quelque vigueur dans les membres, au sortir du régiment j'ai été pris, moi, j'ai été plumé à ras de la peau et à moitié mangé. Que voulez-vous? il faut que vie se passe, quand on est homme...

— Comment s'appelait la particulière? demanda Cornaz, le nez en l'air.

— Était-ce une Espagnole? s'informa gaiement Bernard Verdier.

— Vous êtes bien curieux, monsieur l'adjoint... Oui, c'était une Espagnole, et elle s'appelait Josa — un nom de Valladolid, son pays.

— Je suppose, Vigneron, puisqu'il vous convenait de vivre avec une femme, que vous l'aviez épousée en quelque église de cette Espagne où vous étiez, insista notre Prudence.

— Assez! dit mon oncle, allongeant le bras vers le garde champêtre.

Puis, s'adressant à lui seul, avec une extrême douceur :

— Mon ami, il conviendrait peut-être de sauter à pieds joints sur certaines particularités de votre vie et d'aborder tout de suite le récit merveilleux que vous nous avez annoncé. Ce jour unique de Noël ne tolère rien de trop intime, car ce qui nous touche exclusivement est petit, misérable devant la naissance radieuse du divin Sauveur. Puisqu'il vous a été accordé de voir ce que voient rarement des yeux humains, de voir un

miracle, d'y « assister », édifiez-nous, et ne vous arrêtez pas plus longtemps à des aventures sans intérêt. Nous savons les dangers qui, pour l'homme, peuvent venir de la femme. Vous dites : « La femme prend l'homme au trébuchet comme un oisillon sans défense, le plume et le mange. » Nous connaissons cela, car il est écrit au saint livre de l'*Ecclésiaste :* « Les bras de la femme sont semblables au filet des chasseurs, *laqueus venatorum.* »

— C'est drôle tout de même, monsieur le curé, ce qui m'arriva. Jugez-en... Entre cette Espagnole et moi, il s'élevait souvent des disputes, et les coups, d'aventure, tombaient ensemble avec les paroles. Eh bien! quand, il y a dix ans, je la perdis d'une fièvre à Maurian, où nous faisions la récolte des châtaignes, chez M. Garrigues, j'eus un tel chagrin qu'à mon tour j'en manquai rester sur le carreau. Expliquez ce mystère si vous pouvez, vous qui êtes instruit dans les livres plus que moi : Josa, trimant à mes côtés dans les châtaigneraies de M. Garrigues, je la tourmentais, la tarabustais, la menaçais de l'abandonner, de la renvoyer dans son pays; Josa enterrée au cimetière de Maurian, je lui demandais pardon, je pleurais toute l'eau de mon corps, et j'aurais donné plus que ma vie pour lui rendre un brin de la sienne, dont je ne pouvais me passer à présent... C'est vers cette époque qu'allant parmi les monts d'Orb sans direction, en homme perdu, hurlant des fois comme une bête, j'eus le bonheur de m'arrêter un soir à Camplong, de soulever la cadole de M. Vincent Bassac pour demander un morceau de pain ou du travail si on pouvait m'en donner. On me donna travail et pain, tout ce que je voulais...

— Et, six mois plus tard, interrompit M. le maire, trop modeste pour entendre un long éloge de sa charité, et six mois plus tard, appréciant par la lecture de votre congé votre courage à l'armée, appréciant votre bonne conduite dans la paroisse, je vous nommai garde champêtre de la commune et aussi un peu secrétaire de la mairie, ayant vu votre écriture, moins embrouillée que celle de l'instituteur Landrinier.

— Merci de nouveau, monsieur le maire... Maintenant, après m'être un brin essayé la langue, je me trouve en mesure de vous conter, du commencement à la fin, les miracles magnifiques du crucifix de Tarrassac-le-Haut.

— Nous vous écoutons, prononça mon oncle.

VII.

LA MÉTAIRIE DES « ORMADES ».

Après un repos de cinq secondes, Jean Vigueron continua, on pourrait dire au pas accéléré :

« A ces temps anciens dont je dois vous parler — vers 1816 ou 1817, sauf erreur — j'étais dans l'âge de la prime jeunesse, leste, vif, bondissant comme un cabri. Quand on me le commandait, je faisais ce que fait chaque matin M. le neveu à son oncle, je servais la messe à M. l'abbé Victor Sylvian, de la métairie des Ormades, non guère loin de Tarrassac-le-Haut, mon endroit.

« Il faudrait vous garder de croire pourtant, vous autres, que M. l'abbé Victor, des Ormades, fût curé de paroisse, à l'exemple de M. l'abbé Fulcran. Pas de ça. M. l'abbé Victor Sylvian, après cinq ou six années de service dans la plaine et dans la montagne, à présent à Cette près de la mer, plus tard à La Salvetat près de l'Agout, avait été pris d'une maladie qui s'appelle « la goutte », paraît-il. Comme il ne pouvait remplir son emploi, pas plus à l'autel qu'au confessionnal et au lit des mourants pour leur administrer le viatique et l'extrême onction, Mgr Fournier, las d'attendre la guérison de M. l'abbé Sylvian, tarabusté aussi par les supérieurs du vicaire, toujours couché plus raide qu'une barre de fer, finit par le renvoyer chez lui, aux Ormades, à cette fin de se soigner...

« Ah! bien oui, se soigner! Si vous pensez, les amis, vous si peu éduqués sur la médecine, si vous pensez que la goutte, quand elle est chevillée au corps, passe en douceur à travers les membres pareillement à un verre de vin cuit à travers le gosier!... Le frère de M. l'abbé, M. Jacques Sylvian, des Ormades, plus âgé que M. Victor de dix ans, aimait le pauvre malade sans comparaison autant et plus qu'une nourrice fait son poupon. Ces messieurs, au demeurant, avaient du bien, puisque, sans parler d'autres domaines dans l'Espinouze, entre Roquefixade-du-Louvart et Saint-Géniès-de-Varansal, la métairie des Ormades, à elle seule, donnait, bon an mal an, de cinq à six mille francs de revenu en seigles, faverolles, fourrages, châtaignes et bestiaux. Un joli denier, six mille francs!

« Donc les deux frères n'économisèrent rien. Ils appelèrent aux Ormades la kyrielle des médecins de la contrée, même un grand docteur de Bédarieux qui, au dire des gens de la vallée d'Orb, avait le bruit, dès son entrée dans une maison, d'en chasser les maladies quelconques tant seulement d'un coup d'œil. Cette farce!... »

Thomas Cornaz, remis de son alerte, éclata à gorge déployée.

— Chut! souffla mon oncle.

— Mais, va-t'en voir s'ils viennent, Jean! poursuivit le garde champêtre. Les médecins, qui ne vivent pas de l'air du temps, empochaient les pistoles bien sonnantes, puis s'en allaient au train de leur monture, tandis que moi, une feuille de papier à la main, je galopais chez M. Taffarel, l'apothicaire de Saint-Gervais... En ai-je fait de ces courses, tantôt à pied, tantôt à dos de mulet, quand l'écurie n'était pas au labour, et en ai-je rapporté aux Ormades des remèdes plus collants que la poix de Cornaz! Mais, vous savez, un garçonnet de seize ans est une véritable sauterelle dans

les blés, et user des jambes n'importe où lui est moins une fatigue qu'un délassement. Demandez à M. le neveu, ici présent, si ça lui pèse une once de folâtrer en cent façons, du Jougla aux Passettes et des Passettes au Roc de Bataillo !...

— Ami Vigneron, ne nous écartons pas de M. l'abbé Victor Sylvian, interrompt mon oncle fort intéressé, avec moi, avec Prudence, avec toute la table, sans compter la Bassague, Mélie, Galibert, rôdant par là et chuchotant.

— Quand même, monsieur le curé, je connaîtrais, comme vous en chaire, tous les mots qu'il faut dire en parlant, il me serait impossible de vous mettre au courant des souffrances de M. l'abbé Victor. Avez-vous jamais entendu brailler un goret auquel on passe le couteau, en décembre ou en janvier, à l'époque juteuse des tripes, des andouilles et du boudin ? C'était quelque chose d'approchant. Il poussait ses plus grands cris quand sa nièce, Mlle Élise Sylvian, « Sylviane » ou « Mademoiselle » simplement, si vous aimez mieux, lui arrachait les vésicatoires dont on le travaillait un peu partout, aux jambes, aux bras, au dos, selon les déplacements du mal. La peau venait souvent avec l'emplâtre, et ça lui cuisait, lui cuisait à s'en trouver mal.

« — Mon Dieu, venez à mon secours ! mon Dieu, venez à mon secours ! » répétait-il à chaque minute, ses deux yeux brouillés de larmes semblablement à des vitres de fenêtre sous la pluie.

« Mais, je t'en fiche ! le bon Dieu, plus embesogné au paradis que nous autres sur la terre, avait bien le temps de l'écouter !...

— Vous vous trompez, Vigneron, dit mon oncle se fâchant presque. Dieu, qui est la souveraine Justice et la souveraine Miséricorde, écoutait M. l'abbé Sylvian ; seulement il l'éprouvait pour le rendre plus digne de la gloire céleste.

Et, cédant à l'habitude invétérée chez lui d'appuyer sa pensée d'un texte, il murmura :

— Mes chers paroissiens, « une gloire éternelle nous est réservée, *Gloria æterna nos manet.* »

— Possible ça, monsieur le curé, et je ne vais pas contre avec ma tête plus dure qu'un roc de l'Espinouze. Le fait est, ce néanmoins, que les larmes de M. l'abbé Victor fendaient le cœur aux gens des Ormades, maîtres, bergers, valets de charrue, bouviers, journaliers de toutes sortes, et principalement à Mademoiselle, qui adorait son oncle dans son lit comme elle aurait adoré un saint dans sa châsse, — saint Saturnin, par exemple, qu'on a dans l'église de Rivetorte, dans le mont Marcou, à deux lieues et demie de Tarrassac-le-Haut.

— En plaignant son oncle, Mlle Sylvian se conduisait selon Dieu, pieusement, ne put s'empêcher d'appuyer mon oncle, en me couvant du regard le plus tendre.

— Oui, oui, pieusement, répétai-je.

Et j'ajoutai, le cœur épanoui :

— Elle se conduisait comme je me conduirais moi-même, si mon oncle avait la goutte.

— Est-ce qu'elle était gentille, cette Mlle Élise Sylvian, des Ormades ? demanda Prudence, dont une émotion brusque fit chevroter la voix.

— Gentille ! s'écria le garde champêtre, gentille !... Vous allez en juger.

Il se met debout, engloutit un biscotin aux amandes enlevé sans permission d'un tour de main, avec une audace inouïe, présente son verre à M. Vincent, qui le comble d'une copieuse rasade, pousse le biscotin, le noie pour le faire passer, puis se rassoit.

— Si elle était gentille, Sylviane ! si elle était gentille ! bredouilla-t-il.

D'un geste rapide, il saisit le bras à Mélie, plantée autour de la table — malheureusement toujours trop près de Galibert.

— Vous voyez la petite de Thomas Cornaz, le cordonnier. Si je n'ai pas la berlue, c'est un brin de fille assez robuste et riant, cette Mélie, et on s'explique assez que le berger des Bassac... Examinez une minute les yeux de Mélie, plus noirs et plus bleus tout ensemble que deux baies de genevrier ; remarquez ses joues, pareilles pour la fraîcheur à deux pommettes de septembre dans le verger si bien peigné de la cure ; regardez ses cheveux frisés et comme galopant par-dessus sa tête...

— Au *Cantique des Cantiques*, sussura mon oncle, il est écrit ces paroles charmantes : « Tes cheveux, ô ma bien-aimée, sont comme des troupeaux de chèvres, *Capilli tui sicut greges caprarum.* »

— Je suis bien sûr, monsieur le curé, repartit le garde champêtre, qu'avisant Mélie avec ses gentillesses, vous vous êtes plus d'une fois demandé comment si jolie ramille en fleurs a pu jaillir de la souche rude de Cornaz, plus broussailleux, à lui seul que tout un buisson de houx...

— Vigneron, je vous défends... Thomas Cornaz est marguillier de la paroisse, et, à ce titre, vous lui devez des égards.

— Excusez-moi, monsieur le curé... Du reste, je vis en bonne amitié avec Cornaz, et il sait que, si jamais il avait besoin d'un coup de main...

— Un coup de main ?. . mâchonna le cordonnier, ahuri.

— Parbleu ! pour le débarrasser de Galibert, qui serre ta fille de trop près et finira par la capturer entre ses dix doigts pareillement à une perdrix rouge à ses collets du Jougla.

Les traits du pâtre, jeunes et beaux — malgré les écarts qu'on lui reprochait, moi j'aimais beaucoup Galibert, toujours disposé, le jeudi, à m'amener en excursion à travers le Jougla, Fonjouve, les Passettes, le Roc du Bataillo — les traits du pâtre, jeunes et beaux, se crispèrent, et, trop en colère pour trouver un mot,

il se contenta de poser une main sur l'épaule de Vigneron.

— Monsieur le curé!... gronda celui-ci, je n'aime pas ces caresses. J'avais le geste prompt au régiment, et, dans mon école de Truscas, les taloches partaient à la volée.

— Galibert! commanda mon oncle, effrayé.

Puis, d'un ton affable :

— Tu sais bien, mon enfant, que moi, je ne m'en rapporte pas pour te juger aux bruits répandus contre ta conduite... Sois tranquille, s'il te convient d'épouser Amélie Cornaz, une fille sage et vaillante, tu me trouveras pour parler à ses parents... A présent, je t'en supplie, laisse Vigneron nous conter tranquillement l'histoire si curieuse de M. l'abbé Victor Sylvian, de la métairie des Ormades, surtout le miracle du crucifix de Tarrassac-le-Haut, qu'il a vu de ses propres yeux.

VIII.

LES FRÈRES JACQUES ET VICTOR SYLVIAN.

Remis d'aplomb après cette algarade, le garde champêtre renoua le fil de son discours.

— Oui, Prudence, Mlle Élise était gentille, gentille à émerveiller l'univers dans l'Espinouze. Et comment n'aurait-elle pas été la plus aimable enfant de la montagne, elle éduquée au couvent des Sœurs-Noires, à Saint-Pons de Tommières, un couvent fameux, le plus fameux du pays cévenol. Si vous faites Sylviane un peu plus menue, un peu plus mince, un peu moins corpulente de la tête aux pieds que Mélie de Cornaz, vous aurez tout son portrait. Avec cette petite nature, qui lui aurait permis de passer par le trou d'une aiguille, vous devinez si elle était légère! En traversant, à Camplong où nous sommes, la rivière d'Espaze, avez-vous avisé d'aventure quelque bergeronnette-lavandière tremblant sur pattes à la cime d'un caillou, puis s'enlevant des deux ailes et s'en allant, à droite, à gauche, pareillement à une fleur que le vent emporte? Telle Mlle Élise Sylvian, de la métairie des Ormades, près de Tarrassac-le-Haut. Sans compter qu'elle vous avait dans le gosier une voix claire de « rossignole » ou de « chardonnerette », et que, du matin au soir, elle réjouissait la maison de cent et cent cantiques superbes, appris chez les Sœurs-Noires de Saint-Pons.

— Ça, c'est joli, très joli, s'exclama M. Bassac, sensible à cette bouffée de poésie qui, passant par-dessus la table, fit monter les regards des convives au plafond.

— Allez toujours, Vigneron! dit mon oncle, dont la main, m'effleurant le nez — on avait eu la délicatesse de me placer à sa droite — toucha le garde champêtre à l'épaule affectueusement.

— Si on lui versait deux doigts de vin de Faugères pour le récompenser? demanda M. Vincent.

— Ce vin est trop capiteux, monsieur le maire, répondit mon oncle.

Le paysan de Tarrassac ayant déjà présenté son verre, il devenait difficile de le repousser.

Mon oncle Fulcran ajouta, pour ne pas avoir le dernier :

— Pas deux doigts, monsieur le maire, je vous en prie : un doigt suffira.

— Après? insista Prudence, avec une tapette aimable à l'ancien maître d'école de Truscas.

Vigneron, de sa fine langue gourmande, recueillit sur ses lèvres les gouttes éparses, le parfum épars du faugères et reprit élan.

— Vous comprenez si, au bruit de cette fillette ramageant aux quatre coins de la métairie, on était heureux aux Ormades! Chacun y montrait une figure de noce. Et pensez-vous que le plus content fût le père, qui, cinq ans auparavant, avait perdu sa femme et n'avait en ce bas monde aujourd'hui que Sylviane pour le consoler? Vous n'y êtes pas, vous autres. Le plus content, c'était M. l'abbé Victor, les yeux perpétuellement ouverts sur sa nièce, lui souriant même quand il souffrait le plus, quand sa maladie le tordait sur son lit comme on tord un linge après la lessive pour l'égoutter. Bien incompréhensible ça de la part d'un prêtre, qui n'a pas été marié...

« A présent, il arrivait quelquefois aux Ormades que Mademoiselle, pleine de volontés brusques et de fantaisies de chevrette au pâtis, dérangeait les servantes, les journaliers, les bergers pour les envoyer aux bergeries lui chercher du caillé, dont elle ne se rassasiait pas, ou même à Saint-Gervais lui acheter chez le pâtissier Méric des gâteaux qu'elle aimait : barquettes, coques, nougats, et son père, mal porté à la dépense, la blâmait. Il fallait voir la figure de M. l'abbé, durant ces reproches à sa nièce chérie! Véritablement on aurait dit la figure de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, le jour où Judas l'embrassa sur les deux joues. »

Mon oncle frissonna. Puis, s'étant remis, avec attendrissement :

— Jean Vigneron, dit-il, encore qu'il ne convienne guère de comparer un homme à Notre-Seigneur Jésus-Christ, cet homme aurait-il reçu la faveur quasi divine de l'ordination, je vous sais gré d'avoir trouvé une image dont M. l'abbé Victor Sylvian me paraît tout à fait digne.

— Ah! monsieur le curé, s'écria le garde champêtre soulevé de sa chaise par les souvenirs de son enfance aux Ormades, près de Tarrassac-le-Haut — au pays natal — ah! monsieur le curé, si vous aviez pu voir par un trou de serrure M. l'abbé Victor quand, après huit mois de tortures, il quitta son lit un beau matin. Je ne sais comment vous compter ça...

— Contez! contez!

— Oui, le roi n'était pas son cousin. Les gens des Ormades à la file se tenaient dans sa chambre, les

femmes à genoux comme à l'église, les hommes plantés, la barrette à la main. Lui, remis à neuf, nous regardait en souriant, et nous, tremblants de joie, nous le regardions en souriant. Malgré des épreuves si longues, il n'avait pas dépéri; il était aussi frais qu'une salade du jardin. C'était Sylviane qui jubilait de toute son âme! Les jambes de M. l'abbé étant encore un peu en bois à cause des nœuds de la goutte, il s'appuya sur sa nièce d'un côté, puis sur moi de l'autre. Vous sentez si j'étais au ciel d'une semblable faveur!... Brusquement, pour montrer qu'il était capable de marcher seul, il nous laissa, et, sans recourir à personne, s'avança jusqu'à une pièce au bout d'un corridor. Mon maître, M. Jacques Sylvian, avait fait convertir cette pièce en chapelle, espérant voir son frère dire la messe à la maison. Tout était prêt : l'autel, le calice, les ornements, les cierges, que venait d'allumer M. Juste Galinier, curé de Tarrassac-le-Haut, accouru à cette fête; car, vous me croirez si vous voulez, c'était une fête grande et gaie, si grande et si gaie pour la métairie que tout le monde pleurait.

— Vous avez raison, c'était une grande fête! intervint Prudence, de plus en plus près de nous — entre Galibert et Mélie, qui se lancent des regards trop vifs à la fin des fins.

— M. Juste Galinier servit la messe lui-même, comme un simple acolyte de paroisse, et M. l'abbé Victor s'en tira sans faute et sans le moindre bronchement, malgré la faiblesse de sa tête et de son estomac. Mais savez-vous ce qui l'aida à aller jusqu'au bout de l'office sans défaillir? Ce fut un cantique de notre demoiselle des Ormades, chanté au moment de la Communion. M. l'abbé Victor se trouva saisi à ce point que, tenant l'hostie consacrée au bout de ses doigts, il ne savait se décider ni à la rompre, ni à la mettre dans sa bouche, tenu en extase par Sylviane, un ange descendu du ciel exprès pour lui.

— Ravissant! ravissant! s'écria mon oncle, enlevé.

— Ravissant! répétèrent les convives d'un ton de voix assourdi.

— Ce n'est pas tout... Faut-il vous dire ce que fit M. l'abbé Victor, sa messe finie?

— Dites! dites!

— Il se plaça à la porte de la petite chapelle, et, au fur et à mesure que nous sortions, il nous embrassa l'un après l'autre, les hommes, les femmes, les enfants, sans oublier M. le curé de Tarrassac et M. Casimir, qui avait fini par se faufiler chez nous.

L'émotion était trop forte : des sanglots éclatèrent dans la salle des Bassac.

— Eh bien, pour un jour de réjouissance, à Noël! balbutiait M. Vincent, pour un jour de réjouissance!...

Et le brave homme laissait couler librement, le long de ses joues pâlies, des larmes plus grosses et plus rondes que des pois.

— Par exemple, si vous commencez à pleurer, les amis, dit joyeusement Vigneron, je vous préviens que vous n'êtes pas près de finir. Vous avez donc oublié que dans l'existence de ce monde on reçoit plus de coups que de caresses, et que c'est justement au mulet qui montre la croupe la plus reluisante et la plus arrondie qu'il arrive de broncher et de se casser les reins?... Est-ce que je ne me les suis pas cassés, les reins, moi, au temps jadis, avec mon Espagnole!... Si cela entre dans votre idée, vous demanderez compte au bon Dieu du malheur qui tomba sur mon maître, Jacques Sylvian; le fait est qu'il broncha, lui, et se cassa les reins au moment où personne n'y pensait. Vous savez le proverbe : « Il y a toujours, dans la vie, une lieue de mauvais chemin... »

— Eh quoi! le père de Mlle Élise?... s'informa douloureusement Prudence.

— Il n'est pas besoin de garder les bêtes, comme Galibert, pour savoir qu'en hiver, quand la neige encombre l'Espinouze, du pic de Caroux au mont Marcou, le bétail — les chèvres plus particulièrement — est très gourmand de toute espèce de ramures, surtout des ramures de frêne, qu'il mange jusqu'à l'écorce des branches et jusqu'au bois. Les dents deviennent longues dans les étables chez nous, parmi des montagnes très hautes, blanches dès novembre comme des draps qui n'en finiraient pas de longueur et tranquilles comme des cimetières!

« Les Ormades possédaient aux bords de la rivière, « la Vignale », la plus magnifique frênaie du pays, et, octobre faisant un pas de plus chaque jour et le ciel se brouillant davantage à chacun de ces pas, M. Jacques parla de s'occuper d'élaguer les arbres et de lier les fagots. Naturellement, ainsi qu'il en était coutumier — cette besogne d'élagage l'amusait beaucoup — naturellement M. Jacques fut le premier de la métairie à saisir la hache et à grimper à travers les branches... J'étais là, tordant des liens de genêts pour le bottelage... Les branches, souvent plus faibles que des roseaux et plus flexibles, pliaient sous mon maître, et je me sentais mal à l'estomac en voyant ça... A toute minute, j'avais envie de lui crier : « Attention! attention!... » Mais je retenais ma langue par crainte de le troubler dans son escalade, et je regardais les rameaux tomber par paquets, couvrir le sol à mon environ... Ah! les chèvres seraient contentes!...

« Quel joli bruit rendait la hache, là-haut, à la cime — à la cime la plus cime des grands frênes!... C'est égal, je pensais qu'un homme de quarante-trois ans, encore que souple et vigoureux des reins, n'aurait pas dû monter à ces hauteurs, et j'en avais des claquements aux dents et des frissons par tout le corps... A la fin des fins, il fallait que ce jeu terrible de la hache contre les branches tournât mal. Tout d'un coup, juste au moment où j'allais crier à pleine gorge, un craquement se fait entendre près du ciel, et je vois mon maître

tomber de l'arbre comme on tomberait d'un clocher, brisant tout sur son passage, le visage et la poitrine en sang, le pantalon ouvert, le ventre entamé, car il sort du sang aussi de par là... Le voilà étendu là sur une de ces veines de roc comme il en ressort à chaque pas de notre sol empierré... Je l'appelle ! je l'appelle !... Je crie ! je crie !. . M. Jacques ne bouge non plus que s'il était mort...

« De fait, les amis, il était mort, bien mort, car M. le curé Juste Galinier, deux jours après l'accident, le conduisit, croix en tête, au cimetière de Tarrassac, où il est resté...

— Pauvre M. Jacques Sylvian ! se lamenta mon oncle.

— Je vous ai conté de bout en bout, pour ce qui est de mon maître des Ormades, comment les choses se sont passées... A présent, si cela vous convient, nous nous occuperons de ces Galinier, de Tarrassac-le-Haut, car ils sont deux : l'oncle, M. le curé Juste Galinier, et le neveu, M. le docteur Casimir Galinier. Je vous en préviens tout de suite, il faut tenir l'œil ouvert sur ce médecin, un homme très rusé, le plus rusé que j'aie connu depuis, soit en France, soit en Espagne où j'ai servi... Je voudrais bien, si c'était un effet de votre bonté, déboucler un peu le bridon et respirer tant seulement une minute.

— Oui, mon ami, reposez-vous un moment, lui dit mon oncle.

— Ainsi-soit-il, monsieur le curé !

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

LES MATINÉES BALLANDE.

(Suite).

C'est donc moi qui fis la seconde conférence aux matinées Ballande. On jouait, ce jour-là, *les Horaces*, de Corneille. Je n'ai jamais oublié cette tentative, parce que le souvenir s'en lie dans ma mémoire avec celui d'un incident qui fut pour moi matière à de longues réflexions. Nous étions alors en 1869, et je ne sais si vous l'avez oublié, mais les idées de paix universelle étaient en grande faveur. Les députés de l'opposition refusaient, aux applaudissements du public, les crédits demandés par le maréchal Niel pour la réorganisation de notre armée ; il s'était formé une ligue des Amis de la paix, qui publiait brochures sur brochures où la guerre était maudite et vouée à l'exécration des peuples ; un journaliste de beaucoup d'esprit avait ouvert, dans un journal très retentissant, une rubrique sous ce titre : *les gaietés du sabre*, où il raillait la manie des militaires à sortir en armes, comme si l'on devait jamais avoir besoin d'armes, dans l'ère de paix que nous venions d'inaugurer. La paix, c'était la turlutaine du moment ; il faut toujours que les Français en aient une.

Comme j'avais à expliquer *les Horaces* à un auditoire de collégiens, je leur avais montré que lorsque deux nations sont voisines et se touchent par de nombreux points du territoire, il se forme tout naturellement, en temps de paix, par voie de mariage, entre familles qui n'ont pas la même patrie, des alliances que la guerre rompt brusquement, si elle vient à éclater tout à coup :

— Ainsi, disais-je, supposez une famille d'Alsace où le fils aurait épousé une jeune fille née dans le grand-duché de Bade. L'Allemagne nous déclare la guerre...

A ce moment, il y eut dans la salle comme un soulèvement de réprobation et, du milieu de cette houle, partirent quelques coups de sifflet stridents. Je m'arrêtai étonné, n'y comprenant rien ; un monsieur se leva de l'orchestre et, d'un ton très animé :

— La supposition est impie, cria-t-il ; c'est un manque de patriotisme.

Le mot me faisait la partie belle ; je me retournai vers mon homme et, l'apostrophant en face, je lui dis ce que vous lui auriez dit à ma place, qu'au cas où la guerre éclaterait, j'étais sûr qu'il serait le premier à courir à la frontière, que nous irions tous...

— Oui, tous, tous !

Et je continuai ; j'avais reconquis le public. Je l'aurais eu tout entier contre moi si je m'étais obstiné à expliquer ma pensée, qui était la plus simple du monde, si j'avais eu la sottise de donner des raisons raisonnables. Mais il faut croire que j'étais né pour l'éloquence, car il me monta tout de suite aux lèvres une phrase qui était une pure niaiserie, une niaiserie sentimentale, qui enleva la foule des badauds.

Le fait est que sur cette vaste scène, devant ce public immense, je me sentis tout de suite plus à l'aise que je n'étais dans le cadre plus restreint de l'Athénée. L'exubérance de mes gestes, le mouvement de toute ma personne, les audaces familières de mon langage, les éclats d'une voix très sonore et d'une diction naturellement ample et vive s'harmonisaient mieux avec ces espaces vides où j'évoluais en toute liberté, en face de ces douze cents têtes tournées vers moi, que je dominais de mes mains jetées en avant, par-dessus la rampe.

Il ne me resta de cette affreuse maladie du *trac*, qui m'avait jadis assiégé et paralysé, qu'un petit nombre de symptômes dont je n'ai pu venir à bout que beaucoup plus tard et qui même à cette heure, après trente ans d'exercice, remontent encore, comme une vieille goutte, les jours de *grande première*. Au moment où se levait le rideau qui me séparait des spectateurs, la bouche se séchait instantanément et il m'était impos-

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10 et 24 janvier 1891.

sible, même en avalant gorgée sur gorgée, d'y trouver une goutte de salive; la langue devenait épaisse et lourde, et c'était un effort des plus pénibles pour la remuer. La voix montait dans la tête; je l'entendais haute et perçante comme si c'eût été une autre voix que la mienne. J'étais stupéfait et déconcerté de ce timbre qui m'était étranger; il me semblait que les mots, difficilement articulés, se dévidassent d'eux-mêmes en dehors de ma volonté, et je cherchais en vain à ressaisir mes phrases qui s'enfuyaient. C'était un état extrêmement douloureux, qui ne durait guère plus de trois ou quatre minutes. J'ai su par les confidences de mes collègues en conférence et de beaucoup d'artistes dramatiques que la plupart avaient connu ce même malaise. Je n'y sais point de remède. J'ai essayé de tout : un médecin m'avait donné je ne sais plus quelle substance que je devais mâcher au moment d'entrer en scène et qui avait la propriété d'exciter la salivation. La salive avait beau être plus abondante au moment où j'allais paraître devant le public, il suffisait, pour la tarir, du bruit que faisait le rideau en se levant. J'ai voulu apprendre par cœur mes exordes, pensant que toute trace d'émotion disparaîtrait, et que j'aurais le temps de me remettre; j'aurais été comme maître Petit-Jean, sûr de mon commencement. Mais je n'ai point de mémoire, et mon malaise s'augmentait des vains efforts que je faisais pour rattraper mes pauvres membres de phrases. Je me résignai enfin à ces trois minutes de supplice.

Que de fois, quand j'attendais l'heure d'entrer en scène, des camarades ou des amis me voyant préoccupé, inquiet, nerveux, me disaient d'un ton de reproche compatissant : « Comment, vous! après tant d'années de succès, vous qui êtes sûr de votre public, vous vous mettez dans ces états-là..., ça n'a pas le sens commun... »

Mon Dieu! oui, j'étais sûr ou à peu près du public; mon Dieu! oui, j'étais sans inquiétude, m'étant parfaitement préparé, sur le résultat final; mais je savais qu'il me faudrait, coûte que coûte, traverser ces trois affreuses minutes, et j'en suais par avance. L'habitude seule et la confiance en soi guérissent de cette peur. Je sais des comédiens qui, après trente ans de gloire, entrant en scène, un jour de première représentation, ne trouvent plus, comme ils disent, pour un sou de salive, et parlent avec une voix en l'air, qu'ils ont une peine infinie à remettre dans la poitrine. J'ai vu, une fois, un artiste, qu'il est inutile de nommer, s'interrompre dans un long récit, aller à un guéridon, où se trouvaient pour les besoins de la pièce une carafe d'eau avec deux verres, s'en verser un, l'avaler, et, la gorge une fois gargarisée, redescendre en scène, et reprendre, avec sa voix redevenue naturelle, la tirade qu'il avait laissée là. Il eût été autrement incapable de poursuivre, tant sa gorge était sèche.

Chez Mlle Sarah Bernhardt, le trac se traduisait par un symptôme qui lui était particulier : les dents se serraient violemment, par une sorte de contraction inconsciente, et les mots ne sortaient plus de sa bouche que martelés, avec une sonorité âpre. Elle ne retrouvait sa voix naturelle que lorsqu'elle s'était rendue maîtresse de son émotion. Le soir qu'elle débuta à la Comédie-Française, comme c'était une grosse partie qu'elle jouait là, se produisant pour la première fois devant un public qui lui était hostile, avec un rôle qui n'était pas dans ses moyens, celui de Mlle de Belle-Isle, elle en dit les trois premiers actes de cette voix métallique qui ne sortait qu'écrasée entre les dents. L'effet en fut désastreux. Elle n'a jamais pu se débarrasser absolument de ce tic, qui la reprenait aux jours de grande bataille. Elle a eu le bon esprit de se faire de ce défaut une manière; et elle en a joué, et elle l'a imposé; et vous voyez que les parodistes qui l'imitent dans les revues cherchent tous à reproduire ce martelage du son écrasé entre les dents serrées qui n'avait été jadis chez elle qu'un des symptômes de la peur.

Je fis durant ces deux saisons théâtrales de 1869 et 1870 une campagne très brillante à la Gaîté; les matinées Ballande furent, comme tout le reste, interrompues par la guerre, et ne reprirent qu'en 1872, avec un éclat nouveau. C'est dans cette année et les trois qui suivirent qu'elles eurent leur plus glorieuse période; mais, avant de vous en retracer, au moins en ses traits généraux, l'intéressante histoire, il faut que je vous conte ce qu'il advint de la conférence pendant le siège.

Elle fut, avec les lectures publiques, une des rares distractions de ces jours de deuil. Les théâtres étaient fermés; car il n'y avait plus de troupes : les hommes faisaient, aux avant-postes, le service de garde national, les femmes soignaient les blessés aux ambulances. Et puis, vrai, on ne songeait guère à rire en ce temps-là, et l'on n'avait pas le cœur au vaudeville. Mais il était facile de demander à un artiste de dire une poésie de circonstance, à un conférencier de traiter un sujet qui ne jurât point trop avec les préoccupations publiques. On donnait ainsi, à peu de frais, une soirée au bénéfice des blessés.

Quelques-unes de ces soirées ont été très intéressantes. On y lisait des vers où Banville se moquait des Prussiens, où Manuel célébrait nos tristesses et nous consolait de nos revers; mais c'étaient surtout Victor Hugo, et, après lui, François Coppée, qui défrayaient ces représentations. Que de fois n'ai-je pas entendu, dans ces soirées, le morceau célèbre :

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête,

ou la fameuse pièce des *Châtiments* : « *Il neigeait, il neigeait!...* »

La conférence était presque toujours de la partie. J'en ai fait beaucoup à cette époque et sur toutes sortes de sujets. Car je commençais à parler avec une grande facilité et sans longue préparation. Une seule m'est

restée profondément gravée dans la mémoire, parce que ce fut le plus terrible four de ma vie, et si j'en rapporte l'histoire, c'est qu'elle pourra servir de leçon aux jeunes gens, qui étudient ce métier.

M. Pasdeloup avait imaginé de reprendre, au Cirque d'hiver, dans la journée, le dimanche, ses concerts accoutumés de musique classique, et comme il craignait que ce divertissement ne parût peu en harmonie avec nos tristesses et nos désespoirs, il s'était avisé, pour corriger ce que ce plaisir pouvait avoir de trop mondain, d'intercaler une conférence entre les deux parties du concert. La conférence lui paraissait être de deuil. Il s'adressa, pour ouvrir cette série, à un vénérable ecclésiastique dont le nom est sorti de ma mémoire. Vous figurez-vous aujourd'hui un curé, en robe, se dressant debout dans un cirque, et débitant un sermon entre une sonate de Mozart et une symphonie de Beethoven! Mais il n'y avait plus de place dans nos âmes pour la blague parisienne. On prenait tout au sérieux et même au tragique.

L'allocution de ce digne prêtre fut très courte. Il nous dit, en fort bons termes, qu'il ne fallait pas s'obstiner à la contemplation oisive de ses maux, que la musique était un délassement où se retremperaient nos courages, que l'art élevait les cœurs, et les avertissait de Dieu... Des lieux communs, mais dits avec beaucoup de bonhomie et de force par un homme évidemment habitué à parler aux foules, du haut d'une chaire, dans une vaste église. La voix était pleine d'autorité, et elle sonnait avec une force merveilleuse dans ce vaste cirque. C'était, dans la circonstance, une manière de chef-d'œuvre que ce petit discours, si bien approprié au temps et au lieu. J'en fus ravi, et quand M. Pasdeloup vint me demander si je ne voudrais pas faire la seconde conférence, j'acceptai sans balancer. Où l'autre avait si aisément réussi, pourquoi n'aurais-je pas le même succès? Je ne vis aucune des difficultés de l'entreprise, je m'engageai à l'étourdie, et n'y pensai pour ainsi dire plus, jusqu'à la veille du dimanche où mon tour allait venir de paraître sur l'estrade.

— Bah! me disais-je, ce n'est pas une affaire de parler vingt minutes. Je m'en tirerai toujours. J'ai fait plus difficile que cat...

Le programme de l'affiche portait la *Symphonie pastorale* de Beethoven. La symphonie pastorale! Rien de plus simple que d'en faire le thème d'un petit développement qui serait en situation. Le propre de la musique est d'exciter des sensations et d'évoquer des images. La symphonie pastorale nous rendrait la campagne, cette campagne dont nous étions privés depuis deux mois, pauvres assiégés qui n'en connaissions plus d'autre que les talus des fortifications, hérissés de baïonnettes. Il y avait bien là, en effet, de quoi parler vingt minutes et même une heure au besoin. Je vois d'ici l'*argument* qu'un professeur de rhétorique, donnant dans sa classe cette matière de discours à traiter, eût dicté à ses élèves :

Exordiemini pingendo campos suburbanos, ubi horrent arma et strepit bellum.....

La chose me parut si aisée, si aisée, que je crus toute préparation inutile. Je me fiai à l'improvisation, comme j'avais fait au jour de mes premiers débuts. Je ne faisais pas réflexion que, ce jour-là, j'avais pris pour sujet un coin de littérature que je connaissais à fond, où j'apportais, à défaut d'habileté de parole, des idées personnelles, longuement méditées et mûries. J'arrivais ici avec un lieu commun en poche, un lieu commun d'une rare banalité, qui m'était d'ailleurs très indifférent et à la vérité duquel je ne croyais qu'à demi. Je ne valais guère dans la conférence que par l'impétuosité bon enfant avec laquelle j'exposais et soutenais des idées qui m'étaient chères : un lieu commun qui ne demandait qu'un joli choix de mots brillants, d'allusions fines, de détails ingénieux, ce n'était pas du tout mon affaire. J'aurais dû me dire tout cela et prendre mes précautions en conséquence. Mais on ne ferait jamais de sottises, si l'on songeait à tout, et je ne m'étais mis en peine de rien.

Je me vois encore descendant les boulevards par un joli soleil et me dirigeant vers le cirque. J'avais été de garde aux fortifications, et au lieu de passer chez moi pour revêtir l'habit noir de rigueur, j'avais trouvé spirituel de conserver le costume militaire, veston et képi. C'était une nouvelle bêtise ajoutée à plusieurs autres, mais lorsqu'on est en train... n'est-ce pas? J'en étais à ne plus les compter. Je m'en allais, confiant et gai, les mains dans les poches, en vieux troupier sifflotant un petit air : je devais parler de Beethoven; c'était une façon de m'entraîner.

J'arrive : le Cirque était bondé de spectateurs. Du haut en bas, sur tous les gradins, un noir fourmillement de têtes. Je crois bien qu'il y avait là réuni et serré tout ce que Paris comptait de gens pouvant donner cent sous. Les pistes mêmes regorgeaient d'auditeurs, debout et pressés les uns sur les autres : *Densum humeris vulgus.* Au moment marqué, Pasdeloup me fit signe, et je montai sur l'estrade où les musiciens m'avaient réservé une petite place.

A ma vue, un long murmure courut la foule. C'était mon veston qui faisait son effet : un effet désastreux. Je n'ai pas précisément l'air guerrier, et puis là, vrai, pour une conférence, dans ce lieu solennel, devant tout ce monde assemblé, ce costume n'était pas de saison! J'en eus la sensation immédiate; il me souffla au visage comme une bouffée de réprobation, qui m'avertissait de la disproportion ridicule de ce vêtement hétéroclite avec ce que j'étais venu faire. Je ne sais comment cela se fit, mais un vieux refrain de vaudeville traversa ma mémoire, et tandis que je cherchais les premiers mots de mon exorde, j'entendais une voix intérieure qui me chantait tout bas à l'oreille :

En le voyant sous l'habit militaire,
J'ai vu tout d' suit' qu'il n'était pas soldat ;
J'ai vu tout d' suit' qu'il n'était pas soldat.

Je ne perdis pourtant pas contenance, et par un artifice qui m'avait déjà réussi plus d'une fois, tirant mon entrée en matière de ce qui faisait mon embarras même, je me mis à peindre l'aspect farouche de ces fortifications que je venais de quitter et la désolation des campagnes que l'on apercevait du haut des talus. Mais je n'ai, la plume à la main, aucun talent de description ; les mots justes et pittoresques me manquent. A plus forte raison ne les trouvé-je point, quand j'improvise. Je m'empêtrai dans ma peinture et je commençai de bafouiller sérieusement.

Un détail acheva de me démonter. J'avais l'habitude de parler dans un théâtre où l'orateur a tout son public en face de lui et sous la main. Au Cirque, par la disposition même du lieu, on n'en peut voir qu'une partie, et l'on parle de dos à la bonne moitié de ses auditeurs. Il me sembla que derrière moi j'entendais comme un murmure de désapprobation ; je voulus me tourner pour regarder le monstre en face et le dompter. Mais je n'ai point d'adresse dans les mouvements ; j'exécutai ce demi-tour avec une gaucherie déplorable : je me sentis ridicule et je l'étais.

J'allais toujours, car une fois sur les tréteaux, il n'y a pas à dire : mon bel ami, il faut jouer son rôle jusqu'au bout ; mais je sentais ma voix qui montait dans la tête ; et les paroles qui tombaient de mes lèvres, à mon insu, ne me semblaient avoir aucun sens. Un de mes amis, qui m'écoutait au pied de l'estrade, m'a conté depuis que j'avais le regard vague, égaré d'un halluciné ou d'un fou et qu'il avait eu quelque crainte d'un dérangement d'esprit.

Pour moi, je ne me rappelle pas un mot de cette funeste conférence ; le seul souvenir qui m'en soit demeuré, c'est que, ne sachant plus comment finir, je déclarai en terminant que les Français seraient toujours Français et conclus par le cri de *Vive la République!* qui n'avait qu'un rapport lointain avec la symphonie *pastorale* de Bethoven.

De tous les échecs que j'ai subis en ce genre, celui-là, sans contredit, a été le plus piquant. Le hasard avait réuni dans cette salle une foule de gens qui ne m'avaient jamais entendu parler, mais qui, sur le bruit de ma réputation, me tenaient pour un des premiers dans la partie. Ce fut une sorte d'écroulement. Dix ans plus tard, je rencontrais encore dans le monde des personnes qui n'avaient jamais assisté qu'à une seule de mes conférences, et c'était celle du Cirque, pendant le siège, et elles m'en faisaient compliment.

— Ah ! vous avez dit des choses charmantes sur la musique, tout à fait charmantes.

Je les aurais dévorées.

— Laissez donc ! j'ai été absurde.

Le fait est que je l'avais été dans les grands prix et je me serais soufflété de bon cœur, car c'était ma faute et ma très grande faute. On ne tire d'une fontaine que l'eau qu'on y a versée d'abord ; on ne trouve dans sa mémoire que les idées et les développements qu'on a pris soin d'y emmagasiner d'avance. On a beau tourner le robinet de l'improvisation ; si la fontaine est vide, c'est du vent qui en sort. Par bonheur pour ma petite renommée, les journaux, qui étaient peu nombreux et ne paraissaient que sur une seule feuille, ne s'occupaient guère de ces menus faits de la vie parisienne ; ils étaient tout entiers aux détails du siège et aux polémiques de la guerre ; je ne crois pas qu'il y en ait eu un seul qui se soit avisé de conter ma mésaventure, et j'eus la faiblesse d'en être bien aise.

La guerre prit fin, puis la Commune. Cet horrible cauchemar s'évanouit enfin et l'on se reprit à vivre. Vous vous rappelez qu'il y eut alors dans tous les esprits un grand mouvement en faveur de l'instruction. Cette idée plus ou moins juste s'était répandue dans le public que si nous avions été battus, c'était par le maître d'école de Prusse. Il fallait donc instruire le peuple, et tout le monde se mit à la besogne avec cette impatience un peu désordonnée que nous portons en toute chose, nous autres Français, et surtout nous autres Parisiens, chez qui tout est affaire de mode.

La conférence bénéficia naturellement de cette turlutaine nouvelle. Je ne saurais vous dire combien à cette heure propice il se forma de projets, qui tous partaient d'un bon naturel, comme dit La Fontaine, mais qui n'avaient pas tous le sens commun. L'un voulait que dans chaque mairie, tous les jeudis et tous les dimanches, un lecteur vînt lire et commenter aux enfants du peuple les plus belles pages de notre littérature ; un autre proposait de demander aux théâtres un jour par semaine où l'on exposerait l'histoire des chefs-d'œuvre qui s'y étaient joués, où l'on montrerait que l'art doit assainir le cœur et élever l'esprit. Et tous les faiseurs de projets arrivaient chez moi, fumeux de leur idée et me demandaient mon concours. Si je les avais écoutés, je serais allé de conférence en conférence ; quelques-uns mêmes me proposaient sérieusement de m'emmener en province, pour évangéliser les départements ; il est vrai que ceux-là étaient des industriels fort malins, qui m'assuraient une part dans la recette. C'étaient de bons apôtres qui voulaient que je fisse à leur profit métier d'apôtre.

De toutes ces entreprises, dont les unes n'ont jamais reçu même un commencement d'exécution, dont les autres n'ont eu qu'un succès éphémère, il n'y en a qu'une dont j'aie plaisir à me souvenir, car j'en ai bien ri dans le temps.

Ceux d'entre vous qui ont vécu sous l'Empire se rappellent ce qu'était à cette époque le casino connu sous le nom de Casino-Cadet, parce qu'il était situé dans la rue de ce nom. C'était un établissement chorégraphique, où se donnaient rendez-vous toutes les belles

de nuit du quartier. On y dansait, on y buvait, on y faisait pis encore. Depuis, *le XIXe Siècle* y a installé ses bureaux, et maintenant, je crois que la maison sert de lieu de réunion à une loge de franc-maçonnerie.

Vous pensez bien qu'au lendemain de la Commune l'impresario du Casino-Cadet n'avait pas eu l'idée d'en rouvrir les portes et d'y réinstaller les violons. Nous étions tous, en ce temps-là, tout entiers aux idées de régénération sociale; on se piquait de sérieux, et le cancan, avec ses déhanchements et ses ô hé! ne l'était pas suffisamment. La salle restait abandonnée et vide; une très belle salle, avec de vastes annexes.

Arracher définitivement cette salle à la danse et à l'immoralité; la régénérer, comme nous nous régénérions nous-mêmes, par l'instruction, et la conquérir à la conférence, quel rêve, mes amis, quel rêve! Ce rêve, un honnête homme, dont le nom est inutile à rappeler ici, l'avait fait dans l'innocence de son cœur, et il était accouru, tout chaud, tout bouillant, m'exposer son projet. Il avait loué la salle à des conditions très douces; nous serions quatre conférenciers, l'un pour les sciences, l'autre pour l'histoire, l'autre pour la philosophie; c'est à moi qu'il avait réservé la partie littéraire. Nous prendrions chacun une conférence par semaine et deux à tour de rôle. La salle pouvait aisément contenir quinze cents spectateurs. A vingt sous les premières et à cinquante centimes les secondes, nous ferions aisément nos huit cents francs de recette. On payerait d'abord les frais d'installation et de loyer; on userait du reste pour fonder d'autres centres de conférences et rétribuer richement certains orateurs dont le nom ferait prime, et qu'on ne pourrait avoir sans un fort cachet. La première année serait une année de sacrifices; mais après, quelle fortune! et nous aurions la joie de contribuer, tout en gagnant de l'argent, à la régénération de notre pays.

La personne qui me parlait avec cette candeur et ce feu était de celles que je ne pouvais décemment refuser.

— Écoutez, lui dis-je. Je crois que vous vous faites beaucoup d'illusions, et le Casino-Cadet ne me paraît pas un lieu merveilleusement choisi pour une première expérience. Mais vous pensez avoir besoin de moi; je suis à votre disposition. J'ouvrirai vos conférences du Casino-Cadet, puisque vous le désirez. Après tout, j'ai vu Ballande faire réussir une entreprise qui m'avait paru bien plus extravagante encore. C'est peut-être vous qui voyez juste. Chargez-vous des affiches, des annonces, de tous les détails d'administration. A l'heure dite, je serai là, prêt à monter sur l'estrade.

Je vis en effet bientôt sur les murs du quartier des affiches où l'on annonçait en majuscules énormes la réouverture du Casino-Cadet, et plus bas, en plus petites lettres, de caractères divers, que le Casino serait affecté désormais à des conférences. Les noms des quatre conférenciers étaient donnés sur quatre lignes, le mien en tête.

Quand j'arrivai au jour marqué, l'entrepreneur vint me recevoir, très affairé et très échauffé. La salle n'était pas encore prête; il bousculait les ouvriers et les domestiques qui n'en finissaient pas. Nous aurons ce soir un peu de retard... Vous concevez... le premier jour... mais rassurez-vous... il y aura une très belle salle... Le public est déjà très nombreux... Beaucoup de femmes... en toilette... Ça prend... ça prend... Vous verrez... En attendant, voulez-vous vous promener dans un de nos salons annexes; vous n'y trouverez que peu de monde... Vous ne serez pas trop dérangé, vous pourrez à l'aise songer à votre conférence.

Je me laissai conduire dans le salon annexe. Cinq ou six groupes de femmes s'y promenaient, perdues dans ce steppe immense de parquet ciré. Elles étaient quelque peu décolletées et traînaient des robes à queue de couleur voyante. Je saisissais par-ci par-là quelques bribes de conversation qu'elles échangeaient à demi-voix...

— Ah çà! disait l'une, est-ce que l'on ne va pas bientôt danser?

— Il n'y a pas encore de musiciens?

— Ils sont toujours en retard; c'est dégoûtant.

L'une d'elles fit observer qu'on avait changé le chef d'orchestre. On tint conseil pour savoir qui était le nouveau. Elles allèrent se planter devant une des affiches collées sur la paroi du mur. Elles lurent mon nom :

— C'est lui qui est le chef d'orchestre?

— Dame! il paraîtrait.

— Est-ce que tu le connais?

Aucune d'elles ne me connaissait. Mais l'une d'elles, qui avait continué de lire, s'écria d'un air d'effarement :

— Mais ce n'est pas d'un bal qu'il s'agit. On va faire une conférence.

Une conférence! Elles restèrent d'abord consternées; c'était un coup de massue. Une conférence! Qu'est-ce que pouvait bien être cette sorte de bête-là!...

— Ah bien! zut alors! dit celle qui avait lu.

Et toutes se défilèrent indignées. On les avait prises en traître. Je riais aux larmes. Je n'eus pour m'écouter que moitié de salle; il n'y avait personne à la troisième conférence. Il fallut renoncer à l'espoir de sanctifier le Casino-Cadet, qui était par trop récalcitrant aux idées de régénération par la conférence.

Toutes ces chimères ne tardèrent pas à se dissiper; il n'y eut que les matinées Ballande qui bénéficièrent de cet état des esprits et dont le succès prit un nouvel essor.

J'y reviens pour en conter la grandeur et la décadence.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

QUERELLE DE PHILOSOPHE

En réponse à M. Jules Simon.

C'est une façon de proverbe qu'on ne met pas impunément le pied dans une fourmilière. M. Jules Simon aurait-il, ces temps passés, éprouvé la vérité du dicton? Dans son grand discours sur Caro, ou, plus exactement, sur Victor Cousin, à l'occasion de Caro, il a dit, estime-t-il, aux maîtres de philosophie dans nos lycées des vérités dures, mais nécessaires. D'où, pense-t-il encore, des dépits, des protestations, des colères. — N'y a-t-il point là de sa part quelque grossissement? Son incidente mercuriale a-t-elle vraiment causé dans le camp philosophique l'émoi qu'il imagine? Les échos, en tout cas, ont été bien discrets, car le grand public n'en a rien soupçonné. Il est vrai qu'en pareille matière il soupçonne si peu de chose, le grand public!

Cependant, non; la religion du charmant conférencier n'a pas été de tout point surprise. Les philosophes universitaires n'ont, en effet, pas vu sans quelque déception de quelle manière un des hommes les plus qualifiés pour parler en leur nom venait de comprendre leur tâche et de la décrire. Ce qu'il attend d'eux, le veut-on savoir? Il faut qu'ils soient pour la jeunesse des « prédicateurs » laïques, des « pères » mêmes (de bien jeunes pères, quelques-uns, et pour de bien grands fils!), mieux, encore, des aumôniers. Ce dernier mot, M. Jules Simon, dans son *Petit journal*, l'insinue sans l'écrire; il ne fait que mieux le souligner en nous invitant à le sous-entendre. Et quelle sera la bonne parole par eux prêchée? Oh! toute rapide et brève : « *Dieu existe; nous avons une âme.* » Rien de moins, rien de plus. Le catéchisme du diocèse de Paris est assurément moins laconique. Que dis-je? Une telle formule tient moins de l'Église que de la caserne. Ce n'est pas un programme, c'est une consigne.

Une consigne! Ce mot ne traduirait pas trop mal la pensée de M. Jules Simon. Lui-même, à plusieurs reprises, nous a conté que Victor Cousin menait ses philosophes comme un colonel son régiment. Ici, dois-je dire toute ma pensée? Il nous a présenté, pour le persifler d'abord, et bientôt pour s'en inspirer, un Victor Cousin plus autocrate que nature. On a souvent reproché aux hommes de notre génération leur manque de bienveillance à l'égard du fondateur de l'éclectisme français. Peu de nous cependant ont tracé du philosophe-orateur un portrait aussi peu flatté que celui que M. Jules Simon a fait applaudir en séance solennelle des cinq Académies. Ce portrait n'est pas ressemblant. Victor Cousin fut plus et mieux qu'un haut administrateur de la philosophie officielle. Il eut, à un degré rare, la curiosité, sinon toujours l'exacte intelligence, de tout ce qui est original et profond, hardi ou subtil dans le domaine de la pensée; il coqueta avec les grandes métaphysiques de l'Allemagne post-kantienne, proclama l'inimitable beauté des conceptions antiques, incita à les mieux étudier, se mit, par à-coups, lui-même à l'œuvre, déployant à ce qu'il tenait sans doute pour des amusettes d'érudit une fertilité de ressources incomparable. S'il n'a subsisté de lui ni un système ni une méthode, c'est qu'il a plutôt conçu la philosophie comme un art supérieur, dont son imagination s'est éprise, que comme une science où se pût tenir sa raison. En lui le caractère fut dogmatique, non le génie. En fin de compte, son action intellectuelle aura été, à plus d'un égard, bienfaisante; elle sera mieux mesurée à proportion que le temps aura assoupi les disputes des écoles contemporaines. — Mais quel renversement des rôles! Est-ce bien l'un de nous qui esquisse ce panégyrique? Et en réponse à qui? A M. Jules Simon! L'on nous eût bien étonné de nous prédire qu'un jour l'honneur nous reviendrait de réclamer plus de justice pour celui que son apologiste diminue jusqu'à le dépeindre comme le type pur et simple du philosophe *à poigne*.

Tout autoritaire qu'il pouvait être, Victor Cousin n'eût pas, sans bien des réserves, souscrit à l'étroit *Credo* dans les termes duquel son disciple prétend nous renfermer. Tant de concision dans le dogmatisme lui aurait paru un excès de zèle. Mais enfin, ce programme elliptique, examinons-le, demandons-nous comment son auteur entendrait qu'on l'appliquât; de quelle façon, si lui-même, à la plus grande gloire de notre Université, occupait une de nos chaires, il en concevrait la mise à exécution. Dans la petite enquête que nous allons instituer, il nous pardonnera de le presser un peu. Notre dialectique ne devra pas donner le change sur nos sentiments d'estime pour un talent auquel les années apportent comme un renouveau de grâce, de respect pour cette belle vieillessse, radieux couronnement d'une vie qui n'a jamais forfait à la cause de la liberté. Mais nous ne pouvons mieux qu'en lui résistant aujourd'hui lui attester que nous avons tiré profit et de ses exemples et de ses leçons.

*
* *

Supposons donc M. Jules Simon investi, lui le premier, de la fonction qu'il nous assigne. Supposons-le, plus jeune... d'autant d'années qu'il lui plaira, chargé de professer la philosophie dans une des grandes classes de Paris, à Louis-le-Grand, par exemple, devant des jeunes gens déjà en vue du baccalauréat. L'Université a les yeux sur lui. Les dons de sa parole lui ont déjà fait parmi ses collègues une renommée. On se promet beaucoup de son initiative. On attend de lui un cours étalon sur lequel les autres maîtres n'auront plus, chétifs, qu'à se régler pour respecter à coup sûr la lettre comme l'esprit des instructions officielles.

Il se considérera — aux termes de ses propres instructions — comme un apôtre en robe courte, ayant reçu ordre de déposer dans les jeunes intelligences qui lui

sont commises une double croyance : en la réalité d'un auteur du monde, en l'existence d'une âme distincte du corps qu'elle anime. — Ah! j'oubliais. Dans son éloge à l'Académie, M. Simon a bien voulu, par manière de concession, permettre que l'on commentât devant les élèves la *Logique de Port-Royal* et le *Discours de la méthode*. L'imprudent! Le premier de ces deux ouvrages ne risque pas de jeter les jeunes méditatifs de nos lycées dans de bien dangereuses aventures métaphysiques. Pour le second, c'est autre chose. Tout resserré qu'il est en peu de pages, le *Discours de la méthode* nous porte sur les plus hautes cimes de la spéculation ; les plus ardus problèmes de la réflexion *a priori* s'y trouvent énoncés dans une langue incomparable et les solutions les plus audacieuses proposées à notre adhésion. Je défie bien que l'on explique d'une manière intelligible, même à des lycéens, ce chef-d'œuvre de la philosophie nationale, sans débrouiller avec eux ce que c'est que scepticisme, ontologie, idéalisme absolu, réalisme, universel déterminisme ou contingence dans la nature ; bref, sans les introduire précisément dans ce dédale des Écoles où M. Jules Simon nous interdit de les faire pénétrer. Voilà ce à quoi il n'a pas pris garde. Négligence ou contradiction, toute à sa louange d'ailleurs. Elle témoigne à quel point le culte du brillant académicien pour le penseur le plus robuste de notre race est demeuré vif. Son tort, soit dit en passant, est de s'être persuadé qu'il eût de ce culte le monopole. Où M. Simon a-t-il pris que professeurs et étudiants de nos jours passaient Descartes sous silence? Est-il donc si mal instruit des dispositions de notre jeunesse studieuse? Comment ignore-t-il que jamais Descartes ne fut plus à la mode, et dans nos classes et dans nos facultés? Que, parmi les professeurs de Sorbonne, l'un des plus écoutés a su tenir (1), pendant des mois, son auditoire sous le charme, en l'entretenant de ce sévère sujet : le mécanisme cartésien ? Que le savant modeste, l'écrivain nerveux qui aura tant contribué au renouvellement des études psychologiques dans notre pays, invoquait naguère, non sans apparence, en faveur de méthodes taxées d'étroitesse, le patronage de l'auteur du *Traité des passions* (2). Sur ce point encore, M. Simon était donc insuffisamment informé. Nous ne saurions lui en faire un reproche. Tant d'occupations, tant de *divertissements*, comme eût dit Pascal, disputent à la philosophie le spirituel polygraphe : statues à inaugurer, banquets à présider, conférences à mener à bien, etc., que le loisir lui manque de suivre attentivement ce qui se passe en notre Thébaïde. Ne raillons point, car, de ces distractions qui nous le dérobent, il n'en est pas une où ne le convie quelque dessein généreux, quelque grande utilité humaine. — Mais revenons à notre fiction.

(1) M. Boutroux.

(2) M. Ribot. Voy. *Sa psychologie de l'attention* (1889), p. 38.

Voici donc M. Jules Simon qui ouvre, rue Saint-Jacques, son cours de philosophie. L'année comprend deux semestres; le cours lui-même deux parties. Ainsi tout est à souhait pour son programme. Les cinq premiers mois seront consacrés à l'existence de Dieu, les cinq suivants à l'existence de l'âme, ou *vice versa*, car j'imagine que l'ordre au moins sera laissé au choix du professeur. Admettons, si l'on veut, que c'est par la théologie rationnelle que débute cet enseignement.

Mais quel mot inquiétant ne viens-je pas de prononcer! Rationnelles ou non, exposer à des collégiens les chinoiseries théologiques, y songe-t-on? Ce qu'il faut, c'est implanter dans l'esprit de ces commençants une conviction simple ; or toute cette scolastique ne ferait qu'obscurcir leurs claires idées. Voilà qui est entendu. Seulement, que faire ? Ce serait vraiment beaucoup de huit heures par semaine consacrées à leur répéter : « Mes amis, Dieu existe ; il est, je vous le jure, et vous recommande de ne pas l'oublier. Ne me demandez pas mes raisons. J'en ai, sachez-le bien, et de très fortes, mais qui passent votre entendement ; si j'avais l'imprudence de vous les déduire, elles vous détourneraient immédiatement d'admettre ce qu'elles démontrent si bien. Croyez-m'en sur parole : voudrais-je vous tromper ? » Je sais les ressources inépuisables de M. Jules Simon. De même que sur une phrase musicale de quelques notes un Sarasate sait broder à l'infini d'exquises variations, ce charmeur serait capable, sans autre thème qu'une toute petite idée, de nous tenir des heures entières dans l'enchantement. Ici l'idée est riche et grandiose. Ces deux notions : « Dieu — existe, » se prêtent, pour peu que l'on manie adroitement l'analyse, à d'innombrables subdivisions. Dieu, c'est-à-dire la perfection, totalise en son essence les qualités positives des êtres supérieurs portées à leur *summum :* l'unité, la simplicité, l'immutabilité, l'infinitude, l'éternité, la toute-puissance, la justice, la félicité, etc. Chacun de ces attributs deviendra sans peine un motif d'amplifications brillantes, de poétiques paraboles. Il en ira de même pour les significations variées que comporte le mot : *exister*. Dire de Dieu qu'il existe, c'est faire de lui plus qu'un idéal vers lequel aspirerait inconsciemment la nature ; mieux qu'un sublime égoïste, insoucieux du monde et indifférent aux intérêts qui s'y agitent ; c'est proclamer qu'il agit comme créateur ; comme Providence, etc. Cette seconde litanie se prolongerait sans plus de peine que la première. De ce cantique glorieux chacune des classes de M. Simon serait consacrée à dire, pour en faire valoir les mystiques beautés, un couplet. Que de princes de la chaire chrétienne ont ainsi vécu sur deux ou trois idées qui tiendraient entières dans le creux d'une phrase et d'où sont éclos d'infinis sermons! Ce fut là, pour ne citer qu'un exemple, toute l'éloquence du Père Félix.

Un professeur de philosophie comprenant ainsi son devoir mériterait peut-être (encore n'est-ce pas bien

sûr) ce nom de prédicateur, d'aumônier laïque, auquel M. Simon, deux fois académicien, nous conseille aujourd'hui de prétendre. Mais lui-même, quand il s'essayait dans notre carrière, en eût-il voulu? Se serait-il plié à revêtir, fût-ce aux yeux de collégiens, ce personnage? Quoi! presque au sortir de l'École normale, frais émoulu de l'étude de ces grands rationalistes : Platon et Aristote; plongé peut-être à cette heure même dans ce libre Malebranche qu'en compagnie de Saisset il devait plus tard éditer, il aurait donné ce soufflet à la métaphysique! Il aurait fait à la science de son choix cet affront de n'en user que comme d'un répertoire à lieux communs où n'auraient qu'à puiser, sous la surveillance de l'autorité scolaire, les rhéteurs de l'orthodoxie! Il aurait consenti que son métier consistât à déployer et enjoliver dans de symétriques périodes les hauts concepts que la spéculation atteint, la philosophie n'étant plus pour lui que comme la pâte aux mains du faïencier, uniquement bonne à recevoir telle élégante courbe et tel harmonieux décor qu'il plaira à l'artiste! En dépit de tous les discours du monde, nous ne pouvons nous persuader que le Jules Simon d'aujourd'hui se résignât à un tel amoindrissement. Ne savons-nous pas de reste que rien de ce qui tombe de ses lèvres ne doit être reçu, sinon *cum grano salis?* Quant au Jules Simon d'antan, je me porte caution qu'à une mise en demeure de ce genre il eût opposé un énergique refus.

Jamais l'enseignement philosophique, en effet, n'aurait été rabaissé jusque-là. Mieux vaut la suppression franche, comme la décréta le second Empire. Même aux âges où mutuellement se pénétraient la foi religieuse et la raison, la métaphysique ne fut ainsi ravalée. Dans le grand siècle, l'oratorien Malebranche entendait que les principes de la dogmatique chrétienne fussent, dans la mesure du possible, mis à l'épreuve du libre entendement. Il voulait que la lumière de l'intelligible pénétrât partout; il eût souhaité même rendre le miracle explicable. « De prétendre, disait-il joliment, se dépouiller de sa raison comme on se décharge d'un habit de cérémonie, c'est se rendre ridicule et tenter inutilement l'impossible. » Serions-nous donc plus timorés que le Platonicien de l'Oratoire? Et, reculant plus loin encore dans le passé, serions-nous moins libéraux que les contemporains de saint Anselme, qui entendaient sans scandale le moine Gaunilon réduire à l'absurde, oui, réfuter par le ridicule, le célèbre argument de ce Père en faveur de l'existence de Dieu, prendre momentanément, dans son *Liber pro insipiente*, la défense de l'athée contre le pieux docteur? Et que l'on ne dise point qu'éconduit de l'enseignement, le libéralisme n'a qu'à se réfugier dans le livre. Il n'y a pas deux méthodes pour apprendre à penser, l'une bonne aux jeunes gens et l'autre aux hommes faits. Une chaire de philosophie est, de toute évidence, une chaire de raisonnement. Le même maître qui acceptera d'avoir à soutenir que Dieu existe, pas un instant n'accéderait à la plaisante clause qui lui interdirait de le démontrer.

*
* *

Cette concession accordée au libre examen, dès lors se transforme aux yeux, comme d'un coup de baguette, l'aspect du cours inauguré par notre récent normalien. Libre à lui sans doute de rester disert, élégant, harmonieux, persuasif. Je suis sans inquiétude à cet égard. La fée de l'éloquence l'a si bien comblé de ses dons qu'il aurait l'art de poétiser les quatre règles de l'arithmétique. Mais en même temps le jeune maître — c'est toujours le Jules Simon d'antan que je veux dire — aura à cœur de ne rien avancer que muni d'une dialectique solide et souple. Les arguments à l'appui de l'existence de Dieu abondent dans l'École : preuve dite des vérités éternelles, preuves tirées de la cause efficiente, de la cause finale, preuve par l'idée de perfection ou démonstration des métaphysiciens, preuve morale, etc. Le champ de la théologie a été tellement exploré qu'il n'y reste plus guère à découvrir de nouvelles terres. Il n'importe; le sujet est assez vaste pour détenir longtemps un habile argumentateur. — Mais voici que déjà notre embarras va renaître. Dans la voie où nous sommes entrés, on ne peut rester à mi-chemin. Les arguments, disais-je, sont connus, étiquetés dans l'histoire de la philosophie; mais étiquetées aussi sont les réponses, instances, contre-instances, auxquelles ils ont donné lieu. Que fera notre « prédicateur »? Simulera-t-il l'ignorant ou se donnera-t-il des airs de dédaigneux? Passera-t-il outre à ces difficultés, comme s'il les tenait pour non avenues? L'attitude ne serait pas sans danger pour son prestige. Car, dans ces grandes classes que composent des auditeurs de dix-sept à vingt ans, il y a des esprits investigateurs, difficiles déjà à satisfaire. Ajoutez que leurs livres seuls leur suggéreraient l'objection, à supposer que d'eux-mêmes ils ne s'en avisassent point. Des éditeurs classiques peuvent avoir eu l'indiscrétion de faire suivre, par exemple, les *Méditations* de Descartes des objections qui y furent faites. Il n'y a d'ailleurs pas un collège dont la bibliothèque ne possède un Aimé Martin, où est incluse cette polémique. Parmi les contradicteurs qui tinrent en échec le grand spéculatif, si nous trouvons l'empiriste anglais Thomas Hobbes, le sensualiste Gassendi, nous rencontrons en revanche des hommes d'Église : le théologien hollandais Caterus, le Père Mersenne, le grand Arnauld, le jésuite Bourdin, et les difficultés qu'ils soulèvent ne sont point celles qui ont la moindre portée. Dans les hautes classes de nos lycées il y a toujours eu, nul universitaire ne me démentira, des dialecticiens en herbe que les abstractions enivrent et qui se prennent de fureur pour ce beau sport des idées. Comment M. Jules Simon s'y prendra-t-il pour refréner leur ardeur? Que l'un de ses auditeurs se lève et, son Arnauld à la main, traite la preuve des métaphysiciens de pur sophisme

reposant sur une pétition de principe; ou, s'il a des lueurs d'une critique plus moderne, soutienne que l'argument tiré de la cause efficiente se brise contre la conception scientifique du déterminisme absolu, que le raisonnement téléologique ou argument des merveilles de la nature est réfuté, en fait, par l'existence du mal dans le monde; en droit, par l'impuissance où est la raison de rien emprunter de valable à la notion de finalité. Que fera, je le répète, notre disert aumônier laïque? Je l'avertis charitablement que d'agréables modulations littéraires ne le sauveraient point. Le grand public des conférences se laisserait peut-être surprendre à une diversion; mais l'intelligence, impatiente et vive, d'un travailleur de dix-huit ans, ne souffre pas aussi aisément qu'on l'hypnotise. Respectueusement, mais avec précision, l'apprenti logicien insistera. Quel parti prendre, je vous prie, et par quels moyens clore la bouche à l'importun? On se représente mal l'aimable maître, gagné par l'indignation, faisant appel au bras séculier : « Un cercle vicieux, dites-vous! Monsieur, vous me ferez cinq heures de retenue! » — A notre époque surtout de discipline paternelle, le délit d'objection n'est point, que l'on sache, prévu par les règlements.

Dans ces conditions, notre déiste n'aura plus le choix : bon gré, mal gré, il écoutera l'instance, la reconnaîtra, la discutera et, si possible, la réfutera. Pour une telle escrime, ce ne sera pas trop de mettre et la psychologie rationnelle, et la logique formelle, et la morale théorique, la métaphysique enfin, à contribution. — Quoi! toutes ces choses à des enfants! — Non pas, s'il vous plaît. Des collégiens de dix-sept à vingt ans ne sont plus des enfants; ce sont de jeunes hommes déjà formés, dont l'esprit est aiguisé, dont l'intellect est en possession de toute sa souplesse. S'il en est un certain nombre sur qui glissent ces questions, qu'importe? Ceux-là sont des dépaysés dans nos classes d'humanités, et tenez pour certain que la philosophie n'a pas seule le privilège de les laisser dans l'indifférence. J'imagine que les diplomatiques violences de Cicéron pour déterminer Catilina à s'enfuir ne les passionnaient pas infiniment plus que les subtiles déductions issues du *Cogito, ergo sum.*

C'est ainsi qu'à son corps défendant le professeur Jules Simon se trouvera dévoiler à ses élèves ces arcanes de la philosophie qu'il s'était flatté de garder secrets. Qu'il s'en acquitte avec aisance, clarté, rigueur, sans jargon, sans pédantisme, fidèle aux loyales traditions de la philosophie française, docile enfin à ce qui est la loi de notre génie, il sera bien près d'avoir atteint l'idéal. Mais alors de quel droit blâmerait-il ses modestes imitateurs?

UN PRÉDICATEUR LAÏQUE.

CHAPLIN ET MEISSONIER

La mort a frappé à coups redoublés sur les artistes français durant le premier mois de la nouvelle année. Une même semaine a vu disparaître les sculpteurs Eugène Delaplanche et Aimé Millet, puis est venu le tour du musicien Léo Delibes. Et voici qu'à vingt-quatre heures de distance, le 30 et le 31 janvier, sont partis les deux peintres, Charles Chaplin et Ernest Meissonier.

Le peintre Chaplin avait soixante-cinq ans. Il était né d'une famille anglaise fixée en Normandie, mais c'est bien à la France qu'il appartenait, avant même que la naturalisation l'eût fait notre compatriote; c'est en France qu'il avait reçu son éducation artistique, c'est en France qu'il a toujours vécu. Si quelque chose dans son talent rappelait la race dont il est sorti, si l'on songeait un peu, en regardant sa peinture, aux maîtres anglais du dernier siècle, à Reynolds, à Gainsborough, surtout à Lawrence, il était bien plus encore, par la précision du dessin, par la fermeté du parti pris, par quelque chose de net et de voulu dans sa manière tout aimable, le disciple des maîtres français. Il avait certainement beaucoup étudié nos maîtres du XVIIIe siècle, les Boucher et les Fragonard; il leur avait dérobé plus d'un de leurs secrets. Il était comme le dernier représentant d'un art qui n'est plus celui de notre siècle, et dont notre siècle cependant, malgré des aspirations différentes, ne pouvait s'empêcher de subir en lui la séduction. Chaplin, dans la nature, avait fait son choix : la femme seule l'attirait, et encore la femme jeune seulement, à l'âge où elle est dans sa fleur, dans toute la fraîcheur et la délicatesse du premier épanouissement. Son imagination et son pinceau n'allaient qu'aux images riantes et heureuses, à celles qui évoquent les impressions de grâce, de joie, d'élégance. Il peignait avec complaisance et amour l'ovale pur des jeunes visages, les lèvres rouges, les joues roses, les yeux limpides, les cheveux où se joue la lumière, les fines oreilles où le sang circule, les épaules et les poitrines aux lignes souples, à la peau blanche et nacrée. Il aimait à entourer ces formes gracieuses d'étoffes habilement chiffonnées, dont les reflets faisaient valoir mieux encore la figure qu'elles encadraient. Il eût fallu parfois peu de chose de plus pour que l'œuvre prît un caractère sensuel, mais le goût de l'artiste savait toujours heureusement s'arrêter à temps. Une tonalité générale rose et blanche, relevée çà et là par quelque note d'un rouge vif, était comme la marque et la signature de l'artiste. Quel que fût le modèle ou le sujet choisi par lui, il semblait que ce fût toujours le même tableau qu'il exposât; on ne se lassait point cependant de cette monotonie. Il n'avait qu'une note, mais tout aimable et agréable; on avait

beau sentir ce qu'il y avait en cet art d'un peu factice, d'artificiel et de convenu, le charme était réel; de sa manière même, il s'était fait une originalité. Plusieurs, voyant son succès, avaient essayé de l'imiter sans y réussir. C'est que chez lui cette manière était sa propre nature, sa vision personnelle des choses, le résultat de son tour d'esprit propre, l'expression de la beauté telle qu'elle lui apparaissait.

*
* *

Chaplin a été un peintre de talent; c'est d'un autre mot qu'il convient de se servir en parlant de Meissonier. Celui-ci est un des grands noms de la peinture française du XIXe siècle, un des noms immortels de l'art français.

Après Gros et Géricault, après Ingres et Delacroix, après Rousseau, Corot et Millet, il était le dernier survivant de ceux qui ont fait la gloire de notre école moderne de peinture; il ne le cède à aucun ni pour l'originalité, ni pour la puissance. Bien qu'il ait continué à produire jusqu'à la dernière heure, la postérité s'est faite pour lui parmi ses contemporains mêmes. Comme Victor Hugo, il est entré vivant dans l'Olympe. Tous les artistes saluaient en lui respectueusement leur maître, aussi bien que leur doyen; la critique se taisait devant lui; il n'est pas un pays au monde où sa renommée n'eût pénétré. Quand, à la suite de l'Exposition universelle de 1889, où il avait présidé le jury français, il fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur, récompense que jamais encore un artiste n'avait obtenue, personne ne songea à trouver que ce fût trop. En perdant Meissonier, c'est un des fleurons de sa couronne que la France a perdu.

Meissonier avait quatre-vingts ans. Il était né à Lyon en 1811. Emporté vers la peinture par une impérieuse vocation, malgré les résistances de sa famille, il avait connu dans sa jeunesse la gêne et la misère; il les avait vaillamment supportées et ne regrettait point d'avoir passé par cette rude école qui avait trempé son caractère et fortifié sa volonté.

Ce fut au Salon de 1834 qu'il fit ses premiers débuts, en exposant les *Bourgeois de Saardam*, marquant dès ce jour, sinon encore sa place parmi les artistes, du moins sa personnalité, et par le choix des sujets et par sa façon de les traiter.

Au milieu des grands débats engagés alors entre les classiques et les romantiques, le jeune Meissonier refusait de s'enrôler, aussi bien dans un camp que dans l'autre. Il ne voulait prendre place ni parmi les partisans de l'Académie, ni parmi leurs adversaires, ni parmi les défenseurs du nu, ni parmi les enthousiastes du costume historique, ni parmi les amateurs de la peinture religieuse, ni parmi ceux de la peinture d'histoire. Il laissait à d'autres la « grande peinture »; il s'enfermait dans un art plus modeste; il ne voulait rien être de plus qu'un peintre de genre. Les maîtres auxquels il se rattachait, dont il voulait suivre la trace, c'étaient les peintres hollandais du XVIIe siècle, les Terburg, les Metzu, les Peter de Hoogh. Il le proclamait, en allant chercher ses personnages en Hollande même.

Et, comme il se séparait par le choix de ses sujets et son inspiration de ses contemporains, il s'en distinguait aussi par le caractère de ses œuvres et leur aspect même. Il laissait à d'autres les grandes figures, les vastes compositions, la prétention d'attirer les yeux par l'importance matérielle des toiles, par la violence des couleurs, par les proportions des personnages. Il choisissait, lui, de petites toiles, faites, ce semble, pour passer inaperçues et, dans ces toiles, il plaçait de petits personnages, faisant des choses toutes simples, toutes vulgaires, presque indifférentes, mettant seulement tous ses soins à les peindre de son mieux, à faire de la bonne et solide peinture. Et, en cela encore, il se montrait bien le disciple des maîtres hollandais.

Tel fut Meissonier dès le premier jour, tel il devait être durant toute la première moitié de sa vie. Peintre de genre, uniquement peintre de genre, s'enfermant toujours dans de petits sujets, les traitant toujours en de petites proportions. Il avait commencé par prendre ses sujets aussi bien que sa manière aux Hollandais; il étendit peu à peu son domaine. On le vit aller chercher ses sujets, tantôt dans l'Italie de la Renaissance, tantôt parmi les reîtres des guerres du XVIe et du XVIIe siècle, tantôt parmi les seigneurs, les artistes et les philosophes du XVIIIe siècle, tantôt parmi les gardes françaises, parmi les Incroyables et les Muscadins. On pouvait suivre, d'année en année, cette volonté persévérante dans la voie que l'artiste s'était tracée; on pouvait suivre aussi, à mesure que venait la maturité, les progrès d'un talent de plus en plus sûr de lui-même, approchant de plus en plus de la perfection de l'exécution; non plus maintenant simple disciple des maîtres hollandais, mais vraiment leur émule et bientôt leur égal, en attendant qu'il les surpassât par les qualités d'une intelligence plus haute et plus cultivée, par une psychologie plus pénétrante, par un sentiment de l'action plus puissant.

Tout homme qui suit résolument sa voie, sans s'occuper de la mode, ni des goûts ou des disputes du jour, est assuré que tôt ou tard l'opinion viendra à lui, car il ne peut agir ainsi qu'à la condition de porter une force en lui-même, d'avoir quelque chose à dire qui soit bien à lui, d'être véritablement quelqu'un. Le succès vint à Meissonier de bonne heure, quoiqu'il ne semblât rien faire pour l'attirer à lui. Il lui vint auprès des amateurs et des critiques, auprès des connaisseurs par ses mérites réels, pour la vérité, la franchise et la simplicité de son art, pour l'unité de ses petites compositions, pour la justesse des mouvements et des attitudes de ses personnages, pour le choix si intelligent des accessoires concourant tous à produire une même

impression, à traduire un caractère, pour l'exquise finesse de l'exécution et le mérite de la peinture. Auprès du gros public et de la foule bourgeoise, d'autres raisons, moins artistiques celles-ci, et auxquelles Meissonier n'avait certes pas songé, déterminèrent le succès. A côté des vastes toiles de ses rivaux, les siennes frappèrent par l'exiguïté même du cadre. Il fallait s'approcher de près pour les voir, attendre son tour longtemps, et quand ce tour était enfin venu, quel étonnement! On pouvait s'approcher d'aussi près que l'on voulait sans détruire l'illusion ; on pouvait compter tous les poils de la barbe, et, pour ainsi dire, tous les cheveux, distinguer tous les coups de pinceau, employer même une loupe pour suivre dans ses moindres détails le fini de l'exécution : il semblait que, pour peindre, l'artiste eût dû se servir d'une loupe lui-même. De l'étonnement on passait vite à l'admiration.

Meissonier se trouva ainsi réunir tous les suffrages. Au temps où rien ne faisait prévoir encore ce que seraient les enchères de la seconde moitié de ce siècle, où Delacroix, Corot et Millet trouvaient si difficilement des acheteurs, Meissonier, non seulement vendait ses tableaux, mais les vendait fort cher.

Tout a été dit pour la peinture de genre de Meissonier, et il est vraiment superflu d'en faire aujourd'hui l'éloge. Quand on a rappelé ses *Joueurs d'échecs*, ses *Joueurs de cartes*, ses *Buveurs* et ses *Fumeurs*, ses *Liseurs à la fenêtre*, ses *Amateurs d'estampes*, ses *Lectures chez Diderot*, son *Graveur*, on a fait assez. Une telle œuvre suffirait à assurer la gloire d'un peintre. Elle est dispersée aujourd'hui dans les galeries du monde entier. Ceux qui l'ont vue en partie réunie à la salle Petit, lorsqu'en 1884 Meissonier célébra sa cinquantaine artistique, se souviennent de l'impression qu'ils en emportèrent. Espérons qu'une nouvelle exposition, et plus complète encore, nous sera bientôt offerte. De toutes les façons d'honorer le maître qui vient de disparaître, celle-ci est la meilleure.

Il était impossible que l'homme qui venait de créer en France avec tant de succès comme une école nouvelle de peinture ne trouvât pas de nombreux imitateurs, et l'on vit apparaître bientôt en effet toute une phalange de petits Meissoniers. Une peinture de genre nouvelle apparut, que l'on vit fleurir durant une trentaine d'années. Ils lui prirent ses petits cadres, ses intérieurs; ils lui prirent tout ce qui pouvait se prendre : les ameublements, les accessoires, les costumes, jusqu'à l'habitude de copier exactement les moindres détails historiques, jusqu'à celle de ne travailler pour les toutes petites figures que d'après le modèle. Mais ce qu'ils ne purent lui prendre, car cela ne pouvait lui être dérobé, c'était son intelligence, sa haute raison, l'observation des caractères, la justesse saisissante des mouvements, la précision et la fermeté du dessin, la sûreté de la touche, pour tout dire : la vie. Ceux qui ne sont plus jeunes aujourd'hui ont vu se succéder ainsi, durant une longue série de Salons, un interminable défilé de costumes Henri II, Henri III, de contemporains et de contemporaines de Marie de Médicis et de Louis XIII portant la fraise, de belles dames du temps de Louis XIV, de seigneurs du temps de Louis XV et de Louis XVI, de muscadins et d'incroyables, de reîtres, de bravi, de soudards, de lansquenets, de gardes françaises, de voltigeurs et de grenadiers. La procession a diverti d'abord, puis bientôt elle a fatigué, et les imitateurs se sont tournés d'un autre côté. L'école a passé, le maître seul demeure.

Meissonier approchait de la cinquantaine; il était arrivé à cet âge où l'homme ne change plus guère, où il a presque toujours donné le meilleur de lui-même, où il semble n'avoir plus qu'à poursuivre le sillon qu'il a creusé. Meissonier pouvait, sans péril pour sa renommée comme pour sa fortune, continuer à se répéter lui-même et se reposer sur ses lauriers.

C'est alors cependant qu'on le vit tout à coup se renouveler et s'ouvrir un champ nouveau. Une ambition que jusque-là rien n'avait pu faire prévoir se manifesta en lui, ou plutôt, sans doute, cette ambition il la portait en lui depuis sa jeunesse, mais il attendait pour s'y livrer qu'il fût bien sûr de lui, qu'il fût maître complètement de tous les secrets de son art.

Lui qui jusque-là n'avait traité que les sujets de genre, il se décida à aborder enfin la grande peinture, la peinture d'histoire. Certes, il n'y a ni grand art ni petit art, et, dans ses tableaux empruntés à la vie familière, Meissonier s'était montré un grand peintre, aussi bien par le caractère moral que par la facture. Il y a pourtant les sujets qui éveillent des pensées plus hautes, des sentiments plus profonds, qui touchent à ce qu'il y a en l'homme de plus noble et de plus généreux, et l'art qui abordera ces sujets, qui exprimera tout ce qu'ils contiennent, méritera toujours d'être appelé le grand art.

Qui eût suivi et bien observé la peinture de genre de Meissonier eût déjà pu se convaincre qu'il y avait dans l'artiste l'étoffe de quelque chose de plus qu'un excellent peintre de genre. Il ne s'était pas montré seulement le traducteur fidèle de ces sentiments de paix et de recueillement qui font le charme de la vie tranquille, il avait aussi à l'occasion, et quand le sujet l'y invitait, fait preuve de qualités puissantes et dramatiques. C'était un drame plein de vie et d'action, un drame terrible que sa *Rixe*. C'était un drame aussi, et bien tragique en sa simplicité, que son *Bravo* attendant derrière une porte, le poignard levé et prêt à frapper l'homme qu'il a été payé pour assassiner. Le moment approchait où Meissonier allait enfin faire éclater aux yeux de tous, en abordant la peinture d'histoire, ces fortes qualités qu'il portait en lui.

Son enfance avait été bercée des récits de l'épopée impériale. Il était jeune lorsque se fit la légende napo-

léonienne, lorsque poètes et historiens célébrèrent à l'envi le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz, le vaincu de Waterloo, le prisonnier de Sainte-Hélène. Il se prit, lui aussi, d'enthousiasme pour cette prodigieuse tragédie, plus poignante et plus grandiose qu'aucune fiction des poètes, et qui était de l'histoire. Ce fut l'épopée impériale qu'il résolut de retracer. Il continua depuis lors, à ses heures de loisir, à exécuter patiemment, laborieusement, avec une admirable conscience, avec un admirable souci de la perfection du détail, ses petits tableaux de genre. Mais, durant les trente dernières années, on peut le dire, c'est l'épopée militaire du premier Empire qui a eu toutes ses pensées. Dans son tableau de *1805*, dans sa *Bataille de Friedland 1807*, dans cette *Bataille d'Iéna* qu'il exposait au Champ de Mars l'an dernier, il en a dit les splendeurs, les triomphantes victoires. Il en a, dans son *1814*, raconté l'effondrement. Il a pu vivre assez pour achever cette œuvre, entreprise si tard.

Ici, nous pouvons passer vite, car la génération actuelle a été le témoin de cette partie de l'œuvre de Meissonier : chacun n'a qu'à rappeler ses souvenirs. On y a retrouvé toutes les qualités de composition, de conscience, d'exécution solide et achevée qui avaient marqué les ouvrages précédents de Meissonier, mais on y a trouvé toutes ces qualités grandies par les sujets mêmes auxquels elles s'appliquaient, une inspiration plus fière et plus haute, une émotion plus communicative, une passion ardente et forte. Son *1814* n'est pas seulement une merveilleuse page de peinture, c'est la résurrection d'une époque tout entière. C'est, avec cet état-major de maréchaux et de généraux fatigués et harassés, découragés, qui suivent à travers la neige et la boue l'empereur soucieux et la tête penchée, l'image de la France elle-même, lasse de la guerre, épuisée, à bout de sang et de force, conquise à son tour, après avoir promené la conquête à travers l'Europe entière. Il y a là une pensée d'une sorte de majesté religieuse que tout concourt à exprimer avec un admirable accord, sans nul effet violent, sans fracas, sans déclamation et qui n'en saisit que plus fortement le spectateur. Meissonier n'a pas mis là seulement tout son talent et tout son art, il y a mis aussi son âme de Français. N'eût-il été que le peintre de ses tableaux de genre, il eût mérité dans l'art une place immortelle ; mais son *1807* et son *1814* plus encore ont marqué sa place parmi les plus grands et les plus fiers artistes. A côté de la grande et magnifique peinture de l'*Entrée des Croisés à Jérusalem* de Delacroix, le petit tableau de *1814* de Meissonier peut figurer sans redouter la comparaison.

Et maintenant le grand artiste est mort. Qu'importe que l'homme ait eu quelques petits défauts, qu'il ait joint un peu de vanité au légitime sentiment de sa valeur, qu'il ait été parfois ombrageux et susceptible! Qu'importe qu'il ait parfois dépensé en prodigalités fastueuses, en fantaisies princières les millions qu'il gagnait si facilement! L'argent qu'il lui a plu de gaspiller était de l'argent bien à lui, le produit de son travail. Chez l'homme même, les qualités l'emportaient de beaucoup sur les défauts, et nul ne fut plus libéral quand il s'agissait d'aider de son pinceau l'infortune artistique. Il laisse à sa patrie l'héritage de sa gloire. Car au temps où elle a été cruellement humiliée il a, lui, aidé à la relever, il l'a faite, aux yeux du monde entier, plus digne de respect et d'admiration. Il laisse aux jeunes artistes qui entrent à leur tour dans la carrière l'exemple d'une vie d'honneur toute remplie par le travail, l'exemple de la probité artistique la plus scrupuleuse, d'une conscience professionnelle sans défaillance. Quand ils voudront voir tout ce que peuvent faire une énergique volonté, soutenue par un infatigable labeur, et comment se justifie une fière ambition, ils n'auront qu'à se souvenir de Meissonier.

CHARLES BIGOT.

COURRIER LITTÉRAIRE

Vous l'avez échappé belle ! j'ai failli faire une profession de foi.

Comme tous les journalistes, je reçois fréquemment des communications de mes lecteurs. Je n'y réponds jamais ici, parce que l'usage de dialoguer avec le public n'est plus dans nos mœurs. Ces lettres, d'ailleurs, sont très variées. Quelques-unes contiennent des injures qui m'affligent d'autant plus qu'elles sont généralement méritées. On m'accuse « de ne pas être moderne » : je le sais, mais que voulez-vous? je trouve pitoyable la modernité en cheveux gris. « De ne pas être impartial » : en effet ; il faut ne pas avoir de sang dans les veines pour être vraiment impartial. Un jeune catholique lyonnais me reproche, en très bons termes, d'admirer M. Renan : c'est la vérité pure ! Une vieille dame, en termes moins bons, m'assure que je suis clérical. — Non, madame, je suis pire, je suis théocrate !

D'autres correspondants me posent des questions et me demandent des conseils. L'un de ceux-là tient à savoir si j'ai lu l'article récent de M. Brunetière sur ses confrères de la critique ; il me presse de déclarer si je suis « dogmatiste » ou « impressionniste ».

Me voilà au pied du mur. Répondrai-je, comme on répond aux douaniers et aux employés de l'octroi, que « je n'ai rien à déclarer ». Dirai-je que je suis dogmatiste et impressionniste tout à la fois? Prétendrai-je que je ne suis ni l'un ni l'autre? Il paraît que c'est impossible. Quand on n'est ni homme ni femme, si j'en crois une vieille plaisanterie, on est... Auvergnat. Celui qui n'est ni dogmatiste ni impressionniste est l'auvergnat de la critique.

Certainement, j'ai lu l'article de M. Brunetière ; j'en ai savouré la malice et la justesse. J'admire fort aussi les trois écrivains qu'il harcèle si agréablement. M. Anatole France trouve des paroles étonnamment pittoresques et subtiles pour expliquer que nous ne pouvons jamais « sortir de nous-mêmes ». Comme c'est vrai ! Et M. Brunetière prouve, avec des arguments encore plus confondants, que ce qu'il y a de plus difficile pour nous, c'est précisément « d'être nous-mêmes ». Comme c'est juste, aussi !

M. Anatole France est persuadé que les jugements de M. Brunetière sont des opinions, et M. Brunetière tient les opinions de M. France pour des jugements. M. Édonard Rod nous a donné ici un article sur la morale du brillant critique des *Débats*, qui refusait de mêler la morale aux questions d'art et qui ne s'en repent qu'à moitié. Découvrir des caprices chez M. Brunetière qui systématise ses idées, et un système suivi chez M. Jules Lemaître qui se pique d'être ondoyant et divers, c'est maintenant une plaisanterie à la mode parmi les gens de plume et presque un jeu de société.

Mais laissons les questions de personnes.

Il me semble qu'on va un peu loin si l'on veut faire de la critique non seulement une science, mais la science des sciences, l'*alpha* et l'*omèga*, comme furent en leur temps la sagesse antique et la théologie mediœvale. On nous dit que la critique juge *et* classifie. N'est-ce pas « *ou* » qu'il faudrait dire? Peut-on « juger » avec Nisard et « classifier » avec M. Taine?

En tant qu'instrument de classification, la critique est le bras droit de l'histoire. Elle lui fournit l'histoire naturelle des idées, sous une double forme, analytique et synthétique, dans leur développement successif et dans leur filiation logique, quelque chose comme ces tableaux statistiques qui peuvent se lire de bas en haut ou de gauche à droite, mais dont les totaux coïncident. Pouvons-nous classifier nos contemporains? Assez mal. C'est proprement tirer au vol. La vie est plus intéressante, mais plus difficile à étudier que la mort ; elle a une répugnance bizarre, mais invincible, à se laisser observer autrement que par le dehors. Pour que la critique commence son travail définitif, il faut que la fermentation soit achevée, que les idées en fluctuation et en combinaison se soient précipitées, que le temps ait écrit au bas de notre œuvre, à chacun et à tous, le mot fin.

Quant à « juger », c'est, je l'avoue, un mot bien imposant. Afin de ne pas nous perdre, prenons-le au pied de la lettre. Pour juger, il faut un mandat : supposons que nous l'avons reçu au lieu de nous l'être donné. Il faut aussi une loi et des précédents, ce qu'on appelle une jurisprudence. Hé bien, avons-nous tout ce qu'il faut pour juger? Il y a bien une « coutume » littéraire, mais elle varie suivant les provinces de l'art. Quant au texte de la loi, a-t-il tous les caractères voulus de netteté, d'obligation et d'universalité? L'idéal, auquel on compare les œuvres pour les apprécier, est-il absolu ou relatif, humain ou national, moral ou artistique? Sera-t-il le même pour un Teuton et pour un néo-Latin? Un homme nourri de Pascal et du comte de Maistre peut-il se faire du génie français la même idée qu'un autre homme dont la pensée a évolué entre l'*Encyclopédie* et Auguste Comte? Le croyant de l'art pour l'art pourra-t-il juger comme celui qui cherche un acte dans toute parole? Et si, par hasard, je me mêlais de leur déterminer à chacun leur domaine en séparant la forme du fond, ne découvrirai-je pas, à ma profonde confusion, que ce départ est impossible, et qu'on tue les idées quand on les dépouille de leur expression, comme on tue les êtres vivants quand on leur arrache leur peau? Quelle règle prendre et où la chercher? Dans ce qu'il y a de plus impersonnel en moi, dans ce qui m'est extérieur et supérieur, ou, au contraire, dans mon fond le plus intime, dans le coin de mon âme où je cache mes objets sacrés? Dans mon humanité ou dans mon idiosyncrasie?...

J'ai volontairement omis la conscience parmi les attributs du juge. Ni le magistrat qui tranche un point de droit, ni le juré qui décide une question de fait ne doivent consulter leur conscience. Cependant il n'est pas mauvais qu'ils en aient une. Ainsi, un mandat, un code, une jurisprudence, une conscience, voilà bien des choses ! Avons-nous tout cela? Avons-nous des gendarmes pour exécuter nos sentences, des gendarmes qui forcent les gens à acheter les volumes salutaires et retirent des vitrines les volumes hétérodoxes ou malsains?

Je penche à croire — et ce sera ma très humble, très provisoire conclusion — que quiconque a éprouvé une ombre de sensation non encore éprouvée, quiconque a entrevu un semblant d'idée non encore entrevue, et qui, bien ou mal, essaye de mettre au jour ce phénomène intérieur pour l'ajouter au tas, est utile à sa manière. Il l'est encore si, ayant découvert cette sensation ou cette idée dans l'œuvre d'autrui, il la dégage, la résume, ou la discute et l'éclaircit. Dans le monde de la pensée, il n'en va pas tout à fait comme dans celui de la chicane, et je ne sais s'il n'est pas plus beau de rendre des services que des arrêts.

Tout cela n'est qu'un peut-être, et ma profession de foi, vous le voyez, s'est résolue en une confession de doute. Revenons à nos moutons.

*
* *

Si Claude Larchey avait écrit la *Physiologie de l'amour moderne* dans la langue de Bonaventure Despériers, de Béroalde de Verville et du sieur Des Accords, nous aurions eu quelque chose d'analogue à ce *Paroissien du célibataire* (1), livre très mignon, très érudit,

(1) *Le Paroissien du célibataire*, par Octave Uzanne. — Quantin.

très pervers, qui nous arrive, embelli d'images à l'appui et à l'avenant. Il y a une analogie entre les auteurs comme entre les sujets. Tous deux, dans leur première jeunesse, ont goûté plus ou moins Barbey d'Aurevilly, dont je suis obligé de dire que ses élèves valent mieux que ses livres. M. Octave Uzanne et M. Paul Bourget ont énormément étudié, feuilleté la femme, pioché l'amour comme des bénédictins. Entre eux, il y a des différences et des divergences. D'abord, M. Octave Uzanne, si j'ose m'exprimer ainsi, n'est pas M. Paul Bourget : énonciation hardie qui ne peut faire de peine ni à l'un ni à l'autre et qui rend très bien ma pensée. Et puis, du genre baptisé par Émile Augier « le cochon triste », nous passons au cochon gai. Le volume de Claude Larchey aboutit à une sorte de brusque conversion. Le célibataire dont M. Uzanne a noté les théories et les souvenirs finit dans l'impénitence. Il ne demande qu'à « brûler entièrement dans ce délicieux enfer de la femme ». Bien éloigné de geindre comme Claude sur l'abandon de sa Colette, il est peu sensible à la trahison. Le point, pour lui, c'est de ne pas laisser perdre une seule des jouissances que peuvent donner ces petits êtres « à la fois anges et démons, singes et enfants, maîtresses et esclaves ». La méchanceté de la femme, involontaire à demi comme le coup de griffe d'une chatte nerveuse, est, à le bien prendre, un des éléments de notre bonheur; c'est « l'idée », la fameuse idée qui aide les cérébraux à aimer. Tandis que le philosophe caché sous le masque de Claude Larchey se déclare chrétien de tendance et d'inspiration, sinon de pratique, le célibataire de M. Uzanne remercie ironiquement l'Église de tout ce qu'elle a fait pour créer l'idéalisme des sens par la savoureuse notion du péché qu'elle a mise en circulation, et il cite à l'appui un passage du Père La Ferté, des frères Prêcheurs, qui est véritablement délicieux de finesse et d'ingénuité. Enfin, d'après la théologie de M. Uzanne, qui semble brouiller complaisamment les péchés capitaux avec les sacrements, c'est l'Église qui a « institué » la Luxure. Du reste, la morale, même laïque, n'est pas traitée avec beaucoup plus de cérémonie que la religion : elle est mise en réquisition pour assaisonner le plaisir de ses vertueuses prohibitions : « La morale, ce champignon parasite poussé sur la nature primitive, nous procure ces délicatesses délicieuses de la pudeur, et ces agréables viols des convenances et des décences que nous nous plaisons *tous* (les célibataires, bien entendu!) à opérer par nos discours, par nos écrits, par nos actes journaliers. » L'arbre du mal fleurit donc toujours parmi nous et il n'y a, paraît-il, que son fruit pour nous charmer. Nous le dévorons vert, nous le dégustons pourri, et nos romanciers nous en font des confitures pour que l'estomac affaibli des vieillards puisse encore le digérer dans l'arrière-saison.

L'homme qui comprend ainsi la vie, c'est celui que M. Bourget appelait « l'amant » et que M. Uzanne nomme le féministe. Il « sait » la femme, et il en joue; il est le prêtre de ce culte-là, et, comme tout prêtre intelligent, il exploite son idole... Oh! ces féministes! J'écoute avec recueillement tout ce qu'on me dit sur leurs exploits, mais je suis étonné de trouver, lorsque j'ouvre un roman, que le héros n'est presque jamais l'un d'entre eux, et, si c'en est un, que le roman est odieusement plat et ennuyeux. Ces professeurs d'amour ne seraient-ils pas un peu comme le pauvre diable aux coudes blanchis et aux bottes éculées qui vient offrir au public un moyen infaillible de faire fortune à la Bourse? Je ne sais, mais je me figure que les femmes n'aiment pas à être si bien devinées, si scientifiquement cultivées, si habilement mises en rapport, et qu'après tout un peu de sincérité et de jeunesse, par conséquent un peu d'imprévu, ne serait pas pour leur déplaire, de temps à autre.

Je m'avise un peu tard que je n'avais peut-être pas le droit d'ouvrir ce *Paroissien du célibataire*, puisque je ne fais partie d'aucune des catégories de lecteurs auxquelles l'écrivain déclare le destiner, et que je me retrouve, au contraire, plusieurs fois dans la liste des exclus. Avant tout, le livre est interdit aux bons bourgeois, craignant Dieu et leurs femmes (surtout leurs femmes!); il l'est encore aux « instinctifs, qui n'en comprendraient pas le raffinement » ; aux « prisonniers des petites villes », qui n'ont pas la gloire d'être Parisiens ni cosmopolites. L'auteur repousse aussi très énergiquement les *fêtards* et les libertins, « qui peuvent encore tolérer la courtisane » ; car il est bien entendu que la femme qu'il s'agit de dépraver et de déifier, c'est la mondaine, la femme bien élevée.

M. Uzanne aura plus d'admirateurs qu'il ne voudrait parmi les gens mariés et aussi parmi les ardents galopins qui cherchent à compléter l'éducation du collège. Ceux-là donneront plus d'attention que je n'ai fait à de charmantes petites personnes postées au seuil et à la sortie des chapitres, les unes en toilette de *five o'clock*, les autres... comment dirai-je?... en toilette de paradis. Je me hâte d'ajouter que le livre plaira encore et surtout aux purs lettrés, aux amateurs des prouesses de style. Ils trouveront dans le *Paroissien du célibataire* ce qu'il y a de plus raffiné dans les sports de la plume, les plus étonnants « numéros » du trapèze littéraire, une langue à la fois archaïque et moderne qui a l'air d'une héroïne de Maupassant habillée en demoiselle d'honneur de Marguerite de Valois.

*
* *

Reine des bois, par André Theuriet (1), est venue à moi sous une double forme : l'édition illustrée, véritablement splendide, et l'édition ordinaire, qui fait partie de la bibliothèque Charpentier.

Voici, en quelques mots, le sujet du roman :

(1) *Reine des bois*, par André Theuriet. — Charpentier. Le même ouvrage, illustré par Laurent Desrousseaux. — Boussod et Valadon.

M. de Buxières, un gentilhomme campagnard qui ne s'est jamais marié, mais qui, après avoir satisfait beaucoup de fantaisies, s'est fait une famille approximative en élevant auprès de lui son fils naturel Claudet, né d'une servante-maîtresse, meurt sans avoir reconnu le jeune homme et sans avoir pourvu à son avenir ni au sort de la mère. La fortune va tomber à un parent éloigné, qui végète à Nancy dans une petite place du gouvernement. Julien, l'héritier légitime, est un garçon timide jusqu'à la sauvagerie. Il a été « élevé par des prêtres » : dans la pensée du romancier et de beaucoup d'autres, cela signifie qu'il est gauche, soupçonneux, mystique, un peu sournois, qu'il ignore les hommes et craint les femmes. Ce type correspond-il à une réalité? Ce n'est pas ici mon affaire.

Voici maintenant Julien installé dans son château, seul avec ses livres, au milieu de la froideur et de la malveillance universelles. Claudet, qui est en tout son vivant contraste, chasseur, buveur, et même coureur, l'homme de l'action et de la vie en plein air, mais, au demeurant, brave et franche nature, va s'éloigner, plein d'amertume, lorsque Julien est enfin mis au courant de la situation au travers de laquelle il a été jeté. Moitié bonté naturelle, moitié scrupule religieux, il retient Claudet, et partage avec lui sa fortune. Dès lors, tout irait le mieux du monde entre les deux jeunes gens, si tous deux ne s'avisaient d'aimer Reine Vinçard, la fermière de la Thuilière.

Reine n'est pas tout à fait une fille des champs. Elle a été élevée dans un pensionnat de Dijon. C'est une personne émancipée, qui a dû prendre en main la direction de la ferme, car le père Vinçard est malade, tombé dans une sorte d'enfance. De là ces libres allures, ce ton net et décidé, qui la font un instant mal juger par Julien de Buxières. Quant à elle, nature énergique et robuste, elle est attirée vers ce timide, ce faible, ce mélancolique, plutôt que vers Claudet son semblable, et la pitié prépare l'amour.

Mais il est dans le malheureux caractère de Julien de ne point deviner ses dispositions. Il croit que son rival est préféré, et n'imagine rien de mieux, pour s'en éclaircir, que de se faire lui-même le porte-paroles de Claudet. Blessée à son tour, la jeune fille accepte, par dépit, ce mariage qui s'accomplirait si le curé n'y mettait bon ordre, en révélant un grand secret. M. de Buxières, ce terrible séducteur, a passé par la Thuilière, si bien que Reine est, en réalité, la sœur de Claudet. Ce pauvre Claudet! l'auteur ne peut plus rien pour lui, si ce n'est de l'envoyer mourir en héros sur le champ de bataille de Montebello. Dès lors, rien n'empêchera Julien d'épouser la jolie fermière, qui achèvera de faire disparaître les dernières traces de la fameuse éducation cléricale.

Reine des bois sera-t-elle placée parmi les meilleures œuvres d'André Theuriet? Oui et non. Je n'arrive pas à bien comprendre Reine Vinçard. Elle m'apparaît dans des poses très diverses et très réelles : tantôt elle porte sur la tête un sac de faines, tantôt elle fait boire un bouillon à son vieux père; elle allume le feu, elle écosse des pois. En chacune de ces circonstances, l'auteur a soin de nous dire de quelle robe elle est habillée, de quelle façon elle est coiffée. Il nous fait remarquer, sur un cou blanc et découvert, deux petits signes bruns qui sont agréablement caractéristiques. Malgré tout, je ne vois pas nettement Reine Vinçard, et l'habile artiste de l'édition illustrée ne l'a pas mieux vue que moi : car il nous a représenté, en elle, trois personnes distinctes, trois types successifs. Évidemment, l'auteur l'avait devant les yeux en écrivant, mais peut-être avec des contours moins accusés et moins fermes que ses héroïnes habituelles. En tout cas, lui qui rend avec tant de finesse les plus fugitives émotions d'un cœur bourgeois, il n'a pas pénétré aussi avant dans la psychologie de cette créature hybride, qui n'est ni demoiselle ni paysanne.

Mais l'héroïne véritable du roman, n'est-ce pas la forêt de Vivey? André Theuriet l'a peinte sous la neige et sous les fleurs, sous son manteau d'hiver et sous sa robe de printemps, assoupie au soleil ou brillante de givre; il l'a peinte en amoureux toujours jeune et toujours fidèle, avec les accents qui charmèrent, il y a trente ans, ses premiers lecteurs. Il nous a fait assister aux scènes de la vie forestière. La cueillette des faînes, une fête de charbonniers, une promenade solitaire sous le couvert des bois, tout lui a heureusement servi de prétexte pour ramener, avec de charmantes variations, le thème favori. Il ne nous a pas seulement montré la forêt, il nous l'a fait sentir, respirer; il a enivré d'elle, l'un après l'autre, tous nos sens. C'est là que réside le charme de *Reine des bois*.

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Échange d'ourseries.

Un écrivain érudit et artiste dont je m'honore d'être l'ami, M. Charles Bonnier, me prend à partie le plus courtoisement du monde dans un des derniers numéros du journal *l'Avenir dramatique*. Discuter une question d'art avec un semblable contradicteur est une bonne fortune, et j'aurais mauvaise grâce à me dérober. Bien que fort malhabile à dogmatiser, j'essayerai de répondre en quelques mots.

Il s'agit du *Noël* de Maurice Bouchor. Au lendemain de la représentation du Petit-Théâtre, je n'ai pu — s'en souvient-on encore? — résister au plaisir d'exprimer ma gratitude pour l'auteur et mon admiration pour son œuvre. Suis-je allé trop loin? Je ne le crois pas. J'évite naturellement les grosses épithètes, et, s'il m'ar-

rive par hasard de manier l'encensoir, je tremble toujours d'avoir la main lourde; défaut d'habitude. Et puis les bonnes louanges doivent rester discrètes et sauvegarder charitablement le droit d'autrui; c'est d'une habileté élémentaire en même temps que d'une philosophie douce. Peut-être pensé-je tout bas à M. Bonnier en rappelant cela, mais passons. Tant il y a que j'ai confessé publiquement ma dévotion à Maurice Bouchor. En agissant ainsi, j'acquittais une dette. Celui qui doit à un artiste quelques heures de rêve et d'oubli n'accomplit qu'un devoir strict en lui rendant hommage. Oui, j'ai applaudi *Noël* de toutes mes forces, et le lendemain, comme on dit à la Chambre, j'ai ici même expliqué mon vote. Les occasions d'enthousiasme sont trop rares, par le temps qui court, pour qu'on les laisse échapper. L'entreprise du Théâtre des Marionnettes m'avait paru des plus artistiques, des plus désintéressées, des plus méritoires; je l'ai dit. J'ai dit de même que le *Mystère de la Nativité* me semblait une belle œuvre, d'une beauté noble, d'un haut idéal, d'une morale profonde, d'un charme simple. Tout irait à merveille, paraît-il, si je n'avais proféré à l'étourdie ce dangereux mot de *simplicité*. Cet écart de plume me vaut une leçon. La leçon, je ne regrette pas de l'avoir reçue : je souhaiterais seulement qu'elle me profitât, mais je n'ose l'espérer. Faisons toujours comme si ce vœu devait être exaucé, et disculpons-nous.

***

L'article de M. Charles Bonnier portait, au moins dans le sommaire du journal, cette rubrique menaçante : *Un « scandale » dans la rue Vivienne*. M. Bonnier a l'obligeance de m'écrire d'Oxford pour me demander de ne pas attacher d'importance à cette coquille. Le véritable titre est celui qu'on lit en tête de l'article : *Un « mystère » dans la rue Vivienne*. Donnons acte à notre aimable adversaire de sa rectification. Elle s'imposait d'elle-même; le plus vulgaire bon sens rendait toute méprise impossible. Bouchor ne saurait scandaliser personne. C'est moi, hélas! qui ai scandalisé M. Bonnier; je dirai comment tout à l'heure.

Scandaleux ou non, le mystère de *Noël* ne plaît pas à M. Charles Bonnier autant qu'il me plaît à moi-même, ou du moins il ne lui plaît que sous réserves et pour des raisons différentes des miennes. J'admire dans le poème de Maurice Bouchor un retour à la candeur des âges de foi; j'y trouve de la force et de la jeunesse. Prenez garde! nous crie M. Bonnier, ce n'est ni simple ni fort! « Il n'y a que deux naïvetés possibles, celle du peuple et celle du génie. » Selon lui, nous confondons la jeunesse avec l'enfance, et c'est aux balbutiements du premier âge que nous ramènent nos raffinements de lettrés blasés. « De même que certains mets, assaisonnés à la dernière puissance, peuvent produire une fraîcheur passagère sur le palais, mais laissent ensuite derrière eux l'arrière-goût des épices accumulées, ainsi la littérature, celle fin de siècle, a fini par produire des œuvres fraîches et enfantines. » — C'est ainsi qu'à force d'affectation et d'artifice nous parvenons à nous procurer la sensation de la naïveté. Voilà du coup le pauvre Bouchor transformé, lui le père de Rabuel, en maître queux pour dyspepsiques, en alexandrin rusé et trompeur, en habile amuseur des dépravés, en décadent belge! Le voilà accusé de « singer le moyen âge » et de fabriquer du faux vieux. Et nous, ses complices ou ses dupes, tas d'impuissants et d'énervés que nous sommes, nous goûtons comme une œuvre simple « la pièce de théâtre la plus artificielle », un bibelot littéraire dont l'auteur « s'abaisse (!) jusqu'à redevenir enfant »; nous prenons pour un plaisir sain et honnête une volupté secrète à l'usage des vieux messieurs! Notre palais est devenu tellement impropre à discerner les saveurs que nous ne sentons même plus l'arrière-goût d'épices; mais M. Bonnier, qui le sent pour nous, en gardera longtemps la bouche amère. Notre illusion est tellement grossière qu'elle lui inspire en somme moins de colère que de pitié. Cette pitié, il nous la prodigue si généreusement qu'il serait impoli de la refuser. Pour ma part, je l'accepte avec reconnaissance, et, pour prouver à M. Bonnier qu'il n'a pas affaire à un ingrat, je lui demande la permission d'acquérir, en aggravant mon cas, de nouveaux titres à sa sollicitude.

Croiriez-vous par hasard, mon cher confrère, faire preuve d'une originalité sauvage en vous disant fatigué des épices et confiseries littéraires dont regorgent les boutiques de librairie? Laissez-moi vous présenter en ma personne un homme aussi las que vous, las jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée, des gentillesses du talent moderne, de ses virtuosités simiesques, de ses acrobaties et de ses grimaces. Ma sympathie pour la dernière œuvre de Maurice Bouchor ne vient pas d'autre cause. J'ai cru justement, en écoutant *Noël*, entendre chanter une voix d'autrefois. Jamais je ne me suis senti plus délivré de toute ma littérature, plus vraiment libre dans mon plaisir. Pardonnez-moi, mais dans vos distinctions si subtiles entre la jeunesse et l'enfance, je ne puis voir qu'une querelle de mots. Vous ne voulez pas que la poésie de Bouchor soit jeune? Mettons alors qu'elle est fraîche, naïve et pure; mettons qu'elle nous repose des rébus symboliques, nous console de la blague contemporaine, nous provoque à la tristesse attendrie. Non encore? Là où je vois un minimum d'artifice, vous n'apercevez que supercherie; ces vers dépouillés de toute facture d'école vous paraissent au contraire plein de ruses d'auteur et de procédés; pendant que je croyais ouïr un *mystère*, vous subissiez une pièce de théâtre; j'ai pris un jouet mécanique pour un rossignol! Que vous dirai-je? Nous n'avons ni les mêmes yeux ni les mêmes oreilles. Signalez-moi donc ce qui vous a choqué dans *Noël*. Montrez-moi, le manuscrit en main, les malices de rhéteur que vous y relevez. Je vous préviens seulement

que j'affiche volontiers la prétention de m'y connaître pas mal en faux beaux vers ; j'en ai fait ! En cela du moins j'aurai barre sur vous...

Soyons francs ! Au fond, il ne s'agit ni des marionnettes, ni du mystère de la Nativité. Je crois savoir ce qui a fâché M. Bonnier. « Vous avez flétri mon cœur, » disait Saint-Just, un autre doux terroriste. Le cœur de M. Bonnier a été flétri. Voici comment.

Pendant un entr'acte du Petit-Théâtre, au moment où nous donnions l'illusion de la cigarette à nos palais séniles, l'un de nous exprimait à haute voix la joie amicale que lui causait le succès de Bouchor ; parlant du rang où se plaçait *Noël* dans une œuvre déjà considérable, l'imprudent causeur a cru pouvoir dire ceci : « C'est son *Parsifal*. » A ce blasphème, le voile du temple s'est déchiré. « Un esprit passa devant ma face, et j'entendis un petit souffle, et le poil de ma chair se hérissa. » Le malheur a voulu que l'oreille de M. Bonnier se trouvât là pour recueillir cette énormité. Dès lors, elle ne pouvait plus prêter aux vers de Bouchor que le peu d'attention et de sympathie dont est capable une oreille saignante et souillée. Voilà le scandale de la rue Vivienne dans toute son horreur !

Ce n'est pas moi qui ai dit la vilaine chose. Je connais l'impie ; il est même mon ami intime ; je pourrais le nommer, mais qu'il se rassure, je n'en ferai rien. Sachez seulement qu'il croit comprendre et aimer Wagner, l'innocent. Nous étions même wagnériens, lui et moi, alors qu'il fallait se colleter pour entendre en paix l'*Ouverture de Rienzi*. Enfin, le malheureux a osé, pour qualifier l'œuvre d'un mortel, se servir du verbe divin. Et moi, de l'approuver bêtement, et de dire comme lui : le retour à l'enfance, quoi ! Je ne prétends point plaider non coupables. Laissez-moi pourtant déclarer qu'en insinuant que *Noël* serait le *Parsifal* de Bouchor, nous ne pensions pas manquer de respect à Richard Wagner. Nous ne sommes pas assez nigauds pour jouer notre salut éternel au doigt mouillé. Prenant l'expression « Parsifal » comme synonyme d'œuvre parfaite, et nous servant de deux figures de rhétorique usitées dans les conversations particulières, la comparaison et l'hyperbole, nous voulions constater tout simplement que Maurice Bouchor venait de chanter sa plus belle chanson. M. Bonnier ne l'entend pas ainsi. Il s'écrie, non sans quelque douceur : « Ceci montre, si cela restait à démontrer, l'ignorance atroce, profonde, infinie, où se trouvent tous ces professionnels, comme on dit en Angleterre, vis-à-vis du génie de Wagner. »

Que je sois ignorant en musique jusqu'à l'atrocité, je l'accorde. Quant à l'être jusqu'à la profondeur et jusqu'à l'infini, je n'eusse jamais osé pousser la vanité aussi loin. Mais passer auprès des dames pour un « professionnel » me semble un peu dur. Pauvre moi, le qualifier de professionnel !

— Vous en êtes un autre !...

*
* *

Richard Wagner est un sublime génie. Je pense cela, avec autant de sincérité que d'incompétence, depuis que je crois avoir l'âge de raison. Il fut même un temps où je passais dans un certain monde pour un wagnérien de la première heure, ce qui m'a fait rater des mariages. M. Bonnier, lui, connaît dans tous ses secrets la technique de l'art complexe et suprême que le maître de Bayreuth a réalisé. Est-ce une raison pour qu'il méprise ainsi le pauvre monde ? Défendre aux gens d'approcher de l'autel sous prétexte qu'ils n'ont pas franchi une à une toutes les épreuves de l'initiation, c'est cela qui est professionnel, mon confrère ! Je vous concède que Wagner « est le génie le plus complet que la terre ait jamais porté », bien que je n'aime pas, malgré ma qualité d'ours, construire les immortalités avec d'aussi gros pavés. Prenez garde seulement qu'à force d'aimer le wagnérisme vous n'en laissiez plus aux camarades. C'est précisément ce que vous voulez. Ne le niez pas, vous vous accommoderiez fort bien des antiwagnériens ; ce sont les wagnériens qui vous offusquent. Tous tièdes, tous faux frères, tous suspects ! Si le beau révélé au monde par Wagner est un beau de cénacle à l'usage d'une demi-douzaine d'initiés, je ne comprends plus. Je croyais d'abord, au témoignage de Wagner lui-même, qu'il s'agissait surtout d'un art national, du beau germanique par excellence, et cette conception-là me semblait déjà singulièrement plus large que la vôtre. Je croyais en outre que Wagner avait lutté toute sa vie pour communier avec la foule, pour être entendu et admiré de tous les peuples ; je m'étais laissé dire que la sotte indifférence de l'ancien public français l'avait contristé jusqu'à la haine. J'en conclus que le maître avait de son œuvre une idée moins ésotérique que certains de ses disciples. — Êtes-vous sûr, ô pieux exégète, de n'être pas un hérésiarque ? Affirmeriez-vous que vous-même vous êtes wagnérien, j'entends wagnérien comme on doit l'être, ayant dépouillé suffisamment l'infamie mortelle, assez pur de toute pensée périssable, assez abîmé dans l'amour divin ? Rappelez-vous que sainte Thérèse avait des doutes. Hélas ! entre la vérité et l'erreur, l'âme humaine pèse moins qu'un fétu.

Si encore les Gentils pouvaient entendre la bonne parole et lécher le parvis du temple ! Mais les lévites qui gardent le seuil accueillent les pèlerins à coups de lanière. L'autre jour, dans un cercle hyperwagnérien, j'exprimais le regret de n'avoir pu aller à Bruxelles entendre *Siegfried*. J'ai vu le moment où l'on m'expulsait comme incongru : il paraît que j'avais lâché là une ânerie infecte. On m'a expliqué charitablement — car le Maître a dit : « Enseignez-les » — que ceux qui vont à Bruxelles sont des blouses blanches, de faux wagnériens, plus dangereux, plus haïssables, plus sûrement damnés que les pires siffleurs de *Tannhauser*. Alors, si c'est manquer de respect à Wagner que de

jouer ses œuvres, je n'y suis plus du tout! Que diable! si dieu qu'il ait été, Wagner était poète et musicien, que je sache! Il a dû pourtant faire des drames lyriques pour qu'on les représente. Qu'on réalise plus ou moins ses intentions, qu'il tombe parfois sur de méchants acteurs ou sur des traducteurs inexacts, pareille chose arrive tous les jours pour *Hamlet*, pour *le Cid*, pour *Athalie*, pour *Faust*. Ni Shakespeare, ni Corneille, ni Racine, ni Gœthe ne sortent de leurs tombeaux pour un vers mal dit; ce sont là les petites misères de la gloire. *Noli me tangere*, me répondrez-vous; si nous en croyons M. Renan, c'est le mot de toutes les grandes amours.

En fin de compte, que voulez-vous dire? Que Maurice Bouchor n'est pas un aussi grand homme que Wagner? Voilà vraiment une belle découverte! Nous prenez-vous, par hasard, pour les membres d'une société d'admiration mutuelle? Mais bah! puisque je suis excommunié dans les formes, pourquoi me priverais-je du plaisir pervers d'étaler la laideur de mon péché? Voulez-vous ma pensée tout entière? Eh bien, si je n'ai parlé de *Parsifal* que pour faire écho à la parole d'un autre, je n'en demeure pas moins convaincu qu'il n'existe entre cet absolu chef-d'œuvre et le modeste poème de Bouchor aucune différence de *qualité*. Tous deux, le grandiose drame lyrique et l'humble Mystère, procèdent, à des degrés différents, de la même révélation de la beauté. Ils sortent d'une même source, de la source de vérité et de vie, le fleuve immense et le pur ruisseau. Il y a, dit une parole sacrée, plus d'une demeure dans la maison de mon Père. Enfin, malgré toute mon admiration et tout mon respect pour Richard Wagner, je me refuse à considérer son œuvre comme le dernier mot de l'esprit humain.

Ceci dit, j'honore en M. Charles Bonnier un homme vaillant, convaincu, sincère; j'admire sa foi robuste, je l'envie peut-être. C'est un travers charmant, en 1891, que le fanatisme. On n'a encore rien trouvé de mieux que les apôtres pour fonder des confessions durables. Malheureusement, il manquera toujours à notre confrère l'autorité que donne le martyre. Il brûle de la conquérir, je le sais, mais l'avachissement des mœurs modernes s'opposera toujours à la réalisation de son désir. Il dépendrait de moi de le contenter que j'hésiterais, tant l'esprit du siècle m'a corrompu. On est la victime de son éducation. Avant de piocher *l'Anneau du Niebelung*, j'avais beaucoup lu M. de Voltaire. Il m'est resté quelque chose de la fréquentation de ce polygraphe : l'impossibilité d'appartenir à aucune des religions révélées et je ne sais quelle impuissance radicale à bien comprendre les esprits sectaires. Aussi constaté-je, en terminant, que je n'ai pas répondu du tout à M. Bonnier. A quoi bon? Je répète que je l'aime et que je l'estime, mais nous ne parlons pas la même langue.

URSUS.

BULLETIN

LE RECUEIL DES CONSTITUTIONS D'ARISTOTE.

Le *British Museum* vient de découvrir parmi des rouleaux de papyrus, achetés en bloc, il y a trois ans, en Égypte, le manuscrit du *Recueil des constitutions d'Aristote*, qui jusqu'ici n'avait pas été retrouvé, bien qu'Aristote lui-même l'ait mentionné à la fin de la *Morale à Nicomaque;* ce recueil devait contenir l'analyse des institutions de cent cinquante-huit États selon les uns, de deux cent cinquante et même de deux cent cinquante-cinq selon les autres.

A l'annonce de cette découverte, nous avons tenu à nous renseigner auprès du savant le plus autorisé, pour parler des œuvres d'Aristote. M. Barthélemy Saint-Hilaire, et voici ce qu'il nous a répondu :

« Aussitôt que j'aurai le fac-similé entre les mains, je pourrai dire avec certitude si nous avons affaire à l'œuvre d'Aristote ou à un pastiche. Il est aussi facile de reconnaître le style d'Aristote que celui de La Fontaine, de Bossuet ou de Voltaire.

« Nous devons admettre d'avance que nous nous trouvons en présence d'une véritable trouvaille. Pourquoi notre *Bibliothèque nationale* n'a-t-elle pas eu le mérite de cette découverte? Mais, hélas! les études grecques sont bien négligées chez nous. En Angleterre, dans la Chambre des communes, il n'est pas rare d'entendre des citations empruntées aux Grecs; quel sourire accueillerait chez nous le député helléniste qui se laisserait aller à citer Homère ou Aristote? Les Anglais ont toujours eu le culte d'Aristote. La morale du philosophe grec est enseignée dans les grandes Universités britanniques à côté de la morale chrétienne. Le monde n'a jamais possédé un génie aussi grand qu'Aristote. Nous avons maintenant de grands mathématiciens qui sont arrivés à d'étonnantes découvertes, mais aucun d'entre eux n'a songé à s'occuper de la théorie de la démonstration, et la seule théorie que nous ayons de la démonstration est toujours celle d'Aristote.»

En attendant le jour prochain où l'éminent traducteur d'Aristote analysera ici le manuscrit du *British Museum*, nous pensons être agréable à nos lecteurs en leur communiquant les renseignements que nous fournissent les journaux anglais. Le papyrus présente d'abord cette particularité qu'il est écrit sur le mauvais côté; le recto a été utilisé pour les comptes personnels d'un agent public. L'œuvre qui nous a été ainsi en partie conservée semble avoir été écrite sur quatre morceaux de papyrus, formant quatre rouleaux distincts. Ils sont écrits de quatre mains différentes; l'écriture du premier rouleau ne semble pas indiquer un scribe de profession, mais un savant désireux d'avoir une copie de l'œuvre d'Aristote pour sa bibliothèque privée. Le second rouleau peut avoir été écrit par un esclave ou un scribe de profession chargé de compléter une partie du manuscrit; il renferme des fautes corrigées pour la plupart de la première main; cette écriture est très correcte et facile à lire partout où le manuscrit n'a pas été frotté. Quant aux comptes de l'agent, ils remontent aux années 78-79 de l'ère chrétienne. Vers la fin du siècle, ils avaient probablement perdu tout intérêt, et c'est à cette époque ou au commencement du siècle suivant que l'œuvre d'Aristote aura été transcrite.

Les experts sont persuadés que ce manuscrit renferme une des œuvres d'Aristote qui ne nous était point parvenue. C'est une collection de cent cinquante-huit traités écrits par le philosophe ou sous sa direction, comme une sorte d'histoire constitutionnelle du monde à cette époque. La plupart de ces traités parlaient des États grecs, mais quelques-uns

rendaient compte également des modes de gouvernement indiens et carthaginois. Ces traités devaient servir de commentaires à la *Politique* d'Aristote, et peut-être ont-ils été utilisés comme matériaux dans la composition de cette œuvre. Le traité qu'on vient de retrouver est le plus précieux de la collection. Il a été copié sous sa forme actuelle longtemps après l'époque d'Aristote, ainsi que l'indique sa date, et jusqu'ici on ne le connaissait que par des citations données par différents auteurs grecs. On a retrouvé la plupart de ces citations dans le manuscrit du *British Museum*. Des savants anglais pensent que nous nous trouvons en présence de la copie d'une œuvre écrite par Aristote et non simplement inspirée par lui et préparée sous sa direction.

L'œuvre se partage en deux parties : la première renferme l'histoire détaillée de la constitution d'Athènes depuis ses origines jusqu'au rétablissement de la démocratie après l'expulsion des trente tyrans. Cette partie est loin d'être complète.

La seconde présente la description détaillée des différents corps officiels et des hommes d'État contemporains du philosophe; elle offre beaucoup de lacunes, entre autres tout ce qui concerne la procédure des cours de justice; mais heureusement ces lacunes sont comblées par les citations que nous ont transmises les auteurs grecs. La partie historique, qui est de beaucoup la plus intéressante, est en même temps la mieux conservée. Là nous voyons déjà le pauvre et le riche engagés dans cette lutte éternelle pour le pouvoir et pour la vie. Et si le philosophe de Stagyre ressuscitait aujourd'hui, peut-être refuserait-il d'ajouter un chapitre à son livre dans la crainte de se répéter.

M. D.

Nouvelles de l'étranger.

Vendredi dernier est mort, à Londres, M. Charles Bradlaugh, député de Northampton à la Chambre des Communes. M. Charles Bradlaugh était né le 28 septembre 1833. Il commença très jeune à faire des conférences où il affirmait déjà avec un courage assez rare ses opinions de libre penseur. Il s'essaya ensuite dans diverses professions, servit quelque temps dans un régiment de cavalerie et devint enfin en 1853 le secrétaire d'un *solicitor*. C'était la profession qu'avait remplie son père. Mais ses occupations ne l'empêchèrent pas de continuer à faire des conférences. Il écrivit aussi beaucoup à cette époque sous le pseudonyme d'*Iconoclast*. Les polémiques qu'il engageait avec le clergé lui donnèrent une certaine notoriété dont il profita pour essayer d'entrer au Parlement. Il se présenta pour la première fois en 1868 au siège de Northampton. Mais ce ne fut qu'en 1880 qu'il fut élu, après trois échecs successifs. Pendant ce temps, Bradlaugh n'était pas resté inactif. Il avait mené plusieurs campagnes, il avait voyagé un peu partout. En 1870 il a affirmé de la façon la plus spontanée et la plus généreuse ses sympathies pour la France. Mais ce qui le rendit célèbre, c'est l'attitude qu'il prit dès son entrée au Parlement. Au mépris des traditions et de l'opinion publique si sévère en Angleterre pour ces questions, Bradlaugh refusa de prêter le serment habituel sur la Bible, et offrit simplement une « affirmation de fidélité » à la reine. Il y eut une discussion très vive et très passionnée à la suite de laquelle Bradlaugh fut expulsé et emprisonné jusqu'au lendemain. Une fois remis en liberté, Bradlaugh revint siéger. Mais un conservateur lui ayant intenté un procès pour avoir siégé contrairement à la loi de 1886 sans avoir prêté serment sur la Bible, et la peine encourue étant une amende de 500 livres sterling par jour et, au cas de non-paiement, la faillite et l'incapacité électorale, Bradlaugh se retira et se représenta devant ses électeurs de Northampton qui le nommèrent une seconde fois. Expulsé encore, puis réélu, et expulsé de nouveau, Bradlaugh fut encore élu, et en 1885, après la fin de la législature, il put enfin prendre sa place à la Chambre des communes.

Il y a joué depuis un rôle assez important dans les principales discussions, notamment en faveur de l'établissement d'un bureau du travail. Il a pris aussi une grande part avec Mrs Annie Besant au développement des théories de Malthus sur la population. Bradlaugh était considéré comme le leader des sécularistes.

*
* *

L'Opéra de Munich vient de jouer avec un grand succès l'opéra en un acte de M. Pietro Mascagni, *Cavalleria Rusticana*, qui a obtenu, comme on sait, le premier prix dans un concours organisé par l'éditeur Sonzogno de Milan, et est en train de faire le tour des théâtres d'Allemagne. M. Mascagni est né à Livourne en 1865; il a fait ses études à Milan, sous la direction de Ponchielli. Il menait une existence nomade de chef d'orchestre pianiste dans de petites troupes d'opéra lorsque le succès de sa *Cavalleria Rusticana* est venu faire de lui le plus fameux des compositeurs italiens après Verdi. Il ne faut pas croire pourtant que ce petit opéra ait le moins du monde une portée révolutionnaire : le style en est assez pareil à celui de Verdi, et seules deux ou trois mélodies sont d'une allure originale.

*
* *

On sait que les Chinois prétendent avoir inventé la boussole douze siècles avant l'ère chrétienne. Un article de la *China Review* prouve au contraire que les Chinois n'ont possédé la boussole qu'au XIIe siècle, et que l'Europe a connu cet instrument avant le retour de Marco Polo, qui passait jusqu'ici pour l'avoir volé en Chine.

Bulletin politique.

Intérieur. — Après avoir consacré une séance longue et mouvementée à discuter l'interdiction de *Thermidor*, la Chambre s'est remise à la politique d'affaires. Elle a fixé par une série de votes deux points essentiels de la loi sur le travail des femmes et des enfants : 1° limitation de la journée de travail à dix heures; 2° interdiction du travail de nuit. Elle a repoussé les amendements tendant à introduire dans la loi le repos du dimanche et adopté le texte de la Commission qui prescrit le repos hebdomadaire sans spécifier le jour.

Pays étrangers : *Italie*. — Le 31 janvier 1891, la Chambre des députés a renversé M. Crispi, à la suite d'un discours très vif du Président du Conseil, qui avait demandé au Parlement le vote de nouveaux impôts, malgré ses récentes promesses électorales.

Portugal. — Une tentative d'insurrection, moitié civile, moitié militaire et préparée par les républicains, a éclaté le 31 janvier à Oporto. Elle a été facilement réprimée, et un tribunal militaire constitué à Oporto pour juger les coupables.

Espagne. — Les élections générales du 1er février donnent aux conservateurs une majorité de plus des deux tiers.

Serbie. — Aux termes de l'arrangement conclu entre les régents et l'ex-roi Milan, le jeune prince ne pourra voir sa mère qu'à l'étranger et à des époques déterminées de l'année. Milan, au contraire, résidera, s'il le veut, en Serbie et touchera 30 000 francs par an.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1555)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 TOME XLVII 14 FÉVRIER 1891

LE ROMAN D'UN SOCIALISTE ALLEMAND

D'après les « Mémoires d'Hélène de Rakowitza » et la « Mort de Lassalle », par W. Kutschbach.

Les journaux allemands viennent d'annoncer la publication prochaine du Journal autobiographique de Ferdinand Lassalle. Ils ont évoqué à ce sujet le souvenir du grand orateur, écrivain, agitateur socialiste, dont la vie orageuse et la mort tragique ont fait tant de bruit de l'autre côté du Rhin.

En France, le nom de Lassalle est très connu sans doute, mais du drame curieux qui a amené sa mort le dénouement seul est resté dans les mémoires.

On sait en effet que Lassalle mourut en 1864, à trente-neuf ans, des suites d'une blessure reçue dans un duel. On sait que le motif de ce duel tragique était une intrigue d'amour avec une jeune Bavaroise de la haute société : Hélène de Dönniges, plus tard comtesse de Rakowitza, l'auteur d'un des volumes allemands dont nous entreprenons l'étude. On connaît aussi la profonde émotion causée en Allemagne par cette mort imprévue :

Le corps du grand homme fut ramené de Genève en Allemagne par le Rhin. Ce fut un convoi triomphal. Les associations ouvrières voulurent honorer la mémoire de leur héros par des cérémonies funèbres où il fut présenté comme le martyr et le saint du socialisme. Pour mettre un terme à des manifestations qui remuaient l'Allemagne entière, la police saisit le cercueil au nom de la famille et le dirigea sur Breslau. L'impression fut si profonde que beaucoup de gens du peuple crurent et croient encore que Lassalle n'était pas mort et qu'il reviendrait dans sa gloire pour présider la grande révolution et la réorganisation de la société (1).

C'est que Lassalle disparaissait au moment de sa plus bruyante renommée. Il avait agité, enfiévré son pays. Né d'une famille de commerçants israélites de Breslau, il était à vingt ans déjà célèbre par ses succès universitaires, par sa chaude éloquence, son don de séduire et d'entraîner. Non content de vivre, comme la plupart des penseurs allemands, dans le domaine nuageux de l'idée, il lui avait fallu des réalisations pratiques, immédiates. Il avait créé des associations ouvrières dont le développement était prodigieux; il avait fondé le parti démocrate-socialiste; et ses procès à tapage, la verve emportée de ses discours, de ses pamphlets avaient créé autour de son nom une agitation incessante. Jeune, beau, dominateur, il enthousiasmait ses partisans jusqu'au fanatisme... Et cette fin subite et imprévue, cette mort d'aventurier sous la balle d'un petit comte valaque de vingt-deux ans, était un événement national.

La polémique à laquelle cette aventure donna lieu fut d'une incroyable violence. Tous les acteurs de ce drame firent des Mémoires justificatifs, rejetant la responsabilité du funeste dénouement.

Il nous a paru intéressant de rappeler cette vieille histoire, de transcrire pour le public français les détails de ce drame, encore très vivant dans les mémoires allemandes; de faire entrer le lecteur, par des documents et des lettres authentiques, dans l'intimité

(1) Laveleye, *le Socialisme contemporain.*

de ce mort, qui n'est pas un oublié. Car l'œuvre principale de Lassalle, *Capital et Travail*, est encore le catéchisme d'une fraction du parti socialiste; le buste du grand homme trônait au récent Congrès de Halle, et au printemps dernier encore on inaugurait à Carouge, à l'endroit où il est tombé mortellement frappé, un monument en son honneur.

Nous raconterons donc le roman de Lassalle et d'Hélène de Dönniges, et nous en emprunterons toute la première partie aux Mémoires de l'héroïne elle-même : une romanesque, amoureuse et littéraire Allemande, dont le volume est embaumé d'un bout à l'autre de ce parfum spécial de la sentimentalité germanique.

Hélène ne nous parlera pas sans doute des théories économiques de son amant, et elle paraît avoir été assez ignorante des péripéties de sa vie publique.

Mais nous trouverons dans les duos d'amour exalté qu'elle nous transcrit fidèlement des révélations assez inattendues sur le but poursuivi par notre héros dans son désir de rénovation sociale.

Écoutez, en effet, ce discours que prononce Lassalle à Wabern, une nuit de clair de lune, après être entré par la fenêtre dans la chambre de sa bien-aimée :

— N'es-tu pas ambitieuse? lui demande-t-il.

— Mon ambition, répond Hélène, est d'être la femme de Ferdinand Lassalle et de partager son sort.

Je passe la plume à l'héroïne :

Il se mit à rire, satisfait, et s'écria en se frottant les mains :

— Tu n'as, pardieu, pas mal choisi, et cela ne sera pas à ton désavantage! La femme de Ferdinand Lassalle sera un jour la première de toutes! Parlons clairement là-dessus. T'es-tu jamais fait une idée de mes plans et de mon but? — Non. — Eh bien, regarde-moi! (Il redressa sa haute taille et ouvrit tout grand ses yeux, semblables à ceux du roi des oiseaux, l'aigle.) Ai-je l'air de vouloir me contenter d'un second rôle dans l'État? Crois-tu que je donne le sommeil de mes nuits, la moelle de mes os, la force de mes poumons, pour tirer finalement les marrons du feu pour les autres? Un martyr politique a-t-il mon apparence? — Non. — Je veux bien lutter, combattre, mais je veux aussi jouir du prix du combat, et je veux poser sur ton front ce que nous appellerons d'abord le diadème de la victoire. Crois-moi, c'est un aussi fier sentiment d'être le chef élu du peuple dans une république, de s'appuyer fier et solide sur la faveur de tous, que d'être assis, comme les rois par la grâce de Dieu, sur un trône fragile et vermoulu. Viens ici. Ici, à mes côtés, devant le miroir. Regarde-nous tous deux. Ne vois-tu pas là un fier, un royal couple? La nature n'a-t-elle pas créé ces deux êtres dans un jour d'orgueilleuse joie, et ne crois-tu pas que le pouvoir, que la plus haute puissance nous siéra bien à tous deux? Oui, enfant, tu te réjouiras un jour, dans une satisfaction orgueilleuse, de m'avoir choisi entre tous! Vive la république et sa présidente aux boucles d'or!

Il va sans dire, ajoute Hélène enthousiasmée, qu'en ce jour je regardais « mon roi » avec un double amour, avec un double orgueil! Je croyais en lui « comme un chrétien fervent croit en son sauveur »!

Cette étonnante scène se passe de commentaires. Nous allons la replacer dans son cadre, et, pour cela, reprendre dès le début le volume des Mémoires de la comtesse Hélène; car la première partie de la vie de notre héroïne est assez curieuse pour mériter notre examen.

Hélène est rousse, fort jolie, passionnée pour la littérature et les arts, rêvant d'entrer au théâtre. Elle a passé son enfance dans un milieu intelligent et cultivé.

Son père, M. de Dönniges, ancien précepteur de Maximilien II de Bavière, occupait une haute situation à la cour de ce roi protecteur des arts, qui réunissait le soir chez lui des poètes et des savants, et leur posait des problèmes de son choix, qui étaient doctement discutés, comme au temps des cours d'amour.

Dönniges devait avoir la réputation d'un diplomate exercé, car nous lisons dans des articles publiés lors de sa mort que son habileté et son activité ont contribué pour une large part à décider Munich et la Bavière à rester, en 1870, fidèles à la cause impériale.

Il était libéral, paraît-il, et attaqué des ultramontains. Mais nous verrons que ce doux libéralisme monarchique et courtisan ne l'empêchait pas d'avoir l'horreur des doctrines « démagogiques ».

A l'époque où commencent les souvenirs d'Hélène, vers 1855, son père était chargé à Munich d'une sorte de ministère des beaux-arts et des sciences, qui faisait de sa maison le rendez-vous des célébrités allemandes du temps. Dingelstedt, l'auteur dramatique, le poète Geibel, le romancier Heyse, le sculpteur Kaulbach étaient les commensaux habituels du logis. Dönniges se livrait avec eux à de véritables tournois oratoires : « Il me semble encore l'entendre (dit Hélène) dans des discussions poétiques, quand Heyse, Geibel, Bodenstedt et d'autres improvisaient à table, et que lui et Dingelstedt, par leurs paroles enflammées, excitaient les poètes à un nouvel et ardent élan! »

Hélène n'est pourtant pas suspecte de tendresse à l'endroit de ce père éloquent! Elle le traite assez durement, et d'ailleurs il faut reconnaître qu'il ne fait apparition dans sa vie que pour contrarier violemment son inclination.

« Mon père, dit Hélène... n'avait pas de temps libre pour s'occuper de ses enfants. Je ne crois pas, de ma cinquième à ma seizième année, avoir échangé mille mots avec lui. »

Quant à sa mère, femme brillante et des plus coquettes, on ne peut que regretter qu'elle n'ait pas sur ce point adopté le même système que son mari.

Écoutez, en effet, en quels termes elle catéchise sa fille encore tout enfant!

Elle l'a fiancée dès l'âge de douze ans, par je ne sais

quel caprice heureusement passager, à un riche Italien de quarante-deux ans ; et voici comment elle tente de réconcilier la petite avec un projet d'avenir qui ne paraît pas lui sourire :

Que ce serait charmant pour moi (me disait ma mère), pour moi encore presque enfant, de m'entendre appeler : Mme la générale, Excellence! Mon époux, riche, distingué, âgé surtout, me comblerait de toutes les splendeurs du monde, car seul un homme âgé sait vraiment aimer une femme et la rendre heureuse ! Il lui est à chaque moment de la vie reconnaissant de son affection, et même, si elle ne peut éprouver pour lui un pareil sentiment, il la remercie encore d'avoir bien voulu partager sa vie !

Cette haute philosophie ne parvient pas à convaincre l'enfant. Elle est triste, et va chercher du réconfort auprès de sa bonne dévouée, la fidèle Thérèse, qui hait l'Italien parce que « c'est un athée ».

Celle-ci lui tient un langage digne de faire pendant aux fameux conseils de la nourrice de Juliette :

— Que voulez-vous? Nous l'épouserons! la maman est trop férue de son idée, les prières ne serviront de rien! Mais qu'est-ce que cela fait? Le bon Seigneur Dieu et la bonne sainte Vierge auront bientôt un regard pour nous, et nous en enverront un autre qui nous conviendra mieux... et alors on s'enfuit! Ou, si rien ne nous vient en aide, alors je suis sûre que le cœur de Jésus et les bons saints ne compteront pas à péché qu'on se défasse d'un homme si abominable, qui méprise tout le ciel, et l'enfer par-dessus le marché!

On voit que, si l'esprit de la jeune Hélène prenait un développement précoce dans le milieu artistique de Munich, son caractère et ses idées morales étaient soumis à une singulière culture!

Une grand'mère intelligente et bonne vient heureusement enlever l'enfant à ces éducatrices, et la fait voyager plusieurs années avec elle.

Jeune fille, Hélène passe quelques saisons à Nice, dans une société bruyante et mêlée. Elle s'y montre folle de danse et de succès mondains.

La grand'mère avait malheureusement pour sa brillante petite-fille une tendresse aveugle et faible.

Je n'entendis jamais ce petit mot, parfois si bienfaisant : « Non » même pour mes plus aventureux caprices et mes plus extravagantes fantaisies.

Aussi tout porte à croire que la morale de la séduisante Hélène n'était pas des plus rigoureuses.

Elle-même avoue avoir perdu à cette époque le sens du bien et du mal « tel qu'on l'entend dans les cercles de l'Allemagne du Nord »!

Bien que nous ne soyons pas très fixés sur cette géographie d'un nouveau genre, il nous semble qu'une mère de notre pays, qu'elle eût été Picarde ou Provençale, se fût inquiétée de certain « premier amour pour un officier de la marine russe » qui nous est très naïvement avoué.

Il est assez difficile, au milieu des expressions vagues de la sentimentalité allemande, de démêler jusqu'à quel point ce *flirt* put bien être poussé... Pourtant il nous paraît assez probable que cette petite intrigue resta dans le domaine des romanesques imaginations. Le seul sentiment, d'ailleurs, qui semble avoir occupé de façon durable les pensées d'Hélène pendant cette première jeunesse, est son amitié exaltée pour le jeune boyard Yanko de Rakowitza, son futur mari, le futur meurtrier de Lassalle.

Il était brun et passionné, « semblable à Othello adolescent ». — Ses yeux avaient « cet éclat velouté qu'on rencontre chez les peuplades africaines » ! — Cependant il paraît que « ce n'était pas l'esprit qui prédominait en lui, mais le cœur ».

Hélène façonnait à son gré « la faible et docile nature de cet adolescent », lui apprenait à s'exalter pour les poètes et les artistes de son choix. Bref, conclut-elle, « j'en faisais à peu près mon œuvre, et il m'appartiendrait entièrement » !

Mais cette éducation habile et prévoyante allait être brusquement interrompue. La tendresse pour Yanko tombe d'un seul coup « à zéro » dès que se produisent les premiers événements qui marquent l'entrée de Lassalle dans l'existence d'Hélène... et nous voilà arrivés au cœur de notre sujet.

Nous tenons à dire, avant d'y pénétrer, que nous ne prétendons nullement garantir l'absolue exactitude des scènes transcrites par notre héroïne. Les grandes lignes, les faits sont vrais; mais on sent parfaitement dans les détails de ces Mémoires, rédigés longtemps après les événements écoulés, quelque chose d'artificiel, d' « arrangé après coup ». L'importance considérable, quasi historique, prise par cette aventure après son tragique dénouement, fait que tout ce qui s'y rapporte a pris aux yeux d'Hélène un inévitable grossissement. Tout lui paraît providentiel, fatidique, dans le début assez simple de cette intrigue amoureuse.

Puis, raison bien plus sérieuse pour limiter notre confiance! ce ne sont pas de simples Mémoires, c'est un plaidoyer qu'entreprend notre comtesse. Ses premières lignes nous en avertissent très nettement :

Pendant les premières années qui ont suivi la catastrophe, les plus basses, les plus déshonorantes et haineuses calomnies ont été dirigées contre moi. Sans doute leur ton était au-dessous de toute réplique, mais elles m'entretenaient dans un état d'esprit trop irrité et trop violent pour que je pusse alors rédiger à un point de vue assez objectif, avec une neutralité suffisante, ces souvenirs qui devaient appeler l'attention d'un public assez étendu... Maintenant que le temps adoucissant a calmé les haines les plus amères... maintenant seulement je me sens le courage de raconter ce que je peux évoquer de mes souvenirs!

Hélène a donc été accusée, elle se défend. Elle est avocat, et avocat dans sa propre cause ; voilà une bien grave raison de nous méfier de sa sincérité!

Aussi, pour la seconde partie de cette histoire, nous emprunterons à la publication de Kutschbach des lettres authentiques, qui nous permettront de contrôler et parfois de démentir les assertions de notre comtesse.

Mais pour la première partie, force nous est bien de nous en rapporter à elle, puisque son récit se compose presque exclusivement de dialogues amoureux entre elle et le grand homme, sur lesquels nul témoin ne saurait nous renseigner!

Nous ne pouvons donc garantir au lecteur que ces scènes n'aient pas été enjolivées; mais il nous semble cependant pouvoir accorder à Hélène, en ce qui concerne ce début de ses relations avec Lassalle, une certaine confiance; car elle n'a pas à ce moment d'intérêt appréciable à déguiser la vérité.

***

Le petit drame auquel nous allons assister semble tout naturellement divisé en trois actes.

Le premier se passe à Berlin.

Il comprend des préliminaires, la première rencontre, avec le coup de foudre traditionnel, et deux scènes d'un *flirt* assez accentué.

Ensuite, long entr'acte. La toile se relève en Suisse, et le second tableau contient les aveux décisifs, les clairs de lune, les causeries passionnées, les projets d'avenir, les serments de vaincre tous les obstacles.

Le troisième acte nous jette en plein drame, avec la résistance violente et brutale des parents, la tentative de fuite avortée, la séquestration d'Hélène, le renoncement qu'on lui arrache... et puis le duel et le coup de pistolet final!

On voit que rien n'y manque, et qu'avec un peu de musique, l'opéra serait au grand complet...

Nous allons donc lever la toile.

La scène représente un bal, dans lequel Hélène entend pour la première fois prononcer le nom de notre héros.

Elle cause longuement avec le baron Korff, gendre de Meyerbeer, homme très spirituel et très original, « héros de mille folies de genre moyen âge » (?)

Celui-ci est frappé du ton de sa conversation, « très différente de celle des femmes allemandes du Nord », de sa manière d'être à la fois « plus libre et plus sérieuse »; et, au moment où elle exprime quelque idée excentrique, il lui demande mystérieusement si elle connaît Lassalle?

— Non, répond-elle étonnée.

— Si, pourquoi le reniez-vous?

Elle proteste avec plus d'énergie.

— Alors je vous plains, dit Korff d'un ton prophétique pour chaque heure que vous passez tous deux sans vous connaître, car vous êtes créés l'un pour l'autre!

Si l'anecdote est un peu amplifiée, ce qui est probable, il n'est pas moins vrai que Korff était très lié avec Lassalle, et que celui-ci passait, même dans la société aristocratique pure, où il inspirait une sorte de terreur, pour un homme d'un prodigieux génie.

Dans le monde des professeurs et des jurisconsultes, il comptait un grand nombre d'amis, et le docteur Carl Oldenberg donnait sur son compte à la jeune Hélène d'enthousiastes renseignements :

> Il me parla... de l'esprit de Lassalle, de son profond savoir, de ses facultés éminentes pour amuser, intéresser, enchaîner une société, si bien que ceux qui étaient entrés une fois dans sa maison préféraient à tout autre plaisir les soirées de la Bellevue-Strasse, 14.

Hélène entend parler aussi de la liaison de Lassalle avec la comtesse de Hatzfeld.

Le socialiste, qui décidément chassait volontiers sur les terres féodales, avait gagné pour la comtesse un procès en séparation de corps, dont le retentissement avait été considérable. Agé de vingt et un ans à peine, il s'était chargé de cette cause; il avait plaidé contre le comte de Hatzfeld, grand personnage immensément riche, soutenu par tout un clan de haute aristocratie et de fonctionnaires de l'État.

C'avait été la première lutte de Lassalle contre le pouvoir, et il en était sorti victorieux; mais au prix de quels efforts, et après quelles péripéties! Au cours du procès, deux jeunes gens de ses amis avaient imaginé d'enlever à la baronne de Meyendorf, amie du comte de Hatzfeld, une cassette qu'ils croyaient pleine de papiers importants pour la comtesse.

La cassette ne contenait que des bijoux. Les jeunes gens avaient été arrêtés, et Lassalle lui-même avait comparu devant le jury sous l'inculpation de complicité de vol! — Il s'était défendu avec une admirable éloquence. Acquitté d'enthousiasme, il avait repris le procès en séparation, et tout cet orageux débat avait tourné à un complet triomphe.

La comtesse, délivrée par Lassalle d'un mari brutal et tyrannique, s'était attachée pour la vie à son jeune et beau sauveur.

Mais au moment où se placent les souvenirs d'Hélène, l'attrait romanesque de l'histoire se perdait un peu dans la nuit des temps, car l'héroïne était, paraît-il, d'âge et de tournure à faire fuir les amours:

> C'est, dit Oldenberg, une vieille amie de Lassalle, âgée de soixante ans. Fardée au delà du possible, comme on dit à Vienne; de faux sourcils semblables à des sangsues, un cou jaune comme du parchemin et laissant voir les tendons, et deux rangées de fausses dents, entre lesquelles elle mâchonne toute la journée un cigare de la Havane de deux pieds de long. Mais, en fait d'esprit, une femme extraordinaire, connaissant l'économie politique et le droit romain aussi bien que quelque savant que ce soit. En un mot, un vieil homme-femme!

Les discours d'Oldenberg ont éveillé la curiosité d'Hélène. Désireuse d'obtenir de plus amples renseigne-

ments sur « l'homme créé pour elle », elle s'adresse à sa grand'mère.

Ici, la note change du tout au tout :

Lassalle, dit la vieille dame, est un effroyable démagogue. Il a été une fois impliqué dans une affaire de vol! Enfin, c'est un homme qu'on ne peut pas connaître.

L'appréciation de la grand'mère ne décourage pas Hélène. Elle apprend avec bonheur que Lassalle fréquente la maison de son amie Mme Hirsemenzel et guette l'occasion qui la mettra en présence du grand homme.

Il lui apparaît enfin!

Je vis un bel homme, grand, élancé, avec une tête de César romain, et des yeux étincelants que juste à ce moment, dans un discours animé, il ouvrait de toute leur grandeur!

Hélène est très sensible à la beauté physique, et Lassalle, qui connaît ses avantages, s'en montre tout particulièrement fier :

— L'esprit! qu'est-ce que l'esprit? dit-il dans une conversation ultérieure. L'esprit n'est rien du tout! Mais être *le plus bel homme*, de cela je me loue, c'est cela qui me plaît! C'est cela que je veux qu'on inscrive en première ligne sur ma tombe!

Et il est au désespoir un jour où, dans la montagne, un accident a meurtri son beau visage et endommagé la ligne de sa tête de César!

Hélène, déjà très séduite par cette frappante beauté, est tout à fait sous le charme quand son « César » prend la parole :

— Je l'écoutais, je l'écoutais avec toutes les fibres de mon être!

Elle était alors à demi cachée par un meuble et n'avait pas été aperçue.

Mais le parleur fit une sortie contraire à mes idées... Je me levai brusquement et dis d'une voix assez énergique :

— Non! ce n'est pas ma manière de voir!

Nous étions face à face, nous nous regardâmes pour la première fois les yeux dans les yeux... et ce moment fut décisif! Si ce que les Français appellent le coup de foudre de l'amour a été éprouvé par des créatures, c'est bien par nous! Nous nous regardâmes un instant sans parole, puis il dit, se rasseyant en riant et me retenant sous son regard :

— Non?... Ainsi un démenti est le premier mot que j'entendrai de cette créature?... C'est donc ainsi que vous êtes? C'est donc vous?... Oui, oui, je l'avais bien pensé ainsi, cela est juste!

J'étais étonnée, et me tournai à demi pour chercher l'aide de la maîtresse de maison et la prier de nous présenter l'un à l'autre. Mais il mit la main sur mon bras et dit tranquillement :

— Pourquoi faire? Vous savez qui je suis, et vous, vous êtes Brunehilde, Adrienne Cardoville, la petite rousse dont Korff m'a parlé... en un mot, Hélène!

Je ris, et je sentis comme un torrent de rayons de soleil doré inonder mon cœur... Un sentiment me vint que je n'avais jamais connu : subitement, tout avait disparu, tout au monde m'était devenu étranger, et seulement cet homme et moi, nous, nous deux tout seuls, existions dans l'univers!...

Lassalle lui-même me dit plus tard qu'il avait éprouvé, ce soir-là, pour la première fois, un sentiment d'accomplissement, de plénitude de sa vie... comme si jusqu'alors il avait manqué à son entier développement un je ne sais quoi indéterminé... Et il avait aussi senti en lui la force de tout atteindre, et une telle sûreté de possession, un sentiment si fort de la toute-puissance du Destin, qu'il n'avait pas agi précipitamment; il était resté calme... il savait sûrement que, puisque nous vivions dans le même temps, nous devions nous appartenir!

Une longue conversation s'engage et continue toute la nuit, au milieu de l'étonnement bienveillant des hôtes de Mme Hirsemenzel.

Hélène nous transcrit quelques traits de ce dialogue :

Revenant sur les premiers noms qu'il m'avait donnés, Lassalle, me regardant longuement, chercha quel personnage il s'était jamais représenté sous mes traits... Sans doute, Adrienne Cardoville, du *Juif Errant* d'Eugène Sue... Mais cela était trop naturel, cela devait frapper tout le monde, et m'avait été trop souvent dit. Mais Brunehilde, la Brunehilde de l'Edda, oui, c'était cela! Et il voulait être le Siegfried de cette Brunehilde!

Passe pour Brunehilde! Mais Adrienne Cardoville! — Retrouver dans des bouches allemandes ce nom français si profondément oublié, cause une impression d'étrangeté analogue à celle qu'on éprouverait en découvrant, au fond d'une tente d'Arabe, quelque portrait effacé de Loïsa Puget ou de M. de Frayssinous! Mais la conversation ne se maintient pas toujours à ces hauteurs littéraires; elle descend aux matérialités :

Lassalle se réjouit comme un enfant, avec une vraie allégresse, de ce que j'avais l'amour et la compréhension du bon vin :

— Ah! c'est beau! c'est superbe! exclama-t-il. Une femme qui aime le noble vin avec une fine sensation, voilà ce que j'avais toujours souhaité pour moi! Ah! nous allons joliment nous délecter dans ma cave!

N'est-ce pas bien tudesque, le tableau poétique de deux amants passionnés trinquant et « se délectant » parmi les bouteilles, après un bon repas de saucisses de Francfort?

Ainsi rebondissant de l'Edda à la cave, la conversation dure jusqu'à quatre heures du matin. A ce moment, les parents chargés de chaperonner Hélène, « une jeune dame connue pour ses mœurs austères, et un vieux monsieur », donnent le signal du départ.

Je pris mon manteau, et Lassalle qui me le donna disait impatiemment : « Vite, vite, viens, partons! » Je ne m'étonnai pas que cet homme étranger se mît ainsi subitement à me tutoyer; je ne m'étonnai même pas quand, arrivés sur le palier, il m'enleva comme un enfant, et, tranquillement et sans gêne, descendit les trois étages en me portant sur ses

bras. Je ne m'étonnai pas (et cependant c'était encore plus extraordinaire !) que mes parents austères, tant soit peu collet-monté, ne s'étonnassent pas. Bien des années après, la dame m'a dit : « Sans doute, cela était bien fort et bien inaccoutumé ; mais même s'il t'avait prise par la main et t'avait tout simplement emmenée, j'aurais trouvé cela naturel, tant vous paraissiez vous appartenir, tant vous étiez faits l'un pour l'autre !

A la bonne heure, au moins ! voilà une jeune duègne d'un esprit large et bienveillant. On se demande seulement avec quelque curiosité ce qu'aurait bien pu autoriser l'aimable dame, si elle n'avait pas été « collet-monté et connue pour ses mœurs austères ! »

Lassalle accompagne Hélène à pied jusque chez elle, et dans la rue le dialogue reprend, cette fois sur un ton plus pratique :

— Maintenant, il faut parler raisonnablement ! dit le socialiste.

Quand nous revoyons-nous ! et quand dois-je aller trouver la grand'maman pour tout arranger ?

Alors, subitement, tout mon sang reflua au cœur. Je me souvins de ce qu'on pensait de cet homme à la maison, et je devins froide comme la glace... Il m'apparut tout d'un coup que j'avais agi avec une légèreté impardonnable. J'avais donné toute mon âme, mais comment pourrais-je conduire la suite de cela ? Comment l'amener à bonne fin ?

Hésitante et à demi-voix je répondis : — Non, ne venez pas, cela ne va pas... pas maintenant... Peut-être plus tard, mais pas tout de suite... Il y a tant de choses là contre !... et aussi ma grand'mère est si souffrante ! ... Lassalle s'arrêta et me força à le regarder dans les yeux. Alors il dit plus bas, et d'un ton presque plaintif :

— O enfant ! enfant ! Pourquoi veux-tu nous rendre tout si difficile ? Pourquoi retarder ce qui doit arriver ? Ne sens-tu pas aussi bien que moi que nous sommes le destin l'un pour l'autre ? et ne sais-tu pas qu'il est dangereux de jouer avec son destin ?

Je ne répondis pas. Un léger tremblement me prit, et pour la première fois me vint ce sentiment que... plus tard, je ne perdis plus en sa présence : une angoisse pleine de désirs, une paralysie de toute ma volonté propre, et une crainte confuse d'être obligée de faire ce qu'il voudrait même sans le vouloir moi-même. Un sentiment semblable à celui que doit éprouver la somnambule sous l'influence de son magnétiseur : un délicieux supplice ! — Je n'osais plus le contredire, et pourtant je voulais encore combattre ses projets.

Il le sentit, car il reprit alors doucement et délicatement :

— Mais non, tu ne dois pas souffrir ! car c'est bien un enfant, un délicat et faible enfant que j'ai là devant moi, et je veux faire tout ce que cette bouche d'enfant commandera. Il est vrai que c'est dommage à cause du temps perdu, mais il n'y a pas de malheur, nous avons encore une longue et belle vie devant nous !

Et comme il vit que je soupirais, soulagée, il dit en riant :

— O enfantine petite roussotte (1) !... Car tu sais que Korff te nomme ainsi ? Il vint me trouver après le bal où il t'avait rencontrée et s'écria depuis la porte : « J'ai trouvé une femme pour vous, Lassalle ! Seulement, c'est une roussotte ! »

(1) Ici une plaisanterie intraduisible. On donne dans la langue allemande très familière le nom de *Fuchs* (renard) aux femmes rousses. Lassalle nomme ainsi Hélène tantôt *Füchslein* (petit renard), tantôt *Goldfuchs* (renard doré).

Avec ces propos plaisants, et d'autres du même genre, il chassa mon émotion, et nous arrivâmes de bonne humeur auprès de ma maison, où nous nous séparâmes comme de vieilles connaissances qui doivent se revoir le lendemain.

Nous avons cité tout au long cette première scène amoureuse, qui nous paraissait caractéristique, mais nous faisons quelques réserves sur sa parfaite authenticité.

Il nous paraît peu probable que des paroles aussi décisives aient été prononcées ce jour-là, et nous sommes portés à croire qu'Hélène a, pour corser son introduction, réuni dans cette scène de la première entrevue des fragments de dialogues ultérieurs.

En effet, de longs mois s'écoulent sans que les jeunes gens se revoient ; soustraite à l'influence de son magnétiseur, Hélène ne fait aucune ouverture à ses parents, et ses relations avec Yanko de Rakowitza remontent pendant l'été et l'automne (ce sont ses propres paroles) « à un haut degré de température ». Il semble donc que la passion pour notre socialiste se serait éteinte faute d'aliment... sans l'intervention, au moins étrange, d'un officieux ami : l'avoué Holthoff.

Lié depuis de longues années avec la famille Dönniges, dont il a toute la confiance, Holthoff est chargé, ainsi que sa femme, de conduire Hélène dans le monde. A un concert donné par Hans de Bülow, Lassalle et la jeune fille s'aperçoivent et manifestent un trouble significatif. Holthoff provoque les confidences de sa pupille, qui ne cache pas son désir de revoir notre héros.

— Bon, ce n'est pas si difficile, fait l'avoué avec bonhomie. Il vient assez souvent chez nous.

Pourtant, ajoute Hélène, ma franchise habituelle, et peut-être aussi cette fois la prudence, me firent un devoir d'instruire Holthoff de l'antipathie qui régnait à si haut point dans ma famille contre Lassalle. Il prit la chose plus légèrement que je ne l'avais craint, et dit : « Bon ! il ne va pas tout de suite vous dévorer ! ce n'est pas un loup sauvage ! Tout cela n'est pas si grave et pourra bien s'arranger ! »

Je revins bien heureuse à la maison. De ce moment, à proprement parler, commença ma passion sans arrêt, sans repos pour Lassalle. Quand je sus que nous devions nous revoir, cette pensée tua en moi toute autre pensée.

Si le récit d'Hélène est en ce point exact, M. l'avoué Holthoff a dû se sentir quelque responsabilité dans le dénouement tragique de l'intrigue dont nous le voyons renouer si complaisamment les fils ! En effet, notre ami officieux tient sa promesse, et ménage aux jeunes gens une entrevue, dans un bal offert par l'Association des jurisconsultes.

Les amoureux se retrouvent en présence.

Il était devant moi ! (dit Hélène). — Pour la première fois depuis cette nuit d'été, ma main sans force était serrée dans sa droite énergique et volontaire ! Il me prit du bras d'Holthoff..., et, comme si nous reprenions une conversation

interrompue depuis la veille, et non depuis une demi-année, il commença subitement : « Ce n'est pas pas un lieu convenable pour parler de choses sérieuses, une salle de bal comme celle-ci, où chacun regarde et ne peut comprendre comment Ferdinand Lassalle vient là... Mais l'enfant a commandé, donc j'obéis! » Je ne répondis pas; seulement je le regardai fixement, avec une telle expression de bonheur et de béatitude, qu'il se mit à rire et dit : « Vois-tu, sotte petite roussotte, que cela ne va pas l'un sans l'autre? le sens-tu maintenant? Je veux seulement aujourd'hui te demander deux choses : que ferais-tu si tu étais maintenant ma femme, si l'on m'avait condamné à mort, et si tu me voyais monter sur l'échafaud? » Je trouvai bien cette question originale dans une salle de bal et après un si long temps écoulé sans nous revoir. Mais justement cela me plut, et je répondis presque sans hésiter : « J'attendrais jusqu'à ce que la fière tête fût tranchée, pour que mes yeux d'aigle puissent voir jusqu'à la fin quelque chose d'aimé... puis je prendrais du poison, un poison que nous aurions choisi ensemble comme le plus sûr! » Ma réponse le réjouit; il rit, satisfait, et dit tout de suite : « Le poison est déjà préparé. Mais sois tranquille, cela n'ira pas si loin! Mon étoile est brillante, et luit dans le chemin du bonheur! »

Tout lecteur français trouvera certainement dans les conversations de Lassalle, telles que les transcrit notre héroïne, un véritable ton de commis-voyageur : de la familiarité de mauvais goût, du mélodrame, de la hâblerie! On aura même peine à admettre de tels discours dans la bouche d'un homme d'une intelligence supérieure, d'une éloquence incontestée, d'une haute érudition. Mais il faut nous répéter à toutes les lignes, pour ne pas être injustes, que notre sens français du ridicule nous empêche absolument de comprendre l'expression allemande de sentiments exaltés : il y a une mise au point qui nous est impossible. D'ailleurs, en toutes langues, l'enthousiasme et le ridicule sont de bien proches voisins, et il suffit de quelques inhabiletés de plume, de quelques naïvetés de rédaction dont l'auteur de notre volume est certainement coutumière, pour faire grimacer l'expression, et tourner au comique des couplets sentimentaux très admissibles dans des moments d'exaltation amoureuse.

Hélène, bien entendu, trouvait sublimes les discours de son héros :

Je le regardai, et je le crus! Il était devant moi, cet homme si beau, si plein de force, avec sa fière, noble tête de Romain, avec ses yeux chargés de magnétisme; et il paraissait si bien fait pour la victoire, si pareil à un triomphateur, que j'aurais regardé comme une insigne faiblesse de ne pas croire à l'étoile de bonheur de cet homme!

Malgré toute cette poésie, on se sépare encore sans savoir quand on se reverra. Hélène ne se décide à aucune démarche vis-à-vis de ses parents, et une tentative timide faite par Holthoff et par la grand'mère, pour tâter le terrain, auprès de M. et Mme de Dönniges, amène un « non » formel qu'Hélène ne discute même pas.

Malgré ce résultat décourageant, Lassalle fait peindre sur les murs de sa salle à manger des « fresques genre pompéien » représentant la guerre de Troie et les légendes de l'Edda, et les visiteurs peuvent reconnaître dans les personnages d'Hélène et de Brunehilde les traits de Mlle de Dönniges.

Jugeant, sans doute, que cette manifestation picturale a beaucoup avancé les affaires, Mme Holthoff vient un beau matin proposer à Hélène une entrevue avec la sœur de Lassalle. La jeune fille accepte le rendez-vous chez son amie :

Je trouvai une petite femme intelligente et vive, ayant déjà passé la première jeunesse, qui me reçut avec une joie excentrique, et, après une courte conversation, s'écria : « C'est bien ainsi que je me suis toujours représenté la femme de Ferdinand! J'aime déjà cette enfant presque autant que mon frère l'aime! »

Mais bientôt la scène s'accentue. Hélène entre dans le cabinet d'Holthoff, et y trouve Lassalle lui-même, qui la saisit impétueusement dans ses bras.

L'avoué intervient :

Ne m'effrayez pas cette enfant, Lassalle! et par-dessus tout, jurez-moi tous les deux que vous n'avouerez jamais vous être rencontrés chez moi? La grand'mère et les parents ne me le pardonneraient jamais!

Le serment prêté, on est tout à la joie; on bavarde en famille tout l'après-midi :

Lassalle considérait notre affaire comme faite, sans que je lui eusse dit cependant un mot décisif. Il me regardait comme une propriété qui lui était dévolue par le destin.

En fait, on ne voit guère le motif de cette belle confiance. Il est vaguement convenu que Lassalle ira l'été suivant en Suisse, verra le père et la mère d'Hélène (M. de Dönniges était alors chargé d'affaires à Berne) et qu'il détruira les préventions qu'ils ont conçues contre lui. Mais aucun plan sérieux n'est arrêté; et pourtant cette entrevue chez Holthoff va être suivie d'une longue séparation.

La grand'mère d'Hélène tombe dangereusement malade; on va chercher, de villes d'eaux en villes d'eaux, une guérison impossible. Elle meurt au commencement de l'hiver suivant (1863), non sans avoir recommandé sa chère petite-fille à Yanko de Bakowitza.

La tendre aïeule connaît l'égoïsme féroce des parents d'Hélène : elle sait que la jeune fille ne trouvera guère d'appui ni d'affection dans sa famille, et elle la confie à cet ami d'enfance :

Elle lui dit que, bien qu'il fût encore presque un enfant (il avait dix-neuf ans), il était cependant le seul être dont les sentiments d'honneur et dont l'amour pour moi lui inspirassent pleine confiance. Elle lui demanda sa parole de ne jamais m'abandonner, d'avoir avant tout devant les yeux, en toute occasion de la vie, le soin de mon bonheur. Il le promit et il l'a tenu fidèlement.

Cette dernière phrase peut paraître étrange dans la

bouche d'Hélène, parlant du meurtrier de l'homme qu'elle dit avoir passionnément aimé.

Mais c'est que l'amour d'Hélène pour Yanko a été bien supérieur en intensité et en durée à son amour pour Lassalle.

A l'époque où nous sommes arrivés dans notre récit, les trois entrevues de Berlin sont loin d'avoir laissé dans le cœur d'Hélène une impression ineffaçable. Transplantée à Genève au milieu de sa famille, n'entendant plus parler de son héros, ses regrets ne l'empêchent pas de goûter « toute espèce de distractions mondaines »; et elle voit arriver au printemps, avec une vive joie, l'ami Yanko, le page fidèle, beau valseur et grand musicien, « rejeton d'une ancienne famille de princes tartares », dont la noble naissance et le dévouement chevaleresque la touchent vivement.

Il y eut toujours en moi, dit-elle, « la compréhension de son caractère vraiment noble, la reconnaissance de son profond amour pour moi, et un sentiment de « nous appartenir » bien plus profond qu'une simple et ordinaire amitié de jeunesse ».

Et bien plus profond surtout que l'enthousiasme passager inspiré par notre grand homme! Sur quelle base, en effet, se serait appuyé cet amour?

Pour cette jeune fille mondaine, à l'esprit superficiel orné d'un faux vernis de culture artistique, la supériorité de Lassalle n'était guère accessible. Puis, nature d'indépendance et de vanité, désireuse de briller, d'être en scène comme premier rôle, elle ne se serait jamais accommodée de l'emploi modeste et effacé d'épouse d'un grand homme. Un mariage avec le boyard remplissait bien mieux sa destinée, et certes les dieux germains, en empêchant l'union de Lassalle et d'Hélène, ont empêché la formation d'un assez mauvais ménage. Mais on a vraiment le droit de reprocher à ces dieux brouillons de n'avoir pas, au printemps de 1864, laissé Hélène à son boyard et Lassalle à ses études : tous deux à ce moment se seraient facilement oubliés.

*
* *

Mais les Dieux en avaient autrement décidé!

Le dieu Wotan, comme dans les poèmes de Wagner, transporte ses héros au sommet d'une montagne; il les remet subitement en présence, et l'étincelle jaillit de nouveau!

Nous commençons le second acte.

Hélène, souffrant d'anémie nerveuse, se voit ordonner l'air de la haute montagne, et part pour le Righi. Lassalle, le larynx fatigué par ses triomphes oratoires, va faire au même Righi une cure de petit-lait. Le hasard les met face à face :

— Par tous les dieux de la Grèce, c'est elle! s'écria à ce moment une voix que certes je n'espérais pas entendre. Lassalle était devant moi! La respiration me manqua. Est-ce vous, est-ce vous vraiment? fut tout ce que je pus proférer. »

Et, à peine retombée sous l'œil fascinateur, Hélène est de nouveau prise, enveloppée, entraînée dans un tourbillon auquel elle ne peut résister.

Lassalle se fait présenter aux dames anglaises chargées de chaperonner la jeune fille : il les séduit du premier coup :

— Dieu, qu'il est bien! s'écrie (en français, dans le texte) l'amie intime d'Hélène.

On était à cheval, partant pour le Righi-Kulm, où l'on allait voir le lever du soleil.

En un clin d'œil, Lassalle fait sa valise et se joint aux excursionnistes. Très excité par cette rencontre romanesque, il tient pendant toute l'ascension les discours les plus incendiaires.

Le destin vient d'affirmer sa volonté de la manière la plus éclatante, la jeune fille n'a plus le droit d'hésiter. Pourquoi ne pas se marier tout de suite et partir pour la France? Une fois le fait accompli, les parents seront bien obligés de céder!

Hélène résiste assez fermement à ces propositions; et il est certain que sa famille eût éprouvé quelque stupéfaction d'une fugue aussi inattendue.

Elle avait quitté ses parents sans avoir jamais prononcé devant eux le nom de Lassalle, sans leur avoir jamais demandé le motif de leur réponse négative à la démarche d'Holthoff; elle s'était laissé à demi fiancer par eux au jeune Rakowitza; s'enfuir avec un second larron sans autre préambule aurait pu leur paraître au moins original!

Elle avoue assez franchement cette situation à notre héros, qui ne s'en embarrasse guère :

— Fiancée ou non, s'écrie-t-il violemment, cela m'est complètement égal! Ce qui est comique, c'est que Brunehilde ait pu se figurer, ait pu seulement croire un instant que Siegfried s'embarrasserait d'une aussi légère affaire! Je ne me soucie pas plus de ces fiançailles que de cela! (Et il donna une chiquenaude.) Je les romps! Un mariage seul est sacré... et même cela est encore discutable! Mais aussi longtemps que je vis, aussi longtemps qu'une goutte de sang chaud coule dans mes veines, je ne te donne à aucun autre! Au besoin, j'aurais attendu jusqu'à la dernière heure, et j'aurais enlevé la fiancée au pied de l'autel!

Je te le dis ici fermement et solennellement : n'essaye pas d'appartenir à un autre, je ne le souffrirai pas! Je te réclame comme ma propriété! Je te l'ai déjà dit une fois dans la vie, et je te le rappelle de nouveau : nous sommes le destin l'un pour l'autre! Nous pourrons batailler là-contre, mais il nous ramènera toujours l'un à l'autre; cette journée-ci en est une preuve nouvelle.

Hélène est ébranlée. Cette passion impérieuse la choque, mais la subjugue :

Il était le premier, l'unique homme que j'eusse rencontré dans la vie... dont j'eusse senti la volonté au-dessus de la mienne. Il m'imposait, et cela me gênait, au moins encore ce premier soir. Il prenait possession de moi, sans restriction, et j'étais jusque-là habituée à ne donner que juste ce qui me plaisait. J'avais mis tous les hommes sous mon joug, et ils avaient regardé chaque petite faveur comme un

trésor inappréciable. Et maintenant, il en venait un qui ne voulait pas la moitié : Tout ou rien!

On sent dans ces lignes mêmes que la fascination recommence. En effet, par cette conversation, Lassalle reconquiert tout son empire sur Hélène.

Il est vrai qu'il fait preuve de facultés bien irrésistibles, car pendant cette journée et pendant le souper qui la termine, il sait à la fois :

Amuser toute une société de la plus agréable manière et en même temps poursuivre son propre but. Pendant qu'il s'enthousiasmait avec un de mes compagnons, un peintre italien, sur l'art et les beautés de la nature, il causait avec le consul américain des avantages d'une république, et faisait en même temps la cour aux dames de la société de la plus aimable façon... Tout cela pendant qu'il s'efforçait avec moi, en langue allemande, de faire avancer nos affaires!

Voilà, en effet, un homme bien universel, et l'on conçoit la difficulté de résister à cette séduction polyglotte!

Aussi Hélène ne résiste pas longtemps. Après le traditionnel lever de soleil, qui (toujours selon la tradition) a été noyé dans la brume et la pluie, elle redescend au Kaltbad presque conquise.

Il lui vient bien quelque appréhension en ce qui concerne l'opposition de sa famille. Elle craint des luttes, des difficultés, et il est dans sa nature, dit-elle, d'écarter de son chemin ces désagréments, de vivre en paix avec tout le monde. Elle avoue même franchement son peu d'énergie et de combativité, et Lassalle lui reproche, sans qu'elle proteste, d'être « sans volonté comme un enfant ». Mais, au fond, elle ne croit pas l'opposition de ses parents invincible, et la sérieuse, l'unique cause de ses courtes hésitations, c'est le souvenir de son ami Yanko:

Je savais que ma décision serait pour lui un coup mortel. Son amour pour moi avait mûri, et je connaissais trop la profondeur de ce sentiment, j'aimais trop moi-même cet être noble et bon, j'avais trop fait alors pour l'attacher à moi, pour pouvoir maintenant le repousser d'un cœur léger. Ce combat m'était donc horriblement douloureux.

Douloureux, soit! mais peu durable. Car ces réflexions, commencées au départ du Righi-Kaltbad, trouvent leur conclusion au pied de la montagne, et cette conclusion est : « Ferdinand *for ever*... » Il est juste de remarquer que le voyage ne s'accomplissait pas encore en chemin de fer.

Sa décision prise, Hélène en envoie la première nouvelle, non pas à Lassalle à qui elle avait demandé deux jours de recueillement, et qui attendait au Righi sa réponse, mais au pauvre Yanko, qu'elle tâche de consoler avec des vers de Geibel.

Sa confiance dans le dévouement du jeune boyard est telle, qu'elle n'hésite pas à lui demander son appui en cas de résistance des parents au mariage avec Lassalle.

Cette missive difficile une fois terminée :

J'écrivis ma lettre de consentement à Ferdinand, mon aigle royal!

Cette lettre est sur un ton de lyrisme héroïque :

Ami Satan! une goutte de votre sang diabolique a coulé dans mes veines... Je sais que les difficultés que nous aurons à surmonter seront gigantesques, mais nous avons aussi un grand but, et vous avez aussi un esprit gigantesque qui, avec l'aide de Dieu, réduira les rochers en sable et poussière... de façon à ce que mon faible souffle même suffise à les faire éparpiller dans l'air! — Vous m'avez dit hier au soir et ce matin : « Dites seulement un *oui* ferme et réfléchi... et je me charge du reste. » — C'est bien, le *oui* est là; maintenant, chargez-vous du reste!

Le reste ne devait pas aller tout seul. Mais, heureusement pour nos héros, ils peuvent, avant d'entamer la terrible lutte, passer à la campagne (à Wabern, aux environs de Berne), chez une amie complaisante, quelques journées toutes remplies d'un interminable dialogue amoureux.

C'est là le point culminant, le « grand duo » de notre opéra :

Ces jours passés ensemble dans la splendide nature furent, dit Hélène, les seuls moments de bonheur non troublé que j'ai eus dans ma vie.

Nos amants, livrés à eux-mêmes, au milieu d'amis qui les protègent et les regardent comme fiancés, se livrent à d'interminables conversations dont la transcription remplit la moitié de notre petit volume. Ils effleurent, à bâtons rompus, tous les sujets, et il nous faut saisir au passage, sans trop d'ordre ni de méthode, les morceaux qui peuvent intéresser.

Nous avons déjà emprunté à une de ces causeries la tirade citée au début, par laquelle Lassalle promet à sa fiancée la présidence de la république de ses rêves.

Il lui promet aussi des avantages moins problématiques, et lui fait part franchement de sa situation de fortune : il gagne sept mille thalers par an. Mais il l'avertit à l'avance qu'elle ne devra jamais lui demander d'augmenter ce revenu par le produit de ses écrits :

Je hais la prostitution de la plume; je ne m'abaisserai jamais jusque-là! Je la tiens pour plus avilissante que la prostitution du corps, car mon esprit m'est plus sacré que ce qui le recouvre! Ainsi, remarque bien cela, point de métier d'écrivain! Par-dessus tout, point de journalisme!

C'est à merveille, et l'on conçoit du reste que le socialiste puisse se contenter de ce confortable revenu de 25 000 francs, auquel vient s'ajouter une rente viagère servie par la comtesse de Hatzfeld depuis son fameux procès.

Lassalle s'explique nettement sur ce sujet avec Hélène.

Il déclare devoir la plus grande reconnaissance à la comtesse, qui est venue à lui quand il était jeune et inconnu et qui a remis les plus graves intérêts entre ses mains. Le procès qu'il a gagné pour elle a commencé sa réputation :

Mais, ajoute-t-il, il m'a causé à cette époque un grave préjudice matérielle. Brouillé avec une partie de ma famille, obligé de renoncer à une carrière projetée, poursuivi dans la fameuse affaire de la cassette, il était juste que je reçusse une compensation.

Aussi fîmes-nous un arrangement par lequel, après le gain du procès contre le comte de Hatzfeld, je devais recevoir, comme dédommagement pour mes risques, mon travail et mon temps perdu, une rente viagère qui serait prise sur cette fortune sauvée par moi. Après ma mort, cette rente doit faire retour à la comtesse.

Ce petit arrangement, admissible vis-à-vis d'une cliente ordinaire, nous gêne bien un peu quand nous songeons à la nature des relations qui (d'après la rumeur publique) auraient uni les contractants. L'idée de voir figurer cette rente au budget du futur jeune ménage choque légèrement nos préjugés.

Mais Hélène paraît trouver l'explication de son amant toute naturelle. Elle est pleine des meilleurs sentiments à l'endroit de la « bonne comtesse » qui ne peut plus exciter sa jalousie ; et elle lui écrit même une lettre « toute filiale » dont nous aurons l'occasion de reparler.

Puis la conversation change de cours et vient aux sujets politiques. Hélène questionne son amant sur ses entrevues avec Bismarck.

On sait, en effet, que le grand-chancelier, qui fit parade à certains jours d'un socialisme spécial, eut quelques entretiens avec Lassalle :

— Tu me demandes, répond le socialiste, ce qu'il voulait de moi et ce que je voulais de lui? Qu'il te suffise de savoir que cela n'a pas abouti, que cela ne pouvait pas aboutir. Nous étions tous les deux trop rusés, nous voyions nos ruses réciproques, et nous n'aurions pu finir (naturellement toujours en fait de politique) que par nous rire au nez! Nous étions trop bien élevés pour cela : aussi nous en sommes restés aux visites et conversations spirituelles.

On connaît le mot de Bismarck au sujet des entrevues auxquelles notre socialiste fait allusion : « Lassalle serait un charmant voisin de campagne. » Et l'on voit que les deux interlocuteurs étaient d'accord sur le peu d'importance pratique de leurs tournois oratoires.

Mais quels seront, alors, les moyens efficaces par lesquels Lassalle révolutionnera la société allemande et amènera la fondation de la république rêvée? Hélène est prise à ce sujet d'une curiosité bien excusable : Emploiera-t-il des moyens violents? « Car tu parles toujours, dit la jeune fille, d'armes, de sang et de combats? »

La réponse se tient, peut-être à dessein, dans le domaine de la poésie :

— Enfant! enfant! Comment veux-tu tout savoir, dans cette nuit de clair de lune? Les acquisitions de milliers d'années, les résultats des plus profondes études, tu me demandes tout cela en badinant, et je devrais, moi malheureux, te verser tout cela sur les genoux, comme des jouets!

Sais-tu seulement, rusé petit renard, quelles armes sont les miennes? Sais-tu si je ne veux pas parler des armes dorées de l'esprit : l'art de la parole, l'amour de l'humanité, l'amélioration du sort des travailleurs, des pauvres, des souffrants, dont je veux faire des hommes? Sais-tu si je ne tiens pas ces nobles armes, ces armes dorées, pour meilleures et servant mieux mon but que les armes meurtrières et rouillées du moyen âge? Le sang et le glaive seulement à la dernière extrémité, quand tu y consentirais toi-même!

Après avoir ainsi vagnement esquissé l'avenir, on revient sur des épisodes de la vie passée de Lassalle. Nos amants feuillettent ensemble la volumineuse et intéressante correspondance du socialiste. Parmi les lettres parcourues, citons une page charmante d'Henri Heine, qui contient, de notre héros, un portrait des plus flatteurs, mêlé d'une fine critique.

C'est une lettre de recommandation pour Varnhagen von Ense :

Mon ami qui vous remettra cette lettre, M. Lassalle, est un jeune homme doué des plus remarquables dons de l'esprit. Au plus profond savoir, aux connaissances les plus vastes, à la plus grande pénétration que j'aie jamais rencontrés, il joint une énergie de volonté et une habileté dans l'action qui me jettent dans l'étonnement... M. Lassalle porte bien l'empreinte de ces fils du temps nouveau, qui ne veulent rien connaître de cette abnégation et de cette modestie dont nous faisions profession dans notre temps avec plus ou moins d'hypocrisie. Cette nouvelle génération veut jouir et se mettre en évidence.

La correspondance épuisée, les fiancés font des lectures ensemble : ils lisent des œuvres de Balzac, l'écrivain français préféré de Lassalle, et c'est la *Physiologie du mariage* qui sert de thème de discussion à ce couple amoureux.

Mais il ne faudrait pas croire que la conversation ne quitte jamais les hauteurs philosophiques ou littéraires! On s'embrasse beaucoup, on se taquine, on plaisante, et la jeune fille de vingt ans traite en camarade de jeu le philosophe de trente-neuf, qui paraît un peu étonné, quoique ravi, des familiarités qu'elle se permet.

— Je jouais avec lui, dit Hélène, « comme avec un gros chien ».

Un jour où il l'importunait : *Couche dich!* s'écrie-t-elle. Et ce gracieux gallicisme a le privilège de jeter notre héros dans une véritable extase. Il se « réjouit royalement » et dit avec un étonnement admiratif :

— C'est la première fois que quelqu'un s'arroge le droit de m' « envoyer au repos » sans que je m'en sente blessé ou irrité. Avec ce *Couche dich!* tu pourras toujours me retenir de faire quoi que ce soit qui puisse te déplaire.

Pourtant si, d'après ces paroles d'amoureuse sou-

mission, Hélène croyait régner en souveraine sur son amant, elle se trompait fort.

Une lettre écrite par Lassalle à la comtesse de Hatzfeld, pendant cette période même de huit jours à Wabern, nous donne une tout autre note.

Empruntons cette lettre à la publication de Kutschbach :

La personnalité d'Hélène, écrit notre grand homme à son amie, s'accorde si merveilleusement avec la mienne que je n'eusse jamais cru trouver un accord si parfait. C'est *une nature*, dans le sens où l'entend Gœthe... J'ai rencontré un bien grand bonheur dans cette circonstance... A l'âge de trente-neuf ans et demi, trouver une femme si belle, d'une personnalité si franche et convenant si bien à la mienne, qui m'aime tant, et (ce qui est pour moi absolument nécessaire) qui soit si complètement soumise à ma volonté!...

Je vous en prie, chère comtesse, maintenez-moi bien Hélène toute sa vie dans les sentiments soumis dans lesquels elle est maintenant, et d'où dépend tout mon bonheur et le vôtre en partie... Vous seule pourriez à ce point de vue me la gâter! — Ce serait sept fois mal, et grandement maladroit. Aussi vous ne le ferez pas, et vous la maintiendrez plutôt dans cet état d'esprit, que j'appelle l'état normal; vous ne l'en détournerez pas même d'une manière indirecte!

Pauvre Lassalle, qui croyait si complètement dominer son Hélène! Il allait apprendre à ses dépens que les natures les plus faibles sont les plus fuyantes et les plus insaisissables, qu'elles échappent comme des fantômes aux étreintes les plus vigoureuses.

Le « grand duo » touche à sa fin. Les amoureux vont se séparer, et ils concertent leurs plans de bataille.

Plans bien simples, en vérité, et qui dénotent une singulière confiance dans l'heureuse issue de l'intrigue commencée. On espère vaincre en quelques jours la résistance des parents. Lassalle arrivera à Genève presque en même temps qu'Hélène; il ira rendre quelques visites aux Dönniges et fera ensuite sa demande.

On est d'ailleurs résolu à tout en cas de résistance. Si la religion du juif Lassalle est un empêchement, il offre de se convertir, et si rien ne touche les parents, il reste la ressource de la fuite.

Mais nos amoureux ne croient pas à de bien graves difficultés, et vraiment la confiance de Lassalle est surprenante, car il ne devait pas ignorer les sentiments qu'il inspirait à l'aristocratie, et il ne pouvait imaginer qu'un ambassadeur, homme de cour comme M. de Dönniges, lui donnât volontiers sa fille. C'est à peu près comme si Jules Vallès eût jadis cherché à devenir le gendre d'un ministre de Napoléon III.

Mais Lassalle ne peut croire que quelqu'un résiste sérieusement à sa volonté et à sa séduction.

Il a, et il le sait fort bien, du charme, de l'autorité, de l'ascendant, et il pense que dès qu'on le connaîtra on sera conquis. Avec une très nette conscience de sa valeur, il trouve qu'il n'y a pas de père qui ne doive être fier de lui donner sa fille. Ce serait vrai sans doute si l'on voulait considérer en lui la valeur de l'esprit philosophique et le talent de l'orateur. Mais ces considérations devaient être fort éloignées de l'esprit des parents d'Hélène, et la faute de calcul commise dès le début de cette intrigue va avoir une funeste influence sur la conduite des événements. Trop de confiance en soi, une vue incomplète des difficultés de l'entreprise, vont conduire notre philosophe à sa perte.

L' « acte du jardin » est fini, nous allons entrer dans le drame.

LOUIS MIRAMON.

(*A suivre.*)

SYLVIANE (1)

IX.

« GLORIA IN EXCELSIS ! »

Les restes des grosses victuailles, les restes des friandises du dessert avaient été enlevés, et Mélie — Galibert la serrant de près — servit le café. Ma foi, les tasses des Bassac étaient jolies, avec une anse bien ronde, façonnée, dorée ; si je note qu'au lieu de deux filets rouges au pied, elles n'en avaient qu'un, elles rappelaient à s'y méprendre nos tasses de la cure, rincées, essuyées par Prudence avec des soins minutieux. Jean Vigneron vida la sienne d'une lampée, puis la présenta de nouveau à M. Vincent.

— Deux ou trois gorgées de cognac me rafraîchiraient la luette, monsieur le maire, lui dit-il. C'est que j'en ai encore des paroles et des paroles à vous dégoiser, de la mort de M. Jacques Sylvian aux miracles de Tarrassac-le-Haut!

— Ce pauvre Jacques Sylvian! répéta, après mon oncle, M. Bassac, le flacon de cognac en main et versant.

— Je vous recommande, Vigneron, quand vous allez aborder les miracles de Tarrassac, de n'omettre au moins aucune circonstance, aucun détail, implora mon oncle.

— Comptez sur ma mémoire, qui en vaut une autre, monsieur le curé. N'ayez souci, le bon Dieu trouvera sa place, et le prieur Martinez Ombros aussi, et M. l'abbé Victor Sylvian de même. Je me souviendrai de tout.

En buvant, le garde champêtre eut des façons si particulières de mine, ses yeux lancèrent de tels pétillements, ses joues s'éclairèrent de telles flammes, sa langue appliqua de tels baisers aux rebords de la tasse épuisée, léchée, relèchée, que chacun — sauf M. le curé,

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 31 janvier et 7 février.

bien entendu — le regardant, l'interpellant, s'esclaffait.

— Vous n'êtes pas honteux de vous amuser ainsi à l'eau-de-vie, quand vous venez d'enterrer M. Jacques! lui cria notre gouvernante indignée.

— Oh! il a passé de l'eau sous le pont de Tarrassac depuis cette mort! J'avais tant seulement seize ans et demi à cette époque, et j'ai pris mes quarante-cinq le mois passé...

— Vite, les miracles! et tâchez, si mon bâton vous fait peur, de ne pas dévier d'une ligne... Quant à vous, monsieur Vincent, ne lui donnez plus une goutte de quoi que ce soit. Vous savez bien qu'il est toujours altéré comme une douelle de barrique et qu'il avalerait la mer et ses poissons... Biberon, va, affreux biberon! acheva-t-elle, secouant le garde champêtre sur sa chaise et essayant de lui arracher sa tasse des mains.

Mais Vigneron, solide sur son siège comme un tronc en plein quartier de Fonjouve, ses doigts noueux cramponnés à la porcelaine, ne la lâchait pas le moins du monde, et les poussées, les coups de notre gouvernante n'avaient d'autre résultat que de le mettre en joie. On le bousculait, on le maltraitait, et il godaillait un peu plus, voilà tout.

— Pour lors, dit-il, petit à petit j'en arrive au miracle du prieur Martinez Ombros, et vous verrez qu'il est d'un fameux calibre, ce miracle de mon pays. Je vous ai parlé de M. Juste Galinier, curé de Tarrassac-le-Haut. C'était un compère fort gaillard, ce curé, et plus gai à lui seul, plus jasant à lui seul que toute une compagnie de merles sur un sorbier, à la saison des sorbes.

— Vigneron, se complaignit mon oncle, je vous invite, quand il s'agit d'un prêtre, à montrer un peu plus de retenue...

— Vous croyez donc, monsieur Fulcran, que les prêtres ont tous le même caractère? Moi, j'en ai rencontré de tristes, à l'exemple de M. Victor Sylvian et de vous; mais j'en ai rencontré de gais aussi, et, parmi les plus gais, M. Juste Galinier, de Tarrassac, gros comme un tonnelet de vingt setiers et grand comme un peuplier de l'Espaze. Parce que la soutane met le corps en deuil aux curés, ce n'est pas une raison pour qu'ils se privent de rire un brin à l'occasion... Ah! j'en ai connu en Espagne, des curés qui riaient, et même qui ne se gênaient pas pour flanquer des coups de fusil aux soldats français!... Du reste, pour ce qui est de M. Galinier, si Monseigneur lui avait défendu de rire, je suis sûr et certain que Monseigneur en aurait été pour ses défenses, tant la figure en pleine lune de notre homme était faite pour éclater au moindre propos, au moindre cadeau qu'on lui apportait : un boisseau de châtaignes fraîches, une couple de poulets de grain, quelques dames-jeannes de vieux vin de Saint-Georges, et, par-ci par-là, deux ou trois bartavelles, ou encore une douzaine de grives prises à des lendues sous nos genévriers... Vous devinez, n'est-ce pas? que les présents les plus conséquents venaient des Ormades... C'était une façon très gentille à M. l'abbé Victor et à Mademoiselle de reconnaître les politesses de M. le curé de Tarrassac, qui ne laissait guère se passer de jour sans montrer le nez chez nous.

« Au temps jadis, soit que les façons libres, fracassières, trop sans-gêne de M. Juste Galinier déplussent à M. Jacques Sylvian, soit que M. Jacques Sylvian trouvât la compagnie de M. Galinier trop au-dessous de M. l'abbé Victor, lequel, malgré sa goutte, n'avait pas perdu une once de son esprit et de ses connaissances, on s'arrangeait, sous un prétexte ou sous un autre, pour arrêter au seuil de la métairie M. le curé de Tarrassac-le-Haut. — « Halte-là! » lui criais-je, et il s'en allait. — Aujourd'hui, notre porte lui était ouverte à deux battants, et je vous réponds qu'il n'oubliait pas de la pousser devant lui. Si encore il était venu seul aux Ormades, bien qu'il eût des dents affamées de loup, on n'aurait pas trop crié à la cuisine; mais le plus souvent il amenait M. Casimir, et vous comprenez...

— Encore M. Casimir? demanda M. Vincent... Quel est ce Casimir?

— Monsieur le maire, répondit Vigneron, non sans une moquerie gouailleuse qui lui était habituelle, si j'avais trois ou quatre langues dans la bouche, je vous aurais tout vidé à la fois sur la table, du commencement à la fin. Je n'ai qu'une langue malheureusement, et, encore qu'elle s'entende à dépêcher la besogne, il faut laisser à mes esprits le temps de se débrouiller et de se souvenir. Vous êtes tous là impatients de vous amuser pareillement à des coqs qui courraient après des poules dans la basse-cour.

Mon oncle fronça le sourcil, goûtant peu cette comparaison, à laquelle d'ailleurs je n'entendis rien. Au même instant, Prudence décocha au garde champêtre une tape rude dans le dos.

— Ce Casimir, poursuivit notre homme sans se plaindre, ce Casimir, comme je vous l'ai rapporté déjà, n'était autre que M. Casimir Galinier, neveu de M. le curé de Tarrassac et médecin de son état. Quand — il y avait un ou deux ans de cela — il était arrivé de Montpellier, son diplôme en poche, l'oncle, connaissant qu'il y avait aux Ormades de la besogne pour le neveu, avait essayé de l'insinuer chez nous; mais, sans parler des chiens peu commodes dans l'Espinouzo, il trouva au pas de la maison M. Jacques faisant bonne garde. En fin de compte, il ne fut permis au nouveau docteur de tâter le pouls à notre malade et de bouter pieds chez nous qu'après vingt affronts essuyés. J'ai toujours eu dans l'idée, moi, que, si mon maître refusait l'entrée de la métairie à M. Casimir Galinier, c'était à cause de Sylviane, sortie dernièrement du couvent des Sœurs Noires de Saint-Pons...

« Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, vous autres, que, dans tous les pays, en France et en Espagne, dans la montagne ensemble et dans la plaine, les garçons

en fleur de jeunesse sont coutumiers de regarder du côté des filles, et que les filles, sur cet article, se comportent exactement comme les garçons. Ils ne le font pas exprès, c'est plus fort qu'eux. Au fait, les bêtes se conduisent-elles autrement en toute la création? Non! non! chacune à son tour casse son licou, et le bon Dieu, qui voit les folies de ses créatures, ne dit rien, ne bouge pas dans le ciel, où il continue de se promener tranquillement en compagnie de la Vierge et des saints.

— Vigneron! Vigneron!... gronda mon oncle d'une voix moins angélique.

— Moi, monsieur le curé, vous m'excuserez, mais on ne m'ôtera pas de la caboche que ces gens-là — M. Juste Galinier et son neveu le médecin, s'entend — avaient leur plan arrêté, et leur plan à ces deux fins renards était tout uniment de mettre la patte et le museau sur le bien des frères Sylvian, évalué, dans la contrée, à plus de cent cinquante mille francs. Une fortune plus grosse qu'un œuf de pintade, je suppose, cent cinquante mille francs!

— Jean Vigneron, dit mon oncle non sans vivacité, je vous blâme d'accuser un ecclésiastique de calculs que lui interdit son caractère sacré, et je vous en conjure, tâchez...

— Mais vous n'avez pas connu M. le curé de Tarrassac-le-Haut, vous!

— N'importe! il me suffit de savoir que M. Galinier avait été chargé par Monseigneur d'une paroisse importante pour le croire incapable...

— Une supposition, monsieur Fulcran, insista le garde champêtre : M. le neveu, présent à cette table, est médecin à Camplong. Qu'est-ce que vous demandez au bon Dieu pour lui dans vos prières? Vous demandez au bon Dieu, dans vos prières, que M. le neveu, qui est de votre sang, fasse des visites à crever son cheval dans les chemins et se remplisse le gousset au lit des malades, jusqu'à ce que l'étoffe éclate sous les écus.

— Cette supposition...

— Oui, très bien, poursuit l'autre, battant le fer chaud à tour de bras, oui, très bien... Mais, si les malades, au lieu d'appeler M. le neveu, lui font un pied de nez en toute rencontre et réclament, pour les guérir, le rebouteur des environs, vous ne serez pas content, vous, dans votre soutane, car, attention à ceci! c'est le rebouteur qui reviendra au logis poche sonnante, et M. le neveu qui vous apportera poche muette à la cure, autant dire la famine et la mort...

— La famine! la mort!... Pour moi, prêtre, je le déclare en mon âme et conscience, je n'aime l'argent que pour les misères qu'il m'aide à secourir.

— Pour vous, c'est possible, ça; mais il pourrait arriver que M. le neveu, quand il sera en âge et en connaissance, ne détestât pas d'avoir du foin dans ses bottes... A présent, suivez-moi bien, monsieur le curé. Donc M. le neveu ne brille pas dans son métier de médecin, et ce ne sont ni les sous rouges ni les pièces blanches qui lui font la guerre. Cependant, à quelques portées de fusil de la cure, se déploie un riche domaine où triment huit bergers, dix hommes de charrue, des servantes et des journaliers en veux-tu, en voilà. Cette propriété magnifique a reçu ce nom : « les Ormades », des grands ormes qui l'enclavent de tous côtés, et un jour elle appartiendra à une fillette toute menue, plus brune qu'une souris des murailles, plus fine et volante qu'une abeille du rucher... Eh! eh! si nous croquions la fillette, comme on croque une prune en passant sous un prunier!

La petite quantité de sang que le corps émacié de mon oncle pouvait contenir de la tête aux pieds lui était montée à la face. Elle resplendit superbement. On eût cru, en ce jour neigeux de décembre, un rayon de soleil tombé du ciel chez les Bassac tout exprès pour lui mettre une auréole au front — l'auréole céleste qu'il méritait.

— Mes chers amis, dit-il, jugeant à propos cette fois de s'adresser à tous les convives de M. le maire, mes très chers amis, j'ignore ce que Dieu pourra décider relativement à l'avenir de mon neveu et vers quelle carrière il lui conviendra de le guider par la main. « Je le remets en vos mains. Seigneur, *In manus tuas, Domine, commendo!* » Quoi qu'il en soit de cet enfant que j'aime comme mon propre enfant, soyez persuadés que, si jamais il devait exercer la médecine dans ma paroisse, ce serait pour s'y dévouer, non pour y préparer, avec mon aide complaisante, je ne sais quel riche mariage...

Étranglé par une émotion très pénible, il dut s'arrêter. Il toussa un long moment.

— Vous êtes un saint, vous, monsieur le curé, vous êtes un saint! cria Vigneron.

— Un vrai saint du paradis! ajoutai-je, les yeux noyés.

Mon oncle, remis par un effort énergique sur lui-même, tira sa grosse montre d'argent de la pochette de sa soutane, sous la ceinture, et, la montrant au garde champêtre :

— Il est une heure, et les vêpres sont annoncées pour quatre. Ne vous attardez donc pas à des propos inutiles, car nous n'aurions pas le temps de vous écouter jusqu'au bout. Si vous m'en croyez, vous passerez tout de suite aux miracles...

— J'y cours, monsieur le curé... Je vous demande tant seulement de ne pas me couper la parole, si, avant les vêpres, vous tenez à connaître ces miracles extraordinaires du crucifix de Tarrassac-le-Haut. Prêtez fiance à mon dire; c'est beau, mes miracles, c'est beau comme le ciel.

— « Gloire à Dieu au plus haut des cieux! *Gloria in excelsis!* » chantonna mon oncle Fulcran.

X.

LA CITÉ DE DIEU.

Malgré Prudence, qui ne ménagea guère ses expressions et essaya de retenir le bras tendu du garde champêtre, M. Vincent eut la faiblesse de lui verser encore un long filet de cognac.

— Vous savez, Vigneron, ne comptez plus sur moi dorénavant, lui dit-il.

Et, montrant la bouteille vide à toute la table :

— Elle a rendu l'âme.

— Tant pis, monsieur le maire!... A présent, je rentre dans les brancards. Puisque aussi bien me voilà obligé, afin que vous compreniez clairement les miracles du crucifix de Tarrassac, de vous renseigner sur le caractère de M. l'abbé Victor Sylvian, je vous avouerai vitement que notre malade des Ormades aimait et les lectures et les écritures jusqu'à la fin de ses doigts et jusqu'à la fin de ses yeux. Dès que ses mains, nouées par la goutte, devenues de jour en jour plus souples, lui avaient permis de manœuvrer le bréviaire, il s'en était emparé et ne le lâchait plus.

« Jusqu'à ce moment, c'était moi qui lui avais tenu le livre, le matin, à midi, le soir, et lui en retournais les pages sur un mouvement de ses paupières qui me prévenait et que je saisissais au vol. Mademoiselle m'aidait par-ci, par-là, quand elle n'était pas occupée à notre chapelle, qu'elle arrangeait elle-même, dont elle nettoyait elle-même les linges, dont elle essuyait minutieusement elle-même l'autel et les gradins, sans oublier les burettes et les chandeliers. Ah! je vous en réponds, j'en ai avalé de ces offices qui s'appellent « Matines, Sextes, Nones, Vêpres », et auxquels je n'entendais goutte, car les mots y sont en latin. Cela m'ennuyait à la mort, et tout de même j'étais content. Vous ne vous figurez pas les regards plus doux que les regards de Josa, plus savoureux à mon estomac que n'importe quelle gourmandise du pâtissier Méric, de Saint-Gervais, me lançait de temps à autre M. l'abbé Victor! Puis, quand il avait fini et que je refermais le bréviaire en marquant la page avec le signet, de quelle voix amiteuse, tendre comme la voix d'une mère ou d'une sœur, il me murmurait, en se penchant vers moi, des fois en me donnant un baiser :

« — Merci, mon Jean des Ormades! merci à toi, mon bon Jean! »

Mon oncle s'empressa de placer un texte :

— M. l'abbé Victor, dit-il, aimait les enfants. Il aurait pu répéter après le divin Maître : « Laissez les petits enfants venir à moi, *Sinite parvulos venire ad me...* »

— Mais bientôt, les mains agissantes et vives de M. l'abbé remuèrent non tant seulement le bréviaire, mais quantité d'autres livres retirés d'une malle qu'il avait, dans les commencements, rapportés de La Salvetat, son dernier poste de vicaire. Si vous aviez vu ses airs en nous passant, à Sylviane et à moi, les paquets ficelés, que nous rangions sur des planches contre les murailles de sa chambre! Tout son visage brillait de joie, pareil à une vitre sous le soleil. Un jour, il amena un gros tome relié d'une peau brune avec des taches noires sur les bords, le serra contre sa poitrine, puis, y collant ses lèvres, le baisa ainsi qu'il eut fait l'Évangile, la messe finie.

« — Oh! mon oncle!... cria Mademoiselle.

« — Oh! monsieur l'abbé!... criai-je à mon tour.

« — C'est *la Cité de Dieu* de saint Augustin, la Cité où nous irons tous, » nous dit-il.

« Et, après une minute, il quitta la malle qui n'était pas encore épuisée de son chargement, vint à nous, et s'adressant à sa nièce :

« — Sylviane, ne sois pas jalouse de saint Augustin. Je t'aime aussi, toi, je t'aime!... »

« Il l'embrassa avec la même dévotion que *la Cité de Dieu*... Moi, je n'eus rien. »

Prudence, à cet endroit, fit une question extravagante :

— Est-ce qu'il était bel homme, M. l'abbé Victor Sylvian, des Ormades?

— Ah! mais non, il n'était pas bel homme! Avec sa petite taille, sa soutane trop serrée au corps, sa démarche sautillante à cause de ses douleurs sans doute, je ne puis vous le comparer qu'à un de ces grillons énormes, tels qu'on en rencontre par bandes parmi les chaumes, dans le quartier de Bataillo. Quoique prêtre, il ne ressemblait pas plus à M. Juste Galinier qu'une paille de seigle, sujette à être emportée au premier souffle, ne ressemble à un tronc de chêne bien établi aux profondeurs du sol.

« Du reste, ces Sylvian, encore que de souche paysanne, puisque leur grand-père, Agnel Sylvian, avait agrandi le bien à la sueur de son front et créé de ses bras le clos des Ormades, ces Sylvian n'étaient solides ni des reins ni des jarrets. Je vous ai dit déjà que Mademoiselle ressemblait à une souris fine, déliée des jambes, aiguisée du museau, avec deux lampions enfoncés sous le front, plus vifs que des cierges allumés à l'église de chaque côté du tabernacle. Mettons que M. l'abbé Victor ressemblait, lui, à une souris plus replète, du genre poilu des mulots ou des campagnols, et ne m'en demandez pas davantage. Par exemple, sa figure avait la pâleur du bouleau et la minceur d'une page de papier, tandis que la figurette de Sylviane, bien qu'un peu trop allongée, grâce à un duvet à peine visible, rosée et ferme, imitait une jolie pêche de notre verger, muni de fruits comme pas un en l'étendue de l'Espinouze ou du Marcou...

« Mais ce n'est pas tout ça. Je ne saurais trouver au bout de ma langue un mot pour vous dire, une fois les livres mis en place, avec quelle espèce d'appétit

M. l'abbé Victor se mit à les lire. Il les mangeait véritablement, il les mangeait. Aujourd'hui, il en atteignait un premier, mince et léger; demain, un deuxième, plus volumineux: après-demain, un troisième, presque aussi grand que lui. On aurait pensé, à le voir toujours accroupi sur la table de sa chambre et toujours attentif aux lignes imprimées, qu'il ne s'en rassasierait jamais...

— Vigneron, interrompit mon oncle, émerveillé, les Saintes Écritures sont le pain des anges, comme le proclame saint Thomas dans son hymne sublime du *Lauda Sion*...

Et, se reportant à la Fête-Dieu, il fredonna doucement, intimement, le verset de saint Thomas :

« Ecce panis angelorum,
Factus cibus viatorum,
Vere panis filiorum,
Non mittendus canibus. »

Le garde champêtre reprit violemment :

— Nous autres, Mademoiselle et moi, par peur d'une crise qui pouvait éclater d'un moment à l'autre, nous ne laissions guère M. l'abbé Victor seul dans sa chambre; mais nous étions finalement ennuyés, inquiets, de ne pouvoir l'arracher à ses livres pour le conduire faire un tour aux environs de la métairie, soit vers les ormes si beaux des bords de la Vignale, soit tant seulement jusqu'au verger, où les branches, déjà moins noires et plus flexibles aux approches de la prime, annonçaient des bourgeons, puis des fleurs, puis des fruits.

« Je me souviens encore, et avec un plaisir qui m'éjouit, des jeux que nous inventions, Sylviane et moi, pour divertir M. l'abbé de son travail et l'emmener. Tandis qu'il était assis sur une chaise haute, Mademoiselle et moi nous occupions à quelque distance, elle à droite de son oncle, moi à gauche de mon maître, deux escabeaux très bas et très durs. Sylviane de son naturel était espiègle, maligne, et moi je ne valais guère mieux qu'elle. Quand elle avait assez de monter la garde, elle me prévenait par un court bâillement. Alors, nous nous levions et nous marchions dans la pièce; nous chuchotions, nous courions comme qui joue à cache-cache, nous chantions un air, encore un peu et nous aurions dansé. M. l'abbé, dérangé dans ses occupations, ses lectures, ses écritures, car maintenant, tout en lisant, il écrivait des pages, M. Victor nous regardait ébahi, souriait d'aise; puis, après une minute d'hésitation, refermait ses livres, serrait ses papiers, essuyait sa plume, bouchait son écritoire, finalement se plantait debout. D'un saut, Mademoiselle touchait à la porte, m'abandonnant la direction de son oncle, dont les jambes n'avaient repris encore ni hardiesse ni sûreté.

— C'est très charmant ce que vous nous rapportez là, Vigneron, dit M. le maire, et pour ma part je vous remercie.

— Oui, très charmant, ajouta mon oncle.

— C'est joli comme *la Vie des Saints*, proclama notre gouvernante édifiée.

— En effet, Prudence, appuya mon oncle, en effet, comme *la Vie des Saints*, racontée par le très pieux Godescard.

Vigneron leva sur nous sa face rude, creusée, tannée; puis son collier de barbe, hérissé de ces poils rêches et durs qui parsèment le museau de nos chiens de berger, eut une manière de frémissement:

— Vrai, vrai, dit-il; mais, dans *la Vie des Saints*, on ne rencontre ni fouines, ni loups, ni renards, tandis que dans la vie de M. l'abbé Victor Sylvian...

— Des fouines? des loups? des renards?... osa demander le maréchal ferrant, Luc Valat.

— Et ces deux Galinier, de Tarrassac-le-Haut, vous les avez donc oubliés, vous autres? Patience! patience! J'ai l'œil dessus, moi, et leur tour arrivera, comme Pâques arrive après les Rameaux.

XI.

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI.

« Il n'est bonne monture qui ne bronche, » dit un proverbe qui n'est pas seulement des Cévennes, mais un peu de tous les pays. Jean Vigneron étant fort sujet à broncher, mon oncle ne cessait de le tenir en bride, tantôt par un simple geste, tantôt par un simple regard, et, quand la hardiesse babillarde de l'ancien maître d'école de Truscas l'exigeait, par une parole plus ou moins sévère selon l'occasion.

Mon pauvre oncle souffrait mort et martyre de voir M. Juste Galinier, revêtu du caractère ecclésiastique, — « un caractère royal, supra-terrestre, » — trop étroitement amalgamé au récit du double miracle de Tarrassac, et n'eût été l'espoir que la fin de l'histoire, par les bons sentiments qu'elle susciterait chez les invités de M. le maire, justifierait les moyens du garde champêtre, les ennoblirait en quelque sorte, il aurait, à n'en pas douter, levé la séance et serait parti, nous emmenant Prudence et moi.

— Surtout, Vigneron, dit-il, je vous exhorte, tout le long de ce récit, à vous montrer plein de respect pour M. le curé de Tarrassac.

— Du respect, il en aura... Mais, pourtant, si la vérité m'étouffe, il faudra bien lui donner aise par la bouche.

— Avec mesure, s'il vous plaît.

— En fin de compte, les neiges avaient fondu aux pentes de l'Espinouze, du Caroux, du Marcou, et le pays apparaissait reluisant, tout neuf. L'herbe poussait partout, vive, claire, transparente, fraîche comme l'eau des sources, qui se réveillaient une à une et recommençaient à couler. Je ne vous dis pas la joie du bétail, renfermé depuis novembre dans les étables et

cabriolant maintenant à la pâture de la prime en bondissements désordonnés. La saison des agneaux était passée; mais, vers Pâques, nous avons la saison des cabris, et c'était grande éjouissance pour moi de les voir batifoler parmi notre « cabrade » de deux cents chèvres, quand le chevrier et les chiens, à la fine pointe de l'aube, guidaient le troupeau vers les genetières des environs. Au milieu de cette grâce et légèreté des cabris, quelle véritable forêt de cornes pointues! Puis de quelle vigueur nos bêtes, droites sur pattes, plus hardies, se cossaient, vidant les querelles de l'hiver au fond des étables, dans les jours si longs de neige et de gelée.

« Moi, d'abord, à ne rien vous cacher, je vous avouerai que jamais la métairie ne m'avait paru plus belle, plus réjouissante à regarder. Pourquoi? Je ne sais pas. Était-ce parce que, chaque jour nous éloignant un peu plus de la mort de M. Jacques, on commençait de s'habituer à vivre sans lui? Était-ce parce qu'à la fin des fins M. l'abbé Victor avait déserté ses draps et cheminait petit à petit devant lui, sans autre appui qu'une canne de cornouiller travaillée par moi au couteau? Était-ce parce que Mademoiselle, de plus en plus sautillante et chantante, devenait aussi de plus en plus aimable et jolie? Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas!...

— Parbleu! lança M. le maire, c'était le printemps qui vous grisait avec vos chèvres et vos cabris.

— Négligeons ces griseries, dit mon oncle.

Et, comme on le considérait non sans surprise, il articula sentencieusement :

— Toutes les griseries sont condamnables, car elles tendent toutes à supprimer la raison chez l'homme, la raison, ce reflet de Dieu... — Allez, Vigneron.

— Notre clos des Ormades, composé de la métairie, dont les bâtiments très vieux se lézardaient, et de la maison d'habitation, réparée, recrépite depuis la venue de M. l'abbé, notre clos des Ormades, plein de nous, assez portés à enterrer le deuil de M. Jacques, plein de journaliers et de pâtres de bonne humeur et de bon appétit, plein de bêtes cabriolant et bêlant, était un séjour délicieux, gai comme une nichée d'alouettes-coquillades au creux d'un sillon, dans les blés mûrs. Il fallait voir aussi avec quelle complaisance nous nous retournions lorsque, l'après-midi, soutenant M. l'abbé, Sylviane et moi nous le conduisions à la promenade. En général, nous nous dirigions vers les grands ormes des bords de la rivière. L'endroit, où se trouvait assujetti un banc, était plaisant à cause du bruit de la Vignale; abrité du soleil qui, en mai, commence à ne pas se gêner; surtout on ne peut mieux disposé pour la vue. De ce coin on a devant soi le village entier de Tarrassac-le-Haut, dont les maisons couvertes d'ardoises lourdes, mal taillées au têtu, paraissaient noires au milieu de roches blanchâtres, verdies à droite et à gauche par les ramures retombantes des châtaigniers et d'énormes ronciers chargés de boutons.

« Quelles pauvres huttes, ces baraques éparpillées, et comme elles nous dénonçaient bien la pauvreté du pays! Par exemple, si Tarrassac, avec ses masures toujours les mêmes, ses rocailles toujours les mêmes, ses arbres toujours les mêmes, avait l'air misérable, je n'en dirai pas autant du monastère des Minimes, planté à la crête du mont, un des épaulements du Marcou. Vrai, en voilà une bâtisse solide, montant jusqu'aux nuages, avec deux clochers à perte de vue, des clochers pareils à ceux que j'ai remarqués en Espagne, à Burgos, si vous voulez, ou à Valladolid, la ville de Josa!... Quand je pense tout de même à cette Josa!... Elle vous avait des cheveux!...

— Oublions Josa, à laquelle Dieu a fait paix, glissa mon oncle, subitement enroué.

— En touchant à notre banc, sous les ormes, à trois pas de la Vignale, en face de Tarrassac, bien établi sur ses assises de pierre, nous nous hâtions de nous reposer, à cause de M. l'abbé, qui d'ordinaire était rendu. Vous comprenez que, ne voulant pas troubler notre malade essoufflé et fort silencieux, nos langues ne ramageaient guère, à Sylviane et à moi. Je profitais de cet instant tranquille pour examiner notre demoiselle des Ormades, remontée par l'air du dehors et qui, me semblait-il, embellissait jour à jour, pour ainsi dire heure à heure. Ses moindres gestes avaient une souplesse, une grâce, que je ne leur connaissais pas auparavant, et ses yeux, véritables sarments enflammés, ne décessaient de flamber. Puis il y avait quelque chose dans son corsage, et la semaine de devant il n'y avait rien.

« Pourquoi ce changement? D'où venait-il? Hier encore, elle marchait avec ses pieds menus d'enfant; mais on voyait ses pieds menus d'enfant fouler les herbes du chemin. Aujourd'hui, elle courait à droite, à gauche, capricieusement, sans pieds, avec des ailes tant seulement comme une abeille fine du rucher. Je n'irai pas de main morte, et je vous avouerai en toute franchise d'homme que si, au lieu d'être la fille de mon maître d'autrefois, M. Jacques Sylvian, et la nièce de M. l'abbé Victor Sylvian, mon maître d'à présent, elle avait été la fille du bouvier Lauras ou du journalier Perrafit, malgré ses envolées de droite et de gauche ou ses filées en droiture, mes sabots ne m'auraient aucunement empêché de l'atteindre, de la saisir et de lui chanter avec mes lèvres quelque joli refrain sur les deux joues.

— Ce que vous nous apprenez là, Vigneron, est de trop, souffla mon oncle... Parlez-nous de M. l'abbé Sylvian.

— Lui, regardait d'un côté, puis d'un autre, tantôt la rivière, heureuse de couler sans neige et sans glace à charrier, tantôt Tarrassac avec son couvent de Minimes, son église, ses clochers — tout cela

trop grand pour un village de cent cinquante feux.

« — Que c'est donc beau, ce monastère ! que c'est donc beau ! » répétait-il, un jour, recouvrant et sa force et sa voix.

« Il avait à peine prononcé ces mots, qu'au bout de l'allée des ormes, à l'endroit où ils ont l'air de tomber dans la Vignale, se montrèrent MM. Juste et Casimir Galinier. Quand je les aperçus dans un détour très ombragé du chemin, ils parlaient très gros l'un et l'autre et lançaient en l'air de grands gestes encolérés. Certainement il y avait de la brouille dans le ménage de l'oncle et du neveu. Pourvu qu'ils n'en vinssent pas aux coups ! C'est moi qui aurais ri si leurs chamaillis de langues et leurs mouvements de bras avaient fini par des gourmades ! Mais les compères nous voient sur notre banc. Tout de suite ils se calment et ne bougent, pareils à deux perdreaux de nos garrigues, claquant du bec tout à l'heure et subitement devenus muets devant les chiens tombés en arrêt.

« Le gazon est dru sous les arbres ; ce néanmoins, le curé et le médecin avancent lentement, très lentement. A les voir cheminer, on croirait qu'ils marchent pieds nus sur des orties. Comme M. l'abbé Victor, les yeux toujours fixés sur les Minimes de Tarrassac, ne s'occupe en nulle façon de ce qui se passe à ses alentours ; comme Mademoiselle, le dos tourné, s'amuse à son jeu favori qui est de jeter des miettes de pain aux hirondelles et aux martinets tournoyant au-dessus de la Vignale : moi, je porte attention aux Galinier, qui, à force de mettre un pas devant l'autre, ne sont plus guère loin de nous. Je n'entends pas les mots que M. Juste chuchote à M. Casimir ; mais, de toute nécessité, il faut qu'il lui chuchote quelque chose, puisqu'à tout propos M. Casimir fait un signe de tête qui veut dire :

— « Oui, oui... »

« Il est sûr et certain que ce médecin de Tarrassac bourré de vie et de sang jusqu'au goulot, bâti à chaux et à sable comme une muraille des Minimes, la peau plus rouge qu'une brique de Trèves, au pays de Carcassonne, ne me semble pas à son aise et qu'il est cent fois plus épeuré que son oncle, lequel a repris sa figure en pleine lune de bon vivant et ses sourires de chaque jour.

« — Bien le bonjour, monsieur l'abbé ! glapit M. le curé de Tarrassac, tendant sa main droite à mon maître, tandis que sa main gauche balance un vieux tricorne déformé, roussi au soleil, lavé à la neige et à la pluie.

« — Que vous êtes bons de venir me visiter dans ma thébaïde des Ormades ! dit M. Victor, rappelé de sa méditation et serrant gentiment la main — pas très propre — qu'on a posée dans la sienne.

« Sylviane regarde les nouveaux venus sans lâcher une parole, et moi, je n'ose rien dire ni rien faire.

« M. l'abbé, qui se rend compte de notre embarras, qui lui-même n'est peut-être pas content dans le fond, presse les Galinier de s'asseoir.

« Quel homme extraordinaire, ce M. Casimir ! Croiriez-vous que, lorsque son oncle accepte avec empressement l'invitation de mon maître et se carre sur notre banc à le casser en deux, lui demeure planté, son chapeau au bout des doigts — un chapeau neuf, luisant comme une glace — et nous regarde avec des yeux timides, des yeux brouillés, on dirait tremblants ! Eh bien, si c'est de cet air craintif que M. le docteur Galinier aborde ses malades dans l'Espinouze ou le Marcou, je ne suis plus étonné de leur entêtement à le laisser en repos chez son oncle, au presbytère de Tarrassac !

« Mais voilà que notre Sylviane, qui ne peut souffrir les gens trop vergogneux, parle à ce godelureau pris au trébuchet. Incontinent, M. Casimir se dégourdit, retrouve du geste, de la voix, de l'aplomb :

« — Monsieur l'abbé... mademoiselle... balbutie-t-il.

« Et puis il recommence :

« — Mademoiselle... monsieur l'abbé...

« Il sue à grosses gouttes, se passe un mouchoir blanc — oh ! très blanc — sur le visage... et n'en chante pas plus long. Sylviane s'arrange pour ne point rire, encore qu'elle en ait envie... A-t-on jamais vu cela, être fort comme un Hercule à la foire de Saint-Gervais, et trembler de ses quatre membres devant une petite fille ! Malgré mes dix-sept ans et plus, qui n'avaient encore rien connu de la vie, je n'avais pas besoin de lunettes pour voir de quoi il retournait. Oui, les amis, M. le médecin Casimir Galinier, de Tarrassac, tremblait devant Mlle Élise Sylvian, des Ormades...

— Je comprends ça ! cria quelqu'un dans la salle des Bassac.

C'était Galibert.

— Moi aussi, je comprends ça, intervint mon oncle vivement. Saint Alphonse de Liguori, évêque de Naples, a écrit : « La pureté d'une jeune fille est une cuirasse de diamants forgée par Dieu lui-même dans le ciel, et dont les rayonnements, qui éblouissent, intimident les bons et mettent en fuite les méchants. »

Le garde champêtre n'entendit pas, je le crains, cette citation magnifique. Il s'était tourné vers Galibert, et tous deux riaient sans nulle retenue, ce qui n'était guère poli et encore moins respectueux.

— Ne nous amusons pas, Vigneron, ne nous amusons pas, se contenta de dire mon excellent oncle Fulcran, tout à saint Alphonse de Liguori.

FERDINAND FABRE.

(A suivre.)

CHEZ LES ÉTUDIANTS DE MONTPELLIER

Discours de M. Ernest Lavisse.

Montpellier, comme Paris, Lyon, Bordeaux, Nancy et d'autres villes universitaires, a son Association générale d'étudiants. L'Association de Montpellier a pris le pas sur toutes les autres. Elle doit à la munificence de la vieille ville universitaire un joli hôtel construit tout exprès pour les étudiants. Cet hôtel a été inauguré la semaine dernière, par une fête donnée dans la grande salle. Le général commandant le corps d'armée, le premier président de la Cour d'appel, le procureur général, le recteur, la municipalité au complet, occupaient les places d'honneur. Un grand nombre de dames et de jeunes filles avaient répondu à l'invitation des étudiants. C'est la première fois qu'une pareille fête est célébrée en France.

Au début de la soirée, des discours ont été prononcés par M. Dasq, président de l'Association; par M. Gérard, recteur et président du conseil de l'Université, et par M. Lavisse. Nous reproduisons le discours de M. Lavisse :

Messieurs,

Dans mon pays natal, la mairie s'appelle la maison commune. C'est un beau nom. Maison commune, maison de tous, où tous viennent et dont chacun a sa part, où le pauvre, comme le riche, trouve les titres de ses droits de citoyen et de ses obligations envers le pays, lieu de rassemblement dans la dispersion de la vie nationale.

Messieurs les étudiants, il y a entre vous des différences de toute sorte. Vous ne venez pas du même point de l'horizon et vous n'allez pas au même but; vaste et dispersée est la vie intellectuelle que vous vivez, mais vous avez désormais un lieu de rassemblement, et je me joins à votre recteur et à votre président pour féliciter, pour remercier ceux qui vous ont donné votre maison commune.

J'espère et je suis certain que vous allez y mener une vie heureuse et une vie utile.

Une vie heureuse d'abord.

Quelqu'un, dont le souvenir est invité de droit à toutes les fêtes de l'Université de Montpellier, a dit que « rire est le propre de l'homme ». C'est le propre de l'homme jeune surtout. Une jeunesse sans joie, c'est toute la vie manquée. Je sais bien qu'on prétend que les jeunes gens ne savent plus s'amuser et même qu'il n'y a plus de jeunes; mais depuis qu'il existe sur terre des vieux et des jeunes, les vieux ont dit toujours qu'il n'y avait plus de jeunes. Passez-nous cette façon de nous consoler. Quant à moi, je vous ai vus à l'œuvre de rire, l'an dernier. Vous vous en tiriez bien. Vous avez réveillé même Aigues-Mortes par la plus folle des farandoles. J'ai entendu dire et même j'ai cru voir qu'au banquet de Palavas vous étiez — comment dirai-je? — un peu gris; mais un jugement du tribunal de Montpellier prouve que ce n'était pas de vin que vous étiez ivres : c'était donc de joie (1).

Maintenez-vous en joie, mes amis, cela est de votre profession. Des sociétés comme celle-ci sont bienfaisantes déjà par ce fait qu'elles mettent en commun des gaietés. Je ne crois pas qu'il y ait parmi vous de dégoûtés de la vie. S'il s'en trouve, ce ne peuvent être que des myopes, qui ne voient ni vos collines ni

> ... Ce pic géant, qui, comme un promontoire,
> Descend de l'horizon vers son golfe vermeil,
> Avec ses hauts jardins où l'homme semble boire
> Dans une coupe d'air un rayon de soleil (2)...

Appelez à vous ces attristés, et ils se réjouiront. Dans une maison d'étudiants, le rire doit être plus contagieux encore que dans une gendarmerie.

*
* *

Mais, messieurs, mon souhait de tout à l'heure était double. Après existence heureuse, je disais utile. Je suis venu surtout pour vous expliquer ce que j'entends par là. C'est une théorie un peu compliquée que je vais vous exposer, quelque chose comme une comparaison entre l'individualisme et l'association dans les mœurs universitaires.

Je commence par déclarer que j'aurais un goût vif pour l'individualisme, si ce mot signifiait ici l'état d'une personne qui raisonne ses jugements avec sa propre raison, agit comme elle a jugé, et défend contre tout et tous la souveraineté sur son for intérieur. Mais l'individualisme ainsi entendu ne s'oppose pas à l'association comme un contraire ; il lui est même nécessaire. Une association est un total; si elle ne compte que des zéros, fussent-ils des millions, le total sera zéro. Elle a besoin, pour se distinguer d'un troupeau, de vraies personnes. Si parmi les moutons de Panurge il s'en était trouvé un capable de raisonner ses actes et d'en voir la suite, il aurait vu des raisons très sérieuses de ne pas sauter à la mer; en les bêlant à pleine voix, il aurait rendu un grand service aux camarades. Mais, par individualisme, j'entends ici l'isolement de l'individu.

Professeurs, facultés, étudiants, nous avons longtemps pratiqué ce régime. Le professeur enseignait, selon le titre de sa chaire, à peu près comme si elle eût été seule au monde. Chacun jouait sa partie, mais sans entendre la partie voisine. C'était un concert dont les exécutants étaient placés à quelques kilomètres les uns des autres. Une faculté ignorait les facultés ses voisines. Les distances qui s'étendaient entre elles se

(1) Un jugement a réduit de 3000 francs l'addition présentée par l'entrepreneur du banquet.

(2) De Bornier. Poème en l'honneur de Montpellier, lu pendant les fêtes du centenaire par M. Mounet-Sully.

mesuraient non plus par kilomètres, mais par myriamètres. Au même temps, les relations de l'étudiant étaient étroites. Il voyait ses « pays », ses anciens camarades de collège, auxquels la fréquentation du même café ajoutait quelques connaissances, car le café était alors la maison commune, et les instruments d'échange intellectuel étaient le double-six et la dame de pique. Enfin, entre professeurs et étudiants, aucun lien, si ce n'est à la Faculté de médecine, où l'on se rencontrait au lit des malades. Le professeur voyait l'étudiant du haut de la chaire ou du haut bout de la table d'examen. Regarder de haut en bas, comme le maître, ou de bas en haut, comme l'élève, cela ne faisait pas voir d'un bon point de vue.

Tel était l'individualisme dans sa plénitude.

Et voici quelques-unes des conséquences de cet individualisme : l'horizon intellectuel limité pour le maître, pour la faculté, pour l'étudiant; l'action du collègue sur le collègue, du camarade sur le camarade, réduite au minimum ; entre professeurs et élèves, la froideur, car le rapport d'examinateur à examiné, de juge à prévenu — l'examiné étant un prévenu d'ignorance — n'est pas, d'habitude, cordial.

***

Messieurs, une révolution s'est faite dans nos mœurs. Vous en êtes les témoins, mieux encore, les acteurs, et je dirai à l'honneur de cette ville et de cette Université, les acteurs convaincus, énergiques et persévérants. Les effets de l'association à tous les degrés, des maîtres dans la faculté, des facultés entre elles, des étudiants entre eux, des maîtres avec les étudiants, vous les savez, puisque vous les avez voulus. C'est une idée plus large de la vie intellectuelle, c'est le titre de noblesse de chaque enseignement établi sur sa parenté avec la science universelle, c'est le progrès de l'esprit scientifique, ce stimulant perpétuel, car il est le doute à la recherche de la certitude, le doute aspirant à une foi. C'est aussi la satisfaction qui naît de la pleine connaissance d'une œuvre à faire en commun, la joie de sentir enfin, dans des jours comme celui-ci, l'union intime des intelligences et des volontés, puisque tous, ici, nous avons mêmes pensées, mêmes sentiments, mêmes rêves, des rêves qui vont loin.

Si louable, en effet, que soit le présent, nous pouvons encore désirer, aspirer, rêver. Et je voudrais vous montrer, avec des progrès qui restent à faire, des effets possibles de l'association.

Notre régime ancien nous a légué maintes imperfections. J'en vois deux principales.

La première, c'est que notre enseignement supérieur manque de philosophie. Entendons-nous : la philosophie est enseignée dans les facultés des lettres, elle ne l'a jamais été avec plus de sérieux qu'aujourd'hui, mais elle ne saurait plus être contenue dans les facultés des lettres; elle est répandue partout, justement parce que l'esprit scientifique a tout pénétré. Le prodigieux travail d'analyse accompli par ce siècle semble annoncer une synthèse prochaine, qui serait justement la philosophie. Personne n'est capable encore de composer cette synthèse, mais si quelqu'un n'en perçoit pas la possibilité, n'en ressent pas le besoin et, à l'avance, l'émotion, il n'est pas au degré de dignité intellectuelle qu'il faudrait. Malheureusement, il n'est guère possible d'enseigner ce qui est encore dans le devenir. Adonnés à nos tâches particulières, nous regardons bien à droite, à gauche, au-dessus, mais personne de nous n'oserait résumer et donner ses idées sur l'ensemble.

C'est là ce que j'appelle le manque de philosophie.

La seconde imperfection, c'est que notre enseignement n'est pas assez orienté vers le présent, vers le contemporain, vers les tâches d'aujourd'hui et de demain. Il a gardé des cadres trop rigides et une certaine timidité à l'égard de la vie vivante. C'est, par exemple, une innovation encore discutée que celle de l'enseignement de l'histoire contemporaine. L'examen ose à peine s'y risquer, et, comme il est malheureusement le régulateur des études, celles-ci imitent sa circonspection. Je ne fais pas difficulté d'avouer, au reste, que l'enseignement suppose une matière achevée, tout entière connue, et qu'on puisse à la fois étudier et juger. Je n'en regrette pas moins qu'il soit dangereux pour un étudiant en histoire de ne pas connaître à fond la magistrature consulaire romaine, au lieu qu'il lui est loisible d'avoir les idées les plus vagues ou de n'en pas avoir du tout sur la présidence de notre République; qu'un étudiant en droit pénètre jusqu'aux subtilités du droit, écrit aujourd'hui, et ne soit pas exercé à discerner, dans les faits de la vie sociale, les raisons et les éléments du droit qu'on écrira demain.

Défaut de philosophie, défaut d'actualité : deux défauts graves, et qui se complètent l'un par l'autre. Défaut de philosophie, c'est ne pas voir l'ensemble. Défaut d'actualité, c'est ne pas voir le moment.

***

J'ai peur que vous ne vous demandiez, mes amis, ce que vient faire cette confession de nos défauts dans cette fête d'inauguration d'une maison d'étudiants, et si je n'ai pas tout à fait perdu le fil de mon discours. Je ne l'ai pas perdu le moins du monde.

Dans votre maison, vous avez une bibliothèque, une salle de conférences, une grande salle. C'est justement ce qu'il me faut pour placer la pratique de ma théorie.

Une bibliothèque ! N'allez pas l'encombrer des ustensiles de votre travail habituel, manuels, précis, dictionnaires, de tout ce qu'il faut enfin pour préparer des examens. N'oubliez pas, d'autre part, qu'il existe des bibliothèques de l'Université. Donnez à la vôtre un

caractère particulier. Acquérez de préférence les livres du jour. Lisez-les avec attention. Cherchez l'esprit de votre temps dans les livres de philosophie, de sciences, de critique, dans la poésie, le théâtre et le roman.

Je suppose que vous ne croyez pas à notre décadence intellectuelle. Il est vrai, l'esprit de notre temps a des subtilités de délicatesse, des raffinements de psychologie, des coquetteries d'art, de la manière chez quelques jeunes, qu'il faut, d'ailleurs, que vous connaissiez, car les écrivains auxquels je pense expriment, eux aussi, quelque chose de nous. Il est vrai encore, l'esprit de notre temps est incertain sur les plus grandes questions, anarchique en art, comme en philosophie ; mais il est libre, varié, sincère dans ses doutes, vigoureux dans ses recherches, et, tout compte fait, puissant.

Il est en vous, messieurs, mais obscurément, sans que vous le sachiez, car l'intelligence respire l'esprit du temps, comme les poumons, l'air, sans en avoir conscience ; mais, à supposer qu'il soit inutile que vous sachiez la composition de l'air respiré par vous, il est nécessaire que vous connaissiez l'esprit de votre temps, si vous voulez agir sur votre temps. La plupart des hommes vivent sans savoir en quel siècle. Leur tombe ne devrait porter aucune date, car ils n'ont point de date. Ceux-là ne rendent à la communauté que des services infimes ; mais, de vous, mes amis, vos maîtres, votre Université, la France attendent davantage et mieux. Vous n'avez pas le droit d'ignorer votre date dans la continuité de l'histoire universelle.

Je sais bien qu'il est difficile de se tenir au courant du mouvement des esprits, et d'apprendre à soi seul à connaître son temps, mais ici intervient le rôle de l'association et de la salle de conférences.

J'ignore l'emploi que vous voulez faire de cette salle. Ici encore, j'ai quelque inquiétude, comme à propos de vos livres. J'ai peur que vous n'y fassiez de la besogne de métier et qu'il ne faille ajouter à « conférences » les mots « préparatoires à l'examen ». J'ai peur aussi que quelques-uns, qui se destinent à l'éloquence, ne s'y préparent aux frais des camarades. Mon Dieu ! tout cela n'est pas mauvais ; mais, croyez-moi, n'abusez pas du professorat mutuel ; vous avez beaucoup de professeurs ; nous sommes déjà beaucoup de professeurs en France. N'abusez pas non plus de l'éloquence prématurée. Je vais vous étonner, vous fâcher, peut-être, et l'on m'eût étonné, peut-être même fâché, si l'on m'avait insinué, lorsque j'avais votre âge, ce que je vais vous déclarer crûment : Vous n'avez pas encore grand'chose à dire. Ne soyez donc pas orateurs trop tôt. C'est chose pénible que le bruit d'un moulin qui tourne dans le vide ou qui broie de rares petits grains tombés avant l'août d'un épi vert.

Laissez-moi donc vous recommander un exercice modeste, sérieux, utile.

*
* *

Il paraît, chaque année, dans la foule de l'imprimé, quelques bons livres et quelques grands livres, pas beaucoup de bons livres, et de grands livres encore moins. Allez d'abord à ceux qui sont accrédités par des noms illustres. Partagez-les entre des rapporteurs qui les liront, pour vous en rendre compte. Ce n'est déjà pas si facile, je vous en avertis, de bien lire un livre. Il faut pénétrer au fond, tout au fond, ouvrir ses deux yeux et toute son attention, être passif, pour tout recevoir, actif pour tout saisir, retenir son jugement, et, en même temps, le laisser faire. La lecture achevée, que le rapporteur vous réunisse. Vous l'entendrez avec profit, et ce sera très bon aussi que vous discutiez sur le livre, si vous y trouvez matière à discuter, comme il est probable. Une dizaine de conférences comme celles-là, chaque année, les livres étant pris dans tous les genres intellectuels, vous donneront des lueurs sur la philosophie, la science, l'art de votre temps. Et, plus tard, quand ils auront beaucoup lu, travaillé, réfléchi, les meilleurs d'entre vous convertiront ces lueurs en lumières.

Et c'est ainsi, messieurs les étudiants, que vous deviendrez les collaborateurs de l'Université, à votre profit, en vous initiant à l'actualité, car les livres que je vous recommande sont ceux qui portent la joyeuse étiquette : « Vient de paraître. »

Ainsi encore vous suppléerez à l'autre défaut, le manque de philosophie, car ce que j'entends par les quelques grands livres qui paraissent chaque année (mettez trois ou quatre) en France, en Angleterre, en Allemagne, ce sont des livres qui tentent l'explication de tout ou partie des choses de la nature et de l'esprit.

Il en est qui vous paraîtront âpres et rudes, et la difficulté vous rebutera quelquefois. Je vais vous donner un avis, mais entre nous, et vous ne me trahirez pas auprès de vos maîtres. De temps en temps, allez trouver un de vos professeurs des Facultés ou du lycée ; dites-lui votre embarras, et que vous lui seriez bien reconnaissant s'il voulait vous venir en aide : « Monsieur, voici un livre de philosophie, un livre de science. Ne voudriez-vous pas venir nous en parler un soir, le soir que vous voudrez, si peu que vous voudrez ? » Le maître, vous n'aurez pas de peine à le trouver ici, de quelque science qu'il s'agisse, et le maître viendra, j'en suis sûr. Il est si difficile de refuser quelque chose à la bonne volonté des jeunes gens !

Enhardis par ce premier succès, demandez encore autre chose. S'il est impossible de comprendre aujourd'hui la philosophie de l'ensemble, chacun de nous porte en lui, plus ou moins précise, une philosophie de sa science ou de son art. De temps en temps, allez donc dire à quelqu'un : « Monsieur, nous voudrions bien savoir où en est telle ou telle science, et si vous vouliez bien nous faire comprendre, très simplement, par

quels chemins elle a passé pour en venir où elle est, nous vous serons très reconnaissants, car nous commencerons, sans doute, à voir où elle va, et la direction de notre marche intellectuelle. »

Le jour où les maîtres viendront — cinq ou six fois par an — vous ouvrirez votre grande salle. Et votre grande salle sera une annexe, une *aula* libre de l'Université, où vous ferez, par fragments, votre philosophie.

***

Quelques-uns diront : « Voilà qui est fort bien, mais un peu austère. Ce n'est pas seulement pour étudier que nous avons une maison d'étudiants. » D'accord. J'ai commencé par le reconnaître. Je serais le premier à vous blâmer, si vous ne vous réunissiez ici que pour travailler. Votre maison n'a pas été faite que pour cela. Elle est charmante, gaiement située, sur une belle promenade, et entourée d'un espoir de jardin. L'architecte lui a donné un air de Renaissance et un air moderne, qui conviennent à merveille, car nous célébrons ensemble, en plein temps moderne, une Renaissance. Cette maison donnée par la ville de Montpellier à ses enfants de l'Université, les artistes de Montpellier, sculpteurs et peintres, ont voulu l'orner de leur art : science, art, jeunesse, c'est une trinité adorable. Je n'ai garde d'en oublier la troisième personne : la jeunesse.

Je sais que vous n'avez pas seulement ici des salles d'études. Je ne suis pas si exclusivement philosophe que je dédaigne votre salle de billard, et vos salles futures d'escrime, de gymnastique, d'hydrothérapie. Le jeu de billard est un bon exercice pour l'œil, pour la main, pour les jambes mêmes, qui vont et viennent. La gymnastique est un exercice salutaire, et les armes sont un exercice noble.

J'espère qu'ainsi habitués à secouer, diriger, assouplir, fortifier votre guenille, vous prendrez en horreur la vilaine sédentarité, et que, de temps en temps, partiront d'ici des escouades de voyageurs à destination de la montagne ou de la mer. Quelle belle salle d'hydrothérapie que la Méditerranée ! Quel beau port que Palavas pour une flottille battant le pavillon de l'Université de Montpellier !

Allons, jeunes gens ! la nature est à vous, une nature qui vous gâte de soleil et de brise marine, de couleurs et de parfums, et pousse la faiblesse envers vous jusqu'à vous donner, de temps en temps, de la glace sur les étangs voisins, comme si le droit au patin n'était pas réservé aux sans soleil, qui glissent l'hiver sur leurs canaux et leurs rivières, dans la brume de leurs jours, moins lumineux que vos nuits. Cette nature, il la faut mériter, en jouissant d'elle. Allez donc, marchez, courez, nagez, navignez. L'inertie des corps jeunes est une abdication de la vie.

Seulement, gardez-vous de l'inertie de l'esprit et de la sédentarité intellectuelle. J'appelle inertes et sédentaires les étudiants d'une seule étude, dont la curiosité est limitée par les programmes. Je les plains et je les redoute, car je sais qu'en eux l'homme atrophié s'enfermera plus tard dans un métier. Et ceux-là sont à plaindre qui vivent *in solo pane*. Ils sont à redouter, car ils accroissent dans le foyer de la France le poids de la cendre morte.

***

Messieurs, si je n'étais sûr que vous ne les avez pas oubliés, je vous relirais ici deux pages du discours que votre recteur a prononcé à votre dernière séance de rentrée. Je répéterai seulement cette phrase : « C'est dans une atmosphère intellectuelle, saturée, pour ainsi dire, de germes d'idées et de connaissances, que peuvent se former les grands courants qui balayent les erreurs, et, en agitant les esprits, les renouvellent ; » et cette autre : « Ce qui nous manque, ce sont, en plus grand nombre, les hommes mis par la réflexion et par l'étude au-dessus de leur tâche professionnelle, capables d'agir sur leurs concitoyens par l'ascendant de leur culture, et d'élever peu à peu la nation tout entière à une vue plus distincte et plus sûre de la vérité et de la justice. »

Il y a des pays où l'homme peut se contenter de sa besogne immédiate, faire son petit devoir quotidien, et laisser faire aux dieux. De chez nous, ces dieux s'en sont allés. Je veux dire : Ailleurs, l'homme est gouverné ; ici, le citoyen se gouverne et gouverne, mais cet honneur a sa peine ; au petit devoir quotidien, il ajoute les grands devoirs.

***

J'espère, mes amis, que vous ferez au mieux votre métier, quel qu'il soit, public ou privé. Cela n'est pas aussi aisé qu'on le croit. Produire de bon blé, de bon vin, de bon tissu et les bien vendre sont des actes complexes aujourd'hui, et qui supposent, avec la connaissance des meilleurs moyens de production, celle des lois qui régissent les marchés. Il y a une façon inepte d'être cultivateur ou manufacturier ; de même, il y a une façon inepte d'être professeur, magistrat, préfet. L'ineptie, en tous ces cas, vient de l'inertie d'un esprit confiné dans l'immédiat, et qui se borne à faire comme le prédécesseur.

Il y a, au contraire, une façon, que j'appellerai philosophique, de faire du blé, des tissus, de l'administration. C'est de contrôler et d'éclairer sa pratique par une théorie établie après réflexion. La théorie, sans la pratique, c'est pur néant. Je ne voudrais pas être nourri par un philosophe en agriculture qui n'aurait jamais mis la main à la charrue. Aux professeurs de commerce qui n'ont jamais habité un comptoir, je ne confierais pas l'opération la plus petite. Les pédagogues en chambre me sont pénibles. Mais j'admire l'homme d'un métier qui, le pratiquant avec zèle et avec exactitude, le raisonne, le critique, y découvre

des défauts et des imperfections, et l'accommode, autant que cela dépend de lui, aux transformations perpétuelles des idées et des choses. Celui-là, comme on dit, suit le mouvement, et il aide au mouvement.

Les devoirs publics aussi doivent être raisonnés. De génération à génération, ils varient. Des axiomes de morale publique, qui suffisaient autrefois, sont devenus des banalités sans effet. Un citoyen d'aujourd'hui, qui aurait exactement les mêmes sentiments et les mêmes idées que son prédécesseur d'il y a vingt-cinq ans, serait un citoyen inerte. Il y a une routine dans le civisme, comme dans l'agriculture : elle est très dangereuse. Ici encore, la théorie qui naît de la réflexion sur les faits doit éclairer la pratique. La théorie des devoirs envers votre pays, messieurs les étudiants, est aujourd'hui la plus belle qui ait jamais été proposée à des volontés. Pour la bien comprendre, il faut connaître et notre état et l'état du monde, nous comparer avec le dehors, trouver et mesurer notre place dans l'ensemble, arrêter notre jugement sur les fins de l'humanité, chercher quel pays règle le mieux son activité sur ces fins. Si vous découvrez que ce pays, c'est le vôtre ; qu'il a pour profession, si je puis dire, la réalisation de la justice, et, par la justice, de la paix entre les hommes; que, nulle part, l'humanité n'est, par lui, mise en la souffrance de la servitude; si vous sentez, comme il le faut ressentir, qu'en lui, en un de ses membres, l'humanité a été outragée, et qu'elle souffre, alors, à la banale raison d'aimer votre pays, parce que vous y êtes né, vous en ajouterez une autre : vous le servirez, parce que son service est bon, parce qu'il est juste, parce qu'il est noble.

*
* *

Le sentiment des devoirs sociaux est plus vif, plus pressant qu'il n'a jamais été ; mais ici, la théorie est plus difficile, et le devoir plus obscur. Personne, je crois, ne peut se vanter de voir l'avenir de la réforme sociale, mais des hommes de plus en plus nombreux marchent fermement vers le but incertain. Jeunes gens, votre vie ne s'achèvera pas sans que vous ayez vu des transformations dans la société. Soyez convaincus que, dans cinquante ans, on louera notre bonne volonté et les progrès que nous avons faits dans « la religion de la souffrance humaine », mais que l'on sourira de nos efforts, si généreux qu'ils soient, pour la pratiquer.

Nous nous étonnons quand nous lisons dans les livres la description des hôpitaux du siècle dernier, où plusieurs malades étaient couchés dans la pourriture d'un même lit. Voilà pourtant, disons-nous, comment nos pères pratiquaient la charité. Ceux qui viendront après nous s'étonneront que nous subvenions aux misères sociales en nous réunissant pour danser à dix francs par tête, en ouvrant quelques asiles de nuit, en allumant des brasiers dans quelques carrefours, en ajoutant à notre budget des crédits extraordinaires. Certes, il faut continuer à danser au bénéfice de ceux qui souffrent, ouvrir de nouveaux asiles, et, l'hiver, multiplier les brasiers. Mais déjà tant de bonnes œuvres, dirigées par de grands hommes de bien ou par des héroïnes de la bienfaisance, nous habituent à prévoir la misère, et à compter avec elle régulièrement et d'avance. Ce n'est pas prévoir que d'attendre un accident pour agir, c'est voir après. Et l'action arrive trop tard. Les brasiers s'allument après que le dégel a commencé.

Mes amis, dans tous les pays du monde, le devoir social est à l'ordre du jour. Les couronnes pontificale, impériales, royales, s'inclinent vers les petits. Chez nous, il n'y a ni grands, ni petits. Nous sommes une démocratie fraternelle. La théorie du devoir social se transforme et s'élargit en nous tout naturellement. Le sentiment de charité devient le devoir de solidarité. Jeunes gens, gardez le sentiment, car charité veut dire exactement amour : il vous fera aimer le devoir; mais étudiez ce devoir qui est difficile et, je le répète, obscur, ce qui ne l'empêche pas d'être impérieux. Vous aurez affaire à lui très certainement. Ne vous laissez pas surprendre. Dans vos lectures, dans vos conférences, dans vos réflexions, faites place à l'étude des questions sociales. Commencez à observer les faits qui sont à votre portée. Bref, cherchez le mot du sphinx. Je ne sais pas si vous le trouverez, mais je suis sûr qu'il le faut chercher.

*
* *

En mêlant à cette fête des paroles si graves, nous vous prouvons, mes amis, notre estime pour vous et notre confiance en vous.

Entre la génération à laquelle j'appartiens et la vôtre, la relation déterminée par l'histoire est d'un caractère tout particulier. D'ordinaire, les générations arrivées à maturité se proposent pour modèles à celles qui mûrissent. Il y a vingt-cinq ou trente ans, nos anciens nous humiliaient de l'éclat de leur jeunesse et du souvenir des batailles romantiques; ils nous reprochaient de n'avoir pas eu un œil poché à la première représentation d'*Hernani*. Et même, il me souvient qu'au sortir d'une chère vieille petite ville, tranquille comme la mort, où j'avais commencé mes études, et n'avais rien appris des mouvements du siècle, je tombai à Paris, dans un clan de réminiscents du romantisme. Je regrettai bientôt la lenteur de ma barbe à descendre sur ma poitrine, et je regardais, dans les miroirs, mes cheveux flottants à la mérovingienne. Je faisais le tour de Notre-Dame au clair de la lune, et je déclamais en dérision l'*Art poétique*. Je blasphémais toutes les règles, et je portais des cravates rouges. Je m'imaginais faire le jeune en m'affublant en mon propre grand-père. Or nos anciens avaient eu des anciens. Ceux-ci, témoins de l'épopée du commen-

cement du siècle, avaient vanté aux jeunes le chapeau évasé à larges bords et porté sur l'oreille, la moustache, la barbiche, les favoris à la hussarde, les cheveux en brosse, la redingote longue serrée à la taille. Ils avaient haussé les épaules au bruit des sifflets et des horions de théâtre, car ils avaient entendu d'autres sifflements, reçu d'autres coups. C'était leur droit de trouver les feux de la rampe bien pâles, auprès du soleil, même pâle, qui se leva, un jour de décembre, sur les champs d'Austerlitz.

Nous, mes amis, nous ne pensons pas à nous proposer pour modèles. Nous n'avons pas dans nos souvenirs de bataille d'*Hernani*. Nous n'avons pas dans nos souvenirs de bataille d'Austerlitz.

De notre passé, nous nous consolons par notre foi en votre avenir, et nous nous relevons en vous aidant à préparer cet avenir. Croyez bien que ce sentiment a rendu nos associations plus faciles. Quand vous nous avez demandé de venir à vous, nous sommes venus, parce que nous sentions le besoin de vous dire certaines choses que nos maîtres n'avaient pas eu à nous dire.

Il y a, dans cet accord intime de générations successives, une douceur infinie, mais aussi une grande force : la douceur de savoir son effort utile, de se donner et d'être reçu, de se perpétuer dans des esprits jeunes, de se rajeunir sans cesse à leur contact; la force, qui vient de la continuité.

Nulle part, cet accord n'est plus naturel que dans cette ville et dans cette Université. Vous avez eu la rare fortune de célébrer à la fois un centenaire et une Renaissance. Encore avez-vous pu dire que le flambeau six fois séculaire ne s'était jamais éteint tout à fait, et qu'il n'attendait pour raviver sa flamme qu'un peu de souffle nouveau. Votre passé, vous l'invoquez comme un titre à l'avenir : *Præteriti memor, futuri secura.*

Je n'oublierai jamais les fêtes célébrées par votre ville en mai dernier. Une impression très étrange naissait de tant de spectacles divers. Des dames siégeaient en cour d'amour, assistées des majoraux des félibres. Des étudiants félibres remettaient une lyre en fleurs au poète de *Mireille*, de *Calendal* et des *Fleurs d'or*. Un congrès écoutait des discussions sur les dialectes du Midi et sur l'épopée provençale. Une société savante appliquait au mur d'une vieille tour une plaque de marbre en l'honneur de Jacques le Conquérant, né à Montpellier, il y a bien longtemps. Les cloches de la cathédrale sonnaient. Le palais épiscopal s'illuminait d'une devise, qui résumait le discours de bienvenue à l'Université nouvelle, prononcé du haut de la chaire par le prélat, successeur des chanceliers de l'ancienne Université. Il y avait dans l'air des bénédictions d'autrefois. En même temps, les géographes, les chimistes, les médecins, gens très modernes, se réunissaient, discutaient, banquetaient. Et M. le Président de la République française passait dans les rues, salué par la *Marseillaise!*

C'était un extraordinaire mélange du passé et du présent, ou plutôt l'harmonie de l'un et de l'autre, le spectacle simultané de la continuité, les plans successifs ramenés à un seul, hier aboutissant à aujourd'hui, et se réconciliant avec lui. Vous souvenez-vous? Il nous semblait que nous vivions non dans un temps, non dans un lieu, non dans un parti, non dans une confession religieuse, mais dans la France.

Étudiants, c'est ainsi qu'il faut continuer de vivre, car si vous vivez ainsi, sans regrets, sans rancunes, sans haines, dans l'absolue liberté, avec la claire notion de vos devoirs déterminés par le moment où vous êtes de l'histoire, ceux d'entre vous, devenus à leur tour des anciens, qui nous succéderont sur cette estrade un jour de fête, n'auront pas besoin de faire un aussi long discours que le mien. Il suffira qu'ils disent : Mes amis, regardez-nous faire et faites comme nous.

ERNEST LAVISSE.

HORS DE FRANCE

Notes politiques.

Il s'est rencontré, ces jours derniers, des contribuables assez naïfs et des âmes assez généreuses pour prendre au sérieux les projets de désarmement que certains organes, puisant à des « sources autorisées », ont attribué bénévolement à l'empereur Guillaume. Le jeune souverain est sans doute l'homme des surprises : il a foi dans sa mission dynastique, et la foi lui donne la force de tout concevoir et de tout oser. Mais, s'il est trop occupé de la réorganisation sociale qu'il a si hardiment entreprise pour nous déclarer une guerre prophylactique, comment aurait-il la pensée de mettre en avant un dessein qui, aujourd'hui surtout, n'a aucune chance de prendre corps? L'histoire établit que les projets de « paix perpétuelle » ont toujours tendu, sous une forme déguisée, à fonder la monarchie universelle au profit de leurs promoteurs ; et, si Guillaume II proposait aux États de l'Europe de réduire leurs effectifs, il est permis de croire que les gouvernements sollicités se tiendraient sur une réserve salutaire, l'empereur leur envoyât-il son portrait en pied avec une dédicace de circonstance.

La « paix perpétuelle » demeurera incompatible avec le principe fondamental de la souveraineté des États aussi longtemps que l'évolution économique et sociale à laquelle nous assistons n'aura pas pris une forme définie. Nous sentons très bien que la politique des nationalités, née de la politique centralisatrice des monarchies, a depuis longtemps atteint son apogée; mais nous entrevoyons à peine l'idée nouvelle qui servira de base aux futurs rapports des peuples civilisés,

et il est encore un peu tôt pour songer à l'âge heureux où l'humanité transfigurée secouera le joug de l'atavisme, perdra jusqu'à la mémoire de ses instincts et enverra les mitrailleuses à la fonderie, pour ne plus vivre que de travail et de dévouement. D'ailleurs, que le socialisme vienne à tuer l'idée nationale, ou que la doctrine de l'individualisme sorte triomphante de la crise, la paix constituera un état de fait nécessité par l'enchevêtrement des intérêts, et non un état de droit décrété par une amphictyonie européenne.

Supposez cependant, pour une minute, que l'Europe jure la paix sur l'autel du *statu quo*. Quelle déception pour l'Italie, qui n'est entrée dans la Triple alliance qu'en vue d'éviter au monde une conflagration fin de siècle! Du jour au lendemain, la maison de Savoie se trouve déchue de la mission glorieuse que la Providence lui a déléguée; elle n'a plus à garantir aux Hohenzollern la possession de l'Alsace, aux Habsbourg la possession du Trentin, à ses sujets la ruine du pouvoir temporel; elle n'a même plus à monter la garde pour nous empêcher de prendre Tripoli. Et qu'on n'objecte pas la défaite de M. Crispi. Ce serait bien mal connaître l'état des esprits en Italie que de chercher dans le vote qui a renversé le cabinet une condamnation de l'alliance allemande. Les successeurs de M. Crispi suivront docilement, peut-être même avec conviction, une politique devenue celle de la nation après avoir été celle de la cour. Le premier ministre est tombé, victime de son tempérament, de son irritabilité, de ses façons autoritaires. Il avait accoutumé de considérer le corps législatif comme une simple chambre d'enregistrement, et de tout obtenir de ses collègues en enflant la voix. On aurait pu, sans trop de peine, deviner le ton jusqu'auquel monterait M. Crispi, rien qu'en consultant le thermomètre parlementaire : plus la majorité descendait vers le point de congélation, plus le chef du cabinet élevait le diapason de ses discours pour réchauffer l'auditoire. Si M. Crispi est tombé, c'est donc qu'il n'a pas su produire sa mauvaise humeur au degré voulu. Il s'est emporté au point de s'oublier, et la droite, tout en lui donnant une leçon de mesure, a profité de l'occasion pour se précipiter à l'assaut du pouvoir. Voilà toute la raison de cette crise imprévue, que rien ne permet d'interpréter dans un sens dont la France puisse particulièrement se réjouir. La Ligue de la paix survit à la chute de celui qu'on a qualifié peu respectueusement, mais justement, d'agent provocateur de la Triple alliance.

***

Des trois États ligués, l'Allemagne est sans contredit celui dont la politique présente le moins de vague. Le particularisme d'autrefois, avec ses intrigues diplomatiques, est mort sans espoir de résurrection, et nous sommes pour longtemps encore dans cette période de chauvinisme où tout Allemand est fier d'être Prussien. A la faveur de cette unanimité obséquieuse, Guillaume II peut passer le niveau sur les États confédérés, qui ne sont déjà plus que des provinces impériales, et réorganiser tout à son aise la société allemande de manière à faire échec aux socialistes révolutionnaires. Récapitulez les actes gouvernementaux de l'empereur; tous ou presque tous convergent vers un but unique : la constitution sur les ruines de l'aristocratie féodale et piétiste d'une triple aristocratie militaire, bureaucratique et industrielle capable de résister aux successeurs de MM. Bebel et Liebknecht. La réforme scolaire, la réorganisation municipale, le remaniement du système fiscal procèdent d'une même conception. Aucune concession de détail, aucun sacrifice de personnes ne coûte au monarque pour grouper autour de lui le plus possible de bonnes volontés. Que de chemin parcouru déjà depuis la retraite forcée du prince Bismarck! M. Windthorst est devenu le dieu du jour : on ne lui refuse plus rien, et il n'a plus besoin de mettre à profit les ressources de son esprit fertile, de mesurer ses concessions, de se servir tour à tour des hobereaux rétrogrades de la Silésie et des démocrates catholiques de la Prusse rhénane. La restitution du temporel saisi pendant le Kulturkampf est un éclatant témoignage du prix qu'on attache à son concours.

Tout cela est très clair, très précis. L'empereur sait où il veut aller, et il avancerait d'un pas plus rapide encore, s'il n'écoutait que ce besoin d'activité qui est le fond même de sa nature. Le comte Taaffe, lui aussi, a obéi jusqu'à ce jour aux conseils d'une politique bien déterminée, mais ses efforts pour réconcilier les races de la Cisleithanie sont demeurés sans effet. Le compromis tchèque-allemand a soulevé l'opinion des Slaves de Bohême et ruiné l'influence de M. Rieger. Au Tyrol, le gouverneur a contre lui la majorité catholique aussi bien que les députés de race italienne. En Styrie, les Allemands l'ont emporté aux dernières élections à la Diète sur les cléricaux et sur les Slovènes soutenus par le gouvernement. A Vienne et dans la basse Autriche, l'antisémitisme fait du scandale une habitude et du tapage un besoin. Dans ces conjonctures, le comte Taaffe n'a pas voulu attendre jusqu'au mois de juin pour renouveler le Reichsrath, et il a appelé le pays à se prononcer sur la politique qu'il a suivie depuis bientôt douze ans, ou plutôt sur celle qu'il compte suivre désormais. On ne saurait se dissimuler la gravité de la crise que traverse la Cisleithanie, car la situation est à peu près ce qu'elle était en 1871, lorsque le ministère Hohenwart dut donner sa démission. Les Jeunes-Tchèques, définitivement acclamés, vont arriver en nombre au Reichsrath, et comme l'empereur-roi n'a jamais caché l'antipathie que lui inspire un parti aussi radical que nationaliste, le comte Taaffe va, sans doute, demander à MM. de Plener et de Chlumeczky l'appoint que lui fournissaient les Vieux-Tchèques. La retraite du ministre des finances, M. Du-

najewski, partisan déclaré des droits de la nationalité polonaise, et son remplacement par M. Steinbach, est une première satisfaction donnée au germanisme. Assisterons-nous, comme il y a vingt ans, à une persécution en règle de l'opinion slave? Verrons-nous la police autrichienne confisquer le manifeste impérial qui a reconnu les droits historiques de la Bohême? L'œuvre de M. Rieger, aujourd'hui considéré par ses concitoyens comme traître à la patrie, va-t-elle être anéantie brusquement par un cabinet centraliste? Nous lisons bien, dans le décret de dissolution, que la future majorité devra « respecter l'individualité et les croyances religieuses des peuples », mais quand les Tchèques demandent à François-Joseph de ceindre la couronne de saint Vacslav, ils jugent précisément que leur individualité n'est pas respectée. Et il faut bien reconnaître qu'ils n'ont pas tout à fait tort de penser ainsi : pourquoi les Slaves ne jouiraient-ils pas des mêmes prérogatives que les Hongrois, qui sont en minorité dans la monarchie?

Quand une nationalité a survécu à toutes les tentatives de destruction ou d'absorption, quand elle a conservé, encore qu'opprimée, la conscience de ses droits, il ne sert de rien de la malmener et de la lier. La domination n'est pas la conquête — j'entends l'assimilation — et une nouvelle tentative de germanisation à outrance aura évidemment moins de succès que les précédentes. L'État autrichien ne saurait vivre qu'en adoptant franchement le régime fédéraliste, qui est d'ailleurs sans danger pour la dynastie, et un nouvel essai de nivellement ne saurait que l'affaiblir.

*
* *

Il n'est rien sorti des conférences de Boulogne, des négociations conduites dans le secret le plus impénétrable par MM. William O'Brien et Dillon, et nous allons voir recommencer cette guerre lamentable dont les conservateurs et les unionistes sont seuls à se réjouir. En répudiant la doctrine de l'assassinat, en portant sur le terrain constitutionnel la question irlandaise, M. Parnell s'était assuré le concours de M. Gladstone, et l'illustre vétéran avait mis au service des nationalistes les ressources de son expérience parlementaire, les irrésistibles séductions de sa parole, la garantie de son loyalisme. La cause était gagnée ou sur le point de l'être. Et voilà qu'on apprend tout à coup l'affaire de la Cour des divorces, la scission du parti irlandais. On a pu mesurer à l'exaspération de M. Parnell l'acuité de sa blessure. Au politique impassible, froid, dédaigneux, maître de lui-même, le dépit substitua pendant quelques jours l'homme le plus emporté, le plus vindicatif, le plus esclave de ses haines. Tout ce feu commençait à s'éteindre : la réconciliation paraissait devoir se faire entre les deux fractions du parti; M. Parnell, lui-même, tout en continuant de discourir en Irlande, faisait entrevoir une solution et se déclarait prêt à se sacrifier, sans cesser pour cela d'invectiver ses anciens amis et de présenter comme un recul sur le bill de 1886 les intentions de M. Gladstone, telles qu'il les avait fait connaître à Hawarden en décembre 1889. Il rendait les libéraux anglais responsables de la prolongation de la crise, parce qu'ils ne voulaient pas consentir à une transaction propre à ménager son amour-propre. Ceux-ci, de leur côté, reprochaient au député de Cork d'avoir trahi la confiance de M. Gladstone, en divulguant les conférences de Hawarden. Ils préconisaient plus que jamais le *home-rule*, mais ils veulent des garanties contre un nouveau *leadership* de M. Parnell. La victoire du candidat libéral dans l'élection de Hartlepool n'était pas faite pour les disposer à la conciliation, car depuis la formation du cabinet Salisbury les gladstoniens n'avaient jamais remporté une victoire aussi éclatante. Pendant ce temps, M. Parnell continuait à se considérer comme le chef de son parti, et il affirmait ses intentions dès la reprise des séances du Parlement, le 24 janvier, en notifiant qu'il présenterait une motion relative à l'application du *Crime's-Act*.

La conciliation présentait donc des difficultés d'autant plus grandes qu'il s'agissait d'une question de personnes beaucoup plus que d'une question politique. Et pourtant on avait foi dans le succès final de la mission patriotique que s'étaient imposée MM. O'Brien et Dillon; on se disait que M. Parnell ferait taire les excitations de sa vanité froissée dans l'intérêt de l'Irlande, alors surtout que lord Zetland et M. Balfour sont obligés de faire appel à la générosité publique pour secourir les districts exposés à la famine. Cette espérance est aujourd'hui déçue : M. Parnell a fait tenir à M. Mac Carthy une note lui annonçant la rupture des négociations de Boulogne, et il a donné à ses amis d'Irlande l'ordre de commencer immédiatement une campagne de meetings. On ne peut que juger avec la plus extrême sévérité ceux qui acceptent délibérément la responsabilité d'une crise qui retardera de vingt ans peut-être le triomphe du *home-rule*.

*
* *

Il y a peu de chose à dire du renouvellement des Cortès. Outre que les cabinets espagnols ont de fondation la majorité qu'ils veulent avoir, l'opposition était trop divisée pour emporter de haute lutte un nombre imposant de sièges législatifs. M. Sagasta ayant refusé de se coaliser avec M. Castelar, et l'accord n'ayant pu se faire entre les républicains, le suffrage universel ne devait créer au ministère conservateur aucun embarras sérieux. Si l'on cherche à dégager les côtés saillants du scrutin du 1er février, on relève en premier lieu les progrès incontestables des idées démocratiques, puis l'attitude « possibiliste » des évêques ultramontains, dont l'intervention en faveur des candidats officiels a porté à la cause carliste un assez grave préjudice.

Je n'insiste pas davantage, et je passe sans transition à l'extrême Orient. Le monde politique s'était félicité de voir les influences libérales triompher déci-

dément à Pékin, en apprenant que l'empereur Kouang-Siu avait résolu de recevoir tous les ans en audience solennelle les ministres des puissances étrangères accrédités auprès de lui. Il aurait fallu être dans la plus complète ignorance des choses de la Chine pour ne pas sentir l'importance très réelle de cette décision, qu'ont annoncée les journaux en la faisant suivre de commentaires peu concordants. Il n'est pas exact de dire que les diplomates étrangers n'ont jamais été jusqu'à ce jour reçus par le Fils du Ciel, et le général Tcheng-Ki-Tong a eu raison de s'inscrire en faux contre une assertion de pure fantaisie ; mais ce qui est exact, c'est que le cérémonial observé à la cour de Pékin pour la réception des ambassades étrangères a été de tout temps l'obstacle le plus sérieux à l'établissement des relations politiques et commerciales avec la Chine. Comme les statuts administratifs de la dynastie régnante rangent parmi les États tributaires les *Royaumes de l'Océan occidental*, c'est-à-dire les États de l'Europe, il s'ensuit que les ambassadeurs européens doivent, pour être reçus, se soumettre à l'étiquette prescrite pour les envoyés tributaires. Or le texte officiel du cérémonial dit en propres termes :

Le président du conseil des Rites conduira l'ambassadeur tributaire. Arrivé à la partie occidentale du vestibule vermillon, l'ambassadeur accomplit *trois agenouillements* et *neuf prosternements*. S'étant relevé, il est conduit à la salle d'audience.

Là, nouvel agenouillement, nouveau prosternement. L'empereur prend son thé, et à ce moment encore toute l'assemblée se met à genoux et se prosterne. Quand il a fini de vider sa tasse, les dignitaires et l'ambassadeur vident la leur, non sans s'être de nouveau prosternés avant de boire, et après. L'empereur daigne alors « faire descendre ses intentions » et poser à l'étranger des « questions pleines d'aménité et de bienveillance ». On conçoit que cette série de génuflexions n'ait pas été du goût de tous les ambassadeurs, non que ce cérémonial leur ait paru, en soi, humiliant pour leur dignité, mais parce que son accomplissement équivaut à un acte de vassalité et de dépendance aux yeux formalistes des Chinois. Le général Tcheng-Ki-Tong affirme que l'étiquette officielle n'a pas été toujours régulièrement observée, et il cite le cas de lord Macartney en 1793 : à cela on peut objecter que, lorsqu'en 1816, lord Amherst, qui conduisait en Chine une seconde ambassade anglaise, invoqua l'exemple de son prédécesseur pour être dispensé du *Kcou-Tcou* (les neuf prosternements), le fait fut nié formellement tant par l'empereur que par son entourage. Finalement, lord Amherst quitta Pékin sans avoir été reçu.

On saisit maintenant tout l'intérêt qui s'attachait au récent édit de l'empereur. Ce document, il est vrai, ne disait pas un mot de la question d'étiquette, mais il était supposable que l'empereur saurait conseiller ou même ordonner au ministère des Rites de se montrer accommodant. Malheureusement, une dépêche de Shang-haï annonce que les représentants des puissances refusent de se soumettre aux exigences du cérémonial, et, si le fait se confirme, le décret du 12 décembre se trouvera, de la sorte, pratiquement annulé. On s'est peut-être trop pressé de célébrer le libéralisme de S. M. Kouang-Siu.

MAXIME PETIT.

ESSAIS ET NOTICES

La poétique de Racine (1).

C'est une vaste carrière, que M. Robert s'est proposé là de parcourir. Il nous promène à travers trois siècles de l'histoire de notre tragédie, de Jodelle à Victor Hugo, et de Scaliger à Stendhal. Mais il nous arrête longtemps devant Racine : l'étude de la tragédie de Racine est le centre et la raison d'être de son livre. Il y a de l'audace à venir aujourd'hui soutenir en Sorbonne une thèse sur Racine. Quoiqu'il soit impossible d'affirmer sur aucun sujet que les sources de l'invention et de la nouveauté sont taries, et que tout ce qui peut être pensé a été dit, il semble bien pourtant que, sur Racine, il n'y ait plus guère pour un homme de notre siècle qu'à répéter, avec plus ou moins d'érudition personnelle, ce qui a déjà été exprimé. L'œuvre du poète a été successivement mise en contact avec toutes les doctrines dont a vécu la pensée contemporaine ; elle a été éclairée à leur lumière, examinée de tous les points de vue, dans tous ses aspects, dans ses rapports avec la vie de l'auteur et avec l'esprit du siècle, comme dans sa beauté originale et dans son caractère singulier. Après Nisard, qui analyse la grandeur morale et la perfection littéraire des tragédies de Racine ; après Sainte-Beuve, qui interroge la biographie et l'âme intime de l'homme ; après M. Taine, qui, sous le costume antique des héros, découvre des âmes délicates de courtisans français ; après M. Brunetière, qui, dans le cadre des actions fabuleuses ou historiques, aperçoit la simplicité de la vie vulgaire et la brutalité de la passion réelle ; après que l'esprit classique, la méthode historique, celle des sciences naturelles, et la doctrine enfin de l'évolution ont été employés tour à tour à questionner l'œuvre de Racine et à lui arracher tout son sens, il faut attendre, pour avoir du nouveau à dire sur un tel sujet, ou qu'on ait conscience d'éprouver en présence de ces chefs-d'œuvre une émotion singulière, d'une qualité ou d'une intensité absolument inconnue, ou bien que la pensée philosophique ou la critique littéraire aient fait un pas de plus, et que l'évolution générale de l'esprit humain suggère une question nouvelle à poser, une méthode nouvelle à appliquer sur les tragédies de Racine. Le XXe siècle aura peut-être du nouveau à dire

(1) Étude sur le système dramatique de Racine et la constitution de la tragédie française, par P. Robert, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Charlemagne, docteur ès lettres.

sur *Phèdre*, quand la science aura retourné pendant un demi-siècle de plus le problème de la vie.

M. Robert ne s'est pas laissé arrêter par ces considérations, et je l'en louerai volontiers. Il a eu le courage de se passer de la nouveauté, le courage plus grand encore et plus rare de ne pas chercher l'apparence de la nouveauté, n'en ayant pas la réalité. Il a dédaigné le paradoxe, et s'est soustrait à la tentation d'édifier un système. Il a fait une œuvre loyale, utile, plus sensée que tapageuse. Il a décrit le développement progressif de la tragédie française depuis l'origine : il en a marqué les moments et les étapes, les changements de direction et les points d'arrêt, et le rapport des œuvres des poètes aux théories des doctes. Il a réuni les principaux textes qui éclairent cette partie si importante de notre histoire littéraire.

A vrai dire, il ne s'est peut-être pas assez rigoureusement renfermé dans les limites de son sujet, déjà si vaste. Je ne vois pas trop la nécessité, dans une étude sur la *Poétique* de Racine, de faire un chapitre sur les raisons pour lesquelles Racine a renoncé au théâtre. Cela importe à la biographie du poète, et non à la constitution de la tragédie française : dix chefs-d'œuvre de plus auraient sans doute ajouté à l'idée que nous nous faisons du génie de l'homme, mais n'auraient pas modifié la définition du genre. Je ne sais aussi si la longue et complète analyse des caractères traités par Racine était bien nécessaire. Car c'est le système dramatique de Racine que M. Robert annonce l'intention de nous faire connaître, et non la puissance de son génie. Il n'a à s'inquiéter de l'exécution que pour expliquer la conception, et l'examen des œuvres ne doit servir qu'à illustrer ou à dégager la théorie. Au contraire, M. Robert semble perdre un moment de vue l'objet principal de son étude. Intéressé, séduit, comme il est naturel, par la beauté des caractères, il s'est abandonné complaisamment au plaisir d'en expliquer le mécanisme et d'en faire admirer la vérité. Il a écrit un chapitre très nourri et très exact : mais c'est, j'en ai peur, un hors-d'œuvre.

Je ne m'explique pas non plus l'ordre qu'il a suivi. Pourquoi, traitant de la *Poétique* de Racine, rélègue-t-il l'étude des *Préfaces* après l'analyse des tragédies? Le contraire, semble-t-il, était plus logique et plus naturel. Et même était-il nécessaire de faire deux parties distinctes? Cela entraîne bien des redites et des répétitions. Les deux études pouvaient se mener de front, et se mêler sans cesse, se soutenir, se compléter réciproquement. Au reste, ce sont là des chicanes qui n'enlèvent rien à l'ouvrage de M. Robert, et peut-être la composition de son livre, un peu lâche pour mon goût et trop morcelée, en rendra-t-elle l'utilité plus générale et l'usage plus commode.

Même en prenant grand soin de ne pas dépasser les bornes de son sujet, M. Robert s'était tracé un si vaste programme qu'il lui était bien difficile d'en traiter toutes les parties avec la même précision. Ce qu'il a dit de Hardy et de l'établissement des règles des trois unités est juste, mais insuffisant, et devra être complété surtout au moyen de l'ouvrage de M. Rigal, qui a paru peu de temps après celui de M. Robert. Ce qui ne saurait être trop répété, ni trop mis en lumière, c'est que l'autorité d'Aristote, si imposante pour les doctes théoriciens, ne fut pas pour grand'chose dans la soumission des poètes et du public aux règles qu'on lui attribuait. Toute l'Europe, pour ainsi dire, les connaissait avant nous, ces règles, et toute l'Europe vénérait Aristote comme nous : d'où vient que nous fûmes les seuls à conformer notre théâtre aux préceptes extraits de la *Poétique?* D'où vient que, seuls en Europe, les écrivains et les spectateurs français furent sensibles à l'argument tiré de la vraisemblance, que, seuls, ils en vinrent à sentir réellement comme une ridicule impossibilité l'usage de représenter des jours, des mois, des années en une seule soirée, et divers lieux sur le même plancher de scène? Ce fait n'est explicable que par la force de l'esprit classique, qui commençait à se faire sentir, et par la nature de cet esprit. Sous son influence, la poésie dramatique réussit à s'organiser et à produire des chefs-d'œuvre avant tous les autres genres, et cette influence s'exerça dans le sens de la vérité, mais de la vérité matérielle, absolue, sans réserve et sans limites. Le bon sens, le culte du vrai, qui sent l'essence du génie classique, se marquent d'abord au théâtre par la guerre déclarée à toutes les conventions. La formule rigoureuse de la tragédie, c'est que la durée réelle de l'action équivale sensiblement à la durée de la représentation, et que l'identité du lieu fictif soit absolument constante comme celle du lieu réel, c'est-à-dire de la scène où marchent les acteurs : cette formule, qui tend à mettre le *maximum* de vérité dans la forme extérieure du drame, dans l'emploi du temps et de l'espace, est l'expression du plus pur réalisme. Et il est curieux de remarquer que ces unités, qu'on a faites plus tard responsables de tant d'invraisemblances, ont été imposées par un besoin impérieux de vraisemblance, qui est un des caractères de l'esprit classique; que la tragédie française, la forme de drame la plus idéaliste qu'on ait jamais vue, est sortie de la conception la plus parfaitement, je dirais presque la plus grossièrement réaliste. Il valait la peine d'y insister.

J'aurais beaucoup à dire sur la façon dont Corneille s'accommoda des règles, avec moins de peine peut-être et moins de révoltes qu'on ne le dit communément. Mais cette discussion serait ici hors de sa place. Il me suffira de dire qu'il a chicané sur l'interprétation d'Aristote, mais jamais sur le sens réel et profond des règles. M. Robert a opposé, ce me semble, plus qu'il ne convient, la facilité avec laquelle Racine en porte le joug, à la contrainte avec laquelle Corneille s'y est soumis. C'est, en général, la grande difficulté où se heurtent presque tous ceux qui entreprennent de parler de Racine : ils ne savent pas parler convenablement de Corneille. M. Robert s'est efforcé d'être juste, et pourtant je ne trouve pas qu'il l'ait été tout à fait. Il a bien parlé du génie de Corneille; mais il l'a, je ne dis pas diminué, mais seulement un peu resserré, pour élargir d'autant la part de Racine. La tragédie de caractère, quoi qu'en dise M. Robert, ne restait pas à créer après Corneille, et n'est pas une exception chez lui. Il n'est pas vrai qu'après avoir fait ses chefs-d'œuvre, il l'ait abandonnée pour la tragédie de situation. Sans doute, Corneille cherche les situations extraordinaires, et se plaît aux combinaisons singulières de l'intrigue. Mais pourquoi? Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue. D'abord par un instinct de poète dramatique qui lui présente les situations comme le contrepoids et le correctif nécessaire de sa psychologie. Corneille, en effet, a été jusqu'au bout un psychologue exact et curieux, un peintre de caractères : ce qu'il n'a été que par occasion, dans la vigueur de sa jeunesse, c'est le peintre de la passion, je veux dire de la passion débordante, enflammée, vraiment émouvante, et dramatique par là même. Dans la plupart de ses œuvres, dans

ce qu'on appelle la décadence de son génie, il n'a plus guère peint que des demi-passions, des passions silencieuses, obligées de se renfermer et de supprimer les signes extérieurs qui les manifestent ordinairement, des sentiments modérés, ou contenus, plus profonds que bruyants, et qui n'éclatent jamais. Il a aimé à étudier des caractères, mais tels qu'on les trouve dans les palais et dans les cours, complexes plutôt que violents, où dominent la conscience, le sang-froid, la réflexion, la possession de soi-même, qui vivent par l'intelligence plus que par le cœur. Comme son goût le portait vers la politique, il a regardé aussi les âmes de ceux qui la font, des âmes de princes, de ministres, d'intrigants, qui, bonnes ou mauvaises, grandes ou petites, sont mues surtout par le jugement et par la volonté. Les dernières pièces de Corneille sont vraiment intéressantes, quand on y cherche la peinture de pareils caractères. Mais cette peinture, qui suffit à faire lire un roman, est froide à la scène : Corneille a tâché de la réchauffer en l'encadrant dans une intrigue habilement nouée. C'est précisément parce qu'il continuait à faire des caractères, et pour les faire valoir, qu'il a cherché les situations surprenantes. Mais, de plus, il ne faut pas croire que Corneille ni surtout Racine se soient jamais posé la question s'ils choisiraient l'intrigue complexe ou la simplicité nue de l'action. Le choix, pour chacun d'eux, était déterminé par sa psychologie, par la conception qu'il se faisait de l'âme et de la vie humaine. A Racine, peintre de la passion violente et effrénée, qui brise la volonté et se consume en fureurs, l'action simple et nue s'imposait : ses personnages sont tels, par la définition de leurs caractères, qu'ils ne peuvent faire qu'un acte, l'acte fatal qui les perd, et qu'ils ne doivent le faire qu'après s'être débattus dans l'angoisse, sous la pression des circonstances et l'impulsion de leur passion. Ils sont nés pour sentir et souffrir, non pour agir. Les héros de Corneille, au contraire, forts de leur raison et de leur volonté, ayant la claire conscience du devoir et du bien, y tendent de toute leur puissance. Ils courent à leur but dès que s'ouvre le drame. De là la tragédie implexe de Corneille, avec cette action et réaction réciproques de l'intrigue et des caractères, les héros, en vertu du sentiment qui les pousse, agissent; cette action modifie leur état d'âme et détermine en eux d'autres sentiments qui les mènent à un nouvel acte, d'où naîtra encore en eux une nouvelle disposition également active, jusqu'à ce que, par l'enchaînement des faits extérieurs et moraux, on arrive à l'acte final qui dénoue la pièce. Voilà, je pense, comment il faut se représenter la tragédie de Corneille : tout implexe qu'elle est, c'est une tragédie de caractère, et *Suréna*, à cet égard, ne diffère pas du *Cid*.

Racine n'a donc pas été véritablement créateur en faisant de l'étude des caractères le fond même et la partie essentielle de son théâtre. Et, à vrai dire, je l'avouerai à M. Robert, il me paraît que la *Poétique* de Racine, c'est fort peu de chose, peu de chose du moins d'original et de nouveau. Respect des règles, étude des caractères, ressemblance avec la vie, fidélité à l'histoire, et même la simplicité, la nudité de l'action : il n'est rien de tout cela dont les théoriciens de la tragédie française n'eussent parlé avant Racine. A ne regarder que la théorie pure, Racine n'a rien ou presque rien ajouté à l'œuvre de ses devanciers : quelques observations, si l'on veut, dans ses *Préfaces*, et qui sont moins des principes d'art ou des confidences d'artiste que des arguments apologétiques, souvent inventés pour la circonstance et d'une valeur toute relative. Ce qui lui appartient le plus, c'est la décision avec laquelle il écarte tous les caractères qui ne sont pas passionnés : la vérité ne lui suffit pas, sans le pathétique. Encore a-t-il devant lui Quinault. Racine, en somme, n'a point eu de la tragédie une autre idée que ses contemporains; mais il a fait des chefs-d'œuvre. Il a réalisé en perfection le type du drame classique : ce type avait été défini avant lui, et il n'a apporté de nouveau que son génie, son instinct de grand artiste, son âme de poète, sa profonde connaissance du cœur humain. Il s'est contenté de la forme que ses contemporains mettaient à sa disposition; il a travaillé docilement dans les conditions que le goût public avait fixées, il s'est soumis aux règles : c'est qu'il concevait ces règles et ces conditions comme ayant une valeur toute négative, cette forme comme une forme vide, capable de tout recevoir et de tout contenir. Au fond, Racine ne s'embarrassait guère de la théorie, et n'eut pas de *Poétique* à lui. Il tendit au beau et au vrai, où les vrais artistes savent toujours arriver dans toutes les écoles et avec tous les systèmes. Il est le maître de l'art classique; mais c'est lui dont l'œuvre est la plus indépendante des conventions et des procédés de cet art. Ce qu'il a fait, en se conformant aux règles d'Aristote, il l'eût fait aussi bien, soyez-en sûrs, sans ces règles, s'il était né dans le pays de Sophocle ou de Shakespeare. La vraie beauté, le mérite essentiel de ses tragédies ne sont liés à aucune forme particulière, et pourraient se transporter sans peine dans un drame de constitution toute différente. En un mot, rien ne distingue Racine, que le génie. C'est ce que M. Robert a senti, du reste, en quelque façon, et c'est pour cela qu'en dépit de son titre, il a eu raison d'ordonner son sujet comme il a fait. Le défaut de composition que je signalais tout à l'heure est une marque de justesse de goût. M. Robert a bien fait de donner une telle place à l'étude des œuvres de Racine, puisque c'est par ces œuvres seules qu'il est Racine, et que, si l'on fait abstraction de l'exécution, il n'y a plus rien qui distingue Racine de Pradon, ou de Quinault, ou de Mairet. Car la vérité des sentiments, des mœurs, des passions, qui ne la demande? et qui ne se flatte de l'avoir? Et, pour juger de ces prétentions, pour classer les poètes, ce n'est pas aux théories et aux intentions qu'il faut s'arrêter, c'est aux œuvres qu'il faut aller.

Et voilà précisément ce qui nous explique que Racine ait eu réellement si peu d'influence sur ses successeurs. M. Robert en juge autrement; et les apparences lui donnent raison : c'est toujours le nom de Racine que les poètes et les critiques du XVIIIe siècle ont à la bouche. Mais à regarder les faits de près, on jugera que M. Brunetière a mieux vu, quand il donne Corneille et Quinault pour les maîtres de la tragédie, après la retraite et la mort de Racine. En effet, avec une admiration infinie pour *Phèdre* et pour *Andromaque*, c'est d'*Astarté* et d'*Œdipe* que procèdent les Lagrange-Chancel, les Crébillon, et même ce Campistron, dont on fait le faible écho de Racine, et Voltaire enfin, plus souvent qu'il ne pense. La raison s'en apercevra facilement. Dans Racine, la conception n'est rien sans l'exécution : pour faire comme lui, il faut avoir son génie; pour imiter sa simplicité, sa vérité, il faut avoir sa connaissance du cœur humain, son expérience de la passion. Or tous les poètes qui le suivirent n'ont qu'une psychologie insuffisante et courte. Ils y suppléent comme ils peuvent. L'amour cède

de nouveau la place à la galanterie, et tout aussitôt, pour en corriger la fadeur, la politique, les complots, les maximes d'État, les situations extraordinaires ou atroces font leur rentrée sur la scène : l'intrigue se complique, dès que le poète ne sait plus remplir ses cinq actes par le détail d'une seule passion. Il semble qu'on revienne au temps de Louis XIII, et les disciples enthousiastes de Racine sont, en effet, par faiblesse de génie, les imitateurs inconscients de Corneille et de Quinault.

Je ne veux point m'étendre davantage sur ce sujet. Mais je ne saurais finir sans rendre hommage encore une fois à la consciencieuse étude de M. Robert, dont les réserves que j'ai cru devoir faire sur deux ou trois points ne diminuent pas le mérite. Il a pris simplement un grand et vaste sujet; il s'est attaché, avec un judicieux bon sens, à ne dire que des choses certaines, avérées, indubitables. Par là, son travail sera vraiment utile; il sera, pour les meilleurs élèves de nos lycées et les étudiants de nos facultés, une source abondante de faits et d'idées. La lecture leur en sera profitable, d'autant qu'ils y pourront avoir foi : M. Robert est un guide prudent, qui ne les égarera jamais.

G. Lanson.

***

La Réforme française avant les guerres civiles.

Je ne connais pas d'esprit plus ferme et en même temps plus accessible à toute idée neuve que Mme Coignet. C'est surtout vers l'histoire que s'est tournée cette nature si admirablement douée. Mais quand elle étudie les faits historiques, ce n'est pas pour le plaisir de les contempler et de les rendre ensuite avec la fidélité froide d'un appareil photographique. Toujours philosophe comme au début de sa carrière, comme au temps où elle publiait chez Germer-Baillière (1861) *la Morale indépendante dans son principe et dans son droit,* elle cherche le sens caché des événements, leurs causes, leurs résultats; elle les compare entre eux, les groupe et les juge avec un discernement bien rare dans une personne de son sexe.

C'est dans son dernier livre : *la Réforme française,* que Mme Coignet déploie le mieux ses qualités naturelles, ses aptitudes philosophiques, et aussi le don qu'elle a de faire revivre les personnages d'autrefois et leurs gestes. Peut-être Michelet a-t-il poussé un peu loin ses résurrections du passé. Plusieurs semblent trouver qu'il y a un peu de fièvre dans ses livres, que tout ce monde a la main brûlante et n'échappe pas à un inquiétant frisson. Ici, dans l'œuvre de Mme Coignet, c'est la vie, mais c'est aussi la santé.

Au premier plan, comme il convient, apparaît Calvin, qu'elle nous montre depuis son enfance à Noyon dans sa famille, depuis, non ses premiers doutes, car on ne doutait pas à cette époque, mais ses premières et vigoureuses convictions de réformateur, jusqu'à son établissement à Genève. Il faudrait remonter à l'*Histoire des Variations* de Bossuet pour rencontrer une aussi juste conception de Calvin et de son gouvernement ecclésiastique. Rien de plus précis et de plus modéré que les portraits tracés par Bossuet des grands réformateurs du XVIe siècle. Il s'est complu d'une façon singulière à nous rendre même sympathiques Mélancton et jusqu'à Luther. Calvin l'a moins attiré, parce qu'il est en effet moins attrayant. C'est une nature plus autoritaire et plus concentrée. Luther, l'homme sanguin, éclate partout, dans sa parole publique, dans ses livres, dans ses propos de table. Mais l'homme bilieux de Genève, subtil dans les discussions, terrible par la logique, hardi dans les actes, n'a rien des grands débordements de Luther, rien à plus forte raison du miel et des accommodements de Mélancton. Accusé par le luthérien Westphale d'être un déclamateur, Calvin, en repoussant cette note, caractérise lui-même, non sans une certaine vanité littéraire, son talent et même sa nature : « Il a beau faire, s'écrie-t-il, il ne le persuadera à personne, et tout le monde sait combien je sais presser un argument et combien est précise la brièveté avec laquelle j'écris. »

Plus éloigné de Calvin que des Allemands, Bossuet ne rend pas moins justice à son génie. Protestante, Mme Coignet apporte dans ses jugements la même modération et le même souci de l'exactitude. La vie extérieure de *la Réforme française*, ses débuts douloureux, ses assemblées dont les membres couraient souvent le danger d'être assommés par le peuple : voilà ce qu'elle retrace avec une grande conscience d'historien, non toutefois sans émotion et sans se souvenir, à certains moments, de l'Église à laquelle elle appartient. Elle aime ceux dont elle parle, mais d'une affection qui n'altère en rien la sincérité de son récit.

Il est convenu de faire aux grands réformateurs un compliment qu'aucun d'eux, certes, n'aurait accepté. On les considère, à droite et à gauche, comme les précurseurs de la libre pensée et de la Révolution. Si, dans les Champs-Élysées, Bossuet et Joseph de Maistre conversent quelquefois avec Michelet, ils doivent n'avoir là-dessus tous les trois qu'un même sentiment.

Un romancier, assez peu semblable à ses successeurs et dans la tête duquel on trouvait des idées philosophiques et historiques, Alfred de Vigny, a vu plus clair dans la Réforme que Bossuet et Michelet. De même que l'auteur de *Cinq-Mars*, Mme Coignet se garde bien de verser dans l'erreur traditionnelle. En réalité, par toute l'Europe, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse et surtout en France, la Réforme, soit dans ses partisans, soit dans ses ennemis, ranima le sentiment chrétien qui allait s'éteignant. Ce fut comme un coup de soufflet de forge sur des cendres encore brûlantes. Les Jésuites, le Concile de Trente, tout notre XVIIe siècle auraient-ils éclaté sans Luther, Mélancton et Calvin? Que la libre pensée vante la Réforme, l'historien ne le conçoit guère, car celle-ci a donné au monde des siècles de christianisme.

Le peuple en France ne fut pas favorable à la religion nouvelle, qui se recruta surtout parmi les nobles et les prêtres. Aussi, à la Saint-Barthélemy, ce qui frappe, c'est le peuple encouragé par le roi; ce qui succombe, c'est l'amiral de Coligny, ce sont les nobles. Ce caractère féodal du protestantisme français, Mme Coignet l'a reconnu aussi bien qu'Alfred de Vigny. Si le calvinisme avait pris pied en France, c'était la royauté à peu près indéracinable et la Révolution française impossible. Luttant contre l'aristocratie, le roi eut tort, dans son intérêt, de pousser les choses à l'excès. S'il n'avait pas à un tel point abattu la noblesse, il l'eût trouvée forte, au moment voulu, entre lui et le peuple. Quand il écrasa du même coup, à La Rochelle, les restes de la Réforme et de la féodalité, Richelieu crut

faire un coup de maître et délivrer le roi de ses éternels ennemis. Au fond, il prépara la chute de la royauté en privant le trône de ses supports naturels, de sorte que si un jour on plaçait dans un calendrier les hommes qui ont le plus aidé à la Révolution française, il faudrait assigner au grand cardinal — Robespierre en robe rouge — un rang d'honneur.

Voilà ce qui n'a pas échappé au regard clairvoyant de Mme Coignet.

Peut-être, en revanche, témoigne-t-elle trop de dédain pour ce qu'elle appelle *les Sommes*. S'ils n'avaient pas été trempés de scolastique, les grands esprits du XVIe siècle nous apparaîtraient-ils aussi vigoureux et aussi agiles dans les batailles d'idées? La scolastique avec ses syllogismes, les amas d'objections qu'elle formulait et réfutait rigoureusement, donnait à l'intelligence une force et une souplesse extraordinaires. C'est la plus merveilleuse école d'escrime intellectuelle qui ait jamais existé. De plus, elle a produit des chefs-d'œuvre comme ce *Traité des lois* de Thomas d'Aquin, que tout homme cultivé — et surtout tout législateur et tout magistrat — devraient se piquer de parfaitement connaître.

Mais, à part cette légère attaque contre *les Sommes*, il serait difficile de rencontrer une marque quelconque de parti pris dans *la Réforme française* de Mme Coignet, un des plus beaux efforts historiques qui aient été accomplis depuis de longues années. Pour montrer jusqu'à quel point l'auteur est impartial et quel coup d'œil philosophique il porte sur les événements de l'histoire, j'aurais voulu citer en entier les réflexions dont il fait suivre son exposé de l'*Institution*; j'en donnerai du moins les principales: « Théocratie pour théocratie, le catholicisme revêt à nos yeux une autre grandeur. Sa supériorité, c'est de posséder une histoire. Il ne sort pas inopinément tout armé, comme la déesse de la fable, du cerveau d'un réformateur. Lentement constitué à travers les générations successives, chaque siècle lui a laissé quelque chose et il a tout gardé : la science des docteurs, la sagesse des pères, l'infinie variété de l'enseignement et de la direction, les créations même spontanées de l'imagination populaire, la poésie, la légende. — Aussi quelle connaissance de la nature humaine et quel art de la vie! S'il supprime la liberté, il sait du moins organiser le pouvoir... Le catholicisme toutefois... est plus apte à conduire les masses qu'à élever et tremper les individus. Il gouverne; il n'enseigne pas à se gouverner soi-même. »

Quand il rencontre, à tout moment, dans un livre, des pages d'une aussi ferme raison et d'une beauté aussi noble, le critique n'a-t-il pas le devoir de signaler ce livre, de l'indiquer du doigt parmi la masse assez vulgaire des productions contemporaines? C'est ce que nous faisons, non sans un vif plaisir, pour l'œuvre nouvelle de Mme Coignet.

E. Ledrain.

VARIÉTÉS

Le nouveau drame d'Ibsen.

C'est une figure bien étrange que celle de cet Ibsen dont nous nous sommes épris, sans le connaître, il y a à peine deux ans! Chaque jour sa renommée grandit. Elle égale déjà celle de Tolstoï. Sa dernière pièce, *Hedda Gabler*, va être traduite en anglais, en français, en allemand, en hongrois, en italien. Cependant Ibsen continue sa vie tranquille, dans sa retraite familiale de Munich. Ses œuvres attaquent et ruinent les lois et l'ordre social. Elles sont de tous côtés l'objet des critiques les plus vives et les plus passionnées. Le poète se tait pendant deux ans : il ferme ses yeux et ses oreilles aux spectacles et aux bruits du monde extérieur. Puis, lorsque ce temps est écoulé, il publie son nouveau drame avec la ponctualité d'un oracle. M. Prozor, qui a déjà traduit en français *les Revenants* (1) et *Maison de Poupée*, doit publier prochainement chez l'éditeur Savine une traduction de *Hedda Gabler*. Il nous a paru intéressant de donner en attendant un aperçu de ce drame d'après une admirable traduction anglaise (2) de M. Edmund Gosse.

Hedda Gabler est un des drames les plus longs qu'Ibsen ait publiés. Il n'est pas sans analogie avec *Maison de Poupée*. Ce n'est pas une satire de mœurs; il ne s'y agite pas de grosse question de morale comme dans *les Revenants*. C'est plutôt une étude de caractères. Le style se rapproche sensiblement de l'ancienne manière, un peu réaliste, d'Ibsen, mais avec moins de romantisme. Une des qualités les plus merveilleuses d'*Hedda Gabler*, c'est la rapidité et la limpidité du dialogue. Les phrases sont courtes et incisives. Et rien, sans doute, ne doit donner plus au théâtre l'impression de la vérité. Cette qualité est d'autant plus remarquable dans la nouvelle pièce d'Ibsen, que l'auteur y a exagéré encore le procédé de composition qui lui est familier et qui consiste, on le sait, à prendre les situations et les caractères tout développés, l'action commençant ainsi avec lui au point où elle se dénouerait chez les autres. On conçoit dès lors quel art il faut déployer pour arriver avec de courts dialogues à une exposition claire et précise. Voici, aussi rapidement résumée que possible, l'analyse de la pièce d'Ibsen.

Un jeune savant, George Tesman, a obtenu une bourse de voyage; et on lui a laissé entrevoir qu'à son retour il serait nommé à la chaire de l'histoire de la civilisation, vacante à l'Université de X***. Le seul écrivain qu'on eût pu lui opposer est un génie bien plus original. Malheureusement, Ejlert Lövborg (c'est le nom de cet écrivain) s'adonne à la boisson et mène une vie déréglée. Aussi a-t-il perdu tout crédit. Tesman, confiant dans l'avenir, épouse la beauté de l'endroit, Hedda Gabler, orpheline comme lui, et fille de feu le général Gabler. Tesman a été élevé par deux vieilles filles, ses tantes, dont l'une est tout à fait impotente. Il n'a aucun sens pratique de la vie. Hedda exprime un vif désir d'habiter certaine villa. Aussitôt Tesman charge un de leurs amis intimes, le juge Brack, de louer la maison, de l'installer et de la meubler pendant qu'ils feront leur voyage de noces. Notez qu'ils n'ont aucune fortune; seulement Tesman compte sur le traitement qu'il aura s'il est nommé professeur de l'Université. Mais pendant leur lune de miel, un événement important a eu lieu. Ejlert Lövborg, qu'on croyait tombé très bas, s'est soudain relevé. Mrs Elvsted, femme du shérif, a, par sa tendresse et par ses soins, opéré la régénération morale et sociale du grand écrivain. Et celui-ci a publié sur les progrès de la civilisation un volume qui a fait beaucoup de bruit, et que tout le monde considère comme bien supérieur à ses précédents écrits. Tesman lui-même ne peut s'empêcher, après avoir lu le livre de

---

(1) *Théâtre d'Ibsen*, avec une préface, par Édouard Rod. — Paris, Savine.

(2) *Hedda Gabler*, a drama in four acts by Henrik Ibsen. Translated from the Norvegian by Edmund Gosse. London, Heinemann, 1891.

confesser très sincèrement son admiration pour celui qui sera désormais le plus redoutable de ses concurrents.

Le drame s'ouvre au lendemain du jour où Tesman et sa femme, de retour de leur voyage, se sont installés dans leur villa. La scène de l'action est la même pendant les quatre actes. L'action elle-même est du reste toute psychologique, et elle n'a qu'une durée totale de quarante-huit heures. Hedda Gabler a connu autrefois Ejlert Lövborg, et elle l'a menacé alors de le tuer avec un pistolet parce qu'il voulait abuser d'elle. Mrs Elvsted est devenue la muse inspiratrice de Lövborg. Hedda, qui l'apprend, en conçoit quelque jalousie. D'autre part, elle s'ennuie. Le juge Brack lui fait la cour, mais il ne l'amuse pas plus que son mari. Celui-ci, ayant trouvé dans la rue, par terre, le manuscrit du livre de Lövborg qui doit compléter l'ouvrage commencé et couronner la gloire de son rival, et que Lövborg a perdu étant en état d'ivresse, le confie imprudemment à sa femme, laquelle le brûle, par rancune contre Lövborg et Mrs Elvsted, et sous le prétexte qu'elle donne comme excuse et comme raison à son mari d'écarter leur concurrent de la chaire de l'Université. Lövborg se tue chez une actrice avec le pistolet qu'Hedda avait jadis dirigé contre lui et qu'elle vient de lui donner comme souvenir, et pour le consoler de la perte de son manuscrit. Le juge Brack a reconnu l'arme. Il fait entrevoir à Hedda le scandale qui peut éclater, s'il révèle ce détail. Il lui fait comprendre qu'elle est à sa merci. Mais Hedda Gabler ne veut pas être son esclave. Elle se tue elle-même avec un pistolet, après avoir jeté un regard de mépris au juge et donné un sourire et une parole d'encouragement ironique à Mrs Elvsted, qui, aidée de Tesman, s'occupe à refaire le livre de Lövborg.

Tels sont les événements un peu obscurs dont se compose la pièce d'Ibsen. Tout l'intérêt du drame, à vrai dire, est dans l'analyse des sentiments d'Hedda Gabler. C'est bien, comme l'a fait remarquer avec raison M. Edmund Gosse, dans une étude que publiait tout récemment la *Fornightly Review*, le type le plus prononcé de la femme *fin de siècle* qu'ait encore créé Ibsen. Depuis la première scène du drame, elle se révèle comme une enfant à qui toute espèce de direction morale ou même d'éducation a fait défaut. Elle n'a aucun respect pour la vieillesse ou pour la douleur; elle est égoïste, fausse, implacable dans ses haines et ses vengeances. Mais surtout elle s'ennuie, elle est blasée. Il faut lire la scène où elle confesse au juge Brack l'ennui qu'elle a éprouvé durant son voyage de noces. Elle a désiré habiter cette villa et s'y est installée; maintenant cette habitation la dégoûte, elle trouve dans toutes les pièces une odeur de lavande et de pot pourri. Quand elle détruit le manuscrit, c'est sans doute par haine et par vengeance, c'est aussi par une secrète et instinctive impulsion de plaisir et de malsaine jouissance. Une fois sa mauvaise action accomplie, elle n'a pas un mouvement de repentir ou de remords. Et rien n'égale l'ironie avec laquelle elle persuade à son mari que c'est par amour pour lui qu'elle a brûlé le manuscrit de Lövborg. Voici cette scène :

TESMAN. — Donne-moi le manuscrit, Hedda! Je vais courir tout de suite après Lövborg pour le lui rendre. Où est le paquet?

HEDDA (*froide et immobile, enfoncée dans le fauteuil*). — Je ne l'ai plus.

TESMAN. — Tu ne l'as plus? Que veux-tu dire là?

HEDDA. — Je l'ai brûlé, j'ai brûlé tout, tout!

TESMAN (*poussant un cri perçant*). — Brûlé! Tu as brûlé le manuscrit d'Ejlert Lövborg?

HEDDA. — Ne crie pas comme cela! Les domestiques pourraient t'entendre.

TESMAN. — Brûlé! Mais, mon Dieu! — Non, non, non! — cela est absolument impossible!

HEDDA. — Mais c'est comme cela, pourtant.

TESMAN. — Mais sais-tu ce que tu as fait, Hedda? C'est un détournement d'objets trouvés. Songe à cela. Oui, demande seulement au juge Brack, il te dira ce que c'est.

HEDDA. — Il sera certainement préférable pour toi de ne rien dire là-dessus — ni au juge ni à qui que ce soit.

TESMAN. — Oui, mais comment as-tu pu en arriver à faire une chose aussi monstrueuse? Comment une chose pareille a-t-elle pu te venir à l'esprit? Comment as-tu eu cette idée? Réponds-moi. Eh?

HEDDA (*retenant un sourire à peu près imperceptible*). — J'ai fait cela pour l'amour de toi, George.

TESMAN. — Pour l'amour de moi?

HEDDA. — Lorsque tu es rentré hier et que tu m'as dit qu'il t'avait lu son manuscrit...

TESMAN. — Oui, oui! eh bien?

HEDDA. — Alors tu as reconnu que tu lui enviais son œuvre?

TESMAN. — O honte divine, je n'attachais pas un sens littéral à ces paroles.

HEDDA. — C'est la même chose; je ne pouvais pas supporter l'idée que quelqu'un te rejetât dans l'ombre.

Une autre scène, qu'il serait trop long de citer ici, montre bien sous son vrai jour le caractère diabolique d'Hedda Gabler. C'est l'entretien qu'elle a, au premier acte, avec Mrs Elvsted, et dans lequel celle-ci lui explique la nature de son attachement pour Lövborg.

A l'exception de Lövborg et de Brack, qui sont assez insignifiants, les autres personnages du drame n'ont rien de banal. La simplicité affectueuse et tendre de Mrs Elvsted, qui a quitté son foyer où elle était malheureuse afin de pouvoir veiller sur Ejlert Lövborg, lui tenir lieu de compagne et le soutenir dans la vie; le dévouement plein de délicatesse et d'attentions de la tante, miss Juliana Tesman, qui, pour ne pas faire rougir Hedda quand elle se promènera avec elle, achète exprès un chapeau tout neuf, et surtout la bonne franchise de Tesman, son contentement, sa tranquillité et sa confiance un peu bourgeoises, tout cela est merveilleusement analysé. Ibsen excelle, du reste, à indiquer le genre et la nature d'esprit de ses personnages, à l'aide d'un mot, d'une phrase. Telle cette parole qui revient plusieurs fois dans la bouche de Tesman lorsqu'il demande à sa femme de tutoyer sa tante ou qu'il lui montre les pantoufles que celle-ci a brodées pour lui, et la prie d'en avoir bien soin... *Je croyais que maintenant que tu es de la famille...*

Quelle est la morale de ce drame? Quelle en est exactement l'idée maîtresse? C'est ce que je ne me chargerais pas d'expliquer ici. Le théâtre d'Ibsen n'est pas toujours clair, il s'en faut. Dans ses remarquables articles sur le poète norvégien publiés, cet été, par le *Journal des Débats*, Arvède Barine faisait observer que la plupart des pièces d'Ibsen, notamment *les Revenants*, avaient donné lieu aux interprétations les plus diverses et les plus contradictoires. Il y en a qu'on n'a pas encore comprises. « En Allemagne, où l'on étudie Ibsen avec application, on n'a pas encore trouvé le sens de *Rosmersholm;* la pièce y est considérée comme une énigme. » Il en sera peut-être de même pour *Hedda Gabler*.

GEORGES VIOLLAT.

Hedda Gabler a été joué le 31 janvier à Munich. Il y a eu une véritable lutte entre les partisans du dramaturge scandinave et la masse du public, déconcertée comme toujours au premier abord par les singularités de l'intrigue et les complications psychologiques des personnages principaux. Mme Conrad, chargée du rôle de Mrs Elvstedt, a cependant obtenu un énorme succès personnel, et a prouvé une fois de plus que l'intelligence des drames d'Ibsen exige de la part des acteurs des traditions scéniques toutes nouvelles.

BULLETIN

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

L'Alliance française, association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger, a tenu son assemblée générale, le 5 février, dans la grande salle de la Société de géographie.

L'assistance était nombreuse : beaucoup de dames; quelques ecclésiastiques; la salle comble. Au bureau, M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, qui avait bien voulu accepter la présidence de la réunion; le comte Colonna Ceccaldi, conseiller d'État, vice-président de la Société, présidant le conseil d'administration; MM. le général Parmentier, Le Myre de Vilers, député, vice-présidents; MM. Foncin, secrétaire général; Mayrargues, trésorier général, et de Royou, contrôleur de l'Association, et un grand nombre de membres du conseil : MM. Morel, Meurand, Jost, Aymonnier, commandant Marmier, Tranchant, Puaux, Kœchlin, David-Mennet, Drapeyron, Edmond Marbeau, Maunoir, etc.

M. Colonna Ceccaldi a souhaité la bienvenue au ministre en ces termes :

« Monsieur le ministre,

« C'est avec gratitude que l'Alliance française salue votre présence et qu'elle vous exprime ses vifs remerciements de l'honneur que vous lui faites en acceptant de présider son assemblée générale.

« Je n'ai pas, monsieur le ministre, à vous dire longuement ce qu'est notre Société et le but qu'elle poursuit. Se tenant en dehors de toutes préoccupations de partis et de toutes questions de nature à diviser parfois les esprits dans l'ordre politique ou religieux, elle n'a qu'une devise : le patriotisme; qu'un but : la grandeur du pays; qu'un drapeau : celui de la France! (*Applaudissements prolongés.*)

« Propager notre langue et, par notre langue, nos idées, nos usages, nos coutumes; contribuer ainsi à l'extension de notre influence et au développement de nos intérêts politiques et commerciaux dans le monde entier, tel est notre programme. Dans quelle mesure nous avons pu le réaliser jusqu'à ce jour, c'est ce que vous dira tout à l'heure M. le secrétaire général, dans un de ces rapports, rédigés avec tant de clarté et de compétence, qu'il nous présente chaque année.

« En tout cas, sur un terrain aussi large que je viens de le définir, l'Alliance française croit pouvoir faire appel à tous les concours, à toutes les sympathies, même à celle des pouvoirs publics qui, dans une sphère plus haute, ont la préoccupation et la garde de l'intérêt national. De cette sympathie, monsieur le ministre, votre présence ici nous est un sûr garant, et nous vous en remercions encore, en vous souhaitant la bienvenue la plus respectueuse et la plus cordiale. » (*Vifs applaudissements.*)

Dans une courte et éloquente réponse, le ministre a exprimé tout l'intérêt que lui inspiraient les efforts de l'Alliance française pour répandre au dehors la langue et les idées de la France, et ces principes de progrès et de généreuse civilisation que, de son côté, l'enseignement national en France avait pour un de ses principaux objets d'inculquer à nos enfants. « Votre Société et l'Université, a dit le ministre, poursuivent un but parallèle. J'ai été particulièrement heureux de répondre à votre invitation et de vous apporter l'expression de la sympathie du gouvernement pour votre œuvre patriotique; je suis venu à votre appel comme au drapeau! » De vifs applaudissements ont salué ces paroles, qui ont eu pour *post-scriptum* l'annonce que le ministre avait accordé les palmes d'officier d'académie, sur la proposition du conseil de « l'Alliance », à six de ses plus zélés et de ses plus utiles collaborateurs à l'étranger : MM. Cirilli, vice-consul à Rhodes; Aulard, secrétaire général du comité de l'Alliance française, à Smyrne; Chevallier, secrétaire du comité de Salonique; Mme Feldbauch, en religion sœur Xavier-Marie, supérieure des Dames de Saint-Joseph de l'Apparition, à Saïda (Syrie); Dejoux, chancelier de la légation de France, à Caracas, et Liautey, professeur de français au gymnase d'Odessa.

Cette péroraison n'a pas été la partie la moins bien accueillie du discours de M. Bourgeois.

M. le secrétaire général Foncin a donné ensuite lecture de son rapport sur le développement de l'Alliance pendant l'année écoulée. Passant successivement en revue son action à Paris, dans les départements et à l'étranger, signalant les efforts des comités des 11e, 14e, 17e arrondissements à Paris, ceux des comités d'Amiens, Béziers, Bourges, Marseille, Rodez, Troyes, etc., en province; et les résultats obtenus en Europe, en Asie, en Amérique et jusqu'en Océanie, et principalement en Levant, en Égypte, en Afrique, pays où se trouvent les principaux centres de nos intérêts et par suite de notre action, il a résumé en quelques chiffres la situation à la fin de l'année 1890 : le nombre des adhérents portés de 18,000 à 20,000; nos comités à l'étranger augmentés de 9 (45 au lieu de 36); le nombre de nos comités en France monté de 95 à 112.

L'exposé des comptes de l'année, présenté ensuite par le trésorier et confirmé par le contrôleur, a constaté, en outre, que le capital de réserve s'élevait à près de 100,000 francs, et que plus de 140,000 francs avaient été distribués, en 1890, aux établissements français congréganistes ou laïques du monde entier.

La soirée a été close par une très intéressante conférence de M. Salone, professeur au lycée d'Orléans, sur Mgr Labelle, mort récemment, et que la France et le Canada, comme on a pu le dire justement, « pleurent ensemble ». M. Salone a montré le curé du petit village de Saint-Jérôme se faisant défricheur et apôtre pour le développement de la colonisation du Canada par l'élément français; créant au nord de ce pays un nouveau comté entièrement français, peuplé aujourd'hui de 20,000 habitants; venant en France y recruter, chez nos paysans de Normandie et de Bretagne, des colons inaccessibles aux tentations des États-Unis, qui attirent chaque année un trop grand nombre d'émigrants canadiens; disparaissant enfin inopinément dans la force de l'âge, au milieu d'une tâche que continueront certainement les disciples qu'aura suscités son impulsion si entraînante et si dévouée. ɔc

Bulletin politique.

INTÉRIEUR. — La Chambre des députés a achevé, le 7 février, la discussion du projet de loi sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes dans les établissements industriels. L'ensemble du projet a été adopté par 383 voix contre 74.

PAYS ÉTRANGERS : *Italie.* — M. di Rudinì a constitué le cabinet suivant : di Rudinì (présidence du Conseil et affaires étrangères); Nicotera (intérieur); Luzzatti (trésor); Colombo (finances); Pelloux (guerre); Chimirri (agriculture); Branca (commerce); Ferraris (justice); Villari (instruction publique). C'est un cabinet de pure droite, malgré la présence de M. Nicotera, et cette circonstance permettra sans doute à l'opposition de se reformer.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz, L.-Imp. réunies, Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1556)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 TOME XLVII 21 FÉVRIER 1891

CROQUIS JUDICIAIRES

Les Mémoires d'un avocat anglais.

L'auteur des *Feuillets d'une vie* (1), M. Montagu Williams, a dû renoncer au barreau pour raisons de santé, après avoir été l'un des bons avocats en cour d'assises de l'Angleterre. Il s'est réfugié dans la magistrature, non sans quelque regret, à ce qu'il semble, et il s'amuse aujourd'hui à conter au public comment il s'y prenait jadis pour faire acquitter d'affreux chenapans sur lesquels il n'avait aucune illusion : « Je puis dire sans crainte, écrit-il, que j'ai défendu plus de prisonniers qu'aucun homme vivant. » Nous pouvons de notre côté dire sans crainte qu'il a rendu souvent de méchants services à la société en sauvant ses clients.

Il est vrai qu'on peut maintenant compter sur M. Montagu Williams, magistrat, pour dédommager la société aux dépens des clients des autres. Plaignons les avocats qui plaident devant lui. Ils n'ont pas un tour dans leur sac qu'il ne connaisse, et pour cause. Il sait comment on fabrique les bons alibis, comment on oppose témoin oculaire à témoin oculaire, comment on fait rire ou pleurer jusqu'aux huissiers, comment on embrouille la question la plus claire et comment on arrive finalement à faire dire au jury (au jury anglais, bien entendu, et rien qu'au jury anglais) à peu près tout ce qu'il vous plaît. A quoi servirait d'avoir été du métier pour s'occuper encore de ce que disent les avocats? Ce n'est pas à Montagu Williams, *Queen's Counsel*, que tous ces beaux parleurs du barreau en feront accroire.

Son idéal est à présent le juge Byles, qui avait aussi commencé par être du barreau, et qui lui a donné tant de fil à retordre dans son ancienne carrière. C'était un désastre que d'avoir le juge Byles pour président des assises. Au moment où l'on croyait avoir cause gagnée, il retournait le jury d'un mot, comme par exemple dans l'affaire de Catherine Wilson, la garde-malade qui empoisonnait ses malades. M. Williams avait sauvé une première fois Catherine Wilson devant un autre président. Poursuivie de nouveau pour un autre crime (elle avait huit victimes sur la conscience), elle eut affaire, pour son malheur, au juge Byles.

M. Montagu Williams s'était encore chargé de la défendre. Il soutint que l'empoisonnement n'était pas prouvé, et développa à l'appui de sa thèse une théorie chimique qui, ajoute-t-il, fut reconnue fausse plus tard, mais qui n'en avait pas moins produit son effet sur l'auditoire. Il termina sa plaidoirie vers l'heure du lunch. Alors le juge Byles s'adressa à ces jurés qui avaient faim, qui se préparaient à déjeuner, et il leur dit : « Gentlemen, si l'on tolère un pareil état de choses, pas une personne vivante ne pourra se mettre à table en sécurité. » En entendant ces paroles, le défenseur comprit que sa cliente était perdue. Le jury se hâta en effet de condamner l'empoisonneuse avant d'aller manger.

M. Montagu Williams ne le cède en rien au juge Byles pour la connaissance du cœur humain. Elle était sa grande force au temps où il plaidait. C'est grâce à

(1) *Leaves of a Life*, par Montagu Williams. — Londres, 1 vol. Macmillan.

une étude approfondie et ingénieuse des diverses classes d'hommes avec lesquelles sa profession le mettait en contact journalier qu'il était devenu l'avocat habile et heureux dont les accusés se disputaient le concours et que la populace acclamait, en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour « les amis ». Son talent d'observateur ne l'a pas moins heureusement servi lorsqu'il s'est avisé de consigner ses souvenirs sur le papier. Il lui doit d'avoir écrit un livre très supérieur aux recueils ordinaires de causes célèbres. On trouve profit aussi bien que plaisir à parcourir sa nombreuse galerie de personnages petits et grands, bons et mauvais : criminels, témoins, victimes, juges et jurés. Telle anecdote surprend, telle autre scandalise légèrement, et l'on ferme le volume connaissant un peu mieux son prochain, ce qui n'est jamais à dédaigner.

***

La plupart des lecteurs s'attendent sûrement à ce que ses pages les plus curieuses lui aient été inspirées par sa longue fréquentation des criminels. C'est en effet une idée fort répandue aujourd'hui, grâce aux romanciers, que la psychologie du criminel ou, à tout le moins, du détraqué, espoir de la justice, est infiniment plus intéressante que celle de l'honnête homme, qu'elle est même la seule intéressante et digne de l'attention du philosophe. M. Montagu Williams n'a pas l'air de cet avis. Il se dégage de son livre une impression de profond dédain pour ses anciens clients, qui gâtent presque à coup sûr l'ouvrage des avocats quand on leur laisse ouvrir la bouche après les plaidoiries. Un accusé qui « ajoute quelque chose pour sa défense » a bien des chances d'être un homme perdu, à moins de tomber sur un de ces présidents exceptionnels, rares dans tous les pays, qui ne cherchent pas les condamnations. Au temps où M. Williams plaidait, il existait dans le nord de l'Angleterre un de ces présidents extraordinaires. Un accusé avait avoué qu'il avait volé les poules de son voisin. Le président n'en continua pas moins à conduire les débats comme si l'accusé niait le vol. Un avocat s'étant permis de lui en faire l'observation, il s'emporta et cria tout hors de lui : « Je le sais bien, qu'il a avoué ! Mais vous ne le connaissez pas comme moi : c'est un des plus grands menteurs de tout le pays. Il le jurerait sous serment, que je ne le croirais pas. » Le jury eut plus de confiance dans la parole d'un juge que dans celle d'un voleur, ainsi qu'il était juste et naturel, et rendit un verdict d'acquittement.

Soit dit en passant, les criminologistes ne font pas non plus grand cas, pour la plupart, des manifestations intellectuelles et sentimentales des êtres qu'ils observent par métier. « — Quant à l'intelligence des criminels, dit M. Tarde dans sa *Criminalité comparée* (1), elle a été surfaite... Chacun d'eux a ses procédés, toujours les mêmes ; ils se répètent, ces spécialistes du délit. Ils sont incapables d'inventer, mais ils sont à un assez haut degré imitateurs. » C'est exactement ce que dit de son côté le chef de l'école italienne, le professeur Lombroso. Il déclare au nom de la statistique que l'intelligence des criminels est, en moyenne, au-dessous de la normale, et que ceux qui sont capables d'inventer « de nouvelles formes du crime » sont extrêmement rares (1). Ils ne font tous que se répéter et s'imiter depuis que le monde existe. Il faut être poète ou badaud pour s'imaginer qu'il se passe dans ces cerveaux incomplets des choses passionnantes.

En revanche, le livre de M. Montagu Williams réhabilite les honnêtes gens quant à l'originalité. Ses silhouettes de jurés sont particulièrement heureuses. Certaines d'entre elles surpassent en pittoresque tous les personnages de Dickens.

Il avait accepté la défense d'un recéleur appelé Salomon Isaac. C'était un mauvais cas à tous égards, et chacun croyait la condamnation inévitable, l'avocat tout le premier. A l'ouverture de l'audience, il se produisit un incident bizarre. On s'aperçut en faisant l'appel des jurés qu'ils étaient treize au lieu de douze. Aussitôt l'un d'eux se leva et se tourna vers la cour.

« Je dois expliquer, poursuit M. Williams, que cet individu était le plus mélancolique d'aspect que j'aie jamais vu. Il était entièrement vêtu de noir, et c'était le vivant portrait de la douleur. »

« — Mylord, dit-il, je crains d'être la cause de ce désordre. Je suis sur la liste du jury pour demain; mais il m'est arrivé un grand malheur : j'ai perdu ma femme. »

A ces mots, le président, qui était le meilleur homme du monde, s'empressa d'exprimer ses regrets de ce qu'un juré s'était cru obligé de se présenter dans des circonstances pareilles, et il offrit de le dispenser pour toute la session.

« — Je vous remercie, mylord, fit le personnage mélancolique; mais j'aimerais mieux siéger aujourd'hui, si vous voulez bien me le permettre. Je crois que cela me distrairait et m'aiderait à oublier momentanément la perte que j'ai faite. Peut-être qu'un de ces messieurs voudra bien se retirer et siéger à ma place demain, pendant que je serai obligé d'aller à l'enterrement. »

On s'empressa de faire droit à sa demande, et les débats commencèrent. Ils furent accablants pour l'accusé, et il devint évident que celui-ci serait condamné tout d'une voix et sans discussion. A l'étonnement général, le jury s'attarda, au contraire, dans la salle de ses délibérations. Vers cinq heures, la cour se décida à l'envoyer chercher, mais il déclara n'avoir pas encore pu se mettre d'accord. Le président, qui était membre

(1) 1 vol. Félix Alcan.

(1) *L'Uomo delinquente.*

du Parlement, répondit qu'il s'en allait à la Chambre, qu'il reviendrait à dix heures, et que les jurés ne s'en iraient pas avant d'avoir rendu un verdict, dussent-ils passer la nuit.

A dix heures, le jury délibérait toujours. Onze heures sonnèrent, minuit, une heure : le jury ne reparaissait pas. Enfin, à trois heures du matin, les jurés rentrèrent dans la salle des assises, l'air rendus de fatigue, et leur chef prononça un verdict d'acquittement. M. Montagu Williams n'en croyait pas ses oreilles. Il arrêta l'un d'entre eux dans un couloir et lui demanda ce qui s'était passé : « — Que le bon Dieu vous bénisse, répliqua le juré : c'est la faute de cet animal à l'air lamentable, qui a perdu sa femme. On n'a jamais vu un être aussi têtu et insupportable. Il a commencé par déclarer que son idée était que le prisonnier était innocent, et que jamais il ne le laisserait condamner. En arrivant dans notre salle, il a posé son paletot par terre, dans un coin, s'est installé dessus et s'est mis à lire des journaux. Quand on essayait de lui parler, il disait qu'il ne répondrait rien tant qu'on ne serait pas de son avis. Le plus triste, c'est que nous n'avions rien à manger ni à boire, tandis que cet animal avait bourré ses poches de sandwichs et d'une énorme bouteille. Quand nous lui demandions de nous en donner un peu — il nous riait au nez. A quoi nous aurait servi de nous entêter, monsieur ? Le président avait dit qu'il ne nous lâcherait pas. Nous serions morts de faim. Nous avons cédé l'un après l'autre, et acquitté. »

J'aurais dû commencer par dire que le veuf si triste était un coreligionnaire de l'accusé, Salomon Isaac. On le revit le lendemain. Il n'était plus en deuil et avait l'air enchanté de lui-même.

Dans une autre occasion, M. Montagu Williams dut aussi le salut de ses clients à l'énergie de quelques jurés. C'était en province, et il se trouvait dans le jury un boucher notoirement hostile aux accusés. L'un des avocats voulut le récuser, mais le boucher ne l'entendait pas ainsi : « — Bougerai pas. J'ai pas dit ce qu'on dit que j'ai dit. Et si je l'avais dit, je maintiendrais tout de même mes droits d'Anglais. J'ai le droit d'être juré, et je serai juré. »

Il fallut le garder. Les débats durèrent deux jours, puis le jury se retira pour délibérer et ne revint plus. Au bout de plusieurs heures, le président l'envoya chercher, afin de l'avertir qu'il le tiendrait sous clef jusqu'à ce qu'il eût rendu un verdict, après quoi la cour et les avocats s'en allèrent dîner. A leur retour, pas de jury. On ne le revit qu'à quatre heures du matin, et dans quel état ! L'un de ses membres ne put du tout répondre à l'appel. On répéta son nom, et ce fut alors d'une voix mourante qu'il murmura : « Présent. » Le président, homme de grande expérience, évita de tourner la tête de son côté. M. Montagu Williams, plus curieux ou moins prudent, regarda, et il aperçut un des objets les plus extraordinaires qui aient jamais frappé ses yeux. Le boucher récalcitrant, à cheval sur ses droits d'Anglais, n'avait plus d'habit ni de gilet. Ses manches de chemise étaient en lambeaux, sa figure couverte de sang. Il avait voulu avoir son idée, lui aussi, et la faire triompher, mais il était tombé sur des collègues incommodes, qui ne voulaient ni céder ni mourir de faim. Le reste se devine, et l'affaire se termina par un acquittement général.

Il n'est pas à la portée de tout le monde d'amener le jury au degré de conviction où l'on assomme un collègue plutôt que de faiblir. M. Montagu Williams méritait ces glorieuses victoires par la peine qu'il se donnait pour pénétrer les idées et les sentiments des douze jurés l'un après l'autre. Il avait toujours compris que c'était la chose importante. Quand il s'était décidé à entrer au barreau, un vieil avocat au civil, méticuleux comme le sont ces gens-là, s'était hâté de lui dresser une liste des livres de droit à étudier. « — La liste était si longue, dit-il, que j'y serais probablement encore. » Il la mit dans un tiroir, laissa la chicane aux chicaneurs et s'adonna tout entier à l'art de dompter les hommes. Il livre généreusement sa méthode aux confrères. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de ses Mémoires.

*
* *

Il observait attentivement le jury tout en plaidant. C'est le moment favorable. Avec du flair et de l'habitude, l'avocat lit sur les physionomies l'effet de chaque phrase, de chaque mot, et il en tire ses conclusions. Il s'agit tout d'abord de distinguer les membres acquis d'avance à la cause. Le défenseur achève en un tour de main de se les assurer, après quoi il passe aux membres qui semblent au contraire mal disposés, et il s'efforce de deviner pourquoi ils sont contraires à l'accusé. C'est la partie délicate du travail, car il peut y avoir une infinité de raisons d'avoir envie de condamner un homme, en dehors du sentiment de la justice. Un jour, en se rendant au Palais, M. Montagu Williams entendit un monsieur dire à un autre qui lui demandait où il allait : « — Je suis de ce maudit jury. Il y a une semaine entière que je suis là. Mais je me suis vengé — je n'en ai pas laissé échapper un : tous condamnés ! » A l'ouverture de l'audience, M. Montagu reconnut son homme et s'empressa de le récuser; mais à quoi avait tenu ce jour-là le cou de son client ?

Quelquefois, c'est le jury tout entier qui obéit à des considérations personnelles, sans aucun rapport avec l'affaire en cause, et qu'il est très difficile de démêler. M. Montagu Williams venait de plaider plusieurs affaires devant les assises d'Old Bailey, à Londres. Il avait eu le loisir d'étudier son jury à fond, et l'avait si bien dressé, qu'il le faisait voter à volonté. Vint en dernier lieu un procès en escroquerie, qu'il se flattait d'enlever en un tour de main. Par extraordinaire, il croyait son client innocent, et il avait d'ailleurs un témoin à décharge sur

l'effet duquel il comptait beaucoup, un vrai lord, qui avait daigné être administrateur de la Société dirigée par l'accusé. Il ne fut donc pas peu piqué de s'apercevoir, au cours des débats, que « ses douze amis », ainsi qu'il en était venu à appeler les jurés, lui échappaient. Pour une raison incompréhensible, ils avaient pris soudain des visages sévères, et tous ses efforts pour les dérider demeuraient inutiles. Il essaya tour à tour de la familiarité, de la confiance, de l'irritation. Peine perdue : il n'obtenait que des regards chargés de reproches. Le lord lui-même fit un fiasco complet. Enfin le jury se retira pour délibérer, mais il ne put aboutir, et l'affaire fut renvoyée à une autre session. Au moment où le défenseur se retirait, plein de dépit, le chef du jury l'aborda, suivi de deux de ses collègues, et lui dit après quelque hésitation :

« — Bien fâché, monsieur Montagu, de ne pas avoir pu voter pour vous dans la dernière affaire. Quand nous le pouvons, nous sommes toujours heureux de juger dans votre sens; mais cette fois nous ne pouvions vraiment pas. »

M. Montagu le fit expliquer, et il se découvrit que son fameux lord, sur lequel il fondait tant d'espérances, avait au contraire tout perdu. Le petit monde de Londres n'aime pas, et l'on ne saurait l'en blâmer, à voir figurer de grands noms parmi les administrateurs des sociétés véreuses.

« — Monsieur, continuait le chef du jury, je déteste ces sacrés lords. Qu'est-ce que ça signifie, un lord qui se fait boutiquier? Quel droit ont-ils de se mettre dans le commerce? Qu'ils soient lords, ou qu'ils soient commerçants. Je ne les aime pas en tant que lords; mais quand ils combinent les deux, vous pouvez être sûr qu'il y a de la fraude quelque part; et ils n'auront pas mon vote. »

Ayant achevé ces mots, le chef du jury s'éloigna avec un clignement d'yeux significatif, suivi de ses collègues.

Les découvertes de ce genre étaient rares avec M. Montagu, grâce au travail psychologique dont nous avons parlé, et qui lui livrait presque toujours la clef du caractère et des manies de « ses douze amis ». Il est touchant de voir la peine qu'il se donnait pour troubler les idées de ces braves gens et leur faire prendre du noir pour du blanc :

« Il arrivait quelquefois, dit-il, qu'un individu présentait des difficultés particulières. Il était facile de voir qu'il s'était formé une opinion contraire à mon client, et qu'il était décidé à ne pas se laisser influencer par ce que je dirais. Il n'y avait pas d'autre ressource que de le travailler patiemment. J'avais découvert que c'était bataille à demi gagnée que de le tirer de son indifférence et de fixer son attention. Il va de soi que s'il en arrivait à ouvrir la bouche pour poser une question, et qu'il me donnât par là l'occasion de m'adresser directement à lui, je pouvais d'ordinaire compter sur son obéissance. J'ai aussi fait l'expérience qu'au moment de rendre le verdict, il suffit d'un ou deux hommes énergiques pour entraîner le reste du jury. »

Le meilleur de tous les jurés — j'entends le plus docile aux suggestions de l'avocat — est le juré sentimental, qui ne résiste pas à la vue d'une femme donnant à téter, ou à un défilé d'orphelins. Il n'y a rien qu'on n'obtienne d'une âme sensible, même en matière de sévérité, en s'adressant à son bon cœur. M. Montagu s'était chargé un jour des intérêts d'une veuve, qu'un usurier nommé Cook avait dépouillée de tout son petit avoir. Au fond, c'était une vengeance qu'il cherchait, n'ayant jamais pardonné à ce Cook de lui avoir prêté de l'argent à 130 pour 100 pour trois mois, au temps où il n'était encore qu'un jeune homme naïf. Il était résolu à lui faire avoir le maximum, et il plaida en conséquence, à fond de train, sans s'inquiéter de l'air stupéfait du président. Le jury était précisément de ceux qu'on attendrit aisément : « Quand j'en vins à tracer le tableau de la veuve sans défense, avec ses enfants mourant de faim; de son appel au prêteur d'argent pour en obtenir quelques shillings et s'acheter à dîner le jour de Noël; de l'accueil fait à sa prière et des manœuvres grâce auxquelles cet usurier, cet exploiteur, comparable à une araignée, avait attiré la mouche infortunée dans sa toile; quand, dis-je, je traçai ce tableau, il me fut aisé de deviner le dénouement à l'attitude du jury. » Cook eut douze mois de prison, et l'éloquent avocat répondit lestement au président, qui lui demandait à qui il en avait : « — J'avais un petit compte à régler avec ce monsieur! »

Le juré sentimental se rencontre surtout en province, où l'on prend encore au sérieux les questions de sentiment. La scène que voici s'est passée à Worcester.

M. Montagu assistait à un autre procès, en attendant la cause pour laquelle il était venu. Il s'agissait d'un vol. L'accusé avait des antécédents détestables et sa culpabilité était établie, mais il avait pris pour défenseur un avocat très connu et très aimé dans le pays, M. C***. Le moment venu, M. C*** s'adressa au jury à peu près en ces termes : « Gentlemen! voici bien des années que j'habite au milieu de vous. Je suis né dans le comté, et ma famille y est établie depuis deux ou trois générations. Nous avons toujours été en bons termes, et je ne crois pas avoir jamais eu un mot désagréable avec aucun de vous. Il vient de survenir un changement dans ma vie. Sa Majesté m'a fait appeler pour être avocat de la reine. (*Signes d'admiration des jurés.*) Je n'aurai plus l'occasion de m'adresser à vous. C'est la dernière fois que ma voix se fait entendre dans cette vieille enceinte. (*Les jurés tirent leurs mouchoirs.*) Séparons-nous bons amis, comme nous l'avons toujours été. » M. C*** s'assoit sans dire un mot de la cause, et les jurés en larmes acquittent son client par

acclamation, sans même attendre qu'on leur pose les questions d'usage. M. Montagu admira son confrère. C'était très fort.

Il n'avait du reste rien à lui envier ; il avait fait aussi fort en maintes occasions. L'audience terminée, lorsqu'il avait dépouillé sa conscience professionnelle en même temps que sa robe, il n'était pas toujours sans remords sur les résultats obtenus. Il est tel verdict d'acquittement qu'il « regrettera éternellement ». Mais quoi ? Trahir son client, c'est déserter devant l'ennemi. Je vous ai dit d'ailleurs, en commençant, que M. Montagu Williams, devenu magistrat, se rattraperait sur les clients des autres. A la fin de sa carrière actuelle, cela se balancera.

Nous lui devons, en tout cas, cette justice, qu'après nous avoir fait vivre pendant près de quatre cents pages dans un monde très mêlé, il nous laisse dans une disposition indulgente et amicale pour notre semblable, même lorsqu'il a mérité la potence. C'est beaucoup dans un temps où la plupart ne se servent de leur plume que pour nous enseigner à haïr et mépriser la nature humaine. M. Montagu Williams n'a guère pu conserver sur elle d'illusions. Pourtant il ne lui lance pas l'anathème, et l'on sent que c'est précisément à cause de sa grande expérience. La demi-science n'est peut-être nulle part aussi funeste que dans la connaissance de l'homme. Elle rend sévère et dur. A mesure que l'on pénètre plus avant dans le secret de nos faiblesses et de nos vices, la compassion remplace la colère. Tout comprendre, c'est tout pardonner.

ARVÈDE BARINE.

SYLVIANE (1)

XII.

JOSA, DE VALLADOLID.

« Il ne s'agit pas, ici, de mâcher ses paroles et de vous faire prendre martre pour renard, dit tout à coup notre conteur, repartant bride abattue. Mon système à moi dans la vie a toujours été d'aller droit aux hommes et aux choses, et de leur prouver que le poil de mon menton ne recule pas devant un autre poil. On peut m'accuser d'aimer à pinter par aventure, à pinter jusqu'à verre pleurant; mais on ne m'accusera pas d'avoir froid aux yeux. Tout cela pour vous avouer que, sous nos ormes, au long de la Vignale, je n'étais pas aux anges de ce qui se passait.

« Je ne m'occupe aucunement de M. Juste Galinier, lequel, voyant M. l'abbé Victor attentif à Tarrassac-le-Haut, s'efforçait, lui aussi, de braquer sa vue dans la direction de sa paroisse, avec des rires de complaisance très honnêtes, quoique un peu gros; je ne m'occupe pas de mon maître, retenu à sa contemplation des murailles des Minimes ; je ne m'occupe pas de M. Casimir, aussi caillé dans sa corpulence d'homme fort que le lait de nos chèvres dans les faisselles de Philomène Lauras ; je m'occupe de Mademoiselle, plus volante, plus grisolante en général qu'une allouette de nos sillons, et à présent immobile sur le banc, ne sonnant mot... Est-ce qu'elle avait peur du médecin par hasard, lui qui flageolait de tout son corps semblablement à un roseau de la rivière?...

« C'est égal, si notre demoiselle des Ormades ne bougeait ni pieds ni langue, ses yeux ne se gênaient en rien pour dévisager ce docteur de Tarrassac, enraciné devant elle, tête nue, bras tombants, et cela me déplaisait, me chiffonnait, finalement m'encolérait à me fermer les poings pour taper. Vous savez, en nos Cévennes, il naît des chiens qui, du côté des frênaies de Tirebosc, chassent le loup dès leur première dent poussée. J'étais un de ces chiens courageux et jaloux de leur garde, car, à chaque coup d'œil de Mademoiselle vers M. Casimir, je ressentais une envie féroce de m'élancer sur le médecin, de le mordre, de l'écharper des griffes, de le mettre en sang de l'entière vigueur de mon râtelier...

— Cette envie féroce était une chose fort vilaine, Vigneron, se récria mon oncle.

— Possible, monsieur le curé; mais j'ai promis de vous dire, en franche vérité d'Évangile, ce qu'il en advenait de nous tous, les gens des Ormades, et je vous le dis en commençant le chapelet par moi.

— Puisque vous êtes si franc, insinua Galibert, avouez alors que vous aviez de l'amitié pour la demoiselle de la métairie — cause pourquoi la présence de M. Casimir Galinier ne vous convenait point?

— Vas-tu remiser ta langue, sacripant ! cria le garde champêtre, furibond.

Il se planta droit sur les jarrets par un sursaut formidable et projeta un bras que le pâtre des Bassac eut la chance d'éviter.

— Mon ami ! mon ami ! suppliait mon oncle.

Il s'était précipité au-devant de Vigneron, l'avait saisi, et, malgré sa faiblesse extrême, sans le secours d'aucun des convives, disposés tous à lui prêter main-forte, seul, par l'unique vertu de son contact angélique, le contraignit à la longue à se rasseoir. Notre homme, l'esprit bien loin des miracles de Tarrassac, demeurait là, haletant comme une bête harassée, les traits pâles, amollis, les yeux sans lumière, pour ainsi dire délayés dans les deux trous... Soudain, et quand personne n'y comptait, il recommença; mais sa voix tremblotait, puis son visage affichait par places des rougeurs profondes, presque noires qui n'étaient pas ses rougeurs habituelles : on aurait cru des feuilles de co-

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 31 janvier 7 février et 14 février.

quelicots de nos blés, fraîches cueillies et jetées capricieusement sur ses joues, au coin de ses lèvres, au bas de son menton, jusque sur la peau plus blanche de son cou.

— Ce sacripant de Galibert! ce sacripant de Galibert! répétait-il se martelant le front de fortes tapes... Je pense, monsieur le curé — je pense, vous autres — que vous ne me soupçonnez pas capable, quand je servais chez les Sylvian, d'avoir jamais tourné les yeux du côté de Mademoiselle, sinon pour l'admirer et la défendre... Moi, Jean Vigneron, nourri du pain des Ormades! moi, pourri de gâteries par M. l'abbé Victor, que je respectais comme le bon Dieu en personne, j'aurais osé m'occuper de Sylviane à la façon dont Galibert s'occupe de la première gueuse venue, soit de Camplong, soit des Passettes, soit du Roc de Bataillo, soit du Jougla!... Certes, j'ai été en floraison de jeunesse, et autant que Galibert; mais, de bonne heure, ma chère défunte mère, la pauvre Vigneronne, et plus tard M. l'abbé Victor, m'avaient appris à discerner ce qui est honnête et ce qui ne l'est point... Je vous accorde qu'un jour, en Espagne, je ne fus pas un modèle de bonne conduite; mais j'étais à l'armée quand je m'accointai de Josa, et, vous pouvez vous en rapporter à moi, il y a de la différence entre un soldat dans sa caserne et un capucin dans son couvent. — Sylviane! Sylviane, des Ormades! la Sylviane, fille de M. Jacques et nièce de M. l'abbé Victor! — Comment! moi, enfant de malheureux, qui possédais à peine mes chausses et mes sabots; moi, équarri à la hache dans un tronc de châtaignier; moi, avec ma mine de loup-cervier, j'aurais pu, quand je ne voulais pas que M. Casimir Galinier flairât tant seulement Mademoiselle, devinant peut-être qu'il nous l'enlèverait à la fin, j'aurais pu penser à m'accommoder d'elle! Sylviane, le plus riche parti de l'Espinouze, magnifique, brillante comme le soleil, le jour, douce et blanche dans sa peau brune comme la lune au milieu des étoiles, la nuit! moi, j'aurais désiré son amitié!...

Il suffoquait.

— Vous êtes un brave homme, Vigneron, lui dit mon oncle, et chacun dans la paroisse vous rend justice. Je vous le demande en grâce, tranquillisez-vous.

Puis, levant l'index de la main droite, ainsi qu'il en était coutumier en chaire, soit aux approches de la démonstration d'une Vérité essentielle, soit au moment d'une citation concluante tirée des Livres Saints :

— Ce que vous nous apprenez, mon ami, de Mlle Élise Sylvian, me rappelle ce qui est écrit de la bien-aimée au *Cantique des cantiques :* « Elle est belle comme la lune, resplendissante comme le soleil, *Pulchra est ut luna, electa ut sol.* »

— Voyez-vous, monsieur le curé, continua le garde champêtre s'essuyant cette fois non le front, mais les yeux, tant que j'userai des chemises dans ce monde de la terre, je me souviendrai des Ormades, près de Tarrassac-le-Haut, et des maîtres qui m'y ont gouverné. En quittant mon métier de soldat, l'envie me prit, comme je vous le disais, de tirer en droiture vers la métairie de mon enfance, pour y revoir les gens connus à ma prime jeunesse; mais Dieu, qui pense à tout quand nous ne pensons à rien, m'envoya une réflexion, et je m'arrêtai en route, à Colombières, sous le pic de Caroux. Et, de vrai, comment reparaître chez nous, embarrassé de Josa, que je ne pouvais jeter dans la rivière d'Orb ni laisser à l'abandon dans un pays qui n'était pas le sien, dont elle ne connaissait aucunement les habitudes, le langage, les routes, les sentiers? Oh! puis, une idée me coupa les jambes net : quel chagrin pour M. l'abbé Victor, qui m'avait formé si minutieusement et si tendrement aux pratiques convenables, qui, trois fois, m'avait envoyé quelques pistoles au régiment dans cette Espagne de là-bas, quel chagrin pour M. l'abbé Victor de me voir dans une vie endiablée!...

— Il vous restait un moyen de l'arranger devant M. l'abbé Victor et devant Dieu, votre vie endiablée, interrompit Prudence brutalement.

— Quel moyen ?

— Pardi! aller avouer votre méchante position à M. le curé de Colombières, et lui demander la grâce de vous marier avec cette Espagnole...

— Pour être sincère du côté d'un mariage avec Josa, de Valladolid, je n'y pensais nullement. Elle avait un caractère!...

— Vigneron, si vous voulez me faire plaisir, vous reviendrez à M. l'abbé Sylvian et à M. l'abbé Galinier, assis au bord de la Vignale, vis-à-vis de Tarrassac-le-Haut, dit mon oncle.

Il se pencha vers moi et me soupira à l'oreille :

— Mon cher petit, retiens ceci, à propos de la situation où Vigneron s'est laissé entraîner : « Quand le pécheur est au fond de l'abîme, il méprise : *Quum in profundum venerit impius, contemnit.* »

XIII.

LE RECUEIL DE FRANÇOIS LASSUS.

Le garde champêtre se remit de cette chaude alerte, et, sur un mot affectueux de mon oncle, pour employer ses expressions, « il rentra dans les brancards ».

— Il faut maintenant que ma mémoire se rappelle des phrases très difficiles, tant de mon maître que de M. Juste Galinier, et me voici obligé de marcher encore plus lentement dans l'histoire des miracles du prieur Martinez Ombros et de M. l'abbé Victor Sylvian.

« Tandis que nos jeunes gens — il s'agit naturellement de Sylviane et de M. Casimir — tandis que nos jeunes gens se regardaient en dessous, Mademoiselle assez hardie, le médecin plus embarrassé qu'un rat avec trois noix, notre abbé des Ormades et M. le curé de Tarrassac commençaient la causette, petit à petit.

M. Juste lança cette question :

« — N'est-ce pas, monsieur l'abbé, que, vu d'ici, le couvent des Minimes ressemble à la cathédrale Saint-Aphrodise, de Béziers?

« — En effet, votre presbytère a des airs de monument. Oh! vous devez vous trouver bien derrière ces hautes murailles!

« — Mais non, je ne m'y trouve pas bien. Les Minimes sont un amas de ruines. Rien ne tient plus dans ce clapier. L'autre jour, comme je récitais mon office sur la terrasse, une colonne, qui branlait depuis longtemps, est tombée tout d'un coup et s'est brisée en morceaux. J'ai manqué d'être assommé sur place. Que je préférerais, à cette masure décrépite, immense, faite pour loger un village, gens et bêtes, une cure plus étroite, plus propre, une simple maison — la maisonnette blanche de mon voisin l'abbé Marcille, à Roquefixade-du-Louvart!

« — Oui, mais vous avez le très grand honneur d'habiter un monastère où ont vécu, où ont prié, où sont morts des saints...

« — Oh! des saints...

« — Il y a quelque douze ans, quand j'étais jeune abbé et que, pendant les vacances du grand séminaire, je montais, le dimanche, à Tarrassac pour y assister à l'autel M. le curé Camboulas, desservant de votre paroisse à cette époque, je ne manquais jamais, en traversant le cloître de l'antique prieuré des Minimes, de m'agenouiller sur la tombe du prieur Martinez Ombros, mort « en odeur de sainteté » vers l'an de Notre-Seigneur 1725.

« — Le prieur Martinez Ombros?... Ah! j'y suis, une pierre de marbre blanc, cassée en vingt endroits, avec des lettres peu lisibles, par-ci, par-là.

« — Eh bien?

« — Pour empêcher les enfants du village, qui ont pris l'habitude, en venant au catéchisme, de s'amuser dans le cloître et de se faire des palets avec ces fragments de marbre, j'ai recueilli moi-même les morceaux un à un et les ai déposés dans une des nombreuses cellules du rez-de-chaussée.

« — Comment! les enfants de Tarrassac osaient, dans votre presbytère?... Mais c'était une profanation, cela.

« — Ils ne recommenceront pas, mon cher ami. Pour protéger, contre les piétinements et les jeux, les quelques sépultures du cloître, toutes assemblées en ce coin — sauf deux ou trois dans l'ancienne salle capitulaire, aujourd'hui ma sacristie — j'ai fait planter là des pieux de distance en distance, et, moyennant des planches solidement cloués, j'ai obtenu un poulailler spacieux, magnifique. Je nourris là cent ou cent cinquante bêtes : poules de montagne et poules de plaine, pintades de grosse espèce, dindonneaux de Lacaune haut sur pattes, pigeons de Caussignojoulx d'un engraissement facile...

« M. l'abbé Victor regardait M. Juste avec des yeux si tristes qu'il lui coupa le fil de la parole comme d'un coup de ciseau. Puis il se mit à répéter :

« — Un poulailler sur les tombes saintes des Frères minimes de Tarrassac-le-Haut! un poulailler sur les tombes saintes des Frères minimes de Tarrassac-le-Haut!

« — Vous savez quelle est la vie des desservants dans nos montagnes reculées; elle est fort misérable. Que deviendraient-ils, s'il ne leur était permis de se visiter, de tordre de temps à autre le cou à une bête de basse-cour et de la dépêcher ensemble à la plus grande gloire de Dieu? Notez que cela arrive à peine une fois par semaine. Aujourd'hui, on se réunit à Tarrassac-le-Haut; demain, à Roquefixade-du-Louvart; après-demain, à Saint-Géniès-de-Varansal.... On mange une soupe de fèves fraîches ou de pois chiches secs, selon la saison; on dit un mot, soit à un poulet de grain, soit à un lapereau du Marcou; on boit un doigt de café; on fait une partie de « bête hombrée », — où je ne suis pas malheureux d'ordinaire; — et l'on se sépare pour se remettre plus courageusement à l'œuvre de sa paroisse, qui est l'œuvre de Dieu et l'œuvre du prochain.

« M. Galinier, remarquant la mine longue de M. l'abbé Victor, cita un saint de l'ancien temps dont j'ai oublié le nom. D'après ce saint, les moines se visitaient dans les déserts...

— N'est-ce pas saint Jérôme que cita M. Galinier? demanda mon oncle.

— Justement, monsieur le curé... Oui, oui, saint Jérôme.

— Ce grand saint, dont j'ai fait une étude parculière — je possède une édition complète de ses œuvres : *Sancti Hieronymi, presbyteri Stridonensis, opera omnia* — ce grand saint nous rapporte, en effet, dans une de ses Lettres, que, voyageant en Égypte, il lui fut donné de séjourner dans plusieurs thébaïdes qui étaient de véritables « villes et villages de moines, *Vicos civitatesque monachorum in deserto deambulavi* »...

— Mais, encore qu'il n'y eût pas beaucoup de mal à voir des curés attaquer un poulet ou un lapin avec les dents, aucune parole ne vous donnerait une idée de l'air consterné de mon maître à ces propos de gourmandise. Il paraissait tout épeuré, tout drôle et, de temps en temps, fâché. On le devinait, ces deux hommes n'entendaient pas leur métier de la même façon. Ce qui semblait le plus ennuyer notre abbé des Ormades, c'étaient les rires, pareils à des coups de trompette, de M. le curé de Tarrassac. Ces rires insupportables suivaient chaque parole, comme une sauce qu'il fallait avaler avec le morceau. A la fin!...

« M. Victor, endurant à l'égale d'une bête battue — vous vous souvenez si la goutte le navrait de coups — M. Victor aurait longtemps souffert sans se plaindre et les joyeusetés et les sornettes de M. le curé de Tarrassac, si M. Casimir n'avait jugé à propos d'y couper

court... Voyez-vous ça, M. Casimir!... Franchement, je ne me serais pas attendu à cette audace de ce garçon solide d'une trentaine d'années, planté depuis une demi-heure devant Sylviane, aussi droit, aussi peu remuant qu'un bâton vêtu dans un verger pour épouvanter les moineaux. — En définitive, peut-être, n'était-il pas autant bouché d'esprit qu'on aurait pu le croire. — Ayant remarqué sans doute l'abattement où M. l'abbé des Ormades était tombé sous les histoires de son oncle, s'esclaffant et jabotant à perte de vue, il s'avança vers mon maître et lui dit avec une révérence qui me fit plaisir :

« — Monsieur l'abbé, mon oncle oublie de vous annoncer mes découvertes d'hier en livres et en papiers ayant appartenu au prieuré de Tarrassac.

« — Vous avez trouvé quelque chose de nouveau? demanda M. Victor du ton d'un homme endormi qui se réveille.

« — Un registre, à la ferme des Argelas, chez François Lassus, malade en ce moment.

« — Un registre?

« — Très volumineux. Je l'ai ouvert. Il y a là des pages imprimées et des pages manuscrites.

« — Le sujet de ces pages?

« — Je l'ignore... J'ai pensé que ce registre vous intéresserait et je l'ai obtenu pour vous de Lassus, qui s'est excusé d'en avoir arraché quelques feuillets pour couvrir des pots de confitures...

« — C'est un malheur peut-être. Ce registre porte-t-il un titre?

« — Recueil, en grosses lettres.

« — Recueil de quoi?

« — Ce mot unique est tracé sur un carré de papier blanc collé à la reliure.

« — Quand je songe, dit M. Juste d'un air agacé, que mon prédécesseur à Tarrassac, M. l'abbé Camboulas, est mort avec la confiance d'avoir ramassé, à travers les ménages de sa paroisse et des paroisses voisines, tous les livres du prieuré de Tarrassac, pillé pendant la Révolution! Arrivé ici dès 1804, Monseigneur, enragé pour refaire la bibliothèque du grand séminaire assez dégarnie, lui commanda de se livrer à des recherches tant dans l'Espinouze que dans le Marcou; mais, peu instruit et peu rusé, M. Camboulas ne parvint à ressaisir, chez les paysans de nos montagnes, que des tomes dépareillés, ce qui n'empêcha pas Monseigneur de le nommer « chanoine honoraire », pour le récompenser de ses peines... Il en est souvent comme cela dans notre misérable vie ecclésiastique...

« — J'ai connu M. Camboulas, dit M. Victor, le front ridé et la voix mal contente. C'est à M. Camboulas certainement que je dois l'honneur d'être prêtre. Je me souviens avec quel soin il cultiva ma vocation, qu'il avait devinée le premier.

« — Oh! M. Camboulas était un confrère des plus respectables, et Dieu me garde de l'accuser de négligence! J'ose trouver seulement que les livres envoyés par lui à Montpellier ne méritaient pas le camail.

« Il ajouta en riant :

« — Je devrais être nommé évêque, moi qui vous parle, si j'expédiais au grand séminaire les monceaux de volumes et de paperasses qu'on m'a apportés aux Minimes dans ces dernières années. Une chose remarquable : c'est depuis la rentrée de nos rois légitimes que les livres volés ont afflué chez moi. Du temps de l'*Usurpateur*, j'ai eu beau renouveler les appels, je n'étais pas plus écouté que M. Camboulas. Avec Louis XVIII le Bien-Aimé, la crainte de Dieu est redescendue, dans les âmes...

« — Et vous gardez ces monceaux de livres à Tarrassac?

« — J'ai vingt fois écrit à l'évêché et j'en suis à attendre une réponse. L'année passée, quand Monseigneur est venu administrer la confirmation à Saint-Gervais, il m'a été permis d'aborder le vicaire général du diocèse, M. Trumeau, et de lui demander ce que je devais faire de cet amas fort encombrant. Il m'a répondu : — « Rien ne presse... Nous verrons. » J'en suis là... Mon confrère, l'abbé Marcille, de Roquefixade-du-Louvart, croit que, si Monseigneur fait la petite bouche pour recevoir les restes de notre Prieuré, c'est qu'il a trop de livres à la fin des fins. Il paraîtrait que les abbayes de Villemagne et de Cassan, preservées miraculeusement du pillage et de l'incendie, ont suffi à remplir et le séminaire et l'évêché.

« — Et que faites-vous de tant d'ouvrages, parmi lesquels doivent se trouver des trésors?

« — Je n'en fais rien.

« — Vous les avez au moins rangés, classés, étiquetés?...

« — J'en suis incapable... D'ailleurs, l'administration d'une paroisse ne laisse pas autant de loisirs que vous semblez le croire... Vous verrez quand vous serez curé...

« — Moi, curé!

« — Le docteur est convaincu que, prochainement, il vous aura mis en état de redemander du service à Monseigneur.

« — Oui, monsieur l'abbé, j'en suis convaincu, affirma M. Casimir.

« M. Victor n'eut pas un mot : il réfléchissait, les yeux arrêtés sur sa nièce, qui lui sourit gentiment et sourit aussi au médecin, un peu moins entrepris de la langue et de tout le corps.

« — Quel bonheur! quel bonheur! fit-elle en battant des mains.

« — Ma fille bien-aimée! dit M. l'abbé des Ormades, tendant ses deux bras à Mademoiselle et la serrant de tout le demeurant de ses forces.

« Alors Sylviane montra M. Casimir et, de sa petite voix fine, continua en chantant presque :

« — C'est lui tout de même, lui, lui seul, qui vous a mis sur pieds.

« — Oui, oui... Aussi, pour marquer ma reconnaissance à M. Casimir, je lui permets de t'offrir le bras et de te mener faire un petit tour par là sous les ormes, au long de la Vignale...

« — Mais, mon oncle!... se récria-t-elle, le visage rouge comme une assiettée de fraises.

« — J'ai besoin de causer quelques minutes avec M. le curé de Tarrassac... Va, mon enfant.

« Elle ouvrit de nouveau la bouche pour réclamer, je ne suis pas même sûr qu'il n'en sortit pas quelque chose; mais ses paroles se perdirent dans l'éloignement, car M. Casimir l'avait entraînée vers une sente étroite, coudoyant la rivière, et qu'on appelle chez nous « le Sente des Noisetiers », à cause de la profusion des noisetiers penchés sur l'eau.

Vous ne vous imagineriez jamais à quel point ce médecin de Tarrassac, plus raide et plus long qu'une méchante bête entravée, avait été souple et prompt à saisir notre demoiselle des Ormades, à la rouler dans son filet comme à la chasse une jolie perdrix rouge. Un enlèvement, un véritable enlèvement d'amoureux...

— Permettez, Vigneron, M. l'abbé Victor Sylvian avait autorisé cette promenade le long de la Vignale, observa mon oncle.

— La chose la plus ennuyeuse en ceci, c'étaient les rires sans vergogne de M. le curé de Tarrassac. Les oiseaux nichant dans les ormeaux en étaient dérangés, et, j'en suis sûr, M. Victor, les regards au couple des jeunes gens près de disparaître à un coude du chemin, s'en trouvait incommodé.

« Pour moi, une colère sourde me brouillait les intérieurs. Ne tenant plus à mon malaise et à mon envie de me battre avec quelqu'un, j'étais sur le point de galoper vers la Sente des Noisetiers, quand mon maître, qui lisait en moi comme en un livre ouvert, me montra une grosse pierre plate, à dix pas de notre banc, et me dit sans y employer de façons :

« — Jean, va t'asseoir là-bas et ne bouge aucunement : je te réclamerai tout à l'heure pour me ramener. »

XIV.

« LA SENTE DES NOISETIERS ».

— Avec M. l'abbé, plus doux qu'un mouton, il n'y avait pas à délibérer lorsqu'il commandait, car alors il se fâchait et ne demandait la permission à âme qui vive pour vous envoyer une gifle. La maladie avait laissé à son caractère, des plus calmes, la vivacité du bon vin, quand, après vendanges, il fait sauter la bonde.

« Sans répliquer ni ceci ni cela, je m'accroupis sur la pierre indiquée, de fort méchante humeur, vous entendez bien. Heureusement, la place se trouvait à quatre enjambées du banc, sur lequel demeuraient penchés l'un vers l'autre et mon maître et M. Juste Galinier. D'ordinaire, on a l'ouïe fine aux Cévennes, où la neige fait le silence des mois durant; mais, dans notre montagne de l'Espinouze, les gens, habitués à surveiller les bergeries sans cesse menacées par le loup de Tirebosc, entendraient marcher une fourmi dans un placard. Ajoutez à cela qu'à cette époque de ma dix-septième année, tout était neuf chez moi de la pointe des orteils à la cime des cheveux, et que mes oreilles, plus acutées que les aiguilles de Philomène Lauras, ne laissaient rien échapper. Donc, M. l'abbé Victor et M. le curé de Tarrassac avaient beau souffler doucement tout comme s'ils se confessaient de personne à personne, je ne perdais pas un mot.

« — Moi, curé! moi, curé! répétait mon maître sans se lasser.

« — Je vous l'assure, vous rentrerez dans le service actif de l'Église, murmurait l'autre.

« — Jamais, non, jamais!

« — Monseigneur ne saurait oublier longtemps un sujet tel que vous.

« — Vous vous trompez, mon ami : je suis la branche morte de l'Évangile, qui ne peut plus porter de fruit et qu'il faut jeter au feu.

« — Alors, quand vous allez vous trouver valide, si Monseigneur vous offre un nouveau poste, vous le refuserez?

« — D'abord, je ne me fais pas d'illusion sur un relèvement prochain. Mais Dieu seconderait-il les efforts de M. Casimir et me rendrait-il la santé d'autrefois, que je ne m'éloignerais pas des Ormades.

« — Mlle Élise, sans doute?...

« — Comment la laisser seule ici et comment l'emmener?

« — Elle ne vivrait pas sans vous, et vous ne vivriez pas sans elle...

« — Je veux qu'elle vive!... J'ai promis à mon pauvre frère d'être le père de Sylviane; or le devoir d'un père est de ne jamais abandonner ses enfants...

« — Certainement...

« M. Juste Galinier demeura coi. M. Victor le considérait d'un œil attentif, curieux. Tout d'un coup, M. le curé de Tarrassac, revenu à sa gaieté habituelle, éclata de rire :

« — Ah! ah! fit-il, ne s'occupant en aucune façon de moi — ah! ah!...

« — Que signifie?...

« — Écoutez donc, mon ami, on a vu des jeunes filles se marier, et... un jour... Mlle Élise...

« — Ce jour-là, s'il doit arriver jamais, je prierai Dieu...

« A son tour, il s'arrêta. Puis, après une minute, ayant sans doute remarqué mes deux oreilles étirées à toute force sous les ailes de mon chapeau :

« — Jean! me cria-t-il en manière de reproche.

« Et, s'adressant à M. Juste :

« — Du reste, mon ami, ne me plaignez pas trop si, dans l'avenir, vous ne me voyez ni vicaire ni curé. Le service des paroisses n'est pas le seul moyen que nous ayons de nous rendre utiles à l'Église; il en existe beaucoup d'autres...

« — Par exemple?...

« — Par exemple, écrire des livres... Que penseriez-vous, je suppose, d'une histoire des Minimes de Tarrassac-le-Haut?

« — Une histoire des Minimes de Tarrassac-le-Haut? répéta-t-il de l'air d'un homme qui a mal entendu.

« — Vous ne pouvez ignorer ce que rapportent de notre Prieuré les Pères bénédictins... »

Jean Vigneron, pris de court sur sa chaise des Bassac, comme l'avaient été M. l'abbé Victor et M. Juste Galinier sur leur banc aux bords de la Vignale, se tut, les yeux au plafond.

— Ma foi, tant pis! dit-il, je passe... Faites excuse, monsieur Fulcran, si je ne me souviens pas de tout. Je les savais, les noms de ces Pères bénédictins, car j'ai assez souvent manié leurs gros livres, où M. l'abbé copiait des pages...

— Vous rappelez-vous au moins les titres de ces gros livres? demanda mon oncle.

Le garde champêtre réfléchit. Puis, se logeant le front dans les deux mains :

— Rien, rien; depuis les temps anciens des Ormades, ces noms sont partis de ma tête avec des cheveux et des cheveux à n'en plus finir... Tout de même, en y repensant, il me semble lire sur la première page : *Histoire du... du Languedoc...*

— Par les Pères bénédictins Dom de Vic et Dom Vaissettes! cria mon oncle.

— Vous avez mis la main dessus...

— Et que répondit M. le curé de Tarrassac à M. l'abbé Sylvian?

— Il rit plus fort qu'il n'avait ri, puis avoua que, sauf son bréviaire, il ne lisait rien dans sa cure, à cause des visites à ses malades, à ses confrères, à cause des soins à donner à sa basse-cour, pleine comme une ruche, et de l'étrille à passer sur « Mathô », le cheval de M. Casimir...

« — Moi, poursuivit mon maître, je lis et j'écris avec délices, et, puisque ma nièce orpheline, plus que la goutte, va m'enfermer aux Ormades pour la fin de mes jours, j'ai dans l'idée de m'appliquer à un ouvrage...

« — A l'histoire des Minimes de Tarrassac?

« — Je possède quelques documents déjà; à n'en pas douter, vous en possédez vous-même beaucoup dans cet énorme tas de livres que refuse l'évêché; puis, votre neveu, appelé journellement dans les ménages de la montagne, m'a promis de faire pour moi la chasse aux vieux papiers...

« — Vous voyez, il vous annonçait tout à l'heure une trouvaille précieuse.

« — Il est l'obligeance même.

« — Il vous aime tant que, si vous lui demandiez la lune, il volerait vous la chercher.

« — De mon côté, je vous assure...

« — Quand il entame le chapitre de vos louanges, impossible de l'arrêter.

« — Je suis loin de mériter...

« — Il rêve de vous, tant vous vous êtes emparé de lui... C'est à me rendre jaloux, vraiment... Nos chambres se touchent et, cette nuit, dans son sommeil, je l'entendais répéter : « — Oui, je guérirai M. l'abbé Sylvian! oui, je le guérirai!... »

« — Cher et bon docteur!

« — Quand je pense, cependant, qu'il dépendrait de vous de rendre mon neveu le plus heureux des hommes, heureux comme on ne l'est guère ici-bas, comme on l'est seulement au paradis!

« Il me serait difficile de vous renseigner là-dessus : le fait est que, sans que j'eusse vu la chose clairement et sans que M. l'abbé Victor y eût pris garde, M. Juste, à force de glisser sur le banc, de serrer toujours mon maître de plus près, avait fini par lui passer un de ses bras sur les épaules et par le tenir embrassé. Puis il lui chuchotait des mots à l'oreille. — Quels mots? Je ne sais pas. — Ma curiosité d'entendre fut si terrible que, sentant des charbons vifs me brûler par tout le corps, je ne fus pas maître de rester en place, et je lançai trois pas en avant.

« — Chut! souffla M. Victor à M. Galinier.

« Il vint à moi. Malgré ma désobéissance, il me dit amiteusement :

« — Jean, rentre aux Ormades. M. le curé me reconduira. Tu préviendras Catherine de mettre quatre couverts.

« Honteux d'être pris en faute, je courbai la tête pour cacher mon visage qui me démangeait, que dévorait quasiment une fourmilière affamée; puis, sans que mes lèvres eussent laissé passer un son, plus vite qu'un cheval échappé, je m'encourus devers la métairie. Quels sauts, Dieu du ciel! Quels sauts!...

« Eh bien, pendant que moi je file en droiture du côté des Ormades, il se passe de jolies choses, allez, dans la Sente des Noisetiers! Si M. l'abbé Victor savait ça! Mais il reste là-bas sur le banc, et M. Juste, qui s'est jeté sur lui comme un affamé sur une écuellée de soupe, à la distance où je me trouve a l'air de l'embrasser, de le rembrasser sans fin. — Ces gens de Tarrassac-le-Haut, quand nous débarrasseront-ils le plancher?

« Mais puisque je surprends Sylviane et M. Casimir en grande conversation, occupons-nous d'eux, s'il vous plaît...

« Je rentre donc à la métairie pour obéir à mon maître, peu commode ce jour-là. Tout d'un coup, j'entends de petits bruits derrière les noisetiers de la

Vignale. On croirait, je vous le jure, des gazouillis entre oiseaux parmi les branchettes. Mais non, ce sont des paroles, de véritables paroles humaines. Après l'oreille braquée, je braque l'œil. Mais des viornes feuillues grimpent au long des noisetiers et forment devant moi une muraille épaisse qui m'empêche de distinguer. Je me grandis sur la pointe des sabots et fouille les rares éclaircies des arbustes entremêlés. Je vois des morceaux de rivière par ces éclaircies, mais je ne vois ni Mademoiselle ni le médecin. Ils sont par là ce néanmoins, car, il y a une minute, la voix de fauvette de Sylviane est partie du milieu des viornes et des noisetiers. Je ne bouge, j'attends, j'épie, je suis à l'espère de mon gibier.

« *Passionnément!*

« Ce mot, que j'ai happé au vol parmi les feuillages, comme un martinet happe un moucheron sur l'eau de la Vignale, sort de la bouche de Mademoiselle. Elle seule possède ces notes claires dans le gosier. Quelle envie est la mienne d'écarter les ramures plus flexibles, à la prime, que des osiers, et de tomber dans la sente au milieu de mes tourtereaux. Mais je n'ose. Je ne sais pas pourquoi mes deux jambes, mal à l'aise, tremblent dans mon pantalon.

« *Pas du tout!*

« Encore Sylviane qui a prononcé : « Pas du tout!... » Est-ce que ce Casimir Galinier, de Tarrassac, rouge de visage et de cheveux comme un démon tisonnant au brasier de l'enfer, lui aurait demandé quelque chose qu'elle ne veut pas lui donner? Cette idée ne m'est pas entrée dans la tête, où elle s'est enfoncée en me la trouant, car elle me fait mal, que j'ai fait un bond sur l'herbe pour courir au secours de notre demoiselle des Ormades, peut-être en danger d'être mise à mal par ce médecin, plus fort qu'un Turc. Mais, à cette seconde même, un coup de vent ouvre un large trou dans les viornes, et je vois mes galantins aussi nettement que je vous vois... »

— Ils ne font rien de mal, au moins? interroge notre Prudence, très préoccupée.

— Je ne sais pas, vraiment...

— Dans le cas où vous auriez découvert quoi que ce soit de suspect, insiste mon oncle, n'oubliez pas la présence de mon neveu à cette table et glissez rapidement.

— Mon Dieu, ils sont plantés l'un vis-à-vis de l'autre. Certainement, Mademoiselle n'est pas exposée avec M. Casimir, car, encore qu'il soit seul avec elle, en un endroit écarté, enfeuillé de saules, de figuiers sauvages, de sureaux, à un pli perdu de la Vignale, il ne paraît ni plus hardi ni plus délibéré que là-bas près du banc. Par exemple, il regarde Sylviane de tous ses yeux, qui me semblent plus grands ici que je ne les ai vus aux Ormades ou à Tarrassac. Ses deux mains, immobiles d'ailleurs, sont embarrassées de bouquets faits avec des fleurettes ramassées par là. Il y a des brins d'herbe parmi les violettes, les grappes de lilas, ce qui prouve que tout cela a été cueilli avec trop de hâte, sans se donner le temps de choisir.

« Sylviane s'amuse. Droite au bord de l'eau, où je la vois s'allonger plus mince, plus longue que je ne la connais, à tous moments, dans l'un des bouquets de M. Casimir, elle prend une marguerite, la porte à ses lèvres, puis se met à l'effeuiller avec des gestes, des mines qui la font très mignonne, elle déjà aussi jolie que le jour... La Vignale entraîne les marguerites, les lilas, les feuilles détachées une à une, et Sylviane, en joie, sous les viornes, les noisetiers, les figuiers sauvages, a des éclats de rire aussi francs, aussi ronds, aussi étendus que le chant d'un loriot dans les hautes châtaigneraies du Marcou...

« — Eh bien? eh bien? crie quelqu'un derrière moi.

« Ciel! M. l'abbé Victor au bras de M. Juste Galinier. Vous êtes sûrs et certains, je pense, que j'ai dégourdi mes membres sans demander à ces messieurs quelle heure il était à l'horloge de Tarrassac.

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

LE ROMAN D'UN SOCIALISTE ALLEMAND (1)

D'après les « Mémoires d'Hélène de Rakowitza » et la « Mort de Lassalle », par W. Kutschbach.

Hélène arrive à Genève, chez ses parents, et elle les trouve dans la joie. Une de ses sœurs vient de se fiancer au noble comte Keyserlingk!

La mère, ravie de cette flatteuse alliance, conte son bonheur à Hélène, pour laquelle elle souhaite une aussi brillante union. La jeune fille croit opportun de profiter de l'effusion maternelle, et elle lui nomme sans ambages le beau-frère qu'elle destine au noble comte fiancé!

Le nom de Lassalle produit sur cette mère radieuse l'effet de l'apparition de la tête de Méduse!

Saisie d'horreur, elle court appeler son mari à la rescousse, et celui-ci, entrant comme un ouragan, s'écrie d'une voix tremblante de colère :

— Qu'est-ce que me raconte ta mère? Quelle est cette histoire insensée avec ce coquin, avec ce Lassalle?

La catastrophe était là! subitement, sans transition, et elle me trouvait seule, non préparée, et (qu'on ne l'oublie pas!) semblable à un enfant sans volonté.

Pourtant je fis une énergique résistance. Je dis ce que j'avais à dire, tremblant dans mon cœur, mais extérieurement calme et ferme, et je conclus par cette explication :

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

— Si douloureux que ce soit pour moi de vous irriter, j'épouserai Lassalle!

Mon père me regarda, furieux, et dit seulement :

— Nous verrons bien cela! Jusque-là, tu ne quitteras pas la maison.

Et mes deux parents sortirent ensemble.

A peine Hélène est-elle seule qu'elle écrit à Lassalle, et lui fait part de la violente résistance qu'elle a rencontrée. Elle fait porter sa lettre par la fidèle Thérèse.

Mais à peine l'émissaire est-il parti que M. de Dönniges revient, seul cette fois, et en proie à une colère toujours croissante. Il a demandé des renseignements à un de ses parents, le docteur Arndt, et celui-ci lui a raconté sur Lassalle des histoires de femmes « à faire dresser les cheveux sur la tête »!

Le père vient bien vite conter à sa fille ces renseignements qu'il juge de nature à l'impressionner, et, comme elle lui répond que tout cela la regarde, et qu'elle aime Lassalle tel qu'il est, sa rage ne connaît plus de bornes :

— Mais songe donc, s'écrie-t-il, que même si un tel mariage était possible, si je le tolérais (ce qui est en dehors de toute possibilité), tu serais rejetée hors de la société dans laquelle tu es habituée à vivre, dans laquelle tu as le droit de vivre! Songe qu'aucune créature convenable ne pourrait te fréquenter, que tu n'aurais pour entourage que des femmes semblables à la comtesse de Hatzfeld!

Ce discours met Hélène hors des gonds. Elle défend vivement Lassalle, la comtesse « qu'elle considère comme sa seconde mère ».

Elle se plaint amèrement qu'on refuse d'entrer en relations avec un homme de mérite, avec un homme qu'elle aime, et elle conclut par la menace de se marier sans le consentement paternel.

La scène finit de la façon la plus violente. Dönniges maudit sa fille, maudit le jour où elle est née, déclare qu'elle n'est plus son enfant, qu'il rompt toutes relations avec elle, et la laisse désespérée, tout en larmes.

Après avoir pleuré quelques instants, Hélène prend un parti; parti violent sans doute, mais explicable, sinon excusable, de la part d'une fille éperdument amoureuse. Elle a acquis la certitude de n'obtenir jamais le consentement de ses parents : soit! elle s'en passera!

Elle prend une valise, un peu d'argent, sort sans être aperçue de la maison de son père, et se dirige vers la pension Bovet où Lassalle vient d'arriver.

— C'est maintenant, lui dit-elle en substance, le moment de prendre le parti extrême que j'avais repoussé jusqu'ici : je suis ta femme, ta chose, partons au plus vite tous les deux!

Mais il se produit alors dans l'esprit de Lassalle un revirement des plus curieux.

En apprenant la façon violente, méprisante dont on a repoussé l'idée d'une alliance avec lui, son orgueil blessé se cabre de telle sorte qu'il l'emporte à ce moment sur l'amour. Il n'a pas un mot de pitié, de tendresse, pour la jeune fille repoussée, maudite par ses parents à cause de lui, qui vient se jeter dans ses bras avec tant d'abandon et de confiance. Il lui reproche durement la maladresse de l'aveu fait prématurément à sa mère :

— Tu m'as désobéi, lui dit-il avec colère, et à cause de cela tu as tout gâté! — Non, à présent, je ne veux plus d'enlèvement! — Qui suis-je donc, pour me laisser éconduire comme un jeune niais?

Il faudra qu'ils me donnent leur enfant *librement!* je saurai bien les y contraindre! Je ne te prendrai, pour t'amener dans ma maison, que des mains de tes parents! J'ai eu jusqu'à présent assez de force pour surmonter tous les obstacles, je viendrai bien encore à bout de celui-là!

En vain Hélène le supplie, lui affirme que ses parents ne céderont jamais, qu'il ne les a pas vus, qu'il ne se rend pas compte de leur résistance... Lassalle reste inflexible; et cette révolte d'amour-propre, cet entêtement de joueur habitué au gain, vont le conduire à des démarches qui lui feront perdre à jamais la femme qu'il aime, et qui amèneront le duel tragique où il trouvera la mort.

Ce moment-là, dit avec raison Hélène, décida de notre destin.

— Je vais télégraphier, dit Lassalle, à ma mère, à ma sœur et à la comtesse, et tu resteras près d'elles jusqu'à notre mariage... D'ici à leur arrivée, il faut que tu ailles chez une amie...

Et il expose un plan assez embrouillé : il fera venir de Berlin Holthoff et des amis... On fera, s'il le faut, des « actes respectueux »...

Hélène écoute, abattue et consternée, lorsque arrive en toute hâte la fidèle Thérèse :

— Au nom de tous les saints, s'écrie-t-elle, partez vite! On vous cherche, votre père est furieux, il a déjà fait mettre la police sur pied! J'ai une voiture, il y a un train dans un quart d'heure, vous pouvez encore arriver à temps!

Hélène a un espoir, elle regarde Lassalle... Mais celui-ci s'entête dans sa résolution :

— Utilisons la voiture pour te conduire chez une amie. Nomme-moi celle sur qui tu peux le plus compter?

Hélène nomme Mme R... Lassalle monte en voiture avec la jeune fille et la conduit à l'adresse indiquée.

Mme R... reçoit les amoureux, se déclare prête à les protéger. Mais à peine les a-t-elle installés dans son appartement, qu'on annonce Mme de Dönniges et sa fille Marguerite (la fiancée du comte Keyserlingk).

Un peu effrayée, Mme R... conseille aux jeunes gens de

ne pas se montrer; elle dira qu'elle n'a pas entendu parler d'eux. Mais Lassalle veut aller jusqu'au bout de son idée :

— Descendons voir ta mère, c'est le ciel qui l'envoie!

Ils descendent, et dans le salon de Mme R... se passe une scène si extraordinaire qu'il faut la transcrire littéralement.

Aussitôt qu'elle aperçoit les jeunes gens, Mme de Dönniges s'écrie :

— Je ne veux pas supporter cet homme en ma présence! Dehors avec lui!

Lassalle s'approcha d'elle avec une véritable dignité, l'assura de son respect pour elle, de son amour pour moi, et demanda enfin :

— Dites-moi, au nom de Dieu, ce que vous avez contre moi?

Elle lui tourna le dos et cria :

— Je n'ai aucun compte à vous rendre là-dessus! Mais mon mari saura vous le montrer! Vous vous en irez par force! Et maintenant, loin d'ici! loin de mes yeux!

J'étais indignée. Je m'approchai de Lassalle, et mettant la main sur son bras je dis :

— Viens, allons-nous-en! Je ne puis supporter qu'on te parle ainsi! Personne ne doit te traiter de la sorte en ma présence!

Mais Lassalle pressa ma main et dit tranquillement et poliment à ma mère :

— Dites et faites ce que vous voudrez, madame, vous ne pouvez pas m'irriter. Je verrai toujours en vous, en toutes circonstances, la mère d'Hélène, je ne l'oublierai jamais, et je ne me laisserai jamais entraîner à une parole violente!

Au lieu d'être apaisée par ces mots, la femme, furieuse, hors d'elle, devint plus violente encore.

Et comme Lassalle lui disait qu'il voulait aller tout de suite chez mon père, qu'il savait un homme raisonnable, pour s'entendre avec lui tranquillement, elle s'écria grossièrement :

— Mon mari ne vous recevra pas! il vous fera jeter dehors par les domestiques!

— Il ne fera pas cela, répliqua Lassalle tranquillement, je ne suis pas un homme qu'on jette dehors! Mais si je ne puis proposer au père d'Hélène un semblable essai pour nous apprécier, alors je lui écrirai.

— Il vous renverra votre lettre non décachetée!

— S'il fait cela, alors, à ce moment, madame, ma patience sera aussi épuisée, et nous serons en droit de nous aider nous-mêmes, puisqu'on nous y aura forcés!

Elle répondit ironiquement :

— Vous l'avez bien déjà fait! Vous avez entraîné ma fille à une démarche inouïe! Elle a quitté la maison paternelle et refuse de revenir! Vous êtes un monstre, vous m'avez volé mon enfant!

Alors je m'interposai :

— Il n'a pas fait cela! Je suis partie parce que je voyais votre dureté, parce que je voulais me soustraire aux menaces et aux malédictions de papa, et parce que je me considérais comme lui appartenant... comme l'appartenant! Et je ne veux pas revenir à vous, parce que vous avez violemment détruit l'amour que je vous portais!

J'étais terriblement hors de moi! Tout mon être s'élançait, loin de la mauvaise mère, vers celui que j'aimais de nouveau avec toute la passion, toute l'ardeur imaginables.

Mais il éteignit de nouveau cette ardeur, et lui fit faire place à la plus froide sensation quand il dit tranquillement et en souriant :

— Vous croyez que je vous ai volé votre enfant, madame? Vous allez voir combien vous avez tort! Hélène, ferais-tu quoi que ce soit pour moi? N'y a-t-il aucun sacrifice qui, en mon nom, te paraisse trop dur? Es-tu prête, sur un signe de moi, à me suivre ou à faire ce que je te demanderai?

— Sûrement, répondis-je sans hésiter, mais le cœur plein d'angoisse. Je ferai tout ce que tu veux, je suis prête à te suivre à l'instant. Demande quoi que ce soit... Seulement, ne me demande pas de revenir avec les miens!

— Et c'est justement cela que je te demande! Et comme le plus grand sacrifice que tu puisses faire pour moi! Le feras-tu? Veux-tu?

— Si vraiment tu le demandes, si tu peux le demander... oui! Mais réfléchis à ce que tu fais! Cela me coûte terriblement. Ne me fais pas retourner avec eux... j'en tremble!

— Tu le feras pour moi! dit-il fermement. Et maintenant, madame, je vous rends votre enfant! — Écoutez! moi qui pouvais faire de votre fille ce que je voulais, je vous l'ai rendue!... pour peu de temps, il est vrai. Elle va avec vous, seulement parce que je le veux : ne l'oubliez jamais! Et maintenant, adieu!

Alors il se tourna vers moi, me prit dans ses bras, et me tenant sur son cœur :

— Adieu, maintenant, pour peu de temps! Je n'oublierai jamais ce que tu fais aujourd'hui pour moi, ce retour dans la maison détestée de tes parents. Je ne pourrai jamais assez t'en remercier! Je ne demande pas plus à ta volonté, à ta fermeté, je sais que cela est un effort infini! Tout le reste est maintenant mon affaire. Ne te laisse pas maltraiter, mais fais ce qu'on exigera de toi. Je saurai tout ce qu'ils entreprendront, et au moindre tort de leur part, je viens te prendre immédiatement! Pense à cela, et ne sois pas malheureuse : ils ne te garderont pas longtemps! Soumets-toi patiemment pendant quelque temps à leur volonté, la mienne est la plus forte, nous vaincrons! — Et maintenant, adieu, pour peu de temps!

Un baiser, un serrement de main, il partit... et je ne l'ai plus jamais revu!

Il est vraiment bien difficile de s'expliquer les motifs de l'attitude de Lassalle dans la scène que nous venons de transcrire!

Au moment où le langage de Mme de Dönniges devait l'éclairer sur la fureur que son nom seul avait provoquée, au moment où il devait comprendre, à moins d'un extraordinaire aveuglement, qu'il n'obtiendrait jamais un consentement de ces gens exaspérés, il leur remet Hélène entre les mains, l'exposant à de cruelles représailles! Et cela, sans avoir conçu le moindre plan de bataille, car nous le voyons, dès le lendemain, désemparé, battant les buissons, appelant tout le monde à son aide, frappé comme d'un malheur inattendu de la séquestration d'Hélène, avec laquelle, naturellement, on lui rend toute communication impossible. Quel motif l'a donc poussé, quand il était maître du champ de bataille, à livrer ainsi sa forteresse?

Tout simplement, à notre avis, une sorte d'inspiration théâtrale, de conception subite de la « scène à faire ».

Il s'est trouvé beau, disant à Mme de Dönniges : « Votre

fille est en mon pouvoir, je vous la rends!...» Et il a compté sans doute que la famille, subjuguée par cette grandiose attitude, tomberait à ses pieds ; que tout le monde s'embrasserait en pleurant comme à la fin des comédies de Sedaine.

C'était une singulière faute de psychologie !

Rien, en effet, n'aurait pu vaincre la résistance solidement motivée des Dönniges, mais, à coup sûr, cette générosité méprisante ne pouvait que les irriter davantage. La suite le prouve bien :

Un quart d'heure après le départ de Lassalle, dit Hélène, la porte s'ouvrit, et mon père se précipita dans la chambre. *Sans chapeau, un couteau de chasse à la main* (!), la première arme probablement qu'il avait trouvée à sa portée, il arrivait en toute hâte pour me ramener de force!... Il se répandait en expressions violentes contre Lassalle, contre moi, contre Mme R... J'étais devant lui, tremblante, et je dis tout bas : — Calmez-vous! je ferai ce que tu voudras! — Certes, tu le feras, toi...(ici il me lança une brutale injure) et non pas parce que toi ou ton propre amoureux, la canaille juive, l'avez décidé ainsi ! mais parce que je le dis ! Je saurai bien te ramener au respect de ma volonté!

En même temps il me saisit *par les cheveux*, me poussa, me traîna, par le bras, par la chevelure, par où il put m'empoigner, et me traîna ainsi *à travers la rue*, jusque dans notre maison ! — Et j'ai vu, plus tard, mes parents s'étonner du scandale causé par une semblable chose!

Certes, on s'explique facilement ce scandale, et une telle conduite paraît stupéfiante de la part d'un homme du monde, et à plus forte raison de la part d'un haut fonctionnaire qui aurait dû se sentir obligé plus que tout autre à de la réserve et à de la dignité.

Mais, comme le dit très bien Hélène, toutes les personnes qui ont été mêlées à l'épilogue de ce drame semblent avoir été possédées de je ne sais quel esprit de démence.

A partir de la scène publique que nous venons de raconter, nous allons nager dans l'invraisemblable, l'absurde, l'incohérent. Nos héros, leurs familles, leurs amis, leurs ennemis, vont lutter de démarches insensées, d'injures homériques, d'éloquence dramatique et de potins de concierge d'un tel caractère d'invraisemblance, que nous sommes obligé de rappeler et de certifier qu'en dehors du volume des Mémoires, nous tirons tous nos renseignements de la publication faite par Kutschbach sur des lettres originales, lettres dont l'authenticité n'a jamais été mise en doute! Il nous faut d'abord, avant de faire à cette publication les emprunts nécessaires à l'intelligence de notre petit drame, en finir en quelques mots avec les Mémoires d'Hélène de Rakowitza.

Au point où nous sommes, il ne reste que quelques pages, qui narrent rapidement, et d'une façon assez obscure, ce que notre héroïne sait ou prétend savoir des événements qui ont précédé la mort du grand homme.

Hélène raconte qu'elle a été, aussitôt rentrée dans la maison paternelle, enfermée dans sa chambre, étroitement séquestrée, privée de toute lettre, de toute communication avec l'extérieur.

Elle ne voyait personne, recevait sa nourriture de serviteurs muets, n'entendait d'autre voix que celle de son paternel geôlier, M. de Dönniges, qui venait chaque soir lui demander « si elle se soumettait»!... Et chaque soir elle répondait : « J'épouserai Lassalle. » Après quelques jours, elle obtenait de voir ses frères, ses sœurs qu'elle aimait tendrement ; et tous venaient pleurer auprès d'elle, et lui dire que sa folie obstinée allait obliger son père à quitter le service de l'État; allait fermer toute carrière à ses frères, qui se verraient exclus de l'armée et de la diplomatie; allait empêcher ses sœurs de trouver un mari « dans leur sphère »... Et après que cette persécution par la douceur et la violence avait duré un temps très long, Hélène apprenait que Lassalle avait quitté Genève ; elle se croyait abandonnée!

Comment s'étonner si, après de semblables épreuves (dont elle ne peut nous fixer la durée précise, toutes les dates s'étant miraculeusement envolées de sa mémoire), comment s'étonner qu'elle se soit, à la fin, soumise, qu'elle ait consenti à écrire, sous la dictée de son père, des lettres de rupture, qu'elle ait même tenu, devant témoins et par ses ordres, des propos de nature à faire croire qu'elle renonçait à Lassalle librement, qu'elle revenait par amour à son premier fiancé Yanko de Rakowitza?

La pauvre enfant avait été contrainte à ces démarches par la ruse et la violence; elle s'était soumise la mort dans l'âme, après une énergique résistance!

Tel est, sauf des détails sur lesquels nous reviendrons, le résumé du récit d'Hélène.

Par malheur, les dates mêmes qu'elle omet de nous signaler donnent à son explication des faits le plus formel démenti.

En effet, la fuite de la jeune fille hors de la maison paternelle, et son retour après la scène violente que nous avons racontée, avait eu lieu le 3 *août*.

Or, c'est le 18 du même mois, soit quinze jours après cette orageuse journée, qu'Hélène remettait de ses propres mains au colonel Rustow, ami et mandataire de Lassalle, la lettre ci-après, en lui affirmant de vive voix et en termes précis que ladite lettre renfermait l'expression de sa libre volonté :

Honoré Monsieur Lassalle,

Après m'être profondément repentie de la démarche que j'avais faite, après m'être réconciliée avec mon fiancé M. Yanko de Rakowitza dont j'ai obtenu de nouveau l'amour et le pardon, après avoir fait connaître (ces sentiments nouveaux) à votre avoué, M. Holthoff, à Berlin... je vous déclare librement et avec une profonde conviction qu'il ne peut pas être question de mariage entre nous, que je re-

nonce à vous sous tous les rapports, et que je suis décidée à vouer à mon fiancé, M. Yanko de Rakowitza, éternel amour et fidélité...

En lisant cette lettre, que sa date si rapprochée du 3 août rend réellement inconcevable, on se sent tenté d'adopter la version d'Hélène, de croire que ces lignes ont été arrachées par quelque violence.

Mais une seconde épreuve est tentée le 26 *août*. Le colonel Rustow et le docteur Haenle ont une conférence avec Hélène, et voici l'exacte traduction d'une sorte de procès-verbal signé par ces messieurs après leur entrevue :

Mlle de Dönniges nous apparut en pleine liberté d'esprit; elle montrait plutôt une froide ironie et une gaieté factice que les traces d'un combat intérieur. Rustow lui exposa avec calme et netteté les raisons pour lesquelles M. Lassalle désirait avoir un entretien de deux heures, soit avec elle seule, soit en présence d'un tiers que les convenances exigeaient peut-être, mais qui n'empêcherait pas la liberté de la conversation.

Elle refusa, et à d'autres représentations elle répliqua :

— A quoi bon cela? Je sais ce qu'il veut, je suis rassasiée de cette affaire!

Et comme on lui rappelait ses serments, elle dit en se moquant :

— Des serments! Je ne jure jamais!

Et sur la remarque que ces réponses étaient dans la plus *rude contradiction* avec les démarches si inusitées qu'elle avait faites vis-à-vis de Lassalle, et particulièrement avec sa démarche à la pension Bovet, elle répondit légèrement :

— Oui, c'est vrai! mais j'ai fait cela dans le premier moment!

A la fin, Rustow lui représenta que son refus de voir Lassalle pouvait laisser croire qu'elle craignait d'être ramenée par lui à ses premiers sentiments.

Elle nia cela, et dit que cet entretien était « tout à fait inutile ».

Et comme le docteur Haenle lui représentait qu'il ne serait pas nécessaire que la conversation durât deux heures pleines, et que si elle parlait à Lassalle dans le même sens qu'à nous, il briserait certainement plus tôt l'entretien, elle dit en riant :

— Lassalle aime à parler et parle beaucoup : les deux heures suffiraient à peine!

De telles paroles, une telle attitude de la part d'une femme « coquettement parée, vêtue d'une robe à manches de tulle transparent, jouant en parlant avec des bracelets », peuvent difficilement être attribuées à la contrainte, et force nous est bien d'admettre un changement à vue dans les sentiments de notre capricieuse héroïne! D'ailleurs, sa conduite ultérieure, son mariage, moins de six mois après la mort de Lassalle, avec Rakowitza, son meurtrier, semble donner une grande force aux récits qui nous la représentent amoureuse de Yanko presque aussitôt après sa séparation de Lassalle.

L'acte de vertu (ou de maladresse) par lequel celui-ci l'avait reconduite à ses parents l'avait sans doute singulièrement refroidie, et elle ne s'était plus senti le courage de lutter contre la volonté si arrêtée de sa famille.

Elle avait eu sans doute un moment de chagrin, mais l'arrivée de Yanko l'avait bien vite dissipé; car des voisins, une femme de chambre, ont affirmé avoir vu, très peu de jours après les événements du 3 août, la jeune fille se promener dans le jardin paternel, tendrement enlacée au jeune prince tartare.

Et pendant ce temps, notre pauvre héros, Lassalle, en proie à toutes les furies de l'amour déçu, de l'amour-propre blessé, remuait ciel et terre, appelait tous ses amis à la rescousse pour forcer la porte des Dönniges, et parvenir jusqu'à celle qu'il ne pouvait cesser de croire fidèle!

*
* *

C'est un spectacle incroyable, ridicule et émouvant, que celui de l'agitation forcenée, de la fièvre incessante dans laquelle vit le pauvre Lassalle depuis la journée du 3 août jusqu'à celle du 27, où il reçoit sa blessure mortelle. Il écrit vingt lettres par jour, lance des dépêches à tous les points de l'horizon, met en campagne tous ceux qu'il suppose pouvoir de près ou de loin faire agir quelque influence auprès des Dönniges; il écrit à Hélène des lettres de quinze pages, désespérées, passionnées, injurieuses, où l'amour-propre blessé l'emporte certainement sur la tendresse, mais où le cri de douleur est si violent, si sincère, qu'on se sent malgré tout remué.

Il y a d'ailleurs dans ce désespoir de notre grand homme quelque chose de plus curieux, de plus dramatique même, qu'une vulgaire plainte d'amour.

Il y a l'étonnement, une sorte d'effroi de l'homme d'action et d'énergie qui a jusqu'alors marché glorieux, franchissant les obstacles sans peine, confiant dans sa vigueur physique et morale, et qui se trouve brusquement arrêté par le mur devant lequel il se brisera. Il est pris d'une terreur superstitieuse : « Je sens que si cette affaire ne réussit pas, je resterai brisé pour toujours! »

Puis des rages l'emportent, quelque chose de cette démence que Jupiter inspire à ceux qu'il veut perdre; il voit rouge devant l'obstacle, lance l'injure, la menace, court à la mort follement, aveuglément.

Et toute la correspondance de ces vingt-quatre jours de fièvre, tous les plans stratégiques de cette ridicule bataille contre le moulin à vent d'une infidélité de jeune écervelée, toutes ces pages irritées, douloureuses, éloquentes, portent, autant que quelque œuvre que ce soit de Ferdinand Lassalle, la marque d'un tempérament d'orateur et d'homme d'action d'une vigueur exceptionnelle; nature violente, impérieuse, entraînante, dont on s'explique facilement l'ascendant sur son parti.

Mais qu'un tempérament de cette trempe se trouve déplacé et malhabile dans une intrigue comme la

nôtre! Son activité stérile le ronge et le consume, sa violence l'entraîne aux plus lourdes maladresses.

Dès le 4 août, il est au désespoir de l'étrange démarche par laquelle il a livré son Hélène à l'ennemi. Il appelle tous ses fidèles à la rescousse. Le colonel Rustow reçoit à Zurich la lettre suivante :

Genève, 4 août.

Rustow! si tu as jamais eu pour moi une étincelle d'amitié, mets-toi à la minute même en route, ne manque pas le premier train et arrive en toute hâte près de moi, à Genève. Il s'agit de me rendre un service tout personnel, mais un service de vie ou de mort.

Pour la première fois, moi qui ai aidé tant de gens, j'ai besoin de l'aide des autres. Puisse le premier auquel je m'adresse ne pas me tourner le dos! — Ce que j'appellerais « me tourner le dos » en cette affaire, ce serait apporter le plus léger retard. Dis aussi à Mme Emma (Emma Hervegh, la femme du poète) qu'elle se tienne prête à partir à l'instant sur une dépêche télégraphique. Très possible que nous ayons besoin d'elle!

Ton F. Lassalle.

Et dans la même journée, le cœur débordant d'angoisse, il écrit à la comtesse de Halzfeld, alors à Wiltbad :

Bonne comtesse,

Je ne puis m'empêcher, bien que je lutte là contre depuis plus de vingt-quatre heures, de venir m'épancher dans le sein de mon meilleur, de mon seul ami. Je suis si malheureux que je pleure, pour la première fois depuis quinze ans. Ce qui par-dessus tout me martyrise, c'est le *crime de ma stupidité!* Comment ai-je pu être assez borné pour ne pas me rendre au désir d'Hélène, pour la livrer à ses parents!

Je devais mettre l'occasion à profit et partir tout de suite avec elle. Maintenant, le malheur est là. Elle subit une séquestration complète et les plus affreux traitements. Je ne sais pas encore si je m'emparerai d'elle par la ruse ou par la force : tout me sera bon. Vous ne savez pas ce qu'elle souffre, la noble créature!

Je me sens tellement « malheureux comme la pierre » que je me crois autorisé à vous prier de venir tout de suite me consoler. Vous seule pouvez savoir ce qu'il faut que je souffre pour que moi, l'homme d'acier, je me torde dans les larmes comme un ver! Je ne sais pas si vous pourrez m'aider, mais vous me consolerez, me calmerez un peu. . .

. . . . . .

Où en suis-je venu! Moi, le conseil et l'aide universel, je suis maintenant sans conseil et sans aide et j'ai besoin des autres! Ma stupidité se dresse devant moi! La morsure de ma conscience me dévore!

Mais si je ne puis, coûte que coûte, à quelque prix que ce soit, réparer mon crime, je veux raser ma tête et me faire moine.

Ah! comtesse, pourquoi n'êtes-vous pas ici!

Genève, 4 août. — Pension Bovet, aux Pâquis, rue Pâquis, 27.

F. Lassalle.

Post-Scriptum. — Ne venez pas encore. A toute minute le théâtre peut changer. Tenez-vous seulement prête à partir, sur une dépêche télégraphique, pour l'endroit que je vous désignerai.

Si je ne viens pas à bout de cette affaire — et j'en doute fort — je suis pour toujours brisé et prêt à tout.

Peut-être encore, bien plus que par la perte de la jeune fille, je suis brisé par ma niaiserie. Si je ne puis en détruire l'effet par la victoire, je me mépriserai moi-même pour toujours.

Dans cette même journée du 4 août, Lassalle recevait la visite du docteur Arndt, cousin d'Hélène, et du comte Keyserlingk, son futur beau-frère. Ces deux messieurs venaient affirmer au socialiste qu'Hélène, se repentant de sa révolte contre l'autorité paternelle, avait formellement renoncé à toute idée de mariage avec lui; et ils apportaient comme preuve le billet suivant :

Les instructions de mon cousin sont absolument conformes à la vérité.

Signé : L'Enfant.

C'est donc le lendemain même de la scène du 3 août, et non pas, comme nous le disait Hélène dans ses Mémoires, après de longs jours de séquestration et de résistance, que la jeune fille avait consenti à signer le renoncement exigé par son père. Elle en avait encore du chagrin, sans doute, mais elle avait déjà cédé.

La lettre suivante, datée du 6 août et adressée par elle à une amie intime, Mme Arson, nous donnera, du reste, une idée assez exacte de son état d'esprit.

La lettre est en français dans l'original, et nous la transcrivons telle quelle, en y respectant les nombreux germanismes :

Samedi, le 6 août 1864.

Ma bonne, ma bien-aimée, je pars, ou plutôt on me part dans quelques heures — hélas! je n'ai plus la force de faire quoi que ce soit! — Nous irons à Évian, et puis à Baix ou Bex, je ne sais pas comment cela s'écrit. Oh! je souffre tellement! Je ne sais rien de mon aigle aimé. — Je ne sais où il est. — O ma chère, c'est à en devenir folle!

Voilà votre note; je garde donc les 30 francs de plus — et vous les retirerez de ces 50 francs qui sont pour moi à la poste de Berne.

Envoyez-moi seulement des bottines, on me les donnera bien; — mais si vous m'écrivez, ne prononcez pas son nom, ne faites pas même une allusion à Lui! Ne me consolez non plus — pour moi, il n'y a plus de consolation — et je sais que vous m'aimez plus que mes parents — oh! et je prie que Dieu vous en récompense!

Je ne sais pas ce qu'on fera de moi; je suis enfermée depuis jeudi matin, et je suis si malheureuse!

Dites toutes mes amitiés à tous les bons amis de là-bas, dites-leur de garder dans leurs nobles cœurs une bonne petite place à votre malheureuse et brisée, mais toute résignée.

Hélène.

Marguerite est fiancée au comte Keyserlingk.

Il est inutile de faire remarquer le ton si singulièrement enfantin, pensionnaire, de cette lettre, écrite en cachette de papa. Mais elle nous montre au moins que la séquestration d'Hélène n'était pas si absolue : que n'écrivait-elle à Lassalle, puisqu'elle pouvait faire partir des lettres incognito?

En réalité, elle est déjà, « l'enfant sans volonté », domptée par la résistance paternelle; elle est désolée, mais « toute résignée ». Le moment est proche où l'arrivée de Yanko la fera toute résignée et toute consolée.

L'attitude de notre Lassalle est bien différente. Il écrit lettres sur lettres, qui ne parviennent pas à sa bien-aimée; il fait surveiller la maison des Dönniges, il essaye même, dit-on, de corrompre des domestiques. Le chargé d'affaires, irrité, fait des démarches auprès du gouvernement confédéré, aux yeux duquel il représente Lassalle comme un « agent provocateur et instrument de Bismarck »! — Puis, enfin, dernier coup pour notre amoureux, Dönniges emmène Hélène à Bex; Lassalle perd pendant quelques jours sa trace!

Donnons un échantillon des innombrables pages écrites par notre héros à la fiancée qui lui échappe :

Hélène! ce que je souffre dépasse toutes les bornes!... Mais de cela nous parlerons une autre fois; maintenant seulement le plus important.

On t'a dit qu'à cause de la qualité d'ambassadeur de ton père tu étais soumise à la loi de Munich. Cela est faux! On t'a trompée. Aussi longtemps que tu es à Genève, tu es, envers et contre tous, majeure à vingt et un ans. Tu peux chaque jour, en plein droit légal, quitter la maison de ton père, où tu es séquestrée. Le seul fait que tu ne peux sortir pour aller chez tes amis, que tu ne peux recevoir des visites et des lettres de qui te plait constitue le fait de séquestration dans le sens légal.

Je t'ai reconduite moi-même à ta mère pour épuiser d'abord tous les moyens de douceur. Ils sont épuisés, et je te somme maintenant d'user de ton droit. Par l'article 372 du Code civil, tu n'es plus tenue à la moindre obéissance vis-à-vis de ton père, et tu es aussi libre que lui.

Pour conquérir ta liberté, tu n'as qu'à m'envoyer une demande écrite, signée de tous tes noms, pour l'avocat Amberny, où tu lui expliqueras :

Que tu veux quitter la maison de ton père, où tu es retenue contre ta volonté... que tu veux prendre un domicile particulier.

Si l'on veut te forcer (à quitter la Suisse), nous utiliserons tout de suite cette occasion pour ta délivrance. Tout dépend seulement de ceci : que tu m'envoies aussi à temps que possible l'ordre écrit, avec signature, d'empêcher ce voyage contraire à ta volonté, et que tu m'indiques en quel lieu et de quelle manière ce départ doit s'effectuer (chemin de fer ou bateau à vapeur, etc.). Alors, avec l'aide de mes amis et des autorités compétentes, je pourrai, à la gare même, t'enlever des bras de ton père...

Tout est préparé pour établir entre toi et moi, ou entre toi et Rustow ou Amberny, une correspondance sûre... Il est impossible que ce que l'on m'a dit soit vrai, que tu aies renoncé à moi. On t'avait faussement persuadée que tu étais mineure, et cette ruse seule a pu t'arracher une telle concession (1). Il est impossible que tu aies parjuré tous tes serments, que tu aies poussé la faiblesse jusqu'à un tel point! Tu n'as pas le droit de briser tous ces nœuds par lesquels nous nous sommes si solidement liés. Tu n'as pas le droit de payer par un si honteux procédé l'excès de délicatesse et de convenance par lequel je t'ai ramenée à la mère. Tu n'as pas le droit de me compromettre, car tu m'as engagé, de ta libre initiative, dans une entreprise dans laquelle je ne me serais jamais lancé sans l'assurance que ta décision était ferme comme un rocher!

Dans la nuit de mercredi à jeudi (du 3 au 4 août), il m'a semblé que j'avais pour la première fois la pleine et entière conscience de mon amour pour toi. Le bonheur avait recouvert ma passion d'une enveloppe de sérénité; mais la souffrance a fait éclater cette écorce, et mon amour a jailli dans sa gigantesque, son effrayante grandeur! Je bénirai la brutalité de tes parents, si je te reconquiers, car ce sont les souffrances infinies qui me consument à cause de toi qui m'ont fait comprendre ce que tu es vraiment pour moi!

Hélène! si tu pouvais m'être infidèle, si, au mépris de tes serments, tu pouvais me renier, tu ne serais pas digne de ce que je souffre pour toi! Rassure-moi par une ligne! L'idée que tu renonces à moi me met aux portes de la folie!... Lesley le dit aussi. Alors, tout ment, et rien, dans ce monde, n'est plus digne de foi! — Hélène, femme aimée à la fureur et avec le supplice du doute, dis-moi, par une ligne, que tu restes ferme et fidèle!

Et c'est chaque jour une lettre, parfois deux lettres de ce style, dont le ton devient de plus en plus angoissé à mesure que le doute devient plus cruel. Et chaque jour également, une ou deux lettres, des dépêches à Rustow, à la comtesse, quand les opérations stratégiques tiennent Lassalle éloigné de ses lieutenants : « J'ai écrit aujourd'hui soixante pages de lettres, » dit-il un certain jour : il est harassé!

Le fait est que dans son affolement notre héros s'adresse à Dieu et à diable : aux ministres, à l'archevêque de Mayence, à Richard Wagner! Il songe même à recourir au roi!

Quel pouvait donc être en cette affaire le rôle de ces grands personnages? Lassalle espérait exercer par eux une pression sur Dönniges et l'amener à un consentement.

Aussi quand le départ d'Hélène rend la présence de Lassalle à Genève momentanément inutile, il part pour Munich, va trouver le ministre des affaires étrangères, le baron von Schrenk, se plaint à lui du scandale causé par les violences de son subordonné Dönniges, et parvient presque, par sa chaude éloquence, à gagner à sa cause le ministre-baron:

— En semblable occurrence, aurait dit celui-ci, je ne vous refuserais pas ma fille.

Aussi, sur les instances du socialiste, le baron de Schrenk, délègue à Genève un avocat, le docteur Hænle, qu'il investit de la mission officieuse d'arranger « à l'aimiable » (*sic*) le différend Lassalle-Dönniges.

Dans le cas où aucun arrangement « aimiable » ne pourrait intervenir, Hænle conseillera à Dönniges (au nom du baron von Schrenk qui lui écrit une lettre en ce sens) de comparaître avec sa fille devant un notaire sur la citation de Lassalle, et là, en présence de l'intéressé et de plusieurs témoins, de laisser la jeune fille déclarer librement sa volonté.

Le docteur Hænle est averti et prêt à partir. Mais le jour même (18 août) où Lassalle vient de remporter

(1) Lassalle fait allusion au billet qui lui a été remis par le docteur Arndt et le comte Keyserlingk.

cette victoire, des dépêches de ses correspondants genevois viennent le rejeter dans les plus cruelles angoisses.

En effet, en l'absence de notre héros, Hélène est revenue à Genève, et ce jour du 18 août, M. de Dönniges a fait mander Rustow. Celui-ci s'est rendu chez le chargé d'affaires; il a vu Hélène, et la jeune fille lui a remis de ses propres mains la lettre de renonciation que nous avons transcrite plus haut. Espérant toucher l'infidèle, Rustow lui a donné une des missives enflammées de son « aigle royal »; mais elle a persisté à déclarer que la lettre de renonciation contenait bien l'expression de sa libre volonté.

Le colonel, après cette entrevue, court au télégraphe et envoie à Lassalle la dépêche ci-dessous :

— Dernière épreuve. Tout à fait mauvaise. J'ai une lettre d'Henri pour toi. Où l'envoyer?

RUSTOW.

Dans le langage conventionnel de nos conspirateurs, Henri, c'est Hélène; Lassalle, Julian; la comtesse de Hatzfeld, Sophie; la femme de chambre d'Hélène, Bradamante.

En réponse à la désolante dépêche de Rustow, Lassalle télégraphie :

La lettre tout à fait mauvaise d'Henri était-elle une réponse à la lettre Amberny?

Lassalle fait allusion à la missive remise par Rustow entre les mains d'Hélène.

La lecture n'a-t-elle rien amélioré? Réponse télégraphique.

Je meurs mille fois par heure. Ici pas plus mal. Sophie sera au plus tard dimanche ou lundi à Genève.

Puis, dans la même journée, il télégraphie encore :

Copier les lettres. Envoyer l'original immédiatement ici, hôtel Oberpollinger. Ne pas perdre courage, tenir ferme. Où est Henri?

JULIAN.

Et, toujours dans la même journée, troisième dépêche :

La lettre à laquelle Henri a répondu avait-elle été remise par Bradamante? Peut-être est-elle tombée en mauvaises mains, et a-t-on forcé la réponse. Si tu n'as pas une voie absolument sûre, ne risque pas la lettre Amberny, attends l'arrivée de Sophie. Télégraphie réponse.

Le lendemain matin, Rustow, un peu ahuri sans doute par cette averse de télégrammes, réplique à son bouillant interlocuteur :

Reçu au milieu de la nuit tes deux dépêches de Munich. J'ai remis personnellement la lettre Amberny à Henri. La lettre d'Henri et la mienne sont depuis hier soir sur la route de Munich. Amples explications. Quand vient Sophie?

Mais Lassalle, de plus en plus impatienté, réplique :

Amples explications! Comment? Mauvaises? Médiocres? Sans espoir? Précise donc! je suis sur un gril ardent! Sophie arrive dans peu de jours.

JULIAN.

Et en même temps que ces dépêches exaspérées, Lassalle écrit :

19 août.

Cher ami, tu m'aimes tant, tu fais tant pour moi, et tu m'assassines vraiment avec ton absence de dépêches comme avec tes dépêches (1). Que tu ne m'aies pas télégraphié tout de suite le retour d'Hélène était déjà effroyable! mais avec ta dépêche que je reçois à l'instant : *Remis personnellement la lettre Amberny à Henri, la lettre d'Henri et la mienne sont en route. Amples explications...* Avec cette dépêche tu m'as assassiné! Je me demande : La lettre tout à fait mauvaise d'Henri est-elle la réponse à la lettre Amberny? Pensée plus cruelle que le bûcher ou la torture!... ou est-ce seulement la réponse à mon troisième petit billet? C'est pour te demander cela que je t'ai télégraphié hier soir, et tes dépêches ne me rendent pas réponse là-dessus! Cela est-il croyable?

Le lendemain 20 août, nouvelle dépêche de Rustow, explicite cette fois :

Lettre d'Henri écrite avant lecture de la tienne; mais, après lecture, confirmation verbale...

Et Lassalle de répliquer encore :

Tiens-tu la volonté d'Henri pour intérieurement changée, ou seulement brisée? Réponse télégraphique. Lettres envoyées le 18 pas encore là. Hier écrit à toi et à Henri. Ne donne pas la lettre du soir à Henri, si tu crains la moindre trahison pour son important contenu; mais attends alors lettre envoyée le 20.

JULIAN.

Et le pauvre Lassalle verse en même temps ses douleurs dans le sein de la comtesse, qui va arriver à Genève, et sur l'intervention de laquelle il place son dernier espoir! Car malgré les dépêches de Rustow, il veut se leurrer encore, et se promet merveilles de la comparution devant notaire que la lettre du baron von Schrenk lui permet d'espérer :

Si elle dit *oui* devant le notaire, écrit-il à la comtesse, elle pourra sortir à mon bras de cette maison, s'installer à l'hôtel ou chez vous, se mettre sous votre protection, sous la mienne et sous celle de la loi, et ne jamais remettre les pieds dans la maison de son père. Toutes les autorités de Genève seront alors pour nous. Elle pourra enfin partir tout de suite pour l'Italie avec vous et moi, et, en trois jours, baptisée et convertie au catholicisme, elle pourra être ma femme. Tout, tout, tout dépend pour moi du résultat de cette heure, qui décidera de ma vie! . . . .

. . . . . .

Mais si au contraire elle dit *non* devant le notaire... alors c'est un ridicule sans bornes que cette comparution arran-

(1) *Mit deinen Nichtdepeschen wie mit deinen Depeschen.*

gée avec tant de peine! Toute aide ultérieure est pour moi anéantie. Bref, l'ingrate et l'infidèle plonge elle-même le poignard dans ce cœur loyal.

... Je tombe sous la plus horrible trahison, la plus méprisable félonie que le soleil qui voit tout ait jamais contemplée!

Tout, tout, tout dépend ainsi du résultat de cette heure!

A vous incombe le devoir important, gros de conséquences, de raffermir Hélène à ce « moment suprême (1) ».

. . . . . .

O, si elle pouvait voir l'image de la dix millième partie de ma souffrance, jamais, jamais il ne lui viendrait la criminelle idée de m'être infidèle! Non, elle ne pourrait pas être si impitoyable!... Tout mon espoir est en vous. Faites chercher Hélène par Mme Arson; lisez-lui cette lettre, décrivez-lui ce que vous avez vu à Carlsruhe...

Lassalle, passant à Carlsruhe pour se rendre à Munich, avait été pris, devant la comtesse et M. de Hofstetten, d'une violente crise de larmes.

Pénétrez en elle par toute l'éloquence de votre langue! A votre langue, comtesse, est suspendue mon existence!

. . . . . .

Maintenant, adieu! Il n'y a pas de justice au monde si je ne conquiers pas cette femme! car jamais un homme pour une femme n'a autant combattu, autant souffert, ne s'est autant consumé!

Bien que le travail physique — j'ai écrit aujourd'hui peut-être soixante pages de lettres, et cela, dans l'angoisse de la mort — suffirait à broyer, sans parler de mon effroyable martyre!

Plus mort que vivant,
Votre F. L.

A coup sûr, une telle lettre était faite pour émouvoir quiconque portait au cœur un peu d'affection pour Lassalle! Et la compagne de vingt ans de sa vie, celle qui l'appelait son « bon, son cher enfant », aurait dû être remuée d'un tel accent de désespoir!

Par malheur, la vieille comtesse, malgré ses soixante ans et ses sourcils « semblables à des sangsues », ne se sentait pas encore pour son beau compagnon des sentiments exclusivement maternels! Elle avait reçu sans plaisir les lettres de Wabern par lesquelles Lassalle lui annonçait la rencontre d'une âme-sœur, et les difficultés qui avaient surgi à l'encontre de l'union avec Hélène ne lui avaient pas déplu. C'est là d'ailleurs un sentiment si humain, si naturel, qu'on n'en saurait vouloir à la pauvre comtesse! Mais, ce qu'on est en droit de lui reprocher, c'est la véritable hypocrisie avec laquelle elle flattait et trahissait à la fois la passion de son ami!

— Confiez-vous à moi, lui écrivait-elle. Je m'entends mieux que vous à ces sortes de choses, et j'aurai d'ailleurs meilleur jeu que vous pour dénouer les difficultés... Nous réussirons, j'en suis sûre!

Lassalle, confiant, la chargeait de ses intérêts. Et, le surlendemain du jour où il lui adressait la lettre de supplication passionnée que nous venons de transcrire, la fausse amie faisait remettre à Hélène de Dönniges la lettre ci-après :

22 août.

Mademoiselle,

Je suis venue ici pour arranger, si cela est possible, une affaire qui, si j'avais été ici dès le commencement, n'aurait pas pris, je le crois, une tournure aussi fâcheuse. Je me trouve le droit et le devoir d'intervenir :

1° A cause de la vieille amitié que je porte à M. Lassalle, de la complète confiance avec laquelle il a remis cette affaire entre mes mains; 2° à cause du contenu et de la forme de la lettre que vous, mademoiselle, m'avez adressée il y a quelque temps.

Vous reconnaîtrez qu'après tout ce qui s'est passé, il est de votre intérêt, bien plus encore que de celui de M. Lassalle, *que vos rapports avec lui se terminent par une rupture dans la forme la plus convenable.* C'est seulement par mon intermédiaire que cela est encore possible, et je me suis décidée, par vraie amitié pour M. Lassalle, à me charger de ce rôle désagréable. C'est dans ce but que je vous propose de venir chez moi, soit aujourd'hui, soit demain, entre deux et quatre heures de l'après-midi, car le moindre retard pourrait tout gâter.

Je tiens à vous affirmer sur ma parole, mademoiselle, que vous n'avez à craindre chez moi aucune mauvaise scène de roman. Mais je vous exprime ma conviction en vous disant que la démarche à laquelle je me laisse entraîner vous oblige vis-à-vis de moi à la plus grande reconnaissance!

SOPHIE, comtesse DE HATZFELD.

C'était donc à une *rupture convenable* que travaillait l'amie à laquelle Lassalle confiait ses pleins pouvoirs! Et le colonel Rustow, son auxiliaire, écrivait le même jour, à M. de Dönniges, que ce serait pour Lassalle « un grand malheur d'obtenir la main de Mlle Hélène » !

Cette opinion, sans doute, n'est pas dénuée de fondement, et l'on peut concevoir que les amis de Lassalle aient désiré, pour sa dignité comme pour son bonheur, lui voir faire une retraite honorable. Mais ils n'avaient pas le droit d'agir, sans l'avertir, contre ses intentions formelles, et la lettre de la comtesse de Hatzfeld à Hélène est une des rares excuses que puisse invoquer celle-ci à l'appui de sa conduite :

« En recevant une telle lettre de l'amie, de la confidente de Lassalle, ne devais-je pas, nous dit-elle, croire qu'il renonçait à moi? »

Aussi la jeune fille, indignée de cette missive impertinente dans la forme et perfide dans le fond, écrit simplement sur un bout de papier ces deux mots : « Lettre reçue. » Elle signe : « Hélène de Dönniges, » et remet cette réponse au commissionnaire de la comtesse.

Ce procédé vaut le jour même à M. de Dönniges une lettre remarquablement insolente du colonel Rustow :

... Il faudra qu'il vous soit prouvé, à vous et à votre famille, que vous n'avez ni le droit ni la puissance nécessaires pour agir vis-à-vis d'un homme comme Lassalle, d'une femme

(1) En français dans le texte.

comme la comtesse, comme on agit vis-à-vis de bohémiens qu'on ne juge pas dignes d'une réponse! Croyez-moi, vous n'avez dans le monde entier personne pour vous!... Si dans deux heures vous n'avez pas déclaré que Mlle votre fille ira demain, de deux à quatre, faire une visite à la comtesse suivant toutes les convenances, je cesserai de retenir Lassalle de faire certaines démarches qui sont préparées, et que je l'ai jusqu'à présent empêché d'exécuter... Tous les amis de Lassalle, et moi au premier rang, sont convaincus qu'après ce qui s'est passé ce serait pour Lassalle le plus grand malheur d'obtenir la main de Mlle Hélène... Mais il faut que la possibilité soit donnée à notre ami de comprendre lui-même que sa conduite si digne, si au-dessus de tout blâme, a été *déplacée* en cette affaire. Et cela arrivera! croyez-en ma parole, que je n'ai jamais donnée en vain!

W. Rustow.

Pour que ce pauvre M. de Dönniges (qui finirait par nous devenir sympathique) ait pris sur lui de répondre poliment à une pareille missive, il a fallu qu'il fût assez inquiet des démarches de Lassalle à Munich et désireux de terminer sans bruit cette embarrassante affaire!

Il a donc répondu longuement, cérémonieusement, se montrant disposé à donner à Lassalle des explications personnelles. Mais nous n'entrerons pas dans le détail infini de cette correspondance, et nous ne dirons plus qu'un mot d'une démarche assez singulière, faite par Rustow vis-à-vis de Rakowitza.

Notre colonel avait eu, de son chef, l'idée originale de s'aboucher avec le jeune boyard, et cela dans le but d'obtenir pour Lassalle, dont c'était le grand désir, une entrevue personnelle avec Hélène.

Mais Vanko se tire assez galamment de la difficulté :

« Mon Dieu! dit-il en substance, on ne doit pas tant s'étonner que les sentiments d'Hélène aient sauté si brusquement de Lassalle à moi, Rakowitza. N'avaient-ils pas fait un saut aussi brusque de moi, Rakowitza, à lui, Lassalle? La lettre de rupture qu'elle m'écrivit de Wabern, après sa rencontre avec le socialiste, m'avait certainement fait beaucoup de chagrin, mais je m'étais résigné à mon sort. Pourquoi Lassalle n'en fait-il pas autant? »

Ces paroles ne sont pas si sottes de la part d'un garçon chez lequel, au dire d'Hélène, « le cœur l'emportait sur l'esprit », et nous serions tentés d'y voir la seule appréciation juste et saine de toute cette déraisonnable histoire.

Mais pendant tous ces pourparlers, qui certes n'avançaient pas ses affaires, notre héros rongeait son frein à Munich et ne songeait qu'au retour.

De leur côté, nos deux complices, Rustow et la comtesse, voulaient à toute force le tenir éloigné :

« Ne venez pas, télégraphiaient-ils. En ce moment votre entrevue devant notaire n'aurait pour résultat qu'un *non* formel de la jeune fille. Laissez-nous travailler. »

Mais Lassalle, qui commençait à douter, avec quelque raison, de l'efficacité de ces travaux, se fâche tout de bon et se met en route. Il arrive à Genève le 25 août, avec le docteur Hænle, et il demande par une lettre longue et solennelle une entrevue à M. de Dönniges. Lassalle fait valoir, presque à chaque ligne de cette épître, l'opinion, les conseils de M. le baron von Schrenk.

M. de Dönniges accorde l'entrevue. Elle ne dure pas moins de deux heures et, résultat inattendu, l'entretien roule presque tout le temps sur une histoire de cuisinière!

— Vous avez brutalisé, violenté votre fille, dit Lassalle.

— Prouvez-le.

— On le sait par votre cuisinière, qui vous a vu traîner la pauvre enfant par les cheveux sur le parquet.

— C'est un mensonge, dit M. de Dönniges, qui fait comparaître la cuisinière.

Celle-ci dément les paroles qu'on lui prête, et dès le lendemain Lassalle se munit du certificat suivant, signé du commandant Jean-Philippe Becker :

Déclaration.

Je certifie que M. l'avocat Amberny a, en ma présence, déclaré et expliqué à M. Lassalle : qu'il lui avait été raconté par M. Paucher que, d'après un récit de la cuisinière de M. de Dönniges, celui-ci aurait traîné sa fille sur le parquet par les cheveux et l'aurait brutalisée.

Ainsi, Becker certifie qu'Amberny l'a dit à Lassalle, Amberny certifie que Paucher le lui a dit, Paucher certifie qu'il le tient de la cuisinière, et la cuisinière certifie qu'elle n'a rien dit du tout!

Notre opéra ne tourne-t-il pas au vaudeville?

Le reste de la conversation de Lassalle et de M. de Dönniges n'est guère plus sérieux. Notre héros, trop convaincu maintenant que la comparution immédiate devant notaire ne tournerait pas à son avantage, formule d'autres exigences. Il demande que pendant quinze jours au moins Rakowitza soit éloigné de la maison des Dönniges, tandis que lui, Lassalle, y aura ses libres entrées. Il est clair que de telles conditions n'étaient guère acceptables. M. de Dönniges, qui transmet au docteur Hænle le récit de cette conversation, pense avec raison que le baron von Schrenk ne saurait lui reprocher son refus.

Enfin, après bien des pourparlers et des lettres, Lassalle réduit ses exigences à deux heures de conversation particulière avec Hélène.

Nous sommes au 26 août. Rustow et Hænle sont chez M. de Dönniges et discutent la question sur ce nouveau terrain. Le chargé d'affaires se déclare prêt à accepter l'ultimatum, mais il y met une condition bien légitime : c'est que sa fille l'acceptera comme lui. Et là, devant les deux témoins, qui s'opposent vainement à cet interrogatoire de la jeune fille, pour lequel

ils n'ont pas mandat, M. de Dönniges fait appeler Hélène. Elle apparaît dans sa fameuse robe aux manches de tulle. Et on sait la suite, puisque nous avons déjà transcrit cette conversation du 26 août. Lassalle est non seulement renié, mais impitoyablement bafoué par cette Hélène pour laquelle, depuis un mois, il souffre si cruellement.

La jeune fille, dans ses Mémoires, n'ose pas nier les termes de cette conversation, attestée par deux témoins honorables : « J'ai oublié ces paroles, dit-elle ; je ne sais vraiment si je les ai prononcées, j'étais dans un état voisin de la crise nerveuse. » Il faut donc croire que les crises nerveuses, chez Mlle Hélène, se manifestaient sous forme épigrammatique.

Mais nous arrivons au dénouement du drame.

Quand Lassalle fut instruit des paroles de son ex-fiancée, « ce fut une explosion de fureur et de désespoir, qui le rendit semblable à un insensé ». Quand il fut un peu calmé, il télégraphia à tous ceux de ses amis auxquels il avait demandé secours en cette affaire pour les prier de cesser toute démarche. Entre autres dépêches, citons celle-ci :

Richard Wagner. Starnberg, près Munich.

J'ai renoncé, pour cause d'absolue indignité de la personne. Meilleurs remerciements pour bon vouloir. Ne plus rien faire.

LASSALLE.

De son côté, le docteur Hænle, assez ébouriffé, semble-t-il, de l'explosion que son récit avait provoquée chez Lassalle, écrit à M. de Dönniges la lettre suivante :

Genève, 26 août.

Très honoré Monsieur le chargé d'affaires,

Le rapport conforme à la vérité concernant les déclarations de Mlle votre fille, que M. Rustow et moi avons dû faire à M. Lassalle, a produit sur celui-ci une impression d'après laquelle la lettre que devait m'écrire Mlle votre fille et tout autre acte d'intervention deviennent superflus. Je quitte donc Genève, je me retire de cette affaire, et je saisis cette occasion pour vous donner l'assurance de ma considération distinguée.

HÆNLE.

Les ambassadeurs se sont retirés. Voici la déclaration de guerre :

Monsieur de Dönniges, hautement né !

Depuis que j'ai appris par le rapport du colonel Rustow et de M. le docteur Hænle que votre fille Hélène est une fille perdue, et que par conséquent il ne peut plus être question pour moi de me déshonorer par un mariage avec elle, je n'ai plus aucune raison de différer ma demande de satisfaction pour les différentes injures et avanies que vous m'avez fait subir ; je vous prie donc de vous entendre avec les deux amis qui vous apporteront cette déclaration, pour arranger une rencontre.

F. LASSALLE.

Sans doute, le ton de cette lettre manque de galanterie, et notre héros ne prend pas avec grâce son parti de l'infidélité dont il est victime ! Mais l'exaltation folle dans laquelle il vivait, cette tourmente de passion, de douleur et de rage qui le précipitent à la mort, cet état de névrose spéciale, enfin, dont il était depuis un mois atteint, lui donnent droit à de l'indulgence, et même à de la sympathie.

La rencontre s'organise, mais non pas comme Lassalle l'avait désiré, entre lui et M. de Dönniges. Celui-ci, jugeant sans doute un duel peu compatible avec son âge et sa situation, est parti subitement pour Berne, laissant à son futur gendre Yanko le soin de venger l'honneur de la famille.

Lassalle prend pour témoins Rustow et le général hongrois Bethlen ; Yanko est escorté du docteur Arndt et du comte Keyserlingk. On décide un duel au pistolet sur le territoire français, à Carouge.

Le 28 août 1864, à sept heures et demie du matin, les adversaires sont en présence. Quatre secondes après le premier commandement de : « Feu ! » la balle de Rakowitza vient frapper Lassalle. Une seconde après, notre héros tire à son tour une balle qui s'égare :

— Il tira, dit le témoin, ayant déjà la mort dans le corps...

Trois jours après, à Genève, hôtel Victoria, le 31 août, à sept heures du matin, Lassalle expirait. Il avait trente-neuf ans et cinq mois.

Dès le lendemain, un comité international se réunissait pour lui faire de splendides obsèques, et son corps, embaumé par les soins de la comtesse, partait pour l'Allemagne par le Rhin, au milieu d'une apothéose funèbre et triomphale.

Nous avons vu que les apôtres et les fanatiques de Lassalle, transformant en légende l'aventure vulgaire qui avait causé cette mort, firent de lui le martyr et le saint de la cause ouvrière, célébrèrent ses anniversaires avec des cérémonies « qui ressemblaient aux rites d'une religion nouvelle (1) ». L'auréole d'une mort prématurée ne fit donc qu'ajouter à la gloire du grand homme.

Pour l'héroïne, dont la légèreté et l'inconséquence avaient amené la catastrophe, elle est oubliée, mais toujours vivante, et son existence a été très mouvementée.

Mariée à Rakowitza six mois après la mort de Lassalle, elle reste veuve en 1865. Elle épouse, quelques années après, l'acteur Friedmann, et, réalisant le rêve de sa jeunesse, elle monte sur les planches et joue, sans grand éclat, dans plusieurs théâtres d'Allemagne et d'Autriche.

Peu heureuse par ce second mariage, elle obtient le divorce, et jouit largement pendant quelques années de sa liberté reconquise. Puis enfin, il y a peu d'années, elle épouse un grand seigneur russe, M. de

(1) Laveleye.

Schewitsch. Celui-ci, contraint pour des motifs politiques de s'éloigner de Russie, emmène sa femme en Amérique, où ils vivent actuellement tous les deux.

Cette existence cosmopolite, incohérente, achève bien le portrait de cette femme, sans cesse ballottée par les influences successives qui s'emparent de sa fantaisie de vanité ou de sentiment.

Malgré le mal qu'elle a causé, elle a inspiré des sympathies : « C'est une bonne personne, mais de tête légère, » nous disait un de ses amis.

Et, en effet, sans l'ombre de méchanceté dans l'âme, mais ignorante (comme elle le dit naïvement) de la notion du bien et du mal inscrite dans les consciences rigoureuses, elle a passé au travers du drame dont nous venons de rendre compte, toujours effeuillant des marguerites, et ne cherchant qu'à « vivre en paix avec tout le monde ».

Si un grand homme trop exigeant s'est trouvé sur son chemin, lui demandant une fidélité héroïque et mourant parce qu'il n'avait pu l'obtenir, peut-on bien dire qu'elle en soit coupable?

Pas plus que la glace trop fragile, et qui se brise sous les pieds, n'est coupable de la mort de l'imprudent qui s'y hasarde.

LOUIS MIRAMON.

LA CHUTE DE M. CRISPI

ET

LE NOUVEAU CABINET ITALIEN

Pour qui a lu nos précédents articles sur les élections italiennes et sur la nouvelle Chambre de Montecitorio, la crise parlementaire qui a renversé M. Crispi n'a pu être une surprise (1).

M. Crispi éprouvait le besoin de donner au monde, de se donner à lui-même peut-être, l'illusion d'un grand succès électoral; mais le résultat de son effort a été, en effet, une majorité illusoire. Il ne pouvait en être autrement. Après quatre années de gouvernement, le cabinet Crispi se présentait devant les électeurs avec un bilan tout en passif : passif du Trésor public, passif de l'économie nationale, passif des espérances de grandeur au dehors, et, à l'intérieur, passif du sens moral politique, l'excès de la politique *transformiste* ayant réduit les partis à n'avoir plus conscience d'eux-mêmes. C'est dans cette situation des affaires que s'était engagée la campagne électorale du cabinet Crispi, ou plutôt de M. Crispi tout court; car, avec une volonté aussi absorbante que la sienne, le mot « cabinet » n'était plus qu'un euphémisme.

Une campagne électorale peut prendre pour tremplin un grand fait national ou être déterminée par l'action logique des partis. Le grand fait national faisait défaut; la politique du cabinet, dans ces derniers temps, était réduite à vivre de petits faits politiques, la plupart inventés, comme celui des affaires tripolitaines, et, le plus souvent, ne tournant pas à son avantage. Quant aux partis, ils s'étaient émiettés, par suite de la disparition successive des chefs qui en avaient été l'honneur.

A droite, plus de Sella, plus de Minghetti, plus de ces grandes individualités qui avaient su fonder la monarchie sur les assises de la révolution. Au total, tout l'esprit de Cavour évanoui. A gauche, plus de ces personnalités énergiques qui savaient imposer les principes de la révolution à la monarchie : Benedetto Cairoli mort; Francesco Crispi au pouvoir, mais exagérant, peut-être malgré le roi, la réaction dynastique; Giuseppe Zanardelli se renfermant, au ministère de grâce et justice, dans un mutisme de sphinx; Giovanni Nicotera perdant chaque jour un peu de son ancienne influence sur ses amis, par la persistance de ses coquetteries avec la cour. Un espoir, il y a quelques mois, restait encore à ce parti : Alfredo Baccarini; la mort l'a fauché à la veille de la lutte. Donc l'esprit mazzinien et garibaldien disparu. A l'extrême gauche, qui n'est qu'un parti d'avenir, quelques individualités brillantes appliquant leur talent de plume et de parole à l'irrésistible démonstration des fautes du présent — tels les Felice Cavallotti, les Giovanni Bovio, les Matteo Renato Imbriani, les Edouardo Pantano et quelques autres. Ne parlons que pour mémoire de l'extrême droite, où l'on ne compte qu'un homme, l'illustre Ruggero Bonghi, extrême dans les inconséquences de sa politique comme dans la profondeur de son savoir et l'abondance de sa parole.

Donc, plus rien ni à droite ni à gauche. Tout au centre, c'est-à-dire tout à la politique au jour le jour, à la politique égoïste des intérêts privés.

Pour M. Crispi, deux voies de salut auraient pu s'ouvrir.

La première était de revenir à lui-même, à son passé, de redonner dans sa personne, en qui se résumait tant d'autorité, un chef à la gauche. C'est la gauche qui depuis quinze années gouvernait le pays sans contestation sérieuse, par la bonne raison que la grande majorité du pays est en réalité du parti de la gauche. Cette nouvelle incarnation du chef du cabinet était assurément devenue malaisée. Elle exigeait la renonciation à cette politique que l'on a qualifiée d' « impériale » et qui comporte, au dedans, une autorité sans limite, appuyée sur un grand faste et une grande force militaire; au dehors, des alliés puissants et des ennemis dont on dédaigne les colères. La gauche, en Italie,

(1) Voy. les nos de la *Revue* des 8 novembre et 6 décembre 1890.

est une gauche « historique », parce que son histoire est faite des fastes révolutionnaires; or sa tradition n'était plus compatible avec le néo-conservatisme du chef du gouvernement.

Mieux valait donc se tourner à droite. Il y avait là, outre l'avantage d'un monarchisme pur de tous compromis radicaux, celui d'un parti en dissolution, mais gardant encore le prestige des grandes situations et des grandes fortunes personnelles, qui exercent une action si persuasive sur l'électeur. En lui adjoignant les hommes qui lui étaient personnellement dévoués et qui étaient devenus assez nombreux, les hommes de la Consulta et du palais Braschi, en lui inoculant un peu de l'élément le moins libéral de gauche, M. Crispi pouvait faire sortir du scrutin un nouveau centre parlementaire, tout aussi malléable que celui que le décret de dissolution avait renvoyé devant le corps électoral.

Et, en effet, cette conciliation momentanée entre les intérêts de droite et les intérêts de gauche a produit une majorité, en apparence compacte, embrassant les quatre cinquièmes de la nouvelle Chambre.

Voilà le succès obtenu. Voici maintenant le revers de la médaille.

Ces intérêts, coalisés dans un but électoral, étaient trop divers, trop opposés de leur nature, pour rester longtemps groupés autour du gouvernement qui avait prétendu les concilier à son profit. Dès les premiers chocs, ils devaient manifester leurs tendances centrifuges. Comment maintenir une situation politique qui, entre autres anomalies, permettait l'affirmation de l'équilibre budgétaire à la veille des élections, et qui imposait l'aveu d'un déficit positif de 45 millions — 60 ou 80 peut-être — moins de six semaines après?

Dans ces conditions, la chute de M. Crispi devenait inévitable. Ce n'était plus qu'une question de temps. L'habileté proverbiale d'un Depretis eût été impuissante à retarder de beaucoup la catastrophe. L'irascibilité d'un Crispi devait nécessairement la précipiter. C'est ce qui est arrivé dès le onzième jour de session.

Nous n'insulterons pas au ministre tombé. C'est affaire à ses publicistes soldés, s'il en a eu, comme on l'a beaucoup affirmé. Adversaires résolus de sa politique, que nous jugions calamiteuse pour l'avenir des nations libérales, nous n'avons jamais manqué de rendre justice à ses grandes qualités. Moins encore y manquerions-nous aujourd'hui. Il devrait lui être beaucoup pardonné, car ses fautes, si elles ont été aussi grandes que ses qualités, puisaient leur source dans l'exagération d'un sentiment respectable, le patriotisme. Toutefois, et ne fût-ce qu'à titre d'enseignement pour ceux qui détiennent le pouvoir après lui, nous devons constater que la nouvelle de sa chute a fait éclater, dans toute l'Italie, un sentiment de délivrance.

***

La formation du cabinet nouveau ne pouvait être que laborieuse et difficile. La Couronne, en cette grave circonstance, ne pouvait se guider sur les normes constitutionnelles. La chute du ministère avait été préparée par la gauche, par l'extrême gauche surtout, mais déterminée par la violente entrée en action de la droite. A qui, dans ces conditions, adjuger sa succession? Laissons de côté l'extrême gauche ; elle n'est pas encore « ministrable ». Mais la gauche? Réduite à elle-même, elle ne compte qu'une centaine de voix dans la Chambre. Mais la droite? A peu près autant de voix que la gauche. Donc, des deux côtés, guère plus d'un cinquième des représentants de la nation. C'est peu, d'un côté comme de l'autre, pour lui imposer un gouvernement. Restaient les centres, qui s'accommodent si facilement du pouvoir, quel qu'il soit, et sur lesquels le tempérament modéré des gens de droite exerce d'habitude une fascination.

Il fallait tenir compte aussi des sentiments intimes de la Couronne : en Italie, comme ailleurs, elle sympathise plus naturellement avec les droites. C'est ainsi que le choix du monarque s'est porté à la Droite, représentée par le marquis di Rudini.

Mais un gouvernement de droite pure était impossible avec son faible effectif dans la Chambre. D'où la nécessité de lui adjoindre la gauche dynastique, dans la personne du baron Nicotera.

M. di Rudini est un homme d'une valeur incontestable. Sa parole est plutôt sèche qu'éloquente, mais elle entraîne, parce qu'en lui, sous la parole, on sent l'action. Il n'a été ministre que peu de mois, à l'intérieur, dans le cabinet Menabrea de 1869; préfet de Naples, il a administré cette grande ville avec honneur; maire de Palerme, il y a courageusement affronté et réprimé une sédition. En résumé, M. di Rudini sera quelqu'un au gouvernement, et le Parlement devra compter avec lui.

L'illustration de M. Nicotera comme patriote date de loin. C'est en 1857 que le gouvernement bourbonnien de Naples lui faisait endosser l'habit de galérien pour sa participation à la glorieuse autant que funeste expédition de Sapri. Ministre de l'intérieur en 1876, avec le premier gouvernement de gauche, il dut s'en retirer en décembre 1877. Il avait fait preuve d'une grande habileté dans ce poste éminent, mais il poussait l'oubli du scrupule jusqu'à utiliser la correspondance télégraphique privée au profit des journaux qui servaient sa politique. C'est ce qui l'en fit sortir, pour faire place précisément à M. Crispi, qu'il vient, à son tour, y remplacer.

Tantôt allié, tantôt adversaire de celui qui a été son successeur immédiat et son immédiat prédécesseur, il s'était, depuis trois ou quatre ans, classé résolument dans l'opposition. Le voilà aujourd'hui remis en possession de ce ministère de l'intérieur, objet de

ses rêves d'ambition. Il y est bien placé pour faire abolir le scrutin de liste et, avec l'arme du scrutin uninominal, diriger de nouvelles élections; c'est ce qui pourrait arriver, s'il venait à être démontré que la Chambre actuelle est incapable de donner une majorité ministérielle durable.

M. Luzzatti, au Trésor, est bien à sa place aussi. Il pourra y montrer sa science économique et financière, qui est réelle; mais il faudra qu'il en mette la pratique en harmonie avec les exigences de la politique d'alliances, puisqu'il la croit encore nécessaire, et ce sera le côté difficile de sa tâche : Triple alliance et économies militaires sont deux termes qui s'excluent.

M. Branca, aux finances, pourrait se trouver plus à l'aise que son collègue du Trésor pour défendre sa caisse contre les appétits de ses deux collègues de la guerre et de la marine. Commissaire en 1887, avec MM. Ellena et Luzzatti, pour la négociation d'un nouveau traité de commerce avec la France, il manifesta, plus ouvertement encore que ce dernier, son vif désir de voir reprendre les relations commerciales entre les deux pays. Il témoigna surtout son profond mécontentement de l'incident de la visite de Friedrichsruhe, qui en détermina la rupture définitive. Ce souvenir doit lui valoir des sympathies parmi nous. Au reste, il n'a fait depuis qu'accentuer son attitude d'opposition à la politique outrancière qui tendait à brouiller son pays avec la France et à le ruiner au profit de l'Allemagne.

Un autre membre de ce cabinet avait d'abord été signalé aux sympathies françaises. C'était M. Simonelli, qui entrait à l'agriculture et commerce avec le ferme propos de renouer avec la France, quitte, pour atteindre ce but si désirable, à faire bon marché des visées de la politique d'alliances. Il a été remplacé depuis par M. Chimirri, avec lequel la Droite réactionnaire fait son entrée aux affaires. Mais les nécessités de la situation imposeront au droitier, dans ses relations avec nous, une conduite peu différente de celle qu'aurait tenue le libéral très accentué dont il prend la place.

Enfin, le général Pelloux, qui remplace le général Bertoli-Viale à la guerre, a mis, dit-on, pour condition de son concours, des réductions sur le budget de son département. De la part d'un militaire, c'est une note assurément excellente et dont la signification pacifique n'échappera à personne. On se rappelle l'accueil exceptionnellement cordial qu'il fit l'an dernier aux tireurs français et la grande satisfaction, nullement déguisée, avec laquelle il reçut à cette occasion la plaque de la Légion d'honneur.

MM. Morin, à la marine; Cremona, à l'instruction; Colombo, aux travaux publics; Eula, à la justice; Maggiorino Ferraris, aux postes et télégraphes, sont des esprits libéraux, modérés; ils n'atténuent en rien la signification conciliatrice que donnent à ce ministère les détenteurs des portefeuilles qui ont une importance politique plus marquée.

Depuis, MM. Maggiorino Ferraris et Eula ont été remplacés par MM. Villari et Luigi Ferraris, deux sénateurs de droite, mais ayant un passé de libéraux.

Ainsi deux membres de gauche seulement, MM. Nicotera et Branca, contre sept membres de droite, tel est le cabinet qui prend la succession de M. Crispi. L'élément de droite y est dominant, ce qui constitue une nouveauté dans ce pays, habitué depuis quinze ans à la prédominance de l'élément de gauche. Cependant les éléments libéraux qu'il renferme ont leur importance. Son recrutement a été assez large pour qu'on allât jusqu'aux confins de l'extrême gauche où siège le comte d'Arco, adjoint au marquis di Rudini en qualité de sous-secrétaire d'État. Mais quelle sera sa vitalité devant une Chambre de composition hybride où il est si difficile de découvrir une majorité de gouvernement? Question difficile à résoudre autrement que par une ou plusieurs autres questions. M. Crispi n'est plus possible au gouvernement; mais il reste assez redoutable pour qu'un cabinet compte avec lui. Sera-t-il neutre? C'est douteux. Sera-t-il ennemi passif ou actif? C'est son secret. Une autre question encore : M. Zanardelli, qui pouvait ajouter beaucoup de force à un cabinet nouveau, s'est tenu à l'écart. Donnera-t-il au cabinet Rudini l'appui qu'il a en quelque sorte promis? Voudra-t-il, au contraire, se réserver, se ménager éventuellement la succession? M. Zanardelli est de ceux dont on ne devine jamais la pensée. Il convient donc, à cet égard, d'éviter toute affirmation. Enfin, le groupe piémontais compte 80 voix. Il avait été de tout temps dominant dans les divers ministères qui se sont succédé depuis la formation du royaume. Il ne domine plus dans celui-ci. Son dévouement à la Couronne l'emportera-t-il sur le dépit de sa déception, au point de lui faire appuyer sans réserve un cabinet dont la composition ne peut le satisfaire? On le voit, les points d'interrogation sont nombreux. Bien osé qui tenterait de les résoudre avant l'épreuve pratique des discussions parlementaires. Une considération prime cependant toutes les autres : ce ministère veut la conciliation et les économies. Il répond donc aux deux grandes nécessités du moment. C'est là ce qui peut et devrait lui donner quelque longévité.

***

Reste enfin une dernière question à poser, et qui intéresse plus que toute autre le lecteur français. Quelle sera la politique extérieure du nouveau ministère?

Politique de paix, à coup sûr : de paix et d'économies. La chute du cabinet Crispi est certainement un premier pas dans l'évolution qui doit un jour arracher l'Italie à l'influence atrophiante de la politique d'alliances. M. di Rudini, chargé de la conduite

des affaires extérieures, compte, il est vrai, parmi ceux qui n'ont cessé de professer avec le plus d'autorité que ce pays n'a son existence assurée qu'autant que des alliés puissants la lui garantissent. C'est un préjugé qui contraste singulièrement avec la vérité, aujourd'hui universellement admise, que la force puisée dans les alliances est loin de compenser pour l'Italie la faiblesse causée par les charges des alliances. La lumière se fait dans l'esprit des Italiens : bon nombre d'entre eux comprennent parfaitement aujourd'hui que l'Allemagne, aussi bien que la France, aurait assez d'intérêt à leur neutralité pour la leur payer au prix des mêmes garanties dont elle paye leur alliance : que là, et là seulement, est la base solide de leur sécurité présente comme de leur prospérité future. Cependant, il est positif que le chef du nouveau ministère penche pour le maintien de la politique extérieure qui a prévalu en 1881, sauf à se garder des exagérations par lesquelles cette politique s'est signalée depuis 1887. Soit. Mais, dans son propre cabinet, il a des collègues qui, même ainsi atténué, seront peu disposés à admettre l'accentuation du principe auquel il accorde ses préférences. Dans la Chambre aussi, le frein se fera sentir. M. Crispi est tombé à propos d'une loi d'impôts. D'où venaient ces aggravations d'impôts qu'il proposait? Évidemment des exigences de la politique d'alliances. Le pays le sait, et la Chambre ne peut méconnaître ces indications de l'opinion publique. Le Parlement, sans se l'avouer à soi-même, sent très bien que ce qui a tué M. Crispi, c'est sa politique extérieure ; et M. di Rudini le sent aussi bien que le Parlement. Tenons donc pour certain que, désormais, les alliés germaniques de l'Italie trouveront chez elle plus de poudre aux yeux que de poudre à canon.

G. Giacometti.

Rome, février 1891.

COURRIER LITTÉRAIRE

Il s'agit de savoir si ces trois paysans que vous voyez assis dans l'antichambre de Léonid Fiodorovitch réussiront, comme ils l'espèrent, à lui faire signer le contrat, le fameux contrat de vente... L'été dernier, le maître consentait à vendre ses terrains, en se contentant d'un versement immédiat de quatre mille roubles; mais les paysans de Diomino n'étaient pas prêts. En retournant leurs poches, en cherchant dans tous les coins, ils ont réussi à « gratter » ces quatre mille roubles. Ils sont donc venus du gouvernement de Koursk pour arranger cette affaire. L'un tient l'argent noué dans son mouchoir; l'autre, l'acte de vente auquel il ne manque que la signature du bârine. Ils ont, de plus, les mains encombrées de cadeaux ridicules, qu'ils apportent, suivant l'usage, et croyant bien faire. Les voici, empilés sur une banquette, ouvrant les yeux tout grands ainsi que les oreilles, prenant les valets pour des maîtres et les maîtres pour des valets, méfiants, obséquieux, ahuris, mais roublards et invinciblement obstinés.

Pendant qu'ils attendent, on va et vient autour d'eux. On sonne chez monsieur, chez madame, chez le jeune maître, chez la jeune maîtresse. On porte le déjeuner à celui-ci ou à celui-là. Déjà des visites : ce sont des intimes qui ont leurs petites entrées. Un commissionnaire apporte une robe « de chez Bourdier », avec ordre de ne livrer que si la facture est soldée; louable précaution qui honore Bourdier. On fait attendre le commissionnaire et il s'endort sur une chaise. Un laquais libertin profite de ce que la petite femme de chambre, Tania, a les mains embarrassées pour lui prendre un baiser ou deux. Le sommelier s'agite en cherchant une cuillère qui manque, et le valet de chambre, qui voit les choses de haut, philosophe sur tout cela. Enfin, c'est le tohubohu du matin dans une grande maison mal tenue, où il y a beaucoup de luxe et peu d'argent comptant. Rien ne marche, et ils ont tous sur les lèvres ce même mot : « Je n'ai pas le temps. »

Voici Léonid Fiodorovitch. Les affaires vont mal pour les trois paysans de Diomino. Le maître voulait et ne veut plus. Pourquoi? Les esprits, qu'il consulte en toute circonstance, se prononcent, probablement, contre la vente du terrain.

— Oh ! petit père, aie pitié de nous ! Ne commets pas de péché ! (Toujours la notion du péché !) Notre terre est si petite ! Non seulement il n'y a pas de place pour le bétail, mais on ne pourrait tant seulement y lâcher une petite poule... une toute petite poule !

Cette phrase leur paraît si convaincante et si pathétique qu'ils la répètent une vingtaine de fois, mais sans succès. C'est bien pire encore quand Anna Pavlovna, la femme de Léonid Fiodorovitch, les a aperçus. D'où viennent ces paysans? D'où sortent-ils? Du gouvernement de Koursk? Mais il y a une épidémie de ce côté-là. Ils doivent être pleins de microbes, les malheureux ! Ils ont la diphthérie, toutes les maladies; ils sont « pourris ». A la porte ! A la porte ! On les chasse de l'antichambre dans la cour, et, de la cour, ils rentrent dans la cuisine. On ne peut pas s'en défaire.

Cependant leur cause serait perdue s'il ne leur arrivait des alliés. D'abord, la petite Tania. Elle s'est éprise des dix-neuf ans de Sémion, le garçon d'office, de ses joues fraîches et de son air bête, qui est une fortune auprès des femmes. Or Sémion est le fils d'un des trois paysans. Elle veut donc se faire désirer comme bru et travailler à la grande affaire. Le jeune maître et la jeune maîtresse sont d'avis que quatre mille roubles, même en billets crasseux, sortis des *izbas* de Diomino, sont toujours bons à prendre. La robe de chez Bourdier

est pour Mlle Betsy. C'est un costume qu'elle s'est commandé pour jouer dans une charade. Sa maman la renvoie sous prétexte que le corsage est trop décolleté. Mais, au fond, la question du décolletage est profondément indifférente à Anna Pavlovna, sinon à sa fille, qui a le désir bien naturel, pauvre enfant! de montrer le plus qu'elle peut de son joli petit corps. La vérité est qu'on n'a pas les cent roubles pour payer Bourdier.

Quant au fils de la maison, Vassili Léonidovitch, qui répond au gracieux nom intime de Bobo, il a été exempté du service militaire comme fils unique, comme « soutien de famille » (ô sagesse des législateurs!). Il a vingt-cinq ans et ne fait rien. La semaine dernière il a acheté, pour trois cents roubles, des chiens qui viennent d'arriver et qui font mille saletés dans la chambre du cocher. Il a l'honneur insigne d'être nommé membre de la Société pour le perfectionnement et la propagation des dogues russes. Seulement il a besoin d'argent pour payer son entrée. Il en demande à son père. — Je n'en ai pas, répond Léonid Fiodorovitch. Alors vous voyez ce jeune homme entrer dans une noble colère. Voilà ce que c'est! On l'accuse d'être oisif, de perdre son temps. Et quand il veut se livrer à une tâche utile, sérieuse, patriotique, lorsqu'il perfectionne et propage le dogue russe, on lui refuse un peu d'argent! Dégoûtant, n'est-ce pas?... Et songer qu'il y a là quatre mille roubles dans le mouchoir d'un vieux paysan et qu'il suffit d'ouvrir la main pour les recevoir!

Allons! à l'œuvre, et vivement! Un petit complot va s'ourdir entre Tania, Betsy et Bobo. Le plan de ces trois conjurés, comme on n'en voit guère, est très simple. Ce soir il y a séance de spiritisme chez papa, et le fameux médium Kaptchich, que l'on attendait, ne pourra pas venir. Sémion, stylé par sa bonne amie, le remplacera au pied levé. Tania, cachée sous un canapé, joue de la guitare, cogne à la muraille, soulève les tables, chatouille la nuque des gens, et accomplit tous les rites du spiritisme mondain. Ce qu'elle ne peut faire, l'imagination niaisement crédule des uns et le pédantisme pseudo-scientifique des autres l'accompliront à sa place. Comme les doigts de Sémion, frottés de phosphore, jettent une lueur bleuâtre dans l'ombre, et que Bobo a profité de ce moment pour imiter le cri du porc, il y a là une grosse dame prête à jurer qu'elle a vu passer un petit cochon sur la table, rendant par le museau du feu de toutes les couleurs et avec une expression « oh! si douce »! De son côté, le professeur Alexis Vladimirovitch, dont la réputation est « européenne », a des explications prêtes pour tous les cas. Il a annoncé l'abaissement de la température chez le sujet et elle monte: parfaitement! Il a prédit une élévation de température et le contraire se produit: justement, c'est cela!

A un moment donné, Tania jette sur la table l'acte de vente avec une plume et un encrier. Léonid Fiodorovitch s'empresse de signer, croyant faire plaisir à un esprit appelé Nicolas, qui le favorise de ses visites d'outre-tombe et pour lequel il a une considération très distinguée. Maintenant, que l'on découvre la supercherie et que l'on renvoie Tania, peu nous importe. L'acte est signé, tout est là. Anna Pavlovna arrive trop tard pour protester; elle se contente de mettre les paysans à la porte pour la quatrième fois, mais elle empoche les roubles qui, paraît-il, ne sont pas contaminés.

Voilà les *Fruits de la science* (1), et voilà la bêtise ineffable de la bonne société, d'après Tolstoï. Des demoiselles qui se déshabillent le plus qu'elles peuvent; des fils qui volent et bafouent leurs pères; des femmes qui disent à leurs maris: « Vous vous croyez intelligent, vous n'êtes qu'un idiot! » et qui ont raison. Le piano, les chiens, les cartes, l'hypnotisme: « bâfrer de la viande », puis boire « pour faire descendre », puis manger encore, puis boire de nouveau, et toujours ainsi. Enfin des bals où de vieilles femmes « se mettent toutes nues » et dansent jusqu'à un âge fabuleux: tel est le monde qu'on propose à notre mépris. La peinture est-elle aussi exacte qu'elle est plaisante? Je ne sais. Au rebours de *Figaro*, Tolstoï se hâte de pleurer de tout de peur d'être obligé d'en rire, et quand il est gai, il n'a cherché qu'à être vrai. A la bonne heure! Mais je me sépare de lui lorsqu'il met la philosophie de sa pièce dans la bouche d'une cuisinière, d'un cocher ou d'un valet de pied. J'ignore comment vont les choses là-bas; ici, nous ne valons pas beaucoup, mais nos domestiques valent moins encore que nous. Je refuse, paisiblement mais obstinément, d'être moralisé par ma bonne ou régénéré par mon portier. Je n'accepte pas les réformateurs qui viennent d'en bas; ceux d'en haut me donnent déjà bien assez de mal!

Donc, la société est pitoyable, mais comment la refaire? A cette question, répond un petit livre du même auteur sur la couverture duquel je lis ce singulier titre: *Marchez pendant que vous avez la lumière* (2). C'est un verset de la Bible, et je respecte beaucoup les versets de la Bible, bien que j'habite chez un peuple qui en abuse et qui en met partout, même dans les cabinets d'aisance. Je ne demande pas mieux que de « marcher », à condition que la « lumière » en question ne soit pas un feu follet et ne me conduise pas dans un marécage.

Le héros du livre s'appelle Julius. C'est un riche marchand de pierres fines qui demeurait à Tarse, en Cilicie, vers le commencement du second siècle de notre ère, c'est-à-dire vers le temps de la persécution de Trajan, à l'époque où, d'après Tolstoï, le christianisme était encore dans toute sa force et dans toute sa pureté. Un des amis de Julius pratique cette religion et l'invite à venir joindre la petite communauté rurale

(1) *Les Fruits de la science*, par le comte Léon Tolstoï. — Lemerre.

(2) *Marchez pendant que vous avez la lumière*, par le comte Léon Tolstoï, trad. par A.-W. Smith. — Lemerre.

dont il fait partie. Julius est toujours de l'avis du dernier homme qui a parlé. Trois fois (c'est bien le nombre fatidique!), il se décide à aller vers les chrétiens; trois fois, il est arrêté en route par une sorte de médecin philosophe qui lui présente différents arguments : « Tu ne connais pas la vie. Essaye-la d'abord avant de la condamner. » Ensuite : « Tu n'as pas le droit d'abandonner ta femme ou de la voner à la pauvreté. » Et plus tard : « Songe à tes enfants, songe à tes devoirs de citoyen! » Bref, tous les raisonnements pour et contre la vie chrétienne ont été proposés, examinés, discutés — du moins l'auteur le croit — et Julius est un vieillard lorsqu'il réalise enfin son rêve. Les chrétiens sont alors occupés à vendanger leurs raisins, et il semble qu'il n'y ait plus de place parmi eux pour l'ouvrier de la dernière heure. Mais si, il y a toujours quelque chose à faire, quelques grappes oubliées sur les vieux ceps à demi desséchés, et, comme le lui prouve Cyril, le doyen de la colonie chrétienne, la vieillesse elle-même a son emploi et ses fruits.

Est-ce là un roman historique? Non, car l'histoire, sérieusement consultée, se tournerait contre la thèse de Tolstoï. Il s'est fait, au début du christianisme, une curieuse et sincère expérience socialiste. Cela est parfaitement vrai; on peut l'étudier, et je ne sais pas de sujet plus digne de tenter un honnête historien. Quand on songe à l'état des biens et des personnes dans ce siècle-là, quand on se rappelle la situation précaire des premiers chrétiens, on comprend que cette expérience socialiste fût dans la nature des choses, qu'elle se soit en quelque sorte imposée. Mais le résultat a décidé. Au phalanstère primitif se substituèrent, d'une part, la famille chrétienne; de l'autre, la pratique de la virginité et la vie ascétique, isolée ou en commun. Le comte Tolstoï tient-il compte de cette transformation ou pense-t-il, par hasard, que le christianisme fût déjà en décadence aux temps de saint Cyprien et de saint Athanase?

En réalité, ce n'est pas des premiers, mais des derniers chrétiens qu'il s'agit. Les païens qu'on veut convertir sont précisément ces classes riches, ces cosmopolites qu'on nous a montrés tout à l'heure menant une vie saugrenue, dévorés par la névrose et se donnant une indigestion avec les fruits de la science. On leur propose de renoncer à leur fortune, à leurs dadas, à leurs vices, à leurs assommants plaisirs, et d'aller un peu là-bas cueillir des raisins dans la vigne de Tolstoï. Il est possible qu'ils y aillent par curiosité, mais ils en reviendront, soyez-en sûrs.

Pour mon compte, je l'avoue, le tolstoïsme ne m'attire guère. Il passe dans ce livre un vent de fièvre, une malaria qui souffle des pays bouddhistes et qui me casse les bras. Malgré sa mise en scène de mélodrame et ses préoccupations de boutique, je préfère le livre du « général » Booth que je lisais ces jours-ci. Cela ranime, cela donne envie d'agir, de mettre la main à la pâte. On ne s'étonne pas que cet homme-là ait créé quelque chose, et on admire, en même temps, combien l'âme anglaise est plus saine que l'âme russe.

Le socialisme chrétien est, j'en ai peur, une lugubre et dangereuse faribole. Il ne deviendrait une vérité que si la mise en commun des efforts se conciliait avec le libre jeu des facultés. Vous m'arrachez ma plume des doigts, et vous me fourrez une bêche dans les mains. Soit, mais je vous avertis que si j'écris médiocrement, je bêche encore plus mal. Vous dites respecter le travail et vous l'offensez deux fois, en lui défendant d'accumuler et de transmettre, et en nourrissant les paresseux. Sans mettre à mort les mendiants valides, comme faisait Henry VIII, est-il nécessaire de choyer la fainéantise et de lui réserver les meilleurs morceaux, comme le veut Tolstoï?

Mais tout cela n'est rien : voici le pire. Tolstoï permet au chrétien d'avoir une femme et des enfants, à condition de ne pas les aimer. Ah! malheureux que vous êtes! ne savez-vous pas que le meilleur apôtre, c'est la femme aimée, le meilleur sermon, c'est la vue d'une famille chrétienne rassemblée le soir sous la douce clarté de la lampe? Après la science, vous nous enlevez l'amour; après la propriété, la famille; tout ce qui console, tout ce qui fait vivre, tout ce qui nous donne le sentiment (ou l'illusion!) de la solidarité avec ce qui a été et ce qui sera. Vraiment, c'est trop!

*
* *

Les éditeurs anglais et américains veulent bien me faire de fréquents envois. Parmi un grand nombre de livres, j'en signalerai brièvement quelques-uns qui me semblent, à divers titres, offrir une sorte d'intérêt à nos lecteurs.

D'abord, *the Ring of Amasis* (1), un roman philosophique de lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre à Paris. C'est une réimpression, mais avec des modifications très importantes. L'évolution des vingt dernières années, le développement des sciences psychologiques, le goût croissant du symbolisme et de l'occultisme doivent assurer à ce curieux roman encore plus de lecteurs qu'il n'en eut à sa première apparition.

Une de nos compatriotes, Mlle de Bovet, publie, en anglais, ce qu'on pourrait appeler « une vie musicale » de Gounod. Dans cet ouvrage très rempli, mais où l'on aurait souhaité un ordre moins capricieux, l'auteur s'est proposé non d'amuser les badauds par des révélations indiscrètes, mais de montrer l'homme juste autant qu'il est nécessaire pour faire comprendre l'artiste. Elle s'est tenu parole (2).

J'ai aussi sur ma table les œuvres poétiques d'Henry Rose (3), qui, publiées à différents intervalles depuis

(1) *The Ring of Amasis*, by the Earl of Lytton. — Macmillan.

(2) *Charles Gounod, his life and his works*, by Marie-Anne de Bovet. — London, Sampson Low.

(3) *The Works of Henry Rose*. — London, Reeves and Turner.

dix ans, ont attiré l'attention de la critique, et qui se trouvent aujourd'hui réunies pour la première fois. Les vers de M. Henry Rose ont été écrits, pour la plupart, *sub Dio;* ils gardent la liberté du plein air et le parfum de la solitude. Le sentiment en est doux, pur, pénétrant, un peu triste et parfois plaintif; mais rassurez-vous, ce n'est pas le moi qui gémit, ce sont les « larmes des choses ». Le langage est toujours simple et clair, même quand la pensée doit reste vague et flottante. Quelque chose, enfin, de la suavité exquise de Mary Robinson.

J'aurais voulu m'arrêter quelques instants aux *French Traits*, de M. Brownell (1). D'abord, c'est un ami, chose rare, et un ami intelligent, chose plus rare. J'entends un ami de la France. Peu d'étrangers ont décrit avec autant de complaisance et de subtilité les effets de l'atmosphère parisienne sur la pensée. Mais le véritable mérite du livre est d'offrir une très ingénieuse synthèse de notre caractère national, sans que la précision des conclusions générales enlève rien à la justesse des observations de détail. Le titre rappelle cet ouvrage d'Emerson que M. Montégut nous a fait connaître le premier et auquel M. Taine a emprunté ce qu'il y a de moins chimérique dans son *Histoire de la littérature anglaise.*

Les *English Traits* d'Emerson ramènent le caractère anglais à une dualité irréductible, qui fait de ce peuple le plus rêveur et le plus pratique du monde. Seulement il n'explique pas cette dualité, ou l'explique mal, car il ne voit pas qu'elle vient d'une double origine, celtique et saxonne : fait indéniable que tous les écrivains, après lui, se sont complus à ignorer, hormis Matthew Arnold. Je serais lapidé si j'osais insinuer que l'Angleterre n'est pas purement saxonne, saxonne « en bloc », comme dirait M. Clémenceau. Cette absurdité est passée en axiome.

Pour M. Brownell, ce qui caractérise le Français, c'est l'instinct social. Il est né ou il a été façonné (peut-être par les Romains, peut-être par le catholicisme) pour vivre en troupe. De là naissent toutes ses qualités et tous ses défauts. Comme l'individualisme rend l'Américain égoïste, l'instinct social développe la vanité chez le Français; mais elle a pour correctif la fraternité. D'après M. Brownell, notre histoire littéraire et artistique s'explique par cette tendance à penser et à vivre en commun; c'est là qu'il aperçoit, ou croit apercevoir, le point de relation entre Notre-Dame et le nouvel Opéra. Ainsi la vieille et la nouvelle France, que nous croyions séparées par des abîmes, sont identiques. Cela est curieusement déduit et mériterait au moins d'être discuté.

AUGUSTIN FILON.

(1) *French traits, an essay on comparative criticism*, by W.-C. Brownell. — New York, Scribner.

CHOSES ET AUTRES

On va rire.

On ne me croirait point si je disais que la mésaventure de M. Crispi m'a contristé; je déclare donc ingénument qu'elle m'a ravi. On sait le mot d'une des belles compatriotes de ce grand homme, qui s'écriait, en dégustant son sorbet : « Quel dommage que ce ne soit pas un péché! » Auprès de la déconfiture du misogallo, le sorbet le plus parfumé m'eût paru fade. J'ai savouré le tout avec délices, friandise et péché; car il y a péché, paraît-il, à se réjouir de l'infortune d'un ennemi. Toutes les fois qu'un Bismarck, un Tizsa ou un Crispi quelconque dégringole, on lit dans certains journaux les clichés suivants : « Nous ne voudrions pas insulter à la chute de l'homme considérable... L'adversité a des droits sacrés que... » Ce genre de modération est extrêmement bien porté à la première page; à la seconde, on se rattrape en traînant ses compatriotes dans la boue. Lorsque Paul Bert, pour ne parler que de celui-là, est mort au Tonkin, il me souvient d'avoir lu dans des feuilles françaises beaucoup de prose haineuse; s'il s'était agi d'un Valaque, l'attendrissement eût été de rigueur. J'avoue que je n'appartiens pas à cette école. Telle est l'infirmité de la nature humaine, que le meilleur d'entre nous éprouve parfois le besoin impérieux de se réjouir du malheur d'autrui. Pourquoi ne pas faire payer les frais de cette petite faiblesse aux ennemis du drapeau? Pour ma part, j'ai mes mauvais sentiments comme tout le monde; seulement, je préfère les exporter. J'ai appris la chute de M. Crispi en achetant *le Soleil;* soit dit sans manquer de respect à cette feuille grave, c'était la première fois qu'il m'arrivait de la lire sans regretter mon sou. Sensation nouvelle et exquise. Tout ce qu'il y a de bas au fond de mon être remontait joyeusement à la surface. Pris de scrupule, j'ai interrogé ma conscience pour savoir s'il était permis de violer ainsi les lois de la fraternité universelle. Impossible de lui arracher une réponse raisonnable : elle était noyée dans une pinte de bon sang. Ne me dites pas que c'est un point de vue étroit, je m'en doute. Si le point de vue n'était pas étroit, où serait le plaisir?...

***

Il faudrait être un enfant pour s'imaginer que la disparition de ce Sicilien suffira à effacer tout nuage entre la France et l'Italie. Il existera toujours au delà des Alpes des gens pour faire semblant de croire que nous voulons envahir demain la Tripolitaine : le misogallisme est une carrière. Mais les idées, n'en déplaise aux mystiques de la politique, n'ont guère de vertu propre, en dehors des hommes qui les conçoivent, les

incarnent ou les exploitent. Crispi était, comme disent les Anglais, « l'individualité représentative » de l'irrédentisme antifrançais. La haine aveugle de notre patrie lui tenait lieu de programme et de doctrine ; la crise économique, qu'il avait provoquée, l'acculait tôt ou tard à la guerre : il était un danger de tous les instants.

En apprenant qu'un vote de sa fidèle majorité l'obligeait à rouvrir son cabinet d'avocat, l'Europe a respiré. Qu'ils le veuillent ou non, ses successeurs, fussent-ils dans le fond de leur cœur aussi gallophobes que lui-même, devront affecter une autre attitude. A force de feindre des sentiments corrects à l'égard de la France, pourquoi n'arriveraient-ils pas à les éprouver? On a l'imagination si souple, là-bas, au bord du Tibre ! Et puis sait-on jamais, en diplomatie, où commence le masque, et où le visage !

Mais que faire, que dire pour persuader à ce peuple qu'il n'y a pas dans toute l'âme française une goutte de fiel contre lui ? L'avons-nous assez aimée, cette Italie, bien avant même que l'exilé Crispi embellit nos cafés politiques de sa moustache! Rappelons-nous les admirables vers de Leconte de Lisle :

Toi qui du passé sombre illuminant les cimes
Emportais l'âme humaine en ton divin essor,
O fille du soleil, mère d'enfants sublimes!
. . . . . .
Les siècles t'ont connue, ils ne t'oublieront pas!
Depuis la sainte Hellas, où donc est la rivale
Qui marqua comme toi l'empreinte de ses pas?
. . . . . .
Abeille! qui n'a bu ton miel délicieux?
Reine! qui n'a couvert tes pieds d'artiste et d'ange,
Dans un transport sacré de ses baisers pieux?

La France entière a pensé ainsi. Dire qu'il a suffi pour éveiller deux peuples de ce beau rêve de fraternité d'un méchant politicien de Palerme, grisé par la fortune, affligé d'un mauvais estomac et d'un pauvre cœur et capable de mettre le feu au monde pour cuire son œuf! Ce serait à vous dégoûter des États-Unis d'Europe, si ce n'était fait depuis longtemps! Assez de lyre! disait l'autre. La France s'est fourbue trop longtemps sur des Rossinantes, qu'elle prenait bonnement pour des Pégases, dada polonais, dada hellène, dada belge, dada sarde, dada latin, dada humain. Nos pères ont reçu tellement de horions et de ruades, au cours de leurs chevauchées, que nous sommes guéris pour quelque temps de ce genre de sport. Inutile de dire que nous voulons toujours la fraternité des peuples, l'arbitrage international et le désarmement universel. C'est si gentil d'effeuiller des marguerites entre nations sœurs! Seulement, pourquoi les autres ne feraient-ils pas les avances? Cela nous changerait, et eux aussi.

En attendant, Crispi va plaider. Je plains la veuve et l'orphelin : ils payeront la casse.

***

Nuit charmante, où d'ivresse
On change à chaque instant!
Sitôt qu'un plaisir cesse,
Un autre nous attend,

chante le chœur des dames de la cour dans *Charles VI*. Ces vers, où le regretté Casimir Delavigne a tenté, en dehors de toutes tendances symbolistes, d'exprimer le sentiment de la satisfaction, me revenaient à la mémoire ces jours derniers, tandis que je passais des nouvelles de Rome à celles de Berlin. Tout indique que la galerie va changer d'ivresse. Le jeune empereur renouvelle volontiers son affiche. Ne prenons la subite disgrâce du général de Waldersée que comme un lever de rideau ; voici venir la grande pièce, une comédie qui versera vite dans le drame, car les acteurs ont le feu aux entrailles, et ils jouent pour eux-mêmes. La lutte entre Guillaume II et M. de Bismarck tourne au vilain. Le vieux loup et le jeune dogue se montrent leurs crocs ; demain, ils seront aux prises. Le petit avis amical, inséré dans le *Moniteur de l'Empire* pour inviter l'ex-chancelier au silence, rappelle la profonde parole de Napoléon à son frère Lucien : « Écoutez-moi et ne nous fâchons pas. Je suis trop puissant pour me fâcher! » Ils se fâcheront, eux, soyez-en persuadés : ils sont de trop bonne race l'un et l'autre pour japper longtemps comme des roquets ; ils se sauteront aux yeux, ils se dévoreront, et devant ce spectacle peut-être nous sera-t-il permis de sourire. Voilà un cas, par exemple, où je promets d'avance de manquer de générosité.

Ce sera un joli égorgement. Bientôt, espérons-le, un nouveau bas-relief s'ajoutera au piédestal de cette fière statue de la Germania qui couvre de son ombre la vallée du Rhin. On y admirait déjà le chancelier de fer, dans l'attitude d'un humble féal, tenant la bride du cheval de son vieil empereur, ainsi qu'un écuyer de l'Edda. J'avoue que j'enviais aux Allemands cette glorieuse image du génie au service de la force ; pour un peuple comme pour un homme, il est si noble et si beau d'obéir, à condition de savoir pourquoi, comment et à qui l'on obéit. Tous nous avons cru, au lendemain de la défaite, que nos vainqueurs devaient leur triomphe à une discipline morale plus forte que la nôtre, à des habitudes séculaires de docilité, aux trésors de respect accumulés dans l'âme germanique. Là-bas, nous disions-nous, il y a des maîtres pour commander et des serviteurs pour servir ; là est le secret de leur victoire. Peut-être avons-nous eu raison de penser ainsi. En tout cas, le vieux caporal couronné qui dort à Potsdam, le fils de la reine Louise, a emporté cette Allemagne-là dans son mausolée ; Guillaume Ier nous apparaît aujourd'hui comme un personnage aussi légendaire que Barberousse. Après le lugubre intermède du règne de Frédéric II, une Allemagne nouvelle est entrée en scène. Déjà les incidents ma-

cabres de San-Remo nous avaient permis de supposer que sur un point particulier, l'amour filial, le futur empereur comptait s'affranchir de la tradition ; un prince prussien insurgé contre l'autorité paternelle, cela nous surprenait fort. Nous comptions sur M. de Bismarck pour rétablir les lois de la psychologie nationale, pour rectifier d'un coup de pouce le type classique de l'empereur allemand, bon père, bon époux, bon fils, chaste, laborieux, prudent, silencieux, imperturbable. Ce n'était qu'un rêve!

On va rire, on va rire. Cela ne fait que commencer et c'est déjà drôle. La littérature est de la fête. L'empereur a commandé à un de ses poètes favoris, M. de Wildenbruck, un drame intitulé *le Nouveau maître*, qui vient d'obtenir à Berlin un succès plutôt odéonesque. Entre parenthèse, Antoine devrait bien monter cette machine-là, pour voir : je m'engage à faire la conférence. Ce drame, que je pressens médiocre, montre aux petits enfants comment un méchant ministre d'autrefois périt, sous les verroux de Spandau, pour avoir abusé de la patience du roi Frédéric-Guillaume. Le rebelle trépasse dans son cachot, à la suite d'une maladie subite et mystérieuse que le docteur Koch lui-même serait impuissant à aggraver. Le poète insinue finement qu'une volonté souveraine a hâté sa fin. Délicate allusion. C'est bien berlinois! comme dit Baron dans *Ma cousine*. J'ignore si le Tout-Berlin des premières a saisi toute la subtilité de ce dénouement, mais il paraît que l'empereur délirait dans sa loge. Il a tout bissé, et cet enthousiasme s'explique : il est de la pièce. Il a *tripatouillé* dans la copie de Wildenbruck, et Wildenbruck, qui n'est pas mauvais coucheur comme Bergerat, a remercié et signé tout seul. Son impérial collaborateur lui a garanti cent représentations ; les quatre-vingt-quinze dernières seront données à huis clos, pour le souverain et sa famille, ainsi que *Lohengrin* pour Louis de Bavière. M. de Bismarck, retenu à Friederichsruhe, n'a pu voir la pièce. Il ne la connaît que par le compte rendu de la *Gazette de Cologne*, comme qui dirait l'article de Sarcey. Cela semble lui avoir suffi. Il ne goûte pas du tout le dernier acte et en propose un autre. Tous tripatouilleurs! « Puisque mon empereur aime la littérature, aurait-il dit à ses familiers, j'ai envie de lui dédier mes *Mémoires*. » C'est le jeu français, cher aux jeunes filles et aux hommes politiques : si j'étais petit papier, que feriez-vous de moi? Diable!

Si le confident des aspirations juvéniles de l'empereur Guillaume II, si l'organisateur du voyage de San-Remo a envie de manger le morceau, rien ne l'arrêtera. Il dira tout et le reste. Cela nous distraira, ce printemps. J'achèterai le volume. Et quel maroquin plein je lui promets! — Nous allons rire,

URSUS.

BULLETIN

LE « NOUVEAU MAITRE », DE M. E. DE WILDENBRUCK.

Spectacle en sept épisodes.

Chacun sait que l'empereur d'Allemagne a sur tous les sujets possibles des idées personnelles; mais il a soin, en général, de ne les exprimer qu'après avoir écouté le rapport d'hommes compétents. Sur deux points toutefois, il a cru pouvoir se passer de conseils : en pédagogie et en critique dramatique; cela nous a valu le foudroyant discours du mois dernier et la représentation du *Nouveau maître* dont il est question ci-dessus. Guillaume II songe volontiers, dit-on, à Louis XIV; qui sait si, en surveillant les répétitions du drame, il ne s'est pas souvenu de Richelieu auteur et critique?

De fait, la nouvelle production du poète ordinaire des Hohenzollern n'est point sans offrir une vague ressemblance avec les pièces à rodomontades d'un Scudéry, par exemple. Même pauvreté dramatique, même absence de goût : des mots et du bruit au lieu d'action. Mais, hélas! à côté de ce Scudéry, il n'y a point de Corneille.

M. de Wildenbruck, qui est, d'ailleurs, un écrivain de talent, a le malheur d'être aussi fécond que l'illustre capitan; il écrit drame sur drame : après les *Quitzows*, le *Generalfeldoberst;* après le *Generalfeldoberst*, le *Nouveau maître*.

Après l'*Agésilas*, hélas! mais après l'*Attila!*...

Et tous dans le même esprit : le premier se termine par ces mots : « Hohenzollern, Hohenzollern »! — le deuxième par : « Allemagne, Allemagne, Allemagne »! — le dernier par « Friedrich Wilhelm, Friedrich Wilhelm »! Ce n'est pas, après tout, une si mauvaise spéculation que cette série de pièces historiques et hohenzollerniennes : cela rapporte des décorations et peut-être mieux. Mais, au point de vue littéraire, c'est autre chose; il faut en vérité que le *Nouveau maître* soit plus que faible pour n'avoir point trouvé grâce devant la critique berlinoise.

Le sujet? — Un jeune Hohenzollern est appelé au trône par la mort de son père. Il trouve sa capitale vendue à l'empereur et aux mains d'un ministre tout-puissant. Que faire? Il met le ministre à la porte et déclare qu'il va gouverner seul. Ce sujet, vous le voyez, est assez actuel, bien qu'il se passe vers 1640, en pleine guerre de Trente ans. Le héros, le *Nouveau maître*, n'est autre que le futur grand électeur, et il nous est montré sous les couleurs les plus flatteuses : « Son esprit, dit quelqu'un, vole par-dessus la terre, comme s'il était porté par les ailes d'un aigle. C'est un soleil qu'on ne peut regarder en face, etc. » Sur ses sentiments et ses projets, écoutez-le lui-même :

« Je sens les sucs de la vie bouillonner et cuire dans mes veines... Je n'ai point le temps de me pencher vers les fleurs, de flâner sur le chemin ni de cueillir des fruits. La route est longue devant moi; le temps de la moisson n'est pas encore venu : il me faut labourer le champ et le mettre en culture... Ce n'est point de jeux, de danses que j'ai envie, ni de festins ni de beuveries; non! en mon cœur j'ai faim d'actions, j'ai faim d'actions. »

On voit que, depuis deux cent cinquante ans, les sentiments n'ont pas changé dans la famille.

Schwarzenberg, le ministre déchu, s'écrie, dans la scène entre lui et son jeune maître : « Il fut un temps où ma voix était écoutée dans l'Empire. J'étais alors jeune comme vous l'êtes, plein de force active et de noble ambition. J'appris alors à connaître les princes, car ils venaient à moi, m'appelant leur ami, leur compère. Je me suis assis à leur table,

j'ai bu, j'ai mangé avec eux... Maintenant je suis un vieillard. Que la Providence vous épargne la douleur de voir comme moi, au soir de votre vie, toute votre œuvre déchirée, jetée à vos pieds! » — On comprend que Guillaume II ait été singulièrement ravi d'entendre ou de réentendre ces paroles, qui sans doute lui remettent en mémoire une scène fameuse du mois de mars de l'an dernier. La joie qu'il a éprouvée a suffi peut-être pour lui fermer les yeux sur les défauts de la pièce — à moins peut-être que, parmi les nombreuses fées qui ont été priées au baptême du jeune souverain, on n'ait par mégarde oublié la modeste fée du bon goût.

Autour d'un semblant d'action se groupent une série de hors-d'œuvre. Durant les sept épisodes s'agitent avec fureur des bourgeois, des artisans, des soldats et des filles : tout ce peuple crie, se démène, se querelle, se bat; on entend des coups de feu, on voit briller des lames; on tue, on juge, on condamne, on se révolte; c'est un tapage assourdissant, un tohu-bohu infernal. C'est, comme on l'a dit, la tragédie du hurrah. On avait mal aux oreilles; mais l'empereur, entouré des siens, trônait, heureux et satisfait, au milieu de ce vacarme. Le tumulte apaisé, il est descendu sur la scène pour la distribution des récompenses : Hurlements (premier prix), l'élève Matkowsky (une épingle de cravate); à tout le reste de la troupe, une mention très honorable.

Le *Nouveau maître* est écrit en lignes rythmées, avec quelques rimes çà et là; c'est tout ce qu'il y a de poétique. Le style, qui pourrait convenir en prose, semble absolument fade et plat dès que l'on s'aperçoit que la pièce est en vers. La couleur locale exigeait des jurons et une verte grossièreté de langage; mais les personnages ont beau se traiter de « chiens galeux, de diables puants, de *Stinkteufel*, etc., je cherche en vain du souffle dramatique, de la vigueur. M. de Wildenbruck méritait mieux que cette chute fâcheuse.

Pour finir, voici quelques fleurs cueillies çà et là : « Les larmes vont aux femmes comme le beurre sur le pain. » « Chez ma cousine, une lèvre ne sait pas ce que dit l'autre lèvre. » « Comme vous parlez! s'écrie une jeune fille, près de vous on pourrait prendre un rhume de cerveau. » (Traduction : Vous en parlez bien froidement!)

*
* *

L.

LA PRESSE AU JAPON.

Un nouveau journal français, politique et commercial, *le Japon*, vient de paraître à Yokohama; il faut espérer que la chance lui sera plus favorable qu'elle ne l'a été à tous ceux qui l'ont précédé.

On se souvient de l'existence éphémère du *Courrier du Japon* et de *l'Écho du Japon*, qui végétèrent jusqu'en 1885; après quelques années employées à se reprocher mutuellement leurs fautes d'orthographe — ce qui n'était pas fait pour passionner les lecteurs — ces deux feuilles disparurent.

Vers 1889, autre tentative plus éphémère encore.

En ce moment paraissent les *Potins de Yoko*, œuvre d'un jeune artiste français, M. Bigot. Cela vient après le *Yokohama-Punch*, d'un artiste anglais, qui sut se distinguer par d'aimables excentricités. Ce que nous connaissons des productions de notre compatriote, le spirituel dessinateur du *Japon contemporain* — nous le montre s'attachant au seul côté grotesque des gens et des choses, et cela fait bien pendant aux descriptions de Loti, puisque ni l'un ni l'autre ne paraissent sensibles aux beautés incomparables de ce paradis terrestre qu'est l'Empire du soleil levant.

S'il faut en croire les promesses de son premier numéro, *le Japon* sera plus sage que ses prédécesseurs : par un examen sérieux des questions, la recherche des solutions équitables, le choix, l'abondance des nouvelles, la rapidité des informations, etc., il espère *prendre une place restée libre auprès des lecteurs français de l'extrême Orient.*

On n'en pourrait pas dire autant des lecteurs anglais, qui ont à leur disposition trois journaux solidement établis depuis plus de vingt ans. C'est le *Japan Mail*, organe officieux du gouvernement japonais; *the Japan Gazette* et *the Japan Herald*, auxquels il convient d'ajouter la savante revue : *Transactions of the Asiatic Society of Japan.* Tous s'impriment à Yokohama.

L'un de ces journaux accable le nouveau venu de ses sarcasmes; au dire du bon confrère britannique, un journal français était bien inutile et ses bailleurs de fonds sont fort à plaindre.

Cependant, on lit beaucoup au Japon, les Japonais plus encore que les Européens. On cite un journal d'Ozakka qui tire à 30,000 par jour, et depuis le *Nitchi Nitchi Shimboun*, feuille agréable, toutes les nuances de l'opinion, jusqu'à l'intransigeance inclusivement, ont leurs représentants.

Il n'y a pas longtemps, le directeur du journal officiel, *le Kampo*, est venu à Paris commander à M. Marinoni des machines rotatives semblables à celles du *Petit Journal*, en prévision sans doute des nécessités nées du gros événement, bien fait pour augmenter le tirage des journaux, qui s'est produit à la fin de l'année dernière.

C'est, en effet, le 28 novembre 1890 que s'est accompli un des actes les plus considérables du règne de S. M. *Mutsuhito.* Ce jour-là, l'empereur du Japon a lu son premier message à MM. les membres de la Chambre haute et à MM. les membres de la Chambre des représentants, inaugurant ainsi le régime parlementaire, à grand renfort de salves d'artillerie et sur l'air du *Kimigayo*, l'hymne national japonais.

Tous ceux qu'intéressent les problèmes politiques et sociaux vont certainement suivre, avec une curiosité inaccoutumée, le jeu des nouvelles institutions; il y a là, pour *le Japon*, un élément de succès qui manquait à ses aînés.

Félix Regamey.

Nouvelles de l'étranger.

Londres va bientôt avoir son Théâtre-Libre, comme Paris et Berlin. C'est le 6 mars prochain que commenceront les représentations à l'*Athenæum* situé dans Tottenham Court Road. Le Théâtre-Libre anglais, qui portera le titre de *the Independent Theatre*, jouera d'abord une traduction des *Revenants*, d'Ibsen. M. W. Archer, le traducteur, est, du reste, l'un des principaux promoteurs d'un théâtre anglais indépendant. Depuis de longues années, il mène une campagne très active contre les directeurs de théâtre anglais qui ne produisent que des adaptations de pièces françaises ou de mauvais mélodrames et de stupides farces anglaises. M. Archer est persuadé que c'est là une des causes les plus directes de la décadence du théâtre anglais. Cette décadence est très réelle en effet, et il y a dans les critiques de M. Archer une grande part de vérité. Il est très exact que les pièces anglaises modernes sont absurdes, et que les directeurs de théâtre de Londres, qui presque tous sont en même temps acteurs et chefs de leur troupe, ne se préoccupent que de deux choses : jouer des pièces où ils aient un beau rôle et ne représenter que celles qui font de l'argent. C'est ce qui explique pourquoi l'on joue tant d'adaptations de pièces françaises; et pourquoi, par exemple, en ce moment un artiste comme Irving ne craint pas de faire alterner, sur l'affiche de son théâtre, une des plus délicieuses comédies de Shakespeare avec une adaptation du fameux mélodrame français : *le Courrier de Lyon.*

Mais il est permis de se demander si M. Archer a le droit de

se montrer si sévère, puisque la première représentation de ce nouveau théâtre anglais consistera justement dans une traduction d'un des auteurs étrangers qui sont le plus à la mode et font le plus d'argent. Si l'on ne joue pas, en Angleterre, plus de pièces anglaises, c'est que les auteurs dramatiques anglais n'ont aucun talent ni aucune originalité et que leurs pièces ennuient même leurs compatriotes.

M. Justin Huntly Mac Carthy se propose également de fonder à Londres un théâtre analogue à celui de M. Antoine. Mais son projet est encore dans les nuages. Ibsen est de plus en plus à la mode en Angleterre. On va représenter son *Romersholm*, le 23 février, au Vaudeville-Theater de Londres.

*
* *

Au Berliner-Theater, première représentation du grand drame historique de Richard Voss, *Malheur aux vaincus*. Le sujet de ce drame — qui a obtenu un succès énorme et qui contient en effet plusieurs scènes magnifiques — est le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, son effort pour ressaisir l'empire du monde et sa chute finale. Joignez à ce sujet historique une intrigue romanesque : Napoléon débarquant chez une comtesse de Saint-Aubin qui a été autrefois sa maîtresse et dont il a eu un fils; ce fils, ardent royaliste, arrivant chez sa mère pour s'emparer de l'usurpateur et finissant par être entraîné à suivre la fortune de celui qu'il voulait perdre. Au dernier acte, une scène a produit une impression grande : l'adieu fait à Napoléon par un vétéran de la Grande Armée. Le caractère de Napoléon et celui du jeune comte sont d'ailleurs assez incohérents, mais le caractère de la comtesse, qui domine le drame, est d'une unité et d'une intensité de passion remarquables.

*
* *

Le théâtre de la Résidence, à Berlin, va donner, le 8 février, en matinée, la nouvelle comédie du comte Tolstoï, *les Fruits de la civilisation*. La comédie sera précédée d'un drame en un acte, la *Sonate à Kreutzer*, d'après le fameux roman de l'écrivain russe.

*
* *

Le jeune écrivain anglo-indien qui, depuis deux ans, s'est acquis chez nos voisins une si grande célébrité, M. Rudyard Kipling, vient de faire une tournée triomphale aux États-Unis, et de publier le résumé de ses impressions sur le nouveau monde. Ses impressions sont en général très pessimistes. M. Kipling se plaint de l'indiscrétion des reporters américains, de la façon déplaisante dont les Américains prononcent l'anglais, de la grossièreté des patrons et garçons d'hôtel américains; et ces doléances font grand tapage tant en Angleterre qu'aux États-Unis. M. Kipling est devenu dans les deux pays un personnage si important que ses rhumes de cerveau partagent avec ceux de M. Gladstone et de lord Tennyson l'honneur d'être aussitôt signalés et commentés. On sait des mois à l'avance à quelle revue il doit donner sa prochaine nouvelle, le nombre de pages qu'elle aura, etc.

*
* *

Le sultan est en train d'apprendre l'allemand, dans l'espoir de pouvoir s'entretenir dans cette langue avec l'empereur d'Allemagne lors de la prochaine visite de celui-ci à Constantinople. Il a reçu aussi une édition de luxe des œuvres de la reine de Roumanie et n'aura point de cesse qu'il ne soit en état de les lire.

Bulletin politique.

Intérieur : *Parlement*. — La Chambre des députés a adopté en première délibération le projet de loi sur les caisses de retraites, de secours et de prévoyance, fondées au profit des ouvriers et employés, et elle a voté définitivement la loi sur les accidents en mer. Elle a également accordé au gouvernement les crédits demandés pour les fouilles de Delphes.

L'agitation ouvrière. — Le Conseil national (marxiste), qui, l'an dernier, avait organisé la manifestation du 1er mai, a adressé à tous les syndicats et groupes ouvriers un appel les engageant à manifester de nouveau cette année, à même date. Ce document présente comme unique remède à la situation économique actuelle « la fin du divorce entre le travail et la propriété », et considère la journée légale de huit heures comme un premier pas vers l'affranchissement des travailleurs.

Affaires coloniales. — Le colonel Archinard poursuit la pacification du Kaarta, tout en se rapprochant des postes français du Niger. Le colonel Dodds, dans le Fouta, n'a pu s'emparer encore d'Abdoul-Boubakar.

Une entente a été conclue entre la France, le Portugal et l'État du Congo au sujet des droits d'entrée et de sortie au Congo (9 février).

Pays étrangers : *Angleterre*.—La Chambre des communes a voté en seconde lecture, par 202 voix contre 155, le bill autorisant le mariage d'un veuf avec sa belle-sœur. — Le 12 février, le candidat gladstonien a été élu à Northampton en remplacement de Bradlaugh.

Espagne. — Les 180 sénateurs qui forment la moitié amovible du Sénat ont été élus le 15 février. Ils se décomposent ainsi : 130 ministériels, 19 libéraux, 7 réformistes, 2 démocrates, 2 carlistes, 1 républicain. A Cuba et à Porto-Rico, les élections sénatoriales ont donné les résultats suivants : 8 ministériels, 7 libéraux, 2 indépendants.

Saint-Siège. — A l'occasion de la polémique survenue entre MM. Piou et d'Haussonville sur l'opportunité de la formation d'une droite constitutionnelle, le *Moniteur de Rome*, organe officieux du Vatican, a publié une note où il engage M. Piou « à appuyer plus que jamais une évolution dont la France retirera un grand profit au dedans comme au dehors ».

Suisse. — L'ensemble du projet relatif à la Constitution cantonale du Tessin a été adopté par la Constituante.

Égypte. — Le gouvernement a résolu de prendre des dispositions pour expulser les derviches du Tokar.

Nécrologie.

M. Gustave Merlet, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, officier de la Légion d'honneur. M. Merlet a publié un grand nombre d'études littéraires. Son principal ouvrage, couronné par l'Académie, est le *Tableau de la littérature française de 1800 à 1875*, dans lequel il s'est proposé d'embrasser « l'ensemble des métamorphoses traversées par notre génie littéraire depuis les origines du XIXe siècle jusqu'à nos jours ».

Tout dernièrement, notre collaborateur M. Augustin Filon rappelait ici le rôle qu'eut M. Merlet dans la transformation de nos idées pédagogiques, et demandait que son ancien maître qui avait été à la peine fût bientôt à l'honneur.

L'honneur est venu bien tardivement; la veille de sa mort, M. Merlet, admis à la retraite, avait été nommé inspecteur général honoraire de l'instruction publique.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, L.-Imp. réunies. Et. D. 7, rue Saint-Benoît. (1557)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 TOME XLVII 28 FÉVRIER 1891

LE CHRISTIANISME
ET
L'ÉDUCATION ROMAINE (1)

Était-il possible à un chrétien pieux de s'accommoder de l'éducation qui se donnait du temps de l'empire dans les écoles romaines? C'est une question qu'on ne devait guère se poser dans les premières années, car ceux auxquels le christianisme s'adressa d'abord se préoccupaient fort peu de la grammaire et de la rhétorique. Mais, avec le temps, il pénétra dans les classes plus élevées de la société, où l'instruction était en grand honneur; et alors, quand il arrivait que ces gens du monde, qu'il venait de gagner à ses doctrines, avaient des enfants en âge d'être envoyés dans les écoles, on peut croire qu'ils devaient éprouver de grandes perplexités.

Les écoles étaient toutes païennes. Non seulement on y célébrait régulièrement les cérémonies du culte officiel, surtout les fêtes de Minerve, qui était la patronne des maîtres et des écoliers, mais on y apprenait à lire dans des livres tout pleins de la vieille mythologie. L'enfant chrétien y faisait connaissance avec les dieux de l'Olympe. Il était exposé à y prendre des impressions contraires à celles qu'il recevait dans sa famille. Ces fables, qu'on lui apprenait à détester chez lui, il les entendait tous les jours expliquer, commenter, admirer par ses maîtres. Était-il convenable de le placer ainsi entre des enseignements opposés? Que fallait-il faire pour qu'il fût élevé comme tout le monde sans courir le risque de perdre sa foi?

Tertullien se le demande, dans son traité de l'*Idolâtrie*, et il ne trouve pas grand'chose à répondre. Quand il s'agit du maître, il n'hésite pas. Un professeur, nous dit-il, est obligé de fêter Minerve aux *Quinquatries*, de fleurir son école quand viennent les jours consacrés à Flore, et « ce serait un crime pour lui de s'abstenir d'aucune de ces cérémonies diaboliques ». Pour faire comprendre aux élèves les récits des poètes, il faut qu'il leur raconte l'histoire scandaleuse de l'Olympe, qu'il leur explique les attributions des dieux et qu'il déroule devant eux toute leur généalogie. C'est ce qui d'aucune façon ne saurait convenir à un chrétien; un chrétien ne sera donc pas professeur. Peut-il au moins être élève? Il semble que Tertullien, pour rester fidèle à lui-même, n'aurait pas dû le permettre. L'enseignement qu'un maître ne peut pas donner sans crime, comment un élève pourrait-il le recevoir sans danger? Si ces noms de dieux et de déesses souillent la bouche qui les prononce, est-il possible qu'ils ne blessent pas l'oreille qui les entend? Mais ici, contre son ordinaire, ce logicien impitoyable ne pousse pas son opinion jusqu'au bout. Il s'arrête au milieu du chemin, et souffre chez l'élève ce qu'il a défendu au professeur. C'est qu'il ne lui paraît pas possible qu'on empêche un jeune homme d'aller à l'école, et la raison qu'il en donne mérite d'être rapportée. « Comment, dit-il, se formerait-il sans cela à la sagesse humaine? Comment apprendrait-il à diriger

(1) Cette étude fera partie d'un ouvrage en deux volumes que M. Gaston Boissier publiera prochainement sous ce titre : *la Fin du paganisme, étude sur les dernières luttes religieuses en Occident au IVe siècle.*

ses pensées et ses actions, l'éducation étant un instrument indispensable pour l'homme pendant toute sa vie? » Ainsi ce sectaire scrupuleux, à qui toutes les professions étaient suspectes, et qui voudrait enfermer le chrétien chez lui, pour le tenir loin d'un monde empesté d'idolâtrie, n'ose pas l'arrêter au seuil de l'école, quoiqu'il en connaisse les dangers. C'est une nécessité qu'il ne subit qu'à regret, mais à laquelle il lui paraît impossible de se soustraire. Il n'imaginait pas qu'un jeune homme pût se passer d'apprendre les lettres humaines, ni qu'on pût les enseigner autrement qu'on le faisait de son temps.

Du moment qu'un docteur si rigoureux autorisait les jeunes gens à fréquenter les écoles, on pense bien que personne ne s'avisa de le leur défendre. Seulement ses recommandations ne furent suivies qu'en partie. On l'écouta, lorsqu'il disait qu'un chrétien peut étudier les lettres profanes; on lui désobéit, quand il lui défendait de les enseigner. Non seulement l'Église permit aux professeurs de ne pas quitter leurs chaires, mais elle les encouragea même à les garder. Elle y trouvait son compte, et il lui semblait avec raison qu'un enseignement, qui lui était à bon droit suspect, présentait moins de dangers, s'il était donné par un chrétien. Vers la fin du IIIe siècle, le christianisme avait fait des conquêtes nombreuses parmi les lettrés. « On trouve chez nous, dit Arnobe avec orgueil, beaucoup de gens de talent, des orateurs, des grammairiens, des professeurs d'éloquence, des jurisconsultes, des médecins et de profonds philosophes. » Arnobe lui-même était un rhéteur célèbre de l'Afrique, et son disciple Lactance fut appelé à Nicomédie, où résidait alors l'empereur, pour y enseigner la rhétorique latine. Comme le christianisme a toujours attiré de préférence les plus humbles, il est vraisemblable que les maîtres élémentaires (*primi magistri*) étaient venus à lui en plus grand nombre encore et plus tôt que les rhéteurs. On a trouvé aux catacombes l'inscription d'un *primus magister* qui s'appelait Gorgonus; M. de Rossi la rapporte au IIIe siècle. Prudence raconte qu'en passant à Forum Cornelii (Imola), il vit dans l'église un tableau qui lui sembla fort curieux, et qu'il en demanda l'explication au sacristain. Ce tableau représentait le martyre de Cassianus, un de ces maîtres modestes, qui, devenu chrétien, fut mis à mort dans l'une des dernières persécutions. Cassianus était *notarius*, ce qui veut dire qu'il enseignait la sténographie, un art dont on faisait un grand usage dans cette monarchie administrative et paperassière. Ses élèves ne l'aimaient pas, parce qu'il était dur pour eux et qu'il les avait quelquefois privés de congé. Les bourreaux ayant imaginé de le leur abandonner, ils se vengèrent de lui en le perçant de ces poinçons de fer qui leur servaient pour écrire. Le poète, qui a le goût de l'horrible, nous les montre heureux de labourer de leur *stylus* ce corps misérable, d'exercer sur sa chair le talent qu'il leur avait donné, et il semble prendre plaisir à nous redire les plaisanteries inhumaines dont tout ce petit monde cruel assaisonne sa vengeance.

Au moment de la conversion de Constantin, il y eut, suivant l'expression de saint Augustin, toute une cohue de païens qui se précipita dans la religion nouvelle. Il est naturel qu'alors le nombre des chrétiens ait augmenté parmi les professeurs, comme dans tous les métiers. Les partisans de l'ancien culte devaient en être fort alarmés. Ils regardaient l'école comme un des derniers asiles de leur religion, et ils purent craindre qu'elle ne fût bientôt envahie par le christianisme.

C'est ce qui fait comprendre le fameux édit de Julien, qui défendait aux professeurs chrétiens de lire, dans leurs classes, et de commenter des auteurs dont ils ne partageaient pas les croyances. C'était en réalité leur interdire l'enseignement. Le maître alors ne pouvait rien sans le livre; on ne disait pas d'un grammairien qu'il enseignait, mais qu'il lisait, *prælegebat*, et sa leçon consistait uniquement à expliquer un passage d'auteur classique, dont il avait d'abord donné lecture à ses élèves. Or, les livres dont on se servait dans les classes étaient remplis de paganisme, et le maître chrétien à qui l'on défendait d'en faire usage, était réduit à abjurer sa religion ou à quitter l'école. Sans doute il dut s'en trouver quelques-uns qui cédèrent : il leur était si dur de renoncer à un métier dont ils tiraient tant d'honneur et tant de profit; mais il y en eut aussi qui tinrent bon. Des grammairiens, des rhéteurs célèbres, Victorinus, en Italie, Musonius et Proérèse, en Orient, descendirent de leur chaire plutôt que de trahir leur foi.

*
* *

La tentative de Julien dut attirer l'attention de l'Église sur une des conditions essentielles de l'enseignement, dont elle paraît s'être peu préoccupée jusque-là : elle lui montra l'importance du livre. Nous venons de voir que, dans l'école, on ne se servait que de livres pleins de paganisme, et que c'était un grand danger pour les jeunes gens qui professaient d'autres croyances. A la vérité le maître, quand il était chrétien, ne les commentait qu'avec mesure et discrétion; il pouvait, tout en admirant la forme, glisser quelques réserves à propos du fond, et mettre ainsi le remède auprès du mal; mais le mal subsistait toujours. D'ailleurs il était au pouvoir d'un prince partisan de l'ancien culte de les confisquer au profit de sa religion, comme venait de le faire Julien, et, en défendant aux chrétiens de s'en servir, de leur rendre l'enseignement impossible. Il fallait donc trouver quelque moyen de procurer aux chrétiens des livres dont on ne pût pas leur enlever l'usage. C'est ce qui fut essayé par les Apollinaires, le père et le fils, deux savants hommes, dont l'un était grammairien, l'autre rhéteur, à Laodicée, en Syrie. Le père traduisit en vers la Bible; il composa un poème épique de vingt-quatre chants avec les événements qui

vont jusqu'au règne de Saül ; du reste il fit des tragédies sur le modèle d'Euripide, des comédies à la façon de Ménandre, des odes imitées de Pindare. Le fils mit les Évangiles et les écrits des apôtres en dialogues qui reproduisaient ceux de Platon. On pense bien que cette littérature improvisée n'était pas de force à tenir tête aux chefs-d'œuvre de l'art antique, qu'elle avait la prétention de remplacer. Les Apollinaires devaient avoir plus de facilité que de talent, et pour accomplir avec succès ce qu'ils se proposaient de faire, il aurait fallu du génie. Ce n'est pas d'un ouvrage quelconque que le maître a besoin pour le commenter dans sa classe : il lui faut des livres qui s'imposent à l'admiration de la jeunesse et puissent lui servir de modèles. Or ces livres ne sont pas de ceux qui se fabriquent à volonté et en quelques mois ; c'est le temps seul qui les consacre, et ils sont toujours assez rares. C'est à peine s'il en reste deux ou trois par siècle, qui flottent au-dessus de ces milliers d'écrits que le torrent emporte à l'abîme. On ne sera donc pas surpris que la prose et les vers des Apollinaires n'aient pas survécu à la circonstance qui les avait fait naître. Dès que Valentinien Ier eut révoqué l'édit de son prédécesseur, les grammairiens et les rhéteurs chrétiens reprirent leurs fonctions, et l'on revint à l'étude des grands écrivains classiques avec d'autant plus d'empressement que c'était un plaisir dont on avait été quelque temps sevré, et qu'on regardait comme une victoire d'avoir reconquis le droit de les lire et de les expliquer.

Aujourd'hui, nous savons apprécier la poésie des récits de la Bible, les élans lyriques des prophètes, le charme des Évangiles, la dialectique passionnée de saint Paul, et nous sommes disposés à croire que les chrétiens étaient moins dépourvus de littérature qu'on ne le prétendait ; il nous semble qu'ils auraient pu trouver chez eux quelques ouvrages qu'il fût possible d'introduire dans les écoles et qui pouvaient à la rigueur servir de thème aux leçons des maîtres et aux études des élèves. Mais personne alors ne le croyait. Le respect même qu'on portait aux livres saints ne permettait pas qu'on les traitât comme des œuvres littéraires. On en goûtait le fond plus que la forme, on y cherchait des préceptes de morale et des règles de doctrine ; on aurait cru les rabaisser en leur demandant des modèles de l'art d'écrire. Il y avait du reste une raison qui contribuait beaucoup à en dissimuler les beautés. Saint Augustin rapporte qu'à mesure que le christianisme se répandit en Occident, ceux qui, dans les communautés naissantes, connaissaient un peu la langue grecque, se chargèrent de traduire tant bien que mal la version des Septante. C'étaient en général des gens peu lettrés, qui ne connaissaient que le langage populaire. Ils écrivirent comme ils parlaient et semèrent leurs traductions de fautes de tout genre. C'est donc à travers ce latin barbare que les livres saints se montrèrent pour la première fois aux gens du monde, quand ils vinrent à la foi nouvelle. La grossièreté de la forme ne leur permit pas d'en saisir la poésie, et si on leur avait proposé de s'en servir dans les écoles, comme on faisait d'Homère et de Platon, je suppose qu'on les aurait fait sourire. « Les livres saints, dit très nettement l'historien Socrate, n'apprennent pas à bien parler ; or il faut savoir bien parler pour défendre la vérité. »

Il ne semble pas qu'on ait été plus juste pour les écrivains latins qui s'étaient donné la tâche, depuis le second siècle, de défendre et d'expliquer le christianisme, et j'avoue que cette injustice me paraît tout à fait inexplicable. Je ne vois rien qui pût empêcher un chrétien de comprendre leur mérite et de le proclamer. Tertullien, Minucius Félix, saint Cyprien seraient à toutes les époques des orateurs et des polémistes remarquables ; mais à la fin de ce IIIe siècle, si vide de bons écrits, ils devaient tenir les premières places. Lactance est pourtant bien froid pour eux. Il se contente d'appeler Minucius Félix un assez bon avocat (*non ignobilis inter causidicos*) ; Tertullien lui paraît fort savant, mais il le trouve obscur, embarrassé, rocailleux. Quant à saint Cyprien, il lui semble s'être trop enfermé dans les questions de doctrine et ne pouvoir pas être compris de ceux qui ne partagent pas ses croyances. Il fait malicieusement remarquer que les doctes du siècle se moquent de lui, et il a soin de rapporter leurs railleries, qui sont fort médiocres, sans prendre la peine de le défendre. Il conclut en disant « que l'Église a tout à fait manqué de défenseurs habiles et instruits », ce qui est vraiment bien sévère. Mais Lactance est un rhéteur, et il a tous les défauts de sa profession. Quand on a passé toute sa vie à recommander la pureté, la correction, l'élégance, c'est-à-dire les petits mérites du style, on devient souvent incapable de voir les grands. On se fait un type de perfection, qui se compose d'absence de défauts plutôt que de qualités réelles, et l'on ne peut plus être sensible à ce qui est original et nouveau.

Il est pourtant visible que vers la fin du IVe siècle, il se fait un changement dans l'opinion. Saint Jérôme, qui sait l'hébreu et qui a vécu familièrement avec les livres saints, en apprécie mieux la beauté. « Est-il rien, dit-il, de plus harmonieux que les psaumes? Peut-on rien voir qui soit plus poétique que les beaux endroits du *Deutéronome* et des prophètes? » Il est encore plus explicite ailleurs et ménage moins les louanges. « David, dit-il, c'est notre Pindare à nous, notre Simonide, notre Alcée, notre Horace, notre Catulle, notre Sérénus. » Voilà des rapprochements qui devaient causer, chez les beaux esprits du temps, un grand scandale. Pour les écrivains ecclésiastiques latins, saint Jérôme est plus réservé ; il leur reproche beaucoup d'imperfections et n'est entièrement satisfait d'aucun d'eux. Il faut croire pourtant qu'ils ne lui semblaient pas trop méprisables, puisqu'il a cru de-

voir faire pour eux ce qu'avait fait Suétone pour la littérature profane. Dans le tableau qu'il nous a présenté, sous le titre pompeux de *De viris illustribus*, de tous les chrétiens qui ont écrit, il parle honorablement des auteurs latins, et il est si content de cette longue énumération d'écrivains de tout âge et de toute qualité qu'il s'écrie d'un air de triomphe : « Que Celse, que Porphyre, que Julien, qui ne cessent d'aboyer contre nous, que leurs sectateurs, qui soutiennent que l'Église n'a produit ni philosophe, ni orateur, ni savant, apprennent quels sont les hommes qui l'ont fondée, qui l'ont bâtie, qui l'ont ornée, et qu'ils cessent de prétendre qu'il n'y a chez nous que des sots et des rustres! » Mais ce ne sont encore là que des éloges généraux et vagues; saint Augustin fait mieux. Le premier, dans son traité de la *Doctrine chrétienne*, il détaille et précise les qualités littéraires des livres saints et des auteurs ecclésiastiques et proclame ainsi l'existence d'une littérature chrétienne.

Ce traité est un livre d'éducation, mais il ne s'adresse pas à tout le monde; saint Augustin ne veut élever que des clercs. « Voilà, dit-il, ce que devront faire ceux qui se proposent d'étudier les Écritures et de les enseigner, de défendre la vraie doctrine et de réfuter l'erreur. » Son dessein est double : il veut leur apprendre d'abord comment ils arriveront à comprendre eux-mêmes les livres saints, puis de quelle façon ils les feront comprendre aux autres.

« Pour les comprendre, leur dit-il, on doit passer par trois degrés successifs : le premier est la crainte, le second la piété, le troisième la science. » Cette science est difficile; elle demande un travail patient et de longues préparations. Parmi les études préliminaires, qui aident à l'acquérir, saint Augustin place sans hésiter celles qui se font dans les écoles. Il montre, par des raisonnements ingénieux, que tout ce qui s'y enseigne, aussi bien la grammaire, la rhétorique, la dialectique, que l'histoire et les sciences naturelles, peut servir à l'intelligence des Écritures. Quoique imprégnée de paganisme, cette éducation trouve grâce devant lui. C'est une sorte de préparation générale qui étend, qui fortifie l'esprit, et dont profiteront plus tard d'autres études plus sérieuses. Il ne veut pas qu'on y renonce à cause de ses origines profanes. D'où que vienne une vérité, elle est bonne à prendre : *profani si quid bene dixerunt, non aspernandum*. Les ouvrages des païens contiennent des maximes utiles pour la conduite de la vie; leurs philosophes ont entrevu le Dieu véritable et donné de sages préceptes sur la manière dont il convient de l'honorer. Ces biens ne leur appartiennent pas; ils sont à ceux qui en feront un bon usage. N'est-il pas écrit que les Israélites, quand ils retournèrent chez eux, enlevèrent les vases d'or des Égyptiens pour les consacrer au service de leur Dieu? C'est ainsi qu'ont fait les plus grands docteurs de l'Église; ils sont venus à leur foi nouvelle avec les dépouilles de l'ancienne. « De combien de richesses n'était pas chargé, en sortant de l'Égypte, ce Cyprien, qui fut un si éloquent évêque et un bienheureux martyr! Combien en emportèrent avec eux Lactance, Victorinus, Optat, Hilaire, pour ne pas parler des vivants! Combien en ont ravi ces illustres chrétiens de la Grèce! » Saint Augustin approuve leur conduite. Ce grand conservateur trouvait juste que ce que l'ancienne société avait de bon ne périt pas avec elle; il souhaitait qu'on en sauvât non seulement « les institutions sages dont on ne peut se passer », mais tous ces trésors de poésie, d'art et de science, qui avaient répandu tant de charme dans la vie; du moment qu'on les employait à la gloire de Dieu, il ne voyait aucun crime à les garder.

Dans la seconde partie de son livre, saint Augustin se demande comment un clerc qui possède l'intelligence des Écritures, pourra la communiquer aux autres. C'est ici surtout qu'il se trouve en présence de l'éducation qu'on donnait dans les écoles de l'empire et qu'il est amené à en dire son sentiment. Le prédicateur ne doit pas se contenter d'instruire; il faut qu'il plaise et qu'il touche : c'est précisément ce que la rhétorique se pique d'enseigner. Mais convient-il qu'un orateur chrétien se serve de la rhétorique? Saint Augustin n'éprouve aucun scrupule à le lui conseiller. Puisque c'est un art qu'on emploie tous les jours pour soutenir le mensonge, qui oserait dire qu'il ne faut pas le mettre au service de la vérité? Ne serait-ce pas une folie de laisser cet avantage à ceux qui propagent les fausses doctrines de charmer et de toucher les gens qui les écoutent? « Le talent de la parole étant à la disposition de tout le monde, des méchants comme des bons, pourquoi les honnêtes gens ne s'appliqueraient-ils pas à l'acquérir, puisque les malhonnêtes s'en servent pour faire triompher l'erreur et l'injustice? » Mais où doit-on chercher la rhétorique? D'abord dans les écoles où elle s'enseigne. Saint Augustin n'est pas un ennemi de cet enseignement dont il avait été nourri. Il veut seulement qu'on s'y livre quand on est jeune; plus tard, on aura mieux à faire. Cependant il ne le croit pas tout à fait indispensable, et il indique les moyens de s'en passer. « Celui qui a l'esprit pénétrant et vif, nous dit-il, deviendra plus facilement éloquent en lisant ou en écoutant parler ceux qui le sont, qu'en s'attachant aux règles des rhéteurs. » D'autres l'avaient dit avant lui; mais voici la nouveauté. Les livres qu'il conseille de lire pour se former à l'art de la parole ne sont pas les chefs-d'œuvre classiques; quelle que soit leur perfection, il suppose que celui qui se destine au ministère sacré, n'a ni le temps ni le goût de les parcourir; aussi ne veut-il pas l'arracher à l'étude des livres saints qui doit faire désormais l'occupation de sa vie; mais il prétend qu'ils ne lui apprendront pas seulement la saine doctrine et qu'ils lui enseigneront encore l'éloquence. Il est donc conduit, pour le prou-

ver, à faire voir que ceux qui les ont composés, apôtres ou prophètes, sont de grands écrivains aussi bien que de grands docteurs de la foi; que, sans le vouloir et sans le savoir, ils ont respecté ces règles « que les rhéteurs font sonner si haut et payer si cher », et qu'on peut en trouver des modèles chez eux, comme chez les auteurs profanes.

Ce n'est pas une opinion qu'on puisse énoncer sans preuve. Pour en démontrer la vérité, saint Augustin prend un passage du prophète Amos, un pâtre, un conducteur de troupeaux, comme il s'appelle lui-même; il l'analyse en grammairien subtil, appelant à son aide les souvenirs de son ancien métier. Il y trouve trois périodes de deux membres qui se répondent entre elles, et des images dont la hardiesse et la beauté lui semblent incomparables. Il applique la même méthode aux *Épîtres* de saint Paul. Il y montre des exemples de cette figure qu'on appelle dans les classes *échelle* ou *gradation*, des phrases symétriquement balancées, des périodes à plusieurs membres, enfin tout l'appareil de la rhétorique. Ce n'est pas que saint Paul l'ait jamais apprise ou s'en souciât; mais l'éloquence étant chose naturelle, ceux à qui le ciel la donne ne savent pas pourquoi ils la possèdent. « Quand la sagesse marche devant, l'éloquence la suit comme une fidèle compagne, sans qu'on ait besoin de l'appeler pour qu'elle vienne. » De saint Paul, saint Augustin descend aux auteurs ecclésiastiques des derniers siècles. Là, on sent qu'il est plus à l'aise; il n'a pas d'effort à faire pour trouver chez eux la rhétorique; quelques-uns l'avaient enseignée, tous l'avaient apprise, et même, en changeant de religion, ils n'étaient pas parvenus à l'oublier. Quelquefois même ils s'en sont trop souvenus. Saint Augustin cite à ce propos un passage de saint Cyprien, qui lui paraît trop orné et trop travaillé : mais, comme il n'a plus commis cette faute, il en prend occasion de dire spirituellement : « Ce saint homme a montré qu'il était capable de parler ainsi, en le faisant une fois, et qu'il ne le voulait pas, en n'y revenant plus. » Il prend ensuite dans ses ouvrages et dans ceux de saint Ambroise des morceaux qui lui semblent des modèles achevés des trois genres d'éloquence; il montre qu'ils ont su employer, selon les circonstances, le style simple, le style tempéré et le style sublime, et conclut « que par l'assiduité qu'on aura à les lire, à les entendre, et en s'exerçant quelquefois à les imiter, on pourra se donner les qualités qu'ils possèdent ».

***

Quoique le traité de la *Doctrine chrétienne* ne s'occupe que de l'éducation des clercs, on pouvait en tirer quelques conséquences importantes pour celle de tout le monde, et il est surprenant qu'on ne l'ait pas fait. Nous sommes étonnés que saint Augustin ne se plaigne nulle part, dans son ouvrage, de la façon dont on élève la jeunesse de son temps; non seulement il trouve bon qu'on envoie dans les écoles les jeunes gens qui doivent rester dans le monde, mais il lui paraît utile que ceux qui sont destinés aux fonctions ecclésiastiques les aient au moins traversées. Il admet sans doute qu'à la rigueur ces derniers peuvent s'en passer, mais on voit bien que, puisqu'il faut qu'ils sachent la grammaire et la rhétorique, il trouve naturel qu'ils les aient apprises où on les enseigne. Sur ce fond de connaissances générales, il veut construire une éducation nouvelle, qui se composera surtout de la méditation des livres saints et de l'étude des questions religieuses, et il sait bien qu'elle sera d'autant plus forte que les premières assises en auront été plus solides.

Il n'ignorait pas pourtant les dangers qu'un chrétien pouvait courir à trop fréquenter les écoles. Son expérience les lui avait révélés. Personne n'a jamais été plus touché que lui par le charme des études mondaines; on sait qu'elles l'avaient longtemps écarté de la vérité. Aussi parle-t-il avec colère, dans ses *Confessions*, « de ce vin d'erreur, versé à une jeunesse ignorante par des maîtres qui s'en sont eux-mêmes enivrés, et qui menacent leurs élèves pour les obliger de le boire avec eux ». Il s'élève avec force « contre ces habitudes du passé, qui nous entraînent comme un torrent, et finissent par nous noyer dans une mer de préjugés et de mensonges, dont se sauvent à grand'peine ceux-mêmes qui montent la barque du Christ ». Il semble que la conclusion naturelle de ces invectives aurait été d'interdire à la jeunesse chrétienne l'étude des lettres profanes; mais cette conclusion n'est nulle part dans les œuvres de saint Augustin. Même dans le passage des *Confessions* que je viens de citer, on ne la trouve pas, et l'on a vu que le traité de la *Doctrine chrétienne*, qui est l'un de ses derniers ouvrages, la contredit formellement. C'est que personne alors, pas plus saint Augustin que Tertullien, n'imaginait qu'on pût se passer de cette éducation que tant de siècles avaient faite et où tant de générations avaient puisé les premiers éléments de la science de la vie.

Mais s'il paraissait nécessaire de la conserver, ne pouvait-on pas y introduire quelques modifications qui l'auraient rendue moins dangereuse? Il y en avait une au moins qui semblait facile. Sans doute il ne pouvait pas être question de bannir tout à fait de l'école les auteurs classiques : aurait-on pu comprendre la rhétorique sans Cicéron et la grammaire sans Virgile? Mais il n'était pas défendu, pour tempérer le mal, de mettre auprès d'eux quelques écrivains ecclésiastiques; puisque saint Augustin venait de prouver que l'étude en est profitable, et qu'ils pouvaient, eux aussi, fournir des modèles de l'art d'écrire, qui empêchait de les introduire dans les écoles et de leur donner une place à côté de leurs grands devanciers?

Pourquoi n'a-t-on pas essayé alors de le faire? Je n'y vois qu'une seule raison, c'est que l'habitude était prise de faire autrement. Il semble que rien ne coûte

plus à un peuple que de réformer son système d'enseignement. Pour s'y attacher avec tant d'obstination, on a d'ordinaire quelques bonnes raisons et des motifs moins sérieux. D'un côté, il répugne aux esprits sages, qui savent l'importance de l'éducation, d'en faire un champ d'expérience et de livrer au hasard de théories aventureuses l'avenir des jeunes générations. De l'autre, il arrive toujours qu'à mesure que nous vieillissons le lointain et le regret donnent un grand charme aux souvenirs de la jeunesse, que tout nous plaît dans nos jeunes années, que nous n'en voulons rien reprendre, que le respect que nous éprouvons pour ces maîtres qui nous ont formés sert de défense à leurs méthodes. Ajoutons qu'un certain contentement de soi, auquel personne n'échappe, nous amène à penser que ce système d'éducation, qui nous a fait ce que nous sommes, produisait d'assez bons résultats. Ce qui est sûr, c'est que rien ne fut changé après l'apparition du traité de la *Doctrine chrétienne*, et que l'on continua jusqu'à la fin à élever la jeunesse comme on le faisait depuis quatre ou cinq siècles.

Nous possédons à ce sujet les renseignements les plus curieux. Ils nous sont donnés par l'évêque de Pavie, Ennodius, qui fut l'un des lettrés les plus distingués de l'époque de Théodoric. Cet évêque était avant tout un bel esprit, qui ne renonça jamais à la rhétorique, quoiqu'il ait paru prendre congé d'elle avec éclat en se consacrant au ministère sacré. Les écoles l'intéressaient beaucoup, et il nous en parle souvent dans ses ouvrages. Nous voyons, par ce qu'il en dit, qu'elles continuaient d'être alors ce qu'elles avaient toujours été. Pourtant la situation était bien différente; de grands événements venaient de s'accomplir, un roi barbare régnait à Ravenne, et l'empire d'Occident n'existait plus. Mais rien n'était changé dans les écoles; les maîtres expliquaient les mêmes auteurs, corrigeaient les mêmes devoirs, enseignaient à leurs élèves à bien écrire et à bien parler, comme s'il s'agissait de parler ou d'écrire en ce moment! Ennodius est d'avis, comme eux, qu'il n'y a rien de plus important que ces exercices. Au moment où la force brutale domine partout, il persiste à proclamer que l'art de la parole est le premier de tous les arts et qu'il doit mener le monde. Il dit aux jeunes gens de bonne naissance qu'un grand seigneur qui n'a pas étudié est la honte de sa maison, et que les belles connaissances relèvent l'éclat de la noblesse. Il exige que les ecclésiastiques passent d'abord par les écoles, et se fâche contre une mère qui a engagé son enfant dans les ordres avant qu'il n'ait fini ses classes. Cette éducation, qui lui semble nécessaire pour tout le monde, même pour les prêtres, est tout à fait la même qu'autrefois et animée du même esprit. On y enseigne toujours la grammaire et la rhétorique, et par les mêmes procédés. Le rhéteur fait déclamer ses élèves, comme du temps de Sénèque le père et de Quintilien. Les sujets qu'il leur donne à traiter n'ont pas changé : ce sont les mêmes dont Tacite se plaint et dont Pétrone se moque; il y est question de pères que leurs enfants refusent de nourrir, de marâtres qui empoisonnent leur beau-fils, de tyrans qu'on assassine, etc. Mais voici ce qu'il y a de plus extraordinaire : ces maîtres semblent oublier que le christianisme est, depuis près de deux cents ans, la religion de l'État; leurs sujets sont le plus souvent empruntés à l'ancienne religion. Ils demandent à un jeune chrétien de faire parler Didon, Thétis ou Junon; il faut qu'il attaque l'audacieux qui demande qu'en récompense de ses hauts faits on lui permette d'épouser une vestale, ou qu'il s'emporte contre l'impie qui a commis le crime de porter une statue de Minerve, la déesse virginale, dans un mauvais lieu! tant il est vrai que jusqu'au bout l'école est restée païenne!

Il y avait pourtant un homme, à ce moment, un homme d'esprit et de cœur, qui avait lu avec soin le traité de la *Doctrine chrétienne*, qui s'était imprégné des idées de saint Augustin, et qui cherchait quelque moyen de les appliquer : c'était Cassiodore. Il avait été, comme l'évêque de Pavie, un excellent élève de rhétorique, et s'en souvenait trop souvent. Mais cette éducation, qui causait une admiration si naïve et si complète à Ennodius, ne lui paraissait pas sans péril. Sans doute il se gardait bien de vouloir la supprimer, car il savait qu'elle forme l'esprit et le rend capable de comprendre les lettres sacrées. Seulement il trouvait que ces dernières ont le droit d'occuper leur place dans l'enseignement, qu'elles en doivent être le couronnement, si les autres en sont la base. Aussi avait-il entrepris, avec l'aide du pape Agapet, de fonder à Rome, par souscription, des écoles chrétiennes, « dans lesquelles l'âme pût connaître la science du salut éternel et l'esprit se former au talent d'une éloquence honnête et pure ». Cette union de la science sacrée et de la science profane, pour former un enseignement complet et véritablement chrétien, était une nouveauté. Le malheur des temps ne permit pas à Cassiodore d'exécuter son entreprise. Il voulut au moins en laisser le plan dans ses ouvrages, pour qu'on pût un jour le réaliser. Mais au moment même où il prenait la peine de l'écrire, l'empire romain achevait de périr et la barbarie prenait possession du monde.

De ce qui vient d'être dit il me semble qu'une conclusion importante se dégage; je vais la résumer en quelques mots.

Le christianisme, dès qu'il a pénétré dans les classes aisées, s'est trouvé en présence d'un système d'éducation qui jouissait de la faveur générale. Il ne s'est pas dissimulé que cette éducation lui était contraire, qu'elle pouvait singulièrement nuire à ses progrès, et que, même dans les âmes qu'il avait conquises, elle entretenait le souvenir et le regret de l'ancien culte. Il est sûr que c'est elle surtout qui a prolongé l'existence du paganisme, et que, dans les derniers combats qu'il a

livrés, les grammairiens et les rhéteurs ont été pour lui des auxiliaires plus utiles que les prêtres. L'Église ne l'ignorait pas; mais elle savait aussi qu'elle ne serait pas assez forte pour écarter les jeunes gens des écoles, et elle supporta de bonne grâce un mal qu'elle ne pouvait pas empêcher. Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'après sa victoire, quand elle s'est vue toute-puissante, elle n'ait pas cherché quelque moyen de se faire une part dans l'enseignement, d'en modifier l'esprit, d'y introduire ses idées et ses écrivains, et de le rendre ainsi moins dangereux pour la jeunesse. Elle ne l'a pas fait. Nous venons de voir que jusqu'au dernier jour le paganisme a régné dans l'école, et que l'Église, pendant une domination de deux siècles, n'a pas eu la pensée ou le pouvoir de créer une éducation chrétienne.

Les conséquences en ont été graves. L'enfant à qui, suivant l'expression de saint Augustin, le vin d'erreur est une fois versé, en garde le goût toute la vie. L'imagination et l'esprit conservent le pli des premières années; ce qu'on a lu dans Platon et dans Homère, dans Cicéron et dans Virgile, il est bien difficile qu'on l'oublie. Le malheureux saint Jérôme, à qui l'on faisait un crime de son instruction classique, répondait avec douleur : « Comment voulez-vous que nous perdions la mémoire de notre enfance? Je puis jurer que je n'ai plus ouvert les auteurs profanes, depuis que j'ai quitté l'école; mais j'avoue que là je les avais lus. Faut-il donc que je boive de l'eau du Léthé, pour ne plus m'en souvenir? »

C'est donc en vain que l'Église se flattait « de déraciner le paganisme de la terre », puisqu'elle lui laissait une porte ouverte ou entr'ouverte dans l'éducation. Par cette ouverture presque toute l'antiquité païenne a passé.

GASTON BOISSIER.

SYLVIANE (1)

XV.

IMBÉCILE! IMBÉCILE! IMBÉCILE!

Bien qu'il ne nous eût pas encore touché un mot des fameux miracles de Tarrassac, nous étions tous — même mon oncle, même Prudence — fort contents de Vigneron, et on fut d'avis, à l'unanimité, de déboucher une nouvelle bouteille de vin de Faugères pour lui rafraîchir le gosier.

— Dans le fait, les choses ne marchaient pas trop mal aux Ormades, repartit notre Cévenol, la voix plus alerte après cette nouvelle caresse à son verre; non vraiment, les choses ne marchaient pas trop mal. En avisant tout le monde content chez nous, des fois je pensais qu'au bout du compte M. Jacques n'avait pas eu tort de partir pour le pays des taupes et de nous laisser ces Galinier, de Tarrassac, à la maison. Je n'aimais guère M. Casimir; mais, peut-être, n'était-il pas le dernier des derniers dans la médecine, puisque, moyennant les drogues de M. Taffarel, apothicaire à Saint-Gervais, il avait réussi à replanter M. l'abbé Victor droit sur quilles, à lui enlever sa mine de papier mâché, à lui fabriquer une vraie figure d'honnête homme, rouge et vive pareillement à une flamme de genêt.

« Si nous étions heureux à bénédiction, vous le devinez!

« Pour moi, je m'en souviens, devant M. l'abbé Victor, soit en chasuble, soit en chape, soit en surplis, tantôt dans notre chapelle des Ormades, tantôt dans l'église de Tarrassac, où M. Juste Galinier lui demandait d'officier de temps à autre, devant M. l'abbé Victor, qui chantait, prêchait, baptisait, enterrait, je riais de toutes mes mandibules et de tout mon cœur. Sans compter que, pour les cérémonies, il s'y entendait à rendre des points à ce gros M. Juste Galinier, lequel, malgré sa corpulence, entonnait la messe et les vêpres d'une voix tremblée de chèvre ou de brebis. C'était pas naturel, ça. Mais, au demeurant, la messe et les vêpres de M. Juste Galinier étaient bonnes tout de même, à ce qu'on m'a affirmé?...

« Quelle fête, quand il prenait envie à M. l'abbé Victor, s'appuyant à présent sur mon bras, à présent sur le bras de Mademoiselle, de monter jusqu'à la paroisse pour y célébrer les offices! Nous y assistions en bande, les gens de la métairie, et avec dévotion, je vous l'assure, à cause de M. l'abbé, qui autrement nous aurait flanqués à la porte...

« Maintenant, je vous consulte : faut-il dire la vérité sur Mademoiselle et sur M. Casimir?

— Il faut toujours dire la vérité, Vigneron, observa mon oncle... Toutefois, il vous serait permis de la voiler légèrement, si elle devait être, en quoi que ce soit, dommageable à l'innocence...

— Pour lors, je vous avouerai que, durant ces offices de M. Victor, aujourd'hui aux Ormades, demain à Tarrassac, moi, j'avais plus d'une distraction. Un dimanche, au moment de l'*Élévation* — M. Victor Sylvian chantait la messe et M. Juste Galinier la lui servait — je vis une chose qui m'ouvrit les yeux aussi grands que des fonds de barrique — des barriques de bon vin, j'entends... Écoutez ceci pour votre instruction sur les filles et sur les garçons en force de jeunesse... Écoute, toi, Galibert! Écoute, toi, Mélie!

— Nous écoutons, grommela Cornaz.

— Et je vous engage, Vigneron, à ne pas vous perdre dans vos raisonnements, ajouta l'adjoint Verdier.

— Hardi! cria Cabanes.

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 31 janvier, 7, 14 et 21 février.

— Arriverons-nous, un jour, aux miracles de Tarrassac-le-Haut? bredouilla Valat.

— Vous autres, ici présents, vous connaissez comment on se comporte pour le général à l'*Élévation* de la messe? On se prosterne en premier; en second, tandis que M. le curé élève l'hostie ou le calice au bout des doigts, on baisse la tête jusqu'au pavé. D'ailleurs, la sonnette de l'acolyte roule à l'autel et vous avertit. Par exemple, ce dimanche-là, moi, je ne m'étais pas mis à genoux et je n'avais pas l'échine courbée avec toute la paroisse... Pourquoi? Allez donc savoir. Une idée... Eh bien! devinez ce que je vis en promenant mes yeux allumés à travers l'église, où nul du pays ne bougeait ni pieds ni langue?... Ah! j'en vis du propre, et du convenable aussi!...

— Soyez court! cria Prudence.

— Que vîtes-vous à la fin? demanda mon oncle, courageux à force de peur.

— Monsieur le curé, croyez-moi, ce M. Casimir Galinier, encore qu'il eût mis d'aplomb mon maître des Ormades, était un triste sire, un homme de mauvaise étoffe, moitié fil et moitié coton. — Du reste, j'aurais dû me méfier de lui, depuis notre rencontre dans la sente des Noisetiers. — Vous ne vous imagineriez jamais, quand à l'*Élévation* chacun faisait son *meâ culpa* sous la sonnette du clerc, à quoi s'amusait ce médecin sans conduite et sans religion!

— Un peu de charité, mon ami.

— Monsieur le curé, il s'amusait à tirer Mlle Élise Sylvian par sa robe — une robe de soie, s'il vous plaît — à lui sourire, à lui cligner de l'œil; puis il lui parlait, lui reparlait, et de si près qu'une fois il eut l'air de l'embrasser, comme son oncle embrassait M. l'abbé Victor sur le banc de la Vignale.

— Je suppose que Mlle Sylvian, élevée chez les Sœurs Noires de Saint-Pons?...

— Au contraire, monsieur le curé, au contraire! Tant plus M. Casimir lui en contait, tant plus elle paraissait en vouloir entendre, car elle riait à son tour, donnait de petites tapes à son tour, et montrait à son tour au médecin des yeux que je n'aurais jamais soupçonnés capables de tant de front et de malice.

— En effet, mon pauvre Vigneron, gémit mon oncle.

Et, toussant selon son habitude au moment de citer un texte de l'*Écriture :*

— Il est écrit dans l'*Ecclésiaste :* « Toute malice est petite comparée à la malice de la femme, *Brevis omnis malitia super malitiam mulieris.* »

— Cette Sylviane, tout de même!... Maintenant, pour parler vérité, je vous l'avouerai à la bonne flanquette, je ne fus pas aussi étonné des airs de ma jeune maîtresse dans l'église de Tarrassac que je vous le parais à la table de M. Vincent. Sans rappeler la sente des Noisetiers, en plus d'une occasion, depuis, aux Ormades, j'avais avisé Mademoiselle et M. Casimir emportés l'un après l'autre, soit à travers les corridors de la maison, qui étaient très grands, soit à travers les allées du jardin, lequel avait une belle contenance puisqu'il descendait de la métairie jusqu'à la rivière, sous des rangées de frênes et de peupliers. Il fallait voir s'ils filaient en m'apercevant par là!

« Moi, dans l'innocence de mon âge, je ne connaissais encore miette de la vie, je n'avais pas encore « mangé de la louve », autrement dit de l'amitié des femmes, et rien de ce qui se passait n'était clair à mes esprits endormis... Cependant, éduqué au respect de l'église par M. l'abbé Victor, lequel s'était complu à faire de moi et son écolier pour mon instruction, et son acolyte pour lui servir la messe, et son valet de chambre pour l'aider à se vêtir, à se dévêtir, à mettre de l'ordre dans ses effets, cependant je sentis à la longue un gros remords de laisser mon maître dans l'ignorance des manèges insolents de nos jeunes enragés, tant aux Ormades qu'à Tarrassac...

— Il était de votre devoir, en effet, de dénoncer une situation où l'honneur de Mlle Sylvian se trouvait exposé, conclut mon oncle.

— Oh! pour des folâtreries entre jeunesses! hasarda M. Bassac avec un indulgent haussement d'épaules.

Mais Prudence, son bâton levé sur M. le maire :

— Voulez-vous taire votre langue! cria-t-elle, vous qui, dans cette maison, supportez les cent abominations de Galibert!... Eh bien! je vous félicite, vous arriverez à la sainte table en bonnes dispositions, si vous continuez à garder pour le service de vos bêtes ce garnement de berger...

— Prudence! gloussa mon oncle d'un mince gloussement de poulet.

— Je vous en avertis, monsieur Vincent, insista-t-elle, incapable de se déprendre du morceau entamé, à moins que vous ne vous décidiez à purger votre maison de ce Galibert, qui, du matin au soir et du soir au matin, s'encourt à travers la paroisse, bride sur le cou, et conte aux filles et aux femmes les cent horreurs de ce monde, vous êtes un homme perdu. Dieu a l'œil sur vous, et, si déjà vous tenez des rhumatismes dans les membres, vous y tiendrez bientôt la goutte, à l'exemple de M. l'abbé Sylvian...

— Aurez-vous bientôt fini, Prudence!

— J'ai fini, monsieur le curé.

— Et quelle réponse M. l'abbé Sylvian fit-il à vos observations très sages à propos de sa nièce et de M. le docteur Galinier? s'informa mon oncle, encourageant le garde champêtre d'un regard plus qu'aimable — affectueux.

— Personne ne la devinerait, sa réponse. Il se mit à rire, mais à rire à ce point que jamais, au grand jamais, je ne l'avais entendu rire à ce point... Est-ce qu'à force de le fréquenter, il allait ressembler à M. Juste Galinier, à présent?

— Vous me surprenez.

— Et non seulement il riait à se décrocher la mâchoire — ce qui ne m'était pas désagréable; mais en même temps, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche, il me tirait les oreilles à me les arracher — ce qui m'amusait tout juste. On tient à ses oreilles, n'est-ce pas?...

— Vous êtes sûr, vraiment, que pareille chose vous est arrivée?

— Si j'en suis sûr! Je l'ai sentie, la chose. Et encore je me souviens, du fin fond de la mémoire, que tant plus je lui braillais : « Vous me faites mal, monsieur l'abbé, vous me faites mal! » tant plus, de son côté, il me criait : — « Imbécile! imbécile! imbécile!... »

— Cela me paraît incroyable, cela me paraît incroyable, répéta mon oncle d'un air de doute.

Assurément il se demandait, ainsi que je me le demandais moi-même, si, à force de « siffler la linotte », comme le lui reprochait M. le maire, Vigneron n'avait pas tout laissé au fond de son verre, et son bon sens et son esprit.

XVI.

LE VIN DE FAUGÈRES ET LE VIN DE SAINT-GEORGES.

Mais le garde champêtre, coutumier des vins du pays et de ceux des environs, n'était pas gris le moins du monde. Dans le silence général, car les miracles promis approchaient, et nous en étions préoccupés d'un bout de la table à l'autre, Vigneron reprit inopinément :

— Et voulez-vous savoir de quoi il retournait à la métairie des Ormades? Il retournait d'un mariage tout simplement. Oui, les amis, d'un mariage, d'un vrai, comme un et un fond deux... A présent, que me dites-vous de ces Galinier, de Tarrassac-le-Haut, d'abord de l'oncle, ensuite du neveu? Depuis l'accident de M. Jacques sur les frênes, avaient-ils cheminé assez avant chez nous, et d'une semelle traînant au sol, d'une semelle qu'on n'entend pas! Ah! les finauds!...

« Moi, tout au long du jour, adonné à des besognes diverses : à balayer la chapelle des Ormades, à étudier mes leçons, à conduire M. l'abbé, moins entravé des membres, c'est vérité, mais entravé tout de même, à le servir à table, à lui fabriquer des flûtes de sureau avec lesquelles il accompagnait les cantiques du « Mois de Marie », que lui chantait Mademoiselle de sa voix fraîche et rossignolante, moi, je n'avais pu remarquer les manigances de ces deux particuliers de Tarrassac. Aussi, j'en ouvris des yeux, et plus grands que des vitres d'église, quand M. l'abbé Victor, riant et se frottant les mains à mes rapports, m'annonça que la chose avait été arrangée, pesée, résolue, consentie, entre M. Juste Galinier et lui, et que, vers Noël, c'est-à-dire dans cinq mois — nous étions en août, le plus beau moment de l'année dans l'Espinouze — et que vers Noël, Mlle Élise épouserait M. Casimir. Par exemple, je vous le certifie, au premier jugé je crus que mon maître me balivernait pour se divertir... Ce Casimir! ce Casimir de M. le curé de Tarrassac! ce médecin sans pratiques!...

— Il me semble, Vigneron, protesta mon oncle, que, dans ce projet de M. l'abbé Victor, il n'y avait rien que de parfaitement...

— Et le bien, monsieur le curé? et le bien? se rebiffa notre paysan. Croyez-vous qu'il soit commun, en nos régions empierrées, de posséder des châtaigneraies immenses comme étaient les nôtres, des prairies longues jusqu'à demain comme étaient les nôtres, des champs produisant sans fumier comme étaient les nôtres, des troupeaux de quatre à cinq cents têtes repus de nos herbages comme étaient les nôtres? Réfléchissez, s'il vous plaît, que ce M. Casimir Galinier nous arrivait de Tarrassac-le-Haut ayant tant seulement la bénédiction de son oncle en poche, donc sans sou ni maille, plus nu qu'un petit saint Jean de colporteur à la foire de Saint-Gervais. Et il fallait donner notre fille des Ormades, riche comme la mer, à ce guenilleux, qui, un jour, si son oncle venait à passer l'arme à gauche ou si les gens de la montagne refusaient d'être malades et de l'envoyer quérir, pouvait se trouver réduit à la besace et au bâton!... Moi, d'abord, monsieur le curé, je dois vous le confesser en vraie confession : je n'aime pas les pauvres; tout ce monde mal nippé, quémandant et priant aux portes, c'est du monde de pacotille — de la racaille, si vous voulez...

— Mais Vigneron, vous-même, que je sache, vous ne roulez pas sur l'or...

— Raison pourquoi, connaissant la misère par expérience, je trouve qu'elle ne vaut rien, rien de rien, pas un fétu, et que je méprise tous les besaciers des Cévennes et de plus loin, votre serviteur en premier... Parlez-moi de belles terres reluisant au soleil, ne devant un denier à personne, vous mettant des écus francs dans le gousset, des morceaux savoureux dans la bouche, des bouteilles de vin vieux dans l'estomac, de ce vin vieux de Faugères ou de Saint-Georges, par exemple, qui vous transporte au paradis d'une verrée tant seulement.

— J'apprécie peu vos transports à propos du vin de Faugères ou du vin de Saint-Georges. Dans tous les cas, je vous défends de mêler le saint paradis, « le paradis auguste et resplendissant de gloire, selon les mots de saint Bernard, *gloria fulgens*, » à ces choses fort peu édifiantes.

Vigneron ne se laissait pas facilement intimider.

— De fil en aiguille, M. l'abbé Victor, qui en avait fini avec ses rires, me conta de telles choses et sur Mademoiselle, entichée de M. Casimir, et sur lui-même, revenu à sauveté par les remèdes de M. Casimir, qu'il fallut me rendre à ses raisonnements. Je voyais

d'ailleurs clair comme le jour que, si je continuais à faire mauvaise mine au médecin de Tarrassac et à son oncle, à leur lancer par ci par là un mot salé, à les piquer au passage d'un coup de bec, malgré son amitié pour moi, M. Victor, endoctriné par sa fine mouche de nièce qui le menait par le bout du nez, ne balancerait pas une minute et m'enverrait ficeler mon paquet... Oh! oh!...

« Si toute bête a son instinct, tout homme a sa sauvegarde, et mes dix-sept ans ne m'empêchaient pas de sentir que quitter la métairie était une piètre affaire pour moi. Songez que j'étais né aux Ormades du temps de M. Jacques, que j'y avais gardé le bétail dès que mes pieds avaient pu chausser sabots, que mes parents y étaient morts, et que je ne connaissais pas dans la montagne une ferme, une métairie, une borde, une hutte, où l'on me recevrait si je partais... Ça fait peur, allez, la vue de la misère... Vous me croirez ou vous ne me croirez pas : tandis que M. l'abbé Victor me sermonnait un brin, à cause des Galinier, mécontents de mes politesses sans doute, moi je pensais à notre soupe des Ormades faite par Gathe Lauras avec des raves et du lard, bonne à s'en lécher les doigts jusqu'à la semaine prochaine. On a un estomac ou on n'en a pas, on est paysan ou on ne l'est pas. Je suis paysan du fin fond de ma vie...

— Passons à pieds joints par-dessus la soupe de raves, qui n'est pas une bouchée de roi, dit M. le maire.

— Aussi, je vous en réponds, monsieur Vincent, on ne m'entendit plus guère me complaindre aux Ormades. Quant à me gausser de M. Juste Galinier et de sa voix grêle de coq enroué, quant à me gausser de M. Casimir Galinier et de ses révérences en tout pareilles aux sauts des hochequeues sur les cailloux de la Vignale, bonsoir! il n'y avait plus personne. De tant loin que je les apercevais, M. Juste portant des livres, M. Casimir portant des livres, je les saluais de la longueur de mon échine. C'est M. l'abbé Victor qui était aux anges de ce changement! Pour me marquer sa joie, tantôt il me souriait, tantôt il m'allongeait sur les joues des tapettes amicales. A des caresses si douces, mon cœur, léger, tout aise, volait dans mes intérieurs et se démenait pareillement à un chardonneret sur les barreaux de sa cage. Vous entendez, la mangeoire de la cage débordait de grenailles... Et Mademoiselle? Que penseriez-vous si je vous rapportais qu'un soir, comme j'avais repassé trois fois les plats à M. Casimir et à M. Juste, toujours de bonne contenance devant le fricot, elle se leva de table et m'embrassa à me rendre fou de plaisir...

— Ça, c'est de trop! cria Prudence, et pour une fille éduquée au couvent des Sœurs Noires...

— Que voulez-vous? sauf que Mademoiselle avait du bien et que je restais, moi, dans ce monde avec « la croix du visage », comme on dit de la misère, nous étions quasiment frère et sœur, étant nés tous deux aux Ormades, elle tant seulement un an avant moi.

— N'importe, Mlle Sylvian aurait dû se montrer plus réservée, articula mon oncle. C'est surtout dans la jeunesse que la tentation est grande.

— Quand j'y réfléchis, vous pourriez avoir raison, monsieur le curé. Il est de fait, je m'en souviens, que ce baiser de Mademoiselle me piqua profond, plus profond qu'un aiguillon d'abeille. J'en éprouvai tout de même une telle éjouissance que, ne pouvant naturellement goûter de nouveau cette éjouissance avec Sylviane, un beau matin, au moment où Philomène Lauras — la fillette de Gathe Lauras, notre cuisinière, et d'Antoine Lauras, un de nos bouviers — employée aux Ormades pour les fromages, sortait des étables, les mains embarrassées de deux seilles combles de lait, je m'approchai sur la pointe des sabots, et la baisai à bouche pleine, riant à l'égal de Mademoiselle, riant comme je n'ai plus ri, pas même avec Josa, comme je ne rirai plus jamais.

— Et cette Philomène Lauras supporta pareil affront? hurla Prudence.

— Fallait-il que, pour m'échapper, elle renversât les seilles, qui débordaient?

Peu convaincue par cette raison sans réplique, notre gouvernante, d'un geste si rapide que personne ne l'aperçut pour l'empêcher, saisit son brin d'épine, au repos contre le fauteuil de M. Vincent, et l'allongea sur les épaules de Vigneron.

— Aïe! gémit le garde champêtre.

— Cela vous apprendra, vieux roquentin, à vous comporter dans votre pays de Tarrassac-le-Haut, comme Galibert se comporte à Camplong.

D'un bout à l'autre de la table, on pouffait, et Galibert et Mélie plus fort que tout le monde.

XVII.

« ENTRAILLES D'AIRAIN. »

— Écoutez! écoutez! cria Vigneron d'une voix qui domina les bruits de la salle. Voici les miracles; je vous les annonce!

— Écoutez! répéta mon oncle avec un soupir de soulagement.

— Eh bien, nous menions une jolie vie aux Ormades! Est-ce que M. l'abbé nous prenait pour des écrivains, sa nièce et moi? J'ai vu, pendant mes voyages — tenez! à Montpellier et à Perpignan, par exemple — j'ai vu des hommes qui, tout au long de la journée, écrivaient en des baraques, près du marché généralement. A présent, un garçon entrait et demandait qu'on lui fît une lettre pour sa promise, pleurant au pays; un moment après, c'était une fille, domestique par là dans une rue, qui voulait un mot pour son galant, parti aux armées.

« Le particulier de la baraque, enchanté d'empocher cinq sous, des fois dix sous, dépêchait la besogne, car c'était son métier d'écrire pour les gens... Mais nous autres, Sylviane et moi!...

« Mon Dieu, mon Dieu, quelle corvée!

« Depuis que ces Galinier, de Tarrassac, nous charriaient des livres à comportes pleines, nous ne bougions plus d'une grande table, où M. Victor nous avait attelés à des écritures qui n'en finissaient pas. Passe pour Sylviane qui, ayant noirci des pages et des pages au couvent des Sœurs Noires de Saint-Pons, s'entendait merveilleusement à manœuvrer la plume. Pour moi, encore qu'au temps de mon enfance j'eusse tracé des « barres et de grosses lettres » chez M. l'instituteur de Tarrassac, que, depuis sa rentrée à la métairie, s'occupant à m'éduquer, M. l'abbé m'eût d'aventure employé à lui noter des intitulés d'ouvrages sur un registre, je n'étais pas des plus habiles à dépenser l'encre de notre encrier. Je ne vous dis pas si je me barbouillais les doigts par-dessus les ongles et si Mademoiselle riait des taches dont j'aspergeais, comme avec l'aspersoir de l'église, le papier, le bois de la table, vingt objets à mon environ! M. Victor, penché sur un pupitre à côté de nous, coupait court à ces éclats de sa nièce par un « chut! » fâché, et nous nous remettions à la besogne, mal contents.

— Parfait! parfait! murmura mon oncle.

— Voilà ce que nous valaient ces Galinier, de Tarrassac, avec leurs charges de « bouquins » — un mot de M. Juste. Pourquoi ne les avait-il pas laissés chez les paysans de l'Espinouze ou du Marcou, ces bouquins, au lieu de nous en encombrer la maison? Et d'autant plus que les paquets arrivaient chez nous en un incroyable état de pourriture et de saleté. Il nous semble, n'est-il pas vrai? que M. le curé de là-haut ou son neveu le médecin auraient pu nettoyer un brin ces paperasses avant de nous les apporter? Point. Il aurait fallu prendre de la peine, et la peine les ennuyait, l'oncle en premier, en second le neveu. Du reste, chacun sait que, lorsqu'on est gras à lard, ce qui était le cas de ces messieurs de Tarrassac, le courage manque au bout des ongles pour besogner.

— Vigneron, lança mon oncle, M. le curé-doyen de Bédarieux est affligé d'un embonpoint qui l'incommode beaucoup; il n'en est pas moins assez actif pour vaquer au gouvernement d'une très grande paroisse...

— C'est Cathe Lauras qui me recevait bien à la cuisine, où j'allais journellement réclamer des torchons! Si je ne criais pas : — « M. l'abbé en veut! M. l'abbé en veut à toute force! » je n'obtenais rien, et Sylviane était obligée de descendre et de commander. Je ne vous conterai pas avec quel soin M. l'abbé Victor essuyait cette marchandise malpropre des Minimes de Tarrassac, car vous ririez comme des coffres. Tandis que Mademoiselle, armée d'un long plumeau, abordait de loin les bouquins, qui jetaient des nuages de poussière par grosses bouffées; tandis que moi, plus consciencieux, plus empressé aussi de complaire à mon maître, je détachais des reliures de véritables croûtes de je ne sais quoi, lui, M. Victor, promenait minutieusement son chiffon dans tous les sens, tournait, retournait sa chose avec des mouvements très lents et, des fois, doux comme des caresses. Vrai, on aurait cru le voir manier ou le calice, ou le saint ciboire, ou l'ostensoir...

— Vigneron, intervint mon oncle, la plupart de ces livres de l'ancienne bibliothèque des Minimes traitaient des matières très hautes de notre sainte religion, et M. l'abbé Sylvian était fondé à leur témoigner ensemble amour et respect... Oh! que vous m'intéressez et que vous intéressez mon neveu avec votre adorable maître des Ormades!

— Soyez tranquille, monsieur le curé, je vous en chanterai long encore, et ce serait d'une belle prévoyance, pour aujourd'hui, de mettre les vêpres à cinq heures tant seulement.

— Nous verrons... A propos, puisque vous avez écrit vous-même les titres de ces ouvrages des Minimes, vous en rappelez-vous quelques-uns? Je serais curieux...

— Attendez! attendez!... Eh bien, non, je ne découvre rien. Je n'ai plus ma tête de la prime jeunesse, ma tête vive et claire qui retenait tout. J'ai servi, j'ai voyagé, et ma cervelle s'est vidée, au régiment d'abord, puis au long de cinquante chemins en compagnie de Josa. Je ne voudrais pas lui lancer une pierre, à présent qu'elle est morte; mais cette Josa, de Valladolid, ne me laissait pas de repos...

— Oui, oui, cria Prudence, nous nous souvenons que vous avez fait vos caravanes dans les temps, et il est inutile de retourner à votre Espagnole.

— Bon! dit le garde champêtre, qui, au lieu d'écouter notre gouvernante, avait continué à fouiller son passé.

— Quoi donc? questionna mon oncle.

— Pardi! à force d'y penser, je revois un coquin de livre que M. l'abbé ne soulevait pas sans peine et qu'il appelait son *Saint Jérôme*.

— Je le connais, ce *Saint Jérôme* in-folio, je le connais, car, je vous l'ai dit déjà, je l'ai dans ma bibliothèque.

Mon oncle s'inclina jusqu'à mon oreille et, avec un tressaillement de joie, y glissa ces mots latins à voix basse :

« *Sancti Hierosonymi, presbyteri Stridonensis, opera omnia.* »

Et, s'adressant de nouveau à Vigneron :

— Avez-vous quelque autre titre à me donner?

Le garde champêtre se tenait la tête des deux mains.

— ... *Acta... Acta...*, bredouilla-t-il avec effort et sueur.

— *Acta Sanctorum*, sans doute?

— Oui, oui... *Acta Sanctorum*.

Mon oncle, en sourdine, me souffla :

— C'est l'œuvre colossale des Bollandistes. Je n'ai pas le bonheur de la posséder, mais elle est dans la bibliothèque du grand séminaire, et je l'ai lue en partie. Quel livre admirable, fait pour fournir des lumières sur tout ! Pourquoi faut-il qu'il coûte si cher !...

Il se retourna vers notre conteur, intarissable vraiment.

— Et après, mon ami ?

— Vous devez connaître, monsieur le curé, vous qui êtes aussi savant que Monseigneur, vous devez connaître... Une minute... Je vais vous le nommer... Il est au bout de ma langue.

— Cherchez ! cherchez !

Les convives, médiocrement divertis, regardaient de côté et d'autre, ahuris, les yeux brouillés, on aurait cru somnolents. Thomas Cornaz, fort mal à l'aise, ne sut réprimer un bâillement de sa bouche, dont les mâchoires s'ouvrirent avec des grincements de charnières rouillées.

— La mémoire fuit de ma caboche comme le saindoux d'un pot fêlé, reprit Vigneron. Impossible de rattraper le nom tout entier...

— Avez-vous la moitié du nom ?

— *Ori... Ori...*

— *Origène ?*

— *Origène.*

— Je connais le nom d'Origène, articula mon oncle lentement, presque douloureusement ; mais je n'ai jamais lu ses ouvrages, entachés d'hérésie. Au grand séminaire de Montpellier, ils étaient tenus sous clef. Je me souviendrai toujours de notre professeur d'*Histoire ecclésiastique*, le vénérable abbé Laroche, nous parlant un jour d'Origène, auquel il donna, tout le temps de sa leçon, le surnom qu'on lui avait déjà infligé de son vivant pour caractériser la dureté de son âme : *Chalcenterus*, autrement dit : *Entrailles d'airain...* Mais c'est trop s'occuper d'Origène, un ennemi de Dieu et de son Christ... Poursuivons.

— Parlez-nous un brin de cette Sylviane si gentille, hasarda M. Vincent.

— Il est de fait qu'elle est plus amusante que les livres de Tarrassac, ajouta Galibert à la suite de son maître.

— Était-elle contente, à présent qu'elle devait épouser M. Casimir Galinier ? demanda notre Prudence de la cure.

— Contente ! Si contente qu'elle ne pouvait contenir son contentement et le laissait déborder d'elle-même à tous propos, en gestes, en regards, en chansons. M. l'abbé ayant permis au médecin de Tarrassac de courtiser Mademoiselle — avec convenance, s'entend — en rentrant de ses visites dans la montagne, M. Casimir coupait le plus souvent possible par les Ormades. Je n'ai jamais su comment s'y prenait Sylviane pour entendre venir Mathô de si loin, et d'autant plus que ce cheval ne galopait guère et ne hennissait pas du tout. Elle lançait sa plume en l'air, et, malgré son oncle attentif à ses études, malgré moi appliqué à mes lignes de toute mon attention, elle se mettait à batifoler par la chambre, bousculant les chaises, dérangeant les bouquins sur la table, répétant très fort : « Mathô ! Mathô !... » Des fois, elle chantait des bribes de cantiques très jolis. Elle en avait un commençant par ces deux vers magnifiques. Elle a sifflé trop souvent ces deux vers à mon oreille pour que je ne les aie pas retenus. Je vous les donne tels quels, sans la suite, que je ne connais point :

« Mon bien-aimé ne paraît pas encore ;
O sombre nuit, dureras-tu toujours ?... »

« — Mais le bien-aimé du cantique, c'est Jésus ! lui dit un jour M. l'abbé.

« — Que fait cela ! riposta-t-elle, continuant.

« — Sylviane ! reprit mon maître avec reproche.

« — Alors, pour vous plaire, je devrais ne pas aimer M. Casimir ?

« — Aime-le, ma chère enfant ; mais...

« — Mais ?... mais ?... »

D'un saut elle se trouvait près de son oncle, qu'elle calmait d'une caresse ou d'un mot. Ce pauvre M. Victor ! il faiblissait tout de suite ; il fondait sous les tendresses de Sylviane comme un morceau de sucre de l'épicier Carquet, de Camplong, sous une goutte d'eau.

— Très juste, ce morceau de sucre de Carquet, approuva Prudence.

— A présent, monsieur le curé, une inquiétude me tourmentait : plus je voyais M. Casimir, très exact et très empressé à se produire chez nous, moins je comprenais l'amitié de Sylviane pour un homme mal dégauchi, qui n'avait pas l'air d'un monsieur, qui surtout, au lieu d'un sac bien rempli, nous apportait tant seulement aux Ormades la famine dans le gousset. Il y avait longtemps et longtemps que je voulais questionner Mademoiselle sur ce chapitre ; malheureusement, pour le général, M. l'abbé était entre nous deux, et ma langue n'osait sortir du nid.

« Un soir de septembre, M. Victor ayant quitté la chambre pour achever son bréviaire en plein air, aux dernières clartés du jour, l'occasion me parut propice, et j'entrepris ma jeune maîtresse, d'ailleurs fort peu attachée à son travail.

« — Alors, c'est une résolution prise, mademoiselle, vous n'en démordrez pas ?

« — De quoi est-ce que je ne démordrai pas ? demanda-t-elle, plantant ses yeux dans les miens à me faire mal.

« — D'épouser ce médecin de Tarrassac ?

« — Ah ! par exemple ! Est-ce que cela te regarde, toi, Jean ?

« — Non, mademoiselle, cela ne me regarde pas... Mais tout de même, si vous ne devez pas vous fâcher,

je vous avouerai que j'aurais eu plus de plaisir à vous voir épouser un homme riche de Saint-Pons, qui est une ville, qu'un homme pauvre de Tarrassac, qui est un village.

« — Et la science de M. Casimir, tu la comptes pour rien?

« — La science de M. Casimir!... Je ne me connais pas à la science.

« — Pour moi, sa science vaut plus que notre clos des Ormades, en y joignant toutes nos possessions de l'Espinouze et du Marcou.

« — Vous voulez rire, mademoiselle!

« Elle n'eut pas un souffle. Ses yeux, tout à l'heure fiers, même durs, semblaient plus gros, un peu brouillés. — Allait-elle pleurer, par hasard? Quel crève-cœur pour moi! — J'osai lui prendre une main; mais, voulant lui faire mes excuses, pas un son ne sortit de mon gosier tari de salive, de ma langue plus sèche que l'amadou. Elle ne disait rien non plus, m'abandonnant sa main, nullement offensée de ma hardiesse. Je la trouvais bonne et belle comme un ange du ciel. Tout d'un coup, du bras demeuré libre, elle me montra par la fenêtre ouverte M. l'abbé se promenant à travers le jardin, dans la partie en contre-haut, là-bas, en face de nous.

« — Eh bien! mademoiselle?... lui dis-je un peu embarrassé.

« Toujours sa menotte entre les deux miennes, sa menotte que je retenais avec des précautions très douces, sa menotte souple, déliée, frémissante comme l'aile d'un oisillon pris au trébuchet, elle me dit de sa voix qui tremblait presque :

« — Jean, tu vois mon oncle, n'est-il pas vrai?

« — Si je le vois!...

« — Penses-tu qu'il réciterait son office dans le jardin, si M. Casimir ne l'avait soigné?

« — Je ne sais pas, mademoiselle : la médecine n'est pas mon affaire...

« — La première fois que mon oncle se leva et célébra la messe dans notre chapelle, mon amitié, toute mon amitié alla à M. Casimir. En dépit de mon pauvre père qui l'éloignait des Ormades parce qu'il ne le connaissait pas, M. Casimir, grâce à l'obstination de M. le curé de Tarrassac, visita mon oncle et fit en quelques jours, pour son relèvement, ce que n'avaient pu faire les médecins les plus en réputation de la contrée, même M. le docteur Barascud, de Bédarieux... Jean, trouves-tu que je mente?

« — Non, non, mademoiselle!

« Elle continua, mais beaucoup plus bas :

« — Jean, tu as été l'ami de mon enfance et je veux te confier un secret. Figure-toi que, durant cette première messe aux Ormades, je fis un vœu. Mon oncle se tenait à l'autel comme s'il n'avait jamais rien éprouvé aux jambes, gesticulait à l'autel comme s'il n'avait jamais rien éprouvé aux bras; je fus à ce point heureuse que, considérant M. Casimir agenouillé en un coin, je dis à Dieu : « Si je me marie un jour, j'épouserai le sauveur de mon oncle Victor. »

« — Ça, c'est très bien! ça, c'est très bien! répétai-je, entendant dans mon estomac et dans ma tête un bruit effrayant.

« Tout aussitôt, sans m'en apercevoir, je portai la main de Sylviane à mes lèvres et la mouillai de quelques larmes par-ci par-là. La musique continuait dans ma tête et dans mon estomac.

« Mais M. l'abbé se signe, dans le jardin, sur son office terminé. Il sera là dans une minute. Nous ressaisissons nos plumes... En avant, les écritures!

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

PÈRE ET FILS

« La Jeunesse du grand Frédéric » d'après M. Ernest Lavisse (1).

L'idéal, pour un historien, c'est de trouver un sujet connu de tout le monde ou que tout le monde croit connaître, un de ces loups blancs de l'histoire qui s'appellent Catherine II, Frédéric II ou Napoléon, et de renouveler si complètement le sujet que tout le monde s'aperçoive que jusqu'à présent on avait tout à en apprendre. C'est ce qui est arrivé à M. Lavisse.

« *La Jeunesse du grand Frédéric!* » Mais qui ne connaît à fond cette histoire? Avant d'ouvrir le livre, on est prévenu en sa faveur, car nous, le public, nous sommes comme Louis XIV, qui n'aimait pas à voir autour de lui des visages nouveaux. Les noms célèbres ont déjà pour eux l'avantage de notre accoutumance. Seulement, ici, on nous a ménagé une surprise. Le Frédéric que nous présente son nouvel historien est imprévu et presque inédit. C'est bien le Frédéric bel esprit, joueur de flûte, amoureux des livres, passionné pour la poésie française et ne tournant que des vers de mirliton, en conflit perpétuel avec son père le Roi-Sergent. C'est bien cela, et cependant c'est tout autre chose. Nous pénétrons si avant dans la psychologie compliquée de notre héros, nous saisissons si bien les origines et le pourquoi de ses vertus et de ses vices, qu'il semble se révéler à nous pour la première fois.

Certes, il ne manquait pas de livres sur Frédéric II : dans sa bibliographie, M. Lavisse nous en aligne une quinzaine, dont quelques-uns sont signés des plus grands noms de la science allemande. Mais les sources originales, quand on veut bien y remonter, sont inépuisables en moyens de rajeunissement, et l'auteur a

(1) *La Jeunesse du grand Frédéric*, par M. Ernest Lavisse. — 1 vol. in-8°. 452 pages. — Paris, Hachette.

étudié avec un soin particulier la correspondance des ministres de France en Prusse, pendant les années 1725 à 1733. Les relations de ces ministres, Rottembourg, Sauveterre, La Chétardie, qui transmettent à Paris leurs impressions au jour le jour, fournissent une collection de tableaux photographiques, une série d'*instantanés* sur la cour de Prusse et les passions qui s'y agitent.

Le livre de M. Lavisse, d'une lecture attachante comme celle d'un roman, n'est point commode à analyser. Le récit est d'une trame fine et forte; il se déroule en un style plein et concis, en analyses serrées ou en pages vibrantes d'émotion contenue, en une langue sobre et colorée, où se sertissent, comme des pierreries dans l'or, les citations brèves et topiques qui sont la substance même des documents.

Dans ce large exposé qui embrasse la politique et la cour de Prusse pendant une période de quelque vingt ans, deux personnages surtout, parmi tant d'autres, se détachent en vigueur. Ce sont les acteurs principaux de ce drame qui semble un renouvellement du vieux thème si cher à l'épopée germanique: la lutte du père et du fils. C'est encore Hildebrand et Hadebrand poussés l'un contre l'autre par l'implacable fatalité. Shakespeare, qui, dans un de ses drames, a mis en présence le fils et le père, qui a montré l'*heir apparent* prenant la couronne au chevet du vieux roi et, sous ses yeux mourants, l'essayant à son jeune front avec une hâte féroce, nous aurait donné un bien autre chef-d'œuvre que son *Henri V*, s'il avait connu Frédéric-Guillaume Ier de Prusse et son fils Frédéric. Seulement, dans le drame de M. Lavisse, c'est l'*heir apparent* qui passe les mauvais quarts d'heure.

*
* *

Trois rois, aux débuts du XVIIIe siècle, présidèrent successivement aux destinées de la Prusse. Ils furent, chacun dans son genre, trois originaux, le troisième ayant surtout l'originalité du génie. Il est impossible de se ressembler moins entre grand-père, père et fils.

Frédéric Ier, qui eut la fortune de changer son titre d'électeur en un titre de roi, passa les dernières années de son règne à se complaire, à s'admirer et à se mirer dans sa nouvelle dignité.

Il se levait de grand matin, comme pour jouir plus longtemps du plaisir d'être roi. Jusqu'au soir il officiait. Il avait de la majesté au conseil, à table, au fumoir; de la majesté chez la reine. Ses vêtements étaient boutonnés d'or et de diamants, et il faisait venir de Paris ses perruques. Quand il se déplaçait, c'était en grande pompe. Ses voyages par terre étaient des processions de carrosses, longues, lentes et splendides... Il parlait de lui et de la reine son épouse avec des circonlocutions d'étiquette, enveloppant de solennité son nom comme sa personne... Il n'avait pris une maîtresse que pour imiter Louis XIV, par point d'honneur professionnel.

A l'entendre de combien de « millions » de sujets n'était-il pas la Providence! Or il n'en avait pas deux millions complets : à peine 1 800 000, sur des fragments d'États dispersés du Niémen au Rhin, et sur des territoires qui passaient pour les plus pauvres de l'Allemagne.

Cette grenouille qui toute sa vie voulut faire le bœuf risquait fort d'éclater. Le déficit s'accroissait d'année en année parmi ces pompes royales. L'émule de Louis XIV laissait en mourant une cour splendidement chamarrée, un trésor vide et des dettes.

« Le nouveau roi, Frédéric-Guillaume, avait manifesté, dès l'enfance, une aversion violente pour les cérémonies et le luxe. Il était tout petit quand un jour, frisé, poudré, vêtu en gala, il se cacha dans une cheminée, d'où il fallut le tirer, noir comme un ramoneur. » Tandis que son père dépensait sans compter, lui, tout petit, tenait registre de ses ducats. Sa mère rougissait de cette précoce avarice. La seule cérémonie qu'il fit de bon cœur fut celle des funérailles de son père : il les fit au goût du défunt, pompeuses, magnifiques, longues. Elles durèrent deux mois entiers.

Ce pieux devoir accompli, il se fit apporter « l'état de la cour », c'est-à-dire la liste des dignitaires et serviteurs de tout ordre, grands écuyers, grands veneurs, chambellans et pages, tambours, trompettes, musiciens de la chapelle royale, etc. Sur cette liste, il ne traça qu'une seule barre, mais qui allait d'un bout à l'autre. Les Cent-Suisses furent versés dans les cuirassiers; les pierreries et diamants vendus pour payer les dettes; le cuisinier, surveillé de près et astreint à des menus qui n'avaient plus rien de ceux de Vatel. Le nouveau roi compta de même avec les fermiers de ses domaines, les employés de ses finances. L'un de ceux-ci, qu'il prit la main dans le sac, fut pendu.

Frédéric-Guillaume disait volontiers de lui-même qu'il était « un roi guerdin »; or un roi gredin, un gueux de roi, comme l'était effectivement celui de la Prusse, n'avait pas d'argent à perdre. Il devait économiser même sur sa toilette : la grande perruque in-quarto du règne précédent fit place à une perruquette qui cachait à peine la nuque et les oreilles; le roi s'habillait de drap d'officier; son palais de campagne, Wusterhausen, n'était que la gentilhommière, exiguë et laide, d'un simple hobereau de Brandebourg. Défense à la reine de rien acheter aux modistes de Paris. Pas de cour, pas de galanterie, pas de maîtresses : tout cela coûte trop cher. Le soir, pour se délasser, le roi s'enfermait avec ses ministres, ses généraux, ses bouffons, quelques ambassadeurs étrangers, dans son *Tabakscollegium* (le Collège du tabac). Là il trônait sur une escabelle, devant une table de bois, chargée de charcuterie et de brocs de bière, parmi la fumée des pipes. Ceux

des courtisans qui ne pouvaient pas fumer faisaient semblant.

Il gouvernait ses États comme un maître économe, avare et dur, administre son lopin de terre, ne souffrant pas de champ inculte ni de sujets improductifs, appelant des artisans dans les maisons vides des bourgades et des colons dans les terres en friche, surveillant son monde de près, faisant, à coups de canne, la chasse aux petits-maîtres et aux flâneurs.

Tout ce qui ne rapportait pas de l'argent était proscrit. Les sciences, les lettres, la philosophie, les arts, tout cela était du *vent*, tout cela des « fabriques de vent » (*Windmacherrien*). Frédéric-Guillaume ne conserva l'Académie de son prédécesseur qu'à la condition qu'elle s'occuperait des moyens « de préserver le royaume contre les inondations et les incendies ». Surtout, recommandait-il, « point de ces rêveries mensongères, où s'égarent tant d'érudits. » Napoléon n'a jamais traité avec plus de dédain les « idéologues ». Frédéric-Guillaume méprisait réellement les savants : d'hommes aussi érudits que Gundling, le docteur Fassmann, le docteur Bartholdi, l'astronome Graben, il fit des espèces de fous de cour, les plastrons de ses grossières farces du *Tabakscollegium*. Le philosophe Wolff fut chassé de sa chaire de Halle, parce que sa théorie de la prédestination pouvait servir d'excuse aux soldats qui déserteraient. La dotation de la Bibliothèque royale, qui s'élevait à 1000 thalers, fut transférée à un militaire infirme.

Le seul coin d'idéologie dans la cervelle de ce prince, c'était la théologie. Il avait pris énergiquement parti pour les *universalistes*, qui soutenaient le libre arbitre, contre les *particularistes*, qui enseignaient la prédestination. Il fulminait contre l'athéisme, l'arianisme, le socinianisme, le catholicisme, qu'il qualifiait d'absurde. Sa théologie était très simpliste : il haïssait les disputes et « envoyait au diable les disputeurs ». Les pasteurs prolixes en leurs sermons n'étaient pour lui qu'une variété d'académiciens. Défense de prêcher plus d'une heure, sous peine d'une amende de deux thalers. Il voulait qu'on enseignât « le christianisme actif », celui qui fait les sujets soumis, les employés fidèles et les bons soldats. Le meilleur prêche était celui qui pouvait exciter à l'héroïsme ses grenadiers, leur citer en exemple les militaires fameux de la Bible, David tuant Goliath, Benaja assommant avec un bâton l'Égyptien armé de pied en cap, Samson exterminant les Philistins. Au fond, ce soudard dévot n'avait pas l'âme chrétienne. Rien de plus caractéristique que certain dialogue entre Frédéric-Guillaume et le pasteur Francke : « Vous n'allez pas m'enseigner que si l'on me donne un soufflet, je dois tendre l'autre joue? Pour vous, bon. Mais pas moi. Pour moi, cela ne va pas. »

Le côté sérieux de cette singulière intelligence, c'est d'abord sa haute conception de l'État. « Il considérait le roi de Prusse, nous dit M. Lavisse, comme un être idéal et perpétuel, dont il n'était, lui, Frédéric-Guillaume, que le serviteur. — Je suis, disait-il, le général en chef et le ministre des finances du roi de Prusse. » Ce maître, il le servait fidèlement, laborieusement, scrupuleusement. Mais, comme ce maître, pour le moment, c'était lui-même, Frédéric-Guillaume signifiait à ses plus hauts dignitaires : « Nous sommes le seigneur et le roi, et nous faisons ce que nous voulons. »

Il fut un despote dans le sens asiatique du mot, car la Prusse d'alors se rapprochait beaucoup plus de la Russie que de la France. Il était un autocrate, et le faisait sentir avec autant de brutalité que son contemporain Pierre le Grand. Il payait des juges, mais les méprisait. Quand on lui parlait d'un solliciteur : « S'il est intelligent, répondait-il, mettez-le dans une chambre des domaines; si c'est un imbécile, faites-en un magistrat. » De leurs jugements, s'ils n'étaient pas à son gré, il faisait peu de cas. Il les réformait sans scrupule, et toujours pour les aggraver. Où ils avaient prononcé : « la prison », il rectifiait : « la mort ». Comme les tsars de Moscou, il a toujours la canne ou le bâton à la main : il rosse ses domestiques, il rosse les magistrats qui ne jugent pas à son gré, il rosse un jésuite soupçonné d'intrigues politiques, il rosse un brasseur qui lui demande l'autorisation de faire venir son orge de la Suède, il rosse un médecin qui ne guérit pas assez vite une de ses filles, il rosse les flâneurs de Berlin et les paysans qui dorment dans les champs. S'il n'ose battre sa femme, qui est de la maison de Hanovre, il bat son fils, il bat sa fille Wilhelmine. Il aurait bien voulu en faire autant à ses ministres, mais une inquiétude le retenait : « Si je donnais des coups de bâton à un de mes ministres, demandait-il un jour à l'envoyé de France, le manderiez-vous à votre cour? — J'espère, répondit Rottembourg, que Votre Majesté ne mettra ma discrétion à une telle épreuve. » Le rapprochement que nous venons de faire entre Berlin et Moscou n'a rien de forcé : Frédéric-Guillaume terminait par ces mots une de ses ordonnances : « Quant à ceux qui désobéiront, nous les châtierons d'une façon exemplaire, à la russe (*auf gut russisch*).

*
* *

Le plus grand service que Frédéric-Guillaume ait rendu à « son maître le roi de Prusse », ce fut de lui donner une armée, capable de maintenir et de faire respecter ces États épars, ces droits litigieux qui planaient sur la Poméranie, sur la Silésie, sur les duchés du Rhin. Frédéric Ier lui avait légué une armée tout au plus de 25 000 hommes; en dix-sept ans de règne, à force d'économiser sur son cuisinier, sur son tailleur, à force de faire rendre aux domaines et aux impôts tout ce qu'ils pouvaient donner, Frédéric-Guillaume mit sur pied une force de 80 000 hommes. Elle était

hors de toute proportion avec la population de ses États, car, à ce compte, le roi de France aurait dû entretenir un million de soldats, et non pas 150 ou 200 000 : notons que la France était riche et que la Prusse était pauvre. Aussi avec quel soin ne fallait-il pas ménager les ressources du pays et les dépenses de l'armée, pour que celle-ci n'écrasât pas celui-là ! Frédéric-Guillaume fut le plus exemplaire de ses colonels : il ne négligeait aucun détail, qu'il s'agît d'un bouton de guêtre ou d'une batterie de canons. Il poussa l'exactitude jusqu'à la minutie, jusqu'à la manie : il tomba dans le caporalisme et mérita du roi George II son surnom de roi-sergent.

A part l'invasion dans la Poméranie suédoise, Frédéric-Guillaume ne mit pas une seule fois ces belles troupes en campagne. « Il aimait son armée, nous dit M. Lavisse, comme Harpagon son trésor; ses yeux se délectaient à la vue de ses bataillons comme les mains de l'avare au contact fluide des pièces d'or. Harpagon ne tire son or de ses coffres que pour le contempler; quand les régiments de Frédéric-Guillaume sortaient de leurs garnisons, c'était pour la parade des grandes revues; ils y rentraient ensuite. » L'auteur explique fort bien les raisons qu'avait le roi de Prusse de ne point risquer dans des entreprises aventureuses « son capital militaire ». La Prusse, entre la France, l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande, qui formaient alors le « quadrille » européen, était une bien petite puissance. Ses voisins ne demandaient qu'à l'engager dans leurs conflits; mais, à la paix, se seraient-ils souciés des intérêts d'un pauvre « roi guerdin », de le garantir contre une perte, de lui assurer un gain? Le roi de Prusse se voyait d'avance traité en *galopin* par ces orgueilleux *quadrilleurs*. De là ses fureurs, ses débordements d'injures grossières, en plein *Tabakscollegium*, devant les ministres étrangers, tantôt contre l'Empereur, tantôt contre le roi d'Angleterre, sauf à proposer, dans une séance suivante, de porter la santé soit de celui-ci, soit de celui-là, en faisant rubis sur l'ongle. Sa diplomatie resta flottante comme la fumée du tabac et ses velléités conquérantes toujours naissaient, s'évanouissaient dans les spirales des pipes.

Une singularité surtout attira sur lui l'attention de l'Europe : son goût pour les soldats colosses, dont il composa son bataillon des grenadiers de Potsdam. Ces « grands hommes », il essaya d'en produire chez lui, mariant par ordre des géants avec des géantes. Il en acheta partout où il put, et à tout prix, lui si économe; c'était son luxe, son seul luxe, et ici « crève l'avarice »! Il en reçut en présent de ses voisins, de l'Autriche, de la Russie, qui avançaient d'autant leurs affaires auprès de lui. « De me procurer la plus belle femme du monde, disait-il, cela me serait indifférent; mais les soldats, c'est là pour moi le défaut de la cuirasse, et l'on peut avec cela me mener aussi loin que l'on voudra. » Enfin, il essaya d'en voler, raccolant par ruse ou par force en Hanovre ou en Pologne, un jour enlevant le courrier d'un cabinet étranger, un autre jour incorporant le poète russe Lomonossof. Il manqua de susciter ainsi les plus graves incidents diplomatiques. Aussi la « gigantomanie » de Frédéric-Guillaume était-elle considérée en Europe comme une espèce de démence. Un ministre étranger disait irrévérencieusement qu'elle serait expliquée par « quelque anatomie future ».

Cet esprit si pratique n'était pas un esprit très sain. A l'issue d'un sermon sur la destruction de Jérusalem, il tombait dans « une mélancolie noire ». Parfois, il lui prenait de tels accès de rage que l'écume lui venait à la bouche. Les rapports des ministres étrangers articulent le mot de folie, justifié par la terreur, l'horreur de ses sujets. « Sauf le respect qu'on doit à sa couronne, écrit Sauveterre, on ne peut le comparer qu'à un fou qui a un rasoir à la main. » Cette agitation maladive se traduit parfois par un besoin étrange de mouvement, de déplacement, par des voyages imprévus et rapidement accomplis, de longues chevauchées solitaires dans la campagne et dans les bois.

Le régime qu'il suit est mauvais; il abuse de la bière, du vin, de l'eau-de-vie, de la pipe; il se charge l'estomac de viande de porc. Il y a de l'alcoolisme dans sa brusquerie, ses emportements, ses fureurs. « De bonne heure, nous dit M. Lavisse, il fut saisi par la goutte, puis ébranlé par l'apoplexie, gonflé par l'hydropisie. Il grossit au point que sa taille mesura bientôt jusqu'à quatre aunes. Les accès de ses maladies se multiplièrent. Il devint sourd d'une fluxion dans les oreilles... Il ne faut jamais oublier, avant de juger Frédéric-Guillaume, qu'il a vécu dans les tourments. »

*
* *

En face de ce roi sanguin, énorme, colérique, grossier de corps et d'esprit, épais et fin comme un paysan, dévot et mal embouché, poussant l'amour du militaire jusqu'à la manie, ennemi juré du luxe, des belles manières, de la philosophie et autres billevesées, partisan convaincu de l'économie politique et de la doctrine *universaliste* du salut par les œuvres — placez son fils. Le contraste est des plus violents.

A cinq ans, Frédéric est un enfant très délicat, éprouvé par plusieurs maladies, inquiétant sa mère qui a perdu de cette manière tous les fils qu'elle avait enfantés avant lui. Dans un portrait de Pesne, qui l'a peint jouant avec sa sœur Wilhelmine, plus âgée que lui de trois ans, il a des boucles blondes comme elle, des traits aussi fins; et « s'ils échangeaient leurs vêtements, on ne saurait dire qui est le garçon et qui est la fille ».

Sans doute, il est le fils de son père; mais il est aussi le fils de sa mère, Sophie-Charlotte, qui a l'orgueil d'être née princesse de Hanovre et d'être apparentée à la famille d'Angleterre; qui, dans la parcimonie et la pauvreté de la cour berlinoise, a la nostalgie des splen-

deurs et de l'élégance paternelles; qui se souvient de son trousseau commandé à Paris et qui n'a jamais eu depuis pareille aubaine; qui a le goût des lettres françaises et qui se considère comme égarée chez des barbares; qui enrage d'être la femme d'Harpagon. C'est d'elle que procèdent d'abord tous ces goûts de magnificence, de culture raffinée, de plaisirs délicats, qui se révéleront dans Frédéric enfant.

Frédéric-Guillaume a cependant bien pris ses précautions. Pour gouverneurs, il ne donne à son fils que des militaires, le feld-maréchal Finkenstein, le général Kalkstein, le prince d'Anhalt. Pour précepteur civil, il a choisi un homme qui est presque un militaire : il l'a remarqué au siège de Stralsund, où il semblait rechercher de préférence les postes les plus exposés : et ce professeur, embauché dans une tranchée, c'est le Français Duhan.

Le roi, après s'être fait représenter le plan d'éducation dressé pour lui-même par son père, l'a traité à peu près comme « l'état de la cour ». De grandes barres y ont biffé tout ce qui était *Windmacherei*. D'abord pas de latin; et, prévoyant les objections, le roi ajoute : « Je défends à qui que ce soit de me faire des observations sur ce sujet. » Pas de « vieille histoire », c'est-à-dire d'histoire des Grecs et des Romains : « elle doit être *abolée;* elle ne sert à rien. » Le reste du programme est à l'avenant : comme histoire, celle de la maison de Brandebourg et l'étude des traités; apprendre par cœur les nombreux in-folios du *Theatrum europaeum;* puis de l'économie politique. Surtout, qu'on fasse de l'enfant un bon chrétien : qu'on lui fasse dire, matin et soir, ses prières et chanter des cantiques; qu'on lui inspire l'horreur de l'athéisme, de l'arianisme, du socinianisme, etc. « Vous ne devez pas faire de lui un *particulariste;* il doit croire à la grâce universelle. » Enfin, un régime tout spartiate : lever à six heures; la toilette faite *au galop* (*geschwind*); jamais de flatterie ni de complaisances.

Le roi tenait cependant à ce que son fils l'aimât. « Vous lui ferez peur de sa mère, mais de moi, jamais. » — Or ce n'est pas de sa mère que Frédéric eut peur, et ce n'est pas son père qu'il aima.

Il n'avait pas plus de douze ans quand le roi dit à ses entours : « Je voudrais savoir ce qui se passe dans cette petite tête. Je sais qu'il ne pense pas comme moi. Il y a des gens qui lui donnent d'autres sentiments que les miens et l'excitent à tout blâmer. Ce sont des coquins. »

Un de ces coquins était évidemment le digne M. Duhan. Comment le roi avait-il pu espérer qu'un Français du XVIIIe siècle se résignerait à ne pas enseigner du latin et ne jamais parler des Grecs et des Romains? Cela lui était si absolument impossible que cet homme loyal usa presque de ruse. Le prétexte qu'il prit, ce fut de lui faire lire *Télémaque;* puis de lui faire étudier le respectable monument du XIVe siècle allemand, *la Bulle d'or*. Or *Télémaque,* c'est de la « vieille histoire », et *la Bulle d'or* est en latin. Le roi les surprit un jour en cette occupation : « Attends! je vais te *bulledoriser,* » dit-il, au précepteur, et il leva sa canne. Une autre objet de contrebande, ce fut une bibliothèque que Frédéric trouva moyen de former en secret : elle se composa bientôt de trois mille volumes. Et que de *Windmacherei* dans tout cela : *l'Utopie,* de Morus; *la République,* de Bodin; *la Paix perpétuelle,* de l'abbé de Saint-Pierre!

Frédéric en arriva à se soucier fort peu de la prédestination et de la grâce, des *universalistes* et des *particularistes*. Il devint un philosophe, il devint un bel esprit. Ses plaisanteries, beaucoup plus fines que celles du *Tabakscollegium*, n'épargnaient ni les prédicateurs de la cour, ni les vieux généraux perclus de rhumatismes et de théorie militaire. Cette cour abondait en fantoches : il leur donnait des sobriquets tirés du *Roman comique*. Pour sa sœur, pour lui, Frédéric-Guillaume était le « roi Bagotin ». En cachette aussi, Frédéric faisait de la musique avec Wilhelmine; sa flûte accompagnait le luth de sa sœur. Il n'aimait ni les chevauchées, ni la chasse, ni l'escrime : comme les enfants délicats, il n'avait pas de courage physique; il n'était point hardi à cheval.

Il faisait le petit-maître, frisait ses cheveux, marchait comme un maître de danse français, avait je ne sais quoi de dégingandé dans l'allure et de grimaçant dans la figure. Le roi abhorrait ces manières. Le goût du jeune prince pour la magnificence se montra en ce qu'il voulut se servir d'une fourchette à trois dents, au lieu de la bonne vieille fourchette allemande à deux dents, encore en usage dans les cabarets d'outre-Rhin. Il mit un jour des gants. Son père lui donna des coups de canne pour la fourchette, des coups de canne pour les gants. Il s'habituait à battre son fils. Frédéric ne tenait pas de livre de compte pour les quelques ducats que lui laissait son père; il n'était point exact à son service militaire, quoiqu'il eût été promu colonel. Il ressemble étonnamment à ce Julien l'Apostat, qui fut d'abord très gauche à cheval et sous les armes, un homme de lettres, un sophiste, avant de devenir un vaillant soldat et un grand empereur. Un jour, il échappa à Frédéric un mot qui fit monter le rouge de la colère et de la honte au front de son père : il osa comparer son uniforme à un suaire. Un suaire, l'uniforme prussien! Un autre coup qui perça le cœur paternel, ce fut quand le roi apprit que son fils avait des dettes. Des dettes, un Hohenzollern!

Les coups de canne redoublèrent. Frédéric en devint dissimulé, hypocrite, rampant comme un chien sous le bâton. Les scènes devinrent si fréquentes et si pénibles que les gouverneurs militaires du prince demandèrent leur congé. Ils furent remplacés par le colonel von Rochow et le lieutenant von Keyserlingk. Le roi rédigea pour eux une nouvelle instruction où

s'épanchait la bile qu'excitait en lui toute la manière d'être de son fils. Ils devront lui représenter qu'un efféminé, un paresseux, un damoiseau « est un chiffon, un maraud, une tête à gifles... Le prince, dans sa démarche, son langage et son rire, grimace tout le temps. A cheval, il se tient courbé. » — Le prince « porte haut », il est volontiers impertinent : il faut lui apprendre à être modeste, sérieux, poli et obligeant pour tout le monde.

Le prince, assurément, avait de graves défauts : ils tenaient surtout à ce qu'il était dans l'âge ingrat. Le père avait raison de vouloir l'en corriger ; mais d'exiger qu'il pensât en tout comme lui, qu'il lui ressemblât en tout, qu'il ne goûtât d'autre plaisir que les siens, c'était un étrange abus d'autorité. C'était le passé qui, au nom de ses préjugés, tendait à opprimer et étouffer l'avenir.

Dans le père se retrouvait l'autocrate et le despote. Son système d'éducation aussi était à la russe.

*
* *

D'autres causes plus graves de mésintelligence survinrent : ce fut d'abord l'affaire des mariages anglais. La reine aurait voulu fiancer Wilhelmine au prince de Galles et Frédéric à une princesse anglaise. Le roi consentait bien à la première de ces unions, mais en élevant toutes sortes de réserves, de prétentions, entendant marier sa fille sans dot et obtenir que George II lui garantît la succession de Berg. Pour le second mariage, il l'ajournait : d'abord parce qu'il n'entendait pas se jeter à corps perdu dans l'alliance anglaise ; puis parce qu'il ne voulait pas émanciper trop tôt son fils ; enfin parce qu'il n'avait aucune envie de lui faire plaisir. La légation de Prusse à Londres parlait un langage, les émissaires de Sophie-Charlotte en parlaient un autre. Le roi sentait l'action d'une diplomatie de la reine armée contre sa diplomatie à lui. Le souverain s'en indignait, le despote s'en irritait. Il se croyait entouré d'intrigues et il s'en tramait, en effet, de très dangereuses. Wilhelmine et Frédéric étaient du complot : celui-ci avait secrètement assuré George II qu'il n'épouserait jamais que sa fille Amélie. Il commençait à se conduire en héritier présomptif ; le ministre de France parlait dans ses dépêches, pour contenir et désarmer le roi, de travailler à constituer « un parti du prince ».

Si la France et l'Angleterre s'agitaient, l'Autriche n'était pas en reste. Elle avait aussi ses projets de mariage pour Frédéric et Wilhelmine, afin de rattacher et enchaîner la Prusse à son alliance. Non seulement Seckendorff, son ministre à Berlin, ne quittait pas le roi d'une semelle, assidu à la parade et au collège du tabac, notant et transmettant tous les propos qui échappaient à Frédéric-Guillaume dans l'ivresse ou la colère ; mais elle avait acheté à prix d'or le principal ministre prussien Grumbkow, et avait corrompu l'envoyé de Prusse à Londres, Reichenbach. Celui-ci, assuré d'une situation si sa trahison se découvrait, envoyait de Londres de faux rapports au roi et à Londres faisait de fausses confidences, assurant que Wilhelmine était laide et maigre. Le roi, qui, en diplomatie, n'avait aucune finesse, ne comprenait rien à rien, ne décolérait pas, souffrait des hauteurs britanniques et de la goutte, levait sa béquille de malade pour assommer les gens.

Ces menées de valets infidèles élargirent l'abîme entre le père et le fils. C'était sur le dos de Frédéric que se gourmaient les partisans des mariages anglais et des mariages autrichiens, de la ligue franco-britannique et du parti austro-russe. En décembre 1729 — le prince royal avait alors dix-sept ans — « comme il entrait dans la chambre du roi, celui-ci le battit à coups de canne, le prit à la gorge et aux cheveux, le jeta par terre et l'obligea à lui baiser les pieds et à lui demander pardon ». Plusieurs fois la scène se renouvela. Le prince héritier de Prusse était humilié et maltraité, devant les officiers, les généraux, les ministres étrangers, les domestiques. Frédéric, dans un voyage de la cour à Mülhberg, fut battu presque en présence du roi, de la cour et de l'armée de Saxe. Il dut se montrer à la parade avec ses vêtements souillés et en désordre. Son père semblait vouloir le pousser à bout : « Si j'avais été traité ainsi par mon père, je me serais tué ; mais, toi, tout t'est égal ; tu t'arranges de tout, toi ! » Il alla jusqu'à sommer son fils de renoncer à la couronne.

Dès lors, l'idée de la fuite, que Frédéric avait déjà caressée plusieurs fois, lui apparut comme le seul moyen d'échapper à une vie abominable et ignominieuse.

Il profita d'un voyage dans l'ouest, où son père le traînait à sa suite, pour essayer d'exécuter son dessein. Deux jeunes officiers, Keith et Katte, étaient du complot. Il n'eut qu'un commencement d'exécution. Le 4 août, à deux heures et demie du matin, dans un village non loin de Mannheim, un affidé amena, près de la grange où couchait le prince, une voiture et des chevaux. Rochow, chargé de la surveillance de Frédéric, sortit au même instant et, le trouvant si matinal, lui souhaita ironiquement le bonjour. Le prince, tout déconcerté, rentra dans la grange, et les chevaux disparurent.

C'en fut assez pour que le roi accusât « le colonel Frédéric » d'avoir essayé de déserter. Celui-ci fut mis aux arrêts, puis transféré à la forteresse de Cüstrin. Son père ordonna de lui faire son procès.

La fureur du roi était arrivée à son paroxysme. Des deux complices, l'un, Keith, avait réussi à passer en Angleterre ; l'autre, Katte, qui était resté fort tranquille à Berlin, fut arrêté.

Frédéric-Guillaume découvrit une autre victime. Dans une excursion à Potsdam, « le colonel Frédéric »

avait lié connaissance avec une certaine Élisabeth Ritter; il l'avait attirée hors de la maison paternelle et installée dans une chambre. Le roi chargea une sage-femme et un chirurgien d'examiner cette jeune fille : ils témoignèrent qu'elle était encore vierge. Toutes ses relations avec le prince s'étaient bornées à jouer sur un clavier pendant qu'il l'accompagnait avec sa flûte. Le vieux roi n'en ordonna pas moins qu'Élisabeth Ritter fût fouettée devant l'hôtel de ville de Potsdam, puis devant la maison paternelle, puis dans tous les coins de la ville. Ensuite elle serait envoyée à Spandau et enfermée dans la filerie de cette ville « pour l'éternité ». Cette cruauté injuste, atroce, déshonorante pour le prince, devait, ce semble, plus même que la tête sanglante de Katte, allumer dans le cœur de Frédéric une haine inexpiable contre son père.

Pour le moment, le sentiment qui dominait Frédéric, c'était la terreur. On l'avait mis au secret; les officiers qui le gardaient étaient muets. Jusqu'où pouvaient aller les fureurs du roi ? Exigerait-il la renonciation à la couronne? N'était-ce pas à la vie même de son fils qu'il en voulait? Les exemples ne manquaient pas dans l'histoire la plus contemporaine : Philippe II avait fait mourir son fils, et le tsarévitch Alexis avait expiré sous le knout.

L'idée sanglante avait dû certainement hanter la tête du roi. Elle éclata plusieurs fois dans ses propos, dans ses gestes. Son fils était son héritier, c'est-à-dire son rival ; il s'endettait pour payer des livres, de la musique et des filles; il méprisait l'uniforme prussien, qu'il appelait « un suaire »; il laisserait périr l'œuvre de son père ! Le roi ne devait-il pas à la fortune de la Prusse le sacrifice d'un enfant pervers? On craignait si bien, en Europe, de le voir se porter aux extrémités que, de la Hollande, des cours de Suède, de Saxe, arrivèrent des lettres d'intercession en faveur du prince. La cour impériale montra plus de lenteur : à la fin d'octobre seulement, elle fit demander au roi de Prusse s'il lui convenait qu'elle s'entremît entre lui et son fils. L'histoire de Frédéric sauvé du supplice par le père de Marie-Thérèse doit donc être, conclut M. Lavisse, reléguée parmi les légendes. L'Autriche a très mollement agi, et quand elle agit, le danger pour Frédéric, sans que celui-ci pût s'en douter, était passé.

*
* *

Plus le roi se soulageait en paroles violentes, plus il était évident que la réflexion agissait sur lui. Frédéric, comme héritier de l'électorat de Brandebourg, était un « membre éminent du Saint-Empire » : il eût donc fallu, pour lui ôter la vie ou même la couronne, un procès public dans l'Empire. En Prusse même, quel tribunal oserait prononcer un tel arrêt? Par cela seul que le roi faisait faire le procès, la vie et les droits du prince étaient préservés. En outre, l'instruction ne révélait rien de ce que le roi avait pu redouter : un complot pour abréger son règne. Elle ne découvrit même pas la promesse que Frédéric avait faite à George II d'épouser sa fille Amélie. L'accusation se dissolvait et fondait sous les yeux étonnés de Frédéric-Guillaume.

M. Lavisse analyse avec soin les actes de ce procès, qui fut jugé dans la petite ville de Kœpenik. Le tribunal était formé de trois généraux, trois colonels, trois lieutenants-colonels, trois majors, trois capitaines, trois lieutenants. Ils jugèrent en conscience : Keith, qui avait réellement déserté, était condamné à mort par contumace; Katte à l'emprisonnement perpétuel dans la forteresse de Spandau. Quant au prince, ils évitèrent de prononcer le mot de *désertion*, le remplaçant par les euphémismes de *retirade, échapade, absentirung*. Comme colonel, Frédéric leur semblait devoir être assez puni par la perte de son emploi. Comme fils, les juges, tout en faisant valoir la soumission et les promesses du coupable, se déclaraient incompétents : « Aucun officier, vassal et sujet, n'a qualité pour juger sur le fils de son roi, et un tel jugement ne serait pas valable. » M. Lavisse rend hommage à la conscience de ces « braves gens », qui montrèrent en même temps quelque habileté.

Le roi, en recevant la sentence, manifesta une colère bruyante, mais où il entrait beaucoup d'affectation. Il injuriait les juges, mettait en doute leur qualité de « gens d'honneur », les accusant « d'adorer le soleil levant ». Il les sommait de se réunir de nouveau et de juger autrement.

Le président du tribunal se borna à inscrire au dos de cette lettre du roi l'indication de quelques versets de la Bible : ils parlaient tous de justice et de clémence. Les juges ne se réunirent point, et laissèrent la volonté du roi se prononcer.

Frédéric-Guillaume, déterminé à épargner son fils, voulait cependant que du sang coulât. Katte paya pour tout le monde. Le tribunal l'avait condamné à la détention perpétuelle : le roi *commua* cette peine en la peine capitale. Le prétexte qu'il mit en avant, c'est que Katte n'était pas seulement un officier de son armée, mais un officier de la gendarmerie de sa garde : il en déduisait un *à fortiori* dont le glaive du bourreau était la nécessaire conclusion. Au fond, ce qu'il ne voulait pas, c'est que cet « adorateur du soleil levant » pût, au jour d'un avènement, sortir de Spandau et triompher sur la tombe du vieux roi. Pour que sa peine fût perpétuelle, il aurait fallu que perpétuel fût le règne de Frédéric-Guillaume. Surtout, il voulait frapper l'imagination et les sens de son fils par un exemple terrible. Les jeunes princes de l'Occident avaient des menins qui recevaient le fouet pour eux : le menin de Frédéric serait décapité pour lui.

Les détails de l'exécution furent arrangés comme ceux d'une tragédie, dont le prince prisonnier serait le spectateur privilégié. Le roi y montra même un cer-

tain génie de dramaturge : il avait ordonné que l'échafaud fût dressé dans la cour de la forteresse de Spandau, sous les fenêtres mêmes du captif; que celui-ci, réveillé à la même heure que son ami, fût amené aux barreaux de sa fenêtre au moment où Katte serait amené pour mourir; qu'il fût maintenu de force, s'il le fallait, à ce poste d'observation; que les gendarmes qui entoureraient l'échafaud fussent à pied, pour que Frédéric ne perdît pas un détail; enfin, que le cadavre décapité restât longtemps exposé sous ses yeux.

Ce fut un moment terrible pour Frédéric : de sa fenêtre aux barreaux de fer, il put demander pardon à Katte et recueillir ses adieux; quand le glaive siffla, le prince, « sous le dernier regard de la victime », tomba évanoui. — Dans la pensée du roi, cette exécution était moins celle de Katte que celle du prince en la personne de son ami.

*
* *

Une scène presque aussi tragique, mais où il se mêle un peu de comédie, c'est, le même jour, l'entrevue de Frédéric avec le pasteur Müller. Le roi, en même temps qu'il réglait tous les détails de l'exécution, avait rédigé des instructions pour Müller. Sous l'impression de l'exécution « toute fraîche », celui-ci devait agir sur le prince pour l'amener à se repentir — et aussi à condamner la doctrine de la prédestination. Müller entre dans la cellule, et Frédéric croit voir « entrer la mort ». Pour achever de « briser » et faire « pleurer » son cœur, Müller lui remet le testament de Katte, dont le corps est encore là, en bas, gisant sur un tas de sable. Cette journée et la nuit qui suivirent furent terribles pour Frédéric : la nuit, il crut voir Katte devant ses yeux. Le lendemain, la conférence recommence, toujours sur la grâce et la prédestination. Mais la préoccupation du prince est visible : c'est de la grâce du roi qu'il voudrait entendre parler. Le prêcheur se perdait en développements et en citations des Écritures : « Ne dois-je pas conclure de votre visite, interrompit le prisonnier, que vous voulez me préparer à la mort, moi aussi? » Müller se récrie, et Frédéric se rassure. Le quatrième jour, il reçoit une lettre du roi, énumérant tous ses griefs, notamment celui-ci : « Emprunter de l'argent quand on sait qu'on ne pourra pas le payer — et essayer de déserter. » Toujours Harpagon et Pandore, et le comique dans l'atroce.

Enfin la prison de Frédéric s'élargit : il a maintenant la ville entière pour cachot. Mais il doit, comme simple assesseur de la chambre des domaines, assis plus bas que les conseillers, se livrer à des études sérieuses d'économie politique et pratique. On lui a rendu son épée, mais non pas le porte-épée. Il est redevenu un gentilhomme, mais non pas un soldat, ni un colonel. Les sentinelles ont ordre de ne pas lui porter les armes, les militaires de ne pas le saluer. Vainement il supplie le roi de lui rendre l'uniforme. Réponse : un déserteur a perdu ce droit. Il reste six mois en cet état de dégradation.

Au bout de ces six mois, le roi a marié sa sœur, non pas au prince de Galles — les brutalités de Frédéric-Guillaume ont anéanti toute chance de mariage anglais — mais à un principicule, le margrave de Bairent. Bien plus, le roi pense à marier son fils — non pas à la princesse Amélie — mais à une fille des Brunswick-Bevern : de ces Bevern qui portent partout le guignon qui les poursuit, comme il poursuit certaines familles princières; de ces Bevern qui, à ce moment-là même, semblent appelés à régner en Russie, et qui n'y trouveront que des cachots.

Assurément, dans l'affaire du mariage brunswickois, Frédéric montre de la duplicité, de l'immoralité. Il abhorre d'avance la fiancée qu'on lui destine; il professe sur le mariage, sur les femmes, des doctrines cyniques; il lui monte aux lèvres les mots les plus crus de Molière et de Mathurin Régnier. Il est d'une servilité plate envers son père; il cherche à se faire un confident et un ami de « ce faquin » de Grumbkow, qui a été un des auteurs de sa ruine. D'une part, il écrit à son père qu'il est prêt à obéir; d'autre part, il écrit à Grumbkow pour le supplier d'empêcher ce mariage. Et Grumbkow, effrayé d'une telle mission, lui répond : « La chemise m'est plus près que le justaucorps... Je ne suis pas obligé de me perdre et ma pauvre famille pour l'amour de Votre Altesse Royale, qui n'est pas mon maître. » Frédéric se laisse fiancer, il épouse, et il y a « une princesse malheureuse de plus ».

Dans le départ des responsabilités en ce nouveau drame domestique, M. Lavisse est peut-être injuste pour Frédéric. Le roi n'a pas tous les torts, mais il a les plus graves. Si Frédéric est devenu rampant, dissimulé, hypocrite, d'une duplicité et d'une immoralité qui révoltent, à qui la faute? On s'est étudié à le contraindre, à l'humilier, à le briser. Élisabeth Ritter fouettée en place publique, Katte décapité sous ses yeux, des sermons sur la grâce et des coups de bâton, voilà tout ce qu'on a trouvé pour le redresser et le relever. Quelle morale que celle qui est prêchée par son tyran et des pasteurs asservis! Frédéric, qu'on ne l'oublie pas, n'a que vingt et un ans. Catherine II, qui dans sa jeunesse éprouva des disgrâces analogues et servit aussi de jouet à des intrigues de cour, s'est-elle montrée plus fière devant l'impératrice Élisabeth? Et cependant on ne l'a pas frappée, pas flétrie en sa dignité de princesse et de femme, et, si l'on éloignait les gens suspects d'avoir gagné ses bonnes grâces, on n'en a supplicié aucun sous ses yeux. La Russie d'Élisabeth était moins brutale que la Prusse de Frédéric-Guillaume. Que Frédéric ait haï l'Autriche servie par un Seckendorff et un Grumbkow, qu'il ait haï les prêcheurs et la théologie, qu'il ait dissimulé ces haines jusqu'à son avènement, quoi d'étonnant? Pouvait-il refuser d'épouser la princesse de Bevern? Comment

faire entendre raison à ce père alcoolique et fou furieux, qui frappe avec la canne, la béquille, le glaive du bourreau? Son mariage, c'est *le Mariage Forcé*, mais tourné en tragédie. On peut plaindre l'une des victimes de cette union maudite, la fiancée innocente, instrument passif de l'intrigue; mais l'autre, n'est-elle pas à plaindre? Dans toute cette histoire, est-il possible de comparer les torts du roi et les torts du prince, coupable surtout de « s'endetter » pour des livres et de jouer de la flûte? Ce n'est pas un crime, à vingt et un ans, que de préférer les vers français à l'économie politique : chaque âge a ses plaisirs. Tout serait venu en son temps. Ce n'est pas un crime, à aucun âge, que de ne pas s'intéresser à la grâce et à la prédestination. Il est tout naturel, quand le tempérament d'un jeune homme n'est pas fait, que ce jeune homme ne soit pas hardi à cheval. Ce n'est pas la brutalité de Frédéric-Guillaume qui a fait de Frédéric le héros de vingt batailles : s'il a fui à Mohlwitz, son premier combat, c'est peut-être parce que de sa jeunesse humiliée et battue il lui restait encore un peu de crainte des coups. Ce qui subsistait de Panurge dans Frédéric II, il le tient peut-être de son éducation.

La première vengeance qu'il ait tirée de son père, c'est de lui avoir dissimulé jusqu'au bout ce que son père aurait « adoré en lui » : ses instincts de guerrier et de meneur d'hommes. Son père n'a jamais vu en lui qu' « un mauvais soldat », comme le Fritz de *la Grande-Duchesse :* Frédéric a attendu sa mort pour se révéler le premier capitaine du siècle.

Sa seconde vengeance a été de montrer comment on pouvait faire fructifier ce capital militaire que son père avait administré en Harpagon : il lui a fait produire un dividende de victoires et de conquêtes. Il a montré qu'un roi « philosophe » pouvait être un autre militaire qu'un roi « sergent ».

Immoralité pour immoralité, on peut préférer celle de Frédéric à celle de son père. Elle est cynique, mais elle est franche. Elle est plus propre, ne sentant pas le tabac et l'alcool, et ne se complique pas de théologie : Dieu et la grâce ne s'y trouvent pas compromis. Tout en ayant fait verser plus de sang dans les combats, elle paraît moins inhumaine. Si son père avait bien voulu mourir de la goutte ou de l'hydropisie dix ans plus tôt, Frédéric aurait été pour lui-même un meilleur éducateur que Frédéric-Guillaume. En forgeant, régnant, il serait devenu un roi. L'éducation par son père lui a été, en somme, peut-être plus nuisible qu'utile.

ALFRED RAMBAUD.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

LES MATINÉES BALLANDE.

(Suite).

Tandis que les directeurs de théâtre, au lendemain de la Commune, au milieu des ruines fumantes encore de la guerre civile, cherchaient, effarés, ce qu'ils pourraient bien offrir au public, Ballande n'eut pas une hésitation; il rouvrit tout de suite les matinées, et la foule y accourut. Cette funeste année de défaites et de misère avait creusé un tel abîme dans la vie parisienne qu'il semblait qu'un siècle séparât les derniers mois de l'année 1871 du mois de juin 1870. Un torrent d'événements effroyables avait coulé entre les deux dates. Ballande renoua sans peine par-dessus l'écartement des bords les deux bouts de l'institution nouvelle. C'est qu'elle répondait à ce besoin que nous sentions de nous régénérer, et de nous régénérer par l'instruction. On avait quelque pudeur à se rendre au théâtre uniquement pour s'y amuser. Mais du moment qu'il s'agissait d'entendre une tragédie, et une tragédie doublée d'une conférence, tous les scrupules étaient levés.

Ballande avait eu le bon esprit de prendre l'avance; — le souvenir des matinées classiques d'autrefois était resté vibrant dans toutes les mémoires; il n'y eut donc, pour ainsi dire, pas d'interruption, et les *Vêpres laïques* retrouvèrent au lendemain de la Commune le succès qu'elles avaient obtenu à la fin de l'empire; un succès plus grand encore et dont le souvenir est resté éblouissant dans nos mémoires: Ballande passa un instant grand homme; l'Académie, sur le rapport de M. Jules Simon, grâce à l'intervention puissante de l'austère Guizot, lui décerna un prix, et tous les journaux retentirent de ses louanges.

Il y a toujours, sur le pavé de Paris, une masse flottante d'artistes sans engagement, dont quelques-uns ont du talent et de l'avenir; tous tendaient les mains vers Ballande et le suppliaient de leur donner une occasion de se produire dans l'ancien répertoire. Il les accueillait avec mansuétude et leur faisait de belles promesses qu'il ne tenait pas toujours. Parmi les acteurs connus, classés, en possession d'une renommée acquise dans les théâtres de genre ou de mélodrame, il s'en trouvait qui rêvaient d'entrer à la Comédie française : quel est le comédien dont l'ambition secrète ne soit pas de se faire une place dans la maison de Molière. Eux aussi, ils s'adressaient à Ballande; ils le conjuraient de monter pour eux telle ou telle pièce du vieux temps; on convierait à la représentation M. Perrin, qui ne manquerait pas de proposer tout de suite

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier et 7 février 1891.

un engagement. A la Comédie française même, il y avait des pensionnaires tout bouillonnants du désir de jouer un beau rôle qu'on leur refusait dans la maison : laissez-nous, disaient-ils à Ballande, nous y montrer une fois.

Et Ballande les écoutait tous, pénétré de son importance et souriant. Il sentait la grandeur de sa mission et il en portait le poids avec une sérénité confiante et douce. Il marchait paisiblement dans sa gloire, prenant soin d'amortir, pour ne pas trop blesser les yeux, quelques-uns des rayons qui ceignaient son front comme d'une auréole.

Ah ! il a eu de beaux dimanches ! j'ai vu là Mme Laurent, qui souhaitait passionnément de terminer sa carrière rue Richelieu, jouer Clytemnestre et Agrippine ; j'y ai vu la charmante Mme Grivot, morte aujourd'hui et morte sans avoir réalisé son rêve, qui était de jouer les ingénues comiques de la Comédie française, ressusciter *la Fausse Agnès* de Destouches ; j'y ai vu cette pauvre Duguéret, qui avait tant de talent et qui a raté sa vie, se produire dans la Pauline de *Polyeucte ;* j'y ai vu débuter ou s'essayer dans de grands rôles une foule d'artistes, devenus célèbres depuis ; ainsi Laroche, aujourd'hui sociétaire à la Comédie française, y a joué Néron ; ainsi j'y ai vu passer tour à tour et Talien, mort à cette heure, et cette aimable Dina Petit, qui, après avoir fait les beaux jours du théâtre de Saint-Pétersbourg, est revenue mourir misérablement en France d'une fluxion de poitrine ; et Mlle Lauriane, disparue aussi ; et cette spirituelle Jeanne Samary, qui devait faire plus tard dans la maison de Molière une carrière si brillante, trop tôt terminée, hélas ! et Dupont-Vernon, aujourd'hui professeur au Conservatoire, qui, dans son dernier livre, *Diseurs et comédiens*, a rappelé en quelques lignes pleines d'émotion les souvenirs de cette heure d'enthousiasme.

Quelquefois même des comédiens, dont la position était faite depuis longtemps et qui étaient arrivés au comble de la renommée, venaient prendre part à ces représentations, pour le plaisir de jouer devant un public nouveau, plus sensible et plus expansif. J'y ai vu Coquelin aîné dans *le Légataire*, Mme Arnoult-Plessis dans *Tartufe ;* Febvre, si j'ai bonne mémoire, dans *le Barbier de Séville*. Mme Arnoult-Plessy me disait : « C'est un plaisir de jouer à ces matinées ! » Au Théâtre-Français notre public est toujours guindé et froid ; mais ici, quelle fraîcheur et quelle vivacité d'impression ! On sent le public tressaillir sous sa main ! c'est une joie exquise. »

Que de fois je me suis entremis dans les négociations qui précédaient et préparaient ces matinées. Comme je m'en étais fait l'historiographe dans le feuilleton du lundi et que j'en étais l'un des conférenciers les plus assidus, c'est à moi que s'adressaient, comme à une sorte d'intermédiaire obligé, tous les artistes qui, pour une raison ou pour une autre, voulaient se produire. Ballande m'écoutait d'un air de condescendance bienveillante, car il avait de l'amitié pour moi, et me traitait presque sur un pied d'égalité. Il consentait à dépouiller pour moi son auréole.

— C'est, me disait-il, que j'ai déjà cent quatre-vingt-quatre jeunes personnes inscrites, qui m'offrent leurs services...

Il fallait l'entendre prononcer lentement, avec onction et componction, ce chiffre de cent quatre-vingt-quatre. Pourquoi n'allait-il pas tout de suite à deux cents, qui eussent fait le chiffre rond. Dites-moi pourquoi au bazar les objets se vendent dix-neuf sous et jamais un franc ! Cent quatre-vingt-quatre, cela vous a un air de précision honnête et sincère ! On a fait le compte juste ; cent quatre-vingt-quatre, pas une de plus.

Et nous débattions ensemble, comme s'il se fût agi des destinées de l'Europe, l'opportunité d'une reprise ou d'un début. Vous ne le croirez peut-être pas ; mais c'est la vraie vérité : Mlle Sarah Bernhardt a désiré passionnément jouer aux matinées de la Gaîté. Elle était en ce temps-là à l'Odéon, et ne parvenait point à forcer les portes de la Comédie française. Elle avait ameuté contre elle des hostilités si nombreuses, les unes très perfides, les autres très bruyantes, que M. Perrin, malgré mes instances, hésitait à l'engager. Je m'étais mis en tête d'emporter, par un coup d'éclat, ces lentes résistances. Que d'entrevues ! Que de pourparlers ! car elle n'était pas, elle non plus, commode à manier ! Au dernier moment, tout bien arrangé, tout bien convenu, les directeurs de l'Odéon, c'étaient MM. Chilly et Duquesnel, refusèrent à leur pensionnaire de paraître, même pour un jour, sur une autre scène. C'était leur droit ; il n'y avait qu'à s'incliner. Mais Ballande ne put se tenir de marquer un certain dépit ; il crut que Mlle Sarah Bernhardt, par une de ces inconséquences qui lui étaient déjà familières, se dérobait aux paroles données.

— Cette jeune fille, dit-il d'un ton doctoral, n'arrivera jamais.

Il l'eût formée, comme il avait jadis formé Rachel. Car il ne se faisait pas faute de distribuer à droite et à gauche ses conseils et ses enseignements qui tombaient, comme ils pouvaient, sans qu'on les lui demandât. Il indiquait des intentions à Mme Plessy ou à Coquelin. C'était tout de même un drôle de corps !

Depuis qu'il avait réussi, il accouchait d'une idée tous les mois. Un beau matin, il s'avisait de fêter Lamartine ; un autre jour Alfred de Musset ; et il faisait réciter, en grande cérémonie, les plus belles de leurs pièces de vers, le tout, bien entendu, toujours précédé d'une conférence. Il lui vint en tête une fois de composer un spectacle le jeudi saint, avec l'oraison funèbre du prince de Condé, que Dupont-Vernon récita d'un bout à l'autre, sans broncher. C'est moi qui prononçai l'éloge de Bossuet : oh ! ce fut une fête austère, et je vous jure qu'il n'y eut pas le plus petit mot pour

rire. Mais que voulez-vous ? On faisait mieux que de se régénérer en ce temps-là, on s'édifiait. Le public affluait à ces communions.

Une année, il lui tomba en cervelle de célébrer un jubilé de Molière. Il loua une salle, où il réunit tous les portraits qu'il put se procurer du grand homme, tous les bibelots qui lui avaient appartenu, toutes les éditions qu'on avait faites de ses œuvres ; et toujours des conférences pour expliquer ces merveilles.

Il fit mieux : il institua un concours de tragédie ; le prix du concours devait être le droit de se faire représenter deux fois aux matinées du dimanche. Il nomma une commission, avec charge (la clause était expressément mentionnée) de ne point s'inquiéter des goûts frivoles du public. La pièce choisie ne devant avoir que deux représentations, on n'avait pas besoin de complaire à la foule et d'avoir égard à la considération de la recette. Le projet n'avait pas l'ombre de sens commun ; mais ce diable d'homme avait le vent en poupe ; tout lui réussissait.

Sa commission mit la main sur une œuvre très incomplète sans doute, mais admirable par endroits, *Ulm le parricide*, de M. Parodi, où se trouvait une des situations les plus nouvelles, les plus fortes et les plus pathétiques du théâtre contemporain. On joua *Ulm le parricide*, et c'est encore moi qui fis la conférence. Le drame, encore qu'il fût écrit en vers bien rocailleux, eut la chance d'attirer l'attention de M. Perrin ; et l'auteur ne tarda pas à être admis à la Comédie française avec une nouvelle tragédie, *Rome vaincue*, où Mlle Sarah Bernhardt, dans le rôle de l'aveugle, emporta un des plus beaux et des plus purs triomphes de sa vie.

Des artistes et des pièces, M. Ballande en eut donc tant qu'il voulut, plus même qu'il ne voulut. Il trouva aussi, mais plus malaisément, des conférenciers. Je lui en présentai quelques-uns, ainsi La Pommeraye, qu'il ne connaissait pas encore ; ainsi Albert Delpit, qui a peut-être oublié qu'il parla, lui aussi, et avec succès, à ces matinées. D'autres lui étaient tout indiqués par le renom qu'ils avaient conquis dans ce genre d'exercices ; ainsi Deschanel, qui voulut bien prêter à trois ou quatre de ces représentations l'éclat de sa parole ; ainsi M. Legouvé...

Je m'arrête à ce nom ; car M. Legouvé a été l'un des maîtres de la conférence. C'est le goût que je portais, comme lui, à cet art délicat et charmant qui m'a valu l'honneur d'entrer plus avant dans son intimité. Je l'ai entendu plus d'une fois ; il avait une manière à lui, bien à lui, qu'il avait poussée à son plus haut point de perfection et que j'admirais de tout mon cœur, tout en comprenant l'impossibilité de m'approprier un seul des procédés qu'elle mettait en œuvre.

M. Ernest Legouvé n'abandonnait rien à l'improvisation. Il écrivait sa conférence d'un bout à l'autre avec un soin infini, et ce premier travail fait, il priait sa femme, sa fille, quelques-uns de ses amis d'en écouter la lecture. Il se composait un public, et suivait sur leur visage l'impression de ses auditeurs bénévoles. Tout développement qui avait paru les fatiguer, tout mot piquant dont ils n'avaient pas souri étaient impitoyablement retranchés. « Ce qu'on supprime n'est jamais sifflé, » disait Scribe. Il écoutait toutes les observations : tel passage n'était pas assez clair ; tel autre eût gagné à être raccourci ; et il se remettait à la besogne.

M. Legouvé était avant tout auteur dramatique. Il avait l'instinct et le goût de l'effet théâtral. Lisez tous les livres qu'il a composés : tout s'y tourne en scènes de comédie : les récits se changent en dialogues et le mot de théâtre, le mot qui doit accrocher l'attention, arrive toujours juste à sa place. Il concevait la conférence comme une manière de vaudeville ou de drame, où l'idée, exposée dans l'exorde qui était comme un premier acte, se développait d'un mouvement régulier, à travers des scènes épisodiques, anecdotes ou digressions, qu'elle soulevait sur son passage, et emportait les esprits par un progrès certain, quoique insensible, jusqu'au dénouement. Il excellait à ces compositions savantes, où se trahit la main experte de l'homme de théâtre.

Quand une fois il avait bien arrêté, de concert avec sa famille, la composition de la conférence, et qu'il en possédait le texte écrit *ne varietur*, il se livrait à un autre travail qui n'était pas moins méticuleux : il s'exerçait à la dire. M. Legouvé, vous le savez sans doute, car il a publié sur l'art de la diction des livres excellents, M. Legouvé est un des meilleurs diseurs de ce temps. Il réunit dans cet art deux qualités qui semblent exclusives l'une de l'autre. Il est tout ensemble comédien jusqu'au bout des ongles, et homme du monde, ou si vous aimez mieux, honnête homme, du cœur à l'âme et de la tête aux pieds. Écoutez-le conter une anecdote : il a des finesses de débit, des suspensions, des soulignements, des changements de voix, qui sont presque inquiétants par l'idéal de perfection où ils arrivent ; on craint d'y découvrir un grain de métier, et ce métier touche au cabotinage. Mais ces roueries se dissimulent sous un si brave et si grand air d'irréprochable simplicité, le causeur semble être si désintéressé de l'art déployé à son insu par lui-même, que tout soupçon d'affectation s'évanouit : il ne reste que le plaisir délicieux d'écouter dans un salon un monsieur de bonne compagnie, qui, s'étant mis au piano, en joue comme Rubinstein, sans paraître s'en douter ni s'en faire accroire.

M. Legouvé revenait, à force d'art, au naturel le plus exquis. Les moindres intonations étaient longtemps étudiées, et je suis sûr que ce qu'il y avait de plus difficile pour lui, c'était précisément de les ramener au ton aisé de la conversation courante, d'en faire toujours sentir la finesse, sans l'accentuer jamais. C'est en s'apprenant à dire le texte qu'il se le mettait dans la mémoire. Il réunissait alors une dernière fois son aréo-

page, il lui récitait à nouveau la conférence, et ne se hasardait qu'après un visa définitif devant le grand public.

Et encore ne s'aventurait-il qu'après avoir pris toutes ses précautions. Il se rendait compte de l'acoustique de la salle, fixait la place où devait être posée la table, envoyait par avance le fauteuil sur lequel il devait s'asseoir; car il craignait que, sur une chaise dont le maniement ne lui aurait pas été familier, des mouvements eussent risqué de perdre quelque chose de leur aisance. Ne souriez pas; on n'arrive qu'à ce prix à la perfection absolue.

M. Legouvé ne nous a donné qu'un petit nombre de conférences; toutes étaient des chefs-d'œuvre. C'étaient des morceaux de maître dits par un impeccable virtuose. Je me souviens qu'un jour M. Legouvé, me rencontrant dans les coulisses comme il allait entrer en scène, me dit, moitié sérieux, motié badinant :

— Pourquoi êtes-vous venu? Vous avez déjà entendu cette conférence-là deux fois.

— Eh! mais, lui répondis-je, je serais allé entendre dix fois *le Carnaval de Venise* joué par Paganini.

Il sourit; ce pouvait être à la fois une louange et une critique; et peut-être était-ce, dans ma pensée, l'une et l'autre. J'étudiais, avec la curiosité d'un homme du métier, cet art merveilleux de composition, cette constante habileté de mise en scène, cette science imperturbable de diction, tandis que le public se laissait aller, lui, sans arrière-pensée, au plaisir d'écouter une parole si aisée et si piquante.

J'étonnerai sans doute beaucoup de mes lecteurs en leur disant que, parmi nos conférenciers, nous avons eu Paul Féval, le célèbre romancier d'autrefois, dont le nom commence à tremper dans l'ombre. J'étais son collaborateur au *XIXe Siècle*; il me fit part du désir qu'il avait de parler chez Ballande. Je fus un peu surpris; car il ne s'était jamais essayé, et il touchait à l'âge où l'on n'apprend pas facilement un nouveau métier. Mais c'était un homme trop considérable pour que sa proposition fût écartée par une fin de non-recevoir. Ballande fut ravi de pouvoir mettre son nom sur son affiche.

J'allai l'entendre. Non, vous n'imaginez pas le succès; oncques ne vis rien de pareil. C'est là que, pour la première fois, je me suis rendu un compte exact du prestige qu'exerçaient sur la foule, dans l'éloquence, les dons extérieurs. Paul Féval était aimable de sa personne; un visage doux et mystique, avec une habitude de pencher légèrement la tête sur le côté, comme si elle s'inclinait sous le poids d'une souffrance intérieure; il séduisait, au premier aspect, par cet air de lassitude, sous lequel on sentait pourtant la force du Breton, solidement charpenté; il souriait l'œil à demi clos, un sourire extatique errant sur les lèvres : il restait ainsi quelques instants silencieux, l'esprit occupé de quelque vision céleste. Ses yeux s'ouvraient alors; la salle en était comme illuminée; il avait repris possession de lui-même; on s'apercevait alors qu'il y avait dans le regard et dans le sourire une malice narquoise, qui amusait par le contraste. Il commençait de parler, c'était la voix la plus enchanteresse que j'aie entendue jamais, sans en excepter celle de M. Larroumet, l'éloquent directeur des Beaux-Arts. Une musique d'une suavité pénétrante, une musique de séraphin, nuancée des inflexions les plus fines, les plus tendres, les plus spirituelles. On ne pensait pas aux idées qu'il exprimait; on était sous le charme.

Des idées, mon Dieu! il n'en exprimait pas beaucoup, et il n'avait pas pris grand soin de les ranger dans un bel ordre. Je me souviens qu'il parla la première fois du *Barbier de Séville*. Il fit, en vrai romancier qu'il était, un portrait de ce coquin de Figaro, mais un portrait si joliment troussé qu'on se pâma dans le public. J'entends encore les petits cris d'aise que jetaient les femmes. Je serais fort en peine de me rappeler le reste.

Je l'avais vu, à diverses reprises, tirer de sa poche un papier qu'il consultait du regard. Après la conférence, comme j'avais l'habitude d'en rendre compte au *XIXe Siècle*, j'allai lui demander communication de ses notes, pour aider ma mémoire. Car il n'y a rien de si difficile que de se souvenir exactement d'un discours qui s'en est allé sans plan et au hasard.

— Les voilà, me dit-il, mais elles ne vous apprendront rien.

Je vis avec stupéfaction, en les lisant, que ces notes se composaient des premiers mots qui amorçaient chaque paragraphe. Il avait écrit sa conférence et l'avait apprise par cœur, et, comme il n'était pas sûr de sa mémoire, il avait consigné sur un papier, à chaque point d'arrêt, les premiers mots du développement suivant, qui mettaient le reste en branle.

Mais nous eûmes plus d'une fois, par la suite, occasion de nous entretenir de cette conférence. Il m'avoua qu'il y avait travaillé trois mois.

— Elle m'a été payée cent francs, me dit-il en souriant, elle m'en a coûté dix mille.

Il était évident qu'à ce prix-là il n'en ferait pas beaucoup. Le fait est qu'il ne parla que quatre dimanches, répétant chacune de ses conférences deux fois de suite. Mais de tous ceux qui ont passé chez Ballande, c'est peut-être celui qui a le mieux empaumé son auditoire, qui l'a le plus ému et charmé : j'ai vu des femmes à demi pâmées; l'action qu'il exerçait tenait de l'hystérie.

M. Hippolyte Maze, aujourd'hui sénateur, est un des conférenciers que j'avais présentés à Ballande. C'était dans la première période des matinées, sous l'empire. Maze, qui appartenait alors à l'Université, me vint parler du désir qu'il avait de s'asseoir sur notre chaise. Je le savais déjà très enfoncé dans l'opposition, d'un tempérament ardent, d'une parole impétueuse.

— C'est que nous nous sommes engagés d'honneur, lui dis-je, à ne jamais parler politique. Nous avons

affaire à un public très sensible sur l'article. Il suffit de prononcer devant lui, d'une certaine façon, le mot de liberté, pour qu'il tressaille et batte des mains. Ce sont là des succès faciles; nous devons nous les interdire. Nous ne vivons que par la tolérance du gouvernement; au lendemain d'un scandale, il supprimerait purement et simplement les conférences; Ballande serait ruiné et l'institution perdue.

Maze m'assura en riant que mes craintes étaient chimériques, qu'il saurait parfaitement se modérer et même s'abstenir; qu'il ne voyait dans la conférence de la Gaîté qu'un moyen de s'exercer à l'art de la parole, qu'il comptait pratiquer plus tard.

— Sur ce pied, lui dis-je, je me fais fort de vous faire agréer de Ballande.

Ballande, qui eut plus tard plus de conférenciers qu'il n'en voulait, était alors obligé de les chercher partout. Il accueillit Maze à bras ouverts, et je le prévins de rappeler à son nouvel orateur la petite leçon que je lui avais faite. Il n'y manqua pas.

Je ne pus ce dimanche-là assister à la conférence, mais je vis le lendemain arriver chez moi Ballande, non pas bouleversé, car Ballande ne descendait de son calme non plus qu'une statue de bronze de son piédestal, mais grave et soucieux :

— Est-ce que ça n'a pas marché hier? lui demandai-je.

— Très bien. Un succès prodigieux; il a vraiment l'éloquence entraînante. Mais le croiriez-vous? Il avait à parler de *Phèdre*, un sujet qui ne prête pas aux allusions politiques. Ne s'avise-t-il pas de dire à propos de Thésée, qui cherche la vérité qu'on lui cache, que c'est le destin des rois de ne jamais savoir la vérité, de n'avoir autour d'eux que des flatteurs qui la leur dérobent, de ne pas écouter la grande voix du peuple... La salle aurait croulé sous les applaudissements. S'il se trouvait hier dans toute cette foule un censeur ou quelque ami du ministère, nous sommes tous flambés.

Il y eut plus de peur que de mal. Ballande se contenta d'espacer Maze et, lorsque après la Commune les conférences reprirent, Maze n'eut plus besoin de ce tremplin, il put se lancer à visage découvert dans la politique active et militante, où il a fait un grand chemin.

Quelques-uns de nos professeurs de rhétorique de Paris, et notamment Gidel et Talbot, firent également des conférences très goûtées, mais le plus gros de la besogne retomba, tout le temps que dura l'institution, sur deux hommes qui étaient toujours sur la brèche, prêts à boucher tous les trous, c'étaient La Pommeraye et moi.

Il est temps que j'y arrive.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

L'ART EN ESPAGNE

Goya (1).

Fantaisie et puissance, drame et caprice, un génie étrange d'une éblouissante originalité, un artiste qui ne relève que de lui-même et de ses inspirations personnelles : avant tout et par-dessus tout, une âme moderne et raffinée qui a compris son époque et l'a dépassée, comme tous les inventeurs. Joignez à cela la plus entière liberté d'allures, le mépris du convenu et la confiance en son propre génie : bref, un artiste de grande race, avec je ne sais quoi d'inquiétant et d'attirant par son modernisme!

Après avoir vu son œuvre, il importe de consulter sa vie, car on trouve la plus étroite corrélation entre l'homme et l'artiste : il naît en plein XVIIIe siècle, à Fuendetodos, dans la province d'Aragon; ses parents sont de modestes laboureurs, qui veulent faire de lui l'aide et le continuateur de leurs travaux. Son enfance et son adolescence se passent auprès d'eux, consacrées au rude métier de laboureur et à ces essais mal habiles, mais nécessaires, par lesquels se révèlent les grandes vocations; tout lui sert pour rendre ses premières conceptions : le morceau de charbon qui tombe sous sa main et la muraille de la maison paternelle. Personne n'y prend garde, sauf un moine du couvent de Santa-Fé, près de Saragosse, dilettante et artiste lui-même, qui devine son avenir et l'emmène avec lui; il le confie à un peintre, mais le maître est impuissant à contenir l'élève. Goya a vingt ans, et son tempérament se révèle ce qu'il devait toujours rester : ardent et fougueux, ne connaissant ni bornes ni frein, aimant le plaisir comme le travail, il apparaît une de ces natures magnifiques et débordantes de vie, qui donnent tête baissée contre les obstacles et se laissent briser plutôt que de se soumettre. Il court aux aventures, et les plus osées n'ont rien qui l'effraye : à cette époque des rixes sanglantes et journalières avaient lieu dans tout l'Aragon entre les jeunes gens de paroisses différentes. Le peintre y prenait part et se trouvait toujours à la tête des combattants. Obligé de se réfugier à Madrid, pour échapper à la police qui le poursuivait, il y vit caché quelque temps, puis recommence son existence active, partagée entre le plaisir et le travail.

L'amour avait déjà une place dans sa vie; comme tous les grands artistes, il adorait la femme, et les obstacles qu'il rencontrait ne faisaient qu'irriter son ardeur et ses convoitises. Étant à Rome — car lui aussi fit son voyage en Italie — il se livra de nouveau aux aventures, et l'une d'elles faillit lui coûter la vie; on le surprit une nuit essayant de franchir les murailles d'un couvent pour enlever une jeune fille qu'il aimait; la justice s'empara de lui, et il ne fallut rien moins que l'intervention de son ambassadeur pour le tirer d'affaire. Par ces traits, vous vous rendez compte de sa nature; ne voyez-vous pas en lui un descendant direct de ces tempéraments bouillants du XVIe siècle, tenant à la fois de l'artiste et du bandit, un fils de ce « Benvenuto Cellini » qui maniait avec une égale dextérité le

(1) Ce chapitre fait partie d'un volume, *l'Art en Espagne*, qui paraîtra lundi à la librairie Lemerre.

poignard et le ciseau, mais un Cellini né au XVIIIe siècle et trouvant un milieu plus policé, moins favorable à ses débordements.

L'âge, le succès, la situation acquise modèrent souvent les plus ardents et font quelquefois des plus fougueux révolutionnaires les conservateurs les plus modérés : avec Goya, il n'en sera pas ainsi. Après son retour d'Italie, il reçoit la commande des cartons pour la manufacture des tapisseries de Santa-Barbara; il l'exécute et devient du coup célèbre. Son talent de portraitiste complète sa réputation : les plus grands personnages de la cour veulent avoir leur portrait de sa main et assiègent son atelier. En 1789, après l'avènement de Charles IV, il est nommé peintre particulier du roi, comme autrefois Velasquez. Il se livre aux intrigues de cour, se déclare contre la reine pour la duchesse d'Albe, sa maîtresse, et se jette à corps perdu dans l'opposition. Il est donc demeuré ce qu'il était au début, et la fougue de sa nature ne s'est pas apaisée.

Son buste est là, dans la galerie du Prado. La tête est haute et énergique; la chevelure abondante et rejetée en arrière découvre un front magnifique, ayant quelque analogie avec celui de Balzac; l'œil est fier et dédaigneux, la bouche plus encore, avec ce léger sourire ironique qu'on retrouve dans la physionomie de Daumier, et qui révèle l'observateur ayant percé à jour les réalités de la vie. Une tête semblable ne peut contenir de médiocres idées; elle signifie force et puissance et s'impose à l'attention.

J'ai prononcé le grand nom de Balzac; aussi bien le maître espagnol a-t-il, lui aussi, décrit son époque : il l'a vue au travers de son imagination complexe et grossissante et nous en a laissé une image plus déformée peut-être que réelle, mais aussi séduisante qu'ont pu la concevoir le caprice et la fantaisie d'un tel visionnaire!

Je sors de la salle qui renferme les cartons pour tapisseries. Quelle peinture étrange et saisissante! Quelle sève et quelle surabondance d'originalité! Au premier abord, on est plutôt étonné que séduit, car on n'avait jamais rien vu de semblable, et l'œil a besoin de s'habituer à tout ce qui est imprévu. Cherchez d'où peut sortir un tel art. Quel maître a pu former un pareil esprit? Peine inutile : cet art ne relève que du génie du peintre; il n'aurait pu supporter de maître. Comme un flot débordant, que rien ne saurait contenir, cette peinture s'est épanchée à la manière d'une force de la nature : elle en a la violence et la soudaineté. Goya est allé à Rome, mais il n'en a rien rapporté, sinon le souvenir de sa liaison avec David, souvenir qui persistera jusqu'à sa plus extrême vieillesse.

L'intelligence et la compréhension de Goya ont été universelles; il a peint des compositions de tout genre, et la pénétration de son génie n'a guère connu de bornes.

Voulez-vous de ces œuvres gracieuses qui représentent la vie dans sa légèreté coquette et insouciante? Regardez son *Jeu de la pantoufle*, son *Repas sur l'herbe*, ses *Seigneurs jouant aux cartes*, sa *Balançoire*, œuvres pimpantes et alertes, qui rappellent par leur maniérisme voulu les scènes aimables de nos peintres français du XVIIIe siècle : Watteau, Lancret, Pater. Mais prenez garde et ne poussez pas trop loin le rapprochement, car un détail mouvementé et dramatique, une expression de physionomie intense et inquiétante viendront vous arrêter tout aussitôt et vous montrer que vous n'avez pas affaire à l'un de ces esprits exclusivement légers et badins, qui n'ont vu qu'une des faces de la vie, la moins intéressante en somme et la plus éloignée du grand art.

Voulez-vous maintenant qu'il vous dise les travaux et les joies d'une existence plus humble? Regardez ces femmes allant puiser de l'eau à la fontaine. Elles ont des poses d'une antique noblesse, tout en demeurant des filles de la campagne. Comme elles sont loin des fausses paysannes de nos peintres du XVIIIe siècle!

Si vous êtes désireux de voir l'Espagne avec une note plus spéciale et plus locale, il y a dans cette même salle une scène de tauromachie : c'est la *Sortie du taureau*, le début de la lutte, l'instant où l'animal, superbe et non encore atteint, va se précipiter sur le premier objet qui s'offrira à ses cornes. Le banderillero présente la cape, le taureau fond dessus, et l'homme évite la bête furieuse en faisant un saut de côté. C'est un des épisodes les plus animés de la lutte. De magnifiques et somptueux costumes brillent d'un intense éclat dans le tableau de Goya, œuvre de pur coloriste et de grand coloriste.

Mais à côté des gaietés, des coquetteries, des plaisirs de l'existence, il y a ses tristesses, ses misères, toute cette part dramatique et douloureuse qui doit nécessairement susciter et retenir l'attention des artistes complets. Comme eux, et parce qu'il est de leur noble race, Goya l'a vue et l'a comprise. Une sympathie et une tristesse profonde se dégagent de cette composition qui représente une mère avec ses deux enfants : c'est la véritable pauvresse, la mendiante honteuse que nous rencontrons sur notre chemin, la malheureuse en haillons, qui traîne derrière elle la misère de deux existences. Autant en dirai-je de cet ouvrier blessé, soutenu par ses camarades; scène banale et journalière, qui semble peu digne de retenir l'attention : elle devient tout un poème de tristesse et de douleur quand c'est Goya qui la peint.

L'art du « Portrait » devait être pour Goya le plus précieux moyen de dévoiler sa rare entente de l'âme féminine et ce sens incomparable du « moderne » dont nous faisions, au début de cette étude, un trait caractéristique de sa nature, par lequel il a devancé son époque et nous apparaît aujourd'hui comme un des nôtres. Son modernisme éclate non seulement dans l'intensité d'expression, dans l'acuité du regard qu'on remarque en maint portrait de femme peint avec tout l'amour qu'y pouvait apporter un analyste de sa valeur, mais encore dans cette recherche du décor et du costume, dont l'auteur de l'*Art romantique* montre si bien l'importance en peinture. Les observations qu'il présente à ce sujet ont été écrites à propos de Constantin Guys; il aurait pu les écrire et les eût assurément répétées s'il avait connu de l'œuvre de Goya autre chose que les « Caprices » :

« Nous n'avons que faire ici de Winckelmann et de Raphaël. Tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même, et les artistes qui se sont particulièrement appliqués à l'étude de cet être énigmatique raffolent autant de tout le *mundus muliebris* que de la femme elle-même. La femme est sans doute une lumière, un regard, une invitation au bonheur, une parole quelquefois; mais elle est surtout une harmonie générale, non seulement dans son allure et le mouvement de ses membres, mais aussi dans les mousselines, les gazes, les vastes et chatoyantes nuées d'étoffe dont elle s'enveloppe, et qui sont comme les attributs et le piédestal de sa divinité; dans

le métal et le minéral qui serpentent autour de ses bras et de son cou, qui ajoutent leurs étincelles au feu de ses regards ou qui jasent doucement à ses oreilles. Quel poète oserait, dans la peinture du plaisir causé par l'apparition d'une beauté, séparer la femme de son costume (1)? »

Il n'est pas une parole dans ce magnifique éloge du *mundus muliebris* qui ne convienne à Goya, et cela d'autant mieux que nous avons affaire à un tempérament bien autrement ardent et personnel que C. Ghuys.

Voyez ce portrait de jeune fille, assise et tenant un éventail dans sa main, qui offre une si frappante analogie avec ceux des maîtres anglais, Lawrence et Reynolds. Voyez ce délicieux et provocant profil de jeune femme avec une mantille blanche, à peine esquissé, mais où l'on sent la main du grand artiste, ces « Majas » et ces « Manolas » au balcon, qui sont comme une synthèse de la beauté et du caractère propre à la femme espagnole, et demandez-vous ensuite si un peintre quelconque a possédé plus que lui le sens de « l'éternel féminin ». A ce titre, il sera toujours cher aux poètes et aux lettrés.

S'il est vrai qu'un portrait puisse percer à jour l'âme du modèle, s'il est vrai que le peintre y puisse apporter des facultés de divination telles qu'il pénètre et mette à nu le caractère même de la personne représentée, les deux célèbres portraits de la duchesse d'Albe, exposés à l'Académie de San-Fernando, sont des chefs-d'œuvre du genre. Les amateurs d'art suggestif pourraient passer de longues heures à dégager la mystérieuse signification de cette tête expressive, et le résultat le plus certain de leur persistante attention serait cette conviction intime que jamais visage de femme n'a mieux synthétisé l'âme de la femme. Cette duchesse d'Albe n'est pas seulement une femme, mais « la femme » dans sa manifestation la plus troublante, la plus inquiétante et, il faut bien le dire, la plus perverse.

. . . . . .

L'histoire d'un de ces tableaux est curieuse et mérite d'être racontée. La duchesse d'Albe était la maîtresse de Goya, maîtresse bien digne d'un tel peintre. Le duc, ayant appris que Goya avait fait le portrait de sa femme — il ignorait dans quelle posture — manifesta le désir de le voir et fixa rendez-vous pour le lendemain même. Ce désir était une volonté, et Goya dut recommencer à la hâte une seconde ébauche. Il se remit donc à peindre ce corps aimé, et le fit dans un déshabillé tellement provocant qu'auprès du premier portrait, le second paraît plein de décence et de convenance. Mais enfin l'œuvre était présentable et le mari fut satisfait.

Les deux toiles sont exposées à côté l'une de l'autre, inséparables désormais, et à jamais précieuses pour l'artiste et l'observateur. Au premier elles révèlent les deux manières du peintre, d'une part, une académie complète et finie, une œuvre superbe et définitive, de l'autre, la plus large esquisse qu'il ait peut-être faite. Au second, elles offrent un document psychologique des plus curieux et une occasion de rêve sans égale.

Le portraitiste de la duchesse d'Albe, l'analyste incomparable qui avait su si puissamment dégager l'élément pervers de cette expressive physionomie était un peintre tout marqué du vice et des pires instincts de l'âme humaine.

(1) Baudelaire : *Art romantique*, le Peintre de la vie moderne, étude sur Constantin Ghuys.

Tel il nous apparaît dans la série de ses « Caprices, » cette œuvre unique en son genre et jamais égalée. Plus et mieux qu'aucun autre, Goya a plongé dans les abîmes insondables et mystérieux de la débauche sénile.

Nul, en effet, n'excelle comme Goya à découvrir dans une tête humaine les analogies qu'elle offre avec les traits et la configuration des êtres inférieurs, et à nous montrer combien nous sommes encore proches de l'animalité d'où nous sortons.

. . . . . .

Dans l'examen des cartons pour tapisseries, nous admirions la manière triste et sévère de Goya, sa compréhension des misères de la vie. La série des « Caprices » nous offre une occasion toute naturelle d'y revenir. Goya y montre en certaines œuvres un sens de la douleur humaine qui le fait l'égal des plus grands maîtres. Tout contribue dans ces compositions à l'effet d'ensemble, la hardiesse et l'intensité du dessin — il y a des gestes et des attitudes qui font songer à Delacroix et à Daumier — la couleur générale de l'aquatinte, ravivée d'eau-forte, avec de savants et mystérieux contrastes d'ombre et de lumière qui rappellent la manière de Rembrandt, enfin et surtout une connaissance profonde de l'âme humaine. Voyez les planches 9 et 11 : « l'Amour et la Mort, » les planches 23 et 24 qui représentent le jugement et la marche au supplice d'un criminel, la planche 12, et dites si jamais le sens de l'horrible et du terrible a été poussé plus loin. Quel merveilleux illustrateur il eût été d'Hoffmann et de Poë ! Ce puissant visionnaire aurait rendu palpables et visibles les rêves de ces hallucinés, et ils se seraient complétés mutuellement.

Pour ce qui est de la partie purement fantastique des « Caprices », Baudelaire a écrit à cet égard une page si précise et si parfaite qu'il ne reste rien à y ajouter, et qu'il serait regrettable de n'en point citer quelques passages :

« Goya n'est précisément rien de spécial, de particulier, ni comique absolu, ni comique purement significatif à la manière française. Sans doute il plonge souvent dans le comique féroce et s'élève jusqu'au comique absolu, mais l'aspect général sous lequel il voit les choses est surtout *fantastique... Los Caprichos* sont une œuvre merveilleuse, non seulement par l'originalité des conceptions, mais encore par l'exécution... Il y a dans les œuvres issues des profondes individualités quelque chose qui ressemble à ces rêves périodiques ou chroniques, qui assiègent régulièrement notre sommeil. C'est là ce qui marque le véritable artiste, toujours durable et vivace, même dans ces œuvres fugitives, pour ainsi dire suspendues aux événements qu'on appelle caricatures ; c'est là, dis-je, ce qui distingue les caricaturistes historiques d'avec les caricaturistes artistiques, le comique fugitif d'avec le comique éternel... Goya est toujours un grand artiste, souvent effrayant. Il unit à la gaieté, à la jovialité, à la satire espagnole du bon temps de Cervantès, un esprit beaucoup plus moderne, l'amour de l'insaisissable, le sentiment des contrastes violents, des épouvantements de la nature, et des physionomies humaines étrangement animalisées pour les circonstances... Le grand mérite de Goya consiste à créer le monstrueux vraisemblable. Ses monstres sont nés viables, harmoniques. Nul n'a osé plus que lui dans le sens de l'absurde possible. Toutes ces contorsions, ces faces bestiales, ces grimaces diaboliques sont pénétrées d'humanité. »

(1) Baudelaire : *Curiosités esthétiques*, Quelques caricaturistes français et étrangers.

Il est une face du génie de Goya que nous ignorons complètement en France : c'est pourtant une des plus belles et des plus imprévues; elle suscita en nous un vif étonnement et une délicieuse jouissance quand il nous fut donné de l'étudier à l'église « San-Antonio de la Florida » ; cette petite paroisse, située dans un faubourg de Madrid, est entièrement peinte à fresque de sa main.

Saviez-vous que l'auteur des « Caprices » et des cartons pour tapisseries, l'artiste qui avait su tirer de sa chaude et puissante imagination ces portraits de femmes si troublants, si pleins de mystère et d'étrangeté, le créateur des « Majas » et des « Manolas, » était devenu peintre à fresque, décorateur d'église? On ne peut soutenir d'ailleurs que Goya ait fait œuvre religieuse en composant ces fresques de San-Antonio. Nul artiste n'eut moins que lui le sens religieux ; non que je sois de ceux aux yeux desquels il doive exister une corrélation entre la croyance personnelle du peintre et l'œuvre qu'il représente. Bien au contraire, c'est une conviction arrêtée chez moi : le pouvoir de rendre en art une idée religieuse est totalement distinct d'une foi et d'une croyance sincère en un dogme positif. Mais Goya, lui, n'avait pas l'âme religieuse, en ce sens que son tempérament ne le portait pas aux compositions de ce genre. Eh bien, ce fut précisément le contraste entre sa nature propre et les peintures qu'il devait exécuter qui fit le charme de ses nouvelles productions. Obligé, par le caractère sacré du lieu qu'il devait décorer, de modifier sa manière et de chercher un autre style, il était nécessaire, avec sa vive et puissante originalité, qu'il sortit de son pinceau quelque chose d'étrange et de nouveau, de complexe et d'ambigu, bien fait pour plaire aux esprits raffinés, toujours en quête d'une manifestation inattendue de beauté.

Dans la coupole de l'église se trouve peint l'épisode de saint Antoine de Padoue guérissant des malades. Ce n'est pas là qu'il faut s'arrêter, car cette partie de l'œuvre, bien qu'admirable de mouvement, ne diffère pas essentiellement de ses autres grandes compositions. Ce qu'il faut regarder, ce sont ces adorables groupes d'anges, peints au haut des colonnes et sur les arceaux de l'église, créatures sveltes et élancées, au sexe indécis, enveloppées de longues robes blanches flottantes rehaussées d'or, les unes élevant le regard vers le ciel en de nobles et fières attitudes, les autres à genoux et mains jointes comme des pécheresses repentantes. Femmes blanches aux longues boucles de cheveux blonds, aux yeux plongés dans une extase passionnée, filles de l'imagination d'un grand chercheur, si différentes de ses autres conceptions féminines qu'elles donnent l'impression de créatures de rêve ; bien femmes pourtant, malgré l'incertitude et l'ambiguïté de leurs formes chastement drapées, tellement femmes que l'on se prend à les aimer comme des êtres proches de nous, que l'on voudrait voir les bras entr'ouverts pour nous y recevoir. Telle est la marque propre et le signe distinctif du grand artiste espagnol, de n'avoir pu peindre une femme qui ne fît songer à l'amour, et de nous rattacher plus étroitement à la terre, quand il veut nous élever au ciel !

Je dois à Goya la plus saisissante et la plus profonde impression d'art que j'aie éprouvée en ce voyage. Il est bon de retremper ainsi ses facultés d'enthousiasme auprès de ces individualités puissantes et souveraines qui font mépriser davantage encore l'art petit et mesquin, la peinture de commande, tous ces trucs et toutes ces conventions qui s'étalent de nos jours avec l'impudeur du succès et vivent de la niaiserie des badauds. Un pareil artiste relève l'homme et ennoblit l'art, en nous montrant à quels sommets il peut atteindre, quand il est servi par une âme forte et des mains pures.

PAUL FLAT.

COURRIER LITTÉRAIRE

Le volume sur Bernardin de Saint-Pierre (1) qui vient d'être ajouté à la collection des « grands écrivains français », publiée par la maison Hachette, est dû à la plume d'Arvède Barine. C'est à la fois un portrait et un jugement, un chapitre d'histoire littéraire et une leçon de critique.

Il est un Bernardin de Saint-Pierre légendaire qui doit l'existence à un dessin idéaliste de Girodet et à une biographie romanesque d'Aimé Martin. Une physionomie rêveuse, patriarcale, pleine de bonhomie et de tendresse, avec les cheveux jusqu'au milieu du dos. C'est cette figure qui a été acceptée par le public, parce qu'elle ressemblait à l'idée qu'on se faisait de l'homme qui avait écrit *Paul et Virginie*. Elle est venue jusqu'à nous, encore affadie et effacée, comme ces gravures dont on a tiré trop d'épreuves.

Arvède Barine nous rend le véritable Bernardin de Saint-Pierre, au physique et au moral. Les longs cheveux y sont toujours; la face a gagné en intelligence ce qu'elle a perdu en douceur; l'œil lance un regard aigu, inquiet, irascible; le front a des rides verticales qui indiquent l'homme ombrageux, le mauvais coucheur. Voilà bien le Bernardin de Saint-Pierre qui fatiguait les ministres de ses mémoires et de ses doléances, qui excédait les Didot de ses prétentions, étourdissait l'Académie de ses colères, faisait de sa première femme une servante et de la seconde un jouet. Encore un coup porté aux braves gens qui ne savent pas que les enfants qui nous ressemblent le moins, ce sont nos livres!

Pour moi, je ne regrette pas le faux Bernardin de Saint-Pierre, d'abord parce qu'il est faux, ensuite parce que cette baderne sentimentale n'avait pas de psychologie, pas d'histoire possible. C'était un vieux bénisseur et rien de plus. Celui-ci est, du moins, un caractère intéressant, dont le développement se comprend à merveille.

C'est d'abord une enfance orageuse, soumise à des influences diverses : un père entêté de noblesse; une vieille comtesse ruinée qui demande l'aumône pour faire des cadeaux et donner à dîner; un capucin qui

(1) *Les Grands écrivains français, Bernardin de Saint-Pierre*, par Arvède Barine. — Hachette.

emmène l'enfant dans ses tournées et lui apprend à aimer la vie au plein air; un livre, *Robinson Crusoé*, qui fait naître en lui l'idée chimérique de la régénération de l'homme par la solitude. La prédominance de l'imagination fait de lui un crédule : « Un jour que sa mère l'avait puni injustement, il supplia le ciel de lui ouvrir la porte de son cachot et de faire éclater son innocence. La porte resta fermée, mais un rayon de soleil perça soudain les nuages et illumina la fenêtre. Le petit prisonnier tomba à genoux et fondit en larmes dans un transport d'allégresse. Le miracle était accompli. *C'est avec un rayon de soleil que Dieu a toujours ouvert les cachots de ses enfants.* » J'ai souligné cette dernière phrase, et je vous prie de la relire plusieurs fois, parce qu'elle est caractéristique et qu'elle donne vraiment la note de l'auteur : une moquerie acérée dont la pointe est si fine qu'on la sent à peine, bien qu'elle puisse être mortelle; une compassion triste envers les mystiques, avec une sorte de léger soupir et comme un regret de ne pouvoir partager l'illusion.

A l'enfance de Bernardin de Saint-Pierre succèdent dix années de jeunesse, données à une utopie et promenées à travers l'Europe, avec un intermède amoureux. Ce n'était qu'une aventure de voyage avec une de ces vicieuses cosmopolites comme notre siècle en a tant vu. Aimé Martin, dont l'état civil, dans la république des lettres, consistait à être le second mari de la deuxième femme du père de *Paul et Virginie* a fait de cette liaison frivole une passion de premier ordre, avec larmes, désespoirs, déchirements et tout ce qui s'ensuit. J'ai lu, vers quinze ou seize ans, ce petit roman, et rien ne me semblait plus beau que d'être aimé d'une princesse polonaise. Il est à croire que je mourrai sans avoir réalisé ce *desideratum* auquel, du reste, je ne tiens plus du tout.

Comme le remarque spirituellement Arvède Barine, Bernardin de Saint-Pierre semble être venu au monde pour mettre en action tout ce que Rousseau a mis en phrases. Afin d'imiter Saint-Preux jusqu'au bout, il fallait que Saint-Pierre reçût de l'argent de sa maîtresse; il n'y manqua point. Ainsi se trouvèrent vérifiées toutes les prophéties.

La belle période de la vie de Bernardin de Saint-Pierre s'étend de son voyage à l'île de France jusqu'à son mariage avec Mlle Didot. Il y a là vingt années qui appartiennent à la seule vocation littéraire, vingt années de lutte solitaire, de production obstinée et, finalement, de légitime triomphe. C'est vers le milieu de cette période que se place son amitié courte, mais décisive, avec Rousseau, les promenades du maître et du disciple dans les « sauvages » environs de la grande ville. Ces conversations ont eu une grande influence sur les ouvrages postérieurs de Saint-Pierre. Mais n'oubliez pas que le *Voyage à l'île de France* était déjà publié et que cet ouvrage, bien que fort inférieur aux *Études de la nature*, contient déjà les nouveautés qui font l'originalité de l'auteur. C'est un double effort pour « écrire » des paysages et pour créer une langue pittoresque. Dira-t-on qu'il prenait ses modèles dans la *Nouvelle Héloïse?* A cette question, Arvède Barine répond par une citation opportune et concluante du roman de Rousseau. C'est encore le paysage du Poussin ; pas une épithète qui ne soit abstraite. Le Rousseau qui aime et exprime la nature vivante, c'est le Rousseau des *Confessions* et des *Rêveries*. Or ni les *Confessions* ni les *Rêveries* ne virent le jour avant la mort de Jean-Jacques.

Puisque Bernardin de Saint-Pierre est l'inventeur d'un genre auquel nous devons tant de jouissances, il est curieux de savoir comment il a été amené à l'inventer et à quelle date se rapportent ses premières tentatives. C'était pendant ce voyage à l'île de France, signalé par de si cruelles déceptions :

> ... Il s'était mis à noter ce qu'il observait de sa fenêtre ou pendant ses promenades. Il notait les lignes et les formes du paysage, son dessin général, les accidents du terrain, la structure des roches, la silhouette des arbres et des plantes. Il notait les couleurs, leurs nuances les plus subtiles, leurs variations selon l'heure ou le temps, leurs menus détails, tels que la cassure rouge d'une pierre grise ou l'envers blanc d'une feuille verte. Il notait les bruits de la solitude, la voix particulière du vent, un certain jour et dans un certain lieu, le murmure propre à chaque espèce d'arbre, le rythme d'un vol d'oiseau, le froissement imperceptible d'une feuille remuée par un insecte. Il notait les mouvements de la nature inanimée, les ondulations des herbes, les portions de cercle décrites sous le vent par les cimes des arbres, les balancements d'un roseau sur lequel un oiseau s'est posé, la fuite des ruisseaux, les agitations de la mer, l'allure des nuages...

Arvède Barine a eu une idée très heureuse lorsque, pour nous faire mesurer la route parcourue, elle cite la fameuse « tempête » de Bernardin de Saint-Pierre entre une tempête de Fénelon et une tempête de Pierre Loti (empruntée au *Pêcheur d'Islande*). Elle conclut ainsi : « Après les pages qu'on vient de lire, il ne reste plus de progrès à faire. Le seul à tenter serait de revenir à la simplicité puissante d'Homère, de Lucrèce et de Virgile, et de procurer les mêmes émotions en deux ou trois lignes. »

Heureux l'auteur de *Paul et Virginie* s'il n'eût été qu'un peintre! Mais il voulait par surcroît, ou plutôt il prétendait avant tout, être un savant et un philosophe. La preuve des causes finales lui a inspiré une foule d'extravagances et de niaiseries qui se retournent contre le Déisme et ne vont à rien moins qu'à faire mettre « la Providence en faillite. » Arvède Barine s'en est très finement amusée et il faut rire avec elle de cette philosophie maladroitement intrépide qui justifie par des raisons saugrenues les inondations, les volcans, la grêle, les puces et autres choses semblables : pour

qui la prune est faite « à la grandeur d'une bouche humaine », tandis que le melon est un régal de famille et que la citrouille, encore plus ample, suggère je ne sais quelles agapes socialistes. Oui, tout cela est drôle. Mais, je le demanderai humblement à Arvède Barine, ne pense-t-elle pas que, si on la pousse à l'extrême, la théorie de l'appropriation lente des moyens aux fins et des êtres à leurs milieux, ouvrira des trappes semblables sous les pas de quelque naïf disciple de Darwin, encore à naître ou même déjà né et imprimé?

J'aurais voulu vous conduire dans les différents logis de Bernardin de Saint-Pierre, si admirablement décrits, vous montrer l'auteur de *Paul et Virginie* causant avec le vainqueur de Rivoli, qui rêve une maisonnette à la campagne, avec un coin de potager, et qui se mord la lèvre lorsqu'on le prend au mot. Vous auriez assisté à une autre « tempête » de M. de Saint-Pierre, celle qu'il soulève à l'Institut, les jours où il bataille contre les athées. Enfin, vous auriez considéré ce curieux, mais un peu triste, phénomène d'un vieillard de soixante-cinq ans marié avec une petite fille, éprise de sa gloire, et dont il fait le joujou de sa seconde enfance.

Mais je suis obligé de prendre congé du livre charmant que nous venons de feuilleter ensemble. Il m'a apporté de nouvelles raisons d'aimer le talent de l'auteur, cet esprit d'une délicatesse plus que féminine, d'une fermeté plus que virile. Si je me sais bon gré de quelque chose, c'est de lui avoir donné, dès longtemps, toute ma confiance intellectuelle et de l'avoir suivi partout où il lui a plu de me conduire. J'étudie Arvède Barine comme un classique. Et, en vérité, si un de nos grands écrivains revenait au monde et qu'il eût l'intelligence des choses modernes en gardant ses façons de dire, c'est, je crois, ainsi qu'il jugerait, ainsi qu'il écrirait.

AUGUSTIN FILON.

BULLETIN

DEUX ANCÊTRES DE M. FRARY.

Nous croyons innover et nous nous répétons.

La Bruyère lui-même, lorsqu'il écrivait, en tête de ses *Caractères*, son fameux : « *Tout est dit*, et l'on vient trop tard, etc. », ne soupçonnait guère qu'un certain Grandchamp lui avait coupé l'herbe sous le pied, en émettant la même pensée, dans le même style, en tête de sa tragi-comédie : *les Aventures amoureuses d'Omphale*, dont la préface commence ainsi : « *Tout est déjà dit ;* écrire à présent, c'est..., etc. » Or cette tragi-comédie est de 1630, et les *Caractères* ne parurent qu'en 1689.

Et de même pour M. Frary ! Il a des ancêtres, et de beaux ancêtres, aux XVIIe et XVIIIe siècles; ils se nomment Bussy-Rabutin et Voltaire. Bien que cela !

Pour Bussy, il en avait gros sur le cœur, car longue est sa critique des études classiques, ou plutôt de la méthode suivie (et c'est encore la même) pour l'enseignement du latin et du grec. Écoutons-le un moment.

« Les langues vulgaires, dit-il, s'apprennent par l'usage ; les langues mortes, comme le grec, le latin, et les autres, s'apprennent par le secours des préceptes. La méthode dont on se sert dans les collèges est d'une longueur et d'une difficulté infinie ! On embarrasse l'esprit des enfans d'un grand nombre de préceptes inutiles dont ils ne retirent aucun fruit ; aussi voit-on qu'après avoir langui pendant dix ans dans les collèges, ils en sortent sans y avoir rien appris que quelques mots latins et quelques phrases qui ne leur sont pas d'un grand usage...

« On perd je ne sais combien de tems à leur apprendre à faire des vers latins, sans espérance que personne y réussisse, car le moyen de faire des vers dans une langue, sans savoir toutes les finesses et toutes les délicatesses de cette langue? Et quand même on réussiroit à faire des vers latins, *de quelle utilité* cela pouroit-il être dans le siècle où nous vivons?... Je sais bien qu'il est nécessaire de prononcer les mots latins selon la quantité, et d'observer les longues et les brèves; mais cet usage s'apprend bien plus aisément par la lecture des poètes que par tous les préceptes du monde... Tous les honnêtes gens se piquent aujourd'hui de faire apprendre le latin à leurs enfans, je m'étonne que l'on ne se rebute du peu de fruit que l'on retire de tant de fatigues et d'un tems si mal emploié, etc.»

Le peu d'utilité des études latines et grecques, et la mauvaise méthode suivie pour enseigner ces langues, tels sont donc les deux griefs articulés par Bussy-Rabutin. M. Frary en a-t-il allégué d'autres?

Il en est de même pour Voltaire. Celui-ci, afin d'exposer d'une manière piquante sa critique des études classiques, a feint un petit dialogue entre lui et un père jésuite chassé du collège Louis le Grand, où il enseignait.

«*Le Jésuite* (supposons que c'est le père *Adam*, celui que Voltaire hébergea à Ferney, et dont il disait : — *Ce n'est pas le premier homme du monde*). — Monsieur, vous voyez le triste état où je suis!... Je savais un peu de latin, que je vous ai enseigné pendant six ans. Je vous ai fait lire autrefois Despautère et Cicéron, les vers du père Commire et de Virgile, le *Pédagogue chrétien* et Sénèque, les *Psaumes de David* en latin de cuisine et les odes d'Horace à la brune Lalagé et au blond Ligurinus — *flavam religanti comam;* en un mot, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous bien élever.

«*Voltaire.*—Vraiment, vous m'avez donné là une plaisante éducation!... Il faut, monsieur, que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné. Clairault était le fils d'un maître de mathématiques; dès qu'il sut lire et écrire, son père lui montra son art ; il devint très bon géomètre à douze ans; il apprit ensuite le latin qui ne lui servit jamais à rien. La célèbre marquise du Châtelet apprit le latin en un an, et le savait très bien, tandis qu'on nous tenait sept années au collège pour nous faire balbutier cette langue, sans jamais parler à notre raison. »

Et Voltaire, après avoir critiqué également l'enseignement du droit romain, dans les cours spéciaux, aux jeunes gens se destinant à la magistrature, conclut ainsi : « — Vous voyez que la plupart de nos éducations sont ridicules, et que celle qu'on reçoit dans *les arts et métiers* est infiniment meilleure. »

Après Voltaire et Bussy-Rabutin, on pourrait mettre La Harpe et quelques autres noms encore sur la liste des devanciers de M. Frary. Toutes ces autorités sont de poids et semblent donner gain de cause à M. Frary; et cependant un je ne sais quoi proteste en nous ; il est impossible de ne pas remarquer, par exemple, que ceux-là

mêmes qui s'élèvent si fort contre les études classiques ont acquis, dans le commerce des auteurs anciens, une force de diction, une netteté de style, une élévation dans les idées et une étendue dans les vues générales, qu'on chercherait peut-être vainement dans les auteurs qui ont été privés du doux et puissant lait, toujours jaillissant, de la bonne antiquité, mère des *humaniores litteræ*. N'est-ce pas là une objection capitale?

J. Durandeau.

*
* *

LE DERNIER ROMAN DE Mme PARDO BAZAN.

Mme Pardo Bazán est en ce moment un des écrivains les plus à la mode au delà des Pyrénées. C'est une femme encore jeune, de trente-cinq ans environ, très intelligente, douée d'une facilité de travail merveilleuse, et dont le talent réunit les aptitudes les plus diverses. Elle a déjà beaucoup écrit, et dans tous les genres : impressions de voyage, romans, histoire, critique, philosophie même. Elle occupe en Espagne une situation exceptionnelle et assez curieuse. Elle appartient au parti catholique et carliste; elle est comtesse du pape. Sa *Vie de saint François d'Assise* est dédiée à la mémoire de Pie IX et lui a valu des lettres enthousiastes d'évêques espagnols. L'un d'eux la compare presque à sainte Thérèse. Et à côté de cela, en littérature, elle reconnaît pour maîtres Zola et Goncourt, et elle arbora, il y a quelques années, en Espagne l'étendard du naturalisme avec son livre de *la Question palpitante*, qui fit là-bas un beau tapage. Sainte Thérèse admirant *l'Assommoir!* L'émoi fut grand dans les sacristies. Les remontrances affectueuses ne furent pas ménagées à la brebis égarée pour la ramener au bercail. On n'eut pas de peine à lui montrer que l'auteur du *Roman expérimental* professait un déterminisme scientifique incompatible avec l'enseignement catholique. On ne put la faire céder sur la question littéraire; sur la question de doctrine, elle avait fait d'avance ses réserves : son naturalisme, à elle, était orthodoxe; elle croyait à la liberté humaine, tout en admettant, avec saint Augustin, que dans la pratique elle a ses degrés, qu'elle est souvent incomplète, limitée toujours par l'influence du milieu et des conditions physiologiques : de là, nécessité absolue pour le romancier réaliste de ne pas tronquer l'homme, de l'observer à la fois par le dedans et par le dehors, d'éclairer la psychologie, qui ne montre qu'un côté de sa nature, par l'étude de ce corps, dont il est l'esclave.

C'est à son manifeste naturaliste et aux polémiques qu'il suscita que Mme Pardo Bazán dut sa première célébrité littéraire. Jusqu'alors elle était peu connue du grand public. Elle joignit bientôt l'exemple aux préceptes et se mit à écrire des romans suivant la formule de l'école moderne. Comme il fallait s'y attendre, elle commença par le pastiche de Zola; mais sa personnalité se dégagea assez vite, et dans ses dernières œuvres elle est bien elle-même et n'imite plus personne. Elle doit seulement à son étude de nos romanciers une habileté technique et un art de composition qui sont assez rares, en général, chez les écrivains espagnols. Plusieurs de ses romans prêteraient beaucoup à être traduits dans notre langue et seraient assurément goûtés du public français. Mme Pardo Bazán possède à un degré éminent la faculté de peindre : elle a la vision nette et distincte des myopes, et, pour décrire ce qu'elle observe, elle a à sa disposition une langue admirable, abondante, souple et colorée. Mme Pardo Bazán est un styliste de premier ordre. Castelar m'a répété souvent que personne n'écrivait aujourd'hui le castillan avec une pareille maîtrise. Son chef-d'œuvre est peut-être jusqu'ici son roman intitulé : *Mère Nature*. C'est une sorte de *Paul et Virginie* encadré dans un paysage gallicien. Les descriptions y sont d'un charme poétique incomparable. Ce qui manque peut-être le plus au talent de Mme Pardo, c'est la sensibilité et l'émotion.

Le roman en deux parties (1) qu'elle a publié naguère peut passer pour une tentative dans la voie du roman psychologique. Mme Pardo Bazán s'est proposé d'opposer l'une à l'autre, d'une manière saisissante, deux conceptions contraires de la vie, la conception utilitaire et la conception chrétienne. Son héroïne, une créature exquise, est mariée à un homme antipathique et grossier, qui ne peut la comprendre et avec qui l'existence ne sera pour elle qu'une série de tortures et d'épreuves. Elle le verra enfin atteint d'une terrible et répugnante maladie, la lèpre, et devra lui servir de garde-malade. Aux yeux de l'incrédule, voilà une femme qui a manqué sa vie; peut-être aura-t-elle le courage de rester honnête et de supporter le malheur sans défaillance; elle n'en sera pas moins irrémédiablement malheureuse. Mais l'incrédule se trompe, car il ne juge les choses qu'à l'étroit point de vue humain. Cette femme est chrétienne : elle sait que l'accomplissement du devoir et la paix de l'âme sont les seuls biens véritables, et elle n'en attend pas d'autre. Après avoir vaincu en elle-même la première révolte de la nature, elle trouve enfin dans l'abnégation le bonheur le plus complet, et arrive à aimer du plus profond de son âme le mari infirme à qui elle se dévoue et qui d'abord lui était odieux. Telle est la conception générale de l'œuvre, qui est une apologie de l'idéal chrétien de renoncement de la charité.

Boris de Tannenberg.

*
* *

LE SUCCÈS DU JOUR A BERLIN.

Lorsque le directeur M. Adolph Ernst change l'affiche de son théâtre, c'est un événement pour les Berlinois, car cela ne se produit guère que deux fois par an. Dans chacun des autres théâtres, il y a au moins une première ou une reprise par semaine; mais le public n'en a cure, la question de l'art nouveau, du réalisme, ne le touche que fort peu : il va où l'on s'amuse, et il paraît, à en juger par les recettes, que chez M. Adolph Ernst on s'amuse énormément. Acteur et propriétaire, cet homme est un charmeur : vénéré de sa troupe, fêté par le public, adoré par ses locataires, il est célèbre jusque dans les casernes, où il fait de temps à autre distribuer des billets de faveur.

Les pièces qu'il joue n'appartiennent à aucun genre défini : pour la forme, on les appelle des *Possen*. Ce sont des bouffonneries en musique : un mélange des Variétés et du Châtelet avec le théâtre Cluny. Le succès des six derniers mois a été *Nos Don Juans;* cette pièce a fait le tour des scènes allemandes, et on vient de l'acheter pour Londres. N'y a-t-il pas là un trait caractéristique? Il est impossible de donner une idée des sujets; les auteurs évitent de combiner une action, de peur, sans doute, de fatiguer l'attention des spectateurs. Il a toujours trois couples qui, après diverses aventures, s'uniront à la fin de la pièce. Peu ou point de situations vraiment comiques; des mots seulement, des calembours et des couplets frétillants. On ne recule devant rien pour provoquer le rire de la salle : des grimaces, des gambades, des accoutrements ultra-grotesques, puis une sorte de ballet esquissé par de jolies femmes, voilà les principaux éléments du succès.

Le lieu de la scène est Berlin, ce qui permet d'employer çà et là l'argot local, dont le comique, pour n'être pas des plus fins, n'en est pas moins efficace. Cela ramène un peu de vérité dans la pièce. J'ai toujours remarqué (*Goldfuchs — Nos Don Juans — Adam et Ève*) un rôle de Berlinoise, à la fois rêche et bonne fille, d'un aplomb imperturbable, et

(1) *Una Cristiana. — La Prueba.* — Madrid. La España editorial.

d'un esprit pince-sans-rire et terre à terre. C'est le type classique, et le rôle est tenu par une actrice de grand talent. Voilà tout ce qui reste de la comédie locale berlinoise — et c'est ce genre de pièces qui fait fureur à Berlin.

L.

Nouvelles de l'étranger.

Une revue de Saint-Pétersbourg, le *Messager d'Europe*, a publié tout récemment les *Souvenirs d'enfance* de Mme Kovalevsky, ancien professeur à Stockolm, lauréat de l'Institut de France, qui révèlent un remarquable talent de description et une imagination peu commune. Une autre romancière russe, Mme Chobelski, étonnée de trouver dans la grande mathématicienne un écrivain de race, écrivit à Mme Kovalevsky pour lui demander comment elle s'y prenait pour réunir en sa personne deux talents qui semblent devoir s'exclure.

« Je comprends, répondit Mme Kovaleskaja, que vous soyez très surprise de me voir cultiver à la fois les lettres et les mathématiques. Souvent, les personnes qui n'ont pas eu l'occasion de faire ample connaissance avec les mathématiques les confondent avec l'arithmétique et les considèrent comme une science sèche et aride. En réalité les mathématiques exigent beaucoup d'imagination, et l'un des plus grands mathématiciens de notre siècle a pu dire avec raison qu'il est impossible d'être bon mathématicien, si en même temps l'on n'est pas un peu poète.

« Il est vrai que pour comprendre la justesse de cette affirmation, il faut renoncer au vieux préjugé qui voit dans l'imagination et la fiction une seule et même chose, et qui veut que le poète ne chante que ce qui n'existe pas. Il me semble que le poète doit seulement voir ce que les autres ne discernent pas, son regard doit pénétrer plus profondément, et il en est de même pour le mathématicien...

« En ce qui me concerne personnellement, je ne saurai dire ce que j'aime le plus des mathématiques ou des lettres. Dès que ma tête est fatiguée des spéculations abstraites, je me sens attirée vers l'observation de la vie et disposée à prendre la plume. A d'autres moments tout dans la vie me semble mesquin, insignifiant, et je me réfugie dans la contemplation des lois immuables et éternelles de la science. Peut-être aurais-je pu faire mieux dans chacune de ces deux sphères si je m'étais adonnée exclusivement à l'une ou à l'autre. Mais, que voulez-vous, je n'ai jamais eu le courage de choisir entre les mathématiques et les lettres. »

M. D.

*
* *

M. Boyd Carpenter, l'évêque anglican de Ripon, vient de faire devant la société philosophique et littéraire de Leeds une conférence sur Bouddha, dont il est fort question dans le monde religieux anglais. L'évêque a parlé du grand Gautama avec une admiration et un enthousiasme presque sans réserve : il l'a loué surtout d'avoir fait consister la vertu dans une conduite intermédiaire entre l'abandon complet aux désirs et le complet renoncement.

*
* *

Le théâtre de Broadway, à New-York, vient de représenter avec un énorme succès une tragédie en cinq actes et en vers de l'écrivain anglais Oscar Wilde, *Guido Ferranti*. Cette pièce n'est pourtant qu'un assez vulgaire mélodrame, imité de Lucrèce Borgia et de pièces du même genre, bourré de péripéties invraisemblables et contenant en outre une foule de phrases et de passages directement pris à Shakespeare et aux dramaturges anglais du temps d'Élisabeth.

*
* *

Bacon contre Shakespeare : un auteur américain, M. Edwin Reed, vient de publier sous ce titre, à Chicago, un nouveau plaidoyer en faveur de l'attribution à Bacon des drames de Shakespeare. Son livre a eu en peu de temps un grand nombre d'éditions, et le débat que l'on croyait clos fait mine de vouloir reprendre plus fort que jamais. Rien de bien nouveau, d'ailleurs, dans les arguments de M. Reed. Nous y voyons affirmer, comme toujours, que l'auteur des drames shakespeariens devait être un érudit, ce que Shakespeare n'était pas; que les manuscrits shakespeariens ne portent pas de ratures, tandis que Shakespeare était homme à raturer et à faire faute sur faute; que de plus les manuscrits en question ont disparu, ce qui dénote quelque mystère; enfin que plusieurs pensées shakespeariennes rappellent des phrases de Bacon. Ainsi Shakespeare dit : « Notre aïeule la terre, » et Bacon : « la terre, notre grand'mère »; Shakespeare dit : « Nous naissons en pleurant, » et Bacon : « Notre premier langage est celui de la douleur; » Shakespeare dit : « On sait que j'ai toujours étudié la physique; » et Bacon : J'ai travaillé à la physique toute ma vie : « Bacon nous raconte l'histoire d'Antoine, dit M. Reed; Shakespeare reprend la même histoire dans une pièce : il est difficile de n'en pas conclure que les deux histoires ont le même auteur. »

*
* *

Le Schauspielhaus de Berlin vient de mettre en répétition un grand drame historique d'Ibsen, *les Prétendants à la couronne*, qui n'a été joué jusqu'ici en Allemagne que par la troupe de Meiningen.

Bulletin politique.

Intérieur : *Élections législatives.* — Sept élections législatives ont eu lieu le 22 février. M. Herbecq a été élu dans l'arrondissement de Maubeuge; M. Basly, à Béthune; M. Clédou, à Orthez; M. Maurice Lebon, dans la 3e circonscription de Rouen; M. Camille Krantz, à Épinal. Tous sont républicains. Il y a ballottage dans l'arrondissement de Prades et dans la 2e circonscription de Rouen.

Élections municipales à Paris. — Le même jour, M. Lazies, radical, a été élu conseiller du quartier Montparnasse; M. Heppenheimer, possibiliste-broussiste, conseiller du quartier de la Goutte-d'Or; Prunières, revisionniste (invalidé), conseiller du quartier du Pont-de-Flandre.

Pays étrangers : *Angleterre.* — La Chambre des communes a discuté, le 20 février, la question de la séparation de l'Église et de l'État dans le pays de Galles. L'Église anglicane est religion d'État dans la principauté, dont la grande majorité des habitants est non-conformiste. Aussi, le parti libéral a-t-il fait figurer la question du *disestablishment* en pays gallois comme le second article de son programme, immédiatement après le *home rule*. M. Gladstone a pris la parole en faveur de la séparation, qui n'a été rejetée qu'à une majorité de 32 voix. C'est la majorité la plus faible qu'ait encore obtenue le gouvernement sur une question de cette importance.

Égypte. — Le corps expéditionnaire anglo-égyptien a enlevé Tokar aux Derviches. On peut considérer cette opération militaire comme l'inauguration d'un plan consistant à former un vaste empire britannique, s'étendant entre les grands lacs, l'Océan indien et l'Égypte. La rupture des négociations au sujet de Kassala s'expliquerait ainsi tout naturellement.

Mexique. — La législature de l'État de Vera-Cruz a voté une loi interdisant tous les jeux de hasard, sous peine d'amende et d'emprisonnement.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies. 7, rue Saint-Benoît. (1633)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 TOME XLVII 7 MARS 1891

LA DIPLOMATIE D'AMATEURS

« A force de peindre le diable sur le mur, a dit quelque part M. de Bismarck, on fait apparaître le diable. » Nos artistes militaires, qui ont peint tant de batailles sur la toile, ont été le prétexte d'une guerre, au moins en paroles. Ils n'y peuvent rien ; ils auraient même souhaité que les tiers se mêlassent un peu moins de leurs affaires ; ils ont été sans doute plus embarrassés que personne de tout le bruit qui s'est fait autour de leurs chevalets. En même temps, ils ont quelque droit d'en être flattés. Leurs œuvres, depuis que les États-Unis se sont avisés de mettre de taxes douanières sur la peinture en représailles de taxes sur les porcs, tendaient à n'être plus considérées que comme des produits industriels : l'émotion de la France et de l'Allemagne, à propos du déplacement ou du non-déplacement de quelques toiles, rend à ces produits un hommage inattendu. La peinture est devenue tout à coup une annexe de la diplomatie ; on a vu que des *casus belli* pouvaient se poser à propos de tableaux et même de tableautins. On pourrait croire que le *Rêve* a été peint par M. de Münster et les *Dernières cartouches* par M. Herbette.

Bien vite, d'ailleurs, les pinceaux ont été relégués au second plan, et au premier est apparu une certaine presse d'Allemagne s'écriant, comme dans quelque drame de d'Ennery : « On insulte la mère de notre empereur ! »

La vérité, elle est confessée aujourd'hui par toute la presse européenne et même par la majeure partie de la presse allemande. Seulement, quelques journaux tudesques qui, au moment de la chute de M. de Bismarck, avaient touché un trimestre d'avance, ont cru devoir s'acquitter ces jours-ci de la copie en retard.

En réalité, la belle-fille de Guillaume Ier, la veuve de Frédéric, la mère de Guillaume II, n'a eu à se plaindre, en un séjour assez long dans Paris, ni d'un mot, ni d'un murmure, ni même d'un regard trop curieux.

La population parisienne et le gouvernement français ont eu, à l'égard de l'auguste visiteuse, l'attitude la plus correcte. Elle avait affiché l'incognito, et, quoiqu'elle s'en soit un peu départie, le gouvernement l'a respecté. Il s'est contenté de veiller à sa sûreté, de faciliter ses visites aux musées et aux monuments. Il a été partout, sur son passage, invisible et présent, une providence discrète. Il a fait preuve de la politesse la plus exquise et la plus rare, celle qui n'est point importune pour l'hôte.

Comment a pu se créer une légende d'une insulte à l'impératrice — qui s'est d'ailleurs empressée de la démentir ? Cette légende, mais elle se dénonce d'elle-même par la marque de fabrique ! On reconnaît l'artiste à son ongle. *Ex ungue leonem.* Le coup de l'insulte ? Mais il n'en est pas un qui soit plus familier à M. de Bismarck et à ses amis. Relisez le livre de M. Legrelle, *la Prusse et la France et l'Allemagne devant l'Histoire.* Vous y verrez comment la prétendue insulte faite, en 1870, à notre ambassadeur Benedetti, s'est timidement insinuée dans les premiers télégrammes envoyés de Berlin, puis a pris un éclat de provocation dans ceux qui suivirent. Cette insulte, qui n'a jamais eu lieu, c'est cependant ce qui a jeté les Français hors de leurs gonds et provoqué l'explosion.

Le truc de l'insulte ! Il a si bien réussi à M. de Bismarck avec les Français, *race irritable,* qu'on peut bien l'avoir essayé de nouveau sur le jeune empereur.

Un résultat a été obtenu. Jusqu'alors le voyage de l'impératrice n'avait donné lieu qu'à des commen-

taires, des articles de journaux, des mots, des paroles, *verba et voces*. Le seul acte, c'est celui qui a été commis par l'empereur : le seul fait, c'est la reprise du régime de rigueur en Alsace.

L'acte, le fait, est tel qu'on ne peut l'attribuer qu'à un accès de colère, suscité par des informations mensongères. Il est injuste, puisqu'il frappe des innocents pour un délit qui d'ailleurs n'a pas été commis. Il est peu généreux, puisqu'il sévit contre des malheureux sans défense, et déjà cruellement éprouvés. Il est maladroit, puisqu'il décerne aux Alsaciens un nouveau brevet de Français, car ce n'est pas à des Allemands qu'on ferait expier un méfait commis à Paris. — C'est du Bismarck tout pur : à croire que l'homme au chien a quitté sa gentilhommière pour reprendre, un instant, sa place dans les conseils de l'Empire.

Guillaume II a cependant quelque expérience des voyages. Il est allé en Italie, et il a pu entendre se mêler aux acclamations les cris de *Vive la France!* et il a pu voir, pleuvant parmi les fleurs, des chiffons de papier portant les noms de Trente et Trieste. Il est allé en Angleterre, mais il s'y est tenu sur les côtes, inspectant des ports et des arsenaux, ne se risquant pas à pénétrer dans cette fourmilière d'hommes qui s'appelle Londres.

***

On dit que l'empereur lui-même regrette sa vivacité. L'incident est donc clos — sauf pour les Alsaciens.

Mais chez nous une situation dangereuse s'est révélée. Ce n'est plus le ministre des affaires étrangères qui, étant seul responsable, est l'unique directeur de nos relations extérieures. Depuis quelques années s'est formé chez nous un corps diplomatique des plus étranges : des députés, des femmes, des reporters, des démagogues de profession ont leur politique à eux, concluent des traités, font des alliances, déclarent des guerres. L'un s'ingère de faire siffler un roi d'Espagne ; un autre nous jette dans les bras de la Russie, représentée par un cosaque en rupture d'exil ; un troisième épouse la cause de la Pologne en la personne de Padlewski ; un quatrième franchit la frontière de Prusse en appelant les mineurs à l'émancipation, etc. Le XVIIIe siècle avait vu de curieuses variétés de diplomates marrons, en paniers ou en culottes ; mais il n'avait rien vu de semblable. Il y a cent ans, ce n'était pas très grave, puisque les cabinets avaient eux-mêmes une politique d'intrigue et de fantaisie ; mais aujourd'hui tout a de la gravité, car on n'a plus affaire à des ministres sceptiques et amis d'une douce gaieté, mais à des nations susceptibles, ombrageuses, promptes aux emportements ; et auprès des guerres qui pourraient naître en cette fin de siècle, celles de la succession de Pologne ou de la succession d'Autriche n'auraient été que des idylles.

Entre nous, pour nos affaires intérieures, nous pouvons donner carrière à notre fantaisie ; quand il s'agit des étrangers, soyons plus réservés. Nous sommes devenus tellement spirituels, paraît-il, que nos facéties ne seront plus comprises outre-Manche, outre-Rhin et outre-Monts : John Bull se met en position de boxer, les méridionaux italiens nous menacent de nouvelles Vêpres siciliennes, et d'Allemagne nous arrivent des aboiements de dogues furieux.

La France est un camp, une armée en tenue de campagne. On ne permet pas à un soldat de sortir du rang sans ordre et de faire le coup de feu à sa volonté : il faut trouver un moyen de faire rentrer dans le rang les dilettanti de diplomatie. Sans quoi, nous finirons par nous réveiller un beau matin, sinon avec une guerre européenne sur les bras, du moins avec quelque complication désagréable et humiliante.

J'apprécie, comme il convient, le patriotisme des députés qui y sont allés de leur quarante sous pour l'achat d'une couronne à Henri Regnault ; mais ils ont eu le tort de paraître donner raison aux énergumènes.

Supposons que l'impératrice Frédéric ait eu vraiment à se plaindre de Paris — non, certes, par le fait des Parisiens, mais par celui d'agents bismarckiens ou crispiniens : on voit assez l'intérêt que les éclopés de la Triple alliance auraient à l'affaire — sans parler des monteurs de coups de bourse. Vous voyez d'ici les conséquences. C'était même là qu'était le danger, le plus grand, l'unique, d'une prolongation de cette visite impériale. Est-ce qu'une manifestation injurieuse n'aurait pas emprunté toute sa gravité aux paroles imprudentes de M. Déroulède, à la souscription patriotique de MM. les députés ?

Quand je parle de « l'imprudence » de M. Déroulède, je fais des réserves sur le fond de l'affaire, jusqu'à ce que la coïncidence de l'émotion facticement allumée dans Paris et de la réapparition du « général » à Bruxelles ait été expliquée.

Le gouvernement cherchera sans doute à se renseigner plus amplement sur cette coïncidence. Par la même occasion il fera bien d'élucider le mystère des trois lettres cabalistiques L. D. P. et de savoir si, oui ou non, l'Association dissoute en 1889 existe encore, prête à doter la France du double fléau de la guerre civile et de la guerre étrangère.

Il est regrettable que les débris du parti boulangiste n'aient pas médité la récente admonestation du tribunal civil de Toulon à Mme de Jonquières : eux aussi ne devraient exprimer que des sentiments « d'humilité et de repentir ». Nous n'entendons pas que la sécurité de la France soit à leur merci.

Dans notre Code pénal de 1810, il y a deux articles, 84 et 85, qui sont ainsi conçus : — « Quiconque aura, par des actes hostiles non approuvés par le gouvernement, exposé l'État à une déclaration de guerre... Quiconque aura, par des actes non approuvés par le gouvernement, exposé des Français à éprouver des représailles... » — Nous n'avons pas eu de déclaration de guerre ; mais ne les regardez-vous plus comme des Français, monsieur Déroulède, ceux qui ont éprouvé des représailles ? — Ces articles auraient peut-être besoin d'une addition, car les dangers auxquels la France peut être exposée sont d'une nature à la fois plus délicate et plus redoutable qu'en 1810.

Ce serait peut-être un moyen d'en finir avec ces usurpations de la souveraineté nationale par des « individualités sans mandat ».

A. R.

EDMOND ABOUT A L'ÉCOLE D'ATHÈNES

D'après des lettres inédites.

I.

En 1852, la valise diplomatique était à peu près le seul moyen qui permît à l'École française d'Athènes et à la légation de France en Grèce de correspondre avec le monde civilisé. Aujourd'hui, les Grecs, comme toute nation qui se respecte, ont une « poste nationale ».

Les Parisiens, qui sont de véritables enfants gâtés, qui causent entre eux par le téléphone, et qui reçoivent des dépêches pneumatiques, ne peuvent pas imaginer la joie puissante qui souleva le cœur de tous les Hellènes, le jour où l'on cessa de confier les correspondances personnelles au bon plaisir des muletiers ou aux caprices des patrons de caïques. Pendant longtemps, les lettres n'arrivaient à leur destinataire qu'après avoir séjourné, comme un précieux dépôt, sous la veste d'un palikare, qui était tout fier de ce grand honneur, et qui, pour se donner de l'importance, les faisait lire à tous ses amis. Les bonnes gens d'Amorgos ignorèrent la chute de la dynastie bavaroise, et continuèrent, pendant des mois, à croire qu'ils étaient encore sujets du roi Othon. Maintenant, pourvu que le paquebot de la Compagnie hellénique n'oublie pas de prendre la poste à Syra — ce qui arrive rarement — les habitants de Santorin apprennent, une fois par semaine, les dernières nouvelles d'Athènes. Le gouvernement, si cela lui plaît, correspond télégraphiquement, par câble sous-marin, avec le démarque d'Hermopolis et avec le nomarque des Cyclades. Les Grecs ont considéré, non sans raison, l'établissement d'un office postal à Athènes comme une victoire nationale. Les Turcs, malgré tous leurs efforts, n'ont jamais été capables d'en faire autant. On n'a jamais pu trouver, sur toute la surface de l'empire ottoman, un postier vraiment digne de ce nom. La France, la Russie, l'Autriche, expédient à Constantinople, à Smyrne, à Beyrouth, des fonctionnaires chargés de prendre sous leur protection spéciale la correspondance privée de leurs nationaux. En Grèce, au contraire, on peut confier quelques secrets au petit timbre vert, où les Grecs ont marqué la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, en y faisant graver le profil symbolique d'Hermès, messager des dieux.

La valise diplomatique, sauf de nombreuses exceptions, est exclusivement réservée aux secrets d'État. Au temps d'Edmond About, elle transportait un peu de tout. About, qui écrivait beaucoup, pour se distraire, lui confiait sa volumineuse correspondance. Il mettait d'ordinaire, dans le paquet, une lettre à l'adresse de M. Charles Tissot, attaché au ministère des affaires étrangères et qui, depuis, a fait un beau chemin dans la carrière.

M. Salomon Reinach a retrouvé, dans les papiers de M. Tissot, quelques-unes de ces lettres. Elles nous révèlent l'état d'esprit où se trouvait Edmond About, au sortir de l'École normale, en un temps où il avait un grand désir d'arriver à quelque chose, sans savoir exactement à quoi le sort le destinait. Nous y trouvons la confidence des premières impressions qu'il éprouva, en débarquant au pied de l'Acropole. Quelques-unes de ses plaisanteries annoncent déjà les pages les plus amusantes de la *Grèce contemporaine*. Ces rapides esquisses, jetées au courant de la plume, ont déjà, en plusieurs endroits, la vivacité et la saveur de ses plus étincelantes fantaisies. Nous croyons qu'elles peuvent contribuer à faire connaître ce libre et facétieux esprit.

Lorsque Edmond About prit, à Marseille, au bureau des Messageries impériales, son billet pour le Pirée, il ne savait pas au juste ce qu'il allait y faire. Mais s'il ignorait ce qu'il allait chercher, il connaissait bien ce qu'il voulait fuir. Il tenait surtout à éviter, après les trois années de « loisir intelligent » (1) qu'il venait de passer à l'École normale, l'exil en province, l'enseignement de la rhétorique, une chaire dans quelque lycée, à Quimper, à Pontivy ou à Sens.

Nous parlerons d'avenir, écrit-il assez mélancoliquement le 24 juillet 1852; de vos projets qui sont en joli chemin d'exécution, de mes rêves qui ne passeront jamais à l'état réel. Plus je vais, plus je sens que je suis fourvoyé dans l'instruction, et enterré.

Il n'était pas fait pour le professorat. Cette belle profession exige des vertus qu'il n'avait pas. Il y faut des qualités de modestie, de régularité, d'abnégation, un certain renoncement à soi-même, qui n'étaient ni dans son caractère ni dans ses goûts. Il avait été, en rhétorique, au lycée Charlemagne, un des élèves les plus brillants, et son professeur, M. Caboche, fondait sur lui les plus belles espérances. Malgré ces succès scolaires, il est permis de croire qu'Edmond About n'était pas séduit outre mesure par la perspective de lire Thucydide sur les lieux mêmes où ce grand homme avait écrit.

Son esprit était trop tenté par l'actualité pour oublier, au profit du passé, combien le présent est délicieux à voir. Il dit bien, quelque part, qu'il tâche de vaincre l'ennui des longues journées athéniennes en s'enfermant, dans la bibliothèque de l'école, « avec les Grecs morts »; mais cet hommage rapide à l'antiquité n'est guère qu'une précaution oratoire pour faire passer plus aisément de cruelles malices à l'adresse

(1) Le mot est de lui, dans une lettre adressée aux élèves de l'École normale, qui l'avaient félicité de son élection à l'Académie française.

des Grecs vivants. En somme, il n'eut point d'émotion lorsque Yorghi, batelier de l'école, le déposa, lui et ses bagages, sur le quai du Pirée. Il n'était pas antiquaire, et la joie qu'on éprouve à fouiller, à l'aventure, dans un sol qui nous réserve encore bien des surprises, ne le touchait pas; il n'était pas romantique, et la veste brodée du « Klephte à l'œil noir » qui possède pour tout bien « la liberté sur la montagne » lui semblait une défroque d'opéra-comique; il n'était pas historien, et l'idée de retrouver, sur l'Acropole, à la fois un temple antique, une tour vénitienne et un minaret turc, ne piquait pas sa curiosité; il n'était pas philhellène, et n'avait aucune envie de mourir pour l'indépendance des peuples, dans les plis du joli drapeau hellénique, à croix d'argent sur champ d'azur. Il arrivait de Paris, très sceptique, gouailleur, plus disposé à chercher des sujets de parodie que des motifs d'admiration. Comme la plupart des Français, il n'avait pas l'âme cosmopolite. Étant homme d'esprit, il n'aimait pas l'exotisme. Il lui sembla tout d'abord qu'il débarquait parmi des singes habillés en hommes. Il s'ennuya.

Il fait horriblement chaud, écrit-il, le 27 juin 1852; il fait piteusement triste; il fait plus embêtant que jamais. J'ai une indigestion de ciel bleu, de montagnes bleues, de poussière bleue et de tout ce qui constitue un pays chéri des dieux. On attrape des coups de soleil en plein minuit; impossible de quitter la chambre, impossible d'y rester; j'ai beaucoup travaillé, cette semaine, à digérer et à respirer. Les plus simples fonctions de la nature sont plus difficiles à remplir que celles d'ambassadeur.

Aussi, croyez bien que la France ne fait pas ses affaires, en payant mes sueurs dix francs par jour... On viendrait m'offrir les cinquante Danaïdes, que j'en rendrais quarante-neuf et demie au marchand. Mais il n'y a ici ni marchand ni marchandise de cette espèce. Si l'on vous nomme consul à Syra, en remplacement de M. de Ronjoux, qui est très malade, vous étudierez le commerce de la Grèce, et vous verrez qu'il est dans l'enfance. Le commerce des deux sexes n'est pas encore inventé. Tenez, je n'ai pas le courage de bavarder par un temps pareil; je serai, une fois dans ma vie, aussi laconique que Léonidas ou que vous. Adieu, mon cher ami, je vous serre les deux mains. N'est-ce pas que j'ai chaud?

Il faut citer presque en entier une lettre du 24 juillet 1852, où il exprime plus longuement encore, et d'une manière plus amusante, l'ennui qui l'accable :

J'ai gardé avec vous un silence excessivement canaille, et vous m'en avez puni par deux lettres charmantes. Si j'étais sûr que ce fût là votre vengeance habituelle, du diable si je vous écrirais jamais. Mais j'aime mieux ne pas tenter l'expérience; que vous dirai-je pour m'excuser? Le contraire de ce qu'on dit en pareil cas. J'étais trop désœuvré pour pouvoir écrire. Il faisait chaud; je consacrais six heures du jour à suer du haut de ma tête, six heures à bâiller, six heures à lire le *Don Juan* de Byron, six heures à tâcher de manger, six heures à essayer de dormir, six heures... les journées ont effroyablement d'heures dans les pays chauds. L'encre était desséchée, ma plume cassait comme du verre, et le papier se tordait comme la femme aux serpents. J'étais si mal, que j'éprouvais le besoin d'être plus mal encore; j'ai pris la résolution d'aller à Pathmos pour deux ou trois mois. C'est une île sauvage où il ne pousse que des apocalypses. Je m'envoyais là, comme on envoie au diable les gens dont on a assez. J'avais fait tous les préparatifs de mes funérailles, j'avais loué un caïque qui s'engageait à faire la traversée en un mois : une traversée de deux jours. J'avais lu tout ce qu'on a écrit sur l'île et consulté les navigateurs qui y ont échoué; mes paquets étaient faits, y compris celui que j'eusse mieux fait de laisser en France. Le dernier courrier m'a retenu. Pathmos est tombée dans l'eau comme une pièce de Ponsard. Comment s'est opérée cette révolution de Juillet — et quel fil mystérieux m'a retenu, c'est ce que vous ne devinerez pas tout seul, ô diplomate! Vous auriez beau chercher, parmi les écritures que vous m'avez envoyées, quelque patte de mouche assez vigoureuse pour me retenir : vous perdriez votre peine. Il est vrai que la lettre de Versailles que vous avez flairée m'a fait beaucoup de plaisir; mais un plaisir chaste, comme le plaisir de voir une bonne action ou de manger une douzaine d'huîtres... elle n'était qu'un joujou trop innocent, quoiqu'elle contînt deux jolies lettres, l'une sur papier blanc, l'autre sur papier bleu : l'une écrite par des yeux bleus, l'autre par de très grands yeux noirs. C'est cette grande nigaude de poste qui m'a apporté les sept joies du ciel et plusieurs autres de l'enfer. En deux mots, un ami que je voyais beaucoup à Paris, et qui m'a fait de longues et précieuses visites dans mon taudis de la rue Monsieur-le-Prince, m'écrit par la poste qu'il se propose de me faire une visite. Il faut une amitié robuste pour venir de si loin voir un ami qu'on a quitté depuis six mois. C'est à Corfou que je verrai cet ami si fidèle. Les économies que j'ai faites depuis six mois me donnent lieu de croire que je pourrai me montrer aussi robuste que son amitié, *her friendship*. Voilà pourquoi j'ai envoyé Pathmos à tous les diables, qui n'en voudront pas. On est bien bon de choisir le travail de tête, quand on peut en prendre un autre. Les manuscrits de Pathmos peuvent être intéressants, mais, comme dit Homère :

Il se faut amuser quand on est en Corfou.

Il avait la nostalgie du boulevard, l'impérieux désir de rencontrer des êtres humains avec lesquels il pût causer. Il n'avait aucune vocation pour la rêverie solitaire. La compagnie des oliviers pâles et des montagnes couleur de mauve ne lui suffisait pas.

Il n'y avait pas moyen de se faire applaudir par de pareils auditeurs. Son amour-propre ne trouvait rien, dans cette société, qui pût le satisfaire. La vie mondaine, la conversation avec des gens d'esprit sont, pour lui, les conditions essentielles du bonheur.

Ce qui rend le pays inhabitable pour un homme du monde, c'est l'absence totale de l'esprit et du monde ; et voilà pourquoi je ne vous conseille pas de venir habiter ici. Je ne vous écris pas, et vous voyez pourquoi : mes plumes sont usées jusqu'à la barbe, et mon encrier est sec comme l'Ilissus en personne. Notez que j'envoie autant de lettres par le ministère de l'instruction publique que par le vôtre. Vous pensez bien que, si j'écris autant, c'est que je ne m'amuse guère. Quand j'aurai quelques plaisirs, je me hâterai de vous en faire part ; mais l'ennui qu'on a, il faut le garder pour soi seul, et n'en point ennuyer ses amis. Je prévois que l'histoire de mon séjour à Athènes pourra se mettre en complainte, avec cette moralité :

Bons habitants de Paris
Apprenez par cet exemple,
A chérir la rue du Temple
Et le faubourg Saint-Denis.

Cependant, soyons justes ; je m'acclimate peu à peu ; je ne me trouve plus à plaindre, et je suis même sur la voie d'un bonheur somnolent que j'atteindrai bientôt. Le plus grand danger que je cours, c'est de désapprendre l'art de la parole : que voulez-vous ? Quand on vit seul ! Je cause une heure tous les soirs avec mon tschibouck, et je commence à lui trouver beaucoup d'esprit. Heureusement, ma solitude finit demain : il nous arrive deux pensionnaires de l'École de Rome, qui nous tiendront compagnie au moins six mois ; et l'un de nos deux collègues, qui s'était absenté, revient en même temps. En sorte que nous serons cinq, une vraie foule. Pendant un mois, nous ferons quelques calembours pour chasser la mélancolie et attendre les beaux jours ; puis, nous enfourcherons le bidet de voyage, et alors vive la joie : nous aurons des aventures et des poux ! J'oublierai vite les jours monotones que j'aurai dormis au coin du feu, et nous mettrons mon histoire en fanfares.

C'est pourquoi je vous recommande,
Mes amis, de prendre un bâton, tonton,
D'aller voir Athènes la grande
Et le palais du bel Othon, ton.

C'est égal, vous êtes bien heureux de vous promener au boulevard des Italiens ou aux environs, et de causer avec des hommes.

About se tirait d'affaire comme il pouvait. Il fréquentait beaucoup la légation.

Notre légation est très bien ; mais je la soupçonne de s'embêter à mort. M. Rouen est homme du monde, sa femme aussi, le secrétaire aussi. L'attaché est un enfant du monde : il se laisse innocemment faire la cour par les dames ; c'est un très gentil chérubin. Il en vient un autre, dit-on. Quel homme est-ce ? Nous voyons beaucoup ces messieurs. Voilà mon papier fini, c'est dommage, j'étais dans mes jours de portière. Adieu, mon cher ami, vivez en joie.

Le nouvel attaché que vous nous avez envoyé, M. de la T. du P., paraît satisfait de lui-même, quoiqu'il n'ait guère d'autre mérite que d'être convenable et convenu. Il remplace M. D. qui a mal tourné et fini en queue de dominicain. Dieu vous garde de pareille malencontre ! A propos, je vous félicite de votre nomination. Pendant qu'on nous démolit, on vous élève : *Morituri te salutant, consul !* Pardonnez-moi de vous parler latin ; je vous ai pardonné votre grec.

Il ne sortait guère de la colonie française que pour chercher des relations avec le corps diplomatique étranger.

J'aiguise mes armes contre les pierres de l'Acropole ; j'ai repris courage ; je dors moins et mieux ; j'écris à mes amis, et je passe mes soirées à la légation où j'ai fini par trouver du plaisir. Vous savez, le grand secret pour aimer une coterie, c'est d'en être. Notre ministre est un homme très fin, et vraiment distingué ; sa femme, outre qu'elle est jolie, ce qui ne gâte rien, et honnête, ce qui la sauve de la béguelerie, est une femme pleine d'esprit et de verve. Nous avons perdu un attaché, qui s'en va en congé, sans esprit de retour ; l'autre, M. de la T. du P., est très homme du monde, avec de l'esprit, quand il veut bien le laisser voir. M. de Lavalette fera bien de se hâter : on demande du renfort. Le mal est que M. Rouen va avoir de l'avancement d'un jour à l'autre ; et nous serons sur le pavé. Le secrétaire, M. de M..., est un bon gros gars, orné d'une femme très laide ; point sots tous les deux, mais déplorablement semblables à eux-mêmes. Voilà notre monde, puis rien ou presque rien. Le roi s'en va, et ce n'est pas un homme d'esprit de moins. La Russie vient d'être prise la main dans le sac, en flagrant délit d'intrigues dans le Magne. Mme de L..., la femme du second secrétaire russe, n'en continue pas moins la série de ses bons mots. La semaine dernière, elle allait tambourinant partout qu'on avait découvert trois aéropages (sarcophages). Nous avons un ministre de Turquie, très amusant par son amour de la civilisation. Il joue au whist toute la journée, il n'a qu'une femme, il veut qu'on l'appelle M. Cabouly, et il écrit à son ami l'ambassadeur turc à Londres : *M. X..., Esquire*, au reste parfaitement lourd, et pataud, et circoncis.

En 1852, comme aujourd'hui, les membres de l'École d'Athènes avaient une autre consolation dans leur exil : c'était la présence, au Pirée, des bateaux de la station française. Quels bons moments nous avons passés avec nos amis du *Vauban*, de la *Vénus*, de la *Victorieuse*, du *Rigault de Genouilly*, du *Capricorne*, du *Météore*, du *Pétrel*, du *Seignelay !* Nous nous sentions là chez nous, en terre française. A force de vivre de la vie du bord, nous devenions presque loups de mer et gabiers. On a vu des archéologues faire l'exercice d'embarcation et monter à la pomme du grand mât. On a vu des lieutenants de vaisseau découvrir des inscriptions, et des marins de l'État piocher obligeamment sur l'emplacement présumé d'un temple de Vénus. Quelquefois, les concerts populaires du Pirée, où des orchestres de demoiselles autrichiennes jouaient obstinément le

Beau Danube bleu, voyaient des épigraphistes tirer des bordées avec les plus gentils aspirants et les plus brillants enseignes de la marine française. A Smyrne, on allait, bras dessus bras dessous, en bande joyeuse, au Pont des Caravanes, ou bien on organisait, pour faire l'ascension du mont Pagus, des cavalcades de petits ânes trottinants et empanachés, que les baudets de l'Exposition ont parodiés depuis, très indignement. Nous passions de longues heures, sur le pont, pendant les traversées charmantes que l'hospitalité de nos amis nous offrait cordialement; nous écoutions des récits de campagne, des souvenirs du pays jaune, et nous étions ravis de voir tant de simplicité et de rondeur chez de vaillants hommes de guerre, dont les uns étaient, je vous assure, des héros fort authentiques et dont les autres n'attendaient que l'occasion de l'être. Comme ses successeurs, About s'échappait souvent pour prendre un « pointu » à la Douane et pour s'inviter sans façon, au dîner du carré. Le timonier de service, apercevant au bout de sa lunette, cette face ouverte et bien française, prononçait la phrase invariable : « Capitaine, un élève de l'École d'Athènes va accoster. » L'officier de quart s'avançait à la coupée; les joyeux propos commençaient; et les Grecs, comme c'est l'habitude n'étaient pas épargnés :

Ce soir, la frégate amirale donne un bal, que Leurs Majestés honoreront de leurs présence et de leur étiquette. On y verra' les chapeaux pélasgiques de la bonne Mme de Pluskow, grande-maîtresse du palais; et les demoiselles d'honneur, deux pauvres filles, maigres comme des clous, toutes tannées à force de monter à cheval, apparaîtront avec le bonnet rouge sur l'oreille. Je suis allé voir les préparatifs de la frégate, sous prétexte de dîner avec les officiers : ce sera vraiment un joli spectacle. On a envoyé un bateau à vapeur jusqu'à Poros, pour chercher des fleurs et des feuillages : puisse-t-on faire un bosquet !

C'était une fête pour la petite société française d'Athènes et du Pirée, et particulièrement pour Edmond About, lorsqu'un paquebot apportait en rade des nouvelles fraîches, des journaux d'une semaine, des lettres à peu près récentes, et des personnes civilisées avec qui l'on pût échanger quelques bons mots. Les facéties de M. B., secrétaire général du Conseil d'État, sont restées célèbres à l'École d'Athènes; pendant longtemps, les anciens racontaient l'histoire de l'architecte et de la grande-maîtresse du palais. Il faut citer presque en entier cette lettre du 24 juillet 1852, qui est un petit chef-d'œuvre :

Le *Charlemagne* est arrivé avec toute une nation de passagers. J'ai dîné avec M. de Lavalette, etc., etc. J'étais à côté de M. d'A., et, pourtant, nous avons causé de vous. Il est très jeune, M. d'A., et je serai bien surpris si M. Rouen le redemande jamais pour secrétaire.

Tous ces messieurs se sont amusés, chemin faisant, à courtiser Mme B., la femme du premier secrétaire à Constantinople : elle n'en vaut guère la peine; et, de plus, elle paraît honnête. Tout le monde s'est fait présenter à la cour. Il y avait là un animal d'architecte qui a obtenu le passage, je ne sais à quel propos, et qui a eu la fantaisie de se faire présenter aussi. M. Rouen lui a fait demander s'il avait un uniforme. Vous savez qu'il faut être dans un uniforme pour saluer le roi de Grèce et tous les autres souverains d'Allemagne. Hors de l'uniforme, point de salut. Mon architecte répond imperturbablement qu'il a un uniforme. On lui demande trois ou quatre fois dans la journée : « Avez-vous bien un uniforme? — Sans doute. » Le soir, au moment de la présentation, il arrive en habit noir. « Mais vous disiez avoir un uniforme? — Voilà, monsieur. — Un habit noir? — Monsieur, c'est l'uniforme des bourgeois de Paris. » M. Rouen l'eût volontiers jeté par la fenêtre. Au nombre des passagers se trouvait M. B., ex-rédacteur du *Constitutionnel*, élevé, pour ses services, au rang de secrétaire général du Conseil d'État C'est un bon gros ventru avec un nez très spirituel. M. B. passe son temps, à bord, à faire et à attirer des plaisanteries. Il demande très sérieusement au commandant d'où viennent ces mouches qu'il voit voler dans sa chambre. — « Mais elles viennent de France, dit le commandant. — Et elles sont à Constantinople? — Sans doute. — Ah! vraiment? Ce sont des mouches qui voyagent! Des mouches marines! Il faut que j'en attrape quelques-unes. » Et le secrétaire général du Conseil d'État se met à faire la chasse aux mouches, au grand scandale du commandant, qui va criant partout que M. B. n'est qu'un jobard. — A la présentation, tandis que ces messieurs défilaient un à un devant Leurs Majestés, la grande-maîtresse du palais, cette vénérable baronne de Pluskow, se tenait assise près de la porte, un peu dans l'ombre, immobile comme un sphinx et dans toute la raideur de l'étiquette. L'architecte en habit noir demande à M. B. quelle est cette dame qui ne bouge pas plus qu'un terme. « C'est une dame de cire, répond le plus grave des secrétaires généraux du Conseil d'État. — Comment, de cire? — Hélas! monsieur; le roi n'est pas riche, sa liste civile suffit à peine à l'entretien de sa maison et à la culture de son jardin. Une grande-maîtresse du palais, personnage essentiellement muet, coûterait 8000 ou 10 000 francs par an : on en a fait faire une pour 1500, une fois payés. » L'architecte prit un air de pitié profonde, et dit avec un sourire amer : « Les rois sont tombés bien bas. » En ce moment, M. Rouen, qui n'avait pas entendu un mot de cette conversation (heureusement, car il n'aurait pas gardé son sérieux), fit un léger salut à Mme de Pluskow, qui inclina la tête à son tour. « Mais elle remue! s'écria l'architecte. — Ne comprenez-vous pas, dit M. B., qu'il a fallu lui mettre des ressorts, et lui faire faire quelques mouvements? Sans cela l'artifice serait trop grossier. » L'architecte a raconté à tout le monde l'histoire de la dame de cire, et, s'il écrit ses impressions de voyage, il n'aura garde de l'oublier.

La cour bavaroise du roi Othon, la raideur de l'éti-

quette allemande, difficile à acclimater dans un pays qui se distingue par son amour de l'égalité et son horreur des formes respectueuses, l'invasion des hauts fonctionnaires, venus de Munich et restés Bavarois, amusaient beaucoup le normalien en vacances et le faisaient rire à gorge déployée.

Quant aux Allemands (et le pays en a beaucoup, quoiqu'il n'en produise pas), ils sont vraiment par trop Allemands. L'incarnation de la choucroute, la pipe de porcelaine faite homme. Le ministre de Bavière a l'air du grand étudiant de votre album La Vallette. Il est long comme d'Athènes à Munich. La reine est une dondon de la force de plusieurs chevaux; le roi n'est pas de la force de la reine. Ce couple heureux mange beaucoup... Il y a par là une maîtresse des cérémonies qui a pleuré en 1850 lorsqu'on lui a appris que la fraise à la mode de Henri IV ne se portait plus à Paris. Elle est convaincue que c'est une conséquence de la Révolution de février. Et voilà la cour.

Les bals au palais étaient fréquents. Souvent, Petro, portier de l'École française, apportait à ses jeunes « seigneurs » un billet ainsi conçu : *Le grand-maître du palais a l'honneur d'inviter, au nom de Sa Majesté, le Roi, M. X... au bal du...*

Ces réjouissances périodiques, offertes aux Hellènes, étaient à la fois un divertissement et un acte de bonne politique.

Les Grecs ont toujours été un peuple danseur. Le roi de Grèce serait bientôt détrôné s'il ne donnait à son peuple l'occassion de faire, de temps en temps, un tour de valse.

Mettez ensemble quatre jeunes gens et quatre jeunes filles de la société athénienne : ils organiseront un *tétrakoros* (quadrille) ; laissez un couple en tête-à-tête : il valsera un *strobilos* échevelé. Je crois même que, si vous enfermez entre quatre murs un jeune gommeux de la rue du Stade, il oubliera qu'il porte une jaquette signée du tailleur Aïdonopoulo, le Dusautoy d'Athènes, et consentira, comme le plus humble des palikares, à esquisser ce fameux *ballo* des danses populaires, véritable solo chorégraphique, plein d'entre-chats savants et de gestes arrondis, triomphe des bonnes gens de Tripoli et de Kalamatta. Les riches Athéniens qui ont des salons et qui les ouvrent s'efforcent de copier fidèlement le décor, le costume et les accessoires des bals parisiens. Ils garnissent de fleurs les consoles et les dessus de cheminée (songez que cela est un luxe inouï dans l'exquise et maigre Attique); ils achètent beaucoup de petits carnets, munis de petits crayons pendus par un fil de soie; ils louent quelques violons et quelques basses, chargés de jouer des airs les plus européens, et invitent le plus possible de secrétaires de légation. Quand la partie décorative est ainsi réglée, on n'est pas en peine pour trouver des danseurs. Tout jeune Athénien qui se respecte a soin de se munir, au commencement de l'hiver, de deux choses indispensables : un habit noir et un abonnement chez le *khorodidaskale* (maître à danser) : avec cela il est assuré de faire son chemin dans le monde.

Les bals importants sont généralement prévus longtemps à l'avance. Il est admis que les cavaliers peuvent faire leurs invitations quinze jours avant la fête. Les Grecs en profitent pour marcher à la conquête des beautés les plus renommées. Les étrangers, plus timides ou moins répandus, sont un peu réduits à faire tapisserie, à causer avec les vieilles gens, ou à risquer un tour de polka avec des institutrices françaises, venues de Suisse. C'est une déception très amère, car les jeunes Athéniennes sont d'exquises poupées, dont les pieds frétillent au seul espoir des cotillons attendus.

Mais cette coutume donnait aux jeunes Français, invités par le roi Othon, le loisir d'observer tout à leur aise, et de rire entre eux, avec une verve gauloise, des valseurs plus heureux. About a reproduit, d'une manière bien amusante, une de ces conversations de fumoir :

J'ai assisté à un grand bal de la cour, et j'ai vu, dans toute sa splendeur, l'étiquette allemande : pendant deux heures, je me suis cru à Lichtenstein. Le public commence par attendre une demi-heure, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ; la séparation des sexes engendre la prospérité des États. Enfin, Leurs Majestés ont paru, traînant derrière elles une courte queue : c'est la cour. La reine étale un visage d'un arpent, très couperosé, et des épaules où le lard abonde. Tout cela est revêtu d'un sourire pincé, forcé, grimacé, qui n'annonce pas une bonne âme. Au reste, elle porte robe à queue, et fait le pas de la contredanse. Mais nous n'en sommes pas là, tant s'en faut. Pendant une heure au moins, on se tient debout autour des majestés : défense de s'asseoir. Le roi va dire deux mots à chaque ministre, avec quels efforts, Dieu le sait! On dirait qu'il arrache chaque parole avec un tire-bouchon. Pendant ce temps, la reine va dire à chaque ministresse : « Il fait bié beau! » malheur à qui lui répondrait : « Oui, madame. » C'est : « Oui Majesté » qu'il faut dire. Cependant on disait madame à Andromaque et à Hélène, au moins dans les pièces de Racine. Il est vrai qu'Hélène était plus belle, et qu'Andromaque était mieux servie par son mari. Quand le roi a fini de dire aux hommes : « *Hil fhait bhien bheau,* » il va le dire aux dames; et la reine vient dire au corps diplomatique son éternel « *Il fait bié beau* ». Mais ce n'est pas tout : arrivent les présentations : un grand-maître du palais, façon caraïbe, figure à porter un anneau dans le nez, vous annonce au roi, et le ministre vous présente. Le roi vous demande s'il y a longtemps que vous êtes dans le pays et si vous avez le goût de l'archéologie. La reine vous demande si vous avez vu les environs qui sont *bié* beaux. Je vous parle d'après ma propre expérience : il n'y a guère que huit jours que j'ai passé par là. A la fin du bal, la céré-

monie recommence : le roi dit à tous les ministres, en commençant par le doyen d'âge : « Il fait bien chaud. » La reine s'approche à son tour et leur dit : « *Il fait bié chaud.* » Sur ce, on apporte du bouillon; mais ni les dames ni les étrangers n'en goûtent. Tous les Grecs sont liés avec les domestiques du palais; ils obtiennent par protection deux ou trois tasses, en échange de deux ou trois poignées de mains. Vous voyez que le favoritisme est une plaie de tous les pays. J'ai passé à peu près tout mon bal à jouer aux échecs (un de nos plaisirs d'autrefois); à regarder les officiers de marine qui faisaient des effets de cuisse, et à admirer les uniformes de la diplomatie. Le ministre russe avait l'air d'un crabe d'or; le ministre de Bavière serpentait comme un boa, dans un habit rouge, avec plastron jaune et épaulettes de suisse d'église; et le consul du pape, tout en rouge, avait l'air d'un petit capitaine de l'armée anglaise. L'Angleterre se distinguait surtout par la forme de ses chapeaux ; il y a là des pipelets diplomatiques dont l'absence fait un grand vide au bal de l'Opéra.

Tous ces habits, il faut leur rendre justice, datent du siècle de Périclès : je suis sûr que, si l'on y faisait des fouilles, on y trouverait des inscriptions. Au milieu de cette collection de grotesques, la diplomatie française (saluons) brillait, comme toujours, par la nouveauté, la coupe et la simplicité de ses habits : tant que nous ne changerons pas de tailleurs, l'influence française n'a rien à redouter auprès des dames (1).

Jusqu'ici, About n'a guère vu qu'une partie de la société athénienne. On pourrait croire, à l'entendre, qu'en 1852, il n'y avait à Athènes qu'un roi et une reine, entourés par un état major de gros officiers et par quelques diplomates de bal travesti. About a pourtant vu, en Grèce, deux ou trois Grecs; il nous donne son avis sur leur compte, en quelques formules rapides et tranchantes :

Les hommes rivalisent de zèle et font les plus louables efforts pour ne point entretenir et pour être entretenus. Toutes les femmes ont quarante ans. Les hommes flottent entre quarante et cinquante. Celui qui a le plus de succès est une espèce de commissaire aux vivres (2), bossu du nez et du dos, et orné de cors aux pieds qui le forcent à ménager des jours dans ses bottes. On lui attribue des mérites secrets. Voilà la ville. Des bandes de brigands dévastent la campagne. Un jour, un de ces coquins a failli prendre Athènes. Lorsqu'un chef de la gendarmerie s'avise de les réprimer, on le destitue. Ces bandes appartiennent à des sénateurs, ou à des lieutenants du roi : la plus forte est la propriété particulière du ministre de la guerre. Le brigandage est une des armes les plus puissantes de l'opposition parlementaire. Aussi le roi se garde-t-il d'y porter la main ; voilà le pays...

Lisez cette impression de carême :

Pour le moment, le peuple grec mange des carottes crues; pendant trois jours de carnaval, il a mangé des oignons et chanté du nez dans les rues. Pour expier ce double crime, il va manger des carottes et chanter du nez dans les églises. Il en a pour quarante jours. Pendant ce temps, le théâtre est fermé, sous prétexte qu'on n'y chante pas assez du nez. C'est un bien joli peuple. Du reste, les femmes sont généralement d'une laideur kalmouke : les hommes sont mieux, mais cela m'est bien égal. Si j'étais directeur de l'Opéra-Comique, je les engagerais tous pour jouer *Fra Diavolo*.

Quant au paysage de l'Attique, voici comment Edmond About en parle, après Lamartine et Chateaubriand, en ce joli mois de février, quelquefois troublé par les rafales du vent du Nord, mais tout parfumé par les violettes de Kephissia :

Ce n'est pas que le pays soit trop chaud, car nous avons de la neige sur toutes les montagnes et un froid de loup dans la ville. Ce n'est pas qu'il soit trop froid, car, en été, les poules pondent des œufs durs, et les brebis mettent au monde de l'agneau rôti; ce n'est pas qu'il soit trop sec, car nous avons eu le dimanche et le lundi gras que nous aurions pu avoir au fond de la Méditerranée, et les torrents sont venus se promener au milieu de la ville; ce n'est pas qu'il soit trop humide, car, après ces débordements, l'eau a disparu comme par miracle, ne laissant que quelques fièvres par-ci par-là, et aujourd'hui vous en trouverez à peine un verre dans le lit de l'Ilissus.

Oserai-je l'avouer? Ces plaisanteries, si spirituellement bourgeoises, me rappellent cette phrase de M. Georges Ohnet : « La Grèce est un petit pays grisâtre. »

Heureusement, About a pris sa revanche dans la *Grèce contemporaine*. Comme ses lettres, son livre est une conversation écrite, conversation de gens d'esprit qui font de l'esprit à propos de tout, et qui ont l'habitude, bien française, de vouloir, coûte que coûte, tutoyer et malmener l'indigène. Pour écrire ce pamphlet, About n'avait qu'à rechercher, dans ses souvenirs, et dans ses tiroirs, des fragments de lettres, écrites à la diable à ses amis de France, des souvenirs de causeries à bord des navires, au carré des officiers. J'ai connu un médecin de la marine qui aimait à répéter que l'Acropole est le monument le plus immoral qu'il y ait au monde. Le brave homme entendait par là qu'il faudrait, en toute justice, raser ces belles ruines, auxquelles ont travaillé successivement le ciseau de Phidias et la bombe de Morosini, et dont les Grecs mo-

(1) About a repris dans *la Grèce contemporaine*, en le retouchant un peu, ce tableau d'un bal à la cour.

(2) Ce « commissaire aux vivres » est devenu intendant général de l'armée hellénique; il vit encore et, malgré son grand âge, continue la série de ses succès.

dernes profitent sans y avoir jamais mis la main, sinon pour les restaurer maladroitement. About a développé cette thèse, mais avec une verve irrésistible et un jaillissement d'esprit incomparable. Il fallait, pour ne pas donner au public une trop grosse déception, mêler à ce pétillement ininterrompu de plaisanteries des visions rapides de paysages entrevus, un peu de couleur locale, la description élégante et bien faite des ruines classiques. L'auteur n'avait aucune peine à trouver, dans les ressources de sa rhétorique, de quoi crayonner une esquisse charmante de l'Attique, un fin croquis d'Egine, une ébauche lumineuse du Parthénon. Ses descriptions, vives, claires, ennoblies par la présence de ces beaux noms mythologiques qui suffisent à donner à la moindre phrase une grâce décente et sereine sont faites à souhait pour le plaisir des faiseurs de morceaux choisis. On regrette parfois qu'un talent si jeune, si fécond, si audacieux ne se soit pas pleinement affranchi de certaines formules surannées, et qu'il parle encore des « temples de la nature », des « cabinets de verdure » et des « mille fleurs qui émaillent l'épais gazon ». Mais voyez la puissance de l'esprit. Ces formes vieillottes sont rajeunies par la grâce avec laquelle l'auteur les emploie sans avoir l'air d'y faire attention; elles disparaissent dans l'étincellement des traits imprévus, dans le cliquetis des mots frappants et clairs.

II.

Le 5 mai 1853, après le départ de Beulé, qui « pleurait en quittant le Pirée », un autre membre de l'École d'Athènes, Eugène Gandar, écrivait à ses parents :

Mes promenades parmi les ruines et la paix de notre petite bibliothèque me font si peu regretter d'autres distractions, que j'ai ajourné encore presque toutes mes visites. Il me suffit de quelques instants passés par intervalles chez M. Daveluy, à la légation ou dans la société du seul membre de l'École qui l'habite encore, M. About, qui a beaucoup d'esprit et qui est rempli d'égards pour moi, comme pour un aîné et un hôte.

Il est difficile d'imaginer l'association de deux esprits plus opposés l'un à l'autre. Malgré les liens solides de la bonne camaraderie, il devrait y avoir peu d'idées communes entre l'enfant terrible qui amusait ses professeurs en les scandalisant un peu et l'estimable et sérieux Gandar, esprit raisonnable et d'ailleurs vraiment distingué, respectueux des choses antiques, appliqué et consciencieux, convaincu, avec raison, qu'il y a peu de fonctions aussi nobles que le professorat, humaniste excellent, qui a commencé sa carrière par une thèse sur Homère et qui l'a finie par un remarquable commentaire de Bossuet. Il y a quelque intérêt à observer l'effet des mêmes spectacles, vus par des yeux si différents. Les *Lettres et Souvenirs d'enseignement* d'Eugène Gandar sont, sur bien des points, la contrepartie et le commentaire de la *Grèce contemporaine*. Gandar ne s'est pas efforcé, comme son fantasque compagnon, de reléguer dans un coin de sa mémoire ses souvenirs classiques lorsqu'il a vu le pays dont ses professeurs l'avaient si souvent entretenu :

Voici la Grèce, ma patrie d'un moment, que mon cœur salue avec une émotion profonde, et que mes yeux entrevoient à travers des larmes .. Le vent se calme, le mouvement du bateau devient insensible ; les plus malades sentent leurs forces renaître et montent sur le pont; la terre apparaît : c'est Navarin, c'est le golfe de Messénie, c'est le cap Ténare, le cap des Tempêtes, le Taygète, couronné de neige; le golfe de Laconie; puis Cythère. Ce n'est plus l'Italie; les lignes sont plus nettes, plus pures; le ciel, malgré les vapeurs de l'horizon, est plus harmonieux et plus fin : la nuit plus calme et plus recueillie; les noms d'Homère et de Platon se présentent à la pensée qui ne les cherchait pas; on rêve à Sophocle et à Phidias.

Dès son arrivée, Gandar se met sérieusement à la besogne, et arrange soigneusement l'emploi de son temps:

Mes collègues, dit-il, m'ont fait un accueil très cordial, et j'ai déjà distingué parmi eux deux ou trois esprits dont le commerce me sera très précieux. Ils m'enseigneront l'Attique, ils m'en feront connaître la belle nature et les illustres ruines.

Des juges difficiles pourraient trouver qu'il parle peut-être avec un peu d'emphase des « ruines de Venise, peuplées d'esclaves », de plages mélancoliques « où Byron traîna son humeur morose et dédaigneuse ». Peu importe; les personnes très sérieuses sont presque toujours emphatiques, ou du moins elles semblent telles à notre médiocrité, un peu jalouse. Il voyait de sa fenêtre, avec une grande joie, « les oliviers du Céphise et Colone, où l'aveugle Œdipe veut mourir; puis, à une distance plus grande, Décelie et Phylé, le mont Icare, le Corydale, et, derrière eux, couvert de vapeurs bleues, le Cithéron qui rappelle l'enfance d'Œdipe comme les oliviers de Colone en rappellent le dernier jour ».

Au reste, il esquisse de jolies descriptions, des croquis un peu trop soignés, mais fort aimables :

L'Acropole et le Lycabette détachent leurs contours précis sur l'Hymette moins sombre; et, à leur gauche, un rayon tombait sur une traînée de petites maisons blanches qui se dessinaient comme un frottis de pastel très délicat sur un fond brun. C'était Athènes. Le ciel était d'un bleu

limpide, parsemé de quelques nuages blancs d'une transparence et d'une légèreté ravissante comme il arrive quand le ciel est beau et que le vent souffle.

Il n'a pas négligé d'être piquant, et il risque, en des moments d'impertinence furtive, des plaisanteries ingénieuses sur « les grandes ruines de l'Acropole et le village bavarois qui s'étend à leurs pieds » ; sur les rivages où « la belle Nausicaa venait laver les fustanelles de ses frères ». Voici un portrait du Palikare, qui est fort bien tourné :

On a coutume de porter à sa ceinture un poignard et un chapelet, un bon Palikare ne se sépare jamais de cette double sauvegarde. Avec le poignard, on envoie l'âme du prochain en paradis; grâce au chapelet, on va l'y rejoindre...

L'histoire du chien Pinto, et de Céphise, ce cheval arabe que Mme Piscatory avait donné à l'École française et qui avait gardé, de ses courses anciennes avec sa maîtresse, l'habitude de s'arrêter court devant les belles ruines, est un chef-d'œuvre de plaisanterie décente et de gaieté permise :

M. Daveluy a un cheval, et nous en avons un autre ; c'est une charmante histoire. Mme Piscatory adorait la Grèce et ne se lassait point de revoir les monuments d'Athènes : M. Piscatory étant moins libre et moins contemplatif apparemment, elle faisait au Pnyx, à l'Aréopage, à l'Agora, des visites solitaires, n'ayant pour sauvegarde et pour confident qu'un petit cheval blanc, de sang arabe, qu'elle avait appelé Céphise. Quand elle quitta la Grèce, il fallut se séparer de Céphise. Mais qu'allait-il devenir? accoutumé à vivre de poésie et d'histoire. Céphise pouvait-il se mêler désormais à des rossinantes vulgaires et obéir aux mains prosaïques d'un ignorant Palikare?

Qu'est-ce que Pinto? Un noble personnage de grande maison, et fort considéré, quoique la république, trop sévère assurément, lui ait interdit de se glorifier de ses titres. Pinto a huit mois, une robe blanche et brune, de longues oreilles et la meilleure figure du monde. Du reste, c'est un enfant gâté qui vit de brigandage, et mentira à sa race, si son maître ne le surveille pas. Il nous amuse, c'est là sa vertu. Fils d'un Spartiate et d'une Anglaise, mais moins fidèle aux lois de Lycurgue qu'aux mœurs de John Bull, il préfère le beefsteack au brouet ; et né à Athènes, il aime moins ce qu'il reçoit que ce qu'il vole. Mais si M. Daveluy conduit en France ce garnement en qui je découvre le germe de tous les vices, les bons exemples pourront encore le ramener dans le droit chemin.

Tout cela est charmant. Mais au rebours de son facétieux camarade, Gandar évoquait surtout les souvenirs des temps héroïques. L'antiquité le tient et ne le lâche jamais. A Ithaque surtout, Ulysse le poursuit, Pénélope le hante, Eumée l'obsède, et, s'il voit des porcs, il se figure volontiers qu'ils sont contemporains de la guerre de Troie.

On voit qu'à cette époque, l'École française était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Le directeur, qui était d'ailleurs homme d'esprit et homme du monde, et recevait chez lui avec une magnificence diplomatique, croyait avoir fini sa tâche lorsqu'il avait méprisé les inscriptions, et fait sa promenade quotidienne à cheval. M. Daveluy avait fait un dictionnaire, et tolérait volontiers qu'on ne lui en parlât pas. Il n'avait pas le souci d'enrichir les recueils épigraphiques et les séries de monuments figurés. Il avait grand tort, car les jeunes lettrés que l'on avait envoyés là-bas pour travailler sous ses ordres, lorsqu'ils avaient achevé de rédiger leur courrier et de faire leurs dévotions à l'Acropole, ne savaient comment passer leur temps. Ils vivaient sans grand souci, servis scrupuleusement par le brillant Athanase et l'honnête Pétro, soignés par un médecin bavarois, le circonspect M. Lindermayer, qui leur conseillait surtout de se promener à l'ombre, de bien dormir et de boire frais. Un « secrétaire interprète » était chargé de leur apprendre le grec moderne. Cette profession n'était qu'une sinécure. Gandar, en particulier, exprima très nettement sa résolution de ne pas étudier « le patois que parlent les Grecs d'aujourd'hui ». C'est là, dit-il, une étude « tout à fait stérile ». Gandar vivait dans sa chambre, « vêtu d'une blouse bleue, passant vingt fois de sa chaise à son lit, de ses papiers à ses livres, d'un livre sérieux à un livre frivole. » Le choix des logements était une affaire importante; heureux ceux qui, l'été, habitaient à la cave, dans les « hypogées où il faisait frais ! » Burnouf jardinait. Il cultivait un jardin qui n'avait pas d'arbres, mais où il y avait des « pommes de terre, de l'orge, des planches d'artichaut, des mélias, et même un petit abricotier ». On sortait assez peu.

Nous avons notre hiver chez nous, dit Gandar, faisant le cercle autour d'une cheminée unique et qui fume, bâillant comme on bâillait dans la section de philologie, aux dominos près, qui nous manquent, et que le tchibouck ne remplace pas pour tout le monde.

On annonçait des cours de français pour la jeunesse studieuse d'Athènes ; mais Hanriot, Burnouf et Gandar fuyaient pour la Béotie, et laissaient Roux les faire tout seul. On assistait quelquefois aux séances tenues par la Société archéologique d'Athènes sur les ruines mêmes du Parthénon. Le dimanche, on allait écouter, dans la poussière de la grande place, les valses et les polkas de la musique militaire. On allait, de temps en temps, faire de petites excursions à la brèche de Phylé, ou bien au monastère de Daphni, où reposent, dit Gandar, « les ducs d'Athènes, ces barbares venus de France qui, sans savoir lire, régnèrent sur les ruines

de la ville de Périclès ». L'été, ils prenaient des bains dans « la mer retentissante à laquelle Achille confiait ses douleurs ». Une voiture venait les prendre à cinq heures du soir et les conduisait, par la route du Pirée, jusqu'à Phalère ; à la chute du jour, ils entraient dans l'eau tiède. Ils faisaient parfois une partie de whist chez un architecte russe, fort lié avec l'École française. De temps en temps, ils rendaient visite au chargé d'affaires de France, M. Thouvenel, et au capitaine Sabatier, premier secrétaire; la légation était à Patissia, dans un petit bois de platanes. Ils étudiaient surtout les Français qui se trouvaient en Grèce. La duchesse de Plaisance, vieille femme mystique et un peu folle, qui s'était fixée à Athènes dans une maison isolée que gardaient de formidables dogues, leur lisait fréquemment l'acte de foi qu'elle avait rédigé au pied du Sinaï. Gandar raconte qu'elle « les accaparait corps et âme, les poursuivait jusque chez eux, les enlevait dans sa voiture, soir et matin, les mandait chez elle à toute heure, et, pendant les chaleurs, en peuplait sa solitude du Pentélique ». Quand ils avaient « enduré son entourage malfamé », elle les récompensait en leur envoyant du lait de vache. En somme, ces jeunes gens s'ennuyaient et pensaient sans doute à l'Orient désert de Racine. Les voyages les tentaient peu. « Notre maison, dit Gandar, est si propre, nos lits si doux; il est si bon de dormir jusqu'au jour, de lire sur son canapé, de manger à ses heures, sans souci, sans fatigue. » Pourtant, à certains jours, las de cette vie casanière, on prenait de grandes résolutions, et l'on partait pour des aventures qui semblaient lointaines. Gandar a fait très joliment le récit d'une de ces expéditions :

M. Lindermayer (le médecin) me dit un jour : Allez faire un tour sur un rivage ou dans une île ; respirez le grand air de la mer. On est docile aux conseils qui plaisent. Dimanche soir, je dis à table : Qui veut m'accompagner à l'Isthme? L'idée ne souriait à personne. Hanriot objectait sa pauvreté. — Quoi ! dix francs, nos appointements d'un jour ? — Burnouf, le soleil. — Quoi ! sur mer quand le vent souffle ? — Lévêque, son prochain départ. — Excellente raison pour dire adieu aux côtes de Grèce. Vous savez l'histoire des moutons de Panurge : les irrésolutions cessent devant un exemple; et Hanriot malgré la dépense, Burnouf malgré la chaleur, Lévêque malgré ses préparatifs de voyage, s'ébranlèrent. M. Daveluy descendait son escalier : « Voulez-vous nous suivre? Une navigation de quelques heures avec cette brise d'ouest vous rafraîchirait le sang et vous rendrait le sommeil. » M. Daveluy se laissa faire... Un peu plus tard, nous emmenions toute la colonie. Il fallut se lever à trois heures : cela me parut assez dur, car je n'avais pas encore fermé l'œil de la nuit; mais j'eus la consolation de voir enfin le soleil levant colorer l'Hymette de nuances roses et violettes, et je pus, en allant d'Athènes au Pirée, reconnaître que, dans ce pays, l'aurore est aussi belle que la chute du jour.

Ils allaient quelquefois un peu plus loin, en se répétant à eux-mêmes, en guise d'encouragement, ces paroles de Bossuet : « Marche ! Marche ! » Gandar a fait, avec Desbuisson, le voyage d'Egine, qu'About devait faire plus tard en compagnie de Garnier. Il a écrit des lettres « du fond de la Morée, à huit jours d'Athènes ». Il a fait un récit très amusant des journées de voyage qu'il a faites sur son cheval *Psari*, tandis que Burnouf, « avec son élégante figure », trottinait sur *Gourounaki* (1). Ils emmenaient l'illustre agoyate Leftéri (2), auquel About a donné une si juste célébrité. Ils voyageaient en pompeux équipage, ayant avec eux « deux lits, une batterie de cuisine, des livres et une garde-robe ». Dans les villages, on plaisantait l'habitant. Si les paysans, friands de nouvelles, avides d'apprendre et de parler, faisaient mine de lier conversation avec le touriste, on les faisait chasser par Antonio. Les jeunes « seigneurs » s'estimaient heureux, pour échapper à ces conversations, de ne pas savoir la langue du pays. La Grèce leur eût paru tout à fait charmante, si elle n'avait pas été habitée par des Grecs. Le long des routes parfumées, ils regardaient les iris bleus, les melias, les agnus-castus, les euphorbes, et les larges touffes de giroflées roses.

Ils ne chargeaient pas sur le bât de leurs mulets l'appareil compliqué de l'archéologue en voyage : la brosse, l'éponge, le dénéké de fer-blanc où l'on roule les estampages. Passant à Karditza de Béotie, où M. Holleaux a trouvé, en 1885, une si intéressante série de statues archaïques, ils se contentent de constater que la chapelle du village ne contient que des fragments sans style, et ils déplorent que chaque bourgade de l'ancienne Grèce n'ait pas trouvé un Phidias et un Ictinus. Au reste, les premiers pensionnaires de l'École d'Athènes avaient, sur ce point, des idées arrêtées :

L'École française, dit Gandar, n'a pas réussi à faire beaucoup de découvertes; il faudrait, pour cela, des frais de séjour et de fouilles, une patience et des connaissances spéciales dont elle ne se pique pas. Si j'en juge par ses premières campagnes, elle n'aura peut-être pas la gloire ou d'ajouter une ligne au *Recueil des inscriptions*, ni d'exhumer une seule ruine ignorée. Ce n'est pas là son but.

III.

Cette idée n'est pas juste et cette prédiction n'a pas été justifiée par l'événement. Les belles découvertes de Beulé ont eu le mérite, sinon de mettre au jour le véritable escalier des Propylée, du moins d'indiquer à l'École française d'Athènes sa véritable voie. Depuis le

(1) *Psari* veut dire *poisson*. *Gourounaki* veut dire *petit cochon*.

(2) Leftéri vit encore et achève dans un faubourg d'Athènes sa longue et aventureuse carrière.

décret qui la soumet à la direction scientifique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, notre colonie savante est devenue une mission permanente d'archéologie et d'histoire. Les jeunes savants à qui le gouvernement français accorde une pension de trois années au pied de l'Acropole s'ennuient moins que leurs prédécesseurs, parce qu'ils travaillent davantage. Assurément, ils prennent plaisir, comme leurs devanciers, à lire quelquefois, sur les pentes du Lycabette, de la prose ou des vers venus de France par le dernier paquebot. Ils fréquentent les bals de la cour, la marine et la diplomatie. Nos jeunes archéologues ne sont pas tellement enfermés dans l'antiquité qu'ils n'aient de bons yeux pour regarder le présent. Les touristes continuent, comme par le passé, à frapper à leur porte hospitalière. Ils voient passer beaucoup d'architectes; on n'a plus revu l'admirateur de la dame de cire; en revanche, Logothète, qui est, à l'École d'Athènes, à la fois portier, majordome et maître de cérémonies, introduit souvent dans les salons des « seigneurs » les règles, les compas et la boîte à aquarelle d'un pensionnaire de Rome, émule de Garnier. On a vu, il y a quelque temps, au palais des Beaux-Arts les belles restaurations de Nénot, de Laloux, de Loviot, de Blavette; elles ont été faites par ces éminents artistes sous les yeux de leurs amis « les Athéniens ». Souvent, M. Perrichon est venu sonner à la grille; on le conduisait poliment à l'Acropole; on lui faisait admirer le Parthénon; on lui parlait de la guerre de Troie, il s'en allait ravi, bénissant le gouvernement français d'avoir eu l'heureuse pensée d'entretenir, à l'usage des voyageurs embarrassés, un collège de cicerone si complaisants. Il était doux de faire le voyage d'Eleusis, quand il y avait des dames. On s'arrêtait, à demi-chemin, sous prétexte d'admirer un certain temple de Vénus, d'ailleurs invisible, et de regarder, dans un vieux monastère bysantin, le tombeau fleurdelisé de notre compatriote Philippe de La Roche, duc d'Athènes. C'était un beau sujet d'aquarelle. Il n'était pas défendu, pendant qu'on dressait le parasol et que l'on préparait les couleurs, de cueillir, en compagnie d'une robe claire et de deux jolis yeux, ces anémones de pourpre qui s'épanouissent parmi les bruyères roses, sur les pentes parfumées de Daphni.

Mais les heures que l'on ne passe pas à la légation à danser à la cour et à causer à bord des bâtiments de l'État, ces heures terribles dont nos anciens ne savaient que faire, sont employées d'une manière aussi utile et non moins charmante. On déchiffre de vieilles inscriptions, et c'est un plaisir exquis que de faire dire, de force, à l'antiquité, tous ses secrets. On étudie les statues nouvellement découvertes, les bas-reliefs récemment déterrés, les stèles de marbre rendus à la lumière : on tâche de retrouver leur place dans la profusion de fragments épars que nous a légués la statuaire grecque, émiettée par les barbares et par les collectionneurs. Il y a un grand charme à regarder tous les jours, fût-ce par métier et par devoir, le pur profil des caryatides et le sourire mièvre des idoles peintes que les Perses ont essayé de détruire, et que l'on a éveillées, il n'y a pas longtemps, de leur long sommeil. On s'efforce, à propos de chaque fragment, de rétablir la série des œuvres pareilles et de renouer les anneaux de la chaîne brisée; par là, l'étude attentive d'une seule statue évoque un cortège de visions et une procession de formes immortelles.

Grâce à cette alternative de devoirs agréables et de labeurs charmants, l'hiver, à l'École d'Athènes, n'est qu'une suite ininterrompue de félicités. Le printemps venu, on boucle les valises; on achète une carte, un couvert de voyage, des guêtres, un grand chapeau contre la pluie et le soleil, et l'on prend son billet au Pirée pour Smyrne ou pour Constantinople. Là, on parcourt les bazars, pour acheter quelques tapis et quelques yatagans qui seront un commencement de mobilier lorsqu'on entrera en ménage, et surtout pour se procurer ce bissac étrangement bariolé et somptueux que les Turcs nomment *kibé*. Le *kibé* est l'inséparable compagnon de l'archéologue en voyage; pendant les longues chevauchées dans les sentiers pleins de soleil, il repose sur la selle, derrière le cavalier; le soir à l'étape, dans la chambre nue de l'auberge ou sur le plancher dur des maisons turques, le *kibé* devient un siège, un sofa, un oreiller. Plus tard, revenu en France, installé dans une fonction sédentaire et dans un bien-être inactif, l'ancien reître des routes d'Asie fera faire, avec les tapisseries de son *kibé*, des coussins pour ses pieds frileux, et, en regardant les fleurs bizarres, brodées par les femmes turques, il songera aux journées de jeunesse, d'audace et d'aventures.

Dès qu'il s'est muni du bagage nécessaire, qu'il a embauché Sotiri, Manoli ou Kharalambos, dignes successeurs du bel Antonio et du glorieux Leftéri, loué ses chevaux et engagé un *katerdji*, l'archéologue, muni d'un grand papier où les scribes du grand-vizir ont griffonné quelque chose, escorté par un kavas du consulat, se rend au konak pour demander un gendarme spécialement chargé de veiller sur sa sécurité. Son Excellence le pacha accorde souvent deux, trois ou quatre gendarmes, pour s'éviter la peine, pendant la durée du voyage, de payer leur solde. Et la cavalcade ainsi équipée, accompagnée jusqu'aux portes de la ville par les amis et par les hôtes, suivie par les vœux de bon voyage et par les souhaits d'heureux retour, disparaît au tournant de la route étroite; échange des saluts avec les bons Turcs qui passent, assis, les jambes pendantes, sur les ânes tout petits; s'arrête aux sources d'eau vive qui miroitent, par places, parmi les herbes et les jeunes pousses; traverse des villages inconnus, aux noms étranges; met en fuite les femmes turques effarouchées qui se sauvent en se voilant la face; fait halte à des bourgs ignorés où des amis imprévus sai-

sissent la bride et tiennent l'étrier ; trottine, quelquefois, morne et silencieuse, sous les pluies battantes ; bavarde, dans les langues les plus diverses, quand le ciel est pur et que le soleil darde à travers les feuilles, des pluies de flèches d'or ; grimpe aux montagnes revêches ; disparaît jusqu'au poitrail dans les hautes herbes ; s'embarque sur les bacs des larges fleuves, ou piaffe sur les cailloux clairs des rivières clapotantes, jusqu'au jour où les amis de Smyrne voient revenir enfin, après deux ou trois mois d'éclipse totale, des visages basanés, des mains noires, des barbes incultes, des *denekis* pleins d'estampages, des carnets pleins de notes, des cartons pleins de croquis et de photographies et d'intarissables causeries, fécondes en longs récits. Ceux mêmes qui n'ont pas une irrésistible passion pour l'épigraphie sont obligés d'avouer que les inscriptions sont d'ordinaire encadrées dans de merveilleux décors, et qu'il est doux, lorsqu'on fait des fouilles, d'avoir, après tant de siècles, le premier sourire des dieux ressuscités. On marche au hasard de la découverte comme le chasseur suit la piste du gibier. Les inscriptions, si souvent dérangées par les révolutions et par les guerres, se sont nichées un peu partout, dans les bois, dans les cimetières, dans les jardins, dans les harems. Il est charmant de les suivre à la trace et de les surprendre là où elles sont. On évite ainsi la banalité des grandes routes, les sites recommandés par Bædecker, les montagnes peuplées par l'agence Cook, les forêts profanées où luit, à travers les feuilles, la rondeur blanche des casques anglais. Cette recherche du passé devient par là le meilleur moyen de voir de près certains coins du présent ; nos jeunes Athéniens sont obligés de devenir des savants, mais personne ne leur défend d'être artistes. Je ne voudrais pas que l'on vît, dans ces appréciations, un dénigrement systématique d'un passé déjà lointain. Il faut toujours un temps assez long pour qu'une institution se fixe en des formes précises et définitives. La gloire des premières générations de l'Ecole d'Athènes serait assez grande même si elles n'avaient produit que l'immortel pamphlet d'Edmond About. Ce livre est même, par certains côtés, une œuvre de science et une contribution à l'histoire. Maintenant que le petit royaume est délivré de sa dynastie bavaroise, de ses dames du palais, surannées et mécaniques, de ses bandits pittoresques, de sa gendarmerie de klephtes, il faut faire un certain effort pour retrouver les ridicules si vivement dépeints par About ; la *Grèce contemporaine* reste le plus spirituel, le plus précieux, le plus étincelant des documents archéologiques.

GASTON DESCHAMPS.

SYLVIANE (1)

XVIII.

PHILOMÈNE LAURAS APPORTE LE CAFÉ.

— A la fin des fins, s'écria Vigneron sans désemparer, voici le premier miracle, et je vous le conterai sans oublier un mot, une syllabe, car je le sais quasiment par cœur...

« Donc l'*Histoire du Prieuré de Tarrassac-le-Haut*, à laquelle nous travaillions de rage, avançait, et chacun de nous se montrait en joie aux Ormades, surtout Mademoiselle, que les jours défilant l'un sur les pas de l'autre rapprochaient de plus en plus de son mariage — de M. Casimir, si vous aimez mieux.

« Le 23 juin — sauf M. le curé qui le sait, vous ne savez pas ça, vous autres — le 23 juin tombe, au calendrier, la fête des saints apôtres Pierre et Paul. M. l'abbé, dont les écritures de chaque jour, les lectures de chaque jour semblaient avoir refait la santé au lieu de la détruire davantage, dit sa messe dans notre chapelle, et avec un recueillement extraordinaire. Jamais je ne l'avais vu aussi sérieux à l'autel, aussi retiré en lui-même et en Dieu, aussi attentif à prononcer distinctement les paroles de vingt oraisons, sans compter la *Préface*, à surveiller ses gestes sur le calice et sur l'hostie. C'était moi qui servais l'office, et rien ne m'échappait ; mais je ne fus pas le seul à m'étonner, car, en déplaçant le missel pour le dernier Évangile, j'entendis M. Casimir murmurer à Sylviane :

« — Avez-vous remarqué avec quelle application votre oncle a dit la messe aujourd'hui ?

« — Oui, je l'ai remarqué : il l'a dite avec la piété d'un ange.

« Les Galinier — cela leur arrivait plus souvent qu'à leur tour — déjeunaient à la métairie, et M. Victor avait exigé qu'on dressât la table dehors, sous notre charmille épaisse des Ormades, aux environs de la Vignale. Le temps était clair et doux comme il est clair et doux tant seulement dans mon pays, un peu plus beau que le vôtre, comptez-y. Tout en mettant le couvert, aidé de cette gentille Philomène Lauras, que déjà je vous ai montrée avec ses seilles aux mains et mes baisers aux joues, je ne quittais pas des yeux M. l'abbé Victor. Le visage de mon maître, dans l'ombre de l'endroit, presque noir à cause d'une abondance de feuillage, apparaissait tantôt blanc, tantôt bruni, puis quelquefois doré et brillant comme l'ostensoir de Tarrassac-le-Haut — l'ancien ostensoir du Prieuré, le plus grand et le plus riche en rayons de tous les ostensoirs parmi les paroisses de l'Espinouze

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 31 janvier, 7, 14, 21 et 28 février.

et du Marcou. Était-ce un jeu du soleil traversant les ramures? Était-ce une faveur du ciel qui marquait M. l'abbé pour lui?...

« Durant le repas, mon maître, tranquille d'habitude et des fois jusqu'à la tristesse, était gai, parlait beaucoup, regardait à présent Sylviane, toute en babil pareillement à une linotte sur un amandier, et puis regardait M. Casimir, qui se dégourdissait petit à petit et pouvait répondre un mot par-ci par-là. A un moment, les traits de M. Victor, qui du reste faisait honneur tant à la cuisine de Cathe qu'aux pâtisseries de Méric, de Saint-Gervais, s'illuminèrent à ce point que M. Juste Galinier — sans perdre une bouchée, bien entendu — lui dit :

« — Mon cher abbé, je vous trouve un air de lumière que je n'ai jamais remarqué chez vous. Votre front est resplendissant de gloire. Dieu, sans nul doute, vous a touché de son doigt tout à l'heure à l'autel, au moment de la *Consécration*.

« — Non, non, je ne mérite pas que Dieu me touche de son doigt... Seulement...

« — Seulement?

« — Seulement je suis très heureux aujourd'hui, et de là toute ma réjouissance, et de là toutes les clartés de mon visage. Durant la messe, je ne me tenais pas d'allégresse à l'autel, j'étais transporté.

« — Serions-nous indiscrets, monsieur l'abbé, si nous vous demandions la cause de vos transports? osa s'informer M. Casimir.

« — La cause? C'est vous, mon cher docteur.

« — Lui! s'écria Sylviane, avant que le médecin eût élevé la voix.

« — Oui, lui, lui seul!

« Il tourna sa face de plus en plus rayonnante vers M. Casimir et lui dit :

« — Vous vous souvenez certainement, mon cher docteur, de ce registre déchiré, enfumé, souillé de taches, que vous avez découvert à la ferme des Argelas, chez François Lassus, dans le Marcou, et que vous m'avez apporté ici avec quantité de livres de l'ancienne bibliothèque des Minimes? Ce registre, intitulé Recueil, ce registre où ont été notés au jour le jour mille détails relatifs à la vie des Frères du Prieuré de Tarrassac, jusqu'à des comptes de cuisine, de chaussures, de vêtements, renferme une vingtaine de pages admirables. J'ai lu, j'ai relu trois fois cette nuit ces pages merveilleuses, et leur charme me suit, m'enveloppe, me réjouit, me trouble encore les jambes et les idées. Vous savez ce qui arrive, dans nos montagnes, aux gens qui traversent vers juin ou nos immenses genêtières ou nos immenses châtaigneraies en fleurs; ils vont un peu de travers, ils chantent plus fort que de coutume : les parfums de notre Espinouze, qui n'est qu'un bouquet à ce moment de bénédiction, les a grisés. J'éprouve, moi, depuis ma lecture dans le registre de *la Vie du prieur Martinez Ombros*, quelque chose qui ressemble à cette griserie. Du reste, dès à présent, j'arrête mes recherches pour une *Histoire du Prieuré de Tarrassac-le-Haut*, que je renvoie à plus tard, et je vais m'occuper de recopier soigneusement, pour la faire imprimer à Saint-Pons-de-Thomières, *la Vie du prieur Martinez Ombros*, qui fut un saint.

« — Eh quoi! la pierre tombale brisée en morceaux par les enfants de ma paroisse recouvrait le corps d'un saint?

« — En attendant que vous, desservant de Tarrassac-le-Haut, ayez obtenu de Monseigneur l'autorisation de retirer le prieur Ombros d'une place tout à fait indigne de lui et de l'inhumer dans l'église même de l'ancien monastère, sous le maître-autel, votre devoir, monsieur le curé, est d'enlever votre poulailler du cloître.

« — Soyez sans inquiétude, mon ami... Oh! ma gouvernante, Ragasse, va crier; mais, dès demain, la volaille ira où elle pourra, et la tombe du vénérable prieur Ombros sera rétablie dans son ancien état... Pour ce qui est de la permission à demander à Monseigneur, j'en suis sûr et certain, vous tournerez la supplique mieux que moi, et s'il vous convenait de vous en charger...

« — Je m'en charge.

« A cette minute, Philomène Lauras, que, pour ne pas perdre un mot de M. l'abbé Victor, j'avais envoyée quérir le café à la cuisine, revint. Je remplis les tasses, sauf celle de mon maître, où je versai trois gouttes tant seulement, M. Casimir ne lui permettant qu'un « canard ».

« On ne soufflait pas plus sous la charmille qu'à l'église. Le seul bruit, de temps en temps, était celui de M. Juste, qui ne savait prendre une gorgée sans claquer de la langue, sans arrondir ses gros yeux, ayant l'air de dire : « Que c'est bon! que c'est bon! » Les petits — autrement dit Sylviane et M. Casimir — se glissaient d'aventure un mot très court, et cela ne soulevait ni vent ni fumée. Paroles d'oiseaux, leurs paroles d'amoureux, paroles d'oiseaux!

« Pour M. l'abbé, il était là, ne songeant pas à son « canard », le visage toujours éclairé je ne sais comment, mais aussi immobile de toute sa personne qu'un levraut au gîte, après quelque rude traque des chiens, dans notre Marcou giboyeux. — A qui, à quoi pensait-il? — Au prieur Martinez Ombros, sans doute. Un moment, il fut diverti de ses réflexions par une volée de bouvreuils et de chardonnerets entremêlés qui, venue des environs de la Vignale, troua la charmille et nous rasa de l'aile joyeusement.

« — Mes amis! mes gentils amis! » leur siffla M. l'abbé, les appelant et de sa voix et de ses deux mains tendues.

« — Vous ne me croirez pas, vous autres. Eh bien, comme je suis Jean Vigneron, de Tarrassac-le-Haut, un gaillard en pleine force d'âge, les oisillons obéissants se posèrent sur des branchettes autour de la

table, regardèrent mon maître une seconde, puis repartirent en chantant.

— En voilà une sornette! pouffa le cordonnier Cornaz.

— Elle est forte, celle-là! bredouilla le maréchal ferrant Valat.

— Il est certain..., ajouta M. Vincent d'un air de grande hésitation.

Galibert interrompit M. le maire.

— Je vous le jure, notre maître, lui dit-il, moi, qui ne ressemble guère à M. l'abbé des Ormades ni par le savoir ni par la bonne conduite, cent fois, en gardant mes bêtes, j'ai arrêté des bandes d'oiseaux qui passaient, aujourd'hui avec une parole, demain avec un cri.

— M. l'abbé Sylvian, conclut mon oncle, avait obtenu de Dieu le privilège dont jouirent plusieurs saints, plus particulièrement saint Colomban et saint François d'Assise : celui de s'entretenir avec les oiseaux, les chiens, les loups, la plupart des animaux de la création... Et quand les bouvreuils et les chardonnerets se furent envolés? interrogea-t-il, se tournant vers le garde champêtre.

— Il les suivit des yeux à travers champs et dit : « Le Recueil du Prieuré rapporte que des bouvreuils, des chardonnerets, des fauvettes, des mésanges-charbonnières, même des alouettes, accompagnèrent le frère Ombros jusqu'à Tarrassac et le visitèrent souvent dans la cellule où il sculptait un crucifix pour la communauté...

« — Un crucifix pour la communauté? demanda M. Juste. De quel crucifix parlez-vous?

« — Du grand crucifix suspendu dans votre sacristie, qui, au temps passé, servait de salle capitulaire aux Minimes...

« — Mon cher oncle, je vous en conjure, racontez-nous l'histoire du prieur Martinez Ombros, implora Sylviane.

« Les regards de M. l'abbé abandonnèrent les oisillons, déjà loin, revinrent à nous, et tout d'un coup il dit :

« — Je commence. »

— Enfin! cria mon oncle.

— Enfin! criâmes-nous en chœur.

XIX.

LE PRIEUR HONORAT.

Le silence fut tel dans la salle des Bassac, à Camplong, que, certainement, s'il y avait des mouches en décembre, on les aurait entendues voler. Chose surprenante! Vigneron, qui, excitant l'intérêt général, aurait dû profiter de l'occasion pour réclamer une nouvelle rasade de vin ou de cognac et lever le coude, désaltéré sans doute aux souvenirs pleins de fraîcheur de sa jeunesse, ne sollicita rien, ne toucha pas même son verre du doigt.

Il reprit alertement :

— Puisque je vous ai promis les miracles de Tarrassac-le-Haut : en premier, celui du prieur Martinez Ombros; en second, celui de M. l'abbé Victor Sylvian, je vous les débiterai tous les deux. A présent, n'attendez pas de moi des paroles fines et jolies, des paroles presque du ciel, comme en trouvait mon maître naturellement. Du reste, en ces affaires du paradis, il y a non tant seulement des mots français, mais aussi beaucoup de mots latins, et si M. l'abbé savait le latin à en remontrer à M. le curé de Tarrassac et à Monseigneur de Montpellier, moi, sur ce chapitre, je suis un âne, un âne bâté et bridé de mon pays, où les ânes ne manquent pas. Vous aurez donc le paquet un peu en gros, mal ficelé, mais contenant tout de même la marchandise avec son poids.

— Vigneron, intervint mon oncle, n'ayez nul souci de votre langage, que nous entendons fort bien. Encore qu'instruit par M. l'abbé Sylvian, vous ne pouvez parler ni avec le savoir, ni avec l'onction, ni avec la retenue d'un prêtre. Autant que votre mémoire vous le permettra, répétez-nous ce que vous avez entendu sous la charmille des Ormades de la bouche de votre maître.

— Si je me souviens bien des dires de M. l'abbé et de ce qui était écrit dans le Recueil, dont Sylviane et moi nous fûmes chargés de tirer plus tard des copies pour l'imprimeur Sémat, de Saint-Pons, si je m'en souviens bien, à ces temps anciens, le Prieur des minimes de Tarrassac-le-Haut s'appelait frère Honorat — un drôle de nom qui n'est pas de nos contrées. A ce qu'il paraît, il avait un entêtement, ce frère Honorat : une nuit, un coup de tonnerre terrible comme il en éclate dans l'Espinouze ayant démoli l'un des clochers de son église, qui en avait deux, et la salle où il réunissait les Frères du couvent, qu'on appelait « la salle capitulaire », il voulait à tout prix rebâtir et la salle et le clocher. Mais, halte-là! il ne pouvait entreprendre des travaux si conséquents sans la permission de l'Abbaye de Lormières, de laquelle dépendait le Prieuré de Tarrassac, et frère Calixte, Abbé de Lormières, se faisait tirer l'oreille, vu qu'il y aurait de grosses sommes à débourser...

« Je connais Lormières, j'y suis passé avec Josa à ma rentrée d'Espagne : c'est un trou dans les Corbières, proche Pamiers. Figurez-vous Saint-Pons de chez nous tout craché. C'est petit, étroit, malpropre, fort laid ; du reste, il n'y a pas de garnison.

« Donc le frère Honorat enrageait de voir son supérieur Calixte le tenir de court pour ses bâtisses, et, parmi la bande des Frères de Tarrassac, il allait faisant plus de bruit qu'un bourdon fourvoyé dans un essaim. En fin de compte, à force d'écrire nuit et jour, à force d'envoyer nuit et jour des exprès à Lormières, l'Abbé de là-bas, très dur à la desserre, consentit à délier les

cordons de la bourse, et le prieur Honorat joua de la truelle autant qu'il lui plut, jusqu'à se mettre du mortier par-dessus le capuchon. Il sortait, là-haut, des maçons et des manœuvres de tous les trous. Je vous laisse à deviner si les moines jubilaient !

« Les reconstructions, où, sous la conduite d'un entrepreneur, tous les Frères de la communauté avaient mis la main, durèrent trois ans. Vous voyez d'ici le contentement du prieur Honorat quand, un beau soir, un couvreur hardi planta le rameau de laurier sur les toitures de la salle capitulaire rebâtie et à la cime d'un clocher neuf, peut-être plus haut et plus pointu que l'ancien clocher ! Le Recueil de François Lassus, que je vous récite de mon mieux, rapporte que tous les Minimes, agenouillés dans le cloître, chantèrent le *Te Deum laudamus*... Vous savez, je suppose, vous autres, qu'on chante le *Te Deum* quand on a de la joie à revendre à son voisin.

— Époques de foi, époques bénies, qu'êtes-vous devenues ! lança mon oncle du même élan, avec la même ferveur qu'il eût lancé une de ses oraisons jaculatoires coutumières.

— Eh bien, les moines — les religieux, si vous préférez — sont de même étoffe que les autres hommes, que vous et moi, jamais tout à fait rassasiés par les rares bonheurs qui nous arrivent. Un ennui tarabustait le Prieur de Tarrassac : oui, le clocher était relevé avec sa flèche chargée d'hirondelles et ses cloches tambourinantes ; oui, la salle capitulaire était relevée avec ses bancs farcis de moines ; mais dans cette salle capitulaire, dont les voûtes, les fenêtres avaient été reconstruites sur le patron d'autrefois, manquait le magnifique crucifix en vieux noyer, assujetti jadis par de gros boulons contre la muraille, au-dessus de la chaire du Prieur... Ah ! ce crucifix, où Notre Seigneur, paraît-il, avait la taille d'un homme vivant, mesurant cinq pieds six pouces ! ce crucifix travaillé, à des époques perdues, par une main qui savait son métier ! ce crucifix qui, durant des années et des années, avait entendu les prières de la communauté prosternée à deux genoux, comment le remplacer ?

« Frère Honorat, à bout de réflexions, eut la pensée de recourir derechef à l'Abbaye de Lormières, riche de biens au soleil et de piles d'écus à l'ombre en des sacs dûment ficelés. Une vergogne lui vint et il n'osa pas. Il jugea ce dur à cuire de frère Calixte sourd comme un pot à toute réclamation d'argent, et, pour le moment, demeura coi dans sa tanière de Tarrassac.

« Pourtant, de toute nécessité, il fallait un crucifix à la salle capitulaire des Minimes pour les prières du soir et du matin. Cette idée cuisait au prieur Honorat plus chaude qu'une brûlure, et il se tournait, se retournait dans son lit, où il ne pouvait fermer l'œil. Un matin, il prit son parti : il songea à ne rien demander à l'Abbaye de Lormières, à se procurer par lui-même les ressources indispensables à ses projets. Il se renseignerait d'abord, soit à Toulouse, soit à Lyon, où se trouvaient des ouvriers capables, sur la somme à verser pour l'achat d'un crucifix à peu près semblable au crucifix disparu dans l'incendie, puis il enverrait deux Frères, quatre si deux ne devaient pas suffire à la besogne, gagner cette somme en prêchant dans la vallée de l'Orb et dans la vallée de l'Agout.

« Chauffé à blanc et troublé aussi un brin par son secret, qu'il aurait mieux fait de garder pour lui seul et d'exécuter sans s'amuser aux bagatelles de la porte, frère Honorat raconta son plan à ses deux Assesseurs du Prieuré, les frères Athanase et Opportunien — un rusé compère, ce second assesseur Opportunien, je vous en réponds...

— Vigneron, du respect ! du respect ! interrompit mon oncle.

— Nous verrons, monsieur le curé, si, dans la suite de cette histoire, vous ne direz pas, comme moi, que le frère Opportunien était un rusé compère... En premier, si je songe aux paroles de M. l'abbé Victor sous notre charmille et aux lignes du Recueil, lues par Mademoiselle et par moi jusqu'à satiété complète, je trouve ceci... Je vous sers le plat miette à miette, mot pour mot, naturellement avec des oublis. Je n'ai pas la mémoire d'ange de M. l'abbé Sylvian...

« Tandis que le frère Athanase approuvait les projets du Prieur de Tarrassac, le frère Opportunien conseillait de ne pas envoyer des minimes en prédication vers la rivière de l'Orb et vers la rivière de l'Agout, sans en prévenir le Révérendissime Abbé de Lormières. Il ajoutait qu'on était présentement à la veille de la Toussaint et qu'il conviendrait d'attendre l'*Avent* ou même le *Carême*, si l'on voulait obtenir des coups de filet fructueux, soit à Bédarieux, soit à La Salvetat.

« Le prieur Honorat fut un peu ébranlé par ces observations, d'autant plus ébranlé que l'assesseur Opportunien, instruit d'intentions qu'il désapprouvait, écrirait certainement à l'Abbé de Lormières, lequel était son ami.

« Frère Honorat, qui aurait dû agir sans consulter personne, regretta de s'être confié ; mais on ne rattrape plus une parole lâchée, et il ne sert de rien, quand on a eu la langue trop longue, de se la mordre jusqu'au sang. Pour endormir l'œil ouvert d'Opportunien, le Prieur, qui, dans le fond, préparait son coup pour l'*Avent*, fit semer le bruit par l'assesseur Athanase que, vers *les Cendres*, en février, quatre religieux partiraient en mission. On avait du temps devant soi, et on ne manquerait pas de se mettre en règle vis-à-vis du Révérendissime abbé Calixte, supérieur de Lormières et supérieur de Tarrassac-le-Haut. »

« Tout allait comme sur des roulettes aux Minimes

de notre endroit : après quelques jours de bouderie réciproque, Opportunien, « plus fin que l'ambre » — j'ai retenu ces mots couchés tout au long dans le Recueil — Opportunien, sans rancune, avait recommencé à faire la révérence à son Prieur, de la tête, du dos, des sandales à la tonsure. Mais Honorat, en dépit d'une grande piété, était rancuneux, aigre, résistant, aussi difficile à manier qu'un rameau de houx avec ses pointes, et, quand l'Assesseur s'inclinait, lui demeurait immobile, raide, fixe, tout le visage dans son capuchon lui retombant jusque par-dessous le nez... En voilà un particulier peu commode !... Au demeurant, ce particulier suivait son idée, se servant par-ci par-là du premier assesseur Athanase, ne se servant jamais du second assesseur Opportunien, qui crevait de colère dans sa peau...

— Il est impossible, Vigneron, que vous ayez lu pareilles choses dans le « Recueil du Prieuré de Tarrassac », protesta mon oncle.

— Nous les y avons lues, Sylviane et moi, ces choses très drôles. Toute la différence, c'est que, dans le registre de François Lassus ou par la voix de M. l'abbé Victor, elles étaient contées plus délicatement et adroitement que je ne vous les conte. Moi, je n'ai été ni équarri, ni raboté, ni poli à fin dans les séminaires de Monseigneur...

— Et le prieur Martinez Ombros, que vous oubliez ?

— Justement, je le tiens... Une après-midi de la fin novembre, au moment où dans les paroisses allait s'ouvrir l'*Avent*, frère Honorat, ravi d'avoir caché son jeu à l'Abbé de Lormières, accompagnait à travers la cour les quatre missionnaires qu'il envoyait en expédition vers les bas pays, quand un coup de marteau retentit à la porte du monastère. Les cinq Minimes se regardent. On frappe de nouveau, et cette seconde fois plus fort que la première.

« — Ouvrez donc ! crie Honorat au Frère portier, qui ronfle dans sa loge, après le réfectoire.

La porte est étalée de haut en bas, et le Prieur de Tarrassac se trouve nez à nez avec un petit moinillon couvert de boue jusqu'à la ceinture, la mine tirée, chétive, presque noire. Des oiseaux par troupes de dix, de vingt, de cent : chardonnerets, rouges-gorges, bouvreuils, linottes, verdiers, confondus, ailes déployées, bec en train, voltigent autour de la tête de cet inconnu, qui n'a pas un mouvement, qui semble écouter les ritournelles vives des bestioles, dont quelques-unes, maintenant qu'il a ôté respectueusement sa calotte devant Honorat, viennent fourrager jusque dans ses cheveux.

« — Qui êtes-vous ? demande le Prieur, et d'un ton que vous entendez.

« — Je suis l'humble frère Martinez Ombros, de l'Abbaye de Lormières, au diocèse de Pamiers.

« — Où allez-vous ?

« — Aux Minimes de Tarrassac-le-Haut, chez le Révérend prieur Honorat.

« — Vous êtes devant le Prieur des Minimes de Tarrassac-le-Haut.

« — Que Dieu soit avec vous, Révérend frère Prieur, et avec toute la communauté soumise à votre obédience !

« — Que venez-vous faire ici ?

« — Je viens, par l'ordre suprême du Révérendissime Calixte, Abbé de Lormières, sculpter un crucifix pour votre salle capitulaire.

« — Vous ! fait Honorat, haussant les épaules avec dédain.

« — Le Révérendissime Abbé de Lormières, connaissant que, dans mon pays, en Espagne, j'avais pratiqué la sculpture avant ma profession religieuse, ne m'a pas jugé indigne... Du reste, ajouta-t-il, tendant un papier plié en quatre, voici un message du Révérendissime Abbé, votre supérieur et le mien.

« Pendant que le Prieur lit les lignes de Lormières, les Frères, ficelés pour le départ, sac de lustrine noire ballant aux bras, s'approchent de Martinez Ombros et lui poussent des questions.

« Mais celui-ci ne les écoute pas. Il a la bouche ouverte et parle doucettement aux oisillons qui le harcèlent de coups de bec et de cris. Il lève un bras, puis il leur dit :

« — Vous viendrez me voir dans ma cellule, quand je travaillerai.

Incontinent, ils partent d'une envolée.

« — Rentrez tous ! s'écrie tout à coup Honorat d'une voix terrible.

« — Nous aussi ? demandent les missionnaires, déçus, tremblants sur pieds.

« — J'ai dit : Tous !

« La porte du monastère se referme sur notre monde toute seule, sans fracas, comme la porte d'une ratière. Ils sont pris, et frère Honorat plus encore que ses quatre prédicateurs.

« Et, maintenant, monsieur le curé de Camplong, dites-moi que le frère Opportunien n'était pas « fin « comme l'ambre » ! Moi, je ne connais pas l'ambre, n'en ayant jamais vu qu'au tuyau de la pipe du capitaine Bascoul, en Espagne; mais, si l'ambre est fin, je trouve l'assesseur Opportunien encore plus fin, mille fois plus fin. Il n'avait pas fait le tapage d'Athanase, lui ; il avait tout uniment informé Lormières de ce qui se passait à Tarrassac, et l'Abbé de là-bas, prévenu, avait expédié Martinez Ombros.

XX.

LES CIEUX OUVERTS.

— Il me reste encore des montagnes de terrain à déblayer, et je me remets à la besogne, reprit le garde champêtre après un court silence... Vous sentez bien,

vous autres, que, dorénavant, le prieur Honorat ne regarda pas d'un œil très doux l'assesseur Opportunien, qu'il soupçonnait d'avoir écrit à Lormières; mais, en définitive, c'était le frère Martinez Ombros qui le préoccupait le plus. Tout en se gardant à carreaux par peur de quelque nouvelle dénonciation au Révérendissime abbé Calixte, il traita bien le petit minime Espagnol, « le moinillon de Lormières », ainsi qu'on appela le nouveau venu parmi les religieux de Tarrassac, et l'installa lui-même en deux cellules du rez-de-chaussée : il coucherait dans l'une, travaillerait dans l'autre. Opportunien, collé au flanc du Prieur comme un magnan à sa feuille de mûrier, fit bien observer que ces cellules étaient étroites, un peu obscurcies par les croisillons de pierre des fenêtres, aussi longues et fines que des aiguilles; Honorat n'eut pas l'air de l'entendre, et Martinez Ombros ayant déclaré humblement qu'il aurait assez de jour, on le laissa réfléchir au fond de son trou.

« Cependant, le moinillon, sans bruit, s'était mêlé aux autres religieux du monastère et suivait assidument avec eux les exercices de la règle. On remarqua sa bonne tenue durant les prières du soir et du matin, et on fut un peu étonné, car, parole de Vigneron, tous les moines n'étaient pas des saints, à Tarrassac-le-Haut. Voulez-vous trois lignes du Recueil, qui me reviennent?...

« Il était malheureusement plusieurs de nos reli-
« gieux qui dépensaient moins de temps aux pratiques
« de la chapelle qu'au jeu du mail, aux parties de
« boules et aux délassements du cellier. »

— Mon ami, dit mon oncle, je vous ai engagé à ne rien omettre : mais voilà des détails qu'il conviendrait de négliger.

— Un beau matin, une patache débarqua une grande caisse aux Minimes de Tarrassac. La caisse arrivait en droiture de Lormières et contenait les outils pour sculpter le crucifix. Il y avait là des scies de toute sorte, des masses de buis en quantité, des marteaux gros et des marteaux petits, deux varlets, un étau, plus de cent ciseaux — les uns emmanchés, les autres sans manche, ceux-ci arrondis du bout, ceux-là pointus et coupants...

« Ah! il y avait aussi un tour avec sa margelle de frêne, sa roue, sa courroie. Quel jour pour le frère Ombros! Il était si content, qu'à commencer par la cellule du Prieur, il alla frapper aux portes de toutes les cellules, répétant à n'en plus finir :

« Bénissons le Seigneur! Bénissons le Seigneur! Bénissons le Seigneur!...»

— *Benedicamus Domino! Benedicamus Domino! Benedicamus Domino!...* » redit mon oncle ravi.

« Mais Honorat veillait en son coin comme un vieux matou qui guetterait un rat, et quand Martinez Ombros, tout feu et flamme, le pria de lui procurer du bois de noyer sec pour y tailler le morceau nécessaire à son ouvrage, le Prieur rancunier lui répondit que les Minimes de Tarrassac-le-Haut étaient fort pauvres, que le noyer était fort cher, qu'il devait donc se résigner à attendre, à attendre peut-être longtemps...

« — D'ailleurs, ajouta-t-il, notre salle capitulaire, avec ses vieilles stalles, préservées miraculeusement de la foudre, est assez belle pour se passer de nouveaux ornements.

« Autant dire qu'il ne voulait pas du crucifix dont l'Abbaye de Lormières tenait à lui faire cadeau. »

Vigneron demeura muet. Puis, vivement :

— Une page du Recueil me saute dans l'esprit; je vous la récite ainsi que je récitais mes leçons à M. l'abbé.

« — Mais, Révérend frère Honorat, ose murmurer le
« moinillon, je suis venu ici pour y sculpter, rien que
« pour y sculpter.

« — Vous m'avez prévenu de cela, le jour de votre
« arrivée, mon Frère!

« — Des Corbières à l'Espinouze, durant ce voyage
« que j'ai fait à pied, en mendiant, selon l'esprit de
« notre règle, j'ai vécu avec le crucifix de Tarrassac, et
« il m'est arrivé de le voir..., et il m'est arrivé de lui
« parler...

« — Vous avez vu le crucifix que vos mains n'ont pas
« encore réalisé? vous lui avez parlé?

« — La sainte messe célébrée à Villemagne-sur-Mare,
« chez les Pères bénédictins de ce pays, qui m'avaient
« accueilli la veille, exténué, presque râlant, je m'étais
« remis en route dès le matin. Il pleuvait; mais la pluie
« ne me préoccupait guère, tout entier à l'idée de mon
« crucifix que je voulais faire grand, beau, sublime,
« pareil à un crucifix admirable de mon pays qui est
« l'œuvre d'Alonzo Cano, un artiste espagnol plein de
« génie... Je gravissais la rude montée de Caroux, et je
« m'arrêtais de temps en temps essoufflé, rendu. Assu-
« rément, ma faiblesse native — âgé de quarante-cinq
« ans à peine, je suis faible comme l'herbe des champs
« — assurément, ma faiblesse native devait entrer
« pour quelque chose en ces haltes répétées; toutefois,
« j'incline à croire que la fatigue de l'idée harcelante
« qui me chargeait m'obligeait à ces nombreuses sta-
« tions parmi les broussailles et les rochers... Nous
« marchons moins avec nos jambes qu'avec notre âme,
« notre âme où réside tout courage, parce qu'elle est
« le tabernacle saint où réside Dieu...

« — Mais, frère Ombros... balbutie le Prieur, trou-
« blé.

« — Au détour d'un sentier et durant un repos, le
« ciel brumeux s'éclaircit tout à coup. Par-dessus un
« taillis de chênes verts, un point rouge apparaît de-
« vant moi, d'abord voilé et petit comme une étoile,
« puis grand et pâle comme la lune, puis immense et
« rutilant comme le soleil... Il continue à pleuvoir...

Je suis ébahi, voyant le point rouge se développer toujours davantage, accaparer les nuées pleines d'eau autour de lui, les teinter de rose, de vermillon, englober dans une sorte de nappe lumineuse non seulement le taillis de chênes verts, mais un joli bois d'arbousiers qui se trouve là. Malgré la saison avancée, des arbouses pendillent aux rameaux, aussi rondes, rouges, dorées que des grelots de cent couleurs au cerceau d'un tambourin espagnol. Je suis délassé, je pourrais poursuivre ma route; mais je me sens enchaîné et demeure planté, le cœur tremblant dans la poitrine, les yeux au ciel, qui se déploie obscur de toutes parts, sauf à l'endroit où je suis retenu, d'où je ne puis pas m'en aller. — Resterai-je longtemps dans cette solitude? — Une angoisse me gagne et, levant les deux bras vers la lumière qui a bu les vapeurs du coteau, qui m'éblouit à m'aveugler, je crie dans l'angoisse :

« — Seigneur, Seigneur, votre serviteur vous appelle, venez à lui! Vous savez, Seigneur, dans quel dessein le pieux Abbé de Lormières m'envoie aux Minimes de Tarrassac-le-Haut... J'aurai le devoir, dans la montagne de l'Espinouze, de faire revivre par l'industrie de mes mains l'image de votre divin Fils crucifié... Seigneur, protégez-moi! Seigneur, inspirez-moi! Seigneur, faites un miracle afin que l'humble frère Martinez Ombros, devant l'arbre sublime de la croix, ne perde pas toutes ses forces, ne soit pas anéanti. Je me sens déjà si dénué, Seigneur!...

« — Que désirez-vous? me demande une voix partie de la profondeur des nuages, très vibrante et pourtant très douce.

« Je suis abattu sur le sol comme par un coup de vent. Je me prosterne. J'adresse cette prière à Dieu plein de miséricorde :

« — Seigneur, humilié dans la poussière, je vous en supplie, accordez-moi de voir la face de Jésus sur la croix.

« Je n'ai pas achevé ces mots, qu'une déchirure se fait dans la lumière, au-dessus de ma tête, et le Rédempteur, cloué au gibet du Golgotha, m'apparaît dans sa nudité céleste, les mains et les pieds saignants, le flanc ouvert, la couronne d'épines au front. Il me regarde... Prieur Honorat, dans ce regard du divin Maître, dans ce regard chargé d'un immense amour, je lis le salut du genre humain. Je ne puis que balbutier :

« Mon Sauveur!... mon Dieu!... Mon cher et bien-aimé Sauveur!...

« Mais les nuages ont repris le dessus ; semblables à des portes roulant sur leurs gonds, ils ont fermé le ciel, que j'ai vu éblouissant de *la gloire de l'Agneau*... Le prodige a cessé. La terre au loin s'obscurcit et la pluie redouble... Je me remets en marche vers Tarrassac-le-Haut. »

— Admirable! c'est admirable! murmura mon oncle, bouleversé de fond en comble.

« — Quand le frère Martinez Ombros eut terminé le « récit de sa vision miraculeuse, qu'il fut revenu de son « extase séraphique, il ne vit plus le Prieur le dévo- « rant de ses yeux inquiets, soupçonneux. — Où « était-il? Qu'était-il devenu? — Il le découvrit ac- « croupi sur un escabeau, en un coin de sa cellule, « immobile, pleurant.

« — O mon très Révérend frère Honorat, lui dit le « moinillon de Lormières impuissant à se déprendre « de ses préoccupations, quel crucifix je réaliserais « si vous le vouliez! Il a plu à Dieu de me mettre « face à face avec le modèle inimitable — *faciem ad* « *faciem* — et peut-être m'accordera-t-il de vous le « montrer, dans la salle capitulaire du couvent, tel « que je l'ai vu dans mon âpre escalade du pic de Ca- « roux, en pleine hauteur des cieux...

« — Faites, mon Frère, interrompit le Prieur, dont le « visage ruisselait.

« — Je manque de tout... Je n'ai ni le bois, ni les « aides qui me seraient nécessaires.

« — Prenez le bois... prenez des aides... prenez « ce qu'il vous faut...

« — Où, Révérend frère Honorat?

« Et l'œil d'Ombros, qui, avec la fin de son ravisse- « ment, avait déserté les horizons célestes pour se ra- « battre vers le monde d'ici-bas, aperçut les grosses « larmes du Prieur, qu'il n'avait pas encore remar- « quées.

« — Vous avez du chagrin, Révérend frère Prieur? « s'informa-t-il candidement.

« — Le chagrin cuisant de vous avoir méconnu...

« — Non! non!

« — Vite, courez chercher l'assesseur Opportunien, « qui vous aime.

« Quand Opportunien et le moinillon parurent dans « la cellule du Prieur, celui-ci, dont le cœur avait été « ouvert violemment par un coup de hache de la « grâce, les étreignit l'un et l'autre de tous ses bras, « de toute son âme. Puis il leur dit :

« — Frère Ombros, Dieu qui, après vous avoir em- « brasé de son amour, vous a choisi pour faire revivre « au monastère de Tarrassac-le-Haut les traits de Notre- « Seigneur Jésus-Christ, Dieu vous fait sacré pour moi, « sacré pour tous... Les légions d'oiseaux qui vous ont « guidé vers cette retraite de paix, et auxquels vous « avez donné rendez-vous, pourront vous visiter dans « votre cellule où rien ne vous manquera.

« — Quelle joie! ne put s'empêcher de s'exclamer le « Minime de Lormières.

« — Revêtu, quoique indigne — je ne ressentis ja- « mais plus profondément mon indignité — revêtu « quoique indigne de la charge de Prieur, je délègue « mon très cher frère Opportunien, que je remercie de « m'avoir rappelé à la pratique de l'obéissance, pour

« vous fournir les moyens, soit en hommes, soit en « argent, de réaliser votre pieuse entreprise. Veuille le « Tout-Puissant, qui a jugé à propos d'imprimer l'image « de son divin Fils dans votre âme, ainsi qu'au chemin « du Golgotha il lui plut de l'imprimer sur le voile de « sainte Véronique, vous venir en aide et vous assister « jusqu'à la fin ! »

Vigneron s'arrêta net. Mon oncle sanglotait, je sanglotais, Prudence, Mélie, la Bassague sanglotaient.

— A la fin des fins, vous êtes contents de moi, j'espère! cria le garde champêtre. Il est assez joli, je suppose, ce morceau du Recueil de François Lassus, des Argelas! Malheureusement, encore que plus tard M. l'abbé Victor ait donné à imprimer la *Vie du frère Martinez Ombros, Prieur de Tarrassac-le-Haut,* qu'il me l'ait fait apprendre par cœur, ligne à ligne, quand nous avons été seuls dans sa chambre aux Ormades, après le mariage de Sylviane, il s'en faut que j'aie gardé les paroles du livre de la première à la dernière page!

— Donc le frère Ombros fut mis à même de travailler? insista mon oncle en s'essuyant les yeux.

— Serait-il permis, monsieur le curé, de s'humecter les lèvres? Vous en rirez à votre aise si ça vous plaît, mais la pépie me tient la langue à m'embarrasser les mots, qui ne peuvent plus sortir.

— Buvez un coup, mon ami, buvez !

Mon oncle, noyé dans son émotion, ne savait plus où il en était.

Ferdinand Fabre.

(*A suivre.*)

LES ŒUVRES INÉDITES DE MONTESQUIEU

Voici une véritable, voici une grosse nouvelle littéraire. Les œuvres inédites de Montesquieu vont être enfin publiées. De l'inédit, de l'inédit sur ce XVIIIe siècle si vivant, tout à la fois si près et si loin de nous, objet de tant de recherches, de tant d'investigations et de tant de publications intéressantes, depuis une trentaine d'années, et du Montesquieu inédit — quelle bonne fortune pour tous les curieux, pour tous les amis des lettres, pour tous les admirateurs de ce haut et puissant esprit! Et, il ne s'agit pas ici seulement de broutilles, de quelques petits documents nouveaux, venant s'ajouter à ceux que nous possédions déjà, de quelques glanes maigres, recueillies sur un champ déjà moissonné, ce sont tous les portefeuilles de Montesquieu, soigneusement fermés depuis le jour de sa mort, qui vont s'ouvrir tout à coup et nous livrer, en une fois, tous leurs trésors. C'est huit volumes entiers de Montesquieu qui vont être mis au jour.

Montesquieu, de son vivant, a publié trois ouvrages seulement : *les Lettres persanes*, *les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, *l'Esprit des lois* enfin. Que l'on y joigne quelques courts opuscules, un certain nombre de discours, *le Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, *Lysimaque*, *la Défense de l'Esprit des lois*, *le Temple de Gnide*, un assez petit nombre de lettres, voilà tout ce que nous possédions de lui. Il va, maintenant, nous être connu tout entier; tout le travail de sa vie studieuse, consacrée à la méditation et à la pensée, va être mis sous nos yeux. Nous allons pénétrer dans l'intimité de son esprit, connaître, non seulement ce qu'il a voulu livrer de ses pensées à ses contemporains, mais tout ce qu'il a pensé lui-même dans son for intérieur, dans la liberté de sa solitude. Nous pourrons le suivre dans toutes ses études, l'accompagner dans tous ses travaux, nous rendre compte de toutes ses habitudes d'esprit, de tous ses procédés de travail.

Tout le monde savait que Montesquieu avait laissé, en mourant, un fort grand nombre de manuscrits. On avait prétendu d'abord que ces manuscrits avaient péri, que son fils les avait détruits par prudence durant la Terreur, au moment où Montesquieu était qualifié dans les clubs « d'aristocrate » et « d'imbécile ». Il n'en était rien, heureusement. Ce fut M. Walckenaer qui apprit le premier au monde lettré que les manuscrits de Montesquieu étaient sains et saufs ; une partie des papiers de Montesquieu avaient été apportés à Paris, et M. Walckenaer avait pu, pendant quelques heures, les avoir à sa disposition et les feuilleter. Il s'empressa de signaler le fait dans un journal du temps, *les Archives littéraires de l'Europe*. Plus tard, dans sa notice sur Montesquieu, dans la Biographie Michaud, il écrivait :

Les manuscrits consistaient :

1° En un petit roman intitulé *le Mètempsycosiste*, composé de six cahiers fort minces, copiés au net, et qui ne sont pas de la main de Montesquieu...

2° En plusieurs cahiers écrits de la main même de Montesquieu, intitulés : *Morceaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des lois et qui peuvent former des dissertations particulières.*

3° En trois gros volumes in-4°, reliés, de 600 à 700 pages chacun : ce sont les extraits que Montesquieu faisait de ses lectures et à la suite desquelles il écrivait ses réflexions.. Il y a dans ces trois volumes quelques morceaux d'une assez grande étendue. Nous avons surtout lu avec admiration une sorte d'introduction à l'histoire de Louis XI qui égale ce que Montesquieu a écrit de mieux.

Plus tard, M. Lainé, ancien ministre, avait été autorisé également par la famille de Montesquieu à faire des recherches dans les papiers de celui-ci, en vue d'une vie de Montesquieu qui ne fut jamais écrite. De

puis lors, la famille Montesquieu s'était toujours refusée à rien communiquer, non seulement au public, mais même aux érudits, du précieux héritage qu'elle gardait avec un soin jaloux. Bien des tentatives avaient été faites pour ouvrir les portes de ce dépôt; toutes avaient également échoué; toutes s'étaient heurtées à un refus absolu. En vain Sainte-Beuve avait écrit, en 1852, dans une de ses *Causeries du Lundi* : « Espérons que cet héritage de famille subsiste toujours, et qu'il en sera finalement tiré parti dans l'intérêt de tous, dans celui de la gloire de l'illustre ancêtre. Montesquieu n'est pas de ces hommes qui aient à craindre la familiarité : il est un grand esprit de près comme de loin, il n'a point de repli du cœur à cacher; tous ceux qui l'ont approché ont loué sa bonté, sa bonhomie autant que son génie même. Le peu de notes qu'on a publiées de lui et où il fait son portrait ont donné à sa physionomie une vie et un naturel qui est mieux que de la majesté. »

En vain, quelques années plus tard, Édouard de Laboulaye, publiant une édition nouvelle des œuvres de Montesquieu, après avoir mentionné comme se trouvant parmi les œuvres inédites de Montesquieu une relation de voyage et une correspondance des plus intéressantes « avec son aimable fille Denise, avec Mme du Deffand, la maréchale de Mirepoix, la duchesse d'Aiguillon, le chevalier d'Aydies, le président Hénault, etc., etc. », concluait à son tour en ces mots : « Montesquieu appartient à la France, et tous ceux qui vivent de sa pensée ont quelque droit de réclamer l'ouverture de sa succession. » Tous ces vœux étaient demeurés sans effet.

La famille de Montesquieu s'est enfin laissé toucher. Mieux inspirés, croyons-nous, dans leur piété que leurs aînés, les héritiers actuels du nom de Montesquieu ont levé les scellés qui pesaient sur les manuscrits de leur glorieux aïeul. Ce sont MM. Charles, Gaston, Albert, Gérard et Godefroy de Montesquieu qui prennent eux-mêmes l'initiative de la publication des manuscrits conservés depuis bientôt un siècle et demi dans le château de la Brède. La Société des Bibliophiles de la Guyenne leur a apporté son concours et se chargera de l'édition. MM. Barckhausen et Dezeimeris, deux fins lettrés bordelais, ont pris une grande part à cette négociation et promis leur aide. Mais le grand travail des recherches, des annotations et commentaires, le laborieux détail de toute publication comme celle-ci, est placé sous la direction de M. Raymond Céleste, le conservateur de la bibliothèque de Bordeaux. Des traités ont été signés, et déjà tous les papiers de Montesquieu, sans exception, ont été remis à la bibliothèque de Bordeaux.

On peut donc être sûr que l'édition des œuvres inédites de Montesquieu sera faite avec une parfaite compétence et une scrupuleuse exactitude. On peut être certain aussi qu'elle ne laissera rien à désirer du côté de la correction et de la beauté typographique. Les publications de la Société des Bibliophiles de la Guyenne, qui sortent des presses de M. Gustave Gounouilhou, nous en sont le garant. Le premier volume doit paraître prochainement, précédé d'une préface contenant l'histoire des manuscrits de Montesquieu et d'une vie de Montesquieu dont l'auteur sera M. Raymond Céleste, qui a recueilli depuis longtemps déjà, avec une religieuse patience, les moindres faits intéressant la vie de l'auteur de *l'Esprit des lois*. Puisse, maintenant que cette œuvre est en train, le travail être rapidement poursuivi et mené à bonne fin ! Il ne le sera jamais assez tôt au gré de notre impatience.

*
* *

Voici la longue liste des manuscrits de Montesquieu qui vont nous être révélés. Elle suffira à montrer l'importance et la variété de cette publication :

1° Discours sur Cicéron ;

2° Éloge de la sincérité ;

3° Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères ;

4° Histoire véritable ;

5° Réflexions sur la politique ;

6° Mémoire sur le silence à imposer sur la Constitution ;

7° Réflexions sur le caractère de quelques princes ;

8° Lettres de Xénocrate à Phérès ;

9° Dialogue de Xantippe et Xénocrate ;

10° Mémoire sur les dettes de l'État, adressé au Régent ;

11° Mémoire contre l'arrêt du Conseil du 27 février 1725, portant défense de faire des plantations nouvelles en vignes dans la généralité de Guienne ;

12° Remarques sur certaines objections que m'a faites un homme qui m'a traduit mes *Romains* en Angleterre ;

13° Mémoires sur les mines de Hongrie et d'Allemagne ;

14° Réflexions sur les habitants de Rome ;

15° Voyages d'Italie, d'Allemagne et de Hollande ;

16° Voyage à Gênes ;

17° Galerie du grand-duc de Florence ;

18° Mes pensées ou Recueil de mes réflexions (trois forts volumes) ;

19° *Spicilegium :* Extraits et pensées diverses ;

20° Divers dossiers contenant les matériaux de *l'Esprit des lois ;*

21° Lettres, billets du président de Montesquieu.

Enfin, un volume supplémentaire contiendra les lettres adressées au président de Montesquieu et le catalogue de sa bibliothèque.

Quelques-uns de ces titres sont particulièrement faits pour piquer notre curiosité. Tel est *le Discours sur Cicéron* qu'il était si bien fait pour juger, soit au point de vue politique, soit au point de vue littéraire, et sur

lequel il a quelques phrases seulement dans *la Grandeur et la décadence des Romains ;* telle est aussi la réponse aux objections qu'un traducteur anglais avait adressées à ce livre. On devine toutes les réflexions, tour à tour ingénieuses et profondes, que peut renfermer un essai de Montesquieu sur *les Causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, et ce que peuvent valoir ses réflexions sur *le Caractère de quelques princes.* Notre temps, à n'en pas douter, trouvera encore son profit à lire et à méditer *les Réflexions sur la politique* ou *le Mémoire sur le silence à imposer sur la Constitution.* Mais la partie précieuse entre toutes, c'est certainement ce recueil de pensées qui ne contient pas moins de trois forts volumes, et qui constitue en quelque sorte le journal de la vie intellectuelle de Montesquieu. Les rares personnes qui ont déjà pu feuilleter ces trois volumes s'accordent pour en parler avec la plus vive admiration.

Nous trouvons aussi plusieurs ouvrages inspirés à Montesquieu par ses voyages. Ce sont d'abord *les Voyages en Italie, en Allemagne et en Hollande.* Il s'agit évidemment des grands voyages entrepris par Montesquieu en 1728, qui, durant plus de deux années, le tinrent hors de France et se terminèrent par un séjour assez long en Angleterre. Sur ce séjour en Angleterre, il ne semble donc pas que Montesquieu ait rien écrit.

On lit à ce propos dans la vie de Montesquieu de Walckenaer : « On nous a parlé, comme se trouvant dans les manuscrits de Montesquieu, la relation de ses voyages que nous n'avons point vue; si elle existe, elle doit être dans un état très imparfait, car nous savons par une lettre qu'il a écrite le 15 décembre 1754, c'est-à-dire deux mois avant sa mort, qu'alors cette relation n'était pas encore rédigée et qu'il hésitait même sur la forme qu'il devait lui donner. » La lettre de Montesquieu à laquelle Walckenaer fait allusion n'a rien qui soit fait pour nous embarrasser. Montesquieu, à la fin de sa vie, songeait sans doute à écrire un récit ordonné et méthodique de ses voyages, peut-être avec l'intention de le publier de son vivant. C'est ce dessein que la mort l'a empêché d'exécuter. Ce que contiennent les manuscrits, ce sont apparemment ses notes écrites au jour le jour, au cours de ses voyages. Ce n'était pas là un livre tel qu'on entendait le mot au XVIIIe siècle, mais seulement les matériaux d'un livre. Étant donné le goût de notre temps peut-être, au contraire, ces notes rapides, écrites un peu au hasard et au moment où l'impression reçue des hommes et des choses était toute vive et comme toute chaude, auront-elles plus de saveur que n'en eût pu avoir un récit plus complet et plus parfait de forme, composé vingt-cinq ans plus tard.

On trouve aussi, parmi ces récits de voyage, un *Voyage à Gênes*, un opuscule sur *la Galerie du grand-duc de Florence.* Celui-ci nous révélera Montesquieu sous un nouvel aspect, Montesquieu critique d'art, nous donnant son opinion sur la peinture et la sculpture italiennes. Le temps où Montesquieu voyait ou revoyait l'Italie était à peu près le même que celui où de Brosses la visitait de son côté. Il sera piquant de comparer les appréciations et les jugements de ces deux magistrats, tous deux si intelligents, à l'esprit si ouvert et si curieux. Ce sera, une fois de plus, l'éternelle lutte de la Bourgogne et du Bordelais.

Nous trouvons enfin parmi les écrits inspirés à Montesquieu par ses voyages des *Réflexions sur les habitants de Rome.* Il s'y trouve, paraît-il, des critiques assez vives adressées au gouvernement temporel des papes. On prétend même que ce sont ces critiques qui auraient pendant longtemps déterminé les scrupules de la famille de Montesquieu à refuser la communication des manuscrits inédits de l'auteur des *Lettres persanes.* Mais, en vérité, la papauté temporelle du XVIIIe siècle est assez loin de nous aujourd'hui, et ses abus, pour ne pas dire ses vices, ont été assez de fois signalés pour que de tels scrupules aient perdu leur raison d'être.

Quant à la correspondance de Montesquieu, si longue qu'elle soit, elle nous paraîtra toujours courte. Ce qui, avec les mémoires, divertit le plus notre époque, ce sont certainement les correspondances. Montesquieu fut en rapport avec tout ce qu'il y eut, dans la première moitié du XVIIIe siècle, de plus distingué parmi les hommes et les femmes. Si la prudence et une certaine gravité naturelle arrêtaient souvent chez lui cet abandon, qui est un des grands attraits du genre épistolaire, il a certainement mis dans ses lettres tout son esprit et toute sa bonne grâce. On signale comme absolument charmante sa correspondance avec sa fille Denise. Avec celle-ci, du moins, il causait à cœur ouvert et ne songeait pas à cacher, par une sorte de pudeur, comme il le faisait volontiers avec les étrangers, ce qu'il y avait en lui de sensibilité, de bonté naturelle et même de tendresse.

*
* *

En attendant la publication des papiers de Montesquieu, la Société des Bibliophiles de la Guyenne vient d'imprimer deux opuscules de Montesquieu, *les Réflexions sur la monarchie universelle en Europe,* et un morceau intitulé : *De la considération et de la réputation.* De ces deux opuscules, ni l'un ni l'autre ne saurait passer pour entièrement inédit; ils n'en étaient pas moins inconnus sous leur forme originale et complète, et il faut remercier la Société des Bibliophiles de nous avoir mis en état de les lire.

Une partie des *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe* a été insérée par Montesquieu dans *l'Esprit des lois.* Il en a été tiré entre autres, textuellement, avec de très légères modifications de style, le chapitre XIX du livre VIII et les chapitres VI et VII du livre IX. Il en a tiré également, en y ajoutant quelques réflexions nouvelles, tout le chapitre XXII du XXIe livre.

Montesquieu nous a avertis lui-même, par une note, de cet emprunt fait par lui à un travail composé plus de vingt ans auparavant ; et nous savons, d'autre part, que Montesquieu rédigeait son XXIIe livre, qui est la suite du XXIe, en l'année 1744. C'est donc à l'année 1724, au plus tard, que doit être rapportée la rédaction des *Réflexions sur la monarchie universelle*. Cet opuscule avait été imprimé en Hollande, très probablement par le libraire Desbordes, qui imprima plus tard, avec les mêmes caractères, *les Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence*.

Un seul exemplaire de cette publication a survécu. Il est enrichi de notes manuscrites de la main de Montesquieu lui-même. Walckenaer l'avait eu entre ses mains. Il a été ensuite dans la bibliothèque d'Honorat Lainé, frère du ministre ; puis dans celles d'Aimé Martin. A la mort de ce dernier, il avait été acheté par le libraire Téchener. C'est à la vente qui a suivi la mort de celui-ci, en 1887, que la famille de Montesquieu a pu le faire rentrer dans sa bibliothèque. C'est cet exemplaire qu'elle réimprime aujourd'hui, en y ajoutant les notes manuscrites de l'auteur.

On sait que les ennemis de Louis XIV n'avaient cessé d'accuser ce monarque d'aspirer à la monarchie universelle. Le but de l'ouvrage de Montesquieu est précisément de montrer que, dans l'Europe moderne, la constitution d'une monarchie universelle, d'un grand empire absorbant tous les autres États, tel que le fut l'empire romain dans l'antiquité, est une chose, non seulement difficile, mais impossible. Il le démontre d'abord par des raisons théoriques ; il le démontre ensuite par l'histoire, étudiant successivement l'empire de Charlemagne, la puissance des rois normands de l'Angleterre, la papauté du moyen âge, les invasions des Tartares et des Turcs qui ont un moment menacé l'Europe, la monarchie espagnole de Charles-Quint et de Philippe II ; il fait voir comment, tour à tour, toutes ces entreprises de vaste domination politique ont échoué, et il explique pour quelles causes. Il arrive enfin à Louis XIV et s'applique à prouver que, moins que toute autre, la nation française a les qualités nécessaires pour fonder un vaste empire et menacer la liberté politique de ses voisins. Ce résumé a déjà toute la force, toute la profondeur, toute la sobriété des meilleurs chapitres de *la Grandeur et de la décadence* ou de *l'Esprit des lois*.

Mais les chapitres les plus intéressants sont encore ceux où Montesquieu expose les raisons théoriques qui condamnent d'avance à l'insuccès toute tentative faite par un État, dans l'Europe moderne, pour dominer tous les autres. Ces considérations, après plus d'un siècle et demi, n'ont rien perdu de leur force, et ce n'est pas aujourd'hui la France qui peut être accusée de caresser ce rêve, heureusement chimérique, de la monarchie universelle. Les événements politiques se sont chargés de rendre de l'actualité à l'opuscule de Montesquieu, et c'est avec une consolation patriotique que nous pouvons le lire aujourd'hui.

La monarchie universelle, dit Montesquieu, est rendue impossible par la géographie même de l'Europe, où la nature a multiplié les grands fleuves et les hautes montagnes, établi, pour ainsi dire, elle-même, d'infranchissables barrières. Elle l'est, parce que, dans l'Europe moderne, une nation ne peut accomplir un progrès dans l'art de la guerre sans que tous ses voisins en soient bientôt avertis, et, en l'introduisant aussitôt chez eux, lui enlèvent la supériorité momentanée qu'elle possédait. Elle l'est, parce que le nouveau droit des gens plus humain qui s'est introduit jusque dans la guerre ne permet plus au vainqueur d'exterminer le vaincu. Elle l'est, parce que tout État conquérant est désormais condamné à se ruiner et à s'épuiser par sa conquête même, au lieu de s'enrichir comme il le faisait dans l'antiquité. Elle l'est enfin, parce que, dans l'Europe moderne, la suprême puissance, c'est la richesse économique, et que cette richesse ne peut être fixée nulle part, mais que, par la force des choses, elle se déplace au contraire sans cesse, favorisant tantôt une nation, tantôt une autre.

Toutes ces pages de Montesquieu sont à lire. Pour donner une idée de leur haute valeur, nous en citerons une seulement, celle où Montesquieu montre le rôle de la richesse dans la puissance politique des nations :

En Europe, la prospérité ne peut être permanente nulle part, et il y doit avoir une variation continuelle dans la puissance qui, dans les trois autres parties du monde est, pour ainsi dire, fixée.

L'Europe fait à présent tout le commerce et toute la navigation de l'univers ; or, suivant qu'un État prend plus ou moins de part à cette navigation ou à ce commerce, il faut que sa puissance augmente ou diminue. Mais comme la nature de ces choses est de varier continuellement, et d'être relative à mille hasards, surtout à la sagesse de chaque gouvernement, il arrive qu'un État qui paraît victorieux au dehors se ruine au dedans, pendant que ceux qui sont neutres augmentent leur force, ou que les vaincus la reprennent ; et la décadence commence surtout dans le temps des plus grands succès qu'on ne peut avoir ni maintenir que par les moyens violents.

On sait que c'est une chose particulière aux puissances fondées sur le commerce et sur l'industrie, que la prospérité même y met des bornes. Une grande quantité d'or et d'argent dans un État, faisant que tout y devient plus cher, les ouvriers se font payer leur luxe et les autres nations peuvent donner leurs marchandises à plus bas prix.

Autrefois la pauvreté pouvait donner à un peuple de grands avantages : voici comment.

Les villes ne se servant dans leurs guerres que de leurs citoyens, les armées de celles qui étaient riches étaient

composées de gens perdus par la mollesse, l'oisiveté et les plaisirs; ainsi elles étaient souvent détruites par celles de leurs voisins qui, accoutumés à une vie pénible et dure, étaient plus propres à la guerre et aux exercices militaires de ce temps-là. Mais il n'en est pas de même aujourd'hui que les soldats, la plus vile partie de toute la nation, n'ont pas plus de luxe les uns que les autres, qu'on n'a plus besoin dans les exercices de la même force et de la même adresse, et qu'il est plus aisé de former des troupes réglées.

Souvent un peuple pauvre se rendait formidable à tous les autres, parce qu'il était féroce, et que, sortant de ses déserts, il paraissait tout entier et tout à coup devant une nation qui n'avait de force que par le respect que l'on avait pour elle. Mais aujourd'hui que les peuples tous policés sont, pour ainsi dire, les membres d'une grande république, ce sont les richesses qui font la puissance, n'y ayant point aujourd'hui de nation qui ait des avantages qu'une plus riche ne puisse presque toujours avoir.

Mais ces richesses variant toujours, la puissance change de même; et quelque succès qu'un État conquérant puisse avoir, il y a toujours une certaine réaction qui le fait rentrer dans l'état dont il était sorti.

C'eût été grand dommage, on l'avouera, que des pages comme celle-ci ne nous fussent pas rendues.

J'ai dit que l'unique exemplaire des *Réflexions sur la monarchie universelle* qui ait survécu était enrichi de notes de la main de Montesquieu. Ces notes n'en sont pas la partie la moins curieuse. On a signalé souvent combien était prudent, réservé, soucieux de son repos, le président de Montesquieu. Jamais ce caractère de réserve n'était apparu plus nettement que dans ces notes. Montesquieu regrettait certainement d'avoir publié cet opuscule. Il craignait que des ennemis ne se fissent une arme contre lui de quelques expressions qui s'y trouvaient. Il en fit sans doute disparaître tous les exemplaires qu'il put se procurer, et c'est là peut-être la cause pour laquelle un seul exemplaire, le sien, nous est parvenu. Un moment il avait songé à le publier de nouveau, en le corrigeant pour conjurer l'effet du premier texte, si ce texte venait à être découvert et mis sous les yeux d'une autorité soupçonneuse. Il renonça à son projet lorsqu'il eut fait entrer dans *l'Esprit des lois*, et « fondu » en ce livre, selon son expression, les principales idées de sa brochure.

Or veut-on savoir quelles étaient ces imprudences, ces audaces d'expression dont Montesquieu s'effrayait si fort? En voici deux exemples. A un endroit il avait dit, parlant des barbares qui avaient envahi l'empire romain : « Si, par hasard, dans ce temps-là, il était venu dans l'esprit de quelque prince goth ou germain de parler de pouvoir arbitraire, d'autorité suprême, de puissance sans bornes, il aurait fait rire toute son armée. » Montesquieu, en se relisant, est pris de scrupules. Il rature la phrase et écrit en regard : « Cet article est trop fort; faut-il l'ôter ou l'adoucir? » Puis, après réflexion, il reprend cependant courage, il rature son observation et met en marge : « bon ». Plus loin, à propos de la lutte contre Charles-Quint et François Ier, il avait écrit : « François Ier, qui n'avait pas ce grand nombre de provinces que la couronne a acquises depuis, qui essuya un malheur qui lui ôta jusqu'à la liberté de sa personne, ne laissa pas d'être le rival perpétuel de Charles, et quoique dans son État les lois eussent mis des bornes à sa puissance, il ne s'en trouva pas affaibli, parce que le pouvoir arbitraire fait bien faire des efforts plus grands mais moins durables. » Montesquieu, en se relisant, craint que ce fait d'avoir dit que les lois mettaient des bornes à la puissance de François Ier ne soit considéré comme offensant pour l'autorité du roi de France, il raye le membre de phrase, et il écrit en marge : « Si cela est trop fort, il faut mettre : quoiqu'il gouvernât selon les lois. »

On trouvera, sans doute, en cette occasion, les scrupules de Montesquieu bien excessifs et sa prudence passablement exagérée. Un ministre de Louis XV, si ombrageux qu'il pût être, s'appelât-il Fleury, n'eût guère imaginé, sans doute, de s'offenser au nom de son maître, que l'écrivain eût dit qu'au temps de Clovis ou de Charlemagne la monarchie n'était pas absolue, ou que l'autorité de François Ier était bornée par des lois. Mais, d'autre part, n'est-ce pas un signe bien curieux de ce qu'était au XVIIIe siècle le bon plaisir royal, et de la condition faite aux écrivains, de voir qu'un homme, dans la haute situation qu'occupait le président de Montesquieu, peut craindre, à tort ou à raison, que de telles expressions n'offensent en haut lieu et, dénoncé par quelques ennemis, ne mette en péril son repos?

Le second opuscule de Montesquieu est intitulé *De la considération et de la réputation*. C'est un petit essai de littérature moraliste. Comme le précédent, il appartient à la jeunesse de Montesquieu et date des premières années qui ont suivi *les Lettres persanes*. Il est des plus intéressants à un double titre, sans parler de son propre mérite. D'abord, il soulève une piquante question littéraire ; ensuite, et surtout, il nous apporte sur Montesquieu lui-même de précieuses révélations. Il nous montre quelles étaient à cette date les préoccupations personnelles de l'auteur ; il trace, par avance, le plan de vie auquel il demeurera toujours fidèle. Mais cet article est déjà long, et le sujet vaut que l'on s'y arrête. Je remets donc à un autre jour ce que j'ai à dire sur cet opuscule.

Pour aujourd'hui, je ne veux plus qu'ajouter un mot. Les corrections que nous avons signalées de la main de Montesquieu à sa brochure sur *la Monarchie universelle*, le soin qu'il avait pris de faire disparaître les exemplaires de la première édition de Hollande, nous montrent assez, quand on ne le connaîtrait pas d'autre part, quelle était sa circonspection, combien il tenait à ne donner aucune prise sur lui

dans les ouvrages qu'il publiait de son vivant. *L'Esprit des lois* y a certainement perdu plus d'une page forte et hardie. Toute sa pensée, Montesquieu ne l'a pas donnée à ses contemporains. Il en gardait une part pour lui seul, et sans doute la meilleure et la plus personnelle. Maintenant que ces papiers intimes, ces manuscrits, qu'il gardait soigneusement, vont être publiés, nous connaîtrons enfin Montesquieu tout entier; non plus seulement Montesquieu tel qu'il consentait à se montrer, sortant des presses de l'imprimeur et pensant tout haut, mais l'intime, le vrai Montesquieu, le Montesquieu enfermé dans son cabinet solitaire, ne craignant rien, ni les bavards ni les méchants, confiant en toute sécurité au papier discret aussi bien ses pensées de derrière la tête que les autres. Il n'a rien dit qu'il ne pensât; cela, nous en pouvons être assurés. Mais tout ce qu'il pensait, il ne l'a pas dit de son vivant. Il sort aujourd'hui de son tombeau pour l'apprendre à la postérité.

CHARLES BIGOT.

CHRONIQUE MUSICALE

Concerts du Conservatoire.

Fragments des *Scènes de Faust* et *Messe posthume* de Schumann.
Le Déluge, de M. C. Saint-Saëns.

Voici, grâce à M. Garcin, le Conservatoire à l'avant-garde du mouvement musical. En trois mois, trois œuvres nouvelles : la *Messe* de Bach, le *Faust* de Schumann, *le Déluge* de M. Saint-Saëns — les deux premières non encore entendues à Paris — je ne compte pas les exécutions sans orchestre des sociétés chorales — la troisième, presque oubliée depuis quinze ans.

Êtes-vous, par-dessus tout, soucieux de la beauté musicale? Vous subirez alors sans résistance le charme du *Faust* de Schumann — et ce charme est très grand. La dernière partie, la plus achevée — celle qu'on exécutait dernièrement à la Société des concerts, renferme, avec un peu de remplissage et quelque monotonie, des pages de tout premier ordre; nous les parcourrons bientôt ensemble. Mais si vous y venez chercher le développement de la pensée de Gœthe, je crois qu'une légère déception vous attend. L'effet d'ensemble, au concert, est faible, très inférieur à l'impression laissée par une simple lecture du drame. De bons esprits avec qui j'aimerais à demeurer d'accord en jugent autrement; pour eux, le mérite premier de Schumann est, ici, dans sa fidélité au poète, dont seul entre les musiciens il aurait pénétré les intentions, réalisé la pensée. C'est l'avis de M. Adolphe Jullien (1), de M. Hugues Imbert (2), du regretté Léonce Mesnard (3). Je crains quelque équivoque. Si l'on doit savoir gré à Schumann d'avoir suivi pas à pas le texte et respecté les vers, s'il est certain qu'il a senti plus profondément qu'aucun autre la merveilleuse beauté du dénouement de *Faust*, je n'oserais dire qu'il nous en a rendu la grandiose mise en scène, la poésie tout entière.

Relisez ce radieux épilogue où la destinée humaine s'achève dans l'infini; suivez l'ascension vers la lumière de cette âme arrachée à l'abîme, et irrésistiblement attirée d'en haut par l'aspiration de l'éternel amour. Traversez avec elle les régions intermédiaires de la purification et du saint désir : ici, des rameaux se balancent, des eaux s'épanchent, berçant de leurs murmures la méditation des anachorètes; là, dans les grottes profondes, les contemplatifs s'abîment en extase; plus haut, l'ardeur des mystiques appelle sur la chair coupable toutes les douleurs qui doivent l'anéantir; des corps glorieux, déjà délivrés de leur poids, montent et descendent librement dans l'espace; au loin, un vol d'anges sillonne l'air; plus haut, des saintes agenouillées implorent le salut d'un pécheur; plus haut encore, au plus haut du ciel, le docteur angélique salue d'un hymne enflammé la Mère de toute miséricorde. Toujours, le rayonnement d'une clarté plus intense; partout, l'évolution d'une vie harmonieuse et complexe, l'univers constamment associé à l'homme; partout, des plans ordonnés, d'immenses horizons, de magnifiques paysages. Ouvrez maintenant la partition et dites ce qu'il y reste de la composition et du décor; dites si la nature est présente, si l'air circule, si ces groupes sont en place, si ces bienheureux flottent dans l'azur? La succession ininterrompue des morceaux de chant a détruit toute sensation de mouvement et d'espace. Quelques strophes de Gœthe avaient suffi pour la faire naître. Le musicien les a conservées? Eh! oui, sans doute! elles sont encore là, sous la musique; mais revêtues d'une forme étrangère, enfermées dans la mélodie, elles ont perdu leur vertu propre. C'est la suggestion musicale qui peut seule désormais rendre l'illusion du milieu, le sentiment de l'infinitude et du mystère. Un compositeur qui transporterait la scène au théâtre pourrait à la rigueur se contenter de traduire, laissant au décorateur le soin de réaliser à ses risques. Mais, pour la salle de concert, il fallait une transposition complète, une perspective nouvelle : l'atmosphère symphonique, permettant de grouper les figures, de reculer l'horizon, d'enchaîner les épisodes, de ménager l'effet — l'orchestre, prêtant la diversité de ses voix à l'expression du panthéisme

(1) *Gœthe et la musique.* — Paris, Fischbacher.
(2) *Symphonie.* — *Robert Schumann.* — Paris, Fischbacher.
(3) *Un successeur de Beethoven.* — Paris, Fischbacher.

mystique. Or, c'est à quoi Schumann n'a pas pris garde, et de là, n'en doutez point, le défaut le plus sensible de son *Faust*.

Ajoutez que, pour la conception du mystère, de la nature, de l'amour, Schumann n'est guère moins éloigné de son modèle; — Schumann, lyrique, vibrant, agité de toutes les inquiétudes modernes, jamais absent de son œuvre, pendant que Gœthe, par la volonté souveraine, par le détachement de soi-même, par la perfection absolue de la forme, se rapproche de l'idéal de beauté classique.— Le plus sûr est donc encore de l'aimer pour lui-même plutôt que pour l'amour de Gœthe, car, même fasciné par Gœthe, Schumann pourtant n'a chanté que lui-même. Et l'intérêt de sa traduction musicale n'est pas dans sa fidélité, mais dans la rencontre et les contrastes du plus impersonnel des poètes et du plus subjectif des musiciens romantiques.

Voilà ce que je n'ai pu m'empêcher de vous dire, et maintenant que je l'ai dit, j'en ai comme un remords, car il ne dépendait que de moi, probablement, de laisser durer une illusion chère à beaucoup. Et je l'aurais dû, peut-être, pour ne scandaliser personne. La musique prête à tant d'interprétations opposées et presque également légitimes! Il est si facile de découvrir dans une composition les qualités que l'on préfère. Naguère sous la plume brillante d'un critique, le chœur d'ailleurs frais et charmant, mais de facture et d'inspiration toutes « schumaniennes », par lequel s'ouvre notre dernière partie, devenait « un paysage patriarcal, rappelant les fresques naïves des peintres contemporains de saint François d'Assise ». Gœthe et Schumann avaient compris, comme eux, le recueillement des thébaïdes. Mais d'abord, disait-il, il serait bon de nous expliquer qui sont ces paysagistes antéprimitifs de la fin du XIIe siècle. Orcagna? Masaccio? Le doux religieux de Fiesole? Non? Bouillet ne veut pas. Giotto à la rigueur; à cela près que, chez lui, le paysage existe à peine, et qu'il a vécu cent ans après François d'Assise. Il est le peintre attitré du saint, et c'est de lui probablement qu'il s'agit; il n'est pas plus difficile de le faire naître un siècle trop tôt que de le retrouver chez Schumann.

Gœthe s'est inspiré de la légende; le souvenir en est présent dans ses vers : « Des forêts par ici s'inclinent, des rochers surplombent, des racines se cramponnent, troncs contre troncs pressés montent, cascades sur cascades rejaillissent, une caverne, tout au fond, offre un abri; des lions rampent, muets et doux, autour de nous; ils respectent le lieu consacré, le saint asile d'amour (1); » mais la candeur naïve des primitifs n'est point ici. Encore moins chez le musicien. C'est l'écho de l'Allemagne romantique qui répond à la voix des solitaires dans ce délicieux premier chœur. D'ailleurs, nulle intention descriptive, pas de paysage musical; l'âme seule des habitants de ces pieux asiles s'est répandue dans la musique. C'est encore le printemps des *Lieder* qui passe avec les anges vainqueurs semant des roses : d'un mouvement tranquille, leurs phalanges se forment, s'opposent, se répondent; la scène est bien menée et fait tableau; l'on voudrait seulement moins de carrure au refrain triomphal qui la traverse : cette joie est trop proche de la terre.

Mais Schumann, très inférieur à Gœthe pour l'imagination, pour la puissance plastique, se relève par l'intensité du sentiment, par sa féminité exquise, presque immatérielle. A ces rêveurs passionnés, l'idéal féminin ouvre le ciel et donne des ailes. Il a mis ses plus pures tendresses, le meilleur de lui-même, dans le cantique du *doctor Marianus* à la Vierge. Il suffit de rapprocher ce passage des inspirations religieuses de Gounod, pour sentir par quelles nuances presque insaisissables la sensualité du maître français s'insinue dans son œuvre.

Pour la plainte enflammée du Père Extatique, la langue de Beethoven n'eût pas suffi; Bach, seul, a brûlé de ces mystiques ardeurs. Écoutez donc son âpre et douloureuse harmonie, ce dessin d'accompagnement pris presque note pour note à l'*Incarnatus* de la messe. Pour cette fois, le secours du vieux maître a fait de son disciple l'égal du poète. Mais non. Quelle sottise est la mienne! « Bach et Hændel — toujours leurs noms accolés, comme si les deux ne faisaient qu'un! — Bach et Hændel ignorent l'extase enivrante de l'âme où l'amour passionne la foi ». Leur religion robuste n'a pas cette chaleur communicative. C'est l'élégant critique de tout à l'heure qui l'enseigne. Et comme l'esprit de Bach plane, avec Beethoven, sur le chœur mystique final, comme l'enroulement des voix y obéit aux lois rigoureuses du style fugué, voilà ces pages admirables, devant lesquelles on voudrait se recueillir en silence, traitées de « psalmodie monotone, conclusion froide d'une œuvre ardente et passionnée ». Passe encore s'il s'agissait de l'allegro bruyant, de style beaucoup plus moderne, qui lui succède — un remplissage et, par surcroît, une erreur, car le sens voilé des vers, les assonances sourdes, réclamaient le mystère et le murmure. Mais non! « Chœur fugué », « psalmodie monotone », pas de méprise possible. C'est bien le début lent du double chœur, l'inspiration la plus sublime qui ait jaillI du cœur du maître!...

L'exécution n'a point été indigne de la Société des Concerts. Les chœurs sont toujours d'aplomb, l'orchestre savoureux, les solistes médiocres; — j'en excepte Auguez, dans l'hymne du *doctor Marianus;* la sécheresse métallique de la voix de Mlle Eames convient peu aux choses du cœur.

(1) J'emprunte, pour cette citation, à M. Camille Benoît, sa traduction encore inédite du *Faust* complet de Gœthe, qui doit paraître incessamment chez Lemerre.

*
* *

A côté du *Faust* de Schumann, il serait d'un haut intérêt d'étudier sa messe posthume, dont l'heureuse initiative d'un compositeur de l'école de C. Franck, M. Charles Bordes, le jeune et très distingué maître de chapelle de Saint-Gervais, nous a valu récemment une première audition à Paris, tout à fait remarquable. Et cette composition religieuse nous ramènerait par une belle route au Conservatoire, pour la messe en *si* mineur de Sébastien Bach. Mais deux messes coup sur coup, même pour un article de carême, n'allez-vous pas trouver que j'abuse? Celle de Schumann porte au catalogue le n° 147. A cette date de 1852, il avait senti déjà les affres de la folie et de la mort. Pourtant elle n'est point secouée du frisson de l'angoisse, mais plutôt résignée dans sa foi douloureuse, frappante de concision, de tenue : le *Kyrie*, sombre, laconique, maintenu constamment dans le grave, traversé d'un fugitif sourire; le *Gloria*, courte explosion d'une joie officielle, un peu banale, encadrant l'effusion de reconnaissance du *Gratias agimus* et la prière du *Qui tollis*, deux merveilles. Le *Credo* ne s'attarde point à nous représenter la crèche et le calvaire; il affirme et marche au but. Vous sentez ici le dédain du croyant moderne pour la mise en scène; le drame à l'église n'est que pour les musiciens sceptiques ou naïfs... Et puis, nous savons bien qu'on ne recommencera ni le *Benedictus* de Beethoven ni l'*Incarnatus* de Bach. L'offertoire — une mélodie pour voix de soprano — est fait de l'antienne à la Vierge. *Tota pulchra es*, beau lis mystique cueilli au jardin des litanies : l'âme féminine du maître s'épanouit ici dans une candeur toute virginale, comme déjà détachée de la terre. L'impression de recueillement prosterné du *Sanctus* est profonde, l'inspiration de l'*Agnus Dei*, d'un charme exquis.

*
* *

Après Schumann, Camille Saint-Saëns — pour suivre l'ordre chronologique des programmes de cette année. Certaines des qualités dominantes du *Déluge* sont celles-là mêmes qui font plutôt défaut aux *Scènes de Faust*... et réciproquement : facture impeccable, art d'écrire pour les voix, conception symphonique, unité de dessin, de style, sentiment décoratif et pittoresque, science de la perspective : mesure, gradation, convergence des effets. Deux thèmes opposés se disputent l'intérêt, et font alternativement l'ombre et la lumière, amenés, développés, fécondés par les ressources de l'invention la plus ingénieuse; ils forment la substance de cette composition magistrale, à peu près contemporaine de *Samson et Dalila*, et presque aussi belle, dans un caractère tout différent. On y voudrait, sans doute, plus d'émotion et de profondeur; n'oublions pas pourtant qu'elle est avant tout descriptive. Vous y trouverez un grand souffle biblique; ce mélange de sérieux et de drôlerie, qui est la caractéristique de l'auteur; d'amusants détails : les géants et les nains, l'apparition chromatique du mal sur la terre, la noyade des animaux préhistoriques et récalcitrants; des épisodes exquis : le bonheur des premiers hommes; les envolées de la colombe; — quantité de trouvailles descriptives; — un prodigieux déchaînement d'orchestre, sans tapage, rare merveille! — plus, pour le bon ordre, deux fugues : l'une, sèche, anguleuse (le chœur final); l'autre, grave, expressive, pathétique (le début du prélude); — et ceci me fait, hélas! souvenir que j'aurais encore à vous parler de Jean-Sébastien Bach et de l'exécution de son chef-d'œuvre, que l'heure n'a point attendu, et qu'il faut renvoyer à une autre fois le bulletin de cette grande journée.

René de Récy.

CHOSES ET AUTRES

Un mot sur les Mémoires de Talleyrand (1).

Les voici donc enfin, ces fameux *Mémoires*, si souvent annoncés, toujours retardés depuis cinquante-trois ans! Les amateurs de scandales historiques — nous sommes tous de ces gens-là — en seront pour leurs frais de curiosité. Nous venons de promener à la hâte le coupe-papier à travers les pages encore humides de ces deux volumes. Certes, le document est considérable, infiniment précieux, indispensable pour la connaissance de l'homme et du temps. Et pourtant ce n'est pas cela! Nous espérions mieux ou du moins autre chose. A quoi bon, Seigneur! tout ce mystère? Pourquoi ces chuchotements entre les portes, ces délais diplomatiques, tout ce luxe de testaments et de codicilles? Cela rappelle ce conte de fées où il est interdit à deux enfants captifs de soulever le couvercle d'une soupière d'or. A nous aussi l'on montrait de temps à autre une sorte de tabernacle défendu d'où l'âme de l'évêque d'Autun devait sortir un jour. Nous comptions sur une grosse surprise, sur quelque chose d'abominable et de délicieux. Au lieu du monstre promis, que voyons-nous? Une souris, une jolie souris luisante et musquée, qui file entre nos jambes et nous laisse tout sots. Eh quoi! c'est cette aimable petite bête que M. le duc de Broglie, assisté d'un notaire, gardait en cage! Que voilà bien un scrupule d'orléaniste!

*
* *

Quand Talleyrand écrivit ces pages, il n'était plus lui. Ce fut le dernier masque dont il lui plut de couvrir son impassible visage, ou plutôt l'avant-dernier. En se costumant en homme de bien, il s'essayait au suprême déguisement qu'il méditait, celui de chrétien repenti. Sa nièce, la duchesse de Dino, venait, au cours

(1) Paris, 2 vol. Calmann Lévy, 1891.

d'une maladie grave, de recevoir l'extrême-onction. « C'est d'un bon effet pour les gens, » avait-elle remarqué. Le châtelain de Valencey était, lui aussi, frappé depuis quelque temps de cette grande vérité mondaine : qu'il n'est pas de sentiment moins aristocratique que l'impiété et qu'un grand seigneur ne gagne rien à scandaliser sa livrée. Pour un descendant de l'illustre maison de Périgord, eût-il été jadis par mégarde chargé d'affaires de Danton, le reste de l'humanité ressemble beaucoup au personnel de son office. Talleyrand se crut dans l'obligation d'édifier la valetaille humaine avant de mourir. Il avait mis de l'ordre dans ses affaires temporelles et conquis l'estime des doctrinaires; il ne lui restait plus qu'à écrire l'histoire de ses erreurs et qu'à s'entendre avec qui de droit du choix d'un confesseur. Quand son testament biographique fut terminé, cette grande courtisane, selon le mot d'une de ses pareilles, se mit en devoir de « faire le bon Dieu ». Et l'abbé Dupanloup lui ouvrit le ciel.

Par malheur, la postérité n'est pas aussi accommodante que le bon Dieu, surtout que celui du Concordat. Elle garde de Talleyrand une idée fâcheuse que nul, et Talleyrand moins que personne, ne pourra changer. A les supposer parfaitement véridiques, ces *Mémoires* viendraient encore trop tard; la légende est faite. Légende parfois injuste, cela va sans dire; les légendes se soucient peu de l'équité. Alors même qu'on entreprendrait d'instruire, pièces en main, le procès de réhabilitation du prince de Bénévent, il y a un témoignage qu'on récusera toujours, et c'est le sien. J'entends bien qu'il jure entre les lignes de dire toute la vérité, mais il ne manquait plus que cela pour nous mettre en défiance : « Sire, c'est le dix-septième! » aurait-il dit en prêtant serment au Roi-Citoyen. Avec le serment sous-entendu dans les *Mémoires*, cela fait dix-huit, voilà tout!

Au point de vue de la vieille morale pédagogique, Talleyrand reste indéfendable. Sainte-Beuve lui-même, l'écrivain le plus exempt de cuistrerie ou de fausse pudeur, n'a pu retracer sans quelque honte les variations de cette existence. Cette petite crise d'austérité, une des rares que l'on ait constatées chez le maître des *Lundis*, coïncidait miraculeusement avec la conversion libérale du prince des critiques et son passage au journal *le Temps* (1869). Notre oncle Beuve, comme disait ce sacripant de Baudelaire, préparait sa fin, lui aussi. Il voulait « faire », non pas le bon Dieu dont il n'avait cure, mais l'opinion publique, avant de s'en aller. D'où cette homélie sur Talleyrand, magistrale comme toujours, mais grondeuse et protestante, où résonne un écho affaibli du Choral de Nefftzer. Feinte ou non, la froideur de Sainte-Beuve se comprend à merveille. De sa première messe à son dernier whist, celui qui fut successivement le petit abbé de Périgord, l'évêque d'Autun, le citoyen Charles-Maurice, le prince de Bénévent et M. de Talleyrand, prit quelque plaisir à décourager les panégyristes. Aussi ne pouvait-il avoir d'autre hagiographe que lui-même. Sainte-Beuve, qui ne connaissait les *Mémoires* que par des confidences de cénacles, se méfiait d'avance de leur publication. On n'y gagnera rien, pensait-il. « Acteur consommé, M. de Talleyrand, plus encore qu'aucun autre, aura écrit pour colorer sa vie, non pour la révéler. » Il se trompait rarement, Sainte-Beuve, et, cette fois encore, il prédisait juste. C'est la vie du prince de Bénévent, décemment colorée, que nous venons de lire, et colorée en bleu, la pire des nuances! Il n'y manque que des images dans le même ton.

On en jugera par une citation. Que nous dit Talleyrand, pour expliquer sa brusque entrée aux affaires, comme ministre des relations extérieures du Directoire, à la veille du coup d'État de Fructidor? « Le caractère absolu de tous les actes du Directoire, les instances pressantes de Mme de Staël, *et, plus que tout cela, le sentiment que l'on a en soi qu'un peu de bien n'est pas impossible,* éloignèrent de moi toute idée de refus. » C'est à pleurer d'attendrissement. Le sentiment est même si louable qu'il devait inspirer plus tard ce refrain d'une romance, oubliée aujourd'hui, avec laquelle le chanteur Darcier s'est gargarisé pendant vingt ans :

> Ah! que l'on a le cœur à l'aise
> Quand on peut faire un peu de bien!

Le citoyen Charles-Maurice nous la baille belle. Ne l'aimeriez-vous pas mieux déclarant franchement qu'aux hommes de sa sorte il faut le pouvoir, comme l'air à l'oiseau? le pouvoir, coûte que coûte, dût-on, pour l'atteindre, monter très haut, jusqu'à Napoléon — ou ramper très bas, jusqu'à Barras, pour le ramasser. En écrivant cette pauvreté, Talleyrand songeait déjà sans doute à faciliter la tâche de son jeune ami Mignet, lequel devait, peu après, en pleine Académie des sciences morales, l'embaumer selon les rites : « Quand on n'a eu qu'une opinion, s'écriait M. Mignet dans cette oraison funèbre qui mérite de rester comme un monument impérissable du style Louis-Philippe, quand on n'a été l'homme que d'une seule cause, le jour où cette cause succombe, on se tient à l'écart et on s'enveloppe dans son deuil; mais lorsque, ayant traversé de nombreuses révolutions, on considère les gouvernements comme des formes éphémères d'autorité, lorsqu'on a pris l'habitude de ne les admettre qu'autant qu'ils savent se conserver, on se jette au milieu des événements pour en tirer le meilleur parti. » — Autrement dit : Quand on n'est qu'un imbécile, le moins qu'on doive à soi-même et aux autres, c'est de rester fidèle à sa cause; mais les hommes supérieurs ne trahissent pas. Et M. Mignet, plein de son sujet, ajoutait ceci : « Il s'associa aux divers pouvoirs, mais il ne s'attacha point à eux; les servit, mais sans se dévouer.

Il se retira avec la bonne fortune, qui n'est pas autre chose pour les gouvernements que la bonne conduite. »

Sont-ils assez canailles, quand ils s'en mêlent, les moralistes de profession! Et dire qu'il y a du vrai là-dedans!

*
* *

Car enfin, tout cela dit (et il fallait le dire), ce fut après tout un bon Français que cette horreur d'homme! N'a-t-il été, comme l'écrit encore Sainte-Beuve, « qu'un diminutif de Mazarin, moins l'étendue et la puissance, qu'une meilleure édition, plus élégante et reliée avec goût, de l'abbé Dubois »? Cela déjà ne serait pas si mal. Mazarin a servi l'État avec génie; lui ressembler, même de loin, n'est pas facile. Quant au cardinal Dubois, son procès demande à être repris, et je sais quelqu'un qui le revise en ce moment même, après Seilhac et de Carné, au point de vue strictement patriotique; oui, Dubois fut peut-être calomnié. Le Talleyrand du Congrès de Vienne, ce diplomate au verbe si haut qu'Alexandre lui reprochait aigrement d'apporter « les façons d'un ministre de Louis XIV », ne servait-il là que les Bourbons? Nos pères ne lui doivent-ils pas un peu cette Europe des traités de 1815, ce chef-d'œuvre d'Europe morcelée à souhait, que l'inepte et bénisseuse politique des nationalités devait s'aviser de repétrir? Cette fois au moins, Talleyrand ne mérita-t-il pas l'éloge magnifique qu'il décerne à Choiseul, quand il dit de ce ministre « qu'il avait de l'avenir dans l'esprit »? Sait-on aussi tous les menus services qu'a pu rendre à la patrie cette raison froide, en corrigeant, plus ou moins loyalement, les exigences du Napoléon affolé de 1807? Qui donc stipula, dans le salon de la rue Saint-Florentin, les quelques garanties libérales, sans lesquelles la Restauration, ivre de rage, eût effacé 89 d'un trait de plume? Qui encore, au lendemain du coup de tête de juillet, alla assurer à Londres la paix du monde? Ne mêlons pas trop les choses de la morale à celles de la politique, quand il s'agit de juger le passé. Et sachons pardonner un peu d'inconséquence à un homme dont la vie publique résume les soixante années du siècle, les plus rapides et les plus troublées. Du boudoir de la Du Barry au foyer domestique de Royer-Collard, de 1770 environ à 1838, la route est longue; on peut perdre en chemin quelques serments.

Talleyrand, en vérité, aurait eu beau jeu à plaider coupable devant l'histoire, au lieu de se composer cette correcte et fade attitude d'outre-tombe. Sincère en face de ses juges, il les eût désarmés et conquis. Comment alors le condamner? Pouvons-nous même le bien comprendre? Il est le XVIIIe siècle incarné, l'esprit de Voltaire traversé par le souffle de 1789, un être d'un autre âge et d'un autre monde, moins puissant, mais aussi complexe que Mirabeau, capable, à l'autel de la Fédération, de profaner par polissonnerie le sacrifice qu'il célébrait, mais capable aussi, à la tribune de la Constituante, de tracer un plan d'éducation nationale dont la doctrine républicaine se réclame encore. Homme du passé et parfois même de l'avenir, il fut avant tout un homme de son temps, quelle qu'ait été la mode de ce temps, tour à tour cadet de grande famille, abbé de couchette, roué du Palais-Royal, spéculateur d'Amérique, pourri de la coterie de Barras, parfait diplomate sous Napoléon, homme d'État par-dessus Louis XVIII; effronté, humble, généreux, sévère, léger, grave, souple, hautain, muet, éloquent, lâche ou courageux selon les heures — jamais bête ni jamais méchant. Prenons-le, non comme un homme, mais comme un demi-siècle d'histoire, avec tout ce qu'il y a dans un demi-siècle, alliage et or, miel et poison.

Sa jeunesse suffirait à l'excuser. Pas une caresse, pas un précepte, pas un exemple. Il grandit à l'écart, avec les laquais. « La mode des soins paternels n'était pas encore arrivée, » dit-il avec son ironie sèche. Involontairement, il s'attendrit au souvenir de son enfance sevrée de joie : « Je dis ici pour l'avoir dit une fois, et j'espère pour n'y penser jamais, que je suis peut-être le seul homme d'une naissance distinguée et appartenant à une famille nombreuse et estimée qui n'ait pas eu, une semaine de sa vie, la douceur de se trouver sous le toit paternel. » En faisant de lui un prêtre, contre son gré, les siens le vouèrent à la fourberie. Il apprit en quelque sorte à lire dans les *Mémoires* de Retz : « Je n'avais aucun moyen de défense, j'étais seul! » Sous ce style d'un vieillard, momifié par la diplomatie et naturellement sobre d'adjectifs, on devine tout un capital de rancunes,

Un fond de vieille haine extravasée au cœur.

Mirabeau en était là, lui aussi, à la veille de la Révolution; en sa qualité de volcan, il éclata, jeta feu et flamme, incendia le monde et s'éteignit. Talleyrand n'était pas organisé pour la colère; il se vengea au moyen des seules armes dont son éducation l'avait doté, l'ironie et la ruse. Mécontent de l'ancien régime, il le joua sous jambe. Avec le nouveau, il composa.

Puis, il lui fallut vivre, vivre sous Louis XVI père de la Patrie, vivre sous Danton, vivre entre les soupçons du cabinet anglais et la proscription de Robespierre, vivre avec les directeurs, avec Bonaparte, avec l'Empereur, avec les alliés — et vivre, pour lui, c'était gouverner. L'esprit de mensonge le mena par la main. A force de grimaces, sa jolie figure d'abbé galant devint à la longue un museau de fourbe. « Comme il avait reçu beaucoup de mépris, dit Chateaubriand, avec l'éloquence du génie et de la haine, il s'en était imprégné et l'avait placé dans les deux coins de sa bouche. »

*
* *

Qu'il ait menti une dernière fois dans ses *Mémoires*, ne fût-ce que par habitude professionnelle, le contraire serait vraiment admirable. En bonne justice, nous ne devons pas nous en prendre à lui du petit déboire que nous procurent ses confessions. Cette déception, d'ailleurs toute relative, imputons la aux gens trop zélés qui ont affecté pendant si longtemps de recéler des révélations formidables et d'atroces secrets. Les naïfs, qui espéraient connaître le dernier mot de l'affaire Maubreuil ou les dessous de l'exécution du duc d'Enghien, ont dû ressentir quelque mélancolie. Mais, après tout, il y a de quoi glaner dans ces deux volumes. Voulez-vous une aventure d'amour?

... Le hasard me fit faire une rencontre qui eut de l'influence sur la disposition dans laquelle j'étais alors. J'y pense avec plaisir, parce que je lui dois vraisemblablement de n'avoir pas éprouvé tous les effets de la mélancolie poussée au dernier degré. J'étais arrivé à l'âge des mystérieuses révélations et des passions, au moment de la vie où toutes les facultés sont actives et surabondantes. Plusieurs fois j'avais remarqué, dans une des chapelles de l'église de Saint-Sulpice, une jeune et belle personne dont l'air simple et modeste me plaisait extrêmement. A dix-huit ans, quand on n'est pas dépravé, c'est là ce qui attire : je devins plus exact aux grands offices. Un jour qu'elle sortait de l'église, une forte pluie me donna la hardiesse de lui proposer de la ramener jusque chez elle, si elle ne demeurait pas trop loin. Elle accepta la moitié de mon parapluie. Je la conduisis rue Férou, où elle logeait; elle me permit de monter chez elle, et sans embarras, comme une jeune personne très pure, elle me proposa d'y revenir. J'y fus d'abord tous les trois ou quatre jours; ensuite plus souvent. Ses parents l'avaient fait entrer malgré elle à la Comédie; j'étais malgré moi au séminaire. Cet empire, exercé par l'intérêt sur elle et par l'ambition sur moi, établit entre nous une confiance sans réserve. Tous les chagrins de ma vie, toute mon humeur, ses embarras à elle, remplissaient nos conversations. On m'a dit depuis qu'elle avait peu d'esprit; quoique j'aie passé deux ans à la voir presque tous les jours, je ne m'en suis jamais aperçu.

Évidemment, M. Guy de Maupassant raconterait cela d'une autre façon, mais, tel quel, le récit a son charme. Il n'y a pas un mot de trop; c'est d'un goût exquis.

Malheureusement, le style de ces *Mémoires* est quelconque. A force de rédiger des protocoles, ce fils de Voltaire perdit toute personnalité d'écrivain. Le prince de Bénévent n'entendait goutte à nos artifices de lettrés. Sainte-Beuve en donne une preuve assez gaie, et c'est là-dessus que je veux finir.

En 1828, le général Dupont, l'ancien Dupont de la capitulation de Baylen, dégoûté de la gloire militaire (il y avait de quoi !), jouait de la lyre à ses moments perdus. L'arrivée au Jardin des Plantes de l'éléphant et de sa femelle excita sa verve. S'étant laissé dire que ces pachydermes dédaignaient de se reproduire à l'état de captivité, le soldat-poète, saisi d'un délire pompignanesque, composa ces vers :

Loin du rivage de Golconde,
L'hôte géant de ces déserts,
De sa solitude profonde
Chérit l'image dans ses fers.
Jamais son épouse enchaînée
Ne vent d'un servile hyménée
Subir les honteuses douceurs;
L'amour en vain gronde et l'accuse,
Sa jalouse fierté refuse
Des sujets à ses oppresseurs.

A la lecture de ce morceau lyrique, le vieux châtelain de Valencey connut enfin le frisson du beau. Il écrivit d'enthousiasme à un ami : « J'ai placé cette strophe dans ma mémoire. Je la trouve très belle; vous direz si j'ai tort ou raison. »

Au moins lui a-t-on dit qu'il avait tort? Peut-être est-il mort sans le savoir. Et Sainte-Beuve conclut gravement : « C'est, et toute l'histoire des salons le prouve, qu'un certain mauvais goût littéraire est très compatible avec le goût social le plus délicat. »

Mon Dieu, que la Littérature est donc peu de chose!

URSUS.

VARIÉTÉS

LA POLITIQUE INTERNATIONALE DU PRINCE DE SCHWARZENBERG (1).

Les idées, fort arrêtées, du prince Félix de Schwarzenberg sur l'état de la France se laissent résumer en peu de mots : il vénère personnellement M. le comte de Chambord, mais ne lui trouve que peu ou pas de chances d'être ramené aux Tuileries par les événements. Une restauration prochaine de la branche cadette lui paraît improbable. Il n'a pas de prédilection pour les Bonaparte, mais, le prince Napoléon devant être placé à la tête de la France, il tâchera de le gagner à une politique de paix en lui tendant franchement la main dès son avènement au pouvoir. « C'est un essai, me disait-il, qui réussira ou qui ne réussira pas. S'il ne réussit pas, nous ferons autre chose. Mais, maintenant, c'est, il me semble, le seul parti à prendre. » La dépêche qu'il adresse à ce sujet à notre chargé d'affaires à Paris est l'exposé exact, mais pas complet, de cet ordre d'idées. Les questions de principes ne l'arrêtent guère. Non qu'il ne les apprécie en général, mais, selon lui, l'Europe en reconnaissant la royauté de Juillet a abandonné le principe de la légitimité. La France aussi l'a abandonné. Il est trop tard, et ce n'est pas la tâche des puissances étrangères de l'y ramener. La France fera *da se*.

Voici cette pièce, qui est tout un programme :

(1) Ce chapitre est extrait d'un ouvrage de M. le comte Hubner, qui va paraître à la librairie Hachette sous ce titre : *Une année de ma vie*, 1848-1849.

« L'élection de Louis Bonaparte comme président de la République française étant, au dire des journaux, assurée, je m'empresse de vous tracer dès à présent la conduite que vous aurez à tenir dans vos rapports avec le nouveau pouvoir en France. Vous concevez, monsieur, qu'il nous est parfaitement indifférent qui en est le chef, pourvu qu'il soit le véritable représentant de la majorité des Français, car cette majorité ne peut vouloir qu'une chose : c'est le retour de l'ordre en France, et la fin de l'anarchie qui, à la suite de la révolution de Février, s'y est établie sous le nom improvisé de république. Or ce n'est certes pas la guerre étrangère qui sera considérée comme le moyen d'y parvenir. Nous espérons donc, sans vouloir faire de la prophétie, que M. Louis Bonaparte, une fois élu président, ne s'avisera guère de suivre la politique du grand capitaine dont il porte le nom, mais qu'il comprendra ou que ses conseillers comprendront les véritables besoins de son pays. C'est à ces besoins et non pas à ses qualités personnelles qu'il devra son élévation à la haute position qu'il va occuper. Ce n'est qu'en devenant le fidèle représentant de ces besoins qu'il saura s'y maintenir. Cela est trop clair pour avoir besoin de commentaire. Considéré comme individu, M. Bonaparte ne saurait être comparé au général Cavaignac. Mais celui-ci représente ce dont on ne veut pas en France, et il succombe; l'autre représente je ne dirai pas ce que l'on veut, mais le contraire de ce que l'on ne veut pas, et il réussit. Pour notre part, nous n'avons pour le général Cavaignac pas plus de sympathies que pour M. Louis Bonaparte, mais nous pensons un peu, comme la majorité des électeurs français, que, pour être porté au pouvoir suprême en France, tout candidat vaut mieux que le général Cavaignac, le représentant du système républicain pur.

« Voici, par conséquent, la position que vous prendrez, dès qu'il sera constitué, vis-à vis du nouveau gouvernement. Vous lui ferez d'abord comprendre que l'empereur a vu avec plaisir les voix de la France se concentrer sur un candidat qui, d'après nous, offrirait plus qu'aucun autre la chance de voir la France rentrer bientôt dans un état d'ordre et de légalité, si désirable dans l'intérêt de ce pays comme dans celui de l'Europe en général; que le gouvernement impérial, animé du désir d'entretenir de bons rapports avec la France, ne tardera pas à reconnaître le nouveau chef de la République française, et qu'il aime à se flatter de rencontrer près de lui ces dispositions de confiance et d'amitié qui doivent servir de base aux relations politiques entre les deux grands pays, et que nous considérons comme la garantie la plus sûre du maintien de la paix européenne. Quant à la question d'Italie. . le but constant de vos efforts éclairés doit être de détacher, autant que possible, le gouvernement français de la politique de lord Palmerston. L'avènement du nouveau pouvoir vous facilitera, si tout ne me trompe, cette tâche importante. »

. . . . . .

19, lundi. — Hier, le prince m'a fait appeler pour me dire que l'empereur m'enverra à Paris en mission extraordinaire auprès du président de la République. Grande fut ma joyeuse surprise. Seulement il y a des joies qui font peur. Enfin, ce n'est pas moi qui ai brigué cette mission, si au-dessus de mes rêves les plus ambitieux. La chancellerie a voulu se débarrasser de moi en m'enterrant dans quelque petit poste. J'aurais préféré me faire exiler au Brésil. Mais le prince, qui se croit mon obligé à cause des quelques services que j'ai pu lui rendre, a voulu acquitter sa dette imaginaire, et il le fait grandement et noblement. Je le reconnais bien là.

Aujourd'hui, j'ai passé toute la soirée en tête-à-tête avec lui. Nous avons examiné l'ensemble des questions diplomatiques, et le prince m'a exposé le but de ma mission à Paris.

Je résume ses paroles : « Les difficultés sont énormes. En Hongrie, la guerre civile, qui va mal et, je le crains fort, nous obligera de demander le secours armé de la Russie: en Italie, la probabilité de la reprise des hostilités; à Francfort, la révolution en permanence ; à Berlin, des hésitations, des convoitises, des rivalités, enfin pas moyen de s'entendre ; à Londres, Palmerston, c'est tout dire: en France, l'inconnu. Reste la Russie. Je crois que nous pourrons compter sur son appui diplomatique et même militaire en tant qu'il s'agit de l'insurrection hongroise. Mais marchera-t-elle avec nous tout seuls contre la France dans le cas où la France prendrait fait et cause pour l'Italie? Si Louis-Napoléon continue à se tenir tranquille, s'il ne se laisse pas entraîner par ses anciens amis, les carbonari, j'espère que nous pourrons faire face à la tourmente; mais s'il se déclare en faveur de la Sardaigne, je ne vois plus de chance de salut. C'est donc à Paris que se trouve le nœud de la situation. L'empereur vous y envoie avec mission de retenir le président de la République dans une attitude de neutralité vraie et manifeste aux yeux de tous. Usez de tous les moyens que votre esprit et les circonstances vous suggéreront. Vous connaissez mes idées à l'égard de la France. Je ne vous donne pas d'autres instructions. Celles que l'on a rédigées dans mes bureaux, mettez-les simplement aux archives de l'ambassade. Elles n'ont pas d'autre but. Je compte sur vous et vous pouvez compter sur moi. Je n'ai jamais faussé compagnie à personne. Partez demain, prenez les derniers ordres de l'empereur à Olmütz et hâtez-vous d'arriver à votre poste. »

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

L'ouvrage qui a eu le plus de succès cette année, en Angleterre, après le livre de Stanley, est un recueil d'essais théologiques, remplissant plus de 500 pages très serrées d'un in-8°, et traitant des sujets religieux et philosophiques les plus ardus. Le *Times* consacrait l'autre jour un article de quatre colonnes à ce livre *Lux mundi*, lumière du monde, qu'il considère comme « l'événement littéraire le plus remarquable de cette année, ou même depuis plusieurs années ». C'est une série d'études sur le dogme de l'incarnation, fruit de la collaboration de onze auteurs, et publiée avec une préface par Charles Gore M. A. *principal* de Pusey-House, et *fellow* de Trinity College, d'Oxford. Le livre en est déjà à sa dixième édition. Ce succès s'explique sans doute par l'intérêt que tant de personnes en Angleterre portent aux questions théologiques. Mais ce qui a surtout contribué à développer ce succès, ce sont les conditions dans lesquelles l'ouvrage a été entrepris et l'objet que se sont proposé ses auteurs. C'étaient tous des jeunes gens, nous dit la préface; « ils étaient adonnés ensemble, pendant les années 1875-1885, au travail de l'éducation universitaire; et ils avaient été amenés, pour eux-mêmes non moins que pour les autres, à essayer de placer la foi catholique dans son juste rapport avec les problèmes modernes intellectuels et moraux. Cette obligation dans laquelle ils se trouvaient tous et les efforts qu'ils faisaient les conduisirent à se réunir souvent, et là commencèrent à se former insensiblement un corps commun de pensée et de sentiment, en même temps qu'une méthode commune pour recommander la foi aux autres et la leur fait accepter. » Plusieurs des essais contenus dans *Lux mundi* se terminent par des conclusions assez hardies dont quelques personnes en Angleterre ont vivement contesté l'opportunité. L'essai de M. Gore,

notamment l'*Inspiration*, dans lequel l'auteur fait la critique des livres de l'Ancien Testament et distingue les parties qui sont inspirées de celles qui ne le sont pas, a été fortement attaqué, et feu le docteur Liddon a cru devoir le réfuter dans une lettre qui a fait quelque bruit.

Il est vraiment curieux qu'un livre comme *Lux mundi*, qui tend à accommoder, si l'on peut dire, le dogme religieux aux données les plus modernes de la science, soit justement sorti de Pusey-House, qui fut fondée pour maintenir à la fois les strictes traditions dogmatiques et l'exégèse traditionnelle de l'Écriture. C'est un fait bien significatif, si l'on se rappelle l'émotion que provoqua dans toute l'Angleterre religieuse, il n'y a pas vingt ans, *Literature and Dogma*, ce livre presque aussi populaire en Angleterre que l'est chez nous la *Vie de Jésus*, dans lequel le grand critique anglais Matthew Arnold posait les bases d'un christianisme moral et rationnel dégagé de toute croyance au surnaturel, et les attaques dont fut l'objet MM. Humphry Ward, il y a deux ans, pour avoir prêché, dans son roman de *Robert Elsmer*, la même doctrine que Matthew Arnold.

G. Y.

*
* *

Ancien employé dans les bureaux de la *London and North Western Railway C°*, puis successivement acteur dans une troupe de province, répétiteur, sténographe parlementaire, journaliste et clerc d'avoué, M. Jerôme K. Jerôme a fini par attirer l'attention du public en publiant, il y a un peu plus d'un an, un volume humoristique, *the Idle Thoughts of an Idle Fellow*, qui a atteint le chiffre respectable de 119 éditions. Depuis ce succès, M. Jerôme K. Jerôme, qui n'a d'ailleurs qu'une trentaine d'années, collabore au *Daily Graphic*, compose des pièces de théâtre et écrit des livres. Mais quels livres! Le dernier, *Told after Supper*, est un recueil d'histoires de revenants, propre tout au plus à amuser les gens naïfs qui aiment à lire très sérieusement des choses tout à fait dénuées de sens et auquelles ils ne comprennent pas un mot. Il n'y a de plaisant, disons seulement de curieux, que l'aspect typographique du livre et les illustrations d'un goût plus que macabre de M. Kenneth M. Skeaping. Le livre est imprimé en gros caractères bleus, sur papier bleuté. Quant aux illustrations en blanc sur bleu, ou en bleu sur bleu, il suffira de dire qu'on y trouve, à côté de petites *girls* à la façon des enfants de Kate Greenaway, des revenants attifés de la façon la plus bizarre et la plus inattendue. Ici, c'est un monsieur vêtu d'un complet et coiffé d'un chapeau de haute forme. Il a l'air réjoui. On dirait une réclame d'un magasin de nouveautés. On regarde : on s'aperçoit que sa tête est une tête de mort. Là, c'est un squelette qui fume un cigare et contemple une pierre tombale qu'il tient entre ses mains et où est écrit cette inscription : *Voici le squelette de Mister Johnson.*

*
* *

Une exposition internationale de livres vient de s'ouvrir à Copenhague en commémoration du quatrième centenaire de l'introduction de l'imprimerie dans le Danemark. C'est, en effet, en 1491 que fut imprimé le premier livre danois, à Copenhague, par l'imprimeur Gottfried de Ghemen.

Bulletin politique.

France et colonies : *Sénat.* — Le Sénat a consacré plusieurs séances à la discussion de l'interpellation de M. Dide sur l'Algérie.

Chambre des députés. — La Chambre, sur la demande du ministre des finances, a renvoyé à la Commission du budget la proposition de M. Méline, tendant au dégrèvement de l'impôt foncier pour les champs ensemencés en blé au printemps de 1891.

Comores. — Le sultan d'Anjouan, Abd-Ullah, qui n'a jamais accepté franchement le protectorat de la France, a suscité de telles difficultés à notre résident que celui-ci a dû quitter Anjouan pour Mayotte. Le gouverneur des Comores a signifié que les biens des Français étaient placés sous la responsabilité du sultan et a obligé Abd-Ullah à faire afficher un acte avisant ses sujets de cette obligation.

Pays étrangers. — Le 28 février, le ministère d'Alsace-Lorraine a décidé qu'à partir du 3 mars l'ordonnance de 1888 sur les passeports serait appliquée dans toutes ses dispositions.

Norvège. — La question d'une représentation norvégienne, distincte du corps diplomatique suédois, a entraîné la chute du cabinet conservateur Stang. Le chef du parti libéral, M. Steen, a été chargé par le roi de former un nouveau ministère.

Roumanie. — Le cabinet Mano a donné sa démission, à la suite du vote du Sénat suspendant la discussion de la loi sur l'instruction publique.

Serbie. — Le cabinet Grouitch a été remplacé par un cabinet Pachitch, favorable, dit-on, à la Russie; la crise avait été provoquée par la question financière et par les difficultés résultant du divorce royal.

Autriche. — Les premiers résultats des élections pour le renouvellement du Reichsrath sont les suivants: en Bohême, les jeunes Tchèques sont élus dans seize districts, les Allemands dans douze; les vieux Tchèques n'ont obtenu aucun siège, et M. Rieger lui-même court le risque de n'être pas réélu. Les libéraux sont battus dans la basse Autriche, mais vainqueurs dans la haute Autriche.

Amérique du Centre et du Sud. — Le Congrès du Salvador a élu comme président de la République le général Carlos Ezeta. — Au Brésil, la nouvelle Constitution a été définitivement votée, et le maréchal Deodoro da Fonseca élu pour quatre ans. — Au Chili, les insurgés continuent de tenir en échec le gouvernement du président Balmeceda.

Nécrologie.

Le général baron Krudener, aide de camp du tsar, né en 1801. Pendant la dernière guerre d'Orient, il commandait le 9e corps d'armée, concentré devant Plevna.

M. Agostino Magliani, homme d'État italien, né en 1825. Il servit d'abord le gouvernement des Bourbons, mais se rallia à la maison de Savoie après les faits accomplis. Il fut ministre des finances dans le second et le troisième cabinet Depretis, et reprit une troisième fois le même portefeuille de 1870 à 1888. C'était un bon « premier commis », sans la largeur de vues indispensable aux hommes d'État.

Le prince Sanjo, garde des sceaux de l'empire du Japon, né en 1836, l'un des personnages les plus influents de la cour.

M. Corbon (Claude-Anthyme), sénateur républicain, né en 1808. Il exerça d'abord diverses professions manuelles, tout en s'occupant de questions économiques, et fonda, en 1840, le journal *l'Atelier*. Représentant du peuple en 1848, non réélu à la Législative, il ne rentra dans la vie publique qu'après le 4 Septembre. Maire du XVe arrondissement, député de la Seine à l'Assemblée nationale, il fut élu par ses collègues sénateur inamovible.

M. Élie Sorin, publiciste et poète, bibliothécaire de la ville d'Angers.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies. 7, rue Saint-Benoît. (1726)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 TOME XLVII 14 MARS 1891

LES « MÉMOIRES DE TALLEYRAND » SONT-ILS AUTHENTIQUES ?

La lecture des deux volumes qu'on vient de nous donner, sous le nom de *Mémoires de Talleyrand*, inspirera à tout esprit attentif des doutes et des inquiétudes. Il est en effet bien difficile de ne pas se demander, même en ne faisant que parcourir la préface de M. le duc de Broglie et le texte attribué à Talleyrand, si on a vraiment affaire à une reproduction intégrale et exacte de l'écrit posthume du grand diplomate.

Exposons en peu de mots ces doutes, que la préface éveille et que le texte confirme.

I.

Disons d'abord que la préface est obscurcie, en ce qui touche la question d'authenticité, par les équivoques les plus propres à inspirer la méfiance.

La plus grave de ces équivoques est celle-ci :

M. le duc de Broglie nous apprend que M. de Bacourt, chargé par Talleyrand de veiller à ses papiers, avait pris soin de transcrire de sa main les Mémoires et de les préparer pour l'impression.

Cette copie forme quatre volumes, et la fidélité en est attestée, pour les deux premiers volumes, par un certificat de la nièce de Talleyrand, et, pour le troisième, par un certificat de M. de Bacourt. Quant au quatrième, M. de Bacourt mourut avant d'avoir achevé de copier les pièces qui devaient le former.

C'est sur cette copie que M. le duc de Broglie a, dit-il, imprimé. Il déclare n'y avoir fait « ni retranchement ni modification d'aucune sorte », et je le crois.

Mais la copie de M. de Bacourt est elle vraiment conforme au manuscrit original? Ce manuscrit existe-t-il? Où est-il? M. le duc de Broglie l'a-t-il comparé avec la copie? Autant de questions auxquelles l'éditeur ne répond pas et qu'il ne semble même pas avoir idée qu'on puisse lui poser, bien qu'elles soient, quand on publie un texte, les premières.

Cependant, il est difficile d'admettre que, si M. de Broglie avait eu l'original entre les mains, il se fût dérobé au devoir de le lire et de nous dire qu'il l'avait lu. Donc, s'il est muet sur ce point capital, c'est peut-être qu'il n'a pas vu le manuscrit de Talleyrand, et, s'il ne l'a pas vu, c'est apparemment qu'il ne sait pas où il est. Dans ces conditions, n'était-ce pas, pour un exécuteur testamentaire et pour un éditeur, une obligation stricte de confesser son ignorance? M. le duc de Broglie aurait dû nous dire : « Je n'ai pas vu l'original des Mémoires de Talleyrand, et je n'ai pas pu contrôler l'exactitude de la copie que j'imprime. » Son silence à cet égard, voilà l'équivoque grave que je signalais.

Mais, dira-t-il, l'authenticité des Mémoires vous est confirmée par les deux personnes mêmes à qui Talleyrand avait légué ses papiers et le soin de les garder en vue d'une publication ultérieure. Suspectez-vous la bonne foi de la propre nièce de Talleyrand, la bonne foi de M. de Bacourt?

On ne suspecte rien, mais un historien ne croit qu'aux textes. Mme la duchesse de Dino et M. de Bacourt étaient les personnes les plus honorables du

monde. Mais cette dame, née de Courlande, imbue peut-être de préjugés contre-révolutionnaires, ne pouvait-elle pas croire licite de dérober au public certaines parties de la vie de son oncle, qui lui faisaient horreur? Quant à M. de Bacourt, est-ce que M. le duc de Broglie pourrait affirmer que ses procédés d'éditeur aient toujours été irréprochables et que, par exemple, il ait publié tout à fait intégralement la correspondance de Mirabeau avec La Marck?

Que de singulières libertés aient pu être prises avec les papiers de Talleyrand, M. de Broglie lui-même est bien obligé de le reconnaître, quand il déclare, page 148, dans une note à un certain endroit de la biographie de Philippe-Égalité par Talleyrand, « qu'il y a ici dans le manuscrit (il veut dire *dans la copie*) une lacune de huit feuillets, dont nous avons vainement cherché l'explication ». Et à quels faits se rapporte cette lacune? Talleyrand vient de dire qu'il va « faire connaître avec exactitude le degré de consanguinité qui existait entre Louis XVI et le duc d'Orléans ». On sent qu'il va commencer un récit délicat, désagréable à la branche cadette, dont peut-être la légitimité et la filiation vont être mises en suspicion — et voilà qu'une main bienveillante pour la monarchie de Juillet arrache les pages qui contenaient ce récit! En vérité, les exécuteurs testamentaires de Talleyrand ont monté bien mauvaise garde autour de ses papiers!

Ce n'est pas tout, et M. de Broglie nous apprend un fait plus grave. Il paraît qu'un secrétaire renvoyé par Talleyrand, M. Perrey, passait pour avoir dérobé et emporté en Angleterre quelques-uns des papiers de son maître. Après la mort de Talleyrand, le *Times* annonça que M. Perrey avait entre les mains une partie du manuscrit des Mémoires, notamment « des portraits satiriques de plus de cent de ses contemporains ». Perrey envoya un démenti au *Times ;* mais M. le duc de Broglie laisse entendre qu'il n'est pas dupe de ce démenti, et que Perrey pourrait n'avoir pas été innocent de ce vol. Ici on entrevoit confusément (car M. le duc de Broglie ne donne jamais une lumière nette et complète) que peut-être c'est là la version de la famille : si le manuscrit est mutilé, ce n'est pas sa faute, c'est la faute de Perrey.

Mais enfin y a-t-il eu vol, oui ou non? Les héritiers doivent le savoir, l'aspect du manuscrit original doit le dire. Est-ce un manuscrit mutilé, ou un manuscrit intact?

S'il y eut vol, ce ne fut probablement pas du vivant de Talleyrand, puisque, dans son codicille daté de l'année même de sa mort, il parle de ses papiers comme s'il n'en avait perdu aucun. C'est donc au temps où a commencé la responsabilité des héritiers qu'il faut rapporter les mutilations du manuscrit — s'il y a eu, en effet, des mutilations, comme je le crois, comme l'indique jusqu'à l'évidence l'examen du texte même qu'on nous donne.

II.

A lire ce texte, je défie bien qu'on ne soit pas tout d'abord frappé des disparates étranges qui en font un monstre, littérairement et historiquement. La première partie, écrite d'une main alerte, forme un tableau admirable de la haute société française avant la Révolution : au point de vue de l'art, c'est un chef-d'œuvre. Arrive-t-on à la Révolution? La plume s'alourdit, le style se vulgarise ; il devient sec et terne, parfois même diffus; et cependant, au milieu de ces pages pénibles, ce sont tout à coup des morceaux achevés ou quelques traits exquis, des envolées qui nous rendent au ravissement du début. Ces alternatives, chez un écrivain d'habitude si égal (Talleyrand a beaucoup plus écrit qu'on ne le croit), ne suffiraient-elles pas à faire naître l'idée qu'on a mutilé après coup, puis interpolé, pour cacher les mutilations?

Où on soupçonne le plus la mutilation, c'est quand Talleyrand arrive à son rôle à la Constituante, rôle dont il était fier et qu'il ne désavoua jamais, comme l'indique une de ses lettres à M. d'Hauterive (1). Il avait si peu l'intention de passer ce rôle sous silence qu'il écrivait dans son testament : « Je ne veux pas parler ici de la part que j'ai eue dans les différents actes et travaux de l'Assemblée constituante... Cette partie de ma vie se trouve dans mes Mémoires. » Et dans les Mémoires mêmes (t. Ier, p. 228), parlant de la période antérieure au 10 août 1792, il dit formellement : « C'est plutôt dans la connaissance des faits antérieurs à la catastrophe (il appelle ainsi le 10 août et la Terreur) qu'il y a pour les hommes des leçons de tout genre; c'est là que l'on démêlera les causes nombreuses et puissantes de la Révolution, c'est là le spectacle des choses humaines qu'il est utile de présenter, parce qu'il instruit et les souverains et les grands et les peuples. *J'ai déposé dans cet écrit tout ce qui, dans ce sujet, était à ma connaissance particulière...* » Ou les mots n'ont pas de sens, ou il faut conclure des deux citations qui précèdent que Talleyrand avait fait un récit détaillé des événements de la Révolution antérieurs au 10 août, et notamment de la carrière de l'Assemblée constituante.

Eh bien, ce récit manque. On n'en a guère gardé qu'une confidence de Talleyrand sur ses velléités secrètes de contre-révolution au moment du débat initial entre les trois ordres, et encore n'est-il point sûr que cette confidence soit parfaitement complète et authentique, malgré le soin que prend M. de Bacourt d'en

(1) Il paraît que le comte d'Hauterive, qui fut sous Napoléon le confident et l'homme de confiance de Talleyrand, a laissé des *Mémoires* avec injonction à ses héritiers de ne les publier qu'après l'apparition de ceux de Talleyrand, dont ils sont la réfutation anticipée. Peut-être cette publication apportera-t-elle indirectement quelque lumière sur la question qui nous occupe.

souligner l'importance et la véracité, ou plutôt à cause de ce soin même. Le récit des actes, si remarquables, du constituant Talleyrand, est remplacé, dans le texte qu'on nous donne, par quelques lignes (tome I, p. 134) qui semblent copiées (et mal copiées) dans un dictionnaire biographique quelconque.

Tant qu'on ne m'aura pas montré le manuscrit original, j'ai le droit de dire qu'il y a là mutilation et interpolation.

Même observation pour le passage relatif à la mission de Talleyrand à Londres, en 1792. Quand on a lu l'intéressante publication de M. Pallain, il est difficile d'attribuer à Talleyrand les pages insignifiantes et erronées que les exécuteurs nous donnent sur ce début du grand négociateur dans la diplomatie active.

On sait que Talleyrand revint à Paris peu avant la chute du trône, qu'il prêta son concours à la Révolution victorieuse, rédigea une apologie du 10 août sous forme de circulaire aux représentants de la France à l'étranger, fut un instant le collaborateur de Le Brun et de Danton, et repartit pour l'Angleterre en septembre 1792, avec un passeport du Conseil exécutif provisoire, et chargé, semble-t-il, d'une mission secrète d'observation.

Il est incroyable à quel point ces faits connus sont défigurés dans les Mémoires. J'admets que Talleyrand ait pu mentir, qu'il ait rougi sous la Restauration d'avoir conseillé Danton; j'admets qu'il ait écrit : *le crime du* 10 *août*, lui qui pourtant avait rédigé une apologie du 10 août. Mais, si son âme était fausse, sa plume était exacte, scrupuleusement précise. Aurait-il appelé (tome I, p. 222) *département de la Seine* ce conseil général et ce directoire du département *de Paris* dont il était membre? Et si ce lapsus, qu'un homme de la Révolution n'aurait jamais commis (le département de la Seine ne fut ainsi dénommé que par la Constitution du 5 fructidor an III), si ce lapsus, dis-je, semble trop léger pour ne pouvoir pas être imputé à Talleyrand, que direz-vous de cette erreur-ci : « La France n'avait encore (avant le procès de Louis XVI) la guerre qu'avec l'empereur, l'empire et la Sardaigne (t. I, p. 223) ? » Le moyen de croire qu'une telle énormité historique soit échappée à un diplomate qui, s'il mentit, ne se trompa jamais (lisez sa correspondance) ni sur les dates ni sur les faits?

Mais j'arrive à la bévue *maîtresse*, à celle qui suffirait seule pour faire suspecter l'authenticité du texte.

Tome I, p. 279, il est question du Consulat et de l'entrée de Carnot au ministère de la guerre. Lisez et savourez la phrase qui, à ce propos, est prêtée à Talleyrand :

> Le général Carnot, membre du Directoire, échappé de Cayenne où il avait été si cruellement exilé avec tant d'autres au 18 fructidor, était depuis quelque temps placé au ministère de la guerre.

Carnot, *général* en 1800!

Carnot *à Cayenne!*

Si quelqu'un connaissait Carnot, si quelqu'un savait l'histoire du 18 fructidor, c'était Talleyrand. Comment cette grossière interpolation n'a-t-elle pas sauté aux yeux de M. le duc de Broglie?

Il est vrai que le noble éditeur ne se trouble pas pour si peu. N'est-ce pas lui qui (t. I, p. 221) affirme en note que Brissot fut guillotiné le 31 *mai* 1793? Il n'est point homme, vous le voyez, à s'émouvoir d'un Talleyrand-Loriquet.

III.

Il y a, dans ces deux volumes, bien d'autres traits propres à inspirer des soupçons, plus que des soupçons, sur l'authenticité des Mémoires de Talleyrand. Je n'en ai cité que quelques-uns. Ils suffisent, je crois, à justifier la question qui forme le titre de cet article.

Est-ce à dire que nous soyons en présence d'une complète supercherie historique? Les Mémoires de Talleyrand sont-ils inventés de toutes pièces, comme ceux de Robespierre, de Fouché ou du *Prêtre régicide?* Ou même avons-nous affaire au développement fantaisiste de notes originales, comme dans les Mémoires de Levasseur?

Assurément non.

Beaucoup, la plupart des morceaux qui forment ces deux volumes offrent un caractère d'authenticité.

Par exemple, les souvenirs d'enfance et de jeunesse (c'est le morceau que Chateaubriand avait déjà signalé comme lui ayant été lu par Talleyrand), les anecdotes sur l'entrevue d'Erfurt, sur la Restauration, ont un air de vérité, et, par la grâce négligée du style, ressemblent à Talleyrand, ont sa marque.

Mais, à côté, que de pages mal écrites et erronées!

Ces pages semblent être précisément celles par lesquelles on a cherché à dissimuler les suppressions. Ces *raccords* maladroits et grossiers offensent l'œil par leurs tons criards et les interpolations se dénoncent d'elles-mêmes. Mais il en est peut-être de plus habiles que nous ne voyons pas et qui resteront toujours invisibles. N'ayant d'autre moyen de juger que la vraisemblance, l'historien ne sera-t-il pas embarrassé pour attribuer à Talleyrand même les passages dignes de Talleyrand qui se trouvent dans ces Mémoires?

Quant aux mutilations, j'en ai signalé trois, à propos de la Constituante, à propos de la mission à Londres et du retour à Paris en 1792, à propos du Directoire et du Consulat. Celles-là se voient. Mais n'en est-il pas d'autres qui nous échappent? Talleyrand était d'un monde littéraire auquel le *portrait* était cher, j'entends le portrait-épigramme, le portrait *causé* et ensuite écrit d'une plume légère, avec une piquante nonchalance de grand seigneur. L'abbé de Périgord excellait à ce jeu, et le prince de Talleyrand n'y répugna jamais.

Comment se fait-il qu'il n'y ait guère dans ces deux volumes qu'un ou deux portraits, par exemple celui de Sieyès?

Conclusion :

M. le duc de Broglie doit à sa qualité d'exécuteur testamentaire (par héritage de M. Andral), il doit aux historiens, il doit au public, de dire nettement et sans ambage s'il a vu le manuscrit de Talleyrand, s'il a comparé la copie, sur laquelle il imprime, avec le manuscrit, dont il ne parle pas.

Où est ce manuscrit?

Voilà la question à laquelle nous, public, avons le droit d'exiger une réponse, et de l'exiger de M. de Broglie, puisque M. de Broglie s'est chargé de la mission de publier et a ajouté l'autorité de son nom aux attestations des premiers exécuteurs testamentaires.

On ne conteste à aucun degré la bonne foi de M. de Broglie, qui est évidente : c'est seulement sa perspicacité qui est en cause, et il nous semble qu'en publiant comme authentique un texte si disparate, il a manqué du zèle et de la compétence qu'on était en droit d'attendre d'un éditeur des Mémoires de Talleyrand.

Si c'est nous qui nous trompons, si le manuscrit existe, s'il est identique à la copie, si c'est Talleyrand qui a commis ces méprises historiques ou qui s'est mutilé lui-même, nous n'avons plus qu'à reconnaître l'erreur où nous avait induit la lecture de l'admirable correspondance de ce grand avocat de la France. Nous le pensions incapable de laisser tomber de ses lèvres ou de sa plume des bourdes grossières pour tromper la postérité, lui qui, de son vivant, eut toujours, même au service de ses mensonges, une impeccable exactitude et une parfaite décence d'artifices. Si le manuscrit est conforme à la copie, il paraîtra que nous avions mal jugé Talleyrand.

En attendant, nous sommes dans l'incertitude sur l'authenticité. M. le duc de Broglie ne voudra pas nous y laisser. Il répondra aux doutes du public, il nous dira où EST LE MANUSCRIT, et nous le remercions d'avance de cet indispensable renseignement.

F.-A. AULARD.

A PROPOS DE « THERMIDOR »

Deux précurseurs de M. Constans : Robespierre et Louis XIV.

Il y a plus d'un mois déjà que *Thermidor* a succombé aux suites d'une attaque ou, plus simplement, d'un tapage nocturne;

> Et dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
> Font d'une mort récente une vieille nouvelle.

Mais le bruit s'est répandu, presque aussitôt, et, de temps à autre, il recommence de courir à travers Paris, que cette mort n'est qu'apparente et que la pièce aurait chance de se réveiller prochainement de sa léthargie forcée.

Il est assuré, d'ailleurs, que *Thermidor* est joué depuis samedi dernier... à Saint-Pétersbourg. En ce pays de liberté, sous le gouvernement du tsar, Labussière et Martial Hugon, ces fidèles de Danton et de « Camille », ont licence de crier : « Vive la République! » Ils ne feront pas pour cela le voyage de Sibérie, à moins qu'il ne leur plaise de l'entreprendre, à titre de tournée.

Il paraît aussi que *Thermidor*, émigré d'abord ou plutôt exilé à Pétersbourg, a été recueilli ailleurs encore; et cela, contre la volonté de M. Sardou : sa correspondance avec le directeur du Lessing-Theater, publiée par les journaux français et allemands, nous donne le spectacle assez rare d'un auteur joué malgré lui.

Par toutes ces causes, même à Paris, on continue à s'occuper de ce drame, autant ou peu s'en faut que s'il faisait tranquillement, comme il devait faire, à la Comédie-Française, quatre fois par semaine, le maximum de la recette. Et l'on s'en occuperait plus encore, avec plus de passion, n'en doutez pas, si M. Sardou l'avait voulu, s'il avait ravivé la curiosité par quelque protestation publique. Or, s'il ne l'a pas fait, s'il s'est tenu coi, ce nerveux, ce frémissant homme de théâtre — et qui, pour l'impatience autant que pour la verve, a quelquefois rappelé Beaumarchais — s'il n'a pas cédé à son premier mouvement, qui ne devait pas être un élan de gratitude envers ses agresseurs, ni même envers l'autorité, s'il n'a pas affiché sa colère en première page du *Figaro*, s'il n'a pas fait répercuter sa foudre par les colonnes du *Gaulois* et par les échos de toute la presse, apparemment l'auteur de *Rabagas* et de *la Haine* avait ses raisons.

Pendant cette période de l'histoire de France qu'il est permis encore d'appeler, conformément à l'usage — et sans rien préjuger — la Terreur, un membre du Comité de Salut public, Barère, « un bon enfant », — au témoignage de son collègue Prieur, l'un des plus actifs et des plus raisonnables collaborateurs de Carnot, — Barère donnait ce conseil à l'auteur d'un opéra suspendu : « Ne réclame pas... Par le temps qui court, il ne faut pas attirer sur soi l'attention publique. » Il ajoutait, pour plus de clarté : « Ne sommes-nous pas tous au pied de la guillotine, tous, à commencer par moi? »

Quelque traitement que l'on ait infligé à son ouvrage, et quelque tort que l'on ait fait, en sa personne, à la liberté de l'art, ainsi qu'à la propriété littéraire, il serait exagéré de soutenir que, s'il se fût donné le plaisir de réclamer un peu haut, M. Sardou l'eût payé de sa tête :

> Nous vivons aujourd'hui dans des temps moins féroces,

comme disait naguère un des *Jacobites* (ne pas confondre avec les Jacobins), de mon ami François Coppée. Nous ne sommes plus au pied de la guillotine, mais seulement au pied de la tribune, quand la parole d'un terrible et prestigieux orateur y sonne avec la sécheresse et le poids du couperet tombant sur le billot : « La Révolution française est un bloc! » et le frisson même que nous donne ce bruit n'est pas autrement désagréable. On peut donc s'assurer que l'espoir, autant et plus que la crainte, a retenu la langue et la plume de M. Victorien Sardou. S'il a fait grâce à la cabale, s'il a épargné au gouvernement l'éclat de ses griefs, pour ne pas dire de ses représailles, c'est qu'il apercevait, sans doute, quelque lueur d'honorable accommodement.

Voilà comment *Thermidor*, après plus d'un mois, est encore à l'ordre du jour, sinon sur l'affiche du soir, et comment il me paraît bon d'examiner un ou deux points de notre histoire théâtrale et politique où l'on peut voir une manière de précédents : peut-être, en y regardant bien, trouverons-nous quelque motif de conserver notre espoir — et de confirmer celui de l'auteur — ou de renoncer enfin à de fatigantes illusions.

*
* *

« Assez et trop longtemps les habitués de ce théâtre, qui est encore le repaire dégoûtant de l'aristocratie de tout genre, ont insulté la Révolution... Ils iront porter ailleurs leur inutilité et leur insouciance. »

Qui pensez-vous qui parle ainsi? Un de nos contemporains, à la Chambre ou dans un journal? Ou bien encore, je ne dirai pas dans un arrêté ministériel (ce ton n'est pas celui de notre littérature officielle), mais dans l'intimité du cabinet un jour de mauvaise humeur, un de ces jours où l'on a mal aux nerfs, où l'on en veut au grain de sable qui crie indiscrètement sous la fenêtre, alors qu'il est écrasé?... Quant à l'aristocratie de tout genre, évidemment, c'est les mardistes.

Eh bien! celui qui parle ainsi, c'est Robespierre en personne, au club des Jacobins, dans la soirée du 1er septembre 1793; mais cette aristocratie qu'il veut priver de son repaire, c'est déjà, sinon les mardistes, au moins les habitués du Théâtre-Français...

Le lendemain, considérant que la dernière représentation de *Pamela*, celle de ce 1er septembre, avait provoqué dans la salle un tumulte fâcheux, le Comité de Salut public ordonnait la clôture du théâtre et l'arrestation de l'auteur et des comédiens.

Le surlendemain, la Convention nationale, approuvant le Comité de Salut public, confirmait sa décision par un décret; dans la nuit du 3 au 4, on arrêtait les comédiens et l'auteur. Celui-ci, à la vérité, si j'en crois M. Ernest Hamel, l'historien de Robespierre et son apologiste, restait prisonnier chez lui, et sa détention ne durait que deux jours; mais ceux-là, moins heureux, étaient menés en prison.

Dans la soirée du 4, aux Jacobins, un ami de Danton, Alexandre Rousselin, demandait qu'on les retînt sous les verroux jusqu'à la conclusion de la paix... Songez qu'à ce moment-là nous avions affaire non seulement à la Prusse et à l'Autriche, mais à l'Angleterre, mais à l'Espagne, aux Deux-Siciles, à la Sardaigne et au Piémont; sur le Rhin et dans le Nord, dans les Pyrénées et dans les Alpes, nous devions faire face à l'ennemi : Rousselin voulait donc que l'on gardât nos comédiens en prison jusqu'à ce que la France eût imposé la paix à l'Europe, et qu'alors on les jetât sur « les plages d'un pays despotique »! En attendant, pressé de purifier leur théâtre, il proposait d'y fonder un club pour les sans-culottes des faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine.

Collot d'Herbois, membre du Comité de Salut public, ancien acteur, comme on sait, mais acteur de province, applaudi selon les uns, sifflé selon les autres, à Bordeaux et à Lyon, Collot d'Herbois était moins débonnaire que Rousselin; il ne réservait pas les sociétaires aux horreurs de l'abandon sur les plages d'un pays despotique. Et cependant, le 18 octobre de cette année 1793, le héros d'une pièce représentée au théâtre de la République, un vieillard habitant une île volcanique et sauvage, inscrivait sur les rochers cette maxime à l'usage des indigènes : « Il vaut mieux avoir pour voisin un volcan qu'un roi!... » Collot d'Herbois, qui, selon Prieur encore, « servait la cause de la République avec un parfait désintéressement et sans aucune vue personnelle », mais à qui l'on peut reprocher, de l'aveu de Prieur même, « une grande exagération démagogique », ne prétendait pas se contenter, après un sursis plus ou moins long, d'exposer nos comédiens au voisinage du roi d'Angleterre, pire que celui d'un volcan; il répondait à l'un d'eux, Champville, relâché comme sans importance, et qui venait l'implorer pour son oncle Préville, âgé de soixante-douze ans : « La tête de la Comédie-Française sera guillotinée, le reste déporté. »

« La tête », c'était Fleury, c'était Dazincourt, c'était Larive, c'étaient Mlles Louise et Émilie Contat, Mlle Raucourt, Mlle Lange. Hommes et femmes ne furent délivrés qu'après le 9 thermidor, et, pour parler exactement, le 18; Larive même ne sortit que le 20, et Dazincourt le 26; le théâtre, enfin, ne fut rouvert que le 29, — c'est-à-dire le 15 août 1794. — Onze mois et demi, les comédiens et les comédiennes étaient restés aux Madelonnettes, à Picpus, à Sainte-Pélagie, aux Anglaises.

Ce n'est pas la faute de Collot d'Herbois, il est vrai, et ce n'est pas non plus celle de Fouquier-Tinville, à qui ces clients étaient particulièrement recommandés, s'ils n'en étaient pas sortis un peu plus tôt, le 13 messidor ou 1er juillet, pour aller au tribunal révolutionnaire, et, le 14, pour aller à la guillotine. Comme le 13 devait être le jour de leur jugement, comme l'exécu-

tion, en cas de condamnation à mort, se serait faite dans les vingt-quatre heures, et comme on ne doutait pas, dans Paris, de la justice du tribunal, le 14 messidor ou 2 juillet, ce bon public faisait la haie sur les quais, sur les ponts, pour voir passer, une dernière fois, en charrette, ses comédiens favoris. Mais leurs dossiers avaient déjà passé sous les ponts, au fil de l'eau, réduits en boulettes par un mauvais employé : s'il fallut rendre l'argent à quelqu'un des amateurs qui avaient loué une place, pour mieux voir, sur un parapet ou sur une branche d'arbre, on sait, depuis *Thermidor*, au moins, que c'est la faute de Labussière.

Mais de quelle manière, au juste, avait commencé, l'année d'avant, cette aventure qui fut si près de finir autrement qu'elle ne finit?

Le 28 août 1793, il est temps de le dire, une grande ville de France, un port militaire, un des arsenaux et des remparts du pays, Toulon, s'était livré, pour le compte du roi Louis XVII, aux Anglais. Après la Vendée, après la Bretagne insurgées, après Lyon, qu'il fallait assiéger depuis un mois, nouveau mécompte, nouvel embarras, nouveau surcroît de besogne.

Or c'est le 29 que, pour la première fois, le Comité de Salut public, ému de certaines dénonciations qu'il recevait contre *Pamela*, enjoignit à la Commune de suspendre un ouvrage « qui tendait à rétablir, ou du moins à faire regretter les privilèges de la noblesse ». Ne croirait-on pas que les Parisiens avaient senti le désastre avant de le connaître (à ce moment, le télégraphe optique n'était pas encore établi) ; ne croirait-on pas qu'ils se trouvaient, ce 29 août 1793, dans l'état d'esprit où devait les jeter, le 31 octobre 1870, la nouvelle de la capitulation de Metz ?

Toujours est-il que chaque heure, chaque minute, ils ne pouvaient l'ignorer, aggravait le péril de la France divisée contre elle-même, investie, envahie. Moins de huit jours auparavant, le 23 août, sur le rapport du Comité de Salut public, la Convention avait décrété que tous les Français seraient requis pour le service des armées jusqu'à ce que les ennemis fussent chassés du territoire de la République; — ce 23 août, il faut le dire aussi, pour la première fois, le président de la Société des Jacobins, Robespierre, présidait la Convention. — Et quelques jours après, à la tribune de cette assemblée, c'est pour les rapports qu'elle avait avec l'Angleterre (nous le verrons tout à l'heure) que l'on flétrissait *Pamela*...

Donc, le 29, au Théâtre-Français, la salle était comble et le rideau allait se lever (il était cinq heures et demie : le spectacle en ce temps-là commençait d'assez bonne heure pour qu'on pût aller ensuite au club — au club des Jacobins ou des Cordeliers — sans se coucher trop tard), le rideau allait se lever, quand la défense de jouer *Pamela* fut signifiée aux comédiens; il fallut rendre la recette.

Le lendemain, l'auteur, ancien enfant prodige et membre de trois académies de province à l'âge de treize ans, ancien avocat, ancien lieutenant général au bailliage de Mirecourt, ancien intendant de Lorraine, ancien procureur général auprès du conseil supérieur de l'île du Cap (c'est-à-dire de Saint-Domingue), ancien agriculteur aussi, — le tout avant 1789 ; — mais, depuis, ancien député à l'Assemblée nationale, ancien président de l'Assemblée législative et bon patriote, bien plus ! admirateur de Robespierre (il composa, postérieurement à ce fâcheux incident, une prière pour la fête de l'Être suprême) ; — et je pourrais ajouter : futur commissaire du Directoire exécutif pour le département des Vosges, futur membre du Directoire même, en remplacement de Carnot ; futur ministre de l'intérieur ; futur président du Sénat conservateur ; futur comte de l'Empire et grand-officier de la Légion d'honneur ; — simple agriculteur, derechef, à son grand regret, sous la Restauration ; — j'allais oublier cette qualité : membre de l'Académie française ; — au demeurant, poète médiocre et politique modéré, bon administrateur, à travers ces fortunes diverses, — Français de Neufchâteau, pour appeler par son nom l'auteur de *Pamela*, supprima quelques vers, modifia le dénouement et courut au Comité (non pas au comité de lecture, mais au Comité de Salut public) pour justifier de ces corrections ; il obtint le retrait de l'arrêté, séance tenante, et c'est ainsi que la pièce fut reprise le 1er septembre.

A cette représentation assistait un officier de l'armée des Pyrénées, détaché au siège de Lyon, et qui en arrivait tout chaud, pour remplir je ne sais quelle mission à Paris... Vers la fin du quatrième acte, une tirade lui paraît infectée de modérantisme, et, comme le public applaudit de tout son cœur, il se lève, il proteste. Injurié, houspillé par le public (il ne s'appelle pas Lissagaray, que je sache : il s'appelle, sauf erreur, Jullien de Carentan), il s'en va tout droit aux Jacobins, monte à la tribune et raconte l'échauffourée. C'est là-dessus que Robespierre prend la parole : « Assez et trop longtemps les habitués de ce théâtre, etc. » Nous connaissons la suite et les suites de la phrase.

*
* *

Mais encore, cette *Pamela*, qui avait déterminé de pareils orages, qu'était-ce exactement ? Il vaut la peine d'y regarder.

C'était une adaptation, après trois ou quatre autres, après celle de Boissy, après celle de La Chaussée, après les deux de Goldoni, après la *Nanine* de Voltaire, qui pouvait compter pour une cinquième, une adaptation du fameux roman publié par le futur auteur de *Clarisse Harlowe*, Richardson, en l'année 1740. Neufchâteau l'avait écrite lui-même, avant la Révolution, en 1788, sans dessein, apparemment, de contrarier le Comité de Salut public ni de flatter l'es-

cadre anglaise. En 1791, il l'avait lue au Lycée-Dramatique, boulevard du Temple, avec un succès médiocre. Enfin, la première représentation avait eu lieu sans autre éclat que celui des bravos, le 1er août 1793, au théâtre de la Nation, ou Théâtre-Français du faubourg Saint-Germain. — On sait que, depuis le printemps de 1791, il en existait un autre : à l'époque de Pâques, lors de la clôture annuelle, une partie de la troupe avait quitté la salle de l'ancienne Comédie, notre Odéon d'à présent, pour la salle construite au Palais-Royal par le duc d'Orléans, celle où se joue à présent, où pourrait se jouer *Thermidor*. Ainsi s'était fondé le Théâtre-Français de la rue de Richelieu, qui, après le 10 août, avait pris le nom de Théâtre de la Liberté et de l'Égalité, puis celui de Théâtre de la République : la maison mère avait pris dès longtemps et gardait ce titre officiel : Théâtre National ou Théâtre de la Nation. Et la Comédie-Française ne devait se reconstituer intégralement, par la réunion de toute la troupe (admirons les vicissitudes du sort), que le 11 prairial an VII ou 30 mai 1798, en vertu d'un arrêté signé du ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau!

Comment ce schisme s'était préparé, comment il s'était produit et ce qui s'en était suivi déjà ; — comment, peu à peu, depuis le commencement de la Révolution, deux partis s'étaient formés au foyer de la Comédie ; — comment une première bagarre, au mois d'août 1790, révéla ces dissentiments, à l'occasion de *Charles IX ou l'École des rois*, que réclamaient les fédérés provençaux par la voix de Mirabeau lui-même, et que les comédiens ne voulaient plus jouer et que voulait jouer Talma ; — comment, l'hiver suivant, on vit, sur la scène du Théâtre-Français, une pièce militaire, *la Liberté conquise ou le Despotisme renversé*, une pièce retentissante de coups de fusil en l'honneur des gardes-françaises mutinés qui avaient pris la Bastille ; puis un vaudeville antimonacal et polisson, *le Mari directeur ou le Déménagement du couvent ;* puis, un mélodrame antimonacal et révolutionnaire, *les Victimes cloîtrées ;* — comment Talma, Dugazon, Grandmesnil et Mme Vestris, enfin, cédant aux avances de Gaillard et Dorfeuille, les directeurs du Théâtre du Palais-Royal, Molé, Fleury et les autres leur souhaitèrent à peine bon voyage ; et comment Paris, dès lors, eut deux Théâtres-Français, l'un sur la rive gauche et l'autre sur la rive droite, mais dont les comédiens auraient siégé dans une assemblée politique à droite, s'ils étaient ceux de la rive gauche, à gauche, s'ils étaient ceux de la rive droite ; — comment sur la nouvelle scène on reprenait *Charles IX*, on jouait *Henry VIII*, *Calas*, de Marie-Joseph Chénier (on y jouait aussi l'*Othello* de Ducis), et comment sur l'ancienne on jouait bien sagement *Marius à Minturnes*, d'Arnault, et *la Mort d'Abel*, de Legouvé ; — comment Talma faisait acclamer *Caïus Gracchus*, tandis que Molé faisait applaudir *le Vieux Célibataire ;* — comment elle faisait mieux ou pis, l'ancienne Comédie, que de jouer *le Vieux Célibataire*, comment elle maintenait au répertoire, jusqu'au 31 mars 1792, une pièce réputée royaliste, *la Partie de chasse de Henri IV ;* et comment, après le 10 août, après les massacres de septembre, alors que Louis XVI était déjà prisonnier au Temple, à peine quelques jours avant l'ouverture de son procès, le 3 janvier 1793, elle représentait *l'Ami des lois*, où Jean-Louis Laya mettait en scène Robespierre sous le nom de Nomophage et Marat sous le nom de Duricrâne ; — comment l'*Ami des lois*, par son modérantisme, excita l'enthousiasme du public et, pour son modérantisme aussi, fut dénoncé aux Jacobins ; — comment, le 12 janvier, la cinquième représentation fut interdite par la Commune, et comment cette interdiction causa un scandale, presque une émeute ; après quoi, la Convention ayant cassé son arrêté comme contraire à la liberté théâtrale, la Commune ordonna la clôture de tous les spectacles par cette raison que la tranquillité publique était menacée ; — comment la Convention persista dans sa doctrine, approuvant cette parole de Pétion : « C'est toujours en interdisant vaguement ce qui pourrait occasionner du trouble qu'on a, sous l'ancien régime, enchaîné toutes les espèces de liberté ; » — mais comment, à la fin, *l'Ami des lois* succomba, — tout cela est connu, il suffit de le rappeler : voilà où en étaient les choses quand les comédiens, pour se consoler de *l'Ami des lois* interrompu en plein succès, eurent la malencontreuse idée de jouer la pièce de Neufchâteau, l'inoffensive *Paméla*.

Richardson assure que, dans son enfance, alors qu'il amusait par des récits improvisés les gamins de son village, « toutes ses histoires portaient avec elles un exemple utile ». Ce premier de ses romans, *Paméla*, ne témoignait pas d'une nouvelle manière ; il n'avait pas volé son sous-titre : *la Vertu récompensée*. L'adaptation que le marquis de Boissy en avait faite, en 1743 : *Paméla en France ou la Vertu mieux éprouvée*, n'avait rien de scandaleux, non plus que celle de La Chaussée, non plus que celles de Goldoni : *Paméla jeune fille* et *Paméla mariée*. La pièce de Neufchâteau, comme cette *Paméla jeune fille*, dont elle est directement imitée, offre aux amateurs l'agrément artificiel d'une intrigue assez invraisemblable, encore que banale, et dont le roman s'était passé : elle n'a pas cette grâce naturelle qu'un bon juge a comparée à celle d'une fleur ; elle a conservé pourtant les traits principaux de l'original anglais et sa morale débonnaire.

De naissance populaire ou, comme le veut, avec Goldoni, François de Neufchâteau, de naissance illustre, mais secrètement illustre, Paméla est toujours une servante qui résiste, en dépit de son cœur même, aux entreprises galantes de son noble maître ; et ce maître, à la fin, se décide à l'épouser.

Après des régals comme celui des *Victimes cloîtrées*,

la douceur et l'innocence d'un tel ouvrage venaient à point rafraîchir le public, au Théâtre de la Nation. Il n'était pas besoin, pour l'applaudir, de s'aviser que l'auteur eût écrit, par avance, un pamphlet contre la Révolution française. Neufchâteau lui-même, en remerciant Fleury et ses camarades, ne se félicitait

Que de voir en sortant la mère de famille
Dire avec intérêt : « J'aime ces pièces-là,
Et quand on jouera *Paméla*
J'aurai soin d'y mener ma fille ! »

Et cette victoire de la comédie sentimentale, après les violences du mélodrame révolutionnaire, cette victoire n'eut d'autre effet, depuis le 1er août jusqu'au 29, en huit représentations, d'autre effet extraordinaire que de mettre à la mode les chapeaux « à la Paméla ». C'est que l'héroïne, sous son chapeau d'une nouvelle forme, c'était Mlle Lange, revenue au Théâtre de la Nation après un exode rue de Richelieu, et qui séduisait alors tous les hommes et intéressait toutes les femmes par sa jolie figure et par sa jolie voix, par son air de modestie et de virginale décence, par son « ingénuité fin de siècle » en un mot, fin du XVIIIe siècle !

Huit fois, par conséquent, depuis le 1er août jusqu'au 29, le père de *Paméla*, Joseph Andrews, « vieux montagnard écossais » (comme disait l'affiche), ou plutôt le comte Oxpen, pour lui donner le nom et la qualité qu'on lui découvrait dans le courant de la pièce; huit fois, en huit représentations, le comte Oxpen, ancien chef de highlanders et proscrit par les Anglais, avait expliqué à milord Bonfil comment lui, catholique, avait une fille protestante, et qu'un protestant pouvait épouser :

Je croyais venger Dieu ! Mais dans ma solitude,
L'âge, l'expérience, une tardive étude,
Ont dessillé mes yeux ; j'ai connu mon erreur
Et j'ai de nos chrétiens détesté la fureur.
L'on fit Dieu trop longtemps à l'image de l'homme.
De courageux esprits, bravant Genève et Rome,
Ont enfin démasqué le fanatisme affreux,
Et quiconque sait lire est éclairé par eux...
L'Angleterre l'éprouve et des sectes rivales
Elle oublie aujourd'hui les discordes fatales.
Chacun prie à son gré. Les amis, les parents
Suivent, sans disputer, des cultes différents.
Ma femme est protestante et dans votre croyance
Elle a de Paméla, nourri la tendre enfance...
Pour la morale, au fond, votre culte est le mien.
Cette morale est tout, et le dogme n'est rien.
Ah ! les persécuteurs sont les seuls condamnables,
Et les plus tolérants sont les plus raisonnables.

Que nos comédiens fussent bien aises, en débitant ces maximes, de revenir tout doucement à la morale civique de *l'Ami des lois* et de rouvrir un petit cours de modération, il est permis de le croire; et sans doute ce plaisir n'allait pas sans imprudence, au mois d'août 1793, alors qu'il était expressément défendu par la Convention d'outrager ces républicains provinciaux, les délégués des assemblées primaires, venus pour apporter l'adhésion du pays à la Constitution nouvelle, en continuant de jouer, pendant leur séjour à Paris, des ouvrages « contraires à l'esprit de la Révolution »; alors qu'il était prescrit de représenter, au moins trois fois par semaine, « des tragédies républicaines, telles que *Brutus*, *Guillaume Tell*, *Caïus Gracchus* et autres pièces dramatiques propres à entretenir les principes d'égalité et de liberté ». — Que voulez-vous? Sans être assez affolés d'indignation pour braver de gaieté de cœur la prison et la mort, comme ils auraient fait en reprenant *l'Ami des lois*, les comédiens, en même temps que le public, s'étaient de plus en plus dégoûtés de l'application qui s'en faisait, de ces admirables principes. Au risque même d'ingratitude, ils oubliaient que Robespierre, à l'Assemblée nationale, avait plaidé leur cause, avec celle des protestants et des juifs, le 23 décembre 1789 : « On ne peut priver aucun des individus de ces classes, avait dit Robespierre, alors peu connu, des droits sacrés que leur donne leur titre d'hommes. Cette cause est la cause générale, il faut décréter le principe. »

Et, le 24 décembre, en effet, l'Assemblée l'avait décrété : « Il ne pourra être opposé à l'éligibilité d'aucun citoyen d'autres motifs d'exclusion que ceux qui résultent des décrets constitutionnels. » Or la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, votée au mois d'octobre, avait omis de spécifier qu'un juif, un protestant, un comédien, ne pourrait être admis au rang de citoyen actif, c'est-à-dire d'électeur et d'éligible. Elle avait omis également, à la vérité, de spécifier qu'il y serait admis ; et c'est de l'incertitude où ils étaient demeurés sur la question de leurs droits politiques, de cette pénible incertitude, que les comédiens eux-mêmes avaient demandé qu'on les tirât. Ce 24 décembre 1789, à l'ouverture de la séance, l'Assemblée nationale avait entendu la lecture d'une lettre adressée à son président et qui se terminait ainsi :

Les comédiens français, dont vous avez daigné agréer l'hommage et le don patriotique, vous réitèrent, Monseigneur, et à l'auguste Assemblée, le vœu formel de n'employer leurs talents que d'une manière digne de citoyens français, et ils s'estimeraient heureux si la législation, réformant les abus qui peuvent s'être glissés sur le théâtre, daignait se saisir d'un instrument d'influence sur les mœurs et sur l'opinion publique.

Nous sommes, etc.,

Les comédiens ordinaires du Roi,
DAZINCOURT, *secrétaire*.

Dazincourt, ce jour-là, s'était réjoui assurément de voir décrété le principe réclamé ou proclamé la veille par Robespierre et de voir sa propre supplique reçue avec faveur. Mais depuis, sans doute, il avait trouvé

que les pouvoirs publics n'avaient que trop exaucé ses vœux, trop fortement saisi cet « instrument d'influence sur les mœurs et sur l'opinion publique... » A cette heure où, faute de représenter dans *l'Ami des lois* un émule de Babeuf, il représentait le bonhomme Longman, le vieil intendant de milord Bonfil, Dazincourt était un peu désenchanté des principes ; il s'effrayait des réalités, comme ses camarades : par un sentiment naturel et bas, il commençait à préférer la condition d'inéligible, avec la tête sur les épaules, à celle de citoyen sans tête.

Cependant jusqu'au 29 août et par huit fois, et chaque fois avec un succès qui pouvait, à la rigueur, suffire à les dénoncer, nos comédiens avaient donné ces nouveaux signes de leur modérantisme, impunément; ce n'est que le 29 août, lendemain du jour où les Toulonnais ont livré leur port et leur ville aux matelots de l'amiral Hood, ce n'est qu'alors, il faut en convenir, que le Comité de Salut public, averti par des patriotes, enjoint à la Commune de suspendre *Pamela*. Barère, à la Convention, pour justifier l'arrestation des acteurs et la clôture du théâtre, aura beau jeu : « Les aristocrates, les modérés, les feuillants s'y réunissaient pour applaudir des maximes proférées par des milords; on y entendait l'éloge du gouvernement anglais. »

Vous voyez le coup! dirai-je familièrement. Milord Bonfil, Joseph Andrews, ces mannequins vertueux, Anglais par le hasard de l'origine et bien avant que l'amiral Hood eût pensé à corrompre Toulon, milord Bonfil et Joseph Andrews et tous les personnages de la pièce, Anglais innocemment et par cette raison que la scène se passe en Angleterre et que la pièce est tirée d'un roman anglais, tous à l'instant deviennent des agents de Pitt et de Cobourg, et ceux qui les représentent sur la scène deviennent leurs complices, et le public même, en applaudissant leurs vertus, devient le suppôt de l'étranger, de l'envahisseur, il trempe dans la trahison. Quoi d'étonnant si la pièce est interdite, les acteurs arrêtés, presque envoyés à la mort? On est modéré, sans doute, on est faible en faisant grâce au public!

*
* *

Si le patriotisme, alors, était plus ombrageux, ou la haine civile plus en éveil ; si l'un transformait sincèrement ces naïfs personnages de théâtre et leurs interprètes en criminels, ou si l'autre, ingénieusement, et sans se duper soi-même, opérait cette métamorphose en profitant des circonstances, la postérité peut examiner le problème, et sans doute il a deux solutions, — au moins : il se pourrait, en effet, que, dans certaines âmes, la haine civile, à ce moment-là, se fût fait illusion jusqu'à se confondre elle-même avec l'amour de la patrie ; et nous, qui ne sommes pas dans ces âmes, comment pourrions-nous distinguer maintenant cette haine de cet amour?

Si l'amour de la patrie, en 1793 et 1794, a vaincu l'étranger tout seul et malgré les embarras que lui suscitait la haine civile (un républicain, Michelet, n'a pas craint de le prétendre), ou bien si la haine civile a eu sa part de la victoire, autre question! Encore faudrait-il examiner, au cas où l'on reconnaîtrait que la haine a eu sa part, si son renfort ne fut qu'avantageux ou bien s'il était indispensable.

A ce généreux Michelet, à ce maître enthousiaste et bon, il plaît de croire et d'expliquer que la France a été sauvée malgré la Terreur. Et sur tel où tel point, il paraît bien qu'il a raison. Au moins, si la Terreur, après la reprise de Toulon, sut châtier atrocement cette ville, était-ce elle auparavant qui nous l'avait fait perdre, et sans elle nous n'aurions pas eu la peine de la reprendre. Opprimés par leurs sans-culottes, les Toulonnais s'étaient soulevés dès le 14 juillet 1793 ; ils n'accueillirent les Anglais que le 29 août. Entre temps, les nouveaux administrateurs de la ville écrivaient à la Convention : « Nous voulons la République une et indivisible ; on ne voit chez nous aucun signe de rébellion... Les représentants Barras et Fréron mentent honteusement en nous peignant comme des contre-révolutionnaires d'intelligence avec les Anglais. » S'ils n'avaient craint de retomber sous la tyrannie de certains « patriotes », ces malheureux n'auraient pas écouté, sans doute, les émissaires de l'amiral Hood.

C'est l'avis de M. Taine, est-il besoin de le dire? Nulle part, s'il faut l'en croire, à aucun moment, la Terreur ne fut un auxiliaire contre l'étranger, au contraire! En Alsace, même, au gré de M. Taine, Saint-Just, aussi bien que son compagnon Lebas, aussi bien que leurs collègues Lacoste et Baudot, « par l'extravagance de *ses* rigueurs, au lieu de réorganiser la victoire, avait fait de *son* mieux pour dissoudre l'armée. » — Voilà, par exemple, un jugement auquel Michelet ne souscrirait pas. J'ajouterai, quelle que soit mon estime pour la courageuse sincérité de M. Taine : ni moi non plus!

Je ne suis pas grand clerc en histoire ; mais, à peu près tous les jours, il se trouve que je vois chez un de mes voisins, chez un de mes amis, romancier, historien — et collectionneur — deux papiers mis sous verre et accrochés à la muraille.

Le premier, c'est le texte même de l'appel aux armes que Robespierre commença de signer, à l'Hôtel de Ville, dans la soirée du 9 thermidor ou plutôt dans la nuit du 9 au 10, — trop tard, heureusement ! Au bas de la page, au-dessous des signatures du « Comité d'exécution » de la Commune, on lit ces deux lettres, d'une petite écriture assez ferme : « Ro... » et puis, plus rien: brusquement, la plume est tombée sur la table, avec l'homme. A lire ces deux lettres, ce nom interrompu par la mort, on croit avoir encore le coup de pistolet dans les oreilles. Plus rien ? Je me trompe. En guise

de paraphe et de sceau, une large tache de sang, comme une flaque de rouille; et, de-ci de-là, une pluie de gouttes et de gouttelettes...

Mais à côté de ce placard tragique, de ce chiffon maculé, qui nous donne l'odeur même et la pire odeur de la Révolution, voici une lettre authentique, autographe, d'une écriture coulante et rapide, une lettre de Saint-Just au général Hoche; elle est datée de Strasbourg, 25 brumaire an II. — A cette date, on sait que les Prussiens, avec Brunswick, avaient forcé les lignes de Wissembourg; on sait que la France était ouverte, entamée; en arrière de Brunswick et de son armée, on sait que Wurmser et les Autrichiens tenaient investi Landau.

Représentant du peuple à l'armée du Rhin, Saint-Just écrit au général Hoche, commandant en chef l'armée de la Moselle: il l'adjure de le rejoindre, — où cela, je vous prie? A Landau, justement! où lui-même, de son côté, compte se rendre avec Pichegru.

Forfanterie, emphase, rhétorique! vont dire les dégoûtés et les défiants. Oui, je sais... Mais, une semaine après, les lignes de Wissembourg étaient reprises; Landau, débloqué; Hoche, au rendez-vous. Lorsqu'une telle rhétorique est suivie d'un tel effet, j'avoue que je respecte et que j'aime la rhétorique. Et si M. Taine m'assure, à présent, que, sans cette lettre, Hoche et ses soldats auraient tout de même repris Wissembourg, débloqué Landau, ou qu'ils les ont repris et débloqué malgré cette lettre, eh bien, je répondrai que rien ne le prouve, et qu'il y a doute, au moins, et que ce doute doit profiter, en bonne justice, à l'étrange personnage qui l'a écrite, cette lettre! Et voilà pourquoi je ne saurais juger ces hommes-là sans étonnement ni les condamner même sans admiration.

Aussi bien Joseph de Maistre, à l'encontre de M. Taine, à l'encontre de Michelet, apporte au Comité de Salut public, et justement au moins militaire et au plus détesté de ses membres, ce témoignage imprévu : « Par quel moyen surnaturel briser l'effort de l'Europe conjurée? Le génie infernal de Robespierre pouvait seul opérer ce prodige. »

Et Pitt lui-même, après le 9 thermidor, excitait les Anglais par cet argument à continuer la guerre : « Ces victoires qui vous découragent, les républicains de France ne les ont obtenues qu'à force d'assignats et de réquisitions. La violence à l'égard des personnes et des propriétés était tout le secret de leur force... Il leur fallait pour appuis les comités révolutionnaires, les représentants en mission et la guillotine! Or tous ces appuis sont tombés sous la hache qui a frappé Robespierre. »

Et je suis moins surpris, après cela, moins scandalisé, dirai-je, que M. Clémenceau nous déclare, même au bout de cent ans : « La Révolution française est un bloc! » — « La Révolution française est une religion, » reprend avec douceur, avec sérénité M. Renan, qui s'y connaît... « Et de ce bloc on ne peut rien distraire; » et de cette religion, sous peine d'hérésie, on ne peut détacher aucun dogme; — ou plutôt cette religion, que M. Renan constate, sans proclamer qu'il s'y range, est le culte régulier de ce bloc.

Il faut reconnaître, au surplus, que tel et tel ordre de faits coexistèrent : comment démontrer que celui-ci n'eût pas de rapport avec celui-là? Tout suppose, au contraire, un rapport continuel, mais variable, et plus ou moins utile ou nuisible à la victoire, entre la Terreur et l'action militaire... Et ce qui nous apparaît dans la réalité comme un tout, il est probable, au moins, que telle partie en fut accomplie avec joie et volontairement, telle autre avec regret ou bien à l'insu, ou même contre l'intention des auteurs communs.

Mais voici que, par besoin de simplicité ou par passion politique, les hommes admettent que ce tout, dans l'esprit de ces auteurs, fut un système; et celui-ci le reconnaît comme tel pour l'abhorrer à son aise, et celui-là pour l'adorer. Voici que l'un vénère cette idole et que l'autre l'exècre, et que c'est toujours une idole, et de l'espèce la plus élémentaire, une figure indivisible, un bloc!

***

Eh bien, soit! la Révolution française est un bloc, et ce bloc a sa religion. La religion catholique en est une autre, on ne saurait le contester; et ceux qui la professent n'aiment pas non plus qu'on se moque de leur Dieu ni d'eux-mêmes. Notre Molière autrefois en fit l'expérience; et *Thermidor*, si je ne me trompe, n'a pas soulevé encore autant d'inimitiés que *Tartufe*.

« Il ne convient pas à des comédiens d'instruire les hommes sur les matières de la morale chrétienne et de la religion : ce n'est pas au théâtre à se mêler de prêcher l'Évangile. » Ainsi parlait M. de Lamoignon à Molière, en 1667; et nos radicaux, pour commencer, tiennent à peu près le même langage à M. Sardou : « Qu'avez-vous affaire d'exposer sur la scène l'histoire de la Révolution française? »

Molière cependant écrivait au roi : « Il ne faut plus que je songe à faire de comédie si les Tartufes ont l'avantage. » Et, dans la préface de la pièce, il disait, deux ans plus tard : « Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aurait de privilégiés. »

De même, si l'emploi du drame historique est de représenter les époques de l'histoire, on ne voit pas « par quelle raison il y en aurait de privilégiées ». Nos censeurs improvisés, nos censeurs volontaires ne veulent pas que l'on touche à la Révolution, ou du moins à la Terreur, après un siècle écoulé. Tel autre, un jour, ne voudra pas que l'on touche à la Saint-Barthélemy; — et voilà désormais impossible une reprise de *Charles IX* : tant pis pour Marie-Joseph! — Tel autre va déclarer *tabou* la guerre des Albigeois; et tel autre, ensuite, le massacre des Innocents... Ajoutez que par

amitié pour la Porte, on a défendu *Mahomet;* par amitié pour l'Espagne, on ne pourra moins faire, une fois engagé dans cette voie, que d'interdire une reprise de *Patrie*, où le duc d'Albe joue un assez méchant rôle : — tant pis encore pour M. Sardou! — Et ses confrères, M. de Bornier, M. Jean Lomon, M. Paul Delair et quelques autres ne seront pas plus heureux : si nos censeurs volontaires ont l'avantage, « il ne faut plus songer » à faire de drame historique!

Mais le mal, au gré de Bourdaloue, c'était que le libertinage faisait concevoir des soupçons « de la vraie piété par de malignes représentations de la fausse ». Et l'archevêque de Paris se fondait sur cette raison pour faire défense aux fidèles de « lire ou entendre réciter » *Tartufe*, « et ce, sous peine d'excommunication ».

De même, au gré de nosseigneurs les radicaux, M. Sardou fait tort à la République « par une maligne représentation » de la Révolution. Et plût à Dieu que nosseigneurs les radicaux se fussent contentés de faire défense à leurs ouailles d'aller voir sa pièce! Les gens qui ne sont pas de leur diocèse en auraient joui tranquillement.

Vainement, dès 1664, Molière se flattait d'avoir fait cette comédie « avec tout le soin et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière ; et pour mieux conserver, disait-il, l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu les caractères que j'avais à toucher. » Vainement il protestait qu'il avait pensé rendre service « à tous les honnêtes gens du royaume » en faisant voir « toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnayeurs en dévotion qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique ». Les honnêtes gens, les vrais dévots ne lui surent pas gré de l'intention.

De même, apparemment, M. Sardou pensait obliger « tous les honnêtes gens » de la République en les distinguant de certains camarades, et rendre service à la République elle-même en la distinguant de la Terreur. Plusieurs de ces honnêtes gens, et même la République, représentée par son gouvernement, ont mal récompensé « tout le soin et toutes les circonspections » de M. Sardou.

S. M. Louis XIV, avant d'interdire la représentation publique de *Tartufe*, en 1664, avait eu « la bonté de déclarer à l'auteur qu'Elle ne trouvait rien à dire dans cette comédie. » Et de même, en 1891, M. le ministre des beaux-arts, avant de l'autoriser, « n'avait rien trouvé à dire » dans *Thermidor*.

En 1667, sur une parole du roi, dont l'auteur avait tiré parti sans doute un peu légèrement, la troupe de Molière donna pour la première fois *Tartufe* au public. « La cabale » se réveilla bien vite. Elle trouva moyen, dit Molière, de « surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. » — Entendez que, le lendemain de la représentation, M. de Lamoignon interdisait la pièce « jusqu'à nouvel ordre de Sa Majesté ». — « Ma comédie n'a pas plutôt paru, mandait Molière à son protecteur, qu'elle s'est vue foudroyée par les coups d'un pouvoir qui doit imposer le respect. » Il ajoutait aussitôt : « On ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite. »

M. Sardou ne saurait mieux dire à M. Constans (et s'il ne le dit pas, nous le disons pour lui, nous ses confrères), puisque c'est à M. Constans, aujourd'hui, que l'on doit en appeler de M. Constans; puisqu'il est toujours ministre secrétaire d'État au département de l'intérieur et que c'est lui qui, par mesure de police, a fait défense de représenter la pièce, — ayant eu le malheur de se laisser surprendre, à son tour, cet homme qui, « dans toute autre matière, fait une haute profession de ne se point laisser surprendre », comme Lamoignon.

Au fait, Louis XIV lui-même, à l'origine, avait écouté les ennemis de *Tartufe*, jésuites ou jansénistes : « On a profité, Sire, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. » De même, sans doute, on a « pris » M. Constans, par le respect de la République.

Cependant, Louis XIV ayant reçu, le 8 octobre 1668, le bref du pape Clément IX qui réconciliait les évêques de France divisés par le jansénisme et rétablissait, comme dit l'histoire, la « paix de l'Église »; Sa Majesté, après avoir fait frapper une médaille à la Monnaie, le 1er janvier 1669, en commémoration de cet événement, voulut le fêter encore d'une autre manière et, le 5 février, elle accorda la permission de représenter *Tartufe :* la suppression ou la suspension avait duré près de cinq ans.

Ayant lui-même, à l'avance, et l'on sait avec quelle vigueur, assuré la paix de l'État; n'ayant pas d'ailleurs en 1891, heureusement, l'excuse de Robespierre en 1793 (aucune ville de France ne s'est livrée à l'étranger... que dis-je? pas un quartier, pas une rue, pas même l'avenue de Villiers, cet arsenal des peintres), il faut espérer que M. Constans, un beau jour, et sans attendre cinq ans, voudra se montrer aussi libéral que Louis XIV.

LOUIS GANDERAX.

SYLVIANE (1)

XXI.

O BEATA SOLITUDO!

Vigneron ne s'attarda pas outre mesure après son verre « pleurant », comme il disait. Au bout d'une minute, il se relança d'enthousiasme à son récit.

— Le bois ne fut pas difficile à trouver. Dans la vallée d'Orb et plus loin dans les bas pays, la vigne était malade, et les Pères bénédictins de Villemagne-sur-Mare, qui ne se servaient plus guère de leurs pressoirs, en cédèrent un pour rien ou à peu près aux Frères minimes de Tarrassac. On eut des scieurs de long de Lacaune au Prieuré. Les belles planches de noyer, solides, noires à force de vieillesse, avec des veines luisantes et marbrées! Martinez Ombros dansait tout seul.

« Les côtés du grand morceau ayant été équarris à la hache, après que la scie eut enlevé les épaisseurs inutiles, le milieu de la pièce apparut sans un trou, sans une fente, tachée par rencontre de quelques nœuds tant seulement. Le moinillon de Lormières, qui avait redouté des crevasses, des pourritures, comme on en découvre en l'intérieur des troncs les plus durs, battait des mains. Vingt religieux, commandés par Opportunien, transportèrent dans la première cellule du Frère sculpteur l'énorme poutre destinée à devenir les jambes, l'estomac, la tête de Notre-Seigneur, puis deux poutrelles plus minces destinées à devenir ses bras. Dieu! avec quelle gaieté se faisait l'ouvrage! Tout le monde chantait l'*In exitu Israel*, même les scieurs de long de Lacaune, auxquels on venait de payer leurs journées — les écus accompagnés de quelques bouteilles pleines — et qui se préparaient à tirer devers leur endroit.

« L'hiver fut rude, cette année-là; mais, je vous en réponds, le Frère Ombros ne s'amusa pas à regarder la neige tomber sur l'Espinouze, ou sur le pic de Caroux, ou sur le Marcou. Levé avant les autres minimes, couché après eux, sauf durant les offices, auxquels il assistait régulièrement, on entendait son marteau frapper sans cesse des coups dans le Prieuré : à présent, des coups terribles, emportés; un moment après, des coups faibles, amortis — des grignotements de rats dans un pétrin...

— Malgré Mélie, qui leur donne la chasse avec notre chat Bascal, ils en font des ravages, les rats, dans mon pétrin, sans compter que, par-ci par-là, ils entament mon cuir! bredouilla Cornaz à l'improviste.

— Que personne n'interrompe! ordonna mon oncle.

— Excepté le frère Vital, un religieux d'une trentaine d'années, « doux et simple, avec deux grands yeux « bleus qui regardaient dans l'autre vie », si je n'estropie pas la phrase du Recueil, excepté le frère Vital, personne n'entrait dans les cellules du rez-de-chaussée, encombrées d'outils, de bois, de copeaux, d'embarras de toute sorte. Ombros, obligé de se déranger à chaque minute pour mille menues choses, avait demandé quelqu'un de la communauté qui serait tout à fait à son service, et, le prieur Honorat l'ayant autorisé à choisir dans le tas des Minimes assemblés pour cela dans la salle capitulaire, il avait pris Vital, « dont les traits « amaigris par la pénitence, tout l'air de visage un peu « triste et sérieux, avec une grande douceur angélique, « lui rappelaient la face entrevue de Notre-Seigneur cru- « cifié »... Vous entendez bien, les amis, que, pareil à un martinet happant un moucheron à ras de la Vignale à Tarrassac ou de l'Espaze à Camplong, je happe, moi, plus d'un mot au passage dans le Recueil de François Lassus, des Argelas.

— Happez, Vigneron, happez de tout votre bec, lui répète mon oncle.

— Le second assesseur, Opportunien, dans les commencements, sous prétexte d'édifier l'abbé Calixte, fort curieux à Lormières du crucifix de Tarrassac, essaya de décider Martinez Ombros à lui ouvrir la porte de son atelier. Mais le petit Minime d'Espagne, entêté comme un mulet cévenol, répondit, sans y mettre plus de façons qu'un capitaine s'expliquant avec un conscrit, qu'il avait besoin d'être seul, que Dieu lui commandait d'être seul, et qu'il ne pouvait pas désobéir à Dieu. Opportunien, n'ayant rien trouvé à répliquer à ces paroles de refus, se retira le nez long.

« Dorénavant, nul religieux, pas même le prieur Honorat, ne songea à troubler la tranquillité du travailleur, dont on ne s'occupa guère plus que si on l'avait enterré en quelque trou profond du Cloître, où l'on enterrait la communauté.

« Maintenant, si ça vous arrange, je vous servirai des lignes et des lignes du Recueil. C'est de la pitance de bon goût. Je vois ces lignes aussi nettement qui si j'y avais les yeux dessus.

« Cependant, au fur et à mesure qu'il avançait dans « son œuvre, le frère Martinez Ombros recevait de plus « vives lumières, et, de ce fait, il sentait son inspiration « devenir plus haute, sa main plus sûre et plus ferme. « Dans une lettre découverte depuis et qu'il écrivait au « Révérendissime abbé Calixte, un an juste après avoir « commencé son travail, il disait :

« Ce soir même, j'ai dégagé complètement du bois « la tête glorieuse du Rédempteur. D'abord, j'ai été « ébloui; puis j'ai pleuré devant toute la souffrance, « toute la douleur, toute l'angoisse qu'il m'avait été « permis d'accumuler sur les traits de Jésus en croix.

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 31 janvier.

« Il est vrai de reconnaître que, tremblant de l'âme et « du corps au moment de donner les derniers coups, « les plus délicats par la raison qu'ils perdent un mor- « ceau ou le sauvent, je m'étais préparé durant de « longs jours à ce suprême effort par le jeûne, la prière, « la pénitence et, ce matin, plus intimement, par la « célébration de la sainte messe — le sacrifice du Cal- « vaire renouvelé.

« Ah! Révérendissime Abbé, de quel élan j'ai bondi « de l'autel à mon atelier! J'emportais la vision très « nette de ce qu'il fallait faire, et, le frère Vital m'ayant « mis l'ébauchoir en main, je l'ai fait. Saint Jérôme « recommandait à sainte Eustochium d'*éviter l'orgueil « de l'humilité*. J'oserai vous confesser dans la simpli- « cité de mon âme que la couronne d'épines, dont les « pointes déchirent le front du Sauveur, me satisfait « assez; que je ne suis pas mécontent de la poitrine, « où s'ouvre un trou béant; que les jambes et les bras, « malgré leur *raideur*, leur *sécheresse*, grâce aux pieds « et aux mains, décorés de quatre blessures cruelles, « ne me semblent pas mal venus. Si vous saviez avec « quel soin j'ai sculpté les clous, de toutes parts ta- « chés, pleurant de toutes parts du sang divin!

« Un mois encore, Révérendissime Abbé, et le cru- « cifix pour le Prieuré de Tarrassac-le-Haut aura été « amené par moi au degré fort relatif de perfection « où je suis capable d'atteindre. Alors, je pense, il me « sera permis de regagner Lormières, *la solitude heu- « reuse* tant vantée par saint Bernard, la solitude « qu'il m'est si délicieux de goûter là-bas, près de « vous... »

Mon oncle, incontinent, laissa fuir ces mots de ses lèvres :

— Voici le texte de saint Bernard : « *O beata solitudo, o sola beatitudo!* »

— Ce latin n'était pas dans le Recueil de Lassus, car je vous l'aurais débité avec le reste, dit Vigneron. N'ayez crainte, encore que je ne l'entende aucunement, ça me connaît, le latin, et quand il s'agit de deux ou de trois mots!... On n'a pas servi les offices des mois et des années sans en avoir l'habitude aux dents... Mais ne lâchons pas le frère Ombros, puisque nous le tenons. Vous allez être bien surpris, vous autres, sans en excepter M. le curé, d'apprendre que, sauf le prieur Honorat et l'assesseur Opportunien, liés à présent l'un à l'autre comme les doigts de la mains et amis du petit Minime espagnol, les moines de Tarrassac-le-Haut commençaient à murmurer dans leur coin. Ils avaient cru que fabriquer un crucifix pour la salle capitulaire, c'était la farce de trois ou quatre semaines au plus, et le frère Martinez Ombros s'enfermait depuis environ un an et demi avec le frère Vital. Justement, ce qui les rendait surtout furieux contre le moinillon de Lormières, c'était qu'il ne permettait à quiconque de bouter pieds dans son atelier. Or, chacun aurait voulu voir de ses yeux, toucher de ses mains, flairer de son nez.

« Le second assesseur, frère Athanase, jadis tout à fait du bord du prieur Honorat, à présent son ennemi à cause d'Opportunien rentré en grâce, le second assesseur s'était mis à la tête des mutins, des boudeurs, et menait à son gré toutes les volontés du couvent. — Qu'y faire? — Des hommes enfermés, sans besogne sur les bras, ça devient curieux; puis ça jabote, ça crie, ça piaille semblablement à des femmes ou à des volailles dans la basse-cour.

« Ombros, lui, ne perdait pas la carte parmi ce fracas de becs et de plumes; il continuait à peindre son crucifix, car, après l'avoir sculpté, il le peignait avec des couleurs qu'il préparait lui-même en des pots, secrètement, sans employer le moins du monde frère Vital, tout exprès là pour se taire et lui obéir. Des fois, la cloche appelant le moinillon espagnol à la chapelle ou au réfectoire, il y paraissait, les mains encore emplâtrées, le tablier de travail au col, couvert de taches, et les religieux de rire, de pouffer, de jubiler dans leur capuce baissée. Vrai, c'étaient des comédies comme j'en ai vues entre muletiers dans un quartier de Valladolid — le quartier de Josa...

— Vigneron, retirez de votre discours cette vilaine expression de « comédies », elle me déplaît, se récria mon oncle doucement.

XXII.

CHANTS D'OISEAUX.

— Mais tout prend fin en ce bas monde, les plus longues besognes et les plus courtes, reprit philosophiquement notre homme après une pause de trois secondes. Un jour d'avril, par un beau soleil de prime qui avait fondu les dernières neiges sur les toitures des Minimes et partout aux pentes de l'Espinouze, du pic de Caroux, du Marcou, un jour fleuri d'avril, au sortir de la *Méditation* du matin dans la salle capitulaire, Martinez Ombros, gai dans sa mine ordinairement ennuyée, sans tablier aux reins, plus reluisant qu'un sou neuf de la tête aux pieds, annonça que, son crucifix étant terminé, la communauté en corps pouvait le visiter. Je vous demande si le prieur Honorat et les assesseurs Opportunien et Athanase en premier, la bande des Frères à leur suite, détalèrent des orteils vers l'atelier du moinillon!

« Au fait, la page où la scène se trouve consignée s'ouvre pour ainsi dire devant moi, et peut-être serait-il séant, au lieu de vous dégoiser mes paroles grossières, de vous donner, quand je m'en souviens, les paroles plus propres et justes du Recueil de François Lassus?

— Oui! oui! cria toute la table, emportée dans le même élan.

— Attention!

« ... En pénétrant dans la cellule du Frère Martinez « Ombros, les religieux éprouvèrent un tel saisissement qu'ils ne purent se tenir debout et tombèrent « sur leurs genoux, doublés, anéantis, terrassés. Jésus-Christ, de la grandeur d'un homme de haute « taille, était couché sur l'arbre de la croix — un arbre « immense, énorme, mesurant plus de deux toises de « bout en bout.

« La tête s'offrait horriblement douloureuse, presque « sans joues; les lèvres minces, à peine séparées, « l'étaient assez toutefois pour laisser voir les dents, « d'une blancheur éclatante; la barbe, très blonde, « partagée en deux rameaux bien fournis, tombait de « l'un et de l'autre côté de la poitrine avec des jours « clairs entre les poils, par où les chairs transparaissaient dans une pâleur livide.

« Le divin Maître, dont les yeux avaient conservé les « rayonnements de la vie, regardait en avant d'un air « fixe, et je ne saurais dire la crainte ou mieux la terreur qu'inspirait son regard, contrarié, assombri par « la couronne d'épines, un buisson de ronces enchevêtrées, hérissé de longues pointes aiguës. Tout, du « reste, dans le corps émacié du Sauveur des hommes, « indiquait une angoisse suprême : les muscles de la « poitrine, rentrés par l'effet de la torture subie, « avaient provoqué une saillie des côtes tout à fait « exceptionnelle, et le ventre, chétif, de nuance violacée, se trouvait réduit à rien. Pour les bras et les « jambes, effilés, avec de maigres renflements par-ci « par-là, on ne s'y arrêtait guère. Ombros, en cet endroit de son œuvre, avait réservé tout l'intérêt pour « les pieds et pour les mains, détaillés minutieusement « avec leurs phalanges un peu osseuses aux articulations, leurs ongles ternis aux approches de la mort, « rivés à la poutre épaisse par quatre clous de grosseur « démesurée, inondés d'un sang presque noir. La « peinture, en ajoutant je ne sais quelle vitalité sauvage à Jésus-Christ mourant, entrevu sans doute par « le pieux artiste à l'instant des dernières paroles : « Tout est consommé! *Consummatum est!* » la peinture, « par ses tons blafards, cadavériques, augmentait l'épouvante. Le spectacle était tout ensemble effroyable, « déchirant et beau.

« — Mais, Frère Ombros, comment comptez-vous « faire sortir votre crucifix d'ici? demanda le second « assesseur Athanase, demeuré froid au milieu du bouleversement général.

« — Par la porte, naturellement, répondit le moinillon.

« — Vous avez mal pris vos dimensions, car jamais « il ne passera.

« — Ah! mon Dieu! que me dites-vous, Frère assesseur!

« Avant qu'Ombros eût articulé ces mots, Athanase « retirait son mouchoir de sa capuce, mesurait d'abord « l'entrée de la cellule, puis les bras de l'arbre de la croix.

« — Impossible, dit-il. Vous serez obligé de démonter votre ouvrage.

« — Démonter!... Démonter!... répétait le pauvre « sculpteur, égaré.

« — Pour l'arbre de la croix, ajouta le second assesseur d'un air tout ensemble insolent et détaché, « l'opération sera facile : quelques boulons à dériver; « pour le crucifix, elle sera plus délicate : les bras à « scier vers leur attache aux épaules.

« — Scier les bras!

« Après ce cri, car ces trois mots avaient été un cri, « le malheureux Ombros chancela sur lui-même. Il « défaillait. Honorat et Opportunien s'empressèrent de « le soutenir.

« — Mon Frère!... murmuraient-ils affectueusement « l'un et l'autre.

« Athanase insista :

« — Il est bien évident, Frère Ombros, que la nécessité où vous allez être réduit de morceler votre « œuvre ne se serait pas imposée à vous si, au lieu de « vous cloîtrer dans cette cellule, vous eussiez permis « à quelqu'un de nous d'y pénétrer. On vous aurait « prévenu à temps que la porte était étroite, trop « étroite...

« — Et les fenêtres? interrogea-t-il, levant un bras.

« — Vous ne voyez donc pas les pierres de taille « entre-croisées qui les obstruent?

« Non, Martinez Ombros, accablé, aussi défait que le « Rédempteur étendu là, ne les voyait pas, les croisillons de pierre de taille des fenêtres.

« — Mon Dieu! mon Dieu! s'exclama-t-il douloureusement, de la voix expirante dont Jésus balbutia : « Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? *Eli, Eli, lamma sabacthani?* »

« — Frère Ombros! mon bien-aimé Frère Ombros! « gémit le Prieur.

« Il reçut dans ses bras l'infortuné moinillon de Lormières, qui venait de se trouver mal. Incontinent, « une volée d'oiseaux entra par l'une des fenêtres. « Bouvreuils, chardonnerets, verdiers chantaient. « Ombros releva la tête et leur sourit.

« L'assesseur Athanase, dont la rancune n'était pas « assouvie, au moment de se retirer, lança un regard « jaune, un regard de soufre, dans la direction du « Minime espagnol, subitement ranimé, et articula :

« — A moins d'un miracle, — ce dont le ciel se « montre toujours avare, — il faudra scier les bras.

« Jusqu'au soir, Ombros, désespéré, fou, demeura « dans la cellule du Prieur, attentif à lui prodiguer « tous les soins, tous les encouragements, toutes les « consolations. Honorat n'avait pas voulu le laisser « seul. L'assesseur Opportunien entrait de temps à « autre et ajoutait un mot réconfortant tiré des Saintes « Écritures ou des Pères.

« — Rassurez-vous, lui dit-il une fois : « Dieu a rempli de ses biens les mains du pauvre et a renvoyé le

« riche les mains vides : *Esurientes implevit bonis et* « *divites dimisit inanes.* »

« L'artiste, l'œil au pavé, dans une attitude d'écrase- « ment, écoutait et ne répondait pas.

« — Mon Frère, insistait Opportunien, comptez sur « l'Assistance divine. Puisqu'une fois elle vous a « permis d'attacher les bras du Sauveur de façon si « étroite, si intime, qu'on ne saurait découvrir la sou- « dure, elle ne refusera pas de guider votre main de « nouveau.

« Ombros se redressa :

« — Vous avez raison, Frère assesseur, murmura-t-il « d'une voix très faible; oui, vous avez raison. J'ai le « devoir de recommencer, au lieu de tomber à plat « comme un enfant. J'étais trop orgueilleux de mon « crucifix, et Dieu, qui a condamné l'orgueil, me châ- « tie... L'homme, hélas! a beau chercher, se sauvegar- « der, se prémunir, ses recherches, ses sauvegardes, ses « précautions ne lui servent de rien : il oublie toujours « quelque chose, et son œuvre demeure toujours in- « firme par un côté. L'homme est toute misère, l'homme « est tout péché. J'ai passé plus de dix-huit mois dans « ma cellule, j'en ai franchi le seuil des milliers de « fois, et l'étroitesse de la porte, les croisillons des fenê- « tres ne m'ont point frappé. Réaliser Jésus crucifié, tel « qu'il m'apparut dans la montée de Caroux, c'était « là ma seule idée, et cette idée unique, qui ne me « laissait pas de trêve, qui me brûlait comme un fer « rouge à tous les endroits de l'être, m'a aveuglé com- « plètement. Pour voir mieux en moi, je ne voyais pas « autour de moi... Croiriez-vous, du reste, que dans « mon travail acharné j'avais perdu la notion du temps, « et que j'ai été bien étonné, hier, quand Frère Vital « m'a appris la longue durée de notre claustration? « Une grande sainte de mon pays, sainte Thérèse « d'Avila, disait, rappelant le supplice enduré par « elle à la mort de son père : « *Je sentais mon âme* « *s'arracher de mon corps.* »

« Je puis vous l'affirmer, Révérends Frères Honorat « et Opportunien, le premier coup d'ébauchoir donné, « moi aussi, encore qu'humble et chétif, j'ai senti mon « âme s'arracher de mon corps et passer toute à mon « grand dessein de faire revivre, au Prieuré de Tarras- « sac-le-Haut, l'image douloureuse de Jésus agonisant « pour nous. De là, de cette possession tragique, car la « tragédie du Calvaire, cette tragédie effroyable, me « possédait, et quelquefois à m'enlever le souffle, de « là mon indifférence à mon entourage, non seulement « aux choses, mais aux gens. Qui sait, durant cette « longue contemplation du divin Maître nous aimant « jusqu'à la mort, s'il ne m'est pas arrivé plus d'une « fois de manquer à la règle, de manquer à quelqu'un « de nos Frères?...

« — Jamais! jamais! interrompit le prieur Honorat.

« — Jamais! jamais! répéta le second assesseur Op- « portunien.

« — J'ai vécu dans la fièvre, et la fièvre pourrait « m'avoir induit en des manquements graves. On ra- « conte qu'Alonzo Cano, notre Michel-Ange espagnol, « fut malade tout le temps qu'il travailla à son admi- « rable crucifix de la chartreuse de Porta-Cœli, où il « s'était retiré...

« La cloche qui sonnait pour la collation du soir lui « coupa la parole.

« Honorat, tenu de paraître au réfectoire, invita Mar- » tinez Ombros à descendre avec lui. Le moinillon eut « un mouvement de recul; puis, tombant aux pieds « du Prieur, il le supplia de l'autoriser à jeûner, à se « recueillir jusqu'au lendemain.

« — Je compte reprendre mon ouvrage dès l'aube, « et j'aurais besoin, par une longue oraison, de flé- « chir Dieu irrité contre moi... Je possède une scie « très mince, très fine. J'ai quelque espoir de réussir « à détacher les bras sans dommage et à recoller les « tenons...

« Comme Honorat et Opportunien s'éloignaient sai- « sis de respect, notre artiste les rejoignit en mar- « chant sur ses genoux :

« — Surtout, Révérends Frères, leur dit-il, les yeux « ruisselants, surtout oubliez le désespoir peu religieux « que j'ai fait paraître dans l'épreuve. Moi, Martinez « Ombros, de Tolède, menu comme un grain de mil, « je pensais avoir exécuté un morceau de génie, et je « redoutais d'y reporter la main par je ne sais quelle « peur orgueilleuse de le diminuer, de le détruire. Je « vous demande pardon : j'ai offensé Dieu et je vous « ai offensés.

« Les deux Minimes, muets, suffoqués d'émotion, le « relevèrent, puis le reçurent dans leurs bras tendre- « ment.

« Ombros ne supporta pas longtemps la solitude où « la retraite brusque d'Honorat et d'Opportunien venait « de le plonger. Des siècles, lui semblait-il, s'étaient « écoulés depuis qu'il n'avait vu son crucifix. Il avait « hâte de le revoir.

« Du premier étage, il avait entendu la porte du ré- « fectoire se refermer sur les deux religieux... Le si- « lence, ce silence béni, connu seulement des maisons « où Dieu a pris l'habitude de résider, enveloppait le « monastère. Il marcha vers la porte de la cellule du « Prieur, l'ouvrit, fit trois pas sur le palier. Il demeura « planté. Au moment de descendre le large escalier de « pierre, il hésitait. — Que ferait-il chez lui? Allait-il « décrocher sa scie mince et fine?... — Il sentit son « front se couvrir instantanément de gouttelettes de « sueur glacée. Il palpa d'une main tremblante la « rampe à gros balustres de bois, eut peur de défaillir « de nouveau, descendit.

« Devant lui se déployait le corridor spacieux acce- « dant au Cloître extérieur du monastère. Le sang lui « battant aux tempes d'une terrible force, il eut l'idée « d'aspirer quelques bouffées d'air frais pour tempérer

« sa fièvre. Plus souple, plus léger qu'un chat, il se « glissa le long des murailles. Des lampions allumés « en des nichettes étroites jetaient de toutes parts de « vagues lueurs amorties.

« Une lune magnifique éclairait le Cloître, dont les « colonettes géminées, les croisillons, les roses et les « trèfles se découpaient nettement sur les dalles aussi « blanches que les feuillets d'un missel. Assis sur un « banc de pierre bien connu de lui, Ombros, harassé « d'inquiétudes lancinantes, respira délicieusement. — « Oui, oui, Dieu, si favorable jusqu'à cette heure, ne « cesserait pas d'être avec lui, de le secourir. — Il tourna « sa face toute vers le ciel, et les astres qui le peu- « plaient en foule lui envoyèrent des rayons cares- « sants. Ses nerfs étaient pacifiés : l'espérance, « ce « songe divin de l'homme qui veille », comme dit saint « Bazile, le ranimait, le refaisait nouveau pour la lutte « contre les obstacles.

« Enivré d'aise, plutôt de Dieu qui l'inondait à flots, « dans le Cloître solitaire où souvent, préoccupé de « son œuvre, il avait gémi des défaillances de sa main, « des impuissances de son esprit, il goûta les plus inef- « fables sensations de sa vie. Il s'abandonna à des sen- « timents intimes quasi célestes, et, ravi en extase, il « ne détachait plus ses yeux du firmament étoilé qui, « ce soir-là, plus particulièrement « racontait la gloire « de Dieu, *Cœli enarrant gloriam Dei* », quand une voix « coutumière, la voix aimée du Frère Vital, par les fe- « nêtres du réfectoire brusquement ouvertes, lui arriva « jeune, vibrante, claire comme un chant de rossignol.

« Vital faisait la lecture à la communauté. Ombros « tendit l'oreille :

« *Un jour, saint François d'Assise — celui que l'Église con- « nait sous le nom de* Patriarche des Mendiants — *un jour, « saint François d'Assise dit à un de ses Religieux tombé en « grande mélancolie, en grand dépérissement : « O mon « frère, pourquoi cette figure triste jusqu'à la mort ? Avez- « vous commis quelque péché mortel ? Cela ne regarde que « Dieu et vous. Allez prier. Mais, devant moi et devant vos « Frères du couvent, ayez toujours une mine saintement « joyeuse ; car il ne saurait convenir, quand on est au ser- « vice de Dieu, de montrer un air maussade et rem- « bruni... »*

« Martinez Ombros ne voulut pas en entendre davan- « tage ; piqué de remords, il s'esquiva sur la pointe des « pieds. »

XXIII.

LA PASSION DE MARTINEZ OMBROS.

Sans y être autorisé, le garde champêtre s'administra une lampée. Nul d'entre nous ne protesta.

— Vous devez me trouver une assez jolie mémoire, je suppose ! nous dit-il, s'essuyant les lèvres.

— Si j'en avais une pareille pour retenir mes prônes et mes sermons ! soupira mon oncle.

— Je vais vous achever ce miracle d'un tour de langue, car nous aurons à nous occuper ensuite de Sylviane et de M. Casimir. Je vous récite toujours le Recueil de Lassus. Ça me connaît, la récitation ! Une fois, quand j'étais maître d'école à Truscas, M. le curé Bonal me défia de lui débiter sans une faute la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après saint Matthieu — bien plus longue, cette Passion, que celle d'après saint Jean et les autres Évangélistes. Je commence et j'arrive jusqu'au bout sans brocher d'une syllabe. M. Trippard, curé de Campillergues, qui était présent, enchanté de moi, ne finissait pas de s'esclaffer...

— Vigneron, interrompit mon oncle, laissons M. l'abbé Trippard, de Campillergues, et revenons au frère Martinez Ombros.

— Ombros s'était échappé vers sa cellule comme « un levrant, traqué par la meute, s'échappe vers son « terrier. En y entrant, il fut abasourdi de la trouver « plus éclairée que le Cloître, où la lune et les étoiles « donnaient en plein. Cet éblouissement inattendu « l'aveuglait et le tint une minute immobile, frappé « d'une crainte qui allait jusqu'à l'épouvante. Il « porta ses regards de tous côtés, surtout du côté des « fenêtres, par lesquelles passait, à n'en pas douter, « le grand ciel lumineux de cette radieuse nuit. C'était « à n'y pas croire : les vitres apparaissaient noires, « les armatures de fer et de plomb apparaissaient « noires. Cependant, les scies appendues aux mu- « railles, les ciseaux, les ébauchoirs fixés dans les « échancrures des râteliers, les masses de buis aban- « données au repos sur l'établi, le tour silencieux en « un coin, continuaient à resplendir. Harcelé de peur, « claquant des dents, il ferma les yeux, se prosterna « sur les dalles, et, embrassant de ses deux mains res- « pectueuses les deux pieds de Jésus crucifié tout à fait « à sa portée, il pria. »

— Oh ! Vigneron, que c'est beau ! que c'est beau ! balbutia mon oncle. Ne vous préoccupez pas de l'heure des vêpres... Quel Recueil, ce Recueil de Lassus !...

— Pour réaliser son œuvre telle qu'il lui avait été « accordé de l'entrevoir dans les nuages, à la montée « du pic de Caroux, Ombros avait fait, de la Passion de « Notre-Seigneur Jésus-Christ selon saint Matthieu — « juste la Passion que je sais par cœur — l'objet de ses « méditations assidues. En cette nuit de déchirement « suprême, son esprit glissa à sa pente habituelle, et « le petit Minime de Lormières revint au jardin des « Oliviers, chez le grand-prêtre Caïphe, au sommet du « Golgotha. Tout ce chemin que le Fils de l'Homme « avait parcouru, associé à des bandits, bafoué, couvert « de crachats, un sceptre de roseau à la main, revêtu « de je ne sais quelle loque d'ignominie en guise de « manteau royal, finalement chargé du poids écrasant « de la croix, tout ce chemin sanglant de la Rédemp- « tion, il le refit avec des gémissements et des san- « glots.

« Soudain, au moment où son regard, plus aigu, plus « pénétrant, plus acharné que jamais, suivait sur la « face du Sauveur les dernières convulsions de l'agonie « — cette agonie qu'il lui avait tant importé de tra- « duire — il sentit comme un imperceptible attouche- « ment à son front penché. — Les pieds du crucifié, qu'il « retenait étroitement serrés en ses deux mains, sur les- « quels il venait de se courber avec amour, s'étaient- « ils animés pour le toucher? — Il se redressa ravi à la « fois et terrifié. Il rouvrit les yeux. La nuit avait en- « vahi les murs de la cellule. O prodige! la couronne « d'épines enveloppant la tête de Jésus-Christ s'était « allumée, chaque pointe s'en allait en un rayon ful- « gurant, et l'ensemble de ces rayons qui divergeaient, « puis s'éteignaient doucement dans l'ombre, formait « une auréole étroite, mais vive comme un soleil à son « lever.

« — Seigneur!... Seigneur!... cria Martinez Ombras. »

— Seigneur!... Seigneur!... répéta mon oncle irrésistiblement.

« Le moinillon de Lormières demeura longtemps « anéanti, la face contre terre, n'osant pas relever le « front. Il ne priait point. La vision brûlante dont il « était rempli l'avait comme calciné, et ses lèvres « demeuraient arides. Il finit par reprendre son an- « cienne posture. De nouveau il enveloppa de ses « mains, avec la vénération dont il usait à l'autel pour « les Saintes Espèces, les pieds de Jésus mort sur la « croix. Les pieds divins, qui l'avaient effleuré tout à « l'heure, ne bougèrent en nulle façon; sous la pres- « sion de ses doigts, ils lui parurent glacés. Ce n'était « plus la chair palpitante, mais le cadavre refroidi sur « le gibet.

« — Seigneur!... Seigneur!... » appela-t-il d'une voix étranglée.

— Seigneur! Seigneur! ne sut s'empêcher de redire mon oncle.

« — Martinez Ombros attendit une parole. A mesure « que la lumière de la vie humaine, si faible soit-elle, « l'éclairait peu à peu, son cerveau, lentement ressus- « cité des Morts, s'entêtait dans la pensée d'un miracle. « Dieu avait eu pitié de lui dans la rude montée de « Caroux... Dieu, de nouveau, venait d'avoir pitié de « lui... Dieu aurait pitié de lui une dernière fois... « D'ailleurs, après le contact si doux ressenti au front, « comment porter la scie aux bras du Crucifié vivant « pour les détacher du tronc?... — Un frisson lui par- « courut les membres, disloqua sa machine, ses os « craquèrent et, par un coup de vent d'une violence « inouïe, il se trouva rejeté contre la porte de sa cel- « lule, dont l'unique battant fut ouvert.

« — Seigneur, Seigneur, que me voulez-vous? » supplia-t-il.

— Seigneur, Seigneur, que me voulez-vous? supplia mon oncle toujours entraîné.

« — Chassé de sa retraite, le Frère Ombros, qui « n'osait regagner son gîte, où Dieu redoutable habi- « tait, vagua de longues heures à travers les corridors « du monastère, gémissant, éperdu. Un instant, sa dé- « tresse fut au comble, et, comme il passait devant la « cellule du prieur Honorat, il eut envie d'y frapper. « Mais il repartit, flamme aux reins. Il erra au galop « dans vingt directions. Il finit par aborder au Cloître, « que la lune maintenant avait déserté, où la nuit « maintenant était complète.

« Quelle fraîcheur au dehors! quelle suprême et magnifique paix!

« Il s'accota à un pilier, vers le porche accédant à la « chapelle du couvent. Il se sentait mourir d'aise après « une angoisse horrible. Il fit le serment de laisser « intact son crucifix. Si le Prieur des Minimes de Tar- « rassac-le-Haut, afin de livrer passage à Jésus crucifié, « ne disposait pas des pouvoirs nécessaires pour dé- « molir les croisillons d'une des fenêtres de sa cellule, « il partirait lui-même pour Lormières et obtiendrait « tout du Révérendissime abbé Calixte, son protecteur « et son ami. Cette résolution prise, il sentit son âme « lui monter aux lèvres et il s'écria :

« — Non, Seigneur, je ne porterai pas sur vous une « main sacrilège : j'aurais trop peur de voir votre sang « s'épancher à flots. »

— Non, Seigneur! clama mon oncle s'identifiant de plus en plus, à chaque mot nouveau du Recueil, avec Martinez Ombros.

« — Le saint moinillon de Lormières éprouva une « quiétude profonde. Un banc de pierre, scellé au mur « même de la chapelle, se déployait devant lui; il y « tomba harrassé, pantelant, vaincu. Ce fut une jouis- « sance indicible. Le calme — quelque chose d'inexpri- « mable et de suave qu'il n'avait jamais connu — se « répandait dans son être avec la subtilité enivrante « d'un parfum.

« — O fraîche, ô adorable nuit pleine de Dieu!... murmura-t-il.

« Il s'endormit.

« Un bruit réveilla Ombros en sursaut. Il entr'ouvrit « les paupières. Le Cloître blanchissait peu à peu, on « discernait les tertres des dernières tombes. Le jour « se levait. Ses oiseaux familiers vinrent chanter sur « les branches d'un arbre de Judée autour de lui. De « quelle douceur il fut pénétré en se découvrant à la « porte même de la chapelle! — Quelle heure pouvait-il « être? La cloche n'avait pas encore appelé la commu- « nauté à la prière du matin, sans doute? — Après ce « sommeil paisible sur le banc de pierre, il fut trans- « porté par la pensée d'être admis, avant tout le monde, « à saluer Dieu dans son tabernacle.

« Enlevé de sa place comme par des ailes, il soule- « vait le loquet de la lourde porte de la chapelle, quand « une rumeur énorme, partie du corridor central du

« Prieuré, paralysa sa main. Évidemment, les Minimes « descendaient le grand escalier pour se rendre, avant « la messe, à l'exercice de la *Méditation* dans la salle ca- « pitulaire. — Manquerait-il la *Méditation*? Non! non! — « Il s'élança hors du porche, empressé de retrouver ses « Frères que, lui semblait-il, il n'avait pas revus depuis « des années. Mais des cris, un tumulte effroyable « le clouèrent sur place au bout de trois pas.

« Que se passait-il?

« Écoutant d'une attention haletante, parmi les « éclats de voix qui le retenaient fiché dans les dalles « du Cloître, il crut démêler son nom.

« — Où est Frère Ombros? Qu'est devenu Frère Om- « bros? hurlait-on.

« Tout à coup, le prieur Honorat et l'assesseur « Opportunien paraissent. Leur mine est effarée à l'un « et à l'autre; ils poussent des exclamations accompa- « gnées de gestes désordonnés.

« — Qu'y a-t-il donc, Révérends Frères? s'écrie Mar- « tinez Ombros, sentant la Mort lui glacer le sang dans « les veines.

« — Venez! venez! lui ordonne Honorat.

« — Dieu est avec vous, mon Frère, Dieu est avec « vous! lui répète Opportunien, effaré.

« Et, chacun le prenant par une main, ils entraînent « le moinillon de Lormières, qui ne se soutient plus.

« Le corridor du Prieuré est envahi; les Religieux « en foule sont là, chuchotant, jasant, se complai- « gnant, soupirant, priant. A la vue de Martinez Om- « bros, conduit par ses guides comme un aveugle, les « moines se collent contre les murailles pour lui livrer « passage. Quelques-uns tombent à genoux. Frère Oné- « zime, un vieillard de quatre-vingt-six ans, le doyen « de la communauté, accroupi non sans effort sur les « dalles, passe une main, s'empare d'un pan de la robe « du moinillon, le porte à ses lèvres, le baise avec « respect.

« — Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? ne cesse de demander « Ombros, qui ne comprend pas.

« On le soutient toujours, car il est fort pâle et chan- « celle; ses yeux sont presque éteints; il défaillirait « assurément, si Honorat et Opportunien cessaient de « l'assister une seconde. En passant devant sa cellule « ouverte, il y plonge l'œil. Un cri s'échappe de sa poi- « trine, un cri intraduisible de détresse, de désespoir, « et d'horreur.

« — Et mon crucifix? Qu'avez-vous fait de mon cru- cifix? demande-t-il, expirant.

« — Venez, mon Frère, venez! lui redit le Prieur.

« La porte de la salle capitulaire s'étale à deux bat- tants.

« Ombros, laissé seul, sans appui, se précipite. Il « recule foudroyé : Il a vu son crucifix, son crucifix « adoré, rivé là-haut à la muraille par des crampons « de fer, au-dessus des boiseries des stalles, dans l'ogive « qui fait face au siège plus élevé du Prieur.

« — Un miracle! balbutie-t-il, un miracle pour « moi!...

« Les yeux ruisselants, les regards attachés à la face « du divin Sauveur, au milieu de la communauté qui « l'enserre à l'étouffer, il ajoute :

« — Dieu tout-puissant! »

— Dieu tout-puissant! Dieu tout-puissant! sanglote mon pauvre oncle.

Vigneron conclut :

« Et, prosterné, ravi en extase, Ombros laisse « monter son âme dans la profondeur des cieux. »

Le garde champêtre nous considère d'un air satisfait, avec une sorte de bravade orgueilleuse, puis ses lèvres prononcent ce mot unique accompagné d'un gras éclat de rire :

— Voilà!

Chez les Bassac, autour de la table, sauf Cornaz et Galibert, chacun s'essuyait les yeux avec son mouchoir, se taisait. Mon oncle tenta un effort pour parler, mais noyé dans un ruisseau de larmes, qui inondait son visage, il n'y put réussir. Enfin, une troisième tentative lui permit de mâchonner ces mots fort troublés, fort confus, à peine distincts :

— Vigneron, soyez remercié et soyez béni par le Seigneur qui a fait le ciel et la terre, *Benedictus a Domino qui fecit cœlum et terram!*

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

LES MATINÉES BALLANDE.

(Suite).

C'est moi qui avais présenté à Ballande Henri de Lapommeraye, qui commençait à faire parler de lui sous les deux espèces d'écrivain et de conférencier. Il conquit du premier coup le public des matinées et le garda tant qu'elles durèrent. Personne n'eut jamais la parole plus prompte, plus facile, je dirais presque plus fluide. Il y avait chez lui de l'avocat de cour d'assises et du prédicateur de paroisse. Il était prêt sur tout sujet et traitait le lieu commun avec une abondance extraordinaire d'improvisation; c'était la part du barreau. De la chaire, il tenait le don de l'émotion vraie ou feinte. Il s'attendrissait, il s'indignait, il protestait, et tandis que de ses bras il battait l'air ou se frappait la poitrine, sa voix, qui était fort belle et très étoffée, ou se mouillait de larmes réprimées ou éclatait en accents généreux. Il avait tour à tour le tremolo pa-

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier, 7 et 28 février 1891.

thétique ou la vibration superbe. De ses yeux grands ouverts, penché sur la table, qu'il dominait debout de sa haute taille, il regardait, il fascinait son auditoire, à moins qu'il ne l'agitât et ne le fît frissonner en secouant d'un mouvement passionné sa noire chevelure, qui tombait droite et longue sur son cou et dont il relevait d'un geste puissant de tête une mèche toujours rebelle. De temps à autre il s'humanisait, et d'un air gracieux, avec un sourire tout plein d'onction, il distribuait aux dames quelque compliment flatteur, comme s'il eût interrompu une causerie pour leur offrir des bonbons dans un drageoir d'or, ou il lançait avec malice, mais sans arrière-pensée de malveillance, quelque innocente épigramme aux opinions qu'il savait leur être antipathiques. Elles tressaillaient d'aise et se chuchotaient l'une à l'autre : « Il est charmant! Il est délicieux! »

Les hommes ne leur devaient rien ; ils se laissaient pénétrer à la chaleur communicative de cette éloquence toujours en action. Ce que disait l'orateur n'était pas toujours d'une nouveauté bien piquante, mais il avait l'air d'en être si sincèrement, si profondément, si ardemment convaincu ; il mettait à en convaincre les autres une telle ferveur de passion qu'on était, malgré qu'on en eût, remué, entraîné. Il s'emparait de la foule, comme autrefois Lachaud de ses douze jurés ; il savait tous les moyens de la prendre et de la garder en sa main. L'artifice était parfois trop visible pour les délicats : jamais je n'ai vu le public résister ni même faire mine de se défendre. Lapommeraye, dans sa longue carrière de conférencier, n'a compté que des succès.

Nous ne tardâmes à devenir les deux colonnes du temple d'Israël. C'est sur nous que reposaient les matinées. Aussitôt qu'un conférencier manquait de parole à Ballande, ou quand il n'en trouvait pas pour un sujet qui semblait peu attrayant, c'était Lapommeraye ou moi qu'il allait chercher. Nous répondions toujours : « Présent! » et nous allions gaiement au feu. Le public et le journalisme avaient associé nos deux noms à l'entreprise de Ballande. Quand les faiseurs de revues mettaient sur la scène un conférencier, c'était toujours ou Lapommeraye ou moi dont l'acteur se faisait la tête ou copiait les tics en les exagérant. Je me souviens d'une de ces charges qui amusa le tout-Paris d'alors. C'était à l'acte des théâtres. Chacune des pièces jouées dans l'année défilait, selon l'usage, à tour de rôle sous les yeux du compère, qui demandait des explications.

Des explications! et aussitôt surgissait de derrière un portant le conférencier, portant sa table et sa chaise. Il s'asseyait gravement :

— Des explications, disait-il, je vais vous en donner.

Et il remuait du sucre dans son verre, et il buvait, et au lieu de reposer le verre sur la table, il le renversait sur lui et s'essuyait avec son mouchoir.

— Des explications, reprenait-il, les voilà.

Et le compère s'impatientait et il finissait par le chasser. A la troisième apparition que fit le conférencier, apportant ses explications, ce fut un fou rire dans toute la salle, et quand le compère se jetant sur sa table la lui prit des mains, lui criant :

— Ne revenez plus! Vous êtes assommant avec vos conférences.

On se pâma, on se tordit. Tous les regards s'étaient tournés vers moi, qui riais du meilleur de mon cœur, car c'était moi que les Aristophanes de la revue avaient caricaturé dans cette scène. Lapommeraye eut son tour l'année suivante, et Saint-Germain fit de lui une charge très ressemblante, qui l'était même trop pour être vraiment comique, car il ne faut pas dans ces sortes de caricatures copier trop exactement le modèle. Il ne faut en prendre que les traits les plus saillants et les grossir avec le sens du grotesque. Au reste, nous prêtions l'un et l'autre à la caricature, car nous avions tous deux des procédés très en dehors, des tics faciles à saisir et à pousser au ridicule.

Je crois bien que pendant ces quelques années de vogue j'ai passé en revue tous les chefs-d'œuvre classiques et, par-dessus le marché, un assez grand nombre d'ouvrages de second ordre, que Ballande exhumait à titre de curiosités. C'est ainsi qu'il a joué la *Phèdre* de Pradon, *la Fausse Agnès* de Destouches, *le Martyr de Saint-Genest* de Rotrou ; c'est ainsi qu'il essaya une fois de nous rendre une tragédie de Racine avec la mise en scène du temps. Il avait disposé sur les faces latérales de la scène trois rangées de bancs, sur lesquels il avait assis des comparses qui figuraient les courtisans du grand roi. Ils les figuraient, hélas! de la façon la plus mesquine, et ces malheureux avaient l'air de s'ennuyer à quarante sous l'heure. Les payait-on même ce prix-là? Je m'étais chargé de les présenter au public et de lui conter la révolution que fit Voltaire, au XVIIIe siècle, lorsqu'il rendit la scène libre et en chassa la cohue des jeunes seigneurs qui l'avaient longtemps encombrée.

C'était le conférencier qui avait, dans ces représentations de jour, la plus large part de responsabilité ; c'était lui aussi qui en tirait le plus de gloire. Je ne vous dirai pas les succès que j'ai pu emporter dans ce genre. Je ne rappellerai d'autre souvenir que celui d'une ou deux matinées, qui ont marqué dans ma vie d'une façon plus particulière.

J'écrivais alors tous les matins au *XIXe Siècle*, que lisait tout Paris. Je ne sais plus trop à propos de quelle frasque que nos écoliers s'étaient permise dans un des grands lycées de Paris je leur avais, dans le journal, adressé une petite semonce, et je m'étais servi au courant de l'article de ce qualificatif : *ces malins singes*. Je n'y avais pas attaché d'autre importance, non plus qu'About, qui avait laissé passer le mot. Vous savez comme les jeunes gens ont la tête près du bonnet : ils

avaient pris feu sur cette injure; on s'était conjuré, on avait fait partie de louer l'orchestre du théâtre et d'y siffler l'insulteur de la jeunesse française. Je ne me doutais de rien, quand je reçus le samedi matin un billet de mon vieil ami Maxime Gaucher, celui-là même dont les lecteurs de cette Revue ont goûté si longtemps les critiques aisées et fines : « Je viens, m'y disait-il, de *coller* dans ma classe une liste de souscription où s'étaient inscrits la plupart de mes élèves. J'ai interrogé l'un d'eux, qui m'a révélé l'horrible secret. Ils organisent pour dimanche un furieux boucan en ton honneur. Je n'ai pas même essayé de les dissuader, tu sais toi-même qu'aucun conseil ne serait écouté. Il faut les laisser faire et en rire. Je te préviens pour que tu ne sois pas pris à l'improviste et déconcerté; tiens-toi sur tes gardes. »

Je ne fis, en effet, que rire de cet avis. Je suis né avec l'instinct de la combativité. L'attente d'une lutte m'excite et m'amuse. J'avertis Ballande, qui me demanda si je ne voulais point qu'il prît des mesures de concert avec la police.

— Jamais de la vie, lui dis-je, je me tirerai d'affaire tout seul, ce sont des gamins; ils se promettent un divertissement, ne le leur gâtons point. Quand ils seront las de crier, je reprendrai l'avantage et ferai la conférence.

C'était également l'avis de Ballande. Au fond, il était enchanté. Outre que la salle était pour cette matinée exceptionnelle louée du haut en bas, il prévoyait que le bruit de cette manifestation aurait son écho dans le journalisme; c'était de bon bien de réclame qui lui tombait du ciel comme une manne gratuite.

A midi, selon ma coutume, je me mis en route à pied, ruminant tout le long des rues et des boulevards l'exorde de ma conférence. Voilà qu'au moment d'entrer dans le théâtre par la porte des artistes, je vis deux personnes se détacher d'un groupe assez nombreux qui stationnait sur le trottoir et se diriger vers moi, avec l'intention évidente de m'adresser la parole.

— Mon Dieu! monsieur Sarcey, me dit l'une d'elles, nous ne sommes pas connus de vous, mais nous sommes pères de famille et nous venons par avance vous présenter nos excuses pour nos galopins de fils, qui vous ménagent un fort charivari. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour les détourner de ce projet, mais ils sont enragés; il ne nous reste qu'à vous demander pardon. Au reste, nous avons nous-mêmes loué des places et nous serons là pour vous soutenir.

— Vous me rappelez Brutus, lui dis-je en riant.

Je remerciai ces messieurs de leur démarche, je leur serrai la main et j'entrai. On était un peu nerveux dans les coulisses. Les acteurs avaient eu vent de ce qui se préparait. Les artistes n'aiment point en général que le sifflet entre en jeu, dans les choses du théâtre. Ce n'est pas précisément par intérêt ou par amitié pour le camarade; c'est qu'une fois le public déchaîné, il ne connaît plus rien ni personne. On ne sait jamais au juste où il s'arrêtera. C'est le chat de la fable qui, après avoir croqué le moineau du voisin, lui trouve un goût exquis et dévore les autres. J'étais peut-être le seul qui eût gardé son sang-froid et sa bonne humeur. Cette idée que les fils et les pères allaient se battre en mon honneur — *plus quam civilia bella* — m'avait mis en gaieté.

Je n'eus pas plus tôt prononcé la formule sacramentelle : « Mesdames, messieurs, » que l'orage éclata. Ah! mes amis, quel vacarme! Ils avaient tous des sifflets à roulettes, et ils ne s'interrompaient de siffler que pour crier : des hurlements sauvages, des cris variés d'animaux, et de temps à autre sur l'air des lampions: « Des excuses! des excuses! » Quelques-uns plus faronches criaient même : « Pas d'excuses, à la porte! »

J'attendais, résigné et souriant. A la moindre éclaircie, j'essayais de jeter une phrase, qui était à l'instant couverte par un énorme brouhaha. Je n'insistai pas; je ménageais mes forces et ma voix. Ma tactique était de laisser s'épuiser les braillards; j'étais convaincu que le vrai public, après s'être amusé dix minutes ou un quart d'heure de ce tapage, finirait par s'en lasser, prendrait mon parti en masse et leur imposerait silence.

Ce calcul, qui était assez malin, trouva par le plus grand des hasards un auxiliaire sur lequel je n'avais pas compté. Dans l'avant-scène de gauche, il y avait, à côté de Ballande, un avocat que je connaissais un peu : car c'était le frère de M. Laya, l'auteur du *Duc Job*, que l'on vient de reprendre à la Comédie-Française. Il possédait une voix énorme, ce que nous appelons, en style de théâtre, un bon creux, une extraordinaire faconde, et une envie plus extraordinaire encore de déployer, coûte que coûte, l'une et l'autre. Le voilà qui enjambe le rebord de la loge, saute sur la scène, me serre la main, et embouchant sa trompette en lance les éclats à travers ce tumulte. A ce renfort inattendu, les assaillants redoublent de fureur; c'est une nouvelle tempête de cris et de sifflets. Il tient bon; je l'entends qui fait mon éloge, celui de Ballande, celui de Racine, celui des matinées, celui de la jeunesse, de cette noble jeunesse qui peut sans doute être égarée un instant, mais qu'un mot, un seul mot parti du cœur, ramène aux grandes pensées et aux sentiments généreux.

Il en dit beaucoup, qui partent d'où ils peuvent, et la jeunesse n'est point ramenée. Mais elle faiblit sensiblement; il ne reste plus que deux groupes d'acharnés, qui forment deux taches, très distinctes, l'une à l'orchestre, l'autre aux galeries d'en haut. Les siffleurs isolés se sont tus, soit par lassitude, soit plutôt que leurs voisins leur aient imposé silence. Le bataillon des pères saisit le moment :

— Nous nous levons alors! comme on va dire tout à l'heure dans *le Cid*.

Quelques voix crient : « A la porte, les potaches !... Laissez-nous entendre !... C'est absurde !... c'est révoltant ! »

Je vois un homme d'âge prendre un de ces gamins par l'oreille :

— En retenue, petit drôle !

On rit, le public décidément se révolte ; c'est l'instant que mon défenseur choisit pour repartir. Je me jette sur lui, je le supplie de me laisser faire. Je le pousse doucement vers la coulisse ; il se débat, il veut absolument me tendre la perche d'un nouveau discours ; je tiens absolument à ne pas la recevoir sur la tête :

— Partira... partira pas !...

Il part, il est parti ; je rentre vainqueur sur la scène :

— Mesdames, messieurs...

Une nouvelle bordée de sifflets ; mais cette fois le public se dresse sur pied, furieux :

— La police... la police !... il n'y a donc pas de police dans le théâtre ?

Elle arrive, sous la forme de municipaux, et l'on voit poindre leurs uniformes aux troisièmes galeries. On leur indique les plus déterminés de la cabale ; ils les cueillent proprement, malgré quelques résistances individuelles, et les emmènent hors de la salle. La même exécution va se faire à l'orchestre : mais les conjurés ont mieux aimé déposer les armes. Ils ont de bonne grâce remis les sifflets à roulettes dans leurs poches ; l'insurrection est vaincue ; l'ordre règne à Varsovie.

— Mesdames. ., messieurs..., nous venons de perdre vingt-cinq minutes ; je vais tâcher de vous les faire regagner.

Et avec un emportement de parole extraordinaire, je fais une conférence... oh ! mais là une conférence ! Je vous ai conté quelques-uns de mes fours ; c'est bien le moins que je vous dise aussi mes jours de triomphe. J'ai goûté pleinement cette fois-là le délicieux plaisir de sentir un public vibrer sous ma main. Comme j'étais près de finir, un coup de sifflet honteux partit d'un coin de l'orchestre :

— Oh ! mon jeune ami, lui dis-je, votre montre retarde d'au moins quarante minutes.

Le mot n'était pas autrement spirituel ; mais il eût été cent fois plus bête qu'on l'aurait applaudi tout de même : ce fut une explosion de rires et de bravos. A la sortie, j'allai, comme bien vous pensez, demander la grâce de ceux qu'on avait menés au poste. Je leur serrai la main, après une petite admonestation paternelle. L'un d'eux, plus arrogant, me dit en secouant la tête que ça ne pouvait pas finir comme ça, et qu'on me sifflerait encore. Il se servit d'un autre mot que je ne veux pas écrire.

— Eh bien ! mon ami lui dis-je, je ne veux pas vous priver de ce petit plaisir. Je ne devais pas parler dimanche prochain : mais, pour vous être agréable, je prierai Lapommeraye de me céder son tour de conférence ; tâchez de ne pas vous faire mettre en retenue.

Le bruit de ces petits incidents s'était répandu dans le public, en sorte que le dimanche suivant la salle était bondée ; il y avait du monde jusque dans les couloirs. Et voyez à quoi tiennent, en conférence, les succès et les échecs ! L'auditoire était visiblement préoccupé ; il attendait une manifestation qui ne se produisait pas. Moi-même j'avais préparé (ce qui était une sottise) quelques phrases piquantes, dont je ne trouvai pas le placement. Je fus gêné ; on se tint sur la réserve à l'orchestre ; je ne parvins pas à rompre cette mince couche de glace. Je parlai froidement et l'on m'écouta de même.

C'est toujours une entreprise bien délicate que de faire une conférence devant un public dont l'esprit est ailleurs. On a une peine infinie à le ramener ; on y réussit quelquefois... Je me souviens à ce propos d'une petite histoire où j'ai joué un rôle.

Les organisateurs d'une fête de charité s'étaient fait donner la salle du Châtelet, et, pour forcer la recette, ils avaient imaginé de s'adresser à Edmond About. About était alors en pleine possession de sa renommée ; personne n'ignorait que c'était un causeur étincelant, et il n'avait jamais parlé en public ; ce qui doublait la curiosité de l'entendre. Quand on sut qu'il avait accepté, quand son nom brilla sur l'affiche, ce fut comme si la Patti avait dû chanter ; en deux jours, l'immense salle du Châtelet fut louée du haut en bas. Les coupons firent prime.

About avait donné sa parole un peu imprudemment. Le bruit qui se faisait et dans les journaux et dans le public l'inquiéta outre mesure. Il y a dans cet art de causer avec douze cents personnes une énorme part de métier qu'il n'avait pas apprise ; il lui eût été pénible de n'obtenir qu'un succès d'estime. Il ne se sentait pas sûr de lui. La veille, nous le vîmes arriver au *XIXe Siècle*, le cou enveloppé d'un foulard et parlant à peine :

— Diantre ! lui dis-je ; est-ce que ça ne va pas, la voix ? Et demain !

— Je tâcherai d'être en état.

Je le quittai là-dessus. Le lendemain, c'était dimanche, le fameux dimanche. A huit heures du matin, on sonne chez moi, et je vois entrer effaré, éperdu, un des organisateurs de la fête :

— Tenez ! lisez, me dit-il, me tendant une lettre.

About les prévenait qu'une bronchite le retenait au lit ; il les invitait à venir chez moi, les assurant que je les tirerais d'affaire. A cette lettre, en était jointe une autre qui m'était personnellement adressée : About m'y priait de dégager sa parole ; c'était un service qu'il attendait de ma vieille amitié.

Mon premier mouvement fut de refuser net. Moi, m'en aller parler, pauvre baryton de province, devant une salle qui comptait sur Faure, qui avait payé pour l'entendre, qui serait horriblement désappointée et s'é-

coulerait peut-être, me laissant seul avec mon déshonneur.

— Il faut sauver la recette, s'écriait mon homme au désespoir; une recette énorme, formidable, la recette des pauvres. C'est pour les pauvres que vous vous dévouez; dévouez-vous. Le public vous en saura gré.

— Mais le sujet de la conférence est annoncé; je n'ai rien de prêt là-dessus, et il n'y a pas moyen de le changer; puisque vous jouez la pièce après.

— Bah! c'est du théâtre! Vous êtes toujours prêt sur le théâtre.

Tandis que nous discutions, une nouvelle lettre arriva, portée par le domestique d'About.

Il insistait avec force sur l'embarras où je le mettrais lui et les braves gens qui s'étaient placés à la tête de cette bonne œuvre, si je n'acceptais pas.

— Allons! voilà qui est dit! je me rends.

On n'avait point mis de bande sur l'affiche; on n'avait pas prévenu le public du changement de spectacle. On avait trop peur qu'il ne se produisît avant mon entrée en scène une désertion en masse. On supposait qu'une fois le rideau levé, les spectateurs prendraient leur parti de la substitution; satisfaits ou maugréant, peu importe! l'essentiel était de ne pas rendre l'argent.

La toile se lève; je m'avance à la rampe, portant ma table, comme j'en ai l'habitude, au trou du souffleur. Tandis que je me livre à cette opération, j'entends courir du haut en bas de la salle un murmure de surprise et de désappointement.

— Eh bien! oui, dis-je en regardant le public, ce n'est que moi... Et j'accompagnai la phrase d'un geste de résignation et d'humilité qui fut, à ce qu'il paraît, d'un si irrésistible comique que toute la salle part d'un fou rire. Ce début m'encourage; je me mets à conter avec beaucoup de verve et de bonne humeur le rhume d'About, les instances de ces messieurs, mes inquiétudes sur le public; je lui peins à lui-même les états d'esprit par où il vient de passer; tout le monde se reconnaît à ce tableau, et l'on rit de plus belle. J'aborde le sujet, et de temps en temps je m'arrête: ce n'est pas ça qu'About aurait dit... Voulez-vous que je vous dise ce qu'About aurait dit, et ce qu'il aurait dit beaucoup mieux sans doute; et je le fais parler et je lui réponds : c'est une comédie dont tout le sel est dans la gaieté bon enfant de l'improvisation. Je n'ai guère eu, dans ma vie de conférencier, de succès plus instantané et plus complet. Le lendemain, je reçus des organisateurs de la fête un encrier monumental avec cet exergue : *Vale, scribe et ora;* c'est dans cet encrier que je trempe aujourd'hui ma plume pour vous conter cette histoire.

Tout a une fin dans ce monde. Ce fut le succès même des matinées Ballande qui les perdit. Tous les directeurs, voyant qu'à convier le public le dimanche dans l'après-midi on faisait de belles recettes, organisèrent des matinées dans leur théâtre. Ils ne se décidèrent que lentement, les uns après les autres, et à grand'peine; mais ils y vinrent. Il n'y a pas d'endroit au monde où l'esprit de routine ait plus d'étroitesse, de force et de ténacité que le théâtre. Il vous semble, n'est-ce pas? qu'au premier bruit de l'engouement du public parisien pour les matinées dominicales, tous les directeurs mis en éveil auraient dû se jeter sur cette manne imprévue. Ils hésitèrent longtemps. J'étais alors en très bonnes relations avec Montigny, le directeur du Gymnase, qui était, Dieu merci! très intelligent et plein d'initiative. Dès que je vis le public affluer chez Ballande, j'allai trouver Montigny, et lui représentai avec chaleur qu'il y aurait beaucoup d'argent à gagner pour lui et que ce serait un service rendre à l'art si, tous les dimanches, il nous donnait dans l'après-midi quelque ouvrage de l'ancien *Théâtre de Madame* remonté avec soin. Je vois encore Montigny m'écouter d'un air de dédaigneuse condescendance et me dire de sa voix tranchante d'autocrate, impatient de toute contradiction :

— Des spectacles de jour! C'est insensé!

Il se rendit pourtant, vaincu plus tard par l'exemple. Mais jamais il ne voulut tremper les mains dans cette besogne subversive de toute tradition. Il s'en déchargea sur Landrol, un excellent comédien, qui la bousilla comme il put, loin de l'œil du maître. Le maître n'en empochait pas moins l'argent; car ces matinées en rapportèrent beaucoup; mais il soupirait et se lamentait sur la décadence du théâtre.

A mesure que ce mouvement s'accentuait, ce pauvre Ballande voyait décroître le profit de ces matinées. Il s'en inquiétait, il en souffrait : son chagrin me faisait peine, et je ne puis cependant y penser sans rire. Mon Dieu! qu'il était plaisant, quand il entrait majestueux et irrité dans mon cabinet :

— Encore un qui annonce des matinées! C'est mon idée que tout le monde me vole! Je suis au pillage! c'est une indignité! Est-ce que le gouvernement devrait permettre qu'on me dépouillât ainsi.

Et, sérieusement, il me consultait sur l'opportunité qu'il y aurait pour lui à intenter un procès à tous ces filous qui lui avaient dérobé son idée! Il écrivait des placets aux ministres, pour demander une récompense nationale. J'ose à peine dire qu'il sollicita la direction de la Comédie-Française, et qu'il augura mal de son avenir quand il apprit qu'elle avait été remise en d'autres mains.

S'il s'était contenté de verser ses plaintes dans mon gilet, il n'y aurait eu que demi-mal, mais il les répandait avec une impartialité bien rare dans notre siècle de fer sur tous ceux qu'il rencontrait. Il était en train de devenir ridicule, et il passait tête de turc, après avoir failli devenir tête de pipe.

Il avait toujours conduit son affaire avec beaucoup d'économie; une économie qui lui était imposée par les nécessités de son œuvre, mais qui était aussi dans

son tempérament. Il avait eu jusque-là pour peu de chose et la salle où il donnait ses représentations et les acteurs qui jouaient tous chez lui pour l'honneur, et j'ajouterai même, ses conférenciers pour qui ces matinées étaient un champ d'exercice, une palestre. A présent qu'il y avait des matinées partout, il s'était vu dans l'obligation de hausser ses prix, et rien ne lui était plus douloureux. Les yeux au ciel, il le prenait à témoin de l'ingratitude des artistes, qui lui demandaient un feu de vingt francs. C'était pourtant lui qui les avait formés; et le fait est qu'il leur donnait des conseils; on en faisait des gorges chaudes dans les foyers. Il courait sur son compte une foule de légendes, qui, à force d'avoir été répétées, étaient tenues pour vraies. Que de fois n'ai-je pas entendu conter une anecdote qui avait le privilège d'exciter un fou rire? Un jour, il jouait l'Alceste du *Misanthrope;* et comme il lui avait prêté son accent et son jargon, il avait été dès le premier acte fortement *égayé* par un public gouailleur. Il rentra dans les coulisses, et d'un air scandalisé :

— Oh! mes amis, s'écria-t-il, c'est la première fois que j'entends siffler Molière. Pauvre France!

Ajoutons que le public s'était peu à peu dépris des conférences. Outre que toutes n'étaient pas amusantes, le nombre des sujets n'est pas infini, et les mêmes reparaissaient plus d'une fois sur l'affiche. Je me souviens d'une lettre irritée que je reçus un jour d'un honorable habitant de la province, qui, se trouvant de passage à Paris, était venu m'entendre parler du *Barbier de Séville.*

— Monsieur, me disait-il, si l'on m'avait dit que dans une conférence sur *le Barbier de Séville* il ne serait pas question de *Figaro*, je ne l'aurais jamais cru.

Et il me faisait la leçon, et il s'indignait.

— Monsieur, lui répondis-je, il faut qu'une conférence plaise au public et l'instruise, cela est évident; mais il faut aussi qu'elle intéresse le conférencier. Celle que vous avez entendue est la troisième que je fais sur *le Barbier de Séville;* dans la première, j'ai en effet parlé de *Figaro*, de ses ancêtres et de ses successeurs; dans la seconde, j'ai montré que *le Barbier de Séville* est le prototype du vaudeville, tel que l'ont entendu les écrivains de la Restauration. Cette fois-ci, pour ne pas me répéter et m'ennuyer moi-même, j'ai pris le personnage de Rosine et l'ai comparé à toutes les jeunes filles de Molière, de Regnard et du théâtre contemporain. Et voilà pourquoi, dans une pièce dont Figaro est l'âme, c'est à peine si le nom de Figaro a été prononcé une fois.

L'institution s'effritait donc, jour à jour; elle tombait lentement en ruines. Ballande se retira enfin. Il obtint la concession du Théâtre Déjazet, et y fonda avec son habituelle solennité de langage le troisième Théâtre-Français. J'y fis encore, ainsi que Lapommeraye et quelques autres, un petit nombre de conférences; mais elles n'attirèrent plus la foule; le goût n'y était plus.

J'avais gagné, à cette campagne poursuivie durant plusieurs années, d'apprendre le métier tant bien que mal, de me rendre compte de mes procédés et d'en acquérir le maniement plus facile. Peut-être ne m'en voudrez-vous pas si je profite de cette halte pour vous dire quels étaient ces procédés, pour vous faire une petite théorie de la conférence, telle que je l'ai comprise et pratiquée.

FRANCISQUE SARCEY.

CHRONIQUE MUSICALE

Concerts du Conservatoire.

Messe solennelle de J.-Sébastien Bach.

L'histoire de la célèbre messe en *si* mineur est mal connue : comment le pieux chef du chant de l'église protestante de Saint-Thomas de Leipzig fut amené à écrire pour une cérémonie catholique, et quelles inductions l'on en peut tirer sur le caractère du sentiment religieux chez ce grand homme. L'ambition modeste du titre de compositeur de la cour catholique de Saxe, qui devait, croyait-il, le protéger contre les tracasseries de son consistoire, fut décidément son seul motif. Le *Kyrie* et le *Gloria*, dédiés à Frédéric-Auguste, sont de 1733; Bach acheva la messe un peu plus tard (1). Elle n'est pas la seule, quoique de beaucoup la plus considérable, qu'il ait composée pour Dresde. Les luthériens de Leipzig avaient, d'ailleurs, gardé les principales fêtes et certaines prières de la liturgie romaine. On chantait le *Kyrie* à l'Avent, le *Gloria* à Noël, le *Credo* à la Trinité, le *Sanctus* plus souvent encore. L'auteur n'encourut donc point le blâme de ses coreligionnaires, et put même faire entendre par fragments sa messe à Saint-Thomas; l'excellente étude de M. William Cart résume tous ces détails (2).

La messe de Bach n'a pas la variété musicale, l'intérêt dramatique de la *Passion de saint Matthieu*. Elle nous épouvante par ses dimensions : l'exécution intégrale demanderait trois heures au concert; à l'église, il en

(1) Comme l'y autorisait l'usage de son temps, Bach a fait servir pour sa messe divers morceaux empruntés à ses cantates, avec quelques variantes. Ce sont : 1° le *Gratias agimus*, tiré de la cantate *Wir danken dir, Gott*; 2° le *Qui tollis*, tiré de la cantate *Schauet und sehet*, et transposé de *ré* mineur en *si* mineur; 3° le *Patrem omnipotentem* du Credo; 4° le *Crucifixus*, emprunté, avec transposition et légère modification du dessin de la basse, à la cantate *Weinen, Klagen, Sorgen;* 5° l'*Agnus Dei*, tiré de la cantate de l'Ascension : *Lobet Gott in seinen Reichen*; 6° le *Dona nobis pacem*, reproduction du *Gratias agimus*. A ces morceaux indiqués par Spitta, il convient d'ajouter l'*Exspecto resurrectionem*, reproduit de la cantate *Gott, man lobet dich*.

(2) *Étude sur J.-S. Bach.* — Paris, Fischbacher.

faudrait quatre — par le nombre de ses fugues; elle fatigue par la répétition des paroles; elle ne répond pas toujours à notre conception actuelle, plus ou moins juste, de la musique religieuse. Prenez-en votre parti : elle n'en est pas moins l'un des plus extraordinaires chefs-d'œuvre de l'art musical, et je devrais, pour ma conscience, l'imposer « en bloc » à votre enthousiasme.

Nos philosophes du XVIIIe siècle avaient bafoué l'art gothique; nos musiciens romantiques de 1830 ont parodié la fugue avec autant d'entrain, autant d'intelligence. Aujourd'hui, la même réaction, qui nous a ramenés à Dante et à Notre-Dame, nous ramène au vieux *cantor* de Saint-Thomas. Abstraction faite du génie qui la met en œuvre, la fugue a son effet esthétique propre, parfaitement définissable : l'impression d'eurythmie, l'émotion intellectuelle que donnent le spectacle d'une armée manœuvrant, la révolution des corps célestes, une déduction de Bourdaloue, de Platon. Elle suggère le genre de rêve où nous jette toute construction symétrique un peu complexe : la rose d'un vitrail, les arabesques entrelacées d'un dessin d'ornement. Elle est, comme le *leit motiv*, comme le thème de la symphonie, un organisme qui vit, se reproduit et se développe.

En soi, comme forme d'art, elle est donc légitime; en tant que forme d'art religieux, elle est beaucoup plus discutée — surtout la fugue à carrure franche, de mouvement vif. Certes, elle n'a point été, de prime abord, destinée spécialement pour l'église; ses inventeurs l'y portèrent quand, ravis de leur découverte, ils la crurent arrivée à sa perfection. Ainsi a-t-on fait à toutes les époques — le culte prélevant sa dîme sur chaque trouvaille du génie. Ainsi avaient fait, en leur temps, les créateurs du contre-point : Josquin, Goudimel, Palestrina lui-même. Pour ceux-là, nous leur trouvons, aujourd'hui, plus de sérieux; nous prêtons à leur style lié, grave, à leurs rythmes mystérieux, une dignité plus conforme à l'esprit actuel des pompes catholiques : ce n'était que l'habituelle démarche de toute musique en ce temps-là. La bonne foi de ceux qui vinrent après fut la même. Dès que l'art assoupli put exprimer la joie, ils se souvinrent qu'elle a sa place aussi dans la prière chrétienne. Ils se mirent donc à danser devant l'arche avec l'entrain des santés robustes, avec l'aplomb des bonnes consciences — et c'est tant pis si notre respect humain s'en effarouche. Cette gaieté fuguée est largement épanouie, elle n'est point vulgaire, moins vulgaire assurément que les chants de victoire de l'Opéra — demandez à Maurice Bouchor — aussi religieuse, en somme, que l'allégresse factice de nos messes modernes.

Avec le moindre bon vouloir, il sera d'ailleurs facile d'accorder à la fugue une signification symbolique. Par son thème constant qui circule à travers toutes les parties, n'est-elle pas, à l'église, la prière en commun, manifestant, sous l'expression collective, l'état d'âme individuel? Même, je pourrais dire, de ces *amens* indéfinis — en imitations, canons, renversements — qu'ils figurent « ce perpétuel devenir, dans l'éternelle durée » que je signalais comme suggestif du sentiment religieux dans la musique; mais, sur ce point, je m'abstiens de poser la question de confiance.

Puis, enfin, veuillez songer que, dans une fugue de Bach, il y a Bach, fort comme Haendel, tendre comme Mozart, passionné comme Beethoven; — et que toute cette sève, cette passion, cette tendresse, vous pourriez, avec un peu de préparation et d'effort, les reconnaître jusque sous l'appareil scolastique : — relisez le *Kyrie* colossal, écho de toute la plainte humaine, et l'entrée saisissante des basses. Ces fugues sont toutes expressives; la rigueur de la forme ne fait qu'en redoubler l'accent.

Tout de même, il y en a trop pour que l'œuvre devienne populaire : cette messe est bien la « messe des présanctifiés »; il n'est pas permis à tous de respirer le parfum de l'âme d'un Sébastien Bach ou d'un Memling. Je ne crois pourtant pas que personne soit insensible à l'enthousiasme du *Gloria* et du *Resurrexit* — ou puisse rester froid devant l'*Incarnatus*. Au cri de triomphe dont Beethoven saluera la naissance du fils de l'homme, Bach a répondu d'avance par un gémissement de douleur; car si le mystère de l'Incarnation est, pour l'humanité, une victoire, il est, pour le chrétien fervent, un remords. Le *Crucifixus* est du même ordre, plus beau peut-être : Beethoven est ici dépassé. Comparez encore la prière presque impérieuse du *Dona nobis pacem* de la messe en *ré*, avec la supplication ardente de l'*Agnus Dei* de la messe en *si* mineur : vous constaterez que les deux œuvres, également admirables, sont aux deux pôles du sentiment religieux. La conception du vieux maître de Leipzig, moins parfaite, moins dramatique, aussi sincère, est plus tragique peut-être, plus profondément émue que celle du grand symphoniste. Quel frisson, quand Bach suspendant, d'un geste souverain, le mouvement de sa fugue, nous arrête, haletants, sur le seuil de la vie éternelle : *Et exspecto resurrectionem mortuorum!*

Vous avez vu, peut-être, à l'hôpital de Bruges — et si vous l'avez regardé seulement une fois, vous n'avez pu l'oublier — le petit triptyque de l'*Adoration des mages*. Pendant que le roi nègre, cambré, sanglé dans sa veste de velours noir brodée d'or, salue d'un beau geste, avec un franc sourire et un effet de torse conquérant — l'Européen, tête chauve, figure et costume de magistrat du temps — le donateur, sans doute — est tombé à genoux. La main gauche posée à plat, écrase, sans y prendre garde, le chaperon jeté par terre; la droite ose à peine effleurer le pied nu de l'enfant, vers lequel le front ridé se penche, et les lèvres se tendent, dans un élan de bonheur contenu, d'adoration, de tendresse ineffable. En écoutant le *Bene-*

dictus de Bach, j'ai ressenti de nouveau l'inoubliable émotion de cette peinture, plus pénétrante que les magnificences de Michel-Ange et de Rubens.

Je ne puis louer assez le zèle et l'entrain des chœurs, la résurrection par M. Gillet du délicieux haut bois d'amour, les victorieuses fanfares de la trompette de M. Teste, la science consommée avec laquelle M. Guilmant a reconstitué la partie d'orgue, plus essentielle et plus sommairement esquissée dans cette partition de Bach que, peut-être, dans aucune autre. Le style de Mme Landi n'est pas moins beau que sa voix. Mlle Lépine, Mme Bodin-Puisais, MM. Auguez et Warmbrodt ont partagé son succès. Rendons hommage à la persévérance de M. Garcin, à la belle tenue des abonnés, et souhaitons que le grand, le vrai public, ne soit pas privé trop longtemps de ces pages sublimes.

René de Récy.

LA CIVILISATION BYZANTINE

A propos du livre récent de M. Schlumberger (1).

Il y eut une époque, au XVIIe siècle, où les études byzantines furent en honneur chez nous. La Collection des historiens byzantins, la première en date et la plus belle édition du Louvre, commencée en 1645, se poursuivait jusqu'à l'année 1711. Un des plus puissants travailleurs qui aient honoré l'érudition. Du Cange, qui chaque année produisait un enfant et un tome, s'était attelé à la tâche : il publiait coup sur coup sa *Constantinople chrétienne*, ses *Familles byzantines*, sa *Dissertation sur les médailles*, son *Histoire des empereurs français de Constantinople*, ses éditions savamment annotées de Zonaras, Anne Comnène, Villehardouin, etc. Au XVIIIe siècle, Lebeau donna son *Histoire du Bas-Empire;* mais, à ce moment déjà, le goût pour ces études avait diminué; le seul fait de ne voir dans l'Empire byzantin qu'un *Bas-Empire,* c'est-à-dire une décadence et une corruption de l'Empire romain, la suite misérable des fastes césariens et antonins, un État croupion qui survivait, en les déshonorant, aux maîtres du monde, indiquait un point de vue peu bienveillant : nous montrerons qu'il était étroit, injuste e inintelligent. L'indigeste compilation de Lebeau parut une nouvelle preuve que ces vastes annales ne présentaient aucun intérêt. Comme l'auteur ne nous montrait guère qu'une succession interminable d'empereurs, une chronique monotone de guerres, de complots, de révolutions de palais, des querelles de moines et des intrigues d'eunuques, on put croire qu'il n'y avait que cela en réalité. Voltaire avait dit : « Quelle histoire de brigands obscurs, punis en place publique pour leurs crimes, est plus horrible et plus dégoûtante? (1). » Voltaire la voyait dégoûtante; Lebeau la présenta ennuyeuse. Le public ferma les livres, et le silence se fit sur les faits et gestes d'Héraclius, de Basile le Macédonien, de Nicéphore Phocas, de Jean Zimiscès, de Basile le Tueur de Bulgares, des Comnènes et des Paléologues.

Gibbon, qui, vingt ans après Voltaire et Lebeau, avait commencé son œuvre à la fois érudite et spirituelle, parfois trop spirituelle, bien qu'il lui eût (c'était inévitable) imposé le titre d'*Histoire de la décadence de l'Empire romain,* y laissa entrevoir autre chose qu'une décadence et aussi autre chose que l'empire romain. Il soupçonna que ce prétendu déclin pourrait bien avoir été une renaissance, et que, dans cette soi-disant suite des annales romaines, il pourrait y avoir quelque chose de très vivace, de nouveau et d'original. Le livre de Gibbon ne fut traduit en France et par conséquent connu des Français, qu'en 1840, c'est-à-dire soixante-quatorze ans après son apparition. Peut-être contribua-t-il à éveiller l'attention de Buchon, que ses recherches passionnées sur notre propre histoire conduisirent alors sur le théâtre de nos exploits d'Orient. Il prit intérêt au passé grec, ou du moins à une partie de ce passé, mais surtout parce qu'il trouva « un sujet tout national pour les deux pays ». Très patriote, chauvin même, comme on l'était alors, il vit dans notre épopée orientale une sorte d'appendice au livre de Guérin, si populaire sous la monarchie de Juillet, *Victoires et Conquêtes.* Mais, comme il était un érudit en même temps qu'un patriote, il nous donna les *Recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies* (1843-1844); il édita le texte français et le texte grec de la précieuse *Chronique de Morée;* il exposa les *Conquêtes des Français dans l'ancienne Grèce* (1846).

Puis se fit un nouveau silence. Mais en cette année même s'était fondée l'École française d'Athènes, et, d'autre part, les Grecs, les Slaves, les Roumains et les autres peuples de l'Orient, anciens sujets de l'Empire byzantin, allaient faire plus que jamais parler d'eux.

Dans les années qui suivirent la guerre de Crimée et la paix de Paris, Amédée Thierry écrivit son *Histoire d'Attila* et ses *Récits de l'histoire romaine au* IVe *siècle;* Brunet de Presle publia, dans la collection de l'*Univers pittoresque*, sa *Grèce depuis la conquête romaine;* le duc de Broglie donna *l'Église et l'Empire romain au* IVe *siècle;* Isambert, son *Histoire de l'empereur Justinien;* Labarte, son étude archéologique et historique sur le *Palais impérial de Constantinople.* En Angleterre, Finlay éditait *la Grèce sous les Romains* et *l'Empire byzantin;* en Allemagne, C. Hopf et Krause pénétraient dans le détail de la civilisation hellénique.

*
* *

En même temps, on commençait à connaître chez nous les travaux que les érudits grecs, russes, serbes, croates, consacraient à l'explication des monuments et des faits de l'histoire hellénique du moyen âge; on commençait à comprendre qu'il entrait du patriotisme dans leur ardeur de savants, que ce n'était pas sur des ruines et des choses mortes que leur zèle s'acharnait, que ce n'était plus de Bas-Empire et de Décadence romaine qu'il s'agissait pour eux, mais que, dans le fatras des chroniqueurs byzantins, c'é-

---

(1) M. Gustave Schlumberger, de l'Institut, *Un empereur byzantin au* Xe *siècle, Nicéphore Phocas.* — 1 vol. in-4°, 781 pages avec 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures dans le texte. Paris, Firmin-Didot.

(1) *Essai sur les mœurs,* 1754.

taient des choses bien vivantes qu'ils pensaient retrouver : les origines mêmes de notre Europe orientale, les titres de noblesse et les actes de naissance de ces nations chrétiennes qui faisaient tant de bruit entre la Baltique et la mer Égée. La publication des monuments arabes et arméniens révélait avec quelle intensité, dans ces siècles obscurs et en apparence dénnés de faits intéressants, avaient agi sur les peuples du Caucase, de l'Euphrate, de la Syrie, les armes, la diplomatie et la civilisation des Byzantins. Leur Empire, qu'on avait cru absorbé dans les disputes de sacristie, de palais et de harem, apparaissait comme un des grands facteurs de l'histoire universelle, un puissant et permanent essai d'organisation de ce tumulte barbare de peuples, un foyer de lumière rayonnant jusque sur la Russie de Novgorod et de Kief, jusque sur les peuplades pirates de l'Adriatique, jusque sur les États informes du Caucase, de l'Euphrate et du Jourdain, jusque sur la lointaine Abyssinie, pressée entre l'Égypte musulmane et le Soudan sauvage, mais subsistant : des effluves affaiblis qui lui arrivaient encore du soleil byzantin.

On se rendit compte aussi chez nous que l'Empire grec, en continuant de son mieux l'Empire romain, avait été le bouclier de l'Europe du côté de l'Orient. A l'abri de ce rempart, notre Occident avait pu se rasseoir, s'organiser, se civiliser. Que d'invasions les armées et les fortifications de cet Empire, ses légions, ses ingénieurs, son feu grégeois, ne nous avaient-elles pas épargnées! A lui seul, sans le secours d'aucun des États occidentaux, au contraire constamment harcelé par eux, par les Normands comme par les Teutons, il avait soutenu le choc des hordes asiatiques. Celles-ci, presque à chaque siècle, venaient battre et parfois briser sa frontière sans cesse reformée : au ve siècle, les Huns ; au vi^e, les Slaves ; au viie, les Perses, les Avars, les Arabes ; du viiie au xe siècle, les Bulgares, les Russes, les Hongrois ; au xie, les Koumans, les Petchenègues, les Turcs Sedjoukides ; au xive, les Turcs ottomans.

Les chroniqueurs byzantins, en général aussi médiocres que les nôtres, se bornent à noter, année par année, pendant cette lutte de dix siècles, une victoire ou une défaite, la prise et la reprise d'une bicoque; mais le détail minutieux, quotidien, leur a caché la vue de l'ensemble. Aucun ne semble avoir compris la grandeur du rôle qui était dévolu à leur État: celui de gardien des frontières de l'Europe et de sentinelle avancée de la chrétienté. La lutte a été continue, acharnée, mêlée d'effroyables revers. Combien de fois la frontière a fléchi au point d'amener les barbares jusque sous les murs de la capitale! Combien de fois, dans les campagnes de Byzance, parmi les élégantes villas et les monastères crénelés de sa banlieue, se sont dressées les tentes de feutre des nomades! Combien de fois les coupoles dorées des églises et des palais de Constantinople ont reflété l'incendie des villages, ont tremblé aux coups du bélier qui battait les remparts! Ce qui rendait la mission des Byzantins plus pénible à remplir, c'est qu'à cette extrémité de l'Europe où était l'extrême danger était en même temps l'extrême civilisation. A un moment où l'Europe était encore barbare, où des villes de boue naissaient à peine dans les clairières des forêts allemandes, où la vie française tenait presque entière dans les guerres de château à château, Byzance avait des artistes et des poètes, écoutait de savants professeurs et des prédicateurs en vogue, se passionnait pour le cirque et pour le théâtre, se plaisait à des raffinements de bien-être, de luxe, de modes, de toilette, de galanterie. C'était pourtant de ce milieu qu'il fallait sortir pour aller dans la plaine lutter contre ces Slaves qui se servaient de lazzos et de flèches empoisonnées, contre ces Russes qui crucifiaient leurs prisonniers, contre ces Turcs qui les empalaient.

Byzance a vécu, a lutté, et, pendant des siècles, a vaincu. A certains moments, il lui a fallu reconquérir sur les Slaves toute la moitié occidentale de l'Empire: sur les Perses, sur les Arabes, sur les Turcs, toute la moitié orientale. Toujours — jusqu'au moment fatal — la ville de Constantin réussit à dompter ses vainqueurs d'un jour. Elle fit mieux que les vaincre : ceux qui étaient susceptibles d'être civilisés, elle les civilisa. Tandis qu'elle laissait périr les peuples réfractaires à toute culture, les grossières tribus du steppe, Avars, Koumans, Petchenègues, elle transformait les Serbes, les Croates, les Bulgares, les Russes en nations européennes. Elle leur donna les principes d'organisation qui leur manquaient : sa religion, que leur portèrent des missionnaires comme Cyrille et Méthode; ses lois, que de Justinien à Basile le Macédonien ses jurisconsultes ne cessaient de perfectionner; son architecture, dont les modèles se retrouvent de Périgueux à Ravenne et de Venise à Kief et à Novgorod; sa littérature, dont on retrouve l'influence dans les premiers essais des Bulgares et les premières chroniques des Russes. Elle apprit aux chefs de tribus sauvages à être des rois, à p rter le diadème, à siéger sur un trône, à respecter le droit des gens, à observer les traités, à protéger d'autres industries et un autre commerce que la traite des esclaves et le pillage des caravanes. Les nations de l'Orient doivent à Byzance jusqu'à leurs caractères d'écriture; car les Goths reçurent d'elle l'alphabet d'Ulphilas, les Russes, les Serbes et les Bulgares les alphabets qui procèdent de celui de saint Cyrille. Elles lui doivent presque tout ce qu'elles savent de leur passé, car c'est dans les chroniqueurs byzantins qu'elles peuvent apprendre les exploits de leurs ancêtres, même contre Byzance, et le nom des Roumains y est mentionné pour la première fois. Et nous, les peuples d'Occident, ne leur devons-nous rien? Combien posséderions-nous aujourd'hui d'écrivains grecs et latins, si, pendant que chez nous les guerriers brûlaient et que les moines grattaient les parchemins pour écrire des sermons, il n'y avait pas eu à Byzance tout un monde de gens de lettres occupés à copier les auteurs païens et les Pères de l'Église, à les commenter, à les compiler? De quel pas aurait marché la civilisation européenne si, par deux fois, notre prise de contact avec la civilisation grecque ne nous avait donné nos deux renaissances : l'une qui suivit les croisades, l'autre dont l'exode des lettrés grecs après la chute de Constantinople donna le signal. La première de ces deux renaissances, celle des croisades, on en fait volontiers honneur aux Arabes. De récents travaux, comme ceux de M. Berthelot sur l'histoire de la chimie, tendent à réduire singulièrement le rôle des Arabes dans la civilisation et à rehausser celui des Hellènes. Dans *alambic*, par exemple, l'article seul est arabe, mais le mot est grec. Si, du xie au xiiie siècle, nous avons appris beaucoup des Arabes en mathématique, en physique, en chimie, en médecine, en navigation et construction de navires, en tactique, en fortification, en poliorcétique, n'oublions pas qu'en tout cela ils n'ont été que les élèves des Byzantins. Tel livre, réputé arabe, n'est

souvent que la traduction d'un livre grec. Les Arabes ont d'abord été battus par la tactique des Byzantins, ont échoué devant les forteresses de leurs ingénieurs, ont fui sous la terreur de leur feu grégeois, avant d'apprendre et de nous apprendre à nous ces secrets de leurs adversaires. Notre première renaissance est, par son origine, grecque plus sûrement qu'arabe; notre seconde renaissance est incontestablement grecque. C'est à Byzance, triomphante ou vaincue, que nous les devons toutes deux.

*
* *

C'est surtout à partir de 1870 que l'on se rendit compte chez nous de ce grand rôle historique de Byzance et qu'on peut signaler une renaissance des études byzantines, notamment en France (1), en Allemagne, en Grèce et dans les pays slaves. Il n'est guère de période de cette histoire, ni de personnage un peu considérable, qui n'ait été l'objet tout au moins de quelque savante monographie. La politique, l'art, la littérature, même la littérature populaire, le droit, la guerre, la diplomatie, le commerce, les usages et les mœurs du grand Empire ont été approfondis. Une douzaine de thèses ont été présentées à la Sorbonne sur ce sujet. La curiosité a fini par s'éveiller sur ces objets qui, pendant longtemps, semblaient uniquement du domaine des érudits: et l'homme qui ferait revivre devant nous Byzance devait être le bienvenu, même du grand public, que le drame byzantin de M. Sardou, *Théodora*, avec ses splendides décors et son imposante mise en scène, préparait à cette résurrection.

Pour l'opérer, cette résurrection, il fallait être non seulement historien, mais archéologue; être familier non seulement avec les chroniqueurs, mais avec les monuments iconographiques de cette civilisation disparue. Il y avait à faire revivre une histoire aussi attachante qu'un roman, mais à la condition de s'y être préparé par les fortes études de détail auxquelles s'asservit Flaubert quand il méditait *Salammbô*.

Personne n'était plus apte à cette tâche que M. Schlumberger, le savant auteur de la *Sigillographie byzantine* (1884) et des *Principautés franques au point de vue des plus récentes découvertes de la numismatique* (1877). Pour lui, les sceaux des empereurs et des grands officiers byzantins n'ont pas de secret; les figures des agents principaux de cette histoire, empreintes sur les monnaies et les médailles, lui sont aussi familières que les effigies de Charles X ou de Louis-Philippe. Des voyages en Orient lui ont fourni les éléments pittoresques du sujet, l'ont acclimaté au soleil, aux mers azurées, aux paysages et aux ruines des pays grecs.

Dans l'immensité des annales byzantines, il avait dû choisir une période restreinte, afin de pouvoir concentrer sur elle toutes les ressources dont l'avaient armé l'archéologie, la sigillographie, la numismatique et l'iconographie byzantines.

L'époque, celle de l'empereur Nicéphore Phocas, était bien choisie, car elle nous fait assister à une de ces tentatives de renaissance par lesquelles l'Empire grec, à plusieurs reprises, quand ennemis et amis s'accordaient à le déclarer mort, se ressaisissait tout à coup, et de la décadence en apparence la plus profonde remontait à la puissance et la gloire. C'est l'époque des grandes guerres en Crète, en Asie Mineure et en Syrie, qui rendirent à Byzance les territoires conquis par les Arabes; des grands coups de politique dans les régions du Danube, qu'il faut disputer aux Bulgares qui l'occupent, aux Russes et aux tribus nomades qui les convoitent; de la lutte entre l'Empire romain des Grecs et l'Empire romain des Allemands pour la domination à Rome et en Italie

La vie à l'intérieur de l'Empire, de la capitale et du palais, n'est pas moins active que la vie diplomatique et guerrière. Efforts de l'empereur pour défendre la classe militaire moyenne, les possesseurs de petits fiefs, contre les usurpations des grands propriétaires, contre les empiétements des églises et des monastères; révolutions dans le palais, intrigues dans le harem, drames conjugaux, opposition d'un caractère d'impératrice raffinée et dépravée à un caractère d'empereur simple et rude : aucun élément d'intérêt ne manque à cette histoire de Nicéphore Phocas.

Et ce n'est pas seulement une histoire racontée, c'est, dans le livre de M. Schlumberger, une histoire qui parle aux yeux. Les miniatures qu'il a empruntées aux manuscrits byzantins, slavons ou arabes, nous montrent les guerriers grecs, russes, bulgares, sarrasins, chargeant l'ennemi ou fuyant devant lui. Grâce à lui, nous savons exactement comment une forteresse du xe siècle s'attaquait ou se défendait, quel était l'aspect d'une galère impériale, comment étaient disposés, dans sa mâture ou sur sa muraille de bois, les appareils à feu grégeois. Nous pouvons contempler l'empereur grec dans les diverses attitudes de sa vie publique; nous voyons l'impératrice au milieu de sa cour de femmes; nous sommes initiés à tous les détails de l'équipement d'un légionnaire comme à tous les raffinements de la toilette d'une petite-maîtresse à Byzance. Près de deux cent cinquante estampes, toutes authentiques, reproductions de miniatures, d'émaux, de bijoux, ou photographies de monuments et de paysages, viennent éclairer et illustrer le texte un peu pâle des chroniqueurs et, de la poussière des bibliothèques, faire jaillir la réalité vivante.

Un tel livre ne s'analyse pas : nous ne pouvons que le recommander à l'attention et aux yeux du lecteur.

A. R.

(1) Louis Leger, *Cyrille et Méthode* (1868); — L. Drapeyron, *l'Empereur Héraclius et l'Empire byzantin* (1869); — A. Rambaud, *l'Empire grec au xe siècle. Constantin Porphyrogénète* (1870), et *l'Hippodrome et le sport à Constantinople* (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1871); — Aug. Marrast, *Esquisses byzantines* (1874); — Sathas et Legrand, *Recueil des chansons populaires grecques* (1873); — et *Une épopée byzantine, Digénis Akritas* (1874); — Pulgher, *les Anciennes églises byzantines* (1878); — Henri Vast, *le Cardinal Bessarion* (1878); — A. Gasquet, *l'Empire byzantin et la monarchie franque* (1879); — Charles Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravennes* (1878); — Bayet, *l'Art byzantin* (1883); — Tessier, *la Quatrième croisade* (1888); — Charles Lécrivain, *le Sénat romain depuis Dioclétien*; — Debidour, *Théodora*, 1885.

COURRIER LITTÉRAIRE

Je viens de lire *l'Argent* (1), et j'en sors avec un grand mal de tête. Je connais ce mal de tête-là. C'est la né-

(1) *L'Argent*, par Émile Zola. — Charpentier.

vralgie des musées, la migraine des expositions, cette sensation de confusion et d'écœurement qu'on éprouve après avoir vu trop de gens différents et de choses disparates, le malaise qui accompagne les impressions contradictoires et mal définies. Essayons de débrouiller ce chaos.

Au début du récit, on voit Saccard, le héros du livre, faire le tour de la Bourse comme un général reconnaît une place avant de l'attaquer; il étudie les quatre faces du monument avec une méthode, une conscience, une minutie, dont on est tenté de sourire. Ce n'est pas assez; d'une fenêtre au cinquième étage d'une des maisons de la place, il contemple la Bourse, en quelque sorte perpendiculairement, de façon à planer au-dessus du toit et des cheminées. Un peu plus tard, même vue, avec un effet de nuit. Faisons comme Saccard, tournons autour du livre et regardons ses différentes faces : l'œuvre d'art, le document historique, la thèse de philosophie sociale. Puis, plaçons-nous au-dessus du roman, si nous pouvons, et jugeons-le à vol d'oiseau.

Comment M. Zola a-t-il procédé pour construire son œuvre? D'une façon très logique et très simple. Il a d'abord étudié les lieux, les mœurs et les physionomies. Il a assisté à la représentation quotidienne du drame; il en a noté les phases, il a noté aussi la place des différents acteurs: la corbeille, la coulisse, le groupe des gros banquiers, la spéculation debout et la spéculation assise, le cabinet des agents de change, la buvette, le télégraphe; la bourse des valeurs véreuses sous les marronniers; les victorias des remisiers, toujours prêtes à filer comme des flèches, les coupés des joueuses mondaines qui attendent au coin d'une petite rue, la tête du cheval tournée vers la rue Montmartre, le cocher droit, raide, haut perché, le fouet en arrêt, immobile jusqu'au coup de cloche; les annexes, les appendices de la Bourse, agences d'affaires, offices de publicité, bureaux de traduction, restaurants de tout ordre, depuis Champeaux, où le vieux Rothschild venait boire son verre d'eau de Vichy, jusqu'aux crémeries où s'entassent les agioteurs sordides. N'oublions pas la papeterie où les boursiers s'approvisionnent de carnets. Une jolie femme au comptoir : parfait! Elle entrera dans le roman. Tant pis si elle en est vexée! Pourquoi diable s'est-elle trouvée devant l'objectif de M. Zola?

Vus de loin, vus de haut, ces gens qui s'agitent sous le péristyle et sur les marches donnent à M. Zola l'impression d'un fourmillement noir, d'insectes qui montent et descendent. Oui, c'est bien cela. Impression d'un moment qui deviendra durable, définitive, obsédante, comme toutes les impressions de M. Zola. Bon à clicher, les fourmis noires!... Maintenant il faut s'approcher, les regarder tous l'un après l'autre, distinguer, parmi la foule, les types, et, parmi les types, les individus. D'abord, un personnage hors pair, hors classe, et, pour ainsi dire, hors de l'humanité : le banquier des rois et le roi des banquiers, le milliard qui marche et qui a une maladie de foie. A côté de lui, le financier de fraîche date. Ici les variétés abondent : d'où une sorte de confusion dans l'esprit de l'observateur qui dessine une figure insignifiante à force d'être composite. Arrivons à l'agent de change. Nous avons le jeune agent de change honnête, qui adore sa femme et ne joue pas; l'agent de change vieux, pourri, qui spécule et qui entretient une écuyère de l'Hippodrome au mois. Immédiatement M. Zola décide que le premier sera ruiné et qu'il se tirera un coup de pistolet.

Parmi les spéculateurs, que voyons-nous? D'abord le commerçant qui a fait honorablement sa fortune par une vie de travail et la défait à la Bourse en trois ou quatre ans. Très fréquent, celui-là : il faudra le tirer en double exemplaire, Sédille et Maugendre. Sédille, toujours inquiet, avec un fils qui fait la fête; Maugendre, avec une femme qui le retient et le gronde au début, pour devenir ensuite une joueuse plus féroce que son mari. Quoi encore? Huret, le député, qui fait la navette entre le ministère et la Bourse, un faux paysan qui tire toujours son épingle du jeu; le marquis de Bohain, « avec une petite tête blême et aristocratique sur des épaules de colosse », qui prête son nom aux conseils d'administration. Et puis les spéculateurs de profession, Pillerault et Moser, c'est-à-dire l'incarnation de la hausse et celle de la baisse. Car il est évident qu'on naît haussier ou baissier : c'est dans le sang, dans le tempérament. Entre eux d'eux, Salmon qui sourit et se tait. Son sourire et son silence inquiètent. C'est à se demander s'il n'a pas inventé une troisième manière de jouer qui n'est ni la hausse ni la baisse. Au fond, ce sphinx est un imbécile, tout comme Amadieu, qui ayant, contre toute logique, gagné quinze millions dans une affaire absurde, ne donne plus un seul ordre et vit sur sa gloire.

Maintenant, revenons vers ce petit coupé qui stationne à l'entrée de la rue Brongniart. Une très jolie femme de vingt-cinq ans passe la tête à la portière et nous laisse entrevoir ses « yeux de feu », ses « paupières meurtries », ses « lèvres saignantes ». (Bon à clicher, les *paupières meurtries* et les *lèvres saignantes*, comme la *petite tête blême et aristocratique* du marquis de Bohain.) C'est la baronne Sandorff, une fausse passionnée, qui ne se prostitue qu'à bon escient. Lorsqu'elle gagne, elle empoche le bénéfice, et, quand elle perd, quelqu'un paye les différences : « Donnons-lui pour amant un procureur général, s'est dit M. Zola, ça embêtera la magistrature. »

A travers le monde de la spéculation circule un personnage à la main molle, à l'œil de velours (très bon, l'*œil de velours!* Il faut clicher cela). C'est Sabatani, un exécuté des bourses étrangères, un Italien mâtiné de Levantin, qui exhale une vague odeur de Pranzini. On l'orne d'une particularité obscène qui —

avec les jeunes personnes tatouées d'annonces — fera la joie des abonnés du *Gil Blas*.

A présent, quelqu'un pour représenter le journalisme financier. Ce sera Jantrou, l'ignoble Jantrou, un déroqué de la toge universitaire, chassé du lycée de Bordeaux pour de très vilains motifs : une grosse malice de M. Zola pour faire enrager les professeurs, qu'il croit ses ennemis comme les magistrats. Tous ces personnages se rencontrent, s'enchevêtrent, se salissent les uns les autres. La Sandorff aura une curiosité pour Sabatani, l'amant-phénomène, et une complaisance pour Jantrou, l'homme bien renseigné.

Remarquez, en passant, le capitaine Chave qui bouricote au comptant, à coup sûr, gagne ses quinze ou vingt francs par jour, à la sueur de son front, et les dépense en pâtisseries et en bonbons avec les petites filles de la rue Nollet.

Encore plus bas, s'il vous plaît. Descendons dans les dessous de la Bourse. Voici Busch, qui rachète toutes les mauvaises créances (il en a pour vingt millions dans son taudis!) et qui tient, pour les écouler, une agence de chantage. Voici ses instruments : Fayeux, qui opère dans une petite ville, à Vendôme, pompant la substance des *gogos* de province, exploitant la cupidité du paysan, et la Méchain, une énorme femme à voix d'enfant, qui ramasse dans son terrible sac de cuir toutes les valeurs dépréciées, rapace, sans courage, vrai corbeau de la Bourse, qui ne s'attaque qu'au papier mort. Ces oiseaux de proie font de mauvaises affaires. Tant de coquinerie et si peu de bénéfices!

Enfin se déploie la grande armée des dupes, depuis la comtesse déchue qui espère redorer son blason, et l'inventeur dont la spéculation exploite les grandes idées, jusqu'au vieux garçon de bureau naïf qui jette dans le gouffre la dot de sa fille, se fixant un chiffre maximum sans cesse dépassé par son appétit croissant, confiant dans l'éternité de la hausse et croyant encore, même après la catastrophe, à la vertu et au génie de celui qui l'a ruiné.

Quand M. Zola a eu tous ces personnages sous la main, il a dû se dire : « Je tiens mon roman. Le livre est fait. »

Mais pas du tout : il ne tenait rien et rien n'était fait.

Il avait réuni des matériaux admirables, justifié, dans la meilleure acception du terme, son titre de naturaliste en dressant une classification très riche, très complète, très habilement systématisée, du monde des affaires. A cet égard, je reconnais qu'il n'est guère possible de faire mieux, ni d'aller plus loin. Mais, de roman, jusqu'à ce moment, il n'y en a point. C'est ici que nous le guettons, c'est ici qu'après l'observateur et l'analyste, l'homme d'imagination, l'inventeur va sans doute se montrer. Peu m'importe que vous ayez élevé une montagne de documents si elle vous écrase. Je ne veux pas voir des matériaux, mais un édifice. Je n'attends pas de vous des notes, mais un drame.

Voyons ce qu'a fait l'auteur, arrivé au point où nous sommes. Il lui fallait un héros : il se l'est emprunté à lui-même, en remontant très haut dans la série des Rougon-Macquart, jusqu'à *la Curée*. Il a pris Saccard, ce triste Saccard qui vendait son nom à une jeune fille tarée, avant même que sa première femme eût rendu le dernier soupir, et qui, plus tard, découvrant sa seconde femme en flagrant délit d'adultère et d'inceste, lui vendait sa complaisance contre une signature qui la ruinait ; Saccard, enfin, un voleur et un goujat. Ramassant ce misérable dans la boue, avec des doigts qui n'ont pas plus de scrupules que des pincettes, M. Zola en a fait le « poète du million », le Napoléon de la spéculation. Un moment Saccard a rêvé d'être le « roi de la charité », de s'associer à la princesse d'Orviedo, qui a trois cents millions à dépenser en bonnes œuvres. Il eût fait de ce trésor, sans cesse renouvelé et multiplié, une inépuisable source de bienfaits pour l'humanité. Même après être retombé de ce rêve sentimental dans la prose des affaires, il a des mouvements généreux, comme d'aller payer lui-même les dettes d'un pauvre petit couple de jeunes mariés amoureux auxquels il s'intéresse. Il y a des gens qui l'adorent, le bénissent ; il y a des petits enfants qui le recommandent à Dieu dans leurs prières du soir. Mme Caroline, qui possède un corps sain et une figure jeune avec une admirable couronne de cheveux blancs (clicher ces cheveux blancs, qui reviendront quatorze fois dans le volume), Mme Caroline, dis-je, que M. Zola considère probablement comme une honnête femme, se donne à lui, après le dîner, toutes les fois qu'il en a envie, et c'est très touchant, je vous assure, leur petit ménage. Enfin, il fait tout ce qu'il veut : il est bon, il est éloquent, il est spirituel ; je ne sais vraiment pas ce qui lui manque.

M. Zola a fait de terribles efforts pour rejoindre le Saccard de *l'Argent* au Saccard de *la Curée*, pour faire tenir ensemble les deux morceaux du bonhomme. C'est Maxime qui se charge de nous expliquer son papa : « L'argent le rend fou et canaille, oh! *canaille dans 'e très grand!* » M. Taine fait-il autre chose, lorsqu'il nous montre dans Bonaparte un condottière italien du XVIe siècle prodigieusement grandi par les circonstances? C'est l'immorale naïveté d'Anne d'Autriche appliquée à l'esthétique et à la psychologie : « Vous m'en direz tant! » Pour moi, je ne croirai jamais que la bonté ni même la grandeur puisse être le produit d'une multiplication.

Mais quel est le drame où ce Saccard, démesurément, follement grossi, joue un rôle extraordinaire? Tout simplement la douloureuse affaire de *l'Union générale*, reportée en arrière jusqu'aux années 1865, 1866 et 1867. L'anachronisme est un peu violent, et peut-être M. Zola n'a-t-il pas songé à toutes les objections qu'il allait soulever. Il est convenu qu'on doit rendre à César ce qui appartient à César, mais je n'ai

jamais entendu dire qu'il fallût attribuer à César ce qui appartient à Pompée. L'Empire a eu ses scandales financiers, et lui imputer ceux d'un autre temps, c'est peut-être pousser un peu loin l'application de l'axiome d'après lequel « on ne prête qu'aux riches ». L'opération est-elle tout à fait honnête? N'y a-t-il pas là un de ces « jeux d'écritures » qui sont flétris dans *l'Argent* comme une rouerie de la fausse comptabilité? M. Zola, je le sais, déteste l'Empire, et, certes, il en a le droit. Mais, en cela, il est vieux jeu, car la nouvelle génération estime que, depuis tantôt douze ans, l'Empire a passé du domaine de la politique dans celui de l'histoire, et elle ne comprend plus très bien certaines colères. Comment la postérité s'y retrouvera-t-elle, s'il y a une postérité pour les livres de M. Zola, lorsqu'elle verra, dans un fouillis inextricable, le krach contemporain de l'Exposition de 1867, les mœurs financières de 1882 embrouillées avec les vicissitudes de la politique impériale? M. Zola le sait mieux que moi : en 1867, il eût été absurde de vouloir porter le pape à Jérusalem. La guerre de religion, à la Bourse, était impossible. Le catholicisme, que la persécution n'avait pas encore galvanisé, était d'autant plus impuissant qu'il était protégé. A la Bourse, Dieu n'aurait pas « fait un sou ».

Ainsi, un gros mensonge historique et une impossibilité. Et l'inventeur, l'homme d'imagination, continue à briller par son absence; j'attends encore, j'attends toujours le roman. Certainement, il y a là des séances de Bourse racontées avec beaucoup de maëstria, avec une science rare des effets pittoresques et dramatiques. Mais, n'était l'écriture artiste et la griffe du maître, je pourrais croire que je me suis trompé, et qu'au lieu du feuilleton d'hier je lis le bulletin financier d'il y a dix ans, ou le courrier judiciaire de quelques mois plus tard.

Ce qui appartient en propre à M. Zola, sont-ce les tirades de Saccard sur la spéculation, qui stimule, féconde le travail, et sans laquelle on ne ferait rien, on n'oserait jamais? Vous avez entendu cela un peu partout. Sont-ce les déclamations du même Saccard contre les « sales juifs », dont l'odeur seule lui soulève le cœur de dégoût? Voir Drumont *passim*. Sont-ce les éblouissantes notions géographiques et statistiques sur l'Asie Mineure et la Syrie que M. Zola veut bien nous communiquer par la bouche du président et du directeur de l'*Universelle?* Je crois bien que si on cherchait dans Larousse... Et ces théories collectivistes que nous crache Sigismond mourant dans sa dernière quinte de toux? Des pages de Karl Marx, traduites en style pindarique. Restent les scènes où le nu joue un rôle et qui allument une classe trop nombreuse de clients. L'une est grossière, mais plaisante : c'est celle où Saccard, surpris en tête-à-tête avec la Sandorff, par le procureur général Delcambre, dans le petit appartement loué par celui-ci pour abriter ses amours, met à la porte de chez lui le propriétaire du logis et de la dame. Les deux hommes se jettent à la face toute la boue que peut fournir la langue des rôdeurs de barrière, et M. Zola est si content de ce petit tournois qu'il donne immédiatement de l'avancement à Delcambre et le nomme garde des sceaux. L'autre scène est atroce. Elle nous montre le petit Victor, le fils naturel de Saccard, grandissant au milieu des infâmes promiscuités de la cité de Naples. A douze ans, il est « l'homme » de la mère Eulalie, une marchande de légumes, qui meurt subitement, la nuit, sur la paillasse qu'elle partage avec lui. M. Zola n'a jamais été un voluptueux, mais un brutal. Il a violé plus de jeunes filles (dans ses livres) qu'aucun écrivain de son temps. Il importe donc de constater qu'on ne trouvera dans *l'Argent* que trois ou quatre petits accidents de ce genre. Que signifie cette diminution dans la moyenne des viols? M. Zola renonce-t-il à rattraper ses élèves qui sont allés plus loin que lui? Veut-il faire une concession aux académiciens, qui sont, en général, opposés au viol, et pour cause? Ou bien y aurait-il un commencement de fatigue chez l'écrivain?

Cette fatigue, on la sent à d'autres signes. Je ne veux pas prononcer le vilain mot de déclin. Je ne suis point l'ami de M. Zola, mais je ne suis pas son contempteur. J'admire sincèrement son talent; je le tiens pour le vrai chef de l'école naturaliste, qui a eu sa place légitime dans l'évolution intellectuelle, et que je regrette de voir si rapidement dépopularisée, conduite, comme Saccard, à la banqueroute par une hausse trop rapide. Même s'il baissait de quelques degrés, M. Zola serait encore fort au-dessus de nous tous, qui écrivons de pauvres petites histoires vertueuses pour essayer de le combattre. Mais enfin il faut bien reconnaître que la main de l'artiste s'alourdit, que ses tics s'accentuent, qu'il lui arrive de s'y reprendre à plusieurs fois pour tracer un trait et, finalement, pour le manquer. Quelle lenteur pour commencer et pour conclure! Que d'allées et venues, de courses en fiacre, de poignées de main, de vaines démarches, de niaiseries inutiles et de fastidieux détails, sans cesse remis sous nos yeux! Quelle effroyable disproportion entre le nombre des mots et la valeur des idées! Si intéressante que soit la « galopade » des remisiers qui défilent devant Rothschild-Gundermann, en lui tendant leur cote, était-il nécessaire de nous la raconter deux fois exactement dans les mêmes termes? Et le tracé des chemins de fer de l'Asie Mineure! J'en suis obsédé, j'en rêve, j'en radote, je les sais par cœur comme si j'en avais posé les rails.. Certes, je ne pense pas que M. Zola ait « tiré à la ligne » Si ce rabâchage est voulu, c'est une faute, et s'il est involontaire... concluez!

Péniblement, on arrive au dénouement, qui, suivant l'usage de l'auteur, ne termine rien, laisse dans l'âme une impression ambiguë et déconcertante. Saccard, le grand coupable, qui a accumulé tant de ruines et bou-

leversé tant d'existences, ne paye même pas sa dette à la justice. Il en est quitte pour quelques mois de prison préventive; il s'enfuit en Hollande, où il va recommencer à faire des projets et des dupes. Comme repoussoirs à ce forban de la Bourse, M. Zola a placé, en quelque sorte à droite et à gauche, deux figures énigmatiques, la princesse d'Orviedo et le socialiste Sigismond, deux intelligences situées aux pôles de la pensée humaine, mais réunies par une haine égale de l'argent. L'une jette dans le gouffre de la charité trois cents millions gagnés par les spéculations de son mari; l'autre prêche la suppression absolue du capital et de tous les signes accumulables de la richesse. M. Zola a mis tout son art à écarter notre sympathie de cette femme qui fait tant de bien, et il y a réussi. Il s'est efforcé de grandir Sigismond et de nous le faire admirer : il y a complètement échoué.

Ni l'un ni l'autre de ces monomanes ne possède la vraie solution, la pensée du livre, le jugement définitif de l'auteur sur l'argent, et par conséquent sur la vie moderne dont l'argent est, sinon le grand moteur, du moins le principal organe. Écoutons Mme Caroline, l' « honnête femme », qui s'est donnée à Saccard sans amour, mais qui s'est prise à l'aimer depuis qu'elle connaît toutes ses infamies passées. Elle n'est pas seulement l'honnête femme, mais l'honnête homme du livre. Elle n'a rien empêché, rien réparé, mais elle avait tout prévu. Or quelle est sa pensée dernière sur l'argent? « L'argent, c'est le fumier sur lequel pousse l'humanité future. » Quant à Saccard, hé! mon Dieu! il a fait du bien et du mal : « Le plus mauvais est toujours bon pour quelqu'un. » Personnellement, Mme Caroline aime la vie, bien qu'elle la sache « ignoble et injuste ». Ce monde-ci est gouverné par la loi du talion, exercée tantôt par des êtres conscients, tantôt par des inconscients, frappant souvent les innocents pour les coupables. Jeantrou, qui a reçu un coup de pied de M. de Ladricourt, rend une gifle à la baronne Sandorff. Victor, né de la violence faite à une fille du peuple, sur une marche d'escalier, fait subir la même violence à une fille noble, sur un lit d'hôpital. Voilà la vie. Telle qu'elle est, Mme Caroline en est charmée; elle a plaisir à la vivre. Comme ses cheveux ne peuvent plus blanchir, elle devient plus gaie après chaque catastrophe. Non par raisonnement, mais par instinct, parce que toute créature bien portante, qui digère et assimile, qui a le sang riche en globules, doit aimer la vie.

Je n'ajouterai qu'un mot : cet optimisme-là me réconcilierait avec le pessimisme le plus noir. Allons, bourreaux, je demande à souffrir. Qu'on me ramène à Schopenhauer!

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Gens de lettres.

Un journaliste vient d'avoir l'ingénieuse idée de faire une « enquête littéraire ». Il est allé trouver les principaux représentants de nos écoles littéraires, et les a interrogés les uns sur les autres. Il a recueilli ainsi des opinions généralement sévères.

Un recensement total des gens de lettres français n'est plus possible aujourd'hui. C'est le corps de métier le plus nombreux et le plus remuant : aucune nation n'a le pareil. On est parvenu cependant, en s'aidant de classifications sur le modèle de celles qui servent en botanique ou en zoologie, à éviter la confusion dans une certaine mesure. On dira, par exemple, qu'un poète est du *genre des néo-parnassiens, embranchement des décadents, ordre des symbolistes, famille des ronsardisants* ; ou qu'un romancier est du *genre des prosateurs, embranchement des psychologues, famille des moralistes*, etc., etc.

De cette façon, on ne risque pas de s'embrouiller ni de prendre un parnassien pour un symboliste, ou un néo-grec pour un décadent, ce qui serait le comble du ridicule et vous mettrait au ban de la littérature.

*
* *

Toutes les classes de gens de lettres sont unies entre elles par un lien commun, qui est le mépris réciproque.

C'est parmi les divers genres de poètes que ce mépris atteint son plus haut degré d'intensité. Il touche à la haine. Il y a des inimitiés personnelles qui sont fondées sur la question de la césure; celle de l'hiatus a entraîné des duels sanglants, et, selon que l'on est pour ou contre la richesse de la rime, on se gifle chaque fois que l'on se rencontre. Il y a des cas de vendetta poétique.

Les injures que les hommes politiques ont coutume de s'adresser, quand ils ne sont pas tout à fait d'accord sur des points peu importants, paraissent bien faibles à côté des épithètes employées par les poètes.

M. Rochefort n'a jamais osé traiter M. Ferry comme les ronsardisants traitent quotidiennement les parnassiens dans des revues littéraires. Sans compter que deux journalistes ou deux orateurs, après s'être grossièrement outragés, n'hésitent pas à dîner ensemble le soir même, tandis que deux poètes appartenant à des écoles rivales sont absolument irréconciliables. Ils ne désarment pas non plus devant le trépas de l'adversaire.

Les romanciers se bornent à se faire dans les salons une guerre discrète. Quand un concurrent subit un échec, soit en librairie, soit au théâtre, au lieu d'en triompher bruyamment, ils essayent de le consoler par des paroles canailles et sympathiques.

*
* *

Pourtant on aurait tort de croire que les gens de lettres ne savent pas se rendre justice quelquefois.

Ainsi ceux qui sont « arrivés » n'hésitent pas à reconnaître du talent aux jeunes qui les imitent.

Et les débutants reconnaissent du génie à ceux d'entre eux qui sont morts de très bonne heure.

Un littérateur qui veut faire son chemin est obligé de travailler huit ou dix heures par jour de son état.

Il doit se lever à six heures du matin, être sobre, chaste et silencieux. Sa nourriture se composera uniquement de viandes saignantes, d'un peu de potage et, comme boisson, d'un doigt de vin dans un verre d'eau par repas. On a dit que le génie, c'était la patience: mais le talent, c'est l'hygiène.

Il existe, d'ailleurs, des médecins dont la clientèle se compose exclusivement de gens de lettres et qui vous traitent de telle ou telle manière suivant que l'on tient à produire des vers ou de la prose, du roman ou de la critique, de l'esthétique ou du théâtre.

Il faut indiquer aussi quel est le nombre de volumes que l'on désire publier par an, car le régime n'est pas le même pour un volume que pour deux. Quelques docteurs vous donnent jusqu'à trois volumes, mais ça dure moins longtemps.

On est en train d'étudier dans le monde médical la création d'une ville d'eaux pour le traitement des maladies littéraires.

Il y aura la source des poètes, celle des romanciers, des auteurs dramatiques, etc., etc.

*
* *

L'existence des gens de lettres n'est donc pas gaie. Elle serait même intolérable sans cette faculté de se croire le plus grand écrivain de son siècle que possède tout homme qui a écrit quelques lignes.

La sage nature l'a voulu ainsi, afin que les gens de lettres ne soient pas trop malheureux. Car vous figurez-vous la vie d'un littérateur qui ne se croirait pas le plus grand écrivain de son époque? Elle n'aurait d'autre issue que le suicide ou la folie furieuse.

Avec cette admirable faculté, au contraire, tout devient supportable : calomnies, misère, injures, et le reste. L'écrivain glorieux méprise la critique, et l'écrivain méconnu ou avorté méprise l'humanité tout entière. Rien n'est plus commode.

*
* *

Grâce à cette faculté aussi, la mort des hommes de lettres est souvent douce et édifiante. Ils meurent les yeux fixés sur l'avenir et aperçoivent, dans le lointain des âges, les générations prosternées devant leur œuvre.

Aucun d'eux ne songe, à cet instant fatal, que la mort était sa seule ressource pour faire parler de lui encore une fois, et que son dernier soupir est sa dernière réclame.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

La *Revue* s'intéresse peu aux questions philologiques; mais si, d'aventure, elle lève elle-même un lièvre sur les terres des philologues, n'est-elle pas amenée à exercer son droit au pourchas? Or quel joli lièvre (en l'espèce, c'est un petit cochon) court depuis samedi à travers les colonnes de la *Revue!* Voyez plutôt :

« Gandar, nous dit M. Gaston Deschamps — (article *Edmond About*) — montait, dans ce voyage, son cheval *Psari*, tandis que Burnouf, avec son élégante figure, trottinait sur *Gourounaki*. » Et M. Deschamps d'ajouter : « *Psari* signifie poisson, et *Gourounaki* veut dire *petit cochon*. »

En quelle langue, s'il vous plaît, *gourou* (négligeons la terminaison *naki*) veut-il dire cochon? Assurément ce n'est pas en Grèce, à moins que la Bourgogne ne s'y trouve enclavée, car c'est en plein pays des Burgundes que de tout temps, même aujourd'hui, on a appelé le porc *gourou*. Et c'est là encore qu'on a tiré de ce mot le verbe *se gourer*. Ainsi, tandis que les Parisiens se *bourrent* (c'est-à-dire s'en mettent jusque-là !), les Bourguignons disent qu'ils *se gourent*. A Paris, il y a eu une famille appelée *Cochon*, mais, dans un village situé entre Dijon et Beaune, j'ai connu la famille *Gourou*.

Littré est assez embarrassé avec le vieux mot français *goret* (petit porc ; il ne sait trop d'où faire venir ce nom. Toutefois, il donne le passage de Chardin où ce terme figure: « La province de Carthuel, dit le voyageur français, a quatre villes seulement : *Gory*, Suram, Aly et Tiflis... on dérive le nom de Gory, d'un terme qui signifie *cochon*, parce qu'il est abondant (le cochon) et excellent. »

Mais, les anciens Grecs n'employaient-ils pas l'adjectif *gounos* pour signifier la fécondité? Or Dieu sait si les truies sont fécondes! La racine du mot ne serait-elle pas là? A moins qu'on n'accepte le mot *gourou* comme une importation bourguignonne en terre hellénique, à l'époque des croisades, quand il y eut des grands-ducs français à Athènes.

J. Durandeau.

Bulletin politique.

Soudan français. — Le 25 février, nos troupes ont pris d'assaut le village fortifié de Dienna, dans le Banika, sur la rive droite du Niger. Samory y avait envoyé un millier de Sofas pour soulever le pays pendant que le colonel Archinard serait aux prises avec Ahmadou.

PAYS ÉTRANGERS : *Allemagne.* — Le gouvernement a demandé au Reichstag des crédits extraordinaires pour la marine. Une discussion intéressante a eu lieu à l'occasion des deux millions de marks dont le gouvernement a besoin pour la construction de deux gardes-côtes. Le chancelier a demandé le renvoi à la Commission du budget. Cette proposition a été votée par les nationaux-libéraux, par les conservateurs et par le centre, auprès de qui l'empereur était personnellement intervenu. La majorité des progressistes (Rickert) a voté pour le renvoi, la minorité (Richter) contre le renvoi.

Chine. — L'empereur s'est décidé à accorder, le 5 mars, une audience aux représentants des puissances étrangères, mais ceux-ci ont été reçus en dehors des limites sacrées du palais, dans une salle servant habituellement à la réception des feudataires et tributaires.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît. (1727)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 TOME XLVII 21 MARS 1894

ARISTOTE

ET

L'HISTOIRE DE LA CONSTITUTION ATHÉNIENNE

Athènes, Aristote! Un grand ouvrage retrouvé après quinze siècles, où on le croyait perdu! L'Histoire constitutionnelle de la cité de Minerve, écrite par le philosophe! Quelle découverte! quelle surprise, quel trésor! Athènes, Aristote! Dans les fastes de l'esprit humain, rien n'est au-dessus de ces deux noms, entourés de tant d'admiration, de respect et de gratitude. Aussi quelle émotion n'a pas ressentie le monde savant quand le *British Museum* annonça cette prodigieuse nouvelle et publia le texte grec, d'après un papyrus remontant à plus de dix-huit cents ans! Mais lorsqu'une richesse inespérée nous survient tout à coup, on hésite encore quelques instants à croire qu'on la possède; et ce n'est pas non plus sans anxiété qu'on s'est demandé : « Cette œuvre est-elle bien authentique? Est-ce bien Aristote qui en est l'auteur? »

Hâtons-nous de le dire, et dissipons toutes les inquiétudes : Oui, l'œuvre est parfaitement authentique; c'est Aristote qui l'a composée; le doute disparaîtra tout entier pour peu qu'on veuille peser quelques arguments décisifs. Voici le premier, qui à lui seul pourrait tenir lieu de tous les autres.

Il y a dix ans, on découvrait, sur un papyrus n° 163 de l'Académie de Berlin, quelques fragments d'un manuscrit grec. On crut pouvoir les attribuer à Théopompe. Il y était traité de la loi de Solon appelée Sisachthie, de Damasias l'archonte, de Clisthène et de Thémistocle. Mais à un examen plus attentif, M. Bergk (*Rheinisches Museum*, tome XXXVI, 1881) reconnut dans ces fragments la Constitution d'Athènes par Aristote; et il constata cette assertion par des preuves tellement frappantes qu'il ne fût plus désormais possible d'avoir le moindre doute. En 1885, une étude complète de M. Diels, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, fit une lumière définitive. M. Diels reproduisait à l'appui de son travail tous les fragments mutilés que le papyrus n° 163 pouvait fournir; il les commentait savamment, et il ajoutait des fac-similés pour ces morceaux fort courts, mais extrêmement curieux.

Or tous ces fragments se retrouvent mot pour mot dans le papyrus du *British Museum;* mais le papyrus anglais a sur l'autre cet immense avantage qu'il est beaucoup plus étendu, et qu'il a conservé, sauf un petit nombre de lacunes, l'ouvrage entier du philosophe. Les deux copies que les papyrus contiennent se certifient l'une l'autre; et, en présence d'une telle conformité, il faudrait un scepticisme de parti pris pour n'être pas absolument convaincu.

Maintenant, et cette démonstration faite préalablement, nous revenons au papyrus du *British Museum.* L'ouvrage couvre quatre longs feuillets, et remplit trente-sept colonnes d'écriture. Le papyrus a été rapporté d'Égypte comme tant d'autres par des explorateurs anglais; il a été dépouillé par des mains savantes, auxquelles le dépôt était confié. Le recto est occupé par les comptes d'un intendant ou d'un propriétaire grec, consignant par écrit ses dépenses et ses recettes. Cette comptabilité régulière est datée de la onzième année du règne de Vespasien. C'est l'année même de la mort de cet

empereur, 79 de notre ère, époque fameuse par la catastrophe du Vésuve, où périt Pline l'Ancien. C'est le verso du papyrus qui a été employé à la transcription de l'ouvrage aristotélique. Quatre écritures différentes attestent que quatre personnes ont été chargées de la copie. Ces personnes, plus ou moins illettrées, étaient ou des affranchis ou des esclaves. Ces copistes de rencontre ne savaient pas très bien l'orthographe, et des corrections avaient dû assez souvent réparer les erreurs de scribes insuffisants. Les bords latéraux du papyrus sont déchirés, attendu que ces parties étaient le plus exposées à la destruction, quand on maniait ces rouleaux, pour les ouvrir ou pour les replier. Mais ces lacunes sont peu étendues; et le traité d'Aristote, complet sauf cette réserve, expose les révolutions successives du gouvernement de l'Attique, jusqu'à sa décadence, après la guerre du Péloponèse, et jusqu'au moment où écrivait l'auteur.

Sur le papyrus, la fraude, quelque habile qu'elle soit, est absolument impuissante. De nos jours, il s'est trouvé des faussaires assez adroits pour tromper des gens fort éclairés, et même des savants; mais ici les plus fins et les plus audacieux de ces fripons auraient échoué, en supposant même qu'ils eussent surpris la sagacité des conservateurs du *British Museum*. C'est que la matière même leur eût été un obstacle insurmontable. Aujourd'hui on ne peut plus, d'aucune façon, faire du papyrus. Pline, dans le XIIIe livre de son *Histoire naturelle*, nous en a expliqué, en six ou sept chapitres, la fabrication, avec tous les procédés techniques. Il a bien pu nous parler aussi des règlements d'Auguste, de Tibère et de Claude, relatifs aux dimensions et à la vente du tissu. Le roseau du papyrus pousse toujours, non moins souple que jadis, dans les marécages du Nil; il est toujours monocotylédone et de la famille des Cypéracées. Mais personne ne pourrait sur les indications de Pline, toutes précises qu'elles sont, se procurer l'antique papier. Comment une coupable industrie donnerait-elle à son produit frauduleux cette teinte de vétusté et cette patine que le temps seul imprime aux matières qu'il conserve; et à celle-là plus qu'à tout autre?

Ainsi, du côté matériel, point d'erreur possible. Littérairement, il n'y en a pas davantage.

Pour comprendre toute l'importance de l'*Histoire particulière de la Constitution d'Athènes*, il faut savoir que ce traité, quoique infiniment précieux, n'est pourtant qu'une fraction d'un monument bien autrement vaste. Aristote, pour composer sa *Politique* telle que nous la possédons, avait fait une ample moisson de faits empruntés à toutes les cités de la Grèce et aux États voisins. Il avait rédigé l'histoire de cent cinquante-huit Constitutions diverses, analysées par lui; il en avait tiré ce résumé qu'on a justement surnommé *l'Esprit des lois de l'antiquité*, le plus beau livre de politique que les hommes aient fait jusqu'ici, et le plus profond peut-être qu'ils feront jamais. Cet incomparable recueil existait encore au ve siècle de notre ère, et probablement même un peu plus tard; mais il avait disparu définitivement à partir du VIIIe siècle; et, depuis lors, l'érudition avait dû en faire son deuil. Les plus constantes recherches étaient demeurées sans résultat; et les fragments, que de nombreux témoignages nous avaient transmis, ne pouvaient qu'augmenter nos regrets, en nous permettant d'entrevoir tout ce que devait être l'édifice, si tristement réduit à des débris informes.

Cicéron, mort quarante-trois ans avant l'ère chrétienne, avait en main le *Recueil des Constitutions;* et, dans le Ve livre de son *Traité des Biens et des Maux* (chapitre IV), il en parle avec éloge. Tout en se déclarant partisan de la politique platonicienne, il ajoute : « Les mœurs, les coutumes, les institutions de la plupart des cités grecques et aussi de la plupart des villes barbares ont été décrites par Aristote. » Cicéron dit encore dans le livre III des *Lois* (chapitre VI) : « Aristote a par ses recherches éclairé toute la politique. » Après Cicéron, Plutarque, au début du second siècle de notre ère, Diogène Laërce et Pollux dans le troisième, surtout Harpocration dans le quatrième, Sopater, le rhéteur du cinquième, cité par Photius, le patriarche de Constantinople, et bien d'autres avec eux étudiaient le *Recueil des Constitutions*, et pouvaient en méditer les renseignements, applicables à la société où ils vivaient, comme ils le sont à la nôtre.

Mais pourquoi nous arrêter à des autorités secondaires? Bien au-dessus d'elles, ne pouvons-nous pas invoquer l'autorité même d'Aristote? En terminant la *Morale à Nicomaque*, voici comment il s'exprime :

> Nos devanciers ayant laissé inexploré le champ de la législation, il y aura peut-être quelque utilité à le parcourir nous-même, et à traiter à fond de la politique, afin de compléter, dans la mesure de nos forces, la philosophie des choses humaines. Et d'abord, quand nous trouverons dans nos prédécesseurs quelque détail de ce vaste sujet heureusement présenté, nous ne manquerons pas de l'adopter, en le citant; et ensuite, nous verrons, d'après les Constitutions que nous avons recueillies, quels sont les principes qui forment ou qui perdent les États en général, et chacun de ces États en particulier.

Aristote s'est si bien tenu la promesse qu'il se faisait à lui-même que, dans sa *Politique*, il a trouvé l'occasion de nommer quatre-vingts Constitutions, pour en tirer ses théories fondées sur des exemples historiques. Après lui, divers auteurs ont à différentes intentions cité des fragments plus ou moins considérables de quatre-vingt-quinze Constitutions, sur les cent cinquante-huit. Selon quel ordre ces analyses se succédaient-elles dans leur ensemble? M. Charles Müller, qui a été un des premiers à classer toutes ces réminiscences, les range par pays : Athènes, Sparte et la Crète

d'abord, puis le Péloponèse, l'Eubée, la Hellade, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, les îles de la mer Égée, et quelques États d'Asie, d'Afrique, et enfin la Sicile, l'Italie et même Marseille. Cet ordre, imaginé par un philologue de nos jours, est peut-être trop arbitraire ; il pourrait être tout autre d'après des témoignages plus autorisés ; et avec Diogène Laërce, on peut admettre que les Constitutions étaient rangées, selon leur espèce, en démocratiques, oligarchiques, aristocratiques et monarchiques ; ou même, selon Photius, alphabétiquement.

Mais il importe peu ; on voit que la Constitution d'Athènes n'était qu'une portion d'un système, comprenant la totalité des peuples connus au temps d'Alexandre. Il est probable qu'elle y tenait la première place ; cet honneur lui était dû à bien des titres ; mais elle était accompagnée d'une foule d'autres Constitutions, qui avaient attiré aussi les regards du philosophe. On ne connaissait jusqu'ici la Constitution d'Athènes que par des citations au nombre de quatre-vingt-onze, dont soixante-dix-huit se retrouvent exactement dans l'ouvrage qui vient de sortir du papyrus. C'est une confirmation nouvelle et irrécusable de l'authenticité. Mais ces citations, nécessairement très concises, n'en fournissaient qu'une image confuse et incertaine. Comment cette Constitution va-t-elle nous apparaître maintenant ? Comment, dans le récit d'Aristote, se présente-t-elle racontée et jugée par lui ? Qu'est-elle sous nos yeux, grâce à la savante édition qu'en a donnée M.-F.-G. Kenyon, du *British Museum?*

Le texte original tient cent quatre-vingt-une pages in-8°, qui se réduisent à une centaine environ, déduction faite des notes historiques qui le commentent et l'éclaircissent. L'éditeur a cru pouvoir diviser ce texte en soixante-trois chapitres, dont les quarante et un premiers sont consacrés à l'histoire proprement dite des révolutions constitutionnelles, et les vingt-deux derniers à l'organisation administrative des magistratures et des fonctions publiques.

Cette division est très acceptable, bien qu'elle ne vienne pas de l'auteur ; mais elle ressort de la diversité des matières. Le récit d'Aristote, tronqué de quelques feuillets du début, commence vers l'époque où Épiménide de Crète vint purifier la ville d'Athènes, souillée par le meurtre des complices de Cylon, tués au mépris de la foi jurée. La conspiration dont Cylon s'était fait le chef avait pour but d'usurper la tyrannie ; elle avait été violemment réprimée ; les Alcméonides et l'archonte Mégaclès, leur chef et l'auteur du parjure, avaient été expulsés ; et c'était Solon qui, assez longtemps après, devait appeler Épiménide, réputé pour un sage et pour un hiérophante. Cette expiation sacrée avait fait cesser les discordes sanglantes dont la ville était trop souvent le théâtre.

Après avoir indiqué en quelques pages ce qu'étaient les pouvoirs essentiellement aristocratiques avant Dracon, Aristote s'arrête un peu plus à ce législateur. Il ne fait pas la moindre allusion à la sévérité excessive de ses lois pénales ; et il semble le louer uniquement d'avoir conféré au peuple des droits qui lui avaient été jusque-là refusés. Dracon accorda sans distinction à tous ceux qui portaient les armes la faculté d'obtenir certaines fonctions, et notamment de faire partie du Conseil des 401, où l'on entrait par la voie du sort, à la seule condition d'avoir plus de trente ans. Ce Conseil préparait les lois soumises à l'assemblée générale. Dracon ne diminua d'ailleurs en rien les attributions de l'Aréopage, qui restait le gardien vigilant des lois et qui était la cour d'appel pour tous les litiges. Mais, malgré ces adoucissements aux souffrances populaires, la propriété du territoire restait entre les mains d'une minorité oppressive ; et le plus grand nombre des nouveaux citoyens étaient toujours exposés à devenir, de leur personne, les esclaves d'impitoyables créanciers. On conçoit qu'Aristote n'ait point parlé des lois pénales de Dracon, puisqu'il ne s'occupe que des actes qui touchaient directement à la Constitution.

A la suite d'une sédition où le peuple s'était soulevé contre les oligarques, les deux partis, las de la lutte, qui avait été fort longue, s'étaient enfin entendus. Solon, élu archonte, avait été pris pour arbitre ; né dans une famille assez obscure, il s'était fait connaître tout à la fois par une rare habileté commerciale et par des poésies élégiaques où avaient éclaté sa sagesse et son patriotisme. Une fois maître du pouvoir, il délivra le peuple en abolissant l'esclavage pour dettes, et même en annulant toutes les dettes privées et publiques. C'est ce qu'on nomme la Sisachthie, c'est-à-dire l'allégement d'un fardeau intolérable. Une mesure aussi grave avait suscité de vives réclamations ; il paraît même que, connue à l'avance par quelques amis du législateur, qui avaient pénétré son secret, des spéculations peu honorables leur avaient été faciles ; mais la probité de Solon était restée à l'abri de tout soupçon. Il abrogea toutes les lois de Dracon, sauf celles qui étaient relatives aux meurtres. Les nouveaux décrets gravés sur des planches d'airain appelées Cyrbes avaient été affichés au Portique royal, et tous les citoyens y avaient prêté serment. Pour sanctionner cet accord solennel, les neuf archontes décidèrent que quiconque violerait ces lois serait condamné à faire fondre à ses frais une statue d'or de grandeur naturelle, pour le temple de Delphes. C'était encore le serment qu'on prêtait du temps d'Aristote.

Solon maintint la division des citoyens et des contribuables en quatre classes. La première se composait de ceux qui avaient un revenu de cinq cents médimnes, en denrées liquides ou solides ; la seconde était formée de ceux qui en avaient trois cents et de ceux qui entretenaient un cheval ou plusieurs chevaux au service de l'État ; c'étaient les chevaliers. Les paysans qui avaient deux cents médimnes et qui pouvaient atteler une paire

de bœufs, les zeugites, étaient la troisième classe; et la quatrième, qui possédait moins, comprenait le reste du peuple, les thêtes. Les trois premières classes devaient élire les neuf archontes, les trésoriers de l'État, les fermiers des revenus publics, les onze fonctionnaires chargés de l'exécution des peines capitales et les administrateurs du culte national. La quatrième classe n'eut que le droit de faire partie de l'assemblée générale et des tribunaux; mais elle ne pouvait arriver à aucune des fonctions supérieures.

Ces fonctions étaient en général réparties au sort sur une liste de candidats présentés par chaque tribu; et c'est ainsi que les neuf archontes étaient nommés sur une liste de dix candidats pour chacune. Jadis c'était l'Aréopage qui nommait directement les fonctionnaires et les renouvelait tous les ans. Solon, qui ne changea pas le nombre des classes, laissa à leur tête des chefs qui portaient le nom de rois. Chaque tribu, divisée en trois sections, désignait douze commissions qui devaient se charger des constructions navales, et qui s'appelaient des naucraries; des fonds spéciaux étaient mis à leur disposition. Solon conserva le conseil des Quatre-Cents, à cent membres par tribu. Comme Dracon, il laissa à l'Aréopage la haute surveillance des lois, et il lui conféra le pouvoir de frapper d'une amende et de peines diverses ceux qui les violaient. Pour prévenir autant que possible les séditions futures, il porta cette loi, qui ne se trouve qu'à Athènes, à savoir que tout citoyen qui, dans une insurrection, ne prenait pas les armes et qui restait indifférent, serait privé de tous droits civiques et noté d'infamie.

Parmi les institutions de Solon, celles qui sont le plus démocratiques, d'après Aristote, ce sont l'abolition de l'esclavage pour dettes, l'autorisation à tout citoyen d'ester en justice, et enfin l'entrée des tribunaux ouverte à la foule du peuple, qui puisa dans ce droit une force prépondérante; car une fois maître des jugements, dit Aristote, le peuple était maître de tout. On croit même que Solon avait à dessein laissé de l'obscurité dans quelques-unes de ses lois, pour que le peuple pût à son gré user de l'interprétation. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour faciliter toutes les transactions des basses classes, il joignit, à l'abolition des dettes, un règlement nouveau des poids et mesures; il porta de 70 drachmes à 100 la valeur de la mine, et à 63 mines la valeur du talent. Comme tant de réformes avaient fait des mécontents, Solon, pour prévenir des discussions funestes, résolut de s'éloigner de sa patrie pendant dix ans; sous prétexte d'affaires commerciales, il partit en voyage, et se rendit en Égypte. S'il avait voulu s'unir à un des deux partis qui agitaient la cité, il aurait pu aisément s'emparer de la tyrannie; mais il préféra le salut commun à une ambition criminelle.

Solon lui-même s'est expliqué, dans des vers pleins de noblesse, sur les motifs qui l'ont guidé quand il s'efforçait de constituer une sage démocratie, et de pondérer les deux principes de la liberté et du bon ordre. Aristote cite avec complaisance de longs fragments de ces élégies, où dominent surtout une élévation d'âme et une franchise qu'aucun homme d'État n'a dépassées. Ces citations, faites d'abord par Aristote, ont été reproduites d'après lui par plusieurs des écrivains postérieurs; et voilà une preuve de plus, et tout à fait inattendue, de l'authenticité de notre papyrus.

Pendant quatre ans après le départ de Solon, la cité, obéissant encore à son influence bienfaisante, était demeurée calme; mais dans la cinquième année, les dissensions éclatèrent de nouveau; et un archonte, du nom de Damasias, qui était resté deux ans et deux mois dans sa place, en avait été arraché par la force. Le nombre des archontes avait été porté de neuf à dix, dont cinq élus parmi les eupatrides ou oligarques, trois parmi les agriculteurs, et deux parmi les ouvriers. Mais cet expédient, qui devait assurer la paix, dura tout au plus un an, après la destitution de Damasias; et les querelles civiles recommencèrent aussi violentes que jamais.

Trois partis se formèrent répondant aux trois régions principales du sol de l'Attique. Le parti du rivage maritime, sous la conduite des Alcméonides, était le plus modéré; le parti de la plaine, surtout oligarchique, obéissait à Lycurgue; et le parti de la montagne, qui avait à sa tête Pisistrate, était essentiellement démocratique. Pisistrate s'était rendu très populaire par son courage dans une guerre contre Mégare. S'étant fait donner des gardes par le peuple pour se défendre contre les prétendues attaques de ses ennemis, il s'empara de l'Acropole. Suivant Aristote, le coup de main eut lieu dans la trente-deuxième année après la promulgation des lois de Solon. Le législateur avait dès longtemps découvert les projets du factieux; mais il n'avait pu les déjouer.

Le jugement d'Aristote est assez favorable à Pisistrate, qui se montra, dit-il, homme d'État plus que tyran. Il gouvernait depuis six ans, quand les chefs des deux autres partis, Mégaclès et Lycurgue, se liguant contre lui, le chassèrent d'Athènes, sous l'archontat d'Hégésias. Cet exil de Pisistrate ne dura pas moins de douze ans; mais Mégaclès dut s'entendre avec lui de nouveau, et Pisistrate rentra triomphant dans la ville. Pour ces détails, Aristote s'en réfère à Hérodote, dont il abrège le récit. (*Hérodote*, liv. I, p. 59 et suiv.) Pisistrate régna encore sept ans; mais en dissidence avec Mégaclès, dont il avait épousé la fille, il dut s'exiler une seconde fois. Il séjourna plusieurs années dans les contrées environnantes, et il revint à la tête de ses partisans, après un combat victorieux. Il fonda sa tyrannie sur des bases qui la soutinrent jusqu'à sa mort. Aristote croit devoir insister sur les heureuses conséquences qu'eut pour Athènes l'administration de Pisistrate. Clément et généreux envers les pauvres,

auxquels il faisait des avances d'argent, il parcourait souvent le pays pour s'enquérir de ses besoins; il faisait des remises d'impôts pour les plus malheureux; et sa tyrannie fut si douce, qu'il était passé en proverbe que Pisistrate avait ramené sur la terre l'âge d'or de Saturne. Très simple dans sa personne et dans toute sa vie, il donna l'exemple de la soumission aux lois; accusé d'homicide devant l'Aréopage, il n'hésita pas à se présenter au tribunal, qui l'acquitta. C'est par cette modération et cette prudence qu'Aristote explique la fortune de Pisistrate, mourant dans un âge avancé, sous l'archontat de Philonée, trente-trois ans après sa première usurpation, et après avoir régné en tout dix-neuf ans.

Ses deux fils, d'un premier mariage, lui succédèrent, et se conduisirent d'abord à son exemple. Hippias, l'aîné, était presque aussi sage que son père. Hipparque, d'un esprit léger et fort ami du plaisir, cultivait les lettres passionnément, et s'était lié avec Anacréon, Simonide et les autres poètes de ce temps. Thessalus, issu d'un autre mariage, était de beaucoup le plus jeune : sa vie n'était qu'une suite d'excès, qui contribuèrent sans doute à compromettre ses frères. Pour se venger d'Harmodius, qui avait dédaigné son amitié, il fit un affront public à la sœur du jeune homme, et provoqua la conspiration qui coûta d'abord la vie à Hipparque, et, plus tard, le trône à Hippias. A la suite du meurtre d'Hipparque, le pouvoir était devenu ombrageux et cruel. Les Athéniens ne pouvaient plus supporter tant de maux; et les Alcméonides, trop faibles pour secouer le joug, n'hésitèrent pas à recourir à Sparte. Le roi Cléomène vint à la tête d'une armée. Hippias, attaqué dans le Pélasgique, dut accepter la paix, pour sauver la vie de ses enfants, qui avaient été faits prisonniers; et, dans les cinq jours, il dut remettre l'Acropole aux vainqueurs. Il y avait dix-sept ans que les fils de Pisistrate avaient succédé à leur père, et la tyrannie avait duré quarante-neuf ans en tout.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

(La fin au prochain numéro.)

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS (1)

On voudrait avoir établi dans les remarques précédentes :

1° Que la distinction classique, la division aristotélique, des formes de gouvernement, ne reposait que sur une observation très incomplète, très superficielle et tout extérieure des faits; qu'il n'y a, à proprement parler, ni monarchie pure, ni aristocratie pure, ni démocratie pure; que non seulement il peut y avoir une forme de gouvernement composée et même *des formes* composées, et plusieurs, et beaucoup, et presque à l'infini, suivant que tel ou tel élément l'emporte plus ou moins dans la combinaison, mais qu'il ne saurait y avoir en réalité, qu'il n'y a jamais eu autre chose que des formes composées; qu'enfin la forme simple n'est que dans l'esprit et n'est point dans les choses.

2° Que la proportion dans laquelle s'opère le mélange des divers éléments, monarchie, aristocratie, démocratie, est déterminée par les conditions de la vie nationale; que, par conséquent, la qualité essentielle de tout gouvernement est de ne négliger aucune des fonctions et de ne froisser aucun des organes de la nation; que, conséquemment encore, *monarchique, aristocratique, démocratique* sont de vaines étiquettes, qu'il faut et qu'il suffit que le gouvernement soit véritablement *organique;* que, s'il l'est, il durera; que s'il dure, sans oppression et sans révolte, il aura démontré sa légitimité, qui réside dans son utilité, dans son efficacité, et nulle part ailleurs, au ciel ou sur la terre.

3° Qu'en de certains moments de la vie nationale, la monarchie et l'aristocratie ont bien pu être les formes qui s'adaptaient le mieux à la nation, qui la représentaient et la servaient le mieux, qui étaient les plus *organiques*, c'est-à-dire qu'en de certains moments la nation appelait et le gouvernement contenait la plus forte somme, tantôt d'éléments monarchiques, tantôt d'éléments aristocratiques, mais que ce temps est passé, que les conditions de la vie nationale ont changé, que la proportion est renversée; que, sans doute, tout souvenir et tout instinct monarchiques ne sont pas définitivement éliminés, que toute trace d'aristocratie n'est pas effacée, qu'il reste quelque chose de l'ancienne et qu'il s'en est formé ou s'en forme de nouvelles; mais que le rôle de l'élément aristocratique, de prépondérant est devenu secondaire, et que celui de la monarchie est désormais bien fini.

4° Que si, par le plus imprévu des hasards, il nous revenait une monarchie constitutionnelle, on peut dire que cette monarchie même ne serait qu'une démocratie représentative, avec un chef héréditaire. Car nul gouvernement n'est à présent possible en France, qui n'ait une base démocratique.

C'est pourquoi il importe de rechercher quels sont, comme dit Montesquieu, la nature et le principe de la démocratie — nous usons de ces mots faute d'en avoir de meilleurs et en ne perdant pas de vue que — quoi qu'on en pense dans les réunions publiques — la démocratie ou ce qu'on nomme ainsi n'est, comme la monarchie, qu'une forme de gouvernement.

De la vertu comme principe de la démocratie.

Voici le texte de *l'Esprit des lois*, d'où l'idée actuelle de la démocratie, à l'insu le plus souvent du vulgaire qui

(1) Voy. la *Revue* du 27 décembre 1890 et 10 janvier 1891.

la professe, tire son origine : « Dans un État populaire, il faut un ressort de plus (que dans un État monarchique), qui est *la vertu* (1). »

Qu'est-ce, pour Montesquieu, qu'un État populaire? Ce n'est pas précisément un gouvernement républicain, ou plutôt c'est un gouvernement républicain d'une espèce particulière : « Le gouvernement républicain est celui où le peuple en corps, ou seulement une partie du peuple, a la souveraine puissance (2). » De là, deux sortes de république. « Lorsque, dans la république, le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une démocratie (3). » Un peu plus loin, Montesquieu insiste là-dessus : « J'ai dit que la nature du gouvernement républicain est que le peuple en corps, ou de certaines familles y aient la souveraine puissance. » Il en résulte que le gouvernement républicain est, selon les cas, démocratique (4) ou aristocratique. Encore faudrait-il savoir ce qu'on doit entendre par « la souveraine puissance ».

Si l'on pressait de questions l'auteur de *l'Esprit des lois*, il répondrait que le peuple en corps a la souveraine puissance, lorsque, dans une république, « il est, à certains égards, le monarque ». Mais quand le peuple est-il « le monarque (5) »? C'est quand, en donnant librement ses suffrages, il dicte souverainement ses volontés. Ses suffrages sont ses volontés et ses volontés sont lui-même : vous voyez bien que le peuple votant est le peuple régnant. Et nous tombons dans la métaphysique, ce qui est toujours un grand danger. Sans aller jusqu'au bout, contentons-nous de noter que Montesquieu prend « démocratie » au sens absolu et qu'il ne connaît pas d'autre démocratie que la démocratie directe. Une république, où le peuple en corps n'exerce pas lui-même la souveraine puissance, où cette souveraine puissance est déléguée, n'est pas une démocratie, mais une aristocratie. Il sera bon de ne point l'oublier; autrement, on confondrait tout.

Telle est donc, sous son double aspect, la *nature* du gouvernement républicain : démocratie — et démocratie directe — ou aristocratie. Le principe, le ressort de la démocratie, de cet État républicain où le peuple en corps a la souveraine puissance, est *la vertu*. Mais *la vertu*, qu'est cela?

Montesquieu a pris soin de prévenir ses lecteurs dans un avertissement spécial : « Ce que j'appelle, écrit-il, la vertu dans la république est l'amour de la patrie, c'est-à-dire de l'égalité. Ce n'est point une vertu morale... » Et plus bas : « J'ai appelé vertu politique l'amour de la patrie et de l'égalité (6). » Il y a là un « c'est-à-dire » on ne peut plus malencontreux, dont l'emploi tendrait à faire croire qu'il n'y a nulle différence entre la patrie et l'égalité, et que les deux amours ne sont, au bout du compte, qu'un seul et même amour. Mais passons. Nous savons ce qu'est la vertu dans la république, et ce qu'elle n'est pas. L'auteur va préciser encore, en nous disant ce qu'est l'homme vertueux, *l'homme de bien politique*, *l'homme qui a la vertu politique* : « C'est l'homme qui aime les lois de son pays et qui agit par l'amour des lois de son pays. »

La vertu se réduirait-elle à n'être que le respect des lois, le respect avec quelque chose de plus actif et de plus fort, qui est l'amour? Vertu politique, amour de la patrie et de l'égalité, amour des lois de son pays. Il semble qu'il ne soit pas d'une extrême difficulté d'être vertueux : « La vertu, dans une république, est une chose très simple; c'est l'amour de la république, c'est un sentiment et non une suite de connaissances; le dernier homme de l'État peut avoir ce sentiment comme le premier (1). » En tout cas, dans une république, l'amour des lois, la vertu est d'étroite nécessité : « Le monarque qui a cessé de faire exécuter les lois peut se corriger. Mais lorsque, dans un gouvernement populaire, les lois ont cessé d'être exécutées, comme cela ne peut venir que de la corruption de la république, l'État est déjà perdu (2). » Ce n'est donc pas une chose si simple que la vertu politique, sinon à concevoir, du moins à pratiquer? Mais non : « La vertu politique est un renoncement à soi-même qui est toujours une chose très pénible. On peut définir cette vertu l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières; elles ne sont que cette préférence (3). »

Ne sent-on pas que l'esprit classique va se montrer et nous offrir en exemple les démocraties héroïques ou prétendues telles, Sparte, Rome, l'antiquité? En effet : « Les politiques grecs qui vivaient dans le gouvernement populaire ne reconnaissaient d'autre force qui pût le soutenir que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne vous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses et de luxe même (4). »

Or nous avons déjà vu que la vertu, dans la république, est l'amour de l'égalité. C'est, en outre, l'amour de la frugalité : « Chacun devrait y avoir le même bonheur et les mêmes avantages, y doit goûter les mêmes plaisirs et former les mêmes espérances : chose qu'on ne peut attendre que de la frugalité générale (5). »

(1) *Esprit des lois*, III, III.
(2) *Ibid.*, I, III.
(3) *Ibid.*, II, II.
(4) *Ibid.*, III, I.
(5) *Ibid.*, II, II.
(6) *Ibid.*, avertissement.

(1) *Esprit des lois*, V, I.
(2) *Ibid.*, III, III.
(3) *Ibid.*, IV, V.
(4) *Ibid.*, III, III.
(5) *Ibid.*, V, III.

On nous ramène au brouet noir. Ce n'est pas la peine de nous appesantir. Sans manquer d'égards au génie, il est permis de faire observer combien tout cela est faux, conventionnel, de vieille rhétorique. Montesquieu déclare sans hésiter qu'il est de l'essence de la démocratie de procurer *le bonheur* aux individus et à tous un bonheur égal. Il est vrai que, cette fidélité républicaine, il la borne « au seul bonheur de rendre à sa patrie de plus grands services que les autres citoyens (1) ». — Ce n'en est que d'autant plus spartiate — hélas! que d'autant plus chimérique. Montesquieu ne saurait se le dissimuler complètement. Quand il a posé *les principes des trois gouvernements*, il ajoute : « Ce qui ne signifie pas que, dans une certaine république, on soit vertueux, mais qu'on devrait l'être (2). »

Jusqu'ici, toutefois, Montesquieu ne s'est servi du mot vertu que dans un sens très restreint et nettement fixé à l'avance : par ce mot il entend amour de la patrie et de l'égalité, amour des lois de son pays, amour de la frugalité. Sauf ce dernier amour, trop directement renouvelé de Lycurgue, les plus sceptiques d'entre nous peuvent admettre que la vertu soit le principe des démocraties. Mais on va voir où « la frugalité » conduit l'auteur de *l'Esprit des lois*.

Dépouillée des charmes du style et des fines observations de détail qui en sont comme la chair et la couleur, voici, toute sèche, la carcasse de la parfaite constitution démocratique, selon le cœur de Montesquieu :

1° Il ne faut pas, dans une république, que personne reçoive des présents de l'État (3) : « Dans une république, les présents sont une chose odieuse, parce que la vertu n'en a pas besoin. »

2° Il ne faut pas, non plus, de récompenses (4) : « Dans une république où la vertu règne, motif qui se suffit à lui-même et qui exclut tous les autres, l'État ne récompense que par des témoignages de cette vertu. »

3° Tout le monde doit être contraint d'accepter les fonctions publiques ; personne ne peut s'y dérober. Dans une république, « les magistratures sont des témoignages de vertu, des dépôts que la patrie confie à un citoyen, qui ne doit vivre, agir et penser que pour elle : il ne peut donc pas les refuser ».

4° « Il faut des censeurs dans une république, où le principe du gouvernement est la vertu (5). »

5° Pas de luxe : « Dans les républiques, où les richesses sont également partagées, il ne peut point y avoir de luxe. »

6° Et, comme cette égalité de distribution fait l'excellence d'une république, il faut la maintenir sévèrement, au besoin par des lois agraires : « Les lois du nouveau partage des champs, demandé avec tant d'instance dans quelques républiques, étaient salutaires par leur nature. Elles ne sont dangereuses que comme action subite (1). »

7° Il faut aussi des lois somptuaires : « Les républiques périssent par le luxe... Un État peut faire des lois somptuaires dans l'objet d'une frugalité absolue ; c'est l'esprit des lois somptuaires des républiques (2). »

Mieux que cela :

8° « Les dots doivent être médiocres dans les républiques, où le luxe ne doit pas régner... La communauté des biens est très convenable dans le gouvernement monarchique, parce qu'elle intéresse les femmes aux affaires domestiques et les rappelle, comme malgré elles, au soin de leur maison. Elle l'est moins dans les républiques, où les femmes ont plus de vertu (3). »

Il semble que, maintenant, la vertu, pour Montesquieu, ne soit pas uniquement politique, et n'est-ce pas que voilà des conséquences assez inattendues du régime républicain ?

La république, outre le luxe, doit éviter un autre écueil, qui est la corruption de son principe : « Le principe de la démocratie se corrompt, non seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême et que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour lui commander (4). » L'un de ces excès aboutirait à l'aristocratie ou à la monarchie, l'autre au despotisme d'un seul. Comment donc conserver intact le principe, l'amour de la patrie, des lois, d'une juste égalité, de la frugalité ? Par le prestige de l'exemple, par la contagion du bien, dans une forme solennelle ; par l'institution d'un corps qui soit par lui-même la règle des mœurs » d'un Sénat « où l'âge, la vertu, la gravité, les services donnent entrée ; les sénateurs, exposés à la vue du peuple comme les simulacres des dieux, inspireront des sentiments qui seront portés dans le sein des familles (5) ».

Des vertus de la démocratie.

De ces préceptes, de ces traits réunis, ressort et se dresse en bloc la conception que Montesquieu s'était faite du gouvernement démocratique, conception toute abstraite, tout idéale, ou du moins trop fortement mêlée d'idéal et d'abstrait. Pour la développer, il a peint — c'est lui qui l'a dit — les hommes, non comme ils sont, mais comme ils devraient être, et, par elle, il apparaît comme une sorte de Corneille de la théorie politique.

Cette conception, qui n'a pour nous que peu de valeur scientifique et politique, nous avons tenu à l'ana-

(1) *Esprit des lois*, V, III.
(2) *Ibid.*, II, XI.
(3) *Ibid.*, V, XVII.
(4) *Ibid.*, V, XVIII.
(5) *Ibid.*, V, XIX.

(1) *Esprit des lois*, VII, II.
(2) *Ibid.*, VII, V.
(3) *Ibid.*, VII, XV.
(4) *Ibid.*, VIII, II.
(5) *Ibid.*, V, VII.

lyser longuement, parce que nous avons cru y trouver le germe de nombreuses absurdités qu'on a depuis lors professées sur la nature et le principe du gouvernement démocratique, sur la vertu dans une démocratie et les vertus de la démocratie. Nous avons cru y voir une source féconde d'erreurs, un véritable nid à sophismes. Les côtés faibles et les points contestables de la thèse de Montesquieu n'ont pas échappé même à ses premiers commentateurs, ni à Voltaire, dont le sens critique est presque toujours infaillible, ni à Destutt de Tracy, dont la franchise et la vigueur intellectuelle s'accommodent mal des subtilités, et osera-t-on le dire lorsque Montesquieu est en cause? des paradoxes ou des puérilités. « Qu'est-ce donc que cette vertu, demande Destutt de Tracy, uniquement propre aux républiques? Serait-il vrai que la vraie vertu soit déplacée quelque part? »

Et ailleurs, à propos de la vertu, envisagée comme renoncement à soi-même, que Montesquieu donne expressément pour base au régime républicain, Destutt de Tracy réplique avec beaucoup de justesse : « Pour moi qui, néanmoins, ne saurais m'en tenir aveuglément à ce qu'on m'a dit autrefois en m'expliquant Cornélius Népos ou Plutarque, ou même Aristote, j'avoue naïvement que je n'estime pas plus Sparte que la Trappe, ni les lois de Crète, si toutefois nous les connaissons bien, plus que la règle de saint Benoît. »

Destutt est choqué de tant d'exagérations et d'une contradiction intime devant laquelle Montesquieu ne s'est pas arrêté, mais qui cependant, à elle seule, suffirait pour ruiner le système : Montesquieu nous présente, observe-t-il, le gouvernement républicain « comme insupportable et presque aussi absurde (que le despotique), tout en lui prodiguant son admiration (1). »

Eh! certainement, si la vertu est si difficile, si « le gouvernement républicain » a pour base le renoncement à soi-même, et si ce renoncement est « une chose très pénible » — alors « le gouvernement républicain » a beau avoir tous les mérites en théorie et toutes les supériorités, il est impossible dans la pratique ; il est en opposition avec la nature de l'homme; il suppose une humanité meilleure que ne l'est l'humanité. (Notez que par *gouvernement républicain*, on doit entendre, comme ci-dessus, une démocratie directe, pas du tout ce que nous entendons à l'ordinaire par république.)

Tout l'échafaudage logique repose sur l'hypothèse que l'homme est bon, plus que bon, excellent, capable à tout instant d'immolation. C'est le commencement de cet étonnant et déconcertant optimisme du XVIIIe siècle où, pour un peu, dans les bergeries, les loups eux-mêmes seraient ornés de rubans.

Laissez venir Rousseau, laissez-le appliquer là-dessus sa pensée pauvre et frénétique, avec sa phraséologie ardente et le clinquant de son style. Peut-être, ainsi que Montesquieu, sera-t-il frappé tout d'abord des inconvénients de la démocratie plus que de ses qualités; c'est une justice à lui rendre qu'il a mesuré les obstacles (1). Mais soyez assurés qu'il les saute d'un bond. Et tout de suite il entonne l'hymne à la sagesse, à la prévoyance, à l'intelligence de la foule, à la divinité du nombre. Cet abstracteur de quintessence, que l'histoire n'embarrasse pas, parce qu'il n'en sait pas un mot, s'écrie, dans un de ses élans accoutumés : « Le peuple se trompe bien moins sur ses choix que le prince, et un homme d'un vrai mérite est aussi rare dans le ministère qu'un sot à la tête d'un gouvernement républicain. »

Et voyez : la conception de Montesquieu, mal assise au point de départ, s'est déformée déjà et va se déformant de plus en plus. Elle grossit, elle s'enfle, elle s'accroît d'épithètes. La vertu, suivant Montesquieu, et non point une vertu morale, la vertu politique, l'amour des lois, n'était que le principe, que le ressort de la démocratie. Dorénavant la démocratie aura toutes les vertus politiques et morales, et s'il en était d'une troisième espèce, on dirait qu'elle les a.

En même temps, le sens même du mot démocratie s'est altéré, s'est perdu. On ne sait plus que la démocratie est une forme de gouvernement, n'est qu'une forme de gouvernement. Ces quatre syllabes revêtent un air sacré et mystérieux. On ne les prononce qu'après un grand silence, dans le recueillement, avec des rites. Elles sont, comme les choses religieuses, enveloppées d'une vénération muette — *religiosus horror*. La Révolution épaissit le nuage. « Français, dit Robespierre, dans un de ses discours, n'est-ce pas l'Être suprême qui, dès le commencement des temps, décréta la république? » On guillotine au nom « des pures vertus républicaines » pour imposer les commandements de « la saine démocratie ». *Saine* et quelquefois *sainte*. On prêche dans les églises changées en clubs, dans les clubs érigés en églises, la fraternité ou la mort. Renchérissant jusqu'en pleine Terreur sur les illusions de la génération précédente, « la niaiserie philosophique (2) » et l'hypocrisie jacobine ne se lassent pas « de célébrer les vertus de l'humanité à l'état de démocratie naturelle ».

La Convention ne s'adresse pas à la France toute seule : elle catéchise l'univers. L'enthousiasme franchit les monts et traverse les mers. Il nous revient d'Amérique en des pages qui ressemblent à des strophes, en des strophes d'une envergure immense : « Le changement préordonné par la sagesse divine et qu'aucune politique humaine n'avait pu retarder, écrit Ban-

(1) Destutt de Tracy, *Comment. sur l'Esprit des lois*, II, III, etc.

(1) Rousseau, *Contrat social*, III, IV.

(2) Sir Henry Summer Maine, *Essais sur le gouvernement populaire*, p. 112.

croft (1), se manifestait aussi uniformément, aussi majestueusement que les lois de l'Être; il était aussi certain que les décrets de l'éternité. » Mais ce n'est rien ; Bancroft n'est pas poète ; écoutez ce disciple de Walt Whitman (2) :

« Jusque dans le sein des nations lointaines s'entend un bruissement comme le bruissement des feuilles de la forêt.

« La joie, la joie se lève sur la terre...

« Le sublime Orient nous apporte du fond des âges ce joyau sans prix de la pensée, le germe de la démocratie!...

« O yeux brillants! O splendeur des cascades! Puis-je ignorer, ô démocratie, que tu contrôles et inspires toute chose, et que toi aussi tu en procèdes.

« Aussi sûrement que le Niagara procède de l'Érié et de l'Ontario ? »

Du moment que la littérature s'en mêle ! Et elle s'en mêle avec Louis Blanc, avec Lamartine, avec Tocqueville même. Et elle s'en mêle non seulement par des livres, mais par des chansons de rue ou de café-concert. Et non seulement la littérature, mais la conférence, la parlote. Après le tour des doctrinaires et de la bourgeoisie libérale, vient le tour des gens de 1848. Et peu à peu l'obscurité se fait complète. C'est une nuit dans laquelle tout le monde marche à tâtons vers on ne sait quel éblouissant soleil.

Qu'est-ce que la démocratie? Qui pourrait le dire? Ceux qui éprouvent encore le besoin de savoir ne sont pas éloignés de penser que c'est une force physique. Ce n'est plus le gouvernement du peuple, mais le peuple même, la nation considérée dans sa masse, le Nombre et le Nombre en mouvement. C'est le Nombre qui s'avance, qui arrive, à poussées régulières, porté par une puissance irrésistible, cédant aussi à une attraction céleste, comme une marée : « Le flot montant de la démocratie. » Pour d'autres, c'est la personnification gigantesque de leurs vœux exaucés, de leurs aspirations réalisées. Ils sont comme cette paysanne qui, entendant parler de libre-échange, croyait que Libre-Échange était un homme, un ministre de l'Empire, et le chargeait de malédictions. Ils s'imaginent ou paraissent s'imaginer que la démocratie est un être vivant, le Messie des âges futurs, qui arrivera à son heure, pour la rédemption des humbles.

A quoi bon discuter? Ces rêveries, ces songeries creuses rentrent dans le domaine du roman politique ; elles naissent, comme dit Bluntschli, d'une étrange manie « de glorification idéaliste ». Elles ont juste la même valeur que les passages sur la Bétique ou sur Salente dans le *Télémaque* de Fénelon. Mais, par malheur, elles ne sont pas toujours si aimables ni attendrissantes.

Vainement on s'exténuerait à prouver que depuis deux mille ans et plus il y a des démocraties, que le flot tant attendu a battu depuis des siècles les confins de tous les États et que néanmoins, à côté des démocraties, les monarchies subsistent, comme au temps de Sparte et d'Athènes; que, par suite, il n'y a vraisemblablement rien de fatal dans le phénomène, et que si l'absorption des monarchies par les démocraties devait se faire, elle serait faite : on ne désenchanterait pas une âme. Du haut en bas de la pyramide sociale, c'est une griserie, une intoxication.

On n'en est pas plus préservé dans le Parlement que dans les réunions publiques. Une magie s'attache aux quatre syllabes flamboyantes de démocratie. A elles seules elles tiennent lieu de raison et de raisons, de toutes les raisons et de toute la raison. Elles sont la dernière et décisive ressource des orateurs qui ne savent plus que dire, le « tarte à la crème » des Mascarilles politiques. Il semble qu'elles ouvrent des perspectives infinies à des législateurs qui ne voient pas le bout de leur nez.

Elles constituent, par l'usage auquel on les fait servir, le plus pernicieux des sophismes — *ad imaginationem* — une des *idoles* de Bacon. A peine sont-elles tombées d'une bouche plus ou moins éloquente qu'un petit frisson parcourt les assemblées. M. Floquet, quand il les émet, est pâle comme la Pythie. Il leur doit ses plus beaux triomphes. M. Rouvier, dans la séance du 19 décembre 1890, au Sénat, y a recouru une dizaine de fois, car nous avons, ne vous déplaise, le budget démocratique, les réformes démocratiques, les dépenses démocratiques et les économies démocratiques. Ouvrez le recueil des professions de foi, si amoureusement mis au jour par M. Barodet, vous en découvrirez bien d'autres. Pour les vingt-cinq premiers départements, par ordre alphabétique, j'ai relevé treize ou quatorze de ces propositions entachées de fétichisme, même lorsque le candidat s'est souvenu, ce qui est rare, que la démocratie, nous le répéterons à satiété, n'est qu'une forme de gouvernement.

Soit, il se résigne à convenir que la république est un gouvernement, ni plus ni moins que la monarchie, mais, par compensation, il la gratifie de toutes les propriétés, de toutes les qualités. Ce ne sont plus des vertus qu'elle a, ce sont des attributs. La première des propositions soumises au concile des électeurs, c'est, on l'a vu, que la démocratie (disons pour être plus clair la république) est l'objet et la fin de l'évolution humaine, que les sociétés y roulent vertigineusement, qu'elle monte à flots pressés, et que le jour est proche où elle couvrira la surface de la terre. C'est le règne de Dieu invoqué dans l'oraison dominicale : *Adveniat regnum tuum !*

La deuxième proposition est que, montant comme

(1) Bancroft, *History of the United States.* (The american Revolution, I, p. 1.)

(2) Cité par Summer Maine, *Gouvernement populaire*, 104.

un flot, la république ne peut subir d'arrêts et que sa loi est de toujours avancer : « La république est un gouvernement de progrès incessants, ne devant ni piétiner sur place, ni surtout marcher à reculons.» — « Je pense que la république ne peut pas ne pas être un gouvernement de progrès. » — « La république sans la marche en avant, régulière et continue, ne saurait vivre. Le progrès est la condition essentielle de son existence. » Qui proclame ces nouveaux dogmes? C'est M. Pajot à Saint-Amand, c'est M. Armez à Saint-Brieuc, c'est M. Viette à Montbéliard.

Les récuseriez-vous, vous ne récuserez pas M. Henri Brisson nous faisant voir dans une touchante image « l'État républicain qui se penche avec sollicitude sur le sein de la nation ». Vous ne récuserez pas M. Demôle, ancien garde des sceaux et vice-président actuel du Sénat, lorsqu'il s'exprime ainsi : « Sauvegarde du droit humain, instrument nécessaire de la justice sociale et du progrès, la république sortait triomphante d'une crise qui ne peut plus se renouveler. » Pourquoi la république serait-elle « la sauvegarde du droit humain »? Qu'est-ce que « le droit humain »? Y a-t-il un « droit humain »? Pourquoi la république serait-elle « l'instrument nécessaire de la justice sociale » et qu'est-ce que la « justice sociale »? Pourquoi la crise dont la république est sortie triomphante ne peut-elle plus se renouveler? — Cinq barbarismes en trois lignes, comme on dit au collège pour les fautes de latin.

Mais c'est assez sur ce sujet. Que reste-t-il de toute cette dissertation? Trois ou quatre points, à savoir que Montesquieu s'est aventuré en affirmant si catégoriquement que la vertu, même réduite où il la réduit, *est* le principe de la démocratie ; c'est *devrait être* qu'il faut lire, étant donné surtout que, comme Rousseau, il ne vise en cet endroit que le mode le plus grossier du gouvernement populaire, que la démocratie directe. Incidemment on peut demander si *la vertu*, définie par « l'auteur des lois », pourrait être, sans de graves périls, absente de n'importe quel gouvernement et si, indispensable dans le démocratique, elle n'est pas, en somme, nécessaire à tous. Au demeurant, ce n'est là que la source de l'erreur, que le nid du sophisme.

Le sophisme est parfait lorsque l'idée de Montesquieu s'est déformée successivement avec Rousseau, puis avec les conventionnels, puis avec les littérateurs révolutionnaires, puis avec le parlementarisme bourgeois, puis avec les *leaders* de conférence ou d'estaminet, avec nos pères de 1791 et nos pères de 1848. Et c'est à peu près en ces termes que ce sophisme pourrait être formulé : « La démocratie (sans distinguer si c'est le peuple ou le gouvernement du peuple) a toute sorte de vertus que les autres gouvernements n'ont pas. »

Non, la forme démocratique n'a point par elle-même de vertus, entendez de vertus morales; elle a, elle peut avoir des qualités politiques, comme les autres gouvernements, et non à l'exclusion des autres gouvernements.

Des qualités, des avantages, elle en a de toute certitude. Elle a des caractères à elle qui font qu'elle est plus susceptible de s'adapter aux conditions de la vie moderne, chez nous, dans cette France que l'histoire nous a faite. Mais nous disons : chez nous, en France, et par une suite de circonstances particulières, et non pas en tout lieu, comme par l'action d'une loi cosmique.

Aller au delà serait tomber dans le sophisme, et quel intérêt d'aller au delà?

Le problème est tout résolu, ou plutôt il n'y a pas de problème. La démocratie est une forme de gouvernement. La meilleure forme de gouvernement est celle qui convient le mieux à la nation qu'elle doit régir. La démocratie est la forme qui convient le mieux à la France du temps présent.

Il est indifférent qu'elle ait de toute éternité toutes les vertus. Elle a la vertu de convenir, en ce temps, à ce pays, d'être la forme *la plus organique* de la nation, et puisqu'elle a cette vertu réelle, elle n'a pas besoin qu'on lui en prête de merveilleuses qu'elle n'a pas.

CHARLES BENOIST.
(*Sybil.*)

SYLVIANE (1)

XXIV.

LE COIN DES ROSES.

Mon oncle rejeta sa serviette, se mit debout. Il se signa, puis étendit son bras droit sur la table, prêt à réciter les grâces.

— Je n'ai pas fini, monsieur le curé, cria notre conteur furieux et se soulevant à son tour de sa chaise.

— Il s'en va trois heures, et les vêpres sont pour quatre heures... Nous entendrons la fin une autre fois.

— Quel dommage, monsieur le curé! A présent, je touchais au second miracle, à celui de M. l'abbé Victor, à celui que j'ai vu de mes yeux, car je n'ai point vu celui du prieur Ombros.

— Nous vous en prions, monsieur le curé..., dit M. Vincent.

— Nous vous en prions, monsieur le curé..., répétèrent les convives, même Galibert, même Mélie, même Prudence.

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 31 janvier.

— Je vous en prie, mon cher oncle, ajoutai-je.

Après m'avoir lancé un tendre coup d'œil, il eut vers le garde champêtre un geste d'acquiescement et se rassit. Vigneron, retenu au port, regagna le large, toutes voiles dehors.

— Vous entendez bien, vous autres, que, malgré ma mémoire et mon attention, je ne vous ai pas conté le miracle du prieur de Tarrassac-le-Haut aussi joliment que le conta M. l'abbé Victor sous notre charmille des Ormades. Lui avait des capacités pour ajouter par-ci par-là quelque chose au Recueil de Lassus, même du latin, tandis que moi, encore que j'aie été instituteur à Truscas!... Qu'il vous suffise de savoir que, sauf M. Juste Galinier, trop gai de son naturel pour s'adonner à la tristesse, nous pleurions tous à plein arrosoir, et Sylviane comme une vraie Madeleine. Mais, dans la méchante vie de ce monde, les rires sont souvent à côté des larmes, et je voudrais que vous eussiez vu s'esclaffer notre demoiselle des Ormades quand son oncle nous apprit le départ du couvent de Tarrassac pour l'Abbaye de Lormières de l'assesseur Athanase, l'ennemi d'Ombros et d'Opportunien.

« — Vous devinez la réception que dut lui faire là-bas le Révérendissime frère Calixte! » nous répéta trois fois M. l'abbé.

« Et nous, de pouffer à la suite de Sylviane et à la suite de M. Juste, toujours disposé à faire sa partie dans la gaieté des gens. Du reste, M. l'abbé Victor nous donna les raisons du renvoi d'Athanase à Lormières.

« Pendant que la bande des Religieux de Tarrassac — le prieur Honorat en premier — traitaient Martinez Ombros avec le respect et la vénération accordés aux saints, cherchez à quoi s'occupait frère Athanase. Il faisait courir le bruit que le crucifix, sortant tout seul de la cellule sans crever les murailles, allant s'accrocher tout seul dans la salle capitulaire, était une farce satanique du moinillon espagnol, plus près du Démon que de Dieu.

« Que pensez-vous de ce pèlerin, je vous prie? Honorat se lassa de ces calomnies et, endoctriné par Opportunien, un gaillard qui portait une tête et un jugement solides dans son capuchon, un beau matin il signa ses papiers au second Assesseur et le flanqua à la porte d'une poussée...

— Bon voyage! dit M. Vincent.

— Mais, monsieur le maire, tout n'était pas terminé aux Minimes de Tarrassac. Si Athanase n'avait rien voulu comprendre au miracle du crucifix, Honorat avait compris, et il se reprochait nuit et jour le méchant accueil fait autrefois par lui au petit moine espagnol. Aujourd'hui, certes, il le gâtait en vrai poupon; ce néanmoins, le chagrin lui minait la conscience, et ce chagrin ne fut pas long à l'entraîner de l'autre côté de la vie. Jugez de ce que valent les hommes tout de même, moines ou simples particuliers comme nous : encore qu'on n'eût rien à reprocher au Révérend Frère Honorat, on fut content de le clouer dans sa caisse de sapin, tant on était pressé de nommer Martinez Ombros prieur des Minimes de Tarrassac-le-Haut...

— C'est qu'en vérité le Frère Ombros, cet artiste sublime de piété et de génie, avait été comblé de la faveur céleste, murmura mon oncle.

— Possible, ça... Mais moi, je suis pour le proverbe de mon pays, qui dit qu'on a tort de s'en aller et que le plus sot des hommes, sur la terre, est celui qui se laisse mourir...

« Que pensez-vous de ma proposition? Si, après cet enterrement assez gai, nous revenions à nos jeunes gens des Ormades? A condition que M. le curé le permette, je vous rapporterai, pour vous amuser un brin, les jeux très jolis et les ébattements très divertissants de nos amoureux à travers le jardin des Ormades, large et long comme une châtaigneraie...

— Gardez-vous de nous rapporter ces abominations! s'écria notre gouvernante, mettant au clair son arme cachée dans ses jupons.

— Mais, Prudence, si ces jeux étaient jolis?... hasardai-je naïvement.

— Et d'autant plus, continua Vigneron, que, M. l'abbé Victor et M. le curé Galinier n'abandonnant jamais les jeunes gens, il ne pouvait rien se passer que selon toute sagesse et toute convenance...

— Dans ce cas..., soupira mon oncle.

— Oh! ce jardin des Ormades, où j'ai essayé mes premiers pas au sortir du berceau, soutenu par ma défunte mère la Vigneronne! repartit le garde champêtre... Oh! ce jardin des Ormades, remâcha-t-il, comme on remâche un morceau délicieux, ce jardin qui m'a reçu dans mon enfance et ma prime jeunesse, où j'ai mangé des pommes, des sorbes, des nèfles, des fruits de toute sorte jusqu'à l'indigestion, sans compter les nids que je découvrais à la fourche des arbres, pleins de becs roses jusqu'aux bords!... Oh! ce jardin des Ormades, dévalant de la métairie jusqu'à la Vignale!... Enfin...

La voix lui manquait.

— Que nous chante-t-il donc avec son jardin? questionna Cornaz.

— Silence! articula mon oncle, en proie à une émotion très vive.

Mais Vigneron repartit aussi alerte qu'un linot dans un fourré de l'Espaze :

— En ce moment, nous touchions à Notre-Dame d'août et l'été était dans sa force. Jamais notre jardin ne s'était montré plus magnifique, plus en gloire de ses mille plantes. Autrefois, on n'y trouvait, en de grands carrés verts, que des raves, des salades, des poireaux, des fèves, des pois, des navets. A présent, on avait porté le potager de l'autre côté de la métairie, en tirant vers le

Marcou, et, ici, de tant loin qu'il vous plût de regarder, vous ne découvriez que des fleurs dont je ne sais pas les noms, mais qui réjouissaient les yeux et embaumaient la contrée. Je dois lui rendre cette justice : c'était M. Casimir qui, pour créer une distraction à M. l'abbé Victor, très fort dans une science appelée, paraît-il, « la Botanique », avait donné l'idée de cet immense parterre, en avait lui-même tracé les allées et s'était amusé, en compagnie aujourd'hui de Mademoiselle, demain de M. l'abbé Victor, après-demain de moi, à semer des graines de tous les côtés.

« Par exemple, le coin le plus beau de cet endroit tranquille était le coin des roses. Y en avait-il là des roses, droites, ouvertes, riant au bout de bâtonnets maigres, plantés profond en des planches épaisses de terreau! Ces bâtonnets, M. Casimir, enragé pour aménager notre jardin à sa façon, était allé les quérir à Montpellier, au « Jardin des Plantes » de cette ville où il avait appris son métier de médecin, et les avait payés fort cher. Ça se comprend que ces rosiers coûtassent beaucoup plus que des plançons de châtaignier. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que, pour l'ordinaire, les roses sont rouges, pas tout à fait à l'égal des coquelicots, mais presque. Eh bien, aux Ormades, nous avions des roses blanches pareillement à des lis, des roses jaunes pareillement à la fleur de nos genêts, des roses violettes et des roses mauves pareillement aux violettes et aux mauves des champs d'ici, vers Fonjouve ou vers Bataillo...

« Ah! elles en ont entendu des baisers, ces roses de cent couleurs, quand M. l'abbé Victor et M. le curé Galinier, occupés à réciter ensemble leur bréviaire, notre Sylviane et M. Casimir se divertissaient à faire une cueillette dans les massifs pour orner la table!... Moi, je les épiais, du coin de l'œil, plein de colère et d'envie. Les refus de Philomène Lauras, plus sauvage que Mademoiselle, car elle me glissait entre les doigts, plus fine, plus souple qu'une anguille de la rivière quand je voulais la saisir, les refus de Philomène Lauras...

— Vigneron, Philomène Lauras ne nous offre aucun intérêt; oubliez-la, je vous en prie.

— Monsieur le curé, je vous obéis... Apprenez donc, les amis, que, relativement à nos tourtereaux des Ormades, tout fut décidé. Il fut décidé que les fiançailles — les « accordailles », si vous comprenez mieux — seraient célébrées à Noël, chez M. Juste Galinier, dans sa cure de Tarrassac-le-Haut, et qu'on ferait le mariage chez nous, une quinzaine de jours après, aux environs de la fête des Rois. Chacun, à cette nouvelle, se prit à chanter, à baller, à folâtrer dans la métairie, surtout à s'acuter la langue et les dents, car M. l'abbé Victor avait déclaré que, le jour des accordailles et le jour de la noce, il y aurait à la table de la place pour tout le monde, depuis le plus vieux homme de charrue jusqu'au plus jeune des bergers, auxquels il faudrait ajouter les pauvres quelconques de l'Espinouze, du Caroux et du Marcou.

« Je vous en baille l'assurance, à partir de ce moment, les besognes, tant du bétail que des champs, marchèrent vite. Les châtaignes de nos vingt châtaigneraies furent ramassées en un tour de main. On aurait dit que les arbres se prêtaient à la chose, tant ils étaient prompts à lâcher leur fruit. On passait tant seulement la latte à crochet de fer parmi les rameaux, et les pelons, farcis jusqu'à la gueule, tombaient sur le sol. Avec nos sacs combles à souhait, nous allions à travers les campagnes du pays répétant : « Que le bon Dieu bénisse Mlle Élise Sylvian et bénisse M. Casimir Galinier! »

— Fort bien, cette prière, fort bien! lança mon oncle rapidement.

— Par malheur, le bon Dieu, qui a ses affaires, ne nous entendit point...

« Vous vous souvenez que M. Casimir, entêté d'en arriver à ses fins par un mariage avec notre demoiselle, était parvenu à chasser la goutte des membres endoloris de M. l'abbé Victor... Patatras! Le 20 décembre au soir, comme j'achevais de lui déboutonner les cinquante-deux boutons de sa soutane, mon maître me glisse dans les mains et tombe sur le plancher. — Nous voilà bien à présent, n'est-il pas vrai? — Je laisse Mademoiselle, qui pleure, près du lit de son oncle, et je saute à Tarrassac, d'où je ramène le médecin.

« Quel drôle d'homme tout de même, ce M. Casimir, souvent si emprunté! Croyez-vous qu'il se désole, en entendant crier M. l'abbé, en le trouvant aussi raide, aussi froid, aussi blanc dans ses draps qu'un soc de charrue? Pas du tout. Il regarde notre malade, le palpe doucettement avec ses deux mains légères comme la ouate; puis, se tournant vers Mademoiselle, il lui dit : « Fausse alerte. »

— Je respire, haleta mon oncle Fulcran.

— Oui, mais le lendemain se passa, le surlendemain se passa, et M. Victor geignait toujours, et M. Victor, long et fixe sous ses couvertures, ne bougeait non plus qu'une planche de châtaignier. Ça ne nous amusait pas, nous autres, aux Ormades! Ça nous amusait d'autant moins que, M. Juste Galinier n'ayant qu'une domestique à Tarrassac, Ragasse, nous lui avions prêté les servantes de la métairie pour le repas des accordailles, et nous savions par Philomène Lauras, gourmande comme une chatte, que, sur la commande de M. l'abbé Victor, les provisions de bouche affluaient là-haut, et de Saint-Gervais, et de Bédarieux, et même de Béziers. Pourtant, si tous ces morceaux de choix, venus des grandes villes, allaient nous passer sous le nez! Vrai, il n'y avait pas de contentement à revendre à la maison...

— Et que disait le pauvre martyr, le bon abbé Sylvian? demanda mon oncle.

— Lui, il avait un gros chagrin de voir peut-être la

fête des accordailles ajournée; mais il avait encore un plus gros chagrin de voir que, cette année encore, comme l'année d'avant, il manquerait peut-être la messe de minuit.

« — Mon Dieu, ayez pitié de moi! mon Dieu, ayez pitié de moi! » redisait-il sans cesse en baisant les grains de son chapelet que sa nièce lui mettait sur les lèvres, car il ne pouvait le prendre avec ses doigts noués par la maladie.

— *Miserere mei, Deus! miserere mei, Deus!* répéta mon oncle, faisant en latin écho à la voix de M. l'abbé Sylvian, imitée par Vigneron, et dont son cœur tendre avait entendu les plaintes.

— Mais ce n'est pas tout ça... Le 24 au matin, M. Casimir, furieux de ne voir aucun changement, furieux surtout du désespoir de Mademoiselle, se montra ce qu'il était dans le fond de lui-même, un homme compatissant tout ensemble et courageux. Je vivrais jusqu'à la fin du monde que je n'oublierais jamais ses paroles, très courtes du reste, car il n'entrait pas dans ses habitudes de parler jusqu'à la fin de sa salive.

« — Monsieur l'abbé, dit-il, nous avons tout préparé aux Minimes pour vous y recevoir, vous et Mlle Élise. Le temps est superbe. J'en réponds, un trajet d'une demi-heure ne saurait aggraver votre état. Il pourrait arriver, au contraire, que l'air très sec aujourd'hui vous apportât du soulagement. Mon oncle serait venu vous dire ce que je vous dis, s'il n'était occupé à dresser un lit dans sa sacristie, en vue du crucifix du prieur Ombros. Il vous sera permis, de là, d'assister à la messe de minuit. Mon oncle d'ailleurs est persuadé que le prieur Ombros, si puissant au ciel, obtiendra de Dieu un miracle pour vous. »

« Des larmes coulèrent sur les joues de M. l'abbé, qui ne trouva pas un mot. »

« — Hardi! toi, me cria M. Casimir en me poussant vers la porte; dis qu'on descende des matelas pour rembourrer la grande carriole. »

« Puis il se reprit et ajouta :

« — Mademoiselle et moi, nous allons veiller à ces préparatifs. »

« Abandonnant M. l'abbé à ses pleurs, nous sortons de la chambre tous les trois. »

XXV.

LE NOEL DES MENDIANTS.

Par une habitude invétérée d'ivrogne, Vigneron, bien qu'il le sût vide, revint à son verre et le pourlécha délicieusement sans le remplir. Il aspirait l'odeur du vin, souriait à mon oncle, et ne buvait pas. Il s'amusa ainsi une longue minute. Tout à coup, il repartit comme un cheval emporté :

— Pour un beau temps, il faisait un beau temps, aussi clair, aussi brillant que l'eau de source... Vous saurez, les amis, que notre montagne de l'Espinouze, haute jusqu'aux nuages, reçoit de la neige dès octobre, et que c'est miracle si, à Noël, on peut cheminer dans nos sentiers pour aller à la messe de minuit. Cette année-là, il avait beaucoup neigé; mais, comme si le bon Dieu avait épuisé ses provisions là-haut, depuis les premiers jours de décembre il ne tombait plus un flocon.

« Autre chose qui vous paraîtra fort extraordinaire : le soleil qui, l'hiver, chez nous, a une figure de pauvre, pâle et ridée, nous montrait par moments une figure de riche, pleine et rouge semblablement à la figure de Galibert. Par exemple, malgré ce ciel balayé d'un bout à l'autre, il faisait froid à pierre fendre, et je n'étais pas seul à avoir l'onglée en arrangeant, avec Lauras, notre plus neuve carriole à quatre roues, notre carriole la plus douce, pour transporter M. l'abbé Victor à Tarrassac. Mademoiselle, qui m'aidait aussi, était très hardie, très délibérée à la besogne. Elle commandait les servantes, elle me commandait, elle commandait le médecin, et d'un ton que personne ne lui connaissait, d'un ton de maîtresse de l'endroit. Moi, cherchant à me rendre compte, j'ai toujours pensé que son amitié pour M. Casimir donnait à notre demoiselle des Ormades cette voix que j'entendais, pareille pour la force à la voix d'une caille dans nos blés murs...

« Quand M. le docteur Galinier, travaillant ferme, quand Philomène Lauras, gentille et vaillante, quand moi, reluquant un brin cette petite, nous eûmes rempli le fond de la carriole de paille, de foin, de balle d'avoine, que là-dessus nous eûmes couché deux matelas pour accommoder un lit douillet et chaud, c'est Mademoiselle qui, grimpée aux échelles, puis aux montants plantés à l'entour du chariot, y étendit des draps sentant la lavande et le thym. Il fallait la voir descendre, monter d'un vol, fourrer ses doigts partout, une fois lançant un mot ou un signe à M. Casimir, une autre fois lui souriant et ouvrant alors une bouche aussi fraîche, aussi parfumée que la plus jolie rose du jardin, l'été.

« Je vous l'avouerai tout de même, encore que Philomène Lauras ne se gênât guère pour me sourire elle aussi, voire pour me pincer, je n'étais pas content. Il me semblait que Mademoiselle et M. Casimir auraient pu, au lieu de penser tant seulement à eux, à leurs accordailles, s'occuper un peu de M. l'abbé, lequel, en agonisant peut-être, ne s'occupait que de leur complaire, dût-il en rester sur le carreau. Mais non! la vie de ce monde est ainsi faite : les jeunes, quand le sang les pousse, pensent à eux, toujours à eux, et s'occupent des autres comme des neiges fondues de l'année passée. — Est-ce juste cela, monsieur le curé? est-ce juste, et le bon Dieu ne devrait-il pas conduire autrement les humains puisqu'il les a créés? »

Interpellé à l'improviste, mon oncle redressa la tête; puis, après un court recueillement, il articula, en scandant chaque syllabe :

— Vigneron, ne cherchez pas à scruter les jugements de Dieu, car il est écrit au *Livre des Psaumes :* « Les jugements du Seigneur sont un abîme profond. »

Il allait citer le texte en latin, lorsque le garde champêtre, le devançant :

— Vers les deux heures, la carriole étant prête à la fin des fins, on se disposa à l'atteler. Le père de Philomène, Antoine Lauras, avait lavé, étrillé notre plus magnifique attelage, deux bêtes de prix, « Turc et Milor », noires comme des corbeaux, avec des museaux plus blancs, plus reluisants que les plats d'étain avec lesquels on fait la quête à l'église de Tarrassac... La quête, où M. le curé était passé maître, me rappelle justement que M. Juste Galinier se montra à cette minute à l'entrée de la métairie. Il avait marché vite sans doute, car il soufflait fortement, et sa bouche lançait des vapeurs comme le capitaine Bascoul en train de fumer sa pipe à bout d'ambre...

« — Hardi ! nous dit-il, le soleil baisse... »

— Si vous aviez assisté à la scène de M. l'abbé, descendu du premier étage des Ormades dans la carriole, vous n'en auriez pas cru vos yeux. Bien entendu, nous le portions, Mademoiselle, M. Casimir, M. Juste, Antoine Lauras, moi, et aussi cette jolie Philomène, prompte à se faufiler partout. Lui, M. Victor, pâle comme un linge et raide comme un piquet de rouvre, ses mains en dehors des draps tenant le chapelet, ne bougeait, ne soufflait dans ses couvertures blanches non plus qu'un mort dans son linceul. Ses lèvres toutefois s'entr'ouvrirent au moment où nous l'insinuions dans son lit étroit, chauffé avec le moine, et ce mot unique en sortit : « Noël ! » puis cet autre mot unique, qu'il nous adressa à nous ou bien peut-être au bon Dieu : « Merci ! »

« De vrai, je n'ai rien vu au long de ma vie de plus beau que ce chariot des Ormades, tiré par nos bêtes superbes, qui, de temps à autre, haussant un tantinet leurs fronts sous le joug, avaient des beuglements de contentement, on aurait dit de fierté. Vous comprenez, elles ne s'étaient jamais trouvées à cette fête d'avoir le grand honneur de conduire notre saint des Ormades à Tarrassac-le-Haut...

— Les animaux sont nos amis, murmura mon oncle.

Et se penchant vers moi :

— Dieu a mis toute la création à la disposition de l'homme.

— Depuis des mois, M. l'abbé Victor avait annoncé que les gens de la métairie mâcheraient leur morceau aux accordailles de sa nièce ; mais il ne s'était pas contenté de ça, et le précon de la commune avait publié que les pauvres de la montagne, soit de Caroux, soit de l'Espinouze, soit du Marcou, étaient invités à venir exercer leurs dents. Tout ce monde avait aiguisé son appétit, et vous devinez si, au jour marqué, il nous en plut des mendiants et des pouilleux, des quatre coins du pays ! Il y en avait même d'Olargues. Le peuple de ces affamés sans feu ni lieu fut grand à ce point que, les douleurs de M. l'abbé nous mettant déjà dans l'obligation de modérer l'allure des bêtes, nous dûmes encore les retenir pour ne pas écraser cette racaille encombrant le chemin de ses sabots jusqu'aux roues.

« Je ne suis pas sûr que pareille sequelle de gens malpropres éjouit M. Juste Galinier beaucoup plus qu'elle ne m'éjouissait. Il avait, avec ces misérables, qui dans le fait auraient pu garder leurs huttes, la parole rude, brève, et souvent il les bousculait à les rejeter sur les pierrailles ou dans les ornières pleines de boue. Songez donc, tant de gueules tendues vers lui, qui réclamaient pitance, qu'il devrait combler de pain et de fricot !

— Et M. l'abbé Sylvian ? interrogea mon oncle pour détourner Vigneron du curé de Tarrassac.

— Il demeurait toujours couché droit comme un baliveau abattu ; tant seulement ses doigts étaient devenus plus souples, car je les voyais manœuvrer les grains du chapelet qu'il avait commencé au départ et qu'il continuait sans s'arrêter. Je vous dirai même que plus nous nous approchions de la paroisse, plus les lèvres du malade, difficiles à mettre en train tout d'abord, allaient vite en besogne pour dépêcher les *Ave Maria*. En mon dedans, moi je pensais que le bon Dieu, ayant visité Tarrassac à l'époque du prieur Ombros, allait peut-être guérir notre abbé des Ormades, et j'en ressentais une consolation des plus douces, j'en buvais véritablement quelque chose de très bon.

« Tandis que j'espérais un miracle pour ressusciter notre saint de la métairie à demi-mort, le refaire frais et nouveau, ce peuple en guenilles ayant entonné un noël fameux aux Cévennes, je joignis ma voix aux voix des quémandeurs, des béquillards de Caroux, de l'Espinouze et du Marcou :

Joseph dit à Marie :
« Allons à Bethléem ;
Vite, je vous en prie,
Fuyons Jérusalem. »

Ils frappent à la porte
D'un riche paysan.
« Jésus je vous apporte, »
Dit la Vierge en tremblant...

« Nous commencions le troisième couplet lorsque, me retournant à cette fin de prêter attention à M. l'abbé, que je n'oublie pas, je le vois qui essaye un grand mouvement pour se redresser. Tout de suite, je crie :

« — Halte !...

« Pareillement à un troupeau de deux ou trois cents bêtes docile au commandement du berger, les voix tombent. Chacun demeure planté. En vraie vérité, nous ne sommes pas trois cents ; mais je parierais

bien pour deux cents, environ cent cinquante de la montagne et cinquante de la métairie. Les visages sont levés du côté de mon maître, et pas un mot du cantique ne sort des bouches béantes de curiosité.

« M. Juste Galinier et M. Casimir, qui causent contre le char avec Mademoiselle, ne comprennent pas pourquoi j'ai crié « Halte! » et pourquoi Antoine Lauras, planté devant les bœufs immobiles, l'aiguillon au repos, les empêche de continuer le chemin. Mais M. l'abbé Victor ne décesse de se remuer dans son lit de la carriole, et moi, très au courant de ses plus petites envies, je devine qu'il m'appelle. D'un saut sur les rayons d'une roue, j'arrive à lui. Je le touche, je lui demande ses volontés.

« — Il me semble, me répond-il, que je pourrais chanter avec vous; mais il conviendrait de me relever la tête : je suis trop bas...

« Avant que M. Casimir, plus attentif à Mlle Élise qu'à M. l'abbé — il faut lui rendre cette justice — ait grimpé jusqu'à son malade, je l'ai pris doucettement dans mes bras et, sans lui arracher un cri, suis parvenu à l'asseoir sur son séant. Tandis que je l'enveloppe de nouveau des couvertures pour l'engarder du froid, je l'entends qui me répète :

« — Mon garçonnet des Ormades! mon bon, mon gentil garçonnet des Ormades!...

« Et, tout d'un coup, moi m'essuyant les yeux de joie, lui commence le troisième couplet de notre noël :

L'homme n'est pas aimable,
Car on l'a réveillé ;
Il leur montre l'étable
Et court se recoucher.

« La voix, toute sa voix forte et douce, lui revenait :

Mais, dans cette ruelle,
L'on ne sait où l'on va,
Pas même une chandelle
Pour y guider ses pas.

« J'ai bien peur, dit Marie :
Jésus est dans mon sein.
Joseph, mon cher mari,
Tenez-moi par la main. »

Mais un ange adorable
Apparaît devant eux;
Il éclaire l'étable
De son corps radieux...

« Par exemple, ici, on doit interrompre le noël : nous sommes arrivés à la rivière, et, tout notre monde devant traverser la Vignale sur un pont de planches mal assises, mal clouées sur des chevalets, il convient de porter attention à ses pieds. Moi, qui ne sais me déprendre de M. l'abbé, j'entre dans l'eau jusqu'aux genoux. Vous sentez, je suppose, que chacun, même M. Juste Galinier, même M. Casimir, même Mademoiselle, même notre bouvier Lauras et sa fillette Philomène ayant pris la précaution d'enfiler les planches, je ne puis abandonner mon maître tout seul au caprice des bœufs et de l'eau assez dangereuse en nos pays de sources et de gros torrents...

— Malgré vos ivrogneries, vous êtes un brave homme, Vigneron, cria Prudence.

— Oui ! oui ! se contenta de répéter mon oncle.

— Le passage de la Vignale fut simple comme bonjour, et si des pierres glissantes à cause de mousses accumulées me donnèrent un peu de mal, l'attelage, solide au poste, s'en tira sans broncher. Par exemple, il ne fallait pas songer à continuer le noël, à présent. De la rivière à Tarrassac, le sentier grimpe plus droit qu'une échelle, et il faut mouiller sa chemise pour arriver jusqu'aux Minimes, à la crête du mont.

« Notre monde soufflait au lieu de chanter; mais il avançait, il avançait. Si vous aviez vu les bêtes de nos écuries des Ormades! Traîner la grande carriole à quatre roues, chargée de paillasses, de matelas et de M. Victor par-dessus le marché, était léger à leur force robuste comme une plume. Aussi de quels beuglements magnifiques ils remplissaient la montée, pendant que nous nous taisions, nous autres ! C'était leur noël, ça, à eux qui n'ont pas des paroles semblablement aux humains. Je crois pourtant que, par moments, ces braves et bonnes bêtes pensaient au râtelier bien garni qu'elles trouveraient aux Minimes, chez M. Juste Galinier, dans l'écurie de Mathô, car de minute en minute elles regardaient les bâtiments de la cure de Tarrassac-le-Haut, grands à l'égal d'un quartier de cavalerie. Au demeurant, je vous ai prévenus déjà qu'aux temps du prieur Ombros, aux Minimes, qui ne contenaient aujourd'hui qu'un curé, on logeait des moines par centaines. Si vous m'avez compris, les moines sont des curés qui ne gouvernent pas de paroisse, qui ne font rien de leurs dix doigts, se regardent pousser le ventre, voilà...

— Vigneron, les moines prient, ce qui constitue la plus noble des besognes aux yeux de Dieu, interjeta mon oncle.

— Nous approchions de Tarrassac, et le plus drôle c'était que, malgré la lenteur de notre marche, le soleil, qui en décembre paraît tant seulement et disparaît chez nous, ne voulait pas tomber derrière le Marcou à la façon des autres jours. A l'entrée du village il enveloppa les bœufs, la carriole, M. l'abbé Victor, et les fit tout brillants, tout dorés. Puis Dieu souffla dessus son lampion, comme le sacristain souffle sur un cierge à l'église, et il s'éteignit.

« Nous étions arrivés à la porte trop basse, un peu ronde par le haut, un peu étroite, des Minimes de Tarrassac-le-Haut. »

XXVI.

LA SACRISTIE DES MINIMES.

Vigneron haletait bruyamment. Était-ce fatigue d'avoir tant parlé? Était-ce ruse pour obtenir une nou-

velle rasade de vin ou quelques gouttes d'eau-de-vie? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, il demeurait bouche close, tambourinant du bout des doigts sur son verre très sonore un air inconnu, peut-être l'air du noël cévenol chanté entre les Ormades et Tarrassac. Chose inouïe! notre gouvernante de la cure fut la première touchée de la détresse du garde champêtre; elle saisit une bouteille sur le plateau du vaisselier et, s'avançant vers notre conteur, qui tirait la langue comme un basset sous bois :

— Allons, lui dit-elle, que je comble votre soif pour avoir bien conduit votre langue jusqu'ici.

— Merci, Prudence... Je n'avais plus de salive.

— Et maintenant? lui demanda-t-elle quand il eut bu.

— Maintenant, j'irai jusqu'au bout du miracle de M. Victor sans débrider.

— Le temps presse, hâtons-nous! observa mon oncle.

— Ce M. Juste Galinier était un homme de tête, allez. Vous ne croiriez jamais avec quel soin il avait arrangé la sacristie de son église, la plus grande sacristie de nos Cévennes, puisque au temps jadis des troupes de moines y priaient, y jacassaient, s'y habillaient pour les offices sans s'y gêner aucunement. A cette époque ancienne, la sacristie d'aujourd'hui s'appelait « la salle capitulaire », comme je vous l'ai conté à propos du prieur Ombros.

« Vous comprenez ma joie quand nous entrâmes en cette pièce, portant M. l'abbé Victor dont la figure du reste était déjà meilleure, d'y trouver un lit préparé, avec des draps et des couvertures aussi nets que nos draps et nos couvertures de la métairie. Mon maître s'étendit tranquillement. Je jugeai, à sa façon de plier les genoux, de développer les jambes, que l'air frais du dehors l'avait un brin ravigoté. Il regarda le haut crucifix du prieur Ombros, retenu par de grosses ferrures contre la muraille, au-dessus du vestiaire de M. le curé, puis il nous regarda tous avec amitié, en premier sa nièce, à laquelle il n'en voulait pas d'appartenir déjà plus à M. Casimir qu'elle ne lui appartenait, car au long du voyage elle s'était rangée beaucoup moins du côté de son oncle, près de la carriole, que du côté de son amoureux, aux coudes quelconques du chemin... Ah! la jeunesse, est-ce assez méchant! Ça me donnait mal à l'estomac, cette ingratitude de Mademoiselle. J'eus peur de succomber à la tentation de lui marquer ma colère par des mots désagréables, insolents, et je rejoignis au fond de la sacristie Philomène Lauras, en train, par l'ordre de M. Juste, d'allumer du feu en une cheminée large comme une alcôve et haute jusqu'au plafond — qu'on ne toucherait pas de la main, je vous le promets...

« Dois-je vous rapporter ça?... Figurez-vous que cette Philomène Lauras, plus épeurée devant un homme qu'une perdrix devant un chien d'arrêt, maintenant, tandis que je me penche sur les fagots du foyer pour les enflammer, me pince aux côtes de ses dix doigts, mais avec une force, une force!... C'est habituel, chez Philomène, les pincements... Que dites-vous, vous autres, je vous prie, du front de notre petite laitière des Ormades?...

— Nous disons qu'il est fort déplacé, s'empressa de répondre mon oncle.

Et, rabattant Vigneron vers son sujet, qu'il fuit à tout propos, en quelque sorte à son insu :

— Je vous en conjure, ne perdons pas de vue M. l'abbé Sylvian dans son lit.

— Lui, quand il aperçut les flammes éclairant la sacristie, presque noire à la fin du jour, il en parut éjoui.

« Il eut le courage de faire un mouvement pour considérer le monde qui l'entourait. C'étaient les mendiants et les mendiantes avec leurs enfants de tout âge. Une forêt de bâtons et un tas de besaces mêlés ensemble, quoi! Vous pouvez vous en rapporter à mon jugement, ces gens couverts de nippes sales, fripées, effilochées, ouvertes par des trous qui à certains endroits montraient la chair nue, ces gens n'étaient point beaux. En masse ils avaient ployé les genoux dès l'entrée dans la sacristie, et les mains jointes tendues, tantôt vers M. l'abbé Victor, tantôt vers le crucifix du prieur Ombros, ils marmottaient :

« Notre Père qui êtes aux Cieux... »

« Mon maître les écoutait prier, et tenait ses deux yeux attachés, fermement attachés sur eux. Oh! mais des yeux plus flambants que des cierges sur l'autel. Quel plaisir, je vous le demande, prenait-il à examiner avec cette attention cette bande de guenilleux accroupis dans les poses d'un troupeau de bêtes à l'étable? Je ne l'ai jamais su.

« L'« Ainsi-soit-il de Notre Père » une fois prononcé par les voix de tous ces besaciers, parmi lesquelles beaucoup tremblaient, chevrotaient, car il y avait nombre de vieilles et de vieux dans la troupe, M. Victor indiqua d'un signe à ses invités de se remettre sur pieds. L'affreux remue-ménage de sabots, de lattes, de tousseries, de marmottements dans la sacristie de Tarrassac-le-Haut!

« — Mes amis, leur dit mon maître, relevant par je ne sais quel moyen sa tête de dessus l'oreiller, mes amis, je vous remercie de prier pour moi. A la veille de la naissance de son divin Fils, le bon Dieu vous a entendus, et il me fera miséricorde. Déjà, n'est-ce pas lui qui m'a permis d'arriver jusqu'ici, où, de mon lit de souffrance, je pourrai, cette nuit, entendre vos cantiques, assister au saint sacrifice de la messe, à tous les offices de Noël? »

« Il s'arrêta et, d'un nouveau signe, appela M. Juste près de lui :

« — Monsieur le curé, lui murmura-t-il, je vous recommande ce monde de la montagne. Les Minimes

contiennent assez de chambres pour mettre ces braves gens à l'abri. Je vous demande, en attendant la messe de minuit, de leur faire servir à boire et à manger. Les pauvres ont toujours faim et toujours soif, par la raison que nous sommes de grands pécheurs et que notre charité s'émeut trop rarement sur le sort de nos frères moins heureux que nous. S'il n'y a chez vous ni assez de viande, ni assez de vin, ni assez de pain pour rassasier les malheureux que le ciel envoie aux fiançailles de ma nièce, fouillez Tarrassac et procurez-vous le nécessaire. Vous avez dû recevoir des caisses de provisions de Saint-Gervais, de Bédarieux, même de Béziers. Du reste, la dépense demeure à ma charge, et je vous prie de la faire toute mienne, car l'assistance divine m'est indispensable, je n'en eus jamais plus besoin qu'aujourd'hui. »

« Avec ces dernières paroles, il s'affaissa. Sa figure, épuisée, était devenue mince comme un sou, et son nez, très haut, mince comme une feuille blanche de saule. M. Casimir prit une bouteille sur le vestiaire, la déboucha, versa un remède dans une tasse que tenait Mademoiselle.

« Quel bien mon maître éprouve soudainement! La tasse vidée d'une gorgée, il ferme les yeux, puis s'endort, et non tant seulement il s'endort de la tête, mais de tous les membres. On voyait ça dans sa posture parmi les draps.

« Les pauvres et les pauvresses de la montagne avaient suivi M. Juste, mécontent, si j'en juge par sa mine grise et tendue, d'avoir à garder pareil troupeau dans sa bergerie, d'avoir surtout à lui mettre pâture sous la dent. C'est vérité, M. l'abbé Victor avait pris l'engagement de payer; ce néanmoins, il était ennuyé d'avoir à gorger tant d'estomacs vides avec le bien des Ormades, qui devait bientôt appartenir à son neveu.

« Après M. le curé de Tarrassac et sa kyrielle, M. Casimir et Mademoiselle, toujours enragés d'être seuls, s'en allèrent à leur tour, en me recommandant de rester là et de les prévenir si par hasard M. l'abbé les réclamait. C'est alors que l'idée me vint de faire faire, à la mode de chez nous, « chapelle blanche » à M. l'abbé Victor. Justement, à la muraille de la sacristie des Minimes, se trouvait, retenue par un clou, une longue branchette de buis bénit à la dernière fête des Rameaux. Ainsi qu'on le pratique en nos Cévennes, tantôt pour les enfants dissipés qu'il s'agit de mettre en pénitence en les privant de la messe de minuit, laquelle donne part au réveillon, tantôt pour les vieillards, empêchés par le grand âge de paraître à l'église et sur lesquels tout de même on veut attirer les bénédictions du bon Dieu, je détache deux ramilles du buis, les mets en croix et les pique avec une épingle au drap de mon maître endormi. Malheureusement, par une maladresse de mes doigts mal habitués aux besognes de femme, je l'ai touché en maniant l'épingle, et il se réveille en sursaut... Monsieur Fulcran, je ne sais pas, moi, ce que font les anges au paradis; mais si, des fois, il leur arrive de sourire, ils ne sourient pas plus gentillement que ne me sourit M. l'abbé Victor en me voyant le mettre à « la chapelle blanche ».

« — Alors, tu crois, me dit-il, que je ne pourrai pas me lever pour assister à la messe de minuit?

« — Je ne crois pas cela, monsieur l'abbé, et la preuve, c'est que, à la métairie, avant de vous coucher dans la carriole, je vous ai passé votre soutane neuve. Vous êtes donc au lit tout habillé pour entrer dans l'église, dès que le bon Dieu le voudra.

« — Je te remercie, mon Jean des Ormades... Ah! si Dieu me faisait la grâce de dégourdir mes membres paralysés par la goutte!

« — Essayez un peu de les dégourdir vous-même...

« — Aïe! cria-t-il, ayant voulu remuer un pied.

« Puis il répéta :

« — Impossible! impossible!... »

— Pauvre martyr! soupira mon oncle.

— Encore qu'il n'eût pas grande envie de se rendormir, M. l'abbé referma les yeux, ce qui n'empêcha pas de grosses larmes de s'en échapper par la jointure des paupières et de couler rondes au long de ses joues.

— Seigneur, ayez pitié de lui! balbutia mon oncle, ne réfléchissant pas que M. l'abbé Sylvian était peut-être mort depuis des années.

Vigneron reprit après une demi-minute :

— Cependant, le temps filait dans la nuit claire et froide, et il filait si bien que tout d'un coup la cloche de la paroisse, la grosse, l'énorme cloche de l'ancien Prieuré fut secouée dans notre clocher à ébranler d'abord les Minimes, puis les campagnes parmi l'Espinouze et le Marcou. Comme s'il n'entendait rien, M. l'abbé ne bougeait non plus qu'une pontrelle dans son lit. Le bruit des gens de la paroisse, qui commençaient à arriver dans l'église, qui remuaient les chaises, qui chantaient des noëls, avait beau mener un tapage terrible, lui, sa main droite étendue sur ma petite croix de buis, la pressant d'amitié du bout des doigts, ne semblait pas autrement incommodé.

« Mais voilà que la porte de la sacristie donnant dans le presbytère de Tarrassac s'ouvre et que M. Juste Galinier entre, revêtu de la ganache — vous savez, le surplis de percale sans manches servant aux curés pour le confessionnal. Avant la messe de minuit, il lui reste des pénitentes à expédier, sans doute. Il s'assure d'un coup d'œil que mon maître dort, et, malgré la difficulté à cause de son gros ventre, il avance sur la pointe des pieds. M. l'abbé Victor, qui dans son assoupissement conserve une ouïe plus fine que l'ouïe d'un merle, l'a entendu :

« — Mon ami! appelle-t-il.

« — Quoi donc? demande M. Juste.

« — J'avais espéré un soulagement qui me permettrait d'assister aux offices, mais Dieu, qui fit un miracle

pour le prieur Ombros, ne me juge pas digne d'un miracle et me condamne à « la chapelle blanche » des enfants et des vieillards. — Que son saint nom soit béni maintenant et dans tous les siècles! — Pourrais-je obtenir la faveur de me confesser, puis de recevoir cette nuit la sainte communion dans votre sacristie?

« M. Juste, sans répondre, me lance un signe de son bras allongé qui veut dire : « Va-t'en »! Mais M. l'abbé Victor, toujours occupé des autres, jamais de lui, me regarde amiteusement :

« — Jean, me dit-il, mange un morceau au moins : tu dois avoir faim... A bientôt, mon cher petit. »

« Et, tout de suite, M. Juste s'étant assis au chevet du lit et tendant l'oreille, mon maître commence son : « Je me confesse à Dieu le Père tout-puissant... »

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

UN OTAGE DE LA COMMUNE

L'abbé Allard.

— La parole est au citoyen Allard, cria le président.

Le citoyen Allard, petit homme d'une cinquantaine d'années, trapu comme un montagnard, portait sur une mauvaise soutane le brassard à la croix de Genève. Il ôta son chapeau rond de prêtre gallican, ce qui nous permit de bien voir sa figure : le front était fuyant, le nez gros, un peu écrasé ; des yeux, protégés par des sourcils en broussailles, partait un regard naïf, un véritable regard d'enfant ; un bonnet de cheveux drus et ras, une longue et rude barbe à deux pointes encadraient la face ; avec cela, une certaine manière, commune à beaucoup d'illuminés, de porter la tête rejetée en arrière ; on eût dit un chasseur à pied déguisé en prêtre. Et cet orateur se mit à nous parler avec une impétuosité comique.

Le discours du citoyen Allard importe peu ici ; notons seulement, pour ceux qui veulent tout savoir, que la scène se passait au club de la rue du Vieux-Colombier, près de la maison, si ce n'est même dans la maison où se trouvait (et où se trouve peut-être encore) une succursale du Mont-de-piété ; que nous étions en 1871, un soir, pendant l'armistice qui suivit le siège, et que l'on discutait les élections à faire le 8 février pour l'Assemblée nationale. Ce soir-là, le citoyen Allard, se basant sur ce que quiconque a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu, soutenait avec une grande bonne volonté, et peu de succès, la candidature d'un commis voyageur.

Une fois sorti des réunions publiques, le citoyen Allard redevenait l'abbé Allard ; c'est donc de ce dernier titre que je ferai précéder désormais le nom de ce curieux personnage, que, plusieurs fois déjà, j'avais croisé dans Paris en 1870, et dont j'étais loin alors de prévoir la fin tragique. Détail que l'on appréciera par nos temps de reportage : je m'étais trouvé avec l'abbé aux bains froids du pont Royal, et j'avais pu remarquer qu'il était assez bon nageur. Et si je m'arrête à cette circonstance, c'est qu'ici je suis réduit à mes seuls souvenirs ; j'ai inutilement cherché une vie du personnage (il n'en existe aucune, ou je me trompe fort). Après la mort terrible qu'il a subie aux côtés de l'archevêque Darboy, l'Église l'a rangé parmi ses martyrs, mais sans s'expliquer longuement sur son compte ; au surplus, je n'ai que des choses honorables à dire de l'homme qui m'occupe.

« Admettez-le parmi les saints, » dit, je crois, un psaume. Allard est « admis » ou le sera. Pourtant, au moment où commença le siège de Paris, l'abbé n'était pas précisément *persona grata* auprès de l'archevêché ; non pas que ses opinions en théologie fussent incriminées (au point de vue de la doctrine, autant du moins que je puis m'y connaître, il fut le plus docile des catholiques) ; mais il eut un défaut que la candeur de sa nature explique, et pour lequel les prêtres aussi bien que les magistrats se montrent sans indulgence : il manqua de « tenue ». Ce vieil enfant ne savait pas résister à l'attrait d'une partie de ballon, et le clergé de Saint-Sulpice, s'il traversait le Luxembourg, avait parfois le spectacle d'un ecclésiastique jouant aux barres, non avec les élèves de quelque pensionnat congréganiste, ce qui est bien porté chez les personnes d'église, mais plus simplement, et pêle-mêle, au hasard des rencontres, avec les apprentis typographes du quartier.

Toujours est-il que l'abbé Allard n'était attaché officiellement à aucune paroisse. Sa position réelle était celle de prêtre libre. De quoi vivait-il ? on ne sait trop. Il était très pauvre, voilà qui est hors de doute.

Il bavardait volontiers, faisait ses confidences au premier venu : il racontait qu'il avait été missionnaire au Liban, puis au Caucase. Dans cette dernière mission, il avait évangélisé les mahométans, certes, car sa ferveur religieuse était grande ; mais, en même temps, il s'était pris d'un grand amour pour la cause de Shamyl ou des représentants du célèbre agitateur circassien ; arrêté, l'abbé avait passé plusieurs années dans les prisons russes, et il ne dissimulait pas qu'il avait reçu le knout ; une fois libre, il s'était jeté dans une insurrection polonaise.

Maintenant revenu à Paris, il avait gardé de ses voyages un certain goût des aventures. En attendant que la Commune fît de lui un otage, les événements de 1870 allaient lui assurer une place parmi les excentriques que le siège prussien produisit en si grand

nombre. Ce terme d'excentrique ne cache ici, on le pense bien, aucune intention de dénigrement ; il vise seulement certaines façons originales d'agir et de penser, façons dont il faut prendre son parti avec le héros de la présente notice, singularités de caractère dont on a le droit de sourire, mais qui ne doivent en rien affaiblir l'impression d'estime et de pitié que réveille chez tous ses amis le souvenir de cet infortuné.

Allard était attaché, ou plutôt s'était attaché à l'hôpital Necker. Qui l'avait présenté? personne parmi les médecins ni parmi les étudiants n'aurait pu répondre à cette question. Il est probable qu'un matin, il s'était introduit de lui-même, à l'heure des visites, et qu'il s'était mis à s'occuper des malades ou des blessés, sans autre cérémonie. Tout ce que savaient les internes, c'est qu'ils avaient là un auxiliaire intelligent, serviable, et qui portait avec une résignation vaillante sa part de la misère commune. Les étudiants s'étaient promtement habitués à lui, et l'aimaient, tout en s'amusant à le faire enrager, à lui faire d'innocentes farces. Ils flairaient chez le nouveau camarade un dénûment réel, qu'ils eussent voulu soulager, dans les limites étroites où des bourses d'étudiants eussent pu soulager quelqu'un à cette époque de pauvreté générale ; mais ils durent y renoncer, l'abbé ayant affecté de ne point comprendre les allusions les plus courtoisement indirectes que l'on osa faire à ses besoins personnels. On s'arrêta, de crainte de le froisser ; les moins timides le prièrent parfois de partager la maigre chère de l'hôpital. L'invité s'amusait alors comme un enfant, prononçait des discours politiques, chantait la *Marseillaise*, et, pendant trois semaines, se confondait en remerciements.

Sauf les jours où, suivant quelque ambulance, il sortait de Paris pour chercher et ramasser les blessés, l'abbé Allard ne manqua jamais le service qu'il s'était attribué à l'hôpital ; le soir, on le rencontrait assez souvent dans les réunions publiques du quartier, où son costume lui fournissait de fréquentes occasions de déclarer « qu'il n'était pas un jésuite ». J'imagine que s'il suivait les discussions des clubs, c'était moins pour y parler (ce qui lui arrivait pourtant quelquefois, ainsi qu'on l'a vu au début de cet article) que pour entendre malmener M. Trochu, qu'il avait pris en grippe. Mais tant de Parisiens manifestaient alors leur antipathie pour le gouverneur de Paris, que ce trait d'un partisan de la « guerre à outrance » ne saurait surprendre.

Notre homme s'était lié avec un marchand de journaux du quartier Saint-Sulpice. Quelqu'un le rencontra certain soir chez ce commerçant : campé au milieu de la boutique, l'abbé chantait un hymne patriotique qu'il venait de composer et de faire imprimer. Le quelqu'un dont je parle s'empressa d'acheter un exemplaire de l'œuvre qu'il serait difficile de se procurer aujourd'hui : en voici deux strophes qui donneront une idée générale du morceau :

PARIS MEURT ET NE SE REND PAS!

PAR M. ALLARD,

MISSIONNAIRE AU LIBAN ET EN RUSSIE.

AIR : *La République nous appelle!*

Paris, sois Waterloo pour ces hordes prussiennes,
Sois leur Sédan, sois leur tombeau!
Pour nous, sois Saragosse, et des vertus anciennes,
France! sois l'éternel berceau!
Toi, Guillaume, ami des batailles,
Médite sur Napoléon...
Nous te creusons, sous nos murailles,
Ta tombe!... ou l'infâme prison!...

Paris, le canon prussien tonne
Vole à la victoire, au trépas.
Gaiment, sur tes remparts entonne : } *Bis.*
Paris meurt et ne se rend pas!!! }

Guerre à tous les tyrans, c'est le cri d'âge en âge
A Rome, Athènes répété.
Le Christ mourant, Sauveur, a banni l'esclavage.
Le ciel créa la liberté.
Le sang d'un million de tes frères,
Bismarck, est ton signe immortel;
Guillaume, Attila de nos mères
Tremblant, rêve à Guillaume Tell!

Paris, le canon, etc.

Après l'armistice, le missionnaire publia un second chant. Citons encore quelques vers :

PARIS, TU RESSUSCITERAS!

PAR M. ALLARD, MISSIONNAIRE-AUMONIER,

AUTEUR DE

« PARIS MEURT ET NE SE REND PAS! »

AIR : *La République nous appelle!*

Vous, traîtres de Sedan, de Metz, de la patrie,
Vils flatteurs de Napoléon,
O traîtres de Paris, de ma France chérie,
Maudit soit toujours votre nom!
Vends aux juifs Jésus, roi des âmes,
Mais, plein d'horreur, pends-toi, Judas!
Et vous, lâches, traîtres infâmes,
Comment, vous ne vous pendrez pas?

Courage, ô ma patrie, ô France!
Frères, ne désespérons pas.
En toi, j'espère, ô Providence! } *Bis.*
Paris, tu ressusciteras!... }

Le ton est vif, sans doute, mais point trop pour l'époque ; l'abbé est dans la bonne moyenne de l'état d'esprit obsidional, rien de plus. Seul, le recul des temps (songez que vingt années ont passé sur l'affreux événement de 1870) nous fait paraître violentes ces strophes d'un patriote, dont l'indignation d'ailleurs n'a pas su faire un poète.

Dans cette seconde pièce, Allard prend, on le voit, le titre de : missionnaire-aumônier. Le brave homme dé-

cida, en effet, à partir d'une époque que je ne saurais préciser, qu'il était aumônier du 19e bataillon de la garde nationale. En général, les gardes nationaux de 1870 n'étaient pas très disposés à se munir d'un aumônier, et les plus surpris de la nouvelle furent assurément les gardes du 19e bataillon, habitants du sixième arrondissement dont beaucoup connaissaient le missionnaire, et qui peut-être lui eussent volontiers donné le titre d'aumônier s'il eût le moins du monde manifesté la velléité de l'obtenir, mais qui, d'eux-mêmes, en fin de compte, n'avaient pas en la pensée, l'intention ni l'occasion de lui conférer ce grade.

A Buzenval, comme dans les précédents combats, on vit le missionnaire aller et venir sur le champ de bataille, s'occupant des blessés. Atteint lui-même d'une balle, fait qu'il consigne en ces termes dans une de ses poésies :

Vlan! Je sens au bras droit la balle!

il n'en continua pas moins ses pansements, puisqu'il ajoute (même strophe) :

..... la mitrailleuse infernale
Me crie : Au secours des blessés!

Depuis, il a raconté qu'ayant, ce jour-là, installé une ambulance provisoire, il se trouva seul avec ses blessés jusqu'au lendemain matin. Lorsqu'il put enfin reprendre le chemin de Paris, il rencontra, sur la route, le général de Bellemare, à qui il aurait crié en passant :

— Général, ce n'est pas bien; vous me dites de rester là, que vous allez m'envoyer du monde, et depuis hier je n'ai vu venir personne pour évacuer mes blessés, ce n'est pas bien.

— Et, prétendait-il en racontant la chose, le général a continué son chemin, assez interloqué.

On le croira sans peine.

Si la capitulation de Paris et l'armistice le mirent en colère, les vers que l'on a lus plus haut le disent suffisamment. Le 18 mars ne le surprit pas, car pour aucun des Parisiens d'alors le fait ne fut une surprise : par les fédérations de gardes nationales, par la création spontanée du comité central, le mouvement s'était préparé au grand jour en quelque sorte. Tout le monde savait que l'insurrection éclaterait, au plus tard, à la première tentative de désarmement des gardes nationaux. Mais l'abbé Allard ne prit aucune précaution pour se soustraire aux mésaventures que son habit était fait pour lui attirer. Il continua de se promener par la ville, de se mêler aux groupes amassés devant les affiches. Tant qu'il se contentait de circuler dans les quartiers de la rive gauche, où tout le monde le connaissait, l'imprudence n'était pas grande, mais il n'en fut pas de même lorsqu'il voulut reprendre ses excursions hors de Paris.

Bientôt, en effet, commença l'effroyable bataille qui ne devait cesser que le 27 mai. L'abbé Allard se met en tête de suivre les ambulances du second siège, comme il a suivi celles du premier. A l'hôpital, on se donne le mot pour le dissuader de ce projet, on craint qu'il ne s'attire quelque mauvaise affaire. Mais c'est en vain qu'on le sermonne. Et le voilà en route, un peu malgré tout le monde : malgré les médecins de l'hôpital, qui se sont habitués à ses bizarreries; malgré les élèves, les malades, qu'amuse son bavardage; malgré les sœurs, que ses opinions politiques interloquent et qui ne sont pas éloignées de penser « que ce n'est pas un vrai prêtre », mais qui le considèrent tout de même comme un brave homme.

Ajoutons : malgré les fédérés, que la présence de cette soutane dans leurs lignes inquiète et mécontente. Une légende veut que l'abbé Allard ait pu, sans attirer sur lui l'attention des chefs militaires de la Commune, sortir de Paris de nombreuses fois et qu'il ait particulièrement trouvé bon accueil auprès des gardes nationaux campés du côté de Neuilly; mais il est difficile d'ajouter créance à ce bruit, ou du moins ces promenades hors des murs durent avoir lieu avant la reprise effective des hostilités entre Paris et Versailles, car la lettre suivante de l'abbé montre clairement qu'il ne put assister au combat que jusqu'au 3 avril inclusivement et qu'il fut mis en arrestation dès le lendemain, c'est-à-dire dès ses premières tentatives pour se rapprocher de nouveau du champ de bataille.

Cette lettre fut adressée au directeur de l'hôpital Necker, et j'en dois la communication à l'obligeance du docteur Galippe, qui était, à l'époque qui nous occupe, interne à l'hôpital Necker, et qui depuis s'est fait connaître par une retentissante polémique avec le docteur Bergeron (au sujet des empoisonnements par le cuivre). Le nom du docteur Galippe figure plusieurs fois, plus ou moins estropié, dans le document que l'on va lire :

Mazas, mardi 21 avril 1871.

Mon cher directeur,

M. Allard, qui pansait les blessés à l'hospice Necker, sous le docteur Desormeaux, comme il pansait nos braves gardes nationaux à Buzenval, où il était blessé avec eux, et même au combat du Mont-Valérien et de Meudon le 3 avril, s'est fait emprisonner le 4 avril, en récompense, sans doute, de son patriotisme, en retournant encore ramasser nos pauvres Parisiens au champ de bataille.

L'oiseau est donc en cage à Mazas; pour charmer sa prison, il a composé beaucoup de chants, comme ceux qu'il chantait avec nos gardes nationaux ou nos mobiles, aux remparts. Mais, mon cher ami, je m'adresse à toi pour me délivrer, et la délivrance est bien facile à cause de la méprise évidente. On m'a pris pour un espion versaillais.

Le 4, à midi, j'allais au champ de bataille de Meudon, sac au dos, bidon au côté, pour rendre la vie à nos blessés, brassard d'ambulance au bras, carte d'ambulance en poche,

Le 3, la veille, nous avions laissé bien des blessés dans les broussailles de Meudon; je crois que j'avais sauvé la vie à trois Parisiens. Je passais par le fort d'Issy; tous les gardes nationaux me disaient : « Voilà notre brave aumônier blessé à Buzenval et qui ramassait les blessés hier; il y en aurait beaucoup à panser au fort d'Issy. » Un docteur me pria d'y passer avec les gardes nationaux. M. le délégué me fit appeler :

— Vous allez être conduit à Mazas. Pourquoi porter cette soutane?

— Citoyen, j'allais ramasser nos blessés comme hier; je...

— Pas de réplique, à Mazas... Vous êtes bien heureux que...

Six hommes m'amènent à Mazas. On m'amène par la grande rue de Vaugirard, par Saint-Sulpice. En passant à ma maison, rue de Vaugirard, 31, je fais dire par un garde national de venir me réclamer. Tout le monde, les gardes nationaux du quartier s'écrient : « Mais ce n'est pas possible, c'est notre brave aumônier. Oh! nous l'aurons bientôt délivré. » Ils me réclament même à la préfecture, à mon arrivée. Mais il y avait un mandat d'arrêt très sévère sans doute, comme pour un espion versaillais.

Mon cher directeur, dis donc cela au brave externe ou interne M. Galipe, le plus grand, ce brave républicain qui me dit encore plus républicain que lui. Montre-lui cette lettre. Il vous sera facile de convaincre ces messieurs de la Commune qu'il y a une méprise formelle sur l'espion versaillais.

Emmenez tous deux, M. Gali ou toi, tous les gardes nationaux de Saint-Sulpice qui connaissent tous l'aumônier à grande barbe qui allait sac au dos à Buzenval. Que M. Gali aille au n° 31 de la rue Vaugirard, ma maison, dire au brave mobile le portier que je lui ai écrit deux fois de venir avec tous ses camarades me réclamer. Passez si vous voulez rue du Dragon, chez Robinet, l'avertir avec les gardes nationaux, qui m'ont vu si souvent le sac au dos, de se joindre à vous.

Passez encore rue Saint-Dominique, 128, Saint-Germain, chez M. Pannetrat, vers le midi, mon ami très intime.

Place Saint-Sulpice, entre Bailly et les omnibus, le papetier marchand de journaux.

Mon cher directeur, avec M. Galippe, il faut que tu amènes toute la brave garde nationale délivrer son aumônier, qui ne demande pas mieux que de marcher avec elle au combat pour sa patrie, « bien que la patrie mette l'oiseau en cage ».

Il chantera sa délivrance, plein de reconnaissance; il célébrera votre zèle semblable au sien. Prenez dans ma chambre, rue de Vaugirard, 31, en faisant ouvrir la porte par le serrurier, mes chants :

Paris meurt et ne se rend pas!
Paris, tu ressusciteras!
Ou je m'écrie : O Paris, tu ne t'es pas...
Rendu, tu as été...
Vendu...

Montrez-les comme preuves authentiques de mon amour de la liberté et de la fraternité, mais surtout de la liberté des prisonniers, aux citoyens délégués de la Commune, qui, dans leur loyauté, reconnaîtront la méprise; ils ont trop d'honneur pour ne pas prononcer sur-le-champ l'ordre de la liberté.

Les jours de visite à Mazas étant lundi et vendredi, dimanche par faveur de onze à trois heures. Je vous attends vendredi avec la liberté! Plein de reconnaissance.

MICHEL ALLARD,

Aumônier aux champs de bataille de Paris.

Quand cette lettre arriva, on tint conseil à Necker. En général, le personnel de l'hôpital n'entretenait avec les autorités du moment que les rapports indispensables, et l'on ne savait trop à qui demander, avec chances de succès, la libération du prisonnier. Un étudiant proposa d'écrire à M. Henri Rochefort; on pensa que le pamphlétaire devait avoir gardé son influence sur d'anciens collaborateurs de *la Marseillaise* de 1870, siégeant à la Commune. Une adresse, signée du directeur, des médecins et des étudiants, fut portée au *Mot d'Ordre*, que dirigeait alors M. Rochefort. Celui-ci appuya la pétition avec une grande bonne volonté, écrivit, mais ce fut en vain : M. Rochefort, pour tout dire, était en assez mauvais termes avec le gouvernement de l'Hôtel de Ville, et cette circonstance a pu contribuer à annuler les effets de son intervention.

— Ma foi, tant mieux! s'écria un interne, en apprenant l'insuccès de la tentative : le brave homme est sous clefs; nous sommes sûrs, au moins, qu'il n'ira pas recevoir une balle aux avant-postes.

A la fin de mai 1871, l'abbé Allard, compris au nombre des otages, a été fusillé en même temps que l'archevêque et que d'autres prêtres. Le corps du supplicié a été réclamé par un curé de son diocèse d'origine (en Lorraine, je crois); on le lui a envoyé.

Peu de temps après la Commune, j'entrai dans la boutique d'un marchand de journaux (autre que celui dont il est fait mention dans la lettre de l'abbé Allard, mais qui habite le même arrondissement); je fus amené à lui raconter le cruel événement.

— Mais j'ignorais cela, s'écria-t-il très agité, j'ignorais cela! Comment! le père Allard fusillé avec les otages! Si vous aviez eu l'inspiration de venir me trouver, il y a un mois, je l'aurais sauvé probablement.

Et il s'expliqua : il avait été en relations étroites avec Maroteau, journaliste très puissant auprès de la Commune. Sur sa demande, Maroteau eût certainement tenté une démarche, avec de fortes chances de succès.

— Quel malheur que vous n'ayez pas pensé à moi!

Un malheur, en effet : c'est un de mes chagrins d'avoir appris que le salut d'un malheureux était peut-être là, à portée de ma main, et de l'avoir su trop tard.

Après lecture de ces quelques pages, on se dira, sans

doute, que ceux qui périrent à la Roquette durent être surpris de trouver Allard associé à leur sort; et si je me place un instant au point de vue révolutionnaire des auteurs de l'exécution, j'ajouterai que le malheureux Allard doit être considéré par eux comme la victime d'une triste « erreur judiciaire ».

JEAN DESTREM.

LA POLITIQUE A L'ÉTRANGER

Les lecteurs de la *Revue bleue* me sauront gré de ne pas revenir sur la « question des peintres »; et, si j'y fais seulement allusion, c'est que les représailles ordonnées par l'empereur d'Allemagne justifient amplement ma manière de voir sur les intentions pacifiques qu'on attribuait à Guillaume II. Ce souverain est disposé à inaugurer en Europe le règne de la paix, mais à la condition que tous les États du vieux monde deviennent ses amis — et l'on sait maintenant ce que ce mot veut dire.

Je persiste à croire également que le cabinet di Rudini, quelque sincères que puissent être ses protestations, ne modifiera pas sensiblement sa politique étrangère. Il est manifestement impossible d'être à la fois notre ami et celui de l'empereur. Si le pacte qui lie les cours de Rome et de Berlin n'a pour nous rien d'inquiétant, comment le nouveau cabinet hésite-t-il à le rendre public, alors que le prince Bismarck a divulgué les clauses de la convention austro-allemande? De ce que M. di Rudini puise à des sources d'éloquence moins vives que celles où s'abreuvait son bouillant prédécesseur, il est imprudent de conclure à des intentions pures de tout alliage. Dans les discours-programmes des cabinets, qui sont d'ordinaire rédigés à la hâte et ne contiennent le plus souvent que des généralités, on distingue deux sortes de déclarations : celles qui ne veulent pas dire grand'chose et celles qui ne veulent rien dire du tout. Il est aisé de reconnaître que le programme du ministère italien ne fait pas exception à la règle. Que M. di Rudini et ses collègues nous donnent des preuves non équivoques de leur bonne volonté; que leurs actes viennent préciser le sens de leur langage; qu'ils nous prouvent que l'accord de l'Italie et de l'Allemagne ne comporte rien, absolument rien qui puisse nous porter ombrage, et les sceptiques auront la foi. Malheureusement, c'est une question de savoir si la France est vraiment aimée au delà des Alpes : des voyageurs qui savent observer prétendent le contraire.

*
* *

Il y a entre la Suède et la Norvège une incompatibilité de tendances et d'aspirations qui s'est, depuis un demi-siècle, particulièrement manifestée dans le domaine de la politique. La Suède est un pays essentiellement aristocratique; la noblesse n'y est pas beaucoup moins hautaine qu'au temps où Gustave III se posait en champion de l'absolutisme contre la Révolution, et l'étiquette de la cour de Stockholm est encore aussi sévère, aussi méticuleuse que celle de Versailles au XVIIe siècle. La population norvégienne est au contraire jalouse de sa liberté, éprise d'égalitarisme, volontaire jusqu'à l'entêtement; la constitution qu'elle a imposée aux rois de Suède est, sans exagération, un acte de défiance, pour ne pas dire d'hostilité.

Lorsque le Danemark dut, par le traité de Kiel (14 janvier 1814), céder la Norvège à Bernadotte, les Norvégiens se soulevèrent sous la conduite du prince héritier de la couronne danoise, Christian-Frédéric. Un Storthing extraordinaire se réunit à Eisdvold, proclama l'indépendance nationale, vota une loi constitutionnelle et proclama le prince Christian comme roi de Norvège. Les armes suédoises triomphèrent de la rébellion, mais Bernadotte dut accepter la constitution d'Eisdvold, qui réduisait au minimum les prérogatives de la couronne.

Il n'existe pas en Norvège d'aristocratie. Le parti conservateur se recrute dans le fonctionnarisme, et les petits propriétaires ruraux forment le parti radical, en attendant qu'ils passent au socialisme. Les fonctionnaires furent tout d'abord en majorité au Storthing; mais en 1833, grâce à l'activité d'un ancien instituteur, nommé Ole Ueland, les paysans dominèrent dans l'assemblée. Ces premiers libéraux ne songeaient point à entamer la lutte sur le terrain constitutionnel; ils prétendaient seulement ruiner les bureaucrates, les collecteurs d'impôts. Vers 1845, le député Sören Jaabaek fit une propagande socialiste qui impressionna vivement les campagnes, et les écoles populaires supérieures formèrent bientôt une population de demi-savants, qui se mirent à « parler politique ». Il y eut dès lors en Norvège les éléments d'une opposition compacte; mais Ole Ueland n'avait ni les conceptions ni les habiletés d'un chef de parti, et Schweigaard, le chef des conservateurs, put conserver une autorité sérieuse. Au nombre des députés de la gauche se trouvait le représentant de Laurvig, M. Sverdrup; c'est lui qui sut grouper en un faisceau résistant les forces de l'opposition rurale et choisir dans le texte même de la constitution des armes contre le pouvoir exécutif.

La constitution d'Eisdvold interdit aux ministres l'entrée du Storthing. Cette disposition résulte de la volonté des constituants de séparer aussi complètement que possible le législatif de l'exécutif, et d'empêcher toute ingérence de l'administration dans les délibérations des Chambres. Le parti des paysans repoussa donc, tant que vécut Ueland, les diverses propositions tendant à admettre les ministres aux séances du Storthing. M. Sverdrup, mieux avisé, se dit que la présence

des ministres permettrait au contraire à l'opposition de contrôler de plus près les actes du gouvernement, et il déclara que le pouvoir « devait être tout entier concentré dans la salle du Storthing ». Il réussit à faire voter une proposition conforme en 1872, et, le gouvernement ayant refusé sa sanction, l'Odelsthing adopta une motion de défiance contre le cabinet Stang. Trois fois de suite (1874, 1877, 1880), la proposition Sverdrup fut votée; trois fois de suite, le roi l'écarta. Or l'article 79 de la loi fondamentale porte que toute motion adoptée trois fois par le Storthing à trois années d'intervalle devient exécutoire *ipso facto*. M. Sverdrup, s'appuyant sur cette disposition, obtint de ses collègues un vote qui détermina la retraite du ministère (9 juin 1880). M. Selmer, chargé de présider le nouveau cabinet, ne se montra pas plus disposé que son prédécesseur à entrer dans les vues du parti Sverdrup; aussi, après les élections de 1883, favorables à l'opposion, fut-il décrété d'accusation, traduit devant le Rigsret avec tous ses collègues, et condamné. Le roi céda, non sans avoir essayé d'un cabinet d'affaires, et, le 26 juin 1884, M. Sverdrup devenait ministre d'État.

Il se croyait sans doute assuré de l'éternité ministérielle, mais il comptait sans son programme, que ses amis ne manquèrent pas de lui rappeler, et il rechercha l'appui de la droite conservatrice, qui obtint la majorité aux élections de 1888. M. Stang ne voulut pas demeurer en reste avec l'ancien adversaire de son père. Il présenta à son tour une motion de défiance que la gauche s'empressa de voter (2 juillet 1889) et constitua un cabinet de droite pure. Ce fut le signal d'une campagne très vive, à la tête de laquelle se distingua le célèbre écrivain Bjoernstjerne Bjoernson.

La politique extérieure de la Suède est absolument dynastique et ralliée en fait à la Triple alliance; celle de la Norvège est plutôt favorable aux puissances capables de contenir dans des limites acceptables les prétentions de l'Allemagne et de ses alliés. Les adversaires du cabinet demandèrent donc pour la Norvège une représentation diplomatique distincte de la diplomatie suédoise. Le roi Oscar, prévoyant un conflit, ordonna de saisir simultanément le Rigsdag et le Storthing d'un projet de revision de l'article 5 de l'acte de l'Union; il consentait à admettre les ministres norvégiens aux conseils où seraient délibérées les affaires communes et les nominations des agents diplomatiques ou consulaires; il consentait aussi à communiquer les procès-verbaux de ces conseils aux comités spéciaux des deux Diètes, mais le ministre des affaires étrangères serait toujours de nationalité suédoise. La gauche du Storthing ne se contenta pas de ces concessions, et elle demanda la disjonction des représentations diplomatiques des deux pays. Par 59 voix contre 55, un ordre du jour en ce sens fut adopté, et M. Stang se retira (22 février 1891) pour faire place au chef des libéraux, M. Steen, recteur du gymnase de Stavanger.

La situation est grave. Si les élections de l'automne prochain, comme on peut le prévoir, donnent raison aux séparatistes, le roi Oscar se trouvera dans l'alternative de recourir à un coup d'État ou de laisser la Norvège suivre une politique extérieure distincte de celle de la Suède : qu'il résiste ou qu'il capitule, son autorité risque de devenir purement nominale.

***

Dans les Balkans, il y a aussi deux crises à signaler : l'une en Serbie, l'autre en Roumanie.

La rupture est définitive entre la reine Nathalie et les régents. Le mémorandum présenté par l'ex-souveraine à la Skoupchtina a provoqué des attaques violentes contre M. Ristitch, que les adversaires de cet homme d'État ont voulu rendre responsable du divorce royal. Ainsi pris à partie, M. Ristitch a publié dans le *Journal officiel* des documents de nature à établir qu'il s'était employé à éviter une extrémité qu'il jugeait préjudiciable « aux intérêts de la dynastie et du pays ». De son côté, M. Jovan Gyaja, qui a donné sa démission de ministre de l'intérieur dans les derniers jours de janvier, a voulu mettre fin aux faux bruits répandus sur l'arrangement conclu entre la régence et Milan Ier, au lendemain de l'abdication, et il a adressé aux autorités administratives le texte même de ce document. Enfin, M. Ristitch a fait tenir à la reine une lettre d'une extrême vivacité, où il lui reproche ses contradictions, son manque d'égards pour son mari, « le luxe et la prodigalité étalés pendant son règne de douze ans », son influence sur la politique générale, l'idée qu'elle suggéra à « un cabinet européen » de lui faire donner la régence en écartant du trône le roi Milan? « La fille du propriétaire Ketchko », ainsi que le premier régent la qualifie, a retourné à son auteur une communication qui n'aurait rien perdu de sa force à être écrite en termes plus courtois, et elle persiste à ne pas quitter Belgrade, bien que l'opinion publique se prononce contre ses agissements.

Que s'est-il passé, à la suite de cette polémique, dans les conseils du gouvernement? Des mesures de rigueur ont-elles été discutées, et les membres du cabinet n'ont-ils pu s'entendre sur l'opportunité de leur application? C'est une hypothèse plausible, mais ce n'est qu'une hypothèse. Le général Grouitch n'avait pu réussir à faire du parti radical un parti de gouvernement: il l'a compris, et il s'est retiré pour faire place à M. Pachitch, que l'on considère comme le seul homme capable de mettre un terme aux dissensions de la majorité. Le nouveau cabinet est aussi peu austrophile que le précédent.

La Roumanie a eu, elle aussi, sa crise ministérielle. Depuis la chute de M. Jean Bratiano, aucun cabinet n'a pu constituer une majorité solide, et cinq ministères

se sont succédé en moins de trois ans. Les junimistes, arrivés au pouvoir le 3 avril 1888 avec MM. Rosetti et Carp, l'emportèrent aux élections de novembre, grâce à la coalition formée au moment du scrutin entre ce parti et les libéraux-conservateurs, MM. Catargi, Vernesco et consorts. Ceux-ci demandèrent le prix de leur concours et l'obtinrent : plusieurs portefeuilles leur furent attribués. Trois mois plus tard, M. Rosetti tombait devant un vote de la Chambre, et les libéraux-conservateurs arrivaient au pouvoir (11 avril 1889). A leur tour, ils durent bientôt faire une place aux junimistes dans le cabinet constitué, le 17 novembre, sous la présidence du général Mano. Mais des divergences ne tardèrent pas à éclater entre le président du conseil et M. Carp, leader de la majorité de la Chambre. Le général Mano offrit à M. Carp d'entrer dans le ministère : le chef des junimistes exigea préalablement la dissolution du Sénat, où dominent les éléments conservateurs. Les négociations se poursuivaient encore, lorsque le 26 février le gouvernement fut mis en minorité au Sénat sur la loi d'enseignement public. Le roi Charles appela alors aux affaires le président de cette assemblée, le général Floresco, qui n'accepta le pouvoir qu'après avoir reçu la promesse d'une dissolution de la Chambre, où il fut en effet mis en minorité le jour même de la constitution du cabinet. Le pays est appelé à se prononcer : nous saurons bientôt s'il y a en Roumanie une majorité de gouvernement.

***

L'avènement du ministère Floresco ne sera sans doute pas vu d'un bon œil à Vienne, puisque la solution de la crise a l'approbation des cercles politiques russes. Il est vrai que l'Autriche ne choisira pas, pour inaugurer une politique active dans les Balkans, le moment où le renouvellement du Reichsrath menace de compliquer outre mesure ses embarras intérieurs. Les élections cisleithanes ont abouti à la dislocation de la majorité qui soutenait le comte Taaffe. Dans les pays de langue allemande, particulièrement dans la basse Autriche, l'antisémitisme a remporté des succès qui ont certainement dépassé ses prévisions les plus optimistes, et l'on a vu le prince Aloys Liechtenstein, l'ancien leader des ultra-cléricaux, faire appel aux plus malsaines passions de la populace, que ce grand propriétaire terrien a lancée sans scrupules à l'assaut du capital mobilier. Le prince Aloys Liechtenstein, qui est un dilettante, a voulu jouer dans les bouges des faubourgs de Vienne le personnage du gentilhomme démagogue : il y a réussi au delà de toute espérance.

Le parti vieux-tchèque n'existe plus. Cette constatation n'étonnera personne, mais il est permis de se demander ce que gagnera la Bohême à l'écrasement définitif d'un groupe dont les concessions au gouvernement ont été payées par un certain nombre de satisfactions sur le terrain de l'administration locale. Le comte Taaffe ne pactisera pas avec les jeunes Tchèques. Donc, les libéraux-centralistes formeront la base de sa future majorité, et il va de soi que les Allemands refuseraient leur concours au premier ministre si celui-ci faisait mine d'écouter avec bienveillance, ou même avec patience, les prochains discours de MM. Gregr et Herold. On voit bien ce que la Bohême a obtenu du gouvernement tant que M. Rieger a gardé la confiance de ses compatriotes : on ne voit pas, quelque sentiment que l'on professe d'ailleurs sur le mouvement jeune-tchèque, les avantages qu'elle va retirer d'une opposition irréconciliable.

MAXIME PETIT.

CHOSES ET AUTRES

Théodore de Banville.

Nous ne reverrons plus d'homme pareil.

On le dit et redit avec raison depuis une semaine, c'est le Romantisme qui s'en va. Théodore de Banville subsistait ici-bas pour nous aider à comprendre la génération déjà légendaire des capitans de 1830. Plus jeune que ses pairs de quelques années, il ne leur survivait que par hasard et semblait oublié par eux. Plus illustre que populaire, ce représentant d'un monde disparu gardait, à travers le monde actuel, les allures d'un passant attardé. Il avait d'autres croyances, d'autres colères, d'autres douleurs, d'autres joies que les nôtres. Au milieu de la démocratie débordante, il réalisait, avec l'obstination la plus sincère et le calme le plus imperturbable, cet être d'exception, qui demain sera fabuleux : le Poète.

***

J'ai vécu seul, penché sur le monde physique,
Toujours étudiant le grand art, la Musique,
Dans le cri de la pourpre et dans le chant des fleurs
Où dort la symphonie immense des couleurs,
Dans les flots que la mer jette de ses amphores,
Dans le balancement des étoiles sonores,
Dans l'orgueil des grands bois éperdus sous le vent!
J'ai mis tout mon orgueil à devenir savant,
Pâle et muet, j'entends le murmure des roses :
Et de tous les trésors et de toutes les choses
Qui plantent dans nos cœurs un regret meurtrier,
Tu le sais bien, je n'ai voulu que toi, Laurier!

Celui qui parle ainsi n'aima vraiment que la pure vision glorifiée par Swinburne, celle « qui n'a ni des mains, ni des lèvres, ni le trésor doré des cheveux, ni visage, ni forme, et qui est la dame d'amour de ceux-là qui passent en chantant. »

Passer en chantant, ce fut sa vie. Il chantait comme on respire, n'ayant besoin et joie que de chanter. Pendant un demi-siècle, il a jeté aux quatre coins de l'ho-

rizon les musiques heureuses qui étaient en lui. Assembleur de mots incomparable, il parlait l'idiome sacré comme sa langue maternelle et transformait naturellement en images les spectacles infinis de l'univers. Il mettait sa gloire à ne sentir et à ne s'exprimer que poétiquement. Nul ne fut aussi constamment et aussi exclusivement un chanteur. On sait de plus puissants poètes et de plus profonds; il en est peu de cette verve intarissable et d'une pareille richesse lyrique. Il se vantait volontiers, avec autant d'orgueil que d'humilité, d'être parfaitement impropre à toute autre fonction que la poésie. Comme son maître et ami Théophile Gautier, il a pu rester, pendant soixante-huit ans, aussi étranger que possible aux intérêts et aux passions du « siècle de fer ». Ce fut ainsi qu'il parvint à accomplir, dans une société de jour en jour plus utilitaire et plus âpre, la destinée tranquille d'un Ronsard. Il se reconnaissait à travers les âges trois ou quatre aïeux irréprochables, dont il se réclamait avec fierté. Si l'on découvre jamais ce qu'était Pindare, j'imagine qu'on constatera une fois de plus, en le comparant à Banville, que la nature ne tire les hommes qu'à un nombre restreint d'exemplaires et qu'il lui faut parfois se répéter. Je ne pense pas qu'elle refasse ce type; et pourquoi d'ailleurs le tenterait-elle ? Rien ne vaut le repos après un chef-d'œuvre.

Sera-t-il possible dans la cité de demain de servir la Muse, de ne servir qu'elle ? Je préfère laisser à d'autres le soin de répondre. « Messieurs, dit un personnage d'une adorable nouvelle de Banville, *le Festin des Titans*, je suis poète lyrique et je vis de mon état. » Retenez cette expression « mon état », que Gautier employait aussi à tout propos. Est-ce donc un état que de faire des vers? « Assurément, répondaient Gautier et Banville, à condition de les faire très bien. Une société bien ordonnée ne se passe pas plus de bons chanteurs que de fonctionnaires ; les égards et les profits dus au poète se mesurent à l'excellence de son ouvrage. » Et Gautier, exaspéré de s'entendre toujours condamner, sous prétexte d'idéal, à n'acheter la gloire que par la misère, écrivit un jour cette énormité :

Un poète, quoi qu'on dise, est un ouvrier : il ne faut pas qu'il ait plus d'intelligence qu'un ouvrier et sache un autre état que le sien, sans quoi il le fait mal; je trouve très parfaitement absurde la manie qu'on a de les guinder sur un socle idéal; *rien n'est moins idéal qu'un poète.* — Le poète est un clavecin et n'est rien de plus. Chaque idée qui passe pose son doigt sur une touche; la touche résonne et donne sa note, voilà tout.

Si nous rappelons ces lignes, bien que l'oubli leur aille à ravir, c'est que Banville prenait plaisir et mettait quelque malice à les citer. Voit-on sa fureur, si un homme d'affaires ou un orateur démocratique s'était avisé de parler ainsi ! Il serait, du reste, d'un lourdaud de prendre une déclaration semblable au pied de la lettre. Ce qui préoccupait Banville, après Gautier, c'était d'assurer au poète sa place et son rang, et de lui garantir l'existence. L'hôpital, où il avait vu mourir bien des camarades, ne lui paraissait pas le stage obligatoire de l'immortalité. Aussi affectait-il, dans ses causeries, d'insister toujours sur le côté professionnel du métier des vers et de présenter l'artisan de rimes comme un ouvrier semblable à tout autre, ayant les mêmes droits que tout autre à la vie. S'il avait vraiment pensé qu'un poète abdique et se déshonore en se reposant parfois de chanter, il n'eût pas si dévotement admiré Henri Heine, qui fut un penseur et un politique autant qu'un rimeur. Mais, à vrai dire, il aurait donné toute l'œuvre philosophique de Heine pour une strophe de l'*Intermezzo*. Il avait dû souffrir de voir Lamartine noircir ses ailes de cygne à la poussière de la rue, et comprenait mal que Victor Hugo, le roi des rois, demandât à la tribune un second trône. Sa conception quelque peu étroite du rôle des poètes ne venait que d'un excès de scrupule, de son amour de l'ordre et de ses goûts de hiérarchie. A tout homme sa fonction, pensait-il; si chacun savait son métier comme je sais le mien, le monde marcherait mieux. Et il allait ainsi, satisfait et dédaigneux, poursuivant son aimable chimère, ne se plaisant qu'aux sonorités harmonieuses et qu'aux riches couleurs, sans jamais regarder autour de son rêve.

Sa religion d'artiste reposait sur quelques traditions sacrées, dont il entretenait pieusement le culte en lui-même. Il croyait par-dessus tout à l'éternité de la vieille fable aryenne, à ce symbole profond et ingénu de la Beauté, gardée par un Monstre et délivrée par un Héros.

La Beauté, pour ce païen, c'était l'idole. Il savait l'évoquer partout, dans les formes insensibles, dans les âmes exilées, dans les corps éblouissants des princesses, dans l'arbre et dans la pierre, dans les enchantements de l'antiquité, comme dans les déboires de l'heure présente. La patrie magique qu'il habitait, en dehors du temps et de l'espace, ressemblait tour à tour aux paysages d'Hésiode, à l'Athènes de Sophocle, à la Rome de Tibulle, au Paris radieux des jours de printemps. Les hôtes qu'il accueillait dans son Panthéon venaient de partout : Homère, Dante, Shakespeare, Ronsard, Victor Hugo, Balzac, Henri Heine y retrouvaient Hélène, Béatrix, Portia, Mme de Maufrigneuse, Frédérick Lemaître et Deburcau. Il célébrait sur le même mode et du même cœur Heraklès, Hamlet et Pierrot. Semblable au fils merveilleux d'Hélène et de Faust, Euphorion, il réconciliait le moyen âge avec le génie grec ; toutes les flambées du romantisme ont reflété leurs dernières lueurs dans ce clair miroir.

Le Monstre, il l'a criblé de ses traits. Il haïssait le laid sous toutes ses formes et le démasquait au premier coup d'œil. Ce rêveur placide était armé pour la

lutte comme un archer; il possédait l'arme redoutable entre toutes, une ironie tranchante et perçante, un esprit de Grec d'Aristophane et de Parisien. Fort heureusement pour ses adversaires, il lui déplaisait de s'attarder aux polémiques. Professant pour l'opinion d'autrui le plus courtois, le plus tranquille et le plus absolu dédain, il eût cru déroger en tenant compte des objections ou des critiques de la foule. D'humeur pacifique, il répugnait aux discussions violentes et aux luttes de personnes, et ne se fâchait que pour des idées. Condamné, par servage professionnel, au métier de critique dramatique, il a réussi à parler de drames réalistes, d'ineptes vaudevilles et de comédies à thèse, sans rien abdiquer de ses croyances et sans contrister les créatures. Était-ce bonté, mépris, ou indolence? Un peu de tout cela, et surtout le sentiment intime de la vanité de toute doctrine qui s'exprime par des paroles et non par des œuvres. Il s'était déterminé de très bonne heure à n'étudier que ce qui plaisait à son esprit, à n'écouter que ce qui flattait ses oreilles, à ne voir que ce qui charmait ses yeux. N'est-ce pas là une méthode excellente pour se préserver des angoisses du doute? Il lui dut une parfaite quiétude, une sérénité que rien n'a troublée.

*
* *

C'est une grande preuve de tact de se bien connaître et, pour mieux obtenir toute sa place, de ne vouloir qu'elle. Gautier déclarait ceci, modestement : « Je fais des métaphores qui se suivent et je vois le monde matériel. » — « Je vis, penché sur le monde physique, » disait Banville.

Il se définissait et se limitait ainsi admirablement. Peut-être le mot « penché » répond-il à une attitude de recherche et d'angoisse qu'affecta rarement ce joyeux esprit. Au moins eut-il raison de confesser qu'il demanda surtout à la nature des sons, des lumières et des contours. Le spectacle de la vie lui fut une fête. Du passé, il ne lui plaisait de retenir que les légendes radieuses ou pompeusement terribles; au présent, il empruntait les rares apparences propres encore à l'interprétation lyrique, dût-il pour cela les transfigurer; quant à l'avenir, dont il se souciait assez peu, il se bornait à lui prescrire de garder jalousement le secret du Beau. « La vérité, dit quelque part Baudelaire, n'a rien à voir avec les chansons. » L'œuvre de Banville témoigne d'une aimable insouciance des destins futurs de l'humanité; l'on aurait mauvaise grâce à s'en plaindre quand on songe aux innombrables grimoires prophétiques qui nous ont laissé tous nos doutes. S'il abordait par mégarde ce sujet redoutable, il restait dans les régions, pour lui respirables, d'un optimisme de féerie :

Buvons au problème inconnu,
Et buvons à la beauté blonde,
Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu.

Un jour nous verrons les esclaves
Sourire à leurs vieilles entraves,
Et, les bras enfin déliés,
L'univers couronné de roses,
Dans la sérénité des choses
Boire aux dieux réconciliés.

Vit-il quelquefois dans ses rêves, ce tueur de monstres, l'hydre du suffrage universel ouvrir sa gueule à triple denture? Prévoyait-il cet avenir atroce où les dernières castes seront broyées, celle des bons rimeurs avec les autres? J'imagine qu'il en savait là-dessus autant que quiconque. A force de mettre ses illusions dans des livres, il ne devait plus lui en rester guère pour la vie réelle.

Mais à présent c'est bien fini de rire,

répétait-il volontiers. Banville était le plus fin des hommes. Il avait fait, comme on dit, le tour de bien des choses et beaucoup vécu. Sincère, il l'était à coup sûr. Mais naïf, ah! que non pas! Où finissait chez lui la candeur et où l'ironie commençait-elle, ses plus intimes amis l'ignoreront toujours. Rien n'était plus savoureux que de l'entendre parler des hommes, des choses et des idées auxquels il déclarait ne rien comprendre. Il semblait jongler avec les paradoxes et, à sa manière, il dogmatisait. Combien il est regrettable que la maladie l'ait empêché d'aller à la Chambre, comme il y était un peu étourdiment convié, déposer devant la commission de la censure! Seul Apollon contre onze Marsyas, il aurait vidé son carquois. Il eût inauguré au Palais-Bourbon des procédés de controverse inconnus dans l'histoire parlementaire, et le procès-verbal de cette séance aurait enregistré le plus délicat des malentendus. Mais la mort, hélas! le guettait déjà...

Au moins lui a-t-elle été légère et amicale, le prenant presque dans son sommeil, l'éveillant à peine du songe délicieux qui le hantait la nuit et le jour. Ceux qui l'ont vu, couché dans les fleurs, n'oublieront jamais la blancheur calme de son visage tourné vers le ciel. Le bon maître-chanteur endormi gardait la douceur d'un enfant, et plus d'un de nous s'est rappelé ces vers :

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme l'égoïste en démence,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaiement le ciel bleu!
Nous mourrons! mais, ô souveraine!
O mère! O nature sereine!
Sous les calmes cieux rougissants,
Tu prendras nos cendres inertes,
Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants!

URSUS.

COURRIER LITTÉRAIRE

On est un peu dur, en ce moment, pour les femmes-auteurs. Je ne suis ni de ceux qui les gâtent ni de ceux qui les insultent. Je les traite comme des confrères et je leur reconnais le droit d'avoir du talent. Je ne tombe pas à leurs genoux sous prétexte d'analyser leur prose ou leurs vers; mais je ne pousse pas la discrétion jusqu'à feindre d'ignorer qu'elles sont femmes, car je serais très fâché, pour elles comme pour nous, si leurs livres n'avaient point de sexe. A celles qui me font l'honneur de me consulter, je réponds : « Faites des livres si vous voulez et si vous pouvez, mais faites des livres de femmes ! »

Savez-vous une chose? Sans le vouloir, sans le savoir, sans écrire de préfaces, sans avoir posé de principes nulle part, sans s'être entendues — ce qui, d'ailleurs, ne leur serait peut-être pas possible — les femmes de lettres forment, chez nous, un groupe, une école qui a son utilité, puisqu'elle maintient, dans l'art, la plus précieuse de toutes les traditions, celle du sentiment. Ce que je lis, ce que j'entends, me permet de vous assurer qu'en ce moment, comme lectrices ou comme écrivains, les femmes ont le goût moins gâté et l'esprit moins malade que nous. Ne parlez donc pas tant de leurs nerfs : notre bile, à nous, est une bien autre cause d'erreurs, et notre jaunisse vaut leur névrose.

A l'heure présente, nous cherchons trop haut ou trop bas, dans le nuage ou dans la fange. Notre monstrueuse curiosité de nous-mêmes, chaque jour accrue et raffinée, nous conduit à je ne sais quel état innomable, honteux, d'absorption intime, de nirvâna engourdissant, d'autolâtrie voluptueuse. Nous n'en sortons que pour éprouver et décrire l'amour physique, tel qu'il se pratiquait dans l'âge des cavernes; seulement nous le pimentons de quelques petites infamies que l'homme des cavernes — pauvre brute naïvement sensuelle — n'avait pas connues.

Les femmes ne veulent pas de tout cela. Elles se défendent et nous défendent contre ce retour à la sauvagerie. En quoi elles ont raison, car il ne s'agit pas seulement de savoir si la littérature, au lieu d'être l'âme du monde, deviendra un métier, une maladie, un vice compliqué et savant, mais si nous allons défaire ce que nous avons eu tant de mal à faire en cinq ou six mille ans d'efforts et de sélection laborieuse; si la femme elle-même continuera à régner et à vivre.

Vous êtes libre de voir dans la femme une œuvre divine ou une formation historique. Vous pouvez croire, avec la Genèse, qu'elle a été créée de toutes pièces, toute armée, et l'amour avec elle; vous pouvez penser, avec Darwin et Maupassant, que la femelle a précédé la femme et que le désir est né avant l'amour. Naturelle ou artificielle, la femme existe, et, je suis bien tranquille, je sais qu'on ne peut pas la supprimer. Mais enfin supposez que ce rêve malsain, conçu et nourri par une douzaine de petits drôles, dans l'arrière-salon d'un café, vienne à se réaliser. Vous avez perdu « le compagnon de votre rang » dont parle la Bible. Vous n'avez plus de mère, de femme, de fille, de sœur, pas même de maîtresse, remarquez-le bien, plus rien qu'un demi-homme, voué aux tâches inférieures et pénibles, quelque chose comme le Vendredi de Robinson, un être à deux fins, camarade de travail pendant la majeure partie du jour, camarade de plaisir pendant cinq minutes. Après ce désastre, vous conserveriez, pour un temps, les dehors de la civilisation, mais l'âme en serait partie; ce ne serait plus qu'une barbarie ingénieuse et savante. Je sais parfaitement que c'est impossible, mais les femmes n'en ont pas moins raison de combattre, elles aussi, pour l'existence. On ne peut les détruire, soit, mais on peut les amoindrir, et on les amoindrit toutes les fois qu'on diminue l'action et l'empire du sentiment dans la vie, ou dans la littérature qui l'exprime.

Qu'est-ce que le « sentiment », dans notre art? Tout ce qui échappe à la prise des sens, et, particulièrement, l'attraction vers la femme dégagée de toute idée de possession immédiate, l'illusion de préférer une autre personne à soi-même, l'instinct admirable de chercher son bonheur à travers le bonheur d'autrui. Vous m'affirmez que le sentiment procède de la sensation et y aboutit; vous me dites que tout se ramène à l'amour de soi. Mais je repousse votre subtile analyse, précisément parce que je crains de la trouver vraie.

Les femmes la repoussent comme moi. Au fond, elles n'ignorent rien de ce qui se passe en nous quand elles posent leur petite main froide sur notre main fiévreuse, lorsque leur regard clair plonge dans nos yeux troublés. Elles savent ce que nous voulons et ce qu'elles veulent. Comme l'Una du poète Spenser, elles peuvent museler et mener en laisse la bête humaine, faire brouter des violettes à ce fauve affamé de chair fraîche... Quelquefois l'animal, dit-on, s'oublie et dévore la dompteuse, mais l'exception confirme la règle.

*
* *

Maintenant passons aux exemples.

Le joli roman d'*Aurette* (1) me semble digne d'être placé à côté des meilleurs d'Henry Gréville. Vous y trouverez, à certaines pages, ce tragique bourgeois qu'on nous promet depuis Diderot, mais qu'on ne nous donne guère; cette ferveur de sentiments, ces mots venus du fond de l'âme, ce mélange de poésie et de prose, d'idéalisme et d'esprit pratique qui rendent ses livres chers à beaucoup de lecteurs. Je suis de ceux-là, et j'aime à sentir, à travers le parfum des fleurs, l'odeur du rôti, car l'homme est un être qui rêve et un être

(1) *Aurette*, par Henry Gréville. — Plon-Nourrit

qui dîne, et sa rêverie est très différente suivant qu'il a le ventre creux ou l'estomac plein. Lorsque je vois, dans *Aurette*, au milieu d'une situation douloureuse et touchante, une jeune fille qui replie avec soin une étoffe pour ne pas l'abîmer, cela me semble humain et je suis frappé de ce respect presque tendre pour les choses. J'aime encore la bonhomie d'Henry Gréville lorsqu'elle fait jouer un rôle à un petit poney ou à un gros chien. C'est ce sentiment très large de la solidarité des êtres vivants qui devait prévaloir dans l'arche de Noé et sans lequel on y eût été fort mal. Or qu'est-ce, s'il vous plaît, que notre monde, si petit et si encombré, sinon une arche de Noé flottant sur l'abîme de l'infini?

Je devine ce qu'on reprochera à l'héroïne de Mme Gréville. C'est qu'elle aime un imbécile. Les lectrices qui veulent être, tant que le roman dure, amoureuses d'un personnage masculin, ne pardonneront pas cette faute à l'auteur. Mais est-ce bien une faute? Si c'en était une, l'écrivain l'aurait-il soulignée comme il l'a fait, en traitant Raoul Bertholon de « brute », d' « idiot » et de « lâche » par la bouche de la petite Julia et du vieux médecin Rozel? Qu'a donc voulu Henry Gréville?

J'ai lu il y a longtemps un livre intitulé : *De l'amour que les femmes ont pour les sots*. C'était le fruit des loisirs d'un magistrat lettré et moraliste, qui avait beaucoup médité — peut-être un peu trop! — La Rochefoucauld et Joubert. L'œuvre tout entière était dans cette manière piquante, légère, sentencieuse, d'autrefois : un livre, en somme, plein de rancune et de satire, alors qu'il aurait dû déborder d'actions de grâces. Je ne dis pas cela pour vous, monsieur, qui me lisez et qui êtes charmant; mais songez un peu à vos voisins, à vos collègues, à vos amis! Nous tous, les médiocres, nous qui ne sommes pas des « féministes », où en serions-nous si les femmes ne voulaient aimer que des héros? Qu'elle le sache ou non (et il vaut bien mieux qu'elle ne le sache pas), toute jeune fille est un poète; elle crée, elle invente l'homme qu'elle aime; elle ne le voit point tel qu'il est. Il faut que cela soit et que cela continue à être ainsi. Si l'on n'aimait que ceux qui le méritent, on n'aimerait pas. Si l'on ne faisait l'aumône qu'aux *bons pauvres*, il n'y aurait plus de charité dans le monde.

Alors, l'amour est une duperie? — Pas tout à fait, car, à ce jeu étrange, celui qui a le plus donné reste le plus riche. Voyez Aurette. Elle est sur le point de crier à sa jeune sœur :

« N'aime pas! n'aime pas! »

Puis, le nuage immense, noir et opaque, qui couvrait son ciel, se déchira tout à coup et elle eut l'éblouissement d'une lumière dorée, intense, pénétrante, au delà. Avant elle, d'autres avaient aimé; après elle, d'autres aimeraient. Qu'était-elle au milieu de cet océan d'âmes qui, toutes, avaient aimé? Pendant qu'elle aimait, n'était-elle pas heureuse? Était-ce trop payer du désespoir et du deuil de toute une vie l'année radieuse où elle avait cru à l'amour? Qu'importait qu'elle eût connu la trahison? Qu'importait la déchéance de l'homme qu'elle avait aimé? L'amour restait impérissable. Et Aurette sentit à un grand élan de son âme qu'elle s'était trompée, qu'elle n'avait pas aimé Raoul, l'homme indigne, mais qu'elle avait aimé l'amour. Elle avait prêté à cet être médiocre toutes les gloires, toutes les sublimités de l'amour même; elle avait pris l'idole pour le dieu. L'idole gisait dans la poussière, mais l'amour immortel planait au-dessus des ruines à une hauteur où rien ne pouvait l'atteindre...

Est-il nécessaire d'avoir égaré sa tendresse sur un Raoul Bertholon pour se consoler ainsi? Combien de grands esprits ou de grands cœurs ont été, en amour, des médiocres, des sots et des lâches! Mme de Staël abandonnée par Benjamin Constant, Mme de Beaumont délaissée par Chateaubriand, auraient pu parler comme Aurette.

Au surplus, la situation est bien différente : la chaste héroïne d'Henry Gréville n'avait donné que son cœur. Elle guérit lentement, retrouve peu à peu la sérénité et même le bonheur. Les fleurs, la musique, les pauvres, un vieux père à soigner, un jeune ménage à surveiller, un neveu à élever, le bien à faire autour d'elle sous toutes les formes, voilà de quels éléments est fait ce bonheur. Elle est encore très jeune et très belle, pourquoi ne se marierait-elle pas? « On se marie très bien sans illusion, » dit le bon docteur Rozel qui a un candidat tout prêt. Mais Aurette ne veut pas se marier « sans illusion », puisqu'elle a découvert que le bonheur de la vie est précisément l'illusion. Le véritable heureux est celui qui l'éprouve; le véritable sage, celui qui la fait durer. C'est la conclusion du livre, et je m'en accommode, étant un illusionniste convaincu. Ne vous moquez pas trop de ma doctrine : elle est plus philosophique que vous ne pensez. Tout ce que nous imaginons existe, et vouloir, c'est créer.

*
* *

Le nom de Mme Jeanne Mairet, l'auteur d'*Artiste* (1), est très familier aux lecteurs de cette Revue; aussi bien j'ai déjà eu l'occasion d'exprimer et de motiver mon estime pour son talent. Elle nous conduit volontiers dans le monde des artistes qu'elle connaît à merveille. La façon dont elle conçoit et décrit des toiles imaginaires me met en appétit. Je voudrais voir cette *Mère en deuil* qui dit son chapelet dans une église de village, cette *Allée du bois*, si vivante, si printanière, si parisienne, et surtout ce délicieux pastel détruit par une rage jalouse, cette blonde vaporeuse et pâle, habillée de tulle et de mousseline, qui se fond dans un paysage de

(1) *Artiste*, par Jeanne Mairet. — Ollendorff.

neige, véritable symphonie en blanc majeur où rien ne sort de la teinte dominante, sauf deux yeux bleus et un ruban de la même nuance. Mais, en vérité, je les vois, et l'écrivain a fait œuvre de peintre en me les montrant.

Il ne me serait pas impossible de donner son vrai nom à Mme Tillat de Juranville, si bruyante et si encombrante, un type d'intrigante bien intentionnée et bienfaisante qui n'est pas rare à Paris. Le célèbre auteur dramatique, Limès, que l'excès des flatteries a rendu capricieux et rude, mais qui est resté bon, lui aussi, définit Mme Tillat « la femme qui a épousé deux épiciers dont un peintre ». C'est encore lui qui appelle l'union de deux personnes riches dont les domaines se touchent « un mariage terre à terre ». Vous allez me dire : « Mais ce sont des mots à la Dumas fils! » Mme Jeanne Mairet ne vous contredira pas.

Qu'il ait été imaginé ou copié sur le vif, le vieux Verryot est une étude bien originale et bien fine qui fait honneur à l'auteur d'*Artiste*. Verryot a été célèbre et se survit à lui-même. Après une longue décadence, sa main, à demi paralysée, a laissé échapper le pinceau. On le croirait mort, si ses tableaux n'étaient encore accrochés au Luxembourg. Dites-vous bien qu'à l'heure où nous sommes, dans quelque coin de la province ou même de Paris, à dix minutes de ce boulevard où roule le flot des réputations nouvelles, vingt ou trente vieillards, écrivains ou artistes, expient leur gloire dans l'impuissance et l'oubli, savourent minute par minute, avec toute l'intensité et le raffinement de leurs délicates organisations nerveuses, cette horrible torture de l'homme enterré vivant. Avoir passé méconnu à travers la vie est presque une joie pour les forts, oui, presque une joie à côté du supplice d'être oublié! Ce qu'il y a de pire dans ce supplice, c'est qu'il rend mauvais celui qui est condamné à le subir. Égoïste, il devient féroce. C'est le cas du vieux Verryot.

Pour tromper son chagrin, il s'est mis à collectionner des estampes : une manie qui le conduit à la ruine. Sa fille en sait quelque chose. Elle aussi, elle veut être artiste, mais le père Verryot n'a jamais consenti à voir dans les essais de Diane que des barbouillages enfantins. Un jour vient, cependant, où, grâce à la protection du fameux Limès, la jeune fille réussit à rapprendre au public ce nom démodé, et où la foule afflue dans l'atelier si longtemps désert. L'écho de ce succès vient aux oreilles du père, et savez-vous ce qu'il en éprouve? Une jalousie aiguë, lancinante, implacable. Chaque nuit, quand la maison est endormie, il va contempler les progrès de l'admirable pastel, si différent de ses propres œuvres par le sentiment et l'exécution. Il se prend à haïr cette toile de toute la haine qu'il porte à la génération nouvelle. Car, loin que le talent de Diane sorte de lui, il est la vivante négation du sien. Cette situation est poignante; elle est portée à son comble, et peut-être au delà du vraisemblable, lorsque le malheureux, pris de folie, efface d'un revers de manche le fragile chef-d'œuvre et tombe mort à côté de son crime.

Ce n'est là qu'un épisode. Le sujet du livre est celui-ci : Une femme peut-elle appartenir à la fois à son inspiration et à son mari, à l'art et à l'amour? Le récit semble prouver que non, la conclusion nous fait espérer que oui. Bernard Ozanne et Diane Verryot s'y sont mal pris. Il faut passer aux profits et pertes l'infidélité du mari, l'offensante froideur de la femme, et faire un nouvel essai. Pourquoi pas? Dans la vie, quoi qu'en disent les pessimistes, tout se recommence.

D'ailleurs les deux artistes, séparés par un malentendu, ont rencontré par hasard un couple littéraire qui a trouvé le bonheur dans le travail en commun et qui, dorénavant, leur servira de modèle. Moi aussi, j'ai entendu parler d'un couple semblable que tout le monde aime et estime. Je me souviens même que l'Académie a été très approuvée du public lorsqu'elle les a couronnés tous deux le même jour. Voilà qui résout victorieusement la question posée dans *Artiste!*

*
* *

Il est difficile d'écrire pour les jeunes filles. Point de fadeur : elles la goûtent encore moins que nous. Pas trop de sagesse; la sagesse leur fait peur. Le point est de faire battre leur cœur, rêver leur imagination, de leur laisser dans l'âme un vague et ardent besoin de dévouement, de les aimanter vers le bien. C'est à quoi excelle Mme de Pressensé, l'auteur de *Rosa*, dont la popularité est grande parmi les lectrices de dix-huit ans. Elle vient d'en donner une nouvelle preuve dans le petit volume intitulé *Marthe* (1) et qui est formé de trois petits romans. Il y a beaucoup à glaner dans ces récits, même au point de vue de l'art et de la psychologie. Quelle jolie histoire que celle de la petite bonne, pétrifiée par une vie sans affection et sans joie, et de cette pièce de dix sous volée qui est le point de départ d'une vie meilleure et plus heureuse! Dans *Georgette*, quelle mélancolie tendre, quelle délicate analyse de l'amour timide! De quelle douce et chère tristesse le cœur demeure imprégné après avoir lu ce récit!

Les Fiançailles de Thérèse (1), par Mme Stanislas Meunier, s'adressent au même public. Sur une petite plage de Bretagne, nous rencontrons deux jeunes gens et deux jeunes filles : juste de quoi faire deux couples et quatre bonheurs. Mais voilà ce charmant étourdi de Paul qui s'avise de faire la cour à Thérèse. Du coup, il désespère la petite cousine Marie, qui l'adore, et ce brave Pierre qui aime aussi sa cousine Thérèse. Après toute sorte d'incidents, de scènes gaies ou touchantes, qui se passent dans un gracieux décor, tout rentre dans l'ordre. Les deux cousins et les deux cousines

(1) *Marthe*, par Mme E. de Pressensé.

(1) *Les Fiançailles de Thérèse*, par Mme S. Meunier. — Charpentier.

sont unis, respectivement, chacun à chacune, comme dit Legendre. On les laisse à table, avec leurs familles et le dernier mot du livre est celui-ci : « Magellan ouvrit la soupière. » Quand je vous disais qu'il y a encore du bon dans la vie!

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Opinion publique.

La découverte de l'opinion publique sera certainement une des plus belles des temps modernes. Elle est due à la presse. Un beau jour, les journalistes répandirent le bruit qu'ils venaient de trouver une force extraordinaire auprès de laquelle la vapeur et l'électricité étaient des joujoux, une force mystérieuse et d'une puissance irrésistible, et ils lui donnèrent le nom d'opinion publique, afin de ne pas la confondre avec la réclame.

Depuis ce temps-là, et sans que personne ait jamais songé à prendre des renseignements sérieux sur cette découverte, l'opinion publique gouverne la France d'une façon despotique et permanente. Il n'y a pas d'homme ni d'institution capable de résister à cette phrase, insérée quotidiennement dans les journaux : « L'Opinion Publique exige une satisfaction immédiate. » Elle est comme la fameuse « Muette ». Tout le monde en fait partie, mais personne ne la voit et ne sait même ce que c'est.

Dernièrement, les peintres et Victorien Sardou ont succombé sous ses coups invisibles. Les uns se disposaient à exposer tranquillement, l'auteur de *Thermidor* allait toucher des droits considérables. Le matin, en se réveillant, ces messieurs remarquèrent avec terreur que l'opinion publique n'était plus avec eux. Ils étaient perdus.

Un Landais, M. Sylvain Dornon, fait le projet d'aller à Moscou sur des échasses, et il choisit la place de la Concorde pour point de départ. En le voyant grimper, la foule des badauds se moque outrageusement de lui, lui adresse des lazzis bien parisiens et le suit par les rues. L'échassier ne se laisse pas intimider et continue sa route. A peine est-il dans la rue Lafayette que l'attitude de la foule se modifie : les lazzis se changent en applaudissements, les chapeaux se lèvent, les passants deviennent sympathiques. A Pantin, l'échassier reçoit une ovation; à Meaux, il est accueilli par les autorités constituées et la garnison : des officiers lui demandent la faveur de l'accompagner un bout de chemin; à Reims, toute la population se précipite à sa rencontre et l'acclame comme le symbole ambulant de la patrie et, à partir de Reims, il vole de triomphe en triomphe. L'opinion publique est désormais avec lui. Il expédie des bulletins de victoire dans la capitale, à l'instar de Napoléon — Landais.

Nous apprendrons dans quelques jours quel accueil il lui aura été fait à Moscou et ce qu'en dira l'opinion publique en France. Rien ne nous autorise à prévoir qu'elle lui sera encore favorable. Car, ce qu'il y a de plus curieux dans l'opinion publique, c'est qu'en une minute elle se déchaîne ou elle s'apaise, elle s'enthousiasme ou elle se révolte, et qu'aucun indice dans l'état actuel de la science ne permet d'annoncer ces vertigineuses transformations.

C'est pourquoi beaucoup de personnes réclament la création d'un ministère de l'Opinion Publique, où des hommes spéciaux, des journalistes, des politiciens, des magistrats, s'occuperaient uniquement de son étude, jusqu'à ce que l'on sache enfin quel est ce fantôme dont on ne parle qu'en tremblant et que nul n'a jamais aperçu.

***

Prenez un homme d'une bonne santé, et soumettez-le au régime suivant : lever à sept heures, déjeuner frugal; de huit heures à midi, lecture des journaux du matin; à midi, déjeuner à la fourchette; de une heure à quatre, continuation de la lecture des journaux du matin. A cinq heures, arrivée des journaux du soir; lecture desdits journaux jusqu'à sept heures. Dîner, puis quelques minutes de repos. De neuf heures à minuit, continuation de la lecture des journaux du soir. A minuit, sommeil bien gagné. Prolongez ce régime une huitaine de jours. Interdisez au patient toute occupation en dehors de la lecture assidue des gazettes. Le huitième jour, délivrez-le et interrogez-le sur les événements qui viennent de s'écouler.

Si le malheureux peut encore parler, son état d'esprit ne sera pas sensiblement différent de celui de l'opinion publique à ce moment-là.

***

Une des conséquences les plus directes de l'usage quotidien du journalisme, c'est de réduire le lecteur à l'impossibilité absolue d'avoir une opinion arrêtée sur quoi que ce soit. Je suppose qu'en lisant le compte rendu d'une séance de la Chambre, vous voyez que les députés ont voté une loi qui vous paraît d'abord pratique et utile. Quelques lignes plus loin, le rédacteur affirme d'une façon tout à fait péremptoire que cette loi est absurde et d'ailleurs impraticable. Je suppose que vous n'adoptiez pas tout de suite l'avis de votre journal, mais, dès cet instant, vous ne serez plus aussi décidé dans le vôtre. L'article ne vous a pas convaincu, mais il a brouillé vos idées. Vous doutez de l'utilité de la loi, mais vous doutez aussi de l'affirmation du journaliste.

Si vous persistez à réfléchir, la migraine vous prend. Alors vous adoptez le sage parti de ne plus penser à rien et de vaquer simplement à vos affaires personnelles.

Les récentes modifications du journalisme — dues à la multiplication des journaux et à la concurrence effrénée — sont merveilleusement combinées pour embrouiller toutes les questions. Enfin l'interview a mis le comble au gâchis.

Par exemple, à propos de la mort du prince Napoléon, la plupart des journaux sérieux contenaient dans le même numéro : une conversation avec M. Renan et un interview avec le barbier romain qui a eu l'honneur de raser le prince pour la dernière fois. Ces deux articles étaient pleins d'intérêt, mais à des points de vue différents. Le malheur est que le lendemain de leur lecture, on n'est pas loin de confondre ce qu'a dit M. Renan et ce qu'a dit le barbier, et cela naturellement vous donne les idées les plus fausses à la fois sur le prince Napoléon, sur le barbier et sur M. Renan.

Ajoutez que souvent la chose se complique d'un interview de Sarah Bernhardt, de Jules Simon, de Paulus ou de Coquelin.

M. Drumont, dans le *Testament d'un antisémite*, prétend que les Français sont incapables d'avoir une opinion par eux-mêmes, et qu'ils n'ont plus que celle des journaux; il serait plus exact de dire que, depuis qu'ils lisent tant de journaux, ils n'ont plus d'opinion du tout.

C'est probablement cette absence d'opinions particulières qu'on appelle l'opinion publique.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Parmi les nouvelles publications allemandes, signalons un ouvrage sur la vie sociale en Allemagne intitulé *Lettres sociales* (*Sociale Briefe* 1888-1891) de M. Otto von Leixner, et qui mérite notre attention. M. Leixner touche à tous les côtés de la vie sociale en Allemagne pendant les deux dernières années. Il est amené ainsi à parler dans sa préface de la société berlinoise, et relève son manque de sociabilité et son esprit exclusif qui la pousse à se partager en petites coteries fermées.

La vie politique, il est vrai, rapproche les hommes de tous rangs et les met en contact quotidien; on peut dire que, dans le parti conservateur, toutes les conditions, toutes les professions et tous les métiers sont représentés : on y voit des seigneurs à côté de simples ouvriers; mais ces relations politiques n'ont aucune influence sur la vie sociable. On se rencontre au parlement, on se serre la main, on parle des questions du jour; puis les débats terminés, une fois sorti de l'assemblée, on ne se connaît plus. Les cercles artistiques, scientifiques et les sociétés de bienfaisance mettent également en présence des hommes de positions très diverses, mais leur action se borne à provoquer l'échange de quelques politesses banales, la fusion des rangs ne s'opère pas.

Les femmes de toutes les classes sont mises en contact plus fréquent par les sociétés de bienfaisance. On voit, par exemple, dans la « Croix-Rouge », dans la *Frauengroschenvereine* (Société des dames de l'œuvre des sous), la grande duchesse à côté de la femme du ministre, et madame la générale entrer en conversation avec la femme du boursier juif, et même adresser la parole aux petites bourgeoises qui sont admises comme membres de la Société. Mais une fois la réunion finie, les nobles dames et les bourgeoises ne se saluent plus. Quelquefois les femmes de riches bourgeois ont tenté de pénétrer dans les sphères aristocratiques; on a daigné accueillir avec empressement leurs dons pour les bonnes œuvres et les ventes de charité, mais on n'en a pas moins continué à les tenir à distance.

On se rencontre pourtant au théâtre, au cirque, dans les concerts, aux expositions; alors on échange quelques paroles indifférentes, puis chacun rentre dans sa coquille sociale.

La cour est le point de ralliement de la haute noblesse, bien que ses dîners et ses bals officiels ne soient pas considérés comme des plaisirs, mais comme des devoirs auxquels un courtisan ne saurait se soustraire. Cependant les nobles qui jouissent d'une grande fortune peuvent seuls se permettre de passer l'hiver à Berlin, où ils ont du reste leurs palais. Une grande partie de la noblesse est trop gênée pour pouvoir supporter les frais qu'entraînent la vie mondaine et l'entretien d'une maison sur le pied qu'il faudrait pour soutenir un rang à la cour. Et pourtant la plus grande partie de la nourriture est fournie aux propriétaires par leurs fermiers; le beurre, les œufs, la volaille et le gibier ne leur coûtent rien. Il faut aussi qu'un noble qui a des filles à marier fasse entrer en ligne de compte d'énormes frais de toilette et l'obligation de répondre aux demandes incessantes des sociétés de bienfaisance. Pour toutes ces raisons, la plus grande partie de la noblesse allemande préfère rester dans ses terres et ne passer que quelques semaines chaque hiver dans le chef-lieu de la province. D'ailleurs bon nombre de seigneurs trouvent plus amusant de voisiner avec les propriétaires d'alentour et de parler avec eux politique et agriculture, après une partie de whist, que de figurer à la cour.

Les officiers ne forment point, comme on le croit souvent à l'étranger, une caste à part, conférant les mêmes privilèges à tous ceux qui en font partie. Bien que tout lieutenant ait le droit d'être invité aux bals de la cour, le rang a une grande influence sur les relations des officiers entre eux. Les fils de la haute noblesse ne fréquentent qu'entre eux et sont même incorporés dans des régiments choisis.

Comme le corps des officiers est recruté dans les différentes classes de la société, on voit briller des épaulettes dans tous les bals des différentes coteries sociales, car les officiers sont très recherchés dans le monde comme danseurs. M. de Wyzewa, dans son intéressante étude sur la vie et les mœurs en Allemagne (*Revue des Deux Mondes*, 15 *mars* 1891), note cet enthousiasme romanesque des jeunes Allemandes pour l'élégant officier serré dans sa tunique bleue. La majorité des officiers pourtant ne se mêle à la vie bourgeoise que le temps nécessaire pour trouver une belle dot.

Le cercle dans lequel vivent les hauts fonctionnaires et les professeurs est un peu moins exclusif, mais leur vie est à peine plus sociable. La raison en est surtout à la cherté des vivres. Un haut fonctionnaire n'a pas les moyens de monter une maison (*ein Haus machers*) à Berlin. Il doit se contenter d'organiser de temps en temps de petites fêtes, qu'on désigne sous le nom peu gracieux de *Abfütterungen* (le repas des bêtes dans une ménagerie). Comme les appartements sont exigus, une maîtresse de maison doit se donner une peine infinie pour transformer en salons jusqu'aux chambres et au vestibule, afin de recevoir cinquante à cent invités. On offre une légère collation, ce qui est beaucoup plus économique que de recevoir souvent en petit comité. Les divertissements se réduisent à la danse, avec un peu de

musique au piano pour intermèdes; l'ennui le plus profond règne dans ces soirées.

« Aujourd'hui, écrit M. Leixner, on préfère ces *Abfütterengen* aux bonnes causeries d'autrefois, sans doute parce que la causerie exige une culture et une sociabilité qu'on ne rencontre presque plus. Le langage est devenu très libre et le sans-façon est à l'ordre du jour. La conversation dépasse souvent les bornes de la liberté, même en présence des dames et des jeunes filles. Il est vrai que nos femmes et nos jeunes filles s'y sont habituées. Cependant il est permis de déplorer cette licence de paroles et de tenue que les uns tiennent pour originale et spirituelle, mais qui n'est, en réalité, que grossière et contraire aux bonnes mœurs. »

M. D.

*
* *

On vient de faire une tentative pour fonder à Londres un « Théâtre indépendant » dans le goût de notre Théâtre-Libre. Les représentations ont lieu au *Royalty*, sous la direction d'un Hollandais, M. Grein. Vendredi dernier, on a joué *les Fantômes* (*the Ghosts*) d'Ibsen. Trois pièces d'Ibsen ont déjà été représentées à Londres, mais avec beaucoup de coupures. On promettait pour vendredi de l'Ibsen pur. La salle contenait une critique hostile, une petite phalange de fanatiques et une quantité de femmes du monde venues pour entendre et pour voir des énormités. Elles ont dû se contenter de ces trois choses : 1° une scène jouée dans l'obscurité la plus complète; 2° une bonne chatouillée par son maître; 3° un inceste entre frère et sœur, qui reste malheureusement à l'état de projet.

On a remarqué le jeu simple, naturel humain de Mrs Théodore Wright, qui n'appartient pas, me dit-on, à la profession théâtrale et qui joue par enthousiasme, par dévotion pour Ibsen.

Il est très douteux que le Théâtre indépendant arrive à s'établir et à éluder par des formalités dérisoires le contrôle du Lord Chambellan. Cependant il ne faut jurer de rien.

*
* *

La *Fortnigtly Review* du 1er mars contient une étude de M. Édouard Delille sur M. Paul Verlaine. M. Delille est ce même critique qui, il y a deux mois, a révélé au public anglais l'existence de la brasserie Pousset et l'énorme importance littéraire de cette institution, rendez-vous quotidien de tous les poètes et prosateurs français. Voici, en quelques mots, mais aussi exacte que possible, l'analyse de son étude sur M. Verlaine : on n'oubliera pas qu'elle s'adresse au public anglais, qui ne sait rien de M. Verlaine ni du mouvement poétique français contemporain, et qui ne demande qu'à en être instruit.

M. Verlaine ressemble, dit M. Delille, aux petits antilopes du Jardin des Plantes, avec leurs corps tout fragiles et leurs yeux trop grands : l'essence de son art est l'expression d'une douleur particulière, celle d'un être broyé par une force brutale qu'il ne peut comprendre. Dans ces strophes

> ... Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
> Simple et tranquille;
> Cette paisible rumeur là
> Vient de la ville.
>
> Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
> Pleurant sans cesse
> Dis, qu'as-tu fait toi que voilà
> De ta jeunesse?

On sent quasi un souffle d'horreur hagarde, intense jusqu'à donner l'aspect de la tranquillité; un désespoir trop fort pour être dit, et traduisible seulement par des sanglots. Autrefois pourtant, M. Verlaine pouvait exprimer des sentiments d'une douceur exempte de tristesse et d'amertume; mais depuis longtemps les misères de sa destinée l'en ont rendu incapable.

Quelles causes à cette amère mélancolie? Surtout la vie littéraire des brasseries : M. Verlaine y cherchait la sympathie; il y a trouvé la dureté, la bassesse, l'envie, la méchanceté. Et de cette déception est né chez lui un mépris permanent de la civilisation. Il n'aime ni l'homme, ni la femme, ni Paris, ni rien du tout. Il n'apprécie dans l'amour que les fines et légères galanteries sans conséquence : encore sent-on toujours que ces fêtes galantes lui font horreur par l'idée des abominations charnelles où tout de même elles conduisent.

Et ainsi M. Paul Verlaine est allé du désir au dégoût, du dégoût au remords, du remords à la foi. Mais il n'a jamais été qu'un pur artiste : et c'est ce qui fait que son art délicieux ne durera pas. Il manque d'humanité, il ne va pas du cœur au cœur.

Voilà, n'est-ce pas? le public anglais dûment renseigné, d'autant plus que M. Delille ne cite pas un seul fait, date, détail biographique, titre de volume ou de poème; car il paraît admis aujourd'hui dans toute la critique anglaise que citer des faits est une pratique grossière, inélégante, pédantesque, et je crois bien qu'il est admis aussi que nulle étude sur les sujets nationaux, ceux que l'on connaît et que l'on peut apprécier, n'a l'élégance d'une étude sur les événements littéraires et artistiques de Paris, où pas un Anglais, depuis Horace Walpole, n'a été capable d'entendre un mot.

*
* *

« Est-ce la peine d'avoir un mari? » Intéressante question offerte la semaine passée par un journal anglais, *la Femme*, au plébiscite de ses lectrices. Il résulte de la majorité des suffrages que tout de même c'est la peine d'avoir un mari : raisons religieuses, physiologiques, sociales sont invoquées pour le prouver. Une dame recommande le mariage comme ennoblissant le caractère de la femme par la souffrance qu'il lui impose. « Non, dit une autre dame, ce n'est pas la peine d'avoir un mari si l'on peut s'en passer. Pourquoi perdre sa vie à étudier les phases du mauvais caractère d'un homme? »

*
* *

On sait que Swift, l'écrivain anglais, a été aimé de deux femmes, Stella et Vanessa, pour leur garder leurs noms allégoriques, qu'il s'est assez mal conduit à leur égard, et que sa conduite, comme aussi les chagrins que lui a valus l'amour de ces deux femmes, restent aujourd'hui encore des choses tout à fait inexplicables. Une nouvelle tentative d'explication vient d'être faite par M. Hay, dans un volume intitulé *le Mystère de la vie et de l'amour de Swift*. Sans entrer dans le détail des hypothèses proposées par M. Hay, dont aucune d'ailleurs n'est ni très nouvelle ni très convaincante, disons seulement que, d'après lui, le refus de Swift d'épouser Stella vient de ce que Swift lui-même était fils naturel du père de Stella, sir William Temple. Mais n'est-il pas surprenant qu'après tant d'explications insuffisantes, personne ne songe à attribuer à la conduite et aux malheurs de Swift la même cause physiologique qui, dit-on, a contribué à aigrir l'humeur de Boileau, et qui, dans notre siècle, a bouleversé la vie et troublé le ménage de plus d'un grand écrivain anglais?

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies. 7, rue Saint-Benoît. (1808)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 TOME XLVII 28 MARS 1891

LES MÉMOIRES DE TALLEYRAND

Lettre de M. le duc de Broglie et réponse de M. Aulard.

En réponse aux questions posées par la *Revue* du 14 mars dernier sur l'authenticité des Mémoires de Talleyrand, nous avons reçu de M. le duc de Broglie la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Le dernier numéro de la *Revue bleue* contient un article, qui pose, au sujet des Mémoires du prince de Talleyrand, une question à laquelle la préface mise en tête de ces Mémoires a répondu par avance.

« Le texte publié est le seul qui ait été laissé par M. de Bacourt à ses exécuteurs testamentaires. L'exactitude en est attestée par les personnes mêmes à qui M. de Talleyrand avait légué tous ses papiers, en les chargeant d'en faire la classification et la revision.

« La délicatesse scrupuleuse de M. de Bacourt n'a jamais été mise en doute, et aucun de ceux qui l'ont connu ne le croirait capable d'avoir abusé du mandat de confiance qui lui avait été laissé.

« Une fois la publication terminée, le texte sur lequel l'impression a été faite sera remis à un dépôt public où tous les lecteurs pourront en prendre connaissance.

« Veuillez recevoir, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

« BROGLIE.

« 20 mars 1891. »

Si le lecteur veut bien se reporter aux diverses questions que nous avons pris la liberté d'adresser à M. le duc de Broglie, il verra que cette lettre ne répond qu'à une de nos questions — importante, il est vrai.

Nous avions demandé à l'éditeur des Mémoires attribués à Talleyrand :

— Avez-vous le manuscrit original de ces Mémoires ?

Il nous répond aujourd'hui — en son style, avec un emploi abusif du mot *texte* et en feignant d'avoir déjà répondu par avance dans sa préface — mais enfin il nous répond :

— Non, je n'ai pas le manuscrit original des Mémoires de Talleyrand, je n'en ai qu'une copie.

Est-il besoin de souligner toute la gravité de cet aveu ?

Mais le silence gardé par M. de Broglie sur nos autres questions n'est-il pas plus grave encore ? Nous lui avions demandé s'il savait où est le manuscrit, s'il a comparé la copie à l'original, s'il peut affirmer *de visu* que la copie est conforme au texte — et il se borne à répondre qu'en sa qualité d'exécuteur testamentaire, il n'a hérité que de la copie.

Quel singulier exécuteur testamentaire ! Talleyrand lègue à M. de Bacourt le texte original de ses Mémoires. M. de Bacourt transmet ce legs à M. Andral. Celui-ci le transmet à son tour à M. de Broglie, et M. de Broglie ne reçoit... comment dirai-je ?... que l'ombre du legs, que le legs moins le legs, que la copie sans le manuscrit !

Vous et moi, nous aurions dit en pareil cas : « Mais je suis mystifié ! Mais on ne me lègue rien du tout ! »

Que fait M. le duc de Broglie? Il se réjouit, il se déclare possesseur ou copossesseur du manuscrit original, et il publie sa joie, le 2 juin 1890, dans une lettre au *Figaro* où il dit textuellement :

« *Tous les papiers de M. de Talleyrand* ont été légués par lui à sa nièce, Mme la duchesse de Dino, qui les a transmis par testament à M. de Bacourt, ancien ambassadeur, qui avait rempli le poste de premier secrétaire pendant l'ambassade du prince à Londres. M. de Bacourt, à son tour, les a légués à MM. Andral et Chatelain, et M. Andral m'a désigné comme légataire de la part de cette propriété qui lui appartenait. »

On voit dans quel curieux état d'esprit M. le duc de Broglie a été jeté par cet héritage :

Le 2 juin 1890, il écrit au *Figaro* : « L'héritier de M. Chatelain et moi possédons *tous les papiers* de Talleyrand. »

Le 20 mars 1891, il écrit à la *Revue bleue* : « Nous ne possédons qu'une copie de ces papiers. »

Comme je n'ai point entendu dire qu'aucun vol ait eu lieu dans l'appartement de M. le duc de Broglie entre le 2 juin 1890 et le 20 mars 1891, je ne sais comment expliquer que, s'étant dit l'an dernier possesseur du manuscrit, il déclare cette année qu'il n'en est pas possesseur. J'écarte bien entendu l'hypothèse malveillante que M. de Broglie aurait espéré, pour faire valoir sa publication, insinuer au public qu'il avait le manuscrit, donner le change par une préface trompe-l'œil et se procurer ainsi, dans les loisirs que lui laisse la politique, une solide et brillante gloire d'éditeur magistral d'une œuvre illustre. J'ai déjà dit et je tiens à le répéter : la bonne foi de M. le duc de Broglie est évidente, et s'il dit aujourd'hui qu'il a le manuscrit et demain qu'il ne l'a pas, c'est apparemment qu'il n'est pas habitué à publier des textes et qu'il n'est pas encore bien sûr de sa propre compétence en histoire.

La tranquillité parfaite de sa conscience n'est-elle pas d'ailleurs attestée par la bonne humeur où le met toute cette aventure? A un rédacteur du *Gaulois* qui lui demande pourquoi il ne produit pas le manuscrit original, il répond en riant :

— Que voulez-vous? La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Je me permettrai de répondre à mon tour :

— Sans doute, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, mais elle n'est pas obligée de le donner.

Qui obligeait M. le duc de Broglie à publier des Mémoires dont il n'avait pas le texte?

Qui l'obligeait à faire cet acte de légataire, quand il n'avait pas de legs?

Si on demande ce que devait faire M. de Broglie pour ne pas risquer de tromper malgré lui et à son insu l'opinion et d'égarer le public, je crois que la réponse est indiquée par le bon sens même et par le plus vulgaire sentiment des devoirs d'un éditeur. Il devait ou refuser ce legs et cette mission de publier, ou, s'il publiait quand même, ne le faire qu'après s'être enquis du vrai manuscrit, et, ne l'ayant pas trouvé, avertir franchement le public que l'authenticité des Mémoires n'était pas certaine.

Ce manuscrit, M. de Bacourt l'avait, puisqu'il l'a copié. Comment, dans la transmission de M. de Bacourt à M. de Broglie, s'est-il égaré en route? En quelles mains est-il actuellement? Et à qui pouvons-nous demander ce renseignement, si ce n'est à l'exécuteur testamentaire, c'est-à-dire à M. de Broglie? Il veut bien nous dire que déjà M. Andral n'avait reçu de M. de Bacourt qu'une copie (1). Qu'est-ce que M. de Bacourt avait donc fait du manuscrit?

S'il l'a brûlé après avoir fait la copie, c'est avouer qu'il l'avait défiguré et qu'il voulait détruire les preuves de cette falsification. Et, en ce cas, M. de Broglie est sans excuse d'avoir publié comme authentique un texte frappé d'avance de suspicion. S'il ne l'a pas brûlé, qu'on le produise.

Quant à la promesse de remettre à un dépôt public la copie sur laquelle M. le duc de Broglie a imprimé, nous n'en avons que faire. En effet, nous n'accusons pas M. de Broglie d'avoir donné du Broglie pour du Bacourt : nous lui reprochons de nous avoir donné du Bacourt pour du Talleyrand.

Ce qui est étrange, c'est que M. de Broglie, loin de provoquer cette découverte du manuscrit original, menace, dans l'interview du *Gaulois* citée plus haut, de « poursuivre quiconque publierait d'autres écrits ou mémoires sous le nom de Talleyrand ». Au contraire, nous ne pouvons qu'engager les détenteurs du véritable manuscrit, s'ils existent, à rendre à la vérité historique le service de braver ces menaces. Il serait étrange que ce fût l'éditeur d'une copie falsifiée qui fît un procès à l'éditeur du vrai texte. J'ignore ce qu'en diraient les tribunaux, mais je sais bien ce qu'en déciderait l'opinion.

*
* *

Copie falsifiée! Mais alors vous accusez M. de Bacourt d'indélicatesse! Et M. le duc de Broglie s'indigne : « La délicatesse scrupuleuse de M. de Bacourt, nous écrit-il, n'a jamais été mise en doute, et aucun de ceux qui l'ont connu ne le croirait capable d'avoir abusé du mandat de confiance qui lui avait été laissé. »

Personne, en effet, n'a jamais accusé M. de Bacourt de n'être pas un parfait gentleman : toute la question est de savoir s'il était un parfait éditeur.

Puisque M. de Broglie n'a pas traité cette question,

(1) Cet article était imprimé quand a paru, dans le *Moniteur*, une lettre de M. de Broglie où il déclare que le testament de M. de Bacourt ne fait mention que de la *copie*, et non du *manuscrit*. D'autre part, Mme la comtesse de Martel, interviewée par *Paris*, affirme qu'au lendemain de la mort de M. de Bacourt, son oncle, elle vit MM. Chatelain et Andral emporter les trois grandes caisses qui contenaient les papiers de Talleyrand.

comme c'était son devoir, il faut bien donner une idée de la façon dont M. de Bacourt comprenait la publication d'un texte. Il faudra aussi que le lecteur me passe quelques détails techniques, puisque M. de Broglie fait reposer sur l'autorité de M. de Bacourt toute sa croyance en l'authenticité des Mémoires qu'il attribue à Talleyrand.

Quand M. de Bacourt se mit à « reviser » les manuscrits de Talleyrand, il avait déjà, si je puis dire, un passé d'éditeur. On lui doit, en effet, un célèbre recueil en trois volumes in-8°, la *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La Marck pendant les années* 1789, 1790 *et* 1791, publié en 1851 à la librairie Le Normant. C'est peut-être là l'écrit le plus remarquable de Mirabeau : Gambetta se plaisait à dire qu'il y avait étudié la politique.

On sait que le prince Auguste d'Arenberg, comte de La Marck, fut député aux États généraux de 1789, bien qu'étranger, parce qu'il possédait un fief dans le bailliage du Quesnoy. A la Constituante, il se lia intimement avec Mirabeau, dont Sénac de Meilhan lui avait fait faire la connaissance en 1788. La Marck fut le confident et un peu le corrupteur de Mirabeau, puisque c'est lui qui l'encouragea à se vendre à la cour. C'est à lui que Mirabeau laissa ses papiers et notamment les notes, conseils et plans qu'il faisait passer secrètement aux Tuileries ; il les lui laissa pour les publier et, trois jours avant sa mort, il disait à La Marck, qui nous a répété le propos : « Il serait peut-être plus prudent de détruire tous ces papiers, mais je vous avoue que je ne puis m'y résoudre : c'est dans ces papiers que la postérité trouvera, j'espère, la meilleure justification de ma conduite dans ces derniers temps : c'est là qu'existe l'honneur de ma mémoire. Ne pourriez-vous emporter ces papiers, les mettre à l'abri de nos ennemis, qui, dans le moment actuel, pourraient en tirer un parti si dangereux en trompant l'opinion publique? Mais promettez moi qu'un jour ces papiers seront connus et que votre amitié saura venger ma mémoire en les livrant à la publicité. »

Mirabeau se faisait d'étranges illusions s'il espérait vraiment que ces papiers le *justifieraient* aux yeux de la postérité, puisque c'est là qu'est la preuve de sa vénalité et de son double jeu. Mais il croyait qu'ils ajouteraient à sa gloire d'homme de génie, et en cela il n'avait pas tort. Son désir de publication posthume devait donc être scrupuleusement et entièrement réalisé par ses légataires.

Eh bien, cette volonté dernière du pauvre grand homme ne fut pas respectée.

La Marck et Pellenc commencèrent par brûler une partie de ses papiers et, dans ces papiers brûlés, il y en avait, avoue La Marck, « beaucoup d'importants ».

La Marck mourut sans avoir publié, mais il laissa à M. de Bacourt, qui l'accepta, le soin de cette publication.

C'est ici que l'homme en qui M. de Broglie a tant de confiance inaugure son rôle d'éditeur.

M. de Bacourt se garda bien de faire, selon le vœu du mort, une publication complète et exacte. A lire la *Correspondance avec La Marck*, on est à chaque instant contrarié par des lacunes évidentes, qui se produisent juste aux endroits où on voudrait le moins en rencontrer, et que l'éditeur ne s'est donné la peine ni de dissimuler ni d'expliquer.

Il y a d'autres preuves de ces mutilations dont l'éditeur infidèle s'est rendu coupable. Un des anciens secrétaires de La Marck, M. J.-Ph. Staedtler, traduisit en allemand la *Correspondance* et publia cette traduction de 1851 à 1852, avec des éclaircissements et des additions qui montrent l'infidélité de l'éditeur Bacourt. Ainsi on voit dans Staedtler que Bacourt s'est permis de supprimer une note de Mirabeau à la Cour en date du 16 février 1791. Il y avait aussi dans les papiers de Mirabeau de curieuses communications du constituant Duquesnoy à la Cour avec des remarques critiques de la main de Mirabeau : Bacourt les a omises (1). Un érudit très informé, M. Flammermont, m'assure que les lettres supprimées et les passages omis par Bacourt formeraient environ la valeur d'un quatrième volume.

Ce bon M. de Bacourt se croyait tout permis. Après avoir ainsi mutilé et trahi Mirabeau, il se sentait la conscience si tranquille et si fière qu'à la fin de son tome III il imprimait en gros caractères cette note audacieuse :

Tous les originaux des documents composant la présente publication seront déposés, immédiatement après l'impression, aux archives de la maison d'Arenberg.

Cette note tranquillisa les érudits, surtout en France où le travail allemand de Staedtler passa inaperçu. Ce n'est que récemment qu'un historien distingué, M. Alfred Stern, professeur à l'École polytechnique fédérale de Zurich et le plus exact des biographes de Mirabeau, fut à la fois assez sceptique et assez candide pour essayer de pénétrer dans les archives de la maison d'Arenberg : on lui ferma la porte au nez (2).

*
* *

Voilà, pièces en main, ce qu'était M. de Bacourt éditeur.

Cet insignifiant diplomate, qui fut ministre du roi des Français auprès de Sa Majesté Sarde, était animé

(1) M. Flammermont a relevé d'autres lacunes du recueil de Bacourt, dans *la Révolution française, revue historique*, t. XVI, p. 483. Renvoyons aussi M. le duc de Broglie à l'excellent ouvrage de M. Alfred Stern, *Das Leben Mirabeaus*. Berlin, libr. Cronbach, 1889 ; 2 vol. in-8°. M. Stern y a comparé le premier, à notre point de vue (t. II, pages 227 et 269), la traduction de Staedtler avec l'édition française.

(2) Voici les propres expressions de M. Stern (t. II, p. 269) : « *Es war mir leider unmöglich, Einsicht in sie* (*im Arenbergschen Archive*) *zu erlangen.* »

des sentiments les plus réactionnaires : il refusa de servir la révolution de février et, le 4 mars 1848, adressa sa démission à Lamartine. Probablement, il crut qu'en tant qu'éditeur de la *Correspondance avec La March* son droit et presque son devoir étaient de présenter à la postérité un Mirabeau bien conservateur, bien antirévolutionnaire, et il arrangea à son idée les papiers du grand orateur.

Il est possible qu'il ait rendu le même service à Talleyrand, qu'il ait cru remplir un devoir de délicatesse en arrachant des Mémoires de Talleyrand les pages où il se montrait ami de la Révolution, c'est-à-dire les plus curieuses, et que, craignant de faire à son cher grand ami des ennemis posthumes, il ait arraché aussi les pages où il portraiturait ses contemporains d'une plume médisante. Mais comme le brave homme n'était pas fort, il cacha (si c'est lui qui est le coupable) ses coupures par les interpolations... énormes que nous avons signalées, se disant que personne n'en verrait rien, et il s'est trouvé malheureusement que tout le monde a vu la tricherie, sauf la personne qui aurait dû le mieux la voir, c'est-à-dire sauf M. le duc de Broglie. — C'est ainsi qu'on éditait jadis : je vous assure qu'on ne croyait pas mal faire, et qu'il y a un demi-siècle on pouvait être à la fois un fort galant homme et le plus infidèle des éditeurs, pourvu qu'on eût l'intention de servir la gloire du mort ; — et c'était certainement l'intention de M. de Bacourt, bon ami, bon exécuteur testamentaire, mais à la façon de l'ours de La Fontaine :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami.

Aussi comprendra-t-on que nous ne nous tenions pas pour satisfait de la lettre de M. le duc de Broglie et que nous prenions de nouveau la liberté, au risque d'être indiscret, de lui demander, non plus s'il a le manuscrit (c'est entendu, il ne l'a pas), mais s'il sait où il est, s'il l'a comparé avec la copie et si la copie est conforme. Il aura d'autant plus à cœur de nous répondre que nous croyons lui avoir démontré à quel point M. de Bacourt, si digne d'estime comme homme privé, était par habitude un éditeur infidèle et fantaisiste. Tant que M. le duc de Broglie n'aura pas fait cette réponse nécessaire à une question que je crois claire et légitime, nous aurons le droit, non plus de nous demander si les mémoires qu'il attribue à Talleyrand sont authentiques, mais d'affirmer qu'ils ne le sont pas.

F.-A. Aulard.

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

Le comte Tolstoï.

Parler de la renaissance spiritualiste de l'heure actuelle est devenu un lieu commun : mais cela même tend à prouver, d'abord que ce mouvement existe bien réellement, et ensuite qu'il constitue un fait remarquable, puisqu'il s'est si fortement imposé à l'attention de tous ceux qui observent les tendances de l'esprit contemporain, soit pour chercher à les diriger, soit en spectateurs curieux et indifférents. Les hommes de la veille, élevés à une autre école et qui conservent leur foi première aux progrès de la science, ne voient là qu'un accident passager, qui n'arrêtera qu'un instant ce qu'ils appellent « la marche en avant de l'humanité ». Les hommes nouveaux, au contraire, croiraient volontiers à la banqueroute définitive de la science, qui, selon eux, a troublé les âmes par de vaines promesses, et sur les ruines de laquelle ils voient déjà se relever la vieille religion. Faut-il croire que les premiers ont raison, que toute cette agitation néo-chrétienne est factice, que nos écrivains, à la fois pieux et incrédules, n'arriveront point à imposer à leurs lecteurs la foi qu'eux-mêmes, malgré toute leur bonne volonté, ne parviennent pas toutours à acquérir, et que, quoi qu'ils en disent, leur tentative de restauration morale et religieuse ne sera qu'une page perdue d'histoire littéraire, ou bien allons-nous assister à ce que les Anglais appellent un *réveil* — un réveil qu'auraient prêché des voix incertaines, mais que la foule naïve accepterait de bonne foi, sans critique, en prenant au sérieux des croyances en tout cas plus volontaires que réelles, en acceptant les mots pour ce qu'ils ont l'air de dire ?... Il serait difficile de répondre dès aujourd'hui à cette question : mais, comme la situation actuelle n'est pas nette; comme il y a, entre les néophytes et les apôtres, plus d'un malentendu; comme la conscience publique est troublée, hésitante et perplexe; comme on constate en soi et autour de soi un immense, un universel besoin de tranquillité morale et d'équilibre, on peut espérer que cette réponse ne se fera pas trop longtemps attendre, et que les hommes de notre génération choisiront bientôt entre les deux sentiers qui bifurquent devant eux.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, il serait intéressant de rechercher les origines de ce mouvement, qui s'est accentué et qui a grossi en peu d'années, d'une manière d'autant plus frappante qu'il contraste plus vivement avec les tendances qui l'ont précédé. On trouverait, je crois, que sa naissance et son progrès ont coïncidé avec le rapide succès des romanciers russes.

(1) Voy. la *Revue bleue* des 7 juin, 20 août, 1er, 29 novembre 1890, et du 21 janvier 1891.

Mais il ne faudrait pas conclure de là que la renaissance spiritualiste actuelle ne soit en France qu'un fruit importé de Russie et cultivé artificiellement par quelques horticulteurs épris d'exotisme. La parabole du Semeur est toujours vraie : les graines apportées par le vent ne lèvent que dans les terrains aptes à favoriser leur croissance. Si donc les romans de Tourgueneff, de Dostoïewsky et de Tolstoï ont trouvé un accueil inespéré auprès des lecteurs de MM. de Goncourt et Zola; si leurs auteurs sont devenus, au même titre que des écrivains nationaux, des maîtres de la génération nouvelle; si ces livres aux titres étranges et aux noms barbares ont maintenant, en quelque sorte, leur place acquise dans notre littérature, — c'est que les Russes sont arrivés à leur heure, c'est qu'ils ont répondu à un besoin profond des lecteurs français, que les écrivains alors en vogue n'éprouvaient pas ou qu'ils avaient négligé. Ils n'ont pas créé le mouvement que dirigent à cette heure des hommes de la valeur de M. de Vogüé et de M. Desjardins : ils l'ont aidé à se produire. C'en est assez pour qu'on ne puisse traiter le sujet que j'ai abordé dans ces articles sans leur faire une place, sinon à tous, au moins à celui qui est le plus illustre et le plus puissant d'entre eux.

La publication des nouveaux ouvrages de Tolstoï (1) a provoqué plus d'étonnement que d'admiration. Cet étonnement a été augmenté encore par un certain nombre d'anecdotes sur le genre de vie très particulier qu'a adopté l'illustre écrivain dans sa terre de Yasnaïa Poliana. Ces anecdotes viennent de trop loin pour n'avoir pas perdu en route un peu de leur authenticité. Tout ce qu'on en peut conserver, c'est que le comte Tolstoï a renoncé à écrire pour augmenter sa gloire ou sa fortune, que les ouvrages qu'il publie à présent, dégagés de toute préoccupation littéraire, sont des espèces de « traités », dont le but unique est de répandre la doctrine morale et religieuse à laquelle il s'est rallié; que, cherchant à être conséquent avec ses nouveaux principes, il a renoncé à toute espèce de luxe, partage les travaux de ses paysans et considère le travail manuel comme le seul qui convienne à la condition humaine. Un homme qui professe de telles théories et qui, non content de les professer, les met en pratique, au milieu même de la civilisation qu'elles contredisent, c'est à coup sûr un phénomène assez rare. Aussi la plupart des admirateurs de *la Guerre et la Paix* et d'*Anna Karénine* haussent-ils les épaules, en déclarant que le vieux maître — dont il est difficile cependant de ne pas reconnaître la puissante marque dans chacun de ses nouveaux livres — n'est plus qu'un excentrique ou qu'un malade en proie à quelque attaque de délire mystique.

(1) *La Sonate à Kreutzer.* — *Marchez pendant que vous avez la lumière.* — *Les Fruits de la science.* — 3 vol. in-18. Paris, Lemerre.

C'est là un jugement sommaire, mais accepté couramment, et dont je tiens avant tout à demander la revision, pour deux raisons principales :

La première de ces raisons, c'est que, dès le moment où il a été maître de son génie jusqu'à aujourd'hui, la pensée de Tolstoï, à ce qu'il me semble, s'est développée avec une parfaite régularité, en ligne droite. Je distingue, dans ce développement, trois phases successives, mais reliées l'une à l'autre par la chaîne de la logique la plus naturelle :

a) D'abord, l'écrivain, vivant comme tout le monde et poursuivant les fins communes à tous les hommes de lettres et même à tous les hommes, mais hanté déjà par des préoccupations d'ordre supérieur, cherchait à composer des œuvres aptes à lui procurer de la gloire et de l'argent, dans lesquelles pourtant les pensées qui le tourmentaient eussent leur place. C'est l'époque de ses deux grands romans, de ses chefs-d'œuvre, *la Guerre et la Paix* et *Anna Karénine*, où, tout en dépeignant, en grand artiste objectif, les mœurs de sa patrie, il se met en scène lui-même et dramatise ses troubles, ses angoisses, ses douloureuses recherches du « sens de la vie », dans des personnages comme le prince André Bolkonsky, Pierre Bezoukhof et Lévine.

b) Ayant réalisé toutes ses ambitions, il n'est cependant pas heureux, et quelque chose lui manque encore : il renonce alors à poursuivre plus longtemps des mirages qui s'évanouissent dès qu'il les touche, et ne s'applique plus qu'à la recherche de ce « quelque chose », dont il a toujours eu l'obscure divination, et qu'il veut atteindre ; il ne s'occupe plus que de sa conscience, qu'il fouille jusque dans ses replis les plus secrets ; et cette recherche lui donne enfin les certitudes auxquelles il aspirait (*Ma confession, Ma religion*).

c) Mais ces certitudes ne sont point des formules métaphysiques; leur base n'est point la spéculation intellectuelle : c'est l'action. Il est impossible, ou du moins inutile, de les posséder sans en user. Pour en obtenir les effets qu'elles promettent, il faut les mettre en pratique. A quoi sert d'avoir trouvé ce que c'est que le bien, si l'on continue à faire le mal ? A quoi sert de posséder la vérité, si on la cache pour persévérer dans la voie fausse où l'on a jusqu'à présent marché? Donc, on ne peut être heureux, ou même tranquille, qu'en pratiquant les principes dont on a reconnu la justesse ; même, il ne suffit pas de les pratiquer seul, car l'idée de la solidarité humaine devient plus absorbante et plus exigeante à mesure que la conscience se développe : il faut encore en persuader l'excellence aux autres, partager avec ceux qui n'ont rien découvert... Et voici la retraite à Yasnaïa Poliana, et les derniers écrits.

Au risque de paraître à mon tour « singulier », j'avouerai que ce développement me paraît d'une logique absolue; et je me refuse absolument à considérer un homme comme atteint dans ses facultés mentales parce

qu'il s'applique à être conséquent avec lui-même. Cela est exceptionnel, je le veux bien, et je comprends qu'on s'en étonne. Mais une fois le premier étonnement passé, il importe d'examiner si l'original qui vient d'attirer votre attention n'aurait peut-être pas raison.

Il y a encore une deuxième raison qui m'empêche de me rallier à l'opinion courante, d'après laquelle Tolstoï n'est plus qu'un excentrique et un mystique. C'est que, de même que, comme nous venons de le voir, il n'est point un excentrique, il n'est pas davantage un mystique.

Le mysticisme, en effet, comme le mot l'indique, a toujours été une doctrine transcendantale. Les mystiques, surtout les mystiques chrétiens, ont toujours sacrifié la vie présente à la vie future: celle-là ne les intéressait qu'en tant qu'elle conduit à celle-ci; et, persuadés que le monde réel n'est qu'une dépendance de forces surnaturelles, ce sont des manifestations de ces forces inconnues qu'ils cherchent dans la nature telle que nous la pouvons connaître. Le soin de l'âme les absorbe, non parce que l'âme est le régulateur de la vie active, mais parce qu'elle est le seul principe éternel de notre être; s'ils s'attardent parfois à étudier la conduite qui convient aux hommes, ce n'est pas parce que cette conduite a un sens en soi, mais parce que, de par les arrêts de l'Être qui nous a créés et tient nos destinées entre ses mains, notre avenir éternel doit être déterminé par l'emploi que nous faisons de nos jours terrestres. Aussi attachent-ils plus d'importance à la vie intérieure qu'à la vie pratique, préfèrent-ils toujours Marie à Marthe — la contemplation à l'action.—Or, ce qui frappe au contraire un esprit non prévenu dans les livres de Tolstoï, c'est l'absence presque complète de toute métaphysique, c'est l'indifférence où le laissent ce qu'on appelle les problèmes de l'au delà. Il est, sur ce point, aussi explicite et aussi clair qu'on peut le souhaiter. « Je compris que la foi n'est pas seulement la *conviction à l'existence des choses invisibles*, etc., dit-il dans *Ma confession* (1879), n'en est pas la révélation (ce n'est là que la description d'un des indices de la foi); elle n'est pas la relation de l'homme à Dieu — il faut définir la foi et puis Dieu, et non pas la foi par Dieu; — elle n'est pas non plus le simple consentement de l'homme à croire ce qu'on lui a dit, ainsi que la foi est le plus souvent comprise. LA FOI EST LA CONNAISSANCE DE LA VIE HUMAINE, connaissance qui fait que l'homme ne se détruit pas, mais vit. La foi est la force de la vie. » Et dans *Ma religion* (1884), entre autres passages décisifs : « Quelque étrange que cela paraisse, on ne peut s'empêcher de dire que la croyance à une vie future est une conception très basse et très grossière, fondée sur une idée confuse de la ressemblance du sommeil et de la mort, idée commune à tous les peuples sauvages. » Et dans ses plus récents ouvrages, son siège est si bien fait, qu'il ne touche pas même à la question. Si, dans les *Fruits de la science*, il met en scène des spirites, c'est pour les railler et les traiter de charlatans ou d'imbéciles. — Il n'y a donc sur ce point aucun doute, aucun malentendu possibles : si Tolstoï croit en Dieu, ce n'est point pour l'adorer avec les effusions d'un cœur qui ne trouve pas à s'occuper sur la terre, ni pour chercher sa mystérieuse influence dans les affaires humaines, ni pour lui demander de récompenser par des félicités éternelles les quelques actions réputées bonnes que nous pouvons commettre en passant à travers le siècle, ni pour nous aider à écarter l'idée de la destruction de la personnalité qui répugne à notre soif de vivre : c'est parce que Dieu apparaît naturellement aux termes de sa pensée. Il voit et il montre, entre le fini et l'infini, une ligne de démarcation très nette, qu'il n'essaye pas de franchir.

Le préjugé qui fait de lui un mystique ainsi écarté, nous nous trouvons en présence d'un simple moraliste, dont il nous sera maintenant facile de caractériser l'activité.

Cette activité, comme celle de tout moraliste, est double : elle comprend une part d'observation et une part de prédication; en d'autres termes, elle commence par constater le mal, dans la société ou chez les individus, et ensuite elle cherche et recommande les remèdes à l'aide desquels le mal peut être combattu.

L'observation sincère et désintéressée du monde ne peut guère aboutir qu'à la constatation de son mauvais état. Les optimistes ne sont que des rêveurs. En regardant autour de soi, même d'un œil désintéressé et prévenu, on ne peut pas ne pas voir la mort, la maladie, la guerre, la haine, le crime, le vice et la bêtise. Ce sont là des choses énormes, aveuglantes, qui remplissent l'histoire des peuples et les biographies des particuliers. Et l'on a beau leur opposer la vie, la santé, la paix, l'amour, l'intelligence et la vertu, il n'en est pas moins vrai qu'elles existent, que la mort finit toujours par avoir raison de la vie, qu'à chaque instant la santé est détruite par la maladie, la paix par la guerre, et que la vertu est beaucoup plus souvent victimée par le vice que le vice n'est corrigé par la vertu. Les gens qui refusent de se rendre à ces évidences, quelle que soit l'excellence de leurs intentions, sont pareils à l'autruche qui cache sa tête pour échapper à ses ennemis; et ceux qui essayent de prouver qu'il est bon qu'il en soit ainsi (que le mal n'est que l'ombre du bien, que le bien n'existerait pas sans le mal, etc.) ne sont que des marchands de paradoxes, des dupes ou des faiseurs de dupes.

Mais, entourés que nous sommes par les diverses formes du mal, qui exposent notre corps et notre âme à de continuels dangers, nous pouvons, selon que nous en avons le sentiment plus ou moins vif, échapper à leur tyrannie. C'est là une vérité que Tolstoï reconnaît comme tout le monde, et qu'il traduit dans l'apologue du voyageur surpris dans le désert par un animal furieux :

Se sauvant d'une bête féroce, ce voyageur saute dans un puits sans eau; mais au fond de ce puits, il voit un dragon, la gueule ouverte pour le dévorer. Et le malheureux, n'osant sortir de peur d'être la proie de la bête féroce, n'osant pas sauter au fond pour ne pas être dévoré par le dragon, s'attache aux branches d'un buisson sauvage qui croît dans la branche du puits. Ses mains faiblissent et il sent que bientôt il devra s'abandonner à une perte certaine; mais il se cramponne toujours et voit que deux souris, l'une noire, l'autre blanche, faisant également le tour du buisson auquel il est suspendu, le rongent par dessous. Le voyageur voit cela et sait qu'il périra inévitablement; mais, pendant qu'il est ainsi suspendu, il cherche autour de lui et il trouve sur les feuilles du buisson quelques gouttes de miel; il les atteint avec la langue et les suce avec volupté.

Il y a beaucoup d'hommes qui, en faveur du miel, et aussi longtemps qu'ils en trouvent quelques gouttes à lécher, oublient la bête sauvage, le dragon et les souris: ce sont les esprits légers, faciles et heureux. Il en est d'autres qui ne cessent pas d'avoir peur, mais dont le miel adoucit pourtant la crainte et qui, l'attente se prolongeant et le miel ne s'épuisant pas, finissent par trouver leur position à peu près tolérable. Mais il en est aussi qui sentent si fortement leur danger que, attentifs uniquement à la bête qui les guette, au dragon qui les attend, aux deux souris inconscientes qui hâtent leur agonie, ils ne voient pas le miel ou le dédaignent, et cherchent autour d'eux une branche plus solide pour assurer leur équilibre. Quelques-uns la trouvent, ou croient la trouver, et la saisissent. — C'est à cette troisième catégorie de voyageurs qu'appartient le comte Tolstoï.

Doué d'une sensibilité exceptionnelle, il l'a peu à peu élargie en dehors des limites habituelles de l'égoïsme, il l'a étendue aux autres hommes, au prochain. Et à cette heure de son développement, il a compris, il a senti, dans tout son tragique, l'horreur de la destinée de l'humanité — le voyageur suspendu à de faibles racines et dont la chute est imminente. Il a frissonné de pitié en se disant que ce voyageur oubliait son péril pour lécher le miel, et il a voulu l'avertir. Hélas! qu'il ait vu juste, qu'il ait raison, l'on n'en peut guère douter. Et pourtant, dans le sentiment qui l'anime, il y a quelque chose d'exceptionnel, d'excessif, qui laisse subsister une vague méfiance. Il est logique, sans doute, mais peut-être qu'il l'est trop. « Il va trop loin, » disent beaucoup de bonnes gens qui l'approuvent pourtant en partie; et peut-être que cette restriction a quelque fondement.

Comme nous venons de le voir en commentant l'apologue du voyageur, la moyenne des hommes s'arrange de la vie telle qu'elle est : les futiles plaisirs du moment leur font oublier le danger qui les guette; ils se trompent, parfois gaiement, sur la solidité de leur équilibre; leur insouciance finit par leur cacher le malheur de leur existence; ils s'en vont à travers le monde dans un état de demi-inconscience, qui n'a rien de philosophique, mais qui est bienfaisant. Eh bien, si Tolstoï s'occupe des hommes de cette catégorie, ce n'est qu'avec l'idée de les arracher à la duperie de leur bien-être. Mais son observation se dirige toujours de préférence sur les autres, sur ceux qui sont ses frères d'esprit, sur les anxieux qui ont au degré le plus vif la conscience de leur misère et, par conséquent, le désir d'y échapper. La *Sonate à Kreutzer* — l'histoire d'un homme qui, après un mariage d'inclination, en arrive à haïr, puis à tuer sa femme — est un exemple frappant de la direction exclusive, arbitraire, qu'a prise en se développant la pensée du grand écrivain. Sans doute, l'observation sur laquelle repose son roman est profondément vraie : il est vrai qu'il y a, entre les deux sexes, une sourde haine, dont l'amour n'est que le palliatif; il est vrai qu'après la possession, cette haine, que le désir avait endormie, se réveille facilement; il est vrai qu'elle est d'autant plus intense que les individus qu'elle gouverne ont fait plus de sacrifices à la concupiscence qui les poussait l'un à l'autre. Beaucoup de causes célèbres en prouvent l'exactitude : pour nous en tenir à des faits récents, les affaires Eyraud et Fouroux viennent de nous montrer, d'une façon saisissante, avec quelle violence cette haine peut se développer chez des êtres que la passion a réunis jusqu'au crime. Le cas du dernier héros de Tolstoï, Posdnicheff, est de même ordre: et c'est avec une puissance égale à celle qu'il a déployée dans ses grands romans que le vieux maître suit pas à pas, dans un cœur violent, la marche ascendante et logique de la haine. Mais les Posdnicheff sont des exceptions, et même des exceptions très rares. Dans l'immense majorité des cas, cette haine naturelle, qui est peut-être la clef même des rapports entre les sexes, est atténuée par la tranquille affection que laissent parfois après elles les passions apaisées, ou par l'habitude, ou par la communauté des intérêts, ou par l'amour des enfants. En sorte que beaucoup de ménages, fondés sur les mêmes principes que celui de Posdnicheff, secoués par diverses tempêtes sans en être disloqués, arrivent cependant, d'une façon toute normale, au terme d'une longue carrière, que le mari et la femme, en définitive, ont trouvée supportable. Et les esprits faciles estiment que c'est là tout ce qu'il faut.

Mais Tolstoï n'est pas un esprit facile: avec son inflexible logique, il juge que ces ménages inconscients de leurs fautes, confortablement établis dans leur indignité, sont les pires : si Posdnicheff est devenu un meurtrier, c'est précisément parce qu'il était d'âme moins corrompue et plus délicate que les autres. Il entend poursuivre le mal jusqu'à ses racines, sous les apparences honnêtes, pacifiques, bourgeoises qu'il revêt quelquefois. Quoiqu'il ne se manifeste pas toujours par des éclats violents, le mal est toujours latent dans notre société : il ne faut point se laisser tromper par ses airs

inoffensifs, il faut le combattre et l'exclure. Quand sévit une épidémie de variole, on n'attend pas d'en être atteint : on se vaccine. De même, en présence du mal répandu sur la terre, le moraliste, averti par les cas aigus, ne se contentera pas de les soigner seuls : il cherchera des moyens préventifs, des remèdes qui ne détruisent pas seulement les manifestations de l'ennemi, mais l'ennemi lui-même.

Et tel est, en effet, le but principal de Tolstoï : dégagé des curiosités perverses de l'observateur dilettante; délivré des préoccupations métaphysiques qui, pour lui emprunter encore une image, empêchent le meunier de s'occuper de son moulin pour ne songer qu'à la rivière; attentif à cette seule chose : la vie, — il consacrera tout son effort à découvrir et à formuler des règles pour la conduite de la vie. Et la morale qu'il construira ainsi sera excessive peut-être, comme l'a été son observation du mal, mais d'un caractère exclusivement pratique, et aussi peu complexe, aussi simple que possible. Si simple, qu'elle forme à peine un système, qu'elle se ramène à un petit nombre de préceptes, et qu'on peut la résumer en quelques lignes :

Le mal ne peut jamais produire le bien ; en conséquence, il ne faut point résister au méchant, quelles que puissent être ses exigences et ses prétentions. La parole du Christ, qui ordonne de tendre la joue gauche à celui qui vous a frappé sur la joue droite, doit être prise dans toute sa rigueur. Seule, la stricte obéissance à ce commandement peut ramener les hommes, comme individus et comme société, dans la voie du salut. Ce sera au prix du sacrifice de toute leur organisation, propriété, tribunaux, État, armée; mais ces institutions, que nous avons fondées par la force, n'ont d'autre effet que de maintenir parmi nous l'ordre de guerre, auquel, pour nous mettre d'accord avec le christianisme, nous devons substituer l'ordre de paix. Nous ne pouvons y arriver qu'en pratiquant le renoncement à la vie personnelle, en sacrifiant notre volonté et notre intérêt à l'amour du prochain. — Il n'est nul besoin d'insister sur les corollaires et les résultats de ces principes. Chacun peut les pressentir sans un grand effort d'esprit. Tolstoï les a vus, comme le voient tous ses lecteurs, et n'a point reculé devant eux :

Considérez-vous comme insensé d'aller tuer les Turcs ou les Allemands, dit-il expressément : n'y allez pas; considérez-vous comme insensé de vous approprier le travail des pauvres pour être vêtus à la mode, vous et vos femmes, ou pour organiser un salon qui vous ennuie mortellement, ne le faites pas; considérez-vous comme insensé d'entasser dans des prisons, c'est-à-dire de vouer à l'oisiveté et à la dépravation la plus hideuse des gens déjà corrompus par l'oisiveté et la dépravation — ne le faites pas; trouvez-vous insensé de vivre dans l'air pestilentiel des villes quand vous pouvez vivre dans un air pur, ne le faites pas; trouvez-vous absurde d'enseigner à vos enfants, avant tout et par-dessus tout, les grammaires des langues mortes : ne le faites pas. Ne faites pas, en un mot, ce que fait actuellement tout notre monde européen : il vit et il considère sa vie comme insensée; il agit et considère ses actes comme insensés; il n'a pas confiance dans sa raison et vit en désaccord avec elle! (*Ma religion.*)

Comme on le voit, Tolstoï réclame une réforme complète de toute notre organisation sociale et de nos mœurs publiques. Il n'est pas moins radical en passant, comme il le fait dans ses derniers ouvrages, des mœurs publiques aux mœurs privées. Tout à l'heure, il établissait son idéal social sur la base du renoncement absolu; il va maintenant établir son idéal moral sur la base de l'absolue pureté.

La plus grande partie du mal qui est de nous vient de l'idée fausse que nous nous faisons de la vie sociale : nous considérons la richesse comme l'état le meilleur auquel l'homme puisse arriver, tandis qu'elle est en réalité inférieure à la pauvreté. Elle ne s'acquiert en effet qu'aux dépens des autres. De plus, elle nous amène à renoncer au seul travail normal qui nous ait été commandé par Dieu et qui doive nous procurer notre subsistance, le travail de nos mains, et surtout le travail de la terre, nécessaire à notre bonheur comme à notre santé. Enfin, la richesse présente un inconvénient plus grave encore : lorsque nous la possédons, nous en voulons jouir; nous sommes donc amenés à rechercher des plaisirs contradictoires à notre véritable nature, et qui nous poussent au mal et au vice. Les plaisirs de la table, d'abord, dont l'abus est peut-être la cause première de toute notre dépravation : « Notre nourriture trop abondante, avec l'oisiveté physique complète, n'est autre chose que l'excitation systématique de notre concupiscence. Les hommes de notre monde sont nourris et sont tenus comme les étalons reproducteurs. Il suffit de fermer la soupape, c'est-à-dire qu'il suffit à un jeune homme de mener quelque temps une vie de continence, pour qu'aussitôt en résulte une inquiétude, une excitation, qui, en s'exagérant à travers le prisme de notre vie innaturelle, provoque l'illusion de l'amour (1). » — Poussés donc par les excès de la table aux excès de la chair, nous faisons de la recherche de la volupté le but de notre vie sentimentale, comme nous avons fait de la recherche de la richesse le but de notre vie active. Nous nous souillons avant le mariage, oubliant qu' « un homme qui a connu le plaisir avec plusieurs femmes n'est plus un être normal (2) » ; et nous souillons le mariage, parce que nous y cherchons une jouissance personnelle, au lieu du sentiment fraternel, familial, que nous devrions seul vouer et demander à notre compagne. — Le remède à tous les maux — le vice, la haine, parfois le

(1) *La Sonate à Kreutzer.*
(2) *Ibid.*

meurtre — qui résultent de cet état de choses, ne peut se trouver que dans le sacrifice intérieur et effectif de l'amour de nous-mêmes à l'amour des autres, dans une vie humble, pauvre, pure, dégagée des soucis de l'ambition, de l'intérêt et des recherches du plaisir personnel et de la volupté, conforme à la nature, consacré au travail et aux affections patriarcales de la famille.

Telle est, je crois, autant qu'il est possible de l'exposer sans détails et dans ses grandes lignes seulement, la doctrine morale de Tolstoï. Elle est d'une extrême simplicité et d'une logique irréfutable. Après avoir introduit quelques réserves sur certaines exagérations dans la critique de l'état actuel de la société, réserves que nous avons indiquées plus haut, aucun être raisonnable, me semble-t-il, ne se refusera à admettre que Tolstoï ait raison, entièrement raison. Et pourtant, ses derniers ouvrages, ceux dans lesquels il va jusqu'au bout de son système, ont été accueillis par bien des sourires, ont provoqué bien des railleries. Si l'on interrogeait ceux-là mêmes qui rient et qui raillent sur chaque point, pris isolément, de la doctrine, ils en reconnaîtraient peut-être la justesse. Qui donc, en effet, prétendra que l'état de guerre, dans lequel nous vivons, soit un bien, et soit conforme à la religion de paix que devrait être le christianisme? Qui trouvera que la frugalité n'est pas plus saine que la gourmandise? Qui oserait déclarer que la pureté avant le mariage ne vaut pas mieux pour les jeunes gens que la débauche? — Mais, en reconnaissant combien Tolstoï voit juste, on haussera les épaules, on proclamera impossible sa réforme, personne n'aura nulle envie de l'essayer pour son compte, et, tout en le souhaitant, on ne fera rien pour la mettre en pratique. Tolstoï trouvera peut-être, parmi ses compatriotes, quelques disciples directs : il n'en trouvera pas un en Occident, où les plus fervents admirateurs de son génie ne retrancheront pas un service à leur déjeuner, ne donneront pas aux pauvres un sou de plus que ce que comportent leur budget et les convenances de leur position, n'échangeront point leurs occupations de rentiers, de financiers ou de gens de lettres contre un travail manuel, et, mariés ou célibataires, ne renonceront à aucun de leurs plaisirs. Le grand moraliste l'a bien vu. Il a compris que l'obstacle véritable au triomphe de ses idées n'était pas la dialectique des mondains, mais leur indifférence, mais la tranquillité frivole avec laquelle ils recommenceront toujours à se livrer aux habitudes dont ils viennent de reconnaître l'horreur ou les dangers. Et c'est pour eux qu'il a écrit son dernier traité : *Marchez pendant que vous avez la lumière.*

Certes, on imaginerait difficilement quelque chose de plus convaincant et de plus troublant à la fois que cette simple histoire : à diverses époques de sa vie, après les égarements de sa jeunesse, après les premiers succès de son activité publique, au moment où il a réalisé presque tous ses vœux, un homme touche à la vérité. Et toujours il la repousse, reconquis par les arguments de la sagesse du siècle. Pour le conquérir enfin, il faut l'effondrement de ses espérances, il faut l'épreuve. Et il n'a plus qu'une vieillesse inféconde à consacrer à la cause qui seule, il en est convaincu désormais, aurait été digne de ses efforts, à la seule vie qui mérite d'être vécue... C'est probant si l'on veut, et pourtant, nous ferons tous comme cet homme. Et Tolstoï lui-même a mis dans la bouche d'un de ses personnages les arguments misérables, contradictoires et triomphants qui l'emporteront toujours sur sa haute sagesse :

C'est étrange, incompréhensible! Vous voilà tous d'accord que nous devons vivre suivant la loi de Dieu, qu'actuellement nous vivons tous dans le mal et le péché, que nous en souffrons en corps et en âme; mais, quand il s'agit de mettre nos conclusions en pratique, nous cherchons à faire des exceptions pour nos enfants, qui, chose bizarre, ne doivent pas être accoutumés à la nouvelle vie, mais éduqués d'après les anciennes idées que nous condamnons. De plus, les jeunes gens ne doivent pas s'opposer à la volonté de leurs parents, et, au lieu d'accepter la nouvelle vie, ils doivent se tirer d'affaires en suivant les anciens errements. Les hommes mariés n'ont pas le droit d'imposer cette meilleure vie à leurs femmes et à leurs enfants, et ils doivent continuer avec leur famille la vie qu'ils condamnent. Quant aux vieillards, ils ne se sont pas accoutumés à ces nouvelles habitudes — et il ne leur reste que quelques jours à peine à vivre. Il semblerait donc que personne ne doive mener une vie bonne, droite et morale. Le plus qu'on peut faire, c'est de disserter sur les avantages qu'elle pourrait offrir (1).

Sur ce point comme sur les autres, il se pourrait que Tolstoï eût encore entièrement raison. Hélas! faut-il en vouloir aux pauvres hommes si, ayant le désir du Bien, ils sont impuissants à le réaliser? Ils ressemblent à des voyageurs égarés dans la nuit, qui voient loin devant eux briller des lumières. Ils savent que ces lumières sont des maisons, où ils trouveraient la pitance et le gîte, et, comme ils sont très las, ils voudraient bien s'y rendre. Les lumières leur indiquent où sont les maisons, avec une précision qui ne leur laisse aucun doute. Qu'est-ce donc qui les empêche de les rejoindre? Voici : c'est qu'il y a entre eux et ces lumières une forêt, des précipices, un fleuve. Et, pendant qu'ils traversent la forêt, ou qu'ils longent les précipices, ou qu'ils cherchent un gué pour traverser le fleuve, ils perdent la direction qu'ils croyaient si bien connaître. A qui la faute? Aux voyageurs, inhabiles à trouver la route dès que leurs yeux ne voient plus les lumières? ou bien à la forêt, au fleuve, aux broussailles?... Tolstoï crie aux

(1) Marchez, pendant que vous avez la lumière.

égarés : « Suivez la ligne droite! » Et les égarés lui répondent : « Hélas! il en faut dévier à chaque pas, et nous en perdons la trace!... »

Est-ce à dire que son avertissement soit perdu? Est-ce à dire que ses beaux livres, inspirés par un sentiment si pur, qui éveillent tant d'idées au milieu même des agitations de notre vie publique et de l'inconscience de notre vie morale, soient des cris jetés dans le désert, des graines qu'emporte le vent? Pour ma part, je ne le crois pas. Tolstoï est un apôtre : il juge et parle en apôtre, avec la rigueur d'une conviction entière, avec la logique d'une âme absolue et droite, que rien n'arrête, qui va, malgré tout, jusqu'au bout de ses conclutions. Excessif dans ses analyses de la vie humaine, qui lui apparaît toujours, pour ainsi dire, à l'état aigu, il propose des remèdes excessifs aussi, et qui, par cette raison qu'ils sont excessifs, ont peu de chances d'être acceptés ou même expérimentés. Mais voici que des hommes passaient : ils ont entendu la grande voix qui tonnait contre eux. Ils se sont arrêtés, ils ont écouté, ils ont compris. Ce ne sont pas des apôtres : ce sont des esprits moins rigoureux, plus pondérés, plus pratiques, ce sont de simples hommes de bonne volonté, dont l'œil est ouvert sur le monde réel plutôt que sur le monde idéal, et qui savent calculer le rapport possible entre celui-ci et celui-là. Ils reconnaissent que la voix qui les a arrêtés dans leur route et qui a réveillé leur conscience a raison; mais ils savent aussi qu'elle a trop complètement raison; que ses commandements soulèvent trop d'objections pratiques, contrarient trop d'habitudes prises, blessent trop d'intérêts positifs, pour être obéis; que, toute mauvaise qu'elle est, la société existe, et qu'il faut compter avec elle. Et, tout en acceptant la doctrine, ils l'atténuent. Ils lui enlèvent ce qu'elle a de trop âpre dans sa partie critique, de trop impraticable dans ses enseignements. Ils parlent d'une voix moins divine, mais plus humaine, qui devient plus persuasive en perdant ses accents prophétiques. Alors, ils parlent à leur tour, et beaucoup d'autres hommes, d'esprit plus moyen encore, purement réceptifs, que la voix du Maître avait effrayés parce qu'ils s'étaient sentis trop éloignés de lui, commencent à s'arrêter et à se rassembler autour d'eux. Des consciences assoupies se réveillent; on se passionne pour les graves problèmes qu'on avait oubliés, on les discute, on retrouve la notion égarée du Bien et du Mal. Et voici s'élever d'un degré — d'un degré seulement — le niveau de la morale publique et de la morale privée. On ne refuse ni de siéger dans les tribunaux ni de servir dans les armées, mais l'amour de la paix devient plus sincère et plus désintéressé; on ne renonce pas à sa vie personnelle, mais on s'efforce de s'oublier un peu pour mieux aimer le prochain; on ne distribue pas ses biens aux pauvres, mais on leur abandonne une part plus large de son superflu; on n'entre pas de plain-pied dans la sainteté, mais on résiste à quelques-unes de ses convoitises, ou, si l'on est trop faible pour y résister, on ne leur cède qu'avec révolte et douleur... C'est là un bien petit résultat, direz-vous; nous sommes bien loin de l'idéal complet, absolu, harmonieux, que nous a montré Tolstoï; nous en sommes si loin, qu'à hauteur où il est, lui, il s'apercevra à peine que nous avons monté d'un échelon. — Hélas! l'humanité est comme les individus: elle fait ce qu'elle peut, et ce n'est pas beaucoup, car elle est dévoyée, dégradée et pervertie. C'est quelque chose, pourtant : un effort louable, une fleur de bonne volonté. Et le noble esprit auquel notre siècle devra peut-être cette imperceptible amélioration — encore ne faut-il point affirmer qu'elle se produise — se tromperait, s'il la jugeait insignifiante. Et l'on pourrait alors lui répondre, par sa propre voix : « Engagez-vous sur la voie droite, et vous serez avec Dieu, et votre travail ne sera ni petit ni grand, il sera le travail de Dieu. » — Ce n'est point sa faute, s'il a trouvé la vigne épuisée et mauvaise et si son œuvre n'accomplit pas tout le bien qu'il en attend, elle est du moins un des signes précieux qui enseignent à ne jamais désespérer des hommes, à cause des trésors d'idéal que les meilleurs d'entre eux conservent dans leur âme.

ÉDOUARD ROD.

ARISTOTE

ET

L'HISTOIRE DE LA CONSTITUTION ATHÉNIENNE

La tyrannie des Pisistratides avait à peine cessé que les désordres se renouvelèrent. Ils avaient laissé derrière eux bien des complices. Isagoras, fils de Tisandre, était leur chef; Clisthène, de la famille des Alcméonides, était à la tête du parti populaire. Quoique soutenue par l'intervention du roi de Sparte, la faction des partisans des tyrans avait été vaincue: et Clisthène était resté maître du pouvoir. Il porta le nombre des tribus à dix au lieu de quatre. Par suite, le conseil des Quatre-Cents fut porté à cinq cents membres, ou cinquante par tribu. Il partagea le pays en trente dèmes, dix pour chacune des trois régions : la ville, la plage marine et la campagne. Tous les habitants compris dans les dèmes étaient citoyens à titre égal. Il remplaça les naucraries par des démarques, ou chefs de dèmes, qui étaient chargés des mêmes fonctions. Mais il ne toucha point aux phratries, ni aux associations religieuses de tout genre; et il laissa aux tribus les dix noms que la Pythie avait désignés, entre une centaine.

Aristote remarque que tous ces changements de

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

Clisthène avaient rendu le gouvernement beaucoup plus démocratique que celui de Solon; et la loi de l'ostracisme, portée aussi par Clisthène, compléta ses réformes. L'armée était sous les ordres d'un général en chef ou polémarque, qui avait sous lui dix généraux élus, un par tribu. La première application de l'ostracisme eut lieu douze ans après la bataille de Marathon, sous l'archontat de Phénippe, et elle frappa Hipparque, fils de Charmès, de la tribu Colyte, parce qu'il passait pour être toujours le chef du parti des tyrans, dont la mansuétude du peuple avait souffert la présence dans la cité. Aristote nomme encore plusieurs personnages qui furent ostracisés, et entre autres Aristide, fils de Lysimaque, peu de temps après la victoire de Salamine.

Ainsi la démocratie ne cessa de faire des progrès jusqu'aux guerres médiques. Mais l'autorité de l'Aréopage s'accrut aussi, parce qu'en décrétant pour chaque matelot une solde de huit drachmes, il avait réorganisé la flotte et contribué puissamment au triomphe. Selon Aristote, c'est là le plus beau moment de la république, qui se couvre de gloire en sauvant la Grèce entière, et en conquérant l'empire de la mer, malgré la rivalité des Lacédémoniens. Athènes est alors conduite par Aristide, rappelé d'exil, et par Thémistocle, fils de Néoclès, l'un étant le prudent conseiller, et l'autre le général. Ce fut Aristide, qui, trois ans après Salamine, constitua les premiers subsides que les villes alliées s'engageaient à fournir aux Athéniens, pour résister aux barbares. De là, pour Athènes, une prospérité et une puissance qu'elle n'avait jamais connues; de là, pour elle, l'hégémonie de la Grèce, sauf Chios, Lesbos et Samos, qui prétendirent conserver leur indépendance. Aristote fait de la république, à ce moment, le plus brillant tableau. Elle entretient plus de 20 000 hommes aux frais de l'alliance. Elle a 1600 archers, 1200 cavaliers, des gardes nombreuses dans ses ports et dans l'enceinte de la ville, dont les murailles ont été rebâties et qui regorge de population; 700 fonctionnaires dans les dèmes, autant sur la frontière, 2500 hoplites, 20 vaisseaux croiseurs, et sur les vaisseaux qui vont recueillir les tributs 2000 hommes, un corps nombreux de prytanes, de directeurs des orphelinats et administrateurs des prisons. Le tout était entretenu sur les ressources communes.

Cet état de bien-être et de puissance dura pendant dix-sept ans après les guerres médiques, suivant le calcul d'Aristote; et durant tout ce temps ce fut l'Aréopage qui dirigea les affaires, bien que l'autorité de ce grand corps fût peu à peu minée par celle du peuple, qui s'accroissait sans cesse. Éphialte, fils de Sophonide, était alors le chef de la démocratie; il intenta des procès contre plusieurs aréopagites, auxquels on demanda compte de leur administration. Sous l'archontat de Conon, l'Aréopage eut encore plus à souffrir; et on lui enleva la police de la ville pour la répartir entre le Conseil des Cinq-Cents, le peuple et les tribunaux. Éphialte ne put faire tous ces changements qu'avec l'aide de Thémistocle, qui était lui-même aréopagite, mais qui avait alors à se défendre contre des accusations de médisme. Tous deux d'accord en appelèrent aux Cinq-Cents et au peuple, et le pouvoir des aréopagites fut à peu près annulé. A quelque temps de là, Éphialte fut assassiné par Aristodicus, de Tanagre; et l'administration publique tomba de plus en plus entre les mains des démagogues. Six ans à peine après la disparition d'Éphialte, ils réussirent à faire décréter que les dix archontes pourraient être pris parmi les zeugites, tandis que jusque-là les archontes n'avaient été élus que dans les deux premières classes. Dix ans plus tard, sous l'archontat d'Antidotès, il fut décidé, sur la proposition de Périclès, que nul ne serait citoyen que s'il était Athénien de père et de mère athéniens eux-mêmes, tant la population de la cité s'était accrue.

Périclès, devenu chef du peuple, après s'être illustré dans sa jeunesse par des poursuites contre Cimon, rendit l'administration plus démocratique que jamais. En poussant la république à des entreprises maritimes, il enleva encore quelques attributions aux aréopagites; et la multitude, qui remplissait nécessairement les flottes, fut bientôt maîtresse de toute l'autorité. Quand éclata la guerre du Péloponèse, quarante-neuf ans après la bataille de Salamine, le peuple, renfermé presque entièrement dans la cité et habitué à recevoir une solde militaire, dirigea lui-même toutes les affaires.

L'innovation principale de Périclès, ce fut d'avoir fait payer les juges. Cimon, qui était fort riche, en avait entretenu un grand nombre par générosité; mais Périclès, qui n'avait pas les mêmes ressources, mit la dépense à la charge du Trésor public. Ce fut un abaissement considérable de la judicature, qui ne tarda pas à devenir vénale. Anytus passe pour être le premier qui acheta les juges, afin d'échapper à l'accusation portée contre lui, pour avoir mal défendu la ville de Pylos. Tant que Périclès vécut, les affaires du peuple furent habilement menées; mais, après sa mort, les choix populaires furent déplorables. Solon, Pisistrate, Clisthène avaient été des hommes illustres. Miltiade, Thémistocle, Aristide ne l'étaient pas moins. Mais Éphialte sortait des rangs du peuple, comme Périclès. Après Périclès, Nicias, qui devait périr en Sicile, appartenait à la classe la plus distinguée; mais Cléon, fils de Cléonète, corrompit le peuple plus que personne, en déshonorant la tribune par ses violences et par ses calomnies. Cléophon, simple fabricant de lyres, fit donner deux oboles à chaque citoyen pour l'entrée au théâtre; Callicrate en proposa trois au lieu de deux; mais Callicrate et Cléophon n'en furent pas moins l'un et l'autre condamnés à mort par le peuple, qu'ils avaient flatté. Dans ces temps de désordre, c'est encore

Nicias et Thucydide qui ont été les plus honnêtes et même les plus habiles. Il y a plus de doutes sur le rôle de Théramène.

Tant que la guerre se poursuivit à chances égales, la démocratie se maintint sans trop d'agitation; mais, après la défaite de Sicile, les révolutions recommencèrent. Aristote donne ici de précieux détails sur cette partie confuse de l'histoire d'Athènes, qui comprend le règne éphémère des Quatre-Cents, la gratuité de toutes les fonctions publiques, sauf celles des neuf archontes et des prytanes, tant que durerait la guerre, la levée extraordinaire de 5000 hommes désignés par dix mandataires de chaque tribu, et une foule d'autres mesures de salut public, qui furent aussi impuissantes qu'elles avaient été précipitées. Le despotisme des Quatre-Cents ne dura guère que quatre mois. Nouvelle organisation aussi peu solide, après la bataille navale d'Érétrie; pouvoir remis aux cinq mille et au peuple, condamnation des généraux vainqueurs aux Arginuses, prise d'Athènes par Lysandre, après la perte de la bataille d'Ægos Potamos, tyrannie des trente oligarques imposés par les Lacédémoniens, prise de Phylé et de Munychie par Thrasybule, à la tête des proscrits, occupation de l'Acropole par le Spartiate Callibius, défaite de l'armée des Trente, Conseil des Dix, conclusion de la paix avec Pausanias, roi de Sparte, sous l'archontat d'Euclide.

Aristote énumère les conditions de cette paix, et il s'arrête au rétablissement de la démocratie, telle qu'elle subsistait de son temps. Nous ne le suivrons pas dans tous ces détails, qu'il termine lui-même par un résumé de tout le passé. Il y compte onze époques distinctes. La première est celle d'Ion, le légendaire fondateur de la colonie ionienne et l'auteur du partage des citoyens en quatre classes. La seconde est celle de Thésée, qui commença les concessions de la monarchie au peuple; puis Dracon, Solon, Pisistrate, Clisthène, plus démocrate encore que Solon. La sixième époque est celle où l'Aréopage gouverna, après la guerre médique; la septième est celle d'Éphialte, qui diminua l'autorité de cette haute magistrature et livra le pouvoir aux démagogues. La huitième et la neuvième sont la tyrannie des Quatre-Cents et la restauration de la démocratie; la dixième est le règne des Trente; la onzième et dernière est le retour des exilés de Phylé et du Pirée, qui redonnèrent au gouvernement démocratique la force qu'il devait garder jusqu'au temps d'Alexandre. Le peuple y était maître de tout par les décrets de son assemblée générale et par les jugements qu'il rendait dans les tribunaux.

Avec cette récapitulation se termine la partie historique de l'ouvrage d'Aristote; la seconde partie, presque aussi longue, expose l'organisation civique et administrative. En voici les principaux traits. Pour être citoyen, il fallait être né de père et de mère athéniens, ainsi qu'on l'a déjà vu. On était immatriculé à dix-huit ans dans un dème; mais il fallait prouver que le mariage des parents avait été légal, et que l'on n'était point esclave. Dans chaque tribu, trois hommes âgés d'au moins quarante ans étaient choisis par les pères de famille pour surveiller les éphèbes. A ces trois surveillants, le peuple en joignait un quatrième, qu'il élisait à mains levées, ainsi que les pédotribes et les maîtres chargés d'enseigner aux jeunes gens le métier des armes. Après un an d'exercices, ils comparaissaient devant l'assemblée du peuple, pour y recevoir le bouclier et la lance; ils se rendaient de là dans les garnisons, où ils restaient deux ans, et ils prenaient la chlamyde. Après ces deux années d'épreuves, ils rentraient parmi les autres citoyens.

Presque toutes les fonctions sont données au sort; il n'y a d'exception que pour celles de trésorier de l'armée, de trésorier des fêtes et d'inspecteur des eaux. Ces fonctionnaires sont désignés à mains levées et restent en place d'une Panathénée à l'autre. Toutes les fonctions militaires sont données aussi à mains levées. Le Conseil ou Sénat se composait de cinq cents membres tirés au sort, à cinquante par tribus. Chacune d'elles exerçait la prytanie, les six premières pendant trente-six jours, et les six dernières pendant trente-cinq, l'année étant lunaire. Les prytanes étaient nourris aux frais de l'État dans le Tholos. Ils se réunissaient tous les jours, sauf les jours de fête, et le peuple s'assemblait quatre fois durant chaque prytanie. C'étaient les prytanes qui le convoquaient et qui préparaient les affaires de chacune des séances; ils réglaient l'ordre de parole et proposaient les dépenses. C'était à eux que les hérauts et les envoyés devaient s'adresser d'abord, de même que les lettres devaient leur être d'abord remises.

Le président des prytanes était désigné par le sort. La présidence ne durait qu'un jour et une nuit, et l'on ne pouvait l'obtenir deux fois. Le président, ou épistate, avait les clefs des temples où le trésor public était renfermé, et où l'on conservait les archives de l'État. Il avait aussi le sceau du gouvernement; il séjournait dans le Tholos, avec trois autres prytanes qu'il désignait; et quand les prytanes convoquaient le Conseil ou le peuple, c'est lui qui tirait au sort les chefs des neuf tribus, excepté le chef de la tribu qui était prytane. Il tirait également au sort le prytane qui, parmi ces neuf chefs, devait être président après lui. Ce sont les neuf chefs de tribus qui étaient chargés de maintenir l'ordre dans les réunions, de déclarer la majorité dans un vote à mains levées, et de faire sortir de la réunion ceux qui la troublaient. On ne pouvait être épistate qu'une seule fois dans l'année, non plus que chef de tribu.

L'assemblée du peuple nommait à mains levées les dix généraux, les commandants de la cavalerie et tous les fonctionnaires de l'armée.

Le Conseil des Cinq-Cents avait pu d'abord prononcer

cer des amendes, des emprisonnements et même la mort; mais ce droit lui avait été enlevé, à l'occasion d'un procès où un citoyen, du nom de Lysimaque, avait été sauvé par Eumélide, qui avait soutenu que les tribunaux seuls avaient le droit de condamner les citoyens à mort. Le Conseil juge la gestion des fonctionnaires qui manient des fonds; mais ces jugements sont toujours soumis aux tribunaux. C'est aussi le Conseil qui discute les titres des candidats, conseillers de l'année suivante; il pouvait jadis les éliminer à son gré; mais plus tard et au temps d'Aristote, les candidats évincés purent en appeler au tribunal. Le Conseil avait encore à surveiller les constructions navales et le recrutement de la cavalerie.

Après le Conseil, Aristote s'occupe des fonctionnaires chargés de la tenue des temples, et des astynomes ou magistrats de police, chargés de maintenir sur la voie publique l'ordre et la propreté. Ils étaient au nombre de dix, cinq pour le Pirée et cinq pour la ville; ils avaient pour les aider de nombreux agents. Il y avait encore des agoranomes pour la surveillance des marchés, des métronomes pour la vérification des poids et mesures, des panetiers pour la salubrité du pain vendu au public et pour la bonne qualité des grains apportés par mer.

Les fonctions des Onze étaient plus difficiles. Nommés au sort, ils administraient les prisons, où l'on détenait les voleurs, les esclaves, les condamnés à mort, et tous les accusés de délits ou de crimes, que les Onze devaient faire poursuivre. Une autre corporation moins redoutable, et composée de quarante membres nommés au sort, à quatre par tribu, allait dans les dèmes juger les petites causes jusqu'à dix drachmes; au-dessus de cette somme, la décision était remise à des arbitres. Si l'arbitrage n'était pas accepté, on en référait au tribunal. Les arbitres ne pouvaient pas avoir moins de soixante ans. Ceux qui se refusaient à cet office étaient notés d'infamie. D'autres fonctionnaires nommés au sort veillaient à l'entretien des routes. Dix contrôleurs avec autant d'assesseurs étaient chargés d'examiner la gestion de tous les comptables, qu'ils pouvaient traduire devant le tribunal pour péculat ou malversations. Un greffier attaché à la Prytane garde les originaux des décrets rendus par le peuple. Jadis on élisait le greffier à mains levées; du temps d'Aristote, on le nommait au sort. Mais le peuple nommait à mains levées l'employé qui lisait les pièces devant l'Assemblée et devant le Conseil. Cet employé avait cette unique fonction.

Après avoir décrit quelques autres magistratures, entre autres celles des fêtes religieuses et des Panathénées, Aristote s'arrête aux archontes, qui, de son temps, étaient nommés au sort, après que les candidats avaient été soumis au plus sévère examen, soit dans leur personne, soit dans leur famille, devant le tribunal. C'est par un vote spécial qu'ils sont admis; les candidats montent ensuite sur la pierre où l'on prête serment; et ils jurent de gouverner selon les lois, de ne jamais recevoir quoique ce soit pour leurs décisions, à peine de faire fondre à leur frais une statue d'or. Ils vont ensuite à l'Acropole renouveler ce serment, et ils entrent en charge après tous ces préliminaires. L'archonte, le roi et le polémarque se choisissent chacun deux assesseurs, qui doivent être acceptés par le tribunal et qui sont responsables. L'archonte, avant de siéger, fait une déclaration de sa fortune, qui devra rester la même jusqu'à l'expiration de ses fonctions. Puis, il nomme, parmi les Athéniens les plus riches, trois citoyens qui organiseront les représentations des théâtres, l'envoi de la trirème à Délos, la députation au temple d'Esculape, les grandes Dionysiaques et autres cérémonies pieuses. Autrefois, le peuple nommait à mains levées dix citoyens sur qui pesait toute la dépense. Mais au temps d'Aristote, on les nommait au sort; et on leur remettait à chacun cent mines pour la dépense qu'ils avaient à faire. C'était eux aussi qui devaient avoir soin des orphelins des deux sexes, et des veuves restées enceintes après la mort de leur mari.

L'archonte-roi s'occupait de tout ce qui regardait les mystères, d'accord avec les adjoints que lui donnait le peuple, deux sur l'ensemble des Athéniens, un parmi les Eumolpides et un parmi les hérauts. Il réglait les courses aux flambeaux et les sacrifices traditionnels. On pouvait l'accuser d'impiété s'il négligeait quelques rites. C'était à lui de juger toutes les controverses qui touchaient au culte. Il instruisait encore toutes les affaires de meurtre, d'empoisonnement, d'incendie, qui étaient portées ensuite devant l'Aréopage, en cas de préméditation. D'autres tribunaux, tels que le Palladium, le Delphinium et le Puits, connaissaient des homicides commis en cas de légitime défense. L'archonte-roi, quand il siège comme juge, porte une couronne; il prononce, assisté des rois de tribus, quand il s'agit de la perte d'animaux ou de choses inanimées.

L'archonte polémarque, ou chef de l'armée, fait les sacrifices consacrés à Diane et à Mars; il dirige les cérémonies qui ont lieu en souvenir d'Harmodius et d'Aristogiton, et pour les soldats morts pendant la guerre. Il juge spécialement les procès des étrangers admis à domicile en payant les impôts, et les procès pour désertion ou absence.

Les thesmothètes étaient chargés de fixer les jours où les tribunaux devaient siéger, et ils en donnaient avis à tous les magistrats. Ils introduisaient devant le peuple les accusations d'illégalité, et de fraude sur la qualité d'étranger; toutes les questions de commerce et d'exploitation de mines leur étaient confiées; ils poursuivaient les esclaves qui avaient insulté quelque citoyen. Ils interprétaient les traités internationaux sujets à controverse. Ils jugeaient enfin les affaires de faux témoignage que l'Aréopage leur renvoyait.

Dix fonctionnaires, un par tribu, et nommés pour

quatre ans, préparaient le cortège des Panathénées, les concours de musique et de gymnastique, les courses de l'hippodrome. Ils faisaient tisser le voile sacré; et ils distribuaient aux athlètes l'huile que recueillait la cité. Cette huile, fabriquée tout exprès, était déposée dans l'Acropole; elle était remise aux vainqueurs, à l'époque des Panathénées, pour les prix de gymnastique et d'équitation, tandis que les prix de musique étaient payés en argent et en or. Des boucliers étaient offerts aux athlètes les plus vigoureux.

Du temps d'Aristote, les dix généraux, élus jadis par le peuple, un par tribu, étaient nommés par la masse des citoyens. Un de ces généraux commandait les hoplites quand ils allaient en expédition. Un autre était le chef des troupes qui restaient à l'intérieur; deux généraux étaient à la tête du Pirée, l'un pour Munychie et l'autre pour la plage. Un général surveillait les corporations, ou symmories, chargées de l'entretien de la flotte. Les autres généraux étaient employés selon les circonstances. C'est dans chaque prytanie qu'on décide si les généraux se sont bien conduits. S'ils ont commis des fautes, on les traduit devant le tribunal. Sous les généraux, dix taxiarques, nommés un par tribu, commandent les hommes de leur tribu et s'adjoignent des lochages ou sous-officiers. On élit à mains levées deux commandants de la cavalerie, qui ont chacun cinq tribus sous leurs ordres. On leur donne pour adjoints dix phylarques, qui correspondent aux taxiarques de l'infanterie. Lemnos avait un commandant spécial de sa cavalerie.

Dans le soixante-troisième et dernier chapitre, Aristote aborde l'organisation des tribunaux; mais le papyrus s'arrête malheureusement après une trentaine de lignes; ce qui suit est indéchiffrable. Voici le peu qu'il nous apprend. Les membres des tribunaux étaient tirés au sort par les archontes dans les tribus. On ne pouvait être juge qu'à trente ans passés, et il n'y avait d'exclusion que pour les débiteurs de l'État, ou pour les citoyens notés d'infamie. Si par hasard il s'était glissé dans le tribunal quelqu'un d'indigne, les juges le condamnaient à une forte amende; et on le retenait en prison jusqu'à ce qu'il eût acquité cette dette, et sa dette antérieure envers le fisc. Chaque juge a une tablette de bois où est inscrit son nom patronymique, son dème et une des dix premières lettres de l'alphabet. Les juges sont partagés selon leur tribu en dix groupes, où le nombre des membres est égal pour chaque lettre. Après que le thesmothète a tiré au sort les lettres qui doivent indiquer le classement, l'appariteur remet à chaque tribunal la lettre qui le concerne.

Le papyrus ne va pas plus loin dans sa partie lisible; mais il est bien probable que l'auteur lui-même était parvenu au terme de son œuvre, et qu'il n'en manque dans la copie qu'un reste de peu d'étendue.

Telle est l'analyse de l'histoire constitutionnelle d'Athènes par Aristote. En attendant les travaux de tout genre que cet ouvrage ne manquera pas de provoquer, nous pouvons, dès à présent, indiquer quelques conséquences qui en ressortent évidemment.

En premier lieu, le monument a beau être incomplet, il nous donne, de la Constitution athénienne, une description dont rien n'approche dans l'antiquité. Hérodote, Thucydide, Platon et Xénophon même ne nous en avaient fourni que de rares informations. Aristote nous la fait connaître pleinement. Et ici, il faut n'être pas dupe d'une équivoque. On pourrait bien se dire, après une rapide lecture, qu'Aristote ne nous apprend rien de très neuf. C'est vrai; mais c'est à lui, et à lui seul, que tous les écrivains postérieurs, Plutarque, Harparation, Pollux, ont emprunté tout ce qu'ils ont dit. Il est la source abondante où ils ont puisé; il les a instruits, avant qu'ils ne nous aient instruits à leur tour; mais aujourd'hui qu'Aristote nous parle directement, l'honneur doit lui revenir.

Une autre conséquence non moins certaine, c'est que ce nouvel ouvrage nous fait comprendre beaucoup mieux qu'auparavant ce qu'était le fameux recueil des constitutions, pour lequel Cicéron ressentait tant d'estime. Ce n'était pas, comme on aurait pu le croire, une simple collection de documents plus ou moins instructifs. C'était, pour chacune des cent cinquante-huit constitutions, une analyse faite par Aristote lui-même, que son génie guidait en histoire et en politique aussi bien qu'en philosophie et en sciences naturelles. Aristote historien est une figure que nous ne connaissions pas; il l'est à la manière de Thucydide, un peu moins austère, mais aussi exact et aussi scrupuleux. Si quelque chose pouvait encore augmenter sa gloire, ce serait cette révélation du British Museum; mais pour lui l'admiration humaine a épuisé toutes ses formules, et l'on ne saurait en imaginer de plus laudatives. Il a su peindre Athènes, et son gouvernement, sous des couleurs si vives et si justes qu'il l'a en quelque sorte ressuscité pour nous. Il nous en montre en toute réalité la vie politique tellement intense qu'aucun peuple, pas même le peuple Romain, ne l'a surpassée, ni peut-être même égalée. C'est qu'à Athènes, la plupart des fonctions étant données au sort, tout citoyen, de quelque rang qu'il fût, devait tâcher de se rendre apte à les remplir, puisqu'elles pouvaient lui incomber. Si Dieu avait doué la race athénienne de dons presque surhumains, cette race s'est montrée digne du privilège que la Providence lui accordait.

Mais Athènes, qui peut être un admirable exemple pour toutes les démocraties, est aussi pour elles une grande et menaçante leçon. La démocratie athénienne a commencé ses progrès dès les temps héroïques de Thésée et de Codrus; elle ne les a pas cessés pendant sept ou huit siècles de suite, malgré les fréquents interrègnes de la tyrannie, jusqu'à ce qu'enfin son principe, poussé à bout, la menât fatalement à la déma-

gogie, où elle perdit à la fois sa puissance et son honneur. Si l'histoire a pour les peuples de fructueux enseignements, celui-là est le plus clair de tous; et c'est grâce à des œuvres comme celle d'Aristote que cet avertissement solennel peut être mis à profit, si jamais le spectacle des fautes et des malheurs d'autrui peut inspirer la sagesse à ceux qui les contemplent, sans songer qu'ils vont se briser sur les mêmes écueils.

Avant de terminer, nous félicitons de nouveau M. F.-G. Kenyon et ses collaborateurs de leur magnifique publication. C'est M. F.-G. Kenyon qui a déchiffré le manuscrit. M. G.-F. Warner a collationné la transcription sur l'original; et les épreuves ont été relues par MM. E. Maunde Thompson, Warner et Edward Scott. Un fac-similé autotype de tout le texte grec a été publié à part; et pour que rien ne manquât à ce volume, on y a joint une planche-spécimen du recto du papyrus, qui est occupé par les comptes personnels d'un propriétaire ou d'un intendant.

Enfin nous exprimons un espoir : c'est que les découvertes faites à Berlin et à Londres ne seront pas les dernières. Ces deux papyrus sont des indices, qui ne resteront pas stériles. Les Grecs ont occupé l'Égypte pendant huit cents ans au moins, depuis la fondation d'Alexandrie par Alexandre, en 331 avant l'ère chrétienne, jusqu'à la conquête arabe. Il y a eu parmi les Hellènes beaucoup de lettrés et de gens de goût, sur cette terre des Pharaons. La bibliothèque d'Alexandrie a été la plus grande de l'antiquité, et une des plus grandes du monde. Beaucoup de causes ont pu contribuer à la destruction des manuscrits; mais il est bien probable qu'il s'en trouve encore un assez bon nombre que le hasard a laissés subsister. Il n'y a que les papyrus qui aient pu garder ces secrets. Partout ailleurs, les recherches sont vaines désormais; et là, elles peuvent encore être fécondes. Dès à présent, nous croyons pouvoir affirmer qu'aucune découverte, quelque importante qu'elle puisse être, ne le sera jamais plus que celle dont nous venons de tracer l'esquisse.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

SYLVIANE (1)

XXVII.

POUR FAIRE UN CIVET...

— Ah çà! vous autres, ne pensez pas au moins que le presbytère de Tarrassac ressemblât au presbytère de Camplong? C'est tout comme si vous compariez une guérite pour loger un factionnaire à une caserne pour loger un régiment. La guérite est ici, à la disposition de M. le curé Fulcran et de M. le neveu; la caserne était là-haut, dans mon pays de l'Espinouze, à la disposition de M. le curé Galinier et de son neveu le médecin. Il y en avait, aux Minimes, des corridors et des corridors longs et larges pareillement à des rues, des portes et des portes alignées pareillement à des maisons à la file!

« Ayant beaucoup fréquenté l'endroit en mes jeunes ans, à cause du catéchisme et de la messe, où ma pauvre défunte Vigneronne me conduisait exactement les dimanches et les fêtes, il n'existait pas un coin, un recoin en l'étendue du Prieuré que je ne les connusse à fond, où je ne me fusse blotti en jouant à cache-cache avec d'autres enfants des fermes voisines. Vous entendez bien que M. Juste Galinier n'était pas toujours là, quand nous arrivions en bande des métairies pour nous faire interroger sur le bon Dieu, sur les sacrements, sur les saints...

« Eh bien — vous me croirez ou vous ne me croirez pas — malgré ma connaissance des lieux, je manquai me perdre à travers les Minimes, quand j'eus abandonné M. l'abbé Victor à M. Juste pour le confesser. A droite, à gauche, partout, il faisait noir comme dans la gueule d'un loup. Voyons, M. le curé de Tarrassac, qui recevait, bon an, mal an, jusqu'à vingt et trente cierges des premiers communiants et des premières communiantes de sa paroisse, aurait bien pu en laisser crémer un en quelque coin. Comptez, d'ailleurs, qu'à chaque trois pas, les vieilles murailles du monastère présentaient des creux, comme des niichettes disposées exprès pour recevoir un lampion.

« Quel avare, ce M. Juste, quel avare! Faut-il que je vous répète ses paroles de cinq ans auparavant, quand, la première communion reçue de sa main, je lui offris mon cierge encore allumé? Il le souffla et, le jetant dans la corbeille du sacristain avec les autres, il me dit de mauvaise humeur :

« — Jean, je le trouve léger. »

« Chère et bonne Vigneronne, vous qui l'aviez payé un écu de trois francs, à Bédarieux, chez Berthomieu, le chandelier!

« Enfin, n'y voyant goutte, je tirais droit devant moi comme le bras quand on se mouche, et j'en avais pardessus les épaules de cette immense baraque des Minimes, où je me perdais ni plus ni moins qu'une aiguille en une botte de foin. — Mais où donc était Sylviane? où donc M. Casimir? où donc le peuple des mendiants de l'Espinouze et du Marcou? — Ma foi, je lâchai ce cri, et d'un joli coup de gosier, je vous en réponds :

« — Mademoiselle!... Mademoiselle!...

« Rien ne bouge. Je continue de la même force :

« — Monsieur Casimir!... Monsieur Casimir!...

« Ma voix n'a pas fini de tapager sous le prolongement des voûtes, un peu trop basses, en vérité, qu'en avant de moi, peut-être à dix pas, les dalles du corri-

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 31 janvier.

dor, où je vais en aveugle, blanchissent, et, dans une clarté qui sort d'une porte brusquement ouverte, j'aperçois, se tenant par la main, ma jeune maîtresse et son galant.

« — C'est toi, Jean? me demande M. Casimir.

« — C'est toi, mon Jeannet des Ormades? ajoute Sylviane.

« — Oui, c'est moi, moi! »

« Mademoiselle a lâché la main du médecin, a pris la mienne. Elle chantonne gentiment pour me faire fête :

Mais un ange adorable
Apparaît devant eux :
Il éclaire l'étable
De son corps radieux.

« La pièce où nous entrâmes avait servi à je ne sais quoi, du temps des moines; aujourd'hui, elle servait de salle à manger à M. le curé de Tarrassac. Par exemple, elle avait beau être grande, présentement, elle était éclairée de partout, comme le chœur de l'église les dimanches de bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Il y avait bien quatre cierges allumés, sans parler de deux lampes en étain — deux « pompes », pour donner à ces lampes, munies d'un ressort intérieur qui chasse l'huile vers la mèche, le nom qu'on leur donne chez nous. Si vous saviez quel air vif, animé, sautillant de mésange-charbonnière sur un sorbier avait Sylviane dans cette lumière des cierges et des pompes! Ni aux Ormades ni ailleurs, je n'avais vu sa figurine de fillette, un peu trop brune à mon avis, à ce point resplendissante, à ce point joyeuse. Mademoiselle allait, venait dans la salle à manger de M. Juste, toujours des bribes du noël cévenol aux lèvres, ressemblant par ses bonds animés, ses airs souples de tête, sa fine voix ramageante, à une linotte des oseraies de la Vignale, vers la sente des Noisetiers.

« Ah! pour M. Casimir, il ne chantait pas, lui, et ne remuait guère. Assis en plein sur une chaise, immobile des quatre membres, un peu courbé, on aurait dit un chasseur à l'espère, guettant le gibier et retenant son haleine dans la gorge pour ne pas effrayer la bestiole prête à tomber ou dans son filet ou sur ses gluaux. Je l'avais vu entravé, entrepris; mais, en nulle rencontre, aussi entravé, aussi entrepris. Des fois, Sylviane, dans son vol — elle volait naturellement, puisque je viens de vous la comparer à une linotte de la Vignale — des fois, Sylviane, volant, le rasait de l'aile, et lui, se soulevant à demi, tendait les bras pour la saisir; mais elle était déjà loin de sa portée. J'avoue que moi-même, ne m'attendant guère à ces divertissements de ma jeune maîtresse, encore que je la connusse capable de toutes les folâtreries de la terre, je demeurais planté, aussi embarrassé que le médecin et tout aussi refroidi dans ma peau.

« Par un bonheur extraordinaire, comme si à la fin des fins les bras de M. Casimir étaient devenus ou plus longs ou plus habiles à la prise, je les vis tout d'un coup attraper Mademoiselle et la retenir. Il fallait entendre rire Sylviane! Tout son souffle passait dans ses rires, et c'était plus joli que n'importe quelle ritournelle d'oiselle dans les châtaigneraies de l'Espinouze ou du Marcou. Quoi qu'il en soit, ce médecin de Tarrassac-le-Haut, étant plus fort qu'elle, la serrait de plus en plus de ses dix doigts aussi durs que des crochets de fer, et je sentais une colère me monter, me monter jusque dans les cheveux et me les hérisser sur le front.

« — Je pense, dis-je au neveu de M. Juste, que vous n'aurez pas la hardiesse d'embrasser Mademoiselle devant moi!

« Je m'étais rapproché de sa chaise, les poings serrés, prêt à l'écharper.

— Cela était selon Dieu, Vigneron, interrompit mon oncle.

— Je croyais ma jeune maîtresse exposée, monsieur le curé, et, en bon chien de garde qui n'examine pas les motifs, j'aurais volontiers travaillé des crocs. Mais vous ne devineriez jamais les paroles de Sylviane à la suite des miennes.

— Ces paroles? interrogea mon oncle, entraîné par une curiosité trop forte.

« — Et quand bien même M. Casimir m'embrasserait? s'écria-t-elle. Ne devons-nous pas nous marier bientôt!

« — Vous n'êtes pas mariés encore, et si M. l'abbé Victor savait... »

« Incontinent, M. Casimir, un jeune homme très raisonnable dans le fond, dénoua ses bras, et Sylviane reprit élan à travers la salle à manger de M. Juste, notre noël paysan au bec :

« — Entrez, ô Vierge-Mère,
Dit l'ange du Seigneur;
« Sous ce toit de misère
« Enfantez le Sauveur... »

« Son couplet achevé, elle alla vers le feu en se frottant les menottes. Elle avait froid.

« La cheminée de la salle à manger, sans être aussi grande que la cheminée de la salle capitulaire des Minimes, en valait la peine tout de même. De chaque côté, à droite et à gauche des landiers en fer très hauts et très lourds, se trouvaient des encoignures avec des escabelles de frêne travaillées anciennement au couteau par quelque moine de la maison sans doute — peut-être par frère Vital, qui avait eu le temps d'apprendre le métier de sculpteur sous la gouverne de Martinez Ombros.

« Sylviane sauta sur une de ces escabelles, assez propre d'ailleurs, et, ayant allongé ses deux mains aux flammes, y allongea ses deux pieds. Pour ne pas charger M. Juste quand il ne le mérite pas, il convient de vous avouer que, s'il avait économisé le luminaire dans les corridors, il n'avait pas économisé le bois

dans la salle à manger. Sans parler d'une énorme bûche de chêne — la bûche de Noël — se consumant dans le fond du foyer avec la lenteur coutumière à nos chênes de l'Épinouze, les plus durs des Cévennes, toute espèce de branchettes, de brindilles pétillaient sur le devant de la plaque de fonte et aidaient singulièrement à l'illumination de la pièce, car la pièce était illuminée. Encore que le bois ne soit pas cher à Tarrassac-le-Haut — on en ramasse où l'on veut — un doute me vint, et je pensai qu'il en avait été des fagots flambants comme des cierges allumés, et que Mademoiselle et M. Casimir avaient arrangé les choses sans permission.

— Vigneron, interrompit mon oncle, en accusant M. le curé Galinier d'avarice, vous êtes sur la pente d'un jugement téméraire. N'allez pas plus loin dans une voie dangereuse.

— Je laisse M. Juste, monsieur le curé, je le laisse confesser notre saint des Ormades, et je saute d'un bond à nos amoureux.

« Il n'est pas sans que vous connaissiez, tous ici — sauf M. Fulcran, M. le neveu et Prudence — il n'est pas sans que vous connaissiez tous que, depuis que le monde est monde, un amoureux n'a qu'une idée dans la cervelle : dépenser ses yeux à regarder son amoureuse, s'approcher de son amoureuse le plus possible, lui parler amiteusement, et, quand les paroles ont de la peine à sortir, lui envoyer du bout des ongles quelques pincements pour l'émoustiller...

— Vigneron !...

— En fin de compte, monsieur le curé, voulez-vous mon histoire ou ne la voulez-vous point? cria le garde champêtre, près de se fâcher.

— Je la veux, mon ami, votre histoire; seulement je la veux à une condition : c'est que votre langage sera plus sobre de certains détails...

— Alors, il me faudrait avoir été éduqué chez Monseigneur, à Montpellier, non aux Ormades, où M. l'abbé Victor me donnait une leçon par-ci par-là, quand sa goutte ou ses études lui en laissaient le loisir. C'est vrai, j'ai été instituteur à Truscas, sur la rivière d'Orb; mais, puisque vous m'y forcez, il faut bien que je vous prévienne qu'au bout de six mois tant seulement d'exercice, un ordre parti de la préfecture m'obligea à fermer mon école. Les gens du pays pensèrent que cette fermeture de l'école venait de Josa, que j'avais oublié d'épouser au long de mes voyages; mais moi qui n'ai pas la berlue au jugement, je devinai tout : M. le préfet ne m'en voulait pas de mon accointance avec Josa, de Valladolid; M. le préfet m'en voulait de mon peu de sapience, et, finalement, mon peu de sapience m'avait joué le tour.

« Et vous demandez, monsieur le curé, que je vous conte mes histoires des Ormades et de Tarrassac avec des mots tendrets, mignons, des mots parfumés d'encens comme l'encensoir de l'autel! Écoutez donc, si pour faire un civet il faut un lièvre, comme dit le proverbe, je crois moi que, s'il n'y avait pas de sauce au lièvre, il n'y aurait pas de civet... Entendons-nous! Êtes-vous décidé à vous accommoder de ma sauce pour le miracle de M. l'abbé Victor Sylvian, plus beau que le miracle de frère Martinez Ombros?

— Oui, oui, votre sauce, Vigneron, votre sauce! crièrent les paysans, avant que M. le curé eût pu donner son avis.

Cependant le garde champêtre, par un reste de respect, n'osait reprendre son récit. Mon pauvre oncle, dont l'âme était à Tarrassac-le-Haut, incapable de se déprendre du miracle promis, préparé, au moment d'être servi chaud, laissa tomber presque à son insu ce mot unique :

— Allons!

XXVIII.

CHATS ET CHATTES DE GOUTTIÈRE.

— J'userais ma langue à vous rapporter les mines de Sylviane sur son escabelle de la cheminée, que vous ne comprendriez pas les mines de Sylviane. D'abord, en se chauffant, elle ne décessait de nous regarder, M. Casimir et moi — M. Casimir plus souvent que moi — et les regards qu'elle nous lançait de minute en minute n'étaient jamais les mêmes. A présent, ils avaient l'air de rire, comme si les paupières des yeux étaient capables de se comporter pareillement aux lèvres de la bouche, et puis ils avaient l'air de pleurer, ce qui est naturel en fin de compte, le regard partant de l'endroit d'où partent les pleurs.

« Une fois — je ne veux pas oublier cette particularité des plus drôles — le corps de ma jeune maîtresse diminua, se réduisit à rien, et, penchée en avant de la planchette de frêne, elle allongea vers nous, surtout vers M. Casimir, son menu visage brun, plus mince tout à coup, un peu triste, et, sans souffler mot, sembla nous demander quelque chose. Avez-vous remarqué les manèges d'une souris essayant de forcer des pattes, du museau, des quenottes les portes de la ratière où elle s'est prise étourdiment? Eh bien, sauf le respect que je lui dois, Mademoiselle ressemblait à cette souris emprisonnée...

« — Parbleu! cria Galibert.

« — Parbleu, quoi? interrogea Vigneron, toisant le pâtre non sans méchanceté.

« — Parbleu! si la demoiselle des Ormades se ramassait de toute sa personne dans la ratière, c'est tout uniment qu'elle avait peur du chat qui la guettait, prêt à lui planter sa griffe dans la fourrure... Pour qui donc prenez-vous M. Casimir Galinier, sinon pour un gros matou à l'espère? »

— Galibert! intervint mon oncle.

— Ma foi, dit le garde champêtre avec bonhomie, je ne pensais pas à cela, et il pourrait y avoir du vrai dans cette comparaison de M. Casimir avec quelque gros

matou de gouttière, travaillé dans ses intérieurs, comme le sont tous les matous à l'entrée de l'hiver, quand les chattes les attendent aux pentes des toits en miaulant de désir...

— Vigneron, les chattes et les chats nous font perdre un temps précieux, se récria mon oncle.

— Le fait est que, Sylviane continuant ses manœuvres sur la banquette de frêne, le médecin, planté, fixe au milieu de la salle à manger, décolla ses bottes fortes des dalles et marcha vers la cheminée. Vous devinez, je suppose, que je ne fus pas long à le suivre. Tout bien jugé, je ne savais pas ce que ce Galinier, de Terrassac, voulait à notre demoiselle des Ormades, et je me précipitais à son encontre pour empêcher ses intentions, si ses intentions ne me convenaient pas. Certes, M. Casimir était plus fort que moi, il me doublerait sur ses genoux avec la même aisance qu'un osier de la Vignale; mais le temps me serait donné de crier, et on m'entendrait de la cuisine des Minimes, où, sans compter Ragasse, la servante de M. Juste, besognaient Cathe Lauras, Philomène Lauras, vingt autres femmes venues pour aider au repas des accordailles...

— Vigneron, je vous félicite du courage dont, le cas échéant, vous étiez disposé à faire montre, dit mon oncle. Maintenant, je vous en prie, n'attribuez pas tant d'importance à des particularités...

— Faut-il que je saute par-dessus Sylviane et M. Casimir, et que j'aborde tout de suite le second miracle de Tarrassac?

— Non! non! hurla la table.

— O mon oncle, c'est si joli, Sylviane et M. Casimir! balbutiai-je.

— Réfléchissez d'ailleurs, monsieur le curé, insista le garde champêtre que, Sylviane et M. Casimir ayant été mêlés au second miracle de Tarrassac, le morceau, sans eux, sera bien sec.

Mon bon oncle, vaincu, répéta son mot unique de tout à l'heure :

— Allons.

— Parce que ce médecin, d'un pas assez prompt, avait couru vers notre demoiselle des Ormades, vous croyez, vous autres, coutumiers des sottises à la façon des paysans, qu'il se passa quelque abomination. Eh bien, tant pis pour vous! Il se passa des paroles tant seulement, rien que des paroles. Par exemple, ces paroles étaient des plus gentilles, et, je l'avouerai franchement, si je n'étais point étonné d'entendre tant de jolis propos sortir de Mademoiselle, je l'étais un peu quand ils tombaient de M. Casimir.

« Assuré maintenant que tout allait pour le mieux des mieux, qu'il n'y avait rien à craindre pour personne, je raccrochai à l'un des landiers le fourgon pointu comme une baïonnette dont je m'étais armé à tout événement, et, tandis que Sylviane occupait la banquette de frêne à droite, où elle avait fait une petite place à son galant, à son « ami », ainsi qu'elle l'appelait d'un ton que je chercherais en vain dans ma gorge, moi, sans délibérer, j'occupai la banquette à gauche, très content de me trouver en repos après cette alerte. Vous entendez, n'est-ce pas, que, malgré mon contentement, je n'avais mis dans ma poche ni mes oreilles ni mes yeux?

« Sylviane dit cent choses à tort et à travers : en premier, elle s'informa si les commandes de son oncle l'abbé étaient arrivées de Saint-Gervais, de Bédarieux, de Béziers.

« — Tout est arrivé, répondit M. Casimir.

« — Méric, le pâtissier, a-t-il envoyé ses barquettes, ses coques, ses poissons à la crème, ses nougats?

« — J'ai vu trois corbeilles pleines de gâteaux, j'ai même aperçu une quantité énorme de dragées en des cornets de papier doré.

« — Du papier doré! Ça, c'est charmant... N'est-il pas vrai que c'est charmant?... Encore que les dragées soient pour la noce, non pour les fiançailles, si nous en croquions quelques-unes? proposa notre souris des Ormades, affutant hors de ses lèvres des dents plus blanches, plus fines, plus pointues que des aiguilles.

« — La chose ne sera pas commode, ma Sylviane mignonne.

« — Et pourquoi la chose ne sera-t-elle pas commode?

« — Mon oncle Juste, se défiant du sans-gêne et aussi de la gourmandise des mendiants invités par M. l'abbé, a fait déposer dans une cellule des Minimes les envois en pâtisserie, en gibier, en victuailles quelconques, a refermé la porte de la cellule à double tour et en a mis la clef dans sa poche.

« — C'est bien ennuyeux!

« — Voulez-vous que je coure la lui demander, la clef?

« — Y pensez-vous! quand il est en train de confesser mon oncle!

« — Que fait cela? Votre oncle ne peut avoir de péché mortel sur la conscience, et qu'on interrompe ou n'interrompe pas sa confession... »

« Puis, après un arrêt de trois secondes, ce gros matou des gouttières de Tarrassac ajouta d'un ton délibéré qui me fit autant de plaisir qu'un verre de vin vieux — car, malgré mes jeunes ans, ma langue commençait à prendre goût au goulot de la bouteille :

« — Vous savez bien que M. l'abbé Victor est un « prédestiné, » ainsi que l'appelle mon oncle.

« Et il partait lestement, quand Mademoiselle, d'un coup d'aile, le rejoignit :

« — Ne dérangez pas mon oncle!

« — Je vous assure...

« — Je vous le défends! »

« Pour parler vérité, je ne m'attendais pas à cela de M. Casimir. Devinez ce qu'il fit. Il enleva dans ses bras Sylviane comme une plume et la reporta sur son escabelle de la cheminée, après avoir fait deux fois avec elle le tour de la salle à manger. Moi, je recevais le

vent de ce tourbillon d'amoureux et ne bougeais langue. J'avais l'idée que ni l'un ni l'autre ne savaient clairement où ils en étaient. Je connaissais par ouï dire que l'amitié d'un garçon pour une fille et d'une fille pour un garçon les rend sujets tous les deux à des emportements plus vifs que la flamme, à des emportements qui leur brûlent la cervelle, les rendent quasiment fous...

— Vigneron, s'il vous plaisait de ne pas insister, dit mon oncle. Ces choses impures sont fort pénibles à entendre.

— Et cherchez à présent de quoi s'occupa Mademoiselle, après cette envolée à perdre haleine. Elle s'occupa de continuer le noël commencé par la tourbe des pauvres, au départ des Ormades, et rossignola ce nouveau couplet :

Marie voit une crèche
Qui déborde de foin,
Puis de la paille fraîche
Ratelée en un coin.

XXIX.

OH ! UN ENFANT A NOUS !...

« Tandis que de son gosier plein, légèrement gonflé à l'égal d'un gosier de fauvette sur un roncier chargé de mûres, les mots s'élevaient en musique, M. Casimir, à genoux sur le perron du foyer, prosterné devant elle comme devant une sainte Vierge de nos campagnes — d'une sainte Vierge au creux d'un châtaignier — visage à visage, l'admirait dévotement, ne se fatiguait pas de l'admirer. Moi, je n'aurais pas osé ; il osait, lui, et de ses deux yeux aussi brillants que deux étoiles à la tombée de la nuit.

« — O ma Sylviane si douce, je vous en supplie, encore! encore! lui dit-il. Votre voix est plus jolie, plus fraîche, ce soir, à Tarrassac-le-Haut, que je ne l'ai jamais entendue aux Ormades. Et Dieu sait pourtant si je l'écoutais de tout moi-même, aux Ormades, votre voix qui m'aurait fait pleurer! »

« Mademoiselle — je ne fus pas content de cela, car M. Casimir à genoux méritait peut être une caresse — Mademoiselle lui rit au nez d'un grand éclat moqueur.

« — Encore un verset du noël! encore un! quémanda-t-il derechef. »

« Elle, sans y mettre plus de façons, continua :

« — Joseph ! Joseph ! dit-elle,
« Je m'en vais accoucher :
« Une douleur cruelle
« Me force à me coucher. »

« — Un dernier, ma Sylviane, oh ! un dernier!... Je ne vous en demanderai plus. »

« Elle, son instrument en train, ne se fit pas tirer l'oreille, et la petite huppette de ses cheveux noirs hérissée sur son front pareillement à une foison de plumules droites au-dessus d'un bec, elle lança :

« — Sainte Vierge, dit l'ange,
« Couchez-vous promptement :
« Du ciel j'apporte un lange
« Pour recevoir l'Enfant. »

« — L'enfant ! cria M. Casimir d'un coup de gosier à ressusciter les moines enterrés aux Minimes de Tarrassac, le prieur Ombras tout le premier. »

« Et puis, comme s'il avait perdu les esprits, il demanda avec un air de folie :

« — Quel enfant, ma Sylviane ?

« — L'Enfant-Jésus, répondit-elle.

« — Vous pensiez donc à un autre enfant, vous ? lui dis-je, pris de craintes inexplicables, et ne sachant retenir ces paroles que j'aurais mieux fait de garder.

« — Oui, oui, je pensais à un autre enfant.

« — A quel enfant, s'il vous plaît, monsieur Casimir ? »

« Il se plante debout, examine Mademoiselle un long moment, lui sourit d'un sourire dont je n'aurais pas cru un Galinier capable ; puis, emporté de sa place — on aurait cru par un de ces coups de vent de l'Espinouze qui balayent un homme semblablement à une feuille — il se met à son tour à arpenter la salle avec des mots sourds, tout comme quand on pleure ou qu'on est trop content.

« Je manquai courir à lui pour connaître de sa bouche la cause ou de son éjouissance ou de son chagrin. Mais, tandis que je me débattais avec mon sentiment, qui était tantôt de quitter mon escabelle, tantôt d'y demeurer vissé à quatre écrous, Sylviane, plus courageuse, plus délibérée, s'élança vers son amoureux.

— Voilà de la besogne excellente ! cria Galibert.

— Dieu ! qu'elle est gentille, cette demoiselle des Ormades ! insinua Mélie.

— Et que fit M. Casimir? questionna M. Vincent.

— Oui, que fit-il, ce M. Casimir, de Tarrassac... si on peut le dire ? insista Prudence.

— Lui, il ne fit rien. Il se contenta d'envelopper Sylviane de ses deux bras, de l'y serrer à l'étouffer ; ensuite ces mots partirent de sa poitrine avec le bruit d'un feu de peloton :

« — Oh ! un enfant qui serait de toi ! un enfant !... notre enfant !... »

« Après ces coups de feu tirés à la file sur ma petite maîtresse, aussi pâle, aussi mince qu'une tige de jeune saule, M. Casimir, flageolant lui-même de faiblesse, ne pouvant se soutenir, déposa Mademoiselle sur l'escabelle où il l'avait prise et ne trouva plus une amorce à brûler.

« Tout ceci, vous le sentez, n'avait pas duré le temps de se retourner, et j'aurais voulu intervenir que je serais arrivé trop tard.

« Quand nos tourtereaux se retrouvèrent à leurs places, tranquilles sous la cheminée des Minimes comme deux quarterons d'huile dans la jarre d'un placard, je pensai à M. l'abbé Victor, abandonné peut-être trop longtemps à M. Juste, pas plus amusant au confessionnal — je le savais par expérience — que dans n'importe quelle occupation de la vie... Un remords me pince et je me lève.

« — Tu t'en vas, Jean ?

« — Je réfléchis, notre demoiselle, que votre oncle a dû finir de se confesser à présent, et que s'il avait besoin de moi...

« — Reste ! » commanda-t-elle.

« Elle tremblait.

« — N'ayez peur, Sylviane, je reste, je reste ! »

« Mais je ne m'étais pas rassis en mon coin, que la porte de la salle à manger s'ouvrait, et un visage passait qui ne m'était pas désagréable, je vous le promets bien.

— Quel visage? demanda Luc Valat, jusqu'ici très avare de paroles.

— Le visage, un peu trop fûté pour une fille de son âge, de Philomène Lauras...

— La vôtre, celle-là ! la vôtre ! cria Galibert.

— La sienne ! la sienne ! mâchonna Cornaz, s'ébrouant à l'égal de Verjus.

Le garde champêtre, qui s'était fâché, révolté, quand le pâtre des Bassac l'accusait de nourrir pour Sylviane je ne sais quelles intentions, quels sentiments d'ailleurs fort obscurs pour moi, ne se fâcha ni ne se révolta quand il s'agissait de Philomène Lauras. Il se prit à rire, au contraire, à goguenarder, à polissonner à mots couverts avec Galibert, puis avec Cornaz. Ne comprenant pas cette différence d'attitude, j'interrogeai mon oncle d'un coup d'œil. Hélas ! lui, si attentif à mes moindres faits et gestes, ne devina rien. Il crut que l'histoire de Sylviane, laquelle, à cause de ma vertu à protéger, lui procurait un ennui douloureux, me lassait également, que sait-on? me troublait, et, une deuxième fois, retirant la montre de la pochette de sa soutane, sous la ceinture, et la montrant à Vigneron :

— L'aiguille avance toujours; mais vous n'avancez guère, vous !

XXX.

LES POISSONS DE MÉRIC.

« Philomène Lauras, les mains embarrassées de divers objets, fit une révérence des plus aimables, alla vers la table dressée au milieu de la salle et y déposa une nappe, une serviette, un verre, deux ou trois assiettes, des couteaux.

« — Pourquoi mets-tu le couvert? lui demanda Sylviane.

« — Les grives sont prêtes, notre demoiselle.

« — Les grives !... Quelles grives ?

« — Les vôtres, notre demoiselle.

« — Les miennes?

« — C'est M. Casimir qui, tantôt, a dit comme ça à Ragasse : « Rôtissez trois grives pour Mademoiselle. « J'entends que Mademoiselle mange avant les offices « de cette nuit. » Ragasse a posé trois grives du Marcou sur les braises vives, et si vous voulez les manger...

« — Je n'ai pas faim.

« — M. Casimir a raison : vous ne devez pas, Mademoiselle, passer la nuit sans rien prendre, » lui dis-je.

« Ce médecin de Tarrassac n'était pas tout à fait un nigaudinos : il tira gentiment Sylviane par la main et l'obligea à quitter son encoignure sous la cheminée.

« Nous nous tenions tous quatre debout autour de la table, nos jeunes gens se parlant à petite, à très petite voix, penchés l'un vers l'autre, ayant l'air de se caresser du bec semblablement à deux oisillons au bord du nid, moi aidant Philomène à arranger toutes choses, tirant la nappe avec elle, passant avec elle ma main sur les plis pour les aplatir, disposant en son lieu une assiette, une fourchette, un couteau, et enragé pour toucher dans la manœuvre le bout des doigts de la fillette du bout de mes doigts.

« — Aïe ! aïe ! » piaulait-elle.

« J'ignore ce que pensaient nos galants des Minimes, ce qu'ils éprouvaient dans leurs intérieurs. Pour moi, je trouvais mes jeux avec cette Philomène Lauras doux comme le miel, et certainement, à cette minute, dans la salle à manger des Minimes, j'étais plus heureux que je ne le fus jamais par la suite sur n'importe quelle route ou en n'importe quelle auberge avec cette Josa, de Valladolid... Oh ! cette Josa !...

— Laissez-donc votre Josa régler ses comptes auprès du bon Dieu et ne nous en parlez plus ! cria Prudence, impatientée.

— Mais, tandis que Sylviane et M. Casimir jabotaient à l'écart de leurs affaires — de leur mariage sans doute — moi, encore plus ami de mon devoir que de mon plaisir, j'eus de nouveau l'idée que M. l'abbé Victor me réclamait peut-être, avait peut-être besoin de moi, et, interrogeant la petite Lauras, que, pour dire vérité, je n'aurais pas été fâché d'entendre ramager un brin du bec :

« — A propos, Philomène, sais-tu si M. le curé de Tarrassac a fini de confesser notre maître ?

« — Il y a beau jour qu'il a fini.

« — Alors, il faut que je rejoigne M. Victor pour le garder ?

« — Ce n'est pas nécessaire : il dort comme une souche. Cette goutte le fatigue tant, notre saint abbé des Ormades ! Si tu n'as d'autre besogne, aide-moi à servir son repas à Mademoiselle. »

« La table ayant été arrangée dans la perfection, Philomène se sauva.

— Tant mieux ! tant mieux ! répéta notre gouvernante de la cure, enchantée.

— Monsieur le curé Fulcrau, vous qui, depuis le berceau chez vos parents de Bédarieux, avez vécu avec les idées des anges du ciel, excusez-moi si je vous avoue que Prudence se trompe quand elle croit que, Philomène partie, moi je demeurai là planté dans la salle à manger à ferrer des cigales, selon le dire de chez nous. La fillette, encore que leste, n'avait pas levé le pied, que je l'atteignais dans le corridor, m'emparais d'elle à la volée, et mes lèvres, dans l'obscurité des Minimes — l'obscurité de M. Juste — ne se gênèrent ni sur ses lèvres, ni sur ses cheveux.

— Vigneron, à la fin !

— Que voulez-vous que j'y fasse, monsieur le curé, si la jeunesse est plus forte que nous, plus forte que toute force, si on n'est pas maître de la retenir dans son intérieur comme en une cage un oisillon des champs !

« La jeunesse, je vous en réponds, c'est plus violent que le vin et plus sauvage qu'un loup... Mais, soyez content, les grandes fêtes de la vie sont courtes, et, Philomène et moi, nous rentrons bientôt dans la salle à manger avec les grives rôties...

« Quelles bêtes ! Je n'en vis jamais de pareilles. Elles avaient été prises, avec beaucoup d'autres, aux trébuchets de nos pâtres parmi les genevriers du Marcou. Comme elles se tenaient bien, avaient appétissante mine dans la faïence de Ragasse, le col ramené en une chemisette de lard fin, la pointe d'épine noire passée au travers du corps ! Ce sont mes dents qui leur auraient chanté un noël solide, si Mademoiselle ne les avait pas attendues !

« Mais non, Mademoiselle ne les attendait guère, car je ne saurais vous dire le temps que nous mîmes à la faire asseoir au festin. Soit qu'en réalité elle n'eût aucune faim, soit que les paroles jetées doucement dans son oreille par ce médecin de Tarrassac, qui bavardait désormais à langue que veux-tu, en la comblant sans mesure, remplaçassent pour elle le boire et le manger, les jolies grives étalées, les jolies grives crépitantes du Marcou ne lui étaient de rien. Voyant ça, je pris un parti : aux Ormades, quand M. l'abbé, les mains nouées par la goutte, ne pouvait découper aujourd'hui sa côtelette, demain son gibier, moi, j'étais là, et je manœuvrais le couteau pour lui. Que de fois même, il m'était arrivé de piquer le morceau de mouton ou de lapin d'un coup de fourchette et de le lui enfourner dans la bouche ! Ah ! c'est que cette coquine de goutte ne demandait pas la permission au malade pour lui gagner les bras, des épaules aux poignets.

« — Mais, Jean, puisque je n'ai aucun appétit, me dit Mademoiselle, comme je lui débitais sa bête membre à membre, et très proprement.

« — Ce n'est pas tout ça, lui répliquai-je, continuant mon jeu, ce n'est pas tout ça. M. Casimir exige que vous mangiez, et vous lui devez obéissance, puisqu'il doit être votre mari. »

« Sans un mot, elle saisit le fin bout d'une aile et le porta à ses lèvres. C'était visible, ses meules — des dents menues rangées à la file — ses meules n'avaient pas plus de plaisir à virer sur la viande que sur le froment. De minute en minute, elle se retournait vers M. Casimir avec une petite moue dégoûtée et plaisante ; puis elle me faisait des yeux de bête battue, implorant pitié.

« — Ma foi, notre demoiselle, lui dis-je, si cette grive au genièvre ne peut passer, laissez-la, à la fin des fins !

« — Oui, laissez-la, laissez-la, notre demoiselle, si votre estomac n'y est pas porté, » murmura Philomène Lauras.

« Avant de repousser son assiette, Sylviane, de nouveau, considéra M. Casimir. En pleine et bonne vérité, on aurait cru, à bien observer nos tourtereaux, que Mademoiselle, après avoir fait peur à ce médecin de Tarrassac, avait peur de lui à son tour.

« — Peut-être, insinua très en douceur ce médecin, auriez-vous goût à autre chose qu'une grive ?

« — Non ! non ! dit-elle, abandonnant sa fourchette sur la table.

« — Notre demoiselle, ajouta tout aussitôt la gentille Philomène, Ragasse a mis de côté tout exprès pour vous deux poissons à la crème de Méric, et je pensais vous les servir tout à l'heure. Faut-il vous les aller chercher ?

« — Non ! non !

« — Vous les aimez pourtant, les poissons à la crème du pâtissier Méric ? lui dit aimablement M. Casimir.

« — J'en mangerai un, si... »

« Ayant jeté ces mots d'un air mutin, elle referma la bouche sans achever.

« — Si ? continua le médecin.

« — Si vous consentez à manger une de ces grives du Marcou, assis à côté de moi. »

« Elle n'avait pas fini de lui montrer une chaise autour de la table, que notre galant de Tarrassac, dont les dents de louvart auraient broyé nos cailloux de l'Espinouze, s'y était installé, s'était accroché au col une serviette dépliée d'un tour de main, avait attaqué une bête de la fourchette et du couteau. Je voudrais vous dire de quel air Sylviane l'examinait montrant sa force au découpage, éparpillant la grive en miettes, en faisant sauter la tête au milieu de la nappe, qu'elle tacha de graisse et de jus.

« — Ah ! ah ! » crie Mademoiselle, riant comme une folle.

« Lui s'arrête, n'a plus un mouvement, ne découpe ni ne mange.

« — Eh bien ? » lui demande-t-elle.

« Il ne lui répond pas. Il se contente de la regarder, de la regarder, de la regarder jusqu'à la fin de son regard.

« — Mangez donc, mon ami, lui chantonne-t-elle avec son même rire, qui lui coupe les mots en deux, en trois, en quatre, mangez donc, mangez ! »

« Il ne mange pas le moins du monde, de plus en plus occupé à Sylviane, oubliant d'ouvrir sa bouche qui ne réclame rien. Ses yeux, ses yeux tant seulement ont faim, et il les nourrit abondamment de ce qu'ils aiment le plus, de notre Sylviane des Ormades, de notre Sylviane que jamais personne, dans la contrée, n'a vue aussi belle qu'aujourd'hui.

« Mais notre demoiselle ne rit plus, et, tout d'un coup, peut-être pour aiguiser l'appétit de M. Casimir, peut-être pour échapper à une attention gênante, elle entonne un nouveau verset de notre noël si ancien, plus long qu'un carême de quarante jours :

L'ange, droit devant elle
Pour qu'on ne voie rien,
La couvre de son aile,
Et Jésus naît enfin...

« Tandis que Sylviane, sans en manquer ni une note ni un mot, pousse, pousse en avant le noël, j'ai expédié Philomène à la cuisine, lui commandant de rapporter les poissons de Méric. Encore que les grives me remplissent d'envie rien qu'à les aviser là dans le plat de Ragasse, roussies et dorées, je pensais en mon dedans que les poissons à la crème de Méric feraient peut-être mieux l'affaire de nos amoureux, trop effarouchés à la mangeoire par la force de leur amitié que le gibier de Marcou.

« Quels poissons, Dieu du ciel ! quels poissons !

« Des fois, à Saint-Gervais-sur-Mare, près du pont, où était installée à cette époque de jadis la boutique de Méric, je m'étais arrêté devant les vitres nettes comme des glaces et avais reluqué les poissons à la crème couchés sur des serviettes très propres, parmi des fleurettes des eaux. Ils semblaient si frais, avec des écailles si bien figurées par le moule tout au long de la croûte mince, décousue par-ci par-là, laissant passer des points ronds et blancs, que la gourmandise m'en venait aux mandibules. Mais mon boursicaut était creux — mes doigts en avaient vite touché le fond — et je finissais par m'en aller en courant, de peur de succomber à la tentation de faire du fracas chez Méric et de mériter les gendarmes. — Vous savez, les enfants, ça ne possède pas toujours un jugement bien droit ; puis, soit dit entre nous, j'ai eu de bonne heure le caractère et les ongles très hardis.

« Philomène ayant déposé les pâtisseries sur la table, Sylviane et M. Casimir demeurèrent saisis. Il est sûr et certain que, ni à elle ni à lui, pas plus qu'à moi, il n'était arrivé, en nulle rencontre, d'aviser poissons de ce calibre, car ils avaient une grosseur extraordinaire et, poudrés de sucre très brillant, ressemblaient à s'y tromper aux belles truites reluisantes de la Vignale ou de l'Orb... Si d'aventure on m'avait laissé une minute en leur compagnie !...

« — Oh ! cet excellent Méric ! cet excellent Méric ! » jubile Sylviane.

« Elle enfonce une cuiller dans le ventre d'une des bêtes, et la laite — la crème de Méric, s'entend — déborde de tous côtés. Le médecin, qui, un moment, a paru se dégourdir, comme si Mademoiselle lui avait jeté une pincée de présure dans l'estomac en lui jetant la moitié d'un poisson dans l'assiette, recommence à se cailler.

« — C'est mon oncle qui a commandé ces choses exquises, c'est mon oncle ! répète joyeusement Sylviane.

« — M. l'abbé Victor ? demande-t-il, n'ayant pas l'air de se rendre compte des mots de notre demoiselle.

« — Pensez-vous que votre oncle Juste se fût occupé de nous, comme s'en est occupé mon oncle Victor ? dit-elle d'un air piqué. Tandis que M. le curé de Tarrassac, valide et robuste, avait de la peine, avec trois charpentiers, à installer des planches sur des tréteaux pour faire une table à nos mendiants de l'Espinouze et du Marcou, l'abbé des Ormades, malade, couché dans son lit, veillait à tout, écrivait à Bédarieux, à Béziers, à Saint-Gervais, ne cessait de donner des ordres autour de lui pour la fête de nos fiançailles, qu'il appelle « la fête de son cœur ».

« Avec ces paroles, comme un coup d'arrosoir trop brusque donné sur une belle fleur, son visage se trouve arrosé de grosses larmes.

« — Sylviane !... O ma Sylviane !... » crie M. Casimir, abandonnant sa moitié de poisson commencée et se précipitant à elle.

« Vous en penserez ce qu'il vous plaira, vous autres : ce mouvement du médecin de Tarrassac m'enleva d'aise. Il tomba sur moi comme le battant d'une cloche tombe sur le métal, avec le même bruit, et j'en demeurai une longue minute étourdi. Je ne vis pas clairement ce qui se passait, car j'aimais aussi M. Victor, moi, et mes yeux étaient troubles ; mais tout de même je démêlai bien des choses de jeunesse à mon environ... Je vais vous conter ça, après avoir un tantinet trempé les lèvres dans mon verre, si M. le curé m'accorde la permission...

— Oui, mon ami, trempez, trempez, dit mon oncle. Vous me promettez seulement, pour avoir supporté, non sans résignation, et Mlle Sylviane et M. Casimir, de rejoindre au plus vite M. l'abbé Victor ?

— Présentement, il dort dans le lit de la sacristie ; mais il se réveillera, et vous aurez tout au long le second miracle des Minimes de Tarrassac. Préparez-vous à entendre et à voir ce que personne en ce monde n'a ni vu ni entendu

FERDINAND FABRE.

(A suivre.)

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra.

Le Mage, de MM. Jean Richepin et J. Massenet.

L'opéra, chaque jour, étend son empire. Contes de fées, romans de la Table ronde, vie des saints; mythologies hindoue, scandinave, grecque, égyptienne, carthaginoise, japonaise; toutes les littératures et toutes les latitudes, toutes les époques et toutes les races, tous les dieux et tous les diables y passeront à leur tour. Aujourd'hui, c'est M. Richepin qui nous convie à dire notre mot sur les origines du mazdéisme. Heureusement qu'il nous a ménagés. Nous croyions — M. Marion Crawford tout le premier, je suppose — qu'il voudrait, lâchant la bride à sa vieille haine de Touranien endurci, nous exposer les griefs de sa race, nous initier, peut-être, aux mystères des religions de l'Iran, nous expliquer le cas de M. Joséphin Péladan, tout au moins. En aucune façon. Ce grand poète, dans sa bonté, s'est fait paternel aux écoliers que nous sommes. Nul appareil de mysticisme ou de symbole : une simple séance de magie blanche, avec le concours de M. Massenet, l'habile prestidigitateur. C'est du point de vue de la féerie qu'il faudra donc juger sa pièce. Savourons les vers, il y en a de fort beaux ; écoutons la musique, elle est presque toujours intéressante; surtout n'oublions pas les décors.

*
* *

Les guerriers du Touran, excités par de perfides conseils, se sont rués sur l'ennemi héréditaire; ils ont trouvé la défaite, et maintenant, parqués aux portes de la capitale, devant la tente de Zarastrà, le général vainqueur, ils attendent, avec le lever du jour, l'instant de défiler devant leurs nouveaux maîtres. Ils chantent cependant, sous l'œil des sentinelles — malgré la nuit, malgré l'horreur de leur sort — le refrain des steppes natals. Car, d'après le livret, ce peuple nomade serait un peuple chanteur : captifs ou révoltés, victorieux ou battus, dans les fers comme dans la mêlée, toujours la même mélopée reviendra sur leurs lèvres : Leïâ! Leïâ! — ingénieux prétexte au rappel du motif: une chanson rapportée des bords de la Volga en droite ligne — par les ancêtres de M. Richepin, disent les augures — ou, s'il faut en croire la méchante langue de M. Wilder, dans les bagages de ce M. Slavianski d'Agrénef, dont les chœurs russes firent sensation au Trocadéro.

Voici l'aube. Au premier plan se détache, sur la blancheur crue de la ville lointaine, le cèdre géant de MM. Rubé et Chaperon. Oh! ce cèdre, un poème symphonique! Aux quatre coins du camp, les appels des trompettes mettent les hommes debout. Leurs rauques harmonies nous montrent, dans un crescendo formidable, le réveil de l'armée. A mesure que le décor s'éclaire de plus vives lueurs, l'outre d'Éole s'ouvre plus large — et nous sommes à peine au début! Parmi les chefs de l'armée et du peuple, le grand-prêtre Amrou, avec la prêtresse Varedha, sa fille — tous deux serviteurs des Dévas, dieux du mensonge, et de la déesse des voluptés, Djahi — viennent contempler les vaincus. En le voyant paraître, ceux-ci reconnaissent avec horreur le traître qui les a poussés à leur perte. Lui, dédaigneux, commande qu'on les emmène, et s'éloigne, pendant que leur file résignée se met en marche en rechantant sa chanson.

C'est le moment qu'a choisi Varedha pour révéler brusquement à Zarastrà l'ardeur amoureuse qui la possède tout entière. Si jusqu'alors il a pu se croire haï d'elle et la détester à son tour, c'est que

> ... Rien ne ressemble à la haine
> Comme un amour désespéré;

c'est que ses vœux de prêtresse l'enchaînaient à l'autel de Djahi; mais aujourd'hui, pour le sauveur de l'Iran, la reconnaissance du peuple saura briser tous les obstacles. Et maintenant qu'il sait tout, elle s'offre à lui, sûre de ses charmes; elle lui promet les voluptés que lui enseigna sa déesse. Toute brutale qu'est la situation — et l'on n'en trouverait guère de plus risquée au théâtre, car l'enchanteresse Esclarmonde commandait du moins dans son île et pouvait y parler en reine — la musique aurait tout sauvé peut-être, avec un musicien de tempérament véritablement passionné. Mais nous savons que le talent de M. Massenet a plus de caresses que de flamme; les éclats d'orchestre avec lesquels il s'efforce de communiquer l'émotion qui lui manque ont singulièrement perdu de leur pouvoir; j'ai le regret d'ajouter qu'il s'est rarement contenté à si peu de frais. Rien de plus vide, de plus « à côté », de plus gauchement prosodié, que la déclaration à brûle-pourpoint de la prêtresse — avec son accompagnement de clochettes et ses ressouvenirs du Vénusberg — rien, sinon les froides répliques de Zarastrà drapé dans sa vertu. Un peu par la faute du poème, beaucoup par celle de la musique, cette scène est donc pénible, l'amoureuse moins qu'intéressante, le héros presque ridicule. Vous verrez qu'il ne se défend si bien que parce qu'il aime ailleurs; gageons même qu'il l'avouerait tout de suite à Varedha — ce qui serait, en effet, le meilleur moyen de se débarrasser de ses poursuites — s'il ne fallait réserver la scène de jalousie pour corser le second acte.

Cependant Amrou, le grand-prêtre, qui protège les amours de sa fille, se méfie ; pendant qu'elle s'enfuit, cachant sa honte, il surveille la tente du général en chef. Les Dévas, évoquées par le sarrussophone *d'Esclarmonde* — l'instrument des divinités ténébreuses — serviront ses projets. Bientôt, la présence d'une femme vient confirmer ses soupçons. C'est la reine captive du Touran, Anahita, la beauté sans pareille; Zarastrà,

son maître et déjà son esclave, est à ses côtés. Elle s'avance sur une jolie phrase des violons; les premiers mots de tendresse qu'il lui murmure à l'oreille sont pleins de promesses mélodiques. D'abord, elle se révolte, au souvenir de son peuple massacré. Et lui, de renier sa victoire : s'il a fait la guerre, c'est pour se rendre digne d'elle. — Alors, il est donc le complice de la ruse d'Amrou qui, traîtreusement, a poussé les Touraniens à prendre les armes? Entre nous, je le crains. — Mais, devant cette preuve d'amour, la reine est tout près de se rendre :

Ah! ce mot divin,
Il est sur ma bouche,
Et je lutte en vain
Pour rester farouche.

La mélodie des deux premiers vers est pleine de charme; dès le troisième, elle minaude, et se tortille avec des grâces d'opéra-comique. Cependant les modulations qui, par deux fois, ramènent la phrase, sont vraiment trouvées; certaine note de harpe, certaine caresse des violons, ont bien aussi leur prix. Le rideau tombe sur les derniers accords de ce frais duo d'amour, au moment où Anahita s'avoue vaincue. Et pendant que, dans un sanglot, l'aveu s'échappe de ses lèvres, la chanson lointaine du prisonnier touranien lui apporte, comme un remords, le dernier écho de la patrie oubliée. Fin d'acte très heureuse et très applaudie.

*
* *

Premier tableau du second acte : les souterrains du temple de la Djahi dont les voûtes s'appuient sur d'énormes piliers massifs ménagés dans le roc. Au fond, un escalier monte tout droit vers le jour; à gauche, des marches grossières plongent dans la nuit : ces indications du livret sont merveilleusement réalisées par les décorateurs Amable et Gardy.

L'armée victorieuse a fait son entrée dans la ville; tandis qu'au dehors, la foule acclame ses défenseurs, Varedha, sa lampe à la main, descend les degrés de la crypte, fuyant ces cris de joie qui la déchirent — et pourtant, elle ignore encore que celui qui l'a dédaignée va bientôt associer une rivale à son triomphe. C'est Amrou qui vient l'en instruire, et la torturer en lui promettant la vengeance. Le début s'annonçait bien : une belle couleur tragique, la déclamation vigoureuse, sans emphase. A entendre l'orchestration sobre, les modulations expressives, les réponses poignantes du hautbois, vous diriez le ton des maîtres du drame lyrique. Mais M. Massenet n'a pu soutenir son personnage. A peine le temps de tourner deux feuillets, et nous voilà revenus aux cabalettes syllabiques, aux licences de prosodie, aux débauches instrumentales. Ce grand-prêtre qui ne peut remuer un bras sans mettre en mouvement les deux tubas, la clarinette basse, le contrebasson et quelques trombones, serait bien aimable de laisser reposer son escorte. Cette prêtresse rageuse, qui hache les vers comme chair à pâtée, ne se doute pas qu'ils sont de M. Richepin, un poète.

*
* *

Un changement à vue nous ramène à la clarté du jour. L'hypogée sinistre fait place à l'immense cour d'honneur du palais de Bakhdi, avec ses porches géants, ses pylones sacrés, ses jardins suspendus, où, devant le roi, viennent défiler, à la voix du héraut, les soldats, leurs prisonniers, les belles esclaves et le butin : magnifique page décorative, d'un puissant effet, devant laquelle pâlissent les souvenirs de *l'Africaine* et d'*Aïda*. Je n'aurai que des éloges pour la musique, dont l'éclat immodéré est ici un droit, presque un devoir; ses rythmes originaux marquent les divers épisodes de la marche triomphale. Derrière le troupeau des vierges captives, la litière d'Anahita paraît. La reine en descend voilée, elle s'incline devant le trône, et découvre enfin son visage. Sa main est le seul prix de ses exploits que Zarastrâ réclame. Une cavatine de ténor avec accompagnement de harpes, un échange de madrigaux en triolets, entre la princesse et le roi : c'en est fait, et les amants vont être unis... quand Amrou s'interpose, au nom des prétendus serments faits à sa fille. Il adjure Zarastrâ de tenir sa promesse, le roi, de l'y contraindre au besoin; autour de lui, ses prêtres imposteurs prennent les dieux pour garants du mensonge; Varedha, belle d'impudeur, vient à son tour attester que Zarastrâ fut son amant; devant toute cette foule, elle lui rappelle leurs nuits d'amour... Lui, confondu de tant d'audace, se défend en vain. Anahita le repousse, les chefs, l'armée, le peuple, tous sont contre lui. Le roi, dans sa justice, lui donnera donc tort :

Épouse Varedha; c'est l'ordre de la loi.

— Pardon; mais puisqu'on nous a dit que les prêtresses de Djahi font vœu d'être vestales, j'ai peine à comprendre comment les serments d'amour échangés avec elles peuvent leur donner droit aux justes noces... Le fracas immense des cuivres coupe court à ces réflexions déplacées. C'est au milieu d'un tumulte indescriptible que Zarastrâ repousse l'hymen abhorré, dépouille ses insignes, maudit les dieux, les prêtres, l'amour, son roi, son peuple, et s'exile dans la montagne. Ouf !

Je cherche dans les trente-sept pages de musique que forme ce grand ensemble l'idée dirigeante. Après les trois accords wagnériens de la protestation de Zarastrâ après la phrase insidieusement caressante de la fausse maîtresse, évoquant son fantôme d'amour, après le retour du *leit motiv* du grand-prêtre — je ne vois guère à citer que l'adieu — trop exclusivement tendre peut-être, pas assez ému, charmant tout de même — d'Anahita, dont le thème développé porte toute la première partie du finale; — ce curieux

travail se perd au milieu du bruit. Combien d'autres jolis détails sont ainsi sacrifiés à ce faux calcul de l'effet par le tapage !

***

J'espérais trouver un peu de calme sur la montagne sainte où Zarastrà s'est retiré du monde. Mais il s'est mis en tête d'entrer en communication directe avec les puissances célestes, ce qui nous vaut bientôt un redoublement de vacarme ; en effet, le Dieu qu'il invoque lui répond par son tonnerre, au risque de faire crouler l'Opéra. — L'homme juste, à qui le ciel doit le secours de sa foudre et le témoignage du miracle, serait donc celui qui, ayant déchaîné la guerre rien que pour conquérir une reine, précipité de son rêve ambitieux par les intrigues d'un prêtre, blasphème le culte de ses pères et va fonder par dépit une religion rivale? Peu m'importe après tout. Au théâtre, cette scène de Sinaï est grandiose; elle méritait, de la part du musicien, mieux qu'une barcarolle et un cantique. Encore tout plein du Dieu, poussé par sa force invisible, le Mage éperdu descend à grands pas la montagne pour tomber à genoux parmi ses disciples en prières. Puis il se relève, et leur révèle la sainte parole qu'ils vont répandre. Doctrine fort simple d'ailleurs, qui tient dans quatre vers libres :

Heureux celui dont la vie,
Pour le bien aura lutté toujours,
Car son âme est ravie
Au bonheur éternel des célestes séjours.

Sa morale n'est pas non plus farouche; Zarastrà nous affirmera bien qu'il ne veut plus des terrestres bonheurs; mais cela, c'est bon à dire à Varedha quand elle reviendra le tenter au désert. Pour celle qu'il aime, le Mage aura de plus douces paroles :

Va ! ce dieu dont je suis le mage,
De sa splendeur, ta splendeur est l'image ;
Et t'aimer, c'est lui rendre hommage,
Lui qui dans mon chemin mit ton amour vainqueur.

Décidément, cette religion qui s'annonce au milieu des éclairs est bonne personne au fond; la muse éclectique de M. Massenet n'a pas eu si grand tort de lui donner pour formule sa mélodie la plus parfumée. Cette action de grâces au Créateur, dans la personne de la créature, nous l'avons rencontrée quelque part, et Zoroastre ici n'est pas très loin de Molière. Inutile d'insister, l'intention des auteurs n'étant pas, sans doute, de faire des prosélytes.

Le duo entre le Mage et Varedha contient une page inspirée, la plus belle de la partition. Elle rappelle bien un peu — d'autres l'ont dit avant moi — une mélodie de Mendelssohn, par laquelle s'ouvre le premier volume des *Échos d'Allemagne;* mais le maître français l'a rajeunie, faite sienne, par de délicieuses et troublantes déformations du rythme — sans parler d'une exquise rentrée de cor et autres délicatesses. Malheureusement, la situation est celle du premier acte, encore aggravée par la récidive; cette femme qui toujours s'offre, cet homme qui toujours se refuse, ont quelque peine à se rendre intéressants; c'est grand dommage pour la musique.

***

Du ballet du quatrième acte, je n'aurai pas grand'chose à dire. Les ivresses qu'il prétend nous révéler m'ont laissé froid ; de plus experts que moi en ces matières partagent mon avis; ma conscience est donc tranquille. Mais ces décors ! mais ces murs constellés d'émeraudes et de saphirs ! cette statue gigantesque ! la ruée des Touraniens révoltés, le massacre, l'embrasement général et l'écroulement du temple, voilà qui venge l'honneur de l'opéra français ! Lavastre et Carpezat soient loués !

Le prélude du dernier acte ramène la phrase exquise des adieux d'Anahita. Dans les ruines fumantes du temple, devant la statue de la Djahi, seule debout parmi les débris et les cadavres, les deux amants sont réunis. Pour eux, le cantique de la sainte montagne va s'épanouir en hymne d'amour ; il prélude à leur extase, quand Varedha, mourante, rappelant ses forces avec sa haine, d'un suprême cri de rage somme sa déesse d'empêcher leur bonheur. La statue s'effondre; du gouffre ouvert, les flammes jaillissent; elles entourent le temple, elles se rapprochent, fermant toute issue. C'est la mort ! Mais Mazda, dieu du feu, ne laissera point périr son serviteur. A la voix de Zarastrà, l'incendie s'écarte; d'un pas assuré, le Mage franchit l'abîme, emportant Anahita dans ses bras. Sans l'importun souvenir d'une page sublime de Wagner, cette scène du feu pourrait passer pour superbe. Le musicien n'y a rien épargné. Le duo me plaît moins; — après tout, cet amoureux accommodement de l'hymne sacré n'est peut-être qu'une spirituelle satire de notre piété mondaine, de certaine musique religieuse. J'en féliciterais M. Massenet.

L'œuvre nouvelle sera très discutée ; mais les plus réservés n'ont pu refuser leur hommage à l'habileté sans rivale du compositeur . Oh ! oui, bien habile, en effet, puisque c'est d'aujourd'hui seulement que l'on commence à douter s'il a le tempérament dramatique, s'il est capable d'embrasser un sujet, de tracer un plan, de conduire une scène, de mettre sur pied un personnage, de dessiner seulement une figure — *Manon* seule exceptée. Comme il avait, pour son *Esclarmonde*, emprunté quelques thèmes à *Parsifal* et à *Lohengrin*, MM. les wagnériens de Paris prenaient cet indiscret hommage pour la première étape d'une conversion. D'où grande joie. Si l'on n'illuminait pas encore, les lampions étaient prêts. Mais les lampions sont rentrés dans l'armoire: il n'y a pas d'emprunt wagnérien dans *le Mage*. Nous trouvions dans *Esclarmonde*, sinon des développements de motifs, du moins des rappels prémédités, des combinai-

sons de thèmes, et, à défaut de l'unité du style, du moins un système. Dans *le Mage*, style et rappels, tout cela semble livré un peu au hasard du moment. Comme tendance, cet opéra descend, en pente directe, de *Marie-Magdeleine*, d'*Hérodiade* et d'*Esclarmonde ;* il procède de l'obscur besoin — je ne dis pas d'opposer, comme Richard Wagner dans *Parsifal* — mais de mêler et confondre le trouble des sens et l'émotion religieuse. Au point de vue de la musique pure, j'ai tâché de donner une idée des pages principales. S'il faut résumer mon impression, entre toutes les partitions d'opéra de M. Massenet, celle-ci m'a semblé l'une des plus soignées dans les dessous, la plus bruyante, la moins émue, la moins originale au demeurant.

J'avais, j'ai peut-être encore des préventions contre Mme Lureau-Escalaïs — je ne puis donc assez dire avec quelle magistrale autorité elle porte le poids d'un rôle que l'on dirait écrit pour lui briser la voix. La belle Mme Fierens s'est fait applaudir auprès d'elle, dans celui de la prêtresse. La réputation de M. Delmas sera bientôt, je l'espère, à la mesure de son talent de musicien et de chanteur. Le personnage de Zarastrà a trouvé dans M. Vergnet un interprète hors ligne. Les décorateurs, le costumier, l'habile metteur en scène ont droit à tous les éloges. Je voudrais pouvoir en adresser à l'orchestre.

René de Récy.

FEUILLES DE CARNET

Gluck et la question de l'Opéra.

La question de l'Opéra semble avoir fait un pas... en arrière. On sait que, depuis quelques mois, la direction actuelle fournissait matière à des plaisanteries faciles, fréquentes et justifiées. On s'amusait à reconnaître au passage les costumes déjà vus, on plaisantait la transparence arachnéenne des toiles de fond, on alignait avec un malin plaisir la liste des ouvrages montés par MM. Ritt et Gailhard, depuis *le Rêve* de M. Gastinel, jusqu'à *Zaïre* de M. Véronge de La Nux (si j'ose m'exprimer ainsi); on citait avec des rires féroces les noms de Mme Adiny, d'Ervilly, Dufrane : on citait en s'esclaffant le ménage Escalaïs, puis M. Duc, puis M. Gresse... Que sais-je ? M. Vianési avait sa part dans ce concert, et les chœurs n'étaient pas oubliés. Brusquement les choses changent ; les décors du *Mage* sont splendides, les costumes éblouissants, l'orchestre incomparable (sauf la sourdine des pistons, n'est-ce pas ?), les chœurs parfaits. Et puis, non contents de nous donner *le Mage*, les directeurs montent *Fidelio*... Ah !... *Fidelio*... Et voilà MM. Ritt et Gailhard redevenus populaires précisément par ce qui aurait dû augmenter leur impopularité. Car, enfin, s'ils ont su monter convenablement *le Mage*, ils pouvaient donc monter convenablement le reste ? Et, s'ils nous donnent *Fidelio*, c'est donc qu'ils pouvaient ne pas s'en tenir aux trois opéras qui forment l'opiniâtre répertoire de l'Académie nationale de musique ?

J'ai passé, dans ces dernières années, de cruelles soirées à l'Opéra, mais je n'en veux pas trop à MM. Ritt et Gailhard ; la nouvelle direction ne pourra pas être pire, assurément, mais j'ai grand'peur qu'elle ne soit guère meilleure. Cette semaine, disent les feuilles, la question va être réglée — et en voilà pour dix ans à ne plus entendre parler de Gluck !

Ce qui se passe, à propos de l'auteur d'*Alceste*, est tout à fait comique. Tous les six ou sept ans, quand la direction de l'Opéra est au moment de prendre fin, et quand les candidats veulent appeler sur eux l'attention du public, une voix s'élève dans la presse : « N'est-il pas honteux qu'aucune œuvre de Gluck ne soit au répertoire de l'Opéra ? » Personne n'y pensait, mais tout le monde approuve. On s'aperçoit tout d'un coup qu'en effet Gluck est notablement absent de notre ordinaire musical, et cette découverte, en même temps qu'elle stupéfie les masses, leur inspire une louable indignation. Comment, ni *Alceste*, ni *Iphigénie*, ni *Orphée*, ni *Armide ?* Est-il possible ? C'est une honte, une véritable honte !... Ici se place, d'ordinaire, un tableau du répertoire de l'Opéra de Vienne, lequel contient, comme on sait, les chefs-d'œuvre de Mozart, de Wagner, de Beethoven et de Gluck, sans compter les œuvres de Meyerbeer, et le courant des ouvrages récents. Un candidat surgit alors : « Si l'on me nomme, je donnerai *Alceste !* » — Un autre : « Si l'on me nomme, je donnerai les deux *Iphigénie*, et je regrette qu'il n'y en ait pas trois ! » — Un autre encore : « Mon premier acte sera de remonter *Armide*, et je rêve, que dis-je... je réaliserai une mise en scène féerique, à laquelle le cadre de l'Opéra... etc. »

Et nous voilà contents. Le fait est qu'il est dur pour les gens de ma génération de n'avoir jamais entendu un seul de ces admirables drames lyriques ; mais le mal va être réparé. Louanges à Dieu !

Le temps se passe, le nouveau directeur est nommé ; des notes paraissent dans les journaux : « En attendant *Alceste*, l'Opéra va nous donner une brillante reprise de *la Juive*. » On reprend *la Juive*, en effet ; puis, c'est le début d'un ténor dans *Faust*, d'un contralto dans *la Favorite*, d'un soprano dramatique dans *les Huguenots*. Entre temps, M. Reyer donne quelque opéra à Bruxelles ; et si parfois quelqu'un hasarde qu'on avait promis *Alceste*, c'est un haro sur l'indiscret : « Ne troublez pas le nouveau directeur au milieu des difficultés d'une administration qui débute... Il y a des engagements pris, M. Massenet a promis son *Werther*, on n'attend que le départ de M. Saint-Saëns pour mettre son nouvel ouvrage en répétitions... etc. » Et si l'indiscret insiste, c'est une clameur : « Mais puisqu'on nous dit

que c'est entendu !... C'est en-ten-du !... » On se tait, on attend, on attend si bien qu'il n'est plus question d'*Alceste*. Réclamez, et l'on se moquera de vous : « *Alceste?* Oui, certainement... mais il faudrait une distribution merveilleuse... » Et l'on continue à essayer, dans *Faust*, dans *la Juive*, ou dans *la Favorite*, les artistes qui pourraient — un jour — être chargés des rôles d'Alceste, d'Admète, du grand-prêtre et d'Hercule...

Et en voilà pour dix ans. Vous verrez qu'il en sera de même cette fois. Peut-être nous donnera-t-on *Lohengrin* (et encore, ce n'est pas sûr, le précédent de *Thermidor* n'est pas fait pour donner confiance aux directeurs) : mais quant à *Alceste*, quant à *Armide*, quant aux *Iphigénie*, on ne les reprendra jamais, jamais, jamais, c'est moi qui vous le dis — et cela en dépit de tous les cahiers des charges du monde. Un ami à moi appelait cela le cahier des « mauvaises charges » de l'Opéra.

Je crois qu'il résumait assez bien la situation.

*
* *

Rien n'égale la vertu d'un homme entouré de beaucoup de ses semblables. Peut-être en est-il de cette vertu-là comme du courage, et la vertu de nuit est-elle moins répandue ; mais d'hommes réunis, réunis dans une salle de spectacle, lieu austère, comme chacun sait, on peut tout attendre en fait de pureté, de pudeur, de pudibonderie. La représentation de *Mariage blanc*, de M. Jules Lemaître, a confirmé une fois de plus cet axiome.

Vous vous rappelez la nouvelle d'où est tiré le drame que nous applaudissions l'autre soir. Personne, je crois, n'avait été choqué de la donnée ; on l'avait, au contraire, trouvée très neuve et très originale. Un homme inutile et qui se sent tel, et qui cherche à donner l'illusion du bonheur à une mourante : il n'y avait rien là que de très touchant. Je sais bien (je ne vous donne pas ceci pour une découverte), je sais bien qu'au théâtre les choses prennent une précision plus grande. Des héros de la nouvelle nous voyions le cœur plus que le corps ; leurs rencontres étaient, si je puis dire, des rencontres d'âmes. A la scène, ce sont des êtres réels que nous avons devant les yeux ; si leurs mains se serrent, nous voyons le geste, et les gestes que nous ne voyons pas, il nous est difficile de ne pas les imaginer ; l'impression est trop matérielle : là était peut-être l'obstacle qui eût pu compromettre le succès de *Mariage blanc*, car s'il est peu de pièces qui contiennent moins de ces gestes dont je parlais, il en est peu aussi qui nous y fassent songer davantage.

Mais ce n'est pas là mon affaire. La pudibonderie du public a paru choquée surtout du caractère de Jacques de Thièvres, et en cela il me semble qu'il a eu parfaitement tort. Je le crois vrai, ce M. de Thièvres, de la vérité la plus vraie et la moins convenue. Il n'est certes pas un modèle, et l'auteur ne nous le propose pas comme tel ; mais je crois qu'il vaut autant que la plupart d'entre nous. Et ne lui reprochez pas le dénouement fatal dont il est la cause indirecte : il n'a rien fait pour exciter la passion de sa belle-sœur ; il n'est pas aussi indifférent que le souhaiterait la vertu du public — et c'est précisément par là que je le trouve vrai.

C'est une chose étrange que nous autres, dont la logique n'est pas la qualité dominante, nous ayons, au moins au théâtre, cet amour si absolu de la rectitude. Un homme, qui n'était en rien préparé à l'héroïsme par sa vie passée, accomplit un jour une action vraiment noble et où il a du mérite. En bonne justice, nous devrions lui en savoir gré, et son acte méritoire devrait nous rendre plus indulgents pour sa conduite future. Tout au contraire, nous devenons plus exigeants ; il nous semble que sa bonne action lui impose des obligations nouvelles.

On me contait récemment que le ministre de l'instruction publique est accablé de demandes — je devrais dire de sommations — par les jeunes gens qu'il a aidés à compléter leur éducation ; leur raisonnement, simple comme toutes les grandes choses, peut se résumer ainsi : « Vous avez pendant dix ans fait les frais de nos études, votre devoir est de nous donner une place et ensuite une retraite. » Toutes proportions gardées, ce raisonnement ingénu ressemble un peu à celui qu'on a fait à propos de *Mariage blanc*. M. de Thièvres s'est montré, une fois, généreux et dévoué : il doit désormais l'être toujours. C'est précisément le contraire qui arrive dans la pièce de M. Lemaître, et c'est aussi le contraire qui arriverait dans la vie.

Ce que fait M. de Thièvres en épousant Simonne est une action généreuse et louable ; ce qu'il fait par la suite est conforme à ce que nous savons de son caractère.

*
* *

Son action est noble. Je crois que, si l'on veut écarter l'idée du dénouement, dénouement que M. de Thièvres ne pouvait pas prévoir, la chose est indiscutable. J'ajoute que, plus qu'un autre, il a du mérite à agir ainsi, car il n'est rien moins qu'enthousiaste. M. de Thièvres, comme tous les gens qui ont beaucoup vécu, et qui ont trouvé, ou cru trouver, ou tout au moins cherché le fond des choses, est fort dégoûté de ces « choses ». Il en a vu la vanité, la fausseté, la trop grande part de « convenu » qu'elles recèlent, et il est pris de cette tristesse découragée que connaissent bien les hommes de son âge, et même de plus jeunes que lui. Il a la conscience que ce qu'il a fait était inutile et vain, que peut-être c'était moins vain que le reste ; il comprend l'impossibilité de recommencer, et il a comme un regret que ce soit impossible, car il sent bien qu'il ne peut faire que cela ; derrière lui, le néant ; devant, un mur, et la certitude qu'au delà de ce mur il n'y a rien. Chez bien des gens, cette amer-

tume vague — et précisément parce qu'elle n'a pas d'objet précis — se tournerait facilement sinon en haine contre l'humanité, du moins en une indifférence profonde et égoïste ; nos propres souffrances nous sont souvent un prétexte à supporter patiemment les souffrances des autres. Il n'en est pas ainsi de M. de Thièvres ; il s'intéresse à Simonne, est ému par la gentille nature qu'il devine en elle, et se décide à donner à cette enfant l'illusion d'un bonheur qu'elle souffre de n'avoir point connu... Mais je ne fais qu'expliquer fort mal ici ce que M. Lemaître expose dans son premier acte, on sait avec quel charme ému et clairvoyant.

Je sais bien que la générosité de M. de Thièvres ne va pas tout à fait sans alliage, et qu'on y soupçonne des dessons d'une complication un peu moins pure. Mais il a trop vécu pour ne pas savoir que les actions généreuses ont parfois des mobiles moins généreux ; il le sait, et c'est peut-être parce qu'il le sait qu'il découvre si facilement en lui ces dessous dont je viens de parler.

Admettons même que M. de Thièvres espère trouver près de Simonne des sensations nouvelles : il agit un peu pour lui ; mais, en somme, beaucoup pour elle. Ajoutez que son sang-froid (qui déplaît à certains) rend son sacrifice encore plus méritoire. C'est un sacrifice, n'en doutez pas ; averti comme il l'est, M. de Thièvres doit être sûr que son expérience nouvelle lui procurera plus de soucis que de plaisirs, des soucis de toute sorte, qui sautent aux yeux, et, comme plaisir, sa curiosité satisfaite. Joignez-y, si vous voulez, la joie de se sentir meilleur qu'il n'avait cru. Mais le contentement de soi n'est-il pas le but le plus noble qu'il nous soit donné de poursuivre? Ce contentement, M. de Thièvres ne doit pas l'éprouver complètement. Soit ; toujours est-il que je ne serais nullement honteux de trouver dans mon passé ou dans mon avenir une action qui valût celle-là.

*
* *

Et, maintenant, l'on s'indigne que M. de Thièvres ait pu, une minute, se laisser émouvoir par la beauté de sa belle-sœur et les sentiments, troublants à coup sûr, qu'elle lui témoigne. Ceci me paraît absolument injuste. Il faut pourtant voir les choses comme elles sont. Songez que M. de Thièvres vit depuis un certain temps à Menton dans la solitude la plus stricte, qu'il est marié depuis quelques mois — un mariage blanc ! — et que son existence passée n'avait dû le préparer que fort peu à l'ascétisme... et vous trouverez peut-être assez naturel qu'il soit ému — un instant — par une belle fille qui tombe dans ses bras. Je sais bien, il est admis que ces choses-là ne comptent pas ; ne croyez-vous pas, cependant, que, dans la vie, elles ne sont sans importance ? Je me reprocherais d'insister. Au reste, si vous voulez des raisons « morales », songez que M. de Thièvres n'est pas un saint, songez que Simonne va mieux, songez enfin que peut-être et sans se l'avouer ce mari honoraire est un peu las de son rôle.

*
* *

Il reste que M. de Thièvres n'est pas un modèle. Et qui donc vous l'a donné comme tel? Ce n'est pas M. Lemaître, assurément. Si j'ai bien compris sa pensée, il a voulu au contraire nous montrer le danger d'une action charitable, qui est en même temps un peu entachée de dilettantisme : « Ce qui perd Jacques, c'est qu'il entreprend un acte de charité évangélique avec une âme qui ne l'est point. » Il était difficile de s'y tromper. Non, M. de Thièvres n'est pas un modèle, il est précisément le contraire. Mais cela l'empêche-t-il d'être vrai? Et quant au mariage en lui-même, l'idée en est, j'en conviens, quelque peu pénible à admettre. Mais cherchez à formuler vos objections, elles se résument en cette simple formule : « C'est monstrueux ! » ou : « C'est impossible ! » Mettez-vous à la place de Mme Aubert et demandez-vous si vous n'agiriez pas comme elle. Comme elle, vous céderiez sans doute, en dépit des « impossible » et des « monstrueux ».

Et quant à M. de Thièvres, ayez quelque indulgence pour lui : « L'homme n'est ni ange ni bête. » Un moment il a été presque un ange... l'autre a eu son tour. Que voulez-vous?...

J. T.

CHRONIQUE THÉATRALE

Comédie-Française.

Mariage blanc, par M. Jules Lemaître.

La Comédie-Française a représenté *Mariage blanc*, moralité en trois actes, très fine, très remplie de sagesse, et avec cela un peu obscure, étant d'un genre nouveau.

Ce titre ne m'a pas surpris : l'auteur, M. Jules Lemaître, a toujours aimé les choses blanches, enfantines et douces. Sous sa raillerie, terriblement expérimentée, il a gardé un délicat amour de l'innocence. Il a très bien peint les petites filles, les bonnes religieuses, les premières communiantes sour leur neige de tulle, les enfants de Marie : sa phrase même est transparente comme une eau lustrale et légère comme la caresse des ailes d'un surplis. Sans doute il n'est pas toujours tel que je dis, un Pierrot porte-lis ; c'est cependant le caractère des œuvres où visiblement il s'est complu.

Or *Mariage blanc* est une de ces œuvres-là. Cette idylle profonde et tourmentée porte si bien l'empreinte de Lemaître que ses amis en ont été particulièrement

charmés. Ceux qui ne le connaissent pas ou ne l'aiment pas (il s'en trouve, paraît-il) se sont au contraire hérissés. Ils n'ont certainement pas lu *les Médaillons* ni les *Dix contes*, qui, rapprochés de la pièce nouvelle, l'expliquent, en complétant l'image de notre ami. Ils ont cherché midi à quatorze heures. Ils ont même interprété ce titre de *Mariage blanc* avec la précision grossière d'un Sanchez dans son traité *De matrimonio*. Par exemple, M. Albert Wolff s'est raillé de cette union « dépourvue de sanction ». D'autres Hébreux de la décadence, M. Valabrègue, M. Millaud, ont équivoqué de leur mieux sur ce thème renouvelé de *la Mascotte*. Eh oui! *mariage blanc* veut bien dire cela, mais que d'autres choses encore, indéfinissables comme toutes celles qui inspirent le respect! La mariée est une vierge, mais de plus elle est pâle, et elle est fragile. Tout cela est dans le titre; et si on m'objecte que c'est mettre beaucoup de choses en un mot, je répondrai que c'est justement là le propre de la Poésie, dont relève ce léger drame.

En voici le sujet : un gentilhomme quadragénaire, fatigué de la vie et nihiliste faute de mieux, cherche à se rattacher à quelque chose. Il cherche, ce n'est pas assez dire : il en a la soif ardente, et en cette disposition, il rencontre une petite poitrinaire qui, de son côté, a une soif égale de tendresse. Cette pauvre enfant aime l'amour, et surtout elle aime la vie; enfin justement ce qu'on ne peut pas lui donner. Car elle est déjà « sous la Parque », l'innocente créature; elle peut dire des apprêts funèbres, comme Antigone et Iphigénie : « Ce seront là toutes mes fiançailles!... » Mais le bon sceptique à l'âme inconsistante est là; il ne peut laisser échapper une si belle occasion de se heurter à l'aveugle destinée, c'est-à-dire d'être homme (une fois dans sa vie). Il se donne le plaisir de jouer à la Providence. Il s'offre donc lui-même. Qui l'en empêche? Il est indépendant et seul au monde. Et puis il ne tient pas extrêmement à sa personne. Il a tellement baissé de prix à ses propres yeux, il est tellement vidé de tout principe actif, qu'il peut donner ce qui reste de lui sans qu'il lui en coûte beaucoup plus que de donner son habit... Et puis, sa *grande vie* lui a laissé un tel dédain des femmes qu'il en est venu à penser qu'on doit les aimer seulement comme des enfants, pour leur faire plaisir, pour les gâter paternellement, et non comme des êtres humains à qui l'on doit avant tout l'honnêteté virile et la franchise... Et puis la petite adolescente est condamnée; elle disparaîtra bientôt. Et puis elle est jeune et touchante... Que sais-je encore?

Bref, il s'offre à elle, et, après un peu de résistance du sens commun et de la droiture, représentés par divers personnages, il l'épouse. Car vous pensez avec quelle avidité la jeune malade se précipite sur cet espoir de vie. C'est ainsi que les ombres pâles, dans *l'Odyssée*, se précipitent sur le sang noir qui leur rendra pour un instant l'existence regrettée. Voilà donc que le mariage se fait.

Et alors...

*
* *

Et alors voici que la *moralité* se dessine : Malheur à quiconque n'aime pas et joue la comédie de l'amour! Du mensonge rien de bien ne peut sortir. Que ce soit par curiosité, par pitié ou par bonté vraie que tu as feint d'aimer, il n'importe : en mentant aux hommes et à ton propre cœur, tu as stérilisé jusqu'à ta bonté même. Le premier devoir, avant même d'être charitable, est d'être vrai. Donc le ver est dans le fruit. Que ce soit par la faute de ton manque de persévérance et de tes petits retours de lâcheté (car l'âme est variable), ou bien par la faute des circonstances hostiles, tu échoueras, il n'en faut pas douter. Ce n'est pas la nature ou l'amour qui se vengera, comme le dit un personnage du drame, c'est la vérité tout simplement.

Ainsi l'inconsistant Jacques de Thièvres ayant épousé la petite Simonne pour lui rendre sa fin plus douce, il arrive qu'à cause de lui elle mourra plus vite, et très amèrement : voilà la leçon.

Je ne doute pas un instant que Jules Lemaître ait conçu son idylle tragique comme je viens de le dire. C'est sa manière constante de composer. Qu'on lise tous ses contes : il n'en est pas un qui ne soit le léger habillement d'une idée morale, ou, pour dire le mot, une parabole. D'autres conteurs sont sollicités à écrire par le désir de peindre ce qu'ils ont vu; lui, né moraliste et casuiste, ne fait que mettre en acte une idée.

Or celle qu'il a développée ici n'est pas du tout oiseuse. Je crois que très peu de mes contemporains feraient, il est vrai, ce que fait Jacques de Thièvres. Épouser une mourante, cela est très compliqué, comme l'est d'ailleurs toute action exceptionnelle. Mais beaucoup, j'en suis sûr, en ont eu, en ont et en auront l'idée. Que voulez-vous? Quelque chose nous attache aux disgraciées : que ce soient les malades, ou bien les négligées à qui leur mère n'a pas souri, ou bien les petites orphelines des ouvroirs. C'est un des sentiments classiques de notre jeunesse : on le trouve dans Sully Prudhomme. Il n'est pas ordinaire qu'on le mette en pratique, sans doute. Les Jacques de Thièvres ne foisonnent pas comme l'herbe des champs, je l'ai dit. Mais il ne faut pas oublier les femmes, non plus! Ce sont elles qui font de pareils mariages, et par douzaines. Combien en avez-vous connu de petites jeunes filles, qui très doucement, avec leur gentil sourire, ont épousé par pitié et bonté d'âme des infirmes, des aveugles, des maîtres d'études sans place, etc., pour les rendre heureux, rien de plus? Eh bien, ces saintes — j'en suis fâché pour elles — ont semé le malheur de leurs mains douces. Elles ont menti à leur propre cœur, en se donnant elles-mêmes à titre d'aumône. Tôt ou tard la vérité se vengera; malheur à leur foyer, à leur mari et à elles-mêmes! La compassion, pour se marier, c'est trop peu.

Si faiblement que je vous indique ici la thèse de Jules Lemaître, vous pouvez voir qu'elle est neuve, humaine, et d'une portée très grande. Je ne vous surprendrai pas en ajoutant que la plupart des critiques ne l'ont pas même soupçonnée.

***

Lemaître a dû revêtir sa moralité de quelques simulacres de personnages. Je l'aurais dispensé, quant à moi, de rendre la chose tout à fait concrète. Évidemment il aura beau faire, il ne sera jamais réaliste.

Cependant il a fait œuvre vivante, et avec le tact que vous savez. On retrouverait toute la complexité de sa nature vraie dans ces cinq figures tracées d'un trait fluet et sûr. A la lecture, l'œuvre sera délicieuse. Toutes les qualités particulières de Lemaître s'y reconnaissent. En premier lieu, son intelligence des faiblesses et des inconséquences de la pauvre humanité; certes, il n'est pas l'homme de la première pierre jetée à la femme coupable, il n'a pas le cœur de roche d'un pharisien; il sait que les divers degrés de la moralité et de l'immoralité sont reliés par une allée en pente douce. Et par suite ses personnages à fines nuances nous touchent de bien plus près que ne font les abstractions dramatiques; on sent qu'entre eux et nous il n'y a peut-être que l'épaisseur d'une occasion. Jacques de Thièvres est-il bon, est-il pervers? L'un et l'autre; tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'a pas de méchanceté concertée : la race des hommes positivement méchants étant aux yeux de Lemaître une race fabuleuse. La petite Simonne est-elle bonne comme le lait? Sans doute, mais aussi elle est un peu égoïste, oh! simplement par instinct de conservation, et elle aime la vie, parce qu'elle se sent menacée. Sa sœur Marthe, l'obstacle vivant et très vivant contre lequel échoue la velléité généreuse de Jacques, est-elle méchante? Oui et non. Elle tue sa sœur, en somme, par ses emportements et sa jalousie « sensuelle »; mais réfléchissez quelle amertume dut amasser dans son cœur sa vie continuellement sacrifiée depuis son enfance? Comprenez, et pardonnez; l'indulgence seule est sage; c'est tout le fruit qu'on doive retirer de la vie, qui sans cela serait fatigante en pure perte... Telle est la philosophie constante de Jules Lemaître : la reconnaissez-vous?

Vous reconnaîtrez encore notre poète à ceci que, ses personnages étant poussés dans leurs derniers retranchements et lorsqu'on aperçoit tout leur arrière-fonds, ce qu'on y trouve, ce ne sont pas des principes, mais de l'humanité même, et toujours une capacité de souffrir et un désir impuissant du mieux. Toutes les fins de scène de Lemaître sont exquises à cause de cela; ce sont des appels à la sympathie. Le mari de *Révoltée*, la bonne Mme Leveau, et ici la mère de la petite Simonne ont pour derniers arguments ceux de la sensibilité pure. Je ne sais rien de plus prenant que cela, si l'on y réfléchit...

Le drame est merveilleusement joué. Je ne me souviens pas d'avoir vu Mme Reichenberg plus exquise que dans ce rôle : c'est « la plaintive Élégie » elle-même; mais avec cela petite fille encore, quoique pressentant déjà le pur et irrésistible amour de la femme qui s'est donnée et jouit de s'être donnée. Mlle Marsy, en jeune Hermione bourgeoise fraîchement sortie du couvent, est très passionnée. M. Laroche est excellent dans le rôle d'un docteur qui est le sage de la pièce. Mme Pierson joue très bien la mère. Pour M. Febvre, il n'est que trop bon dans le personnage du comte de Thièvres. Je veux dire qu'il a trop de naturel, de concentration, pour donner l'idée d'un homme justement artificiel (car c'est là sa place), et qui n'a pas de fond. Il dit comme une chose sincère ce récit du mariage tout blanc dans la petite chapelle blanche, avec les fleurs blanches : or cela est au fond odieux et pourri de littérature, simplement; un homme ne fait attention à tout le décor, et ne le décrit avec complaisance, au moment le plus grave de sa vie intérieure, que s'il est, comme de Thièvres, un inguérissable assembleur de phrases, une sorte de Barrès sur le retour. M. Febvre est moins cabotin que son personnage : il ne l'est pas assez : c'est mon seul reproche. Puis, pourquoi, au premier acte, s'est-il choisi le costume de velours à côté d'un commissionnaire chasseur de chamois?

***

CHRONIQUE PARISIENNE

La critique dramatique.

Pendant que les directeurs de cinq ou six grands journaux parisiens se traitent de maîtres chanteurs, d'écumeurs de la presse et d'escrocs — ô abonné, que de crimes on commet en ton nom! — il est doux de savoir qu'il existe un coin du journalisme où les écrivains, véritables confrères, sont polis entre eux, et se serrent la main quand ils se rencontrent. C'est la critique dramatique. Elle se compose de cent cinquante personnes environ, de tout âge. Il y a des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, quelques vieillards aimables qui critiquaient déjà vers la fin du règne de Louis-Philippe et qui n'ont pas pu en perdre l'habitude, mais la majeure partie est faite d'hommes en possession d'une solide maturité.

Quoique la loi française n'interdise pas aux femmes l'exercice de la critique, on en compte fort peu — deux ou trois à peine — qui s'y adonnent, et l'on peut dire que, jusqu'à présent, cette profession ne semble pas menacée par un sexe qui marche visiblement, depuis un quart de siècle, à la conquête du monde.

Un personnel à la fois si abondant et si choisi, si

actif, si dur au travail, explique pourquoi la France, malgré les péripéties et les crises de son histoire, est toujours restée la première nation de l'Europe pour les comptes rendus dramatiques.

Une des forces encore de la critique est la solidarité qui unit ses membres et dont, en aucune autre branche du journalisme, on ne retrouve l'exemple. Elle s'affirme par des dîners réguliers, où les critiques s'entretiennent de leur état et s'encouragent réciproquement, où l'on décide de l'attitude à prendre vis-à-vis des directeurs de théâtre; et ces discussions ont lieu sans animosité, malgré la différence des opinions. On ne cite aucun cas de duel entre critiques.

Hélas! va-t-il nous falloir déplorer la décadence de cette belle organisation qu'on s'étonne de rencontrer dans le gâchis actuel de la presse? Des signes de plus en plus nombreux ne nous font que trop prévoir une désagrégation rapide. Le récent incident soulevé à propos de la représentation de *Mariage blanc* de M. Jules Lemaître n'est pas un des moins expressifs. On sait que le Cercle de la critique a imposé aux directeurs de théâtres la formalité de la répétition générale, la veille de la première. Entre les deux solennités, les critiques font leur compte rendu, qui paraît ainsi le lendemain matin, comme l'exige le lecteur, ou plutôt comme on s'imagine que le lecteur l'exige. C'est ainsi que les choses se sont passées pour *Mariage blanc*. Or l'auteur, par accident, avait légèrement remanié sa pièce à la suite de la répétition et, naturellement, les articles composés trop tôt n'avaient pu tenir compte de ces petites transformations. Il y avait, entre autres détails, une fenêtre, laquelle, ouverte à la répétition générale, avait été fermée à la première. Tout le mal est venu de cette maudite fenêtre, et c'est elle qui a donné l'éveil sur le danger de ces jugements anticipés. Si l'auteur de *Mariage blanc* n'eût été qu'un auteur quelconque, vous pensez bien que ses plaintes seraient demeurées sans écho : on en eût causé au dîner de la critique, et probablement plaisanté. Mais, dans la critique, M. Jules Lemaître occupe justement une place importante : et, après avoir consacré son feuilleton des *Débats* à tant de gens, il n'a pas cru devoir se le refuser à lui-même une fois par hasard. Il a donc fait leur procès à ses collègues.

A sa place, un poète décadent, par exemple, aurait traité tout le monde d'ignares, de lâches et de vendus. M. Jules Lemaître s'est contenté d'exposer ses griefs avec une ironie charmante et beaucoup de bonne humeur, et ses collègues ne lui ont pas gardé rancune.

Il n'en est pas moins vrai qu'à cette occasion la critique dramatique s'est divisée, que des attaques assez vives ont été dirigées contre elle, que la question de son rôle, de sa raison d'être et de son influence a été, en maint endroit, discutée avec aigreur, et que cette institution admirable qui était une des attractions de la capitale tremble sur sa base.

*
* *

Que M. Jules Lemaître n'ait pas de remords! S'il se produit plus tard un désastre, la responsabilité ne lui en incombera pas. La critique succombe, comme toutes les formes du journalisme actuel, à deux maladies incurables, qui sont le temps et l'indifférence du public.

Les formules d'éloge et de blâme, employées d'abord avec mesure, puis lâchées à tort et à travers sans discernement, les mêmes pour une œuvre de premier ordre et pour un simple vaudeville qui a du succès, sont discréditées et ne portent plus. Les mots *exquis*, *charmant*, *délicieux*, *plein de talent* ont perdu leur valeur réelle, et c'est de la monnaie fatiguée qui n'a plus cours. Un phénomène analogue s'est produit dans la polémique politique où le fait d'appeler un adversaire *misérable* n'implique qu'une faible divergence d'opinion.

Dans leurs jugements sur les artistes, les critiques ont également usé leur vocabulaire. Il n'y a plus moyen de décerner à Coquelin ou à Baron, des Variétés, une épithète flatteuse : la plus ronflante paraît bien mesquine devant leur réputation, et quand on dit seulement d'un comédien que c'est la perfection même ou qu'il est inimitable, il vous salue froidement dans la rue.

Le public qui voit dans les journaux tant d'auteurs et d'artistes de génie, et qui est si désenchanté au théâtre, s'en prend peu à peu à la critique chargée de le diriger. Ses yeux se dessillent et il ne croit plus.

Il y a une dizaine d'années, ce qu'on appelle en argot de théâtre « une bonne presse », le lendemain de la première lançait une pièce à cent représentations; aujourd'hui, l'effort combiné de toute la critique, enragée à l'éloge, enthousiaste, débridée, jette au théâtre de quoi remplir vingt fois la salle.

Le succès se répand par mille façons, par les conversations de cercle et de café, par une communion lente du public parisien qui va au spectacle, bien plus que par l'influence des journaux.

*
* *

Une des pires manies de la critique consiste à vouloir prédire le nombre des représentations d'une pièce. On pourrait croire que c'est un sport et que ces messieurs engagent entre eux des paris importants.

Il est malheureusement à craindre, maintenant que les courses sont supprimées, que cette habitude ne dégénère en véritable passion.

On a même une certaine tendance à considérer comme les meilleurs critiques ceux qui indiquent par avance, avec le plus de précision, la durée d'un spectacle et les chances qu'il a de réaliser de bonnes recettes. On ne réfléchit pas que cela est sans aucun intérêt par le lecteur tout surpris de trouver des ap-

préciations sportiques dans le compte rendu d'une première représentation.

Il en résulte aussi des erreurs colossales qui ne sont pas pour rendre à la critique le prestige et l'influence.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Le Deutsches Theater vient de donner le nouveau drame de M. G. Hauptmann : *Einsame Menschen*, représenté déjà avec succès au Théâtre-Libre, mais mal accueilli à Francfort.

L'auteur a dû payer par de nombreuses coupures l'honneur d'être joué sur la meilleure scène de Berlin. On a voulu par là rendre son œuvre plus conforme aux habitudes du théâtre : je trouve qu'on en a, du même coup, diminué le charme original. Il y a un an, M. Hauptmann avait fait scandale en Allemagne avec sa pièce *Avant le lever du soleil*. Son nouveau drame, *Ceux qui vivent seuls*, devait exciter une curiosité toute naturelle, et que justifie son incontestable talent. Cette fois, il est plus maître de lui : il a reconnu que le théâtre est différent du roman; il s'est retenu et surveillé.

Son sujet est une étude psychologique d'un caractère faible, maladif, soumis à des influences contradictoires. Le jeune savant Jean Vockerat est, dans sa famille, un incompris; sa femme l'aime profondément, mais n'a pas la force d'esprit nécessaire pour le suivre dans ses travaux ; sa mère l'adore, mais ne le comprend pas davantage; son camarade, le peintre Braun, est aussi peu que les autres personnages en état de causer sciences avec lui. Arrive en visite une jeune étudiante russo-allemande; elle est intelligente, d'un esprit élevé, elle plaît à tous, et surtout à Jean, à qui bientôt elle est devenue indispensable. Pourtant, la famille s'inquiète de voir Jean lui échapper de plus en plus. Il faut éloigner l'étrangère. On y parvient : mais Jean, privé de son soutien intellectuel, plus nerveux, plus désespéré que jamais, se précipite dans le lac qui baigne le mur de son jardin.

C'est assurément là une étude très intéressante, et plus d'une scène témoigne d'un grand talent. Seulement, le commun des spectateurs ne peut être « pris par les entrailles ». Ce savant nerveux et faible prend les choses trop au tragique; nous ne le sentons pas vivre. Il semble qu'il serait bon pour lui de lire *les Femmes savantes* pour apprendre combien il est ridicule de vivre dans des régions idéales sans jamais descendre à terre. Gœthe a bien épousé une femme très ordinaire... mais Gœthe n'était pas fin-de-siècle, ni nerveux.

Quoi qu'il en soit, on est ravi de voir en Allemagne un drame allemand de valeur et plein de promesses; quand M. Hauptmann se sera complètement dégagé de certaines exagérations, il fera une œuvre forte, vivante et poignante.

L.

***

C'est la célèbre Mme Langtry qui va jouer à Londres le personnage principal du nouveau drame d'Ibsen, *Hedda Gabler*, dont nous avons parlé dans un de nos précédents numéros.

Le nouveau Théâtre-Olympique de Londres vient de reprendre un vieux drame connu d'ailleurs pour sa niaiserie, mais qui est un des souvenirs historiques de la scène anglaise : *l'Étranger*, traduction libre de *Misanthropie et repentir* de Kotzebue. Ce drame était au début du siècle le grand succès de mistress Siddons et de son frère John Kemble : depuis lors, il n'y eut point de théâtre de petite ville qui ne le jouât aussi couramment que le grand répertoire de Shakespeare. Les lecteurs de *Pendennis* se rappellent que c'est dans *l'Étranger* que parut pour la première fois aux yeux du héros de Thackeray la belle actrice Emily Fotheringay, et que la pièce de Kotzebue joue ainsi un rôle considérable dans la première partie du célèbre roman anglais. Mais peu à peu l'oubli s'était fait autour de ce drame, et sa résurrection l'autre jour paraît avoir fait l'effet d'une nouveauté.

***

Les directeurs de l'Opéra métropolitain de New-York ont décidé de remplacer, l'année prochaine, la troupe allemande par une troupe française et une troupe italienne. La chose, au premier abord, paraît sans importance ; mais, en réalité, elle marque la fin d'une crise qui a sévi sur les États-Unis pendant sept ans avec une intensité inouïe, d'une crise de wagnérisme qui depuis sept ans empêchait les bons Yankees d'entendre aucune autre musique que celle de Wagner, et avait fait de l'Amérique la seconde patrie des opéras wagnériens. Il est à espérer que désormais l'Amérique ne nous enlèvera plus, pour nous les rendre gâtés à jamais, les meilleurs chanteurs, les meilleurs chefs d'orchestre, et toute personne qui aura manifesté quelques dispositions pour bien interpréter la musique de Wagner. Il y a assez longtemps que l'Allemagne et l'Europe entière ont à souffrir de cette funeste et incompréhensible passion des New-Yorkais pour Wagner. Mais voici que c'est fini : et désormais nous pourrons, à Bayreuth, applaudir un ténor ou un soprano sans avoir à craindre que le directeur du Métropolitain de New-York ne profite aussitôt de ces applaudissements pour engager le chanteur applaudi et mettre ainsi une fin irrémédiable à sa valeur artistique.

***

A cette question : « Avons-nous une littérature nationale ? » Walt Whitman répond dans le *North American Review* de mars 1891.

Les États-Unis, absorbés par le mouvement des affaires, les inventions, les échanges, les exigences de la civilisation moderne, trouveront un jour dans cette voie une littérature nouvelle, personnelle et démocratique. Tel est le peuple dans sa forme, son type, son attitude ; tel devra le refléter le divin miroir de la littérature. Eh bien, on peut affirmer que depuis la guerre de Sécession ce quelque chose à refléter existe.

Sans doute la poésie, les lettres et les arts n'ont pas encore aux États-Unis la place qu'ils occupent dans l'ancien monde. Jusqu'à ce jour, d'autres besoins, d'autres soucis ont attiré l'attention des citoyens américains. De sorte qu'après tout Walt Whitman conclut en disant : « Une littérature nationale? Les Américains en ont-ils une, l'auront-ils jamais? »

***

Il est question de construire à Berlin, avec des capitaux considérables, un nouveau théâtre qui sera consacré aux œuvres de la jeune école dite moderne.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies. 7, rue Saint-Benoît. (1809)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 TOME XLVII 4 AVRIL 1891

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

Méthode pour faire une conférence.

Je n'ai pas la prétention de vous enseigner comment il faut s'y prendre pour faire une conférence. Je ne veux que vous conter plus simplement comment je m'y suis pris moi-même ; je voudrais épargner à ceux qui me liront quelques-uns des tâtonnements par où j'ai passé, leur signaler quelques-uns des écueils où j'ai sombré plus d'une fois. Je sais bien que l'expérience des autres ne sert pas à grand'chose. Peut-être cependant ces conseils, fruits d'une longue pratique, offriront-ils un certain intérêt à ceux qui ont l'intention de courir la même carrière.

Il va sans dire, n'est-ce pas? que pour aborder la conférence, il faut d'abord avoir le don. Oh! un petit don, un tout petit don. Il ne s'agit pas d'être né pour la grande éloquence. On peut arriver dans ce genre à de jolis succès sans un ensemble éminent de qualités supérieures; mais encore faut-il posséder de certaines aptitudes, modestes si l'on veut, mais réelles. Il y a des hommes qui sont des écrivains très habiles et même des causeurs étincelants, et qui ne parleront jamais en public. Les uns n'ont pas la parole facile, les autres ont une voix sourde et molle... Tenez! on a beaucoup parlé, il y a tantôt trente ans, des conférences d'Alexandre Dumas père. Personne n'était plus amusant et plus brillant que Dumas causant à table ou dans un salon ; en conférence, et devant un public, c'était un homme éteint. Il lisait d'une grosse voix molle des passages de ses Mémoires, qu'il rattachait péniblement les uns aux autres. La foule accourait tout de même, parce qu'on était avide de contempler le vieux Dumas dans ce nouvel avatar; nous nous gardions bien, nous autres journalistes, d'émettre une critique qui eût pu chagriner le bon géant, amoureux de popularité. Il a pu se croire, et il se croyait de bonne foi le roi de la conférence, comme il l'était du roman. Il n'y avait pas d'âme plus naïve et plus facile aux illusions. Jamais, s'il n'eût porté devant la table du conférencier le rayonnement de son nom, il n'aurait pu réussir dans ce genre : la voix était cotonneuse; elle ne mordait point sur l'auditoire.

Mais je n'ai que faire d'insister. Il en est sur ce point de la conférence comme de tous les autres arts. A la base, il y a le don, c'est-à-dire un ensemble de qualités naturelles, sans lequel on ne deviendra jamais, malgré tout l'effort et tout le travail du monde, qu'un bon et propre ouvrier : c'est déjà quelque chose d'être cela, et comme, après tout, la conférence n'est pas un art de luxe, comme elle a un but d'enseignement et qu'elle vise plutôt à l'utilité pratique, je me ferais scrupule de décourager les honnêtes gens, pleins d'instruction et de bon vouloir, qui chercheraient, en s'appropriant nos procédés, à vaincre les résistances de la nature.

La première condition pour faire une conférence, c'est d'avoir quelque chose à dire. Pour faire un civet, dit la cuisinière bourgeoise, prenez un lièvre ; on n'a jamais fait un bon civet avec une queue de lapin. Mais entendons-nous : avoir quelque chose à dire, ce n'est

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier, 7, 28 février et 14 mars 1891.

pas posséder, sur le sujet qu'on a choisi, des idées neuves ou des aperçus singuliers ; ce n'est pas apporter des paradoxes, ces paradoxes fussent-ils les plus ingénieux et peut-être les plus vrais du monde. Non, je vous dirai même que si vous avez de ces idées neuves, de ces aperçus singuliers, de ces points de vue paradoxaux... eh bien, le conseil que je vous donnerais, ce serait de les garder prudemment dans votre poche, à moins d'être sûr du public auquel vous vous adressez, et d'être plus sûr encore de votre autorité sur lui. Mettez-vous bien dans la tête cette vérité primordiale, vous qui aspirez à l'honneur d'instruire ou d'amuser vos contemporains par la conférence : on n'enseigne aux gens que ce qu'ils savent, on ne leur persuade que les choses dont ils ont déjà un penchant à être convaincus ; on ne leur ouvre que les idées sur lesquelles ils ont par avance des lumières ; le bon grain de la parole ne germe que s'il tombe sur les esprits de longue main préparés à le recevoir. Defiez-vous de toute idée neuve qui heurte un antique préjugé et surtout un sentiment général ; si vous la hasardez, ne le faites qu'avec une circonspection extrême.

Non, quand je parle d'avoir quelque chose à dire, j'entends par là qu'il faut avoir sur le sujet que l'on traite des idées que l'on a trouvées soi-même, ces idées fussent-elles aussi vieilles que le monde, ces idées fussent-elles de simples lieux communs. Une idée personnelle n'est pas une idée neuve ; il n'y a pas beaucoup d'aperçus originaux : c'est une idée que l'on a découverte, après beaucoup d'autres, par l'effort de son initiative individuelle. L'originalité consiste non à penser des choses nouvelles, mais à penser par soi-même des choses que des milliers de générations avaient pensées avant vous.

Prenons un exemple.

Vous avez à parler, je suppose, du *Cid* de Corneille. Eh bien, n'allez pas vous évertuer d'abord à lire ce qu'on a écrit sur *le Cid :* laissez de côté l'admirable étude de Sainte-Beuve et les exégèses des commentateurs. Lisez tout bonnement *le Cid;* imprégnez-vous de la pièce, songez-y, tournez et retournez-la ; allez la voir, si on la joue ; si la lecture ni la représentation de ce drame ne vous suggèrent aucune impression qui vous soit propre, dame ! mon ami, que voulez-vous que je vous dise ? ne vous mêlez pas de faire de conférence ni sur *le Cid* ni sur aucun autre thème tiré de la littérature : c'est qu'apparemment vous n'êtes pas né pour le métier.

Mais si vous avez tressailli et vibré à quelque endroit ; s'il s'est présenté à votre esprit quelque rapprochement qui ait pour ainsi dire surgi du fond de votre lecture, si vous vous êtes formé vous-même une opinion sur l'ensemble ou sur quelques scènes de l'œuvre, c'est à cela que vous devez vous attacher, c'est cela qu'il faut dire, c'est cela que j'appelle : avoir quelque chose à dire.

Ne vous inquiétez pas de savoir si d'autres l'ont pensé avant vous et l'ont dit peut-être même mieux que vous ne le direz vous-même. Ce n'est pas l'affaire. L'idée, tant vieille soit-elle, paraîtra nouvelle et le sera en effet, parce que vous lui imprimerez forcément le tour de votre esprit, parce que vous la teindrez, sans y prendre garde, des couleurs de votre imagination. Comme c'est vous qui l'aurez fait jaillir de la lecture, comme c'est vous qui aurez vous-même tiré cette vérité de son puits, vous vous passionnerez pour elle ; vous mettrez naturellement à l'exprimer une bonne foi, une sincérité, un emportement dont la chaleur se communiquera au public.

Ce n'est qu'après avoir fait ce premier travail, le seul nécessaire, le seul efficace, que je vous permets — faites bien attention, je le permets, je ne le conseille pas — que je vous permets de lire ce que vos devanciers ont pensé du *Cid* et ce qu'ils en ont écrit. Si, par hasard, vous y rencontrez quelque point de vue intéressant qui vous avait échappé et qui vous frappe, méfiez-vous pour l'amour de Dieu, ne le transportez pas tel quel dans votre conférence, où il ferait un méchant effet de pièce rapportée et de placage. Non, reprenez *le Cid* à nouveau, relisez-le avec la préoccupation de cette idée, suggérée par un autre ; cette idée, remettez-la dans le texte afin de l'en tirer vous-même, repensez-la, faites-en votre chose ; oubliez le tour et la forme que lui a donnés le Sainte-Beuve, chez qui elle a lui pour la première fois à vos yeux. Si vous n'arrivez pas à en prendre possession, à la fondre si bien dans le creuset de votre esprit qu'elle ne se distingue plus des matières en fusion qui y bouillonnaient déjà, mieux vaut l'écarter, si ingénieuse, si amusante qu'elle soit.

Sachez-le : il n'y aura de bon, dans votre conférence, que ce que vous aurez pensé vous-même, et ce que vous aurez pensé vous-même aura toujours un petit cachet d'originalité. Vous avez pensé que Chimène sacrifie son amour à son devoir, que Rodrigue est un héros, bouillant d'amour et de jeunesse, que Don Diègue est un Gascon épique... N'allez pas vous embarrasser de scrupules et vous répéter tout bas : mais tout le monde a dit ça !

Tout le monde l'a dit ! tant mieux d'abord, parce qu'il y a des chances pour que votre public soit enchanté, vous voyant ainsi dans le vrai jusqu'aux oreilles. Mais tout le monde ne l'a pas dit comme vous le direz ; car vous le direz comme vous l'avez pensé, et vous l'avez pensé vous-même.

Je ne saurais trop insister sur ce point :

En conférence, il ne faut point écarter le lieu commun ; je ne sais qui a dit que le lieu commun est la matière et l'âme de l'éloquence. C'est là une grande vérité. Mais il faut repenser par soi-même le lieu commun, le refondre en quelque sorte à l'image de son esprit.

Nos professeurs — beaucoup se sont essayés à la con-

férence — ont presque tous un défaut contre lequel il faut que je les mette en garde, car c'est ce défaut qui explique la froideur avec laquelle j'ai vu accueillir par le public des leçons pleines d'érudition, de bon sens et d'esprit. Ils ne manquent jamais, quand ils parlent d'un ouvrage, de passer en revue les opinions qu'en ont exprimées des critiques qui les ont précédés, de les discuter, d'en montrer le fort et le faible, et de conclure : « La Harpe a dit cela ; Villemain l'a contredit ; Sainte-Beuve s'est rangé à l'avis du premier ; » et ils citent, et ils discutent, et ils épiloguent. C'est une méthode excellente dans une classe de rhétorique, ou devant un auditoire de Sorbonne. En conférence, c'est une autre affaire. Il n'y a, il ne doit y avoir de vrai que ce que dit le conférencier ; le reste n'existe pas. Je ne connais, moi qui l'écoute, ni Sainte-Beuve, ni Villemain, ni La Harpe ; je ne vois que lui, et c'est à lui de me dire ce que je dois croire. Et plus ce qu'il me dira se trouvera conforme à ce que je crois déjà être vrai, plus je lui trouverai de bon sens et de talent.

Réglez-vous donc là-dessus, vous qui vous asseyez sur la chaise du conférencier. Vous devez faire table rase de tout ce qui a été dit avant vous sur le sujet que vous traitez. Si vous reprenez — même sciemment — les idées des autres, c'est que vous vous les êtes assimilées, c'est que vous les avez faites votre chair et votre sang. Vous les lancez du haut du Sinaï avec la conviction du prophète, qui vient de voir Dieu face à face. C'est Dieu qui vous a révélé lui-même ces vérités merveilleuses, que Chimène sacrifie son amour à son devoir, que Rodrigue est un héros, et que *le Cid* est une œuvre qui pétille de jeunesse. Vous en êtes convaincu, imprégné, flamboyant, quand vous descendrez la montagne. Vous êtes heureux et fier de les apporter à votre public ; vous les lui imposez.

Je ne me moque ni ne raille. Je parle fort sérieusement ; car j'ai horreur de l'ironie, qui est la plus sèche et la plus stérile des figures. Si vous ne tirez pas de vous-même (souvent après l'y avoir mise par artifice) la matière de votre discours, vous pourrez faire ou d'ingénieux papotages de salon ou de sévères leçons de Sorbonne, vous ne ferez jamais — entendez-moi bien, jamais — une bonne conférence.

Quand une fois vous êtes en possession de votre sujet et des idées qu'il a suggérées, il s'agit de les classer et de les ordonner ; c'est le travail de la composition.

Je n'en sais pas de plus important et de plus difficile.

Vous avez sans doute, quand vous étiez au lycée, appris par cœur ou tout au moins lu *les Sermons* de Massillon. Vous vous rappelez ces divisions géométriques, d'une implacable rigidité : et ce sera mon premier point, et ce sera mon second point, et ce sera mon troisième point. Et le sermonnaire prenait l'un après l'autre chacun de ces points, et quand il en avait fini avec le premier point, il ne manquait pas d'en avertir ses auditeurs, et il leur disait : « Prenez garde, je passe au second point. » Voici quel était ce second point, et de même pour le troisième, qui était presque toujours le dernier.

Vous avez souri de l'inflexibilité de ces cadres, à moins que vous ne l'ayez déclarée assommante. Eh bien, il faut construire et ordonner une conférence, comme un sermon de Massillon. Il va sans dire que vous pouvez et qu'il vaut mieux même dérober aux yeux les lignes qui coupent ces cadres et qui en marquent distinctement les parties. Mais il faut que ces lignes existent, que vous les ayez toujours présentes à l'esprit, et que le public vous sente maintenu par elles.

Une conférence n'a chance de s'imposer au public et de lui plaire que lorsqu'en rentrant à la maison chacun des auditeurs peut dire à sa femme, qui lui demande des nouvelles : « Voici quelle était sa thèse, et, pour la soutenir, il a dit ça d'abord, puis ça, et enfin ça pour conclure. » Je donnerais presque comme une loi du genre qu'il ne faut dans une conférence avoir qu'une idée mère, qui s'éclaircit et se confirme par trois ou quatre groupes de développements successifs.

Oui, mais comment ordonner ces développements?

Je crois qu'il y a quelques esprits très nets et très puissants qui trouvent tout de suite l'ordre le plus lumineux et le plus probant, qui établissent pour ainsi dire du premier coup, après une vue d'ensemble, les grandes divisions où ils caseront leurs développements : heureux ceux qui ont cette force et cette rectitude de pensée! J'avoue que, dans la préparation d'une conférence, ce que j'ai toujours rencontré en dernier, c'est l'ordonnance générale du sujet et la disposition des développements.

Comme j'imagine qu'il y a parmi les conférenciers beaucoup d'infirmes comme moi, qui ne sont pas capables d'embrasser d'un coup d'œil un sujet et de le distribuer avant tout autre travail en ses parties principales, je m'en vais vous conter comment je m'y prenais ; je reconnais que ce procédé n'est pas le meilleur, et il m'a joué plus d'un méchant tour. Mais je le livre pour ce qu'il vaut, et il m'a été constamment d'un grand service.

Je savais ce que je voulais dire ; j'avais mes idées sur le sujet. Sentant mon impuissance à les ordonner, je ne m'inquiétais pas de la composition et je prenais au hasard un des thèmes à développer, et je le ruminais le tournant et le retournant dans ma cervelle, sans me demander à quelle place il faudrait le mettre. J'en faisais autant des autres : je les prenais comme le caprice du travail me les apportait, je les roulais longtemps dans ma tête, et peu à peu, sans que je sache trop comment, les grandes lignes se dégageaient et me devenaient visibles. Les développements s'ordonnaient pour ainsi dire d'eux-mêmes et prenaient leur vraie

place, et je n'arrivais le plus souvent à établir et arrêter l'ensemble de la composition que longtemps après avoir fortement préparé chacune des parties. Il y a telle conférence que j'ai refaite trois ou quatre fois devant divers publics avant d'en avoir découvert et fixé la meilleure ordonnance, celle qui était la plus logique et la plus claire. Il est vrai que lorsque enfin je possédais le vrai cadre, je tenais la conférence pour faite : le reste n'était plus pour moi que l'accessoire.

C'est là un défaut de mon esprit : je ne puis m'élever à l'ensemble qu'en m'aidant du détail. Buffon dit avec raison dans son discours sur le style qu'avant de commencer à écrire un ouvrage, il faut en avoir très exactement arrêté le plan. Moi, c'est, au contraire, en préparant l'expression de mes idées que je finissais par en découvrir et par en fixer l'ordonnance. Ce n'est pas la méthode des maîtres; mon excuse, c'est que je n'ai pu faire autrement; et maintenant encore, après tant d'années d'exercice, quand j'ai une conférence à faire, je ne m'embarrasse point de l'ordonnance des idées, me réservant de la rencontrer plus tard, au petit bonheur : je me jette tout de suite, à corps perdu, dans cette partie de la préparation qui devrait venir la dernière, celle qui consiste à chercher et à fixer la forme sous laquelle on présentera ces idées au public.

J'ai sur ce point particulier, qui est le plus redouté des adeptes de la conférence, quelques conseils à leur donner qui peut-être leur seront profitables.

Le premier de tous, c'est de ne jamais lire une conférence écrite, et de ne jamais réciter une conférence apprise par cœur. Vous me direz que quelques-uns, et qui comptent parmi les plus célèbres, l'ont fait, et vous me rappellerez ce que je vous ai conté moi-même de Paul Féval et de M. Ernest Legouvé. Vous pourriez m'en citer d'autres encore : Coquelin aîné lit ses conférences, je parle au moins de celles que j'ai entendues; d'autres encore dont le nom est moins retentissant. Mais prenez garde : Paul Féval a fait deux conférences en sa vie, M. Legouvé une douzaine peut-être, Coquelin trois ou quatre : aucun d'eux n'a prétendu faire de la conférence un métier. Vous, je suppose que vous voulez, comme moi, devenir un conférencier véritable, c'est-à-dire un homme capable d'improviser sur n'importe quel sujet devant n'importe quel public un développement sur un thème quelconque. Eh bien, vous pourriez lire ou réciter dix ans des conférences, sans vous être formé au métier de la conférence. Non, vous ne serez pas plus avancé au bout de dix ans qu'au premier jour.

Et puis, si vous saviez quelle force de persuasion on perd à lire ou à réciter! Si on lit, les yeux attachés sur le papier ne s'ouvrent plus sur la foule pour la magnétiser; si l'on récite, le regard plonge au dedans, hypnotisé par le travail de la mémoire, et il ne s'en dégage plus cette électricité qui éveille et secoue l'auditoire. Quelques-uns cherchent à ruser : ils font semblant d'improviser ce qu'ils lisent du coin de l'œil sur un manuscrit habilement dissimulé, ou ils feignent d'hésiter sur le mot d'une phrase qu'ils ont apprise d'avance et qu'ils savent par cœur. Ce sont là des malices cousues de fil blanc dont le monde n'est dupe que peu d'instants. Il ne tarde pas à pénétrer l'artifice : le développement est trop régulier, la phrase est trop arrêtée et trop polie, les mots eux-mêmes sont d'un choix trop juste ou trop ingénieux, tout cela sent et trahit l'apprêt.

Mieux vaut, quand on lit ou qu'on récite, le faire franchement.

— Qu'avez-vous besoin, demandais-je à M. Legouvé, de ce manuscrit que vous étalez sur votre table et dont vous tournez les pages; vous n'y regardez jamais et vous possédez une mémoire imperturbable ?

— C'est affaire d'honnêteté et de pudeur, me répondit-il. Je tâche de réciter comme si j'improvisais, mais je ne veux pas me donner des airs d'orateur qui improvise. Je tiens à ce que le public sache la vérité : il entend une lecture faite par un homme qui sait lire.

Coquelin y met moins de façon encore : il lit franchement, et afin que personne n'en ignore, il chausse, pour lire plus à l'aise, le lorgnon obligatoire. Ce n'est pourtant pas la mémoire qui manque à celui-là! Mais il a pensé sans doute qu'il ne ferait pas illusion, même s'il apprenait par cœur et récitait, si naturelle et si variée que puisse être sa diction, et il a eu raison. L'illusion est impossible.

Mais voyez à quoi l'on s'expose quand on lit. Coquelin nous lisait un soir à la salle des Capucines une conférence sur l'art du comédien, et, parlant des grands artistes qui avaient illustré la scène, il en vint à citer le nom de Régnier. Vous savez que Régnier a été son professeur au Conservatoire et qu'il a protégé ses premiers pas à la Comédie-Française. A ce nom, Coquelin s'arrête, prend son temps, et d'une voix mouillée :

— Pardonnez, messieurs, si je ne puis surmonter mon émotion...

Le mouvement, s'il eût vraiment jailli de l'improvisation, aurait touché le public. Mais, quoi ! il était noté d'avance; l'orateur s'était dit : Là, je serai ému, ma voix s'étranglera ou se mouillera, et je serai forcé de suspendre un instant ma lecture; ce n'était plus qu'un artifice de comédien, et, au lieu de nous attendrir avec le conférencier, nous avons admiré l'art avec lequel il avait rendu sa scène.

N'écrivez donc jamais une conférence; j'ajouterai même : n'emportez point de notes, au moins dans les conférences que j'appellerai d'apparat, qui doivent se faire devant un public nombreux, dans une grande salle. Je n'admettrais les notes que dans les conférences qui, s'adressant à un petit auditoire d'initiés ou de fidèles, se rapprochent de la leçon de collège. Au théâtre ou dans les vastes amphithéâtres de cercles, point de notes. Souvenez-vous que le public est un

monstre aux mille têtes et que vous ne le dompterez que si vous tenez votre regard constamment attaché sur le sien. Tandis que vous cherchez votre papier et que vous le lisez, le monstre se dégage du magnétisme dont vous l'avez enveloppé. Il a le loisir de penser à autre chose, et souvent il en profite.

Mais les citations?...

Eh bien, ne citez pas, ou, si vous ne pouvez faire autrement que de citer, citez de mémoire. La citation sera peut-être tronquée, mutilée, dénaturée : tant pis pour l'auteur! Que vous fait l'auteur? Il est mort, l'auteur; et vous, vous êtes en scène. Pour vous, l'essentiel est de ne pas lâcher un instant le public. J'ai parlé sur toutes les œuvres classiques du répertoire; vous pensez bien que je ne les sais pas toutes par cœur. J'ai une des mémoires les plus abondantes, il est vrai, mais les plus inexactes qui soient au monde. Je ne m'en embarrassais point : toutes les fois que j'avais une citation à faire, vers ou prose, je lançais résolument le texte à toute volée, changeant les mots, faussant les vers, au hasard du souvenir; mais que m'importait à moi! Ou le public savait la pièce, et le passage tout entier lui remontait à la mémoire en son vrai texte; ou il l'ignorait, et, en ce cas, ma citation lui suffisait parfaitement, parce qu'il était emporté, roulé dans le développement de l'idée à laquelle cette citation ne servait que d'appui et de lumière.

Je ne vous permets qu'une note, mais celle-là je vous conseille même de l'apporter et de la garder ouverte sur votre table. Elle doit tenir en un petit carré de papier grand comme la main.

Qu'est-ce donc que cette note?

C'est le plan de la conférence. Ce sont les trois ou quatre points qu'elle doit successivement toucher et qui en forment comme l'ossature. Ces points peuvent être fixés chacun par deux mots; mettons par une ligne d'écriture, si vous voulez faire mesure pleine.

Vous aurez bien rarement besoin de ce carré de papier. Mais c'est une sécurité de savoir qu'il est là. Il vous arrive parfois, n'est-ce pas? causant avec une personne, de ne pas trouver un nom ou le mot dont vous avez besoin. Plus vous le cherchez, plus il vous fuit; plus il recule dans les obscures profondeurs de la mémoire éperdue. Et cependant, ce nom ou ce mot, il vous est familier; vous l'avez, comme on dit, sur le bout de la langue. Mais c'est comme un fait exprès : il ne sortira pas.

Eh bien, il se produit parfois dans la mémoire du conférencier des trous de ce genre qui s'ouvrent brusquement, sans qu'on sache pourquoi, où l'idée, le thème du développement disparaît, s'engloutit corps et biens. Quand on a son idée, on est certain de la pouvoir développer bien ou mal; mais si l'idée manque, on a beau chercher avec effarement dans sa mémoire, elle ne vous rend pas plus l'idée absente qu'elle ne vous renvoyait tout à l'heure le mot perdu.

Ne vous fiez pas au raisonnement pour retrouver celui de vos points qui se sera ainsi dérobé. Il peut se faire d'abord que la composition de votre conférence ne soit pas d'une logique excellente; c'est, je vous en ai prévenu, ce qu'il y a de plus difficile à trouver, et ce qu'on trouve toujours en dernier quand on le trouve : le bel ordre des parties, concourant chacune, en sa place logique, à l'harmonie de l'ensemble. Si les idées dont se compose la conférence ne sont liées que par un fil artificiel, il peut arriver que ce fil casse, et les idées fuient comme les perles d'un collier brisé.

Mais alors même que l'ordonnance de la conférence est excellente, que les thèmes se suivent et s'enchaînent logiquement pour circuler autour de l'idée principale, il faut craindre encore un éblouissement subit. Il se fait tout à coup dans le cerveau un vide énorme ; c'est une sensation affreuse dont je puis parler doctement, car j'en ai été deux fois la victime. La première fois, j'ai été obligé de quitter la salle; il paraît que je faisais si mal à voir que personne n'a ri ni sifflé. L'œil est devenu brusquement vague et le regard éperdu; le visage s'est voilé d'ombre; j'ai bu coup sur coup deux ou trois verres d'eau, balbutié quelques paroles incohérentes et me suis retiré, chancelant. On a cru, dans le public, à quelque soudaine attaque de paralysie.

L'autre accident a été bien plus gai. C'était au boulevard des Capucines, devant le public restreint de l'endroit, avec qui j'étais en grande familiarité de relations depuis longtemps. Je m'amusais en ce temps-là à improviser ce qu'on appelait autrefois des *physiologies*, c'est-à-dire des monographies de métier : le journaliste, l'auteur dramatique, l'acteur, le professeur. C'était une série, qui n'a pas laissé que d'amuser les habitués de la salle des Capucines. Je parlais du professeur; et j'avais, conformément aux principes que je viens de vous exposer, divisé la conférence en trois points : il fallait, pour être professeur, réunir trois qualités que j'avais énumérées.

Je développe le premier thème, tout va bien : arrivé au second point, l'idée se dérobe; elle a fui; impossible de remettre la main dessus. Mais j'étais avec des amis : je ne me démonte point, bien que ces aventures n'aillent jamais sans un soupçon de ridicule :

— Tiens! dis-je gaiement, voilà que je ne retrouve plus la seconde qualité du professeur; c'est une qualité perdue : y a-t-il quelqu'un parmi vous qui puisse me la rendre?

On sourit, on ne répond point. Il m'eût suffi d'un mot pour me remettre en selle. Personne ne me le dit; au contraire, on paraît s'amuser beaucoup de mon embarras, que je cache sous une gaieté bon enfant.

— Ma foi, messieurs, j'ai décidément égaré mon second point; nous allons passer au troisième. Peut-être le second profitera-t-il de ce répit pour revenir.

Je m'étends avec complaisance sur ce troisième point;

car on peut, quand on sait son métier, allonger et varier un développement au gré des circonstances et de l'heure. Mais ce diable de second point s'obstine à ne pas reparaître.

— Allons, messieurs, dis-je avec ma bonhomie accoutumée, je n'ai pas retrouvé la seconde qualité du professeur. Faisons-en notre deuil; j'irai demain la chercher au bureau des objets perdus...

Et comme tout le monde se levait pour prendre congé, voilà que l'idée m'arrive comme un coup de lumière :

— Ah! messieurs, je l'ai, je la tiens!...

Le mouvement s'arrête; on me regarde; on a l'air d'attendre; je tire ma montre :

— Elle est venue trop tard; ce sera tant pis pour elle. Il faut être à l'heure.

On se mit à rire et il n'en fut que cela.

Mais depuis cet accident, j'ai toujours dans ma poche les quatre mots cabalistiques à l'aide desquels je puis rappeler le thème disparu, évoquer l'idée évanouie. C'est une bonne précaution à prendre, et je vous engage à ne pas la négliger.

Pour les développements, ne vous fiez qu'à vous-même: je vous ai dit qu'il ne fallait jamais les écrire; je m'en vais vous expliquer à présent comment je m'y prenais, comment je m'y prends encore pour les préparer.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

LA POÉSIE NOUVELLE

A propos des décadents et symbolistes.

Depuis quelque temps, on s'agite beaucoup dans certains petits cénacles à qui la presse, sinon le public, vient d'accorder un peu d'attention : à travers les persiennes, qu'un rayon de soleil glisse, et mille insectes dansent, et de vagues espoirs d'ailes.

La poésie et ceux qui l'aiment n'auraient qu'à s'éjouir de ce revirement vers elle : la prescription est interrompue, de l'indifférence qui durait déjà.

Certes, il y a aujourd'hui, pour mériter ce regain, plusieurs poètes de talents divers et plus ou moins personnels. Mais ce qu'on proclame, à gestes annonciateurs, pour attirer la foule, c'est qu'une révolution vient d'être accomplie, qu'une nouvelle école est née.

Cette ambition de réformer la poésie française est ancienne — et elle est intermittente. Ici, comme dans toutes les catégories du travail ou du génie humain, on est exposé à la manie des inventeurs, aussi bien de ceux qui encombrent de découvertes puériles que de ceux qui apportent vraiment des combinaisons inédites et miraculeuses.

Ceux de la première espèce sont les plus nombreux, dans la poésie surtout. Déjà, en 1880, un exotique nommé Vergalo, venu des vagues Pérous, avait publié une *Poëtique nouvelle*, chez Lemerre, où il proclamait : « La poésie sera *vergalienne* ou elle mourra; » édictant avec une assurance un peu incohérente que le vers serait libre, absolument sans césure, et aussi sans élisions, avec des hiatus et des allitérations.

Il en produisait du reste des exemples tirés de ses propres poèmes.

Chronologiquement et pour les curieux de l'avenir, cet extraordinaire Vergalo est, sinon l'inventeur, du moins le restaurateur du vers libre et des autres innovations revendiquées comme leur plus admirable invention par les petits cénacles d'hier, qui s'imaginent candidement avoir fondé une école nouvelle.

En réalité, il n'y a jamais eu d'école en art. C'est même un signe de médiocrité, cette incorporation dans des groupes littéraires qui, comme ceux de la politique, se font et se défont, au gré des intérêts et des rancunes. Ce sont les moutons qui marchent en troupeaux.

Les lions vont seuls.

A qui rattacher André Chénier, qui arrive tout d'un coup et comme un miracle, voile aiguë sur une mer qui reflue de la Grèce? Et Alfred de Vigny, si spécial, si religieux, rendant le son de l'éternité, quand les médiocres parmi les romantiques s'agglomèrent pour des fanfares de couleurs? Et Baudelaire, en avance sur son temps, âme qui trempe dans des alcools de spleen? Ont-ils rédigé des programmes, fondé des écoles, annoncé des révolutions?

Quant à Victor Hugo, on tombe d'accord que cette habile mise en scène de soi fut le moins noble et le moins à imiter de son génie.

Il n'y a pas et il n'y a jamais eu d'écoles. Celles-ci, qui ne correspondent à rien, ne sont que choses contingentes, éphémère et banale tactique pour un peu de bruit quotidien.

Il faut surtout croire aux individus.

Car d'étape en étape, dans l'humanité, germe un idéal nouveau, une âme nouvelle que les grands artistes ne créent pas, ne provoquent pas. Ils l'expriment, ils en sont les truchements et la synthèse.

C'est dans ce sens que Gautier disait avec esprit : « Ce ne sont pas les petits pois qui font naître le printemps — mais le printemps fait naître les petits pois. »

*
* *

Donc il y a une âme nouvelle aujourd'hui à laquelle doit correspondre une poésie nouvelle.

Chaque génération, pour ainsi dire, tous les vingt ou trente ans, arrive avec sa façon spéciale de sentir, d'être émue, de comprendre la vie. C'est la même manne qui neige dans tous les yeux; le même cyclone d'abeilles aveugles, venu du fond de l'éternité, entrant

soudain dans les alvéoles de toutes les âmes offertes qui, chacune, auront leur part de miel plus ou moins large.

Les conditions antérieures : politiques, sociales, physiques, influent sur ces dispositions d'esprit. Déjà Alfred de Musset diagnostiquait au début de la *Confession d'un enfant du siècle* les secrètes mélancolies de cette génération qui était la sienne, conçue entre deux batailles et qui, ayant vu passer la gloire habillée d'or et de drapeaux, ne put se résigner à la vie monotone.

Le romantisme, en guise de compensation, se leurra par d'illusoires aventures, par un exode vers le moyen âge, la Grèce, l'Espagne, les pays lointains, les temps abolis — exotique surtout et surtout en décor.

Mais ces divins mensonges devaient avoir leur réaction, et une génération nouvelle arriva, éduquée par les enquêtes de la science, désireuse aussi de précision et de réalité.

Ce fut le naturalisme : un art de carabin; la plume-scalpel. Rien que ce qu'on touche et qu'on voit. L'inventaire des mobiliers. La description des actes, sans psychologie des mobiles, ces longs corridors sombres où la conscience erre avec sa petite lumière vacillante qu'elle protège jusqu'à ce que la passion, dans un grand coup de vent, l'éteigne!

M. Émile Zola fut l'écrivain, sinon le plus caractéristique, le plus bruyant de cette manière. Lui aussi publia des manifestes : « Si nous voulons, écrivait-il dans sa *Lettre à la jeunesse*, que demain nous appartienne, il faut que nous soyons des hommes nouveaux marchant à l'avenir par la méthode, par la logique, par l'étude et la possession du Réel. Applaudir une rhétorique, s'enthousiasmer pour l'idéal, ce ne sont là que belles émotions nerveuses. Aujourd'hui nous avons besoin de la virilité du vrai. »

Et voilà que dix ans à peine après que cette lettre fut écrite à la jeunesse, celle-ci tout entière échappe au naturalisme et à M. Émile Zola. Exemple bien fait pour refroidir les zélés fondateurs d'écoles de l'heure présente qui, eux aussi, rédigent des manifestes.

Déjà, dans cette *Lettre à la jeunesse*, il n'y a plus une des propositions qui ne soit niée et raillée. Oui! nous nous enthousiasmons de nouveau pour l'idéal! Les belles émotions nerveuses, nous les voulons. Le Réel nous écœure. Qu'importent la rue, les passants, les assemblées, la chair elle-même — tout ce qui existe et qu'on peut acquérir! C'est l'impossible lui-même que nous aimons.

C'est le rêve, les nuances, l'au delà, l'art qui voyage avec les nuages, qui apprivoise des reflets, pour qui le réel n'est qu'un point de départ et le papier lui-même une frêle certitude blanche d'où s'élancer dans des gouffres de mystère qui sont en haut et qui attirent.

Et cette prédominance n'est le fait d'aucune prédication, d'aucune propagande d'école.

La génération d'aujourd'hui la porte en elle, originellement. Les plus jeunes mêmes, qui n'ont encore rien appris, ont d'instinct l'incompréhension et le dédain de cette littérature documentaire qui n'est plus adéquate à leurs visions.

Déjà toute la récente production s'en ressent et atteste ce nouvel état d'âme, la poésie surtout qui, moins que le roman, s'était trouvée inoculée de l'influence naturaliste. Les Parnassiens, que quelques jeunes poètes nouveaux prétendent agonir, en étant loin de les valoir, furent contemporains des naturalistes, mais ils n'ont pas suivi un idéal parallèle. Leur tort peut-être fut dans une forme trop étroite et de bronze, trop attachée à la plastique, au contour extérieur des choses.

Mais M. Leconte de Lisle, leur maître — un vraiment grand poète — les orienta vers de hauts sujets : M. Heredia dresse de riches panoplies; M. Mendès, d'un talent fort souple, marivaude ou s'exalte en récits épiques; M. Coppée a des subtilités nerveuses d'amant las dans *les Intimités* et *le Passant;* M. Sully Prudhomme raffine délicieusement sur la philosophie du sentiment; M. Anatole France, âme mystique, harmonieusement inquiète, s'éprend de l'Hellas et de Jésus; M. Dierx est un noble visionnaire qui marche dans l'atmosphère authentique de ses songes.

Peu ou point de détails observés, précis, modernes dans ces poètes qui ne forment pas une école — n'avions-nous pas raison de dire qu'il n'y a jamais d'écoles? — mais furent seulement contemporains et, comme tels, classés sans raison sous une même rubrique qui ne voulait rien dire.

Ce n'est que dix ans après, dans la génération intermédiaire, que le contre-coup du naturalisme atteignit la poésie : M. Guy de Maupassant, dans son livre de début intitulé *Des vers,* fut bruyamment exalté par M. Zola pour un poème qui racontait les amours d'un faubourien avec une blanchisseuse et notait exactement tous les détails du lavoir. M. Richepin publia *la Chanson des Gueux,* qui était aussi, en maints endroits, de la poésie matérielle de ton brutal.

A l'opposé, se souvenant sans doute que le réalisme, comme avait dit M. de Goncourt, « était venu au monde aussi pour définir dans de l'écriture artiste ce qui est joli, pour donner les aspects et les profils des êtres raffinés et des choses riches », M. Paul Bourget publia à ce moment *Edel*, avouant dans la préface son but de réaliser un poème en habit et en bottines vernies :

« Ce livre, disait-il, a été écrit sous l'obsession d'une idée commune à bien des écrivains consciencieux de ma génération : la recherche de ce phénix encore à trouver : le poème moderne. »

Et pour faire du réalisme et de la modernité, il s'aventurait dans des entreprises incompatibles avec la poésie : description des Champs-Élysées, des retours du Bois, description d'un café parisien :

Je m'assis dans le coin isolé d'un café:
Je regardai dans l'air épais et surchauffé
Se pencher sur leur verre où blanchissait l'absinthe
Des hommes de trente ans qui, la prunelle éteinte,
Déjà chauves, fumaient en lisant un journal.

Mais cette influence du naturalisme sur la poésie fut passagère et rare. Tous bientôt comprirent que le Vers est un vêtement de soie et de dentelles qui ne doit vêtir que des rêves.

*
* *

Ce qui aurait suffi, d'ailleurs, à sauver la poésie française de la contamination naturaliste, c'est le pouvoir grandissant de Baudelaire. Il entraîna la poésie dans une décadence aussi, mais noble et glorieuse.

On crut un moment que Victor Hugo serait l'énorme matrice, le soleil immortel d'où tous les poèmes tireraient leur clarté et qu'ils n'en darderaient même que ce que le couchant veut bien laisser d'or et de pourpre aux vitres tournées vers lui.

A la mort de Turenne, on appela les généraux qui se partagèrent son commandement : la monnaie de M. de Turenne.

On était bien près de penser que tous les poètes de cette fin de siècle ne seraient que la monnaie de Victor Hugo.

En réalité, il demeure seul, sans descendance, sans action aucune.

C'est Baudelaire qui est vraiment le père spirituel et pourrait se reconnaître en ceux qui sont venus. Et il semble que lui-même ait dit à la jeunesse future cette prophétie solennelle des *Bienfaits de la lune:* « Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit ; la mer immense et verte ; l'eau informe et multiforme, le lieu où tu ne seras pas. »

Lui avait appris l'art anglais plein de mystère, où la secrète affinité des choses devait conduire son instinct apparié ; il avait lu Quincey, traduit Poë et trouvé dans eux la formule de ce qu'il aurait néanmoins, même inconsciemment, réalisé : « cette quantité d'esprit suggestif, quelque chose comme un courant souterrain de pensée, non visible, indéfini... »

De lui sortirent plusieurs poètes qui, tout en gardant une personnalité réelle, continuent sa tradition et l'amplifient, c'est-à-dire que la quantité d'esprit suggestif s'est accrue en eux, le courant souterrain s'est creusé davantage et assombri en même temps pour *insinuer* plus encore et laisser moins transparaître à la surface.

Tel est le cas de M. Stéphane Mallarmé, qui, plus qu'aucun autre, dans la poésie contemporaine, aura tenté de suggérer le mystère et l'invisible.

Cela ne va pas toujours sans des ténèbres, parfois volontaires. Les raccourcis d'images et d'idées auxquels il se complaît créent une optique spéciale. Il faut à ce poète apporter des yeux neufs, qui ont laissé se faner en eux le souvenir de tous vers lus. Les mots, chez lui, n'ont pas le sens ordinaire ; ce sont des signes qui, par la contexture, par la place occupée, par leur mariage avec tel autre précédemment haï, évoquent des sensations ou des idées vierges. Tout est ellipse, tropes, inversions, déductions spécieuses, gestes convexes, reflets, dans des miroirs, de jardins qu'on ne voit pas.

Parfois la condensation reste claire :

Mon âme, vers ton front où rêve, ô calme sœur,
Un automne jonché de taches de rousseur.

Souvent l'article est supprimé — et toute conjonction. Une série de vocables rares, d'une lumière inquiétante et trouble, jonchée de pierreries uniques dont la signification n'est pas donnée — pour laisser rêver à quelque collier désenfilé de morte ou à quelque couronne, victime d'un rapt ancien, dont l'or s'est évaporé pour des crimes !

Mais faire de l'art ainsi, c'est tenter des prodiges, et il vient un moment où l'artiste seul est à même de vérifier son vouloir et devient facilement dupe d'un mirage...

Autrefois, M. Stéphane Mallarmé a écrit des poèmes moins sybillins et pour lesquels point n'est besoin d'initiation préalable : ici s'atteste son tact subtil et méticuleux à manier des mots jolis et transparents disposés en bibelots rares sur l'étagère des strophes :

APPARITION.

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots, glissant sur l'azur des corolles.
— C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie, aimant à me martyriser,
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même, sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue,
Et dans le soir, tu m'es, en riant, apparue,
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

Ces vers-ci sont de ceux qu'on apprécie généralement. Il en est d'autres discutés, niés, sur lesquels la controverse s'éternise. Quelques-uns contestent formellement le poète, vont jusqu'à mettre en doute la sécurité de son art ou sa bonne foi. D'autres l'admirent passionnément. L'avenir y verra plus clair que le présent et fera son triage dans les poésies éparses, l'*Après-midi d'un faune*, le fragment d'une *Hérodiade* et des poèmes en prose qui constituent l'œuvre restreinte, mais rare, de M. Stéphane Mallarmé.

Quoi qu'on en puisse penser, cette poésie marque le développement logique de l'art de décadence, inau-

guré déjà par Baudelaire. Jusqu'aux Parnassiens et avec ceux-ci encore, la poésie se maintient dans la noble allure d'un art classique, clair, large, étançonné par une syntaxe et une prosodie traditionnelles, usant des mots dans leur sens étymologique et strict. C'est la belle santé d'une littérature séculaire, arrivée à sa puberté glorieuse dès la Renaissance, au XVIe siècle, et qui garde encore, au temps des Parnassiens, une maturité savoureuse et forte.

Avec M. Stéphane Mallarmé, c'est la décadence ; la maladie équivoque : plus d'idées simples, de sentiments naturels. Pour lui, tous les mots décidément sont fanés comme des visages. Les mots ne disent plus rien, exténués du même sens proféré. N'importe ! que les mots se taisent et qu'ils se rangent pour quelque apothéose, selon le caprice du poète qui tirera de leur seule présence, et sous un jeu discord de lampes, une signification suffisante.

*
* *

Un autre poète qui lui-même se rallie à cette décadence avouée, c'est M. Paul Verlaine ; à preuve ce sonnet fort connu :

Je suis l'empire à la fin de la décadence
Qui regarde passer les grands barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense ;
Là-bas, on dit qu'il est de longs combats sanglants !
O n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,
O n'y vouloir fleurir un peu cette existence.

O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu !
Ah ! tout est bu ! Bathylle, as tu fini de rire ?
Ah ! tout est bu ! tout est mangé ! plus rien à dire !

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige !

Mais ici la décadence, comme on voit, est moins dans la langue demeurée assez nette et assez saine, en somme. Plus de bistre et de joyaux pervers pour aviver la nudité des strophes. La décadence est dans l'état d'âme du poète, sa langueur énervée, sa satiété, mais aussi sa connaissance de tout péché. La décadence est également et surtout dans la forme poétique elle-même qui abdique, s'abandonne, dont le cristal se fêle presque à dessein pour que les fleurs, dans l'eau décrue, dépérissent plus languissamment.

Le vers s'allonge en des coupes de treize syllabes, comme étiré dans un bâillement. Le vers trébuche et boite dans des mètres impairs, l'air exténué d'avoir fait le tour de tous les rêves. On a fait grand mérite à M. Paul Verlaine de ces vers de cinq, sept, neuf, onze syllabes, en oubliant un peu trop qu'ils avaient été tous pratiqués, entre autres, par Mme Marceline Desbordes-Valmore où M. Verlaine a dû les apprendre, car il la connaît bien, l'exquise poétesse à qui il a consacré un des médaillons des *Poètes maudits*, filialement en aveu, du reste, de cette divine maternité poétique et aux aguets pour qu'on lui rende honneur, à celle d'où il sort.

Car M. Paul Verlaine, comme elle, appartient à ce qu'on pourrait appeler, parmi les poètes, la race des *chanteurs :* ceux dont l'art est spontané, jaillit en source dès qu'ils se frappent la poitrine, s'envole comme une aile à travers la page blanche. Un chant pareil a le battement même de leur cœur. Tel Lamartine, telle Mme Valmore, tel M. Paul Verlaine dont on pourrait dire aussi (malgré une œuvre abondante qui va des *Poèmes saturniens* jusqu'à *Sagesse*, *Amour* et *Parallèlement*) ce que Sainte-Beuve disait déjà à propos de Lamartine : « C'est un grand ignorant qui ne sait que son âme. »

Il y a ainsi des hommes à qui la vie n'apprend rien, qui vieillissent sans avoir mûri. Et ne dirait-on pas de ce poète, aux mystiques élans alternés de vices confessés, qu'il a toujours une âme d'adolescent, l'âme d'un élève pâle et vicieux dans une institution de prêtres, entraîné à des fautes par ennui et habitude, mais soudain effrayé des damnations, implorant Dieu et la Vierge ?

Et ainsi l'œuvre elle-même, mystique et charnelle, où des prières, des mots de livre d'heures, le langage emmiellé des catéchismes se mêlent à des aveux de péchés contre les commandements, est à la fois très naïve et très perverse. On croirait entendre une confession d'un premier communiant !

*
* *

Cet art de la décadence inconsciemment pratiqué ainsi par M. Stéphane Mallarmé et M. Paul Verlaine fut mis en lumière par un critique imprévu, M. J.-K. Huysmans, qui dans son roman *A rebours* intercala sur ces poètes et sur d'autres comme Tristan Corbière (un précurseur aussi avec les *Amours jaunes*) des pages de colorée et retorse analyse. Ce livre était un hymne à la décadence, et, sous les traits du duc Jean des Esseintes, on reconnut vite un vrai duc, délicieux et unique, qui avait un moment fréquenté le monde des lettres, raffinait sur tout, possédait vraiment la fameuse tortue incrustée de pierres immémoriales et dont quelques vers circulaient, ainsi :

Le paradoxe bleu du fol hortensia.

A rebours assimilait nos temps cosmopolites à la Rome ancienne, devenue le carrefour des nations. Alors Ausone, Pétrone, Rutilius firent succéder aux âges classiques une littérature de style décomposé, aux plaques de fard, cachant sous des poudres une langue qui s'écaille et des mots dont les lèvres sont usées.

Nous allions entrer dans une décadence semblable, et il y avait déjà quelques écrivains dont les œuvres en portaient les signes indéniables.

Mais cette décadence apparaissait vêtue de si ardentes soieries, nostalgique de si nobles horizons, experte en si suaves raffinements, que chacun allait bientôt s'en éprendre.

Ce livre de M. J.-K. Huysmans, paru en 1884, devint un programme involontaire, la loi et le code, le texte de ralliement, l'hymne des enrôlés pour l'art neuf.

Par un hasard concomitant, un autre livre, vers le même moment, devait aider à attirer l'attention de ce côté; c'est la drolatique parodie que MM. Gabriel Vicaire et Beauclair, sous le pseudonyme d'Adoré Floupette, publièrent avec ce titre : *les Déliquescences*. Est-ce que les insulteurs, à Rome, ne rehaussaient pas encore le triomphe quand les chars, couronnés de lauriers, montaient au Capitole? Ainsi pensa-t-on, et que les amusants pastiches, en attirant le public et les rires, aidaient la bonne cause puissamment.

Le liminaire des *Déliquescences* commençait ainsi : « Ceux-là qui somnolent en l'idéal béat d'autrefois, à tout jamais exilés des multicolores nuances du rêve auroral, il les faut déplorer. »

On vantait la névrose, la perversité; puis suivaient des poèmes dans ce goût-ci :

Je voudrais être un gaga
Et que mon cœur naviguât
Sur la fleur du seringa.

*
* *

Tandis que l'idée d'une littérature décadente commençait ainsi à prendre corps, une autre publication fut d'une importance non minime sur l'orientation de quelques jeunes poètes qui venaient de se grouper, c'est l'apparition des *Illuminations*, de M. Arthur Rimbaud, un manuscrit retrouvé on ne sait comment, qui avait circulé déjà de main en main, puis parut dans *la Vogue* avant d'être réuni en volume. On connaissait M. Arthur Rimbaud par ce que M. Verlaine en avait raconté et publié. Quelques-uns se souvenaient de l'avoir rencontré avant la guerre, bel éphèbe aux yeux d'un bleu cruel, à la bouche de piment, avec cette caractéristique de mains énormes, des mains pour étreindre des nuées. Depuis, des départs, des absences, des aventures lointaines, des voyages mystérieux. Dans un de ses premiers poèmes (ces poèmes qui sont d'un Baudelaire exaspéré et tressautant), on sentait la haine de nos villes rectilignes, de notre Europe correcte comme un damier, et la nostalgie d'un vent nouveau, de l'écume des tempêtes, d'un conflit avec un océan vierge. C'était *le Voyage* des *Fleurs du mal*, repris là où Baudelaire l'avait laissé, et le suprême cri : « Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau, » qu'on n'allait plus se contenter de rêver, mais de vivre.

Nulle publication, sauf *La Saison en Enfer*, en 1873, à Bruxelles; puis des passages à Londres, en Autriche, plus loin, au bout du monde, on ne sait où, sans plus souci des littératures et des manuscrits laissés derrière lui, déjà tenus en dédain ou indifférence et comme la chose d'un autre qu'il aurait été autrefois.

Or l'un de ces manuscrits, quand il parut vers 1885, fut pour beaucoup une révélation; ce sont *les Illuminations*, prose et vers, dont M. Verlaine a écrit : « Un pur chef-d'œuvre, flamme et cristal, fleuves et fleurs, et grandes voix de bronze et d'or. »

Chef-d'œuvre ou non, *les Illuminations* contenaient des proses étranges, un peu folles et suggestives. Mais M. Rimbaud, avec ses sortes de vers surtout, influença tous les jeunes poètes du moment, comme il avait déjà agi sur la manière même de M. Verlaine. On peut presque matériellement indiquer le moment où celui-ci reçoit cet affluent, en demeure coloré d'une teinte viciée et déborde de ses rives initiales.

Sa prosodie se distend à mesure — comme s'élargira à l'infini, jusqu'à ne plus couler en beau fleuve, la prosodie de ces imitateurs qui vont venir.

Plus de rimes déjà. Des singuliers et des pluriels rimant entre eux, des masculins et des féminins, souvent de simples assonances comme dans les rondes enfantines et les noëls populaires; parfois des vers, avec nulle rime approchante qui y corresponde, se mélancolisant au milieu d'une strophe sans aucun écho.

Il y a plus : le vers lui-même apparut débridé, déclos des syllabes traditionnelles et rythmiques où la pensée s'améliorait, croyait-on. — Tel le vin dans les flacons stricts. Eh non! plus de cire qui cachète les prisons de verre!

Plus même de barils et de futailles dont les bondes larges laissent flotter le jus divin comme dans un puits scellé. Il faut que le vin coule. Que le vin soit libre!

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants
Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche
— Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne? —
Et chante et se poste.

Dans *les Illuminations*, il y avait maintes strophes libérées ainsi de toutes les règles de la prosodie, sans rimes, ni césures, ni mètres officiels.

Peut être M. Arthur Rimbaud, qui avait commencé par des vers conformes, en prenant barre à Paris comme cela lui arrivait souvent, aura-t-il eu connaissance des rythmes de ce genre publiés çà et là dans des feuilles par Mme Marie Krysinska. Dès 1879, nous l'avons entendue au cercle des Hydropathes divulguer ces premiers vers libres, parus par fragments en 1882, en 1883, dans l'*Événement;* et il est incontestable, comme l'a dit M. J.-H. Rosny dans la préface de ces proses rythmées, réunies récemment en volume, que la première « elle constitua ce nouveau mode musical de la parole non chantée ».

Or, dans l'esprit de Mme Marie Krysinska, il ne s'agissait pas du tout de perfectionner ou de révolutionner le Vers; elle-même nous a raconté comment l'idée lui était venue de cette prose rythmée, disposée comme

des vers libres. Un jour, en lisant la traduction de Heine par Gérard de Nerval, elle fut fort impressionnée. A chaque vers allemand, dans cette traduction juxtalinéaire, correspondait le sens français qui était, non pas un vers, mais de la *prose poétique*, puisqu'il traduisait sans césure ni rythme ni rime le vers allemand équivalent.

Or, l'enchaînement de cette prose poétique lui parut donner une apparence de strophes aux membres de phrases inégaux, non sans charme.

C'était quelque chose d'intermédiaire entre la prose et la poésie, ni tout à fait enchaîné, ni tout à fait libre, avec un rythme et une cadence quand même qui en faisaient un chant.

Alors elle se dit qu'une telle forme lui suffirait pour s'exprimer, sans devoir *aller jusqu'au vers*. Et elle y appliqua désormais des motifs personnels et des sensations directes.

Ceci est piquant quand on songe à l'assurance de ceux qui ont repris dans la suite cette forme, *mixte* dans l'intention même de ceux qui l'ont trouvée, et qui laissait intact, bien au-dessus, le vers traditionnel moins accessible et plus orfévré. On veut maintenant que cela ait tué ceci, et on proclame avec intransigeance « le vers libre » comme le commencement de la sagesse et la condition de tout talent. Pourtant M. Stéphane Mallarmé est fidèle à la technique antérieure dans ses vers qui ont la rime, même riche, et la césure.

Et quant à M. Paul Verlaine, qui s'en tient presque à l'ancienne métrique, il a dit un jour avec esprit de ces formes lâchées qu'on voudrait imposer : « De mon temps, on appelait cela de la prose. »

*
* *

Malgré l'esprit conservateur des maîtres décadents, la désorganisation du vers allait être rapide. L'influence de M. Arthur Rimbaud devait s'exercer et s'amplifier. Il ne faut pourtant pas trop s'en plaindre, puisque nous lui devons un poète, ce pauvre Jules Laforgue, mort en 1887, à vingt-huit ans à peine, et qui demeurera le meilleur assurément de toute cette génération. On ne dit pas assez peut-être sa filiation avec M. Arthur Rimbaud qui chantait dans *les Illuminations :*

Par délicatesse
J'a perdu ma vie.
. . . . . .
Elle est retrouvée,
Quoi ! L'éternité !
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Tel le ton de complainte et d'à-vau-l'eau que va prendre Jules Laforgue. Puis aussi déjà dans M. Arthur Rimbaud, cette impertinence et cette gaminerie :

Zut, alors, si le soleil quitte ces bords!
Fuis, clair déluge! voici l'ombre des routes!

Mais les âmes des deux poètes étaient dissemblables et, malgré des points de contact, se diversifièrent. Jules Laforgue, dans ses *Complaintes* et son *Imitation de Notre-Dame la Lune*, se révéla un sensitif tendre qui ne rêvait pas d'aller chercher au loin, par le monde, l'île où l'on est heureux. M. Arthur Rimbaud, lui, était un révolté, un homme d'action. Jules Laforgue est un rêveur qui cultive sa névrose, un sensitif et un lunaire qui, comme Henri Heine, fait avec ses grandes douleurs de petites chansons. Il est triste, mais se moque de lui-même et de ses attendrissements. Il pleure, mais veut faire croire qu'il rit aux larmes. Son âme est blanche de neige, mais il prétend que c'est d'un effeuillement de lis. Au fond, il lui faudrait peu de choses pour être heureux, mais les choses qu'il rêve sont impossibles. Ce serait, comme demandent les enfants, d'avoir la lune! Mais, lui, il sait qu'il ne pourra jamais l'obtenir et mordre à même le beau gâteau de miel. Il voudrait bien aussi avoir l'amour d'une petite mariée, un peu pensionnaire et très subtile, aux seins « comme des soucoupes », mais il sait que ces petites mariées-là touchent du piano et jouent la *Prière d'une vierge*.

Ah ! les jeunes filles ! les petites âmes bien nulles; mais quels yeux de source tiède, quelles bouches d'un beau rouge pour ce pauvre Pierrot triste que sa blancheur ennuie! Comme il s'en moque et comme il les aime! Comme il les attend, car il semble avoir le pressentiment qu'il n'est pas ici-bas pour longtemps. Quel dodelinement langoureux de barque frêle qui sent la tempête tout au bout de la mer. C'est la mort qui vient...

Et comme je comprends
Que l'automnal soleil
Ne m'a l'air si souffrant
Qu'à titre de conseil.

Toute cette poésie à la fièvre, pâle avec des pommettes roses, est nerveuse, parle vite, rit et pleure, se rafraîchit aux vitres froides, frissonne comme un lustre, voit des choses loin, très loin, comme on n'en voit que dans l'agonie...

Œuvre unique et qui assure à Laforgue une place certaine, le rang inaliénable d'un Hamlet enfant.

*
* *

Mais l'influence de M. Arthur Rimbaud et des autres premiers poètes du groupe devait se manifester autrement. On connaît le curieux sonnet de M. Rimbaud sur les voyelles :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Il n'y avait évidemment là qu'une gageure, une curiosité japonisante allumant au hasard les cinq voyelles dans des lanternes peintes. M. Paul Verlaine lui-même le considérait comme tel, sans s'enquérir « d'une exactitude théorique dont je pense que l'extrêmement spirituel Rimbaud se fichait sans doute pas mal ».

Mais, soit naïveté, soit malice, il y en eut pour prendre au sérieux, et développer cette théorie de la couleur des lettres, des diphtongues ou des mots. « Un vers sera le pré où l'odeur des luzernes, écrit M. René Ghil ; un autre sera les mille murmures des heures noires; un vers sera un dièze de violon. » Car les lettres n'ont plus seulement une couleur ; elles ont un son ; elles représentent un instrument, cor, violon ou harpe. Il faut orchestrer son poème comme une partition. Et M. René Ghil, se proclamant aussi rénovateur et inventeur, publia *le Traité du Verbe*, promulgua *l'Instrumentation poétique* dont lui-même essayait de prouver l'excellence dans *le Geste ingénu* ou *le Meilleur Devenir :*

Toi qui Te
lèves et T'ouvres, Astre et pétales virant!
et (cri d'être et d'ire, ah! qui meurtrisse) qui, Te
haussant, ouvres et lèves nos sanglots : vainquant!

Tout Te le doit, qui meurtris de vie, ô Toi! le
prosternement et, dressé meurtri, hélant, quand

Tout on Te voit issant d'où vers nous au haut! de
pitié de lumière et de pétales, virant!

On songe à cette cérémonie, à Naples, où l'on montre un cheveu de la Vierge : un voyageur s'approche ; regarde et dit au prêtre : « Mais je ne le vois pas! » Et le prêtre répond : « Mais moi, il y a quarante ans que je le montre et je ne l'ai jamais vu. »

*
* *

Aujourd'hui se présente un autre groupe, les *symbolistes*, comprenant plusieurs de ceux qui jadis, aux *Écrits pour l'art*, furent de la suite de M. Ghil, y publiant avec lui leurs œuvres et leurs portraits. Ceux du dernier groupement sont non moins pressés, impatients de renommée ou de bruit, avides de réclame, persuadés au surplus, chacun, de leur incommensurable génie.

M. Jean Moréas, qui a eu commerce avec les poètes anciens, a trouvé des précédents dans Malherbe et ailleurs :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement!

Il en a profité pour répéter depuis dix ans que Ronsard et lui étaient les deux plus grands poètes français. Ces attitudes réussissent près de certains, surtout quand on invente, ainsi qu'il l'a fait, une rubrique collective : les *symbolistes*, et qu'on rédige des manifestes comme un simple candidat à la présidence d'une république, même athénienne.

Qu'importent les attitudes! Voyons les œuvres et aussi les théories.

M. Jean Moréas et ses quelques amis symbolistes, vis-à-vis desquels il est — pour le public — dans la posture d'un chef, prétendent avoir innové et introduit deux choses au moins dans la poésie nouvelle : le symbole et le vers libre. Et d'abord le symbole : « Symbole de quoi? » a dit M. Verlaine dans un interview amer pour ceux qui se réclament de lui. Et il a ajouté fort judicieusement : « Qui dit symbole, dit images, et qui dit images, dit poésie. Tous les vrais poètes ont été symbolistes. »

Il y a plus : tandis que ceux des petits cénacles, qui prétendent avoir inventé le symbole, essayent d'en présenter la théorie et une définition, c'est dans le *Petit Traité de poésie française* de Banville qu'on en trouve la vraie définition, déjà lointaine et très précise : « Ce n'est pas en décrivant les objets que le vers les fait voir ; ce n'est pas en exprimant les idées *in extenso* qu'il les communique à ses auditeurs, mais *il suscite* dans leur esprit ces images ou ces idées, et pour les susciter il lui suffit en effet d'un mot. »

Aujourd'hui on nous dit que l'art symboliste « consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'Idée en soi ». C'est ce que nous savions, presque mot à mot déjà par Banville, et aussi par l'exemple de tous les bons poètes.

On croit être singulièrement neuf quand on écrit :

Et soyons le palais aux joyeux escaliers,
Soyons les danses qui veulent être dansées.

Eh bien, Victor Hugo, que cette aimable jeunesse a daigné considérer comme un écrivain *regrettable* — ce qui est, vraiment, d'une invention exquise! — a fait du symbolisme aussi, le même, et avec une certaine ampleur, semble-t-il, surtout dans cette dernière évolution de son génie qui est toute pleine du sens du mystère, de cette panique et de cette sorte d'horreur sacrée :

Je suis dans la nuit muette
L'escalier mystérieux,
Je suis l'escalier Ténèbres.
Dans mes spirales funèbres
L'ombre ouvre de vagues yeux.
. . . . . .
Devant ma profondeur blême
Tout tremble; les spectres même
Ont des gouttes de sueur.
Je viens de la tombe morte
J'aboutis à cette porte
Par où passe une lueur.
. . . . . .
Laissez la clef et le pène,
Je suis l'escalier; la peine

Médite : l'heure viendra,
Quelqu'un qu'entourent les ombres
Montera mes marches sombres
Et quelqu'un les descendra.

Après cela, et après des exemples qu'on pourrait trouver dans toutes les poésies et dès leurs origines, il faut une assurance, digne certes d'admiration, pour se donner comme les apporteurs d'une chose nouvelle : le symbole. Mais, hélas! les symbolistes eux-mêmes, qui sont gens facétieux et volontiers ironiques, n'y croient pas sérieusement. La firme de *décadent* avait été un peu compromise et alla jusqu'à faire sourire. Il fallait en changer, et celle de symboliste paraît devoir mieux réussir.

Or ceci est mené comme une campagne politique, et la plupart se soucient davantage de faire du bruit que des chefs-d'œuvre, ce qui est plus facile et même plus agréable — prétend-on.

Reste comme seconde innovation revendiquée : le vers libre. Seul pourrait s'en targuer le premier qui l'a pratiqué : Corbière ou Rimbaud ou Marie Krysinska. On pourrait même remonter jusqu'à Scarron. Tous les autres imitent cet initiateur sur lequel on n'est pas d'accord. Mais, en tout cas, cette question du vers libre est purement accessoire et toute de pratique : quelques-uns se servent du vers libre non sans adresse et y expriment, comme Laforgue, une âme de vrai poète. D'autres, malgré le vers libre poussé jusqu'à ses dernières conséquences de quinze, seize, dix-huit et jusqu'à vingt-cinq syllabes — ne peuvent déguiser leur parfaite nullité. Et c'est pour ceux-ci que Rivarol avait peut-être raison de dire : « On ne saurait entourer l'art des vers de trop de remparts et d'obstacles, afin qu'il n'y ait que ceux qui ont des ailes qui puissent le franchir. »

D'autant plus que ces remparts — l'ancienne prosodie — ne sont pas le résultat d'un caprice ou d'une invention arbitraire. Cela dérive d'un instinct, d'une capacité naturelle de l'oreille à ne retenir qu'une étendue limitée de sons. Chaque langue a une prosodie qui lui correspond, avec des rimes, des pieds, une cadence, un agencement stricts. Les poésies allemande, anglaise, hollandaise ne sont pas libres, pas plus que celle des Grecs ou des Latins. Et qu'on ne dise pas qu'on retourne aux vraies traditions de la poésie française. On retourne aux origines, il est vrai, par les règles nouvelles sur l'hiatus, l'élision, l'assonance; mais ces origines, c'est le temps où la langue française se forme seulement, amalgame et fond ses éléments hétérogènes de franc, de celte et de latin — où la poésie elle-même trébuche et bégaye encore des cantiques ou des cantilènes plutôt chantés par des aèdes et des jongleurs que destinés à la calme ordonnance du livre.

Et puis, même à ces temps lointains, le vers n'a jamais été libre et prolongé au delà de lui-même selon le bon caprice : *la Chanson de Roland*, qui date du xe siècle, est écrite en vers de dix syllabes, avec une césure après la quatrième; de même *la Chanson d'Antioche*, qui date du xne siècle. Un poète normand, Alexandre de Bernay, invente l'alexandrin au xne siècle, à peine une extension, du reste, du vers antérieur; et, depuis ce temps, le vers traditionnel, six fois centenaire, a suffi dans chaque siècle pour créer des chefs-d'œuvre.

Dès lors pas n'était besoin, semble-t-il, de délivrer la poésie française d'entraves qui n'ont point empêché son inlassable fécondité.

***

D'autant plus que, si nous passons maintenant aux œuvres des symbolistes, nous y trouvons peu d'imprévu, de sensations nouvelles et d'images inédites. Ainsi M. Jean Moréas est loin d'être original, moderne et conquérant de vierges provinces.

Il faut même un certain désarroi du bon sens et de toutes les idées pour nous présenter comme le type de la poésie nouvelle ce *Pèlerin passionné* qui prend son titre à Shakespeare et n'est qu'une œuvre archaïque, colligeant tous les vocables du xve et du xvie siècle, et aussi le discours et le geste des vieux poètes — une œuvre de mosaïque, laborieuse certes — mais où et en quoi nouvelle et révélatrice?

D'autres comme M. Gustave Kahn dans les *Palais nomades*, comme MM. Morice, Morhardt, etc., s'enclosent en des visions, des mythes et des légendes; M. Albert Saint-Paul, dans ses *Scènes de bal*, se fait avec grâce contemporain d'un xviiie siècle tout de rêve et comme poursuivi dans les glaces non oublieuses de quelque Trianon.

Le plus souvent, c'est à peine si on peut entrevoir un état d'âme personnel.

Car l'obscurité est fréquente, dans ces poèmes emphatiques et tarabiscotés. Certes, il ne faut point s'essayer à redevenir simple. Nous sommes des natures compliquées. Seulement on doit exprimer avec clarté (ce qui n'exclut pas les mots triés, les images rares) des sensations subtiles — au lieu, comme on l'a fait souvent, de traduire des lieux communs avec complication.

Aussi M. J.-K. Huysmans, par un imprévu et très piquant retour sur lui-même, lui le laudateur et le vulgarisateur des premiers poètes décadents, écrivait-il il y a quelques jours dans son nouveau roman *Là-bas*, à propos des petites sectes qui les ont suivis :

« Le clan décadent divague, sous prétexte de cansette d'âme, dans l'inintelligible charabia des télégrammes. En réalité, il se borne à cacher l'incomparable disette de ses idées sous un ahurissement voulu du style. »

Quoi qu'il en soit de cette appréciation, les symbolistes ont le mérite d'avoir réattiré l'attention sur la poésie et sur des talents comme MM. Mallarmé, Verlaine, Rimbaud, Laforgue. Mais, avec ceux-ci, le cycle

paraît clos et les derniers venus ne semblent que les diluer ou les amalgamer. Surtout que nous les voyons moins préoccupés d'œuvres que de programmes et du désir de monopoliser la poésie.

Pourtant on trouve déjà d'autres groupes : au *Mercure de France*, par exemple, qui réunit des poètes subtils, mais clairs; à *l'Étoile*, où écrivent MM. Gabriel Mourey, Bois, Jhouney; et puis surtout, en dehors de tous groupes, de tous classements, de toutes étiquettes éternellement menteuses, il y a encore des poètes épris de l'art comme d'une religion dont ils sont les prêtres ordonnés et silencieux, transsubstantiant dans les mots tout l'infini divin.

Car n'est-ce pas ceci que sera l'œuvre de demain : une œuvre d'âme, avant tout, sobre, sans plus de déclamation surtout ni grands gestes ni délayage; mais mystique, ingéniée à ne peindre que des visions, des rêves, des synthèses — les choses non plus comme un point dans l'espace et une heure dans le temps, mais dans leur fixité hiératique et avec déjà leur part d'éternité.

La poésie anglaise a entrevu un tel idéal dont le germe existe dans Rosetti, *la Maison de vie*, et dans Shelley — ces préraphaélites littéraires.

Domaine de toutes les nuances et de toutes les sourdines! Territoires inexplorés où la poésie redeviendra nouvelle par les envolements dans le rêve, la poursuite de vierges inconnues au bout de la brume, les emmagasinements de sons capturés aux confins du silence!

GEORGES RODENBACH.

SYLVIANE (1)

XXXI.

DINETTE D'AMOUREUX.

Vigneron, avec une discrétion peu habituelle chez lui, se contenta d'une gorgée pour humecter sa langue. Il promena un long regard autour de la table des Bassac, ayant l'air de compter les convives, au moment peut-être décisif de son histoire. Puis il recommença vivement :

— Eh bien, ce qui se passait dans la salle à manger des Minimes, entre Sylviane et M. Casimir, est tout ce que j'ai vu en ce monde de plus aimable et de plus joli. Notre fillette des Ormades continuant à bouder son assiette en dépit d'un poisson de Méric qui la remplissait à demi, notre garçon de Tarrassac, ne sachant comment la décider, lui prit la fourchette des mains, piqua un morceau de croûte et, lui caressant les lèvres avec la crème des bords, d'une blancheur de neige, employa les manèges qu'on emploie avec une fauvette arrachée du nid et qu'on veut apprivoiser à la maison. De temps en temps, Sylviane avait une petite moue quand la nourriture se présentait; mais, M. Casimir s'entêtant, la moue triste devenait rieuse, et, miette à miette, le poisson passait, passait, passait...

« Une chose tant seulement ne me semblait pas convenante : il arrivait, par-ci par-là, que la fourchette à peine sortie de la bouche de ma jeune maîtresse entrait dans la bouche du médecin, puis revenait à ma jeune maîtresse sans avoir été essuyée. Furieux de cette malpropreté, je manquai saisir au passage cette fourchette salie pour la laver avec l'eau de la carafe et la nettoyer avec la serviette pendue au bras de Philomène Lauras.

« Mais ce médecin de Tarrassac, qui s'amusait plus qu'il n'est croyable à ce goûter d'enfants en vacances, à cette dînette d'amoureux, évita mon mouvement, et en droiture engagea la pâtée dans le mignon bec rose qui l'attendait. Car, si M. le curé Fulcran se plaint de mes dires, qu'il sache bien qu'en tout ceci il n'y a pas un mensonge gros comme un grain de mil. Ce que je conte, je l'ai vu, je l'ai touché de mes yeux. Sylviane se prêtait au jeu de M. Casimir d'un élan, d'une joie débordant et dans ses gestes plus mignons, et dans ses traits plus doux, renouvelés, embellis, si on peut dire ça des traits de Mademoiselle, qui étaient parfaits. Elle n'avait pas faim toute seule, mais elle avait faim avec ce jeune homme de Tarrassac qui l'aimait. Que voulez-vous? Dieu a fabriqué la femme d'une étoffe à peu près semblable à l'étoffe de l'homme, et quoi d'étonnant s'ils se complaisent ensemble à mille amusements, à mille folies?... Tenez! moi, je me souviens qu'un jour, à Bilbao, dans une auberge où je folâtrais avec Josa, de Valladolid...

— Vigneron, geignit mon oncle, vous me soumettez à une épreuve trop dure, et...

— Monsieur le curé, nous vous en supplions, laissez-lui rapporter les choses de ce récit à sa manière, intervint M. Bassac. Ce repas de la demoiselle des Ormades et du médecin de Tarrassac nous réjouit tant!

— Merci, grand merci, monsieur le maire! cria le garde champêtre.

Et, repartant :

— Encore que ces poissons de Méric, par la recommandation de M. l'abbé Victor, fussent plus gros, plus remplis que les poissons ordinaires, on finit par en venir à bout, et, avec l'appétit de mes tourtereaux qui augmentait à chaque bouchée, il ne resta plus bientôt ni miette de crème ni miette de croûte pour la fourchette de M. Casimir.

« Allaient-ils à présent attaquer les grives délaissées dans le plat?

« Les grives étaient froides, c'est vrai; mais, lancés

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 31 Janvier.

l'un et l'autre de toutes leurs dents, ils n'étaient pas gens à s'arrêter à cette misère. Ce qui les amusait par-dessus tout, c'était de continuer à batifoler de la fourchette, à jaser, piailler, car tout en mangeant ils babillaient à langue folle, pareils à deux oisillons au bord du nid — vous savez des oisillons emplumés, mûrs pour le vol, qui demain fileront à travers champs. Ma foi, j'ignore ce qu'ils auraient fait, et ce que seraient devenues les grives dans la jatte de M. Juste. Au moment peut-être où M. Casimir va en enlever une, la porte de la salle à manger s'entre-bâille et la voix aigre de Ragasse crie :

« — Mademoiselle, monsieur Casimir, M. l'abbé vous réclame à la sacristie. »

« Plus d'une fois, à la prime, après le long hiver, vous aviez avisé des agneaux se ruant à la prairie : nos jeunes gens s'élancèrent de ce train. Songez donc ! ils aimaient M. Victor plus que le bon Dieu.

« Par exemple, retenus l'un près de l'autre et ne soufflant mot, ni Philomène ni moi ne pensions à détaler, elle fixe et regardant au hasard à travers la salle à manger, moi un tantinet penché en avant et regardant la table de tous mes yeux. Vous devinez, n'est-ce pas? que les poissons de Méric ayant pris le chemin souhaité vers l'estomac de Sylviane et l'estomac de M. Casimir, ce n'étaient pas les poissons de Méric qui m'occupaient. Ce qui m'occupait, m'aiguisait la pointe des dents à grands coups de lime, c'étaient les grives du Marcou, dont une seule avait été touchée — encore le morceau abattu demeurait-il dans l'assiette de Mademoiselle tout à fait propre et intact. Je n'eus pas d'indécision, et, sans rien dire à Philomène Lauras, ne bougeant en nulle manière, continuant à promener son attention à droite et à gauche, je m'installai et d'un coup de fourchette engloutis la bête entamée.

« — Arrête-toi ! me crie Philomène.

« — M'arrêter?

« — C'est aujourd'hui *Vigile et Jeûne*, comme toujours à la veille de Noël.

« — Pourquoi n'as-tu pas prévenu Mademoiselle?

« — M. Casimir me l'avait défendu.

« — Je te le défends aussi, moi ! »

« Elle se le tint pour dit.

« Vous savez cela, vous autres, et M. le curé de Complong le sait avec ses confrères des paroisses de l'Espinouze : en toutes les affaires de la vie, qu'il s'agisse de bonne conduite ou de mangeaille, il n'y a que le premier pas qui coûte. Cette grive remisée en mes intérieurs bramant la faim depuis des heures et des heures, la deuxième suivit — celle-là sans que je la sentisse au passage — et la troisième disparut avec la même facilité que les deux autres, craquant sous mon râtelier terrible, me noyant la bouche d'un jus et d'un parfum de genièvre aussi fort tout ensemble et aussi doux que le vin le plus fort et le plus doux.

« A propos de vin, encore qu'à cet âge de prime jeunesse je connusse à peine les si agréables endormements de la bouteille pleine, où je me suis si souvent oublié depuis, vous pensez bien que mon verre ne chôma pas sur la nappe et qu'il me demeura fidèle pour aider ma langue à dépêcher le travail.

— Et cette Philomène Lauras ne vous arrêta pas dans ce repas qui était un péché d'abord, ensuite une volerie faite à la maison ! cria Prudence.

— Elle, la gentille Philomène ! Non tant seulement elle ne songea pas une fois à retenir ma fourchette, plus vite dans ses exercices que les ailes du moulin de Tarrassac, bâti là-haut sur un pic caressé du vent; mais, par-ci par-là, si je lui tendais mon verre, elle le remplissait. Je vous réponds, d'ailleurs, que, vers la fin de cette ripaille, je commençais à la trouver singulièrement gentille, cette petite de notre métairie des Ormades.

« C'est drôle comme le pain, le vin, le rôti, la nourriture en général, vous ouvrent les idées tout de même ! A jeun, encore que la vue de la fillette des Lauras me fût demeurée plaisante du jour où mes lèvres avaient touché les siennes, je ne l'avais guère remarquée depuis son entrée; à présent, comblé de victuailles, je la remarquais, et elle tenait quasiment tous mes esprits éveillés. Je ne vous dirai pas que Philomène ressemblât en rien à Mademoiselle. Tandis que Mademoiselle était fine de corps et, nonobstant sa peau brune, brillante comme l'acier d'une aiguille, Philomène, bien établie sur des piliers solides, large de poitrine, avec des cheveux tirant sur le roux, des joues pareilles à deux grosses pommes rouges d'automne, donnait l'idée d'une créature plus forte et plus membrue. L'une un brin d'épine noire pliant au bord de la Vignale; l'autre tout un cerisier vu de loin, en juin, avec des grappes de fruits dans la ramée...

— La jolie fille ! interrompit Galibert avec un claquement sec de la langue et des doigts.

— Elle avait son prix, surtout après les grives. A la fin des fins, agacé de ne pas l'entendre sonner mot, pour voir la couleur de ses paroles, je la touchai du coude et lui clignai de l'œil :

« — Tu es donc devenue muette, Philomène? lui dis-je.

« — Un jour de *Vigile et Jeûne !* se lamenta-t-elle... Tu n'es pas honteux !...

« — Réponds-moi : As-tu perdu la langue?

« — Oui, pour toi... Ma mère Cathe ne veut pas que je te parle.

« — Pourquoi ne veut-elle pas, ta mère Cathe?

« — Elle a peur comme ça que tu ne sois un enjôleur de filles...

« — Moi !... Oh !...

« — Il y en a tant, d'enjôleurs, à travers l'Espinouze et le Marcou !

« — Est-ce qu'on t'a enjôlée, toi, ma Philomène? lui dis-je, me plantant debout.

« — Des fois, les garçons des métairies ont essayé, le dimanche, quand je viens aux offices de la paroisse...

« — Que te disaient-ils, ces méchants garçons des métairies?

« — Que je leur plaisais, que j'étais accorte et jolie pareillement à une rose des haies, que ma voix tintait fraîche et claire pareillement à la Vignale sous les noisetiers...

« — Ils osaient te chanter ces sornettes?

« — Alors, toi, tu es d'avis qu'ils se trompaient? me demanda-t-elle d'un air hondeur, un peu fâché, ses joues rouges devenues pâles.

« — Oui, ma mignonne, ils se trompaient, ils se trompaient grandement. Tu n'es pas accorte et jolie comme une rose des haies, mais comme une vraie rose du parterre de M. l'abbé Victor, et ta voix n'est pas fraîche et claire comme l'eau de la Vignale, mais comme les sons de la flûte de M. l'abbé Victor, quand, le soir, dans sa chambre, il joue le *Salve Regina*... »

« Je vous le jure, monsieur le curé, je ne me souviens pas comment la chose était arrivée; je me souviens tant seulement que je tenais Philomène dans mes bras et que je cherchais à l'embrasser.

— L'embrassâtes-vous? hurla Galibert, deux doigts aux lèvres, envoyant des baisers à Mélie, emprisonnée, elle, dans les bras de Prudence.

— L'embrassâtes-vous? interrogea M. Vincent.

— L'embrassâtes-vous? s'informa toute la table joyeusement.

— Vigneron! Vigneron! je vous en conjure!.. criait mon pauvre oncle dans la tempête.

— Je vais lui fendre la langue en deux, pesta Prudence, lâchant Mélie et levant son bâton, prête à frapper.

— Pas encore! pas encore! Philomène Lauras me glissa dans les mains, aussi souple qu'une couleuvre de nos garrigues empierrées, s'insinua jusqu'à la porte, où je la perdis.

— Il fallait vous encourir après elle! observa Galibert, enhardi par l'attitude de tous les convives, que le garde champêtre tenait pour ainsi dire dans la main, enhardi surtout par l'attitude silencieuse, humiliée de M. le curé, convaincu qu'il devait tout supporter de Vigneron, s'il voulait avoir le second miracle de Tarrassac. Néanmoins, mon malheureux oncle, harassé d'inquiétude, gémit ces longues phrases douloureuses :

— Vigneron, si j'avais prévu les digressions, parfois peu séantes, où vous deviez vous égarer et nous égarer avec vous, je ne vous aurais pas autorisé à commencer le récit des miracles de Tarrassac-le-Haut. J'ai commis une faiblesse, et vous en commettez vingt à la suite de la mienne. C'est le cas de répéter ce texte des *Saintes Écritures:* « Un abîme appelle un abîme. »

Le garde champêtre échangea avec Galibert, même avec Mélie, même avec Cornaz, même avec Cabanes, des regards qui ressemblaient à s'y méprendre à des sourires de moquerie. Heureusement, mon doux, mon bon oncle Fulcran ne remarqua rien. En ce moment, il était courbé sur moi et me glissait à l'oreille, en scandant chaque mot ainsi qu'il l'eût fait pour un hexamètre de Virgile :

« *Abyssus abyssum invocat.* »

XXXII.

TISSERANDET ET JENNY VIDOURLE.

La langue de Vigneron, une minute au repos, se remit en branle :

— Puisque mes tentations vers Philomène déplaisent à M. le curé Fulcran, je ne vous conterai, ni en gros ni en détail, ma poursuite de la fillette des Lauras parmi les cinquante corridors et les dix escaliers des Minimes de Tarrassac. Je me confesserai tant seulement, en franchise de pécheur amené à récipiscence, d'avoir rejoint la petite dans le Cloître — vous vous souvenez, le Cloître du prieur Ombros — et, encore que la porte de l'église fût ouverte à deux pas, ce qui aurait dû me retenir, de l'avoir saisie, soulevée, accolée de tous mes bras, de toutes mes lèvres et de tout mon cœur.

« J'en demande pardon à M. le curé de Camplong, avec les idées que pour l'instant j'avais en tête, et qui me grisaient plus que le vin de la salle à manger, je ne sus trop, donnant ces baisers, ce que je faisais. Du reste, ce ne serait pas la peine de me reprocher ce moment : Philomène fut si prompte à m'échapper! Quand elle eut regagné la cuisine de M. Juste, où je ne devais pas aller la quérir, car le bâton de Ragasse était au moins aussi noueux, aussi solide que le bâton de Prudence, je repensai à mon cher maître des Ormades, lequel peut-être avait achevé son somme, et tirai d'un trait vers la sacristie.

« Écoutez, cette sacristie des Minimes, presque aussi grande qu'une église — l'église de Roquefixade-du-Louvart ou celle de Saint-Geniès-de-Varansal — cette sacristie des Minimes était présentement pleine comme un œuf, et on y faisait un bruit, mais un bruit!... Figurez-vous que M. l'abbé Victor, dès son réveil, avait demandé ses invités, et que Sylviane et M. Casimir, mandés exprès, les avaient rabattus ici. Ces invités — vous devinez ça — n'étaient autres que les mendiants de la montagne cévenole qui avaient accompagné le char des Ormades jusqu'à Tarrassac-le-Haut. Une jolie sequelle! Mais M. l'abbé Sylvian était un saint trois fois plus saint que les saints canonisés, et vous auriez pleuré si vous l'aviez entendu parler à chacun, si vous l'aviez vu sourire à chacun, embrasser la marmaille malpropre que ces malheureux hissaient dans leurs bras jusqu'à lui.

« Parmi la bande de ces guenilleux, il en était, hommes et femmes, qui lui étaient en quelque manière familiers, dont il savait les noms, par l'habitude de les assister à notre porte des Ormades, où ils frappaient sans discrétion. A ceux-là il parlait, et je ne saurais trouver sa voix de sucre et de miel, quand même je tâcherais de m'y appliquer.

« — Vous voilà, vous, Tisserandet! disait-il à un vieux de quatre-vingts ans que j'avais pris en grippe parce qu'il venait trop souvent réciter le « Notre Père » chez nous.

« — Oui, monsieur l'abbé, me voilà descendu du Marcou, malgré mes ans, à cette fin de souhaiter bonnes accordailles à Mademoiselle.

« — Sylviane, reprenait M. Victor, à Tisserandet, qui, pour arriver jusqu'ici, a dû avoir plus de peine que les autres, il faut donner plus qu'aux autres.

« — Combien, mon oncle? demandait notre demoiselle, puisant en un sachet farci de pièces blanches — des pièces de vingt, de trente, de quarante sous, même des écus de trois et de cinq francs.

« — Selon ton cœur, mon enfant. Saint Vincent de Paul a écrit: « C'est le cœur des riches qui pèse l'aumône des pauvres... »

— O Vigneron! s'écria mon oncle, le visage épanoui, je vous pardonne tout. Vous ne sauriez croire dans quelle allégresse vous noyez mon âme!

Le garde champêtre poursuivit :

— Mademoiselle, la main percée à l'égal de son oncle, baillait un gros écu à Tisserandet.

« — Et vous, Jenny Vidourle, vous avez pu venir, malgré vos douleurs? continuait mon maître, s'adressant à une vieille femme pliée sur un bâton deux fois plus haut qu'elle.

« — Puisque c'étaient les accordailles de Mademoiselle, qui, aux Ormades, a toujours une écuellée de soupe pour mon estomac!... »

— Ravissante Sylviane! ravissante Sylviane! répétait mon oncle, enivré.

— A la fin des fins, Mademoiselle toucha le fond du sac. Tout le monde, au demeurant, avait reçu sa monnaie, même les garçonnets et les fillettes de huit à dix ans, auxquels M. l'abbé exigea qu'on distribuât de gros sous doubles apportés des Ormades à Tarrassac. Alors, M. Victor, d'une voix assez forte, parla tant et plus. Ce fut un prône où il n'oublia pas certes le bon Dieu, mais où il s'occupa principalement de sa nièce. Sur le point d'achever, il dit à peu près ceci, qui m'est resté :

« — Moi, sans être vieux par l'âge, je le suis devenu par la maladie, et, ce soir, demain, je puis être appelé à aller rendre mes comptes au Juge. Je laisse dans la montagne Élise Sylvian, ma nièce unique et bien-aimée, et vous recommande à tous tant que vous êtes de ne pas manquer de la visiter à la métairie. Après moi, les Ormades vous resteront hospitalières... A présent, minuit va sonner; votre curé, si respectable et si bon, a besoin de se préparer pour l'autel. Je vous invite à rentrer dans l'église et à y célébrer la naissance du divin Sauveur par des hymnes et des cantique, comme dit saint Thomas dans le *Lauda Sion : in*... J'ai oublié le latin.

— « *In hymnis et canticis,* » articula mon oncle.

« Au moment où les mendiants, enchantés, les doigts à leur gousset sonnant, se pressaient à la porte, M. l'abbé leur envoya encore ces paroles :

« — Priez pour moi; priez surtout pour Sylviane, afin que Dieu daigne la bénir dans la situation nouvelle où elle va entrer. »

— Vous entendez, je suppose, vous autres qui n'êtes pas fort esprités, que cette position nouvelle de Sylviane était son mariage avec M. Casimir.

« Mon maître n'avait pas clos la bouche, que M. Juste Galinier, en ganache — il quittait sans doute le confessionnal — entrait enveloppé dans la bande des acolytes. Cette escouade de marmots venait revêtir la soutanelle rouge et le surplis pour la messe de minuit, dont les deux cloches des Minimes, lancées à pleine corde, sonnaient le dernier coup à vous étourdir.

« — Jean, me souffla M. Victor, assieds-toi près de mon lit et attend. »

« Malgré le sacristain Savignol, qui l'aidait en lui passant son habillement pièce à pièce : d'abord l'amict, puis l'aube, puis le cordon, puis l'étole, puis le manipule, finalement la chasuble, M. Juste Galinier n'était pas des plus expéditifs en besogne... Il fallait voir un peu comme les choses se passaient aux Ormades, entre M. l'abbé, Mademoiselle et moi! M. Victor n'avait pas posé le pied sur le grand tréteau devant le vestiaire, qu'il était prêt à dire : « *Dominus vobiscum.* » Certainement, Sylviane et moi, attentifs à le bien arranger pour les offices, nous nous entendions à lui prêter assistance; mais lui, quand la goutte ne le nouait pas de pied en cape, avait gardé les mouvements prompts et ne s'amusait guère en chemin. Il convient d'avouer aussi que notre saint des Ormades était maigre comme un roseau de la Vignale, tandis que M. Juste, large et grand à ne pouvoir passer par les portes, trop étroites et trop basses des Minimes, vous présentait des épaules de taureau...

— Vigneron, ne gâtez pas ce que vous nous avez rapporté de si touchant, se hâta d'interrompre mon oncle.

— Une chose me préoccupait plus que tout, en ce fracas de la sacristie : le peu de ménagements qu'y montraient, tant M. le curé de Tarrassac que sa meute grouillante de clercs, pour la chasuble magnifique, toute en or, que venait d'endosser M. Juste. Cette chasuble merveilleuse était un cadeau de M. Victor à l'église de la paroisse, à l'occasion des fiançailles de Sylviane, et vous comprenez si j'y tenais!

« Tandis que l'officiant, avec son ventre de barrique pleine, donnait des coups de poing sur la soie qui bombait trop à son gré, ces polissons d'acolytes tiraient l'ornement par derrière, par devant, à le déchirer. Quelles gifles à cette marmaille tapageuse, si j'avais osé! Pour le coup, voyant le jeune Benjamin Lassus qui, pour munir les quatre encensoirs de la sacristie, fourrageait dans notre cheminée à n'y pas laisser un charbon, je ne me retins plus et vous lui décochai une maîtresse taloche qui, si je n'avais eu le temps de lui planter la griffe aux chausses, l'aurait envoyé rouler dans le feu.

« — Jean! » me lança M. l'abbé Victor.

« Pour ne pas avoir à répondre, je m'amusai à empiler des fagots de ramures sèches de rouvre dans le foyer et à les allumer avec trois brins de genêt...

« J'entendais chacun s'acheminer en silence vers l'église. Ce néanmoins, par crainte de quelque réprimande, je ne relevais pas la tête, ayant l'air plus occupé de ranimer la bûche de Noël que je ne l'étais véritablement.

« — Jean! » répéta M. Victor.

« Ma foi, tant pis si mon maître me reprochait ma méchanceté. J'accours sans me faire prier plus longtemps.

« — Mon Jean, pourquoi battre ce petit? me dit-il.

« — Il pillait le feu, et j'ai eu peur du froid pour vous, monsieur l'abbé.

« — Tu aurais dû songer que Benjamin Lassus est le fils de François Lassus, de la métairie des Argelas, et que je dois à son père un trésor.

« — Un trésor, notre maître?

« — Tu as donc oublié que, sans l'honnêteté de François Lassus, nous ignorerions l'histoire édifiante du prieur Ombros?

« — C'est vrai, monsieur l'abbé; avant de talocher ce gamin, j'aurais dû penser à son père. Le fait est malheureusement que je n'y ai pas pensé. Je vous demande excuse...

« — Mon Dieu, mais il vit! il vit en pleine réalité de vie! s'écria-t-il, changeant de voix tout à coup et passant à un autre sujet.

« — O monsieur l'abbé, qui? qui donc vit en pleine réalité de vie?

« — Regarde! »

« Je ne m'expliquai guère comment il s'y était pris pour lever le bras; il l'avait levé pourtant et me montrait, suspendu au-dessus, bien au-dessus des boiseries du vestiaire, dans une ogive formée par les voûtes de l'ancienne salle capitulaire des Minimes, il me montrait le crucifix du prieur Ombros.

« Mon maître voyait juste. Notre Seigneur, plus grand qu'un homme ordinaire, cloué là-haut sur l'arbre de la croix, était vivant, tout à fait vivant. Il ne bougeait ni pieds ni jambes à ne pas mentir; mais la tête, sans remuer, avait un air de sourire à notre saint des Ormades, et les yeux, un peu cachés sous les pointes embrouillées de la couronne d'épines, avaient un air de le regarder. Tout de même, ce prieur Martinez Ombros, ce moinillon de Lormières, comme on l'appelait au couvent de Tarrassac!...

« Moi, depuis mon enfance, j'étais entré cent et cent fois dans la sacristie de notre paroisse, et cent et cent fois j'avais avisé le crucifix à sa place contre le mur; mais jamais de mes jours je ne lui avais découvert la mine parlante que je lui découvrais. Ce ne pouvait pas être mes fagots flambant et éclairant la salle capitulaire comme si le soleil y était entré, non, ce ne pouvait pas être mes fagots qui donnaient à tout le corps de notre Sauveur cette apparence de vouloir descendre de la croix, de vouloir marcher, de vouloir peut-être venir embrasser M. l'abbé Victor dans son lit.

« C'est égal, à part moi, j'avais dans l'idée, à mesure que mon œil demeurait davantage arrêté dans l'ogive, que, puisqu'il ne lui en coûtait rien, le frère Martinez Ombros aurait pu mettre un peu de chair sur le visage et sur les membres de son crucifix. Si les gens de Bethléem étaient maigres à ce point, ils ne devaient guère être bien robustes. Pas de joues, figurez-vous, et pas de mollets. Un squelette tant seulement, car partout les os perçaient la peau. Quelle peau misérable, d'ailleurs, ridée, tannée, jaune comme un citron de Valladolid, le pays de Josa!

« Mais il faut le dire, présentement, la face de Jésus-Christ, vers laquelle M. l'abbé tenait son bras tendu, en dépit des creux qui la trouaient presque, était une vraie face d'homme respirant aussi commodément que vous et moi, à plein souffle et à plein estomac. La chose en arriva à ce point qu'à force de considérer, de fouiller de toute mon attention le travail décharné de Martinez Ombros, une peur me prit et que, la porte de la sacristie communiquant avec l'église ayant été laissée ouverte à cette fin que M. l'abbé pût suivre les oraisons de l'officiant et les chants du lutrin, je me sauvai par cette porte sans délibérer.

« A ce moment, on entonnait l'*Introït*.

« Je vous le promets, les amis, rempli de mes épouvantes, je ne me fis pas prier pour joindre ma voix aux voix de la paroisse. Chanter est un fameux remède à la peur, allez!...

XXXIII.

« KYRIE, ELEISON! CHRISTE, ELEISON! »

« Je ne comprends pas du tout, mais pas du tout, pourquoi ces Minimes de Tarrassac-le-Haut, étant cent cinquante hommes tant seulement d'après le RECUEIL de Lassus, avaient bâti une église si grande. Ils devaient se trouver noyés là-dedans comme des poissons dans une rivière. Enfin, c'était leur idée, à ces gens de religion, et puisqu'ils ne manquaient de rien, qu'ils

avaient de l'argent à crever les coffres du monastère, ils faisaient bien de contenter leur fantaisie.

« Dans tous les cas, si, du temps des moines, l'église des Minimes n'était jamais pleine, je vous garantis que les fiançailles de notre demoiselle des Ormades avaient comblé l'église de la paroisse, cette année-ci. Ciel du bon Dieu! que de monde, du beau et du laid, du riche à éclater de richesse dans sa peau, et du pauvre à vous effrayer dans sa pauvreté. On a bien raison de dire que rien ne vaut la faim pour faire sortir le loup du bois. Tout au fond, derrière les paroissiens ordinaires de Tarrassac, je voyais non tant seulement les mendiants et les mendiantes que je vous ai montrés derrière le char de M. Victor, mais j'en débrouillais beaucoup d'autres arrivés chez nous dès le commencement des offices avec leur marmaille déguenillée. Ces montagnards et ces montagnardes, longs et maigres, bissac au dos, bouche ouverte et chantante, se tenaient là-bas immobiles. On aurait pensé un rempart, un peu noir, un peu écroulé, enveloppant la population de Tarrassac-le-Haut. Parmi la bande, grâce à leur bâton dépassant leur tête, certains de ces hommes sans sou ni maille ressemblaient par leur mine hardie, sans vergogne, à des soldats en faction. Ils avaient sans doute servi dans leur jeunesse.

— A la bonne heure! voilà qui est intéressant! clama M. le maire Bassac.

— Mais M. Juste Galinier, qui officiait, vous vous en souvenez, s'était planté droit devant le tabernacle, et le lutrin avait entonné le *Kyrie, eleison!* J'ignore si, à Noël, les choses se passaient dans les paroisses voisines exactement comme dans la nôtre. J'étais aussi pris aux Ormades qu'un rat dans une ratière et je ne galopais aucunement aux environs. A Tarrassac, l'usage exigeait qu'entre le *Kyrie, eleison!* et le *Christe, eleison!* les femmes en chœur chantassent un verset de cantique. Autant de *Kyrie*, autant de versets. C'était joli à être fier de notre paroisse de naissance. Cette fois-là, toute l'Espinouze et tout le Marcou ayant bouté pieds en mon endroit, les chanteuses avaient continué le noël entamé aux Ormades, et je vous jure que je m'en donnai de la gorge avec nos paroissiens, sans oublier la racaille sale et dolente tombée chez nous des quatre coins du pays.

« Nous en sommes au couplet quand Notre Seigneur vient de naître :

Incontinent, toutes les bêtes
Abandonnent leur râtelier,
Vers Jésus avancent leurs têtes
Et soufflent pour le réchauffer...

« Les chantres repartent :
« *Christe, eleison!*
« Et nous :

Puis les bergers de la montagne,
Chassés par des anges volant,
Courent à travers la campagne
Et viennent adorer l'Enfant...

« Une main me touche au bras. C'est Mademoiselle installée sur une chaise rembourrée, non loin de la porte de la sacristie.

« — Et mon oncle? » me demande-t-elle.

« Voyons, je ne peux pas lui avouer que le crucifix de Martinez Ombros me fait frayeur. Je lui réponds avec une menterie qui ne me coûte rien :

« — M. l'abbé dort...

« — Bien, bien... »

« Elle se remet à chanter avec M. Casimir, debout, lui, et non pas assis sur une chaise rembourrée. Par exemple, je ne chante plus, ma voix est morte, pas un son dans la gorge. Mademoiselle m'a coupé le sifflet. J'éprouve un remords très vif, d'autant plus vif que Sylviane, devinant peut-être ma fausseté, m'examine, ne cesse de m'examiner. Ma foi, honteux, troublé, je me décide sans avoir le temps de me décider : je quitte l'église et saute dans la sacristie.

— Je vous félicite, Vigneron, dit mon oncle; quand on a commis une faute, il faut la racheter tout de suite.

— Imaginez-vous, monsieur le curé, que justement M. l'abbé Victor dormait. Dieu lui avait accordé ce somme sans doute pour me soulager la conscience. Je fus bien content. Mon maître était tourné sur le côté droit, sa position préférée au lit, et sa poitrine soulevait ses couvertures de seconde en seconde avec la régularité d'une pendule soulevant son balancier. Je m'assis bien heureux. Le feu se trouvant à peu près éteint dans la cheminée, je pensai à le ranimer; puis, réfléchissant qu'il entrait assez de chaleur dans la sacristie par la porte de l'église remplie jusqu'aux tribunes proche les voûtes, que d'ailleurs le moindre bruit pouvait réveiller le malade, je ne bougeai de ma place en nulle manière, ne me sentant pas, je vous l'avoue, grande hardiesse à aller et à venir, à agir des jambes ou des mains.

« Ceci vous semblera bien extraordinaire : j'avais une envie, une envie insupportable de dormir, moi aussi. Je ne sais pas ce qui se passait en mes intérieurs corporels, mais mon estomac, qui aurait digéré des clous par centaines, me pesait aussi lourd qu'une pierre. J'avais mâché de l'entière vigueur de mes dents, capables de broyer l'Espinouze et le Marcou avec, j'avais mâché les grives entamées par Sylviane et par M. Casimir. Eh bien, à tout ce que j'éprouvais au fond de mon individu, c'était à croire que ces coquines de bêtes avaient réussi à recoller leurs membres et se promenaient dans mes domiciles en les griffant de leurs ongles aigus. Ah! ces grives de *Vigile et Jeûne*, quels terribles coups de bec!

« Il n'était pas jusqu'au vin que j'avais bu en élargissant avec délices les peaux de ma bouche — j'ai

aimé le lait de cave dès le berceau, comme d'autres aiment le lait de nourrice — il n'était pas jusqu'à ce vin de M. Juste Galinier qui ne me tourmentât en me faisant virer la tête à droite, à gauche, dans tous les sens. Il bouillait en moi plus fort que dans la cuve aux vendanges. Qui sait si l'effroi du crucifix du prieur Ombros n'avait pas arrêté ma digestion ? D'ailleurs, ce repas chipé dans la salle à manger des Minimes, en refusant de passer, m'apportait peut-être le châtiment que je méritais. Dieu me punissait de ma goinfrerie, Dieu me punisssait...

« Heureusement, si mon malaise était grand à me mettre la sueur au front, au dos, partout, je n'avais plus peur. La sacristie, où la cheminée était à peu près morte, ne recevait qu'un peu de jour par la porte accédant à l'église, et cette lumière mêlée d'ombre laissait la pièce en une demi-obscurité qui ne me permettait de rien discerner à mon environ. Plus de crucifix, là-haut sous l'ogive ; et ici, au-dessus des draps, tant seulement le profil penché de M. Victor, d'une blancheur douce d'hostie consacrée dans l'ostensoir.

« Mais mon bon maître, le visage à la ruelle, se retourne soudain :

« — Tu es là, mon Jean ?

« — Oui, monsieur l'abbé, je suis là pour vous servir.

« — Et Sylviane ?

« — Mademoiselle assiste à la messe de minuit.

« — Et M. Casimir ?

« — M. Casimir également.

« — Et toi, mon Jean, que fais-tu ?

« — Moi, je veille sur vous, monsieur l'abbé... Je vous regardais dormir.

« — Je ne dormais pas. J'avais fermé les yeux pour mieux me recueillir dans le sentiment des grandes choses qui s'accomplissent dans le monde cette nuit. J'ai prié un peu. Dieu est si bon de nous dépêcher aujourd'hui le Sauveur du haut du ciel !... »

« Puis il ajouta des mots latins que j'ai oubliés et qui voulaient dire :

« Un enfant est né... »

— Oui, oui, interrompit mon oncle, les paroles de l'*Introït* à la messe du Jour : « Un petit enfant nous est né, *Puer natus est nobis*... »

— M. l'abbé changea de chapitre.

« — A propos, tout est-il prêt pour la fête des fiançailles ?

« — Tout doit être prêt.

« — T'es-tu assuré s'il y aura ici de quoi nourrir ces braves gens de l'Espinouze et du Marcou ?

« — M. le curé de Tarrassac aura sans doute fait ce que vous lui avez commandé. Mais, à parler franc, je n'en sais pas plus long.

« — Mon Dieu, si on allait manquer de provisions !... Tu n'es donc pas entré dans la cuisine ?

« — Ragasse est toujours prête à vous allonger le manche du balai sur l'échine, si on a l'air de s'occuper de ses affaires.

« — M. Casimir, qui a le cœur bien placé pour les pauvres, se sera certainement occupé de ces détails... Tout de même, je ne serais pas fâché de t'envoyer faire un tour à travers les Minimes... Tu me rapporterais ce que tu aurais vu, si quelque chose manque, si...

« — J'y cours, monsieur l'abbé !... Ragasse assiste à la messe et je serai maître de fureter à mon aise.

« — Attends... Tu examineras toutes choses : si les volailles, les jambons, les gigots, que la fournière du four communal de Tarrassac doit emporter pour les rôtir elle-même, sont en nombre suffisant, si les lièvres et les lapins promis sont arrivés, si les tables qu'on a dû dresser dans le grand corridor des Minimes, vers le Cloître, sont assez longues... Combien penses-tu que nous serons ?

« — Peut-être cent cinquante, peut-être deux cents, si on compte les fillettes et les garçonnets de ces mendiants.

« — Je crois bien qu'il faut les compter ! Ce sont les enfants que je verrai avec le plus de joie à cette fête de famille. L'enfance est candide, elle est innocente, elle est pure, et j'entends que la pureté, l'innocence, la candeur tiennent la plus large place, quand il s'agit du mariage de ma Sylviane. »

« Au moment où je sortais de la sacristie, il me rappela :

« — Jean.

« — Monsieur l'abbé.

« — Il fait bien noir ici. Si tu rallumais un fagot.

« — Tout de suite ou quand je reviendrai ?

« — Tout de suite, car j'ai hâte de revoir Notre-Seigneur sur la croix. Croirais-tu que, tout à l'heure, comme les deux bras levés vers lui — je puis lever les bras à présent — je finissais de réciter le *Pater*, et avec une ferveur que je ne me connaissais pas, il m'a semblé, après la dernière syllabe de ma prière, entendre, dans le silence de la sacristie, une voix prononcer très haut le mot : *Amen?*

« — Ah ! quant à ça, monsieur l'abbé... »

« Je laisse fuir de mes mains les ramures de châtaignier que j'avais saisies pour y mettre le feu.

« — Je ne prétends pas, mon Jean des Ormades, je ne prétends pas que le crucifix de Martinez Ombros, qui put tout seul sortir de la cellule du moinillon de Lormières et venir se clouer lui-même contre le mur, ait parlé, car mes yeux ne sont pas dignes de voir un miracle... Cependant, à moins que mon mal ne m'ait dérangé les oreilles... »

« J'avais des tremblements à travers les membres. Comme j'étais parvenu à enflammer le fagot, sans en entendre davantage je me sauvai d'élan à mes commissions.

FERDINAND FABRE.

(*A suivre.*)

QUESTION D'ENSEIGNEMENT

Les écoles indigènes en Algérie.

LETTRE

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

Mars 1890.

Monsieur le Directeur,

Je viens de visiter, avec votre autorisation, la plupart de nos établissements scolaires d'indigènes en Algérie : les écoles d'Alger, de Miliana, de Fort-National et des hameaux qui y touchent dans la grande Kabylie ; les écoles de Bougie, de Toudja, près Bougie, de Biskra, du vieux Biskra, de Sidi-Okhba, d'El-Kantara, de Constantine ; les écoles arabes de filles de Bougie et de Constantine. Je me suis entretenue, avec les instituteurs, institutrices et les divers membres de notre enseignement. Voici, comme vous me l'avez demandé, à la suite de cet examen, le résultat de mes observations et réflexions.

Des élèves indigènes. — Les instituteurs s'accordent à trouver les élèves indigènes très ouverts d'esprit, doux de caractère, souples, disciplinés, désireux de s'instruire. Ils font des progrès rapides, vraiment étonnants, sur les difficultés de la langue et montrent aux maîtres une grande gratitude. Aucune plainte non plus, aucune complication du côté des familles. Très respectueuses pour le maître, elles ne discutent jamais ses décisions. Une distinction toutefois doit être établie entre le Kabyle et l'Arabe. Le Kabyle est, sinon plus intelligent, du moins plus ardent, plus apte aux idées générales, plus enclin à s'assimiler notre civilisation. L'école réussit et progresse partout en Kabylie.

L'enseignement des filles est une œuvre particulièrement délicate dans un pays où la femme est réduite à l'état d'esclave domestique.

L'État a pris la charge complète d'un certain nombre de jeunes filles dans un orphelinat près de Fort-National. Quel est leur avenir? Élevées à la française, sans posséder de racines dans notre population, quand elles laissent l'orphelinat, leurs familles ne les connaissent plus ; elles y sont étrangères et ne pourraient d'ailleurs y reprendre l'existence ancienne, asservie. C'est donc comme domestiques et ouvrières qu'elles doivent se placer. Or livrées à elles-mêmes, sans contrôle, elles succombent rapidement à la corruption environnante, et sur nous retombe la responsabilité de leur chute.

Il faut donc attirer les jeunes filles à l'école sans les séparer de la famille, dont nous ne pouvons remplacer la surveillance et prendre la place.

Trois écoles de filles ont été fondées à Djijelli, à Bougie et à Constantine. La première n'a pas réussi. J'en ignore les causes ne l'ayant pu visiter. Les deux autres prospèrent. Les élèves nous sont données dans le premier âge, sans aucune répugnance des parents. C'est pourquoi les institutrices réclament des écoles maternelles qui deviendraient une pépinière d'élèves. On voile les jeunes écolières vers douze ans. Vers quatorze elles rentrent chez elles et se marient d'ordinaire presque aussitôt.

A Bougie, où la race kabyle est très mélangée à la race arabe, elles appartiennent pour le plus grand nombre à la classe moyenne des marchands. Trente à trente-cinq présentes sur soixante inscrites.

A Constantine, l'ancienne ville sainte, de pure race arabe, le fanatisme est resté très grand. L'institutrice, Mme Saucerotte, très intelligente et dévouée, depuis longtemps d'ailleurs en contact avec les Arabes par des circonstances de famille, parlant leur langue, très aimée d'eux, n'en a pas moins réussi à fonder une école très suivie, de plus de cent élèves, dans un local tout à fait insuffisant.

Dans ces deux écoles d'externes, tous les liens de famille sont maintenus. L'éducation demi-française, loin de nuire au mariage, le facilite, me dit-on. Les jeunes filles qui parlent un peu le français sont particulièrement recherchées. Les maris en sont fiers.

A Bougie et à Constantine, j'ai été, avec les institutrices, visiter dans leurs maisons d'anciennes élèves mariées et non mariées. Toutes nous montraient un empressement affectueux, les parents nous saluaient avec déférence. Partout l'école avait laissé d'heureuses impressions. Toutefois, je regrette d'avoir à le dire, en cherchant autour de ces jeunes filles un souvenir vivant des études passées, un livre français seulement, le plus élémentaire, je n'en ai jamais trouvé trace. A Bougie surtout, ville kabyle, elles avaient gardé du contact de l'école une individualité plus marquée, le sentiment et le désir d'une existence plus variée et plus libre. Elles enviaient la femme française, aspiraient à ses privilèges. L'une même, jeune et jolie, nous dit s'en être expliquée ouvertement la veille avec son mari, lequel n'avait nullement paru goûter la chose.

A Constantine, les élèves appartiennent à une classe plus pauvre et quittent l'école plus tôt pour s'utiliser dans la famille. La directrice est adorée de ses élèves et exerce même dans les familles une certaine autorité.

Rien d'intéressant comme nos visites aux indigènes. Le quartier arabe a gardé à Constantine tout son caractère primitif : un labyrinthe de ruelles resserrées, étroites, où ne peuvent passer les voitures. Là s'entassent les familles indigènes, sans aucun mélange d'Européens. On connaît la maison mauresque, dépouillée de tout ornement extérieur, percée d'ouvertures étroites et soigneusement grillées, façon de forteresse. Nous pénétrons par une porte basse et des couloirs sombres jusqu'à la cour intérieure ouverte et entourée à

chaque étage de balcons sur lesquels donnent toutes les chambres. Une citerne et une ouverture d'égout transforment la cour en buanderie pour chaque famille tour à tour.

Au bruit de nos pas dans ces lieux tranquilles, des têtes curieuses s'avancent de tous les côtés. Un homme, on fuirait. Mais les hommes ici ne se hasardent guère. Des femmes, des Européennes surtout, c'est un événement dans ces vies de prisonnières. Nous montons des escaliers tortueux aux marches inégales et nous pénétrons dans les logis. Une seule chambre pour chaque famille, rarement deux. Au fond, on empile les matelas d'herbages et les couvertures qui composent les lits. A côté, un coffre pour les vêtements, une natte à terre pour s'accroupir; quelquefois un métier servant à la fabrication des burnous et sur le balcon au dehors un brasero pour le café ou le cousse-cousse. Le dénûment n'exclut ni la propreté, ni une certaine coquetterie. Les femmes, les jeunes filles, les enfants, pieds et jambes nus, ont un costume aux couleurs vives, de la soie même, surtout si votre visite est annoncée; les mains, la figure peintes et tatouées, une belle chevelure, de grands yeux noirs, une physionomie avenante. Elles nous offrent des dattes, du café, et le respect, la tendre affection pour la maîtresse débordent d'une façon spontanée, délicate comme un épanouissement de l'âme. Elles sont gaies. La résignation, l'insouciance leur font porter légèrement la misère, et la sobriété naturelle à la race en allège le poids. En déjeunant à l'école d'un morceau de pain desséché et de l'eau du puits, elles sourient, jouent, s'amusent. Cet âge est d'ailleurs pour elles le beau temps. Mariées, elles s'affaissent, vieillissent vite et sont dédaignées.

De l'obligation. — L'obligation scolaire n'est pas imposée aux indigènes par ménagement pour leur sentiment national. Les instituteurs croient ce ménagement mal entendu. Tous demandent avec instance l'application de la loi devant l'extrême irrégularité des élèves et n'y voient aucun inconvénient sérieux. La mollesse naturelle aux indigènes et une certaine crainte de l'opinion des leurs les empêchent seules d'envoyer leurs enfants dans nos écoles. Toutefois, ils ne discutent jamais avec l'autorité et sont souvent satisfaits qu'elle leur impose ce qu'ils n'oseraient faire d'eux-mêmes.

— Nos enfants sont-ils forcés d'aller à l'école? disent-ils à l'instituteur. — Non — alors ils n'iront pas. — Oui — alors ils iront.

Comme j'étais surprise, à Toudja près Bougie, de voir l'école indigène presque au complet, quarante-cinq élèves, le moniteur Braham-ben-Mohamed me répondit : « Je n'ai eu longtemps que cinq ou six élèves, mais l'administrateur a imposé l'obligation d'office; il a fait venir les parents, en a condamné quelques-uns à l'amende, et l'école s'est aussitôt remplie.

La seule objection sérieuse à cette mesure, c'est l'insuffisance des écoles et l'énorme dépense où l'on serait conduit si on les voulait complètes. Rien n'empêche toutefois d'appliquer la loi où elle est applicable, de remplir les locaux existants en se limitant à la circonscription de l'école ou en faisant un choix parmi les meilleurs élèves.

L'énergie de l'instituteur joue aussi un rôle dans la question.

A El-Kantara, où l'on a fait de grandes dépenses, j'ai vu cinq ou six enfants à peine à l'école pendant que les rues étaient encombrées de véritables troupeaux poursuivant les voyageurs de leur mendicité (1).

Au vieux Biskra, au contraire, et à Sidi-Okhba, tout aussi sauvages, les écoles étaient presque pleines. Ces dernières, conduites par des moniteurs indigènes, restaient, il est vrai, sous la surveillance de l'instituteur français de Biskra, très actif et très capable. Les adjoints indigènes sont utiles pour inspirer confiance à la population, mais ils ont besoin d'un guide et d'un contrôle.

L'école étant une préparation à la vie, nous devons nous demander devant ces élèves étrangers à notre race ce qu'ils tirent de nos leçons. Seront-elles fécondes ou stériles?

On se rend difficilement compte en France des grands espaces dépeuplés qui constituent la campagne algérienne. Passé les villes et leurs abords, passé surtout le littoral, à l'intérieur, l'Européen disparaît. L'espace s'étend solitaire à perte de vue, traversé par de grands troupeaux de chèvres noires cherchant sur la lande leur maigre vie ou par des chameaux chargés venant du Sud. Le pasteur au burnous blanc, à la taille haute, les conduit à pas lents de son long bâton et de ses gestes nobles comme à l'âge biblique. L'habitation, c'est le gourbis arabe ou le village mauresque, sous la domination lointaine de la fortification militaire, sceau de la conquête.

Ici encore, nous retrouvons çà et là, clairsemée, l'école française, et l'élève indigène s'y achemine. Mais enveloppé dans l'esprit et la vie de la tribu, que peut-il gagner à l'école? Quelques mots à peine appris et aussitôt oubliés. Pour nous, autant d'efforts perdus.

Dans les villes, la fréquentation plus régulière, aidée par les rapports avec la population européenne, produit plus d'effet. Nombre d'enfants y arrivent à s'exprimer couramment dans la langue vulgaire et s'assouplissent à nos habitudes, puis ils nous quittent; et après?

Les pires ignorants sont ceux qui croient savoir quelque chose. Gonflés de connaissances purement verbales, ces jeunes gens emportent principalement de nos écoles le dédain du foyer paternel et de l'existence des leurs. Tout le bienfait de l'éducation européenne

(1) L'instituteur a été changé depuis. L'école, paraît-il, est florissante.

consiste à leurs yeux dans la possibilité de devenir fonctionnaires, à quelque degré d'ailleurs que ce soit. La famille les y encourage. En attirant ces enfants dans nos écoles, nous nous sommes chargés de leur avenir. Ils sollicitent donc, sollicitent, et, n'aboutissant pas, se jettent sur l'étranger comme sur une proie naturelle pour nourrir leur misère en lui servant d'interprète. Parfois ils tombent bien plus bas.

Ainsi, trop souvent, l'école ne réussit à développer dans les élèves indigènes que des idées fausses et une outrecuidante et puérile vanité, sans développer le bon sens, l'énergie, l'esprit de conduite, le gouvernement de soi. En y perdant une partie des préjugés et du fanatisme de leur race, ils y perdent leur seule règle, celle de la religion et de l'opinion. Nos faiblesses et nos vices leur deviennent coutumiers, et ils n'acquièrent pas nos qualités natives qui, dans une mesure, en conjurent les effets ; ils ne s'assimilent ni nos facultés ni nos vertus.

Un tel résultat appelle impérieusement une modification dans la direction et l'esprit de l'école.

Nature et situation de l'Arabe. — Croire que par un enseignement didactique nous arriverons à l'assimilation de la race arabe, que nous lui communiquerons nos idées religieuses ou irréligieuses, notre philosophie scientifique, nos méthodes d'observation et de raisonnement, nos mœurs de famille, nos habitudes sociales, c'est, selon nous, une grave erreur.

Enveloppé encore à certains égards dans la vie primitive, enfant et vieillard à la fois, bercé par la croyance, le rêve et l'imagination, incapable de critique, l'Arabe reste fermé à nos théories. Entre lui et nous, il y a des points de séparation qu'il serait inutile et même dangereux de vouloir franchir, pour le moment du moins. Il y a toutefois quelques points de contact : les instincts naturels, les intérêts positifs, certains sentiments moraux dont l'Arabe n'est nullement dépourvu, comme on le prétend quelquefois.

On est sévère en Algérie pour l'Arabe ; on lui reproche tous les défauts et tous les vices dont les pays civilisés ne sont peut-être pas entièrement exempts : l'instabilité dans les impressions, la paresse, l'inertie même, le mensonge, l'ingratitude, la haine, la cruauté, que sais-je encore ?

Du moins ne saurait-on lui refuser des qualités spéciales : le courage, la sobriété, la politesse, la discrétion, la dignité, le respect des vieillards, l'amour des enfants, l'hospitalité traditionnelle, certaines générosités chevaleresques, la fidélité à la parole solennellement donnée, un sentiment profondément humain dans sa mélancolie et sa douceur, unissant toutes les classes dans une véritable fraternité.

Les critiques acerbes des colonies manquent trop de désintéressement. Avant de jeter la pierre au vaincu, le vainqueur ne devrait-il pas s'interroger lui-même, se demander si les défauts dont il se plaint ne viennent pas en partie du traitement qu'il fait subir ?

Ruiné par des impôts de guerre qui se prolongent après vingt ans de pacification et d'obéissance, dépouillé de son sol, sans pain, sans travail, regardé par l'Européen comme un être inférieur, quelle condition pour un être fier ! L'Arabe, il est vrai, indolent et contemplatif de sa nature, paresseux par impuissance, par le sentiment d'une fatalité plus forte que lui, manque, pour changer son sort, d'initiative et d'énergie. Mais néanmoins il en souffre ; et quand on lui présente les moyens d'amélioration sous la forme d'une tâche toute tracée, il l'accepte avec empressement, s'y attache, y met son effort, sa volonté, et, s'il est bien dirigé, y réussit. Le métier est chez lui honoré. Il possède, avec le goût, l'adresse naturelle de la main. Les ressources seules lui manquent : la connaissance et le maniement de l'outil européen qui simplifie et facilite toutes les tâches.

Ouvrons donc l'école aux métiers. Que l'enfant y trouve, au lieu d'idées qui se dénaturent en traversant son esprit et de connaissances oiseuses, un instrument de travail. Qu'il y voie un moyen de sortir de sa pauvreté, d'acquérir l'indépendance, et nous trouverons en lui des ressources que nous ne soupçonnons pas. Nous devons faire de l'Arabe notre associé dans l'action, établir entre lui et nous la solidarité du travail des intérêts, des responsabilités, pour arriver un jour — si possible — à la fusion des sentiments et des idées. Là est à nos yeux la solution du problème.

École professionnelle d'indigènes. — Qu'on ne s'effraye pas du mot, d'ailleurs. Nous ne proposons pas de prendre pour modèle en Algérie nos écoles professionnelles françaises installées sur un large plan, très compliquées et très dispendieuses. Nous demandons un enseignement professionnel élémentaire donné par des ouvriers pris sur place, adapté au milieu, tirant parti des ressources et des habitudes locales, préparant enfin, dans le choix du métier, les débouchés du travail. L'enseignement général y sera restreint à la langue française, aux éléments du calcul et de la géographie donnés le matin, tout l'après-midi appartenant à la profession, selon le classement des écoles françaises. Nous nous en trouvons très bien. L'enfant, détendu par le travail manuel de l'après-midi, fait autant et souvent plus de progrès dans les trois ou quatre heures d'étude du matin que dans la journée entière perdue à flâner sur ses livres.

L'Algérie n'est pas un pays de grande industrie, mais nombre de métiers y correspondent à des besoins constants : la forge, la serrurerie, la menuiserie, l'art du charpentier, du maçon, etc. Or par qui sont-ils exercés aujourd'hui ?

Ni par les Français qui les dédaignent, ni par les Arabes qui les ignorent. Ils sont exercés par des Espagnols, des Maltais, des Italiens, souvent inexpérimentés et maladroits, et toujours très exploiteurs en raison de

leur nombre insuffisant. La main-d'œuvre y est hors de prix et en même temps les bras manquent ; les choses périclitent pour n'être ni entretenues ni réparées.

Nous avons donc tout lieu de croire que l'enseignement professionnel pourrait ouvrir aux Arabes une très large voie, même dans les campagnes, où l'atelier servirait aux besoins du douar. Les éléments de l'agriculture devraient d'ailleurs en faire partie.

L'Algérie, par l'absence de charbon de terre, peut rester fermée à la grande industrie ; tandis que son sol, fertile et inculte encore en partie, fait aux travailleurs toutes les promesses. L'Arabe, d'ailleurs, est essentiellement agriculteur par ses goûts, ses traditions, ses usages. Seulement les procédés et les instruments lui manquent. La charrue primitive ne suffit plus aujourd'hui aux exigences de la production. Il faut qu'il apprenne à se servir de la nôtre. L'intérêt est un grand maître ; il deviendra notre allié.

Dans les écoles de filles, l'enseignement professionnel devra se limiter aux métiers qui laissent la femme à la maison. Commençons simplement par ceux qu'elle exerce déjà en les améliorant et les développant : le blanchissage, le repassage, la couture *usuelle* à laquelle on joindrait la coupe et la confection, les broderies en soie, argent et or, le tissage de certaines étoffes du pays en introduisant les plus simples de nos métiers.

L'abaissement de la femme arabe, tirée de la religion et de la loi musulmanes, est consacré, dans la pratique, par son impuissance à trouver en elle-même des moyens d'existence. Privée de la protection précaire et chèrement achetée du père et du mari, elle n'a d'autre ressource que les derniers désordres et la dernière abjection. Son absolue dépendance la touche peut-être peu au point de vue de la dignité personnelle. Mais elle souffre terriblement des misères qui en dérivent, et pour s'en affranchir elle ne recule nullement devant le travail. Comme l'homme, d'ailleurs, d'une extrême sobriété, le plus petit gain la contente. Quelques sous par jour, c'est le pain, les dattes, le café. Pour vivre, il n'en faut pas davantage.

La femme arrivant à pouvoir se soutenir elle-même sans quitter la famille, par la force des choses, sa situation se modifiera. Non seulement elle sera plus considérée des siens, mais la nécessité d'écouler ses produits relâchera peu à peu ses liens de prisonnière. Avec l'effort du travail, un sentiment nouveau s'éveillera dans sa conscience engourdie : le respect qu'elle se doit et qui lui est dû. Ce sera peut-être dans la famille arabe le premier pas vers le relèvement.

Conclusion. — En nous limitant à ces conditions élémentaires, et surtout en commençant sur un petit nombre de points à la fois pour la laisser se développer d'elle-même, la réforme que nous proposons n'entraînerait pas de grandes dépenses. Mettons-nous seulement à l'œuvre avec résolution et suite, sans nous laisser ralentir par l'obstacle, paralyser par l'inertie, la routine et en tirant leçon de tout, même de l'échec. Attachons-nous aussi à associer à la conception celui qui la mettra en pratique, l'instituteur.

Dans un pays aux ressources éparses et inégales, le rôle de l'instituteur est doublement important.

Au lieu de lui envoyer tout fait le plan d'installation de sa propre école, c'est à lui-même qu'il faut le demander, sauf contrôle et modification. Ses objections personnelles souvent fondées — car il connaît mieux que personne les conditions et les ressources du milieu — se trouveront ainsi écartées d'avance. En outre, par cette mesure, nous excitons son zèle, nous engageons sa responsabilité, nous intéressons sa carrière même au succès. L'instituteur, en définitive, est notre cheville ouvrière. Nous ne réussirons que par son concours ; non le concours forcé dû à la hiérarchie, mais celui de la volonté, de l'intelligence et du cœur. Il y a dans cette classe un véritable fonds d'honnêteté, de culture morale et de grandes ressources d'abnégation. Si le dévouement parfois s'y lasse, c'est que la mobilité des fonctions administratives crée au-dessus d'eux l'indifférence. Des chefs d'un jour ne peuvent s'intéresser à la tâche des petits, reconnaître, apprécier leurs efforts. Se sentant isolés, dédaignés, ceux-ci parfois s'abandonnent, mais le courage renaît vite quand il est ranimé par un sincère et noble appel. Il ne nous manquera pas.

Je terminerai en proposant la transformation immédiate de trois écoles primaires en écoles professionnelles : une de garçons à Biskra ; une de garçons et une de filles à Constantine.

Je me suis longuement entretenue avec les instituteurs et l'institutrice de ces écoles ; ils désirent également la transformation. Leur concours zélé et convaincu nous est assuré. Nous avons étudié sur les lieux les ressources qui permettent de compter sur le succès, et la bienveillance des autorités locales nous est acquise. L'idée a été partout accueillie avec une extrême sympathie.

Les instituteurs et l'institutrice s'occupent en ce moment, sur ma demande, à dresser un plan de la transformation avec un devis de la dépense qui vont vous être soumis.

Il serait désirable, au début, de borner notre essai à ces trois écoles. Pour mener à bien une création nouvelle, il y a toujours à faire quelques expériences. Limitons notre champ d'action, afin de ne pas donner prise contre nous au mauvais vouloir. D'ailleurs, quand nous aurons réussi, nos premières écoles devenant des modèles, il nous sera facile de les multiplier.

Recevez, monsieur le Directeur, etc.

C. Coignet.

*
* *

Cette lettre, datée d'une année, fut suivie à courte distance des plans et devis annoncés. La dépense se montait à Constantine, pour l'école de filles, à moins de deux mille francs, et annuellement une maîtresse en plus, la directrice se chargeant de tout l'enseignement professionnel; à Biskra, pour l'école de garçons, en y joignant l'agriculture, trois à quatre mille francs, tous les détails d'exécution très soigneusement étudiés sur place. Rien n'empêchait de prendre cette minime somme sur les fonds accordés annuellement à l'Algérie.

Pleine d'espérance devant le bon accueil de l'administration, je me gardai de rien publier, afin de la laisser plus libre d'agir.

Hélas! c'était compter sans les difficultés qui l'encombrent devant tout changement, difficultés compliquées ici encore d'un gouvernement local particulier : rouages sur rouages, hiérarchie sur hiérarchie. Puis les questions de personne, les prérogatives de celui-ci, les prétentions de celui-là, etc.

Le fait est qu'au bout d'un an la question n'a point avancé d'un pas, et je perdrais toute espérance, si la situation générale n'avait pris un caractère nouveau.

Aujourd'hui, en effet, le Parlement s'est ému. La nation elle-même, se tournant vers l'Algérie, s'est demandée si elle avait accompli envers cette colonie tout son devoir. A la suite d'une belle et généreuse discussion, le Sénat vient de nommer une commission d'études. La Chambre, à son tour, est saisie de la question. C'est aux représentants du pays que nous adressons notre requête. Nous les supplions de ne pas laisser tomber dans l'indifférence l'œuvre qu'ils ont prise en main ; de ne pas se fier non plus à des paroles vagues, à des promesses trop vite oubliées, de la conduire à bien eux-mêmes.

La vraie façon, à nos yeux, d'arriver à un résultat effectif serait, en Algérie comme en Tunisie, de grouper l'enseignement primaire, le seul qui s'adresse à la masse des indigènes, sous un directeur général qui relèverait immédiatement du ministre Un directeur ayant l'esprit d'initiative, possédant l'autorité et la responsabilité en même temps, sera seul capable de faire des réformes dans un pays où les forces sont trop dispersées pour qu'une administration, même de bon vouloir, puisse leur donner une impulsion harmonieuse et féconde. L'Arabe, d'ailleurs, reconnaissons-le, ne comprend ni le partage du pouvoir ni les lenteurs du contrôle; il ne comprend que le pouvoir personnel et direct. Le succès dépendra du choix.

Les conditions politiques de l'Algérie, il est vrai, diffèrent de celles de la Tunisie. Aussi notre proposition pourra paraître une atteinte portée à l'organisation universitaire. Cependant, s'il s'agit ici d'une terre française, non d'un pays de protection, cette terre reste encore à bien des égards dans des conditions exceptionnelles. En introduire une de plus, c'est élargir seulement l'ouverture. Notre culte de l'uniformité n'aura donc pas trop à en souffrir.

Il dépend aujourd'hui des Chambres seules d'ordonner la réforme, pour le plus grand bien du pays et pour la satisfaction de la justice.

Nous nous remettons à elles avec confiance.

C. C.

CHOSES ET AUTRES

Journal des Goncourt (1).

M. Edmond de Goncourt ne se lasse pas de se souvenir. Voilà le cinquième volume de son journal, et l'on sent déjà qu'il y en aura encore. L'auteur se divertit à ce jeu. Le public tombe volontiers dans l'erreur grossière de croire que les livres doivent être faits pour lui seul. Est-il donc interdit à l'écrivain, après avoir assuré le sort du lecteur, de songer aussi un peu à son propre plaisir? Si l'idéal exige que l'un et l'autre aient satisfaction, c'est déjà bien joli quand l'un des deux s'amuse! M. de Goncourt semble d'ailleurs tenir beaucoup moins à obliger ses contemporains qu'à fournir des matériaux à l'histoire future. Son livre est documentaire et documenté; chacun des chapitres correspond à une des années du XIXe siècle (1872-1877); une table alphabétique des noms cités figure à la fin du volume, pour faciliter la tâche des chercheurs. Les index de ce genre sont fort à la mode. Je les adore, parce qu'ils se prêtent en toute innocence à des plaisanteries de mauvais goût. Celui-ci fournit quelques rapprochements inattendus, par exemple Platon et M. Pingard, M. Emmanuel Arago et l'Arétin ; il nous permet en outre de ne pas confondre Frontin le maître de Marc-Aurèle avec Frontin le limonadier. Telles sont les gaietés secrètes de l'érudition.

Des personnages inscrits sur cette liste, quelques-uns ont paru médiocrement sensibles à l'honneur qu'ils recevaient. Ni l'Arétin, ni Platon, ni Frontin l'ancien n'ont réclamé : rien ne vaut les morts pour comprendre les exigences de l'histoire. Par malheur, deux ou trois vivants, et non des moindres, se sont permis de murmurer. Ces diables de vivants ressemblent à « ces gredins de payants » dont parlait Roqueplan un soir de première : si on les écoutait, on baisserait la toile.

*
* *

Toujours est-il que nous avons failli souffrir d'une question Goncourt. Pendant quelques jours, c'était à qui

(1) Tome V. — Paris, Charpentier, 1891.

inscrirait des redressements à ces mémoires de la vie des autres. On insinuait tout bas qu'avec son parti pris stoïque de dire toute la vérité, rien que la vérité, et même un peu plus, sur le compte de ses amis et connaissances, M. de Goncourt avait chagriné une personne illustre. Cette personne, je ne la nommerai point, n'ayant ni l'envie ni le droit de prendre sa défense; et puis, je n'aime pas à me mêler des affaires qui ne me regardent aucunement et qui me passionnent moins encore. Sachez seulement qu'elle figure sur l'index final entre le chocolatier Marquis et M. Meilhac. Si honorable que soit cette place, elle eût, paraît-il, préféré ne pas l'occuper, non plus qu'aucune autre. Tels de ses familiers ont jugé bon de montrer plus de colère qu'elle n'en ressentait peut-être elle-même. On a échangé des mots aigres et l'encre a coulé. Les amateurs d'exactitude ont battu M. de Goncourt avec ses propres armes. C'était une grosse question de savoir si l'auteur d'*Henriette Maréchal* avait, le jour de ses cinquante-deux ans, donné à dîner à une grande dame. Renseignements pris à bonne source, la grande dame n'aurait point dîné. Déjeuné tout au plus, et encore! Par esprit de conciliation, je consens à admettre de chic qu'elle ait déjeuné. Seulement, que voulez-vous? lorsqu'un historien se trompe d'autant, son œuvre s'écroule. Il aura beau faire et beau dire, la confiance n'y est plus!...

L'incident Renan était plus grave. Nous avons déjà dit ici même ce que nous pensions du procédé employé par M. de Goncourt à l'égard de ceux qui devisèrent *sub rosa*, en sa compagnie. Il eût été admirable que M. Renan le trouvât de son goût. Le grand écrivain — nous parlons de l'auteur de la *Vie de Jésus* — a donc riposté, en mettant dans sa riposte une sorte de coquetterie de discrétion assez malicieuse. Toutes les tribunes s'ouvraient à lui; il disposait de la presse des deux mondes. En homme qui dédaigne les réclamations retentissantes, il a élu, pour interprète de son déplaisir, une feuille bien connue, mais moins moderne que *l'Écho de Paris* et ne s'adressant pas à la même couche sociale, *le Petit Lannionnais*. La blanche main sacerdotale de M. Renan a versé dans ce calice rustique une liqueur benoîtement médicinale, une sorte de potion calmante, que M. de Goncourt a dû boire et dont l'arrière-goût lui semble amer. A son tour de protester, maintenant. Il refuse d'accorder que son esprit soit « fermé à toute idée générale » et qu'il ait sténographié « sans les comprendre » les propos métaphysiques du dîner Brébant. Il comprenait très bien, au contraire, et ne s'indignait qu'à bon escient! Tout ce scepticisme transcendantal le choquait dans sa foi du charbonnier, dans ses croyances, dans son chauvinisme, dans « ses idées bourgeoises ». (Les idées bourgeoises de M. de Goncourt!) Ils l'irritaient et le blessaient, ces philosophes, en affectant de regarder de haut en bas les choses humaines. De quel droit un Renan ou un Littré planent-ils ainsi? Celui-ci, « un Bescherelle plus complet », pour avoir inspiré à la « gent libre penseuse une *latrie* bête »? Celui-là pour avoir été « l'adaptateur à notre histoire sacrée de la prose fluide des romans de Mme Sand »? M. de Goncourt, simple patriote et bon chrétien, ne veut pas qu'on plane, ou, du moins, pas de cette façon. Voici la sienne :

24 *mai* 1873. — Le jour où nos destinées se jouent à Versailles, j'y suis; mais j'y suis pour acheter des azalées et des rhododendrons.

20 *février* 1876. — Les élections seront-elles radicales, et D... me payera-t-il?

11 *octobre* 1877. — Il y a chez moi une aversion telle de la politique, qu'aujourd'hui, où c'est vraiment un devoir de voter, je m'abstiens.

On plane comme on peut, me direz-vous.

M. Renan répliquera-t-il? On le désire dans les bureaux du *Petit Lannionnais*. Mais à quoi bon s'entendre accuser de nouveau, en écriture artiste, de « bondieuser » et de « tournebouler »? Du reste, M. de Goncourt clôt le débat en s'en remettant à la postérité et en prédisant à M. Renan les anathèmes que « l'avenir signifiera durement à sa mémoire ». Au nom du ciel, ne parlons jamais de l'avenir ni de ce qu'il signifiera à tel ou tel! L'avenir est le grand domaine de l'inconnu, le vague champ des rêves. Les hypothèses les plus gratuites y prennent leur vol. Comment interdire aux esprits excessifs et paradoxaux de supposer, dans quatre ou cinq siècles, une humanité qui goûterait *Chérie* et *la Faustin* autrement que nous? J'en appelle à un des souvenirs du dîner Brébant : à propos du refroidissement du globe, M. Berthelot imaginait « la retraite dans les mines des derniers hommes, avec du blanc de champignons pour nourriture, avec le gaz des marais, avec le feu grisou comme bon dieu ». M. Renan, lui, voulait espérer que dans ces conditions, qui paraîtraient à M. Barrès assez peu favorables à la culture du moi, ces survivants de notre race garderaient l'aptitude métaphysique. Libre à M. de Goncourt de les doter d'une conception parfaite du mouvement littéraire qu'il a mené, « de ce mouvement littéraire qui emportera tout, qui sera peut-être aussi grand que le mouvement romantique », et que, faute de lumières suffisantes, certaines gens d'aujourd'hui ne comprennent pas bien. Le secret de l'avenir n'appartient qu'à lui.

En attendant, il faut à tout prix servir la vérité, et Dieu sait ce qu'exige son service! Ne croyez pas qu'il n'y ait que des fleurettes à cueillir sur cette route austère. Pensez-vous qu'il soit agréable d'être contraint, par scrupule de psychologue, d'explorer l'un après l'autre les immeubles qui avoisinent l'École militaire?

« Ce métier d'agent de police consciencieux du roman populaire est bien le plus abominable métier que puisse faire un homme d'essence aristocratique. » Pourquoi ramer sur cette dure galère? Vous en parlez à votre aise; et le devoir! S'il arrive que l'on dîne au cabaret « entre talents qui s'estiment », et si d'aventure les convives, victimes d'une bouillabaisse trop épicée, se mettent à parler de la femme et de l'amour comme des collégiens qui digèrent mal, ne vaudrait-il pas mieux vouer tout cela à l'oubli, à cet oubli qui attend les œuvres de M. Renan? Mais la postérité, que dirait-elle? N'est-elle pas en droit de tout savoir? Victor Hugo a accueilli M. de Goncourt avec sa bonhomie souriante et sa belle politesse d'autrefois; il l'a reçu à sa table hospitalière, honoré de ses confidences, comblé de prévenances et de gâteries. Cela est constaté, et en fort bons termes, hâtons-nous de le reconnaître, en plus d'un passage du *Journal*. N'empêche qu'il y a eu certain repas offert par le grand poète qui ressemblait « à un dîner donné par un curé de village à son évêque »; et cette note-là, il fallait bien, sous peine d'induire en erreur les générations futures, l'inscrire sur les tablettes d'airain. Voici encore une observation qu'il aurait peut-être été possible de sacrifier à l'extrême rigueur, mais qui a son charme et son importance. Il s'agit toujours du *home* de Victor Hugo :

A ce moment a lieu dans le salon une irruption de femmes, un peu dépeignées, un peu allumées par le vin d'un cru périgourdin qu'on vient de baptiser : le cru de Victor Hugo, une véritable invasion de bacchantes bourgeoises. Je me sauve.

Avis aux dames qui oublient de mettre leurs gants dans leurs verres, chez les gens qui reçoivent les romanciers consciencieux. Je n'eusse jamais cru qu'il suffît de si peu de chose pour faire fuir M. de Goncourt. Admettons qu'il y ait « tout à redouter, dans le monde, des hommes aux idées libérales et aux habits de coupe cléricale ». Cependant sont-ils les seuls redoutables? Ou par hasard les hommes aux vêtements de coupe laïque et à l'essence aristocratique seraient-ils dispensés d'être courtois?

*
* *

N'insistons pas; nous aurions l'air de prendre parti dans une querelle qui n'est pas la nôtre et de nourrir contre un des maîtres du roman moderne des sentiments d'hostilité, alors que nous n'éprouvons à son égard qu'estime et respect.

« Jamais, dit M. de Goncourt, un auteur ne s'avoue que plus sa célébrité est grande, plus son talent compte d'admirateurs incapables de l'apprécier. » Cette règle générale, à laquelle il doit être soumis comme ses confrères, lui permettra-t-elle d'accueillir, après nos critiques, l'hommage de notre admiration? Admiration parfaitement sincère et des plus vives, lorsqu'il parle de choses intéressantes et licites, lorsqu'il nous éclaire sur des maîtres illustres, Tourgueneff, Gautier, Flaubert, non pas sur leurs tics ou leurs infirmités, mais sur leur religion artistique, leurs passions intellectuelles, leur philosophie. Il m'importe assez peu, je l'avoue, d'apprendre que M. Zola aime la bonne cuisine et qu'il se plaint « de passages de souris ou d'envolées d'oiseaux à sa droite et à sa gauche ». En revanche, il eût été regrettable de laisser perdre cette jolie confidence de Tourgueneff :

Et comme Flaubert et moi contestons, pour des lettrés, l'importance de l'amour (!), le romancier russe s'écrie dans un geste qui laisse tomber ses bras à terre : « Moi, ma vie est saturée de féminilité. Il n'y a ni livre ni quoi que ce soit au monde qui ait pu me tenir lieu et place de la femme... Comment exprimer cela? Je trouve qu'il n'y a que l'amour qui produise un certain épanouissement de l'être, que rien ne donne, hein?... Tenez, j'ai eu, tout jeune homme, une maîtresse, une meunière des environs de Saint-Pétersbourg, que je voyais dans mes chasses. Elle était charmante, toute blanche, avec un trait dans l'œil, ce qui est assez commun chez nous. Elle ne voulait rien accepter de moi. Cependant, un jour, elle me dit :

« — Il faut que vous me fassiez un cadeau.

« — Qu'est-ce que vous voulez?

« — Rapportez-moi de Saint-Pétersbourg un savon parfumé. »

Je lui apporte le savon. Elle le prend, disparaît, revient les joues roses d'émotion, et murmure, en me tendant ses mains, gentiment odorantes :

« — Embrassez-moi les mains, comme vous embrassez, dans les salons, les mains des dames de Saint-Pétersbourg. »

Je me jetai à ses genoux... et vous savez, il n'y a pas un instant dans ma vie qui vaille celui-là.

Il y a dans cet étrange et curieux volume plus d'un passage aussi précieux, beaucoup de bonne et vraie littérature. Le reportage n'en fait pas tous les frais, par bonheur pour nous. La longue agonie morale de Gautier, le récit de ce départ « d'Anacréon triste », voilà le Goncourt que nous aimons. On trouve de tout dans ce livre, même de la mélancolie, même de l'émotion, même de la tendresse, même d'excellents préceptes de style :

Dans ce moment-ci, chez les écrivains littéraires, c'est une recherche, une sélection, une chinoiserie de style, qui tendent à rendre l'écriture impossible. C'est mal écrit quand on emploie deux *de* qui se régissent; exemple, la fameuse phrase faisant le désespoir de Flaubert : une couronne de fleurs d'orangers. C'est mal écrit lorsqu'on place, assez près l'un de l'autre, dans une phrase, deux mots commençant par la même syllabe. On a été plus loin, on a déclaré qu'on ne pouvait pas commencer une phrase par un monosyllabe : ces deux pauvres petites lettres ne pouvant servir de fondation à une grande phrase, à une période.

Cette recherche de la petite bête abêtit les mieux doués, les détourne — occupés qu'ils sont de la sertissure à la loupe d'une phrase — de toutes les fortes, les grandes, les chaleureuses choses qui font vivre un livre.

On ne saurait penser plus sagement. M. de Goncourt est l'homme de toutes les fantaisies élégantes. Ne parle-t-il pas quelque part d'obéir au précepte de Gœthe et « de s'en tenir à la pure nature »? D'un artiste et d'un convive tel que lui, on peut tout espérer, comme, hélas! tout craindre. Heureusement qu'il est permis aux humbles admirateurs de son grand talent de n'avoir commerce qu'avec ses ouvrages.

URSUS.

COURRIER LITTÉRAIRE

Nous devons tous beaucoup à M. Émile Montégut, et si, à notre tour, nous avons jamais des disciples, ils seront, à travers nous-mêmes, un peu les siens. J'ai subi son influence, et très docilement, n'étant pas de ceux qui partagent leur vie littéraire en deux moitiés égales : la première consacrée à démolir leurs devanciers, et la seconde à injurier leurs successeurs. Cette bataille des vieux et des jeunes est du temps perdu; elle ne fait pas avancer le progrès intellectuel d'un millimètre. Loin de là : elle creuse des trous dans l'histoire de la pensée humaine. En littérature, on est toujours le fils de quelqu'un, et il est bon de connaître ce quelqu'un-là, ne serait-ce que pour le saluer quand on le rencontre.

Je ne prétends pas que M. Montégut nous ait portés dans ses flancs et engendrés, mais il a été un de nos meilleurs maîtres. Il nous a appris à lire les écrivains étrangers, en remontant de l'œuvre à l'homme, de l'homme au temps, par conséquent au public pour lequel cet homme écrivait et dont, par retour, il traduisait les sensations. Avant lui, Philarète Chasles, un paresseux admirablement doué, toujours en quête de « copie » brillante et facile, avait touché à tout, saccagé tous les sujets, effrontément deviné ce qu'il ignorait, substitué sa fantaisie aux documents qu'il ne prenait pas le temps de chercher ni la peine de lire. Villemain avait tracé de grands tableaux historiques, aperçu un rapport d'ensemble entre la littérature et les mœurs. Il devenait nécessaire d'étudier de plus près cette série d'actions réflexes qui vont de la société à l'écrivain et de l'écrivain à la société, d'établir avec précision la relation qui existe entre l'idiosyncrasie littéraire d'un poète, d'un penseur et l'état général des âmes ou le fonds commun des idées contemporaines. Chacun de nous est moitié soi, moitié tout le monde; et pour faire le départ entre notre nature intime, personnelle, et notre nature adventice, extérieure, il faut connaître toutes les conditions au milieu desquelles nous vivons.

Sainte-Beuve se livrait à ce travail d'une difficulté immense sur nos écrivains nationaux; M. Montégut appliqua la même méthode aux Anglais, et la difficulté s'augmentait pour lui de ce qu'il avait à évoquer, à travers le temps et la distance, les émotions et les idées d'une race différente de la nôtre et qu'une sorte de dualisme mystérieux rend à peu près incompréhensible. M. Montégut apportait dans cette tâche une bonne foi, une candeur, une souplesse, une absence de préoccupation personnelle vraiment inouïes. Il avait la docilité de l'hypnotisé, des impressions fraîches comme celles d'une jeune fille, avec la science et la finesse d'un critique consommé. A chaque ligne, on sentait son moi, dont cependant il ne parlait jamais et dont il paraissait faire très bon marché.

Je ne puis comparer à rien le souvenir que m'ont laissé les articles d'Émile Montégut, lus et savourés dans ma première jeunesse, sinon peut-être à certaines promenades botaniques faites à travers des bois d'une flore très curieuse et très riche, avec un maître qui eût été à la fois un savant et un poète. Émile Montégut était ce savant, ce poète, et le bois magique où il ramassait des espèces inconnues, c'était la vénérable forêt des idées, où végètent et fleurissent à jamais les pensées des générations mortes. Quelquefois il semblait douter de sa route, ne pas savoir où il allait... Se perdre, n'est-ce pas le grand charme de la promenade?

Après lui est venu un homme plus grand, plus hardi et, à ce qu'il semblait, plus sûr de lui-même. Il a remplacé par un système infaillible, rectiligne, scientifique, les tâtonnements et les détours de l'empirisme. L'arpenteur s'est substitué au chercheur de pistes. La forêt est percée de grandes routes, mais combien je regrette les sentiers de M. Montégut!

Et, justement, je les retrouve, ces chers sentiers d'autrefois, et je m'y engage avec joie, sachant qu'ils me conduiront loin et haut, qu'à la fraîcheur délicieusement abritée du *sous-bois* succédera l'éblouissement de quelque sommet, où ma joue sera caressée par l'air libre des cimes, d'où mes yeux se reposeront sur quelque large et pacifique horizon.

Les *Heures de lecture d'un critique* (1) ne m'ont pas trompé. Chacune des quatre études qui composent le volume m'a donné, après les plaisirs de l'analyse, la leçon finale d'une synthèse, mille détails curieux aboutissant à une idée qui les condense et les fixe.

Ne refusez pas de vous intéresser à John Aubrey; ne me dites pas que c'est un trop petit personnage, une sorte de *raté* du XVIIe siècle anglais! D'abord ce mot de *raté* est un vilain mot, bien digne d'une époque utilitaire. Les industriels qui nous grossoient des romans et des tableaux avec tant de régularité et une science

(1) *Heures de lecture d'un critique*; par Émile Montégut. — Hachette.

si parfaite de l'offre et de la demande devraient peut-être mépriser moins bruyamment ceux qui ne sont pas aussi pressés ou aussi habiles à changer leurs idées en pièces de cent sous. Heureux, après tout, quiconque peut garder son or en lingots et sa pensée pour lui-même!

J'en conviens, ce n'était pas là le cas de John Aubrey, simple ramasseur de notes, auquel le talent manqua pour les mettre en œuvre, et qui est mort sur son tas de pierres dont il n'avait pas su faire une maison. Pourquoi M. Montégut l'a-t-il ressuscité? Pour le plaisir, pour faire causer le bonhomme, pour savoir comment pensaient et sentaient alors les unités de la foule, les moyens, les médiocres, perdus dans les couches profondes de la société.

Avant tout Aubrey était un superstitieux. De lui le critique remonte vers des esprits moins mesquins, tels que Robert Burton, sir Thomas Browne, Anthony Wood, Izaac Walton, d'autres encore. Eux aussi furent des superstitieux. Toute leur génération l'était avec eux, comme eux et plus qu'eux. Or cette génération a fait de grandes choses par la religion et pour la liberté. Voilà qui déconcerte les idées reçues et la sagesse des imbéciles! M. Montégut s'amuse de sa découverte, qui lui montre combien il est difficile de tracer une limite entre la religion et la superstition de manière à éviter les incidents de frontière. Le génie de l'Anglais est concret : il veut « donner un visage aux idées ». Dans sa longue histoire, de Cœdmon à Bunyan et de Bunyan à Carlyle, on le voit toujours répugner à la métaphysique et se complaire à réaliser des abstractions : c'est le penchant qui fait les poètes et aussi les superstitieux. « Ce que nous appelons superstition, les hommes d'autrefois l'appelaient de tout autre nom, et je me demande de quel droit nous venons aujourd'hui établir une différence que ces hommes, qui vivaient avec la religion en rapports autrement intimes que nous, n'ont point soupçonnée et n'auraient jamais voulu admettre. Non, ils croyaient aux fantômes parce qu'ils croyaient à l'âme immortelle; ils croyaient aux événements miraculeux, parce qu'ils croyaient au gouvernement de Dieu sur le monde; ils croyaient aux esprits, parce qu'ils croyaient au monde surnaturel; ils croyaient aux sorciers, parce qu'ils croyaient à Satan. Les deux termes ainsi rapprochés, pouvez-vous me dire où commence la superstition et où finit la religion? »

L'exhumation d'Aubrey, cet oublié de l'histoire littéraire, me paraît plus que justifiée, puisqu'elle nous amène à des aperçus à la fois si subtils et si justes. Non moins intéressante et originale m'a paru l'étude sur sir John Maundeville, quoique la conclusion en soit moins générale. Ni en France ni même en Angleterre, personne n'a pénétré si avant dans la pensée de cet étrange personnage qui n'aurait, d'après M. Montégut, conté tant d'histoires à ses contemporains que pour leur insinuer la vérité sous la seule forme alors possible et acceptable : celle du mensonge. Le paradoxe est soutenu avec une vigueur étonnante, et peu à peu on s'y laisse gagner. Pour prendre un exemple, ce grand khan des Tartares, si tolérant envers les autres cultes, ne serait introduit là que pour donner des leçons à l'Occident, tout comme les Persans de Montesquieu et les Chinois de Voltaire. Ainsi ce pieux Maundeville pourrait bien avoir été un précurseur de l'Encyclopédie; ce crédule à outrance serait le plus ancien des rationalistes modernes.

On m'a assuré que M. Montégut ne respirait pas volontiers l'air de la grande ville. L'Académie française, qu'il faudrait peut-être appeler l'Académie parisienne, puisqu'elle ne peut, en vertu de ses règlements, se recruter au delà des fortifications, n'a pas cru pouvoir donner une petite entorse à la tradition en appelant dans son sein ce provincial volontaire. Tant pis pour elle et tant mieux pour nous. Nous lirons plus longtemps les pages curieuses que M. Montégut nous envoie de sa solitude. Mieux vaut peut-être vivre et penser en sabots que mourir en habit vert!

*
* *

On reprochera peut-être aux *Essais de critique* (1), que vient de publier Raoul Frary, d'être des articles sans lien sur des sujets disparates. L'auteur prévoit l'objection et ne s'en met pas en peine. Il nous donne à comprendre, dans sa préface, que l'unité du livre, c'est l'auteur lui-même. Sur quoi il nous propose, avec ce mélange d'ingénuité et de finesse qui le caractérise, une définition très vraie de sa personne intellectuelle. Il y a en lui deux forces qui se balancent et se tiennent en échec, maintiennent l'esprit dans une sorte d'oscillation perpétuelle : « une attention sympathique et presque docile à l'égard du talent qui ne cherche qu'à l'émouvoir, une réserve poussée quelquefois jusqu'à la défiance à l'égard des idées et des doctrines ».

Que voilà bien mon Frary d'autrefois! En lisant cette phrase, je me revois avec lui, dans certain grenier, asile inaccessible que nous avions découvert sous les toits de l'École normale. Là, le soir, nous rêvions et nous fumions, accroupis dans l'ombre, au-dessous d'une lucarne qui nous montrait le ciel, fascinés par ce carré lumineux, piqué d'étoiles, sorte d'ouverture sur l'infini.

Il était fatigué, souffrant; il avait la fièvre presque chaque soir; il cherchait où rafraîchir son front brûlant, où reposer sa tête endolorie. C'était un voluptueux d'âme, avide de caresses impalpables et immatérielles, gourmand d'émotions religieuses, mais bien décidé à ne pas payer ces émotions d'un acquiescement dogmatique. Il était déjà soumis à « cette loi fatale qui nous oblige, dit-il, à critiquer nos rêves ».

(1) *Essais de critique*, par Raoul Frary. — Armand Colin.

Dès lors il eût pu écrire comme dans le présent volume : « Après la religion qui croit, il y a encore la religion qui respecte, qui regrette, qui aime, qui adore avec mélancolie les divinités mortes comme un idéal de beauté, de grandeur et de poésie, comme la relique d'un passé tendrement vénéré. » Cette religion-là n'est que du dilettantisme, il le savait, mais qu'y faire? Dans ses crises, si vous vous approchiez pour le consoler, il se moquait de vous. A la place de l'enfant malade qui demandait à être bercé, à s'endormir dans vos bras, vous ne trouviez plus qu'un vieillard ironique qui vous souriait doucement au nez.

Je ne le comprenais pas. Pouvais-je deviner qu'il y avait en lui une génération qui finissait, une autre qui naissait? Il gardait encore quelque chose de Prévost-Paradol et il avait déjà quelque chose de Paul Bourget.

Il écrivait déjà comme aujourd'hui, car il est né avec le style que vous lui connaissez, avec cette forme nette et pure, légèrement surannée, d'une élégance un peu maigre comme celle d'une fine et séduisante vieille fille, avec cette phrase qui déroule l'idée sans effort et sans précipitation, sans brusquerie, sans familiarités d'aucune sorte, sans emportements d'aucun genre, ne ménageant que de tranquilles surprises et d'agréables rencontres.

Il me semblait difficile que cette phrase discrète et sage prît de l'empire sur le public dans un temps où la littérature s'exagérait, s'épaississait pour ainsi dire, où tous les talents s'emballaient follement et frappaient comme des sourds. Le gros succès de la *Question du latin* m'a donné tort, et ce sont précisément les illettrés qui ont fait ce succès-là. Tous ceux qui gardaient rancune à l'Université d'un vieux pensum ou d'une place de quarante-neuvième en thème grec étaient ravis de voir leurs divagations incohérentes et saugrenues prenant une forme claire, raisonnable, systématique, éloquente et spirituelle, les professeurs éreintés par un homme qui était plus « professeur » qu'eux, le latin démoli par le plus brillant élève des collèges, qui devait tout au latin, sa langue, sa plume et ses idées.

Supposez le problème retourné. Imaginez que la solution préconisée par l'auteur de la *Question du latin* ait été mise en vigueur depuis longtemps et par d'autres régimes. Avec quelle faveur une génération d'hommes d'État républicains n'accueillerait-elle pas un livre inverse sur la *Question du français*, qui viendrait les délivrer de ce XVIIe siècle, monarchique et chrétien, pour retremper notre génie national à ses sources mêmes, chez un peuple de paysans et de soldats; qui préparerait les esprits au darwinisme par la méditation de Lucrèce, les jeunes citoyens à la vie publique et au service militaire par la lecture de Tite-Live? Pour moi (comme disait Mérimée après avoir visé et tué un Suisse, en simple amateur, pendant les journées de Juillet), « ce ne sont pas mes opinions », et je n'ai pas à donner d'avis là-dessus; mais il me semble qu'en se plaçant au point de vue des classes qui gouvernent, si l'étude du latin n'existait pas, ce serait le moment de l'inventer.

Le grand attrait du livre de Frary, qui a paru un crime à quelques-uns et à d'autres une fumisterie, était donc, tout simplement, d'être un livre contre « l'état de choses », un livre violemment révolutionnaire, écrit posément par un parfait classique, par un homme qui met de la suite dans ses discours, soigne ses transitions et ponctue ses phrases. Tous les autres écrits de M. Frary sont supérieurs à celui-là, y compris le volume des *Essais*. Sans doute il n'y a rien de nouveau à nous apprendre que François Coppée est un poète parisien et qu'il aime les humbles. Mais on se fait toujours lire lorsqu'on a soi-même senti ce qu'on loue chez autrui. Je vous recommande particulièrement l'essai intitulé *Notre avenir*, à propos d'un livre récent de M. Guyau, et l'étude consacrée au *Bonheur* de Sully Prudhomme. C'est dans cette étude que se montre le mieux la double nature de l'écrivain, annoncée dans la préface et que j'ai commentée avec mes souvenirs personnels. Chez Sully Prudhomme, le poète le séduit et l'enchante, mais il se défend contre le philosophe: « La conclusion du raisonnement, dit-il, c'est ce qu'on met à la fin. La démonstration n'est que l'ordre dans lequel on range les arguments pour et contre. Ceux qu'on place les derniers sont censés réfuter ceux qu'on a indiqués d'abord. » En sorte qu'il suffirait de changer cet ordre pour transformer un livre fortifiant en un livre pessimiste : « On se pose des objections; on y répond et l'on reste sur la réponse. Il n'est que d'avoir le dernier mot pour remporter la palme... Un traité de philosophie est un drame qui doit finir par un dénouement heureux. Il faut que nous sortions meilleurs du théâtre où l'on nous a donné le spectacle de la bataille des idées. » Ne sentez-vous pas que ces lignes destructives ne s'appliquent pas seulement à M. Sully Prudhomme, mais à quiconque essayera de prouver quelque chose ? Nous nous trouvons en face d'un scepticisme définitif, irrémédiable, universel, qui ne cherche plus, et qui, plus ou moins couronné de roses, attend la fin du spectacle, sans plainte mais sans espoir, mettant sa seule et dernière prétention à n'être plus dupé. Charmez-le, attendrissez-le. Il se laissera amuser, caresser, chatouiller... Mais qu'il ait ri ou qu'il ait pleuré, vous ne le tenez pas. Maintenant est-ce de Raoul Frary que je parle ou de la génération à laquelle il appartient? Vous n'avez qu'à vous interroger pour répondre.

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

L'hiver a été très mauvais pour les législateurs. Deux ou trois fois ils ont été obligés de s'occuper de choses sérieuses et de faire des lois qui avaient un but raisonnable. Il était temps que les vacances de Pâques vinssent apporter quelque répit à ces rudes travaux, presque uniques dans les annales parlementaires. Le mécontentement commençait même à régner dans les groupes; on entendait de jeunes députés murmurer : « Ce n'est pas de jeu, on ne nous avait pas prévenus. Comment! nos séances sont consacrées à des questions douanières, à des traités de commerce, à des réformes du casier judiciaire, à la réhabilitation, etc., etc. Il faut travailler tout le temps, nous n'avons aucune distraction. On nous a trompés : si nous avions su, nous ne nous serions pas présentés. Ce sont de mauvaises farces. »

Pour encourager le Parlement à continuer, on a fait à la loi Bérenger, dans le monde et dans la presse, un succès extraordinaire, et le sympathique sénateur est en train de devenir aussi populaire que son homonyme, sans en avoir été réduit à faire des chansons pour cela. Cet accueil enthousiaste vient de ce que voilà enfin une réforme qui ne laisse pas les choses dans le même état qu'auparavant. Elle a encore cet avantage de fonctionner facilement, et dès le lendemain de la promulgation officielle deux femmes en ont bénéficié, dont une jeune fille de dix-huit ans, Mlle Mathilde, qui avait dérobé huit cents francs à sa tante. Le tribunal lui a octroyé deux mois de prison, mais lui a gracieusement permis de ne les faire que dans cinq ans et même de ne pas les faire du tout, si elle ne vole plus rien à personne d'ici à cette époque.

Inutile d'ajouter que Mlle Mathilde est devenue tout de suite très à la mode. Le directeur d'un des plus grands cafés-concerts de la capitale lui a déjà offert un brillant engagement, et nous verrons prochainement sur les affiches en lettres gigantesques :

TOUS LES SOIRS

MADEMOISELLE MATHILDE

La première qui ait bénéficié de la loi Bérenger

Il n'en faut souvent pas davantage pour entraîner le public parisien et faire la fortune d'un impresario. Quant aux salons mondains, on sait qu'ils s'arrachent les étoiles de café-concert, et si la jeune artiste a de la force de caractère un avenir magnifique s'ouvre devant elle. Elle le devra à sa tante, ce qui prouve bien que la famille n'est pas un vain mot. Et ainsi la parole divine : « Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour dix justes qui persévèrent. » sera réalisée sur la terre. Tout arrive, a dit M. de Bacourt.

D'ailleurs, quoi que prétendent les pessimistes de profession, le monde n'est pas impitoyable, et à Paris principalement, pour peu qu'un homme soit bien vêtu, ait de l'argent dans ses poches et invite les gens à dîner, on lui pardonne bien des peccadilles. Le souvenir d'une faillite s'efface par une certaine cordialité de manières; une fuite en Belgique est compensée largement par quelques prêts faits à des camarades dans le besoin. Sur le boulevard, la loi Bérenger est en vigueur depuis des temps immémoriaux.

Et qui sait si, lorsqu'elle aura fonctionné pendant de longues années, une condamnation unique ne sera pas considérée comme une preuve plus évidente d'honnêteté que l'absence de condamnation? Il est plus facile, d'après une maxime de La Rochefoucauld, de rencontrer une femme qui n'a pas eu d'amant qu'une femme qui n'en a eu qu'un. Peut-être, aussi, rencontre-t-on plus d'hommes qui n'ont pas volé du tout que d'hommes qui n'ont volé qu'une fois.

Le texte de la loi Bérenger ne vise pas les condamnations capitales. Par exemple, un criminel qui est condamné à avoir la tête tranchée n'a pas cinq ans pour se repentir. Les assassins, actuellement en liberté, auraient tort de croire qu'ils ont le droit de tuer un de leurs semblables, à condition qu'ils s'abstiennent pendant cinq ans de ce genre de brutalité. Il est bon de préciser les textes, afin que nul ne soit induit en erreur.

*
* *

Comme si la loi Bérenger ne suffisait pas à honorer une législature, on affiche maintenant la prétention de forcer la Chambre à s'occuper d'une loi sur les enfants naturels. On abuse, évidemment. On finira par lasser le courage de nos députés. Le public ne connaît la question des enfants naturels que par le théâtre. C'est dire qu'il se préoccupe surtout de savoir si le rôle de l'enfant naturel est bien ou mal joué. Nous nous permettons de soumettre à l'attention des pères de famille un petit programme d'éducation qui peut servir aussi bien aux enfants légitimes qu'aux enfants reconnus.

Naissance. — On emploie encore aujourd'hui pour naître le même procédé qu'il y a six mille ans. Cet état de choses commence à inquiéter sérieusement les véritables amis du progrès qui se demandent avec angoisse si l'humanité va ainsi piétiner sur place jusqu'à la fin des siècles, et si un jour la science ne découvrira pas quelque moyen plus ingénieux et plus moderne. Peut-être est-ce l'humanité qui nous le fournira, peut-être le magnétisme. En attendant, il faut se résigner à l'antique routine.

Il est impossible de s'occuper utilement de l'éducation d'un enfant avant qu'il ait atteint l'âge de huit jours au moins. Jusqu'à ce moment-là le sujet est trop

faible, trop susceptible pour être astreint à des travaux quelconques. Il vaut mieux le laisser se reposer un peu.

Mais dès que le huitième jour a sonné, il importe d'entreprendre au plus tôt son éducation physique, de façon à en faire un homme robuste, énergique et apte à la lutte pour l'existence.

Donc, hydrothérapie, douches à l'eau glacée, massage. Ce régime doit continuer un an environ.

A un an. — Sans être encore en possession de toutes ses facultés, un enfant d'un an, à une époque de civilisation aussi avancée que la nôtre, commence déjà à connaître la vie.

C'est donc à cet âge-là qu'il faut lui donner les premières leçons de boxe, d'escrime et de chausson, organiser de petites luttes avec des camarades, et décerner des prix, ce qui entretient le sentiment de l'émulation et de la concurrence.

A deux ans. — L'enfant ne va pas tarder à parler. Bien surveiller les premières paroles qu'on lui apprendra. Par exemple, lui enseigner tout de suite à dire : *Une, deux, tirez dessus et dégagez*, ou bien : *Fendez-vous à fond*. Cela le familiarisera de bonne heure avec l'escrime et les combats singuliers.

A trois ans. — Natation et équitation. Il est indispensable que, sa troisième année révolue, l'enfant sache parfaitement nager et se tenir à cheval. Le mener voir de temps en temps les réunions de la Société les Sauveteurs parisiens, le mettre en rapport avec M. Édouard Philippe pour lui donner de bons exemples.

A cinq ans. — La marche et les courses à pied. Les dits en compagnie de garçons du même âge.

A six ans. — L'esprit de l'enfant se forme. Leçons de choses. Théorie du pari à la cote, au livre. Étude des performances des plus célèbres chevaux de course.

Sept ans. — L'aviron et les régates. Entraînement pour les concours internationaux. Haltères. Trapèze. Voltige. Barre fixe.

Huit ans. — Tricycle.

Neuf ans. — Bicycle.

Dix ans. — Tir au pistolet.

De dix à quinze ans. — Continuation des exercices précédents. Organisez pour le jeune homme un ou deux duels sérieux où il devra tuer ou tout au moins blesser grièvement son adversaire.

Seize ans. — Quelques notions de lecture et d'écriture, de façon à pouvoir lire couramment *le Sport*, *le Jockey*, *Auteuil-Longchamp* et le *Journal des Débats*.

A dix-sept ans. — Entrée dans les grands cercles. Baccara-Poker. Écarté.

A dix-huit ans. — Folies de jeunesse.

De dix-huit ans à la mort. — Repos.

Alfred Capus.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Le comte Léo Tolstoï vient de publier, dans la *Fortnightly Review* d'avril, une nouvelle profession de foi d'une précision plus parfaite que les précédentes. Il faut en vérité au châtelain de Yasnaïa-Poliana une hardiesse et une force de conviction singulières pour oser exprimer en termes, cette fois si catégoriques, sa façon de sentir à l'égard de la religion orthodoxe et du pouvoir temporel :

« Le mal qui est dans le monde, dit le comte Tolstoï, provient en grande partie du sens arbitraire et à dessein falsifié qu'on a attribué au mot *église*. On a prétendu donner à ce mot une portée ontologique ; on s'en est servi pour désigner un ensemble de dogmes soi-disant nécessaires. Et pour constituer cet ensemble, on a superposé à la véritable doctrine des Évangiles une foule d'imaginations fantastiques. C'est ainsi qu'on a admis la possibilité d'*États* ou de *Souverains chrétiens*, tandis que les mots d'*état* ou de *souverain* sont la contradiction formelle du mot de *chrétien*. Depuis le temps de Constantin, on a fait un christianisme à l'usage des princes, leur permettant de s'appeler chrétiens et de garder toutes les mœurs païennes : en Russie, par exemple, on a conféré l'autorité religieuse à Catherine, qui représentait l'assassinat et le reste.

En réalité, il y a aujourd'hui deux doctrines chrétiennes absolument distinctes et pour ainsi dire opposées : d'une part, tout le corps des dogmes, à commencer par *la divinité du Fils et du Saint-Esprit*, et à finir par l'Eucharistie ; d'autre part, les préceptes moraux. De ces deux doctrines, la première a toujours produit la haine, la persécution, la guerre ; l'autre a toujours eu pour effet d'augmenter le bonheur. Et si la majorité des hommes hésite encore à abandonner le faux christianisme des dogmes pour n'admettre plus que le vrai, celui des préceptes moraux, c'est parce que quinze siècles d'erreur ont rendu leurs esprits incapables de se rendre d'emblée à la vérité.

Nous avons ici même mentionné l'effet produit en Russie par les théories du comte Tolstoï : elles y ont déterminé un mouvement considérable, et si le nombre des colonies de *tolstovtsy* n'est pas encore très grand du haut en bas de la société russe, on s'émeut, on prend cause pour ou contre le nouvel apôtre. Les membres du haut clergé ne cessent point de fulminer contre lui ; il n'est question que de lui dans les journaux orthodoxes et conservateurs. Ses doctrines sont définitivement sorties du domaine de la pure littérature pour devenir un élément sérieux au point de vue de l'action politique et sociale. Présentées maintenant avec une insistance régulière au public anglais, ces doctrines révolutionnaires ne tarderont pas à remuer de la même façon ce public essentiellement curieux des questions religieuses et morales et toujours prêt à créer des sectes nouvelles. Le comte Tolstoï apporte à ces problèmes une vigueur logique et une simplicité d'argumentation un peu brutale qui conviennent à merveille pour toucher les lecteurs anglais. Il n'y a pas encore de *tolstovtsy* en Angleterre ; mais, pour qui connaît l'esprit anglais, il n'est pas douteux que les théories du comte Tolstoï, avec leur caractère évangélique et moral, auront bientôt chez nos voisins un autre effet que les théories trop irréligieuses des socialistes, ou les théories trop métaphysiques des philosophes de l'absolu.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

May et Motteroz, L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît. (1891)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 TOME XLVII 11 AVRIL 1891

LA SCIENCE ÉDUCATRICE

Réponse à monsieur Berthelot.

M. Berthelot vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes*, sur l'enseignement secondaire, un article auquel sa haute situation donne une importance considérable. Bien que, depuis quelques années, on ait beaucoup diminué la part des lettres et augmenté celle des sciences dans nos lycées, ces demi-mesures ne suffisent pas à M. Berthelot; il demande que, désormais, on donne pour fondement à l'éducation du plus grand nombre, non les lettres, mais les sciences. C'est ce qu'indique le titre de son article : *la Science éducatrice*.

Il ne fait pas bon contredire M. Berthelot. Ceux qui osent penser que les lettres doivent fournir la première assise de l'éducation ne sont que des esprits étroits, « des pédagogues cantonnés dans les formules traditionnelles de l'enseignement classique ». Il rappelle à ce sujet un entretien, auquel il assista, entre M. Duruy, alors ministre, et un inspecteur général peu favorable aux idées de M. Berthelot ; et voici comment il qualifie ce dernier : « Le *cuistre*, son interlocuteur, fermé aux idées générales, etc. » Pour mieux faire entendre que ce mot s'applique à bien d'autres personnes dans le corps universitaire, M. Berthelot ajoute : « Il ne serait pas difficile de retrouver des opinions pareilles chez un certain nombre de partisans aveugles de l'enseignement classique, fondé sur l'étude du grec et du latin. » Le langage de M. Berthelot manque ici de précision scientifique. Le Dictionnaire de Littré définit ainsi le mot *cuistre* : « pédant encrassé ». En admettant que certains professeurs de lettres donnent en effet trop de place à la culture littéraire, en quoi seraient-ils des « pédants encrassés » plutôt que les professeurs de sciences qui donneraient trop d'importance à la culture scientifique? Des injures ne sont pas des raisons; et si le titre de savant dispensait de la courtoisie, ce serait un argument contre « la science éducatrice ».

Je n'entreprendrai pas de traiter en quelques pages, ou plutôt en quelques lignes, les nombreuses questions que M. Berthelot tranche avec une aisance supérieure. Je ne le suivrai pas dans l'histoire étrangement sommaire qu'il trace de l'enseignement secondaire : au moyen âge, les cadres vides de la logique, qui commencent seulement à s'élargir vers le XVe siècle; puis, à partir de la Renaissance jusqu'à nos jours, une rhétorique creuse : « La fin suprême de l'éducation des enfants pour les professeurs dans les collèges du XVIIIe siècle demeure la même qu'au XVIe siècle : ce sont toujours les humanités, et l'idéal consiste à former des rhétoriciens rompus à l'art de bien dire. » Je laisserai également de côté les critiques dédaigneusement adressées à tous les systèmes essayés jusqu'à ce jour, et les recettes infaillibles destinées à les remplacer.

Je vais droit au point capital qui est le fond de la pensée de M. Berthelot. Il ne demande pas qu'on supprime les lettres, mais elles sont une connaissance de luxe, elles ne rapportent rien, elles doivent devenir accessoires dans l'éducation. La prééminence doit donc passer des lettres aux sciences, parce que la « science est véritablement, et à un degré éminent, éducatrice, aussi bien dans l'ordre moral et intellectuel que dans l'ordre matériel ».

Examinons les arguments que M. Berthelot nous donne comme décisifs, pour établir la prépondérance des études scientifiques dans l'éducation.

Il en est un que j'écarte tout d'abord, bien qu'il ait peut-être la prédilection de l'auteur, parce qu'il touche aux choses de la conscience. Aux yeux de M. Berthelot, l'éducation scientifique aurait l'immense avantage de détruire toute superstition, c'est-à-dire toute croyance religieuse. « C'est par la connaissance des lois physiques, nous dit-il, que la science, depuis deux siècles, a renouvelé la conception du monde et qu'elle a renversé sans retour les notions du miracle et du surnaturel. La science n'a pas seulement pour but de former des hommes utiles, mais elle forme en même temps des citoyens affranchis des préjugés et des superstitions d'autrefois. »

Pour juger une semblable raison, il suffit de lui opposer l'hypothèse contraire, et de demander à M. Berthelot ce qu'il penserait d'un gouvernement protestant ou catholique qui proposerait de réduire, d'amoindrir l'enseignement des sciences, parce qu'il les jugerait dangereuses pour la foi. Il ne s'agit point ici de décider si l'incrédulité qui lui est chère est enviable ; ou si, comme il le prétend, oubliant Newton, Pascal, Cuvier, etc., et de nos jours MM. Cauchy, Le Verrier, Pasteur, la culture scientifique a pour résultat de détruire les croyances. Il suffit de demander à quel titre M. Berthelot prétendrait imposer son scepticisme à ceux qui ne le partagent point ; et de quel droit il prescrirait aux pères chrétiens, aux mères chrétiennes, au mépris de la liberté des consciences, un système destiné dans sa pensée à rendre leurs enfants incrédules.

Venons aux seuls motifs valables, à ceux qui sont tirés par M. Berthelot de ce qu'il appelle la vertu éducatrice des sciences.

Les unes, les sciences mathématiques, donnent au raisonnement plus de rigueur, les autres, les sciences naturelles, donnent à l'observation plus d'exactitude que les lettres. Or le raisonnement et l'observation sont les facultés maîtresses de l'intelligence. D'où il conclut que les lettres doivent céder le pas aux sciences dans un système d'éducation bien ordonné.

On va voir que cet argument spécieux ne résiste pas à l'examen et n'a de la vérité que les apparences. M. Berthelot, en effet, ne s'aperçoit pas qu'il confond ici celui qui crée la science par le raisonnement et l'observation, avec l'écolier à qui elle est transmise, qui accepte, qui enregistre les résultats du raisonnement, de l'observation d'autrui, sans avoir pris la peine de raisonner et d'observer par lui-même. C'est là qu'est le vice de l'argument, habilement dissimulé. Le disciple et le créateur sont assimilés l'un à l'autre, comme si le premier faisait le même travail que le second et exerçait au même degré la faculté de raisonner et d'observer. Admettons qu'il faille autant ou plus de génie d'invention, de force de raisonnement pour créer la géométrie analytique, comme Descartes, que pour composer les Philippiques, comme Démosthènes ; qu'il faille autant ou plus de justesse d'observation et de puissance d'induction pour faire les découvertes d'Archimède et de Newton que pour écrire les tragédies de Racine et les comédies de Molière. En résulte-t-il que l'élève, qui reçoit la science toute faite, accomplisse le même effort de raisonnement et d'observation que celui qui fait la science ? Chez celui qui apprend les théorèmes de géométrie, les formules algébriques, les équivalents chimiques, la mémoire ne joue-t-elle pas un rôle considérable, surtout dans les premières années, lorsqu'il reçoit les éléments des sciences avant que son intelligence ait acquis tout son développement ? Il n'est donc pas vrai que l'élève qui commence l'arithmétique, la géométrie, la physique, la chimie, raisonne ou observe davantage que celui qui, pour traduire un texte latin ou grec, est obligé d'analyser les mots, de construire les phrases, de chercher l'enchaînement des idées, afin de comprendre le sens ; ou de consulter ses propres impressions, d'interroger ses propres sentiments, pour composer une narration, une lettre, un discours ; et de trouver les idées, les sentiments qui conviennent à telle ou telle situation de la vie.

Voilà ce que démontre, par des faits clairs et palpables, l'expérience de l'enseignement, que ne donnent pas les travaux du laboratoire.

Le principe posé par M. Berthelot, que les sciences doivent donner à la faculté de raisonner plus de rigueur, à la faculté d'observer plus d'exactitude, est donc absolument contestable en matière d'éducation, si ce n'est pas l'élève de M. Berthelot qui raisonne et qui observe, mais M. Berthelot qui lui communique le résultat de ses raisonnements et de ses observations. Et comme ce principe est la pierre angulaire du système au nom duquel il attaque l'éducation littéraire, le système s'écroule ; et ces attaques sont aussi vaines qu'injustes contre le système d'éducation qui a donné à la France tant de puissants génies dans les sciences comme dans les lettres.

Mais lors même que nous accorderions ce point à M. Berthelot, il serait loin d'avoir cause gagnée, et viendrait se heurter contre une vérité si simple, si évidente qu'elle saute aux yeux des moins clairvoyants et que j'ai presque honte de la rappeler à l'un des maîtres de la science.

Si le premier besoin de l'homme ici-bas est de vivre, et son premier devoir de bien vivre, ce qu'il ne peut faire sans se connaître, sans connaître les hommes et les choses humaines, il ne faut pas être un grand clerc pour comprendre que les cas d'égalité des triangles, les combinaisons du carbone avec l'oxygène, ou les orbites parcourues par les planètes n'enseignent rien de la vie ; que les lettres, au contraire, la poésie, l'élo-

quence, l'histoire, sont la peinture de la vie humaine, peinture en quelque sorte proportionnée aux différents âges : plus naturelle et plus simple chez les écrivains de l'antiquité, comme les hommes et les peuples qu'ils nous représentent; plus riche, plus étendue, plus complexe chez les modernes; que l'œuvre d'un Homère, d'un Sophocle, d'un Thucydide a plus de vertu que l'œuvre d'un Euclide pour former des hommes; que le commerce de ces grands observateurs, de ces grands peintres de la nature humaine, donne à l'enfant et au jeune homme la justesse des idées et des sentiments, et ajoute à l'observation personnelle de chacun d'eux, nécessairement bornée par le cadre étroit de sa vie et par son inexpérience, l'expérience accumulée des grands génies de tant de siècles, appliquée aux sujets les plus divers avec une clairvoyance supérieure.

Descartes avait raison de dire que « la science accoutume l'homme à se repaître de vérités et à ne point se payer de fausses raisons». Mais les vérités scientifiques ne sont qu'une portion de la vérité, leur domaine est celui des quantités mesurables, et elles opèrent d'une manière absolue sur des êtres que régissent des lois nécessaires, constantes et universelles. En dehors de ce monde abstrait ou matériel est le monde des âmes, des créatures libres, dont les devoirs, dont les intérêts, dont les passions ne se ramènent point à des équations, à des théorèmes. « Les vérités démontrées, disait Mme de Staël, ne conduisent point aux vérités probables, les seules qui servent de guides dans les affaires, comme dans les arts, comme dans la société. »

La géométrie et la mécanique, la physique et la chimie nous découvrent la vie de la nature, et c'est une haute mission. Elles ne nous apprennent rien de la vie humaine et ne sauraient préparer le cœur, en même temps que l'esprit, à l'art de bien vivre, qui est le but véritable de l'éducation.

On se demande, après avoir lu M. Berthelot, ce que serait devenu dans notre pays, si plusieurs générations avaient été soumises au régime qu'il préconise, cet art suprême de la vie, qui est la civilisation même dans ce qu'elle a de plus élevé. On se demande où seraient ces précepteurs incomparables de la vie humaine qui s'appellent Montaigne, Corneille, Molière, La Fontaine, Mme de Sévigné, La Bruyère, etc. Dans quel amphithéâtre, dans quel laboratoire auraient-ils appris, pour nous le transmettre, ce qui fait le prix et la dignité de l'existence humaine? Grâce à Dieu, les plus illustres savants de notre temps sont loin de partager les opinions de M. Berthelot sur l'éducation. Il y a quelques années, l'un des plus grands mathématiciens de ce siècle, M. Poinsot, défendit éloquemment la cause des lettres, dans le conseil supérieur de l'instruction publique, et il cita ces mémorables paroles de Napoléon, que nos prétendus réformateurs devraient méditer : « Les sciences ne sont que des applications de l'esprit humain; les lettres sont l'esprit humain lui-même. » Ce n'est pas dire assez : les lettres sont l'âme humaine elle-même, qui embrasse, avec l'esprit, le cœur et la volonté.

Selon le mot de M. Joubert : « Les mathématiques rendent l'esprit juste en mathématiques, tandis que les lettres le rendent juste en morale. »

Ainsi, quand il serait vrai que l'étude des sciences donnât plus de rigueur au raisonnement et plus d'exactitude à l'observation, il n'en resterait pas moins établi que la matière du raisonnement ou de l'observation scientifique est trop technique, trop spéciale pour devenir le fondement de l'éducation ; qu'elle n'enseigne rien de la vie morale ; qu'elle ne contient rien qui puisse réveiller ou développer dans les âmes le sens du beau et du bien ; et que, par conséquent, elle n'est point *éducatrice* dans le véritable sens du mot.

Ce serait faire injure aux hommes de bon sens que d'insister sur des vérités aussi élémentaires; et il n'était guère permis, dans un sujet aussi grave, de passer, comme l'a fait M. Berthelot, à côté d'un argument de cette importance sans lui faire l'honneur d'une discussion sérieuse

ADOLPHE HATZFELD.

PORTRAITS ET CARICATURES DE TALLEYRAND

Le prince de Bienauvent, grand-maître de l'ordre de la Girouette, est, en ce moment, fort à la mode. On refait une virginité à celui que les caricaturistes, sous Louis-Philippe, appelaient « le grand trafiqueur et pipeur de souverains » ; on lui donne les brevets de toutes les vertus, depuis la fidélité dans les affections jusqu'à la grandeur d'âme. Nous avions le « Premier grenadier de France »; nous avons maintenant le « Premier patriote de France ». Lui-même, dans les *Mémoires* que met au jour le duc de Broglie d'après la copie d'une copie, ne déclare-t-il pas qu'il servit toujours son pays sans s'inquiéter des hommes ou des choses, tout lui convenant, pourvu qu'il restât Français?

Talleyrand officiel, Talleyrand intime, Talleyrand galantin, Talleyrand d'après les papiers publics et d'après les papiers privés; tous les Talleyrand défilent ainsi devant nous. Un seul est oublié, et ce n'est pas le moins important : le Talleyrand portraituré par les artistes en renom ou caricaturé par les imagiers au gré des événements.

C'est ce Talleyrand que je vais essayer d'esquisser et de restituer pour la génération présente.

*
* *

Tout d'abord, l'homme lui-même, le portrait. Voici, premier en date, le Talleyrand de l'Assemblée des notables et de l'Assemblée constituante, l'abbé de Périgord, bientôt un des promoteurs de la Constitution civile du clergé, bientôt évêque d'Autun qui, avec Gobel, évêque de Lydda, et Miroudot, évêque de Babylone, sera choisi comme prélat consécrateur. Gentil petit abbé de cour, pimpant, frais et rose comme une pâte colorée de Saxe, au visage plein, à l'œil ouvert. Encore un adolescent, presque un poupon, mais à l'esprit délié, aux sourires malicieux. Tel il figure sur les pastels et les gravures gouachées de 1782 à 1789; tel on le retrouvera dans les *Souvenirs d'un sexagénaire* d'Arnault.

Arnault qui l'avait vu, en 1789, dans les jardins de Versailles, écrit, en effet :

Sa figure, qui n'était pas sans charmes, m'avait frappé, moins toutefois par ses agréments que par son expression et par un certain mélange de nonchalance et de malignité qui lui donnait un caractère particulier, celui d'une tête d'ange animée de l'esprit d'un diable. Cette figure-là, je l'aurais prêtée à un premier page ou à un colonel en faveur, si la coiffure et le rabat ne m'eussent dit qu'elle appartenait à un ecclésiastique.

Les pastels virent l'ange, le poupard joufflu. David, en un croquis célèbre, vit le diable, le personnage à la silhouette sardonique, avec cette accentuation outrée des traits que le peintre de la Révolution donnait alors à toutes ses notations de physionomie, cherchant à faire passer sur les visages des acteurs quelque chose de la passion et des horreurs du moment.

Talleyrand d'après un croquis de David.

« Je regretterai toujours, a écrit Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*, de n'avoir pas vu M. de Talleyrand dire la messe servie par l'abbé Louis. » Je regretterai toujours, ajouterai-je, qu'il ne se soit pas trouvé un artiste observateur et scrutateur des dessous de l'enveloppe humaine comme l'était David, pour prendre un croquis du personnage en ce moment véritablement unique. Quel précieux document ce serait aujourd'hui!

Le jeune abbé, qui, évêque d'Autun, ne prêta son ministère au nouveau culte que par dévouement à la cause du catholicisme — afin de pouvoir sacrer un des nouveaux évêques élus, dit-il dans ses *Mémoires* — a quitté la soutane et abandonné sa première carrière. Voulez-vous le voir quelques années après, entre 1797 et 1800, sous le costume d'un jeune élégant? Consultez un pastel de Greuze (1), ou une miniature d'Isabey (2). Habit bleu, gilet blanc à fleurs, culotte chamois, il est charmant dans sa haute cravate de batiste aux blancs neigeux.

Ombragée par d'abondants cheveux châtains, la figure, toujours fine, est devenue pétillante de malice. L'œil bleu, clair, est plein d'amoureuses promesses; la bouche, largement fendue, a des lèvres minces et serrées; le nez droit, proéminent, très pointu, a déjà une tendance à se retrousser; le menton s'avance en une légère saillie qui, s'accentuant avec l'âge, prendra les formes de la classique galoche.

Entrons dans le siècle. Le voici, de 1807 à 1809, peint par Prud'hon. Il est prince de Talleyrand, prince de Bénevent, vice-grand-électeur de l'Empire — un vice de plus! Il a longuement posé devant le grand artiste, et il semble que Prud'hon ait éprouvé un plaisir tout particulier à étudier sa physionomie (3). Du reste, l'attitude générale n'a pas changé, le visage est toujours aussi jeune. Les traits se sont simplement accentués, et les joues, arrondies, accusent quelques légères bouffissures. L'œil est plus profond, plus réfléchi. Le type est désormais fixé; on sent qu'il ne s'écartera plus de cette donnée, que tous les portraits à venir découleront du portrait de Prud'hon jusqu'à ce que, par suite des dépressions de l'âge, le masque grimaçant de David arrive à être une réalité.

De 1815 à 1830, la bouche se resserre, les lèvres se joignent, puis montent l'une sur l'autre; les coins finissent par former comme deux affluents.

« Comme il avait reçu beaucoup de mépris, dit Chateaubriand, il s'en était imprégné et il l'avait placé dans les deux coins pendants de sa bouche. » La peinture confirme la littérature.

Ah! les deux coins pendants, c'est sur le buste de Dantan jeune, fait à Londres en 1833, où Talleyrand était alors ambassadeur, qu'il faut les étudier. Et quoiqu'il ait figuré à l'Exposition des maîtres de la caricature, ce buste n'est point une charge, c'est bien l'œuvre la plus merveilleuse, le portrait le plus parfait qui se puisse imaginer.

Toujours imberbe, le visage a sans cesse conservé la même impassibilité, n'accusant son âge que lorsqu'il y

(1) Ce Talleyrand fait partie de la collection de M. Chaix-d'Est-Ange.

(2) Une miniature d'Isabey se trouve reproduite en tête du premier volume des *Mémoires* édités par Calmann Lévy. Le tome II reproduit un Prud'hon.

(3) Il n'existe pas moins de six portraits de Talleyrand peints par Prud'hon. Deux se trouvent au château de Valençay, et ont figuré à l'exposition des œuvres du grand artiste en 1874; un troisième est au musée Carnavalet; les autres sont dans les collections Rothan et Marcille. — Un de ces Prud'hon a été reproduit dans *l'Univers illustré* du 28 février.

fut forcé par les rides des saisons. Or le buste de Dantan n'est pas seulement une ruine, il tient à la fois du saule-pleureur et du ravin : le facies troué, percé, ravagé, a dû quitter son masque, l'œil et la bouche sont un monde. Du reste, le plâtre moulé quelques années après, au moment de la mort du célèbre diplomate, ne démentira point les accentuations si caractéristiques du buste.

Quand on a devant soi ce Talleyrand, on comprend l'impression de terreur que la jeunesse devait ressentir à la vue du vieillard, on partage l'effroi de Mme de Mirabeau apercevant dans un immense fauteuil à dos-

Talleyrand d'après le buste en plâtre de Dantan.
Dessin à la mine de plomb, par G. Pilotelle (Musée Carnavalet).

sier carré cette ruine enveloppée d'une douillette de foulard blanc à dessins chinois, le cou toujours entortillé dans une haute cravate blanche, le visage sortant, anguleux, des pointes aiguës du col. Comme Voltaire, Talleyrand, sur sa fin, prête à la caricature : dans sa période de transition il s'était rapproché du mouton, et le voilà qui finissait prenant quelque chose du singe, moitié homme, moitié femme dans ses allures.

A côté de ce Talleyrand intime, il faudrait placer le Talleyrand officiel, celui des portraits en pied et des portraits assis; le Talleyrand qui figure dans toutes les cérémonies de l'époque, au sacre de Napoléon comme au Congrès de Vienne. Le plus célèbre est le Talleyrand du baron Gérard, assis, le bras gauche appuyé contre une table. Que d'images vont se dessiner, se graver ou se lithographier d'après ce bon poncif, images qui n'oublieront ni l'encrier ni la plume du diplomate, la belle plume d'oie, aux barbes bien taillées!

Peinture, buste ou gravure, ce Talleyrand intéresse : il est vivant, alors que celui des soi-disant «Mémoires» donne l'impression d'un écolier qui prend des notes en vue des devoirs à faire.

*
* *

Des portraits passons aux caricatures, aux estampes satiriques.

La Révolution n'a pas connu Talleyrand. Cela peut paraître singulier, mais ne surprendra point ceux qui ont étudié le document illustré.

L'imagerie populaire, si touffue, si riche, si loquace à l'égard de Mirabeau, de Robespierre; de Marat, de Lepelletier Saint-Fargeau, du petit tambour Barra et de tant d'autres, n'a-t-elle pas considéré Danton comme une quantité négligeable!

Donc elle a bien pu oublier l'évêque d'Autun, et cela pour plusieurs raisons.

Tout d'abord Talleyrand est un rallié, ensuite c'est un prudent qui laisse venir les événements. Lui, noble, il penche vers le nouvel état de choses, sans du reste s'afficher autrement : à l'abri de toute attaque du côté des burins révolutionnaires, il est ménagé par les graveurs au service de la réaction. L'abbé Maury, ce fils de cordonnier, ce « noble de parterre qui portait aux pieds les armes de sa famille », ce défenseur acharné des privilèges du clergé, succombera sous le poids des insultes graphiques dirigées contre lui. Talleyrand, lui, passera pour ainsi dire entre les gouttes, ne figurant — et encore de quelle façon — que sur ces estampes en bistre, aux personnages multiples, lancées par la réaction contre la St... (Mme de Staël), contre la Sil... (Sillery, Mme de Genlis), contre Narbonne, de Grave et autres ministres. Mais, à vrai dire, ce ne sont point là des caricatures individuelles, comme celles qui visent l'abbé Maury ou l'abbé Fauchet; les personnages sont quelconques, n'ayant pour être distingués les uns des autres que les noms placés au-dessous.

Voici le 10 août 1792, Talleyrand disparaît, se rendant à Londres chargé d'une mission relative à l'unification des poids et mesures : « Mon véritable but, lit-on dans les Mémoires, était de sortir de France, où il me paraissait inutile et même dangereux pour moi de rester, mais d'où je ne voulais sortir qu'avec un passeport régulier, de manière à ne m'en pas fermer les portes pour toujours. »

En septembre 1796, lorsqu'il rentre à Paris, les caricatures personnelles ont mis une sourdine aux violences d'antan; la police de Merlin fait bonne garde, et l'estampe fatiguée, elle aussi, de ces attaques par le burin, se reprend à rire, ridiculisant les modes et les types, les hommes et les choses de ce nouveau régime, qui par ses exagérations et ses travestissements ne fut qu'une immense mascarade.

Le gentil petit abbé de cour, devenu peu à peu dictateur secret de la diplomatie d'une république, d'une *poligarchie*, suivant l'appellation par lui donnée

Caricature visant l'opposition de Talleyrand au projet de débarquement de Napoléon en Angleterre.

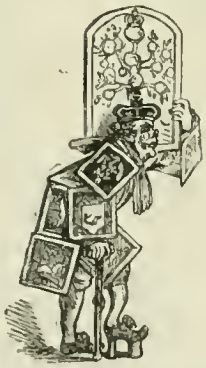
à la forme gouvernementale du moment, pourra donc traverser indemne la période qui s'étend de 1796 à 1800. Une seule caricature est lancée contre lui sous le Directoire : elle le représente, Cupidon boiteux, assistant à la toilette de Mme de Staël en Vénus et promenant ses regards captivés du tarif des assignats aux beaux yeux de l'ambassadrice.

Sous l'Empire, la caricature politique est morte : elle

Talleyrand retenant Bonaparte dans son projet de débarquement en Angleterre.

s'est réfugiée dans les pays qui luttent contre la toute-puissance napoléonienne, elle a son centre, son quartier général en Angleterre, où Gillray et autres mènent la grande épopée du crayon contre les conquêtes et les ambitions de Napoléon. Dans cette satire gra-

Talleyrand apportant à Bonaparte les nouvelles de la prise de Buenos-Ayres et de la défaite des Français en Calabre.



Talleyrand, héraut d'armes au sacre de Napoléon Ier, portant la généalogie et les titres de Bonaparte.

Le petit jardinier corse, aidé de Talleyrand, plantant un nouvel arbre dynastique.

CARICATURES ANGLAISES PUBLIÉES PAR GILLRAY ET AUTRES DE 1803 A 1806.

phique où tous les événements sont annotés, ridiculisés par une armée de dessinateurs, Talleyrand tient une assez large place. Ici, il est ressemblant ; on se trouve réellement devant un portrait-charge, fidèle représentation grimaçante de l'homme ; là, on s'est contenté de lui donner cette allure comique en laquelle les Anglais excellent. C'est un Talleyrand de convention, intéressant cependant, parce que le caractère, les ridicules de l'homme ont été étudiés, parce que ses démêlés, ses luttes avec Napoléon s'y trouvent annotés au jour le jour. Et le Talleyrand pied bot (1), qui

(1) Le soulier du pied bot repose douillettement dans une armoire d'ébène au château de Valençay, ainsi qu'il appert d'une communication publiée, en 1887, par l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*.

serait inconnu si nous n'avions pour documents que les portraits, entre désormais dans l'histoire pour ne plus en sortir, constituant, comme de nos jours Bismarck et son chien, une dualité inséparable.

L'HOMME AUX 6 TÊTES.

Caricature du *Nain Jaune* attribuée à Eugène Delacroix, fils du prédécesseur de Talleyrand au ministère des relations extérieures.

Avec les Cent-Jours apparaît le véritable Talleyrand, grand-maître de cet ordre de la girouette si plaisamment institué par le *Nain jaune*, dans lequel prennent place à ses côtés, comme hauts fonctionnaires, *Rusticus Cepmanon* (Campenon), *Dandinus Reguise* (le chancelier Séguier), *Neogat Zarèmut* (Rémusat), *Naturalis Viecur* (Cuvier), *Curvissimus Faciuntasinos* (Fontanes), *Horatius Ruda* (Daru) et autres illustrations impériales.

Cette fois, nous possédons notre homme : *M. de Bienauvent, M. du Bonvent, M. A tous les vents, M. Tournetoujours, M. de Tournemine.* Les caricaturistes de la Révolution avaient déjà cherché à caractériser la duplicité du caractère humain : on avait vu avec Barnave le personnage aux deux côtés, à gauche homme du peuple, à droite homme de la cour ; on avait vu l'homme à deux faces, moitié Bailly, moitié Lafayette ; on voyait maintenant l'*Homme aux six tetes.* « Son ambition, du reste, n'est pas encore satisfaite, écrivait Cauchois-Lemaire ; il espère bien augmenter sous peu sa galerie. Le moulin à vent ne s'arrêtera que lorsqu'il pourra crier *Vive moi!* » Ce fut une trouvaille, l'homme aux six têtes n'ayant plus qu'une bouche de libre. La sixième, cette bouche de l'avenir, devait, paraît-il, crier : « Vivent nos amis les Cosaques ! » on trouva plus drôle de la laisser dans l'expectative du nouveau cri à pousser.

Si le prince de Bienauvent ne vit pas s'abattre sur lui dès ce moment la montagne de caricatures à laquelle il avait droit, du moins les justes appellations ne lui manquèrent point. *Dictionnaire des girouettes, Almanach des girouettes, l'Art de flatter tous les gouvernements, l'Art de fausser les serments* et nombre d'autres publications célébrèrent à l'envi ses mérites : partout, aux côtés de son nom, s'étalait la triple girouette, la plus haute distinction de l'ordre.

C'est encore lui qu'il faut voir dans « l'homme aux portraits », dans « l'homme aux écus », ici les poches pleines de miniatures aux effigies de ses différents maîtres ; là rangeant ses sacs d'écus sur son secrétaire. L'époque avait jugé cet esprit infernal, étrange composé d'intrigues et de passions égoïstes. C'est encore sous ce jour que le montreront les caricatures relatives au Congrès de Vienne ; ici se réfugiant sous la table, le portrait de son roi sur le cœur, là se réservant pour lui un morceau du gâteau que se partagent les rois ; ailleurs emportant une cassette, autre part décrochant les portraits de ses anciens maîtres pour les remplacer par les effigies des puissants du jour. La satire, quelquefois, ne manquera pas d'une certaine allure, soit qu'elle représente le diable lui soufflant à l'oreille les

LE MARCHÉ CONCLU OU LA CAPITULATION.

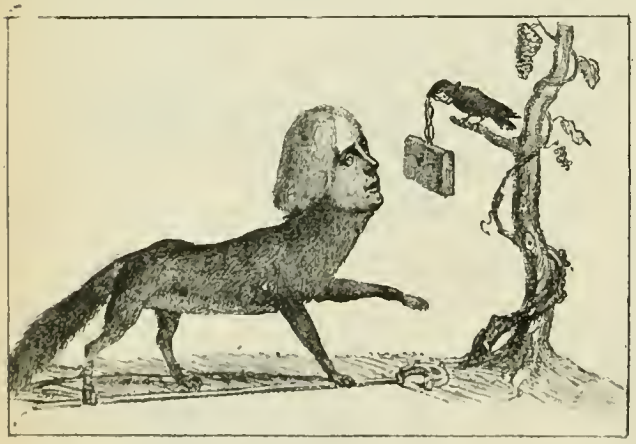
Réduction, par Kreutzberger, d'une estampe coloriée de 1814.

LE GATEAU DES ROIS TIRÉ AU CONGRÈS DE VIENNE EN 1815.

Réduction, par Kreutzberger, d'une estampe coloriée de 1815, représentant les souverains européens se partageant la carte d'Europe. Sur la banderolle sortant de la bouche de Talleyrand, on lit : « Je vais devenir d'Évêque Meunier. Cachons-nous, je suis sur un vilain pied ici-bas. »

articles du traité de Vienne — c'est *M. Tout-à-tous*, le *modèle de reconnaissance au Congrès* — soit qu'elle le transforme en moissonneur armé d'une faulx, abattant religion, bonne foi, fidélité, honneur, soit enfin qu'elle fasse sonner le « branle d'Autun » en le montrant pendu à sa cloche.

La paix rétablie, la caricature plus ou moins muse-



Le Renard et le Corbeau,
D'après une lithographie de la Restauration (vers 1818).

lée, laisse Talleyrand dans une sorte de demi-disgrâce. Toutefois, elle ne l'oublia point et sut lui trouver une place dans les nombreuses estampes au goût du moment, *Grotesques*, *Magasin de visages*, *Animaux caractérisés*, *Fables en action*, *Grimaces*, suites dans lesquelles les grosses têtes et les transformations jouaient le principal rôle. Parmi les animaux, il avait sa représentation tout indiquée, le renard : « le renard et les raisins », « le renard et le corbeau », « le renard et les cigognes », toujours Talleyrand ; d'autres fois, il est vrai, il revêtait la peau du loup pour s'introduire dans le camp des moutons. Avec quelle satisfaction, avec quelle douce malice ne devait-on pas placer sa figure parmi les physionomies « à double visage », ces physionomies dont la vogue a quelque peu passé, qui, sans envers, présentaient, en haut comme en bas, un personnage quelconque ou un type connu !

Voici 1830 : Talleyrand devient ambassadeur à Londres. Le diplomate au visage pâli, aux lèvres émaciées, a la vie dure : il est ratatiné, courbé, mais la figure paraît vouloir rester éternellement jeune. Cette fois, il va être secoué d'importance ; il a trouvé ceux qui vont faire de lui l'incarnation vivante des régimes déchus et des réactions sans cesse renaissantes.

De 1830 à 1835, *la Caricature*, ce journal qui éleva le crayon satirique à la hauteur du grand art, empoigna le vieillard boiteux et cacochyme et le cloua à son pilori. Les dessins sont une merveille de vigueur et de couleur ; les légendes, toujours longuement explicatives, sentent l'âpreté de la lutte et quarante années de haines accumulées.

Le Talleyrand qu'on voit défiler en ces images personnifie donc la diplomatie rétrograde, la liberté muselée, le pays courbé sous le fouet du cosaque. Voulez-vous pénétrer dans l'esprit des légendes ? Voici les qualificatifs qui se lisent au bas d'un petit sujet à la plume faisant partie d'une de ces grandes planches dont Grandville avait la spécialité : « L'horrifique, diabolique, satanique, démoniaque, béquillard, périgourdin, ancien chambellot, évêquot, cagot, parpaillot, emmitré, triple traditeur, vendeur, pipeur de souverains, trafiqueur, restaurificateur de pays, entretenenr de discordes, supermetternikcodiplomaticien, ratificateur, archiprotocoliste, protocoliseur, protocolisant, reprotocolisant, en ascension aérostatique et apocalyptique. » Il n'est plus seulement pied-bot maintenant, il est béquillard ; et c'est lui, l'infirme, qui fait tout marcher, qui gouverne les chancelleries, qui tient les souverains en laisse.

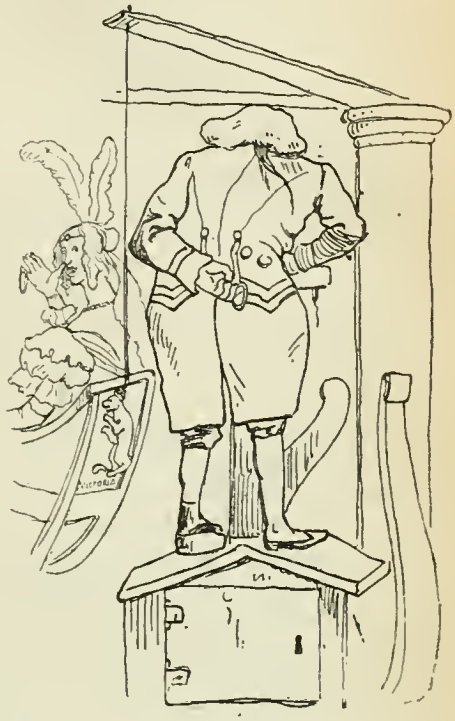
Du reste, *la Caricature* n'était point seule à penser de la sorte. En 1830 avait paru à Londres une image représentant des aveugles conduits par un boiteux. Les aveugles, c'étaient les rois de l'Europe : quant au boiteux qui régentait les cours armé de sa seule béquille, on l'a reconnu : c'était toujours notre même « pipeur et trafiqueur de souverains ».

« Talleyrandise, voir : traitrise », avait dit le courageux journal qu'on imitera peut-être, qu'on ne surpassera jamais. Le 17 mai 1832, il mettait les points sur les *i* et publiait une gravure représentant la Cène avec les paroles historiques : « En vérité, en vérité, je vous le dis, il en est un parmi vous qui me trahira... » Et sur cette planche apparaît Talleyrand-Judas, l'homme aux

protocoles, l'adorateur du Veau d'or, personnification de l'esprit diplomatique et réactionnaire de la Sainte-Alliance, comme M. Persil l'était de la « jugerie ». Tandis que l'on crayonnera Thiers et Louis-Philippe

CET ENFANT-LA NE MARCHERA JAMAIS SEUL.

Reproduction au trait, par Kreutzberger, d'une lithographie de *la Caricature* (29 août 1833), signée Benjamin et Paillet. Talleyrand, sous la direction d'un gouverneur anglais, tient Louis-Philippe avec des lisières au chiffre de la Sainte-Alliance. « Il a, dit l'explication de l'estampe, guidé tant de choses en enfance qu'on est excusable de s'y perdre. »



Talleyrand tenant l'anneau au jeu de la bague nuptiale : motif d'une caricature de Grandville et Forest dans *la Caricature* (20 juin 1833).

à l'aide d'une poire et d'un toupet, Daumier, Benjamin, Grandville, Forest imagineront un Talleyrand

Un personnage du *Théâtre des Marionnettes tenues par Louis-Philippe* (*la Caricature*, 20 octobre 1834).

vu de dos. Le crâne entouré de sa couronne blanche formant bourrelet, le dos, les jambes, tout cela est d'une individualité telle qu'on ne saurait s'y tromper.

Le vieillard à la fois fantastique et vraisemblable que dessine Daumier n'est point seulement l'ex-abbé de Périgord : c'est le fantôme du passé, ce sont les derniers restes, les derniers débris d'une civilisation disparue, partout sapée et partout encore tenace. On a vu passer ces antédiluviens dans des concous aux formes inavouables ; ils béquillaient, toussaient, crachaient, prisaient ; ils avaient tout adoré, ils avaient tout conspué ; maigres, ils s'étaient levés peuple, et, heureux, satisfaits, couverts de gloire ou la bourse pleine, ils s'étaient endormis ventripotents.

Voilà ce qu'avaient voulu retenir les satiristes de 1830 ; voilà ce qu'il importait de noter.

JOHN GRAND-CARTERET.

SYLVIANE (1)

XXXIV.

A LA RÉGALADE!

Vous vous souvenez s'il faisait obscur comme dans un sac parmi les corridors des Minimes! Ce néanmoins, par une ancienne habitude de l'endroit, je me guidai en palpant les murailles sans me cogner une seule fois.

La magnifique cuisine que la cuisine du couvent, avec une cheminée assez large pour y rôtir un bœuf et un tourne-broche à grosse barre et à grosse chaîne de fer assez robustes pour le faire tourner aux flammes! C'est égal, ils devaient mener une vie assez grasse et juteuse, ces moines de Tarrassac-le-Haut! Que voulez-vous? quand on a les instruments appropriés à la mangeaille, il faut bien les utiliser...

« En ce moment, des branchettes sèches de frêne achevant de se consumer, il faisait, dans la cuisine longue à n'en plus finir, une lumière rouge qui montrait des objets empilés dans les coins et les recoins. Ici, une corbeille farcie de chapons venus de Lacaune, le pays de la volaille; là-bas, à droite, cinq moutons et autant d'agneaux arrivés de Saint-Géniès-de-Varansal, retenus en des mannes d'osier, saignants du coup de couteau; encore là-bas, à gauche, couché sur une table, un amas de lièvres et de lapins de Roquefixade-du-Louvart, le quartier le plus giboyeux de l'Espinouze; enfin, accroché à un clou, un chapelet de grives du Marcou avec des douzaines et des douzaines d'oisillons entremêlés. Eh! eh! M. l'abbé des Ormades n'y allait pas de main morte, quand il se mettait en train de dépenser!

« Comme je soupèse un levraut, dont les oreilles peu développées m'annoncent la jeunesse et qui me paraît énorme pour son âge, un bruit passe par la porte de la cuisine entr'ouverte. — Ragasse, peut-être, qui a quitté l'office à cette fin de donner un coup d'œil aux provisions ou à des casseroles mijotant sur vingt trous de l'immense potager. — Je m'empare du balai, pris du souci de n'en point sentir le manche sur les épaules.

« Tiens! c'est Cathe Lauras, notre Cathe des Ormades.

« — Que cherches-tu par ici, toi? me dit-elle.

« — M. l'abbé m'a commandé de voir si tout marchait bien.

« — M. le curé Galinier a dispensé Ragasse, la fournière, moi et d'autres des trois messes de Noël. Nous n'entendrons que la messe de minuit, après quoi nous attaquerons la grosse besogne du repas. Il y aura beaucoup de monde, mais on pourra se mettre à table dès la messe du jour chantée, vers neuf heures. »

« Elle décroche un bâtonnet de buis et remue du lait en une seille qui contient le « traiement » d'un troupeau — cinquante litres environ.

« — C'est pour ma crème, marmotte-t-elle... De la vie, je n'en aurai fait en si grande quantité... Il est vrai qu'on n'a pas chaque jour les accordailles de Mademoiselle... Tout de même, tant de bouches à nourrir d'un coup, ça ne s'est jamais vu dans le pays, et notre abbé des Ormades aurait bien dû ne pas ouvrir à deux battants la porte des Minimes à toute cette gueusaille affamée.

« — Je ne comprends pas cet homme-là : faire manger ses écus aux pauvres ne lui pèse pas une once!... A propos, et Philomène, où l'avez-vous?

« — A la messe de minuit, pardi!

« — Il fallait la mener ici pour vous aider. »

« Elle me regarde dans le blanc des yeux :

« — Je t'en préviens, Jean, si tu continues à tourmenter ma Philomène, je rapporterai la chose à M. l'abbé, et tu ne finiras pas d'user aux Ormades les sabots que tu portes.

« Cette menace me touche plus au vif que ne m'aurait touché le balai de Ragasse. Mais examinez un peu, vous autres, de quel train marchent les affaires en ce monde et avec quelle habileté elles se combinent en général pour nous perdre.

« Bredouillant des excuses à Cathe Lauras et la suppliant de ne souffler mot de ma conduite à M. l'abbé, je battais en retraite, après avoir allumé un bout de cierge rencontré par là, quand, à l'entrée de la cuisine, dans le cadre de la porte, se dresse Philomène, allongée, fine, blonde, ébouriffée des cheveux semblablement à une paille de nos blés hérissée de ses barbes, en juillet. Non, je ne l'avais jamais avisée souple et brillante à ce point. Moi, je ne fais ni une ni deux : je saute à elle, je l'enlève dans mes bras, la baise aux joues, la rebaise, la plante là, et m'accours à travers les Minimes, sans éteindre mon lumignon, le croiriez-vous! La jeunesse endiablée a de ces tours.

— C'est affreux! se complaignit mon oncle, très grièvement atteint.

— Réfléchissez-y, monsieur le curé Fulcran, répliqua l'autre : puisque le bon Dieu voulait que l'homme résistât aux tentations, il n'aurait pas dû faire la femme si jolie et le vin si bon. Voilà mon avis...

« A présent, si tous ici vous vous rappelez le corridor central des Minimes, ce corridor où nous avons vu les moines du Prieuré prosternés sur le passage de Martinez Ombros, le jour du premier miracle de Tarrassac, si vous vous le rappelez, suivez-moi. C'est là que les charpentiers de Saint-Gervais, dirigés par notre Perrafit des Ormades, très entendu aux travaux de charpente, avaient dressé la table des accordailles. Ma foi, rien ne manquait sur cette table à faire manger la

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 31 janvier.

soupe à tout un régiment, après la corvée du matin. Chaque assiette était bien à sa place, avec son verre vis-à-vis, sa cuiller, sa fourchette, son couteau sur les côtés. — Mais, me demanderez-vous, en quel endroit de la montagne avait-on réquisitionné tant de vaisselle et tant de couverts, en un jour où chaque ménage a besoin de ses ustensiles pour fêter Noël? — C'était Méric, le pâtissier de Saint-Gervais, qui, sur la commande de M. Victor, avait fourni le nécessaire et même les charpentiers avec leurs planches et leurs tréteaux. Vous comprenez, dans les villes on a tout sous la main et à foison...

« Par exemple, une chose manquait sur la longue nappe — une toile de genêt non coupée, retirée la veille du métier, raide encore de « parage » — et je fus très contrarié que cette chose indispensable eût été oubliée. Il s'agit du vin. Puisque chacun avait son couvert, pourquoi n'avait-il pas sa bouteille? et, si on ne voulait pas donner une bouteille pleine par personne, pourquoi ne pas disposer quelques dames-jeannes en un coin, où les invités, au fur et à mesure qu'il faudrait pousser les victuailles, rempliraient leur verre sans vergogne, librement?

« Ce qui me donnait ce regret de ne pas aviser la moindre fiole en toute l'étendue de cette table de Gargantua, c'était une soif terrible me desséchant la gorge et les intérieurs de l'estomac avec. Toujours ces grives chaudes du Marcou sans doute, ces grives de *Vigile et Jeûne!* Si vous voulez, le pain était en abondance — pas de ces miches rondes, aussi énormes que les roues de nos chariots des Ormades, qu'on laisse durcir pour en manger moins et que dans les métairies on débite à la hache — du pain tendre, mollet, crépitant du four. Qu'il eût fait bon en casser une croûte et l'accompagner d'un filet de vin blanc! Hélas! ni vin blanc ni vin rouge pour se rafraîchir la luette. Rien, rien de rien pour se désaltérer!

« A la fin des fins, je devais rejoindre M. l'abbé, qui attendait des nouvelles des arrangements pour les accordailles de Sylviane. En retraversant de bout en bout ce corridor immense des Minimes, large comme une promenade de ville — comme la « Perspective » de Bédarieux, si vous voulez — je passe devant la porte de la salle à manger où j'ai festiné tantôt en présence de Philomène. Elle est ouverte, cette porte. J'entre, poussé par je ne sais quelle main, car une main me pousse certainement.

« Croiriez-vous que, sur la table où grignotaient avant la messe de minuit Mademoiselle et M. Casimir, que sur cette table, débarrassée maintenant des restes qui l'encombraient, se trouvaient alignées deux cents, peut-être trois cents bouteilles à la file? Non, les amis, non! nul mot de ma bouche ne vous dira l'éclat que mon bout de cierge communiquait à ces commères plantées là, montrant leurs ventres flambants d'étincelles, leurs goulots surmontés de bouchons sans défaut, tout neufs... Il faut m'excuser, monsieur le curé, ces grives des genevrières du Marcou m'avaient mis l'enfer dans l'estomac, et, sans m'occuper d'aller entamer une niche, je bus un coup à la régalade, puis un autre toujours à la régalade, et puis... et puis, ayant laissé tomber mon lumignon par terre, à tâtons je m'achemiuai vers la sacristie. Une ou deux bosses à la tête, ce fut tout ce qui m'arriva... Ah! la régalade, si vous saviez!...

« — Chut! » me souffle quelqu'un, comme je m'approche du lit de M. l'abbé.

« Je regarde autour de moi, car sur le vestiaire un cierge brûle en un chandelier, et, près de la cheminée, j'avise Sylviane qui tisonne le feu du bout des pincettes.

« — Vous, notre demoiselle!

« — Chut! chut!... Je suis venue prendre des nouvelles de mon oncle, et ne t'ayant pas trouvé là, je t'ai attendu.

« — J'étais sorti par ordre de M. l'abbé...

« — Il m'a conté ça... Ne fais pas de bruit. Mon oncle m'a déclaré qu'il ne voulait rien entendre. Il désire se recueillir, avant la communion que M. le curé Juste lui portera dans son lit... A propos, le repas sera-t-il prêt et aurons-nous assez de provisions pour rassasier cette foule?

« — Le repas sera servi à neuf heures, et les gens venus ici s'en retourneront l'estomac plein.

« — Ne laisse pas tomber le feu, ajoute-t-elle me tendant les pincettes. Il ne faudrait pas que mon oncle prît froid sous ses couvertures... La messe en est à l'*Offrande*. Je rentre dans l'église, car, moi aussi, je communie... Tu sais, mon oncle nous a absous de notre peccadille...

« — De quelle peccadille?

« — De la peccadille des grives. Ni M. Casimir ni moi nous ne nous sommes souvenus que la veille de Noël est un jour maigre. »

« Elle fait un pas vers la porte ouverte sur le chœur, mais M. Casimir entre et l'arrête. Il a l'air assez affairé. Il nous remarque à peine et va droit à M. l'abbé, toujours immobile, toujours les yeux clos, les lèvres desserrées par intervalles et murmurant je ne sais quoi — des prières sans doute. Le médecin se penche sur mon maître, écoute avec attention, puis il nous dit :

« — Il va mieux : la respiration est régulière et le calme parfait. »

« Avec ces mots prononcés très bas il s'approche de Sylviane, et, comme si déjà Sylviane était sa chose, il lui glisse un bras à la taille et la soulève à lui faire perdre pied. Mademoiselle, qui aurait pu lui échapper — par exemple, se blottir dans ma poitrine, d'où M. Casimir ne l'aurait pas retirée facilement — Mademoiselle ne souffle mot, se laisse aller, ne semble pas impor

tunée de la caresse. Elle se contente de tenir ses deux yeux fixés sur son galant; mais ses yeux ne sont pas ses yeux ordinaires, il y a des vapeurs dessus qui en cachent et la couleur et la clarté. On a de pareils yeux quand on va s'évanouir. Moi, j'ai peur pour notre demoiselle des Ormades, et, au risque de troubler le repos de M. Victor, je suis au moment, avec mes ongles qui s'allongent tout seuls au bout de mes doigts, de l'arracher à ce médecin de Tarrassac, quand elle relève sa tête penchée de honte, lui montre un visage plus rouge que les brindilles enflammées de la cheminée et lui dit d'une voix que je n'ai jamais entendue chez elle :

« — Mon ami, n'oubliez pas qu'à cette messe de minuit nous devons communier. »

« M. Casimir la lâche. Mais presque aussitôt il lui reprend la main et très gentiment lui murmure :

« — Je suis heureux, ma Sylviane, complètement heureux : je vais communier et je vous aime. »

« Et, sans s'occuper en nulle façon de moi, ils rentrent dans l'église sur la pointe des orteils.

« Si M. Casimir Galinier avait du bonheur plein sa personne, je vous l'avouerai franchement, je n'en avais miette en ma peau. J'étais d'autant moins heureux que, m'étant laissé troubler un tantinet la cervelle à l'abreuvoir, la tête me tournait un brin. Les grives enragées du Marcou avaient passé à la longue, mais les bouteilles!... Une fois, lançant un fagot dans le feu, je manquai le suivre sur la plaque du foyer et brûler avec...

« Attention, Jean!...

« Par crainte de chuter de tout mon long, je montai vitement la pierre de taille du perron, large et haute comme un escalier, et me rencoignai sur la planchette de frêne assujettie contre la muraille, sous le manteau de la cheminée...

La place douillette et chaude!... Quelles bonnes idées tout de même avaient ces moines de Tarrassac!... De ma logette, je voyais M. l'abbé, j'entendais ses balbutiements...

« Cependant, me trouvant à droite, l'envie me prit de passer à gauche, car j'étais ennuyé d'avoir devant moi le crucifix du prieur Ombros qui ne décessait de me regarder. Bernique! je me tins coi. Puis... puis... — faut-il vous le confesser, monsieur le curé? — je m'endormis bravement, ainsi que je m'endormais chaque soir à la métairie, la bouche ouverte et les poings fermés.

XXXV.

« DA PACEM, DOMINE! »

— Vous autres, habitués à dormir comme des souches, vous vous esclaferez, si je vous baille l'assurance que, dans mon sommeil, je faisais des songes extraordinaires. Je me souviens de ça dans la perfection.

« A présent, je me trouvais assis à la table des accordailles à côté de Sylviane, et j'étais très content de voir les gens de la montagne me prendre pour le fiancé, le véritable et seul fiancé; puis, un tire-bouchon à la main, je débouchais des bouteilles de vin vieux de Fougères et j'en buvais des verres à ma soif, autant dire à n'en plus finir. Il était doux à mon âme, coutumière de couver Mademoiselle, de la toucher du coude, de suivre ses propos ensemble avec ses bouchées; mais il était encore plus doux à mon estomac de sentir le fougères descendre à petits coups dans mes intérieurs, s'y loger avec des fraîcheurs de source en été. Ces songes-là étaient joie céleste. Par malheur, ceux-là passés, il en venait d'autres à travers ma tête brouillée, et je baissais l'oreille pareillement à un levraut surpris sous bois par toute une meute de bassets.

— Eh bien, si les songes vous raidissent le poil, à vous!... ne put s'empêcher de dire Galibert.

— Tais-toi, blanc-bec! Tu parleras quand tu connaîtras de quoi il retournait, en cette nuit de Noël, dans la sacristie des Minimes de Tarrassac-le-Haut.

— La paix, Galibert! insista mon oncle, qui, résigné à laisser la bride sur le cou au garde champêtre, ne pouvait tolérer la moindre interruption.

Et, s'adressant à notre conteur intarissable, il lui demanda du ton le plus affectueux :

— De quoi retournait-il donc, mon ami, en cette nuit de Noël, dans la sacristie des Minimes de Tarrassac-le-Haut?

— Pardi! monsieur le curé, il retournait du bon Dieu.

— Du bon Dieu?

— Puisqu'il retournait d'un miracle!... Au demeurant, vous allez toucher vous-même la chose du doigt.

— Hâtez-vous de poursuivre alors, hâtez-vous de poursuivre!

— Figurez-vous, monsieur le curé, que, malgré mes paupières poussées et fermées sur mes yeux comme des portes poussées et fermées au verrou contre les chambranles, durant mes roupillements sous la cheminée, j'y voyais autour de moi aussi clair qu'en plein jour. Le feu était à mes pieds, le lit de M. l'abbé Victor était à ma droite, le vestiaire aux ornements était à ma gauche... le crucifix du prieur Ombros me faisait face là-haut sous son ogive retenu par de gros crampons de fer. Eh bien, parlons-en de celui-là! J'en ai encore la chair de poule au dos, quand j'y pense. Oui, le feu était là; oui, le lit de mon maître était là; oui, le vestiaire de M. Juste était là; mais je ne m'occupais d'eux en nulle façon. Mes regards, mes cent regards — je vous le jure, on en a dans le sommeil des quantités, et plus fins, et plus chercheurs, et plus aigus que dans la veille — mes regards, mes cent regards, étaient pour le crucifix du prieur Ombros, et tant plus il m'effrayait en le fixant, tant plus je le fixais. C'était

assurément un démon caché par là qui m'obligeait à me tourner de ce côté, lorsque j'aurais voulu me tourner d'un autre.

« Il n'est pas sans que, vous qui m'écoutez, vous n'ayez avisé, soit dans les champs de Complong ou du Jougla, soit surtout parmi les pierrailles de Bataillo, quelque serpent — couleuvre ou vipère — en train d'ensorceler un oiseau. La pauvre bestiole, attirée par un sifflement très plaisant de la cime d'un arbre, est descendue de branche en branche jusqu'à la dernière ramille frisant le sol. Elle demeure là, la tête grisée, se balançant, les ailes ouvertes à demi, les plumules du cou hérissées et frémissantes. De temps en temps, elle se gratte du fin bout de ses ongles, sans doute pour se rappeler à la raison, car elle sent bien que sa raison s'en va dans la musique qu'on lui sert de plus en plus vive et jolie. Par exemple, elle est muette, elle, et de sa gorge épeurée, tarie comme une gourde vide, ne sort pas le plus petit son. Tout d'un coup, ainsi qu'une prune arrivée à maturité à force de soleil se détache d'elle-même et tombe, l'oisillon, ébouriffé, rond, semblable à la prune, car on ne lui voit ni pattes ni bec, se détache de la branchette qui le supportait à peine, tombe, et l'affreux serpent à l'espère en fait ripaille goulûment.

— C'est ça! c'est bien ça! s'exclame M. Vincent, fasciné à l'égal de l'oiseau sur la ramille frisant le sol.

— Oui, c'est la vérité, la vraie vérité! appuie Galibert. En gardant mes bêtes, cet été, j'ai assisté à la chose parmi des broussailles, non guère loin des bergeries du Jougla.

— Je pensais bien, dans mes songes, que le crucifix de Martinez Ombros ne me mangerait pas tout cru, ainsi que la couleuvre ou la vipère fait de l'oisillon, linotte ou bouvreuil. Tout de même je tremblais des talons aux cheveux. Figurez-vous que Notre-Seigneur, cloué là-haut sur son bois, tenait ses deux prunelles posées sur ma personne, et il était tel moment où ses prunelles, encore qu'elles fussent en noyer, s'allumaient plus rouges, plus ardentes que les braises du four communal. Bien qu'endormi à ronfler, je sentais dans ma conscience mal à l'aise qu'au ciel on m'en voulait des grives avalées d'un tour de dent et des bouteilles bues à tire-larigot.

« De fait, comme si les yeux de Notre-Seigneur n'avaient pas suffi à me reprocher mon méchant larcin, une de ses mains, se déclouant de la croix, s'éloignait lentement de la grosse poutre transversale, et un doigt allongé vers moi me montrait, me remontrait. — Il me montrait à qui? me remontrait à qui? Je ne sais pas. — Quoi qu'il en soit, ce doigt sec et dur me désignant, je me rendais plus petit sous la cheminée de la sacristie que ne se rendait petite Sylviane sous la cheminée de la salle à manger, quand tantôt M. Casimir essayait de la serrer de près.

« Vous devinez si l'escabeau où je me tenais, recevant des secousses terribles de tout mon corps, se secouait, lui aussi, dans les entailles de la muraille où les Minimes, aux temps anciens, l'avaient assujetti. Par intervalles, il fléchissait sous moi, las de me porter, et, une fois, la cervelle me virant dans la caboche avec la rapidité d'une roue de voiture emportée à quatre chevaux sur une route droite de la plaine, de ma place, où je ne savais rester tranquille, je manquai d'être précipité dans le feu. Je me retins à la planchette de mes dix doigts aussi saisissants que des griffes de bête, et, ne trouvant mieux à faire en cette posture pour calmer le crucifix du prieur Ombros irrité contre mes péchés, qui déjà me poussait aux tisons de la sacristie de Tarrassac, en attendant de me pousser aux tisons de l'enfer, j'entonnai le verset suivant de notre noël campagnard :

Une étoile dans le ciel brille,
Et les mages de l'Orient
S'en viennent avec leur famille
Au Sauveur offrir des présents.

« Mais à l'instant où ma voix tombe sur le dernier mot du couplet, une autre voix s'élève dans la sacristie, très faible, très faible :

« — Jean! Jean! » soupire M. l'abbé.

« Je bondis hors de ma cachette, débarrassé de mes frayeurs. Mes frayeurs s'en vont de mes jambes, de mes bras, de ma tête semblablement à des cordes qui, les ayant liés, les laissent libres, et me voilà au chevet de mon maître, planté droit, ferme, courageux.

« — Quelle idée, je te prie, de chanter le cantique quand la messe en est à l'*Élévation* et que le lutrin à attaqué le *Sanctus?* me dit-il.

« — Je l'ignorais.

« — Tu ne suis donc pas l'office?

« — Excuse et pardon, notre maître, je le suivais, l'office; mais j'ai eu peur...

« — Peur de quoi?

« — Du crucifix du prieur Ombros, qui semblait me regarder...

« — Eh quoi! il t'a regardé aussi? »

« Il avait dégagé ses deux bras des couvertures, et les mains tendues vers l'énorme croix que le cierge allumé par Sylviane éclairait vaguement sous les voûtes obscurcies :

« — Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! répéta-t-il trois fois.

« — Il me paraît, monsieur l'abbé, que vous remuez assez bien les bras? lui dis-je.

« — Notre-Seigneur t'a-t-il regardé?... Réponds!

« — Comprenez ceci, monsieur l'abbé : très las de la grosse besogne des Ormades, tout à l'heure je m'étais endormi là, sur le perron du foyer, et c'est en dormant que j'ai cru... Mais vous savez, dans le sommeil, on voit facilement trente-six chandelles... Ce qui m'éjouit

aux larmes, c'est le mouvement si prompt de vos bras. Ça va donc mieux? ça va donc beaucoup mieux, cette goutte? »

« Il ne me répond aucunement, m'observe, ne décesse de m'observer. Je ne suis pas tranquille : tandis que je ronflais sur mon escabelle, Ragasse, qui avait dû s'apercevoir de la chose, l'avait-elle informé de ma double fredaine de la salle à manger?

« — J'aurais un grand contentement à apprendre si, à présent, vous vous sentez les membres plus alertes qu'à votre arrivée aux Minimes, insistai-je, son silence commençant à me peser.

« — Alors, tu n'es pas sûr que Notre-Seigneur t'ait regardé? reprit-il enfin, toujours ses yeux brillants rivés sur moi.

« — Mon Dieu, monsieur l'abbé, j'en suis sûr et je n'en suis pas sûr. Le sommeil n'est pas tout à fait « le pays des taupes», comme on dit de la Mort dans l'Espinouze, mais tout de même ça lui ressemble beaucoup, et il se pourrait...

« — Eh bien, mon Jean des Ormades... »

« Il s'interrompit, rougissant comme je ne l'avais jamais vu rougir.

« — O monsieur l'abbé! » implorai-je, les paupières — je ne sais pour quel motif — farcies de larmes que j'avais peine à retenir.

« Il parut touché, me prit les mains dans les siennes et prononça à la file ces paroles extraordinaires que je vous recommande... Attention à chaque mot, vous autres, gens de Camplong sur l'Espaze, non de Tarrassac-le-Haut sur la Vignale.

— Nous y sommes! mâchonna Cornaz.

« — Mon Jeannot des Ormades, me dit M. l'abbé, puisque tu es là, je veux te conter ce qui m'arrive dans mon lit, en cette nuit surnaturelle de Noël. Depuis qu'on m'a couché ici, dans l'ancienne salle capitulaire des Minimes de Tarrassac où fut accompli un grand miracle, je n'ai pas discontinué d'appeler Dieu à mon aide. Certes, il y aurait de l'orgueil de ma part à croire que je sois digne, comme le saint prieur Ombros délivré de ses ennemis par un prodige, d'être à mon tour délivré miraculeusement de mes maladies, qui sont des ennemis bien cruels aussi. Mais, en toute humilité, je pensais que mes souffrances de plusieurs années, endurées avec une soumission dont je t'ai fait témoin, n'avaient peut-être pas été sans m'acquérir quelque mérite au ciel, et je priais, je suppliais ardemment notre divin Sauveur d'avoir pitié de moi... »

« Il respira deux minutes. Puis il continua :

« — M. le curé Juste venait de réciter l'*Épître*, dont, malgré la distance de cette sacristie au chœur de l'église, pas une syllabe ne m'avait échappé, qu'un frisson m'a parcouru les membres, et j'ai ressenti une telle secousse à la jambe droite, que j'ai pu la soulever entre les draps — doucement d'abord, tu comprends, ensuite un peu plus fort tout à coup. Il ne pouvait y avoir de doute : Jésus suspendu au gibet, Jésus qui avait compati au désespoir si profond de Martinez Ombros, Jésus miséricordieux compatissait à mon accablante misère, consentait à me rappeler enfin de la demi-mort où je vis. J'ai éprouvé un mouvement si violent de reconnaissance, que, par un effort dont seule m'a rendu capable la grâce divine qui m'inondait à flots, j'ai délié mes bras paralysés et levé les deux mains vers le crucifix d'Ombros, répétant et répétant encore ces deux mots qui remplissaient pour ainsi dire mon être :

« — Mon Dieu!... Oh! mon Dieu! »

— Sublime! Sublime! lança mon oncle, ayant sur sa chaise d'irrésistibles tressauts.

— Cette fois, par exemple, ça y est! balbutia Vigneron.

— Oui, ça y est, le miracle! pleurnicha la Bassague, muette depuis le commencement.

— Vous n'avez encore rien vu, les amis, et si vous voulez me faire plaisir, vous tairez vos langues jusqu'à la fin. Réfléchissez que si moi, plus babillard qu'une bartavelle du Marcou, je laisse, par-ci, par-là, tomber des mots un peu gras et salés, et mérite conséquemment d'être rappelé à l'ordre, pareille sottise n'arrivait jamais à M. l'abbé des Ormades, droit dans ses paroles comme dans son honnêteté. Ainsi donc, tandis que je vous débite, avec le grand appui de ma mémoire, le plus difficile de notre merveille de Tarrassac, je vous demande à tous, et même à M. le curé Fulcran, de me donner la paix, « toute la paix du bon Dieu », selon les mots de chez nous quand il nous plaît d'envoyer quelqu'un aux cinq cents diables.

Mon oncle me glissa à l'oreille :

— Ce que c'est tout de même, mon cher petit, que d'avoir eu une enfance chrétienne! Sans le soupçonner le moins du monde, Vigneron vient de citer un texte de l'*Écriture sainte* : « Mon Dieu, donnez-nous la paix, accordez-nous la paix. — *Da pacem, Domine.* » Que cela te serve dans la vie, mon enfant.

XXXVI.

COUPS DE TONNERRE.

Vigneron, les coudes à la nappe, le front appuyé sur ses deux pouces redressés, se recueillait un moment dans le silence de la salle des Bassac. Il repartit d'un nouvel élan :

« Mon maître gardait toujours mes mains dans les siennes et n'ajoutait pas un mot. De temps à autre tant seulement je l'entendais soupirer, et ses soupirs très longs, on aurait cru ravis, ressemblaient beaucoup à ceux qui sortaient de sa bouche à la messe, après la communion. J'avais remarqué ça, moi qui le servais à l'autel, dans notre chapelle de la métairie, toutes les fois qu'il était en bonne santé. Je voyais aussi ses

grands yeux ouverts me passer à chaque minute par-dessus la tête et se diriger vers le crucifix du prieur Ombros. Ils demeuraient fixés là-haut très longtemps, et, vous en penserez ce que vous voudrez, durant ces regards de M. l'abbé, qui ne redescendaient plus des voûtes, je me tenais le visage contre le lit, remué d'une peur qui m'étouffait.

« A la fin des fins, je me secoue honteux tout ensemble et encoléré, et je lève le front hardiment. J'en tremble encore à présent : je vois les membres de Notre-Sauveur qui font mine de remuer. — Les clous retenant les jambes et les bras seraient-ils tombés? — Non! non! les clous restent enfoncés dans les chairs, car ils brillent parmi l'ombre de l'ogive pareillement à des clous neufs achetés hier chez le cloutier. Mais alors?...

« Écoutez donc! après tout, ce ne sont pas tant les jambes et les bras qui me préoccupent que la poitrine. En vérité vraie, les quatre membres bien examinés de mes deux lanternes allumées, — ma curiosité et mon épouvante les allument toujours plus vives sous mon front — n'ont pas l'air de bouger le moins du monde. Mais, j'en donnerais ma tête à couper, à droite, à gauche, les côtes bougent, elles bougent. Pareilles à des anses de panier faites de branchettes souples d'osier, elles fléchissent doucettement jusqu'à se mettre au niveau du ventre, très bas, très bas; puis doucettement elles remontent pour reprendre leur place naturelle. La lumière du chandelier posé par Sylviane sur le vestiaire de la sacristie est secouée à s'éteindre par l'air poussé chez nous de l'intérieur de l'église, et je me figure un instant que le cierge contrarié envoie au crucifix d'Ombros ces apparences de vie.

« Halte-là! il faut en finir, et j'essaye de me mettre debout pour aller souffler la mèche. Va te promener! Impossible de me décoller de ma chaise, dont chaque barreau est devenu comme une griffe qui s'enfonce en mes chairs et me retient. Peut-être, si j'avais le courage de braver quelque déchirure, de perdre quelques gouttes de sang, je parviendrais à retirer mes mains d'entre les mains de mon maître, à m'échapper jusqu'au cierge de Sylviane, à l'éteindre. Ce courage, je ne l'ai pas, et je demeure rivé à la paille de ma chaise plus solidement qu'un boulon à une traverse par un écrou. Voilà ce que c'est, les amis...

« Cependant M. Victor, sans me lâcher, a rouvert ses yeux, qu'il referme aussitôt. Tout son visage est tourné vers moi. Ses lèvres remuent; mais, encore que j'écoute à en perdre les oreilles à force d'attention, je ne démêle rien dans ses murmurements. Il balbutie, comme à la fin de son office, durant la courte prière qu'il récite à genoux. Si tout de même je tentais de me dégager? Les doigts épuisés de mon maître ne seront guère capables d'emprisonner les miens, si je le veux...

« Ah! m'en aller de cette sacristie ensorcelante des Minimes, où je ne sais me défendre de trembler comme un enfant!...

« Je m'efforce, je m'efforce... Et M. l'abbé qui ne réclame pas, qui continue ses marmottements, qui ne s'aperçoit en rien que je lui échappe!... C'est fait... Me voilà libre... Chose étonnante! je me lève de ma chaise de poix...

— La poix, ça me regarde : je suis cordonnier! bredouille le père de Mélie.

— Pas un mot, Cornaz, je vous en prie, dit mon oncle.

Vigneron, d'un mouvement brusque, s'est planté debout à côté de la table; les souvenirs de Tarrassac, si vivaces chez lui, l'ont enlevé. Il se croit sans doute dans la sacristie des Minimes, car il promène sur les murailles de la salle des Bassac ses yeux, devenus plus petits, me semble-t-il, larmoyants et hagards. On éprouve quelque effroi de toutes parts. Mon oncle, à ma gauche, m'allonge un de ses bras sur les épaules pour me rassurer, et Prudence, qui se dresse soudain à ma droite, me murmure :

— Ne va pas avoir peur, au moins, mon petiot.

— Oui, oui, je me lève de ma chaise de poix, mais j'y retombe. Le crucifix de Martinez Ombros a penché la tête en avant, je vous le jure. Il regarde de notre côté, plus particulièrement vers M. Victor, qu'il considère d'un air d'ami. Tout d'un coup ses joues maigres, desséchées, se plissent, et ses lèvres, passant du noir au rouge, s'entr'ouvrent comme s'il allait sourire, comme s'il allait parler... Je n'en puis voir davantage... C'est moi maintenant qui prends les deux mains de M. l'abbé dans les miennes et réclame du secours.

« Que va-t-il nous arriver? Notre-Seigneur, qui, au temps jadis, a pu se clouer tout seul là-haut contre le grand mur de la salle capitulaire des Minimes, va-t-il déclouer ses membres, descendre parmi nous, marcher parmi nous? A ces pensées, les dents me claquent entre les mâchoires, je ne sais ce que je deviens et je me rase au pied du lit ainsi que je l'ai fait d'aventure dans les buissons, à travers champs, quand le tonnerre grondait trop fort.

« Et ne riez pas, s'il est question de tonnerre. Il faut bien que je vous l'avoue, depuis le commencement du miracle — nous sommes en plein dans le second miracle de Tarrassac — depuis le commencement du miracle mes oreilles entendaient un fracas énorme, un fracas pareil à celui qui se produit dans notre Espinouze à l'approche de quelque orage terrible. Des fois, c'étaient les sifflements d'un vent enragé, de ce vent à toute gueule auquel rien ne résiste, qui balaye tout dans la montagne, arbres, troupeaux et gens; d'autres fois, c'étaient des coups, de vrais coups de tonnerre, assourdis un brin parmi les nuages, mais qui allaient éclatant de plus en plus clairs, de plus en plus entiers, de plus en plus furieux.

« Encore que je ne fusse guère en état de réfléchir, sentant ma pauvre cervelle prise dans un étau qui la serrait fermement, à plusieurs reprises une idée nette

me traversait, semblable à une lumière allumée soudain dans mes intérieurs. Alors, avec le petit jour qui m'éclairait, je me demandais si le tumulte qui faisait trembler ce lourd bâtiment des Minimes comme une paille n'était pas au bout du compte le tapage, la rumeur, les parlements, les cris de tous ces mendiants accourus de vingt endroits ensemble et, par-ci, par-là, chantant leur noël, hurlé à pleins poumons en notre église de Tarrassac. Malheureusement, cette supposition ne tenait pas, et je recommençais à flageoler sur moi-même, convaincu que le bon Dieu était là près de nous, qu'il allait nous parler, nous toucher, et qu'il n'y avait pas à bouger d'une semelle devant lui...

Mon oncle leva l'index de sa main droite, geste qui lui était familier en chaire dans les circonstances solennelles, puis il articula :

— Vous dites vrai, mon cher Vigneron, Dieu fait redoutable le coin du monde où il doit se montrer. Il est écrit : « *Terribilis est locus iste*, — le lieu du Seigneur est terrible. »

— J'avais glissé de ma chaise sur le plancher, contre le lit de M. l'abbé, et je me tenais là, accroupi, pelotonné, sans force, dominé par je ne sais quoi qui m'avait complètement détendu. J'attendais la seconde où je serais touché pour crier, car j'avais une envie folle de crier à gorge pleine. A présent, une paralysie m'aplatissant tout l'homme, je ne me sentais dans la bouche ni salive ni son ; mais pourvu qu'un doigt, un seul doigt du crucifix d'Ombros vînt à m'effleurer de l'ongle, on verrait de quoi j'étais capable ! Tandis que je demeurais couché par terre, ces babioles extravagantes filaient à travers ma caboche et la traversaient plus fines et plus pointues que des aiguilles. Je ne me souviens pas de toutes mes misères, de toutes mes souffrances, de tous mes ennuis, de tous mes écrasements, et j'en laisse au fond du sac, j'en laisse. Ce que je n'ai pas oublié, par exemple, c'est un mouvement que je fis dans mon supplice. Mon extrême peur me donnait du courage. Vous savez, quand on a trop peur, à la fin des fins !... Non, non, vous autres, vous ne croirez jamais ce que je vis !

— Que vîtes-vous ? interrogea mon oncle.

— Que vîtes-vous ? interrogea la salle des Bassac en une anxiété tragique.

Ici le garde champêtre, qui s'était éloigné de la table à son insu, regagna son siège. Il se soutenait mal sur ses jambes, accablé de fatigue, peut-être de vin. Nul d'entre nous ne l'invita à respirer une minute. Mon oncle lui-même eut la curiosité cruelle. Vigneron, dans l'espèce de désarroi moral où il se trouvait, ne songea pas à mouiller ses lèvres au verre, et personne ne l'y invita. Il s'était à peine rassis que mon pauvre oncle lui redemanda à brûle-pourpoint :

— Et que vîtes-vous, mon ami ?

— Vous vous rappelez, sans doute, monsieur le curé, qu'au départ des Ormades, quand nous avons étendu mon maître dans le chariot attelé, il était long et raide comme une poutrelle de rouvre ou de châtaignier ? Pas moyen de faire jouer une jointure, la goutte ayant soudé les os les uns aux autres semblablement à la forge de Valat soudant une barre de fer à une autre barre de fer. Eh bien, sans que j'y prisse attention, durant ma posture au bas du lit, M. l'abbé, en douceur, avait retiré petit à petit ses jambes d'entre les draps, les avait ployées, et à présent se tenait à genoux sur les couvertures, les mains jointes, les yeux toujours au crucifix du prieur Ombros, aussi immobile qu'une statue de pierre sous le porche d'une église, sous le porche de la cathédrale de Valladolid, si ça vous convient.

« — Mon maître ! mon bon maître des Ormades !... » lui dis-je.

— Monsieur le curé, M. Victor ne remuant rien — ni pieds ni pattes, sauf votre respect — je me demandais en mon dedans s'il n'était pas mort, et ces mots étaient sortis de moi pour l'appeler.

« — Écoute, Jean ! » me souffla-t-il.

« Le visage attentif, porté en avant, il écoutait, lui. Je l'imitai, et mes deux oreilles à l'affût saisirent le moindre bruit de la sacristie, où les vieilles boiseries du vestiaire rendaient un craquement par-ci, par-là ; où les bûches de la cheminée lançaient par intervalles des flammettes sifflantes ; où la mèche du cierge de Sylviane, un peu grosse et pas du tout mouchée, avait des grésillements de friture sur le feu. Mais j'avais beau étirer mon entendement de toutes mes forces, je n'entendais pas autre chose que ces courts murmures et bruits à mon environ. Tout d'un coup, M. l'abbé ouvrit la bouche et répéta deux fois, avec la netteté ordinaire de sa parole quand il s'adressait à Mademoiselle ou à moi :

« — Oui, Seigneur !... Oui, Seigneur !... »

« En même temps, il disjoignit ses mains, s'appuya, eut une glissade de tout le corps, fit mine de vouloir descendre du lit.

« — Non, monsieur l'abbé, vous n'êtes pas assez fort, » bulbutiai-je, ne comprenant rien à tant de courage, la tête étourdie et me tournant sur les épaules.

« Mais lui glissait, glissait toujours, et ses pieds déjà touchaient le sol. J'ignore, en vraie franchise d'homme, ce qui me prit en ce moment-là. Le fait est que, soit par crainte de voir mon maître s'abattre sur les dalles glacées de cette sacristie de Tarrassac, soit par besoin de l'embrasser avant tout le monde, quand le bon Dieu, pour le guérir, venait de le toucher sans doute, et conséquemment de le faire encore plus saint, je le saisis à bras-le-corps, le soutins et le baisai sur les deux joues, sans pouvoir empêcher mes lèvres et mon cœur de se rassasier de lui. Mais — cela va vous surprendre — il ne s'occupait en nulle façon de moi. Ses yeux agrandis, plus ronds et plus blancs que des écus neufs, ses yeux, portés vers les voûtes — du côté du crucifix d'Ombros — accoté au lit, il demeurait fixe,

redressé par exemple de toute sa taille, mais l'air faible et pliant d'un roseau au bord de la Vignale.

« Il allait se trouver mal.

« Ma foi, je n'y mis aucun ménagement, m'emparai de lui de nouveau et l'obligeai à s'asseoir sur une chaise.

« — O mon Jean, mon Jean, que Dieu est bon ! me soupira-t-il de l'haleine courte d'un homme à l'heure de sa mort.

« — Oui, monsieur l'abbé, oui, murmurai-je, le cajolant de ma voix pleine de caresses comme mes mains qui le palpaient amiteusement.

« — Tu as entendu, n'est-ce pas? me demanda-t-il.

« — Quoi, mon maître chéri des Ormades?

« — Les paroles de Jésus me disant, comme au paralytique de l'Évangile : « *Prends ton lit et marche !* »

« — Certainement... certainement... »

« Je le jure sur ma défunte Vigneronne, je me vantais, car, en dépit de mon ouïe très aiguisée, je n'avais perçu nuls bruits que ceux dont j'ai parlé. Pour des mots, point. Je me tranquillisai vite : je réfléchis que je n'étais pas en état de grâce, moi, et que c'est tant seulement avec les gens en état de grâce que le bon Dieu a l'habitude de causer. M. Victor redisait les paroles latines que lui avait adressées le crucifix miraculeux de Martinez Ombros, et il les redisait encore avec délices. Je les ai oubliées...

— « *Tolle lectum tuum et ambula,* » balbutia mon oncle avec effort.

Vigneron, dont les cils brusquement apparurent noyés de larmes, dut s'arrêter.

La salle des Bassac était pleine de gémissements étouffés. Des soupirs longs et douloureux comme des cris de détresse s'élevaient de seconde en seconde, soit de la table, soit du perron du foyer. Puis chaque convive eut son observation.

— Tout de même, ce M. Victor Sylvian !... bégaya Valat.

— Quel saint ! lança notre Prudence, enrouée d'émotion.

— C'est égal, se trouver comme ça face à face avec le bon Dieu du ciel, il y a de quoi trembler ! mâchonna M. le maire.

— Le bon Dieu n'est pas méchant, notre maître, dit Galibert, le plus paisible de nous tous.

— Gare à toi, berger, si tu continues !... baragouina Cornaz.

— Le plus simple pour Galibert serait de cesser d'endoctriner Mélie, ajouta Verdier.

— Mais il ne m'endoctrine pas, se récria la petite.

— Assez ! articula mon oncle sévèrement.

— Et d'autant plus que je ne vous ai pas conté la fin... intervint Vigneron.

— La fin ! la fin ! cria-t-on de toutes parts avec enthousiasme.

FERDINAND FABRE.

(*La fin au prochain numéro.*)

ÉTUDES MORALES

Comment on devient vieux.

Comment on devient vieux? je suis en mesure de répondre à cette question, non d'après les livres, d'après Cicéron ou Sénèque, mais d'après ma propre expérience et en parfaite connaissance de cause. J'ai eu en effet la fortune, si c'en est une, non seulement de dépasser la moyenne de la vie commune, mais d'atteindre la limite que ne dépassent guère les existences les plus favorisées.

... Metasque dati pervenit ad ævi.

Je n'en abuserai pas pour composer quelque nouveau traité sur la vieillesse ; je me bornerai à décrire quelques impressions personnelles que pourront contrôler par leur propre expérience ceux qui ont vieilli comme moi.

Comment on devient vieux : la belle question et qu'elle peut sembler naïve ! Sans doute, tous le deviennent, fatalement, de la même manière, par les années et les jours qui s'ajoutent les uns aux autres. Aussi n'est-ce pas là sur quoi j'appelle l'attention, mais sur la disposition d'esprit dans laquelle la plupart y entrent ou la voient venir. Je ne parle, il va sans dire, que du commun des hommes, et non des sages et des ascètes qui n'ont pas passé un jour de leur vie sans méditer sur la mort.

Je suis obligé d'avouer humblement qu'au milieu des distractions ordinaires de la vie, et grâce surtout à une santé jusqu'à présent robuste, la chose s'est faite presque sans que je m'en doute. J'imagine que je ne suis pas le seul et que, parmi mes contemporains, il en est pour qui, comme pour moi, la vieillesse a été une surprise. Un beau jour, à certaine occasion, il leur est arrivé, sans qu'ils y fussent préparés, de ne pouvoir plus se dissimuler qu'ils étaient des vieillards.

Dans ses notes sur le *De brevitate vitæ* de Sénèque, Diderot a dit non sans vérité : « L'homme arrive au bord de la fosse sans s'en apercevoir, comme le distrait à la porte de sa maison. » Cette distraction singulière, je me la reproche aujourd'hui ; si c'était à recommencer, peut-être y prendrais-je garde davantage, et je n'éprouverais pas cette surprise dont je n'ai pu me défendre, il y a déjà quelques années.

*
* *

Je me rappelle le jour, bien qu'il y ait déjà longtemps, où un de mes collègues assis à côté de moi, pendant que j'examinais un candidat, découvrit un cheveu blanc sur ma tempe gauche et s'empressa charitablement de m'en faire la remarque. Cette découverte d'ailleurs, à la différence du *Cheveu blanc* d'Octave

Feuillet, ne détermina aucune espèce de crise; je l'eus bien vite oubliée, et pendant plusieurs années je n'y pensais plus. Mais cependant, sans que j'y prisse garde, à côté de ce premier cheveu blanc d'autres croissaient et multipliaient; ils envahissaient peu à peu la place tout entière, et je passais insensiblement par toutes les nuances du noir au gris et enfin au blanc sans mélange. Si bien que je pourrais mettre au défi des yeux de lynx d'en découvrir aujourd'hui un seul qui ait gardé sa couleur primitive. Je tâche de m'en consoler; je pense qu'il vaut encore mieux avoir des cheveux blancs que de n'en point avoir du tout, comme il arrive aujourd'hui à tant d'autres, même à des jeunes.

Malgré mes cheveux blancs, comme je n'ai affaire à aucun médecin et que je consulte rarement un miroir, j'ai assez longtemps différé de m'appliquer à moi-même dans mon for intérieur cette qualification disgracieuse de vieillard à laquelle on ne se fait pas bien du premier coup. D'un autre côté, mes amis, mes connaissances, mes confrères, étaient gens trop polis pour me le dire en face; d'ailleurs, la vieillesse étant venue, non par une révolution subite ou par un coup de théâtre, mais sournoisement et à pas de loup pour ainsi dire, j'ai pu quelque temps me faire illusion. Mais les signes et les avertissements se sont multipliés de telle sorte que cette illusion n'a pas été de bien longue durée.

Quel piquant tableau, Sénèque, dans une de ses lettres à Lucilius, n'a-t-il pas fait de ces avertissements du dehors qui, d'une manière plus vive que le calendrier, ou même l'extrait de naissance, nous mettent tout d'un coup sous les yeux le nombre des années écoulées et nous font faire, quelque distraits que nous puissions être, un triste retour sur notre âge! Il écrit à Lucilius qu'étant allé visiter une de ses fermes ou villas des environs de Rome, partout il a rencontré sous ses yeux des témoignages frappants et irrécusables de sa vieillesse : *Quocumque me verti argumenta senectutis meæ video.* Il n'y a rien vu qui ne lui parût négligé, vieux et délabré. Il se plaint d'abord du mauvais état des bâtiments. Son intendant l'assure qu'il n'y a point de sa faute, qu'il ne néglige rien pour les entretenir, mais qu'ils sont vieux. S'ils sont vieux, a pensé Sénèque, si ces pierres, qui sont de mon âge, tombent en ruines, qu'est-ce donc de moi? Après la maison, c'est aux arbres qu'il s'en prend. Pourquoi ce maigre feuillage, ces troncs noueux et couverts de mousse? Ils auraient sans doute meilleur aspect s'ils étaient convenablement travaillés et arrosés. Le serviteur jure de nouveau qu'il en a tous les soins possibles, mais qu'ils sont vieux. Or, entre nous, dit Sénèque, c'est moi qui les ai plantés et j'ai vu leurs premières feuilles. Enfin, en se retournant, il aperçoit sur le seuil un individu d'aspect misérable, plus semblable même à un cadavre qu'à un homme en vie. — « Qu'est-ce que cela, quel est ce décrépit? s'écrie-t-il. Où l'as-tu trouvé, et quelle fantaisie t'a pris d'introduire ici le cadavre d'un étranger? Mais voici que ce mort prend la parole : Quoi! tu ne me reconnais pas? Tu ne reconnais pas Élicion, le petit Élicion, avec lequel, enfant, tu te plaisais à jouer? »

Quel vieillard, s'abusant plus ou moins sur son âge, à défaut des avertissements intérieurs et personnels, comme l'affaiblissement de ses forces et de ses sens, n'en reçoit pas de pareils à la ville ou aux champs de tout ce qui l'entoure? Qu'il regarde, ou qu'il passe en revue dans son esprit, ses contemporains, ses camarades, ceux de sa promotion, ses collègues ou confrères. Combien peu sont encore debout, et, sur ceux qui restent, quelles ne sont pas les traces de l'âge! Ce ne sont pas seulement les arbres de son jardin, grandis et grossis, qui témoignent contre lui, mais bien tous ces visages ridés qu'il rencontre à la promenade et sur les trottoirs de la ville. Quel est ce vieillard qui s'avance, qui plutôt se traîne, appuyé sur une canne et sur le bras d'un ami ou d'un domestique? N'est-ce pas un tel, qu'il a connu autrefois brillant de force et de jeunesse et qui, il y a quelques années, était encore si droit et de si belle prestance? Quant à celui-ci, de son côté, s'il le reconnaît, il fait intérieurement la même réflexion sur son compte et il se dit : « Comme il a changé, comme il a vieilli! »

*
* *

Certains petits faits nous font peut-être encore plus d'impression et vous donnent plus à penser. C'est là, par exemple, ce que pour ma part j'ai éprouvé quand, pour la première fois, un conducteur d'omnibus m'a pris obligeamment par le bras pour m'aider à monter ou à descendre; ou qu'un concierge, me voyant quelque peu tâtonner au bas d'un escalier, m'a averti charitablement qu'il y a là une marche, qu'il faut bien prendre garde et bien tenir la rampe. Ce ne m'est pas non plus un fort bon signe que l'empressement avec lequel des garçons de service viennent à moi pour m'aider à mettre mon pardessus. Je serais tenté de leur dire, suivant un mot qu'on rapporte de Villemain : « Me prenez-vous donc pour un octogénaire? » Hélas! je n'en suis pas loin.

De tout cela je tâche de faire mon profit; je deviens de plus en plus prudent et circonspect : je ne descends pas d'un omnibus sans qu'il soit complètement immobile, ni d'un escalier, surtout s'il est ciré, sans saisir fortement la rampe, tout en pensant mélancoliquement au temps où je montais ou descendais quatre à quatre. Même redoublement de précautions pour ne pas être écrasé dans la rue : je fais un bout de chemin pour trouver un refuge; j'attends que la chaussée soit vide ou qu'un sergent de ville arrête de son geste la file des voitures pour laisser passer les pauvres piétons. S'agit-il de traverser une place : au lieu de prendre par le milieu, je prends par les côtés, bien que j'allonge mon chemin.

Comment en suis-je venu là? Je l'ai déjà dit : insensiblement et presque sans m'en douter. Mais ce que je n'ai pas dit encore, c'est que trop souvent je me suis fait moi-même moralement complice de l'œuvre destructrice du temps; combien de fois j'aurais hâté sa marche, s'il avait dépendu de moi, par des impatiences irréfléchies et par des souhaits inconsidérés! Si j'ai trouvé qu'il allait trop vite à certains jours de contentement, à certaines heures de plaisir, combien plus souvent encore je l'ai trouvé trop long au gré de mes désirs!

Que de fois je l'ai pour ainsi dire poussé de l'épaule; que de fois, le matin, j'aurais voulu être au soir, au lendemain, à la semaine, au mois prochain, ou même, dans mon aveuglement, à la saison, à l'année prochaine, à plusieurs années au delà de la jeunesse, à l'âge mûr! Tantôt c'était pour tel ou tel avancement, pour une position meilleure, pour plus d'indépendance, pour voir la fin de telle ou de telle affaire d'intérêt plus ou moins grand, tantôt même pour les motifs les plus futiles. Mme de Sévigné, qui a si bien et si vivement exprimé les divers sentiments de notre nature au sujet de la rapidité du temps qui s'écoule, de la brièveté de la vie et du terme fatal qui s'approche, reprend sa fille, qui déjà voudrait être à l'année suivante, bien que ce soit par un sentiment de tendresse filiale et par le désir de voir s'abréger la durée d'une longue et douloureuse séparation : « Vous souhaitez, ma bonne, que le temps marche pour nous revoir. Vous ne savez pas ce que vous faites; vous en serez corrigée, il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous ne serez pas la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous et je m'en suis repentie (1). » Combien d'autres que Mme de Grignan auraient ainsi voulu raccourcir à leur gré bien des mois et des années au gré de leurs désirs, et combien, plus tard, ils ont eu à s'en repentir! Il semble vraiment que ce temps soit un ennemi auquel on ne saurait trop faire la guerre. Tuer le temps, chercher à tuer le temps est une locution vulgaire d'une bien singulière énergie. Hélas! ce n'est pas nous qui le tuons; c'est bien lui qui nous tue, et qui nous tue infailliblement. La plupart des moralistes ont signalé cette folie d'un grand nombre d'entre nous. « Il semble, dit Massillon, que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes soient convenus de conjurer. Toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire (2). »

L'ennui surtout et le désœuvrement portent cette manie à son comble à tous les âges de la vie, sans même en excepter *la* vieillesse que tout avertit de s'en corriger. Je lis dans la *Puritaine*, de Walter Scott : « Le temps, ce formidable ennemi avec lequel les vétérans, pendant le peu de jours tranquilles dont ils jouissent à la fin de leur carrière, sont presque toujours en hostilité. » N'est-il pas à remarquer, en effet, que les vétérans de toutes les classes, que les vieillards, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui sont le plus intéressés à ralentir, s'il était possible, le cours du temps, semblent les plus acharnés, par une sorte de vertige, contre les courts répits qu'il leur laisse, et pousseraient de leurs mains, volontiers, toutes ces aiguilles à leur gré trop lentes, qui marquent la durée. Rousseau ne s'est pas moins étonné de ce travers commun à la plupart des humains : « Ils se plaignent, dit-il, de la lenteur du temps, et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. L'un voudrait être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de là; nul ne veut vivre aujourd'hui, nul n'est content de l'heure présente; tous la trouvent trop lente à passer... Il n'en est peut-être pas un qui n'ait réduit ses ans à très peu d'heures, s'il eût été le maître d'ôter au gré de son ennui celles qui lui étaient à charge, et au gré de son impatience celles qui le séparaient du moment désiré. »

Oui, la vie serait, en effet, bien courte, si quelque fée maligne avait saisi au passage et réalisé tous les vœux de ce genre qui se sont succédé dans notre esprit, dans notre imagination qui toujours anticipe, il y a comme une course à la mort. Quelle merveilleuse contradiction que cet empressement aveugle à avancer ce terme fatal que nous redoutons par-dessus toute chose au monde! Pour moi, j'ai fait les mêmes fautes, et, comme le prédit Mme de Sévigné, je suis à m'en repentir; aussi ai-je commencé, quoiqu'un peu tard, à tâcher de m'en corriger. Même au fort du rude hiver où nous sommes, je n'ose plus, comme autrefois, appeler le printemps de mes vœux. Je songe que, le printemps venu, j'aurai quelques mois de plus, que j'entrerai dans une nouvelle année. Il y a un renouveau pour la nature, mais il n'y en a point pour moi. Ce n'est pas seulement chaque feuille qui tombe, comme au jeune poitrinaire de Millevoye, qui me prédit mon sort; mais chaque feuille qui pousse me le prédit aussi bien et à bref délai. C'est tout au plus si j'ose me permettre de hâter quelque peu d'un vœu timide l'heure d'un déjeuner ou d'un dîner, ou l'heure du repos et l'arrivée du facteur à la campagne.

*
* *

Je n'accepte pas sans quelques réserves la morale de la fable où La Fontaine a mis en présence le vieillard et les trois jeunes gens. Certes, je n'approuve nullement le ton peu respectueux et même dur des trois jouvenceaux à l'égard du bon vieillard qui plante des arbres dont l'ombrage ne sera pas pour lui. Mais je ne suis pas de son avis quand il dit :

Nos termes soient pareils par leur courte durée!

(1) 162e lettre, édition Hachette.
(2) Sermon sur l'emploi du temps.

Sans doute, il y a des accidents qui peuvent emporter les jeunes tout aussi bien que ceux qui sont chargés d'ans, comme ils ne tarderont pas à en faire l'épreuve; l'un se noiera dans le port allant en Amérique; l'autre trouvera la mort dans les emplois de Mars. Les termes probables de durée n'en sont pas moins bien différents pour ceux qui sont à l'un ou à l'autre bout de la carrière. Indépendamment des accidents auxquels, lui aussi, il est exposé, le vieillard ne touche-t-il pas à ce terme qu'on ne dépasse pas? L'octogénaire de La Fontaine a pu, par un caprice du sort, compter plus d'une aurore sur leur tombeau ; mais combien ne pouvaient-ils pas espérer en compter davantage sur le sien, ces victimes prématurées de l'Océan et de Mars?

D'un autre côté, les jeunes gens n'ont-ils pas raison de l'engager à

Quitter le long espoir et les vastes pensées?

Peut-être est-il bon, pour que le découragement ne s'empare pas trop tôt de la vieillesse, qu'elle ait tendance à se faire quelque illusion sur le temps qui lui reste. Mais cette illusion touche presque au ridicule quand elle ne se renferme pas dans d'étroites limites. On rit de cet octogénaire trop peu prévoyant qui signe un bail de dix ans. Combien, d'ailleurs, chacun dans sa pensée ne recule-t-il pas sans cesse cette fin qui s'approche? Rien de plus curieusement contradictoire que la façon dont on l'avance ou la recule selon qu'il s'agit de soi ou des autres. Je me rappelle qu'à vingt-cinq ans, je considérais comme déjà voisins de la tombe ceux qui avaient dix ans de plus que moi; j'étais presque tenté de plaindre leur sort en songeant combien ils avaient peu de temps devant eux pour vivre, pour s'amuser ou pour travailler. La vieillesse est venue, et ce n'est plus du même point de vue que je considère l'âge où je suis et l'âge des autres. A mesure que j'avance en âge, mon imagination complaisante repousse de plus loin en plus loin la limite que j'espère atteindre. Quand je serai à quatre-vingts ans, je la reculerai jusqu'à quatre-vingt-cinq. Quand à quatre-vingt-cinq, si j'y arrive, ce sera peut-être à quatre-vingt-dix. Pourquoi pas même au delà et jusqu'à cent?

La belle et longue vie de M. Chevreul a encouragé chez plusieurs les rêves les plus ambitieux de longévité humaine. Plus d'un peut-être, sans oser l'avouer, n'est pas éloigné de transformer en espérance ce vœu de Mme de Sévigné : « Je voudrais qu'on eût encore cent ans d'assuré et le reste dans l'incertitude. »

Cent ans d'assurés, et en plus la perspective de quelques années au delà, c'est un rêve sans doute plus modeste que celui de Condorcet; mais j'ai bien peur qu'en dépit de tous les progrès de la médecine, de la chirurgie et de l'hygiène, la moyenne de la vie, même dans des siècles, ne s'élève pas pas jusque-là. Pour y arriver, que de microbes, bactéries ou bacilles il faudra trouver le secret d'exterminer! Que de découvertes devront faire encore les Brown-Séquard, les Pasteur de ce temps-ci et des âges suivants!

Y a-t-il aujourd'hui beaucoup plus de centenaires à Paris et en France qu'au temps où La Fontaine faisait parler la mort au mourant :

Et n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux? Trouve m'en dix en France (1)?

Sans se placer dans l'exception chimérique d'une petite immortalité terrestre, qui ne se flatte de quelque exception de santé et de longévité en sa faveur? « Nul n'est si vieux, a dit Sénèque, qu'il n'espère pouvoir vivre encore un jour (2). » Un jour, un seul jour, c'est bien peu. Je crois qu'il est plus vrai de dire avec Cicéron que nul n'est si vieux qu'il n'espère vivre encore une année (3).

Ce même attachement à la vie qui s'en va nous fait porter des jugements sur l'âge d'autrui qui varient et se contredisent sans cesse, suivant un point de vue personnel et la comparaison que nous faisons avec notre âge propre.

Quelque sexagénaire, par exemple, vient-il à mourir : « Il était déjà bien vieux, » disent ceux qui en ont quarante ou cinquante. « Il était jeune encore, » disent au contraire ceux qui comptent quelques années de plus. Ainsi parlons-nous à l'Institut, où en général on n'est pas de première ni même de seconde jeunesse. Combien d'années ne faut-il pas avoir passé sous la voûte du palais Mazarin pour y être classé parmi les vieillards? Un académicien vient-il à mourir, je lis dans les journaux et j'entends dire : Il n'avait que soixante-neuf ans.

***

Il n'y a peut-être pas de matière au monde sur laquelle les uns et les autres déraisonnent et se contredisent davantage que sur l'estimation qu'ils font des chances de la durée de la vie, quand il s'agit d'eux-mêmes ou quand il s'agit des autres. Qu'ils sont rigides sur les règles de probabilité à l'égard d'autrui, et comme ils les font fléchir quand ils les appliquent à eux-mêmes!

Il y a sur ce sujet toute une catégorie de sophismes que j'appellerai les sophismes de la mort et de la vieillesse, par lesquels, tous plus ou moins, nous cherchons à abuser les autres et surtout à nous abuser nous-même. La logique de Port-Royal aurait été de leur faire une place dans le chapitre sur les faux raisonnement de la vie civile. Il est bon de les signaler, quoique avec peu d'espoir de les redresser, à cause de la pas-

(1) *La Mort et le Mourant.*
(2) Lettre 12.
(3) *De Senectute.*

sion que nous avons de vivre qui nous fait toujours éloigner de nous l'idée importune d'une fin trop prochaine.

Cependant il est digne d'un vieillard quelque peu sage de chercher à se préserver de ces sophismes. Il aurait tort de prendre au sérieux tous ces compliments plus ou moins sincères qu'on lui fait sur sa bonne mine, sur sa santé ou sur sa belle vieillesse. Une belle vieillesse! Quelle ironie! Ce sont là des mots qui, à ce qu'il me semble, ne vont guère ensemble. Ce qui est dans sa fleur, comme la jeunesse, ou dans la plénitude du développement et de la force, comme l'âge mûr, voilà ce qui est beau, et non pas ce qui est au penchant de la ruine. La beauté de la vieillesse, si l'on peut parler ainsi, est chose bien relative : elle ne peut signifier qu'un certain ajournement de quelques misères ordinaires à cet âge.

« Vous ne montrez pas votre âge ; jamais je n'aurais cru que vous eussiez passé la soixantaine ; on vous donnerait dix ans de moins, » voilà d'autres compliments en usage contre lesquels il doit se mettre en garde. S'il est vrai qu'à des yeux indulgents il ne montre pas toutes mes années, il ne les a pas moins toutes à mon compte, sans que jamais il puisse lui être fait grâce d'une seule ni même d'un seul jour. Tout ne manquera pas de se retrouver bientôt, à un moment donné, qui ne peut manquer d'être loin. Ce qu'il y a de mieux à dire en faveur de la vieillesse, c'est que tout le monde désire vivre longtemps, ce qui ne se peut qu'à la condition de vieillir; du moins je n'en vois pas d'autre moyen.

Donc je ne bénis pas la vieillesse et je ne puis, comme Sénèque, la trouver pleine de charme et de volupté. Hélas! si l'on devient vieux sans s'en apercevoir, la vieillesse venue, on ne s'en aperçoit que trop. D'un autre côté, je ne suis pas de ceux auxquels Cicéron adresse le reproche de la maudire, une fois qu'ils y sont arrivés, après avoir désiré d'y parvenir. Puisque peu à peu elle est venue et qu'il n'y a nulle possibilité ni de faire un pas en arrière ni de demeurer sur place, il faut se résigner. Il n'y a pas, d'ailleurs, grand mérite à se résigner à ce qui est la loi commune, à ce qui est inévitable.

Cela ne suffit pas ; il faut s'efforcer de faire jusqu'au bout bonne contenance, sinon physique, ce qui ne dépend pas toujours de nous, au moins morale, ce qui en dépend davantage. Bien que nous soient interdits « le long espoir et les vastes pensées », il faut songer à employer le mieux possible le peu de temps qui reste, et, s'il faut renoncer à de vastes pensées et à entreprendre des travaux de longue haleine, rien ne convient mieux à aucun âge que les pensées graves et sérieuses. Comment ne pas faire un retour en arrière et une sorte d'examen général de conscience sur une vie déjà presque tout entière écoulée? Que de temps mal employé! Que de bien on aurait pu faire et qu'on n'a pas fait! Prenons garde surtout que, comme l'a dit La Rochefoucauld, nos défauts ne croissent pas en vieillissant.

Je termine par cette maxime de Pythagore, rapportée par Plutarque : « Lorsque la fin de la vie approche, il faut la voir d'une âme égale et sans chagrin. » Puisse la gravité de cette conclusion me faire pardonner la légèreté de quelques plaisanteries que je me suis permises sur les travers et les illusions de la plupart de ceux qui vieillissent et sur la façon singulière dont nous comptons nos propres années et celles des autres!

FRANCISQUE BOUILLIER.

LA SACOCHE

Histoire normande.

Sur la route, la belle route blanche dont une pluie brusque vient d'abattre la poussière et de reverdir les bernes, la belle route percheronne bordée d'herbages immenses où les grands bœufs nonchalants vous regardent passer avec des meuglements doux, le mufle appuyé sur les limandes, le maître Jouvin se hâte vers le bourg voisin, sorti à pointe d'aube, laissant aux soins du frère Louis sa petite ferme, déjà éveillée au travail. La mine guillerette et le pas régulier, le dos rond sous la blouse des dimanches que gonfle la brise matinale, le paysan se dépêche pour arriver de bonne heure à l'étude de Me Robbe, le notaire de Mauves. La vieille sacoche en cuir lassé par des ans et des ans de bons services, la vieille sacoche qui lui pèse à l'épaule, sous la blouse bouffante, recèle en son gousset mal clos par un fermoir paresseux les dix mille francs qu'il porte au notaire et qui vont rendre, enfin! les frères Jouvin propriétaires de l'herbage de la Saulaie, convoité depuis plus de dix ans.

Voilà deux heures qu'il marche : la route est longue ; enfin il voit, à un coude subit du chemin, dans une coulée des Buttes-Saint-Georges, luisant sous le soleil dans la verdure, les premiers toits de Mauves. La maison du notaire, à l'entrée du village, il l'aperçoit déjà : les panneaux flambent sous le soleil. Dans la rue calme qui monte, personne. Les femmes dans leur cuisine, les hommes aux champs. Dans la tranquillité limpide du matin, le tombereau du boueux met un peu de vie dans le village assoupi, cahotant sur ses essieux, au pas nonchalant du vieux cheval qui dort presque dans les brancards en descendant la côte que monte le maître Jouvin.

Un peu las, le fermier gravit à pas ralentis la pente raide qui monte au petit bourg, le regard distrait par le miroitement de la rivière qui se tortille sous les saules du val, au pied d'un éboulement de futaies,

bordée de prés verts où ruminent des bœufs blancs et roux, accroupis par groupes, immobiles, l'air boudeur.

— V'là du beau pré et des belles bêtes! murmure avec envie le paysan.

Et il s'attarde dans sa contemplation, supputant le prix du bétail et des terres. Pas de bruit. L'air est si pur qu'on distingue jusqu'au moindre détail et qu'on entend, sans en perdre une note, la chanson traînante d'un valet de charrue qui laboure au flanc du coteau, là-bas, de l'autre côté de la vallée. Des fermes s'entrevoient, çà et là, grises dans le vert des arbres, avec des poules « accouflées » sur le bas de porte des écuries. Des coqs chantent, des abois de chiens se répondent dans les lointains. Le cahotement continu de la voiture du boueux tic-taque toujours distinct et clair, malgré l'éloignement, assourdi seulement et comme cotonneux lorsque des hérissements de frondaison s'interposent.

Lentement, le maître Jouvin reprit sa marche; mais, comme il allait sonner à la porte du notaire, il blémit soudain. A demi suffoqué d'angoisse, il dut s'accoter au mur. Il n'avait plus sa sacoche...

*
* *

Il fallait bien se rendre à l'évidence : le maître Jouvin avait perdu sa sacoche.

Le maître Jouvin était un homme pratique. Il réfléchit; il n'avait rencontré personne sur la route; il ne devait raconter sa mésaventure à personne, pour conserver quelque chance de rentrer dans son bien. Il revint donc sur ses pas, et lentement, minutieusement, brin d'herbe à brin d'herbe, pierre à pierre, il scruta la route, de ses regards fouilleurs.

Tout en cherchant, il songeait : la sacoche était soutenue à son flanc par une lanière en cuir, bien vieille, qu'il avait dû, le matin, consolider avec des ficelles. Le cuir avait cédé, c'était certain, et, entraînée par son poids — quatre mille francs en or! — la sacoche était tombée. Pourtant, la chute aurait dû faire du bruit; comment le tintement des louis ne l'avait-il pas averti? Elle avait dû tomber dans l'herbe des bords de la route. L'herbe haute, non fauchée encore par le cantonnier, aura sans doute amorti le choc. Il était donc à moitié endormi ou quasiment fou, quand le malheur était arrivé.

— Bon sang de bonsoir!

Un détail lui revint. Il s'était assis un moment, sur une « levée » pour se reposer. L'herbe épaisse du tertre avait tenté sa fatigue... C'était là, parbleu! que, sa lanière brisée, la sacoche avait glissé, au revers, tout doucement, jusque dans le fossé gazonné. Il la retrouverait là.

Elle n'y était pas. Elle n'y était plus. Sa trace se devinait encore dans le froissement du gazon. Quelqu'un était venu, l'avait prise, quéqu' brigand dont il releva la piste fraîche parmi l'herbe écrasée.

*
* *

Sans passer par l'étude, le maître Jouvin s'en fut quérir le tambour de ville pour lui faire « battre » la précieuse sacoche, promettant, à qui la rapporterait, une énorme récompense, deux mille francs, peut-êt' plus! propos alléchant que le tambour reçut l'ordre de répéter — non comme une annonce officielle — en causant avec l'un, avec l'autre, vous savez ben, comme ça.

Sa mésaventure défrayait les conversations du petit bourg. C'était jour de marché, et, colportée de bouche en bouche, l'histoire, dès le soir, avait fait le tour du pays.

Morne, il rentra chez lui conter l'histoire, ressassant les détails, cent fois, à son frère épouvanté, qui ne risqua cependant aucun reproche, car ce doux colosse niais admirait son frère éperdûment. Il ne répliqua donc rien; il ne répliquait jamais rien. Seulement, après le repas du soir, tandis que le maître Jouvin, qui n'avait rien pu avaler, dormait un sommeil coupé de cauchemars, le gars Louis partait pour Mauves, à grandes enjambées.

*
* *

Le lendemain, dès l'aube, le gars Louis vint secouer son frère.

— Comben qu'nous lui donnerions, à c'ti-là qui nous la f'rait r'trouver?

— La sacoche! Tu sais où qu'elle est?

— Là, là, tout bellement, j'demande seulement comben qu'y faudrait donner?

— Mille francs, oui, mille francs, j'dis ben!

— C'est beaucoup, mais tu sais ben c'qu'il faut. Écoute seulement.

Et le gars Louis raconta que, la veille, au café, il s'était laissé dire que le boueux de Mauves avait ramassé sur la route une vieille sacoche en cuir qu'il avait jetée dans son tombereau sans même regarder ce que c'était. — Ça pourrait ben être notre affaire.

— Où qui demeure?

— Là-bas dans la vallée, à deux bonnes portées de fusil d'ici.

— Allons-y, Louis. Ah! nom de d'là, si c'est notre sacoche, sûr que j'y donnerai ben une pièce de huit cents francs pour sa peine au gars boueux! ah! nom de d'là!

Sur la route, il réfléchissait, allongeant le pas, talonné par l'espoir.

— Sais-tu ben, fit tout à coup son compagnon, que le boueux est core ben honnête, car enfin notre argent, il est en billets et en louis d'or... si n'avait ren dit, qui qu'c'est qu'aurait pu prouver que c'était à nous?

— Ben sûr que ça vaut une récompense, répondit Louis, avec un soupir. Ben sûr que faut y donner quéque chose pour la peine...

— Ça vaut ben une pièce de deux ou trois cents francs.

— Ben sûr! j'peux pas aller à l'encontre... Tiens! v'là sa chaumine là-bas, au pied du bois. I'n's'attend pas à notre visite.

— Ah! ça va être une bonne affaire pour lui, mais c'qu'est dit est dit, je ne m'en dédis pas. Pour une pièce ed'cent francs, j'en verrai la farce, quoi! ah! il le mérite ben. Ça vaut ben ça.

— Ben sûr, répondit l'autre.

*
* *

Assis sur un banc de bois, le dos au soleil, le bonhomme les regardait venir...

— Une vieille sacoche, répondit-il tout de suite. Tenez, la v'là.

Il ne l'avait pas ouverte, il ne savait pas ce qu'elle contenait; telle qu'il l'avait ramassée sur la route en rentrant, sans plus s'inquiéter de sa trouvaille, il l'avait jetée sur son tombereau.

La sacoche, du reste, portait les traces de ce dédain. Elle gisait à terre, lamentable et toute maculée de boue.

Fiévreusement, le maître Jouvin l'ouvrit, feuilleta la liasse de billets, compta les pièces d'or, pas un louis ne manquait à l'appel. Alors il éclata :

— En v'là un sagouin! en v'là un sans-soin! C'est y torché! C'est y propre! R'garde-moi ça, gars Louis. On ne sait pas par quel bout la prendre...

Le vieux, timidement, essaya de s'excuser. Il ne savait pas, il la croyait vide, sans importance, de rebut!

Mais plus le bonhomme s'humiliait, plus montait la colère du paysan :

— En v'là-t'y un sagouin!

— Ben sûr, dit le frère.

— Faut y être dégoûtant! Allons-nous-en, gars Louis, la colère me prend; j'y dirais des sottises à ce vieux saligaud-là!

Et ils partirent.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

COURRIER LITTÉRAIRE

Il n'y a pas longtemps, j'ai parlé ici d'une histoire de la littérature française en Suisse, par M. Philippe Godet, de Neuchâtel. J'ai loué l'ordonnance du livre, la fine sagesse des aperçus, les agréments du style, et surtout l'art de mettre toute chose à sa place, de donner aux hommes et aux œuvres le relief qui convient. La qualité la plus indispensable à un historien littéraire de la Suisse romande, c'est de comprendre l'esprit français; sur ce point, M. Godet me paraissait éminemment qualifié pour le travail difficile qu'il avait entrepris. Ainsi en a jugé apparemment l'Académie, puisqu'elle a couronné le livre.

Voici un autre ouvrage sur le même sujet; il est de M. Virgile Rossel (1), professeur à l'Université de Berne. Le premier volume, paru en 1889, avait précédé la publication du livre de M. Godet; le second porte le millésime de 1891.

Nous plaindrons-nous de cette abondance de biens? Dirons-nous que nous sommes trop riches? Non, mais plutôt nous saurons tirer de chaque auteur ce qu'il contient d'utile et de profitable. Les amis de M. Godet sont les premiers à rendre hommage à la rare et profonde érudition de M. Rossel. Si le critique de Neuchâtel a des tableaux très bien faits, le professeur de Berne a des nomenclatures très complètes. Le premier a négligé, à dessein, beaucoup de choses; le second n'a omis ni un nom ni une œuvre. Les jugements de M. Godet sont très délicats, ceux de M. Rossel ne manquent ni de vigueur ni d'indépendance.

M. Godet s'est conformé à l'ordre des temps en se transportant tour à tour dans une des trois petites capitales de la Suisse française pour y suivre le mouvement des esprits. M. Rossel a adopté, de toutes les divisions qui s'offraient à lui, la plus artificielle peut-être et la moins sûre, celle des genres. La littérature du pays romand, bien qu'ayant son génie propre, n'est, après tout, qu'une partie de la nôtre, et une histoire générale de la littérature française pourrait seule être écrite sur ce plan. Dans l'histoire de M. Rossel, il y a beaucoup de cadres, et quelques-uns, comme on devait s'y attendre, restent vides. S'imagine-t-on, par exemple, ce qu'il peut y avoir dans un chapitre sur l'histoire du théâtre en Suisse au XVIIIe siècle? Un autre inconvénient de la division par genres est de séparer en plusieurs fragments telle personnalité littéraire, déjà passablement mesquine et microscopique.

L'ouvrage de M. Rossel n'en restera pas moins un très précieux répertoire, éclairé par des vues très personnelles, digne non seulement d'être consulté, mais d'être lu.

M. Godet et M. Rossel auraient tort de se traiter en ennemis, puisqu'ils vont avoir à vivre côte à côte sur le même rayon de nos bibliothèques. Le public se trouve bien de leur rivalité : pourquoi seraient-ils les seuls à la regretter?

*
* *

J'ai vu Marc Monnier pour la première et la dernière fois peu de mois avant sa mort. C'était aux bains de Loëche, dans le Valais. J'étais dans l'eau, revêtu de la longue chemise réglementaire; lui s'accoudait à la

(1) *Histoire littéraire de la Suisse romande*, par Virgile Rossel. — Lyon, Bâle, Genève, chez Georg Paris, chez Fischbacher.

balustrade qui entourait la piscine. Je vois encore son grand front, son œil rêveur, son bon sourire un peu attristé. Ses souliers étaient blancs de poussière. Il était monté à pied de la Souste au village des bains pour mieux jouir de la montagne qu'il aimait et où il avait placé la scène d'un de ses plus jolis récits. Ce récit avait pour point de départ une aventure très émouvante dont le hasard m'avait fait le spectateur. J'avais le vif désir de lui en parler. Mais un étrange effet d'acoustique brouillait le son de nos paroles et, bien que nous fussions à peine à deux mètres l'un de l'autre, il nous fut impossible de nous entendre. Ainsi je perdis cette occasion unique de causer avec l'un des hommes de lettres les plus sympathiques de mon temps.

Et voici que ces jours-ci, un petit volume jaune, très modeste mais très gentil, vient frapper à ma porte : Toc, toc! — Qui êtes-vous, petit volume jaune? — Je m'appelle *Rimes d'écolier* (1). — Et qui les a rimées, ces rimes-là? — Philippe Monnier, fils de Marc Monnier. — Entrez, et soyez le bienvenu. Paris connaît votre nom aussi bien que Genève.

Ces vers sont bien des vers d'écolier, et c'est ce qui fait leur charme. Ils sont jeunes, gais, lestes, formés d'un joli mélange de sensibilité et de finesse, de gaminerie et de grâce. Les uns ont été écrits au retour d'une promenade ou au sortir d'un bal; les autres, griffonnés sur un coin de table, pendant le cours. Romain ou français, public ou civil, le droit n'amuse pas beaucoup notre jeune rimeur. En revanche, il trouve le latin « charmant » et il ose le dire, le brave enfant! ce dont je lui sais un gré infini. Il aime mieux encore Villon et Rabelais, dont il paraît avoir sucé la moelle, et défend notre pauvre vieille langue contre l'écolier limousin de ce temps qui, hélas! s'appelle légion :

> Que t'a fait, que tu le trahis,
> Le doux parler de mon pays,
> Le parler qui tant nous renomme,
> Si pur, si svelte et si bonhomme,
> Si droitier, si net et si clair,
> Et si gai qu'un oiseau dans l'air?

Le dimanche, au lieu d'aller au prêche, il s'installe sur son toit, à l'ombre d'une cheminée; il y emporte avec lui ses amis, Horace, Chénier et Ronsard. Là, dit-il,

> La brise m'apporte en mon coin
> Les baisera qu'elle a pris aux menthes.

On est fort bien là, entre ciel et terre :

> En bas, la rue aux flots roulants;
> En haut, l'infini qui se creuse.

Pourtant, si agréablement que l'on se trouve sur un toit, il faut en descendre et se mêler à la vie. M. Philippe Monnier, évoquant son auteur favori, l'illustre bohème du xve siècle, auquel il se pique de ressembler, lui parle ainsi :

> Bon fol, musard, frondeur de loi,
> Comme toi, si j'étais poète?

Je ne sais ce qu'a répondu Villon. Mais Villon conduit-il à la poésie ou à la prose? Et, d'ailleurs, Villon restera-t-il longtemps l'idéal de M. Philippe Monnier? Peut-être le grand irrégulier bénéficie-t-il un peu de ces deux sentiments si naturels, l'ennui du cours et l'horreur du prêche. Avec lui, on proteste contre le pédantisme, contre l'hypocrisie, et cela soulage. Mais ce plaisir ne dure guère, et Villon n'est pas un maître ni une compagnie pour toute la vie.

***

Un ancien président de tribunal, qui a quitté son siège pour se livrer au « culte des lettres » et qui, non content d'être l'un des principaux ornements de la Société des Muses béportaises, caresse l'espoir de voir jouer sa tragédie d'*Horatius Coclès;* sa femme, ou plutôt sa « compagne », Thérèse, une blonde fanée, qui entretient sa sentimentalité par la lecture des romans de Walter Scott; leur fille, un peu plus moderne, qui rêve d'aller aux courses; son fiancé, Edmond, qui consacre tous ses loisirs à l'ours des cavernes (sans s'apercevoir qu'il a un beau-père encore plus fossile), un savant jeune homme qui serait capable de demander à une femme « l'un de ses cheveux pour en faire un hygromètre » : tels sont les personnages au milieu desquels nous introduit M. André Godard (1). Les a-t-il observés dans un vrai coin d'une vraie province ou les a-t-il déterrés dans le vieux répertoire du Palais-Royal, parmi les meilleurs rôles de Geoffroy et de Mme Thierret?

Bientôt paraît Bébé rose, qui donne son nom ou plutôt son surnom au roman. Remo van Derben, posé au début comme un faiseur et un chevalier d'industrie, trompe nos craintes et se tourne en un aimable incohérent qui n'a pas de scrupules, mais qui n'a pas de chance. La famille antédiluvienne, qu'il a entraînée avec lui à Paris, ne paye pas trop cher cette équipée. L'ancien président en est quitte pour une perte sèche de dix-huit mille francs, et la demoiselle, qui conserve ses illusions sous forme de regrets, fera tant bien que mal le bonheur de « l'ours des cavernes ».

Ce récit, qui est le début de M. André Godard, et qui est loin d'être parfait, renferme des pages amusantes.

***

M. Marcel Fouquier est un très jeune critique. Je ne lui reprocherais sa jeunesse que s'il la cachait dans son livre. Au contraire, elle en est le charme et la grâce.

(1) *Rimes d'écolier*, par Philippe Monnier. — Genève, Cherbuliez. Paris, Fischbacher.

(1) *Bébé rose*, par André Godard. — Ollendorff.

Les *Profils et Portraits* (1) forment une jolie galerie d'esquisses, bien enlevées, vivantes et vraies. Il passe beaucoup de pensées à travers ces pages lestes et vives. A un étranger instruit, à une femme du monde intelligente, à un jeune homme qui veut commencer à faire connaissance avec les œuvres et les hommes de ce temps, ce livre serait à recommander comme le guide le plus aimable. Vous le lirez sans la moindre fatigue, et, en le terminant à regret, vous vous apercevrez que vous avez fait d'heureuses acquisitions ; là où vous ne saviez qu'un nom, vous avez devant vous une figure.

En se concentrant, dès qu'il le voudra, M. Marcel Fouquier deviendra un écrivain de valeur ; il honorera un nom déjà populaire ; il sera une précieuse recrue pour combattre avec nous l'école de l'insanité.

AUGUSTIN FILON.

FEUILLES DE CARNET

Quelle jolie dévotion, dans son étroitesse d'idées, est une dévotion de femme !

N'est-ce pas M. Renan qui a dit que la prière, lorsqu'elle ne se bornait pas à un acte d'adoration, était une injure à Dieu ? Je ne crois pas que les femmes fassent jamais de prières désintéressées. Elles ne prient — j'entends en dehors des formules, avec des mots à elle, venant du cœur — que lorsqu'elles ont quelque chose à demander. Ce qu'elles demandent, Dieu le sait ! Des faveurs, le plus souvent, avec cet oubli profond qu'elles ont pour tout ce qui ne les touche pas personnellement, et sans se rendre compte que la faveur demandée léserait le prochain ; des conseils, aussi : et comme la réponse ne vient pas, elles peuvent agir selon leur désir, en prenant leur opinion pour une inspiration d'en haut.

De cela, il ne faut pas trop les railler ; il faudrait les envier plutôt. Elles ont trouvé ce qui nous manque le plus : le confident idéal, celui à qui l'on peut tout dire, puisqu'on croit qu'il comprendra tout, et, chose plus importante encore, celui qui *ne répond jamais rien !*

Qui de nous, accablé sous une grande douleur ou tout rempli d'une grande joie, n'a eu cette sensation, cruelle entre toutes, de l'impossibilité d'ouvrir son cœur, selon l'expression d'une vulgarité si touchante ? Les grandes douleurs sont muettes, dit le proverbe : les grandes joies aussi. Mais ce n'est pas seulement parce que les mots manquent pour exprimer ce que nous sentons si profondément ; c'est d'abord qu'il existe en nous une sorte de pudeur morale, qui nous défend de montrer notre peine ; c'est surtout la conviction où nous sommes qu'on ne nous répondra pas ce que nous voudrions qu'on nous répondît. Une parole maladroite, ou qui, seulement, ne serait pas celle que nous voulons, rendrait notre douleur plus aiguë, ou diminuerait notre joie.

Nous sommes, à notre époque, remarquablement organisés pour le malheur. Qu'une joie nous vienne, nous l'examinons, nous la retournons, nous la fouillons et nous en découvrons facilement la tare ; qu'une douleur nous frappe, nous arrivons à nous prouver que c'est là un malheur vulgaire, que nous devions prévoir, et qui ne mérite pas un si gros chagrin. Cela ne nous empêche pas de souffrir ; c'est simplement une souffrance de plus ajoutée à l'autre. « Je sais bien que je suis bête d'être malheureux comme ça — dit je ne sais quel personnage de Meilhac — mais ça ne m'empêche pas d'être malheureux ! »

Et c'est cette conscience de la valeur de nos sentiments qui nous empêche d'en parler. Nous savons que, joyeux ou tristes, ils sont vains ; et cependant notre joie est réelle, et aussi notre douleur ; nous voudrions que ce qui nous rend heureux ou malheureux en valût la peine, et nous tremblons qu'un mot, ou inintelligent ou trop clairvoyant au contraire, nous montre la vérité. C'est peut-être en cela que se résume l'état d'esprit contemporain ; nous sentons aussi vivement que nos pères, mais nous croyons savoir que c'est pour rien. Quand on peut parler du sentiment que l'on éprouve, c'est que ce sentiment est déjà amoindri. Aussi ne faut-il guère croire aux souffrances racontées ; ceux qui les disent se soulagent en en parlant, même quand ils les mettent au compte d'un autre ; et cela, parce que l'analyse d'un sentiment (si superficielle qu'elle soit) suffit le plus souvent à en démontrer l'inanité.

Ah ! l'ami avec lequel nous pourrions causer à cœur ouvert, qui nous entendrait à demi-mot, qui ne nous répondrait rien, qui recevrait nos confidences sans ironie et semblerait nous comprendre, quelle reconnaissante tendresse nous aurions pour lui ! Les femmes l'ont trouvé — ou elles ont cru le trouver, ce qui revient au même ; avec toute son étroitesse, leur dévotion leur a donné le meilleur des soulagements, et c'est de cela qu'il faut les envier.

*
* *

Et comme si les jours de « fête » que nous venons de traverser ne suffisaient à nous faire réfléchir, voici que M. Gandillot, lui aussi, nous invite à rentrer en nous-mêmes ! On l'appelait l'autre jour « un Becque joyeux » ; joyeux, sans doute : « Becque » me paraît au moins un peu prématuré. Si son *Bonheur à quatre* ressemble à *la Parisienne*, c'est plus par l'identité de la donnée, des caractères et même des scènes, que par la simplicité de moyens et la précision qui font de la comédie de M. Becque un des chefs-d'œuvre du théâtre contemporain.

---

(1) *Profils et Portraits*, par Marcel Fouquier. — Lemerre.

Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire l'auteur de *Bonheur à quatre*, et avec lui, du reste, la plupart de ses confrères modernes, le métier d'amoureux serait le pire de tous : lâchetés morales, manque de délicatesse, sentiments presque honteux, c'est la monnaie courante, sans compter le doux état d'abêtissement où ne manquent pas de tomber ceux qui aiment. S'il en est ainsi, plaignons les « hommes à femmes », plaignons-les de tout notre cœur, et remercions la Providence de nous avoir appelés à d'autres destinées.

C'est une chose curieuse que l'amour nous apparaisse presque toujours sous une forme comique. Il est vrai que le comique naît surtout de la disproportion entre les effets et les causes, et que, par conséquent, un homme qui commet certains actes médiocres en vertu d'un « sentiment noble » est forcément ridicule.

On connaît ce mot d'une jolie femme à qui l'on demandait comment on reconnaissait qu'un homme était vraiment amoureux : « Quand il commence à devenir tout à fait insupportable. » Ce n'est là qu'une boutade, et qui ne prouve pas grand'chose, car on comprend de reste qu'une femme soit facilement exaspérée par les transports d'un homme qui lui est complètement indifférent. Mais il est un autre cas — d'un haut intérêt, j'ose le dire !

Je sais bien qu'il y a toujours un certain ridicule à traiter *ex professo* ces délicates matières, mais puisque, à en croire les auteurs modernes, c'est une règle générale, travaillons pour le salut de nos contemporains.

Comment un homme qui a été aimé, à qui on l'a prouvé, finit-il par devenir « tout à fait insupportable » ?

Notez d'abord qu'il le devient par excès d'amour, ce qui en bonne justice devrait le faire chérir davantage. Faut-il croire que le grand Chorège, pour ménager ses plaisirs, n'a voulu attribuer à chaque couple qu'une quantité déterminée d'amour, et que si l'homme prend tout, il ne reste rien à la femme? Faut-il tout simplement faire une fois de plus cette constatation mélancolique que nous sommes ainsi faits que la sincérité nous est toujours funeste? Peut-être, mais il y a autre chose.

En somme, l'amour est une lutte. La femme qui cède est vaincue : j'imagine que, tout au fond d'elle-même, elle garde un certain sentiment de rancune contre son « vainqueur » ; ceci avec toutes les atténuations qu'il vous plaira, mais je crois que le sentiment existe; je le crois d'autant plus volontiers qu'il me semble en retrouver la marque dans ce qui se passe par la suite.

Je disais tout à l'heure que l'homme devient insupportable par ce qui devrait le faire aimer davantage. Il y a plus. Ce qui maintenant exaspère la femme, l'assiduité, les instances, elle le trouvait charmant avant; c'était un hommage, une preuve de l'estime qu'on faisait d'elle, ou, si vous préférez, du haut prix que l'on attachait à sa conquête. Du jour au lendemain l'assiduité devient de l'obsession, les instances deviennent des exigences « insupportables ». Je vois bien ici la crainte que l'homme ne veuille abuser des droits qu'on lui a donnés, mais ne pensez-vous pas que cette modification radicale dans l'appréciation des mêmes faits ne s'expliquerait guère sans une modification égale dans les sentiments, sans le développement de cette rancune contre le vainqueur?...

C'est ici qu'il faut plaindre les hommes à femmes. On frémit en pensant à ce qu'ils doivent dépenser d'habileté, d'adresse, de délicatesse; que de nuances ils doivent mettre dans leur conduite, que d'intelligence, que de tact! Se tenir à égale distance de deux extrêmes également funestes... que sais-je? Et cela pendant qu'ils sont amoureux et qu'ils n'ont pas, j'imagine, tout leur sang-froid! En vérité, il y faudrait un homme de génie. Et cependant les quelques types de ce genre que j'ai connus — et que je contemplais avec une admiration inquiète — m'ont tous paru d'une intelligence médiocre et d'une clairvoyance au-dessous de la moyenne... Mon Dieu, ces choses seraient-elles plus simples qu'elles n'en ont l'air, et l'explication en serait-elle bien naturelle?... Tout est vrai en ces matières, et l'on a besoin d'en être convaincu pour oser en déraisonner sans trop de honte.

***

Un autre fait digne de remarque, dans le théâtre contemporain, c'est, si je puis dire, la transposition des rôles de l'homme et de la femme. Il y a quelques années, la femme... tenace était ce qu'on peut appeler d' « un effet sûr » ; les lamentations d'une abandonnée mettaient le public en joie. La femme tenace a presque disparu des comédies récentes; c'est l'homme qui a pris sa place, le Lafont de *la Parisienne* et tous ses héritiers, y compris le Labourelle de *Bonheur à quatre* (ô Gandillot, vous qui avez fait *les Femmes collantes*... c'est mal !). Et pourtant jamais, je crois, les hommes n'ont été moins passionnés que de nos jours. Est-ce à dire que Lafont et les autres ne sont pas vrais? Bien au contraire. Et j'ai envie de voir ici une manifestation nouvelle de l'état d'esprit contemporain. Les hommes sont plus avertis, plus clairvoyants que jadis, par l'expérience héritée peut-être, et aussi par le goût d'analyse, plus répandu à notre époque. Mais cette clairvoyance arrête en eux tout élan, tout ce qui en somme vaut la peine de vivre, puisque cela seul distrait de la vie. Ils aiment moins ou, du moins, ils aiment d'une autre manière; ils aiment moins une femme, ils la voient trop nettement, avec ses défauts et ses faiblesses. Mais ils aiment davantage les sentiments qu'ils éprouvent : ils s'y attachent d'autant plus qu'ils les savent plus rares, et qu'en outre ces sentiments les arrachent à un état d'esprit assez triste en soi. Et tel qui

semble — ou qui croit être — désespéré de l'abandon d'une femme, qui la poursuit, qui la supplie, court simplement après l'amour, après les sensations qu'elle lui a données et qu'il n'est pas sûr de retrouver ailleurs. On dira que c'est la même chose; pas tout à fait, il y a une nuance, et, comme dit Lafont, il ne faut pas jouer avec les nuances!...

Le danger (tout de même, il a son importance!), c'est qu'à force de nous représenter de la sorte, les auteurs dramatiques nous font la plus fâcheuse réputation; en vérité, je vous le dis, l'opinion des femmes est déjà faite, et cela est déplorable. Un ami à moi me contait l'autre jour un mot presque attendrissant d'une belle et honnête dame à laquelle il faisait la cour : elle n'en était pas à sa première aventure, mais le mot n'en est que plus caractéristique. Donc cet ami était fort assidu auprès d'elle; elle ne le décourageait pas, au contraire, mais elle hésitait, semblait avoir quelque chose à dire et ne point oser le dire, et comme il insistait, la suppliant de parler, elle se pencha doucement vers son oreille : « Si je vous cède, dites, vous ne m'embêterez pas trop... après?... »

J. T.

CHRONIQUE PARISIENNE

Dialogue non philosophique.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs un fragment du prochain ouvrage de M. Ernest Renan. Le titre en est : *Dialogues non philosophiques*, avec ce sous-titre : *Pour faire suite aux dialogues philosophiques*. Le sage Eudoxe, bien connu des lecteurs des *Dialogues*, rencontre le parisien Durand dans un de ces endroits vagues et indéterminés qu'affectionne M. Ernest Renan. Ils se mettent à causer pour passer le temps.

Eudoxe. — Vous avez une triste figure, mon cher ami, et tout l'air de vous ennuyer.

Durand. — Je m'ennuie, en effet, profondément; et je défie même n'importe quel philosophe de s'ennuyer autant que moi. J'engagerai volontiers un pari à ce sujet.

Eudoxe. — Les philosophes ne parient jamais. Permettez-moi cependant d'être surpris de ce que vous me dites. Je ne connais pas d'homme plus répandu que vous : il ne se donne pas une fête où vous ne soyez invité; les journaux vous citent comme un modèle d'élégance; vous êtes membre de tous les jurys d'honneur... Quand cette maladie de l'ennui vous a-t-elle pris?

Durand. — Je me suis toujours ennuyé.

Eudoxe. — Oh!

Durand. — Seulement je ne m'en aperçois que depuis quelques mois...

Eudoxe. — Et c'est au printemps que je vous trouve dans cet état-là, en ce printemps parisien célèbre dans le monde civilisé par ses plaisirs, le luxe de ses fêtes...

Durand. — D'où arrivez-vous donc, Eudoxe?

Eudoxe. — De Grèce.

Durand. — Alors, je vous excuse. Donnez-vous la peine d'ouvrir la fenêtre et de jeter un coup d'œil vers le ciel.

Eudoxe. — Il est, en effet, brumeux.

Durand. — Il pleut, en outre, du matin au soir, et la nuit même il gèle quelque peu. C'est comme cela maintenant chaque année. Le printemps n'était qu'une question de modes; il a passé comme les chaînes de montre... Car on ne porte plus de chaînes de montre...

Eudoxe. — Je m'en suis aperçu en débarquant ici. Je n'étais pas encore sorti de la gare qu'on m'avait volé la mienne...

Durand. — Depuis quand aviez-vous quitté Paris?

Eudoxe. — Depuis 1871. Mes deux amis Philathète et Euthyphron avaient bien voulu me suivre dans la retraite...

Durand. — A propos, que sont devenus ces messieurs?

Eudoxe. — Euthyphron est mort, tenant entre ses bras un exemplaire des *Entretiens sur la métaphysique*, de Malebranche; quant à Philathète, il a bien vieilli. Il ne peut plus guère parler, et lorsqu'il ouvre la bouche c'est pour balbutier le nom d'un grand philosophe, Platon, Descartes, Leibniz... Sa mort sera édifiante... Revenons à vous, mon cher ami. J'admets que le temps ne soit pas très agréable : mais les distractions ne manquent pas. Le concours hippique vient d'ouvrir ses portes : un Parisien comme vous y peut passer d'aimables après-midi.

Durand. — J'y vais tous les jours. La plupart des femmes étaient encore très bien à l'époque où vous avez quitté Paris... Depuis 1871, elles n'ont pas changé que de toilettes.

Eudoxe. — Les exercices des chevaux et des cavaliers doivent être fort attrayants.

Durand. — Quels chevaux et quels cavaliers?

Eudoxe. — Ceux du concours hippique.

Durand. — Ma foi, je ne les ai jamais regardés. Ils font leurs exercices dans un coin, mais personne ne s'en occupe. On ne les en empêche pas, voilà tout. Il y en a qui tombent pour se faire remarquer... ça ne prend plus. Tout cela est devenu bien agaçant.

Eudoxe. — Durand! Durand! vous me rappelez la parole de mon compatriote Épictète : Ταράσσει τοὺς ἀνθρώπους οὐ τὰ πράγματα, ἀλλὰ τὰ περὶ τῶν πραγμάτων δογμάτα.

Durand. — N'abusez pas de ce que vous arrivez de Grèce.

Eudoxe. — Cela signifie que ce n'est pas le concours hippique qui s'est transformé, mais que vos idées sur

le concours hippique ne sont plus les mêmes. Ainsi, je suis convaincu que vous ne vous amusez plus au théâtre.

Durand. — Certes! On ne joue que des pièces insipides, et on les joue de quelle façon!

Eudoxe. — Ταρασσεῖ...

Durand. — Je vous emmènerai ce soir au spectacle, et vous jugerez.

Eudoxe. — Enfin, il n'y a pas que le théâtre.

Durand. — Où voulez-vous que je passe mes soirées? Au Moulin-Rouge? Dans des salons littéraires? Au théâtre, au moins, les pièces me sont familières. Ce sont les mêmes depuis trente ans; je commence à m'y habituer. A la troisième réplique, je devine comment cela finira, souvent même le titre me suffit. Je m'y ennuie autant qu'ailleurs, mais sans douleur, sans énervement, comme assoupi.

Eudoxe. — Je vous trouve injuste, Durand. Paris est plus gai que vous ne dites. Il s'y produit chaque jour quelque chose d'imprévu. Hier, c'était ce congrès de mineurs, si original, si...

Durand. — Des gens qui se soumettent au régime parlementaire pour décréter l'anarchie, qui prétendent organiser le désordre en votant comme au Sénat, et qui, pour détruire des inégalités sociales, nomment d'abord un président et des vice-présidents.

Eudoxe. — C'est avec ces paradoxes, Durand, que vous vous rendez malheureux. Si vous vous contentiez d'agiter de pures idées philosophiques, ainsi que nous le faisions autrefois, Enthyphron, Philathète et moi, vous seriez plus indulgent et vous vous amuseriez même beaucoup. Vous devriez aller habiter la campagne, dans un beau pays, et y jouir en paix des spectacles toujours nouveaux et toujours surprenants de la nature.

Durand. — J'ai horreur de la pêche à la ligne.

Eudoxe. — Vous vous croyez peut-être spirituel, Durand. Vous êtes simplement incorrigible. Vous mourrez à Paris en balbutiant des noms de danseuses.

Durand. — Ah! j'oubliais, il y a encore une chose qui m'amuse.

Eudoxe. — Laquelle?

Durand. — C'est de dire à tout le monde que je m'ennuie, et voilà pourquoi je reste à Paris.

Alfred Capus.

VARIÉTÉS

Un livre de M. Spuller.

M. Eugène Spuller nous dit dans son *Histoire parlementaire de la seconde république* (1) que « les erreurs et les fautes des hommes de 1848 sont pour nous la meilleure part de leur héritage ». Elles nous ont coûté cher, mais nous y avons gagné de ne pas les recommencer, au moins jusqu'à présent. Nous ne sommes pas retombés dans le même fossé — au moins jusqu'à présent — bien que nous en ayons frisé le bord. Voilà une expérience faite. Une grande république libérale et pacifique a été possible pendant plus de vingt années consécutives, dans un pays qui ne semblait pouvoir se passer de rois. Une telle réussite, que l'on avait déclarée irréalisable, peut changer toute l'orientation de l'histoire du monde. Mais il reste une série de fautes à commettre, qui diffèrent de celles de 1848 : prenons garde de tomber dans un autre fossé, après avoir évité le même, car la route de la politique est étroite.

Personne n'a plus insisté que M. Spuller sur tous les problèmes qui se rattachent à l'éducation politique de la démocratie. Enseigner au suffrage universel le respect de ses magistrats et de ses lois, apprendre au parti républicain à exercer sur lui-même une surveillance de tous les instants, à borner ses désirs, à régler ses mouvements, à chasser l'esprit de chimère, à se contenter du possible, à faire chaque jour la chose de chaque jour, tels sont les sujets qui reviennent sans cesse dans les écrits et dans les discours de M. Spuller. Tout cela se résume à inculquer à la démocratie l'esprit de gouvernement et l'esprit de conduite. Quelle autre tâche plus importante et plus désintéressée un homme politique, digne de ce nom, peut-il s'assigner dans notre pays?

C'est la tâche nationale par excellence; elle doit profiter, en n'importe quelle hypothèse, au régime que le pays préfère. Si nous sommes convaincus qu'elle se fait au profit des institutions républicaines, il est loisible à chacun de penser qu'elle se fait pour la France. Il est beau pour un esprit éclairé et patriote d'y consacrer le meilleur de lui-même. En tout cas, depuis vingt-cinq ans, c'est la pensée constante de M. Spuller, l'inspiration de sa vie, la substance quotidienne de ses articles, de ses conférences, de ses discours, de ses toasts, de toutes les formes du style et du langage dont il se sert avec tant d'habileté, d'éloquence et de courage.

Cette *Histoire parlementaire* a été écrite dans la dernière année du second Empire, mais elle ne pouvait paraître plus à propos qu'aujourd'hui. Elle a été faite dans la même pensée et suivant les vues où elle le serait à présent, si l'auteur se mettait seulement à l'écrire. Il nous raconte, en politique philosophe, les péripéties du drame de 1848; il invite les républicains à considérer avec attention les causes politiques et morales qui ont précipité la catastrophe, afin de les empêcher d'y revenir. Ce n'est point de l'histoire « documentaire », comme on dit, ornée de textes rares et de pièces introuvables : c'est un livre tout uni, d'une écriture simple, loyale, méthodique, sans ratures, sans finesses, sans subtilités, mais tout éclatant de raison éloquente et vigoureuse. Il n'en est point de meilleur pour nous faire comprendre au fond, dans ses problèmes politiques et moraux, cette révolution de 1848, que notre génération connaît si peu.

(1) Félix Alcan, éditeur.

Le philosophe politique qui a réfléchi sur ces événements a vu combien les questions sociales y avaient occupé relativement peu de place. L'histoire de 1848 est celle d'un problème moral, encore plus que d'un problème social. L'éducation politique du parti républicain était à ses tout premiers commencements. Les divisions, les jalousies, les soupçons, et tour à tour la confiance aveugle et les espoirs illimités ont conduit le parti républicain à sa perte. Sa naïveté et sa candeur n'avaient d'égale que sa défiance universelle. Aucun sens de la légalité, nulle intelligence de la discipline: des terreurs et des illusions sans bornes: le paysan et l'enfant se rencontrent en ce point. Leur calme rivalise avec leur impatience. Leur sauvagerie est pareille à leur docilité. C'est le propre d'un tempérament qui n'est point fait et d'une éducation absente. Rien ne les étonne et tout les déconcerte. Tremblants, peureux, intrépides, héroïques, ils se jetteront à travers les flammes et ils reculeront devant une ombre.

Ils ne connaissent point les effets et les rapports des choses. Aussi prompts aux découragements qu'aux exaltations, sujets à toutes les paniques, toujours trop haut ou trop bas, jamais au degré qu'il faut et dans la mesure qui convient. Plus fluides que l'eau, ils reflètent toutes les couleurs et prennent toutes les formes. Quelle base de gouvernement pouvait-on espérer d'asseoir en eux?

Ils n'avaient eu, avant eux, dit M. Spuller, l'expérience de « personne pour les former et les instruire ». Est-ce bien sûr cependant? Ils avaient eu, avant eux, toute l'expérience des hommes de la révolution du dernier siècle, qui étaient arrivés au même résultat, par des chemins à peu près pareils; ils avaient eu, avant eux, toute l'histoire, comme nous, moins les quarante dernières années. Je n'oserais pas bien affirmer que notre éducation politique ait mûri si vite, ni qu'elle soit tellement au-dessus de la leur. L'expérience d'autrui est rarement persuasive. Chacun ne s'instruit que par ses propres revers et déceptions; et, lorsque notre éducation commence à être assez avancée, notre vie est presque achevée. Les autres recommencent ensuite à se tromper, à s'instruire et à mourir. Mais si je ne suis pas certain que notre éducation ait fait le progrès décisif, je vois bien que les circonstances de la politique générale ont porté et contenu la troisième république et qu'elles n'ont ressemblé nullement à celles qui accompagnaient la seconde.

Notre république s'est faite au milieu des plus affreux malheurs de la patrie et dans la ruine de tout l'État, non par aucune espèce de conjuration intérieure, mais par la force des choses, comme le dernier asile où pût se réfugier le nom français. Elle commença à vivre sans constitution régulière; les anciens partis l'admirent provisoirement. Ils ne lui faisaient pas la guerre : ils ne lui apportaient pas leur adhésion. Ils croyaient s'en débarrasser bientôt, lorsque le territoire aurait été libéré et l'ordre entièrement rétabli. Quand ils voulurent ensuite essayer de la mettre à bas, ils s'aperçurent qu'elle était devenue très forte. Tout cela diffère profondément de cette république réclamée dix-sept fois, au milieu « d'une clameur immense de tous les parti et dans une ivresse de joie universelle ».

M. Spuller nous a retracé un éloquent tableau de cette journée du 4 mai 1848, « véritable fête de réconciliation dans la concorde et d'espoir dans la liberté, qui réjouit le grand cœur de la France ». La foule, massée sur le pont et aux abords du palais de l'Assemblée, demandait à grands cris « que les membres du gouvernement provisoire vinssent se présenter à elle pour recevoir les témoignages de la reconnaissance du peuple... » Allait-on se mettre ainsi aux ordres de la foule? C'est alors qu'un député de la Charente, Babaud-Laribière, trouva dans son cœur de républicain, ferme autant que sage, l'idée d'une manifestation solennelle : « Citoyens, s'écrie-t-il, c'est à la face du soleil et en présence de l'héroïque population de Paris qu'il convient d'acclamer la république. » Cette idée s'empare de tous les esprits. Les représentants du peuple se lèvent. Le vieil Audry de Puyraveau, suivi des membres du gouvernement provisoire et de tous ses collègues, se rend sur les marches du palais de l'Assemblée... et là, à la face du ciel, il proclame la république. Une clameur immense lui répond, les membres de l'Assemblée se mêlent à la foule. On fraternise en battant des mains, en poussant des clameurs patriotiques. Qui n'a cru, ce jour-là, que la république était fondée en France? »

Mais M. Spuller nous montre bientôt comment ces explosions de sentiment offraient peu de sûreté et de consistance. Les revers de notre temps, l'adversité qui opprima tous les cœurs et qui les refoula impitoyablement sur eux-mêmes, valaient mieux pour la consolidation du régime nouveau que les débordements de l'enthousiasme. La paix rétablie au dehors et au dedans nous laissa une double blessure qui fut un avertissement pour longtemps. Un poids énorme écrase pour ainsi dire la poitrine de la France, qu'elle n'a pas encore secoué; une entrave cuisante empêcha tout mouvement irréfléchi. On se fit une loi du silence, du travail et de la discipline : Gambetta en fut le prophète: il sut donner, par la magie de sa parole et par l'ardeur de son âme, à une loi nécessaire de résignation le lustre de la plus haute vaillance et le reflet de l'idéal.

Gambetta fut une force populaire de concentration autant que Lamartine avait été une force de dissolution et d'épanchement. Gambetta ne se servit peut-être jamais plus admirablement de la parole que pour dire qu'il fallait se taire et attendre. Tout a procédé chez nous, le bon et le médiocre, d'un effort de reploiement de la France sur elle-même, tout a procédé en 1848 d'un mouvement d'expansion, allant jusqu'à la dissociation et l'anarchie. L'une et l'autre de ces dispositions nationales a son fort et son faible, ses avantages et ses inconvénients, mais la nôtre était la meilleure pour la consolidation d'une forme nouvelle et pour le tassement de l'édifice.

« Si les républicains avaient compris leur intérêt et leur devoir, dit l'auteur de l'*Histoire parlementaire*, l'Assemblée nationale devait être pour eux ce qu'est pour les monarchistes, le roi, l'empereur, le prince, l'homme, en un mot

qui personnifie le pouvoir traditionnel, une personne inviolable, à laquelle on ne peut toucher sans susciter les plus graves désordres. L'Assemblée, c'était la loi vivante : or, dans la république, il n'y a rien, il ne peut plus rien y avoir au-dessus de la loi, rien, pas même le peuple, qui doit obéissance à la loi, fût-elle injuste, tyrannique et mauvaise, jusqu'à ce qu'elle ait été changée. » Cette robuste conception de la légalité républicaine, si simple, si pratique et terre à terre, mais compréhensible à tout le monde, est recommandée par M. Spuller avec une énergie, une persévérance, une foi irréfragables, comme le dogme même du salut du peuple. C'est un coin qu'il s'agit d'enfoncer à coups de marteau dans l'esprit de la démocratie. M. Spuller a des coups de marteau réguliers, qui tombent d'aplomb, d'un bras infatigable. C'est une des idées quotidiennes, dont il ne se sépare point, une de ses idées de chevet, ou plutôt l'un des aspects de cette idée unique et maîtresse chez lui : enseigner au suffrage universel l'esprit de gouvernement et de discipline volontaire.

Il paraît certain que cette idée simple, généralement admise et pratiquée chez un peuple libre, suffirait presque seule à le sauver. Le reste lui viendrait par surcroît, avec le temps. Mais lorsque l'Assemblée est violée par une fraction quelconque du peuple, qui, « au nom d'un prétendu droit révolutionnaire », se substitue violemment à la représentation nationale, envahit la tribune, « exige et décrète », parlant de la « majesté du peuple » qu'elle représente, tandis que l'autre n'est « qu'une fausse représentation nationale » ; lorsque ce phénomène s'est produit une fois, M. Spuller dit que dès ce moment « tout est bien près d'être perdu ».

L'histoire de ce siècle lui donne entièrement raison. Le phénomène morbide s'est produit en 1848, dix jours après cette glorieuse journée du 4 mai qui avait enfanté une explosion de joie sans mesure. Dix jours, et le politique prévoyant pouvait affirmer que déjà cette force de la république, qui avait jailli des profondeurs de la conscience nationale comme un fleuve intarissable, était épuisée. L'aurore radieuse de février penchait dans la nuit fatale, sans avoir donné sa journée. Ce lever de soleil, aussitôt, sans intermédiaire, s'éteignit dans des ténèbres, qui allaient durer vingt années, pour quel réveil ensanglanté et terrible ! Sous notre troisième république, pendant ces autres vingt années, le phénomène n'a point reparu. Nous l'avons échappé belle, mais nous l'avons échappé. Tant qu'on pourra en empêcher le retour, la république n'aura aucune appréhension à concevoir. Si jamais il devait se reproduire, ce serait le moment de prendre le deuil de la liberté.

Cette longue possession de la troisième république amène à elle, après vingt ans d'attente, les partis d'opposition monarchique, les anciens conservateurs, défaits, confus, humiliés et compromis par leurs chefs dans des aventures soldatesques et démagogiques, où l'odieux et le honteux le disputèrent au bouffon. On avait dit aussi qu'on balayerait « la fausse représentation du peuple » ; des sycophantes et des paltoquets, « au nom de la majesté du peuple souverain », allaient redresser la révolution. Nos deux Chambres, appuyées l'une à l'autre et au gouvernement de la république, ont résisté à cet assaut. A la vérité, le sophisme monstrueux n'a point porté cette fois dans les couches profondes du suffrage universel. Nous avons été sauvés de cet affront. C'est seulement alors que les anciens partis, ayant tout épuisé, commencent à se rapprocher du régime républicain qui leur a donné des preuves suffisantes de sa solidité. Voilà qui est infiniment préférable à cet empressement des premiers jours, à cette furie d'enthousiasme qui précipitait tous les partis dans les bras de la république à peine apparue.

Ces hommes étaient sincères, M. Spuller le croit, et c'est vrai ; mais la sincérité d'un moment, dans l'ardeur spontanée du premier amour, ne sert qu'à augmenter les chances et l'horreur de la trahison prochaine. Ils se sont retirés des bras de la république pour la poignarder. L'écrivain politique exprime toute son indignation et sa douleur sur cette faute des anciennes classes dirigeantes, faute incalculable, qui nous a fait perdre quarante années et qui nous a remis, après tant de sang versé en vain, après la défaite et la mutilation de la patrie, juste au même point où nous aurions été vers le milieu de ce siècle qui s'achève.

Sans cela, tout était différent, l'histoire de la France et de l'Europe prenait une autre tournure. La marche de la civilisation n'a-t-elle pas été cruellement dérangée par ceux qui n'ont pas compris en 1848 les conditions désormais inéluctables du gouvernement de la France et qui nous ont jetés, tout jeunes, vigoureux et intacts, hors des voies où nous rentrons si tard, blessés et affaiblis?

C'est encore une des idées les plus chères de M. Spuller que celle d'amener à la démocratie républicaine la partie de l'opinion qui a conservé de l'éloignement pour elle. Cette pensée est partout dans un livre depuis si longtemps conçu, elle revient chaque jour avec une force nouvelle dans ses articles de journaux ou dans les toasts qu'il prononce aux banquets républicains, poursuivant ainsi son apostolat d'enseignement démocratique. Il supplie les partis encore attachés à l'ancien régime de renoncer à leurs préjugés ou à leurs ressentiments, de considérer qu'ils ne peuvent plus rien pour eux-mêmes et pour leur pays, hors de l'organisation d'une république équitable et pacifique ; et il invite les républicains à avoir confiance en eux-mêmes et dans la force des choses, à considérer que l'histoire, la raison, la justice sont pour eux, et qu'avec un peu de sagesse, la direction des grandes affaires et celle de l'esprit public ne peuvent leur être enlevées. Au reste, abordant les plus hautes parties de la politique, il les invite simplement à comprendre qu'ils ne pourraient empêcher l'accession des anciennes classes à la république, quand bien même ils le voudraient.

Si la république dure, cette accession universelle et cette infiltration des partis restés à l'écart est inévitable. C'est un fait avec lequel il faudra s'arranger et savoir vivre, sans

rien abandonner des conquêtes de la démocratie, mais en portant plus loin l'extension légitime de ses domaines. Une égale nécessité s'impose aux républicains comme aux autres. Il n'est permis à personne de résister aux faits historiques. L'important est que l'idée républicaine demeure comme une lumière au-dessus des partis, pour les diriger vers le bien et la justice.

Je me permettais de dire en commençant cet article qu'il y a toute une série de fautes et d'erreurs à éviter qui ne furent point celles des hommes de 1848. Ceci ne faisait point partie de l'histoire parlementaire de la seconde république: M. Spuller cependant l'indique aussi, en passant, dans son premier chapitre, quand il rappelle les causes qui ont amené la chute du gouvernement de Juillet :

« La haute bourgeoisie, après s'être, à la faveur de la grande commotion de la fin du XVIIIe siècle, emparée à prix d'argent, mais à vil prix, de la propriété du sol, qui avait si longtemps appartenu au clergé et à l'ancienne noblesse, s'est vue nantie désormais et pour longtemps de l'influence politique et sociale... Elle a pris possession du gouvernement, et sa préoccupation dominante a été de s'en servir à son profit exclusif. » Alors « son égoïsme et son orgueil » la sépara peu à peu de l'ensemble de la nation .. Elle multiplia autour d'elle « les retranchements et les barrières, afin de ne point se laisser envahir... Toutes les nouveautés lui parurent dangereuses, tous les progrès suspects ». Elle professa une foi absolue en sa doctrine. Elle ne vit plus rien hors de son système. L'un de ses maîtres disait : « Il n'y aura pas de jour pour le suffrage universel. » L'argent seul donnait accès à la vie politique. De nouvelles « classes dirigeantes » s'étaient reformées, où les « capacités » ne comptaient plus. La fortune tenait lieu de considération et de vertu civique. On disait · Malheur aux pauvres! « Et les hommes du pays légal s'endormaient dans la plus trompeuse sécurité. »

Combien de ces traits semblent appartenir à une situation que nous connaissons bien, en plein régime de démocratie débordante et de suffrage universel triomphant!

Alors je me retourne vers les hommes de 1848 : au lieu d'analyser leurs fautes, je voudrais leur demander une part de leurs enthousiasmes. Et je dis encore, avec notre généreux et prudent ami : « Serait-il vrai que toutes ces idées si populaires en 1848, et qui semblent avoir succombé avec notre seconde république, ne se soient pas relevées avec la troisième? Qui peut le savoir? Qui oserait le dire? Les idées ne sont-elles pas immortelles? Et n'est-ce pas des idées, encore plus que des mots, que l'on peut dire avec le poète : *Multa renascentur qui jam cecidere.* »

HECTOR DEPASSE.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

« Londres, 5 avril 1891.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA « REVUE BLEUE ».

« La *Revue bleue* du 28 mars contient une analyse de mon étude sur M. Paul Verlaine, publiée récemment par la *Fortnightly Review*. « Analyse aussi exacte que possible, » est-il dit dans cet article... Exacte, il s'en faut. Que différentes nuances d'intention et d'expression aient échappé à l'auteur de votre Bulletin de l'étranger, cela n'est pas pour me surprendre; je trouve excessif, cependant, qu'on me fasse attribuer aux seuls effets de la fréquentation des brasseries littéraires tous les incidents fâcheux ou regrettables de l'existence de M. Verlaine. « Quelles causes — ai-je dit, en effet — à l'horrible détresse morale du poète?... *Les malentendus domestiques, les difficultés matérielles de la vie*, la faiblesse de sa volonté, la sensibilité cruelle de ses nerfs. » — C'est dans un sens tout autre que j'ai fait allusion aux brasseries hantées pendant de longues années par M. Verlaine et ses camarades. J'ai moi-même pu observer d'assez près ces institutions, pour en savoir le peu d'intérêt, le peu d'importance.

« Le critique anonyme de la *Revue bleue* s'étonne, en outre, de ce que mon étude sur Paul Verlaine contienne si peu de faits; et il prend sur lui d'affirmer que le public anglais « ne sait rien de M. Verlaine ni du mouvement français contemporain ». Rien n'est moins exact. Le public anglais — j'entends, cela va sans dire, l'élite des lettrés à qui s'adressent les articles de critique littéraire dans la *Fortnightly Review* — connait fort bien, et depuis des années, le talent de M. Verlaine. MM. George Moore, Arthur Symons, Justin Huntly, Mac Carthy et autres, critiques et poètes de la jeune école, ont, d'une façon fort complète, présenté M. Verlaine à leurs lecteurs. Venant après ces messieurs, je n'ai pas eu à insister sur des détails de simple biographie, lesquels ne sont point, d'ailleurs, du domaine de la critique psychologique.

« Pas un Anglais, depuis Horace Walpole, ajoute l'auteur, n'entend rien à la vie de Paris. » Cela est possible... Je ferai seulement remarquer qu'on n'est point nécessairement Anglais par cette raison qu'on écrit dans une Revue de Londres.

« Dans l'espoir, monsieur, que vous voudrez bien insérer cette rectification, je vous prie d'agréer, etc.

« EDWARD DELILLE. »

*
* *

L'auteur de *Thermidor* ne s'était pas trompé sur le résultat de sa correspondance avec M. Oscar Blumenthal : la curiosité du public en a été vivement fouettée. Aussi la pièce tient-elle l'affiche — que dis-je! elle vient d'avoir les honneurs de la parodie.

Les théâtres joyeux de Berlin sont presque tous réunis dans un même quartier populeux et commerçant, loin du centre habité par les étrangers. C'est là que s'est fondée, il y a deux ans, une modeste petite scène : le *Parodie Theater*. Les gens graves et haut placés n'y ont jamais mis les pieds, ils n'en connaissent que les jolies affiches en rouge et noir. Mais la classe moyenne en sait le chemin, et le peuple gouailleur des quartiers ouvriers aime à y venir voir *exécuter* les succès du jour. Les salles peuvent bien tenir 500

à 600 personnes, en serrant les chaises : on boit et l'on fume pendant la représentation. c'est tout à fait *gemüthlich*. L'esprit n'y est pas toujours des plus fins, ni la plaisanterie des plus délicates: mais enfin, le public s'y amuse pour son argent, et j'avoue, pour ma part, y avoir vu quelques bonnes charges. De ce nombre est la parodie de *Thermidor*. Il est impossible de rendre l'impression de ces pochades dont toute la drôlerie est dans les mots, dans le dialecte vulgaire, dans les gestes. Mais plus d'une fois le défaut principal de la vraie pièce y est saisi avec justesse. Dans *Thermidor*, le parodiste a voulu ridiculiser l'abus des scènes violentes. A cet effet, il a introduit un chœur de trois blanchisseuses, à l'air féroce et au tablier rouge, qui, sur l'air d'une chanson que tout Berlin a fredonnée l'an dernier, débitent des couplets sanguinaires pendant que l'orchestre (un simple piano) joue la *Marseillaise*. A la fin d'un acte, un monsieur en habit, qui s'est fait la tête de M. O. Blumenthal, avec sa moustache noire et son tic, vient remercier le public au nom de l'auteur; ce dernier, un grand diable en toge et couronné de lauriers, répète la protestation de M. Sardou. A cette fine allusion, le public trépigne de joie.

Ces parodies sont presque toujours en vers, ce qui permet l'introduction de ces rimes burlesques dont l'allemand est si riche et dont l'effet est certain. La langue est le pur argot berlinois, avec son incorrection et ses mots amusants, souvent salés, parfois impayables.

L'existence de ce petit théâtre de parodie qui, depuis deux ans et demi, joue tous les soirs, et, par conséquent, a quelque succès, me semble tout à fait caractéristique de l'esprit berlinois, du vrai, de celui des faubourgs et des caves « Keller » (sous-sols). C'est pour cette raison que les grandes pièces des théâtres sérieux ne durent pas longtemps : le Berlinois s'y ennuie — même à des mélos comme celui que le poète Richard Vosz vient de donner au *Berliner Theater*, après l'avoir essayé à Vienne. *Coupable* en est le titre ; l'ensemble rappelle vaguement en nos mémoires des souvenirs de Ponson du Terrail. — Non, il faut au Berlinois du mordant ou des chansonnettes, des pièces dont il puisse dire, comme l'autre soir mon voisin : « C'était à crier! » (c'est-à-dire à force de rire).

L.

*
* *

Dans une récente conférence, M. Gladstone a déclaré que l'Angleterre présentait dans notre siècle ce fait unique de huit femmes poètes de génie. Les noms de ces huit Muses sont, au dire de l'éminent orateur, Mme Browning, Mlles Christine Rossetti, Procter, Ingelow, lady C. Eliott, Mme Archer Clive, Emily Bronte, la sœur de Charlotte de Bronte, et Mlle Naden. Ce dernier nom était nouveau pour la grande majorité du public anglais. On s'est donc enquis de ce que pouvait être miss Naden : on le sait aujourd'hui, et les revues commencent à publier des études sur la femme-poète ainsi rendue célèbre. Miss Naden est née aux environs de Birmingham, en 1858 ; elle est morte en 1888. Elle a composé un certain nombre de poèmes philosophiques, où elle a célébré ce qu'elle appelle la théorie du *Hylo-Idéalisme*, lequel ne serait alors qu'une forme du panthéisme. Dans un de ces poèmes, *l'Astronome*, le personnage principal, à force de fréquenter les mondes célestes, se désintéresse des choses de la terre. Un autre de ses poèmes, *l'Apôtre moderne*, met en scène un prosélyte panthéiste qui meurt à la tâche, et laisse à une jeune fille qui l'aimait le soin de poursuivre sa mission.

*
* *

Un récent procès plaidé à Liverpool vient de remettre en lumière la secte si curieuse des *Faith-Healers*, guérisseurs par la foi, qui, s'appuyant sur une parole de saint Jacques : « Si un de vous est malade, qu'il fasse venir les aînés de l'Église! », n'admettent d'autre remède aux maladies que la prière. Une dame, fort riche, est récemment allée se faire soigner de cette façon dans un établissement de *Faith-healing*, et comme le médecin lui recommandait du *brandy*, elle a refusé d'en prendre, déclarant que les spiritueux étaient interdits et que la médication par la prière lui suffisait. Elle est morte, laissant une partie de sa fortune aux directeurs de l'établissement. De là ce procès qui s'est tourné à l'avantage de ces pieux personnages.

*
* *

Pour se consoler du brouillard de Londres, qui paraît avoir été cette année d'une persistance et d'une cruauté extraordinaires, les Anglais ont imaginé de découvrir que ce brouillard était un bienfait pour la campagne des environs. Un article de la *Gazette agricole* établit, en effet, que la suie londonnienne, poussée par le vent, va s'abattre jusque dans le comté de Somerset, et y joue le rôle d'un engrais de premier ordre.

*
* *

Le *Nord und Süd* commence dans son numéro d'avril la publication d'un *Tagebuch* (journal) de F. Lassalle alors qu'il avait quinze ans.

Nécrologie.

M. Edmond de Pressensé, qui vient de succomber à une longue maladie, avait été un des fidèles collaborateurs de cette Revue. En 1864, la *Revue des cours littéraires* publiait une conférence de lui sur *les Origines du christianisme*, et il y a quelques mois à peine il donnait à notre Revue son importante étude sur *le Christ de l'Évangile*, à propos de l'ouvrage du R. P. Didon. Dans l'intervalle, sa collaboration fut continue ; elle fut hebdomadaire de 1873 à 1878.

Né à Paris en 1824, M. de Pressensé fit ses études théologiques à Lausanne, de 1842 à 1845, sous la direction d'Alexandre Vinet, et dans les Universités de Halle et de Berlin en 1846 et 1847. Consacré pasteur en 1847, il fut appelé à desservir à Paris la chapelle de Taitbout, la principale des églises protestantes séparées de l'État.

En 1854, il fondait la *Revue chrétienne*, où il soutint avec beaucoup de talent et d'énergie le principe de la séparation de l'Église et de l'État. En 1863, M. de Pressensé reçut de la Faculté de Breslau le titre de docteur. En 1869, il devint un des membres de la Ligne de la Paix, et, au mois de juin de l'année suivante, se rendit, avec le pasteur Monod, auprès de l'empereur Alexandre pour lui demander que les populations protestantes des provinces baltiques ne fussent point troublées dans le libre exercice de leur religion. Pendant la Commune, le 11 avril 1871, il protesta dans une lettre publiée par les journaux contre l'incarcération de l'archevêque de Paris.

Lors des élections complémentaires pour l'Assemblée nationale, le 2 juillet 1871, M. de Pressensé se porta candidat à Paris, et, dans une profession de foi nettement républicaine, rappela qu'il avait toujours été un adversaire de l'Empire. Il fut élu par 118 975 voix.

M. de Pressensé avait été élu, l'an dernier, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

La Revue dira plus tard ce que fut cette vie, consacrée tout entière à la recherche de la vérité, à la défense de la justice. Nous nous bornons aujourd'hui à exprimer les profonds regrets que nous cause la perte de cet homme de bien.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz. L.-Imp. réunies. 7, rue Saint-Benoît. (1892)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 TOME XLVII 18 AVRIL 1891

LA VIE D'UNE ÉMIGRÉE

D'après les Mémoires inédits de Mme de Gontaut-Biron.

A la Bibliothèque nationale, au département des imprimés, sous la cote L27n 33189, se trouve un exemplaire autographié des *Mémoires de madame la duchesse de Gontaut-Biron*. Le hasard des ventes a mis là cet exemplaire, car le manuscrit original n'est jamais sorti des mains de la famille, et les rares épreuves qui en ont été tirées furent distribuées à des amis.

Mme de Gontaut-Biron, de 1819 à 1830, a été gouvernante des Enfants de France. Elle a veillé sur les premiers ans du duc de Bordeaux; jusqu'à la révolution de Juillet, elle n'a jamais quitté la duchesse de Berry et le château des Tuileries; c'est dire l'intérêt que présentent ses *Mémoires*. Non qu'elle ait joué un rôle important : elle était trop modeste, peut-être aussi trop spirituelle, pour se vouloir mêler des choses d'État, pour songer, fût-ce un instant, à être une femme politique. Mais elle a été de l'intimité royale; ses fonctions lui ont permis de voir l'histoire en robe de chambre, son dévouement connu empêchait que l'on songeât à se maquiller devant elle, et comme elle écrivit ses souvenirs pour l'amusement de ses petits-fils, elle a tout conté, comme elle avait vu, simplement, honnêtement. Car vous seriez déçus, si vous attendiez de piquantes indiscrétions : il n'y a pour prendre des notes destinées au plaisir de la postérité maligne que les gens réduits à écouter aux portes, par la bassesse de leurs fonctions et de leur cœur. Mme de Gontaut a fait là-dessus une déclaration des plus fières :

« J'ai été trop souvent et familièrement admise aux entretiens intimes de la famille royale pendant l'émigration et pendant la Restauration pour penser, même après la mort de tous, à divulguer aucun des entretiens dont peut-être je conserve encore le souvenir. On a beaucoup écrit, et rarement l'exacte vérité; je ne me chargerai jamais de redire et de juger. »

Le fait que les *Mémoires* furent composés pour la famille de Mme de Gontaut en dit à l'avance le caractère. Elle n'a souci de la forme ni de la composition. La phrase est parlée plutôt qu'elle est écrite. C'est le récit tout franc, tout sincère d'une aïeule, dont l'unique pensée est d'intéresser, d'amuser une heure les petits-enfants qui l'écoutent. Les considérations générales, les vues d'ensemble, les développements à côté des faits, elle se les interdit comme choses au-dessus de son talent. Seulement elle a de temps à autre une pensée très simple, délicate et venue du cœur, celle-ci, par exemple : que les mécomptes sont aisés à supporter quand ce n'est pas le cœur qui souffre; cette autre encore : « Tout s'use dans la vie; triste vérité et universelle, à deux exceptions près : l'amour maternel et la reconnaissance. »

En revanche, les anecdotes abondent, elles viennent souvent au hasard du souvenir, et mainte fois la seule fantaisie d'une association d'idées a mis tel détail en cette place plutôt qu'en tout autre endroit. « J'écris sans suite et quand mes pensées arrivent, » dit-elle, elle-même. Ce qui abonde encore, ce sont les faits de famille : ceux-là ne sont point pour intéresser le lecteur étranger, et la délicatesse parfois en doit interdire à ceux qui lurent jusqu'au souvenir. Au reste, on devient bienveillant auprès de cette femme si bienveillante :

elle a la douce indulgence des grand'mères, la modération de tous ceux qui ont longtemps vécu et qui, heureux aux derniers jours de l'existence, pardonnent ses peines au passé et le bénissent pour les heures douces.

Mme de Gontaut-Biron avait quatre-vingts ans quand elle commença d'écrire. Sa main faiblit, avant qu'elle eût achevé la tâche un jour imposée par l'affectueuse curiosité des siens. On lui interdit tout travail; mais « son désir de plaire fut plus fort que sa raison ». Elle dicta. Sa mémoire était demeurée d'une étonnante vigueur. J'ai été à même de contrôler son dire sur plusieurs points. Un exemple : tel petit discours que lui tint Charles X en 1828, au jour où le duc de Rivière fut fait gouverneur du duc de Bordeaux, est reproduit par elle, en 1853, aussi fidèlement que par ceux-là qui sur l'heure notèrent les paroles royales. — Si l'on ne savait que Vaulabelle composa son *Histoire des deux Restaurations* dix ans avant que Mme de Gontaut écrivit, on serait en droit de prétendre que telle scène de juillet 1830, entre la duchesse et le roi, fut reproduite d'après les *Mémoires* de la duchesse. Le témoignage est fidèle, on peut en sûreté se fier à elle; qu'elle compte ses aventures d'émigrée ou sa vie de grande dignitaire de la cour, « elle n'a écrit que ce qu'elle a vu ou su d'une manière certaine ». Villehardouin disait dans ses *Mémoires* « que jamais n'y mentit d'un mot à son escient, en homme qui fut à tous les conseils ». Mme de Gontaut en eût pu dire autant. Elle était là, telle chose lui advint : ne lui demandez pas davantage. Aussi bien je crois n'avoir pas besoin de présenter plus longuement mon auteur pour passer à l'analyse de son œuvre.

*
* *

Mlle de Montault-Noailles naquit à Paris en 1773, à temps juste pour que son imagination pût s'éveiller aux dernières splendeurs de l'ancien régime, pour que son esprit pût saisir les bouleversements de 1789, sa raison se mûrir aux désastres de la Révolution. Elle connut Versailles et Trianon dans toute leur grâce : elle en vit les fêtes, elle y fut actrice, même actrice applaudie, et ce jeune homme de cinquante ans qu'était alors Boufflers la célébra dans ses vers. Si Boufflers fut son poète, Mme de Genlis fut un peu son *gouverneur*, car elle était des amis des princes d'Orléans. A quinze ans, Mlle de Montault préférait, je crois, le galantin qui la baptisait « la souris blanche » à la sévère éducatrice qui lui reprochait vivement ses intempérances de langue. Aussi Mme de Genlis n'eut pas grande influence sur cette élève d'occasion. Elle l'emmena sans doute aux visites organisées pour ses pupilles aux ateliers de Paris. Les princes y devaient « apprendre à s'intéresser aux peines de ceux qui les approchaient et à chercher les moyens d'y porter remède ». On fut ainsi chez un épinglier, puis dans une fabrique de moutarde. Mais la moutarde et les épingles touchèrent peu la souris blanche. Les solennelles funérailles d'un colonel général des gardes françaises, l'assiette que, dans un souper d'enfants, le roi plaçait devant elle, frappaient davantage son imagination.

Elle vécut ainsi choyée, gâtée, heureuse, bienheureuse « de toutes ces joies dont plus tard on se souvient avec un soupir », jusqu'au réveil de la Révolution. Et brusquement des promenades en traîneau, des parties de colin-maillard et des dîners à Mousseaux, elle passe aux troubles de la rue. Elle entend chanter le *Ça ira*, tandis que les hussards de Berchiny chargent aux Tuileries et que, rue Royale, sous les fenêtres de l'hôtel de Montault, défile une mascarade hurlante et dansante de gardes françaises, de femmes déguisées en religieuses et d'hommes vêtus en capucins. En face, on met à sac le Garde-Meuble, et chez lui M. de Montault, le vieux soldat de la guerre de Sept ans, les pistolets aux poings, veille derrière les portes barricadées de trois voitures.

Mlle de Montault n'en vit pas plus des troubles de Paris. Le comte d'Artois savait le caractère ardent du comte de Montault, son dévouement passionné au roi, dont il avait été menin : il le savait capable de quelque imprudence qu'il pouvait payer de sa vie; il le voulut en sûreté, et, sur ses instances, le comte de Montault émigra à l'intérieur.

Ai-je dit que M. de Montault était Gascon d'origine? Près de Nérac s'élevait un manoir altier, sombre avec ses hautes tours aux étroites fenêtres, son pont-levis, ses fossés, la herse de sa voûte d'entrée. On l'appelait le château du Lys, et tandis qu'à Versailles la Constituante démolissait les ruines du Moyen Age, que le peuple à Paris jetait bas la Bastille, au château du Lys, comme aux temps disparus, les paysans en haie, fronts découverts, venaient à son arrivée saluer filialement leur seigneur. Le Lys ne ressemblait guère à Versailles; mais très jeune, avec une grande mobilité d'impressions, Mlle de Montault se plut vite en sa nouvelle demeure. Elle passa là une année heureuse, et le fracas de la monarchie croulant n'arrivait à elle qu'en échos très vagues et lointains.

C'était trop encore pour son père : si peu qu'il apprît des désastres de la royauté, le vieux comte en mourait. Il s'éteignit brusquement à soixante-dix-sept ans : ce fut la première grande douleur de Mlle de Montault.

Il est intéressant de noter combien peu les grands événements historiques troublent les contemporains dans leurs habitudes, dans la monotonie de la vie journalière. Nous, que la multiplicité des faits oblige à voir l'histoire en raccourci, qui ne pouvons retenir et ne retenons que les faits scéniques, quand nous évoquons les gens d'alors, volontiers nous les faisons vivre comme Corneille et Racine font vivre leurs héros. Nous ne les voyons que dans l'action historique, ils ne nous semblent exister que pour cette action, et nous ne son-

geons même pas à leur vie d'à côté. Le drame nous saisit si fort aux entrailles, que nous ne pensons à rien qu'au drame, que les héros semblent n'avoir existé que dans cette heure-là. Je suis certain qu'on étonnerait bien des gens en leur assurant que les vainqueurs du 14 juillet avaient généralement dormi les nuits d'avant, et se mirent généralement au lit à l'heure accoutumée chacun des soirs d'après ; qu'il y eut, le 14 juillet, dans Paris, des gens qui vaquèrent à leurs occupations journalières, des ménagères qu'on vit aux marchés et qui mirent le pot devant le feu. Ne cite-t-on pas sans cesse, en s'en émerveillant, ce fait qu'en 1830, le peuple à Paris répondant aux Ordonnances par une prise d'armes, à Saint-Cloud, dans le cabinet du roi, on dressait chaque soir l'habituelle table de whist? C'est un sentiment du même genre qui faisait s'émerveiller Mme de Gontaut, quand en 1798, quatre ans après la *Terreur*, durant un court voyage en France, elle trouvait chez son beau-frère un appartement fraîchement décoré, de fines arabesques courant au long des murs et de délicates peintures égayant les plafonds. Quand nous songeons aux *Aristocrates*, à leur existence pendant la période révolutionnaire, le plus souvent nous nous les représentons tremblants, cherchant à se faire oublier, vivant d'une vie cachée, avec la perpétuelle terreur de la *lanterne* et la vision constante de la corde se balançant sinistre à la hauteur de leurs épaules.

Combien cela ressemble peu à la réalité, au moins dans les premières années ! Les *Mémoires* de Mme de Gontaut sont à ce sujet particulièrement curieux. Parce qu'elle écrivait pour ses enfants, elle leur a tout dit de son existence en France, comme de sa vie d'émigrée, elle leur a surtout et avant tout parlé d'elle, et nous avons ainsi sur la vie de la noblesse et sur l'émigration un document analogue aux cahiers du capitaine Cogniet, au journal du sergent Fricasse, pour la vie militaire sous la République et l'Empire. Forneron, M. Ernest Daudet nous ont consciencieusement détaillé l'action politique, la vie publique des émigrés. Mme de Gontaut nous initie à leur vie privée. Cela offre bien aussi son intérêt.

Eh bien, l'on vivait en 1791 comme on aurait vécu en 1788. Mme de Montault et sa fille allaient aux eaux à Bagnères-de-Bigorre. La société y était brillante et gaie, les gentilshommes y étaient galants et les dames spirituelles, et, tout en gémissant sur la fête de la Fédération, « anniversaire funeste de la chute de la Bastille », on s'en allait en excursion par les Pyrénées, on oubliait le présent aux gorges de Luz, au cirque de Gavarnie, on poussait jusqu'en Espagne, et l'on se passionnait à Pampelune au spectacle « magique » des courses de taureaux.

A Paris, on faisait mieux : on dansait. A dire vrai, c'était chez *Égalité*. Sa fille, Mlle d'Orléans, la future Madame Adélaïde, qui pressait de ses lettres le retour de Mlle de Montault, dès sa rentée à Paris l'engagea pour un très petit bal. Mme de Montault y conduisit sa fille fort à contre-cœur. En entrant au pavillon Bellechasse, on aperçut d'abord Mme de Genlis vêtue des trois couleurs, puis on entendit l'orchestre, chez le cousin du roi, attaquant brillamment quelque chose comme *En revenant de la revue* ou *les Pioupious d'Auvergne*, une contredanse écrite sur l'air du *Ça ira!*

Ce simple fait détermina Mme de Montault et sa fille à partir pour la Suisse : elles y croyaient aller pour quelques jours, au plus quelques semaines; elles avaient quitté la France pour dix ans.

*
* *

C'est au reste la caractéristique de l'émigration, cette confiance de toute la noblesse dans le résultat final, cette conviction qu'on faisait là comme un voyage d'agrément, une courte excursion à l'étranger, de quoi juste se donner la joie du retour : « Vous terminerez la belle saison à Brunoy, » écrivait-on au comte de Provence. Et l'on dansait à Trèves, on caquetait chez l'Archevêque-Électeur, les princes de Prusse venaient faire visite; « on donnait des thés, des petits bals, des petits concerts; c'était divin, c'était délicieux », tandis qu'à Coblentz on formait des régiments et l'on préparait l'invasion.

« Je commence à reprendre courage et espoir, écrivait un comte de Clermont-Gallerande, depuis que je sais la marche des troupes impériales, que j'ai lu la liste des régiments, que je sens les bonnes dispositions de la Prusse. Je vois enfin le rideau de l'avenir se soulever un peu. » — « Monseigneur, disait le duc de Brunswick au comte de Provence, je vois avec peine que nous n'aurons aucun obstacle à surmonter. J'aurais voulu, pour le bien général, que les alliés éprouvassent une certaine résistance, car les Français ont besoin d'une leçon telle qu'elle ne puisse jamais s'effacer de leur mémoire. » Le comte de Provence eut ce jour-là du sang français dans les veines : « Prenez garde, duc, répondit-il vivement; prenez garde de ne pas verser dans quelque ornière imprévue. Je présume que les Français disputeront le terrain. » Et regardant Brunswick en face : « On ne les a pas battus dans toutes les circonstances. »

Mme de Montault et sa fille étaient à Luxembourg quand l'invasion commença. Elles virent les émigrés *envahir* gaiement à la suite des armées, d'élégants équipages emportant sur les routes les nobles dames et les brillants seigneurs qui se donnaient, entre deux saluts, des rendez-vous là-bas, à Paris. Les routes passaient par Valmy, et là savetiers et sans-culottes barrèrent le passage aux marquis (1).

(1) J'ai pu consulter récemment, à la bibliothèque de Clermont-Ferrand, le manuscrit inédit des *Mémoires du comte d'Espinchal* — un émigré, un ami du comte d'Artois — et voici la description

Alors ce fut la déroute : partout des soldats débandés, épuisés de fatigue, cherchant à escalader les voitures, mourant de la dysenterie ; dans cette cohue, les berlines des femmes affolées ne peuvent avancer qu'au pas. A la nuit, on ne sait où coucher, on se dispute la paille des granges ; les petites villes ferment leurs portes, et c'est partout la même inscription : « Ici Juifs et Émigrés ont défense d'entrer. »

Un soir, dans une grange, elles étaient une dizaine, des grandes dames, heureuses d'un peu de paille fraîche, couchées côte à côte au long du mur. Un chasseur sabre en main les gardait. Soudain des coups redoublés, des appels, les éveillent au milieu de la nuit. On ouvre, et parée, crêpée, fardée, poudrée, en robe à queue et à paniers, entre Mme de Calonne : « Où sont les appartements ? » dit-elle. Et prise de frayeur devant ces femmes étendues sur la paille : « Holà ! mes laquais ? de la lumière ! des flambeaux. » La grange une fois illuminée, toutes aperçurent à la muraille les corps écorchés et sanglants de vingt-quatre moutons. On se reconnut, on rit beaucoup, et Mme de Calonne, en fin de compte, s'estima fort heureuse de trouver place sur la litière.

Je ne sais pas d'anecdote plus caractéristique sur l'émigration. Elle la personnifie merveilleusement, cette grande dame en falbalas, cherchant ses appartements, appelant ses laquais, demandant des flambeaux, le tout d'un ton hautain, le tout en style noble, le tout dans une grange, dedans le charnier d'un boucher.

Mme de Montault pensait se reposer à Mayence. Mais les soldats de la République avançaient à marches de géants. Il fallut fuir encore, en barque, sur le Rhin, sous les bombes que lançait déjà l'artillerie française. A grand'peine, car les ressources sont épuisées presque, on gagne en charrette Rotterdam. Là on espère recevoir quelque argent de Paris, et c'est la mort du roi qu'on apprend, l'exécution de deux oncles, et la misère menace, la misère avec l'hiver terrible, l'hiver de 1793.

Il y a longtemps que les derniers bijoux et les diamants s'en sont allés aux mains des juifs. Alors Mlle de Montault se rappelle qu'on lui apprit à peindre : l'art d'agrément devint un gagne-pain : elle se fit peintre sur ivoire.

*
* *

Elle n'eut pas l'occasion d'exercer ses talents en Hollande. Sur la glace des fleuves et des canaux gelés, tout pouvait passer, et l'armée française passait les fleuves, passait les canaux. Le seul asile ouvert encore, et qui parut inaccessible, c'était par-delà la mer du Nord, la Grande-Bretagne. Mme de Montault et sa fille s'embarquèrent pour Londres.

De nombreux émigrés avaient déjà gagné l'Angleterre. Mais tandis que Mlle de Montault était émue jusqu'au cœur par la « loyale hospitalité britannique », parmi ses nobles frères d'infortune, beaucoup ni plus ni moins que les sans-culottes parisiens n'étaient pas éloignés de blasphémer Pitt. En quelques lignes, elle a tracé un tableau fort vif de l'état d'esprit de ces gentilshommes, à qui le malheur n'a rien appris, pas même à serrer les rangs pour lui mieux résister, qui se querellent et se jalousent : gens que blesse la pension servie par l'étranger et qui pourtant la trouvent trop maigre, qui jusqu'en Angleterre sont des émigrés à l'intérieur, décidés à ne pas apprendre la langue, à ne pas se plier aux usages et qui le témoignent par de sottes et puériles manifestations, comme de garder dans les rues le milieu de la chaussée plutôt que de suivre les trottoirs.

Ce fut en Angleterre que Mlle de Montault épousa le vicomte de Gontaut-Biron. Le mariage se fit avec le consentement des princes, car on est à Londres ce qu'on était à Versailles, sujet fidèle, obéissant et respectueux. Le jeune couple s'établit aussitôt à Epsom. L'entrée en ménage ne fut pas brillante ; l'on avait toutes les bénédictions princières, mais peu d'argent. Mme de Gontaut, en une phrase délicate et fière, indique la situation : « Dans un malheur public, dit-elle, les petites privations deviennent faciles à supporter ; on aurait honte de s'en plaindre : la pauvreté même n'a rien qui puisse faire rougir quand la cause en est honorable ; l'humiliation serait de ne pas savoir se soumettre courageusement à la nécessité. »

On travailla. La jeune femme peignait des Amours domptant lions, tigres et nymphes, ces fades mythologies de porcelaine et de dessus de portes n'ayant jamais plus de succès qu'aux époques de violence et de sang. Le mari dessinait des grotesques ; Mme de Montault faisait des ouvrages de tapisserie, et le tout se vendait en un bazar ouvert spécialement pour les travaux des émigrés. Cela valait mieux que d'allumer des quinquets comme le marquis de Montbazet, que de tresser des chapeaux comme le vicomte de Walsh, que de ressemeler des souliers comme M. de Feuquières,

---

qu'il fait de l'armée des Princes pendant la campagne de France, avant Valmy :

Septembre 1792 : « Rien n'a été plus complètement ridicule que ce prétendu siège (Thionville). Mais ce qui l'est infiniment davantage, c'est l'établissement du quartier général. Je fus y dîner avec les Princes, et j'en revins véritablement affecté de l'immensité d'employés inutiles qui se trouvent à leur suite : aussi le quartier général a exactement l'air d'une foire considérable. Je doute que la suite de Louis XV à l'armée ait jamais été plus nombreuse. Il s'ensuit un gaspillage affreux et une consommation effrayante, et d'autant plus fâcheuse que souvent les corps de noblesse qui sont auprès manquent et en murmurent avec raison. Non seulement les gens raisonnables souffrent de voir une conduite aussi peu mesurée ; mais que doivent penser de nous les généraux étrangers, le roi de Prusse et tous les princes allemands qui voient un luxe aussi déplacé, tandis que leur suite est des plus modestes ? En ce moment, nous ne faisons plus d'envieux ni de jaloux, mais les détracteurs restent, *et nous finirons par ne plus inspirer même la pitié.* »

ou de vendre des fleurs aux portes des cafés comme le général de Rochechouart.

Le soir, les gens d'Epsom venaient rôder autour de la maison et par les jalousies du petit salon cherchaient à voir les Français au travail. Cette indiscrète curiosité ne choquait pas Mme de Gontaut, parce qu'elle aimait la vie anglaise. Elle l'aimait jusque dans les détails de tenue, jusque dans la poignée de main « plus communicative que les phrases bien tournées de notre bonne compagnie de France ».

Cette vie médiocre dura jusqu'en 1797 sans que jamais se démentît le courage gai, la bonne humeur résignée de la jeune vicomtesse. Elle avait ce don précieux, refusé à notre génération énervée, de savoir se trouver bien partout, pourvu que ceux qu'elle aimait n'eussent point à souffrir. « Appelez-moi optimiste! dit-elle quelque part, oh! oui, je le suis et j'en bénis Dieu! »

D'illustres amitiés, où des deux parts l'affection ne se ménageait pas, animaient l'existence bourgeoise des exilés et leur faisaient moins tristes les heures sombres. Ils retrouvaient ainsi comme les salons de la vieille France. Si la fortune leur manquait, si le salon était petit et le meuble modeste, ils avaient du moins la richesse des relations, le luxe intellectuel, les causeries fines, les esprits ouverts, les intelligences cultivées; et n'est-ce pas de cela pour moitié qu'est fait le bonheur de vivre?

Puis ils pouvaient se reprendre à espérer le rétablissement de leur fortune. A Paris, Robespierre tombé, les prisons ouvertes, la réaction avait marché d'une telle vigueur que, pour se défendre, la Convention, avant de céder la place au Directoire, avait dû aux marches de Saint-Roch employer la mitraille. Encore si les royalistes avaient été dispersés, n'avaient-ils pas été anéantis. L'entraînement aux idées modérées était général en France : le jeu des élections pouvait amener au pouvoir demain ceux qui la veille étaient proscrits. Sans doute toutes les lois de terreur, les lois dites de salut public n'avaient pas été rapportées; il y avait toujours une liste des émigrés : s'ils se laissaient arrêter sur le territoire de la république, ils encouraient toujours la mort. Pourtant plus d'un était rentré et qui n'avait pas été pris. Or, que le vicomte de Gontaut puisse atteindre Paris, qu'il y puisse séjourner quelques jours, pour regagner aussitôt Londres, ce serait fini de la gêne.

Lorsqu'il avait quitté la France, il avait laissé aux mains de son frère le marquis de Gontaut des sommes importantes. En 1793, ces sommes avaient été remises au duc de Biron, l'ami de Talleyrand, en échange de fonds déposés à la Banque d'Angleterre. Seulement le marquis incarcéré jusqu'au 9 Thermidor n'avait pu faire passer à son frère les titres de créance. Depuis il n'avait osé confier à personne ce précieux dépôt : il fallait aller le chercher. Le vicomte de Gontaut, sa belle-mère, se trouvaient sur la liste des émigrés; ils hésitaient à risquer leurs têtes et se lamentaient : qui se chargerait de cette mission périlleuse? La jeune femme répondit : « Moi. »

Il fallait un passeport, ce qu'il n'était pas difficile de se procurer : on en faisait commerce, et les boutiques étaient tenues par les agents diplomatiques des divers États. On en vendait pour tous pays; seulement pour la France on les payait plus cher. A Douvres, Mme de Gontaut devient Mme François, « négociante en dentelles, allant en France pour ses affaires de commerce ». Le consul de Hambourg, à Paris, connaissait les parents de ladite dame et pourrait intervenir en sa faveur s'il en était besoin. La voyageuse avait le cœur serré à l'heure du départ; elle laissait à Londres une mère, un mari, deux enfants, tout son cœur, toute sa vie. Elle maîtrisa son émotion : « On se sent fort quand on est soutenu par l'espérance de pouvoir bientôt adoucir le sort de ceux qui nous sont chers. »

Mme de Gontaut, à bord du bâtiment qui l'emportait vers Calais, n'était pas la seule émigrée : la marquise de Coigny, la comtesse de Montboissier tentaient la même aventure. De se laisser aller aux émotions du retour, à la douceur de la terre de France retrouvée, lointaine d'abord, comme dans une brume, puis plus précise, puis proche à la toucher, Mme de Gontaut n'eut guère le loisir. Devant Calais, à l'entrée du port, visite des commissaires; ils examinent les passeports : celui de Mme François attire leur attention, et les commissaires se retirent en parlant bas. A quai, nouvelle apparition des commissaires, accompagnés cette fois de la force armée. Et tandis que les passagers gagnent la jetée : « Emportez votre manteau, disent-ils rudement à Mme François, et suivez-nous. » C'est au Comité de Salut public qu'on la mène.

Elle est debout entre deux factionnaires, honneur dont volontiers elle se passerait. En face, derrière un bureau, un homme à la ceinture tricolore, empanaché sous un chapeau Henri IV — l'émigrée met des noms royaux aux modes révolutionnaires. — « Qui vous a donné ce passeport? — Mon mari. — Comment vous appelez-vous? — Mme François, marchande de dentelles, allant à Paris pour affaires de commerce. — Cela se peut; mais d'où vient ce passeport? — Je n'en sais rien. — Expliquez-vous à haute et intelligible voix. — J'étais à Douvres et désirais partir le plus tôt possible; mon mari apprit ce matin même qu'un bâtiment allait faire voile pour Calais; je partis avec le passeport qu'il me donna, sans même penser à l'ouvrir. — Citoyenne, votre affaire est grave; on dit que vous êtes une grande dame, une riche émigrée. — Regardez mon porte-manteau, voilà ma fortune. » Cela fit rire. « Votre affaire est grave, reprit l'homme empanaché. Votre passeport est faux. La personne supposée l'avoir signé à Hambourg était ici à la date indiquée. » Le fait était exact. On arrêta Mme François-Gontaut.

La prison fut douce du reste : une chambre d'hôtel, à judas, ce qui fit frémir la prisonnière, avec une sentinelle, qui, placée d'abord à la porte, descendit bientôt dans la rue; pour geôlier, la maîtresse d'hôtel, Mme Grandsire, bonne et digne femme, touchée de l'infortune de sa prisonnière, cherchant à adoucir de son mieux les rigueurs déjà fort douces de la captivité, montrant les pièges que pourrait tendre le Comité, favorisant même une escapade en ville. En 1890, Mme Grandsire eut mis sans doute sa prisonnière en sleeping-car.

Un soir, Mme Grandsire sortait au bras de son mari et passait sous les yeux du factionnaire confiant. Le mari pourtant était d'étrange mine : la redingote serrait mal la taille, la perruque trop large embroussaillait le visage et le chapeau enfonçait ridiculement jusqu'aux yeux. Ils s'en allaient ainsi tous deux chez lord Malmesbury, plénipotentiaire anglais arrivé de la veille pour négocier à Lille la paix avec la France. Un billet l'avait prévenu qu'une dame désirait lui parler, et le fat avertit ses attachés qu'ayant un galant rendez-vous, il les priait de s'éloigner. Vous soupçonnez bien que les attachés eurent grand soin de n'en rien faire : car si l'on n'est acteur, du moins faut-il qu'on voie, pensaient les attachés. De nos jours, un Anglais penserait certainement d'autre sorte.

Entre le couple, Malmesbury eut un haut-le-corps si brusque et si comique que ses attachés aux aguets ne purent étouffer leurs éclats de rire. Là-dessus chapeau, perruque sont jetés à terre, et Mme de Gontaut avec son plus gracieux sourire tend les mains au noble lord. Ambassadeur et attachés étaient tous des amis de la vicomtesse. L'on chercha aussitôt les moyens de la tirer de sa prison. Le plus simple parut d'avertir le consul de Hambourg. Celui-ci, quelques jours après, réclamait Mme François, qui put enfin partir pour Paris, toujours sous l'escorte d'un garnisaire.

En débarquant à l'hôtel des Diligences, Mme de Gontaut avait cinq francs en poche. Sur l'heure, elle écrivit deux lettres : l'une à son beau-frère, le marquis de Gontaut, l'autre à sa grand'mère. — « On a lu la lettre. On ne vous connaît pas dans cette maison, citoyenne ! » répondit le commissionnaire après la première course. A la seconde, il rentra la lettre à la main et la jetant sur la table : « Mais, c'est se moquer du monde que de donner des commissions comme ça ! La vieille dame n'y est plus depuis longtemps; on a guillotiné bien du monde dans cette maison-là, et puis elle a été pillée après que les émigrés ont été partis, elle a été vendue et revendue; elle est à présent remplie d'autre monde qui ne vous connaissent pas. Voilà tout ce que le portier a pu me dire, et il me faut deux francs pour ces deux courses. »

Quand elle fut seule, la pauvre femme se jeta à genoux, pria et pleura. La tête dans les mains, appuyée sur une mauvaise chaise, elle s'endormit si profondément, tant sa lassitude était grande, qu'il était nuit complète quand la voix de son beau-frère l'éveilla.

Mme de Gontaut, qui avait repris son nom de jeune fille, passa un mois environ à Paris, puis à Fontainebleau où s'était réfugiée sa grand'mère. Celle-ci lui dit les horreurs du « règne » de Robespierre, la France changée en prison, la religion proscrite, les biens confisqués, son frère et son fils décapités sous ses yeux, l'héroïsme des martyrs, prêtres, femmes, jeunes filles « dont on ne parvint jamais à désoler la patience ». Elle lui dit la chute et la mort des triumvirs : « Enfin, ajouta-t-elle, j'entrevois l'espérance d'une ère nouvelle; la France commence à sentir la lassitude des factions; elle a besoin de lois sous un chef. On me parle d'un jeune militaire qui a pris un ascendant immense dans l'armée par ses talents et son énergie : il a fait des prodiges en Italie. » Elle lui rappelait un jeune homme que M. de Montault avait fait transférer de Brienne à l'École militaire. « Oh ! je me souviens ! s'écriait Mme de Gontaut; je me souviens du jour qu'il mit son uniforme. Il dînait tous les dimanches; ma mère l'aimait beaucoup ; elle lui disait en riant « qu'il avait une tête »; par parenthèse, je la trouvais très jolie. Un jour, je voulus tirer son épée : « On ne touche « pas à cela, » me dit-il, après une chiquenaude sur les doigts. « Te souviens-tu de son nom? demandait la grand'mère. — Oui, très bien. Napoléon Bonaparte. — Oh ! c'est bien lui ! » dit la vieille dame.

Dès qu'elle eut les titres qu'elle était venue chercher, Mme de Gontaut songea à regagner Londres. Elle quitta Paris le 18 fructidor, tandis que les soldats d'Augereau arrêtaient le directeur Barthélemy, que Carnot s'enfuyait, que cinquante-trois députés étaient proscrits, et qu'on remettait en vigueur les lois contre les émigrés. Elle put cependant atteindre Calais sans encombre, et le soir même elle débarquait à Douvres.

Plus d'une fois, dans la petite maison où tous étaient enfin réunis, la voyageuse ennuit ses auditeurs au récit de ses aventures. Mais s'il en fut de dramatiques, il en fut aussi de plaisantes, et je voudrais rapporter une des dernières.

Pendant la traversée de Douvres à Calais, Mme de Gontaut, — Mme François, — fut abordée par un personnage qui, l'ayant entendue parler l'anglais et le français, la pria de lui vouloir bien servir d'interprète. Il allait en France pour affaires d'importance, nanti d'une lettre de recommandation auprès des directeurs. Il fut témoin de l'arrestation de Mme de Gontaut et se mit martel en tête pour la délivrer. Tandis qu'elle était internée à l'hôtel, l'étranger vint un jour frapper à sa porte, et par le judas entama la conversation : « Madame François, écoutez-moi ! — J'écoute. — Vous êtes dans un bien mauvais chemin ; je viens vous sauver. — Mille remerciements, mais ayez la bonté de

vous expliquer. — Écoutez bien; rien de plus aisé que de vous sauver, rien de plus simple : épousez-moi. — Je vous remercie; je suis mariée. — Ah! quel dommage! » Et l'étranger partit avec un soupir.

Quelques semaines après, à Paris, comme Mme de Gontaut parcourait les boulevards avec son beau-frère, l'étranger accourut à eux, et saisissant les mains de la jeune femme, les secouant, les serrant : « Dear, madame François! que je suis content de vous voir! » Le marquis, trouvant ces façons cavalières, intervint : « Monsieur, la personne à laquelle vous avez l'honneur de parler est Mlle de Montault. — Non, non! c'est Mme François; elle est mariée, elle me l'a dit à Calais; mais, que dites-vous? Mlle de quoi? — Mlle de Montault ». L'étranger prit ses tablettes, écrivit : Mlle Montot, et les remit dans sa poche : « Monsieur, voyez-vous, reprit-il, je suis venu — il prononçait *venè* — pour une sublime chose — il prononçait *sioublime* — c'est faire sauter les vaisseaux dans l'air et courir les bateaux sous les rivières. » M. de Gontaut regarda, stupéfait, son interlocuteur. Il le crut fou, salua, partit. C'était Fulton.

Le grand inventeur se crut fou lui-même, lorsque, à quelques années de là, à Londres, à l'Opéra, il revit un soir, dans la loge du duc de Portland, Mme de Gontaut. Sur un salut engageant de la vicomtesse, il avait quitté le parterre et s'était précipité dans la loge : « Quelle joie, mademoiselle Montot, de vous retrouver ici! » Il y avait là M. de La Tour du Pin : « Monsieur se trompe sans doute, dit-il doucement; car madame est la vicomtesse de Gontaut. — O, *dear me!* ceci est trop fort! s'écria Fulton; toujours changer de nom, c'est à devenir fou! »

Il rit beaucoup, quand Mme de Gontaut lui eut expliqué le mystère. « A présent que je comprends, dit-il, je puis faire compliment à M. votre mari d'avoir une femme qui a été au moment de me tourner la tête, ou de me faire donner au diable. »

*
* *

Sitôt que Napoléon ouvrit la France à ceux qu'en avait chassés la Révolution, l'exode commença. Sortant de toutes les cachettes, désertant tous les asiles, les émigrés se hâtèrent sur les routes qui menaient à la France. De tous côtés, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, ils accouraient par bandes, pris de la fièvre du retour, du mal du pays, plus encore du mal de Paris. Si bouleversée que fût la grande ville, si différente du passé qu'elle leur dût apparaître, ils avaient en eux l'âpre besoin de la revoir. Peut-être même ces bouleversements, ces transformations donnant l'attrait du nouveau, excitant la curiosité, grandissaient-ils encore leur désir de se retrouver dans la patrie. Le père de Ravignan, lequel avait connu plus d'un ancien émigré, d'une expression frappante a dit cet état d'esprit : « Paris était au fond des cœurs, comme l'espérance est en haut de la croix. »

Mme de Montault, comme tant d'autres, avait Paris au fond du cœur. Pourquoi n'y pas rentrer? On se répétait que le premier consul « cherchait à se rattacher le clergé; que l'armée était pour lui ». L'Église et les soldats : les rois du passé, les rois légitimes, n'avaient jamais eu beaucoup plus pour soutenir leur autorité; pour des esprits d'ancien régime, l'homme devait inspirer confiance qui disposait de ces deux forces. C'était presque comme si la Révolution n'eût point passé sur la France, comme si le roi, pour un temps éloigné du royaume, eût remis le soin de l'État aux mains d'un régent ou d'un lieutenant général. Mme de Montault rentra donc des premières, et son gendre, le vicomte de Gontaut, peu de temps après, l'imitait.

La vicomtesse de Gontaut, elle, demeura en Angleterre. Pourtant, comme ses compagnons d'exil, elle aimait Paris; pourtant tous ceux qui avaient place en son affection, sa mère, son mari, ses proches, avaient regagné le continent et vivaient en France; pourtant, comme tant d'autres, elle eût trouvé sa place à cette cour nouvelle où déjà fréquentaient, en 1801, les filles des Crillon et des Rohan-Chabot, une comtesse de Ségur, une marquise de Jancourt, une comtesse de La Rochefoucauld, une vicomtesse de Noailles, où tant d'autres, de noms illustres, devaient plus tard briguer des honneurs, tenir des emplois.

Si elle demeura, c'est qu'il y avait chez elle quelque chose de plus fort que les petites ambitions et le mesquin besoin de paraître. Au-dessus des liens d'amitié, des affections de famille, au-dessus de l'amour du pays, il y avait le devoir monarchique, la fidélité au souverain légitime, la religion du roi. Pour le soldat, là est la patrie où flotte le drapeau. Mme de Gontaut avait de l'âme d'un soldat : pour elle, la patrie était là où résidaient les princes.

La religion du roi tue la religion de la patrie. Le mot patriotisme, avec la succession d'idées qu'il évoque, n'a pas de sens pour Mme de Gontaut. Parle-t-elle de son cousin le duc de Biron, Lauzun, le général républicain, le combattant de l'armée du Nord, de l'armée des Alpes, c'est pour « déplorer les services qu'il crut devoir rendre à sa patrie ». S'agit-il, au contraire, de l'armée de Condé, elle s'émeut pour dire les prodiges de courage de ces Français contre la France, pour célébrer leur héroïsme « qui passera à la postérité ».

En 1813, quand l'Europe entière s'est levée contre Napoléon, quand toutes les puissances sont conjurées contre la France, que nous allons de Bautzen à Leipzig, que nous reculons de l'Oder jusqu'au Rhin, elle suit anxieusement sur les cartes « les progrès des armées coalisées ». — « Chaque jour apportait le récit de gloire et de désastres, » dit-elle : et je suis presque sûr qu'elle et nous, nous n'entendons pas de même sorte

gloire et désastres. Sans doute, son cœur se serra, quand dans un groupe d'ambassadeurs elle entendit discuter comme probable, indispensable peut-être, le démembrement de la France. Mais c'est que la France était le domaine des Bourbons, et plus que des projets de démembrement elle souffrait de n'entendre pas prononcer leur nom, « ce nom qui lui allait à l'âme ». Il y eut, en 1814, des mois d'anxiété; la première joie, ce fut la nouvelle du traité de Fontainebleau, de la désertion de Marie-Louise, de l'exil de Napoléon, et ce lui fut un bonheur intense quand son amie, Lady Bathurst, lui communiqua la lettre suivante :

Cherchez, s'il vous est possible, à vous représenter la physionomie de Paris au moment où j'écris. Par le plus beau soleil de printemps, au milieu d'une foule compacte, les armées coalisées, éblouissantes de luxe, d'or et d'acier : Russes, Prussiens, Autrichiens, deux cent cinquante mille hommes enfin, pressés, serrés de trente hommes de front, arrivant, par une des glorieuses portes de Louis XIV, sur les boulevards, tambours, musiques, drapeaux, Cosaques se faisant jour avec calme au milieu de la foule élégante qui les reçut non en vainqueurs, mais en libérateurs; les contre-allées, balcons, fenêtres, jusqu'aux toits des maisons encombrés de monde; au passage de chaque souverain, les femmes se jetaient à leurs pieds, joignaient les mains, criaient : « Vivent nos libérateurs! A bas le tyran! Vivent les Bourbons! » Les femmes aux fenêtres répondant à ces cris, à ces signaux par les mêmes cris et les mêmes signaux : la cocarde blanche paraissant partout comme par enchantement; les mouchoirs, les robes mêmes, déchirées, devenus drapeaux; en ce moment tout est blanc, paix, espérance, enfin tout est gloire! Dites-le à notre amie; elle en sera heureuse.

N'est-ce pas que l'on étouffe à lire de pareilles phrases, et que c'est un soulagement de trouver parmi ces gens à qui la rentrée du roi fait si léger le deuil de la patrie des hommes comme Fernand de Chabot. Lieutenant au 4e cuirassiers, ancien officier d'ordonnance de Napoléon, décoré à Moscou, blessé dix fois pendant la retraite de Russie, ce descendant d'illustres serviteurs des rois, à Brienne causant sous le feu, répondait à l'empereur qui lui demandait si l'on parlait des Bourbons : « Non, Sire, on parle peu là où l'on se bat sans trêve. » En 1815, quand sur nos places flambaient les feux de bivouac de l'ennemi, Mme de Gontaut le présenta à l'état-major de l'armée anglaise; « et tandis qu'elle ne pouvait suffire aux poignées de main de tous, dans le brouhaha étourdissant » elle remarqua surprise le calme glacial du jeune homme. Pour toutes les royalistes, en attendant les bals au bois de Boulogne chez les Autrichiens, c'était une fête que les visites aux campements des troupes étrangères. On voulut emmener M. de Chabot : une noble anglaise avait pris son bras, et devançant le groupe brillant et joyeux des dames en gaies toilettes, des officiers chamarrés d'or, lui très froid, elle très avenante, elle l'entraînait à la place Louis XV : nous disons place de la Concorde. Au débouché de la rue Royale, dans un remous de la foule compacte, M. de Chabot d'un mouvement habile quitta le bras de sa compagne et disparut. Pour voir des étrangers de près, il aimait se sentir « un sabre en la main ».

Quand en 1855 Mme de Gontaut contait cette anecdote, elle le faisait encore du ton d'un avocat plaidant pour un coupable. A cette fière impolitesse, elle cherchait comme des circonstances atténuantes. A bien y songer, le fait n'est suprenant qu'à demi : l'idée qui guide Mme de Gontaut, le sentiment qui l'anime, sont d'ordre naturel chez tous les gens de son milieu. Un émigré dit « les Français » pour désigner les républicains, comme nous disons « les ennemis ». Chateaubriand, en 1820, quand il écrit les Mémoires du duc de Berry après le coup de poignard de Louvel, détaille complaisamment « les exploits » des princes de la maison de Bourbon, les charges qu'ils menèrent, les villages qu'ils abordèrent les premiers sabre au poing, les batteries emportées à la baïonnette ; enfin toutes « les brillantes affaires » où l'armée de Condé « empêcha les républicains de percer la ligne des alliés ». Pendant la guerre d'Espagne, le comte de Bourbon-Busset, à la tête de vingt-cinq chasseurs, chargeant en désespéré pour sauver le maréchal Soult, tombe aux mains de l'ennemi. On le transfère à Londres : le comte d'Artois le réclame, obtient sa liberté et lui offre comme la chose la plus naturelle du monde le commandement d'un régiment étranger à la solde de l'Angleterre.

C'est que, princes et fidèles, aucun n'a ni ne peut avoir l'idée de patrie : elle est née depuis qu'ils ont quitté la France, elle est née de la Révolution, de leur exil. Avant 1789, la patrie est comme incarnée dans le roi. « L'État, c'est moi, » a-t-on fait dire à Louis XIV. On eût aussi bien pu lui prêter ce mot : « La patrie, c'est moi. » La patrie, c'est lui, non cet être impersonnel constitué de toutes nos personnes, envers lequel chacun nommément nous avons des devoirs étroits, cette société anonyme au capital fait de souvenirs et d'intérêts, où tous supportent, à parts égales, profits et pertes, c'est-à-dire joies et douleurs, gloires et désastres. Pour nous, du citoyen au citoyen il n'y a plus d'intermédiaire : jadis avant que d'être un citoyen l'individu est un sujet, et le devoir primordial du sujet, le plus impérieux, c'est la fidélité au souverain. On aime la patrie à travers le roi, et c'est seulement à travers le roi que le citoyen atteint le citoyen. L'intermédiaire disparu, la notion, auparavant un peu vague, du devoir d'homme à homme, de Français à Français, se précisa, d'autant plus vite, avec d'autant plus de netteté que chacun sentit en péril les libertés récemment conquises. C'est de la communauté du danger, de la communauté d'intérêts qu'est sortie la notion abstraite de patrie. Les émigrés ont couru des dangers autres, pour des inté-

rêts autres. Ils ont souffert avec les princes et pour les princes, et par cela même s'y sont d'autant plus attachés. Leur origine, leur éducation, leurs intérêts, leurs souffrances les condamnent à voir dans les républicains, non des Français mais des rebelles, des rebelles qu'eux, les serviteurs obéissants, devaient, fût-ce par les armes, ramener à l'obéissance au roi. Ce sont choses qu'il ne faut jamais oublier pour les juger sainement.

Homme, Mme de Gontaut, sur les champs de bataille, eût été l'énergique soldat de la cause royale. Femme, elle fut des courtisans de l'exil. Car ils avaient une cour, ces princes qui n'avaient pas « un endroit sûr où reposer », qui vagabondaient par l'Europe en quête d'un asile, hier à Turin ou à Vérone, aujourd'hui à Mittau ou à Gosfield-Hall, demain à Hartwell. Lisez leurs lettres : vous les croirez les souverains incontestés de la France. « J'estime la valeur de M. Bonaparte, écrivait Louis XVIII au Premier Consul, j'estime ses talents militaires; je lui sais gré de plusieurs actes d'administration, car le bien qu'on fera à mon peuple me sera toujours cher. »

Pourtant, le frère de celui qui signait ces lignes, poursuivi par des fournisseurs de l'armée de Condé, n'échappait à la prison qu'en gagnant subitement et dans le plus grand secret l'asile ouvert par le ministre anglais au château d'Holyrood, en Écosse. Au reste, une prison, cet asile, l'hôte du château n'en pouvant jamais sortir que le dimanche. C'est là que commença pour Mme de Gontaut sa vie de soumission aux volontés princières : son loyalisme se prouve par un respect aveugle, une obéissance passive — j'ai déjà dit qu'il y avait en elle du soldat — une subordination absolue de sa vie à la vie de ses princes. Sur un signe du comte d'Artois, elle accourt à Holyrood; quand, la procédure terminée et les créanciers déboutés de leur plainte, le comte d'Artois revient à Londres, c'est une nouvelle exode des fidèles, et Mme de Gontaut revient à Londres avec les Vaudreuil, les Coigny, les De Lage, les Poulpry, les Guiche et les Polignac.

Que n'a-t-elle écrit les propos d'exil, elle devant qui l'on pensait tout haut! Qu'il serait curieux de connaître le détail des longues causeries du soir, pendant le thé, après la comédie; de pénétrer dans le secret de ces esprits, de savoir quels sentiments éveillaient en eux nos armées se promenant par l'Europe, d'Ulm à Austerlitz, d'Iéna à Friedland, d'Eckmühl à Wagram, et la marche gigantesque sur Moscou; comment leur apparaissait l'avenir, quand François-Joseph donnait sa fille à Bonaparte; quand le canon des Invalides tonnant saluait la naissance du roi de Rome!

Il y a des moments où on lui veut du mal de son honnêteté, où on la souhaiterait d'âme moins délicate et qu'elle n'ait pas eu scrupule à répéter ce qu'elle entendit. Au lieu de ces détails qui nous attacheraient tant, elle conte par le menu quels amis l'entouraient, les comédies, les promenades en voiture, les mascarades; et la figure du comte d'Artois demeure un peu vague. On l'entrevoit seulement, de très haute galanterie, sceptique un peu, très loin du Charles X que le duc de Guiche, en juillet 1830, surprit dans son cabinet, agenouillé aux côtés du prince de Polignac, en prière devant une image de la Vierge. Quand il cherchait un aumônier, il le demandait « pieux et simple, *sans conséquence enfin*, qui ne se mît jamais en tête de le confesser, qui fût étranger aux intrigues et ignorant de la politique ». On lui donna celui qui fut le cardinal Latil.

A côté de lui passent, non moins vagues, d'autres personnages que Mme de Gontaut vit de très près, un Wellesley préoccupé d'un mariage avec une fiancée défigurée de petite vérole; un Pitt admirateur passionné de Fénelon, lecteur enthousiaste du *Télémaque*, récitant, en tête-à-tête avec les dames, en mode de galanteries, des tirades entières du sage Mentor, « de son cher Mentor ». Puis des comparses moins illustres, sur qui les détails sont trop brefs encore : un Blacas numismate, « superbe et muet »; un Pozzo di Borgo, acharné à la perte de Napoléon, décidé « à détruire, à effacer la race de cet homme ». Et c'est dans ce milieu fanatique des Bourbons qu'elle vécut jusqu'en 1814.

Enfin, « un jour, un grand jour qui mit dans son cœur une de ces joies que l'on retrouve rarement dans la vie », elle aperçut sur la route une voiture à quatre chevaux, cocardes blanches aux œillères et rubans blancs au chapeau du postillon. Le roi était proclamé à Paris, le roi allait partir. Mme de Gontaut eut aussitôt la récompense de son dévouement : comme Louis XVIII désignait sur l'heure les personnes de sa suite, il se tourna vers la vicomtesse de Gontaut : « Quant à ma filleule, dit-il, elle est indispensable. » Et comme elle semblait hésiter : « Venez, ce sera bien, » ajouta-t-il, en tendant la main vers elle. « Je m'inclinai sur cette main, c'était un ordre, j'obéis. » Obéir : ç'avait été pendant vingt ans son devoir de fidèle; pendant vingt ans, ç'allait devenir son devoir de dame en charge.

ALBERT MALET.

(*A suivre.*)

A PROPOS DE RECENSEMENT

Le recensement a un but scientifique. C'est une recherche sociologique, et le but de la sociologie est le bonheur des hommes. Cette science et ce mode d'investigation diffèrent considérablement de tous les autres.

Le caractère particulier des recherches sociologiques, c'est qu'elles ne sont pas faites par des savants dans des

cabinets, laboratoires, ou observatoires, mais par des hommes pris dans la société ordinaire. Une autre particularité, c'est que les recherches des autres sciences ne se pratiquent pas sur des hommes vivants comme pour le recensement. Enfin, une distinction qu'on peut encore faire, c'est que toute autre science n'a pour but que le savoir, tandis qu'il s'agit ici du bonheur des hommes.

Un savant peut étudier seul les taches du soleil, mais il faut deux mille hommes pour faire le recensement de Moscou. L'étude des taches du soleil n'a d'autre but que la simple constatation de ces taches. Le but du dénombrement des habitants de la ville est de déduire les lois de sociologie et d'améliorer la vie des hommes. Il importe peu aux taches du soleil qu'on les étudie ou non ; elles ont longtemps attendu avant qu'on s'occupe d'elles et elles auraient pu attendre longtemps encore. Il n'en est pas de même pour les habitants de Moscou, pour ces malheureux qui sont les objets d'étude les plus intéressants pour la sociologie.

Le recenseur arrive dans un asile de nuit : un homme s'y meurt de faim. Il le questionne très poliment, lui demande son nom, sa profession, etc., puis, après avoir hésité à le porter comme vivant, il l'inscrit et poursuit sa besogne.

Deux mille jeunes gens s'occupent à faire le recensement. Cela ne devrait pas se passer ainsi.

La science fait son œuvre ; la société, représentée par deux mille jeunes gens, doit faire la sienne. Le statisticien, homme de chiffres, peut rester indifférent devant les souffrances humaines que ces chiffres représentent. Mais nous, recenseurs, qui voyons ces hommes et qui n'avons aucune passion mathématique, ces souffrances nous émeuvent.

La science fait son œuvre et elle la fait utile pour le but qu'elle poursuit dans l'avenir le plus éloigné. Les hommes de science peuvent dire tranquillement qu'en 189..., par exemple, il y avait tant de pauvres, tant de filles, tant d'enfants moralement abandonnés, etc.; ils peuvent le dire tranquillement, avec fierté, parce qu'ils savent que cette constatation a pour résultat d'élucider les lois sociologiques, et l'éclaircissement des lois amène la société à en créer de meilleures, à se perfectionner.

Mais qu'arriverait-il si, nous autres profanes, nous disions à la société : « Tu péris par la débauche, par la famine et par la guerre. Ne te plains donc pas. Quand tu auras disparu, la science alors interviendra et arrangera tout à merveille ! »

Pour les savants, le recensement présente un intérêt par soi-même. Pour nous autres, sa signification est dans ce fait qu'il est le miroir dans lequel la société, qu'elle le veuille ou non, est bien obligée de se reconnaître.

Les chiffres et leur conclusion, c'est le miroir. On peut ne pas les regarder comme on peut se détourner du miroir. On peut y jeter un coup d'œil furtif comme on peut les examiner de près. Faire le recensement comme le font maintenant des milliers de gens, c'est refléter de près son image dans le miroir.

Qu'apprenons-nous, en effet, par le recensement ? Deux choses. D'abord la certitude qu'il existe parmi nous autres, qui dépensons des milliers de roubles, des milliers d'hommes sans pain, sans vêtement et sans abri. Ensuite que nos frères, nos fils iront constater cela et tranquillement inscriront dans les colonnes de leurs registres le nombre de ces malheureux qui meurent de froid et de faim.

On gémit sur l'instabilité de notre ordre social et sur l'esprit révolutionnaire qui règne partout. Quelle cause à tout cela ? La misère, l'inégalité de la répartition de la richesse, disent les révolutionnaires. Le défaut de bases morales, affirment les conservateurs. Si l'opinion des révolutionnaires est juste, que faire ? Diminuer la misère et mieux répartir les richesses. Mais comment ? Par le partage des riches avec les pauvres.

Si les conservateurs ont raison, qu'y a-t-il de plus immoral qu'une contemplation indifférente des malheurs des hommes dans le seul but de le constater. Que faire alors ?

Il faut ajouter au recensement une œuvre tendant au rapprochement des riches, des oisifs, des instruits, avec les misérables, les opprimés et les ignorants.

Pénétrons-nous bien, nous autres recenseurs, du sentiment qui doit guider nos recherches. Notre objet est l'être humain et notre but son bonheur. Tout le monde en convient (quelle que soit la conception qu'on se fasse de la vie), il n'y a rien de plus important que la vie humaine et pas d'œuvre plus noble que la lutte contre les obstacles qui s'opposent au libre développement de cette vie.

Ne l'oublions pas et ne permettons pas à d'autres considérations de cacher à nos yeux ce qui doit être le but essentiel de notre vie. Notons, calculons, mais n'oublions pas, si nous rencontrons un de nos semblables demi-nu et affamé, que nous devons l'aider à sortir de peine, et que cela est plus important que toutes les recherches et toutes les découvertes scientifiques.

Lorsque la question se posera sur ce qu'il est préférable de faire : secourir une vieille femme qui n'a pas mangé depuis deux jours, ou bien compromettre tout le travail du recensement, il n'y a pas à hésiter : il faut secourir la vieille femme.

Ce recensement est très utile pour nous ; s'il n'amène pas une guérison radicale, c'est du moins une tentative pour diagnostiquer la maladie ; profitons de cette occasion qui se présente périodiquement de faire disparaître un peu de misère. Faisons un recensement qui ne soit pas seulement la constatation pure et simple d'une maladie incurable, mais qui tende à soulager, à guérir. C'est là une occasion unique :

quatre-vingts hommes énergiques, instruits, ont sous leurs ordres deux mille jeunes gens qui parcourent tout Moscou et entrent forcément en rapports directs avec tous les hommes de la ville. Toutes les plaies de la société, la débauche, la misère, l'ignorance, leur sont révélées.

En resterons-nous là ? Se contentera-t-on de parcourir la ville dans l'unique but d'inscrire tous les désœuvrés qui ne savent comment tuer le temps, et les satisfaits qui vivent en toute sécurité, et ceux qui périssent de misère ? Nous dirons : « Oui, notre vie est incurable dans son ignominie ; » et, cette constatation faite, nous continuerons à vivre comme par le passé, attendant une amélioration d'un effort qui ne sera pas fait par nous ! Et ceux qui meurent continueront à mourir.

*
* *

J'entends déjà faire la remarque habituelle : « Tout cela est fort bien. Mais ce sont des phrases ; dites-nous plutôt ce qu'il faut faire. »

Avant de dire ce qu'il faut faire, il convient de savoir ce qu'il faut éviter. Pour que les efforts de la société servent à quelque chose, il faut, selon moi, supprimer les sociétés philanthropiques, supprimer la réclame, ne pas ramasser de l'argent à l'aide des fêtes, des bals, des ventes de charité, etc., ne pas publier, par exemple, que le prince A... a donné 1,000 roubles pour telle œuvre, que le banquier B... en a donné 3 000 ; plus de réunions de comités, plus de registres, plus de comptabilité.

Que tous ceux qui partagent ma manière de voir se fassent désigner par l'administration pour aller visiter les quartiers les plus pauvres ; qu'ils entrent en rapport avec les habitants, qu'ils continuent ces relations et travaillent à les sortir de peine. Que les organisateurs et les recenseurs portent leur attention sur ceux qui demandent des secours, qu'ils s'en occupent et les désignent à ceux qui seraient disposés à travailler également pour eux. Mais qu'est-ce que : « travailler pour les hommes » ? me demandera-t-on. Leur faire du bien. Ne pas donner de l'argent, mais leur faire du bien.

Sous ces paroles : « faire du bien », on comprend ordinairement secourir au moyen de l'argent. Pour moi, faire du bien et donner de l'argent, non seulement ce n'est pas la même chose, mais ce sont deux choses absolument contradictoires.

En soi, l'argent est un mal. C'est pourquoi qui donne de l'argent fait le mal. Cette erreur de croire que donner de l'argent, c'est faire du bien, provient de ce que, dans la plupart des cas, lorsque l'homme veut faire du bien, il se débarrasse du mal, entre autres de l'argent. C'est pourquoi donner de l'argent n'est qu'un indice que l'homme commence à rejeter le mal. Faire du bien veut dire faire ce qui est bon pour l'homme ; et pour savoir ce qui est bon pour l'homme, il faut entrer avec lui en relations étroites, amicales. Aussi, pour faire du bien, l'argent est inutile.

Ce qu'il faut, c'est arriver à se débarrasser, au moins pour un temps, des conditions ordinaires de la vie, ne pas craindre de se salir, de s'exposer à des maladies infectieuses, avoir le courage de s'asseoir sur le grabat du loqueteux, lui parler d'abondance de cœur et lui montrer qu'on l'aime et qu'on l'estime sincèrement.

Voilà ce qu'il faut pour faire du bien, mais voilà ce qui est difficile.

*
* *

Quand j'ai pensé à profiter du recensement pour secourir les malheureux, j'ai fait part de mon idée à quelques personnes riches, et j'ai vu combien elles étaient heureuses de se débarrasser pour un si bon motif de leur argent qui représente le péché.

— Prenez donc trois cents, cinq cents roubles, me disait-on. Je ne puis aller moi-même dans ces taudis.

Il ne s'agit pas d'argent.

Qu'arriverait-il si les riches de Moscou faisaient comme le riche de l'Évangile qui, recevant le Christ chez lui, promit de donner aux pauvres la moitié de ses biens et de quadrupler le don qu'il ferait à ceux qu'il avait offensés ? On ramasserait plus d'un milliard. Et qu'en résulterait-il ? Rien. Si ce n'est plus de mal encore, plus de péchés et plus de crimes si l'on distribuait cet argent aux pauvres. L'argent est nuisible. Il faut déployer une abnégation active, il faut que les hommes qui veulent faire du bien donnent, non pas leur argent, mais leur travail, leur vie.

Le recensement fait passer devant nos yeux, à nous autres gens aisés et soi-disant éclairés sur toutes ces misères, toutes les souffrances qui se cachent dans tous les coins de la ville. Deux mille d'entre nous, placés au degré supérieur de l'échelle sociale, se trouvent face à face avec des milliers d'êtres refoulés au pied de cette échelle. Ne perdons pas l'occasion de cette rencontre. Qu'elle nous serve à mieux employer nous-mêmes une existence inutile et coupable, et à débarrasser en même temps les autres des maux et des souffrances qu'ils endurent.

Voici donc ce que je propose :

1° Que tous ceux qui prennent part au recensement secourent personnellement les malheureux qu'ils rencontrent ;

2° Qu'ils continuent cette aide encore après l'achèvement des travaux de statistique ;

3° Que tous les habitants de la ville qui se sentent le courage de travailler pour les malheureux se joignent à nous et participent à notre œuvre.

Quel que soit le résultat, ce sera toujours mieux que ce qui existe en ce moment.

Si même nous ne distribuons à ceux qui n'ont rien à manger qu'une centaine de roubles, ce sera déjà quelque chose. Non pas parce que ceux qui n'ont pas

mangé mangeront, mais par ce fait que nous aurons traité avec humanité une centaine de nos semblables. Comment calculer les conséquences morales qui résulteraient de ce fait : au lieu du sentiment de dépit, de colère, d'envie que nous eussions provoqué en comptant le nombre des affamés, nous provoquerons un bon sentiment renouvelé cent fois qui se répandra comme une onde bienfaisante dans l'âme de tous les hommes.

Il ne suffit pas au recenseur de dire, lorsqu'il se trouve parmi ces misérables, qu'ils sont très intéressants, il faut qu'il ait l'idée que cela n'est pas seulement intéressant, et ce sera déjà bien. Qu'un secours puisse être donné à tous ces malheureux ; que les ouvriers venus à la ville et qui ont vendu jusqu'à leur dernier vêtement pour vivre puissent être rapatriés ; que les vieillards qui vivent de la compassion publique soient arrachés à la mort, oui, tout cela sera déjà beaucoup, beaucoup.

*
* *

Et pourquoi ne pas espérer plus encore? Ne commencera-t-on pas aussi l'œuvre véritable qui s'accomplit déjà non par l'argent, mais par le travail; ne sauvera-t-on pas les ivrognes, les voleurs pour lesquels le retour au bien est encore possible?

Sans doute, on n'extirpera pas tout le mal, mais on se rendra compte au moins de son étendue, on luttera contre lui non par des mesures de police, mais par la communion fraternelle des hommes qui voient le mal avec ceux qui ne le voient pas parce qu'ils en sont entourés.

Si peu qu'on fasse, ce sera déjà beaucoup. Mais pourquoi ne pas espérer qu'un jour viendra où l'on ne trouvera plus dans les grandes villes d'affamés, de déguenillés, d'abandonnées, de malheureux ayant perdu toute espérance?

Ce qui doit étonner, ce n'est pas qu'il soit possible d'atteindre ce but, mais ce fait, qu'à côté de notre luxe et de notre oisiveté, il puisse exister tant de misérables, et que, le sachant, nous puissions vivre à côté d'eux.

Ne disons pas avec les autres qu'il y a un prolétariat dans toutes les capitales de l'Europe et que cela est nécessaire.

Non, cela n'est pas nécessaire, car cela est contraire à notre esprit et à notre cœur.

Pourquoi ne pas espérer que nous comprendrons enfin qu'il n'y a pas de devoir plus impérieux que celui de supprimer les inégalités sociales?

Pourquoi ne pas penser qu'un jour viendra où les hommes se réveilleront, comprenant enfin que ce devoir est le seul véritablement important? Pourquoi ne pas espérer qu'il en sera de l'humanité comme d'un organisme malade lorsqu'il recouvre tout à coup la santé?

Dans l'état de maladie de l'organisme, les cellules cessent leur travail mystérieux : les unes meurent, les autres souffrent, quelques-unes restent neutres et travaillent pour elles-mêmes. Puis tout à coup chaque cellule recommence son travail vital : elles expulsent les mortes, enferment derrière une barrière vivante celles qui sont contaminées, communiquent la vie à celles qui allaient expirer et le corps se régénère.

Pourquoi alors ne pas penser et ne pas espérer que les cellules de notre société reviendront à la vie et régénéreront l'organisme social? Nous ne savons pas de qui dépend la vie de la cellule, mais nous savons que notre vie dépend de nous. Nous pouvons, à notre gré, faire luire la lumière qui est en nous ou l'éteindre.

Lorsqu'à la tombée de la nuit, un millier d'hommes, affamés et mal vêtus, attendent, sous la neige, qu'on ouvre la porte d'un asile de nuit, s'il se présente un homme tout seul cherchant à leur venir en aide, son cœur se brisera devant son impuissance à leur être utile, et il s'éloignera rempli de désespoir et d'indignation contre la société.

Mais si, au lieu d'un seul homme de bonne volonté, il s'en trouve mille pour secourir les mille malheureux, la tâche, alors, deviendra facile.

Que les « mécaniciens » inventent la machine qui soulèvera ce poids d'iniquité qui nous oppresse, ils feront bien ; mais, en attendant, essayons donc, nous autres, de la soulever tout bêtement, en moujiks, en chrétiens, tous ensemble : peut-être y arriverons-nous tout aussi bien.

Allons, frères, un bon mouvement!

TOLSTOÏ.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

Méthode pour faire une conférence.

(Suite.)

Quand vous avez pris toutes vos notes, quand vous possédez au moins en gros toutes les idées dont se composera la conférence, soit que vous les ayez déjà rangées dans un bel ordre, soit que la masse, confuse encore, en bouillonne dans votre esprit, quand vous êtes arrivé à ce moment de la préparation où l'on ne cherche plus que le tour à leur donner, qu'une façon de les exprimer plus claire, plus colorée, plus vivante, quand vous en êtes là, écoutez-moi bien, mon ami, ne faites jamais l'imprudence de vous asseoir à votre bureau, vos notes ou votre livre sous les yeux, une

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier, 7, 28 février, 14 mars et 4 avril 1891.

plume à la main. Si vous habitez la campagne, vous avez sans doute un bout de jardin à votre disposition, et à défaut d'une allée d'arbres qui vous appartienne, le tour de ville, où il ne passe jamais personne; si vous êtes Parisien, vous avez dans le voisinage ou le Luxembourg, ou les Tuileries, ou le parc Monceau, ou en tout cas quelque rue large et solitaire, qui permette de rêver à l'air, sans trop de dérangement; si vous n'avez rien de tout cela, ou que le temps soit exécrable, vous avez chez vous une chambre plus vaste que les autres, levez-vous et marchez. On ne prépare une conférence qu'en se promenant. Le mouvement du corps fouette le sang et aide au mouvement de l'esprit.

Vous avez emporté dans votre mémoire les thèmes de développement dont la conférence doit se former; piquez-en un dans le tas, le premier venu, ou celui qui vous tient le plus au cœur, qui pour le moment vous séduit le plus, et faites comme si vous étiez devant le public : improvisez-le. Oui, forcez-vous à l'improviser. Ne vous inquiétez pas des phrases mal faites, ni des mots impropres, allez toujours votre train; poussez jusqu'au terme du développement, et, une fois au bout, recommencez le même exercice; recommencez-le trois fois, quatre fois, dix fois, sans vous lasser. Vous aurez d'abord quelque peine : le développement sera court et maigre; peu à peu, autour du thème principal, viendront se grouper ou des idées accessoires ou des faits probants, ou des anecdotes afférentes, qui l'étendront et l'enrichiront. Ne vous arrêtez dans ce travail que si vous remarquez qu'à reprendre ainsi le même thème vous retombez dans le même développement, et que ce développement, avec ses tours de langage et ses suites de phrases, se fixe dans votre mémoire. Il ne faut jamais rien savoir par cœur. A quoi vous sert l'exercice que je vous recommande? A vous préparer un large et plantureux humus de tours et de mots sur le sujet que vous devez traiter. L'idée, vous l'avez; c'est l'expression que vous cherchez. Vous craignez que les mots et les formes de phrase vous manquent. Il faut en accumuler par avance un nombre considérable; c'est un amas de munitions dont vous vous précautionnez pour le grand jour. Si vous commettez l'imprudence de vous charger la mémoire d'un seul développement qui soit définitif, vous retombez dans tous les inconvénients que je vous ai signalés; on fait l'effet de réciter une leçon, et cela refroidit; la mémoire peut manquer, on perd le fil et l'on reste court; la phrase n'a plus cet air de négligence que l'improvisation donne seule et qui charme la foule. Mais vous avez préparé une demi-douzaine de développements sur la même idée, sans en fixer aucun ni dans votre mémoire, ni sur le papier; vous arrivez devant le public; l'esprit, ce jour-là, si le bonheur veut que vous soyez en train, est plus aiguisé, plus alerte; la nécessité de trouver sur-le-champ lui communique une lucidité et une ardeur dont on ne se serait point cru capable. Il puise dans cette masse de mots et de tours par avance accumulés, ou plutôt c'est cette masse elle-même qui se met en branle, qui accourt vers lui, qui l'emporte dans son mouvement; il suit le flot, il a l'air d'improviser ce qu'il récite; et il l'improvise en effet tout en le récitant.

Ce n'est point une méthode nouvelle que j'invente. Les anciens, hélas! ont épuisé la matière, et il faut toujours en revenir au *De oratore* de feu Cicéron. Vous avez, j'imagine, entendu conter que Thiers, lorsqu'il devait prononcer à la Chambre un discours important, essayait d'abord sur ses amis et ses hôtes l'effet de ses arguments. Il recevait beaucoup, et tous les soirs il improvisait pour un petit cercle d'auditeurs quelqu'une des parties de son discours futur. Les visiteurs se succédaient, et il recommençait, sans se lasser, et même, sans lasser les autres, le même développement; il tirait au mur. Au fond, n'est-ce pas le même genre de préparation que je vous recommande? Vous n'êtes pas M. Thiers; vous n'avez pas sous la main des séries d'écouteurs qui se relayent pour vous prêter le collet; je ne vous conseillerais pas d'infliger à votre malheureuse femme le supplice de ces recommencements et de ces hésitations. Improvisez pour vous, comme si vous parliez devant un public.

Il vous arrivera sans doute plus d'une fois au cours de ces improvisations successives de rencontrer un mot pittoresque, un trait spirituel, une phrase heureuse. Gardez-vous de l'emmagasiner dans votre mémoire, et au retour de le piquer sur le papier, comme un papillon qu'on fixe d'une épingle sur une feuille blanche. Si vous l'apportez à la conférence, vous voudrez absolument le placer, et au lieu de vous abandonner à l'improvisation dans le développement de votre idée, vous serez tout occupé à le diriger vers la saillie ingénieuse ou brillante que vous avez en poche. Vous paraîtrez, quoi que vous fassiez, embarrassé, gauche, et les trois quarts du temps vous raterez l'effet sur lequel vous comptiez; vous aurez sacrifié la pensée à un mot, et ce mot ne portera point.

Ce mot, mon Dieu! peut-être ne sera-t-il pas perdu, bien que vous ayez pris soin de l'oublier. Qui sait? peut-être, au grand jour, dans le courant de l'improvisation, remontera-t-il à la surface, et vous le verrez tout à coup qui surgira au remous d'une phrase. Oh! alors, jetez-le hardiment; il sera d'autant plus goûté qu'il aura l'air d'une trouvaille, d'une bonne fortune.

Le grand principe auquel il faut toujours revenir, c'est que tout en conférence doit être improvisé; mais, prenez-y garde! on n'improvise avec succès devant le public que ce que l'on a vingt fois improvisé en son particulier, comme on ne tire d'une fontaine que l'eau qu'on a eu soin d'y verser d'avance.

Beaucoup croient que l'on peut au moins apprendre par cœur son exorde et sa péroraison. Ce n'est pas

mon avis. J'en ai tâté: le moyen ne m'a jamais réussi. Tout au plus admettrais-je que parlant devant un public nouveau, si l'on a à lui adresser d'abord quelques-uns de ces remerciements, quelques-unes de ces phrases de courtoisie qui sont commandés par l'usage, on en fixât l'expression, parce que là ce sont de pures formules de politesse et qu'il vaut mieux les savoir par cœur. Il serait ridicule de s'empêtrer dans sa phrase, quand on félicite une personne de sa bonne santé ou qu'on lui fait compliment de son mariage.

Mais toutes les fois que vous avez une idée vraie à exprimer, et il y en a dans l'exorde et dans la péroraison comme dans le reste, il faut improviser. Car le public est toujours averti par un changement de ton ou d'allure du moment où l'orateur passe à la récitation, à l'improvisation pure; et il entre en défiance : il se demande tout le temps si l'improvisation ne serait pas tout simplement chez celui qu'il écoute une récitation incertaine; il n'a plus la foi, il se défend. Voyez-vous! on n'a de succès réels, je ne saurais trop le répéter, que si le public se sent en quelque sorte plongé, baigné tout entier dans le flot profond et rapide de l'improvisation.

La péroraison même... — et, entre nous, est-ce qu'il y a besoin dans une conférence de ce qu'on appelle une péroraison, — la péroraison, c'est le *coup de gueule* de l'acteur médiocre sur le dernier vers de la tirade. Les grands artistes dédaignent l'applaudissement qu'il soulève. Qu'est-ce que vous prétendez faire, quand vous prenez la parole? Vous voulez exposer et prouver une idée. Eh bien, quand votre démonstration est faite, vous mettez au point; c'est la péroraison. Une conférence ne vaut point par l'ingéniosité d'un exorde, par la brillante fanfare d'une péroraison, par le nombre et l'éclat des phrases à facettes semées dans le discours; elle vaut par l'ensemble de sa masse. Soyez sûrs que, quand vous aurez loyalement exposé, développé et démontré votre idée, quand vous l'aurez, applaudi ou non, imprimée dans l'esprit de votre public, il n'y a pas de succès comparable à celui-là.

L'applaudissement! fuyez-le comme la peste. Un public qui applaudit est un public à qui vous laissez le loisir de ne pas écouter. Quand il bat des mains, c'est un signe qu'il ne s'attache plus à l'idée que vous exprimez, qu'il n'est plus emporté, roulé dans le torrent du discours. Il prend le temps de se récrier à une jolie phrase, de s'extasier sur un trait d'esprit, mauvaise affaire pour vous! car il oublie, en s'attardant à ce détail pour l'applaudir, ce qui est le fond de la conférence, la suite des idées et du raisonnement; vous aurez de la peine à le ressaisir.

Je suis si persuadé de cette vérité, que jamais je ne laisse à mes auditeurs le loisir de respirer. Vous pensez bien qu'il m'est arrivé à moi aussi comme aux camarades d'enlever par-ci par-là un coin de conférence avec une vivacité plus brillante et d'en avoir conscience: on a toujours conscience de ces sortes de choses. J'avais à peine lancé le dernier mot du développement que je repartais à bride abattue pour une autre série d'idées, coupant court à toute velléité d'applaudissements. La foi qu'on porte à l'orateur s'évapore en ces bravos.

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime,

disait jadis M. Belmontet, dans un vers demeuré célèbre. Le seul applaudissement qui compte, le seul vrai, c'est l'attention du public qui se laisse si bien gagner à ce que vous dites qu'il ne songe plus à la façon dont vous l'avez dit.

Vous serez sans doute quelque peu effrayés de savoir qu'il faut improviser une douzaine de fois et souvent davantage chacun des thèmes de développement dont se compose un conférence. Vous penserez en vous-même que c'est là une bien grosse besogne. Oui, mes amis, il n'y a rien de si long et de si préoccupant que la préparation d'une conférence; il faut en prendre votre parti, vous qui prétendez courir cette carrière. Vous y dépenserez beaucoup de temps et de peine. Rassurez-vous pourtant : le travail vous deviendra plus aisé et plus rapide à mesure que croîtra chez vous l'habitude de le faire. Parmi ces thèmes de développement, comme chaque conférencier n'aborde que les sujets qui ont rapport à ses études et sont de sa compétence, quelques-uns se représenteront souvent et ne demanderont plus qu'une préparation sommaire. Cet *humus* dont je vous parlais tout à l'heure, ce terreau de tours de phrase, de mots précis et pittoresques se sera naturellement enrichi, vous l'aurez sous la main et vous en servirez à l'occasion, sans nouvel effort.

Il viendra un temps où, même pour les thèmes qui vous seront nouveaux, vous n'aurez plus besoin, pour en établir le développement, de dix ou douze improvisations successives. Vous serez étonnés comme, avec facilité, du premier coup, les idées accessoires et les faits probants jailliront de l'improvisation première et s'ordonneront autour de l'idée principale pour la soutenir et l'éclairer. Ce sera toujours un travail délicat; mais il ne sera plus ni aussi pénible ni aussi malaisé. En quelque heures, réparties sur deux ou trois jours, vous enlèverez la préparation d'une conférence, à la condition, bien entendu — c'est une condition primordiale — de posséder pleinement votre sujet.

Vous avez improvisé, les piquant l'un après l'autre, au hasard de la fourchette, chacun des thèmes de développement qu'il ne s'agit plus que de remettre à leur place, le jour de l'improvisation définitive. Une des grandes inquiétudes du conférencier novice, c'est de savoir comment passer d'un thème à un autre; ce que Boileau appelait le travail des transitions, dont on nous a fait jadis au lycée une peur bleue. Permettez-moi de vous livrer tout de suite un axiome, que je ne suis arrivé à formuler qu'après bien des réflexions

et des tâtonnements. En conférence, il n'y a pas de transition.

Quand vous avez terminé un développement, vous en abordez un autre, comme à dîner, quand vous avez mangé le potage, vous passez à l'entrée et au rôti. S'il n'y a aucune liaison entre les deux idées qui se succèdent dans votre discours, à quoi bon en mettre une factice? Méfiez-vous, quand vous parlez, des petites finesses, des supercheries de style, des fausses élégances. Tout cela ne vaut rien et ne sert à rien. Quand vous avez achevé l'exposé et la démonstration de l'idée, dites loyalement, si vous voulez dire quelque chose : « Nous en avons fini avec ce thème; passons au suivant. » Mais le mieux serait de ne rien dire du tout et d'entamer, sans prévenir que par un court silence qui joue le rôle d'un *à la ligne*, un autre ordre de développement.

Si, au contraire, il y a un rapport entre les deux thèmes, ne vous inquiétez pas; vous n'avez pas besoin de le marquer expressément. Il est inutile de se mettre en peine pour jeter un pont entre les deux idées; du moment que vous, orateur, vous sautez de l'une à l'autre, le public doit sauter derrière vous, emporté du même élan. La transition, il n'y en a pas d'autre que le mouvement de votre pensée, que l'auditoire suit nécessairement, si vous le tenez d'une main ferme.

Ah! dame! il faut que vous, conférencier, vous ayez toujours présente à l'esprit, même à travers les digressions que vous vous permettez, votre idée principale, et que vous ne la laissiez pas oublier aux auditeurs; vous n'aurez aucune peine à les y ramener, quand vous y reviendrez vous-même. Et si, par hasard, vous vous en êtes si fort éloigné que vous ne sachiez plus quel chemin prendre pour la retrouver, le plus simple est d'annoncer franchement votre embarras au public : « Il me semble que nous nous égarons... Où en étais-je?... Ah! je voulais vous démontrer que...» Et voilà le fil renoué, sans grand art, je l'avoue; mais j'ai remarqué que le public vous savait gré de le prendre pour confident, de lui parler à cœur ouvert, et, au besoin, de lui demander conseil. Il ne faudrait pas faire de ce moyen d'exciter l'intérêt et la sympathie un artifice, un truc. Le public est très malin; il verrait aisément que vous vous jouez de sa crédulité et il se piquerait contre vous. Mais si vraiment vous avez perdu le fil, ne craignez pas de dire naïvement: « Je ne sais plus où j'en suis, mettez-moi dans le bon chemin. » Si un mot vous échappe, demandez qu'on vous le souffle. On ne vous le soufflera pas probablement, mais vous aurez eu le temps de le trouver pendant qu'on cherche, ou une excuse pour ne l'avoir pas mieux trouvé que les autres. Cette excuse, elle ne serait pas admise chez un homme qui récite; car elle passerait pour défaillance de mémoire, et rester court par défaut de mémoire est ce qu'il y a de pire en conférence, comme au théâtre, comme en chaire. Le rire éclate invinciblement. Elle ne choque point chez un orateur qui improvise; elle peut même plaire par je ne sais quel air de sincérité et de bonhomie.

Y a-t-il un ton et un style particuliers pour la conférence, comme il y en a un pour le discours académique, pour la chaire, pour la Sorbonne, pour le barreau? C'est un point à examiner.

Qu'est-ce qu'une conférence? C'est à proprement parler une conversation avec plusieurs centaines de personnes, qui écoutent sans interrompre. On peut dire en général que le ton de la conférence doit être celui de la causerie. Mais, voilà, il y a autant de tons de causerie qu'il y a de causeurs. Chacun cause selon son tempérament, son tour de visage, son allure d'esprit; chacun cause comme il est, et ce qui plaît dans une causerie, c'est précisément d'y retrouver la physionomie du causeur. Je ne puis donc sur ce point vous donner qu'un conseil : tâchez d'être, par art, une fois assis sur la chaise du conférencier, ce que vous êtes naturellement dans votre salon, quand vous causez avec cinq ou six personnes et que vous prenez le dé de la conversation. Écoutez-vous parler, observez-vous; ces dédoublements nous sont devenus très faciles, grâce à l'habitude que nous avons prise de nous analyser nous-mêmes, et faites tout votre effort pour reproduire en conférence non pas votre voisin, qui parle peut-être mieux que vous, mais vous-même, rien que vous-même, en accentuant s'il est possible le rendu de vos traits principaux. Je résumerai mes conseils dans cette formule, qui est moins humoristique qu'elle n'en a l'air : il vous est permis, il vous est même recommandé de vous faire une tête pour la conférence, mais il faut que cette tête soit la vôtre.

Il faut que votre personnalité tout entière éclate dans votre discours. Et c'est à cela surtout que sert cette méthode d'improvisations successives que je vous prescrivais tout à l'heure. Tandis que vous improvisez ainsi, seul, en face de vous-même, sans témoins qui vous induisent au désir de poser, vous vous livrez; vous mettez, sans y prendre garde, tout votre être au plein vent. Le pli est pris, vous répandez de même votre personnalité devant le public; vous n'êtes plus un orateur plus ou moins éloquent, plus ou moins guindé, vous êtes un homme, vous êtes vous.

Être soi, c'est l'essentiel.

Tenez! parmi les jeunes conférenciers qui se sont révélés en ces derniers temps, il n'y en a pas un qui ait conquis plus vite une réputation plus grande et plus légitime que M. Brunetière. Il n'y en a pourtant pas un qui soit plus éloigné, quand il parle, du ton accoutumé de la causerie familière. Il semblerait donc que la conférence, telle qu'il la pratique, ne rentrât pas dans la définition que nous avons faite du genre : une conversation avec un public qui se tait.

Mais que voulez-vous? C'est ainsi que Brunetière cause, et il cause comme il est. C'est un homme de

doctrine, qui aime à dogmatiser; il sent un invincible besoin de démontrer ce qu'il avance et de forcer la conviction de ceux qui l'écoutent. Il pousse et fait manœuvrer ses bataillons d'arguments avec une précision de logique et une ardeur de tempérament merveilleuses. La phrase tombe de ses lèvres autoritaires avec une ampleur, une correction et une force sous lesquelles tout plie. On le retrouve tout entier dans sa conférence; la conférence est donc excellente parce qu'elle est de lui ou plutôt parce qu'elle est lui.

Le vieux Boileau avait déjà exprimé ces vérités dans des vers qui ne sont pas parmi ses mieux frappés :

> Chacun pris dans son air est agréable en soi;
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Si je voulais causer comme Brunetière, je serais exécrable; il est probable, en revanche, que si Brunetière voulait s'approprier quelques-uns de mes procédés, il n'y réussirait point, parce que, à vrai dire, mes airs de bonhomie, mes familiarités de langage, mes jovialités d'anecdotes coupées de francs rires, mes phrases inachevées et torrentueuses ne sont pas des procédés, tout cela fait corps avec moi-même; tout cela, c'est moi, un peu plus moi peut-être que je ne suis à l'ordinaire; mais Brunetière aussi, probablement, est un peu plus lui en sa conférence qu'à la maison, au coin de son feu.

Me sera-t-il permis de terminer ces réflexions sur l'art du conférencier par quelques conseils pratiques :

Ne dînez jamais avant l'heure de la conférence. Un potage, quelques biscuits trempés dans du bordeaux, rien de plus. Si vous craignez des tiraillements d'estomac, joignez une tranche de roastbeef, mais sans pain. Ne vous chargez pas l'estomac. On a la rage en province, quand vous devez faire une conférence, de vous inviter à un dîner de gala. C'est la plus mauvaise de toutes les préparations. Vous avez beau vous retenir; vous mangez et vous buvez trop; vous arrivez en causant avec tout ce monde à la salle de la conférence. Vous avez une peine infinie à vous ressaisir.

Dînez peu et seul, une heure auparavant; étendez-vous une demi-heure sur un canapé, et dormez un bon coup. Allez ensuite, tout seul où l'on vous attend, improvisant, réimprovisant, ruminant votre exorde, si bien que, lorsque le rideau se lève, vous êtes parfaitement entraîné, vous êtes en forme. Je ne sais pas comment font les orateurs politiques pour prononcer de longs discours après les banquets de gala. Il est vrai qu'ils ne dînent pas le plus souvent. J'en ai vu qui, tout le temps du repas, roulaient, préoccupés, des boulettes de mie de pain sous leurs doigts, et ne répondaient que distraitement, par d'insignifiants monosyllabes, aux agaceries de leurs voisins.

Parlez debout; on dispose d'une voix plus ample et plus forte; mais surtout on domine son auditoire, on le tient sous son regard. Parlez derrière une table, bien que vous n'ayez (d'après les règles que j'ai exposées) aucune note à lire, aucune citation à faire le livre à la main. On est maintenu par la table et ramené au ton de la conversation. Si l'on a devant soi le large espace de l'estrade, à mesure que l'on s'échauffe, on se donne plus de mouvements; on se surprend à arpenter la scène, le ton monte, et il n'est bientôt plus en harmonie avec le terre à terre des choses que l'on a apportées à dire. Défiez-vous de ces emballements.

Surveillez vos jeux de physionomie et vos gestes; mais pas trop. Je laisse aller les miens à la grâce de Dieu; le naturel, même alors qu'il est exubérant et trivial, vaut mieux qu'une correction factice et compassée.

Ai-je d'autres recommandations à faire? Non, je crois bien que je suis au bout de mon rouleau. Toutes au reste se ramassent en une seule : « Soyez vous. » Il est entendu, n'est-ce pas? qu'il faut d'abord être quelqu'un.

Vous connaissez à présent les procédés dont je me suis servi, dont j'use encore. Il ne me reste plus pour terminer cette histoire qu'à vous parler de la conférence en province et à l'étranger, et enfin, dans un chapitre qui sera le dernier, de la campagne que nous avons faite au boulevard des Capucines.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

SYLVIANE (1)

XXXVII.

LES SOULIERS A BOUCLES D'ARGENT.

— J'étais tombé à genoux devant mon maître et je le considérais sans oser ou sans pouvoir tirer un mot de ma langue, saisie avec toute ma personne. Il ne disait rien non plus. Cependant, son silence n'était pas tristesse, mais peut-être excès de bonheur, car ses traits fort allumés me paraissaient plus clairs, plus joyeux que je ne les avais jamais remarqués. Par-ci, par-là, il laissait échapper un soupir profond, quelque chose que je ne saurais exprimer et qui le soulageait visiblement. Oui, après chacun de ces soupirs profonds, sa face rayonnait toujours un peu plus. Une fois, il lança ses deux mains levées vers le crucifix d'Ombros. On aurait cru que ses deux mains levées voulaient porter son être jusqu'à l'arbre de la croix. Puis il essaya de se planter debout pour seconder son élan. Mais il dut se rasseoir au plus vite, et alors, comme s'il

(1) Suite et fin. — Voy. la *Revue* depuis le 31 janvier.

demandait à être soutenu, il glissa tout entier dans mes bras.

« Mes amis, rapportez-vous-en à moi, M. l'abbé grelottait ainsi qu'on grelotte quand, en décembre, la neige et le givre vous surprennent sans limousine à travers les sentiers rudes de l'Espinouze ou du Marcou. Je l'enlève et le porte d'une brassée sur la planchette de frêne, dans l'encoignure chaude où je roupillais tantôt.

« Mon Dieu, pourvu que, défaillant comme je le vois, il ne finisse pas par se trouver mal! — Tout de même, si j'allais quérir Sylviane? — Mais comment abandonner M. Victor une seconde? Ne serait-il pas capable, une fois seul, avec sa faiblesse, les tremblements de sa machine, de chavirer dans le feu? J'y vois double, j'y vois triple, l'inquiétude m'écrase. Ne sachant mieux faire après trois pas en avant, je regarde le crucifix d'Ombros, et je demande à ce crucifix miraculeux, qui vient de délier les membres de mon maître, de lui restituer un peu de force, d'achever de le sauver. Notre-Seigneur m'examine de ses deux yeux reculés au fond des trous, a l'air de m'écouter; mais il ne répond pas plus que si je ne lui parlais pas. A ce moment, le plus pénible de ma vie, M. Victor, qui ne me sent plus là, me réclame.

« — Jean! appelle-t-il.

« — Monsieur l'abbé...

« — As-tu apporté mes souliers?

« — Oui, monsieur l'abbé, je les ai apportés. Je ne vous les ai pas mis, en partant des Ormades, par crainte qu'ils ne vous fissent froid aux pieds et aussi qu'ils ne salissent les draps.

« — Les as-tu sous la main?

« — Ils sont là, au bas du lit, enveloppés dans un papier.

« — Prends-les! »

« J'atteins le paquet, déplie vivement les nœuds de la ficelle. Mon maître paraît tout éjoui à la vue de sa paire de chaussures la plus neuve, ornée de boucles d'argent superbes — aussi épaisses, ces boucles, que des écus de cinq francs.

« — C'est ce que j'ai de plus beau, dit-il avec un grand contentement. »

« Vous comprenez, monsieur l'abbé, que, pour la solennité de Noël et la fête des accordailles!...

« — J'étais bien malade en quittant les Ormades cet après-midi, car mes pieds ne pouvaient toucher le sol; mais toi, mon Jean, avec l'instinct de divination accordé à l'enfance et à la prime jeunesse, qui en est le prolongement divin, tu prévoyais que Dieu viendrait à mon aide et tu as emporté mes souliers à boucles d'argent. Tu as bien fait, mon petit, de ne pas désespérer du ciel... »

« La cheminée, où j'avais jeté tout un fagot de branchages, flambait jusque par-dessus la haute plaque du fond, de laquelle se détachaient des écailles de suie très brillantes et très noires. Si vous saviez l'éclat magnifique des boucles d'argent de M. l'abbé et même du cuir des souliers, cirés comme une glace!

« Pour lui, à mesure qu'il se réchauffait, il lui revenait quelque couleur au front, aux lèvres, aux joues. Une chose tant seulement m'était désagréable, c'était d'aviser mon maître se remuant sur la planchette de frêne, ne finissant pas de se remuer. — Lui avais-je mal attaché ses culottes courtes? Sa soutane, un peu boutonnée au hasard à la métairie, le gênait-il? Lui avais-je trop serré sa ceinture à glands de soie très riches et très lourds? — Je ne comprenais pas.

« — Avez-vous besoin que je vous arrange quelque chose, monsieur l'abbé? lui demandai-je, impatienté à la longue de ses mouvements.

« — Non, mon Jean...

« — C'est que vous ne paraissez pas tranquille.

« — Si, si, je suis tranquille... J'aimerais de me lever, et j'essaye de mettre mes membres en train, doucement, bien doucement...

« — Vous lever!... Et pourquoi faire? »

« Il eut un signe qui me marquait d'approcher. Quand je le touchai, il me dit avec des paroles basses de soupir :

« — Oh! si, au lieu de recevoir cette nuit la sainte communion dans la sacristie, il m'était accordé de la recevoir dans l'église! »

« Le lutrin, brusquement, entonna l'*Agnus Dei* avec force. Nos paroissiens de Tarrassac, soutenus par la foule des mendiants, poursuivaient de l'entière vigueur de leur gosier. Le *Qui tollis* éclata dans la vieille salle capitulaire des Minimes pareil à une longue bordée de coups de canon. — J'en ai entendu en Espagne, des coups de canon. — Le fracas fut tel que les murailles de l'antique Prieuré en eurent des plaintes, comme des hurlements sourds et lointains.

« Pour le coup — et je ne vous donne pas ça pour l'avoir entendu conter, je vous le donne pour l'avoir vu de mes deux lanternes allumées — pour le coup, le crucifix de Martinez Ombros fit un mouvement dans sa couronne d'épines embroussaillées; puis, le cou se détachant du bois, il pencha la tête sur nous. On aurait dit que Notre-Seigneur s'adressait plus particulièrement à M. Victor, car son visage creusé, un peu noir encore que vivant, s'était tourné, non de mon côté, mais du sien, bouche entr'ouverte dans le but de lui parler... Vous devinez, vous autres, s'il me fut possible de garder mon maître sur l'escabelle de frêne, dans l'encoignure de la cheminée! Ayant aperçu bien avant moi les manèges du crucifix d'Ombros, il glissa dans mes doigts, jadis solides, devenus soudain par l'effet du miracle plus mous que la filasse d'une quenouille, et je n'avais pas eu le temps de sauter derrière lui, qu'il se trouvait prosterné à genoux au milieu de la sacristie, son front à terre, touchant les dalles glacées.

« — Monsieur l'abbé!... Monsieur l'abbé!... lui

criai-je dans le tumulte de l'*Agnus Dei*, grondant toujours à faire crouler le Prieuré, plein d'échos et de voix. »

« Mais il s'occupait bien de mes cris, notre saint des Ormades! Courbé au sol, il gémissait, il sanglotait, il priait, il parlait...

« — Monsieur l'abbé, du courage! du courage!... » lui répétais-je sans fin, ne sachant que lui dire et poussé à lui dire quelque chose.

« Au moment où le lutrin attaquait le troisième *Agnus Dei*, M. Victor décolla sa tête du pavé, la releva mouillée de grosses larmes, toute blanche, vers le crucifix attentif des deux oreilles, incliné tout à fait sur lui à croire qu'il allait se détacher, et prononça ces mots :

« — Seigneur, vous qui dans vos mains tenez toute force, toute vertu, daignez permettre à votre humble serviteur Victor Sylvian de se redresser, cinq minutes, dans sa santé d'autrefois pour aller se prosterner à la Sainte Table et communier avec la paroisse de Tarrassac-le-Haut. »

« M. l'abbé n'avait pas achevé, qu'un « oui » tout ensemble doux et terrible descendit des voûtes, remplit la sacristie, en fit trembler les murs sur leurs fondements. Comme si quelque vent enragé, tel qu'il en souffle chez nous d'aventure, venait de s'introduire dans la sacristie, je me sentis enlevé, tordu dans le tourbillon, et je fus précipité contre les dalles, proche du lit, non guère loin de M. Victor. Il n'y avait pas mot à répliquer, je vous en réponds, et je cherchais en vain, dans ma tête plus brouillée qu'un écheveau de chanvre, ce qu'il fallait penser de tout ceci. — Avez-vous jamais avisé un louveteau pris à quelque piège de branches ou de fer dans les bois? Les yeux lui sortent de la tête et il regarde, furieux, en quelle chair il pourrait bien planter les dents. — Si je ne songeais à mordre personne, mes yeux en ce moment devaient ressembler à ceux d'un louveteau de Tirebosc, le quartier des loups en nos contrées plus sauvages que les vôtres.

« Mais on me touche doucement à l'épaule. Je vous charge de chercher qui m'a touché. — Est-ce le crucifix d'Ombros? — Non, c'est M. Victor droit devant moi et dispos à l'égal du premier homme valide de Tarrassac.

« — Hâte-toi, Jean, me dit-il. M. Juste va distribuer la sainte communion.

« — Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse, monsieur l'abbé?...

« — Vite, donne-moi mon surplis. Il n'y a pas de temps à perdre : M. Juste en est au *Domine non sum dignus.* »

« Dans mon trouble, non tant seulement des yeux, mais de tout mon individu qui va de travers, je n'y vois guère. Par la longue habitude, j'ouvre une armoire à côté du vestiaire, décroche le surplis de M. l'abbé et le lui passe. Je lui dis sans savoir ce que je lui dis :

« — Alors, comme ça, vous êtes guéri?... Alors comme ça, vous êtes guéri?...

« — Dieu l'a voulu. »

« En me murmurant ces paroles d'une voix extraordinaire, d'une voix qu'il n'a jamais eue aux Ormades, il m'échappe. Il va devant lui... il va devant lui, et je le vois qui entre dans l'église parmi les blancheurs de son surplis, dont les grandes manches gonflées d'air flottent pareilles aux ailes des anges.

« — O mon bon maître des Ormades!... O mon bon maître des Ormades!... »

« Je ne trouve pas autre chose dans ma caboche vide, plus lourde qu'un seau de notre puits rempli d'eau jusque par-dessus les bords.

« Cependant, après avoir vu trente-six chandelles, je redoute un malheur pour M. l'abbé, déshabitué de l'usage de ses membres, et je m'encours à sa suite. Je ne finirai pas de m'étonner aujourd'hui : M. Victor a rencontré M. le curé de Tarrassac, qui, avant de marcher à la Sainte Table encombrée des gens de la paroisse et des gens des environs, lui porte, à lui premier, le bon Dieu dans son lit de la sacristie, et M. Victor est tombé à ses pieds. M. Juste demeure ébahi; le saint ciboire lui tremble dans les mains. Il considère M. l'abbé, et, encore qu'il tienne l'hostie consacrée entre le pouce et l'index, il ne songe pas à la lui donner.

« — *Domine, non sum dignus... Domine, non sum dignus...* » répète mon maître avec transport.

« Ah! bien, oui! M. Galinier n'a pas l'air de l'entendre et reste planté, retenant toujours l'hostie au bout des doigts. Vous devinez, vous autres, qu'à l'apparition inespérée de son oncle, Sylviane n'a pas gardé sa place; elle est là, occupant la droite de M. l'abbé, tandis que j'occupe sa gauche, et, pareillement à M. le curé de Tarrassac, elle ne dit rien, elle n'ose rien. Les acolytes eux-mêmes, des garçonnets de douze ans aussi lestes, aussi dégagés, aussi vifs que des chevreaux, ne bougent en aucune façon, les pieds enracinés dans les dalles du chœur...

« Mais la situation change à vue d'œil. M. Casimir, incapable de se laisser troubler la tête à une idée quelconque, à un abreuvoir quelconque, arrache à l'un des enfants une serviette qui lui pendille au bras, la passe à M. Victor pour remplacer en ses mains la nappe de la Sainte Table; puis, s'adressant à M. Juste, articule ces mots délibérément :

« — A votre tour, mon oncle! »

« Aussitôt, l'officiant, désensorcelé, administre la communion à mon maître, dont la face — je ne veux pas oublier de vous rapporter ça — brille comme un soleil. Il est sûr et certain que j'ai eu mal aux yeux à la regarder.

— Dieu habitait en lui, » souffla mon oncle.

Puis il ajouta précipitamment en latin :

« *Et habitavit in nobis.* »

— Vous comprenez si l'église de Tarrassac était en l'air! Malgré la *Communion*, qui est le moment le plus sérieux de la messe, M. le curé, allant et venant avec le bon Dieu à celui-ci, puis à celui-là, puis à cet autre, n'avait pas encore regagné l'autel pour renfermer le saint ciboire dans le tabernacle, que de toutes parts on chuchotait, on se bousculait. Les poussées avaient lieu dans le sens de M. l'abbé Sylvian, que chacun voulait voir, aurait voulu toucher.

« — Qu'y a-t-il donc, Jean? me demande le vieux Tisserandet, de Roquefixade-de-Louvart.

« — Il y a tout simplement que le bon Dieu, cette nuit, a visité notre paroisse et qu'il vient d'y faire un miracle.

« — Un miracle!... » crie ce vieux de tout le demeurant de ses forces.

« Et, s'étant faufilé d'un effort de ses épaules trop grand pour son âge, il parvient jusqu'à la stalle où M. l'abbé venait d'arriver et de s'asseoir sans l'aide de personne. Une fois là, ce paysan prend dans ses mains un pan de la soutane de M. l'abbé, et, comme aux temps d'autrefois, frère Onésime, le moine le plus ancien du monastère de Tarrassac-le-Haut, l'avait pratiqué sur le froc de Martinez Ombros, il baise le drap de la soutane à dix reprises, pieusement.

« Mais tous les mendiants, toutes les mendiantes se sont ébranlés, s'acheminant vers le chœur.

« — Non! non! lance mon maître d'une voix assez pleine et nourrie pour être entendue des quatre coins de l'église.

« — Que chacun garde sa place! » ordonne M. le curé Galinier de son ton habituel, pas très fort, mais très haut.

« Puis il ajoute fort convenablement, le dernier Évangile de la messe terminé :

« — Mes frères, le Tout-Puissant, qui émeut la terre quand il lui plaît, vient d'accomplir un nouveau prodige dans ce coin perdu de la montagne cévenole qui s'appelle Tarrassac-le-Haut. Tous tant que nous sommes, nous avons vu M. l'abbé Victor Sylvian, des Ormades, à moitié paralysé, presque mourant, obligé, pour assister à la Nativité glorieuse du Sauveur, de se faire transporter ici sur un char à bœufs. M. l'abbé Victor Sylvian, des Ormades, dont les vertus sont l'édification de l'Espinouze, du Caroux, du Marcou, de tout le diocèse de Montpellier, a prié, il a prié encore, il a prié toujours, et Dieu l'a entendu, et Dieu a eu pitié de lui, et Dieu, en cette nuit de résurrection et de gloire, est descendu du ciel pour le toucher de son doigt. Nous allons chanter un *Te Deum* afin de remercier la divine Miséricorde du miracle accompli sous nos yeux, car M. l'abbé Victor Sylvian est un « miraculé », ainsi que le fut, dans cette paroisse, à des époques reculées, un religieux du nom de Martinez Ombros... »

« Tout de suite il entonne le *Te Deum*.

« Je vous en réponds, nous y allâmes d'élan, et au paradis, Dieu, les saints et les saintes durent être satisfaits, cette année-là, de la paroisse de Tarrassac, un hameau très pauvre, mais tout de même, soit dit sans offenser M. le curé Fulcran, plus catholique que Camplong.

XXXVIII.

ALINAT, BEDEAU PAROISSIAL.

— C'est drôle, ça, dit Vigneron, je ressemble à un bon cheval qui s'emporte de plus en plus sur une route, au fur et à mesure qu'il avance davantage de l'écurie. L'écurie, pour moi, c'est la fin de ces miracles de Tarrassac, auxquels je m'use la langue depuis des heures pour votre plaisir. Ainsi donc, au point où j'en suis arrivé, tâchez, je vous prie, de ne pas m'arrêter si vous ne vous souciez ni d'une ruade, ni d'un coup de dent.

— Ce que vous nous contez est trop beau, trop émouvant, mon ami, pour que nous songions à vous interrompre, dit mon oncle, qui ne mesurait plus la portée de ses paroles. »

Et, levant le bras par le geste d'un cavalier rendant la bride à sa monture, il ajouta :

— Allez! allez!

— Sauf des bousculements de chaises parmi les paroissiens de Tarrassac et quelque remue-ménage parmi les mendiants et les mendiantes de la montagne, dont les longs bâtons secs, en se heurtant, faisaient : clic! jusqu'à la fin des offices, il ne se passa rien d'extraordinaire dans notre église remplie comme une bouteille jusqu'au goulot. Nos gens, étonnés du miracle, se contentaient de se tenir sur la pointe des pieds et de dévisager M. l'abbé Victor des Ormades aussi vivement qu'à Rivetorte, dans le mont Marcou, ils avaient l'habitude de dévisager saint Saturnin couché dans une châsse tout de son long, avec un oreiller de soie sous la tête, et c'était tout...

— Et M. l'abbé Victor, des Ormades, lui?... implora Prudence, humblement.

— Lui, « le miraculé », comme venait de l'appeler M. Juste, encore que le crucifix d'Ombros lui eût parlé, lui eût enlevé sa goutte d'un tour de main, il ne semblait pas plus fier pour cela. Les bras allongés sur les accoudoirs de sa stalle, la tête tant seulement redressée d'un cran, les yeux fermés à demi, les lèvres balbutiant des prières par leur balbutiement coutumier, il apparaissait tel qu'il avait apparu d'ordinaire, le dimanche, quand ses douleurs lui permettaient de monter à Tarrassac-le-Haut... Moi, je faisais des réflexions en mon dedans : je pensais, par exemple, que, s'il m'était arrivé ce qui arrivait à M. l'abbé, je n'aurais pas conservé comme ça mon air de tous les jours. Que

le bon Dieu, ou tant seulement un saint, ou tant seulement une sainte me frise la chair du bout de l'ongle, et vous verrez si je m'entendrai à brandir le caparaçon, à secouer les sonnailles, à faire honneur aux gens quelconques du paradis! Vrai, mon maître ne faisait pas honneur à son miracle...

« Pour le coup, il n'en était pas ainsi de Sylviane! Je vous ai assez souvent parlé des mines de son visage, tantôt joyeuses, tantôt tristes, encore que son visage, vif, déluré, demeurât joli en quelque sorte malgré elle. Eh bien, je ne vous ai rien dit, en essayant de vous donner une peinture de Mademoiselle. La Sylviane de maintenant ne ressemblait pas plus à la Sylviane de jadis, de hier si vous voulez, que la nuit ne ressemble au jour. Dès qu'elle avait avisé son oncle marchant pour gagner sa stalle, par la secousse ressentie dans tout son être, elle n'avait pu empêcher sa voix de s'exclamer et ses bras de gesticuler avec admiration. Soudain ses traits bruns et fins, ses traits curieux de jeune souris s'étaient éclairés d'une joie qui les avait changés au point de leur communiquer la blancheur et l'éclat de la nappe de l'autel, où tombait la lumière de cinquante cierges, allumés pour la solennité de Noël sur trois rangées de gradins.

« En ce moment, malgré les coups d'œil de M. Juste, essayant de lui faire entendre par là que sa place n'était pas aux stalles du chœur, réservées aux marguilliers de la paroisse, Mademoiselle ne quittait pas le moins du monde celle qu'elle s'était choisie au côté droit de M. l'abbé. Posée à la légère, avec des petits mouvements perpétuels des bras tout à fait pareils aux mouvements perpétuels des ailes d'une bergeronnette-lavandière sur un caillou à fleur d'eau, elle ne cessait de se pencher vers son oncle absorbé dans ses oraisons et de lui ramager quelque chose à l'oreille. — Que lui ramageait-elle en son babil? Je ne sais. — Tout ce que je puis vous assurer, c'est que M. Victor, de temps en temps, lui envoyait un gentil sourire de ses yeux, de ses lèvres, de toute sa figure sérieuse, qui brusquement avait l'air de quitter l'ombre sous un taillis et de passer en plein soleil.

« Je ne m'étais pas posté bien loin de mon maître, moi. Les esprits brouillés par le miracle, sans y porter trop attention, j'avais délogé de son tabouret, sous les stalles, le petit Lassus, des Argelas, le plus malin acolyte de la paroisse, et m'étais emparé de sa place sans permission. Mais j'avais beau étirer mes oreilles à les faire plus minces que deux feuilles de papier, pas une syllabe de Sylviane n'arrivait à mon entendement. Une fois tout de même je saisis quelques mots de M. Victor à sa nièce, et ces mots tristes manquèrent me faire chavirer de mon champignon de bois.

« — Ma fille bien-aimée, prie pour ton père : il serait si heureux aujourd'hui! »

« Oui, vraiment, je reçus un tel coup au souvenir de M. Jacques, que je me serais étalé sur les dalles si M. Casimir, debout ou assis par là, ne m'avait d'un coup de griffe retenu d'aplomb.

« — Qu'as-tu, Jean? me demanda-t-il.

« — Ce miracle, voyez-vous, monsieur le médecin, ce miracle...

« — Êtes-vous bêtes tous avec votre miracle! » grogna-t-il de mauvaise humeur.

« La troisième messe, la messe du Jour, finissait. M. Casimir, un affreux impie, me planta là avec des haussements d'épaules, avec des rires que je lui aurais rendus par autant de gifles, si nous n'avions pas été dans l'église et si, à cette seconde même, M. Victor ne m'avait appelé à lui.

« Vous vous souvenez de notre sacristie des Minimes, plus grande que beaucoup d'églises, soit de la montagne, soit de la plaine. Quand M. l'abbé y entra, un peu soutenu par Sylviane, un peu par M. Casimir, un peu par moi, qui ne pouvions nous habituer, vous sentez, à le voir cheminer tout seul, elle débordait de monde jusque sous la cheminée d'un côté, de l'autre jusqu'au corridor donnant dans le presbytère. L'encombrement était tel, que M. Galinier, debout sur le marchepied du vestiaire, avait une peine énorme à écarter les coudes pour dépouiller ses ornements à la descente de l'autel. Sans compter que les acolytes, curieux de voir de près M. l'abbé des Ormades, avaient planté là M. le curé et, comme des rats fureteurs, s'étaient faufilés parmi les gens de la paroisse et parmi les mendiants de l'Espinouze et du Marcou, bruissant de la langue plus fort que les abeilles des ailes dans un rucher.

« Croiriez-vous que moi, occupé à mon maître de toute mon attention, je dus me détourner de lui une minute pour aider ce pauvre M. Juste, très empêché à cause de ses bras que son gros ventre lui faisait courts comme des bras d'enfant! Enfin, je le débarrasse et de la chasuble, et du cordon, et de l'aube, et de l'amict. Dans la vie, je n'ai en nulle occasion rechigné à rendre service. Sûrement, on se fait plumer à être trop bon. Que voulez-vous? c'est mon caractère de me laisser arracher des plumes sans crier. On est bête ou on ne l'est pas. Je le suis. Vous n'avez pas oublié cette Josa, de Valladolid, je suppose?...

« Mais, tandis que je mettais à nu M. Juste — bien entendu jusqu'à la soutane tant seulement — les particuliers de Tarrassac-le-Haut et ceux de cent autres endroits des Cévennes, malgré les résistances de Mademoiselle et de M. Casimir, serraient M. l'abbé à l'incommoder, à le priver d'air, à l'étouffer. Encore un peu plus de presse de cette tourbe féroce, et mon maître serait froissé, aplati jusqu'à son rabat, que je voyais trembler sous son menton. Halte-là!...

« Vous ne vous figureriez jamais, vous autres qui aimez le bon Dieu quand vous avez le temps, en quel état d'exaltation, quasiment de folie, se trouvait cette

multitude, très religieuse dans le fond. Les hommes, les bras levés, poussaient des cris de : « *Vive M. l'abbé des Ormades!* » Les femmes, le chapelet aux doigts, marmottaient des : « *Je vous salue, Marie!...* » Quelques-unes se tenaient à genoux parmi des souliers et des sabots, qui les piétinaient sans merci. Les enfants, garçonnets et fillettes étaient confondus : ceux-ci, grimpés sur des tabourets, épiaient, riaient; celles-là donnaient des coups pour passer devant, lançaient, deci de-là, un verset du noël cévenol qui n'était pas fini.

« Tout d'un coup, au milieu de ce tintamarre des bouches, des lattes, des sabots, mon oreille distingua la voix de M. Victor :

« — Jean! mon Jean! » appelait-il.

« M. Juste m'occupait à lui rechercher sa calotte de lasting égarée je ne sais où. Je vous laisse à penser si je plante là M. Juste et sa calotte de lasting, et si je saute à mon maître.

« — Jean, me dit-il, fais éloigner ce monde : je voudrais pouvoir arriver jusque sous le crucifix du prieur Ombros. »

« Je me mets à hurler :

« — Du large! du large! »

« Et bousculant ce peuple accumulé — sans dictinction, je vous prie, des riches et des pauvres — moyennant des coups de griffe, des coups de jambe, des coups de tête, j'ouvre un passage devant moi. Je fonce de mon homme avec d'autant plus de force que je suis plus furieux contre M. Casimir. Comprend-on que ce médecin, dix fois plus vigoureux que moi, n'ait pas levé la main pour délivrer M. l'abbé de cette racaille gênante à le faire mourir. Non! non! non!...

« Voulez-vous savoir à quelle besogne se complaisait M. Casimir, depuis les offices terminés? Il se complaisait à Sylviane, qu'il dévorait de ses deux yeux très agrandis comme s'il ne l'avait jamais vue auparavant, à laquelle il parlait dans l'oreille à toute minute, à laquelle à toute minute il souriait, accompagnant ses sourires de signes incompréhensibles de ses doigts, tantôt claquants, tantôt raidis, allongés. — Quelque trouble lui avait-il brouillé la raison, à la fin des fins? — Le plus enrageant pour moi, c'était d'aviser Mademoiselle durant ces jeux du médecin. Elle jubilait, elle ne cessait de jubiler...

« Hélas! les amis, au lieu d'appartenir un brin à son oncle, Mademoiselle appartenait tout entière à M. Casimir, un personnage assez triste, puisqu'il était capable de mépriser le miracle de Tarrassac, aussi extraordinaire, vous en conviendrez, que les miracles de Notre-Seigneur, dans son pays, à Jérusalem.

« Nous étions parvenus à deux pas du lit, à l'endroit précisément d'où l'on voyait le crucifix d'Ombros de la tête aux pieds. Non tant seulement le feu de la cheminée flambait haut, mais avec lui les cinq ou six cierges des acolytes, éparpillés sur les meubles, par-ci, par-là. Eh bien, j'eus un étonnement : dans la sacristie, mieux éclairée qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, Notre-Seigneur, que chacun mangeait de ses prunelles affamées, n'eut pas le plus petit remuement des jambes ou des bras. — Ah! s'il lui avait convenu de faire à l'un de nous, soit à quelqu'un de Tarrassac, soit au dernier mendiant de l'Espinouze ou du Marcou, un signe aussi faible que l'on voudra! — Mais non! le miracle était fini, bien fini. Il n'y avait pas à réclamer : le crucifix du prieur Ombros, qui avait bougé devant moi, s'était penché vers M. Victor devant moi, demeurait immobile là-haut, sous l'ogive, comme un crucifix de bois qu'il était, avec deux doigts de poussière partout, sur le corps, sur les poutres entre-croisées de l'arbre de la croix, avec des toiles d'araignée assez fines certainement, mais des toiles d'araignée tout de même, parmi sa couronne d'épines qui ne formait qu'un morceau blanchâtre à cet endroit, à cet autre endroit un morceau plus noir que la suie de la cheminée.

« — Où est Sylviane? » me demande M. l'abbé.

« Mademoiselle lâche son galant ainsi que j'avais lâché M. Juste.

« — Fais approcher M. le docteur Galinier, » lui dit son oncle.

« M. Casimir, qu'il ne fallait pas chercher loin de notre demoiselle, arrive à l'ordre.

« Alors M. l'abbé prend une main à sa nièce, puis une main au médecin de Tarrassac, et, malgré la foule grouillante, qu'il aurait fallu maintenir à distance à coups de trique, ayant réussi à toucher la muraille contre laquelle le grand crucifix est suspendu, il prononce ces paroles superbes d'une voix pleine, très solide encore qu'elle tremble un brin :

« — Dieu de miséricorde, qui, en cette nuit de la Nativité glorieuse, avez eu pitié de moi si misérable et si dénué, daignez abaisser un regard sur ces deux enfants, les enfants chéris de mon cœur. Faites que l'état de mariage, dont nous célébrons aujourd'hui les fiançailles, soit pour eux l'état de « purification et de réjouissance céleste », tant vanté par l'apôtre saint Paul... O Seigneur, descendu aujourd'hui parmi nous, accordez à votre serviteur Casimir Galinier, ici présent, la force de David; accordez à votre servante Elise Sylvian, ici présente, les grâces de Rachel, la sagesse de Rebecca, les longues années et la fidélité de Sara... »

« Il s'interrompt et, levant les bras très haut :

« — A genoux tous! »

« Abattus comme par quelque souffle gros et sec de l'Espinouze, sur les hauteurs, du côté de Roquefixade-du-Louvart, gens de Tarrassac et gens de la montagne tombèrent sur les dalles de la sacristie. Incontinent, M. l'abbé Victor, ayant passé au col une étole que vient de lui tendre M. Juste, bénit la multitude prosternée, lançant de toutes ses forces :

« *Benedicat vos, omnipotens Deus, Pater, et Filius, et Spiritus Sanctus!*

— *Amen!* » répondent ensemble mille voix.

Vigneron se frotta les mains d'une telle vigueur, d'un tel enthousiasme, que sa peau, trop violemment raclée, rendit comme un son de métal.

— Enfin, dit-il avec un rire énorme, voilà la besogne des miracles dépêchée, et maintenant nous allons rire. Je passe les messes de l'Aurore et du Jour, qui furent expédiées de bon train, et j'aborde le fricot de Ragasse et de Cathe Lauras. J'étais en vive jeunesse à cette époque, mais en dépit de mes dents encore mal exercées, une mangeoire bien fournie n'était pas pour me faire peur. Du reste, je ne me souviens pas d'avoir eu de la vie la gale aux dents, et si Josa, de Valladolid, pouvait ressusciter, elle vous conterait...

Il achevait ce mot, que la porte des Bassac s'étale d'une brusque poussée.

— Monsieur le curé!... beugle Alinat, bedeau de la paroisse, sa soutanelle en désordre, son bonnet carré posé de travers sur le buisson de ses cheveux gris, sa goule de cornouiller coupant l'air devant lui avec vigueur — monsieur le curé!...

— Qu'y a-t-il? interroge mon oncle.

— Il y a que le dernier coup des vêpres est sonné, que l'église est à moitié pleine et qu'on vous attend pour le *Dixit Dominus*...

— Vous avez raison, mon ami... balbutie mon oncle, courbant la tête.

Il tombait du ciel à ce coup de pierre, comme un oiseau atteint en plein vol par la décharge du chasseur.

XXXIX.

« LE SEPTIÈME CIEL. »

Mon oncle Fulcran, debout, piteux, tremblant des quatre membres, récita les grâces, cette fois. Tandis que les mots latins sortaient de sa bouche avec une hâte qui les embrouillait légèrement, Vigneron, déçu, un peu furieux, ne pouvait retenir des gestes de protestation.

— Mais, monsieur le curé, dit-il, quand mon oncle eut clos la prière par un signe de croix, mais, monsieur le curé, il faut bien que je vous montre ce festin des accordailles, qui fut si gai, si...

— Inutile. Le récit des deux miracles suffira pour aujourd'hui...

— Alors, vous refusez de connaître la fin de notre noël de l'Espinouze, que M. l'abbé Victor laissa achever à table en guise de chanson à boire?

— Le temps nous manque.

— Vous me permettez bien tout de même de vous dire comment s'effectua notre retour aux Ormades que, par le fait de son miracle, M. l'abbé Victor fit à pied, aussi vif et tirant droit qu'un martinet de la Vignale?...

Mon oncle, sans s'arrêter à écouter le garde champêtre, avait repoussé sa chaise et s'était rapproché du fauteuil de M. Vincent Bassac :

— Mon ami, lui dit-il, si, à l'exemple de M. l'abbé Victor Sylvian, vous tentiez un grand effort sur vous-même, peut-être vous serait-il permis de venir assister à nos vêpres solennelles de Noël. Assurément, vous êtes moins accablé que ne l'était le saint abbé des Ormades, et je me demande si Dieu, qui vous a déjà touché l'âme pour l'ouvrir à la grâce, ne vous toucherait pas le corps pour l'ouvrir à la santé. Vigneron ne vient-il pas de nous rapporter par le menu ce dont le Seigneur est capable quand, pour aller le visiter, l'implorer dans son temple — chez lui, — on a le courage de vaincre la maladie, presque la mort?

Le maire, à moitié convaincu, appuya ses deux mains aux accoudoirs de son siège et surgit droit devant nous.

— Ah! mon Dieu! cria la Bassague.

— Ah! mon Dieu! cria Prudence.

— Ah! mon Dieu! criâmes-nous tous, sauf mon oncle, profondément recueilli, murmurant des oraisons au milieu de l'ébahissement général.

— Eh bien, mon cher, mon bien cher ami? interrogea-t-il avec une nuance plus marquée d'affection.

— Eh bien, pourvu que cela dure, monsieur le curé, je ne me trouve pas trop mal...

— Si vous essayiez un pas...

M. Bassac en fit trois sans être soutenu.

— Vous verrez qu'il en sera de M. le maire comme de M. l'abbé Victor, observa Vigneron avec un second frottement des mains aussi retentissant que le premier.

— Mon Dieu! s'exclama mon pauvre oncle, transporté au « septième ciel », — un ciel que, d'après la légende pieuse, entrevit saint Paul terrassé sur le chemin de Damas.

Chacun avait quitté sa place et regardait, émerveillé du prodige. Il est certain que, si M. le maire, quatre heures auparavant, faisait quelques timides gestes des bras, il était absolument incapable de mouvoir les jambes.

— Monsieur le curé!... Monsieur le curé!... glapit la voix aigre du bedeau paroissial, reparaissant au seuil de la salle.

— Je vous suis, Alinat! lui répondit mon oncle.

Et, s'adressant au père de Mélie, planté immobile au milieu de la salle, pareil à un tronc de châtaignier en pleine terre de Fonjouve ou du Jougla :

— Vous, Cornaz, qui êtes fort comme le Samson de *l'Écriture*, je vous recommande M. le maire. S'il a besoin de votre secours pour arriver jusqu'à l'église, aidez-le de vos deux bras.

— Je l'y porterai bien sur mon dos, à l'église, s'il le

veut! brailla le cordonnier avec un rire égal à son appétit, un rire de bourdon dans un clocher.

L'insupportable Alinat ne cessait de tirer M. le curé par la manche. Mon oncle, à la fin, se résigna à suivre le bedeau.

XL.

LE PSAUME CENT TRENTE-CINQUIÈME.

Nous étions là, dévisageant M. Vincent Bassac, une manière de « miraculé » comme M. l'abbé des Ormades, et nul de nous, sauf la Bassague et Prudence, occupées à des signes de croix, ne savait que dire, ne savait que faire.

— Tout de même... soupira M. le maire, ayant un air de vouloir regagner son fauteuil et ses coussins.

— Ah çà! monsieur Vincent, à présent que M. le curé est parti, il ne faudrait pas caponner, lui dit Vigneron.

— C'est que... c'est que...

— Oui, je ne vais pas contre, vous ressentez encore quelque chose par-ci par-là, intervint Prudence... Mais est-ce que M. l'abbé Sylvian fut guéri d'un coup? Il dut aller, en premier, jusqu'à l'église de Tarrassac; en second, il dut prier et prier jusqu'à ce que Notre-Seigneur descendit de la croix...

— J'ai une idée, notre maître, interrompit Galibert : si j'attelais Verjus au tilbury, comme Lauras attela ses bœufs à la carriole?

Parlant encore, il s'était élancé hors de la salle.

M. Bassac, d'un geste lent, peut-être douloureux, écarta la Bassague et Mélie, très empressées à le soutenir, à l'assister, et parvint à se rasseoir. Il eut un soupir de soulagement, puis il sourit, le brave homme, de son plus aimable sourire, nous demandant pardon de sa faiblesse.

— Soyez tranquille, monsieur le maire, lui dit notre gouvernante de la cure, le bon Dieu va mettre la main à vos membres, et vous savez si le bon Dieu fait ce qu'il veut, tant sur la terre que dans le ciel!

— Oui, Prudence... murmura-t-il, trop essoufflé pour en dire plus long.

— Qui sait, en fin de compte, hasarda Valat, si M. Vincent ne se trouverait pas mieux dans son lit qu'à l'église?

— Peut-être préférerait-il sa paillasse de maïs, en effet, à sa stalle de noyer, ajouta Cabanes.

— Dans tous les cas, si M. le maire se décide à assister aux vêpres, il ne faudrait pas oublier de lui mettre l'écharpe, opina l'adjoint Verdier.

— Je crois bien! je crois bien! s'écria Vigneron, réinstallé à la table et vidant dans son verre ce qui restait, par-ci par-là, des bouteilles entamées — vin ordinaire, faugères, cognac mêlés ensemble... Bassague, l'écharpe! bredouilla-t-il entre deux lampées, l'écharpe!

Galibert rentra.

— Allons, notre maître, allons! Verjus est là qui vous attend.

Dix bras, parmi lesquels je démêlai très bien les bras minces de Prudence et de Mélie, s'abattirent sur le fauteuil. M. Vincent, ceint de l'écharpe municipale, fut enlevé comme une plume du milieu de ses oreillers. Je rendrai à chacun selon ses œuvres : Cornaz, assurément, en véritable taureau cévenol qu'il était, supporta le plus lourd de la charge; mais, si Galibert n'eut pas à déployer tant de force, il déploya plus d'intelligence et plus d'habileté. Quand on se démenait, on trimait pour hisser M. le maire, très encombrant et très massif, jusqu'au tilbury, le pâtre d'un bond sauta sur le siège de la voiture, reçut seul M. Vincent, que les efforts réunis du garde champêtre et du cordonnier avaient monté jusqu'au marchepied, et le cala entre les coussins du fauteuil. Notre gouvernante, enlevée de joie, passait ces coussins un à un avec toute espèce de recommandations.

— Eh bien, Prudence, que dites-vous de ça? lui demanda Galibert, assemblant dans ses mains les rênes de Verjus.

— Je dis que tu es un bon garçon malgré tes vices, et que je m'occuperai de toi, avec M. le curé, auprès de Cornaz. M. Casimir épousa bien Sylviane!...

Le mulet, énergiquement retenu pour éviter des secousses à M. le maire, s'en allait au pas devant nous, et nous le suivions, non en chantant à l'exemple des mendiants de l'Espinouze, du Caroux et du Marcou qui suivaient l'attelage des Ormades, mais préoccupés, inquiets, un peu attristés par les « Aïe! Aïe! » de M. Vincent au moindre cahot du tilbury.

— M. l'abbé Sylvian ne geignait pas autant que vous, monsieur le maire! lui criait Vigneron en manière d'encouragement.

Galibert menaça le garde champêtre de lui fermer la bouche avec son fouet et, encore que fort troublé par ses copieuses rasades, l'ivrogne comprit l'avertissement et se tut.

— Vois-tu, Mélie, dit Prudence à la fille de Cornaz, qui cheminait à côté d'elle, ce pâtre des Bassac n'est pas un modèle pour la religion; mais, s'il te convient, M. le curé et moi, nous te le donnerons. Peut-être ce M. Casimir Galinier, de Tarrassac, n'était-il pas sans avoir ses misères; cela n'empêcha pas M. l'abbé Sylvian de lui accorder sa nièce. Au surplus, réfléchis et fais signe aux gens de la cure, quand tu jugeras le moment venu de te marier.

Au grand désespoir de mon oncle, à la grande déconvenue de la paroisse, M. Vincent, encore que fort résolu et résigné à souffrir, ne put assister aux vêpres jusqu'à la fin. Comme le lutrin attaquait le *Magnificat*

solennel des « Fêtes majeures », il inclina la tête et s'évanouit. L'officiant, en chape, accourut de sa stalle. Je renonce à peindre son effarement. Quelle énorme peine fut la sienne, quand on emporta M. le maire, de ne pouvoir interrompre le psaume commencé pour accompagner son ami, lui prodiguer des consolations! Je le vis plus d'une fois s'essuyer les yeux, du *Magnificat* à la bénédiction du Très Saint Sacrement qui clôtura ces vêpres solennelles.

Hélas! M. Vincent Bassac manqua mourir. M. Antonin Lartigue, médecin à Saint-Étienne-de-Mursan, venait à Camplong chaque jour. Il ne s'agissait plus de douleurs, à présent; il s'agissait bel et bien d'une fluxion de poitrine, contractée « à la suite d'un long refroidissement », disait le docteur. Au presbytère, nous passions notre temps à genoux. Dans nos prières, nous invoquions le prieur Martinez Ombros, de Tarrassac-le-Haut.

Enfin, au bout de trois mois, le malade alla mieux, ne toussa plus, put se lever, manger l'aile d'un poulet de grain. Quelle joie à la cure! Sans compter que Pâques approchait, la fête de la résurrection de Notre-Seigneur et du retour de printemps avec des fleurettes partout.

— Je pense, monsieur le curé, que vous n'allez pas tourmenter M. Vincent et le presser de revenir à l'église jusqu'à l'été? dit un jour notre gouvernante.

— Soyez sans inquiétude, Prudence : si Bassac désire accomplir son devoir pascal — et il l'accomplira — je lui apporterai la sainte communion chez lui sous forme de viatique, ainsi qu'on le fait pour les malades et les agonisants... En son langage brusque et libre, Vigneron me disait, hier, que la paroisse de Camplong ne valait pas pour la sainteté la paroisse de Tarrassac-le-Haut. Il a raison, et j'ai eu tort de confondre Tarrassac, où vécurent le prieur Ombros et l'abbé Sylvian, deux Bienheureux, avec Camplong où nous vivons, nous autres, chargés d'imperfections, peut-être d'iniquités. Que Dieu nous vienne en aide, car « lui seul fait les prodiges », comme il est écrit au psaume cent trente-cinquième.

Il me considéra une seconde pour me marquer que c'était à moi, non à Prudence, que s'adressait le texte même du psaume cent trente-cinquième, et articula avec une douceur de flûte — la flûte de M. l'abbé Victor détaillant le *Salve Regina*, le soir, dans sa chambre des Ormades :

« *Qui fecit magna mirabilia solus.* »

FERDINAND FABRE.

FIN.

EDMOND DE PRESSENSÉ

La France a perdu en M. de Pressensé l'un de ses meilleurs serviteurs; la *Revue bleue*, un de ses plus anciens et plus fidèles collaborateurs.

La France ne s'est pas montrée ingrate. Les voix les plus considérables, les plumes les plus illustres ont, à l'envi, rendu hommage au talent et au caractère du pasteur, de l'écrivain, de l'orateur, de l'homme politique, de l'homme de bien surtout. La *Revue bleue* ne pouvait rester muette. Mais, condamnée par l'intermittence de sa publicité à ajourner l'expression de ses sentiments, il ne lui reste qu'à prendre acte, à son tour, de ces témoignages, et à redire, bien imparfaitement, ce que d'autres ont mieux dit avant elle. Elle le fait, du moins, avec la plus sincère et la plus douloureuse émotion; et si petite que puisse être la part laissée dans cet universel concert de regrets et de louanges à celui qu'elle a bien voulu charger d'être son interprète, il la remercie de l'honneur qu'elle lui a fait en l'autorisant à parler en son nom. On lui pardonnera si, cédant à la vivacité de ses souvenirs, il se laisse aller à le faire jusqu'à un certain point en son nom personnel.

*
* *

On ne pouvait, a dit M. Jules Simon, ni entendre ni lire M. de Pressensé sans le respecter et sans l'aimer. Rien de plus vrai que cette parole. Je l'avais lu quelquefois; pas assez. Nous ne pouvons lire tout ce qui mériterait d'être lu. Je connaissais les belles pages dans lesquelles, réduisant à sa juste valeur la légende de la réouverture des églises par Napoléon et remettant tardivement à sa place le nom du véritable restaurateur de la religion en France, l'abbé Grégoire, il avait, au nom des faits comme au nom du droit, affirmé pour la première fois la noble et généreuse thèse de l'Église libre dans l'État libre. Je l'aimais et le respectais déjà. Je ne l'avais pas entendu encore. Je vivais alors habituellement loin de Paris, engagé, moi aussi, la plupart du temps, dans de laborieuses campagnes pour le service de la liberté. Un jour, en 1869, j'eus cette bonne fortune. C'était au Cirque des Champs-Élysées, et c'était cette thèse même de la liberté de conscience qu'il y développait.

Je l'aimai et le respectai davantage. Quelle force et quelle chaleur, en effet, dans cette parole; quelle sincérité dans ces accents; quelle loyauté dans ces appréciations; quelle indépendance et quel courage dans ces protestations indignées contre toutes les intolérances et toutes les injustices, de quelque nom qu'elles se parassent et de quelque masque qu'elles fussent couvertes! Avec quelle émotion l'on entendait ce pasteur — M. de Pressensé n'avait encore à cette époque renoncé en rien pour la vie publique à son ministère —

se faire tour à tour le défenseur de tous les opprimés, l'accusateur de tous les oppresseurs et, au nom même de sa foi, revendiquer pour les communions autres que la sienne, pour les opinions même les plus opposées à ses croyances, le respect de toute conscience impartiale et l'équitable neutralité de la loi !

Il était là tout entier. Ce sont ces deux sentiments, qui ne devraient jamais être séparés, une conviction profonde et le respect de toute conviction sincère, qui expliquent et qui résument toute sa vie. « Quand l'erreur n'est pas libre, a-t-il dit, la vérité ne l'est pas. » Quand, sous prétexte d'éviter à l'homme les fautes et les chutes, vous mettez l'homme en tutelle, vous supprimez à la fois avec les enseignements de l'expérience le mérite et le progrès. Sous prétexte d'éliminer le mal, vous anéantissez le bien. Vous tuez la responsabilité. Or la responsabilité, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral — c'est un économiste, c'est-à-dire un moraliste, Bastiat, qui l'a dit — est le tout de l'homme. Elle est à la fois son moteur, son professeur, son rémunérateur et son vengeur.

Mais si la liberté avec la responsabilité est un régime fortifiant et fécond, c'est un régime sévère et qui exige, de la part de ceux qui y sont soumis, de l'énergie et de l'initiative. Et c'est pour cela que tant de gens le redoutent.

C'est pour cela aussi que ceux qui y ont foi sont, comme Pressensé, des hommes de devoir et des hommes d'action. C'est pour cela qu'ils ont, on l'a justement dit, ce qu'on a appelé la *vaillance morale*, que ne donne pas toujours, hélas ! la vaillance physique, mais qui donne au besoin la vaillance physique. C'est pour cela que désintéressés pour leur propre compte, ils ne se désintéressent pas de ce qui les entoure, et que, sans ambition personnelle, ils sont, quand le devoir le commande, ambitieux pour leur cause. On a remarqué et avec raison que ce tempérament d'apôtre, qui était le sien, avait poussé Pressensé dans la vie publique et lui avait fait aimer la lutte et la bataille. On a cité même à ce propos un mot que dans sa jeunesse lui aurait adressé l'un des hommes politiques les plus considérables de ce siècle, M. Guizot : « Vous êtes, comme moi, né dans un coin, tâchez d'en sortir. » Et l'on a ajouté qu'il en était sorti en effet. Il faut s'entendre. Il y a deux manières de sortir de son coin. L'une qui consiste à chercher par tous les moyens possibles, fût-ce en renonçant à soi-même et en répudiant ses origines, à faire du bruit dans le monde et à s'y faire une grande place. C'est la manière des ambitieux vulgaires qui ne savent pas que plus ils semblent se grandir, plus ils se rapetissent.

L'autre qui, dégagée de toute préoccupation égoïste, incapable de toute compromission honteuse et de tout calcul déshonorant, ne fait, si l'on peut ainsi parler, rayonner au dehors sa chaleur et sa lumière que parce qu'elle a commencé par les concentrer en elle-même et ne voit dans l'influence légitimement conquise qu'un moyen et non un but.

C'est cette manière de sortir de son coin qui a été celle de Pressensé. C'est cette ambition de servir qui a été la sienne. C'est ce dévouement absolu de tous les instants et sous toutes les formes à la liberté, à la liberté vraie, la liberté des autres, qui explique ce qui, à première vue, aurait pu paraître contradiction et inconséquence. Ennemi de la guerre et l'un des premiers à se joindre à ceux qui, avec l'auteur de ces lignes, avaient, en 1867 et depuis, levé l'étendard contre elle, il prend, avec ce courage tranquille qu'admirent et apprécient les vrais militaires, part aux dangers de la guerre étrangère et de la guerre civile comme pasteur, comme ambulancier et comme citoyen. Ennemi des excès de la démagogie, il élève, au péril de sa vie, comme son prédécesseur à l'Institut, Beaussire, dont il devait plus tard retracer la vie, la voix contre les excès de la Commune, et réclame en vain la mise en liberté de l'archevêque de Paris. Indulgent, d'autre part, pour les inévitables entraînements de l'ignorance et de la misère, inquiet des semences de haine que laissent derrière elles les répressions aveugles et inexorables, il parle le premier, à une époque où cette mesure eût été sans péril et sans exagération, d'amnistie pour tous ceux que n'avaient particulièrement compromis ni des grades élevés, ni des actes relevant de la loi pénale habituelle. Protestant convaincu, il combat tour à tour et l'intolérance prétendue religieuse qui conteste aux non-croyants la liberté d'écarter de leurs funérailles tout symbole d'une foi quelconque, et celle de cette prétendue liberté de penser qui, sous prétexte de protester contre l'intolérance, ne vise à rien moins qu'à asservir à ses dogmes négatifs les consciences qui s'y refusent.

Il scandalise ainsi à tour de rôle tous ceux qui, en politique, en religion, en économie sociale, se croient plus ou moins en possession de l'infaillibilité, et mettent au service de leurs passions et de leurs opinions successives, voire contradictoires, la même exagération et la même violence. Mais il mérite l'estime et l'admiration de ceux qui savent dire, avec Montalembert, « que le bâillon dans la bouche des autres les blesse autant et les humilie plus que le bâillon dans leur propre bouche ».

Trop rares, il est vrai, et c'est le malheur de notre démocratie, sont encore ceux qui savent ainsi comprendre la liberté et rendre aux hommes de la trempe de Pressensé, à ces tempéraments d'apôtres, purs de tout tempérament d'inquisiteur, la justice qui leur est due. Lui-même, il faut bien le dire, en a fait l'épreuve, et, comme d'autres, comme Laboulaye, accusé de n'être point resté le même parce qu'il n'avait point changé avec ceux qui changeaient autour de lui, il a eu plus d'une fois à souffrir de la constance et de l'unité de sa vie et de sa conduite. Les électeurs du suffrage uni-

versel, qui l'avaient accueilli avec enthousiasme en 1871, l'ont répudié plus tard, parce qu'au lieu de se servir d'eux, il prétendait les servir. Et ce n'est qu'après un intervalle assez long que le Sénat, dans lequel il devait tenir une place si honorable, lui a ouvert ses rangs. On sait qu'il fut un des derniers admis dans ce quart des inamovibles qui assuraient à la France, par une prévoyance bien sage, les services et les conseils d'une élite d'hommes justement placés au-dessus des vicissitudes électorales et des hasards des scrutins.

L'Institut lui-même, où sa place semblait si bien marquée, ne l'a que bien tardivement et presque à la dernière heure, admis à siéger dans sa section de morale. Quelque estime que l'on fît de lui, quelque dégagé qu'on le sût de toute étroite attache confessionnelle, on lui faisait un vice rédhibitoire de sa qualité d'ancien pasteur. C'était le pendant des préventions opposées jadis à la candidature de l'illustre Père Gratry. Il s'en est bien vengé, si tant est que ce mot puisse être de mise quand il s'agit de lui. Dans cette dernière année, pendant laquelle la maladie, en lui enlevant la parole, cette parole qui était sa vie, semblait l'avoir réduit à n'être plus que l'ombre de lui-même, il a trouvé moyen de donner à ses nouvelles fonctions une somme de travail que peuvent lui envier les plus laborieux et de laisser de son court passage un souvenir qui ne s'effacera pas.

Le rapport sur le concours relatif aux œuvres de saint Jean Chrysostome est, de l'aveu de tous, un travail d'une valeur exceptionnelle. La notice sur Beaussire, mentionnée plus haut, n'est pas moins remarquable. Dans l'un comme dans l'autre de ces écrits, on trouve, avec cette chaleur de cœur, cette vivacité d'expression, cette ardeur pour le bien et cette horreur du mal qui avait été de tout temps l'aliment de la flamme qui le soutenait en le consumant, une hauteur de pensée, une largeur de vue, une sérénité qui montrent bien que c'était déjà de plus haut que la terre, et comme d'une région supérieure, que maître de la mort, ainsi qu'on l'avait dit avant lui de Bersot, il envisageait la vie. Non pour s'en détacher assurément, non pour en détacher les autres, mais pour en comprendre, pour en sentir et pour en faire comprendre et sentir toute la grandeur et toute l'importance.

Qu'une part d'une telle existence ait été donnée à la *Revue bleue*, c'est pour elle un honneur dont elle a le droit d'être fière; et c'en est un pour moi, qu'il me soit permis de le répéter en terminant, d'avoir, comme confrère et comme ami de celui qu'elle ne remplacera pas, été admis à lui rendre ce dernier témoignage.

FRÉDÉRIC PASSY,
Membre de l'Institut.

COURRIER LITTÉRAIRE

La Confession d'un amant (1). Ce titre, que M. Marcel Prévost vient de donner à son nouveau roman, avait déjà tenté Gower, le vieux poète anglo-normand. Il est endormi dans sa tombe depuis cinq siècles et ne réclamera certainement pas. D'ailleurs les amants d'aujourd'hui ont bien autre chose à confesser que les amants du XIVe siècle.

A vrai dire, ils se sont beaucoup confessés à nous, les amants, depuis quelques années; beaucoup et trop peut-être; moins, je le crains, pour obtenir l'absolution que pour se vanter du caractère exceptionnel de leurs fautes. Ce n'est point là un travers particulier à ceux qui se confessent, la plume à la main, chez Lemerre ou chez Ollendorff, chez Charpentier ou chez Calmann Lévy. L'ombre des vrais confessionnaux en sait quelque chose, et les vieux juges, qui siègent depuis trente ou quarante ans dans ces tribunaux secrets, pourraient écrire un bien curieux livre sur *les Vanités de la pénitence*.

L' « amant » de M. Marcel Prévost apporte, dans sa confession, les deux qualités indispensables, la sincérité et ce regret du péché qu'on appelle, en termes techniques, la contrition. Il ne péchera plus, il n'aimera plus.

Voyons sur quelles expériences, sur quels sentiments ou sur quels raisonnements est fondé ce dégoût d'aimer.

Frédéric a été élevé par deux « saintes », deux vieilles femmes exquises de pureté et d'ignorance; de là, il passe aux mains des prêtres. Lorsqu'il vient à Paris, à vingt-deux ans, maître de sa vie et de sa fortune, il s'écarte du monde où l'on s'amuse avec une sorte d'horreur, et s'enferme dans son appartement de la rue Madame, d'où il regarde, en rêvant, onduler sans fin les verdures du Luxembourg. Il ne connaît que trois personnes à Paris : son ancien professeur, Francis O'Kent, un Irlandais qui vit maritalement avec une ouvrière dont il a un petit enfant; son cousin, M. de Maleserre, gentilhomme, professeur de biologie au Collège de France et mari prédestiné; enfin, Mme de Maleserre, une femme organisée pour l'amour. Frédéric oscille entre ces trois personnes, qui ont sur lui des vues différentes. O'Kent veut faire de lui un adepte de la *Land-League*; M. de Maleserre prétend le marier; quant à Mme de Maleserre, elle entend le garder pour elle et vient le « prendre » de haute lutte dans sa garçonnière.

Ce viol — car ce n'est pas autre chose — nous est conté avec détail : il le faut bien, puisque c'est une confession! Pendant trois ans, il se reproduit, avec les mêmes phases et sans que les impressions premières

(1) *La Confession d'un amant*, par Marcel Prévost. — Lemerre.

perdent de leur vivacité. Voici dans quel ordre elles se succèdent. Mouvement de sympathie et de plaisir, chez Frédéric, en voyant paraître la femme dont il est aimé; commencement de l'accès chez Mme de Maleserre et paralysie de la volonté chez le jeune homme; réaction haineuse qui suit la satisfaction des appétits, réaction si vive que la pauvre femme est obligée de passer dans la pièce voisine. Puis vient l'apaisement, un retour de sympathie douloureuse : tous deux pleurent ensemble, elle de n'être pas aimée, lui de ne pouvoir aimer.

C'est au moment où ils se consolent ainsi par de tristes baisers que M. de Maleserre les surprend. La conduite du professeur gentilhomme, en cette circonstance critique, est bien curieuse. Atteint d'une maladie de cœur, il a une sorte de syncope, et Frédéric, avant toute explication, doit lui donner des soins. M. de Maleserre est si préoccupé de sa santé qu'on pourrait croire, pendant un moment, qu'il a complètement oublié l'autre affaire. Il y a là quelque chose de piteux et de tragique, qui ressemble assez à la vie. Cette scène pourra être appréciée diversement : pour moi, je l'accepte.

« Je ne te demande pas si tu es son amant, dit enfin le malheureux. Je suis convaincu que non. Mais il faut partir. »

Frédéric obéit. Revenu dans son domaine du Plouis, où il est entouré des souvenirs de ses saintes, dans l'atmosphère virginale où elles ont vécu, il redevient l'idéaliste à outrance, qu'il n'a, du reste, jamais cessé d'être. Il retrouve sa camarade de première communion, Valentine Duchâtelier. Elle est mariée à une sorte de goujat, M. le vicomte de Saint-Géry, qui, avant cinquante ans, est tombé en enfance par suite de ses excès. Nous apprenons même, par les indiscrétions du bon docteur qui, à la fin du déjeuner, a bu un verre de cognac de trop, que le mariage n'a pas été consommé. Frédéric en paraît ravi. Pourquoi donc? Il ne songe pas à ces six mois de lune de miel avec un fêtard entré en sénilité. Mieux vaudrait peut-être avoir été mariée pour de bon à un brave garçon que d'être demeurée vierge de cette façon-là. Je ne pourrais pas me résoudre à cueillir la plus jolie rose du jardin si j'avais vu une limace la frôler.

L'amitié de Frédéric et de Valentine, d'abord très douce, devient, à partir du premier baiser, une exquise torture. Toutes les imprudences qu'il est possible de commettre, Valentine les commet. Elle y est aidée par une mère d'une complaisance un peu invraisemblable. Il y a surtout un certain soir, sur la terrasse... Heureusement, leur fièvre d'amour monte vers les étoiles et se perd dans les espaces interplanétaires, sur les ailes d'une rêverie qui semble avoir été inspirée par Camille Flammarion. C'est égal : pendant un moment, j'ai eu joliment peur!

Vous avez pris Mme de Maleserre pour une femme à tempérament : moi aussi. Mais non, c'est une amoureuse véritable, et elle meurt de sa passion. Mandé auprès d'elle (devinez par quoi?... par M. de Maleserre, parbleu!), Frédéric s'aperçoit que cette délicieuse maîtresse est devenue « une vieille femme ». M. Marcel Prévost, qui use volontiers des italiques pour mettre en relief ses pensées de choix, va ici jusqu'aux petites capitales pour nous faire partager l'horreur de Frédéric.

Donc, elle meurt, et le pauvre mari la conduit au cimetière en s'appuyant au bras de Frédéric. Lorsque la dernière pelletée de terre est tombée sur le cercueil, cet homme, qui avait trouvé « bête et cruel » d'interroger Frédéric sur la nature de ses relations avec Mme de Maleserre, considère le lieu et le moment bien choisis pour poser la fatale question : « As-tu été son amant? »

Frédéric jure que non. Il a parfaitement raison : nous en aurions tous fait autant, nous l'avons peut-être fait! Jamais faux serment n'a été prêté plus à propos.

Mais ce qu'on ne comprend pas du tout, c'est que la mort de Mme de Maleserre le décide à abandonner Valentine pour aller travailler à la cause de l'émancipation irlandaise. Je n'aurai pas l'indiscrétion de demander à M. Marcel Prévost si son héros se rangera derrière Mac-Carthy ou derrière Parnell, triste exemple, lui aussi, du trouble qu'apporte la sensualité dans le jeu des énergies utiles.

Dans ce roman, je ne sais vraiment à qui m'attacher. Les deux saintes m'ennuient, et Mme de Lacaze, en particulier, a une froide façon de raconter à l'enfant la mort de sa mère qui me paraît tout simplement inhumaine. Je ne comprends pas bien Valentine et je comprends trop Mme de Maleserre.

Quant au héros du livre, il est bien féminin. Il pleure à chaque instant, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il s'évanouit ou peu s'en faut. Il ne sait rien et ne devine rien. Il faut qu'on lui explique tout ce qui lui arrive : « Tu aimes cette femme, tu seras son amant; tu ne l'aimes plus, tu en aimes une autre. » M'intéresserai-je à Francis O'Kent, tour à tour professeur et garçon de brasserie, mais, à mon avis, plus garçon de brasserie que professeur, et dont le rôle consiste à reparaître périodiquement à travers l'action pour donner des conseils qui ne sont pas suivis? M'intéresserai-je à M. de Maleserre? Il a une maladie de cœur, c'est vrai, mais il enterre tout le monde. Je me suis demandé à moi-même : « Cela te fait il de la peine que ce professeur au Collège de France soit trompé par sa femme? » — Et je me suis répondu : « Non, pas le moins du monde! »

Enfin, je le répète, le dénouement me surprend et me chagrine. Qu'a fait Valentine pour être si brusquement abandonnée? Qu'a fait l'Irlande pour être si passionnément servie?

On voit que je ne marchande point les critiques à ce roman, et l'on sera peut-être étonné si j'ajoute que c'est une des œuvres les plus intéressantes de cette année. D'abord la forme en est délicieuse, car M. Marcel Prévost est un rare écrivain. Mais l'attrait, la curiosité du livre, c'est d'y trouver, sous une forme fine, élégante, insinuante, doucement voilée, avec le désir et la science de plaire, avec tous les raffinements d'expression dont nous sommes gourmands, les nouveautés de pensée et les singularités de sentiment qui se rencontrent dans les œuvres de la jeune école — notamment dans *le Jardin de Bérénice* — sous une forme obscure, prétentieuse, aggressive, volontairement et systématiquement baroque, avec l'intention de nous dérouter et de nous révolter.

La Confession d'un amant est toute une théorie de l'amour, et la plus décourageante que je connaisse. L'amour, paraît-il, n'est plus, ne peut pas être une attraction ayant pour dernier terme une fusion de deux êtres, la reconstitution de l'unité originelle. C'est une lutte dans laquelle il y a un vainqueur et un vaincu, comme dans toute bataille, et ce n'est pas toujours l'homme, soit dit en passant, qui est le vainqueur.

Pour préciser encore plus, je dirai que *la Confession d'un amant* est un syllogisme dont Mme de Maleserre et Valentine forment la majeure et la mineure, dont Francis O'Kent est la conclusion. Ce syllogisme, le voici :

La sensualité tue l'amour, d'où elle fait naître la haine ;

Mais il n'est pas d'amour auquel ne se mêle la sensualité ;

Donc l'amour est mauvais, du moins l'amour de la femme, et l'homme doit chercher un autre aliment à son activité aimante.

Ce syllogisme m'impressionne, car il y a du vrai dans les prémisses. Mais les conséquences m'en paraissent assez graves. Dans une lettre-préface adressée à M. Alexandre Dumas, l'auteur nous assure que son but a été de nous apprendre à vivre en nous montrant non ce qu'il faut faire, mais ce qu'il faut éviter. Or ce qu'il faut éviter, c'est l'amour.

Cette doctrine vous paraît cousine germaine du malthusianisme ; vous craignez, si vous vous y conformez, d'encourir les reproches des recenseurs qui constatent, tous les cinq ans, une diminution de l'amour en France... Êtres grossiers, vous en êtes encore, je le vois, à la vieille chanson :

C'est l'amour qui fait le monde
A la ronde.

Mais, non, nous avons changé tout cela. L'amour est inutile et nuisible, l'instinct de reproduction suffit. Ce sera, s'il vous plaît, le nouvel amour selon l'évangile de Francis O'Kent, « un geste » et rien de plus. Vous n'aurez plus de femmes, mais vous aurez encore des femelles ; plus d'enfants, mais des petits. Cela vous va-t-il ? Et qu'en disent ces dames ?

*
* *

Gyp me fait l'effet d'un de ces chefs de *guérillas*, qui, après avoir eu le dessus dans cinquante escarmouches heureuses et brillantes, seraient démangés du désir de gagner enfin une bataille rangée. Donc elle a livré sa bataille, et le résultat en est indécis (1).

Sa manière n'est pas sensiblement changée. Mais son humour habituel s'est concentré sur la marquise de Guéray, en qui elle s'est comme incarnée ; les autres personnages, auprès d'elle, paraissent un peu ternes et vulgaires. Ce n'est pas seulement le dénouement tragique qui assombrit le livre. On sent chez l'écrivain une sorte de nervosité et d'impatience qui ne lui est pas ordinaire, comme s'il commençait à ne plus avoir envie de rire et comme s'il venait de s'apercevoir qu'après tout le monde est encore plus odieux que ridicule et encore plus méchant que bête. Cette transformation était à prévoir, mais nous y perdons.

Les ennemis combinés auxquels s'est attaqué Gyp avec tant de *furia*, c'est, d'une part, l'hypocrisie cancanière et la sourde dépravation de la société provinciale ; de l'autre, la pose outrecuidante de nos jeunes décadents, une pose qui va jusqu'à l'assassinat, inclusivement, et jusqu'au suicide, exclusivement.

J'ai quelque regret de perdre mes illusions sur la capitale de la Lorraine. Pauvre Nancy ! « Grande et belle ville de France », comme disaient les vieux dictionnaires naïfs d'autrefois ! Pour moi, son nom ne me rappelle que des heures très douces, passées, dans un ancien logis silencieux et mélancolique, à remuer la poussière des livres et des souvenirs ou à causer avec un vieillard spirituel, souriant et poli, qui a quitté le monde, à près de quatre-vingt-dix ans, sans dire à personne si la vie l'avait déçu. Dorénavant, je ne traverserai plus la place Carrière ou la place Stanislas ; je ne saluerai plus la longue redingote de Dombasle et la courte redingote de Thiers ; je ne suivrai plus, en été, le côté de l'ombre dans ces larges rues qui se coupent à angle droit et où l'air circule si bien, sans me dire que la méchanceté et l'envie y circulent aussi librement. Je ne me promènerai plus sous les ombrages de la Pépinière sans songer qu'ils ont abrité une Mme Lemol, cette louve malsaine, et un M. Myre, cet ignoble mari qui envoie sa femme à un rendez-vous pour être tranquille avec sa maîtresse. Je verrai une vilaine aventure dans tous les vieux fiacres qui passeront, un scandale caché derrière toute persienne close.

Je ne défends pas les décadents : ils sont assez combatifs et crient assez haut pour se défendre tout seuls.

(1) *Un raté*, par Gyp. — Calmann Lévy.

Je me demande seulement si Gaston Ganuge, cette caricature anémique, est capable de pousser le drame jusqu'au bout et de tuer cette belle grande Suzanne qui a si bonne envie de vivre. Je ne pouvais pas me persuader qu'elle fût morte pour tout de bon, et le doute nuisait à mon émotion. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises, car, dans *Un raté*, le dénouement est double. La marraine de Suzanne obtient la permission de voir le meurtrier dans sa prison, et elle le tue d'un coup de revolver, à bout portant. Comme c'est une grande dame, on feint de croire que le prisonnier a mis fin à ses jours avec l'arme qu'elle lui a offert. Le lendemain, la marquise nous dit tranquillement : « Je suis peut-être un monstre, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai jamais si bien dormi! »

Quant à moi, je suis peut-être un bourgeois, mais cela me semble un peu féroce. Mon idéal n'est pas une société où les décadents seraient lynchés par des marquises.

***

Il y a onze ans paraissait un roman de M. Edmond Thiaudière, qui obtenait du succès et était réimprimé plusieurs fois. Le titre de ce roman, *la Petite fille du curé*, exhalait je ne sais quelle odeur trompeuse de scandale; il promettait beaucoup et ne donnait rien à une certaine classe de lecteurs, tandis qu'il effarouchait les âmes naïves et sincères pour lesquelles il avait été écrit. Le livre vient d'être publié de nouveau sous ce titre inoffensif : *De l'une à l'autre* (1).

Avez-vous fait quelquefois le rêve d'un Stendhal bon? Je l'ai fait, à certains moments, en lisant ce roman.

Le fil du récit se casse à chaque instant, mais l'auteur le renoue si joliment! Il descend à des détails infiniment petits, qui semblent presque enfantins; puis ces enfantillages amènent des pages d'une philosophie si fine, si pénétrante, si gracieusement attendrie! Le livre est plein de hors-d'œuvre, mais qui songerait à s'en plaindre quand ces hors-d'œuvre sont des bijoux comme la « confession de Levraut »?

Si nous étions assis tous deux aux côtés d'une cheminée, M. Thiaudière et moi, je lui chercherais noise sur bien des points, car ce doit être délicieux de se quereller avec un homme aussi aimable. Mais je ne veux lui rien exprimer aujourd'hui, sinon le plaisir que j'ai eu à pénétrer avec lui dans le presbytère de Saint-Pompain et la peine que m'ont donnée les douleurs de la petite Pauline. Le voilà, cet amour, qu'on excommuniait tout à l'heure, le voilà, à l'état naturel, à la fois humain et virginal, idéal et matériel, fait de sensualisme innocent et de pur dévouement! Pauline est la meilleure réfutation du syllogisme de tout à l'heure.

AUGUSTIN FILON.

(1) *De l'une à l'autre*, par Edmond Thiaudière. — Dentu.

CHOSES ET AUTRES

Jeux innocents.

Nous prenons vraiment de terribles mœurs. Il faudra bientôt, sur le fronton de nos édifices, remplacer le vieux mot de « fraternité » par le proverbe : *Homo homini lupus*. De récentes polémiques viennent de démontrer à l'univers civilisé que tous les lyncheurs n'habitent pas la Louisiane. On scalpe aussi gentiment dans l'ancien monde que dans le nouveau. De guerre lasse, les sages avaient fini par accepter dans les luttes politiques une petite pointe de sauvagerie; conformément à des traditions nationales, il était admis que deux concitoyens se sautassent aux yeux ou au ventre lorsqu'ils différaient de théories sur la revision constitutionnelle ou sur l'expansion coloniale. Mais voici que les rivalités industrielles et littéraires, les haines de boutiques et de cénacles se font, elles aussi, atroces, boueuses et sanglantes. Tel journal commet le crime impardonnable d'être trop acheté, tel écrivain celui d'être trop lu : il n'en faut pas plus pour que l'un et l'autre soient dénoncés, outragés, mis au pilori, traînés sur la claie. Les accusations de lâcheté, de trahison, d'escroquerie, de vol, sont jetées à poignées, à la pelle, comme les *confetti* du carnaval niçois; tant pis pour les passants s'ils sont atteints! Ainsi le veulent les lois de la concurrence. Le regretté Barnum a eu tort de mourir sans organiser sur notre territoire une dernière tournée; en se promenant une heure sur nos boulevards, il eût rempli sa ménagerie de bêtes furieuses, de singes et de fauves.

***

Consolons-nous du triste spectacle que ces enragés nous infligent en honorant le doux reporter qui frappe à notre porte, le carnet à la main, pour nous poser cette question d'une indiscrétion si parfaitement innocente : Quels sentiments vous inspire le printemps? En dehors d'Armand Silvestre, je ne vois personne qui puisse répondre autrement qu'en toute convenance à une demande aussi ingénue. A la bonne heure! Se prononcer sur les agréments du renouveau ou sur le choix de la période des vacances scolaires, voilà des exercices d'hommes civilisés. Je goûte aussi beaucoup cette idée d'interviewer les symbolistes sur les naturalistes, les brutaux sur les psychologues, les décadents sur les parnassiens, les vieux sur les jeunes, les incompris sur les heureux, les laiderons sur les jolies filles et M. Émile Zola sur tout le monde. Ce sont là des plaisirs décents; mieux vaut cent fois dire des niaiseries qu'injurier ses semblables à dire d'experts. Toujours amoureux des contrastes, le public se divertit autant à suivre les péripéties de ces paisibles enquêtes qu'à compter les yeux qu'on crève ou les dents qui

sautent dans la baraque d'en face. Les moutons l'amusent autant que les loups. Aussi voyons-nous de vieux loups s'appliquer à bêler et se couronner de rubans roses. Le directeur d'un journal illustre qui scandalisait les bonnes âmes alors que j'étais tout petit, M. Francis Magnard, est le premier à réclamer des façons plus douces et des polémiques plus courtoises. Il n'ignore point, ce délicat sceptique, qu'il sera cette fois encore la *vox clamatis in deserto* dont le cardinal Lavigerie parlait hier à ses templiers africains; mais depuis qu'il demande chaque matin aux radicaux d'être modérés et aux cléricaux de préférer la méthode expérimentale à la révélation, M. Magnard a pris l'habitude élégante d'être écouté sans être entendu. Rien ne vaut la volupté intime de sentir que l'on a raison contre son siècle et qu'on est seul à s'en apercevoir. Quoi qu'il en soit, *le Figaro* devient peu à peu le seul journal acceptable pour les gens tranquilles. Dire que le papa Villemessant passait, dans mon enfance, pour une manière de corsaire! Nous en viendrons à le canoniser quelque jour, et le Conseil municipal lui-même votera, pour qu'on lui élève un buste, un subside de deux cents francs, ni plus ni moins que pour un Hégésippe Moreau quelconque, le prix fait pour les demi-gloires. Qui nous rendra les violences à la Villemessant, les perfidies à la Roqueplan, les vénalités à la Fiorentino, les injures à la Cormenin? Et, pour remonter plus haut encore, rappelons-nous les naïves indignations de Jean-Jacques quand il repoussait les « grossiers outrages à la Voltaire ». Car Voltaire eut la réputation d'un polémiste capable d'outrepasser ses droits. Parmi tous les écarts de plume qu'on lui a reprochés se trouve cette phrase : « M. Fréron est un gros cochon; je ne sais si je m'explique. » Ainsi il fut un temps où une objection ainsi formulée semblait une violence. Délicieuse enfance de l'humanité, telle était ta candeur. Aujourd'hui ces choses-là se disent couramment de père à fils ou entre fiancés; le qualificatif « d'échappé du bagne », échangé entre économistes, s'emploie pour éviter les malentendus, pour avertir le vulgaire que deux interlocuteurs ne sont pas encore absolument tombés d'accord sur le chiffre d'un tarif douanier. L'entente commence au moment où ils ne se traitent plus que d'escarpes. La valeur du style a baissé, comme celle de l'argent.

Oui, que *le Figaro* soit béni pour les loisirs honnêtes qu'il nous donne! Tandis que ses confrères s'égorgent, il rajeunit le procédé plébiscitaire, un peu démodé depuis qu'il n'y a plus de Bonapartes, et il s'en sert pour élucider des cas de conscience. Je trouve, quant à moi, cette pratique charmante. On profite d'une publicité considérable pour soumettre à l'humanité des problèmes dans le genre de ceux-ci, qui firent les délices de nos pères : « Je vous donne mon corbillon, qu'y met-on? » ou : « Le chien de M. le curé n'aime pas les o. » Les abonnés sont priés d'expliquer leur vote : on dépouille le scrutin, et l'esprit humain s'enrichit de quelques idées générales de plus. Le dernier cas de conscience ainsi posé a valu à la direction du *Supplément littéraire* quatorze cent trente et une lettres, dont quelques-unes méritent de rester. La question était celle-ci :

> Une mère chrétienne, alors que son refus tuera cette enfant, peut-elle consentir au mariage civil de sa fille avec un jeune homme qui a promis à son père mourant de ne pas se marier religieusement ?

Six cent vingt personnes n'ont pas hésité à répondre que poser la question c'était la résoudre. On a de la foi ou on n'en a pas; si vous en avez, à quoi cela peut-il bien vous servir, sinon à tuer votre fille, sans l'ombre d'un doute ? C'est la doctrine du bonhomme Orgon :

> Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien,
> De toutes amitiés il détache mon âme;
> Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
> Que je m'en soucierais autant que de cela.

Cela donne, si nous savons compter, six cent vingt lecteurs ou lectrices du *Figaro* qui ne badinent pas avec les choses saintes. C'est beaucoup, eu égard à l'infirmité de la nature humaine. C'est peu, si l'on se rappelle que, du vivant de Villemessant, il y avait déjà quatre mille ecclésiastiques inscrits sur les listes d'abonnement. C'est peu encore, quand on songe combien il est facile d'accepter le martyre pour les autres. Si pénible qu'il soit de tuer son enfant, pour nombre de gens c'est encore moins désagréable que de se tuer soi-même; notez qu'en énumérant les êtres dont il se sent à jamais détaché, Orgon oublie de parler de lui, du non-moi périssable dont son moi immortel devrait avoir horreur et dégoût. Cela est vieux comme l'hypocrisie humaine. Je veux croire que les correspondantes du *Figaro* ont répondu en toute sincérité; j'ai peine à croire cependant qu'il y ait tant d'âmes mystiques dans la clientèle de M. Magnard. J'aimerais à lire toutes les réponses.

Surtout, je voudrais connaître l'excellente dame qui renonce d'avance à faire de sa fille une reine de France s'il y va du salut de son âme : « J'ai une fille, monsieur, et je l'aime en vraie mère et en chrétienne. Or un amoureux, fût-il roi, viendrait, en se traînant à mes genoux, me demander sa main, son cœur et... ah ! monsieur, pardonnez ce que je vais dire, sa chair, sans la consécration du prêtre, que je dirais : Non ! non ! cent fois non ! » C'est touchant au possible, et il me semble même que cela se chantait jadis sur un air connu :

> Gentil soldat, tu n'auras pas sa chair !

Ai-je besoin de dire que je me félicite de n'avoir jamais vu la fille de cette dame et d'être sans désirs à l'endroit de sa personne? Je ne parle donc pas pour

moi, qu'on me croie sur parole. Mais, chère madame, je voudrais vous y voir, si M. le duc d'Orléans, retour de Vienne ou de Tiflis, s'avisant de remonter à Philippe-Égalité et renonçant à la foi que n'avait pas son aïeul, se traînait à vos genoux pour vous demander la main, le cœur, et les dépendances de Mlle Aglaé, je dis Aglaé comme je dirais Iphigénie. Il y a bien des devoirs pour une mère chrétienne, et caser l'enfant n'est pas un des moindres. Êtes-vous sûre que vous résisteriez, je ne dis pas à un Bourbon, mais seulement à un Cobourg de Bulgarie, au prince héritier de Monaco, ou même à un prince nègre? C'est si gentil d'être la belle-maman d'une altesse. « J'aimerais mieux tuer ma fille de ma propre main, » déclarez-vous. Tuez-la donc, madame, puisque vous y tenez, et n'en parlons plus!

Une abonnée qui signe Marie-Antoinette (pourquoi pas veuve Capet?) s'exalte à l'idée du beau pays que deviendrait la France si toutes les mères y étaient prêtes à étrangler leur fille au moindre cas de conscience. Une autre trouve la question offensante et répond aux rédacteurs du *Figaro* « qu'il faut qu'ils aient une clientèle féminine bien dépravée et païenne, pour oser admettre qu'une mère honorable eût agi autrement ». Enfin, et j'ai gardé celle-là pour la bonne bouche, Mme H. L. nous confie à ce sujet : « Chose extraordinaire, mon mari, ma belle-mère et moi, nous avons tous été du même avis. » Pauvre petite fille, entre trois détraqués de cette espèce, sa vie sera drôle!

C'est égal, tant que l'on n'aura pas l'opinion des jeunes demoiselles elles-mêmes, je resterai dans le doute. Une dame Léon S. me paraît aimable, qui conclut : « Il ne faut pas mettre la foi en problème. » Pas plus qu'en papillotes, cette dame a raison. Toutefois, comme cette mode de plébiscites anodins me paraît excellente à propager, je demande la permission à mes lectrices de leur poser le cas suivant :

« Madame, étant donnée l'idée, très nette d'ailleurs, que vous vous faites de la vie future et des béatitudes infinies réservées aux élues, que répondriez-vous, non pas à moi, mais à vous-même, si l'on vous proposait de renoncer à l'immortalité de votre âme, en vous rendant, par compensation, plus jolie, plus riche, plus élégante et plus adorée que la plus adorée, la plus élégante, la plus riche et la plus jolie de vos amies? »

Les réponses sincères seront insérées dans la *Revue bleue*.

*
* *

Il n'y a qu'heur et malheur, ici-bas. Depuis que *le Figaro* m'a rendu le goût des lectures édifiantes, je recherche volontiers les journaux d'érudition. Pour une fois qu'il m'arrive de lire d'un bout à l'autre *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, je n'ai pas de chance : j'y apprends d'abord que le Masque de fer s'appelait ainsi parce qu'il portait sur le visage un masque d'étoffe. Ce n'est pas tout : j'y apprends, pour m'achever, que ce héros de mes rêves de collégien était domestique de son état, avant d'être masqué, et qu'il se nommait Eustache. Si c'est une plaisanterie, elle manque de gaieté. Si c'est une vérité, comme personne ne forçait les érudits à la divulguer, ils auraient bien pu nous laisser cette légende. L'an dernier, on nous a retiré Guillaume Tell; aujourd'hui, c'est le Masque de fer. M. Jules Loiseleur est sans pitié. Fort heureusement, les polémiques vont s'ouvrir; souhaitons au moins qu'elles restent courtoises. J'aurai du mal à accepter Eustache Danger; Danger, passe, mais Eustache! Et puis j'étais accoutumé à cette idée d'un frère jumeau de Louis XIV, ayant pour moi deux maîtres connus pour la sûreté de leur critique, Alexandre Dumas et Victor Hugo. Les nouvelles découvertes changent mes habitudes. Ce qui me console, c'est que la science tend à établir que le Masque de fer classique n'était pas seul et qu'il y a eu, dans les prisons du XVIIe siècle, plusieurs masques de ce nom. Pourvu que le mien se retrouve dans le nombre, c'est tout ce que je demande aux historiens.

URSUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE CORRESPONDANCE AMOUREUSE DE FABRE D'ÉGLANTINE.

A côté du manifeste évangélique et révolutionnaire du comte Tolstoï, la livraison d'avril de la *Fortnightly Review* contient un article d'un intérêt plus spécial, mais qui aurait maintes raisons pour intéresser davantage le public français. C'est l'analyse, par M. Dowden, d'une série de lettres d'amour adressées par Fabre d'Églantine, le futur député-poète de la Convention, à une dame de Troyes, Mme Catan, dans les premiers mois de printemps de 1774.

Cette correspondance n'a jamais été publiée : c'est Fabre lui-même qui en a gardé la copie et l'a réunie en un petit volume manuscrit de 200 pages, sous ce titre : *Journal de mon voyage de Troyes chez moi, écrit à la chère amie de mon cœur*. Qu'il soit né à Limoux ou à Carcassonne (ces deux villes se disputent l'honneur de l'avoir pour enfant), Fabre était certainement du Midi. Par quel hasard, après avoir obtenu aux Jeux floraux l'églantine dont il s'est fait un titre de noblesse, vint-il, à peine âgé de dix-neuf ans, demeurer à Troyes, et par quel hasard fut-il obligé l'année suivante à repartir pour le Midi? Toujours est-il qu'il a quitté Troyes le 30 mars 1774, désespéré de quitter en même temps cette dame à qui il adresse ses lettres, et qui paraît avoir eu pour lui toutes les bontés.

Le jour du départ, Fabre est tout à son regret : « Je me suis habillé après avoir baisé avec toute la tendresse possible ta lettre et les cheveux qu'elle contenait : chaque vêtement que je passais portait un coup de poignard à mon cœur. Il me semblait que je me reprochais de me trop hâter pour abandonner les lieux que tu habites. » Jusqu'à Bar-sur-Seine, la société de ses compagnons de diligence lui pesa cruellement. « De temps à autre, dit-il, il s'échappait, courait dans la campagne, pleurait et répétait sans fin : « O ma chère amie! » Il ne s'endormit pas sans avoir baisé mille fois

la lettre et les cheveux. Le lendemain, de Bar à Châtillon, déjà il eut le loisir d'observer le paysage, et de trouver du charme à sa mélancolie. Il repartit de Châtillon le jour suivant, à trois heures du matin; à huit heures, il traversait Montbard et y composait une ode en cinq strophes à M. de Buffon, qu'il envoyait, sans nom d'auteur, au grand homme du lieu. Puis il parvint à Semur, ville qui, dit-il, lui rappelait le souvenir de cruelles humiliations et celui du bon égoïsme de ses habitants. Il y devait de l'argent, c'est clair, à chacun d'eux. L'un lui avait retenu en gage le portrait de Mme Catan. L'autre, une demoiselle R., « belle et charmante », sous prétexte qu'il ne lui rendait pas la somme qu'il lui devait, lui a pris jusqu'au dernier liard. Aussi le jeune poète annonce-t-il qu'il a refusé cette fois de s'arrêter dans cette méchante ville. Il continuera la route à pied avec les dix-huit livres qui lui restent. Son adorée, sa bien-aimée, la chère maîtresse de son âme, ne voudrait-elle pas, pour le tirer d'embarras, envoyer la modique somme de trois louis d'or à M. F. d'E. de Saint-Nazaire, poste restante, à Beaune, en Bourgogne ?

Il rencontra en route un vagabond qui l'effraya beaucoup, et qu'à son tour il paraît avoir beaucoup effrayé. Puis il arriva dans un village où toutes les maisons étaient vides, les habitants étant à la messe. La messe finie, il fut accueilli dans une cabane, où il s'occupa à relire les trente-huit lettres de sa bien-aimée. « Chères lettres, charmantes lettres, qui m'avez donné aujourd'hui tant de plaisir, est-il quelque puissance qui puisse vous arracher de mes mains? » Ailleurs, il fut pris pour un inspecteur chargé de trancher un différend entre la dame d'un village et les villageois : il trancha le différend, ne se fit pas faute d'accepter quelques pots-de-vin des deux partis, et repartit. A Beaune, pas de lettre Enfin la lettre arrive : « Mes yeux et mon cœur en dévoraient chaque ligne; elle est maintenant sur mon cœur dont elle fait la joie et la félicité. » Pour remercier sa maîtresse, Fabre dessine de mémoire son portrait, et lui adresse un poème de huit strophes, dont voici une :

Moi je chéris mon esclavage.
De Catan j'adore les fers;
Du bonheur ses yeux sont le gage,
Pour moi son cœur est l'univers.

Mais la lettre qu'il avait reçue ne contenait pas l'argent demandé. Cet argent vint enfin, plusieurs jours après, et encore accompagné de trois pages si froides! Pas un mot de tendresse, rien que raison et prudence, morale et économie! Le pauvre Fabre se demande si l'argent n'est la clef des cœurs que pour les femmes.

N'importe, il pouvait continuer sa route. La Saône était en crue, et le *bateau de diligence* n'allait pas. Il fallut partir à pied. Encore Fabre, pour attendrir sa maîtresse, lui raconte-t-il longuement de quelle façon il a dû, avant de partir, rompre toute relation avec une charmante jeune femme qui achevait son éducation dans un couvent de Beaune, et qui depuis longtemps l'adorait.

De Beaune à Châlon, fatigante course à pied. A Châlon, Fabre rejoint le bateau; mais il y trouve une odieuse société de prêtres, de dames et de bourgeois bavardant sans raison, et d'officiers racontant des gasconnades. Aussi ne fit-il, jusqu'à Lyon, que relire les fameuses lettres.

A Lyon, il perdit une de ces lettres, qui maintenant étaient au nombre de quarante-quatre. Mais, chose plus grave, il y dépensa jusqu'à son dernier sou. Sa bien-aimée ne consentirait-elle pas à lui envoyer encore deux louis pour lui permettre de finir son voyage? N'était-elle pas sa vie, son être, sa félicité? »

Le lendemain, il prit le bateau pour Valence; il avait à Valence des amis, entre autres Mlle de C. qui lui portait, croyait-il, un intérêt peu commun. A celle-là aussi, il allait déclarer qu'il rompait avec elle, dût-il lui briser le cœur?

La rupture se fit plus aisément qu'il n'avait cru : « En badinant, elle a mis sa main dans ma poche et en a tiré la lettre que j'ai reçue à Lyon; je l'ai arrachée de ses mains, et, malgré sa prière et ses menaces, je n'ai pas eu la complaisance de la lui laisser lire. Elle est piquée au vif, et c'est tant mieux. »

Mai approchait, et Fabre était encore à Valence. Il en repartit sans autre argent que le prix du bateau jusqu'au Pont-Saint-Esprit; en arrivant dans cette ville, il ne put payer ni le commissionnaire qui portait ses bagages, ni l'hôtesse chez qui il les fit porter. A cette dernière, il dit qu'il n'avait d'autre monnaie qu'un billet de six livres; mais la méchante offrit de le lui changer, et avec un tel air qu'il en resta terrifié.

Il va à la poste. Dans la lettre qu'on lui remet, pas un mot de sa demande d'argent : rien que les éloges d'un M. D., « dont je ne croyais pas en vérité, dit Fabre, que vous vous fassiez le panégyriste! »

Et le lendemain et les jours suivants, pas de lettre. La correspondance du malheureux Fabre ne traite plus guère d'autres sujets. « Pitié, ma chère amie, ma seule amie, répondez de suite : Si vous pouvez envoyer les deux louis, envoyez-les; je n'ai pas un sou. Si vous ne pouvez pas, n'importe. J'ai cinquante-cinq lieues à faire encore. Mais délivrez-moi de cette terrible inquiétude. Je vous adore, je vous aime plus que mille vies, plus que l'univers! » Et à la fin de la lettre, en *postscriptum* : « Si vous n'avez pas encore envoyé les deux louis, mettez-en trois au lieu de deux. » Même sujet dans les lettres du 12, du 13, du 14 mai. La page qui suit ne porte que la date *15 mai*, et c'est la fin du volume. Fabre reçut-il enfin les trois louis? Connut-il la raison du silence de Mme Catan? Et comment parvint-il à Carcassonne, où il allait? En attendant que nous sachions tout cela, que sans doute nous ne saurons jamais, il faut être reconnaissant à M. Dowden d'avoir exhumé et publié cette correspondance, mieux faite à coup sûr pour nous intéresser à Fabre d'Églantine que sa suite du *Misanthrope*, ses poèmes des Jeux floraux ou ses discours à la Convention. W.

*
* *

L'article publié par la *Revue bleue* dans le no du 21 mars sur les Mémoires de Talleyrand n'est point passé inaperçu en Allemagne. Le public avait déjà été désappointé par la publication de ces Mémoires; quand on vit mettre en question l'authenticité du livre, ou du moins sa parfaite intégrité, on se défia. Le résultat immédiat a été celui-ci : l'attrait de la nouveauté n'étant plus suffisant pour vaincre les hésitations du public, les intérêts de M. Albert Ahn, le grand libraire de Cologne, éditeur de la traduction allemande des Mémoires, se trouvèrent jusqu'à un certain point lésés — sans compter que sa bonne foi était engagée dans l'affaire. Si M. le duc de Broglie ne peut fournir la preuve que la copie publiée par lui est bien conforme à l'original, et si, d'autre part, la critique a quelque raison d'en douter, l'éditeur allemand est en droit de réclamer : il a acheté du Talleyrand et on lui fournit un texte douteux; le marché, malgré la bonne foi des contractants, est évidemment attaquable. Toutefois, M. Albert Ahn ne décide point à la légère : il attend les événements. Le bruit a couru qu'il allait engager un procès. Ce bruit est au moins prématuré. M. Ahn n'a encore rien dit de pareil; mais il n'a pas non plus nié qu'une intervention judiciaire fût possible.

L.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

May et Motteroz, L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît. (1965)

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 TOME XLVII 25 AVRIL 1891

LES « TROIS HUIT »

Le socialisme d'État et le socialisme libéral.

Le socialisme a trouvé sa formule : les « trois huit ». Traduisez : 8 heures de travail, 8 heures de repos, 8 heures de liberté.

Il ne faudrait pas prendre la formule dans sa rigueur arithmétique. Parmi ceux qui ont inscrit les « trois huit » sur leur drapeau, il en est qui ne travaillent pas plus de huit heures ; il en est d'autres qui, par la nature des choses, travaillent tantôt plus, tantôt moins, et n'ont que faire d'un maximum fixé par la loi. Si l'on faisait un plébiscite sur la journée de huit heures, les intéressés seraient plus divisés qu'on ne croit : il n'est même pas démontré que les *oui* fussent en majorité. D'où vient donc le succès de la formule? De ce que chacun l'élargit ou la rétrécit à son usage, et de ce que, pour tous, elle signifie amélioration matérielle et morale de leur condition. Il faut voir dans les « trois huit » ce qu'y voient les ouvriers, un symbole qui résume leurs aspirations plus ou moins confuses.

Derrière le symbole il y a une réalité. Trades-unions en Angleterre, chevaliers du travail en Amérique, socialisme de la chaire en Allemagne, cercles catholiques en Belgique et en France, congrès ouvriers, grèves, syndicats, autant de preuves évidentes du mouvement qui se fait dans les esprits. Partout, à l'heure qu'il est, les questions sociales sont à l'ordre du jour. Le socialisme, jusqu'ici, a été un rêve : dorénavant, c'est un fait. Il faut avoir le courage de le regarder en face, sans en exagérer la gravité, sans l'atténuer non plus. Ne prenons modèle ni sur les rentiers du Marais qui font leurs malles aux approches du « premier mai », ni sur les boulevardiers fin de siècle qui haussent les épaules.

Je ne veux pas discuter ici les questions sociales, et encore moins les résoudre d'un trait de plume. — Alors, dira-t-on, pourquoi écrivez-vous? — Parce que, frappé comme vous l'êtes vous-mêmes des progrès du socialisme, observant ce qui se passe, causant avec l'un et l'autre, je vois une erreur dangereuse chez les ouvriers et une erreur non moins dangereuse chez les bourgeois.

***

Oubliez, pour un instant, tout ce qu'on a écrit pour ou contre le socialisme. Fermez vos livres, et regardez autour de vous. Deux faits, depuis soixante ans, ont changé la face du monde économique. Le premier est l'organisation de la grande industrie qui, en augmentant le bien-être de l'ouvrier, a augmenté du même coup ses besoins. Le second est l'avènement des masses populaires à la vie politique, soit par des réformes successives comme en Angleterre, soit par le suffrage universel comme en France et en Allemagne. D'une part, les merveilles de la science appliquée, qui persuadent à la foule qu'il n'y a rien au-dessus des intérêts matériels ; d'autre part, la doctrine démocratique, qui lui enseigne que la minorité doit subir la loi de la majorité : voilà, en deux mots, l'explication du socialisme d'aujourd'hui.

Le socialisme de 1891 n'est pas celui de 1848. Ce ne sont plus des littérateurs ou des politiques qui prennent la parole : les ouvriers sont entrés en scène, et ils vont essayer de formuler leur programme. A qui s'adresse-

ront-ils pour le réaliser? Au grand manitou de la démocratie : l'État! C'est leur erreur : on l'a répété mille fois, et je le répète pour la mille et unième ; mais cette erreur, après tout, est naturelle. Vous avez donné à l'ouvrier, du jour au lendemain, les droits politiques; puis, au bout de trente ans, vous avez songé à l'instruire, et vous croyez avoir tout fait quand vous lui avez appris à lire, écrire et compter. Électeur, il n'a reçu aucune éducation politique; producteur, aucune éducation économique. Vous trouvez qu'il lit de mauvais journaux : faites-en de meilleurs. Vous blâmez le langage des réunions publiques : parlez vous-mêmes, et parlez mieux que les autres. Économistes, moralistes, chefs d'industrie, mettez-vous en contact avec les ouvriers; faites leur éducation sociale en discutant sérieusement avec eux. Il faut, pour les persuader, d'autres arguments que des sergents de ville ou des gendarmes.

Vous démontrez, dans vos livres, que l'État est incompétent pour régler les rapports du capital et du travail, et que son intervention serait aussi funeste aux ouvriers eux-mêmes qu'aux patrons. Mais à qui s'adressent vos livres? A des lecteurs qui sont convaincus d'avance. Nous passons notre temps à nous persuader les uns aux autres que nous avons raison. Nous enfonçons des portes ouvertes, et cette grande porte fermée, qui est devant nous, nous y lançons de loin quelques traits. C'est sur les ouvriers qui ne pensent pas comme nous qu'il faut agir, par le journal, par la brochure, par la parole, par l'action privée et publique sous toutes ses formes.

Je leur dirais, à ceux qui tendent les mains vers l'État, que si la loi fixe un maximum d'heures, un minimum de salaire, on aboutira fatalement à l'égalité du travailleur et du fainéant; je leur ferais toucher du doigt, autour d'eux, les différences qui existent d'une industrie à une industrie, d'une région à une région, et qui font qu'une loi internationale réglant les conditions du travail est la plus fantastique des chimères; je leur montrerais des solutions pratiques dans l'assurance, dans la mutualité, dans la coopération, dans l'association libre. Je leur dirais que le socialisme d'État est une chinoiserie, qui ferait d'eux des mandarins et des sous-mandarins, exécutant chaque jour la tâche prescrite par l'État et recevant le soir le morceau de pain que l'État leur jette; que, de toutes les formes de l'esclavage, celle qui nous force d'obéir à un maître aux cent mille têtes est la plus odieuse et la plus grotesque; que la société dont on nous menace serait une vaste caserne à la prussienne, et que ce n'est pas la peine en vérité de supprimer le patron pour courber la tête sous la baguette d'un caporal. Je leur dirais enfin : Et quand même le socialisme d'État tiendrait ses promesses, toutes ses promesses, il faudrait encore le repousser; vous travaillerez moins, je le veux, vous serez mieux nourris, j'y consens, mais vous tomberez au rang des machines, et vous n'aurez plus de l'homme que la figure!

*
* *

L'État peut tout faire : c'est l'erreur des ouvriers. Il n'y a rien à faire : c'est l'erreur des bourgeois. Je voudrais montrer que l'une est aussi dangereuse que l'autre.

Il y a quelques jours, un congrès de mineurs se réunissait à Paris; les délégués parlaient au nom d'un million d'ouvriers. Aussitôt d'honnêtes gens se sont effrayés; ils ont dit : « C'est la révolution sociale! » Eh! non, ce n'est pas la révolution sociale; et le moyen précisément de l'éviter, cette révolution, c'est que les problèmes économiques soient discutés publiquement et pacifiquement. Vous dites qu'il y a eu, dans le congrès, quelques mauvais discours : cela est-il pour vous surprendre, et tous les discours prononcés au Palais-Bourbon sont-ils donc des chefs-d'œuvre de sagesse et de bon sens? La vérité est que le bon ordre des délibérations, la modération relative des débats témoignent d'un progrès réel dans l'esprit des ouvriers. Et d'où est venu le meilleur exemple? Des délégués anglais. Pourquoi? Parce que nos voisins sont habitués à faire leurs affaires eux-mêmes, sans recourir à l'État; parce que, chez eux, patrons et ouvriers discutent leurs intérêts communs; parce que, de l'autre côté de la Manche, les réformes économiques sont le résultat de transactions; parce que les Anglais ont ce qui nous manque : la pratique de la liberté, les mœurs de la liberté.

Vous ne supprimerez pas le socialisme. Il faut choisir : si vous ne voulez pas que les questions sociales soient résolues par l'intervention de l'État, essayez de les résoudre par la liberté. Ne jetez pas un cri d'alarme lorsque des ouvriers se réunissent pour discuter au grand jour : réjouissez-vous au contraire; dites-vous que tout ce qui est gagné par la discussion est perdu par la révolution. Lorsque l'Empire a fait la loi de 1864 sur les coalitions, lorsque la République a fait la loi de 1884 sur les syndicats, plus d'un conservateur s'est ému. Ces lois ne sont point parfaites, et cependant elles ont fait plus de bien que de mal; ce sont, si vous voulez, des soupapes de sûreté. Il en sera de même de toute mesure libérale, de toute mesure qui aura pour résultat d'habituer l'ouvrier à compter sur lui-même.

Le moment est venu de nous pénétrer de cette vérité : la seule arme contre le socialisme d'État, c'est la liberté, rien que la liberté, toute la liberté. Eh bien, cette liberté, l'avons-nous? On répète tous les jours que la Révolution française a fondé la liberté du travail : rien de plus faux, et il faut en finir une bonne fois avec ce vieux cliché. Le décret du 14 juin 1791 a supprimé, il est vrai, les corporations de l'ancien régime; mais, en même temps, il a interdit aux individus

exerçant un même métier, une même profession, de s'associer entre eux. Ce qui a été fait par l'article 1, a été défait par l'article 2. Le décret de 1791 a réalisé ce paradoxe : proclamer la liberté en théorie, la supprimer en fait; car qu'est-ce que la liberté sans le droit d'association, qui est la forme la plus élevée et la plus féconde de la liberté? Le résultat, c'est qu'aujourd'hui tout le monde demande à être protégé par l'État. Cela est logique, puisque, entre l'État et l'individu, la révolution n'a rien laissé debout, ni associations, ni groupes, ni institutions corporatives, ni organismes quelconques.

Voilà le nœud de la question. Vous dites : Il n'y a rien à faire. Je réponds : Faites une loi sur les associations. Il n'y a pas de mesure plus libérale, et il n'y a pas de mesure plus conservatrice. Ce que vous redoutez, je ne l'ignore pas : c'est l'Internationale rouge, comme d'autres redoutent l'Internationale noire. Vains fantômes, qui prennent corps dans un air comprimé et qui s'évanouiront au grand souffle de la liberté. Oui, reconnaissez et réglez le droit d'association : ainsi vous remplacerez des sociétés secrètes par des sociétés au grand jour; vous ouvrirez aux masses populaires une école d'ordre, de discipline; vous donnerez à la démocratie les cadres et la hiérarchie qui lui font défaut; vous créerez des associations patronales en face des associations ouvrières; vous débattrez librement vos intérêts, comme les Anglais le font depuis trente ans; vous habituerez les autres et vous-mêmes à compter avant tout sur l'initiative personnelle; vous verrez renaître entre l'individu et l'État ces forces collectives qui nous ont manqué depuis un siècle; vous aurez fondé la paix sociale. Vous avez encore le choix entre la solution autoritaire et la solution libérale. Si le socialisme ne se fait pas par vous, il se fera contre vous.

*
* *

J'arrête ici ces réflexions. Aurai-je persuadé quelque lecteur? Je le souhaite plus que je ne l'espère : que de fois, causant avec des hommes éclairés et sincères, j'ai senti la difficulté de persuader! La méfiance est la même des deux côtés : ouvriers contre bourgeois, bourgeois contre ouvriers. Les uns se figurent qu'on peut bouleverser la société du jour au lendemain, ignorant qu'au-dessus des lois humaines il y a les lois naturelles. Les autres semblent croire que le monde a trouvé sa forme définitive en économie politique, en morale, en religion, oubliant que tout change et se transforme ici-bas.

L'heure est décisive pour les hommes qui par le savoir, par la situation sociale, peuvent prétendre à une action quelconque sur leurs semblables. Ils se plaignent que la démocratie les abandonne, quand ils s'abandonnent eux-mêmes. Un torrent, grossissant chaque jour, coule devant eux : enfants, ceux qui ferment les yeux pour ne pas voir; insensés, ceux qui entassent de petits cailloux et se figurent que le flot va s'arrêter. Ce que vous pouvez faire, c'est régler le courant, le diriger : il y a là de quoi tenter la bourgeoisie française ou tout au moins cette partie de la bourgeoisie qui songe au lendemain.

Oui, l'heure est décisive. Voyez le changement qui s'est produit, depuis quelques années, dans l'esprit public : les questions purement politiques, qui nous passionnaient jadis, nous laissent froids. Sans être prophète, on peut affirmer que les dernières années du XIXe siècle verront s'ouvrir l'ère des questions sociales. Non seulement chez les ouvriers et les chefs d'industrie, mais chez les membres du clergé, chez les hommes d'État dignes de ce nom, l'attention se tourne du côté du socialisme avec une curiosité inquiète. Naturellement les esprits simples acceptent la solution la plus simple : l'intervention de l'État. D'autres sont frappés des maux qui en seraient la conséquence : effacement de toute individualité, abaissement de la culture moyenne, nivellement de toutes les forces sociales. On comprend qu'il faut adresser un recours suprême à la liberté; mais en même temps, il faut bien le dire, on a peur de la liberté. Or il ne s'agit plus de donner un quart de liberté, une moitié de liberté : la solution est dans la liberté tout entière, avec ses grandeurs et avec ses risques.

J'écris ceci sous l'empire d'une conviction profonde : le seul moyen de combattre le socialisme d'État, c'est d'entrer franchement et hardiment dans la voie du socialisme libéral.

PAUL LAFFITTE.

LE CYPRIPEDIUM SCOTTIANUM

Nouvelle.

William Huntley était bien de sa personne, grand, mince, découplé en athlète; il eût été beau n'était une cicatrice profonde qui, partant du sourcil droit, labourait la joue et venait mourir dans une barbe courte et drue. Il ne paraissait guère plus de trente-deux ans, et tout en lui indiquait une nature énergique et fortement trempée. Ses vêtements, taillés et portés avec une négligence voulue, laissaient deviner des membres souples, capables d'un puissant effort. Il parlait peu, savait écouter et observait beaucoup.

Originaire des États-Unis, il venait pour la première fois en France. Un de mes amis de New-York me l'avait chaudement recommandé : « William Huntley, m'écrivait-il, est un de nos *self made men*, un fils de ses œuvres; à ce titre, il vous intéressera. Descendant

d'une vieille famille du Sud ruinée par la guerre de Sécession, il a conservé intactes les traditions de droiture, de probité et de courage qui formaient le plus clair de son héritage. Dépourvu de fortune, il a su s'en faire une, et des plus honorables, en peu d'années. Comme la plupart des enfants de la Louisiane, il parle couramment votre langue; bien que n'ayant jamais visité la France, il a beaucoup voyagé, vu et appris. Bref, vous n'aurez qu'à vous louer de mon protégé que j'estime fort, et je vous serai reconnaissant de ce que vous pourrez faire pour lui. » De sa profession, de sa position sociale, de ses goûts, pas un mot. Je savais seulement, par Huntley lui-même, qu'il n'était pas marié et, par mon banquier devenu le sien, qu'il avait à son crédit des sommes importantes. N'affichant aucun luxe, il vivait largement, en homme qui n'a nul besoin de compter. Ses allures étaient réservées, mais d'une irréprochable correction ; ses manières auprès des femmes gardaient l'empreinte de cette courtoisie chevaleresque, de cette antique politesse, démodée de nos jours, qui caractérisent, aux États-Unis, les descendants de colons français.

Dès le début de nos relations, je m'étais pris de sympathie pour lui. Bien accueilli dans le monde, il y faisait bonne figure, n'ayant ni gaucherie timide ni assurance déplacée; parfois taciturne, jamais embarrassé. Je le voyais souvent; avec moi, il causait volontiers, rarement de lui-même, car il évitait ce sujet; mais de nos entretiens se dégageait pour moi l'impression d'une vie accidentée, d'étranges voyages dans des pays peu connus, de périlleuses rencontres. Il en portait la trace, et je ne pouvais m'empêcher d'attribuer la balafre qui sillonnait son visage à quelque singulière aventure. Il questionnait toutefois si peu, contrairement à l'usage de ses compatriotes, que je n'osais l'interroger. J'attendais qu'un incident me permît d'aborder le sujet ou provoquât quelque confidence de sa part. L'incident se produisit au moment et dans des circonstances que je ne prévoyais pas.

J'avais présenté William Huntley dans l'un des salons les plus connus et les plus recherchés de Paris, chez Mme X. Un jour par semaine, elle recevait, dans son hôtel de la rive gauche, l'élite du monde littéraire et artistique; aussi aimable qu'intelligente, elle se faisait pardonner sa grande fortune par son inépuisable bienveillance. Passionnée pour les fleurs, elle aimait à s'en entourer; elle excellait dans l'art de les grouper, de fondre en un tout harmonieux leurs nuances délicates, d'en graduer savamment les transitions et les effets. Dans les salons que l'on traversait avant d'atteindre celui où elle recevait ses hôtes, les plantes vertes se succédaient, relevées par les notes claires des azalées, des strélitzia-regina et des roses. Devant les larges baies des fenêtres, les jardinières formaient un rideau de plantes de serre au feuillage léger, aux vives tonalités; mais c'était surtout dans le grand salon que s'étalaient les fleurs coupées, comme fauchées dans un pré en pleine floraison : fleurs des champs, venues du Midi, au milieu desquelles se détachaient d'autres fleurs rares, exquises, évoquant le souvenir de pays lointains, aimés du soleil. Un parfum léger flottait dans la haute pièce dont le cadre luxueux et charmant faisait ressortir la simplicité parfaite de la maîtresse de la maison.

William Huntley appréciait fort ce salon de femmes aimables et d'hommes d'esprit, et il s'y montrait assidu; aussi accepta-t-il avec empressement une invitation à dîner qu'il reçut, ainsi que moi, de Mme X. Il convint de venir me prendre, et nous fîmes route ensemble. J'étais son voisin de table et, après avoir renoué connaissance avec ma compagne de droite, je me tournai vers Huntley pour lui faire part de quelque observation, lorsque je crus m'apercevoir qu'il était distrait, et que ses yeux se portaient fréquemment sur une jeune fille placée en face de nous.

Grande, mince et blonde, elle était vêtue de blanc. Le visage, un peu maigre, était d'une régularité parfaite. La tête, petite, plantée sur un cou fin et délicat, semblait avoir peine à porter les lourdes torsades de son abondante chevelure. Sa toilette, d'une élégante simplicité, moulait des formes graciles encore, mais pleines de promesses. A son corsage brillait une fleur dont la rareté attira mon attention.

— Connaissez-vous cette jeune fille en blanc, assise en face de nous, me demanda Huntley?

— Oui ; c'est Mlle D. Sa mère est à la droite de M. X.; mais vous, Huntley, pourriez-vous me dire quelle est la fleur qu'elle porte à son corsage?

— Un *Cypripedium Scottianum*... J'ignorais, ajouta-t-il après une légère pause, qu'il y en eût en France. De toutes les orchidées, c'est l'une des plus rares, si ce n'est la plus belle.

— Vous vous connaissez en orchidées?

— Oui... je connais surtout celle-là, et sa vue réveille en moi de lointains souvenirs.

— C'est donc la fleur, et non la jeune fille qui vous intéresse?

— L'une et l'autre... Elles s'harmonisent parfaitement, et je ne m'attendais guère...

Il se tut, puis détourna la conversation, mais ses yeux se reportaient involontairement vers Mlle D., et, pendant le dîner, il me parut préoccupé, ce qui ne lui était pas habituel. Je le laissai à ses réflexions ou à sa contemplation, et me remis à causer avec ma voisine. Le repas fini, au fumoir, entre deux cigares, il me dit :

— Connaissez-vous assez Mme D. pour me présenter à elle?

Je lui répondis affirmativement et, de retour au salon, je fis droit à sa requête. Mme D. l'accueillit avec sa bonne grâce accoutumée, et, vers la fin de la soirée, je le revis assis près de Mlle D., causant avec animation.

— Quelle étrange chose, me dit-il, pendant que nous rentrions pédestrement par une claire soirée d'hiver, sans cette fleur, je n'eusse peut-être pas remarqué Mlle D.

— Et vous le regrettez?

— Non... Pourquoi le regretterais-je? Elle est charmante.

— Et très riche, ajoutai-je.

— Ah! reprit-il d'un ton assez indifférent. Qu'appelez-vous très riche?

— On parle d'un million de dot.

— Un million... de francs? Deux cent mille dollars?

— Oui... on le dit du moins.

Il se tut quelques instants, puis, changeant, en apparence, de sujet, il me parla de nos hôtes, du luxe intelligent et délicat dont Mme X. s'entourait, de ce cadre fleuri qui donnait à son salon, en plein hiver, l'illusion charmante de l'été. Je me souvins alors de la fleur que portait Mlle D., et tout à ma pensée, oubliant de la relier à ce qu'il me disait, cherchant à me rappeler un nom qui m'échappait, je murmurai à demi-voix : Cypripedium...

— Scottianum, ajouta-t-il.

— Et la plante est originaire de?...

— Manipour.

— Où prenez-vous Manipour?

— En Asie, au sud du Bhramapoutra, sur la frontière de l'Assam.

— Si loin... et c'est de là qu'on l'a rapportée?

— C'est là que je l'ai trouvée.

— Vous?... Comment? Par quel hasard?

— Il n'y a pas de hasard. Je cherchais cette plante et je l'ai découverte. Oh! reprit-il, devinant ma surprise, c'est toute une histoire; si elle vous intéresse, montez chez moi, je vous la raconterai en prenant une tasse de thé.

Ma curiosité était piquée, j'acceptai son offre et, confortablement installés devant un bon feu, il me fit le récit suivant.

Il y a douze ans de cela. J'avais vingt-deux ans, je sortais de Harvard College où j'étais boursier et, dépourvu de toute espèce de fortune, j'hésitais entre diverses voies. Un ami de ma famille m'offrait une place de comptable dans une maison de banque de la Nouvelle-Orléans, un autre une situation dans une maison de commission à Chicago; mais après dix années de claustration j'avais soif de grand air. Je tenais de mes ascendants un esprit aventureux, le goût des voyages, l'amour de l'inconnu; aussi les occupations sédentaires me souriaient-elles peu. D'autre part, j'ambitionnais de relever ma fortune, sombrée, comme tant d'autres, pendant la guerre de Sécession, de racheter un jour ou l'autre le domaine patrimonial passé en d'autres mains. Entre mes instincts héréditaires et mes désirs réfléchis, j'hésitais. Il me semblait difficile, si ce n'était impossible, de les concilier. Je m'accordai quelque temps pour réfléchir; les bribes de l'héritage paternel me permettaient d'attendre six mois avant de prendre un parti décisif.

Parmi mes camarades de collège je m'étais lié intimement avec un jeune homme, Louis Devereux, comme moi originaire du Sud. Il m'avait vivement pressé de lui rendre visite à Courtown, où son père m'offrait une cordiale hospitalité. J'acceptai et m'en fus dans cette petite ville où, entre autres connaissances, je fis celle de Daniel Fergusson. Ce nom ne vous dit rien, mais celui qui le portait était célèbre parmi les amateurs de plantes rares, aussi bien en Angleterre qu'aux États-Unis. Daniel Fergusson passait, et avec raison, pour le plus habile connaisseur et chasseur d'orchidées qui fut au monde. On lui devait la découverte du *Cypripedium Calceolus* et de nombre d'autres variétés. Il avait fouillé, à maintes reprises, l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, Bornéo et les îles Philippines, Sumatra, Java, la Malaisie, dénichant partout des merveilles.

Quand je le connus, il avait renoncé aux explorations, étant alors âgé de soixante-dix ans. Grand, sec, maigre, les muscles noueux, saillants et durs comme des fils de fer, les yeux perçants dans un visage brûlé par le soleil des tropiques, couturé de cicatrices dont chacune, comme la mienne, avait son histoire, il me rappelait le légendaire Bas-de-Cuir de Fenimore Cooper. Fort riche, disait-on, mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres il était taciturne, il possédait des serres merveilleuses où il cultivait ses plantes de prédilection. En Angleterre, on le tenait pour un oracle en matière d'orchidées et, de temps à autre, il expédiait à quelques amateurs d'élite des boutures dont il se séparait à regret et qu'on lui payait, ajoutait-on, fort cher.

Il me prit en amitié le jour où il me vit tomber en admiration devant sa perle de choix, le *Cypripedium Spicerianum*. Il m'en détailla les beautés; je l'écoutai avec le plus vif intérêt; peu à peu il m'inocula sa passion, s'en aperçut et m'en sut gré. Il me raconta sa vie; j'appris par lui ce qu'était la profession d'un chasseur d'orchidées, ce qu'elle exigeait de courage, d'efforts et de persévérance. Dans ses serres, où nous passions de longues heures, chaque plante évoquait un souvenir, provoquait un récit; celle-ci, découverte dans les forêts vierges du Brésil, avait coûté six mois de recherches et la vie de deux indigènes mordus par des serpents; cette autre, originaire de Bornéo, n'avait pu être rapportée à la côte qu'au prix d'efforts inouïs. Attaqué dans la forêt par les Dayaks, il avait vu plusieurs de ses compagnons massacrés par ces sauvages; lui-même n'avait échappé qu'à grand'peine et, pour ravoir la plante égarée pendant la lutte, force lui avait été de revenir seul, la nuit, la chercher, nul des survivants ne consentant à l'accompagner. Il l'avait retrouvée, mais ne l'avait conservée qu'en partageant

avec elle, pendant plusieurs jours, sa modique ration d'eau. Puis, s'épanchant peu à peu, il me disait, avec les difficultés vaincues, les charmes de la vie aventureuse et libre, les longs espoirs et les joies de la réussite, le retour triomphant, les enchères folles des amateurs millionnaires se disputant à coups de paquets de banknotes une variété nouvelle, enfin sa grande fortune conquise à force d'audace et de sang-froid.

Ses récits me passionnaient comme un roman d'aventures ; l'homme grandissait à mes yeux et devenait un héros. Il avait résolu, lui, le problème que je me posais.

— Si j'avais vingt ans de moins, me dit-il un jour, quel grand coup je tenterais !

— Lequel ?

Il se tut, m'examinant de haut en bas, en homme qui s'y connaît, qui toise l'envergure des épaules et la carrure du buste, qui détaille la forme et la souplesse des attaches, qui calcule la force et la résistance des membres, l'élasticité des muscles, qui étudie la courbure des pieds et la longueur des mains. Son examen terminé, il me regarda bien au fond des yeux, comme s'il approfondissait le contenu après avoir jaugé le contenant, comme s'il voulait deviner le rapport entre le corps extérieur et l'âme qui habitait ce corps.

Comment devina-t-il la pensée que je suivais ? Le fait est qu'il y répondit.

— Pourquoi pas, après tout, si le cœur vous en dit.

Certes, le cœur m'en disait, et moi de lui raconter ma vie, mes perplexités, mon ambition de marcher sur ses traces et, comme lui, de devoir ma fortune à ma seule volonté. Il m'écoutait attentivement, hochant la tête, m'encourageant à m'expliquer, provoquant mes confidences par l'intérêt qu'il mettait à les entendre.

— Soit, dit-il quand j'eus fini. Récapitulons : ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni fiancée ; vous êtes seul, vous avez le droit de disposer de vous-même. Ne vous y trompez pas, c'est votre vie que vous allez jouer ; si vous gagnez, c'est la fortune ; si vous perdez, vous ne ruinerez personne. Je m'intéresse à vous et je vous aiderai de mes conseils d'abord, puis de mon argent... Attendez avant de refuser ; d'abord il en faut de l'argent, puis quelques milliers de dollars ne sont pas une affaire pour moi ; je n'ai pas d'héritiers ; enfin c'est une opération que nous traitons et vous y mettez le plus gros enjeu. Je serai votre associé, avec un tiers dans les bénéfices, mes avances remboursées. Je fais un placement, ajouta-t-il, me toisant de nouveau et... je le crois bon.

A dater de ce jour je fus sa chose. Jamais entraîneur de pugiliste ou de coureur ne soumit un homme à un régime plus sévère et plus savant. Pendant des semaines je dus m'astreindre à une diète spéciale, maigrir encore, ce qui me semblait difficile, apprendre à marcher et à courir, moi l'un des meilleurs marcheurs et coureurs d'Harvard, endurcir mes muscles, acquérir certaines notions d'hygiène, exercer mes yeux surtout, apprendre à m'improviser des mocassins, à réparer mes effets, bref à me suffire comme un futur Robinson Crusoé. Puis, aux rares heures de repos, il m'expliquait la vie des orchidées, leur habitat favori, il me disait leurs mystérieuses retraites, les crevasses qu'elles affectionnent, les arbres autour desquels elles s'enroulent de préférence, les plantes qui annoncent leur voisinage. L'espèce rare, dont on ne possédait encore qu'un unique plan gardé avec un soin jaloux par un riche amateur qui serait mort sur la paille plutôt que d'en vendre une bouture, espèce que j'avais mission de découvrir, devait se trouver quelque part aux Indes. Où ? nous l'ignorions et n'avions pour nous guider qu'une rumeur vague d'après laquelle un navire l'aurait apportée de Calcutta, et le nom, *Cypripedium Scottianum*. Ce nom disait que la plante avait été trouvée par un nommé Scott. Qui était-il ? A moi de le chercher, d'obtenir de lui, si possible, les renseignements nécessaires ; sinon de m'en passer et de réussir.

Muni de ces vagues indications et nanti de vingt-cinq mille francs que me remit Daniel Fergusson, je partis pour Calcutta. A peine débarqué, j'y trouvai une dépêche de mon associé ; il m'annonçait dans un langage chiffré, convenu entre nous, que le possesseur du *Cypripedium Scottianum* venait de perdre sa plante, tuée par la maladresse d'un aide-jardinier, une serre trop chauffée. Ce millionnaire offrait une somme énorme à qui la lui remplacerait. Pas une heure à perdre, l'appât de la récompense pouvait me susciter des concurrents. Je me mis en campagne, mais Calcutta est grand et le nom de Scott assez répandu. Je vis une dizaine de Scott, mais aucun d'eux ne savait à qui j'en avais. Après plusieurs jours de recherches, je n'étais pas plus avancé, lorsque je fis la rencontre d'un *comprador* qui me dit avoir ouï parler d'un John Scott qui faisait autrefois, entre l'Assam et la côte, le trafic du thé. Ce Scott, ajoutait-il, escortait lui-même ses chargements ; botaniste à ses heures, il se distrayait de ses longs voyages dans les régions peu connues qu'il traversait, en collectionnant et vendant à Calcutta des plantes rares et curieuses qu'il récoltait sur sa route ; par malheur il était mort depuis peu, assassiné près de Tezpour, par ordre du rajah de Manipour, disaient les uns, par des porteurs de Khami engagés à prix réduit, croyaient les autres.

Je ne doutai pas que ce Scott ne fût l'homme que je cherchais ; à défaut de lui, ne pourrais-je retrouver quelqu'un qui eût fait antérieurement partie de ses caravanes ? Le comprador me dit que je rencontrerais peut-être dans le *Black Town*, « la ville noire », des indigènes ayant servi de porteurs à John Scott. Je vous fais grâce des ruelles infectes, des huttes immondes que je dus parcourir et fouiller avant de découvrir un

Birman de Djittagong, qui me dit avoir été au service de John Scott. Je m'efforçai de lui expliquer de mon mieux ce que je désirais savoir, mais il entendait assez mal l'anglais et je ne savais pas un mot de birman. Je me souvins alors qu'avant mon départ j'avais minutieusement dessiné et colorié, d'après une collection que possédait Daniel, la fleur du *Cypripedium Scottianum*. Je tirai ce dessin de mon portefeuille et le lui montrai. Un éclair d'intelligence brilla dans ses yeux et, d'une voix gutturale, il me fit un long récit que je ne compris pas, mais dans lequel le nom de Manipour revenait souvent.

Je sortis de ma poche une roupie et l'invitai à me suivre, ce qu'il fit sans hésiter, et je me rendis avec lui chez le comprador, métis de Chinois et de Birman, qui, moyennant une autre roupie, me servit d'interprète. Il m'expliqua que, d'après le récit de mon Birman, dont le nom était Hadjou, je trouverais ce que je cherchais dans l'une des gorges situées à la jonction des routes d'Assam et de Manipour, à peu de distance du fleuve. Hadjou consentirait-il à m'y conduire ? Il sourit ; c'était, répondit-il, un long et périlleux voyage ; il fallait, pour l'entreprendre, des hommes résolus et vigoureux, bien payés surtout, d'autant que le rajah de Manipour était d'humeur peu accommodante et qu'à pénétrer sur ses terres on risquait sa vie. Bref, je compris qu'il me faudrait dix hommes à raison de dix roupies par homme et par mois, deux canots, des armes et des approvisionnements pour plusieurs mois.

Tout calcul fait, c'était une dépense de dix mille francs. Je n'hésitai plus, quand mon Birman ajouta qu'il connaissait quelques-uns des anciens porteurs de Scott, qu'ils habitaient comme lui la ville noire et qu'il se faisait fort de les enrôler. Ainsi que lui, ils étaient de Djittagong, dont les habitants sont renommés aux Indes pour leur force physique et leur probité. Je traitai avec Hadjou, j'en fis mon lieutenant, et huit jours plus tard nous étions en route.

Je vous ferai grâce aussi des détails de notre voyage jusqu'à Goalpara où commencèrent nos misères. La chaleur était étouffante ; nous remontions le fleuve escortés de nuées de moustiques, arrêtés par des rapides, des bancs de sable ou des arbres flottants qui menaçaient de couler bas nos embarcations. Les tigres et les éléphants dans la jungle, les rhinocéros sur les rives, mais surtout les innombrables armées de rats qui, à cette époque de l'année où les fruits leur manquent dans les montagnes de Karen, descendent dans la plaine, dévastant le pays, assiégeant les villages, faisant la disette partout où ils passent, multipliaient les obstacles autour de nous.

Ils furent tels que les vivres menacèrent de nous manquer. J'y suppléai de mon mieux par la chasse, mais tout était péril dans cette jungle presque impénétrable, et souvent je regagnai les embarcations épuisé de fatigue, rapportant à peine de quoi apaiser notre faim. Nos forces s'épuisaient avec nos provisions : nous en étions, parfois, réduits à vivre de farine délayée et de *ngapi*, pâte de poissons à demi pourris dont l'odeur seule soulève un estomac européen. Un accident survenu à l'un de mes hommes, blessé par un tigre alors qu'il amarrait nos embarcations à un tronc d'arbre, et sauvé par miracle d'une mort épouvantable, acheva d'abattre le courage de ses compagnons ; ils m'invitèrent à rebrousser chemin, menaçant de m'abandonner.

D'après mes calculs, nous n'avions plus que quelques journées de navigation pour atteindre le but de notre voyage. Je n'entendais pas lâcher prise et j'étais sûr d'Hadjou. Je refusai donc, déclarant que je poursuivrais ma route, que s'ils partaient ils ne recevraient rien, l'argent étant à Calcutta et ne devant être payé qu'au retour et par moi. Recourant enfin à un autre ordre d'arguments, je promis une haute paye à ceux qui me resteraient fidèles.

Ils se consultèrent et, grâce à l'influence d'Hadjou, tout rentra dans l'ordre et nous nous remîmes en route. Dix journées de rude labeur nous amenèrent enfin au coude du fleuve, au point de rencontre de la route des caravanes d'Assam, où nous jetâmes l'ancre. Près de là devait se trouver le *Cypripedium Scottianum*, mais où ? Hadjou l'ignorait ; il n'avait pas accompagné Scott dans ses recherches, il ne se souvenait même que vaguement de la direction prise par lui, mais c'était bien là que Scott les avait rejoints avec la plante. Incertain de quel côté me diriger, je divisai ma petite bande en deux : l'une, sous la conduite de Hadjou, visiterait les ravins de droite ; l'autre, sous mes ordres, explorerait ceux de gauche. La tâche était pénible et nul ne s'y épargna. J'admirais l'adresse et l'agilité de mes hommes, gravissant comme des lézards, sous un ciel de plomb, des roches brûlantes et presque à pic. Pour moi, je m'attardais dans les fonds, sachant que les orchidées recherchent le voisinage de l'eau, bien que se déployant à une certaine hauteur ; mes yeux interrogeaient les fentes de la montagne, fouillant la haute ramure des arbres ; rien ne flottait au long de leurs troncs lisses.

A mesure que j'avançais, le lit du torrent s'élargissait. Laissant mes compagnons en arrière, je me frayais péniblement un sentier quand, tout à coup, en face de moi, dans une crevasse de rocher, j'aperçus une plante dont le feuillage rappelait, à s'y méprendre, celui du *Scottianum*. Le ravin obliquait brusquement sur la droite ; la courbe franchie, je m'arrêtai stupéfait. Le sommet du rocher disparaissait sous un tapis d'orchidées ; elles jaillissaient des crevasses, déroulant leurs longues tiges flottantes chargées de grappes éblouissantes. Jamais pareille orgie de couleurs n'avait frappé mes regards. Une brise légère soulevait l'immense rideau, et les fleurs, ondulant au vent, comme douées de vie et de mouvement, semblaient saluer ma venue

et me dire : « Nous sommes là, ta persévérance est récompensée. »

Un coup de sifflet rallia mes hommes. Ils accoururent. Le même soir, les trois caisses vides apportées par moi et aménagées avec art par Daniel Fergusson étaient remplies de plants et bien amarrées dans nos embarcations. Six semaines plus tard, je débarquais à Calcutta, d'où un télégramme partait pour aviser Daniel de notre succès... Voilà l'histoire promise ; il est deux heures du matin, et je ne vous ai que trop retenu.

— Ah ! mais non, repris-je. Dites-moi la fin.

— La fin... Sait-on jamais la fin d'une histoire, et celle-ci n'est-elle pas peut-être le prologue d'une autre?... Mon associé m'attendait à New-York. Les orchidées, soignées par moi avec une sollicitude vigilante, arrivèrent à bon port. Daniel se chargea du reste. Il avait, d'ailleurs, bien pris ses mesures; d'habiles rumeurs, reproduites par des journaux spéciaux, avaient surexcité les convoitises des amateurs; aux enchères publiques, on s'arracha nos plants d'orchidées, et, tous comptes faits, Daniel me remit pour ma part deux cent mille francs. Il y joignit un bon conseil, que je m'empressai de suivre: sur ses indications, j'achetai des terrains à Chicago et à Saint-Louis; ils ont décuplé de valeur depuis. Instruit par l'expérience, encouragé par mon premier succès, je visitai successivement Madagascar, l'Océanie et l'archipel d'Asie, où je fis d'heureuses trouvailles, guidé par les avis de Daniel Fergusson, plus fier de mes succès que des siens. Il est mort, il y a deux ans. Par son testament, il me laissait sa fortune; elle doublait la mienne. Le brave homme m'aimait et je le lui rendais; en le perdant, j'ai perdu mon meilleur ami. Et maintenant, parvenu au but de mes désirs, je me sens bien seul.

— Et votre balafre?

— Je vous ai déjà dit... un coup de griffe du tigre de Manipour.

J'ai toute raison de croire que Huntley ne sera pas longtemps seul. Lors de la dernière visite que je fis à Mme D., j'admirai dans son salon une plante merveilleuse.

— Un *Cypripedium Scottianum*, me dit-elle, que j'ai reçu de votre ami M. Huntley.

— Je vois et je devine, repris-je en souriant. Vous savez l'histoire de cette plante?

— Non ; racontez-la-moi donc.

Et je lui racontai ce qui précède.

C. DE VARIGNY.

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

M. Ferdinand Brunetière.

Quelques personnes s'étonneront sans doute que des articles qui se rapprochent peut-être de la critique littéraire choisissent précisément pour objet des écrivains qui font eux-mêmes profession de critique : car enfin, la critique de la critique, cela ressemble un peu aux dilutions de l'homéopathie, et finirait par paraître par trop inoffensif. Mais nous poursuivons ici une enquête dont le but est précis : nous cherchons à établir le bilan des idées morales de la génération contemporaine, telles qu'elles se sont manifestées et répandues par la littérature ; pourquoi donc nous priverions-nous d'une source précieuse de renseignements? Telle que l'ont faite nos plus récents écrivains et depuis les *Lundis* de Sainte-Beuve, la critique est aussi précieuse, aussi significative pour l'étude des mœurs que le roman ou le théâtre. Ajoutons que M. Brunetière, en particulier, a pris soin de nous avertir dès son premier ouvrage que les études dont il nous a déjà donné dix volumes ne sont « que l'expresion, diverse selon les sujets et les hommes, de quelques idées fondamentales, toujours les mêmes ». La critique est donc, de son propre aveu, le moule dans lequel il entend couler ses « idés fondamentales » ; et s'il tient à les exprimer sous des formes diverses, à en chercher la preuve ou la contre-épreuve dans les œuvres de différents siècles et de différents pays, c'est apparemment qu'il les croit vraies et d'importance considérable. On peut donc espérer qu'il y aura intérêt ou profit à les dégager.

Mais allons-nous, dès nos premières lignes, prendre M. Brunetière en délit de contradiction? La tentation est grande, car M. Brunetière est un esprit rigoureux, et il y a toujours un plaisir malicieux à découvrir chez un homme de sa trempe des faiblesses communes. Or, tout récemment, dans un article qui a soulevé de vives discussions, il se faisait l'apologiste de la « critique objective ». Si je me sentais de taille à lui emprunter un instant ses armes de dialecticien, je lui demanderais comment il concilie son apologie de la critique objective avec la déclaration précise qu'on vient de lire, qui date de 1880, c'est vrai, mais que son auteur n'a jamais désavouée et qu'il a laissée subsister, comme une sorte de profession de foi, en tête de ses *Études critiques sur l'histoire de la littérature française?* Quoi donc ! vous affirmez qu'on doit étudier les œuvres littéraires, non telles qu'on les voit à travers son Moi, mais telles qu'elles sont, et vous voulez d'autre part que votre critique soit l'expression « de quelques idées fondamentales, tou-

(1) Voir la *Revue bleue* des 7 juin, 20 août, 1er et 29 novembre 1890, et des 21 janvier et du 28 mars 1891.

jours les mêmes » ! Mais que sont donc ces « idées fondamentales », sinon l'expression la plus directe possible de votre Moi, de ce Moi tyrannique, que vous haïssez, et dont vous ne pouvez vous défaire, et qui se manifeste si énergiquement que, comme vous l'avez dit, toute votre critique est un combat pour imposer vos croyances, vos jugements, vos goûts et vos opinions ?... Oui, je pourrais lui dire ces choses, et les développer, et les envelopper d'autres remarques du même ordre et de divers arguments. Mais je n'oserais : M. Brunetière manie le raisonnement comme une massue, et le moindre de ses syllogismes aurait bientôt raison de ma timide résistance. Je résiste donc à la tentation, et je vais m'en tenir à la recherche de ces « idées fondamentales » qui circulent à travers sa critique et donnent une singulière unité à son œuvre déjà très vaste et si variée.

La tâche n'est pas facile parce que M. Brunetière ne l'a pas facilitée, en raison surtout de la première de ces « idées fondamentales », celle-là même qui a contribué à lui inspirer sa théorie de la critique objective — sa haine du Moi. Une notable partie de son effort consiste à démontrer que le développement du Moi, tel qu'il se manifeste dans la littérature contemporaine, est « maladif et monstrueux ». Il le poursuit, le Moi, avec cette ironie âpre, impitoyable, dont il a le secret : « Quand nous ouvrirons un livre, sera-ce pour y apprendre, comme si nous étions, nous, des enfants trouvés, que l'auteur a eu un père, des frères, une famille ; ou l'âge auquel il fit ses dents, combien de temps dura sa coqueluche, les maîtres qu'il eut au collège, et comment il passa son baccalauréat ? » La recherche du Moi n'est pour lui qu'une maladie. Il en diagnostique les symptômes avec une rare précision (1) ; avec l'éloquence vibrante et nerveuse d'un homme qu'exaspère un spectacle auquel il est forcé d'assister, il montre le Moi, cet ennemi, son ennemi personnel, s'étalant avec impudence dans les correspondances que publient des héritiers irrespectueux, dans les mémoires, dans les « journaux intimes » dont la lecture le met en fureur, pénétrant jusque dans le roman, où il est encore plus déplacé qu'ailleurs, sous l'œil bénévole d'une critique complaisante, gagnée par la contagion, complice des empoisonneurs, avec le scepticisme subversif et le subjectivisme criminel dont elle se targue. Ou bien, s'il passe à l'examen de quelques cas particuliers, M. Brunetière accablera, sans appel, comme un substitut qui demande une tête à des jurés hésitants, ceux de nos écrivains qui, ayant une individualité et l'ayant observée, l'ont laissée s'étaler dans leurs œuvres : Stendhal, Baudelaire, Amiel, les Goncourt. Pas de circonstances atténuantes ! Pénétré de la haute idée de son ministère, l'écrivain — l'orateur, allais-je dire — ne voudra pas savoir que Stendhal, « l'impertinent » Stendhal, était doué d'une des intelligences les plus vives, les plus souples, les plus pénétrantes qu'il y ait jamais eues ; que Baudelaire a trouvé en abondance des vers au charme mystérieux, comme des paysages brumeux qui vont se perdre dans l'infini ; qu'Amiel a écrit des pages dont la langueur caressante est irrésistible aux âmes douces et tendres ; que les Goncourt ont traduit leurs observations exactes de chercheurs et de curieux dans un style si palpitant, si direct, que la langue en est restée comme frissonnante, et pour longtemps. A ses yeux, ce sont là des mérites insignifiants ou négatifs, qui ne suffisent point à sauver les accusés. Tellement, qu'il néglige même de les apercevoir et de les discuter. Sommairement, dédaigneusement, sans tenir compte de leur influence, et en se contentant de la qualifier de fâcheuse ou de mauvaise, il condamne ces hommes, que toute une génération a admirés, à l'oubli de la postérité et au mépris de tous ceux qu'on appelait jadis « les honnêtes gens ». Cela, pour diverses raisons très habilement déduites, mais surtout, surtout parce qu'ils sont coupables d'avoir étalé leur Moi. — Et voyez pourtant comme nous sommes de pauvres êtres flottants, incertains, contradictoires !... En « étalant », comme il le fait dans vingt articles, ses haines du Moi, M. Brunetière nous livre un des traits les plus décisifs de son Moi à lui, de ce Moi qu'il voudrait « couvrir », et qui s'obstine à se révéler !... C'est son Moi qui déteste le Moi, c'est son Moi qui défend la critique objective, et, malgré ses protestations, c'est son Moi qui lui a imposé, parce qu'il est ce qu'il est et n'est pas autrement, les « idées fondamentales » dont sa critique n'est que l'expression, dont son beau talent n'est que le vêtement.

Cette « haine du Moi » est-elle, chez notre auteur, un sentiment instinctif ou une opinion raisonnée ? Je n'en sais rien : mais c'est elle, je crois, qui gouverne toute sa critique et lui dicte la plupart de ses jugements :

Par son âge, M. Brunetière appartient à la génération la plus individualiste, la plus « subjective », comme il dirait, qu'il y ait peut-être jamais eue. Il est le contemporain de M. Anatole France, de M. Jules Lemaître, de M. Paul Bourget. Il a reçu la même culture qu'eux — plus forte peut-être — à cause de ses exceptionnelles facultés d'érudit, d'une infatigable curiosité de toutes les choses écrites, d'une puissance de travail sans égale, d'une mémoire infaillible. Il a grandi au milieu des mêmes circonstances, sous les mêmes influences. Il a vu la guerre. Il a senti cette instabilité, cette insécurité dont tout le monde souffre depuis vingt ans, les hommes de pensée plus que les autres. A défaut d'études, il a du moins fait de fortes lectures scientifiques : les grands systèmes de ce siècle lui sont tous familiers. Il a admiré la philosophie de Schopenhauer. Il a lu, au même âge que ceux qui en ont subi le dan-

(1) Voy. l'article intitulé : *La littérature personnelle.*

gereux ascendant, les livres de M. Renan ; il a étudié ceux de M. Taine ; il a écouté — peut-être même les a-t-il applaudies — les pièces de M. Alexandre Dumas. Mais, fait singulier, les circonstances et les influences qui ont poussé la plupart de ses contemporains à l'indifférence, au scepticisme, au bouddhisme, comme dit M. Paul Desjardins, n'ont exercé sur lui aucune action. Il s'est dressé contre elles, il a résisté à l'énervement des faits et à la séduction des idées, avec une vigueur d'acier, une indépendance d'esprit, une solidité de muscles qui imposent le respect à ceux-là mêmes qui pensent autrement que lui. Se trouvant en désaccord avec le siècle, il lui a tourné le dos, simplement : non pas — et c'est sa force — en boudeur maussade, en admirateur aveugle du passé qui dédaigne d'ouvrir les yeux sur un présent qu'il réprouve d'avance, mais en pleine et parfaite connaissance de cause. Et, passant par-dessus le romantisme dont il admire pourtant la sève, par-dessus la Révolution qui lui fait horreur, par-dessus Voltaire, les Encyclopédistes et les Philosophes dont il a mesuré l'insuffisance, il s'en est retourné droit au XVIIe siècle : et non pas, notez-le, pour y goûter, comme nous tous, Saint-Simon, Fénelon ou Mme de La Fayette, mais pour y admirer Bossuet, Pascal, Descartes, La Bruyère. Pendant longtemps, il a été seul de son avis ; ses articles détonnaient comme des anachronismes ; on les respectait beaucoup, on ne les lisait guère. Mais c'est une force énorme que de vouloir quelque chose et de savoir ce qu'on veut : M. Brunetière revenait sans cesse à ses « idées fondamentales » ; et, si peu de gens les ont acceptées dans leur masse avec leurs angles arrêtés et tranchants, elles ont pourtant contribué pour une large part à préparer la résistance au courant qu'il s'agissait de combattre.

Avec sa vaste érudition, sa dialectique serrée et toujours prête, la précision de ses connaissances, la netteté de ses points de vue, M. Brunetière était, dès ses débuts, merveilleusement armé pour la lutte qu'il allait entreprendre. Ajoutez qu'il est dans ses opinions d'une ténacité qui va jusqu'à l'entêtement ; qu'il ne se ferait pas une gloire de passer pour libéral, tandis qu'il lui en coûte peu de passer pour un homme à préjugés, et même de l'être ; qu'il est naturellement combatif, souvent hargneux, toujours habile à l'attaque ; qu'il ne ménage jamais ses adversaires. Aussi, l'esprit en éveil, l'œil attentif, ne laisse-t-il guère échapper une occasion d'affirmer ses « idées fondamentales », surtout en mettant le doigt sur les points faibles de l'ennemi. Il me sera permis de déclarer ici que je professe sur presque toutes choses des opinions directement opposées aux siennes ; et cependant je ne puis m'empêcher d'admirer la façon dont il a attaqué le roman naturaliste, la littérature personnelle, et même jusqu'à un certain point Baudelaire. Impossible de soutenir une cause avec plus de logique, avec des arguments plus serrés, en ayant davantage l'air d'avoir raison. Quelquefois aussi, au moment où l'on s'y attend le moins, au cours de quelque paisible article sur l'*Éloquence de Massillon* ou sur la *Querelle du Quiétisme*, le lutteur reparaît sous l'historien, tirant des conséquences inattendues d'un détail, faisant à propos d'un mot le procès de ce qu'il condamne au profit de ce qu'il approuve. Voyez plutôt tout ce qu'il tire du changement de sens du mot séduire :

« Les mots *séduire*, *séduisant*, *séduction*, nous dira-t-il, ne se sont purgés de ce qu'ils retenaient d'infamant qu'au commencement du XVIIIe siècle.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire,

dit Pauline à Polyeucte ; me séduire, c'est-à-dire, *seducere*, me détourner de mes dieux, de mon devoir, de mon père. IL Y A LÀ, DANS L'HISTOIRE D'UN SEUL MOT, TOUTE UNE PETITE RÉVOLUTION DES MOEURS EN RACCOURCI. Au XVIIe siècle, séduire quelqu'un, c'était encore, dans le bon sens du mot, œuvre impie, criminelle, condamnable ; au XVIIIe siècle, c'était œuvre d'adresse, d'habileté, mieux, de ruse, mais œuvre excusable déjà, puisque l'idée d'artifice y fut toujours impliquée ; au XIXe siècle enfin, c'est tout simplement faire œuvre de mérite personnel, n'avoir qu'à se montrer pour vaincre, réussir à triompher de la malveillance et de l'indifférence par des qualités si certaines que dire d'un homme du monde ou même d'un livre qu'il est *séduisant*, c'est en avoir fait l'éloge aujourd'hui presque le plus envié. »

Comme on peut le voir par cet exemple, ce ne sont pas seulement les figures de premier plan, les grandes œuvres, les écoles, ce sont aussi les petits détails de l'histoire de la littérature ou ceux de l'histoire de la langue qui servent à M. Brunetière à poursuivre son double but : c'est-à-dire à rabaisser le XIXe siècle au profit du XVIIe. On trouverait, dans les lycées subalternes, de nombreux professeurs de rhétorique qui soutiennent la même thèse, sans d'ailleurs songer à la justifier, parce que leurs professeurs à eux la leur avaient inculquée exactement pour la même raison, ou parce qu'il est de bon goût de crier à la décadence, ou encore parce que la routine a des droits sacrés, éternels, contre lesquels des cerveaux brûlés s'avisent seuls de protester. Mais on se tromperait dans d'étranges proportions si l'on abusait de cette rencontre pour en conclure que M. Brunetière, au talent et à la situation près, n'est au fond qu'un de ces honnêtes pédagogues. S'il aime le XVIIe siècle, s'il y retourne, s'il en étudie avec amour les principaux écrivains, s'il se passionne pour leurs querelles plus encore peut-être que pour celles du moment, c'est que le XVIIe siècle est par excellence l'époque où ses « idées fondamentales » avaient cours, où elles gouvernaient la politique et les mœurs, où elles réglaient la vie. Et s'il cherche à en imposer les œuvres à notre admiration exclusive, c'est qu'il espère sans doute que le goût de ces œuvres

ramènerait les mœurs dont, à leur heure, elles ont été l'expression.

D'abord, en effet, le XVIIe siècle est une époque toute rétive à l'individualisme : la littérature personnelle n'y gangrenait pas encore les genres; le Moi s'y « couvrait », à l'appel de Pascal ; sermonnaires, dramaturges, moralistes, de même qu'ils ne cherchaient à mettre en lumière que des vérités générales, ne songeaient à peindre que l'homme général : en sorte que l'individu disparaissait de leurs œuvres. Cet effacement de la partie personnelle du Moi, c'est-à-dire de sa partie la plus envahissante et pourtant la plus transitoire, la plus égoïste aussi, la plus facile à la chute, avait toute sorte de corollaires : on n'avait pas encore cédé aux tentatives de l'esprit d'analyse — le principal ferment du scepticisme ; — on n'avait pas énervé, en les discutant, les notions du vice et de la vertu, essentielles à la bonne conduite de la vie, mais à condition d'être rigoureuses; on ignorait la « sensiblerie », qui rend indulgents pour les faiblesses, pour les fautes, ou même pour les crimes, et qui, sous des prétextes spécieux, sous de fausses apparences de libéralisme, de noblesse ou de générosité, achèvent de troubler notre claire connaissance du bien et du mal. Le « cœur », avec ses facultés spéciales, la tendresse qui l'affadit, la pitié qui se laisse duper, la bienveillance qui peu à peu glisse à la complicité, ne fonctionnait qu'avec réserve, forcé de retenir ses battements trop vifs, n'ayant pas même un langage pour s'exprimer librement, puisque *Je ne te hais point* signifiait : *Je t'aime*, retenu par la main robuste d'un cavalier expérimenté, trop méfiant de sa monture pour jamais lui lâcher la bride. Ce cavalier, vous le savez, c'était la Raison : non pas, je n'ai pas besoin de vous le dire, la Raison dont la Révolution fit une déesse et qui n'était qu'une fille très dégénérée de l'autre ; et pas davantage une raison particulière, « la mienne ni la vôtre, avec les différences qu'elle reçoit du caractère de chacun, du pays, du temps, mais la raison universelle, impersonnelle et absolue (1) » ; c'est-à-dire une raison infaillible, toujours sûre d'elle-même, procédant avec certitude au nom de l'humanité, — la raison, enfin, qu'il faudrait pour faire de la critique objective...

Mais ce n'est pas tout. Dans ce XVIIe siècle que des esprits généralisateurs se plaisent à voir gouverné tout entier par la philosophie de Descartes, M. Brunetière trouve réalisée à un haut degré cette unité de la métaphysique et de la morale, dont il a besoin. Cette unité est pour lui un lieu commun, c'est-à-dire, selon sa conception du lieu commun, une vérité incontestable : « ... Il n'y a pas de système de morale qui ne soit dans la dépendance entière de quelque métaphysique. Nul, pas même Aristippe, n'a pu formuler une doctrine des mœurs, c'est-à-dire proposer aux hommes une règle de conduite qui ne procédât d'une certaine idée qu'il se faisait de la nature et de la fin de l'homme. On ne peut même pas nous dire : « Agir en toutes circonstances, ou selon son intérêt, ou selon « son plaisir », que ce conseil n'implique une certaine façon déterminée de concevoir la vie, et le sens et le but de la vie. » On pourrait arguer que cela dépend du sens qu'on donne au terme de *métaphysique*, que ce mot rébarbatif n'a point été forgé pour exprimer simplement « une certaine idée qu'on se fait de la nature et de la fin de l'homme » ; qu'il implique un système plus compliqué et plus complet ; que beaucoup de gens règlent leur conduite sur un certain ensemble de principes dont on ne peut dire pourtant que ce soit une métaphysique. Mais ce n'est pas là la question : nous ne voulons insister que sur le besoin d'unité qui hante M. Brunetière : car bientôt (voir l'étude sur l'*Éloquence de Massillon*), tout en reconnaissant que « la question des rapports de la morale avec le dogme religieux, quel qu'il soit, n'est pas tout à fait la même que la question des rapports de la morale avec la métaphysique », il en arrivera cependant, à travers de délicates nuances et de savantes distinctions, à réunir le tout, à étayer la religion sur la métaphysique et la morale sur la religion : cela, dans deux pages qui sont un prodige de dialectique, dont on sort avec une folle envie de se jeter sur la *Somme* de saint Thomas et de vouer à la Théologie les restes d'une vie pénitente (1).

Arriver à concilier, à réunir en un seul faisceau la raison, la métaphysique, la religion, le dogme et la morale, on reconnaîtra que c'était là une vaste tâche.

(1) D. Nisard, *Histoire de la littérature française*.

(1) Voici la citation complète :

« ..... Il s'insinue dans les rapports du dogme avec la morale un élément historique ou traditionnel qui vient singulièrement compliquer le problème. Croyez-vous que, pour déterminer exactement les rapports du dogme de l'incarnation avec les applications à la doctrine des mœurs que l'enseignement de l'Église en déduit, il suffise de connaître dans l'ordre spéculatif les points précis par où ce dogme pénètre la morale? Mais il faut savoir encore de quelles nuances successives la définition même du dogme s'est enrichie, selon que l'Église a dû défendre l'immutabilité du sens orthodoxe contre l'hérésie d'un Arius, par exemple, ou d'un Nestorius, ou d'un Eutychès. Les bons plaisants, comme d'Alembert, peuvent bien dire ici : « Vous savez que le consubstantiel est le grand mot, *l'homoonsios* du concile de Nicée, à la place duquel les Ariens voulaient *l'homoiousios*. Ils étaient hérétiques pour ne s'écarter de la foi que d'un *iota*. *O miseras hominum mentes!* » L'heureuse invention que d'Alembert a trouvée là! Comme si par hasard, à ce compte, un honnête homme aussi différait d'un malhonnête homme autrement que d'une syllabe, ou le juste encore de l'injuste, ou la loyauté de la déloyauté! Mais quiconque voudra bien prendre la peine de réfléchir accordera, sans hésiter, que la morale à déduire ne sera pas tout à fait la même selon que Jésus-Christ ne sera qu'un homme, ou qu'il ne sera qu'un Dieu, ou qu'il sera l'Homme-Dieu. S'il n'est qu'un homme, il devient impossible de tirer de son appauvrissement et de son anéantissement, comme disent les orateurs chrétiens, la leçon d'humilité qu'on en tire, et c'est l'orgueil qui devient une vertu ; s'il n'est qu'un Dieu, il devient impossible de nous le proposer en exemple et de le donner en imitation quotidienne à notre faiblesse; il n'y a donc plus de *morale chrétienne*, ou il faut qu'il soit l'Homme-Dieu.

Le XVIIe siècle l'a accomplie; c'est pour cela que M. Brunetière voudrait y revenir, s'il n'avait assez de sens historique pour savoir qu'on ne recommence pas le passé. Mais le XVIIe siècle n'a réussi qu'en violentant la raison, qu'en la soumettant au principe d'autorité, et qu'en diminuant la métaphysique : motifs pour lesquels les esprits libres aussi bien que les esprits libéraux ne contemplent son œuvre qu'avec une certaine méfiance. Seule, la morale avait gagné quelque chose à ce mélange. Encore ne s'agit-il que d'une certaine morale — car le mot a changé de sens, tout comme *séduire* — mais qui est précisément celle qui correspond à la raison universelle, à la raison de tout à l'heure, la seule par conséquent que M. Brunetière admette et reconnaisse, « l'ancienne morale, cette morale naturelle dont le caractère impératif équivalait à une révélation d'en haut; cette morale universelle dont les variations n'effaçaient pas, disait-on, le caractère d'universalité, puisqu'elles s'efforçaient de le réaliser dans le temps; cette morale immuable, enfin, dont on respectait les lois, tout en les transgressant... ». (*Questions de critique*, p. 284.)

Vous croyez peut-être qu'un des caractères de cette morale-là est d'être extrêmement simple. Elle le serait sans doute s'il y avait beaucoup de *saints* (non pas selon M. Renan, bien entendu, mais selon M. Brunetière), c'est-à-dire « de ces âmes d'élite qui, comme un général, reconnaît du premier coup d'œil le point faible d'un champ de bataille, démêlent d'inspiration le sophisme caché dans les suggestions de l'intérêt ou de l'instinct et vont droit au devoir ». Par malheur il y en a peu, très peu, trop peu pour que leurs théories ou leurs exemples donnent aux règles de la morale le caractère absolu qu'il faudrait. Mais s'il y a peu de saints, il y a beaucoup de casuistes, et cela sert jusqu'à un certain point de compensation (1).

Leur rôle est considérable, et ne saurait le devenir trop, puisque « la casuistique, entendue comme on la doit entendre, n'est pas moins nécessaire à la droite conduite de la vie que ne l'est la dialectique à la bonne direction de l'esprit », et vous savez si M. Brunetière compte sur la dialectique. Il consiste, ce rôle, à prévoir à l'aide de l'expérience, à présenter et à dénouer les conflits qui s'élèveront chaque jour, soit entre nos devoirs et nos intérêts, soit entre nos devoirs et nos passions, soit entre nos devoirs, lorsqu'ils sont contradictoires entre eux. Voici donc que nous rentrons encore dans le XVIIe siècle. Est-ce que ce problème ou plutôt tous les problèmes qui résultent de ces conflits — et dont on ne pourrait nier la réalité, le sérieux même, qu'en renonçant à la réflexion — ne sont pas, pour ainsi dire, le pain quotidien de la littérature classique? Ce que nous appelons « psychologie », quand nous parlons des œuvres du XVIIe siècle, qu'est-ce autre chose, sinon la peinture des désordres que soulève dans une âme cette lutte éternelle? On peut ajouter : avec l'arrière-pensée de montrer qu'il n'y a pas de conciliation possible entre les éléments qui se combattent, que le Devoir a droit à tous les sacrifices, que la moindre compromission qu'on lui impose en amène d'autres, lesquelles alors aboutissent au triomphe définitif du vice ou du crime. N'est-ce pas là le fonds, la matière première qu'on retrouve dans les tragédies de Racine aussi bien que dans les sermons de Bossuet? Et si Pascal a combattu la casuistique des jésuites, n'est-ce pas parce que, manquant à son but, elle s'égarait à chercher des arrangements entre les exigences de l'intérêt et les commandements du devoir, au lieu de s'en tenir à démontrer comment, dans tous les cas qui se présentent, ceux-ci doivent être seuls écoutés? Or voici qu'après deux siècles les écrivains, qui ont changé le sens du mot *séduire* et de tant d'autres termes, ont changé encore celui du mot « psychologie ». Pour ceux d'aujourd'hui, la « psychologie » est devenue l'étude désintéressée de ce Moi maudit, qui en s'émancipant a fait tout le mal. Sans but précis, sans songer au perfectionnement de la morale, ils examinent en curieux comment s'arrangent ensemble les divers sentiments ou passions qui se partagent une âme; ou même, plus frivoles encore, ils isolent une passion ou un sentiment pour les examiner en eux-mêmes. Ils regardent, ils dissertent, ils ne raisonnent pas, ils ne concluent guère, bref, ils abandonnent autant la casuistique que la dialectique, en sorte que les traditions de la « morale universelle » vont se perdant ni plus ni moins que celles de « l'universelle raison ». A vrai dire, il y a encore, par-ci, par-là, de braves gens qui font le bien plutôt que le mal, mais c'est parce qu'ils n'y réfléchissent pas, et quand ils s'aviseront de réfléchir, cela pourrait bien mal tourner : « Oui, grâce à l'effet d'une longue accoutumance ou de préjugés héréditaires passés dans notre sang et devenus instinctifs, nous vivons encore selon de certaines lois, dont nous ne savons pas si les titres sont fondés en raison, et il nous suffit pour quelque temps encore qu'ils le soient sur l'antique usage. Mais un jour, mais bientôt peut-être, lorsqu'une hérédité nouvelle se sera substituée en nous à l'ancienne, qu'adviendra-t-il de l'usage lui-même, et, s'il est autre, quelles seront les lois? » Voilà le malheur auquel sont exposés nos fils ou nos petits-fils.

Un tel problème est capital, quand même il n'a peut-être pas toute l'importance que lui prête M. Brunetière, quand même on pourrait lui répondre bien des choses pour le rassurer, invoquer entre autres les continuelles variations de la morale et des usages, et lui rappeler que le Bien et le Mal, à un certain point de vue, changent avec l'idée que s'en font les générations successives. Mais n'est-il pas facile de comprendre qu'à un homme qui se pose ce problème avec sérieux,

(1) Voy. l'article : *Une apologie de la casuistique*.

presque avec effroi, toute ou presque toute la littérature de notre siècle apparaisse comme quelque chose de coupable ou pour le moins d'oiseux? Certainement la question de Fillineius : « Si celui qui s'est fatigué à quelque chose, comme à poursuivre une fille, est cependant obligé de jeûner? » doit lui paraître d'un intérêt plus immédiat, plus pratique, plus considérable que n'importe quel « journal intime ». Et il se tiendrait pour très heureux s'il parvenait à ranimer parmi nous les discussions de morale et de cas de conscience, au risque de retomber parfois dans le Sanchez et le Caramuel. Il l'a dit en tout autant de termes : « On pourrait prétendre, au surplus, non seulement qu'un peu de casuistique ne saurait nuire au romancier, ni même à l'auteur dramatique, mais encore que la casuistique est l'âme même de l'art de représenter les passions. Voyez plutôt le roman anglais, depuis les romans de Richardson jusqu'à ceux de George Eliot, et repassez dans votre souvenir le répertoire du Théâtre-Français depuis *Polyeucte*, qui est un cas de conscience, jusqu'à *Daniel Rochat*, qui est un autre cas de conscience. Ce qui est malheureusement vrai, c'est que la casuistique n'est à l'usage, comme nous l'avons fait observer, que des âmes délicates, et depuis quelques années on paraît mieux aimer à peindre les natures grossières. » Je ne suis pas loin de penser ici comme M. Brunetière, soit dit en passant. Seulement, nous arrivons à peu près au même point par des chemins si différents, que c'est comme si nous n'étions pas d'accord.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les observations qui précèdent nous permettent de nous faire une idée assez exacte du rôle de M. Brunetière et de la signification de son œuvre dans le mouvement contemporain. En face des tendances qui nous emportent depuis un demi-siècle, il s'est dressé en protestant : il proteste contre le scepticisme que M. Renan a mis à la mode; contre les divers systèmes philosophiques ou scientifiques qui ont essayé d'expliquer le monde, et surtout l'homme, sans révélation ni surnaturel; contre le naturalisme, qui n'est que l'adaptation de ces systèmes à la littérature; contre la libre pensée, qui sautille et cascade à l'étourdie parmi les ruines des théories et des institutions. — Si l'on recherchait le principe qui dirige sa protestation, on trouverait, je crois, qu'il manque de base spéculative et n'est guère autre chose qu'un double besoin d'autorité : M. Brunetière a, d'abord, le besoin de sentir qu'une autorité supérieure à ses instincts, à son sentiment, à sa raison même (malgré la haute opinion qu'il a d'elle), dirige ses pensées, les arrête, les limite, et du même coup détermine la direction qu'il est obligé, de par elle, de donner à sa conduite; ensuite il a, non moins vif, le besoin d'exercer, lui aussi, une part d'autorité : ses jugements, comme il le dit, ne sont pas (du moins dans sa pensée) des impressions ni des sensations, ils sont des jugements portés au nom des règles fixes de la morale, du goût et de la grammaire, des jugements appuyés sur des considérants aussi positifs, aussi complets, aussi irréfutables, que ceux d'un arrêt de la Cour de cassation. Il y a une sorte de correspondance entre la part d'autorité qu'il s'est réservée et l'autorité absolue à laquelle il se soumet : celle-là est un reflet de celle-ci, sans laquelle elle ne pourrait subsister.

La protestation de M. Brunetière n'est point isolée, tant s'en faut : d'autres hommes cherchent aussi à remonter le courant, mais pour d'autres motifs, en cherchant d'autres points d'appui. La sienne est cependant une des plus légitimes : celle qui se réclame avant tout de la tradition; car notre auteur, malgré qu'il ait la tête farcie de métaphysique allemande, de romans anglais, d'histoire universelle, sans parler de la quantité prodigieuse de latin classique et de bas latin, de grec, d'italien et d'espagnol qu'il a réussi à emmagasiner encore, notre auteur est ou se croit dans la pure tradition française. Peut-être est-ce en partie une illusion, peut-être, en cherchant bien, pourrait-on l'affliger en lui montrant dans ses œuvres des traces reconnaissables d'influences qu'il réprouverait. Mais ce ne seraient que des détails; il serait toujours fondé à répondre que, plus solidement et mieux que personne, il a retrouvé le filon égaré de la tradition du XVIIe siècle, c'est-à-dire de l'époque par excellence où la France fut elle-même, et que, s'il ne s'y tient pas toujours, c'est qu'il a parfois aussi ses faiblesses, bien que rarement. Il ajouterait, je pense, qu'il n'a pu glisser à de telles erreurs que lorsque, par aventure, il a laissé son sensitif pénétrer son intellect; et ses adversaires eux-mêmes reconnaîtraient que cela ne lui est arrivé que dans des cas tout à fait exceptionnels. Car si M. Brunetière a emprunté au XVIIe siècle la plupart de ses « idées fondamentales », ou, plus exactement, s'il a cherché dans le XVIIe siècle la justification de ses « idées fondamentales », il y a pris du même coup le culte de la raison, le goût et l'art du raisonnement. Depuis qu'on fait de la critique, on n'a jamais tant raisonné sur les œuvres littéraires, et jamais non plus, il faut bien le dire, avec une pareille âpreté, avec une rigueur plus intraitable. Ah! si M. Brunetière y mettait un peu plus de grâce, un peu plus de bienveillance, un peu plus d'aménité, il me semble parfois qu'il aurait encore plus raison; et j'imagine que ses raisonnements, pour être moins hérissés, n'en seraient que plus probants...

Mais voilà, il faut prendre les gens comme ils sont, il faut accepter leurs défauts, quand on veut jouir ou bénéficier de leurs qualités. Et M. Brunetière est de ceux auxquels, s'il y avait lieu, on pourrait pardonner beaucoup, non certes parce qu'il a beaucoup aimé, mais parce qu'il a beaucoup pensé : ce qui est une manière aussi de bien mériter des hommes. On n'y

songe pas assez; on lui en veut trop de sa sévérité maussade, de ses jugements cassants, de ses violences, de ses partis pris. Il a un grand nombre d'ennemis dans le monde des lettres — les brebis coupables dont sa houlette de fer a ensanglanté les flancs. Peut-être même pourrais-je dire qu'il n'y a que des ennemis, si, là aussi, malgré les vanités facilement froissées, malgré les ambitions ardentes, malgré les nerfs tendus et fatigués, il n'y avait heureusement aussi, et moins rares qu'on ne le pense, des âmes assez hautes pour comprendre ce qu'il y a, malgré tout, de noble et de vaillant dans son attitude, pour apprécier l'énergie de son effort comme la puissance de son intelligence, et pour saluer l'adversaire avec une générosité qu'il condamnerait d'ailleurs, lui qui n'admet pas qu'on ne vise à autre chose qu'à avoir raison, entièrement raison, exclusivement raison et universellement raison.

ÉDOUARD ROD.

LA GOUVERNANTE DU DUC DE BORDEAUX (1)

D'après les Mémoires inédits de Mme de Gontaut-Biron.

Entre les souvenirs de l'émigration et les récits de la gouvernante des Enfants de France, il y a plus d'une page intéressante encore dans les Mémoires de Mme de Gontaut. Le malheur est qu'elles échappent à l'analyse, ces pages de transition de l'exil aux charges de cour. Elles sont faites d'une multitude de minces détails, à relief trop faible pour qu'on en puisse détacher aucun, formant pourtant de leur ensemble un tableau curieux. Telles ces fines arabesques qu'enroule aux contours d'un vase la fantaisie d'artistes orientaux, les palmes des tissus de Perse; tels les entrelacs des tapis arabes, dessins insignifiants en eux-mêmes et dont la réunion compose un élégant décor.

On ne saurait citer aucune anecdote, et cependant l'on ne s'ennuie pas à lire ces pages parce qu'elles laissent, malgré la forme un peu terne, l'impression de la vie, parce qu'elles nous montrent les intransigeants de l'émigration dépaysés à leur retour, étrangers dans leur patrie, étrangers d'idées aussi bien que de costume, surpris de modes de penser différents des leurs, surprenants eux-mêmes.

Cela explique beaucoup des maladresses et des fautes de la première Restauration : les princes ne savaient rien de la France nouvelle; et ce n'étaient pas leurs intimes conseillers qui leur en pouvaient rien apprendre, car les intimes conseillers étaient précisément les fidèles de l'exil. Ils étaient revenus pleins d'une admiration passionnée pour leurs maîtres, dévots de la royauté, convaincus de l'infaillibilité royale. Quand parut la déclaration de Saint-Ouen, promettant une Constitution libérale, on n'approuva point sans réserve : « Quoi ! déjà blâmer ! disait Mme de Gontaut. — Ce mot est-il donc nouveau pour vous? répondait un vieux magistrat. Ne blâmait-on pas là-bas? — Blâmer, reprit-elle, était inconnu en exil; on aurait pu plaindre, on trouvait plus juste d'admirer. »

Pour comprendre jusqu'où était poussée cette admiration du roi, il faut lire, conté par Mme de Gontaut, le récit de l'entrée de Louis XVIII à Paris. Pesez les mots : « Huit chevaux blancs, panachés de même couleur, traînaient fièrement la précieuse calèche qui renfermait le vénérable roi; près de lui celle qu'il appelait son Antigone — la duchesse d'Angoulême — puis à cheval à la portière le comte d'Artois, rayonnant de bonheur et de grâce. » Mme de Gontaut s'avoue impuissante à dépeindre la violence de ses sentiments : « On sent l'enthousiasme avec bonheur, le dépeindre est impossible. Ce moment pour mon cœur fut un de ceux que l'on n'oublie jamais. »

Comme il passait rue Saint-Denis, le roi l'aperçut à une fenêtre : « elle en eut un sourire », et cette marque de bienveillance détermina une véritable crise nerveuse, une ivresse, un délire de joie éclatant en des larmes, en des cris inarticulés. Depuis Mme de Sévigné, ceux-là sont toujours les plus grands rois du monde qui font danser une femme ou qui lui sourient.

Voici qui ne laisse pas encore d'être intéressant à noter. Pour avoir vécu loin des cours pendant près de vingt années, les fidèles du roi n'en sont pas moins des courtisans accomplis, habiles à se faire valoir, auprès du maître par leur zèle, auprès du public par le soin jaloux à veiller autour du trône. Ce sont certainement les mêmes qui firent graver dans la pierre le dernier et le premier pas du roi, en Angleterre et en France, et qui, dès le débarquement à Calais, « galonnés et gonflés », rétablirent l'étiquette et s'en firent les gardiens rigoureux.

Sur la façon de se pousser auprès des grands, ils en savent aussi long que les plus fins talons rouges du beau temps de Louis XV, que les transfuges de la cour impériale. Plus d'un eût applaudi sans doute aux paroles de cette jeune femme qui, un soir de réception aux Tuileries, apercevant Mme de Gontaut modestement effacée derrière une porte où se ruait la foule, et la jugeant à sa toilette de pays étranger, lui murmurait d'un ton d'obligeance : « Si vous attendez avec cette patience, vous n'arriverez jamais; quand on ne se pousse pas, on ne parvient à rien ici. » Mme de Gontaut, toute désintéressée qu'elle fût, ne s'oubliait pas du reste, et la première audience qu'elle demandait était pour solliciter du roi un titre de duc pour son beau-frère. En 1814 comme en 1830, il y eut une furieuse

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

chasse aux honneurs : seulement Auguste Barbier n'était pas là pour chanter la Curée.

Vous expliquez-vous maintenant les haines inexpiables de tous ces gens, aigris déjà par vingt ans d'exil, vingt années loin des honneurs, mis en goût du pouvoir par quelques mois de domination incontestée, vous expliquez-vous leur haine pour ceux qui, au retour de Napoléon, abandonnant la cause royale, les troublèrent brutalement en plein rêve, en pleine joie de la possession nouvelle, les réduisirent à passer une fois encore la frontière, leur donnèrent l'angoisse d'un autre exil, d'autres privations, d'une vie médiocre à coup sûr, misérable peut-être. Cela n'excuse pas sans doute les meurtres juridiques de Ney, de La Bédoyère et de tant d'autres, du moins cela les explique. L'une des rares anecdotes que contienne cette partie des Mémoires est précisément relative au maréchal Ney, et je n'aurais point parlé du retour de l'île d'Elbe si je n'avais tenu à la citer.

Le duc d'Angoulême n'était pas sans inquiétude sur la conduite que tiendrait le maréchal en face de l'empereur. Pour s'assurer de ses dispositions, il lui avait dépêché l'un de ses anciens officiers d'ordonnance, le comte de Bourbon-Busset. A trois heures du matin, le comte était introduit dans la chambre à coucher du maréchal. Au premier mot, celui-ci saute à bas du lit, court en chemise à la sonnette, fait appeler Bourmont, son chef d'état-major, et lui dicte l'ordre de mise en marche immédiate de sa cavalerie légère, puis des autres troupes de la division. Le comte de Bourbon-Busset, déjà charmé de cette vigueur, fit cependant observer au maréchal qu'il y avait quelque péril, après la défection de La Bédoyère, à mettre trop brusquement en contact avec Napoléon des corps indécis peut-être. Ney se redressa de toute sa haute taille : « Croyez-vous, Bourbon-Busset, répliqua-t-il, parce que vous me voyez légèrement vêtu, que, voulant en agir ainsi, je pense me remettre au lit ? Non, certes ! Je pars à la tête de mon avant-garde ; je suis, vous le savez, assez bon tirailleur ; c'est moi qui chargerai et brûlerai la première cartouche ; c'est moi qui donnerai le premier coup de sabre, et nous verrons si, pour la première fois de ma vie, des soldats français sous mes ordres refuseront de me suivre et de m'obéir ! »

Pauvre maréchal ! c'était aux Quatre-Bras qu'il devait brûler la première cartouche, à Waterloo, au mont Saint-Jean, en tête de ses cuirassiers légendaires qu'il devait donner le premier coup de sabre aux fantassins rouges de Wellington ; et quand il commanda le feu aux soldats de Louis XVIII, c'était neuf mois plus tard, sous la brume d'un matin de décembre, au carrefour de l'Observatoire, au pied d'un mur, devant le peloton d'exécution.

Napoléon à Sainte-Hélène, les armées de Blücher et de Wellington campées pour cinq ans sur le sol de la France, Louis XVIII pouvait régner en paix ; il pouvait distribuer des offices : ceux qu'il en chargerait les pourraient exercer sans crainte de dépossession soudaine. Les cœurs pouvaient s'ouvrir aux longs espoirs, car l'avenir de la dynastie, sa perpétuité allaient être assurés. Au début de 1816, aux députés qui le complimentaient sur son union prochaine avec la princesse Marie-Caroline de Naples, le duc de Berry répondait : « J'aurai, je l'espère, des enfants qui, comme moi, porteront dans leur cœur l'amour des Français. »

*
* *

A l'heure où se passait cette scène, une berline emportait vers Marseille Mme de Gontaut, désignée pour recevoir à son débarquement la princesse Caroline. Elle était des six dames « pour accompagner », qui devaient avec la dame d'atours et la dame d'honneur composer la maison de la duchesse de Berry. Elle voyageait en compagnie de la duchesse de Bouillé, une originale et jolie Américaine, drapée de jaune et maquillée de rouge, assez semblable à certain porteur de reliques dans La Fontaine, très disposée à prendre pour elle les bruyantes acclamations dont l'exubérance méridionale saluait les équipages de la future fille de France. Mme de Gontaut, elle, était toute à ses pensées depuis qu'elle avait appris que sa berline était celle-là où Napoléon était revenu de Waterloo. Pour se distraire, elle examinait la voiture curieusement machinée, avec ses ressorts et ses cachettes où l'empereur enfermait dépêches et trésor. Lui qui fut rarement galant avec les dames joua d'un tour encore la dame de compagnie de la princesse Caroline. Comme elle touchait un ressort, elle se sentit brusquement soulevée et se trouva étendue sur une planche couverte d'un matelas dur, piqué, cloué, étroit. « Le lit de misère du grand empereur » ne lui fut pas doux : elle y roula désespérée toute une nuit, faute de pouvoir trouver le secret pour remettre la planche à sa place, par excès de discrétion aussi, pour n'avoir pas voulu suspendre la marche de la colonne en faisant arrêter sa voiture.

Bien d'autres heures devaient se passer pour Mme de Gontaut parmi les meubles impériaux. Nous avons en ce siècle tant de fois changé de maîtres, les hôtes ont passé si vite et si nombreux dans nos palais, tour à tour impériaux, royaux, nationaux, que les aménagements faits pour un locataire n'ont le plus souvent servi qu'à son successeur. Nos souverains de ce temps n'ont jamais logé qu'en garni. De même ceux de leurs serviteurs qu'ils s'attachèrent plus spécialement. Quand, ses filles mariées, la charge de dames d'atours étant vacante, Mme de Gontaut accepta, sur une gracieuse lettre du duc de Berry, cette assujettissante fonction, on l'installa à l'Élysée. Elle allait habiter l'ancien appartement du petit roi de Rome.

Le duc et la duchesse de Berry se faisaient une fête de montrer à leur « bonne et excellente amie » ses nouveaux appartements. Tout y avait été jadis amé-

nagé avec le plus grand luxe; de minutieuses précautions avaient été prises pour la santé de l'enfant-roi; afin de le protéger des heurts, les lambris étaient matelassés à mi-hauteur d'homme; des soies vertes tendaient les murs pour faire la lumière plus douce à ses yeux. Tant de prévoyance et si vaine! Cela donnait à songer, et la duchesse de Berry, la rieuse princesse, s'attrista, pensant à l'enfant qui devait commander dans ce palais, commander à la France et que des étrangers avaient un jour emporté là-bas, très loin, à Schœnbrunn, pour en faire un archiduc autrichien.

Du caractère dont elle était, la duchesse de Berry ne s'attardait pas longtemps aux songeries graves. On a beaucoup écrit sur cette charmante femme, bonne, enjouée, d'allures primesautières, d'esprit mobile et vif, d'âme généreuse, presque virile, de caractère romanesque, romantique, méridional.

Il n'y a pas deux personnages en histoire dont nous puissions pénétrer aussi profondément la psychologie. Non qu'elle ait rien composé sur elle-même, ce qui n'est point à regretter, la confession ayant été inventée par l'homme pour déguiser sa conduite. Mais elle a tant parlé, parlé sans apprêt, sans réflexion, à l'étourdie, parlé comme l'oiseau gazouille pour une graine au creux d'une pierre, pour une flèche de lumière sous les feuilles, pour rien, simplement parce que c'est une de ses fonctions de gazouiller et que c'est une fonction des Méridionaux que de parler!

Elle a beaucoup parlé et beaucoup de gens ont recueilli ses paroles. Entre tous, celui qui écouta le mieux, qui nota le plus soigneusement les choses entendues, fut le docteur Ménière. Pendant plusieurs mois qu'il fut attaché à la duchesse de Berry, captive à Blaye, chaque soir il a tenu journal des dires et des gestes de la prisonnière. Si attachante que soit la lecture de ses deux volumes, il faut avouer cependant qu'en deux ou trois anecdotes Mme de Gontaut nous fait aussi bien connaître — à le regarder d'ensemble — le personnage de la duchesse.

Elle est tout entière dans cette petite scène à l'Élysée. Voyez-la un moment pensive et triste en face de cette sombre fortune d'un enfant impérial. Et soudain le sourire réapparaît : elle secoue sa rêverie, l'insouciance native prend le dessus, elle se livre sans réserve à des idées de plaisir, mais de plaisir très simple, de fêtes sans apparat, sans étiquette qui contraigne, de réunions intimes, presque bourgeoises. Ses amitiés mêmes trahissent ses goûts : ceux qu'elle préfère de la famille royale, ceux qu'elle attire et qu'elle veut charmer, ce sont les princes d'Orléans, les plus bourgeois parmi les princes : « Allons, pensons gaiement à l'avenir; je suis heureuse, je veux en jouir. Votre logement est charmant, spacieux, vous avez trois salons. Vous me donnerez des bals, qui seront cent fois plus amusants que les nôtres, car vous n'avez pas comme nous des obligations. Voyons, promettez, n'est-ce pas que vous me donnerez des bals? » Et comme Mme de Gontaut allait répondre, le duc de Berry intervint, la voix triste : « Caroline, tu ne penses qu'à t'amuser. » — « Eh pourquoi pas? répliquait la duchesse, je suis si jeune! » Et rieuse, frappant du pied, lui mettant la main sur la bouche : « Tu ne vas pas encore me parler de veuvage, c'est ta plaisanterie du jour; singulière plaisanterie, et qui m'est insupportable! »

Il est bien là, lui aussi, nature non moins ardente et non moins extrême, emporté, avec des colères qui blessent à jamais même les plus vieux et les plus sûrs amis; bon, d'une bonté délicate merveilleusement adroite à panser les blessures de la colère, sentant profondément le mal qu'il avait fait et cherchant aussitôt à le réparer. M. de La Ferronnays dut son ambassade en Russie à une vivacité du duc envers sa belle-mère.

Le 12 février 1820, pour une bête manquée durant une chasse au bois de Boulogne, le duc traite brutalement le piqueur Soubriard, tourne les talons et part, laissant le pauvre homme consterné. En rentrant à l'Élysée, dans le jardin, il rencontre Mme de Gontaut qui promenait la petite princesse Louise, Mademoiselle, comme on l'appelait. Mme de Gontaut remarque quelque tristesse au front du duc, il s'en aperçoit et très franchement : « Je viens de blesser au cœur un homme que j'aime et qui donnerait sa vie pour moi; j'ai été bien mal, bien mauvais. » Il voulut embrasser sa fille, qui, prise de peur, se mit à pleurer : « Elle a raison d'avoir peur d'un méchant. La plaie, ajouta-t-il, c'est que je l'ai laissé sans un mot, pauvre, pauvre Soubriard! triste et malheureux. » Puis serrant la main de Mme de Gontaut : « Je ne l'oublierai pas, le jour n'est pas fini. » Et le soir même Soubriard était attaché à la maison de la princesse Louise.

Sa manière exquise de donner rendait plus précieux encore les témoignages de sa bienveillance. En obligeant, il avait l'art raffiné de paraître l'obligé. Ainsi quand il offrit à Mme de Gontaut la charge de dame d'atours, plus tard quand il lui proposa de la nommer gouvernante de ses enfants, « les Enfants de France », « la plus haute place du royaume », disait Louis XVIII, il le fit du ton dont il eût sollicité un service.

Au reste, aussi simple que la duchesse sa femme, il rêvait comme elle de bonheur intérieur, « bonheur peut-être un peu bourgeois, disait-il, mais le seul véritable ». Et c'était tout à fait le bon père de famille heureux de tenir sa fille sur ses genoux, passant volontiers ses matinées dans la chambre de l'enfant, la nuit se levant pour l'aller voir sur la pointe du pied et l'embrasser dans son berceau. Il aimait les plaisirs simples, avec un goût sagement modéré toutefois pour les émotions violentes du familial loto — un jeu un peu sérieux, disait poliment la duchesse — que venaient fréquemment organiser son père et son frère, le comte d'Artois, le duc et la duchesse d'Angoulême.

Il se plaisait surtout aux réunions intimes, d'où l'étiquette était soigneusement bannie, aux parties d'écarté, alors une nouveauté, aux concerts, aux bals en petit comité, aux jeux que Mme de Gontaut arrangeait dans les jardins de l'Élysée. Il s'y mêlait aux dames, aux enfants, aimable, avenant pour tous, les mettant tous à l'aise.

Avec cela un fond de mélancolie, des tristesses vagues, des pressentiments, l'idée de la mort qui le hante, et, sentiment étrange chez un homme qui fut un brave soldat, la peur des assassins, une peur nerveuse, presque puérile. Un jour il emmena Mme de Gontaut dans son cabinet et lui montrant sur la table une lettre décachetée : « Voyez, dit-il, je suis sûr que ce papier est empoisonné. N'y touchez pas, quand je l'ai ouvert, j'ai éprouvé une horrible sensation. La lettre est insignifiante et ne peut mettre sur les traces : une demande de secours, sans nom, sans adresse. » L'homme qui avait résolu la mort du duc de Berry devait recourir à des procédés moins italiens et plus sûrs.

Dans la nuit du dimanche gras, 13 février 1820, Mme de Gontaut, restée seule à l'Élysée, était soudainement réveillée par des clameurs et par le bruit de la foule envahissant la cour du palais. Au même moment, sa femme de chambre entrait tremblante, le visage bouleversé : « Monseigneur est frappé, assassiné. » Et, en effet, tandis que sur la scène, à l'Opéra, les ballerines mimaient le deuxième acte des *Noces de Gamache*, dans la rue, à la sortie d'un étroit couloir, un homme passant brusquement heurtait le duc de Berry, descendu de sa loge pour accompagner sa femme à sa voiture, et lui plantait un long couteau sous le sein droit. Ces détails, Mme de Gontaut les apprenait du duc Decazes, dans le vestibule du palais, au milieu de masques, de gens du peuple, de dames en habit de bal. Quelques instants après elle recevait l'ordre d'apporter Mademoiselle à l'Opéra.

Elle part; elle serre l'enfant sur son cœur. Devant la voiture la foule, sur qui pèse comme un silence religieux, s'écarte immense et muette, et sous la lueur vacillante et lugubre des réverbères l'on entrevoit les visages désolés. Mme de Gontaut arrive au bureau de l'administration où sur un lit de sangle, la poitrine à nu, gît, blême, les yeux presque éteints, le duc de Berry. La première chose qu'elle aperçoit en entrant, c'est la blessure, un trou noir d'où le sang glisse en minces filets. La duchesse de Berry lui a déjà pris des mains Mademoiselle et la présente à son mari : « Pauvre enfant, puisses-tu être moins malheureuse que ton père! » murmure-t-il, tandis qu'il s'efforce de l'embrasser et qu'il étend la main pour la bénir. Et comme ni les secousses de la voiture ni le bruit des voix dans la pièce où repose le blessé n'ont pu réveiller l'enfant, comme l'on n'a rien où l'on puisse la coucher, on la pose derrière l'oreiller où le duc appuyait sa tête.

Mme de Gontaut demeura là jusqu'à la minute dernière. Elle entendit le duc intercéder à maintes reprises pour son meurtrier; elle l'entendit conjurer la duchesse de se ménager « pour l'enfant qu'elle portait dans son sein »; elle vit à ce moment Louvel, placé dans un cabinet en face du lit, lever sa main crispée de rage; elle entendit la suprême prière : « Grâce, grâce pour l'homme! » Puis quand la duchesse de Berry, tombée froide sur le plancher, eut été transportée dans sa voiture, c'est elle qui l'accompagna à l'Élysée.

Jamais tant de misères, misère passée, misère présente, misère future, ne furent réunies. Dans cette voiture, qui roulait à l'aube grise vers les Champs-Élysées, il y avait une femme dont la robe était humide du sang de son mari; en face d'elle, sa belle-sœur, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la duchesse d'Angoulême, et quant à l'orpheline qui dormait dans les bras de Mme de Gontaut elle devait, quelque trente ans plus tard, étant duchesse de Parme, voir tomber son mari comme était tombé son père, sous les coups d'un assassin.

« En arrivant dans la cour de l'Élysée, écrit la duchesse de Gontaut, Madame reprit connaissance. Elle cherchait de ses mains glacées celui dont on venait de l'éloigner; s'en voir séparée lui donna un moment d'affreux désespoir. On voulut la conduire dans son appartement; elle s'y refusa et alla droit à celui de Monseigneur. Ce fut encore déchirant pour elle. Tout était prêt pour celui qui n'existait plus. Son fauteuil apprêté, sa robe de chambre ouverte; tout excepté lui, tout excepté la vie! Elle me tenait convulsivement, approchant sa fille de son cœur; la pauvre petite eut peur et cria. Je la confiai à la dame d'atours, Madame m'ayant dit de rester avec elle. Elle inondait de ses larmes tout ce qui était à lui; ne retenant plus l'élan de sa douleur, ses cris étaient déchirants. Elle voulut rester dans cette chambre, se tenant à genoux près du lit qu'elle serrait de ses mains crispées. Elle, si calme, si courageuse pendant l'affreuse nuit, s'abandonna alors jusqu'à l'excès au désespoir. Elle avait voulu être seule avec moi. Je lui demandai doucement de se déshabiller, car ses vêtements étaient encore humides de sang. On m'apporta son costume de nuit; je pus lui persuader enfin de prendre quelque repos. Elle fit fermer les portes; je promis de ne pas la quitter. Il était alors, je crois, six heures. J'ordonnai autour d'elle le calme et le silence; je m'assis sur les marches du lit, où elle dormit de fatigue, de jeunesse, pendant quelques heures. Son réveil fut pénible, douloureux. Pendant son sommeil, ses femmes avaient fait apprêter son costume de veuve. On ne le lui proposa pas; mais, le voyant, elle l'adopta immédiatement. »

Certes, ce n'est pas un irréprochable modèle de style, cette page, ni la meilleure qu'ait écrite Mme de Gontaut. J'ai cru pourtant devoir la citer en entier; aucune

analyse ne saurait remplacer l'expression simple d'une douleur sincère, le récit d'un témoin qui souffrait doublement et dans ses affections monarchiques et du désespoir de cette jeune femme. Et voyez qu'inspirée par une émotion vraie, entre les mille détails de ces heures cruelles, elle a choisi d'instinct, mieux que n'eût fait peut-être le talent d'un grand écrivain, le détail juste, le détail familier, le fauteuil, la robe de chambre, ces riens qui, de leur banalité nous rappelant la vie par tous nos sens, multiplient le souvenir et du même coup la douleur.

*
* *

Après les tableaux de deuil, voici le récit d'heures heureuses. Le cadre est sombre encore, car cela se passe dans l'appartement de la duchesse de Berry, et l'étiquette exige que l'appartement même soit en livrée de deuil. Tout y est noir. Noires, les lourdes tentures qui descendent le long des murs ; noires, les draperies qui recouvrent tous les meubles, tous les sièges, des fauteuils aux tabourets; noir, le crêpe dont les glaces sont voilées, et dans les candélabres, où s'enroulent des bandelettes de gaze noire, ne brûlent jamais que des bougies de cire jaune.

On attend une naissance et l'on espère un prince. Comme la naissance de cet enfant exclura du trône les d'Orléans, héritiers désignés depuis la mort du duc de Berry, l'on a pris les plus grandes précautions pour que l'authenticité de sa filiation ne puisse jamais être mise en doute. On a installé la duchesse de Berry aux Tuileries. On a désigné les témoins qui assisteront à l'accouchement. Pour que leur parole ait plus de poids, l'on a choisi des soldats. L'un est un volontaire de 1791, un soldat de la République et de l'Empire, le maréchal Suchet, duc d'Albuféra; l'autre, un vieux serviteur de la monarchie, le maréchal duc de Coigny. Dernière précaution, ils ont ordre de passer les nuits aux Tuileries et ils les y passent, ainsi que l'accoucheur, M. Deneux, et le médecin. Tout a été prévu, moins les fantaisies de la nature.

Mme de Gontaut, qui habitait aux Tuileries comme gouvernante de Mademoiselle, venait de se coucher, quand l'on frappa violemment à sa porte : « Venez vite, vite! lui crie-t-on, Madame accouche! Dépêchez-vous! » Prête à se lever au premier signal, elle prend à peine le temps de passer un peignoir et se précipite dans la chambre de la duchesse; celle-ci la salue de ce cri : « C'est Henri! » Et les deux femmes s'embrassent éperdument. « Vite les témoins! » ajoute Madame; la gouvernante se retourne et met la main sur son valet de chambre, qui l'a suivie — tant le désordre est grand — jusqu'au lit de la duchesse de Berry. Elle, du moins, n'a pas perdu la tête : « Il est à vos gages, il ne peut me servir; mais qu'il illumine partout. » Voilà Mme de Gontaut qui s'élance dans l'escalier, en quête de témoins, et descend jusqu'au vestibule de la cour. Quelques instants après, la dame d'honneur, la duchesse de Reggio, qui accourt de son côté, éclate de rire en apercevant dans un couloir Mme de Gontaut, peignoir flottant, jupon court, bas noirs, traînant hâtivement derrière elle, ébahis et obéissants, un soldat de la garde et un garde national, deux factionnaires trouvés devant la porte. Au même moment apparaît l'accoucheur, M. Deneux, en pantoufles, en chemise de nuit, luttant désespérément contre un pantalon qui s'obstine à glisser sur ses jambes.

Les témoins officiels arrivés, les constatations terminées, on remet le duc de Bordeaux à sa gouvernante, Mme de Gontaut. Le luxe des précautions prises pour assurer l'authenticité de la naissance n'était pas superflu : on allait en avoir la preuve immédiate dans une scène très vive qui se passa l'instant d'après.

Le duc d'Orléans arrivait. Avant d'aller présenter ses félicitations à l'accouchée, il entra dans le salon où l'on avait porté l'enfant. Il le regarda attentivement; puis, marchant au duc d'Albuféra :

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, je vous somme de déclarer ce que vous avez vu. Cet enfant est-il réellement le fils de la duchesse de Berry?

Mme de Gontaut ne put réprimer un vif mouvement d'impatience.

— Dites, monsieur le maréchal, dites tout ce que vous avez vu.

Le maréchal attesta énergiquement la légitimité de l'enfant.

— Je le jure sur mon honneur! ajouta-t-il. Je suis plus sûr que Monseigneur le duc de Bordeaux, ici présent, est l'enfant de Madame la duchesse de Berry que je ne le suis que mon fils soit l'enfant de sa mère.

Il y eut un long silence, puis le duc d'Orléans salua et sortit.

Quelle joie ce fut dans Paris que cette naissance! Les casernes de la garde s'étaient illuminées sur l'heure. Le canon tonnait aux Invalides, éveillant la ville, et l'aube paraissait à peine que la foule se pressait déjà devant la grille des Tuileries. Le roi parut à un balcon au milieu des clameurs enthousiastes : il élevait le nouveau-né dans ses bras et sur un signe le silence se faisait : « Mes enfants, disait le vieillard, votre joie centuple la mienne! Il nous est né un enfant à tous; il sera un jour votre père, il vous aimera comme je vous aime, comme tous les miens vous aiment. »

Neuf ans plus tôt, au même balcon, Napoléon avait dans un même geste présenté le roi de Rome au même peuple. Mêmes espérances, mêmes acclamations avaient salué l'enfant impérial. Des destinées pareilles attendaient les deux princes : jamais ils ne devaient ceindre la couronne que la naissance semblait leur assurer; deux abdications devaient les faire tous deux souverains d'une heure; tous deux devaient s'éteindre loin de la patrie, en exil, sur la même terre étrangère,

en Autriche, l'un jeune homme à Schœnbrunn, l'autre déjà vieux à Frohsdorf.

Tous les grands de l'État, les Chambres, les corps constitués, l'armée défilaient aux Tuileries et venaient saluer le rejeton des Bourbons. Les ambassadeurs, le Nonce en tête, venaient à leur tour s'incliner devant le berceau : l'un baptisait le nouveau-né « l'Enfant du miracle »; l'autre l'appelait « l'Enfant de l'Europe ».

Le jour du baptême à Notre-Dame, l'enthousiasme ne fut pas moindre : Mme de Gontaut, portant le duc de Bordeaux, s'avançait seule parmi la foule brillante qui remplissait la cathédrale. La cérémonie terminée, elle gravissait les degrés de l'autel, déposait l'enfant au pied du tabernacle; elle l'élevait ensuite dans ses bras « pour le présenter à la France », et malgré la sainteté du lieu, les acclamations éclataient de toutes parts.

*
* *

Quand un matin, sous les ombrages de l'Élysée, le duc de Berry avait offert à Mme de Gontaut la charge de gouvernante de ses enfants, elle avait un instant hésité. Comme le duc s'en étonnait : « C'est que je me connais, avait-elle répondu; il y va de ma liberté; je sais que je ne prendrai jamais légèrement ni à mon aise la charge que vous daignez m'offrir; c'est un moyen de plus de vous prouver mon attachement, je la remplirai comme celle que la nature m'avait donnée auprès de mes enfants.» Mme de Gontaut a rigoureusement tenu la promesse faite de la sorte au duc de Berry. Pénétrée de l'importance de sa mission auprès du duc de Bordeaux, convaincue qu'elle élevait un roi, persuadée qu'elle était responsable « devant chaque Français de cet enfant de la France », elle mit à accomplir sa tâche un admirable dévouement, une conscience droite, sévère jusqu'au scrupule : elle fut à la fois la mère qui veut faire de son fils un honnête homme et la sujette qui se prépare un roi selon ses rêves.

Les principes qui l'ont guidée, les méthodes qu'elle employa, elle les a résumés en 1827 dans une fort belle lettre au comte de Rivière, nous préparant de la sorte un document d'un extrême intérêt.

D'intérêt rétrospectif d'abord : il est curieux d'apprendre comment on élevait un prince pour le trône; puis à regarder de près le document, il explique le caractère du comte de Chambord, un très beau caractère, si beau qu'il a forcé notre respect à nous ses adversaires. Il n'est pas douteux que s'il fut l'impeccable gentilhomme que nous avons connu, il le devait pour une grande part à sa première éducatrice, à la duchesse de Gontaut-Biron. Il n'y a pas un plus frappant exemple de l'influence exercée sur la vie entière par les soins donnés à la première enfance. Il semble que l'âme soit alors malléable comme est malléable le corps, qu'on la puisse redresser ou déformer comme l'on peut redresser ou déformer un membre. C'est une cire molle qui, se durcissant à la vie, gardera, inaltérable, l'empreinte qu'on y aura frappée.

C'est ensuite un document d'intérêt immédiat. Aujourd'hui où les questions d'éducation et d'instruction tiennent une si large place, où la pédagogie occupe jusqu'aux maîtres de nos Facultés, aucun document n'est à négliger qui traite de ces matières. Il peut n'être pas indifférent pour élever de petits républicains de savoir comment on élevait un petit roi. Les qualités morales ne sont pas moins importantes à développer chez les uns que chez l'autre, surtout si l'on veut faire une vérité de l'aphorisme de Montesquieu, que la république est le gouvernement de la vertu. J'analyserai donc et je citerai en grande partie la lettre sur l'éducation du duc de Bordeaux.

Mme de Gontaut définit d'abord sa tâche, la tâche « de son sexe » : « préparer les facultés physiques et morales au développement important qui rentre dans les attributions des hommes ». La méthode d'éducation suit aussitôt : « l'observation continuelle, une inébranlable fermeté ». — « Profiter de tout pour améliorer et instruire, ne laisser jamais échapper le moment d'un tort pour amener celui de la réflexion; observer la vérité *scrupuleusement* et *sévèrement*. » Le premier résultat, c'est de gagner l'entière confiance de l'enfant : « Monseigneur et Mademoiselle me croient aveuglément, car je ne les ai jamais trompés, même en plaisantant. Une plaisanterie que l'esprit d'un enfant ne peut comprendre l'embarrasse, lui ôte l'aisance de la confiance, l'humilie et l'irrite même s'il peut croire qu'il a été joué. »

Ces précautions sont d'autant plus nécessaires que la nature est plus droite et plus généreuse. C'était le cas du duc de Bordeaux : « Quand il croit entrevoir que l'on fait de la peine à quelqu'un, écrit sa gouvernante, celui qui lui paraît opprimé devient alors l'objet de son vif intérêt; il prend sa défense avec chaleur et n'épargne pas les reproches; il montre même, en ces occasions, une énergie qui contraste avec la timidité naturelle de son caractère. Avec un tel enfant, j'ai dû éviter l'ombre même d'une injustice. »

Empêcher soigneusement les contestations entre enfants : elles font naître l'habitude des discussions et finissent insensiblement par aigrir le caractère. Ne pas souffrir les caprices, et, pour y échapper, prêcher d'exemple, l'exemple étant d'immense conséquence, se tenir invariablement soi-même aux décisions annoncées. Ôter à l'enfant tout moyen, tout prétexte de cacher ses fautes : une mauvaise honte conduit imperceptiblement à la dissimulation et au mensonge.

Comment se doit donner l'instruction? En des leçons courtes, animées, aussi intéressantes que gaies, occupant à la fois l'esprit et les yeux, la mémoire et l'intelligence : « La méthode d'enseigner en s'amusant est de mode et me paraît mener à une éducation tout à

fait superficielle. Que l'instituteur démontre facilement, mais qu'il laisse l'élève se donner de la peine, car il faut qu'il sache de bonne heure les difficultés de la vie et qu'il s'accoutume à les surmonter. Il est essentiellement nécessaire, je crois, que le maître évite une explication lourde et monotone ; l'enfant vif s'en fatigue et perd l'élan de l'esprit ; l'énergie de son caractère s'éteint ; il contracte, pour se sauver de l'ennui, l'habitude funeste des distractions. »

J'ai tenu à citer intégralement ce passage, parce qu'il m'a paru qu'il disait en termes excellents des vérités excellentes. On étonnerait bien des enfants en leur assurant que les ennuis du thème grec ou de l'algèbre sont une préparation aux ennuis de la vie, que la classe est un champ d'exercice, aussi bien que le gymnase et la salle d'armes; que d'analyser un fragment de Virgile ou de Corneille, c'est se préparer à analyser les conditions d'une affaire, comme de parer quarte devant le plastron, c'est s'entraîner à parer quarte devant l'épée, sur le terrain. Il est vrai qu'on étonnerait aussi bien des maîtres en leur insinuant qu'ils ne sont pas tant dans leur chaire pour « orner l'esprit » de leurs élèves que pour en faire des hommes prompts à penser juste, à décider, à agir (1).

Pour exciter le zèle et l'émulation des deux enfants, Mme de Gontaut avait imaginé un curieux et touchant système de récompenses, des jetons donnés ou retirés selon que les notes étaient bonnes ou mauvaises. Le roi et la duchesse de Berry payaient les jetons à la fin du mois, et l'argent gagné de la sorte était une fois l'an distribué en aumônes par le soin des Sœurs de charité. Une année, il manquait trois cents francs à la bourse des pauvres : les deux enfants demandèrent à doubler leur travail et mirent tant d'ardeur à la besogne que les trois cents francs furent gagnés en peu de jours.

Le résultat de ce système d'éducation avait été de faire du duc de Bordeaux un enfant épris de justice, « vrai jusqu'au scrupule », un cœur loyal, prêt « à s'enflammer » pour tout ce qui lui paraissait bonté ou équité. Mme de Gontaut s'y était du reste employée tout entière sans ménagements, sans un instant de relâche. Elle voyait tout, elle entendait tout, elle descendait dans les plus minutieux détails, elle surveillait avec la plus sévère attention jusqu'aux défauts des personnes qui lui prêtaient leur concours. C'est qu'elle considérait que dans l'éducation « rien n'est indifférent et l'exemple d'une immense conséquence ». C'est qu'elle avait voulu développer « le jugement et la raison » de l'enfant, lui inspirer le mépris de la flatterie et des flatteurs, l'habituer « à voir le succès d'autrui sans envie et en obtenir sans vanité » ; qu'elle le voulait plus tard « pieux sincèrement, savant sans orgueil, fort par sa loyauté et sa sagesse » ; qu'elle le rêvait un jour « la gloire et l'honneur de la France ».

Mme de Gontaut nous a laissé quelques jolis exemples de la façon dont elle appliquait sa méthode. L'un de ses constants soucis était d'empêcher les deux enfants de se croire de petits prodiges, surtout de les mettre en garde contre les courtisans. Un jour quelques personnes obtinrent d'être présentées à Monseigneur et à Mademoiselle, et tous deux, timides, surpris en outre en pleine récréation, se montrèrent assez froids malgré d'hyperboliques éloges. L'audience finie, l'huissier oublia de refermer la porte derrière les visiteurs, et les petits princes purent entendre le dialogue suivant :

« Ça ne valait pas la peine de venir de si loin pour les voir si peu. — Oh ! pour cela non ! C'est à peine s'ils ont dit deux mots pour remercier de tous les compliments qu'on se tuait de leur faire. — Vous m'avez bien fait rire quand vous disiez : Quelles belles couleurs ! et quels jolis cheveux ! Elle est pâle comme un œuf, tondue comme un garçon ! — Elle aurait besoin d'une de vos médecines, docteur. Mais leur en a-t-on donné des compliments ! »

Le reste de la conversation se perdit dans l'éloignement. Les enfants étaient pétrifiés : sans doute l'idée de prendre une médecine, et qu'on l'eût trouvée laide et de mauvaise mine, contrariait particulièrement Mademoiselle. — « Ce sont des méchants, s'écria-t-elle. — Non, simplement des flatteurs, » répliqua Mme de Gontaut.

La Providence ne favorisa pas toujours de la sorte la gouvernante des Enfants de France. Sa tâche dut être d'autant plus lourde que la duchesse de Berry ne paraît pas s'être beaucoup mêlée de l'éducation et de l'instruction de ses enfants. Il est vrai qu'on ne lui laissa peut-être pas toute liberté à cet égard, et qu'elle était de plus fort appliquée à refaire, ou mieux à faire sa propre instruction. On l'avait passablement négligée à la cour de Naples, si bien qu'à sa venue en France, le duc de Berry avait pris soin de donner à sa jeune femme les maîtres qu'on avait marchandés à la jeune fille. Les professeurs de musique et de dessin se relayaient auprès d'elle ; elle apprit même à fabriquer des fleurs artificielles. La mort du duc avait interrompu les leçons. Mais, le deuil fini, elle sentit le besoin de s'occuper. Alors tous les maîtres qui avaient passé à l'Élysée reparurent aux Tuileries. Elle employait de la sorte ses matinées, s'attachant surtout à la musique, à la harpe,

(1) Depuis que cet article est écrit et composé, Mme J. Michelet a publié les lettres sur Rome, écrites par son mari pendant son voyage en Italie en 1830. Dans sa préface, Mme Michelet cite de remarquables lettres adressées par Mademoiselle à Michelet, son professeur d'histoire depuis 1829. Mademoiselle avait une grande affection pour Michelet, qui semble avoir séduit tout le monde dans l'entourage de la duchesse de Berry, par sa science et les grâces de son esprit. Chose étrange, Mme de Gontaut, qui avait choisi elle-même tous les maîtres de Mademoiselle, et qui a eu grand soin de mentionner leurs noms, a oublié de nommer Michelet. Peut-être, écrivant en 1855, Mme de Gontaut trouvait-elle que notre grand historien s'était trop compromis avec les idées libérales.

au piano, au chant. Elle avait, du reste, une merveilleuse facilité : elle se faisait chanter son morceau et le répétait, l'instant d'après, avec la sûreté d'une virtuose; en sorte que jamais ni son mari ni ses professeurs ne soupçonnèrent sa complète ignorance du solfège.

Il y avait aussi les soirées à remplir, et la duchesse demanda au roi son beau-père la permission de donner quelques fêtes, des bals, des concerts, des spectacles. Charles X y consentit, mais ajouta qu'il faudrait inviter « Tout-Paris », une cohue qu'il n'appréciait guère, et comme Madame ne la goûtait pas davantage on imagina de donner les soirées chez ses enfants. « Nous serons chez vous, dit le roi à Mme de Gontaut, les invitations seront faites par vous; nous y viendrons tous. Il y aura moins d'étiquette. Souvenez-vous aussi qu'il faut toujours inviter les princes d'Orléans. » — « Il faut amuser les Français, » ajouta la duchesse, et l'on débutait quelques jours plus tard par la représentation d'une pièce à la mode : *les Anglaises pour rire.*

*
* *

On ne faisait pas que s'amuser à ces soirées, on y faisait aussi de la politique et de la mauvaise. C'est à la fin d'un concert, le 29 avril 1827, que Charles X, pressé par la duchesse de Berry, assiégé par ses ministres, signa contre son propre sentiment le décret de dissolution de la garde nationale. Mme de Gontaut a dévoilé tous les dessous de l'affaire, et son récit mérite d'être connu, parce qu'il nous montre un Charles X assez différent du personnage traditionnel, plus modéré que son entourage, sentant les maladresses, mais trop faible pour les éviter, trop prompt à s'émouvoir, abdiquant trop toute volonté quand parlaient ceux en qui sa confiance était placée.

Le matin, la duchesse d'Angoulême — la dauphine — était venue supplier le roi de contremander la revue. Elle savait quelle impopularité valaient au ministère Villèle — un ministère selon son cœur — les lois proposées pour le rétablissement du droit d'aînesse et la suppression de la liberté de la presse. Elle savait la bourgeoisie particulièrement irritée; elle craignait que la garde nationale, garde bourgeoise, ne manifestât en masse son hostilité. Mais le maréchal Oudinot avait assuré au roi que tout se passerait le mieux du monde et que ce serait encore « un beau jour ». Charles X était si confiant qu'il permit à sa petite-fille d'assister au défilé, de la butte du Trocadéro : « Peut-être même, ajoutait-il, entendras-tu quelques : Vive le roi! »

La revue se passa sans incident; le roi témoigna sa satisfaction au maréchal Oudinot, et comme il descendait de cheval : « N'est-ce pas, bon papa, vous êtes content, demanda Mademoiselle. — Oui, dit-il, à peu près content. — Vous n'êtes pas difficile! » s'écrièrent la dauphine et la duchesse d'Angoulême, qui arrivaient à ce moment même; et elles déclarèrent que sur leur passage elles avaient entendu dans la 7me et la 9me légion les cris répétés de : « Vive la Charte! A bas les ministres! » L'état-major du roi protesta que tout avait fort bien marché, et l'incident semblait clos.

Cela ne pouvait convenir aux ultras, non plus qu'aux ministres. Le soir, chez la duchesse de Berry, au concert, on entreprit un siège en règle. Mme de Gontaut a eu la discrétion de ne pas nommer les assiégeants. On déclarait la garde nationale pleine de mauvais vouloir, on insistait pour des mesures de rigueur. Le roi, importuné, s'approcha de Mme de Gontaut et lui dit en souriant : « Là! apparemment ma mauvaise oreille — il était un peu sourd — m'a servi en amie, et je lui en sais gré, car je vous proteste que je n'ai point entendu d'injures. »

Villèle vint donner le suprême assaut. Il déclara que dans la rue de Rivoli, sous ses fenêtres, la garde, au retour de la revue, avait vociféré, menaçante et brandissant ses armes. Il représenta énergiquement « qu'il fallait saisir une occasion qui paraîtrait loyale, même suivant la Charte »; qu'en désarmant ainsi l'opposition bourgeoise, la mesure plairait à l'armée régulière — le seul appui solide — d'autant plus qu'on devrait appeler pour le service de place de nouveaux régiments à Paris.

On convoqua un conseil de nuit. Vainement MM. de Chabrol, de Frayssinous, le duc de Doudeauville, combattirent la proposition que soutenaient MM. de Corbière, de Damas, de Clermont-Tonnerre, de Peyronnet et Villèle. Les violents l'emportèrent, et le roi signa le décret de dissolution.

La duchesse de Berry était pour quelque chose dans ce coup d'autorité et s'en félicita. C'est qu'elle connaissait mal les Français, ou plutôt qu'elle les connaissait seulement à moitié. « Il faut les amuser, » disait-elle. Il faut surtout les laisser s'amuser. A les troubler dans leurs plaisirs on risque sa fortune, couronne ou portefeuille. En ce temps, leur passion était de jouer aux soldats, de ceindre le *briquet*, de se coiffer de l'*ourson*. Nés aux jours héroïques de la République et de l'Empire, il leur avait passé de l'héroïsme à l'âme, et l'on rêvait sans doute des feux de bivouac, autour des poêles des corps de garde! Mme de Gontaut ne s'y méprit pas : d'avoir fermé les corps de garde, cela devait coûter au roi sa popularité. En outre, elle sentait quelle grave imprudence était commise en laissant autour de trône cent mille hommes disciplinés, armés, équipés, humiliés. L'événement à brève échéance allait justifier ses craintes : 1830 fut la revanche et du briquet et des oursons.

ALBERT MALET.

(La fin au prochain numéro.)

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ÉGYPTE ET LES COPTES

La France s'est laissé dépouiller peu à peu par l'Angleterre de la situation prépondérante qu'elle occupait depuis si longtemps en Égypte. Chaque année, la puissance de nos rivaux augmente dans ce pays si profondément imbu des idées et des traditions françaises. Ils ont mis la main sur le gouvernement, sur l'administration, sur la justice. Jusqu'ici, trois langues seulement étaient reconnues comme langues officielles : l'arabe, le français et l'italien. Toute pièce écrite dans une autre langue devait, pour être produite en justice ou soumise à l'administration, être suivie d'une traduction en l'une des trois langues officielles. Or, depuis plusieurs années, les Anglais s'efforcent de faire admettre également leur langue comme langue officielle. En fait, sinon en droit, ils y sont parvenus. Et si nous n'y prenons garde, un jour viendra où la langue anglaise sera, avec l'arabe, la seule langue officielle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces faits sont signalés à l'attention des Français. Mais il semble que, une fois le premier moment de désappointement passé, un grand nombre de nos compatriotes aient pris assez facilement leur parti de la situation nouvelle qui nous était faite. Ils voyaient les Anglais installés en Égypte reculant de plus en plus l'époque de l'évacuation, multipliant de tous côtés, dans les moindres villages, les écoles, les dispensaires, etc. Comment lutter contre une pareille concurrence? Mais si nous ne pouvons songer, pour le moment, à reconquérir la situation officielle que nous occupions, c'est une raison de plus pour nous efforcer d'obtenir une situation morale prépondérante.

Voyez l'Italie : elle n'a jamais eu en Égypte une situation comparable à la nôtre; et pourtant elle ne néglige aucun sacrifice pour y établir solidement son influence : elle fonde chaque jour de nouvelles écoles, et le gouvernement du roi Humbert consacre 1.800 000 francs par an aux établissements italiens du bassin oriental de la Méditerranée, placés sous la tutuelle et la surveillance d'un directeur général officiel.

Pour réussir en Égypte, la France a des moyens d'action qui font défaut aux Anglais et aux Italiens. Le nom français est populaire aux bords du Nil. L'expédition de Bonaparte a laissé des souvenirs profonds dans la mémoire des Égyptiens. Ils aiment la France comme une sœur puissante dont ils désirent l'alliance et la protection. Au contraire, les Anglais ont traité les Égyptiens en peuple conquis; un grand nombre de Coptes, qui étaient employés dans l'administration égyptienne, se sont vus supplantés par des Anglais. De là des mécontentements très vifs, qui se sont traduits parfois sous une forme violente. On voit le parti que la France peut et doit tirer de cette situation.

Nous devons resserrer les liens de confiance et de sympathie qui unissent le peuple égyptien à la France. La tâche est aisée. Il y a là toute une race, la plus vivante, la plus intelligente, qui nous aime, qui nous estime, qui admire notre civilisation, qui ne demande qu'à s'imprégner de nos idées : quel puissant levier pour reconquérir pacifiquement cet admirable pays que, dans une heure de criminelle défaillance, nous avons délaissé!

*
* *

Il est peu d'histoires plus touchantes que celle de cette race copte, qui, malgré tant d'épreuves et de persécutions, a su se garder intacte pendant de longs siècles. Les Coptes, à l'époque de la conquête arabe, suivaient un schisme particulier qui se rapprochait de la religion catholique. Ils étaient alors plus de 15 millions et formaient la totalité de la population de l'Égypte.

Persécutés par les Musulmans, ils sont demeurés fidèles à leur foi et à leurs traditions, sans jamais céder ni s'unir aux conquérants. Relégués à un rang inférieur, isolés au milieu de toutes les nationalités qui encombraient l'Égypte, ils ont gardé leur physionomie originale, et on peut les considérer à bon droit comme les plus purs représentants de l'antique race égyptienne.

La statistique officielle de 1882 comptait environ 408 903 Coptes, sur un total de 6 806 381 habitants; mais il s'en faut que ces chiffres soient exacts. D'abord, il faut toujours augmenter les statistiques quand il s'agit des pays orientaux. Un Français, qui habite depuis longtemps l'Égypte, qui occupe d'importantes fonctions dans l'administration égyptienne et qui s'est spécialement occupé des Coptes, a constaté dans beaucoup de villes que le chiffre total de la population était supérieur au chiffre fixé par la statistique; en ce qui concerne les Coptes, il a observé que, dans certaines villes où la statistique portait *néant*, il y en avait cependant un certain nombre. Dans d'autres villes où la statistique n'indiquait qu'une fraction très petite de Coptes, il s'en trouvait au contraire un très grand nombre. On en conclut qu'il peut y avoir aujourd'hui en Égypte environ un million de Coptes, c'est-à-dire un sixième de la population.

Les Coptes sont intelligents, actifs et souples; leur curiosité naturelle, leurs dispositions pour les sciences, leur aptitude remarquable aux affaires, leur faculté étonnante d'application patiente les rendent tout à fait propres à subir l'influence des idées et la civilisation occidentale. De tout temps, d'ailleurs, ils ont montré pour l'Occident, et en particulier pour la France, les

plus vives sympathies. Au XIIIe siècle, ils accueillirent en libérateurs les croisés de saint Louis. Au XIVe et au XVe siècle, ils envoyèrent à trois reprises différentes aux conciles catholiques leurs vœux de réunion définitive. Il y a aujourd'hui 10 000 Coptes catholiques en Égypte. Le jour où nous le voudrons, ce n'est plus 10 000 Coptes seulement, mais bien la race copte tout entière qui adoptera, avec la foi catholique, les idées et la civilisation françaises.

Les Anglais ont bien compris l'intérêt qu'il y avait à s'attacher les Coptes : aussi ont-ils créé dans les villages de la haute Égypte des écoles indigènes où ils enseignent la langue anglaise. Ils affirment qu'ils ont déjà amené 25 000 Coptes au protestantisme. Ce chiffre est certainement exagéré. Les Anglais ne sauraient avoir sur les Coptes une action bien profonde. Outre les motifs politiques et historiques que nous indiquions tout à l'heure, il y a une raison majeure, c'est la question religieuse : le culte anglican est trop froid pour les Orientaux; il ne va pas à leur imagination et à leur cœur. Comme un missionnaire français reprochait à des Coptes d'envoyer leurs enfants à l'école protestante gratuite, ils lui firent cette réponse : « Donne-nous une école catholique et française; même s'il faut payer, nous y enverrons nos enfants. » Ils aiment d'instinct le catholicisme et la France, qu'ils ne séparent pas dans leur pensée, de même que le protestantisme, pour eux comme pour tous les Orientaux, c'est l'Angleterre.

Il y a quelques mois, le R. P. Le Menant des Chesnais, procureur des Missions coptes d'Égypte, visitait les fellahs de la haute Égypte. Il fut invité à un repas où étaient réunis tous les principaux chefs de famille du village, et le plus ancien lui porta ce toast :

Dieu est grand! Qu'il soit béni parce que, Père, tu es ce soir au milieu de nous. Regarde : cette maison est remplie. Mais ne crois pas qu'elle est remplie parce que nous sommes vingt autour de toi. C'est toi tout seul qui la remplis. Désormais la maison sera bénie. Car le prêtre, en s'asseyant à une table, apporte la bénédiction. Mais tandis que nous sommes en joie dans ce pauvre village, là-bas il y a, en France, une maison où l'on pleure, car, chez toi, ta place est vide. Et Dieu a fait cette chose merveilleuse que tu as quitté la belle France où l'on t'aime pour venir ici chez des pauvres qui te sont étrangers. Demain, tu nous auras quittés pour aller dans un autre village; et là, il y aura la joie comme elle est ce soir chez nous; et chez nous, il y aura la tristesse comme elle est ce soir en France. Oh! puisque tu dois partir, Père aimé! ne peux-tu nous laisser quelque chose qui nous parle de la France? Tout ce qui est bon vient de la France! Fais-nous une église et une école françaises! Celui qui a un champ t'en donnera la moitié. Avec notre terre, nous te ferons des briques pour bâtir ta maison. Et ceux qui ne possèdent rien ont des bras solides pour travailler pour toi. Va donc, Père, de village en village, apportant avec toi partout la joie, laissant toujours derrière toi le regret. Et quand tu auras achevé le cours de ton voyage, quand tu seras rentré dans ta patrie, au soir de ton retour dans ta maison, puisse ton regard, en parcourant le cercle de tes amis, ne trouver aucune place vide parmi ceux que tu as laissés là-bas!

***

Quelques hommes de cœur ont voulu répondre aux sympathies de ce vaillant peuple. Ils ont formé une Société sous les auspices de personnes considérables — membres du Parlement, de l'Institut, de la presse, etc., — pour créer là-bas des écoles catholiques françaises, et pour y propager notre langue et nos idées. Déjà l'*Œuvre des écoles d'Orient* et l'*Alliance française* accordent à l'Égypte une partie de leurs ressources; il s'agit de seconder et de compléter leur action.

C'est principalement dans la haute Égypte que la nouvelle Société se propose d'ouvrir des écoles. Dans la basse Égypte, les Frères de la doctrine chrétienne ont des écoles primaires, les PP. des missions africaines de Lyon et les PP. jésuites ont des collèges. Dans la haute Égypte, si l'on excepte quelques villes, telles que Siout, où l'Alliance française entretient ou subventionne des écoles florissantes, Tatah et Minieh, où viennent de s'ouvrir des écoles congréganistes, on chercherait en vain des établissements où l'on enseigne sérieusement notre langue et l'amour de notre pays. Or, c'est là où rien ne parle de nous que nous voulons pénétrer; c'est dans chacun de ces villages où l'élément copte est considérable, où les Européens ne font que passer, qu'il faudrait établir un maître d'école.

Pour cela, il est indispensable de former un personnel enseignant indigène, comme l'ont fait les sociétés bibliques de Londres, et comme essayent de le faire les Italiens.

D'abord les maîtres indigènes coûteront beaucoup moins cher; et puis ils se marieront, et leurs familles deviendront autant de foyers d'influence française.

Au mois d'octobre 1888, trois enfants coptes ont été amenés à Paris, par les soins de la Société; d'autres recrues sont venues depuis grossir la petite troupe. Elle se compose aujourd'hui de six enfants, confiés au R. P. Le Menant des Chesnais; ils habitent à la Procure, 5, rue de Tournon, et vont tous les jours à l'école pour se préparer au rôle qu'ils devront remplir plus tard dans leur pays. L'aîné, Sarkis Eskaros, âgé de dix-sept ans, a obtenu à la fin de l'année dernière son certificat d'études dans les conditions les plus honorables. Il est sur le point d'obtenir le brevet de capacité. Il sera donc dans peu de temps en état de remplir la tâche qu'on attend de lui. La fondation de la première école n'est plus qu'une question de mois.

Les fonds recueillis devront recevoir une double

destination : 1° servir à l'entretien et aux dépenses d'instruction des enfants coptes pendant leur séjour en France; 2° servir à la fondation et à l'entretien des écoles en Égypte, dès que les enfants élevés à Paris seront en mesure de remplir les fonctions de maîtres d'école.

Le Comité fait appel à la générosité de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de notre influence en Égypte. « Le jour, dit-il, où dans chaque village égyptien un maître d'école enseignerait avec notre langue l'amour de la France, non seulement le nom français serait béni sur les bords du Nil, mais avec notre influence les produits de notre industrie pénétreraient dans des régions où, presque inconnus aujourd'hui, ils seront éliminés par les produits étrangers, si nous laissons d'autres nations prétendre seules à la diffusion de la civilisation européenne sur la terre des Pharaons. »

Ce généreux appel sera, nous l'espérons, entendu de tous ceux qui, sans acception de croyances politiques ou religieuses, ont à cœur la grandeur morale et la puissance politique de la France.

PAUL DESCHANEL.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE. — *Les Folies amoureuses.* — Opéra-comique en 3 actes, d'après la comédie de Regnard, par MM. André Lenéka et A. Matrat, musique de M. Émile Pessard.

Regnard, dans le prologue des *Folies amoureuses*, s'excusait de n'avoir tiré que trois actes d'un tel sujet, capable au besoin de fournir trente comédies. Les librettistes ont pris au sérieux ce regret. En remaniant la pièce, ils en ont garni les tiroirs par un procédé d'autant plus merveilleux qu'il est plus simple. Chaque personnage amène avec lui ses connaissances, ses gens, ses fournisseurs. Le tuteur jaloux fait venir une escouade de serruriers et de maçons, pour barricader ses fenêtres (chœur des ouvriers); Crispin médecin introduit une faculté de ses amies (chœur de la consultation); Lisette ameute tout le village (chœur de villageois et villageoises); Éraste va chercher Clitandre dans la coulisse où l'avait laissé Regnard, avec quelques jeunes seigneurs de bon appétit et leurs valets (chœur du déjeuner). Tous ces gens se trémoussent, dansent en rond, sautent à pieds joints, tombent sur le nez, selon la tradition de M. de Pourceaugnac. Je vous laisse à penser si l'on a ri : Regnard renforcé de Molière! — Et Marivaux par-dessus le marché; car notre Lisette nouveau modèle — un trésor de vertu qui prétend qu'on l'épouse — roucoule avec Crispin le duo du souvenir, pour le bon motif, et, finalement, lui passe la corde au cou. Ainsi tout est sauvé : la vieille gaieté française, les convenances, les vers du dialogue, de vrais alexandrins du bon faiseur. Aussi quelle dignité dans les pirouettes! comme ils s'efforcent à bien dire, les pensionnaires de M. Carvalho! Avec quel respect du décret de Moscou ils roulent les *r* et accusent les liaisons! — Jusqu'à l'excellent Fugère qui se croit tenu de faire sonner l'*s* de « mors aux dents »! Tous très classiques, d'ailleurs, ledit Fugère, et Crispin-Soulacroix, et Mme Molé-Lisette. Si Mme Landouzy n'a pas tout à fait l'âge d'Agathe, « cet objet de quinze ans », elle n'en est que plus attrayante dans son uniforme collant de hussard. Le ténorino en deux exemplaires manque un peu de distinction peut-être, mais sa voix mince a de jolies notes agréablement filées.

La presse musicale a dit beaucoup de bien de la partition de M. Émile Pessard — et j'en veux dire aussi. Le musicien n'est-il pas prix de Rome, professeur au Conservatoire, Parisien de Montmartre, frère d'un aimable écrivain d'infiniment d'esprit? Sa musique ne peut donc être que vive, spirituelle, de forme irréprochable, parfaitement française. On a bissé M. Gillet dans le joli solo de hautbois du premier entr'acte, applaudi le marivaudage conjugal de Lisette et de Crispin; les travestissements de l'ingénue fournissent le nombre réglementaire d'airs de bravoure, boléros, polkas, valses, que réclame l'opéra-comique : — j'entends l'opéra-comique vieux jeu; mais qu'importe le jeu, pourvu qu'on gagne! Et M. Carvalho m'a bien l'air d'avoir gagné cette première manche.

Vous savez ses grands projets? Les journaux du matin en ont répandu la confidence : il s'agit de reconstruire la salle Favart, tout en gardant la salle du Châtelet. Comme il y a chez M. Carvalho deux directeurs : le hardi batteur d'estrade de 1860 et le conservateur un peu timoré de 1880, il aura sous sa direction deux théâtres, l'un pour le genre « éminemment national », l'autre pour la musique sans épithète — française ou étrangère. Ici, Grétry, Boïeldieu, Nicolo, Hérold, Auber — avec des interprètes dignes de ces grands noms — là, Weber, Mozart, Gluck, Berlioz peut-être, Gounod, Bizet, Lalo, Massenet, Saint-Saëns et l'auteur de *Gwendoline*. Si tel est son dessein, j'y applaudirai de toutes mes forces; parce qu'alors il aura senti, l'un des premiers, l'antagonisme désormais irréductible de deux formes d'art dramatique, qu'il ne faut ni enfermer ensemble, ni sacrifier l'une à l'autre, mais cultiver séparément, l'une pour l'honneur du passé, l'autre par un juste souci de l'avenir. Nous pourrions donc enfin goûter ces choses exquises qui sont la *Dame blanche* et *Richard Cœur-de-Lion*, sans associer pour cela les destinées de la musique française au sort de l'opéra-comique français. Quand l'histoire en sera mieux connue, l'on verra bien, d'ailleurs, qu'il n'est point si traditionnel et national qu'il nous plaît de le dire — qu'il a du moins cessé de l'être à mesure que la musique est entrée en nous; — que si les qualités natives de nos petits

maîtres, de goût, de malice discrète, d'élégance et de bonne compagnie, s'y sont pendant un temps déployées, c'est qu'elles n'avaient pas encore trouvé meilleur emploi — et même, qu'en nous donnant l'illusion d'une musique nationale, il a certainement retardé de plus d'un siècle l'essor du sentiment musical en France.

Vous êtes-vous jamais demandé, à ce sujet, par quelle singulière fortune cette conception baroque d'un dialogue entrecoupé de chansons a pu naître, fleurir, imposer sa convention, sa langue ténue, rudimentaire, à côté de la comédie de Pergolèse, du drame lyrique de Mozart, de la tragédie de Gluck, sans que notre sens critique ait protesté? C'est précisément que le Français, très malin, réfractaire à la tablature, et moins curieux de chanter que de bien dire, l'avait inventée tout exprès pour se dispenser d'apprendre le métier de musicien. Ou plutôt, l'ayant rencontrée par hasard sur les tréteaux de la foire, il l'avait recueillie, puis adoptée, s'imaginant que la mélodie allait lui tomber du ciel, comme à l'oiseau sur sa branche. Et, de fait, la candeur charmante de nos compositeurs lui a prêté d'abord sa grâce mutine et sa jeunesse. Mais avec le progrès de la culture, l'opéra-comique surchargé de musique a perdu sa fraîcheur naïve, sa légèreté, son sourire — et du même coup sa raison d'être. Dès qu'il a monté plus haut, son vice originel a paru davantage — plus choquant, n'est-il pas vrai, dans *Zampa* que dans *Jean de Paris?* L'ambition l'a perdu. Après avoir aspiré au grand opéra, il est tombé dans la charge. Hérold, Auber, Adam, Offenbach : en quatre mots, quarante ans de son histoire! Que lui reste-t-il à présent du tempérament de notre race? Hélas! je rougis de l'écrire : sa vulgarité même et ses rythmes gaillards; l'entraînement irrésistible du régiment qui passe; le coin de troubadour, le fond de sentimentalité bourgeoise qui, chez le Français, n'attend que l'occasion de reparaître. C'est pourquoi il demeure une institution nationale, ayant son théâtre attitré, sa classe au Conservatoire, ses fidèles, pour qui la vieille gaieté française continuera d'agiter la marotte d'Adolphe Adam. Me préserve le ciel de troubler leurs plaisirs; à certains jours — les lendemains de tétralogies — je les partagerai sans fausse honte et sans remords — quand je saurai qu'on peut entendre quelque part en France *la Flûte enchantée*, *Don Juan*, *Euryanthe*, *Obéron*, *Alceste* et *Orphée*. Tout cela, direz-vous, les successeurs de MM. Ritt et Gailhard nous le promettent à l'Opéra. Fort bien, mais M. Carvalho nous l'a donné. Nos meilleurs compliments de bienvenue à M. Carvalho.

René de Récy.

COURRIER LITTÉRAIRE

J'ai sur ma table quelques volumes de vers — une quinzaine environ — qui viennent de tous les coins de l'horizon et représentant à peu près toutes les variétés, toutes les formes du sentiment poétique. Il y a là deux morts, dont les idées et les sentiments ont le tour d'une autre époque. Près d'eux, de tout jeunes gens, pour qui aujourd'hui est presque du passé et qui font pressentir la poésie de demain; des solitaires qui vivent enfermés dans leur pensée et cisèlent des rimes à loisir: des militants qui vibrent et tressaillent à toutes les émotions de la foule ou répètent l'écho des grandes voix; des passionnés qui s'élancent en avant et des découragés qui reviennent en arrière, la tête basse, les mains vides et le cœur las. Un poète les domine et les résume; par le pouvoir du talent, il est d'hier, d'aujourd'hui, de demain : c'est Eugène Manuel. Je commence et j'aurais pu finir par lui.

Les *Poésies du foyer et de l'école*, bien qu'il s'y trouve des vers inédits, ne sont pas un livre nouveau : c'est le choix, fait par le poète lui-même, de ce qu'il a écrit de plus humain, de plus substantiel, de plus accessible à toutes les intelligences, enfin de ce qui peut servir, dans son œuvre, à la consolation des tristes et à l'éducation des petits.

Il y a quelques années, comme je visitais, à Grasse, une grande parfumerie, on me montra une bouteille dont le contenu était infiniment précieux. Pour donner cette essence, produit de distillations successives et dont chaque goutte valait de l'or, il avait fallu plusieurs champs de roses. Ainsi de ce livre, où sont condensés plusieurs volumes, où vit une âme de poète, une des meilleures et une des plus délicates de notre temps.

J'ai profité de l'occasion pour relire *le Berceau*, *le Credo du pauvre homme*, *la Place du pauvre*, *Caïn et Abel*, *la Robe*, *le Soufflet*, *la Mort du saltimbanque*, que j'ai entendu dire, chez l'auteur, par Coquelin aîné il y a plus de vingt ans, et qui, n'étant plus soutenue par le grand acteur, ne m'a paru ni moins belle ni moins émouvante. Faites comme moi, relisez-les. Et vous, mes petits amis, qui venez de vous donner la peine de naître et qui en paraissez, tout ensemble, si fatigués et si fiers, lisez aussi les vers d'Eugène Manuel si, par aventure, vous ne les avez pas encore lus. Vous verrez que l'on a su pleurer en France avant de connaître Dostoïevsky, aimer les humbles au temps où Coppée n'était encore qu'un chanteur de sérénades et un amant des étoiles; qu'enfin ce n'est pas vous qui avez inventé la sympathie ni découvert la pitié.

(1) *Poésies du foyer et de l'école*, par Eugène Manuel. — Calmann Lévy.

Ce n'est pas M. Manuel non plus. Non, la sympathie et la pitié sont plus vieilles que cela. J'aime à croire — ce que je vais dire n'est pas darwinien du tout! — qu'elles sont aussi anciennes que le monde, et que la première larme est contemporaine de la première goutte de sang. Mais ce que l'auteur des *Poésies de l'école et du foyer* pourra vous apprendre, ô mes petits amis, c'est que la discrétion, la pudeur et l'art donnent encore plus de prix à ces choses précieuses.

L'art! Songez que pour avoir le droit de le mépriser, il faut le posséder à fond.

Chaque année, vers l'époque du jour de l'an, je vois éclore une foule de livres informes, destinés « aux enfants », ou « aux familles », ou au « peuple ». Des écrivains, qui n'en sont pas, fabriquent pour eux une prose spéciale ou riment la morale en action. Et les éditeurs qui jettent ces belles choses sur le marché sont ravis d'eux-mêmes et ne se trouvent jamais assez décorés! Un bon mouvement, messieurs : envoyez tout ce papier gâté au pilon. Ce qu'il faut au peuple et aux enfants, ce sont des chefs-d'œuvre ; ce n'est pas le pire dans le mauvais, mais le meilleur dans l'excellent!

Dans son dernier roman, M. Zola cherche à nous faire rire aux dépens d'une femme immensément riche, mais encore plus charitable, qui construit non des refuges, mais des palais pour les pauvres. Il avait inventé cette femme, M. Zola, mais il ne la comprenait pas! Pour moi, j'aime beaucoup cette magnifique folie, et je voudrais qu'on traitât de même les pauvres d'esprit, c'est-à-dire ceux qui ont faim de science et soif d'émotions. Si vous voulez étancher cette divine soif, puisez l'eau à la source pure et fraîche, cachée dans les bois, et versez-la dans une coupe d'or, incrustée de pierres précieuses, comme fait notre cher poète Eugène Manuel.

Dans la plus modeste, la plus délicate, la plus ingénieuse des préfaces, l'auteur indique que la poésie ainsi comprise peut, dans l'éducation, sauver la part de l'idéal et tenir la place de la religion : le mot n'est pas prononcé par M. Manuel, mais je me permets de l'écrire ici. Ité bien, pourquoi pas?... Oui, que la poésie occupe cette place, ne serait-ce que pour la garder à l'inoubliable exilée!...

***

Mme Penquer était une compatriote de Chateaubriand et de Brizeux. Elle a reçu les encouragements de grands esprits; ses *Chants du foyer* et ses *Révélations poétiques* n'ont pas passé inaperçues à l'époque de leur publication. Elle osa écrire un poème épique sur Velléda, sans même savoir à quel point l'entreprise était courageuse. Son mari était M. Penquer, qui fut longtemps maire de Brest et, si je ne me trompe, un grand homme de bien. Lorsqu'elle l'eut perdu, elle vécut isolée dans son deuil, qui s'épanchait en poésies. Maintenant qu'elle n'est plus, ces poésies ont été recueillies et forment le volume intitulé *Mes nuits* (1), que ses héritiers m'ont adressé.

Ces vers me rappellent l'*In memoriam*, que je considère comme le chef-d'œuvre de Tennyson. Mme Penquer est bien loin de l'art du poète anglais. Sa langue est aussi pauvre et ingrate que celle de Tennyson est riche et souple. Ce sont moins des chants que des cris, mais ces cris viennent du fond de l'âme. Dans *Mes nuits* comme dans *In memoriam*, il y a une progression, c'est-à-dire une marche ascendante. Au début, la douleur humaine, dans sa vérité poignante, faite de stupeur et de colère :

> Dire que cela fut et que cela n'est plus!

Puis cette intimité constante avec le mort, avec l'invisible présent, amène l'apaisement :

> Me vois tu? Je voudrais savoir si tu me vois...
> . . . . . .
> Tous les jours, à toute heure, en tout, à tout moment,
> Je te vois, je te parle et je sens ta présence.
> . . . . . .
> Je ne suis bien qu'ici, dans la tombe avec toi.

A l'apaisement succèdent la sérénité et l'espoir ; l'obsession se change en une sorte de funèbre bonheur. Oserai-je le dire? Le *Noluit consolari* n'est que le cri de rage des premiers déchirements. Toute douleur qui reste fidèle à elle-même trouve son emploi, sa vertu et, par conséquent, sa consolation. Tennyson, à force de méditer sur la tombe d'Arthur Hallam, arrive à réincarner en soi son précieux ami. Mme Penquer, à force de savourer son chagrin, lui découvre « un goût de paradis » : la chrétienne, qui est en elle, a ranimé et soutenu la veuve :

> Que votre volonté soit faite, ô Dieu suprême :
> Chrétienne, je m'immole à votre volonté.

Il se rencontrera plus d'un lecteur, plus d'une lectrice, qui, frappé d'un coup semblable, aimera à pleurer avec Mme Penquer, sympathisera avec cette puissante monotonie d'un sentiment unique, absorbant. Nous, âmes défaillantes et contradictoires, qui changeons de reflets comme les flots et ne trouvons plus, au réveil, nos émotions et nos croyances de la veille, nous devons au moins le respect à cette âme d'un seul morceau.

***

Hippolyte Lucas était un Breton comme Mme Penquer. Mais bien qu'il allât souvent se retremper chez lui, dans la terre des landes et des grèves, il avait longtemps respiré l'air du boulevard. Cet homme aimable, spirituel, érudit, qui, après avoir été tant d'années cri-

(1) *Mes nuits*, par Mme A. Penquer. — Lemerre.

tique au *Siècle*, fit revivre à l'Arsenal les souvenirs de Charles Nodier, n'a pas laissé derrière lui un seul ennemi, mais il a laissé quelques manuscrits, que son fils, M. Léo Lucas, s'est fait un devoir et un honneur de publier. J'ai déjà parlé des *Souvenirs littéraires :* voici maintenant un volume de poésies (1), précédé d'une jolie préface de M. Jules Simon, qui nous apprend comment on voyageait, vers 1840, dans le coupé de la diligence de Paris à Rennes.

La plus grosse moitié du volume appartient aux *Heures d'amour*, déjà réimprimées quatre fois, et qui se rapportent à la jeunesse de l'auteur. Les poésies qui le complètent sont inédites. A ce sujet, M. Léo Lucas nous raconte qu'il réunit les amis de son père au *Temple du Cerisier :* c'est le nom que porte l'ancienne propriété de la famille aux environs de Rennes. Là on lut en commun les vers manuscrits, légués par l'ancien conservateur de l'Arsenal et, d'une voix, on vota la publication. C'était là un suffrage d'amis : reste à le faire endosser du public.

Voici une de ces poésies :

Augustin s'en allait errant le long des grèves
Incrédule, et l'esprit poursuivi par ces rêves
Qui rendent l'homme fou,
Quand il vit un enfant à la figure fraiche;
Au bord des flots, avec une petite bêche,
L'enfant creusait un trou.

« Que fais-tu là, mon fils, isolé sur la rive?
— Un puits, pour retenir la grande mer captive.
— Tu travailles en vain,
Mon fils. — Pas plus que toi dont l'âme vagabonde
Cherche en dehors de Dieu l'origine du monde
Lorsque tout est divin. »

Et l'enfant aussitôt, développant ses ailes,
Monta (c'était un ange) aux plaines éternelles
En quelques bonds hardis.
De son regard, longtemps obscurci par le doute,
Augustin le suivit vers la céleste voûte
Jusques au paradis.

Pourquoi ne plus jamais descendre sur la terre,
Bel ange d'Augustin? Au penseur solitaire
Que ne te montres-tu?
Je t'ai cherché souvent sur nos plages bretonnes,
Promeneur assourdi par leurs bruits monotones
Et par les vents battu.

Il me semble que cette légende a de la saveur et que la conclusion est caractéristique. Le mot de l'enfant, certes, est émouvant, suggestif, profond, mais on veut voir l'ange s'envoler!...

***

Je connaissais très peu de chose de M. Émile Blémont, et je vois bien que j'avais tort. Les *Pommiers en fleur* (2) me montrent un artiste parfaitement maître de lui-même, sans emportements, sans illusions, qui a jeté sa gourme et se laisse indolemment bercer sur le sein de la nature, emporter au flot de la vie. Il est très attentif aux petites choses qu'il perçoit finement et rend de même. Il a des demi-teintes, des pâleurs crépusculaires dont on est charmé : j'indiquerai comme exemple la pièce intitulée *la Forêt qui rêve*, terminée par ces deux vers si doux :

Triomphe en paix, ô nuit, dont le souffle caresse,
O maternelle nuit qui consoles du jour.

Le livre donne bien la sensation d'un Parisien évadé de son enfer, d'un fatigué qui se repose, ouvre ses sens et referme sa pensée. Les problèmes importuns de la destinée, comme des mouches noires, viennent à frôler ce dormeur éveillé qui rêve, couché dans l'herbe sur le dos; d'un revers de main, il les écarte. La mort? Bah! elle ne prend que ce qui mérite de mourir...

. . . . . La tombe
Où choit ce qui n'est pas digne d'être éternel!

Ce mot si bref, si plein, en qui tient tout un système, m'émeut d'autant plus que je le rencontre inopinément chez un poète qui ne fait pas de métaphysique et ne semble épris que des formes et des sons.

Si M. Émile Blémont se refusait les images et les sentiments qui ont déjà servi, à lui ou à d'autres, le volume serait moins gros, mais il acquerrait d'autant plus de prix. J'ai encore un regret à exprimer. Il m'ennuie un peu de rencontrer sous ces pommiers en fleur, « de France et de Normandie », Pan, Éros et toute la bande grecque. Laissons-les dans le cercueil de Banville comme on enterre les enfants avec leurs joujoux.

M. Blémont est-il un vrai campagnard ou un citadin en villégiature? En tout cas, il y a en lui un reste de Parnassien, avec quelque maniérisme. C'est à cette veine-là que nous devons des élégances un peu musquées, telles que « l'alcôve d'ombre » ou « l'éventail de fougères ». On a plaisir à retrouver de viriles émotions dans la vigoureuse pièce *Soir d'orage*. Elle contraste heureusement avec la mollesse souriante de tout ce qui précède. Plus de pommiers et plus de fleurs, mais une vision violente, obscure et tragique, pleine de vagues frissons et de nocturnes épouvantes, au bord de la mer en fureur :

Sous les nuages lourds, épais, salis de bistre,
Une phosphorescence effarée et sinistre
Flotte, vacille, meurt, renaît, laisse entrevoir
Je ne sais quel atroce accès de désespoir.
Mêlant, broyant, poussant vers des gouffres avides
D'innombrables troupeaux de fantômes livides,
Qui rampent, convulsés, s'enroulent en leurs nœuds,
Se déroulent, avec des bonds vertigineux,
Et, tout d'un coup, dressés aussi haut que des chênes,
Clament, en secouant leurs bras chargés de chaînes.
Ils viennent! On dirait des fous en liberté,
Des fous géants, les yeux pleins de fauve clarté.
Dans quel enfer vont-ils m'emporter?...

(1) *Poésies d'Hippolyte Lucas.* — Librairie des bibliophiles.
(2) *Pommiers en fleur*, par Émile Blémont. — Charpentier.

J'ai eu, j'en conviens, une singulière idée de choisir cette pièce comme échantillon d'un volume où respire la paix des champs, où s'étire un poétique farniente. Sans doute, elle m'a plu comme une brune au milieu d'un groupe de sœurs blondes.

*
* *

Les morceaux qui composent le recueil de M. Eugène Dalzac, *Nubila* (1), n'ont pas tous même valeur. Son vers ne possède pas, je le crains, toute la souplesse, l'aisance, la précision voulues pour traiter les scènes familières et les tableaux rustiques, mais il ne ment pas au titre, et c'est lorsqu'il s'élève vers la région des nuages qu'il est le mieux inspiré. Je citerai le début et la fin de la pièce intitulée *Dans les airs* :

Tout ce que j'ai, je te le livre,
Veux-tu? Changeons, petit oiseau.
Et que ton aile me délivre
De la nécessité de vivre
Sous les mailles de ce réseau

Qu'une implacable tyrannie
A tendu sur l'humanité
Pour dompter l'effort du génie,
En lui laissant, par ironie,
Le rêve de la liberté.

. . . . . .
Vivre sans connaître la vie!
Ignorer ce que coûte l'or!
Et quand le destin nous convie
— Heureux oiseau, que je t'envie! —
Mourir sans connaître la mort!

Je veux souhaiter la bienvenue à deux jeunes poètes, l'un Bourguignon et l'autre Corse. M. Albert Duvaut, l'auteur des *Matins roses* (2), nous est présenté par son maître en poésie, Frédéric Bataille, dans une charmante préface en vers. Tout gonflé de sève et d'espoir, M. Duvaut chante les matins : matin du jour, matin de l'année, matin de la vie, matin du monde. Ce n'est pas lui, assurément, qu'on accusera de biophobie!

M. Martin Paoli, l'auteur des *Asphodèles* (3), a été mordu par le pessimisme. Au début, nous le voyons se complaire dans le découragement et s'enivrer de tristesse. L'homme l'épouvante; il a le goût de la mort et la haine de la femme, mais la vue d'une vraie douleur suffit à le guérir.

Je finirai cette rapide revue en vous signalant une compilation qui va peut-être combler une lacune, *l'Année des poètes* (4), publiée par M. Charles Fuster, et portant le millésime de 1890. Dans cette première année, M. Fuster a cru pouvoir comprendre beaucoup de morceaux déjà anciens; je crains qu'il ne soit remonté un peu trop loin et descendu un peu trop bas. Mais ce serait un vrai service à rendre au public que de recueillir, chaque année, en un volume, les meilleures pages poétiques parues au cours de l'année précédente, tout ce qui mérite de survivre, au moins un temps, en attendant qu'une sélection nouvelle mette à part le définitif et l'excellent.

AUGUSTIN FILON.

(1) *Nubila*, par Eugène Dalzac. — Sauvaitre.
(2) *Les Matins roses*, par Albert Duvaut. — Lemerre.
(3) *Les Asphodèles*, par Martin Paoli. — Vanier.
(4) *L'Année des poètes*, par Charles Fuster. — Au Semeur.

CHRONIQUE PARISIENNE

M. Alexandre Dumas et la gloire.

Il y a peu d'hommes qui aient donné à leurs contemporains autant de leçons et de conseils que M. Alexandre Dumas fils. Tantôt c'est du haut de la scène dramatique qu'il fulmine ou qu'il fustige ; tantôt il gronde doucement dans une préface, ou bien c'est un pamphlet qu'il jette brusquement dans la foule comme un pétard. Toutes les formes lui sont bonnes pour accomplir sa mission terrestre qui est de moraliser, d'instruire et de distraire. Il est probable que c'est lui qui a suggéré aux confiseurs l'ingénieuse idée d'envelopper leurs bonbons, soit dans une maxime, soit dans un précepte, soit même dans une anecdote édifiante. On cite des personnes ramenées au bien par un usage fréquent du marron glacé.

Il y a toujours quelque friandise aussi après les leçons de M. Dumas fils. L'illustre écrivain n'est pas un de ces donneurs de conseils, pédants, moroses et intraitables qui déconsidèrent la sagesse; il met au contraire dans ses admonestations ce je ne sais quoi de brillant et de fantaisiste qui vous indique clairement qu'il ne vous en voudra guère de ne pas les prendre au sérieux. Voilà pourquoi il s'est fait des amis de tous les gens qu'il a conseillés.

Aujourd'hui, M. Alexandre Dumas, dans la préface qu'il a écrite pour un livre de pensées, nous prêche l'indifférence et la vanité de la gloire. Son rêve eût été d'être anonyme, de produire peu et de ne dire que des choses essentielles, découpées en phrases courtes, tranchantes, décisives. Il avoue regretter sa propre gloire, et il souffre de songer que les âges futurs répéteront son nom.

Il est vraisemblablement bien tard pour modifier cette situation. On devine toutefois que M. Dumas ne reculerait devant aucun sacrifice pour y arriver. Certainement, s'il était sûr d'être oublié du jour au lendemain, il donnerait aussitôt sa démission d'académicien ; mais une pareille détermination ne manquerait pas d'attirer chez lui tous les reporters du monde civilisé. Aussi reste-t-il académicien. Il y a encore un moyen qui consisterait à faire une nouvelle édition de ses

œuvres complètes sous des pseudonymes différents, ou d'envoyer dans les journaux de petites notes ainsi conçues :

« Nous sommes autorisés à démentir le bruit qui attribue à M. Alexandre Dumas fils la paternité du *Demi-Monde*. Cette comédie est de M. Dupont, qui est mort depuis longtemps. »

« M. Alexandre Dumas fils prévient le public qu'il n'est aucunement responsable d'un roman intitulé la *Dame aux Camélias*, œuvre d'un de ses homonymes, et il le met en garde contre les confusions qui pourraient en résulter. »

Tout le monde a remarqué que l'affiche actuelle de la Comédie-Française porte : *la Visite de noces*, par M. Alexandre Dumas fils. Attendons-nous donc à ce que M. Claretie reçoive prochainement un papier timbré le sommant de faire disparaître ces mots indiscrets.

On voit que le grand moraliste sait prêcher d'exemple, et c'est ce qui donne tant de force à ses conseils.

*
* *

Hélas! il faut bien reconnaître que M. Dumas est le seul artiste qui ait jamais fait preuve d'un si beau détachement. Il semble, au contraire, que les écrivains de maintenant ne peuvent pas consentir à être ignorés, pendant l'époque même où ils n'ont pas encore écrit une ligne, et ils s'efforcent vainement de résoudre ce difficile problème d'être célèbres avant d'être un peu connus.

Il nous manque évidemment un *Traité de la gloire et des moyens d'y parvenir*. En attendant qu'un philosophe se charge de combler cette lacune, contentons-nous d'indiquer les phases successives par lesquelles les jeunes artistes en général, et les jeunes écrivains en particulier, devront se résigner probablement à passer.

Tout d'abord ils doivent essayer de se convaincre de la nécessité d'être inconnus, ne serait-ce que pendant quelques semaines. C'est pénible sans doute, mais enfin, pourvu qu'ils soient célèbres vers vingt-trois ou vingt-quatre ans, c'est tout ce qu'ils peuvent raisonnablement souhaiter. Aussi qu'ils ne se fassent pas trop de bile si, dès leur seizième année, leurs noms ne courent pas encore sur les lèvres des hommes et si les éditeurs ne se courbent pas devant leur génie. Ils prendront leur revanche bientôt. Qu'ils emploient cette période de transition à terminer leurs études, à faire des parties de campagne et à s'amuser quelque peu.

Ils seraient imprudents de dépenser leur argent de poche à insérer des réclames dans les gazettes pour leurs prochains volumes. Par exemple : « M. X... travaille à une étude de mœurs, qui sera terminée dans une dizaine d'années. Ce roman sera une révélation littéraire et placera son auteur à la tête des écrivains contemporains. On peut dès aujourd'hui considérer les vieilles formules comme irrévocablement remplacées. D'ailleurs, nous reparlerons de cette œuvre au moment de son apparition. »

Je sais bien que de pareilles notes sont flatteuses pour des débutants, mais il est préférable de s'en priver, à cause du prix élevé que les administrateurs des journaux exigent pour leur insertion. Ce qu'il y a encore de terrible dans les réclames, c'est qu'on finit par oublier qu'elles sont payées, et on en arrive rapidement à croire qu'elles constituent un juste hommage rendu à votre beau talent. D'où des déceptions ultérieures et des rancunes contre la société qui vous aigrissent le caractère.

Enfin, vous êtes sorti de l'obscurité. Vous êtes connu. Vous avez eu une polémique suivie de duel, ou vous avez publié un livre dont on s'est arraché plusieurs exemplaires, ou vous avez publiquement traité de crétin un de vos confrères les plus en vue. Chez tout écrivain réellement digne de ce nom, ce phénomène doit se produire vers l'âge de vingt ans. Alors il se montre sur le boulevard et dans les cafés, il va aux premières représentations, il écrase de son mépris la pièce dans les couloirs du théâtre. Il est quelqu'un.

Dès lors il court de succès en succès. L'année suivante, il faut qu'il s'arrange de façon à être *très connu*. Il obtient ce résultat par une entrée brillante dans les salons littéraires. C'est une phase charmante. Les aînés commencent à le craindre et l'accablent de politesses. Il fait de la psychologie avec les femmes, et il lui suffit de quelques mots profonds par-ci, par-là, pour que sa réputation s'établisse définitivement.

Sa vingt-deuxième année sonne. Il est un homme arrivé. Il ne serait pas mauvais qu'il se décidât à publier un second volume de vers ou de prose, ou tout au moins qu'il fasse une conférence. Cela marque le passage de cette phase à la suivante, qui est la célébrité. On l'obtient à vingt-trois ans, si l'on sait s'y prendre. On marche alors dans la vie avec une auréole au front, ce qui force les passants à se retourner, et l'amour-propre en est doucement chatouillé.

De vingt-quatre à vingt-cinq ans : la gloire, cette gloire tant désirée dont M. Alexandre Dumas tient à se débarrasser à n'importe quel prix.

Malheureusement, ce but atteint, il ne vous reste plus rien à acquérir. Si vous mourez, c'est fort bien. Votre nom est immortel, ce qui doit être agréable à la longue; mais si vous continuez à vivre, que faire dans l'existence? Il n'y a rien au-dessus de la gloire, et vous vous ennuyez considérablement.

Vous n'avez qu'une ressource : c'est de recommencer sous un pseudonyme, et ainsi de suite. Mais c'est très fatigant.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA FRANCE ET LES FRANÇAIS VUS PAR UN ANGLO-AMÉRICAIN.

Londres est depuis longtemps le centre européen des journalistes américains. Tous les grands journaux quotidiens des États-Unis ont dans la capitale de l'Angleterre un correspondant particulier qui rend compte de tout ce qui se passe sur l'ancien continent. C'est là aussi que se trouve le quartier général européen de la *New-York Associated Press*, une sorte d'*Agence Havas* américaine. Quelques-uns des plus brillants journalistes des États-Unis se sont fait connaître pendant leur séjour dans la métropole de la Grande-Bretagne, et leur renommée de journalistes et d'hommes de lettres s'est étendue bien au delà des colonnes des journaux qu'ils représentaient.

De ces correspondants américains à Londres, le premier est, sans contredit, M. G.-W. Smalley, qui, depuis plus de vingt-cinq ans, a envoyé régulièrement des lettres et des télégrammes à la *Tribune* de New-York, l'un des journaux les plus importants des États-Unis. Il vient de choisir très heureusement parmi ces nombreux articles ceux qui lui ont paru offrir le plus grand intérêt et de les réunir en volume.

Je ne veux parler ici que des passages consacrés à la France dans ce volume.

M. Smalley consacre plus de place à Louis Blanc qu'à aucun des autres Français mentionnés dans son ouvrage. Cela tient probablement à ce qu'ils furent amis intimes pendant plus de quinze ans. M. Smalley vint à Paris en 1883 pour assister aux funérailles de son ami. Il n'acceptait pas cependant toutes les idées socialistes du célèbre radical; il admirait l'homme plutôt que ses théories.

« Si jamais homme a vécu sans tache, écrivait M. Smalley de Londres en janvier 1883, c'est celui qui vient de mourir. Toute sa vie a été une lutte passionnée pour l'avancement de ses grandes idées politiques et sociales. Il s'est fait de nombreux ennemis et il s'est vu constamment calomnié. Pourtant aucun de ses ennemis ne haïssait l'homme, aucune attaque n'a été dirigée contre la moralité de sa vie privée. Il avait les plus grandes vertus domestiques. Il n'était pas seulement dépourvu de tout égoïsme, mais était d'une générosité rare. Il ne lui suffisait pas d'avoir des théories, il s'efforçait toujours de les mettre en pratique. Bien qu'il fût toujours pauvre, il donnait très libéralement; je ne crois pas qu'il ait toujours donné sagement. Pas un de ceux qui ont frappé à sa porte n'a été renvoyé les mains vides. »

Et à propos des *Lettres sur l'Angleterre* que Louis Blanc envoyait au *Temps* pendant son exil :

« La plupart des sujets traités dans ces lettres sont d'un intérêt plus qu'actuel. Les journaux français dans leur meilleure manière, genre plus sérieux que celui des journaux d'aucun autre pays, peut-être, pouvaient seul imprimer dans leurs pages de semblables questions. Louis Blanc avait étudié l'Angleterre à tous les points de vue; il savait son histoire, son organisation sociale et sa vie de tous les jours, sa politique aussi bien que sa vie privée, comme les connaissent rarement les étrangers. Ces lettres sont composées avec le soin qu'il mettait à toute chose — jamais négligées ou écrites à la hâte, ou superficielles, ou pleines de récits oisifs. Il n'existe peut-être pas d'ouvrage sur l'Angleterre plus instructif ou plus intéressant.

« Sa vie à Londres, continue M. Smalley, était celle d'un étudiant. Il passait son temps, soit au milieu de ses livres dans sa petite maison tranquille d'Upper Montague Place, soit dans le British Museum. C'est dans le British Museum que Louis Blanc écrivit son *Histoire de la Révolution française*, et il avait coutume de dire que c'était le seul endroit où l'on pût étudier à fond la Révolution, parce qu'on y trouve une quantité de brochures rares et de livres contemporains qui n'existent pas à la Bibliothèque nationale de Paris. En revanche, le British Museum n'a pas les archives qui sont conservées dans les différents ministères, et l'ouvrage de Louis Blanc se ressent de ce qu'il n'a pu les consulter. »

... « Ceux qui n'ont rencontré qu'une seule fois Louis Blanc dans le monde ou chez lui gardent le souvenir du charme de ses manières. Pour ceux qui ont eu le bonheur de le voir souvent, ce souvenir comptera parmi les meilleurs de leur vie. Il ne changeait jamais de manière d'être envers ses visiteurs, quel que fût leur rang. Il les accueillait avec la même cordialité et la même politesse. Il ne se montrait jamais froid envers personne. Il était aussi affectueux pour les amis qu'il n'avait pas vus depuis des mois que pour ceux qu'il avait quittés la veille .. Ses yeux étaient aussi beaux que ceux d'une femme, de cette profondeur lumineuse qui indique une nature essentiellement attachante. On éprouvait pour lui plus que de la sympathie, une véritable affection. Sa conversation était très variée, grâce à sa vive imagination, à sa mémoire féconde en anecdotes. D'une intelligence pénétrante, il rendait claires les parties les plus obscures du sujet traité Toujours convaincu sans être fatigant, toujours sérieux mais sans tristesse, il donnait de l'entrain à une grande réunion et était, en tête-à-tête, le plus charmant camarade. Il ne s'est jamais montré ni affecté ni prétentieux. »

M. Smalley est aussi un grand admirateur de Gambetta, quoiqu'il l'ait à peine connu. Le journaliste américain fut présenté au député français dans un des tramways qui faisaient le service de la gare de Versailles au palais. Plus tard, il entendit Gambetta prononcer son grand discours de novembre 1877, dont le résultat fut la chute du duc de Broglie. En janvier 1883, après la mort du grand orateur, il écrit :

« De tous les hommes qui ont occupé en France de hautes positions, Gambetta est le seul qui fut réellement doué d'un grand bon sens... Gambetta a été le seul homme d'État français qui ait compris ces paroles de Burke : « Le compromis est l'essence même de la politique. » En France, entre les mains du grand homme qui est mort, cette théorie devient l'opportunisme. Aucun mot ne lui a valu autant de reproches. Il devrait être inscrit sur sa tombe comme épitaphe et comme un éloge... Il se montrait plus à son avantage dans la tribune que partout ailleurs. On ne s'apercevait plus alors de l'épaisseur de son buste, de sa petite taille, de ses mains de forme commune, de son teint vulgaire, qui de loin paraissait seulement un peu trop coloré. Si de près on voyait son cou trop court, de loin sa tête puissante ressortait bien entre ses larges épaules qui étaient celles du géant, et lorsqu'il la rejetait en arrière, le sang coulait librement dans les artères qui alimentent le cerveau, ses longs cheveux noirs tombaient presque sur ses épaules, et son œil unique lançait des éclairs; s'il y eut jamais un orateur de naissance, un homme qui se rendît maître de l'auditoire et s'attirât sa sympathie, ce fut lui. »

Voici le jugement de M. Smalley sur l'attitude de Gambetta pendant sa fameuse réplique au « très habile et très

perfide discours » du duc de Broglie. Cela rappelle les portraits des orateurs de la Restauration et de la monarchie de Juillet dus à la plume de Timon.

« Gambetta, dans ses moments les plus calmes, était déjà assez vif. Il parlait très vite dans la vie privée et en public; mais lorsqu'il s'animait, les mots se succédaient avec une telle rapidité que seule son articulation, si nette et si distincte permettait qu'on les entendît. La voix était sonore pleine et sans monotonie; elle devenait facilement rauque, comme celle de M. Bright; mais à ses meilleurs moments elle était musicale et profonde. Le geste était large et libre, quelquefois violent, pas toujours digne, mais toujours expressif et autoritaire. Lorsqu'il s'animait, il remuait constamment sa tête, et, d'une secousse, rejetait ses cheveux en arrière; il élevait son menton, ouvrait largement ses narines comme le fait un homme qui respire l'air frais. Son regard perçant balayait toute la salle et ne perdait rien de ce qui paraissait sur toutes ces figures tournées vers lui .. Ce discours ne dura guère plus d'une heure. J'ai toujours pensé que c'était le plus grand morceau d'éloquence que j'aie jamais entendu. »

On se rappelle peut-être que, pendant le printemps de 1880, M. Renan fit une conférence sur Marc-Aurèle à l'Institut royal de Londres. Voici ce que M. Smalley dit de la réception de l'académicien sur les bords de la Tamise :

« Il est impossible de douter de la popularité de M. Renan en Angleterre. Jamais on n'avait vu personne de ce genre dans les salons de Londres. Tout le monde regardait avec étonnement ce petit homme, aux jambes courtes et maigres, sous un corps énorme, aux épaules larges, à gros ventre, et on ne pouvait croire que ce fût là M. Renan. Le front large, mais fuyant, couronné de quelques cheveux blancs, s'élève au-dessus de traits dépourvus de beauté. Les yeux sont petits et mobiles, le nez long et quelque peu bourgeonné, le menton carré et élargi par la masse de chair molle qui l'entoure, la chair d'un homme dont la vie s'est passée à travailler et que toutes les prescriptions de l'hygiène ont laissé indifférent. En étudiant sa figure, on y trouvait de belles lignes, mais rien dans son aspect ne révélait l'ascète que tout Anglais croit voir dans le savant. Entre l'apparence commune de M. Renan et ses manières distinguées et sa conversation si fine, le contraste était violent, et cela ajoutait à l'attrait qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. »

Dans le chapitre consacré à Gustave Doré, M. Smalley nous décrit la vie que menait cet artiste en Angleterre, où il était plus admiré que dans son pays natal :

« Il y avait quelque chose de surnaturel dans la rapidité avec laquelle Gustave Doré voyait les choses et en saisissait tous les détails. Je l'ai vu parcourir un gros volume de dessins d'architecture très minutieusement détaillés, à la recherche de quelque ornement pour un de ses tableaux. Il tourna les pages aussi rapidement que sa main pouvait mouvoir, ferma le livre et déclara qu'il ne s'y trouvait rien qui pût lui servir. « Mais il est impossible que vous ayez vu tous les dessins? — Interrogez-moi sur celui que vous voudrez, » me répondit-il. Et il se mit à les décrire les uns après les autres, à rappeler les moulures des portes, les figures de saints, le nombre exact des colonnes et des niches, les feuillages et les chapiteaux, et je ne suis pas sûr qu'il n'eût pas compté aussi les spirales et les vitraux D'un coup d'œil, il voyait tous les détails, comme Macaulay, qui, dit-on, lisait d'un seul coup d'œil une page entière, tandis que les lecteurs ordinaires ne saisissent ainsi à première vue qu'un mot ou une phrase... « La plupart de ceux qui ont fait la connaissance de Doré dans les salons de Londres le décriraient comme un homme cérémonieux, peut-être timide, et il ne l'était certainement pas. Il parlait avec volubilité sur toute sorte de sujets, mais plus volontiers sur l'art et plutôt sur son genre particulier que sur l'art en général. Je l'ai rencontré dans des maisons où il se savait invité par affection pour lui-même, et non à cause de sa renommée. Dans ces conditions-là, il parlait extrêmement bien, avec facilité, avec animation et jouissait visiblement de sa propre conversation. Chez lui, dans un hôtel de Piccadilly, la plupart du temps il n'ouvrait pas seulement la bouche quel que fut le nombre de ses visiteurs. »

THÉODORE STANTON.

*
* *

Berlin, toujours hospitalier aux artistes étrangers, a reçu, à quelques semaines de distance, deux acteurs célèbres : l'Italien Rossi et Sonnenthal, de Vienne. Rossi a dû être un grand artiste, mais il est maintenant gonflé, empâté, édenté; l'âge est venu, et l'embonpoint : l'art a été étouffé sous la graisse.

Sonnenthal est au contraire en pleine maturité de son beau talent. A Paris, on cite volontiers Irving, du Lyceum de Londres; Sonnenthal mériterait bien mieux que l'acteur anglais, au jeu si inégal, qu'on parlât de lui avec admiration. Il s'est surtout distingué dans des pièces modernes : l'un de ses grands succès a été *Froment jeune et Risler aîné*. Mais il s'est fait également une grande réputation dans *la Mort de Wallenstein*, de Schiller. Il a donné cette pièce l'autre soir, au profit de la caisse de secours de la presse berlinoise, et cette représentation a été le grand événement théâtral de la semaine.

Le rôle de Wallenstein n'est pas un de ceux qui empoignent. Il est écrit en très beaux vers, sonores et pleins; il renferme des tirades à effet, des monologues; mais la réflexion y tient beaucoup plus de place que la passion. C'est un rôle de pensée et de nuances, non de gestes : il est donc doublement difficile pour un acteur allemand (je ne sais guère à Berlin qu'un homme capable de le nuancer : L. Barnay). La grande supériorité de Sonnenthal est dans la justesse des mines et du geste, dans la modestie de la diction et dans la parfaite mesure, toutes qualités si rares sur la scène allemande. Il semble que son Wallenstein soit celui qu'on a toujours rêvé : grave, pensif, la figure ravagée par les soucis, l'œil voilé quand il écoute, hautain quand il commande, la voix profonde, l'action réfléchie.

L.

*
* *

A peu près dans le temps où l'on découvrait à Londres un ouvrage inconnu d'Aristote, le bruit a couru que l'on venait de découvrir le tombeau de l'illustre philosophe. Voici au juste à quoi se réduit cette dernière découverte, ainsi qu'il résulte d'une lettre adressée à la *Nation* de New-York par M. Waldstein, directeur de l'École américaine d'Athènes.

Au cours de fouilles entreprises l'été dernier sur l'emplacement de l'ancienne Eretrie, M. Waldstein a trouvé une sépulture de famille en marbre d'un travail si délicat et si somptueux que rien n'en approchait parmi les autres tombeaux trouvés dans la région. L'un des tombeaux de cette sépulture contenait, entre autres objets, six diadèmes d'or, une guirlande de laurier en or, une plume à écrire, deux stylets en argent, et la statuette en terre cuite d'un philosophe, debout, les mains jointes. Dans un autre tombeau, tout à côté, les restes d'une femme et cette inscription :

Biôté Aristotelou. Aristote étant mort à Chalcis, ville qui confine à Eretrie, la première idée de M. Waldstein fut en effet qu'il avait devant lui le tombeau du Stagyrite. Cette idée se trouve encore confirmée par la date de l'inscription, qui paraît remonter au IIIe siècle avant Jésus-Christ et par ce fait que Christodore décrit une statue d'Aristote debout les mains jointes qui ressemblerait assez exactement à la statuette placée dans le tombeau. Mais aujourd'hui M. Waldstein voit à sa première hypothèse diverses objections : d'abord l'existence dans l'antiquité de plusieurs Aristote, puis l'impossibilité de savoir si la statuette était l'image du défunt, puis encore l'absence de tout document sur cette Biôté. On sait qu'Aristote a eu de sa femme Pythias une fille également nommée Pythias. Aurait-il eu une fille de sa seconde femme Herpyllis? En tout cas, si rien ne prouve que le tombeau découvert à Eretrie n'est pas le tombeau d'Aristote, il serait cependant bien téméraire d'avancer qu'il l'est. M. Waldstein refuse de prendre sur lui la responsabilité d'une affirmation trop formelle.

*
* *

On sait qu'avant de publier son roman de *Jane Eyre*, qui la rendit célèbre du jour au lendemain, Charlotte Brontë avait, en collaboration avec sa sœur Emily, fait paraître un volume de vers. On vient de retrouver dans les papiers de Thomas de Quincey et de publier la lettre suivante, adressée par la jeune Charlotte à l'auteur des *Confessions d'un mangeur d'opium*, pour accompagner l'envoi d'un exemplaire de ce recueil de vers des deux sœurs :

« 16 juin 1847. Monsieur, mes parents Ellis et Acton Bell (pseudonymes d'Emily et d'Anne Brontë) et moi-même, malgré l'avis répété de divers éditeurs des plus autorisés, nous avons commis l'imprudence de faire imprimer un volume de vers. Les conséquences que l'on nous prédisait nous sont, comme de juste, échues. Notre livre se trouve un *drug* (quelque chose comme un *ours*). Personne n'en a besoin ni ne le regarde. En un an, notre éditeur n'a pu se défaire que de deux exemplaires, et lui seul sait au prix de quels pénibles efforts. Nous avons donc résolu, avant de transférer l'édition complète entre les mains des épiciers, d'en distribuer en présent quelques exemplaires : et nous vous prions d'accepter l'un d'eux, que nous vous offrons en témoignage du plaisir et du profit que nous avons depuis longtemps tirés de vos ouvrages. »

*
* *

Le journal de F. Lassalle (1re moitié, 1er janvier au 13 avril 1840) a été pour une partie du public une déception : on s'était sans doute attendu à de piquantes révélations, sans songer que ce ne sont point là les mystérieux mémoires de l'homme mûr, mais les cahiers de l'enfant. Ce journal est pourtant curieux pour le psychologue. Sans doute les histoires de classe et le compte des parties de billard y tiennent une grande place, mais il n'est pas sans intérêt de voir cet adolescent paresseux se soumettre à une sorte de régime de la volonté et de constater déjà chez lui, à côté de sa vanité, cette violence de passion, haine ou amour, qui distinguera plus tard le brillant socialiste Ferdinand Lassalle.

*
* *

De quoi Shakespeare est-il mort? D'après une légende, il serait mort d'une fièvre prise à la suite de trop copieuses lampées en compagnie de Ben Jonson. Mais ce n'est qu'une légende. L'auteur d'un ouvrage nouveau sur la *Folie du Génie*, M. Nisbet, soutient que Shakespeare doit être mort de paralysie. Il en trouve la preuve dans les signatures mises par Shakespeare au bas de son testament. Il cite aussi un livre du docteur Hall, gendre de Shakespeare, d'où il résulte que la famille du poète était sujette aux maladies nerveuses, ce qui expliquerait, d'après lui, la brièveté de la vie du poète et de ses descendants.

*
* *

Une Université nouvelle vient de se fonder à Chicago. Au contraire des autres Universités américaines, elle prétend se soustraire à l'imitation des Universités anglaises. Elle restera ouverte quarante-huit semaines par an, et l'année y sera divisée en huit périodes de six semaines. Pendant chacune de ces périodes, les étudiants ne pourront s'instruire que de deux matières; et comme l'Université de Chicago entend enseigner « tout ce qui mérite d'être appris par un homme », un étudiant pourra, en la quittant, s'être instruit de quarante-huit matières différentes.

*
* *

Le Théâtre-Royal de Copenhague vient de représenter, avec un énorme succès, une comédie féerique du poète Adam Œhlenschlager, *Aladin*. L'insuccès à ce théâtre du nouveau drame d'Ibsen, *Hedda Gabler*, doit être en partie attribué à l'émoi causé depuis quelque temps à Copenhague par une véritable épidémie de suicide. Récemment encore, une jeune et belle poétesse, Minna Tolenius, s'est tuée dans un hôtel de la ville, après avoir revêtu dans tout son apparat une robe blanche de fiancée.

*
* *

Un professeur de l'Université de Berlin, M. Louis Geiger, vient de découvrir à Francfort une précieuse lettre de Jean Reuchlin, datée de 1514 et adressée au conseil de la ville de Francfort. Reuchlin demande la protection du conseil contre un pamphlet qu'on vendait à la foire de Francfort, et qui, en réponse à un de ses ouvrages, portait à son sujet des accusations diffamatoires.

*
* *

L'opéra qui doit succéder à *Ivanhoe*, au théâtre d'opéra anglais, sera un ouvrage nouveau de M. Hermann Bemberg, *Elaine*. On avait dit que M. Bemberg, élève de M. Gounod et auteur d'une pièce jouée à l'Opéra-Comique, était un compositeur français. Mais le fait a été démenti. M. Bemberg, né dans l'Amérique du Sud, a longtemps demeuré aux États-Unis, de sorte que son nouvel opéra peut être considéré comme une œuvre anglaise. C'est du moins ce que déclare la direction du théâtre où il va être joué.

*
* *

Quel est le nombre de nos chances pour être assassiné dans le courant de l'année? C'est un statisticien russe qui a eu l'idée de cet intéressant problème. Comparant les chances d'être assassiné aux chances de gagner à la loterie (la loterie, comme on sait, a dans la société russe, autrichienne et allemande à peu près l'importance qu'a, en France et en Angleterre, le pari aux courses), il établit que tout habitant de Moscou a quinze fois plus de chances d'être assassiné que de gagner à la loterie; les femmes, au contraire, n'ont que quatre fois plus de chances.

*
* *

Le poète et romancier Auguste Becker, qui vient de mourir à Eisenach à l'âge de soixante-trois ans, s'était autrefois rendu populaire dans toute l'Allemagne par son épopée du *Jeune Friedel* (1854). Plus tard encore, ses romans *le Testament du Rabbin* et *Ma sœur* avaient obtenu un grand succès. Mais la gloire de Becker s'était vite évanouie, et il est mort à peu près complètement oublié.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 TOME XLVII 2 MAI 1891

Paris, 1er mai 1891.

L'horizon est noir de chiffres. A droite, à gauche, aussi loin que peut porter la vue, on n'aperçoit qu'une mêlée confuse de tarifs luttant dans la nuit... La Chambre des députés, avant sa prorogation, avait déjà mis deux fois à son ordre du jour l'examen de cette grande affaire; mais quand elle s'en est approchée, le cœur lui a manqué, elle a demandé à réfléchir encore.

Nos traités de commerce expirent tous cette année ou l'année prochaine; nous n'avons que juste le temps de décider quel régime nous mettrons à la place de celui de 1860, qui de tous les côtés nous abandonne : il est tombé en lambeaux de lui-même, avant que nous le remplacions.

Je n'ai cessé d'admirer que la politique commerciale de l'Empire ait pu lui survivre pendant vingt ans. L'autorité prodigieuse que Thiers exerça, aidé de Pouyer-Quertier, y servit beaucoup, mais c'est aussi sans doute un exemple du rare esprit de conservation de notre démocratie et de sa timidité dans les combinaisons commerciales et financières.

Tout a changé, les lois, les mœurs, les industries, la face du globe, les rapports des peuples de l'Europe entre eux et de l'Europe avec l'Amérique et avec ce second nouveau monde, l'Australie : nous sommes demeurés assis tranquillement sur les bases économiques de 1860.

Deux fois nous avons eu la permission de les modifier profondément, d'en faire table rase, nos traités de commerce arrivant à échéance. Deux fois nous les avons religieusement maintenues. Et il paraît que nous sommes des révolutionnaires et des brouillons, jamais contents aujourd'hui de ce que nous applaudissions hier!

Je ne songe à être ici ni protectionniste, ni libre-échangiste, on en rirait. Il n'y a plus d'école, il n'y a plus de système. Les combats célèbres des libre-échangistes et des protectionnistes sont devenus aussi démodés que ceux des classiques et des romantiques. Nous ne connaissons plus de partis ni d'écoles constitués. Il semble bien que l'anarchie, mais une anarchie bénigne, soit la vertu de ce temps.

On vit au jour le jour, en tout dégagé des formules et des dogmes, très librement un peu au hasard, confiant en la science et en la force qui mènent le monde et qui nous conduiront bien quelque part... Cela ne manque pas de philosophie et d'une certaine fierté. N'est ce pas le propre de l'homme et sa seule sagesse de se laisser porter sans trop regimber et de se croire libre en consentant aux choses?. . Nous ne voulons plus faire de traités de commerce, nous voulons rester libres de nos tarifs comme de nous-mêmes.

Le traité de Francfort, par son article 11, avait mis en péril toutes nos combinaisons commerciales antérieures. Ce n'est pas que l'article fût mal conçu au moment où Thiers l'adoptait, et puis Thiers ne pouvait pas faire autrement, ce qui est une raison suffisante. Nous nous engagions à accorder à l'Allemagne toutes les faveurs que trouvaient auprès de nous l'Angleterre, la Belgique, les Pays-Bas, la Suisse, l'Autriche et la Russie. L'Allemagne à son tour devait nous faire profiter de toutes les faveurs qu'elle accordait ou accorderait à l'une quelconque de ces nations.

Les engagements étaient réciproques, l'article 11 était synallagmatique, et l'on pouvait croire que notre industrie serait assez habile pour tirer de la nouvelle Allemagne autant au moins qu'elle lui donnerait.

Mais une fois qu'il eut son article en poche, M. de Bismarck commença à changer ses batteries : il se fit protectionniste et nous laissa en plan avec notre beau système.

Il annonça qu'il ne ferait plus de faveurs à personne : il releva ses tarifs contre les Pays-Bas, contre la Suisse, contre l'Autriche-Hongrie, contre l'Angleterre; comme il n'y avait plus aucune nation favorisée, nous ne trouvions plus chez les autres ces précieuses faveurs que nous avions le droit de réclamer pour nous-mêmes.

Cependant nous sommes restés liés à nos traités, nous avons continué de faire des faveurs à celui-ci et à celui-là, en profitant des leurs, mais nous étions obligés de faire les mêmes à M. de Bismarck, qui, lui, ne nous donnait plus rien. Il nous inondait de ses produits, il entrait chez nous par les mêmes portes que la Suisse, la Belgique, l'Angleterre; chez lui, il n'y avait plus de portes : il avait bouché sa maison.

*
* *

L'Europe entière se mit sur le pied de guerre commercial, on hérissa les frontières de taxes, on se bombarda à coups de tarifs. Non seulement les États ont immobilisé des millions d'hommes dans une expectative de vingt années : une génération entière a vieilli sous le harnais, battant en vain la semelle sur les esplanades. Les plus jeunes barbes ont blanchi dans des exercices stériles, passant l'âge de se battre, comme les mousses de ce vaisseau fantastique qui descendaient vieillards, rien que pour être allés au haut du mât attacher le pavillon.

Le peu qui restait pour le travail utile s'est épuisé dans une guerre jusqu'alors sans exemple. Le paysan est tombé, rompu, sur son sillon, l'ouvrier, sur son métier, victimes d'une bataille invisible qu'ils ne s'expliquent pas. Les rôles sont étrangement bouleversés. On a institué des armées immenses, qui mangent le pain de l'Europe pacifiquement ; mais ce sont les prolétaires qui font la guerre européenne en dévidant des bobines et en poussant la navette jusqu'à la mort.

Je ne sais si l'histoire appellera cette période : la paix : la menteuse en est bien capable, mais elle se moquera joliment du public.

Il ne fallait pas moins que ce tour de Scapin monstrueux pour nous faire renoncer aux traités de commerce et aux rêves de la liberté. D'un bout à l'autre du pays, ce ne fut qu'un cri. La France, en son infinie variété, n'a-t-elle pas tout ce qu'il faut pour se passer du reste du monde? Elle aussi fermerait ses portes et ses fenêtres, elle élèverait des murs jusqu'au ciel autour de son jardin, et elle aurait assez de doux rayons de soleil pour faire mûrir tous ses fruits ! On verrait bien si la France n'est pas plus nécessaire au monde que le monde à la France.

Aux dernières élections, le suffrage universel fut presque unanime. « La Protection » fut acclamée comme la Providence, et M. Méline était son prophète.

Les Flandres et la Bourgogne, la Normandie et la Provence, la Bretagne et le Languedoc n'ont plus de douanes qui les isolent; ces nations, qui ne forment qu'une nation, échangeant en liberté les produits de leurs cités et de leurs champs, n'ont qu'à se détourner de l'univers pour qu'il périsse d'ennui.

Seulement on se demande à quoi serviront désormais la science et la Révolution? Pourquoi les principes de 1789 et les câbles transatlantiques?

*
* *

Quand l'Allemagne nous a vu incliner du libre-échange à la protection et la menacer de tardives représailles, elle a commencé de nouveau à changer de conduite. Pendant que nous avions des traités de commerce, elle renonçait à tous les siens ; mais si nous ne voulons plus de traités, elle en refait. Elle reprend ses négociations commerciales avec l'Autriche, avec l'Italie : elle médite des plans d'association douanière qui comprendraient, outre les États de la Triple alliance, la Suède et la Norvège, les Pays-Bas, la Suisse, la Belgique.

Aussi, des personnes chagrines, mais clairvoyantes, disent que nous sommes encore une fois en retard. Les modes passent si vite et tout est dans la mode. Le courant protectionniste était dans son fort il y a environ un an ou dix-huit mois. Nous l'avons laissé décroître. Les médecins philosophes nous apprennent que les remèdes n'ont qu'un temps : il s'agit de les prendre pendant qu'ils guérissent. Cette période passée, ils n'ont plus de vertu.

Aux États-Unis, M. Mac-Kinley eut son jour de gloire; il fut le Washington de la protection douanière, mais il paya son trait de génie de son siège de député. Comme les élections arrivaient peu après, ses concitoyens ne l'ont pas renommé, et la majorité, qui avait acclamé son fameux bill au milieu des démonstrations d'enthousiasme des Américains, se vit décimée par eux.

On n'est pas bien sûr que ceci vienne directement de cela, mais on réfléchit sur les contradictions naturelles à l'homme et surtout à l'homme qui possède un bulletin de vote. Ce petit carré de papier est, de nos jours, d'une nervosité fantasque... Nos députés reviennent de leurs conseils généraux : ils sont près de trois cents conseillers généraux, voire municipaux et maires de leurs communes. Ici, représentants du peuple; là-bas, représentants du clocher ; c'est assez difficile à concilier. Notre représentation nationale ressemble un peu trop à une juxtaposition de petites chambres provinciales. Quoi qu'il en soit, on n'a pas trouvé les électeurs aussi montés en faveur de la protection qu'on les avait laissés. On revient refroidi.

A Paris, c'est bien autre chose : le papier s'est mis en révolte ouverte contre les droits dont on le menaçait, et ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on se brouille aujourd'hui avec le papier, organe d'élection. La France démocratique, la France du suffrage universel et de l'instruction obligatoire taxerait les livres à l'instar du sucre et de la cannelle ! Une exception en appelle une autre. L'épicerie crie qu'elle est plus utile au bonheur de l'humanité et à la consolation de la vie que toute la philosophie, et plus d'un philosophe partage l'opinion de l'épicerie.

Ces motifs et quelques autres font croire qu'on traitera la discussion douanière avec un calme relatif. On remisera les principes, on étudiera les chiffres; il ne s'agit pas seulement de prendre chaque chiffre à part, mais de le saisir dans ses rapports avec une myriade d'autres chiffres, problème difficile. La politique permanente de l'Angleterre, à vrai dire, n'est ni libre-échangiste ni protectionniste : elle a reposé constamment sur le jeu mobile des tarifs, maniés d'une main sûre. Cette politique nous convient probablement le mieux aujourd'hui, mais il y faut une attention extrême et, bien que nous en ayons une moindre dose, semble-t-il, nous en avons besoin deux fois plus, n'étant pas dans une île.

HECTOR DEPASSE.

LE DIACRE DE NICÉE

Dans l'automne de 1889, j'étais à Nicée l'hôte d'un marchand arménien du bazar de Constantinople, Ariam-Tchèlèbi. Le brave homme a voyagé dans toute l'Europe et possède, sur les pentes du mont Ararat, une jolie vigne, à l'endroit même où notre aïeul Noé fit la première vendange. La maison d'Ariam domine toute la ville et regarde le lac Ascanius; elle entrevoit, à l'ouest, le profil de l'Olympe de Brousse, et, au nord, la mer de Marmara. Le premier soir, après un long souper et d'interminables récits sur ses aventures commerciales ou juvéniles à Vienne et à Londres, le Tchèlèbi me reconduisit jusqu'à ma chambre, dont la porte s'ouvrait sur une terrasse merveilleusement orientée : « Voyez, dit-il, si vous aimez la rêverie de nuit, vous serez ici aussi bien que le padischah en son palais de Dolma-Batché. Voilà des cigarettes; prenez ce fauteuil à bascule. Mais laissez-moi d'abord chasser les moustiques. » Et il allumait çà et là des pastilles du sérail, d'une senteur très fine et agréablement capiteuse. Quand il m'eut quitté, je m'assis au bord de la terrasse, les pieds appuyés au petit parapet, et, avec un balancement lent, dans un brouillard embaumé, je me mis à songer aux vieilles choses et aux vieilles histoires. Il était environ minuit; un quartier de lune montait au-dessus du grand fronton de l'Olympe; le ciel était d'un bleu laiteux et scintillait comme un dais de velours tout brodé de diamants; des flèches d'argent filaient en tous sens sur le lac de Nicée; une brise tiède soufflait de la mer chargée des parfums du Bosphore. Au loin, très loin, le chant d'un rossignol, ivre de l'odeur des roses, alternait avec le plain-chant ironique des grenouilles glorifiant à leur manière les douceurs de la nuit; parfois un chien aboyait, pour le seul plaisir d'inviter une vingtaine de ses confrères à hurler sottement, en levant le nez vers la lune; la ville, blanche et triste, dormait sous ses bouquets d'arbres de Judée et de sycomores; tout près de moi, un muezzin parut au balcon d'un minaret et jeta aux quatre coins de l'horizon sa psalmodie mélancolique; les chiens et les grenouilles jugèrent alors qu'il était bon de se taire et de s'aller coucher, et je n'entendis plus au loin que l'antienne du rossignol, chantant ses amours aux solitudes sacrées de la terre d'Asie.

Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem!... et le symbole de Nicée se leva dans ma mémoire, et je songeai aux multitudes de races humaines qui, depuis quinze siècles, croient, espèrent et vivent sur la parole de ces évêques antiques, accourus avec leur bâton blanc et leur mitre de laine blanche, aux bords de ce lac, à l'ombre de ces montagnes. Puis, je me souvins d'Éphèse et des heures que j'y passai naguère, errant à travers les herbes marécageuses, hautes comme des arbres, et marchant sur les sentiers foulés autrefois par le disciple à qui Dieu mourant avait donné sa mère. Une question étrange m'arrêta longuement : que serait-il advenu du christianisme, si saint Paul, un Romain, un juriste, un logicien, ne l'avait arrêté et fixé à la doctrine du Christ, fils du Père, tandis qu'il glissait à l'abîme de cet attirant mysticisme oriental que l'évangile de saint Jean devait bientôt révéler? Le rossignol ne chantait plus, et, remettant à la nuit prochaine la solution du problème, je me disposais à rentrer chez moi. A ce moment, un cri terrible, un cri d'angoisse et de désespoir, où la rage se mêlait au sanglot, éclata dans la campagne; il se renouvela au bout de quelques minutes, se rapprochant toujours de la maison d'Ariam, et je vis sortir d'un bois de cyprès qui garde les tombes du cimetière turc, un grand vieillard, tête nue, en robe sombre, les cheveux et la barbe au vent; il bondissait plutôt qu'il ne courait, puis s'arrêtait brusquement, levait les mains vers le ciel comme pour appeler Dieu à témoin de quelque chose d'horrible, et lançait son cri, toujours le même, trois ou quatre paroles que je ne pouvais comprendre, mais où je finis par distinguer un nom d'homme : Éphraïm. Enfin il passa comme un fantôme devant la maison, s'engagea dans une ruelle noire et disparut.

Le lendemain, j'interrogeai l'Arménien sur cette singulière apparition. « Vous l'avez donc vu, me dit-il : il avait hier sa crise de folie furieuse. C'est le vieux rabbin de Nicée, David. Il y a deux ans, un grand malheur l'a écrasé. On a enlevé son fils Éphraïm, un beau garçon qu'il destinait à la profession de prophète. Métier difficile, monsieur, et où l'on rencontre de mauvais quarts d'heure. Depuis, il le cherche dans tout l'Orient et, la nuit, il court parfois le long du lac, en l'appelant, comme ferait une lionne qui a perdu son petit. Je donnerais volontiers mon plus riche tapis d'Ispahan pour lui rendre l'enfant, car David est un très saint rabbin, très savant et doux aux pauvres. Ce soir, nous irons lui faire visite. Il vous racontera son histoire, car il parle bien l'espagnol, ayant étudié tout jeune dans la synagogue de Cordoue. Je vous prie seulement de ne pas le contredire et de compatir à son malheur : il est vraiment l'homme le plus malheureux qu'il y ait au monde. »

David habite au fond du quartier le plus misérable de Nicée une maison très chétive d'apparence, précédée d'un jardinet planté de figuiers et de grenadiers. Le rabbin nous reçut dans son cabinet de travail, d'un luxe grave et simple. Une admirable lampe à sept branches, en bronze, ciselée comme un bijou de filigrane, descend du plafond; une tapisserie de cuir, aux reflets dorés, revêt la muraille; un divan, des escabeaux incrustés d'ivoire ou de nacre, une table chargée de vieux livres et de manuscrits, une horloge solennelle enfermée dans sa gaine d'ébène forment tout l'ameublement; on marche sur un tapis de Smyrne épais et

moelleux comme la toison d'un agneau. David était très calme; il achevait de lire son courrier, un monceau de lettres venues de toutes les provinces d'Abdul-Hamid. La présentation faite, le maître nous offrit le café, l'eau fraîche, les confitures sèches et le narghilé. Il me regardait avec des yeux inquiets, des yeux noirs demeurés très vifs sous d'épais sourcils gris. Tout à coup, il commença : « Effendi, si je ne retrouve pas mon fils, c'est que Dieu m'a maudit. Et cependant je l'ai bien servi par cinquante années de prières et d'aumônes ! Un enfant si pur, une âme de vierge et de poète en qui revivaient chaque jour les visions de nos pères de Palestine. Nous sommes de la race de Juda, les fils d'adoption de l'Éternel, et dans les veines d'Éphraïm coule le sang de David, l'ancêtre de nos rois et le sang de Jésus, le plus grand de nos prophètes... seulement un prophète, ajouta-t-il, en me voyant faire un geste d'étonnement, et le précurseur du vrai Messie, de l'apôtre qui mettra le dernier sceau aux promesses des deux Testaments et annoncera au monde la bonne nouvelle définitive, la venue prochaine du Paraclet, la Jérusalem céleste descendue sur la terre, tous les fils d'Adam se reposant enfin de leurs longues misères dans la paix, la liberté et l'amour. »

Le rabbin s'arrêta un instant et contempla, par la fenêtre ouverte de son cabinet, le soleil qui s'abîmait à l'horizon, au delà de la mer étincelante et des collines de Constantinople noyées dans l'or et la pourpre. Puis il reprit : « Je suis un hérétique, Effendi, et tous les rabbins de l'Orient me croient possédé par un mauvais ange. Ils n'ont rien compris à ma foi et à mon espérance, parce que la synagogue s'est entêtée à ne pas ajouter les Évangiles à nos Écritures. Pour elle, la révélation s'était tue pour toujours à la venue de Jésus. Les docteurs ont ainsi frappé de mort la doctrine; entre leurs mains, l'arbre de vie s'est desséché, et ne donne plus ni feuillage ni fleurs. La religion d'Israël a pu durer grâce à la persécution et au sérieux de notre race, mais l'Esprit saint n'est plus en elle; depuis bientôt deux mille ans, nous n'avons plus de prophètes, et le tabernacle est vide. »

Un gazouillement d'hirondelles tournoyant sur le jardinet interrompit David; il sourit tristement aux oiseaux, et, posant sa main droite sur mon épaule : « Et tous les tabernacles sont vides, et le voile de tous les temples, en lambeaux, flotte d'une façon lamentable au souffle de l'orage. Voici que la sève se retire des branches du christianisme. L'Église grecque, immobile, avec ses chants et ses rites qu'elle n'entend plus, dépourvue de charité, de prédication, d'ardeur apostolique, indifférente aux souffrances et aux joies des petits, n'est plus que l'image pompeuse d'un passé glorieux, une icone dorée et inerte que se disputent furieusement quatre ou cinq patriarcats. Mais elle ne console plus une seule âme et ne produit plus de thaumaturges. L'Église latine est bien grande encore; mais elle n'est plus le patrimoine des Douze, c'est-à dire des évêques du monde; elle a réalisé trop à la lettre la parole de son maître : « un seul pasteur », et voilà que les brebis s'éloignent en foule du bercail unique; les savants, les lettrés, le peuple des villes ne communient plus avec Rome. Comme les Grecs, comme les rabbins, comme tous les sacerdoces, les Latins ont fermé la révélation ainsi qu'un livre dont on ne veut pas déchiffrer les derniers chapitres. Et cependant leur Seigneur avait dit : « Parce que je vais vous quitter, vous êtes saisis de tristesse; mais si je ne m'en vais pas d'abord, je ne pourrai vous envoyer le Paraclet qui viendra à vous en mon nom et au nom de mon Père. » Ils l'ont attendu avec terreur jusqu'au dernier soir de l'an mil; puis, de loin en loin, quelques moines et quelques docteurs ont tenté de ramener les chrétiens à la religion du pur Esprit; mais l'Église ne voulait adorer Dieu que « sur la montagne », et non point « en esprit et en vérité. » Elle a persécuté ces moines, elle les a chassés dans les déserts et sur les mers; elle a fermé la bouche des docteurs...

— Et l'une des plus nobles parmi ces victimes, rabbi, le grand disciple d'Amaury, portait votre nom. »

Le vieux David parut charmé de parler à son visiteur inconnu une langue intelligible. Le brave Ariam s'assoupissait tout en faisant chanter de temps en temps son narghilé. Le rabbin s'assit tout près de moi, sur un escabeau, et, à demi-voix, sur le ton d'une grave confidence : « Ils m'accusent d'hérésie ou de démence parce qu'ils n'ont pas médité sur les livres saints; moi, je suis sûr que Dieu n'a pas dit son dernier mot; et, d'abord, en tant que juif, j'ai le droit de croire à la venue prochaine du Messie. C'est en Orient, c'est en Asie, berceau de toutes les religions, qu'il paraîtra; votre Occident, qui ne pense qu'à jouir ou à se massacrer, n'est pas digne d'enfanter un apôtre. Effendi, gardez-vous de sourire sur les choses que je vous dis! J'ai cru qu'Éphraïm, petit-fils de Juda, nourri de l'air de Nicée, serait cet apôtre. Je l'ai élevé dans l'étude des lettres saintes. Je lui ai expliqué Moïse et Jésus, Isaïe et saint Jean, l'Apocalypse et saint Paul, le Sermon des Béatitudes et l'allégorie de la femme assise sur le bord du puits de Jacob. Il a été bercé par les plus grandes pensées du genre humain. Mais je péchais ainsi par orgueil, et Dieu m'a frappé de sa verge de fer. Que son nom soit béni! Si vous l'aviez vu, mon bien-aimé, conversant avec les rabbins, penché sur nos manuscrits sacrés, répondant aux questions des prêtres et les interrogeant à son tour! Il avait seize ans quand je le conduisis à la synagogue de Salonique, la plus savante de l'Orient. L'entretien des rabbins tomba sur la vision d'Ézéchiel. Éphraïm les écouta respectueusement, puis il leur dit avec un visage inspiré : « Les ossements blanchis que le prophète a vus dans « une vallée funéraire, ce sont les dogmes des religions « mortes; mais il suffira d'un souffle parti des lèvres de

« Dieu pour les ranimer et les relever. Elles ressusci-
« teront avec une âme nouvelle, et ce sera le jour de
« la grande Pâque de l'humanité, un jour qui n'aura
« ni déclin ni crépuscule. »

« En écoutant mon fils, je répétais tout bas la parole du vieux Siméon : « Maintenant, Seigneur, renvoie « ton serviteur. » A ce moment-là, Effendi, j'aurais dû mourir. La nuit même qui suivit cet entretien, Éphraïm sortit furtivement de la maison de notre hôte et ne reparut jamais plus. Un juif le vit à l'aurore descendre vers le port en compagnie de quelques moines grecs, familiers de l'archevêque. Ils semblaient l'entraîner malgré lui; cependant il ne résistait que faiblement, à demi vaincu, et n'invoqua le secours de personne. Par quel sortilège l'ont-ils séduit, je ne le saurai jamais. Quand, prévenu trop tard, j'accourus à la marine, plusieurs caïques à la voile étaient en pleine mer, très loin; les uns allaient à Constantinople, les autres à Smyrne, à Alexandrie ou à Athènes. La police du pacha ne voulut m'informer de rien. Je pris, presque fou de douleur, le premier bateau à vapeur pour Constantinople. Je frappai à la porte du patriarche, en vain; il me fit chasser par ses gens. J'allai au grand vizir, qui me donna de bonnes paroles, mais refusa d'ordonner une enquête; j'écrivis au sultan une supplique, qui demeura sans réponse. Alors j'ai pris mon bâton et ma bourse et j'ai parcouru l'Orient pour chercher mon fils. J'ai visité les couvents de l'Athos, ceux du Liban et du Parnasse, les monastères d'Arcadie, taillés dans le roc des montagnes, la *Grande Caverne* de saint Élie, en Morée, les ermitages des deux Olympes, les églises de l'Archipel et notre pauvre chère Jérusalem; j'ai passé des nuits à surveiller toutes les chapelles du Saint-Sépulcre. En deux ans, marchant toujours, j'ai exploré tout l'hellénisme, sans découvrir la plus faible trace des pas de mon enfant. Les caloyers grecs m'ont parfois poursuivi à coups de pierre ou ont lancé leurs dogues à mes talons. Vers la fin, j'étais précédé partout par mon histoire, et l'on ne m'accueillait plus qu'avec des risées ou des injures. Je n'ai trouvé de pitié que chez les Latins. J'ai fait pleurer l'archevêque de Smyrne, un vieux franciscain, qui m'a promis de dire une messe afin qu'Éphraïm me soit rendu. « Seule-
« ment, a-t-il ajouté, mon ami, renoncez à votre rêve,
« qui n'est point d'un homme sage; le Messie est venu
« il y a longtemps, et vos aïeux l'ont crucifié entre deux
« voleurs. Cependant je prierai pour vous, et le bon
« Dieu vous consolera et vous éclairera. » Mais Dieu n'a pas voulu consoler son vieux rabbin. Mon pèlerinage est fini, car mes forces sont épuisées. L'effort de mes amis, qui m'écrivent de vingt villes différentes chaque jour, est tout aussi inutile. J'ai laissé toute espérance, et mon cœur est mort. »

La nuit était déjà sombre; le narghilé d'Ariam était éteint, car Ariam dormait innocemment sur le divan de David. Celui-ci porta de nouveau son regard sur les hauteurs lointaines de Constantinople. Au-dessus de l'immense ville, le ciel était d'un vert pâle, très limpide. Une étoile d'or s'allumait solitaire sur Sainte-Sophie. Le rabbin me montra l'étoile : « Je crois, dit-il, qu'il est là-bas, prisonnier dans quelque cellule. Les moines me l'ont pris, parce qu'ils en avaient peur. Mais j'ai à Constantinople un ami qui, à lui seul, sera assez fin pour le découvrir. » Il s'assura que le marchand de tapis ne pouvait l'entendre; puis, tout bas : « C'est un secret que je vous confie. Le supérieur des jésuites de Péra — et David dit un nom illustre dans l'Église de France — m'a promis de s'occuper d'Ephraïm. Les jésuites sont une grande puissance en Orient; mais qu'il se hâte : je sens que mes pères de Juda me rappellent, et je m'en vais au sein d'Abraham. » Il mit son visage dans ses mains et pleura. Je secouai l'honnête Tchèlèbi, et nous quittâmes doucement et sans adieu David, qui semblait nous avoir oubliés.

*
* *

Quelques jours plus tard, je m'apprêtais à prendre congé de Constantinople. C'est une vieille amie de près de trente ans, dont je connais bien les recoins poétiques, et, quand l'heure du départ est proche, il y a toujours entre elle et moi toute sorte de petites cérémonies. Un matin, je pris un caïque au pont de Galata, et filai d'abord jusqu'aux platanes d'Eyoub, au fond de la Corne d'Or. Puis je mis le cap sur le palais des Blaquernes. Jolie matinée de septembre, claire et fraîche; les énormes décombres du palais de l'empereur grec avaient une mine presque joyeuse; les fleurs d'automne, roses et violettes, étoilaient la verdure des lierres séculaires; les abeilles bourdonnaient au grand soleil sur la ruine tragique. Je remontai du côté du Phanar par des sentiers poudreux, me dirigeant vers les murailles bouleversées de Byzance. Comme je grimpais, un peu essoufflé, le long de la mosquée dont l'unique minaret n'a plus de flèche, je fus rejoint par deux petits papas très guillerets qui me saluèrent et m'empruntèrent du feu pour leurs cigarettes. La langue leur démangeait fort, et nous causâmes un brin. Après l'éternelle question des prêtres et des moines grecs : « Comment va le pape de Rome? » l'un d'eux me dit : « Nous allons à une belle liturgie; venez avec nous, c'est tout près d'ici, dans une chapelle très antique. Vous savez que nous avons perdu Sainte-Sophie? — Il y a bien plus de cent ans, interrompit l'autre petit papas. — Le patriarche, reprit le premier, n'a plus que de pauvres églises. Mais ce sera fort beau. Il consacre un diacre, un seul, son moine favori, Jean, qui sera certainement la gloire de l'Église, de la nôtre, seigneur, la vraie; on le verra archimandrite, puis évêque, archevêque et peut-être même patriarche. Nous croyons tous qu'il reviendra dans Sainte-Sophie, précédé par sa croix épiscopale. Il explique l'Évangile d'une façon extraordinaire, que je ne comprends pas beaucoup; enfin, il

sait des secrets que le Seigneur Jésus lui a révélés. » Nous hâtâmes donc le pas, à travers les pierres et les ronces, vers la chapelle dont la cloche fêlée tintait discrètement. Cette chapelle, construite par Arcadius, est précédée d'une cour pavée; dans un coin de la cour est une citerne qu'ombrage un mûrier. Les murs extérieurs de l'édifice sont blanchis à la chaux. Tout près se dresse le rempart colossal, avec ses tours fendues et croulantes; il abrite la petite église, en attendant qu'il l'écrase. A cent pas de là s'ouvre une des portes de la ville, la porte d'Andrinople. Nous entrâmes dans l'église. L'iconostase était encore fermée; le clergé psalmodiait d'une voix nasillarde dans le sanctuaire. L'architecture est des plus simples : une croix grecque dont les bras partent d'une coupole qui repose sur quatre piliers de porphyre; la porte à deux battants de l'iconostase est engagée entre deux de ces piliers, les plus éloignés de l'entrée. Dans la coupole apparaît encore, sur l'or fané de la mosaïque, le spectre lugubre du Christ byzantin; les peintures de l'iconostase, enfumées, sont à peine visibles.

Je m'accoudai aux appuis d'une stalle vermoulue; mes deux petits papas en firent autant, à mes côtés, et s'en prirent vivement à leurs chapelets. L'assistance était clairsemée : quatre ou cinq caloyers, figures farouches, chevelures sauvages, de ces bons moines orientaux qui font invinciblement penser aux gendarmes; deux vieilles dames phanariotes, plus sèches que des noyaux d'olives, noires du haut en bas, précipitaient le signe de croix des Grecs, qui descend du front au talon des fidèles; un marchand de figues, dont la corbeille attendait au dehors, sur la margelle de la citerne, se prélassait dans une stalle et chantait les répons; un chien turc, ami des églises fraîches, dormait contre l'un des piliers d'Arcadius. Brusquement, les prêtres se turent et le chœur s'ouvrit lentement. Devant l'autel, chargé d'une éblouissante orfèvrerie, défilèrent des diacres et des papas en ornements sacerdotaux aux broderies antiques, les cheveux dénoués; ils pénétrèrent dans la nef, s'alignant à droite et à gauche sous la coupole et regardant vers l'abside. Un grand silence s'était fait. Qui donc attendaient tous ces clercs recueillis, les yeux attachés au tabernacle? Tout à coup deux figures, dont je ne perdrai jamais la vision, s'avancèrent à l'entrée du sanctuaire : le patriarche, couvert de la chape de drap d'or, les pieds revêtus de pourpre, le diadème impérial sur le front, s'asseyait devant l'autel, la houlette d'or dans la main gauche, la droite levée, le pouce dressé contre l'index, et bénissant le clergé et les fidèles. En même temps, un très jeune moine, vêtu de la robe bleue des basiliens, les pieds nus en des sandales de cuir, descendait dans l'église. Il s'arrêta quelques instants, comme ébloui par un rayon de soleil qui, d'une fenêtre haute, tombait obliquement au milieu des piliers de porphyre; puis il s'engagea dans cette lumière joyeuse, les bras en croix et les mains ouvertes. Deux prêtres allèrent à lui et essuyèrent dans ses mains d'enfant, sur son front pur et sur ses lèvres le baume de l'onction sainte. Ce n'était point un Grec : le nez, très fin, trahissait par sa courbe légère une origine arabe ou juive; le teint, d'un blanc mat, était bien d'un ascète qui a grandi dans l'ombre froide du cloître; une magnifique chevelure rousse, d'un roux foncé de vieil or, se déroulait sur ses épaules et flottait jusqu'à la ceinture; ses yeux très doux, mais comme troublés par la fièvre, avaient la couleur étrange, le bleu verdâtre de la mer ou des lacs profonds. Tel devait être, au soir de la dernière Pâque, le noble apôtre qui sommeilla sur le cœur de Jésus. Le jeune homme regardait tout autour de l'église, comme s'il y cherchait une personne absente. Les clercs lui firent un signe; il s'avança d'un pas vers le patriarche, et, incliné, attendit. L'évêque se leva, lui passa sur l'épaule droite la large et longue étole byzantine, dont les pans se rattachent au côté gauche, une étole de pourpre; puis il l'enveloppa, avec une grâce paternelle, de l'ample dalmatique de soie blanche, semée d'asphodèles d'or, et qui tombe jusqu'aux pieds. Quand il l'eut ainsi vêtu des insignes sacrés, il étendit les bras, attira sur sa poitrine la tête de l'adolescent, déposa sur son front le baiser de paix, et se rassit majestueux sur son trône. Deux acolytes présentèrent alors au nouveau diacre l'encensoir allumé et fumant. A trois reprises, Jean encensa le patriarche et le salua; puis, se tournant du côté des fidèles, il balança l'encensoir vers la porte de l'église, vers les stalles de droite et celles de gauche. La fumée odorante montait en lentes spirales d'azur dans la coupole ensoleillée, jusqu'à la face sinistre du Christ byzantin; et le jeune moine en blanche dalmatique, avec sa chevelure fauve où le soleil allumait des étincelles, et ses yeux glauques fatigués par l'extase, debout au milieu des quatre piliers à la teinte sanglante, à demi voilé par les vapeurs de l'encens, semblait tout prêt à s'enlever vers le ciel, dans le ravissement mystique des saints de la *Légende dorée*, soutenu par une nuée lumineuse et couronné d'une auréole.

Il lui restait un dernier rite à accomplir, l'office par excellence des diacres, la lecture de l'Évangile au peuple. Les acolytes ouvrirent l'évangéliaire sur un pupitre recouvert d'une draperie blanche et placé devant l'entrée de l'iconostase. Jean s'avança vers le livre où il devait psalmodier le premier chapitre de saint Jean, en faisant face à la porte de la chapelle. Au moment où il baisait la ligne initiale de l'apôtre avec une sorte de tendresse douloureuse, un pas solennel résonna sur le pavé de la cour. Le diacre parut frissonner; il reprit d'une main qui tremblait l'encensoir et le fit tournoyer sur l'évangile; tout à coup, il ferma à demi les yeux, comme pour se recueillir ou prier. Quelqu'un que l'on n'avait point invité à la fête entrait alors dans la petite église, celui que le jeune

homme cherchait du regard tout à l'heure, le père misérable dont il avait trahi l'amour, David, le rabbin de Nicée. David portait la robe de deuil qu'il revêtait la nuit de son apparition près de la maison d'Ariam; sa chevelure grise était étroitement serrée par une bandelette de lin, pareille à la coiffure de l'Ézéchiel de Michel-Ange; sa figure avait la rigidité de la pierre; il allait en avant, ne voyant qu'Éphraïm, avec le calme terrible d'un visionnaire. Le diacre, mortellement pâle, avait joint des mains suppliantes et chantait : « Ici commence l'Évangile selon Jean. » David s'appuya au pilier le plus proche, se dérobant à la vue de son fils. Celui-ci s'arrêta quelques secondes et reprit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. »

— Tu mens! dit en grec, à demi-voix, le vieux rabbin.

Les caloyers à face sauvage, aux yeux luisants, cherchèrent avec inquiétude de quelle bouche le blasphème était sorti; le patriarche, qui n'avait rien entendu, gardait sa sérénité pontificale. Éphraïm baissait le front et continuait, d'une voix désespérée : « C'était la véritable lumière qui éclaire tous les hommes venant au monde. Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle; mais le monde ne l'a point connue. Il est venu dans sa maison, et les siens ne l'ont point reçu. »

— Tu mens! dit de nouveau David, en se rapprochant du diacre.

L'archevêque releva fièrement la tête, et les moines, menaçants, firent un pas vers le rabbin. Il les regarda d'une façon si formidable qu'ils reculèrent. Éphraïm chancela, et c'est d'un cri d'agonie qu'il chanta le verset trois fois sacré de l'évangéliste : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique envoyé par le Père. »

— Tu mens! proféra David d'une voix tonnante. Un éclair brilla dans la main droite du sacrilège, et le pauvre Éphraïm, petit-fils de Juda et enfant royal d'Israël, tomba foudroyé, un poignard planté dans la gorge, entraînant dans sa chute le testament de saint Jean. Un flot de sang empourprait la neige de sa dalmatique, et son beau visage, plus blanc que le lis de Galilée, reposait sur la parole du Baptiste, recueillie par l'apôtre : « Voici l'agneau de Dieu. »

Le sanctuaire s'était refermé violemment sur le patriarche et les prêtres : David, éperdu, s'était élancé hors de l'église. Les caloyers se ruèrent à sa poursuite, tandis que mes bons petits papas murmuraient déjà les prières des morts autour du diacre de Nicée. Je saluai le jeune martyr que caressaient encore les dernières fumées de l'encens que sa main avait balancé, et, guidé par la clameur des moines et des chiens, je courus sur les traces du parricide. En dehors de la porte d'Andrinople, dans le petit café turc en plein air, une douzaine de portefaix, le tchibouck à la main, regardaient tout effarés du côté du champ des Morts, l'immense forêt de noirs cyprès où dorment les compagnons de Mahomet et sans doute aussi les chevaliers francs de la croisade. David était loin déjà à travers les tombes et sous les arbres. Les moines, n'espérant plus l'atteindre, s'arrêtèrent à la lisière du champ, écoutant le cri du vieillard, ce cri effrayant de la nuit de Nicée, où éclatait toujours le nom d'Éphraïm. Puis la voix s'éteignit, et nous n'entendîmes plus que la lamentation des grands cyprès qui se balancent au vent de la mer, ce champ mortuaire des arbres qui pleure éternellement sur Byzance, et auquel se marie avec une telle douceur la plainte amoureuse des colombes.

ÉMILE GEBHART.

BOSSUET

A propos d'un livre récent (1).

I.

L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN.

Le Bossuet dont M. Lanson vient de retracer, dans un petit ouvrage d'une forme attrayante et d'une érudition sûre, l'œuvre et le caractère, sera, je crois, pour beaucoup de gens, sur beaucoup de points, un Bossuet surprenant.

Avec Corneille, La Fontaine et Boileau, Bossuet est, en effet, le seul classique du XVIIe siècle sur lequel tous les Français tant soit peu cultivés aient une opinion nette et arrêtée. Comme homme, il leur représente le prélat catholique au service de l' « ancien régime », qui bénit la révocation de l'Édit de Nantes, rédige les Quatre Articles, encense Louis XIV et maltraite Fénelon. Écrivain, il est l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* et des *Oraisons funèbres*, ou, pour parler avec plus d'exactitude et de modestie, de la troisième partie du *Discours* (*les Empires*, qu'on « demande » au baccalauréat), et, parmi les *Oraisons funèbres*, d'une demi-douzaine de morceaux particulièrement sonores qui s'imposent à l'oreille et à la mémoire du plus dissipé des rhétoriciens. En somme, un orateur, et, dans le genre oratoire, le type du sublime continu. Comme on dit dans les paroles courantes : « C'est du Lamartine, » pour dire de la poésie très éthérée, quand on dit : « C'est du Bossuet, » tout le monde vous entend de reste. Cela signifie la phrase retentissante et magni-

(1) G. Lanson, *Bossuet*. Lecène et Oudin, 1891; 1 vol. in-18. — Cf. sur Bossuet, dans la *Revue*, les articles de MM. Lenient (tomes IX et X), Gazier (tomes XIII et XV), Brunetière (3e série, t. II), Henry Michel (3e série, t. III), Deschanel (3e série, t. IX).

fique, la période « à longue queue » et tout le falbalas un peu charlatanesque de cette chose à peu près disparue que nos pères appelaient avec émotion « la grande éloquence ».

Un génie authentique, à coup sûr, mais assez peu sympathique dans sa vie et extraordinairement solennel en ses écrits, voilà, si je ne me trompe, quelle est, à cette heure, l'image de Bossuet dans l'esprit de la moyenne des personnes instruites; voilà la forme, respectueusement ironique ou ennuyée, de l'admiration accordée à Bossuet par le XIXe siècle finissant.

***

Pour ce qui est d'abord de cette « solennité », je ne sais si le portrait en pied peint par Rigaud, et dont la gravure accompagne d'ordinaire tous les Bossuets pour distribution de prix, n'a pas une grande part de responsabilité dans la légende. Il est vrai, assurément, ce portrait : la figure est bienveillante, ouverte, et point du tout d'un homme intraitable et gourmé. Mais ce qu'on voit surtout, dans ce tableau d'apparat, ce n'est pas la tête, c'est la robe; c'est elle, avec son ampleur superbe, avec la descente imposante de ses plis étagés, qui reste dans l'œil et dans le souvenir. Il nuit à Bossuet de n'être pas plus souvent représenté en buste(1).

Cela tient aussi aux biographes que Bossuet a eus jusqu'à présent. Le plus célèbre d'entre eux et celui dont l'ouvrage est encore aujourd'hui le plus répandu — le cardinal de Bausset — commence ainsi :

Le XVIIe siècle a vu un homme qui... (suivent deux citations du *Discours de réception* de La Bruyère à l'Académie française et de l'*Oraison funèbre du Dauphin* par Massillon).

Et il termine sur la phrase suivante :

... Mais Bossuet voit les orages et les tempêtes (du XVIIIe siècle) se former; ses derniers jours sont troublés par la prévoyance d'un avenir menaçant, et il fixe en mourant ses tristes regards sur cette Église gallicane dont il fut la gloire et l'oracle !

Quand on est raconté sur ce mode, on court grand risque, surtout quand on fut déjà soi-même un prélat et un orateur, de rester embaumé quelques siècles dans une attitude de pontificale majesté.

***

Or si Bossuet l'a eue parfois, cette attitude, et si même — j'en conviens — il y paraissait à son aise, encore est-il qu'il en a eu d'autres, qu'il faut éclairer, sous peine de donner de lui une impression fausse. L'étude de M. Lanson, tout en traitant avec le sérieux qui convient une vie noble et sévère, insiste avec raison sur les côtés de familiarité simple qu'on oublie.

Au physique, d'abord. Bossuet était « un solide Bourguignon, de robuste tempérament, de haute mine. Un sang riche et chaud, point de nerfs; un bel équilibre de santé physique, qui préparait et servait l'équilibre de la nature morale ». Avec une vie acharnée à l'étude, avec des nuits que la prière et le travail interrompaient régulièrement pendant plusieurs heures, il ne ressentit que peu de temps avant sa mort les premières atteintes de la maladie, de celle-là même qui devait l'emporter.

Ses façons coutumières allaient à l'avenant. Il avait la sérénité calme, la bienveillante douceur des natures bien portantes. Hors de son cabinet, aux instants de relâchement et de « conversation », il est « humain, affable, d'accès facile ». Rien « d'austère, de pédant, de composé ». Ce sont les propres termes de Saint-Simon, qui le connaissait bien et qui pourtant toisait impitoyablement, j'imagine, ces parvenus de la science et du génie. Il ajoute même que l'évêque de Meaux était « gai ». Sans excès, on peut le croire, et sans éclat : Bossuet fut de son temps, où les gens les plus folâtres nous semblent parfois un peu mornes, et surtout il avait le respect de sa profession, qu'il eût craint de compromettre en sa personne par une imprudence de parole ou une incorrection de tenue. Mais cette gravité est bien bénigne, bien souriante. Mme Cornuau — une des saintes femmes qu'il a dirigées et qui notaient toutes ses démarches, toutes ses paroles avec une admiration attentive — raconte à ce sujet une jolie anecdote :

Un jour, la pluie survint pendant qu'il se promenait avec elle dans un jardin où il y avait assez de monde, prêtres, religieux et autres. Tout le monde se mit à courir pour gagner la maison, et on lui dit en passant :

— Eh ! quoi, monseigneur, vous n'allez pas plus vite?

Il répondit avec un air très sérieux :

— Il n'est pas de la gravité d'un prélat de courir.

Et il alla toujours à petits pas... Il revint trouver la compagnie avec un air de joie qui était charmant, en disant :

— Nous avons été mouillés un peu plus que vous, mais nous ne sommes point si las, car nous n'avons point couru.

Le fond de son caractère, on ne l'a pas encore assez dit, c'est la *franchise*. Tous les contemporains en sont d'accord, et Mme de La Fayette, cette « sincère Éliante » de la société précieuse à son déclin, appelle Bossuet, dans une lettre intime adressée à l'évêque d'Avranches, « l'homme le plus honnête, le plus droit, le plus franc qui ait jamais été mis à la cour (1) ».

(1) Ce portrait, du reste, comme le buste de Coysevox, qui est aussi au Louvre, représente un Bossuet déjà vieux. L'abbé Lebarq, dans le tome Ier de son édition des *Œuvres oratoires de Bossuet*, donne la gravure d'un portrait de Mignard, où paraît beaucoup mieux la sérénité douce et « charmante » — le mot est de Saint-Simon — du Bossuet de l'âge mûr.

(1) Cité par M. Brunetière, *Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française*, p. 51. (La querelle du quiétisme.)

On l'accuse toujours, on l'accusera longtemps encore d'avoir servilement flatté le roi. D'abord, ceux qui ont pris la peine d'y regarder de près — l'abbé Hurel, M. Feugère, M. Brunetière, M. Faguet — n'ont pas eu de peine à constater qu'au fond et malgré la légende, Bossuet n'avait jamais été plus élogieux pour Louis XIV que La Bruyère, Fénelon, Mme de Sévigné, Bourdaloue, Saint-Simon lui-même. Mais ce qui est surtout évident, c'est qu'il n'a jamais rien dit de son roi qu'il n'en pensât. — On objecte les « énormités » des *Oraisons funèbres*. Au risque de diminuer encore Bossuet aux yeux des gens qu'elles scandalisent, il faut dire, car c'est la vérité, qu'il les pensait. Hormis quelques louanges excessives à l'égard des défunts dont il parle ou de leurs proches — louanges que le plus intransigeant des Alcestes ne peut refuser à un cercueil ouvert ou à une famille présente — on peut s'assurer, avec un éditeur récent des *Oraisons funèbres* (1), qu'elles « nous permettent de pénétrer de la façon la plus sûre dans la pensée de Bossuet ». — « Ce qui est contestable » dans ces discours d'apparat, dit à son tour M. Lanson, « n'est pas une concession faite au genre, c'est l'expression des sentiments intimes et permanents de Bossuet ». Excellente formule, sauf le mot *permanents*. Car dans ces idées que nous ne partageons plus du tout ou dont l'excès nous choque, il y en a qu'à une autre époque de sa vie Bossuet, avec la même bonne foi, n'eût pas exprimées, ou qu'il eût exprimées tout autrement. En janvier 1686, trois mois après la Révocation, il la célébrait dans l'*Oraison funèbre* de Le Tellier avec le lyrisme que l'on sait. J'ose affirmer que dix ans plus tard il n'en aurait pas dit autant.

Cette sincérité l'explique tout entier. Elle explique les aspects déplaisants de son caractère. C'est elle qui, par exemple, en de certaines disputes, lui donne cette violence âpre que nous avons peine à comprendre. Tant qu'il avait affaire, dans la controverse, à des contradicteurs loyaux, dont la pensée s'offrait limpide à sa vue, solide à sa prise, il restait modéré, courtois, bienveillant même pour les personnes. Tel il fut avec Paul Ferry, avec Claude, avec Malebranche, avec Ellies du Pin. Ses ennemis mêmes en convinrent. Quand, au contraire, son adversaire a quelque chose d' « enveloppé » et de « louche », quand il se dérobe derrière les sophismes de l'argumentation ou l'équivoque des mots, alors Bossuet ne se contient plus. Du jour où il eut découvert la tactique de Fénelon, ses « tortillements », ses retours captieux, ses fuites subtiles, il tomba « à coups de massue » sur cet adversaire insaisissable qu'on ne pouvait toucher qu'en l'écrasant.

Et de cette loyauté robuste, trop robuste parfois, viennent aussi quelques-unes de ses mésaventures. C'est elle qui, en 1687, devant l'aristocratique auditoire réuni pour la « pompe funèbre triomphante » de Condé, fait commettre à Bossuet la bévue du fameux « parallèle » avec Turenne, qui fut, à la cour, une espèce de scandale. On s'en plaignit au roi. — Dix ans auparavant, autre maladresse, plus grave, et qui, celle-là, ne fit pas seulement sourire les dédaigneux, mais encore gloser les honnêtes gens. C'est lors de cette réconciliation entre Mme de Montespan et Louis XIV, où le précepteur du dauphin joua un rôle d'intermédiaire légèrement ridicule. « Cela est plaisant (1), écrit Mme de Sévigné, que tous les intérêts de *Quanto* (la favorite) s'accordent si bien avec le christianisme, et que le conseil de ses amis (de revenir à la cour et de se rapprocher du roi) soit justement celui de M. de Condom!... » Et Mme de Caylus (2) : « Il ignorait donc ainsi que les autres que la fuite est le seul remède en pareil cas? » Ces femmes du monde n'en reviennent point, qu'un si fort théologien ait été si naïf. Elles lui en voudraient moins d'y avoir mis un peu de complaisance, et leur soupçon discret — que rien cependant ne confirme — n'a pas été perdu pour les gens qui ne seraient pas fâchés de trouver dans la vie de Bossuet une petite vilenie (3)... Faut-il dire du moins, comme M. de Rémusat l'insinuait timidement, que cet homme de génie n'eut pas ombre d'*esprit?* Disons seulement qu'il n'avait point l'esprit de cour, ou, si l'on veut, l'esprit du monde : ce tour d'intelligence où la délicatesse et le bon goût sont moins essentiels peut-être que l'aisance légère à se mouvoir, sans rien heurter, parmi les conventions mondaines, la crainte perpétuelle d'être dupe, la défiance souriante, mais toujours éveillée...

Son « éducation de lévite (4) », très enfoncée dans l'étude, l'habitude provinciale, prise à Metz, où Bossuet semble s'être parfaitement acclimaté et où il demeura jusque vers trente-deux ans — n'avaient évidemment pas pu corriger « le fond de timidité, de gaucherie même » qu'il tenait de sa nature et de son origine bourgeoise. Un long séjour à la cour — mais, notons-le, à partir de quarante-trois ans seulement — n'y changea rien. Prélat, précepteur du dauphin, hôte de Saint-Germain et de Versailles, il reste l'archidiacre de Metz, et il traverse dans l'innocence sereine d'une sincérité toujours fruste ce « pays » dont La Bruyère a si précisément décrit la complexité énigmatique, l'élégance perverse et l'habituelle ironie. Qu'on célèbre le « bon sens » de Bossuet — comme le faisait généreusement le libéral Bersot (5), au grand scandale de Despois et de Schérer — on aura raison, pourvu qu'on s'entende sur le mot. Si l'on veut parler de la perspicacité spécula-

(1) A. Cahen, édition des *Oraisons funèbres* (P. Dupont), p. XXXIII.

(1) Lettre du 3 juillet 1675.

(2) *Souvenirs*, édition Monmerqué.

(3) Voir, par exemple, P. Albert, *la Littérature française au XVIIe siècle*, p. 269 et note 1.

(4) Brunetière, art. *Bossuet* dans la *Grande Encyclopédie*, p. 170.

(5) *Essais de philosophie de morale* (1864), t. Ier, p. 289 sqq. (*Philosophes du XVIIIe siècle.*)

tive, de la sagesse dans le domaine des idées pures, de l'adhésion intelligente, entre deux doctrines, à la plus solide et à la plus humaine, — d'accord. Mais s'il s'agit du bon sens qui suppose quelque sens pratique et l'habileté débrouillée dans l'action, cela n'est pas de Bossuet. Un des voltairiens de la critique littéraire d'il y a soixante ans, Paul-François Dubois, se demande une fois si ce controversiste clérical ne cachait pas un adroit politique (1)... Ni Louis XIV, ni Louvois, ni surtout M. de Ménars, intendant de la généralité de Paris, qui vit, après 1685, « M. de Meaux » à l'œuvre, ne se posaient assurément cette question. Tout semble prouver que Bossuet ne fut jamais qu'un « conseiller d'État » très honoraire. Autant que Fénelon, et davantage peut-être, il méritait de paraître aux hommes d'affaires et d'action un « bel esprit chimérique ». Ou plutôt, il n'y a qu'un mot qui rende compte au vrai de sa nature : c'est celui qu'a dit Massillon, la *candeur*.

*
* *

Le style de Bossuet donne lieu à peu près à la même méprise que son caractère. Et il est méconnu, du reste, précisément parce que son caractère est mal connu.

On a tout à fait raison de dire qu'il est un style *oratoire*. Mais qu'il le soit partout et toujours, il serait très inexact de le prétendre.

D'abord, dans les lettres d'affaires, la plume de Bossuet sait garder la simplicité qui convient à l'expression des réalités humbles de la vie courante. Je ne sais si c'est à Bossuet que le *Huetiana* fait allusion (2) en parlant d'un prédicateur « de ces derniers temps qui répandait la rhétorique jusque dans ses plus simples billets ». — « Les ordres qu'il donnait à ses gens et les discours qu'il tenait dans son domestique étaient des *enthymèmes*, des *chries* et des *apostrophes*. » Mais si c'est de Bossuet, comme il semble, que Huet veut ici parler, je croirais volontiers à une petite malice d'un érudit qui n'était, lui, ni un orateur ni un écrivain, et qui ne pardonna jamais à l'évêque de Meaux d'avoir donné dans le Cartésianisme. En tout cas, les lettres familières qu'on a de Bossuet ne répondent nullement à cette médisance. Quand l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle* veut dire à la sœur Cornuau qu'il a oublié sa lettre dans un tiroir, il dit : « J'ai oublié votre lettre dans un tiroir. »

Et dans des billets comme le suivant (qu'il écrivait à Mabillon), il serait malaisé de retrouver le rhéteur incurable que l'on croit volontiers qu'il fut :

Vous avez bien fait, mon cher et révérend Père, de donner la *Mort chrétienne*. Je l'ai reçu et je le lis avec agrément. J'ai aussi reçu le livre de mon compatriote, à qui je vous prie de faire mes remerciements. Je suis bien aise que vous alliez commencer à imprimer les *Annales* (de l'ordre de saint Benoît). Trois volumes, c'est déjà une grande avance. Je suis obligé à dom Thierry de son cher souvenir. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur.

Il ne faut pas non plus laisser dire que la phrase de Bossuet est toujours cette période inimitable qui attire impérieusement autour d'une idée principale tous les affluents secondaires et qui les entraîne, absorbés, dans son fleuve plein et majestueux. Elle a quelquefois (par exemple dans la première partie du *Discours sur l'histoire universelle* et dans la *Politique tirée de l'Écriture*) une concision ramassée, une brièveté frappante, qui n'est pas encore — je n'irai pas sur ce point aussi loin que M. Lanson — la vive et piquante et légère allure de Voltaire et du XVIIIe siècle, mais qui, je l'accorde, s'en rapproche plus que des enveloppantes longueurs de Nicole et de Descartes.

Quelquefois même, enfin, on est tout surpris de trouver chez Bossuet, au sortir des fanfares et à côté des draperies de pourpre, ce pittoresque modeste, ce choix délicat de couleurs atténuées et de sons assourdis qui plaisent si fort à nos curiosités d'archaïsme. Telle est cette « aurore » du *Traité de la concupiscence*, dont Flaubert, je pense, eût adoré l'exquise pureté :

... Le soleil s'avançait et son approche se faisait connaître par une céleste blancheur qui se répandait de tous côtés ; les étoiles étaient disparues et la lune s'était levée avec son croissant d'un argent si beau et si vif que les yeux en étaient charmés ; à mesure qu'il s'approchait, je la voyais disparaître ; le faible croissant diminuait peu à peu, et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière se perdit dans celle du grand astre qui paraissait, dans laquelle elle parut comme absorbée...

Je citerais encore dans ce genre de tonalités « nocturnes », de teintes « automnales » et de simplicité toute nue ce « noël » des *Élévations* où l'équilibre un peu compliqué de la période n'en altère pas la mystérieuse harmonie :

... Vous qui vous relevez pendant la nuit et qui élevez à Dieu des mains innocentes dans l'obscurité et le silence, solitaires, et vous, chrétiens, qui louez Dieu durant les ténèbres, dignes observateurs des beautés du ciel, — vous verrez l'étoile qui vous mènera au grand Roi qui vient de naître... (1).

Et cet autre passage, d'un sermon celui-là, où le sentiment mystique se fond avec tant de douceur dans la suspension prolongée des derniers sons de la phrase expirante :

(1) *Fragments littéraires*, publiés par M. Vacherot, t. Ier, p. 391 (article de 1827).

(2) *Huetiana*, p. 181.

(1) *Dix-septième semaine, troisième Élévation.*

O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard; et voilà que nos ans se sont échappés, et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles... (1).

« Ceux qui s'imaginent, dit avec raison M. Lanson, que Bossuet a toujours la voix tonnante et le geste sublime, seraient » parfois « bien empêchés de le reconnaître ».

Et pourtant, je ne voudrais pas qu'on insistât trop sur cette variété. Car elle est, chez Bossuet, exceptionnelle. Il faut avouer, franchement, que les passages tels que nous venons d'en citer sont assez rares, et que, d'ordinaire, sa forme est bien plutôt magniloquente, uniformément superbe, pleine — trop pleine, à notre goût — de « mouvements » et de « figures ». Et cela, non seulement dans les *Oraisons funèbres*, cette parade académique de l'éloquence religieuse; non seulement dans les *Sermons*, où les nécessités de l'acoustique oratoire exigent et légitiment l'intensité des sons et des couleurs, — mais même dans des écrits destinés uniquement à être lus; dans des traités pédagogiques, tels que l'*Histoire universelle* et la *Connaissance de Dieu et de soi-même*; dans des ouvrages de discussion, comme les *Avertissements aux protestants* ou la *Défense de la Tradition et des Saints Pères*; — voire dans les *Méditations sur l'Évangile*, faites pour l'intimité recueillie de l'âme et pour le huis clos de la cellule silencieuse... Là même, la phrase offre le plus souvent l'ample contour et la plénitude d'harmonie de la période; là encore, la pensée se tourne à chaque instant en exclamations et en apostrophes; et partoût scintillent à foison métaphores, comparaisons, hyperboles, et tous les lumineux bijoux de l'éloquence.

Cette pompe doit être assez déplaisante, j'en conviens, à qui ne peut y voir qu'une parure cherchée, un étalage prétentieux, et comme la coquetterie emphatique et pesante d'un « artiste littéraire » d'il y a deux cents ans. Mais ce soupçon se dissipe quand on lit assez de Bossuet pour entrer dans ses sentiments intimes et dans la secrète noblesse de cette âme qui n'est plus des nôtres. Car on voit alors ce qui l'anime, cette âme. Une seule passion : l'amour de la vérité religieuse, qu'elle est sûre de tenir et qu'elle se sent obligée à faire connaître. Sa foi profonde, et le devoir ardemment embrassé de la propager au dehors : voilà les seules raisons qu'a Bossuet d'écrire. Voilà aussi le secret de son style, et pourquoi il est ce qu'il est, c'est-à-dire presque toujours et presque partout *oratoire*. Si Bossuet écrit comme on parle, comme on prêche, c'est — on peut le dire, j'imagine, presque à la lettre — qu'il parle, qu'il prêche en écrivant. S'il admet, s'il prodigue sans compter tous les « moyens » de la rhétorique, c'est que, pour lui plus que pour personne — si ce n'est peut-être Pascal — il s'agit, je ne dis pas avant tout, mais uniquement, de persuader et de convaincre; c'est qu'il a, plus intense que qui que ce soit de nos écrivains, la préoccupation urgente et pratique du succès; et de là, chez lui, ce que j'appellerais presque l'hallucination familière d'un auditeur présent. Le protestant occupé à lire, pour son malheur, une *Pastorale* séductrice de Jurieu, l'incrédule qui, dans son cabinet de philosophe, s'enivre des spéculations de sa raison; le catholique faible ou vicieux assis, indifférent, sur la chaise de l'église, Bossuet en écrivant les voit, il les touche; mais il les interpelle aussi et les prend à partie; et ainsi, la plume à la main, se sent-il forcé de redevenir orateur... Un style plus tempéré, plus élagué, plus sobre, n'est pas, il le sent, surtout dans les choses morales, le style de la polémique et du prosélytisme. Une forme discrète et désintéressée serait plus attrayante pour les délicats; et qui sait si Bossuet ne l'eût pas lui-même préférée? Mais ce n'est pas de son goût, ni de celui des délicats qu'il s'inquiète. Et lors même qu'il s'adresse à des lettrés, il sait bien que, pour être remués avec efficace, les lettrés eux-mêmes ont besoin d'autres choses que de celles qui plaisent à leur art dédaigneux. L'atticisme n'est point convertisseur.

Il y a, dans les anciennes rhétoriques, un morceau où Marmontel, je crois, s'était amusé à réunir, sous la forme d'un monologue d'un homme du peuple en colère, toutes les « figures » que contient l'arsenal de Quintilien, depuis l'*hyperbole* et la *prétérition* jusqu'à l'*obsécration* et à l'*hypotypose*. Je conseillerais volontiers qu'on se rappelât cela en lisant Bossuet. Ces « figures » qui sont, pour les écrivains de profession, d'artificielles ressources, sont aussi pour le premier venu d'entre nous l'instrument tout trouvé, le « geste » naturel de la conviction solide et de l'émotion forte. Or entendez bien qui était ce docteur dont nous ne voyons plus la figure que dans le lointain, et dans le lointain d'une légende trop majestueuse et trop froide : un convaincu, un enthousiaste, un passionné de la foi. La véhémence imagée de son style n'est que l'expansion tout bonnement naïve de sa sincérité. Elle est une autre forme de cette franchise essentielle à laquelle, parlant de Bossuet, il en faut toujours revenir.

ALFRED REBELLIAU.

(*A suivre.*)

(1) Sermon sur *l'Ardeur de la pénitence* (1662), premier point.

LES JOURNÉES DE JUILLET ET L'EXIL DE CHARLES X (1)

D'après les Mémoires inédits de Mme de Gontaut-Biron.

J'ai dit au début que Mme de Gontaut ne s'était jamais mêlée de politique, qu'elle était trop spirituelle pour se fourvoyer en un pareil guêpier. Pourtant par deux fois elle a failli jouer un rôle dans les affaires de la France, par deux fois elle a dit son mot sur les événements du jour, elle a tenté d'agir sur le roi, de peser d'un conseil discret sur les résolutions à prendre ou les résolutions déjà prises. Il est vrai que dans les deux circonstances, pour un serviteur fidèle de la cause royale, pour un sujet dévoué et clairvoyant, il s'agissait d'avoir mieux que de l'esprit, il fallait du cœur, et de ce côté Mme de Gontaut était partagée aussi bien que femme au monde. Dans la première circonstance, Charles X se préparait à remettre le sort de la monarchie aux mains de Polignac; dans la seconde, il venait de signer et de promulguer les Ordonnances.

A la dissolution de la garde nationale, Villèle et ses collègues avaient ajouté bien d'autres maladresses. Le mécontentement croissait si vite que les ministres, perdant de leur belle confiance, en vinrent à s'inquiéter des ressources dont on pourrait disposer au cas de mouvements populaires. Sur leurs instances, Charles X se rendit au camp de Saint-Omer « pour s'assurer par lui-même de l'esprit de l'armée ». Pendant le voyage, le roi fut acclamé presque partout. D'après un mot maintes fois cité, il se serait fait illusion sur la portée de ces manifestations : « Que ne pourrait-on pas avec des troupes animées d'un si bon esprit! aurait-il dit au comte de Mortemart. — Oui, Sire, on pourrait tout ou à peu près le jour de l'entreprise; mais le lendemain? » Mme de Gontaut nous le montre tout autrement dans un entretien intime à Saint-Cloud. Il disait son voyage à ses petits-enfants, et la gouvernante observa qu'il paraissait en somme devoir être content. « Eh! que signifient les vivats? répondit-il avec tristesse. Ces démonstrations tout extérieures ne doivent pas éblouir : un signe amical de la main, l'air satisfait d'un prince, d'un roi, les obtiennent. »

Sur ce début, la conversation devint confidentielle entre les deux personnages. Le roi était décidé à changer son ministère, et, dans sa pensée, la présidence du conseil dans le cabinet nouveau serait dévolue à son ambassadeur à Londres, le prince de Polignac :

— Cette nouvelle doit vous faire plaisir; vous le connaissez beaucoup, je crois?

— Je ne l'ai connu intimement que fort jeune.

— N'en parlez pas, ceci est encore un secret.

La recommandation fit rire Mme de Gontaut, car elle tenait à la main des lettres de Londres, où la nomination du prince de Polignac était annoncée déjà comme officielle. Cela venait du duc de Wellington. Le roi voulut juger de l'impression produite en Angleterre, et Mme de Gontaut lui tendit d'autant plus volontiers sa correspondance qu'elle abondait dans le sens des Anglais :

« Il est bon, loyal, écrivait-on, aimant le roi comme on aime un ami, mais faible, assez mal entouré : on doute généralement ici qu'il puisse jamais être à la hauteur du poste où le roi veut le placer. Pourra-t-il jamais prévoir et dompter l'esprit d'opposition, jusqu'à présent inconnu en France, mais qui déjà paraît devoir y dominer? »

L'observation frappa le roi. D'autre part, l'indiscrétion de Polignac et de Wellington l'avait irrité, et ce fut avec un geste impatient qu'il tendit les lettres à Mme de Gontaut :

— C'est bien léger à Jules d'en avoir sitôt parlé et indiscret au duc de l'avoir publié... Eh bien, puisque vous le savez, il faut éloigner le ministère Villèle, qui n'a plus la confiance des Chambres.

— Mais le prince de Polignac, jeune (1) et sans expérience, presque étranger, inconnu, sera-t-il de force à l'acquérir?

Puis, après une pause, Mme de Gontaut ajouta :

— Dans les circonstances où nous sommes, je regrette, je l'avoue franchement et au risque de déplaire à Votre Majesté, oui, je regrette plusieurs ministres actuels, mais bien plus encore le ministre Martignac (2).

(1) Suite et fin. — Voy. les numéros des 18 et 25 avril.

(1) Le prince de Polignac, né en 1780, avait quarante-sept ans au moment où se place cette scène. Il est difficile de comprendre le mot de Mme de Gontaut, si on ne l'entend pas au sens moral.

(2) Il me faut ouvrir ici une assez longue parenthèse. J'ai scrupuleusement respecté le texte des *Mémoires :* il y est bien dit par le roi qu'il veut renvoyer le ministère Villèle, et Mme de Gontaut répond bien par des regrets sur le ministère Martignac. Cela constitue un étrange anachronisme, et Mme de Gontaut se lamente sur la mort d'un cabinet encore à naître, le successeur de Villèle ayant été précisément Martignac. La mémoire de Mme de Gontaut l'a donc ici trompée. Cela est d'autant plus curieux qu'une page plus loin elle cite exactement, *à un mot près*, la péroraison du discours de Charles X aux Chambres, en 1830, et qu'elle le cite de mémoire. Il y a une explication qui se présente tout naturellement : par association d'idées, Mme de Gontaut, parlant de la chute de Villèle, a songé à son successeur, et sa plume, suivant sa pensée, a écrit Martignac pour Villèle. A l'appui de cette explication, on peut faire remarquer deux choses : d'abord l'auteur affirme que la scène se passa après le voyage dans le Nord; ensuite, Charles X a réellement pensé, en 1827, à confier la présidence du conseil au prince de Polignac.

Le malheur est que dans les *Mémoires*, Mme de Gontaut place immédiatement après cette scène la nomination de Polignac. Il faudrait donc placer l'entretien avec le roi en 1829, et, à l'appui de cette hypothèse, on peut faire remarquer qu'il y a eu en 1829 — comme en 1827 — un voyage du roi dans le Nord, que la nomination de Polignac a eu lieu après d'assez longs pourparlers; enfin les regrets du départ de Martignac seraient tout naturels à cette date, et Mme de Gontaut, très modérée, a plus réellement regretté Martignac

Du coup le roi tourna le dos et partit sans répondre.

Quos vult perdere Jupiter dementat.

« Ceux que Jupiter veut perdre, il les rend fous. » Jupiter n'est certainement pour rien dans la destinée de Charles X, et, s'il lui arriva d'être aveugle, jamais personne ne l'a connu dément. Mais ses parents l'avaient fait d'intelligence médiocre, partant prodigieusement entêté. Il en est de l'idée, chose divine et spirituelle, comme des biens terrestres. Si le paysan tient si fortement à son champ, c'est qu'il est petit et qu'il n'en a qu'un, et qu'il sait, d'autre part, quelle peine il eut à l'arrondir. Nous nous attachons aux choses comme aux êtres, aux idées comme aux objets à proportion de leur rareté et du mal qu'ils nous ont coûté. Il y a des milliers d'années qu'on l'a dit, et des milliers d'années que cela est vrai. Charles X n'ayant pas une idée par jour — quand on en a si souvent, l'on a grande chance de n'avoir rien que les idées des autres — il tenait à ses idées et n'en voulait démordre. Il se raidissait dans sa volonté, à l'heure précise où rien n'était plus nécessaire qu'une volonté ondoyante et diverse, où la qualité maîtresse devait être la souplesse. Charles X perdit sa couronne, quand son frère Louis XVIII, d'intelligence aussi médiocre, mais d'esprit plus délié, n'aurait perdu qu'un ministère, mince dommage et facile à réparer. Aucun homme n'était moins fait que le comte d'Artois pour remplacer le comte de Provence, pour réconcilier la France nouvelle et parlementaire avec les Bourbons de dynastie ancienne et de droit divin. Les enfants ont quelquefois des divinations étranges. Quand Mme de Gontaut avait annoncé à Mademoiselle que Louis XVIII, son oncle, était mort, et que son grand-père était roi : « Grand-papa est roi, avait-elle murmuré ; c'est bien le pis de l'histoire. »

En janvier 1830, le conflit était devenu inévitable. La nomination de Polignac avait exaspéré les libéraux : leurs journaux menaient une campagne acharnée contre le ministère, que défendait avec la dernière maladresse la presse ultra-royaliste. Une fois de plus la bourgeoisie et la noblesse intransigeante se trouvaient face à face comme en 1789 : le rôle du roi devait être un rôle de médiateur. Au lieu de se tenir en dehors et au-dessus des partis, il se jeta dans la lutte, liant sa fortune avec une rare inintelligence à celle du parti numériquement et moralement le plus faible. Le discours du trône, à l'ouverture de la session, sonnait comme un appel de combat : « Si de coupables manœuvres suscitaient à mon gouvernement des obstacles que je ne veux pas prévoir, disait le roi, je trouverais la force de les surmonter dans ma résolution de maintenir la paix publique. »

— Cela est sévère, répondait Mme de Gontaut quand on lui montrait le brouillon du discours.

— Cela est mérité, repartit le roi. Ignorez-vous donc que la malveillance interprète mes actions et jusqu'à mes paroles? Qu'il surgit partout, et surtout à Paris, des intrigues contre mon autorité? Oh! je vous le jure, je ne puis le supporter; c'est à n'y pas tenir et à mettre la clef sous la porte!

La scène se passait dans le cabinet du roi. Mademoiselle y assistait, et au dernier mot de son grand-père la petite fille eut une question indiscrète :

— Et que ferons-nous après, bon papa?

Le roi sortit sans répondre.

Quelques instants après, la foule s'amassait devant les Tuileries, sous la fenêtre du cabinet du roi. On se montrait, au milieu d'un carreau, une affiche manuscrite; l'on cherchait à déchiffrer le texte, quelqu'un lut enfin :

MAISON A LOUER

L'affiche, de la main de Mademoiselle, avait été apposée par elle.

Le roi trouva fort plaisante l'espièglerie de sa petite fille : un ancien n'eût pas manqué d'y voir un présage funeste et s'en serait attristé. De fait, Mademoiselle s'y prenait un peu tôt pour donner congé, mais déjà quelques politiciens avisés cherchaient un nouveau locataire aux Tuileries et regardaient du côté du Palais-Royal.

Les princes d'Orléans, qui y habitaient, se montraient pourtant à cette date les plus fidèles des sujets, les plus dévoués des parents. On les avait du reste comblés de faveurs, on les accablait de prévenances. La duchesse d'Angoulême, qui ne donnait jamais d'étrennes aux enfants de la duchesse de Berry, n'oubliait jamais ceux de son cousin d'Orléans. Il n'était pas de fêtes sans eux, sur l'expresse recommandation du roi. Son premier acte, à son avènement, avait été d'accorder au duc, pour lui et ses descendants, le titre d'altesse royale. Faveur peut-être appréciée mieux encore, Charles X, à titre d'apanage, avait de lui-même rendu à son neveu les domaines qu'après la désertion du duc, en 1793, la Convention avait légalement confisqués. Aussi les d'Orléans ne négligeaient aucune occasion de témoigner leur attachement et leur reconnaissance : « N'oubliez jamais, ma chère Louise, que votre tante ne pourrait trouver dans son cœur la force de refuser ce que vous lui demandez. » C'est en ces termes qu'aux premiers jours de juillet 1830 la duchesse d'Orléans acceptait une invitation de Mademoiselle. Il s'agissait d'un voyage et d'une réception à Dieppe, et le roi s'amusait lui-même à régler avec sa petite-fille tous les détails du voyage et des fêtes.

Du reste, bien que la période électorale fût ouverte,

que son prédécesseur. En ce cas, ce n'est plus Villèle qu'il faudrait substituer dans le texte à Martignac, c'est Martignac qui devrait remplacer Villèle. Choisissez.

que les élections fussent même commencées, et que sur 197 députés élus au premier tour, il y eût déjà 140 opposants, Charles X et son entourage, sous l'influence de Polignac, plus solennel et plus aveugle que jamais, ne paraissaient pas trop émus. La nouvelle de la prise d'Alger par nos troupes avait achevé de donner confiance : on comptait que l'héroïsme de nos soldats vaudrait finalement un triomphe électoral aux ministres. Chacun s'apprêtait à prendre ses quartiers d'été : la duchesse d'Angoulême s'installait à Vichy, la duchesse de Berry devait gagner Rosny, sa fille Dieppe, et l'on attendait à Eu la duchesse d'Orléans et ses filles. Le 19 juillet l'on eut un dur réveil : les électeurs renvoyaient au roi 270 libéraux contre 145 ministériels.

*
* *

De ce jour un coup d'État fut décidé, un coup d'État qui n'en était pas un dans la pensée de Charles X, on l'a souvent affirmé, on en verra bientôt une preuve nouvelle. Les royalistes ont beaucoup critiqué le mystère dont s'entourèrent les ministres, le soin qu'ils mirent à cacher à tous les mesures extrêmes auxquelles ils s'arrêtaient ; ils sont allés jusqu'à les accuser d'avoir compromis de la sorte le succès de leur tentative. Critique singulière pour le moins et qui témoigne bien de la pauvreté d'esprit — j'entends d'esprit politique — des conseillers de la couronne. Mme de Gontaut n'a pas été sur ce point plus intelligente que les autres : elle a accusé les ministres « de coupable légèreté ». Comme si en pareil cas la réussite ne dépendait pas surtout de la promptitude et du secret. De fait, le secret fut admirablement gardé : Mme de Gontaut, toute mêlée qu'elle fut à la vie royale, ne sut rien des Ordonnances avant la publication au *Moniteur*. Elle avait seulement remarqué un air de préoccupation chez le roi et n'y avait pas attaché trop d'importance, car c'était un peu la mine accoutumée depuis le mois de janvier et le conflit avec les Chambres.

Le lundi 26 juillet, le duc de Bordeaux et Mademoiselle, sa sœur, devaient se rendre à Versailles pour visiter une manufacture. Les deux enfants comptaient leurs projets au roi, qui, distrait, écoutait à peine : il y avait une étrange expression de mélancolie dans ses yeux quand il les embrassa. Il s'approcha de la duchesse de Gontaut :

— Avez-vous lu le *Moniteur?* demande-t-il.

Mme de Gontaut le prit d'un ton badin :

— Non, Sire, il est ennuyeux, et n'apprend rien.

— Aujourd'hui il ne vous ennuierait pas; il vous étonnerait peut-être, reprit Charles X.

La gouvernante le regarda avec inquiétude :

— Lisez-le, vous y verrez quatre ordonnances que j'ai signées hier. — Et comptant sur ses doigts : « Modification de la loi électorale, suspension du régime constitutionnel, suppression de la liberté de la presse, enfin dissolution de la Chambre. »

Et comme il fixait Mme de Gontaut :

— Vous pâlissez, dit-il.

Puis, après un moment de silence :

— Eh bien, qu'en pensez-vous?

Mme de Gontaut joignit les mains, et ce fut la voix altérée, avec l'effroi sur le visage, qu'elle répondit :

— Nous voilà donc arrivés au moment redouté, celui d'un coup d'État, ce premier pas du ministère Polignac ! et quel moment choisir !

Le roi l'interrompit, irrité :

— Vous avez bon cœur, je vous l'ai dit cent fois; mais trop vive, vous vous laissez monter la tête.

— Ce sont les paroles du roi qui, m'éclairant, m'effrayent plus que tout ce qu'on eût pu m'apprendre. Je lui demande de me permettre de lui rappeler le danger, l'immense danger de la position que sa Majesté presque en plaisantant fit connaître aux jeunes Princes, leur disant : « Soyez sages, bien sages, car je n'ai plus de troupes pour vous mettre à la raison ; elles sont absentes, disséminées par toute la France ; j'ai dû les envoyer pour arrêter les incendies, punir l'esprit de révolte anarchique répandu dans toutes les parties du royaume. » Ceci n'est que trop vrai, hélas ! Sire; là est la plaie; puis-je ne pas craindre le choix de cet instant pour un coup d'État?

En termes discrets, elle indiquait quel souci c'était pour tous les gens clairvoyants de sentir le salut de la monarchie aux mains d'un ministre incapable. Certainement on ne pouvait douter des bonnes intentions du prince de Polignac, de son attachement pour le roi. Sa fidélité, son sincère amour pour Charles X, personne ne songeait à les suspecter. Mais quelle capacité avait-il ? elle insinuait d'abord doucement de quelles méfiances il était l'objet : « On regrettait l'absence de Bourmont, qui connaissait l'armée. » Puis elle attaquait de front, emportée par son zèle : « M. de Polignac, loin de rassurer, effrayait; plus que cela, consternait et l'entourage de Sa Majesté et la masse entière du parti royaliste. »

Le visage du roi s'était rembruni. Mais elle sentait l'heure solennelle ; l'angoisse lui donnait le courage de braver tous les mécontentements. Cette fidèle de la divinité royale bravait son dieu par amour de ce dieu. « Il y a des moments dans la vie où désobéir pour chercher à sauver est un devoir. » Elle qui avait tant obéi, qui tant de fois, par tant de sacrifices, avait prouvé sa fidélité, elle avait bien acquis le droit de déplaire le jour où elle sentait son roi en danger, le droit de prouver une fois de plus sa piété par un franc et loyal langage. Les mains jointes, elle supplia Charles X de lui permettre un mot encore, une question, question indiscrète, peut-être :

— Parlez, dit-il, je l'ordonne.

— Le roi, en signant les Ordonnances, n'a-t-il point violé la Charte donnée par son auguste frère, adoptée par lui-même ?

Charles X, qui marchait avec agitation, vint à elle et lui prit la main doucement :

— Non, je vous le jure sur ma parole d'honneur ! Je ne le crois pas, ou du moins ils me l'ont assuré. Car l'article 14 de cette même Charte me donne un pouvoir suffisant et positif de gouverner par ordonnances en cas d'urgence.

— Urgence ! le roi en est-il là ?

— Pouvez-vous en douter ? Que pensez-vous, par exemple, de feuilles périodiques qui ne tendent qu'à inspirer ou justifier des actes anarchiques ? La désorganisation s'est répandue dans tout le royaume, et, vous le voyez, pour en arrêter le cours, il faut enfin prendre un parti. Calmez-vous, jouissez de cette journée ; moi je vais la passer à Rambouillet ; ainsi vous voyez que je suis parfaitement tranquille sur le résultat des mesures dont je viens de vous parler. Je vous enjoins d'ordonner à un huissier de se trouver à mon arrivée, ce soir, pour me dire simplement des nouvelles des enfants.

Le sourire était revenu sur le visage du roi, et quand il partit, après avoir de nouveau embrassé ses petits-enfants en leur recommandant de s'amuser et d'être sages : « Adieu ! dit-il à Mme de Gontaut. Tout ira bien ; calmez-vous. »

*
* *

« Faites partir mon frère ! qu'il prenne l'escorte ; je n'en ai pas besoin, je ne suis rien, » disait Mademoiselle quelques heures plus tard à Trianon ; et, sur la route de Saint-Cloud, aux voitures du cortège qui passaient au galop, des femmes jetaient des pierres et des huées.

Je ne veux pas refaire l'histoire des journées de Juillet. Le récit n'en forme pas moins l'une des parties les plus curieuses — si ce n'est la plus curieuse — des Mémoires de Mme de Gontaut. Nous avons bien des récits des journées parisiennes : ici nous avons le récit des journées royales. Du commencement à la fin de la révolution, Mme de Gontaut fut de ceux qui sentirent l'absolue nécessité de céder, de retirer les Ordonnances et de sacrifier Polignac. Elle fut de ceux qu'épouvantèrent l'imprévoyance des ministres. Elle avait passé la nuit du lundi au mardi à la fenêtre de son salon, anxieuse, regardant sous le ciel clair, dans le vaste silence, ce grand Paris, masse sombre où s'allumaient par places des feux, qui de loin brillaient comme des incendies.

Au jour, elle avait reçu des mains du docteur Bertin, une lettre que Polignac la priait de remettre elle-même au roi, et le docteur lui avait peint de couleurs sombres l'état de Paris à son départ : « Il est de mon devoir de dire au roi, écrivait Polignac, qu'entouré d'alarmistes cherchant à l'intimider, je le supplie instamment de ne croire que moi et mes rapports. Nous viendrons aisément à bout de bruits exagérés qui ne sont au fond qu'une simple émeute. Si je me trompe dans mes prévisions, j'offre en holocauste ma tête à Votre Majesté. »

« — Et ce sera un médiocre présent, » s'écriait Mme de Gontaut quand le roi eut achevé la lecture. — « Je vous aime beaucoup, repartit le roi d'un ton d'impatience, mais vous êtes insupportable. »

Charles X n'écouta que trop la prière de son ministre. Il donna l'ordre de ne laisser arriver personne jusqu'à lui, et ni le Nonce, ni l'ambassadeur d'Angleterre, ni Pozzo di Borgo, venus pour l'éclairer sur la gravité du péril, ne parvinrent à forcer la consigne. Il avait, à la lettre, la volonté de ne rien *voir*. Mme de Gontaut le supplia vainement à maintes reprises de monter jusqu'à son salon : un télescope y était installé et l'on apercevait la longue enfilade de la rue de Rivoli. De chaque fenêtre, hommes et femmes jetaient sur les troupes des projectiles de tout genre, depuis des pianos jusqu'à des armoires. Du tumulte de Paris, bourdonnement du tocsin, crépitement de la fusillade, éclat du canon, rien ne semblait parvenir aux oreilles du roi.

Du reste, « on mettait de l'importance à ne point paraître inquiet : aucune des heures, des habitudes ne fut interrompue, ni la petite promenade après le dîner, sur la terrasse où les enfants jouaient, ni la partie de whist établie en face même du grand balcon, d'où l'on ne cessait de voir les feux de Paris, d'entendre le tocsin ». Ce calme scandalisait Mme de Gontaut, exaspérait la duchesse de Berry : « Quel malheur d'être femme, » disait-elle au roi, en lui offrant de se rendre à Paris, « de s'y montrer même à cheval ». Et cela lui attirait l'ordre sévère et désespérant de demeurer et d'attendre.

Et vraiment la fatalité s'en mêlait. Vingt-cinq mille hommes au camp de Lunéville, une division de cavalerie à Saint-Omer n'attendaient qu'un signal pour accourir. Polignac avait dans sa redingote l'ordre de marche et l'y oubliait un jour entier. Quand il y songea, le télégraphe était aux mains des insurgés.

Si l'on publie jamais les Mémoires de Mme de Gontaut, l'une des pages les plus appréciées sera certainement celle qu'elle a consacrée à la journée du 29 juillet, la dernière que Charles X ait passée à Saint-Cloud. Ce n'est pas qu'elle renferme de nombreux détails, ni surtout des révélations importantes ; mais, en deux ou trois anecdotes, elle peint merveilleusement l'état de la cour : « L'aspect était changé : on entrait dans le grand salon : la table de whist avait disparu ; on parlait, conseillait ; on ne flattait plus. » Plus de courtisans : à leur place, partout des soldats blessés et mourant de faim, qui répondaient avec colère aux banales exhortations du duc d'Angoulême : « Du pain ! depuis trois jours nous n'avons rien mangé ! » Et le petit duc de Bordeaux s'emparait d'un immense gigot servi à sa table et descendait avec sa sœur parmi les soldats : « Prenez,

mes amis, c'est notre dîner; prenez tout, même les plats! »

Du pain! C'était le même mot partout : « Donnez-nous à dîner, » disait M. de Polignac sitôt qu'il apercevait Mme de Gontaut. « A dîner? il n'y a plus rien ici. » Même réponse chez M. de Cossé, et c'étaient dans tous les couloirs des gens désolés, affamés : « Tout est épuisé, tout, jusqu'à l'argent! »

Le soir on fermait les grilles du parc, et les Cent-Suisses et la garde royale, armes chargées, canons en batterie, bivouaquaient dans les cours.

Soudain, au milieu de la nuit, à la suite d'un entretien avec le général Gresseau qui arrivait de Paris, la duchesse de Berry, naguère si brave, s'affolait pour ses enfants. Elle faisait éveiller le duc d'Angoulême, puis le roi, et priait tant qu'elle obtenait le départ immédiat. On transporta dans leurs voitures les enfants endormis, et à deux heures du matin on se mettait en marche sur le grand Trianon.

Le roi à cheval marchait au flanc de la colonne, proche les voitures de ses petits-enfants, parfois s'appuyant de la main à la portière, triste, mais point abattu. A quelques pas, une amazone les pistolets à la ceinture : c'était la duchesse de Berry; menu fait, bien caractéristique où se dévoile tout le romantisme et le romanesque du caractère. La femme de l'expédition de Vendée est déjà là, vivant un chapitre de Walter Scott, en cette nocturne chevauchée, rêvant sans doute de lady Vernon. « Pourquoi ces pistolets? demanda le roi. — Pour défendre mes enfants dans le cas où l'on parviendrait jusqu'à eux! » répondait-elle avec exaltation. Et Charles, lui frappant amicalement sur l'épaule, souriait, un peu d'un sourire de pitié.

Le soir on était à Rambouillet — Trianon n'avait pas semblé assez sûr. — Quelle misère! C'était pour Mme de Gontaut les jours de l'émigration qu'elle revivait, avec ceci qui rendait les souffrances plus amères : que le roi était encore roi, et qu'il mourait de faim dans ses châteaux. Mademoiselle ne pouvait dormir tant elle souffrait, l'estomac vide : on n'avait pu trouver même un œuf, et Mme de Gontaut, après avoir tout bouleversé, ne découvrait rien qu'une croûte de pain oubliée dans une chambre, sur une commode.

***

Ce fut à Rambouillet que, le 2 août, le duc de Bordeaux devint roi. Je ne sais pas de récit plus touchant dans sa simplicité que celui de l'abdication de Charles X. Le vieux roi dès le matin a fait appeler son fils le duc d'Angoulême, et la duchesse, le baron de Damas et la duchesse de Gontaut, le duc de Bordeaux et sa sœur. Il prend le petit prince sur ses genoux, l'embrasse longuement, puis l'ayant mis à terre, il l'éloigne : « Voici mon abdication, » dit-il, en prenant un papier sur une table, et il se met à lire. Le duc et la duchesse d'Angoulême signent sans mot dire. A deux pas de là, Mademoiselle est debout auprès du duc de Bordeaux : « Il va nous arriver malheur, mon frère, dit-elle très bas, car tout le monde pleure en nous regardant; allons prier le bon Dieu. » Et gagnant doucement le balcon, ils s'agenouillèrent.

Comme en ce monde il faut toujours que le plaisant apparaisse à côté des larmes, voici aussitôt une scène comique. Une heure après, les deux enfants avaient fait avec des chaises un attelage que le duc de Bordeaux, hissé sur un siège, conduisait à grandes guides. Le baron de Damas entra et s'inclina profondément : « Sire! » — Il se fit un silence — « Sire! je suis chargé de vous apprendre que le roi, votre auguste grand-père, n'ayant pu faire le bonheur de la France, malgré le désir de son cœur, vient d'abdiquer, et c'est vous, Monseigneur, qui allez être roi sous le nom d'Henri V. »

L'enfant descendit de son siège et vint se placer devant le baron les mains au dos, la tête levée : « Bon papa qui est si bon n'a pu faire le bonheur de la France, alors on veut me faire roi? Quelle bêtise! » Et avec un haussement d'épaules : « Mais, monsieur le baron, c'est impossible ce que vous me dites là. » Il avait déjà repris ses guides et son fouet : « Allons, ma sœur, jouons! » Et il remonta sur son siège.

Cet enfant de neuf ans, ce roi conducteur de chaises, était un sage et plein d'une haute prudence; il a dû se rappeler toute sa vie cette scène de son avènement, et je ne puis m'empêcher de croire qu'il y songeait encore en 1872, en 1873 : « Me faire roi? quelle bêtise! »

Pourtant les fidèles croyaient à la réalité du nouveau règne. Sans doute on était loin de la capitale, et l'insurrection triomphait dans Paris : mais n'avait-on pas autour de soi la garde qui avait salué d'acclamations enthousiastes l'enfant-roi? N'avait-on pas une nombreuse artillerie? La division de cavalerie de Saint-Omer, les vingt-cinq mille hommes du camp de Lunéville n'accouraient-ils pas à marche forcée? Oui; mais les soldats de la garde vidaient leurs gibernes dans les champs, brisaient leurs fusils sur le pavé ou les jetaient dans le canal du parc. La disette, disette de vivres, disette d'argent, était telle que l'on autorisait les troupes à chasser le gibier des tirés royaux; que pour payer la solde, dans les cours, sur des réchauds, on faisait fondre l'argenterie royale.

Et puis l'on oubliait le peuple de Paris, exaspéré par ces trois jours de lutte sanglante. On oubliait encore le duc d'Orléans. On l'oubliait si bien qu'on comptait sur lui pour défendre les intérêts d'Henri V, pour assurer son trône chancelant. L'acte d'abdication ne le nommait-il pas lieutenant général du royaume, et ne savait-on pas que la duchesse d'Orléans venait de donner cette assurance à un ami de Mme de Gontaut : « Dites à la famille royale que mon mari est un honnête homme. » Il le prouvait du reste quelques jours après en sacrifiant son honnêteté à l'idée monarchique, en acceptant la couronne pour empêcher qu'on ne pro-

clamât la République ou l'Empire; il le prouvait sur l'heure en cherchant à effrayer Charles X pour l'éloigner plus vite, en laissant organiser la marche des Parisiens sur Rambouillet.

*
* *

Quand Charles X fut convaincu qu'il ne restait plus d'espoir, il prit le chemin de l'exil. Ceux qui avaient connu les souffrances de l'émigration, plus d'une fois, pendant cette marche vers Cherbourg, purent se croire reportés à quarante ans en arrière. Seulement, ce n'était plus sur les rives du Rhin, en terre étrangère, en pays allemand, c'était en France même, dans le royaume où, quinze jours plus tôt, l'on était le maître incontesté, qu'on ne savait où coucher le soir, qu'on se disputait les matelas, souvent les paillasses.

Le jour, la longue colonne s'en allait au pas, toujours au pas, sur les routes, le long des champs où jaunissaient les blés.

En tête, déployé en ligne, marchait un escadron de gardes du corps; la voiture des commissaires du gouvernement suivait. Puis venaient la voiture du roi, des cavaliers aux portières; la voiture de la duchesse d'Angoulême, la voiture du duc de Bordeaux et de sa mère. Le duc d'Angoulême allait à cheval, accompagné de plusieurs gentilshommes, tandis qu'un deuxième escadron de la garde fermait la marche. Pas d'autres bruits que le heurt des fers aux cailloux, le grincement d'un essieu, le cliquetis bref d'une gourmette ou d'un fourreau froissant l'étrier. En voyant défiler ce lent et silencieux convoi au bord des chemins, le paysan, suspendant son travail, se découvrait comme au passage d'un cortège funèbre. Et, de fait, c'étaient bien des funérailles qui se menaient là, les solennelles funérailles de la légitimité.

Parfois, sous le soleil lourd, en pleine campagne, on s'arrêtait. A l'ombre d'un bouquet d'arbres, au revers d'un talus, dans l'herbe, on s'asseyait en cercle autour du roi, lui debout. On causait doucement, on se contait les épisodes des derniers jours, tandis que les gardes mettaient pied à terre. Et, sur le fond gris de la route, les chevaux tenus en main, les hommes rajustant l'uniforme, secouant la poussière de la marche, s'étirant, formaient de pittoresques groupes. Courts repos où le calme des champs apaisait un peu les âmes. Puis, les bêtes reposées, le cortège morne partait de nouveau.

Cela dura quatorze jours. Le 16 août, à Cherbourg, Charles X et les siens franchissaient la coupée du *Great-Britain*. Suprême ironie, ce bateau qui portait en exil le dernier des Bourbons appartenait à l'un des frères de l'empereur Napoléon.

A bord, Charles X apprit du capitaine Dumont-d'Urville la trahison qu'il se refusait encore à croire : depuis le 7 août, le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume pour Henri V, s'appelait Louis-Philippe Ier, roi des Français. Mme de Gontaut et la duchesse d'Angoulême se rappelèrent alors un curieux épisode de l'avènement de Charles X. Le jour de l'ouverture des Chambres, le roi, gravissant l'estrade du trône, fit un faux pas et son chapeau lui échappa. Le duc d'Orléans l'ayant ramassé vivement :

— Le roi allait tomber, mon mari l'a retenu, dit la duchesse à Mme de Gontaut.

— Non, madame, Monseigneur a ramassé le chapeau de Sa Majesté. »

N'était-ce pas la même comédie qui venait de se passer? A un détail près, toutefois : le duc avait rendu le chapeau, il garda la couronne (1).

*
* *

Le caractère de gouvernante des Enfants de France étant indélébile, aucune puissance au monde ne pouvant relever de ses fonctions Mme de Gontaut, elle devait, de ce fait, suivre la fortune royale, accompagner les Bourbons dans leur exil. Pas n'était besoin de cette obligation, du reste, pour qu'on la trouvât à la peine comme elle s'était trouvée à l'honneur. Si ce n'avait été sa charge, son cœur, une pieuse affection, un inaltérable dévouement, l'auraient empêchée de se séparer du roi malheureux et de ses élèves. Nous la trouverons donc à Lullworth, où, les jours d'orage, on dormait dans les chambres sous des parapluies, où l'on se servait à table de cuillères et de fourchettes en fer, où la duchesse de Berry se vêtait du linge et des robes que lui prêtait la femme du marquis d'Anglesey. Nous la retrouverons encore à Holyrood, dans le vieux manoir d'Édimbourg, où le gouvernement anglais avait, au temps de Napoléon, offert un asile au comte d'Artois, poursuivi par des fournisseurs de l'armée de Condé; où Charles X dut une seconde fois se réfugier pour échapper aux mêmes créanciers. Nous la verrons encore auprès du roi quand, en 1832, il se décide à s'aller fixer en Autriche. Ses voyages n'étaient pas terminés encore : aujourd'hui à Prague, au château de Hradschim, demain à Carlsbad, à Tœplitz, à Duschtiered, elle est partout où s'arrête le roi, qu'il soit l'hôte du roi d'Angleterre, de l'empereur d'Autriche, du duc de

(1) Au moment du mariage de Mlle d'Alençon avec un prince bavarois, la *Gazette de Cologne*, avec le tact admirable des feuilles allemandes, publie une très curieuse lettre de Guillaume de Prusse, le futur empereur Guillaume, écrite en 1837, à propos du mariage d'Hélène de Mecklembourg et du duc d'Orléans. Il est intéressant de savoir comment, dans les familles royales, on appréciait les événements de 1830. Voici un fragment de la lettre :

« De quelque côté que l'on envisage les choses, Louis-Philippe est un voleur de trône, et lui et ses successeurs portent illégitimement la couronne. Que sa dynastie se maintienne pendant des siècles ou non, l'histoire blâmera en termes indélébiles la façon dont il a obtenu la couronne. Il est maintenant ici reconnu. Mais il y a une différence énorme entre la reconnaissance d'un fait momentanément inéluctable et l'alliance d'une maison, parvenue au trône de la sorte, avec les autres maisons princières d'Europe, honorables et pures. »

Lucques; elle est partout où l'on souffre. Dans le malheur commun, elle était heureuse, parce qu'elle était auprès de ceux qu'elle aimait : « Là où est le cœur, qu'importe le reste! » Elle avait sa place « à la cour de l'exil », et, l'ayant bien gagnée, jamais elle n'aurait pu se décider à en partir. On l'en chassa.

« C'est le malheur des rois, a-t-elle écrit, que ceux qui les entourent peuvent rarement s'entendre. Les chocs d'ambition et d'amour-propre survivent au pouvoir et au gouvernement des nations, et leur bruit vient troubler dans l'exil la quiétude ou la philosophie de ces existences royales, victimes de l'inconstance des peuples. C'est l'histoire de tous les temps, et la cour de Charles X ne devait pas démentir cette triste observation. »

C'est qu'à la cour de Charles X exilé, il y avait deux partis qui séparaient les fidèles : il y avait les partisans de l'inertie non résignée et les partisans de l'action ; il y avait les tenants du vieux roi et les tenants de l'enfant-roi. De là querelles et intrigues. Ce n'était pas que l'on voulût opposer le petit-fils au grand-père; c'était, chose plus originale, que l'on opposait le grand-père au petit-fils.

Depuis le 2 août 1830 en effet, de par la double abdication de Charles X et du duc d'Angoulême, le duc de Bordeaux était le roi légitime et s'appelait Henri V. Ne pouvaient accepter cet état de chose les amis de Charles X et du duc d'Angoulême, tous ceux qui avaient eu l'influence ou l'avaient espérée, tous ceux qui avaient tenu ou pensaient tenir la première place dans les conseils. Naturellement, légitimement, avec un roi nouveau, l'influence allait à des gens nouveaux, à des gens à lui : à cela, naturellement encore, ne pouvaient se résigner les anciens. N'allez pas juger trop vite, en regardant que ces choses se passent en exil, ces ambitions puériles et vaines ces rivalités. Je sais bien que ceux-là donnent à penser aux vendeurs de peaux d'ours, qui se disputent le premier rang sous un règne à venir, pis que cela, sous un règne problématique. Mais d'abord ces puérilités sont humaines, ce qui est la meilleure des excuses. Puis ces ambitions étaient moins vaines qu'elles n'apparaissent d'abord. L'influence à exercer n'était pas simplement une influence possible encore dans les futurs contingents ; il y avait un rôle immédiat à jouer, il y avait à prendre la direction du parti.

Les uns, les jeunes, voulaient agir, et l'exemple leur venait de haut. La mère de leur roi tentait une folle expédition en Vendée, et si les sages d'entre ses partisans blâmaient un peu tout bas la légèreté qu'apporta dans l'entreprise la duchesse de Berry, du moins approuvaient-ils hautement l'idée qui y avait présidé, la propagande par le fait, les actes qui marquaient qu'on ne s'abandonnait pas, qui témoignaient de la pérennité des prétentions.

La politique des anciens différait forcément : sans cela ils n'auraient pas eu raison d'exister. Donc ils avaient pris en tout le contre-pied, et prêchaient l'attente, une sorte de résignation dans le fond, explicable par la fatigue de l'âge, le découragement d'autant plus grand que les espérances avaient été plus immodérées, qu'on s'était cru plus inébranlable en 1830. Pour avoir trop présumé de ses forces au passé, on s'exagérait la faiblesse présente. Ces timides s'étaient déchaînés contre la duchesse de Berry vaincue, prise à Nantes, captive à Blaye. Ils s'étaient efforcés de lui ravir la direction de ses enfants, et, quand fut dévoilé son secret mariage au comte Luchesi, ils avaient obtenu de Charles X qu'il prononçât la déchéance.

Le chef du groupe était M. de Blacas. Mme de Gontaut l'a dépeint « froid, ferme, impassible, doué d'un esprit élevé et d'une profonde instruction, ayant tout ce qu'il faut pour obtenir de l'ascendant ». L'ascendant, il l'avait exercé sous Louis XVIII, qui l'avait fait son secrétaire aux dernières années de l'exil; il l'exerçait encore sur Charles X, entendait se maintenir et, très ombrageux, s'efforçait pour cela de perdre et d'écarter tous ceux que leurs talents ou leurs services pouvaient transformer en rivaux. Qu'avait été d'abord l'aide de camp même du roi, M. de Trogoff; puis il avait frappé l'entourage du duc de Bordeaux, et le gouverneur baron de Damas, le précepteur M. de Barante, avaient dû s'éloigner.

Mais ceux-là n'étaient pas les adversaires les plus redoutables. Celui qu'il importait le plus d'abattre était aussi le plus rude à vaincre, parce que son dévouement datait de plus loin, ses services se comptaient plus nombreux que le dévouement et les services de M. de Blacas. C'était la duchesse de Gontaut.

Elle n'avait eu garde de prendre parti entre Henri V et Charles X. D'abord elle détestait la politique, puis elle méprisait les intrigues, elle regrettait les divisions. Comme elle avait « le privilège de tout dire », elle avait franchement, tout haut, blâmé comme des fautes les renvois successifs des serviteurs dévoués, et comme elle savait d'où partaient les coups, elle n'avait point caché son peu d'estime pour l'homme de discorde, M. de Blacas.

D'autre part, bien qu'elle eût passé soixante ans, elle avait conservé une grande vivacité de sentiments, sa faculté d'enthousiasme, le goût de tout ce qui était jeune, vivant, actif. J'ai dit plusieurs fois qu'elle avait une âme de soldat ; la politique de recueillement n'était donc pas pour lui plaire; elle estimait à coup sûr que recueillement valait renoncement. Au contraire, les coups de tête de la duchesse de Berry, les manifestations légitimistes des Vendéens « l'électrisaient, et l'exaltaient ».

En 1834, à la majorité du duc de Bordeaux — roi, il était majeur à quatorze ans — de toutes les parties de la France, particulièrement de l'Ouest, des députations accoururent pour saluer le jeune prince, « objet d'amour, espoir d'avenir ». Chateaubriand les diri-

geait. Cette démarche mit le comble à la discorde. Mme de Gontaut en a parfaitement indiqué la raison : « elle gênait le règne possible de vieux courtisans, qui craignaient de voir partager l'influence qu'ils auraient voulu exercer seuls sur le roi ». Elle blessait même le roi, parce qu'elle ne s'adressait pas à lui, que, saluant la majorité de son petit-fils, elle consacrait son abdication. Blacas qui pénétrait sans peine ces sentiments très humains sut adroitement les exploiter. Il éveilla la susceptibilité du vieillard, il excita son instinctive jalousie; il lui montra les fidèles du duc de Bordeaux prêts à l'enlever à sa tutelle, à le faire proclamer roi en Vendée. La duchesse de Berry ne fut pas épargnée, et l'on ne ménagea pas davantage les calomnies contre Mme de Gontaut. Pour un innocent épisode d'audience, on la représenta comme la plus dangereuse conseillère. Les délégués, en saluant la sœur du duc de Bordeaux, avaient sollicité un souvenir. Mademoiselle avait alors détaché sa ceinture blanche, et les jeunes gens, la coupant en menus fragments, en avaient fait autant de décorations qu'ils attachèrent à leur boutonnière. Mme de Gontaut avait applaudi : c'était là tout son crime.

Malgré tout, le roi ne consentait pas encore à renvoyer celle qu'il appelait « sa vieille amie ». Tant de preuves d'attachement, l'exil deux fois supporté, le constant sacrifice de soi-même et des siens à la cause royale, des accusations un peu vagues, des calomnies, si habilement lancées qu'elles fussent, n'arrivaient pas à en effacer le souvenir. On recourut alors à la plus basse et la plus lâche des machinations.

Mme de Gontaut remit à M. d'Hautpoul, qui quittait comme tant d'autres la cour d'exil, une lettre adressée à Mme de Rohan sa fille, avec la recommandation de la jeter lui-même à la poste de Francfort. On le sut à Prague. A minuit, on réveilla Charles X; on lui persuada que de pareilles précautions devaient cacher quelque trahison, et, après un peu de résistance, on lui arracha l'autorisation de réclamer à la poste, en son nom, la lettre adressée à la duchesse de Rohan.

On en prit une copie, une copie odieusement travestie, où Mme de Gontaut ne se contentait pas d'exprimer son mécontentement contre quelques personnes de l'entourage, mais s'en prenait au roi lui-même et l'accusait de faiblesse. Charles X, touché à la prunelle de l'œil, ne songea même pas à demander la lettre originale. Dans un entretien avec Mme de Gontaut, il lui reprocha avec vivacité la satire que ses ennemis lui prêtaient. De nature délicate et droite comme elle était, elle ressentit cruellement l'injure, et le coup la trouva d'autant plus sensible qu'elle aimait le roi davantage. Il n'y eut ni protestation ni récrimination : très calme et très ferme, arguant de sa santé, de celle de la duchesse de Rohan, elle exprima le désir de se retirer. « La bonté du roi ne lui permit pas de se refuser à des vœux manifestés de la sorte. »

*
* *

La vie publique de Mme de Gontaut était terminée. Désormais elle allait appartenir aux siens, uniquement aux siens. Elle n'a pas cru devoir se raconter pendant ces années consacrées à sa seule famille. Sachant ce qu'elle avait été, nous pouvons deviner ce qu'elle fut : une admirable grand'mère, douce et bonne, indulgente à tous et à toutes choses, incapable de colère, prompte au pardon et à l'oubli, ne regrettant rien des sacrifices mal récompensés, pieusement fidèle au souvenir des princes morts, à la cause de son élève exilé, revivant l'existence passée avec l'intime fierté du devoir accompli toujours et strictement. « L'amour de mes enfants, écrit-elle en terminant son récit, l'estime de tous ont été la récompense d'une vie pleine de sacrifices. J'ai marché au grand jour, tenant par la main d'illustres élèves qui font ma gloire et dont la pensée soutient et embellit le reste de ma vie. » Elle avait bien acquis le droit de parler de ce ton d'orgueil. Rarement on a montré plus d'abnégation de soi-même, rarement le sacrifice de la personnalité, le plus rude des sacrifices, a été plus entier, rarement on s'est mieux pénétré de l'importance de sa tâche, on s'y est plus rigoureusement appliqué.

On a déjà pu en juger quand j'ai parlé de l'éducation du duc de Bordeaux. Tout ce que j'ai raconté est un long et éclatant témoignage de dévouement. Ce que je n'ai pu mentionner, pour ne pas interrompre la suite du récit, ce sont les mille sacrifices de la vie quotidienne, les plus pénibles parce qu'ils nous touchent dans nos habitudes. Si elle occupa « la plus haute charge du royaume », elle fut l'esclave de sa charge; du jour où elle fut nommée gouvernante des Enfants de France, elle n'eut même plus un « chez soi » ; si elle habita des palais, elle habitait les palais des autres; elle fut à la lettre une femme en condition ; elle veilla comme une nourrice jusqu'au sommeil de ses deux pupiles; l'étiquette eut pour elle des cruautés sans nom; son mari mourant à cent lieues d'elle en 1826, elle ne put seulement obtenir de lui aller fermer les yeux.

Qu'a-t-elle gagné à tant de dévouement? Un titre de duchesse, l'exil, un outrage sanglant. Jadis il arrivait qu'un roi, pour récompenser un sujet, lui donnait, avec quelque titre, des armes rappelant ses exploits, une devise qui résumait sa vie. Si Charles X eût rétabli cet usage le jour où il déclara duchesse Mme de Gontaut, il n'eût pas éprouvé d'embarras à lui choisir sa devise. Il en était une ancienne composée comme exprès pour elle :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

ALBERT MALET.

FIN.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

En province et à l'étranger.

Si je ne consultais que les intérêts de mon amour-propre, je me garderais d'écrire ce chapitre de mes Mémoires. Les pointes que j'ai faites en province ne m'ont laissé que de méchants souvenirs; je n'y ai jamais emporté de succès bien franc; je n'en suis que bien rarement et par exception revenu content de moi-même et des autres. Mais l'histoire de ces échecs, qui ont été nombreux et constants, pourra être utile à ceux qui courent la même carrière; elle leur épargnera peut-être quelques-uns des naufrages que j'ai subis, en leur signalant les écueils où je suis venu me briser. Après avoir longtemps exhalé contre les provinciaux une mauvaise humeur inutile et fort sotte, je me suis rendu compte des causes qui m'avaient empêché de réussir, et je me suis convaincu qu'en cette affaire c'est moi qui avais toujours eu tort contre le public.

Et d'abord, mes amis, fourrez-vous dans la tête cette vérité, où je ne suis arrivé que lentement et après bien des réflexions : toutes les fois qu'un conférencier n'empaume point le public devant lequel il parle, c'est sa faute et non celle du public. Il ne peut, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Vous traitez le public, qui est demeuré froid, d'idiot et de crétin. Soit, mes amis, je vous le concède; votre public était ce que vous dites, composé de crétins et d'idiots, mais c'était à vous de le savoir et de vous arranger pour leur dire ce qui pourrait être compris d'eux ou leur agréer. Vous vous plaignez de leur bêtise : mais vous êtes plus bête qu'eux, puisque votre métier, c'était de prévoir, de flairer cette bêtise et d'y accommoder votre discours. En conférence, comme au théâtre... plus qu'au théâtre, car l'homme de théâtre a le droit d'en appeler de Philippe ivre à Philippe à jeun, le conférencier, lui, n'a pas cette ressource. Si le hasard fait qu'il parle devant Philippe ivre, il faut qu'il tienne compte de cette ivresse et qu'il trouve juste les choses qui persuaderont ou toucheront un roi pris de vin. En conférence, c'est toujours — et la règle ne souffre aucune exception — c'est toujours le public qui a raison contre l'orateur; car le dernier but de l'orateur est d'agir sur son auditoire et de l'amener à croire ou à faire ce qu'il veut de lui. S'il manque son coup, c'est qu'il n'a pas visé juste.

Vos professeurs, quand ils vous enseignent la rhétorique, vous parlent-ils encore *des mœurs oratoires?* J'en doute, car je ne vois plus le *De oratore* de Cicéron parmi les livres de classe, et puis, le *De oratore* serait inscrit au programme que les élèves d'aujourd'hui le liraient, comme ils lisent Virgile, dans le substantiel compte rendu d'un manuel de baccalauréat. Tous les chapitres que les anciens ont écrits sur les mœurs oratoires, et ils n'en ont pas été chiches, se peuvent résumer dans cette formule que je vous donnais tout à l'heure : Quand on a affaire à un public de crétins, il faut savoir que l'on va parler à des crétins et ne leur dire que ce qui peut persuader des crétins.

Vous vous rappelez le mot célèbre d'un des grands avocats de notre barreau parisien. Un de ses amis, qui venait d'écouter une de ses plaidoiries, lui reprochait d'avoir insisté sur un argument qui était d'une évidente absurdité : « Quand on plaide, lui répondit-il, il faut donner les mauvaises raisons comme les bonnes : il y a toujours parmi les juges un esprit mal fait qui n'est touché que de celles-là. »

C'est là proprement ce que les anciens, qui ont tout dit sur l'éloquence, leur art favori, appelaient les mœurs oratoires : connaître, par une sorte d'intuition, les caractères et les dispositions du public à qui l'on s'adresse et le prendre par ses endroits sensibles.

C'est cette vérité, simple comme la vérité et vieille comme l'éloquence, que j'avais fini par découvrir, après Cicéron et Aristote. Mais, voyez-vous! on ne découvre jamais rien que n'ait dit Aristote ou Cicéron. Seulement autre chose est de l'avoir appris chez eux, autre chose est de l'avoir trouvé, à la suite de nombreuses expériences personnelles, à force d'études et de réflexions. Et la preuve, c'est qu'après avoir lu cette page, s'il vous arrive de faire four en conférence, vous vous écrierez, à part vous, en regardant le public : « Crétin, va! » tandis que moi, je dirai comme vous : Crétin, va! mais en m'adressant à moi-même. Voilà la différence, et elle vient tout bonnement de ce que je suis aussi ferré que feu Cicéron sur les mœurs oratoires.

C'est sous l'Empire, aux environs de 1865 ou 1866, que l'on commença à me demander en province. J'ignore si dès cette époque la conférence y était florissante; peu importe au reste. Je n'ai pas la prétention d'écrire l'histoire de la conférence dans notre pays; les documents me manquent. Je conte mes souvenirs, au hasard de la mémoire, et tâche d'en tirer quelques enseignements utiles aux conférenciers, mes frères. Je ne m'inquiétais pas trop dans cette première période, qui va jusqu'en 1870, des insuccès que je rencontrais presque partout. Je les avais prévus et fait entrer en ligne de compte. Ils ne m'étaient pas moins sensibles; mais je m'étais dit que je ne m'emparerais des publics de province qu'après beaucoup d'essais et de tâtonnements. Il y a chez les ouvriers un proverbe qui dit qu'on n'apprend le métier de menuisier qu'en gâtant beaucoup de bois; on n'apprend celui de conférencier qu'en manquant beaucoup de conférences. J'ai parlé

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier, 7, 28 février, 14 mars, 4 et 18 avril 1891.

en ce temps-là à Nantes, où j'ai été, deux jours de suite, franchement exécrable; à Lyon, où l'on a été poli pour moi, mais glacé, et la vérité est que j'avais été très médiocre; dans quelques villes de la Normandie et de l'Est, et à chaque fois j'avais senti sous les compliments obligés de ceux qui m'avaient fait venir l'étonnement chagrin de gens déçus dans leur attente. Mais j'en avais pris mon parti; je m'étais donné quelques années pour arriver à conquérir ce nouveau public. Je ne me rebutais point des chutes, si douloureuses qu'elles fussent pour mon amour-propre. Je me consolais en me disant que le retentissement en était limité, que l'écho n'en venait point jusqu'à Paris. Les journalistes de la localité, par courtoisie pour un confrère, accompagnaient le compte rendu de la conférence de quelques louanges banales, qui ne tiraient pas à conséquence.

Après la guerre, il y eut en province un grand mouvement de conférences. Les municipalités en organisèrent quelques-unes; dans beaucoup de villes, il se fonda des sociétés littéraires qui se donnèrent pour but de former des centres intellectuels d'enseignement et de causerie. L'Université se mit en branle : des associations composées de professeurs de facultés et de professeurs de lycées organisèrent des cours suivis, les uns destinés aux jeunes filles, les autres aux gens du monde, d'autres encore plus spécialement réservés aux ouvriers. C'était une idée qui devait naturellement venir à presque toutes ces sociétés de joindre aux conférences régulièrement données par les orateurs du cru le ragoût d'une conférence demandée à l'un de ceux qui passaient pour être à Paris les maîtres du genre.

J'étais très en vue à ce moment-là; la campagne de conférences que j'avais menée à grand bruit dans *les matinées Ballande* avait mis mon nom en évidence; c'est à moi que s'adressèrent tout naturellement la plupart des cités qui voulaient organiser chez elles des séries de conférences : on me demandait la leçon d'ouverture, ou tout au moins une conférence de gala. Je crus l'heure des revanches à la fin venue : j'étais maître ou à peu près du métier; je jouissais d'une autorité incontestable; j'avais en ce genre ce qui manquait à M. Bourbeau, le prestige; je possédais sur l'ancien répertoire et sur les théories dramatiques un stock considérable de conférences toutes faites, où je n'avais qu'à puiser : ce serait bien le diable, me disais-je, si avec tous les atouts dans la main, je ne gagnais pas la partie.

Je continuai de les perdre, les unes après les autres, tout comme autrefois. Les perdre, entendons-nous : ce n'étaient pas des fours scandaleusement noirs; non, c'étaient des chutes décentes, dont j'aurais pu, si j'avais eu moins de clairvoyance et plus de vanité, me dérober le secret à moi-même. Je sentais bien que tout ce monde, en revenant, disait au cercle ou au café : « Ce n'est que ça! ça ne valait pas la peine d'en faire tant de tapage. Si nous avions su, nous ne nous serions pas dérangés! » Au reste, j'avais, pour mesurer l'étendue du désastre, un critérium infaillible. Quand j'avais parlé dans une ville, on ne m'y redemandait presque jamais; j'y étais brûlé. C'est à peine si, parmi tant de cités où j'ai promené la conférence, deux ou trois m'ont prié de revenir, et encore sans paraître y tenir énormément.

J'ai beau me piquer de philosophie : vous pensez bien que j'ai regimbé assez longtemps contre cette fatalité, qui me versait tant de cheminées sur la tête, et que j'ai mis mes défaites au compte des autres, au lieu d'en chercher la cause en moi-même. Que voulez-vous? on n'est pas parfait, et l'amour-propre est toujours là, qui veille, vous conseillant de vous en prendre au public et de lui attribuer les sottises dont vous êtes seul coupable.

Il serait oiseux de vous conter en détail l'histoire de ces déconvenues. J'aime mieux vous en découvrir les causes, que je n'ai pénétrées que longtemps après.

Il y en a eu de particulières, qui n'ont sévi que parce que je me trouvais dans une situation toute spéciale et que je parlais au milieu de circonstances qui ne se retrouveront plus guère. Vous vous rappelez qu'à cette époque, la question religieuse avait pris un caractère aigu. Gambetta avait, de sa voix puissante, lancé son cri fameux : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » J'écrivais, sous les ordres d'Edmond About, au *XIXe Siècle*, et tous deux nous lancions, presque tous les jours, contre le parti clérical, des articles très vifs, très gais, très amusants, que tous les journaux républicains de province reproduisaient à l'envi, et dont la vogue était prodigieuse. C'était une plaisanterie qui avait passé en dicton, que je déjeunais le matin d'un curé et soupais le soir d'un moine. La vérité est que je n'ai jamais eu l'appétit si désordonné, et je m'en tiens au mot d'About, qui avait dit un jour en riant que si je chassais la bête puante, je ne la mangeais pas. Mais vous savez quelle est chez nous la puissance d'une légende.

Je ne cessais de répéter aux personnes qui venaient m'engager pour une soirée de gala que jamais, sous aucun prétexte, je ne touchais en conférence ni à la religion ni à la politique, que je m'enfermais strictement dans le domaine des lettres pures; on ne voulait pas me croire, on clignait de l'œil en souriant. Les dames, qui donnaient le ton, s'entendaient pour ne pas venir, ou, si elles venaient, c'était animées de sentiments hostiles. J'avais toujours un petit clan de jolis jeunes gens, qui me guettaient à la moindre défaillance, pour murmurer ou rire. Et ce qui me désolait plus encore, c'est que les républicains se rendaient à la conférence avec un secret espoir que de façon ou d'autre je trouverais moyen de dire son fait à l'ennemi, au cléricalisme; eux aussi, ils attendaient une phrase, une allusion, pour applaudir et manifester.

J'avais bien un sentiment obscur de ces dispositions de mon public; mais alors même que j'en aurais eu une perception plus nette, mon embarras eût été le même, puisque j'étais, par principe, décidé à m'abstenir.

Je me souviens à ce propos d'un petit fait qui acheva de m'éclairer sur cet état des esprits que je soupçonnais vaguement sans m'en être rendu compte d'une façon précise. J'étais allé, dans une ville de Normandie, faire une conférence sur le *Polyeucte* de Corneille. Le public avait été plus que froid, et je n'avais récolté, en rentrant au foyer, que ces compliments fades et ces molles poignées de mains qui marquent, pour l'orateur et le comédien tâtant la température, un nombre fâcheux de degrés au-dessous de zéro. Il me semblait pourtant que j'avais été assez bon et en train ce jour-là. J'eus deux jours après, en recevant les journaux de la localité, l'explication de cette effroyable baisse du thermomètre.

Le journaliste républicain me tançait vertement de n'avoir pas montré que Polyeucte, en renversant les statues des dieux, avait cédé à l'un de ces emportements dont le fanatisme clérical est si coutumier. Ah! quelle admirable occasion j'avais là de flétrir l'intolérance! Tout le monde avait cru dans la ville que si j'avais choisi ce sujet, c'était pour frapper sur ces éternels fauteurs de désordres!... Mais je m'étais dérobé... On m'avait sans doute fait peur des jeunes cléricaux qui avaient envahi une partie de l'orchestre. Mais je n'avais rien à craindre; on s'était préparé à me soutenir. J'aurais pu, j'aurais dû aller de l'avant... »

J'avoue qu'à la lecture de cet article, je demeurai, comme un simple héros de Corneille, stupide. Jamais il ne me fût tombé en cervelle cette idée, qui me paraissait d'une haute bouffonnerie, de prendre Polyeucte pour une tête de Turc clérical et de taper dessus en conférence. Mais ce qui acheva de m'abrutir, c'est qu'ouvrant le journal catholique, j'y lus que j'avais fait exprès de rabaisser, par la familiarité de mon langage, la grandeur d'un sujet divin; qu'on reconnaissait bien à cette mauvaise foi, d'autant plus venimeuse qu'elle se parait de bonhomie, l'éternel ennemi de toute sainteté et de toute religion..., etc., etc. Et il me traînait dans la boue.

Des deux côtés, je recevais du bâton. Ça, mon Dieu! je m'en souciais comme un poisson d'une pomme. Depuis le temps que les coups pleuvent sur mes épaules, ma peau a fini par s'endurcir. La mienne défierait celle de l'hippopotame, à qui l'on me fait quelquefois, dans les feuilles qui se piquent d'esprit, la grâce de me comparer. Mais ce qui m'agaçait, c'était de voir que personne n'était venu chercher à la conférence ce qu'on m'avait prié d'y donner, ce qu'on avait le droit d'attendre uniquement, une leçon de littérature. Il y avait eu malentendu, et par conséquent déception. Ce n'était pourtant pas ma faute : j'étais resté fidèle à mon engagement; c'est le public qui, inconsciemment, manquait au sien.

Ces circonstances sont heureusement assez rares. Le mieux est, quand on voit qu'on sera impliqué dans quelque situation de ce genre, comme on ne pourra ni vaincre ni tourner la difficulté, le mieux est de s'abstenir. C'est ce j'ai dû faire et c'est ce que j'ai fait dans quelques villes où l'on me disait que les passions religieuses étaient fort animées. En vain aurais-je crié sur les toits que je ne regardais pas l'anticléricalisme comme un article d'exportation provinciale, j'étais imprégné d'un parfum d'anticléricalisme si violent qu'il s'exhalait même de mon silence.

Mais si j'ai dû quelques insuccès à ces circonstances toutes spéciales, les autres ne sont imputables qu'à moi, qui n'ai jamais su prendre la mesure des publics à qui j'avais affaire en province, et qui me suis entêté par orgueil et par bouderie à ne pas leur céder.

On venait en députation d'une ville, presque toujours considérable, me chercher, sur la réputation de mon nom, pour une conférence. J'aurais dû, rien que sur cette indication première, me dire : « Attention! ces honnêtes gens entendent se payer une soirée de gala; il ne s'agit pas d'arriver chez eux en redingote et avec son esprit de tous les jours. Il faut, pour répondre à leur attente, faire un bout de toilette à sa parole; c'est un virtuose qu'ils viennent écouter, il faut y aller de son Carnaval de Venise. » Vous avez pu voir, par tout ce que je vous ai dit de ma façon de pratiquer les conférences, que les meilleures qualités dont j'y faisais preuve étaient la bonhomie et la familiarité; mais toute qualité se double d'un défaut : je poussais aisément l'une jusqu'à la trivialité, l'autre jusqu'au débraillement. Je manquais de mesure. A Paris, personne n'y prenait garde; quand le public parisien a adopté un artiste, il l'accepte en bloc et lui passe tout. On disait de moi : « Il est comme ça, il faut bien le prendre comme il est. » On me blaguait parfois un peu pour mes incartades de langage; mais, comme je les rachetais par une sincérité et un feu de parole extraordinaires, on ne s'en fâchait point. Ces défauts faisaient partie de mon être; on les avait acceptés; quelques personnes mêmes, très indulgentes, y trouvaient de la grâce.

Je les connaissais bien, ces défauts; car, sentant qu'il me serait impossible de m'en corriger tout à fait, puisqu'ils tenaient à la nature de mon esprit, je m'étais étudié à m'en composer une manière personnelle. J'aurais dû, si j'avais eu pour deux sous de bon sens et de réflexion, comprendre qu'il n'en allait pas en province comme à Paris. Ces nouveaux publics ne savaient de moi que mon nom; je n'avais pas eu le loisir d'entrer en relations avec eux, de les habituer aux excessives familiarités de cette manière; je n'avais pas encore assez d'autorité pour la leur imposer du premier coup. Quand elle ne blessait pas leur bon goût de

bienséance, elle les choquait par un laisser-aller qu'ils prenaient pour du mépris. Que de fois j'ai vu, le lendemain, dans les journaux qui rendaient compte de la conférence : « M. Sarcey n'a pas jugé à propos de se mettre en frais pour nous. Il n'a pas cru, sans doute, qu'il valût la peine, ayant affaire à des provinciaux... », etc. Et je recevais ma volée de bois vert.

Et je me dépitais; je m'étais au contraire donné beaucoup de mal, car il n'y a rien de si malaisé — et c'est le comble de l'art — de causer avec douze cents personnes, comme on le ferait au coin de son feu. Mais j'étais un sot de ne pas vouloir comprendre l'état d'esprit du public, venu pour m'écouter, et de ne pas m'arranger pour lui plaire. J'en serais venu à bout tout de même; j'ai fait plus difficile que ça. Mais j'étais buté; moi aussi, je commettais l'impardonnable sottise de m'en prendre à lui, quand j'étais le seul coupable. Ce qu'il y a de plus plaisant et de plus triste tout ensemble, c'est que j'en voulais à Lapommeraye, qui était extrêmement goûté en province, et qui n'y a connu que des triomphes. Mon Dieu! que les philosophes ont peu de philosophie! J'ai passé quinze ans à rager contre les autres avant de reconnaître, ce qui est si simple, que c'était moi qui n'étais qu'un imbécile.

Je ne vais plus guère en province; l'âge et la multiplicité de mes occupations me retiennent à Paris. Je crois bien qu'à cette heure, si j'allais faire une conférence dans quelque ville, l'autorité que j'ai conquise par trente-cinq ans de travail est telle qu'on m'y accepterait, comme je suis, sans retouche. Mais je suis devenu plus sage, et je m'accommoderais aux exigences de la bonne compagnie qui me ferait l'honneur de m'écouter. Je retrancherais de ma manière tout ce qui ne serait pas pour lui agréer. J'ai refait, à mon usage, le chapitre de Cicéron sur les mœurs oratoires.

J'ai encore souffert d'un autre inconvénient en province. Vous savez que j'ai longtemps été professeur, et que je suis resté attaché de cœur à l'Université, dont j'ai toujours défendu dans le journalisme et les doctrines et les intérêts. J'étais donc sûr, quand j'arrivais dans une ville, d'avoir pour auditeurs tous les maîtres de la Faculté ou du lycée, qui venaient là moins pour s'instruire — ils en savaient autant que moi — que pour donner à l'un des leurs un témoignage de sympathie. A ce petit noyau d'auditeurs lettrés se joignaient, le plus souvent, tous ceux qui, en province, ont le goût des choses de l'esprit, des magistrats, des avocats, de hauts fonctionnaires. C'était un public difficile, mais ouvert et accueillant. Mais il ne formait qu'une petite partie de l'auditoire. De quels éléments se composait le reste de la salle? Je ne saurais trop le dire. De curieux venus pour voir la tête d'un homme dont le nom était dans les feuilles; de femmes désireuses de se montrer en toilette de théâtre; de braves gens animés des meilleures intentions, mais ne sachant pas le premier mot du sujet qu'on allait traiter; d'ennuyés qui n'avaient d'autre but que de se distraire un instant; un public très composite, très disparate : imaginez un cheval de course attelé au même brancard avec une rosse de fiacre.

C'était naturellement au petit clan de mes collègues et de leurs pairs que je songeais d'abord, c'était pour eux que je parlais. Je mettais une certaine coquetterie à leur apporter sur le théâtre, qu'ils avaient profondément étudié eux-mêmes, des vues nouvelles, des vues personnelles tout au moins; je me garais du lieu commun comme de la peste, sachant qu'ils se seraient vite rebutés. Quelle niaiserie! J'aurais dû penser qu'ils étaient assez intelligents, eux, pour comprendre que m'adressant à un grand public, c'était pour ce grand public que je devais parler, et que j'étais dans le vrai à ne lui dire que ce qu'il était capable de porter; tandis que ce grand public, mal préparé à accepter des vérités neuves, ne les accepterait jamais et se fâcherait même qu'on les lui présentât.

C'est une sottise à un orateur de se méfier du lieu commun, surtout quand il a sous la main des publics peu homogènes.

Je n'ai jamais fait qu'une conférence à Marseille. C'était au Grand-Théâtre, en 1871 ou en 1872, peu de temps après la guerre. On avait organisé une grande loterie au profit des veuves et des fils des victimes : on m'avait prié de parler, et j'avais pris pour sujet nos tristesses et nos souffrances durant le siège de Paris. J'avais conté, avec beaucoup de simplicité et d'émotion, les phases par lesquelles nous avions passé, et il me semblait que l'on m'avait écouté avec attention. On avait paru s'amuser quand j'avais parlé de quelques-uns des incidents comiques du siège; on avait été touché des endroits douloureux où j'avais rappelé nos misères. La soirée pourtant s'était terminée de la façon la plus froide, et la foule s'était retirée avec un air de désappointement auquel je ne pouvais me tromper : je le connaissais si bien.

J'avais là-bas un de mes camarades de collège, Parisien d'origine, d'éducation, d'habitudes, et qui, à Marseille, où il occupait une charge importante, était resté Parisien jusqu'au bout des ongles. Nous avions été grands amis chez Massin, et nous étions restés en correspondance après la sortie du lycée, en sorte qu'avec lui je causais à cœur ouvert :

— C'est un four, n'est-ce pas? lui dis-je.

— Non, me dit-il, pas précisément. Mais sais-tu ce qui a manqué à ta conférence et d'où vient l'impression de froideur que tu as remarquée à la fin? C'est que tu as terminé comme tu avais commencé, comme tu avais continué, d'un ton simple et tout uni. Ils t'ont écouté avec beaucoup d'intérêt, ils se sont amusés même, mais il eût fallu les enlever au dernier moment par une tirade brillante. On s'attendait à une explosion de chauvinisme; de belles phrases à pa-

nache, de mots retentissants, le bouquet du feu d'artifice : il n'en eût pas fallu davantage pour allumer la salle, une salle de Marseillais.

— J'y avais bien pensé, lui dis-je, mais vous étiez là une demi-douzaine de Parisiens; je le savais, et je n'ai pas osé.

— Eh! me répondit-il, c'est précisément parce que je suis Parisien que je comprends qu'il faut parler aux Marseillais la langue de Marseille.

Il avait raison. J'ai longtemps eu l'horreur de tout ce qui sentait la phrase. L'expérience m'a ramené sur ce point à des vues plus justes. La phrase banale et ronflante est certainement en soi une chose mauvaise et dont il faut se garder. Mais c'est témoigner d'un goût trop exclusif, c'est mal comprendre les nécessités de l'éloquence que de la proscrire absolument du discours.

J'avais été un jour faire une conférence à Coulommiers, sur l'invitation du marquis de V..., qui avait été, lui aussi, un de mes camarades au lycée Charlemagne. J'avais parlé dans l'après-midi, et il me pria de rester le soir : car il avait à dîner l'un des conférenciers les plus célèbres de ce temps, et Bancel devait après le dessert s'asseoir sur la même chaise que j'avais occupée quelques heures auparavant. Je ne l'avais jamais entendu; j'acceptai, bien que des affaires urgentes me rappelassent à Paris. Je n'ai point à apprécier ici la manière ni le talent de Bancel, qui est mort aujourd'hui. Si le volume où il a publié le recueil de ses conférences vous tombe entre les mains, vous verrez aisément que l'idée est presque toujours absente : ce sont des phrases sonores et magnifiques, qu'il lançait d'un air inspiré, d'une voix retentissante, arpentant à grands pas l'estrade avec force gestes.

J'avoue qu'il ne me plut point. Le lendemain, après son départ, je causais avec mon hôte, en nous promenant dans les allées de son parc, et je lui disais le mépris que je sentais pour ces rhéteurs, qui ne cherchaient l'effet que dans la magnificence et la sonorité du mot :

— Eh bien, me dit-il, tu as tort. Voilà Bancel, qui avait hier pour auditeurs quelques petits sournois de Coulommiers et un grand nombre de paysans que j'avais fait venir. Il est clair qu'ils n'ont pas compris grand'chose à son discours, qui a passé par-dessus leurs têtes.

— Oh! oui, m'écriais-je.

— Mais, crois-le bien, ces mots, ces grands mots de liberté, de progrès, de civilisation, lancés sur eux d'une voix forte, ont éveillé leur esprit, les ont incités à penser, à réfléchir; leur ont ouvert un monde d'idées qui avait été jusque-là fermé pour eux. Ces mots n'ont pas sans doute le même sens pour eux que pour nous; peut-être même n'en ont-ils pas un bien précis; ils ne savent pas ce que cela veut dire; qu'importe si cela les émeut, les échauffe, et, comme dit Rabelais, leur désemberlucoque l'entendement? Les enlever aux préoccupations purement matérielles où ils sont enfoncés, leur fournir un sujet de causerie et de discussion, n'est-ce rien, à ton avis?

« Je voudrais, ajouta-t-il, que tu eusses le temps de te promener ces jours-ci avec moi dans les environs; je connais tous ces braves gens; tu t'entretiendrais avec eux, et tu verrais si j'ai raison. Tu leur as dit de très bonnes choses, et très justes, et qu'ils ont comprises. Tu ne les as pas secoués comme Bancel, qui ne leur a rien dit du tout, mais qui l'a dit avec conviction, avec énergie, en belles phrases sonores. Les mots, vois-tu, les mots, il ne faut pas les dédaigner, quand on est orateur; car ce sont les mots qui gouvernent le monde. »

Gouverner le monde! c'est bien des affaires. Je me suis contenté de l'instruire, et, quand j'ai pu, de lui plaire. Je vous ai dit comment et pourquoi je ne lui ai jamais plu en province. J'ai eu plus de chance à l'étranger.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

LE THÉATRE ET LE PATRIOTISME AU MOYEN AGE

La fête de Jeanne d'Arc et la délivrance de la France à la fin de la guerre de Cent ans.

Dernièrement, le journal *l'Intermédiaire* posait à ses abonnés la question suivante : L'idée de patriotisme existait-elle avant la Révolution ?

Les réponses affirmatives, parvenues en assez grand nombre, ne portèrent que sur des faits du XVIIIe siècle. On eût pu cependant, en remontant jusqu'au XVIIe siècle, citer les admirables pages que le duc d'Aumale a écrites dans l'*Histoire des Princes de Condé* à propos de la défection du grand Condé; et si l'on avait repris la question de plus loin encore, on aurait trouvé au moyen âge, particulièrement à la fin de la guerre de Cent ans, des preuves nombreuses de patriotisme dans la population française : l'histoire du théâtre à elle seule en fournit plusieurs exemples, comme nous allons le voir.

On a souvent étudié au moyen âge le théâtre comique représenté par les moralités, les farces, les soties et le drame religieux popularisé sous le nom de *Mystères*, mais on a peu mis en lumière le drame patriotique, dont le Mystère d'Orléans est resté le type.

Voici quelle fut l'origine de ce Mystère dont on s'occupe beaucoup en ce moment, en raison de la fête du 8 mai, à laquelle la ville d'Orléans donne, cette année, un éclat incomparable, que rehaussera encore la présence du chef de l'État.

Le jour même de la délivrance d'Orléans, le 8 mai 1429, les habitants, encore tout émus de la lutte acharnée

de la journée, organisèrent spontanément une grande procession qui parcourut les principales voies de la ville, en faisant pose sur les places (1).

Au milieu de la procession marchaient la Pucelle, le Bâtard d'Orléans, plus connu sous le nom de Dunois, Gilles de Raiz et autres capitaines.

Tous les ans, à la même date, la même cérémonie se renouvelle, et cette procession devient dès les années suivantes un événement pour la ville. Chaque habitant s'y prépare longtemps à l'avance, et la municipalité s'efforce d'y apporter le plus de solennité possible. Dans ce but, elle fait construire sur son parcours des tréteaux sur lesquels on représente des pantomimes relatives aux événements du siège.

L'un des compagnons de Jeanne d'Arc — au siège d'Orléans du moins — Gilles de Raiz, le marquis de Sade du moyen âge, que la légende a popularisé sous le nom de Barbe bleue, possesseur d'une immense fortune, fit probablement jouer à grands frais, à l'une de ces processions le Mystère représentant le siège d'Orléans (2), sur de hauts échafauds sous lesquels étaient établis en guise de caves pour rafraîchir les acteurs des alignements de tonneaux ou des flacons d'hypocras et de vins capiteux (3).

Le Mystère du siège d'Orléans a été conservé et même récemment publié. Quoique historique, il n'est pas encore entièrement profane : on y voit apparaître Dieu, la Vierge, l'archange saint Michel et les Saints. Il y avait, sur l'échafaud, dans une mansion surélevée, un paradis où se se tenaient Dieu, la sainte Vierge et les anges : le reste des tréteaux était occupé par l'action. Mais avoir pris pour sujet d'un drame un épisode de l'histoire contemporaine, mis en scène avec le respect des faits, sans toutefois qu'on ait rompu avec les traditions de l'art dramatique de l'époque, constitue un fait nouveau dans le théâtre du moyen âge (4).

A la même époque, on assiste à des représentations identiques sur différents points du territoire, entre autres à Dieppe où, sous le nom de *Mitouries* de la mi-août, on célèbre annuellement la glorieuse délivrance de cette cité, qui eut lieu en 1443. Pendant deux siècles, en mémoire de ce fait d'armes, eut lieu, dans l'église Saint-Jacques, une cérémonie moitié religieuse, moitié dramatique, consistant en une pantomime jouée par des acteurs ou des laïques qu'accompagnaient des marionnettes mises en mouvement par des fils ou des ressorts (1).

Le même fait d'armes est célébré à Paris à l'entrée de Louis XI, sur le parcours royal où l'on a élevé un théâtre représentant la prise de la Bastille de Dieppe (2). « Quand le roi passa, dit Jean de Troyes (3), il se livra merveilleux assaut des gens du roi à l'encontre des Anglais estant dedans ladicte Bastille qui furent prins et gaignez et eurent tous les gorges couppées. » On ne sait, dit un historien de Paris, si, étant donnée la barbarie du temps, la boucherie ne fut que figurée ou si elle eut lieu sérieusement (4).

C'est surtout en octobre 1453, à la nouvelle de la délivrance de la Guyenne, occupée par les Anglais, qu'éclate un enthousiasme général qui se traduit, sur les points les plus différents, par des spectacles patriotiques.

A Compiègne, chaque année, le 25 octobre, à la Saint-Crépin, les habitants organisaient des processions pour célébrer la délivrance de la ville, assiégée par les Bourguignons : on jouait, à cette occasion, des Mystères dont le sujet était emprunté à l'histoire de France ; mais, à partir de la défaite générale des Anglais, on joua dans ces cérémonies *la Déconfiture de Talabot advenue en Bordelais*, qui faisait allusion à la sanglante bataille gagnée par les Français sur les Anglais, sous les murs de Castillon (5).

En Poitou, le connétable de Richmond solde les dépenses des fêtes célébrées à l'occasion de l'expulsion définitive des bandes anglaises (6).

A Abbeville, on célèbre par des représentations la mort de Talbot, en 1453 (7), et à Troyes, en 1451 et en 1453, on organise des processions ou des fêtes à spectacles en l'honneur du départ de l'étranger. On représente même une moralité à personnages se rapportant aux défaites infligées aux Anglais en Guyenne (8).

Quarante ans plus tard, ce souvenir de l'occupation anglaise restera vivant dans toute la France, et à

(1) Voy. *le Mistère du siège d'Orléans*, publié dans la collection des documents inédits sur l'histoire de France, par M. F. Guessard et E. de Certain. — Paris, 1862, p. VII.

(2) Il n'y a pas de texte positif qui affirme que ce fut Gilles de Raiz qui fit représenter *le Mystère d'Orléans* à l'une des processions de la ville. Mais tous les faits concordent à le faire supposer, et MM. Guessard et de Certain n'ont pas hésité à adopter cette opinion en s'appuyant sur des raisons qui nous ont paru fort sérieuses.

Voy. d'ailleurs : Vallet de Viriville, *Histoire de Charles VII*. — Paris, Renouard, 1863, p. 412 et suivantes; *Revue de l'École des chartes*, 25e année, Ve série, vol. V, p. 1.

Voy. surtout Tivier : *le Mystère du siège d'Orléans*. — Paris, Thorin, 1868, in-8°. — L'auteur est d'avis que le Mystère tel qu'il nous est connu par le manuscrit unique de la Bibliothèque vaticane doit dater de 1456 environ ; mais qu'auparavant on avait déjà dû jouer le drame de la délivrance d'Orléans, avec moins d'étendue toutefois.

(3) Voy. Dom Morice : *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*. — Paris, 1744, t. II, col. 1338.

(4) Guessart et de Certain, *op. cit.*, p. XXVIII et XXIX.

(1) Petit de Julleville, *les Mystères*, t. II, p. 193. — Magnin, *Histoire des marionnettes*, p. 118.

(2) Georges Chastelain, édit. Kervin de Littenhove, t. IV, p. 79.

(3) *Chroniques de Jean de Troyes*, publiées par Michaud et Poujoulat dans la collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France, p. 249 et 250.

(4) Dulaure, *Histoire de Paris*. — Furne, 1837, t. III, p. 250.

(5) *Notice sur les Mystères représentés à Compiègne au moyen âge*, par Alexandre Sorel. — Compiègne, Edler, 1873, p. 13 et suiv.

(6) Fillon et Rochebrune, *Poitou et Vendée*. — Fontenay-le-Comte, Robuchon, 1861, p. 34.

(7) Louandre, *Histoire d'Abbeville*, t. Ier, p. 318.

(8) Boutiot, *Histoire de la ville de Troyes*, 1873, t. III, p. 66.

Vienne, en Dauphiné, lorsque l'on recevra Charles VIII, on représentera devant lui, entre autres spectacles, *le Léopard anglais jaloux et perfide dompté par des Français.*

A Paris, au XVIIe et au XVIIIe siècle, on faisait encore annuellement une procession en souvenir de la réduction de la ville sous Charles VII (1).

Il ne s'agit pas là, dans ces différentes manifestations, de la commémoration d'un glorieux fait local ou particulier à une ville et à une province, et célébré uniquement dans la contrée qui s'en glorifie. Il y a un mouvement général de l'opinion, unanime chez tous les Français, d'un bout à l'autre du pays. On célèbre à Compiègne, dans le Nord, la victoire de Castillon remportée au Midi; à Troyes, on fête la délivrance d'une province du Sud-Ouest. A Paris, en représentant la délivrance de la Bastille de Dieppe, on se réjouit d'un fait d'armes glorieux pour le nord du pays. L'Anglais a quitté le sol de la France : l'allégresse est partout; le sentiment de la patrie est dans tous les cœurs.

C'est une preuve irréfutable que, déjà au XVe siècle, les Français se considéraient comme membres d'une même famille, unis par les mêmes intérêts moraux, sociaux et politiques, surtout par l'amour d'un sol dont la moindre parcelle semble être le patrimoine de tous. De toutes parts on voulait la délivrance du territoire, et on y concourait même des campagnes les plus éloignées du pays conquis et du théâtre de la guerre, sans être divisé par des rivalités de province à province, de ville à ville; on sentait que la présence des Anglais sur un point quelconque de la France était une atteinte portée à l'honneur de tous les citoyens, et l'on fêtait avec allégresse chaque nouvelle étape de leur retraite.

N'est-ce pas là la meilleure réponse à faire à cette école qui voudrait faire dater de 1789 l'éclosion du patriotisme dans notre pays?

GERMAIN BAPST.

(1) Archives nationales, K. 1001 1005.

THÉATRES

Amoureuse, par M. G. de Porto-Riche.
Le Canard sauvage, d'Ibsen. — *Antonia*, de M. Dujardin.

Ce qui me plaît surtout, dans la comédie de M. de Porto-Riche, c'est un tour spécial, une manière de voir les choses et de les représenter, très curieuse, très originale et très moderne. Sans être plus qu'il ne faut entiché de « modernisme » — un mot qui, d'ailleurs, a servi d'étiquette à bien des sottises — on m'accordera que nous avons une manière, je ne dis pas meilleure, mais particulière de voir et de sentir. Il me semble que c'est le rôle d'un auteur dramatique de la rendre de son mieux, et parmi nos dramaturges contemporains, je n'en connais guère qui soit plus capable de le faire, et qui l'ait mieux fait, que M. G. de Porto-Riche.

Il a un esprit endiablé, qui se réjouit de lui-même, de ce qu'il nous fait voir ou deviner, un esprit qui ne fait pas seulement rire, mais réfléchir aussi, un esprit... un esprit trop abondant parfois; le premier acte en est saturé. J'avoue que, pour ma part, je verrais sans déplaisir disparaître quelques « mots » d'un libertinage un peu trop accentué; non qu'ils me choquent par eux-mêmes, mais je ne les crois pas à leur place.

Ces réserves faites — elles ne sont pas inutiles, car en vérité, et surtout au premier acte, cet excès d'esprit distrait un peu trop — je crois bien qu'il ne reste plus qu'à louer. Deux scènes surtout, dont l'une a enlevé la salle, me paraissent de premier ordre.

C'est d'abord la rupture. Pour le plus futile des prétextes, à propos d'une loge pour une première, une discussion commence entre Étienne et sa femme : c'est d'abord des reproches sans grande portée, puis des récriminations, et peu à peu, par la force même des choses, la dispute s'envenime; chacun veut prouver à l'autre qu'il a tort, se prouver peut-être à lui-même qu'il a raison, et ce sont alors des paroles blessantes, d'autant plus énergiquement maintenues que chacun les sent définitives et irréparables... La scène est conduite avec une ampleur et une puissance absolument remarquables, et qui — même à ceux qui aimaient le plus *la Chance de Françoise* — ont révélé des qualités qu'ils ne soupçonnaient pas chez M. de Porto-Riche. Elle est si humaine et si vraie, cette scène, elle est tellement, comme on dit en musique, l'« accompagnement obligé » de la situation, que, pendant que Germaine et son mari se querellent, on a la certitude que la même scène éclate (ou a éclaté) entre Pascal et son écuyère, entre celle-ci et le rival de Pascal, entre tous les couples où l'amour est réparti d'inégale manière. Cela est d'une vérité générale et absolue.

Et ce n'est pas seulement le développement de cette scène que j'admire, c'en est aussi la conception. L'auteur a voulu que cette querelle, qui va briser la vie de trois êtres, naquît pour une cause presque puérile, et la portée de la scène en est augmentée. Il est terrifiant de songer à quoi tiennent les événements qui bouleversent une existence humaine. Pourquoi a-t-on parlé ce jour-là?... Il s'en est fallu de rien qu'on ne le fît pas, mais on a parlé, on s'est trouvé engagé par les paroles prononcées, le sentiment que l'on éprouvait s'est fortifié par l'expression violente qu'on lui a donnée, le mal est fait, ou le bien. Toute vie est à la merci d'un hasard.

Une autre scène, dont l'effet a été moindre, mais que je préfère peut-être, est celle du IIIe acte, entre Pascal et Germaine. Elle est fort courte, cette scène, sans éclats et sans phrases, mais je n'en sais pas de plus poignante. Elle l'est plus par les pensées que par les mots; c'est que sous chaque mot on devine un sentiment caché; chez Germaine, la conscience de son déshonneur, de son infamie, de sa vie à jamais brisée; chez Pascal, la déception la plus grande, et la plus profonde douleur qui puissent atteindre un homme qui aime. Et ils parlent, ils plaisantent même, et, précisément ce contraste entre leurs paroles et les pensées que nous leur savons augmente et redouble notre émotion. Pas une fois Pascal et Germaine ne disent le mot qu'ils ont dans le cœur, mais nous le disons pour eux. C'est là, je crois, de l'art véritable, et du meilleur. Et comme cela est bien de notre époque! comme c'est bien de notre temps, cette ironie qu'on porte sur soi-même, cette crainte de l'exagéré, cette peur des grands mots qui seules pourtant peuvent exprimer les grandes douleurs!...

A quoi bon, maintenant, vous raconter le sujet d'*Amoureuse?* Vous le savez, du reste, par les journaux. L'idée en est un peu mince; mais ce n'est pas une aventure qu'a voulu nous conter l'auteur: il a voulu nous exposer un cas général, et il a dû, pour cela, écarter de sa pièce tout ce qui n'avait pas un caractère général. J'aurais voulu cependant dire un mot du dénouement, qui ne me paraît pas avoir été très bien compris. Mais j'aurais désiré, si je cherchais à comprendre jusqu'au fond la pensée de M. de Porto-Riche, de découvrir des abîmes de perversité...

Ce que je veux dire au moins, c'est que, s'il y avait longtemps que je n'avais vu de pièce aussi originale, je n'en ai, je crois, jamais vue qui fût mieux jouée. Mlle Réjane et M. Dumény sont, tout simplement et très franchement, au-dessus de tout éloge; j'aurais beau chercher les épithètes les plus louangeuses, j'en reviendrais toujours là : j'y reste donc.

***

Le Théâtre-Libre nous a donné cette semaine *le Canard sauvage*, cinq actes, d'Henrik Ibsen, traduits par MM. Éphraïm et Liudenlaub.

Je n'affirmerai certes pas que cela soit d'une clarté éblouissante, mais ce n'est pas si impénétrable qu'on a bien voulu nous le dire.

Ce qu'il y a de plus obscur dans l'affaire, c'est encore le titre. Le *Canard sauvage*, c'est, je crois bien, Hialmar Ekdal, qui est « plongé dans l'erreur ». On nous explique abondamment que le canard sauvage, blessé par le chasseur, plonge dans le fond du marais, et que le chien, pour le ramener au jour, doit plonger après lui et l'arracher de la vase où il s'enfouit. Entendez cela au figuré. Hialmar Ekdal a épousé une ancienne maîtresse du banquier Werle, il l'ignore, et, par conséquent, son bonheur est fondé sur l'erreur. Son camarade d'enfance, Gregers Werle, fils du banquier, se consacre au rôle du chien, et, sous prétexte de ramener Hialmar à la lumière, détruit toutes les illusions de son ami et attire sur celui-ci toutes les catastrophes. On pourrait remarquer ici que, si (je parle au propre) le chien va rechercher le canard sauvage, ce n'est pas seulement pour le « ramener à la lumière », mais aussi, hélas! pour le rapprocher de la cuisine; mais Ibsen a fait de Gregers Werle une sorte d'illuminé, de sorte qu'il y a peut-être là un second symbole : pour croire que le rôle du chien est généreux, il faut être fou... Notez qu'en outre du canard sauvage moral (si j'ose dire ainsi), il y a aussi un vrai canard sauvage, qui vit dans un baquet, au fond d'un grenier, et qui amène le dénouement... Bref, j'ai peur de m'y perdre, et je m'en tiens à ce que j'ai compris, aux nouvelles idées d'Ibsen.

Il serait bien intéressant de savoir comment et pourquoi son opinion sur le monde s'est modifiée à ce point. Il me semble bien que c'est maintenant qu'il est dans le vrai, mais par quelle suite de réflexions y est-il arrivé?... Le *Canard sauvage* nous montre un Ibsen diamétralement opposé à l'Ibsen de *Maison de poupée*, par exemple; et ce changement un peu brusque augmente peut-être encore l'obscurité de sa dernière œuvre. Vous vous rappelez que, dans *Maison de poupée*, Nora quitte son mari parce qu'elle découvre que leur ménage « est fondé sur l'erreur »; la scène, pour bizarre qu'elle soit, est d'une véritable grandeur, et il est clair que, là, Nora n'était autre chose que le porte-parole d'Ibsen : « Rien de bon ne peut exister qui soit fondé sur le mensonge, » c'était là une de ses théories favorites.

Or, dans le *Canard sauvage*, le porte-parole d'Ibsen est Relling, un médecin, et il s'exprime ainsi : « Le *mensonge vital* est nécessaire; si les hommes savaient la vérité, chacun en ce qui le concerne, ils ne pourraient vivre. » Je crois; je ne sais qu'elle est l'expression d'Ibsen qu'on a traduite (un peu obscurément) par *mensonge vital*, mais le sens est bien celui que je dis.

Quoi qu'il en soit, cette pièce bizarre, incohérente parfois, et parfois aussi un peu puérile, n'est pas ennuyeuse un instant. Ibsen sait communiquer aux moindres de ses personnages une telle intensité de vie que leurs paroles nous donnent une impression singulièrement vive. Peut-être aussi (je le dis tout bas) y mettons-nous un peu de bonne volonté; mais, en conscience, il semble bien qu'il y ait dans ces drames ce que nous ne trouvons pas ailleurs.

Dans *le Canard sauvage*, par exemple, le caractère d'Hialmar Ekdal me paraît une des créations les plus complètes et les plus parfaites qu'on puisse voir au théâtre. Les diverses nuances de ce personnage fuyant sont marquées avec une précision et une netteté infi-

nies. Sans doute, tout cela est un peu lent, mais comme l'impression qui s'en dégage est forte!

Cette fois, la troupe du Théâtre-Libre a réparé le tort qu'elle avait fait à Ibsen lors de la lamentable représentation des *Revenants*. Antoine excelle dans les rôles de second plan, tels que Hialmar Ekdal; il y est parfait; le reste est bon, et l'on a fait un grand succès à Mlle Meuris, une ingénue très naturellement enfant.

***

Je voudrais vous parler de l'*Antonia* de M. Dujardin, drame symbolique joué cette semaine au Théâtre d'Application. Mais qu'en pourrais-je dire?...

Nous sommes arrivés pleins de bonnes intentions au théâtre de M. Bodinier nous aurions donné beaucoup pour « trouver cela beau », mais dès la fin du Ier acte: nous avons perdu courage. Il se peut qu'il y ait en germe des choses fort intéressantes dans la tentative de M. Dujardin, mais elles sont vraiment trop en germe. Puis, dans ce symbolisme, certains détails nous déconcertent, et l'on en rirait de bon cœur, si l'on n'était désarmé (et un peu troublé aussi), par l'évidente sincérité de l'auteur.

Ceci, par exemple. Vous savez que les personnages principaux d'*Antonia* sont la femme, le mari et l'amoureux qui porte le nom symbolique de Pâris. Or, tandis que le mari, les chœurs, sont vêtus de redingotes contemporaines, Pâris, l'amoureux éternel, porte des bottes molles, un veston de velours et une cravate à la Colin!... Tout comme sur les lithographies des romances de Masini et de Labarre, *Nina, la fille du pêcheur*, ou *Jeune fille aux yeux noirs!...*

Franchement, était-il bien la peine de faire tant de bruit pour en revenir à une conception de l'amoureux qui semble se rapprocher si fort, au moins en apparence, de la conception qu'en avaient M. Émile Barateau, M. Bétourné et leurs illustrateurs ordinaires?...

J. T.

CHOSES ET AUTRES

Fantaisies royales.

Les hommes de notre génération eurent l'honneur insigne de sucer les mamelles nourricières de l'Université, en compagnie du prince Milan, futur roi de Serbie. Je pourrais donc, jusqu'à un certain point, voir dans ce souverain déchu un frère de lait, mais qu'il se rassure, je n'en abuserai pas. Si j'ai bonne mémoire, nous étions médiocrement sensibles aux charmes de cette camaraderie princière. L'élève Obrenowitch nous imposait peu; nous l'appelions familièrement « le Valaque », grâce à l'aimable ignorance de l'ethnographie que nous devions aux anciennes méthodes historiques. Aussi ai-je reçu la nouvelle de son couronnement avec une simplicité digne, sans jalousie comme sans délire. Pour un « labadens » qui ceint le diadème, combien en voit-on tourner encore plus mal! J'ai vécu depuis sans penser à lui, et je supposais, sans la moindre aigreur, qu'il en faisait autant de son côté.

***

Nous avions donc, Milan de Serbie et moi, contracté l'habitude douce de nous oublier. Il n'eût tenu qu'à lui d'en rester là. Par malheur, les princes sont agités, ce printemps. Ici, ce sont les Bonaparte, grands et petits, qui ajoutent un chapitre à leurs annales familiales; ailleurs, un prince d'Orléans s'expose à être traité de nihiliste par un vieux Tcherkess. Alors qu'un Bourbon chancelle, il est permis à un Obrenowitch de s'effondrer. Voilà comment mon ancien condisciple Milan a cru nécessaire, sans que j'aie rien fait pour l'y provoquer, de se rappeler à mon souvenir. Rendons-lui sans tarder sa politesse.

Je le croyais en inactivité. S'il gagne au jeu, m'avait-on dit, il fait Charlemagne; perd-il en politique, il fait Charles-Quint. Je lui savais gré de cette attitude. J'aime à voir les souverains abdiquer; c'est toujours plus sûr pour eux et leurs peuples. Celui-ci a bien en effet déposé la couronne, mais en mettant à son renoncement quelques conditions tout à fait modernes. Au moment de quitter l'État serbe avec licence de porter le titre de comte de Takovo, l'ex-roi Milan sut résister aux prières des régents Ristitch, Protitch et Belimarcovitch qui se suspendaient à son manteau royal, en le suppliant de ne pas priver la patrie « de la haute intelligence dont la Providence l'a si richement doué ». Il s'obstina à plonger ses ex-sujets dans un désespoir, dont le coût fut de 30 000 francs par mois pour le Trésor serbe. Ainsi le voulait « la nécessité de maintenir à sa hauteur le prestige du roi-père ». La Serbie était assez riche pour payer sa douleur; et puis, entre nous, s'appeler Takovo, cela vaut bien 360 000 francs d'indemnité! Seulement, une fois le contrat signé, les régents caressaient l'espoir de rester dans le deuil; ils comptaient sur le côté Charles-Quint de leur ancien maître. Hélas! les 30 000 francs mensuels, plus que suffisants pour vivre au monastère de Yuste ou pour se livrer à la culture des laitues, ont vite dansé sur tous les tapis verts de l'Europe d'effrénées sarabandes. Et le côté Charlemagne de reparaître. D'avides créanciers mirent opposition sur le viager royal, jusqu'à concurrence de moitié; hâtons-nous de dire que, n'appartenant pas à la nation serbe, ils étaient dans une certaine mesure excusables de ne tenir que théoriquement au prestige du roi-père. Le regret de la patrie absente envahit alors subitement l'âme nostalgique du comte de Takovo, et l'heureuse Belgrade revit son prince. On illumina, ou

peu s'en faut; on éclaira, tout au moins. Ci, une forte somme, payée pour solde de tout compte; moyennant quoi, la Serbie se croyait privée à jamais « de la haute intelligence dont la Providence, etc. ». Ainsi lesté, Milan s'en fut, comme autrefois Thémistocle, s'asseoir au foyer du peuple britannique. Peut-être, qu'on me permette cette parenthèse, vous êtes-vous quelquefois demandé quelles raisons secrètes attirèrent le stratège athénien sur le sol anglais, lorsqu'il entreprit ce voyage mal connu jusqu'à Napoléon? Les récentes mésaventures du roi de Serbie dissiperont vos doutes; les Grecs furent de tout temps si nombreux dans les grands cercles de Londres que déjà Thémistocle pouvait s'y croire en famille. La fréquentation de ces Anglo-Hellènes coûta cher au pauvre Obrenowitch; quelques coups de baccara en firent un Milan plumé. Une nouvelle crise de mal du pays,

Oh! n'exilons personne, oh! l'exil est impie!

ramena l'infortuné monarque, trahi par les frères de pique et de trèfle, dans les bras de ses fidèles sujets.

Ce deuxième retour de l'île d'Elbe n'était pas dans le programme. Le peuple serbe apporta cette fois dans ses réjouissances une réserve de bon goût; Ristitch domina sa joie, Protitch s'efforça de dissimuler la sienne, et Belimarcovitch y parvint; la Skoupchtina devint rêveuse. Le roi Milan, avec une ingéniosité qui l'honore, sut exploiter cette mélancolie; après avoir tarifé à deux millions son départ définitif, il a consenti à régler l'affaire pour moitié. A ce taux, la Serbie obtient de son prince un adieu éternel, du moins elle l'espère. Et le peuple, attendri, vient enfin de conduire à la gare la Majesté décavée, tout entier à ce double sentiment que définissent si bien ces vieux vers du XVIIIe siècle :

Fort satisfait d'ajouter
Au plaisir de l'avoir vue
Le bonheur de la quitter.

Malheureux au jeu, heureux en amour. Milan laisse entendre, en s'éloignant, que Vénus le vengera de la dame de pique. Cela résulte de son entrevue avec le métropolitain Michel; car, soit dit en passant, la capitale serbe, plus heureuse que Paris, possède, elle, un métropolitain. Le vénérable Michel a donné au royal divorcé toutes facilités de convoler en secondes noces. Ainsi redoré, pourvu et béni, le roi-père fera ravage dans les casinos. Une comtesse de Takovo se prépare. Attention, la Skoupchtina! gare aux frais de corbeille!

***

Voilà pour le côté gai de l'aventure. La contrepartie est moins joyeuse. Comment ne pas songer à la reine Nathalie, que les régents parlent d'expulser, elle aussi, par raison d'État? N'est-ce pas là de la bien vieille politique pour un si jeune peuple, de bien rudes principes et de bien grands mots? J'entends dire que la reine a lassé ses meilleurs amis. Soit! Mais sans vouloir examiner le fond des choses, l'opinion, en France, tient pour elle, comme elle tenait pour la duchesse de Chaulnes, par sentimentalisme chevaleresque, parce que le cœur a des raisons que la raison d'État ne comprend pas, et c'est l'honneur de notre race de sentir ainsi.

Ce parti pris de sympathie est si déterminé chez la plupart d'entre nous qu'il a résisté victorieusement à la publication d'un volume inutile : *Mémoires de Nathalie, reine de Serbie* (1). La seule annonce du livre me gâtait, je l'avoue, mon héroïne. Je craignais quelque manifestation de littérature; la douleur d'une mère mise en copie, rien de plus odieux. Fort heureusement, nous en sommes quittes pour la peur. Il n'y a, en l'espèce, de coupable que l'éditeur du volume, qui promet aux indiscrets plus qu'il ne leur donne. De Mémoires, pas l'ombre; un simple dossier, confus et rébarbatif comme toutes les compilations de procédure, une suite de documents mal classés, toute la cuisine judiciaire d'un vulgaire procès de séparation. A quoi bon alors publier ce fatras? Une préface nous explique pourquoi la reine Nathalie croit devoir soumettre au jugement de l'Europe ce triste procès. Trompée par les promesses du parti radical (il paraît que certains radicaux serbes promettent plus qu'ils ne peuvent tenir), elle a espéré longtemps que l'Assemblée nationale de Serbie prononcerait sur sa cause. Un mémorandum, envoyé par elle à la Skouptchina, exposait, dans un style simple et digne, tous ses griefs de femme et de mère. Les députés se sont déclarés incompétents. Fort bien; mais comment alors sont-ils compétents, lorsqu'il s'agit de régler les différences du roi Milan avec l'argent des contribuables? Il y a, dans les Mémoires de la reine, plus d'un passage à retenir, et j'admire qu'une assemblée — les assemblées sont volontiers généreuses — ait si facilement passé outre :

Durant douze années, j'ai subi, sans mot dire, par affection pour mon fils et pour sauvegarder la dignité du trône, une vie pleine d'amertume. La nation, qui m'a toujours vue gaie et souriante, ne se doutait pas de la quantité de larmes que cachait ce sourire. A part Dieu, personne ne pourra savoir ce que je pouvais souffrir et endurer... Je fus réduite à passer devant les portes fermées du palais de mon fils. Ce ne fut qu'après treize jours d'attente vaine, qu'à la veille de l'ouverture de l'Assemblée nationale, on m'autorisa à le voir.

Ce bonheur semblait être trop grand pour ma mauvaise destinée. Des mois entiers s'écoulèrent ensuite, sans qu'on permît à ce bonheur de se renouveler. Pendant les quatre mois de mon séjour ici, je n'ai pu voir mon fils que sept

(1) Paris, chez Dentu, édit., 1891.

fois, et dans de courtes visites. Je ne cesse de me poser ces questions : Qui est-ce qui gêne ce désir naturel? Quel est celui qui ose priver le roi de Serbie de sa mère?

Certes, ce ne sont pas là nos affaires; mais enfin, puisque l'on fait appel à l'opinion, le premier venu devient compétent. Est il vrai, comme l'insinuent les sages, que la fille du gentilhomme russe Pierre Keschko, devenue reine de Serbie, aurait plus aimé la politique qu'il ne convient à son sexe? Sa présence derrière le trône fragile de son fils doit-elle alarmer telle puissance ou trop plaire à telle autre? Cela regarde les hommes d'État du jeune royaume; à eux d'aviser, de prendre des sûretés, d'exiger des garanties, de rédiger les protocoles qu'il faudra. La reine de Serbie nous importe fort peu. Mais la femme qu'au lendemain de l'abdication de son mari le style officiel a si vite appelée « madame Keschko », la maman qui demande à embrasser « son Sacha » à son aise, toutes les Skouptchinas du monde ne pèsent rien auprès d'elle! S'il y a un politicien à Belgrade pour ordonner son expulsion, des gendarmes pour l'exécuter et un peuple pour les laisser faire, tant pis pour les Serbes! Il a coulé bien de nos illusions sous les ponts du Danube depuis la guerre russo-turque de 1877! Je sais des gens qui iraient volontiers jusqu'à regretter, pour les jeunes puissances des Balkans, ces temps de la domination ottomane où le malheur les poétisait. La politique d'un Louis XI ou d'un Richelieu, pratiquée par des Ristitch et des Stambouloff, c'est aller un peu vite en besogne. Des chanceliers de fer, déjà! Laissez donc ces façons-là aux vieilles monarchies! Si madame keschko, comme vous l'appelez, est plus reine que femme, si la passion politique domine en elle l'amour maternel, on le verra bien; vous jouerez alors à votre guise les Saint-Just et les Robespierre, aux applaudissements de la galerie.

Et le jeune roi Alexandre II, que devient-il dans tout cela, que dit-il, a-t-il une volonté, réclame-t-il sa mère? On aimerait à apprendre qu'il injurie les régents, qu'il leur jette son sceptre à la tête, qu'il se roule sur le parquet, qu'il pince et qu'il mord. Cèderait-il par hasard, lui aussi, à la raison d'État? Ces Obrenowitch sont si précoces!

URSUS.

BULLETIN

LE RELÈVEMENT MORAL DES INDIGÈNES ALGÉRIENS.

C'est avec le plus vif intérêt que nous tous, Algériens, avons lu le remarquable rapport adressé par Mme C. Coignet à M. le directeur de l'enseignement primaire.

Il serait puéril de revenir sur les considérations diverses, si bien pesées, que l'auteur a tirées de l'inspection des écoles indigènes en Algérie.

Cependant j'espère qu'on me permettra de m'arrêter un instant sur un point d'une haute importance et qui n'a pas été touché, à savoir l'utilisation raisonnée du peu de science qu'ont acquis les indigènes dans la fréquentation de nos écoles.

Il est malheureusement vrai que, dès qu'il a quitté les bancs, l'Arabe, malgré son jeune âge, se croit devenu un être supérieur. Cette situation privilégiée, qui lui permet de se mettre en rapport direct avec l'Européen ignorant la langue arabe, lui donne une importance très grande vis-à-vis de ses coreligionnaires, et trop souvent, pour ne pas dire dans la plupart des cas, il s'en sert dans un but d'exploitation regrettable, même coupable.

Mais c'est là un reproche qui s'adresse à tous les peuples primitifs, lorsqu'ils se trouvent en contact plus ou moins direct avec une nation d'esprit plus cultivé.

Existe-t-il un moyen pratique de soustraire l'indigène policé aux influences pernicieuses du milieu où il vit? Si oui, que ne le met-on en pratique?

Sa simplicité même ne serait-elle pas une cause d'abandon, car il est rare qu'on aille droit au but dans notre administration : en tout nous cherchons les complications.

Au lieu de faire des déclassés, poursuivons l'éducation de l'enfance, non en vue de l'intérêt de quelques rares exceptions, en faveur d'êtres privilégiés, mais dans un but réellement utilitaire.

Ne pourrait-on pas décréter que dans dix ou quinze ans les places de cheicks, gardes champêtres, cavaliers de communes mixtes, etc., seront exclusivement réservées aux indigènes capables de rédiger leurs rapports, de faire leurs procès-verbaux en français?

Sans nul doute, dès ce moment, les fils de famille fréquenteront nos écoles avec fruit; il y aura un sujet d'émulation. Le niveau moral tendra à s'élever. La concussion, si fréquente parmi les fonctionnaires arabes, se fera plus rare.

En effet, tout détenteur de pouvoir public se sentira mieux surveillé par des concurrents plus nombreux, ayant quelque droit à obtenir une place, et on sait combien l'indigène ambitionne le droit de porter un burnous de couleur distinctive!

Ainsi l'on éviterait l'imposition brutale au vaincu de la langue du vainqueur; il y serait amené peu à peu au moyen d'un appât honnête.

Puis, est-il besoin de le dire, il est superflu d'espérer le relèvement de la femme avant d'avoir obtenu l'instruction française de l'indigène. Élevons le degré moral de l'homme, la femme certainement en ressentira le contre-coup.

Ce n'est pas à dire que je conseille d'abandonner l'institution des écoles de filles, de classes maternelles même, ce serait faire un pas en arrière; mais il semble logique de croire à un progrès plus rapide en dirigeant la plus grande somme d'efforts sur l'éducation des enfants mâles. Et le plus sûr moyen d'obtenir un résultat sérieux est celui que, après nombre de personnes plus compétentes, j'ose rappeler ici.

CH. MARTINET.

LETTRE DE MADAGASCAR.

Tananarive, 20 mars 1891.

Le fils préféré et le successeur désigné du premier ministre de la reine est mort mercredi 18 mars, à onze heures du matin.

Pour faire apprécier l'importance de cet événement, quelques explications sur le gouvernement malgache et la famille du défunt sont nécessaires.

L'exercice du pouvoir à Madagascar fut, dans le principe, entièrement dévolu à la noblesse, et le souverain, pendant longtemps, resta au rang de premier des nobles. Pour s'affranchir de cette tutelle, les rois d'Imérina cherchèrent un appui dans le peuple et dans l'armée ; ils accordèrent à certaines classes de la population, aux habitants de quelques villages, enfin à des roturiers, des honneurs et des privilèges qui en firent les fidèles serviteurs de la couronne. C'est sous Radama Ier qu'eurent lieu ces transformations.

A la mort de ce souverain, sa veuve, Ranavalo, usurpa le pouvoir grâce à l'appui de plusieurs officiers, plébéiens d'origine. L'un d'eux, Rainiharo, gagna par sa belle prestance les faveurs de la souveraine, qui en fit son conseiller intime. Avec le temps il écarta les rivaux et, son influence s'accroissant sans cesse, il ne tarda pas à être le véritable dépositaire de l'autorité souveraine.

Ses fils lui succédèrent prenant, l'un la direction des affaires politiques, avec le titre de « Premier ministre » ; l'autre, le commandement de l'armée, avec le titre de « Commandant en chef ». La mort de la vieille Ranavalo Ier, le court règne de Radama II, dont on connaît la fin tragique, puis enfin l'avènement de Rasohérina, femme du roi précédent, affermirent la situation des deux fils de Rainiharo. Le 14 juillet 1884, l'aîné Rainivoninahitriniony, dont l'insolence et les emportements avaient provoqué un mécontentement général, fut renversé, et son cadet Rainilaiarivony, le premier ministre actuel, concentra entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires. Dès lors, son autorité s'accrut de jour en jour. Érigeant en principe les causes de la faveur de son père, il épousa la reine, comme son frère l'avait fait avant lui et, depuis ce moment, il devint, de par la Constitution, l'époux obligé, le prince-consort des souveraines qui succédèrent à Rasohérina.

Prudent et sage, cet homme qui de son ancienne femme, sa cousine germaine, avait eu dix-neuf enfants, ne voulut pas que les trois reines, ses épouses successives, eussent d'enfants héritiers directs de la couronne et peut-être rivaux dangereux pour lui.

Il devint le personnage le plus considérable du royaume. Rien ne se fait, rien ne se dit à Madagascar sans son ordre. Ses parents occupent tous les emplois importants, et sa famille forme une véritable caste qui s'est substituée à la noblesse et détient les diverses parties de l'autorité.

On conçoit facilement que dans de semblables conditions le choix du successeur à la charge de premier ministre ait une importance considérable. Aussi Rainilaiarivony, aujourd'hui âgé de soixante ans, a-t-il eu la prévoyance de désigner son successeur afin de lui préparer le terrain et de l'initier au maniement des affaires intérieures.

Son choix s'était porté sur un de ses plus jeunes fils, Mariavelo, celui qu'il affectionnait le plus particulièrement. C'était un jeune homme fort intelligent, doux de caractère et de figure agréable, mais ivrogne incorrigible.

Rainilaiarivony, espérant relever le caractère de Mariavelo par le sentiment de la responsabilité, l'envoya en France comme chef d'une mission composée de jeunes Malgaches, et, au retour, il le nomma son second. Malgré tout, au bout de quelques mois, les anciennes habitudes d'ivrognerie du prince eurent bien vite repris le dessus.

A un Européen cherchant, il y a trois ans, à lui montrer l'avenir compromis, Rainiharovony répondait : « Croyez-vous que je me rende pas compte de la situation politique de mon pays? Vous autres Européens, vous vous disputez Madagascar qui, à la mort de mon père, appartiendra aux Vayaha (blancs). »

Usé par les excès, alcoolique, phtisique, le jeune prince expirait le 18 mars, dans les bras de son père désolé.

Quelles seront les conséquences de cet événement, il est encore impossible de les préciser. Avec le caractère des indigènes, on peut présumer qu'elles seront plutôt favorables au pays. En effet, le premier ministre, absorbé dans ces derniers temps par les soucis que lui causait la santé de son fils, s'était un peu relâché de sa surveillance continuelle sur ses adversaires, et ceux-ci en avaient profité pour se fortifier et préparer une lutte sourde, qui aurait éclaté à la mort de Rainilaiarivony. D'autre part, Rainiharovony par ses excès continuels s'était déconsidéré auprès des Malgaches et les Européens le méprisaient. Son avènement au pouvoir eut été difficile, sinon impossible.

Aujourd'hui, la situation va changer : si, comme tout le porte à croire, le choix du futur premier ministre se porte sur un jeune homme ouvert aux idées de civilisation et de progrès, il peut en résulter un grand bien pour Madagascar et la solution de bien des difficultés extérieures encore pendantes. X.

Nouvelles de l'étranger.

LE PRIX SCHILLER.

Le prix Schiller est destiné à favoriser le développement de l'art dramatique en Allemagne ; aussi l'a-t-on décerné à MM. Théodore Fontane et Klaus Groth, poètes qui n'ont jamais abordé la scène. Ce prix est triennal ; mais s'il arrive qu'aucune pièce de théâtre parue dans cet intervalle ne semble mériter une aussi haute distinction, on attend trois nouvelles années avant de l'attribuer à personne. C'est alors seulement que les statuts permettent de choisir un poète, à défaut d'homme de théâtre. Ce fut le cas cette année.

Cette décision n'a pas été sans désappointer le public : il avait meilleure opinion des progrès de la scène allemande dans ces dernières années, et il n'avait pas tort. Depuis des mois, l'affaire était en suspens : on se disait des noms à l'oreille, et l'un de ceux qui revenaient le plus souvent était le nom de M. Sudermann, dont *l'Honneur* avait donné plus que des promesses de talent. Mais il ne faut pas oublier que le jury n'est point tout à fait libre : les hommes de goût y sont en majorité, et personne ne les accusera d'être hostiles aux idées modernes. Malheureusement, à côté d'eux, se trouvent les directeurs des théâtres royaux et l'intendant général, comte de Hochberg. On ne peut avoir ainsi, sur des questions aussi délicates que celle du mouvement réaliste, par exemple, tout l'accord nécessaire. Chacun sait que l'empereur n'aime pas la nouvelle école littéraire et que, pour rien au monde, il ne lui accorderait l'entrée dans son *Schauspielhaus*, voué désormais aux coups de feu des pièces patriotiques. Il est tout naturel que le comte de Hochberg, et d'autres peut-être, à sa suite, aient appuyé les idées impériales. Or, ne pouvant s'entendre sur les jeunes écrivains dramatiques (M. de Wildenbruch, l'auteur du *Nouveau Maître*, a fait de vains efforts pour obtenir cette fois tout entier le prix Schiller dont il a eu jadis une partie), force fut de se rejeter sur les poètes.

On crut devoir, en haut lieu, exclure de la compétition les écrivains suisses ou autrichiens — c'est ainsi par exemple que Mme d'Ebner Eschenbach ne put être distinguée. Choisissant parmi les sujets de l'Empire, la commission a changé en récompense l'encouragement qu'elle voulait donner : le prix Schiller couronne la carrière de deux vieillards de soixante-douze ans.

M. Klaus Groth, professeur à Kiel, est un poète de ce dialecte *platt-deutsch* qui a été aussi celui de Reuter. M. Théo-

dore Fontane, un des vétérans de la littérature berlinoise, a fait un peu de tout : histoire, géographie historique, impressions de voyages, souvenirs de la guerre de 1870 (où il fut fait prisonnier), nouvelles, romans et poésies. Son importance ne se juge pas d'une ligne. Citerai-je un mot trouvé dans un de ses recueils de vers? Dans une pièce où il célèbre la gloire de l'armée allemande, il dit qu'elle a trouvé « à Privat (Saint-Privat) *son Privatissimum* ». Si Calino fondait un prix...

L.

***

Le véritable père des poètes symbolistes ou tout au moins de la fraction *vers-libriste* de l'école symboliste, le vieux poète américain Walt Whitman, vient de publier, dans une Revue de New-York, une longue notice autobiographique. En voici quelques fragments, qui peut-être, en même temps qu'ils renseigneront nos lecteurs sur la vie et l'œuvre du singulier poète, pourront leur donner une idée de son style, un style nerveux, heurté, bourru, plein d'éclats imprévus :

« Je vais bientôt entrer dans ma soixante-douzième année, si je vis; ai passé une vie active, maître d'école de village, imprimeur, charpentier, auteur et journaliste; ai demeuré presque partout dans les États-Unis, Nord et Sud; ai marché (occupé comme infirmier et missionnaire) pendant la guerre de Sécession, de 1861 à 1865; ai contracté la paralysie dont j'ai toujours souffert depuis; et maintenant vis dans un petit cottage à moi, près de Delaware en New-Jersey. Mon principal livre, en vers sans mètres ni rimes (il m'a pris trente ans, guerre et paix, pour naître), a pour but, comme déjà je l'ai dit, de pousser toujours le même vieux cri humain, mais maintenant dans les conditions nouvelles toutes scientifiques de la démocratie américaine. Puis j'ai publié deux ouvrages en prose. Un petit volume, *Adieu, ma fantaisie*, paraîtra bientôt... Aujourd'hui, je suis complètement anéanti au point de vue physique, mais je continue à écrire. Bien que paralysé et malade, je suis probablement le résultat d'une constitution naturelle saine, d'une bonne genèse, et (puis-je dire?) d'habitudes tempérées et chaudes (nullement ascétiques). Que je sois sorti de nombreuses passes étroites en guerre et en paix, et que je vive et que j'écrive après tout cela, cela doit être attribué à cette solidité physique native et acquise. Pour mes livres, ils sont moins reçus et lus en Amérique qu'en Angleterre : là il est certain qu'ils obtiennent quelque égard, et réalisent un peu de ce qu'on attend du nouveau monde. Aujourd'hui, vieux, pauvre et paralysé, je suis, en général, de belle humeur, écris aussi souvent qu'il vient un repos à mes souffrances physiques, et garde la foi complète de mon cœur et de mon âme dans la force essentielle de l'humanité américaine, est et ouest, nord et sud, ville et village, à travers le bien et le mal, jusqu'au but. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'il y a autre chose qu'une simple coïncidence entre l'émancipation du vers anglais par Walt Whitman et l'émancipation du vers français que tentent nos symbolistes. Jules Laforgue, qui a le premier résolument pratiqué et d'une façon constante la méthode dite du *vers libre*, connaissait et appréciait particulièrement les *Brins d'herbe* de Walt Whitman, dont il a traduit plusieurs fragments. Il n'est pas impossible qu'il ait pris dans ce livre singulier l'idée d'un système poétique dont on connaît le développement.

***

M. William Morris, poète préraphaélite, grand industriel et orateur socialiste anglais, un des hommes les plus singuliers et les plus populaires de l'Angleterre d'aujourd'hui, vient de publier une façon d'utopie socialiste qui, par l'ensemble du sujet, rappelle le fameux roman socialiste de M. Bellamy, *Un regard en arrière* (1). L'ouvrage de M. Morris est intitulé *Nouvelles de nulle part, fragments d'un roman utopique*. L'action se passe à la fin du XXe siècle : l'argent a disparu, l'humanité est devenue plus douce et de goût plus artistique, les maisons sont agréablement décorées au dehors comme au dedans, les femmes « sont enfin vêtues comme des femmes, et non pas couvertes de housses comme des fauteuils ». Le socialisme de M. Morris se montre là avec des caractères de raffinement et de délicatesse artistiques que n'offre guère le socialisme en général, ni le socialisme de M. Bellamy en particulier : mais peut-être est-ce précisément cette part de haute fantaisie poétique qui empêche les prédications de M. Morris de produire beaucoup d'effet.

***

Au commencement de mai seront célébrées à Weimar les fêtes du Jubilé *Sæcularfeier*, dont voici le programme. Le 4 et le 5 mai, représentation intégrale de la première et de la seconde partie de *Faust;* le 6 mai, première représentation de *Gunloed*, opéra posthume du compositeur Pierre Cornélius; le 7 mai, représentation des *Chasseurs* d'Iffland, joués pour la première fois à Weimar le 7 mai 1791, avec un prologue de Gœthe: le 8 mai, première représentation du nouveau drame de M. Paul Heyse, *les Mauvais frères;* le 8 et le 9 mai, représentation intégrale de la trilogie de Schiller, *Wallenstein*. Ces fêtes seront accompagnées d'une série de congrès et de conférences littéraires.

***

Le poète populaire Frédéric Holtze vient de mourir à Francfort, à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un fougueux démocrate. Sa *Lanterne de Francfort* avait eu jadis un retentissement énorme en Allemagne.

***

On vient de démolir à Wrington, dans le Somersetshire, la maison où est né, le 29 août 1632, le philosophe John Locke. Cette maison, que ses précédents possesseurs avaient toujours gardée intacte, a été détruite par ordre du propriétaire actuel, le duc de Cleveland.

***

Le comte Paul de Waldersee, un des amateurs de musique et musicographes les plus connus de l'Allemagne, va publier une œuvre inédite de Gluck qui vient d'être découverte dans la bibliothèque du *Liceo musicale* de Florence. C'est un *prologue de fête* composé par Gluck en 1767, sur l'ordre du grand-duc Léopold de Toscane, pour célébrer les relevailles de la grande-duchesse.

***

L'Académie impériale des sciences de Russie vient de publier la première partie d'un grand dictionnaire de la langue russe, infiniment plus étendu et plus complet que celui qu'elle avait publié en 1847.

(1) Une traduction de *Looking Backward*, par M. le vicomte Combes de Lestrade, vient de paraître à la librairie Guillaumin, sous le titre : *Seul de son siècle; en l'an 2000*.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz, L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 TOME XLVII 9 MAI 1891

LE « PREMIER MAI »

« Dorénavant, le socialisme est un fait : il faut avoir le courage de le regarder en face, sans en exagérer la gravité, sans l'atténuer non plus (1). » — Ce que j'écrivais, ici même, à la veille du premier mai, je le répète aujourd'hui. Huit jours sont passés, pendant lesquels la passion s'est donné carrière, dans la presse, à la tribune : il est temps de nous ressaisir nous-mêmes et d'examiner les faits de sang-froid.

Je ne juge pas le « premier mai » à l'étranger : je ne veux m'occuper que du « premier mai » en France. A Paris et dans les grandes villes, le sentiment populaire s'est manifesté par le chômage, par le pétitionnement, par des meetings et des discours : il convient de louer le gouvernement pour avoir pris des mesures d'ordre public; mais il est juste de reconnaître aussi que l'immense majorité des ouvriers a fait preuve de sagesse et de bon sens. Ailleurs, il n'en a pas été de même; la manifestation a eu le caractère de l'émeute; le sang a coulé. Je déplore autant que personne que cette journée du premier mai, qui d'avance avait été baptisée la « fête du travail », ait été troublée par des actes de désordre; mais je constate, en même temps, que de tels actes sont restés isolés, et je demande qu'on ne rende pas la France ouvrière responsable de l'erreur ou du crime de quelques-uns.

Depuis huit jours, je rencontre d'honnêtes gens qui sont fort effrayés. Ils ont lu dans leur journal les hauts faits de quelques bandes d'anarchistes, et ils ont l'air de croire que tout ouvrier qui demande la journée de huit heures a une demi-livre de dynamite dans sa poche. C'est le cas de répéter le mot de M. Thiers : « Il faut tout prendre au sérieux, et ne rien prendre au tragique. » Ce qui est sérieux, c'est le fait suivant : les masses laborieuses, en France et aussi hors de France, sont d'accord pour réclamer certains changements dans leur condition; les ouvriers obéissent non à un mot d'ordre, comme les esprits superficiels semblent le croire, mais à un courant d'opinion qui est né spontanément et qui va s'accentuer d'année en année. Si nous voulons comprendre enfin le mouvement dont nous sommes témoins, cessons de confondre, comme on le fait à chaque instant, la révolution et le socialisme. Pour les pêcheurs en eau trouble, le « premier mai » était une excellente occasion, qu'ils ne pouvaient laisser échapper : de là, sur certains points, le désordre et l'émeute; mais le désordre et l'émeute n'ont rien à voir avec le mouvement socialiste en lui-même. Cela ne veut pas dire qu'un jour la révolution ne puisse sortir du socialisme : si ce jour arrivait jamais et qu'on voulût rechercher la responsabilité de chacun, ceux-là auraient une large part qui, s'intitulant libéraux, ont peur de la liberté.

Tâchons donc, tous tant que nous sommes, ouvriers ou bourgeois, de nous débarrasser de nos préjugés. Regardons autour de nous et voyons les choses comme elles sont : la plupart des ouvriers, tout comme la plupart des bourgeois, sont de braves gens qui travaillent, qui élèvent leurs enfants, cherchent à augmenter leur bien-être et se soucient médiocrement d'une révolution. Si nous ne sommes pas, une bonne fois, con-

(1) Voy. dans la *Revue* du 25 avril dernier, l'article intitulé : *Socialisme d'État et socialisme libéral.*

vaincus de cette vérité, il est inutile de perdre notre temps à discuter les questions sociales : il n'y a plus qu'à nous tirer les uns aux autres des coups de fusil.

*
* *

Le premier point, à l'heure qu'il est, est de nous rendre compte de ce que nous avons devant nous.

Un état-major, toujours le même, passe et repasse sous nos yeux comme les soldats du Cirque : on y trouve toutes les variétés de révolutionnaires, anarchistes, nihilistes, communistes, collectivistes, et aussi toutes les variétés de fruits secs, depuis le cabaretier sans pratiques jusqu'au politicien sans ouvrage. État-major bruyant, qui pérore, s'agite et nous donne l'illusion du nombre. Combien sont-ils? Quelques centaines; mettez, si vous voulez, quelques milliers, et n'en parlons plus.

Regardez plus loin : vous verrez la grande armée du travail, qui n'est pas, quoi qu'on en dise, l'armée de la révolution. Les ouvriers rêvent d'améliorer leur sort : cela est-il bien coupable? En tout cas, cela est bien humain. Ils ne sont pas, pour cela, des ennemis de l'ordre social; ils n'en veulent ni à la famille ni à la propriété. Celui qui travaille neuf heures souhaite de n'en travailler que huit : montrez-lui que la question doit être discutée sur le terrain des intérêts et que l'État n'a rien à y voir, mais ne le traitez pas en révolutionnaire. Un fossé vous sépare : ne le creusez pas davantage; efforcez-vous plutôt de le combler.

Le danger n'est pas dans l'armée du travail : il est dans cet état-major dont je parlais tout à l'heure. Encore une fois, la grande majorité des ouvriers ne désire pas un bouleversement social. Celui qui monte sur une borne en un jour d'émeute, celui qui prêche le désordre et la haine, neuf fois sur dix, croyez-le, celui-là n'est pas un ouvrier : arrachez sa blouse, et vous trouverez la redingote râpée du bourgeois déclassé.

Voulez-vous soustraire les ouvriers à l'influence de l'état-major révolutionnaire? Il faut faire quelque chose dès à présent; n'attendez pas au 1er mai 1892, car, en un an, le parti de la violence aura gagné du terrain. — Mais, que faire? — Je réponds : discuter sérieusement, publiquement, le programme du « premier mai ».

*
* *

Ce programme a été rédigé, sous forme de pétitions remises à M. le président de la Chambre des députés. Où le discuter? Sera-ce dans les académies, les sociétés savantes? Hélas! les académies et les sociétés savantes n'ont guère l'oreille de la démocratie. Dans nos revues? dans nos livres? Je le souhaiterais, quelque modeste que fût mon rôle dans une telle discussion; mais nous écrivons pour quelques milliers de lecteurs, et il s'agit de parler à la foule. Je ne vois qu'un endroit où le programme du « premier mai » puisse être discuté dans des conditions de publicité et d'autorité suffisantes : c'est le Parlement, dont les comptes rendus pénètrent jusque dans la dernière des communes.

Je me permets de soumettre cette idée, qui tout d'abord paraît singulière, mais que je crois pratique, à MM. les sénateurs et députés. Il me semble que quelques semaines employées à discuter les vœux des ouvriers ne seraient pas perdues : on ferait, une bonne fois, le départ du vrai et du faux; ce serait, pour le pays tout entier, une excellente leçon d'économie politique. Je ne mets pas en doute, quant à moi, qu'un débat solennel ne dût aboutir à la condamnation du socialisme d'État; mais, chemin faisant, que de questions utiles à étudier : coopération, participation, mutualité, assurances, retraites! Et que de bonnes lois à préparer, qui feraient plus pour le bien-être de l'ouvrier que le vote de la journée de huit heures!

L'effet moral d'une telle discussion pourrait être considérable. Les arguments théoriques agissent peu sur les masses; mais il y a, dans les deux Chambres, de nombreux agriculteurs, des manufacturiers, des ingénieurs, des commerçants : ils apporteraient à la tribune des faits, que chacun pourrait contrôler. On ferait plus en quelques semaines, pour l'éducation sociale des ouvriers, que par vingt ans de cours et de conférences. Je ne parle pas ici en auteur, mais en citoyen : je souhaite, de toute mon âme, que cette idée soit reprise par un sénateur ou un député avec l'autorité qui me manque.

Quelle serait la conclusion du débat; car enfin il faut conclure, et, à une formule, répondre par une autre formule ? Je me figure qu'au *socialisme d'État* on arriverait à opposer l'*association libre* : je ne dis pas telle forme d'association plutôt que telle autre, mais l'association sous toutes ses formes, aussi bien les plus simples que les plus complexes. Sans doute, la liberté, par elle-même, ne résout rien; mais elle donne le moyen de tout résoudre. Je ne parle pas de cette liberté de l'isolement et de l'impuissance qui livre l'individu à lui-même en face de l'État tout-puissant : je parle d'une liberté virile, qui permette aux travailleurs de s'associer pour produire, pour consommer, pour épargner, pour se défendre contre le chômage, contre les accidents, contre la maladie, contre la misère. L'atelier moderne est désorganisé, livré aux influences révolutionnaires : nous allons, si nous n'y prenons garde, à la guerre sociale. De plus grands que moi l'ont dit, et on ne les a pas écoutés; mais aujourd'hui ce sont les faits qui parlent. Il faut prendre parti : ou socialisme d'État, ou liberté d'association; pour moi, mon choix est tout fait. Ce langage paraîtra bien terre à terre à ces esprits superbes qui se persuadent que, d'un trait de plume, ils vont changer la face du monde. Certains socialistes me traiteront de bourgeois : il est vrai qu'il se trouvera des bourgeois pour me traiter de socialiste.

PAUL LAFFITTE.

UNE CRISE SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS

La révolte des fermiers.

I.

PENDANT L'ÉTÉ DE 1890. — LES FOIRES. LES « CAMPMEETINGS ».

Tous les ans, pendant la belle saison, les fermiers américains d'un ou de plusieurs États se donnent rendez-vous dans un coin pittoresque, amènent leurs femmes et leurs enfants, campent sous la tente pendant plusieurs jours, prononcent ou entendent des discours, se communiquent leurs impressions, leurs expériences, font leur provision de repos et de distractions pour l'année, puis se dispersent jusqu'au prochain été. Ces *picnics* monstres, ces *campmeetings*, comme ils les appellent aussi, mobilisent de véritables armées. C'est tantôt *la Grange*, tantôt *l'Alliance*, les deux grandes associations des fermiers (1), qui invitent à se réunir en Pensylvanie, au Kansas ou en Californie tous leurs adhérents dans l'Union. *La Grange* est ancienne déjà, plus mûre et plus rassise; *l'Alliance des fermiers* (*Farmers' Alliance*), dans toute l'ardeur de la jeunesse, se distingue par la hardiesse de son programme et la violence du langage de ses chefs.

On fit beaucoup de politique et de prétendue économie politique aux *campmeetings* des fermiers en l'année 1890; les mérites du bill Mac-Kinley y furent discutés à perte d'haleine, les crimes des accapareurs dénoncés à tue-tête.

Les fermiers, fort excités contre leurs ennemis, réels ou imaginaires, fourbirent tout l'été leurs armes sous la tente, échauffèrent mutuellement leurs courages, en vue du jour prochain où la vengeance s'offrirait toute prête à qui saurait la saisir et l'enlever.

Parcourant alors les États-Unis pour suivre la lutte qui s'engageait dans le pays entre partisans et adversaires de la politique de Mac-Kinley et des républicains, je me rendis vers la fin d'août au quatorzième picnic national annuel de la Grange. Il se tenait en pleine campagne à William's Grove, dans la vallée de Cumberland, à seize milles de Harrisburg, capitale de Pensylvanie. Cette vallée s'épanouit entre deux rangées de collines basses, bien boisées; dans les lignes douces du paysage, c'est une étendue infinie de plaines fertiles et bien cultivées. D'immenses champs de blé, un sol d'une fécondité exubérante. A William's Grove, sous des arbres, auprès d'une source, au milieu d'un bosquet naturel, se sont élevées en quelques heures des tentes innombrables, des baraques bariolées, avec des enseignes, des réclames de toutes formes, de toutes combinaisons et de toutes couleurs, une ville éphémère, grouillante, qui abrite sans doute 15 000 à 20 000 personnes. C'est une foire, c'est un meeting, c'est un camp. Aux abords, des files interminables de voitures, de « wagons » : le train des équipages de cette armée improvisée. La foule qui se presse sous les arbres de William's Grove est entièrement composée d'agriculteurs aux traits énergiques, aux teints bronzés. Ils ont endossé leurs plus beaux habits, et tous ont l'apparence cossue et simple à la fois. Les boutiques qui se sont dressées à côté des tentes sont celles des fournisseurs ordinaires du fermier, fabricants de machines agricoles, de voitures, d'engrais; tous se disputent l'attention par les procédés violents habituels aux commerçants américains. Un orchestre local souffle désespérément dans des instruments de cuivre faussés.

Sur six jours que dure le *meeting*, deux sont entièrement abandonnés à la politique. La Grange, qui compte dans ses rangs des hommes traditionnellement attachés à chacun des deux partis historiques et qui d'ailleurs se pique de garder la balance égale entre les uns et les autres, consacre l'une des deux journées aux orateurs démocrates, l'autre aux orateurs républicains. Pendant les heures qui leur appartiennent, les orateurs de chaque parti viennent plaider leur cause et défiler sur la plate-forme de la salle de concert, grande baraque où s'entassent pour s'instruire les pères de famille, les fortes têtes et les barbes chenues, pendant que les jeunes générations flirtent dans les bosquets prochains. C'est le tour des démocrates quand j'arrive. Ils se sont mis en frais; ils ont fait venir un sénateur de l'Union, l'honorable Faulkner de la Virginie occidentale, un gaillard fortement charpenté, à la figure énergique, le menton orné de la rude barbiche de « l'oncle Sam ». M. le sénateur entame son oraison d'une voix tonnante et donne d'abord à ses auditeurs la salutaire conviction qu'ils ont affaire à forte partie. Il parle ainsi pendant deux heures bien comptées sans souffler, sans toucher au verre d'eau, de la même voix tonnante. Les républicains n'ont qu'à se bien tenir. L'auditoire, émerveillé sans doute de la puissance de l'orateur, est tout yeux, tout oreilles; au bout des deux heures, il ne semble pas plus las que l'orateur lui-même. Et je ne sais qu'admirer le plus, de l'énergie infatigable du *speaker* (1) ou de la patience inlassable de l'auditoire. L'éloquence de ce sénateur est toute simple, toute pratique : très peu de tirades sonores, des faits qui intéressent directement les fermiers et qu'il leur enfonce

(1) Fermier traduit imparfaitement le mot *farmer*, qui désigne aussi bien l'agriculteur propriétaire que l'exploitant non-propriétaire du sol.

(1) Au mois de janvier dernier, le même sénateur Faulkner, ayant juré avec son parti d'empêcher la majorité républicaine de faire passer la loi électorale (*Lodge bill*), est monté à la tribune du Sénat de Washington un vendredi soir à dix heures, et n'en est descendu que le samedi matin à dix heures et demie. Cette séance dura trente heures; elle se serait prolongée encore, si le repos légal du dimanche n'était venu obliger les sénateurs à s'ajourner jusqu'au lundi.

dans les oreilles ; une clarté, une précision de chiffres. Au début seulement, la tirade chauvine sur les richesses incroyables, sur toutes les supériorités de l'Amérique. L'auditoire, qui a subi cent fois déjà les effusions de ce patriotisme de carrefour, demeure impassible et ne montre pas le moindre signe d'impatience. Puis l'orateur fait point par point le procès de Mac-Kinley : il écrase les républicains sous un déluge de chiffres formidables, qu'il débite de mémoire, sans une note, sans une hésitation. Il produit une impression profonde sur son auditoire quand il déclare que, avec deux dollars environ de taxes par tête, chaque État de l'Union parvient à subvenir à toutes les dépenses, tandis que le gouvernement fédéral, pour entretenir des services beaucoup moins considérables, réclame sept et huit dollars par tête. Il ne nie pas que toutes les industries, mécaniques ou agricoles, ont un droit à être protégées suivant leur importance, suivant les nécessités qui leur sont propres, mais en aucun cas — et c'est de la pure doctrine de Cleveland — il ne faut que le produit des droits perçus dépasse les exigences du budget ; en un mot, inutile de prendre au moyen des droits de douane l'argent dans la poche du consommateur pour augmenter les excédents de recettes qui encombrent le Trésor, et d'aviver la tentation qu'ont les pouvoirs de l'État de transformer ces millions en un instrument de règne au profit de la majorité d'un jour...

Il se publie pendant toute la durée du picnic, sous la tente, un journal quotidien, *l'Ami du fermier*, qui tire à 5000 exemplaires, et qui met en tête de ses colonnes cette réclame bien américaine : « Le plus grand tirage qu'un journal imprimé dans les bois ait jamais atteint. »

Dans la foule qui se presse tous les jours sous les arbres de William's Grove, on rencontre plusieurs types de ruraux bien distincts : depuis le géant poilu, vêtu d'une sévère redingote, aux airs de patriarche, sans doute marguillier de sa paroisse, buveur d'eau par principe, *teetotaler*, la barbe de bouc au menton taillée à l'Abraham Lincoln, plein de préjugés agressifs en religion et en politique, bâti en hercule, véritable homme de la terre, fils et petit-fils de colon, fermier modèle et Yankee renforcé, jusqu'au cultivateur moderne, Allemand ou Suédois, fraichement importé, tard venu, blond et la figure rosée, en passant par ces types maigres, nerveux, qui sont comme les chevaux de course de l'écurie, types de l'Américain d'aujourd'hui, tel que l'ont formé la sélection, le climat, l'habitude, très mobiles, très inquiets, très éveillés. Presque tous sont des propriétaires d'apparence aisée ; ils n'ont rien du paysan.

Les femmes se donnent parfois des airs de dames ; quelques-unes sont bien mises, mais en général ce sont de braves et simples gens. A côté de la Quakeresse, ou de la Mennonite au vêtement d'aspect conventuel, tout noir, la fille déjà coquette du fermier classique, qui lit les journaux de modes de New-York et en fait son profit. Ces pères rudes et grossièrement charpentés ont souvent de fort jolies filles — plantes gracieuses et souples, au teint un peu pâle légèrement bistré, avec de fines couleurs sous la peau, le rose anglais transparaissant sous le bistre créole ; les attaches sont délicates ; des hanches très développées, se détachent des tailles élégantes. Il semble que la race anglo-saxonne — pour la partie féminine tout au moins — se soit singulièrement affinée sous ce ciel nouveau.

Le fermier de Pensylvanie ou de la Nouvelle-Angleterre, descendant des plus anciens colons du nouveau monde, est presque un homme arrivé. Il a derrière lui un passé déjà long : il a de l'acquis. Il est mécontent sans doute, mais l'habitude a sur lui plus de prise, et le retient plus aisément dans le cadre des anciens partis. Il écoute avec moins de complaisance le langage quasi révolutionnaire des meneurs de la Farmers' Alliance ; l'association plus conservatrice de la Grange a pour lui plus d'attrait. Pénétrons dans l'Ouest, dans ces régions toutes neuves où les troncs décapités de la forêt primitive surgissent carbonisés au milieu des champs de blé ou de maïs pour attester un défrichement à peine achevé, où fume encore en maint endroit l'incendie allumé de la main du pionnier. Voyons l'homme de l'Ouest ou du Nord-Ouest, qui a dû souffrir davantage dans la crise récente, surpris en plein travail d'établissement par les épreuves et les revers. Allons, au delà de Chicago, dans l'État de Minnesota, qui ne s'est développé que dans les quarante dernières années.

De Chicago à Saint-Paul, dans le train qui m'emmène, j'observe déjà les types de l'Ouest, figures obtuses, mains calleuses, regards vagues, fronts bas d'hommes de la terre. Après une nuit passée à rouler à toute vapeur, nous traversons aux lueurs splendides de l'aurore, par une belle matinée de septembre, une plaine immense très légèrement ondulée, comme une mer calme par de grandes vagues mourantes. A perte de vue, des champs réguliers et découpés en carrés ; de mille en mille, une maison en bois, peinte de gris et de rouge, flanquée de baraques en manière de communs ; des champs où la moisson faite n'a laissé que de belles meules cylindriques. Tout cela propre, net, avec un air d'aisance. Chaque maison est adossée à un bouquet d'arbres ; quelquefois même elle en est tout entourée. Le fermier s'est ménagé un abri quand il a mis le feu à la forêt ; il a sagement réservé un rempart de feuilles pour défendre sa frêle habitation contre les vents terribles qui viennent du Far-West et balayent la plaine en renversant tout devant eux. L'ensemble de la scène, par cette matinée de septembre, avec l'épaisse rosée qui estompe la plaine d'un blanc duvet, avec le bétail clairsemé, les petits ruisseaux couronnés

d'ouate, rappelle tout à fait les paysages de notre Champagne. Au réveil, en promenant un regard encore vague sur toutes ces choses baignées dans l'atmosphère bleue, j'ai eu très sincèrement, très vivement, l'impression de me trouver tout à coup transporté en France. Les différences n'apparurent qu'à la réflexion.

A Hamline, à peu près à égale distance des deux villes jumelles de Saint-Paul et Minneapolis, se tient une foire où viennent en foule les fermiers du Minnesota. On n'a rien négligé pour les attirer. Leurs fournisseurs habituels, tous ceux qui ont l'espoir de vendre quelque chose, sont venus se disputer leur attention, leur clientèle. On annonce une course d'amazones, et le patriotisme local rend la lutte plus émouvante entre les deux femmes de cheval; l'une vient soutenir à Hamline l'honneur du Kentucky, l'autre celui du Dacotah. Surtout, il y a l'exposition des produits agricoles : des fruits de Californie, qui pourraient aussi bien venir de la terre de Chanaan, des pommes de terre géantes, des courges monstrueuses, d'opulentes céréales. Dans le grand hall, un orchestre fantaisiste composé de types étranges : de grands diables revêtus d'uniformes ruisselants d'or, mi-partie Mexicains, mi-partie Garibaldiens, et qui semblent plutôt faits pour chasser l'ours dans le Colorado, jouent sur des instruments à cordes avec une délicatesse surprenante.

Les fermiers qui sont réunis à Hamline sont des hommes plus rudes, plus primitifs, plus près de la vie d'aventures et des dures épreuves de l'émigration que ceux que j'ai rencontrés en Pensylvanie...

Je cause avec un personnage très affairé, très entouré; c'est le rédacteur en chef d'un journal agricole, Owens, que l'Alliance a choisi pour être son candidat au poste de gouverneur du Minnesota. Il a refusé de s'allier à aucun des deux anciens partis. « La crise agricole, me dit-il, est avant tout une crise morale ; le fermier gagne sa vie et celle de sa famille; il n'est nullement misérable, mais il se plaint de n'avoir pas la part qui lui revient dans la prospérité du pays. Il veut, lui aussi, devenir capitaliste. Jusqu'en 1870, le fermier a non seulement gagné amplement sa vie, mais il a pu mettre de l'argent de côté; il se retirait entre cinquante et cinquante-cinq ans et allait vivre de ses rentes dans la ville la plus voisine de sa ferme. Il prêtait ses économies à beaux intérêts. Il ne se plaignait pas alors du taux élevé de l'intérêt. Maintenant il n'est plus question pour lui de vivre de ses rentes. Le fermier vit bien, mais cela ne lui suffit pas. Il ne compare pas sa condition à celle des ouvriers des villes, mais à celle des gros capitalistes enrichis dans l'industrie, dans le grand commerce et les spéculations de toute sorte. »

N'attendons pas en public et devant des hommes de l'Ouest de pareils aveux et une pareille modération de langage. Quand Owens, candidat de l'Alliance, parle à ses électeurs, on sent bien que l'Alliance est presque aussi loin de la Grange que la Pensylvanie du Minnesota :

La lutte pour soutenir la famille et payer l'hypothèque est, dans des millions de cas, si intense, si acharnée qu'il ne reste plus au fermier qu'à s'en remettre à la Providence pour lui fournir sa récolte, alors que son jugement lui dit qu'il faudrait employer des méthodes bien connues pour aider la Providence. Mais la voracité de notre siècle et le pouvoir de la satisfaire ont poussé non seulement à gaspiller la fertilité de notre sol, accumulée par les âges pour nous et notre postérité, mais encore à dévaster nos forêts... La dévastation des forêts est due à ce que nous appelons fièrement « l'esprit d'entreprise ». Il est temps de réfléchir où nous allons. C'est bel et bon de nous vanter des richesses que la nation a entassées, mais si entasser des richesses consiste à dépouiller la postérité de la part qui lui revient de la fertilité et des autres ressources naturelles de notre sol, pour en battre monnaie au profit des coffres-forts des ploutocrates, eh bien, mieux vaut amener le pavillon de l'esprit d'entreprise et arborer à sa place la tête de mort avec les ossements mis en croix, insignes de la piraterie!...

Après ceux qui spéculent sur le sol, Owens s'en prend à ceux qui manipulent les actions de chemins de fer :

Ils majorent, dit-il, le capital de leurs compagnies pour justifier les traitements énormes payés aux membres des conseils d'administration. Le capital soi-disant employé dans les chemins de fer est pour une bonne moitié fictif. Les compagnies déclarent représenter un capital de 9 680 942 249 dollars, ce qui fait à 5 pour 100 le joli revenu de 480 millions de dollars : et voilà le tribut annuel que nos industries nationales, que les travailleurs, les producteurs doivent payer à une bande de rusés fripons... Beaucoup de nos fermiers croient sincèrement que, si le gouvernement voulait leur prêter de l'argent — 1 milliard de dollars tout au plus — à un taux peu élevé, tous les maux des travailleurs seraient guéris comme par enchantement : à plus forte raison, quel inappréciable bienfait si le peuple était affranchi de payer la même somme tous les deux ans à une poignée de ploutocrates? Il y a trente ans, le cri des honnêtes gens, des bons chrétiens, était : « L'asservissement de l'homme à l'homme est malhonnête, et, par l'Éternel, il faut que cela finisse ; » aujourd'hui, les mêmes personnes s'écrient par millions : « L'accaparement du capital par les monopolistes est malhonnête ; par l'Éternel, il faut que cela finisse. »

Voilà ce qui se disait dans les *campmeetings*, dans les foires, durant les mois qui précédèrent les élections du 4 novembre 1890.

Le mécontentement, l'exaspération du fermier éclataient trop clairement pour que ceux qui étaient accou-

tumés de recueillir ses voix ne se sentissent pas pris d'inquiétude. Le fermier américain, jusqu'alors assez docile, s'est subitement révolté; cette révolte s'est violemment manifestée aux dernières élections par la défaite infligée au parti républicain ; mais au fond de ce soulèvement général des fermiers, il y a plus qu'une saute de vent politique, il y a aussi une crise sociale, et c'est ce que nous essayerons de faire ressortir.

II.

LE CYCLONE POLITIQUE DU 4 NOVEMBRE 1890.

En 1885, après un bail de vingt-quatre ans à la Maison-Blanche, les républicains avaient dû, pour la première fois depuis la guerre de Sécession, en déloger : le républicain Arthur cédait la place au démocrate Cleveland. Trois ans plus tard, trop tôt pour que l'homme d'État que les démocrates avaient mis à la tête de l'Union eût eu le temps de créer et d'imposer une tradition nouvelle, assez tard cependant pour qu'il fût regretté de tous les honnêtes gens, les républicains ressaisissaient la présidence, reprenaient possession de tous les « offices » et s'apprêtaient à refaire au pouvoir un séjour long et confortable.

Le parti républicain, sorti vainqueur avec le Nord de la guerre civile, s'est habitué, dans un exercice prolongé du pouvoir, à considérer l'État et la chose publique comme des provinces conquises sur lesquelles il vit largement, en levant des contributions de guerre. Et, si merveilleusement rapides qu'aient été l'accroissement de la population et le développement de la richesse publique, l'âpreté des politiciens républicains semblait n'y plus devoir trouver bientôt qu'un champ trop étroit à exploiter; ils jouissaient du pouvoir sans parvenir à se rassasier; leurs appétits devenaient chaque jour plus exigeants — quand, le 4 novembre 1890, un cyclone venu des profondeurs du Far-West souleva le flot populaire en marée d'équinoxe, et dans l'espace d'une journée balaya, pulvérisa le parti républicain sur toute la surface de l'Union : exemple unique peut-être dans toute l'histoire américaine.

1889 était cependant une morte année, si je puis dire ; il s'agissait seulement d'élire les représentants à la Chambre de Washington. Or il est de tradition que les grandes batailles électorales ne se livrent que tous les quatre ans, pour la présidence. Harrison élu en 1888, il semblait que le peuple n'eût plus rien de bien nouveau à dire jusqu'en 1892, et que le parti vainqueur deux ans auparavant pût être tranquille pour deux ans encore.

Ce fut un effondrement. Les républicains avaient à la veille du 4 novembre une majorité de 24 voix au Congrès : ils étaient 175 contre 151 ; le lendemain, les démocrates étaient 239 contre 92, soit une majorité de 147. Les démocrates étaient vainqueurs dans 30 États et les républicains en gardaient 12 péniblement. Le *Solid South* (1), le « Sud tout d'un bloc », était naturellement resté plus que jamais fidèle aux démocrates; mais pour la première fois ceux-ci entamaient l'Est, le Centre et le Nord-Ouest tout ensemble.

Les plus clairvoyants parmi les observateurs impartiaux n'avaient pu prévoir, ni les plus optimistes des démocrates rêver un écrasement aussi complet des puissants de la veille. C'était non seulement la condamnation éclatante d'une politique, de Mac-Kinley et de sa protection aveugle, c'était bien plus encore la répudiation indignée de tout un système de gouvernement ou plutôt d'exploitation de la chose publique.

La question, en effet, se posait ainsi : Le peuple des États-Unis approuvait-il la politique du parti républicain, dont le bill Mac-Kinley n'était que la plus récente expression? Que pensait-il des républicains, qui avaient porté à la présidence de la Chambre le pourvoyeur soigneux des appétits de tout le parti, le contempteur effronté des droits de l'imposante minorité démocrate, cet autoritaire cynique, Reed? Que pensait-il de ces mesures sectaires votées à la hâte, dans le silence, sans que le *czar* Reed ait donné la parole à l'opposition — à la cloche de bois, comme on fait un mauvais coup? Et de la gestion des finances publiques, de cette curée effroyable où les énormes excédents avaient sombré en quelques mois pour laisser poindre le déficit? Du scandale des pensions jetées en pâture aux mauvais instincts de la multitude? Enfin du pacte tacite, mais avéré, des chefs républicains avec les gros financiers, avec les syndicats d'accapareurs, avec les *trusts?*

Car c'est aux politiciens républicains que revient le déshonneur d'avoir développé et perfectionné le *Spoils System :* les places n'ont plus suffi à leurs appétits, les finances publiques y ont passé; la caisse de l'État épuisée par les pensions, les politiciens, par l'intermédiaire d'un Mac-Kinley, ont trafiqué de leurs électeurs. Aux monopolistes de toute sorte on accordait de par la loi, grâce au tarif prohibitif, un bénéfice certain. On enfermait le peuple des États-Unis derrière une haute muraille de droits de douane, et on le livrait pieds et poings liés au lacet des monopolistes. En retour, ceux-ci s'engageaient à remplir la caisse électorale d'un parti qui les servait si bien.

Mais les associés avaient compté sans leur hôte. Ils ne songeaient pas sans doute à conquérir le Sud, le *Solid South*, au parti républicain, mais ils espéraient que les classes ouvrières des États de l'Est et du Nord-Est, les ouvriers des industries protégées, seraient pour eux, ce qui leur semblait trop naturel, et que le docile

(1) Depuis la guerre de Sécession, les États du Sud élisent presque uniquement des députés démocrates; le Sud est la citadelle imprenable du parti démocrate : d'où le nom de *Solid South*, Sud tout d'un bloc.

fermier, qui dans les États du Centre, de l'Ouest et du Nord-Ouest forme les masses profondes de l'électorat, voterait comme toujours, sur la foi d'une étiquette, pour le parti républicain.

Depuis que l'unité de la nation américaine est sortie saine et sauve des terribles convulsions de la guerre civile, les fermiers, conservateurs par état et gardant le souvenir très vif des périls qu'avait courus l'Union, étaient restés aveuglément reconnaissants et attachés au parti et aux successeurs d'Abraham Lincoln. Les temps avaient changé : le Sud avait depuis longtemps abandonné toutes ses anciennes velléités de sécession ; — qu'il suffisait encore aux manipulateurs d'élections d'agiter devant les ruraux du Nord et de l'Ouest *la chemise sanglante* de la guerre civile pour obtenir, sans plus, leur vote.

C'est sous les coups de ses soutiens bénévoles de la veille, des ruraux en révolte, que le parti de Harrison s'est effondré. Ce sont les fermiers de l'Ohio, du Michigan, du Minnesota, du Kansas, de l'Illinois, du Wisconsin, les fermiers de l'Ouest, en un mot, qui se sont levés en masse pour courir sus aux républicains.

Pourquoi cette révolte et quelle en est l'histoire? Nous voulons rechercher ici quelles souffrances ont pu pousser les ruraux à bout, quels étaient leurs justes griefs, quelles ont été leurs fautes, comment ils se sont organisés pour s'affranchir des politiciens accoutumés de les enrôler, enfin comment ils ont pris leur victoire et en veulent user, et quelles conclusions l'on peut tirer de ce grand mouvement désormais historique.

III.

LES SOUFFRANCES DES FERMIERS. — LEURS JUSTES GRIEFS. LEURS FAUTES.

Le ruraux sont le nombre : les 6 millions de fermiers et les 4 millions de travailleurs agricoles représentent plus de la moitié de la population laborieuse des États-Unis. Ils auraient dû, semble-t-il, dans un pays de suffrage universel, avoir sur les affaires publiques une influence prépondérante; ils auraient dû pouvoir ou savoir faire prévaloir leurs intérêts, ne tolérer aucune injustice dont ils se croiraient victimes. Mais l'éducation politique et économique des fermiers fut très longue : le fermier ne s'est pris que sur le tard à s'intéresser directement aux affaires publiques, à y regarder d'un peu près. Dispersés sur d'immenses étendues de territoire, isolés dans leurs fermes, face à face avec la terre qui réclame leurs soins incessants, ils n'étendaient jamais leurs regards au delà des affaires de leur comté. Ils s'étaient laissés enrégimenter dans un parti, suivaient aveuglément sa discipline et ne s'inquiétaient pas autrement de ce qui se passait à Washington. Ils ne s'étaient point rendu compte que les bills votés au Capitole de l'Union pouvaient atteindre leur bourse. Tant que dura l'ère de la prospérité agricole, vendant bien leur blé, ils ne se demandèrent point s'ils ne payaient pas leurs vêtements, leurs meubles, leurs instruments aratoires plus chers qu'ils n'auraient dû. Mais quand vint la crise, quand le prix de tout ce qu'ils vendaient baissa, tandis qu'au contraire le prix de ce qu'ils devaient acheter continuait de monter, les ruraux s'émurent, se concertèrent et commencèrent de gronder.

Le fermier se plaint d'abord qu'il paye, par rapport à ce qu'il possède, plus d'impôts que l'habitant des villes : un citadin qui a de l'argent liquide, des valeurs mobilières, échappe à l'impôt pour toute cette partie, peut-être très considérable, de sa fortune; les biens mobiliers d'un agriculteur sont, au contraire, impossibles à masquer : tout en est visible, depuis les bestiaux jusqu'aux outils de la ferme. Le fermier est, de ce chef, victime d'une grosse inégalité.

Et, tandis qu'il a à supporter une plus lourde charge d'impôts, tout ce qu'il produit lui rapporte moins (1).

C'est que, d'une part, il y a eu surproduction, excès de l'offre sur la demande; partant, abaissement des prix. La production agricole, aux États-Unis, a dépassé en rapidité l'accroissement de la population. En outre, l'exportation des produits agricoles, après avoir été en augmentant constamment jusqu'en 1881 (330 millions de dollars en 1867 — 730 millions en 1881), depuis lors a diminué considérablement (500 millions en 1888).

De même pour le bétail : les États-Unis, qui exportaient, en 1879, 79 129 porcs valant 700 262 dollars, n'en exportaient plus que pour 193 017 dollars en 1888 (23 755 porcs); le chiffre des moutons exportés tombait de 251 000 en 1879 (1 082 000 dollars) à 143 000 en 1888 (280 490 dollars).

Le mal s'est surtout fait sentir — chose singulière — dans les vieux États, dans la Nouvelle-Angleterre, là même où il semblait que le marché local devait suffire à absorber les produits de la ferme et à maintenir les prix, et que le fermier devait avoir assez d'acquis pour continuer la lutte. Or, là même, le fermier se trouve incapable de supporter le poids de la concurrence. Sa condition s'abaisse au-dessous de celle d'un simple manœuvre; il se débarrasse d'une indépendance qui lui pèse et se met au service d'un employeur quelconque. Le Bureau du Travail du Connecticut a montré, à l'aide d'une enquête faite sur 693 fermes choisies comme types, que, dans cet État, le profit annuel d'un

(1) Le boisseau de maïs qui, en 1867, valait 0,80 cents, en 1875 42 cents, en 1881 63 cents, ne vaut plus en 1888 que 38 cents; le blé est tombé de 198 cents en 1867, à 110 en 1879, et 87 en 1888; l'avoine, de 61 cents en 1867, à 33 en 1888. Ainsi, en 1867, 65 millions d'acres en culture, produisant 1329 millions de boisseaux de grains, rapportaient 1284 millions de dollars, tandis qu'en 1887, vingt ans après, 141 millions d'acres en culture, c'est-à-dire une superficie plus que double, produisant 2660 millions de boisseaux, c'est-à-dire une quantité double de grains, ne rapportaient que 1204 millions de dollars, c'est-à dire une somme inférieure.

agriculteur propriétaire, pour sa dépense d'énergie et d'intelligence, est de 181 dollars, alors que le manœuvre ordinaire gagne 386 dollars par an. Dans le Massachusetts, le fermier se fait 326 dollars par an, tandis qu'il paye son manœuvre 345 dollars. Qu'arrive-t-il? Le fermier vend sa terre et se loue. Il y a quelques mois à peine, dans un district fertile de l'État de New-York, un propriétaire fit une annonce pour trouver un homme qui mènerait sa ferme : cet homme serait logé, il aurait un jardin, de quoi paître sa vache, et un salaire de 250 dollars pour ses services et ceux de sa femme. Il y eut de nombreuses offres, et la plupart venant d'agriculteurs intelligents qui avaient perdu leur terre dans la lutte pour la vie.

Enfin, autre fardeau sous lequel le fermier succombe, l'hypothèque. Au temps de sa prospérité, toujours ambitieux, il avait cédé aux tentations des prêteurs; il avait emprunté sur sa terre pour acheter du bétail, des machines, pour étendre son domaine, agrandir ses bâtiments. Quand vinrent les moments difficiles, il emprunta à nouveau pour payer les intérêts; si bien que la dette, devenue trop lourde, finit par l'écraser. L'hypothèque est le fléau de l'agriculture, aux États-Unis.

Il y a une vingtaine d'années, des gens de l'Est, principalement de Hartford, dans le Connecticut, de New-Haven, Norwich, voyant que dans l'Est le taux de l'intérêt baissait, qu'il devenait presque impossible de trouver des placements à plus de 4 pour 100, eurent l'idée d'aller placer leur argent dans l'Ouest, alors en pleine fièvre de peuplement, de défrichement : les émigrants affluaient, plus riches d'énergie et d'ambition que d'argent comptant. Les gens du Connecticut fondèrent des compagnies de prêts hypothécaires et d'assurances sur la vie (*Mortgage and Life Insurance Companies*), qui, en peu de temps, firent des affaires innombrables et des profits énormes. Ces compagnies inondaient l'Ouest d'agents beaux parleurs, délurés : sur des wagons décorés d'inscriptions aux couleurs éclatantes, les mains garnies de billets de banque, la bouche pleine de belles promesses, ils couraient les campagnes, de ferme en ferme. Ils circonvenaient le fermier, le tentaient, l'amenaient à emprunter, même quand la veille il n'y pensait point et n'en avait nullement besoin. Puis, la ferme évaluée, le marché conclu, la compagnie qui avait prêté au fermier de l'Ouest à 8 et 10 pour 100 allait proposer dans l'Est à des capitalistes de lui reprendre à 6 ou 7 pour 100 ces mêmes hypothèques. Ainsi, les conditions naturelles de l'hypothèque ont été complètement faussées : le prêteur ne connaissait personnellement ni son emprunteur ni la propriété sur laquelle il prêtait; l'emprunteur s'engageait sans nécessité, cédant à la tentation subite, entraîné par l'exemple du voisin. Ces placements furent d'abord, pour les gens de l'Est, de merveilleuses affaires; la valeur des fermes a constamment monté, tant que le fermier s'est trouvé sur un sol quasi vierge. Mais, à la longue, la terre s'est lassée de donner sans jamais recevoir. Survint une crise; les céréales se vendirent moins bien, l'intérêt de 10 pour 100 devint une trop lourde charge. Jusqu'alors, le créancier n'avait pas insisté pour le payement des intérêts; il s'était entendu avec les fermiers pour les capitaliser, accroissant d'autant le chiffre de l'hypothèque. Il fallut renoncer à ces errements, sous peine de dépasser rapidement la valeur même de la terre. Le fermier, recevant d'un coup sur les reins le poids énorme de cette dette accumulée portant intérêt à 10 pour 100, se mit à crier de douleur.

Comment apprécier toute l'étendue de ce mal qui a compté pour beaucoup dans la rage sourde et le soulèvement final des fermiers? On en est réduit sur ce point aux conjectures (1).

Ainsi le fermier américain, qui semblait être et devoir toujours rester le plus indépendant des hommes, se trouve aux prises avec tous les maux du vieux monde; sa liberté n'est plus qu'un leurre; il est la proie des compagnies qui le sucent ou bien il tombe au rang de tenancier, livré à la merci d'un capitaliste quelconque que la terre n'intéresse point et qui a fait un placement, d'un propriétaire qui pratique l'abstentéisme.

Voilà, en gros, les souffrances du fermier, qui l'ont tiré de sa légendaire indifférence, qui l'ont mis en campagne, éperonné pour le combat, affolé de douleur et finalement conduit à la victoire contre ceux qu'il a rendus responsables de ses maux. Voyons maintenant, avant de le suivre dans la mêlée, quelle part, dans ses souffrances, il faut faire à ses justes griefs, quelle part à ses fautes :

« Une des causes de la baisse des prix, dit un document officiel publié par le département de l'agriculture de Washington (2), se trouve dans la coalition des entrepreneurs de transports et des revendeurs (*Middlemen*), qui s'en-

(1) Une enquête sur un pareil sujet est très difficile à mener, surtout très longue et très coûteuse ; cependant, les bureaux de statistique de plusieurs États ont tenté l'expérience. Voici quelques chiffres empruntés à des enquêtes faites en 1887 et 1888 : dans l'État d'Ohio, on a relevé 230 851 hypothèques sur des propriétés agricoles; la dette hypothécaire représentait un capital de 231 millions de dollars pour un capital foncier estimé à 366 millions de dollars; on évalue à 26 millions la dette hypothécaire des fermiers de l'Indiana; à 147 millions celle des fermiers de l'Illinois en 1887; en 1888, dans le Michigan, sur 90 803 fermes, 43 079 étaient hypothéquées pour 46,8 pour 100 de leur valeur; le Kansas, avec ses 270 000 fermes, a emprunté 146 millions de dollars; dans un seul district, sur 21 fermes, il y en a 9 qui sont hypotéquées, 6 exemptes d'hypothèques, et 6 occupées par des exploitants non-propriétaires (*renters*). Sur les 9 fermes hypothéquées, 6 des propriétaires ne peuvent payer les intérêts. La plupart des *renters* sont d'anciens agriculteurs-propriétaires dont le bien a été dévoré par les hypothèques

(2) *Report on distribution and consumption of corn and wheat. March* 1890.

tendent pour accaparer une large part de ce que rapporte la vente des produits de la ferme. Ainsi les éleveurs ne tirent de leurs bœufs que les 7/10 ou les 3/4 des prix d'il y a quelques années, tandis que la viande est vendue au détail sur le pied des plus hauts prix atteints dans les vingt dernières années. Le lait acheté dans les fermes, pour la consommation de New-York, à trois cents le quart, est revendu huit cents au consommateur. »

Le fermier, cloué au sol, en doit passer par les mains crochues de l'intermédiaire ; il ne peut être à la fois agriculteur, entrepreneur de transports et commerçant. Dans la plupart des cas, en l'absence complète de routes carrossables, il est à la merci de la compagnie dont la ligne ferrée passe à portée de sa ferme et qui a sur lui pouvoir de vie et de mort.

En effet, au début du siècle, la colonisation des États-Unis s'est faite d'abord dans les États de l'Est, lentement, à l'ancienne mode ; puis, avec la vapeur, les choses ont changé ; l'émigration, trop à l'étroit sur la côte de l'Atlantique, s'est portée vers l'Ouest ; les chemins de fer l'ont suivie, puis dépassée. Les jeunes États rivaux de l'Ouest, voulant se distancer entre eux, attirer à l'envi les émigrants, furent pris de la fièvre des chemins de fer : ils se mirent à construire des lignes à la douzaine pour leur propre compte ; ou bien, voulant faire naître et encourager l'esprit d'entreprise, ils accordèrent toute sorte de privilèges aux compagnies qui se fondaient. Cinq ou six spéculateurs se réunissaient, mettaient en commun quelques milliers de dollars et lançaient leurs rails dans l'inconnu. Pour récompenser ces hardis pionniers, on leur donnait, outre le pouvoir de fixer à leur gré les tarifs de transport, d'immenses domaines tout le long de la ligne ; les terrains en bordure avaient été divisés en lots de 10 milles de profondeur sur 1 mille de front ; pour un lot que l'État donnait en toute propriété à la compagnie, il en gardait un d'égale superficie. Les courtiers marrons qui s'engagèrent dans ces affaires inventèrent toute sorte de spéculations : le chemin construit, ils empruntaient de l'argent pour payer un intérêt aux obligataires et un dividende aux actionnaires, donnant à croire au public que leur ligne était prospère. Ils se retiraient alors, vendant leurs titres à un bon prix, réalisant d'énormes fortunes et laissant leur compagnie en faillite. Mais c'est surtout les spéculations sur la terre qui ont atteint le fermier.

L'Ouest s'était, grâce à ce système, couvert de lignes ferrées, non pour répondre à un besoin, mais pour faire monter le prix du sol. La construction de la ligne n'était le plus souvent qu'un détail secondaire, un prétexte. Quand les rails avaient été jetés tant bien que mal dans le désert, la compagnie entreprenait de le peupler ; elle envoyait des agents d'émigration en Suède, en Norvège, en Allemagne, en Italie, en Écosse, qui ramenaient des colons recrutés au hasard. On donnait à ces nouveaux venus la terre à crédit ou pour une somme minime, puis on les livrait à eux-mêmes. Dès que ces gens ont commencé à tirer quelque chose du sol, ils se sont trouvés à la merci des chemins de fer. Ils ne pouvaient rien vendre de leurs produits s'ils ne les envoyaient par la voie ferrée au marché, et la compagnie, qui les attendait là, les exploitait sans vergogne.

Les abus des compagnies de chemins de fer furent si criants, si intolérables, que le public commença de s'agiter, les corps élus de s'émouvoir ; mais comme les plus importantes des relations commerciales sont entre des points très éloignés, situés dans des États différents, et qu'en pareil cas le Congrès est seul compétent, la législature de chaque État se trouvait désarmée.

En 1878, le Congrès de Washington entreprit d'étudier cette question : après de longues années de réflexion, plusieurs enquêtes, plusieurs rapports préliminaires, le rapport définitif, dit du comité Cullom, fut publié le 18 janvier 1886 (1). Parmi les plaintes reconnues fondées par ce comité, il faut relever les suivantes : — « Les tarifs locaux sont ridiculement élevés si on les compare aux tarifs afférents au parcours total ; — des *discriminations* (inégalités de traitement, distinctions injustifiables) sont faites constamment entre des personnes qui payent des prix très différents pour des services équivalents et dans des conditions analogues ; les compagnies ont inventé tout un système de tarifs spéciaux secrets, de concessions, de restitutions en vue de favoriser certains monopoles, d'enrichir des clients privilégiés et d'empêcher la concurrence dans plusieurs branches de commerce ou d'industrie, où le prix du transport joue un rôle considérable... »

Le rapport conclut en ces termes : « Les services rendus par les compagnies de chemins de fer l'ont été aux prix de *discriminations*, dont l'effet a été de soutenir le fort aux dépens du faible, de donner l'avantage aux gros marchands sur le petit commerçant, de tenir plus de compte du capital accumulé que du crédit individuel et de l'esprit d'entreprise, de concentrer les affaires dans quelques grands centres, de rendre nécessaires les coalitions de capitalistes, de favoriser les monopoles, d'encourager la formation et d'étendre l'influence des ligues d'accaparement et de mettre le commerce du pays de plus en plus à la merci d'un petit nombre de personnes toutes-puissantes. » A la suite de ce rapport, la loi connue sous le nom de *Interstate Commerce Law* fut votée. Cette loi, très timide encore, n'indiquait qu'une tendance. L'État fédéral reconnaissait des abus existants ; il se déclarait compétent pour en connaître, mais il n'organisait rien de bien efficace pour y mettre un terme.

(1 *Publications of the American Economic Association. The Railway question by Edmund J. James. July* 1887.

Le fermier, résigné à subir les conditions léonines de la compagnie du chemin de fer, amène tant bien que mal son grain jusqu'à la gare la plus voisine. Les bras manquent, ou sont à des prix inabordables, pour manipuler le grain, le charger sur les wagons à la gare de départ, le décharger et l'emmagasiner à l'arrivée. D'ingénieux industriels ont inventé des machines, appelées élévateurs, qui pompent le grain et le distribuent dans les wagons ou les magasins. A côté de chaque gare s'est bâti l'élévateur à grains. La compagnie propriétaire de l'élévateur s'entend avec la compagnie du chemin de fer pour que celle-ci ne laisse pas construire un autre élévateur, afin qu'il n'y ait point de concurrence possible et que le fermier lui soit livré, à elle aussi, sans défense.

Le fermier est parvenu avec ses produits jusqu'au marché; il a laissé déjà une bonne partie de son bénéfice aux mains des compagnies de chemins de fer et d'élévateurs. Il n'est pas au bout de ses peines. Il se trouve en face de vastes associations de spéculateurs qui ont détruit la concurrence et qui s'entendent pour lui acheter son grain ou son bétail au plus bas prix possible. Il lui faut passer par les mains des courtiers qui se sont constitués en corporation, écartant du marché les simples particuliers, et qui ont converti, suivant les propres expressions du secrétaire d'État pour l'agriculture, « les bourses de commerce, originellement établies pour l'encouragement et la commodité du commerce honnête, en vastes maisons de jeu ». — « Le fermier dont les produits servent d'enjeu est leur victime. » — Il y a quelques mois un certain nombre d'éleveurs, las de subir les exigences des courtiers de Chicago, s'associent, achètent une charge à vie de courtier au *Live Stock Exchange* de Chicago, et se mettent à vendre directement leurs animaux. Au bout de l'année, ils constatent qu'ils ont réalisé une économie considérable. Ce que voyant, les courtiers circonviennent l'agent que les fermiers ont chargé de leurs intérêts, le soudoient et obtiennent de cet homme qu'il leur vende sa charge. Et les malheureux éleveurs retombent entre les mains de leurs exploiteurs. Ils entament un procès qui durera plusieurs années ; et, pendant ce temps-là, les courtiers continueront de les étrangler.

Le fermier est désarmé contre ces coalitions de capitalistes ou de producteurs, contre ces *trusts* dont l'objet est de s'emparer d'un monopole, d'une denrée, d'une industrie, d'un service quelconque et d'exploiter le public jusqu'à l'extrême limite de la légalité. L'un des *trusts* les plus célèbres est celui des *big four*, des « quatre géants ».

Les « quatre géants », les quatre principaux abatteurs de bétail de Chicago, sont non seulement parvenus à se rendre maîtres du marché du bétail — ils ne payent plus en 1890 que 11 dollars l'animal qui se vendait 35 dollars en 1882 — mais ils ont réussi à monopoliser la vente de la viande abattue, le commerce de la boucherie dans huit États de l'Union : éleveurs et consommateurs sont à leur merci ; aux uns ils payent pour le bétail sur pied le prix qu'il leur plaît, aux autres ils font payer pour la viande abattue aussi cher qu'ils veulent.

Le fermier est exploité pour ce qu'il achète, aussi bien que pour ce qu'il vend : pour le sucre, c'est le *sugar trust ;* pour le pétrole, c'est le *standart oil trust ;* même pour les liens des bottes de fourrage, c'est le *binding twine trust* — toujours les *trusts* qui fixent les prix à leur guise.

Tels sont les principaux griefs du fermier ; mais ils n'expliquent pas toutes ses souffrances. Le fermier américain a commis des fautes ; il a péché par excès d'ambition, par imprévoyance, par ignorance.

Il est mécontent de son sort et de lui-même : il est en proie à cet état d'âme où Herbert Spencer (1) voit l'origine du socialisme moderne : le progrès a marché en ce siècle avec une rapidité sans précédent ; mais, en vertu d'une loi historique, le mécontentement s'est accru plus vite encore. Le bonheur de l'humanité a augmenté, mais, en même temps, s'est avivée la conscience des maux qui restent à guérir, des injustices à réparer.

Si la condition du fermier américain était, il y a cinquante ans, matériellement plus resserrée qu'aujourd'hui, elle était moralement plus relevée. Le fermier occupait une plus haute place dans l'estime de ses concitoyens. Les liens du mariage, les relations de famille, le rapprochaient davantage de l'habitant des villes, négociant, médecin, avocat ; le petit nombre des grandes fortunes, même dans les plus grandes cités, la simplicité des mœurs, dans toutes les classes de la société ; le dévouement actif de tous les citoyens à leurs devoirs publics, le sens plus généralement répandu du bien public et de la solidarité sociale, la tradition héritée des ancêtres et toujours vivante que la vigilance est le prix de la liberté, tout cela tendait à rapprocher le rural du citadin, et faisait du fermier un homme plus important à ses propres yeux et aux yeux de ses proches. Une véritable révolution s'est produite : la guerre civile d'abord, puis l'emploi généralisé des engins à vapeur, le développement de la grande industrie, l'immigration en masse, les spéculations, suivies de l'apparition des grosses fortunes, ont creusé de plus en plus profond le fossé qui sépare aujourd'hui l'homme des campagnes de l'homme des villes.

Avant la guerre de Sécession, le meilleur de l'immigration allait à l'agriculture. La guerre, survenant, a drainé toute la population valide. Les agriculteurs qui ne savaient que fort peu de chose de la vie dans les grandes cités, qui ignoraient encore presque tout de la spéculation, des fortunes rapides, ont été subitement

(1) *A plea for liberty. London* 1891.

entraînés à voir du pays, à pénétrer dans les villes, à y vivre : c'était pour eux un spectacle nouveau et troublant. Ils se sont aperçus que l'agriculture avait perdu dans l'estime publique la considération dont elle jouissait au bon vieux temps. Et les plus intelligents d'entre eux ne voulurent plus retourner à la charrue. C'est ainsi que, à la suite de la guerre, le niveau intellectuel des fermiers a baissé notablement.

Au même moment, les compagnies de chemins de fer inondaient les campagnes d'immigrants racolés sans choix, sans discernement, rebut de l'Europe pour la plupart, manœuvres inexpérimentés, promus agriculteurs du jour au lendemain. Ces immigrants, qui auraient fait sous un chef intelligent d'excellents ouvriers agricoles, étaient abandonnés à eux-mêmes. Ils ont ensemencé d'immenses espaces vierges : ils ont produit beaucoup d'abord, mais, comme ils n'avaient aucune idée de l'alternance des cultures, de l'amendement des terres, ils ont fatigué le sol, hâté la crise. Malgré tout, la terre est tellement fertile, que la part leur reste belle et que les malheurs des fermiers sont le plus souvent tout relatifs. Mais le fermier compare sans cesse sa condition à celle des millionnaires de Chicago, de Cincinnati, de New-York, et il se déclare fort à plaindre ; il oublie de comparer le bien-être dont il jouit à la vie fort rude des pionniers qui le précédèrent.

La guerre eut encore un autre effet : durant les quinze années qui suivirent, comme toutes les choses nécessaires à la vie et principalement les produits agricoles avaient énormément renchéri, le fermier vendait très cher tout ce qu'il produisait. C'était l'ère du cours forcé. Le fermier recevait beaucoup d'assignats, de *greenbacks*, pour sa récolte; il ne se rend pas compte que le pouvoir d'achat de ce papier-monnaie n'était pas plus grand pour ce qu'il achetait lui-même que pour ce qu'on lui achetait, et la période du cours forcé a laissé dans sa tête étroite le souvenir d'un véritable âge d'or. D'où le parti des *greenbackers* qui réclame à grands cris que la planche à assignats se remette à fonctionner pour faire revenir les beaux jours d'autrefois.

Le fermier a pécché par excès d'ambition. Il a été pris, lui aussi, de mégalomanie ; il a voulu beaucoup de terre ; il a embrassé plus qu'il ne pouvait étreindre ; il a été *landgreedy :* il considère encore la culture intensive comme indigne de lui ; d'immenses champs de blé ou de maïs, c'était là tout son rêve, et aussi tout son malheur le jour où, sur le marché des céréales, l'offre a dépassé la demande. Il semble que pendant les dernières années les fermiers américains se soient entendus pour ne travailler qu'à faire sans cesse baisser le prix du pain consommé par l'ouvrier anglais.

La classe agricole a péché aux États-Unis comme presque partout, par ignorance des faits et des lois économiques; il lui a manqué la souplesse nécessaire pour se plier aux circonstances et varier ses cultures. Cependant l'éducation du fermier commence à se faire. On peut noter un fait rassurant pour l'avenir : lorsque le fermier a un fils éveillé, un *clever boy*, celui-ci n'est plus aussi pressé que naguère de quitter la campagne pour la grande ville. Le nombre a diminué de ceux que gagne la fièvre urbaine. Dans certains États de l'Ouest, sur dix fils de fermiers intelligents, neuf renonçaient à l'agriculture, il y a dix ans; aujourd'hui, quatre au moins résistent à la tentation. On en peut conclure que, avant longtemps, le niveau de la classe agricole se relèvera. La première génération des émigrants amenés pêle-mêle par les compagnies des chemins de fer commence à faire place aux enfants issus d'elle, qui connaissent mieux l'agriculture et sont mieux préparés à faire rendre au sol natal, sans l'épuiser, tout ce qu'il peut donner.

MAX LECLERC.

(*A suivre.*)

LES BALLADES DE LA DAUPHINE

Marguerite d'Écosse.

(1446).

NOUVELLE DU TEMPS DU ROI CHARLES VII.

Moi, Perrette de Villequier, âgée de quinze ans ou environ, interrogée par les juges du roi, touchant la maladie et mort de feue Madame la Dauphine, dont j'étais en la compagnie, mets ici par écrit tout ce que j'en ai en souvenance.

Or tout le monde à la cour sait bien que ma sœur aînée, Marguerite de Villequier, était dame d'honneur de la Dauphine depuis le temps que, à l'âge de douze ans, ma dite dame vint en France de son pays d'Écosse. Mais malgré la similitude de leur âge et de leur nom, oncques ne devinrent amies. Et avaient tant de nouveautés et de dures paroles entre elles, que l'an mil quatre cent quarante cinq (qui fut l'année dernière), ma dite sœur Marguerite s'en alla de l'hôtel de Madame la Dauphine. Et parce que le roi ne voulait point offenser son bon serviteur mon frère, André de Villequier ; et puisque Madame la Dauphine avait entendu dire que faisais ballades et rondeaux pour passer le temps dans notre manoir, fut ordonné que, malgré mon jeune âge, je vinsse à la cour en la place de ma sœur Marguerite.

C'était le premier juin que je me mis en route; et trois jours passâmes en voyage. Et dans la troisième nuit vers l'aube, je vis devant moi quelque chose de grand et d'indistinct qu'on me dit être le château de

Sarry, près Châlons, où se trouvaient le roi, la reine et toute la cour.

Et ne me souvient point comment entrâmes dans le château, qui était fort sombre et plein de gens d'armes endormis. Mais comme nous allions dans l'escalier, je vis une dame, tout de vert habillée, qui vint vers moi et me dit :

— Venez, petite, car Madame vous attend.

Me prit la main et me conduisit par un long couloir jusqu'à une porte qu'elle ouvrit. Et là, dans une haute et grande salle peinte en belles couleurs, vis trois jeunes dames, toutes très pâles, qui travaillaient, torches et chandelles allumées, à une table couverte de papiers et de livres. Lors dit ma compagne :

— La plus grande, c'est la Dauphine ; la petite brune est Jeanne Filloque ; et celle qui a le nez un peu de travers, Marguerite de Salignac. Et moi, dit-elle, avec une révérence que fit en bourdant, suis votre servante, Prégente de Melun.

Adonc vis une buée devant mes yeux et sentis le plancher s'en aller de mes pieds. Non pas tant d'être en présence de ma souveraine dame, mais de ce que j'aimais tant les vers. Or toutes ces dames étaient très grandes et nobles poétesses dont on connaît les ballades jusques en Anjou.

Et comme je chancelais, sentis un bras autour de mes épaules, un baiser sur mes cheveux, et une belle voix étrange qui dit :

— Sois le bien-venu, petit rossignol, qui viens dans la nuit!

Et, ouvrant les yeux, vis que Madame la Dauphine me tenait dans ses bras.

Était haute, le visage frais et coloré, les cheveux comme de l'or filé, et de toutes ces poétesses la seule qui n'était blême de veiller. Pâle était, mais sous les yeux, où les pommettes étaient un peu hautes, avaient comme deux roses de mai ; et ses yeux, grands et luisants, semblaient pleins de vie et d'imaginations. Était mince et délicate comme tige de lys, ni depuis ai jamais vu grande dame qui eût si bel air. Car, malgré toute sa fantaisie, se voyait bien qu'était fille de roi. Et en vérité son père, ainsi que le roi David, aïeul de Notre-Seigneur Jésus-Christ, gouvernait son cœur par des chansons et son peuple par le charme de son cœur.

Or comme toute rouge je me tins là, confuse de si grand honneur et si belle compagnie, ma dite dame la Dauphine s'en alla vers la fenêtre, qu'elle ouvrit, et dit :

— Saluons l'aube ! et lisons au petit dieu naissant le fruit de notre veillée.

Me tenant par la main, me fit asseoir sur une banquette dans la fenêtre, et :

— Prégente, fit-elle, aînée de nous toutes, commencez cette jolie tournée.

Adonc ces dames, tour à tour, lurent de bien belles choses ; et leur voix emplissait la salle comme d'un printemps surnaturel et d'oiseaux chantant l'amour. Et tout le temps qu'elles lurent, ma dite dame la Dauphine riait de son petit rire haut et gai qui la fit tousser dans le froid de la fenêtre. Et il ne me souvient point tout d'un coup des ballades que lurent les dites dames ; mais, Madame la Dauphine se tut de rire et de s'amuser, et lut les vers dessous dits qu'oncques n'oublierai :

Hélas, mon ami, sur mon âme,
Plus qu'autre femme
J'ai de douleur si largement
Que nullement
Je ne puis avoir confort d'âme !

J'ai tant de deuil en ma pensée
Que trépassée
Est ma gaieté longtemps il y a.
A l'heure que m'avez laissée
Seule, égarée,
Tout mon plaisir se trépassa !

Alors elles toutes qui furent illec la regardaient comme par compassion pour un deuil bien connu. Et tandis que m'émerveillais qu'une princesse si gaie fût aussi malheureuse, m'endormis sur mon banc, la tête contre le mur.

*
* *

Faut bien que j'aie dormi près d'une heure, car quand je me réveillai, le jour était déjà gris et le soleil luisait dans la brume et la rosée du matin. Et tout près de moi dans la fenêtre ouverte, la Dauphine et ses dames se tenaient, riant à petits rires couverts et chuchotant ensemble. Clairement elles guettaient quelque chose. Et il me semblait que j'entendais d'autres voix : des voix d'hommes qui parlaient, dehors, là-bas, dans la brume.

Et me soulevant à peine, je vis dehors, dans les champs, deux hommes montés sur le même cheval, qui allait et venait lentement sous les fenêtres du château. Et celui qui était derrière portait en son poing, couché le long du cheval, une grande épée, laquelle j'ai su depuis être l'épée du roi. C'était un homme tout de brun vêtu, fort et trappu, avec le menton fuyant et les yeux longs et pers. Mais tout cela l'ai vu bien mieux et maintes fois depuis, car, par la volonté de Dieu, devais-je trop souvent voir messire Jamet du Tillay.

Lors dit l'autre :

— Plût à Dieu qu'elle n'eût jamais eu telle femme en sa compaignie !

— Et laquelle? dit Jamet.

— Marguerite de Salignac, répondit l'autre.

Et Jamet lui dit :

— Plût à Dieu ! Ne aussi Prégente ne Jeanne Filloque qui la font trop veiller avec leur male poésie !

Et à ce point toutes mes dites dames se mirent à rire et à s'ébattre dans la fenêtre.

— Qu'est-ce que c'est? fit Jamet, là-bas dans la brume.

— Ce sont les oiseaux du matin, fit l'autre en grommelant.

Lors allèrent un peu plus loin où rien plus n'entendîmes.

Mais bientôt revinrent sur leurs pas, et Jamet parla et dit :

— Non : n'a jamais porté enfants, ni oncques n'en aura à ce qu'on dit. Mange trop de pommes aigres, se serre trop la taille, veille trop tard, et fait trop de rondeaulx et ballades, qui sont choses qui empêchent de porter enfants.

— Aussi, fit l'autre, n'a point l'amour du mari!

— Hé non! répondit Jamet, et que voulez-vous? Une femme qui aucune fois s'occupe à faire rondeaulx jusqu'au soleil levant! Et déjà le Dauphin a fait un somme ou deux avant qu'elle se couche.

Adonc l'homme de devant répondit quelque chose que point n'entendis, car le cheval était déjà loin de l'autre côté.

Et Madame commença à parler très fort :

— Voyez-vous cet homme, cet honnête Jamet du Tillay? C'est l'homme du monde que je dois le plus haïr! Il ne tient pas à lui, s'il ne m'a mise en malgrâce du roi comme hors de l'amour de Monseigneur.

Et parlait beaucoup en ce sens, étant de grant colère. Mais soudain fit Chut!

Et je vis en bas les deux hommes qui revenaient sur leur cheval, et avaient avec eux un autre chevalier monté sur un alezan blanc, plus beau que le leur. Et Jamet portait l'épée droit sur le poing. Or regardai ce nouveau chevalier qui était homme chauve, sans sourcils ni barbe. Avait de petits yeux d'un gris trouble dessous un chapeau rond en feutre blanc. Et en tout son visage avait quelque chose d'aimable, de triste et d'inquiet, comme si voyait obscurément de belles choses dans lesquelles peu croyait.

— Chut! le Roi! firent les dames de la Dauphine.

Or me mis plus fort à entendre et à regarder. Et entendis Jamet qui recommença sa litanie des ballades de la Dauphine :

— Et veille tant, fit-il, qu'aucune fois fait jusqu'à douze ballades dans la nuit.

— Et c'est de cela que vient sa maladie? Cela fait mal à la tête? fit le roi, surpris.

— Oui, qui s'y abuse trop, répondit Jamet. Pourtant, ballades sont choses de plaisance.

Adonc le roi soupira :

— Ah! plaisance! plaisance! — N'est plus plaisance en ce pays; et en peu de temps y est venu plus de mélancholie qu'en pays du monde fut oncques! Nous avons eu tous ces seigneurs embrouillés... et maintenant si cette dame...

Point ne conclut, mais le comprîmes fort bien.

— Et, par Dieu, sire! fit Jamet, si ainsi fut que Madame allât de vie à trépassement, il faudra marier Monseigneur le Dauphin à une autre plus à son gré et plus encline à porter enfants.

Mais n'avait point fini de parler que le roi le honnit fort, se montrant en grande indignation, traitant ledit Jamet de cruel et détestable conseiller.

— Car aimerais mieux, cria-t-il, avoir les Anglais dans le pays que perdre cette dame qui est la perle de notre royaume : ce serait le plus grand malheur qui nous pût advenir!

Lors Madame la Dauphine, qui n'avait point bronché pour toutes les dures choses qu'avait ouï dire, se mit à pleurer, pleurer, pleurer, comme si sa vie s'en allait de ses yeux.

Mais au beau milieu de ces larmes :

— Ce bon roi! cria-t-elle.

Releva sa tête blonde, et sourit; et enfin rit de grand cœur :

— Voyez-vous, dit-elle, cet honnête Jamet, comme il s'en va tout penaud? Ah! il sent bien que son fait branle!

*
* *

Depuis ce moment je désirais fort voir ce grand seigneur le Dauphin qui traitait si durement une si belle princesse. Mais ne hantèrent point ensemble; Monseigneur et ceux de son hôtel ne venaient oncques dans la cour de la Dauphine.

Pourtant un dimanche, comme j'entrais au retrait de la reine pour dire vêpres, trouvai là Jamet du Tillay, lequel devisait avec un jeune homme que n'avais oncques vu. Ce jeune homme était brun et maigre, avec de grands yeux ardens et une bouche torse; avait le regard amer et long. Or derrière moi passaient trois Écossais de la garde, vêtus de leur huque à la livrée du roi et ceints de leur épée. Lors dit ce jeune seigneur :

— Voyez là ceux qui tiennent le royaume de France en sujétion.

— Où sont-ils? fit Jamet du Tillay.

— Ces Écossais, répondit le Dauphin — car c'était lui — et, roulant son long regard de côté, il continua plus bas :

— Venez çà! Il n'y a rien à faire que mettre ces gens dehors. A bien peu d'occasion on en viendrait bien à bout. J'ai trente archers ou peu s'en faut; il faut que vous m'en fassiez finance de cinq ou six; j'ai le serment en privauté de plusieurs de ces seigneurs. Je ne puis faillir être le plus fort céans...

Et voulait aller plus avant, mais Jamet, qui m'avait aperçue, lui fit entendre qu'avait à ses côtés une des femmes de la Dauphine.

— Quoi! fit-il, ici même? à mes trousses? Il y en a donc devant le trône de Dieu de ces Écossais? — Et me saisit par la manche, laquelle secoua assez rudement : — « Je ne vous quiers point ce que faites ici, belle dame. Allez conter à votre maîtresse tout ce que vous avez

ouï dire! Et dites-lui qu'il y en a d'Écossais comme des rats — trop pour notre bon plaisir et trop près de notre personne — mais qu'on en viendra pourtant bien à bout », et soudain me lâcha; et m'en allai en pleurant. Or comme je m'en allais, survint Madame la Dauphine, laquelle entrait dedans le dit retrait. Et quand elle y fut à peine entrée, vit Monseigneur avec Jamet du Tillay, et incontinent tout court s'en retourna, sans mot dire et s'en alla du dit retrait. Et dans la porte m'appela et me demanda :

— Que vous disait Monseigneur?

— Il ne me disait nul mal, répondis-je, « mais s'ébattait avec moi ainsi qu'il a accoutumé de faire ». Mais point ne me crut; et soudain, cachant son visage dans ses mains, tomba à genoux devant la grande croix noire qu'est dans le couloir qui mène au dit retrait et cria :

— Dieu de consolation, prenez et donnez-moi le cœur de mon mari!

Mais entendit plus loin la voix de Jamet, de l'autre côté de la porte, qui devisait avec le comte de Dammartin et dit :

— Fut marié à son déplaisir et tant qu'elle vivra, aura regret.

*
* *

C'était en cette saison que vint à la cour de Sarry Madame la duchesse de Bourgogne. Cette duchesse était de la nation des Portugais : basse de taille, brunette et grasse, ainsi que le sont d'ordinaire les femmes de sa race. Et me semblait que ses yeux trop noirs avaient une odeur d'ail. Moult ne l'aimais : mais à la cour fut en grand honneur et privauté, et n'avais encore vu venir personne du royaume à qui la Reine fît tant d'honneur qu'à cette duchesse Isabelle. Mais pour une fois que la dite duchesse alla chez la Reine, vint bien trois ou quatre fois dans la cour de la Dauphine : car étaient toutes les deux (et, pour cela, la Reine aussi) délaissées et abandonnées de leur mari. Dînèrent maintes fois ensemble, et étaient aucune fois deux ou trois jours sans se partir. Pourtant la duchesse Isabelle était femme de quarante ans et hors de bruit, et Madame la Dauphine avait à peine vingt ans. Mais crois bien qu'elles avaient une même douleur et maladie qui s'appelle jalousie, et que maintes fois secrètement se devisaient de leur délaissement, qui était cause de leur privauté.

Si advint qu'un jour après souper les deux princesses s'en allèrent jouer aux champs et ès prairies sur l'herbe verte, cueillant herbes et fleurs et devisant de plusieurs gracieuses devises. Et j'étais avec elles, ainsi que toutes les dames de la Dauphine. Et tandis que jouions à la balle et chantions à la ronde, la duchesse et Madame se tirèrent à part et s'étant assises sur l'herbe se prirent à deviser et se raconter leurs nouvelles. Ce jour-là, par hasard, ce fut Madame qui parla. Et entendis par-dessus le bruit de nos jeux et de nos chansons ses longs soupirs, et sentis que ses larmes coulaient. Et j'eus si grant pitié de ma belle et jeune princesse assise à part sans nul ébat, qu'à grand'peine jouai avec mes gentilles compagnes.

Et comme jouions et nous ébattions dans le pré, survint le Dauphin, avec le comte de Dammartin, Jamet du Tillay et autres de ses gens; et nous regardaient en ricanant et bourdant entre eux. Lors dit le Dauphin une parole que point n'entendis; mais, tout d'un bond, la duchesse de Bourgogne se levait sur ses pieds, et, leste comme un chat, courut sur l'herbe vers le Dauphin. Adonc, brusque et vive, le tira à part lui criant force injures. Cependant nous tous et toutes qui étions là fûmes tant ébahis que mot ne sonnâmes. Et crûmes que faisait ainsi par une joyeuseté qui la mût à ce faire. Mais alors l'entendîmes qui criait toujours plus fort, en disant :

— Et cette ribaude a meilleur linge et meilleur vaisselle que Madame; — plus beaux parements de lit, meilleure tapisserie, meilleures bagues, meilleurs joyaux, meilleur tout! O dur et méchant prince! Très horrible et détestable mari! Tu es donc durement assotti, puisque tu préfères cette orde à la vraie perle de ce royaume?

— Tais-toi, folle! fit Monseigneur en haussant ses épaules.

Mais :

— Coquin! fit-elle, assassin! lâche! et mille autres vilains mots dont ne me souvient autrement : monstre! traître! hérétique!

Et se hissant de son mieux, toute petite qu'elle était, parvint à souffleter la joue à Monseigneur. Et de ce coup sa folie partit. La dame se calma, et se jeta sur le sol en pleurant.

Or la Dauphine, qui tout ce temps s'était tenue à l'écart, voyant son amie désolée, vint envers elle. Et, comme elle allait, le vent prit de ses mains un papier que tenait, et le jeta aux pieds de Monseigneur. Lui, se baissant, le ramassa et dit, moitié bourde, moitié autrement :

— Voyons les billets d'amour de Madame! et regarda le papier où étaient les vers qui suivent :

Au profond de la mer de pleurs,
Là où sont les dolents cœurs,
Je me meurs!
Ne suis plus gente ni accorte
Et me vaudrait mieux être morte
Que de plus vivre, en tels langueurs,
Sans douceurs,
Au profond de la mer de pleurs!

Lesquels vers lut à haute voix, avec singulière déplaisance et préjudice, et dit adonc :

Voyez là quelle belle jongleuse que celle qui sera reine de France!... Par Dieu je la mettrai un jour hors de toutes ces folies, et les choses iront bien mieux qu'elles ne vont!... Or, venez çà, Madame, fit-il (et ten-

dit la main à la duchesse de Bourgogne). Vous et moi ne sommes point brouillés. Consolez-vous, Madame : déraisonner et porter enfants est le fait de femme et de princesse. Eussé-je une femme telle que vous, par la Pâques-Dieu, je n'aurais point deux douzaines de maîtresses ainsi que Monseigneur votre mari... Mais mon père m'a marié à son gré avec une stérile ménestrelle !

***

Après ces nouveautés le Dauphin s'en alla de la cour avec le comte de Dammartin et autres de ses gens. Mais laissa dans sa place Jamet du Tillay qui épiait tout ce qui se passait et en faisait savoir à son maître. Et avait aucuns qui disaient que le Dauphin n'était jamais si constant à la cour que lorsqu'il en était éloigné de cent lieues. Tout sut et plus que tout soupçonna ; car c'est le plus double homme de la terre et d'une si merveilleuse dissimulation que depuis ces huit ans qu'il est en Savoie me semble plus à craindre que jamais, et toujours je redoubte son retour pour le lendemain. Car oncques ne fut prince si étrange ni si secret, étant ainsi caché en sa conduite qu'imprudent en paroles.

Or depuis le départ de mon dit seigneur le Dauphin, Madame tombait en langueur. Faisait pitié de la voir, le cœur troublé, le sens perdu, errant de chambre en chambre tout le jour. Car le temps passait et n'apportait point nouvelles de Monseigneur. Or un matin Madame m'appela et me dit de l'accompagner à l'église de Notre-Dame de l'Épine et que nous allions à pied en pèlerinage. Lors pleuvait très fort, par quoi je cuidais m'excuser ; mais rien n'y valut, et nous courûmes aller à la dite église, laquelle est à plusieurs lieues de Sarry. Et quand nous y étions, Madame resta longtemps, toute mouillée qu'elle était, à dire prières et oraisons devant l'autel de la Vierge. Et en revenant le soleil luisait et faisait très chaud ; et Madame disait : « Voyez là, Perrette, c'est un signe ; or je sais que la Vierge de céans m'octroie ma prière ! »

Mais point ne vinrent à Sarry aucunes lettres ni nouvelles de Monseigneur. L'hiver survint, et Madame était malade de fièvres et d'inquiétudes. Et la plupart du temps se couchait sur une petite couche dans sa chambre, près le feu. Or y était une fois, vers le tard du jour, se délassant à faire ballades et rondeaulx. Et moi, assise sur un banc, qui était sous le manteau de la cheminée, je contemplai ma dite dame, sa belle face et gracieux maintien, et ne m'en pus oncques assez merveiller que telle personne, si gente et douce, fût pourtant amoureuse et délaissée.

Or, comme je me tenais dans le coin, entrèrent dans la chambre messire Jean d'Estouteville, seigneur de Blainville et de Torcy, et le vieux vicomte de Blosseville, toujours amoureux de Madame Valentine de Milan, morte il y a quarante ans. Me réjouissais de les voir de près, car étaient l'un et l'autre grands poètes et savais par cœur maintes de leurs chansons.

M. de Blainville s'assit au bord de la couche de Madame, et M. de Blosseville se mit dans une haute chaise sculptée qui était près du feu. Moi, je me tenais tranquillement sur ma banquette. Car plusieurs de ses femmes étaient autour de la Dauphine. Et j'étais lasse de la journée, ne m'accoutumant point à cette vie de la cour, où l'on va et vient tout le jour, et toute la nuit fait danses et poésies. Si arrivait-il que, malgré la singulière joie et confort que j'eus de si belle compagnie, mes yeux se fermèrent.

Quand je m'éveillai, les torches n'étaient point encore allumées, ni chandelles, mais la salle était toute obscure, sauf un grand feu dans l'âtre. Et les femmes de la Dauphine étaient dans la petite salle à côté, faisant sa couche pour la nuit. Mais à la lueur des flammes voyais Madame, assise sur son séant, souriante et vive ; et voyais aussi M. de Blainville, lequel était encore appuyé sur la couche de ma dite dame. Et M. de Blosseville, endormi sur sa chaise haute, balançait sa tête blanche, dont l'ombre sur le mur me faisait rire.

Et Madame la Dauphine, qui m'entendit rire, se tourna vivement vers moi et dit :

— Hé, Perrette ! Venez çà, car nous parlons de choses de ta compétence. Voici M. de Blainville, qui nous dit que le Rondel Sangle de Guillaume d'Amiens est plus beau que nos meilleurs rondeaux !

Je frottais mes yeux et m'efforçais de comprendre, et vis M. de Blainville penché vers Madame et chantonnant :

A ma dame conseil prendrai
Qui bien me le saura donner.

Quand la porte s'ouvrit avec fracas et survint messire Regnault, le maître d'hôtel, avec messire Jamet du Tillay, lequel tenait haut une chandelle de bougie en sa main et regarda droit vers Madame. Et quand il vit Madame sur sa couchette et, à ses côtés, appuyé sur le coude, M. de Blainville, le dit Jamet se tourna vivement et s'en alla de la salle, disputant à haute voix avec le dit messire Regnault.

Adonc Madame me cria :

— Cours sus, Perrette, cours après ! Écoute ce que dit de nous cet honnête du Tillay !

Et sans penser si ce fut mal ou bien, courus après et entendis mon dit sire Jamet du Tillay qui disait à messire Regnault que c'était grande ribauderie, qu'il n'y avait ni torches ni chandelles allumées dans la chambre de Madame. Et messire Regnault fit réponse sage et raisonnable. Mais le dit Jamet cria plus haut :

— J'ai en honte, te dis, et en ai honte encore ! Avez-vous point vu cette dame-là ? A meilleure manière de coquine que de grande dame !

Et messire Regnault, qui plaidait pour Madame, répondit qu'elle était malade.

— Ce sont amours, vous dis-je. Elle est malade d'amours ! Est malade d'amours et de dérèglements ; ce

serait profit et honneur de ce royaume qu'elle en fût morte!

Lors derrière la porte vis Prégente, qui avait tout entendu. Et, par haine de Jamet, se retourna près de la Dauphine et lui fit part de toutes ces paroles.

*
* *

Or ce dit Jamet vint incontinent de la cour dans le lieu où le Dauphin se tenait caché et lui rapporta tout ce qu'il sut ou soupçonna sur le compte de Madame.

Et ne sais ce qu'en écrivit Monseigneur à sa femme, mais sais bien que depuis l'heure où sa lettre arriva Madame se laissa choir en très grève maladie.

Ne prit plus plaisir à rien, s'asseyait le long du jour sur sa couchette, regardait ses mains, branlait sa tête et de temps en temps soupirait. Or un jour que je la vis ainsi assise, toute pensive, dans sa cour, lui demandai ce qu'elle avait et pourquoi elle ne faisait meilleure chière, et lui dis que ne se devait pas ainsi se mérencolier.

Mais, elle :

— Ah! Perrette! bien dois-je me mérencolier et me donner du mal pour les paroles qu'on a dites de moi! Car on ne pourrait jamais dire paroles plus mauvaises de femme en France qu'on n'en a dit de moi!

Or ne sus quelles étaient ces paroles, de celles que j'avais ouï dire à Jamet ou bien de celles qui étaient dans la lettre de Monseigneur.

Mais dis timidement :

— Par aventure, ne sont-ce que paroles rapportées?

— Vous parlez bien légèrement, dit-elle.

Et branla sa tête, toute dolente et courroucée. Alors, pour un temps, ne dit plus mot.

Mais vers l'heure de vêpres ouvrit grand ses yeux, et un spasme la prit et la dressa sur son séant. Adonc cria fort :

— Ah! Jamet! Jamet! vous êtes venu à votre intention! Si je meurs, c'est par vous et vos bonnes paroles qu'avez dites de moi, sans cause ni sans raison.

Lors ma dite dame leva le bras, férant de sa main à sa poitrine, sur le cœur, et disant ces paroles :

— Et je prends sur Dieu et sur mon âme, et sur le baptême que j'apportai des fonts — ou puissé-je mourir pour l'éternité — que jamais ne tins tort à Monseigneur!

Et parlait de grand courage, dolente et courroucée, disant : « Hé, Louis! Ha, Louis! » jusqu'à ce que tomba dans mes bras évanouie.

Tous ceux qui étaient illec en avaient des larmes plein les yeux. Et le vieux sénéchal de Poitou, qui en était, s'en alla de la chambre bien marri et dolent, en disant : « C'est grand'pitié de la douleur et courroux que souffre cette dame! »

Et, dans la porte, aperçut le dit Jamet du Tillay. Lors mon dit sieur le sénéchal le regarda avec hardiesse et dit:

— Ha! faux et méchant ribaud! Elle meurt par toi!

*
* *

Depuis ces choses, la fièvre s'abattit plus grièvement sur Madame. Gisait tranquille dans son lit, ne bougeant point; mais, pendant des heures, parlait, parlait, parlait, et toujours de son pays et de sa jeunesse.

Et dit :

— Mon père, elles sont bien belles, vos chansons; et point n'est dans notre royaume si grand poète que le roi. Moi aussi, mon père, je ferai des chansons. Mais, pour me faire plus aimée de mon bel époux, les ferai dans sa langue.

Et se mit à chanter :

En la montagne de tristesse,
Suis prisonnière en forteresse,
Et chacun jour ma peine augmente.
Ne croyez pas que je vous mente
Pour vous conter ma grant' détresse.

Et encore :

Combien me faudrait-il de temps
Pour bien vous raconter mes plaints?
Par Dieu, Madame, cent mille ans.
Ou quatre-vingts tout pour le moins.

Lors se laissa choir dans le lit comme une morte.

Mais, vingt minutes après, reprit son parler, et c'était de maître Alain Chartier, le Virgile de nos temps, qui, longtemps il y a, est allé là-bas dans le royaume d'Écosse, vers le père de la Dauphine.

— Peuh! fit-elle, comme il est laid! ainsi endormi au soleil, mal rasé à midi! Oncques ne vis homme si lourd de sa personne... Et pourtant de cette précieuse bouche sont sortis tant de beaux mots et de vertueuses paroles.

Adonc prit sa propre main, qui gisait sur le couvre-lit, l'approcha de ses lèvres et l'embrassa. Et quand l'eut embrassée une fois avec singulière grâce et cérémonie, se mit hâtivement à la baiser avec folie, en sanglotant le nom de Monseigneur.

Mais une nouvelle déraison mut sa pensée :

— Jamet! Jamet! cria-t-elle. Oncques n'ai fait le cas que vous me mettez sus — non pas seulement l'ai-je pensé! Ah! je vous crains! Ah! je vous hais!... Mesdames, ne me consolez pas : un baiser de maître Alain Chartier m'a perdu l'amour de Monseigneur... Ah! je suis perdue, perdue, perdue!

. . . . . .

Longtemps après me regarda avec ses yeux blancs et luisants et dit d'une voix très claire :

— Presque je me repens d'être venue en ce beau pays de France...

Lors soupira :

— N'était mon amour!

*
* *

Or nous, qui la gardions, n'avions qu'un espoir. Car savions bien que longtemps avant la maladie de la dite

Dauphine, le roi avait envoyé ambassadeurs au roi d'Écosse, lui priant de mander ses filles cadettes pour les marier à son gré et bon plaisir. Et chaque jour espérions la venue des deux princesses, pensant que la vue de leurs visages rendrait la raison à Madame. Et sûmes que ces dites princesses cheminaient vers le pays de France, mais étaient empêchées par maints inconvénients et dangereux passages. Or prîmes grand'peur que, si bientôt n'arrivaient, trouveraient Madame en froide sépulture.

Et trop tardèrent; car le lundi, sur le tard, regardâmes la Dauphine et sûmes que fut près de son trépassement.

Or mandâmes chercher son confesseur; et la oignit pour le dernier sacrement. Et, pendant que chantait la messe dans sa chambre, survint Marguerite de Salignac et dit tout haut à mon dit père le confesseur :

— On devrait faire que Madame pardonnât à Jamet.

Et lui répondit :

— Venez trop tard, ma demoiselle : Madame a déjà pardonné à tout le monde.

Mais elle, raide dans son lit et comme morte, dit :

— Non !

Or mon dit père le confesseur lui dit :

— Sauve votre grâce, Madame, vous l'avez pardonné.

Et elle :

— Non !

Adonc répondit :

— Vous l'avez pardonné; car, dans votre prière, avez requis à Dieu qu'il voulût bien vous pardonner ainsi que pardonnâtes à autrui.

Et Madame réitéra :

— Non !

Adonc le confesseur, levant le bras :

— Femme, Dieu vous pardonnera dans la mesure que pardonnez à autrui !

Et elle, plus vivement :

— C'est l'homme du monde que dois haïr !

Et mon dit Père lui répondit :

— Jésus-Christ pardonna.

Et elle :

— Je prens sur mon âme que oncques ne fis tort à Monseigneur !

Et lui :

— Madame, Jésus-Christ pardonna.

Adonc, nous tous et toutes qui fûmes illec présents, nous nous mîmes à genoux autour de son lit en pleurant, la suppliant, par pitié pour son âme, de pardonner au dit Jamet du Tillay.

Et elle, bouche close, gisait dans le lit comme morte.

Mais, enfin, comme lasse, prit dans sa main un livre d'heures, lequel eut pour son mariage, et dans ce livre était un portrait de Monseigneur le Dauphin. Or le contempla un temps et dit :

— Je le pardonne donc, et de bon cœur.

Mais ne me souviens qu'à cette heure Madame ait nommé à qui pardonnait. Si m'est-il toujours resté sur le cœur que fut, non pas à Jamet, mais à Monseigneur. Mais, pour ce, n'en puis rien dire plus sûrement.

Et tantôt après ma dite dame entrait dans son agonie. Et, comme nous voulions la consoler, remua la tête sur l'oreiller et dit :

— Fi de la vie ! Ne m'en parlez plus !

Là-dessus perdit la parole, puis trépassa.

*
* *

Or advint que la Reine, notre souveraine dame, pour la déplaisance et douleur qu'elle eut à cause de la maladie et mort de ma dite Dauphine, tomba malade. Et craignions que la chose ne fût grave, attendu qu'elle était grosse. Et comme n'eut avec elle à Sarry que petite compagnie, plusieurs des femmes de feue Madame s'en allèrent la soigner. Autres, qui avaient fait leur vigile toute la nuit, se couchèrent pour repos. Si advint-il que le surlendemain du trépas de ma dite dame fus seule à la veiller entre trois heures de l'après-midi et le couvre-feu.

Et comme je me tenais seule, priant pour son âme avec grand effroi et compassion, la porte s'ouvrit et entra Monseigneur, botté et éperonné. Point ne me vit, à cause des rideaux et courtines noires qu'eûmes drapés autour de la dernière couche de Madame. Aussi ne regarda-t-il point de ce côté, mais s'esquiva comme ayant peur d'une chose malpropre. Et s'en alla vers le bahut où Madame avait coutume de garder ses papiers. Et avec son poniard fit sauter la serrure. Lors commença à fouiller et regarder dans ces dits papiers comme qui cherche chose d'honneur, et peu à peu la pensée me vint que cherchait des lettres; or savais que dans ce bahut n'eut que ses lettres à lui et les ballades de Madame. Fouilla et chercha longtemps avec grand'malveillance et mérencolie, mais ne trouva qu'un paquet où étaient les lettres de leur jeunesse — avec cette dernière lettre qui avait tant fait pleurer feue Madame. Or, avec grand soupçon, Monseigneur délia la soie qui les retint, mais quand reconnut le contenu pour ce qui était, se leva avec singulière impatience et jeta le tout dans l'âtre où, malgré la saison, brûlait un grand feu de bois parfumé d'herbes saines et d'encens. Et alors prit à grandes brassées les rondeaulx et ballades de Madame, qui étaient tous dans ce dit bahut, et les jeta sur le feu. Et comme la flamme les prit, se tint là devant l'âtre, les bras croisés, en souriant avec grand'préjudice. Si les regarda flamber un à un. Et moi aussi, dans un coin, vis les beaux longs papiers qui se tordaient; et vis, à travers mes pleurs, par-ci, par-là, un mot très grand et clair dans la lueur de l'âtre. Si lus :

Ahan...

Ennui...

Amour...

Merencolie...

Et, enfin, dans une grande flambée, toute une ligne :

Il n'est rien plus vrai que la mort,

qui commençait un rondeau.

Lors les flammes s'éteignirent assouvies, le feu lui-même enseveli et étouffé dans les débris. Et sembla pour un instant que l'âme de Madame fût aussi une chose morte, grise et poudreuse, comme les cendres de l'âtre, comme ce beau corps que veillais.

Et, à cette pensée, me mis à prier Dieu plus fort.

***

Monseigneur, ayant tout détruit qui lui resta de sa femme, s'apprêta à quitter sa chambre sans une prière pour elle. Mais le feu, en s'éteignant, laissa la chambre toute noire, sauf pour les chandelles à la tête et aux pieds de Madame. Si advint-il que Monseigneur ne trouva point de suite la porte, cachée derrière les rideaux noirs du deuil, et alla un temps se heurtant aux meubles, jurant et priant. Et quasi cessa mon cœur de battre, tant eus peur que me vît dans la clarté des chandelles. Mais à ce moment la porte s'ouvrit une seconde fois et entrèrent le sénéschal de Poitou et messire Regnault, avec plusieurs des femmes de la Dauphine qui accompagnèrent deux jeunes fillettes en pleurs. Et l'une d'elles eut le long cou et la démarche de feue Madame. Ainsi compris que ce furent ses cadettes, venues enfin, et de si loin, pour trouver morte leur sœur et protectrice, et pour demeurer comme elle en terre étrange, illec se marier, faire ballades et être malheureuses.

MARY DARMESTETER.

BOSSUET

A propos d'un livre récent (1).

II.

LE MORALISTE RELIGIEUX ET LE POLITIQUE.

Mais le mérite qui, chez Bossuet, avait le plus besoin jusqu'à ces derniers temps d'être découvert, c'est le mérite de la pensée.

On sait le mot de l'abbé Galiani : « Il y a trois sortes de raisonnements, ou plutôt de résonnements : raisonnements de cruches — ce sont les plus ordinaires; raisonnements de cloches — comme ceux de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, ou de Jean-Jacques Rousseau; enfin raisonnements d'hommes — comme ceux de Voltaire, de Buffon, de Diderot. » C'est à peu près exactement l'opinion générale, sur Bossuet, de tout le XVIIIe siècle : un homme sonore, qui pensait peu, parce qu'il n'avait pas pensé comme Voltaire, Buffon et Diderot.

Les critiques du premier Empire n'acceptèrent pas tous aveuglément sur ce point la tradition de La Harpe et du siècle précédent. Dussault (1), Barante (2), par exemple, osent déclarer que le mérite du fonds n'était « pas moins éminent chez lui que celui du style ». Mais ils constatent tristement que le public n'est guère de cet avis; et il faut dire qu'eux-mêmes, du reste, à la façon dont ils louent Bossuet, ils paraissent bien plus convaincus des beautés, et, parfois, des défauts de sa forme que de l'intérêt substantiel de ses spéculations

Vers 1825, sous l'influence des inquiétudes causées à la bourgeoisie par la politique religieuse de la Restauration, il semble que les idées de Bossuet reprirent une sorte d'actualité. On s'avisa que cent vingt ans avant la Charte, Bossuet avait émis des réflexions dignes de remarque sur les rapports de l'État et de l'Église. Entre les ultras et les libéraux voltairiens, le rédacteur des *Quatre articles* et de la *Défense de la déclaration du clergé* devint comme le « patron des philosophes constitutionnels » et du « gallicanisme conciliateur ». Et si les deux partis extrêmes combattaient avec un égal acharnement les vues que les néo-gallicans empruntaient à l'évêque de Meaux, au moins semblait-on d'accord, de part et d'autre, pour avouer que ce vieux grand homme pouvait être autre chose que « le manuel et le désespoir des rhétoriciens de tout âge (3) ».

Cette résurrection politico-religieuse de Bossuet ne dura guère. Le *Globe*, dès 1827, va jusqu'à douter que Bossuet ait été un « dialecticien » bien « sévère » et un controversiste bien solide. Et, à partir de l'*Éloge* de Patin, couronné cette année-là même, recommença devant la statue de Bossuet, « magnifique idole académique (4), » le défilé des admirations impertinentes qui saluent en lui le « sublime discoureur », mais qui jettent en passant, soit un anathème convaincu, soit un voile discret sur les faibles conceptions de l'homme. Sainte-Beuve loue dignement Bossuet, sans doute, et parfois même il enfle la voix pour le célébrer; mais je ne sais s'il ne met pas plus d'attention et de maligne complaisance à signaler les limites et les lacunes de ce « premier des génies *lyriques* » qu'à en marquer les solidités méritoires (5). Et enfin ce que Nisard lui-même fait surtout ressortir, c'est moins l'excellence

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

(1) *Annales littéraires*, t. V, p. 62. Dussault se plaint déjà que, de son temps, les « hommes de lettres » comme les « gens du monde » ne lisent plus de Bossuet, suivant le conseil de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*), que les *Oraisons funèbres* et l'*Histoire universelle*.

(2) Art. Bossuet de la *Biographie universelle* (1812).

(3) Voy. P.-F. Dubois, *Mélanges littéraires*, article cité, et *passim* : et en général les publicistes du temps, Lamennais, de Pradt, etc., sans compter, naturellement, Bonald et De Maistre, qui discutent souvent Bossuet.

(4) Dubois, même article.

(5) Voy. *Nouveaux lundis*, t. II, deux articles de 1862.

distinguée du penseur que la supériorité de l'écrivain. A ses yeux, on le sait, le génie de Bossuet représente « l'alliance des deux antiquités, profane et sacrée » ; mais cette synthèse féconde, Nisard l'étudie plus volontiers dans le style que dans les idées de son héros. S'il s'attarde — plus longtemps qu'on ne s'y attendrait dans une histoire littéraire — à la querelle quiétiste, c'est apparemment à cause des « graves dommages » que la « spiritualité outrée » faisait subir à la *langue* du XVIIe siècle ; et la victoire de Bossuet l'intéresse surtout parce qu'elle continuait et qu'elle délivrait de ces mystiques néologues l'œuvre nationale de Malherbe, Vaugelas et de Boileau.

*
* *

La réhabilitation de la raison de Bossuet est donc, somme toute, assez récente. Les si précieuses études de M. Floquet sur sa vie, celles de M. Gandar sur les *Sermons*, de MM. Delondre et Nourrisson sur les ouvrages philosophiques, commencèrent, à partir de 1855 environ, à ouvrir et à déblayer la voie (1). Depuis quinze ans surtout, professeurs et critiques, à la Sorbonne, à l'École normale, dans les revues littéraires, ont travaillé de concert à ce rétablissement dans la gloire de toute une portion, restée dans l'ombre, d'un multiple génie. Et l'ouvrage de M. Lanson est le premier résultat d'ensemble de cette réaction si longtemps attendue.

La composition de son livre est, à ce point de vue, instructive. Après avoir étudié, en commençant, « l'écrivain » chez Bossuet, M. Lanson n'y revient plus guère. Dans les *Sermons*, les *Panégyriques*, les *Oraisons funèbres*, c'est principalement le fond dogmatique et moral qu'il considère. Il insiste très longuement sur les théories politiques de Bossuet. Il développe ses vues sur l'histoire ancienne et moderne. Il explique, et avec beaucoup de pénétration, les principes directeurs et les secrètes préoccupations de sa méthode de controverse. Il analyse délicatement la manière dont l'adversaire de Fénelon pratiquait la direction spirituelle (2). Il résume enfin et concentre les idées psychologiques, métaphysiques et morales propres à éclairer les écrits et à expliquer la conduite de ce philosophe chrétien qui fut presque toujours si exactement conséquent avec lui-même. Et, du reste, dans sa préface, avec une franchise qui n'est pas sans courage, M. Lanson déclare qu'il a voulu montrer « ce qu'on peut même aujourd'hui », et sans partager la foi de Bossuet, « apprendre d'utiles vérités, de pensées fortes et substantielles de la bouche de ce prêtre éloquent contre qui ces deux qualités ont créé un absurde préjugé ».

*
* *

De dire maintenant que cet avocat chaleureux et habile ne pousse pas trop loin l'apologie qu'il a entreprise — qu'il ne se fasse pas quelque illusion sur les chances que peut avoir Bossuet de rentrer tout entier, et avec les honneurs de la guerre, non seulement dans l'estime, mais même dans la pensée et dans la pratique des modernes — je ne l'oserais point. Et je n'irais pas jusqu'à laisser entendre à mon tour que ce grand « vaincu » d'hier pourrait bien devenir l'oracle de demain.

L' « absurde préjugé », qui a longtemps régné dans la critique et qui règne encore dans le public sur le compte de Bossuet, ne doit pas nous jeter en un excès contraire. La profondeur, la clairvoyance, l'étendue même des pensées de Bossuet ne sont pas contestables : leur utilité pratique et présente, leur vivante *actualité* l'est beaucoup. J'accorde volontiers qu'il « n'est pas d'écrivains, au XVIIe ni au XVIIIe siècle, qui aient traité plus de questions vitales, et qui les aient traitées plus sérieusement, plus fortement ». Mais les solutions qu'il a données à ces problèmes « d'un intérêt inépuisable et permanent pour l'humanité » sont loin — qu'on le regrette ou qu'on s'en félicite — d'être aujourd'hui les nôtres — et même, quels que soient les changements où il faille s'attendre en un pays et en des temps où tout arrive, ces solutions ne semblent pas avoir chance de se réimplanter, d'ici longtemps, dans la conscience sociale. Et, cependant, tel est chez Bossuet l'enchaînement indissoluble des principes premiers avec les plus lointaines conséquences, des conseils pratiques avec les dogmes fondamentaux, que cet écart originel entre le point de départ de son système et celui de la réalité moderne restreint considérablement le nombre des idées qui, dans son œuvre, semblent désormais pouvoir nous être assimilables.

Nul doute qu'en religion ce solide et intelligent chrétien ne soit point le bigot que d'aucuns se figurent. Il nous offre, dit justement M. Lanson, « l'hypothèse chrétienne dans sa forme la plus logique ». Soit, mais par cela même, dans sa forme la moins « séduisante » pour la plupart d'entre nous, la moins susceptible de se plier aux préjugés et aux aspirations plus ou moins fantaisistes de la religiosité moderne. Si, comme nous le prédisent de toutes parts d'aimables prophètes, le siècle prochain, désabusé du rationalisme sceptique, se réfugie dans un mysticisme qui devra être consolateur et fortifiant, sans pourtant gêner la volonté ni chagriner la raison, ce n'est certes pas Bossuet qui pourra concourir en quoi que ce soit à ce renouveau spirituel, ni devenir jamais un des conducteurs de ce pèlerinage d'incrédules vers une reli-

(1) J'indique seulement les travaux les plus connus. On trouverait d'autres indications dans le *Dictionnaire des littératures* de Vapereau, dans le *Catalogue des thèses de doctorat* de Mourier et Deltour, et surtout dans Quérard et dans Lorenz.

(2) Cf. sur la correspondance spirituelle de Bossuet, dans le t. XXIX de la *Revue politique et littéraire* (1882, 1er semestre), un article de M. H. Michel.

gion sans dogmes et sans règles (1). Sa foi est trop précise pour cela, trop docilement et simplement orthodoxe, trop liée aux données historiques du christianisme, duquel il accepte, à la lettre et dans toute son étendue, la réalité miraculeuse. Sa piété — cette piété si sensée, si active, si épurée, mais très sobre et prudente — ne saurait rien fournir aux effusions de nos « bouddhistes ». Est-elle déjà bien en accord avec les imaginations, si matérielles parfois, d'une certaine dévotion catholique? On dit que les écrits de Mme Guyon servent d'aliment spirituel aux Méthodistes d'Amérique; et, de même, il y a des mystiques orthodoxes dont les pensées vagues pourraient aisément, si je puis dire, se démarquer et s'approprier aux usages de cette « dévotion sans foi », qui semble en passe de faire fortune. Je ne sais, par exemple, si parfois le vocabulaire mystique de Fénelon ne pourrait pas offrir à un Spinosiste de nos jours des formules d'oraison très sortables. Avec Bossuet, rien de pareil à espérer ou à craindre. Il semble que cette loyauté, absolument ferme et nette, qui a dicté toutes ses paroles comme tous ses actes, soit encore vivante en ses écrits et qu'elle les défende, en quelque sorte, d'être détournés à d'autres emplois que ceux où il les avait destinés.

***

Il n'en est pas tout à fait de même de sa morale ; et assurément de toutes les parties de la pensée de Bossuet, c'est celle-là qui a le moins vieilli et qui garde et gardera la plus durable utilité. Si l'on conserve — comme on l'a fait très justement jusqu'ici — dans les programmes de tous les enseignements publics, et si l'on admet dans ceux de l' « Enseignement moderne » futur, les ouvrages d'un homme qui fut peut-être le génie le plus complètement national du XVIIe siècle, et qui, en tout cas, au point de vue littéraire, doit rester, comme disait Sainte-Beuve, une des religions de la France — ce sera évidemment de plus en plus dans les œuvres morales de Bossuet qu'il faudra puiser. De même qu'on a fait naguère d'utiles *Extraits* de Voltaire, si l'on fait des *Extraits* de Bossuet, ce sont ses sermons, ses petits traités, même sa correspondance spirituelle — dont les idées de détail peuvent souvent s'appliquer à la vie laïque et aux problèmes de la conduite morale ordinaire — qui fourniront la moisson la plus abondante et la plus fructueuse au regard de la pédagogie.

Mais il ne faut pas se dissimuler que là même il y a des discordances, qui paraîtront s'atténuer ou s'accroître suivant que, dans notre système d'éducation, les idées spiritualistes reprendront faveur ou continueront à décliner. On nous dit que les plus libres penseurs, ceux qui regardent avec respect, mais sans espoir de retour, « l'humble foi où ils ne peuvent plus descendre », ceux mêmes « pour qui Dieu n'est que le plus beau des mots de la langue humaine », peuvent profiter à l'école de Bossuet. Je le souhaite, sans l'espérer; car sa morale, elle aussi, est bien pénétrée de christianisme. S'entendraient-ils avec Bossuet, je dis même sur la théorie des vertus les plus essentielles, et dont l'exercice pratique offre à toutes les bonnes volontés, d'où qu'elles viennent, un terrain commun de collaboration conciliatrice? Sur la charité, par exemple? Si Bossuet ordonne, et avec une vigueur singulière, l'aumône habituelle et large, le dépouillement des riches au profit des pauvres, c'est pour cette raison qu'il faut voir dans les pauvres « les membres les plus honorables du corps spirituel de Jésus-Christ, qui est l'Église ». Ni la contemplation sympathique de la misère, ni le désir équitable de redresser les inégalités sociales, ni l'amour de l'humanité n'ont donc rien à voir ici. Il faut aimer et secourir les hommes uniquement, selon lui, pour l'amour de Dieu.

Et même à ne considérer cette morale de Bossuet que d'une façon générale, n'y sent-on pas respirer tout le temps un sentiment foncièrement chrétien : l'humilité? Bossuet dirait volontiers à tout homme ce qu'il dit aux âmes pieuses qu'il dirige : de ne se point replier sur elles-mêmes, de s'ignorer — d'agir, comme de prier, les yeux fermés. Je laisse à de mieux informés que moi de nous dire si cette simplicité désintéressée, enfantine, sera possible de sitôt à nos générations de psychologues. N'en sommes-nous pas réduits, et réduits pour longtemps, à cet état où le retour vaniteux sur soi, la réflexion complaisante d'une activité qui se mire, sont les seuls ressorts de la vertu? Cet état-là, Bossuet en aurait eu grande pitié; et c'est pourquoi j'ai peur que, même en morale, l'auteur du *Traité de la concupiscence* ne puisse jamais être sérieusement « le maître de ceux qui ne sont pas chrétiens ».

***

Mais c'est surtout en ce qui concerne les idées politiques de Bossuet que cette incompatibilité me frappe et me paraît irrémédiable.

Que l'on fasse à Bossuet l'honneur de croire que ses théories de gouvernement étaient fondées en raison et qu'elles méritent d'être au moins réfutées; que l'on tienne compte des précautions ingénieuses qu'il conseille pour régler et féconder l'exercice du pouvoir absolu; que, surtout, on ne l'accuse pas, avec M. Homais, de « courber les peuples esclaves devant une royale idole, instrument de prêtres fanatiques » — rien de mieux. J'accorde même qu'il y aurait lieu de recueillir dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte* (1) quelques idées de détail, sages, pratiques, bonnes à méditer en tout temps, en tout pays et sous tout régime... Mais que les maximes essentielles de Bossuet et les principes domi-

(1) Cf. *Revue bleue* des 3 et 24 janvier 1891, M. Jean Honcey, *les Chrétiens de lettres*.

(1) Lanson, *Bossuet*, pages 218, 220, 276, etc.

nants de sa doctrine puissent être — comme M. Lanson s'efforce trop ingénieusement de le prouver — compatibles avec les besoins ou les sentiments d'une civilisation sur laquelle la Révolution de 1789 a passé; qu'il soit facile « de tirer de cette théorie, si calomniée, du *droit divin*, de larges et solides principes de conservation sociale, dont une république même ne saurait se mal trouver », je ne puis l'admettre.

Sans doute, Bossuet ne répudie aucune des formes de gouvernement que les hommes en divers lieux se sont données; mais, d'abord, il n'en est pas moins vrai que de toutes ces formes celle qu'il juge, sans hésitation, la plus raisonnable et la meilleure, c'est la royauté héréditaire et absolue. « Il ne condamne même point — remarque avec raison M. Lanson — le despotisme. » Je le crois bien, puisque c'est le comble de l'indépendance du gouvernement, et la forme la plus voisine de cette puissance quasi divine et aussi inconditionnée que possible dont Bossuet dote avec amour le souverain de ses rêves. L'élection, dans une monarchie, est un empêchement et un échec à cette autorité suprême. Et quand M. Lanson observe qu'aux yeux de Bossuet un peuple serait aussi coupable de renverser son gouvernement démocratique pour se réduire en monarchie que de détrôner son roi pour se mettre en république, il a grandement raison d'ajouter qu'il « va ici un peu au delà des paroles de Bossuet ». J'imagine que Bossuet eût été singulièrement plus indulgent pour la première de ces révolutions que pour la seconde : il n'eût pas osé en conscience désapprouver la nation assez sensée, selon lui, pour fortifier chez elle la majesté du gouvernement et river plus solidement ses propres chaînes.

Sans doute aussi Bossuet (comme d'autres théologiens du reste) met la source de la souveraineté dans le peuple; mais — et c'est là l'essentiel — il l'y met d'une façon tout idéale et toute platonique. D'après lui, cette souveraineté « n'est pas réelle et intégrale dans le corps du peuple qui la transmet au magistrat. Elle est formée par l'acte même qui la cède ». Le peuple de Bossuet ne fut souverain que dans la minute où il se dépouilla. Mais, en revanche, ce souverain éphémère et mythique, dans cet instant de son abdication, s'est dépossédé d'une façon absolue et définitive. Bossuet ne croit pas, comme Jurieu, qu'il puisse jamais ressaisir son autonomie perdue. Et l'opinion contraire de Jurieu lui paraît le plus abominable des scandales (1).

Or, s'il est aisé de montrer et de déplorer le danger d'anarchie qui résulte de la croyance à une souveraineté imprescriptible, incomplètement aliénable et toujours ressaisissable du peuple, il est moins facile de prouver que celui qui, comme Bossuet, nie cette virtualité permanente, ne supprime pas, par cela même, et la raison d'être et la garantie de toute liberté sociale ou même individuelle. Et, de fait, c'est à peu près à cela, on est bien obligé de le reconnaître, que Bossuet aboutit. Les distinctions que l'auteur de la *Politique* établit entre sa monarchie absolue et le despotisme sont faibles et illusoires. Le droit de propriété, le droit de succession, le droit de vie n'existent pas, dit-il, dans l'État soumis à un despote... Mais est-ce qu'ils existent plus sûrement dans sa monarchie à lui? Le souverain qu'il imagine ne peut-il pas y attenter impunément? Il ne le doit pas, sans doute, et il y a les « lois ». Mais ces lois, le roi de Bossuet peut les changer, d'abord; et puis, ne les changeât-il pas, il peut les enfreindre. Car si les lois sont au-dessus de lui en tant que « puissance directive », il n'y est point soumis en tant que « puissance répressive ». Il n'y a point, dit Bossuet, de « coaction » légitime contre le prince.

Et quand l'auteur de la *Politique*, qui ne laisse jamais sa pensée obscure, veut l'illustrer par un texte décisif et frappant pris dans la Bible, un de ceux qu'il choisit est celui-ci, dans le second livre des *Rois* :

> Voici le droit du roi qui régnera sur vous, dit le Seigneur : il prendra vos enfants et les mettra à son service; il se saisira de vos terres et de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs; et le reste (1).

Voilà, dit-il, « tout le pouvoir des rois excellemment expliqué ».

Il en est, j'en conviens, effrayé lui-même : « Quelle grandeur qu'un homme en contienne tant (2) ! » Arrivé au terme de ses réflexions politiques, il avoue avec sa sincérité habituelle (3) que, « depuis l'établissement » dans le monde « de cette puissance absolue, il n'y a plus de barrière contre elle, ni d'hospitalité » qui, quand il lui plaît, « ne soit trompeuse, ni de rempart assuré pour la pudeur (4), ni enfin de sûreté pour la vie des hommes ». Quels « remèdes » apporter à ces « inconvénients »? Ceux que les hommes ont inventés pour « régler l'empire », les « constitutions » qu'ils ont imaginées, Bossuet les rejette — sans trop les discuter du reste — et il les dédaigne par la seule raison que si ces restrictions « devaient contraindre le gouvernement jusqu'au point que l'on veut imaginer », elles le contraindraient trop puissamment à ses yeux. Mais combien ses remèdes à lui sont plus vains! La crainte de Dieu, la peur de la mort, le respect des jugements de la postérité, le respect que doit avoir le prince des « remords futurs de sa conscience » : — en vérité, qu'avait donc appris à Bossuet l'expérience des âmes si

(1) Voy. le *Cinquième avertissement aux protestants* et les *Lettres pastorales* de Jurieu.

(1) *Politique*, liv. V, art. Ier, troisième proposition.

(2) *Ibid.*, liv. V, art. IV.

(3) *Ibid.*, liv. X, art. VI et dernier.

(4) Bossuet rappelle ici l'enlèvement de Sara à Abraham par Pharaon.

elle ne l'avait pas édifié sur la fragilité de ces barrières morales? Et n'avions-nous pas raison plus haut de définir le « bon sens » de Bossuet et de marquer ce qu'il n'est pas?

Ce n'est pas seulement, du reste, une éclipse de sa raison pratique dont, ici, l'aveu s'impose; c'est une contradiction de sa logique habituelle. Car il est bon de se rappeler que Bossuet, avec raison, ne se contentait pas pour le Saint-Siège de ce frein moral qui est le seul qu'il impose au magistrat. Nul mieux que lui, avec plus de délicatesse, mais plus de fermeté, n'a maintenu l'utilité dans l'Église de ces « garanties constitutionnelles » qu'il refuse d'admettre dans l'État. Vraiment De Maistre avait presque raison de prétendre que cet évêque gallican est plus généreux pour son roi que pour son pape, et qu'il se défie moins de César que de Pierre...

Peut-on dire du moins que dans le système de Bossuet et avec un gouvernement aussi fort, aussi indépendant, aussi affranchi de la « crainte du peuple » qu'il le rêve, le progrès social profite de ce que perd la liberté? Sans entrer dans une discussion qui n'est pas de notre sujet, j'opposerai seulement, ici encore, Bossuet à lui-même. N'est-ce pas lui qui, dans ses ouvrages de spiritualité, recommande, exige même, avec une sage insistance, la contribution perpétuelle, courageuse, enthousiaste, de la volonté de l'homme à la volonté de Dieu? Or cette initiative de la personne morale, le contrôle qu'elle a sur sa destinée, cet intérêt et cette part qu'elle y prend, ce sont là précisément les éléments que Bossuet bannit de la société politique. L'activité libre, intelligente, féconde, de l'individu, qu'il encourage dans la vie mystique, il la redoute comme le pire des dangers, il la réprouve comme le plus exécrable des paradoxes, dans la vie des nations. « Au prince seul » — il le maintient avec un soin jaloux — « appartient le soin général de son peuple (1)... En lui est la puissance, en lui est la volonté de tout le peuple... en lui réside la raison qui conduit tout l'État (2). » Quel est donc le devoir et le rôle des sujets? D'abord, « aussitôt qu'il y a un roi, le peuple n'a plus qu'à demeurer en repos sous son autorité ». Quant à « servir l'État », qu'on ne pense pas le faire « autrement qu'en servant le prince et en lui obéissant... ». Que nul ne s'inquiète de rien : « la raison est renfermée dans une seule tête (3) »; — « le prince voit de plus loin et de plus haut, on doit croire qu'il voit mieux », et « l'obéissance consiste » uniquement « dans la ponctualité ».

Il est superflu de se demander ce que devient une nation sous un gouvernement qui ne lui laisse point de pensée, et de cœur juste assez pour s'attendrir « dans la vue du prince » et dans le charme ravissant de son visage (1). Si la « bonne volonté » est le postulat moral de l'État moderne, si l'affection, éclairée, dévouée, de chaque particulier au bien public, est la condition suprême, non seulement du progrès, mais du bon ordre; où cette bonne volonté, où cette affection pourraient-elles naître dans un système où toute collaboration aux affaires de l'État — fût-ce une collaboration de pensée et d'intention — est interdite au peuple, où tous les actes du prince, quels qu'ils soient, doivent être d'avance approuvés, où toute inquiétude, toute restriction, tout « murmure » de la part des sujets est coupable? Et même dans une telle conception peut-on croire que la docilité aurait eu un solide fondement et une durable raison d'être? L'obéissance passive — Bossuet moraliste doit le savoir assez — est assez contraire aux instincts de la nature pour que l'homme ait besoin d'y être engagé et soutenu. Or devait-il admettre, d'une part, que la « tranquillité publique », si précieuse qu'elle puisse être aux yeux de ceux dont la fortune ou le bonheur y est intéressé, soit pour tout le reste de la nation un motif suffisant de se conformer avec une *ponctualité* irraisonnée aux ordres parfois incommodes du magistrat; et, d'autre part, que pour les hommes éclairés eux-mêmes, le seul désir de « demeurer en repos chacun sous sa vigne et sous son figuier », comme parle l'Écriture, les solliciterait d'une façon efficace à se consacrer patriotiquement au bien commun?

Il y a là une psychologie, il faut l'avouer, assez courte et que l'on s'étonne de trouver chez le directeur si sensé de Mme d'Albert et de la sœur Cornuau, chez l'adversaire de Fénelon, chez l'ennemi acharné de cette inertie et de cette « passiveté » que Mme Guyon et son décadent avocat voulaient mettre à la mode. Le mysticisme de Bossuet est plus intelligent que sa politique, car sa politique, au regard du peuple qu'il paralyse et qu'il annule, n'est, en vérité, qu'une sorte de quiétisme social.

Aussi ne saurais-je dire avec M. Lanson que cette théorie du pouvoir absolu, en dépit des efforts que fait Bossuet pour la corriger, soit « généreuse, large, humaine, raisonnable et pratique, » même en la supposant appliquée « dans une société chrétienne (2) ». Il s'en faut de tout que Bossuet nous ait donné « la formule la meilleure, la plus sensée, la plus appropriée aux nécessités pratiques, de la théorie conservatrice, des idées de tradition et d'autorité (3). » Il nous en a donné une formule étroite, délétère, et heureusement impraticable. Quelques épreuves que la réalité réserve au libéralisme moderne, quelques corrections que doive apporter l'expérience parlementaire aux prin-

(1) *Politique*, liv. IV, art. Ier, troisième et cinquième proposition.
(2) *Ibid.*, liv. VI, art. Ier, première et deuxième proposition.
(3) *Ibid.*, liv. V, art. IV, première proposition.

(1) *Ibid.*, liv. III, art. III, treizième proposition.
(2) Page 260.
(3) Avant-propos, p. XI. M. Lanson apporte, du reste à ces éloges, en d'autres endroits (pp. 270, 271, 274, 275), des restrictions.

cipes de la philosophie du XVIIIe siècle, quelque crédit enfin que soit destinée à prendre dans la conscience nationale « l'idée d'un pouvoir fort », il faut souhaiter que la foi « à la liberté, au progrès, aux réformes, aux garanties constitutionnelles », aux efforts parfois indécis, mais passionnants et méritoires, de l'activité politique, ne s'éteigne jamais assez en notre pays pour qu'il revienne de lui-même à cet idéal de tranquillité inerte et aveugle tracé par Bossuet dans une œuvre qu'il paraît avoir, du reste, refondue au temps de sa vieillesse (1) chagrine du présent et anxieuse de l'avenir.

*
* *

Telles sont les réserves, toutes de nuance, que je soumettrais à l'auteur de l'intéressant ouvrage dont la littérature de Bossuet vient de s'enrichir. J'y insiste cependant, sur ces réserves, parce qu'il va là d'une cause dont le succès est à cœur à tout lettré. Bossuet a besoin d'une réhabilitation, et il y a droit : je le crois avec M. Lanson, et nous ne sommes pas les seuls à le croire. On méconnaît encore ce que son caractère a eu de pur et de loyal, ce que son art, malgré les apparences, a eu de souple et surtout de naïf : on méconnaît encore plus ce que sa pensée a eu de sérieux et de solide. C'est une triple justice à lui rendre. Mais pour que la réparation soit durable — et la critique littéraire, quoique parfois elle s'en défende, a tout de même, j'espère, l'ambition de fixer définitivement quelques vérités de fait — il faut se garder dans cette apologie de tout excès qui pût en compromettre l'effet.

C'est Sainte-Beuve, je crois, qui, dans un moment d'impatience raillense, a qualifié Bossuet de « prophète du passé ». J'accepterais le mot, sans l'ironie. Étant donnée, ou plutôt étant imaginée une société — car déjà celle que Bossuet avait sous les yeux n'était point telle qu'il l'eût voulue — construite sur le Christianisme et tout imprégnée de lui, Bossuet, dans chacun de ses ouvrages, a développé, avec une logique pénétrante et ordinairement avec beaucoup de modération et de bon sens, tous les aspects religieux, moraux et politiques de cette société. Il a été le traducteur éloquent et profond d'un état de choses et d'un état d'âmes qui, déjà de son temps, allaient rapidement à la décadence : à plus forte raison n'existent-ils plus du nôtre. Le profit que nous pouvons espérer de l'étude de Bossuet, c'est d'abord d'entrer dans sa pensée : cette intelligence d'un esprit très systématique et d'une œuvre très cohérente vaut grandement la peine qu'elle peut coûter. Que l'on essaye aussi de détacher de l'édifice compact bâti par sa raison les matériaux — et il y en a (un petit nombre dans sa politique, quelques-uns dans sa religion, mais surtout dans sa morale) — qui peuvent être employés utilement à consolider ou à corriger nos entreprises présentes. Mais on ne saurait nier que, par suite de la divergence entre nos principes et les siens, entre son idéal et le nôtre, entre sa foi et notre incroyance ou nos croyances animées d'un tout autre esprit, les éléments de sa pensée susceptibles de s'approprier à nous et de pénétrer dans notre substance soient beaucoup moins nombreux que ne le sont les éléments antipathiques et irréductibles. Il est bon de ne pas l'oublier dans l'intérêt même de cette restitution en son entier — dont la nécessité s'impose — d'une gloire restée jusqu'à ce jour incomplète. Les ennemis de Bossuet — puisqu'on dit qu'il en a encore — auraient trop beau jeu, si nous avions seulement l'air de réclamer pour lui, dans le Panthéon laïque des maîtres de la pensée et des conducteurs du monde moderne, une niche dont, au reste, il n'aurait pas voulu.

ALFRED RÉBELLIAU.

(1) Voy. le *Journal* de l'abbé Le Dieu, son secrétaire, aux années 1700 et 1701, et spécialement p. 200 du t. Ier de l'édition Guettée.

LE BARREAU CONTEMPORAIN

M. Léon Cléry.

M. Cléry, qui n'avait besoin que de son talent pour se recommander à l'attention publique, vient de l'émouvoir assez fortement par un livre dont la destinée a été aussi brillante que courte.

Le même journal qui, le 7 avril de cette année, avait annoncé en seconde page l'apparition des *Souvenirs du Palais*, nous apprend aujourd'hui la cessation de leur publication. Il y avait eu, paraît-il, autour de ce volume, des irritations d'anciens adversaires exaspérées, des douleurs de clients réveillées, des pudeurs de confrères excitées. L'un d'eux, d'ailleurs très galant homme, mais rendu plus particulièrement austère par le succès d'une opérette sur un sujet voisin de l'histoire sainte, emprunta deux colonnes d'un journal pour mettre le public dans la confidence des conseils dont il gratifiait un ami.

Cachez-moi ça, fut le titre que M. Fabrice Carré donna à son article :

Cachez, cachez ce sein que je ne saurais voir !

Il résulte des termes de cette consultation qu'une plaidoirie, tout autant que l'une quelconque de ces statues sur lesquelles M. de Nieuvekerke était chargé de veiller sous l'Empire, peut offenser la morale publique, et qu'elle ne doit pas être placée sous nos yeux sans quelques feuilles de vigne aux bons endroits.

Sur le fond même de la question, qui est la faculté pour l'avocat de publier sans altérations des discours que l'audience a entendus, que les journaux judiciaires et autres ont répétés, que des revues, dites *de*

Causes célèbres ou *de Grands procès* ont divulgués, il y aurait des observations intéressantes à présenter, voire des précédents à citer. Patru et Gaultier, sous Louis XIV, ont imprimé des plaidoiries où la duchesse douairière de Rohan n'était pas traitée de Lucrèce. Faire d'un *secret de polichinelle* comme qui dirait *un secret d'État*, cela est assez contestable. Je n'admettrais cette prétention que si l'on plaidait comme l'on confesse, dans une petite boîte, écartée, dûment muette, où des confidences sans témoins sont recueillies par les oreilles du prêtre. Tout au contraire, faire crier en place publique mille sortes de vérités par un avocat, dont le talent consiste à les habiller de son mieux, puis défendre à cet avocat d'imprimer ce qu'il a affirmé *coram populo*, cela n'est pas sans me blesser un peu. Mais cette discussion mènerait loin.

Je ne veux ici que parler de M. Cléry, et dire sur lui ce que je pense. — Ce que je pense n'est peut-être point ce qu'il en pense lui-même. Peut-être n'est-ce pas ce qu'en pense le Palais? J'incline assez fort à le croire. Mais j'en pense sincèrement assez de bien pour me donner le plaisir d'une pleine liberté, sans crainte de paraître ingrat.

***

Il faut regretter son livre, qui n'aura eu que l'existence éphémère des jolies choses, dont les roses, au dire des poètes. Il était tout l'homme. Coquet, franc, leste, — et judiciaire, seulement si l'on voulait. Nuls de ces airs rébarbatifs qui, dans les recueils de plaidoyers connus jusqu'ici, sauvent la majesté de l'auteur par la crainte qu'ils inspirent au lecteur. Point de formats épais, de tomes nombreux, de papier à chandelle. L'éditeur était M. Lemerre, cher aux poètes et aux parnassiens; la couverture, beige clair, pareille à la robe de printemps d'une jolie femme. Quelques plaidoiries choisies, mets rares et délicats d'un repas de bonne compagnie; du sucre à profusion, des épices aussi, et une attention toujours éveillée pour plaire à tous les palais. Puis encore la typographie la plus fine, vignettes, culs-de-lampe, marges amples! Bref, le livre d'un artiste et d'un homme du monde. Quant au fond, c'était une alliance merveilleuse avec les recherches de la forme. Les phrases, comme les pensées, couraient au travers du volume, claires, pimpantes, un tantinet parfumées, fringantes pourtant. Je vous ai dit que le livre était l'homme!

***

M. Cléry a donc deux qualités poussées à leurs dernières limites. Quiconque les aura reconnues saura par là même les raisons qui font son talent original, et, si j'ose dire, en cette matière mobile, les lois de ce caractère. Premièrement, il a un instinct de « l'élégance » d'où procède la meilleure partie de cet « esprit » vanté universellement; et cependant une spontanéité d'impressions qui le jette dans toutes les bagarres à son corps défendant, et qui arme quelquefois cet esprit de pointes dont on a pu se plaindre, sans en comprendre la cause généreuse.

***

Élégance! Le mot est bientôt dit; mais la chose demande quelques explications!

C'est trop peu, pour M. Cléry, d'avoir les mains gantées et ses gants toujours frais, son chapeau lustré comme une glace, et des bottines faites pour un salon; son hôtel, son coupé et sa loge dans les théâtres où il lui plaît d'aller. Cela, pour n'être point le lot de tout le monde, est encore un privilège accessible. Et l'élégance de M. Cléry n'est pas une ennemie du « rare ». Il a aimé, avant Philippe Burty, les merveilles du vieil art japonais; il reconnaît à première vue l'origine d'un émail cloisonné; il jouit de telle tapisserie, parure ancienne d'une salle du Vatican; il adore tel vase de Gallé, d'un hasard de cuisson merveilleux, gardé sur le velours, dans un meuble fait pour ce bijou et signé! Il acquiert un palais à Venise, comme d'autres achèteraient une maison à Chatou, et, conseillé par Gérôme, son beau-frère, il orne d'excellentes copies prises au Louvre les médaillons voisins des plafonds. Enfin, s'il voyage, il part quand les tribunaux rentrent, et promène à travers l'Inde sa curiosité affinée. Tours du silence, au faîte desquelles le vautour alourdi veille sur des lambeaux de cadavres parsis, sa pâture; labyrinthe immense des temples; cortèges, sous leurs galeries profondes, de l'éléphant sacré au cou chargé de cloches, il a vu tout cela : et il est revenu, rapportant de Ceylan une pleine jatte de terre, rouge comme une poussière de chocolat, de Bénarès des robes de rajahs surbrodées d'or, de longues lances en ivoire plus sculptées qu'un étui à aiguilles, et des khavas, au cuivre incrusté d'argent. En sorte que... en sorte que, quand M. Cléry veut parler, il ne peut point parler comme parle tout le monde, vous le comprenez à merveille. .

***

Son discours est l'effet de l'art, sans en sembler presque jamais l'effort. Quand il plaide une affaire importante, les mots paraissent s'arranger dans leur phrase pour faire honneur à l'auditeur; de la même manière que les meubles d'un salon se disposent pour recevoir un visiteur de marque.

Il est vrai, me dit ici quelqu'un, que M. Cléry n'est pas sans faire quelquefois à sa verve l'injustice de se défier d'elle; qu'on ne l'a jamais vu plus étincelant virtuose que dans telle cause correctionnelle médiocre, où sa libre parole l'entraînait; que le grand Lachaud, esprit très fin lorsqu'il était loin des jurés, ne demandait à son brillant confrère, pour la perfection de sa forme, qu'un corset un peu moins serré.

Il est vrai encore, me dit toujours le même, que

M. Cléry avoue sentir à la barre, devant une phrase mal commencée, une douleur aussi vive que si on le piquait d'un fer rouge; qu'il tremble en face de la syntaxe; qu'il n'a point renié la période.

Il est vrai enfin que, par un reste de classicisme, il glisse quelquefois dans ses phrases un appel « aux dieux immortels », et « aux cieux qui s'ébranleraient sur leurs pôles », si telle vérité, avancée par lui, n'était pas admise par ses juges!

..... Mais il n'en est pas moins vrai aussi que son discours est un régal singulier; et que nul autre, si ce n'est lui, ne saurait accommoder, la plupart du temps avec un air de naturel parfait, ce ragoût oratoire où tous les ingrédients sont combinés pourtant selon les règles les plus rigoureuses de la grammaire et de la rhétorique.

*
* *

Maintenant, comment et pourquoi ce Brummel du langage judiciaire est-il en même temps le plus endiablé des grands avocats? Voilà le phénomène étrange que je n'entends pas expliquer? D'aucuns, que cette chaleur d'âme a trompés, et qui n'ont voulu voir en elle que ses manifestations coutumières — je veux dire un goût léger de l'offensive et un entrain peu contenu dans l'attaque — ont cru qu'ils se tireraient d'affaire au moyen d'une comparaison. Ils ont donc fait de M. Cléry un Léon Duval en second, après avoir fait du premier un amoureux des morsures savantes. En quoi ils se sont fort trompés et sur Léon Duval d'abord et sur Léon Cléry ensuite.

Léon Duval, chagrin et solitaire, ami de ses seuls livres et de ses seules phrases, menait assez superbement son pessimisme raisonné. Son ironie savante et méthodique, dédaigneuse de malices bon enfant, ne se contentait pas d'une boutade. Elle animait les membres d'une période. Elle vivifiait toute une plaidoirie. Elle se haussait souvent jusqu'aux sublimités classiques, et semblait parler quelquefois le langage d'un La Bruyère. En somme, c'était une philosophie faite de beaucoup de misanthropie, hélas! et de discernement.

La causticité de M. Cléry (comme ce mot me parait mal trouvé) est une autrement meilleure fille. Elle ne vient pas de La Bruyère; elle ne vient pas de l'Agora; elle vient tout simplement de « Pantemuche ». Mon Dieu, oui! Et M. Cléry, lui aussi, vient de « Pantemuche », comme le lui dit, sans cérémonie, certain soir de réunion publique, un Bellevillois qui n'était point tant sot. Or, quand on est gamin de « Pantemuche », c'est-à-dire, sans argot, de Pantin, c'est-à-dire enfin de Paris, on est pas un méchant par plaisir. Le gamin de Paris, fils du faubourg ou des faubourgs — car on est ce gamin-là de quelque condition que l'on soit, et simplement par l'air que l'on respire, — manque tout bonnement des seules vertus des simples. Il a peu de résignation et n'a pas du tout l'instinct de la vénération; j'entends parler de la vénération quand même donnée envers et contre tout. Il lui faut des dieux en or pur, bien contrôlés, bien poinçonnés, pour qu'il consente à les admettre... sous bénéfice d'inventaire. Et si l'occasion se présente de faire un massacre d'idoles, il la saisit sans rechigner. Il aime aussi de dire la vérité et quelquefois *des vérités*. Parce qu'il se sent enfant de Paris, il ne se tiendra pas de crier à Dorilas qu'il est un fat très assommant, et d'affirmer à « la vieille Émilie » que son rouge l'enlaidit à plaisir. Or, je vous prie, de quoi se plaindre ici? Où est la faute? chez le gamin ou sur les joues de la vieille Émilie?

J'aime, pour moi, cette belle franchise, indice d'un cœur qui ne bat pas à demi. J'aime l'imprévu de ces emballements; ce prompt accueil donné aux plaintes d'un client; ce subit embrassement de sa cause, en dépit de tout et de tous; ces charges à fond contre l'adversaire!... Creusez ce sujet quelque peu; et vous vous convaincrez sans peine que la bonté, et une bonté crédule, a produit souvent ces vivacités incriminées par un malentendu.

*
* *

Car il faut dire ici, même dans un paragraphe spécial, que, la bonté n'étant en somme que la très grande propreté de l'âme, M. Cléry la pratique par besoin; et que, ne fût-ce que par souci de lui-même, il collectionne les bonnes actions avec autant de joie qu'il en met à rechercher les plus beaux tapis de l'Orient. Je l'ai vu sur ce point faire merveille. Lui dérober l'occasion d'être utile serait le priver d'un plaisir. Il a pour obliger ses amis une ponctualité sans pareille. Il ne fait pas valoir ses services; et vous laissera volontiers entendre, sans manières, qu'il est votre sincèrement obligé, pour avoir pu être votre bienfaiteur.

*
* *

Cependant, demandez au Palais d'aller deviner tout cela! Il ne voit, lui, de M. Cléry que ce qu'il veut en voir sans se fatiguer trop les yeux. Et n'eut-il pas, cet excellent Palais, la haine que l'on sait pour les moindres vivacités du langage, que ses membres reconnaîtraient encore, chez leur brillant confrère, des qualités... Comment dire?... étrangères?... supérieures?... Enfin des qualités qui ne sont pas de la maison. — Qualités d'écrivain, affirme M. Bernard-Derosne, dans un article de la *République française*. J'y consens. Seulement, voulez-vous réussir au barreau? écoutez avant tout ce conseil : Souciez-vous de l'art, sans excès! — Certes, je ne dis pas que, dans le cas contraire, vous feriez rire à vos dépens de la « Parlotte » à la « Bibliothèque », en passant par les « Pas-Perdus ». Trop d'exemples me donneraient tort. Vous feriez simplement *sourire*. Réussir,

en dépit de cette règle, ne va donc pas sans quelque outrecuidance. M. Cléry a réussi. On ne lui en veut pas; loin de là! Les avocats sont gens évangéliques, ils s'aiment les uns les autres; et le portent, lui, dans leur cœur. C'est ainsi que les articles parus sur son livre, pourvu qu'ils fussent élogieux, leur ont fait un très grand plaisir; et que si, dans le nombre, il s'en était glissé un ou deux qui parussent légèrement malveillants (on m'assure qu'ils viennent de confrères), on s'en serait affligé sincèrement. — Mais quittons ce sujet. Même à cette place, où ce que l'on écrit échappe aux vivacités de la polémique, cela n'irait pas sans quelque inconvénient.

***

Et voilà que relisant ces notes, j'éprouve un peu d'appréhension. M. Cléry a une façon si à lui de juger ses propres qualités, que je crains de m'être trompé. Ai-je bien discerné celles-là mêmes qui lui sont véritablement le plus chères? Non peut-être! Car il arrive ici ce que l'on voit ailleurs se produire si souvent. M. Cléry est tellement sûr d'avoir de l'esprit qu'il le traite par-dessous la jambe. Certain de n'en manquer jamais, il fait dès lors un état très médiocre d'une denrée dont il a à revendre. Bref, il agit comme ces pères de famille qui réservent la meilleure partie de leurs soins à des enfants très méritants, mais que la surabondante vertu d'un aîné n'est point sans éclipser un peu. Ainsi son brio, et sa verve, son esprit — sont les cadets de ses soucis; et je l'ai vu se fâcher — et tout rouge — contre un adversaire sans malice qui l'avait loué trop sur ce point.

— Dites-lui plutôt qu'il est l'avocat de la Banque de France; rappelez-lui avec complaisance telle grosse de M. X..., syndic de faillites, noire de chiffres et plaidée clairement! Voilà tout trouvé le chemin de son cœur!

Je crains pour moi d'avoir bifurqué. Et cependant je ne m'en repens pas. Il faut bien, après tout, que M. Cléry se résigne à être M. Cléry; c'est-à-dire à avoir fait, depuis tantôt trente ans, les plaidoiries les plus amusantes sur les sujets les plus parisiens; parlé tour à tour pour Sardou, Alexandre Dumas et Bonnetain; inspiré un si joli portrait à Banville; et fixé assez le présent pour pouvoir compter sur l'avenir.

MUNIER-JOLAIN.

LE SALON DE 1891

Impressions de vernissage.

Le grand verrisseur du décor parisien, en ce jour d'inauguration, cher aux restaurateurs des Champs-Élysées, c'est le Soleil. S'il est de la fête, s'il poudroie sur les marronniers aux toutes jeunes feuilles, s'il miroite aux vitrages du palais de l'Industrie, s'il étincelle aux roues des coupés et aux cuivres des harnais, s'il moire les toilettes claires des jolies femmes, le vernissage est réussi; le Salon est excellent, tout le monde est satisfait. Mais s'il pleut, ou si seulement le divin décorateur tire son rideau de nuages, reste chez lui, refuse d'exécuter sa besogne annuelle, alors la fête est morose, les visiteurs hochent la tête devant les plus notables échantillons de l'art contemporain, et, pour tout dire, le vernissage est manqué.

Or, jeudi matin, à l'heure où le Tout-Paris artiste, viveur et mondain, s'efforçait de gagner l'appétit du déjeuner par un *walking* hygiénique dans les salles du palais, une ouate de nuages bien blancs, bien immobiles, empaquetait soigneusement le soleil, jusqu'au moindre rayon.

C'est pour cela, assurément, et pour cela seul, que l'exposition printanière de la Société libre des artistes français (je crois bien qu'ils se nomment ainsi) m'a paru un peu terne, cette année, au cours des deux visites que je lui fis, séparées par le classique déjeuner chez Ledoyen.

***

Premier effet d'un temps gris : on est venu tard au Salon, dans la matinée; et les abords du palais de l'Industrie, vers dix heures, n'offraient pas l'apparence d'émeute élégante que leur donne un vernissage ensoleillé. Vainement un journal illustré avait essayé de mettre une note claire dans ce tableau en tapissant littéralement d'affiches jaunes le soubassement du monument : le plus mince rayon de soleil eût bien mieux fait l'affaire des rares Parisiens levés dès l'aube pour contempler la peinture française, à l'heure « où la foule n'est pas encore arrivée ».

Ah! elle n'était pas gênante, bien sûr, la foule, jusqu'aux approches de midi. On se promenait à l'aise dans les vastes salles; on pouvait toucher le cadre des tableaux devant lesquels les journaux de boulevard déclarent depuis que l'on « s'écrase ». Et pourtant, dans toutes ces toiles peintes, le public même restreint faisait déjà sa sélection; il se groupait, soit d'instinct, soit guidé par les critiques de la première heure, au voisinage des toiles à succès...

***

La plus regardée, c'était — et ce sera — l'immense *Nabuchodonosor* de Rochegrosse, qui couvre un mur entier de la salle XXVII. Sur la nuit illuminée de l'orgie, les portes du palais du roi de Babylone viennent brusquement de s'ouvrir : avec le jour livide du dehors, voici l'armée ennemie qui vient... Et les soupeurs aux barbes calamistrées, et les courtisanes demi-nues semblent indifférents à cette tragique aventure, croyant sans doute à quelque cauchemar irréel, né de la débauche et du vin. Seule, une femme, le buste

dressé, les bras levés en prophétesse, voit le péril et clame... Et, sur la cime des degrés où il reposait tout à l'heure, le roi, dégrisé lui aussi, contemple l'invasion, immobile, enveloppé dans les ailes noires d'un ange.

Cette toile colossale, désignée par avance à la médaille d'honneur que, d'ailleurs, des intrigues locales lui enlèveront probablement, demeure, à mon sens, la plus intéressante manifestation d'art du Salon de 1891. Les groupements du premier plan sont exécutés avec une maîtrise qui justifierait la récompense, encore que l'œuvre ne se recommandât aussi par la hardiesse de la composition, par l'impression simultanée d'horreur et de volupté extrêmes qui s'en dégage.

... Une inspiration analogue à celle de M. Rochegrosse a moins bien servi M. Louis Chalon, dont le *Sardanapale* présente seulement l'entassement hasardeux de divers individus appartenant aux deux sexes, le tout baigné par une lumière artificielle, électrique probablement... Mais voici, autre grande toile, le *Printemps fleuri* de M. Lami, tout en roses multicolores, en tendres feuilles, en claires nudités écloses, semble-t-il, de la fraîcheur même de cette nature. Inspiration bizarre, maniérée peut-être : mais jolie et savoureuse exécution... Non loin de là, si j'ai bon souvenir, M. Joseph Aubert s'efforce de nous ramener à des pensers moins frivoles par l'exhibition processionnelle des *Saints patrons de la vie des champs*. Le tableau n'est point fait pour ramener à l'agriculture les bras qui persistent à lui manquer. Comme je lui préfère la toile symbolique de M. Henri Martin : *Chacun sa chimère!* Elle est le commentaire pictural de la belle prose de Baudelaire : « Sous un grand ciel gris, dans une grande plaine poudreuse, sans chemin, sans gazon, sans un chardon, sans une ortie, je rencontrai plusieurs hommes qui marchaient courbés. Chacun d'eux portait une énorme chimère... » Certes, la composition de M. Henri Martin n'a pas pris à celle du poète toute sa netteté et sa cadence : mais quelle délicieuse coloration, quelle amusante vibration de lumière blonde, quelle magistrale solution de problèmes d'ombre et de clarté mêlées!... Et puis, il n'y a pas à dire : nous nous sentons là en présence d'une manifestation réussie d'un art nouveau; et c'est bien, je pense, quelque chose.

Notons encore, parmi les toiles aux vastes proportions, la *Voûte d'acier* de M. Jean-Paul Laurens (Louis XVI recevant la cocarde tricolore) — peinture froide et rigide comme l'acier même; — une *Jeanne d'Arc* de M. Lagarde, qui n'est pas sans mérite, mais qui a le tort d'évoquer des souvenirs et des comparaisons; une *France* guerrière et pacifique — elle moissonne en cuirasse! — de M. Pailleux-Saint-Ange; et, enfin, — j'ai gardé ce morceau pour le dernier, la *Légende des saintes Maries*, de M. Gervais.

Ah! le délicieux, délicieux tableau. Comme le nu de ces trois saintes est chaste, divinement virginal; comme le geste de celle qui quitte le bateau, pose son pied menu sur la grève, est pudique et gracieux; quelle atmosphère de poésie baigne tout cela! C'est lumineux et enivrant comme des vers de Mistral.

*
* *

Quittons, s'il vous plaît, la grande peinture historique, allégorique ou symbolique; engageons nos pas dans les sous-bois des paysages. Il y en a beaucoup au Salon de 1891, et beaucoup sont remarquables. Toujours en vedette, ces deux noms glorieux : Français et Harpignies. Français expose une *Source au crépuscule* et le *Jardin des Hespérides à Cannes*. Harpignies nous montre les deux heures de la journée aimées des poètes : le *Crépuscule* du matin et celui du soir. Voici encore M. Gérôme avec son *Lion guetteur*, dans un étrange décor africain; l'*Oued-Chetma*, de M. Bompard : *les Blés*, de M. Étienne Martin; une *Rue de Paris*, par Luidgi Loir; et deux très excellents paysages marseillais, par un nom également marseillais d'*Olive*.

Enfin — et surtout à mon sens — une belle toile du maître Vayson, assurément l'un des meilleurs animaliers de ce temps. Sa toile s'appelle le *Rappel des vaches*. A l'heure où le jour décline, un petit pâtre, monté sur un ânon, souffle dans sa corne pour rallier son troupeau. Le site est plat, humide; l'atmosphère embuée de vapeur bleue. J'éprouve devant ce tableau la sensation du « désir de nature » qu'inspirent les bons paysages. J'en remercie M. Vayson.

*
* *

Et le nu? N'y a-t-il plus de nu au Salon? Mon Dieu, je confesse qu'il y en a de moins en moins et j'en suis marri, estimant qu'avec un beau coin de nature, rien n'est plus beau en peinture qu'un beau morceau de nu. Or, cette année, ma seule envie serait de m'acquérir la *Diane* de M. Jules Lefebvre, si nerveuse et si savoureuse qu'elle rivalise avec sa sœur de marbre, signée Falguière, dont je parlerai bientôt. Il y a sur les reins et les jambes de cette figure une une coloration rosée, d'une juvénilité charmante, qui fait vivre sous la peau la course du sang.

Signalons encore, cependant, les deux Henner, un *Christ mort* et une *Madeleine*, toujours superbes, parbleu, mais tant de fois vus, déjà! — l'*Été* par Axilette, des femmes nues dans un paysage vert — l'*Amour mouillé* de Bouguereau heureusement pour ce peintre Anacréon ne réclamera pas), *Samson et le lion*, par Bonnat, singulière peinture à hachures d'un effet médiocre.

*
* *

Les portraits sont encore ce qu'il y a de mieux au Salon, dans leur ensemble. Le succès de l'année sera pour une toute petite toile de M. Chartran, représentant l'agréable visage de Mlle Brandès. Pourtant le

masque est un peu soufflé, il me semble, et je préférerais la bonne vieille dame, du même Chartran, située dans la même salle, à l'encoignure d'en face. Mais voilà ! Mlle Brandès est si jolie ! Elle a tant d'admirateurs ! Pauvre vieille dame d'en face, ne luttez pas !

Notre deuil s'avive en contemplant le beau portrait de femme de M. Chaplin. M. Paul de Laubadère a peint un *Paul Mounet* en Oreste, debout, le poignard serré dans sa main que mène la fatalité. Le dessin est d'un maître, encore que la couleur donne une impression d'uniformité grise, évidemment voulue par le peintre.

J'aime fort l'acteur Marais, par Albert Lambert ; le *Portrait de femme* de M. Bonnat (la revanche de Samson ; le portrait de Mme Benjamin Constant, par son mari.

J'aime moins le portrait, bien habile cependant, de la dame assise, qu'a peint M. Munckacsy.

Et je cite encore une très jolie *Femme en noir* de Mme Charles, le portrait de Gérome par Carmon, et la jolie toile de M. Brindeau, frère de la séduisante Jeanne.

*
* *

Vous est-il agréable de connaître les titres de quelques-uns des tableaux de genre les plus goûtés?

Voici *l'Ombre de la mort,* deux jeunes amants de l'école de Cambridge, au dernier acte de leur amour, par M. Fletcher. — Voici le *Baptême en Alsace* de Flameng, qui donne aussi un beau *Portrait de femme.* — Voici *la Main chaude,* de M. Truphème, petite scène d'intérieur dans une école laïque, faite pour rassurer les parents sur les dangers du surmenage dans ces établissements. — Voici une *Mérovingienne à sa toilette,* par M. Maignace, naguère mieux inspiré — etc...

M. Munkcacsy expose, à côté de son *portrait,* déjà signalé, une scène de buveurs — *l'Air favori* — qui ne vaut pas grand'chose. M. Jules Breton a envoyé un *Pardon de Kergoat,* procession de vieux Bretons et de jeunes Bretonnes, sous bois, vers une vieille chapelle. Certes, je préfère les tableaux du maître où l'on voit le ciel et l'horizon lointain : car la poésie de sa manière est un peu gênée, ici, par l'exiguïté du champ. Mais quel recueillement, quel sens religieux, dans ce tableau ! Eh quoi ! ne faut-il pas savoir gré à M. Jules Breton, en pleine gloire, de chercher à se renouveler?

Il y a encore M. Vibert avec des cardinaux, et M. Vallace fils avec des Pierrots et des Colombines. Toute cette peinture est fort habile.

La peinture militaire est médiocrement représentée, cette année; les amateurs de ce genre pourront cependant regarder avec intérêt la *Fin de l'épopée,* par M. Rauffet, *le Réveil,* de M. Marius Réy, *l'Alerte,* de Berne-Bellecour.

*
* *

Me voici au bout de mon papier, et je m'aperçois que je n'ai rien dit des hôtes de plâtre et de marbre qui peuplent le jardin de la sculpture. Je me contenterai donc, faute de place, de nommer la reine de ces lieux, la belle *Diane* de M. Falguière. Aussi bien éclipse-t-elle tous ses voisins et voisines, comme Calypso éclipsait les nymphes de son cortège. Ce marbre plus animé que de la chair, cette gesticulation gracieuse et pourtant virile, ce sourire chaste et volontaire, c'est bien la déesse — *patet Dea...* Le succès de cette œuvre en sera éclatant. Il a reçu déjà une singulière consécration. Le jour même du vernissage, une main féminine a déposé des roses aux pieds de Diane. Pareille aventure était advenue, l'an dernier, à la Junon du même artiste. Cette main se cache; la mondaine à qui elle appartient n'a point dit son nom et on ne l'a point revue; mais ceux qui connaissent les coulisses de la vie parisienne l'ont devinée. Vos yeux, belle marquise...

MARCEL PRÉVOST.

COURRIER LITTÉRAIRE

Je viens de lire les trois derniers volumes de M. Henri Lavedan, *la Haute, Nocturnes, Petites fêtes* (1). Courtes nouvelles ou scènes dialoguées, brillantes fantaisies, choses légères mais très suggestives et qui en disent beaucoup sur l'évolution présente des mœurs, de la langue et de l'esprit. De jolis livres, gracieux, souples, insinuants, d'une gentillesse féline, tour à tour impertinents et câlins comme des enfants gâtés qu'ils sont; des livres très gais qu'on finit par trouver très tristes !

Tout d'abord, on ne sent pas la différence avec la note leste et joyeuse d'autrefois. Un des volumes est dédié à Henri Meilhac, « grand-croix de l'esprit parisien ». L'autre jour, je recommandais aux jeunes gens, comme une petite formalité très convenable, de saluer leur père quand ils le rencontrent. M. Henri Lavedan, comme vous voyez, se met en règle. Il tient compte de la tradition, rappelle les types créés par ses maîtres (entre autres l'immortelle Mme Cardinal) ; il indique comment ces types se sont modifiés et comment se sont créées de nouvelles espèces. On sent qu'il continue une œuvre commencée, et cette œuvre est de tenir à jour les petits mémoires de la fête parisienne, devenue — je suis fâché de le dire — une des fonctions de la vie nationale.

Il y a plus de vingt-cinq ans, les créateurs du genre ont fait une découverte, c'est que, dans le monde, on ne commence pas toujours ses phrases et qu'on ne les finit presque jamais. A ce langage tronqué on reconnaissait les aimables ignorants, les bons gagas, les jolies petites linottes mondaines qui parlaient sans être bien sûres d'avoir quelque chose à dire. Le procédé, repris

(1) *La Haute, Nocturnes, Petites fêtes,* par Henri Lavedan. — Kolb.

par Gyp, perfectionné par M. Henri Lavedan, est maintenant généralisé, étendu à tous les sujets de conversation et à toutes les classes de causeurs: on dit « sais pas pourquoi », « m'en moque », « t's'entrer », « chesse d'Aboukir », et non « je ne sais pas pourquoi », « je m'en moque », « faites entrer », et « duchesse d'Aboukir ». Seuls, quelques notaires de province restent fidèles à la coutume surannée de donner aux phrases un sujet, un verbe et un attribut. Ce n'est donc pas à demi-mot qu'il faut entendre M. Henri Lavedan, mais à quart de mot, à dixième de mot. Parfois, d'une longue série de déductions, il ne reste qu'un substantif ou un adjectif. C'est un peu fatigant, il faut y mettre du sien, mais on s'y fait. Heureusement, l'habitude des télégrammes nous a préparés d'avance à cette gymnastique-là.

Le duc de Coutras entre les mains de son valet de chambre, et le baron d'Emblée recevant, le matin, ses fournisseurs, auraient pu paraître dans la *Vie parisienne* de 1867. On rit, sans arrière-pensée amère, du tailleur qui a inventé un pantalon « pour l'amour », et qui dit, en se touchant le front : « Je le porte là depuis dix ans! » On rit encore de l'honnête gardien de la paix qui parle d'une fille avec une nuance d'attendrissement et d'estime : « En dehors de son métier, je la crois très sage. » *Sept ans après* est encore une agréable fantaisie, où s'enroulent et s'enguirlandent l'un autour de l'autre, comme les deux motifs d'une fugue, ces deux paradoxes : « Le collage vaut mieux que le mariage, » et « le regret vaut mieux que le bonheur ». Tout cela ne tire pas à conséquence, pas plus que l'histoire de l'ingénue qui se promène au Bois sur une bête dressée à pointer, afin de fournir une entrée en matière aux cavaliers seuls et à la demoiselle une occasion d'offrir sa charmante petite personne toute neuve, en échange d'une situation « sérieuse ». A part quelques noms et quelques traits qui datent d'hier, ces esquisses, nous aurions pu les lire et les goûter il y a vingt ans.

Les courtisanes sont restées à peu près les mêmes, c'est-à-dire parfaitement odieuses. Je ne sais si l'Europe nous les envie : qu'elle les prenne, alors! Je ne leur reproche pas d'être ignorantes : ce n'est pas leur faute. Ni d'être rapaces : c'est leur métier. Ni d'être bêtes : elles ne le sont pas. Ni d'être insolentes : elles ne le seront jamais assez avec les imbéciles qui les payent. Ce qui me dégoûte, c'est de trouver le vice si conventionnel, si vieux jeu, si concierge, si effroyablement poncif et ennuyeux. Ce qui me donne la nausée, c'est la pourriture prud'hommesque. Ne soupirez pas, ô jeune éphèbe, après l'hétaïre grecque. Je relisais, l'autre jour, les *Dialogues des courtisanes*, de Lucien, et j'y retrouvais cet horrible mélange de finesse et de vulgarité qui constitue le genre « canaille », et qui caractérise encore les « Demoiselles » d'Henri Lavedan.

Que faire à cela? Créer un lycée spécial avec des bourses pour les sujets qui promettent? Établir un nouveau baccalauréat? Je ne sais, mais je signale la question aux « bons esprits » qui ne manqueront pas de la creuser, puisque, maintenant, on creuse les questions comme des trous, sans doute pour y enterrer ceux qui s'en occupent. On m'assure que, depuis le développement donné à l'enseignement secondaire des jeunes filles, le niveau intellectuel de la courtisane française s'est déjà relevé sensiblement. Vous m'en voyez tout édifié, et j'espère que M. Lavedan nous en montrera quelque chose dans ses prochaines études.

Si ces femmes n'ont ni charme ni grâce, si elles ne valent rien, que penser de leurs amants, de ceux dont elles peuvent dire : « Pas de cœur, pas de reins et des vices partout! » Blagués par leurs maîtresses, bafoués par leurs domestiques! Une atmosphère de mépris et de haine les enveloppe. Ils sont bien près de se haïr eux-mêmes et ne peuvent supporter un instant de solitude. Ils font la « fête » sans conviction, las, vannés, écœurés, vrais galériens du plaisir, enchaînés ensemble.

A trois heures du matin, mourant de fatigue, ils ne se décident pas à se séparer, bien qu'ils n'aient plus rien à faire ni à se dire, pas une idée dans la cervelle, pas une goutte de vrai sang dans les veines. Ils sentent la fin venir et se lamentent. D'Avaux, l'ancien officier, se désole de ne plus pouvoir exhiber, comme autrefois, son torse nu dans les soupers, et sa douleur est à la fois touchante, risible et dégoûtante. Saint-Hubertin trompe sa femme et n'a même pas le courage de son infidélité, qu'il assaisonne de vaines pleurnicheries. La tête faiblit chez celui-ci ; l'estomac manque à celui-là ; un troisième est dévoré par la peur du cancer. Ils parlent ensemble de leurs infirmités physiques, de leur impuissance sociale. La mort plane sur cette aristocratie qui se survit à elle-même, et ne sait à quoi employer ses dernières heures, à quel boulangisme, à quel socialisme, à quel antisémitisme, à quel néochristianisme se vouer. Elle dîne chez les juifs et les diffame ; elle va à la messe sans croire. Il y a même un marquis qui essaye de se faire républicain, au scandale de sa femme, mais avec la demi-connivence et l'approbation discrète de son évêque. Un de ces remèdes suprêmes qui sauvent le malade... ou qui le tuent!

Ce n'est même plus un malade, c'est un moribond, c'est un cadavre, et il sent déjà. M. Henri Lavedan le met au tombeau le plus galamment du monde, un peu brutal avec les derniers chambellans de l'Empire, mais décent, délicat, et pour cause, quand il s'agit des tenants de la monarchie. N'importe! on a beau ensevelir dans la perfection, la mort a une vilaine odeur, et c'est cette odeur tenace d'une société défunte qui me poursuit après avoir fermé les jolis volumes de M. Henri Lavedan.

*
* *

Où que j'aille, ces idées lugubres, je les retrouve. Elles sont dans l'air et il faut bien, malgré soi, les respirer. Nous attristons nos demeures de sombres tapisseries; nous y faisons miroiter, dans la pénombre, des ors qui nous hypnotisent; nous les encombrons de meubles en deuil comme ces ébènes incrustées d'ivoire qu'adorait l'époque, également raffinée et maladive, théologique et libertine, de Charles IX et d'Henri III. Nos livres s'assortissent avec ces teintes funèbres. Je m'attends à les voir paraître bientôt avec des bordures noires, comme les billets de mort, et des os en croix, en guise d'ornements et de culs-de-lampe. Il n'y a pas à dire, la mort est à la mode.

Est-ce un état général, durable et profond, une phase nouvelle dans l'histoire des idées et des mœurs? Ou n'est-ce qu'une crise passagère qui affecte quelques individus d'une génération? Et n'en restera-t-il, dans dix ans, que quelques phrases prétentieuses et désolées, des phrases-types, que l'on citera, pour s'en gausser, comme on citait, vers 1850, les énormités de la *Tour de Nesle* ou les vers abracadabrants du vicomte d'Arlincourt? Je n'affirme rien. Ce qui est certain, c'est que le roman contemporain est entraîné éperdûment vers les choses tristes, et qu'on y marche entre deux rangées d'ifs, comme dans un cimetière. Le roman n'a pas tout à fait tort, puisque sa raison d'être est de fixer, comme en des photographies successives, les âges de la société, les physionomies qu'elle revêt, les manières d'être et de sentir qu'elle adopte ou qu'elle subit.

Il n'y a que les philosophes de profession auxquels nous ne permettions plus de nous parler de philosophie. En effet, dans un livre philosophique, il faut de l'enchaînement, de la logique, de l'unité, une progression; la conclusion doit être identique à la donnée. Or cet enchaînement nous semble fictif, cette logique mensongère; cette unité répond mal à notre opinion multiple et changeante; cette progression d'un raisonnement qui marche et se fortifie en marchant est précisément le contraire de notre débandade, de notre déroute intellectuelle où nous égrenons nos convictions sur notre route, comme les blessés qu'abandonne derrière elle une armée vaincue. Enfin, loin d'aboutir au paisible et naïf *Quod erat demonstrandum* des géomètres qui referme le cercle dialectique, notre analyse dissolvante nous conduit à l'antipode du point de départ. Le seul livre qui nous agrée, c'est Pascal, parce que c'est un livre en miettes comme nous-mêmes, parce que nous y trouvons le oui et le non, avec des mots énigmes, des éclairs de pensée à la lueur desquels nous croyons entrevoir des abîmes de vérité, et aussi parce que nous nous nous plaisons à imaginer que, si le livre avait été fini, « le cœur y aurait eu le dernier mot ».

Dans cette disposition d'esprit si étrange, si misérable, mais peut-être inévitable et nécessaire, le roman a beau jeu pour philosopher. Il décrit des états successifs; il parle par des bouches différentes. Il affirme, puis il nie, puis il affirme de nouveau, puis il doute encore. Dans le nouveau récit de Paul Margueritte (1), *la Force des choses*, un des personnages, Henri Jorieu, prononce que « la mort n'existe pas ». Et, à la page suivante, il s'écrie : « La mort est horrible! » Pierre, le héros du livre, assiste à l'enterrement de sa maîtresse, et, pendant que les chantres psalmodient à ses oreilles les promesses de la vie éternelle rimées en bas latin, il murmure en lui-même : « Menteurs! menteurs! » Et, aussitôt après : « S'ils pouvaient dire vrai! » Osez dire que cela n'est pas humain!

En lisant les cent premières pages de ce roman, j'ai cru que M. Paul Margueritte nous avait donné un chef-d'œuvre, tant c'était sobre, vigoureux, poignant, tant était juste ce mélange de réalité et de rêverie, de passion de pensée. Peu à peu mon émotion s'est refroidie, et j'ai terminé le livre sous une impression de langueur et de distraction.

Pierre Jorieu est un brave et noble garçon. Il a rencontré une jeune fille digne de lui, mais n'a pu l'épouser. Elle est devenue sa maîtresse. Pour être tout à elle, comme elle est tout à lui, il s'est brouillé avec les siens, il a brisé son épée d'officier qu'il a échangée contre une plume d'écrivain. Leur bonheur, embelli par la présence d'un enfant, mais troublé par ces amertumes que connaissent les faux ménages, est brisé par une catastrophe. La jeune femme meurt avant que le pardon de la famille, arrivé trop tard, ait pu réparer, par un mariage *in extremis*, l'insulte permanente sous laquelle elle a vécu. La voilà enterrée; il reste à l'oublier, et c'est à quoi va travailler la mystérieuse « force des choses », à la fois implacable et douce.

Les parents de son mari sont secrètement heureux de ce départ qui leur rend un fils. Pour le petit Yvon, qui a trois ans, le mot de « maman » a bientôt perdu toute signification. L'image de Claire ne tarde pas à s'estomper dans le souvenir de celui qui l'a tant aimée. Ici interviennent deux influences féminines. Une ancienne amie de Claire, Suzanne, donne à Pierre, sous la forme la plus délicate, la plus gracieuse, la plus désintéressée qu'il puisse revêtir, le plaisir des sens par où il reprend possession de la vie matérielle. Mme de Reynis, une amie incomparable, qui sait beaucoup de choses et devine le reste, l'égale de Pierre par l'esprit, sa supérieure par le cœur, consentira à devenir sa femme et la mère d'Yvon. Ne trouvez-vous pas qu'à la fin, cet homme est un peu trop consolé?

Les jeunes écrivains qui, comme M. Paul Margueritte, se sentent du talent et aspirent à faire du nouveau, croient pouvoir se passer des vieilles règles qui apprenaient aux auteurs à faire plus beau et meilleur que

(1) *La Force des choses*, par Paul Margueritte. — Ernest Kolb.

la réalité, à différencier l'œuvre d'art d'une simple reproduction de la vie. Peut-être reconnaîtront-ils à leurs dépens qu'ils ont fait fausse route et que ces règles, tant méprisées, n'ont, après tout, rien d'artificiel ni d'humiliant. Elles nous enseignent qu'un caractère héroïque qui tombe au médiocre est un spectacle pénible, un désappointement rarement pardonné du lecteur; que le récit, commencé en plein drame, ne doit pas se perdre dans la platitude et l'insignifiance des accommodements vulgaires et du petit confortable moral, et que c'est l'ordre inverse qu'il faut suivre si l'on veut être lu jusqu'au bout. Nous sommes ainsi faits que nous nous intéressons à la croissance d'un sentiment infiniment plus qu'à sa décadence et à sa lente dissolution. De là, je pense, le malaise que m'a donné le volume de M. Paul Margueritte : il me semblait lire à rebours, et que j'avais commencé par la dernière page. Malgré de délicieux passages, *la Force des choses* est un livre incomplet. Mais qui donc nous donne aujourd'hui des livres complets ?

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

On ne s'était pas traité d'assassin, à la Chambre des députés, depuis deux ans environ, et cette infraction persistante à toutes les règles du parlementarisme commençait à faire l'objet de commentaires malveillants. M. Ernest Roche est fort heureusement intervenu de la façon la plus inopinée, et il a lancé le cri traditionnel sur quelques-uns de ses collègues: « Assassins! assassins! » On lui a appliqué la censure, pour la forme; mais, dans leur for intérieur, nos représentants lui savaient beaucoup de gré de rendre à leurs séances un peu de l'animation d'autrefois. Les députés s'ennuyaient, et il ne faut jamais que les députés s'ennuient, car alors ils se mettent à faire des lois à tort et à travers, pour passer le temps.

C'est à propos de la lamentable affaire de Fourmies que M. Ernest Roche s'est ainsi prodigué, et, comme la politique est l'art de tirer des effets comiques des événements les plus graves, la discussion s'est terminée par un de ces ordres du jour qui ont toujours l'air d'être extraits du théâtre complet de Labiche. La critique se plaint qu'on n'écrive plus d'ouvrages gais, mais il suffirait de publier, chaque année, le recueil des ordres du jour de la Chambre, avec des dessins de Forain ou de Caran d'Ache, pour avoir une collection tout à fait désopilante et irrésistible. On s'apercevrait alors que la vieille gaieté française n'est pas aussi malade que les gens moroses en font courir le bruit. Le tout est de savoir où l'aller chercher.

Il y a encore un signe infaillible qu'une chose cesse d'être sérieuse : c'est l'apparition de l'interview dans le débat. Vous pouvez être certain, à ce moment-là, que l'incident est terminé et que l'on ne va pas tarder à passer à d'autres exercices. On s'est parfois demandé pourquoi les séries d'interviews débutaient, en général, par M. Jules Simon. Sans doute, la compétence de l'éminent philosophe en toute sorte de matières est indiscutable et son avis des plus précieux, mais c'est surtout parce que M. Jules Simon demeure place de la Madeleine, qui est un quartier central, que les reporters s'adressent d'abord à lui. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué que l'opinion de M. Jules Simon est ordinairement suivie de celle de M. Henri Meilhac, de l'Académie française. Seules, les personnes mal informées s'étonnent de cette corrélation. Sachez donc que MM. Henri Meilhac et Jules Simon habitent le même immeuble, à quelques étages près. En descendant de chez l'un, les journalistes sonnent machinalement chez l'autre, ce qui prête d'ailleurs fréquemment à des confusions regrettables : et on lit, le lendemain, dans les journaux, les appréciations de M. Henri Meilhac dans la bouche de M. Jules Simon, et réciproquement. Il n'en faut pas davantage pour donner au public les idées les plus fausses sur les célébrités contemporaines.

***

La question sociale — dont la Chambre, avec sa désinvolture accoutumée, a promis de s'occuper dans les vingt-quatre heures — a été découverte il y a un demi-siècle environ : et depuis on a pris l'habitude de ranger sous cette rubrique tous les phénomènes sociaux que l'on ne comprend pas. Pourquoi des gens meurent-ils de faim, tandis que d'autres ne savent à quoi employer leur argent? Question sociale. Est-il ou n'est-il pas équitable que des patrons gagnent chaque année des millions avec le concours d'ouvriers qu'ils payent cinq francs par jour? Question sociale également. Tous les mystères de la société en font partie. Les hommes politiques qui ont la spécialité de cette étude, et qui se font réélire à chaque législature pour continuer leurs travaux, affirment que la question sociale est une et indivisible, et que tous les problèmes seront résolus d'un seul coup, un beau jour, lorsque l'heure fatale aura sonné. En attendant, ils vivent très bien et prononcent, de temps en temps, des discours pour faire prendre patience à leurs électeurs.

Dans leur pensée, l'ouvrier, par exemple, est un type unique et absolu. Ils plaident les mêmes revendications et les mêmes droits pour le misérable ouvrier mineur, rampant dix heures par jour dans l'obscurité, entre la menace du grisou et la menace de l'asphyxie, et l'ouvrier rigoleur et heureux des grandes villes. Les ouvriers parisiens principalement ne sont pas très intéressés à la formule des « Trois huit ». L'immense majorité d'entre eux ne travaille pas huit heures et

mène une existence charmante que nombre de bourgeois pourraient lui envier. Le dimanche, ils vont aux courses; le lundi, ils se reposent de cette promenade, et le mardi ils commencent à se mettre en train. Il est clair qu'ils n'endossent pas l'habit noir tous les soirs pour aller dans le grand monde, mais le fait de changer de chemise régulièrement à sept heures ne saurait être considéré comme l'indice d'une félicité sans bornes.

Les horreurs de la question sociale existent-elles pour ces aimables travailleurs? Je crois même qu'ils s'en moquent joliment, en jouant au « zanzibar » chez les marchands de vin familiers.

*
* *

Vous rencontrerez aussi quelquefois par les rues des êtres hâves et déguenillés qui vous tendent la main. Vous avez grandement raison de vous apitoyer et de leur distribuer des pièces de monnaie. Ils ont l'air fort malheureux, et, en les contemplant, vous vous félicitez intérieurement de votre propre sort. Ne cherchez pas à imaginer par quelle suite de catastrophes ils sont arrivés à cet état pitoyable, car il est avéré par des rapports circonstanciés et de nombreuses statistiques qu'à Paris, la mendicité est une profession qui nourrit largement son homme et permet même de réaliser d'honnêtes économies. Ce n'est donc pas nécessité, mais par goût, par dispositions naturelles, que l'on s'établit mendiant. Il y a des familles entières qui s'adonnent à cet état, un peu humble peut-être, mais plein de charme et d'imprévu. Les carrières sont très encombrées aujourd'hui et, que voulez-vous, tout le monde ne peut pas être peintre, ingénieur ou journaliste.

La profession présente encore cet avantage inappréciable de ne pas exiger d'examen préalable, et si, dans le corps des mendiants, il se trouve plusieurs bacheliers ès lettres, le baccalauréat cependant n'y est pas indispensable. Cela ne nuit pas toutefois...

Dans les villes d'eaux, à l'époque de la *season*, la mendicité est une grande ressource pour les habitants du pays, et il n'est pas rare de voir des négociants, qui n'ont pas bien fait leurs affaires durant l'hiver, équilibrer leur budget à l'arrivée des étrangers par ce procédé ingénieux.

Pensez-vous que les mendiants de tout genre tiennent beaucoup à ce que la question sociale soit résolue? Pensez-vous qu'ils ne seraient pas navrés d'être obligés de travailler huit heures à quelque dure besogne? Et qui sait même si l'on ne reconnaîtra pas bientôt que la question sociale se résume en quelques modifications simples, mais que l'on ne trouve pas à cause de cela?

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Un jésuite qui écrit un roman de mœurs mondaines, voilà qui pourra étonner en France. C'est pourtant ce que vient de faire à Madrid le Père Luis Coloma. Ce n'est pas d'ailleurs le début littéraire de cet auteur. Il s'était déjà fait connaître par un volume d'histoires édifiantes (*Lecturas recreativas*), où l'on reconnaissait un disciple de Fernan Caballero. Le roman qu'il vient de publier (*Pequeñeces*) marque par l'habileté de la facture, par la finesse des analyses psychologiques, un progrès surprenant sur ses premiers essais. Nul n'était mieux fait pour peindre les mœurs de l'aristocratie madrilène que le Père Coloma, qui est d'excellente famille et qui connaît à fond, pour y avoir vécu, la haute société espagnole. Au surplus, s'il lui témoigne quelque sympathie, il ne la juge guère avec indulgence et ne prétend pas la flatter.

Le jésuite romancier a surtout pour but de faire du bien, de corriger ses lecteurs : « Quoique je paraisse romancier, dit-il dans sa préface, je suis seulement un missionnaire; et de même qu'autrefois un frère montait sur une table, dans n'importe quelle place publique, et prêchait de là de rudes vérités aux distraits qui n'allaient pas au temple, leur parlant pour se faire comprendre d'eux leur grossier langage, de même moi, par les pages de mon roman, je prêche à ceux qui autrement ne m'écouteraient pas, et je leur dis dans leur propre langue des vérités claires et nécessaires, qui ne pourraient jamais être prononcées sous les voûtes d'une église. » Le roman du Père jésuite est de fort agréable lecture. La psychologie féminine y est traitée notamment de main de maître. Et n'allez pas croire qu'il soit émaillé de sermons : l'auteur a su éviter avec beaucoup de tact ce défaut habituel des ouvrages édifiants. B. DE T.

*
* *

Une Revue anglaise a posé à ses lecteurs la question suivante : « Quelle serait à votre goût la femme idéale? » Voici quelques-unes des réponses. Suivant l'une, « il convient qu'il y ait un sérieux compromis entre le piano et la machine à coudre, de façon que les travaux du ménage ne soient pas sacrifiés à l'art, ni l'art aux travaux du ménage ». D'après une autre réponse, la femme idéale serait celle dont la vie entière dirait : *Mon mari et moi*, et non pas : *Moi et mon mari*. Un troisième correspondant déclare que la femme idéale « doit préférer la compagnie de son mari à celle de tout autre homme, et ne jamais manquer à le laisser voir ».

*
* *

Un des représentants les plus célèbres du clergé anglais, l'archidoyen Farrar, vient de publier, dans le *Harper's Magazine*, un très chaud plaidoyer en faveur de l'Armée du salut. Il n'y a pas jusqu'aux tambours de basque, trompettes et bannières, qu'il n'approuve, les estimant aussi efficaces au point de vue du symbole et de l'édification que les croix et les encensoirs des autres rites ecclésiastiques. Le succès de l'Armée du salut, d'après lui, repose sur quatre points essentiels : d'abord le recours à l'énergie et au dévouement des femmes; puis l'habitude de donner aussitôt aux recrues un service actif; puis encore l'importance prépondérante attachée aux devoirs de désintéressement et de sacrifice; enfin l'héroïque abnégation dont se sont trouvés faire preuve les chefs du mouvement.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 TOME XLVII 16 MAI 1891

L'ÉDUCATION MORALE DANS L'ARMÉE

Une étude, que la *Revue des Deux Mondes* vient de publier sur le rôle social de l'officier, rappelle l'attention sur l'insuffisance de l'éducation morale donnée dans l'armée. La question n'est pas nouvelle. Il y a un an déjà, le 8 février 1890, M. Vallery-Radot écrivait ici même : « Quel est donc l'officier qui, comprenant le rôle de l'armée plus grand que jamais, puisque tout viendra se fondre dans ses rangs, se dira que, par ces temps de manuels civiques, il reste un manuel militaire à écrire sur le rôle des sous-officiers et les devoirs obscurs, mais non pas sans grandeur, du soldat en temps de paix ? »

Hélas ! Ils ne sont guère nombreux, les officiers qui comprennent ainsi leur mission.

Ce n'est pas à dire que, parmi eux et dans tous les grades, il n'y ait pas des individualités gagnées à cette idée : nous en connaissons, et beaucoup. Mais elles ne sont pas, tant s'en faut, la majorité, et beaucoup d'ailleurs sont retenues par des habitudes, des timidités, mille liens qui les empêchent de frayer une voie nouvelle.

Dans les écoles militaires, notamment, le côté moral du rôle de l'officier tient bien peu de place L'homme de troupe qu'on présente aux élèves est un automate ; on le place à droite, à gauche, on le fait marcher, on le fait arrêter, on l'habille, on l'arme, on le plante sur un cheval ; quant à son moral, s'il en est tenu compte, c'est à titre de facteur d'erreurs probables dans l'emploi des instruments. Tout est au métier, au côté technique, à la science. C'est dans cet ordre d'idées que sont choisis généralement les officiers instructeurs : on consulte leurs numéros de sortie, leurs notes professionnelles, lorsqu'on ne se contente pas de leurs convenances personnelles ; quant à leur aptitude à développer, chez la jeunesse qui va leur être confiée, les plus nobles qualités du chef, c'est ce qu'on examine en dernier lieu : que néanmoins elle se rencontre très souvent, c'est possible, certain même ; mais c'est assurément le fait du hasard.

Au surplus, les programmes ne comportent pas ce genre d'enseignements, et il ne pourrait se donner, sinon frauduleusement, du moins accessoirement, que dans les conférences consacrées au « service intérieur ». Lorsque le professeur vient d'indiquer les tarifs de punitions fixés par les règlements, lorsqu'il a parlé des « droits à punir » conférés aux différents grades, il lui serait facile de sortir un peu de son sujet pour parler de l'action des peines disciplinaires, des précautions et des ménagements que nécessite leur application. A cette occasion, il dirait quelle influence peuvent avoir les récompenses, et en quoi elles doivent consister. Mais, encore une fois, c'est facultativement qu'il traitera cette question, s'il en a le temps, après qu'il aura enseigné la lettre des règlements. Il n'est pas chargé d'en montrer l'esprit. C'est pourquoi nous avons vu des officiers à Strasbourg, par exemple, signer sans hésitation le *revers*. Ils ne s'étaient jamais demandé quels devoirs la solidarité de la troupe avec ses chefs impose à ces derniers ; inconscients de leur acte, ils ont laissé partir leurs soldats en captivité, cependant qu'ils restaient, eux, sur le territoire de la patrie envahi par l'ennemi. Eh bien, depuis 1870, ni à Saint-Cyr, ni à Fontainebleau, ni à Saint-Maixent, ni à Saumur, pas une voix ne s'est élevée pour mettre nos élèves-officiers en garde contre de pareilles faiblesses.

C'est tout au plus si, pour répondre aux allégations de la *Revue des Deux Mondes*, on a pu trouver, dans un document officiel distribué aux élèves de l'École de Versailles, quatre paragraphes consacrés à « élever l'âme » de nos futurs officiers du génie et de l'artillerie. Le premier proclame la noblesse de la profession des armes qui « demande des sentiments désintéressés, reposant sur le culte de la patrie et de l'honneur, sur le dévouement à ses chefs, à ses camarades et à ses subordonnés, sur l'amour de la gloire et sur le mépris du danger ». Le second conseille aux instructeurs de se mettre personnellement en rapport avec les recrues, de les questionner sur leur famille, leur pays, de les visiter à l'hôpital, s'ils sont malades, de leur témoigner beaucoup de bienveillance, car « la confiance naît de bons procédés... Dans la conduite et le maniement des hommes, la part du cœur doit être aussi large que possible. » Dans l'alinéa suivant, on recommande de faire marcher de front l'*éducation* et l'*instruction* pour dissiper chez le soldat la méfiance qu'il

apporte généralement en entrant au service et l'éloigner du mensonge, auquel il n'est que trop enclin (Textuel). Le reste des passages cités se rapporte aux « théories dans les chambres ». On en démontre l'importance et on ajoute qu'il faut les commencer de bonne heure, pour prémunir l'homme de recrue contre le découragement. Il faut lui faire comprendre, dès son incorporation, « qu'il est au service pour remplir un devoir sacré, commun à tous les Français, sous la direction de chefs bienveillants, et qu'il n'a pas été appelé sous les drapeaux pour acquérir une instruction inutile, au prix de dures privations. »

Et voilà tout. Certes, c'est mieux que rien. Mais, comme haut enseignement moral, on voit que c'est bien peu. Demandez à nos jeunes Saint-Cyriens si on leur a indiqué de bonnes lectures militaires à faire, si on les a engagés à lire les *Avant-Postes* du général de Brack, les *Souvenirs* du duc de Fezensac, les *Lettres* du maréchal de Saint-Arnauld, les *Œuvres militaires* de Bugeaud, les *Rêveries* du maréchal de Saxe, les *Fantaisies* du prince de Ligne, les *Mémoires* du comte de Saint-Germain, et tant d'autres écrits d'inégale valeur sans doute, mais qui tous peuvent contribuer à échauffer les enthousiasmes, à mûrir l'esprit, à former soit le jugement, soit le caractère. Personne ne leur en a parlé. Personne, sauf leur professeur de français : un civil! Depuis que notre éminent collaborateur, M. Charles Bigot, occupe la chaire de littérature à l'Ecole spéciale militaire, il y a quelqu'un pour y prononcer les noms de nos grands généraux qui ont été en même temps des écrivains. Mais il ne peut mentionner que des Français, et il ne signale ni Clausowitz, ni von der Goltz, ni Hohenlohe, à l'attention de nos jeunes officiers. On leur enseigne l'histoire militaire, on leur fait réciter des précis de campagne; mais on ne leur expose pas les phases successives par lesquelles a passé l'esprit public de la Prusse : ils connaissent Frédéric, Blücher et de Moltke, parce qu'ils ont commandé des armées. A peine savent-ils ce qu'ont fait les Stein, les Scharnhorst, les Gneisenau, sans lesquels la stratégie de de Moltke eût été impuissante. On ne les initie pas davantage aux principes qui règlent le droit des gens. On croit suffisant de les enfermer dans leur spécialité, de développer tant et plus leurs connaissances techniques, en leur laissant ignorer tout ce qui se passe au dehors. Ils ne se doutent pas de ce que peut être la diplomatie, par exemple, ou l'économie politique. On s'en aperçoit lorsqu'un général, appelé à gouverner une colonie, signe des traités dont les clauses sont inexécutables ou quand il écrase le commerce, sous prétexte que les affaires sont des tripotages.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de transformer nos futurs officiers en jurisconsultes, en ministres plénipotentiaires, en financiers. Encore serait-il bon de leur expliquer que certaines questions ne doivent pas se traiter à la légère et qu'il leur faut se méfier de leur incompétence en présence de problèmes importants, dont ils n'ont pas la moindre idée. Hélas! bien peu ne s'en doutent pas, bien peu savent regarder au delà des murs de la caserne. De là la légende qui fait de tout officier un « traîneur de sabre » et un « soudard », inapte à toute conception élevée de l'ordre intellectuel et moral, légende d'ailleurs aussi soigneusement que criminellement entretenue par la plume et le crayon, et odieusement personnifiée dans le type populaire du « colonel Ramollot ».

Eh! oui, caricature odieuse. Mais ressemblante tout de même, par certains côtés. Ramollot aime son uniforme, il aime son pays; il est, au fond, bienveillant pour ses troupiers; il va les visiter à l'hôpital lorsqu'ils sont malades; il les interroge sur leur passé, sur leur famille; il leur fait réciter la définition de la patrie, du devoir, de l'honneur, de la hiérarchie, telle qu'elle se trouve formulée dans le « Questionnaire sur les devoirs moraux du soldat » qu'il a adopté pour son régiment. Car il n'en manque pas, de ces manuels que réclamait M. Vallery-Radot. Chaque éditeur militaire en a publié une bonne demi-douzaine, et on peut rattacher à ces sortes de catéchismes des ouvrages comme le *Patriotisme à l'Ecole*, du commandant Jourdy; le *Patriote*, de M. Paul Bourde; *Tu seras soldat*, du lieutenant Emile Lavisse; *le Petit Français*, de M. Charles Bigot, — toutes œuvres dont la lecture ne peut être que bienfaisante.

Mais l'esprit seul vivifie. Ramollot apprend par cœur et débite, à l'occasion, de belles phrases sur le drapeau, sur la camaraderie, sur le mépris de la mort. Et il croit à ce qu'il dit. Sa sincérité éclate dans ses actes : car il est brave, car il est patriote, car il est « cocardier », car il est bon camarade. Mais il ignore les scrupules de conscience, il ne connaît pas les nuances, il n'a jamais senti l'angoisse du doute. C'est un homme d'action, non de réflexion. Il va de l'avant sans regarder à rien : c'est un grand enfant. Incapable de se conduire, il s'appellera un jour Bazaine, une autre fois Caffarel ou d'Andlau : sans malhonnêteté peut-être, il se laissera entraîner dans des aventures ténébreuses, des compromissions louches ou de déloyales manœuvres. Il n'est pas armé contre certaines tentations; il se laisse facilement circonvenir par certaines intrigues. Son caractère n'est pas trempé, ni son âme épurée. Aussi est-il, malgré ses belles qualités, le jouet des événements Admirable sur le champ de bataille, il est médiocre dans le conseil, faible dans sa vie privée. C'est un brave, et il n'a aucun courage civique. Il sait affronter la mort; il craint le poids des responsabilités.

Napoléon connaissait ces natures-là : il savait ce que valait Ney ou Murat ou Dupont, et que l'audace n'exclut pas la pusillanimité, que la chaleur du cœur peut s'allier à l'étroitesse d'esprit. Former le caractère, telle était la préoccupation légitime qui lui dictait les recommandations suivantes qu'il adressait de Schœnbrum, le 1er octobre 1809, pour la rédaction d'un ouvrage destiné à l'Ecole militaire :

« Il faut surtout appuyer sur les devoirs de l'officier qui commande une colonne détachée; bien exprimer l'idée qu'il ne doit jamais désespérer; que, fût-il cerné, il ne doit pas capituler; qu'en pleine campagne, il n'y a pour de braves gens qu'une seule manière de se rendre : c'est, comme François Ier et le roi Jean, au milieu de la mêlée et sous les coups de crosse; que capituler, c'est chercher à sauver tout, *hors l'honneur;* mais que, lorsqu'on fait comme François Ier, on peut du moins dire comme lui : *Tout est perdu, fors l'honneur!* Il faut citer là des exemples, tels que celui du maréchal Mortier, à Krems, et un grand nombre d'autres qui remplissent nos annales, pour prouver que des colonnes armées ont trouvé moyen de se faire passage en cherchant toutes leurs ressources dans leur courage; que *quiconque préfère la mort à l'ignominie se sauve et vit avec honneur, et, qu'au contraire, celui qui préfère la vie meurt en se couvrant de honte.* »

Voilà ce qu'il faudrait enseigner dans nos écoles militaires. Nous connaissons un officier auquel on a ri au nez lorsqu'il a demandé d'ouvrir un cours portant sur ces matières. Eh! quoi, lui a-t-on dit, vous voulez faire pour les officiers ce qu'on fait pour les soldats, auxquels on demande : « Qu'est-ce que la Patrie? » à quoi ils répondent : « C'est où flotte le drapeau français! »

Evidemment, entendu de la sorte, le haut enseignement moral dont nous parlons serait inutile. Mais, pratiqué comme nous l'avons indiqué, nous croyons qu'il pourrait transformer notre armée et, par contre-coup, la nation. Aussi nous associons-nous de grand cœur aux vœux formés par le collaborateur anonyme de la *Revue des Deux Mondes*.

***

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

M. Alexandre Dumas fils.

« ... Je ne suis ni Dieu, ni apôtre, ni philosophe, ni bateleur. Je suis quelqu'un qui passe, qui regarde, qui voit, qui sent, qui réfléchit, qui espère et qui dit ou écrit ce qui le frappe dans la forme la plus claire, la plus rapide, la plus propre à ce qu'il veut dire. Si le style n'est pas toujours irréprochable, la pensée est toujours d'une sincérité parfaite, car j'aimerais mieux labourer l'arpent de terre que le travail m'a donné que d'exprimer un mot que je ne penserais pas. Je blesse souvent ainsi des conventions reçues, des idées établies, les préjugés et le qu'en dira-t-on dans lesquels la société vit tant bien que mal, qu'elle ne veut pas se voir reprendre, parce qu'elle en a l'habitude et parce qu'elle a horreur du dérangement. Bref, j'écris pour ceux qui pensent comme moi. Inutile de combattre les opinions des autres : on parvient quelquefois à vaincre les gens dans une discussion, à les convaincre, jamais. Les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce. Tout notre pouvoir se réduit à dire ce qui nous paraît être la vérité. Les hommes posent les chiffres et le temps fait la preuve. »

Ainsi parle, ainsi se juge M. Alexandre Dumas dans cette curieuse préface du *Fils naturel*, où il a voulu, semble-t-il, marquer lui-même son rôle dans le mouvement intellectuel de notre temps. Il y aurait peut-être beaucoup à ajouter à ces lignes qui ne le définissent pas tout entier, il n'y aurait rien à en supprimer. Ce quelqu'un qui regarde et qui écrit est doué d'une âme délicate et compatissante; il possède la faculté, rare entre toutes, surtout parmi les hommes de lettres, de sortir de soi pour contempler les spectacles de l'humanité autrement qu'en observateur égoïste. Ayant donc éprouvé ce que j'appellerai la sensation du mal, c'est-à-dire ayant vibré au choc des frissons que le vice et la passion font courir sur la terre, il s'est donné la mission de découvrir les causes de ces ondes douloureuses et de les combattre dans la mesure du possible. Il appartient à cette génération issue du romantisme, dont certains représentants ont poursuivi, en les rétrécissant, les traditions des maîtres de 1830, tandis que d'autres s'acheminaient vers le naturalisme, et que d'autres encore tombaient dans le scepticisme voltairien. M. Dumas n'a suivi aucune de ces directions que lui montraient ses contemporains : s'il avait plus d'esprit qu'Edmont About, il n'en avait ni la frivolité ni l'indifférence; d'autre part, un idéalisme naturel l'éloignait des fins et des procédés naturalistes; enfin la théorie de l'art pour l'art répugnait à son tempérament plutôt actif qu'artiste. Il a donc fait son chemin tout seul, loin des coteries, loin des écoles, favorisé d'ailleurs par un succès rapide, qui lui a permis de développer et d'affirmer librement sa personnalité. Lorsqu'il écrivait la *Dame aux camélias*, il obéissait simplement à un instinct; et, si ce premier ouvrage renferme déjà, comme en germe, ses thèses futures, il ne voyait pas encore que ces thèses détermineraient et limiteraient son activité. Plus tard, ses aspirations se précisèrent, et, dans la préface que j'ai déjà citée, il put les résumer en ces termes, parfaitement nets et complètement exclusifs : « Toute littérature qui n'a pas en vue la perfectibilité, la moralisation, l'idéal, l'utile en un mot, est une littérature rachitique et malsaine, née morte (1868). » Dans la suite, il s'en est tenu strictement à cette formule : ses préfaces, ses pamphlets, ses brochures, ses pièces s'accordent à poursuivre le but qu'il s'était lui-même assigné. On peut discuter leurs tendances, on peut se demander si M. Dumas a toujours vu juste, si sa perfectibilité et sa moralisation particulières ne sont pas contestables, s'il n'a pas fait un peu large la part du paradoxe, si la société qu'il rêve vaudrait beaucoup mieux que celle qu'il condamne, si plusieurs de ses idées n'eurent pas leur source dans quelques dispositions un peu morbides de son être. Mais aucun doute ne saurait subsister, l'auteur s'étant chargé de le lever lui-même, sur l'idée qu'il se fait de la littérature et du théâtre, de leur rôle et de leurs fins. Seul peut-être parmi ses contemporains, M. Dumas croit à la perfectibilité des hommes : seul, il y croit comme à un dogme qu'aucun doute ne doit effleurer; seul, il croit que la littérature est l'outil nécessaire et précieux de cette perfectibilité; seul, enfin, il a assez confiance en son jugement, en sa conscience, en ses forces pour indiquer avec énergie et précision les conditions de cette perfectibilité. Il est, pour lui emprunter une expression de l'*Homme-Femme*, « celui qui sait », et il entend apporter la bonne parole à « ceux qui ne savent pas ». Une telle certitude l'a fait souvent accuser d'orgueil. A tort, nous semble-t-il. M. Dumas n'a point une idée exagérée de son talent ou de son génie; il parle de ses œuvres avec modestie, avec une modestie qui n'est pas feinte, avec une modestie bien réellement modeste. Mais il est sûr de sa conscience; il estime qu'elle ne saurait le tromper; il adopte sans hésitation les jugements qu'elle lui dicte sur les plus graves problèmes : ses personnages de prédilection, ceux par lesquels il se fait représenter dans ses pièces, Aristide Fressard, Mme Aubray, etc., prennent toujours une décision immédiate, qui est toujours la bonne, cela va de soi. C'est là une disposition très heureuse pour un moraliste, et, j'ose dire, une disposition sans laquelle ses leçons seraient inefficaces. La première condition,

(1) Voy. la *Revue bleue* des 7 juin, 20 août, 1er et 29 novembre 1890, et des 21 janvier, 28 mars et 25 avril 1891.

quand on se propose de travailler à la « plus-value de l'humanité », c'est de bien savoir ce qu'on veut. Cette première condition, M. Dumas la réalise pleinement. Aussi n'est-il point difficile au critique qui l'étudie de saisir ses vues et de les dégager.

***

Ce qui frappe avant tout dans l'œuvre de M. Dumas, c'est la part énorme, disproportionnée, exclusive qu'il fait, je ne dirai pas à l'amour, mais à la question des rapports entre les sexes. On dirait qu'en observant le monde, il n'y a vu que deux groupes ennemis, les hommes, les femmes, se haïssant d'instinct, mais trompés par une illusion d'amour, entraînés par elle à se donner les uns aux autres des sensations qui les laissent ensuite dans la satiété qui succède à la possession, plus remplis de haine, gonflés de passions mauvaises et de bas instincts, toujours prêts d'ailleurs à compromettre par leurs écarts le bon ordre et la tranquillité de la société. Sans doute, nous avons à compter avec quelques autres problèmes, l'argent, la propriété, la question sociale, etc. Mais ces problèmes sont de second ordre relativement au premier, auquel ils peuvent toujours se ramener en dernière analyse (voir *la Question d'argent*). Quelque universelle, immédiate, menaçante que paraisse, par exemple, la question sociale, M. Dumas croira toujours que la question des rapports entre les sexes est plus universelle encore, plus immédiate, plus menaçante. Elle existe à tous les degrés de l'échelle sociale : elle joue ou a joué un rôle dans la vie de chacun, peu de familles ont échappé à ses ravages; elle est un danger national aussi bien qu'un danger privé. Elle est *la* question qui se pose au-dessus des autres, à laquelle nul n'échappe, qui attire l'attention du psychologue et accapare l'activité du moraliste.

En effet, c'est à la fois en psychologue et en moraliste que M. Dumas aborde *la* question; en d'autres termes, il l'étudie, d'abord en elle-même, puis au point de vue de ses conséquences sociales.

Comme psychologue, il ne procède point en analyste, il ne décompose pas les actes pour remonter aux mobiles, il ne se complaît pas dans l'étude de certains états d'âme plus ou moins particuliers. Il procède par synthèse, en voyant mystique plutôt qu'en observateur. Son œil illuminé distingue mal les individus séparés par des nuances infinies. Il voit *l'homme* et *la femme* : l'homme, oisif ou occupé, a la mission de conduire l'espèce dans la voie un peu mystérieuse du progrès; cette mission, il ne peut l'accomplir qu'avec l'aide de la femme, à condition que celle-ci le seconde par la maternité, acceptée avec toutes ses charges. L'amour bien compris, c'est-à-dire celui qui repose sur le sentiment et sur le devoir, favorise la poursuite du progrès; l'amour mal compris, c'est-à-dire celui qui recherche la sensation, en éloigne. La recherche de la sensation est le mal le plus dangereux qui menace les hommes et les femmes : hommes et femmes, une fois qu'ils en ont goûté, et à moins qu'ils ne la réglementent par le mariage en vue de leurs fins supérieures, sont exclus du Paradis, comme leurs premiers parents sitôt qu'ils eurent touché au fruit défendu. Ils sont devenus les esclaves de la luxure; et, dans l'imagination de M. Dumas qui contemple leurs débordements, voici que grandit la luxure; elle prend une forme fantastique, elle devient énorme, monstrueuse, tandis que, pour la décrire, le dramaturge cherche des images apocalyptiques : « Cette bête était semblable à un léopard, ses pieds étaient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion, et le dragon lui donnait sa force. Et cette bête était vêtue de pourpre et d'écarlate, elle était parée d'or, de pierres précieuses et de perles, elle tenait en ses mains blanches comme du lait un veau d'or plein des abominations et des impuretés de Babylone, de Sodome et de Lesbos... » (*Lettre à M. Cuvillier-Fleury.*) — A un moment de sa carrière, M. Dumas a été positivement hanté par la bête, il ne voyait plus qu'elle, son fantôme démesuré lui cachait le monde, il se donnait la mission de la combattre, il l'attaquait avec des allures de saint Georges terrassant le dragon. C'est le moment où il écrivit *la Princesse George*, *l'Homme-Femme*, *la Femme de Claude* : il semblait alors incliner vers une sorte de symbolisme mystique, il se faisait le prêtre d'un culte négatif, il sapait un veau d'or dont la divinité l'effrayait. Le psychologue faillit disparaître dans le visionnaire.

Le moraliste l'aurait toujours retenu : car ces deux êtres différents, le psychologue et le moraliste, logés pourtant dans la même âme, ne s'accordent pas toujours. Le premier peut avoir des velléités mystiques, des caprices de métaphysique; le second demeure précis, ne perd jamais de vue l'objet qu'il poursuit, sait toujours ce qu'il veut. Il connaît la bête, lui aussi; mais il ne s'attarde pas à contempler ses formes monstrueuses, il ne se laisse point effrayer du bruit de ses mâchoires. Ce qui le préoccupe, ce sont les ravages qu'elle fait dans le monde; il s'intéresse à ses victimes, il voudrait leur enseigner le moyen de l'éviter, il avertit les gens que certaines conditions attirent la bête, il demande à la société d'intervenir et de se dresser contre elle. Le moraliste, sans doute, reste dans les mêmes eaux que le psychologue; mais il y nage autrement. Il ne songe toujours qu'à cette unique question des rapports entre les sexes; mais il se dégage de la hantise de la luxure, il abandonne ses images d'Ézéchiel, et, s'en prenant aux lois, il les discute, il les renverse, il les réforme. Les lois, telles que l'humanité les accepte, en somme, depuis que nous connaissons son histoire, lui paraissent abominables. Faites par les forts, elles les protègent seuls contre les

faibles : ce sont elles qui permettent à l'homme, qui n'ignore rien, de séduire, sans s'exposer à aucun embarras, la pauvre fille innocente; elles qui permettent au mari de tromper sa femme et, à l'occasion, de lui dévorer sa dot, sans qu'elle puisse demander davantage qu'une séparation de corps et de biens qui la condamne à la solitude et à la stérilité (c'était avant la loi sur le divorce); elles qui ne font rien, absolument rien, pour le fruit des amours illégitimes. Et les usages sont plus cruels encore : ils font peser sur le bâtard une réprobation qui le suit toute sa vie; ils condamnent sans examen la femme séparée; ils s'opposent à la réhabilitation de celle qui a une fois péché, quels que soient ses excuses et son repentir. En sorte que les lois et les usages se trouvent d'accord pour favoriser le règne de la bête, et jettent dans sa gueule ouverte les corps et les âmes qu'elle broie. L'insuffisance du Code éclate à chaque article : les bons notaires, comme Fressard et Galanson, le savent bien; les honnêtes femmes, comme la princesse Georges ou Francillon, en sont poussées au désespoir; les hommes énergiques, comme Claude Ruper, au crime. La société n'a rien trouvé pour défendre l'innocent contre le coupable : tout ce qu'elle peut faire, c'est de le laisser s'armer du revolver ou du vitriol, c'est de l'acquitter quand il s'est fait justice. Et M. Dumas, qui constate le mal, qui même, avec son imagination dramatique, le grossit, croit à la facilité des remèdes : ce seront le divorce et la recherche de la paternité... On lui a déjà donné le divorce, et il a pu constater que les crimes passionnels n'en sont guère moins nombreux : aujourd'hui, comme avant la loi de M. Naquet, Claude Ruper tuerait Césarine et le jury l'acquitterait. Et je ne sais si une loi, même excellente, sur la recherche de la paternité changerait beaucoup la situation de Jacques, *le Fils naturel*. Peut-être bien que, dans cette partie de son œuvre, le moraliste n'écoute pas assez le psychologue : il sait, celui-ci, que la passion est éternelle : qu'aucun article du Code ne met à l'abri de ses ravages; que la jeune fille séduite, si elle est éprise, ne demandera pas aux magistrats d'imposer son enfant au misérable qui l'a rendue mère; que le mari trompé, pour peu qu'il soit amoureux et violent, ira chez l'armurier plutôt que chez le procureur de la République; que l'épouse malheureuse ne se résignera pas toujours au divorce et, dans bien des cas, préférera dévorer ses larmes; il sait, enfin, que la loi n'est pas une cuirasse contre les griffes ni contre les dents de la bête, et que la sagesse des législateurs ne trouvera jamais que des palliatifs insuffisants contre les malheurs qu'entasse la sensualité... M. Dumas répliquera que tout cela est juste, qu'il le sait, que cependant la loi doit faire tout ce qu'elle peut pour lutter contre la bête, et que, si les hommes ne savent pas ou ne veulent pas se servir des armes qu'elle leur fournit, c'est tant pis pour eux. Et il aura raison. Mais on n'en sera pas plus avancé.

*
* *

De même qu'il ne se préoccupe guère que d'une seule question, M. Dumas ne s'attache à décrire que les mœurs de la classe particulière de la société dans laquelle cette question se pose le plus fréquemment et dans toute sa puissance. Ne songeant qu'à l'amour (qu'il me soit permis d'employer ce mot, puisqu'on sait à présent le sens spécial que lui donne M. Dumas), il n'observera, il ne créera, il ne fera manœuvrer que des personnages qui, grâce à leur tempérament et à leur situation, peuvent consacrer tout leur temps à l'amour. Ses héros sont toujours riches, à moins qu'ils ne se soient ruinés; ils appartiennent, soit à la noblesse, soit à la bonne bourgeoisie; dans des cas fort rares seulement, ils sont des parvenus. On n'a pas manqué de lui reprocher cet exclusivisme; on lui a demandé pourquoi sa galerie était prise tout entière dans les classes supérieures. Il a répondu qu'il composait ses pièces pour démontrer des vérités générales, c'est-à-dire vraies pour tout le monde; que les pauvres ont les mêmes défauts que les riches, car, quand il y a du vin dans le haut d'une bouteille, on peut être bien sûr qu'il y en a dans le bas... Ce raisonnement, je l'avoue, quoique spécieux, ne me convainc pas. Il est vrai que, quand il y a du vin dans le haut d'une bouteille, il y en a dans le bas. Mais la société n'est pas une bouteille, l'humanité n'est pas un liquide, et, comme on dit, comparaison n'est pas raison. Les observations de M. Dumas, je veux bien le croire, sont justes, tant qu'elles portent sur une certaine catégorie d'êtres. Elles ne sauraient s'appliquer à tout le monde. En dehors de leur cercle, il y a d'abord toute la foule des hommes et des femmes qui, absorbés par le besoin, ne consacrent à l'amour et à la bête qu'une part minime de leurs pensées; il y a ensuite le groupe, moins nombreux sans doute, mais plus considérable que les romanciers ne le croient, de ceux et de celles qui, soit par froideur naturelle, soit par habitude d'éducation, soit par volonté réfléchie, ont réglé leurs désirs, dompté la bête, accepté une fois pour toutes, fièrement ou docilement, en âmes supérieures ou en âmes passives, le frein des usages imparfaits et des lois insuffisantes. Hé! oui, c'est vrai, il y a beaucoup de jeunes filles que perdent de grossiers séducteurs : il y a beaucoup de jeunes gens qui ne prennent aucun souci des malheureux êtres qu'ils ont jetés dans la vie; il y a beaucoup de ménages que dissolvent les débordements du mari ou ceux de la femme. Mais il y a encore plus de jeunes filles pures, de jeunes gens consciencieux, d'épouses honnêtes, peut-être même de maris respectueux de leurs engagements; en d'autres termes, s'il y a beaucoup d'enfants naturels et de filles séduites que sauverait une loi sur la recherche de la paternité, s'il y a beaucoup de couples auxquels la loi sur le divorce a rendu la possibilité du bonheur, il y

en a encore davantage qui naissent, qui vivent, qui aiment, qui se marient et qui ont des enfants sans avoir nul besoin de recourir au Code pour régulariser leurs affaires de cœur. Or l'existence de cette majorité que M. Dumas paraît ignorer suffit à réduire énormément l'importance de la question à laquelle il se voue exclusivement, enlève à la bête ses apparences apocalyptiques, laisse l'espace ouvert à beaucoup d'autres problèmes, et, sans d'ailleurs diminuer en rien la haute valeur des pièces de M. Dumas, justifie les critiques de ceux qui lui reprochent de s'en tenir à un groupe restreint de l'humanité, qui n'est pas l'humanité, qui ne la représente pas, qui n'occupe dans le monde et dans la société qu'une place après tout bien étroite.

Ce n'est pas seulement le groupe social dans lequel M. Dumas puise ses personnages qui ne représente pas, comme il le voudrait, la société : ses personnages eux-mêmes, marqués chacun au sceau de sa puissante individualité, ne donnent qu'une faible idée de la variété humaine. Ils sont peu nombreux; on les retrouve toujours les mêmes, sous des noms différents, à travers des aventures différentes. Nous pourrions presque les compter. Il y a :

1° *L'honnête femme,* c'est-à-dire la femme qui ne veut appartenir qu'à un seul homme, nourrir et élever, au prix de n'importe quels sacrifices, les enfants (le plus nombreux possible) qu'elle a eus de lui. Elle peut avoir commis une faute par ignorance ou par amour, par amour vrai, s'entend, par cet amour « qui excuse tout » et qui réhabilite celles qui l'éprouvent, fussent-elles des Marguerite Gautier. Mais elle s'en relèvera par toute une vie d'abnégation. Elle peut aussi n'en avoir commis aucune. Elle peut être irréprochable et fière, comme la princesse Georges, ou un peu pédante et trop prêcheresse, comme Mme Aubray. Son lot sera d'être honnête malgré tout, de souffrir des fautes des autres, de les comprendre, de les pardonner et, à l'occasion, de les réparer.

2° *L'honnête homme mêlé aux passions,* c'est-à-dire l'homme entre trente et quarante-cinq ans, ayant vécu, connaissant le plaisir, sachant où il faut le trouver, capable de sentiment, guidé par une conscience droite, simple et catégorique, voulant bien jouer avec la bête, mais ne pas se laisser dévorer par elle. C'est lui qui empêche les naïfs de tomber dans les pièges des impures, qui réconcilie les femmes avec leurs maris, qui songe un peu au mariage et attend, pour s'y décider tout à fait, une jeune fille qui réunit ces quatre qualités : bonté, santé, honnêteté, gaieté, « le carré de l'hypoténuse conjugale », qui épouse volontiers une personne compromise injustement ou même justement, pourvu que sa faute soit unique et expiée, et qui tuera sa femme quand elle est indigne de lui, sans une seconde d'hésitation.

3° *L'honnête homme en dehors des passions,* c'est-à-dire celui qui a les sens trop paresseux ou le cœur trop fatigué pour être un protagoniste; aussi reste-t-il en dehors du drame : il se contente de s'y promener en moralisant; il ressemble au chœur antique et aux Desgenais; cependant, il a quelque chance d'unir, à la fin, sa philosophie à une vertu réparable.

4° *Le vibrion-mâle,* l'homme de plaisir, l'homme à femmes, le don Juan vulgaire, incapable d'amour véritable, dépourvu de conscience, dénué de scrupules, qui séduit les jeunes filles, abandonne ses enfants, trompe sa femme, se ruine avec des prostituées, tout cela sans même songer qu'il fait mal en accomplissant simplement ses fonctions naturelles de ferment corrupteur.

5° *Le vibrion-femelle,* la femme qui correspond au type précédent et le complète. C'est la courtisane, c'est la « femme de rue », qui peut s'égarer au foyer, le corrompre et le renverser. Elle peut être une intrigante perfide, comme la fausse baronne Suzanne d'Ange, que les fatalités de sa vie ont enfermée dans un cercle inférieur, et qui, malgré ses ruses, a peu de chance d'en sortir. Mais elle peut être aussi un être fatal, une incarnation de la bête, puissante, irrésistible comme une force de la nature, semant des ruines autour d'elle, dévorant la cervelle et le cœur des hommes de génie, comme Claude Ruper ou Pierre Clémenceau, que le hasard a placés sur son chemin. Elle finit mal, celle-là ; elle doit mal finir. Point de pitié pour elle : « Ce n'est pas la femme, ce n'est même pas une femme ; elle n'est pas dans la conception divine, elle est purement animale; c'est la gueuse du pays de Nod, c'est la femelle de Caïn : — Tue-la ! »

6° *La jeune fille honnête difficile à marier,* soit parce qu'elle est pauvre, soit parce qu'elle est déclassée, soit parce qu'elle est victime d'une calomnie. Elle a parfois des apparences qui font qu'on s'en méfie, mais ces apparences sont trompeuses, et, si même son éducation a été un peu négligée, elle sera une excellente femme pour un honnête homme.

Je crois que bien peu des personnages importants de M. Dumas resteraient en dehors de ce cadre. Et l'on reconnaîtra pourtant qu'il n'enferme qu'une très petite partie de la réalité. Vous et moi, nous connaissons beaucoup d'honnêtes gens qui ne ressemblent par aucun trait à ceux que nous venons de voir en scène, et que tache toujours, si j'ose dire, une conscience trop claire de leur honnêteté. Nous connaissons des femmes si honnêtes qu'elles ne se doutent même pas qu'elles le sont, au lieu que celles de M. Dumas ont l'air d'y penser tellement que cela seul suffit à les ternir. Nous connaissons des hommes laborieux et simples qui se préoccupent d'autres problèmes que de ceux de la bête. Nous connaissons des jeunes filles qui seront probablement des épouses excellentes et de bonnes mères, sans avoir la naïveté savante de Mlle Marcelle ou de Mlle Hackendorf; nous connaissons, en deux

mots, une foule de gens, très différents les uns des autres, qui restent complètement en dehors de la classification de M. Dumas. M. Dumas va me dire qu'il n'a pas eu l'intention de faire entrer le monde entier dans son théâtre. Soit. Mais il s'agit de savoir s'il n'a pas laissé une trop grande part du monde en dehors de son univers spécial, et si les problèmes auxquels il s'est consacré ne se présentent pas tout autrement selon qu'on les rapporte à un petit nombre de types enfermés dans une classe particulière, qui suffirait tout au plus à mettre un peu d'animation au Bois, à l'heure à la mode, dans les théâtres du boulevard, sur trois ou quatre plages de choix, au vernissage et au Grand Prix — ou à la société dans son ensemble, avec les innombrables variétés d'hommes et de femmes qu'elle comporte. Un moraliste qui juge l'humanité par ceux de ses représentants qui font graviter toute leur existence autour de l'amour, ou plus exactement autour de l'érotisme, c'est à peu près comme un économiste qui voudrait juger de la production agricole d'un pays par ses campagnes d'agrément, ou comme un général qui jugerait de son armée par les déserteurs. Ils exécutent cette figure de rhétorique, dont j'ai oublié le nom, qui consiste à prendre la partie pour le tout, et qui, lorsqu'on la transporte ainsi hors du domaine de la grammaire, conduit à de dangereuses erreurs...

*
* *

Je parle ainsi parce que je cherche à marquer la portée pratique des idées de M. Dumas, comme il l'a fait lui-même dans une de ses pièces. Ce n'est point à dire que je refuse d'en admirer la loyauté, la sincérité, la noblesse et la bonté, comme j'admire le talent souverain qu'il a déployé pour les mettre en œuvre. Loin de là : si je m'en tenais à mes seules impressions, je n'aurais pas écrit une ligne de ce qui précède, car il y en a peu, parmi les écrivains contemporains, qu'il me soit plus agréable de lire ou d'écouter; il y en a peu qui me fassent réfléchir davantage ; il y en a peu qui m'inspirent une sympathie plus respectueuse. Je m'efforce donc de me dégager de moi-même. Cherchant à mesurer l'influence que M. Dumas a pu exercer sur les mœurs, je me demande encore comment il a été jugé par l'opinion courante. Et qu'est-ce que je trouve? C'est qu'à propos de toutes ses pièces il a été taxé d'*immoralité*, soit par la censure, soit par la critique, soit par le public, et, le plus souvent, par tous les trois ! Voilà qui suffit à montrer combien les critiques que je viens de présenter sont fondées, et voilà qui est un triste malentendu. Immoral, lui qui ne songe qu'à faire avancer le règne de la justice, lui dont chaque œuvre est un effort vers le bien, lui dont la pensée unique est d'adoucir la passion et de transformer le plaisir en vertu ; — quelle erreur et quelle injure !... Mais ici, des malins hochent la tête et insinuent que, si M. Dumas paraît immoral, c'est qu'il n'est peut-être bien qu'un faiseur de paradoxes, qui s'amuse à étonner le monde sans croire un mot de ce qu'il dit. Erreur et injure encore, injure qui serait cruelle si elle n'était absurde : car la bonne foi de M. Dumas éclate dans tous ses écrits, si lumineuse qu'il faut être aveugle pour en douter. Et je me trouve en présence de ce phénomène unique, d'un écrivain dont tout le monde reconnaît le talent et dont la plus grande partie du public méconnaît les intentions, d'un moraliste qui méprise la littérature et qui n'a, en somme, qu'un succès d'homme de lettres, d'un penseur qui a raison, toujours raison, trop raison, et qu'on n'écoute pas, d'un esprit sincère entre tous, dont tous persistent à se méfier. Quelles sont donc les causes de ce malentendu ?

Il en est une que nous avons déjà indiquée : c'est l'étroitesse des cadres de M. Dumas. Un philosophe qui met en scène des courtisanes et des hommes de plaisir, qui invente le demi-monde, l'ami des femmes, et M. Alphonse, ne paraîtra jamais tout à fait sérieux à des hommes de travail : les peintres du vice inspireront toujours méfiance aux défenseurs attitrés de la vertu, qui fuiront leur alliance ; les honnêtes gens d'instinct auront mille peines à comprendre qu'on se préoccupe si fort du divorce, de la recherche de la paternité et de la réhabilitation des filles déchues, quand on veut bien sincèrement extirper du monde la luxure et la sensualité; le grand public, enfin, préférera longtemps encore à ceux qui rêvent de réformer les lois ceux qui s'appliquent simplement à leur obéir.

Mais ce malentendu a encore une autre cause, plus générale à la fois et plus profonde : dans l'esprit comme dans la conscience de la grande majorité des hommes d'aujourd'hui, la morale est inséparable de la métaphysique, diraient les lettrés comme M. Brunetière, de la religion, disent les simples. Une foi religieuse, ramenant la loi à des origines surnaturelles et l'étayant sur des promesses de récompenses ou de peines pour la vie future, apparaît comme le fondement et la sanction nécessaires de la morale. Cette conception va se relâchant de siècle en siècle, mais elle existe encore : aux commandements précis du Décalogue on en substitue peu à peu de plus larges et de plus vagues, mais sans cesser de les affirmer divins; à l'enfer terrible du moyen âge a succédé un enfer atténué, où les tortures physiques sont remplacées par les angoisses du repentir, perspective infiniment moins effrayante et dont la théologie protestante travaille encore à diminuer l'effroi ; mais l'idée d'une seconde vie, dont nos actes durant celle-ci déterminent la nature, est toujours enracinée en nous. A vrai dire, quelques sages, quelques philosophes bienveillants et paternes, vont répétant qu'il faut aimer le bien pour le bien, qu'il renferme en lui-même sa récompense, que d'ailleurs il

doit être désintéressé et se passer de récompense, et que les ordres de notre conscience en sont la sanction suffisante, qu'ils viennent du monde surnaturel ou d'habitudes séculaires. Mais d'autres leur répondent que ce sont là des phrases creuses et qu'il s'agit de savoir pourquoi le bien est le bien. Et ceux-ci ne sont, au fond, guère moins philosophes que ceux-là. Les plus rigoureux, les plus avisés explorent leur raison pour y chercher, à défaut de révélation, un principe. Schopenhauer en a trouvé un, que même il a mis en latin pour lui donner plus d'autorité : *Neminem læde, imo omnes quantum potes juva.* Mais un principe pratique ne saurait être accepté comme un axiome. Pourquoi celui-ci vaut-il mieux qu'un autre? Pourquoi faut-il éviter de nuire à son prochain et le servir autant qu'on peut? Une voix répond aussitôt : « Pour qu'il en agisse de même envers vous. » Nous voici donc dans la pire des morales, celle de l'intérêt, qui n'est qu'un calcul. Cependant, aux questions pressantes de l'âme en peine, qui, en morale comme en toutes choses, veut remonter des effets aux causes, des principes à leur origine, il n'y a nulle autre réponse, sauf celle-ci : « Parce que Dieu le veut. »

Or cette réponse qui ne fait peut-être que reculer le problème, mais qui le recule jusqu'à des régions que la pensée ne peut dépasser, M. Dumas ne veut pas l'écouter. Il accepte la Bible, c'est vrai — en se réservant d'ailleurs le droit de l'interpréter à sa guise, et avec des restrictions qui en diminuent l'autorité de tout à rien : « Nous acceptons la Bible, n'est-ce pas? dit-il dans l'*Homme-Femme*. Si ce n'est pour la science le livre irréfutable, comme tradition historique, c'est du moins le livre qui remonte le plus haut, c'est le plus *sûr*, et, en tout cas, comme tradition morale, religieuse, divine et fonctionnelle de l'homme et de la femme, c'est le plus complet... » On reconnaîtra que, malgré le mot *divin* qui s'est fourvoyé là, la Bible se trouve ainsi réduite à des proportions tout à fait humaines. Elle n'est plus qu'un peu supérieure au Code pénal, et tel de ses livres, celui de *Ruth* par exemple, pourrait sembler moins concluant, moins didactique, moins moral enfin que les *Idées de madame Aubray* ou la *Visite de noces*. Bientôt d'ailleurs, non content d'enlever son caractère sacré au livre de la révélation, M. Dumas repoussera le révélateur : en effet, quoique la tournure mystique de son esprit le retienne sur la voie de l'athéisme, il ne tardera pas à s'en prendre à Dieu même de notre ignorance et de nos erreurs; et dans la préface de *Monsieur Alphonse*, il paraphrase avec une éloquence entraînante, en précisant mieux leur sens, les beaux vers d'Alfred de Vigny :

> ... Le juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la divinité.

« L'humanité a eu beau, depuis des milliers d'années, s'écrie-t-il, prêter à un être abstrait, qu'elle a appelé Dieu, toutes les qualités et toutes les forces que pouvaient lui susciter son imagination et son infinité; elle a eu beau, dans ses douleurs, supplier ce Dieu de lui venir en aide, il ne s'est jamais laissé attendrir; elle a en vain déclaré qu'il était partout, il ne s'est laissé voir nulle part; dès qu'elle croyait l'avoir trouvé, il lui apparaissait autrement, se manifestant toujours par des rigueurs nouvelles. Va-t-elle éternellement adresser des prières stériles et maintenir une obéissance onéreuse à ce Dieu incessamment modifiable, sans miséricorde et sans confiance? » — « Il nous abandonne sur la terre, dira-t-elle, à nos risques et périls, sans autres ressources que notre labeur incessant, sans autre indication que des phénomènes dont la cause et la fin nous restent inconnus; soit! chacun pour soi. Que ce Dieu, s'il existe, garde son secret, qu'il se cache dans son éternité, derrière son ciel impénétrable : quant à nous, tirons le meilleur parti possible de ce domaine terrestre qu'il ne peut pas nous reprendre et qu'il nous a fait payer si cher... »

L'humanité poursuit son raisonnement, et les corollaires qu'elle en tire inquiètent M. Dumas; mais ne sont-ils pas tous d'une logique rigoureuse?... Et qui donc arrêtera la raison une fois qu'on lui a lâché les rênes?...

Plus encore que de Dieu, auquel il croit tant bien que mal, en reconnaissant d'ailleurs sans se faire prier que « cela ne prouve rien », M. Dumas se méfie de ses ministres officiels. La seule autorité ecclésiastique sur laquelle il s'appuie une fois, c'est celle de Mgr Bauër (préface des *Idées de madame Aubray*), et peut-être n'est-elle pas de premier choix. En revanche, à deux ou trois reprises, il parle assez irrévérencieusement des prêtres. Il évite d'en mettre un seul dans ses pièces : il leur préfère les notaires, qui deviennent des espèces de confesseurs laïques, très sages, pénétrés des insuffisances du Code, habiles à y suppléer par leur finesse professionnelle, et qui ont cet avantage signalé de pouvoir rencontrer au bal de l'Opéra les femmes de leurs clients, affolées de jalousie (*Francillon*). Cette hostilité voltairienne, ce parti pris laïque, accentuent encore son attitude d'absolue indépendance vis-à-vis de la religion : car, si beaucoup de gens ne conçoivent pas la morale sans la religion, il en est beaucoup aussi — nous avouons être du nombre — qui ne peuvent concevoir la religion sans l'Église. Les uns comme les autres suspectent les leçons de M. Dumas et se refusent à voir en lui autre chose qu'un corrupteur.

Il se trouve donc qu'avec les meilleures intentions du monde, dans un grand et loyal effort tenté contre la corruption sociale, M. Dumas a détruit la pyramide que forment, avec les croyances morales, les croyances religieuses et l'obéissance au collège chargé d'en maintenir la lettre et d'en modifier l'esprit selon les besoins des temps. Or c'est seulement à condition d'être

complète que cette pyramide est capable d'arrêter le flot montant de la sensualité et de la perversion. L'humanité ne prête qu'une attention distraite à la voix de la raison, qu'elle sait changeante et faible. Il lui faut des affirmations supérieures qui la prennent ainsi par l'imagination, par le cœur, par les sens, et qui, fécondes en promesses vraies ou fausses, apaisent son désir d'infini. Un écrivain, quelque noblement ambitieux qu'il soit de la servir, ne sera jamais pour elle qu'un homme qui met du noir sur du blanc; le théâtre, cherchât-il à moraliser, qu'un lieu de divertissement; derrière les préceptes débités par les personnages, fussent-ils notaires, elle reconnaîtra les auteurs; et ces préceptes, quoique affirmés avec conviction, elle ne renoncera jamais au droit de les discuter. Les seuls oracles qu'elle veuille accepter, il faut qu'ils sortent du trépied d'Apollon, du buisson de feu, de la colonne de nuées, des chênes séculaires ou des grandes forêts sacrées. C'est pour cela que les intentions de M. Dumas sont méconnues, qu'on admire son talent et qu'on cherche des sous-entendus dans les paroles de ses personnages, qu'on applaudit ses pièces et qu'on sourit de ses brochures. En sorte qu'il n'y a rien de plus instructif que sa généreuse tentative. Par son grand succès littéraire comme par son insuccès pratique, trop brillante pour qu'on se refuse à l'admirer, trop pure pour qu'on la comprenne, trop logique pour qu'on y réponde, elle démontre avec une évidence aveuglante qu'il n'y a pas, dans l'état actuel de notre culture, de morale indépendante. C'est là une vérité qu'elle impose aux penseurs qui se préoccupent des destinées de l'humanité : l'avoir établi, même sans calcul, sera peut-être plus utile que d'avoir provoqué la revision de quelques articles du Code. Telle est la destinée des grands inventeurs et des grands écrivains : ils trouvent autre chose que ce qu'ils cherchent. Colomb crut débarquer aux Indes le jour où il découvrit l'Amérique.

ÉDOUARD ROD.

L'AUTEUR DE « SEULETTE »

Nouvelle.

M. X... jeta son cigare dans la cheminée et me dit d'une voix lente :

— Oui, la vie est une triste chose... On part plein d'une noble ardeur, on rêve de lutte loyale et franche, de gloire bien acquise, mais la concurrence est là qui vous guette et vous gâte très vite. On s'écœure d'abord, plus tard on s'aigrit; enfin, dans une peur de débâcle, quand le succès s'acharne à bouder, on en voit qui faiblissent en de louches compromissions... J'en ai connu des bons, des meilleurs, qui, incapables de se soutenir eux-mêmes, finissaient par s'accrocher à tout, éperdument, comme des gens qui se noient... Tenez, vous me rappelez un certain Albert Phonicet, un camarade du quartier latin... Il y a bien longtemps de cela... C'était un garçon très petit, très blond, très vif, et très gai qui passait pour faire son droit. En réalité, il était la proie d'une passion très étrangère à la Faculté, d'une de ces passions intermittentes, mais tenaces, dont le retour obsédant émeut et trouble à la longue comme un écho prophétique qui répéterait par-dessus le train banal de la vie un mot attirant, éblouissant et vertigineux : Vocation !

Phonicet adorait la musique.

Par malheur, dans sa famille un grand oncle musicien — qu'on n'appelait jamais que le Toqué — était mort ignoré en laissant un piano, une harpe, deux malles bourrées de papiers et beaucoup de dettes... Pensez si, après cela, les parents d'Albert avaient encouragé ses goûts d'artiste. Mais malgré les taloches paternelles, malgré l'exemple menaçant du Toqué, Phonicet avait passé les meilleures heures de sa jeunesse dans le grenier où étaient relégués les attributs du pauvre musicien. Les deux malles pleines de grimoires le laissaient indifférent, mais le piano presque aphone et la harpe aux cordes échevelées le captivaient. Il arrachait au premier des airs voilés et catarrheux : quant à la seconde, hélas! efforts et soins, tout fut superflu. Il me parlait encore, à vingt-cinq ans, de cette harpe drapée de poussière, mystérieuse et muette, dont le grand air déhanché et féminin le poursuivait :

— C'est singulier, me disait-il, son souvenir m'est resté avec un je ne sais quoi de mélancolique comme celui d'une femme à qui j'aurais répété : « Je vous aime! » et qui ne m'aurait pas entendu...

La chambre qu'il avait louée rue Saint-Jacques était une vraie boutique de luthier. Dès l'escalier, on entendait ronfler ou grincer les cordes. Quand on avait, à coups de poing dans la porte, éveillé l'attention de l'artiste et étouffé sa musique, on le voyait apparaître. Il vous tendait, au bout d'une main poudrée de colophane, des doigts coiffés d'ampoules épaisses comme des semelles et vous priait d'entrer. Des boîtes à violon s'allongeaient sur tous les meubles et des boîtes à violoncelle se dressaient dans tous les coins; au fond, le piano, toujours ouvert, montrait son râtelier d'ivoire. Quant au Code, s'il s'en trouvait un dans cette chambre, il devait traîner par terre comme tabouret pour les pieds des dames ou sur les chaises comme coussin pour le musicien... Au dehors, dans les brasseries, dans les salons, partout, Phonicet tapotait sur les pianos; à coups d'avant-bras, les coudes écartés, les poignets bas, les doigts tordus et gauches, les ongles claquant sur les touches, il soulevait néanmoins les pieds des danseurs, faisait battre les cœurs et les mains.

— Est-il doué, ce diable de Phonicet ! déclaraient ses amis.

Certes, il était doué, mais d'une paresse !... Il jouait ainsi de tous les instruments, sans principes, sans musique, à tâtons, « comme un aveugle », disait-il lui-même en plaisantant.

Pendant ce temps-là, dans sa province, le papa Phonicet croyait que son fils se préparait aux examens de droit. Ah ! la province ! il fallait entendre Phonicet en parler : il l'appelait le *pays aigre*.

— Les villes, les maisons, les gens, les caractères... imaginez une marinade séculaire où tout cela stagne dans du mauvais vinaigre et acquiert une aigreur provocante. Oui ! provocante ! Après une première pitié pour ces ankylosés, on se prend de dégoût, puis de colère devant les dents qu'ils montrent, les potins qu'ils bavent, les nullités qu'ils susurrent... Pensez la réputation de mon oncle dans un pareil milieu ! Pensez la terreur de mes parents à l'idée de me voir attirer l'attention en renouvelant ce pauvre type de Toqué !... C'est la province qui est cause que je ne suis pas musicien...

Et dans son désir de joindre ma rancune à la sienne, il me disait à moi, qu'il savait Parisien :

— Ils ont pourtant une haine commune, la haine de Paris. Cette haine faite de jalousie se traduit par de brusques voyages à la capitale. Là, durant quelques jours, avec une vraie fringale de matelot qui reprend terre, le provincial se grise de la grande ville. Il court les boutiques, les magasins, les restaurants, les théâtres, goulûment, sans choix, pour rentrer enfin harassé, la bourse vide, mais si fier de pouvoir dire : « Je viens de prendre le vent à Paris, » et de poser pour le Parisien, pendant vingt-quatre heures, là-bas, dans le pays aigre...

***

A un retour de vacances, le petit Phonicet m'aborda mystérieusement :

— J'ai rapporté les deux malles du Toqué, m'annonça-t-il. Un de ces jours, je tâcherai de trier ce qu'il y a dedans.

Il tâcherait ! Le fait est que je me souvenais de l'avoir vu, certains soirs, ouvrir une méthode sur son piano, taper d'un doigt sur le clavier, compter d'un autre les lignes de la portée et demander leur nom à chacune des boules noires et blanches... Ce labeur ne durait pas cinq minutes. Tout à coup la méthode s'élançait au plafond comme un gros papillon effarouché...

— Au diable ! s'écriait l'artiste. Je me fais l'effet d'un imbécile qui accroche des lanternes vénitiennes à des fils télégraphiques !...

Je pensais que les séances consacrées au triage des malles seraient pénibles, et je ne fus pas surpris de ne plus rencontrer Phonicet pendant deux grands mois. Il travaillait sans doute. Un matin il m'écrivit :

« Je ne vous vois plus. Venez donc déjeuner avec moi. »

A ce billet était joint un rouleau de musique. Je lus :

SEULETTE

Air ancien, par M. Phonicet, paroles de Christine de Pisan.

Au milieu de la couverture se prélassait une belle dame en costume du moyen âge qui rêvait, accoudée sur un balcon gothique.

En arrivant chez Phonicet, je le félicitai :

— Mes compliments, mon cher, vous voilà lancé !

— Moi ! ah ! mon ami, répondit-il, si vous saviez.

Il me montra dans un coin les malles du Toqué.

— C'était là-dedans avec d'autres paperasses, et j'ai tout brûlé ! Oui ! tout brûlé... Chaque jour, au hasard, j'en prenais par poignées pour allumer mon feu et ma pipe. Et je voyais avec plaisir que ça diminuait... La première malle était vide dans l'autre, il n'y avait presque plus rien, quand, un soir, je tombe sur un bout de papier grand comme la main... sept ou huit mesures, pas davantage, et qui me paraissent d'une lecture facile... Les portées étaient tracées au crayon, à peine droites, et les notes se bousculaient comme des hommes ivres : on sentait la fièvre de l'improvisation... Je n'avais pas sommeil, j'avais une pipe en train. Je me décide à tenter de déchiffrer cela, et je me place au piano... C'était un chant très simple où trois notes revenaient comme la plainte d'un cœur brisé, mais sans révolte. Me voilà pris, enlevé, emballé : je le joue sur mon piano, je le joue sur mon violon, je le joue sur mon violoncelle ; je fais un bruit de jugement dernier... Au bout de deux heures que mes voisins tapaient au mur, au plafond, au plancher, je m'arrête : « Il me faut des paroles, maintenant ! » Et je cherche dans tous les poètes de ma bibliothèque... Enfin, au moment où le jour pâle et mauve se glissait à travers mes rideaux, je découvre dans un coin de rayon un vieux bouquin, et ces vers de Christine de Pisan :

Seulette suis et seulette veux estre,
Seulette m'a mon doulx amy laissée.
. . . . . .

Vous connaissez cela... Un miracle ! C'était absolument la mélancolie du chant, et les mots venaient se placer d'eux-mêmes sur les notes... Le lendemain, je chantais *Seulette* chez Mme Z..., et j'obtenais un succès colossal. Il y avait une vieille demoiselle qui pleurait, mon cher... Ce pauvre Toqué, hein ? qui l'eût dit !... Le malheur, c'est que les torchons restés au fond de la malle n'étaient plus que des bouts de partitions allemandes et italiennes recopiées. Qui sait ce que j'ai dû brûler ? J'en pleurerais de rage et de honte, quand j'y songe...

Longtemps, nous parlâmes de ce pauvre Toqué qui avait eu peut-être beaucoup de talent ; Phonicet ne le

nommait plus qu'avec attendrissement. Les regards qu'il jetait sur les malles me rappelèrent sa vieille amie la harpe dont il n'avait pas su non plus arracher tous les secrets.

— La harpe? dit-il. Mes parents l'ont vendue avec un lot de vieilleries. Elle appartient à un avocat de la ville. Je l'ai revue. Elle est transformée; elle vit, elle chante, elle a des cordes neuves. Des cordes neuves, quelle leçon! Pourquoi ne suis-je pas allé en acheter chez le luthier voisin, lorsque j'étais gamin? Ah! voilà... J'étais un paresseux. Mais c'est fini, la paresse. Cette musique brûlée, cette romance sauvée, tout cela m'a bouleversé, puis rempli d'ardeur. Je veux travailler, je veux trouver moi-même de belles et bonnes cordes pour chanter les rêves qui vibrent dans mon cœur. Je veux faire parler la harpe que j'ai là...

Et debout, la main sur la poitrine, le petit Phonicet me parut très grand.

***

A cette époque où florissait la sentimentale romance, tous les salons entendirent soupirer :

Seulette suis et seulette veux estre.

Les parents de Phonicet, qui ne surent jamais l'origine de *Seulette*, levèrent leur veto; ils ne craignaient plus pour l'avenir de leur fils; peut-être même regrettaient-ils que le pauvre Toqué ne pût assister au succès de son petit-neveu. Il en eût été surpris, en effet... Quant aux belles et bonnes cordes qui devaient chanter les rêves du jeune compositeur, j'eus l'occasion, dans des salons amis, de l'entendre risquer du bout des doigts leurs premières et balbutiantes vibrations. Il arrivait à faire « parler la harpe qu'il avait là », mais hélas! à ouïr ce qu'elle disait, je me demandais s'il n'eût pas mieux valu qu'elle restât muette comme jadis la harpe du grand oncle... Drôle de musique! faisaient les regards surpris des auditeurs. Ah! ce n'était plus *Seulette!* Et, dans le silence embarrassé qui suivait les dernières notes, une voix s'élevait souvent :

— Qu'elle est donc jolie, votre *Seulette*, cher monsieur! Pourquoi ne composez-vous pas quelque chose comme cela?

Ce pauvre Phonicet tournait vers son interlocutrice un regard de supplicié.

— Mais, madame, *Seulette* est un air ancien que j'ai retrouvé dans des papiers de famille : c'est l'œuvre de mon grand-oncle.

La dame souriait :

— Oui, je comprends : vous préférez Benjamin.

Un jour, il me fit des confidences :

— Quelle exaspérante manie a le public d'étiqueter les artistes comme des fioles de pharmacie! Vous ne sauriez croire combien de cheveux blancs je devrai à cette romance qu'on m'a collée dans le dos.

On ne le saluait plus, on ne le présentait plus qu'avec ce titre : l'auteur de *Seulette*. Il lisait cette épithète dans tous les regards, dans tous les sourires, il l'attendait au bout de tous les compliments, banale, acharnée, comme une formule de fin de lettre. Je ne pouvais plus le rencontrer sans y penser moi-même, et sans le voir tel qu'il s'était peint avec sa couverture de romance placardée sur les omoplates...

J'allai lui faire une visite dans l'atelier d'artiste qu'il avait loué pour pouvoir aisément ajouter un orgue à tous ses anciens instruments de musique.

— Vous ne devineriez jamais à quoi je travaille, me dit-il en montrant sur sa table un feuillet ponctué de notes... A refaire *Seulette!* Oui, mon cher, voilà où j'en suis... Obsédé par elle, furieux de ne pas l'avoir composée, je voudrais l'imiter... Mais cette petite mélodie est simple en diable; et qu'arrive-t-il?... C'est que je tombe bêtement dans de vulgaires et plates variations...

Malgré tout, Phonicet ne perdait rien de sa gaieté. Il paraissait enveloppé de quelque invisible caoutchouc que la pluie des peines et des pleurs ne pouvait pénétrer; en dessous, dans une égoïste et douillette tiédeur, à l'abri des intempéries qui brûlent, qui glacent et qui fanent, son cœur s'épanouissait toujours frais et en verve. Jovial, gracieux, aimable, l'artiste glissait son violon sur tous les pianos, son rond de serviette sur toutes les tables, sa photographie dans tous les albums et son nom dans tous les cœurs. Les maîtresses de maison l'adoraient. C'était un convive si divertissant, si utile! Seulement, il renonçait peu à peu à la composition, et il se créait une spécialité acrobatique qui consistait à imiter les instruments entre eux. C'est ainsi qu'il savait arracher des airs de viole à un violoncelle et soulever d'un piano tous les bruits discordants d'un orchestre qui s'accorde en crescendo, dans un tapage infernal interrompu soudain par les coups d'archet du chef d'orchestre sur son pupitre. Ces pantalonnades lui valaient de tels triomphes qu'il finissait par mettre un point d'honneur à ne plus toucher un instrument de musique, que, comme un bourreau, pour en tirer les accents les plus étrangers à ses qualités et à sa forme...

Une nuit que nous traversions Paris en revenant ensemble d'une soirée, Phonicet, pénétré sans doute par le grand calme des rues désertes, retrouva un de ses anciens accès d'expansion :

— Artistes ou épiciers, déclarait-il, nous avons tous le même désir : enjôler le public!... Ma musique ne lui plaisant pas, j'ai renoncé à la musique; mais je garde *Seulette... Seulette* plaît, et puis c'est mon amulette, mon porte-bonheur... Je lui dois tout une petite réputation...

Il s'arrêta, parut hésiter :

— Je laisse dire que c'est de moi... J'étais trop bête vraiment de m'en défendre. D'ailleurs, je ne fais de tort à personne en endossant cette paternité...

Il me regarda :

— Je vous sais assez bon camarade pour ne pas éventer mon fétiche...

Je le tranquillisai aussitôt :

— Mon cher, lui dis-je, je ne suis pas du *pays aigre*, moi.

Il ne put se tenir de rire :

— Ah! ce pays aigre, il a du bon malgré tout. Savez-vous qu'il croit tout à fait à ma *Seulette*, lui?

... Je remarquai, en effet, qu'il s'était accoutumé à la fameuse affiche où le nom de *Seulette* devenait ironiquement fatidique; la colle, apparemment bien sèche, tirait moins sur ses épaules et les plis se prêtaient mieux à ses mouvements. Il l'acceptait avec un sourire dont l'hésitation passait pour de la modestie; il veillait même à ce qu'elle ne fût pas emportée par le grand vent des légendes.

Par malheur, le danger n'était pas là; les succès à Paris ont besoin de se renouveler. *Seulette* s'effaçait chaque année sous de nouvelles romances, sans compter que la mode tournait aux chansons comiques. Des gens mûrs disaient encore en fredonnant :

— *Seulette?*... Ah! oui! Là, là, là, comme ça a vieilli!

Quant aux jeunes, ils l'ignoraient. Par oubli donc ou par délicatesse, on cessa d'appeler Phonicet l'auteur de *Seulette*. Pour le coup, la gaieté de l'artiste parut atteinte. Il avait fini par s'y habituer, à cette qualification. Il y tenait comme un fils de preux tient à son titre de noblesse quand il n'a plus que cela pour se distinguer. Un soir de première, il me développa durant un entr'acte un réquisitoire plein d'amertume contre le public, son ingratitude, ses caprices... Le pauvre garçon ne se plaignait pas personnellement, il n'osait pas dire qu'il fût une victime de cette ingratitude, de ces caprices, mais il le pensait...

Un beau jour, Phonicet disparut brusquement; le bruit courut qu'il voyageait...

***

Je ne pensais guère à lui, quand il y a quelques années, passant par Y..., je fus invité chez un vieux parent qui m'annonça :

— Nous attendons ce soir un de mes bons amis, une célébrité musicale que tu as peut-être connue dans le temps à Paris : l'auteur de *Seulette*...

— Phonicet! m'écriai-je. Il est ici?

Il habitait la ville depuis vingt ans. Phonicet en province! dans le pays aigre! J'eus peine à cacher ma surprise.

Tout heureux de me voir, il me sauta au cou. A part ses cheveux d'un blanc d'ancien blond frotté de colophane comme les crins d'un archet, il paraissait plus jeune que jamais.

— Eh bien! quoi de neuf dans la grande Babylone? me demanda-t-il avec une emphase ironique où perçait une secrète rancune.

Quelques amateurs s'étant succédé au piano, on pria le maître de vouloir bien nous charmer à son tour. Aussitôt, avec un sourire qui me rappelait le temps où il accordait les orchestres en désaccordant les pianos, Phonicet demanda une guitare, la balança tout en attaquant les cordes du bout des doigts; et il imita le carillon des cloches par un jour de fête... Ding... din... don!... Ding!... din... don...

On applaudissait, on riait, on pleurait presque.

Au milieu du vacarme, mon voisin tout attendri me disait :

— Quelle bonhomie exquise! Plutôt que de se faire entendre après ces jeunes gens, et de nuir à leurs petits succès, imiter le carillon sur une guitare, lui, l'auteur de *Seulette!* Que c'est touchant!

Pas méchant, pourtant, le pays aigre, pensais-je.

Mais à l'autre bout du salon, Phonicet venait d'entamer une conférence musicale au milieu d'un groupe attentif et respectueux :

— Gounod! prononçait-il; ni âme ni énergie dans Gounod!... Une musique anémique... Et puis voyons, mes amis, qu'a-t-il fait de bon?... Son *Ave Maria*, voilà tout! Mais vous savez comme moi que c'est un prélude de Bach. Alors...

A ce moment une dame l'interrompit étourdiment :

— Oh! cher maître!... Votre *Seulette*, je vous prie... Faites-nous entendre votre *Seulette*...

L'interruption était si inopportune que j'eus un instant d'émotion. Mais Phonicet, très empressé, s'approcha :

— Ma *Seulette?*... Avec le plus grand plaisir, chère madame, répondit-il en se plaçant au piano.

***

Quelques mois plus tard, mon parent m'apprit que le maître était mort dans ses bras, après deux jours de maladie. Il paraît que Phonicet, entendant un orgue de Barbarie dans la rue, fit un effort pour se redresser dans son lit et souffla :

— Écoutez.

L'instrument jouait l'air de *Seulette* :

Seulette suis et Seulette veux estre.

Aux derniers accords, le moribond, qui souriait, retomba sur l'oreiller; et il s'éteignit, m'écrivait mon parent, « avec la douce et fière satisfaction d'un artiste qui sent qu'il ne meurt pas tout entier ».

Il avait lui-même fini par croire à sa *Seulette*.

CH. MOREAU-VAUTHIER.

UNE CRISE SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS (1)

La révolte des fermiers.

IV.

LES FERMIERS S'ORGANISENT : LA « GRANGE » LA « FARMERS'ALLIANCE ».

Le mécontentement des fermiers ne date pas d'hier, ni leurs souffrances, ni leurs griefs, ni leurs fautes. Dès novembre 1867, époque de la fondation de la *Grange*, la première association nationale de fermiers américains, ils pensaient à s'unir pour mettre en commun leurs peines, pour donner à leurs réclamations plus de force et faire prévaloir plus sûrement leurs intérêts. L'orage qui a éclaté le 4 novembre 1890 s'était amassé lentement; l'atmosphère était depuis longtemps chargée. Avant que la terrible *Alliance des Fermiers*, au verbe haut, aux mouvements impétueux, eût paru en scène, la Grange, plus conservatrice, plus modérée, avait préparé les voies.

Ce n'est pas en un jour que les fermiers ont appris à se coaliser et sont devenus un pouvoir dans l'État. Aujourd'hui qu'ils constituent une armée formidable, triomphante, il n'est pas sans intérêt de regarder en arrière, de remonter au début, et de voir qu'alors ils étaient tout au plus « quatre hommes et un caporal ».

En 1865, un pionnier du Minnesota, Kelly, réduit à la misère par la sécheresse et l'avortement de sa récolte, chercha du travail au dehors et trouva un emploi au département de l'agriculture. C'était au lendemain de la guerre civile. Le président Johnson étudiait les moyens de remettre sur pied le Sud écrasé, ruiné. Kelly fut envoyé en mission dans le Sud pour visiter les fermiers et rechercher les moyens de leur rendre courage et confiance. Quand il revint à Washington, il était convaincu que les fermiers avaient avant tout besoin de s'unir, de mettre en commun leurs intérêts, leur expérience, sans plus s'attarder aux étroites distinctions de parti ou aux rivalités d'États. Il réussit à conquérir à son idée sept personnes, tous fils de fermiers résidant à Washington. Et la *National Grange of Patrons of Husbandry* fut fondée. Le premier grand-maître de la Grange fut M. Sanders, directeur des champs d'expériences à Washington. Une femme, miss Carrie A. Hall, fut parmi les ouvriers de la première heure; c'est à elle que les femmes doivent d'avoir été admises presque dès l'origine dans la Grange avec les mêmes droits que les hommes.

Le premier soin des fondateurs fut de rédiger une « plateforme » où le but de l'Association est « proclamé au monde ». En voici les principaux traits :

La Grange a pour devise ces mots : « Pour les choses essentielles, unité ; pour les choses non essentielles, liberté; en toutes choses, charité. » Nous chercherons à améliorer notre sort et à nous rendre meilleurs nous-mêmes ; à encourager l'union et la coopération ; à réduire nos dépenses individuelles ou corporatives : à acheter moins et à produire davantage, de façon que nos exploitations se suffisent à elles-mêmes ; à varier nos cultures ; à ne point semer plus que nous ne pouvons cultiver ; à travailler avec méthode et à calculer les probabilités ; à décourager le système des emprunts, des hypothèques, des sacrifices à la mode et tout ce qui mène à la prodigalité et à la banqueroute. Nous nous réunissons pour causer, pour travailler, pour acheter, vendre, agir ensemble, et cela pour notre plus grand bien. Nous emploierons tous nos efforts à détruire les préjugés de personnes, de villages, de comtés, d'États, toutes les rivalités malsaines, toutes les ambitions égoïstes. Nous ne déclarons la guerre à aucun intérêt différent du nôtre ; nous n'attaquons personne. Nous pensons que les compagnies de transport de toute espèce sont nécessaires à notre succès, que leurs intérêts sont étroitement liés aux nôtres ; nous ne perdons pas de vue le premier de nos principes que le bonheur de l'individu dépend de la prospérité de tous... Nous ne sommes pas les ennemis des chemins de fer, des canaux navigables ou d'irrigation... Dans notre Noble Ordre, il n'y a point de trace de communisme ou d'agrarianisme. Nous sommes opposés à toute entreprise ou corporation dont l'esprit et la direction tendent à opprimer le peuple et à le dépouiller de ses justes gains ; nous ne sommes pas les ennemis du capital, mais nous résistons à la tyrannie des monopoles. Nous désirons voir l'antagonisme entre le capital et le travail cesser d'un commun accord... Nous sommes opposés aux salaires excessifs, au taux élevé de l'intérêt, aux profits exorbitants du commerce... Nous affirmons avec force et sincérité que la Grange ne se range avec aucun parti, qu'elle n'est pas une organisation politique... Mais aucun citoyen américain, en devenant membre de la Grange, ne renonce à son droit ni ne méconnaît son devoir, qui est de suivre avec intérêt la politique de son pays. Au contraire, il se doit de faire triompher les bons principes dans le parti, quel qu'il soit, auquel il appartient... Nous sommes convaincus que le *Sectionalism* (1) est ou devrait être mort et enterré avec le passé. Nous ne faisons pas de différence dans notre Association fraternelle entre le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest.

Cette déclaration de principes, habile et naïve à la fois, conservatrice, faite pour flatter la prudence native de l'homme de la terre, a une saveur tout américaine d'emphase et d'esprit pratique. A côté des grands mots, entre deux phrases sonores, on trouve

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

(1) *Sectionalism* signifie, dans le jargon politique américain, esprit régional ; ce mot s'applique tantôt aux rivalités de comtés, tantôt aux jalousies d'État à État, ou même à l'ancienne antipathie qui existe entre le Nord et le Sud.

une disposition terre à terre, destinée à capter l'attention de l'homme avisé. Très peu de ces « principes » ont été posés pour attirer les passionnés ; la plupart s'adressent aux bonnes gens qui veulent faire de bonnes affaires. En un mot, le langage des fondateurs de la Grange et même de leurs successeurs est singulièrement plus calme que celui des nouveaux avocats des ruraux, des agitateurs violents qui ont fondé plus récemment l'Alliance des Fermiers, pour la lancer comme un bélier contre la citadelle républicaine, l'asile des monopolistes.

Les débuts de la Grange furent modestes. Pendant quatre ans, les organisateurs adressèrent en vain un appel pressant au pays tout entier. Ils se réunissaient régulièrement chaque année, sans se décourager : à la troisième assemblée annuelle, l'honorable maître de la Grange prononça son discours d'ouverture devant le secrétaire et un unique auditeur. Deux ans plus tard, le vent soufflait favorable ; 200 Granges avaient été fondées, 200 filles de l'Association-mère étaient nées ; en 1872, il existait 1074 Granges réparties sur la moitié de la surface des États-Unis ; le chiffre montait à 8668 en 1873, puis à 11943 Granges l'année suivante ; le nombre de 20000 fut atteint dans la suite ; en comptant 40 membres en moyenne par chaque Association locale, la *National Grange* se trouvait être l'Association la plus nombreuse du pays. Ce fut une fureur ; tout le monde voulut faire partie de la Grange ; les avocats pour y pêcher des clients, les médecins pour y chercher des malades, les commerçants pour y recruter des pratiques. La Grange avait crû trop rapidement ; elle avait perdu en force, en cohésion, ce qu'elle avait gagné en nombre et en étendue. Elle n'avait pas eu le temps d'assimiler, d'organiser ces conquêtes nouvelles, et son empire était caduc, avant même d'avoir manifesté sa force.

Cependant la Grange réussit à tirer les ruraux de leur torpeur, de leur isolement : elle les invita, les amena à lire une foule de journaux, de brochures, écrits spécialement pour eux ; dans certains districts, le service des postes fut plus que décuplé pour suffire au mouvement immense de la matière imprimée. La Grange apprit aussi aux ruraux l'usage de la coopération : ils s'unirent pour acheter, pour produire et pour vendre. Ils parvinrent de la sorte à se faire livrer par les fabricants les machines agricoles avec une réduction de prix de 40 à 50 pour 100. Et ces réductions une fois acquises ne furent jamais perdues.

Les Granges locales, les Granges constituées par États ont créé des compagnies mutuelles d'assurances contre l'incendie, des banques de prêts à l'agriculture, des établissements coopératifs (moulins, distilleries, laiteries, etc.) pour l'emploi des produits de la ferme, et même des écoles. On imagine aisément quelle force la coopération sous toutes ses formes a mise au service de la Grange, qui, de la sorte, achetant pour ses magasins au nom d'une clientèle formidable, peut traiter avec les producteurs de puissance à puissance.

Le 13 novembre 1889, la Grange tenait son assemblée générale annuelle à Sacramento en Californie. Le « maître » de la Grange constatait avec satisfaction les progrès constants de l'Association ; il protestait contre le système de taxation qui fait porter dans chaque État aux agriculteurs la plus lourde partie de l'impôt direct ; les taxes indirectes lui semblent, disait-il, prêter à moins d'objections que les impôts directs tels qu'ils sont établis. Encore les taxes indirectes sont-elles très discutées ; les droits de douane qui, pour les uns, sont un simple instrument fiscal, apparaissent aux autres comme le moyen infaillible de protéger le travail national. Mais alors toutes les formes de travail ont droit aux mêmes faveurs : « Si le travailleur des usines a besoin d'être protégé, une protection équivalente doit être accordée au travailleur de la terre et des mines. Si, au contraire, le fermier doit supporter la concurrence, il doit en être de même pour le manufacturier. » Il recommandait ensuite aux fermiers de se tenir étroitement unis « pour résister » aux coalitions de producteurs qui cherchent à fixer les prix arbitrairement. Il ajoutait : « La sécurité, la prospérité de chaque classe de citoyens et d'intérêts dépend en grande partie d'une représentation proportionnelle à leur importance dans les assemblées législatives. Or, à l'heure présente, notre classe ne possède qu'un très petit nombre de représentants au Congrès national et dans les législatures d'État... Même les commissions chargées de défendre nos intérêts ne sont pas composées d'agriculteurs, parce que ceux-ci ne sont pas en nombre suffisant pour constituer une commission. »

Le ton qui règne dans les conseils de la Grange est celui de la modération ; les chefs de cette nombreuse Association, comme ses fondateurs, se sont toujours gardés de faire appel aux mauvais instincts de la foule, ils ont préféré parler le langage de la raison. C'était une noble tâche ; ils l'ont bien remplie. Mais un temps devait venir où les colères seraient déchaînées, où les passions soulevées ne prêteraient plus l'oreille qu'aux beaux parleurs, aux terribles pourfendeurs d'abus ; la froide raison ne pouvait se flatter de rivaliser avec les promesses retentissantes et le charlatanisme des agitateurs populaires.

C'est alors que la *Farmers' Alliance*, la victorieuse d'hier, la triomphante d'aujourd'hui, entra en scène.

L'« Alliance des Fermiers », telle qu'elle existe à l'heure présente, est une fédération d'associations coalisées. Son nom officiel est *the National Farmers' Alliance and industrial Union* ; elle date sous cette forme de l'assemblée des délégués nationaux tenue en décembre 1889, à Saint-Louis du Missouri ; elle est née de la réunion de deux associations déjà puissantes par elles-mêmes, la *National Farmers' Alliance and Coo-*

perative Union of America et la *National agricultural Wheel.*

La première *Farmers' Alliance* se forma à Poolville, dans le comté de Parker, Texas, en 1879; institution toute locale à ses débuts, elle s'étendit peu à peu à tout le Texas. Son programme ne différait guère de celui de la Grange. En janvier 1887, elle comptait 100 000 adhérents dans le Texas. Cette année-là, elle se fondit avec la *Farmers' Union* de Louisiane et prit le nom de *National Farmers' Alliance and Cooperative Union.* Ses ambitions dépassaient les limites du Texas et s'étendaient dès lors à tous les États producteurs de coton. En octobre 1889, la Confédération s'accrut d'un nouveau membre, la *National agricultural Wheel.*

La *Wheel* était née en février 1882, dans une salle d'école du comté de Prairie, dans l'État d'Arkansas. Elle se composait à l'origine de neuf membres. C'était une *debating Society* et rien de plus. Les débats y prirent une tournure économique; avec le succès la hardiesse lui vint. Elle s'en prit aux puissants du jour, aux monopoles, à la corruption politique. Elle réussit à étendre ses ramifications au delà de l'État d'Arkansas. Le programme de la *National agricultural Wheel* est tout à fait significatif; il y est dit que les « classes laborieuses doivent s'unir », que « tous les monopoles sont dangereux »; on y « dénonce toute coalition formée pour vendre à gros bénéfices et exploiter les classes laborieuses, pour obtenir le produit de leur travail à un prix grandement réduit, et pour transformer des hommes libres et indépendants en esclaves ».

L'Alliance née de la fédération de ces différentes associations est une société secrète; les fondateurs de l'Ordre étaient visiblement préoccupés d'imiter les formes de la franc-maçonnerie, désireux sans doute de s'attirer des adhérents par la curiosité qui s'attache au mystère. Pour être admis, il n'est pas nécessaire d'être fermier; mais, cependant, il faut faire partie de la population rurale. Les femmes sont reçues; leur présence n'a pas été jugée incompatible avec le secret des délibérations. Peuvent également faire partie de l'Association les médecins de campagne, les clergymen, les artisans et les maîtres d'école. Sont formellement exclus, les négociants, banquiers, courtiers, commissionnaires, commerçants en grains, coton, etc...; les avocats, les médecins, clergymen et maîtres d'école exerçant dans les villes; enfin tous les gens dont les intérêts ne sont pas identiques à ceux du fermier.

Le conseil secret siège : le candidat vient frapper à la porte, « donner l'alarme »; on lui ouvre, et pendant que le maître des cérémonies l'introduit, l'assistance chante un couplet approprié, emprunté au recueil des chants de l'Association. Le candidat est amené en face du président; le maître des cérémonies annonce que le candidat demande à être admis, « parce qu'il désire aider, par tous les moyens en son pouvoir, les efforts que fait l'Alliance en faveur des producteurs de la richesse du pays ». Le président déclare au candidat que ses obligations futures envers l'Alliance « ne seront pas contraires à l'indépendance de ses vues en religion ou en politique ». Puis le candidat répète après le président la formule d'initiation; il s'engage à servir l'Ordre et à ne rien révéler de ses principes. Le président adresse alors un petit « speech » au néophyte : « Notre objet, lui dit-il, est de combattre de toutes nos forces les vices honteux et choquants qui dégradent l'humanité, ravalent l'existence de l'homme et portent le désespoir et la désolation au cœur des plus chères créatures qu'il y ait sur la terre. Nous nous unissons pour rendre la vie du fermier et des travailleurs plus attrayante, l'existence à la campagne moins solitaire, plus sociable et pour améliorer notre condition pécuniaire. » Le néophyte, suffisamment édifié par ce discours, bizarre mélange de littérature sentimentale et de philosophie yankee, est ensuite initié aux signes cabalistiques de l'Ordre. On lui apprend à donner l'alarme à la porte, le mot de passe, le salut, les dialogues convenus, le serrement de main particulier, les signes de détresse. Et il a dès lors la consolation de penser qu'il sera même enterré conformément au rituel de l'Ordre.

L'Alliance, formée de la confédération des trois grandes Associations, tint sa première assemblée nationale annuelle du 3 au 7 décembre 1889, à Saint-Louis du Missouri. Le président Evan Jones, dans son message de bienvenue, parla d'abord de la nécessité d'établir et de maintenir une solide union entre toutes les classes laborieuses « pour les affranchir de l'oppression qui prévaut universellement ». Après avoir protesté contre la contraction de la circulation monétaire à laquelle il attribue les embarras du fermier, contre l'accaparement des terres par un petit nombre de gros capitalistes, compagnies de chemins de fer, syndicats étrangers, et dont la conséquence serait à bref délai l'asservissement de l'agriculteur américain; après avoir dénoncé les compagnies de chemins de fer qui s'entendent pour détruire la concurrence et écraser le fermier, il dit : « C'est un fait évident que les syndicats et les monopoles (*trusts and rings*), qui oppressent notre peuple et menacent de ruiner nos institutions libres, sont nés et se sont perpétués grâce à une législation inique, et que l'intimité qui règne entre nos représentants et ces coalitions puissantes, l'influence que celles-ci exercent sur les politiciens, sont de graves sujets d'inquiétude. Nous avons atteint une période de notre histoire où la confiance dans nos *leaders* politiques et dans nos grands partis est presque détruite, où le divorce entre eux et le peuple devient chaque jour plus manifeste. Le peuple commence à s'apercevoir qu'il n'y a pas de juste cause à la crise presque universelle que traversent les classes laborieuses dans ce pays, et il est prêt à attribuer le

mal à l'influence corruptrice que les grandes corporations coalisées exercent sur nos *leaders* et sur nos institutions sociales et politiques. »

Le quatrième jour de la convention de Saint-Louis, les délégués nationaux de toutes les branches de l'Association adoptèrent la déclaration de principes suivante :

« 1° Nous voulons travailler à initier les classes agricoles à la science des choses économiques et du gouvernement, et cela dans un esprit exempt de tout préjugé de parti, pour arriver à une union plus parfaite des agriculteurs entre eux ;

« 2° Nous voulons des droits égaux pour tous, et nous n'admettons de faveur pour personne ;

« 3° Nous adoptons la devise : « Dans les choses essentielles, unité ; dans toutes choses, charité ; »

« 4° Nous voulons produire une condition meilleure, intellectuellement, moralement, socialement et politiquement. »

Et les trois derniers articles expriment la volonté de faire régner la fraternité parmi les hommes de bonne volonté.

Une pareille déclaration de principes n'était ni très précise ni très neuve ; mais, le même jour, la convention adoptait une « plateforme », dressait un programme qui a des allures de déclaration de guerre : « Abolition des banques nationales ; augmentation de la circulation du papier-monnaie, à raison d'une proportion déterminée par tête d'habitant et conformément aux besoins de la nation ; interdiction légale de la spéculation sur les produits de la terre et des industries mécaniques ; frappe libre et illimitée de l'argent ; interdiction légale aux étrangers de posséder des terres aux États-Unis ; retour à la nation des terres accaparées par des syndicats étrangers les compagnies de chemins de fer et autres ; taxation égale pour tous ; rachat et exploitation de tous les moyens de communication par la nation et dans son intérêt. »

Cette « plateforme » était approuvée et signée non seulement par les délégués des fermiers, mais aussi par ceux de la puissante Association ouvrière secrète des Chevaliers du Travail, dont Powderly leur grand-maître. Afin de bien marquer que les travailleurs de la terre et ceux de l'usine voulaient s'unir pour une action commune, il fut décidé que le nom de l'Association serait désormais *National Farmers' Alliance and industrial Union*. Une fédération formidable se formait ; une nouvelle force sociale était née ; il lui restait à se manifester. Qu'allaient faire les fermiers ligués ?

Attendre pour se compter l'échéance de 1892, la future élection présidentielle, c'était s'exposer à perdre dans l'intervalle la force acquise, à laisser les bonnes volontés s'énerver dans l'inaction et les ardeurs trop vives s'éteindre ; l'instrument était forgé, il fallait s'en servir. On avait réuni une armée, on l'avait équipée, haranguée, échauffée, il fallait la mener à la bataille D'ailleurs, les politiciens républicains allaient offrir une belle occasion de la livrer : ils s'étaient donnés corps et âme aux *trusts*, aux monopolistes, aux accapareurs ; sous la conduite de Mac-Kinley, ils s'apprêtaient à leur payer en protection légale le prix de leur concours pécuniaire ; ils avaient donné raison d'une façon éclatante aux *leaders* de l'Alliance, qui représentaient comme un danger public l'entente entre les chefs politiques et les millionnaires des *trusts*. La campagne électorale pour le renouvellement de la Chambre des représentants de Washington, d'ordinaire assez molle, tout entière abandonnée aux influences locales, devenait une lutte ardente entre le capital et le travail, entre les complices des accapareurs et les ruraux révoltés.

Pendant tout l'été de 1890, l'Alliance saisit le fermier chaque fois qu'une occasion se présentait, flatta ses préjugés, excita son mécontentement, et finalement l'enrôla. Les moyens employés changeaient avec les lieux, les climats et les hommes : les États-Unis s'étendent des tropiques au cercle polaire ; ils produisent tous les fruits de la terre, depuis le cocotier de la Floride jusqu'au maigre lichen de l'Alaska ; de même ses peuples sont divers, et l'Alliance pour les séduire dut varier ses moyens d'action. Dans les États du Sud, elle s'alliait généralement aux démocrates ; dans les États de l'Ouest, elle agissait pour son propre compte. Les chefs de l'Alliance au Nord et à l'Ouest étaient plus raisonnables, leurs programmes moins ronflants que dans les États du Sud. Tous réclamaient une réforme du système monétaire, une augmentation considérable de la circulation de l'argent. Mais sur un point très important les avis étaient partagés : il s'agissait d'un plan élaboré par quelques-uns des esprits les plus chimériques de l'Alliance et connu sous le nom de *Subtreasury Plan*. Un bill avait même été présenté, au commencement de 1890, au Sénat par le sénateur Vance et à la Chambre des représentants par M. Pickler. D'après ce bill, le gouvernement fédéral établirait des sous-trésoreries dans les divers États ; ces sous-trésoreries recevraient en dépôt les récoltes des fermiers et feraient à ceux-ci des prêts d'argent sur les produits agricoles non périssables et sur les domaines réels au taux maximum de 2 pour 100 par an. Le fermier ne courrait plus de la sorte aucun risque : il serait sûr de vendre sa récolte un bon prix et de toucher argent comptant ; mais l'État se trouverait engagé dans la plus gigantesque opération de banque et de commerce qui ait jamais pu être imaginée. Toutes les têtes raisonnables de l'Alliance répudièrent semblable folie ; cependant elle servit de « plateforme » pour la campagne électorale de la Géorgie du Sud, où le candidat de l'Alliance fut élu.

L'Alliance mena tout l'été la campagne avec vigueur : outre les moyens d'action que nous avons décrits, elle disposait d'une presse très répandue, très disciplinée.

Au siège central, à Washington, elle publie une revue hebdomadaire, le *National Economist*, qui tire à 100 000 exemplaires. Le prix de l'abonnement est de un dollar par an. Le *National Economist* est l'organe officiel de l'Alliance: c'est dans ses colonnes que les chefs, le colonel Polk, le docteur Macune, prêchent la bonne doctrine. L'Alliance dispose en outre d'une cinquantaine de journaux agricoles, publiés dans les différents États, et qu'elle a syndiqués afin de les rendre solidaires et de pouvoir leur imprimer plus aisément une direction unique.

Comme, dans les États du Sud, il était également fâcheux d'admettre les nègres, vu les préjugés de race, dans les mêmes associations que les blancs, et de renoncer à l'appoint considérable que l'élément africain peut apporter dans une élection, fort habilement, les chefs de l'Alliance eurent l'idée de constituer, à l'usage des gens de couleur, des branches spéciales de la grande organisation, et c'est ainsi que furent établies les *Colored Farmers' Alliances* qui ont enrôlé les nègres par centaines de mille.

Les deux hommes les plus actifs et les plus en vue de l'Alliance pendant ces mois de crise furent le colonel Polk et le docteur Macune. Polk a cinquante-trois ans; il est originaire de la Caroline du Nord et fils de fermier; il servit pendant la guerre dans les rangs confédérés, puis se mêla de politique, et fonda un journal agricole. A la Convention de Saint-Louis en 1889, il fut élu président de l'Alliance. C'est un vrai Méridional, à la parole facile, à l'esprit plein de ressources; infatigable, il parcourt sans cesse le pays d'un bout à l'autre, haranguant les foules et les magnétisant. Avant d'être *Alliance*, il était démocrate. Macune, au contraire, a des origines républicaines, et moins claires. C'est l'inévitable médecin sans clientèle que l'on retrouve dans tous les pays, cherchant sa pâture dans le métier d'agitateur politique. Il a eu une carrière assez agitée. Il passe de l'Illinois en Californie, de Californie au Texas, sans qu'il soit facile de le suivre dans ses perpétuels avatars. Macune est la plume du parti: c'est le théoricien. Il expose avec abondance et aplomb, dans le *National Economist*, les fantaisistes doctrines de l'Alliance en matière économique.

Le 4 novembre 1890, l'armée, dont Polk et Macune étaient les chefs, remportait une victoire éclatante.

V.

APRÈS LA VICTOIRE.

Comment les fermiers, les triomphateurs du 4 novembre, allaient-ils user de leur victoire? Le succès, qu'ils n'attendaient point si prompt ni si complet, allait-il les griser, leur faire perdre la notion du possible? Allait-il les entraîner à joindre à leurs demandes déjà chimériques autant qu'impérieuses de nouvelles exigences plus difficiles encore à satisfaire? La joie tournerait-elle ces têtes peu faites pour supporter les émotions et les chocs de la politique? Il était en tout cas probable que l'Alliance chanterait sa victoire, qu'elle chercherait les moyens de la rendre plus définitive, qu'elle poserait avec plus de précision encore ses conditions dernières et qu'elle démasquerait ses pensées de derrière la tête, si elle en avait.

Parmi les députés nouvellement élus, on pouvait distinguer une trentaine de candidats *Alliance* purs, exempts d'attaches ou d'engagements avec aucun des anciens partis, sans compter bon nombre de démocrates qui n'avaient dû leur élection qu'au concours actif de l'Alliance. Mais la nouvelle Chambre ne doit se réunir qu'en décembre 1891, et il ne fallait guère attendre d'un parti jeune, ardent, en coquetterie avec la fortune, qu'il laissât s'écouler sans s'agiter un aussi long délai. Une excellente occasion s'offrait : la deuxième convention annuelle de la *National Farmers' Alliance and industrial Union*, qui devait se réunir au commencement de décembre en Floride, à Ocala.

Le 1er décembre dernier, le colonel Polk, président de l'Alliance, souhaita la bienvenue aux délégués en « remerciant Dieu que le jour fût enfin venu où les représentants de tous les États de l'Union se trouvaient réunis sur le sol du Sud ». Un autre orateur déclara que c'était « l'arrêt de mort du *Sectionalism* ». Chose plus significative encore et qui montre à quel point le mouvement est profond et populaire : dans la même semaine, l'Alliance des gens de couleur tenait également ses assises dans la même ville, sous la présidence de son chef, un blanc, le Révérend R. M. Humphrey, de l'Église baptiste. Cette Alliance indépendante embrasse déjà 22 États et compte plus d'un million de membres.

Le 2 décembre, après l'appel des délégués, un orateur du Dakota-Sud ouvrit la séance par ces paroles : « C'en est fait du *Solid North*, du Nord tout d'un bloc : il est enterré, nous ne le verrons plus se reformer, et je suis persuadé qu'en 1892, il n'y aura plus de *Solid South* (1). » Ainsi se manifestait déjà l'espérance qu'ont les fermiers d'imposer un des leurs pour successeur au président Harrison.

Dans son discours présidentiel, le colonel Polk

(1) M. John J. Ingalls, du Kansas, ancien sénateur de l'Union, battu aux dernières élections par le candidat de l'Alliance, M. Peffer, et qui fut un des membres les plus marquants de la haute assemblée, dans une conversation récente avec un journaliste, après avoir reconnu toute la force du mouvement des fermiers et ses chances de durée, ajoutait : « Ce mouvement aboutirait plus vite à une réforme du tarif si l'Ouest et le Sud trouvaient un terrain commun d'entente. Dans l'Ouest, on a joué des préjugés *sectional* jusqu'à l'année passée avec un certain succès; mais aux dernières élections, la manœuvre a complètement échoué... » M. Ingalls voit parfaitement juste : les capitalistes, les industriels du Nord et de l'Est ont vu s'accomplir ce qu'ils redoutaient le plus, la coalition des agriculteurs de l'Ouest et du Sud contre eux.

montra une fois de plus contre quel pouvoir les fermiers se sont révoltés : « Le capital concentré en quelques mains s'est allié à des corporations irresponsables pour créer une menace formidable aux droits de l'individu et au gouvernement populaire. Le pouvoir de l'argent se fait sentir dans nos enceintes législatives, dans les États aussi bien qu'à Washington, dans nos conventions populaires, devant l'urne comme au banc de la justice; ce pouvoir porte sa main sacrilège sur le plus grand et le plus puissant levier de l'action et de la pensée moderne, la presse de ce pays. »

Le Révérend Humphrey, en ouvrant le congrès de l'Alliance des hommes de couleur, prononça un discours où il fit ressortir l'urgente nécessité pour l'Alliance de bien marquer son action indépendante et qu'elle ne se compromet ni avec les démocrates ni avec les républicains : « Aux dernières élections dans l'État de Mississipi, 40 pour 100 des blancs et 70 pour 100 des gens de couleur refusèrent absolument de voter. Dans le Texas et dans plusieurs autres États, il y eut plus d'abstentions que de votes exprimés. Le peuple n'a pas trouvé de candidats à sa guise, et, plutôt que d'être pris pour des démocrates ou des républicains, les électeurs sont restés chez eux; ils ont refusé de voter pour des hommes à qui ils ne portaient aucun intérêt. » Puis le Révérend Humphrey prêche avec enthousiasme à ses auditeurs les théories de Henry George : « Dieu a donné, dit-il, cette terre en usufruit à tous les êtres vivants. Les hommes n'ont pas plus le droit de monopoliser la terre nourricière que l'air que nous respirons ou les rayons du soleil qui nous réchauffent. La terre n'est la propriété de personne, et ne peut, en aucun cas, le devenir; personne n'a de droit sur la terre, que l'homme qui l'occupe, la cultive et l'amende. Le sol appartient au peuple souverain. Si tous les impôts portaient sur le sol, on ne le verrait plus comme aujourd'hui tomber entre les mains de spéculateurs... »

Alors les délégués de l'Alliance sœur, celle des hommes de race blanche, furent introduits, échangèrent de cordiales poignées de mains et des paroles fraternelles avec les représentants des Alliances de couleurs. Ceux-ci furent invités à envoyer des délégués pour assister aux séances de l'Alliance blanche. Et cela se passait dans un État d'extrême Sud, en Floride.

Le 5 décembre, la plateforme du nouveau parti fut arrêtée; elle est, à peu de chose près, la reproduction de celle qui fut votée à Saint-Louis en 1889, et servit de base pour la dernière campagne électorale. Le *Subtreasury Plan* fut adopté, non sans opposition, et figura pour la première fois dans le programme officiel de l'Alliance : la clause la plus chimérique, celle d'après laquelle le Trésor de l'Union prêterait 80 pour 100 de la valeur des produits agricoles qui lui seraient remis en dépôt par le fermier, ne fut insérée qu'après que le chiffre de 80 pour 100 eût été rayé.

Powderly et Wright, les plus hauts dignitaires de l'ordre des Chevaliers du Travail, étaient présents à la convention d'Ocala. Dans les conversations qui se tinrent sous les orangers de la Floride, on put distinguer qu'un gros événement se préparait. Le 14 décembre, au moment où les fermiers allaient se séparer, les représentants des Chevaliers du Travail et les chefs de l'Alliance se donnèrent rendez-vous à Washington pour la fin de janvier 1891. Ils méditaient de former une ligue gigantesque, la ligue des travailleurs de la terre et des ouvriers des villes, de conclure l'alliance défensive et agressive de la ferme et de l'usine contre le « pouvoir de l'argent ».

En effet, dans les premiers jours de janvier 1891, Powderly, grand-maître des Chevaliers du Travail, adressait une proclamation « aux organisations ouvrières des États-Unis ». Il annonce qu'il va s'entendre avec les chefs de l'Alliance des Fermiers pour combiner une action commune; il rappelle qu'il a été autorisé à faire cette démarche par l'assemblée générale de l'Ordre tenue à Denver (Colorado), en novembre 1890; il ajoute : « La conférence (des chefs de l'Alliance et des Chevaliers) aura pour but de dresser les plans et de prendre les mesures pour une œuvre agressive d'éducation (*sic*) préparatoire à la campagne nationale politique de 1892. Cette campagne devrait, dans notre idée, amener l'élection d'un président, d'un vice-président et d'un Congrès des États-Unis dévoués aux intérêts du peuple des États-Unis et hostiles à ces corporations, syndicats et monopoles, américains et étrangers, qui vont accaparant très vite la richesse de la nation et usurpant le pouvoir de régler les destinées du peuple américain. »

A peine quinze jours après, le 22 janvier, les représentants de l'Alliance blanche, de l'Alliance des gens de couleur et des Chevaliers du Travail se réunissaient à Washington; la Grange et d'autres puissantes associations, entraînées dans le mouvement par une force irrésistible, avaient envoyé, sinon des délégués, du moins leur entière adhésion. On décida d'abord que la « plateforme » de Saint-Louis, qui est devenue la « plateforme » d'Ocala, servirait de base au pacte d'alliance. Chaque Association s'engage à soutenir les autres dans leurs efforts combinés ou indépendants pour améliorer la condition du peuple : cependant l'action commune ne sera décidée qu'après que le comité permanent de la fédération (*Joint Committee on Federation for mutual Cooperation*) aura approuvé le plan de défense ou d'attaque. Par exemple, si les Chevaliers du Travail entrent en conflit avec une corporation, une compagnie de chemin de fer ou un chef d'industrie et décident de le boycotter, l'affaire sera portée devant le comité permanent; et, si ce comité reconnaît que les Chevaliers ont le droit pour eux, les magasins coopératifs de l'Alliance des Fermiers retireront leur

clientèle à la maison ou à la corporation boycottée. Les Chevaliers du Travail, de leur côté, s'engagent à soutenir les fermiers dans les luttes qu'ils peuvent entreprendre. Les associations confédérées adopteront une marque commune qui sera appliquée sur tous les produits de consommation.

Le 23 janvier, la ligue était définitivement constituée; elle prenait officiellement le nom de *Confederation of industrial Organizations* et adoptait pour programme la plateforme d'Ocala, très légèrement retouchée. Ben Terrell, un fermier du Texas, était élu président, et John W. Hayes, des Chevaliers du Travail, le bras droit de Powderly, secrétaire et trésorier. Enfin, il fut décidé de créer un comité national où chaque « organisation » serait représentée à raison d'un délégué par État. Ce comité national sera chargé d'organiser la Confédération dans tous ses détails et de tracer un plan complet d'action.

Le 24 janvier, les délégués se séparèrent après s'être donné rendez-vous à l'année prochaine; c'est le 22 février 1892 que se tiendra la première assemblée générale de la Confédération (1). On verra alors, groupée dans une pensée commune de révolte et de haine, la plus formidable coalition de mécontents que le monde ait jamais vu naître. Sera-ce un nouveau parti politique? La ligue de l'ouvrier des villes et du travailleur des campagnes marchera-t-elle à l'assaut du Capitole et de la Maison Blanche? C'est ce qui ne pourra se décider qu'en février 1892, au moment où s'engagera la campagne présidentielle. D'ici là, bien des choses peuvent changer. Aux États-Unis, les courants politiques naissent et disparaissent presque aussi vite que les orages et les cyclones dans l'atmosphère. Mais un fait reste acquis, une force sociale nouvelle s'est levée; imprévue il y a quelques mois, méconnue il y a quelques semaines, elle est aujourd'hui redoutable.

Nous sommes à la veille d'une lutte sans précédent entre cette force sociale et le « pouvoir de l'argent ». D'un côté, des masses révoltées, aveuglées par la colère; de l'autre, la plus corrompue, la plus corruptrice, la plus monstrueuse coalition de millionnaires et d'accapareurs.

VI.

Une citation fera saisir toute l'importance et toute la nouveauté de ce que les chefs de l'Alliance des Fermiers appellent eux-mêmes la « Nouvelle Révolution », et qui contient en effet une révolution sociale en germe. Le professeur Richard T. Ely, dont l'autorité en pareille matière est reconnue, écrivait en 1886 au sujet des rapports qui venaient de s'établir entre la Grange et les Chevaliers du Travail : « C'est un bon signe... car l'action commune de la ville et de la campagne ne peut manquer de fournir aux deux éléments ainsi rapprochés un stimulant salutaire et de donner à tout le mouvement ouvrier la marque d'un sain conservatisme (1). » Que s'est-il passé durant ces dernières années pour réduire à néant les prévisions du professeur de John Hopkin's University? Comment s'est-il fait que l'influence des travailleurs de la terre, conservatrice en tout pays et telle jusqu'alors aux États-Unis, soit devenue socialiste, presque révolutionnaire? Au fond de tout mouvement socialiste, il y a de l'envie et de la haine de classes. Les « crimes des capitalistes », pour employer un mot du cardinal Gibbons, leurs combinaisons louches, leur mainmise violente sur la richesse publique, leur action corruptrice sur les corps politiques, voilà ce qui a soulevé les haines. Le mécontentement des classes rurales date de loin, on l'a vu, mais l'homme des campagnes est lent à s'émouvoir. Il a fallu les scandales des dernières années, il a fallu l'effronterie des *trusts* qui, se sentant toutes-puissantes, ont abusé de leur force, ont perdu toute mesure et toute prudence, il a fallu, en fin de compte, leur alliance non déguisée avec les chefs républicains et Mac-Kinley comme syndic des intérêts mis en commun, pour soulever d'un bout à l'autre de l'Union la grande armée des hommes de la terre et la mobiliser.

Les États-Unis ont étonné le monde par l'accroissement incroyablement rapide de leur population; plus rapide encore s'y est faite la concentration d'énormes richesses dans quelques mains. Les millions appellent les millions, et dans un pays où les barrières de la légalité sont frêles, où il est de mode de jouer des coudes et de se pousser brutalement, les millionnaires ont aisément et sans scrupule multiplié leurs millions jusqu'à l'infini, jusqu'à devenir tout-puissants. Le Sénat de l'Union qui fut un congrès de diplomates, n'était déjà plus, il y a quelques années, qu'un congrès de millionnaires; aujourd'hui, c'est une réunion de brasseurs d'affaires.

Les millionnaires rares autrefois en Amérique sont devenus légion (2); leurs fils eux-mêmes ont cessé de

(1) Une « Convention » préparatoire doit se réunir dans quelques jours, le 19 mai, à Cincinnati.

(1) *The Labor Movement in America*, by Richard T. Ely, New-York, Thomas Y. Crowell and C°.

(2) Voici un paragraphe emprunté à l'almanach populaire publié par le *National Economist*, l'organe officiel de la *Farmers' Alliance;* les chiffres en sont contestables, mais l'ensemble montre bien de quel mal souffre l'Amérique et dans quel esprit s'y fait l'éducation économique des classes laborieuses :

« Qui possède le pays :

		Dollars.
200	personnes valent	4.000.000.000
400	— —	4.000.000.000
1000	— —	5.000.000.000
2500	— —	6.250.000 000
7000	—	7.000.000.000
20 000	— —	10.000.000.000
31 100	personnes. Fortune totale. . . .	36.250.000.000

« Cette table montre que les trois cinquièmes de la fortune totale

travailler et de produire, et se sont mis à spéculer. De la passion du jeu est née la frénésie du luxe : les riches ont étalé leur gloire de parvenus. Ce fut entre ces millionnaires une lutte de vanité, et le riche, qui autrefois vivait, comme ses concitoyens moins fortunés, pour agir, commença de vivre pour paraître. Alors l'inégalité des conditions éclata dans toute sa force : l'envie qui rongeait déjà le cœur de l'ouvrier des villes gagna celui des fermiers. Les calculs de Mac-Kinley furent déjoués : il tendait à l'ouvrier des villes l'appât de la protection; il lui promettait de gros salaires, comptant d'ailleurs sur la fidélité et l'ignorance traditionnelles des fermiers; mais l'ouvrier, édifié sur les bons sentiments de Mac-Kinley, sachant fort bien que le politicien ne travaillait que pour les « trusts » et pour leur assurer la perpétuité de leurs monopoles, repoussa l'appât qui lui était offert, tandis que le fermier s'apercevait enfin qu'on l'exploitait.

Quand les ouvriers des villes et les travailleurs des champs manifestèrent leur mécontentement, ils comprirent qu'une même haine pouvait les réunir dans un même assaut furieux contre l'ennemi commun. C'est pour détruire le « pouvoir de l'argent », non pour conserver, comme l'espérait M. Ely, qu'ils se liguèrent.

Mais, de même que la richesse étalée, orgueilleuse, avait tout corrompu autour d'elle, de même l'envie, la haine de classe — mauvaises conseillères — aveuglèrent les mécontents. De là, leurs programmes chimériques, de là leurs entreprises contre le trésor national. Les républicains y avaient puisé à pleines mains pour distribuer des pensions à leurs électeurs; les rois de l'argent, les quelques « archimillionnaires », propriétaires des mines d'argent du Nevada, sénateurs ou simples particuliers, avaient, grâce à la connivence des pouvoirs publics, placé leur minerai à l'État avec un bénéfice assuré; — les fermiers se tournèrent naturellement vers le Trésor public pour y chercher le remède à tous leurs maux : de là le plan des « sous-trésoreries ». Pourquoi l'État ne se chargerait-il pas d'acheter leur grain à un bon prix, comme il achète l'argent des *Silver Kings?*

Le Congrès élu le 4 novembre dernier portera la marque de son origine; il tentera sans doute, sous la pression énorme des fermiers et des ouvriers coalisés, de réparer les injustices, d'apaiser les mécontentements. Il est peu vraisemblable qu'il y réussisse. Il se heurtera contre le Sénat républicain, citadelle du « pouvoir de l'argent », où siègent tous les « rois » de cette démocratie, rois de l'argent, rois des chemins de fer, rois du fer et de l'acier, rois du pétrole. Ce n'est pas d'ailleurs une loi votée hâtivement qui apaisera la foule agitée, qui rétablira l'ordre dans une société troublée. Il y a eu quelque chose de changé en Amérique dans les vingt dernières années; une crise sociale a éclaté dans ce pays des extrêmes avec une brutalité qui ne se retrouve pas ailleurs. On y peut voir déjà se dérouler les premiers épisodes de la lutte de la faiblesse envieuse contre le pouvoir insolent de l'argent; ce peuple toujours jeune et pourtant déjà vieux, qui depuis plus d'un siècle travaille à s'enrichir, ce peuple affamé de satisfactions matérielles — à qui les signataires de la déclaration d'indépendance montraient déjà le bien-être comme but suprême de ses destinées, ce peuple auquel, en un mot, il manque un idéal, se trouve aujourd'hui sans boussole au milieu des appétits déchaînés. Il croit que c'est le corps qui souffre, alors que « l'âme meurt d'inanition morale ».

Comment pourrait-il sortir grandi, purifié, plus élevé et plus sain de cette convulsion profonde, si dans ses rangs un homme d'État qui soit aussi un homme de cœur ne se lève pas pour parler à l'âme et imposer silence à la bête; et s'il continue de se laisser mener par les pauvres cervelles qui prétendent guérir la corruption par la folie?

MAX LECLERC.

(60 milliards de dollars) des États-Unis sont entre les mains du vingtième de la centième partie de la population.

« En 1860, il n'y avait pas de vagabonds; aujourd'hui, il y en a 2 millions. Tout commentaire est inutile. »

LA FÊTE DE LA PENTECOTE

Les lecteurs de la *Revue bleue* n'ont, sans doute, pas oublié les articles de notre regretté collaborateur M. le pasteur A. Viguié sur les fêtes de Noël et de Pâques (1). Quelques-uns se souviennent encore de l'intéressant débat qui s'engagea entre l'auteur et M. Théodore Reinach à propos de l'origine juive de la fête du 25 décembre. Sans avoir la prétention d'entrer dans de tels détails d'érudition et de résoudre des problèmes aussi délicats que celui des origines lointaines de nos fêtes actuelles, nous voudrions traiter la question au point de vue populaire et dire ce que la Pentecôte a été pour la primitive Église, et ce qu'elle devrait être pour les chrétiens de notre temps.

Que le peuple ait besoin de fêtes, c'est-à-dire de jours de récréation, cela me paraît incontestable, surtout à une époque où le travail industriel et commercial a reçu une impulsion accélérée des machines à vapeur, du télégraphe et de la concurrence internationale. Pour qui a visité les villes manufacturières comme Roubaix ou Manchester, ou bien les hauts fourneaux du Creusot ou de Saint-Gobain, il est évident que l'ouvrier, même le plus vigoureux, le plus zélé, a besoin

(1) Voy. les numéros du 26 décembre 1885 et du 5 avril 1890.

de quelques moments de relâche, de détente, sous peine d'être consumé par la fièvre ou par le feu de ses fournaises! C'est là peut-être qu'est la raison la plus certaine de cette fête du 1er mai, que les congrès internationaux d'ouvriers ont instituée, et qu'un de nos amis critiquait, il y a quelques jours, d'une façon plus spirituelle que juste, en disant : « Aujourd'hui, en l'honneur de la Fête du travail, on ne fera rien! » Si l'Église romaine, en multipliant d'une manière abusive les fêtes annuelles (1), et surtout, en en laissant se perdre la signification originelle, ne les avait pas dépréciées et discréditées, si elle n'en avait pas fait un oreiller de paresse pour les uns, et pour d'autres une cause de sérieux dommages, le peuple les célébrerait encore avec plaisir, et n'aurait pas eu l'idée d'en créer de nouvelles qui ne répondent à aucune idée nationale ou religieuse, et sont devenues un prétexte à des agitations périodiques entre les mains de meneurs sans vergogne. C'est par suite d'une faute semblable que le Dimanche a été remplacé par le Lundi, comme jour de repos, chez la grande majorité des ouvriers. Il faut donc, à notre avis, encourager tous ceux qui s'efforcent de remettre en honneur l'observation du dimanche et des quatre grandes fêtes chrétiennes.

Mais revenons à notre fête de Pentecôte.

Comme la Pâques, elle est d'origine juive. Chez les enfants d'Israël, jusqu'à l'époque de Philon et de Joseph, c'était une fête agricole, la fête d'actions de grâces, pour la clôture des moissons; quelque chose comme la fête de la mi-été dans les Alpes vaudoises. Ce n'est que beaucoup plus tard, bien après la ruine de Jérusalem qu'elle fut considérée comme l'anniversaire de la promulgation de la Loi au mont Sinaï, cinquante jours après la sortie d'Égypte. *Festum septimarum*, nous dit Maïmonides, *est ille dies quo Lex data fuit*, et, jusqu'à ce jour, les Juifs l'ont célébrée pendant deux jours et sept semaines après Pâques.

Fidèles au précepte de leur maître, qui était venu « non pour abolir, mais pour accomplir la Loi de Moïse », les disciples du Nazaréen s'étaient assemblés dans un des portiques du temple de Jérusalem, pour célébrer la Pentecôte juive. On était donc à la deuxième quinzaine du mois de mai. Ils étaient là, un peu plus d'une centaine, presque tous des Galiléens, comme Jésus; il n'y avait que des hommes, car, suivant l'usage de l'Orient, les femmes avaient leur portique à part. Que pouvaient-ils bien faire? Ils évoquaient devant les yeux de l'esprit le souvenir des beaux jours où ils avaient joui de la présence du Maître doux et humble de cœur, et, pour se consoler de sa disparition définitive, ils repassaient dans leur cœur les promesses de bénédiction qu'il avait faites en leur disant adieu. Le Seigneur, pensait l'un, n'a-t-il pas dit : « Je prierai le Père de ne pas vous laisser orphelins; et il vous donnera un autre protecteur — ou *Paraclet* — pour être constamment avec vous! — Oui, songeait l'autre, le Seigneur a même ajouté qu'il avait encore à nous dire beaucoup de choses que nous ne pouvions comprendre — mais que, lorsque l'Esprit de vérité serait venu, il nous introduirait dans la vérité tout entière. — D'autres se rappelaient même qu'un soir de la semaine qui avait suivi sa mort, comme ils étaient réunis dans la chambre haute, à huis clos, Jésus-Christ parut soudain, leur disant : « *Schalôm halêka*, » c'est-à-dire la paix soit avec vous, et puis, ayant soufflé sur ses disciples, avait ajouté : « Recevez l'Esprit-Saint! Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie! »

Ils ne parlaient pas; ils rêvaient éveillés et priaient en silence; l'aspect de cette réunion des Galiléens devait offrir une lointaine analogie avec les assemblées des Quakers, ou des trvingiens et les *meetings* du Réveil américain de 1857-1858 (1). Alors que des centaines de fidèles étant assemblés et se tenant à genoux ou assis, dans le plus profond silence, l'un d'eux se lève, puis un autre, saisi par l'esprit, et adresse à Dieu des prières ou plutôt un discours, où l'expression d'un vif repentir se mêle à d'ineffables soupirs de pardon et de délivrance.

De même, en ce jour de mai de l'année 29 ou 30, un bruit se fit entendre, semblable à celui du vent qui mugit dans les combles d'une maison, et aussitôt, les disciples du crucifié se sentirent transformés en hommes nouveaux. Adieu la crainte des Juifs ou des Romains qui jusque-là avaient tenu paralysés leurs bras et leurs langues! Leur cœur brûle, au dedans d'eux, d'une nouvelle ardeur, et comme d'un feu sacré; leur langue se délie et se met à exprimer par des voix et des soupirs, par des chants sans paroles et des cris d'allégresse leur amour pour Jésus crucifié, leur foi invincible dans le triomphe du royaume de Dieu sur les puissances de Satan! Ils rougissent de leur timidité première; l'inaction des sept dernières semaines leur pèse; ils vont s'élancer de leur retraite, pour annoncer la bonne nouvelle aux quatre coins du monde! — Attirés par le bruit de cette explosion soudaine d'enthousiasme, les Juifs de l'étranger, venus de tous les pays riverains de la Méditerranée, accoururent vers le portique où se tenaient les Galiléens. Les uns blâment et se moquent, d'autres sont étonnés et curieux. C'est alors que Simon-Pierre se lève, leur explique qu'il y a là simplement une effusion de l'esprit de Dieu sur toute chair (c'est-à-dire pas seulement réservée au clergé ou aux fils des prophètes), prédite

(1) Au temps de Voltaire, on en chômait 82 par an (Voir le *Dictionnaire philosophique*). M. Bersier cite la sobriété des huguenots en matière de fêtes, comme une des causes de leur supériorité industrielle au XVIe siècle. (Voy. *Quelques pages de l'histoire des huguenots*. Paris, 1890, in-8°, chez Fischbacher.)

(1) Alfred Maury : Sectes religieuses au XIXe siècle. *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1853.

par le prophète Joël, et leur adresse le discours que tout le monde connaît et qui amena la conversion de plusieurs milliers de Juifs aux idées du Messie de Nazareth, condamné par le Sanhédrin et exécuté par Pilate. L'Église chrétienne était fondée.

Désormais la Pentecôte fut marquée pour les chrétiens d'un cachet de victoire et d'espérance joyeuse. Ce fut jour de la naissance de la divine « épouse » du Christ. Saint Paul — bien qu'il fût en général assez dédaigneux de l'observance des temps et des jours — ne manquait pas de la célébrer et malgré les difficultés de son apostolat il s'arrangeait pour y prendre part avec les *frères et les saints* à Jérusalem ou à Éphèse (v. Actes, xx, 16; I Corinth., xvi, 8). Il ne fut pas le seul; tous les chrétiens — car sur ce point il n'y eut pas de divergences comme à propos de Pâques — se plurent à commémorer la Pentecôte. Ils y virent bientôt la contre-partie de la Pentecôte juive : tandis que, cinquante jours après l'Exode, la loi avait été promulguée sur Sinaï, complétant l'œuvre de délivrance du peuple d'Israël entreprise par Moïse — en cet anniversaire le Dieu tout-puissant avait répandu son esprit sur les disciples, pour accomplir sa force dans leur faiblesse et achever la fondation du royaume de Dieu sur la terre, commencée par Jésus. A la loi d'une morale négative inscrite sur table de marbre, ils aimèrent à opposer la loi de l'esprit et de l'amour écrite dans les cœurs. Mais, conservant l'ancien cadre, les chrétiens du IIe et du IIIe siècle englobèrent dans cette fête les semaines qui comprenaient les glorieux anniversaires de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur et celui de l'effusion du Saint-Esprit. Ce fut un long festival de cinquante jours pendant lequel on n'était astreint ni au jeûne, ni aux prières agenouillées; car, pendant ces sept semaines, tout le monde devait participer à la joie et aux espérances victorieuses du seigneur Jésus. On y revêtait des robes blanches, la couleur de l'agneau. De là le nom donné au dimanche de Pentecôte *Dominica in albis* (1). Tandis que les vigiles de Pâques étaient marquées par la célébration des agapes et de l'eucharistie, on consacra la veille de Pentecôte à la réception des catéchumènes dans l'Église, par le baptême. Nouveau sujet de symbole : à la Pentecôte de l'antique Israël, fête de la clôture des moissons, on opposa la Pentecôte de la Nouvelle-Alliance, où le Christ faisait sa « moisson » d'âmes, mûres pour le royaume des cieux.

De la sorte, le cinquantième jour de cette saison festivale acquit, dans le cours des IIe et IIIe siècles, une prépondérance marquée; par des considérations analogues, le jour de l'Ascension fut marqué par des solennités particulières. Et c'est ainsi que, peu à peu, par une évolution analytique, la fête des sept semaines se trouva au IVe siècle décomposée en trois grandes fêtes : Pâques — l'Ascension — la Pentecôte.

Mais, dira-t-on, tous ces détails sont de pure archéologie et n'offrent guère d'actualité. Il n'y a là, sous une forme nouvelle, qu'une vieille fête juive; or, qu'y a-t-il de commun entre les Juifs et nous autres descendants des nobles Aryas? Les réminiscences d'un mouvement mystique ne répondent en rien aux besoins très positifs de notre temps. Que nous importe cette effusion d'un esprit plus ou moins fanatique, à nous, enfants d'un siècle tolérant et sceptique. Célébrer la Pentecôte à la fin du XIXe siècle, c'est un anachronisme : tout au plus est-elle bonne à cataloguer au musée d'histoire des religions avec tant d'autres monuments de l'humaine superstition!

Il est vrai, la Pentecôte a beaucoup perdu de ce qu'elle était aux siècles primitifs. Elle est classée par le premier consul Bonaparte au nombre des fêtes légales, mais Chateaubriand ne la mentionne même pas dans son *Génie du christianisme*. Aujourd'hui si l'Université ne donnait pas congé à ses élèves le lundi de Pentecôte et si les grandes compagnies de chemins de fer n'organisaient pas, à cette date, des trains de plaisir, on ne s'apercevrait guère dans nos grandes cités qu'il s'agit d'une fête chrétienne; que dis-je? de l'anniversaire de la naissance de l'Église.

Il ne servirait de rien de récriminer sur les auteurs responsables de cette désuétude; mais il peut être utile d'en signaler la cause principale et d'indiquer le remède. Car, qu'il y ait là un mal, cela n'est pas douteux : du moment qu'un jour de fête public a perdu tout sens aux yeux du peuple et qu'il n'est plus qu'un prétexte à chômer et à fréquenter le cabaret, il devient nuisible et il vaudrait mieux en abolir l'obligation.

Mais nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu! La vraie cause de l'indifférence pour la Pentecôte, c'est le déclin général des croyances chrétiennes et l'absence totale de l'instruction religieuse chez les adultes. Quand cette instruction se termine pour la grande majorité des enfants à onze ans et demi, pour les plus privilégiés à quatorze et quinze ans, comment est-il possible qu'ils se rendent compte du sens historique de ces fêtes et de leur utilité actuelle! Sur ce point, la négligence des catéchistes est trop souvent complice de l'insouciance ou de l'hostilité des parents. Il faudrait donc, avant tout, réorganiser sur des bases sérieuses l'instruction chrétienne des enfants et, s'il est possible, la prolonger au moyen des catéchismes de persévérance. Ce n'est pas tout. Les fêtes, nous l'avons dit, répondent à des besoins réels chez le peuple, besoins de repos physique et moral. Il faut à l'ouvrier courbé toute la semaine sur son dur labeur, et cela — plus que quatre fois par mois — un jour de détente, de récréation, où il puisse promener avec les siens ou assister aux jeux de ses enfants, ou discuter ses intérêts avec les compagnons.

Et puis, se souvenant du caractère originel de cette fête, l'Église devrait s'efforcer de faire de la Pentecôte

(1) *Whitsunday* des Anglais.

la fête de l'initiation de la jeunesse aux vérités immortelles de l'Évangile. En effet, l'Église chrétienne a été baptisée au nom de cette triple devise : Paternité de Dieu, Fraternité humaine, Liberté de conscience. Ou la Pentecôte reprendra son sens primordial, ou elle disparaîtra tôt ou tard, entraînée par l'Église dans une irrémédiable décadence.

G. Bonet-Maury.

CHOSES ET AUTRES

Correspondance de Gustave Flaubert (1).

Ce troisième volume de la correspondance de Gustave Flaubert, tout aussi précieux que les deux premiers, laisse au lecteur une impression meilleure et plus gaie. La doctrine du maître n'a pourtant pas varié. C'est toujours le culte étroit, exclusif, de l'inaccessible littérature, toujours la haine féroce et naïve du bourgeois, toujours la rage, l'horreur et le fanatisme du métier d'écrire. Cette religion inhumaine est jugée. Laissons-la de côté, prenons la pour ce qu'elle vaut, ou plutôt pour ce qu'elle valait aux jours d'autrefois. Somme toute, elle n'empêcha point Flaubert d'accomplir des miracles de beauté ; elle lui permit, quoi qu'il en eût, d'être le plus brave homme du monde, d'aimer beaucoup, à sa manière, et de vivre tant bien que mal, selon son caprice. Que demander de plus ? « Il faut nous couvrir la figure, nous serrer dans nos manteaux et donner tête baissée dans l'ouragan, et toujours, incessamment, jusqu'à notre dernière goutte d'eau, jusqu'à la dernière palpitation de notre cœur. Quand nous mourrons, nous aurons cette consolation d'avoir fait du chemin et d'avoir navigué dans le grand. » Vous reconnaissez à ce langage d'apôtre le Flaubert des premières années. Mais, maintenant, il n'est plus l'adolescent hargneux et découragé qui errait sur la côte en rêvant d'impossibles voyages. L'homme vaillant et fort est né en lui, l'heure de la lutte a enfin sonné. Cette période, qui s'étend de 1854 à 1869, fut celle où il prit conscience de lui-même. Il navigue dans le grand à pleines voiles, avec le vent des bonnes traversées.

*
* *

Et d'abord, plus de Mme X... ! L'heureux Flaubert s'est définitivement évadé du bagne de l'amour; « la Muse », l'absorbante et dévorante muse, disparaît de sa vie. Une des premières lettres du volume nous laisse entrevoir le crépuscule de cette belle antipathie partagée :

Comment va cette pauvre Muse? Qu'en fais-tu? Que dit-elle? Elle m'écrit moins souvent. Je crois qu'au fond elle est lasse de moi. A qui la faute? A la destinée. Car moi, dans tout cela je me sens la conscience parfaitement en repos et trouve que je n'ai rien à me reprocher. Toute autre à sa place serait lasse aussi. Je n'ai rien *d'aimable* et je le dis au sens profond du mot. Elle est bien la seule qui m'ait aimé. Est ce une malédiction que le ciel lui a envoyée? Si elle l'osait, elle affirmerait que je ne l'aime pas. Elle se trompe pourtant.

Puis, plus rien, pas un mot, pas un souvenir jusqu'à la page 163. Ici, nous apprenons brusquement que ce grand amour romantique est mort, et mal mort, d'une mort vilaine. Les vers se mettent à son cadavre, et la prose aussi.

Veux-tu te distraire? Fais-moi, ou plutôt fais-toi le plaisir d'acheter *Lui*, roman contemporain par Mme Louise Colet. Tu y reconnaîtras ton ami arrangé d'une belle façon. ... J'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est que d'avoir aimé des Muses! J'ai ri à m'en rompre les côtes. Si le *Figaro* savait ce que je possède dans mes cartons, il m'offrirait des sommes exorbitantes! C'est triste à penser. Quelle drôle de chose que de mettre ainsi la littérature au service de ses passions, et quelles tristes œuvres cela fait faire sous tous les rapports!

Était-ce vraiment matière à rire, surtout au point de s'en rompre les côtes? Ni lui ni elle n'entendaient rien à la mélancolie des adieux, à la douceur du souvenir. En amour, ils étaient aussi incompétents, aussi désagréables et aussi grossiers l'un que l'autre. Néanmoins le beau rôle reste à Flaubert, la muse ayant eu le tort impardonnable de mettre le public dans la confidence de ses rancunes. Ne pas aimer de muses est le plus sage. Le pauvre Flaubert se le tint pour dit. Ses rapports avec l'éternel féminin en restèrent là ; tout ce que son opulente nature contenait de tendresse, il le dépensa désormais pour l'amitié.

« La rage des phrases t'a desséché le cœur, » lui dit un jour sa bonne femme de mère. Elle-même se laissait donc prendre par moments à la pose macabre dont Flaubert tirait vanité. Cette comédie d'impassibilité ne fut jamais chez lui qu'un jeu puéril. S'il avait eu l'âme insensible, il n'aurait pas chéri de nombreux amis avec tant d'ardeur et un si complet oubli de lui-même. « Je t'embrasse de toute mon amitié et de toute ma littérature, » écrit-il quelque part à Louis Bouilhet. La formule est curieuse et lui ressemble bien. On devine toutefois dans l'affection si chaude qu'il avait vouée à Bouilhet beaucoup moins de littérature que d'amitié vraie. S'il voyait dans « son pauvre vieux » un grand poète, c'était parce qu'il aimait son pauvre vieux encore plus que la poésie, parce qu'il l'aimait comme il sied d'aimer, en toute candeur, et sans trop de dis-

(1) Troisième série (1854-1869). — 1 vol. Paris, Charpentier, éditeur, 1891.

cernement. Si beaux que lui parussent les vers des *Fossiles* et de *Melœnis*, aurait-il passé des nuits entières à les relire, s'ils eussent été d'un autre que son ami? Chez les grands créateurs tels que Flaubert le sens critique n'est pas la faculté dominante, et nous pouvons nous en consoler puisqu'ils se rattrapent par ailleurs. Écoutez-le parler de Victor Hugo, après une lecture de *la Légende des Siècles*.

Quel homme que ce père Hugo! S.... n.. de D .., quel poète! Je viens d'un trait d'avaler les deux volumes! Tu me manques! Bouilhet me manque! Un auditoire intelligent me manque! J'ai besoin de gueuler trois mille vers comme on n'en a jamais faits! Et quand je dis gueuler — non, hurler! Je ne me connais plus! qu'on m'attache!... Le père Hugo m'a mis la boule à l'envers.

Nous citons ces lignes, au risque de brouiller la mémoire de Flaubert avec cette jeunesse, révolutionnaire et cosmopolite, qui traite sévèrement Victor Hugo dans des revues belges. Flaubert et les hommes de son âge admiraient Hugo à genoux. Mais — et voici où nous voulons en venir — sa dévotion ne l'empêcha point d'écrire à propos des *Misérables*, qui lui plurent mal, une page de critique très libre et très fine. Il avait, après ses transports d'aveugle piété, ses heures d'ironie et de clairvoyance. « Est-ce que notre Dieu baisserait? » se demandait-il. D'où vient donc que jamais, au grand jamais, l'idée que Louis Bouilhet pouvait baisser n'ait seulement traversé son cerveau? D'où, sinon de sa ferveur de tendresse, de son fétichisme amical? Quand il s'agit de l'œuvre de l'ami, de son succès, de son avenir, il a des mots de mère ou de maîtresse. Il lui donnera des conseils pour intriguer et lui fera ces leçons, qu'il ne voulait pas accepter de M. Maxime Du Camp, sur les méthodes dont il faut user pour se pousser dans le monde. Ses théories superbes l'abandonnent dès qu'il ne s'agit plus de lui-même. Il morigène Bouilhet, l'engage à voir des directeurs de théâtre et des comédiens, le conjure de consentir à toutes les petites misères du métier, de moins regarder aux moyens qu'au but. « A Paris, dit-il, le char d'Apollon est un fiacre; la célébrité s'obtient à force de courses. » Tout cela sera oublié, le soir de la première; le feu de la gloire purifiera tout. « J'entends gronder les vers et les applaudissements partir. Tableau. Serai-je rouge, moi! Quelle coloration! Et comme ma cravate me gênera! » — Le dernier trait n'est-il pas délicieux? De quel chef-d'œuvre s'agit-il donc? Tout simplement de *Madame de Montarcy*, ou de quelque autre honnête tentative. Cette fois, c'est Louis Bouilhet; demain ce sera Ernest Feydeau. Celui-là aussi sera élevé à la dignité de grand artiste, par un miracle de l'amitié. Flaubert lui veut du génie à toutes forces. S'il l'appelle parfois, dans son langage imagé de roquentin farceur, « mon vieux vésicatoire », il ne lui en dit pas moins des énormités tendres, comme celle-ci : « Tu as dans le ventre de grandes œuvres à pondre. » Si le ventre de Feydeau les garda prisonnières, ce ne fut pas la faute de Flaubert. Son principe était bien simple : tout homme qui n'est pas un bel écrivain étant le rebut de l'espèce humaine, comment pourrais-je affectionner un homme qui ne serait pas un bel écrivain? Donc, puisque j'aime beaucoup Feydeau, c'est qu'il aura tôt ou tard de grandes œuvres à pondre...

C'est peut-être absurde, mais en tout cas cela ne fait de mal à personne, et c'est charmant. « Je ne permets à personne, s'écrie-t-il, de dire devant moi plus de mal de mes amis que je ne leur dis en face. Et quand un inconnu ouvre la bouche pour médire d'eux, je la lui clos immédiatement. Le procédé contraire est très admis, je le sais, mais il n'est nullement à mon usage. » — C'était au moins une originalité.

Par contre, en dehors des amis, liberté complète, licence de tout dire, intolérance parfaite. Haine et massacre à ceux qui ne sentent pas, ne pensent pas, n'écrivent pas selon les règles! Sur le chapitre de Béranger, Flaubert délire. La prose de M. Thiers le fait écumer. Le livre de Proudhon, *la Justice*, le rend malade de rage : « Je suis indigné par les opinions littéraires du gars Proudhon. Quelle brute! » On remarque, au cours de la *Correspondance*, beaucoup de sentences comme celle-là, qui demanderaient à être revisées. Mais Flaubert ne se piquait point d'impartialité. Il avait le goût des jugements sommaires, des raccourcis psychologiques. « Le tsar m'a profondément déplu; je l'ai trouvé pignouf. » Voilà un potentat toisé comme il faut. — Ah! le grand enfant!

*
* *

Il est adorable, malgré ses colères, ou plutôt à cause d'elles, adorable de sincérité, de vaillance, d'enthousiasme et de candeur. Il se jette dans l'amitié et dans l'admiration de George Sand avec une véritable fureur. Elle le met en rapports avec Barbès, et le voilà qui découvre « les religions communes » qui l'unissent au vieil insurgé. Barbès étant l'ami d'une amie, il n'y regardait pas de si près. Les choses se seraient peut-être gâtées, s'ils avaient conversé ensemble de littérature; le bonheur voulut qu'ils n'échangeassent point leurs esthétiques. Autrement, les gros mots auraient roulé. Le vocabulaire de Flaubert épistolier est formidable. On dirait qu'il se console dans son style de toutes les contraintes de sa vie. Il est bruyant, cynique, gaudrioleur et obscène, à la façon des carabins ou des voyageurs de commerce; il se divertit. Certaines de ses plaisanteries sentent la province, témoin celle-ci : « Bien que je ne sois pas tout à fait une immondice et que Mme Feydeau soit loin de ressembler à un mur, je te prie de me déposer à ses pieds. » On eût pu faire un choix parmi ces gentillesses sans que la gloire du maître y perdît rien. Au surplus, dans ce troisième

volume, l'écrivain, l'incomparable écrivain que fut Flaubert se montre moins complaisamment. Il avait à cette époque mieux à faire que de confier ses phrases à la poste; il bâtissait son œuvre.

Il s'épanouit alors dans sa belle crise de fécondité. Le prodigieux succès de *Madame Bovary* l'a guéri des mauvais doutes; il est au travail. Nous le voyons, en quelque sorte, écrire *Salammbô* sous nos yeux. De temps en temps il abandonne l'œuvre commencée pour caresser « sa vieille toquade » de Saint Antoine, son incessante chimère. Mais déjà *l'Éducation sentimentale* le sollicite. Il lit les journaux de 1848, il se renseigne, il se documente, il vit dans l'action et pour l'action. Les phrases d'autrefois, les vieilles déclamations ne reparaissent que rarement dans ses confidences. « La littérature m'embête démesurément, » écrira-t-il encore par habitude. On sent néanmoins que la gloire et le génie l'accompagnent sur la route de la vie, le soutiennent, le réconfortent et l'exaltent. Quelle différence entre son premier voyage d'Orient et la visite qu'il fit à Carthage, au sujet de *Salammbô!* Au promeneur nostalgique et attristé a succédé l'artiste épris de son œuvre :

La nuit est belle. La mer plate comme un lac d'huile. Cette vieille Tanit brille, la machine souffle, le capitaine, à côté de moi, fume sur son divan, le pont est encombré d'Arabes qui vont à la Mecque, cachés dans leurs burnous blancs, la figure voilée et les pieds nus; ils ressemblent à des cadavres dans leurs linceuls. Nous avons aussi des femmes avec leurs enfants. Tout ça, pêle-mêle, dort... mélancoliquement, et le rivage de la Tunisie, que nous côtoyons, apparaît dans la brume. Nous serons demain matin à Tunis; je ne vais pas me coucher, afin de posséder une belle nuit complète. D'ailleurs, l'impatience que j'ai de voir Carthage m'empêcherait de dormir...

La seule chose importante que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine, le pays de Jugurtha. Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus à pied et dedans à cheval. C'était l'heure où sur le boulevard du Temple la queue des petits théâtres commence à se former. Des gypaètes tournoyaient dans le ciel...

J'ai vu à Philippeville, dans un jardin tout plein de rosiers en fleurs, sur le bord de la mer, une belle mosaïque romaine représentant deux femmes, l'une assise sur un cheval et l'autre sur un monstre marin. Il faisait un silence exquis dans ce jardin; on n'entendait que le bruit de la mer. Le jardinier, qui était un nègre, a été prendre de l'eau dans un vieil arrosoir, et il l'a répandue devant moi pour faire revivre les belles couleurs de la mosaïque, et puis je m'en suis allé.

Quittons-le sur ces pages vibrantes. Disons-nous qu'il n'y eut pas d'homme meilleur, et aimons-le comme nous l'admirons.

URSUS.

COURRIER LITTÉRAIRE

Il est impossible d'ouvrir sans émotion le livre posthume d'Armand Hayem, *Vérités et apparences* (1), lorsqu'on se rappelle que l'auteur nous a quittés. On avait goûté ses délicates études sur le « Don Juanisme »; ses brochures politiques, notamment la dernière, *Césarisme et fédéralisme*, avaient été remarquées par de très bons juges. Bonheur domestique, succès naissant, tout devait le retenir dans la vie. A-t-il cédé à l'impatience du mal physique, ou à un hautain dégoût de l'existence, ou encore à l'attrait de l'inconnu, au désir impérieux de résoudre d'un coup le grand dilemme : ou ne plus penser, ou tout savoir? Quoi qu'il en soit, je n'approuve ni ne blâme : je m'afflige et me tais. Je dirai simplement ceci : seul, parmi les douteurs et les attristés de ce temps, Armand Hayem est allé jusqu'au bout de sa tristesse et de son doute. Mieux qu'un autre, du fond de sa tombe, il a le droit de sonder le secret de la vie et le mystère de la mort.

Une très belle, très émouvante préface de M. Alexandre Dumas, qui avait connu l'auteur et qui comprenait cette âme nostalgique, nous prépare à recevoir les confidences qu'elle va nous faire. Et, tout d'abord, à la première page, je lis cette ligne : « Une pensée est l'économie d'un livre. » C'est beaucoup promettre, et si la promesse était tenue à la lettre, si les sept cent quarante-neuf pensées du volume contenaient un livre en germe, cette plénitude nous serait accablante. Mais il est vrai que beaucoup de ces courtes sentences éveilleront dans l'esprit un long retentissement. Je cite presque au hasard :

La sagesse consiste à diminuer l'accident, mais l'accident est ce qui peut faire le bonheur.

Faire envie n'est pas jouir.

Pays de boue ou pays de sang, voilà toute la géographie politique. Quand on ne s'entr'égorge plus, on se corrompt. — Il n'y a que les petits peuples qui puissent échapper à la loi quand ils ne montrent pas d'autre ambition que de vivre médiocres et heureux.

Se rapprocher du but, c'est s'éloigner du désir.

Avons-nous moins de part à nos vices que le monde n'a de part à nos vertus?

La personnalité est la résistance aux milieux.

Je suis l'amant de deux sœurs : la Science et la Chimère.

Quand le corps cesse de croître, les ambitions naissent. Toutes plantes sont grimpantes dans quelque direction. C'est la loi de nature de tendre à occuper tout l'espace.

Politique, morale, jugements sur la société et sur les femmes, sur la maladie, sur la littérature, pensées grandes et petites, celles qui étonnent par la profon-

(1) *Vérités et apparences*, par Armand Hayem. — Paris, Lemerre.

deur, celles qui charment par l'ingénieux, l'inattendu de la forme, celles qui sont la condensation d'un système et celles dont toute la valeur est dans un mot subtil, se trouvent mêlées ensemble et ce désordre plaît, amuse, repose. C'est le désordre même de notre conversation parisienne, où nous oscillons entre Pascal et Grosclaude.

Ça et là de fins sarcasmes contre les politiciens ou les livres du jour; des aspirations vers un large idéal social où « la charité serait la justice des forts ». Des effusions misanthropiques suivies de mots caressants, d'une douceur à faire pleurer les femmes.

Je ne me sens plus chez moi quand les autres y sont.

Ayez des camarades et soyez médiocres.

Le dégoût de soi est plus amer que la mort...

Toute querelle ou chagrin qui finit par des larmes finit bien.

Pour que l'homme soit heureux, il faut qu'en lui reste l'enfant.

Je me suis usé à apprendre la vie : je n'ai plus de force pour l'enseigner.

La sept cent quarante-neuvième et dernière pensée est très courte :

Il ne faut pas mourir, il faut disparaître.

Et après avoir écrit cette ligne, il a disparu!

La même main, tendre et pieuse, à laquelle nous devons la publication de *Vérités et apparences*, nous promet et nous donnera un autre manuscrit laissé par Armand Hayem, *la Philosophie de l'indifférence*. Alors pourra se former autour de lui un groupe d'amis, de lecteurs choisis, dévoués et fidèles, d'âmes délicates et tristes qui s'imprégneront de sa pensée et garderont sa mémoire.

*
* *

J'éprouve de la sympathie et même de l'admiration pour M. Haraucourt. Il dépasse de la tête ceux de sa génération; il a vraiment quelque chose du grand poète. Le double secret de son élévation rapide est, je crois, celui-ci : il nous apporte du nouveau, dans les sentiments et dans la forme; en même temps, il maintient la poésie sur les sommets, étant, par essence, un esprit aérien, κοῦφόν τι καὶ πτηνὸν καὶ ἱερόν, comme dit Platon.

Raison de plus pour l'aborder bien en face, pour le discuter franchement, sans complaisances, sans ménagements, comme l'un de ceux qui influeront le plus sur la nouvelle phase intellectuelle où nous entrons, sur les croyances en formation, sur la France de demain.

Seul (1), le nouveau recueil de M. Haraucourt, m'a profondément troublé, tellement troublé que j'ai été sur le point de renoncer à parler de ce volume pour ne pas procurer à l'auteur ce qu'il appelle

Le surhumain plaisir de n'être pas compris!

Si c'est quelquefois une volupté de n'être pas compris, ce n'en est jamais une de ne pas comprendre, et le cas est particulièrement humiliant pour un homme qui fait profession d'expliquer les livres d'autrui.

En tête du livre est placée une préface qui en est la critique et le démenti.

Cette préface est, d'ailleurs, fort belle, magnifiquement et puissamment écrite. Elle emprunte à la science sa langue précise et serrée, son rigoureux enchaînement de pensées. Elle garde de la poésie le nombre, l'essor, les images splendides. L'auteur y expose la philosophie de l'amour. L'homme, nous dit-il, est gouverné par deux instincts primordiaux, la faim, qui assure la vie individuelle, le désir, qui assure la perpétuité de l'espèce.

L'amour sacré, la faim sacrée, les deux lois saintes. Élargies, magnifiées, oubliées, si l'on veut, c'est toujours elles! Vis, aime! Défends ton corps, défends ta race! Défends la vie présente et la vie à venir dont tu as le dépôt et dont tu es le germe, Dieu le veut!... Mais, au regard de ce Dieu, l'espèce est, à bon droit, plus précieuse que n'est l'unité; aussi faudra-t-il qu'au mépris de nous-même l'espèce nous soit à nous aussi plus précieuse que notre propre vie. Voilà pourquoi l'amour sera plus fort que tout, pourquoi nous marcherons malgré tout vers la tâche d'amour, en dépit des obstacles, des dangers, des souffrances, en dépit de la mort possible, follement et furieusement, nous marcherons vers le but indiqué; car, pour que nous marchions, la nature a mis en nous des germes d'enthousiasme qui sauront éclore à l'heure obligatoire...

Je ne puis citer davantage, ni vous faire voir comment M. Haraucourt étend cette loi d'amour à tous les êtres, puis à la terre, puis à l'univers entier. Je me tiens à cette conception principale : l'instinct de conservation et l'instinct de reproduction liés et subordonnés l'un à l'autre; l'amour, immolation suprême et nécessaire de l'individu à l'espèce.

Je ne veux pas discuter, avec des sarcasmes voltairiens, cette religion nouvelle. Je ne ferai pas remarquer que, si elle devenait générale, il y aurait de grandes chances, pendant que les âmes de choix se délecteraient aux subtilités théologiques, pour que la masse s'amusât exclusivement aux cérémonies du culte. Non, j'écarte ces plaisanteries un peu grossières; je laisse la question à la hauteur où l'écrivain a su, je le reconnais, l'élever et la soutenir.

Mais voyons comment les vers de M. Haraucourt répondent au dogmatisme de la préface.

L'homme dont l'histoire nous est ici, je ne dirai pas

(1) *Seul*, par Edmond Haraucourt. — Charpentier.

racontée, mais vaguement et poétiquement esquissée, se plaint de sa solitude. *Seul*, c'est le titre du livre; c'en est le premier et le dernier mot. Ni la nature, ni l'art, ni l'action, ni la pensée, ni la rêverie n'ont satisfait cet homme, ne l'ont rempli, rassasié, consolé de vivre, n'ont comblé le vide immense de son âme. C'est là sa première solitude, la solitude de l'attente. Alors il rencontre celle qu'il doit aimer; mais bien que tout son être s'élance vers elle, il contient cet élan. Son amour ne sera ni connu ni partagé; il demeure absolument chaste et tout intérieur. La chair de cette vierge lui semble « vénérable », et s'il lui arrive de s'oublier dans les bras d'une courtisane, il revient vers sa Laure, vers sa Béatrice, plus aimant, plus humble, plus décidé que jamais à se taire. Sa chute, en l'éloignant de l'idole, a rendu son culte plus intense et plus profond; elle a tué le désir, allégé le sentiment qu'il lui porte de tout alliage grossier :

De me sentir moins pur je te vois plus divine.

Dans ces conditions, la femme aimée existe-t-elle véritablement? Ne serait-elle pas une création de l'âme aimante, une cristallisation de ce qu'il y a de plus noble et de plus immatériel dans cette âme?

Le meilleur de toi, c'est encore que je t'aime
. . . . . .
Image de mon vœu, fleur de mon égoïsme,
C'est peut-être moi seul que j'aime en ta beauté.
. . . . . .
Si je mourais, c'est *nous* qu'on mettrait au linceul,
Et toute ta splendeur mourrait avec mes songes.

Tel est l'amour subjectif et telle est la seconde solitude, celle de l'adoration. Que devient en tout cela l'instinct qui perpétue l'espèce? Il sommeille, je pense; mais, patience, le voici sans doute qui va se réveiller. La vierge, que le poète n'osait désirer, a épousé le premier millionnaire venu. Elle sait alors l'amour qu'elle a inspiré et elle s'offre d'elle-même. Oh! c'est là que le héros de M. Haraucourt nous étonne! Il a peur de voir celle qu'il a passionnément adorée tomber dans ses bras parce qu'il comprend que ce sera la fin de son rêve. Il « voit » sur son corps les baisers que « l'autre » lui a donnés; dans un moment de cruelle et triste franchise, il va jusqu'à lui crier :

Tu t'es donnée à moi quand je ne t'aimais plus.

Les seuls instants où il réussisse à se faire illusion et à retrouver quelque ombre des sensations évanouies sont ceux où, par un singulier effort d'évocation, il réussit à faire revivre, dans sa maîtresse, la vierge qu'il a aimée et qui n'est plus. Ainsi, même dans la possession, il n'a pu s'unir à elle, il est demeuré « seul », et c'est la troisième « solitude », la plus triste et la pire de toutes.

Ici, le poète a beau ramener le refrain que nous avons entendu à la fin de la première partie :

Qui vais-je aimer? La vie est brève!

Cet appel à l'éternel recommencement, cette cloche qui sonne l'amour comme on sonne la classe ou le dîner, nous laisse froids et dégoûtés. L'impression sous laquelle nous restons est celle d'une vie manquée, d'une « peine d'amour perdue », d'un désastre irréparable et définitif. L'homme dont on nous a retracé la vie amoureuse a voulu obéir à la loi et ne l'a pas pu. Nous souffrons de sa déception et nous partageons sa révolte.

Dans une phrase violente et à effet, M. Haraucourt, — qui ne semble s'être introduit dans la légende du Calvaire que pour la bafouer, — déclare le christianisme « athée » parce qu'il maudit l'amour charnel. Mais, que l'on « méprise » la chair comme les chrétiens ou qu'on la « vénère » à la façon du héros de M. Haraucourt, il me semble que le résultat est le même. La fortune du christianisme est d'avoir été le plus grand effort que l'âme humaine ait jamais fait pour divorcer avec le limon de la terre, pour vivre de sa vie propre et échapper à l'ignoble servitude des lois physiques. En quoi faisant, elle obéit à une loi supérieure devant laquelle s'inclinent et l'instinct de la conservation et celui de la reproduction. Elle veut monter vers un degré plus élevé de l'être, et, quoi qu'en dise M. Haraucourt, cette volonté est une force : c'est elle qui vaincra.

Peut-être le secret du livre est-il dans ce vers significatif :

. . . Mon esprit s'acharne à dévorer mon cœur.

Peut-être le drame auquel nous assistons en chacun de nous se joue-t-il ici sur un plus vaste théâtre. En tout cas, l'artiste nous fournit des armes pour résister aux injonctions du penseur; le livre de M. Haraucourt combat heureusement sa préface, ses vers nous défendent contre sa prose.

Ce dualisme était-il bien nécessaire? L'auteur n'aurait-il pas pu garder son système pour une autre occasion et nous laisser goûter en paix ses inspirations, sans même s'efforcer à les relier ensemble par une fable romanesque, quelque peu artificielle et, j'en ai peur, inventée après coup. Pour ma part, je regrette le temps que j'ai perdu à discuter une idée au lieu de lire avec vous quelques beaux vers. Je me hâte de vous offrir une compensation, et je choisis non la meilleure pièce, mais celle qui exprime la pensée de la préface en l'accompagnant de cette résignation orageuse et irritée qui ressemble à une protestation :

J'aime! A quoi bon? Je souffre! A quoi bon? L'heure passe,
Je m'agite et je suis l'atome dans l'espace,
Le moment dans l'éternité.
Je crois penser, aimer, vouloir, et je m'empresse,
Et chaque angoisse, chaque effort, chaque tendresse
Me hurlent leur inanité.

Ma chair et mon esprit sont le jouet des normes.
Je marche, fou, tendant mes deux bras vers les formes

Qui n'existent pas plus que moi.
Et toujours, et je vais, de caresse en torture,
Histrion du hasard, hochet de la nature,
Bouffon grotesque de la Loi.

Je vis parce qu'il faut que l'œuvre s'accomplisse;
Je veux et je ne suis même pas le complice
Des désirs que roule mon sang;
Je suis la chose errante, aveugle, qui se brise
Sitôt qu'elle a fini la besogne incomprise
Qu'il lui fallait faire en passant.

— Chère âme, ô ma Psyché, mon âme parfumée,
Ne t'enorgueillis pas d'être si bien aimée;
J'aime non pas toi, mais par toi!
Car nous ne sommes rien dans notre propre vie,
Et la route d'amour qui veut être suivie
Nous conduit sans dire vers quoi.

***

On nous offre *les Cahiers d'André Walter* (1) comme le journal intime d'un jeune homme, publié après sa mort par un ami. Cet André Walter note ses émotions les plus fugitives, ses lectures et l'effet qu'elles produisent en lui, avec toutes les vagues et délicieuses inquiétudes de la puberté. Il aime une jeune fille avec laquelle il est élevé à la campagne. Les origines et les phases de ce sentiment sont obscures, comme il arrive dans la vie réelle, marquées par de petits incidents qui sont suivis d'un long retentissement intérieur. Le seul événement est celui-ci : la mère d'André meurt et, avant de mourir, fiance la jeune fille aimée à un étranger. Nous ne voyons pas la raison de cette décision cruelle, devant laquelle Walter s'incline sans un moment de révolte, mais nous en suivons les fatales conséquences. Le jeune homme continue à aimer l'absente. Sa raison succombe à l'obsession et il meurt martyr de cette passion comprimée.

Il n'est pas difficile de deviner que ce dénouement, comme la personnalité même d'André Walter, est de pure fantaisie. Mais je sais gré au jeune écrivain d'avoir voilé ses confidences d'une légère supercherie littéraire. En réalité nous avons ici la confession fidèle d'une jeune âme très rare et très fine, en ces temps de crise et de transformation que nous traversons.

L'auteur inconnu des *Cahiers d'André Walter* définit ainsi les trois étapes de l'existence intérieure par où il espère monter vers la vérité : la vie spontanée, la connaissance intuitive et enfin la foi. Quant à la philosophie de la raison « il faut bien la connaître, mais après l'ignorer sciemment ou bien l'oublier à l'instant même de l'émotion présente ». Et ailleurs : « tant pis, l'illusion de l'idéal est bonne, je veux la garder. » L'âme, pour lui, c'est « la volonté aimante ». Il est idéaliste au point de sentir « le regret des choses qu'il n'a pas connues », tellement idéaliste que la voix lui semble inutile pour chanter. S'il ne sait pas toujours ce qu'il doit croire, il sait, du moins, ce qu'il ne veut pas croire. Ses répugnances le guident et l'éclairent, car le dégoût, dans une âme délicate, est plus qu'un don, mieux qu'une vertu, c'est une religion. Il y a bien longtemps que je n'avais vu exprimée, avec autant de franchise et d'énergie, dans un livre de jeune homme, l'horreur de la prostituée, frôlée en passant dans la rue. « La chair n'est rien! » s'écrie André dans un magnifique élan de pureté. Ne préférez-vous pas une aussi noble absurdité à cette vérité dégoûtante sous le joug de laquelle nous avons si longtemps vécu : « La chair est tout! »

Nul ne pouvait mieux rendre ce sentiment de nature indéfinie, j'allais dire de sexe indécis, cet amour chaste comme l'amitié, cette amitié ardente comme l'amour. Si vous lisez *les Cahiers d'André Walter*, vous vous intéresserez comme moi à ces deux adolescents qui vivent dans l'attente et la terreur du premier baiser. Vous leur pardonnerez même de lire ensemble Spinoza, tant ils apportent d'ingénuité et de bonne foi dans ce qui eût semblé autrefois un acte de pédantisme. Surtout vous verrez dans ce livre un symptôme, parmi tant d'autres qui annoncent une nouvelle orientation de l'âme française. La science, en gagnant quelques lieues sur l'infini, n'a fait qu'élargir autour de nous l'immense champ du mystère, et les imaginations, réveillées, s'y précipitent. Une fois de plus, l'âge du rêve succède à l'âge de la curiosité.

***

Au début des *Illusions du cœur* (1), M. Émile Pierret nous montre Jean Durocher, confortablement assis dans une chambre fort élégante et lisant, à la lueur de sa lampe, une lettre de femme. Avant de savoir qui a écrit ce billet, il nous faudra lire plus de trois cents pages où se déroule toute la jeunesse du héros. C'est d'abord un premier amour, quelque peu naïf et chimérique, comme on peut s'y attendre (l'amoureux a dix-sept ans!), mais gracieusement conté et entremêlé de jolies pages descriptives. Ensuite vient l'année de volontariat de Jean Durocher. On y voit, décrits en toute simplicité, les effets de notre loi militaire : les fils de bourgeois balayant les cabinets de la caserne sous la direction d'un brigadier paysan, qui est heureux de les humilier jusqu'au moment où il est plus heureux encore de les dispenser de cette corvée en échange de la « goutte », gratuite pour lui et obligatoire pour eux. En résumé, la loi éludée comme toutes les mauvaises lois; le soldat bourreau, puis domestique de son camarade; tout cela au nom de l'égalité! Et les cabinets sont mal balayés! Et cela n'avance pas d'une minute l'instant où nous reprendrons l'Alsace et la Lorraine!

Dans la troisième partie, Jean Durocher est étudiant. Il a perdu sa foi et demande à toutes les philo-

(1) *Les Cahiers d'André Walter.* — Perrin.

(1) *Les Illusions du cœur*, par Émile Pierret. — Perrin.

ophies, mais sans l'obtenir, une direction pour sa vie, un emploi pour ses facultés. Enfin, une charmante fille se jette à sa tête. Un peu sournois et réservé, Jean consulte saint Paul et Homère avant d'accepter un rendez-vous. Cependant, en dépit de sa prudence, ou de sa pruderie, il s'engage dans une liaison qui, délicieuse au début, lui réserve de cruelles épreuves. En effet, il assiste, navré, à la mort de la plus aimable des maîtresses, et le dernier mot du livre appartient au prêtre qui a soutenu la mourante : « La leçon a été rude, dit-il au jeune homme, mais je vous ai montré le chemin du repos, de la consolation et de l'oubli. Prenez votre bâton de pèlerin et marchez à Dieu. »

Je n'ai rien à dire contre cette conclusion. Si les *Illusions du cœur* étaient un véritable roman, la composition défectueuse du livre appellerait bien des critiques. Mais si l'on y cherche ce que l'auteur a voulu y mettre, une série d'observations psychologiques sur l'éducation intellectuelle, morale et sentimentale d'une âme contemporaine, on ne sera point déçu et on saura quelque gré à l'auteur de sa minutieuse et pénétrante analyse.

AUGUSTIN FILON.

CHRONIQUE PARISIENNE

RÉVÉLATIONS.

Il n'y a pas de plus noble devoir pour quiconque tient une plume que de révéler au public des génies inconnus, comme il en existe tant à notre époque. C'est surtout en littérature qu'ils abondent, et l'on peut dire hardiment qu'aucun siècle n'a jamais vu se produire une semblable floraison de poètes, de romanciers, de critiques, d'auteurs dramatiques, d'un talent, pour ainsi dire, surhumain. Aussi, tout en m'excusant auprès de mon éminent collaborateur M. Augustin Filon, je ne puis m'empêcher de parler ici de quelques livres et de quelques auteurs, encore peu célèbres, mais qui marqueront sûrement une date capitale dans notre évolution littéraire.

Qui connaît, par exemple, *Carrefours d'âme*, par Stéphane Potel (1)? Ce sera vraisemblablement une des hontes de notre temps qu'un pareil volume de poésies ait pu paraître depuis trois ans sans que personne seulement s'en soit aperçu. Volume, est-ce bien le mot exact? *Carrefours d'âme* ne comprend, en réalité, qu'une trentaine de vers, formant huit chapitres, le tout réuni en une élégante plaquette, avec un portrait de l'auteur. M. Stéphane Potel a vingt-deux ans. Il est originaire du Nivernais : sa famille le destinait à la députation. Mais, à l'âge de treize ans, il déclara qu'il voulait être poète, et renonça définitivement à l'étude, malgré le désespoir de son père, pour se livrer à la méditation intérieure. Dès lors, il porta en tête *Carrefours d'âme*, qui vit le jour, il y a trois années environ. Comment caractériser cette poésie prodigieuse, le plus beau cri peut-être qui soit jamais sorti des lèvres humaines? Il faudrait dix volumes pour l'analyse de ces trente vers qui renferment, à peu de chose près, toute la science, toute la philosophie, toute la littérature de l'avenir.

Bien différent, mais d'une puissance presque fantastique et qui donne le vertige, l'*Incendie du cœur*, de Rolfe Duflane (1). Celui-ci n'est pas un concentré ni un contemplateur. Il est comme un torrent qui emporte tout dans sa course échevelée, suivant la belle expression du critique Pilowski, dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure. Il a travaillé vingt ans à cet ouvrage, qui comprend neuf tomes : aujourd'hui, à quarante ans, il vient de le jeter d'un air hautain et dédaigneux au milieu de l'indifférence stupide de ses contemporains. Ce monument, qui étonnera la postérité par ses dimensions épiques, a passé presque inaperçu : il a provoqué seulement quelques mots méprisants dans les gazettes et le sourire railleur des critiques mondains.

L'*Incendie du cœur* est alterné de vers et de prose, de flamme et de fumée comme tous les incendies, ainsi que l'explique l'auteur dans sa préface. Certaines pages d'une prose violente et d'une force descriptive inconnues jusqu'à ce jour sont brusquement coupées par des petits vers de deux, trois ou quatre syllabes, sur le mode badin et familier; ce sont de légères flammèches qui s'élancent. Tantôt, au contraire, deux longs vers de douze pieds sont séparés par une centaine de pages de réflexions philosophiques. C'est une masse opaque de fumée noire qui vient rouler dans l'espace. Il est impossible, dans un compte rendu, de définir l'impression effrayante qui se dégage de la lecture de ces neuf volumes in-4°. La dernière partie surtout : *l'Écroulement*, est la plus haute expression du génie humain; quelques détracteurs pourront relever des analogies avec le *Paradis perdu* de Milton et l'*Enfer* de Dante; mais c'est à ces deux œuvres ce que Chateaubriand est à Paul de Kock.

L'écroulement du cœur! Il y a là des vers qui sont plus redoutables que les murs qui s'effondrent rongés par le feu; des épithètes qui donnent la sensation de l'embrasement universel, des virgules qui sonnent l'appel désespéré...

Et combien d'autres poètes, les glorieux de demain, ceux que la juste renommée ira bientôt couronner de lauriers dans les retraites modestes où ils produisent

(1) *Carrefours d'âme*, une plaquette in-18, chez Papignol et Cie, éditeurs.

(1) *L'Incendie du cœur*, 9 volumes in-4°, même éditeur. 3 fr. 50 le volume.

leurs chefs-d'œuvre incomparables : Julio Stripa avec *Sombres adverbes;* Michel Vatsy, dont les *Dissections vivantes* (1) donnent des cauchemars effroyables au lecteur impartial.

Passons maintenant aux romanciers que le succès banal et facile n'a pas encore souillés. Nous rencontrons tout d'abord ici un écrivain d'un génie extraordinaire, Ubalde Durand. Ce serait folie et sacrilège que d'essayer de le rattacher à une école quelconque ou à un maître connu. Ubalde Durand n'est pas un observateur, ce n'est pas un psychologue, ce n'est pas un naturaliste, ni un réaliste, ni un symboliste, ni quoi que ce soit de classé, de catalogué, de déjà vu. C'est un *inventiste :* c'est-à-dire qu'il invente les sentiments que les plus profonds philosophes, que les plus délicats analystes ne soupçonnaient pas avant lui. L'amour, l'ambition, l'amitié, la jalousie, la haine, lui paraissent indignes de tenter la plume d'un écrivain contemporain : d'après Ubalde Durand, nous avons des sentiments que personne n'a encore découverts. Pour bien nous faire comprendre, analysons rapidement le caractère du héros de son roman : *le Cratère* (2). C'est un garçon, vigoureux, solide, qui s'est épris d'une jeune fille qui a une jambe de bois. Il la demande en mariage; mais la jeune fille a juré de ne jamais épouser un homme qui n'aurait pas la même infirmité qu'elle. Servage — c'est le nom du héros — n'hésite pas. Il s'arrange de façon à ce que la gangrène se mette à sa cuisse et nécessite l'amputation.

Il se présente alors devant sa fiancée, qui fronce le sourcil. Une jambe coupée, c'est peu de chose. Elle ne veut pas d'un mari *exactement* dans le même état qu'elle : ça aurait l'air ridicule. Elle supplie Servage de faire le sacrifice de sa seconde jambe. Il y consent, et le mariage a lieu à la mairie du IXe arrondissement, au milieu d'un grand concours de population.

La seconde moitié du volume est consacrée à l'étude du ménage, qui finit d'une façon tragique. M. Ubalde Durand n'a encore produit qu'un seul roman : il est facile de voir que son influence sur le roman moderne ne tardera pas à être prépondérante.

Nous parlerons en dernier lieu d'un des esprits les plus originaux et les plus profonds qui aient jamais étudié l'histoire de la littérature : Pilowski, un critique éblouissant et inépuisable. Pilowski est, comme son nom l'indique, un Polonais. Mais il a été élevé en France, s'est fait naturaliser et s'exprime dans notre langue avec une grande facilité. C'est en français qu'a paru cet immense ouvrage : *Histoire des littérateurs humains depuis le soixantième siècle avant Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde.* Il comprendra cent tomes : le tome I seulement a paru. Il renferme l'étude du cérébralisme à l'époque quaternaire. Nous n'avons qu'à y renvoyer nos lecteurs.

Une nation qui compte au nombre de ses jeunes écrivains un Stéphane Potel, un Duflane, un Ubalde Durand, un Pilowski, n'est pas prête de perdre son rang dans la civilisation.

ALFRED CAPUS.

(1) *Sombres adverbes*, par Julio Stripa, in-12, chez Pouillard; *Dissections vivantes*, par Michel Vatzy. Même éditeur.

(2) *Le Cratère*, in-12, chez Béniet et Blück, éditeurs.

BULLETIN

Pierre-Adolphe Chéruel

(1808-1891)

SOUVENIRS INTIMES.

On le rencontrait souvent, durant ces dernières années, marchant à petits pas autour de l'Odéon, ou sous les arbres du Luxembourg. Tout passant un peu soucieux des physionomies eût remarqué, sans être averti, l'extrême finesse et la bonhomie de la figure chez ce vieillard aux airs modestes. Sa promenade terminée, il rentrait dans son antique maison. Nous lui avons toujours connu le goût des anciens logis, hauts, sévères et spacieux.

Et c'est là qu'il fallait le voir, au milieu de sa vaste bibliothèque, le chef couvert d'un bonnet en velours de forme abolie, la tête chenue et les mains agiles et spirituelles encadrées par la fourrure d'une houppelande à grands plis. Il étudiait sans relâche le XVIIe siècle, et lui-même il évoquait l'image d'un maître de jadis, de quelque docte et patient érudit, sobre, infatigable, uniquement préoccupé des choses mortes et des textes qui pouvaient les lui révéler.

Il travailla toute sa vie. Lorsqu'il passa de son collège rouennais à l'École normale, en 1828, c'était déjà l'homme voué aux recherches indéfinies. Il trouva dans l'École des amitiés qu'il a pu suivre jusqu'au terme de sa carrière, des camarades excellents, Vacherot, Vendryès, Bénard et Guérard, son plus cher ami; il y trouva la passion pour l'histoire, qui fut sans doute sa seule passion. Professeur au lycée de Rouen, il publia là, dans sa ville natale, plusieurs travaux qui prouvaient une fois de plus la clairvoyance qu'avait eue Michelet en le distinguant comme son élève choisi.

Le disciple n'avait pourtant rien des flammes étincelantes qui formaient le génie du maître. Le scrupule, l'exact labeur préparaient chacune des phrases tempérées et les jugements réfléchis que M. Chéruel assemblait sans hâte et sans fougue : la même méthode a créé les monographies impeccables du début, le *Dictionnaire des institutions*, encore classique après quarante années, elle a dirigé l'esprit qui présidait à la première publication sérieuse des *Mémoires de Saint-Simon*, elle s'est retrouvée enfin tout entière et plus forte encore dans les derniers monuments élevés par l'historien — *l'Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, la publication des *Lettres du cardinal* et *l'Histoire de la minorité de Louis XIV*.

Il lui avait fallu attendre pour publier ces grands ouvrages.

Le professeur avait passé de l'École normale, où l'avait amené son enseignement de Rouen, aux fonctions officielles qui l'absorbèrent trop longtemps.

D'abord inspecteur général de l'enseignement secondaire, il avait encore pu garder des loisirs; il aimait à les venir

passer, quand sa récolte aux bibliothèques était faite dans le village, tout prochain, de Fontenay-aux-Roses; il y vivait auprès de son ami, le directeur de Sainte-Barbe-des-Champs, dont j'envie à d'autres le droit de proclamer la rare autorité morale et les admirables vertus. C'est là aussi qu'il a voulu son tombeau.

L'exil commença pour M. Chéruel avec les fonctions de recteur, qu'il exerça d'abord à Strasbourg : il retrouvait là, du moins, un homme de génie, son ancien élève à l'École, Fustel de Coulanges, déjà devenu son rival. M. Chéruel parlait encore, dans les derniers temps de sa vie, de M. Fustel, et, reprenant une appréciation de Guizot, il l'égalait à Montesquieu; il aimait à rappeler aussi la mémoire de son élève rouennais, Gustave Flaubert, et que l'auteur de *Salâmmbo* se montrait curieux et heureux dans les compositions historiques. Car ce maître excellent, toujours prêt à incliner devant d'autres sa courtoise modestie, n'avait point ce travers étrange qui porte certains professeurs à toujours conserver un ton de supériorité envers d'anciens élèves qui souvent les égalent ou les surpassent dans la vie.

Lorsque M Chéruel dut quitter Strasbourg, à la suite de l'annexion, il resta durant quelques années en fonctions à Poitiers.

J'imagine que la retraite fut un soulagement pour lui : car elle le rendait aux livres, à Paris qu'il aimait uniquement pour ses richesses manuscrites ou imprimées.

Il vécut alors d'une de ces existences parfaitement régulières et provinciales, plus fréquentes qu'on ne le croirait chez les Parisiens : il n'a sans doute pas deux fois en dix ans traversé les ponts, sauf pour aller à la Bibliothèque nationale, ni suivi d'autres voies que celles des Archives du quai d'Orsay, et, dans les dernières années, de l'Institut. Il n'ignorait cependant rien des événements ni des œuvres : il les jugeait sans dureté, mais nettement, et n'était dupe ni des grands mots ni des petits hommes. Je ne crois pas qu'il ait douté un seul jour de la certitude parfaite que donne l'histoire comprise comme il l'entendait. Et si l'on juge de la valeur des études par les bienfaits intellectuels et moraux qu'elles apportent à leurs fidèles, aucun exemple ne peut être plus encourageant que le sien.

Jusqu'à la fin il conserva sa sagesse et son enjouement. Presque au terme de sa longue vie, déjà malade, et très malade, et le sachant bien, il disait en voyant venir un ami : « Eh! vous venez voir un mort! » Le mot, dit avec un sourire, n'était point banal. Et celui qui venait de le prononcer retrouvait dans sa volonté les forces nécessaires pour réveiller le souvenir d'un voyage fait en Angleterre, vers 1830, avec Michelet. Comme on parlait, à propos d'un livre récemment paru (1), du torrent d'idées remuées par notre plus grand historien, M. Chéruel s'animait, décrivait avec enthousiasme les leçons éloquentes d'il y a soixante ans : « Souvent aussi, disait-il, dans ce voyage d'Angleterre, le souper nous faisait défaut : mais Michelet le remplaçait par une de ses causeries incomparables; je ne regrettais pas le souper. »

Il n'a dû rien regretter de sa longue vie : il savait que toutes ses heures avaient eu l'emploi nécessaire. Jusqu'aux dernières semaines il a travaillé; il lisait encore dans ses derniers jours un ouvrage nouveau sur le *Régent et l'abbé Dubois*, qu'un ami lui avait offert (2) : il en faisait une estime singulière, et le discutait comme si la mort n'était point déjà toute proche.

M. Chéruel n'était point de ces demi-savants, trop à la mode aujourd'hui, brasseurs de faits vagues et d'intrigues précises, placiers de leurs propres ouvrages et candidats infatigables : il les démasquait sûrement. Demain, sans doute, il conviendra de lui donner un successeur dans la compagnie qu'il aimait : le choix de celui qui aura tant de peine à le remplacer le préoccupait quelquefois. On peut souhaiter, pour tout le monde, que son successeur lui ressemble; car on ne saurait souhaiter rien de plus rare et de meilleur.

Ainsi que l'a dit l'éminent confrère qui lui adressait le dernier hommage : A Fontenay va reposer celui qui « pour se reposer a attendu l'Éternité ».

PIERRE GAUTHIEZ.

(1) *Rome*, publié par Mme Michelet.

(2) *Le Régent et l'abbé Dubois*, par L. Wiesener. — Paris, Hachette.

Nouvelles de l'étranger.

Une Revue historique anglaise publie un article de M. Markham où il est affirmé que toutes les accusations portées depuis des siècles contre Richard III sont calomnieuses : que ce prince (qui n'a pas même été bossu) s'est toujours montré le plus doux et le meilleur des hommes, et que son successeur, Henry VII, est l'unique auteur tant des divers crimes que l'on reprochait à Richard III que de ces reproches et de ces séculaires calomnies. « Tous les historiens qui nous ont parlé de Richard III, dit-il, ont vécu sous Henry VII; c'est eux qui ont enseigné Shakespeare, et c'est de Shakespeare que nous vient la légende qu'il s'agit de détruire. »

Tout d'abord, c'est Henry VII qui a tué les enfants d'Édouard. Ces jeunes princes, d'ailleurs, étaient des bâtards, puisque Édouard IV les avait eus d'une femme déjà mariée antérieurement, Élisabeth Woodwille. C'est parce qu'il connaissait cette bâtardise que Richard III a pris en main le pouvoir, qui lui revenait de droit : il a enfermé les jeunes princes à la Tour simplement pour garantir leur sécurité. Ils restèrent à la Tour jusqu'après Bosworth; et c'est Henry VII qui, sitôt arrivé au pouvoir, les fit assassiner. Il rejeta ensuite le crime sur le compte de Richard III; et, comme il craignait de n'être point cru, il s'ingénia à noircir de toute façon, par les inventions les plus mensongères, le caractère de son prédécesseur. La mémoire du noble et infortuné Richard fut ainsi chargée des pires infamies, sans compter la bosse, dont M. Markham a démontré qu'elle n'avait non plus rien d'historique. Point par point, tous les méfaits imputés à Richard III sont relevés, discutés, démontrés faux : et ce grave et savant article, dans la plus grave et la plus savante des revues anglaises, ne laisse pas d'inspirer une certaine inquiétude sur la valeur de nos certitudes historiques les plus solides.

*
* *

Encore une gloire qui s'effondre : celle du président Jefferson, qui passait pour un des auteurs principaux de la libération des États-Unis. Déjà un ouvrage récent avait prouvé que les *Souvenirs* posthumes de Jefferson étaient remplis d'affirmations inexactes et manifestement faussées à dessein. On vient d'établir maintenant que Jefferson mentait en se glorifiant d'avoir rédigé, en juillet 1775, les passages les plus saillants de la fameuse *Déclaration des représentants des colonies unis*. On possède, en effet, le brouillon de ces passages : ils sont écrits de la main de John Dickinson et avec des ratures qui prouvent bien qu'il ne s'agit pas d'une dictée ni d'une transcription. Et l'on en vient ainsi, en Amérique, à douter même que Jefferson ait réellement rédigé la *Déclaration d'indépendance*. Le mérite qu'on lui en fait repose uniquement sur son affirmation propre; et lorsqu'il a affirmé qu'il était l'auteur de ce document capital, il n'y avait plus, pour le contredire, personne de ceux qui avaient signé l'acte avec lui. Déjà, en 1802, un journal considérable

a déclaré que Jefferson n'était pas l'auteur de la *Déclaration*, et Jefferson l'a laissé dire sans rien répondre. On a eu depuis des motifs pour croire que certains passages antiesclavagistes de la *Déclaration* étaient de Thomas Paine : et il est fort possible que l'acte dont Jefferson s'attribuait si fièrement la paternité ait été rédigé, en collaboration, par tous les membres du comité.

*
* *

On annonce la mort du Dr Morell, inspecteur général des écoles anglaises et auteur d'importants ouvrages philosophiques. Après avoir été l'élève de Hamilton, M. Morell s'était converti à la psycho-physique de Herbart et des nouveaux philosophes allemands, dont il avait, le premier, introduit la doctrine en Angleterre.

*
* *

L'empereur d'Allemagne, qui s'était plaint à la conférence scolaire de Berlin de l'insuffisance de l'enseignement historique donné dans les écoles de l'empire, vient de commander à M. Stengler, professeur à l'École des cadets de Lichterfeld, une *Histoire de la Prusse sous les Hohenzollern*, destinée en principe à servir pour les écoles militaires, mais qui ne peut manquer, sans doute, d'être aussi recommandée pour les écoles civiles.

*
* *

On vient de découvrir, dans les archives de la famille de Hutten, un des derniers pamphlets du fameux Ulrich de Hutten, le *Libellus in tyrannos*, que l'on croyait à jamais perdu. Dans les mêmes archives, on a trouvé un grand nombre de lettres adressées à Ulrich de Hutten ou écrites par lui, surtout au moment de la diète de Worms.

*
* *

Miss Ellen Ferry, l'actrice anglaise, commence dans la *New Review* la publication de ses *Mémoires*. Elle y parle entre autres choses de la peur au théâtre, et donne une description physiologique très détaillée de ce phénomène, qu'elle considère comme essentiellement distinct de toutes les autres manifestations de la peur : « Vous êtes là debout, et paraissez tout à votre aise, dit-elle, lorsque soudain vous avez l'impression que votre langue s'est disloquée et gît inerte dans votre bouche. Un frisson se met à courir le long de votre dos, en même temps qu'il vous semble sentir se promener dans vos cheveux une araignée avec des pattes de glace. Après vient une sueur froide qui vous inonde des pieds à la tête. Puis vous croyez que les muscles de vos genoux sont coupés, et que vos yeux vous sortent de la tête. Et lorsque vous en êtes arrivé à cette troisième période, la situation est désespérée : inutile d'essayer de paraître en scène. »

*
* *

Le nouveau roman madrilène *la Espuma* (l'écume, c'est-à-dire la *Haute*) a pour auteur un écrivain encore jeune, mais très connu, M. Armando Palacio Valdès. Par la nature de son talent, Palacio a quelque parenté avec les romanciers anglais : il possède à un degré éminent une qualité assez rare en Espagne, la sensibilité. C'est là ce qui fait surtout son originalité littéraire. Il est de plus un fin observateur et un peintre de mœurs minutieux et exact. Ses études de vie madrilène ou provinciale sont de premier ordre. On a rarement décrit les mœurs andalouses avec autant de charme et de gaieté qu'il a su le faire dans la *Hermosa San Sulpicio*. Son dernier roman, qui a paru à la fois en castillan à Madrid et en anglais à Londres (car Palacio est fort apprécié en Angleterre et aux États-Unis), a soulevé en Espagne bien des colères. On l'a beaucoup lu, comme tout ouvrage qui fait scandale, mais on l'a beaucoup critiqué. Le portrait qui y est fait de l'aristocratie espagnole, amoureuse seulement de plaisir et de luxe, est en effet fort peu flatteur, et on comprend qu'il n'ait pas dû contenter tout le monde. On a reproché au romancier d'avoir fait preuve de parti pris et d'injustice, d'avoir décrit ce qu'il connaissait mal, et on s'est livré au jeu puéril de relever chez lui maintes inexactitudes dans la notation de menus détails mondains. Il nous est difficile de dire si Palacio n'a pas jugé avec trop de sévérité et de pessimisme la société qu'il a prise comme sujet d'étude. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que dans son œuvre nouvelle il a su créer des caractères bien vivants et qu'il fait dérouler sous les yeux de son lecteur une galerie de types admirablement saisis : cela mérite bien qu'on lui pardonne quelques hérésies, s'il y en a, sur des questions de toilette.

B. DE T.

*
* *

Un polygraphe espagnol du XVIIIe siècle, Feijoo, écrivit pendant plusieurs années, sous le nom de *Teatro critico*, une publication périodique analogue au *Spectator* d'Addison. Mme Pardo Bazán vient d'entreprendre, sous le nom de *Nuevo Teatro critico*, une publication du même genre (Madrid, La España Editorial). Il paraît un fascicule d'une centaine de pages par mois. Chaque fascicule contient une nouvelle, une étude de critique littéraire et une étude sur une question sociale ou politique. Les quatre premiers fascicules que nous avons sous les yeux nous font bien augurer du succès de l'entreprise. Mme Pardo Bazán a les qualités d'un essayiste de premier ordre, un esprit très ouvert, une curiosité qui s'intéresse à tout, et elle sait aborder tous les sujets avec une aisance égale.

*
* *

L'intendance des théâtres impériaux de Berlin, et, en général, toutes les directions des théâtres berlinois, se plaignent de l'inexactitude du public qui, depuis quelque temps, s'est accoutumé à venir au théâtre longtemps après l'heure fixée pour le lever du rideau. Il est question d'adopter, à Berlin, l'usage employé à Dresde et dans d'autres villes, qui consiste à fermer les portes des théâtres pendant la durée des actes et à les rouvrir aux entr'actes.

*
* *

A peine l'Exposition internationale des beaux-arts de Berlin est-elle ouverte, que l'on annonce l'ouverture, dans les salons du jardin-théâtre Krols, d'une exposition internationale des refusés.

*
* *

Un savant grec, M. Georgiades, vient de découvrir, dans la bibliothèque de l'école de théologie de Chalcis, le quatrième livre des *Commentaires de Daniel*, de saint Hippolyte. Une édition allemande de cet important morceau a paru à Rome.

*
* *

Le trop fameux drame de M. Sudermann, *la Fin de Sodome*, vient d'être joué à Rome : l'échec a été plus marqué encore qu'à Berlin.

*
* *

On vient de vendre, à Boston, pour la grosse somme de 225 dollars, le manuscrit d'un poème d'Edgar Poë, *Eulalie*.

*
* *

Le nouveau drame d'Ibsen, *Hedda Gabler*, vient d'être joué, en anglais, au Vaudeville de Londres : il n'a pas eu plus de chance, d'ailleurs, qu'en Allemagne et dans les pays scandinaves. Le public s'est obstiné à ne pas comprendre.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 TOME XLVII 23 MAI 1891

LES SOURCES GRECQUES DU CHRISTIANISME (1)

La grande révolution religieuse qui partage en deux l'histoire des peuples de l'Occident présente, au premier abord, le spectacle d'une société justement fière de sa supériorité incontestée qui, tout à coup, se soumet volontairement à la domination intellectuelle d'une race inférieure.

Le Dieu des chrétiens naît et meurt en Judée; ses premiers disciples, Juifs comme lui, portent son culte en Égypte et en Asie Mineure, en Grèce et en Italie; et, en moins de trois siècles, le Christianisme est devenu la religion de tout l'empire romain.

Une conversion si rapide se comprendrait chez une population barbare, peu attachée à ses vagues traditions; mais que les peuples les plus civilisés aient pu renier ainsi leur passé et abdiquer leur suprématie morale devant une petite nation dispersée, réduite à une condition presque servile, c'est là un fait étrange, unique dans l'histoire.

Mais le miracle disparaît, si on étudie le milieu où s'est développé le Christianisme et les causes qui en ont préparé l'avènement. Il n'est pas tombé comme un coup de foudre au milieu du vieux monde surpris et effaré. L'histoire n'a pas de brusques changements, ni de transformations imprévues, pas plus dans les croyances que dans les mœurs.

Pour comprendre le passage d'une religion à une autre, il ne faut pas opposer entre eux deux termes extrêmes, comme la mythologie homérique et le symbole de Nicée; il faut tenir compte des monuments intermédiaires, produits multiples d'une époque de transition, où l'Hellénisme primitif, discuté par la philosophie, s'altérait chaque jour davantage par son mélange avec les religions de l'Orient qui débordaient confusément sur l'Europe. Le Christianisme représente le dernier terme de cette invasion des idées orientales en Occident, mais il n'est pas pour cela un rameau détaché du Judaïsme. Il a emprunté ses éléments à toutes les religions anciennes et en a formé une construction nouvelle et originale, en leur donnant une importance proportionnelle à la vitalité qu'ils avaient conservée au moment de cette transformation.

On a l'habitude de négliger systématiquement ces emprunts; on croirait faire injure au Christianisme si on en cherchait les origines dans les religions qu'il a remplacées, on aime mieux n'y voir qu'une hérésie juive, et, dès lors, on ne peut s'expliquer ni pourquoi les Juifs l'ont repoussé si obstinément, ni comment il a pu être accepté par les Grecs et les Romains. Sans doute, il y a un élément juif dans le Christianisme, mais s'il n'avait pas ses sources principales dans les plus lointaines croyances des peuples de l'Europe, il n'aurait jamais pu devenir la religion de ces peuples, parce qu'il eût été étranger à leur caractère et à leur génie. C'est là qu'il faut chercher les affluents générateurs du grand fleuve chrétien; si on les subordonne à

(1) Cette leçon fait partie du cours d'Histoire universelle inauguré cette année, à l'Hôtel de Ville de Paris, par M. Louis Ménard, docteur ès lettres.

la source juive, on commet la même erreur que les géographes qui ont fait du Missouri un tributaire du Mississipi, tandis qu'il en est la branche principale et le véritable fleuve. L'apport des Juifs dans la mythologie chrétienne est à peine égal à celui des Égyptiens et des Perses. Ce qui a fait illusion, c'est qu'en empruntant aux Juifs leur Dieu unique, le Christianisme était obligé d'adopter leurs traditions et leur livre sacré. Il a aussi adopté leur Messie, mais il en a fait un Dieu, et cette incarnation du divin dans l'humanité est précisément ce qui creuse un abîme infranchissable entre les Chrétiens et les Juifs.

Considéré dans ses dogmes, le Christianisme, qu'on représente comme le complément de la religion juive, en est plutôt l'antithèse. Le trait dominant du Judaïsme, c'est la hauteur où il place l'idée divine; entre son Dieu et l'homme, la distance est infinie : le Christianisme a pour dogme fondamental l'adoration de l'Homme-Dieu. La religion juive, seule entre toutes, se renferme dans la vie présente, sans suivre l'homme au delà de sa destinée terrestre : pour le Christianisme, la terre n'est qu'un séjour d'épreuves et la vie une préparation à l'éternité.

Le peuple juif s'enferme dans le patrimoine exclusif de sa loi et repousse de son sein la foule des incirconcis, tandis que le Christianisme s'est annoncé dès l'origine comme religion universelle, et n'a jamais cessé d'appeler à lui les hommes de toutes les nations. Par sa morale, le Christianisme ne se rattache pas plus à la religion des Juifs qu'à celle des Grecs. La préférence qu'il accorde aux vertus ascétiques sur les vertus actives pourrait le faire comparer au Bouddhisme, dont il se rapproche aussi par sa discipline sacerdotale; mais ce rapprochement n'implique pas une filiation; il permet seulement de voir dans ces deux religions deux phases correspondantes de l'évolution des idées.

Si le Christianisme s'en était tenu aux prédications de ses premiers apôtres, il n'aurait été qu'une petite secte juive qui se serait éteinte obscurément, comme les Ébionites. La prédication de saint Paul repose sur le dogme de la résurrection; c'est un emprunt à la mythologie égyptienne et à la mythologie mithriaque. La métaphysique exposée au début de l'Évangile de saint Jean est empruntée au Poimandrès d'Hermès Trismégiste; on peut même remonter jusqu'au Timée de Platon. Les dogmes de la chute, de l'incarnation et de la rédemption ont leur source dans les mythologies indo-européennes.

Il est vrai que les Chrétiens ont voulu rattacher la chute de l'homme à la mythologie hébraïque; mais il a fallu faire du serpent d'Éden l'incarnation du mauvais principe : c'est un emprunt à la mythologie iranienne. La chute de l'homme, dans le dogme chrétien, est une conséquence de la chute des Anges, dont la Bible ne dit pas un mot. C'est une fable indo-européenne, dont on peut suivre la trace, soit dans l'Inde et la Perse, soit dans la Grèce elle-même, depuis la tradition épique des Titans et des Géants jusqu'à la démonologie d'Empédocle et au système mystique de la descente et de l'ascension des âmes, exposé par Platon et par Virgile.

La croyance à la vie d'outre-tombe, qui tient une place si importante dans la symbolique chrétienne, ne peut être appuyée sur la Bible hébraïque, qui n'a pas d'eschatologie. Les Juifs sont le seul peuple matérialiste de l'antiquité. D'après la doctrine dite mosaïque, l'homme est puni ou récompensé dans ses descendants. La vie collective du peuple élu d'Iahweh se confond avec l'unité politique et la religion nationale, sans laisser une place pour l'individu, pas même celle de médiateur. Les Juifs n'ont jamais eu de fête commémorative pour Abraham et Jacob leurs ancêtres, ni pour David, leur roi populaire, ni pour Moïse, leur législateur, ni pour aucun de leurs prophètes. Invoquer les morts ou prier pour eux, supposer qu'ils sont encore quelque chose quand le corps est retourné à la terre d'où il était sorti, quand le souffle est retourné à Dieu qui l'avait donné, ce serait méconnaître les droits de celui qui possède seul l'existence : il est celui qui est. Chez les Grecs, au contraire, l'abîme infranchissable que la mort a creusé entre le Dieu et l'homme était comblé par l'apothéose et l'immortalité de l'âme, par le culte des héros et des ancêtres. Les tombeaux étaient sacrés comme des temples; chaque cité, chaque famille avait son protecteur, et, quand le Christianisme eut remplacé les héros par les saints, les noms seuls furent changés, les fonctions restèrent les mêmes : c'étaient toujours des gardiens actifs et vigilants, compatissant à nos misères, parce qu'ils ont souffert comme nous.

*
* *

Autant les Juifs, habitués à distinguer profondément la nature divine de la nature humaine devaient repousser avec horreur l'idée de l'incarnation, autant cette idée devait sembler naturelle aux Grecs, qui n'avaient jamais cessé de chercher le divin dans l'humanité. Aux siècles héroïques, on ne concevait rien de supérieur à la force tutélaire qui dompte les fléaux et les monstres, à la force héracléenne, c'est toujours ainsi qu'Héraclès est désigné dans l'épopée. Pour prix de ses durs travaux, le héros sauveur, affranchi des souillures terrestres par la flamme du bûcher, devient l'époux de l'éternelle Jeunesse, il s'assoit dans l'Olympe à côté des Dieux, forts et bienfaisants comme lui. Dans la vieillesse de la Grèce, ce type idéal de l'humanité devait se transformer pour répondre aux besoins nouveaux de la conscience populaire. L'Homme-Dieu ne pouvait plus être un athlète vainqueur des lions et des hydres, mais un sage enseignant la vertu aux hommes, leur révélant le grand mystère de l'âme, la rédemption

par le sacrifice, et consacrant comme Socrate sa doctrine par sa mort. Le culte de l'homme, qui est le caractère dominant de la religion grecque, arrive en lui à son dernier terme. L'homme ne s'adore plus dans sa force et dans sa beauté, mais dans sa misère et sa faiblesse, dans sa douleur et dans sa mort. Et quand on a scellé la pierre de son sépulcre, il ressuscite le troisième jour et va s'asseoir à la droite du Père.

***

L'idée de soumettre un Dieu aux misères terrestres et surtout à la mort eût été pour les Juifs le plus impie de tous les blasphèmes, mais elle n'avait rien qui pût étonner les Grecs. Ils trouvaient dans leurs vieilles légendes des Dieux blessés, des Dieux enchaînés, des Dieux soumis à l'esclavage. Apollon avait gardé les troupeaux chez Admète, Hèraclès avait accompli ses travaux pour obéir aux ordres d'Eurystheus, son maître, et n'était arrivé à la divinité que par l'apothéose, car il était mortel, comme tous les demi-Dieux. Les initiations mystiques, qui prirent un si grand développement dans la dernière période de l'Hellénisme, reproduisaient toutes, sous diverses formes, le dogme de la passion et de la mort d'un Dieu. C'étaient d'abord les mystères d'Eleusis, où la renaissance de la végétation après l'hiver et la renaissance de l'âme au delà du tombeau étaient représentées dans un même symbole, celui d'une jeune fille Κόρη, enlevée par le roi des morts, pleurée par sa mère la Terre, Δημήτηρ ἀχαία, la mère des douleurs, et rendue à la lumière du jour par la volonté de Zeus. Puis le troisième Cabire mis à mort par ses frères, dans les mystères de Samothrace, ou Zagreus déchiré par les Titans et renaissant dans Dionysos, le Dieu de l'initiation orphique. L'idée du grain de blé qui meurt pour ressusciter en épi se représente sous une autre forme dans la pluie divine, Διόνυσος, tombant sur la terre pour renaître dans la liqueur sacrée des libations. Le vin pouvait être pris comme le pain pour symbole de la communion des êtres. On ne doit pas s'étonner que l'Église grecque donne le nom de mystère au sacrement de l'eucharistie qui renouvelle l'antique initiation par le pain et le vin.

Les aventures d'Orpheus, personnage fabuleux auquel on rapportait l'institution des mystères de Dionysos, reproduisent quelques traits de la légende du Dieu lui-même : il est déchiré par les Mainades; il descend aux enfers chercher sa femme Eurydikè, comme Dionysos y était descendu pour en ramener sa mère Sémélè. Dans les peintures chrétiennes des catacombes de Rome, le Sauveur est souvent représenté sous les traits et le costume d'Orpheus. La transformation religieuse qui se rattache à son nom semble en effet une ébauche du Christianisme, et les congrégations orphiques ressemblent bien plus au clergé chrétien qu'au sacerdoce hellénique. Il n'y avait pas de véritables prêtres en Grèce, il n'y avait que des sacristains chargés par le peuple de garder le temple et de diriger les cérémonies du culte public. Mais, grâce à la liberté laissée à tous les cultes privés, il se formait des *thiases* ou collèges religieux, indépendants de l'État. Tels étaient les Orphéotelestes, ou initiateurs orphiques, qui vendaient des formules de prières et des pratiques de purification. Platon parle assez dédaigneusement de ces charlatans qui assiégeaient les portes des riches pour leur offrir les moyens d'expier leurs crimes ou ceux de leurs ancêtres. Les Orphiques avaient une discipline ascétique et tous les caractères d'un ordre religieux. Leur commerce de formules expiatoires pour racheter les péchés des vivants et des morts rappelle la vente des indulgences au moyen âge.

LE MESSIE.

La domination des Romains, comme celle des Séleukides, rejeta les Juifs dans leurs rêves messianiques. La Bible y jouait le principal rôle. Quoique les anciens prophètes ne fussent que des tribuns religieux et populaires, on arrivait, à l'aide d'interprétations de fantaisie, à en faire des devins. On leur faisait prédire la suprématie du peuple juif sur tous les autres peuples. En isolant quelques phrases de leurs écrits, on y trouvait des allusions à son futur libérateur, à son Messie. Comme tous les types mythologiques, ce personnage idéal du Messie se précisa de plus en plus. Mais, en même temps, il prit une signification plus haute et son caractère devint exclusivement moral. Devant l'immensité de la puissance romaine, un roi guerrier comme David n'aurait pas suffi; ce n'était pas trop d'un révélateur comme Moïse pour établir le règne de Dieu sur la terre. Dans ce rôle surnaturel, le Messie devait avoir bien plus d'action sur le peuple; mais toute révolution, qu'elle soit violente ou mystique, inspirera toujours la même horreur aux classes dirigeantes. Le sacerdoce juif implora l'appui du bras séculier contre Jésus de Nazareth, comme autrefois contre Judas Macchabée.

Il courait de mauvais bruits sur cet agitateur, dont on ne connaissait pas les moyens d'existence, et qui traînait toujours à sa suite des troupes de gens sans aveu. Que leur prêchait-il pour avoir tant de succès? disaient les honnêtes gens de ce temps-là; assurément ce n'est pas le respect de l'ordre et de la propriété. On citait de lui des paroles inquiétantes : « Un câble entrera plus facilement dans le trou d'une aiguille qu'un riche dans le royaume de Dieu. » C'est avec ces discours incendiaires qu'on excite les foules ignorantes au meurtre et au pillage. En principe, les honnêtes gens ne sont pas hostiles à la liberté de la parole, mais c'est une arme qu'ils voudraient se réserver : il faut, disent-ils, la contenir dans de justes limites, sans quoi il n'y aurait pas de société possible. Si on permettait au premier venu de déblatérer contre les gens respec-

tables et de soulever les mauvaises passions, personne ne pourrait dormir tranquille. Comment les déclassés se résigneront-ils à chercher du travail si on leur parle des lis des champs qui ne tissent ni ne filent et qui sont mieux vêtus que Salomon? On ne doit pas lâcher la bride à ces individus qui n'ont pas su se faire une position, et qui voudraient tout bouleverser pour pêcher en eau trouble. Comme tous les charlatans, ce Jésus prétend déjà qu'il fait des cures merveilleuses et il trouve des dupes pour le croire. On finira par en faire un Dieu. Il faut pourtant bien que les honnêtes gens se défendent, et c'est le devoir du gouvernement de les protéger contre les brouillons et les factieux qui menacent la sécurité publique.

Il répugnait à Pilate de faire mourir un innocent pour satisfaire des haines de prêtres, car en somme les ennemis de Jésus ne pouvaient lui reprocher que quelques intempérances de langage; il n'y avait pas là de quoi tuer un homme. Mais on fit entendre à Pilate que son indulgence compromettrait sa position officielle : « Si tu ne vois pas le danger de ces prédications subversives, tu n'es pas l'ami de César. » Pilate céda pour conserver sa place. Jésus fut livré à ses ennemis qui le mirent en croix : le gouvernement fournit des troupes pour contenir le peuple pendant le supplice. Mais le peuple ne bougea pas; il laissa tuer son ami. Les riches et les prêtres, l'ayant reçu des mains de Pilate, ne le lâchèrent plus. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il fallait bien que le Calvaire fût éternel, puisque les Dieux sont en dehors du temps.

Quant à Pilate, il est probable que sa lâcheté ne lui laissa pas beaucoup de remords; il se disait sans doute que le maintien de l'ordre était à ce prix, qu'après tout cet homme excitait à la haine des citoyens les uns contre les autres, et qu'avec un ennemi de la société, on n'était pas obligé d'être juste. Cet événement, qui partage en deux l'histoire du monde, passa inaperçu des contemporains. Les cinq ou six lignes qu'on trouve dans Joseph sont une interpolation. Si Joseph avait cru, comme ce passage le lui fait dire, que Jésus était le Messie et qu'il était plus qu'un homme, Joseph, au lieu de rester juif, se serait fait chrétien.

L'HOMME-DIEU.

L'introduction du Christianisme en Grèce se rattache aux noms juifs de saint Paul et de saint Jean, comme celles des mystères dionysiaques au nom du Thrace Orpheus. A quinze siècles d'intervalle, c'est un germe divin sorti de l'Orient qui se développe aux rayons fécondants du soleil de la Grèce. Aux jours de sa jeunesse, la Grèce avait révélé la religion d'Homère et de Phidias; quand son idéal fut transformé par la philosophie, elle légua aux races nouvelles l'enfant de sa vieillesse, le Verbe, le dernier-né de ses Dieux. Mais la philosophie ne peut devenir une religion qu'en revêtant la forme concrète du symbole; il faut que les idées prennent un corps, comme les âmes qui veulent entrer dans la vie. Le symbole nouveau, qui devait réunir tous les éléments religieux dispersés dans le monde, ne pouvait naître dans les écoles philosophiques, car cette incarnation de la pensée dans la forme est une œuvre toute populaire; les philosophes n'ont jamais pu l'accomplir, pas plus qu'ils ne peuvent créer une langue. Mais leur pensée avait pénétré à leur insu dans la profondeur des couches sociales, parmi les vaincus et les esclaves.

Dans les derniers rangs d'un peuple méprisé il était tombé un rayon de cette lumière sacrée, l'éternelle Raison, qui est le seul Dieu de la philosophie, et le Verbe s'était incarné dans le sein d'une vierge juive. Le souffle créateur de la Grèce, l'Esprit aux ailes de colombe, avait visité l'âme religieuse de l'Orient et l'avait fécondée sans la flétrir.

D'après le fragment des *Grandes Eoïées*, placé au commencement du *Bouclier* d'Hésiode, Zeus, voulant opposer un protecteur puissant au fléau de la guerre, résolut de donner Hèraclès au monde; c'est dans ce but qu'il entre chez Alcmène en prenant les traits d'Amphitryon, « car jamais aucune femme n'aima autant son mari ». Dans le dogme chrétien, une vierge sans tache, épouse d'un juste, est choisie pour enfanter le Sauveur. La forme du symbole est plus chaste, mais la pensée est la même : la naissance des grands hommes est un bienfait des Dieux. Hèraclès est appelé tantôt le fils de Zeus, tantôt le fils d'Amphitryon. Jésus passe pour le fils de Joseph, et l'Évangile expose la généalogie qui le rattache à David, quoi qu'en réalité il soit fils de Dieu. Le Rédempteur ne pouvait naître que d'une vierge, car c'est la pureté de l'âme qui enfante le sacrifice de soi-même. Rien de plus transparent que ce gracieux symbole de la Vierge-Mère, qui a fourni à l'art de la Renaissance un type nouveau du féminin éternel.

Le Fils de la Pureté immaculée fécondée par l'Inspiration céleste, le fruit de l'hymen mystique de l'Orient et l'Occident, né dans une étable d'une humble famille d'ouvriers qui descendent des rois, représente l'unité originelle de la famille humaine. Les bergers l'adorent dans son berceau, comme les pasteurs de l'Himalaya et de la Chaldée adoraient le soleil naissant. Les rois mages, conduits par une étoile, viennent se prosterner devant l'Enfant-Dieu, rayonnant dans ses langes, et lui présenter l'or, l'encens et la myrrhe. L'Égypte, mère antique des initiations, lui offre un asile contre le tyran qui menace sa vie, comme elle avait servi d'abri aux anciens Dieux menacés par les Géants.

Ces débuts de la légende consacrent sous une forme évhémériste la part des vieilles religions orientales dans l'élaboration de la religion nouvelle, qui em-

prunte à la Perse le dogme du Diable, à l'Égypte le dogme de la résurrection. Sur la jeunesse du Sauveur, la tradition chrétienne laisse une grande lacune : rien qui réponde aux détails de la tradition bouddhique sur la jeunesse de Çakya-Mouni, son éducation religieuse et ses austérités ascétiques. Les épreuves qui sont la condition première de toute initiation se réduisent pour Jésus à quarante jours de jeûne au désert, après lesquels, transporté par le Tentateur sur la plus haute montagne, il refuse d'accepter les royaumes de la terre. Quant aux tentations charnelles, si fréquentes dans la vie des ascètes chrétiens, elles n'ont pas même de place dans celle de l'Homme-Dieu. La légende ne fait pas prévoir l'importance que prendra la chasteté dans la morale chrétienne; elle nous montre le Christ plein d'indulgence pour la femme adultère, la Samaritaine et les femmes possédées du Démon.

Après ces années silencieuses, le Sauveur apporte aux hommes la bonne nouvelle. Son enseignement moral se résume dans la fraternité humaine et dans la confiance en Dieu, considéré comme le Père, non plus des Juifs seulement, mais de tous les hommes. L'emploi fréquent de la parabole donne à cet enseignement une force d'attraction que n'auraient jamais eue les froides leçons des docteurs. Haï des riches, qu'il poursuit de ses invectives, et des prêtres hypocrites dont il fait fumer la chair sous le fer rouge de ses anathèmes, il est béni des pauvres et des proscrits de l'ordre social, et c'est pour eux qu'il multiplie le pain céleste de sa parole, l'inépuisable pain de la charité. Toujours suivi d'une troupe de mendiants affamés et de filles perdues, il préfère le repentir à l'orgueilleuse vertu des heureux du monde; il préfère à la vaine science des prêtres l'humble simplicité des pauvres d'esprit, et il donne son ciel aux petits enfants.

Il guérit les maux de la pauvre âme humaine, il ouvre les yeux des aveugles à la divine lumière, il ressuscite les morts à la vie éternelle. Comme Héraclès avait délivré de ses chaînes le Titan ravisseur du feu, le Christ délivre des chaînes du péché et de l'empire de la mort la race d'Adam, coupable d'avoir volé le fruit de l'arbre de la science. Il révèle au monde le grand mystère de l'âme, la rédemption par la douleur. Voici la nuit des oliviers et la sueur de sang : « Mon Dieu, s'il était possible d'éloigner de moi ce calice! — Non, il faut le boire. — Que ta volonté soit faite, mon Père. » Voici le baiser de Judas et le tribunal, et la parodie de la justice, car il y avait déjà dans ce temps-là des magistrats intègres qui sauvaient l'ordre en proscrivant la libre pensée. Abandonné de tous, vendu par son disciple, renié par son ami, fouetté au poteau des esclaves, après la dérision du manteau de pourpre et de la couronne d'épines, il porte sa croix sur ses épaules dans la longue voie douloureuse, et meurt entre deux voleurs, lui, la Vertu vivante; il souffre et meurt pour le salut de ses frères; il lave dans son sang les souillures du monde, il réconcilie la terre et le ciel.

L'ÉVHÉMÉRISME CHRÉTIEN.

Il y a eu, dans notre siècle, une école de théologiens rationalistes qui a appliqué le système historique d'Évhémère à la mythologie chrétienne : la lumière céleste qui éblouit les bergers de Bethléem a été réduite aux proportions d'une lanterne. Les rois mages qui vinrent, guidés par une étoile, apporter l'or, l'encens et la myrrhe au Dieu nouveau-né, sont devenus des marchands arméniens qui, passant par là, s'intéressèrent à une pauvre famille, et firent quelques cadeaux à la mère et à l'enfant. Le Dieu mort et scellé sous la pierre du sépulcre n'était qu'un homme en léthargie; ses amis l'ont déterré et l'ont fait revenir à lui : voilà la résurrection du troisième jour. Quant à l'Ascension, elle s'explique par un brouillard qui a permis au ressuscité de s'esquiver sans être aperçu. Ceux qui ont trouvé ces explications n'étaient pas des ennemis du Christianisme, mais ils voulaient concilier la légende avec le progrès des lumières. Les savants qui veulent faire entrer la mythologie dans l'histoire confondent le Dieu avec le modèle qui a posé pour sa statue. Si l'on trouvait le masque de la Fornarina, on nous dirait peut-être : Ne croyez pas les mensonges de Raphaël, voici la véritable madone.

Mon point de vue est tout à fait différent : je ne cherche pas à ramener la mythologie aux conditions de l'histoire. Pour moi, les religions sont de magnifiques œuvres d'art, et l'idéal est plus vrai que la réalité, car elle est passagère et il est éternel. Je ne discuterai même pas la vraisemblance des biographies de Jésus qu'on a écrites de nos jours. Plutarque a bien écrit une vie de Thèseus; il avait même fait celle d'Héraclès. Voici un savant évhémériste qui nous représente Jésus comme un charmant docteur, d'une exquise distinction et d'une douce ironie, un peu sceptique et pratiquant le dédain transcendant. Pour d'autres savants, encore plus réalistes, Jésus a été beaucoup trop surfait; ce n'était qu'un homme très ordinaire, qu'il est temps de réduire à sa juste valeur. Il y a un professeur de la Sorbonne qui a découvert dans le cerveau de Jésus des symptômes d'aliénation mentale. Eh bien, quand même on prouverait que Jésus n'a jamais existé, l'idéal divin que l'Occident adore depuis dix-huit cents ans sous le nom de Christ n'en serait pas moins un Dieu, de même qu'en niant l'existence d'Homère, on n'a pas supprimé l'œuvre divine qui porte son nom. Ce qu'on adore dans l'Homme-Dieu, c'est la plus haute manifestation de la vertu de l'homme, le sacrifice de soi-même. Pouvez-vous concevoir quelque chose qui soit au-dessus de cela? Non, n'est-ce pas? Vous voyez bien que c'est un Dieu.

LE DRAME DE LA PASSION.

La fable de Chiron s'offrant à la mort pour la délivrance de Prométheus, celle de Dioscoures mourant alternativement pour se partager l'immortalité avaient préparé les Grecs au dogme chrétien de la Rédemption. Les initiations mystiques reproduisaient toutes le thème de la passion, de la mort et de la résurrection d'un Dieu.

Mais par les détails profondément humains de son agonie, le Christ laisse bien loin de lui tous ces symboles physiques; on ne peut s'intéresser aux mésaventures du raisin foulé dans le pressoir, ni à la descente du soleil dans les signes inférieurs du zodiaque, tandis que le Christ est un homme qui souffre et qui meurt. Sa passion est le résumé de toutes les douleurs humaines, angoisses de l'âme et tortures du corps. Qu'importe que la pensée soit enveloppée de symboles mythologiques? Ces symboles sont l'incarnation vivante de la conscience humaine, et il n'est pas de poète ni d'artiste qui puisse en créer de plus beaux. Qu'on cherche une expression visible et plastique du dogme républicain de la fraternité; on ne pourra trouver une image plus saisissante que celle du Juste mourant volontairement pour le salut des hommes. Devant le tribunal révolutionnaire, Camille Desmoulins, l'apôtre de la clémence, se mettra sous le patronage du « sans-culotte Jésus ». Devant toutes les proscriptions, on se rappellera toujours ce drame sublime, type éternel de toutes les condamnations injustes et de toutes les douleurs volontairement acceptées. Quand on voit tant de haines et de lâchetés s'acharner sur les vaincus, on pense à la trahison de Judas et au reniement de saint Pierre, aux insultes des soldats et des juges, aux soufflets, aux crachats, à l'éponge de fiel: et quand on en voit les victimes porter les chaînes des forçats, on se souvient que le Dieu du sacrifice fut crucifié entre deux voleurs.

*
* *

Dans le médiateur nouveau se confondent le dogme oriental de l'incarnation et le dogme grec de l'apothéose : c'est un Dieu qui se fait homme pour sauver le monde ; c'est un homme qui s'élève au ciel par sa vertu. Sans doute il ne s'agit ici ni des vertus publiques ni des vertus privées, puisque le Christ n'est ni époux, ni père, ni citoyen; mais il est le sacrifice de soi-même, c'est-à-dire la plus haute expression du divin dans l'humanité. Nulle part, même si on pouvait monter dans la dernière étoile, on ne trouverait rien de plus beau et de plus grand. Les Stoïciens avaient dit : L'homme est supérieur aux Dieux, car il peut donner sa vie pour la justice, et les Dieux ne peuvent ni souffrir ni mourir. Cette lacune dans le glorieux panthéon de la Grèce, le Christianisme l'a comblée: son Dieu est un homme qui souffre et qui meurt. La poétique légende d'Eleusis est dépassée par la sincérité naïve du récit évangélique de la Passion. Que sont les vautours du Caucase, qu'est-ce que le bûcher de l'Oita, près de la croix du Calvaire? Il ne s'agissait plus d'un héros des époques fabuleuses, il avait vécu parmi nous, on l'avait vu, on l'avait touché, et le plus incrédule avait mis un doigt dans ses plaies. L'évhémérisme ne pouvait aller plus loin ; le divin n'entrait plus seulement dans l'histoire, il prenait pied dans la réalité contemporaine : la religion nouvelle allait vivre de ce qui avait tué l'ancienne religion.

Pour comprendre les misères humaines, il faut avoir souffert; le peuple salua comme son rédempteur ce charpentier socialiste mort du supplice des esclaves. Les philosophes, qui attendaient toujours le vengeur de Socrate, reconnurent la Parole divine dans ce martyr de la libre parole, sacrifié à des rancunes sacerdotales. Les races fatiguées n'espéraient plus rien de la terre; il leur fallait un lit profond comme un tombeau pour y dormir en paix. Le monde vieilli s'enveloppa dans son linceul, et les regards tournés vers le gibet du dernier Dieu, attendit la résurrection promise.

LA RÉSURRECTION DES CORPS.

Le panthéisme égyptien consacrait par le jugement des morts le caractère moral des migrations ascendantes et descendantes de l'âme et les rattachait, sous des formes mythologiques, à l'évolution du soleil, source de toute vie et symbole de toute justice dans l'univers. L'embaumement des corps, justifié au point de vue de l'hygiène par les débordements périodiques du Nil, préparait le retour des âmes, après une série d'épreuves, dans les corps qu'elles avaient animés, comme le soleil retourne périodiquement à ses stations dans le ciel. Le dogme égyptien de la résurrection ne doit pas être confondu avec le dogme grec de l'immortalité de l'âme; il en diffère autant que le Panthéisme égyptien diffère du Polythéisme grec. La croyance à la résurrection des corps s'infiltra peu à peu chez les Juifs quand ils se trouvèrent dans un continuel contact à Alexandrie avec les Égyptiens. La perpétuité de la personne humaine, qui, dans l'Hellénisme, avait pour conséquence le culte des morts, aurait semblé chez les Juifs un vol au Dieu unique. Mais la résurrection semblait plus acceptable. On pouvait croire que Dieu, s'il le voulait, rendrait la vie aux morts comme il l'avait donnée aux vivants. On voit même par la parabole du mauvais riche, dans l'Évangile, qu'à l'époque de l'ère chrétienne, on admettait en Judée que les Justes seraient accueillis après leur mort dans le sein d'Abraham, tandis que les méchants seraient en proie à une soif inextinguible. Cependant les Sadducéens, qui étaient les Juifs orthodoxes, repoussaient opiniâtrément la croyance à la ré-

surrection dont ils ne trouvaient pas de trace dans le Pentatenque ni dans les prophètes.

Il est possible que la croyance à la résurrection et au jugement dernier ait pénétré chez les Juifs d'Asie Mineure par le culte de Mithras, qui se rattachait à la religion iranienne et qui prit un grand développement vers l'époque de Mithradate. Après la guerre des pirates, il se répandit en Occident, et on possède un assez grand nombre de bas-reliefs mithriaques de l'époque romaine. On n'a sur cette religion que de rares indications éparses dans quelques livres grecs. On sait seulement que Mithras, qui était originairement un Dieu solaire, avait le caractère d'un médiateur entre Ormuzd et Arhiman. Le culte de Mithras, qui se répandit, comme toutes les religions de cette époque, sous forme d'initiation mystique, avait beaucoup de succès parmi les soldats, car c'était un Dieu guerrier, et l'inscription d'un de ces monuments lui donne le titre d'Invincible. C'est celui qui doit triompher du mal, des ténèbres et de la mort. Après cette dernière victoire, les hommes seront heureux, ne mangeront plus et n'auront plus d'ombre.

La résurrection des corps fut adoptée par les premiers prédicateurs du Christianisme, qui en firent le couronnement d'une vaste construction mythologique. Ils donnèrent au Christ le rôle de sauveur de la race humaine et de juge des morts, attribué par les Égyptiens à Osiris, en y ajoutant l'idée de rédemption par la mort d'un Dieu empruntée aux mystères de Dionysos. Le caractère particulier de la prédication de saint Paul est attribué par M. Havet à l'influence de la religion mithriaque, et cette opinion est très vraisemblable : saint Paul était né à Tarse, en Kilikie, le pays d'où les mystères de Mithras étaient entrés dans l'empire romain. Ces mystères attiraient les âmes par la promesse d'une résurrection des morts et d'une destruction de la mort et du mal. C'est là le thème unique de la prédication de saint Paul :

« Ce qui l'intéresse dans le Christ, dit M. Havet, ce n'est ni sa personne, qu'il n'a pas connue, ni ce qu'il a dit ou fait dans sa vie terrestre, dont il ne parle jamais; c'est seulement que le Christ, par sa mort, a donné le signal de la catastrophe finale qui va faire disparaître ce monde. Paul voit de ses yeux, comme présente, la destruction de toute puissance, c'est-à-dire l'écroulement de l'empire romain, et, après que celui-ci aura péri, périra aussi le dernier ennemi, c'est-à-dire la mort... Je ne saurais trop insister sur cette idée de la résurrection prochaine des morts et de son importance dans la christologie de Paul. Elle est inséparable, pour lui, de l'avènement du Christ, et elle en est, j'ose le dire, la raison unique. »

La croyance grecque à l'immortalité de l'âme ne pouvait frapper aussi fortement l'imagination populaire que les promesses de fin du monde, de résurrection, de jugement dernier. Rien ne contribua autant aux progrès rapides de la nouvelle religion. C'est par là que les prédicateurs chrétiens entraînaient toutes ces masses écrasées, humiliées, foulées aux pieds, qui appelaient un vengeur et un juge : Que le monde finisse, puisque rien ne peut le corriger; qu'il rentre dans l'abîme avec toutes ses souillures, et les angoisses des vaincus et des esclaves, et les misères des déshérités de la vie, et tant d'oppressions séculaires et de crimes inexpiés! L'heure de la délivrance est proche, la trompette du jugement va retentir, et les maudits iront au feu éternel, et il y aura des cris et des pleurs et des grincements de dents. Et le Juste, qu'ils ont mis en croix, descendra dans les nuées, et il nous ressuscitera comme il est ressuscité. Et il y aura de nouveaux cieux et une terre nouvelle : « Venez à moi, les élus de mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez rassasié, j'étais nu et vous m'avez couvert. — Seigneur, quand donc avons-nous fait ces choses? » Et il leur répondra : « Tout ce que vous faites pour le plus petit d'entre vos frères, vous le faites pour moi. » Homère avait dit de même : « Les Dieux, déguisés en mendiants, parcourent les villes, pour éprouver la justice ou l'injustice des hommes. »

La fin du monde, qu'on avait annoncée comme très prochaine, dut être reculée de siècle en siècle ; mais déjà le peuple avait pris l'habitude d'invoquer ses martyrs comme si pour eux la résurrection était déjà accomplie. L'idéal moral s'étant transformé, la résignation et les vertus ascétiques ayant pris le pas sur les vertus actives, le culte des saints remplaça le culte des héros. Le jugement dernier finit par n'être plus qu'une mise en scène mythologique, et l'on cessa de croire qu'il fallût attendre la fin des temps pour être réuni à ses amis. La croyance à la vie future reprit ainsi le caractère spiritualiste que lui avait donné la Grèce. La philosophie de notre temps a essayé de renouveler l'idée de la métempsycose en l'adaptant à nos connaissances astronomiques, mais les transmigrations de planète en planète n'ont trouvé quelque faveur que dans les classes lettrées; le peuple persiste à croire que ses morts sont toujours près de lui. S'il y a une croyance indépendante de toute éducation sacerdotale ou philosophique, c'est assurément celle-là. Quant au grand symbole du jugement dernier, on le traduit en langue moderne : on l'appelle le jugement de l'histoire. Il n'y a guère d'homme politique qui n'essaye de justifier ses actes dans des mémoires posthumes. C'était déjà ainsi dans l'Égypte des Pharaons; il y avait des épitaphes où le défunt énumérait les bonnes actions qu'il avait faites, les mauvaises dont il s'était abstenu. Au lit de mort, on demande pardon à ceux qui restent; on voudrait effacer l'irréparable, on plaide les circonstances atténuantes pour fléchir l'opinion des autres, mais on ne peut tromper la conscience. « L'âme est son propre témoin, l'âme est son propre juge, dit le

code de Manou. Et, en effet, on n'en saurait trouver de plus sévère et de plus clairvoyant.

ÉTAT PRÉSENT DES CROYANCES.

La Réforme a voulu ramener le Christianisme à ses sources juives ; l'Exégèse a essayé de retrouver les bases historiques de sa légende ; la philosophie oscille entre une critique négative du symbole et une paraphrase de la doctrine. C'est surtout par les subtilités de sa métaphysique que le Christianisme séduit les philosophes ; il y a quelques années, ils étaient passionnés pour la Trinité, le nombre trois leur semblait le plus beau de tous les nombres, et ils le retrouvaient partout. On ne voit généralement dans la religion qu'un ensemble de dogmes plus ou moins inacceptables pour la raison ; il faut y voir quelque chose de plus important, une règle idéale pour la conduite de la vie. Ceux qui acceptent cette règle forment un groupe social, une assemblée (c'est le sens du mot Église), et se sentent reliés les uns aux autres dans une aspiration commune : c'est le sens du mot religion. On dira peut-être que la conduite de la vie regarde la morale, et que la morale est la même pour tous les hommes, à quelque religion qu'ils appartiennent et même en dehors de toute espèce de religion : c'est une erreur. Qu'on examine, par exemple, les deux grands systèmes de philosophie sociale qui se sont produits dans notre siècle, celui de Saint-Simon et celui de Fourier. Le saint-simonisme prêche la réhabilitation de la chair et fonde une hiérarchie de castes sur la différence des capacités : tout pour l'intelligence, rien pour la vertu. Le fouriérisme proclame les attractions proportionnelles aux destinées. Toutes les passions lui semblent légitimes ; il suffit de les distribuer en groupes pour produire l'harmonie. Ni d'un côté ni de l'autre il n'y a place pour l'énergie virile de la lutte contre soi-même, pour l'héroïque effort de la volonté. Le Christianisme, au contraire, héritier de la morale grecque, établit la suprématie de l'âme sur les attractions du dehors. Pour lui, la vie est un combat sans trêve, et le prix de la victoire c'est la paix divine de la vertu. Quiconque admet cette grande morale de la lutte intérieure poussée jusqu'au sacrifice de soi-même a le droit de se dire chrétien.

Les sectes chrétiennes sont nombreuses et pourraient l'être plus encore sans inconvénient ; leurs différences ne portent pas sur l'idéal moral, qui est seul du domaine de la foi, mais sur des questions de dogme ou d'histoire, que chacun peut résoudre comme il l'entend. Dans l'exégèse comme dans toute autre science, les opinions les plus diverses peuvent se produire. Dans les pays de la liberté, aux États-Unis par exemple, le Christianisme, malgré l'infinie variété de ses nuances est ramené à son expression la plus simple ; il se réduit à trois éléments : d'abord la loi morale conçue comme personnelle et confondue avec le lien général des choses. Puis la vertu parfaite personnifiée dans le Juste qui s'immole pour sauver le monde. Enfin un livre qui, malgré ses lacunes morales et son fréquent désaccord avec la conscience de notre époque, représente la tradition chrétienne et rattache les croyances du présent à celles du passé.

J'ai essayé dans ces leçons de porter la question sur un autre terrain ; celui de la Symbolique. J'ai cherché à expliquer les dogmes chrétiens comme j'avais expliqué ceux des anciennes religions. L'Herméneutique, en traduisant les religions sous une forme abstraite, les rend acceptables à la raison des libres penseurs. J'ai montré dans une des leçons précédentes que l'évolution de la conscience humaine est exposée très clairement par ce symbole si simple : l'Éden de l'enfance, le serpent des passions humaines, et la rédemption sur le Calvaire de la vie, et l'ascension dans le ciel mystique de la conscience. J'ai rattaché la symbolique chrétienne au polythéisme hellénique, dont le cadre est assez large pour contenir toutes les conceptions religieuses. Entre les Lois éternelles dont l'accord produit l'ordre de l'univers, et que l'antiquité appelle les Dieux, l'homme a sa loi propre qui est la morale. Le devoir est sa religion, car en faisant ce qu'il doit l'homme se relie à l'ensemble des choses. Ce qui doit être étant la règle de ce qui est, les chrétiens ont eu raison de dire après les philosophes que la loi de justice qui règne au delà du monde visible, le Dieu intérieur que chacun porte en soi, est le seul Dieu que l'homme doive adorer. Subordonner toutes ses actions à cette loi qui se révèle dans la conscience, c'est ce qu'on appelle aimer Dieu par-dessus toute chose.

Le culte de la justice implique la lutte incessante contre soi-même, le sacrifice de toutes nos passions égoïstes au bonheur d'autrui. Par cette abnégation sans réserve, l'homme s'unit à Dieu, c'est-à-dire au bien absolu. Le type de cette vertu suprême s'appelle l'Homme-Dieu. C'est le modèle que se proposent ceux qui prennent le nom de Chrétiens ; c'est en s'élevant par un effort continu vers cette perfection idéale qu'ils entrent dans la communion des Saints, et se reposent après la lutte dans la béatitude intérieure qu'on nomme le ciel.

Aujourd'hui, les uns pensent que le Christianisme est arrivé au terme de son évolution historique et que l'avenir vivra sans religion, c'est-à-dire sans idéal, comme on dit que cela a lieu en Chine dans les classes lettrées. Pour les autres, on n'ensevelit une religion que lorsqu'on la remplace, et il leur semble que le Christianisme n'est pas remplacé et qu'aucune religion vivante n'est capable d'en recueillir la succession.

D'autre part, le Bouddhisme, l'Islamisme, le Judaïsme ne semblent nullement disposés à céder la place à la religion chrétienne. Chacun garde ses positions, la propagande ne s'exerce plus qu'en détail, le temps des conversions en masse est passé. On ne voit poindre à

l'horizon moral ni une religion nouvelle ni une synthèse des anciennes religions.

Depuis un demi-siècle cependant, un rapprochement inconscient paraît se préparer entre des religions longtemps ennemies. Des efforts ont été tentés dans un but d'épuration par les Églises protestantes et se poursuivent au nom de la science dans les écoles d'exégèse pour ramener le dogme chrétien à sa phase embryogénique. En réduisant la légende aux proportions de l'histoire, on ôte à l'Homme-Dieu son caractère symbolique et on le rapproche de plus en plus de Moïse ou de Mahomet. Ce sont les rites traditionnels bien plutôt que les croyances qui mettent une barrière entre les Juifs, les Musulmans et les Chrétiens rationalistes. Sans leur circoncision et leur répugnance pour la charcuterie, les Musulmans et les Juifs pourraient accepter ce Christianisme sans mythologie qui a beaucoup d'adhérents aujourd'hui dans la classe lettrée. Un rapprochement avec le Bouddhisme ne serait pas plus difficile : la théorie de l'Inconscient, qui représente le dernier terme de la philosohie allemande, ne diffère de la métaphysique bouddhiste que par la forme. L'alliance des dernières religions vivantes sera l'œuvre du XXe siècle.

LOUIS MÉNARD.

MADAME DEYGAS

Nouvelle.

Mariée jeune à M. Deygas, elle n'avait guère plus de trente ans quand celui-ci mourut.

Ce coup fut trop soudain et trop douloureux pour que le souvenir s'en effaçât. Et les soins de la ferme à diriger, ses habitudes de vie active suffisaient à étouffer le trop-plein de jeunesse et ses ardeurs intempestives. Si de brusques réveils la saisissaient, c'était quelque chose d'odieux dont elle s'irritait, auquel elle ne donnait pas de complaisance. Et dans l'agitation des travaux journaliers, cela se perdait...

Il ne faut pas demander si elle avait songé à se remarier. Les propositions ne lui avaient pas manqué. Faire un tel affront à Deygas! Donner un second père à leurs enfants!... Elle souriait.

Elle gardait une reconnaissance attendrie et sans borne à l'homme qui l'avait choisie dans une famille de petits cultivateurs, pour sa beauté saine et robuste, son esprit droit, son sens pratique; qui l'avait épousée presque sans dot, et l'avait élevée jusqu'à lui, au rang des *Piquebœufs!*

Ils formaient parmi les gros propriétaires terriens des environs une sorte de caste particulière, et s'enorgueillissaient de ce surnom, par la même raison que nos Cercles parisiens, sur le pied le plus élégant, tirent vanité des appellations burlesques et censées ravalantes dont on les désigne. Ces Piquebœufs, en réalité, descendaient bien de paysans qui avaient tenu l'aiguillon et qui, de père en fils, avaient arrondi leur patrimoine. Mais leurs derniers neveux, ceux qu'on appelait ainsi par ressouvenir ancestral et antiphrase, s'étaient fort dégrossis : les mains calleuses avaient engendré des mains blanches. Ils étaient devenus des messieurs.

De cette manière de gentilhomme campagnard, grand chasseur, ami des gaies réunions, des plaisirs de la table, fier d'une existence indépendante, et maître et seigneur sur sa terre, M. Deygas avait été l'un des types les plus aimables et les plus achevés.

Et le temps avait passé. Voilà que cinq années s'étaient écoulées depuis la catastrophe. Mme Deygas avait dépouillé ses vêtements noirs. Il ne fallait pas, par la vue perpétuelle de ce deuil, attrister les enfants.

*
* *

Elle n'était pas seule à s'occuper de la ferme. Dans le nombre des domestiques — au-dessus d'eux — il fallait compter Jean Beraux, le maître-valet, qui avait servi sous son mari, qui était parti, qui était revenu, et à qui elle avait fini par céder toute la part d'autorité qu'elle ne se réservait pas pour elle.

C'était un homme jeune encore — plus jeune qu'elle — et solide, bien planté sur ses jambes, les cheveux noirs et frisottants, les traits fins, l'air rusé, et au surplus intelligent. Le dimanche, dans sa veste de drap noir, un foulard de couleur au cou, le petit chapeau mou sur l'oreille, on aurait dit presque un monsieur; mais, même dans ses habits de travail, la chemise ouverte sur la poitrine et le pantalon enfoncé dans ses bottes, il n'était pas déplaisant à voir; un beau gars enfin, et qui le savait, qui avait dû en abuser, ayant un air content de lui et qui proclamait ses conquêtes.

Quand elle lui donnait un ordre, il avait une façon singulière de la regarder, qui allait plus loin que ce qu'elle disait, cherchait au delà des paroles. Un sourire vague aux lèvres, la tête penchée de côté, il tortillait du bout du doigt sa petite moustache. Il attendait après qu'elle avait fini, puis s'éloignait d'un pas lent, comme s'il réfléchissait.

Cette attitude, ces airs farands l'avaient d'abord surprise, puis elle s'y était habituée; et puis enfin ils l'avaient forcée à arrêter sa pensée sur lui...

Ce regard qui la détaillait et la fouillait, c'était un hommage qu'on rendait à ses charmes, et, tout muet qu'il était, il ne manquait pas d'éloquence. Il semblait dire : « Vous êtes jeune, notre maîtresse! vous êtes belle! Il n'est guère croyable que vous vous résigniez à ne tirer aucun parti de tout cela... Est-ce qu'on ne connaît pas les femmes?... Et pour lors... »

Mme Deygas s'indignait. Perdait-il la tête, ce Jean

Beraux? Pouvait-on penser à lui quand on avait eu l'honneur d'épouser un Piquebœuf?

Il est vrai qu'il ne parlait pas de mariage. Non! il n'aspirait pas si haut, n'enviait pas une situation connue de tous... Est-il bien nécessaire de mettre le monde dans ses secrets?

Et, patient, il attendait. Il ne voulait qu'être compris et il soupçonnait qu'il l'était. Au reste, un homme vaillant et qui s'entendait à son affaire, elle était obligée d'en convenir, qui savait se faire obéir de ceux qu'il dirigeait, habile à traiter les marchés, un maître-valet modèle...

A force de songer à lui, elle finissait par lui trouver toute sorte de qualités. Il n'y avait pas, après tout, une bien grande distance entre eux. Ses parents, à elle, avant son mariage, n'étaient guère plus riches ni de condition plus relevée. Il savait cela, le Beraux! Il n'ignorait pas le miracle qu'avait fait l'amour pour sa maîtresse, et c'est de l'amour qu'il attendait tout. C'est ce qui lui donnait ces façons sournoises, cette audace à lever les yeux et ses prétentions jusqu'à elle.

Et, elle avait beau faire, elle n'avait pas le courage de s'en offenser. Comme la chose était sans conséquence, elle y prenait même parfois un peu de satisfaction vaniteuse.

Il faut dire qu'elle vivait seule, fort retirée, dans la vaste exploitation rurale, à peu de distance de la ville. Quelques dames venaient la voir; mais leurs maris, les anciens amis de Deygas, se dispensaient de toute visite. C'était assez l'usage chez ces Piquebœufs de négliger les jeunes veuves, un peu par sauvagerie d'habitudes, ignorance ou dédain des formes courtoises et de pure politesse, ou peut-être par louable envie de ne pas les compromettre. Elle n'avait de rapports journaliers qu'avec sa domesticité, et le monde finissait pour elle aux limites du domaine.

Il n'est donc pas surprenant que Beraux, avec les agréments de sa jeunesse, son air propret et coquet, et ses allures louvoyantes, en vînt à la préoccuper sérieusement.

*
* *

Elle ne comprit rien d'abord à son état. Elle avait si peu l'habitude de s'occuper d'elle, l'esprit, les mains toujours tendues vers les choses extérieures, vers ce qui réclamait ses soins.

Maintenant la voilà qui rêvassait, qui tout à coup s'interrompait de sa besogne pour s'asseoir et réfléchir... Et, le cœur gros, un poids sur la poitrine, de soupirer, de regarder autour d'elle comme s'il lui manquait quelque chose... Qu'avait-elle donc?

Ce malaise ne fit qu'augmenter. C'est à l'époque des moissons que la mauvaise fièvre la prit...

Tout le commencement de l'été avait été brûlant. La nuit, elle ne dormait pas; en dépit des fatigues qu'elle s'imposait pour mériter un bon sommeil, elle se retournait sans fin sur sa couche. Ses tempes se serraient, ses oreilles sifflaient, sa pauvre tête battait la campagne...

Et tout à coup, dans les ténèbres de sa chambre, l'apparition se détachait : il était là, avec son sourire, son air de muette attente, sa petite moustache en mousse qu'il tourmentait du doigt...

Elle lui criait : « Va-t'en!... »

Mais il ricanait de plus belle, lui murmurait à voix basse : « Non, notre maîtresse! je ne m'en irai pas... Vous ne dites pas ça de bon cœur. C'est vous-même qui voulez de moi, vous le voyez bien! Vous seriez la première attrapée, si je m'en allais... »

Alors elle se jetait hors du lit et, attifée d'un cotillon, vaguait d'ici et delà comme une âme en peine pour se briser et s'étourdir.

La lampe, posée sur la cheminée, finissait par l'attirer. Elle s'accoudait, les bras nus allongés sur la fraîcheur du marbre, et, d'un regard désespéré, se considérait dans la glace. Qu'avait-elle donc pour qu'il s'acharnât ainsi sur elle? D'autres, plus jeunes et plus belles, ne feraient-elles pas aussi bien son affaire? Que ne s'adressait-il à elles?... La forcerait-il à le renvoyer?

Et elle s'examinait de près comme elle ne l'avait jamais fait, se trouvait un air de beauté qu'elle ne se connaissait pas, dont elle s'étonnait. C'était comme une seconde jeunesse, plus pleine, plus robuste et plus chaude qui rayonnait sur tous ses traits. Ils s'étaient un peu modifiés : dans leur fermeté, sous son teint brun, ils ne laissaient plus qu'entrevoir l'image de celle qu'elle était autrefois. La fraîcheur, l'efflorescence délicate était tombée. Ce qu'elle voyait était autre, et peut-être plus séduisant. Sa bouche amollie d'un sourire moins innocent, ses yeux plus sombres, la pâleur des joues dessinaient mieux son type.

Si peu faite qu'elle fût aux retours mélancoliques, elle comprenait que c'était là le dernier reflet de ses beaux jours finissants, qu'elle touchait à l'heure où le prestige de la femme s'accentue avant de se perdre, et que c'était à cet éclair fugitif que le jeune Beraux se laissait prendre.

Dans le rais de lumière grise qui venait frôler la fenêtre, un cri aigre, le chant du coq déchirait l'air. Elle allait fermer les volets : un jour pâle se levait sur les jardins tout humides de rosée. Et, dans la chambre refroidie, elle se jetait sur son lit.

Elle ne s'en levait pas moins de bonne heure. Et, en revoyant Jean Beraux, la raison rassise, ses sens calmés, elle s'exaspérait contre lui. Elle le brusquait en lui donnant ses ordres. Et le pauvre garçon s'en allait l'épaule basse, froissé dans sa vanité, humilié dans ses mérites et ses avantages de bel homme qui pour la première fois le trahissaient.

Pour sortir de cette solitude où son cœur se gâtait, Mme Deygas fit quelques visites, renoua à la ville des relations. Elle accepta même à dîner...

***

Un soir, elle revenait assez tard.

La nuit était claire, avec une lune pleine qui montait à l'horizon. Bien que l'avenue fût longue et bordée de fourrés obscurs, elle n'avait aucune frayeur : le pied sur son domaine, elle se sentait forte. Pourtant, à quelque distance de la ferme, en passant près de l'aire, elle eut peur.

Au pied des meules amoncelées, quelque chose s'agita, la forme d'un homme dressé à demi, le visage tourné vers elle...

— Qui est là?

La voix de Beraux répondit :

— C'est moi, notre maîtresse!... Il fait chaud, je couche à la paille... Ce soir, les sacs ont manqué, nous n'avons pu rentrer toute la battue. Alors, si près de la ville, vous comprenez, je veille au grain!... Et puis, on est très bien ici, continua-t-il en riant, la couche est molle... Le voisinage ne gêne pas, on peut s'étendre... Il y aurait même, sauf votre respect, place pour deux, notre maîtresse!...

Il disait cela d'un ton goguenard, mais ému au fond. Et, à la clarté de la lune, à mesure qu'elle le distinguait mieux, elle revoyait son sourire, le regard mince, futé, aigu, qui la guettait.

Elle garda un moment le silence... A quoi rêvait-elle?... Puis elle dit :

— A votre aise, maître Beraux!... Dormez là, cela vous regarde...

Et elle s'éloigna, tranquille et droite, dans la blancheur de la lune qui l'enveloppait, disparut derrière les noisetiers de la tonnelle.

Mais, cette nuit-là encore, elle ne reposa guère. Longtemps avant de s'endormir, elle revit la silhouette de Jean Beraux étendu là-bas sur la paille, dans le silence, l'isolement, sous le doux mystère de la nuit...

***

Quel mauvais démon la poussait? Pourquoi le lendemain se fit-elle belle, soignant sa toilette comme elle ne faisait jamais un jour de semaine?...

Elle alla dans l'après-midi faire un tour à l'aire. Le soleil ardent frappait les gerbes éparses, dont le chaume pétillait et que le rouleau écrasait. La robe montrait sa belle taille, élancée, nerveuse et pleine, que les plis tendus de l'étoffe accusaient. Sous la tombée de lumière crue, malgré l'ombrelle qui la protégeait, son visage rayonnait : il était beau d'un feu de jeunesse. Son sourire s'était fait bon enfant, d'une condescendance inaccoutumée.

Et ainsi, l'ombrelle à la main, dans la robe élégante qui la moulait, parmi le brouillard de poussière fine qui s'envolait sous les coups des batteurs, elle faisait au bord de l'aire une jolie figure de dame fermière, de châtelaine campagnarde venant se mêler à ses travailleurs.

Jean Beraux était là qui menait toute la besogne. Elle s'adressa à lui, pendant que le bruit des fléaux couvrait sa voix, plaisanta et lui dit :

— On n'a rien volé cette nuit?...

Il sourit sans répondre.

Alors, malgré elle, en s'étonnant de ce qu'elle disait :

— Il faudra veiller encore, maître Beraux! Les sacs ne suffiront pas... En attendant qu'on en achète, veillons au grain, mon ami! veillons au grain...

Et elle le quitta, le laissant dans la surprise de cette gaieté qui ne lui ressemblait pas. Il restait les yeux fichés à terre, avec un sourire qui en disait long... Il la tenait donc enfin!

***

Le soir, quand tous les bruits de la ferme se furent éteints et qu'elle se trouva dans sa chambre, elle ne songea pas à se coucher.

A demi dévêtue, les cheveux défaits, elle rêvait assise au bord du lit. Par la fenêtre ouverte en face d'elle, sur le velours sombre de la nuit, elle regardait palpiter les étoiles. Son cœur palpitait comme elles...

Une pensée l'obsédait, qu'elle repoussait, qui revenait, et qui chaque fois la trouvait plus faible, plus lâche à la tentation... Jean Beraux était là-bas... Ne pouvait-elle aller s'assurer?... Une maîtresse, quand tout sommeille, fait ainsi son tour de ronde...

Elle voulait, elle n'osait pas... tremblante, indécise, torturée par le désir... Et les heures s'écoulaient...

Tout à coup elle se trouva en bas, franchissant la cour intérieure... Comment s'était-elle décidée?... D'un pied léger, comme dans un rêve, elle allait regardant aux fenêtres si nul œil ne la suivait. Tout dormait. Et elle s'arrêta à l'angle du bassin, sous la nuit des marronniers. Le bruit de l'eau qui s'écoulait la rafraîchit, lui rendit sa raison...

Puis, peu à peu, son cœur se remit à battre à grands coups, des langueurs la prirent, avec d'irrésistibles poussées... Et lentement, avec des précautions, toute fléchie sous la honte, elle s'achemina.

Elle se glissait le long du jardin, sous les ramures de vignes vierges qui retombaient de la balustrade, et elle arriva ainsi à la tonnelle de noisetiers, où l'ombre finissait. La lune au delà blanchissait tout l'espace.

Elle voyait les moindres détails, les gerbes éparpillées, le grain en tas autour du pivot, l'ombre couchée des meules, et, perdu dans cette ombre comme à l'abri d'une tente, elle devinait à la place où elle l'avait vu la veille, distinguait presque Jean Beraux...

Quelle immobilité de toutes choses! le lourd, le solennel écrasement sous la sereine nuit d'été! L'heure était avancée. Pas un souffle d'air ne passait. Les grillons mêmes s'étaient tus. Une tiède et molle torpeur, coupée de gonflements indistincts comme d'un

cœur qui souffre, enveloppait la terre. Et là-haut, les astres qui vacillaient dans la nue avaient des lueurs pâmées.

Oppressée, haletante, l'œil dilaté, elle regardait, écoutait. Elle entendit soudain, elle vit au loin Jean Beraux qui, levé à demi comme agité dans une attente, se retournait sur son lit de paille, la tête sortie de l'ombre et tendue vers elle...

Son cœur battit plus violemment. Cette émotion la laissa brisée, si bien qu'elle se donna quelques minutes de répit...

Elle remonta vers le bassin, toujours étouffant ses pas, se dissimulant dans l'obscurité et la retombée des ramilles flottantes. Et du bassin à la tonnelle, de la tonnelle au bassin, fantôme errant dans la nuit, elle refit cent fois cette lamentable promenade.

Elle se disait en redescendant : « Ce sera cette fois, j'oserai »... Mais, encore une fois, elle s'éloignait. Et, en se rapprochant de la ferme, elle regardait la vaste bâtisse, avec ses pignons, les angles rentrants des communs qui se découpaient sous la nuit, toute sa masse fière, à laquelle Deygas avait ajouté des constructions nouvelles. Et elle se ressouvint du jour où, pauvre petite paysanne, haussée au-dessus de son rang par la vertu de l'amour, elle était entrée là en maîtresse; où son mari lui avait dit : « Tu es chez toi... commande, gouverne, tout le monde t'obéira, et je t'obéirai moi-même... » Elle se ressouvint de cet homme qui l'aimait, de ce Piquebœuf qui l'avait anoblie en quelque sorte en l'élevant jusqu'à lui, et qui, s'il ne lui avait pas toujours obéi en effet, ne l'avait jamais contrariée, l'avait laissée régir à sa guise les choses de leur intérieur, et par la volonté duquel elle se trouvait encore la souveraine dans ce domaine...

Ce fut l'orgueil qui la sauva, l'orgueil qui l'inspira dans sa détresse! L'héroïsme, dans cette nature campagnarde, ne pouvait avoir qu'une forme rustique et simple comme elle...

Elle avait songé tout à coup : « Que diraient les Piquebœufs s'ils me voyaient-là? Que penseraient-ils?... »

Elle était près du bassin. Elle en descendit les marches... Et, intrépide, elle s'y assit, l'eau montée jusqu'aux épaules. Elle resta là près d'une heure, enveloppée des froids baisers de l'onde, des caresses glacées de la source. Son cœur se calmait, la mauvaise fièvre se dissipait. Puis elle se leva ruisselante, elle claquait des dents et, guérie, elle rentra dans sa chambre.

Elle renvoya Jean Beraux quelques jours après.

LÉON BARRAGAND.

PHILOSOPHES CONTEMPORAINS

Guyau.

A PROPOS DU LIVRE DE M. FOUILLÉE : « LA MORALE, L'ART ET LA RELIGION » D'APRÈS M. GUYAU.

La France prend à peine le temps de pleurer ses morts. Il y a eu deux ans le 31 mars dernier que Guyau nous a été enlevé à trente-trois ans, glorieusement connu déjà de tous ceux qui pensent, salué par tous ceux qui ont à cœur l'avenir de notre pays, comme un des hommes de sa génération qui étaient assurés de lui faire le plus d'honneur : — et sans l'occasion que nous offre l'ouvrage consacré par M. Fouillée à celui qui fut pour lui plus qu'un fils, il faudrait presque s'excuser de revenir aujourd'hui sur une perte publique qui est si loin déjà d'être une actualité.

Une perte publique, c'est dire beaucoup, je le sais; mais plus on y pense, moins on peut s'empêcher de regarder comme telle la disparition d'un homme qui à cet âge avait à ce point marqué comme penseur et comme écrivain.

L'écrivain et le penseur, en lui, ne faisaient qu'un. Un des meilleurs exemples qu'il donnait aux jeunes gens, c'était, lui poète, lui artiste amoureux de la forme, sensible autant que pas un à la musique des mots, et maître de toutes les ressources de la langue, de ne jamais prendre la forme pour une fin, de ne se servir de la plume que pour mettre en pleine valeur des pensées et des sentiments. Sa prose, large, animée, pittoresque, naturellement éloquente, ses vers, souvent d'une rare beauté, atteignent aux plus grands effets sans les chercher. On n'y sent jamais l'effort. Il m'est arrivé d'entendre dire de cette forme brillante : Quelle merveilleuse rhétorique! Merveilleuse, en effet, si c'était de la rhétorique; mais si la critique peut valoir pour d'autres, chez qui on admire des qualités analogues de facilité et de souplesse, elle ne porte pas contre Guyau. Sa langue, si habile qu'elle soit, doit partout à la pensée bien plus encore qu'elle ne lui prête.

Ce sont donc les idées semées dans ses ouvrages qu'il faudrait recueillir et condenser (je ne parle que des siennes et de celles qu'il a tout à fait renouvelées), pour se rendre compte de sa place parmi les philosophes de ce temps et de son rôle dans les crises de la pensée contemporaine. On peut prendre pour acquis que toute idée a chez lui, en général, par la vertu de l'expression, son maximum de force.

Des publications étrangères ont déjà procédé à cet inventaire des questions que Guyau a posées, ou dont il a modifié les termes, fait avancer ou reculer la solution. Dans une petite revue de Madrid, organe d'une

vaillante Société qui fait des prodiges pour la diffusion des lumières et le progrès de l'éducation publique en Espagne, *la Institucion libre de Enseñansa*, j'ai été tout surpris de trouver une étude fort bien faite de l'œuvre entière de notre compatriote, à propos et au point de vue spécial de ses contributions à la théorie de l'éducation. Un de ses ouvrages posthumes, en effet, est une importante « étude sociologique » qui a pour titre *Éducation et hérédité*, et qui mérite au plus haut point l'attention : les recueils spéciaux ne peuvent manquer d'en faire une étude approfondie. Ce que nous voudrions, quant à présent, c'est essayer de résumer et de caractériser en peu de mots la pensée dominante de ce grand remueur d'idées, telle qu'elle se dégage et de l'ensemble de ses écrits, après qu'on a tiré de ses notes mêmes tout ce qu'elles contenaient, et de l'interprétation de l'homme qui l'a le mieux connu.

Non content, en effet, de publier, en les mettant au point par un travail sans doute considérable, tous les travaux que Guyau avait laissés inachevés, M. Fouillée a tenu à en clore la série par un volume (dont un beau portrait rehausse le prix) destiné à résumer et à conclure. Bien plus, il a depuis commencé de donner dans les revues des études sur divers points de la doctrine de son ami. Ce n'est pas la moindre preuve de la puissance spéculative de Guyau, qu'un philosophe aussi riche de son propre fonds lui emprunte maintenant la substance de ces brillants articles qu'il jette comme à pleines mains et dont la portée égale l'éclat.

L'éducation de Guyau avait été profondément idéaliste : de là (sans parler de l'hérédité, facteur sans doute capital de son esprit et de son caractère) cette poésie de la pensée, cette hauteur d'inspiration morale qui ne le quitteront jamais, même quand il aura dépouillé toute religion et dit adieu à tout dogmatisme. Déjà Kant, un de ses maîtres en morale, l'avait initié, en même temps qu'aux droits de l'idéal, à ceux d'une critique intrépide. Quand il connut les sciences, en particulier les sciences biologiques et la théorie transformiste qui les a si profondément renouvelées, il vit aussitôt quels éléments nouveaux elles apportaient, à la critique d'abord, puis à la pensée systématique, le jour où elle voudrait reprendre ses droits en changeant résolument ses points de vue. Son originalité propre a été de pousser la critique plus loin peut-être qu'on n'avait encore fait, en morale notamment, et en religion — où sa hardiesse paraissait à Scherer une des caractéristiques de notre époque — puis de trouver en même temps dans les données de la science les éléments d'un système de croyances plus discret à la fois et plus cohérent, selon lui, un système, en tout cas, d'une haute valeur esthétique et pratique.

L'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* et l'*Irréligion de l'avenir* sont de beaux livres, qui ont scandalisé bien des gens en les dérangeant dans leur dogmatisme, mais où l'on ne peut méconnaître une noble inspiration. Deux choses sont pour Guyau d'une valeur souveraine et d'un intérêt qui résiste à toute critique : la vie et la beauté. Et comme la vie ne s'épanouit entièrement que dans les sociétés; comme l'art, d'autre part, ne peut fleurir que dans la vie sociale, l'idée de société est une troisième idée fondamentale dans sa philosophie, et elle en devient bientôt l'idée dominante et centrale. C'est à bon droit qu'en éditant ses derniers ouvrages, on les a, par les titres mêmes, présentés tous comme des études « sociologiques ». Si d'autres peut-être ont fait plus que Guyau pour donner à cette science naissante, la *sociologie*, une méthode rigoureuse et une base positive, nul n'aura plus contribué à en montrer les rapports avec tout le reste du savoir humain, la place unique entre les sciences et le suprême intérêt. Tous les problèmes philosophiques sont pour lui rajeunis et simplifiés par le seul fait d'être posés en termes sociaux; le problème moral en particulier, inextricable quand l'individu se considère seul, devient relativement simple, dès qu'il se considère comme partie vivante d'un tout vivant, comme membre d'un corps dont la solidarité est la loi et l'harmonie le souverain bien.

Ainsi est rectifiée, complétée et, à vrai dire, transfigurée la morale anglaise contemporaine : à l'utilitarisme qui en est le côté faible est substitué le sentiment de l'unité sociale, d'un bien commun, dont l'individu a sa part, et d'autant plus grande qu'il y concourt davantage. La doctrine évolutionniste est acceptée, est assimilée tout entière; mais au mécanisme aveugle qui en est l'unique agent chez Darwin et Herbert Spencer s'ajoute, d'abord inconsciente, il est vrai, mais susceptible de se connaître et d'orienter sciemment l'évolution, la force impondérable de l'idée et de l'amour.

Car M. Fouillée ne dit pas, mais il nous appartient de la signaler, l'influence évidente de sa théorie des idées-forces sur ces vues de Guyau, qui n'en sont à beaucoup d'égards qu'une brillante application. Comme la vie des deux philosophes a été intimement mêlée, ainsi en est-il de leur œuvre. Eux seuls auraient pu faire (et même, l'auraient-ils pu?) la démarcation de leur part respective. On le pourra de moins en moins, puisque M. Fouillée, en publiant et en faisant valoir les idées de Guyau, en partie y ajoute, en partie ne fait qu'y reprendre son bien.

Mais qu'importe? Ensemble ils ont donné ce bon exemple, de croire à la vertu pratique de la philosophie, de vouloir faire servir les hautes spéculations de la pensée à l'amélioration de la vie humaine. Quelques-uns ne seraient pas loin de leur en faire un reproche, concevant la philosophie, sinon comme un simple jeu de l'esprit, au moins comme une pure contemplation sans rapport direct avec la vie. Eux, au contraire, tout

en poussant aussi loin, M. Fouillée plus loin peut-être que personne, la subtilité et la souplesse dialectiques, ont travaillé surtout à restituer à la philosophie sa fonction sociale. Ils sont de ceux qui croient qu'il lui appartient d'éclairer, de guider les peuples comme les individus dans leurs efforts vers une condition meilleure, tirant des données scientifiques la solution au moins provisoire des problèmes qui s'imposent à chaque époque. Grand service à rendre, que de restaurer aujourd'hui cette conception, qui fut celle de tous les temps où la philosophie fut vivante. Service à rendre à la philosophie, qui sans ce vif sentiment de sa force et de ses responsabilités n'est plus qu'un exercice d'école; service à rendre à l'activité pratique sous toutes ses formes, qui gagne en ampleur et en dignité à mesure qu'elle s'élève au-dessus de l'empirisme en s'inspirant de vues plus larges et plus désintéressées.

Il faut bien le dire, on songe moins à demander un tel office à la philosophie, quand, satisfait des dogmes d'une religion, on y trouve ou de quoi orienter et sanctifier la vie, ou des raisons pour la dédaigner. Un souffle un peu païen anime nécessairement une doctrine où la nature est tout, où il n'y a d'autre culte que celui de la vérité et de la beauté. Non qu'il faille prendre à la lettre l'*irréligion* de Guyau : j'ai dit ce qu'elle cache de noble et de profond, de religieux, au plus large sens de ce mot. Mais sa pensée, à coup sûr, n'est pas chrétienne, et elle ne se rattache à aucune religion déterminée. Son idéal est même antichrétien, j'entends contraire à la théologie chrétienne; il l'est très franchement, on pourrait même dire avec passion, si la passion en ces matières ne prenait d'ordinaire une forme agressive, qu'interdisait à Guyau l'élévation de son esprit et un besoin de respect et de justice qui n'allait pas, je crois, sans un sentiment de reconnaissante sympathie.

Ce qui est certain, c'est que le souci de la destinée humaine, non pour lui-même, mais pour l'espèce, souci qui est le fond même du sentiment religieux dans ce qu'il a de plus élevé, fut la pensée constante de Guyau, fit l'intérêt dramatique non de sa doctrine seulement, mais de sa vie et de sa mort. De sa mort surtout; car sa vie fut parfaitement heureuse, autant qu'on en peut juger du dehors; et si c'est toujours avec l'accent le plus grave, c'est aussi avec la plus belle sérénité qu'en sa prose limpide, qu'en ses vers harmonieux, il aborda ce problème de la destinée. Mais à l'approche de la mort, ce problème se pose bon gré mal gré avec quelque chose de tragique, surtout lorsque, atteint en pleine jeunesse et en plein bonheur d'un mal qu'on sait être incurable, on voit venir, de longs mois d'avance, la fin la plus tristement prématurée.

Rien n'égale, on peut le dire, la douceur que Guyau montra envers la mort, et rien peut-être ne surpasse la beauté des pages qu'elle lui inspira. On serait plus à l'aise pour les louer si M. Fouillée n'avait lui-même porté d'emblée l'éloge aux dernières limites en disant, non sans raison d'ailleurs, qu'elles sont d'une « inspiration sublime », que c'est « du Pascal moins troublé », ce qui a été écrit de plus beau sur l'immortalité « depuis le *Phédon* et l'*Éthique* ».

Guyau n'admet pas l'immortalité, telle qu'on l'entend communément; mais il tient pour possible l'existence d'une vie supérieure. Si la science, en effet, ne prouve pas qu'il y ait une telle vie, elle n'en prouve pas non plus l'impossibilité, et la question, bien posée, demeure entière : par des hypothèses hardies, mais nullement absurdes, on pourrait, aujourd'hui encore, traduire en langage philosophique les symboles sacrés des religions sur la destinée de l'âme. D'abord, comme rien ne se perd, quelque chose nous survit de nos œuvres et de nos actions; or ne *vit*-on pas là où l'on agit? L'homme de bien est précisément celui qui veut avant tout revivre dans ses bonnes actions. Et notre action va en quelque sorte à l'infini. Physiologiquement même, le bien tenté n'est pas perdu, car la pensée et le désir façonnent les organes. La chimère elle-même, pourvu qu'elle contienne quelque obscur élément de vérité, est une force impérissable. « Nous héritons non seulement de ce que nos pères ont fait, mais de ce qu'ils n'ont pu faire, de leur œuvre inachevée, de leur effort en apparence inutile. Nous frémissons encore des dévouements et des sacrifices de nos ancêtres, des courages dépensés même en vain, comme nous sentons au printemps passer sur nos cœurs le souffle des printemps antédiluviens et les amours de l'âge tertiaire. »

La mort n'est qu'en apparence le contraire de la vie; on peut aussi bien y voir le triomphe de la vie universelle sur une de ses formes particulières. « Toute forme arrêtée, tout individu, en effet, est un engourdissement transitoire de la vie, » un arrêt, un sommeil, une mort passagère : la mort de l'individu n'est-elle pas inversement comme une délivrance de la vie qui reprend son cours éternel?

Mais quoi! dans cette immortalité de la vie et de l'action, n'y a-t-il rien à espérer pour la personne? — Tant qu'il ne s'agit que de moi, peu m'importe. Quiconque pense en vient vite à se compter pour peu, sans cesser pour cela de vouloir faire en conscience sa partie dans le tout. Mais l'anéantissement pour ceux qu'on aime! Comment ne pas se révolter quand la nature éteint les plus nobles esprits et les grands cœurs? Comment l'amour absoudra-t-il la mort? Une mère n'admettra jamais « qu'il n'y a rien de vraiment et définitivement vivant, de personnel, d'unique dans les grands yeux de l'enfant qu'elle tient sur ses genoux; que ce petit être qu'elle rêve bon, grand, en qui elle pressent tout un monde, est un simple accident de l'espèce. Non, son enfant n'est pas semblable à ceux qui ont vécu, ni à ceux qui vivront : nul aura-t-il jamais

ce même regard ? Tous les sourires qui passent successivement sur les visages des générations ne seront jamais un certain sourire qui illumine là, près de moi, le visage aimé! La nature entière n'a pas d'équivalent pour l'individu, qu'elle peut écraser, non remplacer ». — Ainsi l'amour voudrait conserver l'individu que l'évolution naturelle tend à sacrifier. Or l'amour a raison, selon Guyau ; « son seul tort est d'exagérer ses prétentions ou de mal placer ses espérances ».

Suit une conception très obscure, mais d'un bien vif intérêt, l'esquisse d'une hypothèse conciliant avec les négations de la science les aspirations de l'amour. La conscience individuelle n'est-elle pas déjà une sorte de conscience collective? De même qu'elle résulte d'un progrès de l'organisation, qui sait si un progrès ultérieur, si une évolution indéfinie dans l'organisation des consciences, n'amènera pas les consciences individuelles à se pénétrer les unes les autres, à se fondre, en s'unifiant par ce qu'elles ont de meilleur et de plus durable, à conquérir ensemble l'immortalité. « Cette complète fusion des consciences, où d'ailleurs chacune pourrait garder sa nuance propre tout en se composant avec celle d'autrui, est ce que rêve et poursuit dès aujourd'hui l'amour, qui, étant lui-même une des grandes forces naturelles et sociales, ne doit pas travailler en vain. » Ce n'est qu'un rêve, sans doute, que cette palingénésie, qui réaliserait l'idéal moral et religieux en faisant survivre toutes les consciences au sein d'une conscience plus large : il suffit à Guyau que ce rêve « ultra-scientifique ne soit pas anti-scientifique ». Peut-être, s'il eût vécu, eût-il réussi à lui donner corps, grâce aux merveilleuses ressources de son esprit et de sa langue.

Que ce panthéisme moral suffise ou non à d'autres âmes, que Guyau lui-même y ait cru d'une foi très arrêtée, rien n'est moins sûr ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que, à se bercer de ces pensées, il trouva la paix de l'esprit et pour l'épreuve suprême un calme rare. Calme, sans doute, dont il ne faut pas être dupe : une émotion profonde règne dans les paroles qu'il adresse à ceux à qui la mort fait peur. Il en comprend l'épouvante, s'il ne l'éprouve pas. Comment eût-il pu sans angoisse quitter tout ce qu'il allait quitter? On n'accumule pas tant de consolations, quand on en a trouvé une qui suffise.

« Ne pas être lâche », première raison d'accepter la mort. « Autant le stoïcisme avait tort lorsque, devant la mort d'autrui, il ne comprenait pas la douleur de l'amour, lorsqu'il osait interdire l'attachement et ordonnait l'impassibilité ; autant il avait raison quand, nous parlant de notre propre mort, il recommandait à l'homme de se mettre au-dessus d'elle. De consolation, point d'autre que de pouvoir se dire qu'on a bien vécu, qu'on a rempli sa tâche, et de songer que la vie continuera sans relâche après vous, peut-être un peu par vous ; que tout ce que vous avez aimé vivra, que ce que vous avez pensé de meilleur se réalisera sans doute quelque part, que tout ce qu'il y avait d'impersonnel dans votre conscience, tout ce qui n'a fait que passer à travers vous, tout ce patrimoine immortel de l'humanité et de la nature que vous aviez reçu et qui était le meilleur de vous-même, tout cela vivra, durera, s'augmentera sans cesse, se communiquera de nouveau sans se perdre ; qu'il n'y a rien de moins dans le monde qu'un miroir brisé ; que l'éternelle continuité des choses reprend son cours, que vous n'*interrompez* rien. Acquérir la parfaite conscience de cette continuité de la vie, c'est par cela même réduire à sa valeur cette apparente discontinuité, la mort de l'individu, qui n'est peut-être que l'évanouissement d'une sorte d'illusion vivante. »

A quoi servirait le désespoir? A quoi bon appeler au secours quand personne n'entend et vouloir fléchir l'inexorable? « La résignation seule est de mise, et bien plus un certain contentement intérieur, et plus encore ce sourire détaché de l'intelligence qui comprend, observe, s'intéresse à tout, même au phénomène de sa propre extinction. »

Par la diffusion des connaissances médicales, le nombre va croissant des cas où la mort, prévue à coup sûr, devient l'objet d'une attente sereine. Pour lui, la fin d'un Bersot le touche sans l'effrayer : « Mieux vaut voir et savoir jusqu'au bout, ne pas descendre les yeux bandés les degrés de la vie. » Il a vu la mort de près, il a eu le temps de la considérer tout à son aise, et il n'a « jamais eu à souhaiter que le voile d'une croyance irrationnelle vînt s'interposer entre elle et lui ». Bien que cette mort consciente d'elle-même ait son amertume, c'est pourtant celle peut-être que devrait choisir, si l'on avait le choix, « un pur philosophe, une intelligence souhaitant jusqu'au dernier moment n'avoir rien d'obscur dans sa vie, rien de non prévu et de non raisonné... Pour cet ami de tout inconnu, la mort offre encore l'attrait de quelque chose à connaître ; c'est, après la naissance, la nouveauté la plus mystérieuse de la vie individuelle ».

Si la mort la plus fréquente, nous surprenant en pleine vie et dans l'ardeur de la lutte, réduite à une crise de quelques heures, est rendue par sa soudaineté même moins redoutable à la majorité des hommes, « un autre phénomène assez consolant se produit, lorsque la mort vient à nous lentement, nous ôtant par degrés nos forces... La diminution de l'être amène une diminution proportionnée dans tous nos désirs, on aspire moins vivement à ce dont on se sent moins capable : la maladie et la vieillesse commencent toujours par déprécier à nos propres yeux les jouissances qu'elles nous ôtent, et qu'elles ont rendues amères avant de les rendre impossibles... L'impuissance de vivre, lorsqu'on en a bien conscience, amène l'impuissance de vouloir vivre... On se sent soi-même se disperser, se fragmen-

ter, tomber en poussière d'êtres, et l'on n'a plus la force de se reprendre... L'intelligence commence du reste à sortir du pauvre moi meurtri, à mesurer du dehors notre peu de valeur, à comprendre que dans la nature la fleur fanée n'a plus le droit de vivre, que l'olive mûre, comme disait Marc-Aurèle, doit se détacher de l'arbre. Dans tout ce qui nous reste de sensation ou de pensée domine un seul sentiment, celui d'être las, très las. On voudrait apaiser, relâcher toute tension de la vie, s'étendre, se dissoudre. Oh! ne plus être debout! comme les mourants comprennent cette joie suprême et se sentent bien faits pour le repos du dernier lit humain, la terre! Ils n'envient même plus la file interminable des vivants qu'ils entrevoient dans un rêve se déroulant à l'infini et marchant sur ce sol où ils dormiront... Ils sont comme le voyageur qui, pris du mal des terres vierges et des déserts, rongé de cette grande fièvre des pays chauds qui épuise avant de tuer, refuse un jour d'avancer, s'arrête tout à coup, se couche ; il n'a plus le courage des horizons inconnus, il ne peut plus supporter toutes les petites secousses de la marche et de la vie, il demande même à ses compagnons qu'ils le délaissent, qu'ils aillent sans lui au but lointain, et alors, allongé sur le sable, il contemple amicalement, sans une larme, sans un désir, l'ondulante caravane de frères qui s'enfonce dans l'horizon démesuré, vers l'inconnu qu'il ne verra pas. »

Ces pages, d'une si grande beauté, comme elles sont tristes! Elles sont humaines, dans leur hauteur, et c'est ce qui en fait le charme pénétrant. Elles font que, tout en envisageant de plus haut et d'un cœur plus ferme sa propre destinée, on est profondément ému de celle de l'auteur.

C'est ainsi que dans Guyau, sous l'écrivain on sent partout l'homme ; une âme vivante et vibrante anime et colore dans tous ses écrits, et de plus en plus à mesure qu'on approche des derniers, une pensée hardie, subtile, étonnante à la fois de souplesse et d'ampleur. Bien que sa vie, toute consacrée à écrire, ne l'ait pas appelé à déployer sous les formes habituelles les qualités d'action qui font dire d'un homme : c'est un caractère, c'en était un, cependant, sa mort l'a fait voir. C'était un homme assurément ; et quand on pense de quels regrets cet homme serait digne par l'intelligence seule, par ses dons de dialecticien, de penseur et d'écrivain, comment se défendre de ce sentiment, que le pays même le plus riche en talents doit être inconsolable d'une telle perte?

HENRI MARION.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

A l'étranger.

La Belgique, la Hollande et la Suisse sont en Europe les pays qui ont ouvert à la conférence française la plus large hospitalité. Toute la bonne compagnie y parle aisément notre langue, et en Belgique même, au moins dans toute la partie wallonne, le français, qui est la langue officielle de la nation, est aussi celle qui est employée couramment dans les relations de la vie ordinaire. Je ne crois pas qu'en Angleterre, un des nôtres ait pu jamais organiser une tournée de conférences. J'ai entendu parler de lectures faites par M. Renan ou par M. H. Taine ou par M. Pasteur ; mais c'étaient des séances d'apparat ménagées à un homme illustre par des Académies ou les Universités. Je n'ai fait en ma vie qu'une conférence à Londres, et encore est-ce tout à fait par hasard. J'en ai gardé un amusant souvenir, parce que de toutes celles que j'ai faites en France et à l'étranger, c'est la seule qui m'ait rapporté de l'argent.

J'étais venu à Londres à la suite et pour ainsi dire dans les bagages de la Comédie-Française. M. Mayer, l'impresario avec qui la Comédie-Française avait traité, m'offrit de mettre entre quatre et six son théâtre à ma disposition, pour une conférence ; il se chargerait de tous les frais ; et, ces frais une fois payés, nous partagerions la recette. Je n'avais rien à risquer ; je ne m'amusais pas beaucoup à Londres, où parfois les journées étaient longues. J'acceptai.

J'arrive à l'heure marquée. Personne ou presque personne dans la salle. Mayer m'apprend d'un air contrit que nous avons, sans le savoir, choisi un jour de courses ; d'autres me disent que la conférence avait été insuffisamment annoncée ; que les places étaient trop chères : la vraie raison, c'est qu'à Londres, je n'étais point connu du public, et que le public n'avait pas jugé à propos de se déranger et de se payer une demi-livre pour m'entendre. C'était la suite qu'on ne m'alléguât point. Il y eut tout de même une petite recette, parce que deux ou trois loges avaient été prises par des personnages considérables, qui avaient voulu donner à un Français une marque de sympathie, mais qui n'avaient point poussé l'obligeance jusqu'à les occuper. C'est ainsi qu'en France nous prenons des billets de concert à un pianiste polonais, et que nous restons au coin de notre feu, tandis qu'il tape à tour de bras sur un Pleyel de louage.

Quand j'eus achevé mon « morceau brillant » et que je sortis de scène, je vis venir à moi un gentleman que

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier, 7, 28 février, 14 mars, 4, 18 avril 1891 et 2 mai.

j'avais remarqué au premier rang dans la salle, car il paraissait écouter avec beaucoup d'attention.

— Monsieur, me dit-il, je suis directeur du *Nineteenth Century*, que vous connaissez peut-être de nom.

Je connaissais en effet cette Revue, qui était alors, et qui est sans doute encore à présent, une des plus célèbres de l'Angleterre.

— Votre conférence m'a vivement intéressé. Voulez-vous m'en donner le manuscrit; je la ferai traduire, et je suis convaincu que tous nos abonnés regretteront, après l'avoir lue, d'avoir perdu l'occasion de vous entendre.

J'avais été quelque peu dépité de l'indifférence du public anglais; c'était une revanche imprévue qui m'était offerte. Je n'étais que trop disposé à en saisir l'occasion aux cheveux. Mais ce manuscrit qu'on me demandait, je ne l'avais pas.

— C'est, lui dis-je, que je n'écris jamais un mot de mes conférences.

Il parut surpris :

— Ce n'est pas l'habitude chez nous, me dit-il. Nos *lecturers*, comme leur nom l'indique assez, lisent ou récitent toujours. Mais cette conférence, ajouta-t-il obligemment, vous devez la savoir; ne pourriez-vous l'écrire?

Je balançais à répondre; car c'était un gros travail, et qui ne me paraissait pas commode à mener à bon terme dans une chambre d'hôtel. Il se méprit sur la cause de mon hésitation :

— Il est vrai, me dit-il, que les frais de traduction étant à notre charge, nous ne pourrons vous payer l'article que quarante guinées...

Quarante guinées! à ce chiffre, j'eus un éblouissement. La guinée vaut un peu plus de 26 francs. C'était quelque chose comme 1100 francs que l'on offrait pour un travail qui m'eût été, en France, payé deux cents francs.

— Quand vous faut-il *la copie?* demandai-je.

— Après-demain.

— Vous l'aurez sans faute.

— *All right!*

J'avais pris pour sujet l'organisation de la Comédie-Française; c'était un travail assez curieux, tout plein de vues personnelles, et qui fut très goûté du public anglais. La meilleure preuve du succès qu'il obtint, c'est que le directeur du *Nineteenth Century* me demanda, comme pendant à ce premier article, une étude sur le théâtre du Palais-Royal, toujours aux mêmes conditions, bien entendu. Elle plut moins, non pas qu'elle fût moins soignée ou moins piquante, il me semble au contraire qu'elle avait plus de saveur. Mais le traducteur, qui était un de mes grands amis, avait été arrêté par une difficulté que nous n'avions soupçonnée ni l'un ni l'autre. Il y a dans la langue française, pour exprimer les idées du badinage spirituellement égrillard sur lesquelles a toujours vécu le répertoire du Palais-Royal, une foule de mots et de tours dont chacun a sa nuance particulière, depuis la simple gaillardise jusqu'à la polissonnerie la plus débridée. Tous ces mots, qui sont comme les couleurs de la palette, je les avais employés, selon le genre des pièces dont j'avais à parler. Vous pensez quelle avait été ma stupéfaction de voir reparaître à tout bout de champ dans la traduction le mot de *licencious*, qui éveillait dans l'esprit des images désobligeantes de grosse immoralité.

— Que veux-tu? me disait Barbier, les Anglais ne connaissent pas ce genre de plaisanterie; ils en ont horreur. Ils n'ont pas de mots dans leur langue pour ces nuances si variées, si fines, si délicates que comporte chez nous la grivoiserie. Grivoiserie, grivois n'ont pas d'équivalents chez eux, non plus qu'égrillard, gaillardise et tant d'autres. Ils mettent tout cela dans un même sac ou, si tu aimes mieux, dans un même mot qui témoigne d'une vertu indignée et morose, plutôt que d'un esprit agréablement chatouillé et en humeur de rire.

Nous fîmes part de nos scrupules au directeur de la Revue, qui ne partagea point ces appréhensions et publia l'article. Quelques jours après, je quittais Londres et n'en eus point de nouvelles. Mais Barbier m'a dit que cette étude avait été lettre close pour les Anglais.

Ma conférence au *Gaiety-Theater*, cette conférence manquée, ne m'en avait pas moins rapporté, par ricochet, deux mille six cents francs. Je n'en avais pas tant gagné chez nous en dix ans de conférences. Vous me rendrez cette justice que dans ces souvenirs je n'ai jamais abordé la question d'argent. Permettez-moi, puisque l'occasion s'en présente, d'en dire deux mots. On ne me soupçonnera point de parler *pro domo meâ*; car je me suis à peu près retiré de la lutte, et, comme le vieil Entelle de Virgile, *cæstus artemque repono*. Ce ne sont donc pas mes intérêts que je défends; je n'en ai plus en cette affaire.

C'est comme une tradition en province de ne point offrir aux conférenciers une rémunération convenable. Telle société, dans une grande ville, n'hésite pas à allouer, soit à une chanteuse, soit à un artiste dramatique qui vient débiter une pièce de vers, un cachet de cinq cents francs ou même de mille francs. Je n'y vois aucun mal assurément. Mais elle préfère un jour se donner le luxe et le régal d'une conférence. Elle offre à l'homme qu'elle choisit juste de quoi lui payer ses frais de voyage : c'est, lui dit-elle, une simple indemnité de déplacement.

Et cependant le conférencier est presque toujours un personnage considérable en sa partie, fort occupé, à qui l'on ne s'adresse que parce qu'il a conquis une grande réputation. On lui demande de quitter ses affaires, de perdre un ou deux jours de son temps, qui est précieux, de faire une besogne très hasardeuse et

très fatigante; je ne sais pas de travail plus épuisant que celui de la conférence, qui exige un plus grand déploiement de force et une plus forte dépense de fluide nerveux, et l'on se croit quitte envers lui, que dis-je? on croit lui faire une sorte de grâce en lui proposant une somme qui n'est que le remboursement de ses frais.

A Paris, nous n'étions pas payés, ou nous l'étions si peu que ce n'était vraiment pas la peine d'en parler. Mais à Paris, nous étions chez nous; il n'y avait ni dérangement ni perte de temps. Et puis, Paris, c'est Paris. On était payé par le bruit fait autour de la conférence : monnaie de singe, si l'on veut; mais cette monnaie nous suffisait à Paris, où elle avait cours. C'était une autre affaire en province : pas d'argent et pas de gloire! Quoi, alors?

Que de fois à l'époque où les conférences en province étaient dans le fort de leur grande vogue, quelques-uns de mes confrères plus jeunes sont venus me trouver et m'ont dit: « Le salaire de la conférence est dérisoire. Il n'y a que vous à qui votre âge et votre autorité permettraient d'imposer d'autres conditions. Vous nous rendriez à tous un vrai service en prenant cette initiative. Les prix une fois relevés pour vous, nous profiterions naturellement de cette hausse. »

J'ai à diverses reprises causé de la question avec Lapommeraye, qui avait plus que moi, en conférence tout au moins, l'oreille de la province. Lapommeraye était d'avis que nous fissions cet essai de compagnie. Mais je n'avais jamais considéré la conférence que comme un amusement; je n'y avais guère vu un métier. Souvent un impresario était venu chez moi, et m'avait dit : « Voulez-vous avec tel sujet qu'il m'indiquait et qui était à l'ordre du jour faire une tournée de conférences dans les départements. Il n'y a pas ombre de frais : la municipalité mettra presque partout une salle à notre disposition; les journaux se feront un plaisir de vous offrir leur publicité; vous n'aurez à vous occuper de rien; nous partagerons la recette. » La proposition ne laissait pas que d'être tentante. Je l'ai toujours repoussée. Il m'a toujours, je ne sais trop pourquoi, répugné de battre ainsi monnaie avec la parole. C'est un préjugé; car il n'y a pas de raison pour ne pas tirer profit de la conférence comme du feuilleton. L'un est aussi légitime que l'autre. Je trouvais plus digne d'être invité, soit par le Conseil municipal, soit par une Société littéraire, dont je devenais l'hôte. J'aurais souhaité seulement qu'ils eussent moins de respect pour nous, et qu'ils nous traitassent, je ne dis pas sur le même pied que les comédiens — mon ambition n'allait pas jusque-là — mais comme de bons ouvriers à qui l'on paye ce qu'elle vaut la journée qu'on leur prend.

A Paris, quelques-uns de ceux qui, en ces derniers temps, ont organisé des conférences, se sont résignés à offrir des cachets convenables; je crois que certaines villes commencent à suivre ce bon exemple. Les conférenciers qui viendront après nous seront plus heureux que nous ne l'avons été. Nous avons planté la vigne; ils cueilleront les raisins. Mais peut-être goûteront-ils à les manger moins de plaisir que nous n'en avons eu à les faire pousser. Nous avons créé ou tout au moins acclimaté un genre. Lorsque jetant un regard en arrière, je considère la somme énorme de temps et de forces que j'ai consacrée à la conférence, qui ne m'a presque rien rapporté, d'autres se plaindraient à ma place; moi, non; j'y ai pris plus de plaisir qu'elle ne m'a coûté d'argent. J'y gagne encore.

La Belgique et la Hollande sont les seuls pays étrangers où j'ai exercé l'industrie de la conférence. J'aurais volontiers fait un tour en Suisse, où quelques-uns de mes confrères m'ont dit que l'on trouvait un public très sérieux, très attentif et très sympathique. Mais il fallait y aller à mes risques et périls; louer des salles, s'occuper de la publicité, installer un contrôle, et ces détails de cuisine sont trop ennuyeux. On m'a en revanche offert, et à plusieurs reprises, de me rendre à Copenhague, où m'attendait une belle réception : j'avais presque accepté : au dernier moment, le cœur m'a failli. J'ai dû de même aller à Saint-Pétersbourg; j'avais donné mon consentement. Mais c'était sous les auspices d'un des grands-ducs que devait se donner la première conférence, où il avait gracieusement promis de venir : un deuil de famille fit échouer le projet, qui ne fut jamais repris. J'en fus tout à la fois et très fâché et bien aise. L'idée de hasarder une conférence devant un auditoire de princes et de grands seigneurs me faisait passer des frissons dans le dos : je ne me voyais pas bien, moi, paysan de la Seine, pérorant au milieu de cette illustre assemblée. J'éprouvai donc un soulagement inexprimable, quand j'appris que je serais dispensé de cette épreuve, et cependant — l'homme est vraiment un abîme de contradiction! — je fus désolé de ne pouvoir livrer cette bataille.

Le croiriez-vous? un impresario américain m'a proposé, tout comme si j'étais Coquelin ou Sarah, de m'emmener dans l'Amérique du Sud et d'y faire avec lui, durant trois mois, une tournée de conférences. Je le regardai dans les yeux pour voir s'il ne se payait pas ma tête. Mais non; il était sérieux comme un pape; si sérieux même, qu'il m'offrait de déposer à la Banque la moitié de la somme qu'il me promettait. Je n'ose pas dire le chiffre. On s'imaginerait que je blague. J'ai bien cru, moi, qu'il blaguait! C'était dix mois à passer loin de Paris, dans des pays les plus extravagants, pour y chercher des succès problématiques et pour y attraper la fièvre jaune, je me dérobai.

La Belgique est moins douteuse et on l'a sous la main. Ce n'est pas à Bruxelles que je fis connaissance, pour la première fois, avec le public belge. C'est dans

une de ces petites villes de charbonnage que désole en ce moment la grève, mais qui étaient alors tranquilles et prospères : à Marchiennes, non loin de Charleroi. Il y avait, à ce qu'il paraît, entre Marchiennes et Charleroi, la même rivalité que nous voyons parfois en France se produire entre deux villes voisines, Beaune et Dijon, par exemple, Sens et Auxerre, Marseille et Aix, qui cherchent à se jouer de mauvais tours et se criblent d'épigrammes. Marchiennes, pour faire pièce à Charleroi, avait institué une Société littéraire et artistique, qui donnait des concerts et des conférences, et se piquait d'y appeler des virtuoses célèbres.

Le président vint me voir. C'était le temps où je menais avec le plus d'ardeur dans le *XIXe Siècle* la campagne anticléricale. Le cercle de Marchiennes était précisément composé de libéraux, et vous savez que la question excitait en Belgique des passions plus vives encore que dans notre pays. Parmi les sujets que je lui proposai, il choisit, vous devinez bien pourquoi, les pamphlets de Paul-Louis Courrier. Edmond About venait précisément d'ouvrir dans le journal une souscription pour élever au vigneron de la Chavonnière un petit monument commémoratif; je savais mon Paul-Louis sur le bout du doigt : tout était donc pour le mieux.

Ce président était un homme fort aimable, très hospitalier, comme le sont tous les Belges, qui me reçut à bras ouverts. A peine débarqué, je trouvai la table chargée de victuailles et tout autour de joyeux compagnons, d'un merveilleux entrain, qui semblaient tous s'être donné le mot pour me faire fête. On me pressa de prendre place. Vous savez mes principes : je ne dîne jamais avant une conférence. Mais je me laissai gagner à leur verve et à leur gaieté. C'est en Belgique que l'on boit nos meilleurs crus de Bourgogne. J'eus beau me défendre, il fallut emplir mon verre et le choquer contre les leurs. Ils mangeaient pour boire et ils burent comme des sonneurs; et je vous jure que la conversation allait son train. On écrabouilla messieurs les cléricaux; on conta d'eux des histoires à pâmer de rire ou à faire dresser d'horreur les cheveux sur la tête.

— Tapez dessus, me dit le président, et n'y allez pas de main morte. Je vous réponds d'un fier succès.

La gaieté capiteuse de ces braves gens et peut-être aussi un doigt de bourgogne — le bourgogne est un vin traître — m'avaient quelque peu grisé. Ce n'était pourtant pas mon intention de « taper dessus », comme disait mon hôte. Il ne me semblait pas qu'il fût convenable à un Français de venir en Belgique pour y attiser la discorde et se mêler à des polémiques qui ne le regardaient point. Je me promis donc d'être très modéré et je le fus. Mais, que voulez-vous? j'avais affaire à un public qui voyait des allusions dans tous les mots et qui les saisissait au vol. Quand je prononçais le nom des jésuites, si peu de malice que j'eusse mise dans l'intonation, l'auditoire était secoué d'un fou rire. C'est le public qui fit la conférence, dont je ne fus que le prétexte; et il la trouva excellente, admirable. Il battit des mains; pour un peu, on m'aurait porté en triomphe.

— Maintenant, me dit le président, il faut se rafraîchir.

Il me mène dans une salle du cercle, où je trouve une quarantaine de personnes attablées silencieusement devant des chopes et qui m'attendaient pour boire; je puis même ajouter qu'elles m'attendaient en buvant. Nous montons, le président et moi, sur une estrade d'honneur, et je me disais tout bas, non sans quelque effroi :

— Ah çà! est-ce que je vais être obligé de leur faire une seconde conférence?

Je fus vite tiré d'inquiétude. Tous mes dîneurs étaient là; on se remit à causer, et ce fut un échange de plaisanteries énormes, un chapitre du *Gargantua* de Rabelais :

— Mais buvez donc! me disait le plus animé; quel pauvre buveur vous faites!

Et il est vrai de dire qu'ils engloutissaient chope sur chope. Le sable altéré du désert n'a pas plus tôt fait d'absorber une pluie d'orage. J'avouai que la bière n'était pas ma boisson favorite.

— Ah! mon gaillard, vous aimez mieux le bourgogne. Allons boire du bourgogne!

Je frémis; mais il fallait s'exécuter. On leva la séance, et nous rentrâmes chez notre hôte. La table nous y attendait toute servie et chargée de vieilles bouteilles. C'étaient des jambons, des pâtés et des volailles froides, comme aux noces de Gamache. Il était minuit, quand nous nous assîmes pour souper. Je ne voulais manger qu'une aile de poulet; il n'y eut pas moyen : leur gaieté plantureuse allait de compagnie avec le plantureux repas et me mit en verve un peu malgré moi. Ces vénérables bouteilles, dont chacune avait sa date, étaient aussitôt séchées que débouchées. Je m'étonnais, avec une admiration mêlée de crainte, combien il peut tenir de bourgogne dans un estomac belge. Je finis par demander grâce.

— Vous préférez sans doute le champagne? me dit mon hôte.

Je le regardai, effaré : il y avait deux heures que nous buvions du bourgogne.

— Passons donc au champagne, reprit-il avec une nuance de regret.

J'eus beau protester, on déclara qu'il était impossible de terminer un souper sans boire une flûte de champagne. Une flûte, mes amis! c'est des trombones, c'est des ophicléides de champagne que l'on versa à la ronde. Quatre heures sonnèrent.

— Ma foi, messieurs, leur dis-je, je n'en puis plus; je vais me coucher.

— On ne se quitte pas comme ça; dans trois ou quatre heures il fera jour...

Je tins bon. J'avais l'âme plus ferme que les jambes, et je montai à ma chambre poursuivi par les huées amicales de ces intrépides buveurs, qui se remirent, moi parti, à besogner comme devant. Le lendemain, je m'éveillai à huit heures. Je devais reprendre à dix le train de Paris.

Je m'habillai et descendis à la salle à manger. Je poussai un cri de surprise. Ils y étaient encore. La table était jonchée de bouteilles vides; il ne restait plus que des croûtes de pâtés, des os de volailles, des bribes de galantine, les débris épars d'un festin pantagruélique.

— Ah! vous voilà! s'écria le chef de la bande joyeuse. Nous allons pouvoir déjeuner.

J'esquivai un geste de dénégation si épouvanté, que tous éclatèrent de rire.

— Il n'y a rien qui remette comme un verre de vieux bourgogne.

Et, bon gré, mal gré, il fallut me remettre à table avec ces bons vivants et leur tenir tête. Ah! les braves gens, le cœur sur la main, une gaieté de si *haute gresse*, et de si chaud bourgogne! Comme ils vous animaient un public, comme ils l'emportaient dans un tourbillon d'enthousiasme! Je suis revenu deux ans de suite dans le pays; le malheur fit que mon hôte mourut de maladie. C'était un médecin fort distingué; il se savait, m'a-t-on dit, condamné à une mort prochaine, et il avait voulu mettre à profit, pour l'amitié et la joie, le peu de jours qu'il avait à vivre. Il était l'âme de cette association, qui, après lui, se désagrégea.

Vous pensez bien que je n'ai pas trouvé en Belgique, dans les autres centres de population, les mêmes mœurs et la même expansion de gaieté rabelaisienne que dans ce petit coin de terre privilégié. Mais partout j'ai rencontré la même humeur accueillante, le même goût d'hospitalité large et souvent plus que large, fastueuse, le même désir d'être agréable, sans banalité de compliments fades. Je n'ai eu, dans mes relations avec les Belges — et j'ai visité, en conférences, la plupart de leurs grandes villes — qu'à me louer de leur cordialité fine et souriante; les publics m'y ont paru très ouverts, et, dans les mauvais jours, très courtois.

Car j'ai eu, en Belgique, comme partout, mes mauvais jours. De mes succès, je ne parlerai point; à quoi bon? Oui, j'en ai obtenu de très grands, là-bas; ma première conférence à Bruxelles a été un de mes plus beaux triomphes, et je ne me la rappelle pas sans plaisir; car vraiment, ce soir-là, j'ai été content de moi, et je crois que le public, qui était nombreux, l'a été aussi. Mais de toutes les villes où j'ai le plus souvent réussi, c'est Liége dont je me souviens avec le plus de plaisir. Quelle population charmante! si lettrée, si aimable, si vraiment française, avec un je ne sais quoi de plus sérieux et de plus posé dans l'esprit que nous n'avons pas toujours! C'est un regret pour moi, quand je pense à ce public si aimable, de n'être plus assez ingambe de corps ni assez allègre d'esprit pour m'en aller me rafraîchir avec lui, d'un bout de causerie familière; car cette familiarité, qui est comme la marque de ma manière, ne lui déplaisait point, et je me sentais aussi libre avec lui qu'avec un public de Parisiens. Quel ennui de veillir! Mais, comme disait l'autre, c'est encore le meilleur moyen que l'on ait trouvé de vivre longtemps.

Comment m'est-il arrivé de faire four en Belgique, où j'étais sûr d'être accueilli avec une sympathie si vive? C'est une histoire qu'il faut que je conte; car si elle ne me fait pas beaucoup d'honneur, elle pourra servir de leçon à ceux qui se mêlent de parler en public. Mais comme elle est un peu longue, je préfère la renvoyer à un prochain article.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

UN PROJET DE COLONISATION EN ALGÉRIE

On sait que sur le territoire continental de la France les établissements pénitentiaires sont divisés en trois grandes catégories :

1° Les maisons centrales de force et de correction, renfermant tous les individus qui ont été condamnés, soit à la réclusion — une peine dont la durée varie de cinq à dix ans — soit à un emprisonnement correctionnel d'au moins un an et un jour;

2° Les maisons d'arrêt, de justice et de correction, renfermant tous ceux qui subissent un emprisonnement de moins d'un an et un jour;

3° Les établissements dits d'éducation correctionnelle, affectés aux jeunes détenus.

Nous commençons par éliminer de cette étude, pour une raison qui apparaîtra dans nos développements, les maisons d'arrêt, de justice et de correction, et les établissements d'éducation correctionnelle; et c'est exclusivement de l'utilisation de la main-d'œuvre des détenus des maisons centrales d'hommes que nous entendons, pour le moment, nous occuper.

Cette main-d'œuvre, du reste, a des proportions considérables; elle est celle d'individus dont le nombre total, en tout temps, ne peut guère être évalué à moins de 10,000; nous ne parlons que de ceux qui se trouvent dans des conditions physiques leur permettant d'accomplir un travail viril, et il s'agit d'examiner si l'on fait de cette force un emploi satisfaisant, s'il ne serait pas possible d'en faire un emploi meilleur.

Pour préciser, c'est à l'exercice, à l'exploitation de diverses industries que sont appliqués les détenus des maisons centrales; ne vaudrait-il pas mieux, aussi bien au point de vue pénitentiaire qu'au point de vue

économique, les appliquer à des travaux extérieurs agricoles, ou, en termes plus généraux, à des travaux publics de colonisation, et n'avons-nous pas justement, à deux pas de notre France et comme sous la main, un champ d'une étendue indéfinie et d'une merveilleuse productivité, la terre algérienne, qui s'offre à l'utilisation de la main-d'œuvre pénitentiaire?

C'est ce que nous allons rechercher.

Voyons d'abord l'état industriel, l'état général de nos maisons centrales.

*
* *

Nous sommes aussi éloigné de la pensée d'assombrir que de celle d'embellir le tableau de l'état des industries de nos maisons centrales situées en France; nous n'avons d'autre souci que celui de le faire apparaître sous son vrai jour et bien réellement tel qu'il est, et nous poserons d'abord des chiffres.

Si l'on examine d'un peu près notre budget pénitentiaire actuel, on voit qu'il se compose en dépenses effectives, dépenses nettes, si l'on peut dire, et devant rester à la charge du contribuable, du gros total de 16 millions de francs; en recettes également effectives, recettes nettes, ramenant à ce chiffre de 16 millions le fardeau qui, du chef des établissements pénitentiaires, pèse sur le contribuable, de la faible somme d'un million.

Que si l'on recherche dans ces 16 millions de dépenses nettes et dans ce million de recettes nettes quel est le contingent afférent aux maisons centrales d'hommes de notre territoire continental, on trouve que les maisons centrales en question figurent dans les 16 millions de dépenses pour 3 millions; dans le million de recettes, pour 400 000 francs (1). Ce qui revient à dire que le produit net de ces maisons est à la somme qu'elles coûtent comme 1 est à 7 1/2, ou encore, en d'autres termes, qu'elles coûtent net 7 fois 1/2 autant qu'elles rapportent net.

Aurions-nous besoin d'insister, et ce résultat ne mentionne-t-il pas, en vérité, avec lui, une suffisante démonstration? N'établit-il pas suffisamment qu'en tant qu'opération industrielle l'œuvre qui est faite dans les maisons centrales d'hommes de notre territoire continental est indéfendable?

Mais approchons de plus près, entrons quelque peu dans le détail des industries exploitées dans ces maisons centrales.

Il en existe une cinquantaine. Parmi ces cinquante sont de premier rang par le nombre des détenus qu'elles occupent :

La chaussonnerie, les espadrilles, galoches et sandales, la cordonnerie, la vannerie, les lits en fer et meubles en fer, les chaises, la boutonnerie, la menuiserie et ébénisterie, la serrurerie et quincaillerie, les brosses, la sparterie.

Et il faut ajouter une industrie qui tend à prendre de jour en jour une place plus grande, les corsets, bien inattendue concurrence, les corsets fabriqués par des hommes!

Quant aux industries, petites par le nombre d'hommes que chacune emploie, mais qui, réunies, occupent au total un nombre imposant de détenus, bornons-nous à citer :

Les abat-jour, les émouchettes et caparaçons, les pipes, les peignes, la préparation des soies pour brosses, l'emboutissage ou la fabrication des bouts de parapluies et de cannes (1).

Évidemment, ces dernières industries n'ont rien de sérieux; elles n'ont pour but que de ne pas laisser les détenus oisifs, ce qui serait la pire chose; elles ne servent qu'à accuser, qu'à accentuer une situation sur laquelle il n'y a point à fermer les yeux : pour des causes de divers ordres, le travail industriel a une tendance marquée à s'éloigner des prisons, et c'est ce qui explique l'accueil si favorable qu'on arrive à être bien forcé de faire dans nos maisons d'hommes à l'industrie des corsets, et c'est ce qui est cause en même temps que les prix de journées, payées par l'État aux entrepreneurs, point notable de nos budgets pénitentiaires, n'ont fait que s'accroître depuis trente ans pour les maisons centrales d'hommes : ils ont, ou peu s'en faut, doublé depuis trente ans pour ces maisons.

Mais revenons aux principales industries énumérées plus haut.

Que d'abord ces industries ne soient pas suffisamment rémunératrices, qu'elles aient pour résultat de constituer l'État en perte, et d'une somme annuelle relativement considérable, d'une somme de plus de deux millions et demi, c'est, ainsi que nous l'avons constaté au début, ce qui ressort de l'examen approfondi du budget des maisons centrales d'hommes; qu'en outre, ces mêmes industries et, en particulier, quelques-unes d'entre elles, créent pour les industries similaires libres une concurrence — bien restreinte d'ailleurs quant à son champ d'action, néanmoins fort regrettable dans le rayon jusqu'où elle s'étend — personne ne saurait le contester; ces industries répondent-elles d'ailleurs aux *desiderata* qu'on ne peut pas ne pas formuler quand il s'agit du travail pénitentiaire? Sont-elles de nature à aider à l'amélioration, au relèvement moral du détenu? Sont-elles de nature, tout au moins, à lui fournir, pour l'époque de sa libération, un moyen de gagner sa vie?

D'aucuns diront que de pareilles questions sont

(1) En réalité, les dépenses des maisons centrales situées en France excèdent un peu la somme de 3 millions, et les recettes sont un peu inférieures à 400 000 francs.

(1) Nous ne parlons pas, n'ayant pas à en faire argument, des industries de vieillards et d'infirmes, épluchage, écharpillage, effilochage, liens pour l'agriculture, sacs en papier, etc.

oiseuses, que c'est chimère d'essayer de relever l'homme tombé, d'espérer ramener à la vie laborieuse, à la vie honnête, des hommes dont le plus grand nombre se sont fait du crime une habitude. Nous n'admettons pas ces vues pessimistes; nous n'admettons même pas, toute question physiologique ou pathologique à part, pour les criminels les plus endurcis, la fatalité inéluctable de la persistance dans le crime; nous ne prononçons pas, même pour ceux-là, le : *Lasciate ogni speranza;* seulement, et sans prétendre que nous connaissions un système capable de régénérer ou d'amender en masse tous les criminels, nous faisons d'abord observer qu'il en est dans le nombre dont une expérience certaine démontre qu'ils n'étaient pas irrévocablement engagés dans une voie de perdition ; et nous dirons aussi que, pour tenter de réveiller ou de susciter dans l'âme des détenus les énergies morales, pour tenter de faire resurgir en eux le ressort de la volonté, c'est, en tout cas, un autre travail, comme un autre régime que celui de la maison centrale qu'il faudrait, un autre travail que la fabrication des chaussons, voire des espadrilles et des corsets.

Mais il existe dans les maisons centrales d'hommes des industries, pourra-t-on dire, convenant à des hommes; il y a la cordonnerie, il y a les lits en fer, il y a l'ébénisterie.

Oui, ces industries et d'autres encore de même sorte existent dans les maisons centrales d'hommes, mais combien de détenus y occupent-elles? Au maximum, plus d'un cinquième de la population?

Mais n'applique-t-on pas dans les maisons centrales comme dans l'industrie libre le principe de la division du travail, et combien en compterait-on de détenus ayant appris dans les maisons centrales un véritable métier, un métier dont ils aient la possibilité de vivre?

Or, par surcroît, ces industries, dans une région donnée, sont justement celles qui sont susceptibles de faire au travail industriel libre une concurrence redoutable, une concurrence que le plus souvent le travail industriel libre est impuissant à soutenir.

Veut-on, au surplus, juger, d'après les résultats pénitentiaires à leur tour, le travail et l'ensemble du régime des maisons centrales d'hommes, qu'on ouvre les statistiques officielles et l'on verra que, parmi les libérés de ces maisons, il y en a plus de la moitié, il y en a les trois cinquièmes, qui y reviennent! L'on verra que, depuis des années, la proportion n'a fait que croître! L'on verra que c'est sans métaphore qu'il peut être dit qu'il se forme une armée du crime!

Et si, à propos du travail, nous mettons en cause le régime tout entier des maisons centrales, c'est d'abord que le travail, au point de vue pénitentiaire, comme au point de vue financier, au point de vue économique, en est l'élément essentiel; c'est que tout le reste à la suite, la claustration, la vie à l'atelier, la règle du silence, jusqu'aux promenades en serre-files et au pas — les seules distractions — tout en un mot, comme le travail lui-même, concourt à abêtir l'esprit, à achever d'éteindre le cœur, à anéantir dans le détenu l'homme physique comme l'homme moral, si bien que, sans presque aucune exagération, nous pourrions graver au fronton de nos maisons centrales : « Ici l'on parque et l'on fabrique des récidivistes. »

Il faut donc changer de système.

*
* *

Le système qui remplacera les maisons centrales d'hommes situées en France, qui les remplacera avec une progression aussi lente, aussi prudente que les choses l'exigeront, aussi lente, aussi prudente que l'on voudra, ce système est-il à trouver? Ne s'offre-t-il pas, en quelque sorte, comme de lui-même à nous?

Pour opérer cette partie, la plus grosse, de notre réforme pénitentiaire, ne sommes-nous pas dans des conditions qui, pour aucun autre pays, ne se présentent aussi favorables et aussi naturellement indiquées?

A vingt-six heures des côtes de la France, par delà notre Tell algérien, une région s'étend immense, pour ainsi dire sans limites, qui est à nous, mais que nous avons à conquérir sur la nature, que nous avons à défricher, à planter, à irriguer, que nous avons à sillonner de routes, où nous avons à préparer des centres agricoles, à faire naître des villages et des villes, où en maints endroits la terre, après quelques années, peut, chaque année, donner un produit équivalent à ce qu'elle a coûté. Dans cette contrée, nous n'avons presque rien fait encore; presque tout encore est en projet; les travaux publics à faire abondent; il y en a de dangereux, le climat lui-même, tant qu'il ne sera pas assaini, peut porter la maladie dans les rangs des pionniers; où trouver l'aide nécessaire? Ce n'est pas l'Arabe, l'Arabe indolent et indifférent ou hostile qui nous la fournira (1); ce ne sont pas non plus les travailleurs libres, Marocains, Espagnols, Italiens, lesquels, occupés plus près du littoral, sont loin de suffire à la tâche; or, dans nos maisons centrales de France, nous avons environ 10 000 hommes aptes à tous les travaux rudes, 10 000 hommes que nous savons de moins en moins comment occuper d'une manière utile; nous en avons 6 à 7 mille, une légion (2), qui sont dans

(1) Nous n'entendons pas dire que l'Arabe soit fatalement voué aux dispositions d'esprit qu'il conserve envers nous; nous disons seulement qu'il a jusqu'à présent ces dispositions, et nous croyons que, même après que nous serons parvenus à les changer, à nous *concilier* l'Arabe, non pas à nous l'*assimiler*, ce qui est absurde, il donnera un médiocre auxiliaire de nos efforts.

(2) On compte dans les maisons centrales de la France environ 3000 réclusionnaires âgés de moins de cinquante ans valides et dont la peine varie de cinq à dix ans; 7000 correctionnels âgés également de moins de cinquante ans valides et dont la moitié subit une peine de trois ans ou de plus de trois ans.

toute la force de l'âge; au lieu du tiers-point du chaussonnier, de la machine à coudre du corsetier, mettons-leur entre les mains la hache, la pioche, la truelle et, en même temps que nous transformerons peu à peu nos maisons centrales, en même temps qu'au moyen de cette transformation, en faisant pratiquer, plus largement qu'aux autres, le devoir social à des hommes qui l'ont tous plus ou moins foulé aux pieds, nous aurons chance d'en inculquer à quelques-uns la notion effective, la notion vivante, nous aurons ouvert les voies à la colonisation de cette grande et riche Algérie.

Et ce plan, dans ce qu'il a d'essentiel, le voici :

En tenant compte, bien entendu, de ce qui existe déjà, en l'utilisant, on établirait dans chacun des trois départements algériens, sur les hauts plateaux, une colonie ou sorte de maison-mère, une sorte de dépôt central de condamnés; de là seraient détachés des groupes pénitentiaires qui se porteraient dans tous les lieux où l'exigeraient les besoins de la colonisation et qui y formeraient des stations.

Dans un prochain article, nous développerons quelque peu ce plan, et nous indiquerons de quelle manière il pourrait être réalisé.

ÉMILE ACOLLAS.

LES JEUX DE PAUME DES ANCIENS

Sont-ce les soldats de César, comme le suppose ingénieusement Daryl, qui importèrent en Gaule et en Grande-Bretagne plusieurs de nos modernes exercices physiques, et les vainqueurs de Vercingétorix furent-ils en même temps les commis voyageurs en jeux d'adresse de l'antiquité? Je n'oserais l'affirmer; mais, très certainement, c'est aux Romains que nous devons le jeu de paume, *lusus pilæ cum palma* (ainsi l'appelait-on encore au milieu du XIVe siècle), de même que les Anglais leur ont pris l'*Harpastum-football*. Avant d'être le jeu français par excellence, celui dont H. Estienne disait : « Je donnerai le premier lieu à la paume, à laquelle la nation française est plus adonnée qu'aucune autre; » et avant de nous revenir d'outre-Manche, en ce temps d'anglomanie, avec un nom étranger et des allures de conquérant que ne légitiment guère des modifications sans importance, mais non sans prétention, cet exercice, de tous le plus salutaire et le plus gracieux, a été le divertissement favori des Romains, une sorte d'institution nationale.

A l'exemple de Daryl, qui suit à travers la monarchie les glorieux états de service de la paume française, on prendrait plaisir à retrouver tous les lieux et tous les noms, célèbres à d'autres titres, qui restent attachés à l'histoire de la *pila* romaine. Sous la République et jusqu'à la fin de l'Empire on la joue partout, dans les thermes, au Champ de Mars, dans les carrefours mêmes et dans les rues, au grand désespoir des gens pressés, comme l'était ce personnage de Plaute qui, pour excuser sa tardive arrivée en scène, raconte aux spectateurs que des joueurs de paume l'ont empêché de passer. La voix des lanceurs de balles résonne sous les portiques de la villa Hadriana, et Capoue compte ce divertissement au nombre de ses mémorables délices.

C'est là que Mécène fit certain jour une partie dont le souvenir ne s'est pas perdu. Quel solide gaillard que cet homme d'État et quel ministre idéal il serait aujourd'hui pour les amis des exercices physiques! Mécène a voyagé toute la journée sur la voie Appia, que les seules ombres des tombeaux abritent insuffisamment contre un soleil de plomb, et c'est en jouant à la paume qu'il se délasse et se rafraîchit. Comment ne pas reconnaître la supériorité de l'homme politique sur l'homme de lettres, quand on voit à la même heure les compagnons du ministre d'Auguste, Horace et Virgile, aller se coucher, dormir et rêver? Lassitude à part, c'est d'ailleurs ce qu'ils avaient de mieux à faire. Horace a de mauvais yeux, toujours en larmes; Virgile souffre de l'estomac et respire malaisément. Or, pour voir de loin venir la balle, la recevoir à propos et la renvoyer dans la direction voulue, pour courir après elle et la rattraper à temps, si elle s'est écartée des limites fixées, il faut avoir bon œil et bons poumons :

. . . Pila lippis inimicum et ludere crudis.

De bonnes jambes ne sont pas moins nécessaires; de là le proverbe latin : *Claudus pilam*. Un boiteux qui joue à la paume, c'est un maladroit prétentieux qui s'essaye à des exercices dont il est tout à fait incapable, et qui veut, comme disait cet autre, chanter plus haut que sa lyre.

Si Auguste, lorsqu'il allait à la campagne avec le chassieux Horace, et Virgile, qu'essoufflaient les cahots de la voiture roulant sur les larges pavés mal joints des voies romaines, se plaignaient malicieusement de voyager entre les soupirs et les larmes, *inter suspiria et lacrymas*, combien Mécène, ce sportsman vigoureux, ne devait-il pas pester contre les deux poètes, que leurs infirmités empêchaient d'être ses partenaires et rendaient mal propres aux exercices physiques (1)?

Que d'amateurs du jeu de paume on pourrait citer encore! Les esclaves, qui s'y livraient avec passion, dès que le maître avait le dos tourné ou que les fêtes de décembre leur donnaient pour quelques heures l'illusion de la liberté, n'ont pas d'histoire; mais qui ne

(1) Je sais bien que des éditions et des traductions d'Horace font dire au poète : *Fugio campum, lusumque trigonem*, je fuis le Champ de Mars et vais jouer à la paume trigône; mais cette leçon, ou tout au moins cette traduction, est inacceptable, et les commentateurs bien avisés l'ont rejetée.

connaît Trimalcion, le grand excentrique des temps anciens, l'homme expert en fait de digestions?

Au commencement du second service, il se débarrasse des mets qu'il vient d'engloutir, mais il joue à la paume avant le premier, pour précipiter le repas du matin et faire place nette à celui du soir. Comme Mécène, Calpurnius Pison est un homme politique, un personnage consulaire; il fait aussi des vers et joue de la harpe; mais c'est son talent à la paume qui lui vaut surtout sa popularité, et les flatteries des parasites qui se bousculent pour lui rapporter ses balles égarées, et les éloges enthousiastes des poètes :

Nec tibi mobilitas minor est, si forte volantem
Aut geminare pilam juvat, aut revocare cadentem,
Et non sperato fugientem reddere gestu :
Hæret in hæc populus spectacula.

Sénèque, lui-même, le grave stoïcien, excellait à la paume, à moins pourtant qu'il n'appliquât pas au Champ de Mars la théorie si claire et si précise qu'il a donnée de ce jeu dans un de ses traités, comme il se dispensa de toujours respecter dans sa vie politique ses principes de philosophe. — Sénèque, professeur de paume! Où donc cela? — Dans un ouvrage très sérieux, où voulant bien faire comprendre à ses lecteurs les relations qui doivent unir au bienfaiteur son obligé, il explique à deux reprises, et avec force détails, quels doivent être, dans une partie de paume, les rôles respectifs du *servant* et du *lanceur*.

*
* *

Un jeu si goûté et si répandu ne pouvait manquer d'avoir son apologiste et son législateur. Un homme, en effet, s'est rencontré, qui fut dans l'antiquité ce qu'est aujourd'hui Daryl, l'historien et l'avocat convaincu de la longue et de la petite paume. C'est Galien. Seulement le médecin grec est bien plus exclusif que le publiciste français. Il enveloppe le jeu de paume d'une affection si étroite, qu'il lui sacrifie avec une sévérité exagérée tous les autres exercices. Ne lui parlez pas du saut, du disque, et encore moins du pugilat : ces sports ne sont bons qu'à casser bras et jambes; voyez plutôt ces malheureux qui le plus souvent reviennent éreintés, déjetés, brisés, aussi maltraités que les *Prières* d'Homère, « ces déesses boiteuses, ridées et louches ». L'équitation même et la course ne trouvent pas grâce sous sa plume. Le galop du cheval produit des troubles néphrétiques et des maux de poitrine, parfois même la lésion des organes génitaux, sans compter le danger d'une chute qui peut vous tuer sur le coup. D'autre part, la course exténue le corps et ne forme pas le moral; elle est d'autant moins hygiénique qu'elle exerce inégalement les différents membres; elle surmène les uns et ne demande rien aux autres; trop souvent aussi elle détermine la rupture d'un vaisseau.

Combien préférable le jeu de paume! Il est sans danger et à la portée de toutes les bourses : qui ne peut acheter pour un as dans une des boutiques ouvertes tout autour du Champ de Mars une balle en peau de chèvre, grosse comme le poing d'un enfant, et fortement bourrée de crin? De plus, il exerce sur le moral et sur le physique la plus salutaire influence. L'inquiétude de laisser échapper la balle et de la voir saisir par l'adversaire tient l'esprit en éveil. Or, si l'inquiétude, quand elle agit isolément, produit l'affaiblissement, elle devient, dès qu'elle est associée à un exercice où l'amour-propre est en jeu et dont le plaisir est le but, un profit pour l'intelligence, en même temps que la meilleure et la plus complète des gymnastiques. En effet, tandis que les autres jeux sont trop violents ou trop doux, qu'ils s'adressent trop exclusivement aux parties supérieures ou aux parties inférieures du corps, et font travailler les unes au détriment des autres, la paume admet à la fois le plus grand développement d'énergie et peut être ramenée à la plus grande douceur. « Si vous avez en face de vous, dit Sénèque, un joueur habile et exercé, vous enverrez la balle plus hardiment et plus loin; si votre adversaire est un novice ou un maladroit, vous la lancerez tout doucement, presque terre à terre, et pour ainsi dire jusque dans la main qui l'attend. » Et puis aussi, et surtout, ce jeu développe également tout l'organisme, permet aux différents membres de s'exercer et de se reposer tour à tour. Dans l'envoi du projectile, le rôle des jambes étant nul ou insignifiant, ce sont les parties supérieures qui travaillent. Au contraire, quand on court pour atteindre la balle à une distance parfois considérable, c'est pour les membres inférieurs qu'est la principale dépense d'activité.

*
* *

C'est donc un exercice qui donne au corps la santé et l'harmonie des proportions, qui trempe le caractère et stimule l'intelligence. Mais c'est aussi le plus amusant des sports anciens, et le plus varié. En tirant du classique jeu de paume tous les autres jeux qui lui ressemblent, la balle au mur, le rebot, la pelotte, le *lawn-tennis*, etc., les modernes n'ont fait qu'imiter les Romains, qui se plurent, surtout sous l'Empire, à modifier et à compliquer la primitive σφαιριστική des Grecs.

Rien de plus simple, à l'origine, et de plus élémentaire que le jeu de paume. D'un des deux camps opposés l'un à l'autre partait la balle envoyée par la main (*palma*, paume; gants cordés et raquette sont d'invention moderne) des servants, nommés *datores*. Elle était reçue et renvoyée par les adversaires, *factores*. Si ces derniers ne laissaient pas au projectile le temps de toucher terre, les verbes ne manquaient pas pour célébrer leur adresse : *reddebant*, *rejiciebant*, *remittebant*. Si les premiers servants, à leur tour, la relançaient en

pleine course, on disait d'eux qu'ils redoublaient, *geminabant*. Et tant que la balle restait en l'air, voyageant ainsi d'une main à l'autre, les deux camps applaudis jouaient de volée, *expulsim ludebant*. Touchait-elle le sol, on pouvait la relancer, soit avec la main, soit avec le pied : cela s'appelait *revocare;* mais si avant le second bond elle n'était pas reprise et repoussée dans le camp ennemi, un esclave la ramassait et la déposait dans une des deux corbeilles placées à l'extrémité de chaque camp, et un autre, l'esclave marqueur, placé au centre, jetait dans le jeu une autre balle. Ceux-là étaient les vainqueurs qui, à la fin de la partie, avaient à leur passif le moins grand nombre de balles mortes.

Moins gracieuse et plus mouvementée était la *Phênis*, qui tient pour ainsi dire le milieu entre la paume et l'*harpastum*, ou, si l'on aime mieux, entre le *lawn-tennis* et le *foot-ball*. Divisés en deux camps, que sépare une ligne légèrement creusée dans le sol ou marquée par une rangée de cailloux blancs, les joueurs ont de chaque côté, au début de la partie, un chef nommé par eux ou choisi par le sort. C'est notre *foncier*, que les Latins appelaient *medicurrens*. Celui-ci, posté au centre, à la limite des deux camps, envoyait la balle aux adversaires; mais s'il devait la lancer de façon qu'il ne fût pas impossible de la rattraper, il avait le droit d'en rendre la prise très malaisée. Souvent, par exemple, il l'envoyait à gauche, au moment où par son attitude et un geste brusque il avait laissé supposer qu'elle allait arriver à droite. Si la balle ainsi lancée tombait à terre, un point était acquis au camp du *medicurrens*. Si elle était saisie au vol, l'adroit possesseur du projectile devenait à son tour *medicurrens*, et, prenant la place du précédent, lançait comme lui la balle aux adversaires, que leur chef s'était hâté d'aller rejoindre. Le plus grand nombre de points marqués décidait la victoire.

De tous ces jeux de paume, le plus élégant et le mieux aimé des Romains paraît avoir été celui de la balle trigône, dont parlent souvent les poètes de l'Empire, et que Rabelais fait jouer à Gargantua et à Ponocratès. Ce n'est en réalité que le jeu de paume rendu plus difficile, surtout pour l'un des joueurs. Il semble bien que la partie se faisait à trois, à peu près comme dans le *lawn-tennis*, où, quand ce nombre n'est pas dépassé, celui qui joue seul sert alternativement ses deux adversaires. En tout cas, il est certain que l'espace réservé à cet exercice et la disposition des joueurs imitaient la forme d'un triangle, ou de cet instrument de musique, sorte de harpe, qui s'appelait, elle aussi, trigône. De là, le nom donné à ce jeu et à la balle avec laquelle on le pratiquait. N'avons-nous pas, d'ailleurs, repris cette locution, nous qui disons quelquefois un *carré* pour une partie de paume, et *faire un carré* pour jouer à la paume? Seulement aujourd'hui, au lieu d'être un triangle, c'est un quadrilatère.

Les règles de ce jeu étaient les mêmes que celles de la paume ordinaire. Mais les joueurs avaient des places fixes. Deux d'entre eux se postaient aux angles de base du triangle, le troisième à l'autre extrémité. C'était le plus adroit, celui qui devait répondre aux envois de ses deux adversaires, et être toujours prêt à relancer la balle, qu'elle vînt de droite ou qu'elle vînt de gauche. Aussi fallait être singulièrement vif et souple, et pouvoir se servir de la main gauche avec autant de dextérité que de la droite. C'est à cela qu'on reconnaissait les bons joueurs de trigône ; et qui voulait leur plaire les complimentait sur ce point. Martial, le poète famélique, toujours à court d'argent et jamais de flatteries, le sait bien. Quand il fait sa cour à un riche amateur de paume dont il espère quelque chose, il ne manque pas de célébrer l'adresse de sa main gauche. De quels vœux se met-il en frais, au moment des étrennes, pour Paullus, très friand de ce jeu et très jaloux d'y exceller? « Puisse la main gauche du noble Paullus obtenir plus d'éloges que celle de Polybius! » dit-il. Or, Polybius était alors au trigône le premier champion de Rome.

*
* *

Tous ceux qui, comme Daryl et M. de Saint-Clair, ont décrit ces temps derniers les différents jeux et exercices de plein air, se sont crus obligés, à la fin de chaque chapitre, de composer à l'égard des joueurs une garde-robe spéciale, et de leur indiquer certains costumes et certaines chaussures plus particulièrement convenables et hygiéniques. C'est ainsi que pour la longue paume il est indispensable, paraît-il, d'être vêtu de flanelle blanche et de porter des sandales ou des souliers à semelle en caoutchouc. Trimalcion applaudirait à ces recommandations, lui qui pour jouer à la paume mettait un costume spécial, et qui, la partie finie, se faisait frotter avec un molleton très doux, envelopper d'un manteau en peluche écarlate et ramener chez lui en chaise portée par des esclaves dont les cheveux lui servaient d'essuie-mains; mais Galien, pour qui la paume avait cet essentiel avantage d'être accessible au plus pauvre, protesterait énergiquement. Et il aurait bien raison. En réalité, les Romains n'y mettaient pas tant de façons. Quand ils ne jouaient pas tout nus (ce qui n'était d'usage que dans les thermes), ils portaient une sorte de caleçon, appelé *subligar*, et assez semblable au maillot festonné de nos acrobates et joueurs de tours, ou une sorte de jupon qui s'attachait aux reins et descendait jusque vers le milieu des cuisses. C'était le *campestre*, qui tirait son nom du Champ de Mars, emplacement ordinaire des exercices physiques. Aussi les joueurs s'appelaient-ils *campestrati*. La partie terminée, ils s'enveloppaient de l'*endromis*, espèce de houppelande en laine grossière et très rude fabriquée dans la Gaule séquanaise. Un jour — c'était aux environs du premier de l'an — Martial

offrit un de ces manteaux à un ami. La chose est bonne à rappeler, le poète n'étant pas coutumier de pareilles largesses.

*
* *

Telle est l'admiration de Galien pour le jeu de paume, qu'il le croit capable de former des généraux. « Bien choisir son camp, dit-il, lancer ses troupes comme sa balle, vivement, hardiment et à propos, être prompt à l'attaque et prompt à la riposte, surprendre son adversaire, c'est le secret des bons capitaines. » La comparaison est un peu forcée, et nous n'en demandons pas tant à nos enfants. Il nous suffit qu'ils puissent devenir, en aimant et en pratiquant les exercices de plein air, de vigoureux soldats, durs à la fatigue, physiquement prêts pour les luttes futures, comme nous faisons en sorte, nous autres leurs professeurs, qu'ils le soient moralement.

MAURICE ALBERT.

THÉATRES

COMÉDIE FRANÇAISE

Griselidis, de MM. A. Silvestre et E. Morand.

M. Armand Silvestre est un de nos plus aimables poètes. Dans ses vers règne une sorte de panthéisme ingénu et obstiné; les asphodèles, les chrysanthèmes, les roses — les roses surtout — les églantines, les azalées, toutes les fleurs à noms harmonieux (et à rimes féminines) ne cessent d'éclore dans ses poésies. Puis, c'est l'aurore, le crépuscule, les étoiles naissantes ou pâlissantes, la grève et le rêve, mots doux à l'oreille, et dont le sens est un peu vague. Puis les fleurs reparaissent, et, de nouveau, les roses frileuses, les églantines neigeuses, et les pâles azalées... L'œuvre de M. A. Silvestre est une sorte de Paradou, mais un Paradou bien lissé, bien peigné, et dont le jardinier est terriblement habile. Chose curieuse, l'auteur du *Commandant Laripète* est un des poètes qui ont mis le plus de fleurs dans leurs vers... « Corps humain, cœur humain... Mystère!... », comme il est dit dans la *Visite de noces*... Vous pouvez, si vous voulez, voir ici une application nouvelle du système d'Azaïs. M. Silvestre, par un naturel mouvement de bascule, en est venu à chanter ce qui est le plus éloigné des roses.

*
* *

Il y a un mot qui me brûle les lèvres à propos de M. Silvestre, un mot qui serait assurément fort injuste si je ne cherchais à l'expliquer, c'est le mot banalité. Une banalité d'une espèce particulière, une banalité de fond, que la forme cacherait si l'expression était plus nette et plus précise, une banalité dans le raffinement, si l'on peut dire : une uniformité de procédés qui finit par être fatigante... et, avec cela, le charme existe, en dépit de tout le reste. Cela ne veut pas dire grand'chose, et, tout de même, cela est agréable, cela donne l'illusion de la poésie :

Les étoiles effarouchées
Viennent de s'envoler des cieux.
J'en sais deux qui se sont cachées,
Mignonne, dans vos jolis yeux...
. . . . . .

Si une comparaison a servi, c'est bien celle-là ; les variations faites sur ce thème sont plus nombreuses que les étoiles du ciel ; relisez la pièce : elle est charmante. Ailleurs, M. Silvestre émet cette pensée, éminemment ordinaire, que, comme dit la chanson :

Le temps de l'amour
Est un temps trop court.

(Il est vrai que que, pour l'*autre,* il est quelquefois trop long, ce qui fait une compensation) : écoutez comme il la traduit :

Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant!
C'est moins qu'un moment
Un peu plus qu'un rêve...
Le temps nous enlève
Notre enchantement.
. . . . . .
Sous le flot dormant
Soupirait la grève...
M'aimas-tu vraiment?
Fut-ce seulement
Un peu plus qu'un rêve?...
. . . . . .

Les longues rimes en *ève,* la mollesse même des rimes masculines en *ment,* donnent à ces vers une sorte de lassitude découragée ; mais que la pensée est ordinaire, et aussi les développements!...

Quand les vers de M. Silvestre ne signifient pas grand'chose, ils sont charmants; quand ils ne signifient rien, ils sont presque toujours délicieux :

Une rose frileuse au cœur noyé de pluie
Sur un rameau tremblant vient de s'épanouir,
Et je me sens repris de la douce folie
De faire des chansons et de me souvenir.

Les amours trépassés qui dormaient dans mon âme,
Doux Lazares, sur qui j'ai versé tant de pleurs,
Soulèvent en riant leur suaire de fleurs,
Et demandent le nom de ma nouvelle dame.

Ma mignonne aux yeux bleus, mets ta robe, et fuyons
Dans les bois remplis d'ombre et de mélancolie
Chercher le doux remède à la douce folie...
Le soleil m'a blessé de ses premiers rayons!

Cela n'est-il pas tout à fait agréable? C'est qu'ici la pensée n'existe pour ainsi dire pas ; c'est à peine un sentiment... Et puis... c'est que nous avons aussi le souvenir de la musique de M. Massenet. Par les sentiments

vagues qu'ils expriment, par leur grâce incertaine, les vers de M. Silvestre sont vraiment faits « pour être chantés ». Les vers de l'auteur des *Contes grassouillets* appellent la musique... Je frémis, en entrevoyant les développements que comporte cette idée.

Au fond, c'est peut-être cette banalité de pensée et ce vague dans l'expression qui ont fait le succès de M. A. Silvestre. Il sommeille dans le cœur de tout homme, non ce qu'a dit Gautier, mais un sentimental: « Le sentimental n'est guère difficile sur le choix des pensées et des mots; qu'on lui parle d'amour, il retrouvera dans l'émotion à fleur de peau du poète l'écho de son émotion, également superficielle; qu'on lui parle de fleurs, de rivières et de petits oiseaux, il se croira poète; et si les roses sont frileuses, les lis neigeux et les étoiles d'or, la forme et le fond lui paraîtront également admirables; qu'il y ait çà et là quelques images, il croira que c'est de la poésie, sera flatté de la comprendre, et fera bénéficier l'auteur de son contentement. »

*
* *

Mais aussi, cette profusion de fleurs et d'étoiles, cette banalité à jet continu sont un peu lassantes à la longue — trois actes de jolis vers, qui ne sont que de jolis vers, c'est un peu beaucoup. Je sais bien qu'il ne faut pas trop demander, au théâtre surtout, et que ces analyses subtiles et profondes qui nous font tant aimer M. Sully-Prudhomme n'y seraient guère de mise.

Je ne veux pas rechercher aujourd'hui si la jolie légende de Grisélidis ne pouvait pas fournir matière à de plus ingénieux développements. Prenons-la telle que les auteurs nous la montrent. Si c'est une pièce, elle est d'une puérilité rare. Si c'est un *Mystère*, il me paraît manquer des qualités essentielles et indispensables, la piété et la sincérité. Pour la piété, la démonstration est superflue. Rappelez-vous la Berceuse de la Vierge, dans le *Noël* de M. Bouchor :

> Si tu dois mourir pour sauver la terre,
> Que cela, du moins, te soit un mystère.
> Sans même rêver que tu souffriras,
> Dors entre mes bras.

Il y a plus de piété attendrie dans ces quatre vers que dans les trois actes de *Grisélidis*, et je crois bien aussi qu'on chercherait vainement dans le mystère de M. Silvestre une pensée aussi délicate et aussi délicatement rendue.

Quant à la sincérité, il se dégage de *Grisélidis* une impression étrange; je l'ai ressentie tout au moins et je vous la traduis en toute sincérité. Les strophes bien venues, d'un joli souffle et d'un rythme harmonieux, ne manquent certes pas; mais l'habileté extrême et parfois monotone des auteurs vous inspire une sorte de méfiance; on ne peut croire que des gens si adroits soient jamais dupes d'eux-mêmes, et ce serait pourtant nécessaire dans un mystère : quand un couplet poétique apparaît, il semble que ce ne soit pas la situation même et l'émotion qu'elle leur a donnée qui l'ont inspirée aux auteurs, mais cette idée plus « bourgeoise » qu'une strophe enlevée ferait bien à cette place.

Ce qui nous manque, c'est l'émotion. D'où nous viendrait-elle, puisque les auteurs ne l'ont point ressentie?

Joignez — on l'a très justement remarqué — que tous leurs personnages parlent identiquement le même langage, les strophes du Diable pourraient presque être dites par Alain, celles d'Alain par Grisélidis : chez tous, c'est le même procédé, le même vers souple et un peu vide, les mêmes images et les mêmes pensées.

*
* *

A défaut de cette piété et de cette sincérité dont nous constatons l'absence dans l'ouvrage de MM. Silvestre et Morand, trouverons-nous au moins quelque fantaisie? Hélas! la fantaisie et l'esprit sont représentés par le Diable et sa femme, et je ne crois pas être trop sévère en qualifiant cette fantaisie et cet esprit de lamentables. L'esprit du Malin (?) se réduit à des plaisanteries de cette force : quand un personnage lui dit : « Que le Diable t'emporte ! » il répond :

> Au contraire, il me faut ne me point emporter.

Son habileté ne vaut guère mieux. Pour induire sa victime en tentation, il ne trouve rien de mieux que de lui faire voir la lune!... Ce diable-là me paraît avoir attaché trop d'importance aux contes de M. Armand Silvestre.

Puisqu'il s'agit d'un *Mystère*, nous n'avons pas le droit d'être exigeants sur la conduite même de la pièce. Mais au moins faudrait-il ne pas mettre en jeu de vieux moyens de mélodrame, assez déplaisants par eux-mêmes, et qui le deviennent tout à fait ici. Une tirade sur la vertu (avec des roses et des étoiles autour) eût suffi pour nous expliquer la défense de Grisélidis, au second acte. Nous aurions voulu qu'elle résistât *by herself*, et non parce que son fils lui apparaît : « Mon enfant!... mon enfant!... » Alors, ce n'est plus Mlle Bartet, c'est l'excellente Mme Marie Laurent. Et c'est la grande ombre de Pixérécourt que nous voyons voltiger là-bas, dans les feuilles d'or des arbres de missel, à travers l'adorable décor du second acte?...

Ajoutez, soit dit en passant, que, sauvée par le moyen que vous savez, la vertu de Grisélidis ne me semble sauvée qu'à demi... Mais c'est là un cas de conscience qu'il me paraît superflu de discuter ici.

J'en veux à MM. Silvestre et Morand d'avoir abordé un genre auquel leurs travaux précédents ne les avaient qu'imparfaitement préparés, dont leur habileté même eût dû les éloigner; ils nous ont, si je puis dire, frustrés d'un plaisir qui, avec un peu plus de

naïveté de cœur et de sincérité, eût pu être exquis. Je leur en veux, enfin, de ce qu'ils ont donné à certains l'illusion que leur *Grisélidis*, « c'était de la poésie », et cette illusion-là peut avoir des suites fâcheuses. Enfin, j'avoue très humblement que le succès m'a paru tout à fait disproportionné avec la valeur de l'œuvre, et il est très possible que je me sois un peu laissé entraîner à protester contre une opinion qui ne me semblait pas justifiée.

*
* *

L'interprétation est honorable. Mlle Bartet, qui est incomparable dans les drames modernes, manque un peu de lyrisme; je ne prétends pas qu'elle en ait enlevé à Grisélidis, mais, précisément, il eût fallu en ajouter. M. Silvain, avec sa bonne figure de César atténué, est suffisamment digne dans le rôle de l'époux persécuté et finalement triomphant. M. Coquelin cadet m'a paru franchement exécrable. M. Albert Lambert n'a guère la voix qu'il faut pour soupirer les strophes lunaires d'Alain. Mlle Moréno m'a semblé fort agréable dans Bertrade. Et je crois bien que le succès a été pour Mlle Ludwig, qui a dit le plus joliment du monde le prologue et l'épilogue de *Grisélidis*.

J. T.

CHRONIQUE MUSICALE

Reprise de *Lakmé*; — à propos de l'Opéra. — Les lions de l'Hippodrome. — Messe de M. R. de Boisdeffre.

Lakmé, arrêtée jadis en vue du cap de la centième, vient de repartir pour une brillante carrière. Elle est vraiment intéressante, cette partition composite : pleine de recherche et de candeur, de grands desseins et d'innocent artifice, avec une veine fraîche, abondante, des moments d'inspiration, — par-dessus tout, la bonne grâce, épanouie tour à tour et craintive, d'un musicien heureux d'être au monde et toujours occupé du monde. Pendant que la critique boulevardière célébrait à l'envi son talent primesautier, sa mélodie toute française, je vous l'ai montré déjà, tenant registre des modulations exotiques les plus avancées et s'appliquant innocemment à en orner son style. C'est dans *Lakmé* qu'on pourra saisir le mieux ce curieux travail d'assemblage. Huit années passées lui ont été moins clémentes que notre sympathie. Bien des parties craquent, s'écaillent, se disloquent : la construction hâtive, les placages d'harmonie, l'amalgame des styles, — dans telle série de dix mesures, je vous en montrerais trois de Meyerber, de Beethoven, de Schubert, si j'avais les facilités d'une conférence, avec pianiste à l'appui. Tout le côté « grand opéra » rapporté, fait de chic, est tombé à rien. La partie comique n'a guère résisté mieux. Pourtant, parmi ces ruines, quelque chose est resté qui vit et attire : un peu de l'âme ingénue de l'artiste, vraiment supérieure à son œuvre. C'est qu'il y a, dans son cas, à peine de prétention et de réclame; sa recherche de la modernité n'est point tant charlatanisme ou manière que besoin de paraître informé; désir de plaire plutôt que de s'en faire accroire; petit grain de snobisme, peut-être, mais aimable, bon enfant, nullement pédantesque. Ce scénario, où Scribe et Loti fraternisent, il l'a pris très au sérieux, je vous assure; ce brahmane de pacotille, ces Anglaises pour rire, lui ont paru l'essai loyal d'un art nouveau; son instinct sommaire des conditions nouvelles de la scène lyrique n'en demandait pas davantage ; il y a cru comme à la vertu de ses formules pour « la scène à faire » : — le moyen d'être sévère pour tant de foi naïve? Puis, ses personnages d'occasion rentrés dans la coulisse, débarrassé du souci « d'être à la hauteur », tout de suite il est redevenu le musicien charmant que vous savez. Plus de grand opéra, plus d'opéra-comique, plus de velléités de renouvellement, de fusion de genres; un couple amoureux échangeant des serments dans un baiser, sous les lianes en fleurs; de jeunes baigneuses se jouant au murmure des sources pures ; l'éternelle chanson de la jeunesse et du printemps — et c'est encore ce qu'il y a de plus durable dans la musique.

J'ai réentendu avec le même plaisir que jadis le frais nocturne des deux femmes au premier acte et la délicieuse scène d'amour du troisième, avec sa phrase touchante :

> Tu m'as donné le plus doux rêve
> Qu'on puisse avoir sous notre ciel.

Le public, lui, a tout admiré en bloc : or et imitation ; le bon, l'excellent, l'incomparable public! Une indisposition subite de Mlle Siegrid Arnoldson a fait débuter très inopinément la nouvelle étoile, engagée de l'avant-veille au *five o'clock* du *Figaro*, Mlle Horwitz. Française malgré son nom, cantatrice en dépit d'une voix de gorge particulièrement ingrate et sèche, très sûre d'elle-même en dépit du danger, cette jeune personne s'est révélée musicienne accomplie, et je salue en elle l'un des plus beaux triomphes de la volonté sur la nature. Mais, mon Dieu! que cet air des clochettes est donc un agaçant tour de force!

*
* *

La question de l'Opéra, depuis ma dernière causerie, a fait un pas décisif. Nous aurons *Lohengrin* avant l'automne. Ce miracle que l'amour de l'art n'avait pu faire, le dépit des directeurs évincés va l'accomplir ; et je vous réponds que les marmitons ne diront rien. Que voulez-vous? ce ne sont pas toujours les meilleurs sentiments qui font les plus grandes choses. Mais avouez, du moins, que si c'est un honneur de représenter Wagner à Paris, c'est bien à M. Lamoureux que cet

honneur était dû. La direction nouvelle aura d'ailleurs de quoi faire ses preuves avec *Armide*, l'éternelle promise, avec *Samson*, avec *Salammbô*, *les Troyens*, *les Maîtres chanteurs* — et *la Tétralogie* sans doute, car il est question de tout cela, ni plus ni moins, et de représentations populaires, et de remplacer deux fois par semaine les fauteuils d'orchestre par des banquettes, et d'augmenter le prix de l'abonnement, et de concerts symphoniques qui permettront enfin, sans doute, à M. Colonne, de nous faire applaudir *la Rédemption* de César Franck, inutilement espérée au Châtelet. Mais attendons les faits; entre la coupe et les lèvres, M. Canoby et d'autres encore vous diront qu'il y a place pour bien des mécomptes.

***

J'aimais la *Jeanne d'Arc* de M. Widor, précisément pour ce qui déplaisait à bien des gens : pour l'inachevé du spectacle, pour la mise en scène réduite à son expression la plus simple. La pantomime n'était ainsi que le vivant commentaire des intentions du musicien, l'orchestre menant le drame ; c'est pourquoi j'avais pu, au grand scandale de quelques bons apôtres, louer sans marchander la tentative, comme nous acheminant à la conquête de l'Hippodrome par la musique. Avec la pièce nouvelle, les ambitions historiques, la couleur locale, les pompes, les trucs splendides, la grille hydrostatique, les lions et leur dompteur — les attractions sans nombre où le génie de la direction s'est surpassé, ont renversé les rôles. La musique de M. Widor, heurtée, sommaire, largement ébauchée, s'imposait ; celle de M. Lalo, en dépit du talent de l'auteur; n'est pourtant qu'un magnifique accessoire ; j'aurais beau vous en dire tout le bien que j'en pense, mon sentiment là-dessus compterait pour peu de chose auprès des fauves pensionnaires de M. Houcke ; car c'est pour eux qu'elle est écrite. L'important n'est donc point qu'elle nous plaise, mais qu'elle n'échauffe pas les oreilles du trop célèbre Pacha, sinon le dompteur Seeth pourrait passer un mauvais moment. Vous comprenez qu'ici la critique musicale se récuse. Mais le spectacle est grandiose, la figuration magnifique, le ballet fort joli, la piste machinée à miracle, le dompteur intrépide, la troupe léonine suffisamment féroce, la grille très rassurante. Allez admirer ces merveilles.

***

L'Association des artistes musiciens a fait exécuter récemment à Notre-Dame la *Messe de Notre-Dame de Sion*, de M. René de Boisdeffre, pour soli, chœur et orchestre, déjà donnée à Saint-Eustache pour la fête de Sainte-Cécile. Elle est fort belle, bien venue, d'un sentiment religieux très sincère, simplement et sûrement écrite par un musicien parfaitement maître de sa pensée et de sa main ; l'allure du *Credo* est concise et vigoureuse, le solo de soprano du *Sanctus* m'a particulièrement frappé. L'œuvre n'a point cependant toute la sévérité de style que commanderait la majesté des voûtes gothiques ; l'influence amollissante de Gounod s'y fait trop sentir ; il y traîne encore un vague parfum d'oratoire. Pour cette raison, je l'aimais mieux à Saint-Eustache. Mais allez donc expliquer au clergé, aux maîtres de chapelle, la mystérieuse affinité de certaines formes musicales et d'un certain ordre d'architecture, l'étroite parenté de l'art ogival et de la polyphonie de Bach, par exemple — et pourquoi la messe à grand orchestre est déplacée dans nos cathédrales du XIIIe siècle, le plain-chant presque mal à l'aise sous les pilastres dorés de la Madeleine ; que l'organiste doit conformer son jeu au caractère de son église ; que le choix de M. Raoul Pugno pour Saint-Eugène est excellent ; et qu'à l'admirable instrument de Notre-Dame, il fallait un César Franck !... A Saint-Gervais, du moins, ces choses sont comprises. Nous n'oublierons pas que nous y avons entendu cette année, pour la première fois à Paris, le fameux *Miserere* d'Allegri et le *Stabat* de Palestrina.

René de Récy.

CHRONIQUE PARISIENNE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'élection académique de cette semaine fait un certain bruit dans la presse, dans les salons, et ne laisse pas le public tout à fait indifférent. Il est remarquable que, depuis une dizaine d'années environ, on ne trouve plus dans les journaux de plaisanteries sur l'Académie française, et l'on a même quelque pudeur à rééditer les anciennes. Dans les salons où l'on cause, un homme qui se risquerait à ce jeu d'esprit aurait un air « sous-préfecture » qui le rendrait immédiatement très ridicule, et l'on n'obtient plus de succès auprès des dames par ce moyen suranné. Est-ce que l'Académie se serait subitement modifiée ? Serait-elle devenue, en si peu de temps, « fin de siècle », suivant une des expressions les plus stupides que Paris ait jamais imposées au reste de la France ? Pas le moins du monde, et ce qui constitue sa force, au contraire, c'est qu'elle est la seule institution qui n'ait pas changé depuis les plus mauvais jours de notre histoire. Sa destruction n'est même pas sur les programmes anarchistes, et, au premier Mai, elle savait bien qu'elle n'avait rien à craindre.

Elle ne serait véritablement menacée que le jour où la jeune école littéraire prendrait le pouvoir ; et encore, si jamais un de ses représentants s'avançait vers les portes de l'Institut avec une cartouche de dynamite, il suffirait peut-être de lui indiquer poliment un fauteuil vacant pour qu'il s'en aille jeter la cartouche dans la Seine.

C'est sur un moyen analogue que compte le directeur de l'Opéra, pour sauver l'immeuble, en cas de bagarre. A tous les anarchistes qui se présenteront porteurs de l'engin fatal, il glissera dans le tuyau de l'oreille :

— Chut! A partir d'aujourd'hui, vous avez vos entrées. N'en dites rien à vos camarades.

Pour ce qui est des facéties académiques, la vraie raison qu'on n'en fasse plus, c'est qu'il n'en reste plus à faire. On dirait que tout sujet comporte un nombre déterminé de plaisanteries, *n*, par exemple : quand ce nombre *n* de plaisanteries est épuisé, le $n+1^{ème}$ est une bêtise. Et, par un singulier phénomène, quand la mode a passé de plaisanter une chose, tout le monde se met à la respecter immédiatement. L'Académie française en est à ce moment bienheureux.

Une aventure toute pareille est arrivée au Sénat. Il n'y a pas bien longtemps, dans les vaudevilles et les revues de fin d'année, les vieux gâteux étaient nécessairement sénateurs, et ce titre excitait une hilarité générale chez les spectateurs de Paris et de la province. Un beau matin, la mode, dans ses conciliabules mystérieux, a décrété que dorénavant le mot de sénateur ne serait plus comique : aujourd'hui, il est très bien porté d'être sénateur dans la meilleure société.

J'aime à croire que personne ne perdra son temps à chercher la raison de ces revirements étranges, car ils sont destinés à demeurer à jamais aussi inexplicables que la pluie, le beau temps, la migraine et la mode.

Ils se produisent, d'ailleurs, pour les individus comme pour les institutions. Il y a des hommes politiques à qui le ridicule a valu une popularité solide; mais, dès qu'ils ont été populaires, on ne s'est plus rappelé pourquoi, et il en est résulté une grande fortune. Quiconque est appelé imbécile pendant de longues années peut être sûr qu'il sera un jour ou l'autre proclamé homme d'esprit. Il lui suffit d'attendre patiemment.

*
* *

Il est donc excessivement élégant d'être de l'Académie française. Aussi, à chaque élection, le nombre des candidats augmente-t-il dans des proportions inquiétantes.

Pour le fauteuil d'Émile Augier, il y en eut, je crois, treize, et c'est un fait avéré que, lorsque treize écrivains se présentent à la fois à l'Académie, il y en a un qui meurt dans l'année. C'est ce qui arriva. C'est pourquoi nous en avons un peu moins cette semaine, cinq seulement : MM. de Bornier, Ferdinand Fabre, Pierre Loti, Stéphen Liégeard et Émile Zola. La superstition en a arrêté beaucoup.

Mais s'il est délicieux d'être académicien, il ne faudrait pas croire cependant qu'il soit sans charmes d'être candidat.

On se montrait jadis, dans les cabarets de Montmartre, un aimable vieillard, très proprement vêtu et qui, quoique pauvre, jouissait parmi les consommateurs d'une vive estime. Les patrons des établissements qu'ils fréquentaient lui faisaient crédit sans difficulté et les habitués se disputaient l'honneur de lui payer des bocks. Il avait connu toutes les célébrités contemporaines et était inépuisable en anecdotes; de plus, il parlait avec la plus grande familiarité des écrivains les plus illustres. Lorsqu'un jeune consommateur demandait quel était ce bon vieillard, on lui répondait invariablement :

— C'est M. Paul. Il s'est présenté à l'Académie française.

C'était la seule fonction qu'il eût jamais remplie jusqu'à cet âge avancé, mais il lui en restait au front une auréole.

Pensez-vous que M. de Keranion se fasse beaucoup d'illusions quand il brigue un fauteuil académique? Non, mais il se contente de profiter, pendant quelques jours, des avantages de toute sorte attachés à la situation de candidat. Il voit sa biographie dans les journaux, son portrait dans les illustrés, il est interwievé, ce qui doit être agaçant à la longue, mais ce qui procure une sensation exquise si l'on n'en abuse pas.

Tout cela lui crée momentanément une position en vue et lui vaut les compliments les plus flatteurs. Sans compter que, durant cette période de candidature, on a des loges et des billets de faveur dans les théâtres très facilement. Quel est le directeur qui osera refuser des places à qui sera, peut-être demain, académicien? car, enfin, on ne sait jamais.

Ainsi, rien que par le fait qu'il se présente à l'Académie française régulièrement, sans défaillance comme sans forfanterie, M. de Keranion n'est pas le premier venu dans la littérature française et, s'il mourait avec la réputation de l'écrivain qui s'est présenté le plus de fois inutilement dans ce siècle, il laisserait un nom que beaucoup de ses confrères pourraient lui envier.

Cependant, si l'Académie française vous attire les plus agréables succès mondains, elle vous procure bien aussi quelques petits désagréments. La vieillesse académique n'est pas heureuse. Au moindre malaise que l'on éprouve, on est guetté par tous les candidats, et vous concevez que ce n'est guère récréatif de s'entendre dire par M. Pingard :

— Monsieur, il y a encore trois personnes qui sont venues demander votre âge aujourd'hui.

ALFRED CAPUS.

ESSAIS ET NOTICES

Violette Mérian (1).

Lorsqu'on a lu beaucoup de romans par goût d'abord, et, plus tard, par devoir professionnel, on arrive presque toujours — telle est du moins mon impression particulière — à se préoccuper bien plutôt de la qualité intellectuelle, de l'exécution en ses finesses ou ses hardiesses, que du sujet en lui-même. Nos modernes romanciers font, d'ailleurs, tout leur possible pour favoriser cette disposition, puisqu'ils s'appliquent à restreindre au minimum l'intérêt de l'action, et que très visiblement ils recherchent les mérites, les grâces du virtuose. La lecture des romans *bien faits* (ne parlons pas des autres) se réduit donc à une satisfaction littéraire, plaisir en somme assez sec.

J'ai dit tout à l'heure presque toujours; car, fort heureusement, il y a des exceptions, et ces exceptions, on les goûte d'autant plus vivement qu'elles sont plus rares. Telle œuvre qui nous prend au cœur et nous remue les entrailles est le dédommagement et le rachat des glaciales perfections. Mais alors la tâche du critique — lequel en ce cas ne critique plus — n'en devient pas moins malaisée. Rien n'est difficile, en effet, comme d'analyser une impression, de la justifier, et l'on serait tenté, toute paresse à part, de dire simplement aux autres : « Voici un roman qui m'a charmé; lisez-le. »

Cet embarras, je me souviens de l'avoir éprouvé très vivement lorsqu'il me fallut parler du *Dominique* de Fromentin. Le livre me plaisait trop, et cela me gênait. Il en va de même aujourd'hui pour *Violette Mérian*. Je ne connaissais pas Fromentin et, bien que nous écrivions dans le même recueil, je n'ai jamais eu le plaisir de rencontrer M. Filon. Toute idée de sympathie directe se trouve ainsi écartée, mais la sympathie littéraire ou plutôt morale subsiste, et celle-ci, il me reste à montrer, en abordant l'ouvrage même, combien elle est légitime.

En un temps où justement le caractère est autour de nous ce qui fait le plus défaut, *Violette Mérian* est l'histoire d'un caractère. Cela ne signifie pas que la jeune fille, partie un soir d'octobre du couvent de Mount-Zion, en Irlande, pour venir au midi de la France faire chez le duc de Navarreins l'éducation d'une enfant, se soit prescrit à elle-même un idéal ou tracé d'avance une ligne précise de conduite. Sans doute, elle a un fonds de croyance qui la soutiendra contre les premières difficultés, mais elle a encore plus de dignité que de foi. C'est cette dignité qui dans les incertitudes lui servira de conseillère, de sauvegarde dans les périls, de guide dans les ténèbres. C'est par elle que se dégageant des séductions, se relevant des déceptions, se garant des mauvais vouloirs, se consolant des ingratitudes, elle transforme les fatalités de sa vie en salutaires éléments de résistance et de force. Et, notez ce point, je vous prie, au fur et à mesure des circonstances, sans théorie générale, sans phrases, par un coup d'instinct, un éclair de volonté et, comme il est si joliment écrit dans le livre, par sa vocation d'hermine.

En face de ce caractère, le romancier a placé une nature, Madeleine, oui, Madeleine tout court, comme Didier de *Marion Delorme* est Didier « de rien ». On a cru longtemps que Madeleine était la fille du duc de Navarreins. Elle le croit elle-même jusqu'à la fin, à cette fin prématurée qui, à dix-sept ans, la fait disparaître. En réalité, elle n'est fille que de la baladine et gourgandine Nella.

(1) *Violette Mérian*, par Augustin Filon. — Un vol. in-18. Hachette.

Ici, je l'avoue, j'ai eu peur un instant de voir apparaître ces procédés, ces ressorts si chers à l'école naturaliste, l'hérédité, l'atavisme. Mais M. Filon a trop de tact pour accorder à cet élément plus de place qu'il n'en doit occuper. Ce qu'il montre, au contraire, à merveille, c'est l'influence qu'exercent sur cette nature ombrageuse, emportée, sensuelle, les mystérieuses circonstances au milieu desquelles sa croissance s'opère. Tout est d'autant plus trouble en elle, qu'autour d'elle tout est équivoque, tout est fuyant et louche. Ce père qui ne se révèle que pour aussitôt se dissimuler, cette maternité factice dont une indiscrétion de bas étage déchire le voile : il n'y a là-dessous rien de rassurant, rien de réconfortant. L'inconnu l'oppresse, l'incertain l'irrite, le mystère la révolte. Madeleine est une de ces âmes qui croient le mal dans tout ce qu'elles ignorent, et qui, à force de le supposer, seraient capables de le faire naître.

L'analyse de cette nature, plus maladive que perverse, n'est peut-être pas la partie la plus agréable du livre, elle en est certainement la plus forte, la plus profonde, la plus instructive. Quand je parle d'analyse, il ne faut pas entendre des séries de déductions ou des observations à perte de vue. M. Filon excelle à mettre en relief les diversités naturelles et morales, à opposer les individualités dans des scènes courtes, substantielles, où chaque parole a son cachet, où l'intérieur se décèle dans un geste, un sourire, une réticence. Quelques figures de second plan nous sont ainsi présentées, que l'on ne saurait plus ensuite effacer de sa mémoire : la mégère provençale, Mme Vitalis, le journaliste Rennequin, un bourru bienfaisant, quelque peu fin de siècle, et surtout le bonhomme Martin, un cousin du Micawber de Dickens, un type très vrai, très étudié et dont le plus bel échantillon fut peut-être cet excellent Buchet de Cublize, dont j'ai raconté ailleurs l'histoire.

Autre trait, que je tiens à signaler : Violette est peut-être idéalisée dans sa conduite; elle ne l'est pas dans sa direction spirituelle, ainsi qu'on en peut juger par ces lignes très fines et très nettes :

« Sans qu'elle eût jamais discuté avec elle-même sur les grands dogmes, sans qu'elle eût traversé aucune crise de doute, la foi de Violette, par une dégénérescence insensible, avait perdu sa précision, sa force, sa vitalité. Cette foi s'était amincie; elle avait été comme rongée par la vie. De solide et réelle, elle était devenue diaphane comme un voile d'allégorie, qui laisse transparaître d'autres vérités. Puis, s'il faut tout dire, son cœur était gonflé d'une amertume qui ressemblait à du ressentiment, comme si elle avait été trompée et trahie, comme si elle n'avait pas trouvé dans la pratique de la vertu, dans les joies de la conscience, le prix d'immenses sacrifices restés inconnus au monde. »

Comme cela est humain, bien observé, d'une équité ferme, sans duperie et sans pessimisme! On sent que ce romancier est doublé d'un moraliste. On le reconnaît en bien d'autres endroits du livre, où l'observation se fait plus directe, où la réflexion s'encadre dans un coin de tableau, où le style sobre et pur donne la juste mesure de la pensée, telle, par exemple, cette page, qu'à mon grand regret j'abrège, à propos de l'enterrement de Madeleine :

« ... Sur le passage du modeste convoi, les chapeaux se soulevaient, le sourire commencé s'arrêtait; l'ouvrier restait un instant le rabot suspendu ou le marteau en l'air; les vieillards, assis sur les bancs, posaient leur journal sur leurs genoux; les enfants qui jouaient aux billes dans les contre-allées du boulevard extérieur levaient vaguement les yeux; l'homme qui lutinait une fille laissait retomber son bras, un peu honteux... Mais, quand le corbillard a passé en cahotant, le vieux reprend son journal, l'enfant sa bille, le marteau s'abat, le rabot siffle, le sourire reparaît et la plai-

santerie commencée s'achève; le travail reprend sa routine et l'amour sa chanson. Comme la mort semble tenir peu de place! Comme elle se fait chétive et modeste!... A peine une petite barque en deuil qui glisse, sans même laisser de sillage, à la surface d'un océan de vie! La reconnaîtrait-on, la dévorante, qui engloutira tout? »

Gardons-nous de rester sur cette impression lugubre. *Violette Mérian* finit bien, en pleine lumière provençale, en pleine félicité conjugale. Cette fin dans un accord d'amour chaste et sincère rejoint à merveille un commencement sur lequel j'aurais peut-être pu insister davantage, car si la passion est contenue dans *Violette*, l'amour y tient au fond le premier rang. Il est l'inspirateur secret et le but mystérieux. Par là encore, ce roman me rappelle *Dominique*, c'est-à-dire une des plus parfaites œuvres de notre littérature, avec moins de mélancolie toutefois, avec un rayon d'espérance de plus. Mais laissons les comparaisons et les réminiscences, qui ne sauraient jamais s'appliquer à des productions originales. Après tant de pages d'amour qui peuplent notre souvenir, l'ascension du duc de Navarreins et de Violette à la tour de Mougins mérite d'être indiquée à part comme un modèle de pureté et d'intensité dans l'émotion. Darwin, ami des dénouements heureux, aurait aimé *Violette Mérian*, et je veux dire à la dernière ligne de cet article en quoi ce dénouement est heureux. C'est moins parce qu'il offre une récompense à l'abnégation et à la constance dans l'affection que parce qu'il établit dans une situation vraie l'âme droite et fière dont le véritable sacrifice fut si longtemps d'accepter une situation fausse. Voilà le prix de la vie et le bonheur pour Violette, s'il en faut croire cette belle parole de Jean Reynaud : « Le principe du bonheur n'est autre que la saveur d'une existence bien conduite. »

JULES LEVALLOIS.

BULLETIN

J.-J. Weiss.

M. J.-J. Weiss, qui vient de mourir à l'âge de soixante-trois ans, avait été depuis de longues années le collaborateur de cette *Revue*. Dès 1866, la *Revue des cours politiques et littéraires* publiait ses études sur saint Louis et sur Bourdaloue.

Lorsque, après la chute du ministère Gambetta, M. Weiss redevint journaliste, il écrivit dans la *Revue bleue* une série d'articles très remarqués sur la situation politique.

En 1887, à la mort de M. Yung, il retraçait ici en quelques pages émues la vie de l'homme dont il avait été le plus ancien collaborateur et l'ami le plus ancien et le plus fidèle : « A l'aurore de la jeunesse, disait-il, nous étions assis sur les mêmes bancs, dans la même classe du collège royal Louis-le-Grand. Nous avons appartenu à la même promotion de l'École normale, à la promotion orageuse de 1847, que la secousse inopinée du 24 février 1848 a dispersée dans toutes les directions et dans toutes les carrières. Nous nous sommes retrouvés enseignant dans le même lycée à la Rochelle, consolés par les mêmes amitiés solides, par les mêmes relations riantes, par les mêmes travaux graves, de tous les dégoûts qui pesaient alors sur la profession universitaire dans les provinces lointaines. Nous appartenions, lui et moi, de fait et de cœur, à la même Église et à la même doctrine religieuse : lui, plus porté vers les interprétations libérales des dogmes fondamentaux, moi, enclin à plus de respect de l'orthodoxie. Nous avions enfin le même fonds de doctrine politique et de doctrine littéraire; lui, républicain dès l'origine, dès 1848, et qui l'était toujours resté, mais sans aucun préjugé contre la monarchie; moi, plutôt monarchiste, mais qui serais encore trop heureux de voir s'affermir une république libre dans un pays qui ne peut plus désormais que désespérer de la monarchie et de ses trois dynasties, rivales dans le néant; lui, toujours prêt à faire une large part aux tendances nouvelles dans les choses de l'esprit et de l'art, mais sans leur immoler les bonnes règles et les bonnes traditions; moi, peut-être plus étroitement classique. Issus d'une même génération, nous avons subi à peu près les mêmes influences. Idées, carrière, occupations, amitiés, plaisirs, goûts, déboires, sa vie et la mienne se sont incessamment côtoyées. Et je me sens bien près de la mort, au moment où il vient d'y entrer. »

En rendant hommage à la mémoire de J.-J. Weiss, il nous a plu de rappeler ici le souvenir toujours cher d'Eugène Yung, le fondateur de cette Revue.

Nouvelles de l'étranger.

Une nouvelle Revue vient de paraître. Elle s'appelle *Se Kukianga* (l'aurore se lève) et est publiée à Wathen, ville également nouvelle, sise à 80 milles au sud-ouest de Stanley-Pool, dans le Congo. Cette Revue est éditée par la Mission Baptiste et destinée à l'instruction morale et intellectuelle des indigènes congolais. Le premier numéro contient un programme général (sous le titre alléchant de *Mpitu ye Nsengo*), une étude d'histoire naturelle sur *l'Éléphant*, par un indigène, un chapitre de géographie, un hymne, des conseils de ménage et la traduction d'un passage de la *Genèse*, servant à prouver, par l'exemple d'Isaac, qu'on ne saurait se donner trop de peine pour se chercher une bonne femme. La Revue est mensuelle : chaque numéro se compose d'une feuille de douze pages. Toute l'impression est faite par deux jeunes garçons congolais.

*
* *

Un écrivain socialiste bien connu, M. George G. Gould, vient de publier dans le *Monist* anglais un article curieux sur l'*Immortalité de l'âme*. Au contraire de la plupart des socialistes, M. Gould trouve fâcheux l'indifférence du public touchant le problème de la vie future. Pour lui, l'âme ne saurait périr; mais elle ne saurait non plus rester individuelle au delà du tombeau. L'individualisme est une maladie dont la mort nous délivre. Après la mort, les âmes se confondent dans une âme universelle, que M. Gould appelle *la Vie*, et dont il fait l'unique divinité. Suivent des considérations trop spéciales et trop hypothétiques pour être très intéressantes à reproduire : mais le cas de ce socialiste antimatérialiste n'en est pas moins digne de remarque. On dirait d'ailleurs que de toutes parts, en Angleterre comme en France et en Allemagne, un mouvement se prépare tendant enfin à séparer la doctrine socialiste des opinions antireligieuses dont elle s'est jusqu'ici embarrassée.

*
* *

La ville de Namur, en Belgique, possède un critique musical qui ignore le nom de Beethoven. Ce connaisseur aurait dernièrement, au dire du *Daily News*, apprécié avec une grande sévérité « une symphonie en *ut* mineur d'un certain Van Beethoven, ayant un caractère bizarre et indécis, mais dominée par un *leitmotif* ».

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 TOME XLVII 30 MAI 1891

LÉON XIII ET LES QUESTIONS SOCIALES

Depuis huit jours, on parle beaucoup de l'Encyclique et on en parle diversement. Quelques-uns s'étonnent que le Pape soit ainsi entré dans le vif des questions actuelles. D'autres regrettent, non sans quelque naïveté, de n'avoir pas trouvé dans le document émané du Saint-Siège une panacée à tous les maux. D'autres encore reprochent à Léon XIII de n'avoir pas assez nettement pris parti entre les différents systèmes qui se disputent l'opinion. Il y a ici quelque malentendu. Qu'attendait-on du chef de l'Église catholique? S'était-on figuré qu'il allait publier un traité d'économie politique? Devait-il discuter, une à une, les difficultés qui surgissent dans le monde du travail et donner pour chacune une solution précise? Il a fait moins et il a fait plus, quoi qu'on dise : moins, car il s'est borné à indiquer quelques grandes lignes ; plus, car l'Encyclique est l'acte le plus considérable qui ait été fait jusqu'ici pour concilier le socialisme et la liberté.

Celui qui écrit ces lignes ne croit pas que la parole de Rome soit infaillible ; mais il voit dans la publication de l'Encyclique, en dépit des critiques ou des réserves formulées de divers côtés, un fait qui peut avoir une très grande portée. Pour juger ce fait, non au point de vue religieux, mais au point de vue social, il faut un instant faire abstraction de nos croyances ou de nos opinions quelles qu'elles soient ; il faut nous demander s'il existe dans le monde une autorité morale qui se puisse comparer, même de loin, à l'autorité du Pape. Un écrivain, un philosophe, un homme d'État s'adresse à quelques centaines, à quelques milliers d'auditeurs ou de lecteurs ; le jeune empereur d'Allemagne lui-même, quand il traite les questions sociales entre un discours militaire et un discours pédagogique, n'est écouté que de son peuple. Livres ou discours, qu'est-ce donc auprès de cette parole qui, commentée par le clergé catholique, de l'évêque au curé de village, va retentir jusqu'aux dernières limites du monde civilisé? Beaucoup ne veulent voir dans la lettre de Léon XIII qu'une manifestation purement platonique et nous disent que rien n'est changé dans le monde : ce qui est changé, c'est que des millions d'hommes, ayant vécu jusqu'ici dans l'ignorance ou l'insouciance des questions sociales, sauront dorénavant que ces questions s'imposent à nous et que l'heure est venue de faire un choix : canaliser le torrent, ou qu'il nous emporte.

*
* *

Le Pape a vu clairement les deux périls qui menacent la société moderne : le socialisme d'État et l'individualisme niveleur. Parlant du taux des salaires, de la durée du travail, de la discipline de l'atelier, il ne veut pas « que les pouvoirs publics interviennent dans des questions où leur action serait inopportune ». Mais, en même temps, il nous montre l'individu « isolé et impuissant », depuis que l'ancienne organisation du travail a disparu et qu'on a brisé les vieux cadres sans les remplacer.

On a demandé : Léon XIII est-il socialiste? — Il faudrait dire d'abord ce qu'on entend par ce mot de socialiste : suivant le sens qu'on y voudra donner, il sera facile de répondre *oui* ou *non*. Si le socialiste est celui qui veut bouleverser l'ordre social, le Pape,

évidemment, n'est pas socialiste : on est fixé dès les premières lignes, où il cherche l'origine de la propriété dans la raison humaine et où il s'élève contre le collectivisme en des termes que ne désavouerait pas l'économiste le plus orthodoxe. Mais si l'on appelle socialiste l'homme qui rêve de tout améliorer sans rien détruire, alors le Pape est socialiste : il juge que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes ; il veut plus de bien-être, plus de sécurité, plus de justice. Mais les réformes qu'il croit nécessaires, il les demande à la liberté et aux institutions qui naissent de la liberté. Sa pensée, sur ce point, n'est pas douteuse, soit qu'il dise que la durée de la journée doit varier d'après la nature du travail, d'après les circonstances de temps et de lieu; soit que, plus loin, il déclare que le salaire doit être fixé par le libre consentement des ouvriers et des patrons. Quel sera donc le rôle de l'État? Surveiller la moralité et l'hygiène de l'atelier; protéger les faibles, la femme et l'enfant; par-dessus tout, faire respecter les contrats. Cependant l'action des pouvoirs publics sera l'exception, non la règle; l'État ne devra intervenir que si la nécessité l'exige, *si res postulaverit*. La règle, c'est la liberté. L'Encyclique trace ainsi les limites de la liberté : « Il est juste que le citoyen puisse en toute chose agir librement, pourvu qu'il n'attente pas contre le bien public et ne nuise pas à autrui. »

Supposez maintenant que vous ayez trouvé ces idées non dans l'Encyclique, mais dans une œuvre anonyme, et qu'on vous demande : Qui a tenu la plume? — Vous répondriez : C'est un socialiste, et c'est un libéral. Il est peu d'hommes aujourd'hui à qui l'on puisse appliquer ces deux épithètes à la fois, et c'est précisément parce que Léon XIII est un de ces hommes qu'il est intéressant de suivre le développement de sa pensée. La liberté est l'instrument des réformes sociales, voilà qui est entendu; mais doit-on s'en tenir à la liberté individuelle? N'est-il pas à craindre que l'individualisme sans frein n'aboutisse, un jour ou l'autre, à la guerre des classes? Léon XIII, comme tant d'autres, s'est posé ces questions; et, comme tant d'autres aussi, il est arrivé à la conviction que la liberté individuelle ne suffit pas. Il insiste sur cette vérité que l'homme est né sociable; il compare les sociétés privées, qui existent dans la cité, aux parties d'un tout; il voit dans la liberté d'association une des formes les plus nécessaires du droit naturel; enfin, il remarque avec raison que, ce droit naturel, c'est pour le sauvegarder que l'État a été institué et non pour l'amoindrir. Le plaidoyer en faveur de l'association libre est une des pages les plus éloquentes de l'Encyclique : c'est aussi une des plus actuelles.

***

Les individualistes diront : De quoi s'agit-il, et veut-on nous ramener aux corporations? — Oui, c'est aux corporations que la force des choses vous ramène; les éléments désagrégés tendent d'eux-mêmes à se rapprocher : vous ne l'empêcherez pas, et, dans l'avenir, ces mêmes corporations, qui aujourd'hui vous inquiètent, seront un gage d'ordre et de conservation. Rassurez-vous toutefois, il ne s'agit pas de restaurer le régime corporatif du moyen âge. A de nouvelles mœurs, à de nouveaux besoins, il faut des institutions nouvelles : tout le monde le comprend, et que les corporations de demain, au lieu d'être fondées sur le privilège, doivent être fondées sur la liberté.

Pour Léon XIII, les corporations sont appelées à jouer un très grand rôle : il espère que des associations mixtes, composées de patrons et d'ouvriers, rapprocheront les classes aujourd'hui divisées; il estime qu'écartant de plus en plus l'intervention de l'État, on pourra confier à ces associations le soin de régler, dans chaque cas particulier, la durée du travail et le taux des salaires; il entrevoit un moment où les institutions corporatives, constituant une sorte de juridiction morale, feront enfin régner l'harmonie dans l'atelier industriel. Qu'il y ait une part d'utopie dans ces conclusions, cela est possible; que le Pape, dans ce qu'il dit des bienfaits de l'association, ait surtout en vue les institutions catholiques, cela est certain : il n'en est pas moins vrai que l'idée générale qui se dégage de l'Encyclique doit être méditée par tous ceux qui sont convaincus, à la fois, que l'ère des questions sociales est ouverte et qu'il faut chercher des solutions dans la liberté.

Cette double conviction est peut-être, à l'heure actuelle, plus répandue qu'on ne croit. Des hommes divisés entre eux par les opinions politiques, les croyances religieuses ou les doctrines philosophiques, se rencontrent dans un système d'idées que, faute d'un autre nom, on a appelé ici même le socialisme libéral. Ils jugent que l'isolement des individus est un mal, mais que l'intervention de l'État dans les choses privées est un mal aussi. Ils sont persuadés qu'à la marée montante du socialisme autoritaire on ne saurait opposer utilement que l'association libre. A leurs yeux, une loi reconnaissant et réglant le droit d'association est le besoin le plus urgent du temps présent.

Ceux qui pensent ainsi, à quelque parti, à quelque église ou à quelque école qu'ils se rattachent, liront l'Encyclique avec intérêt et avec respect : sans discuter telle phrase peut-être inutile ou tel mot peut-être excessif, ils sauront gré à Léon XIII d'avoir, avec l'autorité qui lui appartient, appelé l'attention et l'étude sur les questions sociales; de s'être adressé aux patrons et aux ouvriers avec une égale franchise; d'avoir montré, aux uns comme aux autres, tout ce qu'ils peuvent attendre de l'association et de la liberté; d'avoir enfin, dans le conflit des intérêts et des passions, fait entendre le langage de la justice, de la modération et de la paix sociale.

PAUL LAFFITTE.

Mme DE LA FAYETTE

D'après un livre récent (1).

Mme de Sévigné écrivait un jour, à l'occasion de quelque négociation pour laquelle Mme de La Fayette s'était entremise : « Vous jugez bien du succès qu'aura la prière de Mme de La Fayette; jamais une personne, sans sortir de sa place, n'a tant fait de bonnes affaires; elle a du mérite et de la considération... » On peut dire aussi que, sans sortir de sa place et presque de sa chambre, sans empressement et sans effort, cette femme, avec sa santé chétive, sa nonchalance et ses airs négligés, a bien su faire ses affaires auprès de la postérité. Sa renommée ne cesse de grandir et de s'étendre. Après deux siècles écoulés, ses rares et minces écrits sont recherchés et goûtés. Les critiques se disputent l'honneur de faire son éloge. Elle entre, sans que personne y contredise — elle qui fut si paresseuse à écrire et dont il était si difficile de tirer quatre lignes — dans la galerie des grands écrivains. D'autres se sont évertués et échauffés sous le harnais à la poursuite de cette gloire littéraire. Elle l'a attendue paisiblement et laissée venir, en causant avec ses amis, sous les arbres de son jardin.

Après tout ce qui a été écrit déjà sur Mme de La Fayette, restait-il place pour la nouvelle étude que M. le comte d'Haussonville lui consacre? Nous n'en doutons pas, après avoir lu cet agréable volume. L'auteur nous avertit d'ailleurs qu'il n'a pas eu l'intention d'ajouter de l'inédit à la biographie de Mme de La Fayette. Il s'est proposé de raconter l'histoire de son âme et aussi l'histoire de son talent.

« Pour raconter, dit-il, cette double histoire, un peu de divination, peut-être même un peu d'imagination, seraient nécessaires... Il en est du biographe comme du peintre : s'il ne devine pas le secret de son modèle, le portrait auquel il s'applique ne sera jamais ressemblant. »

Le lecteur acceptera volontiers ce programme. Rien ne saurait lui plaire davantage que de pénétrer dans la vie intérieure de Mme de La Fayette. Ce n'est pas sans motif que M. d'Haussonville parle de secret et de mystère. Chez cette femme d'une intelligence si nette, d'un langage si ferme, dont les contemporains admiraient et célébraient à l'envi l'esprit judicieux et, s'il faut tout dire, le sens positif et pratique; chez cette femme à qui, lorsque nous lisons le petit nombre de lettres que nous avons d'elle, nous sommes tentés de reprocher un peu trop de sécheresse, il reste des parties voilées, des retraites cachées, des énigmes dont nous n'avons jamais eu le mot. Ses amis l'avaient surnommée *le Brouillard*, sans doute à cause du nuage de mélancolie qui l'enveloppait. Il y avait, en effet, du brouillard en elle, et qu'y avait-il à l'arrière-plan? Cette âme féminine nous livrera-t-elle son secret, comme M. d'Haussonville l'y convie? Du Guet lui-même, l'habile et pénétrant directeur des dernières années, n'a peut-être jamais été jusqu'au fond. A peine pourra-t-on tenter d'en conjecturer quelque chose. Nous savons du moins de quel côté il faut regarder. Le grand secret de Mme de La Fayette, n'est-ce pas M. de La Rochefoucauld? Leurs deux noms sont inséparables. Les contemporains les réunissaient sans cesse. Quand Mme de Sévigné, dans ses *Lettres*, parle de Mme de La Fayette, on peut être assuré que le nom de l'auteur des *Maximes* viendra tout de suite au bout de sa plume. Si elle est allée rendre visite au Faubourg, il est bien rare que l'ami de son amie ne se soit pas trouvé en tiers. Si elle cite une opinion de Mme de La Fayette, elle ne manque guère d'ajouter : « Voici ce que pense M. de La Rochefoucauld. » Lorsqu'un événement heureux ou un deuil arrive à l'un, l'autre reçoit les félicitations ou les condoléances. A la mort de La Rochefoucauld, chacun songe à la douleur de celle qu'il laisse seule et qui ne sera jamais consolée; on s'empresse autour d'elle, et Mme de Sévigné marque sa place dans « le corps des veuves ». Cette société si étroite ne fut pour La Rochefoucauld qu'une dernière étape et comme la retraite paisible de ses derniers jours, après les orages de sa jeunesse. Il n'en a pas été de même pour Mme de La Fayette. On ne lui connaît que ce seul attachement : il a rempli toute sa vie.

*
* *

Quelle fut donc la nature de ce lien? Pure amitié, platonique amour, passion partagée mais combattue, réprimée, transformée, « les délices de l'amitié et les tendresses du cœur », comme disait Mme de Sévigné — ou bien quelque chose de moins contenu et de moins héroïque, un faux pas de la princesse de Clèves, un arrangement que le monde aurait toléré et presque approuvé, les convenances extérieures étant sauves; on peut faire toutes ces suppositions, et la question est et demeurera probablement toujours indécise. On ne sait pas exactement l'époque à laquelle leurs relations se formèrent. Les uns les font commencer en 1655, l'année même du mariage de Mme de La Fayette, quand celle-ci avait vingt et un ans et La Rochefoucauld quarante-deux. D'autres assurent qu'ils ne se connurent intimement qu'en 1665. De cette date et de l'âge des deux parties, ils se risquent à tirer des conclusions un peu complaisantes dans le sens de la vertu. Mais quoiqu'en ce temps-là l'heure de la retraite sonnât plus tôt qu'elle n'a fait depuis, un homme de cinquante-deux ans et une femme de trente et un n'avaient pas encore irrévocablement prononcé le *Solve senescentem*. M. de

(1) *Madame de La Fayette*, par le comte d'Haussonville, de l'Académie française. — Hachette, 1891. Collection des Grands écrivains français.

La Rochefoucauld et Mme de La Fayette n'étaient pas encore arrivés à cette période de leur vie où Mme de Scudéry, les voyant occupés à *la Princesse de Clèves*, disait un peu légèrement : « Ils ne sont plus en âge de faire autre chose ensemble. » Leur rencontre date certainement de plus loin, et avant 1665 il existait entre eux tout au moins une inclination naissante. « La belle sympathie qui existe entre nous, » écrivait-elle dès 1663. Et vers le même temps, après avoir entendu à Fresnes, chez Mme du Plessis, une lecture des *Maximes* encore inédites, elle s'exprimait ainsi, dans une lettre adressée à Mme de Sablé : « Ah ! madame, quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour être capable d'imaginer tout cela ! J'en suis si épouvantée que je vous assure que, si les plaisanteries étaient des choses sérieuses, de telles maximes gâteraient plus ses affaires que tous les potages qu'il mangea chez vous l'autre jour. » Les potages — il s'agit de quelque commerce de gourmandise entre Mme de Sablé et La Rochefoucauld, tous deux de bouche friande — les potages et les *Maximes* gâtaient donc un peu les affaires de La Rochefoucauld auprès de Mme de La Fayette, d'où il semble bien résulter qu'il y avait déjà eu quelque ouverture et quelque attaque qui n'avaient pas été trop rudement repoussées. Trois ans après, nous voyons Mme de La Fayette s'inquiéter de l'opinion du monde et des bruits qui commencent à courir : « Je vous conjure, écrit-elle encore à Mme de Sablé, la première fois que vous le verrez (le jeune comte de Saint-Paul), de lui parler de vous-même de ces bruits-là... Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries. » Plus tard, en 1671, à une question du curieux Bussy, Mme de Scudéry répondra : « M. de La Rochefoucauld vit fort honnêtement avec Mme de La Fayette. Il n'y paraît que de l'amitié. Enfin la crainte de Dieu, de part et d'autre, et peut-être la politique, ont coupé les ailes de l'amour. Elle est sa favorite, sa première amie. » Ainsi leur liaison est devenue publique. En dépit des médisants, elle est acceptée, dans la société, sur le pied d'une honnête amitié : du moins il n'y paraît rien de plus, et si l'on soupçonne au début un attrait plus vif, on décide que le devoir, la religion, la crainte des jugements de Dieu, et aussi ceux des hommes, ont réglé et modéré cette première ardeur.

*
* *

D'après les lettres qui viennent d'être citées, la phase critique — s'il y a eu crise, ce qui est vraisemblable, et de quelque manière qu'elle se soit terminée — se place vers l'époque où Mme de La Fayette approchait de la trentaine et où La Rochefoucauld atteignait ses cinquante ans. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait rompu avec Mme de Longueville. Il y avait longtemps que les ambitions, les fougues et les rêves de sa jeunesse l'avaient quitté. Rentré dans la vie privée, déjà tourmenté par la goutte, très désabusé et un peu chagrin, mais toujours d'un commerce agréable, avec toutes les manières d'un honnête homme, il vivait avec ses amis et s'amusait à composer des maximes. Il s'est peint lui-même vers l'âge de quarante-cinq ans : « D'une taille médiocre, libre et bien proportionnée, le teint brun, mais assez uni, le front élevé et d'une raisonnable grandeur, les yeux noirs, petits et enfoncés... les dents blanches et passablement rangées... les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir *prétendre en belle tête*... quelque chose de chagrin et de fier dans la mine. » Au moral, d'une humeur mélancolique et assez égale, volontiers rêveur et silencieux, ayant les inclinations belles, les passions douces et réglées, très dévoué à ses amis, quoiqu'il ne leur fît pas « beaucoup de caresses ». Quant à ses goûts : « La conversation des honnêtes gens est, dit-il, un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée... J'aime la lecture en général ; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit... » Avec Mme de La Fayette n'avait-il pas de quoi se contenter? Pour les choses du cœur, il ajoute : « J'approuve extrêmement les belles passions; elles marquent la grandeur de l'âme, et quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, *elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu* que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi, qui connais ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, *si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte;* mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur. » Tel était, s'il faut l'en croire sur son propre témoignage, le duc de La Rochefoucauld vers ce temps-là. Notons aussi qu'il était marié, quoiqu'il ne parût guère s'en souvenir : Mme de La Rochefoucauld ne mourut qu'en 1668 ou 1669.

*
* *

Mme de La Fayette était née en 1634. Du moins, c'est au mois de mars de cette année qu'elle fut baptisée à la paroisse de Saint-Sulpice. Son père, M. Pioche de La Vergne, écuyer, était de très petite noblesse et de médiocre fortune. Il fut gouverneur de Pontoise, puis au Havre. Sa fille était encore enfant quand il mourut. Mme de La Vergne, femme assez intrigante et sotte, épousa plus tard en secondes noces le chevalier Renaud de Sévigné. M. de La Vergne avait fait construire une maison, rue de Vaugirard, au coin de la rue Féron, sur des terrains plantés en jardins qu'il avait acquis des Filles du Calvaire. Sa fille Marie-Magdeleine fut

amenée dans cette maison probablement vers l'âge de six ans. C'est-là que s'écoulera sa vie. Dans cette demeure assez modeste, à ce qu'il semble, elle saura attirer les plus illustres visiteurs. Mme de Sévigné écrira à sa fille : « M. le Prince fut voir l'autre jour Mme de La Fayette : ce prince *alla cui spada ogni vittoria e certa*... il parle de la guerre... »

Mais, en ces premières heures de jeunesse, Marie de Rabutin y venait sans doute causer et rire avec son amie, de quelques années moins âgée qu'elle. Elle y trouvait leur maître commun Ménage, qui partageait entre elles ses soupirs, ses madrigaux et ses vers latins : ce pédant et vaniteux Ménage, trop amoureux de ses écolières, et qui avait le tort de se vanter d'être bien traité d'elles. Elles se moquaient de lui, il se fâchait et boudait ; elles le rappelaient, il revenait en grondant : un ami véritable cependant, malgré ses ridicules, et pas trop à plaindre ; un jour Mme de Sévigné ne le baisa-t-elle pas de ses belles lèvres ? Et comme ceux qui étaient là s'en étonnaient : « C'est ainsi, dit-elle, qu'on baisait dans la primitive Église ! » Mlle de La Vergne avait bien profité des leçons de Ménage et du Père Rapin ; pour le latin, elle leur en remontrait à l'occasion. Comme Mme de Sévigné, elle lisait Virgile « dans la majesté du texte ». Elle sut l'italien, et il paraît même qu'elle apprit l'hébreu. Avec cela nulle lourdeur d'esprit, nul pédantisme, un air d'ignorer tout ce qu'elle savait. Elle brilla dans les réduits des précieuses : elle y fut célébrée sous plusieurs noms mythologiques. En 1655, elle dut se résoudre à une démarche plus prosaïque. Elle épousa le comte de La Fayette, qui l'emmena en Auvergne. M. de La Fayette a toujours eu dans l'histoire de sa femme un rôle obscur et qui devient mystérieux. « Il m'adore et je l'aime fort, » écrivait-elle à Ménage. La nuance était aisément saisissable ; on en pouvait même inférer qu'elle ne l'aimait point du tout. Mais il avait eu le bon goût de ne pas prolonger l'épreuve. On pensait qu'il était mort de très bonne heure, laissant sa femme, toute jeune encore, dans l'aimable liberté du veuvage. Cependant M. d'Haussonville arrive un acte notarié à la main (un inventaire tiré des archives de M. le duc de La Trémoïlle, dernier héritier en ligne directe de Mme de La Fayette), et il résulte de ce document que M. de La Fayette n'est mort qu'en 1683, trois ans après La Rochefoucauld, à la suite de vingt-huit ans de mariage. Qu'était devenu M. de La Fayette ? Quelle avait été l'occasion d'une séparation si complète ? Qui l'avait provoquée ? On l'ignore ; mais ce retour imprévu du mari, quoiqu'il n'y ait rien à en conclure, ne laisse pas de troubler un peu, comme une indiscrétion et une inconvenance, les amis de Mme de La Fayette.

Pour de la beauté, il semble qu'elle en avait moins que d'esprit. Retz, qui avait vu Mlle de La Vergne avec sa mère, à Nantes, en 1654, écrit dans ses Mémoires : « Elle était fort jolie et fort aimable, et elle avait de plus beaucoup d'air de Mme de Lesdiguières. Elle me plut beaucoup, et la vérité est que je ne lui plus guère... » Ménage n'a pas manqué de célébrer les charmes de son élève : *pulchra Laverna*. Mais le portrait que M. d'Haussonville a choisi, pour en orner son volume, entre beaucoup d'autres moins agréables, ne confirme que faiblement ces témoignages. Il fallait sans doute pour éclairer ces traits un rayon intérieur que l'image ne nous rend pas.

Pour son caractère, tous ses amis vantaient sa droiture, son bon jugement, la sagesse de ses conseils, sa sincérité : « Elle est vraie, » disait d'elle La Rochefoucauld. La raison de Mme de La Fayette était une autorité reconnue : « Cette *divine raison*, dit Mme de Sévigné, qui était sa qualité principale. » Comme chez sa grande amie, Henriette d'Angleterre, le romanesque qui était en elle ne nuisait pas au sens pratique et à l'esprit des affaires. Dans l'administration de sa fortune, pour l'établissement de ses fils, pour se ménager des appuis, pour étendre son influence, pour fortifier son crédit, elle était très attentive et très avisée. « Voyez, écrivait Mme de Sévigné à Mme de Grignan, comme Mme de La Fayette se trouve riche en amis de tous côtés et de toutes conditions. Elle a cent bras, elle atteint partout, ses enfants savent bien qu'en dire et la remercient tous les jours de s'être formé un esprit si liant. » Si cette part de calcul et de politique dépoétise un peu à nos yeux l'auteur de *la Princesse de Clèves*, il y a loin de ce léger reproche aux grosses accusations d'intrigue et même de vénalité qui ont été lancées contre elle à la suite d'une publication de Lettres adressées par Mme de La Fayette à Lescheraine, secrétaire de la duchesse de Savoie. M. d'Haussonville répond, ce semble, d'une manière assez plausible à ces griefs. Il ne faut pas croire d'ailleurs que ces préoccupations d'intérêt et de politique aient tenu une place prépondérante dans les pensées et dans la vie de Mme de La Fayette. Habituellement elle était indolente, « se baignant volontiers dans sa paresse ».

Toujours souffrante, elle trouvait une certaine douceur dans son détachement et dans sa difficulté de vivre. « C'est assez que d'être, » disait-elle. « Vous savez comme elle est quelquefois lasse de la même chose, » écrivait Mme de Sévigné. Souvent elle était retirée en elle-même, un peu silencieuse et distraite, ce qui lui attirait les plaisanteries de ses joyeuses amies. « Je suis ici le souffre-douleur, dit-elle dans une lettre datée du château de Fresnes ; on s'y moque de moi incessamment. » Elle avait horreur d'écrire des lettres, et l'on connaît ce mot d'elle : « Si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprais avec lui. » Quand Mme de Sévigné, lasse d'être sans nouvelles, « criait comme une aigle », elle obtenait à grand'peine une réponse du style le plus laconique ; et elle en avait pour longtemps à ne plus revoir de l'écriture de Mme de La Fayette. Mais celle-ci était prompte à rendre un ser-

vice et même à l'offrir à sa manière un peu brusque. Son amitié était solide et son cœur fidèle. Toute la raison qu'elle avait ne la défendait pas toujours contre la vivacité de ses émotions. Quand Mme de Sévigné l'allait voir avant de partir pour la Bretagne ou pour la Provence, il ne fallait pas qu'elle lui dît que c'était la dernière visite. La sensibilité de son amie n'aurait pu soutenir la tristesse de cet adieu. A la suite d'une représentation de l'opéra d'*Alceste*, Mme de Sévigné mande à Mme de Grignan : « L'âme de Mme de La Fayette en est alarmée. » Et il nous semble voir cette personne, si raisonnable et si rassise, surprise par un mouvement soudain de son imagination et de son cœur, tout agitée, tout alarmée et comme en confusion et en déroute.

*
* *

Comme écrivain, elle a été très appréciée par ses contemporains. Il semble qu'elle soit encore plus vantée de notre temps. *La Princesse de Clèves* est mise aujourd'hui au rang des chefs-d'œuvre. Elle est devenue classique. L'*Histoire de Madame Henriette d'Angleterre* est encore goûtée comme elle mérite de l'être. Il est vrai qu'on ne lit plus guère les *Mémoires de la cour de France*, ni *Zaïde*, ni *la Comtesse de Tende*, ni même *la Princesse de Montpensier*.

Ce qui nous charme dans les ouvrages de Mme de La Fayette, ce n'est pas l'invention, qui est médiocre; ni l'imagination, qui n'est pas très riche, ni très colorée; c'est l'analyse la plus fine de sentiments, non pas tels peut-être qu'on les éprouvait couramment dans la vie réelle, mais tels que se plaisaient à les concevoir et à se les représenter les plus honnêtes gens de ce temps-là. Ce serait trop dire que de prétendre que *la Princesse de Clèves* nous offre une image fidèle de la société au XVIIe siècle. Elle nous montre du moins quel était son idéal. Nous admirons surtout cette manière si simple et si noble de s'exprimer. Nous l'admirons peut-être d'autant plus que nous nous en éloignons davantage. Nous sommes surpris que l'on puisse nous intéresser et nous toucher à si peu de frais, avec des personnages qui parlent un langage si juste et si mesuré. Quelquefois sans doute il nous arrive, avec nos mauvaises habitudes, de désirer qu'ils s'animent et s'échauffent en paroles, et nous avons envie de les inviter à crier, à gesticuler et à déraisonner un peu. Mais ils se gardent bien de le faire. Voici, dans *la Princesse de Montpensier*, la déclaration d'un homme violemment épris et transporté d'amour :

Je vais vous surprendre, madame, et vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de M. le prince de Montpensier, ni la concurrence du prince du royaume ne sauraient lui ôter un moment de sa violence. Il aurait été plus respectueux de vous la faire connaître par mes actions que par mes paroles; mais, madame, mes actions l'auraient apprise à d'autres aussi bien qu'à vous, et je souhaite que vous sachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. — La princesse fut d'abord si surprise et troublée de ce discours...

Le comte de Chabannes, cruellement traité par Mme de Montpensier, lui écrit « avec toute la rage que pouvait lui causer un si étrange procédé, mais, néanmoins, avec tout le respect qui était dû à sa qualité ». Quand M. de Montpensier le surprend au milieu de la nuit dans la chambre de sa femme et le croit d'abord coupable selon toutes les apparences: « Que vois-je? lui dit-il, est-ce une illusion ou une vérité? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement choisisse ma femme entre toutes les autres femmes pour la séduire? Et vous, madame, dit-il à la princesse en se tournant de son côté, n'était-ce point assez de me retirer votre cœur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pourrait consoler de ces malheurs? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, et éclaircissez-moi d'une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paraît. » Nous voyons des amants accablés d'une tristesse incroyable et qui pensent expirer de douleur aux pieds de leurs maîtresses, mais toujours avec une dignité parfaite, les allures et le ton de la bonne compagnie. Chez eux la raison reste la souveraine légitime, même quand elle cède à la violence d'une passion trop forte. Ils ne s'oublient jamais, même aux heures les plus chaudes, et, quoi qu'ils fassent, il est impossible de moins ressembler à des animaux ou à l'homme des cavernes que ne font ces gens-là. Il nous semble à peine qu'ils soient de chair, et il faut que la comtesse de Tende accouche, à la fin de son histoire, d'un enfant illégitime, pour nous persuader qu'elle a pu tomber dans les dernières inconséquences. Et, pourtant, nous comprenons fort bien que ces personnages sont véritablement des hommes et non des êtres chimériques, qu'ils ne sont pas en dehors de l'humanité, qu'ils sont sujets à toutes les séductions de la nature, à toutes les fragilités des créatures mortelles. Rappelons-nous *la Princesse de Clèves* : cette inclination si forte et si tendre, ces émotions, ces scrupules, ces combats, l'honnête et imprudent aveu que Mme de Clèves fait à son mari, les suites déplorables d'une action si vertueuse, M. de Clèves dévoré de jalousie, en proie à de faux soupçons et qui meurt de chagrin; les remords de cette femme qui n'a point failli, sa résolution de demeurer fidèle à l'époux qu'elle n'a pu réussir à aimer, la violence qu'elle se fait pour repousser celui qu'elle aime et pour se refuser à un bonheur qui semblerait lui être permis. Le cœur de la princesse de Clèves est bien un cœur de femme, un faible cœur palpitant et prêt à défaillir, s'il n'était soutenu par la « divine raison » et par quelque chose de plus haut et de plus pur qui est en elle. Ce n'est pas

une de ces âmes cornéliennes chez qui l'héroïsme semble si naturel que l'on sent à peine l'effort qu'il leur coûte, mais bien plutôt une de ces filles de Racine qui frissonnent et chancellent sous le poids du sacrifice. Relisons cette scène où la princesse de Clèves qui, depuis la mort de son mari, n'a pas consenti à revoir M. de Nemours, l'aperçoit tout à coup dans un jardin. « Après avoir traversé un petit bois, elle aperçut au bout d'une allée, dans l'endroit le plus reculé du jardin, une manière de cabinet ouvert de tous côtés où elle adressa ses pas. Comme elle en fut proche, elle vit un homme couché sur des bancs, qui paraissait enseveli dans une rêverie profonde, et elle reconnut que c'était M. de Nemours. Cette vue l'arrêta tout court; mais ses gens qui la suivaient firent quelque bruit qui tira M. de Nemours de sa rêverie. Sans regarder qui avait causé le bruit qu'il avait entendu, il se leva de sa place pour éviter la compagnie qui venait vers lui, et tourna dans une autre allée en faisant une révérence fort basse qui l'empêcha même de voir ceux qu'il saluait. S'il eût su ce qu'il évitait, avec quelle ardeur serait-il retourné sur ses pas! Mais il continua à suivre l'allée, et Mme de Clèves le vit sortir par une porte de derrière où l'attendait son carrosse. Quel effet produisit cette vue d'un moment sur le cœur de Mme de Clèves! Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur et avec quelle violence! Elle alla s'asseoir dans le même endroit d'où venait de sortir M. de Nemours: elle y demeura comme accablée. » — « Quelle passion endormie se ralluma dans son cœur! » Ne croirait-on pas entendre un vers de Racine :

> Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur !

Et Mme de Clèves aurait pu dire aussi :

> J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné,
> Ma blessure trop vive aussitot a saigné.

Mais, après de nouvelles luttes, cette passion qui gémit et crie encore va être réduite au silence et se taira pour jamais.

***

Mme de La Fayette écrivit *la Princesse de Clèves* au cours de sa liaison avec M. de La Rochefoucauld. L'ouvrage fut publié chez Barbin deux ans avant la mort de l'auteur des *Maximes*. Si l'on se rappelle ce que ce dernier avait écrit sur ces belles passions qui « s'accommodent si bien avec la plus austère vertu », on conviendra que les deux amis n'étaient pas loin de tomber d'accord, en théorie du moins, sur cette sorte de passion vertueuse. En donnèrent-ils l'exemple et la preuve dans la réalité? M. d'Haussonville, qui ne croit pas qu'ils en soient restés à la pure amitié, n'admet pas non plus que l'auteur de *la Princesse de Clèves* ait pu tomber dans les égarements dont elle a sauvé son héroïne. Il lui paraît que, malgré un vif entraînement de son cœur, Mme de La Fayette a su ranger M. de La Rochefoucauld à cet austère et rigoureux devoir dont il parlait si bien, mais qu'il était homme à oublier. Dieu nous garde de donner des conclusions formelles! Et comment ferions-nous pour être si sûrs de ces choses-là? La vérité, c'est que nous n'avons pas le droit d'être plus curieux ni plus exigeants que les contemporains de Mme de La Fayette qui ne voulurent voir dans cette liaison rien que d'honnête. N'oublions pas, d'ailleurs, tout grossiers que nous sommes, dans quel temps et dans quel ordre de sentiments nous devons nous transporter. C'est une précieuse à qui nous avons affaire. Elle est d'une époque et d'un monde où l'on raffinait et subtilisait singulièrement sur l'amour, où l'on mettait bien des degrés et des nuances aux choses que nous sommes en train de ramener à leur primitive et naturelle simplicité. Rien ne ressemblait moins que ces âmes cultivées et délicates aux natures instinctives, impulsives et à brusque détente que l'on a vues aux siècles précédents et chez lesquelles la sensation, la parole, l'action ne faisaient pour ainsi dire qu'un. Dans la maison religieuse où s'est retirée Mme de Clèves (nous la supposons du XVIIe siècle, et certes elle en est, à quelque époque que Mme de La Fayette ait placé son histoire), elle aurait pu rencontrer cette Angélique de La Fayette — la propre belle-sœur de la nôtre — l'objet d'une passion si forte et si scrupuleuse du roi Louis XIII, Mlle de La Fayette à peine effleurée par les timides désirs de son royal amant. Elle aurait pu visiter dans sa cellule, sœur Louise de la Miséricorde, cette La Vallière, qui avait eu aussi son combat intérieur, et qui, vaincue et livrée, avait encore semblé vertueuse jusque « dans le crime » (comme on disait alors) et chaste dans l'adultère. Elle y a vu peut-être la fille de Charles Ier, la petite-fille de Henri IV, cette Henriette d'Angleterre qui grandissait dans l'ombre, cette Henriette si charmante, si admirée, si aimée, si digne de l'être, et qui, après une carrière si brillante et si courte, après bien des fautes côtoyées, un instant même tout près d'un amour incestueux, pourra cependant, dans cette nuit funèbre où Bossuet l'assiste et où Mme de La Fayette presse ses mains déjà refroidies et soutient sa tête mourante, dire à son triste mari : « Monsieur, je ne vous ai jamais manqué. » Mme de La Fayette a vécu dans cette société. Son âme est de la famille de celles-là. Bien hardi qui oserait trancher sur ce qui est résulté des démêlés de sa raison et de son cœur. Elle fut « la première amie » de M. de La Rochefoucauld, c'est tout ce que nous pouvons dire; mais rien ne nous défend de lui appliquer cette réflexion de La Bruyère : « Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements, que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu. »

***

M. de La Rochefoucauld et son amie se voyaient

chaque jour. A la maison que Mme de La Fayette habitait rue de Vaugirard, en face du petit Luxembourg, attenait un joli jardin. Les soirs d'été, ses amis aimaient à venir prendre le frais dans ce coin tout fleuri et tout parfumé du faubourg. A l'intérieur de la maison, il y avait une vaste chambre à coucher avec un grand lit galonné d'or. Dans cette chambre et bien souvent étendue sur ce lit, Mme de La Fayette recevait ses visiteurs quand ce n'était pas dans son jardin. M. de La Rochefoucauld n'avait pas un long chemin à faire pour venir de la rue de Seine, où il occupait l'hôtel de Liancourt. Quand elle s'absentait pour passer quelques semaines à Fleury, près de Meudon, les amis de M. de La Rochefoucauld le voyaient accablé d'une tristesse mortelle. Il l'accompagnait ordinairement à Saint-Maur, chez Gourville, où il avait sa chambre. Un jour, Mme de Sévigné annonça à Mme de Grignan que « le pauvre homme » était à l'agonie. Le matin qu'il reçut les sacrements, il ne vit pas Mme de La Fayette « parce qu'elle pleurait ». Leur dernière entrevue fut déchirante : « Je n'ai jamais vu tant de larmes, dit Mme de Sévigné, et jamais une douleur plus tendre et plus vraie. Ils disaient des choses à fendre le cœur. » Il mourut dans la nuit du 16 au 17 mars 1680, « où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami? (C'est encore Mme de Sévigné qui parle), une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils? Elle est infirme, elle est toujours dans la chambre, elle ne court point les rues, M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi; cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre : rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié ». Elle lui survécut treize ans, accablée dans son corps de mille maux, et pour son âme elle la remit aux mains d'un ami des messieurs de Port-Royal, qui passait pour avoir « le don de consolation ». Comme la princesse de Clèves, elle apprit à se détacher de toutes choses « par cette vue si longue et si prochaine de la mort ». Dans son dernier billet à Mme de Sévigné, parlant déjà d'elle-même au passé : « Croyez, ma très chère, disait-elle, que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée. » Du Guet l'avait-il obligée d'enlever à M. de La Rochefoucauld la première place? Quand elle mourut, Mme de Sévigné écrivit à Mme de Guitaud.

Vous saviez tout le mérite de Mme de La Fayette... je me trouvais trop heureuse d'être aimée d'elle depuis un temps très considérable; jamais nous n'avions eu le moindre nuage dans notre amitié. La longue habitude ne m'avait point accoutumée à son mérite. Ce goût m'était toujours vif et nouveau; je lui rendais beaucoup de soins par le mouvement de mon cœur, sans que la bienséance, où l'amitié nous engage, y eût aucune part; j'étais assurée aussi que je faisais sa plus tendre consolation, et depuis quarante ans c'était la même chose...

On aime à joindre encore une fois les noms de ces deux femmes, qu'a unies une amitié si longue, si constante et si fidèle, qui toutes d'eux furent l'ornement de leur siècle et dont les écrits charment encore le nôtre — si différentes cependant et si inégales; l'une qui avait plus que du talent et de l'esprit, capable de tout émouvoir et de tout peindre en quelques larges touches de son pinceau rapide, de la pure veine française et gauloise, sous l'exquise culture et avec toutes les recherches et toutes les grâces de la société la plus polie qui fut jamais — l'autre plus étroite et resserrée, d'un fonds infiniment moins riche, produit un peu délicat et frêle de ce milieu où elle a vécu, mais qui a porté jusqu'à la perfection ce goût, cette pénétration, cette finesse dans l'analyse des sentiments, cette justesse et cette simplicité de style qui appartiennent à son temps. — Nous pouvons nous représenter Mme de Sévigné aux Rochers, à Livry, à la *Carnavalette*, assise à son bureau et laissant galoper à bride abattue sa plume d'où sortiront, comme en désordre, tant de pages inimitables — ou mieux encore dans son pays de Bourgogne, avec son compère Guitaud — lorsqu'ils écrivaient ensemble à Mme de Grignan une lettre si folle — égayée ce jour-là d'une pointe de vin et ayant sur la joue, dans la tête et dans l'esprit, un peu de la chaleur et du bouquet des nobles vendanges. Mme de La Fayette nous apparaît un peu languissante et triste dans son lit galonné d'or, avec sa petite fièvre, ou au fond de son jardin, écrivant d'une plume économe quelques pages de *la Princesse de Clèves* — ou bien s'avançant à pas lents, le livre des *Maximes* à la main, par une matinée un peu voilée, dans cette petite allée de saules où M. de Nemours allait rêver.

André Heurteau.

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT (1)

Conclusion.

A première vue, telles que nous les avons étudiées chez les écrivains qui ont exercé, depuis cinquante ans, l'action la plus considérable sur le mouvement des esprits ou qui représentent le mieux l'état moyen des croyances, les idées morales des contemporains ne semblent qu'une confusion. Le caractère essentiel de toute morale, en effet, c'est d'être aussi générale que possible, c'est-à-dire de pouvoir servir à un grand nombre d'êtres : la morale individualiste est un non-sens. De plus, il faut que ses règles soient fixes, sous peine de s'ouvrir aux compromissions, et, par con-

(1) Voy. la *Revue bleue* des 7 juin, 20 août, 1er et 29 novembre 1890, et des 21 janvier, 28 mars, 25 avril et 16 mai 1891.

séquent, d'être impuissante. Or, la plupart de nos contemporains paraissent avoir oublié ces deux lois élémentaires : entraînés par le courant individualiste qui a emporté le siècle, et auquel le siècle, dans certains domaines, doit sa grandeur, ils ont introduit l'individualisme là même où il ne peut être qu'un ferment de corruption. Au lieu du sacrifice du moi, sur lequel repose toute conception un peu élevée du bien, ils ont voulu le triomphe du moi. Ils l'ont eu. Leur impertinente raison aux exigences insatiables, leur intelligence subtile jusqu'à la perversité, leur curiosité éveillée, indiscrète et envahissante, ont eu bientôt fait de renverser, sous prétexte de les reviser, les codes institués et sanctionnés par les traditions. Les bases en étaient fragiles peut-être, mais ils tenaient par leur masse : quelques coups de pioche dans leurs fondements mal assurés en ont eu raison. Et sur les ruines de l'imposante cathédrale, dont la flèche, vue d'en bas, donnait l'illusion qu'elle touchait le ciel, se sont élevées une foule de petites chapelles : les meilleures ne montent pas bien haut, leurs portes étroites ne s'ouvrent qu'à un bien petit nombre de fidèles. En d'autres termes, on se fabrique couramment sa petite morale personnelle, bonne pour soi et les siens, adaptée aux besoins particuliers de sa conscience, avec les adoucissements et les exceptions nécessaires. — C'est bien là, je crois, au point de vue qui nous occupe, l'impression que laisse la lecture de nos principaux écrivains; c'est aussi, si nous avons été clair, celle qu'ont dû dégager les précédentes études.

Mais dans les œuvres que nous avons examinées, même dans les plus complexes, les plus brouillées, les plus riches en contradictions, nous avons pu cependant distinguer certains traits communs qui nous ont permis de ramener à des idées générales les écrits divers d'un même écrivain. De même, en y regardant de près, on finit aussi par distinguer des traits communs entre des œuvres très diverses, signées de noms très différents. C'est ainsi qu'on voit d'abord se former deux groupes, qui se confondent quelquefois, mais qui, pourtant, demeurent distincts : les négatifs et les positifs, si l'on veut bien accepter ces expressions, c'est-à-dire ceux qui tendent à détruire et ceux qui tendent à reconstruire. Puis, en traitant la chronologie des œuvres avec la liberté qu'autorise la confusion même de notre époque, on pourra ensuite constater que la classification que nous venons d'indiquer n'est point artificielle, et que, de même qu'elle repose sur des caractères certains, elle correspond à peu près à des dates et à des faits. Lorsque nous aurons sommairement indiqué ces caractères, ces dates et ces faits, notre tâche sera achevée, car pour aller plus loin il faudrait sortir du domaine de la critique et entrer dans celui des prophéties.

En tête du groupe des négatifs, qu'il a fondé et qu'il dirige, marche M. Renan, avec ses allures de Grand Prêtre du Néant, admirable d'ailleurs, d'une si merveilleuse intelligence, d'un si souple talent, d'une séduction si irrésistible, qu'il a rallié autour de lui les plus brillants esprits de la génération qui le suit, et qu'il continue à les dominer. Il représente le scepticisme absolu et satisfait : le scepticisme dogmatique, si l'on me permet d'accoupler ces deux mots qui ont l'air de se contredire et qui en réalité, chacun pris dans son sens le plus rigoureux, suffisent à peine, ainsi réunis, à exprimer ma pensée. La doctrine devait être d'autant plus contagieuse que, comme elle s'arrange de toutes choses, elle n'exclut pas un vague et délicieux mystérieux, qu'elle est plus enveloppée de formules exquises, qu'elle a adopté toute la terminologie des doctrines traditionnelles et joue plus agréablement avec des mots comme Dieu, infini, etc., après les avoir vidés de leur sens classique, et, enfin, qu'elle offre à ses adeptes des voluptés d'une essence supérieure, presque paradisiaques. Aussi a-t-elle fait fortune : elle est devenue la religion des esprits cultivés, auxquels le matérialisme genre conseil municipal répugne absolument; elle a été le courant intellectuel le plus puissant peut-être de ce dernier demi-siècle. — A ce courant, un autre vient se joindre : le pessimisme, dont Schopenhauer (1) a prêché la loi, et qui, déformé, exagéré et, il faut bien le dire, vilipendé par les successeurs et les commentateurs, a fourni des dogmes acceptables à certains esprits que le scepticisme laissait mécontents. Ces exagérations et ces déformations, qui devaient le perdre, ont fait son succès momentané comme elles font son danger. En soi, en effet, le pessimisme est plutôt une doctrine saine et forte : M. Brunetière l'a démontré quelque part avec une rare supériorité. Mais pour peu qu'il dévie un peu, ou simplement qu'il cède aux suggestions de sa phraséologie, il conduit à la misanthropie, à l'égoïsme, à la sécheresse de cœur. Surtout, il développe un défaut déplorable, le défaut qui est par excellence celui des écrivains comme il est l'éternel écueil des plus belles intelligences : l'orgueil. Schopenhauer avait jusqu'à un certain point résisté aux dangers de sa doctrine : ses disciples, surtout ceux qui se sont chargés de la refaire à leur image ou pour leurs besoins, ne les ont pas évités. — Cependant, le fleuve devait être grossi d'un troisième affluent : M. Renan était parti d'une foi aveugle en la Science; la même foi, qui ne devait pas longtemps le satisfaire, a produit aussi le naturalisme : une doctrine mal mûrie, faite d'un grand besoin de certitude et d'une grande naïveté, à la fois affirmative et destructrice, péremptoire et bornée. Grâce au beau talent de ses maîtres les plus brillants,

(1) Nous rappelons ici que nous avons étudié moins Schopenhauer que l'idée qu'on s'est faite de lui, c'est-à-dire que son influence, dont l'introduction en France correspond à peu près avec l'ascendant de M. Renan.

le naturalisme a rendu d'incontestables services à la cause des lettres pures; mais, reposant sur une fausse conception de la Science et sur des connaissances scientifiques d'ailleurs par trop rudimentaires, il a bientôt montré son insuffisance, surtout quand des esprits sans pondération se sont avisés de le pousser jusqu'à ses dernières conséquences. — Ces trois courants, de forces et de qualités diverses, se sont réunis en un seul, qui a circulé avec une force irrésistible de 1848 (*l'Avenir de la Science*) à 1886 (le *Roman russe*), si toutefois des dates précises peuvent enfermer des idées. Il serait injuste et excessif, comme nous le verrons tout à l'heure, de dire qu'ils ont tout entraîné; mais ils ont entraîné presque tout. Les uns, comme M. Anatole France, se sont abandonnés avec grâce au fil de l'eau, qu'ils suivent couronnés de roses, en écartant l'idée importune de possibles cataractes; d'autres le descendent bruyamment, en protestant que leur direction est la seule bonne et en s'agitant beaucoup dans leur petit bateau : ainsi font les jeunes naturalistes; d'autres se débattent, tentent de réagir et ne réussissent pas à s'arracher à la force supérieure qui les possède, parce qu'ils lui ont une fois donné prise : c'est le cas de M. Bourget; il en est qui, comme M. Lemaître, finiront peut-être par trouver dans une conscience délicate — *Mariage blanc* en est une preuve bien frappante — le port où ils s'arrêteront; il en est encore — comme ce trait était frappant chez Edmond Schérer! — qui sont victimes d'une curieuse contradiction : gagnés par l'intelligence à la cause des négatifs, ils demeuraient attachés par le cœur, par le caractère ou par l'habitude, aux croyances avec lesquelles leur raison a rompu. Mais tous ceux-là, consciemment ou inconsciemment, sans souci de ce qui les attend ou avec de soudaines visions des périls où ils courent, suivent le fleuve où il veut les conduire. Et combien d'autres flottent derrière eux, combien se sont jetés à l'eau pour les imiter qui, plus faibles, seront engloutis au premier tournant! Pour être complet, il n'aurait pas fallu se contenter d'exposer les doctrines négatives telles qu'elles se dégagent des œuvres de quelques écrivains : il faudrait encore en mesurer l'action sur la conscience publique. Car elles y ont pénétré assez profondément et les moyens de contrôle ne manquent pas : on peut s'en assurer dans les salons où l'on aime à causer morale ou métaphysique en prenant le thé; on peut s'en assurer en consultant ses propres souvenirs, en cherchant dans sa mémoire les livres qu'on a le plus lus à vingt ans, ce qu'on demandait à ces livres, l'impression qu'ils vous ont laissée, la hâte, la violence et l'irrévérence avec lesquelles on s'est un jour, après une de ces lectures, délivré du lest de ses croyances d'enfant; on peut surtout s'en assurer, hélas! en relisant les comptes rendus de certaines causes célèbres, surtout quand ces comptes rendus, comme par exemple ceux de M. Albert Bataille, sont l'œuvre d'un homme rompu aux idées que nous venons d'analyser.

A coup sûr, les écrivains que nous avons réunis dans ce premier groupe diffèrent fort les uns des autres : de M. Zola à M. Renan, il y a du chemin. Mais pourtant, ils ont des traits communs, qui permettent au critique de les rapprocher, comme ils ont permis à leurs doctrines d'exercer ensemble une action parallèle. D'abord, ils sont indifférents aux questions de morale, ou, quand ils les examinent, ce n'est qu'au point de vue esthétique ou pour en faire jaillir un intérêt littéraire. En d'autres termes, le *bien* ne les intéresse pas, ou ne les intéresse qu'à condition qu'il soit aussi *beau*, et beau d'une certaine beauté, décoré de l'éclat factice que l'art peut lui prêter. — Cette indifférence les conduit naturellement à la doctrine de l'art pour l'art, qu'ils acceptent et professent plus ou moins franchement : parfois, comme M. Bourget, ils cherchent à s'en dégager, ils la condamnent, ils la combattent; mais quoi qu'ils fassent, sous une forme ou sous une autre, ils en restent les adeptes : elle a passé dans leur rang. Même en soutenant le contraire et en s'efforçant de croire ce qu'ils disent, la littérature ou la pensée leur semblent toujours contenir leurs fins en elles-mêmes, leur effort principal ne porte guère que sur un bel arrangement des mots ou des idées, et la plupart de leurs conceptions oscillent entre ces deux propositions, dont la première sert de programme aux réalistes et la seconde aux idéalistes : « L'écrivain n'est pas un médecin : il constate le mal et laisse à d'autres le soin de le guérir; » — « Le penseur n'a pas charge d'âmes : il pense comme la plante fleurit, jouit de sa pensée et, si possible, en fait jouir les autres. » — Ils traitent la religion comme la morale : ils la dédaignent ou ils s'en amusent, ils la nient ou la prennent pour jouet. Quelques-uns d'entre eux écrivent volontiers des contes dévots, lisent *la Légende dorée* ou *l'Imitation*, s'abandonnent volontiers à des rêveries édifiantes : c'est comme des mélomanes athées qui vont écouter la messe, quand elle est de Bach ou de Beethoven, et bien chantée. Les moins avancés consentent à prendre des mines recueillies pour la circonstance; ceux qui ont le tempérament sentimental déclarent en soupirant que les ancêtres étaient bien heureux d'entrevoir Dieu, le paradis et l'éternité au bout des cérémonies, et que ces convictions donnaient à la vie un charme à la fois et une solidité qu'elle n'a plus. — Souvent, ils demandent à la Science ce qu'ils n'attendent plus de la Religion. Plus ou moins naïfs, plus ou moins entêtés, plus ou moins dupes, ils acceptent volontiers ses hypothèses pour des certitudes : M. Renan lui-même n'a-t-il pas en l'histoire une confiance presque touchante?... M. Zola monte sur un trépied chaque fois qu'il parle des grandes lois de la Science, et M. Bourget excelle à découvrir des lois psychologiques dans tous les jupons de ses héroïnes. — Quand, par hasard, ils sont effleurés par des sentiments étrangers

à leur cercle habituel et qu'ils s'efforcent de s'en pénétrer, je ne sais s'ils se font illusion à eux-mêmes, mais à coup sûr ils ne font illusion à personne : voyez plutôt ce qu'est devenue la pitié dans le roman contemporain; les naturalistes l'avaient chassée; après le succès de Dostoïewsky et des Russes, on a trouvé qu'elle avait du bon, et on l'a ramenée en triomphe. Y a-t-il quelque chose de plus sec que ces dissertations faussement attendries par lesquelles il est maintenant d'usage de commenter les ruptures, les crises de passion et jusqu'aux rendez-vous dans des hôtels louches?... — Ces traits, je le répète, sont communs au groupe des négatifs. Sans doute, chacun de ceux qui le compose ne les possède pas tous, mais chacun en possède au moins quelques-uns. On reconnaîtra donc que ce groupe, malgré les apparences, est assez homogène. Il est diversifié, autant que l'exige l'infinie variété de la pensée moderne et l'infinie variété des tempéraments; et, pourtant, il présente une incontestable unité.

Cependant, même au plus fort de la période négative, quelques esprits chercheurs, de ceux qui ont la rare puissance de s'isoler et de résister aux courants où les majorités se jettent, ont compris ou pressenti les dangers sociaux des doctrines qui triomphaient. Ils ont alors cherché à les conjurer et à réagir. Peut-être aussi, à l'origine, ne voyaient-ils pas aussi loin qu'ils se sont plu à le dire plus tard, et se contentaient-ils en partie d'obéir à leurs tempéraments particuliers. Quoi qu'il en soit, à côté du groupe négatif, dans lequel venaient se confondre tant de talents divers et d'écoles contradictoires, il s'est formé peu à peu un groupe positif, moins nombreux d'abord, mais qui a fait son chemin, et qui est aujourd'hui tout aussi complexe. On y trouve d'abord des indépendants, comme M. Alexandre Dumas fils : frondeurs d'intérêt, révolutionnaires, ayant en eux des propensions négatives, ils en ont empêché le développement. Généralement, leur essai de réaction a pour point de départ une impression profonde produite par les spectacles de l'injustice ou de la misère. L'idée du mal les a envahis, les obsède; pour peu qu'ils soient de tempérament actif, ils glisseront de cette idée objective à la volonté de lutter contre le Mal, d'opposer des digues à son envahissement, des remèdes à ses virus. Ces remèdes, ils les demanderont à leur imagination, qui, plus ou moins féconde, les leur fournira sous forme de revisions des codes, de lois nouvelles, d'arrêtés du gouvernement. Ils ne sortiront guère de l'empirisme. — A côté de ceux-là sont venus se ranger des esprits peut-être moins originaux, moins créateurs, mais plus philosophiques. Aussi convaincus de la nécessité d'une réforme des mœurs, ils comprennent de plus qu'une telle réforme ne peut sortir du cerveau d'un homme; qu'elle a besoin d'une expérience plus large que l'expérience individuelle ; qu'il lui faut, enfin, une sanction. Cette sanction, ils la cherchent dans la tradition, qui est, comme le dit si justement M. Taine, l'expérience des peuples : M. Brunetière nous a paru le représentant le plus complet et le plus autorisé de cette classe. — Cependant, des esprits plus philosophiques encore et plus rigoureux ne peuvent s'empêcher d'observer que la tradition n'est point une autorité suffisante : elle est mobile, elle se modifie de siècle en siècle, de pays en pays, elle prête à beaucoup d'interprétations différentes, elle n'est qu'un guide incertain, et son domaine demeure en tout cas très limité. Seule, la religion peut à la fois régler la pensée et l'action : c'est donc à elle qu'il faut s'adresser, en lui demandant, comme a fait Tolstoï, non pas des augures problématiques sur la vie future ou les problèmes de la métaphysique, mais des ordres formels sur la conduite de la vie présente. Pour être sûr d'interpréter exactement ces ordres, pour échapper au péril des gloses et des commentaires qui les dénaturent, il ne faut pas se contenter, si je puis parler ainsi, de la religion théorique ou du sentiment religieux : il faut entrer dans la religion pratique, à laquelle l'Église a donné sa forme définitive, arrêtée, immuable, dans cette religion catholique qui est à la fois une politique et une morale. C'est là du moins le terme auquel doivent nécessairement aboutir les déductions de M. de Vogüé ou de M. Desjardins, dont l'action, depuis deux ou trois ans, grandit sans cesse.

Si maintenant nous cherchions les traits qui peuvent caractériser ce groupe et marquer son homogénéité, nous trouverions qu'ils sont précisément les mêmes que ceux du premier groupe, mais en sens inverse. Tout l'intérêt que les premiers attachent aux questions esthétiques ou littéraires, les seconds le reportent sur les questions morales. Ils se plaisent à les mettre au premier rang, à en montrer la grandeur, l'importance et l'utilité, soit que, comme M. Alexandre Dumas, ils fixent toute leur attention sur les délicats problèmes de l'amour, ou qu'avec M. Brunetière ils tentent l'apologie de la casuistique, ou que, sur les traces de M. de Vogüé, ils poussent leurs recherches jusque dans les domaines réservés de la politique et de l'histoire. A peine est-il besoin d'ajouter qu'ils sont unanimes à repousser la doctrine de l'art pour l'art, que même non contents de la repousser, ils la condamnent, ils la poursuivent, ils la flétrissent. — De même, ils ont rompu avec le culte que les négatifs avaient voué à la Science; ils la respectent, c'est vrai, ils ne se posent pas vis-à-vis d'elle en adversaires déclarés; mais ils n'acceptent ses déductions que sous réserves, ils demeurent méfiants de ses affirmations et de ses négations; surtout, ils recherchent des vérités que la science n'a ni la prétention ni le devoir de donner : en deux mots, ils travaillent en dehors d'elle, en lui refusant l'empire universel que les autres ont tenté de lui donner.

En revanche, ce qu'ils refusent à la Science, ils sont bien près de le donner à la Religion : quand bien même

ils ne sont peut-être parfaitement au clair ni sur ses fondements ni sur ses dogmes; quoique quelques-uns d'entre eux restent hors de l'Église, quoiqu'ils soient peut-être pour la plupart (je n'en sais rien: je suppose) de médiocres fidèles, peu assidus aux cultes, rétifs à la confession ; si dans un coin de leur cœur encore mondain ou de leur cerveau qui est tout de même un cerveau d'homme de lettres, ils conservent peut-être les doutes les plus graves sur les plus importants des articles de foi, cependant ils s'efforcent à la soumission, ils font de leur mieux ployer l'orgueil de leur esprit, quelques-uns mêmes, à force de volonté, parviennent à se donner l'illusion de la foi. Qui sait s'ils n'arriveront pas jusqu'à la foi ? Qui sait surtout si leur effort ne profitera pas à d'autres, si, grâce à eux, de plus simples ne finiront pas par accepter tout entières les « vérités » devant lesquelles ils se révoltent encore? — Eux aussi, donc, forment un groupe à la fois divers et homogène, un groupe dont les éléments, disparates à première vue, sont pourtant tenus ensemble et comme cimentés par un mortier d'idées communes et de caractères communs.

Il n'est pas besoin de beaucoup de clairvoyance pour reconnaître que ce courant positif a augmenté en volume et en forces de tout ce qu'a perdu le courant négatif. Il a commencé faiblement : il y a dix ans, on l'apercevait à peine, et les gens sagaces qui aiment mieux lire dans l'avenir que dans le présent prédisaient, non sans une apparence de raison, l'approche d'une ère nouvelle où l'humanité, ayant jeté ses deux vieilles béquilles, la morale et la religion, s'avancerait d'un pas allègre dans la voie de la libre pensée, sous le soleil de la Science. Et voici que les faits sont en train de donner un flagrant démenti à ces augures. L'humanité reprend ses béquilles — ses béquilles de pauvre boiteux, aux pieds malades, lents, incertains, des béquilles qui peut-être ne valent pas cher, lui dit-on, mais dont elle sent fortement le besoin, qu'elle n'ose jeter loin d'elle, qui tant bien que mal, et jusqu'à ce qu'on lui en fabrique de meilleures, assurent ses pas chancelants : une morale irrationnelle, incomplète, insuffisante, c'est vrai, mais simple, fixe, solide ; une religion qui n'est pas certaine, qui n'est pas *prouvée*, mais qui s'adapte à la conscience du plus grand nombre et que la raison, si elle y met un peu de bonne volonté, finit toujours par accepter. En sorte que beaucoup d'idées et de croyances qu'on aurait pu croire tombées définitivement dans la défaveur, presque dans le ridicule, reprennent leur ancienne place ; en sorte que le culte de l'idéal, banni comme absurde, renaît sous des formes nouvelles; en sorte que les jeunes gens d'aujourd'hui recommencent à célébrer la morale et la religion avec le même enthousiasme que les jeunes gens de 1848 mettaient à célébrer la Science et la libre pensée — comme le prouvent entre bien d'autres symptômes ces beaux vers de M. Émile Vitta, dont le ton jure si fort avec celui des vers qu'on applaudissait il y a dix ans dans les cénacles :

... O vous, derniers enfants d'un siècle qui décline,
Nés dans un crépuscule où tout semblait finir,
Vous qui sentez, comme eux, par delà la colline
Fraîchir le vent du soir, tressaillir l'avenir.

Vous qui sentez comme eux, malgré votre ignorance,
Dans la brise des nuits passer des mots troublants,
Et la terre et le ciel frissonner d'espérance,
Dans l'humide brouillard dressez vos fronts tremblants!

En avant vers l'oubli final de la colère,
Des stériles combats pour de louches marchés!
Vers la bonté! vers la justice forte et claire!
Vers un large pardon! marchez toujours! marchez

Vers l'Orient! vers l'étoile! vers la lumière!
Malgré le froid, malgré le vent, malgré la nuit,
Vous sentirez bientôt, récompense première,
Le lourd piétinement du troupeau qui vous suit...

On peut se demander si ce mouvement est dû à l'initiative et à l'effort des penseurs que nous avons nommés, et qui ne sont d'ailleurs que des chefs de file, entourés ou suivis d'un état-major dont le nombre et l'éclat augmentent d'année en année. A coup sûr, le mérite leur en revient en partie; mais en partie seulement, et plus leur influence semble décisive, plus elle s'étend, plus leurs idées se répandent, s'imposent, font germer d'autres idées, plus sûrement on peut affirmer qu'elle n'est qu'un des facteurs du mouvement nouveau. Il y a toujours, en effet, une correspondance entre l'action qu'un écrivain exerce sur son temps et celle qu'il en subit. Parfois l'écrivain semble arriver avec des idées entièrement neuves : soyez sûrs que malgré les apparences et quoiqu'elles détonnent peut-être sur le fonds intellectuel et moral des contemporains, il ne les a point tirées de sa propre substance ni *créées* au sens propre du mot : il les a trouvées autour de lui, éparses partout, courant dans l'air comme de fines poussières qui échappent aux regards ordinaires, sortant à la fois de milliers d'êtres muets qui n'auraient pu les exprimer, qui les produisent sans s'en douter, et auxquels il fournit les formules attendues, les images frappantes, claires, justes, le vêtement enfin, le vêtement qui empêche les frileuses idées de grelotter et de mourir. Les isolés ne sont que des excentriques : c'est avoir tort que d'avoir raison tout seul, eût-on mille fois raison. Et les grands courants intellectuels ne sont produits que par la collaboration tacite de ceux qui reçoivent et de ceux qui donnent, des ignorants et des savants, de même que dans les grandes entreprises, qui percent les isthmes ou les montagnes, il y a les épargnes du pauvre et les capitaux du riche.

Or il existe une parfaite harmonie entre les aspirations des écrivains que nous avons appelés positifs et celles du monde contemporain, car les événements de ces dernières années sont presque autant de symp-

tômes d'une réaction très générale. C'est d'abord l'Église qui, grâce au génie d'un de ses plus illustres pontifes, mais aussi grâce aux expériences qu'ont faites ses adversaires, a relevé rapidement son autorité et son prestige, que des persécutions momentanées avaient compromis et que les esprits superficiels pouvaient croire abattus. En même temps l'État, miné par les succès prolongés des partis extrêmes, retrouvait, grâce aux excès mêmes de ces partis, son équilibre menacé. L'Église et l'État, les deux forces conservatrices par excellence, s'étaient méconnues et combattues pendant la crise : à mesure qu'elles se raffermissent, elles se réconcilient, et voici qu'en ce moment même elles tentent de s'emparer des éléments qui leur avaient été le plus nuisibles. On ne peut encore rien préjuger des tentatives de socialisme d'État et de socialisme religieux qui se poursuivent dans tous les pays de l'Europe, quels que soient leur régime ou leur étendue ; on ne peut savoir si ces tentatives réussiront à établir une paix durable entre les diverses forces qui s'entre-combattent dans le cœur même de l'organisme social, ou si, au contraire, elles avorteront et hâteront peut-être la conflagration sociale dont le danger est toujours imminent ; mais, en tout cas, ces tentatives auxquelles se consacrent avec ardeur un jeune empereur et un pontife octogénaire, ces tentatives qui rallient les hommes de bonne volonté de toutes les confessions et de toutes les opinions, ces tentatives montrent avec éclat que les éléments défenseurs de l'ordre social établi ont vu le péril, l'ont compris, et se recueillent pour le combattre en faisant une part aux réclamations qui l'aggravaient et le justifiaient. En sorte que le monde, qui semblait s'acheminer, avec une rapidité vertigineuse, vers le matérialisme et la négation, vers le radicalisme et l'anarchie, s'est arrêté dans sa marche, et, après un moment d'ébranlement, paraît commencer un mouvement en sens inverse. Cette réaction (1), dont les premiers pas sont tout récents, que l'histoire datera peut-être de l'avènement d'Alexandre III qui l'a lancée en Orient, ou de celui de Guillaume II, qui le représente en Occident, cette réaction a été si vite, qu'elle risque déjà d'emporter, avec les doctrines corruptrices qu'elle a trouvées sur son chemin, quelques-unes des plus belles conquêtes du libéralisme, quelques-uns de ses rêves les plus généreux. C'est ainsi que les pays ferment leurs frontières avec autant d'empressement qu'ils en mettaient jadis à les ouvrir ; que les peuples s'arment sans trêve, comme s'ils ne s'inspiraient plus les uns aux autres que haine et méfiance ; qu'on sourit au mot de fraternité, et que la guerre, si elle éclate, nous ramènera à des époques qui rappelleront celles des invasions des Huns ou des Sarrasins. Partout, d'ailleurs, à Saint-Pétersbourg comme à Rome et comme à Berlin, en tenant compte de la différence des institutions et des caractères nationaux, les mêmes symptômes se retrouvent. La France, qui s'était avancée plus loin que les autres pays dans la direction précédente, a résisté plus longtemps au courant nouveau ; elle s'est pourtant arrêtée, elle aussi, et personne ne méconnaîtra que les dernières élections législatives, avec les agitations qui les ont précédées, fixent la date où un mouvement s'est arrêté, où un autre a commencé.

Ces faits, qu'il suffit d'indiquer sommairement, car ils sont dans l'esprit de tous, même de ceux qui en contestent la portée, et auxquels on pourrait en ajouter bien d'autres, moins importants et aussi significatifs, ces traits nous livrent le caractère de notre époque. A tort ou à raison, nous revenons sur le chemin fait par les générations précédentes ; nous revisons leur œuvre, et l'on ne sait si, en travaillant à la corriger, nous ne la déferons pas entièrement ; nous rompons avec les principes dont elles s'inspiraient, et ceux auxquels nous demandons de nous diriger, nous allons les chercher par derrière elles, dans le passé — quitte à les renouveler ou à les rajeunir. Nous sommes donc en réaction ; et la réaction morale et religieuse que nous avons spécialement constatée dans ces études, quelque importante qu'elle soit, n'est qu'une partie de cette réaction générale. Maintenant, ce mouvement est-il dû à des circonstances fortuites et passagères, avec lesquelles il disparaîtra, et ne serait-il ainsi qu'un épisode à peu près insignifiant dans l'histoire de la pensée moderne? Ira-t-il au contraire en s'accentuant, en s'assurant, et nous conduira-t-il, nous ou nos fils, à une de ces périodes d'ordre solide qui reposent et se prolongent sur des doctrines vivaces, sur des caractères stables, comme fut, par exemple, le XVIIe siècle français — l'ordre auquel il tend, qu'il soit monarchique, républicain ou socialiste étant assez fort pour comprimer les éléments de trouble aujourd'hui menaçants, pour arrêter les fermentations qui bouillonnent dans l'organisme social? C'est là le secret de demain, et c'est sur cette question que nous arrêterons. Comme nous sommes des êtres essentiellement curieux, qui nous intéressons davantage à l'avenir qu'au présent, et comme une telle curiosité est légitime et noble, puisqu'elle fait passer le souci de la race avant celui des individus, on peut dire que cette question est une question vitale, digne de fixer nos pensées et de guider nos réflexions. Nous aurons atteint notre but si, au courant de ces études qui restent confinées dans le domaine des lettres, on a senti quelquefois avec quelle netteté elle se pose et entrevu quelques-unes de ses conséquences.

ÉDOUARD ROD.

(1) Il est à peine besoin de dire que je n'attache aucun mauvais sens à ce terme de *réaction* ; je l'emploie parce qu'il n'y en a pas d'autre pour caractériser un mouvement qui succède à un autre mouvement en sens inverse.

L'ABSOLUTION DE Mme RABOT

Histoire normande.

Il y avait un certain froid, depuis quelque temps, entre l'abbé Ogier, le curé du Haut-Chêne, et Mme Rabot, la directrice des postes, une des personnes pourtant les plus pieuses du petit bourg. Assurément, Mme Rabot n'avait jamais manqué les vêpres, même aux fêtes de « dévotion »; elle communiait régulièrement une demi-douzaine de fois par an, rendait le pain bénit comme il sied, se montrait généreuse à la quête du dimanche et, ce jour-là, fermait implacablement son guichet, « pendant messe et vêpres », en dépit des réclamations dont elle était, par taquinerie pure, assaillie, depuis plus d'un lustre, de la part des impies, de ceux qui n'approchent pas.

De ce côté-là, bien sûr, le curé n'avait rien à dire.

Une plus grosse question les divisait, question grave entre toutes, une question de bornage.

Derrière le jardin du presbytère, en bordure de la route d'un côté, et de l'autre en contre-bas du petit chemin de fer d'intérêt local qui se promène, en suivant la vallée de l'Huisne, capricieuse et si verte, d'Alençon à Condé, l'abbé Ogier possédait un lopin de terre que deux bornes seulement, une à chaque bout, séparaient d'un champ appartenant à la directrice des postes. Et c'était, invariablement, à l'époque des labours, jalousement surveillés par les deux propriétaires, des contestations sans fin, des discussions interminables, cent fois reprises, à propos du dernier sillon qui faisait le ventre, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt empiétant sur le bien de Mme Rabot, tantôt sur le champ du curé. Longtemps ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, par estime réciproque et déférence, rien dit, se contentant de reprendre, d'une charrue têtue, le lambeau de sillon voracement mordu par le soc du voisin. Toutefois, les plus longues patiences s'amenuisent; à la fin, des explications devinrent nécessaires, mais n'aboutirent pas, chacun s'entêtant dans ce qu'il appelait son bon droit.

— Pourtant, ma chère dame Rabot, observait judicieusement le curé, nous ne pouvons pas avoir raison tous les deux.

— C'est justement ce que je me dis.

— Mais, je suis bien sûr...

— Et moi aussi ! interrompait la directrice des postes.

Un jour, pour en finir, le curé, conciliant, proposa de planter une haie.

— Une haie ! répondit vivement Mme Rabot. Voyons, monsieur le curé, vous voulez encore donner du terrain à manger à des arbres ? Vous n'en avez pas trop, pourtant, puisque vous m'en volez.

— Oh ! oh ! voler, le mot est peut-être un peu gros, reprenait le curé.

— Et puis, pour la planter, c'te haie, nous ne nous entendrons jamais sur la limite.

— C'est pourtant bien simple, insinuait doucement l'abbé Ogier; on n'a qu'à tirer une ligne au cordeau d'une borne à l'autre.

— Ha ! ricanait Mme Ribot, je vous y attendais, une ligne au cordeau d'une borne à l'autre... Pas du tout, faut suivre le « raiage ».

Et elle expliquait, infatigable, qu'elle avait acheté la moitié du champ, et que, les deux haies de limites extrêmes décrivant une courbe, il faudrait que la haie de milieu leur fût parallèle, et pour cela également courbe, c'est-à-dire fît le ventre de son côté, suivît le « raiage », en un mot. Ce à quoi, naturellement, le curé ne voulait pas consentir. Ils se disputaient à coup de détails et de mots techniques, penchés sur le cadastre, fiévreux, de plus en plus agressifs, réciproquement exaspérés de la mauvaise foi et de l'entêtement de la partie adverse.

***

Un matin d'octobre, comme, relevé à peine d'un gros rhume qui l'avait tenu quatre ou cinq jours à la chambre, l'abbé Ogier s'en allait après son déjeuner, profitant d'un joli rayon de soleil qui mordorait les dernières feuilles de l'automne, déguster son bréviaire sur la route, dans le calme béat d'une digestion placide, il s'arrêta tout à coup, suffoqué, et de colère ferma son livre :

— Ah ! cette fois, c'est trop fort !

Mettant à profit traîtreusement la bronchite du curé, Mme Rabot avait fait son blé. Le champ, à l'heure actuelle, était hersé presque dans son entier. Et jamais, en vérité, la courbe du sillon de frontière n'avait bombé aussi outrageusement dans le lopin du curé; jamais le vol n'avait été aussi flagrant.

L'abbé Ogier, couvant sa rancune, resta longtemps appuyé au fût gris, couturé de crevasses noires, d'un acacia de la route, à se repaître de ce douloureux spectacle.

— Allons, bougonna-t-il tout à coup, s'arrachant à sa contemplation irritante, j'emploierai, puisqu'il le faut, puisqu'elle m'y oblige, les grands moyens.

***

Mme Rabot, Virginie Rabot, avait l'habitude — vieille habitude qui datait d'une trentaine d'années déjà — de communier le jour de sa fête.

Elle communiait à la messe de neuf heures, la plus commode, celle que l'aumônier d'un château voisin venait dire au Haut-Chêne, l'hiver, quand les châtelains étaient absents.

Lorsque, la veille de la Sainte-Virginie, il eut en-

tendu sa confession, récit bref, toujours le même, quasi stéréotypé — car quels péchés extraordinaires pourrait commettre la directrice des postes au Haut-Chêne? — l'abbé Ogier, au lieu de murmurer comme d'habitude : « Terminez le *Confiteor*, ma fille, je vais vous donner l'absolution. » l'abbé Ogier huma lentement une prise, se rencogna un peu sur son siège, et articula d'une voix lente, pendant que s'éclairait tout à coup son visage matois de Normand futé, aux yeux rieurs bridés de malice, à la lèvre imperceptiblement gouailleuse :

— Vous n'avez plus rien à me dire, ma fille?

— Mais non, mon père.

— Vous n'avez plus rien à vous reprocher?

— Non.

— Votre conscience est en repos?

La bonne dame comprenait à merveille où son confesseur voulait en venir. Elle répondit pourtant, d'un ton sec, péremptoire :

— Absolument.

— Eh bien, ma fille, je vous engage à méditer le septième commandement de Dieu : « Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient. »

Et le curé appuya sur ces mots : *à ton escient.*

Mme Rabot commençait à perdre patience. Elle éleva un peu la voix, sans trop de respect pour le saint tribunal de la Pénitence, et demanda :

— C'est pour *mon* champ que vous me dites ça?

Du tac au tac, le curé répondit :

— Non, c'est pour le *mien*... J'ai cherché, comme c'était mon devoir, à vous ouvrir les yeux. Vous n'avez voulu rien entendre. Vous vous révoltez, vous n'écoutez que les mauvais conseils de votre entêtement... Je me vois forcé, ma fille, à mon grand regret, de vous refuser l'absolution.

Un bruit sec ponctua sa phrase. Derrière le grillage du confessionnal, la petite planchette s'était refermée au nez de Mme Rabot.

Tout interloquée d'abord, furieuse ensuite, celle-ci se leva, et, à grandes enjambées, sortit de l'église.

— Ah! par exemple! murmurait-elle. Eh bien! le curé n'aura pas le dernier mot. Il serait trop content. Nous verrons bien qui rira le dernier.

La gare était à deux pas. Elle y courut et prit le train pour Mortagne, dont la séparaient vingt minutes de chemin de fer. Deux heures après, elle était de retour, dûment munie de l'absolution.

*
* *

La Sainte-Virginie tombait un jeudi, jour de catéchisme. L'abbé Ogier était précisément en train de commenter la vénialité du « mensonge joyeux », lorsque aux premiers tintements de la messe de neuf heures, Mme Rabot pénétra dans l'église. Elle s'arrêta une seconde, avec le manifeste désir d'être vue, le doigt dans le bénitier, à considérer le curé d'un regard triomphant, puis, remontant l'église à pas respectueusement étouffés, par la basse nef de gauche, elle entra dans une chapelle latérale.

Le curé l'avait vue tout de suite; il s'arrêta net dans sa glose savante.

— Elle n'aurait pas l'audace de communier, songea-t-il.

Mais, bien vite, il repoussa cette pensée. Personne n'avait pu lui conférer l'absolution. Il n'avait pas de vicaire et l'aumônier du château ne confessait point.

— C'est une frime, dit-il, c'est pour me faire « endêver ». Faisons comme si de rien n'était.

Et il reprit le fil de ses arguments, cependant que la messe basse se chuchotait au maître-autel, pour une demi-douzaine de dévotes.

Pourtant, l'abbé Ogier restait distrait. Il ne put même s'empêcher, comme la grille du chœur, fermée tout à coup, claquait avec un bruit sec, au moment de la communion, de se planter de trois quarts pour inspecter les fidèles qui allaient s'approcher de la Sainte Table.

— Ah! par exemple! celle-là!...

Et il n'acheva pas, stupéfait.

Mme Rabot, très recueillie, marchait à la communion, les mains jointes, les yeux mi-clos...

— Mais, maugréait le curé interloqué, qui lui a donné l'absolution? Qui? Qui?

Toutefois, sa stupéfaction fut de courte durée; il avait deviné soudain le voyage à Mortagne. Devant cette ruse de l'entêtée dévote, le ressentiment, très léger, de l'excellent homme, ne put tenir. C'est de bonne guerre, songea-t-il, amusé; et, pinçant les lèvres pour qu'un sourire intempestif ne vînt pas scandaliser ses ouailles.

— Mes enfants, fit-il, inspiré d'une façon heureuse, ouvrez votre catéchisme à la page 123... Nous allons chanter ensemble le cantique : « Seigneur, dans ta clémence... »

Et, au coup du claquoir, les enfants entonnèrent d'une voix vibrante, pendant que l'abbé Ogier jetait sur Mme Rabot un regard narquois :

Seigneur, dans ta clémence,
Reçois ce grand pécheur
De qui la pénitence
Touche aujourd'hui le cœur.

Mais Mme Rabot ne broncha pas.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

L'UNIVERSITÉ

ET

L'ESSAI LOYAL DE L'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS

I. Origines et position de la question.
II. La clientèle du lycée latin et celle du lycée français.
III. Esprit et programmes des humanités modernes.
IV. L'Université et l'enseignement *secondaire classique français.*

I.

Il y a deux ans, en adressant au chef de l'État la statistique officielle de l'enseignement secondaire, M. Fallières, alors ministre de l'instruction publique, écrivait : « Le grand problème est de préparer nos écoliers à la pratique de la vie et aux devoirs qui leur incombent aujourd'hui, sans rien sacrifier cependant de la culture générale qu'ils viennent chercher dans nos classes. » Voilà, en effet, le grand problème. Il a été posé dès la Renaissance, notamment par Bacon et Rabelais, et il y a près de deux siècles que l'Allemagne l'abordait franchement avec Francke, Semler, le parrain de la *Realschule*, et Hecker. Depuis ces éminents pédagogues, elle en poursuit patiemment la solution par ces fameuses *écoles réelles*, dont l'une, à Berlin, compte cent quarante-quatre ans d'existence. Chez nous aussi, le même problème préoccupait dès le XVIIe siècle de sagaces esprits et, par-dessus tous, le cardinal de Richelieu et Claude Fleury; et, au XVIIIe siècle, Rolland d'Erceville, président au Parlement de Paris, sans compter l'abbé de Saint-Pierre, Diderot, la Chalotais, Turgot, le marquis de Mirabeau et Voltaire, qui, accusant les jésuites de ne lui avoir enseigné que *du latin et des sottises*, achevait sa boutade par ce trait : « Vous voyez que la plupart de nos éducations sont ridicules et que *celle qu'on reçoit dans les arts et métiers* est infiniment meilleure. » Puis ce fut la Révolution qui, conformément aux vœux si formels des Cahiers de 1889 (1), définit cette question pédagogique avec une netteté impérieuse et prescrivit, par la plume de Condorcet, de « faire des hommes modernes, d'adapter les intelligences aux nécessités du temps présent ». Mais le grave échec de ces *écoles centrales*, où les réformateurs et les *idéologues*, disciples de Condorcet, avaient réduit le latin à *quia* et traité quelque peu les humanités par la loi des suspects, vint démontrer le danger de la doctrine radicale de la table rase en matière d'enseignement.

La réaction fut aussi vive que légitime, dès le Consulat, et en 1844 le rapporteur de la loi sur l'enseignement secondaire, M. Thiers, provoquait les applaudissements unanimes de la Chambre des députés, comme naguère M. Jules Simon ceux du Sénat, en s'écriant :

« Oui, messieurs, nous n'hésitons pas à le dire, les lettres anciennes, les langues grecque et latine doivent faire le fond de l'enseignement de la jeunesse. Si vous changiez un tel état de choses, nous osons l'affirmer, vous feriez dégénérer l'esprit de la nation. »

Mais il ajoutait :

« Laissons, messieurs, laissons l'enfance dans l'antiquité, comme dans un asile calme, paisible et sain, destiné à la conserver fraîche et pure. Le temps du monde réel, des intérêts positifs, arrivera toujours assez tôt : ne le hâtons pas par l'éducation. »

Cet optimisme idyllique reçut un rude démenti par la manière dont la révolution de 1848 posa la question sociale. Il fallut bien reconnaître qu'il y a des questions qui forcent la porte des collèges.

Aussi bien toute leur population ne se recrute-t-elle pas dans ces *classes aisées* que l'illustre rapporteur de la loi de 1844 visait expressément? Donc il y avait, comme on dit, des *nécessités modernes* très impérieuses, du moins pour les classes moyennes, et dont l'enseignement secondaire lui-même ne pouvait se désintéresser : « Il y a trop loin, écrivait M. Guizot, de l'atmosphère du monde réel à celle du collège. » Cela devint tout à fait évident, et l'enseignement spécial vit le jour.

Vingt-six ans écoulés déjà! Et dire que si, dès lors, on avait fait les sacrifices d'argent nécessaires, si l'on avait résolument débarrassé le nouvel enseignement de la partie technique qui en viciait la nature, si on l'avait nettement orienté dans le sens de la culture générale par un large enseignement du français et des langues vivantes, par des traductions habiles de l'antiquité, par l'histoire des lettres et de la civilisation, en un mot si l'on s'était directement inspiré de la longue expérience que l'Allemagne avait faite dans ce dernier sens, notamment dès 1820 avec Auguste Spilleke, tout ne serait pas aujourd'hui remis en question, et l'on eût évité dans la presse et à la tribune des polémiques regrettables, sinon inexpiables, dans l'Université des résistances dont sa majorité se fait aujourd'hui un point d'honneur. Une lente et naturelle évolution de l'enseignement si malencontreusement dit *spécial* lui eût pacifiquement attribué le légitime domaine qu'il va falloir peut-être conquérir de haute lutte pour l'enseignement secondaire classique français. Mais telle est la situation que les événements ont faite, et il la faut aborder de front.

Sur le fond de la question tout a été dit, tout a été écrit, mais tout n'a pas été entendu, tout n'a pas été lu, surtout dans l'Université. Elle ne prête en effet qu'une oreille distraite aux propos des réformateurs : très absorbée par l'accomplissement consciencieux de ses devoirs traditionnels, rassurée par ses privilèges séculaires, elle conteste volontiers au temps présent le droit de modifier les uns ou de restreindre les autres. La stabilité de son esprit conservateur est même pour les étrangers un perpétuel sujet d'étonnement quand ils la rapprochent de notre tempérament national si ami des nouveautés, de toute antiquité. Il y a douze ans, le docteur Friese, dans un curieux jugement d'ensemble

(1) On organisera un enseignement qui convienne au temps présent. Au lieu de laisser la jeunesse se consumer dans l'étude aride d'une langue morte; on lui apprendra la morale, les belles-lettres, les langues, l'histoire, le droit des gens et le droit naturel. — (*Cahiers du Tiers, Bordeaux.*)

sur notre enseignement secondaire, se récriait là-dessus, et, en 1848, un autre étranger allait jusqu'à écrire :

« Le corps des professeurs en France est devenu tellement stationnaire, qu'il serait impossible de trouver une autre corporation qui, en ce temps de progrès général, surtout chez la nation la plus mobile du monde, se maintienne avec autant de satisfaction sur les routes battues, repousse avec autant de hauteur et de vanité toute méthode étrangère, et voie une révolution dans le changement le plus insignifiant. »

Nous n'avons garde d'appliquer ce jugement à l'Université actuelle, et pourtant écoutez sur quel ton un des membres les plus éminents tire l'horoscope de l'enseignement secondaire classique français qui va naître. A ses yeux, ce sera un de ces *monstres issus d'accouplements hideux* dont parle le poète, car, « il ne sera jamais que le bâtard du lycée et de l'école primaire ». Serait-il vrai et ne resterait-il aux complices de cette mésalliance qu'à répéter, avec M. Bigot : « Nous nous résignons à être quelque temps encore appelés des révolutionnaires? » Non, certes; il y a là une équivoque qui a trop duré : elle afflige notamment les universitaires qui en sont les victimes, car elle les fait comparer à ces enfants dont parle La Bruyère, drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé qui battent le sein de leur nourrice, et elle les calomnie en les exposant à un soupçon de lassitude dans l'accomplissement de leurs devoirs professionnels. Et pourtant ne sont-ils pas les plus sages amis des vieilles humanités, ces universitaires partisans déclarés de l'essai loyal de l'enseignement secondaire classique français?

C'est ce que nous espérons rendre évident pour tout esprit non prévenu, en délimitant à grands traits, mais strictement, les rôles respectifs des humanités modernes et des anciennes dans l'œuvre générale de l'éducation secondaire, telle que la prescrivent d'une part les intérêts permanents et supérieurs de la race et de l'esprit français, et de l'autre les exigences variables et impérieuses de la société moderne.

II.

L'encombrement de l'enseignement classique ancien par des élèves qui manifestement n'en retirent pas un profit sérieux; l'avantage qu'il y aurait pour ces mêmes élèves à recevoir une culture générale mieux appropriée à leurs aptitudes ou à leur goût; enfin le devoir pour l'État d'offrir une culture générale plus courte que celle des humanités anciennes, sinon équivalente, aux enfants des classes moyennes que les lois de la concurrence vitale poussent plus tôt hors du collège, telles sont, à nos yeux, les trois raisons majeures et suffisantes de la création de l'enseignement secondaire français. Ce sont aussi sans doute celles qui auront prévalu dans les conseils du gouvernement, car voici la déclaration du ministre, à la tribune du Sénat, le 19 juin 1890 : elle circonscrit le débat avec une netteté parfaite.

« Ce qui est en question, c'est de savoir si l'enseignement des lettres anciennes n'est pas donné dans notre pays à un certain nombre de jeunes gens qui pourraient en recevoir un autre; de savoir s'il n'est pas exact que, donné à de trop nombreux jeunes gens, il se trouve par là même affaibli : si, au lieu d'être réservé à une sorte d'élite intellectuelle, qui est véritablement armée pour en profiter, il n'est pas distribué indistinctement à des catégories de jeunes gens qui ne peuvent pas se l'assimiler d'une façon suffisante, qui n'en profitent pas, n'en tirent pas le suc véritable, et qui auraient pu ailleurs et autrement faire des études dont le profit eût été plus réel et plus durable pour eux. »

Mais précisons d'abord un point capital, à savoir le nombre de ces élèves qui ne profitent ni peu ni prou de l'enseignement classique. Il y a déjà cinquante ans, Timon écrivait : « Sur 30 000 élèves, 20 000 tâtonnent, ânonnent, routinent, s'hébètent et dorment pendant dix années sur leurs bancs du sommeil le plus profond de l'esprit, si ce n'est du corps et des sens. » Et quel tableau des écoliers du temps il met sous nos yeux! Certes, depuis lors, la tenue des classes et la moralité de la population scolaire ont progressé, bien que son nombre ait doublé — car elle était alors, en chiffres ronds, suivant un rapport officiel, de 19 000 élèves pour les collèges royaux, de 26 000 ou 27 000 pour les collèges communaux et de 36 000 pour les maisons particulières, ecclésiastiques ou laïques, tandis qu'elle est aujourd'hui de 90 000 pour nos cent lycées et 264 collèges, de 20 000 pour les institutions laïques et de 50 000 pour les établissements ecclésiastiques — mais la proportion des non-valeurs est restée la même. Nous avançons sans hésiter que, tout compte fait et toute moyenne établie entre Paris et la province, 40 000 élèves environ sur les 60 000 qui suivent l'enseignement classique ancien devraient aller rejoindre leurs 30 000 camarades de l'enseignement spécial, dès qu'il sera devenu, par une transformation nécessaire et très prochaine, l'enseignement secondaire classique français.

Les 20 000 élèves qui resteraient dans l'enseignement classique ancien représentent précisément cette élite intellectuelle dont parlait le ministre. Or nous estimons, avec M. Gaston Boissier, que 10 000 élèves suffiraient à pourvoir les professions libérales : il en resterait donc 10 000 — auxquels il faut joindre l'élite des 60 000 élèves qui composent la clientèle des établissements ecclésiastiques — pour ce recrutement du haut commerce et des hautes industries qui inquiète à tort M. Fouillée. C'est plus qu'il n'en faut, même en admettant avec nos contradicteurs, ce qui est évidemment injuste, que l'enseignement secondaire moderne ne dût pas fournir un contingent à ce recrutement de l'élite sociale. On voit donc ce que vaut le reproche sonore de vouloir ainsi décapiter la France. Au contraire, quelle tête on lui formerait par cette élite toute pénétrée de la joie de son savoir et de la noblesse de ses devoirs, ayant reçu avidement cette culture idéale que nous définirons dans un prochain article! Quelle Salente universitaire, au lieu de l'actuelle abbaye de Thélème que sont nos lycées pour les deux tiers de leurs hôtes! Est-il un ami des humanités, un professeur épris de sa belle mission, qui, envisageant attentivement cette solution, ne se forge une félicité à le faire pleurer de tendresse?

Restent les objections relatives à la difficulté de discerner

cette élite. S'appuyant sur les lois de la sélection naturelle, M. Fouillée dit quelque part : « Il faut beaucoup d'appelés pour avoir peu d'élus. » Et ailleurs : « S'il y a cinq ou six jeunes gens dans une classe de cinquante élèves, dont on réussit à développer les capacités au-dessus de la moyenne, cette petite élite continuera la grande tradition, etc... » Cinq ou six sur cinquante! Voilà un aveu qui dépasse singulièrement la sévérité de nos observations précédentes et qui est bon à noter. Quant au reste, c'est-à-dire aux quatre cinquièmes de nos lycéens, M. Fouillée les abandonne aux bienfaits éventuels de la suggestion opérée sur eux par la parole des maîtres et le voisinage de l'élite sur les mêmes bancs. N'est-ce pas que ces philosophes sont terribles, avec leur intrépidité à dogmatiser? A-t-on jamais professé, en matière d'éducation, un dédain plus transcendant des intérêts du plus grand nombre! Et quel père dont le fils n'aurait qu'une intelligence moyenne hésiterait pour lui entre les gains vagues et hasardeux de cette suggestion distillée par un milieu hétérogène, tombant, à la manière de la grâce janséniste, où elle veut, quand elle veut, et le profit certain de l'éducation dans un milieu approprié à ses aptitudes? Et peut-on négliger avec plus de désinvolture la question de l'encombrement? La preuve qu'elle n'est pas négligeable et qu'ici la sélection naturelle ne fait pas merveilles, nous la trouvons dans cet aveu d'un partisan exclusif des vieilles humanités, comme M. Fouillée, et fort bien conseillé, le regretté M. Albert Duruy, qui s'écriait récemment : « La culture générale est en pleine décadence! » Il est donc plus sage de recourir à la sélection artificielle.

Mais comment opérer pratiquement ce triage des esprits? Il n'est pas en éducation de problème plus grave, et c'est ici qu'il faut méditer ce précepte d'Arnold, cette devise des collèges anglais dont l'éminent pédagogue a été l'heureux réformateur : « Le premier, le second et le troisième devoir de tout directeur d'école, est de se débarrasser des natures stériles. » Ajoutons-en tout d'abord un quatrième, celui de discerner et d'attirer toutes les natures fécondes. Un poète anglais dit qu'il n'est jamais passé devant un cimetière de village sans penser avec anxiété qu'un homme de génie méconnu et stérilisé dormait peut-être là. Tous nos hommes politiques devraient partager cette anxiété; elle leur prescrirait de faire accorder les 4456 bourses de l'enseignement secondaire aux aptitudes des enfants et non aux services des parents; elle les inciterait à faire opérer, dans les classes pauvres, dès l'école primaire, par tout le personnel enseignant ou inspectant, une recherche sagace et diligente des natures d'élite auxquelles le lycée gratuit est dû, au nom de l'intérêt de l'État. Voilà un premier moyen de sélection tout positif.

Il en est un second, tout négatif, depuis longtemps prôné en théorie, toujours faussé dans l'application et auquel on devra rendre sévèrement toute son efficacité : l'examen du passage d'une classe à l'autre. Il faut cribler la population de l'enseignement secondaire classique et en éliminer les élèves qui, s'y étant introduits, y font preuve d'une paresse incurable ou d'une inaptitude assez tôt évidente. « Ceux-là seuls, dit le recteur de l'Académie de Paris, arriveront aux grades destinés à couronner les études classiques, qui fourniront à la société le gage d'une intelligence éclairée et d'une volonté forte. » Et il ne faudra rien moins que cette sage sévérité pour assurer dans chaque classe l'homogénéité des intelligences et des volontés, pour introduire dans notre système d'éducation une condition supérieure de moralité.

Examinons maintenant la provenance et le sort des médiocres qui se seront fourvoyés dans l'enseignement classique ancien. La plupart proviendront des classes aisées, et leur renvoi vers l'âge de douze ou treize ans à un enseignement d'une autre nature, sinon d'un autre ordre, comme on l'a dit, ne saurait leur être très préjudiciable. N'auront-ils pas les moyens de réparer par des leçons supplémentaires ce que leurs camarades du nouvel enseignement auront pris d'avance sur eux? Les autres élèves qu'il faudra éliminer du lycée latin appartiendront évidemment en grande minorité aux classes moyennes. En effet, du jour où un enseignement secondaire, plus court et néanmoins classique, s'offrira à eux, combien de parents de cette catégorie auront l'imprudence d'engager leurs enfants dans l'enseignement latin, s'il ne leur est pas prouvé de bonne heure que ces enfants font partie de l'élite intellectuelle? Et ne se hâteront-ils pas de les en retirer, dès les premiers avertissements, pour les envoyer au lycée français? On voit donc que la sélection artificielle fera moins de victimes que la sélection naturelle, et surtout qu'elle ne leur causera qu'un dommage négligeable et passager.

On ne risque pas d'ailleurs de tarir ainsi le recrutement du lycée latin. Et d'abord le drainage des natures d'élite dans les moyennes et basses classes de la société, l'augmentation et une meilleure répartition des bourses qui leur seront attribuées, suffiront à compenser, autant qu'il le faut, le déchet que causera dans la clientèle du lycée latin la prudence bien et dûment avertie des classes moyennes. D'autre part, on pourra attirer sans crainte vers cette haute culture l'enfant du pauvre supérieurement doué, car lorsqu'il l'aura pleinement reçue, à l'aide d'un système de bourses longuement prolongées, analogues aux *scholarships* et aux *fellowships* des Universités anglaises, ce sera l'intérêt de l'État autant que son devoir d'ouvrir une carrière, de donner une fonction à des aptitudes si bien prouvées et développées. Voilà qui nous paraît émousser les piquants arguments de Bastiat contre le baccalauréat, et nous pourrons accepter, sans inquiétude, la définition, jadis si menaçante, qu'en donnait le duc de Broglie : « Le baccalauréat est une lettre de change tirée sur la société. » La société sera prête pour l'échéance et trop heureuse d'y souscrire.

Ajoutons enfin que le lycée latin ne sera pas fermé à l'élite reconnue du lycée français qui aurait senti sur le tard le goût ou le besoin des humanités anciennes, et que l'accès lui en serait donné par ces cours supplémentaires dont on vient de faire l'heureux essai, précisément avec des élèves d'élite pris à l'enseignement spécial.

Ainsi la clientèle sévèrement restreinte du lycée latin se

recrutera d'abord dans les classes aisées, puis dans l'élite des moyennes et basses classes. La clientèle du lycée français se recrutera dans les classes moyennes et parmi tous ceux que de sages avis auront orientés vers une culture mieux appropriée à leur goût et à leurs aptitudes. Le problème se ramène donc à définir d'abord cette culture.

III.

L'enseignement offert aux classes et aux intelligences moyennes sera secondaire, français et classique, c'est-à-dire qu'il aura dans son objet les caractères de généralité qui le distingueront de l'instruction primaire — ce minimum de savoir indispensable à l'homme — étant d'ailleurs dépourvu dans ses exercices de cette *technicité* qui caractérise l'enseignement professionnel; qu'il aura pour centre de gravité l'étude du français et, par lui principalement, celle des humanités anciennes et modernes; enfin qu'il correspondra à la vraie définition du type classique en matière d'instruction.

Cette définition a été tentée plusieurs fois au nom de l'État, et elle est ici tout à fait nécessaire. Considérons d'abord celle qui avait cours jadis : « L'instruction secondaire, disait M. Thiers, au nom de la commission de 1844, apprend *aux enfants des classes aisées les langues anciennes et modernes*, la grammaire, la rhétorique, les règles du beau, l'histoire, la géographie, la philosophie, la religion, tout ce qui constitue enfin le savoir commun des hommes bien élevés chez les nations éclairées. » C'est un dénombrement des matières, très ambitieux pour qui sait ce qui était réellement enseigné, non une définition du fond. D'ailleurs la restriction relative aux *classes aisées* nous paraît aujourd'hui singulièrement aristocratique, surtout si on la rapproche de cette autre déclaration de l'illustre rapporteur de la loi de 1844 : « L'instruction secondaire occupe l'homme pendant toute la durée de l'enfance, lui communique *l'ensemble des connaissances humaines* (?), *forme ce qu'on appelle les classes éclairées d'une nation.* Or si les classes éclairées ne sont pas la nation tout entière, elles la caractérisent. » Ainsi il n'y aurait de classes éclairées que les classes aisées! La dernière phrase seule est à retenir. Au contraire, toute porte, tout nous satisfait dans la définition de l'enseignement classique donnée, il y a un an, à la tribune du Sénat, par le ministre de l'instruction publique, qui paraît bien être décidément celui que MM. Bigot, Manœuvrier, Ferneuil, Rochard et la plupart des réformateurs appelaient de leurs vœux, dans leurs ardentes péroraisons. Qu'on en juge :

« Nous appelons et nous pensons qu'on doit appeler enseignement classique celui qui ne donne pas seulement à l'esprit une certaine quantité de savoir, mais qui lui donne surtout une méthode. Nous appelons enseignement classique celui qui, prenant l'enfant, lui apprend à penser, et, par voie de conséquences, lui apprend à bien exprimer sa pensée. Nous appelons enseignement classique celui qui n'a nullement une destination utilitaire, une application particulière et immédiate, et qui n'est pas une préparation spéciale à telle ou telle profession. L'enseignement classique n'est pas un enseignement de préparation à une carrière déterminée; c'est un enseignement qui doit donner l'éducation intellectuelle et morale dans sa généralité et dans son intégralité. Il doit rendre familières à l'élève ces idées générales qui sont une partie essentielle de ce patrimoine intellectuel reçu en héritage de la liberté politique et de la liberté de pensée de la Grèce, et qui, transmis par Rome, retrouvé par la Renaissance, enrichi par les sciences modernes, a abouti, à travers le XVIIe et le XVIIIe siècle, à l'éclosion de la Révolution française qui a fait l'âme de la France moderne. »

Mais par quels procédés le nouvel enseignement va-t-il donner à ses élèves *l'éducation intellectuelle et morale dans sa généralité et dans son intégralité*, et les faire entrer en possession de ce *patrimoine intellectuel* éloquemment défini? Il y en a quatre principaux qui sont : l'étude directe des humanités françaises; celle des humanités anciennes par des traductions; celle des humanités modernes par les langues vivantes; enfin celle des sciences, dirigée et couronnée, comme les trois autres, par une saine philosophie. Nous allons les caractériser successivement, en nous aidant, pour plus de précision, de nos renseignements particuliers sur les programmes qui seront soumis au Conseil supérieur, à l'heure où paraîtront ces lignes :

« On a soutenu longtemps, écrivait M. Jules Simon dans une circulaire justement fameuse, qu'avant la rhétorique, il y aurait imprudence à livrer le français à ces jeunes esprits, comme s'il s'agissait d'une arme dangereuse. Ce n'est pas là une des moindres singularités de notre éducation classique. » Cette défiance du français date du temps où c'était une honte que de parler la langue nationale dans l'enceinte des collèges,

Flagitiumque putat nativo idiomate fari,

comme disait N. Mercier, sous-principal des grammairiens au collège de Navarre, et où un devancier de M. Renan, professeur de philosophie à Tréguier, était *interdit* pour avoir philosophé en français dans sa classe. N'a-t-on pas proposé au dernier siècle de fonder une ville, pour les écoliers, où il ne fût parlé que latin, et n'est-ce pas sous la Restauration qu'un abbé traçait le plan de *maisons de sevrage* où devait être appliqué le même programme? Oui, quoique depuis deux siècles les oratoriens et les jansénistes aient donné droit de cité au français dans nos collèges, que ce droit lui ait été confirmé par Rollin, il n'en est pas moins resté un suspect aux yeux de beaucoup de maîtres. Eh bien, ils ont raison; mais c'est pour eux qu'il est, suivant la piquante expression de J. Simon, une arme dangereuse.

Je m'explique. Il y a quelques jours, j'agitais ces questions avec un maître éminent, humaniste accompli et dont je résumerai tout le bien que j'en pense avec le reste de ses élèves — sans faire violence à sa modestie, puisque tant d'autres se croiront désignés — en déclarant que dans notre temps où le pédantisme revêt tant de formes et gâte tant de talents, il me paraît incarner l'atticisme. « Soit, me disait-il — et ici son témoignage avait une autorité considé-

rable — j'admets tout à fait qu'avec des traductions on puisse tirer un profit suffisant des chefs-d'œuvre des deux antiquités, mais où trouverez-vous des professeurs capables d'enseigner assez bien les humanités françaises? Quand je songe à l'insuffisance notoire des explications françaises, même à l'agrégation des lettres, j'estime qu'il y a là un obstacle capable de faire échec à toute la réforme projetée. » Il n'est que trop vrai. Un maître de grec ou de latin est soutenu par le mot à mot des explications, et, fût-il médiocre, il garde toujours la supériorité nécessaire et suffisante sur les meilleurs élèves, qui, de leur côté, acquièrent toujours dans ces exercices cet *esprit d'analyse* où M. Gréard voit le principal fruit de l'enseignement secondaire. Mais devant une page de Racine ou de Bossuet, quelle agilité d'esprit, quel sentiment affiné des nuances, de la propriété des termes et de tout le détail de la composition, ne faut-il pas chez un maître pour qu'il évite la fadeur du mot à mot par voie de synonymie ou la puérilité des commentaires exclamatifs, et donne une explication qui fasse pénétrer l'élève dans le tréfonds du sens et dans le secret de toutes les harmonies du texte? Et combien il est plus facile à un maître ordinaire de raboter des barbarismes grecs ou latins et de refaire une composition latine avec autorité que de bien corriger et de refaire un devoir français sous les yeux de l'élève, médiocre praticien, mais juge redoutable en la matière! Donc l'enseignement secondaire du français sera beaucoup plus difficile à professer. C'est une question de diplômes et de pédagogie : nous y reviendrons. Cependant supposons qu'on ait le personnel voulu. Alors l'enseignement de la littérature française, tel qu'il est conçu par les nouveaux programmes, c'est-à-dire à peu près tel qu'il vient d'être indiqué par M. Brunetière dans la *Revue des Deux Mondes*, ne constituera-t-il pas vraiment les humanités françaises?

Mais elles ne sauraient suffire, s'il ne s'y ajoute une certaine connaissance de l'antiquité, sans laquelle, suivant un mot de M. Guizot, « on n'est qu'un parvenu en fait d'intelligence ». Aussi voyons-nous dans les projets de programme pour le nouvel enseignement des extraits d'Homère figurer dès la sixième. Qu'on ne se récrie pas à la légère. Pour notre part, nous sommes convaincu, et par l'expérience, qu'une traduction sincère et délicate des meilleurs morceaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, reliés entre eux par une analyse limpide du reste, donnera, le maître aidant, aux élèves de l'enseignement moderne, d'abord une impression et plus tard un sens des beautés homériques supérieurs à ceux que la moyenne des élèves de l'enseignement ancien remporte de ses explications fragmentaires de deux ou trois chants de ces poèmes et de son commerce obscur avec leur sublime auteur. On appliquera à Cervantès, au Tasse, à Shakespeare le même procédé d'*analyses et d'extraits*. Pour Homère et Shakespeare, ces recueils d'analyses et d'extraits ne sont d'ailleurs plus à faire : on a, pour Homère, celui de M. Couat, et pour Shakespeare, celui de M. J. Darmesteter, que l'on agrémentera, au besoin, de fragments des *Contes shakespeariens* du bonhomme Lamb. Que les incrédules se reportent à ces deux petits chefs-d'œuvre de critique et de pédagogie, et que les professeurs les imitent.

On pourra appliquer la même méthode aux chefs-d'œuvre des grands écrivains que les Allemands appellent *génie du monde*, *Weltgenien*, comme leur Gœthe ou notre Molière, et c'est un sûr moyen d'initier les générations futures à cette *littérature européenne* moderne, dont M. Brunetière prône l'étude et signale la solidarité et l'avènement aux critiques.

Elle ne s'enseignera pas aux dépens des humanités anciennes, car l'étude d'Homère, que nous avons vu commencer en sixième, se continuera par celle d'Hérodote, de Virgile, de Plutarque, par des recueils de *morceaux choisis des poètes et des prosateurs grecs et latins* et par des *notions sur les principaux chefs-d'œuvre des littératures anciennes à l'occasion des morceaux lus et commentés*. On ne saurait en demander davantage sur ce point.

Nous voyons d'ailleurs que l'histoire littéraire, dans la *seconde* et dans la *première* ou *rhétorique française*, sera exposée méthodiquement d'abord par une *revision sommaire dans l'ordre chronologique*, puis — et voilà qui est excellent et porte la marque de cet esprit vraiment philosophique qui nous paraît avoir ordonné et pénétré toute la composition de ces programmes — par une histoire sommaire des *principaux genres littéraires, dont les lignes générales seront tracées par le professeur*. Contestera-t-on encore à un enseignement littéraire ainsi constitué l'ampleur et l'unité?

Quant à cette *gymnastique de l'esprit*, qui ne saurait être parfaite qu'avec les langues anciennes, comme nous le montrerons plus loin, elle sera faite ici avec les langues vivantes. On parle de dix heures par semaine, de deux heures par jour, consacrées pendant les trois premières années à l'allemand et à l'anglais, avec cours facultatifs d'espagnol et d'italien, devant avoir pour sanction, au baccalauréat français, des épreuves écrites, sans dictionnaire, sur chacune des deux langues principales, avec conversations dans ces deux langues et épreuves facultatives sur les deux autres. D'ailleurs, le choix des auteurs, dans ces diverses langues, nous paraît ingénieusement combiné de manière à fortifier l'étude des chefs-d'œuvre français et à fournir avec les anciens les rapprochements les plus suggestifs. Dante y ferait pendant à Virgile; Machiavel, Guichardin, Diego de Mendoza, Gœthe et Macaulay, à Tacite, à Tite-Live, à César, à Salluste, à Hérodote et à Thucydide; Shakespeare, Guilhen de Castro, Alarcon et Calderon, à Corneille; Alfieri, à Racine; Goldoni, à Molière; l'Arioste et Cervantès, à nos vieilles épopées héroïques ou héroï-comiques. On y rapprocherait directement les *Contes* des frères Grimm de ceux de Perrault; *Robinson Crusoé*, d'*Ulysse*; *las Mocedades del Cid*, de notre *Cid*; la *Verdad sospechosa*, du *Menteur*; le *Gil-Blas* du P. Isla, de son modèle français, etc., etc... Ajoutons enfin que des pratiques de détail rendraient courant l'emploi des langues vivantes pendant toutes les classes qui leur seraient consacrées.

Ainsi la gymnastique de l'esprit, par la traduction et les rapprochements littéraires, serait rendue plus facile et plus attrayante pour la moyenne des intelligences que l'ancienne. Certes, elle ne la vaudrait pas pour l'élite; mais pour cette moyenne, elle gagnerait en utilité pratique par l'acquisition à peu près complète de deux langues vivantes, bien plus qu'elle ne perdrait en valeur éducatrice. De là un gain énorme pour le plus grand nombre.

Quant au programme des sciences, il nous satisfait pour des raisons que nous n'avons ni la place ni le temps de développer. Bref, c'est cela même! Moins de théorèmes et de problèmes et plus de procédés pratiques — comme en Angleterre, où nous voyons qu'on demande aux candidats, aux écoles militaires, âgés de dix-sept ans au plus, de savoir quelque peu *intégrer* — et surtout et partout plus de philosophie!

C'est ici que les projets des nouveaux programmes nous paraissent très voisins de la perfection. La philosophie proprement dite y est réduite à la portion congrue, du moins en première (sciences), et à être historique non moins que théorique. Mais ce qu'elle perd en tant que dogmatique, comme elle le gagne en tant que pratique, en s'insinuant pour les élargir et les coordonner, dans toutes les branches de l'enseignement! C'est ce que nous avons déjà entrevu et c'est à peu près, croyons-nous, ce que demandait au fond M. Fouillée, qui, sur ce point du moins, sera satisfait. Mais prenons encore quelques échantillons de cette méthode. Nous avons été particulièrement séduit par la recommandation de rattacher toujours l'histoire des sciences à leur démonstration et par un programme d'histoire des sciences naturelles, lequel va d'Aristote à M. Pasteur, en passant par Galien, les Arabes, Bacon, Harvey, Descartes, Buffon, Lamarck, Gœthe, Cuvier, Claude Bernard et Darwin. Les élèves y apprendront à philosopher sur bien des ignorances longtemps vénérables et sur l'avènement tardif de l'esprit d'observation; sur ce fait, par exemple, qu'un ancien, le savant Aristote, je crois, ayant avancé que le chant du coq terrifie le lion, et toute l'antiquité ayant cru, avec Virgile, que le sang de taureau est un poison foudroyant, Descartes fut le premier à servir un coq à un lion qui en déjeuna allégrement, malgré ses *cocoricos* éperdus, et Voltaire le premier à boire pour sa santé du sang de taureau.

La philosophie de l'histoire, elle aussi, s'est fait sa part. L'histoire *batailles*, comme on dit, cède décidément le pas à l'étude des mouvements intellectuels et politiques, des mœurs et des institutions : par exemple, en seconde, à une histoire générale de la civilisation, depuis l'âge de pierre et des monuments mégalithiques jusqu'aux tentatives de réforme sous Louis XVI et à leur échec; en première, à une histoire du développement ou de la transformation des principes de 1789 jusqu'à nos jours. Enfin des notions d'histoire de l'art, sans préjudice du droit et de l'économie politique, préciseront et agrémenteront ces notions de l'histoire de la civilisation, illustreront les textes de tous les âges et faciliteront leur commentaire esthétique.

Pareille réforme en géographie. La nomenclature se subordonnera aux notions de géographie économique et descriptive. On n'apprendra peut-être pas toutes les résidences de Java, mais on connaîtra les principaux services de paquebots, la durée des trajets et la situation économique de la France.

Tel sera, à grands traits, dans son cours de six ans, avec sa bifurcation finale pour la seconde partie seulement de son baccalauréat (philosophie ou sciences), cet enseignement secondaire classique français, dernier terme de l'évolution de l'enseignement spécial. D'une part, il sera plus facile d'accès et plus attrayant dans son cours pour la moyenne des intelligences et plus court d'un an que l'enseignement classique actuel et de trois ans au moins que l'enseignement classique ancien, en supposant ce dernier complété comme il faut et comme nous tenterons de le dire dans un prochain article. D'autre part, sans l'égaler théoriquement à son aîné *ainsi perfectionné*, nous estimons qu'on ne peut lui contester le droit de s'intituler secondaire et classique et son aptitude à donner *la culture harmonieuse de l'esprit*, suivant l'heureuse expression de M. Lavisse. La majorité de l'Université l'accusera-t-elle encore de se draper indûment dans « la toge classique » ou voudra-t-elle faire de bon gré sa place au foyer à ce cadet légitime des vieilles humanités?

IV.

Mirabeau écrivait un jour dans le *Courrier de Provence :* « L'Université commence donc à se douter que l'éducation des collèges ne répond ni aux besoins de l'humanité ni aux vœux de la patrie. » Hélas! Cette saillie éloquente a cent ans de date, et la majorité de l'Université ne paraît pas acquise encore aux réformes qui se proposent, comme le disait M. Chalamet, à la tribune du Sénat, de « faire la part des nécessités modernes ». Certes elles y ont de nombreux patrons et assez qualifiés, qu'on nous permettra de rappeler pour fortifier notre modeste avis : le ministre d'abord, dont on a vu plus haut la conviction éloquente, MM. Gréard, Rabier, Boissier, Lavisse, Manuel, Léon Robert, Pécaut, Dietz, Jules Gautier, Adrien, Charles et Ernest Dupuy, etc., etc., et sans doute la plus grande partie des soixante-neuf agrégés des lettres, restés fidèles à M. Dupré, lors de la dernière élection au conseil supérieur (1). J'en passe et des meilleurs. Mais cent trente-quatre agrégés des lettres se sont déclarés partisans exclusifs de la culture générale par les humanités anciennes, en votant significativement pour un candidat intransigeant et qui déclare avoir reçu, depuis son élection, les encouragements de « professeurs de tous ordres, *y compris l'enseignement spécial* ». C'est grave.

Faut-il soupçonner cette majorité de tomber dans l'*espèce de servitude* pédagogique dont parlait Rollin, quand il écrivait si sagement dans son *Traité des études :*

(1) Dans *le Siècle* du 8 avril dernier, à propos de ce scrutin et à la veille du ballottage, nous émettions des considérations que nous évitons soigneusement ici pour tenter un accord sur les principes, mais qui, malheureusement, ne paraissent pas devoir perdre toute actualité.

« Quoique pour l'ordinaire ce soit une règle très sage et très judicieuse d'éviter toute singularité et de suivre les coutumes établies, je ne sais si, dans la matière que nous traitons, cette maxime ne souffre pas quelques exceptions et si l'on ne doit pas craindre les dangers et les inconvénients d'une espèce de servitude qui fait que nous suivons aveuglément les traces de ceux qui nous ont précédés? »

Ou bien, au lieu de l'accuser, l'excuserons-nous par cette remarque quelque peu morose de M. Guizot : « Les rêveries du XVIIIe siècle, les sottises de la Révolution en ce genre nous ont dégoûtés, et justement, des essais nouveaux qui ont si mal réussi? » Soit! Mais l'Université n'est pas séparée du reste de la France par une muraille de la Chine, et c'est ce que le même homme d'État se hâtait de reconnaître lorsqu'il ajoutait : « En rentrant dans l'ancienne voie, nous sommes retombés dans l'ancienne ornière. Il faudra en sortir, mais avec grand'peine et grande précaution. » Même aveu chez M. Cousin, et combien significatif dès lors! « Un cri s'élève d'un bout de la France à l'autre et réclame pour les trois quarts de la population française des établissements intermédiaires entre les simples écoles élémentaires et nos collèges. C'est une affaire d'État. »

Voilà le grand mot lâché, c'est une affaire d'État, et depuis un demi-siècle la crise n'a fait qu'empirer, malgré les panacées que nous avons dites de la bifurcation et de l'enseignement spécial. Il ne s'agit de rien moins que de *sauver les humanités,* comme le déclaraient, dès 1879, M. Pécaut, et, tout récemment, M. Chalamet, en termes identiques, en songeant aux défiances et aux exigences d'une démocratie irritable et qui coule à pleins bords et à flots autrement torrentueux qu'au temps de Royer-Collard. Oui, l'heure est critique pour l'Université, et un autre de ses amis, M. Ferneuil l'en a avertie pathétiquement. Certes, la majorité dont nous parlons ne reste pas sourde au fond à tant d'aveux et d'avis si autorisés et si bienveillants, mais on dirait qu'elle goûte une joie austère et trouve une suprême dignité dans son impassibilité, comme si elle délibérait sous l'œil des barbares. Croit-elle faire assez pour les *nécessités modernes* en proposant, avec son dernier élu, « le maintien de l'enseignement spécial redevenu un enseignement avant tout pratique et professionnel, d'un degré plus élevé que les écoles primaires supérieures »?

Décidément il lui semble qu'un pas de plus dans la voie des concessions la mène au suicide. En vérité, nous ne contestons ni la sincérité ni la noblesse de cette attitude; mais elle nous paraît le résultat d'un malentendu déplorable que nous tentons de dissiper par un calme examen de la question.

Aurons-nous réussi du moins à apaiser certains professeurs d'humanités? Il nous semble que deux raisons tirées d'abord des considérations précédentes, et que d'autres viendront bientôt corroborer, devraient y suffire. La première ressort du bénéfice immense que trouvera le lycée latin dans la dérivation vers le lycée français des élèves empêchés pour divers motifs d'ordre intellectuel, moral ou social, de recevoir la haute culture classique. La seconde raison pour les professeurs d'humanités anciennes de ne pas bouder les humanités modernes, c'est de considérer que si l'enseignement classique français est relativement facile à recevoir, il est plus difficile à donner que l'enseignement classique latin; que les professeurs de langues vivantes eux-mêmes devront être des humanistes suffisants, joignant au moins la licence ès lettres à leurs certificats spéciaux; que, de là, il rejaillira sur le personnel du nouvel enseignement autant de dignité professionnelle que sur celui de l'ancien, et qu'en un mot l'Université tout entière doit trouver dans la réforme projetée un surcroît d'honneur pour elle et de profit pour l'humanisme.

Nous conclurons là-dessus, en lui recommandant de méditer cette page d'un de ses chefs les plus écoutés, aussi sagement novateur que le fut en son temps son prédécesseur Rollin :

« Dans cette rénovation de l'enseignement spécial, l'enseignement classique trouvera lui-même un moyen de rajeunissement. Vraisemblablement il perdra un certain nombre d'élèves. Ne nous en inquiétons point. Ceux qui lui resteront lui appartiendront d'autant mieux. On ne saurait trop enseigner de grec et de latin à ceux qui se plaisent à cette haute culture; le danger est d'en apprendre à trop de jeunes gens qui n'en ont ni le goût ni le besoin. Les études désintéressées ne gagneront pas seulement à cette indépendance un surcroît de vigueur. De la légitime importance accordée au mode nouveau d'éducation qui s'impose, il sortira, je l'espère, à l'honneur même de l'éducation classique, un salutaire effet d'émulation. L'Université, qui embrasse dans son sein les deux ordres d'enseignement, ne peut que s'applaudir de voir s'établir entre eux une de ces luttes généreuses qui ne sont pas moins fécondes pour le développement des énergies intellectuelles et morales d'un pays que pour l'accroissement de sa richesse. »

Du nombre des lycées latins à maintenir, de la nature des diplômes à exiger des divers maîtres du lycée français, surtout des sanctions à accorder à ses élèves, nous n'avons rien ou presque rien dit. Avant d'entrer dans ces détails, gros de querelles, il fallait tenter avec sérénité de s'accorder sur les principes, ce que d'aucuns déclarent impossible avec un emportement de passion qui exclut tout examen; il fallait, en dissipant un malentendu fâcheux, calmer les alarmes de la majorité universitaire qui croit les humanités anciennes menacées; il fallait rappeler à l'Université que l'heure est critique et l'occasion peut-être unique de sauver ces humanités; il fallait, en un mot, la préparer à pratiquer l'essai loyal de l'enseignement secondaire classique français. C'est ce que nous avons tenté dans la modeste mesure de nos forces, mais après un scrupuleux examen de la question et avec toute la sincérité de notre culte et de notre reconnaissance pour les humanités anciennes.

Si le parti pédagogique, qui n'aime pas à être appelé *réactionnaire*, s'obstine à vouloir faire échec aux bonnes volontés des plus sages amis de l'Université et aux programmes ministériels, il le peut, dans la mesure qu'on sait, mais il se chargerait là d'une responsabilité plus grave qu'il ne croit, et c'est son excuse. Alors il nous resterait encore à

répéter patiemment, avec M. de Cormenin, en un débat tout pareil : « L'heure vole, les passions s'usent, les préjugés se dissipent, la vérité se dégage, le droit apparaît et le temps est à nous. »

Mais nous n'avons pas épuisé tous les moyens de conciliation : il en reste un, souverain à nos yeux, qui est l'examen du rôle supérieur réservé aux humanités anciennes dans le nouveau système d'enseignement secondaire.

EUGÈNE LINTILHAC.

J.-J. WEISS

Je me souviens du *Journal des Débats*, durant les années qui suivirent la guerre de Crimée, lorsque commença à se détendre le régime rigoureux auquel le 2 Décembre avait soumis la presse. Deux écrivains y alternaient, de mois en mois, au bulletin en tête du journal : Prévost-Paradol et le grave Alloury. Le mois d'Alloury était austère ; en revanche, celui de Prévost-Paradol passait comme une semaine. On lisait alors le bulletin lentement, en goûtant la langue harmonieuse et élégante, savourant surtout les malices que renfermait chaque ligne, les fines allusions, les épigrammes aiguisées qui irritaient le gouvernement impérial, sans que la censure y pût trouver l'occasion d'un avertissement ou d'une poursuite.

Un jour, le nom de Prévost-Paradol fut remplacé par un autre, et le lecteur, d'abord déçu, s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas trop perdu au change. Ce n'était plus la prose nombreuse et placide de Paradol, mais c'était une prose bien française, elle aussi, plus ferme et plus nerveuse. Ce n'étaient plus les épigrammes malicieuses jaillissant de tous les mots, mais le trait plus rare était peut-être plus vigoureux. Un coup de canif, toujours porté au bon endroit, remplaçait le paquet d'aiguilles.

Ce nouveau bulletinier des *Débats*, c'était J.-J. Weiss. Prix d'honneur de philosophie, élève de l'École normale de la promotion de 1847, professeur d'histoire à la Rochelle, puis de littérature à la Faculté d'Aix et d'histoire à la Faculté de Dijon, il était de ces jeunes maîtres auxquels Hippolyte Fortoul avait rendu l'Université inhabitable, et qui venaient demander à la presse l'indépendance, le pain de chaque jour et la satisfaction de leurs ambitions légitimes.

Weiss eut vite fait sa place parmi les premiers journalistes du temps. Ce n'était pas cependant au *Journal des Débats* qu'il devait prendre tout son essor. Il le prit au *Courrier du Dimanche* d'abord, ce journal d'avant-garde, lu dans les salons, plus lu encore de la jeunesse des écoles, sur lequel pleuvaient les avertissements et les suspensions, et qui était destiné à mourir de mort violente ; puis au *Journal de Paris*, qu'il fonda avec M. Édouard Hervé. Du *Journal de Paris*, dont la fortune fut si brillante et si rapide, J.-J. Weiss fut véritablement l'âme. Orléanistes et républicains réunis par une haine commune y faisaient sous sa direction une guerre acharnée à l'empire autoritaire. Weiss s'y prodiguait, écrivant chaque jour, et souvent plusieurs articles, guidant et formant ses jeunes collaborateurs, réglant la mise en page, veillant à tout, allant jusqu'à rédiger lui-même tel fait divers.

La souscription Baudin amena Weiss, avec tant d'autres journalistes, sur les bancs de la police correctionnelle ; il s'y défendit lui-même, et son plaidoyer, aujourd'hui à peu près introuvable, est un des morceaux les plus fiers, les plus éloquents, les plus vigoureux qui se puissent lire. Mais, ce même jour, Gambetta s'était révélé ; tout le reste disparut dans le triomphe du jeune tribun. Weiss n'avait eu que la parole ; Gambetta avait eu la voix, le geste, l'action, tout ce qui fait l'orateur. Avec lui, on avait entendu rugir le monstre.

L'empire autoritaire tomba ; le ministère Rouher fut remplacé par le cabinet Émile Ollivier.

Weiss était un libéral ; on ne peut dire qu'il eût jamais été un républicain. Si une forme de gouvernement avait ses préférences, c'était la monarchie constitutionnelle, telle que la France l'avait connue sous le gouvernement de Louis-Phillipe, de 1830 à 1840. Au fond, il était un conservateur, presque un bourgeois, attaché aux « libertés nécessaires », ne demandant guère davantage. L'étude de l'histoire l'avait rendu sceptique sur bien des choses ; il y avait aussi pris le goût de l'action, ou plutôt c'est parce qu'il aimait l'action avant tout, que l'histoire l'avait toujours attiré. Il crut ce jour d'action venu pour lui. Il crut à la conversion sincère de l'empereur, et à l'empire libéral. Il crut que le cabinet Émile Ollivier pouvait faire faire à la France l'économie d'une révolution. Autour de lui, les orléanistes, ses amis, se ralliaient en foule à l'empire libéral. M. Daru et M. Buffet entraient dans le ministère ; M. Guizot désarmait ; Prévost-Paradol acceptait la légation de Washington. Weiss se rallia, lui aussi, et devint secrétaire général du ministère des Beaux-Arts. Six mois plus tard éclatait la guerre et l'empire s'effondrait.

La guerre finie, Weiss reprit sa plume de journaliste ; ce fut dans les rangs de ceux qu'on appelait alors les conservateurs, parmi les ennemis de la république, qu'il s'engagea. Thiers l'avait repoussé ; l'irritation personnelle se joignit à ses préventions. La république conservatrice fut déclarée par lui une bêtise. Il mena contre elle, dans le *Paris-Journal*, une campagne longue et acharnée, et nous pouvons bien dire, nous tous ses adversaires d'alors, que personne ne déploya dans cette lutte plus de verve, plus de talent, ne mit en œuvre plus de ressources d'esprit. De toute la vie de journaliste de Weiss, ce fut, incontesta-

blement, à ne se placer qu'au point de vue de l'art, la plus brillante. L'Ordre moral le récompensa en faisant de lui un conseiller d'État, et c'était justice. Mais l'Ordre moral ne devait pas durer; l'aventure du 16 Mai consomma sa ruine. Quand la victoire fut restée au parti républicain, Weiss paya de sa place de conseiller d'État l'énergie avec laquelle il avait soutenu, pendant la lutte, le maréchal de Mac-Mahon et les hommes du 16 Mai.

Cette fois, du moins, cet historien avait compris la leçon de l'histoire. Il avait compris que la France voulait la république, qu'elle la voulait quand même, qu'elle était résolue à ne plus confier sa destinée à aucune monarchie; qu'aimant, ou non, la république, il fallait s'y résigner comme à un fait nécessaire, comme à un fait accompli, que le plus sage était de l'accepter loyalement et sans arrière-pensée. Quand on disait autour de lui que, cette fois encore, elle ne durerait pas : « Oui, répondait-il d'un ton goguenard, il est fort possible qu'elle ne dure pas plus de cent cinquante à deux cents ans. »

Son parti pris, bien convaincu que le bon sens et le patriotisme commandaient également à tous les bons citoyens d'accepter la république, Weiss n'hésita pas. Avec la décision d'un homme assez courageux pour avouer résolument qu'il s'était trompé, il essaya de persuader à tous ses amis de renoncer, comme lui, à leurs illusions et de cesser de fomenter la discorde. C'est alors qu'il donna à la *Revue politique*, dirigée par son camarade de promotion et son fidèle ami, Eugène Yung, cette série d'articles si remarqués alors et que nos lecteurs n'ont pas oubliés.

Mais les partis, au lendemain du triomphe, tout échauffés encore de la bataille, meurtris des coups qu'ils y ont reçus, croient difficilement à la sincérité des conversions rapides; et ils voient, en effet, ce jour-là, tant de conversions aussi imprévues que soudaines, tant d'individus accoutumés de vieille date à accompagner le succès, venir à eux, que leur erreur est excusable. La république triomphante garda rancune à Weiss, et lorsque Gambetta, qui depuis longtemps le connaissait, l'appréciait et l'aimait, voulant rassembler autour de lui toutes les forces vives de la France et inaugurer la politique d'apaisement, l'appela à ses côtés au moment du grand ministère, comme directeur politique aux affaires étrangères, ce fut pour beaucoup un scandale : une trahison, dirent les violents; une faiblesse coupable, dirent les modérés eux-mêmes. Le choix de M. Weiss, aussi bien que celui du général de Miribel, fut un des graves griefs de la majorité contre le grand ministère. Gambetta fut renversé, et, avec lui, pour la troisième fois, Weiss vit s'écrouler sa fortune politique.

Il reprit, une fois encore, sa plume de journaliste, mais cette fois il était las de la politique, où il n'avait trouvé que déceptions. Il revint tout entier à cette littérature qui avait eu le culte de sa jeunesse, à laquelle il n'avait jamais cessé de donner les rares loisirs de sa vie de polémiste, qui maintenant fut sa consolation. Le *Journal des Débats* lui confia son feuilleton dramatique, et, du premier jour, il s'y révéla un maître. Il y montra l'esprit le plus vif, le plus ouvert, le plus brillant, le goût le plus fin, le plus délicat, le plus vraiment français; il y montra aussi, quand s'offrirent les occasions, toute sa sagacité, toute sa pénétration d'historien, tout son talent à faire revivre quelque grande figure du passé.

Il continua, se dépensant ainsi sans compter, jusqu'au jour où son cerveau, auquel il avait tant demandé, lui refusa le service. Une modeste retraite à la bibliothèque de Fontainebleau lui fut accordée alors. C'est là qu'il a employé ses dernières années à recueillir quelques-unes de ses études sur la littérature française ou sur les mœurs au théâtre. C'est là qu'il écrivit aussi ce *Voyage au pays du Rhin* où l'on sent le patriotisme d'un fils d'Alsacien, qui avait été enfant de troupe, qui avait grandi sous l'uniforme et à l'ombre du drapeau tricolore. C'est là qu'il est mort la semaine dernière.

Weiss a été un incomparable journaliste, peut-être le premier journaliste de notre temps, le plus alerte, le plus vif, le mieux prêt à toute heure et toujours, le seul capable, je crois, de faire lire jusqu'au bout un article de première page de quatre colonnes. Il avait le mouvement, la verve, l'abondance, la facilité entraînante, le flot toujours jaillissant, parfois l'éloquence. La langue qu'il écrivait était la belle langue française si souple et si variée, tantôt se développant en une grande phrase pleine d'ampleur et d'éclat; tantôt bondissant et se ramassant en traits courts et rapides. Son instruction était aussi étendue que solide; son intelligence ouverte, son bon sens plein de force; il aimait à lui donner les allures du paradoxe, mais chez lui, le plus souvent, le paradoxe même n'était que le masque de la raison.

S'il est à regretter pour sa mémoire qu'il n'ait pas rassemblé toutes ses forces dans un livre, qu'il n'ait pas laissé une œuvre, lui qui était capable de faire une œuvre, son action, au jour le jour, n'en aura pas moins été considérable et féconde. Que d'idées il a semées au courant de la plume durant vingt-cinq années! Que d'esprits il a excités et éveillés!

Si on regarde sa vie, il semble qu'elle ait été manquée, et rien ne lui a réussi en effet, car il y avait au fond, chez cet homme tant accusé, non seulement de versatilité, mais d'ambitions mesquines et de convoitises, un grand naïf et un grand maladroit. Personne ne sut moins que lui conduire sa vie et faire à propos les choses utiles à sa fortune. A défaut de cette fermeté de principes et de cette solidité de caractère qui assurent seules l'unité de l'existence, il n'eut ni cette suite de volonté ni cette obstination et cette férocité d'égoïsme

auxquelles tant de médiocres ont dû d'arriver à tout. La fantaisie fut toujours la grande maîtresse de ses actions. Il souffrait, dans les dernières années de cette vie manquée, de ce labeur toujours à renouveler pour rebâtir cette maison qui s'effondrait toujours. Il souffrait de n'avoir jamais réussi, lui qui se sentait supérieur à tant d'autres, à acquérir enfin dans la société, pleine de catégories officielles, la place, le rang, la situation auxquels il avait le droit de prétendre. Trop fier pour se plaindre, d'esprit trop large pour en devenir aigre ou maussade, il en était cependant attristé.

Ne le plaignons pas toutefois. Après tout, il a fait ce qu'il aimait. Il a donné sa vie, remplie par le travail, aux études nobles et désintéressées. Il a connu les émotions des belles luttes. Il a vécu pour les choses de l'esprit. Il a goûté pleinement cette joie de penser, de réussir à exprimer ses pensées, de les communiquer, de les voir se propager autour de lui. N'est-ce pas là, en somme, ce qu'il y a de meilleur ici-bas, et cela ne vaut-il pas mieux, s'il faut choisir, que de mourir député, sénateur, conseiller d'État — voire académicien, puisque l'Académie française, elle non plus, n'a pas voulu de J.-J. Weiss?

CHARLES BIGOT.

COURRIER LITTÉRAIRE

« Ce que je reproche au naturalisme, ce n'est pas le lourd badigeon de son gros style, c'est l'immondice de ses idées. »

Ce n'est pas moi, c'est des Hermies qui parle ainsi à son ami Durtal, au début même de *Là-bas* (1), le dernier volume de M. Huysmans; et, comme l'ami Durtal répond très mollement à cet anathème, le lecteur est autorisé à conclure que le naturalisme a cessé de plaire à l'un de ses plus fougueux néophytes. C'en est fait. L'enfant de chœur de Médan, le fils spirituel et l'héritier présomptif de M. Zola, renie son maître et frappe son père : « *Tu quoque, fili mi!* » Comme le terrible et satanique chanoine Docre qui se fait tatouer sous la plante des pieds l'image du Sauveur afin de fouler aux pieds sans cesse son divin ennemi, il ne manque plus à Huysmans le renégat que de glisser dans ses chaussettes une photographie de l'auteur de *Germinal* pour piétiner à toute heure le dieu qu'il a quitté.

Donc, le naturalisme est, décidément, trop bas de plafond ; il faut en sortir si l'on veut respirer : « Alors, quoi? » se demande élégamment Durtal... Faut-il en revenir « aux œuvres lanugineuses des Feuillet et des Cherbuliez, aux historiettes lachrymales des Theuriet et des Sand? » A Dieu ne plaise! Le monde littéraire se compose, paraît-il, « de cupides bourgeois et d'abominables mufles ». On est las des « mufles », mais on ne veut pas se jeter dans les bras des « bourgeois ». Pour ceux-là, M. Huysmans a gardé, de son séjour parmi les bons naturalistes, quelques injures de choix qui rappellent le second acte d'*Henriette Maréchal*: « négociants », « clan libéral », « orléanistes de lettres », « rue du Sentier », etc. En un mot, ce sont des gens qui n'ont aucune « envolée », « aucun élan vers les ailleurs », et cela dit tout!

Que faire, mon Dieu? M. Huysmans, dans la personne de Durtal, en est là de ses anxiétés littéraires, lorsqu'il se rappelle à propos une horrible et sublime peinture aperçue autrefois en Allemagne, une crucifixion du vieux maître Matthæus Grünewald. Au premier abord qu'y voyait-il? Un brigand mourant d'une mort hideuse et infâme ; au pied du gibet, une paysanne et un rustre. Puis, à force de contempler, apparaissait et rayonnait la trinité admirable, le Dieu, la mère, l'apôtre.

Et, après deux ou trois pages (qui sont d'un maître, il faut bien le dire), M. Huysmans s'écrie : « Quel naturaliste forcené que ce Grünewald! Et quel idéaliste forcené que ce Grünewald! » C'est pour lui un trait de lumière : il croit avoir découvert le secret de l'art.

J'ajoute qu'il a raison. Mais, sans doute : naturaliste et idéaliste tout ensemble, voilà ce qu'il faut être. Seulement pourquoi « forcené »? C'est dans ce mot que gît l'erreur.

L'idée d'un contraste, d'une opposition, d'une guerre à mort entre l'esprit et la matière, la notion d'un dualisme qui se retrouverait partout, en morale, en religion, en métaphysique, est assurément la première qui devait se présenter aux esprits et, pendant longtemps, les obséder : mais elle a fait son temps ; elle s'efface devant la notion supérieure du Monisme où vont se reposer à la fois, je l'espère, les pensées et les consciences. S'il est quelque chose de définitif ici-bas, c'est une philosophie définitive.

Or le livre de M. Huysmans est précisément l'expression la plus aiguë, la plus furieuse du dualisme expirant; c'est le dernier coup de queue du monstre qui va mourir. Il aura été ainsi donné à quelques hommes de notre temps de pousser toutes les vieilles doctrines à leur plus scandaleux excès pour qu'elles finissent dans ce paroxysme même et fassent la voie libre au progrès intellectuel. C'est en quoi ce livre rétrograde, qui nous ramène à la magie, à l'astrologie, au satanisme, à la messe noire, peut, dans une certaine mesure, servir l'avenir, parce qu'il aboutit à un immense dégoût du passé et même du présent.

Quinzième siècle et dix-neuvième siècle, archaïsme et modernité, histoire et roman, ce volume est double, triple, multiple, comme ces prodigieux bouquins d'autrefois où se déchargeait la cervelle d'un Bonaventure Des Périers, d'un Béroalde de Verville, d'un Ba-

(1) *Là-bas*, par J.-K. Huysmans. — Tresse et Stock.

bureau des Accords, d'un Burton, d'un sir Thomas Browne.

On y trouve un tas de choses disparates, une cause célèbre du temps de Charles VII et une savante dissertation sur les cloches entre-croisées étroitement avec l'histoire des amours de Mme Chantelouve, une catholique qui n'a rien de chrétien ni même d'humain ; un éloge de la poussière à côté d'un éreintement de M. Zola; Raymond Lulle et M. Charcot, Paracelse et M. Charles Richet cités dans le même chapitre avec le *Blue-Book* et *la Démonologie* de Bodin. Dans ce magasin de faits, de doctrines et de sensations où les idées roulent confondues, comme les objets de prix et la camelote s'entassent pêle-mêle dans une liquidation après faillite, on peut relever des descriptions d'orgie et de sacrilège d'une réalité si infâme que la répugnance morale fait place à la répugnance physique, et que l'estomac des honnêtes gens en est littéralement retourné. Mais on y rencontre aussi de l'érudition authentique, de la rêverie et même de la délicatesse, des morceaux d'une facture très artistique et vraiment neuve.

A part la truculence voulue du premier chapitre, où la langue est disloquée haut la main, à seule fin d'épouvanter les bourgeois et les professeurs, le style est vigoureux et franc. Le début de l'intrigue avec la Chantelouve, et les jolies lettres à la cantharide et au poivre rouge qu'elle lance d'abord pour incendier Durtal; la déception de celui-ci lorsqu'il devine dans sa correspondante inconnue une femme avec laquelle il est déjà en relations; l'accommodation qui se fait dans son esprit entre la maîtresse rêvée et la maîtresse réelle, entre X et Hyacinthe Chantelouve; les circonstances grotesques jusqu'au fou rire qui accompagnent la chute de cette dame, tout cela est d'une veine très heureuse, très naturelle, qui, par delà *Madame Bovary* et *les Bourgeois de Molinchart*, me rappelle — oserai-je le dire? — *Jacques le fataliste* et la *Religieuse*. Il y a encore de la puissance, bien que gâtée, affaiblie par la prolixité et l'outrance, dans cette vision de Gilles de Retz qui erre à travers la forêt, ivre de remords tels que jamais créature humaine n'en a sentis, et auxquels se mêle le retour d'épouvantables et affolants désirs. Si le crime a sa grandeur, si l'éréthisme a sa poésie, vous les trouverez là.

Après nous avoir promenés par les larges avenues et par les ruelles houteuses de la Connaissance, après nous avoir versés vingt fois dans des bourbiers où nous avons cru rester, vers quelle conclusion nous conduit finalement M. Huysmans? Je l'ai dit, vers le dégoût universel. Dégoût de la littérature et en particulier de l'histoire, faussée, depuis Michelet, par la sélection arbitraire des documents et par la recherche de prétendues lois générales qui reposent sur une douzaine de faits mal observés. Dégoût de l'amour qui dérange les petites habitudes et « chambarde » le lit du célibataire studieux. Dégoût du peuple qui, pour comble d'humiliation, crie à la cantonade, dans le moment où le livre se termine : « Vive Boulange! » Nous sommes ramenés à la question du début : « Alors, quoi ? » Un des principaux personnages du roman nous fait alors entrevoir la foi comme un refuge possible :

— Il y a des moments, dit-il, où je crois presque, où je sens que ça vient.

Et il ajoute au bout d'un instant :

— C'est tout de même embêtant de vaciller ainsi !

L'expression manque de noblesse, mais le sentiment trouvera de l'écho. Au fond, sous une forme délicate et gracieuse, Bourget dit-il autre chose?

Reste un point à débattre. Faut-il croire à la renaissance présente du satanisme, au chanoine Docre, à la messe noire qui se célébrerait à quelques pas de vous, à l'heure même où vous lisez tranquillement votre *Revue bleue?* Je ne me charge pas de résoudre la question. Comme tous les autres, le monde clérical a son demi-monde, ses révoltés, ses brebis galeuses. Ce quartier latin ecclésiastique qui s'allonge aux côtés de l'étrange et mélancolique rue de Vaugirard a, sans doute, ses mystères ; je ne les ai point sondés. J'y ai entrevu, par échappées, quand j'étais tout jeune homme, presque enfant, des individualités bizarres et un peu louches, dont j'ai gardé un souvenir équivoque. Quelque chose grouillait-il déjà sous ces eaux dormantes, sous ces mœurs engourdies d'une petite ville isolée dans la grande? Je l'ignore. A cette époque, le positivisme triomphait, même dans l'église; aujourd'hui, le mysticisme envahit même la science. Or le mysticisme reconduit l'homme à la messe noire ou à quelque chose d'analogue par l'unique raison que « qui veut faire l'ange fait la bête ». C'est pourquoi, en ces matières, ne niez pas, n'affirmez point, ne cherchez pas trop, car vous risqueriez de trouver.

*
* *

La Bibliothèque des romans historiques, de l'éditeur Armand Colin, une des tentatives les plus intéressantes et les mieux conçues de la librairie contemporaine, vient de s'enrichir, presque simultanément, de deux volumes, *Cléopâtre*, par Jean Bertheroy, et *Hassan le janissaire* (1), par M. Léon Cahun.

La *Revue bleue* a publié du premier de ces ouvrages un assez long extrait, qui a donné à nos lecteurs une idée du livre et qui me dispense d'insister. J'ai, d'ailleurs, consacré ici même une étude d'ensemble aux poésies de Jean Bertheroy. Sa prose garde quelques-uns des mérites de son vers : l'ampleur, l'harmonie et la grâce. Elle y joint le sentiment fidèle des choses anciennes, une précision scrupuleusement exacte dans la peinture des lieux et des caractères.

(1) *Cléopâtre*, par Jean Bertheroy; *Hassan le janissaire* (1516), par Léon Cahun. — Armand Colin.

Avec *Hassan le janissaire,* nous pénétrons dans un monde inconnu, au cœur de la vie militaire chez les Turcs de la grande époque. A ce moment, le sultan Sélim caressa le rêve de devenir en vérité le commandeur de tous les croyants, et ce rêve fut presque réalisé par la conquête de la Syrie et de l'Égypte. Janissaires contre mamelouks, la lutte, à coup sûr, était curieuse et valait la peine d'être contée. Au milieu de cette épopée, M. Cahun a posé son héros de dix-neuf ans, hier le pieux et paisible élève du diacre Christoforidès, aujourd'hui l'apprenti janissaire et l'adorateur d'Allah.

La *Devchurmé,* une loi que je ne me permettrai pas de traiter de barbare, puisqu'elle ressemble trait pour trait à la nôtre, enlève le jeune Toske à sa famille, et la vie de caserne le mûrit très vite. La guerre éclate, et voilà le jeune soldat sur les grands chemins de l'Asie avec sa compagnie d'arquebusiers, ce fameux 11e beuluk, capitaine Mahmoud, qui ne compte que des braves et saura mourir, le jour venu, jusqu'au dernier homme.

Je suis vraiment émerveillé de l'aisance avec laquelle M. Cahun se débrouille à travers le Stamboul du XVIe siècle; j'admire sa vision nette et pittoresque des logis, des costumes, des meubles, des armes, de la cuisine et des âmes. Dans une lettre très caractéristique et pleine d'humour, sorte de préface *ad hominem* que M. Cahun a eu la bonté de m'adresser, il s'est confessé à moi de ce qu'il appelle ses péchés. Comme si j'avais, pauvre ignorant, qualité pour l'absoudre! D'ailleurs, cette confession, c'est plus que du scrupule et de la probité, c'est de la coquetterie. Voulez-vous savoir quels sont les plus gros péchés de M. Léon Cahun? Il a supposé déjà existantes en 1517 les formations qui se trouvent indiquées dans le *Kriegsbuch* de Léonard Frondsperg, composé en 1547. Il a fait jouer un rôle important à Dragut et à son lieutenant Chasse-Diable, dès 1517, quoique ce dernier n'apparaisse dans l'histoire qu'en 1524, et que la participation de Dragut aux opérations militaires de Syrie et d'Égypte ne soit positivement affirmée par aucun historien. Enfin, M. Cahun craint d'avoir montré l'arquebuse plus maniable qu'elle ne l'était à cette date.

Ce dernier point vaut qu'on s'y arrête un instant. Vous êtes-vous jamais demandé quelle étrange entreprise c'était alors de tirer un coup d'arquebuse? Songez que chaque soldat, en outre de cette arme, longue de cinq pieds et pesante à proportion, devait porter une poire à poudre contenant trois livres pour charger et trois livres pour amorcer, un paquet de mèches, un briquet, une boîte de suif pour graisser l'instrument, un énorme saumon de plomb destiné à fondre des balles et une hachette pour le briser. A quoi il faudrait peut-être — pour entrer dans les remords de M. Léon Cahun — ajouter une fourche, car il devait être difficile d'épauler avec un semblable engin. Qu'en dites-vous? Que de « progrès » réalisés pour venir de là au fusil Lebel et à la poudre sans fumée? Combien il est plus aisé aujourd'hui de donner la mort aux gens! Il est vrai que les hommes d'autrefois, et notamment les contemporains d'Hassan Dolma, suppléaient à tout par leur infatigable bonne volonté.

L'arme change, mais le soldat reste le même dans tous les temps, avec ses infirmités héréditaires et ses vertus professionnelles. Quand vous faisiez votre volontariat, vous avez dû rencontrer plus d'un caporal qui ressemblait à l'*Onbachi* des adjemi-oghlans. Lorsqu'on lui offre la goutte, le brave homme répond en se frisant la moustache :

— C'est conforme à la tradition. Il n'y a rien de contraire à la discipline et aux privilèges du corps. Dans tous les cas, il n'y aurait qu'une marque d'estime et de déférence envers la dignité de mon grade... Va toujours, jeune homme, va toujours!...

Des aventures, et encore des aventures, des baisers et des coups d'arquebuse, des journées de combat et des nuits d'amour, beaucoup de sang et très peu de larmes. Il y a deux femmes dans le récit, une bonne et une mauvaise, mais c'est la mauvaise que je préfère, et je crois que l'auteur est de mon avis. Cette blonde Vénitienne, changée en sultane, plaira à ceux qui ne détestent pas un grain de coquinerie dans un caractère féminin, en guise d'assaisonnement. Je me sentais quelque indulgence pour cette délicieuse petite bête fauve, et je la trouvais assez punie lorsque l'amiral Dragut, expert-juré en ces matières, lui dit froidement : « Tu valais mille ducats, tu n'en vaux plus que cinq cents. » Mais l'auteur est allé plus loin, et il nous l'a montrée traînant à la fin le triple fardeau de la laideur, de la misère et de la vieillesse.

Au cours de ce roman, il arrive des choses extraordinaires. Les objets perdus se retrouvent, les gens qu'on croyait à mille lieues reparaissent, à la minute voulue, sur le point où ils sont nécessaires, un homme lutte victorieusement contre vingt adversaires; mais tout cela marche si bien, court si vite, que nous n'avons ni le temps de faire une objection, ni même celui de respirer. Après tout, nous ne sommes pas venus dans l'Orient des Selim et des Soliman pour étudier des « états d'âme » et pour assister à des drames d'analyse intérieure. M. Léon Cahun a autant d'imagination que de science. Cette imagination a quelque chose de violent, de rapide, d'aventureux, d'entraînant. Lui aussi, il est un peu janissaire; il écrit comme il se serait battu il y a quatre siècles.

Voici mon impression finale. J'ai cru voir des grognards de Marco Saint-Hilaire jetés en plein conte des *Mille et une Nuits*. Et il me semble bien que cela devait être ainsi.

*
* *

Ma tante Giron (1) a été le premier roman d'un

(1) *Ma tante Giron,* par René Bazin. — Calmann Lévy.

écrivain dont le succès croissant me paraît un signe heureux. Depuis, l'Académie française a distingué un récit charmant de M. René Bazin, *la Tache d'encre*, et ses promenades à travers l'Italie religieuse artistique et sociale ont été très remarquées des lecteurs des *Débats*. Le public, déjà nombreux, qui encourage et soutient ce jeune auteur, sera charmé de posséder, en un volume, *Ma tante Giron* qui ne connaissait pas encore cette forme de publicité.

Un livre tout jeune, plein de fraîcheur et de vie, un livre aimable et limpide, joyeux et pur, où rien ne semble plus facile que de vivre heureux et d'être bon. Jamais notre sagesse fatiguée et contristée, paralysée de mille doutes et empoisonnée de mille arrière-pensées amères ou troublantes, n'aura ce bel élan, cet éclat, cette bonne humeur dans le bien.

A travers cette disposition, la nature apparaît toute différente. Ce n'est plus la grande ensevelisseuse des douleurs et des joies, aux bras de laquelle nous cherchons le sommeil, l'oubli ; c'est la bouillonnante source d'activité, la fête innocente des sens, l'immortelle nourrice, toujours jeune et toujours belle, qui verse la force, la sérénité et l'espoir.

Les caractères sont ceux que j'avais coutume de chercher et de goûter dans les romans de Jules Sandeau, par exemple dans *le Docteur Herbeau*, un chef-d'œuvre ignoré de la génération présente. Salut, belles âmes frustes, honnêtes et rudes chasseurs, braves curés de campagne, fermières au franc parler et à l'action prompte, créatures d'instinct, chers primitifs, idéalistes en bourgeron et en jupe de bure! Où vous êtes-vous cachés, depuis trente ans? Sous cette « Terreur » réaliste, vous avez fait comme les suspects de l'autre Terreur : vous avez vécu, et c'est beaucoup! Mais les mauvais jours sont passés. Sortez de vos retraites. Voici qu'il y a de nouveau des âmes pour vous comprendre et pour vous aimer.

AUGUSTIN FILON.

THÉATRES

THÉATRE-LIBRE. — *Nell Horn*, de M. J.-H. Rosny.

Qu'a voulu faire M. Rosny? Est-ce une étude du caractère de Nell Horn? Est-ce un tableau des mœurs anglaises? A-t-il voulu nous conter une anecdote, ou encore se moquer de nous?

J'écarte d'abord les deux dernières suppositions. La conscience de l'auteur, et aussi son sérieux, me font croire qu'il est de bonne foi.

***

Si c'est une étude du caractère de Nell Horn, cette étude semble un peu rudimentaire. M. Rosny a traité sa pièce en tableaux. Autant ce procédé-là qu'un autre. Le Théâtre-Libre nous a donné, de ce genre, sinon tout à fait des modèles, au moins des exemples fort intéressants. Encore faut-il que chaque tableau nous montre un moment nouveau de l'âme des personnages, et nous amène ainsi à accepter le dénouement (si provisoire qu'il soit) choisi par l'auteur. Ici, rien de pareil.

Étant donné le drame imaginé par M. Rosny, on compte, sauf erreur, trois « moments » principaux — celui où Nell s'enrôle dans l'Armée du Salut — celui où elle quitte des frères pour aller vivre avec Juste — celui où elle accepte les propositions flatteuses, mais déshonnêtes, du personnage que le programme nomme discrètement « le Vieux ».

Du premier, nous ne voyons pour ainsi dire rien. Nell s'enrôle parmi les salutistes tout à la fin du troisième tableau, et j'ai peine à croire que les discours entendus soient les seuls motifs de sa conversion. Peut-être aussi M. Rosny a-t-il voulu nous montrer comment se recrutait l'Armée du Salut? Soit. La « psychologie » de Nell y perd en clarté, mais nous y gagnons un « document » pas très nouveau, mais assez curieux.

Du second, nous ne voyons pas davantage. Pourquoi Nell se donne-t-elle à Juste? Parce qu'elle l'aime?... Il nous semble bien, en effet, à quelques phrases de Nell, comprendre qu'elle aime Juste; mais, d'autre part, s'il faut en croire un ami de Juste (Michel), il se pourrait que Nell eût cherché, en poussant le *flirt* jusqu'à ses plus extrêmes limites, à trouver un mari. De ces motifs, nous pourrons choisir celui qui nous conviendra : M. Rosny n'y sera pour rien. S'il a une opinion, il l'a bien cachée.

Enfin, pourquoi Nell accepte-t-elle le « cottage » du vieux du Park? Parce qu'elle est dans la misère? soit encore. Mais ce qu'il serait intéressant de savoir, c'est comment Nell en arrive à examiner de sang-froid ces propositions. Sans doute, elle hésite abondamment (et je ne lui en ferai pas un reproche) avant de se décider; mais son interminable monologue peut se résumer, je crois, en ces quelques phrases : « Que vais-je devenir? — Juste est un misérable! — Que je suis malheureuse! »

La lutte qu'elle a soutenue après le départ de Juste a dû être fort dramatique; on ne nous en dit rien. Rien non plus des difficultés d'argent où elle s'est heurtée, de son état d'esprit quand elle s'est trouvée seule... Rien! Nell est salutiste; Nell est amoureuse; Nell est abandonnée; Nell tourne mal. Rien que des faits, sans explications. Je n'ose dire que c'est là le contraire du théâtre : le mot théâtre a pris, dans ces dernières années, un sens que je n'entends pas lui donner ici. Mais il semble bien que ce soit là le contraire de l'art. Sans s'en rendre compte, M. Rosny en revient (à sa façon) au vieux « mélo » de jadis. Le fait seul est mis en lumière : de ses causes, on ne dit

rien. Quel beau drame on ferait avec les entr'actes de *Nell Horn!*

*
* *

Si M. Rosny a voulu nous donner un tableau des mœurs anglaises, et, en particulier, quelques renseignements sur l'Armée du Salut, je crains qu'il n'ait pas été plus heureux.

Pour l'Armée du Salut, un *meeting* avec les discours du *Nègre*, de l'*Oiseau du bagne* et du *Capitaine*, puis une hallucination du lieutenant Willis, et c'est tout. Je sais bien qu'il serait peu loyal d'assommer M. Rosny (légitime défense?) en lui jetant à la tête une des plus belles œuvres de M. Daudet; mais peut-on ne pas penser ici à l'*Évangéliste*, et ne pas se dire qu'il fallait, sinon faire mieux, du moins faire aussi bien?

Quant à la peinture des mœurs anglaises, elle est en vérité un peu sommaire. Si je ne me trompe, elle se bornerait à ceci :

Au 3e tableau, Juste prononce ces paroles mémorables : « Ces parcs anglais m'étonnent toujours par leurs dimensions. » (Écrivez parcs avec un k, si cela vous plaît.) — Ailleurs, c'est une phrase sur le thé préparé à l'anglaise. Plus loin, une tirade sur le *flirt* (le *flirt* entre une pauvresse et un homme élégant). Joignez une diatribe du père Horn contre les Français, et vous aurez tout ce qui, dans *Nell Horn*, constitue le « milieu ». Je vous le demande en toute sincérité, la moindre *novel* de l'édition de Tauchnitz ne vous renseignerait-elle pas d'avantage?

Reste le *meeting* en plein vent. Il est très pittoresquement réglé, ce *meeting*, surtout pour les répons des salutistes; mais est-ce là une foule anglaise? Rien de moins anglais que ce que nous montrent les figurants du Théâtre-Libre. Ce sont là des... dos français.

*
* *

Il serait inutile d'insister d'avantage. Je voudrais seulement que ceux qui se plaignaient de l'obscurité du *Canard sauvage* voulussent bien dire ce qu'ils ont compris dans *Nell Horn*. Et encore, la cause de l'obscurité du drame d'Ibsen (si tant est qu'elle existât) était en nous; nous ne pouvions, d'un coup, pénétrer jusqu'au fond la pensée de l'auteur; au delà de ce que nous voyions, nous sentions qu'il y avait quelque chose. Oserai-je dire que c'est presque le contraire pour le drame de M. Rosny? nous n'y voyons que ce qu'il y a mis, et je crains que ce ne soit pas grand'chose : *Nell Horn* est tout en façade.

L'interprétation, au Théâtre-Libre, est presque toujours intéressante. MM. Grand et Antoine, MMmes Nau et France m'ont paru fort bons.

J. T.

CHOSES ET AUTRES

En songeant à Weiss.

C'était l'autre semaine, comme on arrivait au Vaudeville, pour la répétition générale du bénéfice Verlaine et Gauguin. Quelqu'un m'aborda ainsi, brusquement : « A propos, vous savez, Weiss est mort! » J'avais vu J.-J. Weiss dix fois tout au plus; je ne l'avais connu que vieilli, cassé, vaincu, somnolent et aphasique, dans sa période de renoncement dédaigneux. La triste nouvelle, distraitement jetée par un passant, m'atteignit pourtant en plein cœur. Tout jeune, à l'âge des enthousiasmes généreux, on a appris à lire dans l'œuvre d'un maître; par moments, fermant le livre, tant l'émotion était victorieuse et oppressante, on a murmuré ce souhait enfantin : « Voilà comment je voudrais écrire! » Il n'en faut pas davantage pour vous enfoncer au profond de l'âme un sentiment aussi fort qu'une amitié, dont la domination persistera, dont l'adieu vous caressera plus tard avec la douceur d'un souvenir d'amour. Vienne la mort de celui, écrivain, penseur, savant ou artiste, qui sut prendre en vous cette grande place, si surtout cette mort vous apparaît assombrie par la solitude, vous sentirez que quelque chose s'en va de vous-même — et, parmi les rares biens de l'existence, j'en sais peu qui vaillent cette douleur-là!

*
* *

Et cependant je n'étais pas allé ce jour-là au théâtre du Vaudeville pour pleurer des morts : la consigne était de sourire à la bienvenue de quelques jeunes gloires. Suffirons-nous à honorer, comme il convient, toutes ces gloires nouvelles, qui éclatent entre nos jambes ainsi que des bombes, ou s'écroulent sur nos têtes comme les bolides d'un ciel inconnu? L'esprit humain — c'est là une de ses pires misères — dispose d'une somme restreinte d'enthousiasme, qu'il sied de dépenser obole par obole. Nous faisons sur ce point, depuis quelque temps, de véritables folies de fils de famille; nous mangeons gloutonnement notre fonds d'admiration, capital et revenus, nous mordons à même, sans songer aux surprises du lendemain. Ne décourageons pas les génies futurs. Qu'un Dante et un Shakespeare, qui ne seraient pas Belges, s'avisent de pousser chez nous, en terre nationale, sommes-nous sûrs de trouver encore, pour les accueillir décemment, les quelques hyperboles de rigueur? Prenons garde de mettre à sec le trésor des louanges. Ce que j'en dis n'est pour blâmer personne, en supposant par impossible qu'on en tienne compte. Je n'ignore point qu'il est maussade, parfaitement inutile et tant soit peu ridicule de ne pas marcher avec son temps. Bonne chance aux nouvelles formules d'art! Vive le symbole!

puisqu'on en raffole. Va pour l'occultisme et le satanisme! Va pour « l'abscons », puisqu'il plaît aux dames!

Aussi bien, parmi ces élégants et ingénieux tortionnaires de notre pauvre vieille mère la langue française, je compte d'excellents camarades et de chers amis. Ils ont d'ailleurs beaucoup de talent et, je me plais à le croire, non moins de bonne foi. Ils sont nombreux, intrépides, intolérants, agressifs, tapageurs : autant de signes auxquels se reconnaît la vérité d'une doctrine. On ne peut pourtant pas fonder une religion en ménageant les susceptibilités de M. Sarcey! Celle-là compte des adeptes dans le meilleur monde. En promenant ma lorgnette à travers les loges, j'ai vu l'autre après-midi, au Vaudeville, de ravissantes Parisiennes qui se pâmaient aux beaux endroits et dont le cerveau flambait sous des chapeaux adorables. Il n'est pas admissible que tant de personnes distinguées puissent se tromper. Deux de mes voisines, des blondes exquises, lisaient à demi-voix, pendant un entr'acte, le programme en forme de manifeste, libéralement distribué aux spectateurs. Elles ponctuaient de jolis sourires entendus cette fin d'un conte d'Arthur Rimbaud :

... Mais ce prince décéda, dans son palais, à un âge ordinaire. Le prince était le Génie. Le Génie était le prince.
La musique savante manque à notre désir.

J'ai bien vu tout de suite, avec l'œil de l'envie, que rien ne manquait au leur; elles goûtaient dans sa plénitude l'ivresse de l'admiration consciente. Pas moi; ce dont j'enrageais. A l'entr'acte suivant, pour me narguer peut-être, elles gazouillaient cette strophe de Jules Laforgue :

O géraniums diaphanes, guerroyeurs sortilèges,
Sacrilèges manomanes!
Emballages, dévergondages, douches! O pressoirs
Des vendanges des grands soirs!
Layettes aux abois,
Thyrses au fond des bois!
Transfusions, représailles,
Relevailles, compresses et l'éternelle potion,
Angelus! N'en pouvoir plus
De débâcles nuptiales! de débâcles nuptiales!

Et puis, ô mes amours,
A moi, sont tous les jours,
O ma petite mienne, ô ma quotidienne,
Dans mon petit intérieur,
C'est-à-dire plus jamais ailleurs!

O ma petite quotidienne!...

Ravies, elles étaient ravies dans leur petit intérieur, mes deux petites quotidiennes, ravies d'admirer et de comprendre! Et c'est pour cela que j'ai souffert : car, si j'admire aussi, je ne comprends pas.

Non, sacrebleu! je ne comprends pas! Je voudrais pourtant bien suivre mon siècle, autrement que parmi les traînards: je ne demande qu'à varier à l'infini les formes de mon plaisir; je suis prêt à dépouiller comme de vieilles hardes, s'il s'agit d'embrasser une beauté nouvelle, mes préjugés et mes traditions. Après tout, je crois avoir quelques titres à l'initiation définitive. Beaucoup des vers de M. Verlaine enchantent mes oreilles; j'en perçois les musiques lointaines, j'en savoure la douceur navrée. Si je préfère lire *l'Intruse* de M. Maurice Maeterlinck pour moi tout seul, dans ma chambre, un soir d'orage, je ne suis pas de ceux qui ricanaient niaisement pendant la représentation de cette œuvre rare. Malgré les chandelles du tréteau et les perruques des acteurs, j'en subissais, comme un autre, le charme obsédant. Mais cela ne me suffit pas. J'ambitionnerais la joie d'entendre tout, de manger de tous les fruits de l'Eden, d'être aussi intelligent que les camarades. J'ai cru un moment que mon rêve se réalisait. Un comédien est venu, entre deux chefs-d'œuvre, déclamer quelques strophes, d'une langue immatérielle, d'un lyrisme magnifique et jaillissant; une bouffée de pure et farouche poésie a passé sur nos têtes comme un vent du large. Écoutez plutôt :

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle,
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur;

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonne,
Que d'immortalité tout semble se nourrir,
Et que l'homme, ébloui de cet air qui rayonne,
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir;

Quand je roule en mon sein mille pensers sublimes,
Et que mon faible esprit, ne pouvant les porter,
S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter;

Quand dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,
Je presse sur mon cœur un fantôme adoré,
Et que je cherche en vain des paroles de vie
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré:

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel déborderait encor :

Jéhovah! Jéhovah! ton nom seul me soulage...

Je comprenais, je comprenais comme un bienheureux. Mes deux gentilles blondes n'y étaient plus du tout, par exemple. Je me l'explique, maintenant : c'était de Lamartine! — O layettes aux abois! Emballages, dévergondages, douches! comme dit votre auteur.

*
* *

A partir de ce moment, je ne sais pourquoi, je n'ai plus pensé qu'à J.-J. Weiss. Autour de moi, on symbolisait ferme, sans soupçonner qu'un prince du style avait disparu. Nos modernes sont si loin de Weiss! il était si loin d'eux! De quoi, hélas! et de qui n'était-il

pas loin? Conçoit-on rien de plus salutaire pour nos vanités que la mort obscure, au fond d'un palais vide, de ce vaillant batailleur de la plume, politique qui avait touché à tant de choses et manié tant d'hommes, penseur qui s'était joué de tant d'idées! Weiss dépensa à manquer sa vie plus de dons naturels et d'efforts qu'il n'en faut pour l'enfantement d'un chef-d'œuvre. Ce qu'il fut, M. Charles Bigot, son ami, vient de le dire ici même, et mieux que personne. Qui dira ce qu'il eût souhaité d'être, qui écrira le poème cruel de ses rêves déçus?

Comme beaucoup de normaliens d'alors, J.-J. Weiss était parti de la rue d'Ulm pour le gouvernement du monde. A ce lettré accompli, les lettres semblaient un outil, l'outil de l'action. De sa forte culture historique il emportait une conception des affaires, plus idéale que pratique, le goût classique de la politique d'autrefois, de celle dont Fénelon dit quelque part qu'elle se décide dans le cabinet des princes. S'asseoir aux conseils d'un souverain, devenir, à défaut de Sully ou de Richelieu, Torcy ou d'Argenson, telle fut la chimère de Weiss, celle-là même qui dévora Paradol et qu'il aima mieux payer de sa vie que de son honneur. C'était, hier encore, une brûlante chaudière d'ambitions que la maison de la rue d'Ulm. Aujourd'hui que la politique devient de moins en moins un art de lettrés, les projets d'avenir doivent y être plus modestes, les désirs plus médiocres et plus résignés. C'est du moins la grâce que je souhaite à nos jeunes amis de l'École normale. Mais, au lendemain de 1848, pendant cette belle crise d'idéalisme qui nous plaça si haut au-dessus des peuples et nous coûta si cher, tous ces mandarins de vingt ans, doctes, avisés, éloquents, subtils, eussent repoussé comme un cauchemar l'idée que la conduite de l'univers cesserait un jour ou l'autre d'appartenir aux maîtres de la plume et de la parole. « Mon professeur de rhétorique, déclare Weiss, m'a muni pour la vie. » J'imagine qu'il lut Retz et Machiavel encore mieux qu'Homère et Port-Royal. Le coup d'État éveilla ces songeurs, les étourdit, les troubla un moment; mais quoi! le cabinet de ce prince-là, pour basse qu'en fût la porte, était un cabinet; il pouvait s'ouvrir. On subirait le régime de Décembre, on le réhabiliterait en le servant. Dire qu'il s'est rencontré des naïfs pour s'étonner, en 1870, de voir Weiss, l'invincible archer du *Courrier du Dimanche* et du *Journal de Paris*, déposer ses flèches et son arc au vestiaire d'une antichambre ministérielle! Ceux-là oubliaient qu'aux yeux de certains hommes, par le vice ou la vertu même de leur éducation, par suite de leurs maladies de jeunesse, la conquête du pouvoir excuse, légitime et ennoblit tout : le pouvoir en soi et pour lui-même, pour les fièvres qu'il leur donne, pour la griserie où il les plonge! « Qu'allez-vous faire? » demandait-on au nouveau secrétaire général du ministère des Beaux-Arts? — « Le sais-je moi-même? répondait Weiss. Il y a d'abord les abus que je vais continuer. » Le mot est charmant d'impertinence, mais qu'on n'y voie pas seulement un mot : c'est la révélation, comme on dit aujourd'hui, d'un état d'âme, c'est le cri de la passion ingénue. A cette rage des fonctions publiques, Weiss, par une des belles contradictions de sa nature, joignait un désintéressement picaresque, une facilité seigneuriale de détachement et d'oubli. Le fallait-il, il rejetait les uniformes brodés comme des loques, reprenait sa plume au premier signal, et recommençait. Eh bien! quoi? c'était à refaire! Il recommençait à gravir la pente savonnée, à s'user les pieds, les mains, l'esprit et le cœur sur la route menteuse qui semble conduire aux paradis de la gloire et de la puissance. Vint le jour où un grand charmeur d'âmes l'attacha à sa triomphante fortune, le prit par la main, le hissa lui-même sur un des plus hauts postes de l'État. Toutes les volailles du Capitole entonnèrent à pleine voix le chant du salut. Les patronets qui incarnent l'opinion publique aux heures de crise hurlèrent si fort : « Weiss et Miribel! » que l'espérance d'un parti s'en écroula.

Weiss se vengea princièrement. On lui vissait de force sa plume dans la main, il s'en servit. Condamné à mourir homme de lettres, il se fit des funérailles somptueuses. Ainsi que les politiques de grande race, il était resté pauvre : il lui fallait vivre. Le peu dont il avait besoin, il le gagnait en jouant les Jules Janin, et de quelle manière! parlant de Sarah Bernhardt, de Marie Colombier, commentant le décret de Moscou, que sais-je encore? déifiant Racine, exaltant ses écrivains favoris, Piron, Gresset, Parny, Regnard, découvrant des beautés dans *Fualdès*, sacrifiant, l'impie! aux exécrables manes de Scribe, disant n'importe quoi dans une langue magistrale, se moquant de tout, des autres et de lui-même, pour tromper sa douleur et finir gaiement! Mais que la politique grondât à la porte, il se retrouvait tout entier; le vieil enfant de troupe frissonnait au bruit des sonneries d'alarme, le bon soldat allait d'instinct du côté des horions, et quels coups de pointe il savait donner! Soudain, la maladie s'abattit sur lui, le renvoya d'un soufflet à une sinécure dérisoire, et nous n'entendîmes plus parler de lui.

De quelle sombre couleur durent être alors ses pensées du soir! La politique et les lettres, ses deux divinités, lui avaient menti. De nos mœurs décadentes il ne voulait, ne daignait, ne pouvait rien comprendre. Homme d'autorité et de discipline dans les deux domaines de la pensée et de l'action, le charlatanisme individualiste insultait à toutes ses doctrines. Jamais je n'ai senti la profondeur de l'abîme qui le séparait de ses contemporains, comme l'autre jour, à ces vêpres du néo-symbolisme où son souvenir me brûlait comme un reproche. Oui! c'est entendu, soyons modernes! Détruisons, saccageons, révolutionnons, détournons le verbe de son sens, bâtissons Babel, cherchons « des

plaisirs inconnus, des fleurs plus larges » !... Mais cachons, dans le bon coin de notre esprit, le culte réfléchi du beau ancien, gardons le respect des vérités mortes. Weiss servait ses dieux d'une âme libre. Voilà notre leçon et notre modèle à nous journalistes, barbouilleurs de feuilles volantes, constructeurs de châteaux sur le sable, écrivains de rencontre, penseurs de hasard, à nous tous qui mourrons tout entiers !

URSUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Le docteur William Mathews publie dans le *North American Review* un article curieux sur la *Civilisation et le Suicide*. Il évalue à 180 000 le nombre des suicides qui se commettent tous les ans. Les progrès du suicide sont, suivant lui, en raison directe des progrès de la civilisation, la civilisation ayant pour effet constant de rendre plus sensible le fardeau de la vie.

La terre classique du suicide est le centre de l'Europe, du nord-est de la France à l'est de l'Allemagne. La statistique, qui a établi ce fait, en a établi encore de plus étonnants : elle prouve, par exemple, que les habitants des pays de montagne ne se tuent guère, que les habitants des pays de marais se tuent peu, et que les habitants des pays de grands fleuves se tuent très volontiers. Encore préfèrent-ils se tuer en juin qu'en tout autre mois : en décembre, au contraire, le suicide est tout à fait rare.

Et ne croyez pas que ce soit fini ! La statistique démontre également que l'on se tue bien davantage dans les dix premiers que dans les vingt derniers jours de chaque mois ; que l'on se tue bien davantage le lundi, le mardi et le jeudi que les autres jours de la semaine ; enfin que les Allemands, ces satisfaits, sont le peuple du monde qui se tue le plus facilement, et les Slaves, ces pessimistes, le peuple chez qui le suicide est le plus rare. L'auteur de ces études statistiques aurait bien dû ajouter seulement que si les Slaves se tuent rarement, ils ont parfois des motifs bizarres pour se tuer : on n'a pas oublié l'histoire de ce jeune étudiant de Pétersbourg qui, en apprenant l'acquittement de Vera Zasoulitch, s'est brûlé la cervelle pour témoigner de sa joie.

La France vient au second rang, l'Angleterre au troisième, dans la liste des pays où l'on aime le suicide. M. Mathews a peut-être tort d'en conclure que l'intelligence et la culture sont plus développées en Allemagne qu'en France, en France qu'en Angleterre ; mais il donne des arguments tout à fait curieux pour montrer en thèse générale que tout développement de la civilisation entraîne la misère, le mécontentement, l'excès de travail, et par suite la tendance au suicide.

*
* *

Un critique allemand, M. Max Lautner, vient de faire une découverte assez inattendue et dont se réjouiront tous ceux qui connaissent la suffisance et la pédantesque témérité de la critique d'art officielle en Allemagne. Au moyen d'un procédé photographique qu'il a inventé, il a mis à jour, sur un grand nombre de peintures considérées comme le œuvres authentiques de Rembrandt, la signature de Ferdinand Bol. C'est ainsi que cette signature est apparue en toutes lettres sur le pied levé de la femme de Putiphar, dans le célèbre tableau *Joseph et la femme de Putiphar*, que M. Bode a acheté à un prix énorme pour le musée de Berlin, comme un chef-d'œuvre de Rembrandt. Et le plus divertissant est que, en effet, ce tableau est un chef-d'œuvre, qui vaut les Rembrandt les plus authentiques : à supposer que Rembrandt ait jamais existé et n'ait pas été simplement un pseudonyme du facétieux Ferdinand Bol. On se rappellera, en tout cas, que c'est le jugement de M. Bode, un des plus chauds défenseurs du *Joseph* de Berlin, qui a décidément réduit à rien, l'année passée, le Rembrandt du Pecq, dont tout le monde, avant eux, s'était montré si enthousiaste. « Tout au plus un Ferdinand Bol, » avait dit l'éminent augure.

*
* *

Dans un livre récemment paru à Londres, *la Folie du génie*, M. Nisbet a repris la vieille doctrine qui considère le génie comme une forme particulière de la folie : « Le génie, dit-il, est toujours le résultat éventuel d'un désordre nerveux. » Mais la partie la plus intéressante de son livre est celle où il cite des cas d'aberration mentale chez les grands écrivains. Nous apprenons, par exemple, que Dickens, de même que Balzac, considérait les personnages de ses romans comme des êtres réels, qu'il leur parlait volontiers, et qu'il se défendait de rien inventer dans ses récits, dont le sujet et la forme lui étaient transmis d'une source mystérieuse. Bunyan, l'auteur des *Aventures du pèlerin*, le docteur Johnson, Shelley, entendaient des voies : Shelley avait en outre de fréquentes hallucinations de la vue. Walter Scott vit un jour très clairement devant lui à Abbotsford lord Byron qui se trouvait alors sur le coutinent. Gœthe — c'était le type de l'égoïste — s'est un jour rencontré lui-même dans une de ses promenades.

*
* *

Il vient de paraître à Londres un livre qui est un véritable tour de force de l'imprimerie moderne. C'est, simplement, le *Pater* (celui de l'Évangile, non la comédie de M. Coppée) traduit en trois cents langues différentes, avec les caractères typographiques propres à chacune de ces trois cents langues. L'imprimerie impériale de Vienne a publié, il y a cinquante ans, le *Pater* en deux cents langues : mais la voilà bien dépassée ! Elle n'avait jamais songé ni au *Yoruba* que l'on parle sur la Côte des Esclaves, ni au *Yao*, qui est l'idiome des riverains du lac Nyanza, ni à l'*Aneiteumese*, idiome favori des indigènes des Nouvelles-Hébrides. Le volapük n'a pas été jugé digne de figurer parmi les trois cents langues. La publication du vieux texte anglais du *Pater* donne lieu à de curieuses observations sur les façons diverses dont on a compris la pièce divine. Ainsi pour le pape Adrien (1150), le pain quotidien est un pain mystique; pour Wyckleff, au contraire, c'est un pain tout à fait matériel et encore un pain accompagné d'autres victuailles : « Donne-nous aujourd'hui, dit Wyckleff, notre pain et le reste de ce qu'il nous faut à manger. »

*
* *

Les systèmes métaphysiques sont devenus si rares depuis quelque temps, que l'on éprouve une véritable joie à pouvoir en signaler un. Voici celui de M. Edmond de Hagen, penseur saxon dont la doctrine a été présentée, l'autre semaine, par M. Kirchner à la Société philosophique de Berlin. M. de Hagen est *Spatialiste*. Il considère l'espace comme le seul absolu, la seule substance permanente et réelle. Il a, d'ailleurs, découvert dans l'espace trente-huit qualités, qui se divisent en trois groupes : 1° les qualités qu'il possède en soi ; 2° celles qu'il possède dans ces relations avec le monde des phénomènes ; 3° celles qu'il ne possède pas, mais que nous lui prêtons.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 TOME XLVII 6 JUIN 1891

LES SALONS DE 1891

La plupart des personnes qui entrent au palais de l'Industrie ou au palais des Beaux-Arts pour y voir, comme disent les chroniqueurs, « les dernières manifestations de l'art contemporain », y vont d'ordinaire moins avec l'intention de se réjouir qu'avec le désir de juger. Lorsqu'on parcourt ces vastes salles, pleines de tableaux et de statues, on est généralement surpris par la disposition fâcheuse, volontiers hargneuse et agressive, du public. Les visiteurs du dimanche ont encore quelque candeur et une certaine capacité de rêve. Mais notre démocratie bourgeoise, celle qui entre, avec des billets de faveur, les jours où les Anglais payent cinq francs, semblent singulièrement difficile et hautaine pour ceux qui ont entrepris de l'amuser. Louis XIV était moins revêche pour ses peintres, ses sculpteurs, ses poètes et ses comédiens ordinaires. Le clubman qui visite le Salon devient tout à coup le plus solennel et le plus terrible des esthéticiens, et disserte avec d'autant plus d'autorité qu'il a appris, le matin même, dans les journaux du cercle, les opinions les plus approuvées et les plus « éminemment parisiennes ». Il sait les tableaux où il doit s'arrêter, et ceux devant lesquels il doit, d'un clignement dédaigneux, laisser tomber son monocle. Il y a pourtant des coins où cette foule, peu enthousiaste, se bouscule et admire. Certaines scènes piquantes, commises par des peintres qui, au fond, sont moins scélérats qu'ils n'en ont l'air ; certains portraits, particulièrement veules et, par là, très modernes ; certaines audaces, annoncées longtemps à l'avance et, somme toute, peu effrayantes, excitent des personnes ordinairement calmes, délient des langues embarrassées et font naître, autour de la cimaise, des « Salons » parlés, qui valent la plupart des Salons écrits. Ce serait œuvre pie que d'aller au Champ de Mars ou aux Champs-Élysées avec une âme simple et sans avoir lu M. Albert Wolff. On serait indulgent aux efforts des peintres et des sculpteurs ; on regarderait les images pour s'amuser. On oublierait que tout cela est à vendre, qu'il y a des fabriques d'œuvres d'art, des courtiers, des coulissiers, des remisiers et des marchands de tableaux. On apercevrait, au delà des toiles peintes, les choses réelles dont l'artiste a voulu faire venir le reflet jusqu'à nous. Par bonté et pour son plaisir, on viendrait en aide à l'incertitude de mains maladroites qui ont gauchement tenu le pinceau ou l'ébauchoir. Au lieu de triompher facilement et de montrer, avec emphase, au peuple assemblé, combien il y a, dans cette exposition souvent pénible, de bras cassés, de cous tordus, de chevaux estropiés, de soleils jaunes et de niaiseries prétentieuses, on réparerait doucement, par un effort d'esprit, les fractures et les ankyloses, on oublierait les manies et les tics ; on guérirait les maladies des yeux, le daltonisme dont souffrent plusieurs peintres bien intentionnés ; et, dans ce Salon arrangé, complété, restauré, on jouirait vraiment des couleurs et des formes ; on regarderait la splendeur des choses, fixée en des contours immuables, et l'on aurait, avec la joie de voir un beau spectacle, la satisfaction d'y avoir collaboré. Puis, si l'on avait le goût de philosopher, on s'amuserait à faire parler ces tableaux muets et ces statues mortes : on leur demanderait de nous révéler quelque chose sur les préoccupations habituelles de ceux qui les ont faites et de ceux

qui les achèteront ; par ces confidences, on apprendrait beaucoup sur l'esprit et les mœurs de ce temps-ci ; on verrait peut-être quelle réverbération spéciale projettent en nous, à l'heure actuelle, l'histoire et la nature, quelle est notre façon de comprendre la religion et d'éprouver certains sentiments ; quel pli particulier a donné à la face humaine la somme d'idées et de sensations qui actuellement nous agite et nous fait mouvoir. Pour se livrer à ce divertissement de rêveur et de moraliste, il faut se défendre, de toutes ses forces, contre le désir légitime de faire vendre les tableaux de ses amis et contre l'ambition d'être un critique d'art.

I.

LA PEINTURE HISTORIQUE.

Ceux qui aiment à la fois les histoires terribles et les tableaux très grands vont tout droit à la toile de M. Rochegrosse. Ce peintre a une prédilection marquée pour les scènes violentes et les accessoires amusants. Il parcourt l'histoire avec une audace juvénile, au galop, et rapporte de ces razzias dans le passé des corps de femmes tordus en poses torturées et plastiques, des manteaux de brocart, et des soies mauve, lilas ou vert pâle d'une incomparable transparence, des mosaïques de marbre, des cimeterres de Damas et des épées de Tolède, tout un musée de bibelots féroces. Vous vous rappelez la belle composition par laquelle il a illustré la guerre de Troie : Ulysse, la tunique au vent, debout, les bras croisés, attendant sa proie sur la dernière marche d'un escalier géant ; Andromaque, serrée par des mains brutales, les cheveux épars, vociférante et débraillée ; puis les Achéens aux belles cnémides, fort laids et un peu Kalmouks, mais coiffés de casques tout à fait inédits ; puis les flaques de sang frais où nageaient des têtes coupées, sous les pieds raidis des Troyens pendus. Plus tard, M. Rochegrosse nous a raconté un épisode de la Jacquerie, la prise d'un château par une troupe de paysans, l'arrivée de la bande hurlante dans la salle du donjon, parmi les enfants et les femmes que la vue de ces fauves glace de peur et immobilise dans un sursaut d'effroi. Aujourd'hui, cet esprit curieux et inventif a été tenté par les tragédies lointaines et confuses de l'Orient. Il a voulu représenter la mort de Babylone, le dernier festin de Balthasar, l'entrée des Perses dans la grande salle du palais, au moment où la clarté bleue de l'aube blémit les convives fatigués, tandis que les lampes qui ont éclairé l'orgie charbonnent et fument. On a tant commenté ce tableau qu'il est presque fastidieux d'y revenir pour le critiquer ou l'interpréter. M. Armand Silvestre, dont l'âme est naturellement portée à la cosmogonie, a dit que cette peinture était un symbole, et qu'il fallait voir, dans l'arrivée de Cyrus, la victoire d'Ahoura Mazda sur les dieux aveugles de Babylone, le triomphe de la lumière sur les ténèbres. Des critiques mécontents et fort pointilleux sur les questions d'archéologie et de couleur locale ont discuté vivement l'authenticité d'un certain filet bleu, aux mailles très larges, qui est l'unique vêtement d'une jolie dormeuse, et blâmé certaines victuailles qui n'ont pas paru suffisamment archaïques. Je n'ai pas le courage d'entrer dans ces discussions, d'abord parce que l'érudit, qui étudie la réalité par morceaux, à la loupe, sans essayer de rajuster les pièces, ne connaît pas toute la peine que se donne un artiste pour apercevoir et restituer des ensembles, ensuite parce que ce tableau m'enchante. On y découvre des coins exquis. Le corps féminin s'y étale, s'y déploie, s'y étire dans toutes les attitudes et y présente toutes ses faces. Visiblement, tandis que les Babyloniens aux barbes tressées cuvent stupidement leur vin bleu, les Babyloniennes ne dorment que d'un œil et savent que nous les regardons. C'est pour cela que leur coquetterie invente ces sourires de lèvres rouges et de dents blanches, et ces savantes lassitudes des bras repliés. Nous ne craignons pas un instant, pour ces chairs si tendres, la morsure des sabres persans, car nous savons bien que tout cela n'est pas arrivé, et devant cette superbe figuration, éclairée par un invisible feu de rampe, nous sommes aussi tranquilles qu'au fond d'une première loge au moment de l'apothéose. C'est faire tort à cette œuvre considérable que d'y voir à tout prix l'âme des siècles morts ; mais, à coup sûr, l'âme de ce temps-ci anime cette représentation grandiose. Tout ce qu'il y a eu nous de théâtral et d'un peu forain, notre goût pour les féeries et pour les pièces à grand spectacle, notre recherche des émotions scéniques, qui font passer un moment et ne tirent pas à conséquence, le penchant de nos volontés paresseuses à chercher, dans des fantasmagories tragiques, l'illusion de l'activité et de la vie, tout cela et bien d'autres choses encore, qu'un plus habile que moi pourrait démêler, expliquent cette façon de concevoir l'histoire et de prendre dans le passé des sujets d'opéra. On s'arrête quelquefois, dans un des grands salons carrés, devant un tableau qui représente la mort de Sardanapale et que beaucoup de spectateurs attribuent à M. Rochegrosse ; il n'est que de M. Chalon ; mais il procède des mêmes principes, et les caractères du système y apparaissent d'autant plus clairement que notre esprit, cette fois, est moins distrait que tout à l'heure par l'habileté de la facture. Je ne sais pourquoi l'artiste a donné à toutes ces femmes, entassées sur le bûcher du roi, parmi des vases précieux et un étincellement de pierreries, des yeux clairs de *misses* anglaises ; en tout cas, tous ces personnages, malgré leur accoutrement, sont si peu exotiques, qu'ils ont l'air déguisés. Ces belles esclaves, casquées d'orfèvreries et maillotées d'écailles d'argent, ces gardes qui rient dans leur fausse barbe, ce Sardanapale qui fait tous ses efforts pour être hiératique, ont, au fond de l'âme, une grande envie de retourner à Batignolles.

Le catalogue prétend que MM. Rochegrosse et Chalon sont élèves de MM. Boulanger et Lefebvre. C'est une erreur : ils sont, comme beaucoup d'entre nous, élèves de Mme Sarah Bernhardt. Cléopâtre a beau promener dans les environs du tropique, son serpent et la prose de M. Sardou ; elle est partout présente en ce Salon, où se multiplient, comme dans une perspective de miroir, sa silhouette serpentine, son long profil, ses attitudes câlines et fatales. Elle joue un rôle dans la *Mort de Babylone ;* c'est elle qui fait la sorcière, la femme verte qui lève les bras et pousse un cri. Elle se tord aux pieds de Sardanapale ; et plus loin, M. Clairin l'a coiffée d'un bien curieux chapeau à ailes de papillon pour représenter *Maria Pacheco, veuve de don Juan de Padilla. Espagne*, 1523. La *Dalila* de M. Charles Bitte lui ressemble moins. Je ne la vois point du tout parmi les Huns d'Attila, et j'en félicite M. Checa dont les cavaliers, armés de casse-têtes harnachés à la kirghize, galopent furieusement sur des chevaux peut-être un peu trop beaux, tandis qu'au loin, au bout de la plaine hérissée de chardons, empourprée de coquelicots et toute vibrante du petit cri des sauterelles, au pied d'une montagne bleue, les maisons éparses d'une ville pillée mettent sur l'horizon clair des fumées d'incendie.

Le moyen âge, le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècle ont peu tenté les peintres, aussi bien aux Champs-Élysées qu'au Champ de Mars. MM. Debras et Wagrez, l'un dans son *Portrait d'un membre du Conseil des Dix*, l'autre dans sa *Proclamation d'un édit,* ont visiblement songé à la Venise de *Severo Torelli* et à M. Albert Lambert le fils. Il faut passer rapidement devant quelques reîtres qui jouent aux échecs, devant quelques gentilshommes porteurs de hallebardes et qui, pendus à un mur, pourront satisfaire le goût de féodalité, de créneaux et de « costumes du temps », qui dort au fond de l'âme de tout caissier. M. Delort nous dit qu'il s'est arrêté dans un village d'Alsace aux pignons pointus et qu'il y a vu un sergent racoleur ; cela se passait au temps de Louis XV. Puis il veut nous faire croire qu'il a débarqué sur les quais d'Alger, avec une flottille de pirates barbaresques qui avaient pris en mer de nobles seigneurs et de nobles dames, également du temps de Louis XV. Il a profité de cette occasion pour refaire l'inévitable et annuel tableau du marchand d'esclaves, du méchant pacha qui négocie avec un courtier juif des houris blanches montrées par un grand nègre. On s'arrête beaucoup devant ce tableau, bien que nous connaissions déjà cet article, dont Beaumont s'était fait une spécialité et que des capitalistes, qui voudraient bien être pachas, achètent fort cher, faute de mieux.

M. Jean-Paul Laurens nous ramène aux choses sérieuses. La *Voûte d'acier*, qu'il faudrait voir dans son cadre naturel, dans le palais municipal auquel on la destine, est, quoi qu'on en ait dit, une fort belle œuvre, pleine de la grandeur et de la simplicité que cet artiste si sincère sait mettre dans toutes ses œuvres, même dans celles où il ne semble pas avoir déployé toute la puissance de son vigoureux talent. Les personnages de cette scène, Bailly, Louis XVI, La Fayette, les ducs et pairs, les membres de la municipalité de Paris, n'ont pas l'air de s'occuper de la galerie. Ils vivent pour leur propre compte, et l'on devine, en voyant leurs figures, à quoi ils pensent. Plusieurs personnes ont vivement critiqué leur air triste et inquiet. Ne faudrait-il pas que Louis XVI, en cette journée du 17 juillet 1789, lorsqu'il vient de faire la route de Versailles à Paris au milieu d'une foule qui crie parfois *Vive le Roi!* mais qui crie surtout *Vive la Nation!* lorsqu'il sait les angoisses de la reine et qu'il ignore encore ce que lui réserve cette hospitalité formidable de Paris, ne faudrait-il pas que Louis XVI eût l'air guilleret de M. de Freycinet revenant de la revue? Regardez l'honnête Bailly, comme il est pâle d'émotion et en même temps ravi d'aise! Il suffit de voir cette face de brave homme intimidé, pour connaître ce qu'il y a, chez les modérés de ce temps-là, d'intentions pures et d'illusions. « Sire, dit-il d'une voix brisée, en remettant au roi la cocarde nationale et les clefs de la ville, je remets à Votre Majesté les mêmes clefs qui ont été remises à votre aïeul Henri IV. Mais Henri IV avait reconquis sa capitale. Aujourd'hui, le peuple a reconquis son roi. » Et ces sentiments du maire de Paris sont ceux de toutes les personnes présentes et de la foule lointaine que les gardes à cheval ont peine à contenir. La Révolution n'est encore qu'à l'état d'insurrection respectueuse. Tout, dans cette scène, l'attitude des représentants de la cité, la haie de cavaliers qui fait place nette autour du roi, la permanence de cet usage chevaleresque qui veut que le roi, entrant dans sa bonne ville et reçu par les échevins, soit sous la garde de leur parole et la protection de leurs épées, tout indique que jusqu'ici l'audace de l'émeute n'a pas porté atteinte au respect de la majesté royale. On se prend à regretter que Louis XVI soit si gros, si hésitant, si embarrassé de sa personne, et l'on se dit que s'il montait d'une vive allure ce perron où les lames croisées lui font un arc de triomphe, toute la place retentirait d'applaudissements et d'acclamations. Lorsqu'un artiste donne ainsi l'impression d'un moment précis de l'histoire, lorsqu'il néglige fièrement les détails puérils pour nous faire voir la signification d'un fait et sa portée, lorsque étant en présence d'une scène historique, il en voit tout de suite le point central, au lieu de s'amuser à photographier, par-ci par-là, des épisodes amusants, lorsque enfin il nous oblige à parler de ses personnages comme s'ils étaient devant nous, au soleil, et non pas plaqués sur une toile, il y a quelque frivolité à venir lui reprocher des « tonalités » un peu grises, des « empâtements » trop épais, et autres menus délits que les critiques d'art trouvent sans peine dans leur habituelle phraséologie.

Si nous avons encore, par le monde, la réputation d'être, comme dit une vieille chanson, « Français, c'est-à-dire militaires », ce ne sont pas les Salons de cette année qui la maintiendront. Detaille n'a pas exposé, et les autres peintres paraissent peu sollicités par l'ambition de raconter l'histoire héroïque de notre pays. Quelle est la cause de ce fait? A-t-on peur d'effrayer les pères de famille, en ce temps de service universel et obligatoire, par l'image de la guerre? Il serait peu rassurant de penser qu'une nation devient moins belliqueuse dès que le service militaire devient moins restreint. Mais il est probable que chez nous, à l'heure actuelle, le patriotisme est en train de courir de fâcheuses aventures. Il a le sort de toutes les bonnes choses dont on a parlé trop souvent, et qui perdent de leur crédit lorsque ce peuple, qui aime pourtant bien des rengaines, commence à les considérer comme des refrains. Maintenant, il est impossible de parler de certains souvenirs et de certains devoirs sans s'exposer à être traité de Déroulède par les gens d'esprit. Les personnes « cultivées » sont particulièrement insupportables par leurs tirades contre le « militarisme ». Nous deviendrions une nation de « pékins » moroses, si le peuple ne conservait encore ses souvenirs et ses rêves de gloire. Le public des dimanches néglige les œuvres de M. Jacques Blanche pour s'arrêter devant de braves toiles, pleines de soldats, et je l'en félicite.

M. de Glazebrook et M. Rouffet sont à peu près les seuls qui nous entretiennent de l'épopée impériale, l'un pour dessiner dans une nuit bleue, étoilée par les feux de bivouac, la silhouette de l'empereur, l'autre pour traduire largement, à grands coups de brosse, sans grande expérience, mais avec beaucoup de fougue et d'ardeur, dans une toile scintillante de sabres nus, empourprée de plumets rouges, encombrée de chevaux fous qui s'ébrouent et se cabrent, cette phrase de Victor Hugo sur la dernière charge de Waterloo : « Ils étaient trois mille cinq cents... C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses... L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, béant, à pic sous les pieds des chevaux; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers... Presque un tiers de la brigade Dubois croula dans cet abîme... » La guerre d'Italie a rappelé à M. Roy des sonneries de clairons vainqueurs ; c'est à l'aube, le lendemain de Solférino; les artilleurs de la garde impériale s'étirent et bâillent, très las; au loin, dans la brume argentée, un haut tambour-major fait tourner sa canne; tambours et trompettes battent et sonnent une joyeuse fanfare, une des dernières dianes qui aient réveillé nos soldats un lendemain de victoire. La guerre de 1870, à laquelle, semble-t-il, nous pensons moins qu'autrefois, parce que sans doute l'Exposition nous a consolés, n'a plus que quelques fidèles, peu nombreux, mais tenaces : M. Grolleron, M. Marchet, M. Bloch, M. Merlette, M. Grandjean, M. Petit-Gérard, M. Chigot, M. Berne-Bellecour. M. Binet a évoqué, dans une vaste toile qui occupe tout un panneau du vestibule du Champ de Mars, les tristesses du siège de Paris, la sortie, vraiment trop lamentable, d'un bataillon de marche, qui piétine dans la boue et dans la neige. Il est regrettable que la guerre du Tonkin, à laquelle M. Royer seul a songé, n'ait pas donné à nos peintres « militaires » l'occasion d'égayer un peu le décor où ils font évoluer leurs régiments et ne leur ait pas surtout fourni un prétexte à montrer nos soldats dans une attitude plus relevée et plus victorieuse. Puisque le dur profil de nos cuirassés et de nos croiseurs intéresse M. Brun, M. L. Couturier et quelques autres, ils auraient bien dû, au lieu de peindre de simples manœuvres ou des cérémonies officielles, nous ragaillardir par le récit de quelque beau fait d'armes, pris dans l'histoire toute récente de notre escadre des mers de Chine. Si les Allemands, les Anglais ou les Italiens avaient possédé un amiral Courbet, ils se seraient peut-être davantage souvenus de lui. Le seul homme de guerre qui, depuis nos défaites, nous ait un peu réconfortés, est complètement absent de ces deux musées. Cet oubli est mal compensé par l'extraordinaire collection de gloires nationales que les Salons de cette année proposent à l'admiration du public.

M. Friant a vraiment écrit une page d'histoire contemporaine, en nous montrant, avec une vérité si saisissante, Coquelin le père donnant une leçon à Coquelin le fils. Ce peintre véridique est plus sûr d'arriver à la postérité par cette image que par toute l'habileté qu'il a consacrée ailleurs à l'étude scrupuleuse et à la représentation minutieusement réalistes des figures qui passent dans la rue. Il faut, pour arriver à cette toile, fendre une foule épaisse et toujours grossissante, qui vient faire ses dévotions devant cette icône comme devant une *Sainte Famille*. Je comprends d'ailleurs le plaisir qu'éprouve le suffrage universel à retrouver, au Salon, ses comédiens favoris, lorsqu'il passe devant la jolie Mlle Brandès, si finement peinte par M. Chartran. J'aime moins M. Marais, travesti en « struggleforlifer » du temps de la Révolution. Mlle Reichemberg, en infirmière, est fort gracieuse, dans le tableau trop grand de M. Dronillet.

Le Sar Péladan reçoit aussi beaucoup de visites. Beaucoup de messieurs expliquent à leurs femmes que c'est Carolus Duran; d'autres disent Jean Richepin. Pauvre Sar! que de paroles impies, que de propos sacrilèges vous entendez! C'est pour cela que, sous vos cheveux crépus, dans cette blouse de soie dont M. Desboutin a curieusement fait miroiter les reflets noirs, vous nous regardez de cet air courroucé qui annonce que les temps sont proches et que l'anathème va sortir de vos lèvres.

Il était impossible d'éviter Mlle Yvette Guilbert. Cette fois, c'est M. Sinet qui s'est chargé de présenter au public cette «ingénuité fin de siècle», dont on a beaucoup parlé au Théâtre d'Application.

La littérature, la politique, les arts sont assez pauvrement représentés aux deux Salons. Voici M. Windhorst, les lèvres pincées; M. Constans et son inquiétante bonhomie; M. Spuller, disert et bienveillant: mais aucun de ces portraits, d'ailleurs intéressants, ne peut être comparé à celui de M. Tirard par M. Roll. L'ancien président du Conseil est saisissant, presque effrayant de vérité et de vie. C'est bien lui sous sa forme essentielle, en habit noir et en cravate blanche, tel que nous l'avons vu dans les cérémonies de l'Exposition.

Le Gérôme de M. Cormon est très vivant. M. Carolus Duran expose, au milieu d'une série de très beaux portraits, un Gounod qui donne une idée tout à fait exacte du modèle. Mais ces portraits d'hommes fameux sont peu instructifs. On apprend davantage à regarder les tableaux où sont exposées les figures des personnes riches qui ont le moyen de faire faire leur portrait par un peintre en renom. Ces faces anonymes, sortant de la foule pour quelques instants, et commodément offertes à notre observation, seraient un merveilleux sujet d'étude pour un moraliste qui aurait quelque loisir. On y trouve, parmi les portraits féminins, des yeux charmants, des sourires clairs, de fins et doux visages, dont le souvenir nous poursuit longtemps. Connaissez-vous quelque chose de plus frais, de plus printanier, de plus fleuri que les deux jeunes filles de Besnard; de plus vivant et de plus doucement intime, sans banalité ni sensiblerie que le tableau où le même maître nous a montré tout simplement un excellent homme et une excellente femme qui passent leur temps à faire chez eux, fort spituellement, de la bonne musique, loin des importuns et des snobs? Mais, à côté de ces œuvres vraiment exquises et rares, à côté des portraits d'Eugène Carrière, il est pénible de coudoyer cette cohue d'élégances vulgaires, de voir tant de messieurs, dont la barbe est taillée en pointe, comme celles des reîtres, et qui s'efforcent, malgré leurs occupations sédentaires, d'avoir l'air artiste et spadassin; tant de dames cossues, aux poses nonchalantes, et qui ont fait leur toilette avant d'aller chez le photographe. Il faut voir, à la suite, avec patience, toutes ces effigies pour comprendre comment des âmes de concierges peuvent vivre et s'installer à demeure dans des corps nourris de viandes délicates et vêtus de riches étoffes, parmi des mobiliers élégants.

Au risque de scandaliser ceux qui respectent scrupuleusement la division des genres, je n'ai pas hésité à ranger les portraits parmi les tableaux historiques. J'y rangerai, de même, quelques peintres « de genre », qui ont entrepris de nous montrer, dans leurs occupations quotidiennes, les mêmes personnes que les portraitistes nous font voir au repos. Il y a, parmi les œuvres de ces peintres, de fort jolies choses : M. Fourié, par exemple, en peignant simplement, en plein air, une aimable femme, deux enfants et une nourrice, nous ensoleille les yeux et l'âme par une impression de clair paysage, de robuste et gaie maternité. Il y a dans le *Five o'clock* de Mme Madeleine Lemaire de fines silhouetes de Parisiennes. J'aime moins les scènes intimes de M. José Frappa, qui a l'ambition de faire, lui aussi, des tableaux de famille, mais qui montre, avec trop de conscience peut-être, la poésie de la vie privée. M. Frappa est suivi par de nombreux élèves et de nombreux concurrents qui persistent, comme lui, à nous introduire dans des coulisses où le public a rarement accès. Quand aura-t-on fini de nous enfermer dans des cabinets de toilette? Les peintres retardent toujours un peu sur les romanciers; juste au moment où le naturalisme nous ennuie par son éternelle énumération des « dessous » et des choses inexpressibles, les peintres s'obstinent à nous promener de tub en tub et de baignoire en baignoire. J'en dirai autant de ceux qui, à l'exemple de Dantan, avec le talent en moins, s'entêtent à nous faire voir le repos du modèle, le repas du modèle, avant la séance, pendant la séance, après la séance. Il faut en finir avec cette scie d'atelier.

M. Jean Béraud ne s'attarde pas dans les salons et ne reste pas chez lui. Il va se promener dans la rue, dans les cafés, sur les places, un peu partout. Il y saisit, avec une fidélité qui a été souvent louée comme elle le mérite, des physionomies qui sont particulières à ce temps-ci. Le cabotin qu'il attable devant un bock et qui explique à un camarade un peu dédaigneux ses théories sur le théâtre, tandis qu'à côté une fille fort jolie dort, harassée, est aussi bien vu que les orateurs de réunion publique, qui ont si fort indigné, il y a quelques années, les journaux intransigeants. Mais ce peintre a tant d'esprit et un sentiment si vif du ridicule, qu'il aime surtout à découvrir des grotesques, et à les dessiner d'un trait leste et vif. Il est peut-être plus rare de voir nettement les petits et les humbles sans essayer de les flatter, mais sans être tenté de faire leur caricature. M. Buland, qui expose le *Conseil municipal de Pierrelaye*, M. Raffaëlli, en certaines parties de ses œuvres, et les auteurs de plusieurs *Noces de village*, de *Nombreux retours à la ferme* et de quelques *Départs pour la moisson*, ont entrepris, avec des succès divers, d'éviter ces deux excès. M. Meunier, qui nous fait voir un vieux curé enseignant le catéchisme aux enfants, l'a essayé avec beaucoup de bonheur et de charme. M. Dagnan-Bouveret y a pleinement réussi : ses *Conscrits*, si lourds et si gauches danss leur blouses bleues que gonfle le vent, vivent et marchent, et ne sont nullement vulgaires. Bras dessus bras dessous, ils vont devant eux, sans rien dire, sentant vaguement qu'ils auront bientôt le devoir d'aller ainsi, sans savoir où, vers des destinées inconnues. Le vieux « tambourinier » du village

rythme leur pas aux cadences d'une marche guerrière ; le drapeau, porté par un enfant qui en est tout fier, se gonfle et flotte largement devant eux ; et voilà qu'un orgueil soudain les saisit et leur fait oublier, par une joie dont ils s'étonnent et qui les grise, l'amertume du départ et l'adieu des vieux parents. L'idée confuse de quelque chose d'inconnu et de sacré éclaire ces têtes dures, sérieuses et pensives. C'est là une des plus belles toiles du Salon, à coup sûr une des plus émouvantes. Les *Conscrits* de Dagnan-Bouveret survivront à beaucoup de panoramas gigantesques et à beaucoup de pochades à sensation. Cette œuvre est vraie. Ce n'est pas cesser d'être réaliste, c'est au contraire se conformer scrupuleusement à la nature des choses, que de laisser flotter autour des formes et des apparences un peu de poésie.

GASTON DESCHAMPS.

(*A suivre.*)

LE NÉGRIER

Nouvelle

—

PREMIÈRE PARTIE

I.

Sur le port, dans les places et par la ville, on ne connaissait, on ne voyait que lui. Les uns l'appelaient « le forban », d'autres, plus polis, « le corsaire », mais tous pensaient « le négrier ». Les marins, eux, disaient « le capitaine » et vantaient sa belle tournure.

Il marchait, l'échine voûtée, avec un perpétuel balancement d'épaules, comme si le continent lui-même n'était pour lui que le pont d'un navire. Il était laid, presque repoussant, avec sa forte odeur de bouc, ses jambes courtes et arquées, ses grosses mains rousses, velues, sa figure trouée de vérole, ses petits yeux mornes, éteints, son nez plat, écrasé, ses anneaux d'argent aux oreilles, son menton largement ébréché et sous lequel pendait une longue touffe de poils pareille à la barbe d'un bouc, et ses mâchoires proéminentes qui lui donnaient tout l'aspect d'un gorille. Mais d'un gorille aussi on devinait sans peine qu'il avait la souplesse et la force.

Son nom : il l'ignorait lui-même. En avait-il jamais eu aucun? Chaque fois qu'il rentrait au port, il en déclinait un nouveau. On lui en connaissait une bonne douzaine. Il était né il ne savait où, et de qui, encore bien moins; mais sur la mer sans contredit, et, bohémien de l'océan, il s'en allait à l'aventure là où le poussaient les deux seules forces qu'il voulût bien reconnaître ici-bas : son caprice et le vent.

Son âge : qui eût pu le dire? Son cuir tanné et son poil roux l'aidaient à le dissimuler. Un jour on lui donnait trente ans, et cinquante le lendemain. Peut-être bien en avait-il quarante.

Tous les deux ou trois ans il revenait au port sur son vieux trois-mâts, par lui nommé *le Caïman*, vrai navire de négrier, à la sombre carcasse, aux voiles grises comme des ailes d'épervier, mais bien fait, taillé pour la course. Et, durant quelques jours, les curieux, attroupés sur le quai, voyaient sortir de son bateau les choses les plus singulières : des animaux à peu près inconnus, des armes de peuples sauvages et des trophées bizarres, faits de crânes humains et de chevelures crépues. Et, pendant ce temps-là, les commentaires allaient leur train et l'on prêtait au capitaine les plus étranges aventures : un long esclavage au Soudan, des années passées chez les Cannibales, de terribles combats avec son équipage, où, vaincu, terrassé enfin, on l'avait jeté à la mer tout à fait mort ou à peu près. D'aucuns même osaient affirmer qu'on l'avait fusillé deux fois. Au fait, d'énormes cicatrices qu'il portait à la face et au cou semblaient presque leur donner raison. Mais ces histoires probablement étaient inventées à loisir, car ni lui ni ses matelots n'y laissaient prise par leurs paroles.

Son équipage était composé de huit hommes et, pardessus le marché, d'un mousse. Tous étaient de pays différents : gens de sac et de corde cueillis sur l'écume des mers et que des crimes de toute sorte avaient mis au ban des nations. Mais ce ramassis de brigands, où l'avait-il pu dénicher? D'où l'avait-il tiré, ce Malais à la langue et aux narines coupées? ce Cafre hideux qui n'entendait aucun langage humain? et cet Indien, tatoué des pieds à la tête, qui allait se montrant dans les foires quand sa bourse était vide? Au sortir de quels bagnes les avait-il enrôlés, ces deux blancs à têtes de forçats à qui nul pouvoir en ce monde n'eût arraché le double secret de leur patrie et de leur nom? Et cet autre, non moins étrange, qui nuit et jour restait à fond de cale et ne mettait jamais le pied sur un continent de l'Europe? Enfin où l'avait-il volé, ce mousse aux traits fins, délicats, aux longs cheveux bouclés et à l'air si modeste qu'on le prenait pour une jeune fille?

Eux les premiers, d'ailleurs — ceux-là du moins qui auraient pu le dire — se seraient gardés de répondre, car, d'habitude, ils ne parlaient guère et n'aimaient point qu'on les interrogeât. S'ils contaient peu leurs aventures ou leurs voyages sur les mers, dès qu'il s'agissait de leur capitaine, alors surtout ils restaient muets.

Mais, quoi que l'on dît sur cet homme, qu'on le traitât publiquement de pirate ou de négrier, qu'on le crût capable de tout, on lui savait une vertu : il était chaste, nul n'en doutait.

Non jamais, dans ses courses libres à travers le monde, jamais un pied de femme ne s'était posé dans cette geôle terrible, espèce de prison de fer qui était la cabine du capitaine. Bien des fois cependant — à ce qu'on prétendait — il avait lesté son navire de véritables cargaisons humaines, de femmes et de jeunes filles. Mais cela n'était qu'une marchandise à vendre en bloc ou en détail. Non, jamais cette main velue n'avait senti la douce pression d'une main de femme. Au port de B..., où il abordait depuis tantôt un quart de siècle, on avait eu beau l'épier le jour, le suivre la nuit, jamais on n'avait rien surpris de louche dans ce pirate virginal; on disait même en certains endroits : « Chaste comme le négrier; » et, pour cela, on l'admirait.

A peine débarqué en France, il reléguait son navire dans un coin ignoré du port, où il semblait embusqué encore comme un oiseau de proie. Son équipage se dispersait dans les cabarets d'alentour, et lui reprenait aussitôt sa vie calme, paisible de pirate en vacances. Mais, toujours mystérieux, sournois, il n'avait ni un ami ni un compagnon. Du reste, lui non plus, le vieux forban, ne parlait guère. Comme il devait cacher ses actes, de même il cachait ses paroles. Il avait pris à la longue le mutisme des animaux ou de l'Africain, si l'on veut. Embarrassé, d'ailleurs, par le galimatias des cinq ou six langues, blanches ou noires, qu'il baragouinait, il aimait mieux s'exprimer par signes, plus sûr de se faire comprendre. Au reste, sa vie sur le continent avait quelque chose de mécanique.

A la même heure, le matin, il quittait son navire, dans un costume toujours semblable, et se promenait par les mêmes rues, dans les mêmes places. Il dînait, soupait à la même heure. Son repas achevé, il se rendait au *Grand Café du Globe*, le plus beau café de la ville, s'installait devant la même table, sur le même divan, annonçait sa présence en frappant deux coups sur le marbre, levait lentement ses yeux morts, qu'il dirigeait vers un coin opposé de la salle, et, toujours silencieux, muet, faisait un petit hochement de tête.

Aussitôt, sur le comptoir, une main exercée de femme saisissait un grand verre qu'elle remplissait à moitié d'absinthe; puis, elle ajoutait pêle-mêle des liquides de toute espèce, rouges, blancs, jaunes, violets, qu'elle agitait pendant quelques secondes et qu'on présentait au marin.

Et lentement, à petites gorgées, avec un plaisir ineffable, le négrier buvait l'effroyable mélange. Même, le plus souvent, il répétait son geste, et l'on préparait un nouveau breuvage. Puis, vers dix heures, il se levait, jetait sur la table une pièce blanche, sortait comme il était entré, sans voir ni saluer personne, et rentrait à son bord.

Et l'on apprenait, un beau jour, que le pirate était reparti pour ses courses lointaines, que son navire aux ailes d'épervier avait de nouveau pris son vol, — pendant la nuit, bien entendu, comme pour témoigner sans doute que les besognes qu'il allait faire avaient plutôt besoin de l'ombre.

II.

Vers la fin de septembre de l'année 1889, il y avait environ trois mois que le corsaire était rentré au port, et l'on commençait par la ville à s'étonner de ce long séjour, bien que, suivant l'usage, il ne cherchât aucunement à réveiller l'attention publique. Si l'on avait parlé de lui un peu plus que de coutume, c'est à propos d'un de ses hommes, qui, dans une rixe d'auberge, avait tué quatre matelots.

Tout faisait prévoir cependant qu'il allait bientôt disparaître.

En effet, depuis quelques jours, on remarquait sur son navire une animation inusitée. On réparait d'anciennes avaries, on s'occupait de la cargaison, et quelle cargaison, grand Dieu! le rebut des magasins du port, de vieilles armes hors d'usage, des fûts de liqueurs frelatées, d'antiques défroques de comédiens et des oripeaux de théâtre, même des orgues de Barbarie.

Enfin, l'équipage était au grand complet et les derniers ordres donnés. Pour prendre son essor plus libre, le navire s'était dégagé de ses voisins et rapproché de l'Océan; et le pirate se proposait de lever l'ancre au premier jour, quand un événement tout à fait imprévu brouilla ses projets de départ.

III.

Comme d'habitude, il avait dîné, ce soir-là, au restaurant de la *Vieille Hélice*, et, après une courte promenade, il s'était rendu au *Café du Globe* en attendant l'heure de rentrer à bord.

Chose qui le surprit assez désagréablement, la place où il se mettait de toute éternité et à laquelle il se croyait un droit absolu, à l'exclusion de tous les autres hommes, se trouvait occupée. Trois jeunes gens, des nouveaux venus, s'y étaient installés et causaient avec animation. Il songea d'abord à les déloger, mais, réflexion faite, après un petit grognement expressif, il tourna les talons et s'en alla dans un coin opposé de la salle, qui, par hasard, était à peu près vide. Il frappa les deux coups bien connus et adressa vers le comptoir le sacramentel hochement de tête.

Comme on préparait son breuvage, il leva ses yeux mornes et promena autour de lui un regard circulaire.

Une foule des plus bruyantes emplissait le café et se pressait autour des tables. Ce jour-là était un dimanche, et, de plus, le premier jour de la fête du lieu, fête

qui durait une semaine entière et se terminait le dimanche suivant.

Or, pendant ce temps-là, ce n'était par la ville que jeux et divertissements : concours d'orphéons, courses de chevaux, foires, régates, feux d'artifice. On accourait de tout le pays; les trains de plaisir regorgeaient de monde; la foule bigarrée, blanche et noire, des ports de mer, se heurtait dans les rues avec des troupeaux de paysans qui marchaient, bouche bée et les yeux grands ouverts, éblouis par la splendeur des boutiques peinturlurées à neuf, et par des affiches immenses qui leur promettaient des plaisirs sans nombre.

Sur les murs du *Grand Café*, même sur ses colonnes, s'étalaient de merveilleux placards avec les images les plus alléchantes. On y voyait de belles dames, en jupon court et demi-nues, voltigeant dans l'air comme des oiseaux, en passant à travers des cerceaux en papier, et des essaims de bayadères, chargées d'or et de pierreries, exécutant en des poses lascives les danses de l'Orient...

Et, le cœur gros de secrets désirs, les yeux luisants de convoitise, les buveurs contemplaient ces images, les discutaient, les commentaient, échangeant des propos lestes ou fanfarons.

Impassible, demi couché sur son divan, avec un air de dédain et de compassion, assourdi par les cris et les paroles vaines, le marin, tranquille, observait; et, dans son âme de négrier, il estimait que tout ce monde-là ne valait pas grand'chose, qu'il fallait pour s'étonner ainsi qu'il n'eût vraiment rien dans l'esprit, alors que lui, gitano des mers, avait sans cesse devant les yeux des visions splendides de pays inconnus que nul pied européen n'avait jamais foulés, des océans libres, sans bornes, et des cieux admirables avec des nuits plus radieuses que les jours les plus beaux du Nord...

Comme il ruminait de la sorte, un homme en blouse verte, tenant un paquet d'une main et, de l'autre, un grand seau, s'ouvrit un passage à travers la foule et courut droit à la muraille.

Il sauta d'un bond sur une chaise, posa le seau sur la table voisine, en tira un large pinceau et barbouilla d'un liquide blanchâtre tous les placards des environs.

La rumeur de la foule s'apaisa insensiblement.

Il déplia une immense feuille qu'il assujettit des deux coins sur le mur, à grands coups de pinceau finit de la fixer, reprit son pot et disparut.

Tous les visages s'étaient tournés vers la pancarte multicolore. On regardait, ravi d'admiration...

En haut, une image superbe, tenant la moitié de la page, et, plus bas, une longue tirade en caractères d'un demi-pied...

Tous les yeux avides lisaient à la fois...

L'affiche s'exprimait ainsi :

GRANDES FÊTES DE B...

AUX AMATEURS, ÉTRANGERS, TOURISTES!

AVIS

BLONDIN, LE VRAI, LE GRAND BLONDIN,
LE VAINQUEUR DU NIAGARA,
BLONDIN LUI-MÊME EST DANS NOS MURS!...

Dimanche prochain 29 septembre, à trois heures de l'après-midi, l'incomparable funambule, venu du fond de l'Amérique, attiré par l'éclat de nos fêtes splendides, donnera dans la ville de B. une seule et unique représentation.

Sur la corde raide, tendue à plus de quarante mètres au-dessus de la *Place de l'Univers*, l'illustre baladin provoquera l'enthousiasme public par ses prouesses vertigineuses, culbutes, danses aériennes.

MÊME, EN L'HONNEUR DE LA VILLE DE B...

l'immortel funambule couronnera, pour la première fois, ses glorieux hauts faits par

L'EXERCICE TERRIFIANT DE LA BROUETTE

Après toute sorte de jeux variés, danses, voltiges, fantaisies, caprices, exécutés sur la corde raide,

IL TRAVERSERA LA PLACE TOUT ENTIÈRE AVEC UN AMATEUR ASSIS DANS SA BROUETTE.

IL EST ICI, QU'ON SE LE DISE!..

Et, en effet, on se le disait!... Tous les yeux ébahis s'accrochaient à l'immense pancarte. On lisait, on relisait tout haut l'affiche flamboyante; on admirait, au frontispice, l'image, très vive en couleurs, représentant un homme en costume de pitre, qui, sur un fil, à peine perceptible, poussait devant lui une large brouette et promenait un « amateur » au-dessus des nuages.

Et, au triple galop, les commentaires couraient leur train. On ne parlait plus dans la salle qu'histrions, baladins, danseurs de corde et acrobates. Les mots de « chutes », de « Niagara », se croisaient en tous sens; l'air ne sonnait que du nom de Blondin. On discutait sa nationalité, on se querellait sur son âge, on se disputait sa naissance. A l'indignation générale, un farceur proclama que si c'était le vrai Blondin, il était au moins centenaire, s'il n'était mort dix fois déjà... Là-dessus, on s'interpellait, on se lançait des démentis; on se bravait, on s'injuriait; on échangeait des défis insolents et des paris grotesques; on jurait que c'était bien lui, le seul, l'authentique Blondin, « le vainqueur du Niagara »... Des jeunes gens se provoquaient, se montraient le poing, s'insultaient, tandis qu'au fond de la grande salle, des orphéonistes donnaient de la voix...

Et toujours, l'œil morne, indolent, le cœur vraiment gros de pitié, pensif, le pirate observait...

Une chaise qu'on déplaça devant lui le tira de ses réflexions...

Deux hommes venaient de passer, qui se dirigeaient vers la table voisine, presque en face de lui.

Ces deux hommes, jeunes tous deux, semblaient appartenir à ce qu'il est convenu d'appeler le beau monde.

Une femme les accompagnait, une femme jeune, elle aussi, bien que, pour le moment, elle tournât le dos au marin.

Elle marchait d'un pas alerte, avec une souplesse toute féline dans ses mouvements, une grâce et une légèreté d'oiseau.

Les deux jeunes gens venaient de s'arrêter. Elle passa vivement devant eux, en jetant à l'un son ombrelle, à l'autre son manteau, les remercia d'un éclat de rire, s'assit sur le divan, et apparut alors, belle comme elle était, avec un type charmant de femme française, un visage enfantin, rieur — au nez un peu juif cependant — un regard clair et lumineux, une de ces bouches aux lèvres sensuelles, toujours mollement humectées, qui provoquent les baisers et qui sans doute aussi aiment bien à les rendre; en un mot, une de ces figures exquises de jolies femmes, légères, faciles peut-être, mais si exubérantes de gaieté, de jeunesse, qu'elles sembleraient volontiers devoir vivre et mourir dans un éclat de rire.

Dès qu'elle fut assise, d'un tour de main elle rajusta sa coiffure, et, toujours prodigue de sa grâce, dispensa autour d'elle ses sourires et ses regards.

Et cette femme, qui, joyeuse, souriait à tout, aux lumières qui éclairaient son joli visage, aux glaces qui le reflétaient, aux yeux charmés qui l'admiraient, regarda par hasard devant elle, et son regard franc et ouvert, accompagné d'un fin sourire, vint se poser sur le marin. Or ce regard était si bon, ce sourire si pur, que le vieux loup de mer, aussi flatté que séduit, se sentit tout bouleversé...

Car c'était la première fois qu'un sourire de femme s'adressait à lui, qu'un regard bienveillant, ami, sorti de deux beaux yeux, se posait sur lui comme une caresse. Et tout à coup il lui semblait qu'à la flamme de ce regard, à la douceur de ce sourire, quelque chose en lui venait de se dissoudre, que de vraies banquises de glaces s'étaient soudain détachées de son cœur et se fondaient insensiblement; que quelque chose de chaud, de lumineux, venait d'entrer dans sa poitrine...

Il regardait, touché, reconnaissant, lui-même essayant de sourire...

Mais le regard capricieux de la femme était déjà bien loin; il s'était envolé ailleurs. Elle parlait maintenant avec ses compagnons, et une gaieté qui semblait éternelle éclairait son joli visage en épanouissant sa bouche d'où sortait sans relâche une source d'éclats de rire.

Le marin ne pouvait en détacher sa vue. Ses prunelles avaient pris feu, ses yeux morts s'étaient ranimés. Toujours devant lui rayonnait ce premier regard, ce premier sourire de femme, et, dans sa pauvre âme de vagabond, il en épiait de nouveaux, comme une aumône, comme un bienfait.

Mais elle, indifférente, ignorante plutôt, continuait autour d'elle son œuvre de charme et de séduction. Pourtant elle avisa bien vite, non sans plaisir assurément, cette espèce de matelot, à la face hideuse, qui se tenait ainsi en arrêt devant elle; et, quand elle vit une telle laideur rendant à sa beauté cet hommage public, dans sa perverse coquetterie, par un jeu charmant et cruel, elle voulut plaire à cet homme, le séduire, le subjuguer; et ses regards et ses sourires ne s'adressèrent plus qu'à lui Enfin, quand elle eut l'assurance qu'elle le tenait bien, que ce farouche loup de mer était apprivoisé, alors, fière de sa conquête, elle se pencha vers ses compagnons, leur dit quelques mots à voix basse, et, prudemment, sans se presser, les deux jeunes gens tournèrent la tête et virent presque avec effroi ce visage de monstre marin comme pétrifié par l'extase, ces yeux luisants comme des braises, et ce formidable rictus grimaçant un sourire.

Onze heures venaient de sonner, l'heure sacramentelle où le capitaine regagnait son bord. Mais le marin ne bougeait pas.

Il demeurait là, obstiné, dans la même pose extatique, épiant de nouveaux sourires, guettant, mendiant ce regard qui continuait de faire fondre les vieilles glaces de son cœur... A onze heures, il était là encore; à minuit, il y était toujours; et quand, vers une heure, la femme se leva, quand elle eut remis son manteau, quand elle passa devant lui en lui décochant un dernier sourire et en lui faisant, par ironie peut-être, un imperceptible signe d'adieu, le négrier ne se connaissait plus...

D'un regard long et en dessous, regard de félin qui convoite une proie, il la suivit jusqu'à la porte, puis il se leva instinctivement et sortit, lui aussi...

La jeune femme avait pris le bras d'un de ses compagnons. Elle s'y suspendait, gracieuse, indolente, et marchait avec de molles ondulations, en laissant après elle comme une traînée de joie et de senteurs exquises.

Machinalement, comme s'il était enchaîné à elle par un invisible lien, le marin se laissa glisser dans ce sillage parfumé et la suivit à quelques pas, en respirant dans une sorte de griserie croissante l'odeur pénétrante de cette femme qui venait ainsi de le transformer.

Elle entra bientôt dans un hôtel et disparut.

Le pirate resta un moment immobile, l'œil flottant, indécis, perdu, noyé dans ses pensées. Puis il se dirigea vers un banc voisin, en face de l'hôtel, et s'assit.

Il vit deux fenêtres s'éclairer subitement et s'assombrir ensuite...

Les passants se faisaient de plus en plus rares et la nuit tombait plus épaisse... Mais lui, toujours il était là, les yeux braqués vers la fenêtre, sachant bien qu'il ne la verrait pas, et pourtant espérant encore...

L'aube le surprit à la même place.

Alors, étonné, honteux de lui-même, se demandant avec effroi ce qui maintenant se passait en lui, ne sachant plus ce qu'il devenait, il se leva péniblement, se secoua à plusieurs reprises, comme pour chasser des idées importunes, et, tête basse, le cœur serré, il s'achemina vers la mer...

Or, dès le point du jour, l'équipage était à son poste, l'ancre montait vers la lumière, le mousse courait dans les vergues et les voiles grises se dépliaient...

Il passa, muet, au milieu de ses hommes, leur fit signe de s'arrêter, poussa la porte de sa cabine, en tira sur lui les verrous, et le navire ne partit pas.

IV.

Vers midi seulement on le vit reparaître, et, dès qu'on l'aperçut, ce fut parmi tout l'équipage un murmure d'admiration. Il était vraiment transformé; il resplendissait des pieds à la tête.

Il avait endossé une veste neuve et un gilet à grands ramages, zébré de couleurs éclatantes et parsemé de fleurs symboliques. Tout pareils à ceux de la veste, les boutons du gilet, luisants et bien polis, étaient faits de vraies pièces d'or, à l'effigie de rois indiens. Il portait une casquette à double galon, et, au lieu des boucles d'argent, parure ordinaire de tout matelot, il avait orné ses oreilles de beaux anneaux d'or. Sa barbe de bouc était soigneusement peignée, parfumée, huilée. Elle répandait une odeur puissante, un peu fétide même, qui tenait du musc et de l'ambre.

Après son déjeuner, il se promena comme d'habitude, et passa une bonne partie de l'après-midi à rôder autour d'un hôtel.

Il apprit, vers le soir, que sa belle inconnue était une jeune Parisienne, répondant au nom de Judith, et un peu juive, affirmait-on. Elle était arrivée quelques jours auparavant dans la ville de B..., avec un chanteur de théâtre qui venait de l'abandonner. Mais, confiante dans son étoile, elle avait bien vite oublié son mal, et sa bonne humeur était loin d'y perdre. Elle attendait gaiement un meilleur sort, et, prétendaient les mauvaises langues, la belle n'était point farouche.

Cette nouvelle le remplit de joie.

Il dîna à son restaurant et aussitôt après se rendit au café.

Son antique place était libre. Il passa sans s'y arrêter et s'installa sur le même divan où la veille il s'était assis.

En face de lui la table était inoccupée.

On lui apporta son breuvage.

Il buvait à lentes gorgées, mais, à mesure que le temps s'écoulait et que semblait venir l'instant où il allait la voir, il se sentait envahi par un trouble aussi étrange que nouveau. Tout dans ses mouvements décelait une réelle impatience. Il prenait son verre et le reposait sans en avoir approché ses lèvres. Il ne quittait plus du regard cette porte par où elle devait entrer ; et quand, par hasard, une femme s'y montrait, il était secoué malgré lui par un frémissement de tout son être. Sa main, qui tenait son verre, tremblait à tout laisser répandre, et un effroi, une crainte bizarre, que jamais encore il n'avait éprouvé, même au milieu des plus grands dangers, lui comprimait le cœur. Tout son courage défaillait... Puis, pour tâcher de reprendre des forces, il avalait breuvage sur breuvage : et son breuvage lui semblait amer !...

Enfin, vers dix heures, elle apparut...

Elle arrivait, toujours rieuse et plus belle peut-être, mais toujours, hélas ! avec la même escorte ; et, quand elle passa devant lui, se doutant bien, au premier coup d'œil, que le marin était là pour elle, et qu'il l'attendait, à coup sûr, elle lui décocha encore son joli sourire et son fin regard, toujours aussi clair, aussi lumineux, mais qui maintenant semblait avoir en plus quelque chose de dominateur.

Elle s'assit à la même table et recommença son ancien manège, tout en éprouvant une joie secrète à admirer cet homme qui s'était fait aussi beau pour lui plaire, et qui, en son honneur, avait arboré ce superbe gilet, émaillé de fleurs comme une prairie, et exhalait cet étrange parfum qui incommodait tout le voisinage.

Cependant, pour mieux le subjuguer encore, elle redoubla de coquetterie, de gracieux sourires et de clins d'œil provocateurs...

Le malheureux forban ne se possédait plus. Il lui prenait des envies féroces de sauter au collet de ses pâles rivaux et de les jeter à la porte, puis de s'élancer sur la femme et de l'emporter il ne savait où, mais là où bon lui semblerait. Et il songeait à certains pays — et quels beaux pays ! pensait-il — où tous les jours on voyait cela.

Mais la raison reprenait ses droits, et, docile, soumis, il se laissait fasciner avec joie par la douceur de ce regard, la caresse de ce sourire. Une exquise langueur le pénétrait par tous ses membres ; il s'y abandonnait avec une sorte d'ivresse. Chose bizarre ! il lui semblait que dès la veille seulement il était venu à la vie ; que des sens nouveaux — un surtout, plus noble, plus fort — s'étaient soudain révélés en lui. Mais cette vie qu'il commençait, il sentait à présent qu'elle ne lui appartenait plus ; — qu'une femme, inconnue l'avant-veille, s'en était emparée... Or, à tout prix et au plus tôt, il entendait la reconquérir... Mais d'abord il lui fallait la femme...

Et il se creusait le cerveau à ruminer un moyen raisonnable pour s'approcher d'elle et pour lui parler.

Mais, par malheur, elle se leva bien plus tôt que la veille, et, toujours suivie de la même escorte, s'apprêta à sortir.

En repassant devant le marin, elle inclina gracieusement la tête et lui fit un salut amical ; et, plus loin, sur la porte, avant de disparaître, elle se tourna à demi, et, d'un geste léger de la main, lui adressa un dernier adieu. Le forban était fou de joie...

Comme la veille il la suivit et monta la garde devant son hôtel.

La nuit était sombre et pluvieuse. Il s'assit sous l'auvent d'une porte et, les yeux fixés sur ses fenêtres, il demeura pensif.

Deux sentiments, tout nouveaux pour lui, faits de jalousie et de désespoir, s'étaient mis à le harceler... Ce bien, qu'il convoitait plus que tout au monde, le posséderait-il jamais?... Lui, pauvre matelot, élevé dans la seule rudesse des hommes et de la nature, serait-il capable de se faire aimer ?... Ces pensées l'assaillaient maintenant et lui laissaient au fond du cœur une véritable détresse... Quoi donc! que venait-il de se passer en lui ?... Était-ce la crainte de ne pouvoir lui plaire, ou bien de n'être pas assez beau pour cela? toujours est-il que tout à coup il inclina la tête et furtivement passa sur ses yeux le revers de sa main, comme pour essuyer deux larmes... Mais ces pleurs, les premiers qu'il eût jamais versés, ne lui semblèrent point amers, car c'étaient des pleurs de tendresse...

V.

Revenu à son bord, il se coucha presque aussitôt ; mais il va sans dire qu'il ne dormit point.

Il passa la nuit dans ces mêmes transes, à la fois pénibles et douces. Il eut beau se tourner et se retourner sur son lit de varech, faire pour s'endormir des efforts surhumains, il ne put goûter un instant de repos. Plus il fermait les yeux, plus revenait, obsédante, opiniâtre, l'image qui le poursuivait. Corps et âme, il se sentait pris. Lui, que rien au monde n'avait su dompter, ni les rixes terribles avec ses matelots, ni les batailles avec la mer, ni les luttes avec les sauvages, voilà maintenant qu'il était vaincu, terrassé, et soumis, qui plus est... Et pour cela, qu'avait-il fallu ?... Le simple regard d'une femme... Il avait honte de lui-même...

N'importe, il ne céderait pas... Certes, oui, fuir lui était facile : son navire était là, tout prêt, ses hommes n'attendaient qu'un signe... Mais non, il ne partirait point ; il voulait lutter jusqu'au bout... Cette femme, il la lui fallait...

Il se leva longtemps avant l'aube, et attendit le jour en se promenant de long en large sur le pont, semblable à un fauve captif.

Or, ce matin-là encore, l'équipage était à son poste, et l'ancre était déjà levée. Il parut ne rien remarquer. Son quartier-maître vint à lui, le bonnet à la main, et voulut lui parler. Il lui tourna le dos et ne répondit pas.

Vers midi seulement il quitta son bord, et, bien entendu, sous le même harnais que la veille, plus luisant même, plus parfumé.

VI.

Il déjeuna comme d'habitude; après quoi, ne sachant que faire, pour tâcher d'arriver sans ennui jusqu'au soir, il se mit à errer par la ville, et se mêla, chemin faisant, aux divers troupeaux des curieux qui étaient venus pour la fête.

Les mains croisées derrière le dos, ou bien enfouies dans les poches, il allait, indolent, paisible, laissant ses yeux flotter à l'aventure sur les boutiques en plein vent ou sur les affiches des murs.

Et partout, et toujours, ce nom exécré de Blondin obsédait ses yeux, irritait ses oreilles. Partout l'inévitable funambule dans toutes les poses, dans tous les costumes. On encombrait l'air de son nom ; on le trompettait sur les places, on le tambourinait dans les carrefours, on le criait dans les avenues. Des gens infirmes et bancals, porteurs d'immenses écriteaux et marchant à la file indienne le long des trottoirs obstrués, trimbalaient son image de rue en rue. De grandes perches à la main, les enfants jouaient à l'histrion sur le maigre dossier des bancs, ou sur les parapets des ponts et des terrasses.

Pour échapper à cette obsession, le marin s'enfonça dans des ruelles tortueuses, mais le mauvais sort qui le poursuivait voulut encore qu'il échouât devant la maison où le baladin était descendu.

Dans l'espérance de le voir, une centaine de curieux, surtout de femmes et d'enfants, stationnaient dans la rue et se relevaient du matin au soir. On cernait, on assiégeait l'hôtel. On en gardait les portes, on en surveillait les fenêtres. A la moindre ombre qui se glissait derrière les persiennes, au moindre souffle agitant un rideau, cent bras se tendaient en avant, et l'on s'écriait : « Le voilà !... » On citait avec des jalousies féroces un heureux marmiton, qui, à la faveur de son costume, s'était introduit dans un coin ignoré de l'hôtel, et avait aperçu la fameuse brouette. On acclama un jeune député qui s'était montré au balcon, et qu'au premier coup d'œil tout le monde prit pour un saltimbanque.

Pendant quelques instants, le pirate oisif forma troupeau, lui aussi ; puis, brusquement, comme s'il répondait à une pensée inconnue, il haussa les épaules et continua tranquillement sa route.

Le hasard, qui sait? peut-être aussi l'instinct, le conduisit bientôt devant une maison bien connue de lui. Il se promena un quart d'heure environ le long du trottoir, comme s'il attendait quelqu'un ; il s'assit sur

un banc en face de l'hôtel, sans jamais en perdre de vue les portes ou les fenêtres, se promena encore, et, n'apercevant rien, prit une large avenue et se dirigea vers la grande place, cette *Place de l'Univers* où s'était concentrée la fête, sous la forme d'une immense foire.

Là, partout des baraques, des bazars en plein vent, des cirques, des tirs et des carrousels. Des orgues de Barbarie, des cornets de lutteurs, des fanfares bruyantes provoquaient les gens au plaisir. Sur des tréteaux lointains, les costumes pailletés des pitres flamboyaient au soleil. Des cris passaient, stridents, aigus... Cela faisait à la grande place un cercle de joie et de bruit.

Sur les deux côtés, au milieu, on dressait deux grands mâts qu'on fixait dans la terre avec du sable et de la chaux; et, les curieux, attroupés à l'entour, regardaient, ébahis, ou péroraient en gesticulant, et maniaient avec admiration la longue corde aux fils serrés, qui gisait, enroulée sur le sol, comme des nœuds sans fin de couleuvres entrelacées... Et là, plus que jamais, sonnaient les mots de « cataractes », de « chutes », de « Niagara »...

Indifférent et l'œil atone, les mains enfoncées dans les poches, le marin allait, errant de boutique en boutique, s'arrêtant parfois, observant, jugeant. Il fit halte devant des lutteurs, qui, en voyant cet homme charpenté ainsi, avec ces épaules carrées et ce cou de taureau, ne manquèrent pas de le provoquer, et lui jetèrent des gants crasseux. Il entra deux fois chez des saltimbanques, et il s'étonna vivement combien tous ces gens-là différaient peu du reste des humains...

Il poursuivait sa promenade.

Il passait maintenant devant une longue voiture sur laquelle se trouvait juchée une espèce de maison flottante, ouverte pour l'heure à triple battant.

Il y jeta un coup d'œil machinal.

Une femme, vêtue de noir, une femme rouge et ventrue, se tenait debout sur le seuil.

Il regarda vers la maison...

La première pièce était à peu près vide. Deux rideaux brodés, écartés avec goût, s'ouvraient, au fond, sur une chambre où l'on apercevait un lit très haut monté, couvert d'une riche dentelle. Un demi-jour mystérieux entrait discrètement par une invisible lucarne... Et cela était beau comme un temple, auguste comme un sanctuaire.

Il paraissait quelque peu intrigué...

A l'entrée même de la maison, entre deux colonnes du temple, était appendu un tableau superbe, figurant de grands personnages, chargés de croix et de médailles, même deux amiraux, debout et recueillis devant une jeune fille vêtue de blanc, et dont les yeux étaient bandés...

Il regarda vers la femme rouge... Chose étrange! elle lui faisait signe, comme pour lui dire d'entrer...

Il s'éloigna, indifférent. Il était pourtant devenu songeur...

Il fit encore quelques pas, mais, un peu plus loin, il tourna la tête...

La femme rouge le suivait de l'œil, et, de l'index de la main droite, lui faisait encore des signes...

Lentement il revint sur ses pas, comme un promeneur fatigué qui se décide à rentrer chez lui.

Apparemment, il baissait la tête, mais, d'un œil furtif, en dessous, il regardait vers la maison flottante... Un mot, un seul mot flamboyait à ses yeux, un mot écrit en grandes lettres sur le fronton du temple... Ce mot l'aveuglait, l'attirait, comme une loque rouge attire le taureau...

Il repassait devant la voiture... La femme le héla... Impassible, il continua sa route; mais bientôt il rétrograda.

Comme il allait traverser encore, la femme rouge saisit de la main gauche un instrument bizarre, en forme de trompette, qui pendait à son flanc par un cordon crasseux; elle l'approcha de ses lèvres, en abaissa le pavillon du côté du marin, et lui hurla : « Extralucide!... »

Il jeta autour de lui un regard soupçonneux, comme pour voir si nul ne l'observait, puis, obliquant subitement à droite, d'un seul bond il franchit l'escalier et, tête basse, l'échine arrondie, pénétra dans le sanctuaire...

Le rideau brodé se ferma sur lui...

Quand il reparut, environ dix minutes plus tard, sa face rayonnait; des éclairs sortaient de ses yeux. Il s'attarda quelques instants près de la femme rouge, jeta un regard de pitié sur la foule stupide qui s'agitait plus bas, et, sans se presser, descendit.

Dédaignant depuis lors les saltimbanques en parade et les lutteurs aux bras tatoués, il ne rechercha plus que des voitures à quatre roues, sur lesquelles il retrouvait infailliblement la même femme rouge et les mêmes rideaux brodés...

Et maintenant il montait, le front haut, il entrait, sans hâter le pas, et ressortait bientôt après, aussi triomphant, aussi fier...

C'est ainsi que, pèlerin fervent, il visita quatorze ou quinze sanctuaires, et partout, dans le plus somptueux comme dans le plus humble, il recueillit la même, l'inéluctable, la glorieuse réponse :

« Il l'aimait, elle ne l'aimait pas... il avait un rival — d'aucunes même disaient plusieurs — ... Mais qu'il ne perdît point courage : le moment approchait où, après une assez rude épreuve, il posséderait celle qu'il aimait... »

Et, en sortant du dernier sanctuaire, il en emportait à jamais une foi aveugle, invincible, dans les arrêts de ces pythonisses, aux yeux bandés ou non bandés, qui savent lire l'avenir sur les cartes ou sur les songes, sur le visage ou sur les mains, et cela, en état de veille, de sommeil ou d'ébriété... Et, pour cette foi, il eût donné son sang, il eût volontiers souffert le martyre...

C'était écrit, il la posséderait!...

Heureux, tranquille maintenant, il errait le long des boutiques, ruminant de nouveaux moyens, sûrs et rapides, pour la conquérir...

... Oui, c'est cela, mieux valait la séduire...

S'en remettant une fois de plus aux arrêts du sort, il se glissa à travers la foule, et pénétra dans une baraque où tournaient sur eux-mêmes de vastes plateaux circulaires, chargés d'objets de toute sorte, en porcelaine, en cristal, en sucre.

Il s'approcha résolument, saisit d'une main le rebord d'un plateau, lui donna une impulsion réelle, et toute la machine, fortement ébranlée, s'élança dans une course folle.

Elle s'arrêta néanmoins et, au milieu des convoitises générales, on lui remit entre les mains un gros magot en porcelaine, un chinois désarticulé qui, en ouvrant des yeux énormes et en tirant sa langue rouge, mouvait la tête indifféremment de droite à gauche et de haut en bas.

Tranquillement, il le mit sous son bras et continua sa promenade.

Un peu plus loin, il avisa un collier en petits coquillages, entrelacés de perles blanches, comme il en avait vu, dans ses voyages, aux négresses de l'Océanie. Il l'acheta incontinent.

Y voyant peut-être un symbole, il acheta aussi une épingle d'or, surmontée d'un cœur, un beau cœur en émail, un cœur tout saignant, transpercé d'un glaive. Il la planta dans sa cravate, et, chemin faisant, il se procura divers objets du même goût...

Enfin, comme la nuit tombait, il s'en alla dîner, dévora comme un cannibale, prit trois desserts supplémentaires, vida un flacon d'eau-de-vie, et, heureux d'une journée si bien remplie et riche encore en belles promesses, tenant au bout d'un fil son chinois, entouré d'un journal, vers neuf heures du soir il entrait au café.

L. Brethous-Lafargue.

(*A suivre.*)

L'UNIVERSITÉ ET L'ESSAI LOYAL DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FRANÇAIS (1)

V. L'éducation idéale par les humanités anciennes.
VI. Réformes nécessaires et suffisantes de leurs méthodes.
VII. Conclusion.

V.

Nous déclarons d'abord nettement — et nous ne saurions trop insister sur ce premier point — que ni sciences, ni langues vivantes, ne nous paraissent pouvoir remplir dans une éducation parfaite le rôle du latin et du grec. Leur supériorité éducatrice tient à deux causes principales : d'une part, à la nature des difficultés que présentent les œuvres écrites dans ces deux langues ; de l'autre, à la nature des beautés de ces mêmes œuvres.

Sans parler ici des difficultés de vocabulaire et de grammaire, les seules différences des races, des mœurs et des civilisations hérissent les abords des textes classiques d'obstacles précieux. C'est que, comme le remarquait Voltaire, l'air de l'Attique ou celui du Latium mettaient dans la tête des Démosthène ou des Cicéron des choses que les Omer Talon et les d'Aguesseau ne respiraient pas avec l'air de la Grenouillère. En un mot, nous n'avons pas, comme on dit, le crâne fait comme eux, et entrer dans leurs idées et leurs sentiments jusqu'à les aimer à la fois pour les richesses exotiques de leurs formes et pour leur simplicité foncière si forte à l'ordinaire et toujours si éloignée, chez les maîtres, de notre complexité et de nos outrances modernes, c'est une entreprise vraiment difficile : mais elle profite à une tête bien faite, quoique moderne, en raison directe de sa difficulté même. La nécessité de trouver des termes et des figures dont le sens, l'ordre et le mouvement soient équivalents à ceux d'un original grec ou latin, est la pierre à repasser dont parle Horace : elle aiguise cet esprit de finesse, dont Pascal proclamait la suprématie et qui donne seul le sens du beau absolu, du vrai relatif et du bien possible, en un mot le sens de la vie et, par surcroît, celui de l'art.

Mais un auteur moderne ne se présente jamais dans un recul aussi favorable. Je ne parle pas des Allemands dont la littérature n'a, à vrai dire, qu'un siècle de date, mais remontez jusqu'à Calderon, jusqu'à Shakespeare, jusqu'à Dante même : par la Renaissance que nous continuons directement, par le christianisme toujours vivace, par leurs passions surtout, ils sont nos contemporains et ne sauraient jamais nous dépayser tout à fait. Leurs pensées ont à peu près l'âge des nôtres, et les termes qui les expriment ont une transparence relative qui les rend susceptibles d'être traduits avec une équivalence rapide, mais dont l'esprit se contente trop tôt pour son profit. En d'autres termes, devant un texte grec ou latin, l'étudiant est comme le graveur devant un tableau : il est obligé à serrer le dessin, à imaginer avec les seules ressources du noir et du blanc toute une transposition infiniment délicate des couleurs et des tons si variés de l'original, aussi son œuvre est-elle vraiment une seconde création. Mais un texte moderne passe presque de lui-même d'une langue dans l'autre, comme l'objet qui se fixe automatiquement sur la plaque photographique, si bien que les retouches du cliché par l'opérateur ne sont plus qu'une œuvre d'amateur, d'où l'art est à peu près absent. L'un décalque, copie tout au plus, l'autre interprète.

Voilà où gît la véritable supériorité éducatrice des langues anciennes, et aucun argument ne saurait prévaloir contre l'excellence de cette *gymnastique intellectuelle*, suivant l'expression depuis longtemps consacrée. Auprès de

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

cette vertu éducatrice, celle des sciences paraît faible. Mais le magistral article qui a paru sur ce sujet ici même nous dispense de tout développement. D'ailleurs, ni M. Berthelot, dans son discours du Sénat, lors de l'interpellation de M. Combes, ou dans son article récent de la *Revue des Deux Mondes*, ni jamais Paul Bert, ni Dumas, ni Arago combattant Lamartine, ni Diderot, dans son *Plan d'une Université russe*, n'ont prétendu ouvertement que les sciences pouvaient remplacer tout à fait les lettres dans cette formation harmonieuse de l'esprit qui est le but suprême de l'enseignement secondaire. Nous nous bornerons donc à répéter que la *géométrie*, au sens très général où Pascal prenait ce mot, laisse l'esprit comme elle le trouve, ou bien peu s'en faut : et nous renverrons les *scientifiques* à ce lumineux fragment du même philosophe sur *l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse*, chaque fois qu'ils voudront s'inspirer de la modestie qui ne leur est pas moins nécessaire qu'aux *littéraires*.

Nous attachons un peu moins d'importance à l'argument qui se tire de la supériorité esthétique des modèles qu'offrent les deux antiquités. Nous reconnaissons que les traductions bien faites — lesquelles restent à faire, à peu d'exceptions près, et c'est ici que toute notre philologie trouverait un bel emploi — peuvent donner un sentiment assez vif des mérites généraux des deux littératures classiques, du moins dans la mesure qui suffit à une éducation secondaire. Ce qu'il y a de général, d'humain, de vertu laïque et de raison pratique dans les lettres latines et qui a fait des écrivains et des philosophes de Rome — quoi qu'en pensent Bastiat et ses disciples — les précepteurs du monde dont ses soldats avaient été les vainqueurs, tout cela passe dans une traduction, et c'est l'essentiel.

Mais l'hellénisme est d'une essence plus subtile et qui s'évapore à la transvaser seulement. C'est qu'ici la forme et le fond ont une intimité qui est le secret même de la perfection : l'esprit et la lettre y sont le plus souvent inséparables. Et nous ne parlons pas seulement de la poésie, mais de l'éloquence, c'est-à-dire de ce qui, d'ordinaire, perd le moins à être traduit. Quelle traduction, par exemple, rendra jamais la phrase par laquelle Démosthène conclut son tableau de l'assemblée du peuple après le désastre d'Élatée, la plus belle page de prose qui soit dans aucune langue : Ἐρώτων τοίνυν οὗτος ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐγώ? Comment traduire l'ordre pathétique et la force oratoire de ces simples mots, dont chacun est une explosion de fierté et darde un irréfutable argument? Et elles abondent en grec, les simples et sublimes beautés de ce genre, rebelles à toute copie et dont on peut dire que toute traduction et même tout commentaire qui ne s'appuient pas directement sur le texte sont, à leur égard, comme ces lignes imaginées par les mathématiciens sous le nom d'*asymptotes*, qui se rapprochent toujours de certaines courbes, sans les rencontrer jamais. Oui, la traduction la plus adroite, le commentaire le plus délicat seront toujours asymptotes à certaines beautés du grec et même du latin. Mais, pour ne parler que du grec, devant de tels passages, l'homme le plus sagace peut interroger la traduction — à moins qu'il ne recoure à une traduction latine juxtalinéaire, comme tel écrivain très attique et très sincère qui nous confiait, ces jours-ci, son procédé, quand son grec le trahit — il a beau ouvrir les yeux, il n'aura vu que les ombres des idées pures dans la caverne de Platon. Et cela est grave quand on songe que le mot de perfection littéraire est aussi obscur pour tout lettré qui n'a pas lu dans le texte un chant d'Homère, une tragédie de Sophocle ou une harangue de Démosthène, que le serait celui de perfection plastique pour un sculpteur qui ignorerait les éphèbes et les Vénus de Phidias et de Praxitèle. C'est un aveu qui limite cruellement le champ des humanités modernes, mais il le faut faire de bonne foi. Il répugne à certains utilitaires, car il est du domaine de ces vérités ardues auxquelles il est si difficile de donner l'évidence vulgaire que cette difficulté même est l'excuse de ceux qui les contestent. Si donc l'on a quelque chance de convaincre les dissidents sur ce point délicat, c'est par une de ces démonstrations allégoriques que comportent les vérités de cet ordre et que le divin philosophe cité plus haut leur appliquait jadis avec un enjouement et une clarté si inimitables. Essayons cependant, pour le faire court.

Nous comparerons volontiers la beauté des œuvres classiques à celle d'une statue parfaite, cachée dans un sanctuaire inviolable, où l'on n'aurait accès qu'en forgeant soi-même les clefs des doubles portes qui l'enferment. Ces clefs, on les fait fabriquer péniblement aux élèves de nos lycées, et elles ne sont autres que ce grec et ce latin dont nous nous gardons bien de médire, comme on voit. Le premier profit de cet exercice, c'est que nos lycéens, en forgeant, deviennent forgerons, et à toutes fins. Puis, dans la dernière partie de leurs études, dans les classes d'humanités, les disciples studieux ont leurs entrées dans le sanctuaire; on les y guide, on les met face à face avec l'emblème de la beauté classique dont il faut dire, avec l'harmonieux poète :

> Au fond du Parthénon une lampe fidèle
> Garde de Phidias le marbre inhabité,
> Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
> Sourit encor, debout dans sa divinité,
> Aux siècles impuissants qu'a bravés sa beauté.

On apprend alors aux jeunes initiés à s'élever jusqu'à l'extase esthétique; on fait pénétrer par leur esprit, dans leur cœur, les effluves de la vivifiante beauté, et la meilleure partie de l'œuvre de l'éducation est faite. En effet, l'homme qui a eu cette vision, même courte, en retient un impérissable souvenir; il a désormais le sentiment du beau; il y puisera toutes les noblesses et toutes les forces; il en rehaussera toutes les vulgarités de la vie moderne. Un proverbe arabe, dérivant les hautes pensées des splendeurs de la nature orientale, dit que ce n'est jamais en vain qu'on a erré sous les palmiers : nous répéterons que ce n'est jamais en vain qu'on pénètre dans le sanctuaire classique et qu'on emporte à jamais visible, sur le front et dans le cœur, un reflet du rayonnement de l'immortelle beauté. Et si l'on veut encore contester l'utilité hautement pratique de cette contempla-

tion, il faudra oser nier cette indissoluble trinité : le Beau, splendeur du Vrai, qui est la raison du Bien.

Mais sur une base ainsi construite on peut édifier ce qu'on veut et incliner aisément l'esprit vers toutes les spécialités. Que signifie, en effet, cette prétendue inaptitude des bons élèves de lettres à devenir de bons élèves de sciences? Elle est tout à fait exceptionnelle, et si elle a paru générale, c'était au temps où les élèves de lettres traitaient avec un dédain traditionnel *la mathématique*, cette Cendrillon universitaire, comme l'appelle Herbert Spencer. En réalité, nous avons vu presque tous les bons élèves dont l'activité intellectuelle n'était pas paralysée par ce sot préjugé faire merveilles en sciences, ainsi qu'en lettres. Seulement, quand on met aux sciences les élèves qui ont déjà passé par les humanités, ils sont plus exigeants — et c'est leur droit — sur ce qu'on peut appeler la philosophie de ces sciences.

Or nous savons par une expérience personnelle qu'on ne peut satisfaire sur ce point leur légitime curiosité qu'en les menant par exemple un peu au delà des mathématiques dites *élémentaires*. Ils devront être, en sciences pures, à peu près de la force de Voltaire, ce qui suffira. On n'aura qu'à faire figurer à leur programmes ces simples titres qu'on vient d'introduire dans ceux de l'enseignement moderne (*première-sciences*), avec la même adresse que nous y avons déjà relevée partout : « Compléments d'algèbre; notions très succinctes de géométrie analytique; variations de fonctions peu compliquées; dérivées très simples; intersections des trois corps ronds; perspective ».

Le fait est d'ailleurs — que même en tenant compte de cette réserve et d'autres analogues — pour instruire un élève du vieil enseignement classique de toutes les spécialités que réclament les utilitaires à outrance et de manière à satisfaire les plus exigeants d'entre eux, il suffirait d'un supplément de deux ans d'études, de trois au plus et très rarement.

Tout se réduirait donc pour les familles à laisser leurs fils au lycée jusqu'à dix-neuf ou vingt ans au lieu de dix-sept. C'est, comme on l'a dit, le point sur lequel elles sont le plus compétentes et c'est aussi celui sur lequel elles s'obstinent à biaiser.

Cette concession faite aux exigences de l'enseignement classique latin, il réaliserait pleinement l'éducation idéale. Le jeune homme qu'il aurait formé serait mûr pour entrer virilement dans toutes les carrières, pour y employer au mieux de la communauté le trésor de ses facultés virtuelles et pour dominer toujours sa tâche de cette hauteur intellectuelle et morale sans laquelle il n'est pas de besogne bien et allégrement faite. Comme notre embryon parcourt tous les stades de l'évolution physiologique de l'espèce humaine à travers les âges, avant d'arriver au jour, l'apprenti humaniste se trouverait avoir parcouru tous les stades de l'évolution intellectuelle : il serait l'humanité en abrégé.

Voilà la grande voie, et chercher un raccourci pour arriver au même but, c'est chercher la quadrature du cercle. Proposer de la déserter *en masse*, c'est criminel — nous le répétons volontiers avec M. Jules Simon — oui, ce ne serait rien moins qu'un crime de lèse-humanité. Et maintenant nous voilà à l'aise pour faire nos réserves.

VI.

En rappelant les incomparables bienfaits des humanités anciennes, nous avons supposé qu'elles étaient enseignées parfaitement. Or on peut avancer, sans en accuser les personnes, et en ne critiquant que les méthodes, qu'il n'en va pas tout à fait ainsi. Et qu'on ne dise pas que nous nous inspirons de polémiques récentes! Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié certain passage de Bussy-Babutin, qu'on leur mettait sous les yeux, il y a trois mois, et où sa verve s'exerçait déjà sur *la longueur et la difficulté infinie de la méthode dont on se sert dans les colléges*. Veut-on la preuve que ces plaintes étaient encore de saison dans notre siècle? Qu'on lise le tableau navrant des classes de l'enseignement classique tracé par Timon de main de maître à l'heure même où M. Thiers, dans une crise analogue à celle que nous traversons, prenait éloquemment leur défense à la tribune. Ils le trouveront — parmi beaucoup d'autres remarques excellentes que tel ou tel de nos récents réformateurs a redites comme siennes ou qui mériteraient d'être reprises — dans certain opuscule net et piquant intitulé : *l'Éducation et l'enseignement en matière d'instruction secondaire*. Mais tenons-nous-en au présent : c'est la même chose, d'ailleurs.

Il y a vingt ans, en effet, M. Bréal démontrait que notre enseignement du latin était resté à peu près stationnaire depuis trois siècles. Puis il traçait avec fermeté le plan des réformes nécessaires dont la fameuse circulaire de M. Jules Simon donnait le signal, le 27 septembre 1872. Ajournées bientôt par la résistance du parti conservateur, à la tête duquel se plaçait M. Patin avec une conviction et une autorité également respectables, ces réformes furent reprises en 1880, puis désavouées en partie par leur promoteur lui-même, qui se plaignit formellement d'avoir vu ses conseils pris à contresens. Elles furent enfin amendées assez heureusement en 1885 et plus heureusement encore en 1890. Des remaniements si réitérés accusent un malaise réel et prouvent du moins que les méthodes de l'enseignement secondaire ne sont pas parfaites, et c'est le point à retenir.

Pourtant elles sont beaucoup moins éloignées de la perfection qui leur est propre que ne le donneraient à croire la fréquence et l'ampleur de ces oscillations pédagogiques. On les peut résumer ainsi.

On a cherché le centre de gravité de l'enseignement secondaire successivement dans la philologie et dans les sciences, et loin d'y trouver un équilibre stable on a motivé les plus vives alarmes. Puis a surgi dans le débat un éminent maître de philosophie qui s'est écrié, comme celui de la comédie : *Et que sera donc la philosophie?* Et pour prouver qu'elle doit être tout et partout et qu'elle est l'apanage exclusif du professeur de philosophie, sans lequel elle n'est nulle part, le voilà qui se passionne jusqu'à l'injustice et s'écrie : « Où est le maître qui, en faisant apprendre le

latin ou le grec, s'élève à quelques considérations générales sur notre lien étroit avec l'antiquité, sur le caractère éminemment national et même patriotique des études classiques, sur la nécessité de ne pas rester au-dessous des nations étrangères, de maintenir dans le monde notre renom de peuple lettré et artiste? » *Où n'est-il pas?* répondrons-nous, et belle serait la matière, si nous voulions montrer tout ce que les professeurs d'humanités, dans nos lycées, en dépit de *la timidité française*, mêlent couramment de réflexions morales aux réflexions littéraires, grammaticales ou historiques! Mais passons.

Depuis vingt ans, sur les réformes de l'enseignement secondaire, toute une bibliothèque a été écrite. Nous l'avons dépouillée consciencieusement, et voici le dernier terme de nos humbles, mais mûres réflexions : tant d'oscillations et d'alarmes viennent surtout de la précipitation avec laquelle on a voulu déplacer le centre de gravité de l'enseignement secondaire ancien. Il doit rester où il était, c'est-à-dire dans la culture de l'esprit par les langues classiques faite essentiellement suivant les vieilles méthodes qu'une expérience séculaire avait consacrées, y compris les vers latins et le thème grec, et sans préjudice, bien entendu, de tout ce qu'on a accordé récemment à l'étude du français. De cette montagne de projets, nous ne voyons que trois réformes à extraire, et encore n'y en a-t-il que deux de première nécessité : elles ont trait aux explications cursives, aux professeurs spéciaux et à l'histoire littéraire.

Parallèlement à ces explications détaillées à l'ancienne mode et dont M. Lachelier a rappelé victorieusement l'excellence éducatrice, il nous paraît urgent de pratiquer délibérément ces explications cursives, prônées jadis par M. Bréal, qui, bien dirigées et faites par des élèves vraiment capables de suivre les classes d'humanités anciennes, tiennent leur curiosité en haleine, leur donnent, avec le goût des vastes explorations, celui d'une forte composition, leur apprennent l'anatomie des chefs-d'œuvre, de ces organismes complexes que Platon compare à des êtres vivants, et par-dessus tout ne les exposent jamais à prendre la paille des termes pour le grain des choses.

Avec de sages pédagogues nous désirons ardemment que l'on fasse au moins l'essai de ces professeurs spéciaux de latin, de grec ou de français, maîtres passés dans leur vaste spécialité et capables de promener sans hésitation et de suivre longtemps leurs élèves à travers tout leur domaine, en proportionnant les étapes et les groupements par classes, non à l'âge, mais aux aptitudes et à l'acquis.

Enfin et surtout, comme complément de ces deux réformes, nous voudrions que l'histoire littéraire fût enseignée partout avec la précision et, çà et là, avec l'ampleur qu'elle mérite. Elle est, pour ainsi dire, le télescope de la critique littéraire qui, sans elle, manque d'horizon et se condamne à cette micrographie dont Voltaire disait qu'elle consiste à peser des œufs de mouches dans des balances en toiles d'araignées.

Nous savons bien que sur ces trois réformes, connexes au fond, nous n'avons pas cause gagnée. L'histoire littéraire, par exemple, est, dans la pratique, l'objet d'une défiance visible, mais qui s'atténue. Le reste sera l'œuvre d'une *prudente hardiesse*, suivant le mot d'un proviseur progressiste.

En somme, qu'on introduise graduellement dans la pratique de nos lycées les explications cursives et aussi les professeurs spéciaux, et surtout l'enseignement de l'histoire littéraire, tels que nous les avons définis, et nous déclarerons que *l'enseignement secondaire classique gréco-latin-français* a réalisé les réformes essentielles, qu'il est sur le chemin de la perfection et qu'en tout cas il est présentement sans égal.

Mais il n'est pas sans rival, et si les humanités anciennes, avec le surcroît final d'un enseignement bien ramifié des sciences et des langues modernes, réalisent à nos yeux l'éducation idéale, il ne s'ensuit pas qu'on doive s'y tenir exclusivement et se défendre de prôner un second type d'enseignement secondaire, très différent de cet enseignement primaire supérieur et professionnel qui prend actuellement un si bel essor. Et voilà justement où le nœud de la question prenait ses plis et replis. Nous les avons dénoués à notre manière et il ne nous reste plus qu'à conclure.

VII.

Nous sommes à la veille de voir se réaliser l'innovation la plus hardie qui ait été tentée dans l'enseignement secondaire, depuis les fameuses et éphémères écoles centrales de la Convention : *l'enseignement secondaire, classique, français*, pour l'appeler de tous ses noms, va être vraisemblablement organisé de toutes pièces (1). A l'heure où nous écrivons, le Conseil supérieur de l'instruction publique délibère sur ses programmes — à peu près conformes aux projets antérieurs, visés par nous dans un précédent article — sur son baccalauréat et sur ses sanctions.

Après tant de plans caducs et de débats passionnés, tant de polémiques instructives et d'essais en apparence discursifs, il nous a paru opportun de dégager à grands traits le sens et la portée de la réforme qui se prépare sous le titre prudent et sincère de *Réorganisation de l'enseignement secondaire spécial*. Il faut que l'opinion puisse la juger avec sang-froid, il faut surtout qu'une partie au moins de l'Université apporte dans son exécution ce désir du succès dont l'insuffisance fait avorter les réformes les plus nécessaires et stérilise les programmes les plus ingénieux et les mieux mûris, témoin l'histoire de l'enseignement secondaire classique ancien depuis vingt ans. De là la tentation et peut-être le devoir de prendre la plume quand on croit à l'opportunité et à l'efficacité

(1) Nous apprenons que cet enseignement, tel que nous l'avons défini dans un précédent article, vient d'être adopté par le Conseil supérieur, sous le titre *d'Enseignement secondaire moderne*. C'est toute la chose et presque le nom, car, en fait, *moderne* biffe *spécial*, et, en droit, signifie *néo-classique*. Et maintenant au nouveau venu de gagner ses éperons, et on lui permettra alors de déployer tout son drapeau. L'essentiel était de lui ouvrir la lice : c'est fait.

de cette réforme et qu'on a d'ailleurs longtemps pesé le pour et le contre d'un si grave problème, patiemment recherché toutes les opinions, consulté toutes les autorités et sa propre expérience. Résumons notre modeste enquête.

Nous avons indiqué comment le problème toujours plus pressant de l'éducation des classes moyennes avait été agité depuis trois siècles, et nous avons reconnu qu'on approchait de sa solution et qu'elle consistait à faire accepter par l'Université une répartition de la clientèle de l'enseignement secondaire entre les humanités anciennes et les humanités modernes, dernier terme de l'évolution naturelle de l'enseignement spécial. Nous avons ensuite fait remarquer, d'accord avec la plupart des pédagogues les plus autorisés, que l'enseignement classique ancien, parmi tous ses mérites, avait un défaut, celui de ne pouvoir porter ses fruits naturels qu'avec une élite et à condition de séparer cette élite des intelligences moyennes qui entravent son essor. Nous avons été ainsi amené à indiquer par quelle sélection on recrutera cette élite et comment se fera pratiquement la répartition naturelle qui assurera une clientèle très suffisante au lycée latin et une autre plus nombreuse au lycée français. Nous avons alors défini l'enseignement des humanités modernes qui se donnera dans le lycée français et nous avons observé que les programmes, actuellement en voie d'élaboration, tendaient à le réaliser; qu'il donnerait satisfaction aux raisons d'État qui en avaient impérieusement prescrit l'essai; aux parents par sa brièveté et son caractère classique; aux élèves par ses attraits et sa facilité relatives; aux professeurs de sciences, de langues vivantes et d'humanités modernes par la large part qui leur était faite, et aux professeurs du lycée latin, par ricochet, en le désencombrant. Nous avons d'ailleurs hautement reconnu et expliqué de notre mieux la supériorité éducatrice des humanités anciennes, en montrant comment, au prix de trois réformes principales et avec une prolongation du temps employé aux langues vivantes et aux sciences, elles constitueraient pour le présent l'éducation à peu près parfaite.

Notre conclusion sera donc que le lycée latin et le lycée français, après avoir fait connaissance, professeront l'un envers l'autre et pour des raisons analogues une sympathie encore plus vive que celle dont le gymnase allemand donne des preuves répétées à *l'école réelle*, sa cadette, son utile auxiliaire et presque partout sa voisine. C'est plus qu'un souhait, c'est une conviction; car il ne s'agit pas là, quoi qu'on ait pu dire, de raviver l'éternelle querelle des anciens et des modernes, mais de tenter loyalement, entre humanistes, la solution définitive d'un problème à la fois pédagogique et social, poursuivie vainement depuis trois siècles. L'Université la doit à la démocratie.

EUGÈNE LINTILHAC.

LE VERS FRANÇAIS AUJOURD'HUI

ET

LES POÈTES DÉCADENTS

Les écoles littéraires, promises à la durée, s'affirment d'ordinaire par les huées dont le public entier les accueille : elles le troublent dans ses habitudes, lui enseignent l'effort, veulent éclipser les aînés. Depuis Ronsard et Boileau, tous ont eu leurs débuts sifflés : romantiques, naturalistes et parnassiens. Cette consécration a manqué aux décadents ou symbolistes. Nous retentissons de leurs louanges. Nous ne leur disons que les mots les plus doux. Il ne faut pas que cela les condamne. La sympathie qui les enveloppe prouve, au contraire, une attente. On veut autre chose que ce qui a été, et l'on espère qu'ils le donneront. Aussi ce mouvement, dont il n'est pas juste de rire, est-il plus important par ce qui s'en va que par ce qui vient et surtout par ce qui est déjà venu.

Il faut s'expliquer tout de suite. Rien ne s'en va : les grands noms et les beaux vers restent toujours. L'idéal seul se déplace. Même si les œuvres ne durent pas, leur effet demeure. Il est acquis une fois pour toutes : le développement littéraire d'une nation est comparable à un escalier dont les marches s'enfonceraient dans le sol à mesure que l'escalier s'élève; les premières, disparues, ont aidé à construire les plus récentes. Les romantiques n'ont pas fait oublier Racine. Seulement, après eux, nul n'a plus pu songer à imiter *Athalie* ou *Britannicus*. Lamartine et Musset ne sont plus en honneur parmi nous. Mais on ne reviendra plus à la poésie telle qu'elle se pratiquait avant eux. Le roman naturaliste et le roman psychologique ont détrôné le roman d'aventures. Le naturalisme sera détrôné; aucun romancier pourtant n'écrira plus *les Trois mousquetaires*. Après Leconte de Lisle, après le Parnasse, on ne reviendra pas en arrière : il est des vers qu'il n'est plus permis de faire à personne; il est des sentiments ou des idées qu'on n'a plus le droit d'exprimer. Il n'en est pas moins vrai qu'un grand poète, par cela seul qu'il sera grand, tentera des vers non faits. Chaque théorie, par rapport au passé, marque un progrès, ou, si l'on veut, accuse un éloignement. Quelquefois il n'est que d'un pouce, quand on regarde à distance. Ainsi, par exemple, si le romantisme, comparé à tout ce qui a précédé, peut s'appeler la découverte du monde extérieur, c'est pitié que de nous entendre parler à tout propos, depuis Chateaubriand, de nouvelles littératures. Nous sommes encore des romantiques et, de même que pour eux, le monde intérieur, jusqu'ici, n'a été chez la plupart de nous qu'une sorte de toile aux couleurs tantôt vagues, tantôt éclatantes,

où le peintre avait pensé au cadre avant même d'avoir pris le pinceau. Le fond est toujours le même ; mais le jour changeait avec l'artiste. C'est ce que nous avons appelé des écoles et souvent des formules.

*
* *

Les symbolistes ou décadents nous arrivent aussi avec leur formule. Ils ont même trois formules. Ce ne sont encore que trois velléités. En effet, l'objet de la réforme est triple : elle porte sur la conception même, c'est-à-dire sur la façon de voir, de sentir et de comprendre, sur le style ou l'expression, enfin sur la musique du vers.

Il serait long et peut-être inutile de parler, à l'heure qu'il est, de la conception symboliste. Les idées sont encore troubles à ce sujet. On semble être d'accord sur ceci : la part qu'il faut faire au *mystère* dans toute œuvre d'imagination. Mais cela même, comme définition, est très vague. Chacun, suivant son instinct, sera plus ou moins mystérieux. Ce vers d'André Chénier :

Un palmier, don du ciel, merveille de la terre,

est éminemment symboliste et contient un mystère suffisant. Le principe est qu'il ne faut pas tout dire, qu'il faut laisser beaucoup à deviner; produire une impression générale, symboliser en ce sens que la pensée poursuit en même temps un double chemin pour aboutir au même but, comme ce vers d'André Chénier qui dit à la fois un arbre merveilleux et la beauté d'un enfant aussi merveilleux que cet arbre.

Un seul résultat paraît acquis; il est négatif, mais n'en a pas moins de valeur : c'est la ruine de la description naturaliste. On a compris que décrire c'était vouloir être imprécis. Rien n'est susceptible de description. Pour décrire la réalité avec exactitude, en d'autres termes pour rendre un objet tel qu'il existe, il faudrait devenir cet objet lui-même, ce qui est impossible. On ne peut viser qu'à l'émotion produite en nous par l'objet. Avec la description se trouve entamée la doctrine de l'influence des milieux. Le problème se réduit à savoir si deux êtres seront impressionnés d'une manière identique par la même tapisserie de salle à manger ou par le même accident de voiture. L'expérience crie le contraire. Le milieu intérieur ne cesse de réagir sur l'univers. Les faits prennent notre caractère et baignent dans notre âme. M. Quillard, dans *la Fille aux mains coupées*, écrit bravement : « L'action se passe n'importe où, et plutôt au moyen âge. » Cette fois-ci, le cadre a sauté.

La haine du descriptif et le désir de susciter la seule sensation ont amené l'obscurité dans le style. Il ne faut pas s'en effrayer. Cela n'est pas fait pour durer. Les ténèbres se dissiperont. Il faudra qu'elles se dissipent. On a dit, en vérité, de toutes les écoles, à leurs débuts, qu'elles écrivaient de façon inintelligible. Mais ici, la nuit est complète. Le lecteur, même plus tard, aura toujours un effort à faire pour comprendre; nous avons fait effort à chaque génération, depuis Chateaubriand, et le symbolisme nous en demandera d'autres, puisqu'il veut présenter à l'esprit deux idées à la fois, et qu'en mettant les choses au mieux, il faudra toujours une tension de plus pour associer instantanément à l'idée d'un palmier l'idée d'adolescence. Toutefois, l'expression deviendra claire. M. Paul Verlaine est simple et veut l'être. M. Jules Laforgue et M. Viélé Griffin, qui procède en grande partie de M. Laforgue, ne sont pas toujours enténébrés. Quand on s'adresse au public, quand on fait du théâtre — et quelle est l'école qui n'y vise? — quand on a quelque chose à dire, on est clair forcément. La syntaxe, tout en suivant la sinuosité et l'imprévu de la pensée, sera française. La question du vocabulaire, complexe aujourd'hui, mûrira par la réflexion. Ici, on ne peut encore rien dire; tout est laissé à l'initiative privée. L'emploi de termes vieillis est personnel à M. Moréas. Il ne faut voir dans cette recherche d'anciens vocables que la séduction exercée par le XVIe siècle sur un esprit curieux qui fait connaissance avec les livres. M. H. de Régnier se pique de n'employer que les mots des dictionnaires, même les plus communs, sauf à les détourner de leur sens. Quant aux vocables tels que fuyance, errance, allance, albe ou hideur, ou quelques latinismes qui nous choquent parfois, ils se trouvent un peu partout; il ne faut pas y attacher plus d'importance qu'on n'en a de tout temps attaché aux néologismes. Le lexique se renouvelle constamment. Les mots nécessaires restent. *Sollicitude* semblait rude au XVIIe siècle et nous paraît aujourd'hui charmant.

La réforme la plus intéressante est assurément celle qui vise le vers français; là est le nœud de la question, que l'on n'a pas encore étudiée sous ce jour.

*
* *

On a donc osé toucher à l'arche sainte! On veut rompre avec le vieux vers français! On veut abandonner l'alexandrin! Il peut être curieux d'examiner si ce n'est pas plutôt l'alexandrin qui nous abandonne, et si, d'autre part, la jeune école innove autant qu'elle semble le croire. Il serait long de passer en revue tous les rythmes un à un, décasyllabes, octosyllabes, etc., etc. Prenons comme type le seul alexandrin ou vers de douze pieds. Ce qui sera vrai de celui-ci sera également vrai des autres

Une erreur généralement répandue dans le public et surtout chez les poètes, c'est qu'il existe aujourd'hui en français un vers de douze syllabes. Les vers de douze syllabes sont, au contraire, une rareté. Il n'y en a que 45, bien francs, dans les 256 vers dont se composent *les Pauvres gens*, et 25 seulement sur les 177 de *la Prière pour tous*. Voici comment s'obtient cette statistique. Il ne faut pas compter comme vers de douze syllabes les vers où il y a des *e* muets, et où entrent,

par exemple, ces petits mots *le, ne, de, que*. L'*e* muet ne se prononce en français que dans le seul cas où sa disparition amènerait la rencontre de trois consonnes. Le premier vers de la *Prière pour tous* n'a douze syllabes que sur le papier :

Ma fille, va prier. — Vois, la nuit est venue.

Personne ne dira :

Ma filleu, va prier. — Vois, la nuit est veunue.

Tout le monde lira naturellement :

Ma fill', va prier. — Vois, la nuit est v'nue,

ce qui nous donne dix syllabes. Ce fait sera tout d'abord nié par les poètes. Nous voyons les mots écrits et nous nous imaginons toujours que nous parlons comme nous écrivons. C'est une illusion à laquelle nous avons peine à renoncer. Un esprit des plus cultivés et des plus fins se refusait obstinément à admettre que les cochers de Paris aussi bien que leurs clients disaient constamment Plaz Vendôme. Il orthographiait Place comme nous tous et croyait de bonne foi entendre un *e* et même un *c* dans ce mot. Cependant nous disons bel et bien Plaz Vendôme. Nous ne faisons pas plus sentir l'*s* sourde et l'*e* muet, quand nous jetons l'adresse au cocher que quand nous lisons dans V. Hugo :

Les quatre aigles pensifs de la place Vendôme.

L'expérience est heureusement à la portée de tout le monde. Pour se convaincre de la justesse de cette observation, il suffit d'écouter les poètes eux-mêmes quand ils disent leurs vers. Seulement, il est nécessaire que leur attention ne soit pas éveillée. Quelqu'un faisait remarquer un jour à un poète que dans le premier hémistiche d'Esther : *Est-ce toi, chère Élise? ce* ne comptait pas pour une syllabe. Il soutint que oui, répéta le vers et prononça distinctement : *Est-ceu toi, chère Élise?* Quelques moments plus tard, il récita de ses propres vers et ne fit sentir aucun *e* muet.

Donc, il y a cinq syllabes dans cet hémistiche, et le vers de douze syllabes n'a d'existence que sur l'imprimé.

Cela, pourtant, est-il tout à fait exact? Il y a certainement à tenir compte d'un autre élément. Supposons que chaque syllabe pleine dans l'alexandrin représente une mesure. Cela nous fait douze mesures consécutives de même durée chacune pour le vers de douze syllabes. Maintenant, qu'arrivera-t-il, si une de ces mesures vient à manquer par la substitution d'un *e* muet à une voyelle, si, par exemple, au lieu d'avoir : *Va prier, mon enfant*, on a : *Ma fille, va prier?*

La mesure absente sera remplacée, soit par un repos ou silence, soit par l'allongement de la voyelle pleine qui précède ou qui suit l'*e* muet. Les lois d'après lesquelles la compensation est obtenue tantôt par le silence, tantôt par l'allongement, seraient à rechercher. Voici ce qu'on peut dire. Le mot *site* ne peut guère s'allonger, surtout devant une consonne ; un hémistiche tel que : *Dans un site charmant*, se scandera donc avec un silence : *Dans un sit' — charmant*. Au contraire, dans cet autre hémistiche de Leconte de Lisle :

Les eaux vives, filtrant | et pleuvant goutte à goutte,

il y aura allongement sur l'*i* de *vives*, parce que, même dans le langage familier, la voix traîne plus longtemps sur *vives* que sur *site* : en insistant un peu plus, quand le mot se lit en vers, la mesure est rétablie. En somme, la quantité de la voyelle qui précède l'*e* muet est toujours déterminée par la consonne suivante.

Comment le silence ou l'allongement en sont-ils venus peu à peu à se substituer à l'*e* muet? On peut se représenter cette substitution à peu près de la façon suivante. Primitivement, l'*e* muet se prononçait après une consonne aussi bien dans le langage courant qu'en poésie ; or les vers, d'une génération à l'autre, ont dû toujours se transmettre oralement, c'est-à-dire que les aînés en récitaient aux plus jeunes. L'éducation de l'oreille se transmettait avec eux. En d'autres termes, la génération qui fait encore sentir les *e* muets apprend des vers à la génération chez qui l'*e* final commence déjà à s'effacer ; celle-ci ne retient que le rythme, l'harmonie générale du vers, la musique des douze mesures, et, d'instinct, allonge là où elle ne prononce plus, jusqu'à ce que, graduellement, d'une génération à l'autre, l'*e* soit devenu complètement muet et que toujours un allongement ou un silence proportionnels aient remplacé la syllabe évanouie.

C'est par une tradition orale, ainsi comprise, qu'on serait tenté d'expliquer un fait surprenant. En poésie même, on ne fait plus aucune différence entre la prononciation *encor* et *encore*, puisqu'on écrit également des deux façons. Comment se fait-il cependant que nous distinguions très bien les rimes féminines des rimes masculines, les rimes terminées par un *e* muet des rimes terminées par une voyelle pleine? C'est que les vers à rime féminine avaient à l'origine treize mesures et non pas douze, puisque l'*e* muet était sensible à la fin du vers. En entendant réciter les vers à nos aînés, notre oreille a donc contracté l'habitude d'une alternance régulière entre douze et treize mesures. Dans les vers à rimes féminines, nous allongeons encore sans nous en douter. Le phonomètre de l'abbé Rousselot enregistrerait certainement les variations d'un vers à l'autre et nous montrerait que nous gardons toujours le vers de treize pieds.

Seulement, on conçoit sans peine qu'une nuance aussi légère — un allongement ou un silence — se perde facilement. De même qu'à une certaine époque on n'a plus senti l'*e* muet, on finira par ne plus sentir la compensation par allongement ; déjà elle disparaît. Les poètes seuls la pratiquent, et il s'en faut de beaucoup que tous la pratiquent également. Le public ne la connaît plus. On n'a qu'à suivre au Théâtre-

Français la représentation d'un drame en vers; au lieu de douze syllabes, on entendra à tout instant dix ou onze, suivant le nombre des *e* muets; ce que nous appelons des *vers faux* abondent sur la scène; dès que le vers est joué, la préoccupation, même instinctive, de l'allongement ou du silence, cesse brusquement, et l'on déclame comme l'on parle. Or, c'est là le critérium suprême.

Il n'y a plus de vers de douze syllabes, du moment que nous n'y sentons plus douze syllabes. Tout vers s'adresse, en effet, à l'oreille. Si on le nie, il faudra, pour être logique, revenir en arrière et prononcer les *e* muets dans les rimes féminines; ce qui n'aura jamais lieu.

En somme, il y a, à l'heure qu'il est, deux façons de prononcer le vers de douze pieds, l'une artificielle et littéraire, reposant sur une tradition qui s'en va, l'autre naturelle et courante, constamment entretenue par l'habitude du langage usuel qui supprime les *e* muets. Il n'y a plus de vers de douze syllabes que dans la première manière, grâce à l'allongement. Ailleurs, ce vers n'existe plus.

Il était nécessaire de bien marquer l'état où se trouve actuellement le vers français, avant d'examiner les tentatives que fait la nouvelle école.

*
* *

Il faut savoir que toutes les révolutions, en littérature, se sont accomplies au nom de la grammaire. Une génération a toujours reproché à l'autre de ne pas connaître la langue ou de méconnaître les véritables lois de la versification. Cela est tout naturel, puisque langue et versification sont dans un perpétuel devenir et que, par conséquent, la génération passée vit sur sa langue et sa grammaire à elle, qui n'est plus la grammaire et la langue de la génération nouvelle.

Les connaissances grammaticales, la partie érudition, sont encore faibles chez les symbolistes. S'ils veulent réussir, s'ils ambitionnent autre chose, comme cela semble, que l'agitation d'une heure autour d'un volume, ils devront sérieusement se mettre à l'œuvre. Le mot même d'école implique une scolarité, une discipline. Il est avant tout nécessaire d'apprendre son métier. Ce qui choque le plus dans les productions symbolistes, ce n'est pas l'obscurité du style, ce n'est pas la métrique; ce n'est pas la conception. Le jugement s'élargit à examiner les choses en elles-mêmes, et ce qui déroute le public ne déroute pas toujours le penseur. Nous avons peu le droit de demander à l'artiste pourquoi il a choisi telle forme de l'art plutôt que telle autre; nous devons, en revanche, lui demander comment, la forme admise, il a su s'y mouvoir et s'il est resté conséquent avec lui-même. Pour critiquer le poète, il faut commencer par entrer dans son esprit.

On ne peut pas dire que dans les récentes publications la jouissance pour le lecteur soit très vive ni surtout très nette. Ce qui arrête, ce qui déplaît le plus, c'est l'absence de système, d'unité dans l'effort; il manque à ces tentatives une pensée consciente d'elle-même qui, bonne ou mauvaise, va devant elle et sait où elle va. L'œil s'arrête et n'arrive toujours pas à découvrir la bâtisse dont les parties fortement cimentées se tiennent et se commandent. Plusieurs de ces jeunes gens semblent encore se chercher et ne trouver rien. La logique fait défaut. Le romantisme et le Parnasse avaient cela. Une école apporte avec elle son harmonie, et il faut qu'il y en ait une. Le vague et l'obscur lui-même ont leurs lois.

L'incertitude paraît surtout régner chez les décadents en matière de versification. Mais on a vu que le vers français lui-même en ce moment traversait une crise. L'allongement ou le silence se produisent chez quelques poètes et ne se produisent plus dans le public. D'où il résulte que l'*e* muet tantôt compte et tantôt ne compte pas pour une syllabe. Les symbolistes scandent tour à tour comme les poètes et comme le public. Ils se trouvent pris, malgré eux, entre les deux habitudes. Jusqu'ici, leurs meilleurs vers sont coulés dans le moule du Parnasse. Un seul, Jules Laforgue, dans ses *Derniers vers*, semble avoir eu l'intuition nette et le culte presque systématique d'une prosodie nouvelle, conforme aux nouvelles habitudes du langage. La révolution de l'*e* muet paraît chez lui à moitié accomplie. Chez les autres, on a pris souvent pour des innovations ce qui n'était qu'une simple continuation du romantisme.

On sait que le vers classique, le vers de Boileau, se coupait régulièrement par le milieu, que la *césure* venait après la sixième syllabe, et que les romantiques et après eux les Parnassiens ont déplacé cette césure, l'ont mise après ou avant cette sixième syllabe, introduisant ainsi dans l'alexandrin une variété, une richesse, une mélodie qui lui avaient manqué même chez Racine. Une des coupes les plus hardies a été celle du *ternaire* : l'alexandrin ne se divise plus en deux groupes de six syllabes, mais en trois groupes de quatre syllabes chacun.

Ce vers se rencontre chez Théodore de Banville :

> Où je filai | pensivement | la blanche laine.

Il a une douceur inoubliable chez Leconte de Lisle :

> Et l'oiseau bleu | sur le maïs | en floraison.

Les symbolistes ont suivi la route tracée. Ils restent dans la tradition, ils pratiquent le même allongement artificiel, ils négligent tout aussi peu les *e* muets, quand, suivant un rythme qu'ils semblent affectionner, ils mettent la césure après la septième syllabe et obtiennent ainsi deux hémistiches dont le second n'a plus que cinq syllabes. Cette coupe produit souvent un effet de langueur inattendu chez M. H. de Régnier :

> Tu files à ton rouet | le triste écheveau
> Monotone et sans fin comme l'année, Omphale;
> Mais de l'automne | renaîtra l'été plus beau,

où, inversement, la césure est au cinquième pied :

La voyelle italique marque la place de l'allongement. Ainsi nous avons cinq syllabes dans le premier hémistiche et sept dans le second : le compte y est. C'est toujours le vieil alexandrin : s'il nous surprend encore, c'est que nous n'y sommes pas faits comme au *ternaire*, qui nous surprenait tout autant, à l'origine, et qu'aujourd'hui certains poètes, entre autres Ferdinand Hérold, emploient couramment.

Il n'y a pas grande nouveauté à chercher dans les autres coupes qui ont l'alexandrin pour base. Ce sont des variations sur un même motif. Exemples :

Ne vas-tu pas | à l'allégresse de mes doigts (4-8).
J. Moréas.
Jusqu'à ce que le dernier cri | râle et s'apaise (8-4).
H. de Régnier.

De même, certains vers de M. Verlaine sont de pures modifications de l'alexandrin à douze syllabes :

Oiseau | sur ce pâle roseau | fleuri jadis (2-6-4).
Calme | à travers ces sortes | de guerres civiles (1-6-5).

La liste serait longue; le principe resterait le même, qu'on choisisse les exemples chez MM. Verlaine, Régnier, Moréas, Gustave Kahn, Viélé Griffin, Maurice Mæterlinck, E. Dujardin ou Jules Laforgue.

Il est plus intéressant de citer les vers où l'habitude nouvelle du langage se trouve aux prises avec l'ancienne : nos poètes tantôt négligent entièrement l'*e* muet, tantôt lui substituent un allongement inconscient. Il est impossible de découvrir autre chose qu'un alexandrin dans ce vers de M. de Régnier :

Et je fus fou | comme les tritons | et les satyres.

Lui-même le scande ainsi. Le mot *comme* ne compte ici que pour une syllabe, l'*e* muet disparaît sans compensation. Il y a encore un *ternaire* dans ce vers, où *filles* n'a qu'une syllabe, mais où *robes* garde l'*e* muet :

Avec les filles | du vieux seigneur | en robes blanches.

Voici qui est encore plus curieux. A première vue, ce vers de M. H. de Régnier :

Des mortes douces qui moururent là quelque soir,

paraît se dérober à toute scansion connue. Ça n'est pourtant qu'un vers de douze syllabes; il faut le scander comme suit :

Des mortes douces | qui moururent là | quelque soir.

L'*e* muet de *mortes* et de *quelque* se prononce, puisqu'il se trouve entre trois consonnes. D'autre part, l'obsession de l'ancienne habitude ne permet pas encore au poète de négliger complètement l'*e* muet de *douces* et de *moururent*, mais l'allongement sur l'*ou* de *douces* et sur l'*u* de *moururent* ne semble être que d'une demi-mesure, d'après la récitation même de M. de Régnier; cela nous donne quatre mesures et demie pour chacun des deux premiers hémistiches, ensemble neuf mesures, et, avec les trois dernières, douze en tout.

Le divorce avec l'ancienne habitude paraît accompli par endroits chez Jules Laforgue. Ici, le parti est pris franchement. Jules Laforgue supprime les *e* muets pour l'œil comme pour l'oreille; il écrit bravement : *N'embaum' plus la verveine,* et *C'est l' printemps*. Et cette élision n'a pas uniquement lieu dans les pièces d'un caractère populaire ou d'une sentimentalité ironique qu'aimait Laforgue: non! Il versifiait comme nous parlons. C'est en vertu du même principe qu'on lit dans M. J. Moréas :

Et les doux mots dont ell' sut me parler.

Or à quoi doit aboutir cette tentative? Est-ce à détruire l'alexandrin de douze syllabes? Nous avons vu que celui-ci n'avait plus ses douze mesures que sur le papier. De tous ces efforts se dégage, au contraire, une tendance à remettre l'alexandrin sur ses douze syllabes. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à refaire le vers de M. Moréas suivant la métrique courante :

Et les doux mots dont elle me parla.

La majorité du public et même des poètes lira instinctivement *ell'*, sans l'*e* muet, ce qui ferait d'un prétendu vers de dix syllabes un vers de neuf syllabes, — *un vers faux!* M. Mæterlinck ne fait que restaurer l'alexandrin, quand il dit :

Dans une vallée de l'âme, à jamais immobile.

Les décadents ont tenté quelque chose de plus. Ils ont voulu, sans le savoir eux-mêmes, faire revivre le vers à rimes féminines, le vers qui, nous l'avons vu, avait treize syllabes à l'origine et qui, grâce à l'allongement, conserve encore aujourd'hui ses treize mesures pour l'oreille. Seulement, à l'allongement final, ils substituent la syllabe pleine à l'intérieur du vers :

Vers la terre, là-bas | efflorescente et merveilleuse (6-7).
H. de Régnier.
Chère apparence, viens | aux couchants illuminés (6-7).
G. Kahn.

On conçoit très bien, en effet, une alternance de vers de douze et de treize mesures qui nous donneraient un équivalent des rimes masculines succédant aux rimes féminines.

Le vers de treize syllabes est, en tout cas, celui qui choque le moins nos oreilles, parce que nous y sommes préparés par nos propres vers. Les symbolistes, d'ailleurs, n'ont jamais employé plus de treize pieds. Ils croient peut-être avoir dépassé ce rythme; mais le public leur reproche à tort leurs vers interminables. Deux alexandrins écrits bout à bout ne forment pas vingt-quatre syllabes; ils gardent leurs douze syllabes chacun. De même, les plus longs vers décadents se dé-

composent en vers de différents rythmes, tous connus. Ce qui leur donne une harmonie particulière, c'est l'absence de la rime; mais ce ne sont toujours que des tronçons artificiellement réunis. Ce vers de M. de Régnier :

Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées.

peut s'analyser indifféremment en deux vers de six et de sept, ou de six et de neuf syllabes, suivant qu'on prononce ou non l'*e* muet dans *silence* et *danses*. Nous aurons des coupes analogues dans les vers que voici :

Nous n'irons plus au bord des mers, nous n'irons plus, ô folles!
(8 et 6 ou 4. 4 et 6). H. DE RÉGNIER.
Encore un jour, encore une heure, oh! plus de temps, oh! plus d'espace
(4, 4, 4 et 4). G. KAHN.

Il n'y a là dix-sept pieds que pour l'œil.

***

Ainsi donc, à part quelques essais malheureux, les plus grandes hardiesses de la poésie symboliste révèlent un retour aux lois du vieil alexandrin. Certaines particularités de la rime et de l'hiatus ne prouvent également autre chose que le désir, vaguement senti, de rétablir l'état ancien.

On sait qu'aujourd'hui tous les traités de prosodie proscrivent avec une rigueur tyrannique la rencontre de deux voyelles entre la finale d'un mot et l'initiale du mot suivant. Cette règle draconienne repose sur un trompe-l'œil. Nous nous imaginons volontiers que les mots ont une existence par eux-mêmes, tandis qu'en réalité ils n'existent que dans la suite du discours. *Les cieux*, pour l'oreille, sont un seul mot au même titre, par exemple, que le substantif *essieu*. Les mots ne sont distincts les uns des autres que dans l'écriture. Dans le langage courant ou dans la déclamation, ils forment un ensemble compact et sont coupés par des repos qui ne dépendent que très rarement de leur graphie.

Les poètes évitent donc avec soin un hiatus tel que : *Il y eut autrefois* ou bien *tu-aimes*, mais ils tolèrent fort bien l'hiatus intérieur tel que : l'*Iliade d'Homère*, ou bien *tu-a, ni-a*. Ils ont même multiplié cette sorte d'hiatus, par l'observance scrupuleuse des anciennes quantités : *confi-ance, inqui-et, délici-eux*, alors que tout le monde ne prononce jamais d'*i* dans ces trois mots et dans un millier de mots semblables. D'autre part, lorsqu'un substantif se termine par une voyelle suivie d'un *e* muet, *pensée* ou *génie*, nous exigeons qu'il précède un mot commençant par une voyelle. Cette règle avait sa raison d'être quand l'*e* muet se prononçait et que l'*élision* avait lieu véritablement devant la voyelle. Aujourd'hui, une combinaison de mots comme *pensée errante* constitue un pur hiatus, parce que nul ne sent plus cet *e* muet; cela est tellement vrai, que des poètes de profession, insuffisamment instruits des conventions traditionnelles, commettent des *fautes* constantes aussi bien dans l'*élision* que dans le compte des syllabes.

Les décadents ont cherché et parfois trouvé le remède au mal. Jules Laforgue ne fait plus de l'*i* une syllabe dans une foule de mots : inqu*iéter*, p*iano*, etc. Il met hardiment, ainsi que M. G. Kahn, devant une consonne les substantifs *folie, plaie, vie*, et les verbes à la troisième personne du pluriel : *croient, continuent*, etc., etc.

Mais comme l'hiatus intérieur subsiste encore pour bien des mots, même dans le langage courant, victu*ai*lles, volupt*ueux*, etc., etc., les décadents le laissent aussi subsister entre deux mots : *tu es* ou *que tu ailles*. L'oreille du poète peut seule être ici compétente.

***

L'hiatus devait fatalement amener les jeunes poètes à toucher à la rime. Par suite des règles de l'élision, les troisièmes personnes des verbes *soient, aient, croient, ondoient*, etc., les pluriels *pensées, litanies, proies, plaies* ne devaient pas se montrer dans le corps du vers. Quand on en avait besoin, on les rejetait à la rime. Alors les mêmes rimes reparaissaient toujours, forcément. Le nombre en devenait de plus en plus limité. Et chaque rime devait être précédée de la consonne d'appui, ce qui en réduisait encore la variété. En l'enrichissant, nous nous sommes appauvris. La superstition de la lettre était si grande que nous préférions la rime pour l'œil à la rime pour l'oreille. *Sens* et *éblouissants* rimaient ensemble.

On n'a pas mis de temps à s'apercevoir que le son de l'*e* muet dans *joue* et *joues* était égal à zéro; que, par conséquent, on pouvait laisser *joue* et *joues* à l'intérieur du vers, au même titre que *genou* et *roi*; que l'on pouvait faire rimer ensemble des pluriels et des singuliers *aigries* et *cri*, puisque le son était le même; enfin, qu'il y avait plus de profit à faire rimer *sens* et *reconnaissance* que *sens* et *éblouissants*.

C'est ainsi que M. Verlaine a mis à la rime *pare* et *départ*, *Patrie* et *Paris*, et que Jules Laforgue fait rimer *prise* avec *suffisent, onde* avec *inondent*.

D'où vient maintenant que les symbolistes ont déclaré la guerre à la rime et se contentent parfois de simples assonances? Comment se fait-il que *lampes* en arrivent tout à coup à rimer avec *lentes?*

Cela tient, semble-t-il, à deux causes. La première est tout artistique. Deux pensées ou deux images n'ont souvent entre elles qu'un rapport lointain, vague. Une simple assonance suffit alors à marquer le rappel, à établir le lien délicat d'une association d'idées. La seconde cause paraît être toute différente. L'agacement de voir rimer *cœur* et *vainqueur*, *naturelle* et *sur elle*, est le même aujourd'hui que celui qu'éprouvaient les romantiques à voir rimer sans cesse *bonheur* et *cœur*, *père* et *mère*. Les poètes médiocres qui, pour tout talent, déclarent *tenir à la rime*, la banalité de ces rimes riches ou la recherche de la rime-calembour, érigée par feu Banville en dogme sacro-saint, ont exaspéré le monde.

La rime, qui chez un grand poète comme Leconte de Lisle, n'est pas autre chose que la pensée, irrite toujours chez le versificateur.

Alors, on fait tout simplement assonancer. Et puis... tant pis!

Souvent, on se passe même d'assonances (1). En allemand, en anglais, en russe, en italien, en grec moderne, dans une strophe de quatre vers, il n'y a souvent que deux vers qui riment. Ce rythme n'est donc pas essentiellement contraire à la poésie, puisqu'il y a de très beaux vers dans ces diverses langues. En français, il ne resterait que l'habitude à prendre. C'est beaucoup.

***

En somme, si, dans ce labyrinthe de la prosodie naissante, on cherche le fil conducteur, si l'on veut s'y débrouiller, on voit que toute la révolution se fait autour de l'*e* muet. Par là, l'école symboliste a ses racines historiques profondes et une raison d'être nécessaire : elle a suivi l'évolution même du langage. L'abîme s'est creusé trop large entre la langue parlée et la langue poétique pour qu'il ne soit pas devenu indispensable de le combler. Il n'y a plus ni vers, ni rythme, ni mesure dans l'ancienne prosodie : il n'y en aura que dans une poésie où il sera tenu compte de la façon dont nous parlons tous. L'ancienne poésie elle-même s'est inspirée, à l'origine, de la langue de son temps. Ainsi fait toute poésie. Mais nos poètes ont tort de s'appeler *décadents*. Ils ne sont même pas *fin de siècle*. Ils sont à peine à l'aube du siècle. C'est un jeune siècle qui commence.

Hélas! nous les vieux ou nous les jeunes, nés vieux, nous ne les suivrons pas. En parlant d'eux, c'est le linguiste seul qui s'anime ici, ce n'est pas le poète — si tant est qu'il existe. C'est, comme dit Murger :

> Gaîté de croque-mort qui s'enterre lui-même.

Nous aimons mieux mourir que changer, et nos poètes ne sont pas près d'être morts. Nul encore n'est venu les remplacer. Nous les suivrons toujours. Nous avons l'oreille ancienne, nous ne prendrons pas aisément la nouvelle. Nous compterons les *e* muets ; nous ferons toujours rimer *cœur* et *vainqueur*, et si, par hasard, nous faisons rimer *langueur* et *cœur*, nous en aurons une inquiétude infinie. Nous deviendrons plus stricts que nous ne le fûmes. Nous frémirons de la tête aux pieds pour une lettre manquant à la rime. Nous adorerons le beau vers sonore, souple, mélodieux, ou puissant, tel que Leconte de Lisle, notre divin maître, nous l'a chanté et nous le chante encore.

(1) G. Paris a déjà dit que *lys* et *accomplis*, etc. (chez tous les poètes) étaient de pures assonances ; voir *le Vers français*. Paris, 1885, p. xv. Cet ouvrage est à lire. Quant au traité de M. B. de Fouquières, cité par des érudits peu informés, c'est un titre ingénieux, mais dépourvu de toute base historique.

C'est-il donc vrai que notre bel alexandrin est destiné à disparaître? Une chose paraît certaine : c'est qu'il n'y aura plus de grand poète dans l'ancienne manière, qui est encore la manière actuelle. Les beaux vers seront toujours de beaux vers, nous dit-on. Cela n'est pas exact. Les vers ne sont jamais beaux que parce qu'ils ne ressemblent plus à ceux qui ont été faits. On ne dépassera plus la perfection de l'alexandrin de Hérédia ; les plus beaux vers romantiques ou parnassiens ont été faits aujourd'hui. Un poète de génie en fera fatalement de nouveaux.

Un idéal vient d'apparaître. On entrevoit un vers aux rythmes les plus variés se succédant dans une même pièce : chacun de ces rythmes se proportionne au sentiment ou à l'image ; le développement de la strophe n'a d'autre règle que le développement de l'idée. Le rire et les larmes se mêlent : des envolées de poésie côte à côte avec des tristesses. Une ligne de prose parfois viendra à se montrer, pour réaliser enfin le vœu exprimé par Vigny, qui demandait le récitatif après le chant. Il nous faudrait un Heine en vers libres.

On n'attend plus que le poète.

JEAN PSICHARI.

L'ANCIEN LENDIT

J'imagine un écolier, contemporain de Jacques de Vitry ou camarade de François Villon, revenant parmi nous, ces jours-ci, dans les environs de la Saint-Barnabé. Grande est sa joie d'apprendre que toutes les bonnes traditions universitaires n'ont pas été jetées à bas, qu'il en reste encore quelques-unes, et que chaque année, au printemps, ses arrière-neveux célèbrent *le Lendit*.

Mais voici qu'avec l'espoir de revivre les plus joyeuses heures de sa vie d'autrefois, il se fait conduire à la fête par un de nos jeunes champions, un de ceux que la coupe glorieuse empêche de dormir. Bien qu'il ne reconnaisse pas la route qu'il avait accoutumé de suivre, et que ses yeux cherchent vainement à l'horizon la cathédrale de Saint-Denis, rendez-vous de l'antique Lendit, il ne s'étonne pas outre mesure : Paris a tant changé depuis cinq cents ans, et ses maisons sont si hautes! Mais la fête commence. Quelle surprise, quel ébahissement, quel désenchantement!

— Eh quoi! des concours de gymnastique, d'escrime, d'aviron, de course, de boxe, de natation! Des places et des récompenses données par des maîtres très graves à des écoliers très sages! C'est là ce que vous appelez le Lendit? En vérité, vous vous moquez du monde, et de l'histoire, et de la langue, et de vos anciens. Donnez le nom qu'il vous plaira à ce concours général d'exercices physiques, mais ne le baptisez pas

Lendit. Ah! si vous saviez comme nous songions peu à la gymnastique, à la course, à la paume, etc., entre la Saint-Barnabé et la Saint-Jean; comme, du mercredi qui précède au lundi qui suit la fête du saint universitaire dont la malice bienfaisante joue quelquefois, trop rarement, hélas! de si bons tours à saint Médard, les salles de jeux de paume restaient désertes; combien surtout nous oubliions et nos maîtres, et la discipline, et les concours, et les exercices physiques ou autres!...

Que faisaient-ils donc, nos grands anciens, et qu'était-ce pour eux que le Lendit?

***

Des trois principales foires parisiennes, celle de Saint-Ladre ou Saint-Lazare, qui, depuis Philippe-Auguste, se tenait aux Champeaux, qu'occupent aujourd'hui les Halles et Saint-Eustache, celle de Saint-Germain, que remplace notre marché Saint-Germain actuel, et celle du Lendit, installée depuis Dagobert (1) dans la plaine Saint-Denis, à l'endroit que rappelle encore une petite station du chemin de fer du Nord, cette dernière était assurément la plus fameuse. A bon droit, elle passait pour « la plus roiale foire de France », comme le dit une vieille chanson, pour la foire par excellence; d'où son nom de Lendit (*Indictum*, foire, *l'indict, l'endit, Lendit*). Le hérant, dont la trompe, le 11 juin, *indiquait* l'ouverture de la foire, annonçait du même coup une grande fête religieuse et un grand congé universitaire. C'était une occasion pour le clergé parisien de venir adorer le bois de la vraie croix rapporté de terre sainte par saint Louis, et les instruments de la Passion donnés à Charlemagne par la cour de Constantinople, et transportés par Charles le Chauve d'Aix-la-Chapelle à Saint-Denis. En même temps, l'évêque bénissait à son passage *les monjoies*, « grans et notables croix entaillées de pierres à grans images », qui marquaient les stations où Philippe le Hardi, portant le corps de son père, s'était arrêté pour se reposer (2). Arrivé sur le champ du Lendit, l'évêque disait la messe en plein air, sur un autel portatif, haranguait le peuple du haut d'une chaire provisoire, et appelait sur les marchands la bénédiction divine :

Que Dieu gart de péris
Tous les bons marcheans qui y sont,
Qui les grans richesses y ont!
Que Dieu les puist tous avancier!

Une autre procession, toute laïque, suivait de près celle de Notre-Dame de Paris. Ce jour-là, une foule de joyeux écoliers se réunissait dès l'aube devant l'église Sainte-Geneviève. De toutes les rues du quartier latin, de la Sorbonne, où était était établie la Faculté de théologie, du clos Bruneau, rue Saint-Jean-de-Beauvais, siège de la Faculté de droit, du clos Mauvoisin, près de la place Maubert, où s'était installée la Faculté des arts, comprenant à la fois les lettres et la médecine, les étudiants débouchaient, chantant, criant, gesticulant, bousculant aussi les passants.

Un cortège magnifique, dont le monôme des polytechniciens et la cavalcade de nos Saint-Cyriens est un pâle souvenir, se formait bientôt. Au bruit des fifres et des trompettes, le recteur prenait la tête, suivi des régents et des écoliers, deux par deux, les uns à pied, les autres à cheval. Par les rues Saint-Landry, de la Juiverie, de la Vieille-Lanterne, par le Petit-Pont, qui conduisait de la rive gauche dans *la Cité*, par la rue Saint-Denis, on arrivait à la Chapelle et, bientôt après, à la *Grand'plaine*, où la foire du Lendit allait battre son plein. Et si longue était la file, que la queue du cortège n'avait pas encore dépassé *les Mathurins* (emplacement du théâtre Cluny), quand le recteur, arrivé au but, recevait sous le porche de l'église de Saint-Denis les compliments du procureur fiscal de l'abbaye, et répondait sous la forme convenue, en rappelant ses privilèges en temps de Lendit. C'est à lui, en effet, qu'appartenait le droit de premier achat du parchemin; et les marchands, venus en foule, ce jour-là, de la rue de la Parcheminerie, ne pouvaient renouveler leur fonds qu'après provision faite par le recteur, l'évêque, les fournisseurs du roi, les régents et les écoliers. Le grand-maître de l'Université rappelait aussi qu'il percevait un droit sur la vente de ce parchemin, prérogative d'autant plus énergiquement réclamée, que sa charge provisoire, tout honorifique, ne lui rapportait pas d'autre revenu.

Après cette cérémonie, et la messe entendue, le recteur, suivi des quatre Facultés, faisait son tour de foire ou de *lendit*. D'abord il passait devant les étalages des regratiers, revendeurs de pain, de sel, de fromages, de chandelles; puis

Trouvait barbiers et servoisiers,
Taverniers et puis tapiciers.
Assez prèz d'eulx sont li merciers (1).

Arrivé à la route qui relie Paris à Saint-Denis, près de la maison seigneuriale où se tenaient les officiers

(1) « De l'Austrasie, Dagobert retourné aux saints martyrs (saint Dénis et ses deux acolytes saint Eleuthère et saint Rusticus) institua une foire annuelle au mois de juin dedans un grand champ qui n'est pas loin du temple Saint, transférant et baillant toute juridiction aux ministres d'icelle église. Cecy est du vulgaire appelé *Lendit*, où venaient les marchands de toutes parts apporter leurs marchandises et merceries, comme au marché public du royaume. » Robert Gaguin, cité par André Du Chesne, historiographe de France, dans ses *Antiquités*, 1602.

(2) Ces monuments commémoratifs, sortes de petites buttes, étaient surtout échelonnés dans la plaine Saint-Denis. Pourtant, il y en avait un rue Saint-Denis, près de la rue du Ponceau, et un autre à Saint-Lazare.

(1) C'est chez eux que Clément Marot achetait pour sa mie ces ceintures du couleur dont il est parlé dans le dialogue des *Deux amoureux*.

de l'abbaye, les sergents et archers en armes, le prévôt et le capitaine du *lendit*, et le chevalier du gué de l'abbé, chargés de surveiller la foire et de juger les différends, il faisait une plus longue station. Car c'est là,

A la coste du grant chemin,
Qu'estoit la foir' du parchemin.

La provision faite, recteurs et régents poursuivaient leur promenade :

Et après trovoient li pourpoint
Dont maint homme est vestu à point,
Et puis la grant peleterie.
Après trovoient la baterie (1),
Cordouanier et bourrelier,
Sellier et freinier (2) et cordier,
Chanvre fillé et cordouan (3),
Haches, coignées et tarières
Et trenchans de plusieurs manières,
Taneur, huchier (4) et changéour
Que ne sont mie le menour (5).
Après sont li jouël d'argent (6)
Qui sont ouvrés d'orfavrerie...

A ces spectacles ordinaires s'en joignaient quelquefois de moins attendus. C'est ainsi qu'à la foire de 1400, la « pourcession » du recteur vit non sans étonnement des marchands arméniens qui vendaient des chats d'une race inconnue, des angoras à la fourrure épaisse, très hauts sur pattes, à l'œil vif, si gros et si terribles qu'ils semblaient vraiment, comme l'affirme une légende arabe, être nés dans l'arche de Noé de l'éternuement des tigres. Quelques années plus tard, en 1427, c'était une nouvelle surprise. On avait coutume de trouver au *lendit* des hommes de tous les pays voisins, des Anglais, des Italiens, des Flamands, des Frisons et autres; mais c'était la première fois qu'y apparaissaient des Bohémiens, des Gitanos, des Zingari. Pendant les premiers jours, grand fut le succès de ces hommes et de ces femmes à l'accoutrement bizarre, aux oreilles chargées de grands anneaux d'argent, à la peau bronzée, et qui, dans les mains des bourgeois, faisaient des découvertes extraordinaires, revoyaient le passé et lisaient l'avenir. Mais bientôt l'on s'aperçut qu'ils profitaient de l'ébahissement des naïfs, de la joie que causaient aux uns les bonnes fortunes annoncées, de la colère qu'excitaient chez les autres les mésaventures prédites — mésaventures conjugales le plus souvent — pour couper les bourses, vider les poches et se payer eux-mêmes de leurs prophéties. L'Église fit chasser de France ces enfants du diable. Mais la Cour des Miracles ne les oublia pas, et c'est à leur instar qu'elle créa un roi, une reine, des officiers, et imagina le langage pittoresque d'où est sorti l'argot parisien (1).

*
* *

Cependant, que faisaient les écoliers débandés et lâchés à travers le *lendit?* Si l'on songe que les étudiants du XIIIe et du XIVe siècle n'étaient rien moins que sages en temps ordinaire, et qu'un règlement de l'évêque de Paris, en date du 11 janvier 1269, leur reprochait de battre affreusement et de tuer les passants, le jour et la nuit, d'enlever les femmes, de violenter les jeunes filles et de saccager les boutiques (2), on devine quels devaient être leur turbulence et leurs désordres dans ces jours de libre frairie. D'autant plus que l'Université comptait alors des étudiants de toutes les provinces et de tous les pays; et, s'il faut croire sur parole un écrivain du temps, le caractère, les habitudes et les mœurs de ces écoliers, très différents les uns des autres, n'étaient pas pour assurer le calme et la paix : « Les Anglais, dit Jacques de Vitry, sont ivrognes et vantards; les Français, orgueilleux, mous et efféminés; les Allemands, furibonds; les Normands, vains et glorieux; les Poitevins, traîtres; les Bourguignons, brutaux et bêtes; les Bretons, légers et inconstants; les Siciliens, tyrans; les Brabançons, incendiaires et voleurs; les Flamands, gloutons et mous comme du beurre; les Lombards, cupides et méchants; les Romains, séditieux (3). »

Tels étaient les champions de l'ancien *lendit;* et ce qui se passait alors en ces jours de fête, on le voit d'ici. Libres de tout frein, grisés par la liberté, le soleil de juin, le large espace qui s'étendait devant eux, bien différent des rues étroites et sombres du quartier latin, alléchés par tous les plaisirs qui les attendaient, les écoliers prenaient d'assaut la foire, et les folies commençaient. C'était une galopade endiablée à travers le *lendit*, des courses échevelées après les ribaudes, des batailles avec les archers, les coupe-bourses et les vide-goussets venus à la fête dans l'espoir de quelque bonne volerie et larronnie. C'étaient des mangeries et des buveries interminables, car la chère était bonne au *lendit* et le vin excellent :

(1) La chaudronnerie.
(2) Marchands de freins et d'éperons.
(3) Cuir de Cordoue, employé pour les chaussures.
(4) Fabricants de coffres et de huches.
(5) Les changeurs qui ne sont pas les moins riches.
(6) Les bijoux.

(1) Voy. *Légendes du vieux Paris*, par A. de Ponthieu, p. 170 et suiv.

(2) « Quod de die et nocte multos vulnerant atrociter, interficiunt, mulieres rapiunt, opprimunt virgines, hospicia frangunt, necnon latrocinia et multa alia, enormia Deo, odibilia sæpe et sæpius committendo ». *Statutum episcopi Parisiensis contra scholares.*

(3) « Anglicos potatores et caudatos affirmantes; Francigenas superbos, molles et muliebriter compositos; Teutonicos furibundos; Normannos inanes et gloriosos; Pataros proditores; Burgundos brutos et stultos; Britannos leves et vagos; Siculos tyrannos; Brabantios incendiarios et raptores; Flandrentes commessationibus deditos et more butyri molles; Lombardos avaros, malitiosos; Romanos seditiosos. »

Quanqu'il est de bon por mengier (1),
Et bon vin, tout vient au Lendit.

Et lorsqu'ils avaient bien mangé et bien bu, et que les bouteilles, comme dit Rabelais, étaient *fouettées*, les querelles naissaient d'elles-mêmes, où le sang parfois coulait. Entre les Français *fiers*, les Allemands *rageurs* et les Anglais *ivrognes*, les mêlées étaient souvent terribles. Ces batailles, jointes à la chaleur, à la fatigue, aux excès de tout genre, mettaient les étudiants dans un piteux état. Le Lendit avait sur leur santé des résultats très différents de ceux qu'on lui demande aujourd'hui.

Tant et si bien qu'il fallut aviser. Une ordonnance de 1550 décida que chaque collège n'enverrait plus au Lendit qu'une députation de douze élèves. Ce fut un grand désespoir et une grande fureur dans le petit monde universitaire. A l'insu de l'autorité, les écoliers, cachés sous des costumes de bourgeois, armés de sabres, d'épées et de dagues, vinrent à la foire par pelotons; et, jaloux des privilégiés que le recteur avait choisis, ils les attaquèrent et les malmenèrent. Pendant cinq Lendits consécutifs il y eut tant d'étudiants éclopés, estropiés, mal en point, qu'en 1556 on décréta, comme remède, que la foire, au lieu de se tenir à la campagne, serait resserrée dans les limites de Saint-Denis. Ce qui n'empêcha pas les écoliers de se réunir sur l'emplacement de l'ancien Lendit, de pousser des pointes vers la foire, et de continuer leurs fredaines. Enfin, le 7 juillet 1578, le Parlement défendit aux régents « de faire aucuns Lendits, ni de mener les écoliers où que ce fût, avec tambourins, armes et enseignes déployées ». La Ligue survint : ces attroupements n'en furent que plus redoutés du pouvoir, qui prit de nouvelles mesures pour abolir tout rassemblement. C'est vers cette époque à peu près que le Lendit changea décidément de sens et quelquefois d'orthographe. Écrit *Lendit*, *Landit*, ou *Landict*, ou *Landi*, il prit tout simplement, comme le conclut Sauval, la signification d'assemblée, de rendez-vous. C'est ainsi d'ailleurs qu'il faut déjà l'entendre dans l'inscription de la croix érigée, rue de Reuilly, derrière l'abbaye Saint-Antoine, pour flétrir le manque de parole des seigneurs qui, lors de la Ligue du bien public, avaient tenu à Bercy diverses assemblées secrètes : « Fut icy tenu le Landit des trahisons, et fut par ces trêves qui furent données ; maudit soit-il qui en fut cause ! »

***

Au commencement du XVIIe siècle, c'en était bien fait de l'ancien Lendit. En 1602, un historiographe le constatait mélancoliquement : « Au lieu, dit André Du Chesne, que les marchands de toutes nations fréquentoient jadis cette foire, on y voit aujourd'hui le commerce presque délaissé et tombé au plus bas de son lustre. Mesme le recteur, suppôts et escoliers de l'Université de Paris, qui s'y acheminaient tous les ans au Lendit en pompe et magnificence, ne bougent aujourd'hui de l'enclos de leurs collèges. » Si fait, ils en bougeaient quelquefois; mais ils n'allaient plus à Saint-Denis. Quatre fois l'an, jusqu'à la Révolution, l'Université se réunissait rue Saint-Jacques, devant la chapelle du collège Louis-le-Grand, et de là se rendait en corps à une église choisie et désignée par le recteur. Cette cérémonie, d'un caractère exclusivement religieux, paraissait aux écoliers infiniment moins divertissante que le bon Lendit d'autrefois.

***

Au moins, s'ils n'avaient plus la foire, les étudiants avaient toujours leur congé du lundi de la Saint-Barnabé, comme les régents continuaient à toucher les honoraires que les élèves avaient l'habitude de leur apporter à cette date, et qui s'appelaient, eux aussi, *le Lendit*. Ce jour-là, ceux des maîtres et des écoliers qui n'avaient pas oublié les saintes traditions louaient des chevaux, des ânes, des voitures, et se dirigeaient vers l'antique champ de foire pour déjeuner sur l'herbe, et poursuivre d'interminables parties de barres (1). « On dévore et l'on court, dit Mercier dans son *Tableau de Paris;* on court et l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné. »

Un de ces jours fortunés fut un jour mémorable. C'était, si je ne me trompe, en 1773. Le dauphin de France se rendait à Saint-Denis, aux tombeaux de ses ancêtres, précisément le jour de la Saint-Barnabé. Apercevant les écoliers qui se livraient à leurs ébats, il donne au cocher l'ordre d'arrêter ses chevaux, descend de voiture, se mêle au jeu de barres, est à plusieurs reprises fait prisonnier par le camp ennemi, et finalement invite les écoliers à goûter. Mais ceux-ci refusent, non par fierté républicaine, mais parce qu'il fallait aller chercher le goûter à Saint-Denis, et que l'appétit ne leur permettait pas une si grande course et une si longue attente... Qui sait? parmi ceux qui, vingt ans plus tard, enfermèrent Louis XVI au Temple, il s'en trouvait un peut-être qui l'avait fait prisonnier aux barres du Lendit.

MAURICE ALBERT.

(1) Tout ce qui est bon à manger.

(1) ... Toutes réflexions faites, il y a là une transition peu légitime, mais à la rigueur acceptable, que je signale à ceux qui voudraient quand même rattacher le nouveau Lendit à l'ancien.

VARIÉTÉS

L'argent et la littérature.

Vous rappelez-vous le curieux chapitre de M. Zola sur l'argent et la littérature? Vous rappelez-vous même le *Roman expérimental* auquel il appartient? Il est bien

possible que vous les ayez oubliés : tout s'oublie, jusqu'aux plus bruyants manifestes. C'est dans ce *Roman expérimental* que M. Zola écrivait :

L'Académie apparaît comme un obstacle sur la voie de notre littérature, que chaque génération nouvelle doit écarter à coups de pied... Une institution pareille ne saurait compter dans le mouvement littéraire d'un peuple ; elle n'a ni signification, ni action, ni résultat quelconque... Son rôle est radicalement nul, elle reste une simple gloriole...

Il est passé le temps des fières paroles ! Le jour de la gloriole est venu. Que reste-t-il en M. Zola du novateur d'autrefois ? Bien peu de chose, mais, assurément, une foi profonde, intacte, inébranlable, en la toute-puissance de l'argent sur la littérature. Il écrirait encore : « Gens de lettres, voulez-vous savoir ce qui doit aujourd'hui vous faire dignes et respectés, c'est l'argent. » En vertu de cet axiome, il déclarerait sans hésiter qu'un Ponson du Terrail, ou ses émules, « qui gagnent des fortunes *en travaillant énormément* », sont supérieurs « aux faiseurs de sonnets », c'est-à-dire aux poètes, aux artistes, épris du Beau, mais inhabiles aux industries lucratives. Fi ! les sots !

Des sots de ce genre, ce furent les écrivains des siècles derniers, ces maladroits dont la littérature était « dégagée de toute idée d'enquête scientifique », et qui, naïvement persuadés que « l'argent tue l'esprit », jamais ne « songèrent au gain ».

En votre temps, leur dit-il — au temps de Corneille, de Molière, de La Bruyère, de Fontenelle, de Le Sage, de Diderot, de Voltaire, de Buffon — jamais l'idée du gain ne se trouve au bout de la besogne ; l'oiseau fait des phrases, comme l'oiseau fait des roulades, pour son plaisir et pour le plaisir des autres. On n'a pas à le payer, pas plus qu'on ne paye le rossignol : on le nourrit simplement. Il est convenu que l'argent est une chose grossière qui rabaisse la dignité des lettres... Il n'y a pas d'exemple d'un homme ayant gagné une fortune en écrivant au XVIIe siècle (1).

Mais on objecte : « Comment et de quoi vivaient-ils donc, ces rossignoleurs, occupés à lisser leurs phrases, comme l'oiseau ses plumes ? » — Et de répondre : « Ils vivaient, suivant leur qualité et leurs agréments, dans une cage plus ou moins somptueuse, plus ou moins pourvue. » Et de s'exclamer : « Que l'on compare un instant la situation d'un écrivain sous Louis XIV à celle d'un écrivain de nos jours. Où est l'affirmation pleine et complète de la personnalité ? Où est la véritable dignité ? Où sont la plus grande somme de travail, l'existence la plus large et la plus respectée ?... » Vous devinez le résultat de la comparaison.

Eh bien, peut-être nous trompons-nous, mais il nous semble que M. Zola fait une étrange confusion. Comment ne pas comprendre que l'argent est une chose et que la littérature en est une autre, que la seule dignité dont l'écrivain s'inquiète est celle de sa pensée, et qu'il est toujours assez respecté de ses contemporains, s'il exerce sur eux l'influence à laquelle il prétend ? Par exemple, examinez l'écrivain du siècle dernier. Qui fut à la fois plus misérable, plus méprisable (aux yeux sévères de l'éternel Joseph Prudhomme) et plus glorieux que Jean-Jacques ? Millionnaire, aurait-il eu plus d'autorité sur son époque et sur la nôtre ? L'estimeriez-vous davantage ? L'opulence de Voltaire vous le rend-elle plus intéressant ? La médiocrité besogneuse de Diderot fait-elle du tort au *Neveu de Rameau*, à l'Encyclopédie, au créateur de cent idées fécondes ? Que demander à ces illustres de jadis que l'on ne demande à ceux d'à présent, à savoir des pensées fortes ou de belles imaginations ? Allez, le reste n'importe guère et peu nous chaut à cet égard « de la puissance, de la justice et de la dignité de l'argent » !

*
* *

Cependant, au point de vue anecdotique, la question ici posée n'est pas à dédaigner. Nous croyons avec M. Zola « qu'il y aurait une étude bien intéressante à faire, celle de la situation matérielle et morale que les écrivains occupaient aux siècles derniers ». Ce serait un curieux chapitre de l'histoire, féconde en incidents dramatiques, des rapports de l'argent et de la littérature, rapports toujours délicats, difficiles, épineux, et néanmoins tendant de plus en plus à consommer entre les deux parties adverses un mariage de raison. Mais cette étude attrayante, désirable, offre, comme son sujet, toute sorte de difficultés. Il y faudrait un chercheur de loisir, doué d'une patience, d'un flair et d'une sagacité à toute épreuve. Les documents sont extrêmement rares, douteux, probants à peine, souvent contradictoires ; les plus essentiels semblent manquer. On aimerait, par exemple, feuilleter page à page la main courante où le grand libraire des galeries du Palais, Claude Barbin, Thierry, Bilaine, Baumaville, Sercy, ou tout autre, inscrivait jour par jour ses opérations diverses : les achats de manuscrits payés aux auteurs, ou la cession par eux consentie de leur privilège, les frais d'impression payés, les traités passés de compte à demi avec les libraires de la Hollande et d'Allemagne, qui reproduisaient sous leur nom les ouvrages en vogue à Paris. L'examen de ces notes, de ces chiffres, si éloquents en leur brièveté, débrouillerait, éclairerait sans doute l'histoire confuse, et, symboliquement, noire comme l'encre, des barbouilleurs de papier. Mais ce livre comptable, où le trouver, s'il existe ? Peut-être, avec la permission des rats, dans l'obscure arrière-boutique d'un vieux bouquiniste des quais, ou dans sa cave, parmi les poudreux « rossignols » ; peut-être aussi, à condition de songer plutôt au XVIIIe siècle, dans les greniers où les Didot, les Re-

(1) Zola, *le Roman expérimental*.

nouard ont relégué leurs archives. Sinon les chercheurs devraient explorer les librairies anciennes, stables, sérieuses, de La Haye, d'Amsterdam, de Cologne, d'Aix-la-Chapelle, de Bruxelles...

A défaut du précieux et presque indispensable document, on tâtonne, on furète, on se guide vers cent mille ouvrages différents, par une imperceptible lueur de vérité. D'abord il semble naturel de quérir des renseignements auprès des grands écrivains d'autrefois, mais c'est en vain. Ils ne parlent pas volontiers de leurs intérêts, et comme on voudrait les entendre. Leur correspondance, si remarquable sous tant d'autres rapports, n'en dit presque pas un mot. Ils se taisent, même à leurs amis, de ces détails de la vie intime; par la plus honorable pudeur (M. Zola nous défend le mot dignité), ils se gardent de faire sonner leurs écus ou d'étaler leur gêne. Leur mutisme nous réduit, pour apprendre quelque chose, à commenter dans leurs œuvres publiques les aveux échappés à leur discrétion. Un vers, une phrase, une période, jetée par-ci par-là, nous renseignent un peu sur l'état de leur fortune et sur ce qu'ils en pensent. Parfois, ces aveux sont d'une grande franchise; parfois, de la plus navrante amertume. L'homme de lettres pauvre, humilié, a toujours senti la cruelle injustice de son sort. Les gueux ne sont heureux de leur gueuserie que dans l'absurde refrain de Béranger. Le lamentable soupir du grand Corneille : « Je suis soûl de gloire et affamé d'argent, » est d'une éternelle sincérité. Et cette plainte si triste a son écho prolongé et son explication entière dans les confidences non moins douloureuses de La Bruyère à Antisthène :

> Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie... Folie, simplicité, imbécillité, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe!...

Ces récriminations, en plein règne de Louis XIV, protecteur déclaré des gens de lettres et qui paraît les combler de faveurs, titres et pensions, nous lancent au vif du problème et pressent les questions sous la plume. Puisqu'elles sont fondées, comment donc les choses se passaient-elles? Quels étaient les rapports des auteurs avec les éditeurs et les directeurs de théâtre? Leur donnaient-ils gratuitement leurs ouvrages et leurs pièces? Composaient-ils pour la gloire? Ou bien les livres, entraînant des frais considérables, ne se vendaient-ils pas en quantités suffisantes à rémunérer ceux qui les faisaient? Certains chiffres bien connus permettent de hasarder quelques réponses.

Premièrement, au sujet des gains, Pierre Corneille reçoit du libraire, auquel il cède son « privilège de faire imprimer et de publier son œuvre », 2000 livres à chacune de ses tragédies. Au théâtre, il a certainement part, mais part minime, aléatoire, à la recette; les troupes de comédiens le volent sans scrupules et le jouent où il leur convient, sans le consulter et sans qu'il lui en revienne un sol. Aussi, le grand homme, avisé Normand, plus sérieux en affaires qu'on ne le suppose, sollicite, hélas! en vain, le juste « droit de faire représenter ses pièces par les troupes de son choix » et, vainement, allègue que « si les troupes de comédiens avaient la liberté de faire ce qui leur plaît à cet égard, l'exposant serait frustré de son labeur ». Bien modeste est pourtant la supplique refusée, car le poète n'implore les lettres patentes que pour « *Cinna*, *Polyeucte* et *la Mort de Pompée*, auxquels il a employé beaucoup de temps ».

Les contemporains du tragique sont souvent plus heureux que lui. Molière, cumulant les profits de son triple métier de comédien, d'auteur et de directeur de théâtre, gagne environ 30 000 livres de rente, somme qu'il fallait déjà doubler, au temps de Voltaire, pour en estimer la valeur réelle, et qu'il faudrait quintupler, aujourd'hui, pour obtenir le même résultat. 150 000 francs de revenu, n'en déplaise à M. E. Zola, qui trouve que Molière « gagnait strictement sa vie », nous semblent pourtant une assez jolie somme. Ce n'est, sans conteste, que le loyer du génie; mais Chapelain, qui n'a pas de génie, vend 2000 livres la première édition de *la Pucelle*. Est-il, en 1891, beaucoup d'éditeurs pour acheter 10 000 francs un volume de vers? L'agréable Boursault gagne 3000 livres avec le *Mercure galant* ou *Ésope à la Cour*. Racine obtient 2000 livres pour *Andromaque*, et cède, au même prix, presque tous ses chefs-d'œuvre. Le mélodieux poète est intéressé, veille à ses revenus, et son ami Boileau le gronde doucement de prendre ces soins vulgaires. Il ose, à ce même sujet si délicat, blâmer, railler Corneille. Très à son aise, riche même, le satiriste affecte de mépriser l'argent gagné à écrire; jamais, suivant Brossette, il ne tire profit de ses ouvrages, dont le débit, en France et à l'étranger, semble vraiment énorme : quarante éditions au moins de son vivant, de 1663 à 1710. Cependant il accepte, dit-on, 600 livres pour *le Lutrin*; c'est peu.

Malgré l'influence incontestable du « régent du Parnasse » sur ses confrères, ceux-ci ne laissent pas que de chercher à placer leurs manuscrits le plus avantageusement possible. L'argent ne leur inspire aucune répugnance. S'ils se montrent sensibles aux suffrages de la cour, des ruelles, des salons, ils ne font pas non plus la moue aux écus trébuchants dont l'on paye les « fruits de leur veine ». Ce n'est pas seulement pour le plaisir de peindre, en d'ingénieuses fictions aisées à dévoiler, les mœurs du pays du Tendre, que Madeleine Scudéry écrit *la Clélie* et *le Grand Cyrus*; et quand son « bienheureux frère enfante sans peine un volume tous les mois », il entend bien que ça lui rapporte. Les romans, en plusieurs tomes, sont très lus. Bien qu'ils n'affectent pas encore la prétention outrecuidante

d'être à eux seuls toute la littérature, sans compter la science, ils ne nuisent pas aux genres rivaux. Le succès des œuvres pensées, qui font penser, est merveilleux. On ne saurait énumérer les éditions des *Maximes* de La Rochefoucauld, et, dès leur apparition, *les Caractères* s'enlèvent comme du pain. Le succès de ce livre spirituel et profond eût dû produire une grosse fortune à son auteur, mais La Bruyère, ne le prévoyant pas si considérable, en avait abandonné le bénéfice à la toute jeune fille du libraire Michallet, son éditeur : de ce chef, Mlle Michallet eut 300 000 francs de dot, provenant de neuf éditions écoulées en très peu d'années. Voilà encore un chiffre respectable!

***

Tels sont, pour le siècle de Louis XIV, les résultats très incomplets d'une première et rapide étude. Mais avant, dites-vous; et après? Oh! après, les renseignements abondent et se précisent, la personnalité *matérielle* de l'écrivain s'accuse toujours davantage, il veut être indépendant par son travail et le devient. Avant, c'est autre chose : c'est la nuit, le chaos, le désordre apparent ou la fantaisie pure. Des lois, des ordonnances, d'une effroyable rigueur, restreignent la liberté de l'imprimerie en de si étroites limites, que la plupart des auteurs, loin de gagner de l'argent, sont encore trop heureux de *paraître* et d'obtenir un peu de gloire. Leur ambition se borne à plaire en haut lieu, afin d'obtenir les faveurs royales ou la protection d'un grand seigneur. Ils rêvent abbaye, prieuré, bénéfice. Les poètes de la Renaissance, de la Pléiade, subsistent de ces prébendes. Desportes est abbé de cinq abbayes, qui lui procurent d'immenses richesses; l'une d'elles lui fut donnée pour un sonnet. Son neveu, Régnier, après maintes aventures et gentillesses de courtisan désabusé, après s'être asservi au cardinal de Joyeuse

> En public, à l'église, à la chambre, à la table,

obtient enfin du destin

> . . . Qui, sans avoir égard,
> Les faveurs et les biens en ce monde départ,

un bénéfice de deux mille livres à toucher sur le revenu du prieuré des Vaulx-de-Cernay, et rend alors son désir et son esprit content :

> Car sans le revenu l'étude nous abuse,
> Et le corps ne se paist aux banquet de la muse.

Ce lointain chapitre de l'histoire littéraire est semé de trous, de bizarreries, cependant on démêle à peu près la vérité. En somme, il s'agit toujours pour un auteur d'obtenir un privilège, valable au moins pour une première édition; ce privilège accordé, il le cède, moyennant finances, à un libraire; ou fait imprimer son ouvrage à ses frais. Cet usage se pratique dans tous les pays où les lettres subissent le bon plaisir de l'État : en Italie, en Espagne. Relisez dans l'histoire de Don Quichotte, deuxième partie, le chapitre LXII. Le chevalier de la Manche, se promenant dans Barcelone, avise une imprimerie, y entre, rencontre un auteur corrigeant ses épreuves, l'interroge : — « Mais, dites-moi, je vous prie, ce livre s'imprime-t-il pour votre compte ou bien avez-vous vendu le privilège à quelque libraire? — C'est pour mon compte qu'il s'imprime, répond l'auteur, et je pense gagner mille ducats pour le moins sur cette première édition. Elle sera de deux mille exemplaires qui s'expédieront à six réaux pièce, en un tour de main. » Don Quichotte réplique : « Votre Grâce me semble loin de compte. On voit bien que vous ne connaissez guère les rubriques des imprimeurs et les connivences qu'ils ont entre eux. Je vous promets qu'en vous voyant chargé de deux mille exemplaires d'un livre, vous aurez les épaules moulues à vous en faire peur. — Comment donc, vous voulez que j'en fasse cadeau à quelque libraire qui me donnera trois maravédis du privilège et croira me faire une grande faveur en me les donnant... nenni. — Que Dieu vous donne bonne chance! »

En France — ainsi qu'ailleurs, sans doute — les privilèges ne se maintiennent pas, ils tombent vite dans le domaine public, les rois en font présent à des favoris, des éditeurs les exploitent sans payer aucun droit. Ainsi, le 16 juin 1597, un M. Jean Galandru, professeur, reçoit privilège perpétuel pour les œuvres de Ronsard, « en considération des fidèles et agréables services que Sa Majesté a reçus de lui ». La famille de Ronsard soldait une dette d'Henri IV. Autre anecdote typique. D'Urfé, bien en cour, aimé du prince et des dames, publie l'*Astrée*, en trois volumes, qui paraissent successivement; mécontent peut-être de son premier éditeur, il cède le privilège du troisième volume à des concurrents, Devarenne et Dubroy. Aussitôt la puissante confrérie des libraires s'émeut, sollicite le droit d'imprimer les deux volumes du célèbre roman — dont le succès est « triomphal », et, par arrêt du 5 mai 1617, le Parlement leur donne gain de cause. D'Urfé réclame, agit, met en campagne huissiers et sergents, fait saisir trois libraires, qui l'accablent à leur tour de papier timbré. Bref, en 1624, sept ans après l'ouverture de ce procès, l'auteur est débouté de ses prétentions, condamné aux frais et à l'amende.

***

On voit, par ces exemples, combien était précaire, incertain, le gain de l'homme de lettres, de François Ier à Louis XIV. Sous Louis XV, il n'en va guère mieux, le caprice royal régit encore la matière. On supprime, on suspend les privilèges, afin de punir les imprimeurs d'un libelle, d'une chanson, sortis clandestinement de leurs presses. Un arrêt du conseil, en 1723, défend aux auteurs de vendre leurs œuvres, on ne sait trop pourquoi. Mais les esprits se montent, s'échauffent contre l'arbitraire; on le regarde en face, on lui résiste, visière

levée. Un mémoire de Diderot, en 1767, prouve et affirme que la propriété complète, absolue, d'un ouvrage appartient à l'auteur, lequel, s'il en dispose en faveur d'un libraire, repasse à celui-ci tous ses droits. La fameuse ordonnance du 30 avril 1777 donne en partie raison à Diderot; le privilège est proclamé, « une grâce ayant pour but de récompenser le travail de l'auteur » ; il est défendu aux libraires de demander le renouvellement de ceux qu'ils exercent, pendant la vie des auteurs... Mais ces concessions insuffisantes ne satisfont point Linguet, qui les attaque dans un factum d'une rare énergie : « Tandis que les gens de lettres se courbent aux pieds de ce qu'il y a de plus méprisable pour obtenir de chétives pensions, ils affectent, au moins en public, de dédaigner le produit honnête, légitime et glorieux que l'estime publique attache à la vente des bons ouvrages...

M. Zola a répété les paroles de Linguet, sous cette forme singulière : « L'idée la plus haute d'un écrivain est celle d'un homme libre de tout engagement, n'ayant à flatter personne, ne tenant sa vie, son talent, sa gloire que de lui-même, se donnant à son pays et ne voulant rien en recevoir. » Soit! mais où est-il, cet oiseau rare, ce phénix d'indépendance? Où est-il le gendelettre exempt de servitudes, le gendelettre dispensé de compter avec les éditeurs, les directeurs de théâtre, de revues, les journaux et les journalistes, les confrères, la réclame, les mille et une « ficelles » et les innombrables obligations du métier? Afin d'avoir quelque libéralité, Corneille adresse ses dédicaces à Richelieu, à la reine Anne, à Colbert, au financier Montauron; La Fontaine complimente Fouquet; Boileau encense Louis XIV; La Bruyère courtise Pontchartrain; Voltaire, Mme de Pompadour, et nous, tout le monde. Pour être démocratique, nos courbettes sont-elles moins humiliantes? Qui donc a licence, ici ou là, de dire ce qu'il veut, en toute conscience? Partout le licou nous semble visible. Du moins, faites-vous, il n'empêche pas de gagner de l'argent. Oui, « l'existence large » ; mais la fameuse « dignité, le respect, l'affirmation complète de la personnalité », ces belles choses, qui manquaient aux grands écrivains de jadis, les touche-t-on à la caisse, en même temps que ses appointements, droits ou honoraires? D'ailleurs, on payait aussi au XVIIIe siècle. Les auteurs en vogue se louent de l'honnêteté des Prault, des Duchesne, des Ledet, des Pankoucke. Voltaire, bon négociant, s'enrichit de la vente de ses ouvrages. Diderot, s'il cède pour 600 livres *les Pensées philosophiques*, réalise 1000 livres de rente, à diriger l'Encyclopédie. D'Alembert gagne une fortune. Jean-Jacques a 1000 livres pour les *Lettres sur les spectacles* et 6000 pour l'*Émile*. Crébillon fils, Le Sage, l'abbé Prévost, Marivaux, Louvet, vivent de leurs romans très répandus. Beaumarchais, novateur intrépide et dénué de scrupules, révolutionne le théâtre, la librairie, et fait admirablement ses affaires. Bernardin de Saint-Pierre si pauvre, à l'âge de quarante ans, « qu'il est obligé, quand il veut voir M. Henuin (son protecteur), d'aller à pied à Versailles et d'en revenir de même, « en choisissant à l'avance la *lune* qui quelquefois le trahit ». Bernardin gagne très vite, avec *les Études de la nature*, de quoi rembourser scrupuleusement tous ceux qui l'ont aidé aux jours de sa détresse, et Sainte-Beuve a beau sourire, le poète de *Paul et Virginie* nous lègue un bel exemple de probité fière et délicate.

Maintenant, parlons de nos jours fortunés, où la littérature, selon M. Zola, « tend à devenir une marchandise extraordinairement chère, et le livre d'un placement facile ».

Et d'abord, la littérature dont il s'agit, c'est le livre, c'est le roman, dernière et suprême incarnation de l'esprit humain, synthèse de la philosophie, de la science, de la poésie, de la politique. Eh bien, la publication d'un roman est-elle, pour la majorité des auteurs, une aventure si fructueuse qu'on ne puisse le comparer à leurs aînés? Nous nous le sommes laissé dire : cette prétendue mine d'or, déjà trop exploitée, presque épuisée, ne rapporte plus guère de lingots. On y frappe en vain le coup de pioche du scandale, le pic de la réclame, l'hameçon de l'ordure pornographique. Ça baisse, ça baisse, toujours, toujours. Il y a douze ou quinze ans, le maître, volontiers optimiste, estimait à 2000 francs — « dont on ne peut vivre, » — les droits touchés par un auteur sur la vente d'un ouvrage à succès honorables, c'est-à-dire tiré à quatre mille exemplaires. Quatre mille exemplaires! 2000 francs! chiffres modestes, très rares pourtant. La moyenne, déterminée par l'énorme production courante, descend fort au-dessous. Interrogez les jeunes romanciers, et même les autres, plus d'un vous avouera, s'il l'ose, des gains presque dérisoires. Celui-ci retire de son œuvre, travail d'au moins six mois, sinon davantage, 1000 francs nets! Celui-ci 600 ou 500 francs, cet autre 350 francs... Mais ils n'ont pas de talent! Bah! qui le sait?

Ensuite, consultez les annales littéraires. Vous y apprendrez qu'au temps assez peu éloigné de la contrefaçon belge et des cabinets de lecture, le roman, distribué largement en deux volumes imprimés en gros caractères, se payait au moins 1500 francs. Feuilletez Balzac. Relisez *Un grand homme de province à Paris*, ce fidèle et si parfait tableau de la vie des gens de lettres sous la Restauration. Lucien de Rubempré, auteur de *l'Archer de Charles IX*, n'a pas de talent non plus, c'est-à-dire pas de notoriété, lorsque le libraire Doguereau décide tout de suite de lui acheter 1000 francs son premier livre : 1000 francs, en 1824, c'était une somme. Doguereau, il est vrai, constatant *de visu* la pauvreté du poète dont il gravit les cinq étages, se ravise, diminue ses prix de palier en palier, mais la loi de l'offre et de la demande des manuscrits réglait son intention première. Un peu plus tard, Lucien, journaliste, vend

6000 francs deux mille exemplaires de son roman : voilà qui sonne clair. Seulement il reçoit, au lieu d'or monnayé ou de billets de la Banque de France, des traites sur ses éditeurs. Cette fâcheuse manière d'opérer n'est pas aussi passée de mode qu'on pourrait le croire; elle était générale du temps de Balzac.

D'ailleurs, on acquittait les traites; tous les éditeurs ne faisaient pas faillite à la veille de l'échéance; leur honnêteté commerciale ne date pas d'aujourd'hui. Béranger qui gagna, chez Perrotin, 800, puis 3600 francs de rente, n'eut pas à se plaindre de son éditeur. Alfred de Musset reçoit 10 000 francs pour les *Contes d'Espagne et d'Italie*. Lamartine se louait de la probité de Gosselin. Pigault-Lebrun obtient de Barba 1200 francs de rente. Chateaubriand touche plus de 250 000 francs, et traite, pour les *Mémoires d'outre-tombe*, sur le pied de 12 000 francs de rente viagère : notez qu'il n'était pas un grand producteur! Ces chiffres, hélas! sont faibles, et nous laissent bien loin des 20 000 livres sterling gagnées par lord Byron, des 80 000 livres sterling réalisées par Walter Scott, des cent vers de Tennyson payés 100 guinées, de la fortune immense de Dickens... Mais, aujourd'hui encore, la riche et positive Angleterre, qui lit beaucoup plus que nous et mieux, est infiniment plus libérale envers ses écrivains, et ne borne pas son choix à quatre ou cinq amuseurs. Notons encore Victor Hugo, qui, tout en ruinant Lacroix et Vandeckhoven, réalisa plusieurs millions...

Arrêtons là ces exemples : nous les pourrions multiplier, poursuivre jusqu'au bout, entre les anciens et nous, modernes, un parallèle dont les derniers sortiraient, certes, à leur honneur. A quoi bon? Notre démonstration est faite. N'avons-nous pas prouvé qu'un savant autrefois supportait noblement les servitudes, peut-être invincibles, qui pèsent toujours sur les œuvres et les ouvriers de l'intelligence? Le Progrès, un progrès inquiétant, sous plus d'un rapport, par les antinomies, par les appétits, les vices qu'il développe en sens contraire, par la douloureuse lassitude qu'il entraîne, mais enfin le Progrès (ce mot dit tant aux imbéciles), nous favorise de gains supérieurs à ceux de nos aînés. En revanche, il nous impose une servitude que la plupart d'entre eux ignoraient, et cette servitude est la plus dure, la plus terrible, la plus funeste de toutes. M. Zola la définit lorsqu'il constate « l'effort continu auquel l'écrivain est condamné de nos jours ». C'est, dit-il encore, « le labeur d'un ouvrier qui doit gagner sa paye, qui ne peut se retirer qu'après fortune faite », et, ne pouvant s'arrêter, de crainte que « le public l'oublie », est *forcé* d'entasser volume sur volume, tout comme un ébéniste entasse meuble sur meuble ». Aussi quels meubles! et quels volumes!

N'est-ce pas vraiment à regretter l'époque abolie où nos aïeux s'exerçaient à l'art malaisé de divertir les honnêtes gens!

LOUIS BARRON.

CHRONIQUE PARISIENNE

Décentralisation.

Lorsqu'on a appris les dramatiques péripéties de l'empoisonnement d'Aïn-Fezza, ç'a été dans la presse et dans le public un regret général qu'un aussi beau crime n'ait pas été commis à Paris. Récemment encore, Mme Achet avait cru devoir opérer en dehors de la capitale et était allée jusqu'à Limoges chercher un notaire, quand il y a ici tant d'officiers ministériels qui ne savent à quoi employer leurs journées. On peut même dire que, depuis l'affaire Gouffé, Paris n'a pas produit un crime qui vaille la peine d'être raconté. Et si l'on voulait chicaner, il serait facile de prouver qu'Eyraud avait un côté provincial par où il se rendait souvent ridicule.

Ce sont là des symptômes frappants du progrès que font les idées de décentralisation, et le temps n'est peut-être pas très éloigné où la moindre cour d'assises de province sera plus fertile en causes fameuses que ce Palais de Justice dont les Parisiens se montrent si vains.

A quoi faut-il attribuer cette décadence lente, mais incontestable de Paris, au point de vue criminel? Certes, le nombre des assassinats, meurtres et délits de tout genre y est toujours aussi considérable, et, de ce côté-là, nous n'avons rien à envier à personne; mais ce qui semble disparaître, c'est ce je ne sais quoi qui fait qu'un meurtre est original, qu'un assassinat est pathétique et sort du vulgaire. En un mot, nous perdons le sens du pittoresque, et l'accueil qu'on a fait à la Tour Eiffel en est un signe manifeste.

Ce sens, au contraire, commence à venir à la province. Prenons, par exemple, un autre ordre d'idées qui n'ont avec le crime qu'un rapport d'ailleurs assez indirect : la poésie. On n'ignore pas que récemment la poésie française a été renouvelée et dans des conditions excessivement avantageuses par un groupe de jeunes hommes d'une rare énergie et d'un talent plus rare encore : les symbolistes. Or la plupart des symbolistes se font un honneur d'habiter la province, et certaines petites villes de deux à trois mille âmes en comptent jusqu'à douze ou quinze. Plusieurs affectent même d'être Belges, ce qui est une nationalité fort honorable sans doute, mais qu'il est puéril d'étaler avec une bruyante ostentation. Eh bien, dans ce magnifique mouvement de renaissance littéraire, Paris ne figure que pour une proportion véritablement dérisoire.

Il lui restait sa supériorité sur les colonies : l'empoisonnement d'Aïn-Fezza lui porte un coup que l'on peut considérer comme décisif. Déjà, il y a une quinzaine de jours, un de ces hommes qu'on appelle familièrement des plaisants de société et dont Paris a toujours été la patrie d'adoption, s'était révélé en Algé-

rie par une farce qui ne le cède en rien à celles de notre Lemice-Terieux. Il avait fait dévorer M. d'Herculais par une nuée de sauterelles, et le tragique récit de cette mort épouvantable avait jeté la consternation dans le monde savant. Depuis, M. d'Herculais a démontré péremptoirement que cette histoire était exagérée et que non seulement il n'était pas mort, mais qu'il n'avait jamais de sa vie aperçu de sauterelles. N'importe, en tant que farce, celle d'Algérie est d'une qualité indiscutable.

Et ne pensez pas que les farces sont un sport malfaisant. Il a suffi de celle-là pour ramener aussitôt l'attention du gouvernement sur les dévastations périodiques des acridiens, et M. d'Herculais serait mort véritablement qu'on n'aurait pas pris plus d'arrêtés, promulgué plus d'édits pour faciliter la défense de nos colons contre les terribles insectes. Combien de martyrs authentiques n'ont pas rendu les mêmes services?

Suivant de quelques jours à peine cette aimable et utile plaisanterie, l'empoisonnement d'Aïn-Fezza a définitivement jeté sur l'Algérie un incomparable éclat.

En présence d'un crime retentissant, l'attitude de l'opinion publique est toujours fort intéressante. On se demande d'abord pour qui l'on doit tenir, si c'est pour la victime ou bien pour l'assassin, et l'on se décide d'après les photographies, les comptes rendus, certains détails de l'instruction. Après quelques heures d'indécision, l'opinion est faite : l'un des deux est déclaré sympathique et devient populaire du jour au lendemain.

Dans l'affaire Weiss, il y a eu plusieurs phases. D'abord, on s'était imaginé que M. Weiss avait succombé aux suites d'une intoxication longuement préméditée, et, dans ce cas-là, la chose allait de soi : c'est M. Weiss qui était sympathique. On fut fort désappointé quand on connut qu'il était guéri, et un courant hostile commença à se dessiner. Quelques esprits indulgents allèrent jusqu'à prétendre que lorsqu'on a eu la chance de n'être pas tout à fait empoisonné par sa femme, on n'a qu'une chose à faire : continuer avec elle la vie de famille et tâcher d'effacer par mille petits soins cette mauvaise impression.

Mme Weiss passa en cour d'assises. Elle était d'origine russe, et il faut toujours avoir des prévenances pour les criminels appartenant à une nation amie. De plus, elle était jeune, jolie et aimable. Mais quand on lut le récit détaillé de l'assassinat, les comptes pharmaceutiques, les préparatifs minutieux de l'opération, on fut sur le point de reconnaître que Marius Weiss n'avait pas eu en définitive beaucoup de chance dans le choix de sa fiancée. De là à le plaindre, il n'y avait qu'un pas.

Si, à ce moment-là, M. Weiss, appelé comme témoin, avait eu le tact de dire :

— Mon Dieu, messieurs les jurés, je ne nie pas que ma femme ait eu quelques torts envers moi ; mais entre époux il faut se faire des concessions réciproques ; sans quoi la vie devient intolérable. Je pardonne donc à ma petite femme et, si vous l'acquittez, vous m'obligerez.

Ah ! si M. Weiss se fut exprimé ainsi, l'opinion n'hésitait plus et, contrairement à ce qui se produit d'habitude, on avait une victime sympathique.

Hélas ! M. Weiss, obéissant à une rancune incompréhensible, n'a pas compris son véritable intérêt : il a déclaré qu'il n'y aurait dorénavant plus rien de commun entre lui et Jeanne Daniloff.

Cette affectation de rendre à sa femme son nom de demoiselle a été jugée d'assez mauvais goût et, dès lors, M. Weiss a perdu l'estime des personnes ayant reçu quelque éducation.

Le coup de foudre du dénouement, le suicide de Jeanne Daniloff, a irrémédiablement perdu de réputation ce pauvre M. Weiss, et maintenant voilà un homme qui ne trouvera plus à se remarier, si tant est que cette idée lui vienne encore une fois. Les parents de la jeune fille ne pourraient s'empêcher de faire cette réflexion : « Il a l'air bien convenable, mais enfin sa première femme est morte empoisonnée. Ce n'est pas encourageant. »

En manière d'épilogue à cette cause célèbre, l'administration des prisons est en train de jouer à colin-maillard avec le mouchoir de Jeanne Daniloff.

Le premier qui sera découvert payera une amende. De leur côté, les médecins légistes, pour passer le temps, ont pratiqué l'autopsie du cadavre : on espère trouver par un examen attentif des indications précieuses qui amèneront infailliblement la découverte de l'employé qui a procuré le mouchoir.

ALFRED CAPUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

Un écrivain pessimiste allemand, élève et ami de Schopenhauer, Philippe Mainländer, entendant d'une autre façon que son maître la morale pessimiste, s'était tué, à Francfort, il y a dix ans. Il avait laissé ses écrits aux soins de sa sœur, Minna Mainländer, poète et philosophe assez connue en Allemagne : celle-ci, convertie aux idées de son frère, vient de se tuer à son tour, le 20 mai dernier.

*
* *

Cinq peintres, parmi lesquels M. Franz Skarbina, bien connu des amateurs parisiens, viennent de fonder une *Société des aquarellistes allemands*, à l'exemple de notre Société parisienne.

*
* *

Verdi vient d'acheter, à Milan, un terrain où il veut faire construire un asile pour les artistes vieux et infirmes.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 TOME XLVII 13 JUIN 1891

LA FORMATION DE LA PRUSSE CONTEMPORAINE

Dans un volume nourri de faits et d'idées, M. Godefroy Cavaignac (1) a étudié avec une rare sagacité la formation de la Prusse contemporaine. C'est une histoire singulièrement instructive que celle d'une nation si récente, qui a commencé si modestement, qui a traversé tant d'épreuves, et qui finit par détruire aujourd'hui à son profit l'équilibre de l'Europe. Dans cette fortune inespérée, la vigueur d'une race dure et résistante a été certainement pour quelque chose, moins cependant que le génie et la volonté de ceux qui la gouvernaient. La guerre de Trente ans venait de ravager l'Allemagne, lorsqu'un homme énergique y prit possession d'un certain nombre d'États qui avaient servi de champ de bataille aux belligérants, que de longs espaces séparaient les uns des autres, qui reconnaissaient à peine son autorité et que rattachait entre eux le lien très lâche d'une union personnelle. Le Grand Électeur trouvait le pays de Clèves occupé militairement par les États généraux de Hollande, le duché de Prusse dépendant du royaume de Pologne, et les Marches soumises à l'influence d'un ministre étranger, livrées encore à l'occupation des troupes suédoises.

Quarante ans après, à la fin du XVIIe siècle, ce petit souverain laissait une armée permanente de 30 000 hommes, un budget régulier de 2 500 000 thalers et, au milieu de l'Allemagne morcelée, une véritable unité monarchique.

Son règne fut rempli par une série de guerres qui commencèrent la réputation de l'armée prussienne et par une lutte acharnée contre une partie de ses sujets. Avant lui, la noblesse exerçait une influence politique qui tenait le souverain dans la dépendance. Il se dégage de ces liens, il établit son autorité, il substitue à la conception féodale l'idée de l'État moderne. Pendant qu'à côté de lui le territoire germanique se divise en principautés minuscules, il crée un pouvoir centralisé en brisant ou en tournant les résistances que lui oppose la noblesse de ses États. Les historiens allemands voudraient ne point isoler la Prusse du mouvement général de l'Allemagne. Ils sont cependant obligés de reconnaître que la politique du Grand Électeur est en contradiction absolue avec celle des princes qui l'entourent. Au moment où les prétentions et les passions oligarchiques émiettent l'idée de la souveraineté, lui seul conçoit et réalise le type d'une monarchie assez forte pour imposer sa volonté aux représentants des traditions féodales.

Frédéric-Guillaume Ier complète l'œuvre du Grand Électeur en mettant au service de la monarchie une administration monarchique, en créant une classe de fonctionnaires nomades qui appartiennent encore à l'aristocratie, mais qui, séparés de leurs provinces, ne représentent plus que le pouvoir royal et la pensée du maître. Peu importe qu'ils soient nobles. Ce n'est pas leur naissance qui fait leur force administrative, c'est l'autorité qu'ils tiennent du roi. Il n'en reste pas moins à l'aristocratie une situation privilégiée dans l'État. Si elle a perdu toute influence politique, elle conserve

(1) Paris, Hachette, 1891.

le pouvoir judiciaire et l'administration de la justice, elle répartit, elle perçoit l'impôt, elle exerce la police. L'habitant du bien noble est le sujet du seigneur, non celui de l'État. En dehors des grandes villes, le citoyen n'entre en relations, en contact direct avec la puissance publique que par l'intermédiaire du seigneur, du grand propriétaire foncier. C'est là un des traits distinctifs, non encore effacé aujourd'hui, de l'organisation prussienne.

L'impôt permanent et l'armée permanente rétablissent un lien direct entre le souverain et le peuple, sans toutefois dépouiller le gentilhomme ni de certains privilèges ni de certains droits. Par une sorte de transaction qui s'est faite à la longue, l'aristocratie conserve une situation privilégiée dans l'administration et dans l'armée, un pouvoir discrétionnaire sur les populations rurales. En revanche, elle abandonne au roi toute l'autorité politique.

Les trois princes qui ont fait la Prusse n'acceptent aucune limitation extérieure de leur pouvoir. Eux seuls sont juges de leurs actions. S'ils cèdent quelque chose de leurs droits, c'est volontairement, dans l'intérêt public. En même temps qu'ils sont despotes, ils ont la prétention d'être éclairés, surtout Frédéric II. Le despotisme du Grand Électeur et de Frédéric-Guillaume est plus brutal, celui de Frédéric II plus philosophique. « La meilleure forme de gouvernement, dit celui-ci, c'est la monarchie, à condition que le prince soit éclairé. » Le roi, ajoute-t-il, est le premier serviteur de l'État. Dans sa pensée, cela implique une autorité absolue, mais cela implique aussi des devoirs étroits. Il ne se contente pas des honneurs et des avantages que confère la royauté, il fait en conscience son métier de roi. Non seulement il dirige l'ensemble de la politique, mais il veut être consulté et donner des ordres sur les plus petits détails. D'un bout à l'autre du royaume, on sent peser sur chacun la main du prince. L'action personnelle des souverains donne ainsi au caractère prussien une rigidité, un pli de discipline qu'il n'a plus perdu depuis.

Ces volontés toutes-puissantes rencontrent cependant une limite dans les traditions de l'aristocratie, dans la constitution de la propriété foncière. Celle-ci fait du paysan le serf du seigneur en l'attachant au sol, en exigeant de lui des corvées permanentes. Frédéric II, à force d'énergie et de persévérance, finit par adoucir la situation des tenanciers sur le domaine royal. Mais dès qu'il essaye de toucher au bien noble, il est obligé de reculer devant la résistance de la noblesse. Chaque bien est un État, chaque noble un souverain, maître et copropriétaire des tenures rurales. Le paysan doit au seigneur son temps et son travail. L'armée des serfs laboure, sème et cultive au profit exclusif du maître. L'impérieuse volonté de Frédéric II ne réussit même pas à obtenir que les jours de corvée des populations rurales soient ramenés de six à cinq. Il meurt sans avoir pu accomplir une réforme dont il reconnaît la justice, mais à laquelle résiste la coalition des intérêts et de la coutume. A la veille de la Révolution française, la propriété individuelle n'existe en Prusse que pour l'aristocratie. Celui qui cultive la terre ne la possède pas : il l'arrose de ses sueurs, il y use ses forces et celles de ses enfants pour enrichir le seigneur dont il est le serf. « Toute l'organisation sociale, dit justement M. Godefroy Cavaignac, toute l'organisation de la propriété foncière repose sur l'exploitation à peu près sans limites et sans contrôle de la population rurale. L'extension de la servitude agraire a été en quelque sorte la rançon abandonnée à l'aristocratie foncière en échange du pouvoir politique dont elle a été dépouillée. »

Quoique la propriété rurale en France à la même époque fût loin d'être libre et que le principal effort de la Révolution ait été précisément de l'affranchir, nous nous rapprochions infiniment plus que la Prusse de l'égalité et de la justice sociales. A la fin du XVIIIe siècle, il y a chez nous des milliers de biens qui ne sont pas des biens nobles; en dehors du domaine royal, il n'y en avait presque pas dans les États de Frédéric II. Aussi, l'école historique prussienne cède-t-elle manifestement aux illusions de l'amour-propre national lorsqu'elle assimile l'autorité absolue des Hohenzollern à une magistrature populaire. Ce n'est pas l'esprit prussien, c'est l'esprit de la Révolution française qui a aidé l'Allemagne à s'affranchir de la domination aristocratique. Tout philosophe qu'il soit et quelques efforts qu'il fasse pour améliorer le sort d'une partie de ses sujets, Frédéric II voit dans l'aristocratie le principal appui, la principale force de l'État. Il n'autorise que très rarement, après beaucoup de difficultés et d'objections, la cession d'un bien noble à un roturier. Sur la pétition d'un conseiller de commerce qui voudrait acheter un bien noble, il écrit : « Ce n'est point son affaire ; qu'il place son argent sur hypothèque ou qu'il fasse le commerce, voilà ce qui lui convient. »

La tendance du plus grand des Hohenzollern est par cela même opposée aux idées humanitaires et philosophiques qu'il exprime fréquemment dans ses lettres, à l'évolution vers l'égalité qui se faisait partout en France avec l'assentiment, avec le concours de la noblesse elle-même. Sous les prédécesseurs de Frédéric II, il restait encore un sentiment de défiance à l'égard de l'aristocratie, un souvenir des luttes politiques soutenues contre elle. Sous Frédéric II, l'aristocratie est mâtée, elle ne dispose plus d'aucune action, d'aucune influence politique. On peut se montrer bon prince avec elle. Pourvu qu'elle continue à obéir militairement, comme elle le fait, le roi la console en maintenant avec un soin jaloux non seulement l'organisation de la propriété noble, mais tous les privilèges de la caste. Les ordres de cabinet de Frédéric II et son testa-

ment politique forment le contraste le plus piquant avec sa correspondance philosophique. Au moment même où il écrit à Voltaire en se moquant agréablement des préjugés, il subit un de ceux dont le XVIIIe siècle français se dégage le plus, le préjugé aristocratique.

Il croit que la noblesse seule a le sentiment de l'honneur, il ne veut que des officiers nobles. Jamais il n'autorise un de ceux-ci à épouser une fille de condition bourgeoise. Même quand il y a eu séduction et enlèvement, il accorde une indemnité pécuniaire, mais il refuse le mariage. Sous lui, la noblesse prussienne reste plus que jamais une caste administrative, personnelle et militaire. La nation est rigoureusement séparée en deux classes, l'une privilégiée, l'autre sacrifiée et livrée sans contrôle à l'arbitraire de la première.

Une organisation sociale dont les formes sont si arrêtées ne se prête guère aux efforts de l'initiative individuelle, au développement de l'industrie et du commerce. Sauf à Berlin, la vie urbaine n'existe presque point. La plupart des villes ressemblent à de grands villages agricoles. Le mouvement des ports est insignifiant. Le pays n'a aucun moyen de s'enrichir. Le peuple vit misérable, et son roi est désigné en Europe comme le roi des mendiants. Des Universités arriérées, des écoles primaires rares et insuffisantes attestent en même temps la pauvreté de la culture intellectuelle.

Aussi la Prusse inspire-t-elle une profonde antipathie à la bourgeoisie éclairée de l'Allemagne. Pour Gœthe et pour ses amis, c'est un pays très en retard, un État purement militaire gouverné par des caporaux. Les différentes parties de cet organisme autoritaire ne se maintiennent du reste que par l'action continue du pouvoir personnel. Le souverain ayant concentré entre ses mains la direction de toutes les affaires, même les plus petites, il ne reste rien en dehors de lui. Tant qu'il remplit bien sa fonction, tout marche. S'il la remplit médiocrement ou mal, tout périclite.

La Prusse avait eu la bonne fortune d'être gouvernée pendant près de cent cinquante ans par des hommes exceptionnels. A la mort de Frédéric II, il suffit de deux princes incapables pour mettre en péril la création du Grand Électeur. Dominé par la fille d'un trompette et par une coterie subalterne, Frédéric-Guillaume II abandonne le gouvernement à des favoris médiocres et corrompus. On ne sent plus nulle part la main du roi, cette main que Frédéric II faisait sentir jusqu'aux extrémités du royaume. L'oligarchie et l'administration, tenues si longtemps sous un joug de fer, commencent à s'émanciper, à mettre en échec le pouvoir royal.

Les symptômes de désorganisation s'accusent davantage encore sous le règne de Frédéric-Guillaume III. Les premiers souverains de la Prusse ont été surtout remarquables par la vigueur du caractère. Celui-ci travaille inconsciemment à détruire leur ouvrage par des défauts opposés, par l'irrésolution et par la timidité. Il se défie de lui-même, de sa capacité et de son jugement; il a besoin d'être rassuré par la présence de conseillers intimes qu'il appelle « sa seconde conscience ». Comme il faut pour les choisir une tension de sa volonté, une fois qu'il a arrêté ses choix, il s'y tient avec opiniâtreté pour éviter la nécessité d'un nouvel effort. Sa faiblesse n'a d'égale que son entêtement. Sous l'influence des événements les plus graves, sous la menace de désastres plus grands encore, il se résigne difficilement à se séparer des conseillers qui lui ont fait le plus de mal. Il se cramponne à eux par habitude, avec une horreur instinctive des relations nouvelles et des visages nouveaux. Peu à peu il livre ainsi l'État à une association d'intrigants, à l'exploitation des intérêts privés. L'aristocratie, n'étant plus tenue en bride par une main ferme, se relâche de sa simplicité ancienne. Elle spécule, elle multiplie les dépenses de luxe, elle finit par s'appauvrir et par s'endetter. « Le caractère national, dit un historien allemand, si sérieux, si anguleux même de l'Allemagne du Nord, le caractère national d'un peuple qui doit tout ce qu'il est à l'esprit de mesure et de règle, à l'esprit d'abnégation, de devoir, de dévouement à l'intérêt collectif, menaçait de faire place à une sensualité désordonnée, à laquelle manquait même la grâce des formes et de l'esprit, à la débauche déréglée et brutale. »

L'armée elle-même est atteinte; cette force vive de la nation se corrompt et s'affaisse. Le sentiment de l'honneur qu'exaltait Frédéric II, sur lequel il comptait comme sur l'apanage exclusif de la noblesse, décline à son tour chez les officiers nobles. Les capitaines chargés à forfait d'entretenir leurs compagnies ne résistent plus à la tentation de s'enrichir aux dépens des soldats. Ces vices nouveaux ne diminuent pas l'arrogance des officiers. Ils continuent à traiter le paysan avec dureté, le bourgeois avec dédain. Le bourgeois s'en souviendra. Lorsque cette armée insolente aura été vaincue, le vainqueur pourra lire sur bien des visages la joie de la rancune satisfaite.

Une politique étrangère résolue eût peut-être prévenu les catastrophes que faisait craindre le relâchement de tous les liens sociaux. Malheureusement Frédéric-Guillaume III manquait surtout de volonté. Il ne sut rien faire à propos, ni s'allier avec Napoléon quand il le pouvait, ni se réunir en temps opportun à ses adversaires. Il s'enferme longtemps dans une neutralité contraire à toutes les traditions de sa race, et il n'en sort que pour se mesurer tout seul avec le plus redoutable des ennemis. Le résultat de cette incapacité politique fut terrible. En quelques heures, la puissance militaire de la Prusse fut anéantie. Une nation de sol-

dats qui sous un commandement énergique avait tenu tête, cinquante ans auparavant, à la coalition de l'Autriche, de la Russie et de la France, succombait le jour même où elle rencontrait pour la première fois sur deux champs de bataille un seul de ses anciens adversaires. Ce qui fait d'Iéna et d'Auerstædt une journée tout à fait décisive, une des plus importantes de l'histoire, c'est que la double défaite de l'armée prussienne entraîne immédiatement la ruine de l'État prussien. Ce n'est rien qu'une bataille perdue. Frédéric II en avait perdu plusieurs. On lui avait pris un jour sa capitale, une nuit tout son parc d'artillerie. Il n'avait pas succombé pour cela, il avait organisé la résistance avec une ténacité admirable et reconquis à la pointe de l'épée ce qu'on venait de lui prendre. En 1806, au contraire, tout avait été emporté à la fois dans une débâcle universelle. Les débris désorganisés des corps prussiens fuyaient jusqu'à Trenzlau et mettaient bas les armes, sans même essayer de renouveler la lutte. Le prince Eugène de Wurtemberg avec la réserve intacte avait capitulé. Les places fortes, Erfurt, Spandau, Magdebourg, Stettin, Hameln, Custrin s'abandonnaient elles-mêmes pour ouvrir leurs portes à de simples détachements de cavalerie. Presque seul, Blücher, ayant sous ses ordres York et Scharnhorst, livrait dans les rues de Lubeck un dernier et sanglant combat. Au milieu de tant de malheurs, la cour donnait l'exemple de l'effacement et de l'abdication. « Fit-on quelques efforts, dit Hardenberg, pour réparer les suites du désastre? Non ; brisé, sans courage dans le malheur, on ne vit de salut que dans une paix rapide et honteuse. Le jour même de la bataille, le comte de Dönhof, aide de camp du roi, fut envoyé à Napoléon avec des propositions de paix. Il était porteur d'une lettre écrite par Zastrow dans un esprit déplorable. » Aux bulletins dans lesquels Napoléon s'attaquait à l'honneur même de la reine, le roi répondait en parlant des vertus de l'empereur.

Autour du souverain cependant, parmi des conseillers patriotes, l'idée de la résistance commença bientôt à se faire jour. Quelques hommes énergiques, s'inspirant de ce qu'avait fait la France en 1789, comprenant que pour sauver la Prusse il fallait rajeunir une organisation vieillie, intéresser la nation tout entière au salut de la monarchie, eurent le courage de proposer des réformes et la patience nécessaire pour les faire accepter par le roi. Leur mérite premier fut de sentir que, dans l'Allemagne du Nord, sous un ciel inclément, sur un sol plus âpre où la civilisation avait moins pénétré, le noyau d'une nationalité subsistait encore.

L'aristocratie prussienne, la caste militaire, l'organisation sociale instituée au profit d'une classe venaient de faire banqueroute. Sous ces ruines si rapides, le peuple restait, vivant, robuste, mais emprisonné dans le réseau de fer d'une Constitution oligarchique. Si on lui faisait sa place au soleil, si on l'émancipait en lui donnant des droits qui comporteraient des devoirs, on obtiendrait de lui un effort analogue à celui qui avait délivré la France des étreintes de l'Europe.

Telle fut l'œuvre patriotique de Hardenberg et de Stein. Ils ne la firent pas accepter sans peine par un prince irrésolu. Mais le fait même d'avoir pu le tenter et y réussir indique le mouvement d'idées que la Révolution française avait porté en Allemagne. Dans le pays de Frédéric II, à une cour toute pénétrée des souvenirs du pouvoir absolu, il se trouvait des hommes assez hardis pour parler au nom de la nation, pour faire pénétrer dans les conseils du souverain les indignations généreuses et les résolutions héroïques d'un peuple longtemps opprimé. Ceux qui jouèrent ce rôle n'étaient pas des Prussiens : Stein était né en Westphalie, Hardenberg en Hanovre, Scharnhorst en Saxe, ainsi que Gneisenau. Mais, comme le démontre avec beaucoup de force M. Godefroy Cavaignac, dans l'Allemagne émiettée et divisée ils ne pouvaient trouver de point d'appui qu'en Prusse. Le sentiment d'une nationalité n'existait que là. C'était bien le « rocher de bronze » dont parlent avec orgueil les historiens allemands, les fondations puissantes qu'avaient jetées dans le sol trois grands souverains, qui devaient porter d'abord l'édifice de l'unité prussienne avant de servir un jour de base à l'unité germanique.

Lorsque nous étudions la formation de la Prusse contemporaine, sans regretter dans l'ordre général des progrès de l'humanité le bien qu'ont fait sur les deux rives du Rhin les idées généreuses de la Révolution française, nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion mélancolique. Où Frédéric II, où Stein et Hardenberg ont-ils trouvé leurs principaux auxiliaires? Dans les fautes de Louis XIV et des deux Napoléon. C'est la révocation de l'édit de Nantes qui a peuplé Berlin d'une colonie de commerçants et d'industriels, qui a rempli l'armée allemande de noms français. C'est l'esprit conquérant de Napoléon Ier qui a jeté en Allemagne des ferments de haine contre nous et nous a désignés comme l'ennemi héréditaire. L'unité de la Prusse s'est faite à Leipzig et à Waterloo, comme l'unité de l'Allemagne s'est faite à Sedan. Il a suffi à la France d'adopter deux fois en ce siècle une politique sans mesure pour grouper des éléments jusque-là séparés, pour créer à notre frontière, à 90 lieues de notre capitale, un État formidable, dont le temps aurait peut-être un jour amené la formation, mais dont nous avons hâté la venue dans le monde et cimenté la puissance. Les Allemands sont bien ingrats quand ils parlent de nous avec dédain. Ils devraient se rappeler quelquefois que, s'ils sont pour beaucoup dans la grandeur de leur patrie, nous y sommes aussi, bien involontairement il est vrai, pour quelque chose.

A. Mézières.

SOPHISMES POLITIQUES DE CE TEMPS (1)

Les Droits de l'Homme.

Le gouvernement démocratique ne veut pas se contenter de cette légitimité de fait, tirée des circonstances historiques, basée sur la vie nationale telle qu'elle apparaît à un moment donné. Il aspire, lui aussi, à une légitimité supérieure, et il en place les fondements dans l'idée que tous les hommes naissent avec des droits, que tous les hommes naissent égaux en droits. Si tous les hommes naissent égaux en droits, aucun n'a, de par la nature, le droit de commander qui le mettrait au-dessus des autres ; si tous les hommes naissent avec des droits, la somme de ces droits constitue le Droit, le Souverain. Mais ces droits ne se combinent, ne s'additionnent, ne se totalisent que dans les régions de l'abstrait; c'est donc dans les régions de l'abstrait qu'existent — s'il y existe quelque chose — le pouvoir populaire en sa perfection, les droits de l'homme en leur plénitude.

Tout ce qui, sur la terre, est pouvoir ou droit, dérive de cette réunion, de cette collection des pouvoirs et des droits, est un attribut, une fonction, un membre du Souverain, comme le roi par la grâce de Dieu était un membre de Dieu. Les apôtres ont affirmé l'un dans le Symbole de Nicée et, par une « Déclaration solennelle », à deux ou trois reprises, la Révolution a affirmé l'autre. Car la Déclaration des droits (ou plutôt les Déclarations, celle de 1791 et celle de 1793) est le *Credo* de la Constituante et de la Convention dans l'excellence originelle de l'homme et la toute-puissance naturelle du Nombre.

Il semblait que, depuis lors, ce Credo eût perdu de son autorité; que les coups répétés de l'exégèse l'eussent miné par quelque endroit; que de pénétrantes analyses (2) en eussent montré l'inanité, et qu'il n'y eût qu'à le laisser sommeiller désormais inefficace et vain, sur les lèvres ou dans le cœur d'une poignée de fidèles arriérés.

Mais voici que, tout récemment, une grande Association politique (3) a relevé cette vieille bannière, accrochée parmi les reliques, dans le chœur de l'église jacobine : « Mon programme, nous a-t-elle dit, est celui qui est formulé dans la Déclaration des droits. »

Voici, en même temps, que de nouvelles apologies s'impriment, et qu'on recommence à parler de cette espèce de Dieu que serait le Droit (D majuscule) (1) et dont nos droits réels, définis et bornés, ne seraient que des émanations ou des parcelles. Nous avions tort d'avancer tout à l'heure que ce Droit abstrait, ce Dieu invisible, était formé de la réunion, de la collection des droits égaux de tous les hommes. Il leur est antérieur, dit-on, et ils lui sont subordonnés. Ce n'est pas lui qui est leur ensemble, leur tout, c'est eux qui sont démembrés de lui ; ce n'est pas lui qui est par eux, c'est eux qui ne sont que par lui et en lui.

De même qu'il est antérieur aux misérables droits dont nous vivons, il est, d'après ses pontifes, absolument indépendant de ces droits; il serait, même s'ils n'étaient pas; il serait, même s'il n'y avait pas d'hommes. Il ne s'appliquerait à rien, il resterait suspendu, non fixé, flottant dans l'air, mais il serait, comme le souffle de Dieu, avant la création du monde, était, errant dans les espaces vides, et dès qu'apparaîtraient les hommes, ils viendraient boire à cette source, communier à cet esprit, mordre à ce pain mystique la bouchée qui deviendra la loi de leurs sociétés.

On nous excusera d'être bref et de ne point remonter jusqu'aux causes premières, d'autant plus qu'il en est de nos droits et du droit (en maintenant le sens du mot dans les limites humaines), ainsi que de l'origine des gouvernements. Que ce soit Dieu qui les institue, nous ne voulons ni le soutenir ni le nier; mais ce que nous savons bien, c'est que Dieu se cache, s'il agit, et que toute sorte de mains se montrent, qui appartiennent à toute sorte de pantins, et toute sorte de ficelles, qui ne sont pas divines. Les dépositions de rois, les changements de dynasties, les révolutions, les coups d'État, nous les voyons des yeux de la chair, nous en nommons les instruments, nous y touchons. Dieu, qui est peut-être derrière, comment le percevons-nous? Par la conscience seulement.

Ainsi du Droit (avec une capitale). Nos droits réels inscrits dans le Code, achetés par l'impôt et garantis par les gendarmes, nous les voyons, nous y touchons. Le Droit est peut-être derrière. Mais nous ne le percevons que par la conscience. De là une locution courante et qui n'est pas très claire : « La conscience du Droit. »

La preuve de l'existence et de la conscience du Droit à laquelle les croyants s'attachent le plus énergiquement est celle-ci qu'ils empruntent à Rousseau. Un petit enfant battu par sa nourrice, sans qu'il l'eût mérité, se tut pendant quelques instants, puis tout à coup se révolta, fondit en larmes, se répandit en cris, donna les marques de la plus vive indignation. Jean-Jacques et ses disciples plus ou moins avoués, plus ou moins sincères, en induisent le Droit. Pour nous, cette preuve ne prouve qu'une chose : c'est que là comme partout

(1) Voy. la *Revue* des 27 décembre 1890, 10 janvier et 21 mars 1891.

(2) Voyez, entre autres, Bentham, *Examen critique des Déclarations des Droits promulguées pendant la Révolution française*; Courcelle-Seneuil, *Préparation à l'étude du droit*, p. 212; Th. Ferneuil, *les Principes de 1789 et la Science sociale*, p. 20, ss.

(3) L'Association nationale républicaine.

(1) Ch. Beudant, *le Droit individuel et l'État*. Ce livre a paru récemment à la librairie Rousseau.

ailleurs, il y a confusion dans les termes et qu'il faut définir ce qu'on entend par le *Droit*.

Je suppose que l'enfant pleura parce que sa nourrice lui avait fait du mal — sensation purement physique — que, s'il parut réfléchir pendant quelques instants, c'est que la violence de la correction l'avait pu d'abord étourdir. Mais vous le voulez et je vous l'accorde : il y avait dans sa colère autre chose que de la douleur et l'expression de cette douleur : il n'y avait pas seulement une sensation physique : il y avait un sentiment ou une ébauche de sentiment : le sentiment du juste et de l'injuste. Je vous l'accorde : ce petit enfant battu avait la conscience obscure du juste et de l'injuste : où prenez-vous qu'il ait eu la conscience, si obscure que vous l'imaginiez, du Droit?

Dites-moi donc « le juste », nous pourrons nous entendre : cela est net, catégorique ; cela signifie ce que cela signifie, rien au delà, ni à côté. Mais ne dites pas le « droit », puisque vous-même reconnaissez à ce mot trois acceptions contradictoires, et que je lui en connais jusqu'à cinq.

J'ouvre le Dictionnaire de Littré et je trouve : *Droit :* 1° ce qui est droit, ce qui est fondé sur la rectitude du sens ou du cœur : 2° ce qui est conforme à la loi, ce qui a rapport à la loi ; 3° faculté reconnue, naturelle ou légale, d'accomplir ou de ne pas accomplir un acte ; 4° ce qui donne une influence, une autorité morale ; 5° ensemble des règles qui régissent la conduite de l'homme en société, les rapports sociaux.

Lequel de ces cinq aspects du Droit, violé en sa personne, la conscience du petit enfant fouetté par la méchante nourrice lui révélait-elle avec tant d'à-propos? Aucun, en tout cas, qui rappelle ce bloc enfariné que les docteurs de l'École nous présentent sous le nom fallacieux de Droit.

J'admets que nous ayons tous en nous et que le petit enfant de Rousseau eût en lui une certaine conception du juste, un certain idéal qui est comme le *criterium*, comme la mesure de la qualité de ce que nous faisons et de ce qu'on nous fait ; mais cette conception, c'est nous qui la forgeons ; cet idéal, c'est nous qui le créons : ils sont en nous et ne correspondent à rien qui ne soit hors et au-dessus de nous ; ils sont tout individuels et varient avec chacun de nous, selon les temps et les lieux ; si l'on s'efforçait de les réduire à un fonds commun, on serait étonné du peu qui resterait. Encore ce peu ne serait-il pas un fragment détaché du Tout, d'un Droit éternel, infini, immuable, qui résiderait dans l'abstrait et se percevrait par la conscience, qui ne serait soumis ni à la succession des siècles, ni à la différence des climats, qui, comme les statues sacrées de l'Inde brahmanique, aurait autant de faces qu'on lui accolerait d'épithètes, de qui découleraient à la fois le droit public et le droit privé, le droit civil et le droit criminel, le droit national et le droit international, qui ne connaîtrait que l'humanité, laquelle serait une en lui, et qui, enfin, embrasserait tout, concilierait tout, absorberait tout, mêlerait tout, souffrirait tout, permettrait tout, dans son imperturbable et superbe sérénité d'hypothèse.

Mais, observera-t-on sans doute, nous voilà entraînés bien loin de la Déclaration des Droits de l'Homme ; qu'on se rassure, nous en sommes tout près. Nous sommes dans le vide. C'est là que la Révolution française est allée la chercher. Nous ne nous pardonnerions pas de refaire après dix autres un nouvel examen de ce document. Tout ce qu'il était nécessaire de dire a été dit. On a remarqué que cette profession de principes d'un ton dogmatique et quasi religieux ne venait pas à sa place, en tête d'une simple loi constitutionnelle ; que si elle devait être quelque part, c'était à la fin et non au commencement, après et non avant le texte de cette loi ; bien plus, qu'elle supposait achevé et promulgué le code entier des lois, comme la synthèse suppose les analyses préalables, comme la préface suppose le livre. Autrement, la Déclaration, si éloquente qu'elle fût, demeurerait un inutile cliquetis de syllabes. *Sesquipedalia verba.* Qu'on veuille bien en relire le préambule (Déclaration de 1791) :

« Les représentants du peuple français constitués en Assemblée nationale, considérant que *l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements,* ont résolu d'exposer, *dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme*, afin que cette déclaration, *constamment présente à tous les membres du corps social,* leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs ; afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, *pouvant être à chaque instant comparés avec le but de toute institution politique*, en soient plus respectés ; afin que *les réclamations des citoyens*, fondées désormais sur des principes simples et incontestables, *tournent toujours au maintien de la Constitution* et du bonheur de tous. »

Je m'abstiens de commentaires ; je me contente de souligner. On dirait d'un extrait de Rousseau, tant y éclatent le mépris de l'histoire et l'idolâtrie de la raison raisonnante, déraisonnante à force de raisonner. Que pourrait-on ajouter d'ailleurs à ces observations de Bentham, mordantes et parfois cruelles, mais au fond trop justifiées et que la foi persistante de certains personnages politiques, leur admiration aveugle pour la Déclaration des droits, nous obligent à rappeler :

« Si l'on considère ce manifeste sous le point de vue logique, on y rencontre un continuel abus de mots, des mots à sens multiples lorsqu'il faut des mots à sens bien déterminés, les mêmes mots employés dans divers sens à la même page, des mots employés dans un sens impropre, des mots et des propositions du sens le plus illimité, jetés au hasard sans réserve, sans les exceptions qui auraient pu les circonscrire dans le domaine du vrai, la même inattention, la même inexactitude à

formuler des axiomes d'où dépendent les destinées des nations, que s'il s'agissait d'un conte oriental ou d'une allégorie poétique; des épigrammes usées à la place de distinctions nécessaires, des expressions figurées au lieu de termes précis, des naïvetés sentimentales au lieu d'enseignements sérieux, de frivoles ornements de rhétorique au lieu de la majestueuse simplicité du bon sens, et les actes du Sénat surchargés et défigurés par une friperie de théâtre...

« Des mots, et des mots vides de sens, ou d'un sens tellement faux qu'ils ne résistent pas à l'analyse, voilà la matière première de ce fameux manifeste. Attachez-vous à la lettre, vous n'y trouverez que des erreurs; voyez au delà de la lettre, vous n'y trouverez rien. »

On comprendra que nous nous dispensions de passer, suivant l'expression parlementaire, à la discussion des articles. Nous avons nos motifs pour nous y refuser. D'abord nous ne poursuivons d'une haine rétrospective ni la Déclaration des droits de l'homme ni ses auteurs; nous ne nous occupons d'elle et ne nous en soucions qu'en ce qu'elle a conservé de vivant, d'agissant encore aujourd'hui, et de vivant, à notre avis, d'une vie dévoyée, d'agissant d'une action funeste. Ensuite, nous aurons l'occasion d'y revenir quand nous rencontrerons la formule, sortie de la Déclaration des droits, qu'on a un peu emphatiquement appelée les *Immortels Principes :* — les Immortels principes, la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, ce chandelier à trois branches du saint des saints républicain.

Et puis, une fois de plus, cet examen a été fait souvent et si bien fait que les panégyristes de la Révolution ont senti le coup et qu'ils ont essayé ou de le détourner ou de l'amortir. Il y en a parmi eux qui aux « mots de six pieds » de l'acte critiqué n'ont trouvé à ajouter que d'autres « mots de six pieds ». Il y en a un qui a écrit : « Pourquoi une pareille affirmation se retrouve-t-elle en tête de toutes les constitutions que la Révolution a élaborées? Parce qu'une grande idée venait de naître, l'idée du droit de l'homme sur lui-même. Cette idée est inhérente à la nature de l'homme (1) et forme le principe et le *substratum* de tous les progrès de la race humaine. »

C'est confesser que toutes les constitutions révolutionnaires reposaient sur un fondement métaphysique (ce qui peut-être explique leur caducité). Du reste, dès 1840, le propre traducteur de Bentham, épouvanté du sacrilège dont il allait se rendre complice, prenait ses précautions et plaidait ainsi, à l'avance, les circonstances atténuantes :

« Ce n'est pas dans des mots isolés qu'il faut aller interroger la pensée de 1791, c'est à l'ensemble qu'il faut demander une signification; ce n'est pas même à la logique des temps ordinaires qu'appartient une pareille analyse, c'est à la logique exceptionnelle du monde des révolutions.

« La Déclaration des droits, pour être bien appréciée, ne peut se séparer de l'époque où elle fut proclamée. Il faut l'accepter moins comme une œuvre d'avenir que comme un défi jeté au passé; moins comme une constitution que comme une protestation ; moins comme un monument législatif que comme un cri de guerre. »

A la bonne heure! La Déclaration des droits est ici ramenée à son véritable caractère, à ses véritables proportions. Il est possible qu'elle fût de son temps; elle n'est certainement plus du nôtre, qui est un temps « ordinaire ». Il est possible qu'elle eût sa valeur, son utilité comme « défi jeté au passé », comme « protestation », comme « cri de guerre ». A condition qu'on n'aille pas plus loin, nous l'acceptons, nous la rangeons dans le musée des curiosités historiques, galerie de la Révolution. C'est bien là sa place, en effet : elle n'est et n'a jamais été qu'un instrument révolutionnaire. A la vouloir tenir pour autre chose, on se tromperait. Ce n'est point un manuel civique : c'est le catéchisme de la rébellion.

On nous crie : « Prouvez-le. » Je le prouve. L'article 2 de la Déclaration de 1791 énumère quatre « droits naturels et imprescriptibles de l'homme », à savoir : la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression. Retenez ce dernier terme et passons à la Déclaration de 1793. Que dit-elle? Elle est formelle, en son article 35 : Lorsque le gouvernement porte atteinte à ces « droits naturels et imprescriptibles de l'homme », alors intervient un droit plus naturel et plus imprescriptible encore : « L'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. »

On le voit, ce n'est pas seulement le peuple, considéré dans son ensemble, c'est chaque portion du peuple à qui la Déclaration de 1793 reconnaît le droit et impose le devoir de s'insurger, dès qu'on touche à l'une ou l'autre des figures de l'arche. Bentham a-t-il eu tort de qualifier de « sophisme anarchique » cette déclaration dictée par un bon sentiment, mais où le bon sentiment lui-même se noie dans la phraséologie?

Oh! l'absurde et terrible puissance des mots!

« Dans un roman ou une comédie, un mot impropre n'est qu'un mot, et cette impropriété n'entraîne aucune conséquence. Dans un corps de lois, surtout de lois constitutionnelles et fondamentales, un mot impropre peut devenir une calamité nationale, et avoir pour conséquence la guerre civile. D'un seul malentendu peuvent surgir des milliers de poignards (1). »

« L'insurrection est le plus indispensable des devoirs » lorsque le gouvernement porte atteinte aux

(1) Mais, si l'idée est *inhérente à la nature de l'homme*, comment n'est-elle née qu'en 1793?

(1) Bentham, *op. cit.*

quatre ou cinq « droits naturels et imprescriptibles de l'homme »! Mais qui sera juge, qui décidera s'il y a une atteinte portée à ces droits? Si, du moins, il fallait l'unanimité ou même la majorité du peuple, la paix publique conserverait un semblant de garantie. Pas du tout. Le texte dit : « Le peuple ou chaque portion du peuple. » Chaque portion du peuple, c'est-à-dire vous, moi, chacun de nous, qui sommes la plus petite portion du peuple, c'est-à-dire les comités, les associations, les corps de métier, c'est-à-dire qui l'on veut, ce que l'on veut.

Et pour chacun de nous, qu'est-ce qui décidera? Notre conscience. Et par rapport à quoi décidera-t-elle? Par rapport au droit idéal, au droit abstrait. Mais une abstraction est une opération de l'esprit, et chaque esprit opère ses abstractions à sa guise : il pourra donc y avoir autant de conceptions du droit qu'il y aura de consciences, de juges? Il pourra donc toujours y avoir quelqu'un qui se croie lésé et pour qui l'insurrection devienne le plus indispensable des devoirs? Je ne demande pas mieux que d'avoir et de consentir à autrui, contre les erreurs fatales de la loi positive, un appel, un recours au Droit. Mais fixez-le, définissez-le, et, puisque c'est un droit, codifiez-le.

Aussi longtemps qu'il ne sera ni fixé, ni défini, ni codifié, nous en repousserons la revendication comme un péril, comme une cause permanente de conflits, comme le plus « anarchique » des sophismes. Par exemple, la Déclaration professe que tous les hommes naissent égaux en droits. (Tous les hommes : l'homme concret.) Elle professe, en outre, que la propriété est un des droits primordiaux, naturels et imprescriptibles de l'homme. (L'homme abstrait, l'humanité ; j'ai vu des hommes, a dit Joseph de Maistre ; l'homme, je ne l'ai rencontré nulle part.) De la combinaison de ces deux axiomes il résulte que tous les hommes doivent être propriétaires d'une égale propriété. Mais on ne peut contester que souvent il n'en est pas ainsi ; que, pour être plus exact, il n'en est jamais ainsi.

Dès lors, que reste-t-il à ceux qui sont lésés dans un de leurs droits naturels et imprescriptibles? Il leur reste « le plus indispensable des devoirs », l'insurrection. Et, parce que le fait est en désaccord avec la doctrine de la Révolution, voilà le droit naturel en lutte ouverte avec le droit positif; « l'homme » en révolte contre les hommes; « l'humanité » tâchant à démolir et à refaire la société. Ce n'est sans doute pas ce que la Déclaration des droits s'est proposé; c'est pourtant à quoi elle arrive. Et il est permis de le demander, de mettre le préambule en contradiction flagrante avec le texte, comment les réclamations des citoyens « fondées sur ces principes simples et incontestables » tourneraient-elles « au maintien de la Constitution et du bonheur de tous » ?

La vérité, c'est qu'il n'est pas de gouvernement, pas d'organisation sociale qui puisse s'accommoder d'une pareille Déclaration, c'est qu'elle enlève à tout ordre public, à tout droit positif, au nom d'une abstraction, le Droit, au profit d'une autre abstraction, l'Homme, toute certitude, toute chance de stabilité.

Nous avons pris un seul exemple, mais on en pouvait prendre d'autres : il y en a autant qu'il y a d'articles. Ce que nous avons fait pour la propriété, on pouvait le faire pour la liberté, l'égalité, la souveraineté du peuple. On aurait trouvé sûrement le fait de tous points contraire au prétendu droit, la théorie partout démentie par l'histoire.

La liberté, mais pendant des siècles on a vu des hommes aliéner volontairement ce droit inaliénable de l'homme, et l'on a vu jusqu'à nos jours des hommes confisquer et annuler en fait ce droit imprescriptible de l'homme. L'égalité, qu'on nous la montre en quelque coin de la terre ! Quant à la souveraineté, que répondrait-on à cette question indiscrète ? La souveraineté du peuple a son expression dans le suffrage. Mais les femmes ne votent pas ; les mineurs ne votent pas ; les indignes ne votent pas ; les pauvres, avant 1848, ne votaient pas. Comment serait-ce un droit naturel, celui qu'on n'acquiert qu'à vingt et un ans, dont plus de la moitié de l'humanité est privée, ce droit que confère et supprime la loi positive ?

J'ai pris la propriété pour exemple ; qu'on étudie sa formation là où il est possible de le faire, on verra qu'elle n'a pas d'origines célestes, pas de fondement abstrait, qu'elle est un fait humain, d'où peu à peu il sort un droit humain. De même pour la liberté et la souveraineté populaire. Ce ne sont pas des droits naturels et imprescriptibles de l'homme ; ce sont des états sociaux, des degrés de civilisation, comme l'esclavage, le servage, la féodalité. La liberté est le plus haut degré, et l'esclavage, le plus bas. Mais autrefois l'esclavage, étant le fait, était devenu le droit, comme à présent la liberté, étant le fait, est le droit.

Le progrès consiste précisément à passer d'un état moins bon à un état meilleur et, par suite, d'un droit moins satisfaisant à un droit plus rationnel. Mais, pour quiconque y regarde froidement, il n'y a pas de Droit supérieur et antérieur au fait ; il n'y a rien dans le droit (j'envisage surtout la politique) qui ne soit auparavant dans le fait. Ou si ce droit existe, s'il n'est pas une fiction, une fantasmagorie, une chimère, il est dans l'inconnu et dans l'inconnaissable : il ne s'enseigne pas, il se révèle : nous ne nous approchons de lui que par l'aspiration, comme nous ne nous approchons de Dieu que par la prière.

J'entends parfaitement que je blasphème, au jugement des pharisiens, et qu'il y a de quoi être chassé du temple, rejeté parmi les maudits, dans la tourbe des gens incapables de « pensées généreuses ». Mais, en politique, les « pensées généreuses » viennent après les pensées justes. On ne bâtit, on ne gouverne que dans le réel ; le facteur essentiel, que dis-je ? la matière et

l'agent, le moyen et la fin de la politique, c'est la vie. D'autres allèguent que douter du Droit naturel et des droits imprescriptibles de l'homme et du citoyen, ou vouloir les limiter, ou ne les admettre que sous réserve, ou ne s'en inspirer que prudemment, c'est se souiller d'un crime de lèse-patrie : « La France ne serait plus elle-même, gémissent-ils, si elle venait à cesser de représenter le droit (1). » Une dernière fois, quel droit ?

Faut-il être troublé par cet anathème ? Au fond, c'est un sophisme d'une espèce décrite et dénommée — *ad verecundiam* — « un argument dans le mode chinois », tiré de la sagesse, de l'infaillibilité de nos ancêtres. Nos ancêtres, nous les honorons au point de regarder leurs erreurs mêmes comme vénérables. Mais pourquoi n'en pas convenir ? La Déclaration des droits est une de ces erreurs.

« Défi au passé, protestation, cri de guerre, » si l'on veut, mais programme de gouvernement, non pas; elle contient une proposition destructive de tout gouvernement.

En 1791, à la Constituante, elle nous étonne, mais elle passe. En 1891, à l'Association républicaine, nous l'arrêtons, car on l'a élevée à la deuxième puissance, et elle n'est plus seulement une erreur, mais un sophisme.

CHARLES BENOIST.
(*Sybil.*)

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (2)

En Belgique et en Hollande.

Il faut donc que je vous conte la lamentable et instructive histoire de l'échec que j'ai subi en Belgique.

C'était vers le temps où venait de paraître *l'Assommoir* de M. Émile Zola. Il s'était élevé, dans le monde des lettres, de longues et vives querelles sur le droit que réclamaient les écrivains naturalistes de se servir, dans le roman, pour donner à leurs récits une couleur plus vraie, des mots que proscrit l'usage de la bonne compagnie. Je parlais à cette époque toutes les semaines à la salle du boulevard des Capucines, où je m'étais donné la tâche d'analyser et de juger tous les livres nouveaux qui sortaient de l'ordinaire. Je fus amené, je ne sais plus trop à propos de quel ouvrage, à toucher cette question du mot.

Je n'avais pas besoin d'une longue préparation pour la traiter, car j'ai écrit un livre où elle est tournée de cent façons : *le Mot et la Chose*. Je m'abandonnai donc cette fois sans scrupule, poussant une pointe sur ce terrain connu, à l'improvisation; il n'y avait pas au reste grand risque pour moi ; j'avais affaire à un public très restreint, formé de longue main à m'écouter et à me croire, qui me passait toutes les digressions et même toutes les fantaisies, sur qui enfin j'avais conquis, semaine à semaine, depuis des années, une pleine et entière autorité.

Je lui fis remarquer que le mot, outre sa signification précise, éveillait presque toujours dans l'esprit des images accessoires, qui lui faisaient cortège et en étaient inséparables. Je le comparai à une note de musique. Un *la* est toujours un *la*, et un *ut* toujours un *ut*, qu'il sorte d'une flûte, d'un haut-bois ou d'un cornet à piston. L'impression qu'il fait à l'oreille change pourtant selon l'instrument d'où il part. C'est que le nombre et la vibration des harmoniques que la note met en mouvement ne sont pas les mêmes, quand le *la* sort du bois de la flûte ou du cuivre de la trompette. Eh bien, chaque mot a ses harmoniques, c'est-à-dire qu'il met en branle chez celui qui le voit imprimé ou qui l'écoute des idées qui n'en changent pas le sens, mais qui en modifient profondément la couleur.

Toute cette théorie, que je n'expose ici qu'en gros, n'était pas nouvelle, et il n'y avait rien de difficile à l'exposer. Le délicat, c'était d'en poursuivre l'application sur les mots que j'appellerais volontiers les mots à scandale. Car ces mots il était à peu près impossible de les prononcer devant un auditoire où se trouvaient éparses un certain nombre de femmes et même de jeunes filles, et il n'y avait pourtant pas moyen, non, il semblait qu'il n'y eût aucun moyen de se soustraire à la nécessité de les lui faire entendre, puisque c'était là le fond même de la dissertation.

La difficulté m'excita ; elle était impossible à résoudre de front ; je la tournai. Je dis, par exemple, qu'il fallait rendre grâce à Jeanne d'Arc de nous avoir, en sauvant Orléans, gardé le plus joli adjectif de la langue française ; mais qu'il était bien malheureux que le substantif traînât à cette heure après lui un cortège d'idées malséantes, qu'il éveillât des harmoniques fâcheuses.

J'ajoutai que si nous n'y prenions garde, l'aimable mot de fille ne tarderait pas à s'emplir d'idées déplaisantes; qu'il fallait déjà, dans la conversation, le corriger par l'épithète de *jeune ;* que dans cinquante ans peut-être, ce mot charmant serait en quelque sorte déshonoré, et que les femmes, quand elles viendraient à la Comédie-Française écouter une tragédie de Racine, seraient obligées de se cacher la figure sous leurs éventails, à ces vers délicieux :

> Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille,
> Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
> Qui dans l'obscurité nourrissant sa douleur
> S'est fait une vertu conforme à son malheur ?...

(1) Ch. Beudant., *op. cit.*, p. 288.

(2) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier, 7, 28 février, 14 mars, 4, 18 avril, 2 et 23 mai 1891.

comme il leur est impossible d'écouter aujourd'hui à visage découvert l'admirable scène de l'*École des femmes*, où le bonhomme Chrysalde raille Arnolphe, en lui jetant au nez un mot accepté du XVIIe siècle, mais qui s'est depuis, jour à jour, empli d'images libertines et malséantes.

Et me voilà parti sur ce mot que je n'avais pas prononcé, mais que tout le monde avait compris. J'en avais amené d'autres par des artifices ingénieux. Ainsi à propos de Molière, puisque j'en parlais, j'avais conté avec un air d'ingénuité parfaite que, dans l'*École des maris*, Sganarelle disait à sa fille :

Viens, çà que je t'embrasse,
Un père, quand il veut, peut sa fille baiser.

Il se fit un petit mouvement dans l'auditoire ; je m'y attendais et le guettais :

— Eh bien ! vous voyez ! je vous y prends ; vous tressaillez, tout comme le public de la Comédie-Française. C'est que le mot, un mot exquis, se charge d'harmoniques nouvelles : avant un demi-siècle, ces harmoniques seront si nombreuses, elles sauront l'esprit d'images si vilaines, qu'il faudra proscrire le mot qui les éveille de la conversation entre gens de bonne compagnie et même de la littérature. Il ne servira de rien de se plaindre.

Je passai ainsi en revue un grand nombre de termes, dont quelques-uns tirés des romans de Zola, tantôt passant le mot que le reste de la phrase laissait assez deviner, tantôt au contraire, par un raffinement de malice, le lançant à l'improviste au visage des auditeurs qui sursautaient, et m'étonnant de leur air scandalisé : car il n'y avait rien de plus innocent au fond que ce mot, réduit à sa signification vraie et précise.

Puis m'élevant à des considérations plus générales, je fis remarquer que cette théorie des harmoniques pouvait s'appliquer à toutes les choses de la pudeur. La nudité en soi n'est ni sale ni répugnante ; elle ne le devient que par les idées qu'elle éveille chez celui aux yeux de qui elle est exposée. Il ne s'agit donc pour la rendre chaste que de l'entourer d'images accessoires qui en modifient l'impression. Ainsi la nudité est, en art, corrigée par le sentiment de la beauté qui l'accompagne dans les œuvres des maîtres. Ainsi les Anglais, ce peuple pudibond par excellence, souffre parfaitement que les hommes se baignent, en rivière, tout nus les uns devant les autres. C'est que chez eux l'idée de nudité est primée par celle de force ; l'harmonique ici comme partout l'emporte sur la note. Une gorge à demi nue dans un boudoir s'accompagne d'images libertines et par cela même indécentes ; au bal, elle ne réveille que des idées de grâce et de fraîcheur. C'est ainsi que s'explique l'infinie variété des solutions que tous les peuples et tous les temps ont données aux problèmes que soulève la pudeur.

Je ne vous donne ici naturellement que le squelette de la conférence ; ce fut une des plus brillantes que j'eusse jamais faites. J'étais en verve ; le public, qui sentait les écueils du sujet, s'amusait de l'adresse avec laquelle je les frôlais et je les tournais ; il se rendait à lui-même ces malices plus piquantes en s'en faisant le complice ; il se savait bon gré de sa hardiesse et de sa dextérité. J'eus ce soir-là un succès étourdissant, mais un succès dont le public, qui me l'avait fait, aurait pu revendiquer la moitié. Il est vrai que je ne lui attribuai point sa part, je gardai tout pour moi. J'étais un peu grisé. Que voulez-vous ? les têtes les plus solides ne sont pas à l'abri de ces accidents ; et il m'en a coûté, comme vous allez voir.

J'avais eu, pour mon malheur, à cette conférence, parmi mes auditeurs, un Belge d'infiniment de sens et d'esprit, à qui j'avais eu l'honneur d'être présenté, lors d'une de mes tournées à Bruxelles ou à Anvers, je ne sais plus au juste, mais peu importe. Il était venu, par curiosité, étant de passage à Paris, m'entendre au boulevard des Capucines. A l'issue de la séance, il me rejoignit sur le boulevard et passant son bras sous le mien, après force compliments :

— Vous devriez, me dit-il, nous refaire cette conférence en Belgique. Il y aurait quelques détails à retrancher, évidemment. Mais le fond des idées resterait le même, et vous pourriez garder la plupart des développements. Il y en a de bien amusants, et vous auriez un succès fou.

Je n'avais que trop de penchant à le croire. Je vous ai dit que cette conférence m'avait porté à la tête. Je fis à bon compte quelques objections, pour la forme, avec le secret désir de les voir réfutées. Elles le furent, et je m'en retournai chez moi, ruminant ce projet insensé qui me paraissait le plus sage du monde.

Avez-vous remarqué que lorsqu'on doit faire une sottise, il semble que le hasard prenne un malin plaisir à accumuler autour de vous les circonstances qui doivent peser sur votre détermination et l'emporter ? Il y avait cent à parier contre un que les fumées de ce succès se dissiperaient d'elles-mêmes et que je laisserais tomber, sans plus m'en occuper davantage, le projet qui m'avait été insinué d'une conférence en Belgique.

Ma mauvaise fortune voulut que l'organisateur des conférences d'Anvers, M. Pescher, vînt le lendemain chez moi, pour causer d'une séance à donner à Anvers le premier soir et à Bruxelles le lendemain. En temps ordinaire, c'était pour moi, que retiennent par la patte à Paris les liens de besognes très diverses, une affaire très compliquée et très difficile que d'arranger une de ces excursions. Mais, cette fois, j'avais la tête montée ; je sautai sur l'occasion avec empressement. J'esquissai à grands traits, en quelques minutes, pour M. Pescher, le sujet que j'avais traité la veille et lui proposai de le reprendre avec plus d'ampleur à Anvers et à Bruxelles.

M. Pescher était un esprit fort sage, incapable d'aucun emballement. Il m'écouta sans enthousiasme, et, hochant la tête :

— Votre sujet, me dit-il, me paraît bien hasardeux pour notre public. De tout autre que de vous, je me ferais un scrupule de l'accepter. Mais vous jouissez en Belgique d'une autorité considérable; vous êtes maître de votre parole; j'ai confiance dans le sérieux de votre esprit. Prenez un jour pour réfléchir, et si demain vous persistez dans votre idée, envoyez-moi le titre de votre conférence. Je l'annoncerai tout de suite dans les deux villes.

— Oh! lui dis-je avec une superbe confiance, il est inutile d'attendre; mettez sur l'affiche : *Le mot et la chose.*

— Va donc pour le mot et la chose; mais prenez garde!

Je ne pris point garde. J'avais des coquilles sur les yeux. Je me mis à piocher cette conférence avec une joyeuse ardeur. A mesure que je m'enfonçais dans mon sujet, j'étais ravi des points de vue nouveaux qui se découvraient à mes regards; je m'applaudissais des obstacles que j'entrevoyais sur ma route : ce serait si amusant de les franchir avec tant d'agilité et d'élégance, que le public ne soupçonnerait pas même la grandeur de l'effort. Je débarquai à Anvers, tout fumeux du succès que j'allais emporter.

— Eh bien? me demanda M. Pescher, dans la poignée de main de qui je sentis quelque inquiétude.

— Ne craignez rien, lui répondis-je; je suis sûr de mon affaire. Tout ira bien.

*
* *

La salle de conférences d'Anvers est une des plus belles et des plus vastes qu'il y ait en Europe. L'ornementation en est riche, et cet immense vaisseau frappe l'imagination par un air de majesté cossue. Elle était toute pleine, de l'un à l'autre bout, d'une foule très animée, mais imposante, sur laquelle se détachaient les toilettes des femmes, qui étaient en grand nombre. Je la connaissais pourtant bien, cette salle, puisque j'y avais déjà parlé plusieurs fois. Comment se fit-il que, ce soir-là, l'impression qui s'en dégageait me parut toute nouvelle? L'impossibilité du sujet que j'y apportais me monta au visage, comme une subite bouffée de froid. Je n'eus pas plutôt jeté un regard sur cet auditoire, qui avait comme un air de gala, que je vis, dans un coup de lumière, la folie de mon entreprise.

Ce n'était plus là ma petite salle des Capucines, avec son public dont tous les visages m'étaient connus, un public de fidèles et de croyants, un public sans préjugés, prêt à passer toutes les excentricités et toutes les audaces à qui les instruit et les divertit. Sur ce millier de Belges répandus dans cette cathédrale de la conférence, il y avait autant de dames et de jeunes filles que d'hommes, et elles étaient venues sans doute, comme c'était leur droit, goûter un plaisir sévère, sans crainte qu'aucune de leurs pudeurs fût froissée; elles étaient venues là, confiantes et sereines, et qu'allais-je leur dire?

Par la nécessité même du sujet choisi, le mot scabreux formant en quelque sorte le fond de la conférence, impossible de l'éviter, de le dissimuler même. Je ne pouvais plus, à Anvers, compter sur la complicité de ce public, qui allait sans doute se redresser, se révolter.

Toutes ces idées se levèrent confusément dans mon esprit et m'assaillirent en tumulte, tandis que je tournais machinalement la cuillère dans le verre d'eau traditionnel : je me sentis perdu.

Il n'y a, lorsqu'on se trouve dans une situation pareille, et je commence par dire qu'on a toujours tort de s'y mettre, il n'y a que deux moyens d'en sortir. Le premier, qui est très hasardeux, mais qui réussit quelquefois : c'est de foncer hardiment sur le public, en le regardant bien en face, les yeux dans les yeux, avec l'assurance du dompteur qui marche sur le lion irrité et grondant. On va de l'avant, sans se soucier des susceptibilités qu'on bouscule; on impose à l'auditoire par l'audace tranquille de la parole. On a l'air de lui dire : Tu sais, ne t'avise pas de broncher; tu m'écouteras jusqu'au bout; je le veux, et si tu faisais mine de résister, tu prouverais par là que tu n'es qu'un petit esprit, un vulgaire imbécile.

Si le lion ne s'aplatit point, baissant la tête, on est infailliblement dévoré. Mais il y a des chances, quand on a de l'autorité et du prestige, quand on est dans ses bons jours de verve, pour qu'on sorte vainqueur de la lutte. Il est vrai qu'on laisse derrière soi, lorsqu'on a brusquement refermé la porte de la cage, un public mécontent, parfois même furieux, qui passe sa colère sur ce qui reste de vous dans l'arène, où vous ferez bien de ne plus redescendre de sitôt. Mais enfin l'honneur est sauf.

Le second moyen n'est pas d'une pratique plus commode. Il consiste à prendre un air si convaincu et si innocent que le public soit désarmé par cette inconscience. On fait passer quelquefois des énormités, en les donnant comme les choses les plus simples du monde; on ressemble à l'enfant qui montre, en se roulant sur le tapis, tout ce que l'on cache d'ordinaire, contre qui personne ne se fâche, parce qu'il n'y met pas de malice. J'ai usé deux ou trois fois de cet artifice; mais il est d'un doigté extrêmement délicat. Si le public s'aperçoit que vous jouez une comédie, comme il n'y a rien qui le désoblige plus que d'être pris pour dupe, il se fâche tout rouge, à moins qu'il ne vous gouaille pour votre mystification ratée, ce qui est plus cruel encore. Ma réputation de bonhomie sans apprêts m'a beaucoup servi en ces occasions, et si le public a flairé la malice, il ne m'en a pas su mauvais gré, et il a mieux aimé en rire tout bas.

Pour manier avec chance de succès l'un ou l'autre de ces deux procédés, la première condition, c'est d'être en pleine possession de soi-même, maître de son instrument, c'est de ne pas trembler; car il n'y a rien, pour un conférencier, de démoralisant, comme la peur.

Avant de combattre on s'estime perdu!

comme dit Corneille.

Eh bien, j'eus peur! oh! mais là, une peur, subite, irraisonnée, invincible, une de ces peurs qui paralysent le cerveau et qui étranglent la gorge.

J'attendis quelques secondes; le cœur me battait si fort dans la poitrine, que j'en aurais pu compter distinctement les coups. Il fallait démarrer cependant. Je repris un peu d'aplomb en exposant la partie théorique de la conférence, que j'avais beaucoup travaillée. Mais les idées générales, si elles intéressent un auditoire instruit, le passionnent rarement. On attendait. Je n'ai jamais monté à cheval, et je n'ai par conséquent jamais couru une course d'obstacles. Mais je m'imagine l'émotion du « gentleman rider », lorsque, emporté au galop de son cheval, il voit se rapprocher et croître l'obstacle qu'il lui faudra franchir d'un bond, au risque de se casser bras ou jambe. Eh bien, je sentais la même palpitation; et mes angoisses redoublaient à mesure que diminuait la distance qui me séparait du moment où il me faudrait enlever ma monture et exécuter le saut de la rivière. Oh! comme je trouvais que la conférence allait vite! Avec quel effroi je me voyais lancé vers l'endroit fatal où je devais donner ces terribles exemples de mots, emplis par les siècles d'images impudiques qui s'éveillent d'elles-mêmes quand on les prononce! Je vous jure que je ne piquais pas des deux; je ralentissais de mon mieux l'allure; mais on a beau s'attarder, force est bien d'arriver. Je touchais l'obstacle, et comme j'avais perdu la tête, je commis une insigne maladresse.

Retenez bien cette leçon, jeunes gens qui me faites l'honneur de lire ces mémoires. Il ne faut jamais — entendez-vous bien? jamais, sous aucun prétexte — quand on a quelque chose de délicat ou de scabreux à dire au public, l'avertir soi-même de la difficulté, en lui demandant pardon de la liberté grande, en ayant l'air de s'excuser. C'est une sottise aussi grande que celle qui est familière à beaucoup de journalistes, qui, au début d'une chronique, commencent par avouer qu'ils n'ont pas de sujet, qu'ils aimeraient beaucoup mieux, ne sachant que dire, s'étendre à l'ombre sous un arbre et rêvasser en toute liberté; mais, ajoutent-t-ils, le métier nous commande.

— Eh! mon ami, répond le lecteur, si tu n'as rien de bon à dire, tais-toi. Tu écris, dis-tu, parce que tu y es forcé; mais moi je ne suis pas forcé de te lire. Tu fais bien de me prévenir et de me mettre en garde. Je brûlerai ton article, où je suis, de ton aveu même, sûr de ne rien trouver qui m'instruise ou qui me plaise.

C'est une bêtise, c'est une grave imprudence tout au moins, quand on traite un sujet qui peut émouvoir certaines susceptibilités, de les mettre par avance en éveil et de se confondre en excuses. Le public, ainsi averti, mesure à la crainte dont témoignent vos précautions oratoires le scandale des choses que vous lui dites; et plus vous le suppliez de ne s'effrayer ni de se révolter, plus il se cabre et s'indigne. Rappelez-vous que le plus sûr moyen de jeter la panique dans une salle de théâtre, c'est de crier : « Au feu! » pour un méchant bout de décor qui brûle.

Si je n'avais pas été déconcerté, je serais peut-être venu à bout du public, en le bravant ou en le dupant, à force d'audace tranquille ou de bonhomie malicieuse. J'eus la niaiserie de lui débiter tout en plein, avec commentaires afférents, le petit discours d'Elmire à Orgon :

Au moins je vais toucher une étrange matière;
Ne vous scandalisez en aucune manière;
Quoique je puisse dire, il doit m'être permis,
Et c'est pour vous instruire ainsi que j'ai promis.

On m'écouta, en effet, sans sourciller; je ne sais pas de public plus courtois et plus longanime que le public belge; mais à mesure que j'avançais, je voyais croître le froid et s'épaissir la nappe de glace qui me séparait de l'auditoire. Je le sentais gêné, inquiet, sourdement irrité même, et mes hésitations s'augmentaient de son embarras. J'ai passé là une des heures les plus désagréables de ma vie.

Je ne suis point de ceux qui ne se rendent point compte de leurs défaites et qui ne les avouent pas. Comme M. Pescher, avec sa politesse accoutumée, me faisait compliment sur quelques parties bien venues de la conférence.

— Oh! lui dis-je, soyons francs vis-à-vis l'un de l'autre. C'est un four, n'est-ce pas? et un terrible four. La chose est faite, nous n'y pouvons rien. Mais je parle demain à Bruxelles, et j'y dois traiter le même sujet. Soyez donc assez bon pour m'indiquer les points sur lesquels doivent porter les corrections; je n'y vois plus très clair.

— Laissez-moi y réfléchir, me dit M. Pescher, et nous en recauserons demain : la nuit porte conseil.

Le lendemain matin, je partais de bonne heure pour Bruxelles. M. Pescher me remit un petit mémoire qu'il avait eu la bonté d'écrire avant de se coucher. C'était la critique la plus juste et la plus mesurée de la conférence de la veille, avec l'indication d'une péroraison brillante à enlever sur cette idée du beau couvrant l'idée de nudité d'un voile de splendeur idéale. Je passai ma journée à méditer ces conseils et à refaire la conférence.

Ah! si j'avais été aussi avisé que je le suis à cette heure, je sais bien ce que j'aurais fait, ce que je ferais aujourd'hui. Une fois sur l'estrade, j'aurais dit : « Messieurs, la conférence dont le titre est sur l'affiche vient, ainsi que vous l'avez appris par les journaux d'Anvers, de faire dans cette ville un four noir. Il n'y a pas grande apparence qu'elle réussirait beaucoup mieux devant vous. Je me suis trompé en voulant traiter devant le public anversois un sujet impossible; mais s'il est permis à un homme de se tromper, il n'y a, dit le proverbe, que le diable qui persévère dans son erreur. Nous allons donc, si vous voulez bien, parler d'autre chose.

Et j'aurais servi aux Bruxellois une autre conférence. Car Dieu sait si j'en étais fourni! Je suis sûr que si j'avais parlé ainsi avec un air de sincérité et de gaieté bon enfant, j'eusse du coup mis le public dans ma poche. Il m'aurait su un gré infini de m'être rendu de bonne grâce. J'ai su depuis que l'auditoire, mis en garde par les rumeurs venues d'Anvers, était arrivé dans la salle très préoccupé, hérissé en boule et presque hostile. Je l'aurais avec cet exorde désarmé et détendu.

Mais vous avez pu remarquer, au cours de ces récits, que je suis doué d'une rare ténacité de caractère; c'est une qualité, qui, comme toutes les qualités, a son envers. C'est grâce à cette lente et invincible obstination que j'ai dû d'arriver, sans être un orateur ni un écrivain de premier ordre, à une situation considérable dans la conférence et dans le journalisme. Je ne me rebute jamais de rien, et j'ai toujours, dans la vie, poussé droit devant moi, vers le but que je m'étais marqué, avec l'entêtement du Breton, qui, n'ayant pas de marteau, enfonce un clou dans la muraille en le frappant du front. Je porte cette disposition d'esprit dans les petites choses comme dans les grandes, et je sens, lorsque je n'ai pas réussi, lorsque je me suis heurté à un obstacle imprévu, une envie têtue et boudeuse de revenir contre lui, de le démolir pièce à pièce et de passer.

Je n'étais pas assez sottement vaniteux pour me dire : C'est moi qui ai raison contre les Anversois! Non, je comprenais fort bien les causes de mon insuccès, et je trouvais qu'ils n'avaient pas eu tort de me l'infliger. Mais je me répétais à part moi : L'idée fondamentale de ma conférence est juste; elle est même piquante; elle prête à des développements curieux. J'ai échoué une première fois en voulant imposer tout cela à un public belge. Il suffira de s'y prendre autrement; je recommencerai jusqu'à ce que j'aie triomphé.

Et je recommençai! J'avais eu un four à Anvers; ce fut un désastre à Bruxelles, mais un désastre dont rien ne peut donner idée. Ces messieurs à la sortie m'évitèrent prudemment, ne pouvant concilier leurs habitudes de courtoisie hospitalière avec le chagrin dont ils étaient remplis. L'habitude est qu'après la conférence on serve à l'orateur un lunch, autour duquel viennent toujours s'asseoir quelques membres du cercle, et nous avions là plus d'une fois taillé familièrement quelques jolies bavettes. Je n'eus ce soir-là que le président du cercle, que sa grandeur, hélas! attachait au rivage, et qui paraissait fort ennuyé — le malheureux! — de cette corvée, dont je lui abrégeai le supplice.

Ce fut le lendemain dans tous les journaux de Bruxelles un *tolle* contre moi. On m'y accusa d'indécence, pour un peu on aurait dit de pornographie. Mais le mot n'était pas encore à la mode. Je connaissais beaucoup, dans la presse belge, le critique dramatique de *l'Indépendance*, M. Frédéric, un homme de beaucoup de goût, et qui est fort apprécié même à Paris pour la sûreté de ses jugements et la verve de son style. Il avait pour moi de l'estime et de l'affection; mais il ne put me défendre. Le mouvement de réprobation avait été si unanime qu'il fut obligé de me jeter à l'eau. Il le fit d'ailleurs avec bonne grâce, en me tendant, pour m'accrocher, le bout de sa canne à pommeau d'argent ciselé.

Oncques depuis lors n'ai reparlé au cercle artistique de Bruxelles. Je dois dire qu'on ne m'y a jamais redemandé; mais je crois bien que si l'on m'eût fait des propositions de revanche, je les aurais déclinées. Chat échaudé craint même l'eau froide, et j'avais été trop fortement échaudé. Je suis retourné depuis à Anvers, où l'échec avait été moins authentique, moins aigu, et s'est, je crois, effacé des mémoires. Mais j'imagine que je ne reverrai plus Bruxelles que pour y aller entendre quelque pièce inédite ou quelque acteur nouveau. Car la capitale de la Belgique est aujourd'hui un faubourg de Paris, un faubourg artistique et littéraire, et plus d'une fois j'y ai envoyé des comédiens s'y former devant un public très connaisseur, très délicat, trop délicat, hélas! je ne l'ai que trop éprouvé.

Je vous demande pardon de m'être si longuement étendu sur ce petit incident de ma vie. Mais j'ai pensé que les jeunes conférenciers pourraient tirer une leçon de l'histoire de ma déconvenue; je vous parlais l'autre jour des *mœurs oratoires;* vous pouvez voir, par l'exemple de ce four, ce qu'on risque à ne pas les connaître ou à les mépriser.

J'en ai fini avec la Belgique; nous irons en Hollande la prochaine fois.

FRANCISQUE SARCEY.

(*A suivre.*)

LE NÉGRIER

Nouvelle

—

PREMIÈRE PARTIE

VII.

L'heure approchait où elle allait venir... Mais voici maintenant que lui, si fier, si résolu naguère, se sentait inquiet, troublé. Il lui semblait à chaque instant que quelque chose s'écroulait en lui, pareil à un mur qui s'effondre. Il désirait qu'elle arrivât, et il redoutait sa présence. Pourtant il se l'était juré, eût-elle triplé son escorte, de gré ou de force il lui parlerait.

Mais, en attendant, elle n'arrivait pas, et il éprouvait une angoisse étrange qui ressemblait presque à de la détresse. Il prenait son verre et le reposait, le prenait encore et tâchait de boire. Mais son breuvage ne passait pas; il s'étranglait dans sa gorge serrée.

Vers dix heures, enfin, il la vit apparaître, et, ô bonheur! elle était seule...

Elle traversa rapidement la salle, le salua d'une gracieuse inclinaison de tête, et, en s'asseyant, lui adressa encore, avec un clin d'œil amical, son plus charmant sourire.

Assurément toutes les chances étaient pour lui et lui simplifiaient sa besogne. Il n'avait plus qu'à se lever, à marcher droit à elle. Il n'en doutait pas, elle l'attendait. Mais ces terreurs maudites le reprenaient par tous les membres et leur donnaient un tremblement presque perceptible à l'œil nu : le mur s'écroulait de plus belle. Des gouttes mêmes de sueur filtraient sur le cuir de son front. Les grands yeux bleus, caressants et flatteurs, avaient beau se porter sur lui et le réchauffer de leur flamme, il avait froid, il avait peur. S'il se levait pour aller à elle, il n'était même pas bien sûr que ses jambes ne faibliraient point, qu'elles le porteraient jusqu'à ce siège vide qui se trouvait là, devant lui.

Enfin il se leva, tout pâle, et, demi-chancelant, presque pareil à un homme ivre, tenant son bonnet d'une main et son paquet de l'autre, il s'avança vers l'ennemi...

La femme lui tendit la main...

Tout son courage était revenu.

Il s'assit en face d'elle, posa sa casquette sur le siège voisin, mit le paquet entre ses jambes, et, pendant quelques secondes, se trémoussa sur sa chaise comme un homme qui ne sait trop comment cacher son embarras... Et il la contemplait avec une telle langueur dans les yeux, une telle grimace d'admiration, que la belle fille éclata de rire... Oui, certes, il eût voulu parler, mais quel langage humain aurait pu exprimer jamais les sentiments qui l'agitaient? et dans quel jargon eût-il su les traduire?...

Il restait donc là, dans l'extase, toujours luttant contre lui-même, ne sachant plus que penser ni que dire.

Elle, souriante, attendait, fière de son empire sur ce dur matelot qu'elle voyait ainsi sans parole et sans voix.

Éclairé enfin d'une idée subite, par la plus heureuse des inspirations, il se tourna brusquement vers sa gauche, frappa sur le marbre les deux coups bien connus, qu'il accompagna d'un énergique hochement de tête, et il se fit sur le comptoir un long cliquetis de vaisselle et de verres.

Et, les deux coudes sur la table, le rictus toujours épanoui, les yeux écarquillés d'extase, il continuait de regarder, tout en poussant de temps à autre de petits soupirs qui ressemblaient à des ricanements... Et la femme paraissait à la fois effrayée et contente.

On venait de poser deux verres devant lui.

Il en prit un et vaillamment le présenta à sa jeune compagne ; puis, s'emparant de l'autre, il le porta un peu en avant, avec un geste significatif, geste grave, presque solennel, et, comme pour sceller cette amitié nouvelle, les deux verres s'entre-choquèrent, et chacun approcha le sien de ses lèvres.

A la première gorgée, la pauvre femme fit une effroyable contorsion de bouche. Il lui sembla qu'une épée véritable, un glaive flamboyant la traversait de part en part. Elle éloigna le verre de sa bouche avec une horreur manifeste; mais, en ce moment, le pirate, offensé de ce manque d'égards, lui lança, tout en buvant lui-même, un coup d'œil si impérieux, qu'elle reporta le calice à ses lèvres et le vida jusqu'à la lie.

D'un signe gracieux de la main, suivi d'un petit clignement de l'œil gauche, il l'invita à recommencer. Mais, cette fois, elle se défendit avec une telle énergie, protesta par de tels éclats de rire, que le bon pirate n'insista plus... Or il éprouvait une bien grande joie en voyant que celle qu'il aimait était heureuse près de lui. Et, tendrement, il lui souriait, d'un large et radieux sourire qui pourfendait entièrement sa bouche et ne s'arrêtait qu'aux oreilles, à ses oreilles droites, rondes, semblables tout à fait à deux coquillages difformes.

Pour achever de la séduire, il glissa une main sous la table, ramena le paquet et l'offrit galamment à la femme. Elle fit sauter les ficelles et, à la vue du magot chinois, elle éclata en un rire joyeux qui fit tourner toutes les têtes et rayonner tous les visages. Elle posa le monstre devant elle et, dans sa naïve gaieté d'enfant, se mit à jouer avec lui en faisant manœuvrer de tous les côtés son énorme tête mobile... Oui, le forban était bien heureux...

Dans ce moment-là, un nouvel arrivant essaya de se

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

faufiler près de lui, comme pour prendre place à la table voisine.

Il se souleva à demi, d'un coup d'épaule sournois rejeta l'importun à cinq ou six pas en arrière, et, profitant de l'occasion, quitta son siège et alla s'asseoir près de sa compagne.

Ils étaient maintenant côte à côte, mais à peine osait-elle tourner la tête, effrayée qu'elle était par ces yeux allumés d'une flamme sauvage, et peut-être incommodée aussi par l'odeur étrange, inconnue qui émanait de tout cet homme... Elle attendait, silencieuse et toujours souriante, mais, du coin de l'œil, elle l'observait...

Enfin, se tournant à demi vers elle, il posa ses deux mains ouvertes sur sa poitrine, puis les avança toutes deux et les laissa retomber ensemble, avec un tel geste d'abandon et un tel regard de détresse, qu'il voulait dire, sans nul doute : « Voyez, je ne m'appartiens plus; corps et âme, je suis à vous!... »

Et, pour mieux s'expliquer encore, il porta la main à son cou et détacha l'épingle d'or, la belle épingle au cœur saignant, d'outre en outre percé d'un glaive, et, tremblant, la lui présenta.

Elle avança ses jolis doigts, saisit prestement le bijou et le planta dans ses cheveux.

Alors, d'un mouvement à peine perceptible, allongeant le bras peu à peu du côté de la femme, il prit doucement sa main gauche, qui reposait sur son genou. Il la garda un instant dans la sienne, en la serrant à la briser; puis, lentement, il l'attira vers lui en entraînant aussi le buste, et, à son tour, il se pencha vers sa jeune compagne, comme s'il voulait lui parler tout bas.

Gracieuse, elle inclina la tête, tendit l'oreille, finement, et le forban remua les lèvres.

Dès les premiers mots qu'il lui adressa, une rougeur subite colora ses joues; elle fit tout bas un « oh! » de surprise, et, avant qu'il n'eût achevé sa phrase, avec une petite moue charmante et rebelle à la fois, elle se mit à balancer la tête de droite à gauche et de gauche à droite.

Le bon pirate était déconcerté.

Mais il reprit bientôt courage... Non, non, il ne se trompait pas : il l'avait séduite, il n'en doutait point; il fallait de plus la corrompre...

Il tira de sa poche le collier aux blancs coquillages, et le lui présenta. Elle s'en empara d'un geste rapide, le tourna et le retourna un instant dans ses doigts légers, et, en guise de bracelet, en entoura son poignet gauche... Il détacha de sa chaîne de montre une sorte de breloque étrange, pareille à une dent humaine, montée sur un pivot d'argent, fétiche merveilleux auquel il tenait plus qu'à tout au monde et qui, cent fois au moins, l'avait préservé de la mort, et il la posa sur la table... Remarquant bientôt que les jolis yeux demeuraient fixés sur un seul point de sa poitrine, là où, tout près, était son cœur, sur le beau gilet aux fleurs symboliques, il plongea une main dans sa poche, tira son couteau à virole, mit au clair la lame luisante et fit sauter quelques rois indiens, qu'il rangea auprès du fétiche. Par la chemise entre-bâillée, on apercevait la poitrine velue, constellée toute de rousseurs.

La belle fille avait levé les yeux... Y voyant encore un désir, il porta les deux mains à son oreille droite, en défit adroitement la boucle, prit la main gauche de la femme et lui passa l'anneau au doigt comme une bague nuptiale... Toujours heureuse, souriante, elle se laissait faire.

Croyant enfin la bien tenir, encore une fois il attira vers lui le buste flexible, fit pencher la tête charmante et lui glissa quelques mots à l'oreille...

Mais, cette fois encore, avec les mêmes gestes, le même rire malicieux, les mêmes mouvements de tête, la belle fille répondit : « Non. » Même, pour mieux affirmer son refus, elle avança la main vers le magot en porcelaine, le poussa un peu du bout des doigts, et aussitôt, avec son rire large, ironique et muet, en allongeant sa langue rouge et en ouvrant des yeux énormes, le magot, lui aussi, balança la tête de droite à gauche et de gauche à droite.

Le pirate ferma le poing et le posa tranquillement sur le crâne chauve du pauvre Chinois. La tête s'enfonça jusqu'aux épaules; un bruit sourd, pareil à un râle, sortit de la poitrine creuse; la tête pencha en avant, et, l'œil vitreux, la langue pendante, le magot expira, rendant au dieu de son pays son âme fragile de porcelaine.

Juste dans ce moment une main frappait au carreau d'en face, et la femme levait les yeux.

Un doigt familier lui faisait des signes.

D'un seul bond elle fut sur pied. Elle serra vivement la main du corsaire, ramassa pêle-mêle tout ce qui encombrait la table, le fétiche et les rois indiens, qu'elle fourra lestement dans ses poches, s'empara du Chinois, qu'elle mit dans ses bras comme un enfant malade, salua le pirate d'un joyeux bonsoir et sortit en courant.

Le pauvre forban était consterné. Indifférent aux sourires moqueurs et aux malins regards que ses voisins lui adressaient, il restait là, anéanti, tout pareil à un homme brusquement arraché au plus agréable des songes. Immobile, l'œil fixe, il regardait obstinément vers cette porte à demi fermée par où il l'avait vue sortir.

Longtemps, il attendit ainsi, espérant sans doute la voir reparaître. Mais la femme ne revint pas...

Alors il se leva d'un mouvement à peu près mécanique, mit son bonnet presque à rebours, laissa tomber sur la table une grosse pièce d'argent, traversa la salle comme un égaré, en bousculant toutes les chaises, et, le cœur navré, revint à son bord.

VIII.

Elles étaient donc mensongères, toutes ses espérances!... Que n'avait-il fait cependant pour lui plaire, pour la séduire! Alors que fallait-il de plus?... Elle avait résisté!... Il n'en doutait plus maintenant, elle ne l'aimait pas!... Et ces sorcières odieuses, ces quinze femelles avaient menti!...

Il passa une nuit affreuse. Fou de colère et de désespoir, il se tordait sur son lit de varech; il en faisait crier les sangles. Il s'irritait contre lui-même, contre sa perfide infidèle, et des blasphèmes lui montaient aux lèvres dans toutes les langues de l'univers.

Chose plus cruelle que tous les refus, il lui semblait qu'elle s'était raillée de lui... Mais alors, s'il ne lui plaisait point, pourquoi donc lui souriait-elle? Si elle devait le repousser ainsi, pourquoi acceptait-elle ses présents?...

Dix fois il fut sur le point de se lever, de sonner lui-même le branle-bas et de donner l'ordre du départ. Mais, pareil en cela à tous les amoureux du monde, forbans de la terre ou des mers, il ne perdait pas tout à fait courage. Le pauvre homme espérait toujours; et il se creusait le cerveau pour trouver des motifs raisonnables à la conduite de son infidèle, et pour s'expliquer à peu près ce qu'il appelait en lui-même « la plus infâme des trahisons .. »

« Oui, pensait-il, elle avait promis... elle devait tenir parole... on l'attendait; elle était partie... Enfin, pourquoi désespérer?... Oui, malgré tout, il lui plaisait... Ce sentiment qu'elle éprouvait pour lui, c'était de l'affection, sans doute, mais ce n'était pas de l'amour encore... Non, ce n'était que de l'amitié, l'amour, lui, arriverait plus tard... Du reste, on l'avait prévenu : l'épreuve devait être dure; et elle commençait à peine... Ainsi donc, puisqu'il le fallait, il était prêt à souffrir encore. Il ferait tout pour la conquérir... Non, non, il ne partirait point... »

Et il s'endormit là-dessus, mais pour se réveiller bientôt, plus désespéré, plus furieux que jamais.

IX.

Il se leva au point du jour et mit sur pied tout l'équipage.

Il était d'une humeur de dogue. Il consigna ses matelots et leur donna toute espèce d'ordres plus inutiles les uns que les autres. Il grogna, maugréa contre tout. Il inspecta le navire de haut en bas, fit laver le pont et l'entrepont, et mit aux fers trois matelots. Le Malais aux narines coupées l'ayant regardé par hasard avec un sourire bizarre, il s'arma d'une lanière en cuir, et, songeant sans doute à quelque autre qu'il eût préféré mille fois tenir là, sous sa main, pour le punir de ses refus, il fit pleuvoir une grêle de coups sur l'échine du pauvre diable. Ses hommes l'auraient étranglé.

Enfin, il sortit à la nuit tombante, erra quelque temps au hasard par les rues sombres, tortueuses, marchant, courant à l'aventure, tête basse et en grommelant, comme un sanglier chassé de sa bauge, et, vers neuf heures environ, il rentrait au café.

Mais il eut beau l'attendre, elle ne vint pas.

Vers minuit, il regagnait son bord, plus découragé que jamais.

Un dernier espoir cependant le soutenait encore, espoir sérieux, celui-ci, quoi qu'on en puisse dire : le lendemain était un vendredi; or, ce jour-là — il en avait fait bien des fois la remarque — tout, d'habitude, lui réussissait.

Il se promit donc d'attendre encore quelques heures, et prit une résolution virile : s'il la revoyait ce soir-là, il tenterait un dernier effort; mais si par hasard elle résistait, ou bien si elle ne revenait pas, alors, tant pis, il n'hésiterait plus : il partirait au point du jour et s'en irait au fin fond de la terre pour en finir à tout jamais avec cette pitoyable aventure.

X.

Cette détermination une fois arrêtée, il éprouva presque aussitôt un calme, un apaisement, qui l'étonna lui-même. Pareil à tout homme qui vient de prendre un parti décisif, et, dans une sorte d'indifférence, n'attend plus que l'heure de l'action, il se retrouva ferme et vaillant comme autrefois. Il se ressaisissait enfin.

Il passa la journée à bord et, pour s'épargner les ennuis de l'attente, il ne se rendit au café que le soir, vers dix heures...

Elle y était, il la vit en entrant, et, sitôt qu'elle l'aperçut, elle eut un mouvement de joie et de surprise, et lui adressa de la main un salut amical.

Sa place de la veille et des jours précédents se trouvait occupée. Il alla s'asseoir un peu plus loin, à une autre table, d'où il ne voyait que son fin profil.

Dès qu'il fut installé, on lui apporta son breuvage, et, tout en buvant à petites gorgées, insensiblement il se laissa glisser dans son extase habituelle, tandis que, de temps à autre, sa charmante infidèle lui lançait des clins d'œil familiers par-dessus l'épaule de ses compagnons.

... Hélas! il en avait, en effet, des rivaux! Ils étaient quatre ce soir-là, qui, attablés devant des flacons de liqueur et des pots de bière, jouaient, riaient et festinaient, se confondaient en prévenances et luttaient entre eux pour lui plaire. Il les eût assommés tous quatre... Mais, pour l'instant, il ne s'agissait que de les écarter; et il épiait le moment favorable.

Comme il était là depuis quelques minutes, une soudaine agitation se fit autour de lui. La salle devenait de plus en plus houleuse; les visages s'assombrissaient. On arrêtait les nouveaux arrivants; on les

interrogeait avec une anxiété croissante; et encore, et toujours, de bouche en bouche et de groupe en groupe, on ne se renvoyait qu'un seul et même nom, ce nom odieux de Blondin, mais qu'on prononçait maintenant avec une sourde colère... Assurément, des bruits fâcheux couraient dans le public; sur tous les visages se répandait un air de détresse et de déception... Qu'y avait-il donc? Que se passait-il?...

Un homme entra précipitamment. Il déplia un vaste placard qu'il posa contre la muraille, par-dessus tous les autres, et le fixa par quatre épingles. Et tous les yeux lurent ensemble :

AVIS

AUCUN AMATEUR NE SE PRÉSENTANT POUR MONTER SUR LA CORDE A BLONDIN, L'IMMORTEL FUNAMBULE SE VOIT FORCÉ, A SON GRAND REGRET, DE REMPLACER L'EXERCICE TERRIFIANT DE LA BROUETTE PAR UNE DANSE DE CARACTÈRE, EXÉCUTÉE SANS BALANCIER.

Mais la brouette, c'était la brouette, la brouette seule qu'on réclamait! C'était pour elle uniquement qu'on était venu du fond des provinces, qu'on avait déserté les champs, qu'on s'était enfourné dans d'effroyables trains de plaisir où l'on avait supporté toutes les tortures de la faim, de la soif et de la chaleur : c'est la brouette qu'il fallait...

Et l'indignation, la colère dans l'âme, on lisait et on relisait l'affiche lamentable. De tous les points de la salle on s'interpellait à la fois. De plus en plus les têtes s'échauffaient. Bientôt la mêlée devint générale. Sur l'air des *lampions* on criait « l'amateur! » On se défiait, on se provoquait. Quelques-uns parlaient de se dévouer, mais par simple fanfaronnade. On proposait d'aller trouver Blondin, de le sommer de tenir sa parole, ou de le traîner en justice avec sa brouette et son balancier... « Mais pourquoi donc récriminer ainsi? Ne devait-on pas s'y attendre? On le savait dès le premier jour, ce Blondin-là n'était qu'un faux Blondin; c'était un lâche, un imposteur; sa brouette n'était qu'un appât, ses promesses un leurre : on avait trompé le public; mais, cette fois, qu'on ne l'ignorât point, le public se ferait justice... » Et l'on accusait le gouvernement!...

Non, non, jamais, au grand jamais, dans sa carrière de négrier, le marin n'avait ressenti en son cœur autant de mépris pour l'espèce humaine.

Et pourtant, celle qu'il aimait criait, elle aussi, comme tous les autres, peut-être même davantage. Ses beaux yeux brillaient de colère, et, se tournant parfois de son côté, elle le prenait à témoin de la lâcheté des hommes.

Et lui, plus épris que jamais, l'observait, souriant, les yeux noyés d'une compassion tendre...

Tout à coup elle le regarda, et, chose étrange! elle devint songeuse... Même on eût dit qu'elle se recueillait, que des pensées tout à fait différentes, des pensées graves, sérieuses, venaient de l'assaillir... Les yeux vagues, flottants, elle demeurait immobile, et son dernier sourire s'était peu à peu figé sur ses lèvres...

Encore une fois elle le regarda, d'un air bizarre, singulier, parut réfléchir de nouveau, et soudain éclata de rire.

Surpris, le marin l'observait...

Elle se pencha vers ses compagnons et leur fit un signe de tête, comme pour leur dire de s'approcher, qu'elle allait leur faire une confidence, leur révéler quelque secret. Et tous ensemble ils s'inclinèrent.

A voix basse elle leur parla; mais elle avait commencé à peine qu'ils l'interrompaient tous les quatre par quatre haussements d'épaules...

Elle revint cependant à la charge, parut insister, affirmer...

Tout à coup les yeux des quatre rivaux se tournèrent vers le marin et le regardèrent avec intérêt...

Et toute la tablée joyeuse sembla dès lors conspirer tout bas. On eût dit qu'on se défiait, qu'on faisait avec la jeune femme des paris aussitôt acceptés. On posa même sur la table divers objets comme des enjeux : des pièces d'or, des bagues, une chaîne...

Soudain la femme se leva, s'en alla droit au loup de mer et s'assit à sa gauche.

Le pirate n'y comprenait rien.

Elle lui prit la main, la serra chaleureusement, et voulut parler. Mais un rire fou, un rire convulsif la secoua des pieds à la tête, rire contagieux qui gagna les quatre rivaux.

Enfin elle put s'arrêter, prit haleine un moment et, pour n'être point entendue de la table voisine, fit signe au loup de mer d'incliner quelque peu son oreille velue, et, à voix basse, elle lui parla...

Étonné, il se redressa, paraissant ne pas bien comprendre... Que diable lui proposait-on?... Gravement il la regardait d'un air douteur qui semblait dire : « Est-ce sérieux ou raille-t-elle?... »

Mais elle se pencha encore vers l'oreille velue et devint plus pressante... Elle fit même de nouveaux gestes, comme si elle demandait quelque chose, et comme si, en retour, elle prenait des engagements...

Elle avait fini de parler...

Le marin leva les yeux vers elle, parut réfléchir deux ou trois secondes, et, d'un geste bien accentué, avec un froncement expressif de sourcils, porta la tête de haut en bas...

Les quatre rivaux ne riaient qu'à demi; deux d'entre eux se mordaient les lèvres.

La femme se pencha encore et sembla dire : « Est-ce convenu? »

Il répliqua par un nouveau geste non moins énergique que le précédent. Mais, de son côté, il s'inclina vers l'oreille fine de sa compagne, lui dit quelques mots à voix basse et accompagna ses paroles d'un re-

gard si terrible qu'elle frissonna des pieds à la tête... Pourtant elle affirma encore, d'un signe non moins expressif; même, elle avança la main droite, comme on fait pour prêter serment.

Après quoi, elle se leva. Ils échangèrent en se quittant une dernière poignée de main, et, triomphante, radieuse, la belle fille revint à sa place... Elle empocha d'abord tous les enjeux, et ne dit qu'un mot à ses compagnons...

Et, quelques secondes plus tard, on apprenait dans tout le café qu'en l'honneur de la belle juive, et aussi par amour pour elle, le capitaine négrier consentait à se faire brouetter sur la corde à Blondin.

Alors tous les yeux effarés se tournèrent vers lui et le regardèrent avec stupeur. On se levait des tables afin de le mieux voir, on grimpait même sur les chaises; on s'approchait à quelques pas, on se le montrait de la main, on le contemplait, bouche ouverte, et l'on se disait : « Il est crâne!... »

Obsédé de pareils hommages, il se leva en grommelant, enfonça jusqu'aux yeux sa casquette et quitta la salle en jouant des coudes.

Mais, arrivé près de la porte, il se tourna tout d'une pièce et revint sur ses pas en se dirigeant tout droit vers la table où la belle juive, entourée de curieux, recevait les félicitations de tout un peuple, et il lui prit la main avec un geste significatif :

— Oui, oui, cria-t-elle en riant, c'est convenu, je l'ai juré!

Alors il lui tourna le dos, écarta brutalement la foule, qui venait de se reformer, et sortit à grands pas.

Or, de tous ceux qui le connaissaient, pas un ne douta, même une seconde, que le pirate ne tînt parole.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Il y avait foule, grande foule, le dimanche suivant, c'est-à-dire deux jours plus tard, sur la *Place de l'Univers*.

Il en était venu de partout : des Bretons à la veste courte et au gilet brodé, des Basques graves et pensifs, tenant en main leur *makila* (1), des Landais à la mine rusée, en blouse blanche et béret bleu, perchés sur de hautes échasses — pour voir de plus près, disaient-ils — sans compter la population bariolée, cosmopolite, des ports de mer. Tout cela grouillait, vibrait, vociférait, mêlant ses sifflets et ses cris à ceux des goélands et des martinets qui tournaient follement dans le ciel. Et les yeux ébahis se portaient au sommet des grands mâts, d'où s'étendait, à peine visible à l'œil nu, coupant le ciel en deux et traversant la place, la corde de Blondin, pareille à un immense fil de la Vierge tendu pendant la nuit par quelque araignée monstrueuse. Et, de tous les gosiers, de toutes les bouches, béantes d'admiration, sortait ce seul cri : « Que c'est haut!... » Les bras aussi se levaient çà et là, et l'on se montrait de la main le balancier de l'histrion dressé à la cime d'un mât; ou bien, à l'autre bout, les yeux braqués vers la plate-forme étroite, cherchaient la brouette, la fameuse brouette dont on n'apercevait qu'un morceau de roue. Puis les regards impatients se portaient vers l'horloge voisine, et suivaient pas à pas les aiguilles bancales qui s'acheminaient lentement vers trois heures, ces « trois heures précises » où le « grand funambule » devait escalader le ciel.

Le soleil, lui aussi, le joyeux, l'éclatant soleil du Midi, s'était mis de la fête, et, des sommets d'un ciel immaculé, versait des ondées de lumière. Une brise faible, qui soufflait du sud, apportait par bouffées la senteur fortifiante de l'air salin et des goémons. L'Océan, plus loin, reposait tranquille, sans une ride ni un murmure, reflétant comme un miroir limpide le ciel non moins calme que lui.

Les trois coups sonnèrent enfin, suivis d'une clameur confuse, et tous les yeux se tournèrent bientôt vers un même point de la place, où s'avançait péniblement, cahotée de droite et de gauche par tous les remous de la foule, une voiture aux stores baissés, attelée d'un cheval étique, une misérable voiture de louage, qui portait sans doute le baladin.

Elle s'arrêta au pied du premier mât, et une portière s'ouvrit.

II.

Un enfant de dix à douze ans, à l'air chétif et souffreteux, descendit le premier.

Malgré l'époque de l'année et la chaleur du jour, il portait des vêtements d'hiver.

Un homme de moyenne taille descendit après lui, le danseur de corde, sans doute.

Un grand manteau sans manches tombait jusqu'à ses pieds et le couvrait entièrement. Sa figure était douce, presque timide, et un air étrange de gravité, même de tristesse, était répandu sur ses traits. Le regard seul, profond et clair, paraissait décidé.

Il avait la tête nue. Ses cheveux, ras coupés, grisonnaient. Il était chaussé de brodequins blancs, très légers, à fine semelle.

Tous les regards s'étaient braqués sur lui. Afin de le mieux voir, les curieux se hissaient sur les épaules les uns des autres, et des grappes humaines pendaient à tous les arbres. On l'acclamait avec fureur.

Mais lui, songeur, n'écoutait pas. Il s'était approché de l'enfant, et, tout en regardant si rien ne lui manquait pour sa besogne aérienne, il semblait l'observer avec une sollicitude inquiète...

(1) Bâton de route des paysans basques.

La foule hurlait, réclamant son plaisir.

L'histrion dégrafa son manteau, qu'il tint replié sur son bras, et, sous le fin maillot de soie, tout pailleté d'or et d'étincelantes verroteries, on put voir à l'aise son beau corps d'athlète aux formes bien prises, ses mains et ses pieds aux fines attaches. Mais, ce qu'on remarquait aussi, c'était l'expression triste de son visage, l'anxiété de ses yeux obstinément fixés sur cet enfant chétif qui venait de s'asseoir au pied d'un marronnier voisin et semblait grelotter.

La foule impatiente criait de plus belle.

Il laissa tomber son manteau, s'approcha de l'enfant et, s'inclinant vers lui, deux fois il le baisa au front. Puis il fit quelques pas, saisit des deux mains l'échelle de corde, monta quatre ou cinq échelons et, tout à coup, redescendit.

Il revint auprès de l'enfant, l'embrassa encore, mais avec plus de force, comme si, la première fois, il avait mal rempli son devoir paternel, et, d'un air résolu, tout pareil à un ouvrier qui veut bien faire sa besogne, d'un mouvement régulier, mécanique, il grimpa le long de l'échelle, monta, monta toujours, et arriva bientôt sur la petite plate-forme composée de trois planches jointes.

III.

Durant quelques secondes, il promena son regard pensif sur la foule immense qui grouillait plus bas; puis, relevant la tête vers la corde solidement tendue, mais infléchie mollement vers la terre, il sembla mesurer de l'œil le chemin qu'il devait parcourir... Il broya sous ses pieds des morceaux de résine, en frotta longuement la fine semelle de ses brodequins, et, de la main droite, prit son balancier, armé, au milieu, d'un crochet. Deux fois il éprouva la corde en pesant sur elle de tout son poids, des deux mains saisit son balancier, qu'il mit en travers devant lui, posa le pied droit sur la corde, avança l'autre avec prudence, et entra dans le vide...

La grande rumeur de la foule s'était subitement calmée. La tête jetée en arrière, on observait, le cœur serré, avec un vague sentiment d'angoisse et de plaisir.

Le regard fixe devant lui, mais un peu flottant néanmoins, comme s'il cherchait quelque part dans l'air un invisible point d'appui, l'homme triste avançait toujours. A chaque pas nouveau, la corde cédait sous son pied en cadence, dans un rythme harmonieux, égal.

Il arrivait au milieu de la place...

Tout à coup, son pied gauche ayant porté à faux, il glissa le long de la corde...

Un cri de terreur s'éleva de la terre...

Mais l'histrion faisait bien son ouvrage. Il se rattrapa d'une main, et, de l'autre, appliqua sur la corde le crochet de son balancier, tout en songeant, non sans quelque ironie, à la déconvenue de cette populace qui espérait bien, après tout, le voir s'abattre sur le sol...

Pour être plus libre au travail, il prit du large quelque peu et d'abord tourna sur lui-même en pirouettant sur ses mains. Il se suspendit par les pieds, par les genoux, même par la nuque, et, les deux bras ouverts en croix ou bien tombant à ses côtés, il resta immobile ainsi, la face regardant le ciel. Il se coucha tout du long sur la corde, et, les bras jetés en arrière, il se balança doucement, comme l'on fait dans un hamac; puis il se suspendit encore, passa la corde derrière son dos, et, les deux mains à plat sur sa poitrine, prenant un élan vigoureux, il tourna, tourna comme une roue, et son corps tout entier se perdit dans le scintillement de son maillot pailleté d'or...

En bas, sur la terre habitée, les humains étaient fous de joie.

Il s'arrêta enfin et ressaisit la corde. D'un coup de reins il se redressa, puis remonta avec prudence, alla reprendre son balancier et continua son travail aérien, sautant, bondissant, le corps droit, tombant des deux pieds sur la corde, qui le relançait vers le ciel, faisant office de tremplin, et, tandis que des tempêtes d'applaudissements montaient jusqu'à lui par rafales, comme un voyageur fatigué, qui vient de suivre un chemin difficile et touche au terme de sa course, pressant le pas de plus en plus, il mit enfin le pied sur la seconde estrade.

Laissant crier et applaudir la foule, il appuya son balancier contre le mât, et, un peu las, sans doute, il s'assit au bord de la brouette, s'essuya le front un moment, et, le coude sur un genou, le menton sur sa main, il demeura quelque temps pensif, les yeux fixés plus loin, au pied de l'autre mât, vers un point à peine visible.

Puis il se leva, résolu, se pencha un peu dans le vide, en regardant au-dessous de lui, et fit un signe de la main.

VI.

Aussitôt, dans le fond, un homme, en costume de matelot, traversa les derniers rangs de la foule et apparut au pied du mât.

Il jeta son bonnet devant lui, saisit des deux mains l'échelle de corde, monta gauchement les premiers échelons et, au milieu des sifflets, des cris et des huées, il grimpa de plus en plus vite, ébranlant toute la machine, risquant de tout faire écrouler. Et il montait, montait, avec des mouvements désordonnés, brusques et inégaux, agile et souple cependant, mais de l'agilité disgracieuse du singe, et poursuivi toujours par la clameur de la populace.

Une joie, une immense joie était passée sur tout ce peuple.

Haletant, épuisé, il arrivait sous la plate-forme...

L'histrion lui tendit la main.

Il monta lourdement, se hissant comme il put sur l'estrade, et, pendant quelques secondes, il souffla comme un soufflet de forge, mais d'un souffle court, saccadé, qui sortait de sa poitrine avec des sifflements.

Laissant prendre haleine à son compagnon, le baladin silencieux recommença ses préparatifs. Il broya derechef de la résine sous ses pieds et en frotta soigneusement la semelle de ses brodequins. Enfin, déplaçant quelque peu la brouette, il mit en face de la corde la roue profondément creusée, et de l'œil fit signe au pirate.

Sans même desserrer les lèvres, l'impassible marin entra dans la brouette en tournant le dos à la roue, et s'assit d'aplomb sur la traverse étroite.

Le baladin passa derrière lui. Il tenait en ses mains un large bandeau qu'il lui appliqua sur les yeux. Il s'apprêtait à le nouer, quand, d'un geste rapide, le matelot farouche l'arracha violemment et le lança par côté, dans le vide.

L'étoffe légère se déplia, flotta un moment d'un côté et d'autre, et alla s'accrocher à une branche de marronnier.

— Y es-tu? demanda l'histrion, en frottant une dernière fois ses pieds sur la résine.

Il inclina seulement la tête et posa ses deux mains à plat sur ses genoux...

— Au large! dit le baladin.

Et, saisissant les deux poignées de la brouette, il la souleva sur la roue. Les muscles des bras se raidirent, et, sous le fin maillot de soie, les formes du corps s'accusèrent ensemble.

Le buste du marin s'était renversé quelque peu en arrière.

L'histrion poussa la brouette, et, sans secousse, sans effort, la roue s'engagea sur la corde et tourna lentement...

Il était au bord de l'estrade. Il posa un pied sur la corde, puis passa l'autre avec prudence, et entra dans le vide...

V.

Comme ces grandes vagues qui se brisent le long des côtes avec un sourd fracas et ne laissent plus après elles qu'un silence profond, la rumeur de la foule s'était apaisée peu à peu...

Mais le marin avait subitement pâli... Sa chair s'était contractée tout à coup, et d'innombrables petits grains, semblables à des grains de blé, s'étaient formés sur sa peau rugueuse. A la cime de chaque pore son poil hérissé se dressait : impression, sans doute inévitable, et commune à tout homme, même au plus courageux, qui se trouve exposé sans défense à un grave péril.

Le regard fixe devant lui, mais un peu vague cependant, le buste souple sur les hanches, marchant vers un point invisible, l'histrion avançait toujours, cheminant d'un pas régulier, mécanique, sur son étroit sentier. Il allait, poussant son fardeau, attentif seulement à l'ouvrage, et il arrivait sans encombre au milieu de sa route...

Une hirondelle passa devant lui et du bout de l'aile effleura la corde...

Il s'arrêta, hésitant, surpris. On eût dit même qu'il pâlissait... Il oscilla un instant sur ses hanches, en se balançant à droite et à gauche, et tour à tour les deux côtés de la brouette penchèrent dans le vide... Son regard flottait incertain, comme s'il avait perdu tout à coup son invisible point d'appui...

Mais tout reprit son équilibre, il poursuivit paisiblement sa route.

Le marin avait fermé les yeux...

Ils montaient à présent une pente insensible...

— As-tu peur? fit le baladin.

Il haussa légèrement l'échine et ne répondit pas... Et, les yeux fermés, il songeait...

... Il songeait qu'il montait toujours, mais plus haut, bien plus haut que la corde à Blondin, que le pays des hirondelles et que la patrie des nuages... plus haut même que les étoiles, près des contrées habitées par Dieu... Il songeait que tenant dans ses bras une femme adorée, qu'il avait conquise par son courage et qui, elle aussi, l'aimait pour sa valeur, il s'en allait, libre et heureux, loin du regard jaloux des hommes, à travers des cieux inconnus, fuyant et nageant avec elle dans un océan de tendresse et d'amour...

— Débarqueras-tu, vieux gorille? fit l'histrion, devenu narquois...

Il se réveilla et ouvrit les yeux...

En effet, la roue de la brouette avait déjà quitté la corde, et le pied droit du baladin se posait sur la plate-forme.

Des tempêtes d'applaudissements et des cris éperdus jaillissaient de la terre.

Le marin sauta de son siège, se secoua machinalement, se pencha au bord de l'estrade, comme s'il voulait plonger dans le vide, reprit des deux mains l'échelle de corde et, sans rien dire à son compagnon, descendit comme il était monté.

Arrivé au pied du grand mât, insensible aux clameurs et aux applaudissements de la foule, il ramassa vivement son bonnet et, se frayant un passage à coups d'épaules et de coudes, il courut vers un groupe voisin où se trouvait une jeune femme qui semblait se mordre les lèvres.

Comme il en approchait, elle, toujours rieuse, mais repentante, dans le fond, fit mine de vouloir s'enfuir.

Pour éviter son ennemi, elle se cacha derrière ses compagnons en tournant gaiement autour d'eux. Mais le forban tira au plus court; il repoussa tous les gêneurs

et, marchant droit à elle, il posa sur son épaule sa patte formidable qui la fit presque chanceler et qui la harponna comme un grappin de fer. Elle n'osa point résister. Comme un oiseau captif entre les doigts de l'oiseleur, elle demeura épeurée, craintive...

Il lui saisit vivement la main droite qu'il fit passer sous son bras gauche, et il l'entraîna sans mot dire.

Résignée, elle se laissa faire...

Cependant, avant de se perdre dans la mêlée, elle tourna encore les yeux du côté de ses compagnons, et leur adressa une dernière fois son joli sourire d'enfant...

Le marin l'entraîna plus vite. Il s'engagea dans des rues solitaires, et, d'un pied pesant, mais rapide, tandis que sa jeune compagne devait trottiner pour le suivre, tête basse, l'échine ronde, sans jamais desserrer les lèvres, il se dirigea vers la mer.

L. Brethous-Lafargue.

(*A suivre.*)

MITHRIDATE (1)

« Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate; sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la République, c'est à savoir de Sylla, de Lucullus et de Pompée. » (Racine, préface de *Mithridate.*)

Avec Annibal et Vercingétorix, Mithridate incarne pour la postérité la résistance du monde ancien à la fortune romaine. Son nom et sa légende sont un des rares souvenirs que l'écolier de nos jours emporte de ses études d'histoire romaine : il n'est pas un de nous qui n'ait rêvé sur les bancs du lycée au merveilleux enfant, beau et fort comme un dieu, salué dans son berceau par les comètes, marqué de la foudre, comme Dionysos; à quatorze ans fuyant la cour pour les bêtes fauves, sortant à vingt ans du désert armé pour toutes les luttes et contre tous les poisons; puis tenant Rome en échec pendant un demi-siècle, se retrempant dans la défaite, grandissant d'audace avec l'âge et les revers, terrifiant le vainqueur avec les rêves de son agonie. Mais lui non plus, comme tous les grands vaincus de Rome, ne nous est guère connu que par les cris d'admiration ou de colère de ses vainqueurs : ce qu'il fut réellement, ce qu'il voulut, ce qu'il représente dans l'histoire du monde ancien, nous ne le savons et ne nous le demandons guère, et jusqu'à présent nous n'entrevoyions de lui, à travers l'auréole et la brume de la légende, qu'une figure éclatante et obscure.

Il est étrange que, dans ce siècle d'historiens et de monographes, Mithridate n'ait jusqu'à présent tenté aucune ambition. Les historiens de Rome se sont bien arrêtés devant lui, mais en passant et sans le regarder de face et tout entier, ne le suivant que sur les champs de bataille où il rencontre Rome et aux heures où il l'inquiète. Aussi, même après Mommsen et Duruy, cette grande figure restait incomplète et énigmatique. Le vieux lutteur méritait bien d'avoir un historien à lui seul : il vient enfin de le trouver.

Le *Mithridate Eupator* de M. Théodore Reinach, présenté récemment pour thèse de doctorat à la Faculté des lettres, est une des plus belles œuvres qu'ait produites, dans les dernières années, notre jeune école historique. La grande difficulté du sujet, et celle qui sans doute avait jusqu'à présent effrayé les connaisseurs, c'est le fragmentaire des documents et leur dispersion. Il faut, pour recueillir tout ce qu'on peut savoir de Mithridate, une érudition infiniment variée et qui sache fouiller dans tous les coins, non seulement de l'histoire proprement dite — tâche relativement facile et limitée — mais de la littérature, de l'épigraphie, de la numismatique, de l'archéologie. Pour apprécier, rapprocher, relier tous ces documents et en faire un tout, il faut un esprit de méthode, une puissance de combinaison, un sentiment de la vie historique qui sont chose rare dans l'érudition. Enfin, pour mettre l'homme et son œuvre à la place et au plan qui leur revient dans la perspective du monde ancien, il faut savoir juger de haut, embrasser les masses, et dans la complexité chaotique des faits et des accidents, discerner les grands courants et les directions, à la fois irrésistibles et cachées, du torrent souterrain de l'histoire. M. Reinach s'est montré dans son *Mithridate* égal à la tâche.

On peut voir dans ce livre comment les disciplines nouvelles ont renouvelé le matériel de l'histoire. Les textes historiques proprement dits n'ont fourni à M. Reinach qu'une partie limitée de ses documents : c'est dans le *Corpus*, c'est dans les musées, dans les cabinets de médailles, qu'il a retrouvé Mithridate. Il sera bien difficile à l'érudit le plus laborieux de trouver à glaner après lui, tant que le sol du Bosphore et de l'Asie Mineure n'aura pas apporté de nouvelles trouvailles. Pas un texte qui lui ait échappé; pas un fragment de pierre, pas une ligne mutilée d'inscription, pas une monnaie fruste, pas une scholie perdue qui ne lui ait fourni un trait, un indice, pour la restitution de l'homme et de l'époque. Et ce travail de restitution, une fois achevé, nous fournit un Mithridate nouveau, toujours digne de sa légende, et qui la dépasse même, car c'est plus qu'un héros, c'est un homme *représentatif* de la destinée d'un monde.

(1) *Mithridate Eupator, roi de Pont*, par Théodore Reinach. — 1 vol. in-8°, illustré de 4 héliogravures, 3 zincogravures et 3 cartes. — Paris, Didot. 1890.

Le duel d'Annibal contre Rome est celui d'une race contre une race; celui de Vercingétorix contre César est celui d'une nationalité contre la conquête. Mithridate ne représente ni la rancune d'une race — laquelle? il parlait vingt langues, celles de ses vingt peuples; ni la résistance d'une nationalité — laquelle? l'État, c'était lui. Il semblait donc que le duel de Mithridate contre Rome fût celui d'un homme contre un peuple. Il fut bien cela, mais aussi quelque chose de plus encore, de moins dramatique, mais plus considérable. Mithridate est le dernier successeur d'Alexandre, non pas dans son rêve impossible de domination universelle et de *Monarchia*, mais dans son rêve de fusion de l'Orient avec l'hellénisme. Mais ce qui rend la suprême tentative de Mithridate singulièrement intéressante, c'est qu'au lieu d'un Grec imposant par la force l'hellénisme à la Perse et persisant la Grèce en retour, nous trouvons un Perse, un Oriental, qui de lui-même va à la Grèce, lui demande ses arts, ses traditions, ses armes, se met à son école et, sans cesser d'être un barbare par le cœur et par le fond de la nature, rêve un empire où le maître seul est barbare.

Les Mithridate prétendaient appartenir au sang royal et remonter à Cyrus : c'est une prétention qui ne leur vint qu'avec la fortune. Plus anciennement ils se contentaient de descendre d'un des six conjurés de la conspiration de Darius. Ils entrent en scène dans l'histoire à la fin de la monarchie perse, avec un Mithridate, dynaste de Cios (aujourd'hui Ghio), dans la mer de Marmara. La ruine de la monarchie offrait un champ à toutes les ambitions : après des vicissitudes sans fin, l'arrière-petit-fils du premier Mithridate, chassé de Cios, s'enfuit en l'an 280 dans les montagnes de Pont-Euxin et y fonde un royaume qui, agrandi peu à peu par une succession de princes énergiques et habiles politiques, arrive en l'an 120 aux mains de Mithridate Eupator.

Tous ces princes, fiers de leur origine iranienne et qui volontiers auraient signé comme Darius, « Perse, fils de Perse, Aryen, fils d'Aryen », étaient passionnés de civilisation grecque. Le premier Mithridate envoyait à l'Académie une statue de Platon ; son fils, Ariobarzane, se faisait recevoir citoyen d'Athènes. Ces barbares étaient fiers de leur atticisme, comme aujourd'hui un Serbe ou un Russe de son parisianisme. La mère du grand Mithridate était une Grecque de Syrie, Laodice. La tradition hellénique était donc aussi ancienne que la famille : mais c'est en Mithridate qu'elle s'affirme avec le plus d'éclat et devient, devant l'envahissement de Rome, un principe de politique. Les princes parthes qui avaient en Perse succédé à Alexandre prenaient sur leurs monnaies le titre de Philhellène : Mithridate ne prit pas le titre, mais agit plus qu'en Philhellène : il se révéla, dès son avènement, comme le protecteur-né de la race et de la civilisation hellénique contre la barbarie. Son premier exploit est de sauver ces vaillantes colonies de la Crimée qui depuis des siècles faisaient briller le flambeau de la pensée grecque au milieu des ténèbres cimmériennes et que menaçait d'éteindre la lourde main des hordes scythes. Chersonèse, sauvée par lui, vécut assez pour voir le Clovis russe, Vladimir, recevoir le baptême dans ses murs et transmettre à la Russie naissante, à travers le christianisme grec, l'étincelle lointaine de la Grèce.

C'est un plaisir de suivre, dans le livre de M. Reinach, les progrès de la pensée royale et comment elle forge peu à peu les instruments de sa domination. Une double série de conquêtes, dirigées les unes contre les barbares de l'Est, contre les tribus sauvages du Caucase, les autres au Nord, contre les Scythes, les Sarmates, les Bastarnes, font du Pont un lac mithridatique et mettent à sa disposition une réserve inépuisable d'incomparables soldats qui viennent se former à la tactique moderne dans un cadre d'officiers grecs. Sa capitale est une ville grecque, Sinope : la Grèce lui fournit ses généraux, ses ingénieurs, ses diplomates, ses poètes, ses panégyristes, ses bouffons, ses maîtresses. Il parle grec, comme un Grec, consacre ses armes dans le temple de Nemée et de Delphes, se fait initier aux cultes grecs. Aussi le jour où son progrès le met en collision avec le colosse romain, le monde grec, en Europe et en Asie Mineure, l'acclame comme son libérateur et son patron. L'Asie grecque, pressurée jusqu'au sang par les publicains romains, se jette dans les bras du barbare et les vêpres éphésiennes signent le contrat d'alliance dans le sang de cent mille Romains. Athènes même, la molle Athènes, se soulève et, quatre siècles après Marathon, reçoit en sauveurs les généraux du descendant prétendu de Darius.

La fortune de Rome l'emporta. Mithridate succomba pour deux causes. Tout d'abord, il n'avait pas eu le temps, malgré tout, de façonner à sa main les éléments qu'il maniait et malgré ses généraux grecs la matière de ses armées n'était pas de force à lutter contre la légion romaine : son instrument lui éclatait dans la main. Pourtant il était si favorisé par les circonstances extérieures, par l'anarchie et la guerre civile à Rome, par la haine atroce que l'oppression de la république avait semée autour d'elle, que son infériorité militaire, compensée d'ailleurs par l'infinie supériorité du nombre, aurait peu compromis ses chances, si par malheur ce grand politique, ce puissant organisateur, ce lutteur indomptable, n'était resté au fond du cœur, sous ses allures de Grec, un barbare d'Orient. Les Grecs sentirent trop tôt qu'ils n'échappaient à la griffe du publicain que pour tomber sous celle du tigre royal. L'enthousiasme qui les avait soulevés aboutit à une déception profonde. On l'avait suivi par amour, on ne le suivit plus que par crainte et pour le trahir. Les Grecs commencèrent à se demander si après tout il n'y aurait pas moyen de s'entendre avec Rome, et Rome,

après la terrible leçon qu'elle avait reçue, et dans les difficultés qui l'enveloppaient de toutes parts, consentit à oublier, et l'on se rapprocha par-dessus une mer de sang.

Il est oiseux de refaire l'histoire après coup. On aime pourtant se demander ce qui serait advenu si, à ce point tournant de l'histoire, la fortune avait abandonné Rome. Entre Rome et le monde oriental, le monde grec, politiquement épuisé, ne pouvait plus subsister à part. Serait-il absorbé par Rome ou par l'Orient, et la frontière des deux mondes serait-elle la mer Égée ou l'Euphrate? On se prend à regretter que Mithridate ait succombé. Sa défaite divisa l'univers ancien en deux mondes, n'ayant rien de commun entre eux — le monde gréco-romain, et le monde iranien — et ouvrit le long duel stérile de Rome et Byzance contre les Parthes et les Khosroès. Sa victoire, en reportant la Grèce à l'Orient, eût créé en face du monde romain, ouvert depuis longtemps à toutes les influences de la culture hellénique, un monde gréco-oriental, où par la supériorité active de sa nature l'élément de civilisation grecque était sûr de l'emporter à la longue. La Grèce, asservie à Rome, est devenue un instrument de corruption et de décadence universelle : la Grèce, dominant et éclairant l'Orient, aurait jeté des colonnes d'Hercule à l'Indus et au Gange le rayon d'une civilisation commune. L'Occident et l'Orient, au lieu d'être, comme ils le sont devenus pour toujours peut-être, deux mondes ennemis et impénétrables l'un à l'autre, destinés à périr l'un devant l'autre, auraient formé, comme l'Europe moderne, une vaste unité morale, où les diversités et les haines de race et de nationalité n'auraient pas empêché une certaine communauté d'intelligence, d'âme et d'idéal. Ce n'est là qu'un rêve, mais qu'il est permis de faire en arrière pour le passé, puisqu'il serait insensé de le faire pour l'avenir.

JAMES DARMESTETER.

UN PROJET DE COLONISATION EN ALGÉRIE (1)

Nous avons dit précédemment que la base du système sur lequel nous voudrions appeler la discussion, c'est l'établissement par delà le Tell, dans chacun des vrais départements algériens, de colonies mères ou dépôts pénitentiaires avec essaimage constant des détenus dans tous les lieux et pour tous les travaux, fussent-ils les plus rudes et les plus dangereux, qu'exigeraient les besoins de la colonisation.

Que devraient être les colonies mères? Quel serait le mode d'essaimage? Et voyons comment, dans son ensemble, le système pourrait s'adapter à ce qui existe actuellement ou plutôt se l'approprier et l'utiliser.

D'abord, les colonies mères auraient pour destination de recevoir les détenus nouveaux arrivants, de les initier, de les habituer, dans la mesure convenable, aux travaux de la terre, aussi d'en préparer l'acclimatement; elles recueilleraient, en outre, les malades et les écloppés dont la maladie ou l'accident serait trop sérieux pour qu'ils puissent être soignés dans les stations; mais il y aurait à prendre garde à ce qu'elles restassent bien dans leur rôle et, en fait de détenus valides, qu'elles ne conservassent jamais que l'effectif strictement nécessaire pour leurs cultures et pour les besoins accessoires.

Du reste, l'État est, on le sait, un propriétaire qui, en général, gère d'une façon assez peu fructueuse et qui, là où d'autres ont besoin de leurs deux mains pour faire la vendange — c'est littéralement le cas en Algérie — a, quant à lui, grand'peine à remplir ses paniers, et, comme on dit, à joindre les deux bouts (1).

Cela tient à bien des causes, cela tient en particulier à ce qu'avec notre administration centralisée à l'excès et procédurière à l'excès — elle est habile et subtile, j'en conviens, notre procédure, mais pendant qu'elle tisse ses merveilleuses toiles d'araignée, que de fois la proie lui échappe! — cela tient donc à ce que l'État chez nous, comme à Byzance, ne peut se passer, pour gérer, d'une hiérarchie et d'une filière d'agents dont le chef suprême réside au centre, par conséquent au loin, et que, dans la plupart des circonstances où sont en jeu ses intérêts de propriétaire, l'action comme la décision sont subordonnées à des formalités qui sans doute peuvent se trouver protectrices, mais qui souvent sont fort inopportunes. Pour ces raisons, et aussi parce que ce n'est pas la fonction de l'État d'avoir des propriétés pour les exploiter, il conviendrait que, quant à l'étendue de leur domaine, nos colonies fussent limitées à la portion la plus restreinte possible, qu'autant que possible elles n'eussent à entretenir qu'une quantité de terres en rapport avec le nombre habituel de détenus valides qu'elles seraient appelées à recevoir comme recrues et comme passagers.

Il est d'ailleurs évident que sur ce dernier point tout est relatif, tout dépendrait du plan d'ensemble. En premier lieu, il faut tenir compte des conditions présentes de nos établissements pénitentiaires en Algérie, car il ne s'agit pas de faire table rase, il ne s'agit même pas de construire de toutes pièces un

(1) Suite. — Voy. le numéro du 21 mai.

(1) Loin de nous la pensée de vouloir être désobligeant pour l'État, mais les faits sont les faits, et il nous sera permis d'attester qu'à côté de notre principal pénitentier d'Algérie tel propriétaire, il est vrai, des plus intelligents, des plus entendus en viticulture et des plus actifs, parvenait récemment à obtenir de ses vignes un revenu double du prix d'acquisition, et nous nous contenterons d'ajouter qu'au pénitencier les résultats sont très sensiblement inférieurs à ceux-là.

nouvel édifice, il s'agit, répéterons-nous, d'en construire un, en nous servant des matériaux que nous avons sous la main.

Quelle est donc, au point de vue du système que nous proposons, notre situation pénitentiaire actuelle en Algérie?

Sur les trois départements, il en existe deux, ceux d'Alger et de Constantine, où la colonie mère pourrait trouver immédiatement son siège, plus ou moins définitif, plus ou moins conforme aux vues que nous venons d'exposer, mais qui, en tout cas, serait susceptible de convenir à une période d'essai.

Dans le département d'Alger, l'administration pénitentiaire dispose, en effet du grand pénitencier agricole de Berrouaghia; dans le département de Constantine, de la maison centrale de Lambèse. Il est vrai que le pénitencier de Berrouaghia forme un domaine, d'après nos idées, beaucoup trop étendu, beaucoup trop important et requerrait l'emploi de bras dont un grand nombre pourraient être mieux utilisés ailleurs; il est vrai aussi que, par une contre-partie exagérée et regrettable, l'administration pénitentiaire ne possède guère plus à Lambèse que les terrains occupés par la maison centrale. Néanmoins, ni l'absence de terres cultivables à Lambèse, ni l'extension qu'a reçue le domaine de Berrouaghia ne seraient pour constituer un obstacle, car à Berrouaghia, même à ne considérer que l'effectif actuel, il y a bien quatre à cinq cents détenus, la moitié environ de la population, qui pourraient être appliqués à d'autres travaux, l'autre moitié devant suffire aux besoins de la culture et de la maison. Quant à Lambèse, tandis que le gros de l'effectif irait au loin, rien de plus facile que d'entretenir une petite industrie pour ceux de l'intérieur.

Dans le département d'Oran, dans cette région si prospère, l'administration a les mains libres, en ce sens qu'il ne s'y trouve encore aucune maison spécialement affectée aux individus condamnés aux longues peines, ni pénitencier agricole, ni maison centrale, et que là on pourrait installer une colonie mère dans les conditions que nous estimons les meilleures au point de vue économique, et les plus favorables au développement du système (1).

Au sujet des lieux sur lesquels il y aurait à diriger nos escouades pénitentiaires, la première chose à affirmer d'une manière générale, c'est qu'ils abondent, et qu'un des plus grands embarras peut-être serait de choisir ceux où il conviendrait de commencer. Il est manifeste, au surplus, qu'à leur tour ils dépendraient de la nature des travaux auxquels on jugerait bon d'appliquer d'abord les détenus, et qu'ils ne sauraient être rigoureusement, ni surtout limitativement indiqués *a priori*.

Toutefois, d'après les renseignements les plus autorisés, comme d'après ce que nous avons pu constater par nous-même, pour les défrichements, pour la mise en culture de certaines terres domaniales que recouvrent et embroussaillent de minuscules et impénétrables forêts de palmiers nains et de lentisques, entre les millions d'hectares de terres qui attendent encore leurs premiers pionniers, nous citerons : — dans le département d'Oran, les deux Zidigas ainsi que les Abdellys et différents points de la plaine de la Tafna; — dans le département d'Alger, tout l'espace qui s'étend de Bouïra à Berrouaghia; en particulier, dans la plaine des Beni-Sliman, les terres situées entre le village de Bir-Rabalou et Berrouaghia; aussi le Bled-Debdabas qui fait partie du douar Tiara, commune mixte de Tablat; au-dessous de Berrouaghia, du côté de Boghari, le beau domaine de Mondjeheur, où le ministère de l'agriculture s'est contenté d'installer une bergerie, manquant de ressources pour en cultiver les terres. Il faut ajouter, au sud et à l'est de Boghari, tout le haut plateau de la province d'Alger; — enfin, dans le département de Constantine, une grande partie de la région de l'Aurès.

Mais ce n'est pas seulement à des défrichements, à la mise de terres en culture que les groupes pénitentiaires pourraient être employés, c'est à toutes les entreprises de la colonisation, c'est à la construction des routes et des voies ferrées, des barrages, des citernes, au creusement des canaux d'irrigation, des puits artésiens, au desséchement des marais, à l'essartement des forêts comme aussi au démaselage des masses de chênes-lièges dont nous laissons perdre les abondants et riches produits, au reboisement dans le sud et à la restauration des pâturages qui seraient gros de conséquences si considérables. On les emploierait à tout ce qui devrait être fait, et que nous ne faisons pas, en grande partie, il est vrai, faute de bras, et, dans des termes plus généraux, à tout ce qui pourrait favoriser et assurer la création de centres de population, de villages, et la prise de possession effective par notre France de la terre d'Algérie.

Il ne saurait entrer dans notre dessein d'examiner ici les différents modes sous lesquels l'administration pénitentiaire pourrait prêter son concours à l'œuvre dont nous venons de tracer la bien imparfaite esquisse, mais il est pourtant une combinaison qui nous parait trop naturellement indiquée et qui réunirait à nos yeux de trop sérieux avantages pour que nous n'en disions pas quelques mots.

Chaque année des crédits sont mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie pour la création de villages; or, au jugement d'hommes fort compétents, si, au lieu de n'employer que la main-d'œuvre libre, l'administration algérienne recourait à la main-d'œuvre

(1) Justement la Commission de revision a proposé naguère le déclassement de 21 000 hectares actuellement soumis au régime forestier, et l'administration n'aurait aucune peine à obtenir, sur un point qu'elle déterminerait, le prélèvement du terrain nécessaire à l'établissement d'une colonie.

pénitentiaire, elle pourrait, avec les mêmes ressources, faire trois fois au moins autant de travaux. Pourquoi donc un accord n'interviendrait-il pas entre l'administration algérienne et l'administration pénitentiaire pour amener des résultats qui seraient si profitables aux deux à la fois, qui seraient si conformes au but que l'une et l'autre doivent avoir à cœur d'atteindre?

Et les circonstances présentes ne semblent-elles pas les convier à cet accord et de nature à le faciliter; ne semblent-elles pas offrir l'occasion d'un essai qui, dans aucun cas, ne saurait comporter aucunes chances mauvaises, aucunes suites onéreuses? Voici que, dans le pénitencier de Berrouaghia, l'effectif est au moins double de celui dont on a besoin pour les cultures; or, entre le village de Bir-Rabalou et Berrouaghia, dans la plaine déjà marquée plus haut des Beni-Sliman, une commission, la Commission dite du Centre, qui a charge de donner son avis sur les points à coloniser, en a désigné récemment quatre ou cinq, sur une étendue d'environ 60 kilomètres et un de ces points n'est qu'à 20 kilomètres du pénitencier de Berrouaghia. Sans rien déranger, quoi de plus praticable que d'y établir un détachement de détenus qui, si on le jugeait bon, pourrait même être périodiquement relevé?

Et les détenus qui sont, comme on le sait, une population des plus mélangées, où il se trouve des hommes de tous métiers, et parfois des ouvriers fort habiles, seraient tout à fait aptes à établir l'assiette du village, à faire les rues, les trottoirs, les conduites d'eau, à construire les bâtiments communaux, en un mot à préparer un centre, à faire toutes les installations préparatoires générales et essentielles.

Le premier village créé, on défricherait tout le territoire à concéder dans l'espace de 60 kilomètres, et l'on planterait, sur chaque lot, une certaine quantité d'hectares en vigne. En effet, quelle inimaginable extension n'est pas susceptible de prendre le vignoble algérien, et sur quelle ample revanche la mère patrie n'est-elle pas fondée, de ce chef, à compter, de la part de sa fertile colonie!

Puis, quand ces travaux seraient à leur fin, le détachement lèverait le camp, il irait déplier et dresser ses tentes plus avant et il passerait à la création d'autres centres.

De l'Atlas au Sahara, dans les trois départements, sauf les modifications que commanderaient les circonstances, il n'y aurait qu'à procéder de la même manière.

Et l'on ne manquerait pas de se convaincre de l'excellence des résultats; on ne manquerait pas de se convaincre, à envisager la question par le plus petit côté, de l'économie que cet emploi de la main-d'œuvre des détenus pourrait à la fois produire pour l'administration algérienne et pour l'administration pénitentiaire; et il serait promptement démontré par les faits que dans l'ordre pénitentiaire il n'y a nulle comparaison à établir entre des colonies agricoles bien dirigées, bien organisées et ces maisons centrales qui coûtent si cher, qui sont si peu productives, où à peine quelque chose peut être tenté pour l'amélioration des détenus, d'où il n'y a que trop de chances que la masse sorte pire. On aurait ainsi servi deux grands intérêts, l'intérêt pénitentiaire devenu chaque jour plus grave, chaque jour s'imposant davantage aux préoccupations de tous par l'accroissement des récidives, et l'intérêt de la colonisation de cette terre d'abondance, l'Algérie, qui pour la plus grande part reste en friche et stérile parce que les bras y manquent.

ÉMILE ACOLLAS.

COURRIER LITTÉRAIRE

Quand j'ouvre un nouveau roman de M. Paul Bourget, je ne suis jamais sans inquiétude. Que vais-je trouver sous cette belle couverture jaune paille où le jardinier de M. Lemerre défonce la terre avec tant d'énergie? Lequel des Bourgets?

Si je compte bien, il y en a déjà cinq, tous vivants, tous authentiques. Comme des frères, différents d'allures, de caractère et de goûts, ont entre eux un air de famille et se ressemblent par la voix, les cinq Bourgets se reconnaissent à ce style charmant que vous connaissez et offrent ce trait commun qu'ils sont tous moralistes:

1° Il y a le Bourget des salons, très apprécié des lectrices du *Figaro*, le Bourget qui a beaucoup dîné en ville, connaisseur en menus, en bijoux, en meubles, en toilettes, historiographe des élégances, en attendant qu'il en soit l'arbitre;

2° Il y a le Bourget cosmopolite et dilettante, qui a lu Vasari, comprend et cultive les dames préraphaélites et sait sur le bout du doigt les musées d'Italie;

3° Il y a le Bourget des cocottes et des gens de lettres, le philosophe de la fête parisienne, qui prend volontiers, pour courir le guilledou, le faux nez de Claude Larcher;

4° Il y a... comment dirai-je?... le révérend Père Bourget, un confesseur hors ligne et un prédicateur sans rival, s'il pouvait voir dans le symbole de Nicée autre chose qu'un jeu de patience théologique;

5° Il y a, enfin, Paul Bourget, le critique et le penseur, qui a écrit les *Essais de psychologie contemporaine* et *le Disciple*.

Je goûte les nos 2, 3 et 4; j'adore le cinquième Bourget, mais je suis un peu rebelle au charme du Bourget des *five o'clock*. C'est pourquoi, comme je vous le disais en commençant, lorsque j'entame un nouveau roman, je me dis à moi-même : « Lequel des cinq? »

Et je me demande si, d'aventure, je ne vais pas découvrir un sixième Bourget encore inédit!...

Avec les nouvelles, rien de semblable à craindre. Les *Nouveaux pastels* (1) contiennent dix récits, dix portraits d'hommes. Je savais, à l'avance, qu'il y en aurait au moins trois ou quatre « pour moi », et je ne me suis pas trompé.

D'abord, rendons à Casal ce qui appartient à Casal. Vous connaissez Raymond Casal, le Don Juan de M. Paul Bourget. C'est l'amant de la « délicieuse » Mme de Tillières: c'est aussi l'homme qui se grise tous les soirs avec des lords et des jockeys, chez Phillips; c'est encore lui qui, en mangeant une sauce, sait exactement le prix du beurre qu'on y a mis. C'est un professeur de haute vie, et les anciens régents de collège, tout barbouillés de tabac, de crasse et de latin, n'atteignent pas au pédantisme mondain de ce Casal. Lorsqu'il a accepté une cravate, consenti un gilet, promulgué un pantalon, c'est fini, il n'y a plus qu'à s'incliner. Par exemple, s'il veut bien porter un col blanc sur une chemise de couleur, cette mode baroque et négligée, digne d'un clerc d'huissier en voyage, deviendra un acte de distinction et de suprême bon goût... Oh! si M. Bourget pouvait savoir combien ces histoires de cols de chemises, si sérieusement racontées, affligent ses vrais amis, c'est-à-dire nous autres, qui trouvons qu'une chemise va bien quand elle est propre!

Si j'étais aussi pointilleux que Casal, je dirais à M. Bourget: « Quelle faute vous avez commise en comprenant le mois d'août dans la saison de Londres! Malheureux! Et les régates de Cowes? Et le fameux « Douze », jour de l'ouverture de la chasse au grouse en Écosse! C'est grave, très grave, c'est énorme!... »

Mais je ne suis point Casal, ni de ses amis. Je laisse ces chicanes et j'abandonne *Maurice Ollivier* aux mondaines qui en feront leurs délices.

Un saint a été composé, de compte à demi, par le révérend Père Bourget et par le Bourget des musées, qui est un cicerone exquis.

« L'ère des miracles n'est pas close, nous dit-on, mais il y faut des saints, et les saints sont trop rares. » Le « Saint » des *Nouveaux pastels*, le Père Griffi, fait songer un moment au Myriel des *Misérables*. Mais l'abbé de M. Bourget a l'avantage sur l'évêque de Victor Hugo; il est aussi habile qu'il est saint. Lorsqu'il offre à son hôte d'une nuit, pour qu'il y prenne un souvenir, la précieuse boîte aux médailles où ce malheureux a déjà plongé sa main coupable, le Père Griffi ne s'adresse pas, comme l'évêque Myriel, à un misérable hébété par le bagne, mais à une nature nerveuse et fine, pervertie par le plus féroce des égoïsmes, mais en qui vont se réveiller vingt-cinq ans d'habitudes honnêtes et de souvenirs vertueux. Chaque parole de bonté fait plaie dans cette conscience malade, dans cet amour-propre ulcéré, et son orgueil même ne peut trouver de soulagement que dans l'aveu et la réparation du crime. Le Père Griffi sait ou devine tout cela, et ce naïf profond fait tomber à ses genoux le Parisien, le lettré, l'ambitieux sans entrailles. Appelez cela un miracle, ou appelez-le plutôt un admirable, un merveilleux tour de prêtre. Il n'y avait peut-être que M. Paul Bourget qui fût capable de rendre ces mystères d'âme avec une subtilité de mots égale à la délicatesse, à la ténuité des pensées, sans rien forcer, sans rien fausser, sans rien omettre.

Dans *Un saint*, Philippe Dubois représente le « petit féroce » littéraire. L'envie maladive, la rage des jouissances et de la célébrité le font descendre au vol. En êtes-vous scandalisés? Pour moi, il y a longtemps que je considère l'amour de la gloire comme une passion basse, quoi qu'en disent les lieux communs hérités de l'antiquité. C'est la forme aiguë du snobisme, et rien de plus.

Si la jeune génération se trouvait un peu trop mal traitée dans la personne de Philippe Dubois, elle a le plaisir de voir la génération précédente humiliée dans M. Legrimaudet. Ah! ce Legrimaudet, quel portrait achevé, quelle toile de maître! Dans toute l'œuvre de Bourget, passée ou à venir, il y aura bien peu de figures aussi vigoureuses et aussi fines que ce personnage extraordinaire dans la composition duquel ont dû entrer beaucoup de traits de vérité, mais fondus dans la fiction avec une perfection qui ne laisse jamais voir les soudures. M. Bourget a mis là-dedans toute son expérience de la vie littéraire, qui est surprenante, et tout son talent d'expression, qui n'est pas moindre.

Il est inquiétant, il est formidable, ce médiocre exaspéré qui s'arroge les allures du génie, ce salisseur de grands hommes qui prend pour la gloire le scandale d'un ou deux pamphlets, ce mendiant insolent qui n'a jamais dit merci ni reçu un bienfait sans rendre une injure. Sa chemise — qui fait compensation à celle de Casal — son habit noir décoloré et aminci, ténu comme une toile d'araignée, et surtout ses mots qui sont si bien à lui, tout est caractéristique. Il ne fait pas un mouvement, ne lâche pas une syllabe qui ne nous apprenne quelque chose sur sa psychologie. Point d'événements dans ces cent pages, mais nous ne songeons pas à nous en plaindre, tant ce curieux fragment d'humanité nous fascine. Nous ne sommes jamais las de l'entendre ni de le regarder, et nous comprenons les amateurs comme Mareuil, qui lui font l'aumône pour s'en donner le spectacle, et s'acharnent à obliger le « Grand Ingrat de France », afin de voir si un remerciement tombera de ses lèvres enfiellées.

Un jour vient où Mareuil, le dilettante de perversité, avoue tristement que Legrimaudet lui a dit merci, qu'il est, comme les autres, capable d'un bon sentiment, et, ce qui est plus rare et plus grave, d'une bonne action. Le mendiant a dépensé un billet de

(1) *Nouveaux pastels*, par Paul Bourget. — Lemerre.

cent francs pour donner un joujou princier à un enfant malade, lui qui s'est vu plus d'une fois obligé d'acheter, « à crédit », deux sous de pommes de terre frites pour ne pas mourir de faim. Ici, le trait semblera forcé; dans le livre, il n'étonne presque pas, tant les contrastes sont expliqués d'avance, tant les abîmes intérieurs de cette âme ont été soigneusement éclairés pour nous.

Un écrivain ordinaire se serait « emballé » vers le dénouement; il aurait montré Legrimaudet mourant comme un chien, dans sa mansarde, au haut de la maison suspecte où il s'est réfugié, sans une parole amie pour le consoler, sans un verre d'eau pour rafraîchir son gosier en feu; ou même nous l'aurions vu, à l'agonie, jeté brutalement hors du taudis dont il a, depuis si longtemps, cessé de payer le loyer.

Hé bien! ce ne serait pas vrai; ce ne serait pas la vie, surtout la vie de Paris, où le peuple est canaille, mais bon, où les anges coudoient les diables, où les gueux font quelquefois l'aumône avec de l'argent volé, où les filles qui vont courir les rues glissent dans leur poche un rameau de buis bénit pour se porter chance et offrent, en se cotisant, la robe et le voile à la « petite de la concierge » qui « fait sa communion ». Donc les « dames » de la maison ont pour le bohème mourant des charités vraiment singulières, que je vous répéterais, si j'osais. Le patron, M. Cordabœuf, se sent un je ne sais quoi pour ce vieux qui, tous les matins, en descendant, leur « poussait une petite blague »; non seulement il ne le tourmente pas pour le loyer, mais il est légèrement vexé quand Mlle Grandsart emmène Legrimaudet aux frères Jean-de-Dieu. Un homme de lettres mourant dans la maison, ça lui aurait fait honneur aux yeux du quartier! N'importe; Cordabœuf, fagoté en homme du monde, assistera à l'enterrement, à côté de la pieuse et angélique Mlle Grandsart, grâce à laquelle le vieil infâme est mort dans un lit décent, « muni des sacrements de l'Église ». Mlle Grandsart n'a rien aperçu ou rien voulu apercevoir des corruptions et des noirceurs de cette âme furibonde. Elle a cru à son talent; elle l'a vu bon, « quoique un peu aigri ». Ainsi ce vaincu de la vie, à son tour et jusqu'au bout, a fait des dupes. Trompeurs et trompés, charlatans et victimes, rendant à celui-ci le bienfait ou l'affront reçu de celui-là, voilà l'histoire de Legrimaudet et celle de bien d'autres!

J'aurais voulu parler de ces petits drames concentrés, *Corsègues*, *le Frère de M. Viple*, et de ces deux poignantes histoires de jeu qui se rencontrent dans le volume, mais tout pâlit à côté de Legrimaudet.

*
* *

Plus qu'aucun autre livre contemporain, *Au Sahara* (1), de M. Hugues Le Roux, répond à ce besoin inquiet qui nous fait souhaiter par instants d'essayer des sensations neuves, de voir de nouveaux horizons, de sortir de nous-même et d'échapper à notre vie. Un tel livre est un bienfait, parce que, après l'avoir lu, content de cette petite fugue dans l'inconnu, on revient, paisible et rasséréné, à la monotone placidité de la vie quotidienne.

Ce vagabondage de pensée suffit aux lecteurs de M. Hugues Le Roux : il ne lui suffirait pas à lui-même. La curiosité doit être sa faculté dominante: elle est accompagnée d'une volonté inflexible, d'une patience infatigable et de cette souplesse de corps sans laquelle il faut renoncer à certains voyages.

J'ai vu finir l'âge des Roqueplan, des Villemot et des Monselet. C'étaient des hommes charmants, toujours avec un mot sur le coin des lèvres, prêt à partir, et un autre mot qui venait, brillant déjà au fond de leur malicieuse prunelle. Ils déambulaient et noctambulaient avec délices, mais dans une certaine zone, entre le boulevard de Clichy et la Bourse. Quelques-uns allaient jusqu'à la Bibliothèque nationale et jusqu'au Théâtre-Français. Quand ils passaient l'eau pour aller à l'Odéon, ils n'étaient pas sans inquiétude, et ils auraient fait leur testament s'ils avaient eu quelque chose à léguer.

M. Hugues Le Roux représente un âge nouveau. Il ne cherche pas des mots, mais des faits. Il va droit à l'exception, au monstre, à tout ce qui est péril ou problème. Ce qu'il connaît le mieux à Paris, ce sont les petits coins, le Paris sauvage, réfractaire, criminel, tous les noirs « dessous » de notre civilisation. Il est bon, mais, comme chez ceux qui ont vu le mal de près, sa pitié n'est pas mouillée de pleurnicherie. Il ne se complaît pas au spectacle des laideurs, comme certains, et rien ne lui plaît davantage que de rencontrer la beauté, la fraîcheur, le parfum d'une âme ou d'une fleur dans ces milieux désolés où nul ne les espérait. Moraliste, peintre, statisticien, la chronique entre ses mains a cessé d'être un frivole bavardage pour devenir un moyen de progrès, un instrument de réforme ou de découverte, le document par excellence, l'histoire au jour le jour.

Tel il explorait le Sahara parisien et ses oasis, tel nous le retrouvons aux extrêmes limites du désert algérien.

Voici son itinéraire : d'Aïn-Sefra, dernière station du chemin de fer stratégique qui protège notre frontière oranaise du côté du Maroc, il est remonté à cheval jusqu'à Géryville, à travers les ksours, sortes de petites forteresses devenues des centres agricoles où se groupent les populations berbères. Ici je signale, en passant, une jolie légende et un aimable tableau : tout un ksour, hommes, enfants et femmes, conquis avec une boîte de biscuits. A Géryville, nous faisons connaissance avec deux grands seigneurs arabes et, en particulier, avec Si-Hamza, qui était, il y a quelques

(1) *Au Sahara*, par Hugues Le Roux. — Marpon et Flammarion.

années, un chef de pillards, ennemi de la France, et qui aujourd'hui reçoit d'elle une pension de soixante mille francs. Il est venu à Paris; il en a rapporté, avec le souvenir des bonnes fortunes du boulevard, une douzaine de locutions qui commencent déjà à vieillir et que M. Le Roux est venu à propos renouveler. C'est le marabout fin de siècle : il boit du cliquot et s'impatiente lorsque les fidèles baisent pieusement le bord de son baïk, qu'il est heureux d'échanger contre une jaquette et un pantalon collant. Pour compléter le portrait, ajoutez que demain peut-être, si les circonstances l'y poussent, nous le retrouverons à la tête de nos adversaires, et qu'il attachera la queue de son cheval avec son ruban de la Légion d'honneur.

De Géryville, M. Hugues Le Roux s'est enfoncé vers le Sud, traversant le M'zab, où il a vu à l'œuvre les Pères Blancs, et touchant à Ouargla, d'où il est revenu par Touggourt et Biskra. C'est la partie vraiment originale du voyage et du livre. Je voudrais vous montrer, décrits par cette plume qui égale un pinceau, le Sahara à huit heures du matin, à dix heures, à midi, au coucher du soleil et enfin sous le ruissellement des blanches clartés stellaires. Mais, puisque l'espace me manque, je citerai, du moins, quelques lignes sur les enseignements du désert :

Vous autres, habitants des villes, vous avez sous les yeux tant d'œuvres admirables de l'homme que vous vous méprenez sur son rôle. Vous ne vous apercevez pas qu'il a substitué sa création à la création, son œuvre à la nature. Comme il est le centre, la fin de ce qu'il a créé, vous imaginez qu'il est la fin, le centre de ce qui est. Sortez du décor élevé par un effort industrieux, mettez-vous en contact direct avec la nature. La secousse de désillusion est violente, la révolte fougueuse, avant l'heure où l'on comprend, où l'on accepte d'être un grain de sable comme les autres, sous le ciel indifférent; où l'on sent la vanité de son effort, l'inutilité de sa pensée et de sa vie. Ce n'est pas dans le Coran que tous ces hommes à face bronzée ont lu la résignation, c'est dans le sable!...

Quand on ne retirerait pas d'autre bénéfice d'une entrevue avec le désert, ce profit vaudrait le voyage. Ici, on juge sa vie du dehors, on la voit dans sa vraie lumière et on se recueille. Lorsqu'est passée la première angoisse de l'effort inutile en face des choses démesurées, il y a une réaction salutaire. Le cœur sursaute; on perçoit un devoir nouveau qui n'a ni panache ni récompense triomphale, un devoir qui n'isole pas l'individu de la foule pour des ovations personnelles, un devoir qui vous laisse dans le rang, ouvrier anonyme d'une œuvre commune et qui tout seul vaut qu'on vive.

Voilà, n'est-ce pas? une belle et bonne page. Mais bien peu seront tentés d'aller recueillir, sur place, cette grande leçon. Sans insister sur les fatigues et les dangers de l'entreprise, M. Le Roux ne les a point dissimulés. Tortures de la soif, attaques de la vermine, angoisses de l'équitation à chameau (ce n'est pas pour rien que cet animal est appelé le vaisseau du désert!), conspirations contre la bourse ou contre la vie, privation d'eau et privation de fourchette, ces petits inconvénients feront réfléchir plus d'un touriste. Je prévois que je ne fêterai pas encore cette année le 14 juillet à Ouargla, et que cette date me trouvera lâchement étendu sur le dos et à l'ombre, entre deux sapins. Cependant, j'ai mon petit amour-propre, et je suis fier d'avoir un confrère qui monte le méhari « comme un Touareg ».

J'allais oublier un autre talent de M. Le Roux. L'*instantané* n'a pas de mystères pour lui, et ce sont ses propres photographies qui nous ont valu les gravures délicieuses de sentiment et de finesse dont le volume est enrichi presque à chaque page.

*
* *

Il n'est que juste, ce me semble, de rappeler que Mme Mary Summer nous donnait déjà des romans historiques, à l'époque où la mode n'en était pas encore revenue, et qu'elle obligeait le public à les lire, par des procédés dont tout le monde n'a pas le secret.

Depuis *le Dernier amour de Mirabeau* jusqu'à *la Jeunesse de 1830*, elle nous a ainsi raconté à sa façon, en sept ou huit épisodes différents, quarante ou cinquante années de notre histoire, qui ne sont pas les moins orageuses. Je ne prétends pas que ces romans remplaceraient pour nous les volumes de M. Taine, si nous avions le malheur de les égarer. Mais il y a histoire et histoire comme il y a fagot et fagot. Quand on écrira la nôtre, elle différera beaucoup, suivant qu'elle aura été composée avec les échos du *Figaro* ou d'après les bulletins du *Temps*.

Le Roi n'est pas le maître (1) vient remplir une place vide dans la collection, celle de la Restauration. Ce titre original nous reporte à l'âge de réaction furieuse où le roi, simplement pour avoir conservé son esprit et son bon sens, était traité de jacobin, signait en soupirant une condamnation à mort et se consolait en citant un vers d'Horace et en baisant la main de Mme du Cayla. Mme Mary Summer nous conduit au cœur de cette société qui essayait de reconstruire la vieille France avec plus de passion que de conviction et où les régicides convertis criaient plus haut que les voltigeurs de Coblentz. Du café des Mille-Colonnes au salon du ministre La Marlière, de la retraite où Ida Saint-Elme réunit les conspirateurs bonapartistes à la salle souterraine du château de Vincennes où les juges de Napoléon condamnèrent le duc d'Enghien et dont la Restauration avait fait une chapelle expiatoire, l'auteur nous guide sans hésitation et sans effort. Elle connaît tous les mots de passe : les grilles du château de Saumur tombent devant elle; les *Ventes* des carbonari lui racontent leurs secrets; l'oratoire de la favorite et le cabinet du roi s'ouvrent pour la recevoir. Dans ce décor, varié à chaque instant, se meut une foule, vêtue, coiffée, chaussée, gantée à la mode de

(1) *Le Roi n'est pas le maître*, par Mary Summer. — Calmann Lévy.

1822 et parlant la langue légèrement emphatique et sentimentale du temps. Pairs de France, académiciens, journalistes, commandeurs et chanoinesses, prélats de cour et capitaines en demi-solde, anciennes et nouvelles jolies femmes, ultras et libéraux, défilent en se hâtant de jeter leur mot. Dans ce roman, on accomplit tous les actes légers de la vie : on joue, on soupe, on boude, on fronde, on persifle, on marivaude, on conspire. Car les conspirations ne sont pas autre chose que des comédies à dénouement sanglant, des enfantillages dont on meurt. Et les hommes sérieux, demanderez-vous, où sont-ils? Mme Mary Summer ne croit pas aux hommes sérieux.

Cependant un roman ne saurait être seulement une succession de tableaux de mœurs ou un répertoire d'anecdotes, et l'auteur le sait mieux que moi. L'intrigue du général Berton et la fameuse échauffourée de Saumur lui ont fourni le drame dont elle avait besoin, et elle y a mêlé très habilement les amours, singulièrement accidentées et romanesques, d'une grande dame royaliste avec un officier de l'empereur. Lisez, vous qui aimez à pleurer, et à trembler, et à être consolées!

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Un nouveau livre sur Lamartine (1).

Après avoir traversé toutes les alternatives d'une fortune orageuse, la gloire de Lamartine semble se fixer. Que ce maréchal de la littérature soit aujourd'hui moins connu qu'illustre et plus admiré que lu, il serait facile de le prouver; du moins, le poète des *Méditations* est-il accepté pour un génie, chez tous les peuples et dans tous les mondes; d'autre part, tous les partis pardonnent à ce magnifique aventurier de la politique ses généreuses infidélités. Qu'il s'agisse des affaires publiques ou des choses de la pensée, nous avons trop perdu l'habitude de l'idéal pour redouter les retours de l'esprit lamartinien; contre un danger pareil, nous n'avons même pris que trop de sûretés. Aussi mettons-nous une certaine coquetterie hypocrite à couvrir de fleurs ces belles statues, brisées par nous, qui furent les idoles de nos pères. Peut-être, en cherchant bien, découvrirait-on un peu de pharisaïsme dans ce parti pris d'admiration dont la mémoire du chantre d'Elvire bénéficie depuis quelques années. J'ai peine à croire que la nouvelle école poétique reconnaisse dans Lamartine un précurseur; quant à nos orateurs, s'ils admirent tant le langage sonore que le poète parlait à la tribune, d'où vient qu'ils s'en inspirent si rarement? Mais à quoi bon poser des points d'interrogation destinés à n'être jamais suivis de réponses sincères? L'opinion entend placer une gloire de plus au Panthéon, voilà le fait. Tout au plus aurions-nous le droit de lui demander si son choix est bon, et le hasard veut qu'il ne puisse être meilleur. Que tous les amis du beau se réjouissent donc, avec M. de Chamborant de Périssat, de voir enfin Lamartine remis à sa vraie place, c'est-à-dire à l'une des premières. Il n'est pas interdit à la foule d'être juste, une fois en passant, et, lorsque son instinct la sert bien, il y aurait ingratitude et maladresse à lui manifester trop d'étonnement. Disons seulement que le meilleur moyen d'honorer Lamartine est encore de le lire, et de ne pas traiter par-dessous jambe les principes qui le guidèrent dans sa double vie d'homme public et d'écrivain. Car ce grand irrégulier eut des principes et, tout compte fait, leur demeura fidèle. Si M. de Chamborant de Périssat n'est pas le seul homme du monde qui s'en soit aperçu, il a le mérite incontestable de le répéter en fort bon langage, et d'en donner des preuves nombreuses, sinon nouvelles. Là est le charme de son livre, et aussi dans cette belle ardeur de panégyriste, dans cette émotion communicative, dans ces qualités d'enthousiasme qu'une sorte de respect humain et la peur un peu niaise du zèle rendent de plus en plus rares aujourd'hui.

*
* *

J'ai écrit le mot « zèle », sans penser à mal; cela me conduit naturellement à exprimer le regret que M. de Chamborant ait cru devoir annoncer sur la couverture de son livre un *Lamartine inconnu*. A vrai dire, on ne trouve rien dans ce volume de particulièrement révélateur; pas l'ombre d'une indiscrétion, peu ou point d'indications nouvelles. C'est le Lamartine qu'il a connu que nous décrit le biographe; c'est surtout celui qu'il a appris, dès l'enfance, à chérir et à vénérer. Aimer quelqu'un jusqu'à l'adoration, n'est-ce pas le recréer idéalement? En ce sens, j'accorde qu'en certaines parties, le Lamartine de M. de Chamborant est inconnu pour tout autre que le pieux admirateur qui a composé cette *Vie d'un poète* avec la candeur et les méthodes des narrateurs de la *Vie des Saints*. Mais cela, n'est-ce pas plutôt un Lamartine irréel qu'un Lamartine inconnu? Les hagiographes compromettent toujours un peu leur héros. Heureux ceux d'entre eux qui traitent un sujet assez riche pour permettre les excès de louange, et, après tout, c'est le cas ici.

M. de Chamborant de Périssat n'est pas de nos amis politiques; il y paraît dès les premières pages de sa préface. Royaliste impénitent, catholique de combat, il parle « des réalités douloureuses de la république athée » avec plus d'éloquence que d'à-propos. Nous n'aurons pas la sottise de lui en faire un reproche.

---

(1) *Lamartine inconnu, notes, lettres et documents inédits, souvenirs de famille*, par le baron de Chamborant de Périssat. — Paris, chez Plon, éditeur, juin 1891.

Sans songer à l'accuser d'illogisme, nous le féliciterons plutôt de concilier ses convictions politiques et religieuses avec le culte passionné d'un homme en qui l'Église et la monarchie trouvèrent un vainqueur. Cela prouve que le dogmatisme de M. de Chamborant a ses jours d'indulgence et de bonne humeur. J'entends bien que Lamartine n'attacha son nom à aucune mesure anti-chrétienne; sa période triomphante coïncidait avec la lune de miel de la seconde république et du clergé. Nul n'a su remercier en plus beau style les citoyens prêtres qui arrosaient d'eau bénite ces pauvres arbres de la liberté dont M. de Falloux fit des fagots. Il ne faudrait pas oublier cependant que la brouille définitive de l'Église et de la Révolution date de la crise de Février et de ses suites; ranger dans le parti de l'Église celui qui fut l'âme et la voix du gouvernement provisoire, n'est-ce pas lui faire un honneur immérité? J'entends bien aussi que l'auteur de *Jocelyn*, élevé par une mère des plus pieuses, nourri dès le berceau de l'incomparable poésie du christianisme, a chanté la foi de son enfance en vers immortels. Mais ici nous touchons au plus insoluble des problèmes, celui de la sincérité des inspirés. M. de Chamborand dit :

Comme chrétien, en face d'une société qui, à la suite de cent ans de révolutions, achève de se décomposer dans un athéisme officiel, prêt à biffer Dieu de tout, du ciel, des constitutions, de la civilisation elle-même, j'ai cru rendre l'hommage qui lui est dû au Dieu vivant et personnel de la religion vraie, en montrant la place qu'un des plus hauts génies de l'humanité, un républicain de toutes les grandeurs et de toutes les honnêtetés, celui-là, a faite à ce Dieu, toujours et partout!

Le nom que Lamartine a le plus prononcé dans sa vie, c'est, sans contredit, celui de Dieu.

Nous ne prétendons pas y contredire. Prenez garde seulement que Victor Hugo, ce Nabuchodonosor d'orgueil que vous maudissez en passant sans daigner le nommer, fit, lui aussi, du mot « Dieu », un certain usage : c'est une si belle rime! Depuis quand, d'ailleurs, le déisme suffit-il pour être sauvé? Au lendemain de la mort du prince Napoléon, nous avons entendu, il est vrai, un évêque revendiquer pour l'Église l'ami de Sainte-Beuve, sous prétexte qu'il réprouvait l'athéisme et qu'il croyait à l'architecte de l'univers; un prélat qui se contente du Vicaire savoyard! Qu'eussent pensé de cela de Maistre et Veuillot? C'est mettre tout bonnement, non seulement Jean-Jacques, mais encore M. de Voltaire, au paradis. Nous ne savions pas l'Église si accommodante : M. Pion aurait-il passé par là? Quant aux artistes purs, tels que Lamartine et Chateaubriand, je comprends qu'il soit pénible de les damner, mais vous parviendrez difficilement à les imposer comme des docteurs. En religion comme en politique, Lamartine siégea toujours « au plafond » au-dessus des constitutions et des dogmes. Si un homme pareil pouvait s'enrégimenter, les pires francs-maçons trouveraient dans ses vers la confirmation de leurs doctrines, comme vous croyez y trouver votre orthodoxie. Les hommes de génie sont à tout le monde et, par conséquent, ne sont à personne, voilà le vrai.

M. de Chamborant n'en démordra pas; il voit l'âme de son poète préféré avec les yeux de Polyeucte pour Pauline :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Un peu d'aveuglement sied à l'amour. Nous n'aurions rien dit — à quoi bon reprendre une si vieille querelle? — si M. de Chamborant n'avait cru devoir, en écrivant la vie d'un républicain, jeter dans le jardin de la République quelques petites pierres. On a beau y être habitué, cela gêne toujours.

Laissons donc la question religieuse. En politique, M. de Chamborant de Périssat renonce à ranger Lamartine sous le drapeau blanc. Il possède sur ce point des clartés spéciales. Son père, qui fut l'ami, le confident et l'intermédiaire du poète en maintes circonstances, lui a laissé un document fort précieux, le texte d'une sorte de profession de foi dictée par Lamartine et destinée à être mise sous les yeux du comte de Chambord. La pièce est d'un intérêt capital :

Je m'attachai au droit républicain, fût-il même contraire à mes sentiments privés pour Henri V. Je servis et je sers de mon mieux la République, en fidèle citoyen, tout en conservant mes souvenirs respectueux et mes regrets de 1830 envers cet enfant alors exilé. J'avais payé pendant dix-huit ans ma dette d'honneur en ne servant pas ses compétiteurs; la République m'avait affranchi, je ne devais plus rien qu'à ma raison et à mon pays. Je reste et je resterai dans cette situation. J'honorerai, j'aimerai même ce que j'ai honoré et aimé de tradition à mon entrée dans la vie, mais je défendrai la République, gouvernement de ma raison, même contre les préjugés les plus honorables de mon cœur. Ce n'est pas du *Brutus*, c'est de l'honnête homme.

Si jamais vous voyez ce prince et qu'il vous parle de moi, dites-lui ce que je dis là tout haut, ce que j'ai dit à la tribune, ce que je lui dirais à lui-même. Je le préfère immensément à l'usurpation, mais je préfère la République et le principe du suffrage universel et de la volonté nationale à lui-même. Il est légitime pour mon cœur, il ne l'est pas pour ma raison.

N'aurait-il eu que cette page en sa possession, M. de Chamborant avait le droit d'écrire tout un livre pour l'encadrer. Elle honore grandement Lamartine, elle nous replace à cette belle époque où les politiques servaient des idées. L'ancien garde du corps de Louis XVIII prend congé de l'Enfant du miracle en galant homme et en grand seigneur. Mais ne pourrions-nous pas, après avoir lu cette déclaration irréprochablement républicaine, réclamer pour nous Lamartine, si nous ne craignions de l'amoindrir en le réclamant? M. de Chamborant l'avouera lui-même.

Il l'avoue presque, hâtons-nous de le dire, étant en-

core plus lamartinien que royaliste. La dévotion au grand poète est chez lui tradition de famille. Son père fut un des dix-huit mille Français qui votèrent pour Lamartine, lors de l'élection présidentielle; cette ardente amitié ne raisonnait pas. A l'exemple de son père, M. de Chamborant accepte Lamartine tout entier, disons « en bloc », puisque le mot est à la mode. Et nous faisons comme lui, de grand cœur.

***

Où je goûte tout à fait l'ouvrage de M. de Chamborant, c'est dans les chapitres consacrés — consacrés est le mot — à la détresse financière du poète et aux mille expédients dont il usa dans sa lutte contre la misère : « Je crois, dit notre auteur, qu'il n'y a aucun voile à jeter sur cette phase douloureuse de la vie qui nous occupe, parce que tant d'amertume ne provient d'aucun vice caché et ne recèle aucune faiblesse inavouable. » Les princes de la pensée, ainsi que tous les princes, sont naturellement somptueux. Lamartine ne savait pas, ne daignait pas épargner; beaucoup de ses contemporains lui en firent un crime. Hugo comptait volontiers, à la grande indignation des mêmes censeurs. Avis aux gens qui veulent de la logique dans les jugements humains. Voyageur fastueux, propriétaire bâtisseur, Lamartine a vécu la main ouverte, gâchant beaucoup, jouissant largement, donnant plus encore. L'homme qui tint la France à ses pieds eût cru accuser sa patrie d'ingratitude en songeant à s'assurer un lendemain.

On sait comment s'écroula son rêve. Des bras d'une foule ivre d'amour il passa dans les griffes des gens d'affaires. A ce gentilhomme de province, puissant vigneron devant l'Éternel, vendre les biens héréditaires semblait un crime. Conserver à tout prix son Milly, son Saint-Point, son pigeonnier, ses champs et ses vignes fut pour lui toujours un devoir étroit. « La terre m'a tué, » s'écrie-t-il quelque part. De là ces mille combinaisons, d'un machiavélisme inconnu, qui mirent parfois sa dignité d'idéaliste en péril de sombrer; de là cette malencontreuse loterie dont les plaisantins de la petite presse amusèrent les grands cercles sous le second Empire; de là ces lourdes besognes bâclées désespérément. Une *Histoire des Constituants*, une *Histoire de Turquie*, une *Histoire de Russie*, que sais-je encore! M. de Chamborant raconte ces douloureuses aventures avec l'éloquence du cœur. Les nombreux documents qu'il publie, sans nous révéler rien de mystérieux, éclairent d'une lumière favorable ce drame domestique, dans lequel Mme de Lamartine joue le plus beau rôle. Les amis du romanesque criminel devront se résigner à cette idée que le chantre de toutes les amours fut aimé conjugalement et s'en trouva bien. Voici une lettre de la compagne du poète, écrite en une heure de découragement, alors que Lamartine subissait l'humiliation suprême de solliciter pour cette loterie de malheur l'autorisation du gouvernement impérial; nous voulons citer intégralement cette page touchante :

Je m'inquiète de n'avoir pas un mot de vous! Serait-il bien possible que vous n'ayez pas trouvé le moyen que vous cherchiez? Ne suffit-il pas d'une députation du comité formé des hommes les plus respectables de la ville, qui iraient à Paris demander cette faveur? Aurait-on le cœur de la refuser à celui qui s'est ruiné pour sauver Paris, lorsqu'elle a été accordée pour des choses moins importantes à coup sûr?

Vous ne pouvez vous figurer l'état où il est. Vous comprenez que la perte de nos biens, même du pauvre Saint-Point, mon premier nid et mon dernier asile, n'est rien pour moi si je le voyais tranquille.

Mais le voir se miner la santé, se troubler l'esprit, se désespérer sous le poids d'une charge qu'il s'est donnée d'abord pour son pays, et ensuite pour les malheureux et les pauvres honteux dont il a sauvé la vie et l'honneur depuis neuf années, vraiment il y a de quoi succomber, et je chancelle!

Je répète bien : que la volonté de Dieu soit faite! Mais est-ce bien sa volonté de laisser périr un homme à qui on ne peut pas reprocher un vice, comme cause de sa ruine? Je défie d'en trouver un seul. Prodigalité de générosité! Oui! Mais pas pour lui-même, pas pour une satisfaction personnelle, pas pour un vice.

Mais je vous dis ce que vous savez déjà.

Répondez-moi, mais en deux parties, car je ne veux pas que mon mari sache que je vous ai écrit. Je ne me mêle jamais d'affaires. Mon rôle serait de le consoler, si toute chance de salut se perd; mais, hélas! ce serait trop tard.

Vous ne savez peut-être pas que le *Cours* est empêché de paraître... faute d'argent.

M. de Lamartine n'a pas de quoi payer son tirage.

Quel abîme d'amertume, en vérité! Vivent les femmes de cœur pour écrire sans style et savoir tout dire! Cette lettre déparerait peut-être un recueil de littérature épistolaire,

Mais une larme coule et ne s'y trompe pas.

M. de Lamartine n'a pas de quoi payer son tirage! Voilà une petite phrase qui donne à rêver. Il serait curieux de rechercher à qui l'Académie française décerna, en cette année 1858, ce fameux prix de 20 000 francs que M. le duc de Broglie vient de refuser, avec un désintéressement dont la presse parisienne a hâté la spontanéité. Peut-être suis-je injuste en disant cela; peut-être ce prix, désormais illustre, n'existait-il pas encore? Peut-être enfin l'Académie aida-t-elle secrètement Lamartine. Les Quarante ont la charité si discrète!... Ne finissons pas sur ce trait de satire. Mieux vaut terminer en remerciant M. de Chamborant de Périssat d'avoir parlé dignement du grand homme qui fut son maître et son ami. Et, pour l'amour de Lamartine, pardonnons à son chaleureux biographe de nous considérer comme des malandrins et des détrousseurs de consciences. A chrétien, chrétien et demi.

URSUS.

BULLETIN

Émile Templier.

M. Émile Templier, un des chefs de la librairie Hachette, est mort la semaine dernière. Il laissera, dans le monde des lettres, la réputation d'un éditeur éclairé et d'un homme de goût. Tous ceux qui l'ont vu de près se souviendront de lui comme d'un représentant très distingué de cette vieille bourgeoisie française, respectueuse des traditions et en même temps ouverte aux idées nouvelles, s'intéressant à tout et fuyant en tout les extrêmes, curieuse des choses de l'esprit, instruite, libérale, qui faisait un noble emploi de sa fortune et donnait l'exemple du travail et de la dignité.

M. Templier appartenait à une de ces vraies familles parisiennes qui deviennent de plus en plus rares. Son frère, avocat éminent, avait été bâtonnier de l'Ordre. Lui-même était inscrit au barreau de Paris, quand il épousa une fille de M. Louis Hachette, le fondateur de la librairie connue et estimée dans le monde entier. Pendant quarante ans, soit avec son beau-père, soit avec divers membres de sa famille, M. Templier a été associé à la direction de ce grand établissement. Il semble qu'il se soit intéressé surtout aux publications d'un caractère artistique. Quand on allait le voir, on le trouvait dans une vaste pièce éclairée par une large baie, au milieu de belles gravures et de riches reliures : était-ce le bureau d'un libraire, ou le cabinet d'un amateur ? L'hôte était accueillant ; il aimait les gens de lettres, les artistes, de qui ses études et ses goûts le rapprochaient ; il jugeait les œuvres nouvelles en connaisseur, et aussi en moraliste. Sa conversation était aussi instructive qu'aimable, sans apprêt, sans recherche. Il avait cette simplicité de langage et de manières qui est le signe d'une distinction naturelle.

Cet homme digne de respect s'est éteint, à l'âge de soixante-dix ans, dans sa propriété du Grandval, aux portes de Paris : c'est ce même château du Grandval qui, au siècle dernier, appartenait au baron d'Holbach, et dont le nom revient à chaque instant dans la correspondance de Diderot. M. Templier aimait à s'y retirer : le souvenir nous revient, en écrivant, d'une fête de famille qui y avait attiré, il y a trois ou quatre ans, de nombreux amis. Ils étaient plus nombreux encore ceux qui, l'autre jour, à l'église Saint-Séverin, étaient venus rendre un dernier hommage non pas tant au grand éditeur qu'à l'homme privé. Tous ceux qui ont connu M. Émile Templier porteront le même jugement : on trouvait chez lui, sous une forme réservée, une grande bienveillance, une rare délicatesse, un sentiment très vif de ce qui est juste et droit ; il avait des clartés de tout ; il aimait les bonnes lettres ; enfin, on peut dire, en prenant le mot dans le sens du XVIIe siècle, que c'était vraiment « l'honnête homme ».

PAUL LAFFITTE.

Nouvelles de l'étranger.

Le numéro de juin du *Macmillan's Magazine* contient des extraits importants de la correspondance de Charlotte Brontë avec M. Smith, l'éditeur qui a eu le mérite de découvrir et d'encourager le talent de l'auteur de *Jane Eyre*. Au lendemain de la mort du misérable Bramwell Brontë, le frère de Charlotte, la jeune fille écrit à son éditeur qui lui demande s'il y a des êtres incapables d'être touchés par un trait de bonté : « Oui, il y a beaucoup d'êtres humains qui défient la bonté et se raillent des paroles d'affection qu'on leur adresse. Je sais cela à coup sûr, malgré que je n'aie vu que peu de choses dans le monde. » Elle parle sans cesse de Thackeray, qui était, comme l'on sait, un admirateur fervent de son talent. Elle-même l'admire profondément : « Je le regarde comme le premier des maîtres modernes, écrit-elle en 1848. Je l'étudie avec vénération. Il ne fait qu'effleurer, mais ses indications ont plus de vie que les explications les plus soignées de ses confrères. » Dickens, au contraire, lui a toujours fait l'effet d'un écrivain vulgaire et de second ordre.

*
* *

L'Italie est décidément en train de fournir à l'Europe des gloires musicales. Après M. Mascagni, dont la *Cavalleria rusticana* fait fureur en Allemagne et y a déterminé une véritable réaction en faveur de la musique à mélodies, voici un nouveau maëstro, M. Vittorio Baravalle, dont le drame lyrique, *Andrea del Sarto*, vient d'être joué à Rome avec un succès prodigieux et ne va pas tarder à faire le tour des scènes de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre. *Andrea del Sarto*, comme la *Cavalleria Rusticana*, paraît être une œuvre toute mélodique, écrite surtout au point de vue des voix, et plus voisine de l'opéra-comique d'Auber que du drame philosophique de Wagner.

*
* *

L'exposition de peinture de Munich, pour rivaliser avec l'exposition de Berlin, sera, cette année, beaucoup plus importante que les années précédentes. On vient d'obtenir pour elle tout le palais de Cristal, dont elle n'occupait jusqu'ici que la moitié. Les peintres les plus fameux de l'Allemagne du Sud, qui s'étaient abstenus les années passées, tiendront à honneur, cette fois, de prendre part à l'exposition. Les envois de l'étranger sont déjà, dit-on, plus considérables qu'à l'exposition de Berlin.

*
* *

On annonce la mort, à Bruxelles, à l'âge de soixante-douze ans, du journaliste Hubert Lüpschen, qui a été longtemps rédacteur à l'*Indépendance belge* et qui a, le premier, enseigné le français à feu Schliemann. C'était un polyglotte remarquable, connaissant toutes les langues de l'Europe.

*
* *

La ville de Pesaro, patrie de Rossini, vient, avec l'argent que lui a laissé le fameux compositeur, de faire construire une énorme salle de concert, attenant au Lycée musical, déjà construit précédemment à l'aide du même fonds.

*
* *

Le peintre bavarois Lenbach, à peine remis d'une très grave maladie, vient de commencer le portrait du professeur Virchow, destiné à la Société médicale de Berlin.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz, Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 TOME XLVII 20 JUIN 1891

DANIEL MANIN (1)

C'est pour moi plus qu'un bonheur, c'est un honneur d'avoir été en relations affectueuses avec Manin. J'ai pu, et j'en suis fier, le placer dans mon cabinet de travail, parmi mes portraits d'amis. Il y figure à côté de M. Thiers. Je les regarde souvent ensemble et je les compare; ils s'éclairent l'un l'autre. Des ressemblances profondes les unissent, des différences sensibles les séparent; mais, chose remarquable, leurs différences comme leurs ressemblances sont écrites sur leurs visages.

Tous deux grands patriotes, tous deux hommes d'État supérieurs, tous deux hommes de guerre par occasion, ils portent tous deux, dans leurs personnes comme dans leur caractère, un premier trait pareil, leur communauté de race.

Bourgeois d'origine, ils sont tous deux restés bourgeois d'aspect, d'attitude, de corps, et ils ont montré, dans les grandes affaires où ils ont été mêlés, une des qualités dominantes de leur classe : le bon sens et l'esprit pratique.

Second trait, tout extérieur, ce semble, mais très significatif en réalité : tous deux portaient des lunettes. Le croirait-on? c'est dans cette similitude purement matérielle que se manifeste le plus vivement leur dissemblance de nature, je dirais volontiers de destinée.

Les lunettes, chez M. Thiers, ressemblaient à un pare-étincelles. On voyait un scintillement perpétuel pétiller derrière ces deux verres; et, de temps en temps, ses regards sautant par-dessus, lançaient de là, tout à leur aise, des éclairs de malice, de gaieté, de moquerie, de colère. Les yeux de Manin reposaient derrière ce rempart de verre, comme des lions assoupis, et lorsque, par hasard, ses lunettes ôtées, il montrait son œil à nu, on était saisi au cœur à voir flotter vaguement dans l'espace ces deux prunelles myopes, d'un brun si doux et chargées d'une si profonde et si incurable mélancolie! Les autres traits du visage accentuent le contraste. La petite mèche blanche de M. Thiers se hérisse sur son front, dans ce portrait, à la façon d'une crête de coq irrité. Les longs cheveux bruns et soyeux de Manin tombent tristement le long de ses joues blêmes. La bouche de Manin est large, pensive, aux coins abaissés et dénote une indomptable et stoïque fermeté. La figure de M. Thiers, rieuse, batailleuse, avec son petit nez aigu et crochu, sa petite lèvre inférieure avancée, respire le défi. Un mot explique le contraste de ces deux physionomies : M. Thiers avait réparé les désastres de la France; Manin n'a pu qu'immortaliser la défaite de Venise.

*
* *

Une idée me frappe, au moment de commencer cette étude sur Manin, c'est à quel point il est oublié en France.

Les événements terribles qui se sont succédé coup sur coup en Europe, depuis quarante ans, ont sub-

(1) Cette étude sur Manin est un dernier chapitre de *Mes soixante ans de souvenirs*. Je le publie à dessein, aujourd'hui où nous nous préparons à rendre un hommage solennel à Garibaldi. Ces deux noms rappelleront comment la France pratique la reconnaissance et comment elle a pratiqué l'hospitalité. (E. L.)

mergé cette illustre mémoire, à peu près comme les vagues submergent un pont de vaisseau dans les jours de tempête; Venise et son héros ont disparu dans la tourmente; Manin aujourd'hui n'est plus, pour le grand nombre, qu'un vague souvenir, une ombre, un nom... Pas même un nom! car combien de lecteurs, en lisant le titre inscrit sur ces pages, diront: « Manin? Qui est-ce? »

Je voudrais donc non seulement le peindre, mais le faire revivre. Pour y arriver, je m'appuierai tantôt sur le récit des événements publics, tantôt sur mes souvenirs personnels, et, dès le début, une première question s'impose à moi. Que fut Manin quand il n'était encore rien? Quelle fut son attitude sous la domination autrichienne? Comment travailla-t-il à la combattre?

Là se marque un des traits les plus distinctifs de son caractère.

Les révolutionnaires, en train de préparer une révolution, ont des procédés connus : complots clandestins, réunions mystérieuses, associations secrètes, polémiques violentes, prises d'armes perpétuelles. Rien de pareil chez Manin. Il ne combattit l'Autriche qu'au grand jour, à visage découvert, la loi à la main. C'est un conspirateur légal, un conspirateur légiste. Il prend le code politique promulgué par les oppresseurs eux-mêmes, et, pour toute attaque, il les force à l'appliquer. Pendant cinq ans, il cherche dans cette œuvre de despotisme les faibles et hypocrites restes de liberté qui s'y sont glissés; il en réclame la mise en pratique, et il en tire des droits : droit de se réunir pour créer un chemin de fer, droit de fonder une société d'assurance, droit d'établir une association industrielle. Ces droits sont, ce semble, bien insignifiants, bien inoffensifs; mais par cela seul qu'ils donnaient aux Vénitiens l'habitude de se concerter, de discuter ensemble, de faire une œuvre commune, ils pouvaient, en un jour de conflagration générale, se transformer tout à coup en un instrument de révolte et de combat.

Ainsi arriva-t-il : en une heure, ce pouvoir formidable fut balayé. En une heure, Manin, grâce à ses préparatifs, s'empara de l'arsenal, expulsa troupes et gouvernement, et, en une heure aussi, acclamé chef de la république, ce petit homme d'affaires s'improvisa homme de gouvernement et homme de guerre. Il concentre tous les ministères dans sa main. Il organise la défense, il arme les forts, il approvisionne la ville, il dirige la flotte, il correspond avec les puissances étrangères. C'est lui qui a soulevé le peuple, c'est lui qui le contient! Il enthousiasme et il calme! Pas une révolte, pas une émeute dans cette population affolée par le bombardement, la famine et le choléra! Il combat tous les fléaux comme tous les dangers; il lutte pendant dix-huit mois, sans aucun secours étranger, contre cette puissante escadre autrichienne, et ne se rend qu'après son dernier boulet de canon et sa dernière bouchée de pain.

Tels furent le conspirateur et le dictateur. Voici maintenant le proscrit.

Débarqué à Marseille en octobre 1849, avec sa femme et ses enfants, que trouve-t-il, en mettant le pied sur la terre d'exil? Un malheur inattendu et effroyable : sa femme meurt du choléra entre ses bras. Il part pour Paris avec sa fille et son fils. Qu'y rencontre-t-il? Un martyre. Sa fille avait été la grande adoration et la grande angoisse de sa vie. Elle joignait à une rare distinction de figure et à une véritable élévation d'intelligence et de cœur, le douloureux charme d'une santé fragile. On aime deux fois ceux qu'on aime, quand on tremble pour eux, et Manin avait sans cesse tremblé pour elle. On citait, à Venise, un fait touchant qui montre toute sa tendresse et toutes ses anxiétés paternelles. Jeté en prison, vers la fin de l'occupation autrichienne, et amené devant le juge pour être interrogé, ses réponses furent hautaines, brèves, pleines de mépris pour le danger qui le menaçait. Le juge alors tire des papiers saisis une lettre qu'il lui met sous les yeux; Manin l'ouvre, la lit, et soudain cette figure énergique s'altère, sa physionomie se décompose, et il fond en larmes. Que contenait donc cette lettre? Une consultation des plus inquiétantes sur l'état de santé de sa fille. Qu'on juge donc de son désespoir quand, à peine arrivé à Paris, il vit tout à coup le mal dont elle souffrait devenir menaçant, implacable, terrible, mortel! Elle mit deux ans à mourir, deux ans où il ne la quitta jamais, ni jour ni nuit; deux ans où il s'épuisa en efforts désespérés pour la sauver, et quand la mort la lui arracha enfin, il se sentit frappé lui-même d'une maladie de cœur incurable. Eh bien! le croirait-on? il n'en poursuit pas moins sa lutte contre l'Autriche. Il groupe autour de lui tous les proscrits, il concentre leurs efforts, il s'entend avec Cavour, il correspond avec l'Angleterre, il gagne à sa cause tous ceux qui l'approchent. Ary Scheffer, Béranger, Henri Martin, Jules Simon deviennent ses amis, et, tout réduit qu'il soit au modeste rôle de professeur d'italien, autour de lui se répand un sentiment universel d'admiration et de respect pour tant de grandeur, tant de malheur et tant de vertu!

Tel était Manin en 1854. Je ne le connaissais pas, et j'avais un ardent désir de le connaître. J'en parlai à Béranger.

— Le moyen est bien simple, me dit-il. Manin, vous le savez, donne des leçons. Priez-le de vouloir bien accepter votre fille pour élève. Il sait votre sympathie pour l'Italie, il ne vous refusera pas, et ces leçons-là, rappelez-vous ce que je vous dis, vous profiteront à vous autant qu'à elle. On n'entre pas vainement en communication avec un homme comme celui-là.

Le lendemain, je frappais à la porte de Manin à huit heures et demie du soir. C'était l'heure où il recevait quelques amis. Il demeurait rue Blanche, 70, au deuxième étage. Henri Martin, qui m'accompagnait,

l'avait prévenu de l'objet de ma visite. Nous entrons dans un petit appartement plus que simple. Manin vient à moi, la main tendue, et, avec un mélange très particulier de cordialité et de réserve, me dit de lui-même :

— Très volontiers.

On se met à causer; la conversation devint générale. J'en ai retenu un mot assez singulier.

— Une chose me frappe, dit Manin, c'est qu'en France je ne trouve de gens vraiment jeunes que parmi les hommes qui ont dépassé quarante ans. Ils ont seuls gardé je ne sais quoi du beau mouvement de 1830.

Quelques jours après, les leçons commençaient. Ce ne fut pas sans une grande émotion que je vis arriver Manin chez moi, comme professeur de ma fille. Ce professeur, je dois le dire, ne ressemblait guère à aucun autre. Pas de salle d'étude! pas de salle de travail! pas de cahiers de devoirs! pas de plumes pour prendre des notes! Il arrivait vers les dix heures, et presque toujours frissonnant. « Il fait gris, dans votre Paris, » disait-il. Hélas! le pauvre homme, c'était en lui qu'il faisait sombre. Son élève l'installait au salon, dans un fauteuil, au coin du feu, lui préparait une tasse de thé sur une petite table, et s'asseyait à côté de lui, avec un livre dans la main. On aurait dit une fille lisant à son père quelques vers, ou quelque page choisie. Ce livre était un livre de littérature ou de grammaire. La grammaire l'impatienta assez vite, et comme il savait son élève au courant des principes : « Les règles! les règles! disait-il, il y a autant d'exceptions que de règles. La langue n'est pas là. Allons aux poètes. » La *Jérusalem délivrée* fut une de leurs premières lectures.

A ce vers :

Brama assai, poco spera, e chieda nulla.
Il désire beaucoup, il espère peu et il ne demande rien.

— Ce sont des menteurs, dit-il vivement, ces gens qui ne demandent rien! ils demandent toujours : et puis, voyez-vous, le Tasse! c'est maniéré! c'est subtil! Prenons Dante.

Manin n'était pas ce qu'on appelle un lettré. L'art et la poésie n'avaient eu place dans ses études qu'à titre de passe-temps. Il avait fait des voyages dans le domaine littéraire; ce n'était pas son pays. Mais les personnages qui ont passé par les grandes affaires, qui ont manié les choses et les hommes, apportent souvent dans les questions purement littéraires, j'en ai fait la remarque à l'Académie, une singulière originalité de vues, une indépendance toute personnelle d'appréciations; cela tient précisément à ce qu'ils ne sont pas du métier. Ils jugent autrement, et souvent mieux, parce qu'ils jugent de plus haut. Aussi en ai-je plus appris sur Dante, en entendant Manin, que dans toutes mes leçons à Rome, avec mon brave professeur M. Giunto Tardi. Dante, en effet, n'était pas seulement pour Manin un grand poète, comme le Tasse, l'Arioste ou Pétrarque; l'âme même de l'Italie vivait dans la *Divine Comédie* : Manin y retrouvait toutes ses angoisses et toutes ses passions patriotiques. *C'était lui en vers.* De là, dans ses explications, quelque chose d'ému, de personnel, qui dépassait de bien loin une leçon ordinaire, et laissait dans notre esprit une trace profonde.

Les leçons durèrent plus de deux ans; elles avaient pris peu à peu un caractère tout affectueux, entre le maître et l'élève. J'ai toujours cru que le souvenir de sa fille y était pour quelque chose. Les grandes douleurs ont des besoins et des illusions de ressemblance, qui leur font retrouver partout les êtres disparus. Était-il touché seulement de la parité d'âge? Saisissait-il quelque lointaine similitude de traits, de physionomie, de sentiments, je ne sais, mais il m'a toujours semblé qu'il y avait dans ce maître je ne sais quoi de paternel.

Averti par moi du mariage prochain de ma fille, il vint aussitôt et lui dit : « J'ai un grand regret, je ne pourrai assister à votre mariage. J'évite les réunions de fêtes. Je ne m'y sens pas à ma place. Mais j'ai tenu à vous dire tout ce que je forme de vœux pour vous. »

Puis, lui prenant les mains et l'embrassant sur le front, ce qu'il n'avait jamais fait, il ajouta en la regardant :

« Vous serez heureuse, vous, vous savez prendre les choses du bon côté. »

Il mourut l'année suivante, le 22 septembre 1857. Sa mort fut pour moi plus qu'un chagrin, ce fut une perte. Je l'appris en chemin de fer par un article de journal, et quoique je ne fusse pas seul dans mon compartiment, je ne pus retenir mes larmes. J'avais pourtant perdu des amis plus intimes, plus anciens, mais avec Manin disparaissait pour moi quelqu'un qui avait une place à part dans mon affection et que personne ne pouvait remplacer. Quand nous avons l'heureuse fortune de rencontrer un de ces grands modèles des vertus publiques, ils deviennent pour nous comme des *Sursum corda* vivants. Leur seule vue nous met l'âme en disposition généreuse; quelque chose s'éteint en nous quand ils s'éteignent. Ma première émotion passée, j'éprouvai le besoin de payer ma dette à sa mémoire. Mais comment? Une page de journal? Des vers lyriques? Un tel sujet me semblait demander quelque chose de plus intime et de plus profond. Le hasard m'offrit ce que je cherchais. Entrant un matin dans la chambre de ma fille, je la trouvai causant avec la plus chère de ses amies. Leur visage à toutes deux était ému; elles avaient des larmes dans les yeux; la biographie de Manin était ouverte devant elles, et ma fille racontait ses deux ans de leçons à son amie. Ce fut pour moi un trait de lumière. Cette grande figure historique se réfléchissant dans le cœur de deux jeunes filles m'offrait un cadre nouveau et touchant; il me commandait la vérité, il me défendait la déclamation, il me permettait l'enthousiasme, mais un enthou-

siasme ingénu, ce qui était une difficulté et un attrait de plus.

Je me mis donc aussitôt à l'œuvre, et le 25 août 1858 je lisais à l'Institut, dans la séance publique des cinq académies, *le Souvenir de Manin*.

*
* *

Le Souvenir de Manin, très favorablement accueilli par l'auditoire et par la presse, me valut, un mois plus tard, une des plus vives joies de ma carrière littéraire.

J'étais parti pour Venise quelque temps après la séance. J'avais hâte de rechercher sur les lieux mêmes les traces de la vie publique de Manin, et de recueillir ce qui restait de lui au cœur de ce pauvre peuple, retombé depuis dix ans sous le joug écrasant de la domination autrichienne.

J'arrivai le 10 septembre au matin.

Quel spectacle! je n'en ai jamais vu de plus lugubre. Partout, ruine, désolation! La vie publique et privée suspendue! Les liens sociaux rompus! Le commerce détruit! La place Saint-Marc déserte! Les théâtres fermés! Les boutiques vides! Les murs couverts de ces mots sinistres : *Hasta volontaria, vente volontaire.* Les palais dégradés! Les marches mêmes qui descendent dans les lagunes, disjointes, lézardées! J'essayai d'interroger les hommes du peuple et les mariniers sur le siège; ils détournaient la tête sans me répondre, et en jetant autour d'eux des regards inquiets; la terreur mettait un sceau sur leurs lèvres. Ils voyaient des espions partout. Seul, un vieux gondolier, à qui, dans un petit canal isolé, je prononçai le nom de Manin, me répondit tout bas : « *Il padre?* »

J'allai alors frapper à la porte d'un Vénitien des plus distingués, ami intime de Manin, et qui, sur une lettre de Rossini, voulut bien me guider dans mon pèlerinage à travers la ville. Nous descendons. A peine quelques pas faits dans la rue :

— Regardez, me dit-il, cette maison. C'est le collège de la ville. Manin et moi, nous avons été là écoliers ensemble, et il me revient en mémoire un fait frappant. La cour des récréations appartenait également aux grands et aux petits. Les grands s'y adjugeaient la part du lion, et nous reléguaient, nous autres, dans un coin, obscur et humide. Manin était dans *gli minimi*, les plus petits, mais il y avait en lui un tel don d'autorité, il était tellement né capitaine, que nous lui obéissions tous comme à notre chef. Imaginez-vous que pendant les jours de congé, il faisait manœuvrer ses sœurs comme des soldats. Un jour donc, il s'avança fièrement devant les grands, en réclamant notre part de soleil, d'air et d'espace. La réponse fut une distribution de coups de poing, qui mit immédiatement l'escorte de notre général en déroute; mais lui, ramassant une grosse pierre, il se cantonna dans un angle, et, là, il déclara aux vainqueurs qu'il casserait la tête au premier qui s'approcherait! Les hommes s'inclinent toujours devant le courage; les vainqueurs reculèrent, moitié crainte, moitié respect, et Manin revint vers nous tout joyeux en s'écriant : « J'ai obtenu une bonne capitulation! »

— Je crois l'entendre! repris-je. L'enfant contenait déjà l'homme.

— Hé bien, maintenant, je vais vous montrer l'homme en action. Allons sur la place Saint-Marc.

Nous arrivons.

— Vous connaissez, me dit mon guide, le palais du gouvernement.

— Oui.

— Regardez la troisième fenêtre à gauche. C'est de là que Manin parlait au peuple. Vers la fin du siège, la famine devenant imminente, une foule tumultueuse et exaspérée accourut devant le palais, en criant : « Du pain! Du pain! » Manin paraît sur le balcon de cette fenêtre : « Que voulez-vous? — Du pain! Du pain! — Du pain? répondit-il d'une voix forte. Quel est celui qui ose se plaindre de manquer de pain? Qu'il s'avance donc, et qu'il vienne me le dire à moi! en face! Je l'en défie! » Puis avec un ton que je n'oublierai jamais « : *Andate via!* Allez-vous-en! » Et il les balaya du geste, comme le Christ chassa les vendeurs du temple. Ce révolutionnaire avait l'horreur du désordre. « Un désordre public, répétait-il souvent, me fait mal comme la vue d'un visage difforme. Je ne peux pas plus m'empêcher de me détourner de l'un que de marcher contre l'autre. »

— Tous les mots de cet homme-là sont frappés comme des médailles.

— Que direz-vous donc de celui-ci? Le rationnement avait commencé : « La privation qui m'est le plus dure, me dit-il un jour, c'est celle du vin; j'en souffre beaucoup. — Est-ce qu'il n'y a plus de vin dans la ville? — Non, me répondit-il simplement, il n'y en a plus que pour les malades. » Enfin, je ne veux pas quitter cette place sans vous raconter une scène admirable dont j'ai été témoin :

« Manin était à la fois profondément Vénitien et profondément républicain. La république et Venise ne faisaient qu'un dans son cœur comme elles ne font qu'un dans l'histoire. Quelle fut donc sa douleur, quand, vers le cinquième mois du siège, il vit se former un parti considérable et considéré, qui demandait la fusion de la Vénétie avec le royaume lombard. Manin se sentit frappé au cœur. La fusion, c'était la mort de la république et l'effacement de Venise; mais la fusion était le salut de l'Italie.

« Retiré chez lui, Manin passe une nuit d'angoisse et de torture à peser le pour et le contre de cette terrible question. Le Vénitien et l'Italien se battaient en lui comme deux ennemis sur un champ de bataille. Enfin, après six heures de lutte, l'Italien tua le Vénitien!

« Le matin venu, l'heure de l'Assemblée nationale

arrivée, il part pour le Palais Ducal; il arrive dans la salle, pâle, frissonnant de fièvre; il monte à la tribune, et d'une voix ferme : « Je viens demander au généreux parti républicain un grand sacrifice, et je viens l'accomplir avec lui. Il ne s'agit plus d'opinions politiques, il s'agit de l'Italie. Son unité avant tout. Je vote pour la fusion. »

« Un délire d'enthousiasme éclata dans l'Assemblée. De tous côtés partaient les cris : « Vive Manin! La patrie est sauvée! Vive Manin! Au vote! au vote! » On l'entoure, on se presse autour de lui, on lui baise les mains. Mais, tout à coup, il s'affaisse et tombe évanoui, brisé par cet effort surhumain. On l'emporte sans connaissance dans la salle voisine, et il ne revient à lui-même que sous le coup d'une violente douleur. C'était la première attaque de la maladie de cœur dont il mourut à Paris quelques années plus tard.

— Vous avez raison, répondis-je ému jusqu'aux larmes, on croit lire une page de Plutarque.

— Changeons de sujet, reprit mon guide, et pour clore dignement notre pèlerinage, faisons une visite qui vous touchera. Vous voyez en face de la fenêtre d'où Manin parlait au peuple trois croisées, avec une enseigne : *Pianos à vendre et à louer*. Or, savez-vous qui demeure là, qui tient ce magasin d'instruments? Mme Fanna, la sœur aînée de Manin, celle que nous appelons la *vedova sorella*, la sœur veuve. Elle est mon amie; venez, je vais vous présenter à elle!

— Oh! avec grande joie! m'écriai-je, sans me douter de la surprise qui m'attendait.

Nous montons, nous entrons. La maîtresse de la maison se lève à notre arrivée, vient vers nous, et je reste saisi au cœur en la voyant. Il me semble le revoir, lui; c'était ce visage mélancolique et passionné! c'était cette lèvre tremblante! c'étaient ces yeux voilés par la myopie! c'était ce je ne sais quoi de pathétique et de désolé qui faisait de la figure de Manin l'image même de l'exil. « Ma chère madame Fanna, lui dit mon nouvel ami, je vous présente un Français, qui a connu votre frère, et qui désirait vivement vous être présenté, M. Legouvé. — Legouvé! Legouvé! s'écria-t-elle tout à coup; vous êtes M. Legouvé? — Oui, madame. — M. Legouvé, de l'Académie française? — Oui, madame. — Oh! monsieur! monsieur!... »

Et voilà une femme qui me prend les mains, qui me les baise. « C'est vous! C'est vous qui avez parlé de mon frère dans une séance publique de l'Institut? Vous l'avez donc bien aimé, que vous l'avez peint si ressemblant? — Mais, madame, repris-je tout ému, est-ce que vous connaissez ces vers? — Quelques-uns seulement. La police autrichienne, qui défend tout, aurait puni bien sévèrement la publication de votre morceau; mais un journal français, *l'Illustration*, en a cité un court fragment, douze vers à peine, qui ont échappé à la censure. En les lisant, il m'a semblé voir le portrait de mon frère! Ah! le reste, monsieur! le reste! Je veux connaître *le Souvenir de Manin* tout entier. — Hélas! madame, je ne l'ai pas. Je ne me serais jamais hasardé à l'apporter, de peur de me voir interdire l'entrée même de Venise. — Ainsi, vous ne l'avez pas! Ainsi je ne le connaîtrai pas! — Attendez, madame! repris-je après un moment de silence. J'ai une assez bonne mémoire, et quoique ce morceau soit long, et que je ne l'aie jamais appris par cœur, je ne désespère pas, en une heure ou deux d'efforts, d'arriver à le reconstruire tout entier et à l'écrire. Je viendrai vous le lire demain matin. »

Le lendemain j'arrive, avec mes trois cents vers copiés, et notre lecture commence. A mesure que je lisais, elle m'interrompait tout bas, en disant : « Ah! c'est lui! C'est bien lui! » Mais quand vint le passage sur sa fille... sur la mort de sa fille, l'émotion de la pauvre femme devint trop forte : « Assez! assez! me dit-elle. Je ne puis plus! Je ne puis plus! » Puis me prenant le papier des mains : « Il est à moi! n'est-ce pas, vous me le laissez? J'aime mieux le lire seule. J'aurai plus de force! Quand le courage me manquera, je m'arrêterai, et je pourrai recommencer. »

Je lui donnai le manuscrit.

« Maintenant, me dit-elle, je voudrais, à mon tour, faire quelque chose pour vous. Il y a à Venise, place San-Paterniano, une maison où je n'ai pas eu le courage d'entrer depuis huit ans, depuis qu'il est parti en exil. Cette maison a été la sienne pendant vingt ans. Nous irons tous deux, vous et moi. Je connais le possesseur actuel de son appartement, je vais lui écrire, et lui demanderai de nous recevoir demain à deux heures. Il ne nous refusera pas. Venez demain. »

Le lendemain, nous partions ensemble à deux heures. Elle était silencieuse, et marchait d'un pas qui voulait être ferme; mais, au débouché d'une rue étroite, je compris, au tremblement de son bras, que nous approchions. En effet, au bout de quelques pas, elle s'arrêta et me dit : « C'est ici. » Nous frappons, nous entrons. Un petit *cortile* obscur servait de vestibule à un escalier très simple. Elle s'arrête quelques instants, et regarde autour d'elle comme pour reprendre possession des lieux quittés depuis si longtemps. Après un court silence : « Voilà la demeure de celui que quelques misérables ont accusé d'ambition! C'est ici que, pendant ses dix-huit mois de toute-puissance, il rentrait chaque soir, pour se retremper au milieu des siens, et pour bien marquer à tous qu'il ne se regardait que comme un simple citoyen. »

Nous montons jusqu'au second étage. Prévenu de notre arrivée, le nouveau possesseur, par un sentiment de discrétion délicate, ne parut pas, et on nous laissa seuls dans l'appartement librement ouvert. A mesure que la pauvre femme avançait, ses souvenirs se réveillaient, et son trouble augmentait. Elle allait comme éperdue, de chambre en chambre, me disant :

« Voici la pièce où couchait sa fille. Voilà le petit

salon où il nous racontait le soir tous les grands événements de la journée! Là, était la salle à manger! Ici, sa chambre à coucher et celle de sa femme! Oh! voilà son cabinet de travail. »

A ces mots, elle poussa vivement la porte; une émotion bien cruelle et bien douce l'y attendait. Cette pièce était restée exactement la même. Celui qui y avait remplacé Manin était avocat comme lui, et avait laissé les murs même tels qu'il les avait trouvés. Il avait respecté jusqu'aux traces des scellés posés sur les armoires le jour où l'on était venu arrêter Manin. La table de travail était à la même place. Le siège était semblable. Le maître de la maison écrivait à l'endroit même où se tenait d'ordinaire Manin, entre les deux fenêtres, adossé à la muraille, et un peu dans l'ombre, de façon que quand cette pauvre femme, dont les yeux myopes ne distinguaient pas un visage à cinq pas de distance, entendit sortir de cette place une voix qui n'était pas celle de son frère, ses larmes, jusqu'alors contenues, jaillirent violemment malgré elle, avec des sanglots, et elle tomba assise en balbutiant quelques excuses. Remise de son trouble, elle se leva, et, après un vif remerciement, elle partit. Une fois dans la rue : « Cette visite m'a fait beaucoup de mal et beaucoup de bien, me dit-elle, et je suis heureuse de l'avoir faite avec vous. »

Quelques jours après, j'allai prendre congé d'elle. Nous étions émus tous les deux. « Je reviendrai, ma chère madame Fanna, lui dis-je en l'embrassant. Je reviendrai, et dans des jours plus heureux, j'espère! »

Je revins, en effet, dix ans après. Je revins dans un jour de triomphe, et le triomphateur était Manin! Mais la pauvre femme n'était plus là. Emportée trois ans auparavant, par la même maladie que son frère, elle ne put assister à la journée solennelle du 8 mars 1867, où les restes de l'exilé revinrent d'exil.

*
* *

J'ai vu de bien belles cérémonies publiques : une pareille à celle-là, jamais!

Le catafalque fut déposé à l'entrée de Venise, sur une gondole monumentale, toute chargée de tentures, d'emblèmes, de devises, et où se pressaient, à côté d'un orchestre immense, toutes les députations officielles des villes d'Italie ou d'Europe. Je faisais partie de la délégation française. Le ciel semblait avoir voulu se mettre de la fête. Un jour de juin au commencement de mars : un jour qui dura trois jours! La gondole s'engagea dans le grand canal, et commença à le descendre lentement, aux sons d'une musique triomphalement funèbre, et sous les rayons d'un soleil éblouissant. La transparence de l'air, la pureté de l'atmosphère, la limpidité de l'azur, jetaient comme un manteau d'honneur sur le catafalque. Toutes les fenêtres des palais, grandes ouvertes, et remplies de fleurs, étaient pavoisées des couleurs nationales. Pas une place, pas une rue, pas une ruelle, pas une maison, pas une boutique, pas une échoppe, pas une gondole, qui ne fût chamarrée, du haut en bas, de rubans et de bouquets; femmes, hommes, enfants, riches, pauvres, nobles, peuple, tous étaient dehors, revêtus de leurs habits de fête. Aux représentants officiels se joignaient des milliers de pèlerins volontaires. Il en était venu des plus petits villages, des plus lointains pays. Certes, bien des ressentiments divisaient cette foule de populations si diverses : il y avait bien des animosités de ville à ville, des haines de parti à parti. Florence jalousait Turin. Bologne enviait Milan. C'était un assemblage d'ambitions rivales, d'intérêts opposés et ardents. Eh bien, toutes ces passions égoïstes disparaissaient comme par enchantement devant ce grand retour, nos pères auraient dit, devant cette grande ombre! Un seul nom sur toutes les lèvres : Manin! une seule pensée au fond de tous les cœurs : Manin. J'ai vu là ce que je n'aurais pas cru possible, trois cent mille êtres humains s'oubliant eux-mêmes pendant trois jours pour se fondre dans un sentiment commun d'admiration et de respect. Oh! c'était bien l'Italie *une*, car c'était l'Italie unie dans un seul nom! Le croirait-on, cependant? Ce ne fut peut-être pas cette pensée qui me toucha le plus profondément dans cette cérémonie. Un fait isolé, un simple détail m'alla droit au cœur autant et presque plus que tout le reste.

La gondole avait abordé à la Piazzetta. Le catafalque fut descendu à terre, et tout à l'entour se forma un cortège qui le conduisit jusqu'à la place Saint-Marc. Là s'élevait une immense estrade sur laquelle devait être déposé et exposé le corps. En tête du cortège marchait un jeune homme, petit de taille, modeste d'aspect, et sans autre distinction de visage qu'une profonde tristesse. Il s'appuyait sur une canne et boitait en marchant.

C'était le fils de Manin.

Rien de plus naturel que sa présence en tête de ce cortège. D'où me vint donc à sa vue la profonde émotion qui me saisit?

Je l'avais connu à Paris, pendant l'exil de son père. Employé dans une administration de chemins de fer, il était travailleur, modeste, consciencieux, mais sans supériorité. Dès que la guerre d'Italie fut déclarée, il partit, s'engagea dans je ne sais quel corps, et apporta dans cette vie de dangers et de dévouement un sentiment bien étrange et bien touchant. La gloire de son père l'écrasait. L'éclat lui en semblait trop grand, le fardeau lui en semblait trop lourd! Il se débattait entre l'ardent désir de faire quelque chose qui fût digne de ce nom et la conscience amère de son impuissance. Il ne se sentait propre qu'à être un obscur soldat! Alors, n'ayant que sa vie à donner à son pays, il se jeta follement dans tous les périls! Ne pouvant payer sa dette en grandes actions, il voulut la payer en blessures. Pas un champ de bataille où son sang n'ait

coulé, et, la paix finie, il revint mutilé à Venise, s'enfouit dans le stérile honneur du commandement de la garde nationale, et refusa obstinément de se marier. « Je ne veux pas, dit-il, que ce nom puisse, en se perpétuant, tomber sur des descendants incapables d'en soutenir l'honneur... C'est assez de moi. »

On comprend qu'un tel blessé, en tête d'un tel cortège, pût m'émouvoir autant que le cortège même.

Arrivé sur la place Saint-Marc, le catafalque fut placé sur l'estrade, et y resta exposé trois jours. Le premier fut consacré au défilé des délégations et de la foule; le second aux discours. On me demanda de parler au nom de la France, et j'eus ainsi l'honneur de rendre pour la seconde fois, et en face de vingt mille personnes, un hommage public à cette grande mémoire.

Qu'on me permette de reproduire ici mes paroles :

Messieurs,

Venise a toujours été célèbre par l'éclat de ses ambassades. Au XVIe siècle, en France, les Morosini, les Pisani, les Contarini ont laissé, comme ambassadeurs, des traces impérissables de leur patriotisme et de leur habileté politique : aujourd'hui encore, ces illustres personnages, avec leurs titres, leurs richesses, la gravité de leurs visages, la magnificence même de leurs vêtements, demeurent pour ainsi dire, dans notre imagination, comme les doges de la diplomatie.

En 1849, Venise, vaincue par la peste et par la famine plus que par les canons autrichiens, Venise, brutalement rayée du nombre des nations, n'en persista pas moins dans sa tradition glorieuse; elle voulut avoir et elle eut sa légation à Paris. Seulement cette légation ne se composait presque que d'un homme; cet homme était un proscrit, ce proscrit était Manin!

Plus de palais pour ce nouveau représentant de Venise! plus de pouvoir! Il n'avait rien. Il n'était rien. Il donnait des leçons pour vivre. Il demeurait dans un pauvre petit faubourg. Il était malade et garde-malade. Eh bien, du fond de ce réduit, il représenta son pays plus brillamment et plus efficacement que ses célèbres prédécesseurs de la Renaissance; et on peut dire que tout l'éclat des ambassadeurs de la grande seigneurie vénitienne s'efface devant les services de cet ambassadeur de l'exil.

Qui, en effet, a posé la première pierre d'alliance entre la France et l'Italie? C'est Manin! Qui a créé un parti italien à Paris? C'est Manin! Qui a conquis nos âmes une à une pour les grouper en faisceau autour de l'Italie? C'est Manin! Certes, l'Italie inspirait déjà aux cœurs généreux plus d'un noble sentiment : la sympathie, la pitié, l'admiration! Manin y en ajouta un autre qui les consacre tous : le respect!

Sa simplicité et son bon sens pratique nous apprirent à aimer l'Italie sous une nouvelle forme, en nous montrant qu'elle pouvait produire même des Washington.

Il meurt! Son influence meurt-elle avec lui? Non! En 1859, quand l'armée française partit pour l'affranchissement de l'Italie comme on part pour une croisade, quel souvenir exaltait toutes les âmes, quel nom vibrait sur toutes les lèvres? le souvenir de Manin et de Venise, le nom de Venise et de Manin!

Quand le traité de Villafranca nous arrêta court dans l'œuvre de délivrance, qui fit jaillir de tous les cœurs ce cri de douleur et de colère? Toujours ce nom! toujours ce souvenir! On ne pouvait, sans indignation et sans honte, voir laisser hors de la liberté la ville qui avait le plus mérité d'être libre.

Enfin, en octobre 1866, quand les canons autrichiens disparurent de cette place et disparurent pour jamais, qui vous affranchit? Est-ce la seule influence d'un allié puissant? Non! Est-ce la seule lassitude d'un maître réduit aux abois? Non! Ce fut encore, ce fut surtout le souvenir de votre héroïque défense et de votre héroïque défenseur? Oui! ce souvenir, pesant comme un remords sur la conscience de l'Europe, vous arracha des mains de vos oppresseurs, ainsi que l'indignation du monde a fini par briser l'esclavage en Amérique. Il est, en effet, messieurs, des malheurs si grands et si iniques, que leur grandeur et leur iniquité même en marquent fatalement le terme. On peut donc dire, sans sortir des bornes de la vérité dont celui qui est là ne s'écarta jamais, on peut dire que Manin, même mort, a travaillé pour vous, a triomphé pour vous, et quoique, en apparence, nous n'ayons rapporté que sa dépouille dans Venise, il y rentre, en réalité, comme libérateur!

*
* *

Le lendemain, troisième jour, on transporta le corps sur le devant de l'église Saint-Marc, et on le plaça dans un tombeau de marbre noir, avec cette seule inscription : *Manin*.

Le soir, tout était fini.

Je voulus rester un jour de plus; et mon impression du lendemain, au réveil, m'est encore présente.

La foule des visiteurs s'était écoulée pendant la nuit. Le soleil avait disparu, emportant, ce semble, toutes ces splendeurs avec lui. Les restes de la fête s'en allaient un à un comme une décoration de théâtre; les tentures étaient décrochées, les couronnes fanées pendaient le long des murs, les fenêtres des palais s'étaient refermées et éteintes; Venise était redevenue la ville du demi-silence, de la demi-solitude, de la souriante mélancolie; jamais elle me parut plus charmante. C'est qu'en effet Venise, reléguée au fond de l'Adriatique, tenue à l'écart de tout grand mouvement politique et commercial, mais toujours belle de la grâce orientale de ses monuments, de la pureté de son doux ciel, de l'amusante animation de sa vie extérieure, Venise reste la seule ville poétique de l'Italie d'aujourd'hui, l'idéale image du délicieux autrefois! Aussi, le soir, quand, me promenant sur la place Saint-Marc, je vis le nom de Manin inscrit sur le seuil de la cathédrale, il me sembla que ce nom ajoutait une beauté suprême à tant de beautés, car il représente la dernière gloire de Venise et sa liberté.

E. Legouvé.

QUESTIONS SOCIALES

Les Caisses de retraites.

La question des Caisses de retraites pour la vieillesse est à l'ordre du jour. L'Allemagne l'a résolue à sa manière, qui n'est pas la manière libérale. Chez nous, un projet de loi vient d'être présenté par M le ministre de l'intérieur. L'intention est excellente, puisqu'il s'agit de protéger contre la misère l'ouvrier vieux ou infirme; mais les moyens qu'on propose ne sont pas, nous l'avouons, sans nous causer quelque surprise. Nous nous demandons ce que vont faire les Chambres. Voudront-elles, par un vote hâtif, qui pourrait bien être un vote imprudent, montrer leur souci des questions sociales? Auront-elles, au contraire, le courage de constater que le projet ministériel, né des circonstances, porte les traces de la précipitation avec laquelle il a été conçu; que ce projet est à la fois trop large et trop étroit, qu'il imposerait au budget de l'État une charge dont nul ne saurait calculer la limite, et qu'enfin il pourrait bien mécontenter les patrons sans satisfaire les ouvriers?

Nous n'avons pas encore sous les yeux, au moment où nous écrivons, le texte officiel déposé par M. le ministre de l'intérieur à la Chambre des députés; mais nous avons lu, comme tout le monde, un résumé qui permet de juger le projet dans son ensemble. L'idée du ministre, à défaut d'autre mérite, a celui de la simplicité. On créera une Caisse de retraites spécialement destinée aux ouvriers et aux employés qui, par le chiffre peu élevé de leurs appointements, peuvent être assimilés aux ouvriers. Ceux qui voudront s'assurer une rente viagère pour leur vieillesse verseront un sou ou deux sous par jour; les chefs d'industrie seront tenus de verser une somme égale; et, comme les cotisations réunies des ouvriers et des patrons seraient encore insuffisantes, c'est l'État qui payera la différence. On voit le mécanisme de la loi : l'ouvrier est libre, mais le patron ne l'est pas; l'ouvrier peut verser ou non, suivant sa fantaisie, mais, s'il a versé, le patron sera forcé de l'imiter. Ne trouvez-vous pas qu'il y ait quelque hardiesse dans cette façon de disposer des gens sans les consulter? En vain les partisans du projet ministériel nous disent que ce qui est merveilleux, c'est que la quote-part de chacun soit si peu élevée : le chef d'industrie, pour chaque individu qu'il emploie, versera tout au plus 10 centimes par jour, ou 30 francs par an; c'est pour rien, en vérité. Eh! messieurs, vous en parlez bien à votre aise : c'est 3000 francs pour celui qui emploie cent ouvriers, c'est 30 000 francs pour celui qui en emploie mille. Or, l'industrie a ses risques, qui ne sont pas une quantité négligeable en de pareils calculs; pour tel entrepreneur embarrassé dans ses affaires, 30 000 francs de moins, à un moment donné, c'est la faillite. Nous avons l'air de défendre la cause des patrons, et c'est encore plus la cause des ouvriers qui nous préoccupe quand nous repoussons cet impôt d'une espèce nouvelle. Dès les premiers jours, de bons esprits, qui sont autant que personne passionnés du progrès social, ont été frappés des dangers du projet ministériel pour les intéressés eux-mêmes : ils ont fait cette remarque que si l'inscription d'un ouvrier à la Caisse des retraites entraîne pour le patron l'obligation de verser 30 francs par an, cet ouvrier trouvera peut-être du travail moins facilement que celui qui ne demande rien au delà de son salaire; ils en ont conclu que la loi, destinée dans la pensée de son auteur à favoriser l'esprit de prévoyance, pourrait bien avoir un résultat tout contraire.

Admettons que ces craintes ne soient pas fondées et que tous les chefs d'industrie acceptent de bonne grâce les charges qu'on leur veut imposer. Une autre objection se présente. Vous prétendez créer une Caisse de retraites pour l'ouvrier seulement et le petit employé; mais cet ouvrier, ce petit employé, comment allez-vous le définir? Vous voilà forcés de fixer un maximum de salaire ou d'appointements, au delà duquel on perdra la qualité de petit employé ou d'ouvrier, et par suite le droit de verser à la Caisse de retraites : ce maximum sera, nous dit-on, de 3000 francs. Ainsi, à celui qui gagne 3000 francs vous allez donner les moyens de s'assurer une rente viagère pour ses vieux jours; mais s'il gagne 3100 francs, ces 100 francs de plus font de lui un capitaliste et vous lui fermez au nez les portes de votre Caisse de retraites. Distinction un peu subtile, on l'avouera, et qui pourrait avoir dans la pratique des conséquences singulières. Voici, par exemple, un jeune employé qui gagnait précisément 3000 francs par an et qui allait s'inscrire à la Caisse de retraites, quand tout à coup il apprend que le chiffre de ses appointements est augmenté : adieu la retraite! sa position s'est améliorée hors de propos, et c'est tant pis pour lui. Mais ce même individu peut perdre son emploi : nous le retrouverons peut-être, dans dix ans d'ici, gagnant difficilement sa vie. Alors sans doute il vous paraîtra digne d'intérêt; mais, de deux choses l'une : ou vous ne l'admettrez plus à votre Caisse de retraites, ou, si vous l'admettez, il devra payer en raison de son âge une annuité beaucoup plus élevée.

Il faut généraliser cette critique, il faut dire franchement que le vice de la loi projetée sur les Caisses de retraites, comme de beaucoup d'autres mesures votées dans ces dernières années, c'est d'être une loi d'exception. On veut créer une institution de prévoyance; mais cette institution, qui, semble-t-il, devrait être démocratique dans le sens le plus large du mot, elle ne sera ouverte qu'aux ouvriers ou à ceux qui leur seront assimilés. On ne songe pas apparemment que ce qui fait l'intérêt d'une pension pour la vieillesse, ce n'est

pas la situation actuelle du titulaire, mais sa situation au moment où il fera valoir ses droits à la retraite; et que si, parmi les pauvres d'aujourd'hui, il en est qui se trouveront dans l'aisance quand ce moment sera venu, il en est aussi, parmi ceux qui se trouvent maintenant à l'abri du besoin, qui seront alors misérables. On ne paraît pas songer non plus que des producteurs de toute sorte, artistes, ingénieurs, commerçants, médecins, que sais-je? peuvent avoir le désir et qu'ils ont en tout cas le droit de réclamer, tout comme les ouvriers, le bénéfice de la Caisse de retraites qu'on veut fonder, alors surtout que cette Caisse serait subventionnée avec l'argent de l'État, c'est-à-dire avec l'argent de tout le monde. Par définition, une institution publique de prévoyance est un établissement d'intérêt général : elle doit être ouverte à tous, sans distinction, sans exception. On va contre le principe même d'une telle institution quand on la destine uniquement à une classe de citoyens, quelque digne d'intérêt soit-elle.

Ce n'est pas tout. On parle de tous côtés, dans les journaux, dans les ateliers, dans les salons, d'une Caisse de retraites comme on parlerait d'une nouveauté. Il semble, en vérité, que tout soit à faire et qu'il n'existe en France aucune institution de cette nature. Il y a cependant, à Paris, rue de Lille, une « Caisse nationale des retraites pour la vieillesse » qui est un modèle d'organisation administrative ; à côté de ce grand établissement, il serait facile de citer de nombreuses institutions dues à l'initiative de sociétés privées. On peut se demander si, dans un ordre de réformes qui doit avoir avant tout un caractère pratique, il est à propos de vouloir faire du neuf à tout prix, et s'il ne conviendrait pas mieux d'étudier d'abord et d'améliorer ce qui existe. Persuadés, quant à nous, que cette méthode est la seule vraie, nous allons rappeler ce qui a été déjà fait ; puis nous dirons un mot de certaines améliorations qui semblent immédiatement réalisables.

***

La « Caisse nationale des retraites pour la vieillesse » fonctionne depuis quarante ans ; elle a été créée par une loi du 18 juin 1850. Cette institution est sortie, non d'un débat parlementaire plus ou moins rapide, mais d'une série d'études poursuivies, pendant de longues années, par les hommes les plus compétents. Son grand défaut, à nos yeux, c'est de n'être pas suffisamment connue. Si la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse n'a pas rendu tous les services qu'on était en droit d'en attendre, cela tient à ce que l'immense majorité des Français ignore tout d'elle, et jusqu'à son existence.

On éprouve un sentiment de pitié, nous dirions presque de révolte, à voir un homme qui a payé sa dette de travail pendant trente ans, pendant quarante ans, et qui est réduit à la mendicité le jour où l'outil lui tombe des mains : ce sentiment, nous l'avons éprouvé plus d'une fois; mais il faut bien dire que si les ouvriers connaissaient l'existence de la Caisse des retraites, s'ils en comprenaient le fonctionnement, le plus grand nombre, parmi ceux qui ont un état régulier, seraient en mesure de prélever sur leur salaire quotidien de quoi constituer une rente viagère pour la vieillesse. Il ne s'agit pas d'une somme bien élevée; il s'agit, pour chacun, de 10 centimes par jour, c'est-à-dire le prix d' « un petit verre ». Eh bien, ce « petit verre », que bien peu d'ouvriers se refusent, au moins dans nos grandes villes, quand il leur en prend la fantaisie, savez-vous ce qu'il représente au bout de trente ou quarante ans? Ici, il faut donner des chiffres, plus éloquents que toutes les phrases du monde. Un prélèvement de 10 centimes par jour, commencé à l'âge de vingt ans et continué jusqu'à l'heure de la retraite, produit :

Une rente de 300 francs à 55 ans;
Une rente de 500 francs à 60 ans;
Une rente de 860 francs à 65 ans.

Ces chiffres devraient être inscrits, dans tous les ateliers, sur les murs; il serait à souhaiter qu'on pût les afficher à la porte des cabarets. Retenez-les, vous qui me faites l'honneur de me lire, retenez-les, non pour vous, mais pour les autres. Faites-les connaître à ceux qui ne savent pas, à ceux qui ne prévoient pas. Si vous avez autour de vous des hommes, quels qu'ils soient, vivant de leur salaire, encouragez-les, aidez-les à prendre le chemin de la Caisse des retraites pour la vieillesse : parmi les œuvres sociales, il n'en est pas de plus utile.

La Caisse des retraites — je ne parle pas, bien entendu, de celle qu'on rêve aujourd'hui de fonder, mais de celle qui est une réalité depuis quarante ans — la Caisse des retraites est ouverte à tout le monde. Ceux qui l'ont organisée ont voulu en rendre l'accès facile, même aux plus petits et aux plus humbles. Les versements sont reçus à partir d'un franc. On peut même verser une somme inférieure au moyen de timbres-poste qu'on colle soi-même sur des formules imprimées, délivrées par l'administration : quand les timbres-poste représentent un franc, la feuille est annulée et le versement inscrit au livret du titulaire. N'est-ce pas, cette fois, une institution vraiment démocratique? Ajoutez que si, avant la date fixée pour l'ouverture de la rente viagère, le titulaire est victime de blessures ou d'infirmités qui lui rendent tout travail impossible, il peut demander que sa pension de retraite soit immédiatement liquidée en proportion des versements effectués.

Voilà, à grands traits, ce que l'État a fait dans cette question, intéressante entre toutes, des rentes viagères pour la vieillesse. On peut trouver, dans la « Caisse nationale » de la rue de Lille, une organisation achevée, un personnel exercé, les précédents et les enseignements d'une longue pratique. Nous demandons : Ne serait-il pas plus sage de tirer parti des éléments qu'on

a sous la main que de créer de toutes pièces une nouvelle institution et de se lancer dans l'inconnu?

*
* *

Un mot maintenant des Caisses de retraites privées. Le type le plus normal, en raison du nombre considérable des intéressés et du fonctionnement régulier qui en est la conséquence, nous est donné par les compagnies de chemins de fer. Il est difficile de créer une Caisse de retraites pour un petit nombre d'individus, car alors le moindre accident fausse les éléments du calcul; tandis qu'une compagnie qui compte, par exemple, 60 000 agents, comme la Compagnie du chemin de fer de Lyon, peut fonder une Caisse de retraites d'après des moyennes suffisamment exactes.

Nous avons souvent parlé de cette question des Caisses de retraites avec des agents de chemins de fer: quelquefois on apprend plus sur une question, en causant un quart d'heure avec un homme que cette question intéresse, qu'en lisant une longue étude écrite dans le silence du cabinet. Nous sommes arrivés à la conviction que, pour un grand nombre d'individus, le besoin de sécurité l'emporte sur tous les autres. Un Américain, sans doute, ne penserait pas ainsi; mais nous sommes en France, et c'est sur des Français que nous raisonnons. Beaucoup reculent devant les hasards de l'industrie ou du commerce : ils veulent un travail régulier qui rappelle celui du fonctionnaire, ils veulent surtout l'assurance que leur vieillesse sera à l'abri de la misère. C'est à ce sentiment, plus répandu encore dans la classe moyenne que chez les ouvriers, que les compagnies de chemins de fer ont donné satisfaction par leurs Caisses de retraites.

On veut aujourd'hui, pour parler l'argot littéraire à la mode, qu'une discussion soit « documentée ». Voici, à titre de document, quelques indications sur ce qui se fait dans une compagnie de chemins de fer, celle de Paris à Orléans. Cette compagnie, au moyen d'un prélèvement sur ses bénéfices, verse à la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse une somme égale au dixième du traitement de chacun de ses agents. Les versements sont inscrits, pour chaque agent, à un livret individuel qui devient sa propriété. Au moment de la mise à la retraite, la compagnie complète la rente viagère qui atteint ainsi la moitié du traitement moyen des six dernières années. Enfin, si l'agent a plus de vingt-cinq ans de service, la retraite est augmentée, pour chaque année en plus, d'un quarantième du traitement. Nous n'hésitons pas à entrer dans ces détails, parce qu'il importe, pour juger l'œuvre à laquelle M. le ministre de l'intérieur convie le Parlement, de savoir ce qui se fait ailleurs et d'être à même de comparer : dans des questions comme celle-ci, il faut des faits, des chiffres, et le moins de discours possible.

Prenons un exemple : voyons quelle sera la retraite d'un agent subalterne, d'un homme d'équipe, qui gagnait 1200 francs par an. Supposons qu'il ait commencé son service à vingt ans, qu'il prenne sa retraite à cinquante-cinq ans, et faisons le calcul sur les bases indiquées plus haut. La moitié du traitement représente une pension de 600 francs. Les dix années de service au delà des vingt-cinq ans réglementaires donnent droit à dix quarantièmes de 1200 francs, c'est-à-dire à 300 francs. Faites le total : c'est une retraite de 900 francs, pour un homme qui gagnait 1200 francs par son travail. Il nous a paru que ces chiffres offriraient quelque intérêt, alors que certains journaux veulent nous faire admirer un projet qui assurerait, dit-on, 600 francs de retraite aux ouvriers. Et par quels moyens? En faisant payer une part de l'annuité aux chefs d'industrie, ce qui, sous une forme déguisée, est un impôt sur le capital, et en grevant l'État d'une charge qui pourrait être un jour assez forte pour compromettre l'équilibre du budget. Eh bien, voilà une compagnie privée qui a trouvé le moyen de faire mieux, sans rien demander à l'État ni à personne. Nous pourrions montrer d'autres combinaisons, qui donnent des résultats semblables ou équivalents, chez les Compagnies de l'Est, du Lyon, du Midi, de l'Ouest; mais nous n'avons voulu que citer un exemple de ce que peuvent faire les institutions privées.

Nous ne sommes pas, il s'en faut, de ces petits-fils de Candide qui se figurent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; mais, plus nous sommes persuadés qu'il y a beaucoup à faire, plus il nous paraît juste de signaler ce qui a été déjà fait. Le problème de la vieillesse se dresse devant l'homme qui vit du travail manuel : pour nous, nous n'avons jamais songé sans frémir à ce qui doit se passer dans l'âme de l'ouvrier qui sent que son bras faiblit peu à peu, et que le jour approche où il verra s'ouvrir les portes de l'hospice. Ce problème de la vieillesse, tragique entre tous, l'État l'a résolu pour ceux qui peuvent ou qui veulent prélever quelques sous sur leur salaire quotidien; ce même problème, des sociétés privées, comme les compagnies de chemin de fer, l'ont résolu pour leur personnel. Nous montrions tout à l'heure cet homme d'équipe qui reçoit une retraite égale aux trois quarts de son salaire : si vous signalez ce fait aux socialistes en chambre qui biffent la propriété d'un trait de plume, ils hausseront les épaules avec mépris; mais si vous vous adressez à un ouvrier quelconque, à ce menuisier, à ce maçon, qui aurait pu s'assurer une vieillesse tranquille par un sacrifice insignifiant, qui ne l'a point fait par ignorance ou par insouciance, et qui aujourd'hui se sent troublé aux approches de la vieillesse, celui-là vous dira que c'est bien quelque chose, après tout, que d'être assuré que l'on mourra dans un lit à soi.

*
* *

Il nous a semblé, quand la question des Caisses de retraites est discutée de tous côtés et que l'on veut

nous faire entrer dans une voie où il serait difficile de revenir sur nos pas, que le moment était opportun pour rappeler les efforts faits et les résultats obtenus. Il nous faut conclure. Des Caisses de retraites privées, comme celles qui ont été instituées par les compagnies de chemins fer, ne conviennent que dans le cas d'un personnel nombreux et permanent. Pour l'ouvrier qui peut être amené à changer d'atelier du jour au lendemain, pour l'employé, pour le commerçant, pour la masse des travailleurs exposés à tous les hasards de la vie, il faut une Caisse de retraites administrée par l'État. Mais cette Caisse de retraites, nous le répétons, elle existe depuis quarante ans. Le rôle des pouvoirs publics nous semble tout tracé : à quoi bon créer une institution nouvelle, quand on peut perfectionner l'institution qui existe et qui a fait ses preuves? Prenez la loi du 20 juillet 1886, qui régit actuellement la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse, et voyez les améliorations qu'on y peut introduire. Pour nous, ces améliorations seraient les suivantes :

1° Avant tout, nous voudrions qu'on rétablit un taux fixe pour le calcul de l'intérêt attribué aux déposants. Aujourd'hui, cet intérêt varie d'une année à l'autre, suivant le taux des placements en rentes sur l'État. On a voulu, par cette mesure, éviter que la Caisse des retraites ne se trouvât en perte. Il est certain que si l'on rétablissait l'intérêt à 5 pour 100, ou même 4 1/2 pour 100, alors que les rentes appartenant à la Caisse des retraites ne lui rapportent pas 4 pour 100, la différence constituerait une charge pour l'État; mais cette charge, nous croyons que l'État devrait l'accepter sans hésiter. Ce serait accorder une prime à l'esprit de prévoyance sous sa forme la plus nécessaire. On ne pourrait pas dire ici qu'on favorise une classe sociale au détriment d'une autre, puisque la Caisse des retraites est ouverte à tous, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, et que tous pourraient également profiter des avantages consentis par l'État. Ajoutez que ce que vous perdrez d'un côté, vous le gagnerez d'un autre : l'homme qui s'inscrit aujourd'hui à la Caisse des retraites, vous ne serez pas obligé de le nourrir dans sa vieillesse; la différence d'intérêt que vous lui aurez allouée pendant trente ans, ne sera pas la dixième partie de ce qu'il aurait coûté un jour au budget de l'assistance publique.

2° Nous voudrions encore que tout homme inscrit à la Caisse des retraites et justifiant qu'il n'a pas d'autres moyens d'existence que son salaire fût exempté de tout versement pendant le temps qu'il passerait sous les drapeaux : nous sommes de ceux qui n'admettront jamais que le patron soit contraint de verser pour l'ouvrier; mais il nous paraîtrait de toute équité que l'État dût verser pour le soldat à qui il enlève son instrument de travail.

3° Enfin, par cela même que les deux mesures précédentes se traduiraient par une charge pour le budget, il serait naturel de fixer, à l'avenir, le maximum des rentes viagères à la somme strictement nécessaire pour assurer la vie matérielle. Ce maximum, qui a été de 1 500 francs et qui est aujourd'hui de 1 200 francs, pourrait être ramené à 600 francs. C'est peu, sans doute; mais c'est, croyons-nous, tout ce qu'on peut exiger de l'État. Au delà, c'est affaire à l'épargne, à l'assurance, aux institutions privées.

Notre conclusion est bien nette. Il n'existe, à notre connaissance, aucun motif sérieux qui justifie la création d'une Caisse de retraites spécialement destinée aux ouvriers. La Caisse nationale des retraites pour la vieillesse est ouverte à tous les Français. Ce qu'on peut demander aux pouvoirs publics, c'est de modifier certaines conditions dans un sens libéral, comme nous avons essayé de l'indiquer; c'est ensuite de faire connaître, par tous les moyens possibles, l'existence de la Caisse des retraites et de réduire au minimum les formalités administratives.

Cette question des Caisses de retraites est une de celles qui montrent le mieux pourquoi ceux qui étudient les questions sociales, avec un égal désir d'améliorer la condition des classes laborieuses, se divisent en deux écoles opposées. Le socialisme d'État dit à l'ouvrier : « Tu es un enfant. Il faut veiller sur toi, il faut prévoir pour toi, et cela me regarde. Je vais instituer une Caisse de retraites à laquelle je te ferai verser le moins possible; mais j'obligerai ton patron à verser pour toi. Ne t'inquiète pas de l'avenir. Vis au jour la journée. Je t'assure une vieillesse tranquille. » Le socialisme libéral lui dit : « Tu es un homme. Tu es responsable de tes actions. Si tu veux constituer une rente viagère pour tes vieux jours, la Caisse des retraites s'ouvre devant toi : cette Caisse, l'État peut la subventionner, soit en élevant le taux de l'intérêt, soit par tout autre moyen; mais c'est toi, et toi seul, qui verseras la cotisation annuelle. Tu seras le propre artisan de ta misère ou de ton bien-être. » — Il n'y a pas seulement ici deux points de vue différents dans un cas particulier : il y a deux doctrines contraires, et il semble que l'heure soit venue de faire un choix. L'opinion, nous n'hésitons pas à le reconnaître, incline vers le socialisme d'État. L'exemple de l'Allemagne y est bien pour quelque chose. Il serait bon, croyons-nous, quand on veut étudier les questions sociales, de regarder un peu moins de l'autre côté du Rhin et un peu plus de l'autre côté de la Manche. Nous ne voulons pas dire que tout ce que font les Anglais doive être imité; mais nous aurions, chez eux, certaines choses à apprendre, et entre autres comment les classes laborieuses, sans rien demander à l'État, peuvent grandir par l'association et la liberté.

PAUL LAFFITTE.

LE NÉGRIER (1)

Nouvelle

—

TROISIÈME PARTIE

I.

Le port, ce soir-là, était plus paisible que de coutume. Les matelots, partis pour la fête dès le matin, commençaient à rentrer. On entendait, par intervalles, le bruit de leurs voix avinées, mêlé à des chansons de bord, chansons tristes pour la plupart, mélopées lentes et plaintives, rapportées du pays natal. Sous les vagues lueurs du ciel, les navires, mollement soulevés par les flots tranquilles, ressemblaient, avec leurs mâts sans voiles et leurs cordages entrelacés, à un bois dépouillé de ses feuilles. De temps à autre, une barque, regagnant son bord, se glissait en rampant à travers la masse opaque des navires, et son fanal tremblant s'éteignait tout à coup, s'allumait encore et disparaissait de nouveau comme un ver luisant au milieu d'un fourré.

Douce, paisible était la nuit. Portées par la brise du sud, des sonneries de cuivres passaient en de courtes rafales, et laissaient tomber quelques lambeaux d'une danse vulgaire. Des bruits de pétards arrivaient, émoussés; par-dessus les flèches et les tours des églises, des fusées sveltes trouaient le ciel, éclataient tout à coup en s'épanouissant comme des fleurs de feu, et l'air redevenait plus sombre. Un bourdonnement sourd, pareil à celui d'une ruche pendant la nuit, semblait sortir de l'océan à travers les eaux calmes et presque immobiles.

Mais, de tous ces navires, pêle-mêle endormis dans le port, un seul, là-bas, à l'écart des autres, près du seuil même de la mer, un seulement était en fête.

II.

Vers six heures du soir, le capitaine était rentré à bord, et, à l'étonnement de tout son équipage, consigné depuis le matin, une femme l'accompagnait, une femme gracieuse et belle, qui sans doute pour la première fois mettait le pied sur le pont d'un navire.

La vue de ces matelots, tous différents d'allure et de visage, l'avait quelque peu effrayée d'abord, mais ensuite charmée. A demi consolée de sa mésaventure, elle avait pris plaisir à respirer les odeurs âcres du goudron, à se sentir vivre subitement dans un monde nouveau.

Et lui, le forban, fier de sa conquête, l'avait promenée avec l'orgueil d'un maître à travers les détours de sa maison flottante. Il l'avait conduite dans sa cabine, de haut en bas capitonnée de fer. Et elle avait poussé de petits cris d'effroi en se voyant seule avec lui dans cette chambre, étroite et sombre, capable de résister aux plus furieux assauts; elle avait manié avec des terreurs enfantines ces armes de toute espèce et de tous les pays, pêle-mêle entassées dans cet arsenal, ou suspendues aux parois de chêne, poignards, haches, fusils, flèches empoisonnées. Puis l'heureux forban avait tiré sur elle les portes aux battants de fer, et était remonté sur le pont.

D'un geste, il avait réuni ses hommes et leur avait jeté une poignée d'or pour qu'ils fissent fête, eux aussi. Il avait disparu ensuite, mais pour reparaître bientôt, portant dans ses bras un baril d'eau-de-vie qu'il avait défoncé lui-même. Coup sur coup il avait englouti trois pleins verres en faisant signe à ses matelots de boire comme lui; puis il était reparti gaiement, était descendu à l'arrière du navire, et on ne l'avait plus revu.

Et, pour célébrer les noces du forban et de la belle juive, les marins avaient fait ripaille. Trois heures durant, ils avaient bu et mangé l'or du capitaine, et, une fois repus, ils s'étaient donné une grande fête. Ils avaient illuminé et paré le navire; sur les vergues et les haubans ils avaient allumé des torches de résine, et les jeux avaient commencé.

Le Malais aux narines coupées avait fouillé dans tous les recoins de la cale et en avait rapporté divers objets d'un aspect singulier, qu'il avait jetés sur le pont.

Et, le premier, il s'était assis, les jambes croisées, et avait pris un instrument en forme de hautbois, à l'embouchure étroite et plate qui se terminait en bec de vipère. Il s'était mis à souffler dedans, à jouer un air criard et monotone, mais admirablement rythmé; et il soufflait, soufflait, les yeux presque hors de l'orbite, enflant ses joues à les faire éclater; et jamais on n'aurait pu savoir quand il prenait haleine.

Le Cafre, lui, s'était emparé d'une grande machine oblongue, presque pareille à un tambour, et recouverte à chaque bout d'une peau étrange, noire comme la suie, et incrustée çà et là d'images grossières qu'on eût prises pour des tatouages. Assis, lui aussi, sur ses jambes, il l'avait placée en travers devant lui, et, les yeux mornes, impassible, d'une main il battait d'un côté, tandis que, de l'autre, il frappait le cuir avec un bâton de forme bizarre qui ressemblait à un tibia.

Plus loin, à demi couché sur une natte, le mousse aux longs cheveux tenait dans sa main droite une sorte de thyrse, entouré de légères cymbales et de petits grelots qu'il agitait avec fureur.

Et tous les marins, blancs et noirs, ivres de bruit et d'eau-de-vie, s'étaient peu à peu mis en branle. Ils sautaient pêle-mêle, dans un désordre indescriptible,

(1) Suite. — Voy. les deux numéros précédents.

faisant des bonds et des gambades, tournaient sans rime ni raison, se balançaient, pirouettaient, prenaient des poses, s'entre-choquaient, s'élançaient encore, exécutant, chacun de son côté, des danses singulières et des pantomimes invraisemblables, rapportées de pays sauvages ou bien de bagnes inconnus. Les cheveux tombants sur le front et les yeux hébétés d'ivresse, ils s'agitaient, se trémoussaient, tout en poussant, par intervalles, des cris perçants, aigus, auxquels répondaient les oiseaux de nuit qui tournoyaient éperdument à travers la lumière du phare ; et, poussés par un vieil instinct, ils portaient sournoisement leurs mains à leur ceinture, et l'on voyait luire parfois comme des lames de couteau. Mais, inoffensifs maintenant, ils continuaient de se démener, de s'évertuer de leur mieux, tandis que le Malais, pressant toujours le mouvement, soufflait à perdre haleine, et que le Cafre, battant le cuir à tour de bras, souriait doucement, les yeux à demi clos, rêvant sans doute à des festins qu'il espérait bientôt revoir.

Partout, à l'entour du navire, la fumée compacte des torches s'amoncelait en nuage fétide, et, impuissante à s'élever dans l'air immaculé, se traînait péniblement sur l'eau.

Comme la danse battait son plein, le capitaine apparut sur le pont. Attiré par les cris de fête et le tumulte, il venait, à demi vêtu, prendre part aux plaisirs de ses hommes.

Une joie, mais une joie sauvage, presque terrible même, rayonnait dans ses yeux et dilatait ses puissantes mâchoires.

Les deux mains à plat sur les hanches, il se campa devant les danseurs et leur fit signe de continuer.

Les jeux reprirent de plus belle, et l'enthousiasme redoubla.

Il encouragea lui-même les danseurs, il applaudit à leurs gambades, éclata de rire à leurs contorsions, et soudain, excité lui-même, grisé, lui aussi, de joie et de musique, il se lança dans la mêlée, écarta les gêneurs à grands coups d'épaules, fit signe au Malais de souffler toujours, au Cafre de battre plus fort, et, sautant d'un seul bond sur une longue barre, énorme tige en fer qui se trouvait là, sur le pont, il l'empoigna de ses larges mains, la mit en travers devant lui, en la tenant comme un balancier, et, à l'admiration, à l'effarement, aux cris d'allégresse de tout l'équipage, il se mit à imiter la danse de Blondin, qu'il agrémenta de figures nouvelles, sautant, bondissant, pirouettant, faisant trembler le bateau sous son poids, repartant, s'élançant encore, tombant sur ses pieds en mesure, tout cela, avec l'agilité, la grâce lourde d'un gorille; et tout à coup, comme frappé d'un souvenir subit, lançant à dix pas devant lui son balancier de fer, qui s'abattit sur le pont avec le fracas d'un million de cymbales, il fit un bond vers sa cabine, et le gorille descendit...

III.

Les bruits de fête avaient cessé et les dernières torches s'éteignaient une à une.

A bout de forces et de souffle, les danseurs s'étaient laissés tomber çà et là sur le pont. Le Malais s'était endormi, son hautbois encore à la bouche, et le Cafre, tenant toujours son tibia à la main, ronflait à pleine gorge, la face appuyée contre son tambour.

Étendu, plus loin, sur sa natte, le mousse dormait d'un sommeil pénible; et, par moments, comme s'il se surprenait manquant à son devoir, il se réveillait à demi, remuait le bras convulsivement, et les cymbales et les grelots s'agitaient à la fois avec un murmure argentin.

Là-bas, du côté de l'orient, à la surface de la mer, une faible lueur venait de s'allumer, qui entourait quelques pans d'horizon d'un petit ruban lumineux.

La brise fraîchissait; l'océan se couvrait de rides, et sur le corps à demi nu des marins endormis couraient de rapides frissons.

Tout faisait silence depuis longtemps et reposait sur le navire, quand un homme apparut à l'arrière, près de la cabine du capitaine.

Il s'avança au milieu du pont, regarda un instant ces matelots cuvant ainsi leur vin, les compta du regard et, avec un geste à la fois ironique et brutal, approcha de ses lèvres un objet à peine visible dont il tira un sifflement aigu.

La troupe des marins s'éveilla en sursaut. Les dormeurs se levèrent d'instinct, obéissant à cet ordre connu, et déjà dégrisés. Deux d'entre eux demeuraient assis sur leur séant, détirant leurs membres transis et regardant autour d'eux, sans comprendre. Le capitaine s'approcha, les mit debout à coups de pied, et l'équipage fut à son poste.

Alors, de tous côtés, on se mit à l'ouvrage : on tira sur des cordes, on défit des amarres, on fit jouer des cabestans. Le mousse et le Malais grimpèrent dans la mâture comme des écureuils, et se mirent à débrouiller les écheveaux complexes des cordages et des filins. Le pilote posa ses mains sur la roue du gouvernail et lui fit faire un demi-tour. A l'avant du navire, deux hommes élevaient leurs bras et les abaissaient en cadence; bientôt les deux flèches de l'ancre émergèrent de l'océan.

Une voile se déplia. La brise, plus forte, s'y engouffra en la faisant battre deux fois. Tous les cordages se tendirent. Le pilote revint à la roue et pesa longuement sur elle : le port tout entier et la mer elle-même semblèrent tourner autour du navire. Les autres vaisseaux s'éloignaient : un seul demeurait immobile. La brise, qui d'abord le poussait par le flanc, soufflait maintenant par derrière. Il franchissait le seuil du port.

Une vague sous-marine, qui arrivait du large, souleva doucement sa proue, et, au milieu du calme de la nuit et du silence des matelots attentifs à l'ouvrage, libre en sa course désormais, le navire salua la mer.

Le capitaine était redescendu.

Bientôt une immense lueur, pareille aux premiers feux d'un lointain incendie, envahit l'orient. Le jour se leva peu à peu, et, toutes voiles déployées, mollement porté par les flots tranquilles, laissant derrière lui s'évanouir les côtes parmi les brumes du matin, le vaisseau monta vers la haute mer.

IV.

Le soleil brillait depuis longtemps déjà quand le capitaine revint sur le pont. Mais, cette fois, il n'était plus seul : la femme le suivait. Elle sortait enfin de sa prison et saluait d'un joyeux sourire tout ce qui s'offrait à elle : et la lumière presque aveuglante, et sa liberté reconquise, et ces hommes qui se reposaient maintenant, çà et là, disséminés sur le navire. Puis elle porta ses regards autour d'elle; et, quand elle vit l'océan partout, quand elle surprit les clins d'œil malicieux de quelques matelots, elle pâlit subitement et se sentit chanceler.

Mais lui, son maître, le forban, se tourna brusquement vers elle, et, avec un élan joyeux, à la fois solennel et terrible, il ouvrit ses deux bras, comme s'il voulait étreindre tout l'espace, et lui montra la mer, la grande mer, sans fin ni bornes, libre comme le ciel, profonde comme lui, dans un geste qui semblait dire : « Oui, tout, tout ici est à moi... et, toi aussi, tu m'appartiens!... »

La pauvre femme, anéantie, presque défaillante, ne comprenant que trop, hélas! en quel piège elle était tombée, se laissa choir sur un banc voisin, et, rebelle aux prévenances de son ravisseur, qui maintenant s'empressait autour d'elle et s'efforçait de la rassurer, elle cacha son visage en ses mains et se prit à pleurer...

Quand elle releva la tête, on eût dit que sa figure s'était subitement transformée. Ses yeux n'avaient plus leur éclat, et une double ride, courte mais profonde, était creusée aux deux coins de sa bouche. Le sourire ne devait plus sortir que brisé de ses lèvres : le malheur venait de la marquer.

Le marin s'approcha encore et voulut lui parler. Elle le repoussa.

Elle alla s'accouder sur le bord du navire, et resta là, silencieuse, les yeux obstinément fixés sur un point vague de l'horizon où elle soupçonnait la terre. Mais, poussé par la brise plus forte, le vaisseau fuyait au large, s'enfonçant toujours davantage dans cet inconnu redoutable, d'autant plus terrible pour elle qu'il la livrait à la merci de l'homme qui, après s'être joué d'elle, à présent l'emmenait captive.

Elle demeura là, sous le soleil battant, sans vouloir boire ni manger, regardant sans cesse vers cet horizon où, depuis bien longtemps, on n'apercevait plus que la ligne incertaine, idéale, où le ciel et la mer se confondent.

Elle ne quitta sa place qu'à la nuit tombante. Alors elle pria, menaça, supplia, s'adressant tantôt au capitaine, tantôt à ses hommes. Mais ceux-ci ne lui répondaient que par un silence stupide ou railleur; et l'autre, plus fier que jamais de son guet-apens, haussait les épaules à ses menaces et en riait de son large rire. Lassé enfin de ses complaintes, il passa un bras autour de sa taille, l'entraîna de force vers sa cabine, et, pour la faire taire, appliqua brutalement sa bouche sur les lèvres de sa captive.

V.

Le lendemain, presque au point du jour, elle remonta sur le pont et machinalement reprit sa place au bord du navire. Elle semblait plus abattue; un cercle noir bordait ses yeux.

Sachant bien que le temps suffirait à lui seul pour accomplir peu à peu sur elle son œuvre de résignation, et certain maintenant que nul ne viendrait lui disputer sa proie, le pirate se tint à l'écart, ce jour-là. Ses attentions, d'ailleurs, ne faisaient que l'exaspérer; quelquefois même, pour s'y soustraire, il lui prenait des envies folles de sauter à la mer.

Comme la veille, elle resta donc là, les yeux perdus dans l'horizon, immobile, pensive, n'osant même tourner la tête vers ces sauvages matelots, qui maintenant lui faisaient peur et lui semblaient autant de bêtes fauves. Avec une angoisse croissante, elle se demandait comment elle pourrait échapper à son geôlier terrible et attendre la fin d'un pareil esclavage, sans un soutien, sans un ami...

Quelque chose de léger, qui effleura sa joue et tomba à ses pieds, la tira de son rêve...

Surprise, elle baissa les yeux...

C'était une fleur inconnue pour elle, une fleur rare des tropiques, presque semblable à une violette, plus grande, cependant, et aux couleurs un peu plus vives.

Elle la ramassa, et se sentit comme enveloppée d'un parfum doux et pénétrant.

Mais, cette fleur, d'où venait-elle? et qui la lui avait jetée?...

A ses côtés, elle ne vit personne... Elle leva les yeux...

Plus haut, bien plus haut, dans la hune, entre le ciel et l'océan, elle aperçut, penchée vers elle, une petite tête blonde, aux longs cheveux bouclés, au visage mutin, aux yeux profonds et clairs qui la regardaient en riant... Et, devant ce visage espiègle, ce sourire fin, gracieux, elle se demanda : « Est-ce un

enfant? est-ce une jeune fille?... » Et elle ne sut que répondre...

Pourtant elle n'en doutait plus, le ciel venait à son secours; elle avait près d'elle un ami...

Et, reconnaissante, elle voulut, à son tour, lui sourire...

Mais l'enfant avait disparu, et une grosse main, qui venait de passer devant elle, avait arraché la fleur de ses doigts et l'avait jetée à la mer. Elle surnageait maintenant au-dessus des vagues, qui la battaient sur le flanc du navire.

Toujours muet, mais menaçant, le capitaine avait levé les yeux et regardait du côté du mousse...

Debout, le bras droit replié sur sa tête, la face tournée vers le ciel, l'enfant chantait à demi-voix et, un petit miroir à la main, peignait tranquille ses longs cheveux...

La captive n'était plus seule...

VI.

Elle en avait compté de ces aurores qui chaque jour venaient rallumer dans le ciel de nouveaux incendies; elle en avait vu s'éteindre de ces crépuscules qui ensanglantaient l'horizon et ramenaient sans cesse des nuits belles et étoilées, mais toujours plus chaudes, plus accablantes! Puis, peu à peu, la lassitude, le découragement étaient venus; une immense langueur l'avait prise par tous les membres. Indifférente aux heures et aux jours, elle se laissait vivre, l'âme sans pensée, ne songeant même plus à éviter son ravisseur farouche, et le subissant, résignée.

Le navire ne s'arrêtait pas. Il allait toujours en avant, sous un ciel chauffé comme une fournaise. Il fuyait, se cachant dans l'immensité bleue, comme un oiseau de proie dans une forêt. Et tout, autour de lui, était vide et solitaire; l'air était dépeuplé d'oiseaux et de nuages. Dès la première ombre du soir, des mondes inconnus d'étoiles envahissaient le firmament.

Quelquefois cependant une voile apparaissait au large. On hissait vite un vieux drapeau, on échangeait un salut muet; mais le pilote tournait sa roue, le navire faisait volte-face; on s'éloignait sournoisement comme des larrons en maraude... Le forban tenait bien sa proie...

Du reste, maintenant il ne la quittait plus; il la traquait de son amour sauvage, rôdant sans cesse à l'entour d'elle, guettant ses pas et ses regards, jaloux même de ses pensées. Un matelot s'avisa un jour de lui adresser la parole. Le capitaine laissa dire et parut ne rien remarquer; mais, le soir, pendant une manœuvre, prenant le marin en défaut, il lui administra, à grands coups de lanière, un salutaire avertissement. Par les nuits douces et étoilées, quand elle quittait sa prison pour aller respirer, couchée sur des nattes ou des tapis, l'air plus pur de la mer, elle voyait à chaque instant l'ombre de son geôlier grandir ou diminuer près d'elle.

Alors elle fermait les yeux et restait immobile...

Il s'approchait sans bruit, se couchait à ses pieds et s'endormait d'un sommeil de fauve.

Mais la captive ne dormait pas...

Dès que le souffle sortait plus fort de la poitrine du pirate, elle entr'ouvrait les yeux et regardait le ciel. Et presque toujours elle apercevait, là-haut, dans la mâture, son ami, l'enfant-mousse, qui l'épiait aussi, et lui adressait de tendres signaux. Quelquefois même il approchait sa main de ses lèvres et l'abaissait vers elle... En ces moments-là, une joie indéfinissable inondait son âme : quelqu'un l'aimait qu'elle pouvait aimer; son cœur n'était plus aussi vide. Et, tremblante de peur et aussi de tendresse, elle répondait à l'enfant par des signes, comme pour lui dire de prendre garde, que l'ennemi veillait toujours; et, portant la main à sa bouche, elle lui rendait son baiser. Mais le forban, éveillé en sursaut par le frôlement de la soie, ouvrait subitement les yeux, se soulevait doucement sur les coudes, et regardait vers sa captive... Les yeux étaient toujours fermés... Il regardait autour de lui : tous les matelots étaient loin... Se défiant même du ciel, il se tournait vers la mâture... Le mousse ne paraissait plus...

Il s'allongeait de nouveau sur les planches et se rendormait de son léger sommeil.

Alors, libre de ses pensées, elle fermait, elle aussi, les yeux et se reprenait à songer. Et elle rêvait à sa délivrance; elle se disait qu'au premier port où l'on aborderait elle ferait tout au monde pour mettre fin à cet esclavage, dût-elle s'enfuir n'importe où et être dévorée par les bêtes féroces.

Mais tous semblables revenaient les jours, apportant la même lassitude, la même désespérante monotonie. Elle les passait à rêver de la sorte, accoudée au bord du navire, à moitié engourdie par le grand murmure des flots; ou bien, l'œil incertain, flottant, elle suivait dans le sillage la course du requin, cet éternel compagnon des navires, qui nageait là, entre deux eaux, attendant une proie, et ressemblait de loin à une chaloupe à demi submergée.

Et toujours elle cherchait la terre. Elle la revoyait dans les mirages mensongers du soir ou du matin, et son cœur alors était fou de joie. Le soleil avait beau se coucher tous les jours dans une apothéose; le ciel et l'océan resplendir de soleil ou d'étoiles : toujours indifférente, elle n'aimait qu'à braquer son regard vers ces brumes trompeuses de l'horizon, quand, sous le crépuscule, elle croyait distinguer au loin des champs et des forêts... Oh! comme son cœur se serrait alors! comme ses yeux se baignaient de larmes!... Mais surtout, par les nuits de tempête, lorsque, enfermée dans sa geôle de fer, elle entendait les fracas de

l'orage; quand la vieille carcasse du navire sonnait comme un tambour sous les coups redoublés de la mer, et craquait dans toute sa membrure, oh! c'est alors qu'elle pleurait la terre! qu'elle criait après sa délivrance!...

Un jour, enfin, on aborda. On mit un canot à la mer; presque tout l'équipage y descendit. On s'était armé jusqu'aux dents; elle-même avait pris une arme.

Elle vit une côte sauvage, des rochers nus, déchiquetés, parsemés çà et là d'arbustes chétifs, brûlés par le soleil; et, plus loin, des dunes profondes. Puis, tout à coup, des hommes noirs, armés de massues et de flèches, avaient surgi on ne savait d'où... De part et d'autre, instinctivement, on s'était rangé en bataille; on s'était mesuré de l'œil avec des airs de bêtes fauves... Peu à peu, cependant, on s'était adouci; on avait parlementé de loin, en des pantomimes étranges, en poussant des cris, en faisant des gestes, et l'on avait paru s'entendre. Et, toujours l'arme au poing, on avait échangé quelques marchandises : de vieux fusils sans batterie, des défroques de comédiens, et quelques tapis, de l'ivoire...

En quittant le navire, la captive s'était juré de n'y plus jamais remonter. Mais, devant ces faces terribles de sauvages, qui lui inspiraient autant de crainte que d'horreur, bien loin de s'enfuir, elle s'était serrée contre son ennemi.

Deux fois encore on aborda ainsi; deux fois une égale terreur la ramena dans sa prison.

Un jour cependant elle éprouva pour son geôlier un sentiment tout autre.

Le vaisseau, chassé par un cyclone, s'était approché d'une côte. On avait jeté l'ancre pour réparer quelques avaries. Le rivage paraissait désert; les marins fatigués reposaient confiants. Mais, la nuit, une nuée de sauvages, montés sur des pirogues, étaient venus sans bruit et avaient donné l'assaut au navire en poussant des cris effroyables. Le capitaine s'était levé. Il s'était armé d'une espèce de hache, décrochée au hasard dans son arsenal, et s'était jeté au milieu des assaillants, qui déjà encombraient le pont. Et, avec une allégresse féroce, il s'était mis à frapper à tort et à travers, bousculant, culbutant l'ennemi et le rejetant à la mer. Le vieux forban était dans la bataille comme dans une fête : il frappait, tuait à cœur-joie...

Oh! cette nuit-là, par exemple, la captive fut presque fière de son ravisseur.

Mais le navire s'enfonçait encore dans le grand désert monotone. Il continuait de creuser son éternel sillon qui toujours se refermait sur lui : l'heure bénie de la délivrance était sans cesse retardée...

Et pourtant cette heure approchait.

L. Bretnous-Lafargue.

(La fin au prochain numéro.)

LES SALONS DE 1891

La peinture religieuse.

Il serait indiscret de chercher à savoir ce qui se passe, aux heures de rêverie et de recueillement, dans les âmes des peintres, d'ailleurs si distingués, qui ont gardé, dans notre temps, l'habitude de représenter des scènes et des épisodes de la légende chrétienne. Ont-ils fait leur prière avant de composer ces tableaux? Ont-ils été, comme Fra Angelico ou comme saint Luc, saisis d'une sorte de ravissement, lorsqu'ils ont vu peu à peu sortir de l'ombre et rayonner dans les auréoles la figure du Sauveur? On peut en douter, sans commettre, pour cela, de jugement téméraire. Et pourtant, il est certain que deux ou trois des tableaux « de sainteté » qui sont exposés aux Salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées sont capables d'éveiller en nous des émotions religieuses. Regardez le *Fils de l'Homme* de M. Skredsvig et *Marie-Madeleine* de M. Edelfelt. Ces deux peintres nous emmènent très loin du plateau de Nazareth et des sources fraîches de la Galilée. L'un nous conduit dans les verdures humides d'une vallée de Norvège, au milieu d'un petit hameau de maisons en planches, devant un horizon de montagnes molles : le sauveur des hommes est venu voir les bonnes gens de l'endroit : il est vêtu comme eux, en costume d'ouvrier, avec une grande barbe, mal taillée, qui donne quelque rudesse à son visage très doux. Des laboureurs viennent lui conter leurs peines, lui demander de leur dire des paroles consolantes. On lui amène des malades sur des civières et dans des brouettes. Il pose sa main sur le front des petits garçons et des petites filles. Pour lui faire honneur, on a étendu par terre des tapis tout neufs; une vieille sort de sa maison, et range, sur son passage, des pots de fleurs. Les paysans ôtent leur chapeau pour lui parler. Cet homme, dont l'arrivée met les cœurs en joie, ce n'est pas Jésus de Béthléem; il n'est pas né, la nuit de Noël, dans une étable. C'est plutôt le Christ éternel, le Messie, le rédempteur que tous les siècles attendent et que, malgré nos airs sceptiques et nos vulgarités niaises, nous attendons plus que jamais. Seulement, plus on regarde ce sauveur en veste et en bourgeron, plus on se convainc que la tâche d'apporter au monde la bonne parole sera de plus en plus malaisée et incertaine. Le rôle d'apôtre est maintenant presque impossible à tenir, et les hommes courageux qui, dans ces derniers temps, ont entrepris de fonder une religion, s'en sont bien aperçus. Comment trouvera-t-on le moyen de parler aux foules? Où prêcher? Si, par un pieux guet-apens, on oblige les

(1) Suite. — Voy. la *Revue* du 6 juin.

hommes à écouter un discours édifiant dans les lieux frivoles où ils s'assemblent, à l'Odéon ou au Théâtre d'Application, on est accusé de manquer de sérieux. Quant au consolateur, un peu rural, que M. Skredsvig nous représente, j'ai des doutes sur l'efficacité de sa mission. Près de lui, trois personnages en longue redingote causent d'un air important : c'est évidemment l'instituteur, le pasteur et le médecin du village. Il suffit d'observer leurs attitudes solennelles, pour voir clairement qu'ils lui sont hostiles, et qu'ils blâment, au nom des « lumières », la foi naïve des petits et des humbles. Si le fils du charpentier poursuit son œuvre et continue sa route, soyez assurés que les chroniqueurs du boulevard trouveront qu'il a l'air d'un mécanicien mystique, que cela fera rire beaucoup de personnes, que la gendarmerie l'arrêtera pour vagabondage, que le parquet le poursuivra pour exercice illégal de la médecine, qu'il mourra dans un hôpital, après avoir mangé de force beaucoup de bromure, et que son histoire sera contée aux étudiants, dans les catéchismes de la Faculté, comme un « cas rare d'hystérie religieuse ».

M. Edelfelt n'a pas voulu nous induire en des rêveries si désolantes; c'est pourquoi il a laissé au Christ sa longue chevelure et l'a vêtu d'une robe de toile blanche, qui le sauve du danger de pouvoir être pris pour un de nos contemporains. Dans un bois de bouleaux grêles, déjà dorés par l'automne, au bord d'un lac dont les eaux inertes miroitent au pâle soleil, Marie-Madeleine a marché longtemps, sur les cailloux, parmi les feuilles tombées et les ronces. Elle est très lasse; ce n'est plus la belle femme, aux lourds cheveux couleur d'or, qui s'accoudait, en des soirs anciens, sur le bord des terrasses fleuries, et regardait étinceler, au couchant, le lac vermeil de Magdala. Elle n'apporte pas à celui qui pardonne les parfums capiteux, la myrrhe et la cinname. C'est une pauvre fille, brisée par de basses aventures et d'obscures angoisses. Elle vient d'un de ces ports, voilés de brumes, où l'on entend, à certains jours, vociférer l'ivresse des matelots anglais. Voilà des années qu'elle est là, dans des odeurs de gin et des fumées de pipes, avec des hommes qui la font boire, afin qu'elle rie toujours et les amuse. Puis, ils s'en vont, et il en vient d'autres, qui s'en vont aussi, sans même lui dire adieu. Elle a le cœur gros; elle voudrait dire à quelqu'un des paroles douces et tristes. Mais quand elle est songeuse, on lui rit au nez et on la fait boire. Elle est partie, sans savoir où elle allait, comme si elle était folle; elle voudrait voir enfin quelque chose qui ne lui soit point hostile, respirer, dans la campagne, un peu de pureté et d'innocence. C'est pourquoi elle s'est agenouillée, malgré elle, sur les pierres, et s'est mise à fondre en larmes, devant ce passant, tout blanc et si pâle, qui lui parle sans rudesse, comme un ami. La pauvre fille est étonnée et ravie. Il y a donc des hommes qui sont bons, qui sont capables de pitié pour les malheureux, et qui peuvent parler amicalement à une femme sans mauvais dessein? Tandis que ces idées confuses s'agitent dans la pauvre cervelle, et font fleurir dans l'âme désolée un renouveau d'espoir, l'inconnu s'éloigne; sa robe blanche éclaire le sentier et luit à travers les arbres. La misérable pécheresse suit, de loin, la trace lumineuse; elle comprend que l'humanité serait incapable d'une si tendre compassion, et qu'il y a, dans sa douce aventure, quelque chose de divin.

Le Christ de M. Jean Béraud nous ramène sur la terre. Bien qu'il ait une auréole et qu'il soit habillé conformément aux traditions canoniques, je le trouve moins édifiant que le *Fils de l'homme* de M. Skredsvig et le *Rédempteur* de M. Edelfelt. Il me déconcerte un peu, et j'aimerais mieux, en regardant *Madeleine chez les Pharisiens* », ne pas savoir que M. Jean Béraud a beaucoup d'esprit. La scène se passe, si je ne me trompe, sinon dans un cabinet particulier, du moins dans une cellule suffisamment mystérieuse, où l'on ne vient pas pour faire retraite. On est « entre hommes », entre gens sérieux, mûrs et généralement mariés; mais enfin, il faut bien que vieillesse se passe; et, après un copieux dîner, probablement un repas de corps donné à l'issue d'un congrès scientifique ou d'une réunion d'actionnaires, ou a résolu de souper en garçons et de faire venir la petite Y*** des Bouffes. Le champagne coule à flots. Et, voilà qu'au moment du café, cette charmante enfant est prise d'une crise de nerfs. Elle tombe, se roule sur le tapis, en des poses désolées et élégantes; elle tord ses beaux bras nus, qui sortent, souples et parfumés, de deux longues manches de tulle, frémissantes comme des ailes. Elle a l'habitude des planches; elle sait « tomber »; elle sait « mourir », mais il est certain qu'elle a tout de même une vraie peine. Des sanglots la secouent. Sa jolie tête blonde sonne sur le parquet, en soubresauts d'angoisse. Qu'est-ce qu'il y a? Ces messieurs se lèvent, en essuyant, avec leurs serviettes, leurs moustaches. La bonne est tellement surprise, qu'elle en laisse choir son plateau. Un inconnu s'est installé dans une chaise, au bout de la table; on ne sait pas pourquoi il est venu, ni comment il est entré, mais on le reconnaît, la plupart des assistants ayant fait autrefois, en des temps très lointains, leur première communion. Il leur dit de laisser cette femme tranquille, d'avoir pitié de son chagrin, et leur demande s'ils n'ont pas honte d'être si durs et si impassibles devant la douleur de cette pauvre fille! Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que ces messieurs pensent à peu près comme ceci (et je vous demande pardon de vous résumer leurs impressions par quelques-unes de ces formules entrecoupées, qui sont d'usage dans les cercles) : « Nous connaissons cela. Pitié, compassion, religion de la souffrance humaine, Tolstoï, Dostoïewski, Théâtre-Libre, Théâtre d'Application, le *Canard sauvage*, crime et châ-

timent, relèvement des femmes tombées, sauvetage de l'enfance abandonnée ou coupable, tous ces mots nous sont familiers, et Sarcey nous les explique tous les huit jours, comme il peut. Il parle bien, ce salutiste; il a l'air un peu Slave. C'est très touchant, ce qu'il dit. Je mènerai ma femme à son prochain prêche. Il devrait faire des conférences à la salle des Capucines. C'est vrai, elle a tout de même de la peine... Pauvre petite!... Bah! ça passera... Que diable a-t-elle? Une note imprévue? Une couturière récalcitrante?... Mais elle a des amis! Demain, il n'y paraîtra plus... » Je vous fais grâce des autres réflexions, qui sont probablement impertinentes. Il est douteux que le Christ de M. Jean Béraud soit un Messie bien authentique. Mais, à coup sûr, ses Pharisiens sont d'une vérité incontestable. Vous les reconnaissez; vous les avez vus sur le boulevard, au théâtre, au cercle, chez vous, peut-être. Il y a là des figures décoratives, égoïstes et un peu fatiguées, comme en ont les hommes rangés et un peu amortis qui président des conseils d'administration après avoir eu un conseil de famille. Il faut, en effet, que nous soyons délivrés et vengés de ces gens-là. Mais qui viendra chasser les vendeurs du temple? Je voudrais croire que ce sera le Christ de M. Jean Béraud.

Il y a, aux Salons, plusieurs *Annonciations*. Celle d'Agache est tout à fait exquise, et même un peu trop charmante. Vous vous rappelez combien Michelet était scandalisé, lorsqu'il regardait, au Louvre, l'*Annonciation* du Guide. Il disait que l'Ange, un joli bambin, rose et blond, en robe blanche serrée d'une écharpe rose, n'était « qu'un mignon enfant de chœur, un chérubin de sacristie », et que la Vierge était une petite dame de Sienne ou d'Orviéto, en méditation dans un oratoire peu mystique et presque galant. On pourrait en dire autant des deux figures, si élégantes, de M. Agache. L'ange est un petit garçon fort gentil, qui récite, d'un air soumis, une leçon bien apprise. La Vierge, costumée à la mode de la Renaissance, avec une belle chevelure noire de page florentin, est une jolie pénitente, aimable et un peu coquette.

La Fuite en Égypte de M. Lerolle est exempte des mièvreries habituelles à ceux qui traitent ce sujet et qui se lèguent les uns aux autres le même petit âne, pimpant et frisé, le même saint Joseph, respectable et solennel, et trois petites pyramides qui, sur l'horizon clair, ressemblent à trois clochers. M. Lerolle a voulu rompre avec ces coutumes; il a dédaigné ces gentillesses et a tenté de nous donner l'impression vive d'une famille d'émigrants, en l'an premier de l'ère chrétienne. Les pauvres gens, avec leur âne et leur petit enfant, vont devant eux dans le sable, dans des étendues de terre morte, sous un ciel qui a l'air d'être en plomb. Saint Joseph ressemble à un moujick; il *tolstoïse*, lui aussi; mais nous reconnaissons à deux choses que ce « petit père » est, malgré tout, un homme extraordinaire : d'abord, au lieu de monter sur son âne et de laisser marcher sa femme, comme le font tous les Orientaux, et même les bons moujicks, il chemine dans la poussière et les cailloux; puis, tandis qu'il marche, autour de la sainte famille, un essaim d'anges tourbillonne et voltige; on voudrait que ces anges fussent un peu plus immatériels, moins visibles et moins tangibles; quelque chose de bleu et de blanc, qui ressemblerait à un frémissement d'ailes, éveillerait en nous plus d'émotion et de rêve que ce tournoiement de formes un peu ternes et d'une précision trop terrestre. Mais le visage de Marie est d'une douceur et d'une résignation fort touchantes; et le décor, cet horizon morne où l'on sent peser une espèce de chaleur grise, cette solitude où l'on est guetté par la faim, par la soif, par des embuscades d'hommes ou de bêtes, ce désert où passe, si chétif et si frêle, le petit enfant dont la parole guérira les blessures du monde et allégera les douleurs humaines, le péril qui menace le Sauveur, le contraste entre l'humilité de sa destinée précaire et l'œuvre miraculeuse à laquelle il est voué, tout cela, semble-t-il, a été rendu par l'artiste avec une respectueuse sincérité, et, sinon avec un christianisme tout à fait orthodoxe, du moins avec une émotion religieuse et une intelligence très claire de la légende divine.

Pareillement, *Jésus marchant sur les eaux* n'a pas donné à M. Ducz uniquement l'occasion de faire étinceler à la pointe des vagues des reflets d'auréole céleste et d'allonger, sur le lac de Tibériade, des traînées de lumière argentée et le rayonnement blanc de la robe du Christ. Ce que j'aime dans ce tableau, c'est le ravissement des pauvres pêcheurs dont les yeux sont aveuglés d'éblouissement par la candeur de la soudaine vision. Ils sont à la fois surpris et charmés, moins terrassés de frayeur qu'inondés d'adoration et d'amour. Comment le cœur des humbles s'ouvre à la joie et se rafraîchit de consolations, comment l'imagination des foules est évocatrice de doux fantômes et ouvrière de religions, nous le voyons nettement dans cette image, qui a sans doute été faite avec pitié et tendresse de cœur.

Il n'y a peut-être pas assez de trouble et de simplicité dans la *Pieta*, fort habile de M. Klinger. Ce peintre a curieusement enluminé, autour de ce deuil, un parterre de fleurs vermeilles, une profusion de coquelicots insolemment rouges qui, dans sa pensée, sont peut-être philosophiques, mais qui, vraiment, nous choquent un peu par leur joie débordante et leurs airs fanfarons. Les trois figures de ce tableau dénotent un effort pour ressembler aux primitifs. M. Klinger, comme beaucoup d'autres, a le culte de Botticelli; on regrette qu'il dépense tout son talent à faire des pastiches.

On ne saurait adresser au grand peintre Henner un pareil reproche; les personnes difficiles l'accusent plutôt de trop s'imiter lui-même. Il est vrai que les

grands artistes, lorsqu'ils vieillissent, deviennent en quelque sorte leurs propres élèves et outrent jusqu'à la manière les habitudes de leur œil et de leur pinceau. Léonard de Vinci donnait volontiers à ses figures de prédilection ce fameux sourire de la Joconde, qui a fait dire aux critiques d'art tant de jolies choses. Mais ce sont là des défauts où tombent seulement les maîtres. Henner a apporté quelque chose de nouveau. Il croit qu'il n'y a pas de poésie sans mystère, sans le flottement de quelque chose de vague et d'indéfini autour des choses, que le contour brutal des objets est laid et vulgaire, que le premier artisan venu peut enclore dans une silhouette et cerner d'un trait net la figure changeante de ce monde; mais, à son avis, c'est un contresens que de donner cette artificielle fixité à des formes dont la durée est éphémère, qui ne demeurent pas, mais qui changent ou s'évanouissent; la nuance des apparences est éternelle; pourquoi le peintre n'essayerait-il pas, aussi bien que le poète, d'exprimer à sa manière ce qu'il y a de fragile, d'incertain et de ténu dans les sensations que nous voudrions saisir et qui nous fuient?

C'est pourquoi ce poète a baigné d'ombre et enveloppé de mystères tout ce qu'il a rêvé et créé; les êtres qui sont nés de lui semblent, au moment où nous les regardons, sortir du néant, émerger de l'obscur et de l'inconnu, s'épanouir un instant, comme un pâle reflet, à la surface de l'ombre; mais ils sont prêts aux métamorphoses, leur évanouissement est proche, leurs lignes molles et indécises vont s'infléchir ou s'allonger en des aspects nouveaux, au gré des caprices où la nature se plaît. Cet art est charmant et décevant, c'est un leurre et presque un sortilège; en tout cas, c'est quelque chose de rare et d'infiniment précieux où se montrent très particulièrement, si je ne me trompe, quelques-uns des sentiments les plus propres à l'âme, douloureusement amusée et mélancoliquement sceptique de ce temps-ci. Ceux de nos philosophes ou, comme on disait au moyen âge, ceux de nos « grands rhétoriqueurs », qui sont les plus renommés pour leur dilettantisme ou leur bouddhisme, ne nous ont jamais fait sentir avec autant de puissance que Henner la misère exquise de nos illusions, l'éclosion des vaines apparences et le délicieux spectacle de l'universelle fluidité. Que l'artiste ait un peu poussé au noir sa tristesse devant la fuite des choses, que le mystère qu'il aime et où il s'égare volontiers s'épaississe en une sorte de brouillard, que la nuit où il plonge ses martyrs ou ses nymphes devienne de plus en plus envahissante, de plus en plus disposée à dévorer ce qui reste encore de la forme humaine dans le blême relief de ces corps marbrés; que M. Henner, hanté par la disparition et le renouvellement des phénomènes, se laisse aller à un cauchemar désolé, au point de devenir une sorte d'Héraclite de la peinture, tout cela est possible; et le mal ne serait pas bien grand, car nous ne manquerons jamais de Démocrites bien portants et joyeux, dont l'imagerie exprime en perfection une philosophie de bon vivant, qui n'ont pas le soupçon de l'énigme, le frisson de l'inconnu, et à qui la nature ne confiera jamais le moindre secret.

La *Pieta* de Henner a été critiquée avec beaucoup d'aigreur par les personnes dont la profession est de disserter sur les arts. Il y a des gens, plus simples, qui ont été sincèrement émus par ce tableau, et qui n'en demandent pas davantage pour croire qu'il est bon. Regardez longtemps la figure de la Vierge : est-ce que jamais la douleur humaine, la vraie, celle qui meurtrit et broie le cœur, celle qui brise en nous les motifs de vivre et le courage d'espérer, s'est montrée quelque part avec une violence plus navrante que sur ce pauvre visage maternel, crispé d'angoisse, et dont les larmes tombent, silencieuses, sur le corps du supplicié? L'isolement où le peintre a mis volontairement ses deux figures, l'absence de tout détail accessoire, l'impuissance où nous sommes de nous distraire un seul instant du corps livide et du visage torturé concourent à rendre cette impression encore plus forte et plus tragique. Je vous donne mon sentiment pour ce qu'il vaut, certain qu'il sera réfuté sans peine par ceux qui ont regardé ce deuil à la loupe et mesuré au compas ce sombre drame.

Quelques peintres ont lu la *Vie des Saints* et ont entrepris de nous raconter leurs lectures. Voici M. Gervais, lauréat du prix du Salon de 1891, qui a traduit par son tableau des *Saintes Maries* cette simple phrase, qu'un chartiste lui reprocherait de nous livrer ainsi sans le moindre renvoi : « Jetées presque nues dans une barque désemparée, elles abordèrent miraculeusement dans les marais de Provence. » La barque, une tartane préhistorique, décorée avec un scrupuleux souci de couleur locale, d'ornements à la pointe, semblables à ceux des vases mycéniens, flotte, parmi les ajoncs, sur une eau tiède et inerte qui miroite d'un éclat mat sous un ciel sec que traversent des vols de flamants roses. Les trois saintes sont presque nues, on peut même dire tout à fait, et ce malheur ne semble pas les affliger, au contraire. Il est vrai qu'elles sont toutes seules dans l'immensité, et que le regard perçant des mouettes n'est pas fait pour alarmer leur pudeur. Mais si elles sont seules, pourquoi la plus jeune, celle qui est à l'arrière de la barque et qui est si jolie, nous sourit-elle avec des grâces si mignardes et une si coquette, j'oserai dire une si parisienne inflexion du corps? Délicatement, du bout de son pied rose, elle tâte l'eau bleue, comme pour s'assurer si elle est assez tiède.

Comme les Babyloniennes de M. Rochegrosse, elle se doute que nous la voyons; il y a dans la franchise avec laquelle elle se montre bien en face et dans l'aveu qu'elle nous fait de sa beauté un peu de diablerie. Ce tableau est joli, et l'on ne peut s'empê-

cher de trouver ces saintes un peu païennes, même si l'on songe que cela se passe dans le Midi, à deux pas de Marseille.

*
* *

Saint Antoine, à qui l'on fait presque tous les ans les honneurs du Salon, mais qui s'abuserait s'il prenait pour lui tout seul cet hommage, n'a trouvé, cette année qu'un seul fidèle, M. Bourgonnier, qui, très consciencieusement, a tâché d'incarner la tentation dans des beautés tout à fait séduisantes, et de taquiner de son mieux la vertu du saint homme. Ce tableau se vendra, mais saint Antoine n'y sera pour rien.

Dans un verger fleuri, à quelques pas d'un hameau où des paysans très vertueux travaillent, sainte Geneviève, assise dans l'herbe, dit à trois jeunes princesses qui font, autour d'elle, un cercle de jolis visages, des choses pleines de sagesse et de prud'homie. « Après l'orage de la persécution, dit *la Vie des saints*, les jours de calme étaient revenus; on ne parlait que de Geneviève, que de son évidente sainteté. Objet de la curiosité des indifférents, de la vénération des vrais fidèles, de toutes parts on accourait pour voir l'élue du Seigneur et s'entretenir avec elle; sa belle et radieuse jeunesse s'épanouissait dans sa fleur au milieu des vierges mérovingiennes, dont elle était la tête, le cœur et le modèle. Toutes s'empressaient auprès de notre sainte pour prendre ses leçons et s'édifier de ses exemples. » M. Lalire, qui s'est très heureusement inspiré de ce texte, a mis sur les visages blonds et dans les yeux bleus de ses jeunes « Mérovingiennes » un joli rayonnement de vertu virginale, d'enfantine et pieuse gaieté. On pense, devant son tableau, à certaines imageries gauches et claires de vieux missels, ou bien à certaines romances et pastourelles où les trouvères ont dessiné d'un trait, dans un décor matinal, les jeunes filles au clair visage :

L'autr' ier par la matinée
Entre un bois et un vergier,
Une pastore ai trovée,
Chantant pour soi envoisier;
Si li dis sans delaier :
« Bèle, Diex vos doint bon jor! »

L'Italie mystique, où quelques âmes délicates et généreuses de ce temps se réfugient volontiers, a séduit et attiré MM. Chicolot et Lafon. L'un nous mène dans une cellule nue et froide, où sainte Catherine de Sienne, étendue sur une mauvaise natte de paille, meurt, déjà nimbée de clartés célestes. L'autre nous conduit sur les collines parfumées, parmi les haies d'aubépine, dans les prés tout blancs de marguerites, au milieu des pommiers sur lesquels a neigé le printemps. Les oiseaux ont l'air heureux, s'égosillent et vocalisent éperdument; les fleurs semblent causer entre elles et dire bonjour aux passants; les arbres se font entre eux des signes d'intelligence et nous retiennent par notre habit, du bout de leurs branches, pour nous dire quelque chose à l'oreille. C'est qu'en effet, nous ne sommes pas dans un paradis ordinaire; il y a, autour de nous, comme une bonne odeur de sainteté. Saint François d'Assise se promène tous les matins par ces sentiers où il pleut, à travers les branches, des gouttes de soleil. Le voici qui vient. Tout à coup, il s'agenouille. Il a une vision : cela lui arrive souvent. La pauvreté lui est apparue, dans une robe brune, toute déchirée, un mauvais pain noir sous le bras. Entre le ciel et la terre, deux anges tout blancs, portant des palmes et des fleurs de lis, volent confusément dans une irradiation de clartés blanches. Je préfère ce tableau à celui de M. Von Stetten, qui ne nous mène à Fiesole que pour nous faire voir des moines gros et gras, bien repus, faiseurs de farces et diseurs de calembours.

La *Vie monastique* de M. Du Mond, les *Moines de la Cartuja de Burgos* de Clairin, qui se souvient de Zurbaran, le *Vendredi saint* de Hofer, la *Confession* de Hyde, appartiennent plutôt à la peinture de genre, à l'anecdote, qu'à la peinture religieuse. Il y a pourtant un sentiment profond et vrai dans la *Grand'messe* de M. Pinta. Ce peintre a choisi le moment où retentissent les paroles sacrées qui annoncent aux hommes le grand mystère et qui contiennent, à elles seules, tout le christianisme : *Et homo factus est!* L'officiant, les acolytes, les enfants de chœur, groupés au fond du maître-autel, baissent la tête et se recueillent en une muette adoration. Un des enfants de chœur, un peu distrait, laisse errer ses yeux, vaguement, sur le dallage de marbre. M. Pinta a su éviter le danger de trop idéaliser ses personnages, de les rendre trop extatiques; ce sont, à coup sûr, d'excellents prêtres, d'une ardente piété; mais on aperçoit, sur leurs visages reposés et dignes, à la fois l'expression du ravissement intime, de la vertu la plus haute et la plus sincère, et (oserai-je le dire?) l'habitude du métier, le pli professionnel, ce qui se mêle, inévitablement, de routine humaine aux cérémonies et aux joies intérieures du culte le plus épuré. M. Pinta a envoyé de Rome, il y a quelques années, une œuvre à qui l'on a fait de vifs reproches, dont l'exécution était peut-être manquée, mais dont la conception était hardie. Il voulait représenter le Christ, revenu sur le Golgotha, et pleurant, au pied de sa croix abandonnée, sur l'inanité de son sacrifice et sur l'irrémédiable méchanceté des hommes. M. Pinta est un artiste sincère, dont il faut beaucoup attendre. En un temps où tant de peintres sont supérieurs aux autres hommes simplement parce qu'ils ont une main, il faut signaler et encourager, au passage, surtout quand ils sont jeunes, ceux qui sont capables d'émotion et de pensée.

Si l'on essaye de noter les tendances et les prédilections que révèle cette série, un peu disparate de tableaux, si l'on a quelque pente à philosopher à propos des choses, on peut dire, semble-t-il, sans trop de témérité, que cet art ne dénote point de croyance pré-

cise, que l'adhésion à un dogme déterminé est un effort dont nous sommes peu capables, mais que, malgré tout, les choses religieuses nous attirent et nous séduisent. Il ne faudrait pas que les annonciateurs des temps nouveaux fissent trop de fond là-dessus. Il serait vain de renouveler, à ce sujet, les espérances un peu chimériques que plusieurs personnes ont conçues, l'année dernière, parce qu'on avait joué l'*Adoration des Mages* au Chat-Noir et *la Passion* au Cirque. Mais notez qu'ici nous sommes en face de quelque chose de plus noble, de moins forain. Ensuite, sans vouloir déterminer avec une rigueur excessive les raisons qui déterminent les artistes dans le choix de leur sujet, il est certain qu'ils sont allés de préférence vers les scènes où se marque la douceur du Christ, son infinie suavité, sa tendresse compatissante à l'égard des malheureux qui ont souffert ou qui ont péché. Il semble, à certains indices, que nous ayons besoin d'être consolés. De quoi? De nos misères, de nos ambitions féroces, de nos plaisirs peut-être. Beaucoup d'entre nous sont las d'être plats et vulgaires. C'est quand la plupart des hommes éprouvent cette lassitude, que les esprits supérieurs deviennent aptes à inventer et à révéler quelque chose de nouveau. Nos âmes incertaines sont dans l'attente d'une parole qui n'ait pas encore été dite, et dont la grâce efficace puisse nous rendre un peu de joie. La preuve qu'il y a quelque chose à dire, et une place à prendre dans le cœur flétri de l'humanité, c'est que déjà plusieurs personnes — des romanciers, des philosophes, des poètes, des « publicistes » — nous proposent, avec empressement, de faire spécialement pour nous la manne céleste dont nous avons soif. Quelques peintres ont partagé ce désir d'une renaissance sentimentale, et semblent capables de contribuer à rajeunir l'espérance et le rêve. Visiblement, un certain souci, très vague, de nos destinées, certaines idées qui ne sont pas des idées de peintre et qui aboutissent parfois à de fort vilains tableaux, semblent, cette année, avoir hanté leur cerveau et guidé leur main. Par une curieuse coïncidence, les deux artistes, qui ont entrepris de nous présenter nos *Chimères* sous une forme sensible, confessent, sans détour, leur découragement. M. Henri-Martin est un prophète désolé qui clame dans le désert; assis sur une montagne, comme Ezéchiel ou Jérémie, il voit le troupeau des humains marcher aveuglément dans l'espace à la poursuite des biens périssables ou des vains plaisirs. M. Séon, moins peintre que M. Henri-Martin, et plus pessimiste, s'il se peut, a vu un cavalier qui tombait, la tête la première, dans l'abîme : c'était l'Humanité folle, que « sa trompeuse chimère entraînait à la mort ». C'est sans doute pour nous réconforter et alléger notre peine que d'autres peintres ont fait fleurir les légendes gracieuses, illuminé les divins paradis, et évoqué de radieux Edens, dont les parfums embaumeront nos blessures. Prenez, si vous voulez, ces conclusions pour des songes. Mais il faut bien qu'il y ait, derrière nos figures impertinentes, un certain trouble, et, dans nos cœurs cuirassés d'égoïsme, un point douloureux, pour que de pareilles préoccupations aient pu pénétrer jusqu'à l'esprit des peintres, qui d'ordinaire pensent peu, parce que, après tout, ce n'est point leur métier.

GASTON DESCHAMPS.

(*A suivre.*)

DEUX CONTES DE ROUMANILLE (1)

I.

COLOMBELLE. — *Moralité.*

Il y avait une fois une pauvre femme que l'on appelait Colombelle; et son pauvre homme, on l'appelait Jean-la-Plainte.

Un jour, comme à l'accoutumée, Colombelle allait de *mas* en *mas*, en demandant un morceau de pain au nom de Dieu. Soudain elle vit luire sur le sol, comme si c'était un grain d'or, un petit grain de blé. Elle le ramassa, car elle était fort économe. Puis elle se signa et sema le grain de blé devant sa chaumière.

Le grain de blé sortit. Et tant la pauvre Colombelle l'arrosa de ses larmes que le blé se fit toujours plus beau, et monta, toujours monta. Il monta si haut qu'il fit son épi justement sur le seuil du saint paradis de Dieu.

— Colombelle! — lui dit son homme un matin — à ta place, notre beau blé me servirait d'échelle : je monterais jusque là-haut, pour voir s'il a bien épié : en même temps je demanderais à ton bon Dieu qu'il nous envoie du pain tendre : il est si dur, le pain que tu me mendies de *mas* en *mas!*

Colombelle monta lentement comme une petite fourmi. Et quand elle arriva sur le seuil du saint paradis de Dieu, elle vit le bon Dieu :

— Seigneur Dieu, lui dit-elle, votre servante! Je suis la pauvre Colombelle, vous le savez. Mon homme trouve trop dur le pain que je lui mendie de *mas* en *mas* : je viens vous prier pour que vous lui envoyiez du bon pain tendre.

---

(1) Dimanche prochain, 21 juin, aura lieu à Sceaux la fête annuelle du Félibrige parisien. Elle sera présidée par M. Renan. Nous donnons, à cette occasion, deux contes en prose de ce Joseph Roumanille, qui fut le fondateur du Félibrige et qui en était le *Capoulié* depuis 1888. On sait que Roumanille est mort le 24 mai dernier. Les deux petits récits que l'on va lire donnent assez l'idée du moraliste un peu mystique et du réaliste moqueur qui, pendant plus de trente années, fut vraiment « la joie, le soulas et le passe-temps de tout le peuple du Midi ».

— Colombelle, répondit le Seigneur, vous aurez du bon pain tendre, à votre faim.

— Merci, Seigneur! dit la pauvre femme. Votre servante, Seigneur!

Et elle descendit pour vite venir dire à son homme qu'ils auraient du bon pain tendre à leur faim.

Et ils mangèrent le bon pain tendre avec grand appétit.

Quelques jours après : — Colombelle! dit encore Jean-la-Plainte — à ta place j'irais demander que, avec ce bon pain blanc, si tendre, nous ayons un peu de chair pour mettre au pot le dimanche.

Et la brave femme gravit de nouveau l'échelle lentement.

— Seigneur Dieu, fit-elle, mandez à mon homme, avec ce bon pain si blanc et si tendre, un peu de chair pour le dimanche.

— Vous aurez de la chair tant qu'il vous en faudra pour le dimanche, lui répondit le bon Dieu.

Ce qui arriva.

Colombelle était contente et rendait grâce à Dieu, et son homme, le dimanche, n'était plus si grognon.

Un autre matin : — Colombelle! dit-il encore — ah! si j'étais toi, je monterais pour voir si ton blé, qui si bien épia, a bien fleuri et bien mûri... En outre, je demanderais un peu plus de pot-au-feu, assaisonné de morceaux fins, les fêtes et le dimanche.

Cette fois, Colombelle n'osait guère monter. Elle disait, la pauvre petite fourmi, qu'elle était lasse, lasse au delà de tout!... et que, d'ailleurs, elle devenait un peu honteuse.

Mais tant se plaignit Jean-la-Plainte que la femme, la pauvre! obéit et remonta lentement.

Le bon Dieu, toujours bon, sourit et accorda encore tout ce qu'elle lui demandait.

Mais bientôt il fallut que Colombelle recommençât une quatrième fois d'obséder le bon Dieu, car son grognon — le brutal! — avait pris le bâton.

Tête basse, tremblante comme la feuille d'arbre, au bon Dieu elle demanda, comme son homme le lui avait ordonné, que leur cabane devînt un palais avec, au dedans comme au dehors, tous les ornements qu'il fallait.

Le souverain maître alors :

— Écoute, Colombelle, lui dit-il, descends bien doucement, et prends garde de te laisser tomber. Tu diras à ton homme qu'il y en a assez comme cela.

Colombelle, en descendant bien doucement, pleurait toutes ses larmes.

Elle conta tout à son homme. Et, quand elle eut tout dit, Jean-la-Plainte, furieux, blasphéma et, dans sa colère, il s'étrangla.

Le beau blé altier ne fut bientôt plus qu'une pincée de paille. Un mistral du diable qui se leva l'emporta comme un fil d'araignée.

Colombelle monta pourtant au ciel une fois encore; mais elle n'eut pas besoin de l'échelle de blé : elle épanouit deux ailes d'un blanc de neige, monta, monta et ne descendit plus.

Quand ma pauvre grand'mère nous racontait *le Miracle de Colombelle*, elle nous disait qu'elle avait vu, étant enfant, la cabane de Jean-la-Plainte, et que, quand soufflait l'aure, les enfants y allaient et distinguaient très clairement le grognement d'un porc dans le bruit qu'elle menait en soufflant...

II.

L'ŒUF D'ANESSE. — *Galèjade.*

... C'est encore à Jan Jannet, des Baumettes, que l'on fit croire que les pigeons tétaient et que, tout le beau mois d'août, au marché de Cavaillon, on vendait... des œufs d'ânesse et qu'il en naissait des ânons ou de petites ânesses.

— Nous mettrons à couver, se dit Jan Jannet. Et de là peut-être aurons-nous un ânon, un joli petit âne! Un âne de plus dans la ferme ne sera jamais de trop.

Il enjamba donc son âne et partit pour Cavaillon.

Il arriva, pansa la bête et chercha au plus vite un marchand d'œufs d'ânesse. Il entra d'abord chez un apothicaire.

— Brave monsieur, excusez-moi si je me trompe... Ne vendriez-vous pas des œufs d'ânesse, ici?

— Si, mais il faut le traire. Ce sera vite fait...

— Nous ne nous entendons pas, monsieur : je vous demande un œuf d'ânesse.

— Un?...

— Un œuf d'ânesse! (Est-il sourd?)

— Ah! j'y suis!... Voyez, je les ai tous cédés, mon pauvre agneau! J'en attends. Si vous n'étiez pas trop pressé : dans trois jours...

— Et combien se vendent-ils?

— Tantôt plus, tantôt moins, selon la qualité...

— Cela va bien. A Dieu soyez. Merci. Excusez-moi si je me trompe.

Il fila. En filant, il rencontra une femme qui braillait par les rues : « Qu'ils sont donc beaux, mes œufs! Qui veut de mes œufs? »

— Brave femme, lui dit Jan Jannet... excusez-moi si je me trompe... Vous qui vendez des œufs, ne connaîtriez-vous pas, de ce côté, un marchand d'œufs d'ânesse?

— De...?

— D'œufs d'ânesse!

— Oh! mon bel innocent!... Vous voulez des œufs d'ânesse!... Nous sommes en pays d'abondance... Tenez,

allez tout droit. Quand vous serez au bout de la rue, là-haut — vous voyez bien... au marchand de sabots? — vous tournerez à main droite, puis vous tournerez à main gauche, puis vous prendrez à main droite... et vous demanderez.

Jan Jannet alla tout droit, vira, tourna, vira encore, et se trouva juste devant la maison de Cougourdan, qui fumait doucement sa pipe sur le pas de sa porte.

— Brave homme — excusez-moi si je me trompe — ne sauriez-vous pas un marchand d'œufs d'ânesse?

Et Cougourdan, qui est un grand railleur et qui fait en gros le commerce des melons :

— Vous tombez bien, dit-il, c'est moi qui vends les meilleurs de la place... Ils se font ici même sous mes yeux : allez, je sais ce qu'ils contiennent et ce qu'ils valent... Je ne donnerais pas pour cent louis d'or l'ânesse qui me les fait. Elle n'en gâche pas un... Ah! ce qu'il est sorti d'ânes, de cette boutique!... Et par ma foi! il en sortirait un fameux si, en sortant d'ici, vous emportiez l'œuf que je vais vous donner! Entrez. Nous allons choisir dans le tas.

Et Cougourdan saisit un de ces gros melons blancs, lisses et luisants :

— Tenez, voici ce qu'il vous faut. Pour peu que vous soyez bon couveur, il éclora sous peu. Deux jours, deux nuits, c'est plus qu'il n'en faut. Vous le coucherez avec vous. Votre chaleur naturelle vous vaudra un âne, monsieur, un âne qui aura œil vif et crin luisant. C'est moi qui vous le dis.

— Combien en voulez-vous?

— Ce sera six francs pour vous. Le juste prix... Mais, tenez, ne marchandons pas : les paroles longues font les jours courts. Baillez-moi cinq francs et n'en parlons plus. Je veux que vous reveniez me voir... Vous prendrez bien garde de ne pas le rompre et vous le tiendrez bien au chaud...

— Va bien. A Dieu soyez... Vous êtes un brave homme, excusez si je me trompe.

Et Jan Jannet prit l'œuf, paya, alla vite boucler le bât de sa bête qu'il enjamba, et il partit pour les Baumettes. D'une main il serrait sur sa poitrine l'œuf précieux, et de l'autre il tenait le bridon de son âne. Et, *dja-hi!* — Sera-ce un âne? disait-il, sera-ce une petite ânesse? Il m'a dit que ce serait un âne... Au fait, si c'est une ânesse, elle fera des œufs. Ils ne se vendent pas trop mal, à ce que je vois!

Et *dja-hi!*

Ah! jour du diable! Ah! malédiction! A une petite heure de Cavaillon, tout juste à la grande descente qu'il y a par là, non loin de cette croix de bois à qui il manque un croisillon, il prit à l'âne je ne sais quelle folle pensée. Pourtant il ne passait pas par là aucune ânesse. Peut-être avait-il eu peur de l'ombre de ses oreilles!... Et de ruer! Il sautait comme un cabri, tant et si bien que Jan Jannet fut descendu de l'âne... Oh! quel paquet! Fort heureusement, il tomba sur son derrière. Le derrière n'a point d'âme et tout alla bien...

— Mais l'œuf? allez-vous dire.

— Aïe, aïe, aïe! L'œuf roula, il alla s'écraser contre une borne au pied d'un buisson. Or, au pied du buisson se trouvait un levraut! Le levraut étourdi fila comme le vent. Jan Jannet, qui se relevait, vit le levraut partir, vit ses longues oreilles...

— Ah! *malavalisque!* crie-t-il, l'œuf était bon!... Le joli ânon et comme il trotte! Si, au moins, il savait le chemin de notre étable! Gueusard de sort! On me le volera! Les beaux cinq francs!

« Allons, puisqu'il le faut, retournons à Cavaillon! »

Et Jannet remonte sur son âne, il tourne bride, et s'en revient chez Cougourdan pour acheter un nouvel œuf...

JOSEPH ROUMANILLE.

(Traduction de M. Charles Maurras.)

ESSAIS ET NOTICES

La Fin du Paganisme (1).

Lorsque la religion chrétienne fut devenue la religion de l'Empire, le paganisme, qui avait jeté dans le monde romain de si profondes racines, ne se résigna pas aisément à sa défaite et n'accepta pas sans une longue et opiniâtre résistance le triomphe du christianisme. Bossuet, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, indique en quelques traits ces derniers efforts du paganisme expirant contre l'Église victorieuse :

Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens; et le Sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions, c'était faire injure au nom romain. Ainsi cette Compagnie, composée de ce que l'Empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuples où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'Empire, ni enfin par celle des princes dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobre l'Église de Jésus-Christ,

(1) *La Fin du paganisme, Étude sur les dernières luttes religieuses en Occident au IVe siècle*, par G. Boissier, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, chez Hachette. — Voyez la *Revue bleue* du 28 février 1891.

qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'Empire, toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs (1).

Le livre de M. G. Boissier est le récit de cette longue et mémorable lutte des derniers défenseurs du polythéisme contre la religion nouvelle. Les événements politiques, qui ont amené le triomphe définitif de l'Église, ont trouvé de nombreux historiens : en France, M. Beugnot (2), le duc de Broglie (3), M. Duruy (4) ; en Allemagne, M. Schultze (5). M. Boissier s'est attaché plus particulièrement à mettre en lumière la révolution par laquelle s'est opérée, sous l'influence des croyances nouvelles, la transformation des idées répandues dans le monde païen ; il l'a fait avec une haute impartialité, en se plaçant en dehors des discussions religieuses de ces premiers siècles ; et les deux volumes qu'il a composés sur ce sujet ne sont pas seulement d'une lecture attrayante : remplis de vues originales, d'appréciations nettes, de jugements instructifs, de documents curieux qui attestent l'étude approfondie des textes, ils témoignent à la fois d'une rare liberté d'esprit dans ces questions qui passionnent encore les hommes de notre temps, et d'une érudition très solide qui se dissimule sous la simplicité du style et la clarté de l'exposition.

Une des parties les plus intéressantes du premier volume est celle qui retrace la réaction païenne à laquelle l'empereur Julien a attaché son nom. Nous y voyons que cette tentative de restauration du paganisme eut un auxiliaire puissant dans la rivalité jalouse de l'esprit grec contre l'esprit romain, qu'il tenait pour inférieur. Conquise par Rome, la Grèce se glorifiait d'avoir dominé et civilisé ses vainqueurs grossiers :

> *Græcia capta ferum victorem cepit, et artes*
> *Intulit agresti Latio* (6).

« Songez que vous êtes Grec et que vous commandez à des Grecs, » disait Libanius à Julien (7). Recommandation inutile : celui-ci n'a garde de l'oublier. A la religion nouvelle, il oppose l'hellénisme, c'est-à-dire tout ce qui a été conçu, produit, inspiré par l'esprit grec.

De ce passé glorieux de la Grèce, dit M. Boissier, il ne veut rien laisser perdre ; tous les souvenirs lui en sont chers, sa religion surtout, qui tient tant de place dans son histoire et qui a inspiré ses plus grands écrivains. Il s'y attache d'abord, et avant tout examen, par fierté nationale (1).

Il trouve dans les croyances païennes une poésie religieuse que les dogmes austères de la religion nouvelle ne sauraient remplacer à ses yeux, et une indépendance dont la discipline inflexible de l'Église lui fait sentir tout le prix. Il croit que les lettres grecques ont pour former les jeunes âmes une vertu qui manque au christianisme, et dit aux chrétiens : « Si les jeunes gens que vous appliquez à la lecture de vos livres sacrés, arrivés à l'âge d'homme, valent mieux que des esclaves, je consens à passer pour un maniaque et un insensé ; tandis que chez nous, avec notre enseignement, tout homme, à moins d'avoir une nature entièrement mauvaise, devient nécessairement meilleur (2). » Pour justifier ce qu'il avance, l'empereur Julien chasse des écoles les maîtres chrétiens et interdit l'enseignement aux rhéteurs et aux philosophes qui suivent la religion nouvelle, sous prétexte qu'il serait embarrassant pour eux d'expliquer des auteurs dont ils ne partagent pas la doctrine, en réalité dans l'espérance de discréditer la religion chrétienne en tâchant d'abêtir ceux qui l'ont embrassée.

Dans la pensée de Julien, privés de cette éducation salutaire qui fait l'homme, ils perdraient peu à peu les belles qualités de l'esprit grec et deviendraient des barbares. De cette façon, la secte achèverait de s'éteindre dans l'ignorance et l'obscurité (3).

En même temps, il s'efforce de rajeunir le polythéisme grec en imitant cette religion qu'il affecte de rabaisser ; il cherche à relever la dignité du sacerdoce et la majesté du culte païen, à épurer la morale païenne, à donner aux fables mythologiques une interprétation symbolique, plus digne de la divinité.

Les nombreux emprunts qu'il a faits à la doctrine de l'Église sont surtout importants à signaler ; ils montrent combien le christianisme est venu à son heure, combien il répondait aux désirs et aux besoins de cette société, comme il était fait pour elle et devait y réussir, puisque Julien, qui le déteste, ne croit pouvoir lui résister qu'en l'imitant (4).

Tentative impuissante. Tandis que Julien rouvrait inutilement les temples païens dont la foule ne savait plus le chemin, et tentait vainement d'infuser au paganisme épuisé quelque chose de l'esprit nouveau qui remuait le monde, le christianisme s'assimilait peu à peu, en dépit des édits de l'empereur apostat, ce qui pouvait être conservé de la civilisation des anciens.

(1) Troisième partie, ch. Ier.
(2) *Histoire de la destruction du paganisme en Occident.*
(3) *L'Église et l'Empire romain au IVe siècle.*
(4) *Histoire romaine*, t. VII.
(5) *Geschichte des Untergangs des Grieshisch romischen Heidenthums.*
(6) *Horace*, Épîtres II, 1.
(7) *Legat. ad Jul.*

(1) Tome Ier, p. 110.
(2) *Boissier*, t. Ier, p. 112.
(3) *Ibid.*, p. 155.
(4) *Ibid.*, p. 167.

Il voulait, dit M. Boissier, sauver d'une ruine complète ce qui restait des civilisations de l'antiquité, et il faut bien avouer qu'il n'avait pas tort : elles contenaient des éléments qui méritaient de vivre et qui devaient servir à constituer les sociétés modernes. Ces éléments, le christianisme était en train de se les assimiler ; ils s'y insinuaient, ils y pénétraient de tous les côtés, depuis qu'il était devenu moins sévère et se mêlait davantage au monde : ils devaient finir par se fondre avec lui sans en altérer le caractère général (1).

Aussi les gardiens les plus scrupuleux de l'orthodoxie chrétienne trouvent-ils bon que l'enfant chrétien fréquente les écoles païennes et qu'il apprenne les lettres profanes : « Comment, dit Tertullien, se formerait-il, sans cela, à la sagesse humaine? Comment apprendrait-il à diriger ses pensées et ses actions, l'éducation étant un instrument indispensable pour l'homme pendant toute sa vie (2)? »

Personne alors, ajoute M. Boissier, pas plus saint Augustin que Tertullien, n'imaginait qu'on pût se passer de cette éducation que tant de siècles avaient faite, et où tant de générations avaient puisé les éléments de la science de la vie (3).

Sage leçon, que certains réformateurs de l'enseignement pourraient méditer avec fruit.

Les docteurs chrétiens se servaient donc des lettres païennes pour défendre, pour propager la religion de Jésus-Christ, et puisaient aux sources antiques ce qu'elles contiennent d'éternellement vrai et d'éternellement beau, rapportant cette vérité, cette beauté à une sagesse supérieure, qui parlait par la bouche de leurs poètes, de leurs orateurs, de leurs philosophes :

Ces philosophes dont vous êtes si fiers, disait Minucius aux païens, nous pouvons aussi invoquer leur autorité. Loin de nous condamner, comme on le prétend, ils avaient pressenti nos croyances, ils étaient déjà chrétiens sans le savoir. Et vous aussi, vous pouvez le devenir sans vous mettre en contradiction avec eux, sans être forcés de renoncer à les lire et à les admirer (4).

Le second volume nous montre, par une étude approfondie de la poésie latine chrétienne, dans saint Paulin de Nole, dans Ausone, dans Prudence, comment de l'étude des lettres anciennes est née la littérature chrétienne, qui, comme la peinture, la sculpture, l'architecture, n'a pu se développer sans la connaissance des chefs-d'œuvre antiques, tout en allant chercher plus haut son inspiration :

Pour attirer les gens du monde au christianisme, dit M. Boissier, il fallait le leur présenter sous la forme et avec les ornements auxquels ils étaient accoutumés (1).

Et il ajoute :

S'il est vrai, comme je le pense, que les poètes chrétiens aient achevé de réconcilier le christianisme avec les lettrés, qu'ils aient amené à ses doctrines les gens qui étaient ses ennemis déclarés ou qui ne lui appartenaient que du bout des lèvres, ils lui ont rendu un grand service (2).

Ne pouvant donner en quelques pages une idée complète de cette vaste étude, nous appelons particulièrement l'attention des lecteurs sur les derniers chapitres dans lesquels l'auteur discute l'accusation intentée au christianisme, d'avoir précipité la ruine de l'Empire romain.

Les adversaires de la religion chrétienne lui reprochent en effet d'avoir hâté la chute de l'Empire, en détruisant le patriotisme, en favorisant l'abandon des fonctions publiques, en amenant la dépopulation de l'Empire, en affaiblissant l'esprit militaire. M. Boissier démontre clairement que Rome portait en elle tous ces germes de décadence antérieurement au christianisme.

Les chrétiens manquaient-ils de patriotisme? Même au temps des persécutions, « leur loi leur faisait un devoir d'être soumis aux puissances, et aucune épreuve n'avait pu ébranler leur fidélité (3) ». Tertullien les représente priant pour l'empereur qui les frappe, et demandant pour lui une longue vie, une domination tranquille, une famille unie, des armées victorieuses, un Sénat fidèle, un peuple obéissant et la paix dans le monde (4). Corneille a exprimé éloquemment cette vérité par la bouche de Sévère, dans *Polyeucte :*

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons,
Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins, les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles (5)?

Si les chrétiens persécutés n'ont pas été les ennemis de Rome, comment le seraient-ils devenus quand l'Église fut protégée par les empereurs?

L'abstention des fonctions publiques ne saurait être davantage imputée au christianisme. Elle tenait à la politique fiscale des empereurs :

La misère ayant augmenté et la population se faisant plus rare, l'impôt devint trop lourd et fut recouvré difficilement. Comme les empereurs ne voulaient rien perdre et qu'ils obligeaient les villes à payer la somme à laquelle on les avait taxées, les *Curiales*, ou décurions, c'est-à-dire les membres du conseil de la cité, étaient forcés de fournir, de

(1) *Boissier*, t. Ier, p. 167.
(2) *Ibid.*, p. 235.
(3) *Ibid.*, p. 250.
(4) *Ibid.*, p. 337.

(1) *Boissier*, t. II, p. 177.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 399.
(4) *Boissier*, t. II, p. 399.
(5) Corneille, *Polyeucte*, t. IV, p. 6.

leur fortune, ce qui manquait. Le résultat de ces mesures fut qu'on ne trouva plus de curiales (1).

Ce que M. Boissier résume ici en quelques lignes a été longuement développé par M. Guizot dans son *Essai sur le régime municipal dans l'Empire romain :*

Le système de gouvernement, qui commence sous Dioclétien et finit sous Honorius, n'avait d'autre objet que d'étendre sur la société un réseau de fonctionnaires, sans cesse occupés à en extraire des richesses et des forces, pour aller ensuite les déposer entre les mains des empereurs... Toutes les fois que les revenus propres d'un municipe ne suffisaient pas à ses dépenses, la curie, c'est-à-dire le corps de tous les citoyens aisés, les décurions étaient tenus d'y pourvoir sur leurs propriétés personnelles. Ils étaient de plus, presque partout, percepteurs des impôts publics et responsables de cette perception... La qualité de décurion devint ainsi une cause de ruine. Leur condition fut la plus onéreuse de toutes les conditions sociales. Ce n'est pas tout. Dès que la condition de décurion fut onéreuse, il y eut profit et tendance à en sortir. L'exemption des fonctions de curiale devint un privilège. Ce privilège reçut une extension toujours croissante. Les empereurs qui tenaient en leurs mains la concession de toutes les dignités et de tous les emplois publics les conférèrent aux hommes et aux classes qu'ils avaient besoin de s'attacher. Ainsi naquit dans l'État, et comme une nécessité du despotisme, une classe immense de privilégiés... A mesure qu'augmentaient les charges des décurions, le privilège venait diminuer leur nombre (2).

Il en est de même de la dépopulation. Les lois d'Auguste contre les célibataires endurcis avaient précédé le célibat chrétien :

Ici encore, dit M. Boissier, le mal remontait plus haut; il était plus ancien que le christianisme, et l'on s'en était aperçu dès la fin de la République (3).

Montesquieu, dans l'*Esprit des lois*, attribue cette dépopulation aux guerres civiles :

Les guerres civiles firent périr un nombre infini de citoyens. Rome, sous Auguste, se trouva presque déserte : il fallait la repeupler. On fit les lois papiennes où l'on n'omit rien de ce qui pouvait encourager les citoyens à se marier et à avoir des enfants (4).

Quant à l'affaiblissement de l'esprit militaire, qui fut une des causes principales de la chute de l'Empire, bien que le christianisme fût une religion de paix, on ne saurait l'en rendre responsable.

N'oublions pas, dit encore M. Boissier, que cet affaiblissement remonte beaucoup plus haut, et que les premiers symptômes en sont plus anciens que la naissance du Christ. Pendant longtemps, c'était Rome et sa banlieue de vigoureux paysans qui fournissaient les meilleurs soldats à la République. A l'époque d'Auguste, la sève est tarie.

Et il ajoute :

Les empereurs, qui auraient dû faire des efforts pour atténuer le mal, l'aggravèrent. Comme ils craignaient qu'un ambitieux ne se fît un parti dans l'armée, ils détournaient les gens riches de servir (1).

C'est l'opinion de Montesquieu :

Comme, du temps de la République, on eut pour principe de faire continuellement la guerre, sous les empereurs la maxime fut d'entretenir la paix. Les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquiétude, avec des armées qui pouvaient mettre leurs services à trop haut prix (2).

Volusianus avait demandé à saint Augustin si le précepte évangélique, qui commande de rendre le bien pour le mal, ne devait pas rendre les princes chrétiens impuissants à sauver l'Empire. Saint Augustin lui déclare que le christianisme ne condamne pas la guerre, quand elle est juste et faite avec humanité (3). Au comte Bonifacius, qui le consultait sur le même sujet, il répond : « N'allez pas croire qu'on ne puisse pas plaire à Dieu dans les camps : David était un guerrier (4). » Et ce qu'il conseillait aux autres, l'évêque d'Hippone le pratiqua lui-même ; il s'enferma dans sa ville épiscopale assiégée par les Vandales, animant chefs et soldats à la résistance, et pendant quatre mois tint tête aux barbares.

M. Boissier conclut en ces termes :

Comme l'Église avait fait depuis longtemps des concessions importantes aux lois et aux usages de la société dont elle allait prendre la direction, la transition d'un régime à l'autre s'est accomplie sans trop de violence (5).

Ainsi l'Empire a péri de maladies qui remontaient plus haut que le christianisme; on peut donc affirmer que la religion de Jésus-Christ n'a point été la cause directe de sa ruine : l'Empire était si profondément atteint que, sous quelque régime religieux ou politique qu'on l'eût fait vivre, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sa fin était inévitable.

Ce résumé trop rapide ne donne qu'une idée imparfaite du livre de M. Boissier, dont on trouvera la lecture aussi attachante qu'instructive.

AD. HATZFELD.

(1) *Boissier*, t. II, p. 410.
(2) Guizot, *Essais sur l'histoire de France*, p. 14.
(3) *Boissier*, t. II, p. 424.
(4) Montesquieu, *Esprit des Lois*, XXVII.

(1) *Boissier*, t. II, p. 482.
(2) *Ibid.*, p. 483.
(3) *Grandeur et décadence des Romains*, ch. XIII.
(4) *Boissier*, t. II, p. 431.
(5) *Ibid.*, t. II, p. 432.

CHRONIQUE MUSICALE

Israël en Égypte.

La fée capricieuse et charmante qui se fait, une fois l'an, « Société des Grandes Auditions Musicales de France », vient de se manifester par *Israël en Égypte*, au Trocadéro. L'autre printemps, c'était *Béatrice et Bénédict* à l'Odéon. Le plus compact des oratorios de Hændel, après l'insignifiante berquinade de Berlioz, rien de plus largement compensateur. Voilà donc Hændel mis à la mode — comme l'Engadine — admiré sur commande, visité par les belles dames qui viendront y produire les dernières créations du couturier pour le plus grand agacement des artistes. Aussi toniques, aussi reconstituantes que les âpres brises de Saint-Moritz, les sévérités de cette musique grandiose conviennent aux tempéraments affaiblis. C'est pour cette raison qu'on nous l'a donnée, je pense — et peut-être aussi parce qu'il est encore plus « select » et flatteur de découvrir un chef-d'œuvre à peu près ignoré du public que d'avoir à produire un grand homme à ses dîners. Malheureusement, George Friedrich Hændel, le Saxon, a les manières brusques, le verbe haut, rien d'un musicien pour dames. Plus d'une, après l'avoir applaudi du bout des doigts, rentrée chez elle, a dû répéter le mot de la petite Michèle de Burne au sortir de Prédollé : « Très fort, mais bien raseur! » — Et, naturellement, les membres de l'Institut, présents à la cérémonie, n'auront protesté que pour l'honneur du corps. Dieu garde du succès mondain les cimes alpestres, les chefs-d'œuvre, les vieux maîtres... par-dessus tout, les jeunes talents !

*
* *

Israël en Égypte, le cinquième par rang de date des oratorios de Hændel, lui coûta en tout vingt-cinq jours de travail — à peu près autant que *le Messie*. — Ses manuscrits en rendent témoignage. Il en emprunta entièrement les paroles aux Livres saints (psaumes 78, 105, 106, et 15e chap. du 2e livre de Moïse), pour fermer la bouche aux Pharisiens dont les intrigues, après lui avoir suscité au théâtre une concurrence désastreuse, menaçaient de faire interdire l'oratorio et les concerts spirituels du carême comme un divertissement profane. La première partie retrace les souffrances du peuple de Dieu, sa délivrance miraculeuse ; la seconde chante, avec Moïse, les louanges du Seigneur, libérateur d'Israël ; — mais c'est dans l'ordre inverse que l'ouvrage fut composé. Hændel, ayant terminé depuis quatre jours à peine son oratorio de *Saül*, s'était remis au travail, dès le 1er octobre 1738, en prenant, cette fois, pour texte le cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge. Il ne s'agissait d'abord, dans sa pensée, que d'une simple cantate; et sous cette forme, qu'elle a conservée, la seconde partie actuelle d'*Israël*, entreprise la première, était achevée le 11 octobre. Mais, presque aussitôt, le dessein d'une œuvre plus vaste se développant dans son cerveau, l'idée lui vint de faire précéder l'Action de grâces des Hébreux du récit des événements qu'elle célèbre. Il reprit donc la plume, le 15 octobre, termina les Plaies d'Égypte le 20, l'Exode le 28. Puis, l'ensemble formé de ces deux parties semblant encore un peu court pour occuper une soirée, il y mit comme introduction son « Antienne funèbre pour les obsèques de la reine Caroline » transformée en « Lamentations des Hébreux sur la mort de Joseph ». Le jour de la première exécution, le 4 avril 1739, *Israël en Égypte* comprenait ainsi trois parties. Dès le lendemain, comme l'œuvre avait paru lourde et sévère, Hændel, sur les instances de Walsh, son éditeur, y laissa intercaler plusieurs morceaux de chants empruntés à ses autres compositions. Ce compromis n'ayant pas ramené le public, *Israël* cessa d'être joué pendant dix-sept ans. A la reprise, en 1756, les Lamentations sur la mort de Joseph furent remplacées par une nouvelle première partie, formée d'extraits de *Salomon* et de fragments de l'*Occasional Oratorio*, composition de circonstance écrite je ne sais plus à quel propos. Pour l'édition enfin, l'Antienne funèbre reprit son titre et fut gravée à part ; les morceaux d'emprunt retournèrent presque tous à leur source ; l'oratorio d'*Israël*, ramené à son premier état, ne comprit plus que les deux parties composées en octobre 1738. C'est ainsi qu'il nous est parvenu et qu'on l'exécute encore aujourd'hui.

Ces interversions, ces « repentirs » ont laissé leur trace. L'œuvre s'en ressent : non, certes, la facture — Hændel, Bach, ou Mozart, quand ils l'auraient voulu, n'auraient pu lâcher leur style — mais la composition, à laquelle on trouverait à reprendre. Hændel, par exemple, en supprimant les « Lamentations sur la mort de Joseph », a laissé subsister, par inadvertance sans doute, la transition qui les reliait à la seconde partie devenue la première. L'œuvre débute ainsi, de but en blanc, sans ouverture, par six mesures de récitatif banal où il est question de Joseph dont on n'entendra plus parler, et qui établissent une tonalité accidentelle pour en sortir aussitôt. De même, l'Action de grâces, conçue d'abord comme une cantate, a gardé de son autonomie première son encadrement caractéristique entre deux reprises d'un même chœur — construction normale quand la série de morceaux devait former un tout complet, mais symétrie boiteuse depuis que la cantate est devenue la seconde moitié d'un oratorio en deux parties.

Autre écueil : entre ces deux parties dont la seconde revient sur les événements qu'a racontés la première, il fallait surtout éviter la confusion et les redites. L'Action de grâces, traitée en développement musical de l'Exode, en eut redoublé l'intérêt... Mais l'Action de grâces avait été composée d'abord ; Hændel ne pouvait donc établir une gradation rétros-

pective, encore moins rattacher la seconde partie à la première par des rappels de motifs — quand même le procédé eût été en faveur dès ce temps-là. Qu'il se soit préoccupé de donner à chacune un caractère propre, je le veux bien : la première ne comprend qu'un air contre dix chœurs ; la seconde a neuf chœurs et six morceaux de chant ; — l'une serait plutôt descriptive, l'autre plutôt lyrique. Mais la démarcation n'est pas bien rigoureuse. Le passage de la mer Rouge est décrit une seconde fois dans l'Action de grâces, et la célèbre pastorale fait partie de l'Exode. Quant aux procédés de construction, généralement peu variés chez Hændel, tous les commentaires des apologistes n'en corrigeront pas l'uniformité, plus sensible ici qu'ailleurs. Si l'expression collective des masses chorales convient aux sentiments d'un peuple entier, réduit en servitude, échappant à ses maîtres, vengé par son Dieu, — tout de même cet entassement cyclopéen de chœurs mis les uns sur les autres et tenant par leur masse est accablant à la longue. L'architecte moderne, un instant confondu, s'aperçoit bientôt que cela manque d'escaliers, de portes et de fenêtres.

Et pourtant, sans parler des pages sublimes ou grandioses — derrière cette monotomie extérieure des grandes lignes se découvrent, dans le détail, les combinaisons les plus ingénieuses de dessin et de rythme, une fertilité d'invention que je désirerais mettre en relief. Si l'étude vous semble maussade, prenez-vous-en à Maurice Bouchor. Il a si bien exprimé toute la poésie de cet oratorio redoutable (1) qu'il ne m'a laissé que la technique.

*
* *

Le double chœur par lequel s'ouvre la première partie est construit sur trois idées : les enfants d'Israël gémissaient dans la servitude — ils peinaient à de durs travaux — et leur cri monta jusqu'à Dieu. Les trois thèmes correspondants, d'abord exposés l'un après après l'autre, alternent et se superposent, chacun gardant sa forme caractéristique dans son court et libre développement. Celui de la plainte d'Israël, par ses longues tenues, fournit un point d'appui au mouvement plus rapide du thème du travail. Le morceau est écrit à huit voix, mais non pas à huit parties réelles — constamment : l'une double l'autre, à l'octave, à l'unisson, à la tierce. Ce procédé, déjà, nous ouvre des vues sur l'un des côtés essentiels du génie de Hændel : tendance à concentrer l'intérêt sur un seul point, parti pris de faire fléchir, au profit de l'effet d'ensemble, les strictes lois de l'imitation, à y subordonner la marche du développement. C'est l'esprit italien qui synthétise, résume, sacrifie. Où Bach insiste, Hændel glisse ; la même science profonde que son grand rival emploie à épuiser le sujet, Hændel s'en sert pour s'en échapper adroitement. Tandis que, chez Bach, les parties d'égale importance se meuvent d'une course rigoureusement parallèle, celles de Hændel se pénètrent, se renforcent, les unes attirant tout à elles, pendant que les autres, passées au second rang, leur servent de support. Et de là cette impression de stabilité qu'aucune autre musique ne donne au même degré.

Immédiatement commence le récit des fléaux qui fondirent sur l'Égypte. Un nouveau chœur traduit, en dessins chromatiques, l'horreur des eaux changées en sang. C'est une courte fugue à quatre voix, empruntée par le maître à ses pièces d'orgue et de clavecin. Ici, comme plus loin dans le chœur des ténèbres, l'impression seule du miracle est rendue, non le miracle lui-même ; il n'y avait point matière à tableau musical. L'élément imitatif intervient dans l'air des Grenouilles, dans le chœur des Insectes, dans celui de la Grêle, trois morceaux de valeur inégale : les deux premiers, bien insignifiants ; le troisième, superbe. Encore, pour ce qui concerne l'invasion des batraciens, l'intention descriptive ne m'est-elle pas démontrée — car la même figure d'accompagnement se continue pour la description de la peste. Je n'y trouve pas davantage la colossale grandeur sur laquelle l'imagination de poète voyageur de Maurice Bouchor s'est si fort échauffée ; et pas la plus légère nuance de comique : Hændel risquait trop, à scandaliser ses détracteurs, pour se permettre pareille fantaisie. Quant au double trait de violons en triples croches par mouvement contraire, qui simule le bourdonnement des insectes, il est pittoresque seulement pour l'œil, à peu près perdu pour l'oreille. — Viennent ensuite la grêle et la foudre : les deux chœurs tantôt se répondent en écho, tantôt se réunissent ; les voix, traitées en style libre, chantent note contre note ; de cette uniformité de valeurs, le rythme prend un mouvement, une carrure irrésistibles. Tout à coup la nuit se fait sur la terre : l'harmonie descend lentement, toujours plus sombre ; les quatre voix d'abord groupées, se quittent, s'appellent, éperdues, de plus en plus faibles, comme égarées et se cherchant dans l'ombre ; tout sentiment de rythme et de tonalité disparaît ; l'orgue, dans sa toute-puissante majesté, roule lentement sa pédale impassible : « Et il répandit sur la terre d'épaisses ténèbres... »

Nouvelle fugue en mouvement vif, médiocrement intéressante : encore un emprunt au recueil d'orgue et de clavecin — Dieu va frapper les premiers-nés d'Égypte. Le thème est énergique ; Camille Saint-Saëns dans son *Déluge* s'en est inspiré de très près, et, coïncidence amusante, pour rendre la même idée : « J'exterminerai cette race !... »

Après ces formules classiques, un court moment d'abandon. C'est la délicieuse pastorale par laquelle commence l'Exode : pastorale que j'appellerais plutôt berceuse ; car, ainsi que l'a senti Maurice Bouchor, Jéhova s'est tourné vers son peuple, non pour le

(1) *Israël en Égypte.* — Paris, Fischbacher.

pousser devant lui comme un berger mercenaire, mais pour l'emporter dans ses bras, comme le bon pasteur. Après un rapide élan de joie que rappellera l'*Alleluia* du *Messie*, les voix se repassent l'une à l'autre la douce cantilène; deux flûtes bénies — qui ne font que paraître et ne reviendront pas — la répètent en tierces; de nouveaux cris de triomphe saluent la parole céleste; puis, autour de la seconde partie du motif mélodique, s'enroule lentement une petite fugue — mais si enveloppante en sa caresse, que nous y respirons un parfum de terre promise : le souffle du pays d'Haydn et de Mozart — même un avant-goût de *Parsifal*. Le chœur finit comme il a débuté, par une explosion joyeuse.

Trois chœurs de la plus grande beauté, de styles très divers, terminent cette première partie. Pour le miraculeux passage de la multitude à travers les flots maintenus entr'ouverts, une fugue s'imposait : la voici. Le rythme pesant du sujet principal marque le pas mesuré des combattants; le trait rapide et syncopé du contre-sujet doit figurer, j'imagine, le piétinement incertain des enfants et des femmes. L'écriture est presque toujours à quatre parties; les deux chœurs, bien que divisés, se prêtent un mutuel secours. Dans le morceau qui suit, le rôle principal passe aux instruments; les violons et les hautbois, à tour de rôle, font des bonds prodigieux, pendant que les flots retombent sur l'armée ennemie, au milieu du remous de l'orgue et des basses de l'orchestre; toutes les voix groupées hurlent d'une joie féroce. L'effet est énorme. Cependant le tranquille finale : « Alors Israël craignit le Seigneur et crut en lui » — avec sa forme sévère, son harmonie archaïque dans le grand style italien du XVIIe siècle — m'impressionne encore davantage.

*
* *

On s'attendrait à trouver dans la seconde partie — l'Action de grâces — un débordement de bonheur, une effusion ininterrompue de reconnaissance et de tendresse, l'éclat de ces rythmes vainqueurs, de ces tonalités claires où se meut en souverain le mâle génie de Hændel; et c'est ainsi, en effet, qu'elle commence et qu'elle se termine, par le chœur célèbre : « Le cheval et le cavalier, il les a précipités dans la mer. » Elle aurait pu continuer de même sans monotonie, par contraste avec le souvenir des terreurs passées. Mais, conçue d'abord isolément, il avait fallu y mettre la variété, d'un morceau à l'autre; restée telle quelle dans son cadre agrandi, elle n'a plus l'unité suffisante pour former la contre-partie du drame de la mer Rouge : même, j'y remarque des harmonies plus sombres, des modulations plus osées, l'emploi presque aussi fréquent du mode mineur. Elle comprend trois airs, trois duos et neuf chœurs. L'air de soprano et celui de ténor sont d'une belle facture, d'inspiration moyenne; plus discrètement accompagnés que ceux de Bach. L'air de contralto en *mi* majeur, le plus beau de tous (n° 26 de l'édition Peters), appartient, je crois, à l'oratorio d'*Athalie*. Le duo des deux sopranos, celui du contralto et du ténor sont un peu dans le sentiment de la *Passion*, et d'ailleurs admirables. Les roulades guerrières des deux basses sont sèches; sans doute, pour partager l'enthousiasme de Bouchor, il faudrait les entendre en allemand, par des hommes à grande barbe, le soir, dans la cathédrale de Bâle. Mais au Trocadéro, tant que les solistes ne se résigneront pas à chanter de la tribune de l'orgue, on les entendra deux fois pour une, ce qui est excessif. Franchissons quelques chœurs sans grande originalité, pour arriver au sommet, au morceau le plus grandiose, peut-être, qu'ait écrit Hændel. C'est le chœur dramatique annonçant aux Hébreux la défaite des peuples de Chanaan : rythmes terrifiants, harmonies implacables, toute la scène finale de *don Giovanni* est sortie de cette page; elle ne l'a point surpassée. L'opposition de l'air de contralto intercalé à la suite est d'un grand effet; et la reprise du chœur triomphal, ramené par un court récit, forme une magnifique conclusion.

*
* *

Telle nous est apparue cette œuvre colossale, dont les belles pages égalent les plus belles du *Messie*, — très inférieure, dans son ensemble, à la *Messe* en *si* mineur, à la *Passion de saint Matthieu*. Signe des temps! Par son éducation italienne, Hændel est Latin comme nous, — et c'est à Bach, le gothique, que vont nos préférences. La scolastique de Hændel est moins sévère, elle nous paraît plus sèche; il nous ménage, et il nous fatigue; il écourte, et nous paraît long. Son art, tout proche du nôtre, semble mort; l'art lointain de Bach est resté jeune. Sa langue, pour nous, moins familière, a gardé toute sa verdeur; la rigueur plus grande des solutions nous captive : c'est que le maître de Leipzig a plus de fraîcheur d'âme, plus de mystère, de profondeur et de pensée.

Mais Hændel reste le classique par excellence, le plus sûr des maîtres — plus sûr que Wagner, que Beethoven, que Jean Sébastien lui-même; plus nécessaire encore. Je l'ai dit et ne cesserai pas de le redire : le public français a fait son éducation musicale à rebours. Son intelligence s'ouvrait à peine à Mozart qu'on l'a mis au régime de Wagner. Il en est de nous comme d'un peuple primitif brusquement en contact avec une civilisation avancée. On s'en aperçoit à l'abus de tous les moyens d'expression, aux alternatives de platitude et de violence. L'édifice est à reprendre en sous-œuvre, la tradition à créer, le goût à faire naître des œuvres saines, robustes, fortement conçues, sévèrement exécutées; là-dessus prenons conseil de Hændel et de Marcello. Peut-être la révolution de la simplicité est-elle moins éloignée qu'on ne croit; c'est donc le cas

d'apprendre d'eux l'art aujourd'hui perdu d'écrire en *ut* majeur :

Gorgé jusques aux dents de rouges aloyaux,
Hændel éclate en chants terribles et loyaux.

« Loyal assurément, me dit quelqu'un de la Société nationale; mais pour terrible, il n'y a guère paru l'autre jour. Cette musique écrasante a littéralement glissé sur nous; pas un frisson; pas même une migraine! » — Il est vrai; et voilà ce que l'on gagne à vouloir faire les choses à moitié; cinquante choristes de plus et dix répétitions supplémentaires n'auraient pas nui. A la seconde exécution, M. Guilmant, appelé inopinément à tenir l'orgue, a rétabli les affaires avec l'autorité, l'initiative que lui donnent son rare talent d'organiste, son expérience des conditions acoustiques de la salle, sa connaissance profonde du style de l'auteur d'*Israël*. Au lieu de réaliser simplement la basse chiffrée comme avait fait, non sans talent, M. Vincent d'Indy la première fois, il s'est servi du magnifique instrument de Cavaillé comme d'une réserve d'harmonie, donnant aux moments décisifs, comblant les vides, ralliant les indécis, accentuant les effets; et l'habile et consciencieux chef d'orchestre, M. Gabriel Marie, a compris que la Providence lui envoyait du renfort. C'est bien ainsi que Bach et Hændel avaient conçu le rôle de l'organiste, puisqu'ils se l'étaient réservé. L'honneur de leur succéder à ce poste est redoutable : M. Guilmant peut l'affronter. Car, depuis quinze ans bientôt, il vit avec les maîtres du contrepoint. Élevé dans leur culte et les trouvant ignorés à Paris, il n'a pas voulu que la France restât plus longtemps en arrière. Seul, sans subvention, sans encouragement officiel d'aucune sorte, à force de persévérance, il nous les a rendus familiers. Ses concerts d'orgue ont été et sont encore une œuvre d'éducation nationale, la plus intéressante des expositions rétrospectives. Si Hændel et Bach ont cessé d'être pour nous des personnages mythologiques, si la Concordia, le Conservatoire, la Société des grandes auditions musicales se disputent aujourd'hui la gloire de nous les faire entendre, c'est qu'il avait préparé les voies. Parlant de Hændel et d'un concert du Trocadéro, je n'aurais pu sans injustice lui refuser ce témoignage.

RENÉ DE RÉCY.

CHRONIQUE PARISIENNE

LA RÉCEPTION DE DEMAIN.

A propos de récentes élections académiques, on a fait remarquer que la presse n'était pas suffisamment représentée à l'Institut, et non sans raison. Cette lacune a été rapidement comblée, par la réception d'un des maîtres de l'interview, M. Chincholle, dont le nom revient si souvent dans l'histoire contemporaine.

C'est M. Ernest Renan qui lui a répondu, et la séance avait pris la proportion d'un événement public, comme chaque fois que le hasard met en présence, dans ces solennités littéraires, deux personnalités éclatantes, mais violemment opposées.

M. Chincholle porte de la façon la plus élégante le smoking à palmes vertes qui sied à si peu d'académiciens. Il parle d'une voix claire et vibrante. Les passages que nous donnons ci-dessous des deux discours expliquent l'émotion profonde qu'ils ont produite dans l'auditoire.

DISCOURS DU RÉCIPIENDAIRE.

Messieurs, je m'assieds avec angoisse au milieu de cette Assemblée d'élite, unique dans le monde civilisé, mais avec reconnaissance aussi. L'honneur prodigue que vous me faites, je dirais que je ne le mérite pas, si je ne m'en étais presque rendu digne par le désir continuel que j'en ai eu, depuis mon enfance la plus reculée. Ce désir, messieurs, m'a garanti de bien des tentations, de bien des chutes dans la rude carrière des lettres : il m'a donné le souci permanent de l'orthographe et du style, qualités sans lesquelles j'ose affirmer que la littérature n'existerait pas.

Combien de fois — je ne me le rappelle pas sans remords — j'ai répondu à un camarade qui me demandait, soit dans un café, soit dans un bureau de rédaction, pourquoi j'avais l'air triste et préoccupé :

— Voyez-vous, mon cher, nous autres, nous serons peut-être riches, nous serons peut-être célèbres, mais nous ne serons jamais de l'Académie française. C'est dégoûtant!

Pouvais-je supposer que la marche de la destinée m'amènerait à raconter cette anecdote sous le dôme même de l'Institut? Quelle inébranlable institution que celle qui procure des émotions aussi douces et aussi pénétrantes!

Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais le jour où je causai avec mon premier académicien. C'était tout à fait à mes débuts; j'étais jeune et inexpérimenté. Je quittais à peine les bancs du collège où je m'étais familiarisé avec les grands classiques, et je faisais dans une Revue hebdomadaire du quartier latin des comptes rendus de réunions publiques. Or, ce jour-là, pour me rendre à une de ces réunions, je pris l'omnibus des Batignolles. Il n'y avait pas encore de plate-forme, et je montai dans l'intérieur. A mes côtés se trouvait un noble et robuste vieillard. Et soudain, au moment où il présentait ses six sous au conducteur, je le reconnus pour avoir vu sa photographie à une vitrine, dans un éclair de souvenir; et je murmurai un nom illustre, celui d'un des membres de votre immortelle compagnie. Il se retourne vers moi, en souriant doucement :

je rougis. Il daigne me rassurer par quelques paroles charmantes, que je notai sur mon carnet, et devenant tout à coup audacieux, après avoir été timide, je l'interrogeai sur la date de l'apparition de son prochain ouvrage. Le glorieux écrivain me la dit, et je reçus cette confidence avec un frissonnement d'orgueil.

Le lendemain, je publiai ce récit, qui obtint un succès considérable et fut reproduit par le *Times*.

Il est mort, aujourd'hui, le noble vieillard, mais son successeur vit encore. Je le vois ici sur les bancs, et j'espère que nous ne le perdrons pas de sitôt.

. . . . . .

(Après le début familier, qui excite à plusieurs reprises les applaudissements de l'auditoire, M. Chincholle entame l'éloge de son prédécesseur, que nous ne nommerons pas par discrétion. Il dit sa vie toute de travail et d'abnégation, son dévouement aux lettres et ses vertus de famille. Il cite en les commentant quelques lignes de ses écrits et narre avec une bonhomie charmante divers épisodes de jeunesse. Puis il reprend.) . . . . . .

. . . . . .

Comme vous ne l'ignorez pas, messieurs, votre illustre compagnie doit l'existence à un des rares hommes que je n'aie jamais interviewés, au cardinal de Richelieu. Et puisque j'ai prononcé ce mot — le mot *interviewé* — laissez-moi étaler complaisamment la satisfaction que j'éprouve en le voyant réhabilité sur le choix que l'Académie a fait de ma modeste personne. L'interview, messieurs, est l'acte qui consiste à converser, pendant un certain temps, avec un personnage d'un sexe quelconque, dans le but avoué d'imprimer cette conversation dans un journal. Ce vocable est masculin ou féminin suivant qu'il s'applique à un homme ou à une femme; dans les autres cas, il est neutre. Pour qu'un interview soit excellent, il faut qu'il n'excède pas deux colonnes de journal et qu'il n'attire qu'un nombre de démentis relativement restreint. Il convient de l'écrire dans une langue à la fois correcte et sans prétention, comme celle de Chateaubriand, par exemple.

Est-il utile d'insister, messieurs, sur l'influence que l'interview a exercée sur les événements contemporains? Qui sait si de toute la littérature de ce siècle, l'histoire impartiale conservera autre chose que des interviews? « La France, a dit un ancien, est le pays de la conversation. » C'est « des conversations » qu'il eût fallu dire.

Quoi qu'il en soit, ne désespérons pas de l'art ni du beau, et admirons cette Académie qui, assise paisiblement sur les bords d'un grand fleuve, résiste aux flots, aux calomnies et aux outrages du temps.

RÉPONSE DE M. ERNEST RENAN.

Monsieur,

Il y a près d'un quart de siècle que nous nous vîmes pour la première fois, dans la maison d'un personnage politique aujourd'hui disparu. Je revenais de chez lui, vous y veniez, au contraire : nous nous rencontrâmes dans l'escalier. Votre physionomie avenante et jeune me plut tout de suite et, moi-même, je crois que je ne vous fis pas mauvaise impression. Nous causâmes longuement, et je ne tardai pas à reconnaître qu'une rare connaissance des sentiments nous unissait. L'avouerai-je? en ce premier entretien, j'ai dit quelque mal de l'Académie.

(Ici les sourires et les bravos commencent.)

Ah! monsieur, avec quelle juvénile ardeur vous ne me permîtes pas de continuer, moi votre aîné! Avec quelle foi vous parlâtes de l'Académie, avec quelle confiance dans ses destinées et dans les vôtres! Mais l'Académie a des indulgences infinies pour le bien que l'on a dit d'elle. Nous étions toujours dans l'escalier; vous sonnâtes à la porte du personnage, et moi je rentrai travailler.

Quel chemin vous avez parcouru depuis cette petite scène, jusqu'au jour où vos beaux travaux ont forcé l'admiration de tous les esprits indépendants!

Vos deux ouvrages les plus importants, monsieur, ceux qui vous recommandent le plus sûrement à la postérité — si toutefois la postérité a le temps de lire — sont la *Philosophie de l'interview* et le *Dictionnaire de mes conversations*, qui est à la place d'honneur dans toutes les bibliothèques.

Philosophie de l'interview! Vous avez, monsieur, le génie des titres, que les Hébreux possédaient aussi au plus haut degré. Le premier interview que relatent les annales de l'humanité est celui qu'Emmaüs fit à Job dans l'endroit familier où ce patriarche avait coutume de se tenir. Ils causèrent du présent et de l'avenir, et ne ménagèrent pas les épigrammes à leurs amis communs.

(M. Ernest Renan lit plusieurs morceaux des œuvres de M. Chincholle et les accompagne de railleries discrètes et fines.)

Malgré les médisances dont on accable notre époque, un siècle qui a porté la liberté de la parole jusqu'à un pareil point n'est pas un siècle vulgaire. Soyons fiers d'y vivre, soyons aussi tolérants, et interviewons-nous les uns les autres d'une façon douce et convenable.

Chacun ici-bas à ses ennuis, ses découragements, mais aussi ses satisfactions. S'il y a des gens qui ne savent pas où coucher, il y en a d'autres qui ont de bons fauteuils et des lits somptueux, et ainsi l'équilibre général est rétabli, ce qui est l'important pour un philosophe.

(Double salve d'applaudissements.)

ALFRED CAPUS.

Nouvelles de l'étranger.

LA CORRESPONDANCE DE BROWNING.

Une dame qui a été l'amie et la confidente de Robert Browning, miss Sutherland Orr, vient de publier sous le titre de : *Vie et Lettres de Robert Browning*, un recueil de documents intéressants relatifs au défunt poète et à sa femme, mistress Élisabeth Barrett Browning, l'auteur du célèbre poème d'*Aurora Leigh*. Voici, par exemple, des extraits de lettres écrites de France à une amie par mistress Browning :

« Robert est un chaud admirateur de Balzac, et a lu la plupart de ses livres; mais, à coup sûr, il ne met pas autant de chaleur que j'en mets à aimer en général la France et les Français. Je lui reproche de juger les choses de trop haut. Il refuse de s'intéresser à un récit pour le récit lui-même ; tandis que moi, vous le savez, je m'accommode très bien de m'amuser sans être forcée d'admirer en même temps. Et ainsi nous sommes parfois en grande guerre. Je brandis, jusqu'à me fatiguer le bras, le drapeau de Dumas, de Soulié, de Sue. Aux drames et aux vaudevilles, il s'y connaît bien mieux que moi; et il affirme toujours que ce sont les meilleurs produits de l'école française.

« J'ai vu George Sand. Elle nous a reçus dans une chambre où il y avait un lit, la seule pièce qu'elle occupe, je pense, durant son court séjour à Paris. Son accueil a été très cordial. Elle m'a tendu sa main que, dans mon émotion du moment, j'ai voulu baiser : sur quoi elle s'est mise à dire qu'elle ne le souffrirait pas et m'a embrassée. Je ne crois pas qu'elle soit beaucoup plus haute que moi (à peine un peu), et je l'ai trouvée un peu trop grasse pour sa taille. Le haut du visage est beau; le front, les sourcils et les yeux — des yeux noirs et brillants — comme il convient; la partie inférieure est moins bien. Les dents sont un peu trop saillantes, donnant trop d'éclat au sourire d'une bouche trop grande, et le menton paraît fuyant. Ce n'a pu jamais être un beau visage, Robert et moi nous en convenons; mais noble et expressif il a été et est encore... Ses manières étaient aussi simples que son costume. Je n'ai jamais vu une femme plus simple. Pas l'ombre d'affectation. Pas une nuance de coquetterie, pas une cigarette en vue! Deux ou trois jeunes hommes étaient assis auprès d'elle, et j'ai remarqué le respect profond avec lequel ils recueillaient tous les mots qu'elle disait. Elle parlait vite, d'une voix basse et sans emphase. Le repos lui est plus familier que l'animation : mais sous ce doux repos, et peut-être à cause même de lui, vous sentez une âme que brûle un feu ardent. Elle m'a encore embrassée quand je l'ai quittée. »

QUEL EST L'AUTEUR DES TABLEAUX DE REMBRANDT?

On n'a pas oublié le Rembrandt du Pecq : cet expert qui n'a pas reconnu un Rembrandt de premier ordre, ces critiques unanimes, quatre jours de suite, à exalter le tableau, puis l'arrivée d'autorités plus compétentes, la semaine des hésitations, et enfin la débandade générale, l'expert trouvé encore trop indulgent, le tableau anéanti sous le mépris public. Trois mois plus tard, un anonyme publiait un livre : *Rembrandt comme éducateur*, où il expliquait comment l'œuvre du peintre hollandais était le parfait symbole du passé et de l'avenir politiques, sociaux et moraux de l'Allemagne du Nord. Les lecteurs de la *Revue* savent déjà sur quels ingénieux raisonnements s'appuyait cette explication et quel fantastique succès elle a eu. Pas un livre allemand, depuis vingt ans, ne s'est vendu à un aussi grand nombre d'éditions. Voici maintenant que la critique d'art du monde entier est mise en émoi par une nouvelle *question Rembrandt* : une question, en vérité, plus grave que les précédentes, car elle porte sur l'existence même et la réalité artistique d'un des peintres dont on croyait le mieux connaître les ouvrages et la vie.

Nous avons déjà indiqué ici, en quelques lignes, l'origine de ce débat. Il a eu pour point de départ un gros volume de 470 pages, avec 7 planches hors texte, publié en avril 1891, à Breslau, sous le titre de : *Qui est Rembrandt? Fondements d'une théorie nouvelle de l'histoire de la peinture hollandaise*. L'auteur, M. Max Lantner, est un jeune savant, sans aucun titre officiel (ses contradicteurs ne manquent pas à le lui reprocher); il habite Breslau, et, depuis des années, s'est consacré tout entier à ce travail, où l'a encouragé l'appui matériel et moral du président de la province de Silésie, M. de Seydewitz.

M. Lantner, au cours d'une tournée artistique en Allemagne, avait été frappé de la perfection *rembrandtesque* de certains tableaux de Ferdinand Bol, et comme, vers le même temps, on publiait en Hollande des documents prouvant de la façon la plus péremptoire que la vieille légende sur les vices et l'inconduite de Rembrandt, loin d'être une fable, restait encore au-dessous de la vérité, l'idée est venue au jeune critique silésien que les chefs-d'œuvre attribués à Rembrandt auraient bien plutôt mérité d'avoir été tous peints par ce Bol, qui avait tant de talent.

Ce que l'on désire bien fortement, il est rare qu'on ne l'obtienne pas, et M. Lantner n'a pas tardé à obtenir la preuve que les tableaux attribués à Rembrandt étaient l'œuvre de Ferdinand Bol. Il a même obtenu deux sortes de preuves : la preuve morale, où il insiste beaucoup, et la preuve positive. La preuve morale, c'est la bassesse d'âme, la paresse et la fâcheuse conduite de Rembrandt.

Bol, qui était dans l'atelier du maître au moment de sa pire déconfiture, a peint une foule de tableaux, tandis que Rembrandt se prélassait dans les cabarets; et, comme Rembrandt était mieux connu, c'est à Rembrandt que les marchands attribuaient les tableaux peints, en réalité, par son exemplaire élève. Mais l'élève avait pris ses précautions; et c'est ici que commence la preuve positive de la découverte de M. Lantner : car il a retrouvé sur la plupart des tableaux fameux attribués à Rembrandt une quantité de petits monogrammes, B, ou Bl, inscrits çà et là, et attestant la paternité de Bol. Tel est le cas pour *la Femme de Putiphar* du musée de Berlin; tel aussi le cas pour des œuvres plus célèbres, plus parfaites, *la Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, *la Ronde de nuit*, *le Staalmeesters*, et ces deux gravures considérées comme les chefs-d'œuvre du genre : *le Paysage aux trois arbres* et *la Feuille aux cent florins*.

Le tapage soulevé par une pareille découverte, on l'imagine sans peine. Les injures tombent dru sur le malheureux M. Lantner; mais les pontifes de la critique d'art ont été si affairés que pas un n'a encore répondu, sauf le directeur du musée de La Haye, M. Bredies, qui a démontré, pour sa part, l'authenticité de la *Ronde de nuit*. Au moment où M. Lantner publiait son livre, une revue hollandaise mettait au jour un document attestant l'authenticité de ce fameux tableau : un acte de 1653, aux termes duquel la *Compagnie du capitaine François Cocq* (c'est le véritable titre de la *Ronde de nuit*) a été peint par Rembrandt en 1642. M. Bredies ajoute que toutes les signatures de Bol dont parle M. Lantner n'existent que dans l'imagination de celui-ci, et que c'est par une espèce d'auto-suggestion qu'il les a introduites dans des reproductions photographiques qu'il avoue avoir retouchées. L'affaire en est là.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris. — May et Motteroz, L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26 TOME XLVII 27 JUIN 1891

A PROPOS DE L'AFFAIRE DE LA MÉLINITE

Il semble bien que du procès désormais fameux de la mélinite et de l'interpellation à la Chambre qui en a été la conséquence, on puisse tirer une moralité profitable. Tout le monde y trouvera matière à de salutaires réflexions et pourra se tracer à l'avance une règle de conduite dans des circonstances plus graves que celles-ci. A ce point de vue et comme avertissement, cette fâcheuse affaire n'aura pas été sans utilité.

En premier lieu, les bureaux de la Guerre — j'entends ceux sur qui pèsent la responsabilité effective des secrets qui importent à la sécurité nationale — ces bureaux vont, sans doute, redoubler de vigilance, de méfiance et de rigueur. Ils devront être absolument sûrs des personnes à qui les secrets seront communiqués, réduire le nombre de ces personnes au strict nécessaire, et ne jamais souffrir que leur situation ait rien de louche ou d'embarrassé. Ceci semble, il est vrai, plus facile à dire qu'à faire, et les précautions les plus minutieuses et les mieux prises peuvent être déjouées; mais enfin le ministre de la guerre doit avoir sa police et sa contre-police. En outre, il est plus facile de veiller sur un petit nombre de secrets que sur une multitude : la prudence ordonne donc de renoncer franchement à tous les secrets dont la conservation serait par trop aléatoire ou pratiquement impossible. Tous ceux qui, par leur nature même, doivent être connus d'un grand nombre de personnes doivent être rayés de la liste des secrets : pareillement, tous ceux qui ne sont pas d'une importance majeure.

Ayons-en peu, gardons-les bien. Chaque prétendu secret qui transpire au dehors, ou qui se trouve dévoilé malgré les efforts des bureaux, compromet les secrets qui restent, contribue à démoraliser et à décourager ceux qui en ont la charge, et crée, pour ainsi dire, un fâcheux précédent. En un mot, deux conditions seraient nécessaires pour qu'une invention, un procédé, un produit, fussent désormais considérés comme un secret par le ministère de la guerre : importance capitale du procédé en question et possibilité de n'en faire part qu'à un très petit nombre de personnes. Tout le reste, par la force des choses, appartient, tôt ou tard, au domaine public. C'est une simple question de temps. Naturellement, lorsque se produit une heureuse invention améliorant quelque détail de l'appareil si compliqué de la guerre moderne (et il s'en produit chaque jour), nous n'avons aucun intérêt à en faciliter la connaissance à l'étranger; mais, hormis les cas cités plus haut, nous ne devons ni nous étonner ni nous émouvoir quand nous apprenons que, d'une manière ou d'une autre, il s'en est rendu possesseur.

Il y a plus : même en réduisant au strict minimum le nombre de secrets sur lesquels on se propose de veiller, même en prenant les précautions les plus rigoureuses et les plus exactes, il faut se faire à l'idée qu'un secret peut toujours cesser de nous appartenir exclusivement. En effet, l'intérêt qui pousse l'étranger à le connaître croît en proportion de l'intérêt que nous avons à le lui cacher; et, si cet intérêt est vraiment capital, si une question d'ordre vital est en jeu, les apparences sont pour que l'étranger finisse par apprendre, à la longue, ce qu'il a si grand besoin de savoir. S'il s'agit

— comme c'est le cas presque toujours — d'une invention qui relève du chimiste ou de l'ingénieur, chaque grande puissance militaire a ses savants, ses travailleurs, ses hommes spéciaux, qui, à force d'essais et de tâtonnements, arrivent à retrouver les données du problème, et, bientôt après, ils sont maîtres de la solution. De plus, en dehors de ces moyens purement scientifiques, il en est d'autres que toutes les puissances emploient et qui, pour être vieux comme le monde, n'ont pas encore perdu leur valeur. Philippe de Macédoine disait qu'il n'était pas de forteresse si bien défendue où un mulet chargé d'or ne pût entrer. Loin de nous la pensée de comparer un seul instant les nations modernes, où le sentiment du patriotisme et de l'honneur se traduit par tant d'actes de sublime héroïsme, aux Grecs dégénérés qui acceptaient la domination de ce demi-barbare; mais, enfin, ne faut-il pas compter avec l'invraisemblable, avec l'imprévu, avec une défaillance possible, là où on l'aurait le moins soupçonné? N'en a-t-on pas vu de trop illustres et douloureux exemples? Peut-on être sûr que nul de ceux qui seront tentés ne se trouvera jamais dans une situation telle, qu'à sa propre stupéfaction il succombe à la tentation longtemps méprisée? Posons donc en principe qu'un secret dont un certain nombre de personnes ont connaissance, quelles que soient ces personnes, quelles que soient les précautions prises, *peut* être dévoilé. Nous n'en éprouvons pas moins d'indignation ou de dégoût contre le traître, nous ne le livrerons pas moins au châtiment qu'il aura mérité; mais cette trahison ne sera qu'un accident jusqu'à un certain point prévu, et par conséquent paré. Des mesures auront été prises en conséquence, et le moral de l'armée, du public (c'est tout un, aujourd'hui) n'en sera point ébranlé.

Car c'est là le gros problème, celui qui doit fixer le plus sérieusement l'attention. Il faut garder intactes ces forces morales, « impondérables » dont parlait le prince de Bismarck dans un de ses discours les plus retentissants au Reichstag, et sans lesquelles les autres restent inertes. Le dommage causé par la révélation d'un secret est un dommage partiel, localisé, par conséquent réparable : c'est une question pour ainsi dire purement matérielle, qui se traduit par une augmentation de travail ou par un supplément de dépense. Mais que l'esprit public soit troublé, que l'opinion soit nerveuse, agitée d'une inquiétude vague et diffuse, qui la prédispose au soupçon et à la crainte, c'est là un dommage moral dont les suites fâcheuses, en cas de guerre, pourraient être incalculables. Aussi devons-nous réagir là-contre. Gardons-nous des émotions violentes auxquelles notre tempérament national nous expose; ne nous laissons pas impressionner par le tapage que mène une presse toujours à l'affût du scandale. Restons de sang-froid, et estimons les secrets techniques ce qu'ils valent, ni plus ni moins. Nous attristons nos amis et nous prêtons quelque peu à rire aux autres par la confiance naïve, je dirais presque idolâtre, que nous plaçons tout à coup en telle invention secrète, sans trop savoir pourquoi. Hier c'était la mélinite, aujourd'hui la poudre sans fumée : demain peut-être un bateau sous-marin. C'est ainsi qu'en 1870 beaucoup de bonnes gens croyaient fermement à la victoire, comptant sur les mitrailleuses qui devaient faucher les régiments ennemis comme par enchantement, et devant lesquelles les Allemands allaient s'enfuir épouvantés. Les mêmes personnes croyaient aussi que le fusil à aiguille avait suffi à assurer, en 1866, le succès des Prussiens : elles n'oubliaient que le long et patient travail des Roon, des Moltke et des Bismarck.

Il faut le dire bien haut : une nation qui mettrait aujourd'hui sa confiance et ses espérances de victoire en une invention matérielle, un canon, un fusil, un explosif, s'exposerait à une terrible désillusion. Toutes les probabilités sont, au contraire, pour qu'on se rencontre à armes à peu près égales, l'adversaire compensant son infériorité sur un point par sa supériorité sur un autre. La guerre n'est pas un jeu de hasard, et il n'y a pas de fétiche qui fasse sûrement gagner. Ou plutôt le hasard y a une part; mais il favorise toujours, à la longue, ceux qui se sont préparés de longue main à le saisir, et qui n'ont voulu lui abandonner que le moins possible. Précisément parce qu'il ne faut pas compter sur la chance, on doit posséder, s'il se peut, des engins supérieurs à ceux de l'étranger : jamais le ministère de la guerre ne mettra trop de zèle à améliorer le matériel, trop d'attention à suivre ce qui se fait de nouveau à l'étranger, trop de soin à protéger l'essentiel de ce qui a été inventé par nos ingénieurs, par nos chimistes et par nos officiers. Mais enfin, encore une fois, ce n'est là qu'un facteur du succès, parmi un grand nombre d'autres, et il n'est que sage de s'attendre à trouver en face de nous une préparation analogue à la nôtre.

Ce sont d'autres causes, plus lointaines, plus profondes, qui décideront sans doute de la victoire : par exemple, et pour en citer quelques-unes des plus importantes, la combinaison raisonnée et méthodique de tout ce qui est nécessaire pour faire arriver, vivre et mouvoir sur un terrain donné d'immenses masses humaines; le sang-froid, l'intelligence, l'esprit d'obéissance et d'initiative à la fois des officiers généraux; enfin et surtout les dispositions morales de la troupe, son endurance, sa capacité de dévouement et de sacrifice, sa confiance en elle-même et en ses chefs. Tout cela ne peut se faire ni se défaire en un jour; tout cela résume de longues années de patient travail et l'œuvre collective de millions d'hommes animés d'une même pensée. Voilà sur quoi il convient de se fier, plutôt que sur un hypothétique secret, ou sur une alliance peut-être illusoire. C'est d'elle-même, en définitive, et d'elle seule, que dépend la destinée de la nation française. Pour être en possession de tous ses avantages, elle n'a qu'à se bien convaincre de cette vérité. Mais, qu'instruite par l'expérience, elle ne fonde plus ses espérances sur rien d'extérieur, qu'elle ne risque plus de passer tout d'un coup, au jour décisif, d'une aveugle confiance à un découragement mortel!

X.

SOUVENIRS D'AMÉRIQUE (1)

Une fête commémorative de la guerre de sécession.

Vicksburg, juin 1890.

Vicksburg est en fête; les rues sont encombrées; le drapeau étoilé flotte sur toutes les maisons. On célèbre ici le souvenir de la terrible guerre de sécession; mais c'est pour fraterniser avec les gens du Nord. Peu de Yankees ont répondu à l'appel, car la distance effraye et les affaires n'attendent pas; du moins sont-ils représentés par quelques vétérans de l'armée du Nord et par deux ou trois de ces colonels qui fleurissent abondamment dans toute l'Amérique. Les souvenirs de la guerre sont très vivaces à Vicksburg; la ville subit un long siège et ne se rendit à Grant qu'après une résistance opiniâtre. On vient de réimprimer un numéro de journal publié ici pendant la guerre. On y retrouve l'éternelle histoire des villes assiégées, l'exaspération du courage mêlée à un profond sentiment d'impuissance, d'inutiles sarcasmes lancés à l'ennemi, les nouvelles les plus contradictoires, les folles espérances démenties si vite, des plaisanteries sur la mule rôtie et le civet de matou, de violentes attaques contre les accapareurs de vivres qui exploitent la détresse publique. Mais tout cela est loin, et Vicksburg se réjouit. Les musiques militaires de la ville et des cités voisines emplissent l'air d'un fracas héroïque; les chants nationaux du Sud, *Dixie* et *Bonnie blue Flag*, éclatent à tous les coins de rues. Les vétérans se promènent avec fierté, leurs insignes étalés sur la poitrine, tandis que de jeunes miliciens parcourent la ville, coiffés de casques à pointe et vêtus de sifflets aux revers blancs qui leur battent les cuisses. On vend des médailles commémoratives à l'effigie de Robert Lee, le grand défenseur du Sud; et les hommes marquants des deux partis, assez mal gravés, s'étalent à toutes les boutiques.

Il y a d'abord les deux présidents : l'homme du Sud, Jefferson Davis, dont la vieille face tannée, aux sourcils blancs en broussailles, exprime une âpre énergie; et, allongé encore par une barbe à la Yankee, le maigre visage d'Abraham Lincoln, qui mena si bien les affaires du Nord. Davis avait été soldat avant de passer à la politique; durant la guerre que les États-Unis firent au Mexique, un brillant fait d'armes le mit en relief. Quelques-uns disent qu'il entrava par ses ordres l'action de Lee; mais les vaincus cherchent toujours mille raisons à leur défaite. En tout cas, la mémoire du « vieux Jeff » est restée très populaire dans le Sud. Son adversaire lui fut bien supérieur. L'apparence de Lincoln n'avait rien de séduisant; c'était un homme dégingandé, au visage osseux, le nez proéminent, les oreilles très larges et écartées de la tête; ses mains et ses pieds effrayaient par leurs dimensions. Mais un air de bonté lui attirait la sympathie. Il s'était fait lui-même, ayant tour à tour été bûcheron, portefaix, arpenteur, avant d'étudier la procédure. Investi du pouvoir à l'heure d'un péril suprême, il montra une âme droite, autant de fermeté que de clairvoyance, un grand désir de l'apaisement. Sa mort excita de profonds regrets, même chez les vaincus. On sait que l'acteur Booth, Sudiste forcené, lui logea une balle dans la tête en criant : *Sic semper tyrannis!* — Ce qui prouve que l'on peut être à la fois très convaincu et très cabotin.

Comme Davis et Lincoln, Lee et Grant se font pendant à toutes les vitrines. Robert Lee surpassa, dit-on, l'homme du Nord en génie militaire. Il se faisait insaisissable, choisissait l'heure et le lieu, tombait sur l'ennemi comme la foudre. Il disputa longtemps la victoire et lutta héroïquement contre des forces très supérieures. Grant eut de l'audace lorsqu'il en fallait, un sang-froid à toute épreuve, et surtout une ténacité extraordinaire. Il la montra bien au siège de Vicksburg. Étant sur la rive opposée du Mississipi, et ne voulant pas le franchir par crainte de se trouver en plein pays ennemi, sans soutien ni ressources, il tenta plusieurs fois de détourner de son lit le fleuve protecteur de la ville. Le Père des eaux déborda, rompit tous les ouvrages et ne se laissa point violenter. Grant s'obstina jusqu'à ce que l'impossibilité de son entreprise fût évidente. Alors seulement, risquant le tout, il descendit le long du fleuve et le franchit à soixante milles en aval de Vicksburg.

Grant est resté un dieu pour les Yankees, comme Robert Lee est toujours le héros des Sudistes. Au moment où Vicksburg pavoisé fête ses hôtes, venus du Nord ou des États voisins, on vient d'inaugurer à Richmond la statue équestre de Lee, due à notre sculpteur Mercié. Je lis dans un journal qu'à l'instant où le voile qui couvrait la statue fut retiré, il s'éleva de la foule une telle acclamation qu'elle couvrit la voix tonnante du canon. Lee descendait de Washington. On ne peut douter qu'un noble sang coulât dans ses veines, lorsqu'on regarde son beau visage, empreint de douceur et de fierté. Toute ma sympathie va au vaincu et se détourne de l'autre, dont la face dure et froide m'est pénible à regarder.

Je note mon impression, mais je ne prétends pas juger de tels hommes. Si j'essayais de le faire, l'antipathie que j'ai pour le visage de Grant n'entrerait pas en ligne de compte. Ces faces puritaines, peu aimables

(1) Dans une rapide tournée que je fis l'an dernier à travers les États-Unis, deux choses m'ont particulièrement frappé : l'une dans l'ordre social, l'autre parmi les phénomènes naturels. Ce fut d'abord une fête commémorative de la guerre de sécession; puis une promenade faite à travers des grottes fort curieuses. J'ai tâché de transcrire, aussi fidèlement que possible, l'impression que m'ont laissée deux spectacles de nature si différente. — M. B.

par elles-mêmes, deviennent presque odieuses lorsqu'on pense à ce qu'elles cachent parfois d'hypocrisie; mais il ne faut pas les accuser trop vite de mentir. Elles peuvent exprimer un sens moral très réel et très profond. Bien que Grant ne m'inspire aucune sympathie, j'apprends ici à l'admirer, malgré les méchants bruits qui ont couru sur son compte et les justes reproches dont il a été l'objet comme président. Je ne veux pas non plus juger à un point de vue trop français son attitude en 1870, son empressement à féliciter les vainqueurs et le message où il acclamait le jeune empire d'Allemagne. Certes, il eût mieux fait d'observer, en paroles comme en actions, la stricte neutralité qu'il avait promise; et l'on s'explique l'apostrophe indignée de Victor Hugo :

> ... Ah! sois maudit, malheureux, qui mêlas,
> Sur le fier pavillon qu'un vent des cieux secoue,
> Aux gouttes de lumière une tache de boue!

Il y eut à ce moment-là, dans tout le monde germanique, une joie de voir écraser « la grande nation ». Thomas Carlyle, qui jamais ne comprit la France, écrivit alors des pages hideuses. Mais le privilège que nous avons d'être haïs par ces gens-là ne doit pas nous rendre injustes envers eux.

Grant fit preuve, en plusieurs circonstances, d'une vraie grandeur d'âme; il fut généreux envers ses ennemis vaincus. Dans le désarroi qui suivit la mort de Lincoln, ayant la force en main, il eut le respect de la loi, et c'est la première des vertus républicaines. Il resta modeste dans le triomphe, toujours simple, un citoyen comme les autres. Depuis quelques jours on parle beaucoup de lui à Vicksburg, la ville qu'il a prise, et toujours avec respect. Si j'en crois une anecdote, il ne manquait pas de délicatesse. Le général Horace Porter a raconté que Grant lui dit, après la reddition de Lee : « Il faut que j'aille demain à Washington. — Mais, dit Porter, vous n'avez pas regardé les hommes que vous venez de vaincre. » Grant reprit : « Non, et je n'en ferai rien; ils sont déjà assez mal à leur aise. » Il avait permis aux officiers de l'armée ennemie de garder leurs armes blanches. La raison de ce fait, disait Porter, est qu'il n'eut pas le cœur de priver Lee d'une magnifique épée enrichie de diamants, offerte à ce général par l'État de la Virginie. Ceci me paraît bien raffiné, d'autant plus qu'en d'autres circonstances, comme à la reddition de Vicksburg, Grant avait laissé leurs épées aux officiers ennemis. J'aime mieux le mot suivant, dit par le vainqueur à Robert Lee, et qui ne déparerait pas une Vie de Plutarque : « Vos hommes garderont leurs chevaux; ils en auront besoin pour labourer. »

Je regarde avec un vif intérêt le portrait des autres chefs du Nord et du Sud, parmi lesquels Sherman, habile tacticien qui avait pourtant échoué devant Vicksburg, et Pemberton, le défenseur de la ville. Tous ces généraux improvisés, simplement vêtus de gris ou de bleu sombre, sans chamarres, coiffés du képi ou d'un chapeau mou, ont des têtes remarquables, des faces bien viriles, barbues jusqu'aux yeux, un air de patiente énergie, l'évidente possession d'eux-mêmes. Les hommes qu'ils commandaient furent dignes de leurs chefs, et les femmes montrèrent aussi un grand courage.

Une poétesse de Vicksburg, miss Brisbane, qui était une enfant en 1863, a écrit d'émouvants souvenirs du siège. Son père était médecin. Comme d'autres modérés de la ville, il n'approuvait point la tentative du Sud, qui rompait l'union américaine; mais, lorsque la guerre éclata, il fallut bien qu'il marchât avec ses concitoyens. Le sage législateur d'Athènes, Solon, ne disait-il pas que, dans la guerre civile, personne ne doit rester neutre? La maison du docteur, pendant le blocus, fut transformée en ambulance; et la petite fille regardait chaque jour, avec épouvante, s'élever un tas sanglant de bras et de jambes coupés. On porta un soir à la maison un petit tambour de quatorze ans, qui avait la poitrine broyée. Le médecin, l'ayant examiné, dit : « Donnez-lui tout ce qu'il voudra; » et l'enfant comprit qu'il allait mourir. Il demanda que la petite fille fût laissée près de lui, et, lorsqu'ils furent seuls, il lui dit anxieusement : « Savez-vous écrire? » Elle avait appris à faire les majuscules, et elle répondit : « Je sais imprimer. » Alors le petit tambour lui dicta la lettre suivante, que je traduis sans chercher un équivalent à l'orthographe anglaise : « *Chère maman, la petite fille du docteur vous écrit ceci. Je suis brisé en morceaux et je meurs, mais je meurs comme un brave soldat. Je n'ai pas peur du tout. Mais, ô maman, ma chère maman, je voudrais tant vous voir.* Jim. » La petite fille, après avoir écrit cette lettre, la lut à haute voix en avalant ses larmes; et le mourant, qui n'avait pas voulu pleurer devant le médecin, ne se retint pas davantage et éclata en sanglots. Peu après, comme il était tard, on emmena la petite fille; elle passa la nuit sans dormir, bien tristement. Le lendemain, lorsqu'elle entra dans la chambre de l'enfant, son héroïque petit cœur avait cessé de battre.

*
* *

On peut trouver singulier que les Américains se plaisent à perpétuer le souvenir d'une guerre fratricide; mais personne, ici, ne songe à s'en étonner. Je vois à cela plusieurs raisons. Il n'y a point de haine entre les deux partis. Une profonde antipathie de races ou la violation d'un territoire peuvent seules entretenir la haine de deux peuples; elle devait être peu durable entre le Nord et le Sud, qui forment une nation très homogène. Il n'y a pas à comparer leur conflit, si terrible qu'il ait pu être, avec nos atroces guerres civiles. Outre qu'elles se font sans pitié et qu'on y traite tout ennemi comme un criminel, leur extinc-

tion ne rassure personne. Ce sont les guerres, toujours renaissantes, des riches et des pauvres.

Restent la question d'amour-propre et l'antagonisme des intérêts. Comme le Sud n'a point à souffrir dans sa fierté légitime, vingt-cinq années ont pu fermer la blessure faite à son amour-propre. Les deux partis trouvent leur compte à se rendre justice. Le Nord augmente le prix de sa victoire en avouant qu'il eut un rude adversaire ; le Sud, qui d'ailleurs avait le nombre contre lui, ne gagnerait rien à rabaisser le Nord. Grant raconte dans ses Mémoires que la garnison de Vicksburg, après la capitulation, étant venue en bon ordre déposer ses armes dans le camp des vainqueurs, ceux-ci gardèrent un profond silence ; il n'y eut pas une clameur de triomphe. Mais Grant oublie une chose. « Je me rappelle très bien, dit le colonel Lockett (un des officiers de la garnison), que, sur notre droite, une division de fédéraux poussa trois hourras énergiques en l'honneur des braves défenseurs de Vicksburg. » Puis l'armée victorieuse entra dans la place en jouant *Dixie*, l'air national du Sud, pour rendre hommage à la vaillance des vaincus. C'est aussi une grande satisfaction pour tous les Américains de penser que leurs drapeaux étoilés ne s'inclinèrent jamais devant l'étranger. Vers la fin de la guerre, comme les soldats du Nord chantaient l'air de marche : *En traversant la Géorgie*, un vieux Géorgien s'écria : « C'est vrai qu'ils l'ont traversée ; mais, grâce à Dieu, ils étaient Américains. Aucun autre peuple n'aurait pu le faire. »

Quand la question de l'esclavage fit éclater la guerre, le Nord se battit au nom d'un principe qui, à lui seul, fut une grande force. Mais il ne s'agissait pas seulement de philanthropie ; il y avait aussi des intérêts en présence. Le Sud avait incliné longtemps vers la suppression de l'esclavage ; puis, lorsque la culture du coton, grâce à de nouvelles machines, prit une grande extension, il fallut beaucoup de noirs, et il se fit un revirement dans les esprits. Le Nord, au contraire, après avoir été peu soucieux de l'abolition, la prit à cœur lorsqu'il fut devenu surtout industriel et qu'il eut cessé peu à peu d'avoir des esclaves. Le propriétaire de cinq noirs avait droit à trois votes, sans compter le sien, ce qui créait un grand avantage en faveur du Sud. Longtemps, on se fit des concessions réciproques ; mais il fallut en arriver à une solution radicale. Il s'agissait de modifier la Constitution, où l'esclavage était inscrit. Les États du Sud ont toujours été partisans de l'autonomie, chose naturelle, puisqu'ils sont en minorité au Congrès ; pour la raison inverse, le Nord est tout disposé à faire intervenir l'autorité centrale. D'après les gens du Sud, la vraie cause de la guerre fut une question de souveraineté, l'esclavage n'étant qu'un prétexte ou une occasion. En effet, le Sud ne se déclarait pas en principe contre la suppression de l'esclavage ; il réclamait pour chaque État le droit d'accomplir la réforme à son heure et à sa guise. Comme la solution du problème touchait aux intérêts vitaux du pays, cette théorie avait un air de justice ; mais elle pouvait être une façon de se moquer des gens, d'autant plus que certains Sudistes, répudiant toute hypocrisie, déclaraient l'esclavage fondé en droit sur l'inégalité des races, voire même sur la malédiction lancée contre Cham. Les armes décidèrent. Aujourd'hui le Nord et le Sud, pris en masse, forment encore deux grands partis ; mais personne n'est assez absurde pour songer à rétablir l'esclavage, et une terrible cause de scission est écartée à tout jamais. Si le Sud garde ses tendances à l'autonomie, il a reçu une leçon qui le préservera de nouveaux excès. Il comprend, sans l'avouer, que sa victoire, en rompant l'Union américaine, eût été un désastre pour les deux partis.

Les questions économiques seules divisent réellement la nation américaine. Nous retrouvons ici l'antagonisme du Nord et du Sud. Désireux d'écouler leurs produits à l'étranger, les planteurs du Sud voudraient une protection moins intraitable ; les industriels du Nord la maintiennent dans toute sa rigueur, parce que la concurrence étrangère les effraye. L'élection du président Cleveland a prouvé que les démocrates du Sud, avec l'appoint de votes recueillis un peu partout, peuvent balancer l'influence du Nord républicain. Il est donc vraisemblable que les intérêts en présence lutteront désormais sans sortir de la légalité. Bien que j'aie entendu les Américains discuter ces questions pendant de longues heures, je ne suis pas grand clerc en économie politique, et ce n'est pas à moi de décider si l'intérêt général du pays veut qu'il soit démocrate plutôt que républicain. Mais j'inclinerais vers la première solution. Les citoyens des États-Unis me semblent avoir en eux-mêmes une confiance un peu excessive. Si elle leur fait accomplir de grandes choses, elle les porte aussi à se complaire en un dangereux isolement.

*
* *

Ainsi les bons habitants de Vicksburg ne craignent pas de fêter le souvenir d'une guerre civile ; et ils ont bien raison, puisque le Nord et le Sud trouvent dans ces fêtes une occasion de fraterniser. Il faut remarquer aussi que, depuis le début de notre siècle, la paix des États-Unis n'a guère été troublée que par leur lutte intestine. Rien de plus heureux pour les Américains, dont le ferme bon sens estime à son juste prix la gloire militaire ; mais un peuple viril souffrirait de n'avoir point exercé son courage, et il aime à se rappeler ses heures d'héroïsme. On cite souvent avec indignation cette dure parole du maréchal de Moltke : « On n'arrivera pas à supprimer la guerre ; et, si on y parvenait, ce serait un mal. » Le vieux soldat n'a peut-être pas une âme très sensible ; mais la pensée qu'on lui prête m'indigne médiocrement. Si la guerre déchaîne tout ce qu'il y a de sauvage dans l'homme,

elle exalte aussi tout ce qu'il y a de noble en lui; elle permet aux plus vulgaires natures de faire acte d'abnégation. Provoquer par bravade une si terrible calamité serait le pire des crimes; pourtant, l'esprit le plus enclin au songe de la paix future est troublé par la pensée des vertus que la guerre emporterait avec elle. L'atmosphère viciée de notre planète deviendrait peut-être irrespirable, si de temps à autre un souffle d'héroïsme ne venait la purifier.

Il y a eu de grandes réjouissances. On s'est rendu en masse aux champs de bataille qui avoisinent la ville et où coula tant de sang. Une fête sans boire ni manger serait bien froide; aussi un repas homérique a-t-il été servi en plein air. Je vous laisse à penser si, par une chaleur de trente et quelques degrés à l'ombre, on a oublié de se rafraîchir après une longue course au soleil et dans la poussière. Il y avait là six mille personnes, affamées pour la plupart; bœufs, veaux, porcs, moutons furent immolés et rôtis au nombre de cent vingt. Les honneurs du repas étaient faits par un groupe de jeunes gens et de jeunes femmes de la ville. Il y eut ensuite force discours, toasts, acclamations; une charmante jeune fille lut un poème écrit par sa mère, Mrs. Davis. On sent que l'auteur est Sudiste jusqu'à la moelle des os; mais les « Bleus » sont glorifiés dans ses vers aussi bien que les « Gris ». Mrs. Davis leur souhaite une cordiale bienvenue et leur dit des choses assez savoureuses : « Nous fumerons avec vous la pipe de la paix; vos garçons épouseront nos filles. »

Le lendemain soir, un vaste feu d'artifice imitait à sa manière le bombardement de la ville; et, pour fortifier l'illusion, le canon rugit tant que dura au ciel

L'épanouissement effroyable des bombes.

La ville fut éblouie; moi, je ne vis point ces merveilles. Étant sur le point de partir, j'étais resté chez mes amis à faire de la musique; et j'avais longtemps écouté ma gracieuse hôtesse, dont la voix est admirable, chanter ces larges mélodies de Hændel que je préfère à tous les bombardements. Le lendemain, un vieux noir édenté, me prenant, sans doute, pour un Yankee, m'apostropha dans la rue : « Comment avez-vous trouvé le feu d'artifice? » me dit il avec une fierté inexprimable. Il devait être archi-vieux, car son poil était tout blanc, chose rare chez les nègres; ses cheveux et sa barbe, pareils à de la ouate, ne semblaient pas tenir à sa peau. Je le regardai avec tendresse et je lui dis sans rire : « C'est le plus beau que j'aie vu. » Je mentais effrontément; mais je n'en eus aucun remords, en voyant un sourire de triomphe éclairer la face du vieux babouin.

Tous les nègres sont en l'air. Celui qui nous sert ne paraît plus à la maison, car il « commémore » tous les jours; et, lorsqu'il rentre vers le soir, il est tellement ivre que nous l'envoyons se coucher. Le matin, il a peine à se tenir sur ses jambes; il se sent bien malade; mais peut-être un verre de whiskey le guérirait-il? Lorsqu'on lui refuse le précieux cordial, il lève les yeux au ciel et grommèle entre ses dents : « Que Dieu bénisse la race blanche! » Puis il s'évade pour aller au cimetière de Vicksburg, où furent enterrés ses deux frères, tués dans l'armée du Sud. Il rencontre en ville de vieux compagnons d'armes, fraternise avec les « Bleus », s'enivre de glorieux souvenirs, et nous laisse le soin de fourbir les casseroles ou d'éplucher les pommes de terre.

***

D'émouvantes cérémonies ont eu lieu aux deux cimetières : celui de la ville, où furent enterrés les soldats du Sud, et le cimetière national, où reposent seize mille six cents fédéraux. Tous les deux sont hors de Vicksburg, à une grande distance l'un de l'autre. Malgré l'extrême chaleur, des milliers de personnes ont fait ce double pèlerinage. Je suis allé au cimetière national, qui regorgeait de monde. On avançait avec peine parmi une cohue de visages blancs et noirs; les enfants jouaient et riaient, les femmes s'éventaient, leurs toilettes étaient claires et bariolées, et tout ce peuple avait un air de fête qui n'excluait point le respect de la mort. Sur chacune des seize mille tombes se dressait un petit drapeau; une seule était couverte de larges roses. En 1878, une terrible épidémie de fièvre jaune éclata dans la ville; personne n'osait plus y entrer, et le manque de ressources aggravait la situation, lorsqu'un lieutenant de l'armée, M. Benner, organisa les secours avec un zèle admirable. Il mourut victime de son dévouement, et on l'enterra au cimetière national. C'est autour de sa tombe, toute fleurie de roses, que les discours ont été prononcés. Le révérend Picherit, prêtre catholique, a béni les morts en de nobles paroles. Voici les dernières : « Que Dieu vous bénisse! Dormez en paix, tandis que le drapeau de la nation, sanctifié par votre sang, flotte sur vos étroits campements et annonce la paix à tous les hommes de bonne volonté. Dormez tranquilles. Puissent les anges protecteurs du Sud veiller sur vous jusqu'à l'heure où l'écho de la trompette suprême vous éveillera, afin que vous receviez les couronnes tressées pour ceux qui donnèrent leur vie à la cause sacrée de la patrie! Encore une fois, Dieu bénisse nos soldats morts! »

Je suis monté sur la partie la plus élevée du cimetière, d'où j'ai aperçu le lac, d'un bleu de saphir ce jour-là. Sur le monticule, que la vigne vierge enveloppe, se dresse un petit obélisque revêtu d'une inscription. Il devait marquer la place où Grant et Pemberton se rencontrèrent pour traiter de la reddition de Vicksburg, et on le mit, en effet, à l'endroit où la rencontre avait eu lieu. Mais c'était en pleins champs, loin de toute surveillance, et chaque passant emportait un morceau de l'obélisque. C'est pourquoi on le transporta au cimetière, où il est sous la sauvegarde des morts.

Comme j'allais quitter le champ d'asile, heureux de l'avoir vu en fête à la veille de mon départ, j'ai dû me ranger pour livrer passage à un cortège imprévu. Précédés par un tambour, qui battait la marche funèbre sur sa caisse voilée, une vingtaine de vétérans, tous hommes de couleur, descendaient lentement les allées du cimetière. L'un d'entre eux portait le drapeau des États-Unis. Ces vieux braves marchaient deux à deux, un soldat du Nord à côté d'un Sudiste, fraternellement; ils avaient une mine fière et grave, et leurs yeux étaient pleins de souvenirs.

Peu après, la foule s'est écoulée, lasse et joyeuse, et je suis revenu à pied en admirant les négresses tout le long du chemin. Il y en avait de sanglées dans des robes de velours écarlate; d'autres étaient vêtues d'un jaune à faire crier la rétine. Toutes portaient de larges chapeaux aux plumes multicolores. Mais je fus émerveillé surtout par la majesté d'une grosse mulâtresse. Elle marchait fièrement sur ses bas, et son mari, à trois pas derrière elle, portait les souliers de madame avec une respectueuse terreur.

MAURICE BOUCHOR.

L'ENCHANTEMENT DE SIVA

A MON AMI GUY DE MAUPASSANT.

Sous le figuier sacré, Siva, le Solitaire,
Méditait, accroupi sur des peaux de panthère,
Les yeux de la couleur d'un fer rouge, effrayant,
Sans souffle, nu, sordide, et tel qu'un mendiant.
Et les dieux redoutaient le formidable Ascète,
Qui des éclairs soudains jaillissant de sa tête
Pouvait anéantir tout ce vague univers.
Et devant ses regards, les étés, les hivers,
Et les siècles passaient, ainsi que des fantômes,
Ou que vains et sans but des tourbillons d'atomes.

Donc les grands Dieux craignaient d'être tués un jour
Par ce Dieu de la mort, qui méprisait l'amour,
Et demeurait très chaste, ayant vu le mensonge
De l'éternel désir, dont l'objet n'est qu'un songe,
Mais qui goûtait la paix ineffable des morts,
Et n'ayant rien créé, n'avait pas de remords.

Les Dieux, ayant pensé que pour troubler une âme,
Il suffisait des yeux ou d'un souffle de femme,
Afin d'illuminer et peut-être émouvoir,
Comme la Lune aimante émeut l'Océan noir,
Cet immuable esprit, ce gouffre de ténèbres,
Cet ami des bûchers et des choses funèbres,
Créèrent, en prenant aux astres leur clarté,
Un être féminin d'éclatante beauté;
Et quand cette Apsara, dans son lever d'étoile,
Apparut nue, avec ses longs cheveux pour voile,
Les Dieux mêmes, devant ce corps éblouissant,
Connurent le désir qui fait brûler le sang.

Et la Maya lui dit : « — De tes attraits ravie,
Que l'âme de Siva, par qui meurt toute vie,
Soit troublée et vaincue, et les Dieux te feront
Siéger au milieu d'eux, une tiare au front.
Avec ton rire d'or descends donc sur la terre,
Et, très belle, séduis le divin Solitaire. »

Mais la Vierge hésita, quand elle lui dit : va,
Épouvantée aussi par ce nom de Siva.
La Maya, la voyant morne et d'effroi glacée,
Comme une aube d'hiver par la pluie effacée,
En ce corps rayonnant de sa virginité
Mit l'âme de la femme avec sa vanité.
Tout armée et parée, alors se sentant prête,
Sereine, l'Apsara chercha l'anachorète.

Elle allait au travers d'une immense forêt,
Parmi la pourpre et l'or d'un soir qui se mourait,
Quand elle vit l'Ascète au fond de la clairière,
Dans l'immobilité d'un yougin en prière;
Et le rouge soleil, très bas, disparaissant,
Sur sa tête posait un grand nimbe de sang.
Il la terrifia par sa face plus pâle
Que celle d'un mourant qui s'éteint et qui râle,
Et l'Apsara se tint longtemps sur un rocher,
Debout, le contemplant, ne l'osant approcher,
Ses yeux bleus dilatés par la peur de cet Être,
Sombre abîme où jamais la pitié ne pénètre,
Et dont l'âme, perdue en l'horreur du néant,
La semblait attirer vers son gouffre béant.

Or voici qu'argentant les feuilles et la mousse,
Blanchissant la forêt, une lumière douce
S'exhala d'elle, avec la tendresse d'un chant,
Tandis que s'éteignait la rougeur du couchant;
Et comme dans les bois quand le matin les dore,
Les oiseaux affolés par cette étrange aurore,
Les oiseaux qui déjà tous regagnaient leurs nids,
Emplirent les rameaux de leurs cris infinis...
Et la Vierge avança, de splendeur revêtue:
Puis sans un mouvement, ainsi qu'une statue,
Resta devant Siva, qui ne la voyait pas.
Murmurant un salut, elle fit quelques pas;
Mais l'Être, en qui jamais un désir ne s'élève,
Ouvrait au loin ses yeux aveuglés par leur rêve...

Tel qu'un serpent qui dort, l'Ascète lentement,
Sentant autour de lui ce pâle enchantement,
S'éveilla. La forêt entière fit silence :
Car d'un regard terrible, aigu comme une lance,
Siva fixait enfin cette apparition...

Il vit encore à lui venir la vision. .
Elle le contemplait, et n'était plus tremblante,
Mais le bravait farouche, et tout étincelante,
Ainsi que dans l'azur l'un des palais des dieux,
Aux yeux du Solitaire elle plongeait ses yeux,
Elle était là, dressant son jeune corps robuste :
Sous des gazes d'argent pointaient durs sur le buste

Ses deux seins qu'enfermaient leurs étuis de santal ;
Ses colliers, sa ceinture étaient faits d'un métal
Sombre et lourd, où flambait un ciel de pierreries;
De topazes ses mains d'enfant étaient fleuries;
Et ses jambes, ses pieds, et le bas de ses flancs,
D'une lueur d'éclairs perçaient, tendres et blancs,
La frissonnante nuit, la nuit de mousseline
De sa jupe très noire, et si légère et fine
Qu'un amant l'aurait pu soulever d'un soupir.
Ses orteils s'étoilaient de bagues de saphir.
Et comme elle cambrait, si souple, sa stature,
Entre les petits seins bombés et la ceinture,
Ses chairs de lis avec leur pulpe de satin
Apparaissaient, ainsi que blanchit au matin,
Sur la terre endormie et ténébreuse encore,
Souriante et nacrée, une bande d'aurore.
Large nappe d'or pur et de cuivre fondus,
Ses cheveux ruisselaient jusqu'à terre épandus,
Et fleur, plus belle enfin que ne l'était la tige,
Sa tête à tout mortel eût donné le vertige.

Siva la regardait, cherchant à concevoir
Ce qu'était ce prodige éclairant le ciel noir.
— Et le funèbre Dieu comprit que la Nature
Dans tout cet être avait miré son imposture:
Cette chair rose et blanche avait pris ses couleurs
A l'apparent éclat des nacres et des fleurs ;
Son regard bleu semblait condenser la lumière;
Et ses cheveux, c'était la forêt printanière;
Et dans sa voix coulaient le murmure des eaux,
Et tous les gazouillis, tous les chants des oiseaux.

Elle pâlit soudain d'une pâleur lunaire,
Lorsque Siva, debout, de la voix du tonnerre,
Lui cria, formidable, et levant une main :
« — O mensonge, va-t'en ; c'est là-bas ton chemin,
Ou prends garde à ces yeux dont le regard foudroie... »

« — Pourquoi refuses-tu de goûter à ma joie?
Lui dit-elle. Mes bras te voudraient enfermer.
Ne me repousse pas ; va, tu me peux aimer :
Je suis terrible aussi, je fais souffrir et tue ;
L'âme des grands héros à mes pieds abattue
Râle et meurt, en pleurant vers l'aube de mes seins ;
J'ai su troubler les Dieux, j'épouvante les saints ;
Mon mystère est obscur, non moins que ton mystère ;
Cruelle autant que toi, j'ensanglante la terre. .
Ton santal est, dit-on, la cendre des bûchers;
Moi, j'ai la cendre aussi des cœurs que j'ai séchés,
Des âmes que mes feux consument tout entières,
Et je règne avec toi sur les froids cimetières... »

Il lui redit : « — Va-t'en... » Mais le Dieu cette fois
Fit son regard moins dur et moins sombre sa voix.
Et lente, à reculons, sans dire une parole,
La Vierge s'entourant d'une blanche auréole,
Les yeux toujours vers lui, rentra dans la forêt.

Un vent chaud dans la nuit passa, qui soupirait...
Et Siva dans sa chair sentit une morsure,
La flèche vénéneuse ayant fait sa blessure...

Elle disparaissait, et ses grands cheveux clairs
Mêlaient, phosphorescents, leur lueur aux éclairs...

Et Siva se voulut replonger dans ses rêves;
Mais des oiseaux jetaient au loin des notes brèves,
Ainsi que des soupirs entrecoupés d'amant...
Et toute la forêt frémissait doucement;
Sous l'incantation des étoiles tremblantes,
Languissamment s'ouvraient des corolles de plantes,
Et ce lourd vent d'amour, propice à leurs hymens,
Sur leur cœur dispersait l'averse des pollens...

Et Siva, les yeux fous et brûlants d'un feu sombre,
Poursuivit cette femme, et s'enfonça dans l'ombre,

Il courait, il volait, mais plus rapide encor
Là-bas elle fuyait, ainsi qu'un éclair d'or.
Il rampa sous les bois, se rua par les jongles,
Il déchirait ses mains et s'arrachait les ongles,
Il faisait se lever des troupeaux d'éléphants,
Féroce, il écrasait la biche avec ses faons.
Il entrait dans la vase où grouillent les reptiles,
Il se heurtait au dos squammeux des crocodiles,
Et les lions tapis sous les fourrés profonds
Tremblaient comme en ces nuits où hurlent les typhons...

Légère, elle glissait, pareille à l'hirondelle;
Et Siva, qui par bonds s'était rapproché d'elle,
En un rayonnement par la fuite exalté,
Un instant put revoir sa sublime beauté;
Et l'Apsara, cachée à demi par un arbre,
L'attendit, lui montrant un sourire de marbre ;
Et vive, et de nouveau sous le bois se perdant,
S'éteignit, puis brilla, telle en ce vol ardent
Qu'une étoile emportée au fond des nuits d'orage,
Et que tour à tour couvre et découvre un nuage.

Bleuissant la forêt, la lune se leva.
La Vierge brusquement disparut; et Siva
S'arrêta tout à coup, surpris d'un appel tendre...
... C'étaient des voix d'oiseaux qui se faisaient entendre.
En tout il retrouvait, voyait, halluciné,
Celle par qui l'espace était illuminé.
Quand la lune monta, dans ce pâle incendie
Il avait cru revoir sa lumière agrandie;
Tous les astres du ciel lui rappelaient ses yeux,
Les torrents, les flots lourds de ses cheveux soyeux;
A des troncs s'enroulant les reptiles eux-mêmes
Faisaient rêver sa chair aux étreintes suprêmes,
Et des serpents unis qui broyaient les roseaux,
A ces embrassements dont craquent tous les os.
Le vent soufflait du Sud : sous sa chaude caresse
Les fleurs qu'il fécondait frissonnaient de tendresse ;
Et tout râla d'amour; et les grands cerfs bramaient,
Dans l'ombre miaulaient des tigres qui s'aimaient;
Et pesants, et passant comme l'ouragan passe,
Des éléphants en rut se perdaient dans l'espace,
Et de nouveau Siva, terrifiant, hagard,
Se jeta dans la nuit qu'il fouillait du regard!

Grondant et chaud, ainsi qu'une haleine de forge,
Son souffle lui brûlait et desséchait la gorge ;
Alors il voulut boire, et comme il approchait
D'une source, il la vit, Elle, qui se penchait,
Lissant ses cheveux blonds emmêlés par la course,
Devant le miroir clair que formait cette source.

Le matin blanchissait : dans les moires de l'eau
L'aurore se mêlait aux reflets de sa peau :
Et cette eau l'attirant, la Vierge se mit nue.
Siva caché, goûtait une extase inconnue,
Désaltérant ses yeux à cette nudité,
Et jaloux de ce flot qui léchait sa beauté.
De ses petites mains accrochant une branche,
Elle se balança, merveilleusement blanche;
Puis cessant de troubler le miroir du bassin,
Dans l'onde transparente elle entra jusqu'au sein,
Et les fleurs de sa gorge, avec leur pointe rose,
Y semblaient des lotus où l'abeille se pose.

Avec un cri d'oiseau qui découvre un serpent,
Elle aperçut Siva sous les herbes rampant,
Et pareille à l'étoile au sortir de la nue,
Hors de l'eau, radieuse, elle s'élança nue.
Et le Dévorateur, qui l'avait cru saisir,
Flagellé plus encor par le fouet du désir,
En hâte des deux mains mit de l'eau sur sa bouche,
Et déchiré, saignant, se redressa farouche,
Laissant l'herbe brûlée où son œil avait lui;
Et la course reprit ardente entre elle et lui.

Elle, fuyant rapide, et comme avec des ailes,
Lui, tigre bondissant qui chasse les gazelles
Au travers d'un désert hérissé de rochers,
Ils allaient, par moments l'un à l'autre cachés;
Et lui parfois sentait, ainsi qu'une brûlure,
Le parfum que livrait au vent sa chevelure,
Tandis que loin toujours, toujours le devançant,
Sur ce désert en feu mirage se dressant,
Elle laissait flotter, manteau d'or et de moire,
Ses cheveux qui dans l'air lui faisaient une gloire!

Le ciel était torride et le sable aveuglant;
Elle glissait d'un vol qui devenait plus lent;...
Or un bois apparut, où dans son ermitage
Sous les arbres priait un brahme de grand âge;
Et franchissant le seuil, ainsi qu'à l'Orient
La candide splendeur d'un matin souriant,
Elle s'arrêta droite en face du vieux sage;
Et lorsque celui-ci, relevant son visage,
Eut vu ce corps en fleur, de l'éclat des jasmins,
A son front il porta la paume de ses mains,
Et se courbant lui dit : — « Sois bénie, ô Déesse,
Dont la venue aux yeux apporte une caresse:
Ta joue est en sueur; tu palpites d'émoi,
Serais-tu donc mortelle? alors, Vierge, dis-moi,
Vierge aux regards d'enfant, toute nue et si chaste,
D'où tu viens, quelles sont ta naissance et ta caste? »
L'Apsara doucement lui demanda du lait,
Et le vieillard trembla, tandis qu'elle parlait :

« — J'ignore qui je suis et comment j'ai pu naître.
Qui peut savoir comment et pourquoi naît un être ?
Un matin j'ai fleuri sur l'abîme profond;
Les Dieux en nous créant voient-ils bien ce qu'ils font?
Un délire est entré dans le rêve des choses,
Et je les trouble aussi, sans en savoir les causes. »

Le sage, enveloppé par le charme fatal
De ce beau corps, pareil à l'arbre du santal,
Ivre, tout ébloui, sans bouger devant elle,
Lui murmura : « — Splendeur immortelle ou mortelle
Dont, si calmes et doux, les moindres mouvements
Glissent harmonieux, onduleux et charmants,
Le rythme, qui régit les danses des étoiles,
N'égale pas celui qu'à mes yeux tu dévoiles!
Vierge, les Livres saints, tous les Védas, c'est toi!
Ta beauté, c'est le Rythme éternel, et la Loi!
J'ai vécu toujours pur; mon âme s'est trompée;
Ton regard entre en moi, perçant comme une épée,
Plus fort que n'est ma force et déliant mes vœux,
Et je voudrais mourir en touchant tes cheveux...
Dans le ciel de tes yeux rit la seule lumière;
Je fais le sacrifice et je dis la prière :
Qu'obtiendrai-je par eux de plus beau que ton corps?
L'hymne saint du matin ne vaut pas les accords
De ta voix doucement me demandant à boire;
Le flamboiement du ciel brûle moins que ta gloire... »

Le vieillard se traînait, marchant sur les genoux,
Et ruisselant de pleurs qui lui paraissaient doux,
Quand Siva, se ruant devant l'anachorète,
Férocement cria, l'ayant pris à la tête :
« — Qu'oses-tu bégayer, vieillard lubrique et fou? »
Le roula sous ses pieds et lui tordit le cou;
Et le corps disparut, consumé par la flamme.

Et Siva, la cherchant, ne vit plus cette Femme :
Il prononça des mots magiques, pour la voir;
Mais, vaincu par l'amour, il était sans pouvoir,
Et lâche alors, afin de retrouver sa trace,
Il implora les Dieux et leur demanda grâce.

Et voilà que plongeant ses yeux de toutes parts,
Il aperçut, courant au loin, des léopards;
Et ces bêtes passaient ainsi qu'une rafale.
Elle était sur l'un d'eux, superbe, triomphale,
Et d'un bras enroulée à son cou tacheté,
Étalait de son corps la fière nudité,
Et telle qu'un radjah qu'une troupe protège,
Entraînait à sa suite un bondissant cortège
De tigres, de lions et de lynx, dont les voix
Rugissaient et tonnaient dans l'épaisseur des bois.
La Vierge souriait parmi cette tempête;
Des oiseaux bleus volaient en cercle sur sa tête,
Pour ombrager son front de fatigue pâli,
Grand parasol couleur de lapis-lazuli.

Or les suivant des yeux, Siva vit d'une roche,
Comme le soir tombait, que la mer était proche;
Et par elle effarés, ces fauves, ces oiseaux
Tumultueusement vaguaient dans les roseaux...
Le Dieu d'un prompt élan atteignit le rivage,
Et la Femme plongea dans l'abîme sauvage...

Et la mer était sombre et roulait des sanglots;
Siva, dont la douleur hurlait comme ces flots,
La nuit étant venue, aperçut de la dune
Sur les eaux palpiter un grand lever de lune :
Et c'était Elle encor, montant du gouffre amer;
Et s'élançant vers Elle, il marcha sur la mer...
Elle glissait, lumière ardente sur les vagues;
Et les flots adoucis calmaient leurs plaintes vagues;

Sur ses pieds blancs les flots qui s'étaient apaisés
Semblaient éparpiller des essaims de baisers,
Comme des papillons volant sur des fleurs pâles :
Et dans la mer coulait un long fleuve d'opales.
Et le Dieu s'avançait infatigablement ;
Et l'attirant toujours, comme le fer l'aimant,
La Vierge paraissait une colonne en flamme,
Qui dansait, descendant et montant sur la lame ;
Et la poursuite ainsi dura jusqu'au matin,
Où tout à coup la Vierge, à l'horizon lointain,
Alors qu'un peu de jour aux ténèbres se mêle,
Se fondit dans l'aurore, adorable comme elle.
Et lorsque le Dieu sombre eut cessé de la voir,
Le ciel, qui s'éclairait, à ses yeux se fit noir ;
Et tout autour de lui, la mer comme une chienne
Aboyait, et mêlait ses fureurs à la sienne...

Or, regagnant la plage, il vit que d'un rocher
Des singes descendaient, cherchant à se cacher.
Et s'allongeaient, rampaient, et guettaient une proie ;
Puis il les entendit pousser des cris de joie
Si stridents et si fous, qu'il se dit : « — Elle est là ! »
Et d'un long beuglement d'amour il l'appela.

Sur la rive en effet, contre un arbre appuyée,
De ses deux bras couverte, et pudique, effrayée,
Elle avait des frissons, comme si sur sa peau
L'haleine était déjà du monstrueux troupeau. .
Et plein d'éclairs, typhon écroulé sur leurs têtes,
Siva saisit, tordit, broya toutes ces bêtes,
Et rouge du sang vil qui coulait de leurs corps,
Il dansa, trépignant et chantant sur les morts.

Ce fantôme divin, il l'allait donc connaître,
Et son désir croissait de devenir son maître.
Elle ne bougeait plus ; mais d'un regard humain
Contempla le grand Dieu qui lui prenait la main,
Et bien qu'il fût la Mort, se mit à lui sourire.

Or, comme il l'étreignait, voilà que son délire
Se fondit tout à coup ; et ce fut le réveil !...
Ses yeux troubles semblaient sortir d'un lourd sommeil,
Et d'un songe où longtemps avait erré son âme ;
Et gisant à ses pieds, au lieu de cette Femme,
Coulait et s'étalait, infect et repoussant,
Tout un putride amas de chair, d'os et de sang.

« — Mensonge, se dit-il, et pourriture immonde,
Te voilà donc, objet des délices du monde !
L'Illusion, voulant me troubler, t'envoya.
Fantôme si cher à ceux qu'égare la Maya.
Je suis la Mort : je sais que tout n'est qu'apparence,
Que tout passe et tout meurt, l'ivresse ou la souffrance,
Et que tout amour ment, pour être un créateur :
Je reste, seul réel, le calme Destructeur.

O Nature, dont luit et sourit la surface,
Aux yeux que j'ai touchés tout ton néant s'efface.
Danseuse aux voiles d'or, dont le corps radieux
Tourbillonne devant les hommes et les Dieux,
Et dont la vanité dans la leur se reflète,
De grâce et de splendeur pare encor ton squelette ;
Mais ta réelle image, ô Matière, elle est là,
Fange que le désir à mon esprit voila. »

Et sous l'arbre sacré, l'Ascète au front livide,
Siva se replongea dans les gouffres du vide.

JEAN LAHOR.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (1)

En Hollande.

C'était en l'année où la France organisa une Exposition universelle à Amsterdam. Quand je dis « la France », c'est une façon de parler. C'était une compagnie française qui s'était mise à la tête de l'entreprise. On avait invité quelques personnes marquantes de la Presse parisienne à venir assister aux fêtes de l'inauguration. M. Dietz-Monin m'avait prié d'être du voyage. Je n'avais jamais vu la Hollande ; j'acceptai avec plaisir. Vous savez que nous ne pouvons rien faire, nous autres journalistes, sans l'annoncer, à sons de trompe *urbi* et *orbi*. Mon nom s'étala dans tous les journaux, avec ceux des camarades, et l'heure de notre départ, et la réception que l'on nous ménageait là-bas.

Quelques jours avant celui du départ, je reçus une lettre timbrée d'Amsterdam. Un Hollandais, qui se disait mon confrère, m'écrivait pour me dire qu'il avait vu dans les journaux que je ferais partie de l'expédition ; il m'offrait l'hospitalité chez lui, s'excusant de la liberté grande ; il me proposait d'être pour moi un guide et un cicerone à travers les curiosités de la ville. La lettre était signée Van Hall. Elle était fort joliment tournée, cette lettre, toute pleine de bonhomie et d'agrément. Mais quand on est Parisien et de plus journaliste, on en a tant vu de toutes les couleurs qu'on a de la méfiance : peut-être était-ce là une simple fumisterie ; peut-être encore ce Hollandais hospitalier était-il un de ces terribles raseurs qui une fois qu'ils ont jeté le grappin sur une victime ne lâchent non plus leur proie que l'avare Achéron. A l'idée que j'allais me mettre entre des mains inconnues dont je ne pourrais plus me tirer, je frémis de la tête aux pieds. Je répondis au signataire que je regrettais de ne pouvoir accepter son invitation, mais que nous partions en bande et que nous nous étions engagés à ne point nous séparer les uns des autres.

Le voyage fut très gai, et nous nous installâmes tous en effet dans le même hôtel, où l'on nous avait retenu des chambres. Le lendemain de mon arrivée, le garçon de l'hôtel m'apporta la carte d'un monsieur qui demandait à me voir. Je la pris et je lus : Van Hall.

---

(1) Suite. — Voy. la *Revue* des 13 décembre 1890, 3, 10, 24 janvier, 7, 28 février, 14 mars, 4, 18 avril, 2, 23 mai et 13 juin 1891.

— Fichtre ! mon raseur !

Je donnai ordre qu'on l'introduisît. Je vis entrer un homme de visage aimable, de manières aisées, qui parlait le français avec une pureté extraordinaire et sans ombre d'accent, avec qui je me sentis tout de suite en confiance. Il me proposa de faire un tour dans la ville ; nous causâmes de bonne amitié, et je fus stupéfait, ravi en même temps, de découvrir, sous ce Hollandais, un Parisien d'esprit alerte, très au courant de notre littérature, sachant le boulevard sur le bout de son doigt, et, comme nous disons, « dans le train ». Il m'invita à dîner pour le soir.

J'allai chez lui ; je trouvai là une famille charmante qui m'accueillit avec la simplicité la plus cordiale. Il me sembla au bout d'une heure que j'étais chez des amis de vingt ans. Après le dîner, je montai au cabinet de travail de mon hôte. J'en admirai la bibliothèque, où nos poètes contemporains occupaient une large place. M. Van Hall était grand admirateur de Coppée, dont il avait traduit quelques poèmes en hollandais. Toute une moitié de cette bibliothèque appartenait à la littérature allemande ; car les Hollandais, outre leur langue natale, parlent tous, au moins dans la classe aisée, l'allemand et le français avec la même facilité. J'avais quelque honte de notre ignorance, en voyant ce même homme qui causait avec moi de la dernière comédie de Meilhac, me donner des renseignements sur le mouvement littéraire en Allemagne, sur le théâtre de Berlin ou de Vienne. J'étais confondu de cette curiosité agile, de ce goût d'information exacte, de cette ouverture d'esprit, de cette bonne grâce souriante.

Eh bien, me dit mon hôte, quand je pris congé de lui pour retourner à mon hôtel, êtes-vous rassuré maintenant ? Oh ! j'ai bien compris que votre excuse n'était qu'une défaite. Vous aviez peur, avouez-le ?

— Dame ! mettez-vous à ma place.

Il ouvrit une porte :

— Voici votre chambre, me dit-il ; elle vous attend. Demain, je ferai prendre votre malle, et vous serez ici chez vous.

Je passai chez ce galant homme huit jours délicieux, dont je garderai toute ma vie le plus vif et le plus charmant souvenir. Il fut naturellement question, dans les longs entretiens que nous eûmes ensemble, de la conférence et des conférenciers. M. Van Hall me conta que Coppée avait fait quelques années auparavant une tournée de lectures en Hollande, et que son succès y avait été immense. On se l'était arraché ; il avait dit, en poète, ses meilleures poésies, et toutes les femmes avaient raffolé et des vers et de celui qui les lisait.

— Voulez-vous essayer l'an prochain ? me demanda-t-il. C'est moi qui suis chargé d'organiser, au nom du Cercle artistique, les soirées de gala littéraires. Je vous arrangerai la même tournée que Coppée a faite : Amsterdam, La Haye, Utrecht... Vous verrez comme vous serez reçu partout !

Je fis bien quelques objections : j'avais été si meurtri de mes chutes récentes en Belgique, que j'en étais encore tout moulu, et je tremblais à l'idée d'affronter un public nouveau, un public qui ne me connaissait guère que de nom, si même il me connaissait ; tandis qu'en Belgique, j'étais, grâce à la campagne anticléricale que j'avais menée au *XIXe Siècle*, presque populaire, quand je me décidai à y parler en public. M. Van Hall me rassura de son mieux, et la vérité est que je ne demandais qu'à être convaincu. L'idée de revenir, de serrer une fois de plus ces mains amies, de me retrouver dans ce milieu paisible et accueillant, me souriait et m'attirait. Je promis. Il fut convenu que je retournerais à Amsterdam vers les premiers jours de mai. Plus tard, je n'aurais pas eu d'auditeurs, la bonne compagnie d'Amsterdam émigrant en villégiature ; plus tôt, il m'eût fallu subir les rigueurs du froid, qui est âpre en Hollande. M. Van Hall me contait plaisamment les imprécations de ce pauvre Coppée, qui est en effet très frileux, contre le climat du pays. Le malheureux grelottait, sous l'énorme pelisse fourrée dont il était enveloppé des pieds à la tête ; il jetait des regards éperdus sur la neige ; son visage disparaissait sous les foulards qu'il nouait l'un par-dessus l'autre autour de son cou. Il n'y a, me disait-il un jour, de chaud dans ce pays-là que le cœur des gens.

*
* *

Comme on m'avait dit que les Hollandais ont l'esprit naturellement très sérieux, j'avais pensé que le mieux serait, pour leur plaire, de choisir mes sujets dans le théâtre classique et de les entretenir plutôt des austères chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Je pris donc *Polyeucte*, *Horace*, *Athalie*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, et subsidiairement *le Barbier de Séville* ou *le Mariage de Figaro*, priant par lettre M. Van Hall, qui devait être mon guide en cette affaire, de désigner lui-même les pièces qui lui paraîtraient le plus propres à toucher un public hollandais. J'ai su depuis qu'il eût de beaucoup préféré des sujets plus actuels et moins graves ; mais il ne m'en dit rien, craignant de me gêner, et m'assura que l'on m'écouterait avec plaisir, quel que fut le thème de la conférence. Je m'arrêtai donc à *Polyeucte* et au *Mariage de Figaro*.

J'avais inauguré, pour parler des chefs-d'œuvre du théâtre classique, une méthode qui est courante aujourd'hui, mais qui en ce temps-là était tout à fait nouvelle, et qui portait même avec soi comme un parfum de scandale.

Cette méthode reposait sur une idée très juste.

Corneille et Racine, s'étudiant à peindre le cœur humain, avaient mis en scène les passions générales et, par cela même, éternelles de l'humanité. Oreste, Phèdre, Agrippine, Polyeucte, Horace portaient sans

doute un costume différent du nôtre et s'exprimaient dans une langue que nous ne parlons plus, mais ils sentaient comme nous; ils aimaient, haïssaient, souffraient, pleuraient et riaient tout comme nous faisons aujourd'hui.

Pour bien comprendre et goûter les œuvres classiques, il fallait donc sous la phraséologie poétique du XVIIe siècle retrouver les passions qui agitent les âmes du nôtre. Il fallait, si j'ose me servir de cette comparaison, transposer l'œuvre antique, comme on joue dans un autre ton un morceau de piano; il fallait la rejeter dans le courant de la vie contemporaine.

Ce n'est pas moi, comme bien vous pensez, qui avais eu le premier cette idée. On n'invente rien en critique. Mais une idée théorique, qu'on ne tire point du domaine de la spéculation pour en faire une application pratique, ne frappe guère les imaginations, elle est comme si elle n'existait pas. Dire en général, par exemple, qu'Agrippine est une mère jalouse de l'autorité qu'elle exerce sur son fils, et qu'il y a toujours eu, comme il y aura toujours, des mères jalouses et autoritaires, c'est ne pas dire grand'chose et ne rien apprendre à personne.

Le curieux, le difficile, c'est de prendre l'action et les personnages d'une œuvre classique, de les transporter hardiment dans un milieu moderne et de montrer dans la Pauline de *Polyeucte* ou dans l'Hermione d'*Andromaque* la femme avec qui vous avez dîné la veille et à qui vous avez envoyé un bouquet le lendemain. C'est de remettre les discours que Corneille et Racine prêtent à leurs héros en prose familière et contemporaine, en y laissant par-ci par-là traîner quelques vers de l'édition originale, de façon que la ressemblance et le contraste éclatent soudain à tous les yeux.

C'est un procédé, je le veux bien; mais il paraît que ce procédé-là n'est pas commode à manier, car, depuis que j'en ai donné la formule et l'exemple, j'ai vu quelques-uns de mes confrères s'y essayer timidement; ils y ont échoué d'une façon piteuse. Il y faut un doigté d'une sûreté, d'une adresse et même d'une délicatesse à laquelle il est fort difficile d'atteindre.

L'orateur qui exécute cette transposition doit tout le temps laisser à travers sa traduction transparaître l'œuvre originale et s'arranger de façon que cette traduction très familière, presque triviale d'un texte héroïque, paraisse si vraie, si profondément vraie, qu'elle ne choque point les préjugés d'un public lettré; il doit encore l'exécuter avec assez de prestesse et de bonne humeur pour que l'auditoire n'ait pas le temps de se reconnaître et de chicaner. Il va sans dire que quelques-uns de ces rapprochements entre l'œuvre antique et la vie contemporaine seront forcés; c'est un inconvénient du genre, on ne saurait l'éviter. Il faut donc subjuguer le public, l'avoir pour complice, l'emporter en quelque sorte dans le tourbillon de la parole.

Toutes les tragédies de l'ancien temps ne se prêtent pas à ces transpositions; ainsi il n'y aurait pas moyen de moderniser *le Cid* ou, si on le faisait, ce ne serait qu'un jeu d'esprit puéril. Mais j'ai ainsi transposé, et parfois avec un succès prodigieux, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Mithridate*, *Athalie*, *Britannicus*, d'autres encore. J'ai écrit quelques-unes de ces conférences et j'en ai fait des « lundis » du *Temps*. Les amateurs de théâtre se rappellent peut-être les trois feuilletons où je me suis amusé à tirer *Athalie* du milieu où l'avait placée Racine et à la jeter en plein XIXe siècle. Ils ont beaucoup amusé mes lecteurs, et j'ai eu le plaisir de retrouver plus tard, dans toutes les éditions classiques que l'on a données d'*Athalie*, quelques-uns de ces rapprochements, ingénieux et suggestifs tout ensemble, cités avec commentaires par les professeurs de la grave Université.

Je n'ai pas besoin de vous dire que personne à Amsterdam ne soupçonnait ce procédé d'analyse ni les effets de surprise et de rire qu'on en pouvait tirer. Et ce fut un bonheur pour moi. J'ai eu plusieurs fois, dans le cours de ce récit, à vous conter combien l'ignorance où j'étais des sentiments secrets de mon public m'avait été fâcheuse. Il n'était que trop juste que cette même ignorance se tournât une fois en ma faveur et me rendît service.

***

Sur le vu de l'affiche, tous les Hollandais (ces détails m'ont été donnés plus tard) s'étaient dit qu'ils allaient s'ennuyer correctement à écouter le panégyrique d'une œuvre austère et classique. Le nom de *Polyeucte* n'avait pu éveiller en leur esprit des images folâtres; ils s'étaient résignés à une heure d'attention que leur imposaient les bienséances mondaines. Beaucoup de mes auditrices avaient relu la veille la tragédie de Corneille, elles y avaient bâillé tout bas. Mais il eût été indécent de marquer qu'on ne goûtait pas pleinement une œuvre consacrée par l'admiration des siècles et réputée chef-d'œuvre.

Je montai sur l'estrade; en quelques minutes j'avais expédié la partie théorique du discours, qui eût l'air de piquer la curiosité de mes auditeurs. Le hasard fit que ce soir-là j'étais très en verve, très maître de moi et à mon aise. J'arrivai à ce qui était l'essentiel de la conférence, à ce qui en était aussi le danger. Je pris Pauline, je supposai que c'était une des jeunes Hollandaises qui se trouvaient là, devant moi, et alors...

Je n'ai pas à vous reproduire ici cette conférence, que j'ai refaite d'ailleurs il y a deux ou trois ans, à l'Odéon, devant une salle comble qui a paru y prendre un plaisir extrême. Je ne veux que vous conter les impressions du public de là-bas. Il y eut d'abord quelque hésitation et quelque étonnement : la dissemblance entre ce qu'on s'était promis d'une étude sur *Polyeucte* et ce que je donnais était si forte que l'audi-

toire, déconcerté et flottant, ne savait s'il devait s'amuser franchement ou s'il n'était pas plus convenable de se fâcher; car, enfin, avec mes audaces d'irrespectueuse familiarité, je ressemblais à cet iconoclaste de Polyeucte, qui brisait les idoles vénérées, et cela ne se pouvait souffrir.

J'avais heureusement parmi mes auditeurs, sans compter M. Van Hall lui-même, quelques professeurs de l'Université, et, parmi eux, un homme, qui, par son grand savoir et son goût, jouissait dans la ville d'une autorité incontestable. Il passait pour grave, pour très grave, s'étant livré toute sa vie à des travaux d'érudition, et il l'était en effet. Mais il avait de l'esprit, et il vit tout de suite, à travers les exagérations voulues de ces rapprochements et de ces contrastes, combien l'idée fondamentale était juste, et qu'il fallait, pour la suivre ainsi, scène à scène, et la rendre sensible aux yeux, une virtuosité rare d'analyste et d'orateur. Il donna le signal des applaudissements, il voulut bien sourire à quelques traits heureux; le public tout entier se mit à battre des mains derrière lui et à rire de tout son cœur. Les femmes, enchantées de ne pas s'ennuyer, osèrent témoigner qu'elles s'amusaient, et une fois débridées et lancées, elles ne s'arrêtèrent plus. Jamais Polyeucte ne s'était vu à pareille fête en Hollande ni sans doute autre part.

Le lendemain, le public se ressaisit, et quelques objections se firent jour. Est-ce que ce n'était pas trahir Corneille que de lui infliger cette traduction, qui n'était qu'un travestissement.

— Mon Dieu! disais-je aux personnes, qui me parlaient ainsi, non sans un chagrin sincère, vous pensez bien que je n'ignore pas ce qu'il y a d'excessif et même de faux dans ces transpositions. Mais remarquez : si j'avais prononcé, de façon plus ou moins brillante, le panégyrique que l'on attendait de moi, tout le monde m'eût applaudi et loué, et personne, le lendemain, n'eût songé à *Polyeucte* non plus que s'il n'eût jamais existé. Vous avouez vous-même que vous avez passé votre journée à relire l'œuvre du vieux maître, que les femmes elles-mêmes s'en sont inquiétées, qu'elle est, depuis vingt-quatre heures, dans toute la ville, un sujet de conversation et même de querelle. C'est donc moi qui ai raison; car j'ai pour une heure rendu l'animation et le mouvement à une tragédie figée, depuis deux siècles, dans une admiration immobile.

Mais vous savez qu'il n'y a rien qui réussit comme le succès. J'avais tout le monde pour moi, même ceux qui grondaient par respect pour la tradition légèrement bousculée. J'étais très heureux d'avoir si bien réussi, pour moi d'abord, dont j'apprenais ainsi le nom à la Hollande; pour mon hôte, M. Van Hall, qui avait répondu de moi, et qui n'était pas sans inquiétude sur l'issue de l'entreprise. Car lorsqu'un conférencier qu'on fait venir de si loin échoue, c'est toujours à l'organisateur qu'on s'en prend. Le conférencier s'en va, mais l'organisateur reste, et c'est lui qui subit les reproches et les mauvaises plaisanteries.

J'allai, dans cette campagne, porté par le bruit de ce premier succès, de triomphe en triomphe. J'eus le plaisir de parler, dans une des villes de la Hollande, devant un public composé uniquement d'étudiants. Les étudiants là-bas forment une vaste association, qui est extrêmement riche. Elle s'est fait bâtir et possède une manière d'hôtel ou de palais, où ses membres se réunissent pour lire, pour boire, pour jouer. Il y a des salles de bibliothèque, des salles de billard, un café, et enfin, ce qui me touchait le plus dans la circonstance, une salle de conférence ou de spectacle, qui était magnifique et confortablement aménagée. Rien de plus cordial et de plus aimable que la façon dont ces jeunes gens nous ont reçus, M. Van Hall et moi. Je sens quelque pudeur à rappeler les attentions délicates dont j'ai été comblé, les éloges et les compliments que j'ai reçus. Ce qui me charmait davantage, c'est qu'en moi (et l'on ne s'en cachait pas), on fêtait la France et la langue française. C'est là, en effet, la joie et aussi le péril de ces expéditions sur une terre étrangère. On a beau se rendre compte qu'on n'est pas grand'chose, on sent tout de même qu'à quelque degré que ce soit, on représente la patrie, et que si on lâche une sottise, c'est elle qui en souffre; comme elle est relevée dans l'estime des gens chez qui l'on se trouve, si l'on a la chance de leur plaire.

Je rentrai à Paris exténué et n'en pouvant plus. J'avais passé huit jours à parler presque tous les soirs, ce qui ne serait pas encore une grande fatigue, mais à prendre part aux soupers de gala qui suivaient les conférences, toujours en représentation, causant et toastant. J'eus quelque peine à me remettre de cet excès de fatigue, et quand, l'année suivante, M. Van Hall me pressa affectueusement de revenir à Amsterdam, me disant que tout le monde m'y redemandait, je lui répondis que je serais heureux de revoir son foyer, de m'asseoir encore sous cette véranda d'où l'on découvrait au loin un si frais moutonnement de verdure, mais que j'entendais ne point quitter Amsterdam : j'y ferais deux conférences, trois au plus, coupée chacune d'un jour de repos.

C'est ainsi que les choses furent arrangées.

*
* *

J'eus pourtant là, cette année-là, mon petit four; car il était dit que j'en aurais partout. Oh! bien petit, cette fois, et qui ne prit pas les désastreuses proportions de celui que j'avais subi à Bruxelles et à Anvers. Si je le conte, c'est qu'il sera une nouvelle preuve de cette vérité sur laquelle j'ai si souvent insisté déjà dans cette longue étude autobiographique sur l'art de la conférence : il faut, avant de s'adresser à un public, s'enquérir très exactement de ce qu'il attend, de ce qu'il désire, de ce qu'il craint; il faut flairer ses goûts, il faut, en un mot, observer les mœurs oratoires.

Vous vous rappelez cette conférence que j'avais faite à Londres sur l'organisation et l'histoire de la Comédie-Française. Je m'imaginai, je ne sais pourquoi, que le sujet plairait en Hollande. Je le possédais parfaitement, et je puis dire que j'en étais plein. Je ne m'inquiétai point des développements à préparer, sûr qu'au jour dit ils se présenteraient en foule à mon esprit. Sur ce point, je ne me trompai pas. La conférence fut abondante et solide, et même, par-ci par-là, assez égayée de trouvailles ingénieuses. Elle ne fit aucun effet; le public resta morne.

Je le constatai, non sans étonnement. Car il ne me semblait pas cette fois que j'eusse été au-dessous de moi-même. Mais j'eus bientôt l'explication du mystère. Les Hollandais, quand ils avaient lu l'affiche, que je leur parlerais de la Comédie-Française, s'étaient dit tous : Un homme qui nous a tant amusés avec un sujet aussi sévère que l'était *Polyeucte*, va être désopilant en nous ouvrant les mystères du théâtre qu'il connaît si intimement et pratique depuis tant d'années. Ils étaient venus avec l'idée que j'allais leur donner des portraits d'artistes, leur conter des anecdotes, les mettre au courant de la cuisine théâtrale. Ils s'attendaient à être émoustillés et divertis. J'aurais dû me méfier : ce sentiment était chez eux si naturel!

Mais non, j'apportais une dissertation, curieuse assurément, mais très sévère de ton et d'allure, sur l'organisation de la Comédie, sur le décret de Moscou et les accroc qu'il avait reçus; rien de tout cela n'était fort gai; et, il faut bien le dire, rien de tout cela n'avait grand intérêt pour les habitants d'Amsterdam, qui ne connaissent de la Comédie-Française que sa gloire et n'ont cure de la façon dont elle se gouverne. J'aurais eu sans doute avec cette conférence à Paris, salle des Capucines, ou chez Bodinier, au Cercle d'application, un succès assez vif; j'aurais été tout au moins écouté avec intérêt et sympathie ; j'ennuyai les Hollandais, et c'était ma faute.

Il est vrai qu'une fois averti de mon erreur et de ses causes, je pris deux revanches éclatantes. J'ai fait, devant un public exclusivement masculin, le public d'un cercle qui m'avait invité expressément à parler, une conférence sur la passion du jeu au théâtre, qui est parmi les meilleures dont j'aie gardé le souvenir, et j'ai des raisons de croire qu'on ne l'a pas encore oubliée à Amsterdam.

*
* *

Le bruit de l'accueil toujours aimable, parfois enthousiaste, que j'avais reçu en Hollande, s'était répandu à Paris, dans notre petit monde de conférenciers. Beaucoup de ceux qui se piquent d'en être étaient venus chez moi s'informer des conditions pécuniaires faites aux orateurs, et, comme elles étaient fort belles, car la Hollande est plus large et plus généreuse que la Belgique, ils m'avaient prié de m'entremettre près de Van Hall. Je le fis : tous ne réussirent point. Je les avais pourtant, de façon très discrète, autant qu'il m'était permis de le faire, à moi qui étais de la partie et qu'on pouvait soupçonner de mettre par jalousie des bâtons dans les roues, je les avais prévenus que le public d'Amsterdam, comme celui de La Haye, d'Utrecht et de Groningue, était un public très courtois, sans doute, mais très instruit, très intelligent, difficile, délicat même, à qui il fallait absolument donner du solide et du bon, qu'il n'était pas permis de traiter par-dessous la jambe.

Mais que voulez-vous? Ces jeunes gens ont je ne sais quel penchant à croire que les peuples étrangers sont trop heureux de voir un Parisien, de lui faire la haie, de l'écouter, et de recueillir bouche bée toute parole qui sort de sa bouche. Il y eut quelques mécomptes. Ces mécomptes ont eu malheusement cet effet de refroidir les Hollandais pour la conférence.

M. Van Hall m'écrivait que les choses en étaient venues à ce point qu'il n'y avait plus guère que mon nom ou celui de quelque personnalité éclatante, comme eût été, par exemple, celle d'Émile Zola ou d'Alphonse Daudet, qui fût capable de grouper un public nombreux dans une salle de conférences. Il y avait eu trop de déceptions, et des déceptions trop cruelles. Les Hollandais s'étaient promis de ne plus jamais aller entendre un conférencier parisien, à moins que ce ne fût une illustration de premier ordre.

J'avais laissé passer moi-même une année sans retourner là-bas; la liste des journaux où je collabore s'était encore allongée ; il me devenait presque impossible de m'absenter durant huit jours de Paris en hiver; je ne me sentais plus le ressort d'esprit ni les forces d'autrefois. Je n'ai plus revu Amsterdam, non plus que Bruxelles et Liège, où j'ai laissé de si affectueux souvenirs. Je crois bien qu'à cette heure, à moins d'une occasion extraordinaire, d'une circonstance exceptionnelle, c'est fini pour moi des tournées de conférence en province ou à l'étranger :

Vétéran, je m'assois sur mon tambour crevé

et je reste à Paris, où je réunis encore assez souvent autour de moi de fidèles auditoires, au boulevard des Capucines.

C'est par le récit de mes vingt ans de conférences assidues dans cette salle que je terminerai ces mémoires et cette étude. Rassurez-vous, ce ne sera plus bien long.

FRANCISQUE SARCEY.

(A suivre.)

LE NÉGRIER (1)

Nouvelle

—

TROISIÈME PARTIE

VII.

Ce soir-là, de gros nuages, chassés par un vent de tempête, étaient passés, comme un vol d'oiseaux noirs, au-dessus du navire, et avaient déchaîné de vraies cataractes de pluie. Le ciel cependant avait bientôt repris sa limpidité; le calme était revenu, plus profond, presque solennel.

La nuit s'annonçait belle, radieuse; des myriades d'étoiles brillaient au firmament. La brise passait, douce et fraîche, en d'intermittentes ondées, comme si, du fond de l'espace, une invisible main eût abaissé par intervalles un immense éventail.

Le navire avançait à peine sur les eaux calmes et silencieuses.

Deux matelots seulement restaient sur le pont : l'un, étendu au pied d'un mât; l'autre, le timonier, assoupi sur le gouvernail.

Le capitaine, lui, s'était couché à l'avant du navire, sur une natte de palmier, et, fatigué encore de sa bataille avec la tempête, dormait d'un lourd sommeil, les deux mains croisées derrière la tête, la face tournée vers le ciel. Et tout, dans l'air comme sur l'océan, était si calme, si paisible, que l'on percevait par moments le bruit sonore de son souffle.

Elle aussi reposait plus loin, couchée sur un amas de feuilles et d'herbes odorantes que les matelots avaient rapportées de leur dernière excursion au rivage...

Elle reposait, mais ne dormait point...

Une nostalgie nouvelle, qui n'était plus celle de la terre, l'envahissait par tous les pores et faisait tout dissoudre en elle. Sous cette nuit douce et troublante, des sentiments qu'elle aurait cru à jamais assoupis s'éveillaient à la fois et l'agitaient dans tout son être.

Au reste, de l'âme elle-même des choses, du ciel, de l'air, de l'océan, semblaient émaner, en effluves subtils, comme un flot ininterrompu de tendresses vagues et de mystérieux désirs. La brise même de la mer, qui arrivait de lointains rivages, passait imprégnée de pensées d'amour...

Parfois elle entr'ouvrait les yeux... Un bruit de pas, à peine perceptible, était venu à son oreille...

Elle écoutait et regardait, les yeux à demi clos...

Le mousse rôdait autour d'elle et semblait vouloir s'approcher... Silencieuse, elle laissait faire, attentive à son va-et-vient... Et, chaque fois qu'il s'avançait, curieuse, elle fermait les yeux, et attendait, un peu troublée... Et quelque chose tremblait en elle de crainte, d'espérance et aussi de désir...

Mais l'enfant s'éloignait encore, puis revenait sur la pointe des pieds, et repartait bien vite, comme un oiseau timide qui n'ose sortir du buisson, redoutant d'instinct l'épervier...

Le capitaine dormait toujours; le souffle même sortait plus fort de sa large poitrine. Et l'enfant reprenait courage...

Tout à coup, bien haut dans le ciel, partit un petit cri perçant, pareil à un cri d'hirondelle, le premier cri d'oiseau de mer qu'on eût entendu depuis longtemps.

Éveillé par ce bruit, qui annonçait l'approche de la terre, le marin avait ouvert les yeux...

Le silence s'était fait encore; aucun nouveau cri ne tombait du ciel...

Machinalement, il tourna la tête et regarda vers l'avant du navire.

Il vit sa captive étendue sur l'herbe, et paraissant dormir, un bras replié derrière sa tête. Il vit aussi le mousse, qui allait et venait autour d'elle, rôdant à pas muets, comme un larron qui se dissimule.

Les yeux mi-clos, il observa...

Encore un moment, l'enfant tourna et retourna, de plus en plus hésitant, craintif; puis, toujours sur la pointe des pieds, il s'avança, d'un air plus résolu, en passant derrière la femme... Il regarda... Elle dormait... Alors il s'inclina sur elle, toujours plus bas, plus bas encore, presque à effleurer ses cheveux, à sentir la chaleur de son souffle...

Mais, comme il se penchait, le bras de la femme se leva doucement et s'enlaça autour de son cou. Elle attira son visage contre le sien, et, dans une sorte de rage folle, appliqua sur sa bouche le plus ardent baiser d'amour qu'elle eût jamais posé sur des lèvres humaines.

Soudain l'enfant se jeta en arrière, comme si un serpent venait de le piquer...

Il lui avait semblé que, là-bas, à cette place même où le capitaine était étendu, on avait poussé un grognement sourd...

Il recula de quelques pas et regarda vers l'avant du navire...

Le loup de mer ne bougeait pas...

D'un air indifférent, il s'approcha, sans bruit, en suivant le bord du navire, et passa derrière le pirate. Puis, s'avançant à pas muets, il regarda, il écouta...

Oui, les yeux étaient bien fermés; la poitrine se soulevait d'un mouvement égal et régulier; le souffle sortait de la bouche, toujours sonore, presque bruyant... Non, par bonheur, il n'avait rien vu...

Et, fier d'avoir joué son maître, l'enfant espiègle fit un geste mutin au-dessus de sa tête, et continua son va-et-vient.

(1) Suite et fin. — Voy. les trois numéros précédents.

VIII.

La nuit s'écoulait, toujours douce et belle. Mais la brise tomba peu à peu ; devenu subitement humide, l'air se chargea d'une vapeur chaude, tout alourdie de buée saline.

La femme se leva et redescendit.

Bientôt le forban se leva, lui aussi, et se détira longuement. Il fit quelques pas au hasard, en regardant autour de lui, et aperçut le matelot qui dormait plus loin, couché au pied du mât. Il s'en approcha lentement, le réveilla du pied et parut lui donner un ordre. Le marin descendit.

Il marcha quelques instants encore, la tête basse, l'air indolent, comme un homme mal éveillé. Puis il se dirigea vers l'arrière du navire, et poussa du coude le timonier, qu'il renvoya dans l'entrepont. Il fit encore quelques pas, s'arrêta au bord du navire, et, d'un geste, appela le mousse.

L'enfant accourut, empressé, et l'on put entendre aussitôt comme le bruit d'un corps tombant à la mer...

Le forban avait croisé ses bras et regardait paisiblement vers l'eau.

Sachant nager à peine, l'enfant se débattait dans le sillage du navire, et ses mains, qui frappaient la mer, faisaient jaillir autour de lui des sources vives de clartés.

Mais il était près de sombrer et il s'efforçait vainement d'appeler au secours...

Le capitaine quitta sa place et descendit à l'entrepont.

Quand il reparut, quelques instants plus tard, il ramenait la femme. Il la précédait, sans rien dire, en la conduisant par la main. Il la mena ainsi à cette même place qu'il venait de quitter, la fit bien approcher du bord, et, sans jamais desserrer les lèvres, du doigt, il lui montra l'enfant...

Elle demeura comme pétrifiée, ne comprenant que trop ce qui s'était passé...

Dès qu'il l'aperçut, le mousse, à demi-mort, souleva sa tête au-dessus de l'eau, dans un effort suprême, et sembla l'appeler...

Elle aurait voulu se jeter à la mer pour lui porter secours : la terreur la cloua sur place; elle voulut crier, elle n'en trouva point la force. Bientôt, cependant, voyant l'enfant près de disparaître, éperdue, elle se redressa et deux fois cria au secours !...

Mais, comme elle appelait, un trouble subit se fit un peu plus loin, dans le sillage du navire; la mer s'agita sourdement; une masse invisible, qui se ruait entre deux eaux, monta soudain à la surface; une bouche énorme s'ouvrit et se referma aussitôt : le mousse ne paraissait plus... La mer avait repris son calme...

Pâle comme la craie, à demi-morte de frayeur, la pauvre femme avait reculé, et restait là, anéantie. Encore une fois elle voulut parler : aucun son ne sortit de sa bouche...

Le forban venait de se tourner vers elle. Son visage, à lui, rayonnait de joie, d'une joie terrible, féroce. Il se campa en face d'elle, et, portant ses mains sur ses hanches, il ouvrit son large rictus dans un rire effrayant, et, aspirant à pleine poitrine une immense colonne d'air, il fit un « haoup » formidable, imitant ainsi le mouvement du monstre qui venait d'engloutir l'enfant...

— Oh ! brigand ! brigand ! s'écria-t-elle, en le menaçant de ses poings fermés : Au meurtre ! au meurtre ! à l'assassin !...

Mais, pour la faire taire, il appliqua sa main contre sa bouche, l'entraîna de force dans sa cabine et en poussa les verrous extérieurs.

Puis il remonta sur le pont, s'étendit à cette même place qu'il avait quittée tout à l'heure, croisa ses deux bras derrière sa tête, ferma les yeux et s'endormit.

IX.

Le lendemain, au point du jour, il était encore à la même place; mais depuis longtemps il ne dormait plus.

Il se leva avant tous ses hommes, et, tête basse, l'air morose, se mit à errer sur le pont.

Il semblait soucieux, inquiet. Il pressait le pas tout à coup, s'arrêtait et partait encore. Ses yeux s'animaient par instants et se portaient à l'entour d'eux avec une expression bizarre, d'ailleurs peu rassurante. Les marins étonnés se le montraient du doigt et s'interrogeaient du regard. Cette allure sournoise leur paraissait tant soit peu louche. Du reste, ne voyant point reparaître le mousse, ils avaient soupçonné bien vite quelque aventure mystérieuse, pour ne pas dire quelque crime; mais ils se gardèrent de souffler mot.

Lui continuait sa promenade, toujours absorbé dans sa rêverie. Il marchait même par moments comme s'il avait bu : trébuchant aux planches et aux cordes, bousculant au passage les matelots occupés aux manœuvres.

Le soleil se leva, aussi ardent que d'habitude. Il y resta exposé, nu-tête. Cependant il semblait s'éveiller parfois. Il se secouait machinalement, jetait au hasard un ordre inutile, et retombait dans ses pensées.

Craignant toujours pour leur échine, les marins l'évitaient en l'observant du plus loin possible. Ils devinaient que sous ce calme se dissimulait quelque trouble profond. La tempête couvait là-dessous, il s'agissait de la conjurer.

Du reste, il se trahissait quelquefois, et il lui échappait des révoltes subites. On le surprenait agitant ses poings, comme s'il menaçait des adversaires invi-

sibles, ou bien lançant à toute volée des jurons inconnus.

Au cours d'une manœuvre, une chaîne d'amarre, qu'on essayait de déplacer, résistait à tous les efforts. Il prit une barre de fer, y enroula quelques anneaux, appuya fortement sur elle, et la chaîne et la barre volèrent ensemble en éclats. Les matelots n'osaient plus l'approcher.

Vers midi seulement, la femme remonta sur le pont et reprit sa place habituelle. Il la regarda en dessous, passa et repassa près d'elle, mais ne lui parla point. Une fois, cependant, leurs yeux se rencontrèrent : elle baissa aussitôt les siens, effrayée qu'elle fut par ce regard de fauve courroucé.

Encore ce soir-là, il resta sur le pont et pas une fois ne descendit dans sa cabine.

Vers le milieu de la nuit, un nouvel ouragan passa, plus violent que celui de la veille, mêlé d'éclairs et de tonnerre.

Au plus fort de l'orage, il chercha un refuge dans l'entrepont; mais il remonta presque aussitôt, et, pour être plus libre, tandis que la plupart de ses hommes se débattaient dans la mâture, il voulut rester seul. Il chassa tous ceux qui l'entouraient, renvoya jusqu'au timonier et prit lui-même le gouvernail.

On s'aventura à le regarder; quelques matelots l'épièrent.

Tout à coup il quitta la barre, laissant le navire aller à son gré, et on le vit, sous les torrents de pluie, parmi la grêle et les éclairs, marcher à grands pas sur le pont, gesticuler avec des cris de rage, agiter ses deux poings fermés, et riposter à la tempête par un ouragan de blasphèmes et de jurons. Puis, soudain, il s'écroula comme un bloc, et tomba tout du long sur ce lit d'herbes et de feuillage où la femme, son infidèle, était encore couchée la veille. Et là, il se tordait, il se roulait dans tous les sens en poussant des plaintes et des cris qui dominaient parfois les bruits de la tempête, et, couché à plat ventre, les mains crispées, l'écume aux lèvres, il mordait l'herbe à belles dents...

X.

Mais, comme la tempête, sa colère s'apaisa peu à peu, et, quand le jour parut, sa figure impassible avait repris son masque. Ses traits cependant demeuraient altérés.

Toujours ombrageux, taciturne, il passa la journée entière à se promener de long en large sur le pont. Il rôda pendant plusieurs heures autour de l'escalier étroit qui conduisait à sa cabine. On eût dit qu'il guettait quelqu'un. La femme ne se montra point.

Un peu avant la nuit, il alla s'asseoir sur une caisse vide, presque au milieu du pont, et, les coudes sur les genoux, la face dans les mains, il resta muet, immobile, anéanti dans ses pensées...

Par intervalles, cependant, il poussait comme des plaintes sourdes, mêlées à de brusques tressaillements qui ressemblaient à des mouvements de révolte et le secouaient tout entier. Parfois même il jetait au hasard des paroles incohérentes, comme s'il discutait avec quelqu'un ou avec lui-même...

Et, tout en ruminant, il plongeait ses deux mains crispées dans sa tignasse grise, et des touffes de cheveux lui demeuraient aux doigts...

Les matelots n'y comprenaient plus rien.

Épars sur le pont ou dans la mâture, ils continuaient de l'observer, et, de temps à autre, ils se faisaient des signes en ricanant tout bas. Sûrs de n'être point vus, ils le narguaient sournoisement de loin, se demandant, par de malins coups d'œil, comment tout cela pourrait bien finir. Et des idées presque rebelles semblaient frétiller dans les cœurs...

Mais tout à coup il releva la tête, et, les yeux vagues, égarés, pareil à un homme brusquement éveillé d'un songe pénible ou, si l'on veut, d'un cauchemar, d'une seule pièce il se mit debout. Il regarda autour de lui, comme pour bien se reconnaître, demeura pensif un instant, se frotta encore les yeux, et, comme s'il venait de prendre une résolution subite, il s'en alla droit à cette jonchée d'herbes qui était là, tout près, s'en fit une large brassée et la jeta par-dessus bord. Puis, s'en allant au gouvernail, il repoussa le timonier, posa ses deux mains sur la roue, appuya fortement à gauche, et, en décrivant un grand cercle, le navire fit volte-face.

Revenu au milieu du pont, il promena sur ses matelots un regard clair et impérieux qui les enveloppa comme un coup de filet.

Tout l'équipage était rentré dans l'ordre.

Il étendit une natte à ses pieds, s'y coucha sur le flanc, la tête appuyée sur un rouleau de cordes, et, brisé de fatigue, s'endormit d'un sommeil de plomb.

XI.

Le lendemain, presque au point du jour, des hirondelles et des goélands volaient çà et là dans le ciel, annonçant l'approche d'un continent. Des vapeurs confuses flottaient à l'horizon. Loin de se dissiper, elles semblaient s'épaissir davantage. Enfin, quand le soleil, toujours aussi torride, eut chassé les dernières brumes, la ligne convexe d'un golfe se dessinait insensiblement.

Sa lunette marine aux yeux, le capitaine observait la côte.

On louvoya toute la journée le long d'une falaise abrupte, hérissée d'arbustes malingres et d'épaisses broussailles. Plus loin cependant, à travers les échancrures des rochers, on apercevait comme une immense plaine, toute verdoyante, qui s'étendait à perte de vue, une forêt sans doute...

La mer était parsemée de récifs; il s'en dressait de tous les côtés, défendant l'accès du rivage.

Le capitaine prit le gouvernail, et, avec la confiance et la sûreté d'un pilote vieilli dans ces parages, il fit glisser le navire à travers les écueils, et, vers le soir, on s'arrêtait dans une baie étroite, à quelque distance de la côte.

On cargua les voiles et on jeta l'ancre.

Au cours des premières manœuvres, la femme monta sur le pont. Le pirate ombrageux lui fit un signe de la tête, comme pour lui dire qu'elle gênait le travail de ses hommes, et, craintive, elle disparut.

Le lendemain, avant le jour, le capitaine était sur pied et réveillait tout l'équipage. On mit un canot à la mer; il y descendit le premier, suivi du Cafre et du Malais, tous trois chargés d'un arsenal.

On se dirigea vers la côte. A quelques mètres du rivage, les deux marins se jetèrent à l'eau et, à force de bras, traînèrent la barque sur le sable.

Ils suivirent la côte un moment, et bientôt gravirent la falaise.

Les matelots, restés sur le navire et, çà et là, grimpés dans la mâture, les virent se glisser comme des serpents à travers les premiers fourrés, et s'enfoncer dans la forêt.

XII.

Quand ils reparurent, quelques heures plus tard, le soleil, au zénith, tombait à pic sur le navire et en enflammait presque le goudron.

Ils remontèrent tous à bord; mais le canot ne fut pas hissé.

A l'arrivée de son geôlier, la femme, qui, depuis le matin, était demeurée sur le pont, rentra dans sa cabine.

Les deux marins étaient exténués. Le forban, lui, toujours alerte, allait et venait, comme d'habitude, les mains croisées derrière le dos. Il semblait réfléchir encore, mais sans tristesse maintenant, car son visage s'éclairait par instants d'une sorte de joie farouche : même parfois il souriait...

Il mangea au milieu de ses hommes et les grisa à moitié d'eau-de-vie.

Le repas terminé, il fit un signe au Malais et au Cafre. Les deux marins reprirent leurs armes et descendirent dans le canot. Il fit encore un nouveau signe. Deux autres matelots s'avancèrent. Il leur ordonna de s'armer comme leurs compagnons, et de se joindre à eux. Mais presque aussitôt il les rappela, les regarda pendant quelques secondes avec une espèce de défiance, et, d'un geste, les congédia.

Il descendit dans sa cabine et revint bientôt, suivi de sa captive.

Elle était à demi vêtue. Marchant toujours au-devant d'elle, il la conduisit jusqu'au bord du navire, et, de la main, lui montra l'échelle...

Elle paraissait hésiter. Il leva encore la main, en lui lançant un coup d'œil rapide. Obéissante, elle descendit...

Il prit lui-même le gouvernail, et les marins pesèrent sur les rames.

Comme ils approchaient de la côte, le Cafre sauta à la mer et remorqua l'embarcation; puis le Malais saisit la femme à bras-le-corps et l'emporta jusqu'au rivage.

En la déposant sur le sable, il la regarda en dessous avec un regard si bizarre, un si étrange ricanement, qu'elle frissonna des pieds à la tête.

XIII.

Ils s'engagèrent dans la broussaille et montèrent d'abord une pente escarpée.

Arrivés au haut de la falaise, ils s'arrêtèrent quelques secondes et regardèrent autour d'eux.

Partout, aussi loin que leurs yeux pouvaient pénétrer, la forêt profonde, infinie, et, derrière eux, la mer, sans une voile, sans un murmure. Et nulle trace de vie humaine. Partout le silence et la solitude.

Ils entrèrent dans la forêt et s'engagèrent presque aussitôt en des sentiers étroits et sinueux, frayés sans doute par les bêtes sauvages.

Le capitaine ouvrait la marche, la femme venait après lui.

Une nuée d'oiseaux, au plumage éclatant, passa tout à coup au-dessus d'eux, avec une rumeur d'orage, et obscurcit presque le ciel.

Une ombre épaisse et lourde les enveloppa peu à peu. Des arbres gigantesques, d'une espèce inconnue, montaient sur leur tête, à perte de vue, et interceptaient la lumière. Pas le moindre rayon de soleil ne se faufilait au travers. Des lianes, des lichens, des plantes parasites s'entortillaient aux branches, et grimpaient vers le faîte, avides d'air et de lumière.

Ils cheminaient, silencieux, à demi submergés par les hautes herbes, occupés seulement à écarter les branches et les ronces qui leur barraient la route et cinglaient leur visage.

Par instants, la troupe faisait halte.

Incertain de sa route, le capitaine interrogeait du regard les sentiers, les troncs d'arbres. Il flairait même quelquefois. Ces lieux pourtant lui semblaient familiers... Un silence presque terrible se faisait alors. On n'entendait que des cris lointains d'animaux inconnus, ou bien le lourd battement d'ailes des oiseaux fuyant à travers les fourrés. Puis on repartait, sans rien dire, et l'on s'enfonçait toujours plus avant dans cette étuve aux senteurs accablantes.

Soudain le forban s'arrêta et se tourna vers sa compagne.

Sans lui dire un seul mot, il lui prit la main gauche et tira une à un les bagues qu'elle avait aux doigts. Il détacha son bracelet et enleva l'épingle d'or qui rete-

nait ses cheveux, et les longues tresses tombèrent, se déroulant sur les épaules. Puis, d'un geste, il lui ordonna de retirer ses boucles d'oreilles. Ne doutant point qu'il voulait ainsi soustraire ces objets aux convoitises de ceux qu'ils pourraient rencontrer, elle obéit sans résistance. Il serra les bijoux avec soin dans une sacoche de cuir qu'il portait au côté, suspendue à une courroie, et, toujours muet, poursuivit sa route.

Mais la femme était devenue subitement inquiète. Une crainte presque invincible venait de la gagner, qui s'accroissait insensiblement. Cette marche dans ces solitudes, ce silence des hommes et des choses, commençait à lui faire peur. On eût dit même que tout s'unissait pour l'effrayer encore davantage et provoquer en elle d'inexplicables pressentiments. Comme ils prenaient un nouveau sentier, un serpent passa devant elle en sifflant, et disparut dans les hautes herbes. Plus loin, un petit singe noir, à hideuse figure humaine, qui se balançait à une branche d'arbre, la regarda en grimaçant et lui fit des signaux moqueurs. Dans l'ombre épaisse et indécise, les arbres eux-mêmes, les lianes, les fougères prenaient des formes fantastiques. Elle aurait voulu revenir en arrière, s'enfuir même vers le navire : il fallait avancer toujours. Ne sachant plus surmonter ses craintes, elle se risqua à questionner son guide. Le matelot hargneux se contenta de grommeler, et ne répondit pas.

La forêt pourtant devenait moins sauvage. Des sentiers, fraîchement piétinés, s'offraient maintenant çà et là. Les rayons du soleil descendaient plus bas à travers le feuillage. L'ombre était moins dense et l'air plus léger. Bientôt une sorte de hutte, formée de branches entrelacées, annonça quelque pensée humaine.

Le Malais poussa un cri rauque ; on répondit de loin par un cri à peu près semblable.

Deux hommes noirs, petits, malingres, cachés derrière des troncs d'arbres, se montrèrent timidement. A la vue de la troupe étrangère, ils se sauvèrent à toutes jambes.

Le capitaine pressa le pas.

Ils entraient à présent dans une clairière assez vaste où se trouvaient enfin, groupés à l'ombre des grands arbres, des êtres à figure humaine.

Ici la troupe s'arrêta.

XIV.

A l'entrée même de la clairière, quelques hommes allaient et venaient, occupés à divers ouvrages : tous, des noirs, aux lèvres épaisses, au nez écrasé, aux cheveux crépus, quelques-uns vêtus de haillons, les autres nus ou à peu près.

Des instruments de toute espèce, surtout des objets de voyage, des outres vides ou demi-pleines, et des sacs de toile grossière gisaient sur l'herbe, çà et là, à côté d'armes de formes diverses.

Près d'eux était comme un troupeau d'enfants, noirs, eux aussi, d'un noir d'ébène, et nus du premier au dernier. Couchés sur le sol, pêle-mêle, garçons et filles confondus, ils semblaient brisés de fatigue, exténués de privations. Leur visage était hâve, flétri, leurs membres déformés, leur corps déjà usé, vieilli. De longues cicatrices, même des plaies encore vives, zébraient leur dos et leur poitrine, comme si des serpents s'y étaient enroulés et y avaient laissé une trace sanglante. Deux d'entre eux avaient les mains liées avec des tresses de lianes. Quelques-uns dormaient, la tête appuyée sur les corps voisins; tous les autres, indifférents à ce qui se passait près d'eux, ouvraient à peine leurs yeux éteints, et semblaient sommeiller, d'une somnolence de bêtes.

Plus loin, dans le fond, quelques hommes étaient couchés sur l'herbe, ou assis, les jambes croisées.

L'un d'eux, plus âgé que les autres, et d'un aspect plus repoussant, bien que vêtu de haillons moins sordides, était assis sur une natte : nègre hideux, à la tignasse grise, au nez largement aplati, à l'œil chassieux, aux grosses lèvres, aux chairs flasques et molles, tatoué au front et aux joues, espèce d'être humain, moins proche de l'homme que de la bête, et dégradé, vieilli par tous les vices.

Deux longs poignards pendaient à sa ceinture, dans leur gaine de cuir; devant lui, à portée de sa main, était un fouet à manche court, dont la fine lanière gisait mollement, repliée sur l'herbe, comme une vipère endormie.

Par son air comme par son costume, celui-là seul semblait le maître du troupeau.

A l'arrivée des nouveaux venus, il avait levé ses yeux morts, et son premier regard, regard clignotant et oblique, s'était dirigé vers la femme, et leurs yeux s'étaient rencontrés. Elle avait détourné les siens avec une sorte d'horreur.

Le marin s'était avancé, et, laissant son escorte à quelques pas derrière lui, était allé droit au chef noir.

Debout à son côté, le dos tourné à ses compagnons, il s'était mis à lui parler par signes.

L'autre, indifférent, laissait faire, mais, de temps à autre, il levait les yeux et portait son regard vers la femme. Et ce regard féroce et dur, qu'on eût dit à présent chargé d'étranges convoitises, et qui semblait s'allumer peu à peu, fouillait à fond cette chair blanche et la dépouillait des pieds à la tête.

Le marin gesticulait toujours et paraissait interroger...

L'homme noir inclina la tête et fit un signe vers la femme...

Le Malais, resté derrière elle, avança un peu le bras droit et la poussa légèrement.

Surprise, elle tourna la tête et, pour éviter cet insolent contact, se porta quelques pas plus loin.

Elle se trouvait presque au milieu du cercle.

Le capitaine et le vieux noir avaient repris leur dialogue muet. Leurs gestes mêmes s'animaient, comme s'ils ne pouvaient s'entendre. Ils agitaient leurs mains ensemble, paraissaient compter sur leurs doigts, répliquaient par de nouveaux signes et, tour à tour, secouaient la tête, de gauche à droite et de haut en bas.

Le marin semblait résister.

Encore une fois, l'homme noir regarda en avant et fit un mouvement de tête qu'il accompagna d'un geste plus large.

Le Malais s'approcha encore et, posant une main à la ceinture de la femme, lui fit signe de se dévêtir.

Celle-ci, ne comprenant point, le repoussa avec rudesse et voulut s'éloigner.

Mais les deux marins aussitôt, le Malais et le Cafre, s'approchèrent ensemble, portèrent à la fois leurs quatre mains sur elle, et, après une courte lutte, tous ses vêtements tombaient en lambeaux. Quelques enfants noirs, qui étaient accourus, attirés par cette proie facile, se les disputaient violemment.

La malheureuse avait tout compris...

Elle se débattit, appela, cria, tout en luttant contre ces deux hommes qui la maintenaient avec force et ricanaient de sa résistance. Elle appela le marin à son aide...

Mais le forban ne bougeait pas.

Attentif seulement au marché, et incliné vers son muet interlocuteur, il prenait un à un et soupesait avec défiance de minces lingots de matière jaune que le noir lui comptait lentement de ses doigts maigres et avares, et il maniait de petites pierres qui jetaient parfois des clartés rapides.

Et, toujours plus désespérée, la femme luttait avec rage et se débattait des poings et des pieds. Incapable de se défendre, ne pouvant plus que supplier, elle tendait vers son terrible amant ses bras déchirés et meurtris. Elle appelait, elle implorait...

Il finissait de serrer dans son sac les lingots de matière jaune et les pierres brillantes; puis il avait fait signe aux marins de le suivre, et il repartait, sans tourner la tête.

Alors elle voulut s'enfuir. Elle se débattit en des efforts suprêmes, se tordit sous l'étreinte des nouveaux bras qui venaient de s'emparer d'elle et la tenaient avec vigueur; elle mordit les mains qui la serraient, et les laboura de ses ongles : voyant enfin le féroce marin reprendre le sentier et près de disparaître, éperdue, folle de douleur, une dernière fois elle voulut implorer, supplier...

Mais elle tomba, presque inanimée, dans les bras qui la soutenaient, tandis que le forban s'enfonçait dans la forêt en se dandinant sur ses hanches, et regagnait tranquillement son bord.

L. Brethous-Lafargue.

FIN.

UNE RECONNAISSANCE DE NUIT SUR LE DANUBE

Épisode de la guerre de 1809.

D'APRÈS LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL DE MARBOT (1).

La jolie petite ville de Mölk, située sur le bord du Danube, est dominée par un immense rocher en forme de promontoire, sur le haut duquel s'élève un couvent de Bénédictins, qui passe pour le plus beau et le plus riche de la chrétienté. Des appartements du monastère, l'œil découvre sur une très vaste étendue le cours et les deux rives du Danube. L'Empereur et plusieurs maréchaux, au nombre desquels était le maréchal Lannes, s'établirent au monastère, et notre état-major logea chez le curé de la ville. Il était tombé beaucoup d'eau pendant la semaine, et la pluie, qui n'avait pas cessé depuis vingt-quatre heures, continuait encore; aussi, le Danube et ses nombreux affluents étaient-ils débordés. La nuit venue, mes camarades et moi, charmés d'être à l'abri d'un aussi mauvais temps, soupions gaiement avec le curé, jovial garçon, qui nous faisait les honneurs d'un excellent repas, lorsque l'aide de camp de service auprès du maréchal Lannes vient me prévenir que celui-ci me demande, et qu'il faut que je monte à l'instant même au couvent. Je me trouvais si bien où j'étais, que je fus très contrarié d'être obligé de quitter un bon souper et un bon logis pour aller me mouiller derechef; mais il fallait obéir!...

Tous les corridors et toutes les salles basses du monastère étaient remplis de grenadiers et de chasseurs de la garde, auxquels le bon vin des moines faisait oublier les fatigues des jours précédents. En arrivant dans les salons, je compris que j'étais appelé pour quelque grave motif, car, généraux, chambellans, officiers d'ordonnance, tous me répétaient : « L'Empereur vous a fait demander! » Quelques-uns ajoutaient : « C'est probablement pour vous remettre votre brevet de chef d'escadron. » Mais je n'en crus rien, car je n'avais pas encore assez d'importance auprès du souverain pour qu'il m'envoyât chercher à pareille heure pour me remettre lui-même ma nomination! Je fus donc introduit dans une immense et magnifique galerie dont le balcon donne sur le Danube. J'y trouvai l'Empereur dînant avec plusieurs maréchaux et l'abbé du couvent, qui a le titre d'évêque. En me voyant, l'Empereur quitte la table et s'approche du grand balcon, suivi du maréchal Lannes auquel je l'entends dire à voix basse : « L'exécution de ce projet est presque impossible; ce serait envoyer inutilement ce

(1) Extrait des *Mémoires du général baron de Marbot*, dont le deuxième volume paraît aujourd'hui à la librairie Plon.

brave officier à une mort presque certaine! — Il ira, Sire, j'en suis certain, répond le maréchal, il ira; d'ailleurs, nous pouvons toujours lui en faire la proposition. »

Me prenant alors par la main, le maréchal ouvre la fenêtre du balcon qui domine au loin le Danube, dont l'immense largeur, triplée en ce moment par une très forte inondation, était de près d'une lieue!... Un vent des plus impétueux agitait le fleuve, dont nous entendions mugir les vagues. Il pleuvait à torrents et la nuit était des plus obscures; on apercevait néanmoins de l'autre côté une immense ligne de feux de bivouacs. Napoléon, le maréchal Lannes et moi, étant seuls auprès du balcon, le maréchal me dit : « Voilà de l'autre côté du fleuve un camp autrichien; mais l'Empereur désire très vivement savoir si le corps du général Hiller en fait partie ou s'il se trouve encore sur cette rive. Il faudrait que, pour s'en assurer, un homme de *cœur* eût le courage de traverser le Danube, afin d'aller enlever quelque soldat ennemi, et j'ai affirmé à l'Empereur que vous iriez! » Napoléon me dit alors : « Remarquez bien que ce n'est pas un *ordre* que je vous donne; c'est un désir que j'exprime; je reconnais que l'entreprise est on ne peut plus périlleuse, mais vous pouvez la refuser sans crainte de me déplaire. Allez donc réfléchir quelques instants dans la pièce voisine, et revenez nous dire franchement votre décision. »

J'avouerai qu'en entendant la proposition du maréchal Lannes, une sueur froide avait inondé tout mon corps! Mais à l'instant même, un sentiment que je ne saurais définir, et dans lequel l'amour de la gloire et de mon pays se mêlait peut-être à un noble orgueil, exaltant au dernier degré mon ardeur, je me dis : « Comment! l'Empereur a ici une armée de 150 000 guerriers dévoués, ainsi que 25 000 hommes de sa garde, tous choisis parmi les plus braves; il est entouré d'aides de camp, d'officiers d'ordonnance, et cependant, lorsqu'il s'agit d'une expédition pour laquelle il faut autant d'intelligence que d'intrépidité, c'est moi, moi! que l'Empereur et le brave maréchal Lannes choisissent!!! « J'irai, Sire, m'écriai-je sans hésiter. J'irai!... et si je péris, je lègue ma mère à Votre Majesté! » L'Empereur me prit l'oreille en signe de satisfaction, et le maréchal me tendit la main en s'écriant : « J'avais bien raison de dire à Votre Majesté qu'il irait!... Voilà ce qu'on appelle un brave soldat (1)!... »

Mon expédition étant ainsi résolue, il fallut songer à réunir les moyens pour l'exécuter. L'Empereur fit appeler le général Bertrand, son aide de camp, le général Dorsenne, des grenadiers de la garde, ainsi que le commandant du grand quartier impérial, et leur ordonna de mettre à ma disposition tout ce dont je croirais avoir besoin. Sur ma demande, un piquet d'infanterie alla chercher en ville le bourgmestre, le syndic des bateliers et cinq de ses meilleurs matelots. Un caporal et cinq grenadiers à pied de la vieille garde, parlant tous allemand, et pris parmi les plus braves, quoique n'étant pas encore décorés, furent aussi appelés et consentirent volontairement à m'accompagner. L'Empereur fit d'abord introduire les six militaires, et leur ayant promis qu'à leur retour ils recevraient immédiatement la croix, ces braves gens répondirent par un « Vive l'Empereur! » et allèrent se préparer. Quant aux cinq bateliers, quand l'interprète leur eut expliqué qu'il s'agissait de conduire une barque de l'autre côté du Danube, ils tombèrent à genoux et se mirent à pleurer. Le syndic déclara qu'il valait autant les fusiller tout de suite que de les envoyer à une mort certaine; l'expédition était *absolument impossible*, non seulement à cause de la force des eaux qui retourneraient la nef, mais aussi parce que les affluents du Danube ayant amené dans ce fleuve une grande quantité de sapins nouvellement abattus dans les montagnes voisines, ces arbres qu'on ne pourrait éviter dans l'obscurité viendraient heurter et défoncer la barque. D'ailleurs, comment aborder sur la rive opposée, au milieu des saules qui crèveraient le bateau, et d'une inondation dont on ne connaissait pas l'étendue?... Le syndic concluait donc que l'opération était matériellement impraticable.

En vain l'Empereur, pour les séduire, fit-il étaler devant chacun d'eux 6000 francs en or, cette offre ne put les décider, et cependant, disaient-ils, nous sommes de pauvres matelots, tous pères de famille; cet or assurerait notre fortune et celle de nos enfants; notre refus doit donc vous prouver l'impossibilité de traverser le fleuve en ce moment!... Je l'ai déjà dit : à la guerre, la nécessité d'épargner la vie d'un grand nombre d'hommes, en sacrifiant celle de quelques-uns, rend, dans certaines circonstances, les chefs de l'armée impitoyables. L'Empereur fut donc inflexible. Les grenadiers reçurent l'ordre d'emmener ces pauvres gens malgré eux, et nous descendîmes à la ville.

Le caporal qu'on m'avait donné était un homme fort intelligent; je le pris pour mon interprète et le chargeai, chemin faisant, de dire au syndic des matelots que, puisqu'il était forcé de venir avec nous, il devait dans son propre intérêt nous désigner la meilleure barque et indiquer tous les objets dont il fallait la garnir. Le malheureux obéit, tout en se livrant au plus affreux désespoir. Nous eûmes donc une excellente embarcation et prîmes sur les autres tout ce qui fut à notre convenance. Nous avions deux ancres, mais comme il ne me paraissait guère possible de nous en servir, je fis prendre des câbles et coudre au bout de chacun d'eux un morceau de toile dans lequel était

(1) Ce témoignage me fit un bien vif plaisir, et je pus m'écrier comme Montluc, qui venait d'être félicité pour son courage par le maréchal de Trivulce : « Il faut que je dise que j'estimai plus la louange que me donna cet homme que s'il m'eût donné la meilleure des terres siennes, encore que pour lors je fus bien peu riche! Cette gloire me fit enfler le cœur! »

enveloppé un gros caillou. J'avais vu dans le midi de la France des pêcheurs arrêter leurs bateaux en lançant sur les saules du rivage les cordes ainsi préparées, qui, s'entortillant autour de ces arbres, faisaient office d'ancre et arrêtaient la nacelle. Je couvris ma tête d'un képi, les grenadiers prirent leurs bonnets de police, car toute autre coiffure eût été très embarrassante. Nous avions des vivres, des cordes, des haches, des scies, une échelle; enfin tout ce que la prévoyance m'avait suggéré de prendre.

Nos préparatifs terminés, j'allais donner le signal du départ, lorsque les cinq bateliers me supplièrent en sanglotant de les faire conduire chez eux par mes soldats et de leur accorder la grâce d'aller, pour la dernière fois peut-être, embrasser leurs femmes et leurs enfants!... Mais l'attendrissement qu'eût produit cette scène ne pouvant qu'amoindrir le courage déjà si faible de ces malheureux, je refusai. « Eh bien, dit alors le syndic, puisque nous n'avons plus que quelques instants à vivre, donnez-nous cinq minutes pour recommander nos âmes à Dieu, et faites de même que nous, car vous allez aussi périr!... » Ils se prosternèrent tous; les grenadiers et moi les imitâmes, ce qui parut faire grand plaisir à ces braves gens. La prière terminée, je fis distribuer à chacun d'eux un verre de l'excellent vin des moines, et la barque fut poussée au large!

J'avais recommandé aux grenadiers d'exécuter en silence toutes les prescriptions du syndic qui tenait le gouvernail. Le courant était trop rapide pour que nous pussions traverser directement de Mölk à la rive opposée; nous remontâmes donc à la voile le long de la berge du fleuve pendant plus d'une lieue, et, bien que le vent et les vagues fissent bondir le bateau, ce trajet se fit sans accident. Mais lorsqu'il fallut enfin s'éloigner de terre, pour commencer la traversée à force de rames, le mât qu'on abattit, au lieu de venir se placer dans la longueur du bateau, tomba de côté, et la voile, trempant dans l'eau, offrait une grande résistance au courant, ce qui nous fit tellement pencher que nous fûmes sur le point d'être submergés!... Le patron ordonna de couper les câbles et de jeter le mât dans le fleuve; mais les matelots, perdant la tête, se mirent à prier sans bouger!... Alors le caporal, tirant son sabre, leur dit: « On peut prier en travaillant! Si vous n'obéissez sur-le-champ, je vous tue!... »

Ces pauvres diables, obligés de choisir entre une mort incertaine et une mort positive, prirent des haches, aidèrent les grenadiers, le mât fut promptement coupé et lancé dans le courant... Il était temps, car à peine fûmes-nous débarrassés de ce dangereux fardeau, que nous ressentîmes une secousse épouvantable : un des nombreux sapins qu'entraînait le Danube venait de heurter le bateau... nous frémîmes tous... Heureusement, le bordage n'était point encore défoncé; mais la barque résisterait-elle aux chocs qu'elle pouvait recevoir des autres arbres que nous n'apercevions pas et dont le voisinage nous était signalé par un plus grand balancement des vagues?... Plusieurs nous touchèrent sans qu'il en résultât de graves accidents; cependant, le courant nous poussant avec force, et nos rames gagnant fort peu sur lui, pour nous faire prendre le biais nécessaire à la traversée du fleuve, je craignis un moment qu'il ne nous entraînât au delà du camp ennemi, ce qui eût fait manquer mon expédition. Enfin, à force de rames, nous étions parvenus aux trois quarts du trajet, lorsque, malgré l'obscurité, j'aperçois une énorme masse noire sur les eaux, puis tout à coup un frôlement aigu se fait entendre, des branchages nous atteignent au visage et la barque s'arrête!... Le patron, questionné, répond que nous sommes sur un îlot garni de saules et de peupliers, dont l'inondation a presque atteint le sommet... Il fallut employer des haches à tâtons pour s'ouvrir un passage à travers ces branches; on y parvint, et, dès que nous eûmes franchi cet obstacle, nous trouvâmes un courant bien moins furieux que dans le milieu du fleuve et atteignîmes enfin la rive gauche en face du camp autrichien. Cette rive était bordée d'arbres aquatiques très touffus qui, avançant en forme de dôme au-dessus de la berge, en rendaient sans doute l'approche fort difficile, mais qui en même temps s'opposaient à ce que du camp on pût apercevoir notre barque. Les feux de bivouac éclairaient le rivage, tout en nous laissant dans l'obscurité que les branches de saules projetaient sur nous. Je laissai la barque courir le long du bord, cherchant de l'œil un endroit propice pour prendre terre. Tout à coup, j'aperçois une rampe pratiquée sur la berge par les ennemis, afin que les hommes et les chevaux de leur camp pussent arriver jusqu'à l'eau. L'adroit caporal lance alors parmi les saules l'une des pierres que j'avais fait préparer; la corde s'enroule autour de l'un de ces arbres et la barque s'arrête contre la terre, à un ou deux pieds de la rampe. Je pense qu'il était alors minuit. Les Autrichiens, se trouvant séparés des Français par l'immensité du Danube débordé, étaient dans une si grande sécurité, qu'excepté le factionnaire, tout dormait dans le camp.

Il est d'usage à la guerre que, quelle que soit la distance qui sépare de l'ennemi, les canons et les sentinelles doivent toujours faire face vers lui. Une batterie placée en avant du camp était donc tournée du côté du fleuve, et des factionnaires se promenaient sur le haut du rivage, dont les arbres empêchaient de voir l'extrême bord, tandis que du bateau j'apercevais, à travers les branches, une grande partie des bivouacs. Jusque-là, ma mission avait été plus heureuse que je n'aurais pu l'espérer; mais, pour que le résultat fût complet, il fallait enlever un prisonnier, et une telle opération, exécutée à cinquante pas de plusieurs milliers d'ennemis qu'un seul cri pouvait réveiller, me paraissait bien difficile!... Cependant, il fallait agir... J'ordonne donc

aux cinq matelots de se coucher au fond de la barque, en les prévenant que deux grenadiers vont les surveiller et tueront impitoyablement celui qui proférera une parole ou essayera de se lever. Je place un autre grenadier sur la pointe du bateau qui avoisine la berge, et, mettant le sabre à la main, je débarque, suivi du caporal et de deux grenadiers. Il s'en fallait de quelques pieds que la barque touchât terre; nous fûmes donc obligés de marcher dans l'eau; mais enfin nous voilà sur la rampe... Nous la montons, et je me préparais à courir sur le factionnaire le moins éloigné de nous, pour le désarmer, le faire bâillonner et le traîner sur le bateau, lorsqu'un bruit métallique et un petit chant à demi-voix vinrent frapper mes oreilles... Un homme portant un gros bidon de ferblanc venait en fredonnant puiser de l'eau. Nous redescendons promptement vers le fleuve pour nous cacher sous la voûte de branches qui couvre la barque, et, dès que l'Autrichien se baisse pour remplir son bidon, mon caporal et les deux grenadiers le saisissent à la gorge, lui placent sur la bouche un mouchoir rempli de sable mouillé, et, lui mettant la pointe de leur sabre au corps, menacent de le tuer s'il fait la moindre résistance ou cherche à pousser un cri !... Cet homme, stupéfait, obéit et se laisse conduire au bateau; nous le hissâmes dans les bras du grenadier placé sur ce point, et celui-ci le fit coucher à plat ventre à côté des matelots. Pendant qu'on enlevait cet Autrichien, son costume m'avait fait reconnaître que ce n'était pas un soldat proprement dit, mais un soldat domestique d'officier.

J'aurais préféré prendre un combattant, parce que j'aurais eu des renseignements plus positifs; néanmoins, faute de mieux, j'allais me contenter de cette capture, lorsque j'aperçois, au sommet de la rampe, deux militaires portant chacun le bout d'un bâton au milieu duquel était suspendu un chaudron. Ces hommes n'étant plus qu'à quelques pas, il était impossible de se rembarquer sans être vu. Je fis donc signe à mes grenadiers de se cacher de nouveau, et lorsque ces deux Autrichiens se baissèrent pour remplir leur vase, des bras vigoureux les saisissant par derrière leur plongèrent la tête dans l'eau, parce que ces soldats ayant leurs sabres, je craignais qu'ils ne voulussent résister; il fallait donc les étourdir. Puis, à mesure qu'on en relevait un, sa bouche était couverte par un mouchoir rempli de sable et des lames de sabre placées sur sa poitrine le contraignaient à nous suivre ! Ils furent successivement embarqués comme l'avait été le domestique, et je remontai à bord, suivi du caporal et des deux grenadiers.

Jusque-là, tout allait admirablement bien. Je fais lever les matelots; ils reprennent leurs rames, et j'ordonne au caporal de détacher le bout de la corde qui nous fixait au rivage; mais elle était si mouillée et le fort tirage du bateau qu'elle retenait, malgré la violence du courant, avait tellement resserré le nœud, qu'il devint impossible de la défaire. Nous fûmes obligés de scier la corde, ce qui nous prit deux ou trois minutes. Mais les efforts que nous faisions ayant imprimé un grand mouvement au câble dont l'extrémité était entortillée autour d'un saule, les branches de cet arbre agitèrent celles qui l'avoisinaient. Il en résulta un frôlement assez bruyant pour attirer l'attention du factionnaire. Cet homme approche, n'aperçoit pas la barque, mais voyant l'agitation des branches et le bruit augmenter, il crie : « Wer da ? » (Qui vive !) Pas de réponse !... Nouvelle sommation de la sentinelle ennemie... Nous gardons encore le silence, en continuant notre travail... J'étais dans des transes mortelles; car après avoir bravé tant de périls, il eût été vraiment cruel d'échouer au port !... Enfin, la corde est coupée et le bateau poussé au large !... Mais à peine est-il en dehors de la voûte que les saules formaient au-dessus de nous, qu'éclairé par la lueur des feux de bivouacs, il est aperçu par le factionnaire autrichien qui crie : *Aux armes !* et tire sur nous !... Personne n'est atteint; mais, à ce bruit, toutes les troupes du camp se lèvent précipitamment, et les artilleurs, dont les pièces braquées sur le Danube se trouvaient toutes chargées, me font l'honneur de tirer le canon sur ma barque !... Mon cœur bondit de joie au bruit de cette détonation qui devait être entendue par l'Empereur et par le maréchal Lannes !... Mes yeux se portèrent vers le couvent de Mölk, dont, malgré l'éloignement, je n'avais cessé d'apercevoir les nombreuses croisées éclairées. Elles furent probablement toutes ouvertes à l'instant; mais la lumière d'une seule me parut augmenter de vivacité, c'était celle de l'immense fenêtre du balcon, dont les dimensions, pareilles à celles d'un portail d'église, projetaient au loin une grande clarté sur les eaux du fleuve. Il était évident qu'on venait de l'ouvrir en entendant gronder le canon; aussi je me dis : « L'Empereur et les maréchaux sont certainement sur ce balcon; ils me savent parvenu sur la rive gauche dans le camp ennemi et font des vœux pour mon retour ! » Cette pensée exaltant encore mon courage, je ne fis aucune attention aux boulets d'ailleurs fort peu dangereux, car la rapidité du courant nous emportait avec une telle vitesse, que les artilleurs ennemis ne pouvaient pointer avec précision sur un objet aussi mobile, et il aurait fallu être bien malheureux pour qu'ils atteignissent notre embarcation; il est vrai qu'un seul boulet pouvait la briser et nous plonger dans le gouffre, mais tous allèrent se perdre dans le Danube. Je me trouvai bientôt hors de la portée des ennemis et pus concevoir l'espérance que mon entreprise aurait une heureuse issue. Cependant, tous les périls n'étaient pas encore surmontés, car il fallait retraverser le fleuve qui roulait toujours des troncs de sapins, et nous fûmes jetés plusieurs fois sur des îles submergées, où les branches des peupliers

nous arrêtèrent longtemps. Nous parvînmes enfin à nous rapprocher de la rive droite, à plus de deux lieues au-dessous de Mölk. Ici une nouvelle crainte vint m'assaillir. J'aperçus les feux de bivouac, et rien ne me donnait la certitude qu'ils appartinssent à un régiment français, car l'ennemi avait des troupes sur les deux rives, et je savais que, sur celle de droite, l'avant-garde du maréchal Lannes se trouvait à peu de distance de Mölk, en face d'un corps autrichien placé à Saint-Pölten.

Notre armée devait sans doute se porter en avant au point du jour, mais occupait-elle déjà ce lieu, et les feux que je voyais étaient-ils entourés d'amis ou d'ennemis? Je craignais que le courant ne m'eût entraîné trop bas; mais je fus tiré de ma perplexité par le son de plusieurs trompettes, qui sonnaient le réveil de la cavalerie française. Alors, toute incertitude cessant, nous fîmes force de rames vers la plage, où l'aube nous fit apercevoir un village. Nous en étions peu éloignés, lorsqu'un coup de mousqueton se fit entendre et une balle siffla à nos oreilles!... Il était évident que le poste français nous prenait pour une embarcation ennemie. Je n'avais pas prévu ce cas, et ne savais trop comment nous parviendrions à nous faire reconnaître, lorsque j'eus l'heureuse pensée de faire pousser fréquemment par mes six grenadiers le cri de : *Vive l'empereur Napoléon!*... Cela ne suffisait certainement pas pour prouver que nous étions Français, mais devait cependant attirer l'attention des officiers, qui, entourés de beaucoup de soldats, ne pouvaient craindre notre petit nombre et empêcheraient sans doute qu'on ne tirât sur nous, avant de savoir si nous étions Français ou Autrichiens. En effet, peu d'instants après, j'étais reçu sur le rivage par le colonel Gautrin et le 9e de housards appartenant au corps du maréchal Lannes. Si nous fussions débarqués une demi-lieue plus bas, nous tombions dans les postes ennemis!... Le colonel de housards me prêta un cheval et me fit donner plusieurs chariots, sur lesquels je plaçai les grenadiers, les matelots et les prisonniers, puis la petite caravane se dirigea sur Mölk. Pendant ce trajet, le caporal ayant, par mon ordre, questionné les trois Autrichiens, j'appris avec bonheur que le camp d'où je venais de les enlever appartenait au corps du général Hiller, celui dont l'Empereur désirait si vivement connaître la position.

Ainsi, plus de doute, le général Hiller avait rejoint le prince Charles de l'autre côté du Danube; il ne pouvait donc plus être question de bataille sur la route que nous occupions, et Napoléon n'ayant plus devant lui que la cavalerie ennemie, placée en avant de Saint-Pölten, pouvait en toute sécurité pousser ses troupes sur Vienne, dont nous n'étions plus qu'à trois petites marches. Ces renseignements obtenus, je lançai mon cheval au galop, pour les porter au plus vite à l'Empereur.

Il faisait grand jour quand je parvins à la porte du monastère. J'en trouvai les abords obstrués par toute la population de la petite ville de Mölk, au milieu de laquelle on entendait les cris déchirants des femmes, enfants, parents et amis des matelots enlevés la veille. Je fus à l'instant entouré par ces bonnes gens, dont je calmai les vives inquiétudes en leur disant en fort mauvais allemand : « Vos parents et amis vivent et vous allez les voir dans quelques instants! Un immense cri de joie s'étant alors élevé du sein de la foule, l'officier français chargé de la garde des portes se présenta, et, dès qu'il me vit, il courut, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, prévenir les aides de camp de service d'informer l'Empereur de mon arrivée. En un instant, tout ce qui se trouvait dans le palais fut sur pied; le bon maréchal Lannes vint à moi, m'embrassa cordialement et me conduisit sur-le-champ auprès de l'Empereur, en s'écriant : « Le voilà, Sire; je savais bien qu'il reviendrait!... Il amène trois prisonniers du corps du général Hiller!... » Napoléon me reçut on ne peut mieux, et, quoique je fusse mouillé et crotté de toutes parts, il posa sa main sur mon épaule, sans oublier sa plus grande preuve de satisfaction, le pincement de l'oreille. Je vous laisse à juger combien je fus questionné!... L'Empereur voulut connaître en détail tout ce qui m'était advenu pendant ma périlleuse entreprise, et lorsque j'eus terminé mon récit, Sa Majesté me dit : « Je suis très content de vous, *chef d'escadron* Marbot!... »

Ces paroles équivalant à un brevet, je fus au comble de la joie!... Un chambellan ayant annoncé en ce moment que l'Empereur était servi, je comptais attendre dans la galerie qu'il fût sorti de table, lorsque Napoléon, me montrant du doigt la salle à manger, me dit : « Vous déjeunerez avec moi. » Je fus d'autant plus flatté de cet honneur qu'il n'avait *jamais* été fait à aucun officier de mon grade. Pendant le déjeuner, j'appris que l'Empereur et les maréchaux ne s'étaient pas couchés, et qu'en entendant le canon gronder sur la rive opposée, ils s'étaient tous précipités au balcon! L'Empereur me fit répéter de quelle manière j'avais surpris les trois prisonniers, et rit beaucoup de la frayeur et de l'étonnement qu'ils avaient dû éprouver.

On vint enfin annoncer que les chariots étaient arrivés, mais ne pouvaient pénétrer que très difficilement dans le couvent, tant la foule des habitants de Mölk s'empressait pour voir les matelots. Napoléon, trouvant cet empressement très naturel, ordonna de faire ouvrir les portes et de laisser entrer tout le monde dans la cour. Peu d'instants après, les grenadiers, les matelots et les prisonniers furent introduits dans la galerie. L'Empereur, ayant auprès de lui son interprète, fit d'abord questionner les trois soldats autrichiens, et, apprenant avec satisfaction que non seulement le corps du général Hiller, mais le prince Charles et toute son armée se trouvaient sur la rive gauche, il prescrivit au prince Berthier de donner l'ordre à toutes

les troupes de se mettre sur-le-champ en marche sur Saint-Pölten, où il allait les suivre. Puis, faisant approcher le brave caporal et les cinq soldats de sa garde, il plaça la croix de la Légion d'honneur sur leurs poitrines, les nomma chevaliers de l'Empire, en accordant à chacun une dotation de 1200 francs de rente.

Toutes ces vieilles moustaches pleuraient de joie! Vint le tour des matelots, auxquels l'Empereur fit dire que les dangers qu'ils avaient couru étant beaucoup plus grands qu'il ne l'avait d'abord pensé, il était juste qu'il augmentât leur récompense; qu'en conséquence, au lieu de 6000 francs promis, ils allaient en recevoir chacun 12 000, qui leur furent délivrés à l'instant même, en or. Rien ne pourrait exprimer le contentement de ces bonnes gens; ils baisaient les mains de l'Empereur et de tous les assistants, en s'écriant : « Nous voilà riches!.. » Napoléon, voyant leur joie, fit en riant demander au syndic si, à un tel prix, il recommencerait un semblable voyage la nuit suivante; mais cet homme répondit que, échappé par miracle à une mort qu'il avait considérée comme certaine, il n'entreprendrait pas une pareille course au milieu des mêmes périls, quand bien même Mgr l'abbé de Mölk lui donnerait le monastère et les immenses propriétés qui en dépendent. Les matelots se retirèrent, bénissant la générosité de l'empereur des Français, et les grenadiers, impatients de faire briller leur décoration aux yeux de leurs camarades, allaient s'éloigner en emmenant leurs trois prisonniers, lorsque Napoléon s'aperçut que le domestique autrichien pleurait à chaudes larmes. Il le fit rassurer sur le sort qui l'attendait; ce pauvre garçon répondit en sanglotant qu'il savait bien que les Français traitaient fort bien leurs prisonniers, mais que, portant sur lui une ceinture contenant presque toute la fortune de son capitaine, il craignait que cet officier ne l'accusât d'avoir déserté pour le voler! Cette pensée lui arrachait le cœur! L'Empereur, touché du désespoir de cet honnête homme, lui fit dire qu'il était *libre*, et que, dans deux jours, dès que nous serions devant Vienne, on lui ferait passer les avant-postes, afin qu'il pût se rendre auprès de son maître. Puis Napoléon, prenant dans sa cassette un rouleau de 1000 francs, le mit dans la main du domestique, en disant : « Il faut honorer la vertu partout où elle se montre! » Enfin, l'Empereur donna quelques pièces d'or à chacun des deux autres prisonniers, en ordonnant qu'on les rendît aussi aux avant-postes autrichiens, « afin de leur faire oublier la frayeur que nous leur avions causée, et qu'il ne fût pas dit que des soldats, même ennemis, eussent parlé à l'empereur des Français sans recevoir quelque bienfait. »

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique.

Le Rêve. — Drame lyrique de MM. Zola et Gallet. Musique de M. Alfred Bruneau.

Je pourrais, à propos de ce drame lyrique, agiter bien des questions pendantes. Elles y sont toutes. Voici d'abord un échec, semble-t-il, à la doctrine wagnérienne : un opéra pris dans la vie réelle, familière, la plus humble, joué par de petites gens en robe de mérinos et en veston de velours — après qu'on nous a convaincus que le drame en musique demande, pour se faire accepter au théâtre, le lointain merveilleux de la mythologie, de la légende, ou de l'histoire sacrée. Mais c'est qu'ici, le milieu artificiel indispensable au mirage est produit par l'état d'âme des personnages eux-mêmes — atmosphère de mysticité, de foi naïve, émanée d'eux et créant autour d'eux l'impression d'irréalité voulue. En sorte qu'il n'y a rien à en conclure pour ou contre l'opéra réaliste. Voici, d'autre part, pour la première fois, je pense, une cérémonie chrétienne — et non pas seulement la pompe extérieure du culte, mais l'acte suprême et le plus solennel de la vie catholique — transportée à la scène dans toute sa vérité poignante et présente, d'hier, d'aujourd'hui, de demain. Et si je ne puis nier qu'à beaucoup, à moi-même, cette représentation, d'ailleurs parfaitement respectueuse et fidèle, laisse une impression pénible, c'est peut-être que notre pudeur intime s'en trouve encore plus choquée que nos pieux scrupules (1). L'expérience d'un sujet purement religieux à l'Opéra est donc encore à faire. Du respect même avec lequel la donnée a été traitée par les auteurs et accueillie du public, les uns diront, sans doute, qu'il atteste le réveil de l'idée religieuse; les autres n'y voudront voir, au contraire, que sympathie de dilettantes, ou piété d'archéologues, pour un passé définitivement entré dans l'histoire. Ici donc encore, la conclusion se dérobe. Dans le domaine de la critique d'art, la pleine réussite de l'opéra nouveau me donnerait l'occasion d'insister sur la puissance irrésistible de l'illusion musicale. Ce joli conte bleu que, sous la plume de Zola, ni l'hypothèse physiologique, ni la magie du style, ni l'obsession de l'idée fixe — les mêmes descriptions revenant avec la persistance d'un *leit motiv* — n'avaient pu rendre, un instant, vraisemblable, la musique, sans préparation, l'impose d'autorité, simplement parce qu'elle

(1) On m'avertit qu'à la seconde représentation, la scène de l'Extrême-Onction a été transformée en tableau muet, qu'on a retranché les oraisons liturgiques. Il convient d'en féliciter hautement les auteurs, au double point de vue de l'effet artistique et de certaines appréhensions légitimes.

est musique et, partant, souveraine au pays du rêve, seule capable de nous rendre notre candeur première. J'en tirerais volontiers la conséquence que les librettistes prennent vraiment une peine superflue à vouloir nous expliquer en détail le pourquoi des choses — et les compositeurs, de même, quand ils s'évertuent à envelopper ces explications de mélodie. Un jeune homme du plus grand monde, le fils d'un prince-évêque, qui songe sérieusement à demander la main de la petite brodeuse d'en face, enfant trouvée par surcroît, nous aurait fait hausser les épaules au Gymnase. Chez M. Carvalho, l'autre soir, au premier coup d'archet, nous avons cru que c'était arrivé. La musique, vous dis-je! Cependant vous pourriez me répondre que, déjà, cette histoire nous avait été contée par un maître; que nous la savions par cœur, et que c'est pour cela que l'on a tenu M. Gallet quitte, à si bon marché, de la vraisemblance et des précautions oratoires. A ceux enfin que la tentative d'une forme nouvelle réjouirait, moins pour ce qu'elle donne que pour ce dont elle nous délivre, je dirais, à mon tour, qu'il ne faut point sitôt chanter victoire, le même public qui a fait fête au *Rêve* de M. Bruneau n'attendant peut-être qu'un prétexte pour retourner à ses vieilles amours. C'est donc à la musique qu'il faut demander la cause, et, s'il se peut, la raison de ce succès.

La forme en est essentiellement scénique, l'inspiration inégale, la tendance fort avancée, la facture curieuse à plus d'un titre, le parti pris inexorable, la probité absolue.

Avant tout, *le Rêve* manifeste un musicien de théâtre — au sens français du mot. Camille Saint-Saëns y louerait, je crois, le libre mouvement du dialogue, l'allure rapide des scènes, la mélodie fusionnant avec la déclamation, l'intelligence du jeu des acteurs, un sens pénétrant de la vie. Le tableau musical de la procession, pour le naturel et le rendu, me semble bien près de la perfection souhaitée. L'acte de l'atelier, celui du Clos-Marie ne sont guère moins bien en place. La convention, l'école, le procédé Meyerbeer reparaissent, dans les deux scènes entre l'évêque et son fils, très inférieures à tout le reste, et néanmoins fort applaudies, par la force des souvenirs. La personnalité dramatique du jeune maître reparaît de la façon la plus heureuse, au tableau de la chambre d'Angélique, dans le rapide duo d'amour dont tant d'autres auraient pris plaisir à prolonger la troublante épreuve. Et ce que la musique apporte d'émotion à la scène finale du miracle, c'est à la représentation seulement que vous en pourrez juger.

Des cinq rôles de la pièce, celui d'Angélique, en son naïf abandon, est le mieux venu, sans contredit. La forme mélodique en est presque partout exquise; si elle doit à M. Massenet quelque chose de sa grâce, elle s'est refait, à l'école de César Franck, une fraîcheur virginale. Les quelques mesures où la jeune fille raconte ses visions à l'évêque, l'aveu de son rêve d'amour à sa mère adoptive au premier acte, son monologue du Clos-Marie, bien d'autres pages encore, ont un charme fugitif ou pénétrant. L'évêque est trop poussé au noir, trop chromatique, pas assez simplement grand seigneur. Étant du fait de M. Zola, le défaut a son excuse. Pourtant, j'aurais préféré cette figure de prêtre plus sereine, car, enfin, Jean d'Hautecœur n'est point Claude Frollo. Le thème du miracle — un rayon des *Béatitudes* — traverse heureusement ces harmonies poignantes, qui ne sont vraiment à leur place que dans l'Oratoire. Je ne cacherai pas mon peu de goût pour le personnage de Félicien, trop dépourvu de relief. Dans les rôles secondaires d'Hubert et d'Hubertine — les parents adoptifs d'Angélique — les phrases de chant sont clairsemées. Leurs confidences, échangées pendant la procession de la Fête-Dieu, produiraient une impression charmante, si la sonnerie des cloches, descendue dans l'orchestre, n'y heurtait à tout moment sa pédale obstinément dissonante. L'entrée du cor qui vient la doubler, à la reprise, me cause une souffrance intolérable.

C'est ce que le doux, le vénéré maître César Franck eût appelé, en souriant de son bon sourire, « une harmonie extrêmement avancée ». Quant au retour des thèmes, il y aurait trouvé, probablement, plus de déformations de l'harmonie et du rythme que de développement véritable : un procédé plus voisin des rappels de motifs d'*Ascanio* que de l'évolution thématique de *Parsifal* — et, comme chez Saint-Saëns encore, l'action conduite par le dialogue, conception plutôt littéraire que symphonique. Avis aux wagnériens intransigeants.

Mes réserves les plus graves s'adresseront au praticien. Je ne puis approuver ces violences inutiles, ce mépris de l'oreille. M. Bruneau a l'apoggiature agressive; à ses mélodies les plus délicates, il fait, par moments, dans l'orchestre, un nid de cailloux et d'épines. Entre les voix et les instruments, l'indépendance mutuelle est poussée souvent jusqu'à l'incompatibilité d'humeur. Mais les dissonances, ni préparées ni résolues, sont motivées presque toujours: elles répondent à une intention du livret. L'étrangeté voulue de l'harmonie se justifie, d'ailleurs, par la nécessité de réagir contre l'impression du milieu bourgeois où le drame se déroule; elle seule nous maintient dans l'état d'esprit particulier que réclame de nous la donnée mystique. On y souhaiterait, sans doute, une main adroite, légère; mais, toutes proportions gardées, l'écriture de *Sigurd* n'est guère plus habile; elle n'est certainement pas plus loyale. *Le Rêve* fera donc, je l'espère, son chemin comme *Sigurd*. Il a pour rares mérites la sincérité complète, l'horreur de la convention, et, même dans la recherche et l'effort, l'absence de tout charlatanisme. Nulle sensualité malsaine, nulle manière; point de cadence solliciteuse qui s'attarde à

quêter l'applaudissement; point de bruit; point d'instruments innomés aux mugissements bizarres. C'est pourquoi, sans vouloir en dissimuler les côtés faibles, sans en encourager toutes les tendances, j'applaudis chaudement cette œuvre hors ligne de début, cruelle quelquefois, jamais ennuyeuse, attachante même par ses défauts de jeunesse, toute vibrante de conviction et d'audace, où s'affirment un tempérament dramatique, une conscience d'artiste. Et je remercie M. Carvalho d'avoir osé l'imposer aux habitués du *Postillon de Lonjumeau*.

Toute la critique, d'une voix unanime, a rendu hommage au tact de M. Louis Gallet. Il m'est facile et doux de m'associer à l'éloge. De l'œuvre touffue, parfois inquiétante du romancier, son collaborateur a cueilli la fleur poétique, et comme idéalisé le parfum. La mise en scène, merveilleuse d'adresse — toutes les situations scabreuses abordées de front et pourtant sauvées du ridicule et du scandale — atteste la main d'un maître du théâtre. L'interprétation n'est pas moins remarquable par le naturel que par le talent des chanteurs. Le rôle de Félicien appris en huit jours est un de ces tours de force dont M. Engel s'est fait un jeu; MM. Bouvet, Lorrain, Mme Deschamps-Jehin, sont parfaits, simplement — Mlle Simonnet, tout à fait supérieure dans sa création d'Angélique. L'excellent orchestre de M. Danbé, toujours un peu lourdement impeccable, ne veut point être oublié.

RENÉ DE RÉCY.

COURRIER LITTÉRAIRE

Voici deux volumes, nés en même temps, ou peu s'en faut; les *Bas-Bleus* par Albert Cim (1), *Vices du jour et vertus d'autrefois* (2), par Fernand Giraudeau. Ces deux livres se répondent l'un à l'autre comme le réquisitoire de M. le procureur général au plaidoyer de l'avocat. M. Albert Cim nous offre un noir tableau de notre société présente et surtout de la vie littéraire. M. Giraudeau réhabilite cette même société en la comparant aux âges qui l'ont précédée; suivant l'un, nous descendons rapidement vers le pire; suivant l'autre, nous montons sensiblement vers le mieux. Qui a tort? Qui a raison? Et qui décidera l'éternel procès entre optimistes et pessimistes? En tout cas, l'occasion semble belle, sinon pour juger la cause, au moins pour l'étudier et pour prendre connaissance des dossiers.

Le roman de M. Cim appartient à cette classe de livres-projectiles qui entrent dans le monde littéraire en cassant les vitres et dont le prototype est *la France juive*. Comme M. Drumont a dénoncé la conquête de notre société par les Israélites, M. Cim raconte et flétrit la conquête de la république des lettres par les femmes. Les procédés se ressemblent un peu et la conclusion est identique : Sus aux conquérants! *Fuori, i stranieri!*

Beaucoup de gros mots. Sur ce point, M. Cim ne pèche point par inadvertance, moins encore par cette dépravation du goût qui fait rechercher l'obscénité à quelques jeunes écrivains. Il obéit à une idée préconçue; il veut systématiquement restaurer ce qu'il appelle le mot propre et ce que d'autres seraient tentés d'appeler le mot malpropre, le mot de Villon et de Rabelais... C'est à merveille; mais, depuis Rabelais et Villon, la langue littéraire s'est séparée de la langue populaire. Faut-il s'en plaindre? Pour moi, je crois qu'il faut s'en louer. Oseriez-vous affirmer que la contrainte, l'impossibilité de tout dire jointe à la volonté de tout exprimer, l'obligation de chercher des équivalents et des périphrases, n'aient pas servi certains écrivains, comme les lois de 1852 sur la presse ont aiguisé le talent de Weiss et de Prévost-Paradol? Où la langue populaire n'a qu'un mot, la langue littéraire en a mille, et c'est cette variété des tours, cette finesse des nuances qui fait le charme des livres.

Je sais qu'il y a des cas où rien n'est plus sot qu'une périphrase. Lorsque nous avons lu ensemble *la Bête humaine* — vous rappelez-vous? — je vous ai fait remarquer cette scène effrayante : les deux complices, après avoir assassiné le vieux magistrat, s'enfuyant de wagon en wagon, sur le marchepied extérieur, dans ce coup de vent furieux qui court le long des trains en marche. Lorsque l'assassin pousse devant lui sa femme, affolée de terreur, comprendriez-vous qu'il lui dit : « Hâtez-vous, au nom du ciel! » ou quelque platitude du même genre? Ne sentez-vous pas qu'il faut ici des mots terribles comme la situation, violents comme les sentiments de ces deux êtres, des mots brutaux comme des coups de poing?

Mais quel besoin a de ces mots-là M. Cim, un écrivain qui sait et peut tout dire?

Beaucoup de personnalités, cela va sans dire, dans les *Bas-Bleus*. Mais je suis décidé à ne reconnaître personne... sauf les morts, auxquels cela ne peut pas faire grand mal. A ce sujet, je remarque des histoires un peu oubliées, des scandales trop vieux pour nous scandaliser en 1891. Par exemple, les amours de Victor Frelon, l'académicien-philosophe, avec Loïsa Pinson, la poétesse, ne nous regardent plus. Ce n'est pas à notre génération à en faire son *mea culpa*. En somme, c'est surtout aux grognardes du feuilleton, aux mères conscrites de la copie au rabais que s'adresse M. Cim. Le cruel homme leur reproche à la fois d'être vieilles

(1) *Bas-Bleus*, par Albert Cim. — Savine.

(2) *Les Vices du jour et les vertus d'autrefois*, par F. Giraudeau. — Perrin.

et d'avoir été jeunes. Il opère dans le passé de ces dames des fouilles impitoyables et, après avoir exhumé leur orageux printemps, il nous montre leur automne consacré à d'assez vilaines pratiques. Il leur en veut de ruiner le marché aux livres par une concurrence déloyale. Comme les ouvrières libres se plaignent du tort que leur fait le travail des prisons, les écrivains mâles ne peuvent pardonner à ces confrères en jupons qui, ayant moins de besoins, produisent à des prix dérisoires.

Ainsi la question est triple : morale, littéraire, économique.

Sur la question littéraire, je réponds simplement qu'il y a des talents, des médiocrités et des nullités parmi les femmes de lettres comme parmi nous.

Sur la question économique, je suis disposé à prendre parti pour l'intérêt général du consommateur contre l'intérêt particulier de telle classe de producteurs. Laissez faire, ici comme partout, la loi régulatrice de l'offre et de la demande, et laissez le champ libre à tous les travailleurs. Vous m'énumérez les privilèges dont jouit la femme dans cette lutte inégale. Si l'on comptait ses désavantages, n'en ferait-on pas un autre livre aussi gros que celui-ci?

Reste la question morale. Est-il vrai que nos auteurs féminins soient de détestables hypocrites et qu'elles ne soient bonnes qu'à empoisonner l'esprit public? J'aurai un peu de peine à changer mes idées là-dessus et à voir dans la femme la corruptrice de l'homme. N'est-ce pas nos vices qui la font ce qu'elle est souvent? Dans le livre même de M. Cim, si le petit père Dieulouard ne se faisait pas un sérail de sa rédaction, les bas-bleus gratteraient vainement à la porte du *Magazine* qu'il dirige. Si Mme de Liérac, cette vieille folle, ne trouvait pas un Brigouneau pour exploiter ses ardeurs de quinquagénaire, elle serait obligée, faute de mieux, d'aimer son sénateur de mari. Et si Xavier Resnel n'avait pas eu la candeur de prêter de l'orthographe, du style et des idées à Mme Lina de Candiès, la *Grande Revue continentale* aurait, depuis longtemps, fermé boutique. Ainsi quand l'homme commet un crime, cherchez la femme; mais, quand la femme fait une sottise, cherchez l'homme!

Vous me dites, mon cher confrère, que la femme, lorsqu'elle s'est coiffée d'un amant, veut le placer sur un piédestal et l'imposer au genre humain; tandis que l'homme, s'il a trouvé, par fortune, une plaisante maîtresse, jouit paisiblement de son heureux sort sans en incommoder autrui. Êtes-vous bien sûr que nous ayons tous et toujours été aussi discrets et aussi sages? Vous connaissez assurément ce mot par lequel on explique la félicité des peuples sous les impératrices et les reines. Quand les hommes règnent, dit-on, ce sont les femmes qui gouvernent et tout va mal. Mais tout va bien quand les femmes règnent, car ce sont les hommes qui gouvernent. J'ignore si ce joli paradoxe, qui est la condamnation de la loi salique, s'applique aux Revues aussi bien qu'aux empires.

En somme, un terrible livre que celui de M. Cim, un livre de rancune et de vengeance, diront ses victimes; un livre de sévérité et de justice, répondront ses amis. Pour moi, c'est le livre d'un homme que certaines femelles littéraires ont violemment agacé et qui a été écrit sous l'impression de cette colère, perdant parfois le sang-froid et la mesure, sans jamais perdre sa verve ni son esprit. On sent, sous cette amertume, de la passion, de la tristesse, j'oserai même dire de la bonté. Ce n'est pas de la satire maligne et froide, mais de la satire émue et vibrante, où la rage du bien entre pour autant que le mépris du mal.

J'ai dit que ce livre cassait les vitres. Hé bien, il n'est pas mauvais d'en casser une ou deux de temps en temps, ne serait-ce que pour donner de l'air et faire travailler les vitriers. Il est bon que l'on publie, parci par-là, un de ces livres qui réoxygènent l'atmosphère morale et dérangent pour un moment les petits commerces installés dans le temple où il y a, Dieu me pardonne! aujourd'hui plus de marchands que de prêtres.

J'avais eu l'imprudence de déclarer que je ne reconnaîtrais aucune figure. Pourtant j'ai été heureux de savoir que Xavier Resnel, cette haute intelligence, ce cœur vaillant, qui sait donner de si fines leçons de goût et de si vertes leçons de politesse, empruntait ses meilleurs traits à l'un de nos confrères les plus aimés, à Jules Levallois. Cette sympathique figure d'homme de lettres est le charme et l'honneur du livre; elle l'éclaire et le réhabilite, en nous consolant des misères et des turpitudes qui y sont trop librement étalées.

Malheureusement, si j'en crois M. Cim, le critique n'est plus qu'une voix, *Vox et præterea nihil*, et à cette voix même on aura bientôt imposé silence. Une lettre que je recevais ces jours-ci d'un rare écrivain, dont la haute indépendance d'esprit, le franc et robuste caractère rappellent aussi celui de Xavier Resnel, me confirme ce triste fait. La politique — et quelle politique! — la finance — et quelle finance! — bannissent la critique du journal quotidien. Un vaudeville idiot, la description des robes d'une cabotine, un crime immonde, une grosse coquinerie où s'engloutira l'épargne des pauvres gens absorbent plusieurs colonnes et l'on marchande dix lignes à un bon roman; on les refuse à un livre d'histoire qui représente vingt ans d'études. Heureux les critiques auxquels leur directeur donne pour toute instruction : « Dites ce que vous pensez et comme vous voudrez! » Je puis assurer à M. Cim qu'il y a encore des directeurs de cette trempe-là, mais M. Cim me répondra qu'il y en a très peu, et il aura raison.

Cela est fâcheux, car le public a besoin de nous, plus qu'il ne pense. Les prêtres ont perdu le gouvernement des esprits. L'heure des poètes est passée et

celle des philosophes n'est pas encore revenue. Qui donc joindra ensemble les bouts de nos connaissances éparses? Qui débrouillera ce chaos de vérités nouvelles dont nous sommes assaillis et comme accablés? Qui imposera l'unité, la discipline à l'effort intellectuel? Qui donnera une âme, un but aux recherches de l'avenir, tout en veillant sur le trésor des découvertes acquises? Qui sauvera les intelligences de l'anarchie qui les ménace? Qui fera toutes ces choses, si nous ne les faisons? En vérité, si la critique réussissait à être une science, elle serait la première de toutes, la souveraine régulatrice des autres, l'alpha et l'oméga de l'entendement.

***

Je reviens au livre de M. Giraudeau. Lui aussi, il nous montre l'humanité sous d'assez laides apparences, mais c'est l'humanité d'il y a deux siècles. Il n'a pas eu de peine à me démontrer que, sur bien des chapitres, nous valons mieux que nos ancêtres, et que notre société démocratique, à laquelle on reproche sa grossièreté, est, en somme, plus délicate et mieux élevée que cette société du grand siècle, tant célébrée par son goût et sa politesse. Il n'y a que nos bookmakers et nos filles de brasserie qui pourraient lutter d'impudence et de sans-gêne avec les courtisans des « petits-Marlys ». Leur raffinement consistait à se moucher avec les doigts de la main gauche, afin de pouvoir prendre la viande au plat avec la main droite, sans l'intervention d'une ombre de fourchette. Au XVIe siècle, l'idée de se déshabiller pour prendre un bain n'apparaît aux hommes et aux femmes de ce temps qu'accompagnée des suggestions les plus impures. Au XVIIe siècle, les maisons des étuvistes se ferment : elles ne se rouvriront que vers le milieu du siècle suivant. Cent ans de l'histoire de France sans eau chaude! En 1760, c'est encore une si étrange aventure de prendre un bain, et les établissements destinés à cet usage ont une existence si précaire que l'État croit devoir les subventionner, comme il subventionne aujourd'hui l'Opéra ou la Comédie-Française!

M. Carnot ne songerait pas pour une promotion épiscopale, comme faillit faire Louis XIV, à un abbé de Watteville qui s'enfuit du couvent après avoir assassiné son prieur et se fait musulman. Nous ne tolérerions pas un ambassadeur étranger qui vît publiquement avec sa nièce, un archevêque en ménage, un évêque qui se bat en duel et tue son homme. Feuillet a parlé quelque part des propos qui se tiennent dans les bals blancs et qui sont, dit-il, « de nature à faire rougir un singe ». Mais que fût devenu ce malheureux quadrumane, s'il avait entendu causer et vu agir les filles d'honneur de Catherine de Médicis? Louis XIV jouait aux cartes avec des personnages que le prince de Galles lui-même n'eût pas admis à sa table de jeu, et quant aux tripotages financiers d'antan, ils étaient tels, que c'est à se demander, en pleurant, si nous n'avons pas été affreusement durs pour ce « pauvre » M. Wilson.

Il est un point délicat : celui de la religion. M. Giraudeau l'a traité avec beaucoup de franchise. Il a opposé les vices d'une partie de l'ancien clergé aux vertus du clergé actuel. Il a fait voir que la foi de ce temps-là était moins éclairée et moins libre que celle des chrétiens d'aujourd'hui, et qu'en définitive, si l'on croit moins, on croit mieux, parmi nos contemporains et nos contemporaines.

Sur la question des mœurs, on pourrait longuement discuter. Est-il vrai de dire que nos mondaines sont de « bonnes mères »? Peut-on affirmer qu'« autrefois les mauvais ménages étaient pires », et qu'« aujourd'hui les bons sont meilleurs »? J'ai quelque doute sur ce sujet. Je crains bien que cet âge où nous sommes ne soit l'âge du médiocre en tout. Autrefois, tout fut extrême : nous avons trouvé et réalisé une sorte d'ignoble et prudente moyenne entre le vice et la vertu. Le bon vieux temps était plus brutal, le nôtre est plus hypocrite. Est-ce vraiment un progrès d'avoir obligé le mal à se cacher?

Si M. Giraudeau avait étudié les bourgeois ou la petite noblesse de campagne au lieu de cette minorité brillante et corrompue qui se pressait autour des rois, si, au lieu de consulter ces infatigables ramasseurs de scandales, Tallemant, Saint-Simon et la Palatine, il avait feuilleté certains documents plus modestes et notamment les « livres de raison », mis en lumière depuis une vingtaine d'années, il aurait fait un livre absolument inverse, aussi édifiant que celui-ci est amusant. Il le sait à merveille et il en convient. Peut-être n'a-t-il pas sur son époque toutes les illusions qu'on pourrait lui prêter, et, à l'avant-dernière page du volume, il nous livre toute sa pensée, en nous rappelant cette maxime de La Rochefoucauld : « Le désir de mériter la louange qu'on nous donne justifie notre vertu. Prêter aux hommes de bonnes intentions, c'est, en effet, la plus habile façon de les leur suggérer. En persuadant à notre génération qu'elle est entraînée, par une sorte de loi fatale, vers la décadence suprême, on l'engage à s'y laisser glisser; en lui prouvant, au contraire, qu'elle est sur le chemin du progrès, on lui donnerait le courage et le goût d'y marcher à plus grands pas. »

Sous le bénéfice d'une telle conclusion, qui n'accepterait cet ingénieux et charmant sermon?

AUGUSTIN FILON.

CHOSES ET AUTRES

Rule Britannia.

Une élégante familiarité d'allures a toujours été de tradition chez les membres de la famille régnante d'Angleterre. Au début de ce siècle, le régent prenait volontiers sous la table la seconde moitié de ses repas. A force de contempler le souverain de son pays dans cette attitude négligée, Brummel en conclut, avec la légèreté d'un dandy, qu'une certaine intimité était possible entre lui et son camarade de digestion. « Quel est ce gros homme? » cria-t-il un jour, à Hyde-Park, en désignant Son Altesse Royale du bout de sa badine; une autre fois, ayant besoin de faire venir un laquais, il interpella le prince de Galles en ces termes : « George, sonnez! » Malgré sa partialité pour Brummel, Barbey d'Aurevilly n'hésite pas à qualifier ces propos d'irrespectueux : on sait qu'il était bon juge en ces matières. Le Régent partagea d'avance l'opinion sévère de Barbey et il disgracia Brummel, qui s'en étonna. Notre prince de Galles actuel réserve-t-il d'aussi désagréables surprises aux nobles lords qui l'aident à passer ses soirées? *Nolite confidere in principibus terræ.* Nul ne peut prévoir comment régnera le fils de notre ancienne et loyale amie, la reine Victoria; à peine commençons-nous à bien connaître la façon dont il s'apprête à régner. Elle est plutôt gaie, semble-t-il :

> Ah! je suis un joyeux viveur,
> Le jour, la nuit, toujours en fête!
> Mais ça donne mal à la tête
> Et ça ne fait pas le bonheur.

*
* *

Cette strophe, dictée par une muse française, résume assez exactement la méthode d'après laquelle le prince de Galles se prépare à gouverner les Trois Royaumes. Notez qu'une moralité discrète se cache dans ces vers. « Ça ne fait pas le bonheur, » répète le poète, après l'Ecclésiaste. Ne serait-ce pas au bonheur du peuple qu'il a songé tout bas? On n'oserait l'affirmer : le texte est obscur. Mais d'autres y songent tout haut, et, quelle que soit notre confiance dans les destinées de la nation anglaise, la récente histoire du *Baccara-Scandal* nous inspire des appréhensions vagues et comme un peu de mélancolie. L'avenir réserverait-il par hasard à l'Angleterre un prince imparfait? Ces choses-là ne s'étant vues jusqu'à présent que dans l'histoire de France, nous voulons espérer que la pudeur bien connue de la race anglo-saxonne a pris la mouche pour des vétilles. On est plus ou moins long à jeter sa gourme selon le rang qu'on occupe ici-bas. Le prince de Galles se dépouille peu à peu de la sienne, et s'il y met une lenteur relative, cela prouve simplement qu'il en avait plus que sa part. Pour en avoir, il en avait, reconnaissons-le; et peut-être se pourrait-il qu'il en eût encore!

J'ai l'*Almanach Gotha*, là, sur ma table. Il me suffirait de l'ouvrir pour connaître, à un jour près, l'âge du prince de Galles. Je n'en ferai rien. Son âge, je le sais mieux que tous les annuaires du monde; c'est celui de Mercutio et de Chérubin, l'âge des insouciances heureuses et des folles ivresses, quand l'homme s'arrête ébloui sur le seuil,

> Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
> Ouvrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
> Et sa bouche aux baisers.

L'adorable chose que la jeunesse, surtout quand elle dure! Rappelez-vous la polka de Farbach : *Tout à la joie.* L'existence fortunée du prince de Galles n'est qu'un « ah! ah! ah! » ininterrompu, un hymne d'allégresse. Il folâtre sur les marches du trône de sa mère avec la pétulance d'un enfant gâté; les jeux et les ris l'accompagnent, les roses naissent sous ses pas. Cette vivante allégorie d'une enfance victorieuse des années devrait réjouir tous les cœurs, après avoir charmé tous les yeux. Que veulent donc, avec leurs lourds anathèmes, ces prédicateurs de toutes confessions, un pasteur Douglass qui juge opportun de troubler dans leur repos éternel les mânes de David et de Bethsabée, un cardinal Manning qui lance la foudre? Hommes noirs, d'où sortez-vous? Ils sortent, parbleu! d'une des pires cavernes de l'esprit moderne. Dans les bas-fonds de l'humanité bouillonnent tant et tant d'idées nouvelles qu'il en remonte forcément à la surface. Les peuples se sont mis en tête que le rang suprême crée des devoirs; ils exigent désormais des personnes royales mille vertus que la nature mortelle ne comporte pas. Aux qualités qu'on veut chez les princes, connaissez-vous beaucoup d'électeurs, même censitaires, qui seraient dignes de régner l'espace d'un budget? A ce jeu, l'Europe se réveillera quelque jour avec une grève nouvelle, la grève des souverains. Elle l'aura voulu! En conscience, le métier n'est plus tenable. Demander à un prince héritier, sanguin et oisif, d'opter entre la morale de l'Évangile et la philosophie du Caveau, c'est une prétention au moins singulière. Un peuple sagace et pratique comme le peuple anglais n'aurait jamais trouvé cela tout seul. L'exécrable esprit de la France a passé par là.

Et nunc erudimini, dirai-je encore, étant en veine de citations sacrées. Résignez-vous, pasteurs des nations, les temps sont durs! Plus moyen de représenter Dieu sur la terre en veston du matin; on veut de la tenue. Des peccadilles, qui eussent naguère égayé la cour et fourni tout au plus à quelques gazetiers de méchants libelles, se transforment maintenant en faits divers, nourrissent les caricaturistes et les chroniqueurs, retentissent à la tribune et dans la chaire. Comme de juste, c'est nous qui avons commencé, mais voici que

nos voisins nous dépassent. C'est à qui déboulonnera les prestiges et déshabillera les majestés. Alors, il y avait donc des scandales et des vices ailleurs qu'en France? John Bull, qui l'eût cru!

Justement, la mésaventure du prince de Galles me remet en mémoire certain chapitre de nos propres annales, celui-là même que tout bon Français voudrait effacer. En ces temps déjà légendaires où les anciens partis s'avouaient vaincus, on choisit d'acclamation, pour le placer au sommet de la République, un homme que la confiance générale avait désigné. Cet homme, élu dans une heure d'enthousiasme — reverrons-nous jamais semblable soirée? — devait résumer au pouvoir les fortes vertus de la bourgeoisie. Politique de race, il semblait le conseiller par excellence des heures de crise; modéré, prudent, perspicace, rompu depuis longtemps aux affaires, éloquent au besoin, mais plus volontiers silencieux, on voyait en lui l'arbitre nécessaire entre les passions. Pendant plusieurs années, il remplit sa tâche, au milieu des applaudissements unanimes; il parut irréprochable et exemplaire. On l'avait estimé toujours, on commençait partout à l'admirer. Ce républicain, de goûts simples et de façons presque américaines, entrait peu à peu dans la famille des souverains d'Europe et traitait d'égal à égal avec les représentants des vieilles monarchies. Tout à coup, un bruit, qui circulait depuis trop longtemps dans les antichambres de la politique, parvint jusqu'aux oreilles de la foule : le premier magistrat du pays abritait à ses côtés, dans sa demeure, un louche personnage, le plus inconscient et le moins scrupuleux des faiseurs, une sorte de courtier-amateur d'affaires véreuses, plus dépravé que mauvais, un peu fou peut-être, en tout cas indigne. L'opinion se souleva comme une tempête. Cette phrase : « On vend les croix à l'Élysée! » redite à satiété par les zélés, exploitée par les perfides, comprise Dieu sait comment par la masse, retentit d'un bout à l'autre de la France. L'instinct public ne raisonna plus. Le propre gendre du chef de l'État s'assit sur les bancs de la police correctionnelle; après avoir passé tour à tour par tous les excès de la sévérité et de l'indulgence, la magistrature le renvoya de guerre lasse à peu près absous selon le code. Le beau-père, lui, était condamné. On fut implacable; nul ne voulut songer aux services rendus par le troisième président de la République française à sa cause et à sa patrie. On vécut pendant une semaine dans un véritable délire d'indignation; on jeta par pelletées, on remua à plaisir les ordures de l'écurie d'Augias, au risque d'infecter la France entière. Il fallut, pour calmer la foule, qu'elle vît sortir de son palais, chassé par un vote à peine constitutionnel, ce vieillard que le factionnaire de service hésitait à saluer...

Voilà ce que, tous sans exception, nous avons cru devoir faire, il n'y a pas un siècle de cela, il y a moins de quatre ans. Je me hâte de le dire, nous ne regrettons rien. Si cruel que soit ce souvenir, peut-être n'est-il pas mauvais de l'évoquer de temps à autre; mais plaignons ceux dont l'orgueil patriotique n'en souffre pas aujourd'hui encore. Parmi les pires amertumes de cette heure mauvaise, rappelons-nous l'hypocrite sympathie de la presse étrangère, les bons avis, les condoléances qu'on nous prodigua dans toutes les proses du globe, et toutes ces mains charitables tendues vers nous, et tous ces regards de pitié levés vers le ciel! Dans ce match à l'attendrissement, l'Angleterre arriva première comme toujours. L'administration du *Times* réalisa d'importantes économies de rédaction, tant la Bible lui fournit de copie; les journaux de la Cité étaient humides de pleurs. La pauvre France, humiliée et frémissante, dut subir passivement cet opprobre : la commisération de tous les pharisiens, de tous les cafards, de tous les cuistres, de tous les marchands de foulards et d'évangiles de la nation-sœur. Aujourd'hui que notre séculaire amie l'Angleterre éprouve une douleur semblable à la nôtre, ne devrions-nous pas chercher dans les Écritures quelques douces paroles pour la consoler? Par malheur, Gavroche entend mal les textes sacrés. L'espiègle enfant a la parole rapide, et le vocabulaire profane est celui qu'il préfère. Au lieu d'offrir à notre chère voisine quelques versets heureusement choisis, l'impie, grimpé sur la falaise de Calais, lui crie à tue-tête, en se faisant un porte-voix de ses deux mains : « A ton tour, maintenant, la vieille! »

Après nous, messieurs les Anglais!

*
* *

Elle est bien bonne tout de même! comme disait Courbet. Maintenant, à quand le vote du Parlement qui « wilsonnera » le héros du « Baccara-Scandal »? Nous attendons, sans fièvre d'ailleurs, car la gloire de la couronne d'Angleterre nous laisse plutôt calmes. Mais au moins nous laisserez-vous tranquilles avec vos conseils, vos préceptes et votre exemple, tas de bons apôtres! Soulagez-vous donc, une fois pour toutes, en l'honneur de votre prince héritier, de votre trop-plein d'Écriture sainte, et que votre vertu fasse grâce à nos vices!

Trop de pudeur, du reste! Vous forcez la note. Le feu du ciel va-t-il donc dévorer les Trois-Royaumes parce que le fils de votre gracieuse souveraine s'est servi des jetons de cuir aux armes d'Angleterre, qu'il doit à la munificence de ses vieux compagnons de tapis vert? C'est donc la première fois qu'on joue, dans votre île? Nous finirons par partager l'opinion de M. John Lemoinne, qui, l'autre jour, avec une ironie dédaigneuse, prenait presque la défense du prince contre les scribes et les docteurs de Sion. Que celui qui n'a jamais fait une petite partie lui jette la première pierre. Quant à moi, je me sens désarmé. J'ai follement aimé le trente-et-un, à un haricot la fiche, au temps de mes erreurs. Il me souvient aussi d'avoir laissé négligemment tom-

ber une pièce de cent sous sur une des tables de Monte-Carlo; elle disparut même sous le râteau du croupier avec une promptitude si peu engageante que je m'en fus précipitamment dans les jardins féeriques de Son Altesse respirer l'odeur des mimosas. Ayant péché, je pardonne au pécheur.

Un qui a dû ne jamais pécher, en revanche, c'est l'empereur Guillaume. Ce Charlemagne pour villes d'eaux, qui se charge volontiers, dans le concert européen, de la partie comico-gothique, vient fort à propos de se rappeler que le prince de Galles dépend de son autorité souveraine, et comme oncle, et comme colonel des hussards de Blücher. (Colonel, il l'est pourtant aussi peu que possible; est-il même oncle davantage?) Cette double considération n'en a pas moins suffi à l'empereur Guillaume pour qu'il écrivît à sa grand'-maman, la reine Victoria, une de ces lettres à cheval dont il a le secret. Il annonce, dans un post-scriptum, sa très prochaine arrivée à Londres. Ce sera froid, j'en ai peur. Quand je vous disais que le monde marche! C'est maintenant aux oncles qu'on tire les oreilles. Ah! colonel, quel coquin de neveu vous avez là! Voulez-vous un conseil de Français? Puisqu'il plaît à cet impérial jeune homme de prendre à rebours les traditions de l'ancienne comédie, exigez de lui un peu de logique. Faites-lui jouer jusqu'au dénouement les oncles de Molière, et qu'il paye vos soixante millions de petites dettes sur le fonds des reptiles! — On se doit bien cela, dans la Quadruple alliance!

URSUS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

L'Allemagne fêtera en juillet prochain, à Salzbourg, par des solennités et réjouissances de toute sorte, le centenaire de la mort de Mozart. La mort d'un grand homme n'est pas, à première vue, un événement dont le centenaire mérite d'être célébré par des réjouissances publiques; et puis Mozart est mort le 5 décembre 1791, de sorte qu'on se presse plus peut-être qu'il ne siérait en fêtant dès juillet le centenaire de son trépas. Mais il s'agit surtout, dans l'espèce, d'attirer à Salzbourg, un des plus beaux pays du monde, une partie du public international qui va, le 18 juillet de cette année, assister au début des fêtes wagnériennes de Bayreuth. C'est à l'adresse de ce public qu'a été rédigé le programme de la solennité mozartienne. Les concerts des auditions n'auront aucun caractère historique; on donnera simplement les œuvres les plus fameuses, la symphonie de *Jupiter*, le *Requiem* et *Don Juan*. Une exposition de reliques sera ouverte par la même occasion. Et le quatrième et dernier jour des fêtes sera, dit le programme, tout entier consacré à des excursions aux lieux que Mozart aimait, dans les environs de la ville.

*
* *

L'Opéra de Berlin vient, comme tous les ans, de fermer ses portes jusqu'au 31 août. Sur les 282 soirées de la saison écoulée, il y a eu 9 concerts symphoniques de la chapelle impériale, 15 soirées toutes consacrées au ballet, 2 fêtes de circonstance et 256 représentations d'opéra. A lui seul, Wagner a pris 81 de ces représentations: *Tannhauser* a été joué 29 fois et *Lohengrin* 24. Weber a eu 42 soirées, dont 36 avec *Obéron*. Mozart et Meyerbeer n'ont été joué chacun que 13 fois : 13 fois aussi, l'auteur de *Carmen*. Un seul opéra nouveau de M. de Bronsart a été monté durant la saison : il a, d'ailleurs, échoué. Il y a eu, en revanche, des reprises très solennelles de pièces anciennes, comme *le Vampire*, de Marschner; *le Médecin et l'Apothicaire*, de Dittersdorf, et *Obéron*, de Weber. La prochaine nouveauté, à l'Opéra de Berlin, paraît devoir être un opéra de M. Moszkowski.

*
* *

C'est une jeune femme, Mme Hedwige-Bender, qui continue aujourd'hui avec le plus de talent la tradition métaphysique des Kant et des Hegel. Elle s'est formée seule aux études philosophiques, à l'insu de sa famille, et son livre : *Essai pour la solution du problème métaphysique*, a produit une vive émotion dans le monde de la philosophie. Son système paraît être une sorte de panthéisme fondé sur la théorie kantienne de l'espace et les hypothèses de l'évolutionnisme.

*
* *

M. Herbert Spencer va publier, ces jours-ci, un volume qui, sous le titre de : *la Justice*, devra faire partie de la série d'ensemble de ses *Principes d'Éthique*. Cette série complète comprendra quatre parties : la première, contenant les données générales, a déjà paru; la seconde et la quatrième sont encore à finir; mais M. Spencer a voulu publier maintenant *la Justice*, la troisième partie, en raison de l'importance spéciale du sujet dans l'état présent des questions morales et sociales.

*
* *

La comtesse Tolstoï, femme de l'éminent romancier, vient de faire un voyage à Saint-Pétersbourg dans le but d'obtenir du tsar un adoucissement aux sévérités de la censure pour les écrits nouveaux de son mari. Elle a, dit-on, pleinement réussi. Le tsar s'est montré plein de déférence pour elle et d'admiration pour son mari; il lui a promis d'examiner désormais lui-même les ouvrages que voudrait publier le comte Tolstoï.

*
* *

Un éditeur de Saint-Pétersbourg vient de s'entendre avec des confrères des autres pays pour entreprendre en commun la publication d'une Revue mensuelle, *le Pantobiblion*, qui contiendra la liste de tous les livres parus dans le courant du mois en Europe et en Amérique, avec des comptes rendus de chacun de ces livres rédigés dans la langue où lui-même aura été écrit.

*
* *

Le Musée des beaux-arts de Boston fait appel à la générosité publique pour obtenir la faible somme de 80 000 dollars, moyennant laquelle le fameux japonisant M. Morse consent à lui céder sa fameuse collection de céramique japonaise, la plus importante et la plus belle qui soit au monde. M. Morse a mis depuis longtemps en dépôt sa collection au musée de Boston : mais maintenant il veut ou la vendre ou la reprendre, et dans ce dernier cas, sans doute, en faire en Amérique ou en Europe une vente publique.

*
* *

Henri Ibsen vient d'accepter la vice-présidence du Cercle progressiste des dames de Munich.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er janvier au 30 juin 1891.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

Acollas (E.). — Un projet de colonisation en Algérie, 660, 759.
Albert (Maurice). — Le Jeu de paume chez les anciens, 663. — L'ancien Lendit, 727.
Alexis (Paul). — *Madame Meuriot*, 58.
Allais (Henri). — *Tantine*, 59.
Anonymes. — Querelle de philosophes, 179. — Théâtre. Comédie française : *Mariage blanc*, de M. Jules Lemaitre, 412. — L'éducation dans l'armée, 609. — A propos de la mélinite, 801.
A. R. — A propos d'une interdiction, 129. — La diplomatie d'amateurs, 289.
Arvède Barine. — Le bilan intellectuel de l'Allemagne, 163. — Les Mémoires d'un avocat anglais, 225. — *Bernardin de Saint-Pierre*, 284.
Aulard (F.-A.). — Les Mémoires de Talleyrand sont-ils authentiques? 321. — Réponse à M. le duc de Broglie, 385.

B

Bapst (Germain). — Les rôles des femmes dans les mystères du moyen âge, 53. — Le patriotisme au moyen âge, 568.
Barracand (Léon). — Madame Deyga. Nouvelle, 649.
Barron (Louis). — L'argent et la littérature, 730.
Barthélemy Saint-Hilaire, de l'Institut. — Aristote et l'Histoire des Constitutions d'Athènes, 353, 394.
Bazin. — *Ma tante Giron*, 699.
Benoist (Charles). — Sophismes politiques de ce temps, 35, 357, 741.
Bentzon (Th.). — Effet de neige, conte d'hiver, 1.
Berr (Émile). — Le budget spécial de l'Algérie, 18.
Bigot (Charles). — Eugène Delaplanche, 90. — Chaplin et Meissonnier, 182. — Les œuvres de Montesquieu, 308. — J.-J. Weiss, 695.
Boissier (Gaston), de l'Académie française. — Discours à l'Association des anciens élèves de l'École normale, 91. — Le Christianisme et l'éducation romaine au IVe siècle, 257.
Bonnet-Maury. — La fête de la Pentecôte, 628.
Bouchor (Maurice). — Une fête à Vicksburg, 803.
Bouillier (Francisque), de l'Institut. — Études morales : Comment on devient vieux, 465.
Bourget (Paul). — *Nouveaux pastels*, 761.
Bovet (Mlle A. de). — *Gounod*, 252.
Brethous-Lafargue. — Le Négrier. Nouvelle, 710, 750, 780, 815.
Broglie (Duc de). — Lettre au sujet des Mémoires de Talleyrand, 385.
Brownell (W.-C.). — *French Traits*, 252.

C

Cahun. — *Hassan le janissaire*, 698.
Calmette. — *Simplette*, 25.
Capus (Alfred). — Chronique parisienne, 60, 94, 150, 351, 382, 414, 447, 475, 540, 607, 637, 669, 735, 798.
Coignet (Mme C.). — Les écoles indigènes en Algérie, 437.

D

Daniel-Lesueur. — Justice mondaine. Nouvelle, 73.
Darmesteter (Mme). — Les Ballades de la Dauphine. Nouvelle, 587.
Darmesteter (James). — Mithridate, 757.
Depasse (Hector). — Le budget de 1891, 1. — Un livre de M. Spuller, 476.
Deschamps (Gaston). — Edmond About à l'École d'Athènes, 291. — Les Salons de 1891, 710, 784.
Deschanel (Paul). — L'influence française en Égypte, 534.
Destrem (Jean). — Un otage de la commune : L'abbé Allard, 370
Doumic (René). — M. Émile Faguet, 43.
Ducros (Louis). — Les origines de notre poésie lyrique, 27.
Duviard. — Lucette. Nouvelle, 47.

F

Farre (Ferdinand). — Sylviane, 131, 167, 203, 229, 263, 301, 332, 362, 399, 430, 458, 496.
Faguet (Émile). — L'Humanisme français au XVIe siècle, 65.
Filon (Augustin). — Courrier littéraire, 23, 57, 185, 259, 349, 379, 441, 471, 507, 537, 604, 637, 697, 827.
Flat (Paul). — Goya, 281.
Foley (Charles). — *Risque-tout*, 59.
Fouquier (Marcel). — *Profils et Portraits*, 472.

G

Ganderax (Louis). — A propos de Thermidor, 324.
Gauthier-Villars (Henri). — La Sacoche, 469. — L'Absolution de madame Rabot, 686.
Gebhart (Émile). — Le diacre de Nicée. Nouvelle, 545.
Giacometti. — Le nouveau cabinet italien, 246.
Godard (A.). — *Bebé rose*, 472.
Grand-Carteret (John). — Histoire de la carte de visite à travers deux siècles, 149. — Portraits et caricatures de Talleyrand, 451.
Gréville (Henry). — *Aurette*, 379.

H

Haraucourt (Edmond). — *Seul*, 634.
Hatzfeld (A). — La science éducatrice : Réponse à M. Berthelot, 449. — La fin du paganisme, de M. Gaston Boissier, 791.
Hayem (Armand). — *Vérités et Apparences*, 633.
Hégésippe Moreau. — *Œuvres*, 57.
Heurteau (André). — Madame de La Fayette, 675.
Honcey (Jean). — Les chrétiens de lettres, 13.
Hubner (Le comte). — La politique internationale du prince de Schwartzenberg, 318.
Huysmans. — *Là-bas*, 697.

J

Jeanroy. — *Les Origines de notre poésie lyrique*, 27.
J. T. — Feuilles de carnet, 410, 473. — Théâtres, 570, 666, 700.

L

Laffitte (Paul). — Socialisme d'État et socialisme libéral, 519. — « Le premier mai », 577. — Léon XIII et les questions sociales, 673. — Les Caisses de retraite, 776.
Lahor (Jean). — L'Enchantement de Siva, 807.
Lanson. — La Poétique de Racine, 218.
Lavedan (Henri). — *La Haute*, 604.
Lavisse (Ernest). — Chez les étudiants de Montpellier, 210.
Ledrain. — La Réforme française avant les guerres civiles, 221.
Leclerc (Max). — Une crise sociale aux États-Unis : La révolte des fermiers, 579, 621.
Legouvé (Ernest), de l'Académie française. — *Une élève de seize ans*, 26. — Daniel Manin, 769.
Le Roux (Hugues). — Chronique théâtrale, 21, 155. — *Au Sahara*, 762.
Levallois (Jules). — M. A. Filon : *Violette Mérian*, 671.
Lintilhac. — L'essai loyal de l'enseignement secondaire moderne, 688, 717.
Lytton (The Earl of). — *The Ring of Amasis*, 251.

M

Mairet (Jeanne). — *Artiste*, 380.
Malet (Albert). — Les origines de l'alliance franco-russe, 85. — Les Mémoires inédits de Mme de Gontaut-Biron, 481, 526, 556.
Marbot (Général de). — Un épisode de la campagne de 1809, 820.
Marion (H.). — Guyau, 652.
Margueritte (Paul). — *La Force des choses*, 606.
Ménard (Louis). — Les sources grecques du christianisme, 641.
Mézières, de l'Académie française. — La formation de la Prusse contemporaine, 737.
Meunier (Mme Stanislas). — *Les Fiançailles de Thérèse*, 382.
Miramon (Louis). — Le roman d'un socialiste allemand, 193, 235.
Monnier (Philippe). — *Rimes d'écolier*, 472.
Moreau-Vauthier (Ch.). — L'auteur de « Seulette ». Nouvelle, 617.
Mouton (Eugène). — Marius Cougourdan au Paradis, 142.
Munier-Jolain. — Me Léon Clery, 599.

P

Paulain (G.). — *Le Ministère de Talleyrand sous le Directoire*, 23.
Passy (Frédéric), de l'Institut. — Edmond de Pressensé, 504.
Petit (Maxime). — La politique à l'étranger, 215, 374.
Pierret (Émile). — *Les Illusions du cœur*, 636.
Pressensé (Mme F. de). — *Marthe*, 381.
Prévost (Marcel). — *La Confession d'un amant*, 507. — Le Salon de 1891, 602.
Psichari (J.). — Le vers français et les poètes décadents, 721.

R

Rambaud (Alfred). — En bloc, une méthode historique, 161. — La jeunesse de Frédéric le Grand, 269. — La civilisation byzantine, 345.
Rébelliau (A.). — Études sur Bossuet : L'homme et l'écrivain, 551, 594.
Régy (R. de). — Chronique musicale, 313, 343, 407, 537, 668, 795, 825.
Rod (Édouard). — Les idées morales du temps présent. M. Émile Zola, 136. — Le comte Léon Tolstoï, 388. — M. Ferdinand Brunetière, 520. — M. Alexandre Dumas fils, 611. — Conclusion, 680.
Rodenbach (Georges). — La Poésie nouvelle : A propos des décadents et des symbolistes, 422.
Rose (Henry). — *Works*, 251.
Rossel (V.). — *Histoire littéraire de la Suisse romande*, 471.
Roumanille. — Colombelle, 789; l'Œuf d'ânesse, 790.

S

Sarcey (Francisque). — Comment je devins conférencier, 8, 39, 174, 277, 338, 417, 492, 564, 656, 745, 810.
Summer (Mary). — *Le Roi n'est pas le maître*, 763.

T

Theuriet (André). — *Fleur des bois*, 185.
Thiaudière (Edmond). — *De l'une à l'autre*, 509.
Tolstoï (Le comte). — *Marchez pendant que vous avez la lumière*, 249. — A propos de recensement, 489.

U

Ursus. — Choses et autres, 55, 189, 252, 315, 441, 509, 572, 631, 701, 765, 830. — Théodore de Banville, 376.
Uzanne. — *Le Paroissien du célibataire*, 186.

V

Varigny (C. de). — Le Cypripedium Scottianum. Nouvelle, 515.
Viollat (Georges). — Un nouveau drame d'Ibsen, 222.

Z

Zola. — *L'Argent*, 347.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er janvier au 30 juin 1891.

About (Edmond) a l'École d'Athènes, 291.
Absolution (L') de madame Rabot, 686.
Algérie. — Le budget spécial de —, 18. — Les Écoles d'indigènes en —, 437. — Un projet de colonisation en —, 660, 759.
Allemagne (Le bilan intellectuel de l') 163.
Alliance française (A l'), 224.
Alliance franco-russe (Les origines de l') 85.
Argent (L') et la littérature, 730.
Aristote et les Constitutions d'Athènes, 191, 353, 394.
Armée (L'éducation dans l' —), 609.
Association des anciens élèves de l'École normale. Séance annuelle, 91.
Auteur (L') de Seulette. Nouvelle, 617.

Ballades (Les) de la Dauphine. Nouvelle. 587.
Banville (Théodore de). 376.
Bossuet (Études sur), 551, 591.
Brunetière (M. Ferdinand), 520.
Budget (Le) spécial de l'Algérie, 18.

Caisses (Les) de retraite, 776.
Carte (La) de visite a travers deux siècles, 149.
Cenci (Les) de Shelley, 158.
Chaplin, 182.
Chéruel, 638.
Choses et autres. Voy. Ursus.
Chrétiens (Les) de lettres, 12, 110.
Christianisme (Le) et l'éducation romaine au IVe siècle, 257.
Chronique des Académies. Voy. Supplément.
Chronique musicale, 126, 313, 343, 407, 570, 668, 795, 825.
Chronique parisienne, 60, 94, 156, 351, 382, 414, 447, 474, 540, 607, 637, 669, 735, 799.
Chronique théatrale, 21, 155, 412, 537, 666, 700.
Civilisation byzantine (La), 315.
Cléry (Me Léon), 599.
Comment on devient vieux, 465.
Courrier littéraire. V. Filon.
Cypripedium (Le) Scottianum. Nouvelle, 515.

Daniel Manin, 769.
Décadents et Symbolistes, 422.
Delaplanche (Eugène), 90.
Delibes (Léo), 126.
Diacre (Le) de Nicée, Nouvelle, 545.
Diplomatie d'amateurs, 289.
Droits (Les) de l'homme, 741.
Dumas (M. Alexandre), 611.

Effet de neige. Nouvelle, 1.
Égypte. L'influence française en —, 534.
En bloc, une méthode historique, 161.
Enchantement (L') de Siva, 807.
Enseignement secondaire moderne (L'), 688, 715.
Espagne (L'art en), 281.
Essais et notices, 27, 218.
États-Unis. Une crise sociale aux —, 579, 621.
Étranger (La politique a l' —), 215, 374.
Étudiants (Chez les) de Montpellier, 210.

Fabre d'Eglantine (Une correspondance de), 511.
Faguet (M. Émile), 43.
Feuilles de carnet, 410, 473.
Feuillet (Octave), 55.
Flaubert (La correspondance de —), 631.
France (La) jugée par un Anglo-Américain, 511.
Frédéric le Grand (La jeunesse de), 269.

Gontaut-Biron (Mme de). Les Mémoires de —, 481, 526, 556.
Guyau, 652.

Humanisme (L' — français au XVIe siècle), 65.

Ibsen (Un nouveau drame d'), 222.
Idées morales du temps présent (Les), 136, 388, 520, 611, 680.
Interdiction (A propos d'une), 129.
Italien (Le nouveau cabinet), 246.

Justice mondaine. Nouvelle, 73.

Lendit (L'ancien), 727.
Léon XIII et les questions sociales, 673.
Littérature provençale, 789.
Lucette. Nouvelle, 47.

Madame de La Fayette, 675.
Madame Deygas. Nouvelle, 649.
Marius Cougourdan au Paradis, apothéose philosophique, 97.
Meissonier, 182.
Mémoires (Les) d'un avocat anglais, 225.
Mithridate (Étude sur), 757.
Montesquieu (Les œuvres de), 308.
Moyen age (Le patriotisme au), 568.
Mystère (Les) du moyen age et les écoles de femmes, 53.

Napoléon Ier et la reine Louise de Prusse, 120.
Négrier (Le). Nouvelle, 710, 750, 780, 815.

Otage (Un) de la commune : l'abbé Allard, 370.

Paganisme (La fin du), 791.
Parnell (M.), 415.
Paume (Le jeu de) chez les anciens, 663.
Pentecôte (La fête de la), 628.
« Premier mai » (Le), 577.
Pressensé (Edmond de), 504.
Prusse contemporaine (La formation de), 737.

Querelle de philosophes, 179.

Recensement (A propos de), 489.
Reconnaissance de nuit sur le Danube (Une), 820.
Roman (Le) d'un socialiste allemand, 193, 235.

Sacoche (La), Histoire normande, 469.
Salons (Les) de 1891, 602, 705, 784.
Schwartzenberg (La politique internationale du prince de), 318.
Science (La) éducatrice, 449.
Socialisme d'État et socialisme libéral, 513.
Sophismes politiques de ce temps, 35, 357, 741.
Souvenirs personnels. Comment je devins conférencier, 8, 39, 106, 174, 277, 338, 417, 492, 564, 656, 745, 810.
Sylviane, roman, 131, 167, 203, 229, 263, 301, 332, 362, 399, 430, 458, 496.

Talleyrand (Les Mémoires de), 321, 385. — Portraits et caricatures, 451.
Templier (Émile), 768.
Thermidor (A propos de), 324.
Tolstoï (Le comte), 388.

Vers (Le) français et les poètes décadents, 721.
Vicksburg. Une fête commémorative à —, 803.

Weiss (J.-J.), 695, 701.

Zola (M. Émile), 136.

CHRONIQUE DES ACADÉMIES

Académie française. — D'après le décret impérial qui l'a institué, le prix biennal de 20 000 francs doit être attribué tour à tour à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays, qui se sera produite pendant les dix dernières années, dans l'ordre spécial des travaux que représente chacune des cinq Académies.

Nous avons fait connaître le vote de la commission en faveur de M. Élisée Reclus. M. de Vogüé, au nom de la commission, après avoir montré que le texte cité plus haut vise l'œuvre et non l'homme, propose l'œuvre géographique d'Élisée Reclus, qui fait l'admiration du monde savant, pour le prix biennal.

M. Émile Ollivier soutient qu'on ne peut pas, après avoir écarté la personnalité de M. le duc de Broglie, parce qu'elle avait un caractère politique, laisser de côté la politique de M. Élisée Reclus et ne juger que l'œuvre. Le mieux, à son avis, serait de faire un choix littéraire qui ne pourrait donner prise à aucune critique.

Au vote, la candidature de M. Élisée Reclus ne réunit, sur 27 votants, que 9 suffrages, contre 18 opposants. M. Gaston Boissier propose alors l'œuvre historique de M. Fustel de Coulanges. Cette candidature est adoptée par 14 suffrages contre 11 et 2 bulletins blancs.

Ce vote de l'Académie française sera soumis à la ratification de l'assemblée des cinq Académies réunies, qui aura lieu le 2 juillet.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Héron de Villefosse donne lecture du mémoire de M. G. Lafaye sur la mosaïque de Saint-Romain-en-Gall, dont nous avons signalé la découverte récente. Le sujet principal représente les « Saisons » sous la forme de personnages allégoriques. L'artiste avait entouré ce sujet principal de 28 tableaux représentant les principales occupations de la vie rustique; 19 ont été préservés de la destruction. Ces tableaux étaient classés en quatre groupes de sept, chaque groupe étant rapproché de la saison à laquelle il appartenait. Tout ce qui se rapporte à l'automne et à l'hiver est conservé en entier. La salle que décorait cette mosaïque était orientée de telle sorte que les saisons froides regardaient le Nord, les autres le Sud. Nous avons là une sorte de calendrier rustique, de *menologium rusticum* en action, avec cette différence, toutefois, que les occupations de la campagne sont classées seulement par saisons et non par mois. La plupart des tableaux comprennent deux personnages. Parmi les travaux de l'hiver, on reconnaît la semaille des fèves, le transport du fumier, le four, un sacrifice domestique, le tressage des paniers, etc.

M. Moïse Schwab, de la Bibliothèque nationale, lit une note sur une coupe du musée de Winterthur (Suisse) qui porte une inscription chaldéenne du ve siècle.

M. Oppert lit un mémoire où il recherche la cause de la dévastation de Babylone sous Xerxès. Une tablette publiée par le P. Strassmeier en donne l'explication. Cette tablette, qui contient le texte d'un contrat de louage, mentionne au ve siècle un souverain de Babylone autre que Xerxès et portant le nom de Samas-Irib. La date du contrat concorde avec celle de la guerre médique et de la bataille de Salamine. Il est donc probable que les Babyloniens, pendant l'expédition de Xerxès en Grèce, s'étaient révoltés et avaient placé à leur tête le roi Samas-Irib. Voilà l'explication de la férocité avec laquelle Xerxès, peu après, traita Babylone.

Prix de numismatique. — M. Babelon, conservateur adjoint au cabinet des médailles, *Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque nationale* (Syrie, Arménie, Commagène).

Prix Bordin (sources de Tacite). — M. Philippe Fabre professeur au lycée d'Aix.

Concours des antiquités de la France. — 1re *médaille*, M. C. Jullian, *Recueil des inscriptions antiques de Bordeaux;* 2e *médaille*, M. Mercié, *Histoire de l'Afrique septentrionale* (Berbérie); 3e *médaille*, M. Jeanroy, *Étude sur les origines de la poésie lyrique en France.* L'Académie, en outre, eu égard à la valeur des ouvrages présentés au concours, demande au ministre, à titre exceptionnel, une quatrième médaille destinée à M. Forestié, pour sa publication du *Livre des comptes des frères Bonis.*

Mentions. — MM. Roman, Victor Mortet, Guibert, de Lahondès, du Puitspelu, Roux.

Académie des beaux-arts. — Sont nommés correspondants étrangers : peinture, M. Pradilla de Madrid; sculpture, M. Samlson de Genève; musique, M. Grieg, de Copenhague.

Congrès des Sociétés savantes : *Lectures des sciences économiques et sociales.* — M. Groult, de Lisieux, dans un mémoire intitulé : *Un pacte d'alliance entre les musées cantonaux et les Sociétés savantes*, constate les progrès des musées cantonaux, qui existent dans soixante départements et constituent un moyen nouveau d'instruction et d'éducation populaires.

MM. Bourcart, Pascaud, Drioux s'occupent de la question n° 4 (de l'autorité paternelle); MM. E.-O. Lami, Roger-Milès, l'abbé David, Douvillé, François Passy, de la question n° 9 (du rôle des écoles professionnelles dans l'enseignement primaire obligatoire); M. Kuhff, de la question de l'enseignement des langues vivantes parlées; MM. Camoin de Vence, Gibon, Bellom, Goffinon, Delair, Charles Robert, de l'arbitrage entre patrons et ouvriers.

M. Babeau, correspondant de l'Institut, lit une étude sur la *Lutte de l'État contre la cherté en* 1724, d'après les documents conservés à la Bibliothèque nationale et aux Archives nationales.

M. Turquan présente une *Statistique des Sociétés savantes*, d'après leur date de création, d'après leur objet, d'après la population des villes et d'après leur répartition géographique. Il y a actuellement 524 Sociétés savantes, dont 136 sont reconnues d'utilité publique. Sociétés agricoles 81, artistiques 45, historiques 91, scientifiques 45, médicales 57, géographiques 37; sociétés ayant des objets spécifiés ne rentrant dans aucun des groupes précédents 96; sociétés ayant des objets non spécifiés ou ayant des titres participant à plusieurs des groupes précédents, 49. Les Sociétés d'agriculture dominent en Normandie, dans le Nord-Ouest, dans la partie septentrionale et centrale du bassin du Rhône; les Sociétés littéraires le long de la Loire et dans le Midi; les Sociétés historiques et archéologiques sont réparties un peu partout, surtout dans le Centre. Les Sociétés de géographie sont peu nombreuses, sauf à Paris et dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

— *Beaux-Arts.* — La place nous manque pour analyser ici nombreux travaux de cette section; nous renvoyons le lecteur au rapport très intéressant et très complet de M. H. Jouin, qui a été publié au *Journal officiel* du 27 mai.

Société des antiquaires. — M. Prou présente le moulage d'une monnaie mérovingienne portant les légendes : Leunuleno et Balaciaco.

J.-B. Mispoulet.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

Paris. — May et Motteroz. L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.